LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES



LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1888

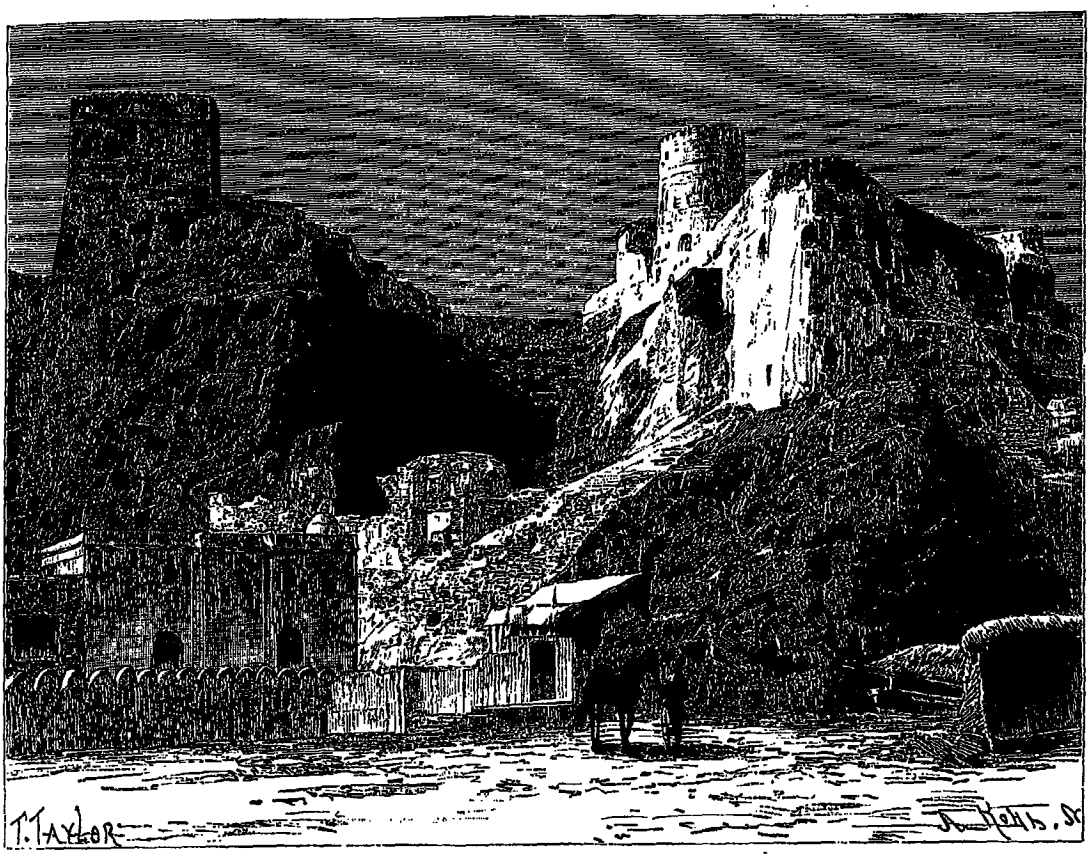
Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

- Fermer -

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Forteresse de Mascate (voy. p. 4). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de la mission.

A SUSE.

1884-1888.

JOURNAL DES FOUILLES,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIII

Retour en France. — Difficultés diplomatiques. — Quatrième passage de la mer Rouge. — Mascate. — Histoire sommaire de l'État de Mascate. — L'Imam. — Le peuple.

Partis de Bassorah le 26 mai, mon mari et moi revoyions les côtes de France le 1er juillet. Des dépêches diplomatiques avaient devancé notre arrivée. Hélas! leur contenu n'était pas de nature à nous procurer le repos moral qui nous eût été nécessaire après les vicissitudes d'une laborieuse campagne et les fatigues de deux voyages également pénibles.

Le ministre des Affaires étrangères de Sa Majesté

1. Suite. — Voyez t. LIV, p. 1, 17, 33, 49, 65 et 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le Chah annonçait à son collègue du quai d'Orsay le retrait des firmans royaux. Il se basait sur la pétition des mollahs de Dizfoul, pétition dont Mirza Abdoul-Kaïm nous avait déjà donné une lecture sommaire. Jamais instrument plus bizarre ne franchit les portes d'une chancellerie. Qu'on en juge!

« Pétition du clergé de l'Arabistan à Son Excellence Mozaffer el-Molk, gouverneur de l'Arabistan, du Loristan, etc.

« Nous vous exposons....

« Il est certain que les croyances de chaque contrée sont différentes, mais, dans la Susiane, nous savons tous, depuis longtemps, que la cause de la cherté des vivres à Dizfoul, des pluies torrentielles et des nuages aux noires couleurs qui s'amoncellent tous les soirs à l'horizon, doit être attribuée à l'arrivée des ingénieurs français installés auprès du tombeau de Daniel.

« Leurs Excellences fouillent les tombeaux de gens qui, depuis des milliers d'années, reposaient sous la terre, et qui, de leur vivant, furent de fervents disciples de leur religion ; ils extraient des profondeurs du sol les talismans que nos prophètes y avaient autrefois enterrés pour la sauvegarde de la Susiane. Que de maladies vont désoler notre pays! Il est en effet prouvé que, toutes les fois que les Francs ont mis le pied en Susiane, des signes précurseurs de la colère divine nous ont été envoyés et ont précédé les plus terribles fléaux. Que Dieu protège notre cité et éloigne les auteurs de tous nos maux! »

Mozaffer el-Molk, enchanté de se débarrasser sans bruit de voisins gênants, et, plus encore, d'éloigner de ses lèvres un calice bien amer s'il nous arrivait malheur, saisit l'occasion à ses longs cheveux. Le gouverneur raconta les scènes tumultueuses qui avaient signalé notre installation à Suse, il parla des vexations auxquelles nous avions été en butte pendant le pèlerinage, des fréquentes incursions des Arabes nomades sur le territoire persan, du fanatisme local, et, faisant bouquet de toute fleur, envoya ses élucubrations administratives au prince Zellè Sultan, fils aîné du Chah et son supérieur hiérarchique.

Le gouvernement iranien s'avouait incapable de réprimer les sentiments hostiles de ses sujets, d'assurer notre sécurité, et, avec une humilité sans égale, déclinait toute responsabilité dans le cas où la mission serait pillée ou massacrée.

Notre agent diplomatique joignait à ces divers documents son appréciation personnelle : « Nous nous trouvons, disait-il, en présence d'obstacles sérieux, suscités par la superstition locale, et contre lesquels, dans sa faiblesse, le gouvernement persan est impuissant à réagir. Que des coups de fusil soient tirés contre notre personnel scientifique, Son Excellence Mozaffer el-Molk m'a formellement déclaré que le gouvernement de Sa Majesté n'en saurait être rendu responsable; cet incident peut parfaitement se produire avec des populations ignorantes et pillardes qui, il y a trois ans à peine, ont détruit la ligne télégraphique de Chouster à Ispahan sans qu'aucun châtiment ait pu leur être infligé. D'autre part, si les difficultés dont m'a entretenu le ministre des Affaires étrangères ne sont pas sérieuses et ne tiennent qu'à l'avidité de quelque gouverneur, j'en serai avisé par M. Dieulafoy et je pourrai alors faire donner des ordres plus formels par S. A. Zellè Sultan ; mais les lettres, vieilles d'un mois, que j'ai seulement pu recevoir de M. Dieulafoy ne me laissent pas d'illusion ; notre ingénieur me déclarait qu'il était déjà en butte à mille vexations. Je ne sais, étant donnée la difficulté des communications entre Téhéran et Chouster, s'il aura reçu mes réponses, dans lesquelles je lui recommandais la plus grande prudence.... »

Dès notre retour, les négociations furent activement reprises. La cour de Téhéran finit par autoriser la mission à séjourner encore quelques mois dans le voisinage du Gabrè Danial, sous la réserve expresse que le gouvernement de la République ne demanderait ni explications ni indemnité si les agents français, comme tout semblait le faire prévoir, périssaient au cours de la prochaine campagne. En réponse à de nouvelles représentations il fut pourtant convenu que le roi, sans assumer une responsabilité qu'il répudiait absolument, ne modifierait pas les termes des firmans octroyés l'année précédente et ne nous retirerait pas le bénéfice des recommandations officielles dont Mozaffer el-Molk avait tenu le compte que l'on sait.

En retour de cette concession, le ministère des Beaux-Arts s'engagea à rappeler la mission dans les premiers jours d'avril, afin de ménager les susceptibilités musulmanes au moment du pèlerinage annuel.

Lors de notre départ de Suse, toutes les difficultés semblaient apaisées. Les ouvriers témoignaient de la déférence à ces *Faranguis* tenus jadis pour les légitimes descendants de Chitan; Cheikh Mohammed Tahèr nous autorisait à construire une maison sur les *wakfs* de Daniel et montrait ainsi qu'il considérait la reprise des travaux comme parfaitement admissible.

Dans ces conditions, mon mari avait pensé que MM. Babin et Houssay pourraient traverser les montagnes des Bakhthyaris, arriver à Suse vers la fin d'octobre, rassembler les ouvriers, diriger les premiers déblaiements, tandis que, de notre côté, nous reprendrions en novembre la route du golfe Persique. Les complications diplomatiques modifièrent ses projets. Si la mission revenait à Suse, elle devait y rentrer au complet et supporter, unie, la bonne ou la mauvaise fortune.

Un télégramme enjoignit à nos camarades de descendre au plus vite vers Bender-Bouchyr, où nous devions les trouver; puis, comme la durée des fouilles était limitée au 1er avril, je bouclai sans délai les cantines. Nous emportions, avec nos bagages, une chèvre divisée en fragments assez légers pour être chargés sur des chameaux. Faute de cet engin puissant, il eût fallu abandonner les objets de grand poids, tels que les taureaux de pierre. A la place de Sliman, nous emmenions un charpentier de marine, cédé par le port de Toulon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pour la troisième fois en moins d'un an j'ai traversé la mer Rouge, toujours aussi chaude et aussi humide; pour la troisième fois j'ai revu les crêtes déchirées de Steamer-Point, ces rochers qui mirent leur front superbe dans les flots inconstants; mais, grâce à Dieu, nous n'avons pas fait un long séjour au paradis de « l'Univers ».

Afin de hâter notre arrivée en Perse et de nous éviter d'interminables transbordements, le ministère de la Marine avait mis une canonnière à notre disposition. Depuis trois années le drapeau français ne s'était pas montré dans le golfe Persique; aussi bien l'arrivée d'un bateau de guerre devait-elle témoigner de l'intérêt tout particulier que notre gouvernement attachait au succès de la mission et à la sécurité de ses agents.

Un second motif militait en notre faveur. Sur la demande de Marcel, une action diplomatique se poursuivait au sujet des caisses indûment confisquées par les douaniers de la Sublime Porte. Dire qu'une solution satisfaisante était intervenue du premier coup serait altérer la vérité. Semblables aux pêcheurs trop mal outillés pour attirer les gros poissons qui mordent leur appât, les Turcs emploient toute la vigueur intellectuelle que le ciel leur mesure à noyer les adversaires puissants dans les eaux troubles de leur diplomatie. On discuta beaucoup, puis, comme on ne pouvait invoquer de précédent et que, dans les cas analogues, il n'est jamais question de droit de transit, le ministre des Affaires étrangères fut enfin autorisé à dégager la ménagerie de faïence mise en fourrière à Bassorah.

Mais ils sont bien loin de Constantinople les douaniers de Turquie d'Asie! De quel droit les fonctionnaires de Stamboul priveraient-ils leurs subordonnés d'un juste bakhchich! Sur les bords du Tigre, comme sur les rives du Bosphore, n'a-t-on pas harem, écurie, maison de ville et maison des champs? Par quel miracle subviendrait-on à un train de vie de cinquante à soixante mille francs, avec un traitement de trois mille, rarement payé?

Chacun s'empressa de faire la sourde oreille. Le chef de la douane argua qu'il n'avait reçu aucun ordre de ses supérieurs hiérarchiques, bien que notre consul, M. de Sarzec, eût en main une expédition officielle des firmans, et nos caisses continuèrent à se prélasser dans les bureaux de Bassorah. L'apparition du *Scorpion* hâtera la solution d'une affaire qui doit, l'honneur l'exige, se terminer sans retard.

Le lendemain de notre arrivée à Aden nous reprenions la mer.

La longue flamme des navires de guerre flottait tout en haut du grand mât, le drapeau tricolore se déployait à l'arrière, la machine soufflait, les hommes viraient au cabestan tout en chantant une ronde bretonne, l'ancre noire s'accrochait sur les flancs blancs du navire, la sirène ronflait, et nous doublions l'un des montants de cette vaste porte qui met en communication la baie de Steamer-Point et la mer.

Le *Scorpion* est une canonnière longue de soixante mètres à peine, calant trois mètres cinquante. Elle est montée par un équipage de soixante-dix Bretons et placée sous le commandement de mon compatriote le lieutenant de vaisseau de Chauliac. Armés de superbes canons, de hotchkiss disposés à l'arrière, à l'avant, de chaque côté de la passerelle, et que l'on peut même hisser sur la hune de façon à balayer le pont des navires ennemis (Nelson périt d'un coup de feu tiré par un des gabiers qui, dans la marine à voile, occupaient ce poste élevé), ces petits bâtiments sont disposés pour ranger les côtes et remonter les grandes rivières où les bateaux de fort tonnage n'oseraient s'aventurer. Tout, dans leur construction, est sacrifié à l'armement, aux soutes, à l'emplacement des chaudières, de force insuffisante, car la vitesse normale ne dépasse pas six nœuds et la vitesse maximum neuf ou dix.

Une chambre, tour à tour salle à manger, salon, cabinet de travail, est réservée au commandant, qui veut bien nous y accueillir aux heures des repas. Le carré des officiers est minuscule. On ne le croirait pas au premier abord, et pourtant deux étrangers sont inlogeables dans un espace aussi parcimonieusement mesuré. Le ciel est beau, la mer calme comme un lac. Une toile clouée autour d'un cadre constitue une tente que l'on installe le soir à l'arrière. Elle nous abrite de l'humidité de la nuit sans cacher les étoiles scintillantes et la lune argentée. A l'aurore cet asile disparaît et le pont devient aussi libre et aussi propre que s'il n'avait jamais été habité par des *messieurs*. Le mal est que nous demeurons exposés tout le jour aux réverbérations lumineuses de la mer ensoleillée, et oisifs comme des lazaroni. J'appelle à mon secours Sophocle, Euripide, vieux amis qui devaient charmer les longues soirées de Suse, et pendant les entr'actes je tâche de prendre goût à la vie du bord.

Dans ma jeunesse j'admirais, palpitante, le cylindrage grinçant d'une grande route, les progrès d'une pile en rivière, le creusement des remblais et le tassement des déblais d'une voie ferrée; plus tard je me pris d'une belle passion pour les vieux monuments des Achéménides, des Sassanides et des Sofis; je m'intéresse aujourd'hui à l'exercice du canon et du fusil, à la manœuvre des hotchkiss, je compatis à la douleur du second, privé de blanc de céruse pour badigeonner les bastingages, j'admire un pont bien briqué, les aciers brillants, les cuivres soigneusement fourbis. Je vois lancer le loch et couler la poussière du sablier, cet emblème des tombeaux, bien digne de la grande ensevelisseuse sur laquelle le navire se balance, je regarde hisser et carguer les voiles, dépasser les mâts de perroquet, larguer les écoutes, faire le point, régler les chronomètres, et d'un regard ravi je suis l'inspection dominicale, qui ne distrait que moi.

Il existe une lacune dans mon éducation : j'aurais voulu approfondir les mystères du loto maritime, mais les officiers m'ont si bien empêchée d'entendre l'appel des numéros, que je n'ai pas jugé utile de pousser plus loin mes études nautiques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

1er novembre. — Le *Scorpion* vient d'entrer en rade de Mascate. La machine a dévoré tout son charbon : il faut préparer à son vigoureux estomac de nouveaux aliments. Depuis plusieurs heures nous côtoyions falaises rougeâtres et crêtes déchirées, quand, aux rayons du soleil couchant, apparurent, sur le fond couperosé du ciel, des forts commis à la défense d'une profonde brisure. Quelques tours d'hélice et la brisure s'élargit. Entre deux grands bras de rochers s'ouvre une baie tranquille. Ses eaux vertes baignent les pieds d'une ville blanche, aux maisons percées d'innombrables fenêtres. Dans le lointain, un rideau de hautes montagnes ; à droite et à gauche, les silhouettes de fortifications flanquées de tours crénelées. En rade se balancent la coque blanche d'un navire anglais et un yacht portant le pavillon rouge de l'Imam ; les flancs de grosses felouques arabes laissent échapper par envolées les voix rauques de chanteurs accompagnés avec des battements de mains, ou les résonnances sourdes des peaux d'ânes tendues sur des tambourins coniques.

L'étiquette maritime veut qu'un lieutenant de vaisseau du stationnaire anglais se mette à la disposition du commandant du *Scorpion* ; toujours selon les usages, on le remercie, il se retire, et un officier du même grade rend la visite cinq minutes plus tard.

L'entrée d'un navire français dans les eaux de Mascate est un événement. L'ancre n'est pas jetée, que les officiers reçoivent une invitation collective des membres du *Mascate's lawn-tennis Club*.

Où le cercle, cet établissement d'*utilité publique*, pourrait-il être placé, si ce n'est à l'ombre du consulat britannique, dont le pavillon lutte ouvertement avec l'étendard rouge de l'Imam ! Les Romains apportaient en pays conquis leur folle passion pour les jeux et jalonnaient d'arènes et de théâtres leurs courses à travers le monde ; nos voisins d'outre-Manche sèment sur leurs pas des crickets et des lawn-tennis. On n'a pas proclamé sans raison que le progrès est la loi de l'histoire !

En tout cas, je propose d'élever une haute statue à l'ingénieux inventeur d'une distraction assez goûtée de nos représentants diplomatiques ou consulaires pour les encourager à ne point quitter leur poste. Le drapeau tricolore est bien apparu deux heures après notre arrivée sur le faîte d'une maison ruinée, mais d'agent, point. Faut-il l'aller chercher aux Indes, à Bender-Abbas, en France? *Chi lo sà!*

C'est donc à l'agent anglais, doublé d'un marchand de charbon, que le commissaire du *Scorpion* doit acheter du combustible entre deux parties de cricket ; c'est encore ce fonctionnaire qui traitera la bien autrement grave question du salut de la mer à la terre et la réponse du berger à la bergère. L'Imam de Mascate revendique, paraît-il, vingt et un coups de canon. Ils seront d'ailleurs rendus selon les lois de la plus stricte étiquette.

Les Anglais ne sont pas les premiers Européens qui aient possédé l'État de Mascate : les fortifications de la ville, analogues aux enceintes construites par les ingénieurs de la Renaissance, tours, courtines, créneaux, rappellent à mon esprit ces temps glorieux pour la marine européenne où Albuquerque soumettait les villes du littoral de la mer des Indes depuis Goa jusqu'à Aden, et plantait dans tous les ports le drapeau portugais.

Bien que sujette d'Ormuzd, Mascate était déjà une place importante quand le grand capitaine s'en empara (1507). Les Arabes, marins habiles, soldats courageux, tinrent longtemps en échec l'ennemi de la patrie et ne se soumirent sans réserve qu'après avoir fomenté une insurrection, éteinte dans leur sang. Plus heureuse qu'Ormuzd, Mascate échappa aux convoitises de Chah Abbas, profita de la destruction de la grande colonie portugaise, tombée entre les mains du roi de Perse, accapara le mouvement commercial établi entre les Indes et l'est de l'Arabie et s'enrichit des dépouilles des vaincus.

Les Portugais possédèrent Mascate jusqu'en 1648. A leur sollicitude sont dues les fortifications qui défendent la ville contre toute attaque venant de terre ou de mer, les chemins couverts creusés entre les différents ouvrages, et, dans un ordre d'idées pacifiques, ces églises, ces édifices publics, ces palais de pierre de taille délabrés aujourd'hui, mais encore pourvus de portes dont les sculptures et les garnitures de clous ciselés rappellent celles des palais de Grenade et de Tolède.

La domination portugaise devint dure dès que la métropole cessa d'être puissante. Il faut être fort pour se montrer doux. Zeus est le maître sage et bon qu'adora l'Olympe lorsqu'il eut soumis les dieux à ses lois et réprimé avec rigueur toute tentative de résistance, eût-elle, comme celle de Prométhée, les plus nobles mobiles.

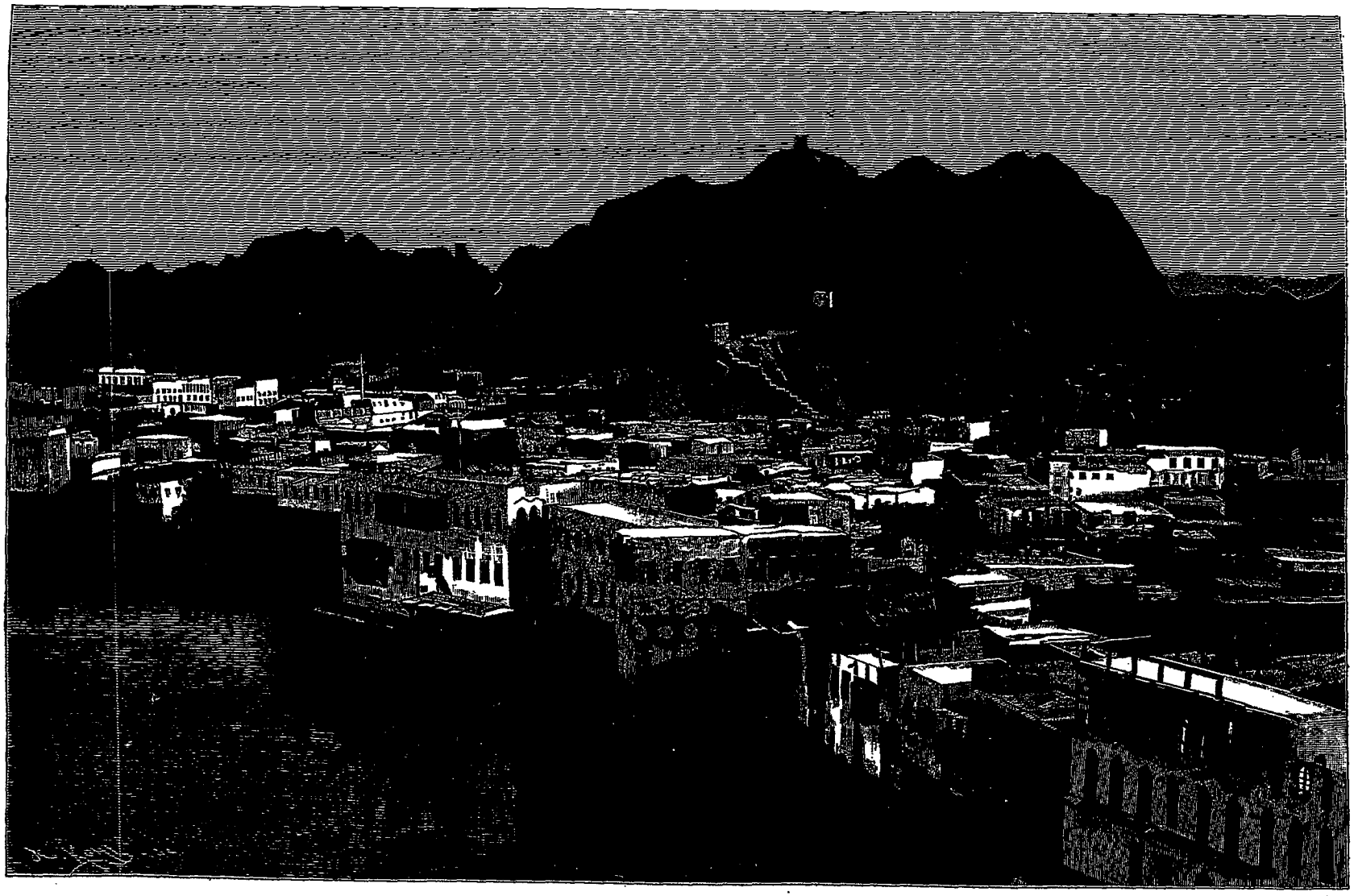
Les indigènes, maltraités, mécontents, se révoltèrent, battirent l'oppresseur et l'obligèrent à remonter sur ses bateaux. Plusieurs tentatives dirigées contre la ville demeurèrent infructueuses ; les Portugais échouèrent devant les défenses élevées de leurs propres mains : on ne saurait tout prévoir.

Devenus maîtres de leurs destinées, les Arabes de Mascate parcoururent durant quelques années une glorieuse carrière. Hardis, adroits, dès longtemps aguerris, ils contre-balancèrent bientôt les forces navales de leurs voisins et celles des marines européennes. Dès 1694 ils régentaient Gombroun, les divers ports du golfe Persique, et ne se contentaient plus d'attirer dans leur repaire les navires chargés des marchandises de l'Inde, mais inauguraient la course sur la mer d'Omân.

Le mal naît de l'excès du bien. La piraterie nuisit à la prospérité de Mascate. Pendant que les capitaines s'enrichissaient des dépouilles opimes de leurs victimes, la péninsule s'appauvrissait, faute de pouvoir écouler des denrées trop abondantes eu égard à la population qu'elle devait nourrir.

Vers 1730 l'imamat, constitué en gouvernement indépendant, remplaça l'oligarchie des capitaines et des pirates arabes. Dès lors Mascate, amoindrie pendant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ville de Mascate. — Gravure de Kohl, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un siècle, releva haut et fier le rouge étendard. N'était la répression des querelles religieuses suscitées par le schisme wahabite, l'intervention de l'Angleterre, dont l'Imam eut la malencontreuse idée de solliciter l'appui contre ses sujets, l'État de Mascate n'aurait connu depuis un siècle que des jours paisibles, et jouirait d'une indépendance inconnue de ses pareils.

Le sultan Seïd-Saïd, père de l'Imam actuel, réclamait en Asie le sud-ouest de la côte arabique depuis Aden jusqu'à Raz-el-Had, le territoire d'Omân, les rivages et les îles du golfe Persique, y compris les îles Bahreïn. En Afrique, il se déclarait roi de la côte depuis le cap Delgado jusqu'au cap Gardafui, souverain des ports de Mengallaw, Lindi, Quiloa, Mélinde, Lamou, Brava, Magadoxo et des îles importantes de Mafia, Zanzibar, Pemba, Socotra. A lui encore la longue et étroite zone persane formée par le Laristan, les îles d'Ormuzd et de Kichm.

Il mourut.

Ses deux fils se partagèrent l'empire. L'un est aujourd'hui sultan de Zanzibar et gouverne les îles et la côte d'Afrique; l'autre, sultan de Mascate, règne d'une manière toute platonique sur les provinces d'Asie; Bahreïn et ses anciennes possessions persanes ont reconquis leur indépendance ou sont passées sous le fouet d'un nouveau maître. Aujourd'hui l'Imam ne saurait compter que sur les territoires arabes du continent.

Encore est-ce bien certain? L'empire britannique, ce Briarée dont les bras innombrables enserrent l'univers, entretient auprès de lui un mentor diplomatique placé sous l'intelligente direction du colonel Ross, et, dans le port, devant le palais, un stationnaire toujours à l'ancre. L'agent consulaire cherche une distraction dans le commerce du charbon et le change ultra-avantageux de la roupie anglaise acceptée des populations côtières de la mer des Indes et du golfe Persique; mais les officiers de marine commis à ces fonctions de geôliers trouvent souvent les heures bien longues: les inscriptions rupestres gravées en caractères monumentaux sur les falaises, de chaque côté de la baie, témoignent suffisamment de leur oisiveté.

Malgré son état de sujétion, l'Imam est un souverain heureux. Ses revenus excèdent ses dépenses, son harem se contente de privations et d'un maigre pilau; il n'a même pas à redouter les lubies révolutionnaires de ses sujets, que l'Angleterre s'empresserait de mettre au pas si besoin s'en faisait sentir. Une armée peu nombreuse, une police payée par les négociants, suffisent à maintenir le pays et la ville dans le calme le plus parfait. Mascate est une des seules cités de l'Orient où l'on jouisse d'une sécurité complète et que l'on puisse parcourir sans danger à toute heure de jour et de nuit.

Le sultan mène de front affaires et plaisirs. Sa Majesté trafique, brocante, charge ses nombreux navires de denrées d'un écoulement facile, achète aux Indes les marchandises utiles à ses sujets et fait noblement concurrence aux négociants banians, obligés d'acquitter les droits de douane dont s'exonère leur rival.

Comme son propriétaire, la résidence a deux aspects: par la simplicité des façades et par son étendue elle ne diffère guère d'une habitation privée; mais la demeure souveraine se décèle dès la porte, cette partie si essentielle des palais orientaux qu'elle paraît en résumer l'activité et l'influence. La baie est monumentale, entourée d'une élégante archivolte de pierre sculptée, fermée par des battants massifs. La foule bariolée des gardes encombre les abords; deux lions bien vivants frappent de leur queue frémissante les barreaux de cages ménagées en arrière des huisseries.

La tradition a les reins solides dans le pays du soleil! Cette porte qui nous surprend par son aspect solennel n'est-elle pas la copie des entrées de Dour Sarioukin et de toutes les grandes villes assyriennes ou juives? Là s'assemblaient, garantis de la bise en hiver, de Phœbus en été, les vieillards qui rendaient la justice, les agriculteurs partant pour les champs, les soldats revenant de la guerre, oisifs et curieux aussi fiers de compter leurs exploits que d'écouter les nouvelles et les cancans. Les anges de Sodome y trouvèrent Loth; Mardochée y apprit le complot de Bagathan et de Tharis contre la vie du roi.

Et ces lions, comme ils me rappellent bien les fauves conservés, pour les chasses royales, dans les palais d'Assour-banipal! Comme elles paraissent vécues, les aventures extraordinaires de Daniel!

L'Imam accueille avec affabilité les étrangers. Dès leur entrée, ses hôtes sont aspergés d'eau de rose avec une telle prodigalité qu'ils ne sauraient échapper aux mains des serviteurs chargés de ce soin sans contracter une migraine de huit jours.

En revanche l'état-major est gratifié de sorbets et de *halwa*, sorte de confiture analogue au *rahat-loukoum* des Turcs, tandis que l'équipage du navire reçoit, de la part du sultan, des moutons exquis, deux charges de cucurbitacées et enfin des gousses, semblables à celles du haricot vert, produites par un arbre indigène. Le quinquina paraît sucré auprès de ce légume rafraîchissant.

L'Imam habite Mascate pendant les mois d'hiver; il n'y fait jamais un long séjour. Son harem, étroitement installé, préfère à une demeure insuffisante les bois de palmiers qui s'étendent au-dessus du port de Mattrah. Moins bien abrité que la capitale contre les vents de mer, mais pourvu d'une rade très vaste, ce port se prête au va-et-vient des barques indigènes et à l'installation de chantiers maritimes. Un bon chemin... arabe met en communication les deux villes, distantes de quelques lieues.

La population de Mattrah est en partie composée de sémites musulmans; celle de Mascate est formée d'éléments si divers qu'il serait malaisé de trier les différentes races qui pullulent dans les bazars, les rues ou les huttes de feuillage voisines de l'enceinte. Les négociants banians ont seuls un type bien caracté-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

risé. Vigoureux quoique menus de formes, de taille moyenne, habillés d'une peau olivâtre, dotés d'yeux noirs démesurément fendus, de cheveux plats et soyeux, ils ne sauraient être confondus avec les Arabes, superbes de constitution, blancs de peau, coiffés de cheveux bouclés, avec les métis formés d'Arabes, de Persans, de Béloutchs, ou avec les juifs, purs de race, mais malingres et chétifs.

Aux parsis sont réservés les vêtements de lin et l'horrible tiare de toile cirée noire; aux musulmans indigènes, la gandourah de laine blanche, la veste brodée et le turban de soie ou d'indienne bariolée de couleurs éclatantes; aux israélites, une longue chemise, et le rond de paille couvrant le sommet d'un crâne rasé; sur les tempes pendent pourtant des boucles rousses. Qu'il y ait bataille entre musulmans et juifs, et les malheureuses papillotes, toujours en prise, deviennent l'objectif des opérations militaires de l'ennemi.



Négociant musulman de Mascate. — Gravure de Barbant, d'après une photographie de la mission.

Il aura un réel mérite, l'auteur d'un long chapitre sur les dames de Mascate. L'élément européen est uniquement représenté par la femme de l'agent consulaire anglais. Condamnés à célébrer leurs rites au plus profond de leur cœur, les Indiens traversent l'imamat en voyageurs et n'amènent point leur famille; le harem du sultan, enfermé derrière des murs élevés ou retiré à Mattrah, est d'autant mieux clos que les étrangers sont plus nombreux. Seules les femmes de basse condition, sans jeunesse ni beauté, fréquentent les rues de la ville. Toutes portent une chemise courte retombant sur un pantalon collant; le visage est dissimulé sous un loup noir qui laisse paraître les yeux, la bouche et le menton. Un voile entoure la tête, le cou, et raccorde ce masque singulier avec la coiffure.

Mieux pourvu de marchandises que de jolies acheteuses, le bazar reçoit en abondance les produits que lui apportent les navires de toutes provenances; Goudjerate, Surate, Bombay, le golfe du Bengale, Ceylan, Sumatra, Madagascar, Maurice, Java, la Perse, Bassorah ont ici leurs représentants commerciaux. Arriver à s'entendre est une laborieuse besogne quand on habite ce pandémonium maritime. De l'hindoustani mêlé à quelques dialectes indigènes, s'est formée une langue, *lingua franqua*, qui est devenue l'idiome des transactions commerciales entre Mascate et tous les ports de la côte. On s'illusionnerait profondément si on la supposait, en raison de son titre, à la portée d'un Européen fraîchement débarqué.

Le bas peuple parle arabe, mais il s'exprime aussi en hindoustani et entend presque toujours le persan.

Il est très difficile d'évaluer la population d'une ville musulmane. Point de registres de l'état civil, point de contrôle légal de l'existence des femmes cachées dans le harem. Attribuons cinq cent mille sujets à l'Imam de Mascate, évaluons à soixante mille les gens de différentes nationalités vivant dans la capitale, et nous serons peut-être bien généreux ou bien avares. Mattrah aurait vingt mille âmes; Sohar, port de mer situé au nord de Mattrah, neuf mille; enfin Rostak, bâtie dans l'intérieur, et ancienne résidence de l'Imam, se glorifierait d'une population comparable à celle de son heureuse rivale. A part ces villes, le pays ne possède aucun centre d'habitations stables. Les Arabes, nomades ici comme partout, s'installent quelques mois d'hiver dans des huttes de feuillage et, le plus souvent, vivent sous la tente.

2 novembre. — La poudre française et celle de l'Imam luttent de résonance et de fumée. La baie est obscurcie. La cérémonie achevée, j'ai voulu visiter la batterie musulmane. Un escalier délabré conduit au sommet de la citadelle; on ne saurait l'user davantage sans une permission spéciale. Je suis en règle. La porte s'ouvre, et je gravis les degrés entrecoupés de larges paliers qu'habitent, solitaires, de beaux moutons à l'engrais.

Où sont les verts pâturages, les herbes tendres, les ruisseaux limpides, l'ombre des babouls au feuillage délicat? Pauvre Robin Mouton! tu n'entends plus le chalumeau du pâtre ou la clochette de ton guide, le bélier aux longues cornes. L'odeur de la poudre, chère aux guerriers, a remplacé les senteurs des prairies; tes pieds ne foulent plus les doux gazons; tes ongles s'usent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur la dure pierre et l'on aiguise le couteau qui doit mettre un terme à ta triste existence. Pauvre Robin Mouton, es-tu assez mouton pour engraisser encore!

L'escalier de la forteresse conduit d'abord à une terrasse où se prélassent six canons de noble origine. Tous virent le jour sur les rives du Tage, comme en témoignent les armoiries de la culasse. Ces pièces, pointées dans la direction du goulet, se chargent naturellement par la gueule. Gare au maladroit placé derrière elles à l'instant de l'explosion. Les affûts de bois sont si vermoulus, le recul si irrégulier, qu'on ne sait où se blottir. Chaque salut coûte à l'Imam les jambes ou les bras de quelque servant, mais qu'importe!

« Périssent tous mes artilleurs plutôt que ma réputation de gentleman », disait-il encore récemment. A leurs nobles pensées on reconnaît les grands hommes.

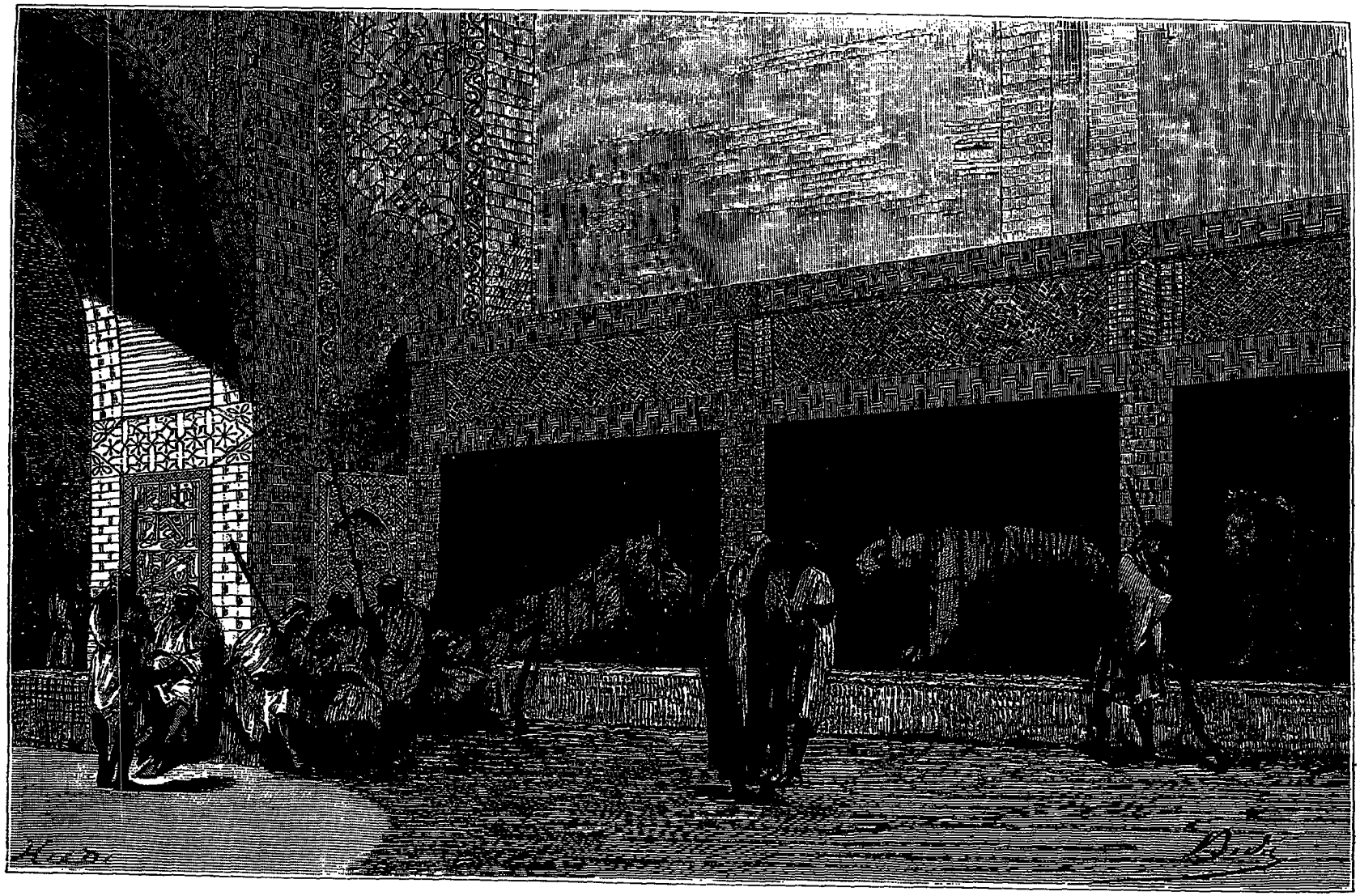


Femme de Mascate (voy. p. 7). — Dessin de Myrbach, d'après une photographie de la mission.

Les derniers degrés de l'escalier, puis une méchante échelle, conduisent à une vaste plate-forme établie sur le point culminant du rocher. La mer, calme, bleue, animée par les embarcations des navires français et anglais toujours en mouvement dans le port, semble toute fière de porter une paire de navires outre le bateau de l'Imam pavoisé en l'honneur de je ne sais quelle fête musulmane. Au pied de la citadelle, les maisons blanches de Mascate; on ne les dominerait pas mieux si l'on disposait des ailes du vautour qui plane au-dessus de nos têtes. Derrière la ville, deux vallées, serrées entre de hautes montagnes, verdies de place en place par des jardins.

Une chapelle portugaise s'élève à l'angle de la ter-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrée du palais de l'imam de Mascate (voy. p. 6). — Dessin de Bida, d'après un croquis de M. Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rasse. Sa coupole supporte sans fléchir un odieux croissant, mais les chapiteaux placés au-dessus des colonnes engagées, l'ornementation de la porte, ne sauraient laisser de doute sur la destination primitive de l'édicule. Les battants sont clos : d'impurs Faranguis souilleraient un temple bâti par des chrétiens.

Nous ne pouvions quitter Mascate sans visiter ses jardins. Ici, comme sur toute la côte, on achète chaque feuille au prix de copieux arrosages. L'eau provient de puits entretenus par des infiltrations profondes. Une poche de cuir, manœuvrée soit à bras, soit à l'aide d'un attelage de bœufs, amène l'eau à la surface du sol.

XIV

Encore Bouchyr. — Un nouveau gouverneur. — Le *Persépolis* — Victoire sur la douane turque. — Amarah. — Arrivée d'une caravane persane. — Nouvelles de Suse. — Le cheikh de la tribu des Beni-Laam. — Faust et Marguerite.

5 novembre. *Bouchyr.* — Encore la rade de Bouchyr! Encore un nouveau gouverneur! La ville prospère sous la haute direction d'un jeune homme de vingt-six ans, le *malekè toudjar* (roi des marchands), fils d'un très riche négociant dont l'âme s'envola l'année dernière vers un monde meilleur.

Les désirs d'un Persan enrichi, fût-il soldat, domes-



Jardin de Mascate. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de la mission.

tique, mendiant, sont peu variés. Son père enterré et ses millions réalisés, le Nabab gagnait Stamboul, y demeurait six mois, et reprenait le chemin de la patrie escorté de douze femmes de race et de beauté variées, pour le transport desquelles il affrétait un navire spécial. J'oubliais : une machine à glace — ô contraste navrant! — et quelques chevaux anglais faisaient également partie du convoi.

Cependant le prince Zellè Sultan comptait et recomptait les krans employés à cette admirable expédition. Une si belle conduite méritait sa récompense. A peine le voyageur avait-il débarqué qu'il recevait, comme don de joyeux retour, la haute charge de gouverneur de Bouchyr. Depuis lors ce sont chaque jour honneurs inespérés. Dans l'espace de six mois le gouverneur de Bouchyr a atteint le faîte de la hiérarchie civile et militaire; croix, rubans, plaques, médailles surchargent son cou, constellent sa poitrine, et le prince royal rêve encore d'un ordre nouveau pour son sujet favori.

« Eutrapèle, aussitôt qu'il voulait nuire à quelque imbécile, l'affublait des plus riches habits, et voici son dangereux dilemme : « En se voyant si bien vêtu, « mon drôle endosse aussitôt, avec l'habit des maîtres « du monde, leur ambition et leur vanité! Monsieur « dormira jusqu'à midi. Monsieur, dédaigneux de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« l'honnête emploi qui le fait vivre, ira sur les brisées « galantes de petits-maîtres, dévoré par l'usure, et puis, « un beau jour, nous prendrons tout doucement le « glaive du gladiateur ou le licou du maraîcher. »

Horace avait vu juste.

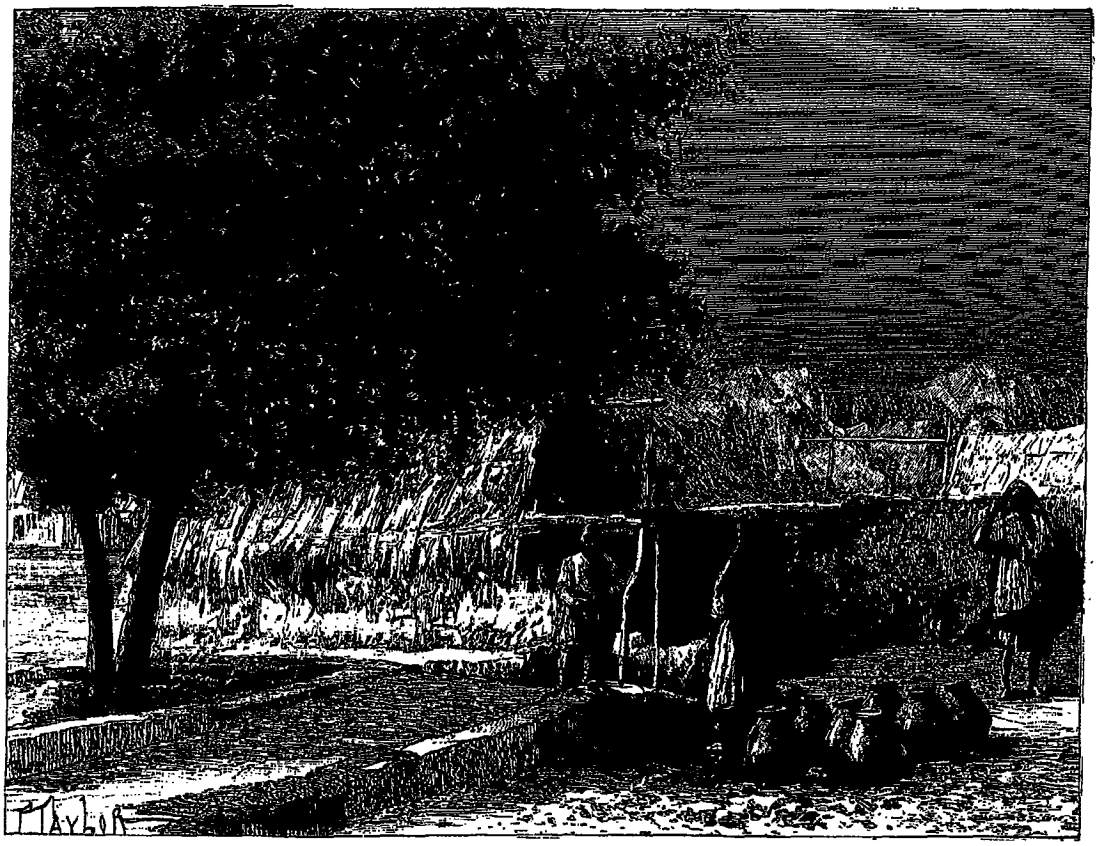
Le malekè toudjar, tout bouffi d'orgueil, répondit par des présents princiers à chaque faveur nouvelle. Tant plus sa poitrine s'étoilait, tant plus les vieux bas paternels se vidaient. En a-t-il vu le fond? Je le crains. Si quelques milliers de tomans se cachent encore dans un pli, ils s'envoleront bientôt, car, aux anciens titres du Malek, le roi vient de joindre celui de grand amiral, avec la charge de subvenir à l'entretien du *Persépolis*.

Qu'est-ce que le *Persépolis*?

Un aviso.

J'ai frotté mes yeux quand j'ai vu flotter le lion et le soleil à l'arrière d'un vaisseau ancré dans la baie, mais je me suis rendue à l'évidence. Oui, Sa Majesté possède un aviso armé de canons et pouvant naviguer... avec du charbon.

Depuis quelques années le *madakhel* (malversation administrative) était dans le marasme. On avait estorqué au roi, sous les prétextes les plus divers et les mieux justifiés — usine à gaz, lumière électrique,



Puits à Mascate. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de la mission.

casques en cuir bouilli pour l'armée, grande route de Kazvin, fabrique de bougies, — un certain nombre de millions, et Nasr ed-din se montrait circonspect. Toujours l'histoire du guillotiné par persuasion.

Quelques esprits inventifs décidèrent pourtant Sa Majesté à devenir le chef d'une puissance maritime : le règne de l'Angleterre avait assez duré. Mal instruit par les insuccès de ses précédentes tentatives, le souverain commanda une flotte. Pourquoi l'aviso et la petite chaloupe qui la composent furent-ils construits à Hambourg? Mystère et discrétion. Le Chah n'avait pas, j'imagine, la pensée de faire sa cour au roi de Prusse. J'aime mieux croire que les mandataires de Sa Majesté trouvèrent dans les chantiers de l'Elbe des complaisances que n'auraient pas eues pour eux les maisons françaises ou anglaises.

Lorsque les deux bateaux furent prêts, on les confia aux soins de marins allemands chargés d'amener le plus grand en rade de Bouchyr et de conduire le plus petit, simple embarcation de plaisance, à l'embouchure du Karoun.

Le *Persépolis* ne saurait servir de vaisseau-école, car les officiers refusent tout marin indigène, sous prétexte d'ignorance; le roi n'ose remercier l'état-major, dans la crainte, peut-être fondée, de perdre sa flotte s'il la confie à l'un de ses favoris; faute de combustible, le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

navire ne manœuvre pas, la coque se couvre d'une végétation particulièrement touffue dans le golfe Persique, et, un de ces matins, on s'apercevra que le *Persépolis* a poussé de si profondes racines qu'il est solidement accroché au fond de la mer.

Dernièrement, le roi, fatigué de payer tous les mois la solde des officiers et de l'équipage, ordonna de mettre son aviso à la disposition du commerce.

Les immenses salons de l'*andéroun* occupent la plus grande partie du navire; les cales sont fort petites, et, fussent-elles bondées, le frêt ne saurait payer le charbon qu'il faut consommer quand on veut mettre en route cette grande machine. D'autre part, les négociants ne s'empressèrent pas de confier leurs marchandises au bateau de Sa Majesté : vers qui se fussent-ils retournés en cas de sinistre?

Seul le malekè toudjar pouvait sauver le roi. Il est entré hier dans la bonne voie. La poudre manquait pour tirer en l'honneur de l'anniversaire de la naissance de Nasr ed-Din Chah la salve réglementaire — autant de coups de canon que d'années — les magasins du nouvel amiral y ont pourvu.

Prends garde, malekè toudjar! Zellè Sultan te demandera bientôt tes douze femmes et ta machine à glace; et tu seras heureux si, ta vie durant, il te reste deux *chaïs* par jour pour te nourrir de concombres!

15 novembre. — Grâce à la poudre du malekè toudjar, aux canons de la France et de l'Angleterre, la naissance du roi fut fêtée bruyamment en rade de Bouchyr. Les trois navires étaient pavoisés de drapeaux multicolores, les barques indigènes parcouraient la baie; la ville, elle-même, s'animait sur le soir aux clartés fumeuses des lampions, et le télégraphe transmettait à Sa Majesté la nouvelle de la *superbe manifestation internationale* faite en son honneur dans le grand port de l'empire. Puisse cette dépêche rappeler à la *Kébla de l'univers* que nous attendons son bon plaisir!

Nos jeunes camarades nous ont rejoints, le temps passe, et l'autorisation de recommencer les fouilles s'attarde dans les cartons ministériels. Une lettre de la légation de France, une dépêche du docteur Tholozan assurent que toutes les difficultés sont levées... mais nous engagent à attendre patiemment les pièces officielles.

17 novembre. *Bassorah.* — Nous nous morfondions en rade de Bouchyr. Le *Scorpion* avait hâte de reprendre sa route vers Madagascar. Marcel n'a pas hésité à franchir une nouvelle étape et à se rapprocher du tombeau de Daniel, tout en gardant ses communications télégraphiques avec la Perse.

Novembre s'achève, le pèlerinage d'avril ne doit pas trouver les chantiers ouverts : quel temps nous restera-t-il pour exécuter les fouilles si l'on ajourne indéfiniment notre entrée en Susiane? Marcel a changé les fonds dont nous disposons contre des krans persans, et, afin d'éviter toutes les difficultés administratives ou financières qui se présentèrent lorsqu'il s'agit d'extraire des coffres du gouverneur l'argent déposé chez Zellè Sultan, il a partagé le trésor entre les quatre cantines où sont enfermés nos vêtements.

Il s'agit maintenant de n'être point pillés. Chacun sachant que, l'année dernière, la fortune de la mission était déposée à Dizfoul, nous espérons franchir le *hor* et le désert sans exciter les convoitises des nomades.

Comme le *Scorpion* poussait ses feux, un navire de la compagnie British India mouillait en rade de Bouchyr. Je ne pensais pas que ses larges flancs portaient la frise des lions confisquée par la douane de Bassorah. C'est au *Scorpion* que nous devons cette victoire sur les fonctionnaires de la Porte. Dès notre arrivée, une dépêche partie de Bender-Bouchyr avisait MM. les Turcs de la venue prochaine d'une canonnière française autorisée, disait-on, à réclamer, au nom du gouvernement de la République, les collections indûment saisies.

Le directeur de la douane fut pris d'une telle frayeur, qu'il oublia son serment de vendre à prix d'or la liberté de nos caisses. Un navire anglais était en partance : « Au nom de Aïssa, retardez votre départ; nous vous portons les colis de M. Dieulafoy », s'écriait un officier accouru à force de rames. « Débarrassez-nous de cette vermine française; les *belems* accosteront dans quelques instants. »

Les frises seront déposées à Port-Saïd et rechargées sur un navire des Messageries. Marcel a écrit au consul de France pour le prier de veiller à ce transbordement. Si nos dépouilles terrestres engraissent le sol de la Susiane ou les poissons de l'Océan, la mère patrie conservera du moins un beau témoignage des travaux et des efforts de ses enfants.

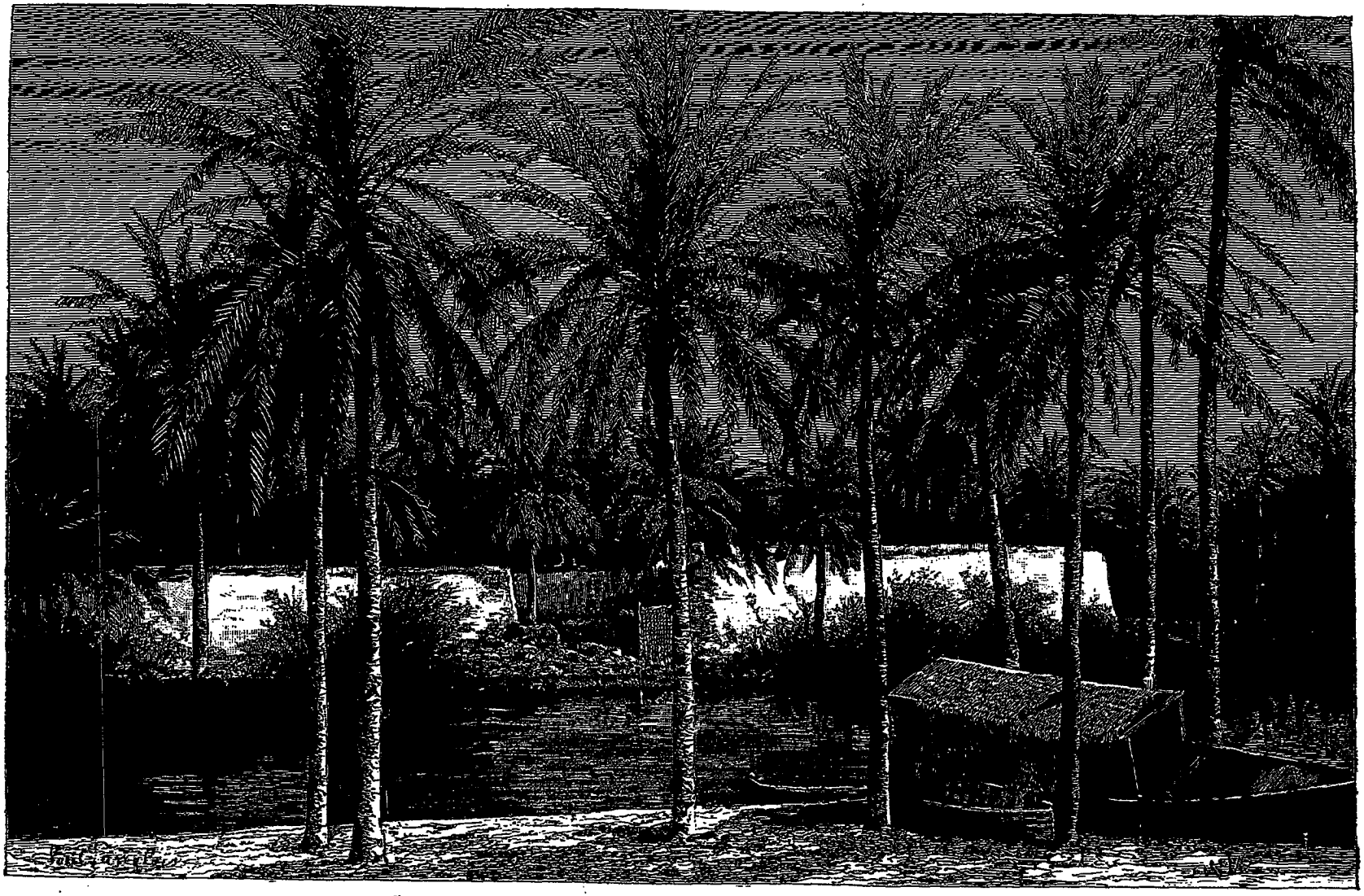
18 novembre. — La venue du *Scorpion* produit ici la meilleure impression. Turcs et Arméniens semblaient croire que, depuis nos désastres, l'unique flotte du monde était celle de Sa Gracieuse Majesté, et le regrettaient sincèrement. L'Anglais n'est pas aimé de ces populations musulmanes, auxquelles il rend cependant de si grands services. Mais le joug est lourd, la main dure, brutale. A l'étranger on respecte le fils d'Albion parce qu'il est fort et puissant, on estime son honnêteté commerciale; nulle part je n'ai vu qu'il ait su inspirer de la sympathie.

« Que viennent donc faire les Français? disaient derrière nous quelques gros turbans, tout en fumant le narghileh dans les cafés de Bassorah. Vont-ils nous débarrasser des *barbes rouges*? »

Tels ne sauraient être les desseins de pacifiques archéologues. Nos pensées sont concentrées sur Darius et Xerxès; toute notre diplomatie s'emploiera à faire des grands rois les fidèles alliés de la France. Ce sont là des menées souterraines qui, je l'espère, ne troubleront pas la paix du monde.

20 novembre. *Amarah.* — Un bateau s'apprêtait à remonter le Tigre jusqu'à Bagdad; il fallait dire adieu à nos compatriotes et gagner cette petite ville d'Amarah où nous éprouvâmes, il y a cinq mois, une si cruelle déception.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Jardin voisin d'Amarah (voy, p. 14). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Divers motifs ont engagé mon mari à suivre, une troisième fois, un itinéraire si difficile. Il désire rester autant que possible en communication avec la légation de France ; il veut cependant, en marchant de l'avant et en se portant sur le point de la frontière persane le plus rapproché du tombeau de Daniel, indiquer ses intentions et imposer une réponse qu'on lui ferait, peut-être, attendre assez longtemps pour rendre impossible la reprise des travaux. Cette solution probable des difficultés pendantes doit être prévue et déjouée. Quoi qu'il advienne, quoi qu'il puisse nous en coûter, nous partirons pour Suse avant la fin du mois. Le lion à la jaune crinière m'a donné rendez-vous; il m'attend; je tiendrai la parole que je donnai l'été dernier au roi des animaux.

Dès l'arrivée nous avons couru aux informations. Un soleil de feu a brûlé le *hor*, mais les premières pluies d'hiver vont bientôt alimenter les marais; les caravanes de Dizfoul, dont le trafic est interrompu depuis six moix, faute d'eau pour abreuver bêtes et gens le long du chemin, se mettront en mouvement et amèneront à Amarah les muletiers trop heureux de trouver un chargement de retour. La mission atteindra ainsi sans tambour ni musique les domaines du prophète.

En attendant cet heureux jour, nous avons tout le loisir de revoir les sites et les gens d'Amarah.

Le chef des douaniers, ma bête noire, est devenu un ami fidèle. J'ai trouvé le digne homme fort maigri : il paraissait avoir supporté de grandes privations et un jeûne trop rigoureux. Peu après notre départ, cette perle rare, ce bijou de fonctionnaire fut convaincu de vol, arrêté, emprisonné et enchaîné. Depuis une quinzaine de jours il respire de nouveau l'air pur de la liberté, mais ce délai n'a pas suffi pour faire refleurir sur ses joues les roses étiolées à l'ombre humide des cachots.

Poussé par le vieil homme, il a sauté, dès notre débarquement, sur un ballot de tapis que MM. Babin et Houssay avaient acquis pendant leur voyage; toutes réflexions faites, il s'est montré bon diable et n'a exigé, en retour de son obligeance, qu'une lorgnette de spectacle et la photographie de son honnête figure.

Vivent les fonctionnaires qui sortent de prison! ils sont accoutumés aux privation et savent se contenter de peu.

26 novembre. — Amarah a l'heur de nous posséder depuis une grande semaine. De hautes murailles entourent l'étroite cour de la maison où nous campons; c'est à se croire tombé dans la fosse aux ours.

Les journées paraissent d'une longueur inusitée, la vie d'une monotonie désespérante.

Causer avec une vieille mendiante installée sur le pas de la porte, suivre le long du fleuve les remous de l'eau, observer les tortues endormies au pied des berges, atteindre un jardin planté de beaux palmiers, étaient nos seules distractions. Un brusque changement atmosphérique nous interdit désormais la promenade.

A notre arrivée, le soleil brûlait encore de ses rayons de feu les jaunes plaines de Chaldée. Nous attendions le soir pour suivre l'étroit sentier qui longe la rive gauche du Tigre. Cette terre plate, condamnée par la nonchalance de ses habitants à une triste stérilité, revêtait alors une incomparable parure. Le fleuve s'écoulait lent, doré comme le ciel qui se réfléchissait sur les ondes tranquilles; on n'eût pas distingué les eaux de l'atmosphère infinie sans les embarcations apparaissant inattendues au coude du fleuve, sans les panaches des vapeurs qui s'approchaient du port.

Puis, les plis vermeils du grand manteau endossé le soir par la nature frileuse prenaient des tons plus intenses et se perdaient dans une gamme violente; à mesure que le soleil lançait des rayons plus obliques, la transition s'accentuait. Les perles de Golconde se mêlaient aux saphirs d'un bleu céleste, à la jaune topaze, à l'escarboucle flamboyante, à la belle émeraude, arc-en-ciel descendu de l'Olympe pour compléter la parure de la nuit prête à franchir le seuil de ses palais.

En moins d'une demi-semaine nous avons été transportés des régions vouées à l'implacable été dans une terre sombre et brumeuse. Le ciel, abaissé, se fond en pluie ininterrompue. Phœbus, anémié, lutte avec les brouillards qui agrandissent son énorme face. La ville est transformée en cloaque ; on ne saurait s'aventurer hors de la maison sans enfoncer jusqu'aux genoux dans une fange fétide.

Et pourtant, nous bénissons l'arrivée de la saison hivernale ! La plaine de Suse va se rassasier d'eau, les caravanes ne tarderont pas à apporter aux négociants de Bagdad indigo, laines et tapis. Notre délivrance approche. Anne, ma sœur Anne, interroge tout le jour le chemin du télégraphe! Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? « Téhéran se tait. »

27 novembre. — Allah Kérim ! la maison est pleine de Dizfoulis. Ils nous eussent lapidés l'année dernière : ils nous traitent aujourd'hui comme un quatuor de Messies. A peine la caravane persane entrait-elle au bazar qu'on lui annonçait l'arrivée des Européens. Le tcharvadar bachy courait nous présenter ses devoirs, et bientôt il était suivi de tous les voyageurs.

C'est à qui s'intitulera le serviteur de *Çaheb* et de *Khanoum*, et voudra entrer à leur service sous n'importe quel prétexte, dans l'espoir de goûter le plus longtemps possible au pilau des Faranguis. Nous avons interrogé avec anxiété ces amis de fraîche date. Depuis quinze grands jours le bruit vague de notre prochain retour circule dans le bazar de Dizfoul : nomades et citadins emmanchent pelles et pioches demeurées inactives, et se tiennent prêts à reprendre les tranchées interrompues il y a six mois. La récolte a été mauvaise, le pain est horriblement cher (35 centimes les 7 kilogrammes): nous aurons autant d'ouvriers que nous en voudrons occuper.

Nos inquiétudes calmées, je m'informe de tous et de chacun. Msaoud, placé sous la protection de Cheikh

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tahèr, et commis à la garde du matériel de la mission, a occupé ses loisirs. Il possède aujourd'hui quatre femmes légitimes ou illégitimes ; Ali Achpaz, le cuisinier, promu aux suprêmes honneurs, assaisonne de ses cheveux les pilaus du Naïeb el-houkoumet; la maison de Suse a supporté, sans infortunes sensibles, la solitude et l'assaut des nomades. J'avais prédit que les Arabes incendieraient le toit, long et difficile à remplacer : ils se sont contentés de démolir des murs intérieurs, dans l'espoir bien légitime d'y trouver un trésor monnayé. Notre palais sera vivement réparé; des portes solides, d'épaisses murailles mettront les finances de la mission à l'abri d'une razzia. Bonne nouvelle pour des comptables dont les coffres-forts se confondent avec des caisses d'habits.

Marcel s'est empressé de télégraphier ces nouvelles au docteur Tholozan, en le priant de faire lever l'interdit mis par la légation, d'accord avec le gouvernement persan, sur notre expédition en Susiane. Les jours perdus sont si précieux! Un dernier retard quadruplerait les difficultés à vaincre pour atteindre le tombeau de Daniel, et exposerait la mission à de véritables périls. Dans un désert sans route, dans une plaine aride, coupée de torrents desséchés, les voyages ne sont possibles que durant un laps de temps fort court. Depuis six mois les caravanes ne pouvaient, faute d'eau, circuler entre Dizfoul et Amarah : viennent des pluies abondantes, nous nous heurterons à des rivières hivernales infranchissables, à la terrible Kerkha, si large et si rapide. Je sais bien que la détresse des naufragés laisse souriants les puissants personnages que leur grandeur attache au rivage!

Admettons d'autre part que le Chah, sans autorité dans cette province éloignée, abandonne à leur étoile les envoyés d'une nation amie, et que notre vie soit l'enjeu de l'entreprise; encore vaudrait-il mieux la risquer d'une manière opportune. Nul n'est plus intéressé que nous dans cette question, et nul, je puis l'affirmer, ne la connaît mieux.

Si mon mari, en sa qualité de chef de mission, ne craignait pas d'assumer une trop lourde responsabilité; si, comme il y a quatre ans, nous venions seuls à Suse, nous camperions déjà sur les tumulus; la pioche retentissante et la pelle active auraient repris leur œuvre revélatrice.



Jeune Dizfouli. — Dessin de Tofani, d'après une photographie de la mission.

28 novembre. — Les Dizfoulis sont prêts à bien accueillir la mission; la traversée du désert n'en reste pas moins une opération périlleuse. La plaine située entre le Tigre et la Kerkha est la patrie d'adoption de nomades intraitables. La cavarane persane a dû, pour échapper au pillage, satisfaire les exigences des Beni-Laam. Marcel est fort préoccupé du sort de ses krans. A qui aurait-il recours si les Arabes, instruits du contenu de nos cantines, nous attaquaient en masse et s'emparaient du convoi? Faudrait-il demander justice au Commandeur des croyants ou au Chahîn-Chah? L'un et l'autre sont bafoués en ce pays.

Soucieux de prévenir un événement dont les conséquences pourraient être si graves, mon mari s'est décidé à aller voir M'sban, chef suprême des Beni-Laam, campé non loin d'Amarah.

La nouvelle de nos bonnes relations avec ce grand personnage volera au-devant de nous et assurera à nos finances le respect qu'elles méritent.

30 novembre. — Montés sur les chevaux loués aux Dizfoulis, nous prîmes avant-hier le chemin des tentes de M'sban. Au delà du canal qui forme vers le nord la limite de la ville se présente une plaine inculte où poussent, dès les premières pluies, des herbes rares que dessèchent en mars les précoces ardeurs du soleil. A l'extrême horizon la chaîne des Bakhthyaris porte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec fierté sa virginale couronne de neiges éternelles; mais, dans l'immense contrée qui s'étend des rives du Tigre aux premiers soulèvements, l'œil le plus exercé ne saurait découvrir un arbre ou une habitation stable. Seule la ligne télégraphique contraste, par les pensées que sa présence éveille, avec la solitude de ce désert. De distance en distance, cinq ou six poteaux renversés sur le sol laissent traîner leurs isolateurs dans la poussière. Les communications entre Amarah et Hamadan se font d'autant mieux.

Ces accidents sont le fait des innombrables animaux promenés dans la plaine par les pâtres de M'sban; nous avons pu le constater. Un chameau vigoureux, devançant un troupeau de plus de cent bêtes, s'approche d'un poteau, frotte sa grosse épaule et son cou, peuplés de parasites, contre le bois desséché, et le secoue si bien qu'il l'abat. Au bruit des isolateurs se brisant sur le sol, l'animal prend peur; il veut fuir, s'empêtre dans les fils, tire violemment pour se dégager, occasionne ainsi la chute d'une série de supports, et quand, tout affolé, il a reconquis sa liberté, ses compagnons — les chameaux se suivent comme des moutons — accourent et commettent de nouveaux dégâts, malgré les cris des chameliers, impuissants à arrêter leur course.



Mendiante arabe d'Amarah (voy. p. 14). — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie de la mission.

Au pied de cette ligne, témoignage de la civilisation humaine élevée à son apogée, court un humble sentier; il est l'œuvre des animaux et des piétons, toujours en mouvement entre Amarah et Naharçaat, campement actuel de la tribu.

A deux heures de la ville le télégraphe et le sentier divorcent : l'un continue sa course en ligne droite, l'autre prend à gauche. Quelques traces de culture se montrent sous la forme de minces sillons, et bientôt apparaît, dressé sur un point culminant, un énorme campement symétriquement disposé, séparé en deux massifs par un ancien canal desséché dont le lit sert de grand'route.

La tente du cheikh domine ses voisines; elle est entourée d'une enceinte rectangulaire formée d'épaisses broussailles et rappelle, dans de plus vastes proportions, la demeure de Kérim Khan. Le mobilier du cheikh n'est pas plus luxueux que celui « de mon cher oncle » : les richesses d'un nomade se mesurant à ses troupeaux, tout meuble, tout objet d'un transport difficile constitue une gêne, un embarras.

Lazem, fils aîné du cheikh, nous introduit sous la tente paternelle. Le sol, mal nivelé, se montre partout à découvert. Pauvres gens! ils ne peuvent même pas se procurer ces nattes que l'on trouve dans les maisons les plus misérables. Cependant un méchant tapis est étendu dans l'angle le mieux abrité de l'air, souverain maître de céans. Sur ce tapis s'empilent des couvertures, d'énormes oreillers calant un grand vieillard à barbe blanche, au nez crochu, qui tousse, crache, souffle, se mouche du bout des doigts et lance, sans souci des voisins, les reliques de son nez et de sa bouche. La robe du cheikh, de M'sban en personne, est sale, déchirée, sordide, comme celle d'un gueux. On ne soupçonnerait pas sous ces haillons l'homme le plus riche de la contrée, le chef de la puissante tribu des Beni-Laam, l'arbitre qui du plissement de son large front fait trembler le valy de Bagdad et tous les cheikhs auxquels il impose des tributs? Depuis les territoires de Cheikh Mzel jusqu'à Ctésiphon, depuis le Tigre jusqu'aux montagnes des Bakhthyaris, M'sban est roi, roi redouté et chéri à la fois.

Jane DIEULAFOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le jeu des mouches (voy. p. 22). — Dessin de Myrbach, d'après un croquis de M. Dieulafoy.

A SUSE.

1884-1886.

JOURNAL DES FOUILLES,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XV

« Gare ! Je vous le dis une fois, je vous le dis deux fois. »

Que deviendrait la Moutessarrefieh (sous-préfecture) d'Amarah sans les impôts que M'sban consent à payer comme locataire des plaines où paissent ses innombrables troupeaux ? Il y a quelques années le moutessarref se mit en tête de traire sa vache à lait un peu plus que de raison. M'sban, indigné, fit charger sur des chameaux trois millions d'or sa menue monnaie, ses femmes, ses tentes ; puis, suivi des bêtes à poil, à laine, à cornes ou à bosses, dont la valeur dépasse dix millions, il prit le chemin de la Perse, franchit la Kerkha et, sans autre formalité, s'installa en terre iranienne. Informé de ce fait et désolé d'une résolution qui le privait de tous les contribuables du district, le moutessarref n'hésita pas à négocier le retour du fugitif. Le vieux cheikh fit la sourde oreille : les herbages de Perse étaient sans pareils, prétendait-il ; sa famille se plaisait dans sa nouvelle patrie. Bref, il ne consentit à reprendre le chemin de la Mésopotamie qu'après avoir obtenu une diminution d'impôts et reçu vingt mille francs comme bakhchich de réconciliation. Depuis cette coûteuse expérience, le gouverneur d'Amarah se montre moins âpre, M'sban de plus en plus récalcitrant, et

1. Suite. — Voyez t. LIV, p. 1, 17, 33, 49, 65 et 81 ; t. LV, p. 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme le Turc n'a pas plus envie de voir partir l'Arabe que celui-ci de quitter les terres occupées depuis des siècles par ses ancêtres, ils passent leur vie à discuter et à transiger.

L'hiver dernier leurs relations atteignirent un degré d'intimité inquiétant. Un beau matin le moutessarref fit annoncer sa venue à son puissant administré. Le cheikh ne pouvait se dispenser d'accueillir un fonctionnaire de la Sublime-Porte; il le reçut avec magnificence et lui servit, entre autres plats, une sauce de haut goût où nageaient six beaux concombres d'or; le sous-préfet trouva le mets digestible. En quittant les tentes, il pria son amphitryon de venir lui rendre visite.

Les jours, les semaines, les mois passaient, le moutessarref attendait son invité, lui faisait à tout instant rappeler sa promesse et, sous des prétextes plus ou moins plausibles, M'sban s'obstinait à rester dans sa tribu. Sans l'avouer il redoutait le coup de poignard ou la tasse de café qui facilitent l'entrée en l'autre monde. Le sort de plusieurs grands vassaux, ses voisins, le rendait méfiant.

Et le bon Turc insistait de plus belle : « Il voulait réjouir ses yeux de la vue du plus parfait des amis, traiter dans l'intimité les affaires délicates qu'un intermédiaire prendrait plaisir à compliquer. » M'sban se décide enfin à quitter son campement. Il enfourche péniblement une merveilleuse jument, dit un adieu solennel à ses femmes, adresse à ses fils désolés ses recommandations dernières et, appuyé sur deux serviteurs, prend en gémissant le chemin de la ville. Après quatre heures d'une marche lente et solennelle, le cheikh et son escorte pénétraient dans la cour du palais. M'sban, défaillant, s'abat entre les mains des zaptiés accourus pour lui tenir l'étrier; il roule de la banquette où on l'allonge, se pâme dans une convulsion — la dernière peut-être — et, les dents serrées, rejette les cherbets les plus réconfortants.

Informé de cette singulière aventure, le moutessarref accourt épouvanté; il voit déjà la tribu vengeresse des Beni-Laam massée aux portes de la ville; on le rendra responsable de la mort du vieillard, on lui infligera la peine du talion. Que faire? Envoyer le moribond trépasser ailleurs.

Des ordres sont donnés : « L'air de Nahar Çaat sera salutaire au malade. » M'sban, remis en selle malgré ses plaintes, quittait le palais une heure après y être entré.

Cependant le cheikh à demi évanoui et son escorte désolée traversent le canal; la troupe se met tristement en route. Mais à peine le Beni-Laam a-t-il perdu de vue les maisons de la ville, qu'il revient à la vie : « Fils de chiens, voulez-vous bien me débarrasser de vos bras! vous m'étouffez! » s'écrie-t-il en écartant les cavaliers chargés de le soutenir. Et, d'un seul galop, il franchit la distance qui le sépare de son campement.

Depuis lors M'sban a toujours évité de revoir Amarah. Lorsque le moutessarref le menace d'augmenter l'impôt : « Libre à vous, répond-il; je suis vieux; choisissez un autre cheikh plus habile ».

Le gouverneur se garderait d'entrer dans cette voie : quel homme en son bon sens oserait affronter la colère de M'sban ou de ses héritiers? Il ne verrait pas briller demain le soleil qui s'efface ce soir.

Pourtant les tribus ont vécu leurs beaux jours. Jadis Amarah n'existait pas; la contrée, dévolue aux nomades, était préservée de toute incursion étrangère par le *hor* infranchissable; cinq cents livres turques satisfaisaient le valy de Bagdad; mais, depuis l'arrivée des exécrables bonnets rouges, l'ouverture d'un service de bateaux à vapeur et l'installation du télégraphe diabolique, *la nourriture du cheikh des Beni-Laam n'est plus qu'un horrible mélange d'épines et de venin de serpent.*

A la vue des casques blancs, M'sban se lève, esquisse entre deux quintes de toux un salut bienveillant, et, par l'intermédiaire d'un interprète turc, souhaite la bienvenue à ses hôtes. Puis il se rassied et s'informe des titres et qualité de chacun de nous. A mon tour :

« Vraiment, c'est Khanoum! J'ai beaucoup entendu parler d'elle l'été dernier. Je suis content de la voir. M'apporte-t-elle un cadeau? Je reçus il y a quelques années la visite d'une grande dame du Faranguistan[1] qui me laissa un superbe présent.

— Y pensez-vous! Khanoum ne saurait déroger, répond imperturbablement notre guide Naoum Effendi. Ces Français sont tous gens de grande science, des *mollahs* fort connus dans leur pays. Votre renommée, votre réputation de chef puissant et de justicier intègre les ont engagés à vous rendre visite, mais... vous devez considérer cette démarche comme un honneur insigne.

— J'espère que mes hôtes voudront bien passer la nuit sous ma tente et accepter le pilau arabe. Ont-ils des remèdes?

— L'un d'eux est médecin.

— Que le ciel le protège et m'accorde de sa main une prompte guérison! Qu'il s'approche. »

M. Houssay, reprenant possession de ses fonctions de hakim bachy, quitte notre tapis pour celui de M'sban, applique avec courage une oreille solennelle contre les guenilles de son client, et entreprend un long interrogatoire. M'sban est âgé de plus de quatre-vingts ans; malgré l'apparente vigueur de son grand corps couronné d'une tête encore puissante, il n'a point échappé au catarrhe des vieillards. Quelques tisanes composent l'ordonnance.

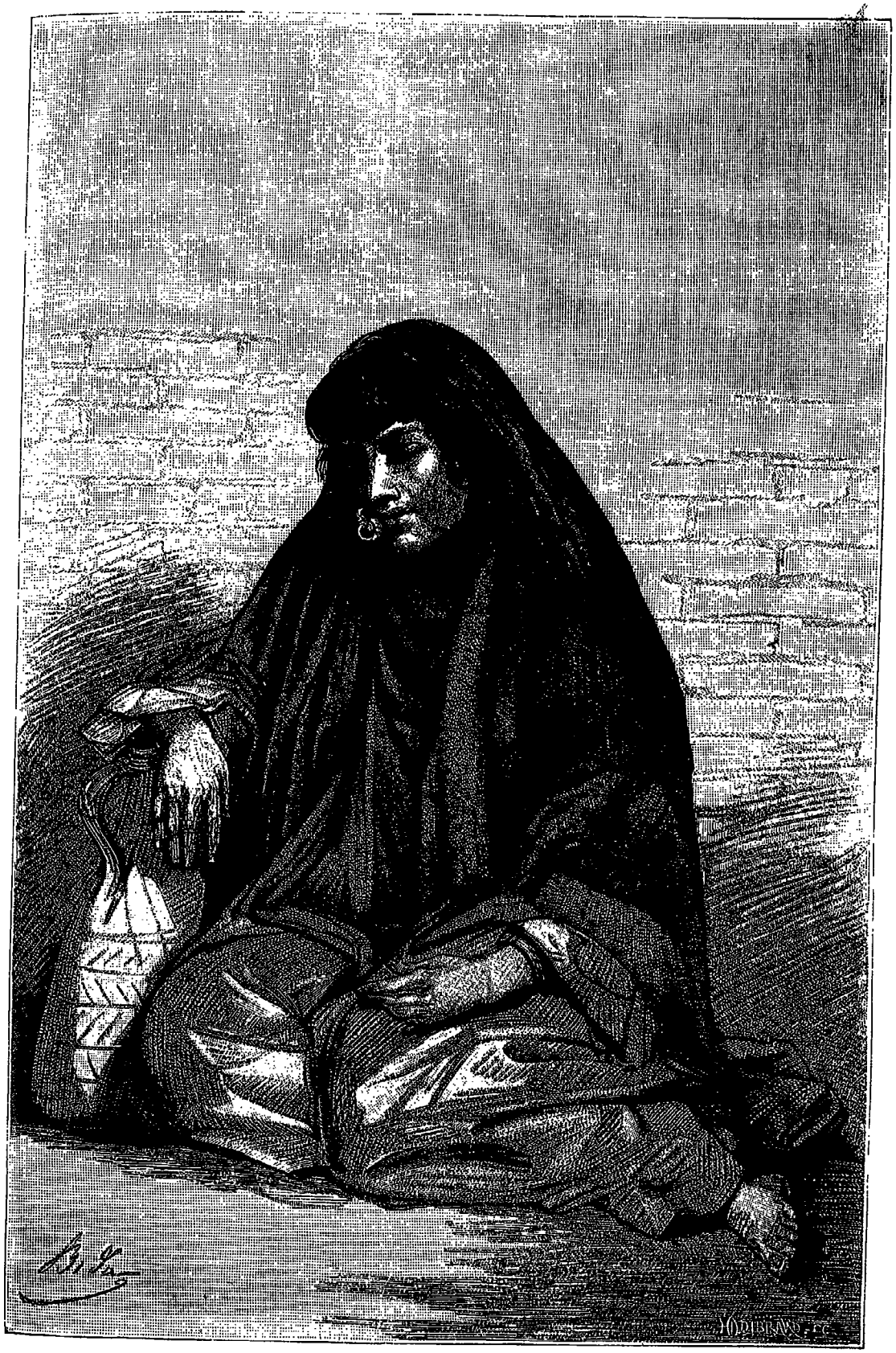
« De l'eau chaude, le beau remède! D'ailleurs tousser, cracher, n'est point ce qui me peine! »

Et s'animant, les yeux clairs, le geste rapide, il demande, il ordonne qu'on lui rende... la vie et la jeunesse. Faust a regardé Marguerite; il est en quête d'un Méphistophélès.

La vie des peuples pasteurs s'écoule dans des rives si uniformes, les années amènent avec elles si peu d'incidents nouveaux, le nomade, à part quelques envolées vers les sphères infinies, est si mal préparé aux nobles élans de l'âme, qu'une femme et un beau cheval, instru-

1. Lady Anne Blunt.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Jeune fille arabe (voy. p. 20). — Dessin de Bida, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ments d'amour et de guerre, résument son ambition et ses désirs. Ni l'âge ni la maladie n'éteignent l'ardeur qui brûle non le cœur, mais le corps de l'Arabe.

Ne cherchez point sous ces tentes brunes une belle aux blondes tresses, en robe blanche et l'aumônière au côté; on n'effeuille pas les fleurs au désert de Chaldée, on n'y file point un rouet, nul n'y connaît la chanson du roi de Thulé; on va droit au but. Si la fillette aux quatorze printemps qui tente les yeux du vieux cheikh songe un jour à se faire entendre des nuages qui passent et des oiseaux étonnés, elle dira peut-être comme la fiancée du *Cantique des Cantiques* : « Je suis noire, mais je suis belle, filles de Jérusalem, comme les tentes de Cédron, comme les pavillons de Salomon. Ne me dédaignez pas : si je suis un peu noire, c'est que le soleil m'a brûlée. »

Mais elle ne trouvera pas un amoureux qui lui réponde : « Oui, tu es belle, mon amie, oui tu es belle! Tes yeux sont des yeux de colombe sous les plis de ton voile. Tes cheveux sont comme un troupeau de chèvres suspendues au flanc du Galaad. Tes dents sont comme un troupeau de brebis tondues qui sortent du bain. Tes lèvres sont comme un fil de pourpre et ta bouche est charmante. Ta joue est comme une moitié de grenade sous les plis de ton voile! »

Ce sont là jeux de poètes raffinés, de poètes comme il s'en trouve en germe chez les contemplateurs de l'infini, mais dont la tête seule travaille sans que le cœur s'engage jamais.

« Gardez-vous de montrer le moindre objet capable de tenter la cupidité du cheikh, avait dit Naoum Effendi avant de pénétrer dans le campement de Nahar Çaat : il vous le demanderait avec une insistance d'enfant mal élevé, et, si vous répondiez à ses désirs, il ne me gratifierait même pas d'une étrenne, tant il est avare. »

Ce conseil prudent, la tenue sordide du vieillard, l'installation mesquine d'un homme aussi riche et aussi puissant, nous ont inspiré de sages réflexions. Divulguer le passage d'un convoi d'argent sur les terres de la tribu serait plus dangereux que de traverser le désert à nos risques et périls. Mon mari avait cru trouver à la tête des Beni-Laam un nouveau cheikh M'zel, il est en présence d'un chef de bande rapace. La difficulté a été heureusement tournée.

Le printemps dernier, un courrier expédié d'Amarah à Suse fut saisi par les Beni-Laam, maltraité et dépouillé de ses dépêches. Puis un cavalier vint aux tentes, raconta que son frère avait trouvé sur les bords de la Kerkha un paquet de papiers scellé d'un grand cachet et qu'il était prêt à nous l'apporter contre une rémunération honnête. Privés depuis six mois des nouvelles de France, nous ne résistâmes pas à la tentation d'acquérir nos lettres à chers deniers.

S'appuyant sur un aussi bon prétexte, Marcel a prié le cheikh de lui donner un sauf-conduit, afin que pareil fait ne se renouvelât point.

« Les Beni-Laam ne savent pas lire.

— Ils reconnaîtront votre cachet.

— Pourquoi tenez-vous aux chiffons de papier qu'on vous expédie du Faranguistan? Les seules lettres que je reçoive, les lettres du moutessarref, contiennent invariablement des demandes d'argent.

— Ils nous portent des nouvelles de nos familles.

— Mirza, écris : « Gare! je vous le dis une fois, je « vous le dis deux fois. Que personne ne frôle les por- « teurs de ce sauf-conduit et n'arrête les lettres adres- « sées à ces Français. »

Cette pièce remise entre les mains de Marcel, nous avons suivi Lazem, chargé par son auguste père de nous promener dans le canal desséché qui divise en deux parties les tentes de la tribu. Les brunes habitations des nomades se vident. Hommes, femmes, enfants curieux et indisciplinés se précipitent sur nous. Tous parlent ensemble, crient à tue-tête, dans l'espoir de se faire mieux comprendre; le soleil rougit l'horizon et nous n'avons encore pu nous débarrasser de notre escorte.

Un dernier fils de M'sban, à peine âgé de sept ans, la peau brune, les cheveux en broussaille, le cou entouré d'un collier d'argent orné de grosses pierres colorées et l'oreille gauche chargée d'un long pendant en forme de huit, persiste à suivre mes pas et bondit comme un jeune faon en tête du cortège. Mais... je reconnais la batiste cachée entre la chemise de Betman et sa petite poitrine! Je saisis brusquement la pointe accusatrice. L'enfant allonge ses griffes pour la retenir : vains efforts; force reste à la loi et je reconquiers mon propre mouchoir. Tous les curieux prennent la fuite à tire-d'aile. Inspectons nos poches; c'est un peu tard : elles ont été scrupuleusement vidées. Couteaux, mouchoirs, menue monnaie se sont envolés avec les larrons. Nous rentrons; M'sban est radieux. Tout en se cachant derrière le vieux cheikh, Betman étale devant un père émerveillé le mouchoir que, de guerre lasse, je lui ai abandonné et divers objets déjà prélevés sur les explorateurs de nos poches. « Tu es bien le digne rejeton de ma race, disent les yeux humides du vieillard reportés sur l'enfant : bon sang ne ment jamais! »

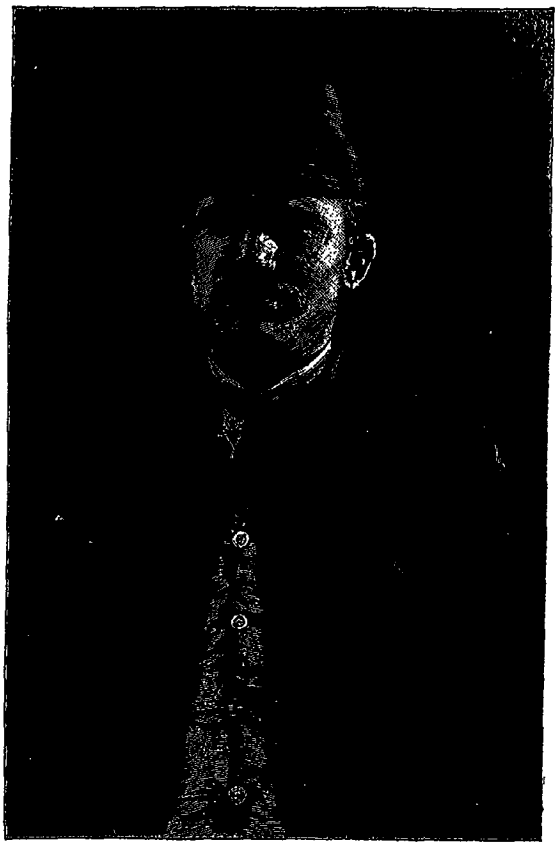
Le jour tombe, des racines noueuses sont posées sur quelques charbons conservés dans la cendre, et bientôt une flamme claire, jaillissant sous le souffle d'un serviteur, dessine de sa lueur brutale les profils des Arabes groupés autour d'elle. L'assistance devient plus nombreuse dès la rentrée des troupeaux; elle n'en est pas plus bruyante. Ce silence contemplatif présage un grave événement. Voici le pilau destiné aux chrétiens! L'adresse des Faranguis jonglant, sans se blesser, avec des pointes de métal a seule été capable de provoquer quelques témoignages d'admiration. Enfin arrive la montagne de riz réservée aux musulmans; tous les yeux s'allument. M'sban plonge la main dans la pyramide, ramène les extrémités de plusieurs manches de gigot, enlève la chair et, avec une générosité sans égale, lance les os décharnés vers ses plus fidèles sujets, dressés à les saisir au passage comme des chiens de mauvaise compagnie. Le cheikh, rassasié, repousse le vaste

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plateau et l'abandonne à la gloutonnerie de ses clients. Une sébile d'eau passé de main en main, de bouche en bouche, puis les dîneurs, à l'exemple de M'sban, se lèvent et se retirent sous les tentes des femmes. C'est le signal du couvre-feu.

Les Faranguis s'enroulent dans leur couverture, appuient la tête sur les sacoches des selles métamorphosées en oreiller, et s'étendent autour du piquet porte-fusil qu'éclairent par instants les dernières lueurs d'une flamme mourante.

De la nuit je n'ai entendu autre bruit que les aboiements des chiens, les voix plaintives des chacals, le sifflement du vent sous les pans agités de la tente et les coups des pilons retentissant réguliers, dans les mortiers de fer où les femmes décortiquent le riz longtemps avant le jour.



Naoum Effendi (voy. p. 18). — Gravure de Barbant, d'après une photographie de la mission.

Rudes habitudes de la vie nomade, hélas! je vous ai perdues; un horrible torticolis me condamne à l'immobilité. Quand les étoiles pâlissantes s'éclipsent à l'orient devant l'aube laiteuse et qu'un Arabe, chargé de bois, rallume le foyer éteint, mon corps semble rivé à la couche douloureuse qui l'a meurtri. Le premier réveil après une nuit d'hiver passée sur la dure est un glacial avant-goût du tombeau, mais vienne l'étincelle brillante, parcelle arrachée par Prométhée au divin Phœbus, et cette froidure se transforme en une sensation de bien-être, en un extatique retour à la vie. Encore un instant, la terre s'illumine aux rayons du dieu lui-même. Cours, ô mon être, va respirer la brise salubre du matin, laisse planer tes yeux sur cette plaine immense, plus vaste que l'Océan, plus irisée que la nacre; sur ces montagnes, ruban de moire bleue et pourpre, lointain et dernier rideau d'un sublime décor. Suis ces longs troupeaux qui s'enfoncent dans le désert, ces agneaux bondissant, ces chevreaux qui s'essayent déjà front contre front aux luttes de la vie. Considère ces grandes silhouettes des chameaux et ces buffles aux cornes basses s'estompant dans les vapeurs agitées en vagues énormes, telles que les fumées de l'encens montant vers le ciel, et loue ton Maître suprême, de quelque nom qu'il plaise à l'homme de le nommer.

Je cherche en vain un hommage plus digne de la Divinité que l'admiration muette provoquée par la contemplation de ses œuvres. On ne communique pas avec le Créateur quand on voit le monde entre de hautes murailles, sous un jour pâle et parcimonieusement distribué; laborieuse tâche que de ramener vers des régions sereines la pensée égarée comme ces jeunes poulains échappés à la main des nomades, quand on vit écrasé sous un toit qui cache le ciel infini! Au désert, la bouche demeure silencieuse, mais du cœur s'élance, spontané, un hymne d'enthousiasme et de reconnaissance.

Vous qui doutez de tout et de vous-même, ne cherchez point la paix dans les raisonnements des philosophes, les théories d'école, les écrits des penseurs ou des théologiens. Éloignez-vous plutôt de vos semblables, oubliez-les, afin que l'œuvre divine ne vous apparaisse point amoindrie, venez vivre dans la solitude de la montagne, dans les plaines désertes. L'admirable beauté de la nature, sa majestueuse éloquence parleront mieux à votre âme que les affirmations des uns, que les négations des autres.

« Parmi ces hardis faucons, les uns ont les yeux cousus, les autres les yeux ouverts, mais ils se brûlent les ailes. Nul n'a pénétré jusqu'au trésor de Karoun, ou si quelqu'un est arrivé jusque-là, on ne l'a plus revu. »

Derniers adieux du cheikh des Beni-Laam :

« Le mulet qui portait vos couvertures s'est entravé malencontreusement cette nuit; je vais vous prêter une autre bête.

— Merci.

— Auparavant donnez-moi deux krans pour sa location.

— Mahmoud, deux krans au cheikh.

— Sont-ils en bon argent?... Ta bourse est ronde, petit cuisinier: ajoute encore deux krans pour le conducteur,... puis... deux krans pour la journée de retour de la bête,... deux krans pour la journée de retour du conducteur,... deux krans pour le bakhchich de l'homme et de la bête. Un, deux, trois, quatre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cinq, six, sept, huit, neuf, dix. Le compte y est. »

Ce n'est pas payer trop cher le mulet d'un homme qui possède une fortune de vingt millions et touche, indépendamment du *malyat* ou capitation d'un kran payée par toute barbe poussant sur un menton beni-laam, le *ouady*, contribution deux fois plus lourde, destinée à parer aux frais éventuels de guerre et, en cas de meurtre, aux indemnités exigées par les tribus voisines.

XVI

Le jeu des mouches. — En route. — Pluies diluviennes. — Patriarches contemporains. — Arrivée inespérée de pèlerins persans. — Fellahyé.

1er décembre. — « Monsieur! monsieur! s'écrie le charpentier Jean-Marie, gardien fidèle du trésor, les dépêches que vous attendiez avec tant d'impatience sont arrivées peu d'instants après votre départ pour Nahar Çaat. »

Le léger escalier gémit et s'ébranle, la terrasse tremble; tous quatre, pleins d'impatience, nous nous élançons à l'assaut des nouvelles. « De Suse les chemins sont ouverts! » disent, sous une forme à peu près identique, deux télégrammes signés du docteur Tholozan et de M. de Balloy. Enfin!...

« Mahmoud, Abdallah, Reza, alerte, courez! Des chameaux, des mulets! Nous partons demain. Comment, drôles, vous jouez encore aux mouches? »

Cette avalanche de paroles, si peu en harmonie avec le laconisme de leur maître, galvanise nos trois serviteurs; quittant la partie engagée, ils s'envolent à tire-d'aile vers le bazar.

Le jeu des mouches est fort goûté des Persans; il ne demande ni effort intellectuel, ni fatigue corporelle, ni matériel compliqué. Voici la recette. Inutile de l'importer au pôle Nord. En été, étendez un tapis sous un *konar* touffu, asseyez-vous confortablement vis-à-vis de votre partenaire, que chacun de vous jette un kran d'argent devant lui, puis qu'il attende.



Un émissaire de M'sban. — Dessin de Tofani, d'après une photographie de la mission.

Bientôt une mouche, dix mouches, un nuage de mouches, s'approchent en sifflant. Les voilà d'abord posées sur votre nez, sur votre barbe. Ces prémices d'une prochaine victoire doivent faire supporter sans colère ces familiarités; le moindre mouvement éloignerait les insectes et les pousserait dans la direction de votre adversaire. Patientez et laissez-vous dévorer.

Rassasiée, mais toujours curieuse, la mouche, installée sur le promontoire qui vous sert de nez, examine la plaine. Soudain elle aperçoit les pièces d'argent et demeure immobile, étonnée.

« Serait-ce l'image de la lune en plein jour? Un ver luisant aurait-il égaré sa montre et allumé trop tôt son fanal? dit-elle en son étroite cervelle. Vite, courons aux renseignements. Demain je publierai la nouvelle dans la gazette des diptères! Un coup de patte à la lune oublieuse de ses devoirs, une volée de bois vert au lampyre qui scandalise l'univers par ses promenades au grand soleil! Voici matière à un article retentissant. Quelle joie vont éprouver mes abonnées! D'ailleurs, quand il s'agit de les satisfaire, rien ne saurait me rebuter. Je ne puis, comme l'araignée, tisser de longues trames, mais je cours, je trotte, je vole, j'interroge; tout m'est bon : serviteurs, portiers et balayeurs, pour avoir des renseignements exacts.

« Au demeurant, bonne princesse et vertueuse, je défends avec une ardeur sans égale la morale, dont j'ai ouï parler dans mon jeune âge, et me contente de peler doucement les égarés, laissant aux grosses volucelles les plus vilaines besognes du métier de mouche. En route. »

L'insecte s'envole. Il hésite. Sur lequel des deux krans se posera-t-il? Surveillez-le, ne le perdez pas de vue, l'instant est solennel. *Ze*,... *ze*,... *ze*.... Il a jeté son dévolu! A vous la victoire avec l'enjeu de votre adversaire!

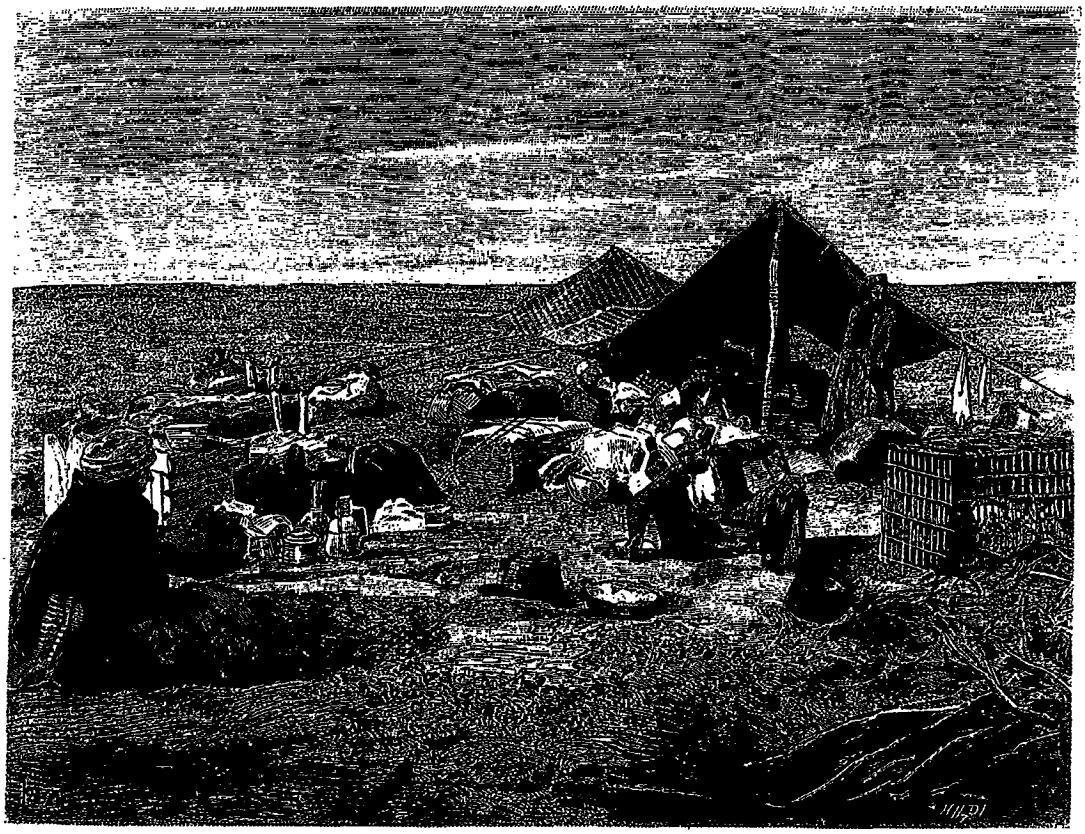
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quant à la mouche, elle reste confondue.... Pas le moindre rayon de lune sur le tapis, pas même un pauvre petit ver de terre, mais un métal dur, insensible, bon tout au plus à user ses pattes.

Croirait-on que le jeu des mouches, livré en apparence aux fantaisies de l'être le plus insupportable de la création, donne encore lieu à des tricheries? L'un des joueurs enduira sa pièce d'un sirop parfumé; l'autre posera la sienne auprès d'une tache graisseuse à peu près invisible, mais dont l'odeur attirera les insectes en quête de déjeuner. Machiavéliques adeptes du whist ou de l'écarté, soyez modestes : vous seriez battus au *magazèbaz*.

Mais voici nos larbins de retour. Un Arabe les accompagne; ses traits ne me sont point inconnus; où ai-je donc vu cette figure? Le nouveau venu propose des chevaux excellents, des chameaux et des mulets vigoureux. M. Babin marchande pour la forme, car nous sommes prêts à accepter toutes les conditions, pourvu que le départ soit prompt. Bêtes et gens s'ébranleront dès demain.

2 décembre. — Nous sommes tombés dans un piège, il est humiliant d'en convenir. Le muletier était un faux muletier, un émissaire de M'sban. Il se présenta, reçut notre parole, et courut chez Attar, le chef de la



Campement de Saf-Saf. — Dessin de Tofani, d'après une photographie de la mission.

caravane disfoulie : « Combien m'achètes-tu les Faranguis? J'ai le droit de les transporter, je te le cède. Sois raisonnable; d'ailleurs il t'en coûterait gros de perdre la protection du cheikh. »

Attar s'est exécuté. M'sban, sans bourse délier, sans aventurer un mulet ou une corde, a reçu une prime bien supérieure au prix normal de la location. La tonte des brebis est une opération essentiellement pastorale.

3 décembre. — La caravane est en route, mais elle ne marche pas. Vendredi soir, Attar nous embarqua sur six *belems*, qui descendirent lentement le canal Mahmoudieh. Quatre heures plus tard, les barques s'arrêtaient vis-à-vis des palmiers de Saf-Saf. Buvons à longs traits : l'eau du Tigre nous fera désormais défaut.

Les tentes de la mission sont restées au Gabré Danial; nous avons dû nous contenter de celle des muletiers, dont la moitié nous a été louée par contrat. La forme en est simple. Quatre lés d'une étoffe de poil de chèvre à carreaux blancs et gris sont cousus les uns aux autres : c'est le toit. On le pose sur les bagages amoncelés en forme de mur divisoire, et, sous les pans de la draperie, raidie par des haubans fixés en terre, s'installent les voyageurs. L'un des auvents est réservé aux chrétiens, l'autre abrite les musulmans. La maison d'Éole et notre domicile font la paire.

Les muletiers, venus à pied, étaient installés quand

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous avons pris terre; ils nous ont généreusement introduits dans le compartiment exposé au mauvais temps. Vers minuit une pluie abondante, fouettée par des rafales impétueuses, faisait une entrée souveraine dans cet asile aussi modeste que malsain. Nous avons tiré le toit à nous, hélas! il était déjà trop tard.

Le brouillard et les ondées, phénomènes météorologiques également humides, se sont relayés durant vingt-quatre heures.

Pareil temps, pareille nuit devaient laisser un souvenir parmi nous. C'est M. Babin qui étrenne avec un gros accès de fièvre. Il n'accuse point l'adverse fortune, sachant bien que chacun de nous payera son tribut. D'ailleurs, à tous les maux s'offrent des consolations; une belle négresse, venue d'un campement voisin vendre du beurre aux muletiers, parut s'intéresser au sort du malade et lui prouva sa sympathie en se bourrant consciencieusement le nez et les oreilles d'une peau d'orange qu'il avait épluchée. Puis, noble et majestueuse, parée de ce trophée, elle reprit la route de sa tribu.

A la noire laitière succèdent des troupeaux de buffles conduits par des pâtres demi-nus; l'un d'eux, armé du trident, comme Poséidon, le maître des ondes, nous offre un énorme poisson piqué dans les eaux fraîches du canal. Enfin, sur le soir, se présentent deux cavaliers. Ils comptent les bêtes de somme et réclament le tribut que toute caravane soucieuse de sa sécurité doit au cheikh des Beni-Laam. Cris, hurlements, pleurs, menaces, roulements d'yeux des victimes restent sans effet. Le péage perçu, les collecteurs se sont éloignés.

« Voici ces fils du diable en route pour l'enfer qui les a vomis, m'a dit le fils d'Attar; je vais avertir mon père. Nous avons été dupes de M'sban, nous lui rendrons la chienne et ses petits. »



Pêcheur arabe. — Dessin de Myrbach, d'après un croquis de M. Dieulafoy.

« Que veux-tu dire? Depuis quand les louveteaux de votre taille dévorent-ils des lions?

— Je m'entends.

— Tu es malin. »

5 décembre. — Notre sort est pitoyable. Avant-hier matin, nous quittâmes le campement de Saf-Saf avec la moitié des bagages — Attar n'avait pu rassembler toutes les bêtes — et nous marchâmes jusqu'à deux heures à travers la lande déserte. Puis nous entrâmes dans le *hor* desséché, couvert d'une inextricable forêt de ginériums. La caravane traversait la partie la plus basse du marécage. Sa marche était lente, la pluie de la veille avait détrempé la surface glaiseuse du sol. Les mulets glissaient, tombaient, se blessaient; les hommes, en les rechargeant, laissaient échapper les fardeaux souillés de boue, s'écrasaient les pieds, se déchiraient les jambes; les nuées accouraient semblables à des torrents de bitume; derrière elles s'avançaient les ténèbres et l'orage; les insectes volaient à ras de terre poursuivis par les oiseaux qui, rapides, frôlaient le sol de la pointe de l'aile: un déluge semblait imminent.

Au sortir d'un épais fourré nous débouchâmes sur une clairière qu'occupaient les tentes d'une pauvre tribu. Nous n'étions pas en route depuis quatre heures et cependant les muletiers déclarèrent qu'il serait dangereux de prolonger l'étape. Mieux valait camper auprès des nomades, attendre le chef de la caravane et laisser passer l'ouragan. Le conseil était sage. Depuis deux jours les vents du nord et du midi luttent avec rage et ébranlent l'air de leurs grondements furieux, les nuages se précipitent contre les nuages, de leurs chocs jaillissent d'éblouissantes gerbes de feu qui jettent sur la nature très sombre de fugitives et aveuglantes clartés; on ne sait dans quelle région du ciel se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Deux jours de pluie sous une tente arabe (voy. p. 26). — Dessin de Myrbach, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

livre plus acharnée la bataille des éléments. La voûte céleste semble prête à s'abîmer, puis les écluses divins ouvrent les vannes toutes grandes et, sous l'action dissolvante des eaux, la terre elle-même se transforme en une masse liquide.

Instruits par l'expérience de Saf-Saf, nous avons présidé à l'installation du toit protecteur. Comme on fait son lit, on se couche. Les gros bagages forment le mur de refend; les petits, disposés en cloisons longitudinales, reçoivent la retombée de la tente et barrent le passage au vent et à la pluie. A part quelques gouttières, nous sommes au sec dans notre palais de poil de chèvre; mais les eaux tombées sur toute la plaine se sont précipitées vers le *hor*, où les conduit la pente naturelle du terrain, et ont si bien détrempé un sol couvert de vase desséchée qu'on ne peut s'aventurer au dehors sans enfoncer jusqu'à la cheville dans une boue empestée.

Sur le soir arrivent Attar et la seconde partie du convoi. Les retardataires sont rendus de fatigue. Néanmoins nous partirons demain. Le campement est placé dans une cuvette; si la pluie persiste, les eaux envahiront ce bassin concédé à la fièvre paludéenne par l'incurie des hommes et couvriront d'une nappe liquide, infranchissable pour des bêtes chargées, les glaises déposées sur le *hor* depuis des siècles. Vaille que vaille, voyageurs et nomades doivent gagner au plus tôt les plateaux supérieurs.

6 décembre. — Elle est passée la pluie d'orage. Ce matin l'air est doux et parfumé; le ciel apparaît par instants à travers les buées amincies; les roseaux s'agitent au souffle d'un léger zéphyr et mêlent leurs indiscrètes chansons à celles de la brise qui passe. Depuis l'aurore, les tcharvadars parlent de se mettre en route : il est neuf heures et les mulets ne sont pas encore chargés. Enfin nous partons, laissant, comme avant-hier, la moitié des bagages en arrière. J'ai démêlé la machiavélique combinaison d'Attar. Elle est fort ingénieuse, mais nous sommes les premières victimes de l'industrie que déploie notre chef muletier pour frustrer M'sban du péage perçu sur chaque bête de somme.

Voici le procédé. La caravane se divise en deux groupes. Le premier, placé sous notre protection et comprenant les mulets et tous les voyageurs, gagne de l'avant, tandis qu'Attar, aidé de quelques compagnons courageux, garde les charges laissées en arrière. Le convoi marche quatre heures durant, puis s'arrête. Les animaux mangent, rétrogradent à la nuit jusqu'au campement précédent, reçoivent les derniers colis, reviennent, se reposent et repartent avec nous. Ils continueront ce manège jusqu'à Suse, si d'ici là il reste encore une ombre de tcharvadar pour fouetter une ombre de mulet. A pareil train nous n'atteindrons jamais les bords de la Kerkha.

10 décembre. — En sortant du *hor*, la caravane traversa une plaine ondulée. Quatre heures plus tard, elle atteignait un gros campement beni-laam placé sous l'autorité du cheikh Menchet.

« Nous ne planterons pas la tente ce soir, me dit Baker, fils d'Attar : ce serait de la dernière imprudence. Entrez résolument chez le cheikh, saluez-le, asseyez-vous à ses côtés et entourez-vous de tous les petits colis, tandis que nous empilerons les gros bagages devant l'ouverture de la tente, de façon que vous ne les perdiez pas de vue. Menchet est un brigand, un voleur, un assassin, chez lequel on ne saurait passer sans laisser poil ou plume; mais, si vous l'obligez à vous recevoir, il n'osera enfreindre les lois de l'hospitalité. »

Les yeux perçants de Menchet, son nez crochu, sa figure d'oiseau de proie ne démentaient pas les paroles de Baker; pourtant, nous fûmes bien accueillis tout d'abord. Les charbons du foyer sont ranimés; les grains de moka sautent sur une plaque rougie et s'écrasent en notre honneur dans le pilon de fer; puis Menchet prépare de ses nobles mains un café délicieux. Ces premiers devoirs remplis, notre hôte nous fait subir l'invariable interrogatoire :

« Comment t'appelles-tu? D'où viens-tu? Où vas-tu? Quelle est ta religion? Combien as-tu d'enfants? Combien as-tu de femmes? Dans ton pays vis-tu sous la tente? Avais-tu jamais vu des chevaux et des moutons? Les buffles sont-ils aussi beaux chez toi que dans l'Arabistan? Que portes-tu dans ces malles noires? (Nos cantines!) Pourquoi sont-elles si lourdes?

— Elles sont pleines de balles. »

La curiosité de Menchet paraît satisfaite. Marcel demande l'autorisation de visiter le campement de la tribu. Sacoches, selles, petites caisses empilées dans un angle de la tente sont confiées à la garde de Jean-Marie et, les fusils sur l'épaule, nous sortons. Plus de cent tentes s'alignent de chaque côté d'une large rue. Hommes, femmes, enfants, vêtus de beaux *abas* de laine brune, sont nonchalamment accroupis sur des tapis gris égayés de pompons et de longues franges aux vives couleurs. Ici on abat un jeune buffle pour le repas du soir, là on dépouille de leur peau laineuse des moutons chargés de graisse; sous chaque toit murmure la marmite à pilau. Cette tribu de voleurs brevetés ne sème pas un grain de riz, ne récolte pas un épi de blé, aussi vit-elle dans une abondance inconnue des nomades plus laborieux. Je dois ajouter qu'elle paraît jouir sans remords du produit de ses razzias. Les Arabes ont sur l'honneur des idées que ne renieraient pas certains Occidentaux : la violence et la conquête justifient toujours la possession.

A la nuit nous rentrions chez le cheikh en même temps que deux hommes entravés dans une chaîne de fer.

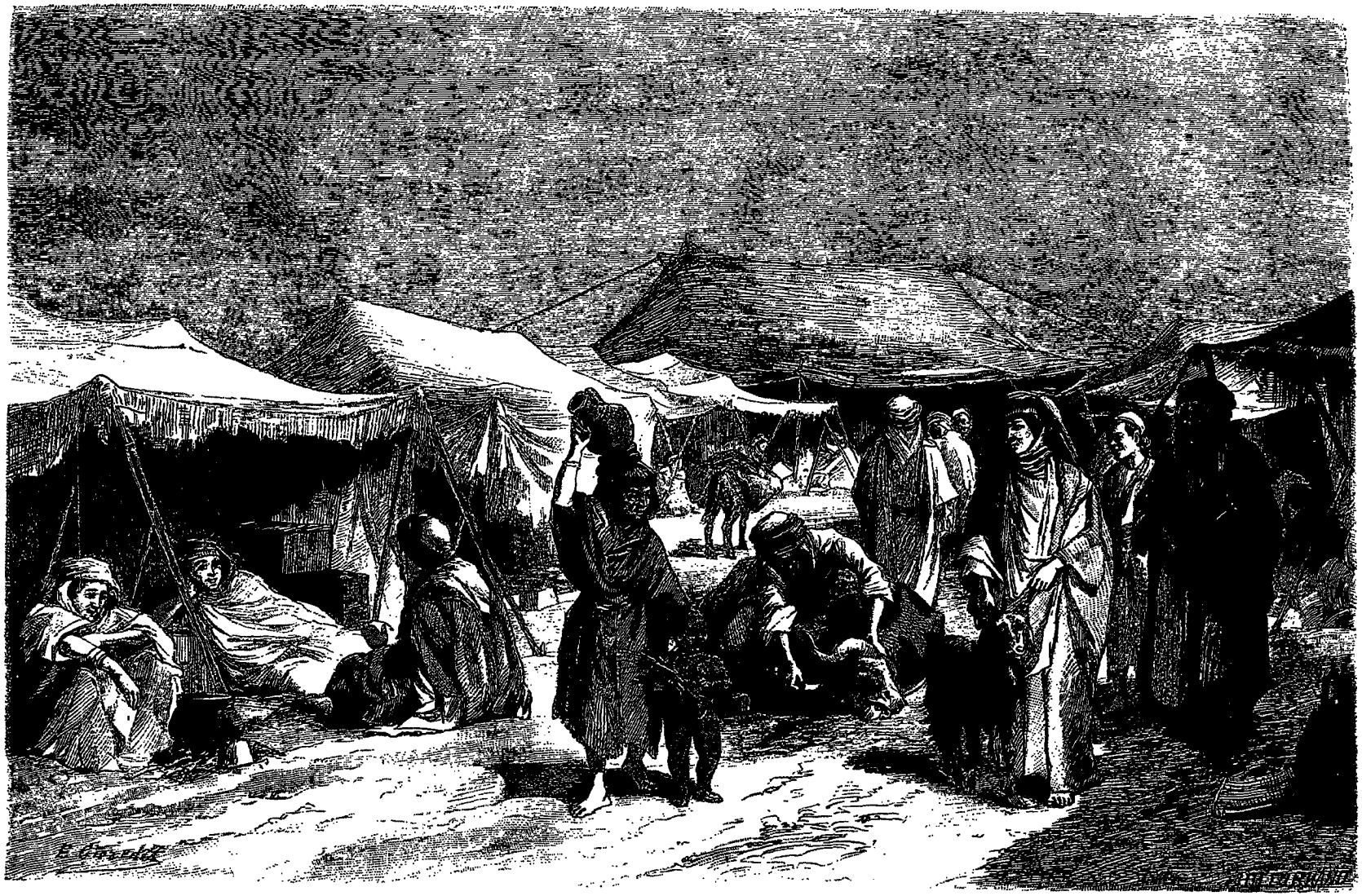
« Quel est le crime de ces malheureux? ai-je demandé à Menchet qui, d'un signe, avait invité les prisonniers à s'asseoir auprès du feu.

— Ils ont tué trois pèlerins persans. Sur la demande du gouverneur de Dizfoul je leur ai infligé deux mois de chaîne. Ils se promènent le jour et regagnent les tentes dès le coucher du soleil.

— Le Koran ne recommande-t-il pas de châtier les assassins?

— D'accord; mais pourquoi les Persans se sont-ils défendus? Et puis, qu'aurais-je gagné à tuer des gens aussi pauvres? »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les tentes de la tribu de Menchet. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ah! le grand justicier que Menchet!

Peu habitué aux mœurs du pays, Jean-Marie s'éloigne instinctivement de ses deux voisins.

« Ils n'ont pas plus mauvaise figure que le cheikh, lui ai-je dit en français.

— Oh! madame, a repris notre brave Toulonnais, nous sommes tombés dans un repaire de bandits. Voyez-vous ce petit drôle encore à la mamelle? Ne s'était-il pas glissé sous une selle pour détacher la sangle et s'en emparer? Peut-on se méfier d'un enfant de cet âge! J'ai voulu taper sur les doigts du bambin : le vieux cheikh a failli me dévorer. Quelles gens! Ils disaient tout à l'heure en me regardant : « Celui-ci est un Arabe ; il « fait mine d'ignorer notre langue, mais il nous entend « à merveille. » Sûrement ils grillent de nous tordre le cou et de s'approprier nos bagages. »

Depuis quand Jean-Marie comprend-il l'arabe des Arabes? Mystère! En tout cas il juge sainement de la probité du cheikh et de son entourage.

« N'avez-vous pas peur chez les nomades? nous a dit Menchet après dîner.

— Pourquoi aurions-nous peur? Ne sommes-nous point sous votre tente?

— Vous êtes plus courageux que moi. Je crains d'être attaqué cette nuit. Les malfaiteurs courent la plaine; mais je dormirais tranquille si vous me prêtiez vos carabines et des balles.

— Dans quel pays un soldat abandonne-t-il ses armes? Si vous avez une alerte, avertissez-nous; vous verrez que les Faranguis besognent proprement en face de l'ennemi. »

Sur cette réponse, et afin de prouver au cheikh que ses appréhensions nous avaient laissés très calmes, nous avons disposé une caisse en guise de table, allumé deux chandelles et engagé des parties de dominos, qui nous ont tenus éveillés fort avant dans la nuit. Vers une heure, les chandelles allongeaient leur longue mèche fumeuse quand la tente s'ouvrit brusquement sans que les chiens aient aboyé. Trois coups de feu retentissent derrière la muraille d'étoffe. Nous sautons sur nos armes. Menchet se précipite le visage effaré :

« Les brigands sont là, prêtez-moi vos fusils.

— Non.

— Venez au moins à notre secours et marchez vous-même sur la trace des maraudeurs!

— Nous ne sortirons pas de la tente avant le jour. »

C'était un piège. Renonçant à nous tromper, Menchet se retire furieux; la nuit s'achève sans autre incident.

Au matin, nouvelle antienne. Attar est arrivé, mais le nombre des bêtes, si mal en harmonie avec les charges, a diminué. Un chameau s'est cassé la jambe, on a dû l'abandonner; un mulet suit la caravane sur trois pattes, incapable de porter son bât. Informé de ce désastre, Menchet se présente la bouche en cœur :

« Vous ne pouvez continuer votre voyage sans bêtes de somme : je vais vous prêter des mulets excellents, et mon fils vous servira de guide.

— Je veux bien louer tes mulets, mais un guide m'est inutile, a répondu Marcel; je te montrerais le chemin de Suse.

— Peu importe, Fellahyé vous accompagnera : vous ne seriez pas en sécurité sans lui. Que lui donnerez-vous?

— Cinq krans et ma bénédiction.

— Un demi-toman! perdez-vous la tête? vous moquez-vous de moi? Je ne vous tiens pas quitte à moins de cent cinquante krans; demain j'exigerai le double, après-demain trois fois autant; s'il vous plaît de passer l'hiver ici ou de me céder vos bagages, libre à vous.

— Prends garde! Avant de menacer, lis cette lettre de M'sban adressée à tous les cheikhs Beni-Laam.

— M'sban, M'sban! Me fera-t-il grâce d'un *chaï* quand il enverra réclamer le *malyat*! (impôt des barbes). »

Et Menchet s'est retiré fort perplexe.

Dix minutes plus tard se présente Mahmoud :

« Caheb, pendant mon sommeil on m'a volé le sac de riz; la boîte à thé est pleine de cendres; j'ai vainement cherché un mouton, des poulets gras ou maigres : pas un Arabe n'ose désobéir au cheikh, qui a défendu de vous rien vendre. Que faire? que devenir? Allah Kérim, nous sommes morts! »

Il restait des dattes et du pain mouillé, nous avons dû nous en contenter.

Vers midi arrive un cheikh du voisinage de plus honnête figure que ses pareils.

« Les Faranguis sont encore chez toi?

— Apparemment », répond Menchet.

Puis les deux compères ont causé à voix basse. Quelques mots saisis au vol m'ont appris que le nouveau venu conseillait à son collègue de ne pas s'engager dans une méchante affaire. La crainte de M'sban est le commencement de la sagesse.

— Sais-tu ce qu'ils m'offrent, ces misérables, ces voleurs? répondait Menchet enflammé d'un noble courroux. Cinq krans! Entends-tu, cinq krans! Et ils sont cinq, et ils ont quatre fusils et plus de trente charges! Cinq krans!... »

Tous deux ont quitté la tente et se sont éloignés afin de causer plus librement.

Au même instant retentissait un joyeux bruit de grelots; un vieux mollah et quelques Persans déguenillés, montés sur des mules vigoureuses, apparaissaient, hâtant le pas, timides comme roitelets condamnés à défiler devant les griffes du vautour. Les Dizfoulis nous aperçoivent : « Les Faranguis sont là! s'écrient-ils, échos inconscients du visiteur précédent; mettons-nous sous leur protection, nous ferons route ensemble. »

Les nouveaux venus sont des Kerbelaïs, c'est-à-dire qu'ils viennent de Kerbela, où ils sont allés prier sur le tombeau du fils d'Ali. Jamais je n'aperçus pèlerins plus gâteux, plus cacochymes; jamais je ne vis plus piteuses victimes de l'âpreté des prêtres musulmans. Nous les avons accueillis avec égards : la Providence est toujours belle, même sous la forme d'un Kerbelaï en guenilles! Désormais les pèlerins feront route à pied, tandis que leurs bêtes, louées pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

notre compte, emporteront l'excédent des bagages.

Le lendemain nous sortions de prison, non sans reprocher à Menchet les nombreux larcins dont nous avons été victimes. « Je ne vous ai rien volé, j'en jure par Allah. Les hommes de ma tribu sont tous d'honnêtes gens : ils conquièrent leur bien les armes à la main. S'il vous manque quelques objets, ils ont été pris par mes femmes ou mes enfants. Quels reproches adresser à ces êtres inférieurs, inconscients? »

Une brume épaisse couvrait la plaine; bientôt nous sommes entrés dans une claire forêt de tamaris dont les fleurs roses et le délicat feuillage, frangés de perles de rosée, scintillaient comme un limpide cristal. Dans ces pays infernaux, la plus maigre des végétations décelle toujours le voisinage d'une rivière; le cours d'eau où s'abreuve la tribu de Menchet apparaît à travers les arbres. Traverser un gué profond est toujours une rude épreuve. Les chevaux se laissent glisser les premiers le long de la berge et se lancent dans les flots; les chameaux se montrent récalcitrants; les ânes, trop petits pour conserver pied, doivent être soutenus à bras d'homme. Enfin Faranguis et Persans, animaux et bagages, atteignent la rive sans encombre.

Un dernier cavalier aborde : c'est Fellahyé, le guide imposé hier par Menchet — auquel nous croyions avoir échappé, — vigoureux Arabe, très fier de ses longs cheveux nattés. Bon diable, d'ailleurs, mais élevé à l'école paternelle. Comme les muletiers déjeunaient, il s'est ap-



Prisonniers arabes. — Dessin de M. Dieulafoy, d'après nature.

proprié, sans invitation, le meilleur de leurs provisions.

Vers deux heures la caravane s'est remise en branle; le soleil avait percé la brume et mis la joie au cœur des voyageurs; les uns sifflaient, les autres chantaient; le vieux mollah, lui-même, avait entonné un cantique où se confondaient pêle-mêle de pieux souvenirs et des espérances bien profanes. Cette paix était à la mesure de tous les événements de ce monde.

Depuis la rivière, la plaine s'étend plate, sans un buisson, sans une herbe, et jaune comme un vieux concombre. Tout à coup des points noirs, se mouvant avec rapidité, se montrent à l'horizon. Un, deux, cinq, dix cavaliers! Ils fondent sur nous de toute la vitesse de leurs juments rapides. « *Dochmanha!* (Des ennemis!) » s'écrie Fellahyé. Les muletiers s'arrêtent, se groupent apeurés, se forment en masse compacte. On dirait qu'ils ont l'habitude de ce mouvement tant ils l'exécutent avec promptitude. La défense du convoi nous regarde, car un vrai Dizfouli ne lutte pas avec des armes; il lutte de vitesse : en cas de défaite, nos gens comptent sur leurs jambes de cerf. Ils sacrifieront leurs bien-aimés mulets et sauveront à ce prix une carcasse tout au plus bonne à régaler des corbeaux.

Sur-le-champ nous armons carabines et revolvers, puis nous nous portons en avant de la caravane. Le brave Jean-Marie descend de son baudet, saisit un gourdin, préférable, assure-t-il, à toutes les armes de guerre, et prend place dans nos rangs. Les cavaliers approchent, nous ajustons, Fellahyé s'émeut.

« Par Allah! ne tirez pas! Ce sont des amis! Je les reconnais! Ne tirez pas! » Et, enlevant sa monture, il se précipite au-devant des nouveaux venus.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le chef de la bande s'arrête; les deux Arabes se baisent à plusieurs reprises.

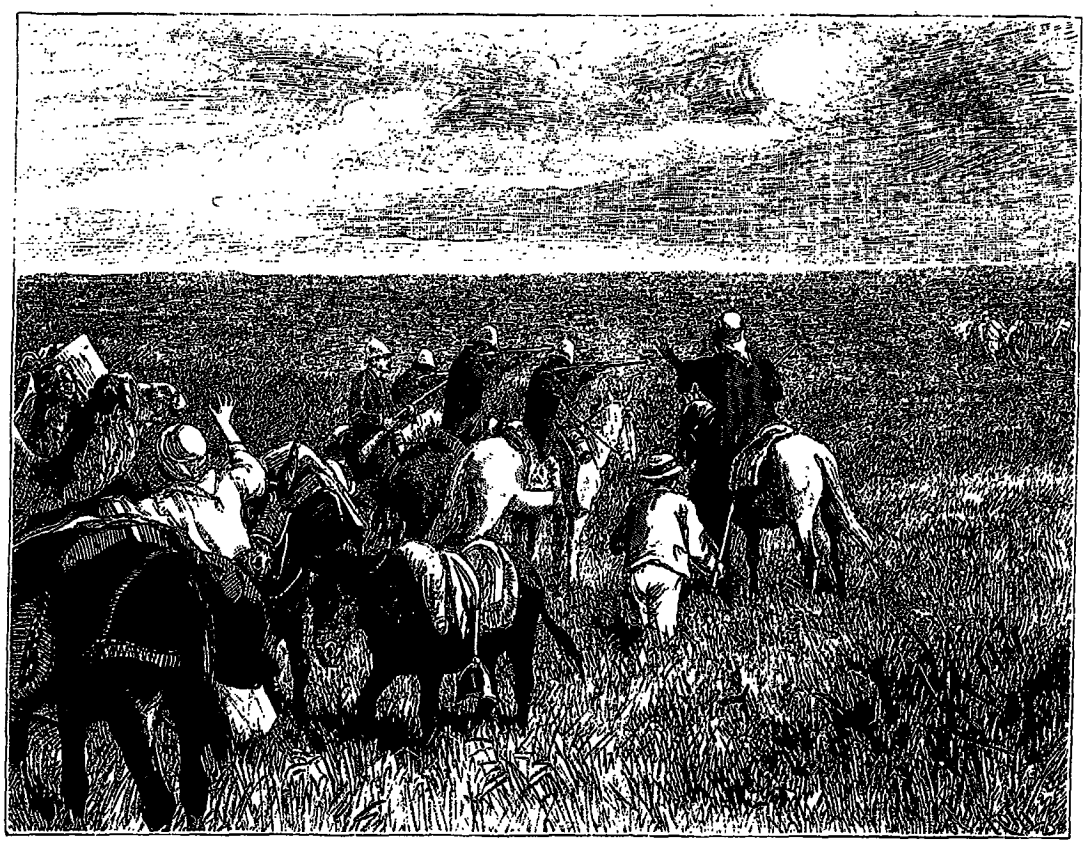
« Les Faranguis ne se laisseront ni surprendre ni intimider, lui dit sans doute Fellahyé; ils se défendront et, comme ils sont bien armés, la mêlée sera dangereuse Mieux vaut attaquer une caravane de bonne composition. »

L'Arabe, d'ailleurs très brave, aventure rarement sa vie dans une razzia. Si le butin doit être disputé à coups de fusil, son ardeur se refroidit.

Les *ennemis* viennent au petit pas nous tirer leur révérence. Les uns sont armés de mauvais fusils, les autres de lances de fer emmanchées sur de longs bois. Marcel répond aux politesses qu'on lui adresse. Parlez-moi d'un pays où de *bons amis* se débitent des compliments *sucrés* la carabine armée et le revolver à la main!

Nous n'avons point encore bataille gagnée : un autre groupe se dessine au loin..

« Tu as trop d'amis dans cette plaine! crie mon mari à Fellahyé. Tiens ceux-ci à distance si tu as souci de leur vie. » Les lances, les abas s'agitent; les retardataires comprennent que le coup est manqué et viennent joindre leurs protestations de dévouement aux salamalecs de la première troupe. Marcel se tourne alors vers les muletiers :



Alerte. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. Dieulafoy.

« En route, et ne vous endormez pas en chemin. »

Un immense soupir de soulagement s'échappe de leurs bouches, leurs visages apeurés rayonnent, ils osent presque regarder en face les Arabes. Lorsque la caravane lui paraît hors de danger, mon mari engage Fellahyé à profiter de l'arrivée de ses amis pour regagner sa tribu.

« Non certes; je serai votre guide durant tout le voyage! »

Comment se débarrasser d'un homme aussi gluant? Le désert n'est-il pas la propriété du nomade?

Au soleil couchant, les muletiers me montrent dans un pré de grosses taches blanches. Le bruit de nos pas semble inopinément leur donner la vie; elles s'agitent, s'émeuvent, s'ébranlent et prennent la fuite; ce sont des gazelles. Impossible de les atteindre. Le long du pré court un ruisseau alimenté par une source; nous n'irons pas plus loin.

La nuit s'est passée fort paisible, les chacals eux-mêmes ont gardé le silence, preuve certaine de l'éloignement des tribus.

Le lendemain, la caravane passait au pied du tell de Docelladj, suivait une série de vallonnements rapides, caillouteux, stériles, et pénétrait dans le bassin de la

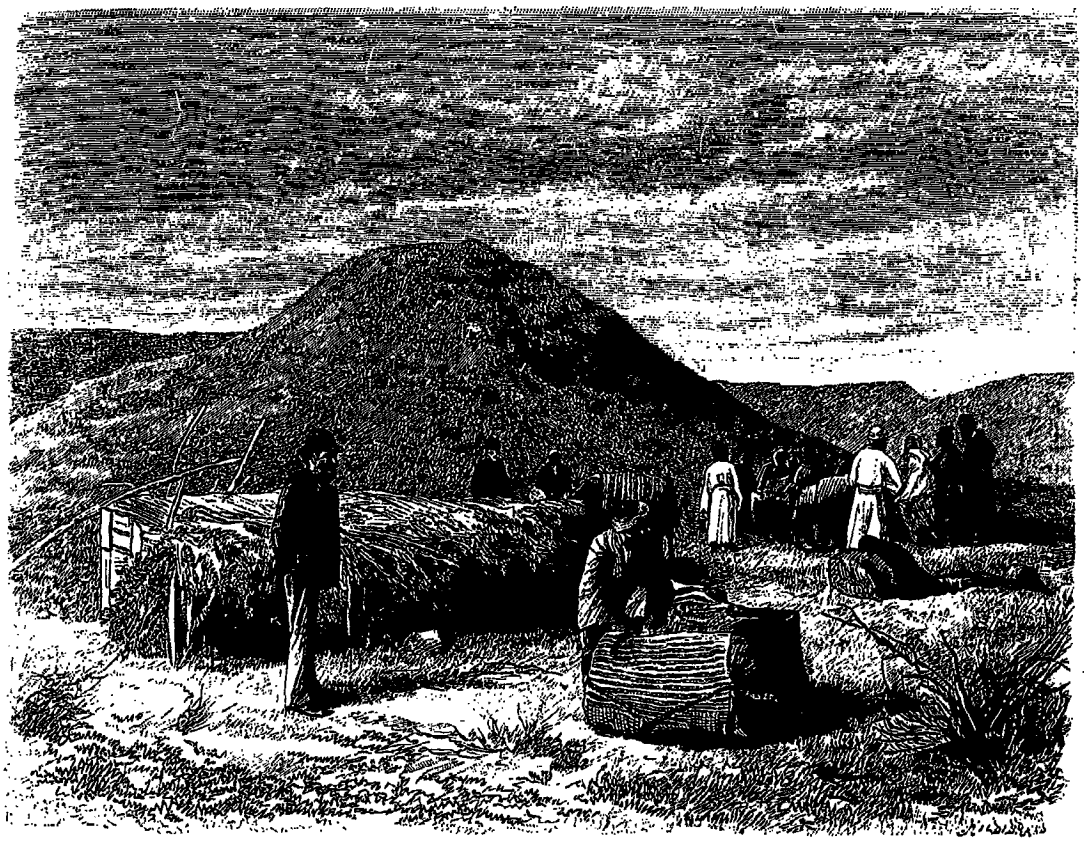
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Kerkha. Hâtons le pas, le but est proche. Le soleil veut nous faire fête; il dissipe les brouillards, et soudain apparaissent sur ma gauche les eaux argentées du fleuve courant à travers la jungle verte, puis, en arrière de cette forêt vierge, la masse des tumulus susiens et la flèche blanche du tombeau de Daniel.

« Suse ! Suse ! »

Tels on voit d'audacieux navigateurs se hasarder à la recherche des contrées lointaines : jouets des vents infidèles, ils ont erré sur des mers inconnues et sous un pôle ignoré; ils aperçoivent enfin le rivage, ils le saluent par de longs cris d'allégresse, ils se le montrent les uns aux autres et oublient les misères et les périls du voyage.

A vol d'oiseau, douze kilomètres me séparent de la terre promise. De la main je vais la saisir. Il me semble découvrir au bout de ma lorgnette les déblais arrondis le long des tranchées comme de gigantesques taupinières; je vois se dresser les murs de la maison grise. Franchissons la rivière; le soleil est encore haut; ce soir nous coucherons à Suse. Le convoi longe la forêt. Par instants les arbres cessent pour faire place à des bancs de gravier déposés en temps de crue. Ces éclaircies montrent les eaux grossies par les pluies, torrentueuses, lourdes de terre en suspension, charriant des troncs d'arbres noueux.



Campement sur les bords de la Kerkha. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une photographie de la mission.

La caravane atteint le point où le fleuve était encore guéable il y a quinze jours. Hélas ! impossible de le traverser aujourd'hui. L'élargissement démesuré du lit prouve que les eaux se sont élevées de trois à quatre pieds et doivent atteindre au thalweg une profondeur de deux mètres cinquante.

Que faire ? On revient en arrière, on décharge les bagages dans une étroite gorge comprise entre la falaise et un bois touffu, inextricable, baigné par le fleuve. Demain un homme se jettera à la nage, gagnera la rive gauche et se rendra au campement de Kerim Khan, où se trouvent, paraît-il, les éléments d'un kelek.

La tente, mouillée depuis deux jours, est impropre à tout usage; avec les bagages nos muletiers font trois murailles, tandis que Marcel, MM. Babin, Houssay et Jean-Marie pénètrent dans le bois afin de ramasser les branches feuillées nécessaires à la confection de la toiture. Je reste seule. Tout à coup retentissent des cris, des supplications, poussés par nos compagnons de route. Je cours. Fellahyé, après avoir dépouillé plusieurs Dizfoulis, assomme le vieux mollah. Celui-ci défend son sac et tâche d'attendrir l'Arabe : « Donne-moi ton riz ! » s'écrie Fellahyé; et il lui cingle un coup de gaule en travers du visage. A cette vue je me sens saisie d'une invincible colère; je me précipite et j'arrache le bois des mains de Fellahyé : « Fermez vos

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sacs, ai-je com mandé aux Dizfoulis, et ne donnez rien à ce brigand. Quant à toi, bourreau, je te défends de battre ces gens-là. »

Fellahyé se retourne l'œil en feu, comme une panthère blessée; il dégage de sa ceinture un pistolet long d'une aune, je saisis mon revolver, et nous voilà tous deux en présence.

« Khanoum Çaheb, Khanoum Çaheb, ne lui faites pas de mal! s'écrient mes pusillanimes protégés. Allah très grand! que deviendraient nos mulets?

— Vous vous mêlez de mes affaires! rugit Fellahyé revenu de sa stupeur! Cette caravane m'appartient; je vais chercher des amis et vous compterez sans l'aide de vos doigts ce qu'il en restera demain.

— Ah!... cette caravane t'appartient! Viens la prendre! »

Et je reste en possession de la gaule de Fellahyé, tandis que notre guide enfourche sa jument et disparaît derrière la falaise. Les Dizfoulis perdent la tête et poussent des cris désespérés : « Fellahyé, ne t'en va pas! Khanoum te laissera prendre tout le riz du mollah! Khanoum, priez-le de rester, sinon nous serons battus et volés! Allah! Allah! Il part,... il s'éloigne!... » Ces appels éveillent l'attention de Marcel et de nos deux camarades; ils accourent.

« Qu'y a-t-il? demande mon mari.

— Çaheb, c'est la faute de Khanoum, qui a empêché Fellahyé de battre le mollah. » Et ils se mettent à pleurer : « Hi, hi, hi! Il a dit qu'il s'emparerait de toute la caravane, hi, hi, hi.... Çaheb, montez à cheval, courez, rappelez-le, qu'il ne s'éloigne pas, ou nous sommes perdus!

— Êtes-vous fous? Me prenez-vous pour un chacal? Considérez ces armes et ces caisses de balles. Avez-vous été pillés hier, bien que vous vous soyez trouvés en présence de plus de vingt cavaliers? »

Puis mon mari m'a conduite à l'écart. Quel sermon m'a valu mon accès de don-quichottisme! Pouvais-je supposer que les Dizfoulis, comme la femme de Sganarelle, se plaindraient de n'être point assez battus? Il a fallu laisser passer l'orage.

En croirai-je mes yeux? Voici Fellahyé!

Comment, il n'est point à la tête de trente brigands! Il a bien mal employé son temps depuis une heure.

« Çaheb, dit-il, je m'en retourne; donnez-moi les quinze tomans promis à mon père.

— J'ai signifié à Menchet que tes services m'étaient inutiles; tu m'as accompagné malgré ma volonté. D'ailleurs, je suis très mécontent de toi; n'as-tu pas honte de frapper des vieillards, des gens qui voyagent en ma compagnie?

— Ah! elle est jolie votre compagnie! Ces misérables chiens valent-ils seulement la peine qu'on s'intéresse à leur peau? Ils sont quinze et ne tiendraient pas tête à une femme courageuse. Les Dizfoulis ont de l'eau dans les veines, et un chiffon en guise de cœur. Les Faranguis sont des braves; si ma tribu vivait près de Suse nous deviendrions frères. Vous ne voulez rien me donner?

— Demain je te compterai un *anam* de cinq krans, pas un rouge *chaï* de plus. Encore attendrai-je que nous ayons touché sains et saufs le territoire persan.

— Oui, afin que ces méchantes bêtes aillent avertir mes ennemis les Loris de Kérim Khan! Bonsoir, vous aurez de mes nouvelles. »

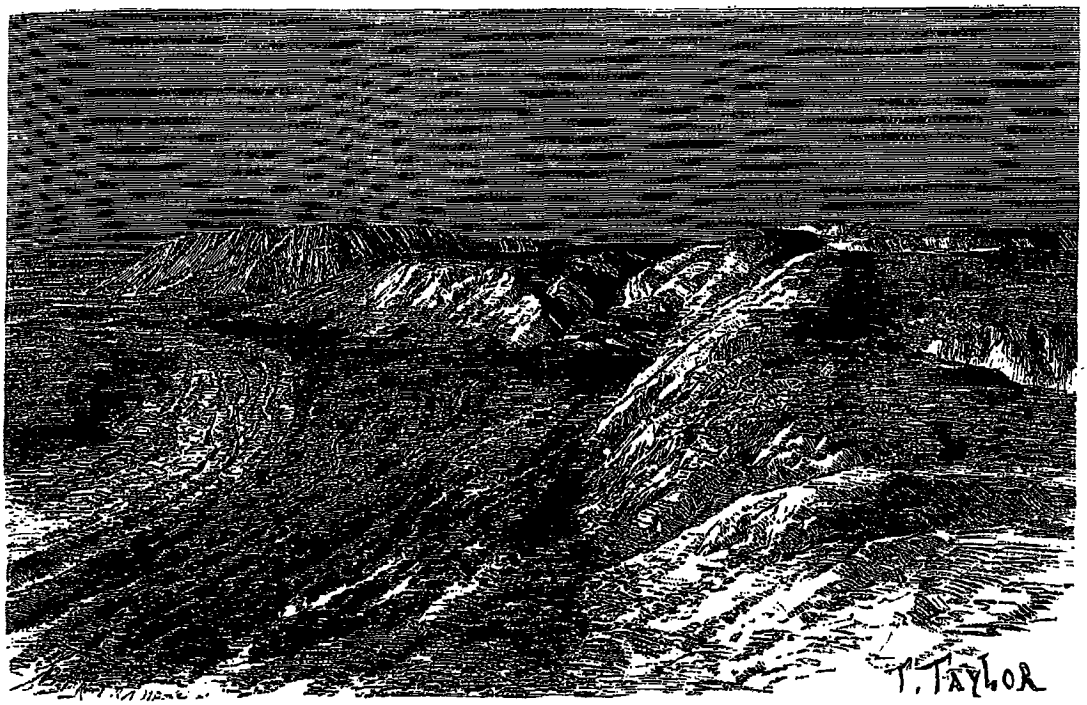
Jane DIEULAFOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



« Vous aurez de mes nouvelles... » — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La citadelle vue du tumulus n° 2 (voy. p. 36 et 38). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de la mission.

A SUSE.

1884-1888.

JOURNAL DES FOUILLES,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XVII

État des fouilles en décembre 1885. — Nouvelle situation faite à la mission. — Modification du plan de campagne. Reprise des travaux.

Gravissons la falaise. Dans quelle direction Fellahyé porte-t-il ses pas? Je l'aperçois courant sur quelques ânes. Ne nous sachant pas aussi près d'eux ces pauvres diables étaient demeurés tout le jour cachés sous bois, et comptaient, dès la tombée du jour, poursuivre leur marche en toute tranquillité.

L'héritier de Menchet culbute les ânes, arrache le turban d'un conducteur récalcitrant, fait ouvrir les charges et s'empare de plusieurs objets que la distance m'empêche de distinguer :

« Cours défendre ces amis! » me dit mon mari.

Mais que veut encore Fellahyé? Abandonnons notre observatoire afin de n'être point saisis en flagrant délit d'espionnage. Voici l'ennemi. Il s'avance, ouvre un pan de sa robe et jette à mes pieds trois superbes grenades et des limons doux.

« Où as-tu trouvé ces beaux fruits ?

— Là-bas, sur le chemin. Quelque voyageur les aura laissé tomber. »

Il disparaît aussitôt. Nouveau délire des Dizfoulis :

« Allah! Allah! que ne lui avez-vous donné l'*anam*! Hi! hi! hi! Que ne l'avez-vous supplié de rester!

— Il court chercher ses frères! s'écrie Djafar, un vigoureux garçon de vingt-cinq ans, possesseur de quatre bêtes de somme. Il viendra cette nuit et emmènera Ghirin, la plus belle mule de toute la contrée! Je suis mort!

— Voyons, Djafar, ne te désole pas. Que crains-tu? nous avons des armes; n'es-tu pas un homme ?

— Non, Khanoum, je suis un muletier!... »

1. Suite. — Voyez t. LIV, p. 1, 17, 33, 49, 65 et 81; t. LV, p. 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je n'étais pas quitte des reproches qui devaient m'accabler. Marius assis sur les ruines de Carthage n'était pas plus sombre que Mahmoud auprès de sa marmite froide.

« Eh bien, le dîner? il n'en est pas question ce soir?

— Le dîner! je ne me fatiguerai pas à le préparer, ni vous à le goûter. Depuis deux jours nous n'avons plus un grain de riz. J'ai demandé au mollah de me vendre sa petite provision : « Elle n'engraissera pas « des chiens de chrétiens! » m'a-t-il répondu. Ne sachant où donner de la tête, je me suis retourné vers Fellahyé : « Vends-moi le riz du mollah, je te l'achète ». Et il était en train de se le faire céder... quand vous êtes intervenue. »

Mahmoud avait encore de la farine, l'eau ne manquait pas à la rivière. On a délayé l'une avec l'autre et fourré cette colle sur la cendre chaude. Les poules qui picorent de petits graviers les entremêlent d'herbes et de vermisseaux : moins favorisés, nous avons dû avaler notre pavé tout sec. Mais qu'il était lourd!

Cependant il s'agissait d'éviter une surprise. Trois arbres abandonnés sur la grève furent traînés au campement, on y mit le feu, et chacun à tour de rôle monta la garde. J'ai pris mon quart de minuit à trois heures; la lune resplendissait claire, les étoiles brillaient; rien de suspect, sinon le feuillage du bois agité par la brise. Marcel entendit craquer des branches sèches, déchargea six coups de revolver dans le fourré, et le calme se rétablit. Dès l'aube il monta sur la falaise. Comme il atteignait la crête de l'escarpement, quatre cavaliers, sortis du fourré, s'élançaient à toute vitesse dans la plaine.

13 décembre. *Suse*. — La matinée du 11 décembre s'est passée à suivre des yeux la confection du *kelek* libérateur. Enfin les outres sont pleines d'air, des branchages forment une claire-voie; on y attache les flotteurs; l'embarcation s'élance, pirouette sur elle-même et accoste le banc où les bagages ont été déposés depuis la pointe du jour.

Deux cantines contenant la moitié du trésor de la mission sont d'abord embarquées. Marcel s'assied sur l'une, je m'installe sur l'autre. En route!

« Le kelek est trop chargé! il va couler! Çaheb, sautez! » s'écrie le nautonier.

Marcel me jette son fusil et, d'un bond, atteint la grève. Le courant entraîne le radeau, et me voilà gagnant à travers les troncs d'arbres la terre de Chanaan. Nous échouons à vingt mètres de la berge; le nautonier m'offre ses épaules, j'accepte; mais, embarrassée de ma double artillerie, je me place mal et roule dans la rivière. Mouillée de la tête aux pieds, il m'était indifférent de continuer le voyage par mes *propres moyens*, comme disent les marins.

Le *kelekchi* et son compère déchargent les cantines, placent l'embarcation sur leurs épaules et remontent assez haut vers l'aval pour s'en remettre au courant du soin de les ramener vers l'autre rive. Je demeure seule, séparée de mon mari par un fleuve large de plus de trois cents mètres, embarrassée d'armes trop nombreuses, commise à la garde de deux caisses précieuses. Instinctivement je surveille les alentours, j'interroge la profondeur de la jungle qui s'élève au delà du banc de gravier. Soudain les saules s'agitent : huit nomades apparaissent sur la grève déserte. Mon cœur se serre, un nuage passe devant mes yeux, mais il se dissipe rapidement. Je tourne la tête; j'aperçois M. Houssay et M. Babin dirigeant les canons de leurs fusils vers le groupe qui s'avance, tandis que Marcel le suit de sa lorgnette, prêt à commander le feu. Tirées d'une aussi grande distance, les balles destinées à mes ennemis m'atteindront peut-être?

J'ai posé les carabines chargées à portée de la main, armé mon revolver; puis, prenant ma plus grosse voix :

« J'ai quatorze balles à votre disposition : allez chercher six de vos amis! »

Comme Mélingue eût été beau dans ce rôle!

Les Arabes m'ont regardée de travers et se sont brusquement arrêtés.

Trente minutes, trente siècles! Enfin voici Marcel et Jean-Marie! Ils n'avaient point accosté que les nomades se repliaient derrière les saules. Jamais de ma vie je n'ai senti pareil isolement, jamais je n'ai eu conscience aussi nette d'un grand danger.

Mulets et bagages ayant passé le fleuve, MM. Babin et Houssay sont venus nous rejoindre. Quatre Beni-Laam — peut-être ceux que Marcel avait aperçus le matin — sortent aussitôt du bois, chargent les pèlerins demeurés sur la rive droite et se mettent en devoir de les ramener à l'état du père Adam... avant le péché. Les victimes poussent des cris désespérés. Je n'ai pas tourné la tête : Dizfoulis, mes amis, vous aimez à être battus; grand bien vous fasse!

Une heure avant le coucher du soleil on sonnait le boute-selle, mais la nuit nous surprenait bientôt en plein lacis de fondrières boueuses. Les mulets glissaient, tombaient; leurs maîtres perdaient un temps infini à les relever, et ils allaient échouer dans une autre mare vaseuse.

« *Khater teriaki*, hurlaient les tcharvadars, *peder soukhta, mader costa! batcha na dared!* (Mulet opiacé, fils d'un père qui brûle aux enfers, d'une mère... qui eut bien des faiblesses! il est heureux que le ciel t'ait privé de postérité!) »

Vers dix heures nous arrivions au bord du Chaour, grossi comme la Kerkha par les pluies hivernales. Impossible, avec la nuit, de trouver un gué tortueux et peu fréquenté. Il fallut attendre le jour. La lune s'obscurcit, les nuages l'enveloppèrent et la découvrirent tour à tour, l'ouragan passa en sifflant sur nos têtes. Nul ne se fit prier pour se remettre en route dès l'aube naissante. Le passage du Chaour s'est effectué sans autre accident que le vol d'un coffre contenant tous les outils de Jean-Marie.

Quels étaient les coupables? Sans aucun doute les gardeurs de buffles qui nous entouraient. Sous menace

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



« J'ai quatorze balles.... » — Dessin de Tofani, d'après un croquis de M. Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de tuer deux de leurs bêtes, ils ont restitué la caisse, cachée dans les roseaux.

C'était le dernier épisode du voyage.

Bientôt nous avons atteint le frayé de Dizfoul. Informés de notre présence sur la rive droite de la Kerkha, nos meilleurs ouvriers étaient accourus au-devant de nous.

Ousta Hassan, Dor Ali son compère, les fils du motavelli, puis Mahady, Reza, Hassan, Mollah Ali, Baker et *tutti quanti* s'avancent en criant. Ils baisent nos vêtements, s'accrochent aux selles et font route en jacassant comme des pies. Le retour des Faranguis prend les proportions d'une marche triomphale.

Salut au Gabr! Salut à mes chers tumulus!

Du tombeau de Daniel s'élancent les pâtres; ils apportent les tentes confiées à la garde du motavelli. En cinq minutes se dressent les blanches habitations : nous voici chez nous!

« Çaheb, acceptez ces francolins tués à votre intention! — Khanoum, voici le premier-né de mon troupeau! — Hakem koutchek, je vous apporte votre timbale qu'on vous vola l'année dernière. — Hakim bachy, goûtez ce *mast* délicieux! » Personne n'est oublié.

Le sommeil vient vite lorsque, après une abstinence prolongée, on peut se rassasier : « Dormez en paix, a dit Ousta Hassan, tous les ouvriers se relayeront pour monter la garde autour de vos tentes. »

Je m'assoupissais. Une image bien inattendue ressuscite dans mon cerveau à demi égaré. C'est celle d'une étrangère qui, peu avant mon départ de Paris, demanda à m'être présentée; l'apparition se dessine avec une étonnante précision : je vois des traits rajeunis avec art, une chevelure rutilante, des plis savants drapés sur une tournure élégante, j'entends encore le compliment que m'adressa, d'une voix dorée, ma charmante interlocutrice.

« Votre séjour en Perse, me dit-elle, n'est pas seulement utile à la France scientifique; le commerce et les industries parisiennes doivent en avoir bénéficié. Vous avez, je n'en doute pas, étalé aux yeux éblouis des dames persanes et arabes les plus élégantes conceptions de vos couturiers en renom, et toutes, à l'envi, vous ont demandé l'adresse de vos meilleurs fournisseurs? »

Franchissez trois fois en moins d'une année la Méditerranée, la mer Rouge, l'océan Indien, le golfe Persique et les déserts d'Élam; passez des semaines entières sans pouvoir vous dévêtir, couchez sur la dure, soyez nuit et jour en prise aux pillards et aux bandits, traversez en hiver des rivières sans pont, endurez la chaleur, la pluie, le froid, la brume, la fièvre, la fatigue, la faim, la soif, les piqûres des insectes les plus variés; vivez de cette existence rude et périlleuse sans être guidée par d'autre intérêt que la gloire de votre pays, et l'on vous dira : « Si vous vouliez,... vous feriez pourtant un mannequin fort présentable! »

15 décembre. — Quand la mission atteignit Suse, en février dernier, des pluies abondantes avaient déjà désaltéré le sol. La plaine revêtait une parure printanière; les tumulus, à son exemple, se couvraient d'un épais tapis de velours vert semé d'anémones rouges; les reliefs du terrain, les crevasses ouvertes aux flancs de ces surélévations artificielles, surtout celles exposées au midi, s'emplissaient de buissons et de broussailles qui rendaient l'examen des éboulis difficile, parfois impossible. Aujourd'hui il en est tout autrement. Les pluies d'hiver ne favorisent point encore l'œuvre génératrice; six mois de dessiccation ont réduit broussailles et chardons en poussière; sur les sommets des tumulus, sur leurs escarpements déchirés, au nord, au midi, la terre est nue, décharnée comme le visage d'une douairière en rupture de fard. On peut compter toutes ses rides, et ce soin nous absorbe depuis notre arrivée.

Les conditions dans lesquelles les fouilles doivent être désormais continuées, plus encore que cette étude, ont modifié les projets de mon mari.

Au début des travaux nous nous trouvions en possession de firmans d'une durée illimitée et de crédits suffisants pour tenter une reconnaissance.

La vieille citadelle de Koudourlagamer, de Memnon, ce légendaire ami du non moins légendaire Priam, de Cyrus, de Darius, de Xerxès; cette forteresse qui, de l'avis d'Aristagoras, donnait à son seigneur une puissance égale à celle de Jupiter, cette acropole qui, sous Alexandre et l'Hormuzan, était encore si redoutable que la fuite du roi ou la trahison pouvait seule la livrer à l'ennemi, méritait d'être interrogée la première.

Deux tranchées I et J furent tracées sur le plateau; l'une s'allongeait en travers de l'isthme qui relie le chemin d'accès à la forteresse proprement dite; l'autre partait d'une dépression presque centrale et se dirigeait vers l'est. Bien que descendues à quatre mètres de profondeur, toutes deux donnèrent des résultats négatifs.

Quelques fragments de taureaux de pierre semblables à ceux de l'apadâna d'Artaxerxès, mais d'un module plus petit, une inscription bilingue gravée sur les deux faces d'une stèle de grès, les draperies d'une statue grecque de basse époque, quelques briques de terre cuite dont la tranche est couverte d'un texte cunéiforme archaïque, les fondations de murs puissants renforcés de tours circulaires, résument les découvertes de cinquante ouvriers occupés pendant deux mois. Nulle part on n'a rencontré un indice de nature à mettre sur la piste d'un monument. Les tranchées, profondes de quatre mètres, équivalent en ce point à des égratignures de chat. Peut-être la citadelle servit-elle de refuge aux habitants de Suse avant leur émigration vers Djundi-Ghapour, Ghouster et Dizfoul. Les maisons qui la couvrirent furent celles d'un peuple pauvre, malheureux, qui, de génération en génération, élevait murs de terre sur murs de terre et dissimulait sous un manteau de boue et de détritus, tous les jours épaissi, les souvenirs d'un passé glorieux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Descendons jusqu'au tumulus n° 2, situé à l'est de la citadelle. Se détachant de sa masse presque rectangulaire, un grand éperon s'avance dans la place d'armes comprise entre les trois tumulus. En suivant l'axe de cet éperon, on enfile instinctivement une dépression rectiligne. Elle aboutit à une profonde crevasse. Vus de la citadelle, l'éperon et la dépression paraissent se succéder en ligne droite comme une grande avenue qui séparerait le plateau en deux parties égales. Une première porte donnait sans doute accès de la place d'armes dans l'avenue; une seconde, ouverte à l'extrémité de la dépression, mettait le palais en communication avec la ville. Les trouver toutes deux, suivre la route qui les reliait, rencontrer les entrées des palais desservis à droite et à gauche par cette voie, tel a été le but primordial des fouilles entreprises sur le tumulus n° 2.

La première attaque fut dirigée sur l'angle nord de l'éperon. Les tranchées L s'ouvraient dans une terre propre, nette de ces scories rejetées par les villes populeuses et si dure qu'il fallait la briser à la pioche.

Un beau matin on s'aperçut qu'on traversait des murs de terre crue, très épais et formés d'énormes briques régulièrement disposées. Les parements se distinguaient mal des débris amoncelés à leurs pieds; ils furent isolés néanmoins et révélèrent l'existence d'ouvrages défensifs.



Tcharvadar (voy. p. 34). — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie de la mission.

Déblayer ces ouvrages fut d'autant plus difficile que le mur de terre était criblé de puits verticaux foncés partie dans le parement, partie dans les éboulis, et de caveaux funéraires où s'empilaient des urnes tantôt debout, tantôt allongées. Un mortier de glaise aussi dur que les matériaux du mur liait les urnes entre elles; souvent encore, leur base pointue s'engageait dans une gaine de maçonnerie. La démolition de l'un de ces supports donna les fragments épars de personnages modelés sur la tranche de larges briques. Les ossements, réduits en poussière, se mêlaient à la terre. *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.* Parfois une boule de pierre était posée sur l'embouchure du vase et préservait de la destruction finale un squelette encore bien conservé.

La position de ces cimetières et la rencontre de petites monnaies arsacides, destinées, j'imagine, à satisfaire un Caron asiatique, prouvaient d'une manière incontestable qu'au temps des Parthes les remparts étaient déjà ensevelie sous leurs propres débris, puisque les habitants disposaient de leurs flancs comme d'une nécropole.

Après avoir en partie dégagé cette première ligne de fortifications et retrouvé sur l'autre face de l'éperon des murs similaires, M. Dieulafoy avait tracé la position probable de cette porte si bien défendue, et descendu une tranchée jusqu'à six mètres de profondeur.

On rencontra des murs de terre crue d'une épaisseur formidable, puis un carrelage soigneusement établi; mais les chaleurs ardentes de l'été nous chassèrent de Suse avant que nous eussions obtenu un résultat décisif. D'ailleurs des tranchées creusées à pic, non blindées, très profondes — vraies tranchées de Damoclès, — devenaient inhabitables. Bien que les surveillants n'eussent d'autre rôle que d'observer les mouvements du sol et de faire évacuer les excavations au premier symptôme alarmant, on avait dû, par deux fois, déterrer, demi-morts, des ouvriers plus audacieux ou moins ingambes que leurs camarades. Un jour (je n'en avais rien su) mon mari et ses deux jeunes collaborateurs furent, comme ils remontaient sur le talus, frôlés par la chute d'un bloc de terre cubant plus de vingt mètres. Suivre les murs en galeries souterraines était également impraticable. Sur nos trois cents ouvriers, il ne s'en trouvait pas quatre qui consentissent à creuser de petits tunnels longs de deux ou trois mètres; encore ne cessaient-ils de trembler et de se lamenter que pour poser la pioche et s'endormir, à l'abri des regards indiscrets. On ne saurait pousser plus avant ces recherches sans exécuter de larges déblais.

Une seconde fouille, F, avait été ouverte dans l'axe longitudinal du tumulus. Destinée à couper le chemin hypothétique qui réunissait la pointe de l'éperon à l'ouverture de la crevasse, elle se dirigeait vers une cuvette presque carrée, indice probable d'une vaste cour. Au delà de cette dépression, sollicitée sans succès par Loftus, et un peu à l'est de l'axe du tumulus, furent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

exécutées les excavations H. Elles avaient pour objectif une hauteur voisine des rudes escarpements dressés à pic sur le marais.

Peut-être trouverait-on en ce point le donjon où se réfugiait le roi si, en temps de guerre, il ne voulait point abandonner le palais en faveur de la citadelle.

Partout, des murs énormes construits en briques de terre, fondés à de grandes profondeurs, coupés de puits et lardés de cimetières.

A part les renseignements fournis sur la poliorcétique ancienne, les superbes émaux découverts autour d'une urne funéraire, de jolies poteries, une petite tête d'ivoire, des coupes taillées dans un calcaire nummulitique, des formules magiques écrites en caractères hébraïques, des cylindres, des sceaux, des armes, des inscriptions, des fioles de verre, des monnaies parthes, les fouilles exécutées sur le deuxième tumulus furent peu fructueuses.

En revanche, elles accaparèrent les deux tiers des ouvriers, exigèrent une surveillance constante et absorbèrent tous les efforts de la mission. La profondeur à laquelle il faudrait les conduire ne saurait aujourd'hui militer en leur faveur.

Reste le tumulus achéménide. Trois à quatre mètres de terre recouvrent le dallage de la cour ménagée devant la salle du trône ; sur l'apadâna lui-même, sur ces taureaux de pierre dont nous dûmes l'année dernière abandonner l'extraction pour les préserver du vandalisme des pèlerins, l'épaisseur du remblai atteint à peine deux mètres. Ce sont des conditions éminemment avantageuses. En outre, le tumulus achéménide, traité comme un paria, s'est vengé de nos mépris en nous fournissant une fructueuse moisson.

Telle qu'elle avait été réglée jusqu'ici, la direction donnée aux fouilles était parfaite. Il ne pouvait entrer dans les idées de mon mari de courir après de petits monuments, comme le fait un marchand d'antiquités. Les grandes lignes d'une architecture, l'art constructif, suprêmes manifestations du développement intellectuel et économique d'un peuple, lui paraissaient seuls dignes de ses efforts.

La reconstitution du palais, de la maison, l'étude de la fortification importent bien autrement que des documents mal datés et d'origine douteuse. D'ailleurs, Marcel pensait que, l'édifice retrouvé, les objets de vitrine afflueraient par surcroît. La découverte des pylônes n'a-t-elle pas été le prélude de l'exhumation des lions ?

Que les temps sont changés !

En quatre mois, avec une somme bien minime — à peine quinze mille francs, — nous devons achever notre œuvre. Comment pourrait-il être question de poursuivre un travail de recherche? Peu importe à l'État que l'on agrandisse des chemins déjà ouverts dont il ne profitera pas! Enrichissons nos musées, moissonnons la récolte semée l'hiver dernier.

S'il ne nous est pas permis de ressusciter les somptueux palais de ces Grands Rois suprêmes arbitres de la Grèce, que l'on puisse au moins en contempler les débris!

La citadelle sera abandonnée. Libre aux malvacées de l'ensevelir sous une arborescente végétation, libre aux bergers d'y conduire leurs troupeaux haletants, libre aux grands serpents qu'apeurait le bruit des pioches d'y dérouler leurs anneaux. Les orgueilleuses tours et les remparts du Memnonium, splendeurs évanouies, resteront confondues dans la poussière des siècles.

« La terre est juste : l'abîme s'ouvre également au dernier d'entre nous et pour les fils des dieux.

« Plus haute est la tour, plus vaste est la ruine; le mont perdu dans les nues est voisin de la foudre. »

Les profondes et longues tranchées L et F taillées en plein cœur du tumulus rectangulaire vont être délaissées. Au lieu d'entreprendre le déblaiement de la fortification dans son ensemble, on se contentera de suivre les parements extérieurs.

La découverte de traînées de cailloux cachées l'année dernière sous les hautes herbes et mises à nu cet été par les ardeurs d'un soleil meurtrier ont mis fort en éveil les instincts constructeurs de mon mari. Pourquoi les ingénieurs perses, devançant de bien des siècles leurs modernes confrères, n'auraient-ils point intercalé entre les remblais et les murs de soutènement une *chemise* de cailloux ou de pierre concassée, afin de drainer les eaux pluviales et de prévenir les pernicieux effets de la poussée des terres humides sur les murs destinés à les supporter?

Si les fouilles projetées justifient cette hypothèse, la chemise de gravier fournira par sa position les éléments du tracé et l'emprise des ouvrages défensifs, c'est-à-dire les grandes lignes de la fortification. Ce résultat acquis, il suffira de quelques tranchées ouvertes dans une direction perpendiculaire aux murailles pour reconstituer et parfaire la restitution des enceintes. Peut-être ces travaux jetteront-ils sur la poliorcétique ancienne un jour tout nouveau.

L'hypothèse est-elle fausse? le mal ne sera pas sans remède, car vingt ouvriers suffiront à dénuder les drains et à faire couler la terre le long de l'escarpement.

Différents de ces mères qui s'attachent d'autant plus à un enfant qu'il se montre ingrat envers elles, nous allons réparer nos torts envers le tumulus achéménide. Il sera désormais l'objet de nos prédilections. Le nouveau programme peut donc se résumer en ces termes :

1° Reconstituer l'enceinte et les ouvrages défensifs;

2° Déblayer le palais d'Artaxerxès, que nous dûmes abandonner pour sauver ses débris des mains iconoclastes des pèlerins;

3° Chercher l'emplacement des grands escaliers dont la rampe fut en partie rencontrée dans un mur de réfection sassanide;

4° Terminer la fouille inachevée où furent découverts les lions émaillés.

Au total, concentrer nos efforts sur le périmètre et sur un point restreint des constructions intérieures.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XVIII

La maison de Suse. — Visite de l'imam djouma de Dizfoul. — Le bas-relief des lions. — Attaque d'une nouvelle tranchée. — Puits funéraires. — Rébellion des ouvriers. — Achat d'un talisman. — Semence des pommes de terre.

18 décembre. — « Dit le roi Artaxerxès, grand roi, roi des rois, roi des pays, roi de cette terre, fils du roi Darius, fils du roi Artaxerxès, d'Artaxerxès, fils du roi Xerxès, de Xerxès, fils du roi Darius, de Darius, fils d'Hystaspes, Achéménide. Ce palais (apadâna), Darius mon trisaïeul le fit; plus tard, du temps d'Artaxerxès, mon grand-père, il fut brûlé par le feu. Par la grâce d'Ormazd, d'Anahita et de Mithra, j'ai ordonné de reconstruire ce palais. Qu'Ormazd, Anahita et Mithra me protègent contre tout mal, moi et ce que j'ai fait; qu'ils ne l'attaquent point, qu'ils ne le détruisent pas. »

Il faudrait vivre deux fois proclament volontiers les plus sages d'entre les sages.

En l'espèce, comme on dit au pays de basoche, si Artaxerxès revenait au monde, il n'aurait pas lieu de remercier les grands dieux d'avoir exaucé sa prière, mais il se consolerait de la ruine de son palais en admirant au lieu et place de l'apadâna royal la maison française et un potager plein de promesses.



Ousta Hassan. — Gravure de Barbant, d'après une photographie de la mission.

L'homme, si destructeur par tempérament, aime à créer par instinct. Ce n'est pas une des contradictions les moins flagrantes de sa nature.

Depuis plusieurs jours la mission est toute au bonheur de semer et de bâtir !

Ousta Hassan brandit la truelle et répare les brèches que les Arabes firent dans les murailles de notre immeuble avec l'espoir d'y trouver le trésor des Faranguis; il divise en quatre compartiments le double corps de logis et prépare deux chambres, une salle à manger et un magasin où l'on enfermera chaque soir les objets précieux.

Pour couronner ce bel œuvre, les menuisiers vont placer les vantaux des deux portes extérieures, et poser de petits volets à des meurtrières orgueilleuses d'être traitées en fenêtres. Quand le temps sera mauvais et qu'il faudra demeurer tout le jour emprisonné dans la maison, on substituera aux volets un calicot tendu sur châssis et baptisé, non sans raison, « verre dépoli incassable ». Dès que nous aurons pris possession de notre palais, Jean-Marie et Mçaoud s'installeront sous les tentes. Il sera interdit à ce dernier, récemment arrivé de Dizfoul, où il a passé l'été, vêtu à la persane, cousu de dettes, mais en possession d'un harem princier, d'introduire dans le campement les membres féminins de sa trop nombreuse famille. Le tombeau du prophète, abri actuel de ces purs et précieux trésors, en héritera définitivement.

D'ailleurs, aucune difficulté à prévoir. La machine, qu'il fut si difficile de mettre en marche l'hiver précédent, s'ébranle sans effort. Abdoul-Kaïm exerce ses merveilleuses facultés de garnisaire *pochtè kouh* (de l'autre côté de la montagne); les nomades, nombreux sur les bords de la Kerkha, importent en abondance œufs, poulets, moutons, lait fermenté.

Nos anciens ouvriers, dans la crainte de se voir devancer par des rivaux plus alertes, sont accourus et ont déjà saisi la pelle et la pioche.

Non seulement la mission jouit d'un bien-être inconnu jusqu'ici, mais ses *aspirations mondaines* sont plus que satisfaites. Nous sommes accablés de visites. Pour parler franc, quelques-unes nous arrivent un peu par raccroc. Avant-hier je vis s'avancer sur la route de Dizfoul plusieurs cavaliers. Étaient-ce des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hommes, des femmes?... Peut-être un complément du harem de Mçaoud? Quand ils furent à bonne distance, je reconnus les gros *amamas* bleus des descendants chiites du Prophète; l'un d'eux ne coiffait rien moins que l'imam djouma de Dizfoul.

Comment ce pieux personnage venait-il si tardivement rendre ses devoirs à Daniel? Pourquoi le chef officiel de la religion voyageait-il dans ce mince équipage?

Ces jours derniers, Mozaffer el-Molk eut l'audace de décréter la levée d'un impôt sur le bas clergé de la région. Pareil crime n'avait jamais été commis en Arabistan. Plumés vifs, *mollahs* et *akhondes* jetèrent des cris d'orfraie; mais, au lieu de choisir pour avocat le



Mozaffer el-Molk. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie de la mission.

mouchtèid de Chouster, chef religieux acclamé, ils s'adressèrent, sur le conseil de ce dernier, à l'imam djouma de Dizfoul, fonctionnaire religieux nommé par le Chah. Celui-ci prit chaudement la défense des plaignants : l'autorité religieuse entrait en lutte ouverte avec le pouvoir civil.

Mozaffer el-Molk persista dans sa décision. Deux heures après l'ouverture des hostilités, l'imam djouma, déclarant qu'il n'autoriserait pas de sa présence la levée d'une taxe sacrilège, partait pour Nedjef,... mais s'arrêtait au tombeau de Daniel.

A peine le prêtre était-il sorti de la ville que le peuple s'assemblait dans les mosquées; une explosion de ce fanatisme qui transforme les paisibles Dizfoulis en bêtes sauvages était imminente. De tous côtés arrivaient au palais des nouvelles menaçantes; Mozaffer el-Molk

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Femme arabe et scieurs de long dizfoulis (voy. p. 42). — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tremblait. Il comprenait que ses fameux canons se tourneraient d'eux-mêmes contre lui. Mohammed Tahèr fut supplié d'*arranger une affaire* si mal engagée et d'obtenir, contre promesse de cesser la perception du nouvel impôt, le retour de l'imam djouma.

Les fils du cheikh, chargés de cette délicate mission, arrivaient au Gabr cette nuit même. L'imam djouma n'a point fait la sourde oreille à des propositions de paix. Sa rentrée en ville s'annonce comme un triomphe. Il sera nommé député aux prochaines élections.... Mais j'oubliais : la Perse n'est pas à la veille de s'offrir un gouvernement représentatif! Doit-elle le regretter?

Imam et messagers vinrent nous saluer. La conversation roula sur les mérites d'un émule méconnu de Pasteur, le cheikh de Djeria notre voisin. Ce digne seyid est demeuré en si bonne intelligence avec Nabi Mohammed, son aïeul, que ses seuls attouchements guérissent les morsures des chacals les mieux enragés.

Hélas! les pouvoirs du saint ne s'étendent pas jusqu'au soulagement des infortunés habitants de la Susiane, trop éloignés du pouvoir central, privés de toute communication avec la capitale, et toujours livrés à des gouverneurs insatiables.

Puis sont venus sur le tapis les problèmes les plus ardus de l'économie politique : la cherté du pain, la misère générale, les pluies trop abondantes de l'année dernière, attribuées à notre intervention auprès du ciel, la sécheresse actuelle, due à une semblable origine.

« Sous ces tentes légères ne craignez-vous pas les attaques des nomades? a demandé l'imam djouma.

— Dieu est grand! nous avons de bonnes armes.

— Il n'y a pas un homme dans le pays, fût-il Arabe, Persan ou fils du diable, qui oserait camper sur ces hauteurs désertes où courent la nuit les vents malfaisants et les mauvais génies. Que faire contre des légions d'esprits! Avez-vous des enfants?

— Non.

— Pas même des filles?

— Pas même. D'ailleurs, en nos pays, nous estimons avoir des enfants quand Dieu nous envoie des filles.

— C'est tout naturel, a conclu un malin, très humilié de l'ignorance de son chef. Dans le Faranguistan la barbe est le signe distinctif de notre sexe; hommes et femmes vivent et s'habillent de la même manière, savent également lire, écrire, calculer, monter à cheval et manier fusil ou revolver. Il en va tout autrement dans l'Arabistan. Femmes ou filles ne sont pas même bonnes à surveiller le pilau, et je doute qu'on puisse leur demander mieux de longtemps. »

Papi Khan et son neveu Mohammed Khan, fils de Kérim, se présentaient dès le départ de l'imam djouma. Papi est le père de cet enfant épileptique auquel j'ordonnai l'année dernière, faute de bromure de potassium, un régime régulier au lieu des alcooliques et des excitants préconisés par le sorcier le plus en renom du pays. Papi m'avait supplié d'amener son fils dans le Faranguistan. Je déclinai cet honneur, mais promis d'apporter, au retour, un remède souverain.

J'ai tenu parole.

Un chien confiant ses peines de cœur à la lune me semble plein d'esprit auprès de l'homme assez naïf pour compter sur la reconnaissance du prochain, que ce prochain soit né au pôle nord ou sous l'équateur.

Trois gros flacons de bromure m'embarrassent depuis deux mois; je leur ai consacré le meilleur coin d'une cantine étanche et me suis privée, en leur honneur, de quelques bons livres qui feraient ma joie cet hiver.

Comme M. Houssay achevait les pesées et engageait Papi Khan à venir d'ici peu de jours chercher de nouvelles doses, Papi s'est récrié; il a déclaré qu'il voulait d'ores et déjà emporter les trois bocaux, afin d'en faire avaler le plus tôt possible le contenu à son héritier. J'ai naturellement refusé de le satisfaire, et mon obligé s'est retiré en me dévouant aux dieux infernaux.

La visite de Mohammed Khan était tout aussi intéressée.

D'abord il nous a annoncé la conclusion de la paix entre sa tribu et celle des Segvends. Ce succès diplomatique lui est dû, paraît-il. Il n'a pas son pareil pour voler les buffles des Beni-Laam et dépouiller proprement une caravane. Les ennemis tremblent d'effroi à la vue de son kolah. Bref, il se sent désormais grand garçon, veut se séparer d'un père ingrat et entraîner à sa suite plus de trente familles. Une difficulté l'arrête : Mohammed ne possède pas de tente; puis les indiscrets se demandent où il prendra la semence nécessaire pour emblaver les terres qu'il faut mettre en culture. On ne saurait prier Kérim Khan de faciliter l'installation d'un fils insoumis; ce serait peu délicat et hasardeux. Mohammed compte donc sur notre générosité et vient emprunter cent tomans : « Il les rendra, foi de Lori, intérêt et principal », etc.

J'admire le flair de ce garçon! Les Faranguis transformés en banquiers, quel honneur! mais quel honneur peu mérité!

« Tu as tort de quitter ton vieux père, lui ai-je dit. Il vieillit, t'aime tendrement, tu es son aîné; auprès de lui tu vis calme, heureux, sans souci du présent et de l'avenir.

— Ma femme et ma mère ne peuvent se souffrir : elles se tueront. »

Au désert!

Vertus patriarcales, seriez-vous de vains mots?

19 décembre. — Il y a trois jours, M. Houssay, accompagné de Mçaoud et de Jean-Marie, partit pour Dizfoul. Il vient de rentrer, suivi d'une nombreuse caravane chargée des colis emmurés l'été dernier dans une chambre du palais et de cent vingt caisses achetées aux épiciers de la ville, qui les avaient reçues des Indes pleines de sucre. Quatre scieurs de long l'accompagnent.

L'ouverture des malles nous réservait une désagréable surprise. La chaleur a mis en liesse les tarets. Des vêtements de coutil, il ne reste que les boutons de corne; papiers, livres, équerres, ont subi les der-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

niers outrages; seuls les produits photographiques ont été traités avec une discrétion peu méritoire. Il n'est jusqu'aux roues de la prolonge d'artillerie, couvertes cependant d'une épaisse couche de peinture, qui n'aient éprouvé de tristes vicissitudes. La brouette boite, mais le mal est sans gravité, car nous n'avons jamais pu dresser nos ouvriers à se servir de ce petit véhicule; ils se mettent à quatre et le portent comme un brancard, deux aux bras, deux à la roue. O Pascal, si ton esprit, en quête d'aventures, court de par les mondes sublunaires, ne t'arrête pas ici! Ton ombre rougirait en face des scandales mécaniques que tolèrent, par lassitude, tes compatriotes.

Jadis l'emballage des objets découverts fut le cauchemar de la mission : aussi bien le premier soin de Marcel a-t-il été de préparer les caisses. Ici mieux qu'en Europe, la tortue devance le lièvre.

Nous allons songer d'abord aux objets provenant des dernières fouilles : urnes funéraires, base de colonne, émaux et bas-reliefs de terre cuite.

Ce travail achevé, Jean-Marie et ses acolytes gagneront la jungle voisine de la Kerkha, couperont des



Jeune fille arabe. — Dessin de M. Dieulafoy, d'après nature.

buissons noueux et procéderont à la confection des coffres de charpente destinés aux taureaux.

20 décembre. — Marcel avait bien raison de penser aux emballages avant même de donner un coup de pioche. Depuis hier les bas-reliefs émaillés réapparaissent sur le prolongement de la tranchée des lions, mais séparés par des intervalles assez larges. L'étrange position des pièces ne va pas faciliter leur extraction. Ici la pioche rencontre des denticules ou des palmettes, là des reliefs provenant du corps de l'animal, plus loin un fragment de crinière, une patte, un œil. C'est un fouillis indescriptible.

Le fauve déjà découvert, ses frises hautes et basses seraient tombées sur le carrelage en gardant une certaine cohésion, tandis que l'extrémité du pylône aurait tournoyé avant de s'abattre dans un conglomérat désordonné, longtemps utilisé comme carrière.

Il est impossible de déblayer avec méthode ces amas de matériaux s'enchevêtrant et se pénétrant au point qu'on ne peut les séparer sans démolir l'ensemble du tas. Depuis deux jours nous nous épuisons en tentatives infructueuses. Faute de pouvoir mieux faire, je dégage au couteau chaque fragment sans tenir compte de la position de ses voisins, qui sont très rarement ses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

frères, et j'envoie le tout au camp. Les croquis du lion déjà ressuscité permettront sans doute de remettre chaque pièce à sa place. Passe encore pour les frises : leur dessin est invariable. Le mal est que les émaux en relief, tout en paraissant coulés dans un moule uniforme, ne présentent pas les mêmes couleurs. Nous savions qu'un lion à crinière fauve précédait ou faisait suite à notre premier enfant encapuchonné dans une belle palatine verte, mais voici une complication nouvelle : un fragment de patte, apparu ce matin, donne en vert une fourche que le fauve portait jaune.

La robe de l'animal est toujours blanche, les fonds du bas-relief toujours turquoise morte; les couleurs de la musculature et de la crinière se modifient seules. L'émail paraît avoir souffert. Parfois, quand on soulève un fragment, j'aperçois, sur les décombres avec lesquels il était en intime contact, une fine pellicule bleue infidèle à la faïence qu'elle recouvrait jadis; souvent il arrive que l'émail, désagrégé, mais encore adhérent, se détache au premier lavage, et pourtant on ne peut emballer les émaux sans enlever la terre et les gros mortiers, qui formeraient émeri et risqueraient de tout détruire. Les bleus turquoise des fonds l'emportent en fragilité sur les autres émaux; néanmoins, sous la vitrification disparue, la faïence garde, dans une gamme plus éteinte, sa couleur primitive.

Il n'en était pas de même des briques émaillées découvertes pendant la dernière campagne. Après la chute de la couverte, le support ne conservait des traces de couleur que dans les parties les plus concaves. Peut-être cette fragilité fit-elle renoncer les céramistes achéménides à la terre cuite et les détermina-t-elle à lui préférer une matière poreuse avec laquelle les oxydes fusibles se liaient mieux.

Afin de fixer les émaux trop friables, j'avais eu l'idée de les tremper dans une dissolution de gomme arabique. Une brique, en fort mauvais point, ainsi traitée, a été sauvée d'une perte complète et m'est apparue intacte après six mois de séjour dans la terre.

D'un autre côté, il me tinte encore aux oreilles les échos de certaines conversations de cet été :

« Les objets antiques, disait-on, doivent être respectés au point qu'il vaut mieux les laisser perdre que d'y toucher. » Meure la France plutôt qu'un principe!

Et quelques jours plus tard :

« Les objets antiques n'appartiennent pas à un pays, mais au monde; non à une génération, mais à la postérité. Aucune responsabilité ne doit paraître trop lourde quand il s'agit d'en sauver la moindre parcelle. »

Bref, j'ai renoncé au traitement gommeux.

Ce n'est pas que les critiques de Paul ou celles de Jacques aient le don de me troubler : quand, plusieurs années durant, pour une noble cause on joue sa vie on élève son âme et l'on traite avec la plus parfaite insouciance les « Qu'en dira-t-on ».

J'agirais, et l'opération serait déjà parachevée, si j'avais la certitude du succès.

21 décembre. — La maison est close, une haie limite notre enclos; les murs et les toitures de roseaux qui constituent la cuisine et l'atelier de Jean-Marie se dressent ondoyants. Les quelques ouvriers employés à ces travaux d'aménagement ont été ramenés aux fouilles.

La cour rectangulaire comprise entre la salle du trône et les pylônes devait être limitée à l'est et à l'ouest par deux ailes de bâtiment, en communication l'une avec des terrasses et les jardins traversés sans succès par Loftus, l'autre avec les palais du tumulus n° 2, réservés, j'imagine, à l'habitation privée du souverain. Quatre-vingts pelleteurs ou piocheurs ont attaqué l'emplacement hypothétique de l'aile orientale.

La position des nouvelles excavations ouvertes dans le prolongement des tranchées C me semble d'autant mieux choisie que le sol, à mi-distance entre le pylône et l'apadâna, se gonfle d'une manière très apparente.

Combien de fois, dans mes rêves, quand je craignais de ne pas revoir Suse, ce point culminant ne m'est-il pas apparu! Comment ne l'avions-nous pas attaqué avant tout autre! Enfin me voici satisfaite.

Le déblaiement extérieur des fortifications et la poursuite de la chemise de gravier se continuent avec succès. Comme on avait profondément sapé un mur voisin de la chemise, il s'abattit, roula dans une crevasse, laissant apparaître la coupe idéale d'un caveau funéraire et du puits qui y conduit. A l'est comme à l'ouest les fortifications servirent de cimetière aux Parthes. L'orifice du puits se voit à quarante centimètres environ au-dessous du sol actuel; le conduit, bouché avec de la terre et des poteries pilées en menus morceaux, aboutit à un tunnel foré dans le mur de brique; les urnes, plus ou moins fêlées et pleines de terre jusqu'à la gueule, sont debout.

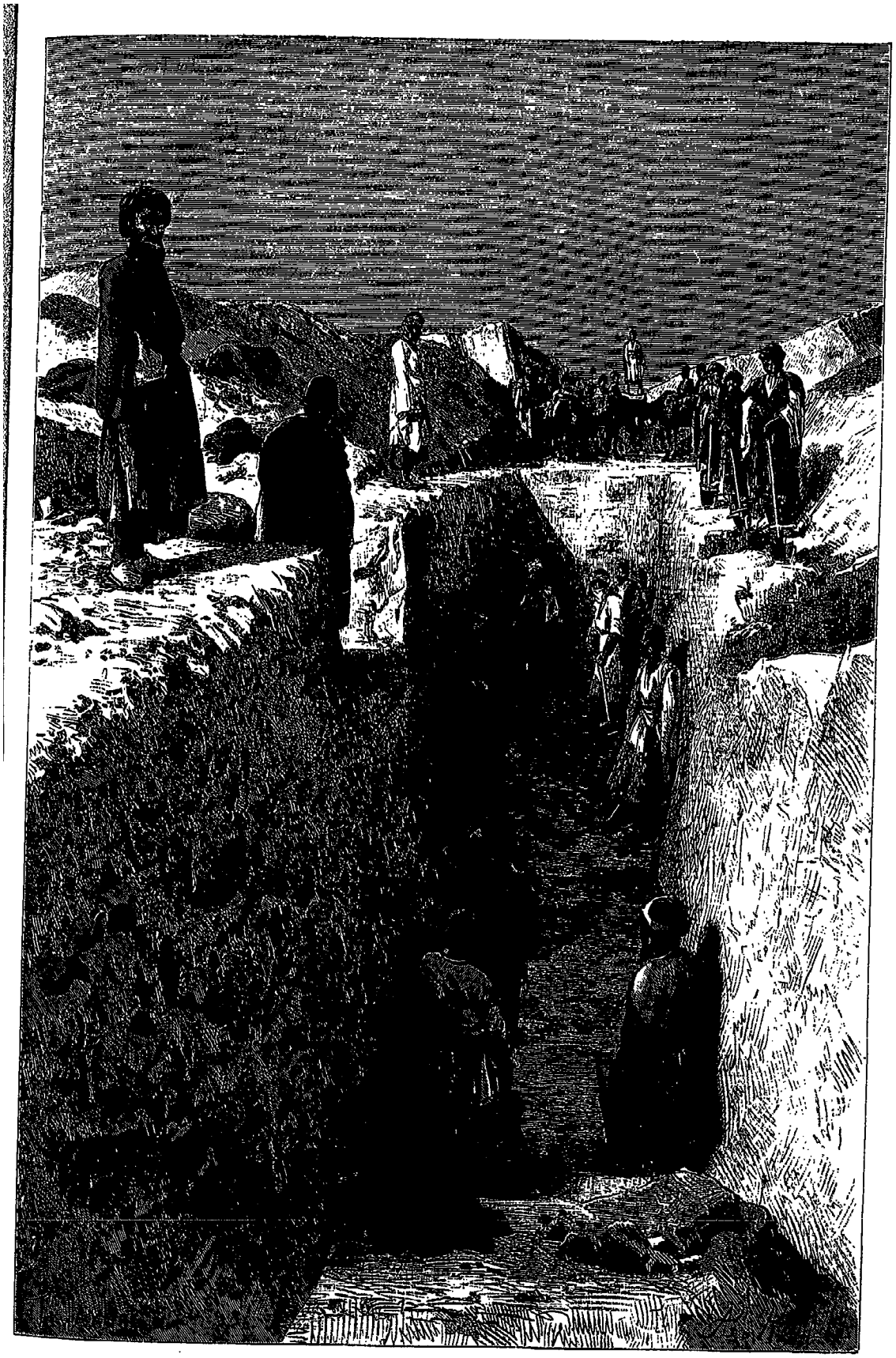
Le mortier de glaise qui les unit est dur, compact, difficile à attaquer même au pic.

Quatre urnes ont été dégagées, mais derrière elles on en voit d'autres. Deux de nos meilleurs ouvriers, Agha (Maître) et Barouni (Pluvieux), ainsi nommé parce qu'il vit le jour sous un arbre par un grand abat d'eau, commenceront dès demain le déblaiement du cimetière, à moins que le nom de notre terrassier ne nous porte malheur. Le temps se couvre, le ciel est sombre, pourtant le vent du golfe Persique, convoyeur ordinaire des nuages, ne souffle pas.

22 décembre. — A peine arrivions-nous à Suse que Cheikh Mohammed Tahèr, le digne mollah auquel nous dûmes jadis d'échapper à la lapidation, nous écrivit une lettre des plus affectueuses. Elle était confiée au soin d'un grand bonhomme, d'honnête figure, coiffé d'un turban volumineux et nommé depuis peu deuxième *motavelli* ou régisseur suppléant des biens vakfs de Daniel.

Le cheikh priait Marcel d'occuper ce personnage en qualité de surveillant. Mâchte Mohammed Ali reçut donc le titre et la solde qu'il ambitionnait et fut commis au soin de regarder travailler ses camarades.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tranchée annexe de la fouille C. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Comme nous rentrions hier du cimetière parthe, Mçaoud se présentait très ému. Il a vu les ouvriers de la tranchée nouvelle se précipiter vers un même point; il est accouru; on lui a barré le passage afin de laisser à Mohammed, qui avait dévalé le long du talus, le temps de faire disparaître sous son aba un objet assez volumineux.

Nous n'éviterons jamais le vol, mais les ouvriers doivent savoir qu'on ne le tolérera pas. Un grand nombre de monuments précieux exhumés de Babylone par les soins du *British Museum* ont pris la route de musées rivaux. M. de Sarzec se plaignait d'être victime, pendant les fouilles de Tello, de semblables larcins; il faut, quoi qu'il en puisse coûter, couper le mal dans sa racine. Un exemple est indispensable.

Mohammed Ali comparaît devant l'aréopage assemblé.

« Tu as volé un objet découvert dans la tranchée dont tu as la surveillance. Tu es doublement coupable.

— Je n'ai rien pris.

— Tu mens.

— Je ne suis pas un voleur.

— Jean-Marie, Mçaoud, liez les mains de cet homme, conduisez-le dans la maison et enfermez-le dans le magasin. Il ne mangera pas, il ne fumera pas qu'il n'ait avoué sa faute. »

La journée s'est achevée sans incident; mais, comme les ouvriers venaient, à la fin du travail, toucher le prix de leur journée, les plus hardis ont demandé l'élargissement de Mohammed Ali. Sur un refus formel, les Dizfoulis ont regagné le Gabré Danial, où s'organisent tous les complots tramés contre nous. De la nuit je n'ai cessé d'entendre des bruits inaccoutumés. A l'aurore nous étions debout: mais, sur les deux cent cinquante ouvriers occupés hier, pas un ne s'est présenté pour demander une pelle ou une pioche; les chantiers sont désertés.

Une heure après le lever du soleil, les trois entrepreneurs étaient mandés à la barre, et Marcel prenait la parole :

« En punition de l'inexactitude de vos subordonnés, les salaires sont dorénavant diminués d'un tiers. Les paresseux, les hommes âgés et les enfants sont congédiés. Enfin, il sera pourvu au remplacement des terrassiers qui n'auront pas regagné leur poste quand le soleil passera au méridien. »

Le voisinage d'une nombreuse tribu arabe et des Loris de Kérim Khan rendait cette menace terrible. Avant midi nos révoltés attaquaient à coups redoublés les parois des excavations. Désormais la mission sera maîtresse du personnel qu'elle occupe. Pareil succès est le meilleur indice de son ascendant moral. Depuis vingt-quatre heures, un homme revêtu d'un caractère quasi religieux, relevant d'un chef vénéré, est prisonnier de cinq chrétiens et jeûne dans une chambre close. L'année dernière nous eussions payé de la vie, ou tout au moins du pillage du camp, une action aussi téméraire.

L'émeute était calmée, mais il nous restait sur les bras un prisonnier bien gênant. Le laisser mourir de faim eût été peu généreux; d'un autre côté, on ne pouvait le relâcher sans prétexte.

Mon mari songea alors à *jeter sous ses pieds le tapis de l'explication.*

« Jurerais-tu sur le Koran que tu es innocent de tout vol?

— Qu'on aille chercher « le Livre ».

Deux ouvriers se rendent à l'imam zadé et rapportent en pompe un volume empaqueté dans une étoffe de soie. Le voleur va prêter serment, mais sa tranquillité est telle et sa faute si certaine qu'un doute s'élève dans l'esprit de Marcel. Le livre est saisi, ouvert.

« Le *Chah-nameh*! Est-ce là ton Koran?

— Vos gens ne savent pas lire; ils se sont trompés. »

On retourne à l'imam zadé, mais le Koran est en état de vagabondage. « Des nomades campés à deux heures de Suse l'ont emprunté. »

J'avais une partition des *Huguenots*. « Gens sans piété et sans vertu, ai-je dit en la présentant avec solennité, reconnaissez le livre de votre prophète écrit en langue faranguie! Et toi, jure que tu n'as rien pris dans la tranchée. » Mohammed Ali porte avec respect les *Huguenots* à son front, baise une des pages où les quadruples croches et les accidents se multiplient avec le plus de noirceur, et semble en proie à une vive hésitation.

Un petit casuiste du Gabr, accouru pour l'assister dans cette délicate occurrence, lui souffle enfin une formule prétéritoire et digestible taillée sur le patron de l'*opinion probable*. Mohammed prend brusquement son parti, et s'exécute.

Nous avons tenu le serment pour bon et valable. Les cordes paraissaient moins lourdes au coupable qu'à nous la garde d'un prisonnier.

Aujourd'hui 23 décembre, date à jamais mémorable, la mission a pris possession de son palais. Je m'étonne de voir se dresser autour de moi des murailles étanches, solides, verticales, au lieu des parois inclinées d'une tente de toile toujours imbibées d'humidité. Un feu brillant brûle dans l'âtre; la table, faite avec de vieilles caisses, s'éclaire d'une lumière tranquille qui contraste avec la lueur des lanternes fuligineuses auxquelles nous condamnait l'atmosphère agitée de nos précédentes demeures. Mieux garantis des brusques variations de température, les exilés ne salueront plus en grelottant le lever et la tombée du jour; d'épaisses murailles atténueront ces écarts. Enfin le repos de leurs nuits sera d'autant meilleur qu'ils ne tendront pas l'oreille au moindre vent qui d'aventure fait rider la face des eaux. Les portes, j'en fais serment, ne s'ouvriront jamais sans motif.

Comme je transportais les derniers paquets dans *ma chambre*, un vieil Arabe s'est approché.

« J'arrive peut-être bien tard?

— Que veux-tu?

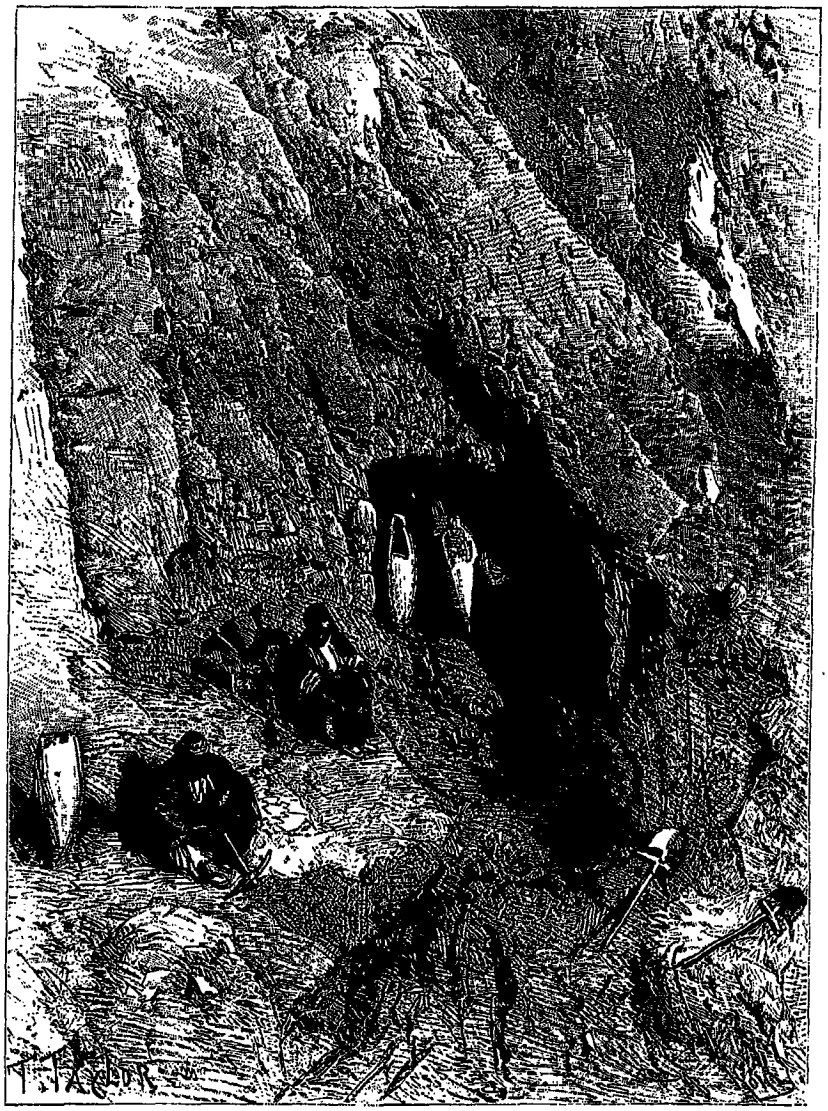
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Je venais vous apporter un talisman précieux, une pierre qui écarte de son possesseur toutes les embûches. En sa compagnie vous pourrez dormir sous la voûte du ciel sans redouter une surprise.

— Tu te trompes d'adresse : le désir de nous défendre de l'humidité et du froid, non la crainte, pâle compagne des Dizfoulis, me fait préférer ces quatre murs à ma maison de toile. Garde ton talisman, je ne connais pas de meilleure amulette que les balles d'un revolver.

— Examinez toujours le mien : il est si *sucré* ! achetez-le, au nom d'Allah. »

Le bonhomme dénoue la pointe de sa longue manche, dégage un chiffon sale, et du chiffon surgit, comme une



Puits et urnes funéraires (voy. p. 37 et 44). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de la mission.

fleur au milieu des orties, une ravissante turquoise, de la grosseur d'une demi-noisette, représentant un masque diabolique modelé avec un art consommé. La pierre précieuse forme le chaton d'une bague d'argent. Ce talisman fut découvert, il y a trente ans, dans les éboulis de la citadelle. L'usure du métal, une fissure déjà fort ancienne qui traverse le gemme, semblent attester la vérité du récit.

J'ai acquis le bijou sans mettre en discussion ses mérites magiques.

Une crainte me tourmentait : celle de voir son possesseur refuser de me le céder après s'être assuré qu'il était vendable ; les nomades sont coutumiers du fait et prennent volontiers les Européens pour d'infaillibles commissaires-priseurs.

24 décembre. — Me voilà morte de fatigue, mais j'ai

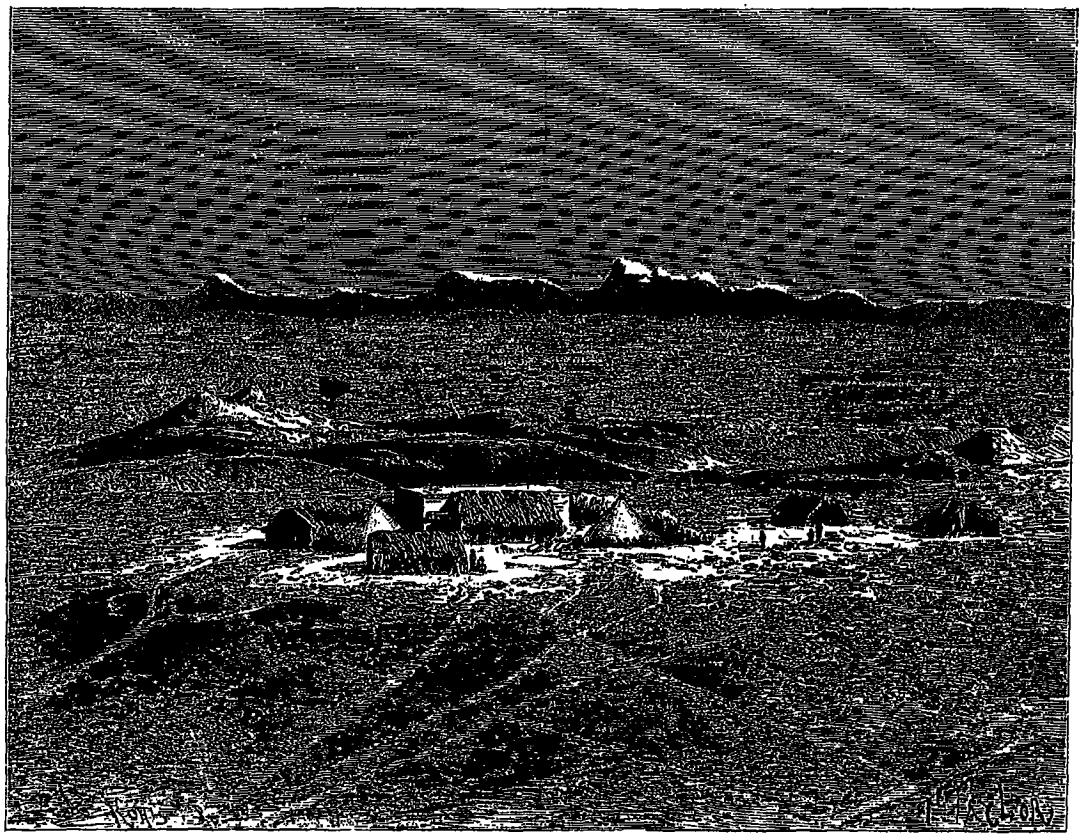
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bien mérité de la patrie ! Quand le terrain du potager fut travaillé, épierré, ratissé du bout des ongles par deux de nos hommes, la mission s'assembla. L'ordre du jour de la séance était palpitant d'intérêt : « De la meilleure manière de semer les pommes de terre ».

J'ai pris possession de la tribune et disserté avec tant d'aplomb sur la section des yeux, la forme des billons, le sarclage, le binage, le chaussage de la jeune solanée, qu'à l'unanimité on m'a octroyé la direction du département des plantes potagères.

Les Dizfoulis mis à ma disposition sont d'abord restés les spectateurs paresseux de mes travaux ; puis, la première planche achevée, ils ont pris la bêche, sous la réserve que je planterais moi-même ce tubercule inconnu dont le contact pourrait les souiller.

C'était bien la peine de me briser les reins et de me donner des ampoules : Cheikh Ali, accompagné de plusieurs amis, vient de pénétrer dans l'enclos, et les voilà tous piétinant sur mon chef-d'œuvre. Je crois que, dans ma fureur, j'ai dit de bien gros mots au



La maison de Suse voy. p. 39 et 44). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de la mission.

cheikh. Personne heureusement ne lui a donné la traduction de mon apostrophe. J'en eusse été désolée, car ce brave homme est le seul mortel auquel je puisse pardonner pareil forfait. Jamais il n'est venu, comme Kérim Khan, nous importuner de protestations amicales, exordes obligatoires d'une péroraison intéressée. Après nous avoir traités avec la plus extrême froideur, il mit jadis à notre disposition six mille krans. Pendant que nous vivions sous la tente et que le trésor de la mission n'était séparé des mains crochues des nomades que par une cloison de toile, il envoya, de son initiative propre, des cavaliers battre les alentours du camp et faire la chasse aux Segvends et aux Beni-Laam. De pareils services ne s'oublient pas.

Le cheikh parle peu, mais les renseignements tombés aujourd'hui de sa bouche valent leur pesant d'or.

Jane DIEULAFOY.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Attaque de la tranchée des Immortels (voy. p. 54). — Dessin de Vallet, d'après une photographie de la mission.

A SUSE.

1884-1886.

JOURNAL DES FOUILLES,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIX

Le régime des eaux en Susiane. — Conseils de Cheikh Ali. — L'Ab-Dizfoul. — Découverte d'une porte sur le tumulus n° 2. La veillée de Noël. — Les Immortels.

24 décembre (*suite*). — Les difficultés inhérentes à l'emballage du chapiteau bicéphale sont résolues par la présence de Jean-Marie et la découverte de buissons centenaires dans la jungle voisine de la Kerkha. Je n'en saurais dire autant des transports. Point de route dans ces pays déserts, point d'animaux de trait. C'est donc aux fleuves de la plaine, c'est *à ces grands chemins qui marchent*, comme les définit Pascal, qu'il faut demander secours.

Jamais, mieux qu'en Susiane, la nature ne se montra prodigue de ses dons, jamais elle n'arrosa plus libéralement des alluvions plus fertiles. Il semble que le régime des eaux soit combiné pour développer en tous lieux cette riche végétation qu'excitent encore les rayons ardents du souverain maître de la vie.

Les auteurs anciens nous disent que la Susiane était traversée par de grands fleuves : le Pasitigris, le Copratès, le Choaspe et l'Eulæus. Ces cours d'eau ont changé de nom, mais il est aisé de reconnaître dans le Karoun, l'Ab-Dizfoul et la Kerkha : le Pasitigris, le Copratès et le Choaspe ou Khoubasp (rivière des Beaux Chevaux), nom que les Perses appliquèrent à un grand nombre

1. Suite. — Voyez t. LIV, p. 1, 17, 33, 49, 65 et 81; t. LV, p. 1, 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de fleuves. Seul l'Eulæus n'a pas de correspondant moderne, car on ne saurait identifier la célèbre rivière dont les eaux reflétaient les murs de Suse avec le Chaour, qui sourd au nord du tombeau de Daniel et longe le versant méridional du Memnonium.

Au nord des ruines, et à un farsak du palais, se dressent encore les digues puissantes d'un large canal abandonné; des tumulus semés de distance en distance semblent placés comme des forteresses commises à sa garde.

C'est l'Eulæus, assure Marcel, c'est une dérivation du Choaspe destinée à mettre ce fleuve en communication avec le Copratès. Ainsi la capitale de l'Élam était comprise entre trois cours d'eau formant autour d'elle comme la gigantesque maille d'un filet : le Choaspe ou Kerkha à l'ouest, le Copratès ou Ab-Dizfoul à l'est, l'Eulæus au nord, tous capables de porter des bateaux.

Que les temps sont changés! Sur les rives de la Kerkha, soit en amont, soit en aval de Suse, on ne saurait découvrir une ville ou même un misérable hameau. Le pays, inculte, désert, parcouru par des nomades réduits à consommer le produit de leur industrie ou de leurs rapines, n'offrirait aujourd'hui aucun élément de transactions commerciales. Depuis des siècles nul ne songe au Choaspe, à la rivière des Beaux Chevaux. Ce fleuve, jadis célèbre, perd ses eaux sur les plaines de Chaldée, qu'il infecte de miasmes paludéens, et se fond en canaux vaseux, impraticables.

Le Karoun, moins délaissé, est navigable en hiver jusqu'à Chouster, en été jusqu'au barrage d'Ahwaz. Mais, avant d'atteindre cet ouvrage, il faudrait passer le pont insolide et trop étroit jeté devant Dizfoul, traverser avec les *talismans* de Daniel cette ville fanatique, gagner Chouster, affronter la rivière de Konah, puis rompre charge en amont du barrage, pour peu que la saison fût avancée. Mieux vaudrait encore, si nous sommes forcés de charroyer nos caisses, les expédier directement à Ahwaz. Que la plaine est large d'ici là-bas!

Reste le Chaour, souvent encaissé, ridiculement sinueux, coupé de barrages semblables aux tunages du Rhin.

Cheikh Ali a nettement déclaré que le véritable chemin, le seul qui pût nous convenir, était celui de l'Ab-Dizfoul, navigable depuis les rochers de Kalehè-Bender, situés à huit farsaks de Suse, jusqu'à son embouchure dans le Karoun.

« Attendez-vous, ajouta-t-il, à rencontrer d'immenses difficultés. Les bateliers arabes ne se lanceront pas volontiers sur un cours d'eau torrentueux, compris entre des jungles peuplées de fauves terribles, bordées de buissons qui gênent le halage et obligent les bateliers à se servir constamment de leur gaffe. La descente n'est pas moins dangereuse que la montée, car les tourbillons sont violents, les bancs de sable et de cailloux aussi traîtres que mobiles. »

On pourrait donc amener des bateaux dans le voisinage de Suse! Nul renseignement ne pouvait nous être plus précieux.

D'autre part, Machtè Papi, Ousta Hassan, les ouvriers nomades, sont unanimes pour assurer que l'Ab-Dizfoul n'est pas navigable. Qui croire?

Deux cavaliers expédiés sur Ahwaz, deux piétons dirigés vers Chouster reconnaîtront le cours du fleuve, essayeront de se procurer des bateaux et traiteront de leur location s'il est possible.

Les jours se succèdent paisibles et uniformes depuis l'expulsion du sous-motavelli. Mohammed Ali s'est gardé d'aller rebattre de ses doléances les oreilles de Cheikh Tahèr; il a jugé prudent de ne pas courir au-devant des réprimandes que lui vaudraient sa conduite déloyale et le faux serment dont il paya sa liberté. Pelleteurs et piocheurs n'ont jamais montré plus de zèle et ne cessent de requérir mon intervention auprès de Marcel.

« Sur nos yeux, Khanoum, obtenez le pardon de vos esclaves fidèles et le rétablissement des anciennes payes. »

Cette faveur n'a pas été octroyée, mais des gratifications équivalentes à la diminution des salaires sont accordées chaque soir aux hommes les plus vaillants. Jamais le bruit sourd des pics attaquant les tranchées, et les grincements des pelles au passage de la terre n'ont retenti aussi réguliers.

Dès l'aurore le camp s'agite et s'anime. Les ouvriers, perdus dans le brouillard, montent du Gabr en longues files, reçoivent les outils déposés le soir sous le hangar de Jean-Marie et courent vers les tranchées. La scie, mise en branle par les charpentiers indigènes, chante dans les buissons noueux; les marteaux meurtrissent la tête des clous et les fichent dans les caisses en préparation; les étrilles se promènent sur les flancs des chevaux, bruyantes comme des ciseaux de tondeur. Chacun est à son poste. Nous rentrons au logis. Mon mari parle des dispositions prises, des points qui demandent une surveillance spéciale.

Le samovar bouillonne, le thé fume, ces messieurs saisissent leur kalyan, puis c'est une envolée générale.

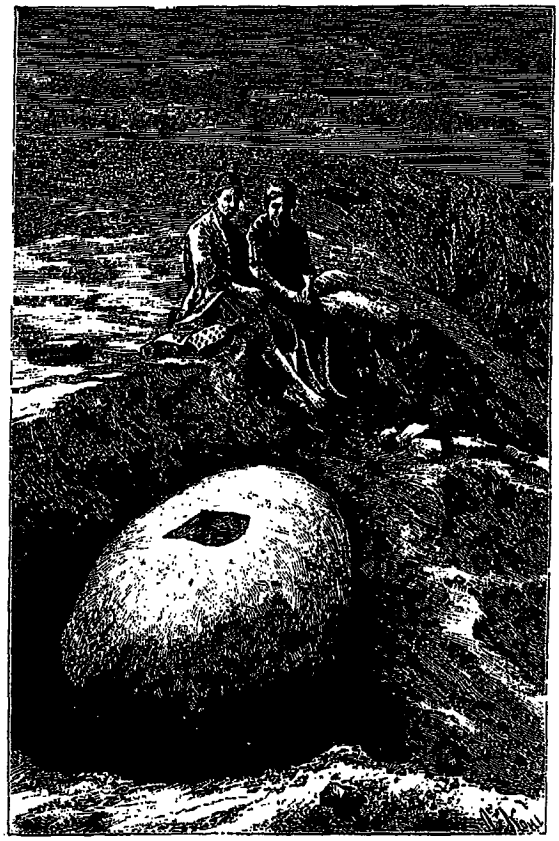
Marcel fait tous les matins une tournée complète. Je l'accompagne lorsque la découverte des lions ne nécessite pas ma présence constante sur le chantier. Descendons les pentes raides du tumulus achéménide, traversons la grande vallée comprise entre les trois surélévations, gravissons les éboulis de matériaux et de détritus dont se composent les flancs séculaires du tumulus oriental et suivons la dépression que prolonge le contrefort si vigoureusement attaqué l'année dernière. Elle nous conduira directement à une crevasse large, décharnée, pénétrant fort avant dans le massif.

Les déblaiements exécutés sur ce point présentent un intérêt tout particulier. Depuis le début des travaux, douze ouvriers nettoient les parois de la crevasse. Hier ils rencontraient, au milieu de nombreux débris de poteries, une statuette d'Anaïta; aujourd'hui est apparue une dalle de marbre noir couverte de cunéi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

formes perses. La traduction du texte sera entreprise dès que la pluie nous confinera au logis. Tout auprès de cette inscription se dressait un mur mal construit où les matériaux de terre se mêlaient aux tronçons de colonne et aux pierres sculptées, divisés en menus éclats. Plusieurs fragments appartiennent aux encadrements d'une porte et rappellent, sous des profils plus grécisants, les montants et les linteaux des baies persépolitaines. De-ci, de-là, on rencontre quelques émaux, détachés, semble-t-il, de la frise des lions.

Le monument est détruit, saccagé, et sa découverte ne serait pas décisive si le hasard ne s'était chargé de compléter les renseignements fournis par un travail méthodique et patient.



Pierre de gond. — Dessin de Vallet, d'après une photographie de la mission.

Les pâtres du tombeau de Daniel conduisent volontiers leurs bêtes dans les fondrières humides où l'herbe nouvelle commence à montrer ses feuilles vertes tandis que la plaine est encore sèche. Entre toutes, celles où ils ont l'espoir de trouver des amis sont les préférées. On causera de la pluie, du beau temps, des Faranguis, thèmes inépuisables ; puis le nouveau venu appliquera ses lèvres à l'orifice de la plus primitive des pipes. Cet ustensile, composé d'un fourneau et d'un conduit creusés en terre, remplace le kalyan, interdit pendant les heures de travail, et disparaît caché sous une motte de terre quand on signale l'approche de l'un des membres de la mission. Saisis de la plus louable émulation, il est même des bergers qui ont entrepris pour leur compte personnel des fouilles contemplatives. Les yeux travaillent seuls, mais quels yeux ! Ils perceraient la croûte terrestre sans pioche ni tarière.

Aussi bien n'ai-je point été surprise quand le gardien de nos moutons, les mains pleines de morceaux de bronze, vint m'apprendre que ces fragments provenaient de la grande crevasse et qu'il les avait découverts à soixante mètres en arrière du point où les ouvriers travaillaient. Il nous servit de guide.

L'emplacement désigné fut attaqué, et bientôt apparut un énorme galet, cubant plus d'un mètre. A la partie supérieure une concavité, taillée au ciseau, recevait la crapaudine de métal où se mouvait le gond du vantail. L'ensemble du monument reposait sur une fondation de gravier. A droite gisait le petit vase d'albâtre où l'on enfermait les textes commémoratifs. D'autres avant nous violèrent cette porte, creusèrent sous la pierre un étroit chemin et en retirèrent les cylindres ou les sceaux gravés au nom du souverain qui en ordonna l'érection. Mêlées aux terres, nous avons trouvé des feuilles de bronze repoussé, revêtement incontestable des huisseries de bois de cèdre dont les fibres adhèrent encore aux clous.

Le dessin est simple, charmant, franchement déduit de l'emploi des matériaux.

Imaginez un blindage composé de plaques carrées, d'un pied de côté Chaque carré est réuni à son voisin par trois listels de bronze creusant dans le vantail ces larges rainures si chères aux décorateurs assyriens et que l'on désigne, en taille de pierre, sous le nom de refend et bossage. Le milieu de chaque plaque est orné d'une double marguerite dont les contours sont repoussés au marteau.

Comme il fallait river entre elles ces lames de bronze et les relier aux ais, on les entoura d'une rangée de clous à tête ronde, puis on fixa des clous au sommet des pétales de la marguerite et au centre de l'ovaire.

Le fragment retrouvé forme un de ces carrés et présente tous les éléments de la décoration.

Crapaudine taillée dans des proportions colossales, débris de belles huisseries, double carrelage rencontré en arrière de la baie, inscription cunéiforme, linteaux et colonnes brisés démontrent clairement que nous sommes sur l'emplacement de la porte extérieure qui mettait en communication les demeures royales et la ville.

L'année dernière, malgré trois mois de pénibles efforts, nous ne parvînmes pas à déchirer les voiles des grandes entrées du palais : aujourd'hui une porte s'abandonne sans fausse honte ni coquetterie. Les vieux monuments auraient-ils une âme de femme ?

Du style du revêtement, de l'épigraphe, des sculptures, des marbres, plus encore de la position du car-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

relage voisin de la crapaudine géante reconnue au niveau exact du palais d'Artaxerxès, Marcel conjecture que ces divers monuments sont de la période achéménide. Si de grands édifices, tels que l'apadâna, n'avaient guère leur raison sur ces hauteurs où se dressait sans doute la demeure privée du souverain, les portes ne le cédaient ni en magnificence ni en majesté aux plus puissantes conceptions architectoniques des Achéménides.

25 décembre. — *O patria! O divum domus Ilium!*

L'homme transporte en tous lieux une patrie idéale composée de ce qu'il a vu et aimé, et il s'y blottit sans cesse, alors même qu'il parcourt et semble habiter un monde étranger.

Hier au soir, l'évocation du toit paternel fit pâlir le palais des Grands Rois. C'était comme un tableau qui se déroulait, visible à travers des milliers de lieues.

Sous un lourd manteau de neige la terre est couverte, là-bas, très loin. La bise fait bruire les chênes séculaires qui ploient sous le fardeau d'une mousse cristallisée; d'immenses pelouses s'étendent, semblables à des lacs polaires. A travers les hautes cimes des sapins pointus courent des rubans d'argent qui se tordent, s'enroulent et se déroulent pour atteindre une ceinture de forêts sombres. Aucun pied n'a foulé ces chemins immaculés.

L'heure est tardive, la nuit noire, tout est calme, paisible, silencieux auprès du grand castel où j'ai passé mon enfance. On ne distinguerait même pas ses tours hautes et massives, si la terre pâle n'envoyait sur les murs des reflets transparents.

Les tourbillons de neige ont caché les fossés, dernière défense de la citadelle, sous les plis traîtres d'un linceul éburnéen. Plus de pont-levis à abaisser, plus d'appel au gardien du donjon qui se dresse menaçant auprès de l'unique porte d'entrée. De pesantes huisseries s'appliquent sur les montants de pierre, mais elles ne tournent jamais sur leurs gonds rouillés.

Que les moissonneurs passent en une claire nuit d'été, gagnant les champs longtemps avant l'aube, qu'un mendiant cherche l'hiver un abri, et toujours ils trouveront ouverte la baie hospitalière. Entrons. La cour paraît immense dans sa froide nudité, entourée de murs percés et repercés de fenêtres d'âge et de styles disparates, voilés sous les guirlandes de lierres deux fois centenaires. Comme dans la campagne un tapis de neige couvre le sol; comme dans la campagne tout est silence, tout est sommeil.

Soudain les vitraux des croisées gothiques s'éclairent; des lueurs fugitives courent dans la galerie du premier étage. Au rez-de-chaussée les portes s'ouvrent; des paysannes, la coiffe blanche serrée sur de petits bandeaux argentés, le visage ridé par les années, le travail et les soucis, avancent prudemment la tête, surprises d'être debout par un temps si rigoureux, à une heure aussi tardive.

Mais voici la tour où s'enroule en une longue spirale l'escalier de pierre. Un vieux prêtre apparaît, tout frileux, son bréviaire à la main; il murmure, dans un demi-sommeil, une courte prière. Il se réveillera en entrant dans la chapelle.

Je vois ma petite nièce, une adorable enfant, la fleur de la maison. Les grandes marches qui résonnaient sous les pas des chevaliers bardés de fer sont trop étroites pour elle: elle en saute toujours deux. (C'était jadis mon ambition, et je ne réussis à la satisfaire qu'après m'être fendu la tête.) Puis viennent la mère et la grand'mère, avec ses grands yeux clairs. Le visage charmant de l'aïeule s'illumine d'un sourire, et pourtant le grand corps majestueux qu'il couronne s'appuie péniblement sur des serviteurs fidèles.

Les clochettes tintent, carillonnent, la grosse cloche prend part au concert, l'orgue vibre sous la voûte gothique semée d'étoiles d'or, rayée de nervures qui viennent reposer sur les froides têtes des sires de Terride.

Métayers, villageois, hommes et femmes, grands et petits, entrent, se pressent, et la messe commence, la messe de minuit.

Quelle placidité sur les figures tannées de ces paysans vêtus de bure, tenant à la main le bonnet phrygien des Languedociens ou le béret des Béarnais, les yeux fixés sur l'autel flamboyant, suivant, sans le comprendre, un office où tous les versets sacrés respirent la joie et l'allégresse!

Pourquoi Jésus est-il né pendant un froid hiver? pensent-ils. Pourquoi n'eut-il pas, comme nos châtelaines, bon feu, bon gîte? Pourquoi, s'il préférait l'étable au château, ne vint-il pas au monde en la chaude saison de la moisson dorée, sur une gerbe encore parée de ses épis entremêlés de bluets et de coquelicots?

Comme vous, paysans au cœur compatissant, je me posais ces questions et je les laissais sans réponse. Ici je reconstitue tout autre le tableau de la Nativité; il m'a suffi de sortir un instant de notre maison et de promener les regards autour de moi.

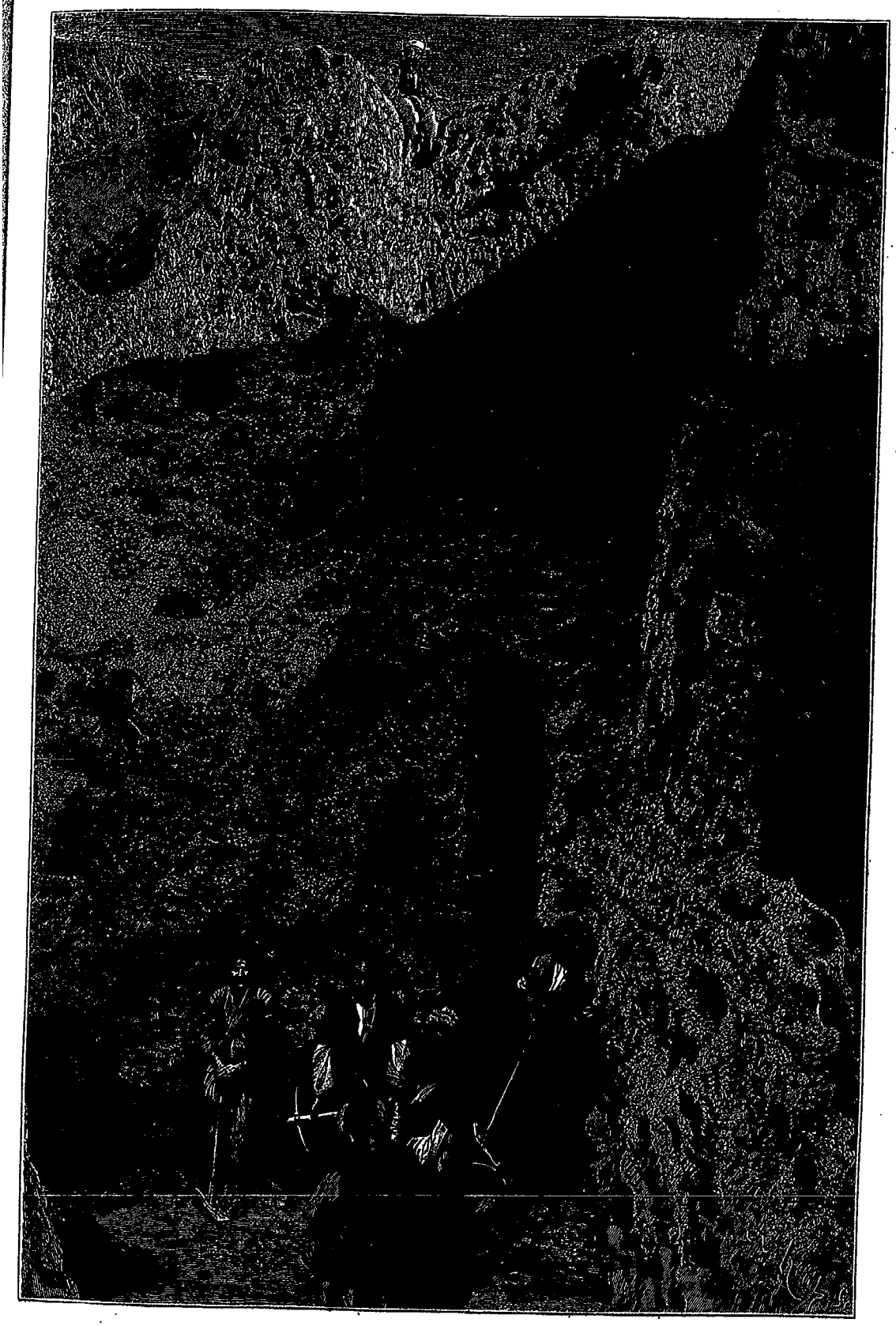
De la solitude où Suse cache ses malheurs, de l'uniformité ininterrompue de la plaine, du silence et de l'abandon aussi solennels que le tumulte, aussi vastes que les bruits humains qui retentissaient jadis sur ce sol, semble s'accroître l'immensité du firmament. La voûte céleste est claire, limpide, argentée; la voie lactée la traverse, Jupiter scintille tel qu'un soleil nocturne, l'air est doux. Si les Mages eurent un souci dans leur voyage à la recherche de l'enfant, ce ne fut pas de traverser des plaines neigeuses et glacées, mais de retrouver tous les soirs leur guide stellaire au milieu des millions de mondes, fleurs de feu suspendues au dôme infini, et des météores filants qui parcourent l'espace comme d'éclatantes fusées.

C'est par une nuit sereine, sous un climat clément, que Jésus naquit.

« Or il arriva qu'en ces jours il parut un édit de César Auguste pour le dénombrement des habitants de toute la terre. »

Joseph et Marie se mettent en route; ils vont se faire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tranchée des Immortels (voy. p. 54). — Gravure de Kohl, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

inscrire à Bethléem, parce que tous deux sont de la maison de David.

Un soir ils s'arrêtent dans un de ces caravansérails si communs en Orient.

Marie et Joseph sont pauvres : ils n'oseraient prétendre aux chambres closes ménagées près de la porte; elles sont réservées aux voyageurs riches accompagnés de serviteurs. Qui veillerait sur l'âne chargé de leurs bagages? Les deux étrangers entrent, tels que des gens de leur condition, dans une de ces longues galeries qui entourent la cour. Une nef occupe le centre, à droite et à gauche des collatéraux voûtés. Ceux-ci, où se pressent, voraces, mulets, ânes et chevaux; ceux-là, élevés de quelques marches au-dessus du sol et réservés aux propriétaires des bêtes de somme.

Les temps sont venus, un enfant vagit. C'est la loi commune des Orientaux de naître ou de mourir au grand air, sous le ciel en été, sous une tente ou un caravansérail en hiver. L'Évangile nous montre la Vierge calme et sereine, couchant son fils dans une crèche ; pourquoi se troublerait-elle ? Joseph et Marie ne souffrent point du froid, parce que les animaux entretiennent dans les galeries une douce chaleur; ils ne rougissent point d'habiter une étable, parce que leur esprit n'a jamais conçu l'idée d'une hôtellerie telle que l'entend le touriste occidental. Contents sont-ils d'avoir atteint le but de leur voyage et un abri où l'eau et la paille ne manquent pas.

Quand les Mages se présentent pour offrir l'or, l'encens et la myrrhe, un sentiment de fausse honte traverse-t-il l'esprit de la Vierge ? Non ; elle leur montre Jésus couché dans une crèche : « Et, prosternés, ils l'adorèrent ». Puis ces voyants regagnent leur pays sans modifier l'état de ce nouveau-né auquel ils viennent de rendre un si étonnant hommage. C'est que cet état n'avait rien d'anomal.

L'été dernier j'arrivai au bord de l'Ab-Dizfoul comme une tribu achevait de le traverser. Pasteurs et brebis, chameaux et mulets chargés avaient gravi la rive voisine. Seule une femme, fort affairée, demeurait assise sur la berge où le hasard m'avait conduite. Je m'approchai et la vis donner une forme savante à un paquet fort bruyant. C'était un vigoureux nomade qui se plaignait d'être venu au monde une demi-heure plus tôt. Quand la mère eut allongé les petites jambes, décollé les doigts, elle enveloppa le nouveau-né de lambeaux d'étoffe, le regarda avec la satisfaction de tout auteur pour une œuvre faite en conscience, baisa le bébé, et, disposant son aba en forme de poche allongée sur ses épaules, elle y coucha l'enfant comme dans une barcelonnette.

Ces devoirs remplis, la jeune femme descendit la berge, entra dans la rivière, franchit le gué avec de l'eau jusqu'à la ceinture, gravit le talus opposé et, après m'avoir envoyé un dernier salut, se dirigea vers sa tribu que l'on apercevait dans le lointain sous la forme d'un nuage de poussière.

Jésus naissant ne dut pas causer plus de souci à Marie. Les climats modifient les aptitudes physiques, de même que les conditions de l'existence.

Une scène cruelle, si l'action est transportée sous un ciel inclément et représentée par des acteurs amollis ou anémiés, est simple et poétique dans les serres naturelles de l'Orient, au milieu d'êtres qui ont gardé toute la vigueur des races primitives.

31 décembre. — Hosanna! Que d'événements, que de joies, que d'espérances réalisées depuis huit jours! Une admirable, une miraculeuse découverte m'a absorbée et passionnée au point que depuis l'aurore jusqu'à la nuit close je ne pouvais me décider à abandonner la tranchée. Il me semblait, ô fatuité extrême, que, moi partie, la mine d'or allait subitement s'épuiser. Mais aussi, le soir venu, j'étais si lasse que mes yeux refusaient de se tenir ouverts. J'avais beau leur livrer bataille, j'étais toujours mise en déroute par un invincible sommeil, et le cahier restait immaculé.

Il pleut depuis vingt-quatre heures ; me voici toute reposée. Hâte-toi, ma plume, de conter nos joies, car le *maître de la pluie*[1] annonce le retour du beau temps, et sans regret je te jetterai pour courir à mes nouvelles amours et faire revivre de mes mains le passé glorieux des Grands Rois.

Comme Petit-Jean, commençons par le commencement. Il y a quinze jours à peine, Marcel acheminait ses ouvriers vers une tranchée nouvelle. Destinée à couper des corps de logis hypothétiques construits entre l'apadâna et les pylônes, elle se dirigeait vers une éminence dont l'image inviolée nous avait tourmentés comme un remords. On creusa, on pelleta, on piqua plusieurs jours de suite sans qu'aucun indice vînt justifier nos espérances. Pourtant un matin les ouvriers mirent à nu une urne funéraire renfermant un squelette encore bien conservé. C'était une trouvaille intéressante, mais qui, par elle-même, n'avait rien d'extrêmement réjouissant. Nous approchions du niveau des fondations de l'apadâna, Marcel croyait l'atteindre le lendemain et abandonner ensuite cette attaque malheureuse. Or, sur le soir, comme nous charriions misérablement le tronc d'une statue de grès découverte au pied des tumulus, Dor Ali se précipita : « Je trouve un objet qui est beau ! s'écrie-t-il tout essoufflé ; les ouvriers prétendent que c'est de l'or ; moi je dis que c'est un *kachy* ! » Les Persans désignent sous ce nom les revêtements en faïence émaillée fabriqués à Kachan au douzième siècle. Marcel court et me laisse la statue sur les bras. Enfin la voilà hissée sur le tumulus ; je rejoins mon mari.

Il tient un bloc de faïence blanche comme neige ; sur une des tranches apparaît, en haut relief, une demi-sphère d'un bel émail jaune semée d'étoiles bleues, vertes et blanches comprises dans un sertissage cloisonné. Un boudin blanc longe la saillie. Le morceau n'est pas complet, mais, tel quel, c'est un chef-d'œuvre céramique. Que peuvent bien repré-

1. *Baroun çaheb* (baromètre), mot de fabrication susienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

senter cet étrange modelé, ces couleurs magnifiques ?

« Nos lions, me dit Marcel, portaient robe blanche, crinière verte et ventre bleu : ce fragment doit appartenir à une panthère apocalyptique.

— Peut-être;... les étoiles bleues et vertes me gênent.

— Madame la sorcière, a repris mon mari, faites vos incantations habituelles : vous serez demain mieux renseignée. »

Je n'ai apporté à Suse ni cornue ni crocodile ou lézard empaillé; le chaudron, la baguette magique, les grimoires diaboliques me font absolument défaut, mais j'ai une recette infaillible pour retrouver la place d'un fragment d'émail. La voici, sans dissimulation ni traîtrise.

Autour de ma chambre sont ménagées une série de niches munies de planches, tour à tour utilisées comme bibliothèque, armoire à linge, vitrine où s'empilent les menus objets. Quand il m'arrive de laisser sans repère ni numéro un des innombrables émaux apportés tous les soirs au campement, je pose la pièce égarée sur une planche voisine de mon lit de camp, de telle sorte qu'à l'aube elle frappe directement le regard. Dès mon réveil je concentre sur elle toute mon attention.

Je la vois alors avec une intensité extrême; elle grandit; ses lignes, ses déchirures se dessinent nettement, et il est bien rare que, deux ou trois minutes plus tard, je ne découvre pas l'origine de mon erreur.

La belle brique retrouvée par Dor Ali a été placée sur l'étagère fatidique. Tout d'abord je doutais qu'elle fît partie d'une panthère, mais je n'avais nulle idée du sujet qu'elle pouvait représenter : le lendemain matin elle s'offrait à mes regards telle que l'épaule d'un être humain revêtu d'une robe aux splendides couleurs.

Ma sorcellerie, je l'espère, ne me fermera pas les portes du paradis.

La nouvelle tranchée a été approfondie jusqu'au niveau des fondations en gravier de l'apadâna. A sa grande surprise, Marcel s'est aperçu que le carrelage faisait défaut et que les cailloux, interrompus par places, livraient passage à des murs de terre venus d'un niveau inférieur. Les pelles, les pioches s'acharnèrent dans les parties dépourvues de gravier, et bientôt se montrèrent d'énormes massifs comme lardés de magnifiques briques émaillées. Ils s'appuyaient eux-mêmes sur un mur de briques soigneusement bâti, soutenu par des ruines solides. On avait atteint l'étage de ce palais de Darius incendié au temps de Xerxès, nivelé par Artaxerxès Mnémon quatre-vingts ans plus tard, et recouvert d'une couche de gravier, quand le roi projeta la construction du nouvel apadâna susien.

Tous les soirs le magasin recevait de trente à quarante dalles blanches, compactes, solides, dont la tranche est couverte d'émaux en relief d'une beauté admirable et d'une incomparable conservation. D'abord apparurent trois briques qui, superposées, donnaient le dessin d'une longue manche; plus tard ce furent des pieds noirs chaussés de brodequins jaune d'or, des jambes et des mains noires.

S'aidant du sujet et de la découpe des joints, Marcel a reconstruit des fragments de personnages de grandeur naturelle; puis, réunissant ces fragments, il est arrivé à remonter deux guerriers complets, sauf deux assises qui manquent, l'une au milieu de la poitrine, l'autre à la hauteur du visage.

Ce sont des archers représentés de profil, en marche, la javeline à la main. Sur leurs épaules reposent un arc et un immense carquois. Les uniformes, de couleurs différentes, sont taillés sur le même modèle : jupe fendue de côté, chemise courte, à longues manches, serrée à la taille par une ceinture, veste fermée sur la poitrine. Les manches de ce dernier vêtement, ouvertes du poignet au coude, laissent passer les plis nombreux de chemise. Un riche galon court autour des étoffes. La tête est couronnée d'une torsade verte rappelant la corde de chameau qui ceint encore le front des Arabes. Oreilles, poignets, sont chargés de boucles et de bracelets d'or; des chaussures, d'un beau jaune, se ferment sur le cou-de-pied par des barrettes et des boutons. Les étoffes desuniformes sont d'une étonnante richesse. Le premier de nos guerriers porte la veste et la robe jaunes brodées de marguerites bleues et vertes sur la chemise pourpre foncé; le second est vêtu d'une étoffe blanche semée d'écussons noirs sur lesquels se détache la citadelle de Suse. Des pièces isolées donnent les échantillons de robes blanches semées de fleurs ou d'étoiles; des chaussures bleues et des manches jaune uni.

Seul le type du personnage ne varie pas : la peau est noire; la barbe, à reflets bleutés, encadre de ses boucles des lèvres minces, lisérées de carmin; les cheveux sont ondulés.

Quel admirable modelé! quel noble et large dessin! quelle technique surprenante de simplicité et de puissance! La jupe qui se drape sur la jambe, les grands tuyaux des manches, rappellent à mon souvenir l'art éginétique. Quand les sculpteurs grecs s'avisèrent de détacher les plis des draperies, ils agirent et procédèrent, semble-t-il, comme les modeleurs perses. Cette analogie n'est pas fortuite, étant donné que l'art de Persépolis et celui de Suse sont nés au lendemain de l'entrée des armées iraniennes en Ionie et en Hellade; mais elle est des plus instructives, car les formules empruntées à l'étranger par les Achéménides se figèrent dans des moules hiératiques le jour où elles furent acquises à l'art national.

Hérodote en main, nous avons suivi la nomenclature des troupes qui passèrent l'Hellespont sous les yeux de Xerxès, et, cette lecture faite, trois détails du costume de nos guerriers nous ont frappés : la couronne, les bijoux d'or et, surtout, la grenade d'argent qui termine la javeline.

C'étaient, au dire de l'auteur grec, les trois insignes distinctifs des dix mille *Immortels* formant la garde des Grands Rois. On leur avait donné le nom d'Immortels

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

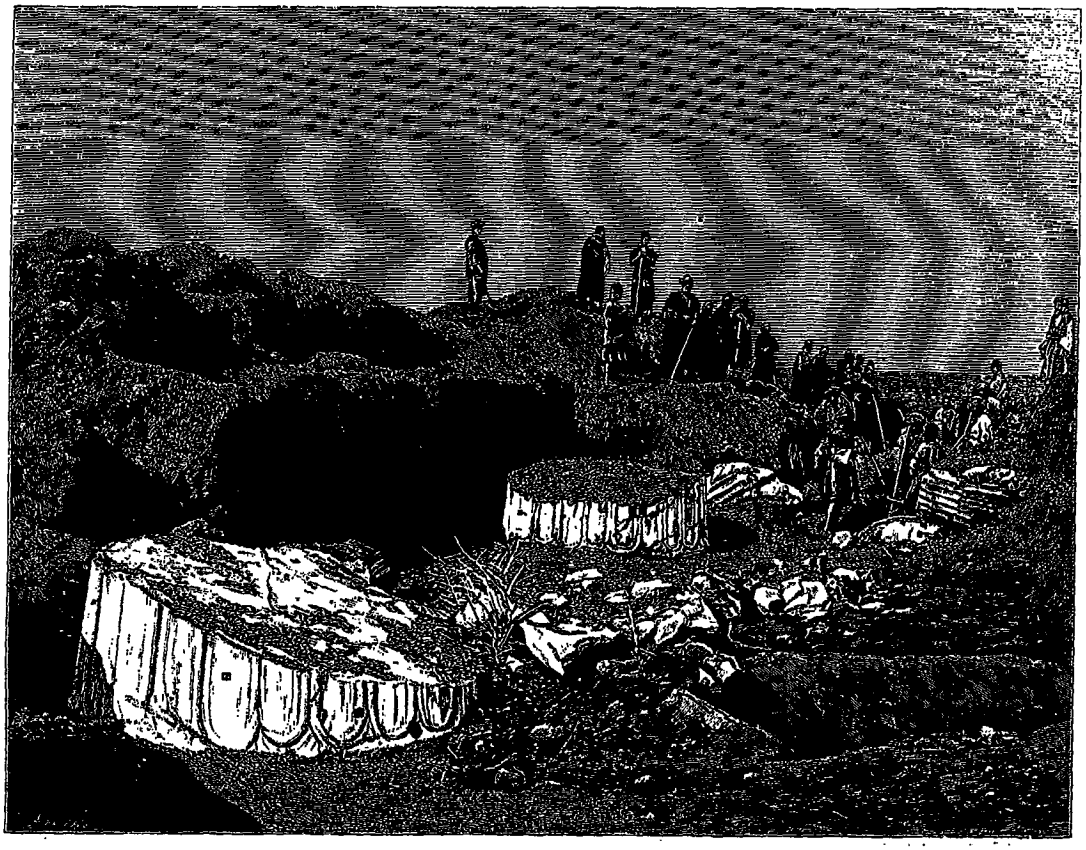
parce qu'ils n'étaient jamais plus, jamais moins de dix mille, et qu'un immortel disparu était sur-le-champ remplacé par un autre immortel.

Les *Quarante* n'ont pas trouvé mieux.

Déjà nous avions fait connaissance avec ces guerriers célèbres, en visitant Persépolis et le tombeau de Darius. Mais là-bas leur couronne était métallique et de forme droite.

Des différences plus importantes que cette légère modification de la coiffure devaient cependant exister entre les archers de Suse et ceux de Persépolis. Ceux-ci étaient Aryens et de race blanche, ceux-là sont noirs comme les archers que Memnon, fils de l'Aurore, amena au secours de Priam.

Les intéressantes études anthropologiques de M. Houssay sur les squelettes découverts dans les urnes funéraires, et les mensurations des habitants actuels de la Susiane concluent à l'existence d'une ancienne race négrito en Élam. Nos immortels appartiendraient au contingent susien des gardes royaux. La pensée nous était tout d'abord venue que les enlumineurs perses, à l'exemple des Grecs, avaient pu brunir intentionnellement la peau des guerriers pour blanchir par contraste celle des femmes; mais une main moulée



La colonnade ouest de l'apadâna d'Artaxerxès (voy. p. 60). — Gravure de Bertrand, d'après une photographie de la mission.

dans le même creux que les mains noires, tenant comme elles la javeline, et pourtant couverte d'un bel émail blanc, réfute sans longs discours cette hypothèse séduisante.

Quoi qu'il en soit de leur race, nos Immortels apparaissent beaux de lignes, beaux de formes, beaux de couleur, et constituent une œuvre céramique infiniment supérieure aux bas-reliefs si justement célèbres de Lucca della Robbia.

Et cependant les matériaux mis à la disposition de l'artiste sont des plus vulgaires : comme support, une faïence grossière moulée dans de bons creux et sans doute retouchée à l'ébauchoir; comme palette, le bleu turquoise, le manganèse, le jaune, le blanc et une pointe de pourpre.

Soyez artiste, vibrez au souffle du divin Apollon, et ces moyens restreints vous suffiront pour engendrer des œuvres puissantes et d'une vigueur extraordinaire.

Il me semblait, quand les pièces émaillées sortaient de terre, encore humides de la fraîcheur du sol, assister à la résurrection de saphirs et de turquoises ensevelis dans les rayons d'or du soleil susien. Le bas-relief dressé dans notre pauvre logis l'éclaire comme un astre radieux.

Nous ne sommes au bout ni de nos joies ni de nos fatigues. La source est loin d'être tarie : « C'est un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les immortels. — Dessin de Barclay, d'après nature

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

magasin », disent les ouvriers; mais divers sondages ont indiqué que le filon de pierres précieuses allait toujours s'approfondissant sous une couche de terre plus épaisse.

Il faut déblayer largement les stratifications supérieures, afin d'atteindre sans danger les émaux.

XX

Barrè bachy. — Les tumulus de la plaine de Suse. — La saison des pluies. — L'apadâna d'Artaxerxès Mnémon. — Arrivée d'un courrier de France!

1er janvier. — Le soleil s'est levé radieux et chaud pour sourire aux Faranguis et leur souhaiter une heureuse année. Heureuse, bien heureuse année! Les profondeurs de la terre nous livrent sans regret des trésors!... Le jardin potager montre les germes verts des semences que ma main lui a confiées et fait loucher Barrè bachy. Barrè bachy! j'ai bien tardé à présenter ce nouveau membre de la mission! C'est cependant un personnage d'importance; il fait ici la pluie et le beau temps. A lui toutes les licences :

« Qu'est devenu le pain de sucre?

— Barrè bachy l'a mangé.

— J'avais une énorme provision de tabac?

— Barrè bachy l'a fumé.

— Où est passé ce paquet de bougies arrivé hier de la ville?

— Barrè bachy en a fait joujou.

— Et le savon destiné à la prochaine lessive?

— N'avez-vous pas ordonné de laver Barrè bachy?

— A-t-on porté du lait fermenté?

— Nous l'avons offert à Barrè bachy; il avait grand'faim. »

Barrè bachy est adorable; maîtres et serviteurs s'accordent pour le chérir. Il couche dans la salle à manger, circule, même la nuit, de chambre en chambre, car les portes ne lui sont jamais fermées, prend place à table sans y être invité, et apprécie avec un discernement parfait les mérites d'un pilau nourri ou d'un rôti de mouton cuit à point. Puis, après le repas, il fume, se grise d'opium et, la tête un peu prise, saute des barrières, traverse des cerceaux et exécute des cabrioles tel qu'un clown bien dressé. Barrè bachy est un agneau — non de caractère, l'éducation l'a perverti, mais de forme et de race. Il avait à peine quinze jours quand Papi Khan me l'apporta dans un pan de son manteau. Sa jeunesse le sauva du couteau du cuisinier; son amour pour sa mère, dont il cherchait avidement les mamelles sous le ventre de nos moutons, me le fit prendre en pitié; je l'adoptai et le baptisai : *Barrè bachy* (Agneau en chef), parce qu'il était le seul agneau du troupeau et avait l'honneur d'être attaché à nos personnes.

Ouvriers, âniers, cuisinier, laveur de vaisselle, qui tous, plus ou moins, se targuent du titre de *bachy*, ne purent entendre, sans ouvrir des yeux grands comme leur bouche, traiter avec un pareil respect *le fils d'une brebis*.

Le premier émoi passé, ils trouvèrent le qualificatif plaisant et s'attachèrent à Barrè bachy, qui, parfait courtisan, se montrait déférent avec les hommes et réservait son orgueilleuse arrogance pour ses confrères les moutons. Aujourd'hui il n'y a plus qu'un agneau dans la plaine de Suse : c'est Barrè bachy. Jamais satrape ne fut traité avec plus d'estime et de considération; jamais on n'accumula sur une toison blanche et noire tant de caresses; jamais tant de fautes ne restèrent impunies. Mais aussi quel puits de science!

Ce matin Mahmoud, accompagné de notre élève, qui méprise les horloges et connaît sans pendule l'instant du déjeuner, s'avança et, d'un ton solennel : « Madame est servie! »

Je me serais crue à Paris, si une merveilleuse cabriole de l'Agneau en chef n'était venue me rappeler à la réalité. J'ai remercié nos deux camarades de la double surprise qu'ils m'avaient préparée, et baisé les oreilles noires de notre clown favori. Depuis, Barrè bachy est enflé de vanité. Il a déclaré qu'un personnage de son mérite ne pouvait plus frayer avec de vulgaires moutons dont la vie s'écoule entre une botte de foin et un billot; un berger spécial lui est nécessaire; il en viendra bientôt à réclamer la garde du troupeau.

Nous avons clôturé la journée du 1er janvier par une longue promenade à cheval. Après la paye des ouvriers nous courûmes dans la vallée et suivîmes la ligne des tumulus, qui s'étend le long de l'Eulæus, depuis le Takhtè Soleïman jusqu'à une surélévation située au nord-est de Suse.

Des pierres blanches avaient été signalées en ce point. Nous reconnûmes trois bases de colonnes de style achéménide, mais d'un module plus petit que celles de l'apadâna.

Deux tombes sont fraîchement creusées sur la hauteur.

Quelle singulière tradition entraîne les Arabes à choisir comme sépulture des tumulus antiques et à dormir le dernier sommeil sur les œuvres détruites des générations disparues? Selon que les troupeaux paissaient à droite ou à gauche, au nord ou au sud, les pères ensevelirent les aïeux sur le site de Djundi Chapour, auprès du tombeau de Daniel, sur les sommets de Docelladj, du tell Soleïman, de Suse, de Sendjar ou sur de petits mamelons qui passeraient inaperçus si, de temps à autre, on n'y voyait une butte de terre fraîchement remuée et de la longueur d'un être humain. Les descendants resteront fidèles à cette coutume. Les urnes funéraires parthes exhumées des tumulus susiens durant nos dernières fouilles prouvent combien il faudrait remonter dans le passé pour retrouver l'origine de cette habitude. Quant à moi, j'ai la conviction qu'en la plupart des cas, les hautes nécropoles choisies par les Arabes de la Susiane dissimulent des édifices antiques. Les tombes d'aujourd'hui reposent sur les ruines d'hier et les protègent des profanations humaines.

Marcel voudrait tenter une attaque auprès des bases

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de colonne ; le mal est que la surveillance en sera difficile. Lancés au galop de charge, nous avons mis trente minutes pour revenir à la maison. On verra plus tard !

2 janvier. — Aujourd'hui n'est pas fête comme hier. Les cavaliers envoyés à la recherche de bateaux et de bateliers ont visité sans succès Chouster, Bendè-Akhil, Kalehè-Bender et Ahwaz. En rentrant, ils ont unanimement déclaré que tous leurs efforts avaient été infructueux. Nul ne veut s'aventurer sur un fleuve aux vapeurs pestilentielles, dont les eaux sont peuplées de monstres marins et les rives de fauves terribles.

Je crains bien que nous ne soyons forcés de charger sur des charrettes les divers fragments du chapiteau, et de les acheminer successivement sur Ahwaz.

Jean-Marie travaille au bâti qui réunira les quatre roues apportées l'année dernière ; mais les animaux de trait et les harnais, où les trouver?

M. Houssay partira demain pour Dizfoul et priera le gouverneur de nous prêter, contre rémunération, les chevaux de ses deux canons. En cas de refus il ramènera tous les cordonniers de la ville, et nous leur ferons coudre des harnais, tandis que l'on dressera mulets et charretiers.

Sur le soir, des funérailles ont été célébrées au pied



Barrè bachy. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une photographie de la mission.

de la citadelle ; elles m'ont paru grandioses, toutes pauvres qu'elles étaient. Les Orientaux comprennent mieux que nous la majesté de la mort. Aucun de ces décors si chers aux nations latines, aucune de ces guirlandes de fleurs, dérisoire contraste avec la fin dernière.

La poussière est rendue à la poussière avec respect, mais avec simplicité et tranquillité d'âme. La mort est pour le musulman une des conséquences de la loi fatale qui régit l'univers. La destinée de l'enfant est fixée dès son premier souffle ; le nombre des jours, des minutes, des secondes qui lui sont accordés est réglé par d'immuables décrets, et les efforts des humains ne sauraient en prolonger ou en raccourcir la durée. C'était écrit ! Seuls les impies donnent à la mort une importance qu'elle n'a point dans l'œuvre de l'humanité.

Pleure-t-on après le printemps et l'été, quand vient l'hiver? Il faut savoir quitter la vie comme tombe l'olive mûre, en bénissant la terre qui l'a nourrie, l'arbre qui l'a portée.

Mourir, c'est renaître. N'ont-elles pas une tradition éternelle, ces générations de perdrix qui depuis des milliers d'années traversent la plaine, obscurcissant le ciel comme un nuage vivant, plus nombreuses que les poussières du désert chassées par l'aquilon? Les voilà formées en colonne : éclaireurs, avant-garde,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

corps d'armée, traînards, invalides ou paresseux, rangés en ordre de marche. La trombe passe en sifflant sur nos têtes; rien ne la fera dévier de sa route. Hélas! comme ces oiseaux, l'homme est un voyageur. « Garde-toi de t'attacher à ce monde. C'est un étranger qui reçoit chaque jour de nouveaux convives. Est-il permis d'aimer une fiancée qui change sans cesse d'amants? Sois bon et bienfaisant; l'an prochain ta maison aura un autre maître. »

4 janvier. — La saison des pluies vient d'être inaugurée à grand orchestre. Depuis deux jours nous sommes sous l'eau. Afin d'occuper mes loisirs, j'ai commencé l'emballage des archers. Chaque pièce reçoit un numéro rappelé dans un répertoire. Il suffira désormais de reconnaître les briques et de les rapporter sur une aquarelle générale, pour posséder l'inventaire de nos richesses, sans les laisser en prise aux regards indiscrets. Vingt caisses s'empilent ce soir dans le magasin et la salle à manger; la pluie passée, il faudra les évacuer au dehors, sous peine de ne pouvoir loger les nouvelles découvertes.

Tout en emballant, je prête l'oreille. Jean-Marie et Ousta Hassan ne cessent de causer. L'un s'obstine à ne pas apprendre un mot de persan et entend être compris partout en parlant *mocco*; l'autre s'efforce de saisir les finesses de cette langue, mais n'en peut dompter les difficultés.

« Quelles bourriques que ces charpentiers persans! disait notre Toulonnais : je n'ai jamais vu de gens aussi bouchés! Et ce maçon, ce Parisien de Landerneau, je lui ai dit trois fois de ne pas toucher à cette planche; je tourne le dos, la voilà fendue en deux morceaux! »

Réplique d'Ousta Hassan :

« Le brave homme que ce Jean-Marie! Je suis sûr qu'il me félicite de l'imperméabilité de mes toitures! »

Comme j'achevais une toilette sommaire après la fermeture de la vingtième caisse : « Pan, pan! — Qui est là? — C'est le percepteur des contributions directes! » me crie Marcel.

En quel pays sommes-nous tombés, bon Dieu!

Un vieux cheikh, dont les tentes se dressent au nord du tumulus, prend la parole dès mon entrée dans la salle commune :

« Khanoum, j'ai déjà expliqué à Çaheb le but de ma visite. Dans le Faranguistan, quand vous bâtissez une maison en un lieu bien exposé, ne payez-vous pas une redevance au padichah?

— Sans doute.

— Vous êtes venus à Suse, vous avez construit un palais sur les terres que pacagent d'habitude mes troupeaux : vous me devez un dédommagement.

— Quelles sont tes prétentions?

— Je veux un couteau.

— Distinguons : Si tu veux un couteau à titre de contribution foncière, tu ne l'auras pas, parce que tu n'es padichah ni du Faranguistan ni d'autre lieu; si tu le réclames comme don de bonne amitié et d'excellent voisinage, tes souhaits seront exaucés!

— Khanoum, vous raisonnez aussi bien qu'un mollah, mais donnez-moi donc le couteau! »

8 janvier. — Le déluge a cessé, l'arc-en-ciel s'est montré, jetant l'écharpe d'Iris sur un horizon encore lourd de vapeurs humides. La tranchée des Immortels est noyée, inaccessible.

Depuis le commencement de la semaine les ouvriers ont été reportés sur le déblaiement de l'apadâna, dont on découvre les dallages à deux et trois mètres de profondeur.

D'abord attaqué sous la colonnade de l'est, le sol s'est montré plus prodigue de buissons aux énormes racines, de débris de poteries et de matériaux pilés en menus morceaux que de marbre sculpté.

Dieu merci, la colonnade ouest a été plus généreuse: non seulement on a retrouvé trois bases de colonnes placées à la suite de celle que nous avions déblayée l'année dernière, mais encore un fragment de fût cannelé et, auprès de lui, le corps et la tête de l'un de ces taureaux accouplés qui formaient l'élément principal des chapiteaux de l'apadâna.

Toutes ces pièces sont couchées en la place où elles s'abîmèrent il y a deux mille ans.

« Je ferai venir contre les peuples d'Elam, dit le Seigneur, les quatre vents des quatre coins de la terre, et disperserai les nations dans tous ces vents, et il n'y aura point de contrée où les fugitifs d'Elam n'aillent chercher leur retraite. »

Quand je passe auprès de ces monolithes énormes, je me sens prise d'un profond respect pour les hommes qui les amenèrent des montagnes des Bakhtyaris, taillèrent ces marbres noirs d'une finesse et d'une dureté sans pareilles, et eurent l'audace d'asseoir des colosses sur des fûts hauts de vingt mètres.

A part la tête, encore transportable, cette fouille, d'ailleurs fort intéressante, est une source de soucis et de regrets : le corps du taureau, taillé dans un seul bloc de marbre, pèse plus de douze mille kilos; nous n'avons pas même cubé le fût, tant ses tronçons dépassent en poids les masses que nos ressources restreintes nous permettent d'ébranler et d'amener à la côte.

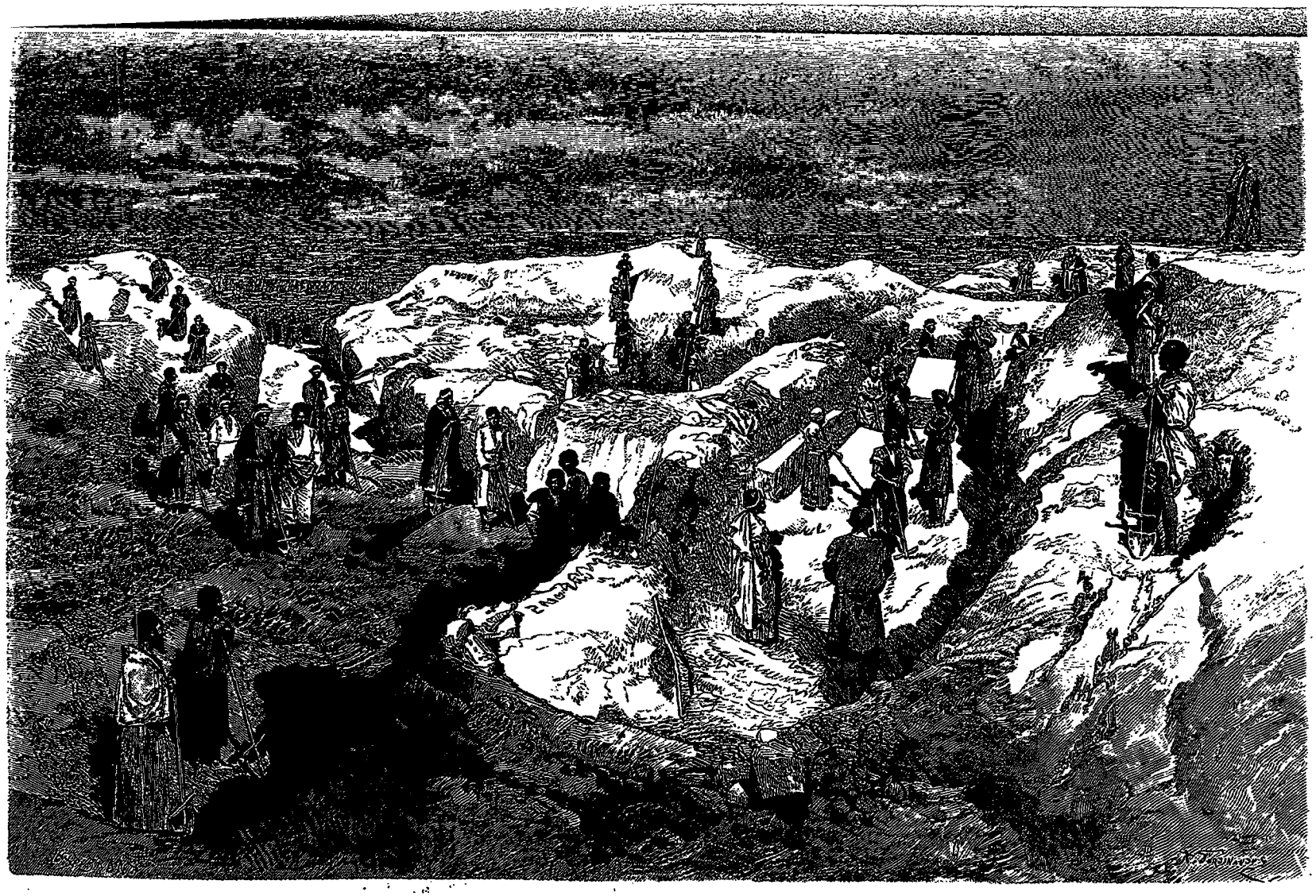
9 janvier. — Le retour de M. Houssay ne développera pas chez nous un enthousiasme immodéré pour les sculptures pesantes. Le gouverneur de Dizfoul reçut froidement notre ambassadeur. Il l'entretint de statues d'or, de trésors et de firmans. A l'entendre, nous déroberions au Chah d'immenses richesses. Pour parler net, il nous refuse les chevaux d'artillerie et leur harnachement, parce qu'il ne peut nous autoriser à emporter les pierres des palais.

« M. Dieulafoy n'a pas trouvé une parcelle de métal précieux, répliqua M. Houssay; d'autre part, il restera sur le tumulus beaucoup plus de *pierres* que nous n'en pourrons emballer. »

Il n'est pire sourds que les sourds volontaires.

La ville était d'ailleurs en émoi. Plusieurs grands personnages sur lesquels Mozaffer el-Molk s'est dédommagé de sa mésaventure avec le clergé ont été saisis et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Déblayement de l'apadâna d'Artaxerxès Mnémon. — Dessin de Ferdinandus, d'après une photographie de la mission.

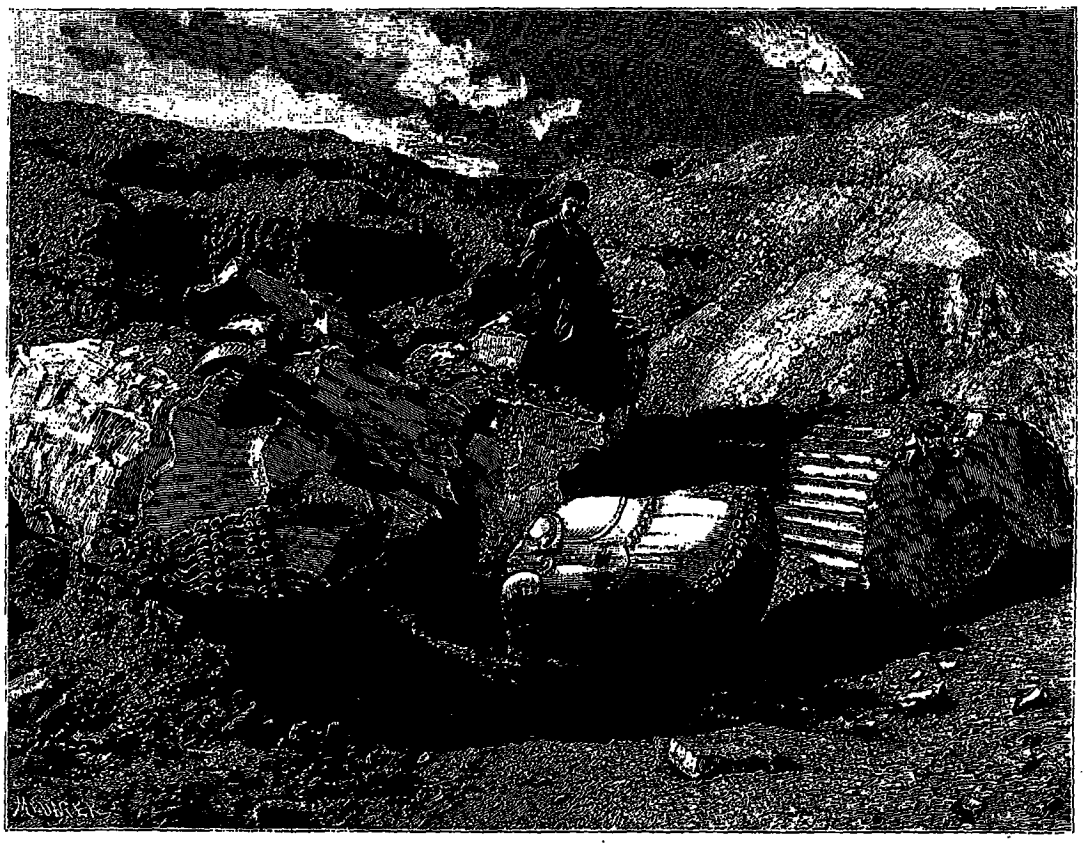
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

enchaînés; Agha Reza, l'un des plus gros bonnets de la cité, demeurera en prison jusqu'au complet payement d'une contribution arbitraire de quatre-vingt mille francs. Ces faits n'étaient pas de nature à mettre le sous-gouverneur en belle humeur, mais, de l'avis de M. Houssay, ils n'ont eu aucune influence sur sa détermination.

Il a fallu se rabattre sur les cordonniers de Dizfoul. Suse se glorifiera bientôt de les posséder tous. Ces artistes viendront discuter avec mon mari l'avant-projet, le bordereau et le détail estimatif des harnais qui nous sont nécessaires. Comment fabriquera-t-on les colliers et les traits? le bazar ne saurait fournir ni corde, ni cuir épais.

11 janvier. — La pluie nous fait faux bond; j'en suis ravie, d'abord parce que les archers sont de nouveau à portée de ma main et que leur résurrection suivra son cours régulier; puis, quand il fait soleil, les barbes de la mission ne se mettent pas en frais d'inventions culinaires.

Hier M. Babin se vengea de deux jours de claustration en confectionnant une crème; afin d'adoucir le lait un peu sûr, mon mari et le hakim bachy décrétèrent qu'on y devait ajouter la graisse d'une queue de mouton.



Chapiteau et colonnes (voy. p. 60). — Gravure de Meunier, d'après une photographie de la mission.

Ce laitage était exquis... à rendre l'âme. Barré bachy lui-même s'est récusé. A ce propos, je suis bien en froid avec l'Agneau en chef; il n'a qu'un souci : croquer les radis, les épinards et les salades; moi, qu'un désir, lui inculquer un peu de respect pour notre potager.

Aujourd'hui d'autres pensées nous assiègent; Marcel court de tranchée en tranchée, du tumulus achéménide aux fortifications, des fortifications aux fouilles du petit monument que nous reconnûmes le 1er janvier dans la plaine. Vingt ouvriers déblayent les fondations encore très bien conservées d'un édicule dont il est difficile de déterminer l'affectation.

N'étaient les affirmations des auteurs anciens, il aurait la tournure d'un pyrée de faubourg.

Le projet d'attaquer les tumulus de la plaine avait été abandonné après l'étude de l'un d'eux, affouillé depuis des siècles par le Chaour. Sur la coupe verticale, aussi nette que si elle était l'œuvre de Durandal, on apercevait le sol d'une cour, des murs éboulés, mais nulle part trace d'habitation élégante. Chacun de ces tumulus correspond à des constructions en pisé qu'il nous est interdit de déblayer, étant données notre détresse financière et la brièveté de notre séjour. Pourtant il eût été regrettable de n'en interroger aucun.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. Babin prépare un plan en relief, fidèle image du terrain ; M. Houssay étudie une araignée géante et des serpents omnicolores trouvés dans les déblais ; Jean-Marie commence deux charrettes nouveau modèle.

Je réclame un brevet pour Marcel. Roues, essieux, bâti tout est en bois. Des harnais miraculeux dus à la collaboration des membres de la mission et des cordonniers de Dizfoul serviront à traîner ces carrosses magiques. Avec du coton on fabriquera des cordes, avec des cordes des traits ; dans le cuir réservé aux semelles de bottes on taillera des bricoles. Crochets, anneaux, chaînons, seront, tant bien que mal, forgés à Dizfoul sur les modèles donnés par Jean-Marie.

Le harnachement de douze bêtes doit être livré dans les premiers jours de février. Quelle saignée à la bourse de la mission !

Aussi bien, Mirza Taguy, doublure du célèbre Abdoul-Kaïm, qui venait demander à Marcel de payer ses dettes, n'a-t-il pas été accueilli avec tous les égards dus à l'élève favori de notre ancien tortionnaire.

Il faut songer aux fouilles avant de penser aux créanciers de ce cher ami !

La frise des Archers s'allonge. Les lacunes se garnissent peu à peu. La poitrine, qui s'était dérobée à toutes les recherches, est enfin apparue. Nous désespérions de rencontrer une figure, le visage étant toujours la cible préférée des destructeurs. Elle est représentée à son tour par une brique émaillée donnant la joue, le nez, la paupière inférieure d'un œil dessiné de face et une chevelure verte soigneusement calamistrée.



Corps du taureau (voy. p. 60). — Gravure de Meunier, d'après une photographie de la mission.

Des émaux de même couleur et de même style que les précédents reproduisent des archers venant au-devant de leurs frères. Tous les détails du costume nous sont ainsi connus : jusqu'à la ceinture serrant la chemise, et que dissimulait aux regards le carquois passant sur la hanche gauche.

La main de l'un des archers est jointe à un caractère cunéiforme blanc.

Ainsi qu'à Persépolis, nos guerriers montaient donc la garde devant une large inscription relatant la généalogie royale et la dédicace du palais placé sous la protection d'Aouramazda, le plus grand des dieux.

Près de cette main furent découverts des émaux donnant en trois langues le nom de Darius roi et celui d'Otanès, le chef des conjurés contre le mage Smerdis. Ce dernier document confirme Marcel dans la pensée que nos Immortels proviennent du palais du fils d'Hystaspe. Le nom de Darius se retrouve dans la généalogie de tous les souverains achéménides ;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais Otanès est le compagnon fidèle de Darius Ier.

A la suite des émaux en relief sont venues des frises plates dont les dessins, de style grec, rappellent les ornements qui entourent les bas-reliefs des lions. Seul le couronnement diffère : au lieu des créneaux ajourés, émaillés sur leurs faces latérales, se présentent des merlons à trois étages, bleus sur fond blanc, percés d'une archère verte en forme de flèche.

12 janvier. — Bonne journée! Le premier courrier expédié par le consul de Bassorah faisait au coucher du soleil sa bienheureuse apparition. Chacun se précipite sur ses lettres et les commence toutes avant d'en achever aucune. Il semble que nous rentrions en communication avec le monde dont nous sommes si loin, et que nous revivions d'une vie extérieure.

Allah Kérim! tous les nôtres sont en bonne santé.

Puis vient le tour des journaux; je ne m'étais jamais doutée qu'ils fussent aussi intéressants.

Pour achever de me mettre en joie, j'ai fait deux acquisitions dont le transport ne nous donnera pas autant de soucis que celui du chapiteau bicéphale.

Il ne se passe pas de jour que les femmes nomades ne viennent me proposer quelque pierre antique. J'achète ce qu'elles m'offrent, sans leur faire subir des interrogatoires indiscrets sur la provenance de leurs trésors. Ce soir on m'a apporté deux cylindres charmants, propriété, peut-être contestable, d'une belle femme apparentée à un cheikh du voisinage dont la tribu fournit la majeure partie de nos ouvriers arabes.

En faveur de son costume, j'ai accueilli la visiteuse avec une considération marquée. On croirait qu'elle a emprunté aux teinturiers de nos archers la recette des jaunes de sa chemise, la couleur pourpre du voile et du turban qui drapent sa tête, et à leur tailleur le patron de longues manches pointues traînant jusqu'à terre. Mes efforts pour la déterminer à me céder sa toilette ont été infructueux : quoique fille d'un haut fonctionnaire du désert, elle n'avait qu'une chemise.



Bibi Mçaouda. — Dessin de M. Dieulafoy, d'après nature.

L'un des cylindres, gravé sur cristal de roche, représente un taureau ailé, à face humaine, couronné d'une haute tiare. Une inscription de quatre lignes, en caractères susiens, donne le nom du personnage auquel il appartint et celui d'une divinité protectrice. Autour du second court une scène d'un réalisme transcendant. Le style, hélas! charmant, de cette singulière intaille, décèle la main délicate et le burin artistique d'un graveur grec.

Comme j'enfilais ces petites merveilles sur la longue ficelle où prennent rang tous « mes talismans »:

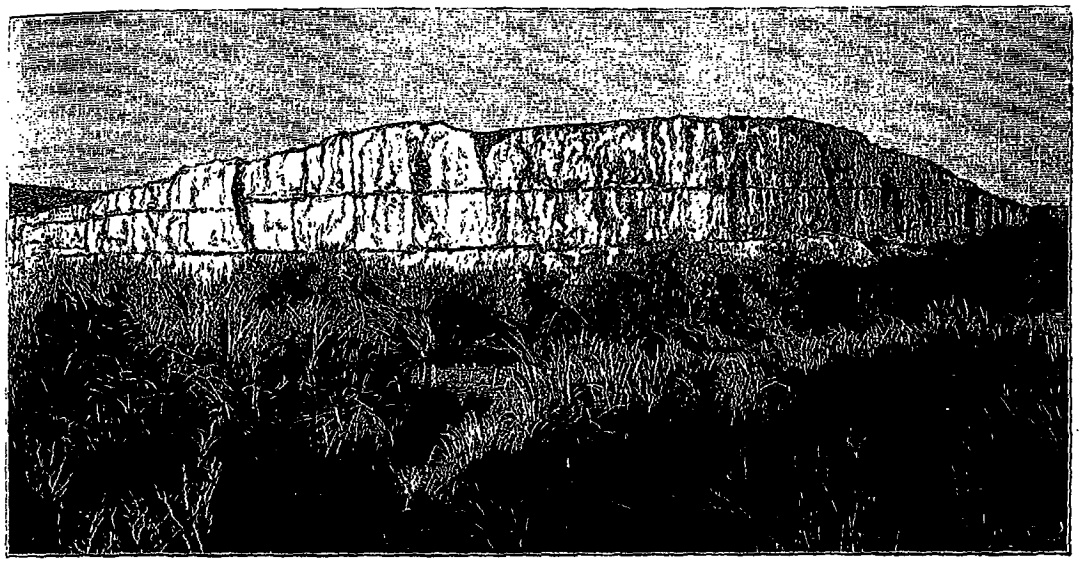
« Enrouleras-tu ce beau collier autour du cou ou des poignets? » m'a demandé Bibi Mçaouda.

Elle ignorait que les abeilles ne travaillent pas pour elles.

Jane Dieulafoy.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tumulus coupé (voy. p. 62). — Gravure de Meunier, d'après une photographie de la mission.

A SUSE.

1884-1886.

JOURNAL DES FOUILLES,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXI

L'école des mulets. — Les derniers Immortels. — Emballage du chapiteau. — Seyid Ali. — Mirza Taguy. Visite de Mozaffer el-Molk. — Voyage à Dizfoul.

27 janvier. — Mon enthousiasme pour mes douze fils les Immortels n'a d'égal que la crainte de ne pouvoir montrer à la France cette merveille artistique, ce surprenant spécimen de la céramique antique.

Il est des heures de découragement où je regrette les efforts accumulés pour mener à bien une œuvre trop difficile, et où je m'avoue, très bas, qu'il vaudrait mieux courir la plaine à la recherche des fleurs mi-écloses et des joyeuses alouettes, que de vivre dans un puits au risque d'être ensevelie vivante sous des centaines de mètres cubes de terre. Pour conclure, je regagne mon trou émaillé et n'en sors qu'avec le dernier ouvrier.

Des émissaires ont offert aux tcharvadars de Dizfoul un prix double de la location habituelle; des cavaliers se sont dirigés vers les tribus importantes. Les uns revinrent prétendant que l'on ne saurait trouver en ville une bête de somme disponible; les autres assurèrent que les nomades, au moment de semer l'orge, ne se dessaisiraient de leurs animaux sous aucun prétexte. Papi Khan se présentait le lendemain de leur retour. Son fils renaît à la vie. Depuis trois semaines cet enfant n'est pas retombé dans les horribles crises qui le tuent. Il monte à cheval, reprend appétit et viendra un de ces jours nous rendre ses devoirs.

Je pensai aussitôt à exploiter la reconnaissance emphatique de Papi Khan. Dame, quand on a un chapiteau et des Immortels sur les bras! Bref, je lui demandai de nous louer des mulets.

« Ceux que je possède sont trop maigres et ne pourraient traîner vos charrettes », répondit-il en se levant.

Un mot d'ordre sévère a été donné, personne ne l'enfreindra. Papi Khan est aussi reconnaissant qu'un nomade peut l'être et il ne s'exposerait pas, sans de bien graves motifs, à voir tarir la source du médicament qui rend la santé à son fils unique.

Nous ne pouvions demeurer plus longtemps dans l'incertitude : Marcel fit appeler Ousta Hassan, notre grand augure, et lui ordonna de se rendre à la ville afin de tenter un suprême effort auprès des muletiers.

Le digne maçon rentrait deux jours plus tard, la figure

1. Suite et fin. — Voyez t. LIV, p. 1, 17, 33, 49 et 65; t. LV, p. 1, 17, 33 et 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

consternée : « J'ai rencontré le chef de mon quartier. « Que viens-tu faire ici ? m'a-t-il dit. Les Faranguis ont « bien tort de s'inquiéter de caisses, de charrettes et de « mulets. Quand ils auront dépensé leur dernier *chaï*, « le Divan ne leur laissera pas emporter une pierre. »

Ousta Hassan retourna la tête de son âne et s'en revint à Suse. Cependant il a mis la main sur un seyid authentique qui, en cette qualité, ne craint personne, se moque des mollahs avec la même désinvolture qu'il se rit du hakem, et se trouve, en raison de la grosseur de son turban, dans une situation à ne pas regarder si c'est Allah ou Chitan qui lui propose une bonne affaire.

Un courrier du gouverneur accompagnait Ousta Hassan. Il nous apportait quelques mots aimables de l'excellent docteur Tholozan et une lettre de notre chargé d'affaires. Celle-ci rappelle, en termes concis, la convention passée entre la France et la Perse et le terme de la fatale échéance. Si les transports ne s'accélèrent pas, il est à craindre que nous ne manquions à tous nos engagements.

Marcel a profité du courrier pour écrire à Mozaffer el-Molk et le prier de ne pas entraver nos charrois.

« Je ne pourrai, a-t-il conclu, évacuer Suse au 1er avril si vous m'empêchez de mettre les convois en route au moment propice. »

D'autre part, Mirza, l'un de nos meilleurs ouvriers, s'est dirigé vers la ville avec l'ordre secret de voir le seyid tcharvadar et de l'amener à Suse : « non pour commencer les transports, mais afin d'atteler à la charrette vide des mulets dont les aïeux ne connurent jamais que les charmes du bât ».

1er février. — Mirza est de retour. Nos émissaires ne font pas long séjour à Dizfoul. Les nouvelles sont mauvaises, très mauvaises : marchands du bazar, prêtres, ferrachs ont unanimement raconté que, d'après les instructions reçues d'Ispahan, les Faranguis seraient obligés de transporter à Téhéran les objets provenant des fouilles, afin que Sa Majesté puisse les écrémer.

Si le Chah prétend faire franchir les pyles persiques au taureau bicéphale, il peut mettre à la disposition de Marcel l'armée et les revenus de la province.

Quant au seyid, on le verra bientôt. Peu lui importe de faire entrer ses mulets à l'école, pourvu qu'ils soient payés comme s'ils étaient savants.

6 février. — Notre vie est ballottée entre des inquiétudes cruelles, d'amères déceptions et des retours à l'espérance. Seyid Ali, le roi des seyids, endetté, colère, brutal, à demi fou, arrivait avant-hier en compagnie de trois tcharvadars et de onze mulets vigoureux : quatorze personnes, affirmait-il.

Les cours de charrette ont été ouverts sans délai. D'abord épouvantés, rétifs, les écoliers brisèrent quelques pièces des harnais, sans déplacer le véhicule. Un malin eut l'idée de faire précéder l'attelage par une jolie jument. Quatre de ces messieurs aux longues oreilles emboîtèrent le pas, et la prolonge s'ébranla. Alors les mulets, pensant que le tonnerre grondait sur leurs talons, se retournèrent avec un effroi des plus comiques. Quant aux rebelles, les poils dressés, les yeux démesurément ouverts, ils regardaient passer avec stupéfaction et terreur leurs camarades plus dociles. Cette première expérience, en somme rassurante, a comblé de joie les muletiers, fort émus de toutes ces « diableries » et calmé les inquiétudes des Faranguis, si embarrassés de leurs trouvailles. Chaque jour amène un progrès marqué, mais que deviendront nos élèves quand il s'agira d'entrer dans les classes supérieures, c'est-à-dire de traîner les charrettes pleines !

8 février. — L'emballage du chapiteau se poursuit avec ardeur. La chèvre a été montée et mâtée.

Vingt ouvriers mis à la disposition de Jean-Marie ont tout d'abord manœuvré si malencontreusement, qu'engin, pierre, caisse pirouettèrent dans l'air et allèrent tomber, tels que des projectiles formidables, en un point où, par bonheur, ne stationnait personne.

« Les Faranguis ont des machines bonnes à tuer quarante hommes chaque jour », se sont contentés de dire nos maladroits. Cette conviction ne les a pas empêchés de reprendre gaiement le travail et de se montrer aussi peu circonspects qu'auparavant. Le fatalisme a vraiment de bons côtés.

Hier je considérais navrée le superbe taureau découvert ces jours derniers. Douze mille kilos ! Impossible d'ébranler une pareille masse. M'abandonnant à un mouvement de rage, j'ai saisi un marteau et brutalement frappé l'animal. Il s'est ouvert comme un fruit trop mûr, et un énorme bloc a rasé nos jambes, à peine assez agiles pour nous tirer de péril. La solidité du marbre était toute factice : depuis deux mille ans des racines pénétraient dans les fissures qui s'étaient produites lors de la chute du chapiteau, et préparaient la dislocation finale. Voilà un surcroît de bagage bien inespéré.

Les caisses, descendues dans la vallée à l'aide des petites charrettes, ont été rechargées sur la prolonge. Le premier convoi s'ébranlerait s'il ne pleuvait à torrents.

12 février. — Voici en substance la réponse de Mozaffer el-Molk à la lettre de Marcel :

« Les objets découverts à Suse doivent y demeurer ; tels sont les ordres de Téhéran, tel est le motif de l'interdiction faite aux muletiers et aux nomades de louer des bêtes de somme aux chrétiens. »

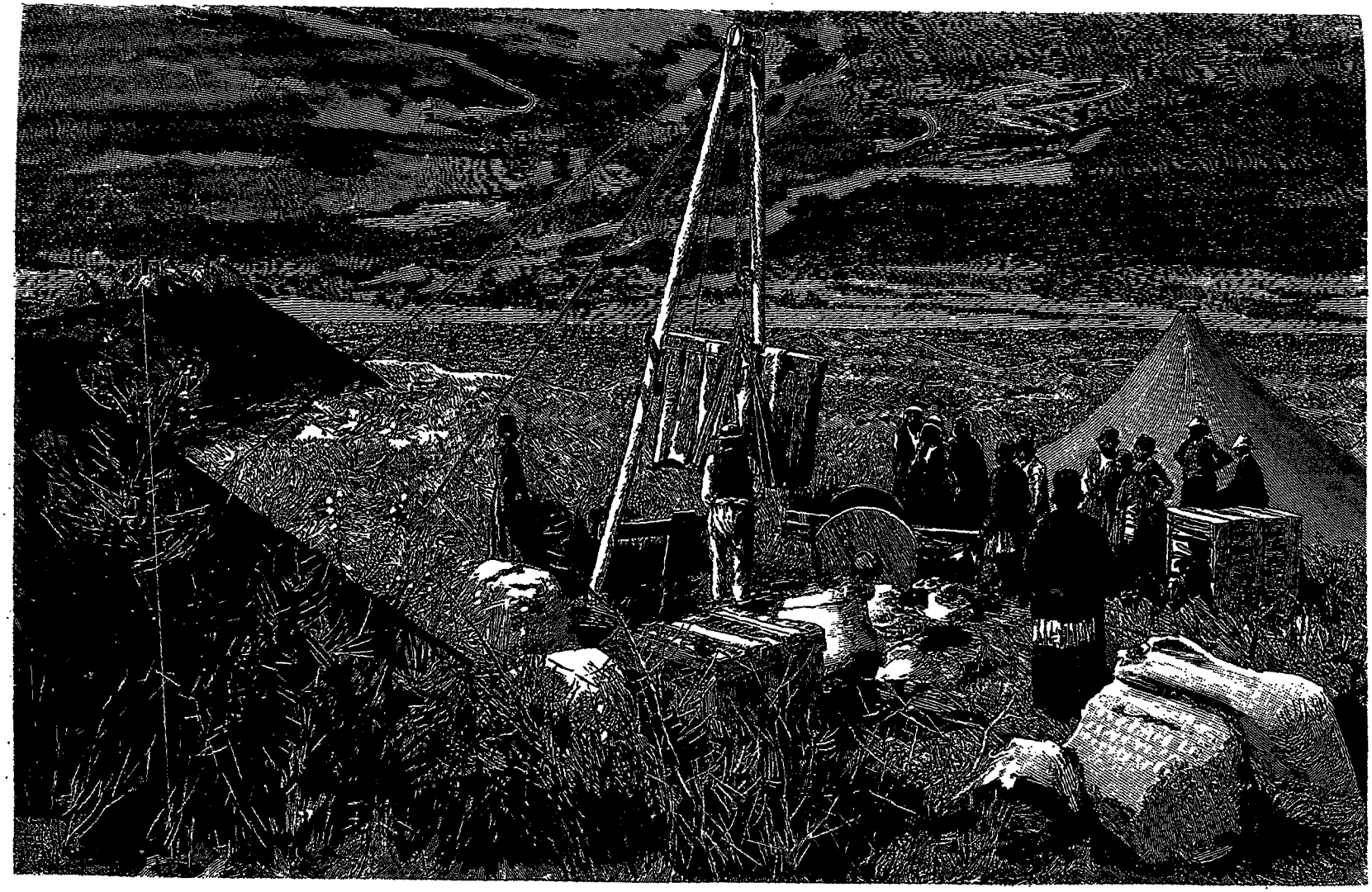
Marcel a riposté courrier par courrier :

« Le gouvernement français est légitime possesseur de la moitié des objets extraits des tumulus. Je demande le partage immédiat, et rendrai le gouverneur personnellement responsable si, par sa faute, les transports ne sont pas achevés au moment du pèlerinage. »

Le chef de la mission avertissait également le Hakem que sept caisses pleines de pierres seront prochainement dirigées sur Ahwaz.

Il est désespérant de penser que les greniers du Chah vont s'emplir de trésors archéologiques uniques au monde. Hier j'étais prise d'une névralgie faciale étrangement douloureuse ; aujourd'hui Marcel est en proie à une fièvre violente, conséquence de son état moral. Accès palustres, maux de tête, spleen horrible, tel est le bilan de ces dernières journées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chargement des caisses. — Dessin de Tofani, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

15 février. — Marcel a dû — grave détermination — sacrifier l'avenir au présent. Mirza Taguy revint sans qu'on l'en eût chaudement prié, planta sa tente près de la maison et déclara que Mozaffer el-Molk l'avait commis au soin de surveiller les intérêts de Sa Majesté.

Le remords d'avoir montré visage revêche à un ami fidèle avait souvent tourmenté nos cœurs compatissants. Il n'est jamais trop tard pour réparer ses fautes. Taguy, désormais à notre solde, aura la direction des transports qui ne sont pas réservés au Seyid tcharvadar. Il toucha hier son traitement et, monté sur un beau cheval confisqué à un Arabe, partit pour la ville en promettant de ramener des chameaux et des mulets. L'achat de la conscience de Mirza Taguy, la location de Seyid Ali et de ses quatorze auxiliaires, les salaires des cordonniers, forgerons, charpentiers, l'école des mulets, la nécessité de réserver les fonds indispensables aux transports, nous ont mis si mal en point qu'il a fallu diminuer les dépenses journalières et renvoyer cent ouvriers.

Les sacrifiés me font pitié. Depuis trois jours ils piétinent autour des tranchées et, les larmes aux yeux, supplient qu'on les occupe. Ils se contenteraient du salaire le plus modique. Nous avons dû résister aux prières de ces malheureux demeurés sans pain. La plupart ont repris le chemin de leur tribu; dix d'entre eux, plus persistants, paissent comme nos moutons les mauves ou les jeunes chardons et conservent l'espoir de se faufiler encore dans le chantier.

Moi qui blémissais à la pensée de voir tarir le précieux filon des Immortels, j'en suis presque à me réjouir de son épuisement. Jamais je n'aurais pu m'arracher de la fouille inachevée, et cependant, comment eussions-nous continué les excavations?

Cette cruelle alternative nous a été épargnée. Sous les archers sont encore apparus des animaux apocalyptiques modelés en terre cuite, des inscriptions susiennes, puis de la glaise, rien que de la glaise.

Désormais le déblaiement de la fortification, l'emballage des taureaux, la descente des caisses dans la vallée absorberont tous nos efforts.

22 février. — Du 16 au 20 la pluie n'a cessé de tomber. Le temps s'est levé le 21, et le soleil, déjà brûlant, a rapidement séché le sol. Il s'agissait de déraciner la prolonge chargée de trois caisses. Hélas! les mulets ont rué, blessé des hommes, brisé des harnais; quarante ouvriers ont poussé aux roues, et la charrette n'a pas fait dix pas. Les jantes, trop minces, s'enfonçaient dans de profondes ornières, comme le soc dans le sillon. On a enlevé une pierre, puis deux; ainsi allégé, le véhicule s'est mis en branle pour venir échouer sur une de ces inévitables tombes creusées auprès du cénotaphe de Daniel. Je laisse à juger de l'émotion des ouvriers. Les têtes se montaient; Marcel fut obligé de faire acte d'autorité en frappant violemment le frère du seyid tcharvadar.

Le véritable départ a été remis au lendemain. Aujourd'hui il pleut à torrents, l'eau ruisselle des tumulus et noie le sentier voisin du marécage où les charrettes devront s'engager. Les voitures de bois se comportent bien mieux que la prolonge. Les roues, épaisses de quinze centimètres, roulent, grincent, ballent, mais appuient sur le sol sans le défoncer.

4 mars. — Tel le chat joue avec la souris, tel Mozaffer el-Molk prolongea notre agonie. Remercions Dieu : il ne nous a pas croqués!

En réponse aux communications de Marcel, le Khan parla de devancer le pèlerinage afin de présenter à Daniel ses devoirs prématurés et de régler, par surcroît, les difficultés pendantes entre lui et le chef de la mission.

Les jours passèrent, les pluies survinrent et nous commencions à douter du Khan et de sa promesse, quand, un matin, arrivèrent les ferachs chargés de planter les tentes de Son Excellence.

Entre-temps le convoi des charrettes s'était mis en route à la demande du seyid tcharvadar très pressé de toucher la seconde partie des frais de transport. Le 28 février on acheva, Dieu sait au prix de quels efforts, de tourner le tumulus; le 1er mars, le convoi fit un kilomètre; le 2 il en fit quatre, sous l'unique direction de M. Houssay, promu charretier bachy en remplacement de M. Babin, affligé d'une grosse fluxion.

Tous les matins nous quittions le camp pour aider M. Houssay à franchir les premières étapes. Au retour de l'une de ces courses je fus entourée par les ouvriers :

« Le Khan arrive escorté de l'*ordou*!... Khanoum, nous vous en supplions, gardez cette farine et ces vêtements, enfermez-les dans votre maison; les gens de police et les serviteurs du hakem sont là! ils vont s'emparer de tout notre bien! Chargez-vous aussi de nos femmes, vous les défendrez. Si elles restent au Gabr, on nous les prendra et on nous battra. Pitié! pitié! »

La scène était navrante. Tous les paquets ont été enfermés dans le magasin, mais j'ai refusé de monter la garde autour de la vertu de ces dames, qui d'ailleurs ne se souciaient guère de ma protection.

A peine le Khan était-il entré dans sa tente que Marcel l'envoyait complimenter et lui faisait annoncer sa visite. L'entrevue, fixée au coucher du soleil, fut assez froide. Le lendemain, vers sept heures, Mozaffer el-Molk montait au camp, accompagné du sous-gouverneur, du Hakim bachy et du colonel du futur télégraphe, tous trois, personnages fort importants. J'ai reçu ces messieurs dans la maison. Puis nous avons conduit notre hôte devant les coffres à claire-voie renfermant les fragments du taureau bicéphale; il a parcouru le palais, où il a pu compter dix fois autant de *pierres* que nous en pourrons emporter. Enfin, il s'est arrêté devant les deux cents caisses, fermées celles-là, qui contiennent la frise des Archers et celle des Lions. Marcel proposa d'en faire ouvrir plusieurs, mais Mozaffer el-Molk refusa et redescendit au Gabr après nous avoir engagés à déjeuner.

Le couvert fut mis sur les hauteurs de la citadelle.

Un soleil superbe dorait le paysage. La journée s'acheva par un concours de tir, où nous avons figuré, armés de nos carabines, vis-à-vis du Khan, muni d'une canardière longue de deux mètres. C'est un magasin à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

poudre que ce bijou de poche ! Bien qu'appuyé sur un chevalet, il repousse de telle manière qu'il jette invariablement le tireur à la renverse.

En récapitulant le soir les incidents de la journée, il a fallu s'avouer que le Khan, fort aimable, avait fait un accueil des plus flatteurs aux radis et aux salades du potager, mais que nos affaires n'étaient guère avancées.

Une dernière invitation nous avait été adressée ; le départ du gouverneur était fixé à midi ; Marcel s'est décidé à prendre le taureau par les cornes.

« Vous savez, Excellence, que la mission doit abandonner Suse le 1er avril. Comment ferai-je honneur aux promesses du gouvernement français si je ne trouve ni chameaux ni mulets à louer ?

— Vous ne devez rien emporter avant d'avoir équitablement partagé le produit des fouilles avec Sa Majesté. Je regrette que vous ayez déjà expédié trois caisses. Si je ne craignais de porter préjudice à un saint homme de seyid, j'aurais fait arrêter votre convoi.

— Croyez-vous que le roi payerait de milliers de tomans le port de pierres cassées et vous remercierait par surcroît ? Et cette terre colorée, brisée en morceaux, qu'en fera votre maître ? Il la jettera devant la porte du palais par un jour de grande boue.

— J'ai ordre de partager jusqu'au dernier tesson de poterie, jusqu'à une motte de terre.

— C'est bien. Il y a là environ deux cent cinquante caisses ; prenez-en la moitié, vous me rembourserez le prix des emballages.

— Je ne l'entends pas ainsi. On ouvrira vos colis, et l'on fera deux lots des morceaux bleus, jaunes et verts. Puis nous tirerons au sort.

— Après déjeuner vous et moi effectuerons ce triage ; je récuse vos gens : vous suspecteriez leur fidélité.



Transport des caisses dans la vallée. — Dessin de Ferdinandus, d'après une photographie de la mission.

— « Tout de suite », « sur-le-champ » ; voilà un singulier vocabulaire. Partager deux cents caisses après déjeuner !... Voyons,... nous pourrions peut-être nous entendre. Je suis un peu de votre avis : Sa Majesté serait fort embarrassée de ces décombres. D'autre part j'ai tout lieu de croire que Son Altesse Impériale Zellè Sultan souhaite certaine distinction que le gouvernement français tarde bien à lui accorder. Le Chah Zadé, vous ne l'ignorez pas, est un homme civilisé, un photographe distingué, ami des Européens. Promettez-moi que les désirs du prince seront satisfaits, et je renonce, au nom de mon maître, à un partage difficile et ennuyeux.

— Je ne puis prendre un pareil engagement, mais je ferai connaître la noble conduite de Zellè Sultan ; il n'aura pas affaire à des ingrats.

— Vous êtes homme de parole : tous ici le constatent à l'envi. Je compte sur vous et vais donner l'ordre de briser les entraves qui vous retiennent. »

Pleins de joie, nous composions nos visages : Mozaffer a pris le change. Un bel étalon est conduit devant la tente, tandis que le Khan extrait d'un sac de voyage un énorme brillant monté en bague.

« Ce cheval vous appartient ; quand vous le verrez il vous souviendra d'un ami fidèle. Permettez-moi aussi d'offrir ce diamant à Khanoum.

— Excellence, si j'acceptais de pareils présents je ne pourrais tenir la promesse que je vous ai faite.

— Et cette bague ? Elle est pourtant bien belle !

— Je préfère des chameaux et des mulets à tous les bijoux du monde, ai-je repris en riant.

— J'ai aussi des cachemires de Kirman.... Mais je vous contrarie.... Ne m'en veuillez pas : les usages varient avec les pays. »

Il n'y aurait pas eu grande indiscrétion à accepter les cadeaux du Khan : le brillant arrivait d'Ispahan,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le cheval venait d'être réquisitionné chez Cheikh-Ali. L'un et l'autre pouvaient être assimilés à ces tabatières princières offertes jadis aux négociateurs de traités délicats. Nous les avons refusés, d'abord parce qu'il est infiniment gênant de recevoir de la main droite quand on n'a rien à rendre dans la main gauche, et aussi pour garder nos coudées franches et n'être tenus par aucun lien. L'ennemi d'hier est devenu l'ami d'aujourd'hui, peut-on savoir ce qu'il sera demain?

6 mars. — M. Houssay nous fait bien défaut. C'est à moi qu'est échue sa clientèle médicale.

Ce matin on m'amena une sourde-muette. La mère traita bien durement ma religion parce que je refusai de rendre la parole à sa fille. Puis ce furent les parents d'un homme mordu par un chacal enragé; ceux-ci avaient des prétentions bien autrement exorbitantes. Le sorcier a dit : « Khanoum porte au doigt un talisman précieux; quiconque mâche cet anneau en effleurant la peau du doigt est guéri de toute maladie, fût-elle mortelle. Obtenez qu'elle vienne dans la tribu ou conduisez le malade à Suse. » Je voudrais céder mes malades! Si je les passais à Mçaoud? Il a d'assez nombreuses épouses pour être pleuré avec solennité!

Outre la médecine, m'a été dévolue l'administration du ménage. Sept francs un petit panier d'oignons! Je ne m'étonne plus que Mahmoud ait été soulagé d'une somme de six cents francs cachée au Gabr et dénichée par les policiers du Khan.

Pauvre Mahmoud! Quand nous le prîmes l'année dernière, il gardait constamment son *aba*, parce qu'il n'avait ni robe ni chemise; aujourd'hui il est nippé comme un seigneur, prend des airs de satrape, traite de haut en bas les vulgaires laveurs de vaisselle et les égorgeurs de poulets. Six cents krans! il n'y a pas de dignité à laquelle on ne puisse prétendre, de fonctions publiques que l'on n'ose briguer avec un pareil capital! Ce fut l'histoire de Perrette et du Pot au lait. Devenu riche, notre cuisinier manqua de respect à M. Houssay, dut rendre son tablier et se retira au Gabr pour implorer Daniel avant de s'élancer dans le monde. Le Khan arriva; Mahmoud reçut les ferachs avec magnificence et leur demanda protection auprès de Mozaffer el-Molk, tout en indiquant qu'il avait les moyens de témoigner sa reconnaissance. Le lendemain le pot au lait était renversé : la cachette violée et vidée. L'insolent désirait rentrer en grâce; on ne pouvait le reprendre, en l'absence de M. Houssay, mais on le regrette.

« Pauvre Mahmoud, qui, durant notre voyage chez les Bakhtyaris, nous fit manger soixante poulets frits en trente jours! » disait M. Babin.

Pauvre Mahmoud, à qui j'appris si péniblement qu'il faut laver ses mains au moins une fois par jour et ne point... souffler dans les timbales pour les faire briller!

Il s'agissait de choisir un cuisinier; les ouvriers, assemblés, ont nommé l'un d'entre eux. Fier du suffrage de ses camarades, l'élu a pris possession de la triomphante officine de roseaux.

8 mars. — Jean-Marie avait accompagné M. Houssay jusqu'au Chaour, l'obstacle le plus sérieux qui se présente entre Suse et Ahwaz. Le voici de retour, le gué a été franchi après trois jours d'effroyables efforts. Tranquille de ce côté, Marcel se décida à rendre au gouverneur une visite dont les résultats avaient été si heureux. Nous ne partîmes pas sans appréhension : c'était la première fois que nous abandonnions le camp.

Après avoir déjeuné sur les bords de l'Ab-Dizfoul, nous marchâmes en procession solennelle, ainsi qu'il convient à des personnages de *gros os*. Mirza Taguy, Mçaoud, quatre cavaliers sous les ordres d'Abbas, homme de confiance de Papi Khan, formaient l'escorte.

Que faire si ce n'est causer?

« Logeras-tu au palais, ou t'installeras-tu en ville avec tes camarades? ai-je demandé à Abbas.

— Les cavaliers iront au caravansérail, je me rendrai chez ma femme.

— Comment, toi, un nomade, tu as deux femmes! Préfères-tu celle de la ville à celle des champs?

— Je suis le serviteur de celle chez qui je me rends. L'Arabe est jalouse; je suis sûr qu'elle me battra, mais je m'excuserai d'être venu ici en arguant de vos ordres.

— La Dizfoulie est-elle plus accommodante?

— Elle me reçoit bien quand je lui porte de l'argent; il lui est indifférent de ne pas me voir.

— Pourquoi partages-tu ton cœur en morceaux?

— Aucune de mes femmes n'est capable de le recueillir en entier. Croyez-vous donc que les Persanes ou les Arabes soient des sultanes? Elles ne comprennent que deux choses, c'est qu'il faut broyer le blé et faire du pain pour ne pas mourir d'inanition. »

Voici les maisons de la ville, voici le pont sassanide et le château de Kouch où je n'étais venue depuis un an. Des tentes, plantées devant le palais, forment une longue avenue. Nous entrons graves, empesés. Je vois passer, tout courant, le Hakim bachy du gouverneur : « Le Khan, est à la chasse nous dit-il, mais il reviendra ce soir. Installez-vous dans mon appartement, je vous rejoins. »

On sert le thé, et dix minutes plus tard l'Esculape du palais rentre fort satisfait.

« Excusez-moi si j'ai négligé de vous introduire chez moi. Je coupais un bras, quand je me suis aperçu que j'avais oublié les ligatures, et je me hâtais, de crainte que le patient ne perdît trop de sang.

— L'opéré va-t-il bien?

— A merveille. Je l'ai débarrassé d'un membre cassé en trois morceaux, déjà gangrené; il est parti enchanté.

— Comment, parti?

— Mais oui; sa tribu est campée dans les environs! »

Le Khan arrivait à la tombée de la nuit. La conversation fut interrompue vers dix heures du soir par l'entrée des tchelaus, pilaus, kébabs et autres combinaisons raffinées de la cuisine persane. Comme boisson, de l'eau de rose coupée d'eau. Après le repas le gouverneur nous adressa des compliments fort bien tournés, et quatre ferachs portant des flambeaux nous précédèrent dans l'appartement qui nous était destiné.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quelle nuit! les puces sautaient, gambadaient, tombaient dans notre bouche quand nous parlions, sur nos yeux lorsqu'ils étaient ouverts. Jamais je n'ai vu manœuvrer de pareilles légions d'insectes. L'aube nous trouva dans la cour, mis en fuite par les vampires.

Nous ne pouvions venir à Dizfoul sans rendre visite à Cheikh Tahèr. L'accomplissement de ce devoir nous a donné un faible échantillon des difficultés qu'eût soulevées le passage des charrettes à travers la ville.

Pour atteindre la maison du Cheik, il faut parcourir un quartier populeux et longer la place du marché. A peine apparaissons-nous, précédés d'une vingtaine de ferrachs, que des nuées de gamins accourent : « Les chrétiens! les fils de chiens! les voleurs de talismans! » Des injures encore plus vives passent sur nos têtes pour atteindre les ferachs et leur maître.

Les bâtons ouvrent un passage, les pierres sifflent; la populace, refoulée, roule sur nos pas telle qu'une marée grondante, mais se calme dès qu'elle nous voit mettre pied à terre devant la maison du Cheikh. Au départ la foule se presse silencieuse; plus de cris, plus d'injures, plus de pierres.

Si j'en crois Abbas, l'attitude de la population aurait été en partie provoquée par la présence des policiers. Les pétitions se succèdent pour réclamer le changement du gouverneur; la ville est en insurrection ouverte. Le Khan ne pourrait traverser le Meïdan sans le faire au préalable balayer par ses soldats.



Le gouverneur et ses familiers. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une photographie de la mission.

Notre ami est d'ailleurs un justicier inimitable.

Le neveu de Cheikh Ali vole trois buffles à son père et les vend. La victime vient trouver Mozaffer el-Molk et le prie de lui faire rendre les animaux acquis par un citadin au mépris de tous droits.

Les coupables et le plaignant entendus, l'acquéreur est condamné à rendre les buffles à... Mozaffer el-Molk; le voleur à remettre deux cents krans — le produit de la vente — à... Mozaffer el-Molk, et la victime à une amende de cent krans, qu'elle payera... à Mozaffer el-Molk en sadite qualité de père du voleur. Il sera loisible à l'infortuné vieillard d'appliquer vingt coups de bâton reconventionnels sur la plante des pieds de son héritier.

Et les plaideurs n'eurent pas même la consolation de se partager les coquilles.

15 mars. — Hier nous courûmes la plaine avec l'espoir de rencontrer M. Houssay et ses charrettes qui reviennent d'Ahwaz, au dire des Arabes.

Nous ne découvrîmes nul indice de l'approche du convoi. A midi des cris retentissaient dans les chantiers : les guetteurs commis à la surveillance des fissures dangereuses avaient aperçu M. Houssay. Les charrettes,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

arrivées quatre heures plus tard, portaient les ouvriers serrés comme des raisins sur une grappe.

Au sommet trône, plus maigre et plus noir que jamais, le seyid tcharvadar fumant son éternel kalyan.

Le voyage a été extrêmement pénible et laborieux. Malgré les difficultés du terrain et les attaques réitérées des nomades, M. Houssay a eu pourtant la vive satisfaction de conduire à bon port les trois premières caisses. L'École normale peut désormais créer une section spéciale pour le doctorat ès charrettes.

De cette expérience, de la chaleur tous les jours croissante, de la difficulté de se procurer de l'eau, notre camarade conclut qu'il sera possible de faire un autre voyage, mais que, passé le commencement d'avril, les

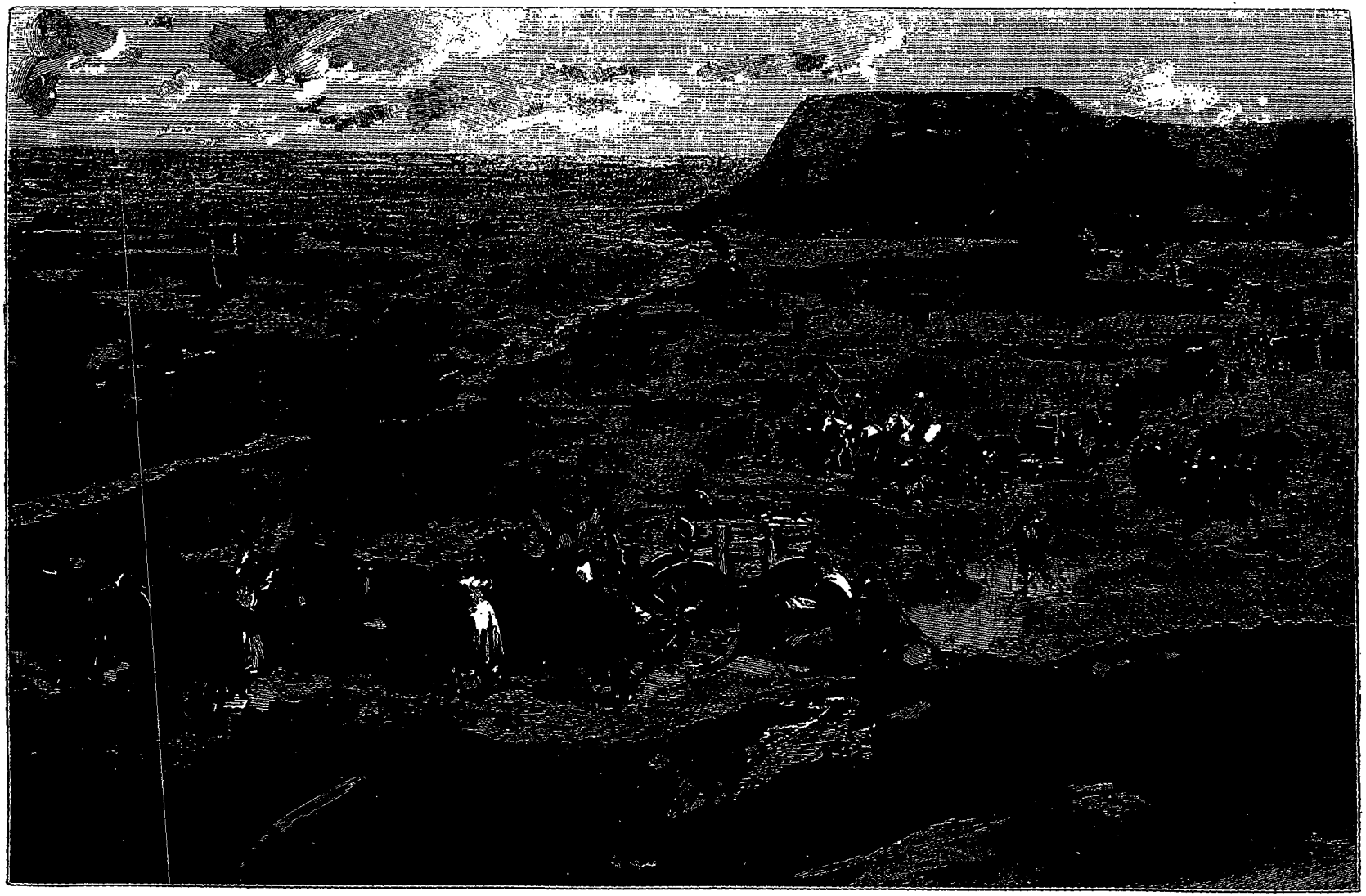


Tcharvadar (voy. p. 74). — Dessin de Tofani, d'après une photographie de la mission.

convois risqueront d'être abandonnés en chemin.

18 mars. — Le palais est entièrement déblayé, la frise des Immortels emballée depuis longtemps, le tracé de la fortification relevé sur les deux tiers du pourtour. Notre bourse contient, comme dernière ressource, quelques centaines de krans notoirement faux ou falsifiés; une nouvelle dépêche de Téhéran nous enjoint de quitter Suse. Cette même lettre annonce que le *Sané* vient de France pour rapatrier la mission. D'un autre côté, les mulets, blessés ou fourbus, sont condamnés au repos. Dans ces conditions déplorables le chapiteau n'atteindra pas Ahwaz avant trois mois. Trois mois! Et il reste à peine quinze jours de vivres. De tous ces faits, longuement mûris, sont nées les résolutions suivantes : Marcel et moi accompagnerons jusqu'à la côte les Immortels et les Lions, c'est-à-dire tous les colis

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



En route. — Dessin de Tofani, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont le poids ne dépasse pas soixante-quinze kilos. Arrivé à Bassorah, le chef de la mission se mettra en communication avec le commandant du *Sané*, et contractera un emprunt qui permettra d'achever les transports. Puis il faudra se mettre en quête de bateliers et les escorter jusqu'à Kalehè-Bender, où MM. Babin et Houssay vont, à tour de rôle, conduire les fragments de taureau qui restent encore sur les tumulus.

Nous revenons au projet de Cheikh Ali.

26 mars. — Le sort en est jeté! Un convoi de quatre charrettes, sous la garde de M. Babin, est en route pour Kalehè-Bender. Quoi qu'il en puisse coûter, nous remonterons l'Ab-Dizfoul, de si mauvais renom.

Hier arriva un nouveau courrier de Téhéran. La légation informe Marcel qu'elle a consulté le quai d'Orsay et reçu l'ordre de nous soutenir diplomatiquement jusqu'à notre sortie du territoire persan. C'est vraiment bien d'avoir sollicité cette autorisation! Qui nous protégea jamais dans ce pays perdu? Qui défendit nos convois contre les nomades? Qui vainquit la résistance des uns et la passivité des autres, et les saisons, et le fanatisme? Qui donc, surtout, s'est fait céder, pour en faire hommage à son pays, la moitié des inestimables trésors dévolus à la Perse par les firmans de concession? Allah! rien désormais ne me paraîtra difficile.

29 mars. — Mulets et chameaux sont chargés, prêts à partir. Dans une heure nous quitterons Suse, heureux, triomphants, maîtres des dépouilles opimes des siècles évanouis.

XXII

Le désert et les nomades. — Le Karoun. — A la recherche de bélems. — Remontée du Karoun. — Coup de chaleur. — A bord du *Sané*.

Tcham Chembè, 31 mars. — Le transport des taureaux à Kalehè-Bender nous laissait seul quelque souci; comme si le ciel nous eût voulu donner courage il mit sur notre route M. Babin et ses charrettes. Le trajet s'est effectué péniblement, mais il s'est effectué en une semaine. Un mois encore, et toutes nos pierres peuvent être rendues au bord de l'Ab-Dizfoul.

1er avril. — Passé le Chaour à Bendè Cheikh. Les caisses sont amenées sur la rive droite sans accident notoire. Campé de l'autre côté du cours d'eau. Aperçu au loin le campement de seyid Ahmed, situé devant Kalehè-Bender, et un imam-zadé où se rendent, en pèlerinage, les gens mordus par les chacals enragés.

Noté quelques strophes de la chanson qu'improvisent la nuit les veilleurs du campement :

« Quand j'étais jeune, je n'avais pas de souci; je ne savais pas s'il existait des soucis ou si mon cœur les ignorait.

« Si les Faranguis, qui ne volent pas, qui ne battent pas, venaient à Suse, les nomades bâtiraient des maisons autour de leur palais, et le pays serait prospère.

« Si les Faranguis, qui ne volent pas, qui ne battent pas, venaient à Suse, on cultiverait la terre, on aurait à profusion gerbes d'or, cavales, buffles et moutons. Nul ne s'en emparerait, et le peuple vivrait heureux.

« Quand un homme possède quatre krans le gouverneur lui dit : « Donne-moi cinq krans ». Et le malheureux meurt de faim, sans force ni sans courage.

« Si le roi s'asseyait au feu des tcharvadars, je lui dirais : « Sultan, Allah te demandera compte de tous « les crimes commis sous ton règne. Ton sommeil est « donc bien lourd que les plaintes de tes esclaves ne « parviennent pas à te réveiller! »

2 avril. — Passé au milieu du campement de la tribu des Khasséré. Tous descendants du prophète, tous voleurs de profession. Yacoub, interrogé avec insistance sur le contenu de nos caisses, répond : « Nous portons des fusils destinés à l'armée du Chah Zadé. »

3 avril. — Campé au bord du Chaour. Une tribu établie sur l'autre rive traverse le cours d'eau à la nage afin de nous examiner de plus près.

Les hommes se précipitent d'abord, puis viennent les femmes, soutenant des grappes d'enfants nus. Ils sont deux cents serrés autour de nous. « Jamais, disent-ils, nous n'avions vu des gens si blancs et si bien vêtus! » (La peau et les habits de Suse!)

4 avril. — Nous voici dans la partie la plus malfamée du désert. La Kerkha roule ses eaux tumultueuses à cinq cents mètres de distance; au delà s'étend la Turquie, où les Arabes trouvent l'impunité. Là vivent des bandits moralement alliés à la tribu de Menchet.

Baker, le chef de la caravane, plante la tente sous une jungle touffue et mène boire les animaux dans une anse du fleuve que dissimulent les saules; puis les caisses, disposées en murailles, forment autour du camp un rempart improvisé.

La tactique des nomades est invariable. Soit que la razzia s'exécute de nuit, soit qu'elle ait lieu en plein jour, les Arabes assomment les muletiers, s'emparent des bêtes de somme, grimpent sur leur dos et s'enfuient, quitte à revenir plus tard chercher les charges moins prisées et plus difficilement négociables que les mulets et les chameaux. La surveillance et la défense doivent donc se concentrer sur les animaux. Tout est calme; au ciel pas de lune; sur la terre des ténèbres profondes. Quatre muletiers, assis aux angles du rempart, monteront la garde. Que de chansons à composer!

5 avril. — Dure nuit, dure journée! Vers onze heures du soir, les sentinelles donnaient l'alarme. Nous saisîmes les armes allongées à nos côtés, sortîmes et jetâmes tout d'abord de la terre sur le foyer, afin de ne pas servir de cible nocturne.

Marcel envoya les balles des revolvers et des carabines dans la direction indiquée par les muletiers, tandis que je rechargeais rapidement les armes.

Entre le troisième et le quatrième coup de feu j'ai distinctement entendu un cri et ces mots : « Couchez-vous, ce sont les Faranguis! » Les grandes herbes de la jungle s'agitèrent, puis tout rentra dans le calme.

A l'aube les muletiers nous prièrent d'escorter les mulets jusqu'à l'anse où ils s'étaient abreuvés la veille! Sur le sable nous relevâmes les traces fraîches de pieds déchaux. Vingt minutes plus tard la caravane était en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

route. Jamais nos gens ne déployèrent pareille activité.

Marché tout le jour à travers une forêt de chardons arborescents. La chaleur est intolérable; les moustiques deviennent enragés. Cependant nous allons d'un pas rapide; nos gens tremblent et verdissent à la seule pensée des périls qu'ils affrontent. L'un d'eux s'écarte un instant du convoi. Tout à coup il passe, courant à perdre haleine, l'œil hagard, la figure barbouillée de sang, entièrement nu, et vient s'accrocher à la selle de Marcel : « Les Arabes! les Arabes! » La plaine est toujours immense, les chardons sont toujours immobiles.

« Çaheb, Khanoum, ne quittez pas la caravane! s'écrie Baker. Si vous vous éloignez, si vous courez sur les brigands, leurs frères cachés là, ici, partout, sauteront sur nous, jetteront les caisses à bas et voleront les bêtes. »

L'avis nous a paru topique; plus que jamais les tcharvadars ont excité leurs mulets, et nous avons suivi leurs pas après avoir pris congé à coups de carabine de nos invisibles voisins. De petits panaches de fumée couronnent les haute herbes de la plaine. Tout compte fait, vingt-six fusils répondent à notre salut. Les armes des Arabes sont heureusement sans justesse et sans grande portée. Le jour où les nomades posséderont



La contrebande au désert (voy. p. 76). — Dessin de Tofani, d'après une photographie de la mission.

quelques-uns de ces remingtons que les Anglais importent en Turquie d'Asie, on ne pourra plus traverser le pays.

Trois heures avant le coucher du soleil, la caravane sortait de la forêt de chardons et entrait dans une plaine découverte, facile à surveiller.

La victime des Arabes a reçu un violent coup de bâton entre les deux yeux; nous avons pansé sa blessure et les nombreuses égratignures laissées sur son corps par les griffes des nomades, puis, tant bien que mal, on lui a composé un costume décent.

« Pourquoi n'as-tu pas crié? lui ai-je demandé.

— Il agit sagement, interrompit Baker : quand on tombe entre les mains des bandits, il faut se laisser dépouiller, prendre la fuite et se garder de compromettre le salut général en appelant au secours. »

6 avril. — La nuit s'est passée tranquille, mais la journée précédente avait été si fertile en incidents que nous résolûmes de doubler nous-mêmes nos sentinelles. D'heure en heure nous déchargions trois coups de feu.

Partis à l'aube. Longé le soulèvement rouge qui de Suse, par un singulier effet de mirage, se transforme tous les matins en un château féodal.

« Examinez bien cette montagne, me dit Baker : c'est une montagne de talismans. Au lever du soleil les voyageurs qui passent ici aperçoivent sur ces hauteurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des jardins délicieux; ils courent se désaltérer aux pures fontaines de l'oasis, saisir les grappes de raisins pendantes aux treilles vertes, s'abriter sous des orangers aux fruits d'or. La bouche sèche, l'œil plein de convoitise, la sueur au front, ils atteignent essoufflés ces jardins merveilleux. Soudain verdure, fruits, palais disparaissent, et ils se voient seuls, sur un roc désolé où une perdrix ne trouverait pas un brin d'herbe pour abriter sa tête. »

Rencontré deux Arabes armés jusqu'aux dents. Si nous ne faisions bonne garde, tous les muletiers prendraient la fuite. Dès que les nomades se furent éloignés, Baker, assis sur sa monture, s'approcha de moi :

« Les voyez-vous, ces brigands? ils vivent de chardons comme mon âne; ils paissent l'herbe sèche des chemins. Et ces vieilles nattes qui gisent là-bas sur ce campement abandonné? Ce sont leurs maisons. Comment lutter avec des gens qui n'ont pas de demeure stable, ne cultivent pas la terre et mangent de l'herbe? Il n'est pas surprenant qu'ils soient nos maîtres. »

Traversé une peuplade sauvage commandée par le cheikh Melahyé. La population nous suit, gambadant, menaçante, la lance à la main. Les hommes sont à peu près nus.

« Baker, que contiennent ces caisses?

— Des briques. Il y en a de cuites, il y en a de crues. Je porte aussi des pierres, mais elles ne valent rien : toutes sont brisées.

— Baker, arrête-toi. Vois les beaux pâturages. Pourquoi voles-tu les talismans de Daniel? Arrête-toi. Nous saurons bien empêcher les Faranguis de continuer leur route. Fais-les descendre de cheval; quand ils seront à terre ils ne nous jetteront plus de charmes. Ce sont des sorciers. Allah! Allah! il faut les faire cuire et garder les talismans! »

Baker presse les mulets, presse les hommes, nous marchons en rangs serrés. Le malheur veut qu'une bête tombe. Les muletiers se précipitent à son secours. Les Arabes fondent sur eux et se mettent en devoir de les dépouiller de leurs vêtements. Le revolver à la main, nous arrivons; les bandits s'écartent, mais l'un d'eux décharge sur nous un pistolet long d'un demi-mètre, et les chevrotines dont il est bourré jusqu'à la gueule vont s'incruster dans les planches d'une caisse.

Nous voici de nouveau en marche. Les nomades suivent nos pas; des pierres lancées d'une main exercée atteignent Marcel à la tête; je reçois de mon côté une violente contusion à l'épaule.

C'en est trop, la colère nous gagne. Volte-face! Les assaillants jettent leurs lances et fuient comme des lièvres.

7 avril. — Il a fallu abandonner la direction de Djéria et d'Ahwaz — le Karoun, débordé, a noyé le pays — et prendre celle d'Hawizé. Comme il est heureux que le taureau ait été porté à Kalehè-Bender! Si les charrettes avaient suivi leur premier itinéraire, elles se trouveraient aujourd'hui dans la nécessité de rétrograder vers Suse. Le sol est détrempé, les mulets tombent à chaque pas : que deviendraient nos carrosses?

Des moustiques, toujours des moustiques en nuages épais; la chaleur est lourde, humide, insupportable.

Traversé des dunes de sable coupées de soulèvements rocheux. Aperçu les traces fraîches d'un fauve de grande taille. Tourné à gauche, en un point nommé Nahr-Hachem; doublé un grand lac formé par les eaux d'inondation. La vallée apparaît couverte d'herbes et de fleurs. Passé devant un konar touffu.

« Nous sommes sauvés! s'écrie Baker, voici l'arbre qui me vit naître, voici la terre de mes pères. Autrefois de nombreuses tribus perses parcouraient cette contrée; aujourd'hui elle ne nourrit même plus de chacals; le peuple est passé dans Roum (Turquie).

— Les voleurs sont inconnus dans le pays de tes pères?

— Comment donc! ils pullulent : mais je les connais tous.

— Quelle distance nous sépare de Djéria?

— Quatre farsakhs.

— Gagnons ce village.

— Impossible, il se fait tard. Et les voleurs!

— Tu les connais tous.

— Le jour, pas la nuit. Distinguerais-je seulement mon père de ma mère? D'ailleurs nous passerons la nuit à travailler. »

Il s'agit de remplacer la paille qui rembourre les bâts par des tissus sujets à ces innombrables droits de péage que réclament tous les petits cheikhs arabes. Afin de ne point blesser les animaux, l'opération doit être faite juste avant d'atteindre Djéria.

8 avril. — Campé au pied d'un soulèvement rocheux. La plaine est déserte, abandonnée, sans végétation, rougie par le soleil, qui pénètre à l'horizon dans son palais de pourpre.

Un point se meut au loin, puis dix, vingt. Nous cessons de les compter et courons vers le campement. Les animaux sont ramenés derrière les caisses. Marcel et moi accumulons des munitions à portée de la main. Plus de soixante nomades s'avancent à cheval. Ce sont des hommes, des femmes, plus terribles que leurs maris, si j'en crois les histoires horribles que racontent la nuit les muletiers de garde.

« Voilà la mort! gémissent nos gens, c'en est fait de nous! ce sont les Ansariehs! Ouvrez le feu! Çaheb, Khanoum, tirez sur ces chiens maudits! Ils vont nous charger! Tirez, tirez donc! Dieu l'a voulu, nous serons mangés ici par les oiseaux de proie! »

Deux coups de carabine sont déchargés en l'air.

C'est un signal bien connu; en bon arabe il signifie : « N'approchez pas ».

Les nomades s'arrêtent; Baker s'avance en plénipotentiaire. Il fait encore assez jour pour qu'il puisse distinguer son père de sa mère. On parlemente. Il revient sur ses pas. « Çaheb, le cheikh désire causer avec vous. N'oubliez pas de le prévenir que douze Faranguis dorment sous la tente. »

Nous avançons jusqu'à sept ou huit mètres de nos hôtes. Ils font mine de se rapprocher, mais un geste énergique les arrête. L'un souhaite un remède pour ses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

yeux malades, l'autre veut un talisman capable de lui attirer la bienveillance d'une jeune fille, un troisième demande dans quelle tribu se cachent deux buffles qu'on lui vola la semaine dernière.

Je ne me fais pas d'illusion : on nous traite en fils du diable. Nous devons à cette filiation bien établie de traverser à deux un pareil pays.

Les lueurs crépusculaires se fondaient dans la nuit. Baker tire un pan de ma veste. « Khanoum, venez un instant, je désire vous parler.... Restez au milieu des caisses. Ces Arabes sont des traîtres; rien ne me dit qu'ils ne vont pas vous entourer et vous tuer. Une fois Çaheb mort, qui défendra les mulets, si vous n'êtes pas là? » Cependant la nuit devenait noire ; Marcel engagea les Arabes à se retirer et à nous laisser rejoindre dans la tente nos douze camarades. La troupe s'est éloignée de mauvaise grâce, après avoir reçu du sulfate de fer, de l'hyposulfite de soude et un talisman matrimonial orné de mon paraphe.

10 avril. — Le lendemain de notre entrevue avec les amis intimes de Baker, nous atteignîmes les terres de cheikh M'sel et le village de Déjria bâti au bord du Karoun. Cette fois nous étions bien sauvés. Un grand *kachti* (bateau à voile) fut loué et chargé; nous



Les bords du Karoun (voy. p. 78). — Gravure de Méaulle, d'après une photographie de la mission.

primes possession d'un castel ventilé, élevé à l'arrière de la nef, on largua les amarres, et le courant, très rapide, entraîna le bateau. Quand le vent est favorable on met la voile et nous volons. Les palmiers de Mohammerah apparaissent à l'horizon, mais je serais aussi empêchée de parler du paysage que je le fus il y a quatre ans, lorsque je descendis le Karoun pour la première fois : je dors sans désemparer. Le voyage entre Suse et Djéria a été si pénible, si dangereux !

Chevaucher dix heures par jour sous un soleil implacable, recevoir ou tirer des coups de feu du matin au soir et du soir au matin, monter la garde du crépuscule jusqu'à l'aube, et n'être que deux !

12 avril. — A peine arrivés à Mohammerah, nous partîmes pour Felieh. Marcel conta ses embarras à cheikh M'sel ; celui-ci fit assembler les bateliers du pays. Tous refusèrent d'abord de remonter jusqu'à Kalehè-Bender. Cependant un patron, plus audacieux, déclara qu'il tenterait l'entreprise contre une rémunération de quatre mille francs par belem — il en fallait six, — encore ne répondait-il pas d'arriver à destination.

Sept heures plus tard, nous atteignions Bassorah. Là de mauvaises nouvelles nous attendaient : le *Sané* n'ose franchir la barre de Fau ; il reste à Bouchyr. Nous comptions être secourus et aidés, nous voilà donc encore et toujours livrés à nos propres forces. La fatalité

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

semble poursuivre nos courriers : l'un, parti de Suse, aurait succombé à une blessure dont il était l'auteur involontaire; l'autre, expédié de Bassorah, et porteur de deux télégrammes, revint avant-hier, déclarant que jamais on ne le reprendrait sur le chemin de Daniel. Une entrevue avec le lion, son épaule déchirée à la suite de ce colloque, un bain de plusieurs heures dans le Karoun, où le fauve ne l'a point suivi, l'ont confirmé dans cette détermination.

Les dépêches, trempées dans le fleuve, étaient devenues illisibles. Comme je me désolais de ne pouvoir déchiffrer leur contenu, l'agent du consulat m'a calmée :

« Madame, soyez sans inquiétude : ces deux télégrammes ne contenaient rien de fâcheux. Dans l'un, signé Hachette, on vous réclamait un manuscrit; l'autre annonçait l'arrivée du *Sané*. »

Bravo! le secret de la correspondance télégraphique est bien gardé à Bassorah.

21 avril. *Sur le Karoun.* — Le lendemain de notre arrivée, tous les bateliers furent assemblés par l'agent consulaire. Le refus de remonter l'Ab-Dizfoul ne se fit pas attendre. Le soir même, nous contractions un emprunt, changions en monnaie persane notre réserve personnelle et repartions pour Felieh, désolés, mettant notre unique confiance en cheikh M'sel. Lorsqu'il comprit que tout espoir de nous entendre à l'amiable avec des bateliers était perdu, le cheick fit appeler le chef de sa marine, un noir superbe :

« Arme six belems, désigne pour les conduire vingt-quatre nègres, vigoureux et de bon courage. Chaque bateau sera rempli de dattes et de riz. En outre, tu donneras à l'equipage l'autorisation de requérir sur mes terres les moutons nécessaires à leur nourriture. Tous doivent remonter le Karoun, entrer dans l'Ab-Dizfoul et arriver jusqu'à Kalehè-Bender, où sont les caisses des Faranguis. Tes hommes seront ici demain matin; Çaheb leur comptera la moitié de la location, que je fixe à trois cents francs par belem. J'ai dit. »

Comme le cheikh l'avait ordonné, vingt-quatre nègres d'une force herculéenne venaient au rendez-vous. Ils prenaient les fonds et baisaient la main de leur maître.

« Qu'il soit fait comme j'ai ordonné!

— Sur nos yeux, ce sera fait. »

Notre émotion n'avait d'égale que notre reconnaissance; Cheikh M'sel l'a bien compris.

Le lendemain nous reprenions encore la route de Bassorah afin d'expédier un télégramme au commandant du *Sané* et le prier de nous attendre une vingtaine de jours. Puis nous sommes montés sur un septième belem, disposés à pousser les bateliers l'épée dans les reins, si cela devient nécessaire. Trois cavaliers de cheikh M'sel, partis le même jour que nous, portent à Suse un gros sac de krans et la nouvelle de notre arrivée prochaine.

22 avril. — La remonte du Karoun est horrible! On doit haler les bateaux ou avancer à la gaffe quand la végétation des rives devient buissonneuse. Aucun abri contre un soleil intolérable; des réverbérations éclatantes, des moustiques voraces, des mouches serrées en légions si nombreuses, qu'habits, casques et figures sont noir de jais. Nous souffrons cruellement. Les journées se passent sans que nous échangions une parole. Parler serait gémir, mieux vaut se taire.

Il me semble par moments être coiffée d'une calotte de fer rouge. L'enfer est vide et tous les diables sont ici. Les maxima journaliers du thermomètre suspendu au mât varient entre 59 et 67 degrés centigrades. A Paris, entouré du bien-être que donne une civilisation raffinée, on gémit, on étouffe, on meurt, par des températures moitié moins chaudes.

Au coucher du soleil le belem s'arrête, car nos hommes, de crainte des lions, ne veulent pas marcher la nuit, et l'on respire pendant quelques heures. Les bateliers profitent de ce repos pour tuer un mouton, le dépecer et le cuire. Faute de manger la bête à moitié vivante, ils risqueraient de se régaler de viande pourrie. Ahwaz approche, nous l'atteindrons dans deux jours.

26 mai. — Tous en vie! sous pavillon français! à bord du *Sané*!

A quoi tient-il que je ne reprenne le chemin de France sous la forme d'un colis plus léger et moins précieux que les autres? C'était écrit!

Avant d'atteindre Ahwaz, le Karoun décrit une grande boucle. Une demi-étape sépare le barrage d'un village situé en aval du coude, tandis que les mariniers doivent encore haler deux jours pour atteindre la digue. Il nous sembla qu'abandonner le belem, c'était fuir une fournaise. Des chevaux furent loués; nous partîmes.

La terre, miroitait, éblouissante de blancheur, telle qu'une nappe de craie; des colonnes d'air chaud montaient à nos visages, plus suffocantes que les rayons du soleil lui-même. Des mouches suivaient la caravane, bourdonnantes comme autour de cadavres en putréfaction, ou s'abattaient sur nous aussi serrées que les anneaux d'une cotte de mailles. Les chevaux marchaient lentement, les hommes étaient sans voix, sans force pour les exciter.

Soudain, je me sens frappée à la nuque. La douleur s'élève vite derrière les oreilles; un sang décoloré coule de mon nez et arrose la selle.

La sensation de la mort m'est venue nette, sans autre angoisse qu'une horrible douleur de tête : « Je vais mourir! » ai-je dit à Marcel

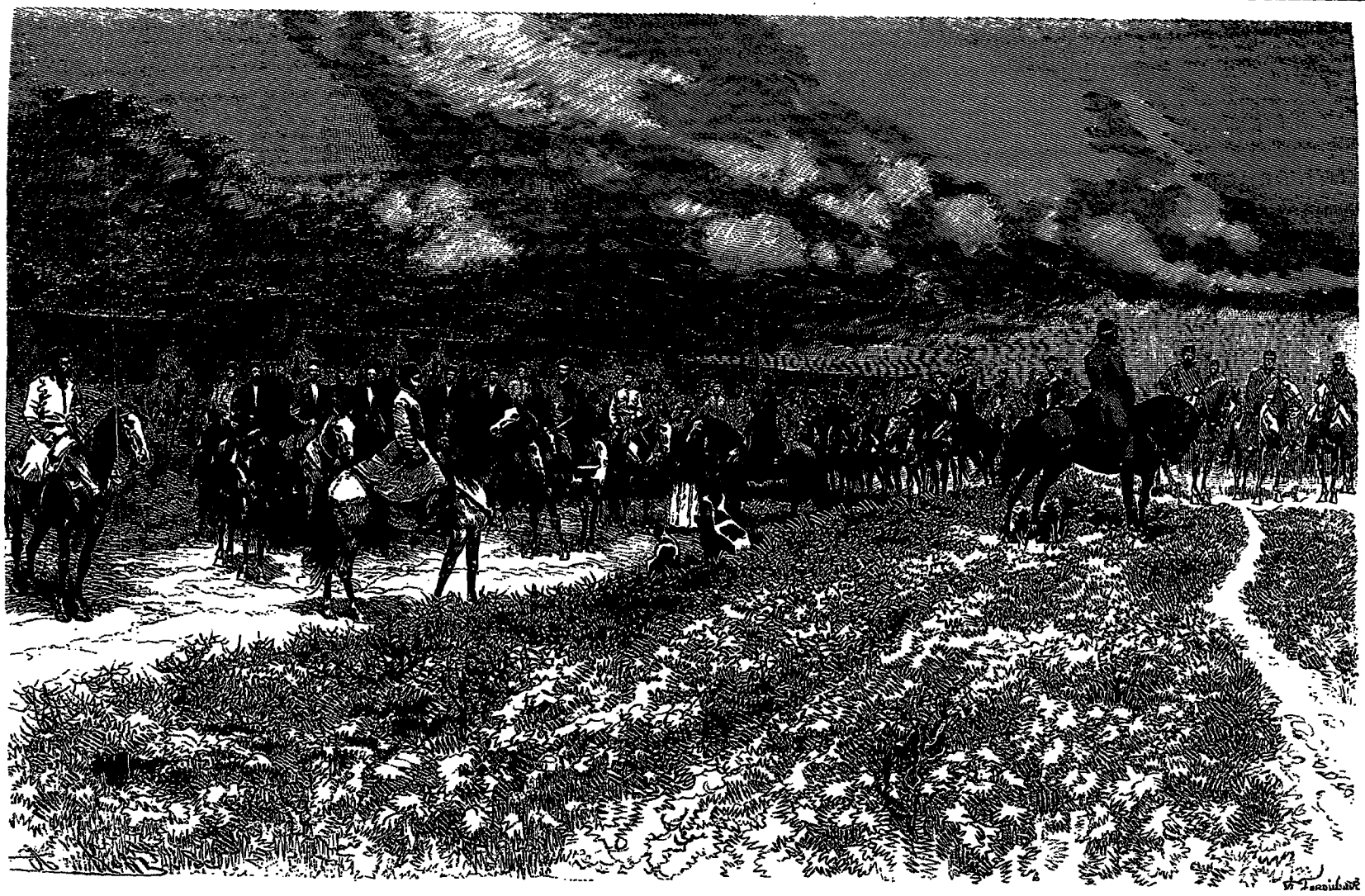
On m'étendit sur le sol où j'étais tombée comme une masse; des manteaux et des selles on forma un abri quelconque. La nuit venue, mon mari me chargea sur un cheval, et la petite caravane gagna Ahwaz.

Je retrouve mes souvenirs trois jours plus tard, dans la maison du cheikh.

J'étais très malade, Marcel se désolait, mais les bateaux approchaient de Kalehè-Bender.

Un matin on annonça l'apparition de M. Babin de l'autre côté de la rivière. Le surlendemain les six belems portant les taureaux, M. Houssay et Jean-Marie arrivaient à leur tour. La dysenterie, la fièvre, l'insolation avaient exercé leurs terribles ravages sur nos

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'*ordou* (l'escorte du gouverneur) [voy. p. 68 et 80]. — Dessin de Ferdinandus, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

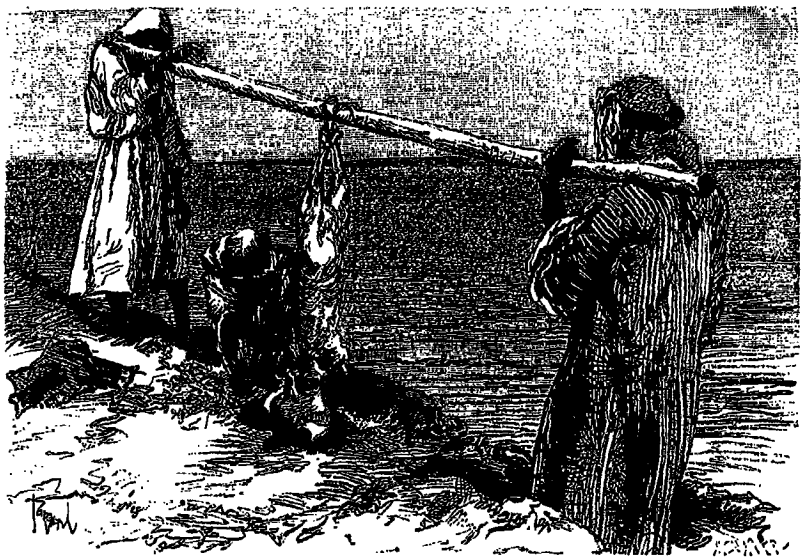
compagnons d'infortune ; en quinze jours ils avaient vieilli de dix ans, et pourtant, malgré tous leurs efforts, une volute du chapiteau était demeurée en arrière. Obtenir que les bateliers revinssent sur leur pas fut impossible. De ces nègres beaux, superbes, il restait des êtres maigres, hâves, la peau déchirée par les buissons des rives entre lesquelles gémit le cours d'eau impétueux.

Depuis Ahwaz la flottille avait mis huit jours pour remonter à travers des tourbillons et des rapides un torrent descendu en vingt heures. J'avais repris courage ; je proposai à Marcel de nous mettre à la recherche du seyid tcharvadar qui s'était enfui, et d'aller tous deux conquérir la volute ; on se rit de moi.

Il était dit que nous devions réussir jusqu'au bout dans notre entreprise. Mozaffer el-Molk, obligé de quitter Dizfoul et Chouster en pleine révolte, s'était dirigé sur Ahwaz dans la pensée de passer chez Cheikh M'sel les quelques jours de vacances que lui procuraient ses administrés. Celui-ci nous eût même prêté son navire à vapeur pour remonter jusqu'au barrage, s'il n'eût craint de le voir revenir bondé de visiteurs que, « par sa barbe ! » il ne voulait pas recevoir.

Le Khan traînait ses canons. Marcel alla le trouver et lui demanda les chevaux et les artilleurs. Il les a prêtés à condition que M. Babin accompagnerait ses hommes, et qu'au retour, prolonge, charrettes, harnais, plumes, papiers, crayons et meubles inutiles lui seraient abandonnés. Marché conclu.

Dix jours plus tard, le *Sané*, que nous étions allés querir en rade de Bouchyr, venait s'embosser devant la barre de Fau et recevait dans ses flancs les trois cent



Bateliers tuant un mouton (voy. p. 78). — Dessin de Tofani, d'après une photographie de la mission.

vingt-sept caisses et les quarante-cinq tonnes de bagages dont le transport nous avait coûté tant de peines.

Un incident diplomatique, suscité à la dernière heure, faillit entraver le transbordement ; l'attitude loyale de Cheikh M'sel, l'énergie des officiers et des matelots français, déjouèrent les embûches dressées sous nos pas.

Nous avons acquis, au prix d'un travail opiniâtre et d'efforts dont nul ne soupçonnera jamais l'âpreté, des richesses archéologiques inestimables. Les reliques des palais achéménides ne furent pas arrachées à un monument superbe, mais ressuscitées des entrailles avares de la terre et conquises au péril de notre vie. En ma qualité d'historiographe des fouilles, il m'appartient de parler hautement et sans fausse modestie. La mission de Susiane a livré une bataille désespérée et, la Providence aidant, elle revient victorieuse.

A la générosité du roi et de son fils, le prince Zellè Sultan, nous sommes redevables de la moitié de la collection ; mais, sans l'appui constant de Cheikh M'sel, le chapiteau du palais d'Artaxerxès serait encore à Kalehè-Bender. Et qui de nous, dans l'état d'épuisement où nous ont laissés trois campagnes, pourrait se promettre de l'y aller chercher ?

Un des membres de la mission en serait pourtant capable ; seul il dort paisible et mange d'un appétit toujours frais ; seul il a la force de montrer d'impérieuses volontés : c'est Barrè bachy, nouvellement marié, gras, rond, pimpant, magnifique, charmé de courir les aventures d'un voyage de noce et d'aller, en compagnie de sa belle, voir les moutons et les brebis d'Europe.

Heureuse destinée que celle de l'Agneau en chef !

Jane DIEULAFOY.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

DÉPÔT LÉGAL Seine N° 6 1888



A travers la Cerdagne en berline (voy. p. 82). — Dessin de G. Vuillier, d'après nature.

LE VAL D'ANDORRE,

PAR M. GASTON VUILLIER.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Au mois de juillet dernier, me trouvant à Perpignan, mon pays natal, j'étais allé avec un compatriote chercher un peu de fraîcheur à la promenade des platanes de cette ville.

Les troncs des arbres, presque centenaires, vaguement éclairés, s'élevaient comme d'immenses colonnes de pierre, et, tout en haut, l'épaisseur du feuillage faisant voûte empêchait de voir les étoiles.

La foule était nombreuse, et, afin d'être plus à l'aise, nous avions pris une allée écartée. La musique militaire qui jouait ce soir-là se taisait depuis un instant, lorsque tout à coup les premières notes de l'air du *Val d'Andorre* s'élevèrent fraîches et pures au milieu du bourdonnement des voix.

Nous demeurions silencieux, écoutant. — Et tandis que les lointaines harmonies montaient dans la nuit, je pensais à cette petite république perdue dans un pli du massif des Pyrénées, séparée de la France par des crêtes escarpées, et qui, depuis plus de dix siècles, protégée par son infimité pour ainsi dire, était demeurée pauvre mais libre.

Je voyais les armées victorieuses du fils de Charlemagne écrasant les Maures dans ses ravins, et je me souvenais que la neutralité des vallées avait été proclamée par ce roi sur les lieux mêmes.

C'étaient de bien grandes choses pour un aussi petit pays. — Il m'apparaissait enveloppé d'une poésie due à son passé, à mon ignorance un peu, et beaucoup peut-être à Halévy et à son fameux air du chevrier : « Le vieux chevrier du beau pays d'Andorre ».

La musique militaire s'était tue et les derniers accords s'évanouissaient, lorsque brusquement je dis à mon ami :

« Voulez-vous visiter ensemble le val ?

— Avec grand plaisir ! » me répondit-il.

Le lendemain matin, nous allions voir le bibliothécaire, M. Pierre Vidal, qui a beaucoup vu et étudié l'Andorre. Il nous donna des renseignements précieux; tant sur les moyens d'y arriver que sur les précautions à prendre.

« Évitez, nous dit-il, de parler politique et de vous mêler des affaires intérieures du pays. Faites bien comprendre que vous êtes des artistes voyageant librement, et vous serez respectés. »

Nous partions le lendemain. Le chemin de fer nous amena à Prades, au pied même du Canigou. Là nous trouvâmes la diligence de Mont-Louis, où il nous fut possible de prendre place, mon ami Anguila sur la banquette près du conducteur, moi dans le coupé.

Il faisait un temps splendide, et la nuit tombait lorsque l'énorme véhicule s'ébranla.

Quelle gorge superbe nous suivions de Villefranche à Mont-Louis par un beau clair de lune !

Anguila chantait, sur sa banquette, aux étoiles, aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grands monts, à l'astre des nuits, et sa voix trouvait un accompagnement original dans le bruit des grelots.

Je regardais ces défilés auxquels la lune donnait des abîmes et des silhouettes immenses tandis que dans les profondeurs la rivière mugissait toute scintillante.

Un moment Fontpédrouse nous apparut tout en bas, dans la gorge, et les toits seuls luisaient de clartés bleuâtres dans la noirceur profonde.

Nous n'avions cessé de monter depuis Prades; mais, à mesure que nous avancions, les côtes devenaient plus dures.

Nous atteignîmes enfin Mont-Louis, au milieu de la nuit, pénétrés par la fraîcheur qui en toute saison règne sur ces sommets.

Anguila ne chantait plus,... mais éternuait fréquemment.

Un bol de lait bien chaud et une bonne chambre lui rendirent sa voix, car il me réveilla de bonne heure par des roulades étourdissantes.

Il nous fallut attendre tout le jour la voiture de Bourg-Madame, qui ne passe que dans la soirée.... Elle arriva bondée de voyageurs.

Le spectacle qu'elle nous présentait était vraiment comique. De toutes les ouvertures sortaient des têtes, et la bâche se soulevait par instants, montrant des gens dans des postures risibles, confondus avec les colis et ouvrant des yeux effarés.

Après quelques recherches, nous trouvâmes une antique berline dont le propriétaire consentit à nous transporter.

Le temps était menaçant et froid, de grandes brumes déchiquetées passaient sur le front des hautes montagnes.

Par instants une échappée nous permettait d'apercevoir vers l'horizon des successions de chaînes qui se perdaient dans un fond lumineux....

C'étaient, tout au loin, les montagnes de Prades, que le soleil dorait de ses derniers rayons.

Mais la nuit était venue. Nous montons dans la berline, et nous voilà dévalant à travers la Cerdagne, tandis qu'un orage se déchaînait.

Les éclairs se succédaient, nous montrant les ondulations de ce triste pays où le tonnerre retentissait avec un effroyable fracas. Bientôt la pluie tomba par torrents.

Les chevaux, pris de peur, filaient comme le vent, et la berline craquait comme un vieux navire dans la tempête.

Nous distinguons Saillagouse à la lueur d'un éclair à travers notre course folle, et je pense un instant au sculpteur Oliva, né dans cette bourgade.

Nous arrivons enfin à Bourg-Madame, mouillés par les gouttières de la berline et rompus par les cahots.

L'hôtel était encore éclairé. On improvise en toute hâte un frugal souper, pendant qu'Anguila, qui avait découvert un piano, se met, malgré mes prières et en dépit de l'heure avancée, à attaquer un grand air de *Faust* d'une voix qui ébranle les vitres. Mais, à mon vif étonnement, personne ne fait la moindre observation; tout le monde écoute. Anguila, sentant qu'il tient l'oreille de la salle, s'enivre des sons de sa voix et obtient des effets inaccoutumés.

Le lendemain, lorsque nous ouvrîmes les fenêtres, le soleil inondait le pays de lumière, et le ciel était bleu. Rien ne laissait plus soupçonner l'effroyable tourmente de la nuit. Aussi ce fut un panier léger, brillant, surmonté d'une tente à bandes rouges, que nous choisîmes pour nous transporter à Porté par la vallée de Carol. On voulut voir un peu Puigcerdá. Un pont sépare la France de l'Espagne; d'un côté les douaniers français, de l'autre les carabineros espagnols. Après avoir emprunté quelque temps le territoire espagnol, on rentre en France et l'on pénètre dans la vallée de Carol.

C'est une gorge sauvage d'un grand et beau caractère, avec des chaos de rochers portant les traces des glaciers d'autrefois, et qu'un torrent grondeur et écumant embellit encore.

Du haut des montagnes pierreuses, éclatantes de couleur, l'eau descend en longs rubans argentés.

Nous apercevons les tours de Carol, restes d'un manoir féodal construit par les Maures, suivant la tradition, puis conquis sur eux par Charlemagne.

Nous suivons toujours le Sègre de Carol, traversant le hameau de Porta, et nous arrivons au village de Porté, le dernier de France dans cette région, en face du col de Puymorens.

Nous descendîmes à l'auberge Barnole, et la première chose qui frappa nos yeux fut un cadran solaire portant cette inscription : « *Aspice et vade* (Regarde et va-t'en ».

Ce n'est point encourageant pour le voyageur, d'autant plus que de toutes parts se dressent des cimes sourcilleuses.

Mais, malgré la devise du cadran, nous entrâmes à l'auberge, où l'accueil ne laissa rien à désirer.

Auprès du foyer clair un isard était suspendu, et il nous fut donné de manger le soir de ce gibier excellent.

Après dîner il fallut se mettre en quête des montures nécessaires pour le lendemain. On réussit après bien des pourparlers, non sans avoir débattu les prix, puis on alla se coucher.

Il faisait encore nuit lorsque l'hôte vint cogner à nos portes pour nous réveiller. Nous entendions les mules qui piaffaient dans la cour, et à la vague clarté de l'aube nous les aperçûmes toutes caparaçonnées des plus brillantes couleurs.

Les muletiers prenaient un air de feu dans la grande salle en nous attendant.

On fut bientôt en selle.

Le fond de la vallée de Porté, vers l'étang de Lanux, et le pic de Carlitte étaient sombres. Le Punxo montrait à peine ses flancs couverts de pins obscurs, et le massif de la Balleta s'éclairait faiblement de pâles lueurs.

Le Puymorens nous soufflait un petit vent glacial.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les muletiers, prenant nos montures par la bride, nous firent traverser les rues tortueuses et solitaires du pauvre hameau de Porté.

Par un sentier pierreux on se mit à gravir avec peine le flanc de la montagne. Nous n'avions pas adopté la grande route de l'Ariège, qui serpente longuement. Le sentier est âpre, mais il abrège beaucoup, et il y a loin à dos de mulets pour arriver à Soldeú, premier village d'Andorre.

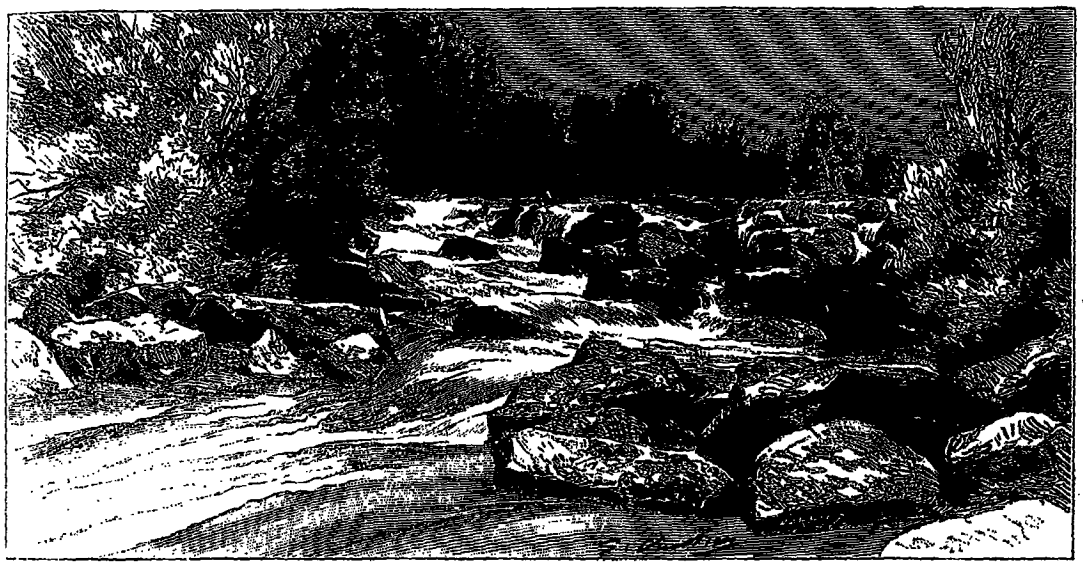
Le soleil darde depuis longtemps lorsque nous quittons la pente rocailleuse; nous voici au col de Puymorens. C'est à travers des ondulations couvertes d'herbe rase que l'on voyage maintenant. Nous avons rencontré des muletiers andorrans. Ils arrivent en culotte courte, ceinture et bonnet rouges et veste de velours. Les mules, ornées de plaques de cuivre ciselées, de plumets et de chasse-mouches multicolores, brillent au soleil ardent. C'est joyeux et d'un grand caractère, avec un fond de monts dénudés, de crêtes abruptes et d'escarpements.

Là-bas le pic d'Andorre sourcilleux, à droite la vallée de l'Ariège au « viste cours », selon l'expression de du Bartas, et qui, dit-on, charrie de l'or. Plus haut, à gauche, la source de l'Ariège, un étang bleu d'acier miroitant au soleil, nommé l'*Estang-Nègre*, au pied du pic de la *Font-Nègre*.

Il faut traverser le torrent, dont le lit est encombré de blocs granitiques.

Des troupeaux de vaches, de taureaux, de chevaux et de mules, en nombre considérable, sont là silencieux, réunis par groupes, perdus dans ce paysage grandiose et sévère, paissant l'herbe fine et odorante qui forme un tapis sous nos pas. Nous arrivons à eux; ils nous regardent passer curieusement : les voyageurs sont rares ici.

Voici à cette rivière naissante les limites de la France,



Le Sègre de Carol. — Dessin de G. Vuillier, d'après nature.

de l'Espagne et de l'Andorre. Le pays andorran commence à la rive opposée, à la *Solana* aux flancs arides, brûlée par le soleil et les grands vents.

Encore une montée à gravir par un chemin en zigzag pour faire l'ascension du *Fra-Miquel*.

On ne saurait rien imaginer de plus caillouteux, de plus rapide, de plus hasardeux que ce sentier. Nous parvenons au col après une bonne heure de montée. Ce col est gazonné et offre un plateau qui remonte vers l'ouest et descend au sud en pente douce vers le cours de la Valira.

On sait que les géographes s'entendent peu sur l'orthographe de ce nom et même sur le nom lui-même.

Doit-on écrire *Balira*, *Valira* ou *Embalira*?

Je questionnai là-dessus un Andorran de qualité à Andorre-la-Vieille. « *Aqui*, me dit-il, *tot es Valira.* » Il donnait bien par là la véritable forme du nom, car les anciens documents portent *flumen Valeriæ*. Le *Politar andorran* parle cependant de la *Gran Valira*, qui est la réunion des deux Valira après leur jonction. La distinction en deux Valira est nécessaire au géographe et indispensable au touriste.

Le *Politar* que je viens de mentionner et que j'aurai occasion de citer encore est un recueil des faits et gestes de la vallée d'Andorre, confondu souvent avec le côté légendaire de son histoire. L'auteur, don Antonio Fiter y Roussel, était un habitant de la paroisse d'Ordino, fort renommé en son temps pour son savoir. En 1748, étant viguier, il eut, paraît-il, l'idée de s'enfermer dans le palais des Vallées à Andorre-la-Vieille, de compulser les archives qui y sont déposées et d'en extraire le recueil auquel il donna le nom de *Politar*. Le manuscrit, écrit en catalan, est annexé aux archives de la république, mais il en existe trois ou quatre copies.

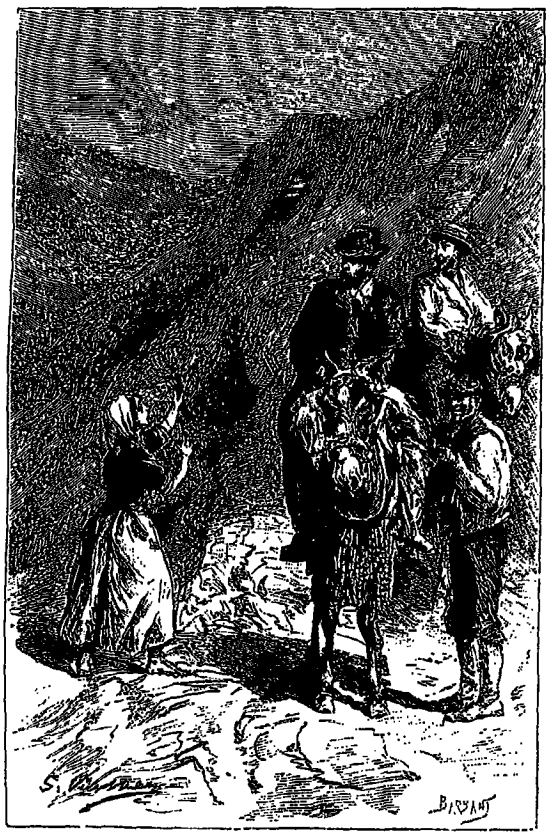
Le port de Fra-Miquel est un passage difficile et souvent impraticable en hiver. Il est toujours pénible,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

même au cœur de l'été. Des amas de pierres surmontés d'un piquet indiquent le chemin. Il est arrivé quelquefois, après une tourmente, de retrouver des cadavres de voyageurs morts de froid. On ne pourrait soupçonner ces drames de l'hiver sous le soleil brûlant qui nous illumine aujourd'hui.

Après la Cerdagne, simple et austère, et les merveilles de la vallée de Carol, nous avons encore laissé derrière nous les grands pâturages montueux, les prairies de rhododendrons, constellées de la fleur jaune de l'arnica, de la réglisse aux pétales rosés et de la myrtille aux baies violettes. Devant nos yeux le val d'Andorre s'ouvre béant avec sa double chaîne de monts dénudés, roses ou lilas, où courent comme de sombres sillons les forêts de pins. A travers les escarpements, la Valira descend rapide et écumante. Elle prend sa source dans un plateau couvert d'étangs dits *Estanys dels Pessons*. Ce plateau, dont la roche granitique étincelle au soleil, s'incline sensiblement et laisse tomber en cascade les eaux qui se précipitent au fond de la vallée.

Après avoir longuement admiré, tandis que nos montures soufflaient, nous sommes descendus vers le cours de la Valira. Anguila, absorbé par la contemplation des beautés de cette nature sauvage, avait oublié de nous chanter le grand air du chevrier, ainsi qu'il l'avait résolu, et je ne songeai pas un instant à le lui rappeler.



Fillette offrant des œillets sauvages. — Dessin de G. Vuillier, d'après nature.

Nous ne descendions plus, nous dévalions. Voici quelques champs cultivés, des herbages et des masures noires. Ce sont des métairies qui précèdent le premier hameau andorran : Soldeú.

De ces misérables cahutes sort bientôt une jolie fillette qui vient nous offrir des œillets blancs sauvages.

Comme je la considère, un de nos muletiers s'écrie : « Péage ».

Nous retrouvons déjà les coutumes du moyen âge dans ce pays qui en a tant conservé. Nous descendons toujours. Il est midi et le soleil brûle. Le sentier est un mythe, et à chaque instant nos mules trébuchent.

Des contrebandiers passent bravement, suant sous leurs énormes fardeaux. C'est du tabac qu'ils portent, nous dit-on.

Nous arrivons enfin à Soldeú, à deux mille mètres d'altitude, par une chaleur écrasante.

Soldeú est un pauvre village qui dort mélancolique sur un promontoire rocheux. Il se compose de quelques maisons d'un aspect sordide et misérable, construites la plupart en pierres sèches; mais les fenêtres ouvrent sur le val, et c'est un beau spectacle que celui des profondeurs de la gorge et des cimes lointaines qui avoisinent Andorre-la-Vieille.

Nous mettons pied à terre devant une auberge d'aussi pauvre apparence que les autres maisons. L'intérieur en est sale et repoussant.

Six heures de mulet par des sentiers impossibles nous avaient rompus et nous étions affamés. Nous eûmes grand'peine à obtenir quelque nourriture de la vieille et indolente hôtesse. Et puis ce qu'elle nous offrit était si malpropre, si répugnant, que nous dûmes nous contenter d'un peu de jambon et de pain noir moisi.

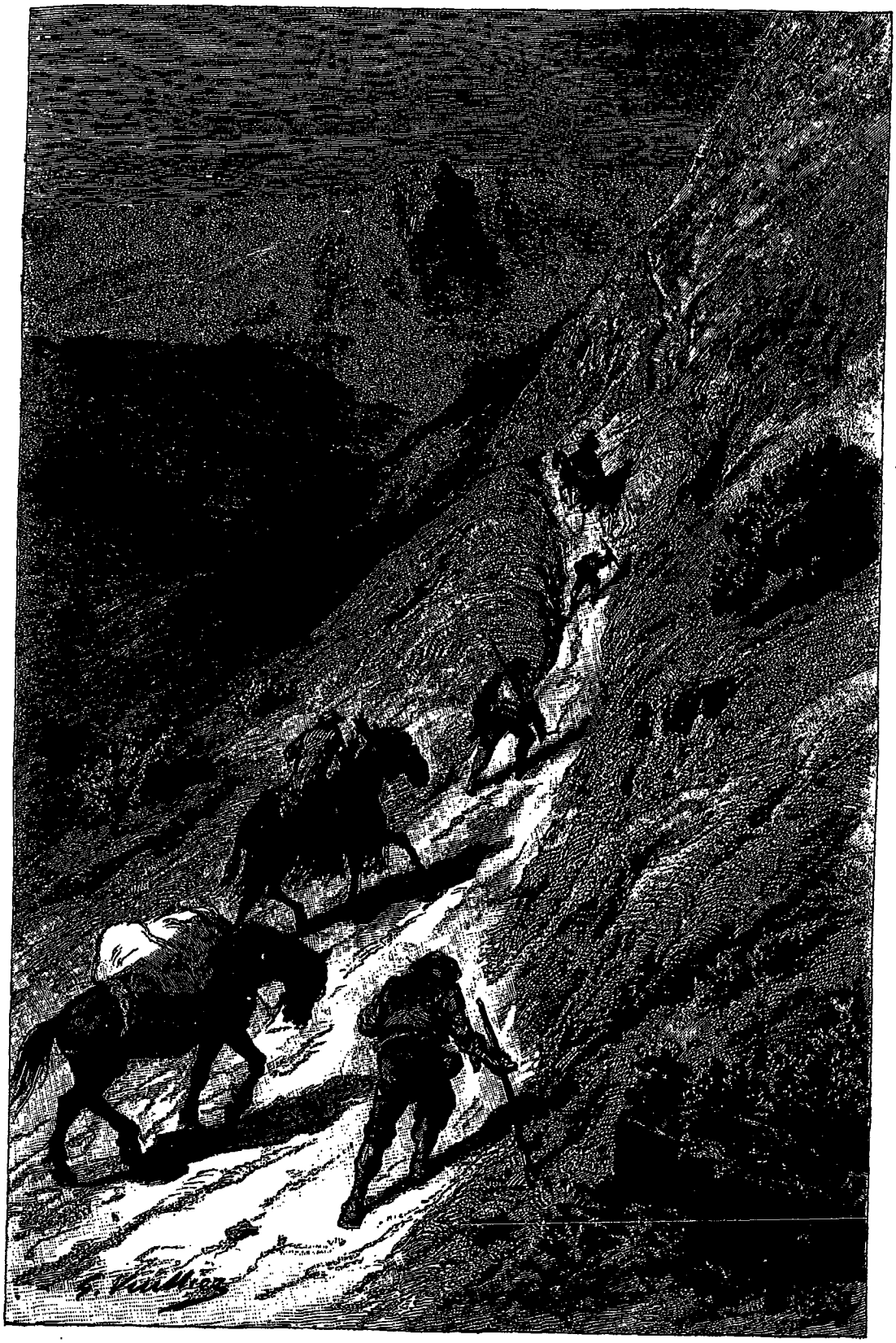
De la véranda de l'auberge où nous demeurâmes une partie de l'après-midi à nous reposer dans une fraîcheur relative, nous apercevions l'écume blanchissante de la Valira, qui semble courir affolée à travers les blocs de granit. Nous la considérions tout en songeant au maigre repas que nous venions de faire et qui n'annonçait rien de plaisant pour le dîner, lorsque Anguila s'écria tout à coup : « Il y a des truites ! » en me montrant le torrent.

Anguila, qui est un Roussillonnais pur sang, parle le catalan beaucoup mieux que moi, et, comme à Soldeú personne ne comprend le français, il put dans cette langue s'enquérir des poissons dont la rivière était peuplée. Nous avions des cannes à pêche et des lignes dans nos valises.

Tandis que nous faisions nos préparatifs, les muletiers, reposés, vinrent nous adresser leurs adieux, et nous les vîmes reprendre le sentier de France et disparaître bientôt derrière un pli de la montagne.

Il y a beaucoup de truites dans la Valira, et grâce à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Montée de Puymorens (voy. p. 83). — Dessin de G. Vuillier, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

elles, nous eûmes un excellent repas le soir. Les Andorrans de Soldeú sont indifférents à la pêche. Tandis que nous étions postés sur le bord de la Valira, une forte truite se prit à ma ligne. Elle se démena si bien qu'un des morceaux de ma canne se détacha et fut emporté dans le torrent rapide. Une jeune fille passait et me proposa de l'aller chercher. Et aussitôt elle s'élança à travers les rochers comme une chèvre. Elle courait pieds nus, sautant de roche en roche avec une agilité extraordinaire. Bientôt je la vis, à travers l'écume des eaux, prenant la perche et tirant à elle. La truite, toujours attachée à l'hameçon, s'était réfugiée sous un bloc.

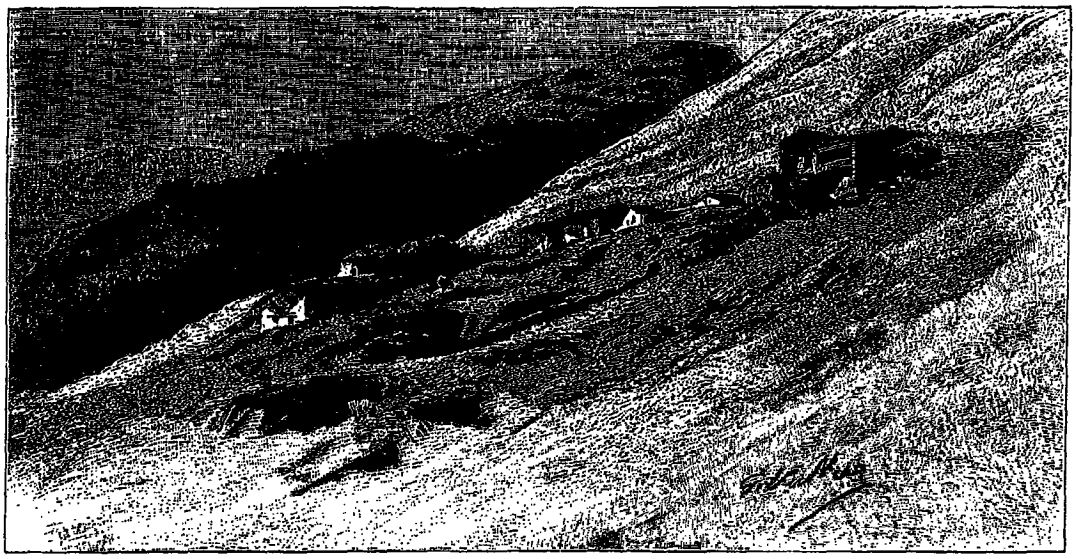
La fillette tirait sur le fil, et la truite arriva enfin, se débattant vigoureusement. L'enfant eut peur en voyant un animal s'agiter à l'extrémité du fil, et, rejetant le tout dans la rivière, elle s'enfuit à travers les broussailles pour disparaître bientôt dans un bois. Je ne la revis plus.

Après avoir à grand'peine rattrapé la ligne, que le courant avait rapprochée de nous, il fallut remonter au village, car la nuit était proche.

De bonne heure on alla se coucher, et sur la couche dure on dormit d'un bon sommeil jusqu'au lendemain. Dans la matinée je fis des aquarelles, tandis que l'ami Anguila, remis de ses fatigues, avait repris ses chants et sa gaieté.

Après un déjeuner composé du restant des truites de la veille, d'un peu de jambon et du même pain noir moisi, nous fîmes charger nos valises sur un mulet. Nous avions résolu de suivre le val à pied par étapes, de village en village, afin d'avoir toute liberté de nous arrêter où il nous plairait et d'admirer à notre aise les beautés du chemin.

En quittant Soldeú, nous descendons à pas comptés



Soldeú. — Dessin de G. Vuillier, d'après nature.

un sentier hérissé de pierres et d'une pente extrêmement rapide qui nous ramène bientôt dans le creux de la vallée. Nous atteignons les eaux de la Valira à l'endroit même où elles reçoivent celles que le val d'Incles leur apporte des sommets neigeux de *Font-Argent*. Cette vallée aux pentes douces, couvertes de pâturages, contient une foule de *bordas* où l'on remise les troupeaux. Le *Puig de las Neras*, le point culminant de la montagne qui porte le bois de Soldeú, est en face de la vallée d'Incles et regarde directement le Puig de la Cometa et le Puig de Font-Argent, qui ferment la vallée d'Incles sur la frontière du Sabartès ou plutôt de l'Ariège.

Nous traversons un pays relativement habité. Voici l'ermitage de *San-Pere*, de *Tarter*, *la Costa*, *Ransol*, *la Aldosa*, *el Vila*, hameaux perchés sur la montagne.

Il y a ici quelques champs en pente, et les Andorrans qui les fauchent se relèvent pour nous regarder passer.

Des enfants accourent et trottent à nos côtés. Ils sont pieds nus et ne cessent de regarder nos visages. Ils ont un petit air hypocrite qui convient à leur aspect quelque peu maladif, car on ne remarque pas ici la robuste santé du montagnard.

Les enfants souffrent-ils de la misère, et les propriétés de l'air et des eaux vives sont-elles insuffisantes pour contre-balancer leur nourriture précaire? C'est probable.

La promenade est charmante. L'eau gronde toujours aux côtés du chemin, tantôt blanche et tantôt d'un beau vert lumineux dans les parties plus calmes.

La vallée que nous suivons est toute fleurie de reines-des-prés, d'ancolies, de digitales pourprées, de scabieuses, d'œillets odorants, de saponaires, de thyrses rosés et d'un joli chardon bleu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Du haut des pentes, à travers les forêts sombres, des torrents se précipitent et étincellent.

Nous arrivons à la belle cascade de Moncaup. De ce côté la montagne est âpre, calcinée, et cette masse blanche des eaux irisées dans l'embrun est d'un bel effet.

A un détour du sentier, le sanctuaire de *San-Joan*, dressé sur un rocher, nous apparaît. Il domine la Valira, exceptionnellement calme en cet endroit.

La porte est ouverte, nous pénétrons. L'entrée du chœur est fermée par une grille en fer forgé d'un travail un peu fruste mais intéressant.

Le retable est très beau. Nous y trouvons des peintures d'un maître primitif inconnu qui nous plongent dans l'admiration. La chapelle est sombre, et les vieux ors brillent d'un éclat singulier qui donne aux figures saintes détachées en silhouette une grandeur surprenante.

La gorge devient fort étroite et ne laisse que la place du sentier et celle du torrent. Elle s'élargit soudain, et un village étrange, aux maisons bizarres, se présente. Il est adossé à des montagnes pelées, rocheuses et vivement colorées : c'est Canillo.

Au pied d'une grande croix de fer, à l'entrée du village, des femmes et des enfants se tiennent accroupis.

A notre approche, tout ce monde se lève. Des chiens accourent et aboient furieusement.

Nous avons beaucoup de peine à nous faire entendre au milieu du vacarme. Nous obtenons enfin d'apprendre en quel endroit se trouve la *fonda*, car aucun signe extérieur ne la distingue des autres maisons.

Un enfant nous accompagne et annonce des étrangers.

« *Bon dia, Senyor!* disons-nous.

— *Deu los guard!* » nous répond l'hôtelier.

Mais en même temps nous apercevons l'hôtellerie à peu près démolie. Le rez-de-chaussée et une partie seulement du premier étage subsistent.

Les maçons travaillent, sapant d'un côté, édifiant de l'autre.

« N'ayez aucune inquiétude, on vous logera, dit l'hôtesse, qui est survenue. En attendant, ajoute-t-elle, je vais pourvoir au dîner. »

Nous entrons dans le réduit.

Des hommes sont là, attablés. On croirait voir des brigands. Ils boivent un vin noir à la régalade avec le *porro*, espèce de bouteille à long col et à goulot conique en usage dans la Catalogne. Ce qu'ils mangeaient, nous l'ignorons encore : des oignons crus probablement.

Notre dîner est maigre : du pain de seigle moisi, dur comme la pierre; pour boisson, du vin épais, sentant le bouc. Arrive un poulet étique, coriace, et qu'il est impossible d'entamer. On se serait rattrapé sur la salade si l'huile n'avait été puante.



La cascade de Moncaup. — Dessin de G. Vuillier, d'après nature.

Mais la lune s'est levée dans le ciel pur, et sa clarté douce se répand sur les monts.

Les rues tortueuses, les vieilles maisons, offrent des aspects fantastiques, et la rivière écumante semble rouler des flots d'un métal éclatant.

Des lueurs filtrent au travers des portes disjointes; une odeur fade propre au tabac andorran nous arrive par bouffées, et, rasant les murs, des ombres passent, muettes.

Nous suivons le sentier du matin, jusqu'en vue de San-Joan enveloppé d'ombre, mais la promenade est difficile. On rentre à l'auberge pour prendre du repos.

Voici deux *caleils*[1] à accrocher à un clou du mur. La mèche est fumeuse.

Ma chambre est une niche au premier étage; un pauvre lit, un grabat plutôt, la meuble. Mon compagnon Anguila trouve une paillasse à terre dans la pièce à côté, encombrée de platras et dont on a fermé les ouvertures avec des planches de hasard. Quel campement!

Nous allons donc pourtant dormir, et c'est avec une satisfaction infinie que, pour ma part, je m'étends sur ma dure couche.

Je rêvais déjà aux belles choses du chemin, à la chapelle de San-Joan, d'où les chauves-souris s'échappaient à notre entrée, mais dont l'ombre était fleurie par les

1. Le *caleil* est une sorte de lampe qui rappelle celle des vestales, et peut, selon le cas, se piquer dans le bois ou s'accrocher.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

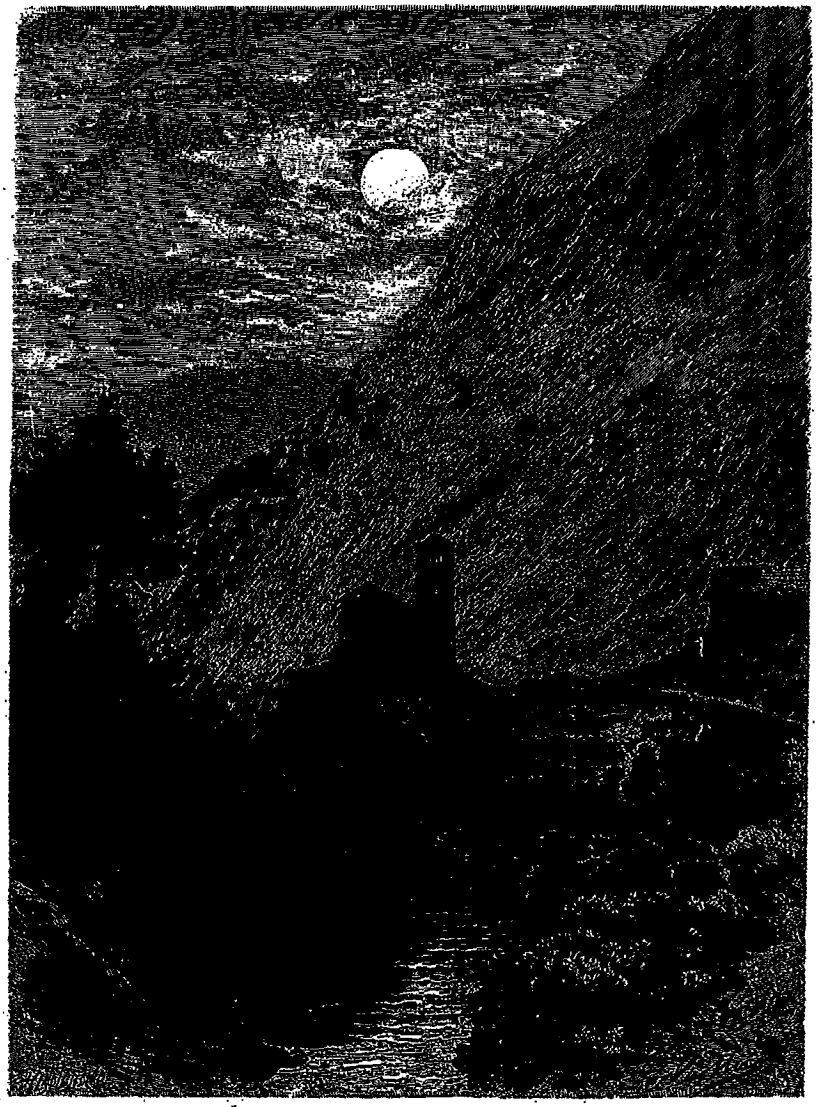
grands saints enluminés et les vierges nimbées d'or, à ce village étrange, à cette auberge en ruines, au soleil qui flambait sur les monts et traçait un arc-en-ciel parmi les cascades,... lorsque des morsures cruelles m'enlevèrent à ma torpeur. .

J'allumai le maigre suif : horreur!...

Des bataillons d'insectes noirs, d'horribles et monstrueuses punaises, couvraient mes draps et marchaien le long de mon corps!

Quelle nuit affreuse!. . Mon ami M. Pierre Vidal m'avait bien prévenu, mais je ne croyais pas aux sombres choses qu'il m'avait contées sur l'Andorre.

Pourtant, sur son conseil, je m'étais muni de douze boîtes de poudre insecticide et du soufflet traditionnel,



Sanctuaire de San Joan (voy. p. 87). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Brutails.

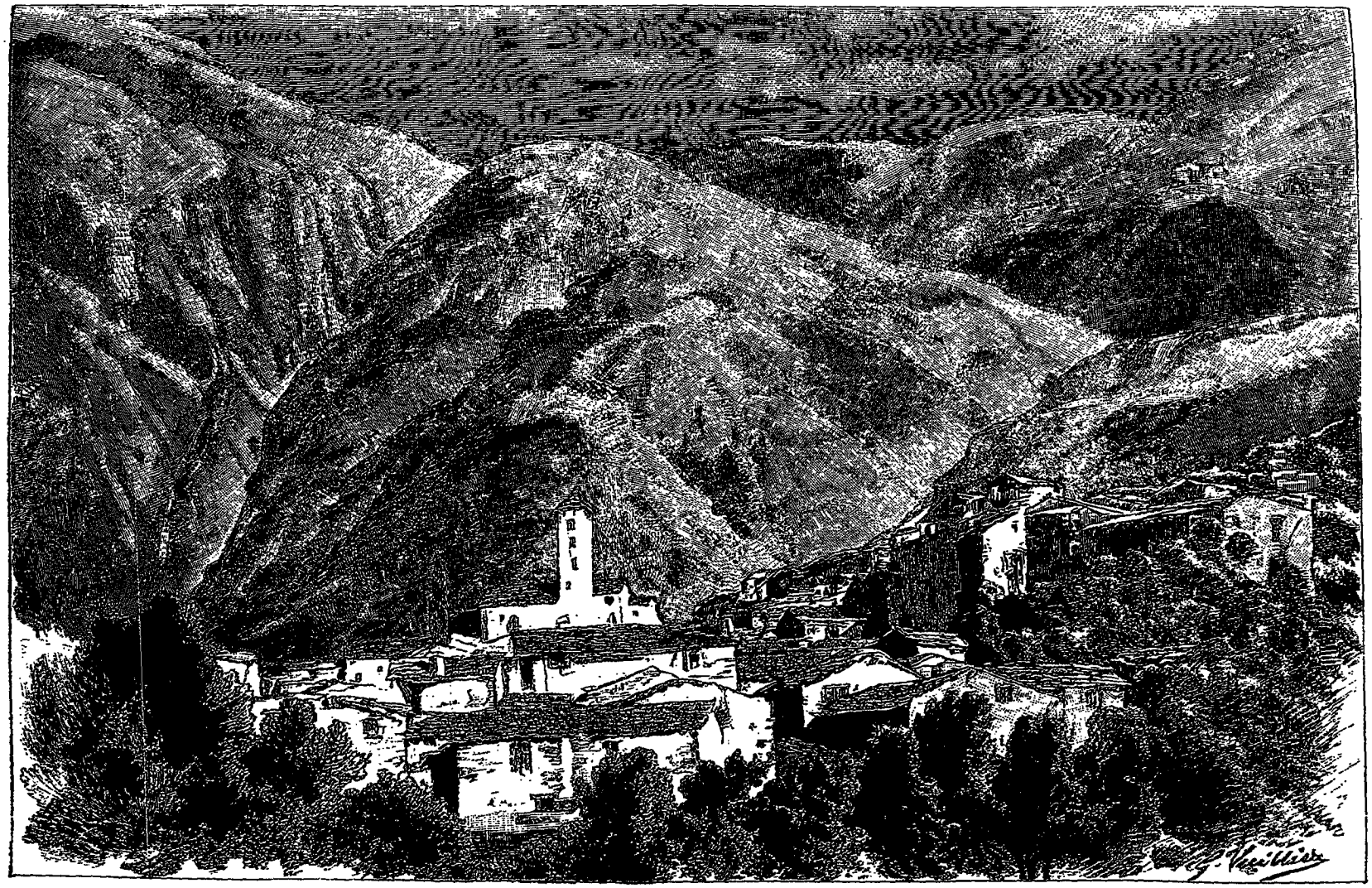
et aussi de quelques mètres de gaze, d'une chemise de soie et de gants de fil.

Je soufflai la poudre jusqu'à deux heures du matin, et, lorsque le gros de mes ennemis fut en déroute, je m'enveloppai de gaze, je mis les gants, que j'attachai solidement aux poignets par-dessus ma chemise, et, ainsi cuirassé, je pus prendre un peu de repos jusqu'au petit jour.

Il pointait à peine, lorsque je fus réveillé en sursaut par un grand bruit.

Les maçons jetaient des blocs de pierre au-dessus de ma tête, et, comme le plafond du réduit était très bas, la position n'était pas tenable, d'autant plus que, la veille au soir, sur mon observation que la fenêtre ne pouvait se fermer, l'hôtelier m'avait avoué que le plancher avait un peu cédé sous l'amas des décombres et que l'empê-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Canillo. — Dessin de G. Vuillier, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chement venait de là. Je m'habillai à la hâte et je poussai la porte. Mon ami était couché en travers du seuil sur sa paillasse et ronflait profondément malgré le vacarme, qui ne pouvait, il est vrai, l'atteindre aussi directement que moi.

A ce moment on cogna à sa porte, ou plutôt aux planches qui fermaient cette pièce improvisée, et, sans attendre de réponse, l'hôtelier entra.

Je récriminai sur cette façon d'éveiller les gens dès l'aube; mais, sans m'écouter, il enjamba la couche d'Anguila et, brutalement, écarta les planches formant la croisée. Mon ami, réveillé brusquement, se récria comme moi en présence de cette invasion.

« Allez au diable si vous n'êtes pas contents ! » s'exclama l'hôte.

Anguila, de nature violente, se leva d'un bond. Je courus pour lui prêter main-forte, mais l'hôtelier, subitement, s'esquiva.

Je me demandais quel pouvait être le motif de ce départ précipité, lorsque Anguila me montra, à portée de ses mains, un revolver de fort calibre et un couteau catalan, à lame énorme, ouvert sur un escabeau.

Tout me fut expliqué alors.

Mais nous avions hâte de quitter cette infâme hôtellerie et ce sombre village.

Notre matinée se passa à dessiner et à parcourir les vieilles rues.

Dans l'une d'elles nous trouvâmes un carcan installé.

Cette peine est encore appliquée dans les villages d'Andorre, et le dimanche, à la sortie de l'église, on peut voir parfois un individu condamné pour quelque méfait passer plusieurs heures avec le dur collier de fer au cou.

On a même conservé dans ce village les brodequins, les chevalets et autres instruments de torture. Je me hâte d'ajouter qu'ils ne servent point depuis assez longtemps, mais ils sont gardés précieusement : on ne sait pas ce qui peut arriver.

Canillo est une des six paroisses, un des six districts de l'Andorre. Chacun de ces districts peut réaliser comme étendue un de nos chefs-lieux de canton; mais, au point de vue de la population et plus encore au point de vue de la richesse, c'est à peine, dit M. Victorin Vidal, si les paroisses d'Andorre méritent d'être comparées aux plus modestes de nos communes rurales : « Placé au cœur même de la vallée, sur le bord de la rivière, en face de quelques langues de terre que les efforts de la culture ont su disputer à la roche, le chef-lieu de la paroisse a d'ordinaire de cinq à six et jusqu'à sept cents habitants. Autour de lui viennent se grouper quelques petits hameaux bâtis à mi-côte, et quelques métairies çà et là disséminées, perchées jusque sur les plus hauts plateaux de la montagne. Le tout réuni forme le district et renferme en moyenne un millier d'habitants, ce qui donne, pour la république entière, une population d'environ six mille âmes. »

Il fallait pourtant quitter Canillo; mais, auparavant, il était indispensable de déjeuner un peu. Nous ne pouvions revenir à cette hôtellerie d'où nous avions en quelque sorte été chassés.

Nous pensons alors au curé, et nous lui rendons une visite, au cours de laquelle nous lui exposons notre situation. Il nous accueille d'une façon charmante et nous offre un déjeuner excellent, arrosé d'un vin d'Espagne couleur d'or et agrémenté de dragées et d'amandes grillées.

C'est un prêtre espagnol, comme tous ceux de l'Andorre, du reste, à la figure franche et respirant la bonté.

Nous causons longuement avec lui, tandis que nous sommes assis à sa table et qu'il prend la peine de nous servir lui-même avec une simplicité antique.

« Vous partirez avec une fâcheuse impression des habitants de Canillo, nous dit-il, pourtant ils ne sont point méchants et ils aiment beaucoup les Français; cette paroisse est même une de celles qui leur sont le plus dévouées.

« L'hôtelier qui vous a malmenés est un brave homme, mais énervé, peut-être, par les tracas que lui donne la reconstruction de son auberge. Les gens de Canillo, comme ceux de la plupart des villages andorrans, sont grossiers. Ils voient si rarement des personnes civilisées ! Attribuez à cela seul leurs façons brutales, et croyez que le fond vaut mieux que la forme. »

Mais l'Andorran est méfiant : ce caractère résulte des conditions mêmes de la vie; il a deux maîtres en quelque sorte, et deux maîtres de mœurs et d'humeur bien différentes. Cette double autorité protectrice le met parfois dans une situation assez difficile. Il tient essentiellement à ses privilèges et à son indépendance, et il ne voit de garantie pour lui que dans un respect égal de la politique de l'un et de l'autre. De là des habitudes d'esprit qui dans les manifestations extérieures se traduisent nécessairement par une réserve extrême.

J'avais remarqué déjà, et j'eus occasion de m'en convaincre encore par la suite, que les enfants étaient aussi très exercés à dissimuler.

En Catalogne on dit de quelqu'un qui cache sa façon de penser : « Il fait l'Andorran ».

Nous apprenons que les curés de l'Andorre sont directement nommés par l'évêque d'Urgel, de qui ils reçoivent une rétribution modique. Ils auraient grand'peine à vivre si les paroissiens très fervents ne venaient à leur aide en leur attribuant le produit de fondations pieuses. La république paye les vicaires, et cette dépense figure en première ligne au budget des Vallées. Ces vicaires remplissent les fonctions d'instituteurs et prêtent assistance au curé, dont le service est très chargé.

« Par les longs jours de rude hiver, nous dit le curé de Canillo, notre ministère est bien pénible et parfois même dangereux. Vous avez vu, en descendant le Val. sur les hauts sommets qui le bordent, sur les cimes souvent et accrochées au rocher comme des nids d'aigles,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de pauvres métairies. On y renferme les récoltes arrachées à grand'peine aux lambeaux de terre de la montagne dure; les bestiaux y sont abrités, et des familles vivent toute l'année dans ces solitudes escarpées, ne voyant d'êtres humains qu'à l'*offici* du dimanche, qu'ils n'ont garde de manquer. Mais lorsque la neige est tombée, que le froid noir sévit, que de chaque roche pendent des stalactites de glace et que les arbres sont couverts de givre, le prêtre monte jusqu'à eux, pour secourir les malades et parler de Dieu aux agonisants.

« Et si vous saviez quelle affreuse misère dévore ces pauvres gens!... Quant aux secours de la médecine, il n'y faut point songer. Nous n'avons aucun médecin dans les Vallées, et y en aurait-il, que, la plupart du temps, il ne pourrait être utile, tant à cause des distances qu'il aurait à parcourir qu'en raison de l'absence de tout chemin pour se rendre aux métairies ou aux hameaux disséminés dans la montagne.

« C'est à travers les broussailles épineuses, les roches couvertes de verglas et par d'affreux escarpements, qu'il faudrait arriver.

« Mais lorsqu'un décès survient, c'est autrement pénible et dangereux encore. Il faut descendre le cercueil à dos d'hommes, et ceux-ci risquent souvent la mort; pourtant, je dois le dire, jamais aucun Andorran ne s'est refusé à cette lugubre et redoutable corvée.

« Vous imaginez ce spectacle poignant, par un ciel sombre, dans le givre et la neige, à travers les précipices, et, tout en bas, la Valira grossie, roulant des blocs de rochers, brisant contre ses rives abruptes les arbres déracinés avec des grondements terribles, nos hommes portant sur leurs épaules un cercueil, arrêtés à tout instant par les difficultés de la marche, tandis que la famille en pleurs les suit, qu'on entend croasser lugubrement les corbeaux et qu'au loin, dans les profondeurs, le glas tinte lentement dans la paroisse ensevelie sous un pâle linceul.

« Mais le pays est beau maintenant : quelques taches neigeuses égayent les plus hauts sommets, l'herbe est odorante, un soleil d'or brille joyeux, des fleurs charmantes se penchent le long du sentier, et des cascatelles argentées gazouillent dans chaque pli de la montagne.

« La Valira elle-même gronde doucement, et ce bruit fait vivre la vallée, peuple les solitudes. C'est une musique qui vous accompagne dans votre voyage et vous charme sûrement.

« Gardez le souvenir des douces et belles choses que Dieu nous donne en cette saison. A votre retour, je serai heureux de vous revoir.

« Le presbytère est à votre disposition, et vous emporterez, je l'espère, une meilleure impression de ma pauvre paroisse. »

Nous le quittons touchés de son excellent accueil, et, tandis qu'une mule nous précède portant nos bagages, nous suivons de nouveau le cours de la Valira. Après Canillo la rivière fait un coude à droite et va se heurter contre la montagne de Casamanya.

La gorge, de sauvage qu'elle était, devient d'une tristesse infinie. De la montagne à pic, des blocs de schiste énormes sont descendus, et ces dalles gigantesques encombrent le lit du torrent, dont la voix puissante monte jusqu'à nous.



Moulin andorran. — Dessin de G. Vuillier, d'après nature.

De loin en loin, par ces chemins andorrans se rencontrent des croix de pierre sculptées, ornées de grossières et primitives figures, mais d'une forme générale très belle.

Un ruisseau impétueux se précipite, grondant du haut de la montagne, et vient couper le chemin. Un pont de bois sert à le traverser. Un moulin s'accroche à un angle du pont. On se demande comment il peut tenir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et résister aux flots souvent grossis. Je descends à travers la pente rapide et je retrouve Anguila dressé sur le bord du sentier, qui, levant les bras au ciel, me croyait perdu. Il est certain qu'un faux pas m'aurait précipité dans les abîmes. Mais j'ai eu, du moins, le plaisir de dessiner ce coin si pittoresque et de remonter sain et sauf jusqu'au sentier. De là-haut je jette un dernier regard sur ce torrent qui a frayé sa route à travers des roches aiguës et va rejoindre, tout grondeur et tout écumant, la Valira, dans les profondeurs où elle roule ses eaux furieuses.

En face et bien haut nous distinguons les *bordas* de Merex, et plus haut encore, dans les pâturages glacés, le col de Ordino.

Bientôt nous atteignons Meritxell, le sanctuaire le plus fréquenté de la religieuse Andorre. C'est une toute petite chapelle restaurée à neuf.

« *Deú guarde los turons de Andorra! Deú los guarde y nostra senyora de Meritxell!* » C'est la plus belle exclamation que puisse pousser un Andorran : patrie et religion!

La sainte vierge de Meritxell a été toujours considérée comme la patronne des Vallées; mais en 1873 le clergé andorran crut qu'il était nécessaire de faire consacrer cette protection par délibération en due forme du conseil général.

Et la délibération du 24 octobre 1873, dit en effet que « *nostra senyora de Meritxell es considerada per las valls de Andorra com á patrona y especial protectora sua desde temps immemorial* ».

Le plus grand concours de monde, le véritable *aplech*, a lieu le 8 septembre, qui est la grande fête, la *festa mayor*. La plupart des Andorrans y viennent. On y voit aussi des Catalans de la Seó de Urgel.

Une légende court du Tage aux Pyrénées au sujet des statues de la Vierge trouvées miraculeusement : c'est presque toujours un bœuf qui découvre les images sacrées cachées au temps de l'invasion des Maures.

A Meritxell la légende change. Le 6 janvier — on n'a jamais pu savoir de quelle année — les habitants des *cortals* de Meritxell allaient à la messe paroissiale à Canillo. Ils aperçurent une ronce en fleurs avec des feuilles vertes, pareilles à celles que l'on rencontre au mois de juin. Ils furent justement étonnés, examinèrent la ronce et ne tardèrent pas à apercevoir, dans une petite grotte dont l'entrée était dissimulée par les feuilles, une statue de la Vierge portant l'enfant Jésus, le *Ninyo*, comme disent les Catalans. Le curé de Canillo, averti, vint en costume sacerdotal et emporta la sainte image dans son église, mais elle disparut aussitôt et revint à l'endroit où elle avait été découverte.

Quels étaient les désirs de la Vierge et quel était le but de ce prodige?...

Sur ces entrefaites la neige tomba abondamment, mais respecta un espace assez considérable, à cinquante pas environ de la ronce fleurie. C'est là que se construisit le sanctuaire qui existe aujourd'hui et où la Vierge fut abritée.

La ronce existe toujours et on la montre pieusement. Les miracles opérés par la Vierge de Meritxell sont innombrables, et le clergé de l'évêché d'Urgel les signale jusqu'en 1873.

Au demeurant, en dehors de la légende, rien d'intéressant dans ce hameau.

La Valira roule toujours ses eaux au fond de la gorge, de plus en plus étroite et profonde dans cette partie du val. On la voit parfois se briser contre des roches sous des arbustes sombres, et nous pouvons apercevoir des troncs d'arbres que, dans ses jours de fureur, le torrent a déracinés des sommets et charriés jusque-là.

Les framboises piquent d'une note rouge l'ombre des rochers. Le sentier est bordé de grands noisetiers, de sureaux à baies pourpres, de massifs de clématite et de sédums de toutes couleurs.

Mais la descente devient plus âpre, plus rapide. L'horizon s'ouvre devant nous. Voici une vieille chapelle sur un rocher, avec quelques maisons escaladant le roc, et, un peu plus loin, la paroisse d'Encamp. Le vallon s'est élargi et nous apercevons des prairies.

Le chemin devient affreux et la descente n'est pas sans danger. Un faux pas et l'on serait précipité dans les profondeurs de la Valira.

Nous atteignons pourtant le village, où nous allons demander asile à une *fonda* tenue par un conseiller général.

Nous recevons le meilleur accueil, et si, malgré toute la bonne volonté de l'hôtesse, le déjeuner fut piètre, nous eûmes du moins la satisfaction de voir autour de nous des visages aimables, ce qui ne nous était point arrivé depuis que nous avions quitté la France, sauf chez le curé de Canillo.

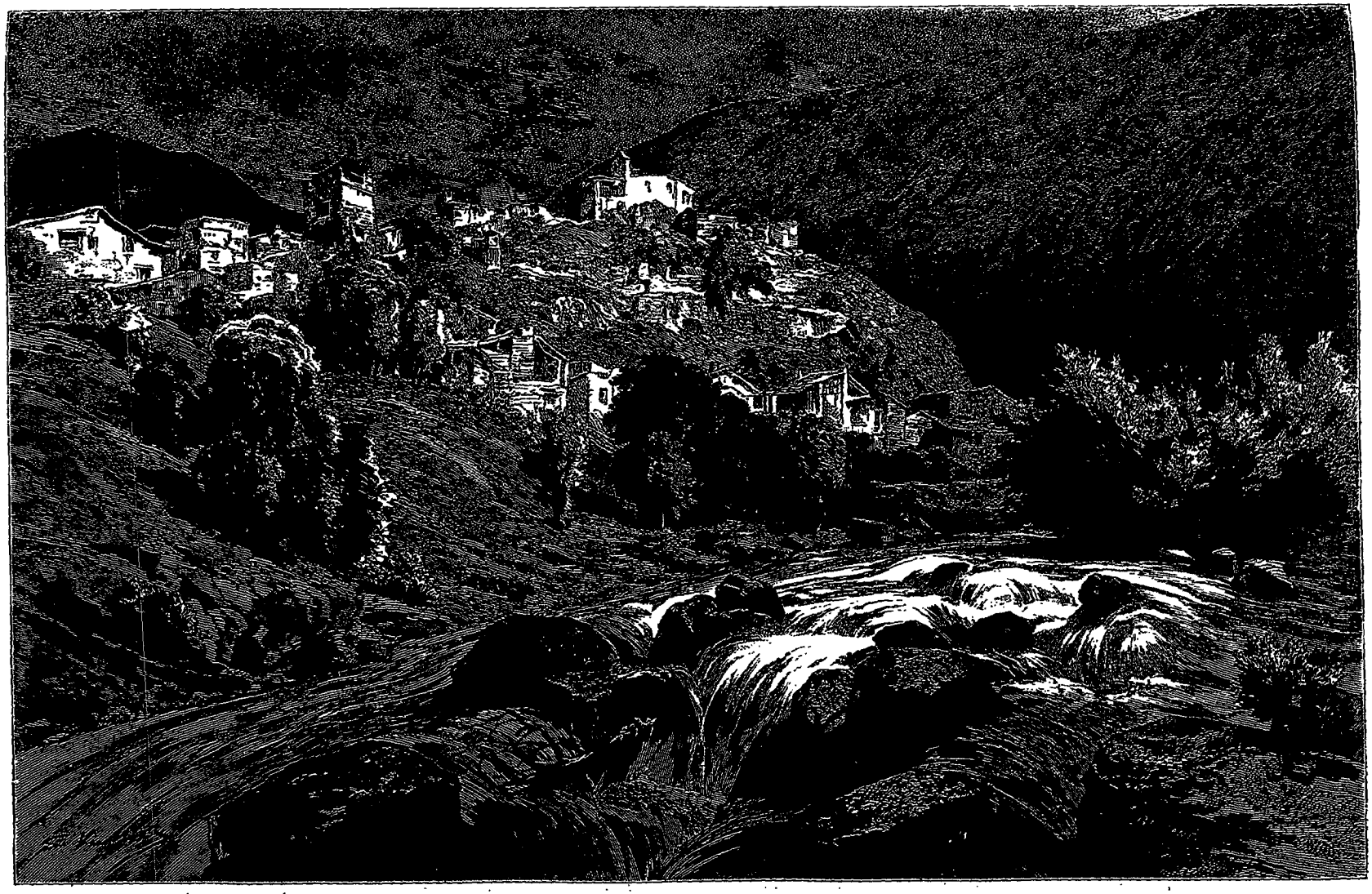
L'hôtelier a longtemps habité le Languedoc. C'est un esprit ouvert et ami du progrès. Mais nous remarquons qu'il se tait aussitôt que les gens du pays entrent dans l'auberge. Il nous avoue qu'il craint de blesser leur susceptibilité, très grande, en nous mettant au courant des mœurs et de la situation politique de la contrée. Je lui confesse que j'aime les bibelots, et lui demande son concours pour me trouver des armes anciennes. Il s'empresse aussitôt et me décrit un bouclier qui existe dans une ferme voisine, et il dépêche un de ses parents pour l'aller chercher.

J'étais dans une grande joie. Un bouclier sarrasin! Je l'avais reconnu à la description qu'il m'en avait faite. Hélas! le parent revient : le bouclier avait été vendu l'an dernier pour la somme de cent sous!...

Ce fut une grande déception; je me consolai en faisant une aquarelle de la place publique, entouré par la foule des indigènes, qui, pour mieux examiner mon travail, se pressaient autour de moi en me dérobant entièrement la vue du paysage. J'eus quelque peine à leur faire comprendre qu'ils me gênaient beaucoup.

Pendant ce temps, Anguila, voulant me faire une agréable surprise, courait le village, à la recherche d'un vieux *trabuc* que j'avais manifesté le désir de pos-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le vieil Encamp et la Valira. — Dessin de G. Vuillier, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

séder. Il me dit avoir découvert l'objet rêvé, et je le suivis.

C'était dans un hameau de l'autre côté de la rivière, mais faisant partie de la paroisse d'Encamp.

Au moment où nous arrivions, des hommes, des femmes, des enfants descendaient. Les premiers portaient des fusils de tout calibre et des trabucs. Nous fûmes entourés, et chacun offrait de nous vendre des armes, des étains, des faïences. Mais les anciens trabucs avaient tous été transformés en fusils à piston, limés et remis à neuf; les étains n'offraient aucun intérêt, et les faïences venaient de Sarreguemines.

Je fus encore désappointé, et Anguila plus que moi, peut-être.

Rentrés à l'auberge pour dîner, nous entendons des Andorrans parler longuement de la guerre franco-prussienne, et nous demeurons surpris de les voir si bien au courant de tout ce qui s'est passé à cette cruelle époque.

L'heure du coucher étant venue, l'hôtesse nous précéda dans un étroit escalier avec un *caleil*, qui répandait une lueur douteuse. Nos lits étaient au grenier et, pour faire songer à deux chambres, ils avaient été séparés par une étoffe accrochée au plafond.

Nous étions sûrs de ne pas mourir de faim dans ce pays. J'avais au-dessus de ma tête une planche sur laquelle une grande quantité de pains étaient rangés. L'hôtesse nous confia que l'endroit n'était pas luxueux: nous nous en étions aperçus; mais elle ajouta, et ceci nous fit le plus grand plaisir :

« Je garantis aux senyors qu'ils ne trouveront pas une seule punaise, et le meilleur souhait que je puisse leur faire, après celui d'une bonne nuit, c'est de trouver un coucher aussi propre dans leur voyage en Andorre. »

Le souhait partait d'un bon cœur, mais, hélas! (nous n'avons eu que trop souvent l'occasion de le déplorer) il ne devait pas se réaliser.

On se réveilla joyeux d'une bonne nuit passée, et la première chose qui frappa nos regards, ce fut des rats courant sur une planche.

Le soleil filtrait à travers les fentes de la croisée. On fut bientôt debout et l'on descendit prendre le chocolat à la cannelle.

Puis j'allai dessiner la vieille chapelle, les maisons du vieil Encamp accrochées au rocher et le torrent qui écume à travers les blocs de granit gris.

Sur notre route nous avions rencontré des enfants. L'un d'eux avait une fort jolie figure, mais il était tout barbouillé. Il s'approcha de nous très gentiment et nous offrit une fleur.

« Si tu veux te laver, lui dis-je, je te donnerai un sou. »

Il courut au torrent et plongea sa figure dans les eaux. Les autres se mirent à l'aider, lui frottant le visage de leur mieux et l'essuyant ensuite avec leurs tabliers.

L'enfant revint nous montrer son frais minois et je lui donnai le sou promis. Il s'en alla ravi de tant de générosité.

Au retour, nous passions au même endroit, lorsque nous aperçûmes une quantité d'enfants, tous ceux de la paroisse d'Encamp sans doute, qui se précipitèrent vers le torrent aussitôt qu'ils nous eurent vus, pour s'y laver au plus vite.

Ils accoururent ensuite vers nous, montrant leurs visages et nous disant : « *Mirat, senyors* ». Nous nous contentons de gratifier de sous les plus propres, car ils étaient si nombreux que nous aurions vidé nos poches sans pouvoir les satisfaire tous, et leur nombre continuait de grossir.

Après déjeuner nous reprenons le chemin de la vallée, ayant comme d'habitude fait charger nos valises sur un mulet.

Depuis Soldeu, la pente du chemin est considérable et elle s'accentue même davantage après avoir quitté Encamp.

La vallée est de nouveau redevenue étroite et semble presque fermée à certains endroits.

Puis le paysage change. Le chemin s'ombrage et court le long d'un lambeau de prairie étoilée de fleurs; à gauche s'offre un spectacle singulier : ce sont des masses de quartz aux veines de pegmatite et d'eurite. Elles appartiennent à une bande de roches éruptives qui traverse l'Andorre à peu près du nord au sud. Plus loin nous traversons des schistes, et plus bas encore une masse de granit qui passe à Santa-Coloma.

A l'endroit où nous sommes, mais sur la rive droite, s'accusent nettement des vestiges de l'époque glaciaire. Une grande moraine latérale se montre sur la pente qui porte le bois de *Padern* et la *Collada de Vexalis*.

La journée va finir, mais le soleil est encore chaud et ses rayons brillent sur les sommets andorrans, sur ces *turons* que les isards et les aigles fréquentent seuls. Un homme passe, je lui demande le nom de la chapelle qui est là-haut, là-haut, toute dorée de soleil. « C'est, me dit-il, *San-Miguel*, et la montagne se nomme la *Tosa*. »

Mais bientôt nous arrivons sur une hauteur d'où nous dominons las Escaldas, Andorre-la-Vieille et la petite plaine qui court des Escaldas à Santa-Coloma. Le coup d'œil est ravissant. Le mont Anclar, au pied duquel brillent les toits de l'antique capitale, se dresse majestueux et tout dénudé. Il n'y a pas lieu d'être surpris que l'auteur du *Politar andorran* l'ait comparé au mont Hémon et au mont Thabor.

Las Escaldas (les Eaux chaudes) est un village assez important et du plus charmant aspect. Le torrent passe entre les maisons, et un pont pittoresque relie les deux parties du bourg. Il y a là des eaux thermales d'une grande richesse, dit-on.

Avant d'entrer dans la rue principale, nous avons pu voir des vapeurs s'élever à travers les dalles du chemin, et nos mains avaient peine à en supporter la chaleur.

On trouve aux Escaldas des métiers qui, depuis des siècles, ne se sont jamais transformés et sur lesquels

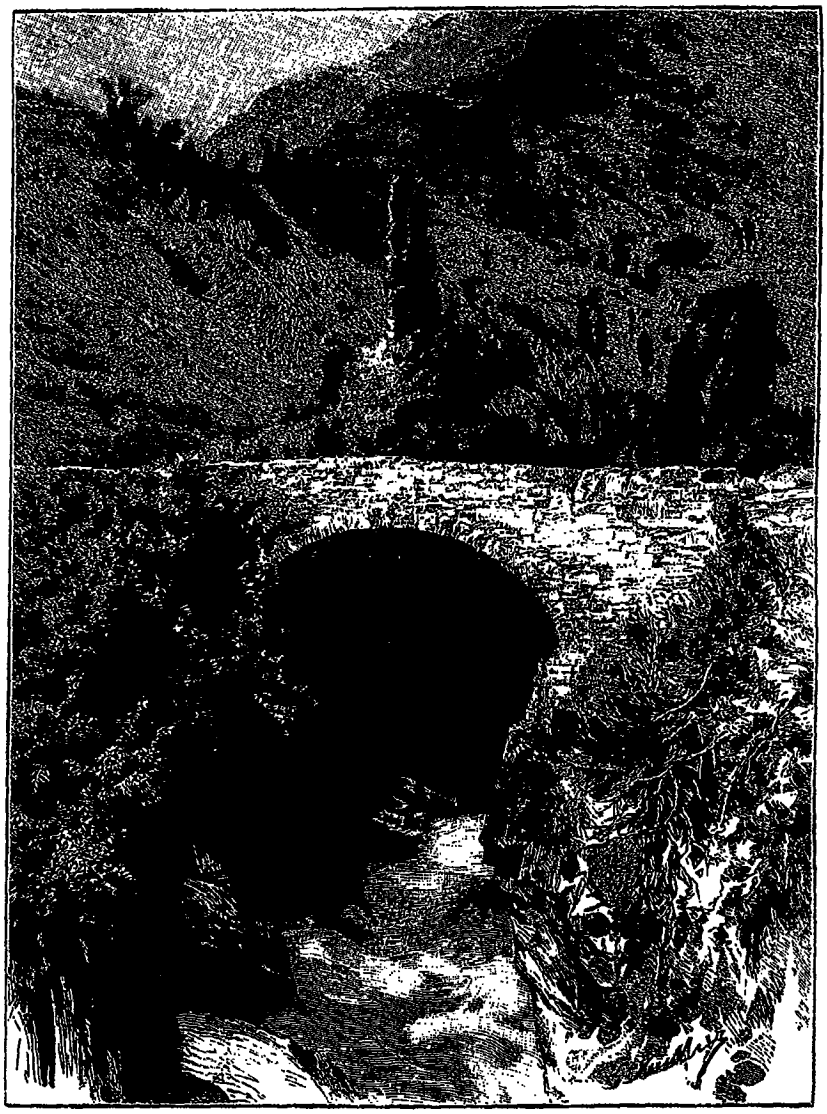
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se tissent de grossières étoffes à l'usage des Andorrans.

Il paraîtrait qu'il y a quelques années, des industriels de l'Ariège, avec le concours d'un notable de la paroisse d'Encamp, résolurent de tirer parti des ressources inexploitées qu'offre las Escaldas.

Le conseil général des Vallées se réunit, et le notable qui faisait partie de l'assemblée proposa la création d'un établissement de bains et d'une filature. Mais sa proposition ne trouva pas un seul adhérent, et ces projets, s'étant répandus, jetèrent une telle alarme et un tel émoi en Andorre, que les industriels se virent forcés d'y renoncer et regagnèrent précipitamment leur pays.

Ce projet, qui reçut un si mauvais accueil, fut pourtant repris quelques années plus tard, mais sur une



La Valira de Ordino (voy. p. 96). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Brutails.

plus vaste échelle et avec de plus grandes chances de succès. Une compagnie sollicita du conseil l'autorisation de construire dans ce même village un grand établissement de bains et une salle de jeux sur le modèle de Monaco. Les spéculateurs proposèrent en même temps de tracer à leurs frais une route carrossable pour relier la France à l'Espagne en traversant la vallée dans toute sa longueur. Mais le conseil général, toujours ombrageux, repoussa encore cette idée, qui, cette fois pourtant, avait rencontré quelques partisans.

C'est un résultat bien étonnant, si l'on songe à l'extrême pauvreté des Vallées et à l'aridité du sol. La région est si abrupte, si tourmentée, si sauvage, que, dans la Catalogne, le mot Andorre est l'expression qui sert à caractériser un pays « âpre et perdu ».

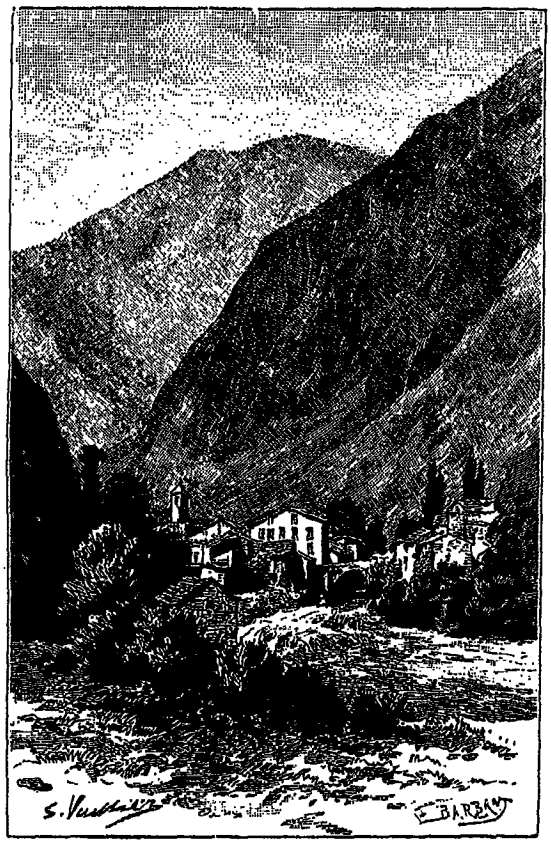
Le val d'Andorre renferme très peu de terrains culti-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vés. Les deux bandes de terre qui longent parfois les bords du torrent forment des prairies qui donnent la nourriture aux troupeaux pendant l'hiver. On voit bien quelques champs de seigle, mais leur récolte ne suffit pas d'ordinaire aux besoins du pays.

Vers las Escaldas on rencontre aussi des plantations de tabac, mais le produit en est mauvais : ce qui provient, paraît-il, de l'ignorance qui préside à la culture et de l'insuffisance de la préparation.

La seule source de revenus de la contrée se trouve sur les hauts sommets des montagnes, sur les plateaux, recouverts d'excellents herbages, que des troupeaux considérables broutent en liberté, ainsi que nous en avons vu l'exemple au col de Fra-Miquel.



Las Escaldas (voy. p. 94-95). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Brutails.

Vers ces hauteurs se trouvent aussi de vastes forêts de hêtres et de pins qui procurent du bois de chauffage pour l'hiver et permettent en même temps de fournir des bois à l'Espagne et d'alimenter de charbon, s'il y a lieu, les trois ou quatre forges de la vallée.

De las Escaldas à Andorre-la-Vieille, la distance n'est pas grande : seulement une bonne demi-heure à pied. Le sentier est charmant. Et, comme le climat est chaud, nous retrouvons les arbres et les fleurs du Roussillon, le chêne vert, le mûrier, le thym, le serpolet, la marjolaine et le tabac. Nous rencontrons, en passant, deux pauvres masures bâties à mi-côte et désignées sous le nom de Mas del Dumenje.

C'est là, d'après la tradition, que Louis le Débonnaire aurait concentré ses troupes avant de livrer bataille aux Sarrasins.

Il existe même à ce sujet une intéressante légende.

Après avoir précipité les Maures dans ces gorges où il les détruisit, Louis reprit le chemin de ses États.

Comme il avait gravi une montagne élevée et jetait un dernier regard sur ce pays qu'il venait de délivrer et que plus jamais il ne devait revoir, il lui vint en mémoire un passage de l'Écriture :

« *Endor locus juxta montem Thabor, ubi filii Israel ad bellum præparantes, contra infideles castra posuerunt.* » (Livre des Rois, verset 28.)

Une certaine analogie dans les lieux comme dans les événements auxquels ils avaient servi de théâtre frappa l'esprit du pieux monarque et il donna aux vallées d'Andorre le nom qu'elles portent aujourd'hui (*Endor*, par corruption *Andorre*) et qu'elles ont toujours gardé.

Le soleil se couchait au moment où nous traversions sur un pont la Valira qui descend d'Ordino, mugissante, enserrée entre deux murailles de roches.

Comme nous éprouvons un peu de lassitude et que la beauté du site nous captive, nous nous asseyons un instant sur le parapet.

Les derniers rayons empourprent les hauts sommets, et la vallée s'estompe d'un léger brouillard.

Dans la gorge profonde l'eau se précipite avec des grondements de bête fauve par instants, tandis que parfois, au contraire, s'élèvent des harmonies d'une douceur infinie, ou que des orchestrations grandioses aux puissantes sonorités éclatent tout à coup.

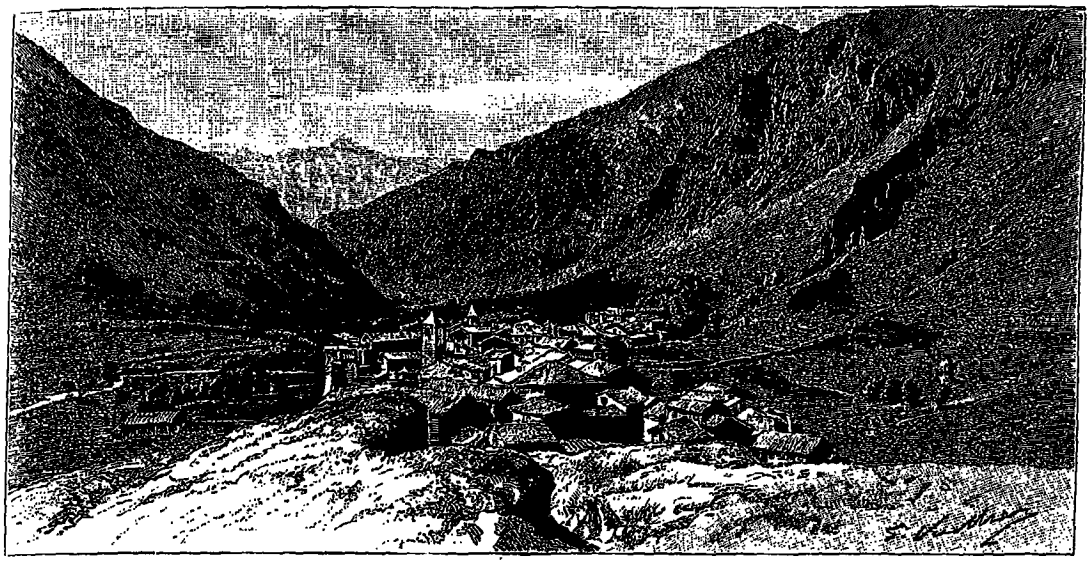
Mais nous ne pouvons nous livrer trop longtemps à ces sensations, que notre état de fatigue exalte peut-être. Il faut gagner la *ville*, dont nous sommes proches.

Le sentier suit une colline pierreuse qui nous cache encore Andorre-la-Vieille, où nous allons arriver dans quelques instants.

Gaston VUILLIER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Andorre-la-Vieille et le Val (voy. p. 98). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Brutails.

LE VAL D'ANDORRE,

PAR M. GASTON VUILLIER [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

La nuit tombe, enveloppant d'un ténébreux mystère l'humble et antique capitale, et, guidés par un enfant à travers des ruelles obscures, nous atteignons la porte de l'*Hostal de Caloures*.

C'est une grande auberge à la vaste cuisine, assez malpropre du reste. Des muletiers sont accroupis dans les coins; des chiens et des chats vaguent partout.

Il est tard; on dîne sommairement et l'on va se coucher. Nous trouvons enfin des chambres passables. Elles nous paraissent même excellentes, grâce à certain air de propreté qu'elles doivent à un lait de chaux nouvellement passé sur les murs.

Il y a dans chacune d'elles un lit de fer espagnol où de saintes images sont peintes en couleurs vives sur le chevet.

Nous nous réjouissons de prendre du repos, après les fatigues passées, aussitôt que des joueurs de cartes menant grand bruit auront cessé et qu'on n'entendra plus les chants que psalmodient les Andorrans buvant de l'anisette dans une grande salle du rez-de-chaussée.

Ces *habaneras* sont langoureuses et disposeraient au sommeil si des clameurs ne s'élevaient tout à coup de la salle de jeu.

La fatigue prit le dessus pourtant et j'étais plongé dans le plus profond sommeil lorsque soudain j'entendis cogner fortement à ma porte. « Levez-vous, me criait Anguila d'une voix étranglée, il y a le feu ici. »

D'un bond je suis hors de mon lit. J'allume au plus vite et j'ouvre la porte. On court, on crie, on pleure. Le couloir est rougi par les reflets de l'incendie.

Je prends ma valise, mais dans mon trouble je ne pouvais retrouver mes autres bagages. Le feu s'étend, et la maison, en bois de pin, va prendre comme une allumette.

L'incendie est au grenier, au-dessus de nos chambres. Je cherche à gagner l'escalier, où se heurtent et s'écrasent des hommes demi-nus et des femmes épouvantées qui poussent des cris stridents.

Vainement je cherche des yeux Anguila.

Il revient enfin du foyer de l'incendie, qu'il aidait à éteindre.

« On devient maître du feu », me dit-il.

Enfin c'est terminé. Les voisins se sont brûlé les mains aux poutres enflammées, et les voilà tous enduisant de miel leurs blessures. On est presque en repos, lorsqu'un jeune fils de la maison est pris tout à coup d'une effroyable crise nerveuse. On passe le reste de la nuit à le soigner, et ses gémissements, ses cris, empêchent tout le monde de se coucher.

C'est Anguila qui avait sauvé l'*Hostal de Caloures*

1. Suite et fin. — Voyez t. LV, p. 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et sans doute nos existences. A peine dans son lit, assailli par des insectes de l'espèce de ceux de Canillo, il avait abandonné sa couche pour se promener dans le couloir. Là ayant entendu le grésillement du feu, il s'était empressé de donner l'alarme et de me réveiller.

A la vérité, nous devions d'être saufs aux punaises que nous avions tant maudites depuis l'affreuse nuit de Canillo.

Le soleil se leva joyeusement sur les vallées d'Andorre, et le souvenir de cette épouvante nocturne s'enfuit comme un mauvais rêve.

Andorre-la-Vieille, capitale de la Vallée, ne serait qu'un pauvre et obscur village de France. Il occupe une bande rocheuse au pied du mont Anclar (*mons Clarus*) et domine une plaine assez fertile. Les rues sont étroites, irrégulières, tortueuses; les maisons, bâties en débris de schiste et de granit, ont un aspect triste et sombre. Le soir surtout, certaines demeures ont l'air de repaires. Mais par un beau soleil les masures les plus humbles sont enrichies de rayons d'or qui éclatent sur les angles des pierres polies et diamantent les ombres.

Le point le plus agréable est sans contredit la place publique, où se trouvent la maison relativement élégante de don Guillem, la cure et l'église.

Nous avons la bonne fortune de rencontrer à Andorre le viguier français, M. Romeu. Il revenait de la Seó-de-Urgel après avoir traversé le Val, accompagné par M. Brutails, archiviste des Pyrénées-Orientales, qu'il avait laissé à la Seó, attendant l'autorisation de fouiller dans les archives de la cathédrale.

Nous passons des heures charmantes dans la société de M. Romeu, qui est, en même temps qu'un esprit très ouvert, un galant homme fort distingué.

« Puisque vous n'êtes pas satisfaits de l'*Hostal de Calounes*, nous dit-il, essayez de celui de Pépé; si vous n'y êtes pas mieux, nous aurons au moins le plaisir de vivre un peu ensemble. »

L'auberge de Pépé est infiniment meilleure en effet; elle est propre, gaie; l'hôtesse en est aimable et entend un peu le français.

Nous avons demeuré quelques jours à Andorre-la-Vieille, M. Romeu, Anguila, moi et M. Brutails, revenu de la Seó-de-Urgel tout radieux d'avoir découvert une bulle en papyrus.

« On en connaît une vingtaine en Europe, nous disait-il avec une fierté bien justifiée chez un archéologue si distingué : j'ai trouvé la vingt et unième. »

Cette bulle est en effet une rareté, un monument des plus précieux de la diplomatique pontificale. Les archives de la cathédrale de la Seó-de-Urgel sont d'ailleurs, paraît-il, très belles : il y a notamment un cartulaire, *Liber dotalium*, qui est composé d'actes aussi nombreux qu'intéressants.

Quant à M. Romeu, il était très absorbé par les fonctions multiples et délicates qu'il avait à remplir. Anguila et moi, nous passions les journées à dessiner, soit dans les rues de la pauvre capitale, soit dans les environs, qui offrent des points de vue superbes et des buts d'excursions variés.

Nous nous retrouvions tous au repas du soir chez Pépé, et nous occupions nos soirées en promenades sur la place publique souvent, et quelquefois dans l'hospitalière maison de l'apothicaire, M. Dallarès, qui possède un harmonium.

Anguila, que nous nous plaisons à traiter de mélomane, ce qui le met parfois de méchante humeur, prend sa revanche ces soirs-là et nous charme par les belles choses qu'il nous chante avec beaucoup de talent malgré les sons éraillés de l'antique instrument. Jamais les Vallées n'avaient entendu de pareils accents, et les Andorrans s'arrêtaient sous les fenêtres, surpris par cette musique inconnue pour eux.

Mais à dix heures tout dort à Andorre-la-Vieille, où l'on se couche tôt et où l'on voit lever l'aurore, ainsi qu'il convient à un petit peuple qui fut toujours vertueux.

Nous étions aux premiers jours d'août, et la fête patronale d'Andorre se célèbre à l'Invention de Saint-Étienne. — Elle débuta par une messe en musique, jouée par un orchestre venu de la Seó-de-Urgel. Il se composait de deux violons, d'un alto en cuivre, d'une basse ronde, dans laquelle l'« artiste » passe le corps, enfin d'une clarinette ou hautbois grêle, aigre, qui donne des notes déchirantes. A la messe, aux répons, ce hautbois partait comme une fusée, et, quand il ne pouvait plus monter, il redescendait en zigzaguant, avec des trilles, des fioritures, pour s'arrêter à la tierce, sur laquelle il appuyait longuement.

Après les *offici* l'orchestre accompagna le prêtre à la cure. Une fois à la porte, le prêtre se retourna, salua avec son grand chapeau, et les artistes s'en allèrent.

Les deux ou trois principaux commissaires de la fête passent dans les maisons pour quêter, portant l'un un long bâton, un autre la statue du saint. Dans la main de la statuette est une boule striée de rainures où l'on a inséré des pièces d'or, qu'on retire ensuite.

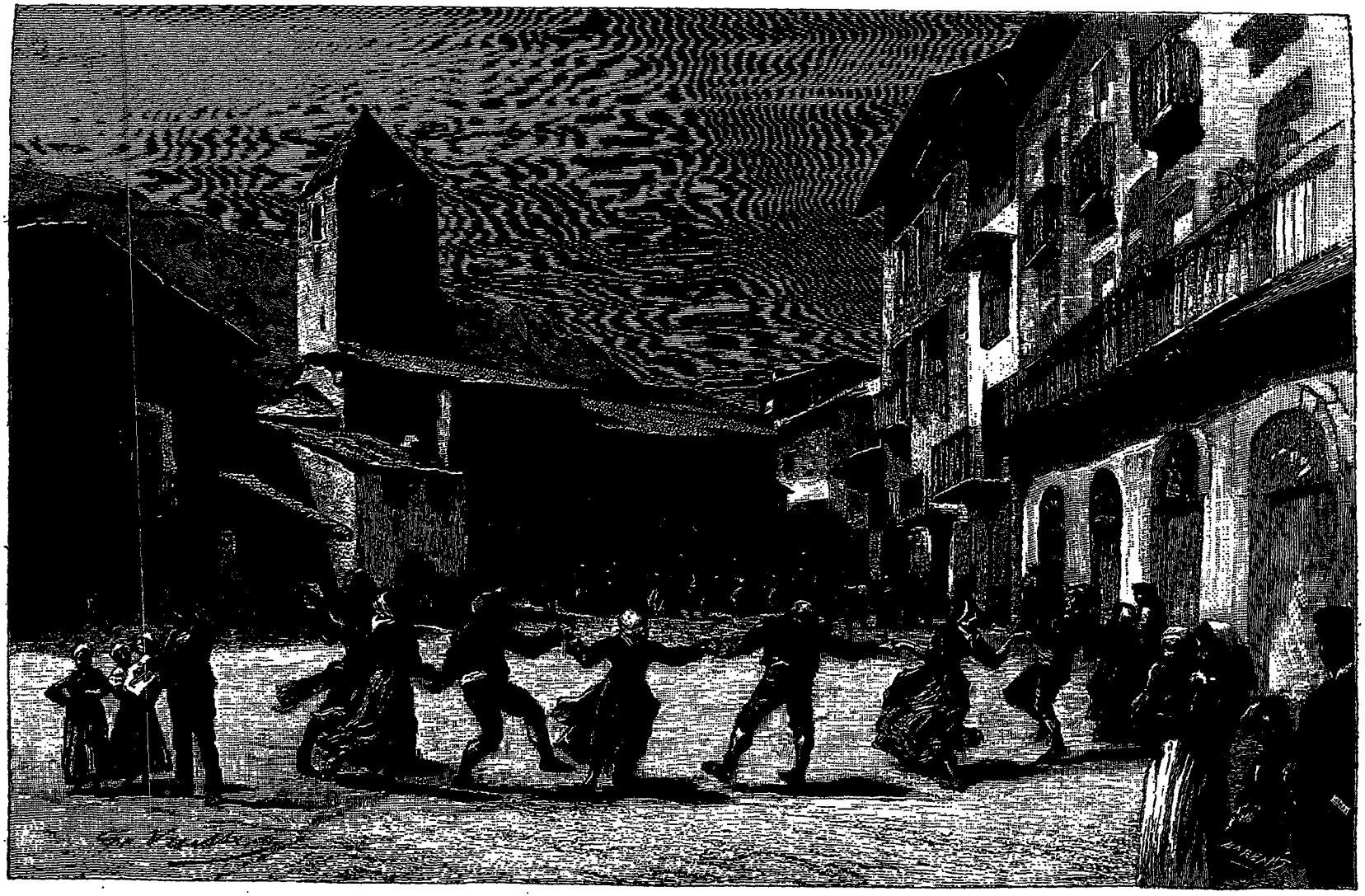
Puis des jeunes filles viennent aussi quêter pour l'autel qu'elles entretiennent.

Le soir, on attache à un poteau, planté au coin de la place, une barre de fer horizontale, au bout de laquelle est un panier de fer; là on entretient des copeaux de bois résineux dont la flamme projette des lueurs rougeâtres. Les maisons vacillent, les ombres noires paraissent plus épaisses, les Andorrans semblent tituber et les figures grimacent. Nous étions vivement impressionnés, lorsque l'orchestre attaqua... la valse de *Faust* !... Pour être véridique, je dois ajouter qu'il la joua fort mal, et l'agrémenta de variations désastreuses.

Tout le monde danse sur la place à Andorre-la-Vieille : c'est très bien vu; M. Brutails et Anguila profitent de l'occasion.

Les autres danses sont la masurka, la polka, etc., et l'américaine, qui se danse dans toute l'Espagne, lente, langoureuse, voluptueuse et même, *dans la pratique*, passablement licencieuse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les danses sur la place publique. — Dessin de G. Vuillier, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les fêtes durent trois jours; c'est le deuxième jour au matin que se danse le *ball*. Un premier couple fait le tour de la place en dansant, les deux danseurs se faisant vis-à-vis; puis un second couple se joint au premier, un troisième, etc., tant qu'il y en a. On tourne en cercle, tantôt marchant, tantôt dansant. L'air est à trois temps. M. Brutails avait vu une danse de ce genre dans la Navarre espagnole, près de Pampelune, et moi-même je n'ai cessé de la voir dans mon enfance, les jours de fête patronale, à Montfort, village des Corbières.

Ce sont là tous les amusements de la fête d'Andorra, accompagnés des coups de fusils que des *minyous* (jeunes gens) tirent de temps en temps avec leurs canardières ou leurs trabucs évasés.

Tout cela est primitif, mais, en somme, peu pittoresque. J'en excepte l'éclairage.

C'est un fait qui frappe dans ce pays : dans ses manifestations extérieures, la civilisation andorrane est désespérément banale; mais dans son droit, dans ses coutumes, elle est véritablement intéressante.

Les institutions et les rochers, les torrents et les légendes,... il n'y a que cela en Andorre. Mais c'est beaucoup.

J'oubliais le costume, culotte et *baratine* ou bonnet de couleur rouge ou violette.

Un matin, nous partons pour la Massana et Ordino à mulet. Les premiers rayons du soleil allument déjà des flamboiements sur les hautes cimes du mont Anclar, tandis que la vallée est encore noyée d'ombre.

Mais, tout en haut dans les grandes pentes, des mules gravissent depuis longtemps, et leurs ornements aux couleurs vives piquent de notes gaies la montagne grisâtre; les muletiers chantent des mélopées que les brises tièdes apportent par instants jusqu'à nous.

Nous reprenons le sentier que nous avions suivi pour venir à Andorra; mais, à l'endroit où se trouve le pont sur la Valira de Ordino, nous quittons ce chemin pour côtoyer le torrent. C'est une voie étroite, tortueuse, accidentée et sauvage que nous suivons; nous arrivons, montant toujours, à la paroisse de la Massana, chef-lieu d'un district pauvre comme les autres. On y déjeune comme on peut le faire dans les villages d'Andorre, c'est-à-dire assez mal.

Nous visitons ensuite l'église, qui est fort vaste et possède un très beau retable.

Sur un autel, du côté gauche, nous remarquons l'inévitable saint Galderic. C'est certainement, après la Vierge, le saint dont les images, toutes sur le même modèle, sont le plus répandues dans les pays catalans. En Roussillon le culte du patron des laboureurs a conservé une grande vogue jusqu'en ces dernières années.

Les reliques de ce saint appartenaient à l'abbaye de Saint-Martin-du-Canigou, d'où les consuls de Perpignan les faisaient descendre autrefois, pour les conduire en procession sur le bord de la mer. C'est le saint qui fait pleuvoir.

L'autel de la Vierge est orné de peintures sur bois, d'une couleur remarquable, et les colonnes torses portent des animaux très bien sculptés.

La Massana est située à l'entrée d'une petite vallée que parcourt le ruisseau d'*Arinsall*, du nom d'un des hameaux voisins. Ce ruisseau prend sa source dans les montagnes qui forment la limite de l'Andorre du côté de la *vall Ferrera*, pays affreux, très fréquenté par les loups, les renards, les martres, les fouines, et d'où les ours n'ont pas encore complètement disparu.

Nous avions grande envie de tenter une excursion dans ces hauteurs pour y rechercher, après bien d'autres, les *argollas* ou anneaux de fer que les Andorrans prétendent être figés dans la pierre au sommet du *Puig d'Altavaca*. Ce que les chroniqueurs catalans ont dit de ces *argollas* tient de la fable. Quelques-uns vont jusqu'à y voir les trophées de Pompée. Il paraît que ces anneaux de fer étaient tout simplement destinés, selon un ancien usage, à servir de bornes. L'auteur du *Politar* déclare formellement qu'il y a aux archives d'Andorre un document authentique leur attribuant cette destination. Il existe aussi *una argolla* au Puig de Font-Argent.

Nous nous contentons de visiter Ordino, que nous atteignons au bout d'une demi-heure. Entre la Massana et Ordino, la Valira arrose de jolies prairies et faisait marcher autrefois des *fargues* (forges à la catalane), aujourd'hui éteintes et presque en ruines.

Ordino, bâti en amphithéâtre, offre un charmant coup d'œil. Le torrent se fraye un chemin à travers une vallée âpre, recueillant les eaux qui descendent, rapides et étincelantes, de chaque ravine, principalement de la Coma de Tristanya, du Puig dels Fangasses et du port de Siguer, l'un des principaux passages pour aller au pays de Foix.

Entre le hameau de Sornas et Ordino se trouve *le castell de la Meca*. On ne peut parler de la *Meca* sans citer aussitôt la *Seca*, quoique l'une de ces tours carrées soit à Ordino et l'autre à San-Julia-de-Loria.

On dit, dans toute la Catalogne, de quelqu'un qui a beaucoup vu et beaucoup retenu : « Il connaît la Meca, la Seca et le val d'Andorre ».

Les Andorrans font remonter l'origine de ces tours à l'époque mauresque. Elles datent probablement du douzième ou du treizième siècle.

Nous rentrons le soir à Andorre-la-Vieille, assez tard pour inquiéter nos amis, qui craignaient déjà que nous n'eussions roulé au fond de quelque précipice.

On nous avait parlé du château de Saint-Vincent (*castell de San-Vicens*), et, un après-midi, par une chaleur torride, Anguila et moi nous prenions le chemin de la Seó-de-Urgel pour nous arrêter bientôt à Santa-Coloma.

C'est un hameau affreusement pauvre et désolé et qui, dit-on, a été le premier village d'Andorre. Il est cité, dans tous les cas, au neuvième siècle parmi les paroisses des Vallées.

Le clocher, carré et à pans arrondis, est d'une

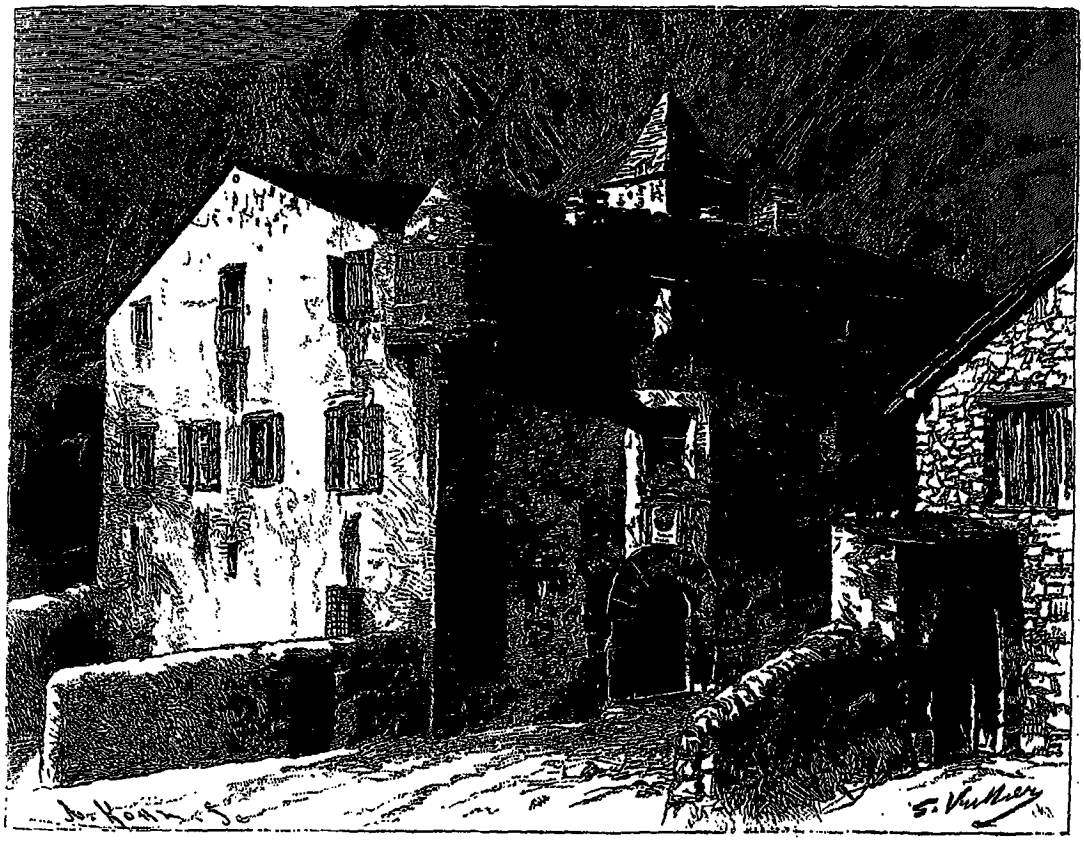
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

construction bizarre. En pénétrant dans l'église, nous craignons de voir le tout s'effondrer; mais nous avons la surprise d'y trouver des peintures sur bois très intéressantes.

Nous nous dirigeons ensuite vers la *vall de Anclar*, dont les flancs granitiques scintillent dans un embrasement de soleil, et nous atteignons les ruines de Saint-Vincent, dont un morceau de la tour carrée subsiste, dressée sur un cône de roches grisâtres au milieu des murailles écroulées, parmi les rudes escarpements du mont.

Ce château laisse une impression de tristesse profonde au milieu du paysage farouche que nous quittons, tandis que le soleil décline et que les hautes cimes d'alentour projettent de grandes ombres mouvantes sur les ravines immenses du mont Anclar.

Le sentier est pierreux et nous marchons avec beaucoup de peine. Nous revoyons Santa-Coloma, estompée par les pâleurs du crépuscule. Mais une lueur vacillante colore vaguement les fenêtres grillées de la vieille église. Nous poussons légèrement la porte et nous regardons. Un prêtre est là, prosterné, abîmé dans l'oraison, devant l'autel, dont les vieux ors jettent des éclats fauves. Il est venu, sans doute, prier pour un



Le palais des Vallées. — Dessin de G. Vuillier, d'après nature.

pauvre agonisant du village ou quelque trépassé, car il n'y a pas de cure à Santa-Coloma, simple annexe de la paroisse d'Andorre-la-Vieille.

Parmi ces ruines où nous étions errants, dans les ombres flottantes du soir, cette clarté de sépulcre, cet autel mystérieux, ce prêtre en prières, offrent un tableau bien simple mais bien émouvant, et nous reprenons le sentier sans prononcer une parole, étreints tous deux par les mêmes impressions.

La tristesse infinie de cette soirée de misère, de ruines et de ténèbres, sans verdure, sans oiseaux et sans fleurs, sans même le bruit de quelque ruisseau parmi les âpres rochers de ce pays solitaire, ne se dissipa qu'aux lumières de l'auberge de Pépé, dans la société si agréable et si cordiale de nos nouveaux amis, MM. Romeu et Brutails.

Le lendemain, grâce à l'appui du viguier, il nous fut permis de visiter le palais des Vallées, *Casa de la Vall*.

Cet édifice, dont on ouvre la porte avec une clef de dimensions démesurées, est destiné, depuis un temps immémorial, à la réunion des corts et du conseil général des Vallées.

Il est situé dans une position presque fortifiée, étant entouré de rochers sur deux de ses côtés et construit sur le penchant rapide d'un coteau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La façade est d'une architecture massive; son angle gauche porte une tourelle percée de meurtrières et surmontée d'une croix. Au-dessus du portail est un écusson en marbre blanc où sont gravées les armoiries de l'Andorre.

L'écusson est divisé en quatre quartiers en forme de croix. A droite la mitre et la crosse, et au-dessous les trois pals vermeils de la Catalogne. A gauche quatre pals vermeils, et deux vaches au-dessous. Ce sont les pals des comtes de Foix et les vaches du Béarn.

Ce blason est surmonté de l'inscription suivante en lettres d'or : *Domus Consilii, sedes Justitiæ* (Maison du Conseil, siège de la Justice).

Pendant la session du conseil le drapeau andorran flotte à une fenêtre : il est formé de trois bandes horizontales, bleu, jaune et rouge, avec l'écu au centre. Au-dessous du blason on lit quatre vers latins gravés dans la pierre, d'un style un peu trop pompeux peut-être, si l'on considère le monument sur lequel ils sont tracés. En voici la traduction :

« Regarde : ce sont ici les insignes d'une Vallée neutre. Des nations plus illustres se louent d'être bornées par elle. Andorre, si chacun des deux États rend son peuple heureux, comment leur union ne te donnerait-elle pas des siècles d'or ! »



Portail du palais des Vallées. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Brutails.

En pénétrant à l'intérieur du palais, on est frappé de l'état de délabrement dans lequel il se trouve. Mon ami M. Vidal, l'érudit bibliothécaire de Perpignan, a assisté dans cet édifice à la réception du viguier Vigo, mort tragiquement depuis, et à la prise de possession de sa part de suzeraineté des Vallées par le sous-préfet de Prades, nommé délégué permanent, à la suite des troubles qui avaient éclaté en Andorre au mois de décembre 1880.

Je transcris ici ses notes :

« On arrive enfin à *casa de la Vall* ou palais de la Vallée.

« Le Conseil général, au complet, nous attendait avec le premier syndic. Je descends de cheval, je tâte mes cuisses à moitié moulues, mes genoux déboîtés. On vient me dire que la cérémonie est commencée, mais quelle cérémonie, mon Dieu! Déjà ! le costume, la fatigue !... On me pousse vers un escalier éclairé par des chandelles qui font reluire les murs couleur de chauve-souris. Je monte, j'arrive dans la salle du conseil.

« Spectacle vraiment singulier ! La séance se tenait dans une longue pièce, meublée principalement de quatre murailles, le long desquelles étaient installés de solides bancs en bois. Dans le fond, une table où étaient assis les représentants de la France, le procureur général syndic et le secrétaire du conseil général. Sur les bancs, à droite et à gauche, les conseillers. Le banc de l'escorte était au fond, faisant face au bureau et barrant l'entrée de la chapelle.

« Le délégué permanent prit la parole et d'une voix forte lut aux Andorrans une proclamation qui contenait les intentions du gouvernement français. Le viguier lut le même document écrit en catalan. Le catalan est la langue officielle de l'Andorre et il diffère peu de celui en usage à la Seó-de-Urgel et dans le reste de la Catalogne.

« Le premier syndic, à qui le délégué donne la parole, invite l'*illustrissime* viguier à prêter le serment d'usage, c'est-à-dire à respecter et à faire respecter les lois, us, coutumes et privilèges des Vallées. Un vieux volume est là tout ouvert sur la table : ce sont les Évangiles, *Quatuor Evangelia*. Le viguier y pose la main droite, et, la main gauche sur le cœur, il prête le serment. On ne saurait rien voir de plus moyen âge que cette cérémonie; le costume des conseillers prête encore à l'illusion.

« Il consiste en une culotte courte de drap gris, avec ceinture et gilet de laine rouge, une cravate de soie noire, des bas de laine bleu clair et des souliers à boucles ; à quoi il faut ajouter un long manteau ou *balandran* de drap noir, doublé de cramoisi, et un grand bonnet rouge sur lequel se place le tricorne d'apparat.

« Le costume des viguiers est tout noir : l'épée, qu'ils ont le droit de porter seuls dans le conseil, est l'insigne de la justice et du commandement de la force armée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Un immense, un colossal repas se préparait dans la cuisine.

« Il fut servi vers huit heures dans une salle qui touche à celle du conseil. Nous étions quarante à table. De l'agneau rôti, du chevreau rôti, du poulet bouilli, des truites de la Valira, de la salade, tel fut le fond de ce repas, arrosé d'un vin épais à l'odeur de peau de bouc.

« Le dessert se composait de bonbons, babas, fruits confits, et de vin de Champagne, gourmandises offertes par le viguier à l'*illustrissime* conseil. Je m'expliquai alors le chargement démesuré de trois ou quatre mulets qui avaient sué sang et eau tout le long de cet affreux et interminable sentier qui nous avait conduits jusqu'à *Andorra-la-Vieilla*.

« Le viguier, d'après une tradition constante, offre le dessert, la république faisant les frais du dîner jusques aux rôtis. »



Le viguier français. — Dessin de G. Vuillier, d'après nature.

Dans cette salle où M. Vidal assista à ce festin d'un autre âge se trouvent les archives; elles sont renfermées dans la fameuse *armoire de fer*, qui est en bois de chêne et au-dessus de laquelle se lit cette inscription : *Arxius y Ecripturas de las Valls de Andorra* (Archives et documents de la Vallée d'Andorre). Puis, sur les portes de cette armoire, pratiquée dans l'épaisseur du mur, on voit six serrures; à côté de chacune d'elles est inscrit le nom de la paroisse, dans l'ordre suivant : Canillo, Encamp, Ordino, la Massana, Andorra, San-Julia. Les clefs de ces serrures étant remises aux mains des consuls de chaque paroisse, l'armoire ne peut être ouverte qu'en la présence simultanée des six dépositaires.

Cette impossibilité presque absolue de fouiller dans les précieuses archives faisait le désespoir de M. Brutails.



Le syndic général des Vallées. — Dessin de G Vuillier, d'après nature.

Nous visitons ensuite la chapelle dédiée à saint Armengol, évêque d'Urgel; comme elle est assez banale, elle nous retient peu.

Mais la cuisine est certainement la partie la plus curieuse de ce palais de l'Andorre. Au centre se trouve une cheminée monumentale dont le tuyau forme une espèce de pilier; quatre chenets de fer, d'une hauteur colossale, prouvent qu'au besoin on y peut faire rôtir un bœuf. Cela rappelle les temps primitifs. Le même jour, nous visitons l'église, qui n'offre de remarquable que les riches boiseries de ses autels. Elle suffit largement à la population d'Andorre-la-Vieille, qui est de sept cents âmes environ.

L'*offici* du dimanche est très fréquenté, comme dans tout l'Andorre du reste, pays éminemment religieux et pratiquant, où le clergé a conservé une très grande influence. L'usage des peines canoniques n'est pas encore aboli chez ce peuple primitif, et l'on peut voir parfois dans un coin de l'église, prosterné à genoux sur la dalle et tenant à la main un cierge allumé, un pénitent expiant son péché d'un air contrit.

L'organisation de l'Andorre est encore féodale : on y voit des viguiers, des bayles, des syndics, des consuls, des dizeniers, tous les fonctionnaires du moyen âge. Depuis près de dix siècles ce petit peuple se gouverne par ses propres lois, ayant conservé les mêmes mœurs, les mêmes institutions, les mêmes usages, sans altération sensible.

Mais, avant d'en arriver à sa sécurité actuelle, le pays d'Andorre a subi de longues épreuves, et il faut remonter bien haut dans l'histoire pour trouver les origines de sa liberté et de son indépendance relative.

Voici la tradition, où la légende se mêle à l'histoire peut-être dans une forte proportion, car M. Brutails hochait fréquemment la tête en écoutant ces récits.

Les Sarrasins, après avoir envahi la Péninsule, chassèrent les Visigoths de la cité d'Urgel, leur dernier asile. Ceux-ci, pour échapper aux barbares, se réfugièrent dans les sombres gorges qui sont devenues le val d'Andorre, et s'y fixèrent. Mais, poursuivis encore par les Sarrasins, ils demandèrent secours à Charlemagne, qui franchit les Pyrénées et s'empara du nord de l'Espagne. Charlemagne dota l'évêché d'Urgel de son territoire et lui concéda le droit de dîme sur les Vallées.

Toutefois les Maures n'étaient que battus. Aussitôt

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que l'empereur eut repassé les Pyrénées, ils recommencèrent leurs pillages.

Ce fut alors que Louis le Débonnaire les mit en déroute et les obligea, à leur tour, à chercher asile dans les Vallées, où il les extermina près d'Andorre-la-Vieille. Louis le Pieux, après avoir donné aux Vallées le nom qu'elles portent, leur assigna les limites naturelles qui les bornent aujourd'hui encore, y établit un certain nombre de soldats de son armée et, pour les attacher à ces lieux arides, les affranchit de tributs et d'impôts et les plaça sous la suzeraineté du comte d'Urgel, son compagnon d'armes.

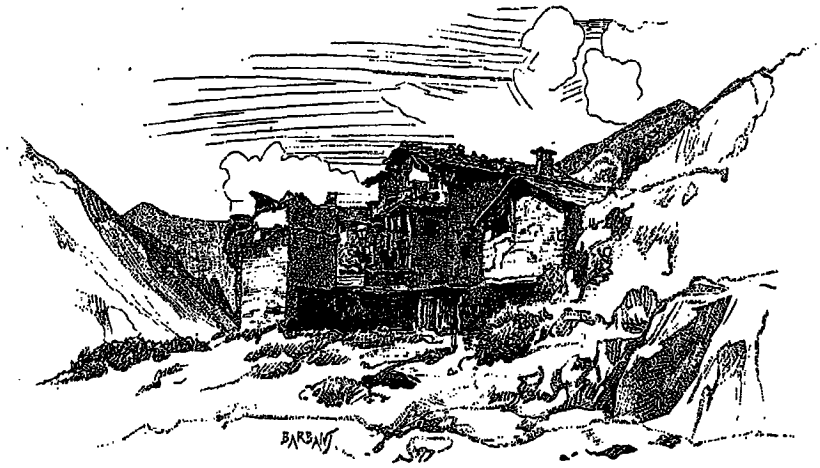
Par la suite, sous Charles le Chauve, qui avait reçu la Catalogne dans le partage que Louis le Débonnaire avait fait de son empire entre ses trois fils, le pays d'Andorre fut donné à Sicfrid, comte d'Urgel.

Cette cession affranchit les comtes d'Urgel de tout fief et de tous liens avec les rois de France, et ils se considérèrent comme les seuls souverains de la Vallée, sans tenir compte des droits des évêques.

Mais ceux-ci ne cessèrent de protester, lorsqu'en 819, le jour de la Toussaint, tandis qu'on célébrait en grande pompe le rétablissement de la cathédrale d'Urgel, le comte Sicfrid gratifia publiquement l'évêché de plusieurs terres et en particulier des paroisses d'Andorre. L'an 1040, la comtesse Constance confirma cette donation et se dépouilla, en outre, de la souveraineté suprême, rendant ainsi les évêques princes souverains des Vallées.

Cependant, leur puissance et celle des comtes s'exerçant sur le même territoire, cet antagonisme alluma des guerres entre les souverains laïques et les souverains religieux.

Après de longues luttes, l'évêque Bernard de Castille se décida à demander aide et assistance à Raymond-Roger Ier, comte de Foix, auquel il promit pour prix de



L'ancienne viguerie (voy. p. 106). — Dessin de G. Vuillier, d'après nature.

son intervention le partage de la souveraineté sur les vallées d'Andorre. Raymond-Roger déclara la guerre au comte d'Urgel et s'empara de cette ville, qu'il livra au pillage. Puis, voulant s'assurer le fruit de ses victoires par un appui en Catalogne, il maria son fils Roger-Bernard II avec la fille d'Arnald, vicomte de Castelbo et de Cerdagne.

Plus tard, Roger-Bernard III, guerroyant en Catalogne contre don Pedro, roi d'Aragon, profita de cette circonstance pour faire valoir les droits qu'il tenait en Andorre d'Arnald, son bisaïeul, et faire exécuter les promesses de l'évêque Bernard de Castille à Raymond-Roger Ier. Il saccagea les États des évêques et fit pendre tous les prisonniers de guerre en face des murailles de la place d'Urgel qu'il assiégeait, réservant le même sort aux habitants. La place capitula.

Mais, quatre années plus tard, les clauses de cette capitulation n'ayant pas été observées, Roger-Bernard III reprend les hostilités. C'est alors que l'évêque de Valence intervient et obtient que les deux ennemis se soumettent à un arbitrage pour mettre fin à ces luttes séculaires.

Un tribunal de paix composé de six arbitres éminents prononça, le 7 septembre 1278, la fameuse sentence connue encore sous le nom de *Pariatges* et restée jusqu'à l'époque actuelle l'unique constitution de l'Andorre.

En tête des Pariatges fut proclamée la souveraineté indivise des évêques d'Urgel et des comtes de Foix, dont l'autorité devait s'exercer avec la plus grande égalité. Les Vallées furent assujetties à payer annuellement une redevance, qu'on nomme *questia*. Chacun des deux souverains serait représenté par un délégué ou lieutenant, qui reçut sur tous les citoyens le droit de basse, de moyenne et de haute justice.

Les arrêts seraient toujours prononcés au nom des deux princes.

Depuis cette époque quelques transformations se sont pourtant opérées. Ainsi les viguiers, chargés à l'origine de la justice civile et criminelle, n'ont plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue d'Andorre-la-Vieille et du mont Anclar (voy. p. 98-101). — Dessin de G. Vuillier, d'après nature

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans leurs attributions que cette dernière. Mais ce pouvoir redoutable, ils peuvent l'exercer sans restriction. Leurs attributions à cet égard sont des plus étendues et ils infligent tous les châtiments, depuis la simple amende jusqu'à la peine de mort. Les viguiers ont aussi le droit de requérir la force armée, qu'ils commandent; ils assistent aux assemblées du conseil général avec leur épée, et l'on peut dire qu'à l'exception du pouvoir politique et économique, réservé au conseil de la Vallée, ils disposent de tous les autres pouvoirs. Le viguier français n'habite plus Andorre, comme autrefois; il est fixé à Prades. L'ancienne viguerie, qui est intéressante à visiter, n'est point entretenue aujourd'hui, mais se trouve toujours réservée à ce fonctionnaire.

Le gouvernement français et l'évêque d'Urgel ont encore en Andorre un autre représentant de leur souveraineté : c'est le *bayle*, dont la juridiction s'exerce pendant une durée fixée à trois ans.

Celui-ci est choisi dans chaque paroisse parmi les *caps grossos* (grosses têtes); il est généralement le plus renommé par son intégrité.

Le bayle est chargé de veiller à tout ce qui a trait au respect de la propriété et à tout ce qui concerne la sécurité personnelle des habitants. Il est aussi chargé de la police, de la répression du maraudage et des délits ou contraventions.

Il dispose de la force armée, qui doit sur simple réquisition lui prêter main-forte.

Il instruit même les crimes en l'absence du viguier. Mais il ne rend la justice civile qu'en premier ressort. Après son jugement la cause peut être portée devant le juge d'appellations. Celui-ci remplit seul la magistrature.

Mais il est certaines causes que le conseil général s'est réservées; la *visura*, à laquelle nous assistâmes à San-Julia, était de ce nombre.

Comme le droit commun et le droit coutumier ne sont point écrits et que la tradition seule en a conservé les principes, il arrive quelquefois que le bayle a des scrupules. Il prend alors l'avis des anciens, c'est-à-dire d'hommes âgés, réputés comme légistes. Mais, avant tout, le bayle fait des efforts pour arriver à la conciliation et engage toujours les parties à soumettre leurs différends à l'arbitrage d'amis communs.

En dehors de la juridiction du bayle et du juge d'appellations, les plaideurs peuvent recourir en dernier ressort à l'un des deux co-princes. Avant la révolution de 1789 le souverain français déléguait l'affaire au parlement de Toulouse; aujourd'hui rien n'est encore organisé à cet égard.

Dans les causes criminelles les jugements sont rendus par les viguiers, sans appel.

En présence d'un crime ou d'un délit, le viguier, ou le bayle en l'absence du viguier, procède à l'arrestation du coupable, qui, s'il est mis en prison, est confié à la garde de citoyens expressément désignés.

Le viguier, dans les affaires correctionnelles, n'est assisté que du notaire greffier. Il ne relève que de sa conscience, il entend les témoins et l'accusé, puis il juge. Il prononce des peines corporelles ou pécuniaires.

Mais le jugement des affaires criminelles est entouré d'une grande solennité, et la république déploie alors tout son appareil.

Les corts sont convoqués sur l'accord commun des deux viguiers.

Voici comment M. Victorin Vidal raconte le jugement des causes criminelles, dans son excellente étude sur *Andorre* :

« Auprès d'une table recouverte d'un modeste tapis, sont placés trois fauteuils en osier sur lesquels viennent prendre place les membres de la cour, le juge au milieu des deux viguiers; à droite, devant une autre table couverte d'un tapis plus grossier, le notaire de la Vallée s'assied sur une simple chaise; sur un banc placé à la gauche de la cour, sont les *rahonadors*, défenseurs des accusés; à la droite, sur un second banc, les bayles; l'accusé est assis sur un escabeau, en face de ses juges.

« A l'appel de la cause, le bayle, escorté de sept ou huit hommes armés, va chercher le prévenu à la prison. Si le criminel est dangereux, il est lié de chaînes et conduit ainsi dans la salle d'audience.

« Avant d'entrer, pour prévenir toute évasion, le bayle a soin de placer une sentinelle à la porte du palais ainsi qu'au bas de chaque fenêtre. Ces précautions prises, l'accusé est amené aux pieds de la cour, et il prend place sur l'escabeau, après avoir imploré la clémence de ses juges.

« Sans autre préambule, la cour procède à l'interrogatoire du prévenu et à l'audition des témoins; puis, l'un des rahonadors se lève et présente la défense de l'accusé; après quoi, la cour entre en délibération.

« Si les deux viguiers sont réunis, c'est le viguier français qui prononce la sentence, car c'est à lui que la présidence appartient.

« Pour le juge, simple assesseur, n'ayant qu'un rôle purement consultatif, il ne prend voix délibérative qu'en cas de désaccord entre les viguiers, pour décider le partage. Aussi, lorsque l'un des viguiers n'assiste point aux cours, c'est le viguier présent qui rend seul le jugement.

« Lorsque la peine prononcée par la cour est la mort, ou une peine infamante, telle que les galères, la déportation, le bannissement, il est d'usage que l'arrêt soit lu en public. Les consuls de chaque paroisse font part de la nouvelle à tous les habitants de leur district; de son côté, le syndic convoque le conseil de la Vallée, et les bayles donnent aux capitaines l'ordre de venir à la tête de leurs cohortes assister à la publication. Au jour fixé, on dispose, au milieu de la grande place d'Andorre-la-Vieille, les tables et les sièges des membres de la cour et du notaire greffier, dans la forme indiquée pour la tenue des audiences.

« Vis-à-vis et des deux côtés, on place des bancs à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dossier qui forment avec les sièges de la cour un véritable carré ; on a seulement le soin de laisser pour le condamné un passage au milieu du banc qui fait face à ses juges. Les choses ainsi préparées, les membres du conseil, revêtus de leurs noirs manteaux et sans épée, sortent sur un double rang de la maison de justice, suivis des viguiers et du juge ; derrière viennent les bayles, et, à leur suite, le notaire, portant la sentence et les pièces de la procédure.

« Le cortège marche en silence, et d'un pas grave et lent arrive sur la place publique. Le viguier et les juges prennent place sur les sièges; les membres du conseil se rangent sur les bancs qui leur sont destinés.

« Pendant ce temps, les bayles placent un piquet au coin de chaque rue, et vont ensuite chercher le condamné à la prison. Il est introduit dans le carré ; arrivé devant ses juges, il se découvre, se prosterne à deux genoux et écoute la lecture de la sentence, faite à haute voix par le notaire.

« Au cas, Dieu merci, bien rare, où la Cour s'est vue dans la nécessité douloureuse de prononcer la peine capitale, un *prom*, accompagné de huit hommes armés, va chercher, au delà de la frontière, le bourreau chargé de procéder à l'exécution de la terrible sentence ; il le conduit dans la maison d'Andorre-la-Vieille, que le bayle a fait préparer, et place à la porte une garde chargée de veiller de jour et de nuit à ce que la tranquillité ne soit pas troublée. Le jour de l'exécution, le patient est confessé et reçoit le saint viatique; les prêtres et les personnes pieuses vont lui porter dans sa prison les consolations de la dernière heure, et, durant la matinée tout entière, l'église est remplie de fidèles qui viennent entendre des messes pour le repos de l'âme du condamné. Vers trois ou quatre heures de l'après-midi, l'exécuteur des hautes œuvres fait les derniers préparatifs, et le condamné est emmené au milieu d'une forte escorte, les bras liés derrière le dos.

« Devant lui marchent en procession, au son des glas funèbres, toutes les confréries, récitant le chapelet.

« Le patient, accompagné d'un prêtre qui durant le trajet lui fait baiser le crucifix, arrive ainsi sur le lieu du supplice ; le bayle fait un signe, et la sentence reçoit son exécution. »

L'instrument de supplice est le *garrote*, qui est conservé au palais des Vallées, où nous avons pu le voir.

Anguila, afin de mieux nous montrer la façon dont il fonctionne, y introduisit son cou et garda du contact de ce fer une impression funèbre qui le poursuivit pendant plusieurs jours, le gardien du palais nous ayant appris qu'il avait servi déjà à exécuter un assassin.

Le régime politique qui gouverne l'Andorre est aussi simple que les principes de son administration judiciaire.



Le senyor bayle Bonnell. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Brutails.

Tous les deux ans, dans chaque paroisse deux consuls sont élus par le peuple. Ces consuls sont toujours choisis parmi les notables, et leur mandat dure deux années. A l'expiration, ils se trouvent, de droit, promus à la dignité de conseillers, dont les fonctions durent aussi deux ans. Ils rentrent ensuite dans la catégorie des proms, mais ils peuvent de nouveau être nommés consuls.

Les consuls remplissent dans leur district les fonctions municipales.

Les fonctions des consuls et des conseillers sont incompatibles avec celles des ecclésiastiques, des viguiers, des bayles. Une condition expresse est celle d'être né dans la république et d'y être domicilié. Sont aussi exclus les domestiques et ceux qui ont contracté une dette envers la chose publique. Il faut, en outre, avoir atteint la trentième année et être marié. Les aveugles, sourds, muets, infirmes quelconques, même épileptiques ou adonnés à l'ivrognerie, sont exclus également.

Les consuls, qui représentent ce que sont le maire et l'adjoint de nos communes, président les *conseils de paroisse*, composés des notables du district. Ces conseils administrent les biens de la commune, gèrent ses affaires, l'exploitation des forêts entre autres, et afferment la dépaissance à des bergers d'Espagne ou de France.

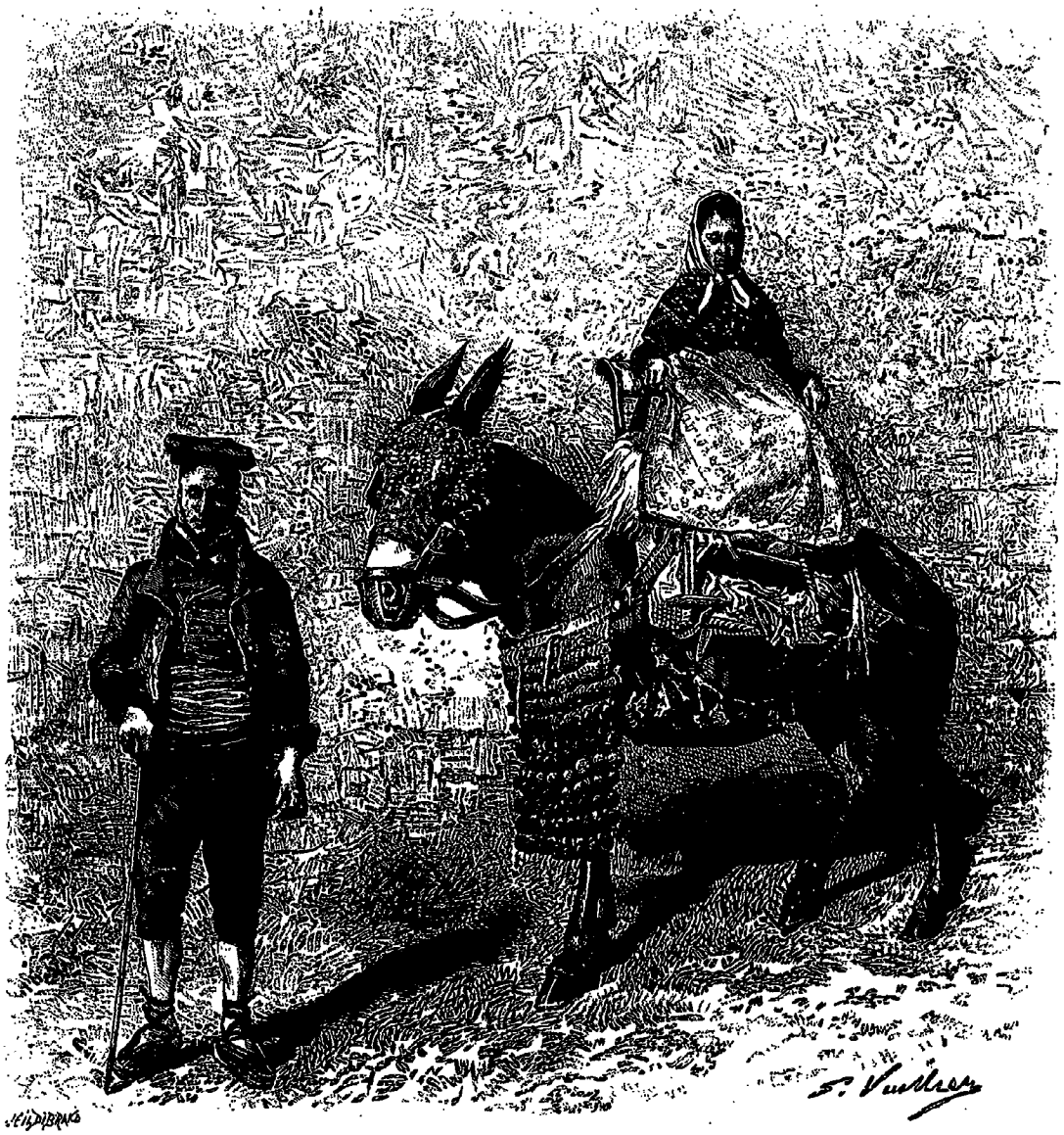
Le *conseil général des Vallées* a de plus hautes missions ; il veille aux intérêts de la république, à son indépendance et à ses franchises.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Autrefois, dit-on, un conseil formé des chefs de maison se réunissait de nuit dans les cimetières et traitait les affaires dans ces lieux funèbres.

Ce serait l'origine de l'institution du conseil général.

Le conseil se réunit de sa propre initiative, et à l'ouverture de chaque session une messe est célébrée dans la chapelle du palais des Vallées. Les attributions du conseil général sont nombreuses : il s'occupe de l'entretien des chemins (?), de l'aménagement des forêts, de l'exploitation des biens communaux. Il surveille les auberges, les forges et les ateliers des tisserands.



Andorran et Andorrane (voy. p. 110). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Brutails.

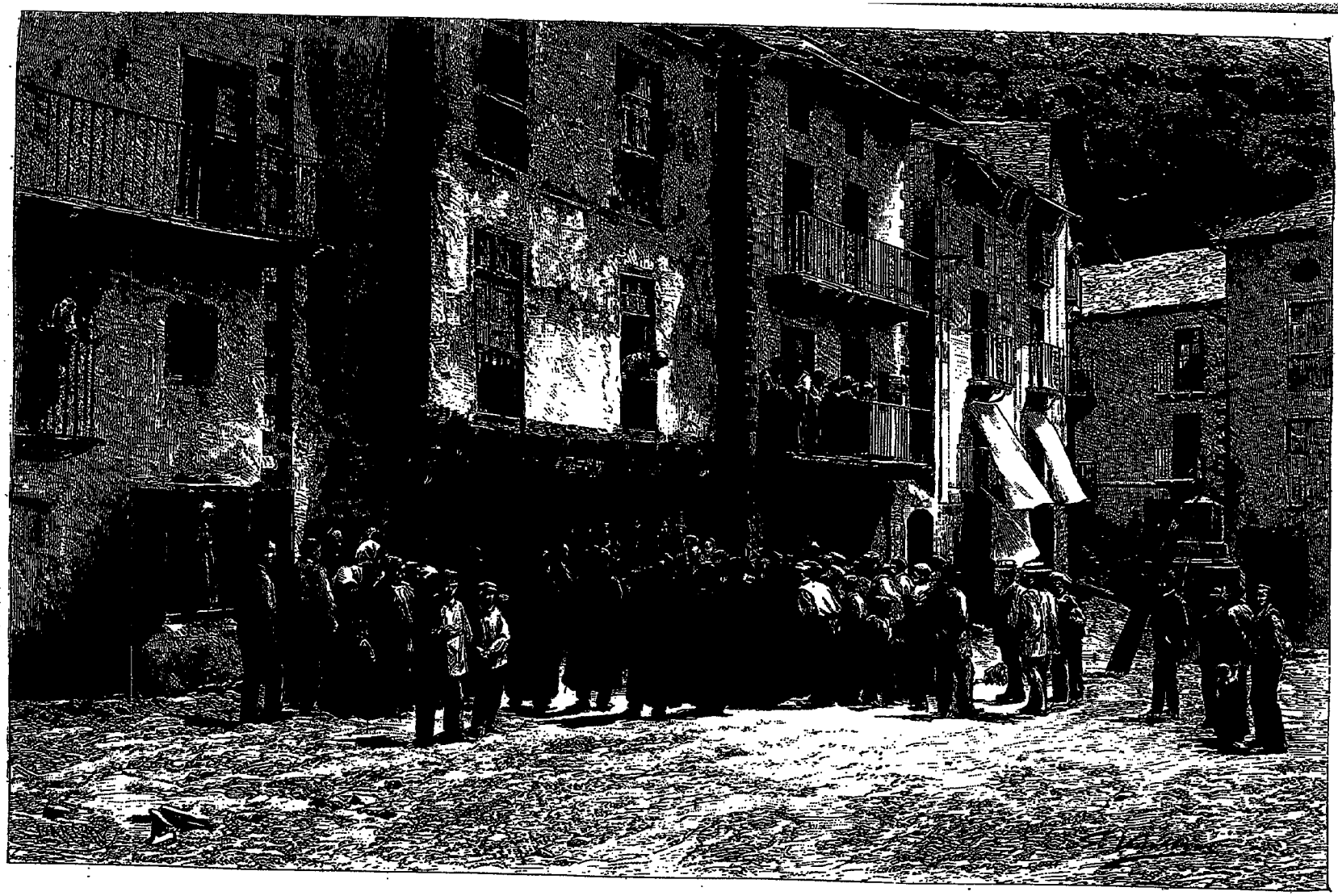
Aucun établissement industriel ou religieux ne peut s'élever sans son autorisation. Il nomme à certains emplois, réforme les décisions des conseils de paroisse et veille au recouvrement de la *questia*. Il reçoit les comptes du syndic et les approuve après examen. Il est juge des litiges concernant les servitudes urbaines ou rurales, et dans ces cas offre par un sectionnement trois juridictions successives aux intéressés.

Le syndic, *procurador general*, est président du conseil qui l'a élu. C'est le plus grand dignitaire de la république. Ses fonctions sont gratuites.

Un *syndic second* est nommé dans le but de pourvoir au remplacement du premier en cas d'absence.

L'administration financière est extrêmement simple,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une *vieura* (descente de justice) [voy. p. 110]. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie instantanée de M. Brutails.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et le budget s'équilibre très facilement; elle incombe au syndic général.

Le conseil général désigne dans chaque paroisse un *contador* (calculateur) qui fait chaque année le recensement des personnes possédant des propriétés exerçant une industrie, ainsi que l'évaluation des produits que peuvent donner à chacune d'elles leurs terres, leurs bestiaux, etc.

Sur ces listes le conseil général fait la répartition des taxes, qui s'élèvent souvent à vingt-cinq centimes par personne et au soixantième du revenu. Les conseils de paroisse en font opérer le recouvrement par les consuls. Cette perception est remise au syndic, qui paye aux princes la redevance annuelle ou *questia*, fait face aux dépenses du culte, à celles qu'ont occasionnées les réunions du conseil général et à quelques autres menus frais.

L'organisation de l'armée est plus simple encore. Il n'y a en Andorre ni recrutement ni service déterminé. Tout le monde est soldat.

Dans chaque paroisse on désigne tous les ans un certain nombre de citoyens, qui sont munis d'un fusil, d'une provision de poudre et de vingt-quatre balles. Cette petite réserve est commandée par un *capitaine* et deux *deseners* (lieutenants). La nomination de ces chefs n'est définitive qu'après l'approbation donnée par les viguiers. La petite armée est passée en revue par les viguiers ou, en leur absence, par les bayles tous les ans.

Les fonctions publiques sont gratuites et obligatoires en Andorre, c'est le principe du gouvernement. Depuis le syndic général des Vallées jusqu'au simple soldat, aucun serviteur de la république n'est rétribué. Les conseillers généraux sont défrayés simplement de leurs frais pendant la durée des sessions, de même que les capitaines, lieutenants ou soldats reçoivent simplement les frais de nourriture et de logement lorsqu'ils sont appelés à se déplacer, soit pour service, soit à l'époque des revues.

Les jours que nous devions passer en Andorre étaient comptés. Nous avions visité Canillo, Encamp, la Massana, Ordino et la capitale. Il nous restait à voir San-Julia-de-Loria, et nous devions, s'il était possible, pénétrer en Espagne jusqu'à la Seó-de-Urgel, ville étroitement liée aux Vallées puisqu'elle est la demeure du co-prince l'évêque. M. Romeu ne pouvait nous accompagner, mais M. Brutails fut de la partie, et nous étions très heureux de la société de ce galant homme, aussi savant qu'aimable.

Nous nous reprenons donc un jour à suivre le cours de la Valira.

Nous revoyons encore Santa-Coloma, où M. Brutails photographie un vieil Andorran et une jeune Andorrane montée sur une mule richement harnachée.

A partir de ce hameau le Val se resserre de nouveau, mais les montagnes sont moins hautes, moins abruptes et moins imposantes que vers Meritxell. Nous traversons un pont fort original, et, une heure après avoir quitté Andorre-la-Vieille, nous arrivons à San-Julia-de-Loria, sixième et dernière paroisse d'Andorre.

San-Julia est réputé *la ville* des Vallées, avec des boutiques et des auberges en grand nombre.

Il s'y fait un « commerce » assez important. Le mot « commerce » est dans le pays synonyme de « contrebande », laquelle se trouve singulièrement favorisée par la situation de terrain neutre du pays.

Ce n'est plus le calme qui règne dans les pauvres paroisses que nous avons visitées; c'est ici, par rapport à elles, le mouvement et la vie, et l'on sent bien qu'on approche de l'Espagne.

En traversant la place, nous trouvons un rassemblement devant une maison antique d'un aspect assez étrange. Les barreaux des fenêtres sont déjetés, les vitres en partie brisées, et le crépissage, tombé par plaques, émietté par le soleil et les vents, rongé par la pluie d'hiver, laisse voir comme des plaies noires. Une grande poutre vermoulue soutient l'avancée et cède un peu sous le poids. Au-dessous une ouverture sombre rend cette partie de la façade béante. Des hommes graves, coiffés de tricornes et vêtus de grands manteaux noirs, se tiennent rangés en demi-cercle devant cette entrée profonde, semblant interroger un individu qui se tient devant eux, tête nue, l'air farouche.

Ce spectacle est lugubre, et l'aspect de cette maison, auquel vient se joindre cet appareil de justice, fait penser à la perpétration de quelque crime.

Tandis que nous considérons la scène, M. Brutails braque son objectif et prend une photographie instantanée.

Nous interrogeons ensuite. C'était une *visura* ou descente de justice, ayant pour objet l'attribution de la propriété du sol que surplombe l'avancée de la maison. Ce conseil jugeait en appel, c'était même la troisième juridiction.

Une affaire criminelle n'aurait pas eu plus lugubre apparence, et le caractère de cette scène qui rappelle le moyen âge nous frappa vivement.

Dans la région de San-Julia nous observons que la température est plus ardente que dans tout le reste du val d'Andorre. Les produits de la nature méridionale s'y montrent presque tous. Les coteaux jaunes sont couverts de champs de tabac.

Nous quittons ce village en jetant un regard au mont Olivero, que dominent les ruines d'un manoir visité jadis par Charlemagne, s'il faut en croire la tradition.

Un mugissement sourd et continu frappe bientôt nos oreilles : c'est le torrent d'Aubinyá, qui se précipite tout écumant du haut des monts.

Une heure après, un poste de douaniers nous indique que nous entrons en Espagne.

Des défilés se présentent encore, puis des prairies. Les collines se couvrent de vignes du haut en bas, et la plaine d'Urgel s'ouvre devant nous.

La Valira nous quitte pour se jeter bientôt dans le Sègre.

Urgel est sous nos yeux avec sa cathédrale et ses citadelles dressées sur le mamelon de *las Horcas* (Gibet).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. Brutails nous dit que la cathédrale de la Seó-de-Urgel est la plus belle basilique romane de l'Espagne.

En la visitant, nous reconnaissons qu'on l'a défigurée. Au commencement de ce siècle, en effet, on a plaqué sur les murs des chapiteaux, des frises, enfin toute une ornementation de mauvais goût et en plâtre. Mais l'évêque actuel se proposerait, dit-on, de la faire restaurer. Le cloître, noir et mal entretenu, est assez curieux.

L'aspect de la ville est étrange, c'est du pur moyen âge. On n'y voit encore arriver aucune diligence. Les rues sont étroites, bordées de maisons en avancée; des stores d'étoffe pendent à presque toutes les fenêtres; partout des multitudes de balcons menaçant ruine,



Cathédrale de la Seó-de-Urgel. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Brutails.

avec des appuis en fer forgé, des murs déjetés, ventrus, prêts à s'écrouler.

M. Brutails cherche vainement une lampe en cuivre à becs et un couteau catalan : les marchands ne tiennent plus que l'*article de Paris*.

Les rues sont extrêmement malpropres, et l'eau de la ville est toujours bourbeuse, même l'eau dite potable.

On y trouve des prêtres en quantité. Le nombre des séminaristes est invraisemblable. La *Seó* vit du clergé. Castell-Ciudat, qui est un peu séparé de la ville, est, par contre, militaire. On y voit trois citadelles, plus respectables les unes que les autres : *lo Castell*, *la Ciudadella*, *la torre de Solsona*. La position est des plus importantes au point de jonction des deux vallées de la Sègre et de la Valira. Les citadelles, reliques du passé, s'alignent sur une montagne rouge et ravinée. M. Bru-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tails, séduit par cette ligne de forteresses d'un aspect très pittoresque, aurait bien voulu braquer son objectif; mais il réfléchit que la crainte des *carabineros* est le commencement de la sagesse en ce pays, et il abandonna judicieusement son projet.

Nous aurions pu regagner la France en prenant le chemin de mulets qui en douze heures nous aurait amenés à Puigcerdá. Mais M. Romeu nous attendait à Andorre-la-Vieille, et au fond, malgré les fatigues à endurer, nous n'étions pas fâchés de traverser ensemble toute la longueur du Val et de revoir les beaux torrents, les grands rochers et les horizons bleus qui nous avaient tant frappés.

Nous retrouvons donc M. Romeu à l'auberge de Pépé, où nous arrivons un soir.

Le lendemain nous étions sur nos mulets, que le syndic général des Vallées avait lui-même choisis et pour lesquels il avait fourni les plus beaux ornements de l'Andorre.

Pépé nous accompagnait, et aussi un guide, *Nyerro*, très dévoué au viguier. Je ne parle point des conducteurs, qui se tenaient près de nos montures, veillant avec le plus grand soin aux derniers préparatifs du départ.

Ce n'était plus l'indifférence qui avait marqué notre arrivée alors que, inconnus des Andorrans, nous descendions la Vallée. Aujourd'hui, protégés par le syndic général, et amis du viguier, nous étions des personnages, et tous s'empressaient de nous être agréables.

L'*apothecari*, l'excellent M. Dallarès, qui seul alors avait été bon et prévenant pour nous, nous donne, tout ému, une poignée de main et nous suit des yeux jusqu'au moment où nous disparaissons dans une ruelle pour prendre le sentier. Nous revoyons las Escaldas, Encamp, Canillo. La nuit est venue et nous ne sommes pas encore à Soldeú. Le sentier est affreux et un orage menace. Voici quelques pâles lumières.... Nous arrivons.

Au moment où nous pénétrons dans la cour de la maison Calvó, le tonnerre commence à gronder. On se met à table, et le fracas de la foudre est tel, que nous avons peine à causer. Toute la nuit nous entendons ce bruit assourdissant et dans les intervalles la grêle qui tombe. Nous devions le lendemain partir dès l'aube, mais un épais brouillard obscurcissait le ciel, et les muletiers n'osèrent tenter l'ascension du col de Fra-Miquel dans de pareilles conditions.



Calle Mayor de la Seó. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Brutails.

Vers six heures il nous fut possible de nous mettre en marche; les blanches nuées qui couvraient la vallée se dissipèrent lentement, montrant entre leurs déchirures, tantôt un pan de précipice boisé, tantôt un pic lointain, et parfois, tout en haut, une capricieuse échancrure d'azur.

L'orage de la nuit avait considérablement refroidi le temps, et ce fut enveloppés de couvertures, dont Calvó avait muni nos muletiers, que nous passâmes le col, où un vent glacé soufflait violemment.

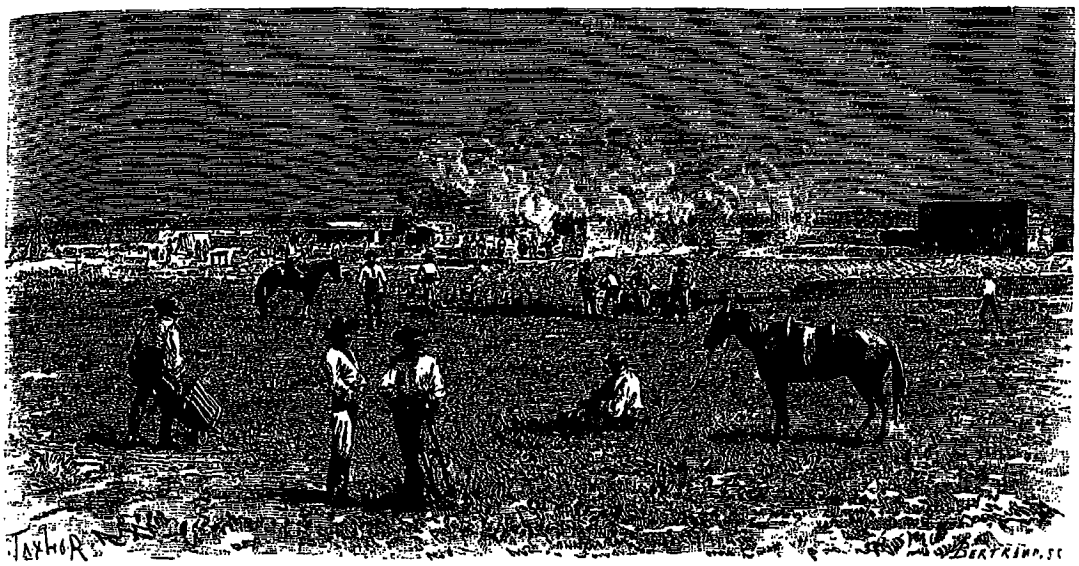
Aux sources de l'Ariège Anguila et moi faisons nos adieux à M. Romeu et à M. Brutails. Ils se rendent en Roussillon, et nous allons suivre le cours de l'Ariège par la vallée de Mérens.

Nous regardons encore une fois les immenses pâturages, les cimes de l'Andorre, froides et pelées, les grandes successions de montagnes qui s'étagent vers Porté, et nous prenons l'affreux sentier de l'Hospitalet, où nous arrivons à une heure du soir : c'est la civilisation, c'est la France, et notre séjour en Andorre nous semble déjà un rêve.

Gaston VUILLIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

DÉPÔT LÉGAL Seine 8 No 1888



Buenos-Ayres : four à briques (voy. p. 116). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

VOYAGE A LA PLATA.

TROIS MOIS DE VACANCES,

PAR M. ÉMILE DAIREAUX[1].

1886. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le Buenos-Ayres moderne. — La société argentine. — Promenades et fêtes intimes. — Le mariage. — Le deuil. Les grandes industries.

J'ai terminé la rapide excursion qui m'a mené aux confins de la république Argentine et m'a fait visiter toute la région du nord, celle où la vie moderne a le moins pénétré, où les mœurs primitives se sont le mieux conservées.

Je rentre à Buenos-Ayres au commencement d'août. La saison d'hiver bat son plein. Les gelées de juillet ont été terribles dans la plaine du sud; pendant que je parcourais la contrée plus tempérée du nord, celle de la canne à sucre, de la yerba maté, des forêts semi-tropicales, un hiver sec faisait ici ses ravages; le mois d'août, peu clément, trouve la terre épuisée; le bétail, éprouvé par les privations du mois dernier, est mal préparé à supporter les dernières rigueurs de la saison.

Faire son août! Ce n'est pas ici, comme en France, vivre joyeusement au milieu des satisfactions de la récolte en gerbes et des sacs de blé déjà pleins. Cependant, par un usage bizarre importé d'Europe, l'expression survit et est d'un emploi fréquent là où faire son août n'est plus pour le bétail que mourir de privations, sous le vent froid, près des touffes d'herbes desséchées, et pour le propriétaire recueillir des cuirs dépréciés sur le cadavre des bêtes de son troupeau décimé.

Est-ce le vent froid qui me saisit au retour de cette promenade où j'ai oublié l'hiver? Est-ce la préoccupation d'autrui qui m'envahit? Je ne sais; mais ma pensée dominante, comme celle de tous ceux que je rencontre, est la rigueur de la saison. Il paraît que, dans la plaine du sud et de l'ouest, dans la pampa dont l'élevage est la seule richesse, on a souffert beaucoup cet hiver; on parle de vingt-cinq millions de moutons morts de privations, dont les dépouilles recueillies encombrent les marchés et s'offrent pour l'exportation.

Vingt-cinq millions de moutons détruits! Il semblerait que ce soit un désastre général fait de ruines privées : que l'on se rassure. Certes il y a là une source de revenus futurs tarie; on peut dire que l'augmentation des troupeaux est compromise pour un an ou deux; mais le désastre n'est pas aussi considérable que l'on pourrait le croire à première vue : le mouton mourant à cette saison porte une toison parvenue à peu près à sa croissance complète; il suffit de recueil-

1. Suite. — Voyez t. LIV, p. 129, 145, 161, 177 et 193.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lir sa dépouille pour retrouver la valeur entière qu'avait l'animal vivant.

Aussi — conséquence étrange — ce désastre apparent semble avoir donné un coup de fouet plutôt qu'un coup de bas aux affaires. Une hausse subite de la laine sur les marchés d'Europe vient de se produire, et les vingt-cinq millions de peaux de moutons que l'on a recueillies sur des carcasses se sont vendues immédiatement à de hauts prix; la demande est active, les payements se font au comptant, les navires se chargent, et ce désastre imprévu, terrible, met dans la bourse des éleveurs, brusquement et par surprise, près de deux cents millions de francs. C'est une liquidation ruineuse qui remplit leurs poches momentanément.

Il y paraît, à voir l'activité des affaires et l'ardeur des spéculations qui absorbent l'attention de tous. Ce désastre, sans être le seul événement qui ait enrichi tout le monde, contribue pour le moment à pousser en avant une spéculation qui vient de loin.

Il faut bien que je parle de ce mouvement d'affaires, de cette fureur de spéculation qui s'est emparée ici de tous les esprits. Chaque jour semble lui donner une impulsion nouvelle. Cela a commencé il y a deux ans, vers 1884, et porte exclusivement sur les terrains de la ville de Buenos-Ayres, moins sur les propriétés rurales en exploitation, par contre, activement aussi sur les terres vierges et éloignées.

Commencée avec calme il y a deux ans, la spéculation a fait si vite et si bien la boule de neige, qu'aujourd'hui il n'est personne qui songe à autre chose qu'à acheter ou à vendre quelque lot de terrain; tout le monde est convaincu qu'en changeant de main la terre acquiert une plus-value; personne n'hésite à acheter cher, sûr de pouvoir vendre plus cher encore le lendemain; les faits semblent prouver à tout le monde que le plus fou a raison. La hausse acquise est déjà considérable : les terrains des faubourgs se sont élevés d'un à quinze en quelques mois; les jardins, les luzernières, qui, il y a deux ans encore, étaient délaissés et faisaient la fortune modeste de quelque laborieux immigrant italien ou de quelque Basque robuste, sont visités chaque jour, regardés d'un œil d'envie par des acheteurs, qui recherchent le propriétaire, l'assaillent d'offres folles, le mettent en délire. Le maraîcher ou le laitier qui tient à la terre qui l'a fait vivre, se figure aisément qu'elle doit contenir quelque filon ignoré. Il a payé ce lot moins d'un franc le mètre carré : on lui en offre cinq, dix, quinze, vingt; il refuse jusqu'à ce qu'un fou, plus fou que les autres, lui en donne trente, pour courir vite revendre à cinquante ou soixante francs le mètre carré.

C'est l'histoire de tous les jours; les oreilles sont pleines de récits de ce genre; des fortunes, dit-on, s'édifient en quelques heures. Les statistiques accusent, en un an, des chiffres de ventes immobilières qui font rêver. J'en trouve la liste dans une publication officielle : en un an, six millions d'hectares de terres ont changé de mains, soit plus du dixième de la surface de la France; quant aux propriétés de la ville, c'est par centaines de mille mètres que les opérations se succèdent chaque jour.

Revenons à notre maraîcher dépossédé. Le plus souvent, son acheteur — une fois les actes passés, ce qui n'est pas long — a disparu, il n'en entend plus parler, ignore les ventes successives qui se réalisent, et continue à cultiver paisiblement ses artichauts et ses petits pois sur ce terrain dont il a cessé d'être propriétaire, où il reste jusqu'à ce qu'on l'en chasse.

Un beau jour, de dimanche ou de fête gardée, il voit ce qui est encore son jardin et va cesser de l'être envahi par une foule d'inconnus; aux quatre coins de sa haie de clôture, sur le seuil de sa maison, se dressent dès l'aube d'immenses drapeaux blancs couverts d'inscriptions cabalistiques.

Que se passe-t-il, et va-t-on livrer bataille? Non, c'est un encan qui se prépare.

Le terrain n'a pas changé d'aspect; c'est bien toujours le grand carré, entouré de haies d'aloès, de ronces s'entremêlant, bordé d'un chemin large, à peine transitable, tracé il y a deux siècles peut-être, que, depuis, personne n'a songé à entretenir, où s'enlisent dans les mauvais temps les charrettes à bœufs huchées sur leurs grandes roues. Après les pluies, les traverser à pied a toujours été impossible, il faut requérir du voisin quelque monture, pauvre cheval de service qui s'enfoncera dans la boue jusqu'au poitrail et aura bien du mal à gagner l'autre bord, à peine éloigné de vingt mètres; si la monture manque, un travailleur de bonne volonté consentira peut-être à relever son pantalon jusqu'au-dessus du genou et à vous passer sur son dos. Dans les faubourgs, délaissés il y a deux ans encore, où personne ne pénétrait, il en a toujours été ainsi; la spéculation n'a pas eu le temps encore d'améliorer les routes, elle en a même créé tant de nouvelles, a tracé tant de rues dans les terres labourées, qu'elle n'a fait que rendre la tâche de la municipalité plus difficile, et reculer indéfiniment le temps où elle pourra essayer de la remplir.

Chemins et haies impénétrables enveloppent donc, comme il y a un siècle, de vastes terrains que la loi des Indes, aux premiers temps de la conquête, assignait aux conquérants pour y créer leurs jardins, trop grands pour le peu d'habitants que la colonie possédait, et qu'il fallait le plus souvent, faute de bras, laisser en jachère. Oh! il n'y a guère de changements depuis : quelques arbres, des pêchers, semés en ligne et donnant des fruits de sauvageons, des oliviers bisséculaires, des poiriers décrépits, c'est le plus souvent tout ce que l'on trouve; quelques Savoisiens soigneux, ont importé des greffes, créé des pépinières, soigné des arbres fruitiers; quelques Italiens de Lombardie ont poussé activement les cultures maraîchères, s'occupant plutôt de produire en nombre et en poids qu'en qualité; enfin des Basques et des Béarnais ont semé de grandes luzernières qui fournissent toute l'année à la ville le fourrage que les chevaux de tramways et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

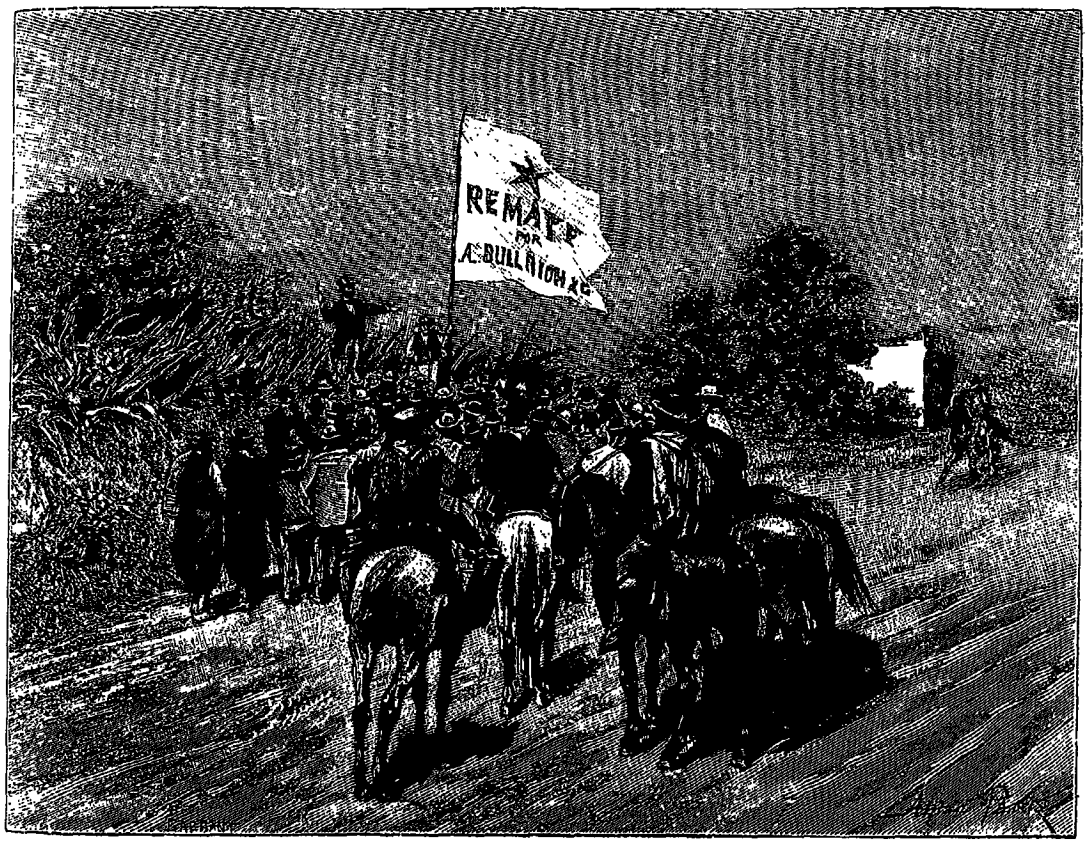
de charrettes consomment en quantité considérable.

Toutes ces cultures, quelque importantes qu'elles puissent être, se perdent au milieu de terrains trop vastes, et l'ensemble conserve son aspect agreste d'autrefois, quelque peu délaissé : terres trop fertiles, jardins trop grands pour être tous utilisés.

Ceux qui les achètent aujourd'hui pour les transformer en terrains à bâtir feront-ils mieux? L'avenir le dira. Il leur faudra en tout cas faire beaucoup pour conserver à leurs lots la valeur qu'ils leur attribuent.

Le dimanche donc, quand la journée est belle — ce que nous avons dit des chemins suffit à expliquer pourquoi, les jours de pluie, ces réunions sont ajournées, — la plus grande partie de la population n'a pas d'autre pensée que de suivre les ventes à l'encan qui se tiennent sur tous les points : ici c'est une maison, là une autre, là de grands terrains que l'on se partage, des jardins que l'on divise.

Tout se vend aux enchères, en plein air. Le vendeur — dans le style local *rematador* — n'a ni le caractère, ni la physionomie, ni le rôle de notre commissaire-priseur; il n'est pas officier ministériel et ne fait pas les prisées : c'est un commerçant comme les autres, un peu plus charlatan seulement, beau parleur



Une vente à l'encan à Buenos-Ayres. — Dessin de Páris, d'après ses croquis.

souvent, dont le gosier de cuivre est, dans le plein air où il opère, mis fréquemment à de sérieuses épreuves.

On ne le voit pas sans son drapeau; comme les anciens hérauts d'armes, il le plante au lieu où il va faire la criée et se place auprès : il faut être vu de loin, le drapeau a de vastes proportions; il est, de plus, appuyé par des guidons plantés à toutes les limites du lot de terre que l'on met en vente. Le public autour, des plans à la main, suit la marche de la vente et laisse souvent échapper les lots qu'il désire, pour se rabattre sur ceux qu'il n'eût pas voulus.

Quand il s'agit de terrains éloignés où l'on ne pourrait espérer conduire les acheteurs, on vend dans un lieu clos, quelquefois dans un théâtre : sur une immense toile blanche, le terrain est dessiné avec tous les détails plus ou moins vrais qui peuvent le rendre attrayant, le plus souvent sans autre indication que des carrés et des numéros. C'est chose connue que la pampa est à peu près partout semblable à elle-même; les régions ne diffèrent entre elles que par la nature des pâturages naturels : ce sont donc les pâturages que l'acheteur a intérêt à connaître. Là gît la difficulté. Il n'est pas bien aisé de mettre sous les yeux d'un acheteur qui ne veut pas le visiter un terrain et ses productions; le vendeur se contente de fixer sur une pancarte une touffe d'échantillons de chacune des plantes

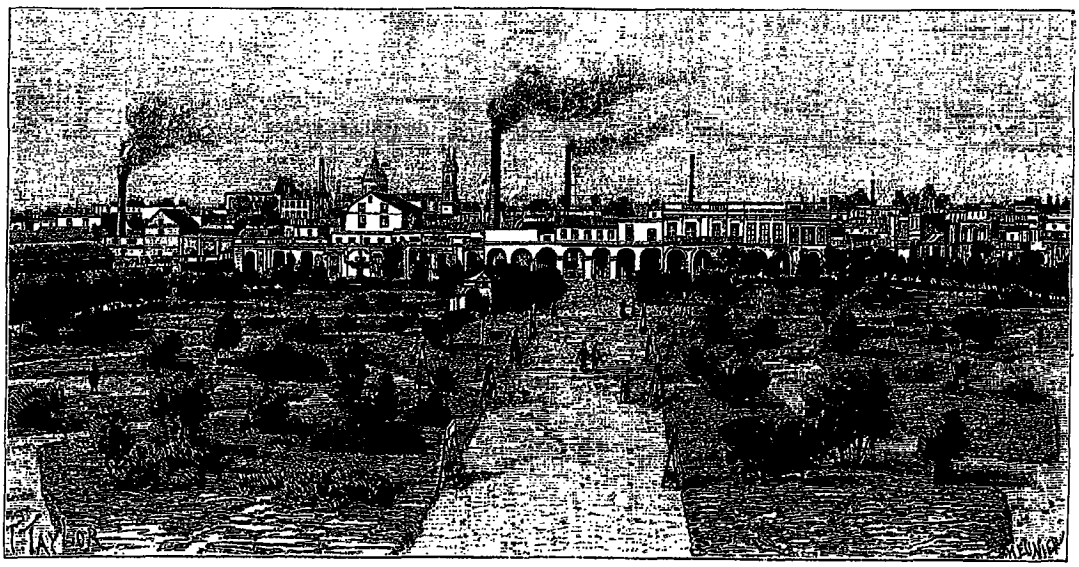
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fourragères que produit le terrain ; l'acheteur juge sur cette preuve desséchée une végétation qu'il apprécie en connaisseur.

Le dimanche et les jours de fête, très nombreux dans un pays qui chôme toutes les fêtes d'Église les plus oubliées, s'ils sont employés par une grande partie de la population à courir les ventes de terrains, sont consacrés par la société élégante à promener ses chevaux et montrer ses voitures. C'est bien là un trait qui suffirait à démontrer à quel point Buenos-Ayres est une ville de travail, d'affaires et de préoccupations d'affaires.

Tout le monde, dans la semaine, est occupé et poursuit quelque succès ou quelque recherche d'affaires; de plus, les rues se prêtent mal à la promenade en voiture : le pavé, quoi que l'on puisse faire, est mis à de si rudes épreuves sous le poids des charrettes que les réparations continues n'arrivent pas à lui rendre son assiette; les voitures ne peuvent donc courir, sans se briser, qu'à la condition de suivre les rails des tramways, placés du reste à peu près dans chaque rue; aussi toutes, les huit-ressorts et les simples voitures d'industriels, ont-elles l'écartement de roues de la largeur de la voie et ne suivent que les rues où cette voie existe.

La promenade en voiture n'est donc possible que hors ville, et encore dans les seuls et rares endroits où il existe des routes empierrées. La pierre est ici un objet de luxe; la pampa, qui s'étend du littoral aux Andes et dont la superficie est de cinquante mille lieues carrées, ne contient ni une pierre ni un caillou; accumulation d'alluvions très menues, elle se compose d'une épaisse couche argileuse, que l'on peut creuser à quelque profondeur que l'on voudra sans trouver un corps dur qui puisse entrer dans la construction d'une



Buenos-Ayres : promenade du Onze Septembre. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

maison ou former le sol d'une rue. Pour les maisons on a recours à la brique, façonnée d'une manière bien primitive par des manœuvres venus d'Italie, avec la terre argileuse mêlée de paille menue ou simplement de fumier; — le fumier de la ville n'a pas d'autre emploi dans ce pays où la terre est assez fertile pour qu'on ne le recherche pas. Quant au pavé, on l'importe du Brésil ou de la côte orientale de l'Uruguay; il revient nécessairement à un prix élevé, ce qui explique comment, il y a soixante ans, pas une rue de Buenos-Ayres n'était pavée; la première qui le fut, au temps de Rivadavia, fut la rue de la Fédération, qui depuis a reçu le nom de cet homme d'État. Elle conduit aux confins de la ville vers l'ouest, mais elle est trop étroite, trop longue, trop agitée par le démon du commerce pour que les promeneurs songent jamais à la suivre jusqu'au bout pour arriver à la place du Onze Septembre, où l'on a aujourd'hui tracé un parc de deux hectares, là où naguère se tenait le grand marché des laines.

Quant aux routes empierrées, c'était, il y a quinze ans, chose inconnue; la première tentative, due à une entreprise particulière, date de 1871, la seconde de 1872 : on en est resté là. Seules donc les deux grandes routes qui partent de Buenos-Ayres et vont l'une à l'ouest, jusqu'à Flores, et l'autre au nord-ouest jusqu'à Belgrano, sont empierrées chacune sur une longueur de six kilomètres; on n'en pourrait citer d'autres dans toute la république Argentine; il lui est facile, du reste, de se passer longtemps encore d'en construire, à condition de perdre le goût trop ancien pour la ligne droite et de s'imposer de mener les routes par les points élevés, dût-on pour cela faire des courbes et des détours; presque partout le sol se durcit de lui-même assez pour supporter sans se défoncer le passage des charrettes, qui sont excellentes là où il n'y a pas de routes;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

on ne trouve de passages infranchissables qu'autour des villes ou dans les rues des faubourgs, toujours droites, toujours encaissées entre des haies et des murs, où l'humidité détrempe le sol et prépare à l'eau des pluies des trous où elle stationne et forme lac.

La route de Belgrano est des deux la plus fréquentée par les promeneurs sans but, qui vont naturellement où va tout le monde, au parc de Palermo, devenu parc du Trois Février, en souvenir de la chute, le 3 février 1852, de Rosas, dont c'était la résidence.

Deux routes y conduisent; l'une sort de la ville en passant devant le cimetière de la Recoleta, qui vaut une visite, contourne une promenade agrémentée de cascades et de rochers, œuvre de l'intendant municipal actuel, M. Torcuato de Alvear, que la presse et le public traitent, gaiement et à haute voix, de fou, dont tout le monde cite le langage extravagant, et qui, par ses actes, s'attache à justifier cette réputation.

En tournant le dos aux embellissements coûteux destinés à orner ce point élevé, on doit reconnaître que c'est là une promenade incomparable, et l'on peut y revenir souvent.

Il y a cependant une merveille à cet endroit; c'est l'aspect du rio de la Plata vu de cette hauteur : sous le ciel, presque toujours bleu et doucement nuancé, s'étend cette grande plaine d'eau douce dont la rive orientale, située à huit lieues de là, ne se peut percevoir, sur laquelle se balancent les nombreux steamers de tous les tonnages, dont les uns ont traversé l'Atlantique, dont les autres font les voyages continus du Parana et de l'Uruguay.

Les voitures ne s'y arrêtent généralement pas; elles continuent leur course par une route large qui longe des habitations encore peu nombreuses, laisse à gauche



Buenos-Ayres : parc du Trois Février, allée des piétons. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

deux immenses constructions récentes, l'hôpital des femmes et le pénitencier aux vastes proportions, pouvant contenir mille détenus en cellules et aboutit, après avoir traversé une partie du parc, à l'avenue Sarmiento.

Jusqu'en 1875 ce parc n'offrait rien d'attrayant. Il a été alors transformé : des jardins anglais y ont été tracés, des loges construites pour les animaux féroces, des parcs pour les animaux curieux et utiles du pays; ses pièces d'eau sont couvertes de volatiles de toute espèce. Deux lignes de chemins de fer et des tramways y mènent : c'est une promenade commode et des plus agréables pour les piétons; c'est surtout le lieu de rendez-vous des élégants et des voitures de luxe. C'est là, dans l'avenue Sarmiento, qui vient de la route de Belgrano et va jusqu'à la rive de la Plata, que les promeneurs se pressent en grand nombre le dimanche, en nombre fort restreint les jours de semaine, faisant ce que l'on appelle, ici aussi, leur « persil ». En souvenir de Paris, où ils ont tous été, les élégants appellent ce point « le Bois », et, pour être compris, sans doute, par ceux qui ne parlent qu'espagnol, prononcent *bois* : c'est là toute la différence. Les voitures vont et viennent comme dans l'allée fameuse, dont les acacias sont remplacés par des palmiers. Ces arbres ne sont pas là chez eux; pauvres figurants décoratifs, ils ont, sous la bise d'août, un petit air souffreteux, dépaysé. Beaucoup des voitures qui circulent, les attelages et ceux qui les mènent, ont aussi un air exotique et font contraste avec quelques superbes équipages très luxueux qui témoignent de grandes et solides fortunes, quelque peu perdues au milieu de beaucoup très récentes, peut-être très passagères. Depuis un an à peine, l'importation des chevaux d'Europe prend une activité chaque jour plus grande. Dans ce pays où le cheval est trop abondant, et depuis trop longtemps abandonné à lui-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

même pour avoir conservé une valeur marchande, la race indigène n'a plus qu'une valeur de résistance acquise par une longue sélection : cela suffit aux champs pour les longues courses et les travaux pénibles, mais ne suffit pas à la ville, où il faut flatter l'œil du flâneur et exciter toujours quelque envie. Aussi les grands propriétaires, en attendant que les efforts nouvellement tentés par quelques-uns pour régénérer la race pampéenne aient produit des résultats, font-ils venir d'Europe des attelages de luxe. Ils sont rares et remarqués; les autres, de fortune plus modeste ou plus récente, puisent, dans les prés du pays, des chevaux hongres plus ou moins acceptables; il leur faut passer le plus souvent sur des défauts de formes et de robe, qui ailleurs seraient rédhibitoires et ici s'excusent, comme s'excusent les barbes incorrectes, les moustaches majestueuses des cochers, recrutés dans les rangs de l'immigration, les livrées de rencontre et les chapeaux ronds de quelques *caballeros high-life*, qu'un coup de bourse heureux, un crédit temporaire ou une heureuse spéculation a extraits, pour un temps, du magasin ou du bureau où ils ont plus approfondi la science de la vie que celle de la bonne tenue.

Le champ de courses est voisin de l'avenue Sarmiento. Il est aujourd'hui en grande vogue ; des courses s'y tiennent chaque dimanche. C'est une mode très nouvelle, non pas que les courses de chevaux ne soient ici un sport de tous les jours, aux champs surtout, mais parce que les chevaux indigènes, qui suffisent au plaisir de quelques gauchos ou de quelques habitants d'un bourg ou d'une ville de la plaine, sont un peu trop vulgaires pour un turf de grande ville, et dame ! il y a quelques années on n'en trouvait pas d'autres à mettre en ligne, et le champ de courses de Palermo était délaissé.

Il n'en est plus ainsi. Des bookmakers chassés des réunions de France ont passé l'Océan et organisé ici leur industrie. Ils sont flanqués de quelques jockeys, de quelques entraîneurs de profession, enfin ils ont amené et importent continuellement des chevaux de courses. Leurs *tuyaux*, pour parler leur langue, consistent à dissimuler la valeur, le nom, l'origine d'un cheval importé, de le cacher jusqu'au jour où on le montre; ils vont même jusqu'à lui faire perdre des courses successives pour faire un coup de filet avantageux quand ils ont pu amorcer les parieurs pour une grosse somme. La bonne foi n'étant pas l'âme du pari de courses, il n'y a là rien qui étonne personne; il s'agit seulement d'être mieux *tuyauté* que son voisin, et pour les *repris* de champs de courses, qui émigrent ainsi, le terrain d'exploitation encore vierge est fécond; on en cite plusieurs qui prospèrent.

Les paris se font aux enchères. La veille des courses, les réunions de *bookmakers* se tiennent sur plusieurs points de la ville, où se groupent les amateurs; les chevaux qui doivent courir le lendemain y sont offerts au plus offrant et dernier enchérisseur; l'ensemble des mises ainsi fixées forme une masse que le gagnant encaisse, après prélèvement d'une commission de dix pour cent que garde le bookmaker.

La nuit vient vite en hiver; le défilé des voitures, retour des courses et retour du *Boïs*, commence; on rentre au grand trot par toutes les avenues et les rues qui aboutissent après de longs circuits à la place San-Martin et à la rue Florida, où le défilé s'enfonce toujours au grand trot, par cette voie étroite qui n'a que dix mètres de large; le bruit qu'elles font est, pendant quelques minutes, assourdissant, et puis c'est tout; le *high-life* a fini son exhibition et rentre dans le silence de son *home*.

Les jeunes gens se groupent avant l'heure du dîner dans quelques *confiseries*, établissements luxueux d'ordre composite où l'on vend toutes les sucreries, les pâtisseries, et où des tables sont dressées pour les consommateurs; jamais une femme n'y entre ou du moins ne dépasse le buffet où l'on vend et prend les commandes.

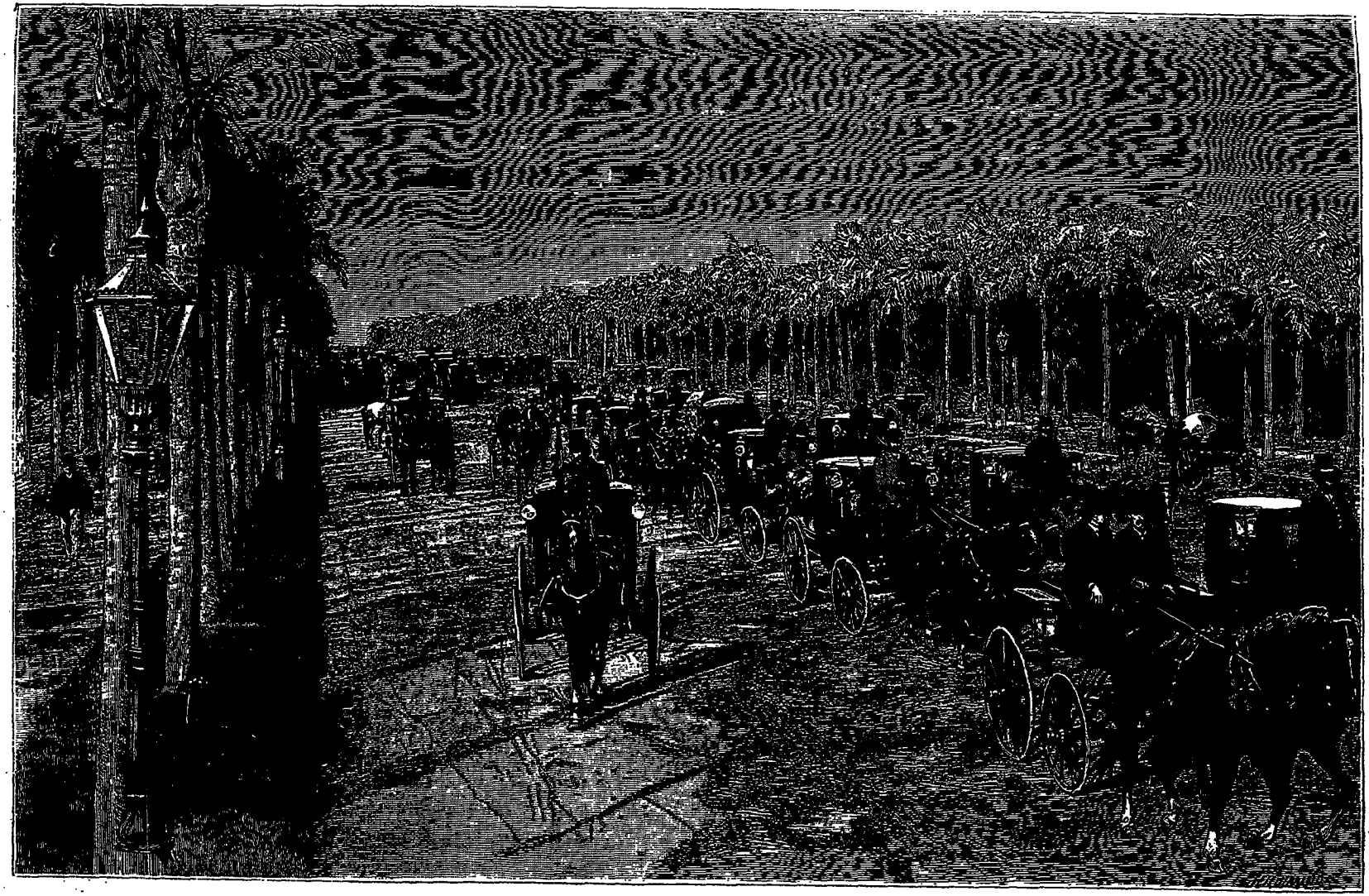
Ce n'est encore que par exception que l'on dîne au restaurant. Ceux en renom sont tenus à la française par des Français ; on y fait de la cuisine presque française, quelque peu cosmopolite. Les ressources alimentaires du pays, dont nous avons ailleurs indiqué l'importance et la grande variété, suffiraient à fournir les menus; l'Europe les augmente, comme partout, de toutes les conserves qui peuvent passer les mers en boîtes ou autrement. Depuis quelque temps des vapeurs, qui ne sont pas français, ont installé des soutes à congélation et transportent, à travers l'Océan, des gibiers, des poissons, des langoustes et des huîtres; le tout arrive absolument aussi frais et aussi intact que si, au lieu de trente jours de mer, ils n'avaient eu à faire qu'un voyage de quelques heures.

Les vitrines du Café de Paris, du restaurant Filip, de la Rôtisserie parisienne, sont les mieux fournies; ces établissements ont, à eux trois, déterminé, en peu d'années, un mouvement de progrès culinaire, qui, de là, pénètre même dans les maisons les plus attachées à la tradition de la cuisine créole.

Autrefois les hôtels avaient, ici, comme en Espagne, où le restaurant est inconnu partout et existe à peine à Madrid, la spécialité de nourrir les voyageurs ou ceux que leurs affaires retenaient hors de chez eux. Triste souvenir que celui des cuisines d'hôtel ! Ceux que nous avons eu à traverser dans notre excursion à travers les villes de province ont conservé, sans y rien changer, la tradition des sauces, des plats, toujours les mêmes, qui changent de noms sans changer de goût, et des garçons trop américanisés qui ne souffriraient pas du client la tenue ni le langage qu'ils ont avec lui; ils continuent à vous demander, en vous apportant des œufs à la coque, si vous les prenez dans un grand verre ou dans un petit verre; n'essayez pas de répondre que vous ne les prenez pas dans un verre du tout, ils ne vous comprendront pas.

Il faut bien constater que si le voyageur éprouve quelque surprise à son arrivée à l'hôtel, ce n'est ni le

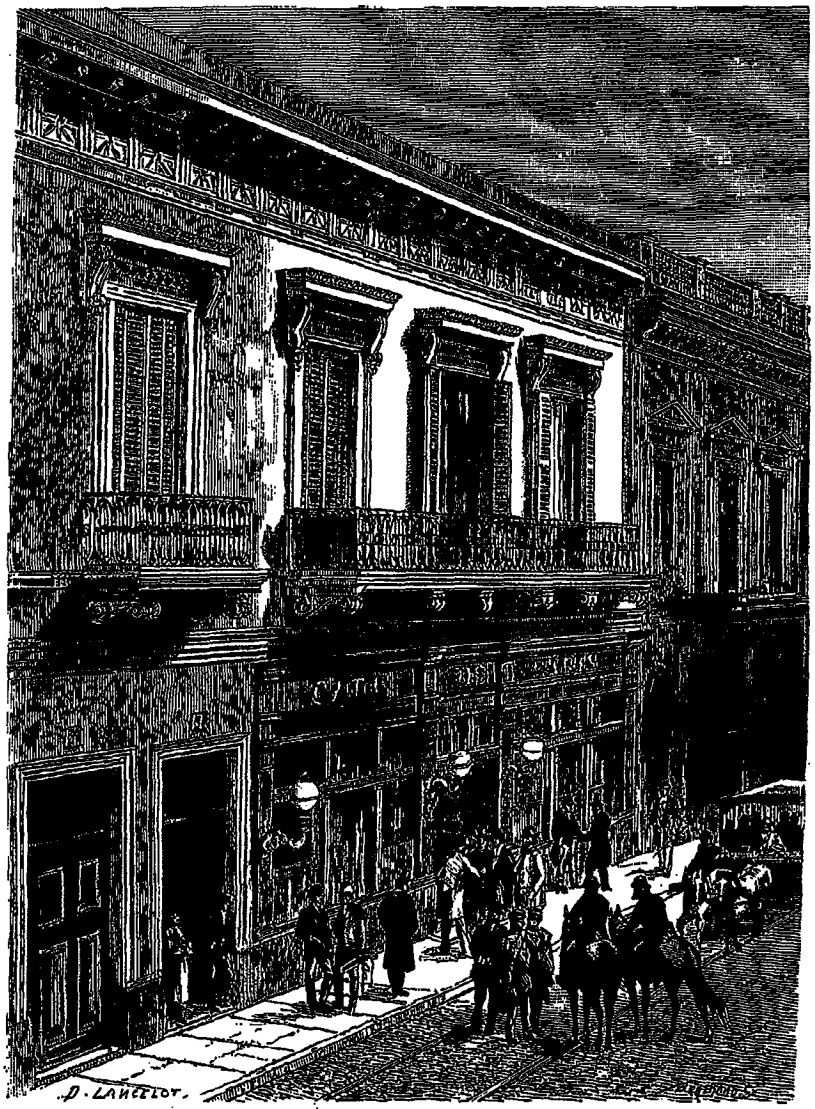
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Buenos-Ayres : avenue Sarmiento, parc du Trois Février. — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

luxe ni le confort qui la lui causent. S'il arrive par eau, à proximité de la rive il rencontre surtout des auberges pour immigrants laborieux mais peu munis d'argent; on peut entrer là si l'on tient à faire petite dépense et si l'on n'est pas difficile. Les immigrants proprement dits n'y descendent pas. L'État, fort intéressé à les attirer en nombre, prend la charge de les héberger et de les nourrir gratis pendant cinq jours. Il les débarque, comme on fait ailleurs des troupeaux, dans des bacs immenses qui les portent à la rive. Chaque steamer en amène mille à douze cents; ils se succèdent à courts intervalles, et l'asile des émigrants ne désemplit pas. Il en est de même des auberges, qui, n'ayant pas à se faire concurrence, trop sûres d'être



Buenos-Ayres : le Café de Paris (voy. p. 118). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

toujours pleines, ont à choisir dans le nombre ceux qui, payant de mine, semblent pouvoir payer autrement; aussi les logeurs préféreront toujours, à ce point de vue, celui qui porte une malle légère, mais semble connaître un métier, au monsieur qui compte sur un emploi chimérique de ses facultés vagues et de ses talents universitaires; ceux-là sont trop longs à caser et d'avance destinés à errer longtemps le long des rues, sans emploi.

Aux confins de la ville, près des gares de chemins de fer, d'autres auberges attendent, elles, les voyageurs de l'intérieur; de celles-là préservez-vous si votre odorat n'est pas fait aux odeurs des huiles fortes espagnoles et à toutes celles que répandent les posadas d'Espagne.

Toutes ne sont pas tenues cependant par des Espagnols; mais les Marseillais ou les Italiens qui les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Buenos-Ayres : le mariage religieux dans le salon (voy. p. 125) — Dessin de Pâris, d'après ses croquis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

exploitent prennent vite les usages auxquels les gens de la campagne sont, paraît-il, habitués.

Égaré un jour dans une de ces auberges, par un hôte qui voulait me faire fête, je me souviens d'avoir signalé au maître d'hôtel marseillais l'huile de sa salade qui me semblait tombée du quinquet.

Oh! il ne se fâcha pas pour si peu : il appela le cambusier, se fit présenter deux huiles, les flaira avec soin et, sans se démonter, les rendit au garçon en lui disant :

« Cette huile à quinquet est si bonne que l'on ne peut la distinguer de celle à salade ! »

Il y a aussi quelques hôtels destinés aux hôtes de distinction; on a construit pour eux de grands édifices, mais, à l'heure où j'en habite un, on attend encore le réformateur qui doit les mettre au niveau des exigences du luxe naissant de la ville. Pour le moment, les vieux usages y sont encore respectés; une réforme sérieuse a été faite : on a élevé les prix; c'est quelque chose, mais ce n'est qu'une promesse, si c'en est une.

Les soirées sont faciles à remplir; les théâtres, nombreux, n'ont que le défaut d'être fort chers.

En lisant la liste des représentations quotidiennes, en passant le seuil d'une salle de spectacle, on sent que l'on est ici dans une très grande ville, mieux que cela, dans une capitale, où, si tout le monde n'est pas riche, personne ne fait cas de l'argent quand il s'agit d'un plaisir. Les théâtres sont grands. Les vieilles salles qui dataient, comme le théâtre Argentin, d'un demi-siècle, celui de la Victoria et l'Alcazar d'un quart de siècle, ont disparu et sont devenues des entrepôts, pendant que l'on édifiait des salles énormes qui seront vite remplacées, n'en doutons pas, par d'autres plus luxueuses, plus en rapport avec les exigences modernes.

Le théâtre Colon est le plus ancien et le premier en importance. C'est une vieille salle fort grande, bâtie sur le modèle de la Scala, et, pour que l'illusion soit complète, la troupe de la Scala, après avoir fini sa saison d'hiver en Italie, vient la faire ici. C'est là que l'on a entendu, il y a bien longtemps déjà, Tamberlick et, il y a peu de temps, Gayarre, à leurs débuts. Les plus renommés d'entre les artistes italiens n'hésitent pas à passer la mer pour se faire entendre ici; il faut dire que les prix qu'on leur offre dépassent toute comparaison. Les places, naturellement, se cotent à un prix élevé, entre soixante et cent francs. En bas, le parquet est occupé par des fauteuils, le reste de la salle par de grandes loges comme à la Scala, sauf, au milieu de la première galerie, un petit espace qui joue le rôle de l'amphithéâtre à l'Opéra de Paris; enfin le troisième étage est entièrement réservé à la *cazuela*. Ce mot qui, au propre, signifie « casserolle », sert à désigner l'endroit du théâtre où seules les femmes sont; elles y arrivent par un escalier spécial, qu'aucun homme ne peut monter; elles en occupent toutes les places, est-il besoin de le dire, bruyamment. Le prix de la *cazuela* est relativement peu élevé; on y va en simple toilette de ville; aussi est-elle recherchée de toutes les classes de la société; la meilleure y est représentée par des jeunes filles ou de jeunes femmes qui n'ont pu trouver de place dans une loge : c'est de ce côté que se dirigent toutes les lorgnettes du parquet; quelque haut que l'on soit perchée, on fait tous ses efforts pour être vue, entendue même peut-être : aussi les caquetages vont leur train, dans cette sorte de pensionnat de filles en récréation, qui ne jouent plus à la poupée. Ce ne sont pas seulement des querelles de petites filles, ce sont quelquefois de vraies passions qui l'agitent : la mère cependant y conduit sa fille, et souvent même l'y laisse aller seule, la faisant escorter jusqu'au bas de l'escalier réservé pour la reprendre à la sortie. Cette sortie est encore ce qu'il y a de plus curieux. La porte défendue de l'escalier est assiégée par les galants, les prétendants, les frères de ces demoiselles; œillades et billets doux s'y échangent à profusion.

Les loges sont, elles aussi, pleines de femmes élégantes; leur ampleur permet d'y installer une sorte de salon, que chaque abonné meuble à sa fantaisie.

Le théâtre Colon a été longtemps le seul centre de réunion de la société, les salons étant rares où l'on recevait et donnait des fêtes; aussi les toilettes s'y étalaient-elles qui n'avaient guère d'occasion de se montrer ailleurs. Les bals et les réceptions sont aujourd'hui nombreux. D'autres théâtres partagent aussi le privilège d'attirer à certains jours la société qui ne connaissait guère autrefois que le théâtre Colon. Le Théâtre National, celui de l'Opéra, le Politeama, reçoivent des troupes de drame, de comédie, d'opérette, de France, d'Italie, d'Espagne, qui se succèdent et attirent le public par la nouveauté, la variété de leurs spectacles ou le grand nom de leurs acteurs. C'est ainsi que l'impresario Grau a choisi le théâtre du Politeama pour les représentations de Sarah Bernhardt.

Jamais la grande actrice française n'aura trouvé un public plus disposé à payer très cher le plaisir de l'entendre, de la voir, sans même être bien sûr de la comprendre; car, parmi les deux mille spectateurs qui se pressent en ce moment chaque soir au Politeama, un bon tiers n'entend pas un mot de français, un second tiers se fait l'illusion de bien comprendre, et le dernier tiers seulement entend et comprend.

A ce propos, je reproduirai une conversation que j'ai eue avec un des spectateurs de bon ton de la grande artiste. Jamais cet aimable ami ne m'a abordé que dans ma langue en me disant : « *Bonsour Mousiu !* » Après ce salut, nous causons en espagnol, c'est plus commode pour lui et pour moi, mais je ne le laisse pas voir.

Je lui pose la question obligée en ce moment : « Avez-vous entendu hier Sarah Bernhardt? » Sur sa réponse affirmative, j'ajoute : « Que donnait-on?

— Un drame; *Fedora*, je crois, d'un nommé Sardou.

— Tiens, dis-je, je croyais que l'on donnait *Phèdre*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— (Les affiches, étant rédigées en espagnol, désignent *Phèdre* par *Fedra*.)

— *Fedra*, *Fedora*, je ne sais, dit-il : c'était une espèce de drame grec. »

C'était bien ce que j'avais pensé : on avait joué *Phèdre*, et la ressemblance des noms lui avait fait attribuer ce sévère drame antique à l'aimable Sardou.

Sarah n'a pas à se plaindre : elle a entendu les applaudissements et le bruit métallique qui les rappelait; mais le pauvre Racine, que peut-il bien avoir gagné à cette exportation?

A côté de ces grands théâtres, la colonie française en possède un qui donne toute l'année des représentations. Le public en est un peu spécial, les femmes en général l'évitent : c'est une sorte de café-concert où l'on fume, dont les troupes, composées, le plus souvent, de traînards ayant laissé partir leurs camarades, se groupent autour du pavillon d'un directeur ou d'une directrice de rencontre.

La société, naturellement, ne passe pas toutes les soirées au théâtre, bien qu'elle le fréquente beaucoup; les salons, qui existaient à peine il y a quelques années, à Buenos-Ayres, s'ouvrent aujourd'hui davantage; quelques maisons donnent à dîner, d'autres, de temps en



Théâtre Colon : la *cazuela*. — Dessin de Myrbach, d'après une photographie.

temps, à danser; enfin toutes les familles ont le culte des fêtes intimes, qu'elles se donnent à elles-mêmes à l'occasion des nombreux anniversaires dont elles respectent toute la liste, et multiplient les soirées sans façon, les *tertulias*.

Il y a peu de grandes villes où l'accueil soit aussi franchement hospitalier; la maison s'ouvre devant l'étranger présenté ou recommandé, et les invitations lui arrivent en nombre, sans qu'il ait à les solliciter autrement qu'en faisant les visites d'usage; mais il doit attendre pour s'y présenter que la maison ait été mise à sa disposition : « Veuillez traiter notre maison comme la vôtre et son maître en toute confiance. » C'est là la formule, elle ne s'adresse pas à tout le monde, et, loin d'être banale, a toute la solennité d'un pacte résolu et consenti.

Du jour où la première maison vous est ouverte, vous n'êtes plus un étranger sans répondant, vous passez au rang de personne connue; ce n'est pas un titre sans valeur. Un inconnu, un nouvel arrivé, c'est un peu moins que rien; il le faut rester le moins possible.

Devenu personne connue, vous deviendrez l'invité des grandes réceptions ou l'hôte des fêtes intimes et de famille.

Les bals du grand monde prennent chaque jour un aspect plus européen. Les abords, le défilé des voi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tures, les toilettes, tout y est de grand ton et de grand luxe; les antichambres, les *patios* sont encombrés de fleurs à profusion; pas un invité n'a négligé d'y faire briller son parterre et le talent de son jardinier; celui-ci, Italien ou Français, a dressé, sur ses armatures de bois, des lyres, des harpes, des frégates, des étoiles de toutes grandeurs, où, à cette saison, la violette, les roses d'hiver, les fleurs jaunes des mimosas, les jacinthes, les tulipes, les narcisses et les renoncules s'entremêlent et répandent leurs parfums capiteux.

Dans le salon c'est l'ensemble d'une fête parisienne, avec quelques différences cependant qu'y introduisent les usages locaux : moins de cérémonial et d'étiquette. Quelque nombreuse que soit la réunion, l'intimité la plus grande y règne, comme il convient à un peuple de cousins et de cousines. *Adios ché!* c'est le refrain, l'appel que l'on s'envoie : les femmes le disent tendrement, les hommes gaiement; ce peuple, d'une gaieté aimable et avenante, est enchanté de se voir, de se le dire. Le mot *ché*, qui se prononce *tché*, est spécial à cette partie de l'Amérique espagnole; on le trouve à peine au Chili et au Pérou, et plus du tout dans les autres contrées du continent. C'est qu'il sort, pour ainsi dire, du terroir. *Ché*, dans la langue des indigènes de la pampa, signifie « homme »; on disait les *tehuenches*, les *pehuen-ches* pour désigner les tribus. Or, quand les premiers Espagnols débarquèrent au lieu où est aujourd'hui Buenos-Ayres, où ils arrivaient dans des vaisseaux de haut bord, amenant avec eux des chevaux, vêtus eux-mêmes et armés à la manière d'Europe, les habitants du pays, qui n'avaient jamais vu de chevaux, pas plus que de vêtements, de chapeaux, de bottes et d'armures, ne pouvaient croire qu'ils avaient devant eux des hommes. Étonnés, ils se mirent à fuir d'abord; quelques-uns, peu à peu, se rapprochèrent, voulurent toucher de leurs mains ces étrangetés : ce fut alors que de près ils reconnurent devant eux des hommes, et rejoignirent leurs compagnons en criant naturellement sur le ton de la stupéfaction : *tchés! tchés!* (des hommes ! des hommes !) Les Espagnols, entendant pour la première fois ce mot, qu'ils prirent pour un appel, le perpétuèrent avec ce sens particulier qu'il conserve encore de nos jours.

Le *tché* pénètre donc partout, il est de toutes les fêtes où l'on se rencontre entre personnes connues.

La foule, dans le salon, se promène par couples, en causant : on ne connaît ni le milieu vide réservé aux causeurs, ni les vieilles en tapisserie; on n'y trouve que de jeunes femmes, ou des jeunes filles venues avec un frère, un père ou un beau-frère pour s'amuser sans le remords de voir leurs mères somnolentes bâiller à décrocher les lambris. Ce qui est particulier aux bals créoles, c'est que la promenade des couples s'interrompt rarement pour faire place à un groupe de danseurs ou se mettre à danser; on préfère marcher, causer, danser fort peu, et ces causeries durent pendant des heures sans que personne songe à trouver étrange ces tête-à-tête qui se prolongent, cette intimité, cet isolement à deux, qui se continue jusqu'autour de la table du souper; liberté pleine est laissée aux couples de se choisir et de se consacrer ainsi en public une nuit de fête. C'est là que se préparent librement les unions, ainsi que se font les fiançailles, là en un mot que se commencent et se continuent les *temporadas*.

On appelle ainsi le temps pendant lequel un jeune couple se consacre, flirte, apprend à se connaître et à se juger.

Les mères n'ont que des regards indulgents pour les *temporadas*; elles attendent que leur fille leur présente, si elles ne le connaissent pas, le jeune homme au bras duquel elle passe la nuit d'un bal; il est rare, du reste, que la mère, qui possède par cœur le *Gotha* bourgeois de la ville, ignore le nom de celui qu'on lui présente, et auquel elle s'empresse d'ouvrir sa maison.

Les visites alors commencent, espacées d'abord, puis plus fréquentes; l'aparté permis au bal est toléré aussi dans l'intimité de la famille. Les jeunes gens causent à leur gré, devant une fenêtre, au balcon, dans un petit salon voisin, sans que personne semble les surveiller. Cependant les engagements ne sont pas encore solennellement échangés; une *temporada* peut prendre fin autrement que par le mariage, une rupture intervenir pour un motif quelconque; il est rare cependant qu'une demande soit repoussée exclusivement pour des raisons de fortune, comme il est rare qu'une jeune fille soit exclusivement recherchée pour sa fortune. Ces mœurs changeront, peut-être, à mesure que la société s'étendra et que naîtront à côté des grandes fortunes les grandes ambitions; constatons pour le moment que ce temps n'est pas encore venu, que ce qui domine la société argentine comme, au reste, la société américaine tout entière, c'est le mariage d'amour et non le mariage de raison. Les laides riches, aussi bien que les laides pauvres, coiffent sainte Catherine; d'aimables jeunes filles même fortunées restent sans prétendants ou n'en trouvent pas à leur goût : dans ce pays, où l'on se marie jeune, où l'on assiste, à trente-cinq ou quarante ans, au mariage de sa première fille, les espérances d'héritage sont à trop longue échéance pour entrer en ligne de compte dans les accords matrimoniaux.

La jeune fille américaine ne compte donc, pour préparer son mariage, que sur ses propres séductions, son esprit ouvert, d'un éclat superficiel, sa connaissance des langues et toutes ses qualités très brillantes.

Après les *temporadas* viennent les fiançailles, dont l'Église a perpétué l'usage, utile à son casuel, enfin le mariage, où n'intervient ni notaire, ni maire, ni officier civil, seulement le prêtre de l'église à laquelle appartiennent les conjoints.

Ce mariage religieux n'a pas grand éclat. C'est une vraie fête intime; elle se passe au salon sous le lustre, dans la demeure de l'épousée.

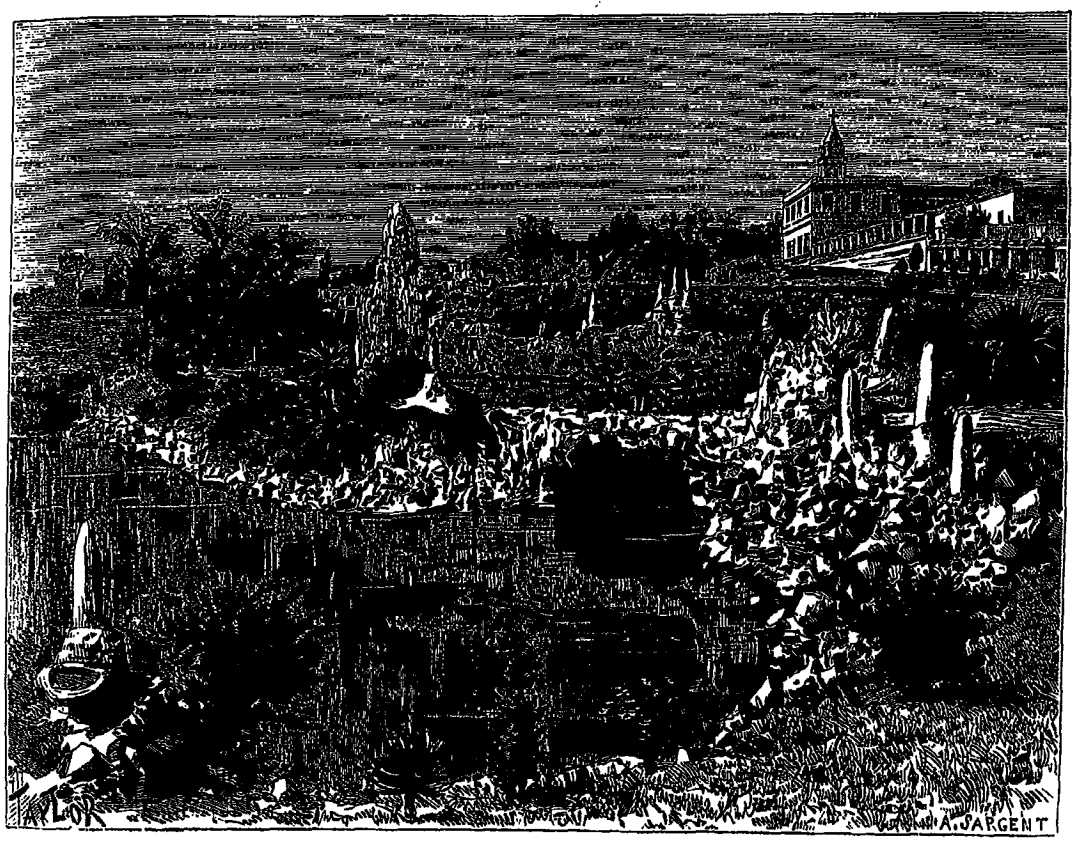
Au milieu des accessoires ordinaires de la vie privée, les parents et les intimes sont réunis; un prêtre est au milieu d'eux. Il semble, lui-même, un invité attendant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme les autres que les dernières épingles aient pris leur place sur la toilette de la mariée, que l'on habille avec une activité troublée dans la pièce voisine, envahie par les cadeaux de noce.

Il est neuf heures; le temps presse, un frou-frou se fait entendre, au milieu du bruit des parents qui se lèvent, pour mieux voir. L'émotion est vive : les fiancés entrent, habit noir et robe blanche. Le prêtre a dû interrompre sa conversation, a tiré de sa poche une étole roulée, déposé son chapeau sur sa chaise, pris son livre d'heures. Il s'avance au-devant des fiancés : ceux-ci d'abord, se tenant par la main, entre le parrain et la marraine de leur union, lui font face, attendent et écoutent. Le prêtre lit des phrases en latin, pose dans cette langue les questions réglementaires, dont les fiancés devinent le sens, sans chercher à comprendre, et répondent à demi-voix des *sí*, *señor*, convaincus. En cinq minutes le prêtre a épuisé la série des questions et des prières, et prononce une dernière parole qui sera pour tous l'expression d'un engagement contracté pour la vie; les époux, qui ne l'ont pas entendue, ne devront jamais l'oublier.

Et puis on danse, on s'abreuve de chocolat, de *yemas quemadas*, délicieux mets, fait de jaune d'œuf



Buenos-Ayres : promenade et cimetière de la Recoleta (voy. p. 117 et 126). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

cuit et recuit dans un sirop de sucre, de sandwichs, pendant que les époux disparaissent emportant avec eux l'espoir des générations futures.

Après le mariage, les époux restent discrètement derrière le rideau, jusqu'au jour où ils consentent à le tirer pour convier à les visiter les amis dont ils ont dressé la liste.

Ce sont eux et non pas les parents, comme ailleurs, qui font part de leur union. Ils font porter chez leurs amis par une *sirvienta de razon*, sorte de duègne, ou servante-chef, qu'ils empruntent pour la circonstance à l'une de leurs familles et qui connaît par le menu l'histoire, les alliances, le domicile de toute la bourgeoisie locale, un petit carton qui ne contient que ces mots :

Monsieur X... et Mademoiselle X... ont l'honneur de vous faire part de leur enlacement (enlace).

Votre maison, rue..., n°...

Ce petit carton, cette formule indépendante, qui est à peine discrète, annonce qu'une famille s'est créée pour ainsi dire d'elle-même par la volonté des époux, et qu'elle a son existence propre. L'adresse mise au bas signifie que vous pouvez vous présenter, que la maison vous est ouverte, qu'elle est vôtre.

Le mariage à domicile, en famille pour ainsi dire, tend à être abandonné par la société très élégante, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'a d'autre pensée que de copier les usages parisiens. Déjà quelques-uns ont été célébrés à l'église en plein jour, et ont rempli la rue de leur éclat, réservé jusqu'ici aux appartements de réception. Cet usage nouveau n'a rien de général, rien de local non plus, il n'est qu'une copie, mais une copie amplifiée; ce ne sont que les très grands mariages qui se font ainsi, avec la pompe trop connue à Paris pour que nous ayons à la décrire.

Dès que l'on se montre au dehors, il faut du reste le faire avec grande ostentation; c'est ce qui donne aux enterrements en particulier un éclat qu'ils n'ont pas ailleurs.

Dans une société que le sentiment de la famille domine, comme il est facile de le constater dans la société créole, la mort ne frappe pas sans causer de profondes tristesses; le deuil est plus fermé, plus long, plus sévère qu'ailleurs. L'intérieur d'une maison en deuil, la vie d'une famille frappée par la mort d'un de ses membres, se modifie profondément; depuis le battant de la porte, enveloppé de crêpe noir, qui semble vous avertir de frapper discrètement et de ne pas ajouter un coup nouveau à ceux qui déjà en ont reçu de si cruels, jusqu'aux tentures, aux cadres des glaces, aux simples tableaux de famille, tout est couvert d'étoffes noires; les fenêtres sont fermées, les lumières éteintes, le piano lui-même prohibé par la bienséance pendant toute la durée du deuil.

La cérémonie de l'enterrement fait contraste par son éclat avec cet ensevelissement de la famille dans le silence de la douleur.

Les ordonnances municipales ne permettent pas de garder un mort en ville plus de vingt-quatre heures. Il faut donc, aussitôt le malheur constaté, s'occuper de l'ensevelissement; le temps manque pour aviser ses relations autrement que par le journal, et aussi pour préparer une cérémonie religieuse. On va donc droit au cimetière sans passer par l'église, et l'on va au galop. Le cercueil d'ébène ou d'autre bois précieux, orné de plaques et de poignées d'argent, est chargé par les parents eux-mêmes, qui apportent au défunt ce dernier tribut de l'effort de leurs poignets; le char est somptueux, flanqué d'anges en relief, surmonté du *Temps* avec sa faux ou autre allégorie du même goût, et de grandeur naturelle. Quatre chevaux enlèvent au galop ce monument roulant, et une suite de cinquante ou cent landaus suivent du même train, qu'ils ne quittent brusquement qu'à la porte du cimetière, où les mêmes poignets de collatéraux dévoués reprennent la bière pour la porter jusqu'au caveau de famille, après une station de quelques minutes dans une chapelle située à l'entrée du cimetière. Ce n'est que huit jours après qu'aura lieu la grande cérémonie des funérailles à l'église; elle sera moins triste : le temps aura déjà pendant une semaine fait son œuvre.

L'enterrement des pauvres fait un contraste complet avec la pompe de ceux-ci. Dans ce pays démocratique il y a deux cimetières : celui des personnes connues, nées riches, anciennes dans le pays, qui possèdent un caveau, celui de la Recoleta; elles peuvent y ranger sur des étagères les cercueils de leurs parents; l'autre est plus moderne, plus vaste, vallée de Josaphat des inconnus, ouverte à tous les vents, que des murs même n'arrêtent pas, où s'alignent les morts sans prestige, pauvres créoles de toutes couleurs, étrangers sans liens de famille, victimes d'épidémie, comme dans un lazaret de morts. Là, plus de cercueils d'ébène, de coursiers et de panaches : le bois blanc mal joint et un wagon-fourgon où les morts empilés, numérotés, risquent quelquefois d'être confondus.

La station de départ de ce convoi funèbre bi-quotidien donne quelquefois le spectacle de scènes macabres. Je vois encore, par une soirée d'hiver brumeuse et grise, un vieux nègre, boitant bas sur le terrain glissant de la levée de la voie ferrée, portant sur ses épaules une vieille botte de bois mince, extraite pour cet emploi du fond d'une épicerie et sur laquelle on lisait ces mots : *Macaroni — Napoli*, servant d'épitaphe inattendue au cercueil improvisé d'un pauvre enfant parti ainsi sans passeport pour l'éternité.

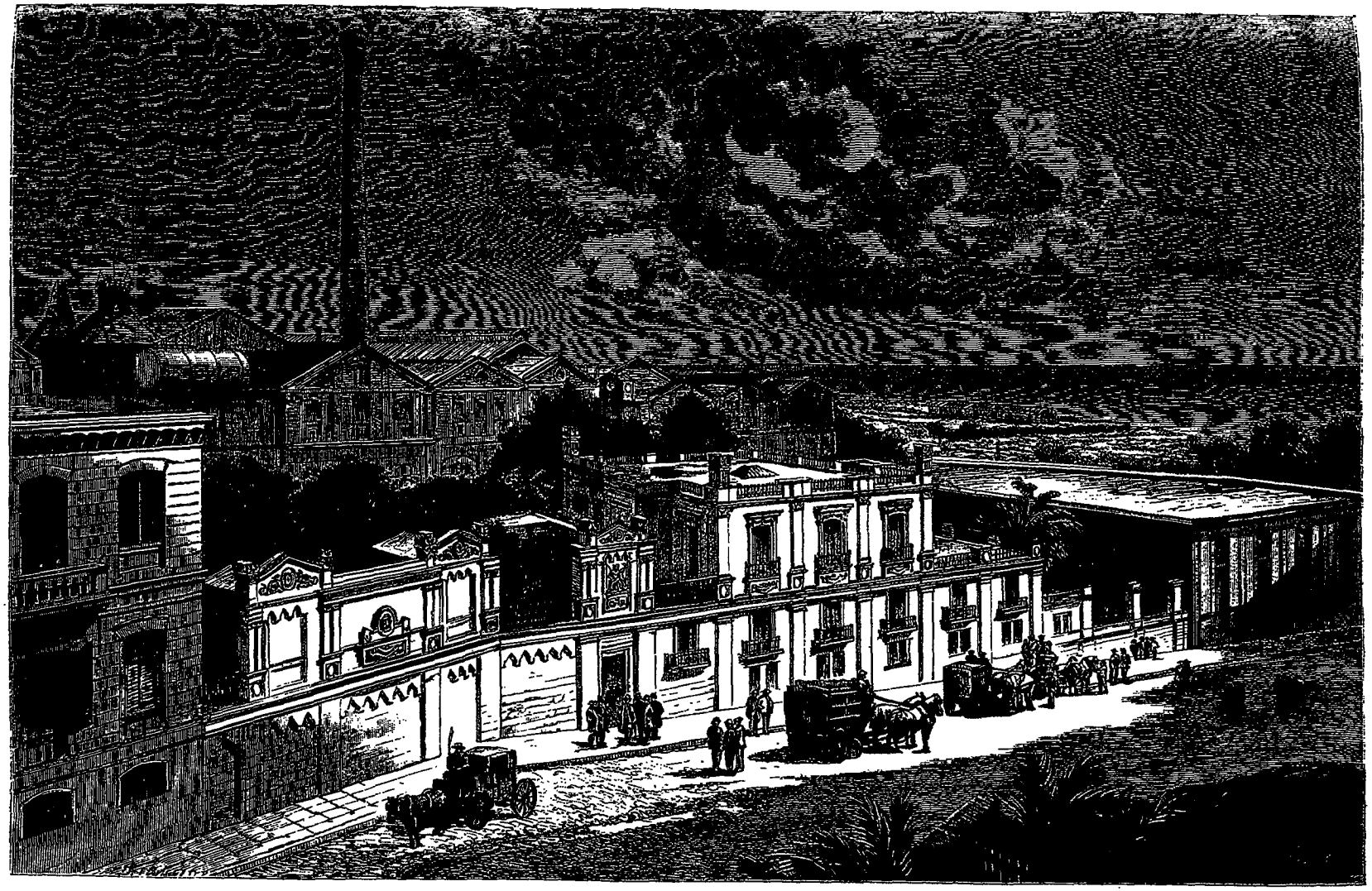
L'usage du *velorio*, si répandu autrefois dans les pays américains d'origine espagnole, a donné lieu à bien des descriptions; on en chercherait vainement la trace perdue dans Buenos-Ayres, on la retrouverait difficilement même dans les villages.

De toutes les réjouissances de caractère enfantin, c'était la plus lugubre; elle n'a pas survécu, mais d'autres, destinées à frapper l'imagination des nègres et des Indiens, ont la vie dure : ainsi l'usage des processions qui, à certaines fêtes carillonnées, promènent encore de par les rues des images si grotesques qu'il semble qu'elles n'aient d'autre objet que de perpétuer dans une ville très civilisée les origines barbares de l'humanité et de flatter les yeux de peuplades primitives incapables de séparer l'idée de Dieu de l'adoration des images.

Dans les grands jours elles sortent de l'église. Un groupe de gendarmes à cheval, le préfet de police en tête, les précède; des citoyens d'un fanatisme religieux éprouvé, appartenant aux classes aisées de la société, viennent derrière, portant dévotement de gros cierges dont le vent agite la flamme grelottante et pâle. La foule encombre la rue étroite et fait un épais cortège aux images de carton, couvert de paillettes et de velours, que des porteurs solides et souvent relayés portent sur un tréteau. C'est souvent sous la pluie que se montrent ces souvenirs de la vie des saints en pleine rue, pour une raison singulière : la religion catholique, qui a fixé les dates des fêtes, les a choisies avant que l'Amérique fût découverte, que l'on soupçonnât même que la terre était ronde, et qu'il y avait un hémisphère sud, où les saisons étaient au rebours de celles du nord : à Pâques donc, ici, l'automne bat son plein; aux Rogations l'hiver est entamé; la Fête-Dieu en juin ne vient pas sans les pluies glaciales de la saison des frimas.

Il n'y a que le carnaval qui ait la chance de tom-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



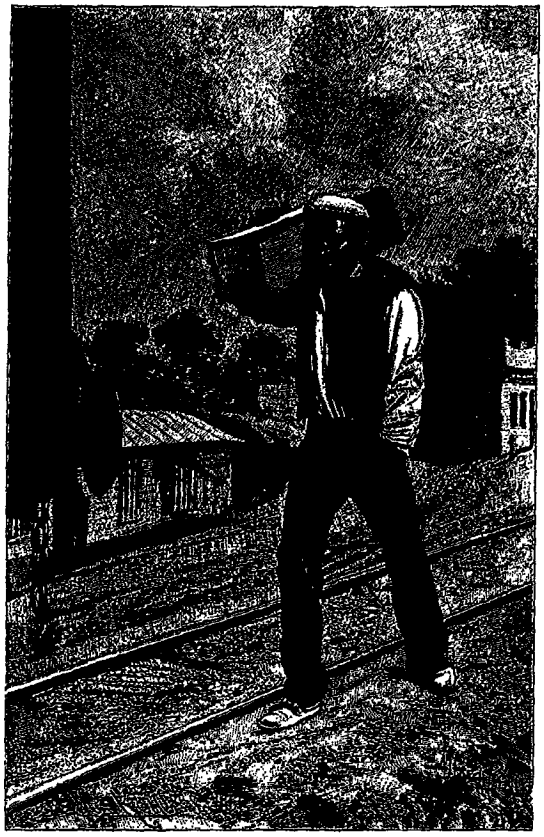
Buenos-Ayres : brasserie de M. É. Bieckert (voy. p. 128). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ber en été, et permette les amusements en plein air.

Je voudrais dire un mot des industries naissantes mais déjà intéressantes qui se créent chaque jour et se développent vite dans cette grande ville.

La grande industrie, celle qui exige des ouvriers en grand nombre, n'existe pas; on ne trouve guère que de petits patrons, associés plutôt que chefs de compagnons qu'ils traitent à peu près sur le pied d'égalité : charpentiers, menuisiers, serruriers, entrepreneurs de bâtisse même, tous les artisans opèrent ainsi. La sellerie a toujours été ici, comme à Cordoue et à Séville, une industrie importante; l'usage du cheval étant nécessairement général, surtout à la campagne, la carrosserie a fait des progrès rapides; elle tire il est vrai sa matière première d'Europe, mais elle construit des voitures élégantes et surtout très solides, comme il convient dans un pays où le pavage les met souvent à de rudes épreuves. La tannerie est aussi une industrie des plus importantes, comme cela est à prévoir dans un pays dont l'élevage des grands troupeaux de bœufs constitue la première richesse.



Un enterrement de pauvre à Buenos-Ayres (voy. p. 126). Dessin de Pâris, d'après ses croquis.

Au premier rang des industriels, presque tous ouvriers devenus patrons, figurent nos compatriotes; la liste en est nombreuse. C'est un Français qui a le premier créé une teinturerie, qu'il a récemment augmentée d'une fabrique de drap; un autre, une fabrique de biscuits; un autre, une de chocolat; enfin la plus importante de toutes, la brasserie de M. Bieckert, est l'œuvre et la propriété d'un Alsacien.

Créée sur la rive du rio de la Plata, aux confins de la ville de Buenos-Ayres, elle la domine de sa haute cheminée que l'on aperçoit de vingt milles en rivière, et fait croire au navigateur qu'il a devant lui une grande ville industrielle. Elle occupe deux hectares, fabrique chaque année des centaines de mille litres d'excellente bière dont elle approvisionne la république tout entière, fermant ainsi la porte, depuis dix ans, à tous les produits similaires, qui autrefois venaient par chargements entiers d'Angleterre et d'Allemagne. Ses caves immenses, merveilleusement agencées, ses machines toutes les plus récemment inventées, son puits artésien, ses greniers à orge et à houblon s'élevant sur cinq étages de chaque côté de l'entrée, l'habitation charmante au milieu des mimosas en fleurs, des bougainvilliers et des épicéas, et d'où l'on découvre le panorama merveilleux du rio de la Plata, « tout cela, nous disait hier son heureux créateur, représente comme premier capital deux marmites où j'ai fait ma première bière, vingt-cinq ans de peines, un crédit bien employé dont je n'ai plus besoin, et enfin comme résultat ce chiffre magique qui résume mon inventaire d'industriel fermé au 31 mai dernier, onze millions de francs, en négligeant les centimes! »

Il y a heureusement pour notre pays beaucoup de Français de cette trempe à l'étranger; tous ne sont pas aussi riches, mais on ne saurait compter tous ceux qui sont aussi dignes de l'être.

A l'autre extrémité de la ville, sur le bord de la rivière qui doit servir d'entrée future au port de Buenos-Ayres, nous découvrons une autre usine aux apparences modestes, la première usine française de la Plata, où une société abat chaque jour environ huit cents moutons destinés aux marchés de Londres et de Paris; cette société possède une boucherie à Paris, rue Turbigo, 3; nous assistons au travail bien simplifié qui fait de ce petit coin transocéanique une sorte de succursale de l'abattoir de la Villette.

Émile DAIREAUX.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Maison de campagne des environs de Buenos-Ayres (voy. p. 130). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

VOYAGE A LA PLATA.

TROIS MOIS DE VACANCES,

PAR M. ÉMILE DAIREAUX[1].

1886. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Villas et villégiature. — Les environs de la ville. — Une nouvelle ville : la Plata. — Comment on improvise une capitale et un port.

Le mois d'août de l'hémisphère sud, correspondant au mois de février du nôtre, n'est pas, cela va sans dire, celui de la villégiature : cependant les journées sont le plus souvent assez belles pour que l'on songe à visiter les environs. Le soleil est déjà chaud, les rues sont embaumées par les marchands de violettes, qui offrent de tous côtés la *Violeta fresca* et vous en présentent de pleines panerées, où abonde la violette de Parme, que l'on appelle ici « violette française » ; aux vitrines se montrent déjà les asperges nouvelles, coupées en pleine terre, les nèfles du Japon et quelques fraises ; on songe aux champs, et l'on prend le train pour aller les voir.

Buenos-Ayres est sur le littoral à la lisière de la Pampa ; à l'heure où son emplacement fut choisi, il y a trois siècles, son fondateur n'y trouvait ni un arbre, ni même une graminée de quelque valeur ; seul le *Gynerium argenteum*, cette ronce au panache argenté qui est devenue, depuis, l'ornement de nos jardins, y agitait sous le vent ses fleurs scintillantes comme le mica.

Par ordre, et par nécessité impérieuse, les premiers colons durent planter les arbres qui devaient leur donner fruits et abris : les premiers qui conquirent droit de cité furent naturellement ceux qui abondaient le plus à Séville, d'où vinrent, pendant les deux siècles de la colonie, la plupart des expéditions. On sema des pêchers en grand nombre ; ils prospérèrent si admirablement que l'on en fit non pas des vergers, mais des bois, et que cet arbre aux fruits savoureux a conservé encore aujourd'hui dans toute la campagne le double privilège de fournir à l'habitant du bois et des fruits. Il est de multiplication facile, de croissance rapide : un noyau mis dans cette terre fertile donne un arbre au bout de deux ans, des fruits abondants au bout de trois. Le figuier, le cognassier, l'amandier, le peuplier, le saule furent, avec le *paraiso* (Melia persica) et l'*ombu*, énorme ficus, dont le bois est incombustible,

1. Suite. — Voyez t. LIV, p. 129, 145, 161, 177 et 193 ; t. LV, p. 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais dont l'ample feuillée couvre un large espace et peut abriter un troupeau, les arbres des premiers siècles. Depuis vingt ans, leur nombre et leurs variétés se sont tellement augmentés que les environs de Buenos-Ayres forment le plus merveilleux des jardins. Les routes et les voies ferrées le traversent jusqu'à trois ou quatre lieues; les plantations d'arbres cessent alors pour ne laisser plus apparaître que le sol de la plaine couverte de graminées en épais tapis; importées, elles aussi, par les colons, elles constituent la source des richesses de l'éleveur et du pays. Nous visiterons plus tard cette région, restons pour le moment dans le jardin.

La ville, en s'étendant, détruit rapidement, comme nous l'avons dit, les anciennes plantations, porte la hache dans les haies de cactus et d'aloès, dans le tronc de vieux oliviers centenaires; à mesure que la brique remplace tous ces ornements démodés d'une ville qui se met à la mode du jour, les jardiniers venus d'Europe plantent, taillent, greffent, disciplinent, importent de Nice et de partout des variétés infinies d'arbres d'ornement et de rapport.

Je ne crois pas que dans les jardins des environs de Buenos-Ayres une seule espèce d'arbre des climats froids, tempérés ou chauds manque à l'appel; toutes prospèrent peu ou prou. Naturellement ce sont les espèces de la région méridionale de la France, de l'Espagne et de l'Italie qui donnent les résultats les plus encourageants; aussi à cette saison de l'année, à la fin de l'hiver, les jardins sont-ils déjà verts et couverts de fleurs. On aime ici beaucoup les arbres et les arbustes qui conservent l'hiver leur feuillage, ceux qui, à la même époque, se couvrent de fleurs; partout se dressent les araucarias du Chili et du Brésil, les épicéas d'Europe, les pins sylvestres, tous les genres d'eucalyptus, dont la croissance est si rapide que ceux qui ont un an atteignent trois mètres, et ceux de six ans, vingt mètres de haut et un mètre de circonférence; les acacias mimosas d'Australie croissent aussi vite; leurs fleurs jaunes et odorantes embaument en cette saison les avenues et les parcs, où ils abondent. Le climat est assez clément l'hiver, assez doux l'été, pour qu'aucune essence d'arbre forestier, fruitier ou d'ornement ait à souffrir de l'un ou de l'autre. Pendant que dans un coin du jardin, abrité des vents froids du sud et exposé au vent du nord, l'oranger, le mandarinier, le citronnier fournissent d'amples récoltes, dans un autre coin l'amandier, le pêcher sont en pleine floraison, le cerisier, le pommier, le prunier, le poirier se couvrent déjà de boutons, et le noyer lui-même montre ses premières feuilles.

Tout cela contribue à l'éclat des dernières journées d'hiver et donne aux environs de la ville un air de fête printanière, alors que le printemps météorologique est encore loin.

Les transports sont des plus commodes pour se rendre aux centres de villégiature ou parcourir les routes bordées de villas; celle qui mène à Flores, et plus loin encore, celle qui mène à Belgrano, sont éclairées au gaz, empierrées, desservies par des tramways qui roulent nuit et jour, et toujours de leur galop rapide; une voie ferrée court parallèlement, mais les trains, moins fréquents, servent seulement aux voyageurs de zones qui ne sont plus surburbaines, habitants de villages plus éloignés.

Ce qui frappe dans la vie de villégiature autant que cela nous frappait en parcourant la ville, c'est qu'elle est, elle aussi, dominée par le goût prononcé et général chez tous les habitants pour la vie d'intérieur, les réunions intimes. Comme on vit, en ville, beaucoup chez soi, pour bien des raisons, la rareté, l'insuffisance des promenades, l'obstacle de rues mal pavées, on emporte ces usages à la campagne. La vie des champs semblerait devoir comporter une agitation plus grande, un mouvement plus constant vers l'extérieur, les promenades à pied et en voiture, les pique-niques. Il n'en est rien. Les buts de promenade manquent, mais surtout les moyens de communication. Si l'on sort de la route empierrée, on tombe, disons le mot, on s'enlise immédiatement dans des chemins toujours en ligne droite, si nombreux qu'il n'y a pas de municipalité rurale ni de syndicats propriétaires qui puissent prendre la charge de les entretenir, si étroits qu'ils rencontrent nécessairement quelque bas-fonds impraticable, dont le sol est si argileux que la pluie en fait une boue liquide que le soleil dessèche, et qui renaît de ses cendres à chaque averse. On a donc pris le parti de vivre chez soi; il n'a fallu pour cela que perpétuer, sans y rien changer, des habitudes qui viennent de loin.

Le luxe des *quintas* (maisons de campagne) procède de ce goût local pour le chez-soi, et de l'obligation, que vous fait le milieu, d'y multiplier tous les agréments de la vie intime. Ce sont de grandes et vastes habitations de tous les styles, pavillons à l'italienne, mauresques ou renaissance; on y trouve tous les modèles connus en France dans les villes d'eaux les plus élégantes, tout le luxe à la fois des châteaux et des habitations de grandes villes.

Le prix des terrains s'y élève assez vite, et la passion hispano-américaine pour l'éternelle division en carrés, de dimension toujours égale, est assez puissante pour que les grandes propriétés se subdivisent, que les parcs aux grandes proportions où l'on pourrait circuler en voiture chez soi, faute de pouvoir le faire dehors, deviennent de plus en plus rares. On en compte quelques-uns encore, fort peu dans les environs immédiats, ayant conservé quelques hectares d'un seul tenant; à deux et trois lieues de la ville, d'autres ont conservé encore des terres assez vastes pour y entretenir même de grandes cultures autour du parc et de l'habitation. A cette petite distance de deux et trois lieues on trouve déjà les premiers domaines aux proportions américaines. On y fait en général le grand élevage d'animaux de choix; on y entretient des béliers, des étalons, des taureaux importés.

La région de villégiature du nord est la plus intéressante, parce qu'elle occupe la rive de l'estuaire de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la Plata et embrasse la région la plus proche et aussi la plus pittoresque du delta du Paraná.

C'est presque un voyage, mais on ne saurait se dispenser de l'entreprendre. Une seule voie s'offre pour s'y rendre, le chemin de fer du Nord : voie charretière idéale, construite et exploitée par les Anglais, qui ont pris le parti de se moquer des critiques, des railleries, des caricatures dont ils sont l'objet et continuent flegmatiquement à encaisser d'énormes dividendes sans souci du voyageur.

Cette ligne n'a que sept lieues de long ; elle suit la rive en traversant le parc du Trois Février, le village de Belgrano, celui de San-Isidro et de San-Fernando, dominant presque partout, de la côte élevée qu'elle suit, l'immense et merveilleux panorama de l'estuaire aux eaux bleues et plates le plus souvent, mais que quelquefois les vents du large soulèvent en enroulements de vagues furieuses. A gauche de la voie, sur la hauteur qui la domine, on entrevoit d'anciennes habitations du temps des Espagnols, dont les murs épais, les colonnades, les terrasses et les tours solides ont résisté à l'injure du temps ; leurs grandes et massives proportions font contraste avec les édifices moins amples mais plus élégants de l'époque moderne. On ne trouve guère cependant de ce côté de villas nouvelles ; la terre n'est pas encore divisée, recherchée qu'elle est, en raison de son exposition privilégiée, par les maraîchers qui y cultivent les primeurs, et les cultivateurs de blé qui savent que le blé de côte, comme on désigne ceux récoltés à cet endroit, sont les plus recherchés : on trouve aussi quelques vignes étagées, placées dans une bonne orientation et donnant de beaux produits : terre riche, habitants aisés.

La dernière station est le Tigre, située sur la rive



Résidence du ministre de France M. Charles Rouvier. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

d'un des affluents du Paraná. Son nom lui vient de quelque jaguar que l'on a tué là. Il y a quelque vingt ans, il n'était pas rare d'en rencontrer quelques-uns échappés des îles du Paraná, alors peu peuplées, dont le centre presque impénétrable leur servait de refuge.

Mais nous n'irons pas d'une seule traite jusqu'au Tigre. Arrêtons-nous en route à une station intermédiaire, sans grande importance, destinée qu'elle est à desservir seulement quelques domaines, et près de laquelle n'existe aucun village. Nous n'avons d'autre objet, en nous y arrêtant, que de rendre visite à M. Charles Rouvier, ministre plénipotentiaire de France, qui a établi là sa résidence particulière.

L'endroit est merveilleusement choisi. C'est partout la campagne, sans aucune de ces vulgarités qui en gâtent si fréquemment l'harmonie aux environs des villes. Les quelques habitations qui environnent la station servent à l'ornement du paysage et n'y font pas tache ; elles se perdent au milieu des mimosas et des eucalyptus. Une voiture élégante nous emmène à travers de longues avenues plantées d'arbres, qui semblent être les allées d'un parc et sont tracées à l'avance, invitant les amateurs de villégiature à se partager les champs de luzerne et de blé que la culture utilise encore, en attendant que des villas s'y bâtissent. La route que nous suivons va, à peu près en droite ligne, de la station à la rive de la Plata, située à environ deux kilomètres.

C'est là, dominant l'estuaire, que s'élève l'habitation de M. Rouvier. C'est une grande maison aux terrasses à l'italienne, perdue au milieu des fleurs et d'une riche végétation qui rappelle celle des plus élégants jardins de Nice ou de Cannes. De la véranda bordant la maison du côté de l'estuaire, on aperçoit le flot qui vient baigner la falaise jusqu'au pied, à l'heure de la marée, qui se fait sentir jusqu'ici, bien que l'on soit à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quatre-vingts lieues de la mer. La vue ne s'étend pas seulement sur le vague des eaux bleues, scintillantes le jour sous le soleil, la nuit sous les rayons de la lune, qui donnent à la Plata l'aspect d'un fleuve d'argent et justifient son nom ; elle peut se porter et se fixer sur des points de vue pleins d'intérêt. Devant soi, à une distance de trois lieues, mais qui paraît beaucoup moindre, soit par un effet d'optique, soit parce que la rive avance en retour vers ce point, on distingue clairement le panorama de la ville de Buenos-Ayres, qui fait à la rivière un fond merveilleux. Nous avons déjà remarqué que Buenos-Ayres, vue du fleuve, offre le spectacle radieux d'une ville d'Orient, à l'architecture mauresque ; vue d'ici et aperçue de flanc, elle est plus imposante encore ; elle frappe par son importance, son étendue, le nombre des monuments élevés, que l'on ne soupçonne guère quand on parcourt ses rues droites et étroites, se prolongeant à perte de vue en terrain plat.

D'ici c'est tout autre chose : on découvre à la fois toute la ville et toute la rive, la côte échelonnée, les cultures, les plantations et les habitations, pendant qu'au nord on entrevoit les îles qui ferment l'embouchure du Paraná dans la Plata, et ce delta où les îles et les bancs de sable sont si nombreux, la végétation si abondante, que cette voie est défendue à la navigation, réduite à prendre d'autres bras du Paraná, qui la mènent par un détour considérable rejoindre l'embouchure de l'Uruguay.

On respire ici à pleins poumons l'air rafraîchi par son passage sur l'immense surface des eaux douces, pendant que cette fraîcheur conserve à la végétation le même éclat toute l'année.

Ce n'est pas le lieu de raconter comment on est traité dans cette résidence enviable où, pendant la belle saison, se donne rendez-vous la meilleure société de Buenos-Ayres, attirée vers cette région exceptionnelle par ses charmes naturels, retenue par celui de l'hospitalité qu'elle y trouve. Il y a quelques jours encore, elle y accourait en grand nombre, invitée à s'y rencontrer, dans l'intimité d'un déjeuner de campagne, avec Sarah Bernhardt, que notre ministre traitait, soucieux de rendre sur la terre étrangère un hommage mérité à l'illustre porte-parole de l'art dramatique français.

On ne se lasserait pas de contempler ce paysage, mais il nous faut continuer notre excursion vers les îles du delta, où d'autres surprises nous attendent.

La ligne du chemin de fer du Nord, après avoir traversé le village de San-Isidro, laissant à gauche une grande briqueterie nationale, destinée à fournir toutes les briques qu'exigent les grands travaux d'égouts entrepris à Buenos-Ayres depuis vingt ans, suit et traverse un petit port, celui de San-Fernando, desservant toute la région de culture du delta. C'est là que viennent avec leurs barques, leurs grandes pirogues, tous les habitants des îles, apportant l'hiver le bois provenant de leurs plantations de saules et de peupliers, des chargements considérables de charbon de bois, l'été et l'automne des chargements de pêches, de pommes et de poires, qui constituent les grandes productions de la région.

Si les canaux, les bras irréguliers du Paraná, les rios Lujan et las Conchas, qui, eux aussi, aboutissent ici, se prêtent merveilleusement aux promenades, aux régates, au canotage, offrent un champ vaste aux excursionnistes et aux chasseurs, sûrs de trouver là en quantité les oiseaux d'eau, cygnes, flamants, ibis, oies, canards, grèbes, des amphibies comme le carpincho, espèce de cochon d'eau, et le ragondin, plus gros que notre loutre, du gros gibier comme le cerf, le jaguar et le chat-tigre, les îles offrent un champ fertile à exploiter pour certaines cultures.

On comprend que cette région ait dès longtemps attiré les colons cultivateurs. A l'origine de la colonie, ils trouvaient au milieu des îles, comme les habitants préhistoriques d'Europe dans les habitations lacustres, la sécurité, que l'Indien ne leur laissait pas partout ailleurs ; plus tard, quand cette raison avait perdu de sa valeur, que la sécurité était plus grande, ils y trouvaient encore, comme ils y trouvent aujourd'hui, une terre d'une richesse exceptionnelle, grâce à l'irrigation naturelle, si précieuse dans une région où le soleil est souvent chaud. Aussi la présence ancienne de l'homme a-t-elle transformé cette région des îles. On n'y voyait, à l'époque de la découverte, que marais couverts d'ajoncs, bordés de gynériums, ne promettant ni fruits ni ressources d'aucune espèce ; presque seul le ceïbo montrait, au milieu de ses rameaux tordus et épineux, l'ironie de ses fleurs écarlates, donnant l'illusion de fruits savoureux qu'il ne sait pas produire ; le sol, sans résistance, n'offrait que des chances d'enlisement. Il est encore possible, en remontant le fleuve pendant une cinquantaine de lieues, de retrouver ces aspects primitifs que n'ont pas perdus les îles en amont, comme nous avons pu le constater dans la première partie de ce voyage, en remontant de Rosario à Corrientes. C'est, en effet, le même chapelet que l'on égrène ; depuis l'embouchure jusqu'à trois cents lieues en amont, on les trouve à peu près aussi vastes et aussi nombreuses ; si le Paraná a une largeur de trente lieues là où, à une époque lointaine, il se déversait sans doute par une seule bouche dans la Plata, il a encore vingt lieues de large au Rosario, et ce grand espace est partout occupé par des îles, entrecoupées de canaux dont la largeur varie entre six et cinq cents mètres, les uns navigables pour de légères embarcations, les autres pour des steamers d'outre-mer. C'est une immense Venise agricole. La partie basse est absolument transformée. De grands taillis d'arbres bordent les îles ; fort peu ont plus de vingt ans, soumis qu'ils sont à une exploitation hâtive ; mais à cet âge un peuplier ou un saule, sur cette terre toujours arrosée, atteint une grande hauteur. Pas plus ces arbres que ceux des vergers qu'ils abritent ne sont indigènes, tous ont été apportés d'Europe. On ne saurait facilement se faire une idée de l'immensité de ces vergers, c'est par milliers que l'on compte dans chacun d'eux les arbres de chaque essence ; celle qui tient le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

premier rang est le pêcher, dont les fruits, de novembre à mars, sont expédiés à Buenos-Ayres par énormes chargements. La pêche a ici tous les emplois : si en ville elle constitue le dessert de toutes les tables, depuis la plus pauvre jusqu'à la plus riche, si elle prend place aussi dans le ragoût créole de viande hachée, la *carbonada*, ici elle se transforme en alcool, en liqueur, et enfin sert de nourriture — *horresco referens* — aux porcs à l'engrais.

Peu ou point de culture, peu ou point de bétail, des habitations fort pauvres et sur pilotis; on craint ici toujours l'inondation, autant du reste qu'on la désire, non pas seulement la crue assez rare et peu dangereuse, qui vient de la montagne fort éloignée, mais la crue que cause presque chaque jour la marée en refoulant les eaux du fleuve. Les eaux ainsi amenées stationnent plus ou moins, s'élèvent plus ou moins haut, font souvent de grands dégâts et détruisent constamment les cultures de la partie basse; aussi renonce-t-on à y en entreprendre, et l'on se contente de cultiver des arbres, de lutter contre les graminées envahissantes, qu'il faut abattre à la faux presque chaque semaine en été, huit jours leur suffisant pour atteindre un mètre de haut.

De loin en loin quelques chalets s'élèvent, habitations de plaisance de citadins, qui, en y cherchant le repos, trouvent la solitude aussi complète que s'ils s'étaient éloignés de deux cents lieues de la ville, une



Guinguette au bord de l'eau dans le delta du Paraná. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

fraîcheur incomparable, et, s'ils les aiment, toutes les variétés de moustiques. Le silence n'est pas même troublé par les nombreuses pirogues qui descendent le fil de l'eau ou le remontent, portant à San-Fernando quelque produit local, ou rapportant les denrées nécessaires à la vie, le pain, la viande, les liquides, le sucre qu'il faut apporter dans cette région qui ne produit que des fruits et des arbres, du gibier et du poisson.

Le dimanche, le canotage jette à l'écho ses chansons et sa gaieté; quelques guinguettes amphibies servent de point de réunion à la jeunesse qui s'amuse.

Une île est célèbre par ses cultures; c'est l'île Brunet : ce Français y a créé une pépinière qui fournit toute la contrée d'arbres et d'arbustes, de palmiers et de gardénias, d'orangers et de rosiers, de toutes les espèces d'arbres.

Une autre — légendaire celle-là — a une célébrité spéciale. On prétend que dans ces vastes solitudes aquatiques il existe une île qui doit être flottante, car je n'ai jamais rencontré cette fille de l'imagination; on l'appelle l'île des Notaires. C'est là que l'on suppose que vont échouer les déclassés en redingote, cherchant la réparation de leurs échecs dans la culture. Enragés d'entreprendre les travaux les plus étranges, n'ayant foi que dans les métiers qu'ils ignorent, ils essayent de la culture d'après les livres, supputent d'avance la somme de leurs produits, emmagasinent des chiffres, remplissent des celliers, des greniers, des caves imaginaires de produits hypothétiques, et tiennent sérieusement comptabilité de leurs illusions. Ces affamés se croient de hardis pionniers, jusqu'au jour où, las de se nourrir de poisson vaseux, ils re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

viennent en ville et essayent de refaire leur vie en reprenant les chemins battus.

Enfin, il y a aussi des îles flottantes. Sous l'impulsion des crues, des plantes aquatiques descendent du haut du fleuve en masses imposantes, compactes et d'une grande épaisseur; elles passent au galop, emportées par le courant; il n'est pas rare que, sur ces radeaux herbeux, apparaisse la silhouette terrifiée de quelque jaguar, de quelque cerf ou d'une biche affolée, figés sur le point le plus solide du radeau désemparé; après des tentatives qui leur ont révélé le peu de fermeté du sol mouvant, ils n'osent bouger et attendent leur salut de quelque circonstance imprévue; parfois le radeau, que l'on nomme dans le pays *camalote*, du nom des plantes aquatiques qui le composent, s'engage dans un étroit canal, trouve un obstacle : la fuite est possible et l'animal d'un bond reprend pied sur la terre ferme; mais s'il est engagé dans un des grands bras du Paraná, pas de fuite possible : la descente est rapide et sans espoir, bientôt les camalotes entrent dans l'estuaire aux rives invisibles, aux eaux sans rivages, où cette course de quelque cent lieues n'a plus de chance de se terminer que dans la mort.

Cette excursion nous a montré la partie la plus intéressante des environs de Buenos-Ayres : nous avons vu de la ville ce qu'il y avait à en voir; traversons-la seulement pour visiter sa voisine, une ville nouvelle sortie de terre il y a trois ans, et voir sur place comment en Amérique on improvise une capitale.

Tout le monde sait avec quelle rapidité, aux États-Unis, les villes sortent de terre : le besoin d'un centre commercial, une situation avantageuse sur un cours d'eau ou au centre d'une région agricole suffisent à déterminer la création d'une ville nouvelle; l'activité



Ile Brunet (voy. p. 133). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

mercantile des habitants du lieu a bientôt fait de multiplier les rues, les avenues, les constructions; Chicago et San-Francisco sont, à notre époque, les types les plus brillants et les plus connus de ce genre.

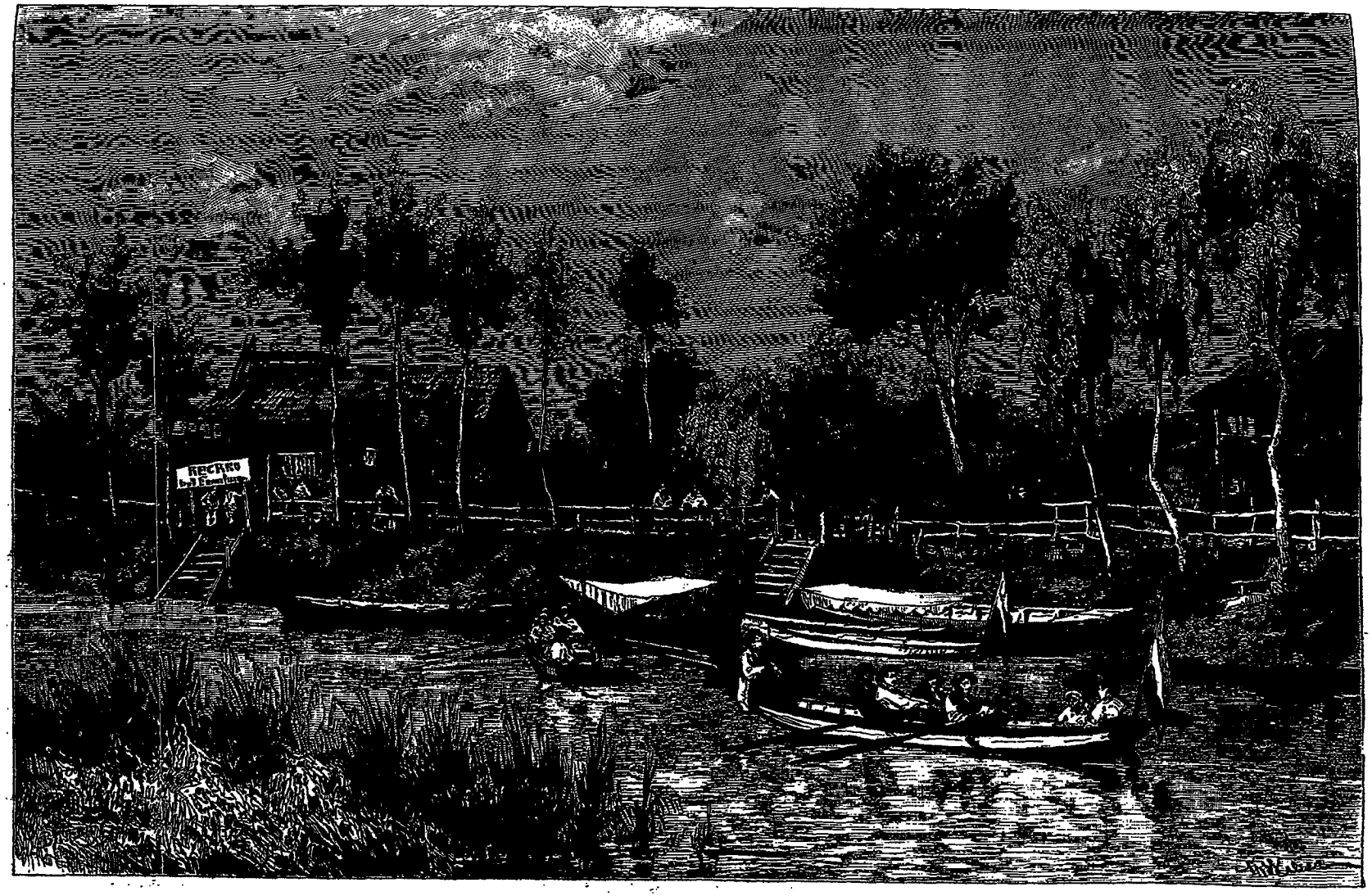
Dans l'Amérique du Sud, l'activité créatrice des fondateurs de villes n'a jamais été à la hauteur de celle de leurs congénères du Nord : on ne connaît pas ici les villes commerciales sorties tout armées du cerveau de quelques spéculateurs, on ne connaît pas du tout les villes industrielles, faute de posséder des industries qui exigent ou puissent employer un grand personnel ou des multitudes d'ouvriers. L'industrie urbaine en est encore à l'enfance, et si l'on trouve des ateliers, ce sont de petits ateliers, où le patron, arrivé ici ouvrier, devenu lui-même son patron et son contremaître, a développé son industrie peu à peu, fait son apprentissage de beaucoup de métiers liés plus ou moins intimement à celui qu'il avait appris dans son enfance, auquel il pensait consacrer sa vie. En s'américanisant, il a vu qu'il fallait sur ce sol nouveau apprendre un peu tous les métiers, que c'était là le seul moyen d'en pouvoir exercer un, et que les spécialistes doivent renoncer à s'élever au-dessus de leur condition.

Il n'y aura donc pas de longtemps de villes d'industrie; quant aux villes de commerce, Buenos-Ayres et sa succursale Rosario suffisent à absorber celui du bassin tout entier de la Plata.

L'industrie pastorale, elle, n'a pas même besoin de villages; quant à l'industrie agricole, s'il lui faut des marchés pour ses produits, des greniers et des moulins, elle les trouve le long de la rive des fleuves, sans que cela encourage beaucoup la création de villes nouvelles.

Il y a cependant une industrie, bien prospère dans tout le pays, qui occupe un nombreux personnel, qui a un peu partout ses bourses et ses marchés, qui ruine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Canotage dans le delta du Paraná (voy. p. 133). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

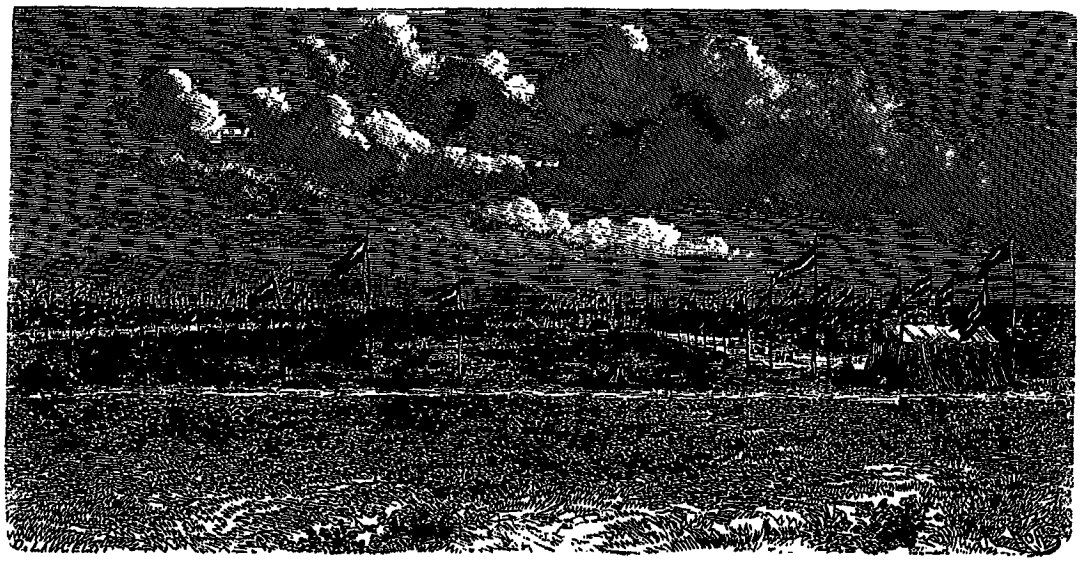
les uns, enrichit les autres, qui a ses crises, ses abattements et ses moments d'activité, à laquelle il faut, pour vivre, des villes et des agglomérations de population : c'est la politique.

Voilà la grande industrie locale, celle que les créoles préfèrent et qui n'est du reste permise qu'à eux. C'est elle qui fournit un prétexte d'existence aux treize capitales des provinces fédérées, qui, sans elle, périraient dans le silence et l'inaction.

C'est pour donner un nouveau centre d'action à la politique, que la ville de la Plata a été créée pour être capitale de la province de Buenos-Ayres, à côté de celle de Buenos-Ayres, après que cette ville est devenue, elle, capitale de la nation.

Les autres provinces avaient leurs capitales depuis qu'elles existaient, avant même d'exister comme États souverains et confédérés, alors qu'elles faisaient partie de la colonie espagnole de la Plata. Elles étaient nées villes de par la volonté de leurs fondateurs, qui les avaient taillées en pleine solitude à la mesure de leurs rêves : villes elles avaient vécu, villes elles sont restées, longtemps moins peuplées que des villages, mais dotées toutes d'une cathédrale et d'un chapitre, d'un cabildo et d'un conseil municipal autonome, d'un palais de justice et de tribunaux, de cours d'appel et de cours suprêmes, enfin de cet ensemble imposant d'institutions et d'édifices qui constituent un État, et qui portent leur ombre le plus souvent sur de pauvres chaumières où des habitants vivent très modestement, entretenant des ambitions très hautes.

Quand la confédération a été constituée, ces villes n'ont rien perdu de cette grande importance; bien au contraire, elles ont eu à se donner chacune une constitution provinciale et à se créer un outillage politique



Inauguration de la ville de la Plata (voy. p. 138). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

nouveau, composé d'un pouvoir exécutif, d'un législatif et d'un judiciaire, habit un peu grand pour leur importance.

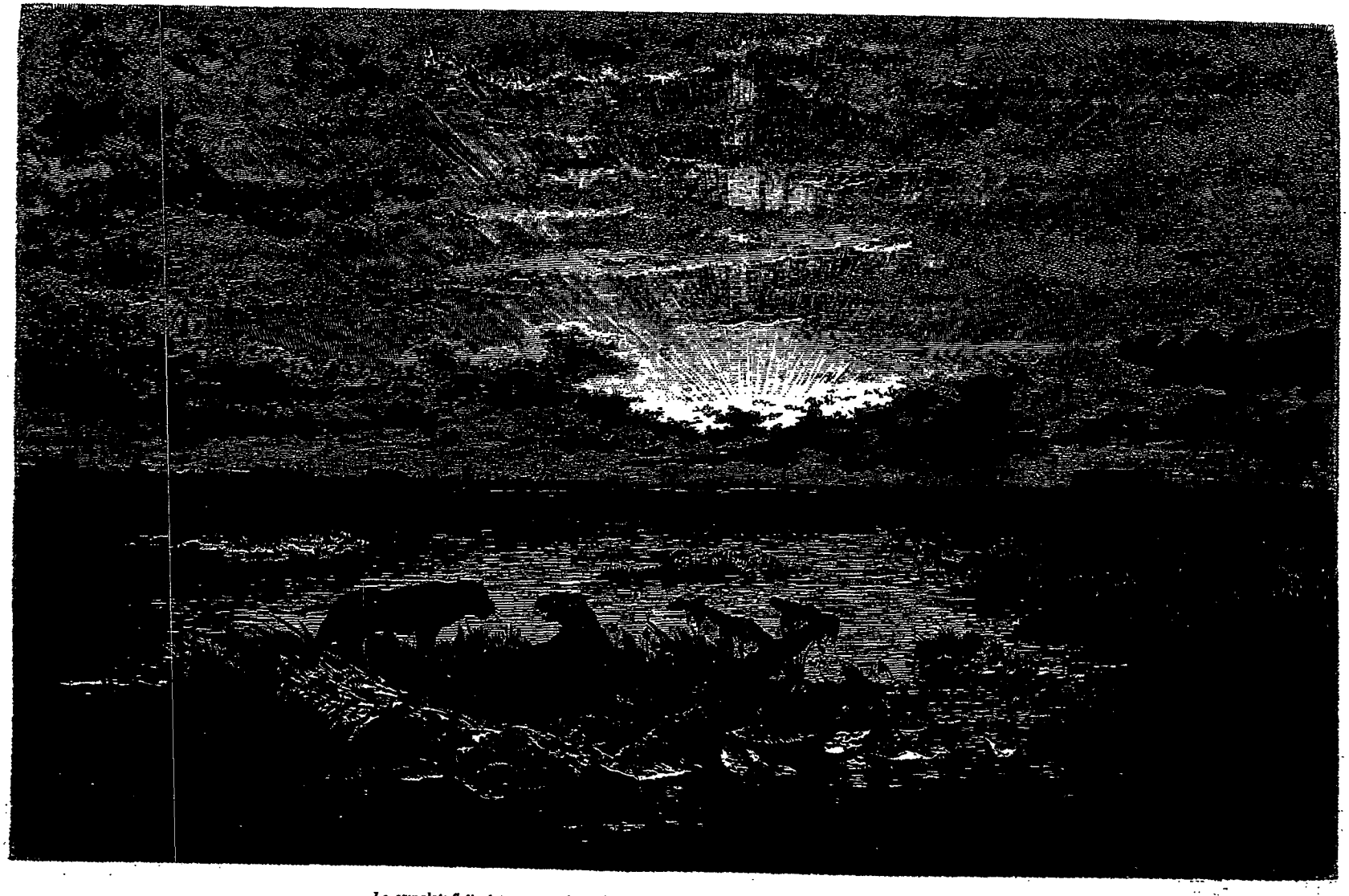
La passion politique les a, depuis, souvent agitées, mais sans affecter en rien la marche de la nation. Les hommes politiques qui y brillent n'ont d'autre pensée que de les quitter, d'échanger leurs fonctions de gouverneur ou de législateur contre un poste à Buenos-Ayres. La société fait comme les politiciens. Les familles provinciales de haute volée, depuis que Buenos-Ayres, créée capitale nationale, est devenue terrain neutre, quittent le coin de la petite patrie où elles ont végété pendant des siècles pour prendre rang dans la capitale de la grande patrie, et y fondre toutes leurs différences.

Les télégraphes et les chemins de fer achèvent cette transformation sociale; en rapprochant de la capitale chacune de ces villes, en éclairant leur obscurité, au lieu de leur donner la vie, ils semblent l'y éteindre; aussi pourra-t-on bientôt dire de toutes et de chacune que si elles n'étaient pas créées depuis trois siècles, il n'y aurait aucune raison de chercher à le faire.

Le temps semblait donc bien passé des fondations de villes politiques, quand les autorités de la province de Buenos-Ayres, privée de sa capitale depuis 1880, ont eu l'idée étrange de renouer en 1882 la tradition, de s'évertuer, peut-être de s'épuiser, à créer de toutes pièces un nouveau centre politique. On a cédé à des raisons passagères. Vexée d'être traitée par ses adversaires de province rurale, elle a semblé estimer moins ses terres riches et fertiles, ses cinquante millions de brebis, ses dix millions de bêtes à cornes, ses capitaux considérables, répartis entre un million d'habitants fortunés, que la possession d'une ville qui personnifiât son existence, en offrant à ses personnages politiques un centre de réunion digne d'eux.

Cette situation préoccupa ses gouvernants; les res-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le *canalote* flottant (voy. p. 134). — Dessin de Th. Weber, d'après le texte et les croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sources de la province leur permettaient de faire grand; ils ont fait trop grand et ont plus nui à ses intérêts matériels qu'ils n'ont servi ses vrais intérêts politiques.

Cependant, dégagée de tout ce que cet acte peut avoir de téméraire et de coûteux pour l'État, qui a accepté l'idée fantaisiste de ses gouvernants, cette fondation n'en reste pas moins un des événements les plus curieux de la dernière période de l'évolution politique du pays.

Au moment où nous allons la visiter, il y a quatre ans, presque jour pour jour, qu'a été posée solennellement la première pierre de la ville de la Plata; nous allons pouvoir mesurer le chemin fait.

L'idée de cette fondation de ville ne commença à germer qu'au commencement de 1882. M. Dardo Rocha était alors gouverneur de la province de Buenos-Ayres; il eut bientôt fait de vaincre les résistances et de rallier les pouvoirs publics à l'idée de la création d'une ville nouvelle, en terrain vierge, contre celle généralement soutenue d'agrandir pour les nécessités politiques une des villes de la province déjà existantes. Il n'en manquait pas; on pouvait compter, dans ce vaste territoire d'une province presque grande comme la France, jusqu'à quatre villes faisant déjà assez bonne figure avec leurs vingt mille habitants.

On préféra choisir, à huit lieues de la capitale nationale, sur un point de la côte de l'estuaire, où l'on rencontrait une baie assez vaste, ayant servi, au siècle dernier, de port militaire aux flottes que l'Espagne envoyait de temps à autre surveiller ou défendre ses colonies, le port de l'Ensenada, un vaste plateau dominant cette baie, où une ville pouvait trouver place.

Le 19 novembre, tout était prêt, l'expropriation était faite et réglée, les troupeaux de bêtes à cornes qui, la veille encore, et de père en fils, paissaient au même lieu, avaient été éloignés, les fonds étaient votés par les Chambres pour la création d'un port et d'une ville, et l'on procédait à l'inauguration de ces projets.

Je ne sais s'il y a en Europe beaucoup de personnes qui aient assisté à l'inauguration d'une grande ville future : je m'imagine, pour ma part, que ces mots d'inauguration et de ville future ne se marient guère entre eux. On inaugure une voie ferrée quand les rails peuvent porter le wagon, on pose la première pierre d'un pont, d'une école, d'une cathédrale; ce sont là des édifices déterminés que l'on commence sur plan et dont les assises indiquent le couronnement et l'attendent nécessairement : mais le mot de « ville » ne peut guère s'appliquer qu'à un lieu devenu historique, dont la chronique d'abord, l'histoire ensuite, auront consacré l'importance, auquel la présence de l'homme, en nombre, perpétuée et augmentée à travers les générations, aura assuré une place entre ses sœurs. Certes, les pêcheurs de poisson de Seine établis, à l'époque romaine, dans l'île qui est devenue l'île de la Cité, ne pouvaient prendre le titre de fondateurs de la ville de Paris, ni même de celle de Lutèce; s'ils ont joué un rôle, c'est celui très humble de matériaux de remblai, de l'ordre de ceux que l'on jette sur un sol mouvant pour y former une chaussée. En Amérique, le verbe « fonder une ville » se conjugue à tous les temps et par tous les temps; il y a toujours eu des fondateurs de villes, il y en a encore; mais, ce qui est plus étrange, c'est qu'aucune de ces villes fondées n'a failli à sa destinée : villes elles ont voulu être en naissant, villes elles ont été toujours. Il en sera peut-être de même de la ville nouvelle, la Plata.

Que dis-je? Il en a été de même depuis le premier jour. Je me rappelle ce premier jour. J'étais là, cette chose m'advint, et bien qu'elle ne se soit pas produite au cours du voyage que je raconte ici, je ne puis l'omettre.

C'était un jour de grand soleil, une journée d'été, le 19 novembre 1882. Or, à cette saison encore printanière, où le soleil est déjà chaud, l'atmosphère transparente laisse entrevoir, sur la plaine verdoyante, des mirages; là où il n'y a rien que quelques brins d'herbe, un effet d'optique étrange grandit en cathédrale une simple vache égarée, d'un bâton ou d'un pieu fait un bosquet, d'une masure un château. Aussi, de tous les invités, et ils étaient nombreux, à cette fête patriotique, toute d'imagination, il n'est personne qui n'ait vu, ce qui s'appelle vu, une grande ville là même où l'on posait une première pierre.

Au reste, les rues étaient signalées par des mâts ornés de banderoles, et il y en avait dans tous les sens à perte de vue; cela donnait une grande idée de ce que serait la ville future, et de ses destinées nécessaires; aucun des Américains ou Américanisés qui étaient là n'en doutait; elles n'en doutaient pas non plus, les quelques vaches oubliées, traînards du troupeau exproprié, qui se rangeaient autour de ce spectacle inattendu et le contemplaient de leurs yeux ronds d'animal pensif, sans se laisser encore troubler dans leurs derniers loisirs ruminants.

Il y a de cela quatre ans : quel changement! Depuis j'ai suivi, sur des photographies, qui, à chaque période, chaque 19 novembre, depuis 1882, ont été prises et démontrent les pas gigantesques que fait cette ville sur l'esplanade alors dénudée où elle a entrepris la lutte contre la solitude.

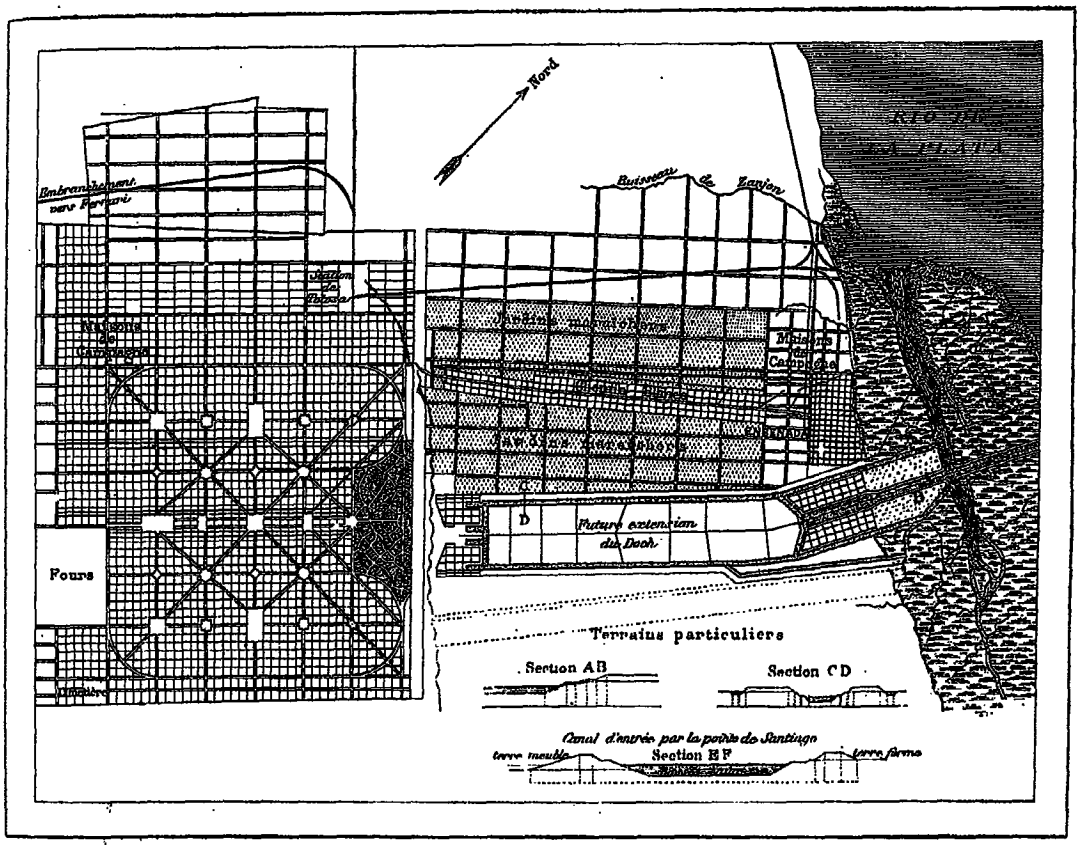
Car cette ville a le bonheur d'être née avec un statisticien assis de chaque côté de son berceau, un mètre, une balance, un appareil photographique à la main. Elle est comme ces bébés, enfants de mères très modernes, qui ne s'en fient plus à des rapports de nourrice, ne croient que ce qu'elles voient, et posent chaque jour le bébé sur une balance qui donne son poids progressif et l'imprime elle-même sur un ticket. Ici il y a un statisticien à chaque coin de rue, il en grouille derrière chaque pieu, entre les briques; tous comptent, mesurent, surveillent, impriment et téléphonent. Chaque année, le gouverneur fait un discours, où il résume toutes ces statistiques, et si un millier de briques sont coupées, cuites ou placées pen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dant même qu'il parle, ce millier de briques n'est pas oublié dans le chiffre de dernière heure, qu'il donne, pour le confier au télégraphe, chargé de l'annoncer au monde entier, qui n'en a guère souci.

Aussi sait-on, minute par minute, la marche de la population, classée par nationalité, profession, couleur de cheveux; si, même, un habitant dégoûté de son métier s'en détache, et de maçon se fait ingénieur, ou si un vieux beau se fait teindre, la statistique est là qui rectifie ses observations de la veille.

Aussi sait-on tout. On sait que le 19 novembre 1884, deux ans juste après la pose de la première brique, la ville contenait dix mille quatre cent sept habitants; on sait qu'il y avait parmi eux, naturellement, mille huit cent deux maçons, trois cent trente-sept charpentiers qui attendaient que les premiers leur eussent livré le chantier, cent vingt-huit paveurs, deux mille quatre cent cinquante et un aides journaliers, cinquante-sept blanchisseuses ou se disant telles, quatre-vingt-sept boulangers, cent douze sergents de ville, trois médecins, et enfin — ô heureuse ville ! — un seul avocat, obligé, sans doute, de défendre les deux parties par pur dévouement professionnel, pour être bien sûr de ne pas laisser le bon droit sans protection, en attendant



Plan de la ville de la Plata.

qu'un confrère ait apparu avec qui il puisse discuter.

Le 19 novembre 1885, c'était bien autre chose : l'avocat avait eu vingt-six imitateurs — pauvre ville ! — les maçons diminuaient déjà et n'étaient plus que neuf cent quatre-vingt-douze; les charpentiers avaient doublé et étaient six cent soixante et un; la gourmandise semblait dominer les habitants, sans doute enrichis, et il leur fallait cent soixante-dix-neuf cuisiniers, quatre-vingt-huit cuisinières, quarante-quatre pâtissiers, auxquels s'ajoutaient soixante et un pharmaciens et vingt-trois notaires : quel progrès !

La population était en somme ce jour-là de vingt-six mille six cent trente-sept. Il n'est pas moins curieux de la décomposer par nationalités que par professions. Que l'on en juge; on comptait :

Argentins	10 480
Italiens	10 809
Espagnols	2 246
Français	1 035
Montévidéens	719
Austro-Hongrois	308
Suisses	207
Paraguayens	58
Portugais	66
Hollandais	117
Anglais	106
Allemands	77

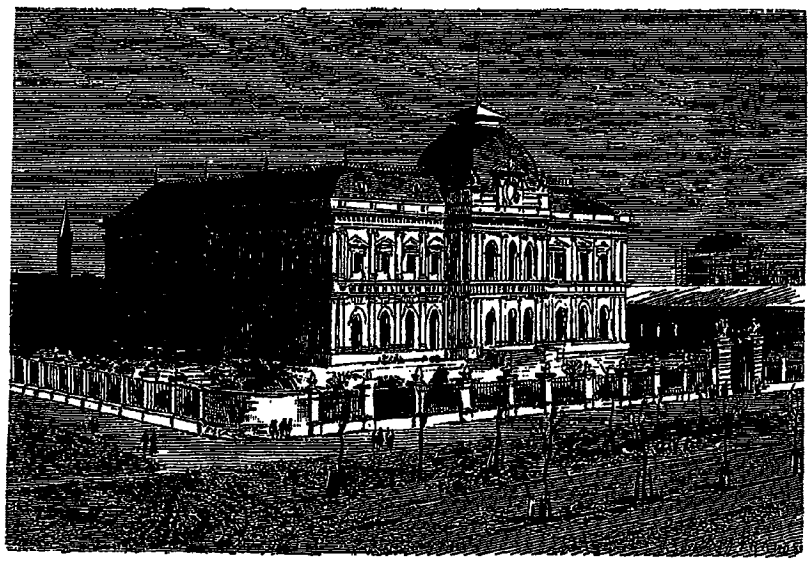
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Brésiliens	29
Anglo-Américains	13
Hispano-Américains	17
Danois	9
Belges	10
Suédois	5
Turc	1
Russes	4
Grecs	2
Africain	1

Toutes les races du globe contribuaient donc au peuplement de la ville nouvelle : population flottante, il est vrai, composée surtout de travailleurs attirés aujourd'hui, prêts à partir demain, pour être remplacés par d'autres, et se fixant en assez grand nombre pour que l'on compte déjà cinquante mille habitants.

Aussi la Plata est-elle en voie de passer grande ville. Je confesse qu'en arrivant par le chemin de fer qui de Buenos-Ayres y mène en deux heures, en mettant le pied hors la gare, j'ai éprouvé déjà l'impression, que je n'ai ressentie dans aucun autre endroit de la république, de l'arrivée dans une grande ville. La gare, destinée à être le point de concentration de toutes les lignes de la province, est un immense monument, de proportions exceptionnelles ; les voies qui y aboutissent sont, de même, taillées en avenues énormes, fort bien pavées, bordées de constructions serrées, sans qu'entre aucune d'elles apparaissent de terrains vagues, plantées d'arbres, en un mot ne dénonçant en rien la précipitation avec laquelle tout cela a été fait, ouvrant à l'esprit comme aux yeux les longues perspectives de glorieuses destinées.

Je ne dis pas que l'impression première se prolonge beaucoup : non, il en est d'elle comme des rues tracées,



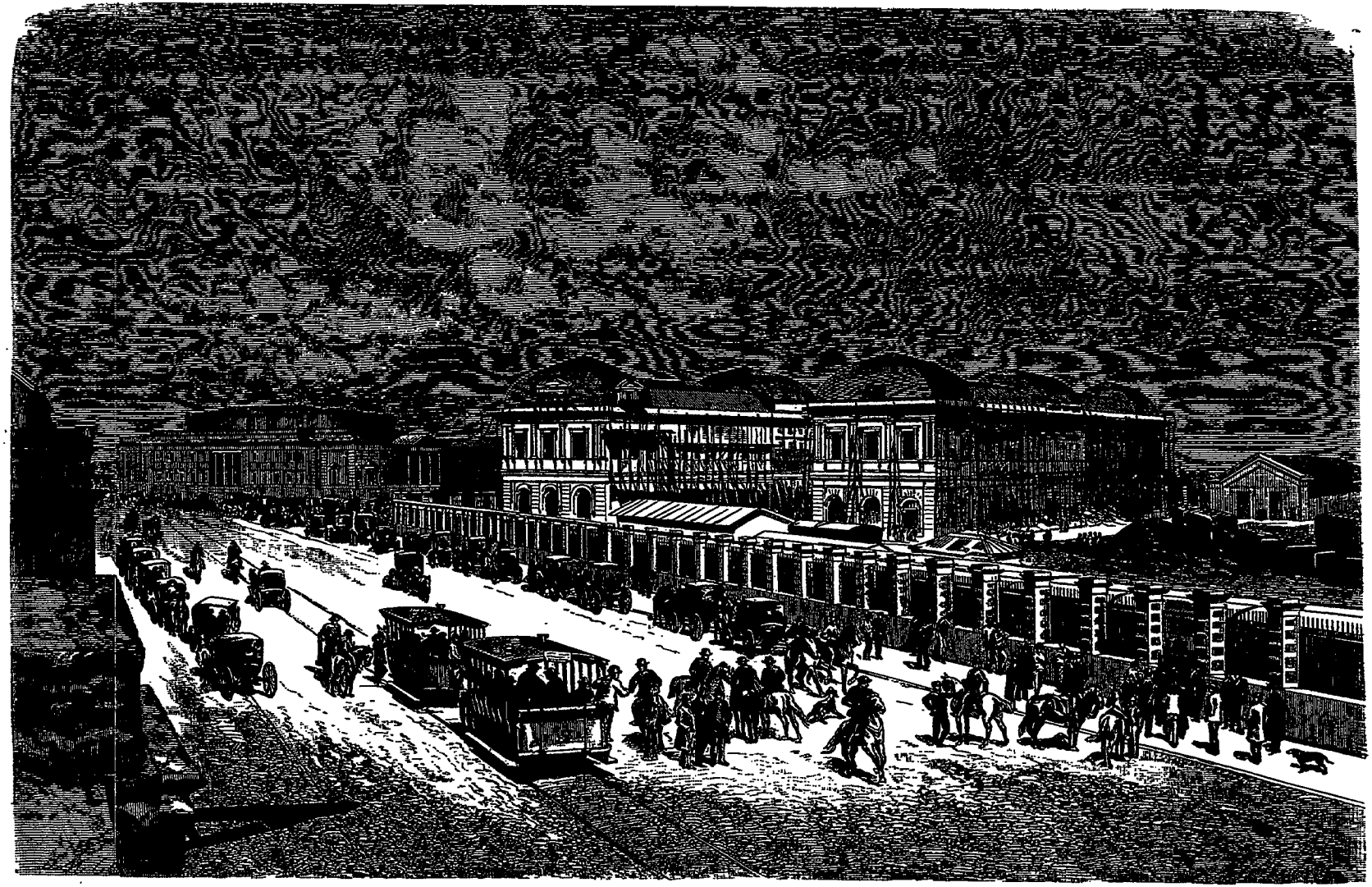
La Banque hypothécaire dans la ville de la Plata. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

il ne faut pas les suivre bien longtemps pour s'apercevoir qu'il reste beaucoup à faire, que chacune d'elles mène en peu d'instants à la pampa, et sert d'avenue au désert ; mais, avant d'atteindre ce désert qui est tout près et déroule sous les yeux ses immensités de verdure à peine vallonnées, étendues, plates, entrecoupées de quelques bouquets d'arbres qui entourent et cachent une maison de pasteur ou de petit cultivateur, le regard peut passer la revue, longue à terminer, des immenses monuments qui s'échelonnent le long des avenues.

C'est là une particularité de cette ville officielle, décrétée et créée pour personnifier politiquement la province la plus importante de la république Argentine. Jamais ville américaine n'a étalé un pareil luxe de monuments de briques, construits à la même heure, sur des modèles tous originaux mais tous majestueux, fournis au concours par des architectes instruits aux écoles les plus différentes. Il y a là des échantillons d'architecture italienne dus à des architectes français, pendant que d'autres, des Suédois, ont triomphé de leurs rivaux en présentant les modèles empruntés à l'histoire de l'art français ; Italiens, Belges, Danois, Autrichiens, sont également représentés ; il y avait emploi pour tous les architectes disponibles ; une municipalité généreuse leur offrait le terrain vaste, nu et carré, et un hectare pour chaque monument, dont les façades allaient s'étaler le long d'avenues larges, faites pour eux, comme ils allaient être faits pour elles.

La liste serait longue des monuments qui se sont ainsi magiquement élevés : la gare d'abord, qui, elle, couvre, avec ses annexes, vingt-cinq hectares, qu'un trafic en rapport avec ces vastes proportions occupera peut-être un jour ; la Banque de la Province, la Banque hypothécaire, la Chambre des Députés, le Sénat, le Palais du Gouverneur, le Tribunal (les trois pouvoirs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



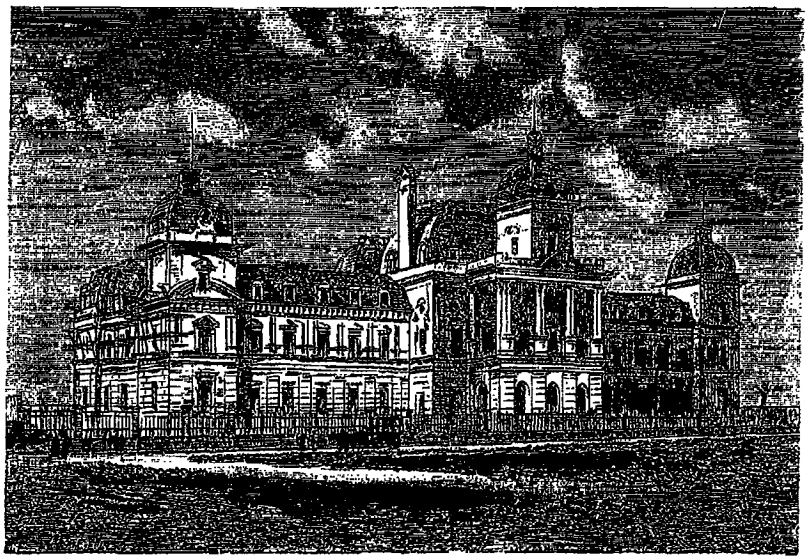
La gare du chemin de fer provincial dans la ville de la-Plata. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la province, le pouvoir exécutif, le pouvoir législatif et le judiciaire, n'ont pas à se jalouser l'un l'autre, ils sont tous trois logés aussi somptueusement); un théâtre où déjà Sarah Bernhardt s'est fait entendre; un Observatoire astronomique, à peine sorti de terre encore et qui s'élève sur les plans et sous la direction d'un de nos compatriotes, M. Beuf, qui, après avoir créé l'École navale de Buenos-Ayres, aura créé aussi l'Observatoire de la Plata.

J'ai vainement cherché le cabildo. Il n'y a pas, à l'ordinaire, de ville hispano-américaine sans cabildo. C'était à l'époque coloniale le premier édifice que l'on élevait; c'était, à mesure que la colonie se développait, celui que les colons voulaient le plus somptueux, parce qu'ils y abritaient leurs libertés municipales. Plus tard les cabildos ont sonné l'heure des révoltes contre l'Espagne; ils servaient de lieux de réunions aux autorités municipales, qui, peu à peu, ont perdu de leur importance, à mesure que la Fédération faisait de chaque capitale le chef-lieu d'un État, donnant ainsi une satisfaction complète aux idées d'autonomie qui sont de tous les temps et de tous les pays. Le cabildo, que l'on a oublié à dessein de construire, n'aurait plus rien à abriter. On ne trouvera pas davantage d'hôtel de ville, ni de mairie. Le seul maire, le seul préfet de la ville, son chef politique, c'est le gouverneur, qui remplit toutes les fonctions que ces personnages remplissent ailleurs. Pas de caserne non plus; les États n'ont pas de force armée; seul le pouvoir national a le droit de lever et d'entretenir des armées, laissant aux États le soin de garantir la sécurité intérieure de leurs habitants, tâche à laquelle la police et la gendarmerie qui sont à leur solde suffisent.

Pas d'octroi non plus; cette institution, sans laquelle



Le Palais du Gouverneur dans la ville de la Plata (voy. p. 141). — *Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.*

il semble que les villes de France ne puissent vivre, n'a pas encore passé l'Océan.

En parcourant ses rues où tout est en construction, je me demande vraiment où l'on peut trouver toutes les briques nécessaires à de semblables édifices élevés tous à la fois. Il a fallu aux confins de la ville former un véritable campement de briquetiers, la ville des fours, où plusieurs fours Hoffmann et d'autres, plus primitifs, fonctionnent, les uns admirablement outillés, ceux-ci plus originaux, encore, réduits à malaxer la terre sous le pied de vingt ou trente juments que l'on fait tourner et galoper, sous le fouet, dans la boue liquide, où elles enfoncent jusqu'au ventre, pour diluer l'argile, la mélanger à la paille hachée, et former ainsi la terre à brique.

On voit au loin cette ville aux nombreuses cheminées d'usine se dessiner; elle est aussi nouvelle et active que l'autre.

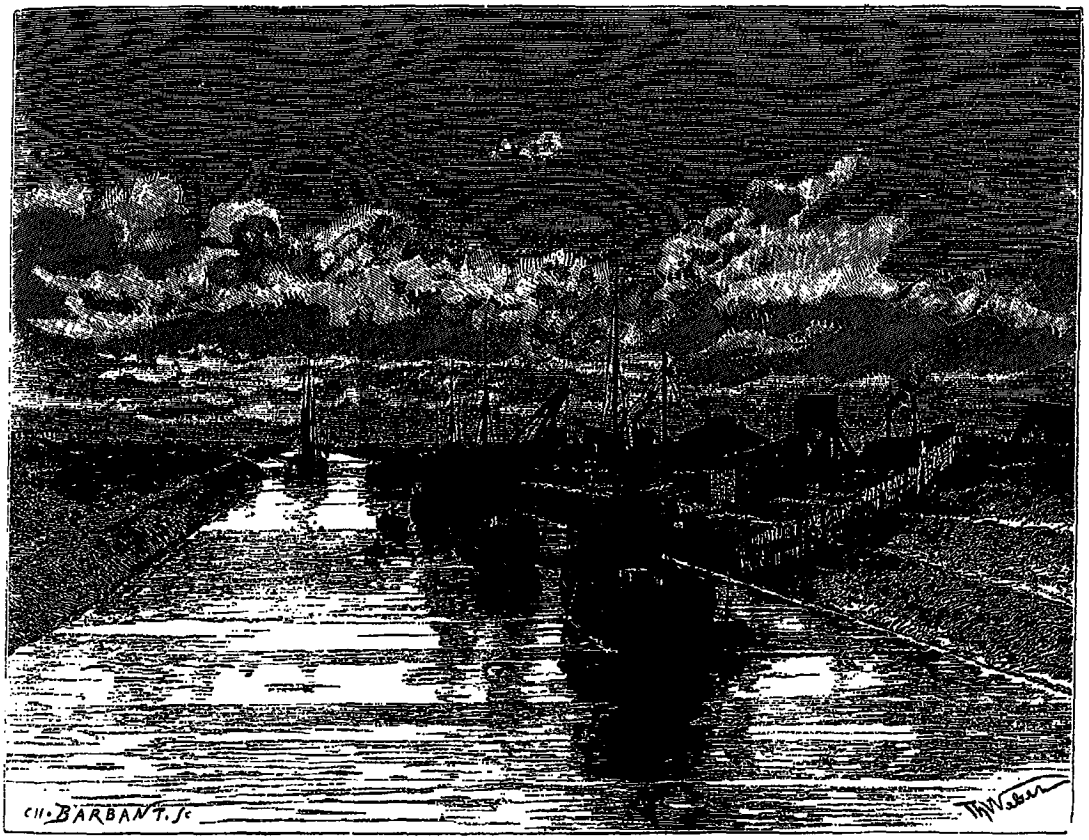
Du côté opposé, le port, lui aussi en construction, s'étend à perte de vue. Le chemin est long pour s'y rendre, mais un tramway y conduit aisément. Avant d'y parvenir on peut traverser le parc public qui enveloppe le Palais du Gouverneur et le Musée, autour duquel se formera un jardin d'acclimatation. Ce parc est la seule création qui soit antérieure à celle de la ville; on l'a respecté et seulement façonné pour ses nouvelles destinées de parc public, de Bois de Boulogne d'une ville nouvelle. Il domine l'estuaire de la Plata; tout entier planté il y a vingt ans, il occupe une centaine d'hectares, ainsi couverts de grands et beaux arbustes, surtout d'eucalyptus, dont la croissance est si rapide. Le Musée n'est pas achevé. Il a un caractère particulier. Dans ce pays, où l'art local, national, n'existe pas, on n'a pas songé à réunir des échantillons d'aucun art; ce musée est exclusivement scientifique, historique et préhistorique. Il a été formé par un jeune savant,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. Francisco Moreno, qui, dans ses voyages et ses explorations, a réuni des pièces préhistoriques curieuses, des souvenirs de l'homme disparu, même des preuves de l'existence, sur le continent américain, d'un homme fossile, et qui a ainsi formé un musée fort intéressant. L'État a été pour lui généreux; il lui a bâti un palais qui est une des plus grandes curiosités et, disons-le, une des beautés de la nouvelle ville; il est si beau, si grand, que les proportions en paraissent un peu excessives pour la collection cependant intéressante qu'il renferme : mais, s'il la loge magnifiquement, il la complète aussi merveilleusement. Le directeur a eu, en effet, l'idée ingénieuse de faire de son musée un véritable monument américain. La forme en est empruntée aux constructions américaines antérieures à la conquête.

Les ornements en relief, les dessins qui couvrent les murs, sont copiés sur des documents de même origine; enfin les salles sont ornées de peintures où l'on a habilement groupé, d'après les documents fournis par les découvertes faites, les animaux, les hommes préhistoriques, dans des scènes restituées de leur vie sociale retrouvée par l'hypothèse scientifique.

Enfin, et cela complète le tableau, les deux gardiens



Le canal reliant le port à la ville de la Plata. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

du Musée sont deux Fuégiens, amenés de la Terre de Feu il y a peu de temps, continuant à vivre comme ils vivaient dans leur habitat primitif, se suffisant à eux-mêmes, employant les outils auxquels ils étaient habitués, les façonnant eux-mêmes sans recourir à l'aide de l'industrie moderne. Pendant que je les observe ils sont très occupés à fabriquer l'un un hameçon et l'autre une pointe de flèche; ils taillent dans un os ces armes de chasseur et de pêcheur fuégien, et se servent pour les tailler d'un os aminci et formant lame.

Descendons vers le port à travers les allées du parc, et nous trouverons un chantier qui rappelle celui du canal de Suez il y a vingt-cinq ans.

La ville, nous l'avons dit, est située sur un haut plateau d'où l'on domine l'estuaire de la Plata; mais, pour arriver aux eaux profondes de celui-ci, il faut traverser une véritable plaine marécageuse, d'alluvions récentes, quelquefois encore couverte en partie par les eaux. C'est dans cette plaine que l'on a entrepris de creuser des canaux et des bassins à flot, où les navires d'outre-mer pénétreront au moyen d'un canal maritime qui les rejoindra à l'estuaire.

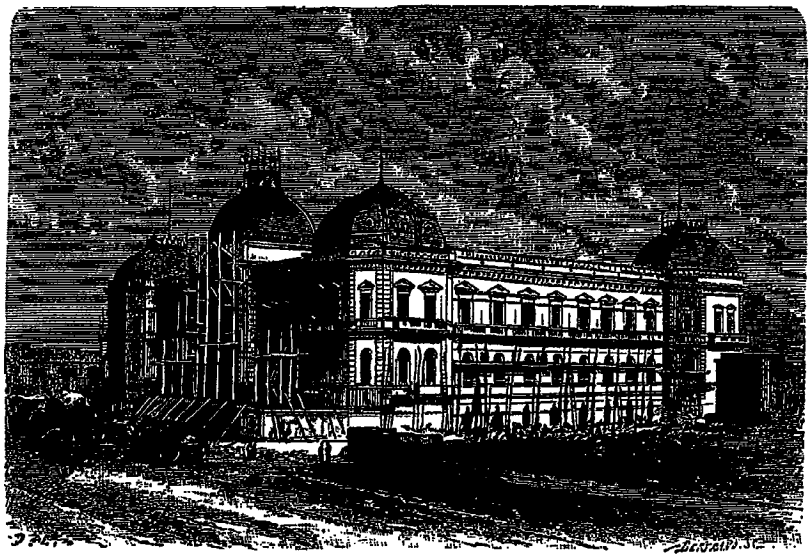
Ce que l'on rencontre d'abord en venant du parc, ce sont deux canaux parallèles, trop peu importants encore, dans l'état où ils sont, pour recevoir autre chose que les caboteurs; ils enveloppent un large terrain des-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tiné à recevoir les docks, et aboutissent au grand port, situé à mille mètres de là, qui n'est, lui, que la continuation du canal maritime tracé au milieu des terres, traversant le rio de Santiago, déjà navigable pour les navires de tonnage moyen, communiquant directement avec la Plata, à travers l'île de Santiago, entre deux jetées de protection qui l'enserrent jusqu'aux eaux profondes, montrant leur route aux navires d'outre-mer du plus fort tonnage.

Tout cela, comme le reste, a été créé de toutes pièces ; ce n'est pas un port agrandi, augmenté peu à peu ou brusquement pour répondre à des besoins nouveaux ; non, c'est un port imaginé pour satisfaire à des besoins futurs. Le jour où la navigation, sollicitée par tous les moyens, attirée par ces phares et ces jetées, — que l'on aurait pu, pour aller plus vite, garnir de pointes aimantées qui peut-être eussent attiré les coques de fer malgré elles, — se décidera à abandonner le port de Buenos-Ayres, situé à quelques lieues de là, ce port commencera à avoir quelque utilité ; pour le moment il n'en a d'autre que de servir à engloutir d'énormes capitaux, à occuper de nombreux ingénieurs, à employer des myriades d'ouvriers ; certes c'est quelque chose.

Tout le monde ne pense pas ainsi, si j'en crois ce que l'on me conte, avec preuves à l'appui. Il y a quelques jours, l'État a mis en vente des lots de terrains situés le long des canaux, destinés à recevoir, dans un avenir que je n'ose supputer, les constructions nécessaires à un port en pleine activité. Ces terrains se sont vendus à un prix moyen de deux cent cinquante francs le mètre, prix qui paraît invraisemblable si l'on songe que l'on ne paye pas plus cher au Havre et à Marseille, dont



Le Palais de Justice dans la ville de la Plata (voy. p. 142). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

l'utilité est, croyons-nous, beaucoup moins contestable.

Mais la nuit est proche, elle vient de bonne heure en cette saison, et, quoique la ville soit éclairée à l'électricité, il ne me semble pas qu'une soirée à passer dans ces grandes rues bordées de constructions inachevées et de quelques maisons peu habitées, soit bien tentante.

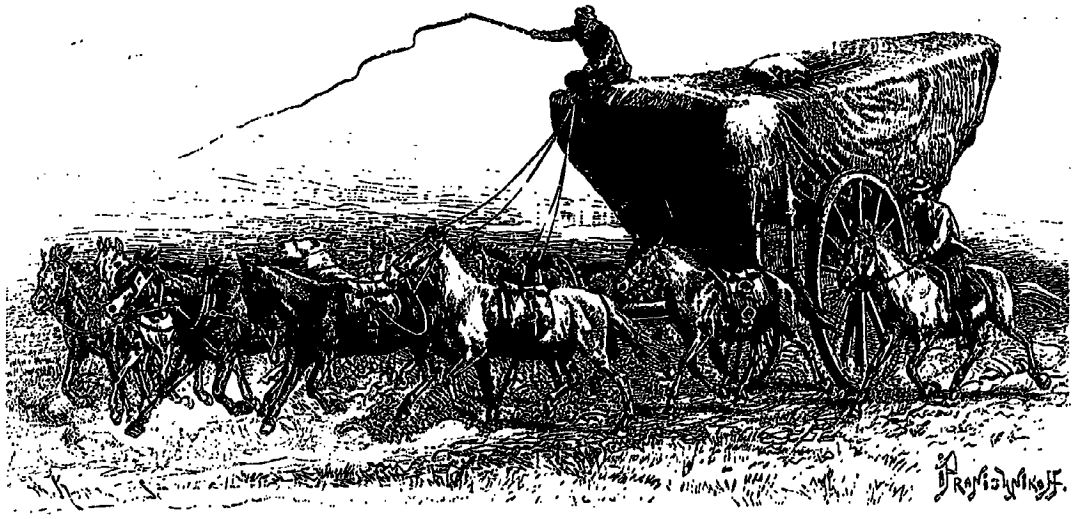
Je ne suis pas le seul de cette opinion. Les trains qui se succèdent à cette heure et partent pour Buenos-Ayres s'emplissent vite, on est pressé de rentrer chez soi : magistrats, fonctionnaires, députés, avocats, notaires, tout le monde est là, se casant le mieux possible pour ce voyage de deux heures, que beaucoup d'entre eux font tous les jours, quelques-uns une, deux ou trois fois par semaine, pour leurs affaires ou leurs fonctions, maugréant contre cette invention étrange d'une ville nouvelle qui bouleverse leur vie.

Les seuls qui ne maugréent pas, ce sont les entrepreneurs enrichis de travaux publics, tous ceux qui vivent de la bâtisse, et moins encore les spéculateurs de terrains. Oh ! ceux-là, leur fortune incroyable et rapide est bien l'incident le plus surprenant de cette création d'une ville. On aura une idée de l'argent gagné par tous ceux qui possèdent ici un morceau de terre acheté au début, par ce seul fait qu'un terrain payé dix-huit cents francs lors de la distribution qui fut faite par l'État, a été revendu au bout d'un an un million de francs : tout a marché à l'avenant, ce qui n'est pas sans donner raison aux plus fous, et désoler les sages.

Émile DAIREAUX.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Nouvelle charrette de la pampa. — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

VOYAGE A LA PLATA.

TROIS MOIS DE VACANCES,

PAR M. ÉMILE DAIREAUX[1].

1886. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

La plaine et ses habitants. — L'Indien et le gaucho. — Bergers et bergeries.

La région qui nous reste à parcourir n'est ni la moins curieuse ni la moins étendue, c'est en outre la plus généralement connue en Europe, de nom tout au moins. Elle a ses légendes, de même que les immenses troupeaux qui la couvrent et y paissent en liberté; les romanciers s'en sont souvent occupés, ils l'ont vue avec les yeux de l'imagination, nous allons essayer de la voir avec ceux de la vérité.

Partons d'abord, car, bien que la pampa commence en réalité à la porte de Buenos-Ayres, les édifices des hommes, les plantations qui entourent la ville et que nous avons déjà visitées nous cachent la plaine en en occupant une partie. En foulant le sol des rues c'est bien l'ancien sol de la pampa que nous foulons; de la rive de la Plata ou du Paraná en marchant vers l'ouest jusqu'aux Andes, ou se dirigeant vers le nord jusqu'à atteindre les forêts des régions tropicales, au sud jusqu'au cap Horn, on trouvera partout la même formation géologique, le même tapis sans ondulations : surface de cinquante mille lieues carrées, trois fois grande comme la France, et tout entière de même nature. Les géographes ont beau lui avoir assigné des noms variés : celui de Gran-Chaco à la partie du nord, plus chaude; celui de pampa à la partie centrale, plus fertile et depuis plus longtemps peuplée; celui de Patagonie à la partie du sud, la plus inconnue et la plus déserte; ce sont toujours partout les mêmes alluvions, sans une pierre, un arbre, ni une montagne, fertiles à la seule condition d'avoir été, pendant un temps plus ou moins long, foulées par le bétail, à peu près stériles avant qu'il y ait pénétré.

Le chemin de fer les traverse aujourd'hui dans tous les sens; d'une construction facile et peu coûteuse dans ce pays de plaines où l'on peut construire un kilomètre pour soixante-dix mille francs, il dessert admirablement tout le pays peuplé, c'est-à-dire une zone qui s'étend chaque jour et occupe actuellement environ le tiers de la pampa et une très faible portion de la Patagonie.

Aussi faut-il faire à peu près partout son deuil des anciens modes pittoresques de voyager. Autrefois c'était à cheval que se faisait la traversée de la pampa; il y a vingt ans encore ce moyen était seul employé; alors les gros transports s'opéraient à l'aide de lourdes charrettes tucumanaises, qui ont la gloire d'avoir, sous le passage de leurs roues pesantes et mal équarries, à peine rondes, tracé dans le désert les premières routes; leur forme

1. Suite. — Voyez t. LIV, p. 129, 145, 161, 177 et 193; t. LV, p. 113 et 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'est peu à peu améliorée, leur trafic s'est étendu, jusqu'au jour où, la voie de fer et le train rapide ayant enfin tiré le pasteur de son sommeil, on a rendu à peu près définitivement le bœuf aux longs loisirs du pâturage.

Le cheval, inconnu avant la conquête, a toujours abondé dans la pampa depuis le jour où les Européens s'y sont établis. Quand, en 1535, Mendoza aborda au lieu où est aujourd'hui Buenos-Ayres, pour y tenter la fondation d'une ville et prendre possession de cette immense contrée, il amenait avec lui de nombreux hommes de guerre et deux mille huit cents chevaux. Cette expédition, la plus forte que l'Espagne eût jamais envoyée en Amérique, fut malheureuse; les hommes périrent de privations et sous les coups des Indiens Querandies de la famille des Tehuenches, rameau de la race araucane, qui occupaient ce lieu et le défendirent; les chevaux s'échappèrent en grand nombre. Leur multiplication fut si rapide que lorsqu'en 1580 les Espagnols revinrent avec Juan de Garay, pour fonder, cette fois définitivement, Buenos-Ayres, on pouvait estimer à cinquante mille les chevaux répandus dans la pampa. Ils étaient à peu près abandonnés à eux-mêmes, bien que les Indiens eussent pris l'habitude de les employer comme montures et d'en faire leur nourriture préférée dans ce pays où jusque-là il leur avait fallu se contenter du gibier, du poisson fade des rivières, de la chair de quelques carnassiers et du suc de racines amères.

L'Indien avait perdu vite l'habitude d'aller à pied; il était devenu, pendant ce demi-siècle, un cavalier émérite; le cheval, sans lequel il n'y avait pas de colonisation possible dans ce désert trop grand, allait être le grand auxiliaire des ennemis de la colonisation.

L'importance du cheval dans ces régions se dénonçait si bien d'elle-même, qu'à l'époque de la colonie, le gouverneur de Buenos-Ayres avait l'ordre d'entretenir aux portes de la ville une nombreuse cavalerie, et de la mettre à la disposition des fonctionnaires ou des simples civils que le service de l'État ou que leurs affaires appelaient au loin.

Ce loin était très loin, puisque jusqu'en 1776, époque où une vice-royauté fut établie à Buenos-Ayres, ce pays dépendait politiquement et administrativement de Lima, situé à mille lieues de là, et qu'il fallait pour la moindre affaire entreprendre ce voyage à cheval. A la même époque, les pays de la Plata dépendaient judiciairement de l'Audience royale siégeant à Chuquisaca, dans les montagnes de la Bolivie; et l'Audience royale en personne, pour venir juger à Buenos-Ayres les procès pendants, enfourchait la mule, chargeait sur des llamas et des guanaques les attributs de la justice, son glaive, ses balances, suivie d'un long cortège d'avocats, de procureurs, d'huissiers, de scribes, d'assesseurs, d'avocats du roi et du fisc, entreprenant ce voyage au long cours à travers la plaine, que personne aujourd'hui ne croirait possible, et qui, peut-être, au reste, ne l'a jamais été que pour les mules et les gens de justice.

Ces usages ont vite disparu; la magistrature et le barreau sont devenus casaniers; seuls les courriers ont continué jusqu'à une époque très récente ces voyages à cheval à travers le désert. L'établissement de la première poste régulière remonte à 1781; la création de la vice-royauté rendant inutiles les voyages à Lima, ces courriers faisaient seulement le service de la région. C'étaient des hommes déterminés, traversant seuls, avec deux chevaux, un cheval monté et un de relais tenu en bride, de grands espaces toujours déserts où le danger se cachait, partout, toujours le même, l'Indien embusqué. Ils allaient droit vers leur destination, sans autre point de repère que leur connaissance instinctive de la plaine, la nuit sans autre guide que les étoiles, portant avec eux le fardeau postal, ne s'égarant jamais. En cas d'alerte, ils avaient vite fait, sans ralentir la marche, de sauter sur le cheval frais tenu en bride, de filer au galop, sauvant presque toujours les dépêches et le porteur, n'abandonnant aux Indiens que le cheval fourbu.

Les attaques de courriers, les dangers même, tout cela a disparu, parce que l'Indien a été supprimé, et avec lui les légendes et les terreurs qu'inspirait le désert.

Avant de pénétrer dans la pampa, où l'Indien a tenu une si grande place, quoiqu'il n'en soit plus l'hôte incommode, il nous faut bien en dire un mot.

Il y a quelques années encore, avant 1880, il fallait compter avec l'Indien, avec lequel on était en guerre ouverte depuis 1740. Avant cette date, qui fut celle de la première grande invasion, la paix était à peu près complète; beaucoup de tribus volontairement soumises avaient été enrégimentées; les autres vivaient de rapines permises; alors le bétail était déjà, après deux siècles de colonisation, si abondant, que les propriétaires ne le défendaient pas et que l'Indien lui laissait envahir les terres inutiles qu'il ne défendait pas non plus; il y avait là entre les deux races une sorte de communauté tacite, où chacune laissait à la disposition de l'autre les biens dont elle avait une trop grande abondance.

En 1739 les choses changèrent: les querelles entre voisins commencèrent, on se traita comme entre voleurs et volés. Les Indiens ne puisaient plus dans les troupeaux seulement pour leur subsistance et faisaient un vrai commerce d'exportation de bétail avec le Chili, que le propriétaire espagnol se lassa d'alimenter: on s'arme, on se défend, l'Indien enlève brutalement ce que la veille on lui laissait prendre.

Il ne comprend guère au reste ce que l'Européen entend par propriété. La terre est à lui, et on l'occupe sans sa permission; elle nourrit le bétail, et on lui interdit d'y toucher, à lui qui le considère comme un gibier, plus facile à prendre que celui qu'il connaissait jusque-là.

C'est pour lui faire comprendre ces subtilités du droit, qu'en 1758 on le repousse violemment et que l'on établit entre lui et le colon une barrière qui deviendra frontière et, comme toutes les frontières, sera destinée à être violée. Il le prouve bien en 1740, lorsqu'il se rue

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en masse (invasion terrible qui embrasse cent lieues de territoire, c'est-à-dire la totalité du pays occupé par les colons), détruit tout, épouvante à ce point les habitants que, dans la ville même de Buenos-Ayres, ils s'enferment dans les temples.

Ce fut là le début d'une guerre qui dura jusqu'en 1880, l'espace de cent quarante ans, pour se terminer par la destruction complète de toutes les races, tribus, familles, nations qui occupaient la pampa sans la posséder, la cultiver, l'utiliser.

Il y eut bien des alternatives. Quand on était las de se combattre, on simulait la paix pour se mieux préparer à la guerre : le colon payait des contributions pour arrêter les rapines, l'Indien recevait les premières et continuait les secondes : c'est ce que l'on appelait l'état de paix.



Le cacique Catriel. — Dessin de Myrbach, d'après une photographie.

Elle fut rompue souvent, la dernière fois en 1876 ; ce fut le signal de la destruction. Une tribu soumise, celle de Catriel, occupait alors et depuis un quart de siècle des terres que l'État lui avait concédées à une époque où elles constituaient la lisière du désert ; la population ayant avancé, ces terres avaient pris une grande valeur : l'État voulut les reprendre, ou tout au moins les échanger ; Catriel refusa ; ses instincts de fauve se réveillèrent ; il alla avec les siens rejoindre ses congénères insoumis, et entreprendre contre la civilisation une guerre où devaient périr ses soldats, lui, ses femmes, et sa tribu perdre la liberté. Il expie aujourd'hui tristement ses erreurs passées dans l'île de Martin Garcia, qui garde l'entrée des grands fleuves, l'Uruguay et le Paraná, et attend, sans doute, pour rentrer dans la plaine, que l'eau ait fini de couler.

Si cette fin est triste, le début des hostilités ne manquait pas d'une certaine grandeur.

L'État de Buenos-Ayres, décidé à faire la guerre et à en préparer les éléments qui en sont le nerf, avait mis en vente des terres qui lui appartenaient, voisines de celles enlevées à Catriel, un carré de deux cents lieues, cinq cent mille hectares alors déserts, où aujourd'hui, après dix ans, s'étend le riche district d'Olavarria, divisé entre d'opulents propriétaires, couvert d'estancias, de fermes, de gros bétail par milliers de têtes, et de brebis par centaines de mille.

Le jour où le gouvernement décrétait la vente de ces déserts et l'annonçait à l'avance dans les journaux, les Indiens attendaient l'heure même où cette vente se réaliserait pour occuper le terrain qui en devait faire l'objet. La nouvelle de ce coup de main préparé parvint au commissaire-priseur au moment où, suivi de ses acheteurs, il descendait de diligence au milieu de la ville voisine de l'Azul. Les invasions d'Indiens sont comme les tempêtes : à peine signalées, elles enveloppent le lieu qui en reçoit la nouvelle. Si, en effet, c'est par les journaux que les Indiens connaissaient à l'avance les coups qui les menaçaient, les colons, eux, moins bien renseignés, ne les pouvaient apprendre que par le trouble même qu'elles jetaient dans la plaine. Celle-ci, déserte cependant, sans aucun habitant, s'émeut et tressaille à la veille des grands événements. Le colon, toujours sur la défensive, pouvait ignorer qu'un rassemblement d'Indiens s'opérait à cent ou deux cents lieues de sa demeure et de la frontière : mais les oiseaux du ciel, les daims, les cerfs, les autruches le savaient dès qu'il était résolu. Ce n'est pas en effet sans de bruyantes fantasias, des courses préparatoires, pour ainsi dire d'entraînement, que l'Indien se dispose à envahir ; messagers nombreux envoyés d'une tribu à l'autre, arrivées de cavaliers aux points de concentration, la chasse devenue plus active pour préparer les provisions : c'en était assez pour que les oiseaux fussent en émoi, que les troupes d'animaux sauvages quittassent en bandes ces lieux troublés pour revenir vers les points où le mouvement ne se faisait pas encore

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sentir. C'était ce premier mouvement, faible d'abord, ces déplacements d'autruches, que le colon, habitué par la vie de la plaine à voir très loin, percevait à des distances considérables, qui l'avertissaient; quand ces animaux commençaient à apparaître en masses plus nombreuses, l'homme armé n'était pas loin, et le tourbillon de chevaux au galop portant des cavaliers à peine visibles, couchés sur le garrot de leurs montures, traînant la lance, allait apparaître.

Aussi, ce jour-là, l'invasion une fois annoncée, les acheteurs n'avaient-ils qu'à se retirer : ce qu'ils firent; le terrain où l'Annibal du désert vint camper ne trouva pas acheteur, et le commissaire-priseur, convaincu que son marteau d'ivoire serait, dans un cas difficile, une arme insuffisante, reprit, juste à temps, la diligence, sans essayer de renouveler les prouesses de Charles Martel.



La jeune captive Lokoma. — Dessin de Myrbach, d'après une photographie.

Cependant si ce retour offensif des Indiens fut une terrible protestation contre la violation du droit de propriété dont ils étaient les victimes, il fut la dernière. A quelque temps de là, une campagne terrible fut entreprise; on creusa un fossé de cinquante lieues de long, peut-être insuffisant pour arrêter des cavaliers, mais assez large pour arrêter les troupeaux qu'ils seraient parvenus à voler. C'était la famine imposée aux tribus : les effets furent prompts et terribles. Quand l'armée entra dans ce désert, déjà affamé, où toutes les maladies qui naissent de l'épuisement faisaient leur œuvre, les femmes, les enfants accouraient, se livrant aux soldats, soumission qui devait précéder de peu les capitulations de tous les caciques et de leurs soldats, rendant leurs armes pour revoir et ravoir leurs compagnes et leurs enfants. Combien peu d'entre eux les ont retrouvés! Ce pauvre bétail humain était déjà parti, embarqué au hasard, sans que dans ces retours du désert, ces désordres de l'embarquement, on ait pu prendre souci des liens de parenté de ces pauvres êtres dont on ne comprenait ni la langue, ni peut-être les pleurs.

Femmes, filles, enfants, tout fut distribué à Buenos-Ayres. L'État ne pouvait les garder éternellement; chaque arrivée de ces convois avait donné lieu à la même scène de cruauté administrative, renouvelée des temps primitifs. Une table était dressée sur le parvis d'une église, dans un quartier quelconque; des avis dans les journaux avaient annoncé que, tel jour, à telle heure, un fonctionnaire assis à cette table ferait aux citoyens qui les accepteraient la distribution de ces femmes et de ces enfants. A l'heure dite, le troupeau était amené, sans brutalité comme sans compassion : pauvres vieilles dont personne n'allait vouloir, sous leurs cheveux gris et plats; jeunes femmes allaitant, groupant autour d'elles des enfants nombreux; filles ou enfants égarés séparés de leurs mères.

Des citoyens s'approchaient et emmenaient, les uns par charité, d'autres par intérêt, quelqu'un de ces êtres séparés de l'humanité. C'étaient souvent des scènes déchirantes dont personne ne prenait souci : des mères s'accrochaient à leurs filles, les vieilles étaient repoussées. Ces pauvres êtres qui ne connaissent pas d'autre Dieu que le génie du mal, devaient croire que ce Gualichu, qu'ils n'avaient jamais vu, était là, présent, derrière cette table, sous les traits d'un homme à peu près blanc.

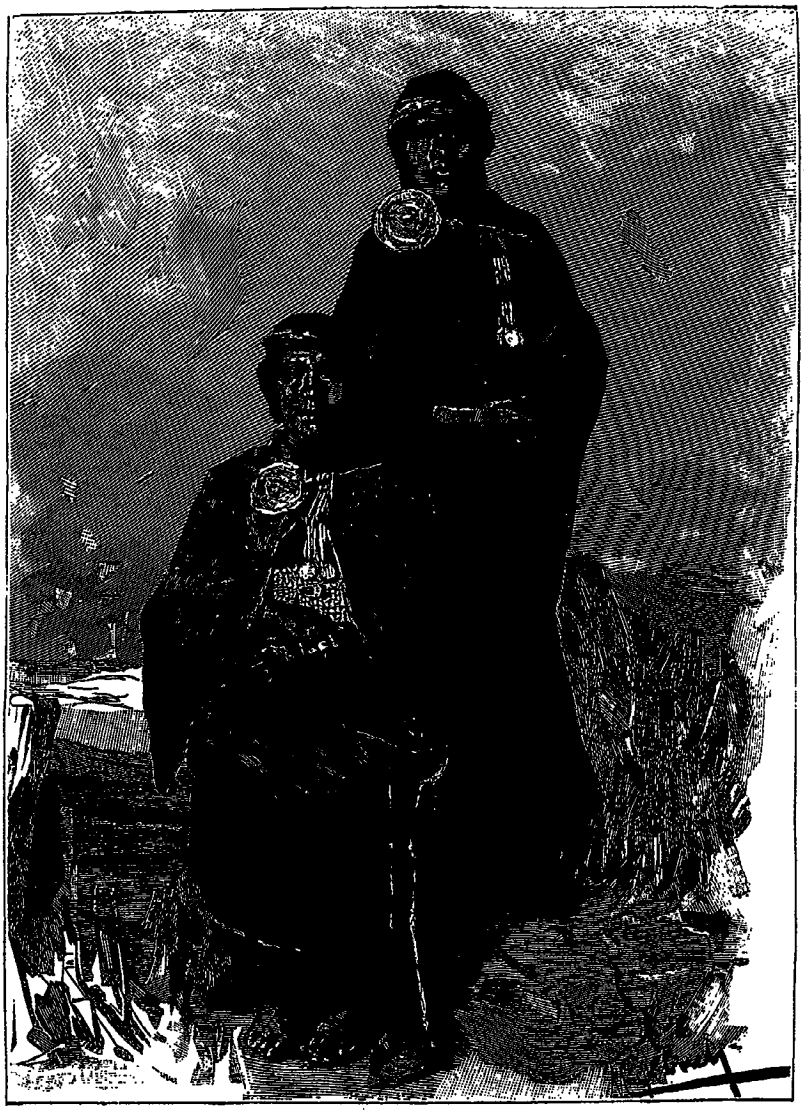
Quelques exceptions, mais bien rares, ont été faites. Des fillettes de cette race ont eu le bonheur d'être adoptées par des femmes de cœur, de trouver dans les familles auxquelles elles sont échues quelque chose de plus qu'un dévouement charitable, quelques-unes même l'adoption; nous les pourrions citer toutes, tant le nombre en est restreint.

L'une d'elles émerge du rang de ses congénères; seule d'entre toutes, elle est connue de quelques salons parisiens. Cette jeune fille de cacique vaincu, tué sans doute, séparée des siens, a eu la bonne fortune d'émouvoir la compassion d'une Parisienne de haut rang, de cœur plus élevé encore, la comtesse Amelot de Chaillou, — le comte Amelot était alors ministre de France à Buenos-Ayres; — l'enfant fut recueillie à la légation; par sa tendresse reconnaissante elle sut s'attacher toutes les affections; elle a nom Lokoma. Les soins éclairés dont elle a été l'objet, l'éducation

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'elle a reçue et qui en fait une grande personne de quinze ans, parlant quatre ou cinq langues, donne à la science anthropologique un démenti, en faisant de la petite fille d'une race primitive, que l'on croyait incapable de comprendre et de recevoir notre civilisation, une jeune fille digne de la personne qui l'a si supérieurement dirigée et du milieu où elle l'a élevée.

Si l'Indien a disparu, qu'est-il advenu du *gaucho*? Tout le monde, en France, connaît le nom de *gaucho*, et tout le monde, il faut bien le dire, a sur le compte de ce groupe social des idées erronées qui ont cours aussi en Amérique. Avant de pénétrer dans la pampa, où nous allons rencontrer le gaucho, le voir vivre et agir selon son milieu, il nous paraît utile de fixer avec pré-



Indiennes de la pampa. — Dessin de Myrbach, d'après une photographie.

cision les idées. Le *gaucho* n'est pas une race, ni une peuplade, comme on l'a écrit trop souvent; c'est à peine une classe sociale; à vrai dire, c'était à l'origine une appellation toute professionnelle, qui, peu à peu, a servi à désigner les hommes nés dans la pampa, vivant dans la plaine, pour ainsi dire moulés sur une sorte de modèle créé et formé par elle.

Rappelons son origine, elle est facile à recomposer. A l'époque des premiers établissements espagnols en Amérique, l'Espagne était, depuis peu, victorieuse des Maures, qui l'avaient tenue sous leur domination pendant sept siècles. Beaucoup de ces vaincus émigrèrent, trouvant dans la pampa un milieu où reprendre la vie de leurs ancêtres africains. Ils ont si bien imprimé leur sceau à la vie pastorale, que beaucoup des mots dont elle se sert sont des mots arabes,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et que celui de *gaucho* lui-même est un nom arabe défiguré.

Il se prononce *gaoutcho*; la parenté est facile à retrouver avec le mot *chaouch*, qui se prononce *tcha-ouch* et qui, en arabe, signifie « conducteur de troupeaux ». En Andalousie, à Séville, à Valence aussi, le conducteur de troupeaux se nomme *chaoucho*. Il est facile de comprendre comment il s'est appliqué dans la pampa à l'habitant, dont l'unique occupation a été originairement, comme elle est aujourd'hui, la garde des troupeaux; le mot, passant par la bouche des Indiens, prononcé par eux gutturalement, est devenu *gaucho*.

Le gaucho, tout en étant, à l'origine, et restant, à travers les siècles, un conducteur de troupeaux, n'en a pas moins acquis, dans le milieu où il s'est livré à l'industrie de l'élevage, des qualités ethniques particulières, qui en font un type à part; la pampa les lui impose si bien, que les fils d'étrangers qui s'installent dans ce milieu les acquièrent rapidement; l'hérédité les fixe.

Il s'est établi dès l'origine hors des villes, a vécu dans la zone toujours contestée entre l'Indien et le colon, milieu demi-barbare où il s'est développé et multiplié dans des unions hybrides où il s'alliait à des Indiennes, empruntait à l'Indien ses armes, le lasso et les bolas, ne vivant pas comme lui en tribu, mais en famille, sans se préoccuper, pour la constituer, de la loi civile, et pas davantage de la loi religieuse. Il diffère, en effet, des habitants des autres plaines par son détachement de la religion; personne ne lui a inculqué de principes religieux : la pampa ne contient que très peu de villages, perdus dans son immensité; il est chrétien surtout parce que ce mot de chrétien, dans la langue locale, sert à distinguer l'Européen du sauvage, mais ne connaît de la religion que ses signes extérieurs, la croix et l'église : dans le danger, il fait une croix de son pouce et d'un doigt de la main, la baise et s'en remet de son sort à cette courte prière.

Il a son histoire et ses historiens, il a ses poètes et ses trouvères, les *payadores*. Le payador est un improvisateur en vers. Le soir, autour d'une bouteille de genièvre, le payador, accroupi sur ses jarrets, à la manière locale, la guitare en mains, sur un ton monotone improvise des vers où se reflète l'heure actuelle; peu à peu s'échauffant, il se hausse à des accents vraiment pathétiques, où l'idée et la peinture, à traits accentués, a plus de valeur que l'harmonie, généralement languissante. Quelquefois deux improvisateurs se rencontrent et improvisent alors sur leurs thèmes favoris : la vie de la plaine, la politique du moment qui les préoccupe, les combats d'autrefois, les galanteries du voisinage et les commérages de la région. Le public est nombreux; la *pulperia* — cabaret de la plaine — où ces rencontres ont lieu, est vite remplie, et les bouteilles de genièvre rapidement vidées.

Tels sont les types spéciaux que contient la pampa. Nous allons, chemin faisant, les rencontrer dans leur milieu, observer leurs mœurs et assister à leurs travaux. Il va sans dire que nous trouverons aussi de nombreux étrangers, consacrant leur vie à la culture ou à l'élevage, possédant même d'immenses surfaces; mais de ceux-là il nous suffira de parler à mesure que nous les rencontrerons; pour avoir passé les mers, ils n'ont subi aucune modification et rien qu'une adaptation aux mœurs spéciales de leur région ou de leur industrie.

Aujourd'hui on pénètre dans la pampa par des lignes de chemins de fer d'un grand développement : celle du Sud va jusqu'au seuil de la Patagonie, au port de l'Océan, Bahia-Blanca; son réseau de deux mille kilomètres embrasse ou atteint par ses lignes secondaires une immense région de pampa; la ligne de l'Ouest est plutôt une ligne de pénétration : destinée à aller au Chili, elle est restée en route et n'atteint même pas les confins de la province de Buenos-Ayres, dont elle est la propriété; enfin la ligne du Pacifique est la première qui ait entrepris de desservir les terrains déserts et de précéder l'habitant dans la région qui est administrativement le territoire national de la pampa; la prenant en écharpe dans la direction du nord-ouest, elle rejoint la capitale de San-Luis, et rapproche du littoral les provinces andines, en attendant qu'elle fasse l'escalade des Cordillères.

Partons par la ligne du Sud : c'est elle qui nous fera mieux connaître la région pampéenne. Le train se forme à l'aurore. L'encombrement de la gare dénote un public qui ne voyage pas pour son plaisir; une fois en route, nous le comprendrons de reste. La compagnie réserve pour ses trains rapides de nuit ses wagons de luxe ou de nouveau modèle; le public aisé les préfère : aussi le train du matin se remplit-il de gens de tenue fort abandonnée, gens de campagne, très habitués à la compagnie du bétail, immigrants désorientés partant en groupe pour quelque colonie inconnue, travailleurs se déplaçant en quête d'ouvrage, public qui semble chercher la quatrième classe, mais auquel la simplification américaine n'offre que la deuxième. Construit sur le modèle américain, le wagon s'étend en une longue galerie, où s'échelonnent de chaque côté des sièges cannés, étroits, pour deux personnes de corpulence ordinaire; des fenêtres nombreuses rendent tous les recoins de cette chambrée accessibles à l'air, à la lumière, mais aussi aux rayons ardents du soleil, à la poussière épaisse et aux courants d'air glacial.

Les faubourgs, les villages de plaisance, que nous avons déjà vus, sont traversés lentement. Après une heure le dernier arbre est dépassé; rien ne nous cache plus la plaine. Cependant elle n'a pas encore l'aspect rude et agreste qu'elle aura plus loin. On y trouve des surfaces cultivées, les luzernières alternant avec les pâturages; ceux-ci, foulés par de nombreuses générations de bétail domestiqué, se sont améliorés sous leur pied civilisateur et leur riche fumure; les herbages primitifs ont été remplacés par des graminées d'importation, semées par le hasard; l'œil exercé ne s'y trompe pas et sait dire, à l'aspect des herbes qui la couvrent, ce que vaut la lieue carrée du terrain traversé.

Ici, déjà, ce ne sont plus les fermes de deux ou trois

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un *payador*. — Dessin de Myrbach, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cents hectares (l'unité de mesure est la lieue carrée de deux mille cinq cents hectares), on rencontre des propriétés d'une à deux lieues, beaucoup encore d'une demi, d'un quart de lieue; plus loin, ces divisions réduites disparaîtront : à mesure que l'on s'éloigne, les domaines grandissent; à cent lieues de Buenos-Ayres il n'y en a plus guère de moins de quatre lieues, division ordinaire, quelques-uns de six, de dix, de vingt, et enfin, dans les territoires nationaux, on en rencontre de cent lieues carrées !

Quelle que soit l'étendue, des clôtures de fils de fer, soutenues par des pieux de bois dur, dont aucun n'est droit, qui tous découpent sur l'horizon cru leur silhouette grimaçante, en indiquent les limites; l'œil souvent ne peut les suivre dans le lointain sans fin où elles se continuent.

Les stations, peu à peu, ne sont plus si rapprochées; le dernier village est dépassé, à quatre lieues de la ville. Après las Lomas de Zamora il faut attendre une heure pour rencontrer San-Vicente, que l'on ne voit pas, deux heures pour trouver Ranchos, deux heures encore pour rencontrer las Flores, trois heures de plus jusqu'à l'Azul, et trois jusqu'à Olavarria, ce dernier, de récente formation, situé à quatre cents kilomètres du



Une *barraque* ou dépôt de laines et de cuirs (voy. p. 155). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

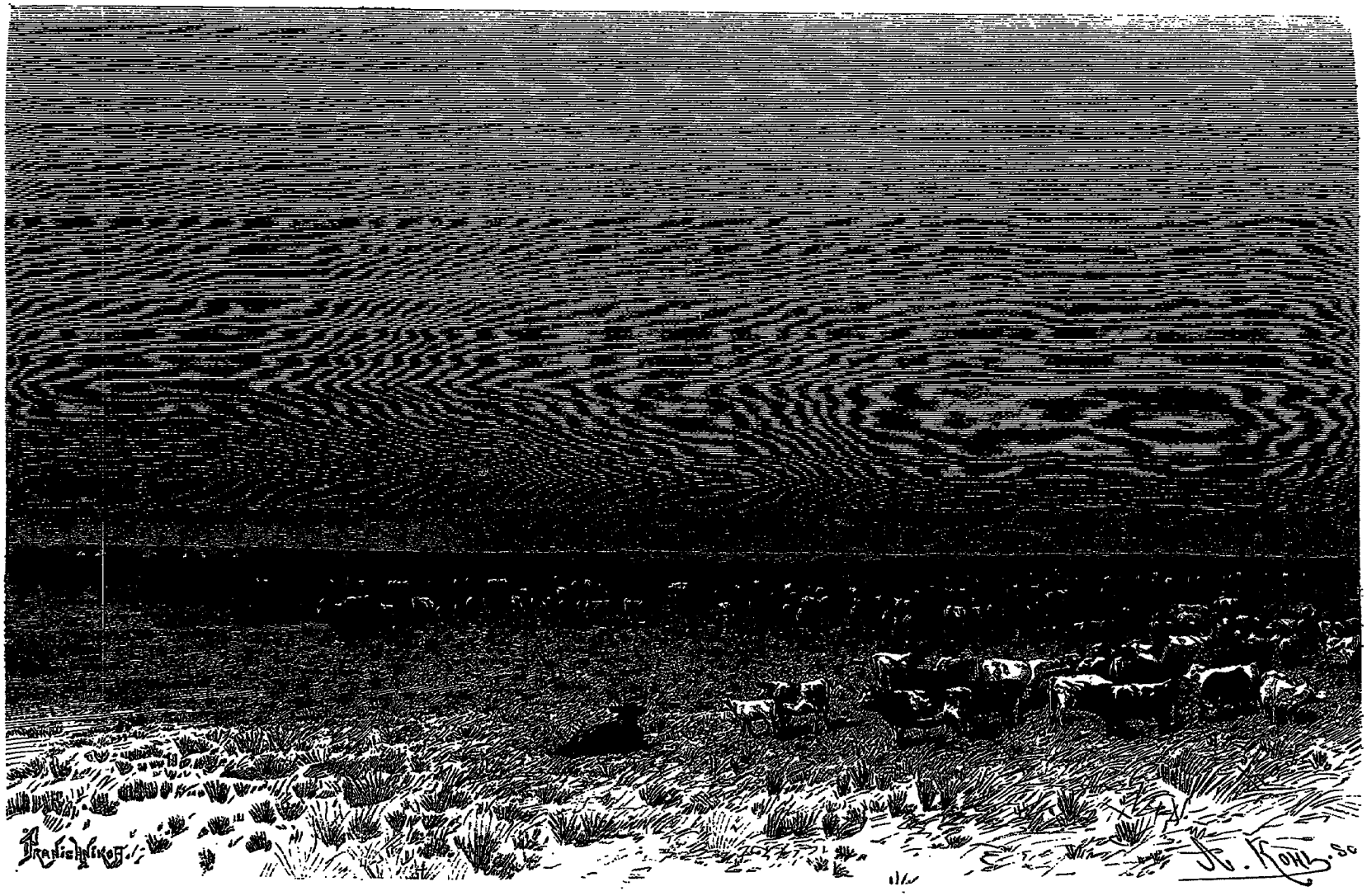
littoral. Sur cette longue étendue, ce sont là les seuls villages ou petites villes; plus loin il n'y en a plus.

Entre chaque station, à droite et à gauche, la plaine toujours la même; peu ou point d'habitations, et si petites, si basses, que c'est à peine si on les entrevoit, simples abris pour la famille, quelquefois pour la laine du troupeau : à quoi bon sacrifier au luxe des habitations dans un pays où la belle étoile est hospitalière, où l'indigène, avant la découverte, n'avait jamais songé à clore ses abris, où le bétail n'en demande pas et s'est résigné à acquérir des qualités de résistance suffisantes pour n'avoir pas à s'en plaindre?

La station apparaît : ses proportions sont, aussi, peu ambitieuses. L'ingénieur anglais qui a tracé le plan de la première, dont le modèle s'est répété partout sans modifications, a dédaigneusement jaugé son public et proscrit le luxe. Il n'a permis quelque dépense que pour le hangar où se déposent les marchandises : la compagnie étant responsable des objets transportés ou à transporter, c'est bien le moins qu'elle puisse faire pour elle-même; quant aux voyageurs, peu lui importe.

Une salle unique, d'attente si l'on veut, donne asile à une buvette, sorte d'assommoir où l'on verse le gin, l'alcool allemand, l'absinthe, le tafia, compagnons gênants et encombrants dans une salle où peut-être entrent quelquefois des gens qui n'ont pas soif.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La pampa (voy. p. 150-160). — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dès que l'on a quitté la zone de banlieue, toutes ces stations prennent le même aspect; le même public les encombre; rarement une femme y apparaît; ce ne sont guère que bouviers, bergers, hommes de pelle et de bêche; peu de grands propriétaires s'y mêlent : ce n'est guère l'usage de visiter fréquemment ses terres éloignées, moins encore d'y résider. Au reste, même le plus riche adopte volontiers la tenue ordinaire de ce milieu : le chapeau mou, le poncho, de hautes bottes; il n'est pas rare de le voir pousser du pied sous la banquette un colis d'aspect très pampéen, sorte de rouleau où l'on entrevoit, au milieu des lanières et des courroies de cuir qui l'enveloppent, des couvertures, des manteaux, une cravache, des éperons : c'est le *recado* ; ce mot veut proprement dire « un ensemble de choses ». Cet ensemble de choses, dans le cas présent, c'est une selle, mais une selle *sui generis*; les pièces diverses qui la composent sont bien toutes destinées à figurer sur le dos d'un cheval une selle complète, mais on y trouve aussi un oreiller en cuir sur lequel s'étendent des couvertures pour se protéger contre le froid de la nuit. Le voyageur qui sait que partout il trouvera un cheval plus facilement qu'une selle, la belle étoile plus souvent qu'une auberge, ne se lance pas en campagne sans son *recado*. Ajoutez à cela quelques menus objets enveloppés dans un foulard ponceau, et vous aurez un homme des champs prêt à tout supporter; l'homme du peuple y joint un couteau long et solide passé dans la ceinture, dissimulé dans la cambrure des reins, et avec cela ne craint rien, ni vent, ni pluie, ni distances, ni famine.

Le train, après de longues minutes d'arrêt, qui n'ont rien de réglementaire, reprend sa route. Dans le wagon, la chaleur augmente; même en hiver, le soleil du milieu du jour est chaud dans ce pays. Maintenant que l'on est entre compagnons, liés ensemble par les mêmes intérêts, la familiarité s'établit; tous, en effet, n'ont-ils pas à se réjouir de la même pluie, à souffrir de la même sécheresse ou de la même inondation, seuls incidents qui troublent la quiétude de l'éleveur! Tout le monde a terminé la lecture des immenses journaux dont on a fait ample provision au départ, que la poussière envahissante a salis de telle manière qu'ils ne sont plus maniables; tout le monde y a puisé les mêmes sujets de conversation : on cause comme entre gens du dehors, *gente de afuera*, — *afuera*, dehors, c'est tout ce qui est hors de la ville; — plus on s'éloigne, plus la solitude est grande : aussi plus on est du dehors ou de loin, plus lourdement on porte le poids de cette épithète. Mais tous ces gens du dehors ne sont pas absolument de même condition; dans ce pays où chacun, sans exception, médecin, avocat, prêtre ou militaire, est doublé d'un éleveur, on se tient par ce point de contact.

La voie suit sa ligne droite. Elle n'a traversé en quatre-vingts lieues que deux cours d'eau :

Le San-Borombon, au lit plat, laissant en temps de sécheresse passer un filet d'eau, qui, en temps d'inondation, occupe plusieurs kilomètres : aussi le pont qui le traverse est-il long et porté par une interminable file de colonnes de fer, autour desquelles l'herbe seule apparaît pour le moment. Un plaisant fait remarquer qu'on a dû vendre l'eau pour payer le pont.

Le Salado, lui, est encaissé, mais étroit; aux heures de crues, qui se reproduisent tous les dix ans, il devient terrible, couvre tout, berges, plaine, maisons, dont les toits même disparaissent. Dans cette plaine où rien n'arrête les eaux, où il leur faudrait un écoulement rapide, elles viennent toutes, de tous côtés, chercher ce petit canal du Salado pour descendre vers l'estuaire; là le reflux de la marée qui les arrête fait barre devant elles et cause en quelques heures des désastres qu'il faudra des années pour réparer. En 1866, en 1877, le fait s'est produit : c'est par millions que l'on a compté les carcasses de brebis et de bœufs dont on ne put même sauver les peaux. Du Salado au village de las Flores, où nous arriverons dans deux heures, ce n'était qu'une immense mer, où le service des dépêches et de quelques voyageurs se faisait en barque.

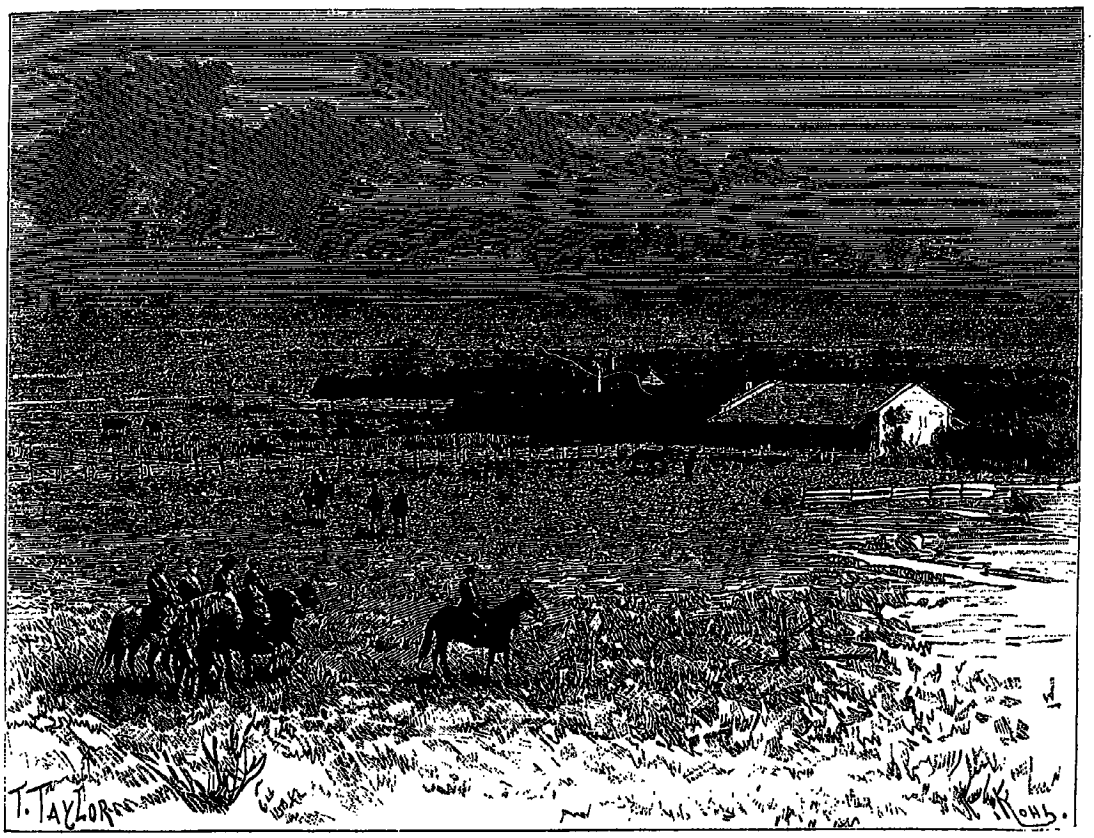
Les villages, à mesure que nous avançons, ne se rencontrent plus; aux stations seulement, de petites agglomérations nouvelles de maisons se forment. Les stations émergent de la solitude; leur emplacement a été choisi au hasard de l'offre habile de quelque propriétaire, donnant pour rien quatre ou cinq hectares pour décupler la valeur des quelques milliers qu'il possède autour. Cependant des propriétaires, loin de rechercher cette aubaine, la redoutaient il y a quelques années encore, craignant la division de leur propriété, le trouble quotidien apporté par les trains à leur élevage. Quels nombreux avantages cependant apporte la création d'une station! Le mouvement et la vie affluent, les auberges s'élèvent; là où l'herbe seule poussait hier, voitures, chevaux et voyageurs soulèvent une poussière qui retombe en pluie d'or sur les champs voisins. Quelle joie de voir le café de la Station, la rue de la Station, là où paissaient paisiblement quelques moutons!

Il ne faudrait cependant pas pousser trop loin ses ambitions. Si à la fortune d'un propriétaire un groupe de quelques auberges et de quelques artisans suffit, les créations de villages importants sont bien inutiles dans la pampa. Le sort assez triste de ceux qui existent en est la preuve. Ils se sont généralement formés là où, pendant quelque temps, le rail s'est arrêté. Un point, sans nom géographique, de la plaine, est devenu la gare terminus; autour, un village s'est constitué, taillé toujours sur le même patron : larges rues droites se coupant à espaces réguliers; partout la même église, la même maison municipale, la même place, plantée d'eucalyptus et de mimosas qui font l'admiration des habitants, peu habitués à voir des arbres; tout le jour un grand mouvement de voitures, de chevaux, de charrettes, de cavaliers pressés; on passe, on ne réside pas. Ce ne sont qu'auberges, cafés, billards, maisons borgnes et louches, beaucoup de métiers parasites, quelques échoppes d'artisans, copiant éternellement la même botte et le même veston sur le souvenir de la der-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nière guérite qu'ils ont vue dans d'autres contrées, offrant leur marchandise en une langue qui croit être l'espagnol et cache mal une origine génoise ou béarnaise. Ce sont ces deux pays qui peuplent les villages pampéens. On ne soupçonne guère en France que nos compatriotes aient ces instincts de pionniers; ce sont eux, cependant, qui créent dans le désert les premiers petits ateliers de charronnerie, de menuiserie, de tailleurs, de forgerons; ce sont eux qui, après un long séjour, soutenus par le crédit que la mère patrie refuse toujours, et que ce pays leur offre, ouvrent ces grands magasins, entrepôts généraux de toutes les denrées qui se peuvent consommer, liquides et comestibles, des quincailleries, de tout ce qui sert à la construction, à la culture.

Ce sont aussi nos compatriotes, le plus souvent, qui ont créé dans les villages le commerce d'échange direct entre le producteur pampéen et le consommateur européen. Les grands produits de la région, dont nous allons suivre la production en visitant les grandes propriétés où l'élevage se pratique, sont la laine et les peaux de moutons, les cuirs de bœufs et de chevaux. Ces produits sont recueillis dans la campagne par les petits négociants, que nous nous proposons de voir de



Une *estancia* (voy. p. 156-158). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

plus près, les *pulperos*, qui les expédient au village, aux *barraqueros*; ce nom désigne le commerçant propriétaire d'une *barraque*, ensemble de grands hangars se développant le long de vastes cours, où laines et cuirs viennent se parer, se préparer pour l'exportation; des piles de toisons de laine, habilement construites, s'élèvent jusqu'à douze et quinze mètres, solidifiées par un revêtement de toisons, bien posées et entassées, ne montrant à l'œil que des mèches éclatantes très semblables à des flocons cotonneux.

Plus loin, une de ces piles est éventrée. Quelques hommes, en jupon court de treillis, s'acharnent après elle, entassant des toisons sur une claie posée sur des tréteaux, devant laquelle un homme, debout, les examine une à une, et donne à chacune sa destination, suivant sa nature : c'est le classeur.

Homme pratique, connaisseur, il est, le plus souvent, français, et a fait son apprentissage dans un lavoir de laines. Le salaire qui lui est alloué est élevé; et il n'est pas rare qu'il réalise douze, quinze mille, quelquefois trente mille francs dans sa saison. Il est servi par plusieurs aides, travaillant à ses frais. Leur tâche consiste à alimenter le tas où il puise, à relever ceux qu'il forme suivant le classement, et à les porter là où fonctionne la presse.

Celle-ci présente une profonde ouverture de deux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mètres, large d'un mètre, aux parois de bois épais et dur, où la laine s'empile; un manège à cheval opère la compression de bas en haut en deux minutes; en même temps la balle qui se confectionne est cerclée de lames minces d'acier retenant une toile, et sort tout habillée, prête à tomber sur la bascule pour y donner son poids, recevoir les marques et numéros indiquant sa provenance, sa destination et son classement. Deux balles cubent un mètre et demi et pèsent une tonne; une charrette les emporte à la douane, qui les inscrit; il en passe ainsi trois cent mille par an.

Dans un local voisin, en plein air, les cuirs subissent leur préparation. Le cuir frais apporté est étendu sur le sol, revisé, puis posé sur des barres élevées où il sèche légèrement, en attendant qu'il soit étendu, étiré sur des chevilles, et allongé; une fois qu'il a pris la forme longue qui est celle adoptée pour l'exportation, il est plié en deux, le poil en dehors, classé par sortes : les cuirs lourds pour l'Espagne, les cuirs plats pour Marseille, les cuirs ronds et nerveux pour Bordeaux, Liverpool et Marseille; ils sont alors empilés par destination, et divisés en cuirs de bœufs et de vaches.

Apportés dans la *barraque*, ils sont trempés dans un bain arsenical, séchés à nouveau; on coupe les ongles, les mamelles, le museau, les oreilles, qui seront destinés aux fabricants de colle, et on les expédie par millions tous les ans.

Puisque nous avons vu où aboutissent, au village ou à la ville, les produits de l'élevage, pénétrons dans la campagne et visitons une *estancia*. Occupons-nous d'abord des bergeries; en effet c'est seulement plus loin que nous pourrons voir dans les terres vierges les grands troupeaux de bœufs et de chevaux.

L'aménagement des terres, suivant qu'on les emploie à l'élevage du mouton ou du gros bétail, diffère nécessairement. Celui-ci prospère et prépare les terres vierges; celui-là utilise celles préparées sous le pied des bœufs et des chevaux. La région où nous sommes est réservée à l'élevage du mouton; elle embrasse, sans l'occuper complètement, une superficie de huit mille lieues carrées, qui enveloppe Buenos-Ayres d'un immense cercle. Pendant qu'aux environs de cette ville les maisons de campagne, les laiteries, les cultures maraîchères et, un peu plus loin, les grandes cultures, en accaparent chaque jour de plus grandes surfaces, l'élevage du mouton gagne la pampa à mesure que s'en opère la conquête par le gros bétail.

Au nord de Buenos-Ayres, la terre est plus riche, le mouton plus gros, sa laine plus lourde; dans le sud, les graminées sont beaucoup plus variées, moins denses, mais aussi recherchées du mouton, qui, sans s'y engraisser autant, donne une laine plus fine. L'ensemble des troupeaux de l'une et de l'autre région forme un total de cent millions de têtes.

Nous n'avons que l'embarras du choix pour étudier, dans le sud où nous sommes, l'élevage du mouton sous toutes ses formes. Nous choisirons la station de la Tigra, située au delà d'Olavarria, au milieu d'un domaine de douze lieues carrées appartenant à un Basque français enrichi par la terre et l'élevage, et exploité par nos compatriotes, MM. de Martrin Donos, qui en sont locataires. Le domaine est tout entier sous une clôture générale de fils d'acier soutenus par des poteaux de bois dur; il est en outre subdivisé en plusieurs parties. On y fait l'élevage du mouton et celui du bœuf; les troupeaux de gros bétail se chiffrent par vingt-deux mille têtes, ceux de moutons par soixante-quatre mille.

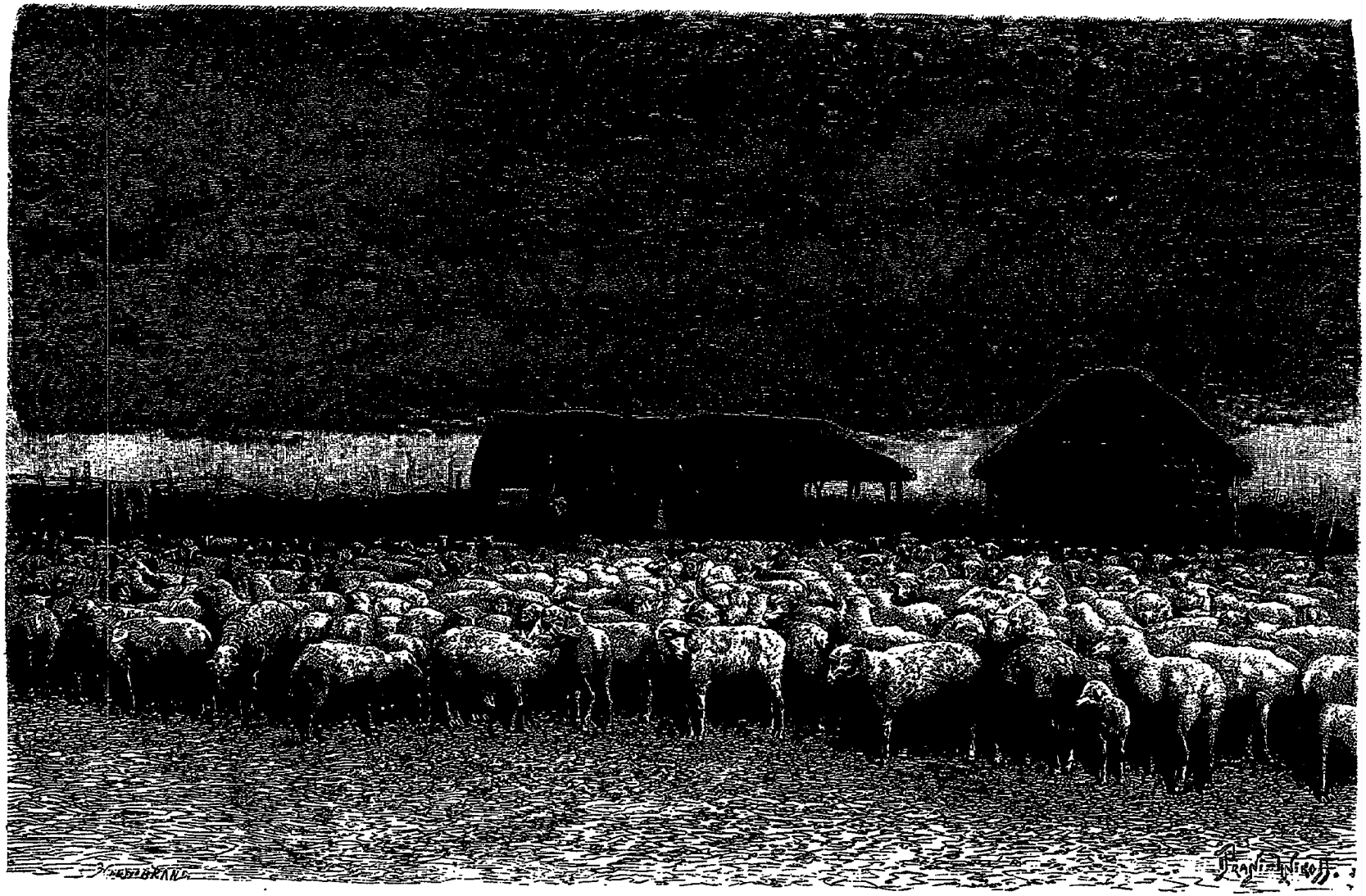
Nous descendons du train, un break à quatre chevaux nous reçoit. Autour de la gare aucune construction, si ce n'est une auberge élevée par les propriétaires du lieu pour les nécessités des voyageurs qui, de quatre-vingts lieues à la ronde, peuvent venir à la recherche de la station assez nouvelle, dont l'emplacement exact n'est pas très connu encore; à l'auberge est annexée une maison de commerce d'un genre spécial à la pampa.

La maison d'habitation est au milieu du domaine, à deux lieues de la station. Nous nous y rendons rapidement. Nos yeux ont beau chercher, nulle part le troupeau n'apparaît. C'est une des étrangetés de la pampa qui frappe le plus; les statistiques vous révèlent, quand vous y pénétrez, des millions d'animaux, vous n'en apercevez que par hasard; elle est si vaste et si plate que rien n'en émerge, que le bétail semble être l'infusoire de cette plaine immense d'herbages.

Les demeures des bergers n'ont pas beaucoup plus de relief. Par un étrange effet d'optique, elles sont moins faciles à discerner à mesure que la lumière du jour est plus éclatante : on ne les perçoit bien qu'à l'heure du crépuscule, quand, autour de vous, dans un lointain difficile à mesurer, les lumières s'allument et, scintillant à travers les portes, vous révèlent la topographie du domaine, la position et le nombre des habitants. Ces chaumières, que l'on dénomme *puestos* (postes), sont habituellement situées sur les points les plus élevés du domaine et sur sa limite, à un kilomètre environ l'une de l'autre, de façon que les moutons, en sortant du parc, trouvent devant eux un espace libre, généralement de deux kilomètres de profondeur, ce qui donne pour chaque puesto deux cents hectares de superficie, où ils paissent, en marchant devant eux, sans se mêler au troupeau du voisin. On peut compter par lieue carrée jusqu'à quinze *puestos*. Ici nous en trouvons moins, le terrain n'étant pas encore tout entier préparé par le mouton; le chiffre de brebis qu'il renferme, de soixante-quatre mille ou quarante-trois troupeaux pour douze lieues carrées, ne nous donne que quatre troupeaux par lieue, ce qui est fort peu; suffisant cependant, étant donnée la quantité de vaches qu'il contient encore : du reste, ce nombre augmentera vite si nous prenons note de ce détail que cette année il est né vingt-deux mille agneaux, qui ont actuellement trois mois et ne sont pas compris dans le chiffre total des troupeaux que l'on nous indique.

Nous remettons au lendemain la visite de ces puestos. Nous avons à consacrer cette fin de journée à nos hôtes, à la visite des bergeries de reproduction et des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Troupeau de moutons dans la pampa. — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bâtiments employés à la centralisation de l'élevage.

De l'habitation nous n'avons à dire qu'une chose : nous y sommes reçus à la française, par une Parisienne, avec ce luxe hospitalier que l'on trouve dans la plupart des grands domaines, en communication si facile avec Buenos-Ayres et avec l'Europe, que la poste y apporte tous les jours les journaux, les lettres, les livres, et, le télégraphe, les nouvelles. Ici on vit admirablement avec l'espace devant et autour de soi, une vie large, des occupations intéressantes, des chasses royales, une cavalerie nombreuse, entretenue à peu de frais pour les déplacements; de son *rocking-chair* on peut suivre les mouvements du monde en philosophe, tout en dépensant une grande activité dans les limites de son domaine.

L'habitation centrale étant le chef-lieu de l'exploitation, il y a là beaucoup à voir. Elle comprend l'ensemble des bâtiments nécessaires. Le mouton seul en exige, le gros bétail n'en requiert d'aucune sorte, il n'a d'autre mission que de croître et de paître en plein air; nous trouverons cependant ici un bâtiment que l'on ne rencontre nulle part ailleurs : une fromagerie, disposée pour recevoir le lait de quatre cents vaches durham et hereford, et en fabriquer des fromages de gruyère.

Pour les bêtes à laine, il faut d'assez vastes aménagements. Le grand propriétaire doit toujours songer à améliorer ses troupeaux, et posséder pour cela des animaux de choix qu'il réunit naturellement le plus près possible de sa surveillance. De plus, c'est lui qui préside à la tonte de tous les troupeaux; il lui faut des hangars aménagés pour ce travail, d'autres pour emmagasiner la laine. Ce sont toutes ces installations que nous allons d'abord examiner.

Les parcs sont nombreux; tous sont adossés à un abri. On suit le système des bergeries de progression.

Quelques établissements, presque tous exclusivement situés aux environs de Buenos-Ayres, contiennent des animaux de race pure, importés d'Europe, généralement de Rambouillet, et s'attachent à perpétuer cette pureté, sans demander à l'étranger autre chose que, de temps à autre, quelques individus de même race et de famille différente pour renouveler le sang de leurs reproducteurs. Ils vendent les produits de ces bergeries à des éleveurs comme celui chez lequel nous sommes, qui se bornent à entretenir sous des abris, avec une nourriture spéciale, une ou deux paires de béliers destinés à féconder leurs brebis de choix et à fournir de béliers leurs troupeaux élevés en plein champ.

Pour qu'ils puissent vivre de cette vie, il faut que ces derniers soient tenus hors de tout abri; ils doivent résumer et perpétuer les doubles qualités héréditaires exigées par les conditions rustiques de l'élevage local : résistance aux intempéries, production abondante de la laine; la résistance, la race indigène l'a acquise par une longue sélection, mais l'introduction continue du sang étranger d'animaux autrement élevés la diminue. Il faut donc une assez longue préparation pour éviter que cette diminution de force de résistance n'expose le troupeau à être décimé au premier accident climatérique : aussi est-ce un travail à plusieurs degrés, qui exige chez ceux qui l'entreprennent des connaissances étendues, une surveillance bien éclairée.

Nous passons en revue les groupes séparés. Ici les jeunes béliers, là les brebis leurs mères forment des troupeaux distincts dans leurs enclos respectifs; les béliers reproducteurs, eux, ne quittent pas le hangar où ils dorment et mangent toute l'année, et dont ils ne s'éloignent même pas pour fournir à l'automne et au printemps le travail spécial et important que l'on attend d'eux. Plus loin, dans un autre enclos plus vaste, sont parqués en liberté les moutons à l'engrais et les brebis vieilles réformées; en ce moment ils sont au nombre de cinq mille, destinés à la boucherie. Grave question pour l'éleveur que celle de la vente de la viande, encore loin d'être résolue! Il y a bien des vapeurs pourvus de machines à congélation; de grands capitaux sont employés dans ces entreprises; on exporte par mois, déjà, près de soixante mille moutons: qu'est-ce que cela pour l'éleveur pampéen? C'est à peine encore si ceux dont les troupeaux sont à proximité de la ville, ou dans les régions du nord riveraines du Paraná, voisines des ports d'embarquement, s'en aperçoivent. Ici on n'a encore rien vendu ni pu vendre pour cette destination. Cependant une nouvelle que j'apporte réconforte mon hôte. Pendant le voyage que je viens de faire, j'ai rencontré des trains de trente à quarante wagons-bergeries portant chacun cent moutons; la compagnie des chemins de fer du Sud a fait construire ces wagons, qui représentent assez bien un parc étroit et long à deux étages, pour l'approvisionnement de la ville. L'importance exceptionnelle de ces trains ayant attiré mon attention, je me suis renseigné sur leur destination; j'ai appris que ce bétail était destiné à une usine de congélation de San-Nicolas; qu'il avait été acheté dans le sud pour cette destination, le nord ayant été plus rudement frappé encore que le sud par l'épizootie qui, cet hiver, a tué vingt-cinq millions de moutons. En ce moment les créateurs de l'industrie de l'exportation des viandes ont donc à venir s'approvisionner jusqu'ici, à deux cent cinquante lieues de leur usine; le transport leur coûte trois francs par tête.

L'hiver a été rude, mais les éleveurs prudents, c'est-à-dire ceux qui ne mettent sur leurs terres que ce qu'elles peuvent porter sans danger dans les moments de disette et non ce qu'elles peuvent nourrir seulement dans les bonnes années, ont été épargnés; mais les autres? Les autres, mon Dieu, certainement ils ont souffert, mais pas autant qu'on aurait pu le croire, puisqu'à la saison où leurs animaux sont morts la laine était arrivée aux dix douzièmes de sa croissance, et que les peaux recueillies sur les carcasses trouvaient le marché de la laine en grande hausse.

Notre éleveur, lui, n'a pas souffert de ce désastre; il peut donc — ce que beaucoup cette année n'ont pas à faire — s'occuper de la tonte de ses brebis.

C'est là le travail intéressant par excellence, le déta-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

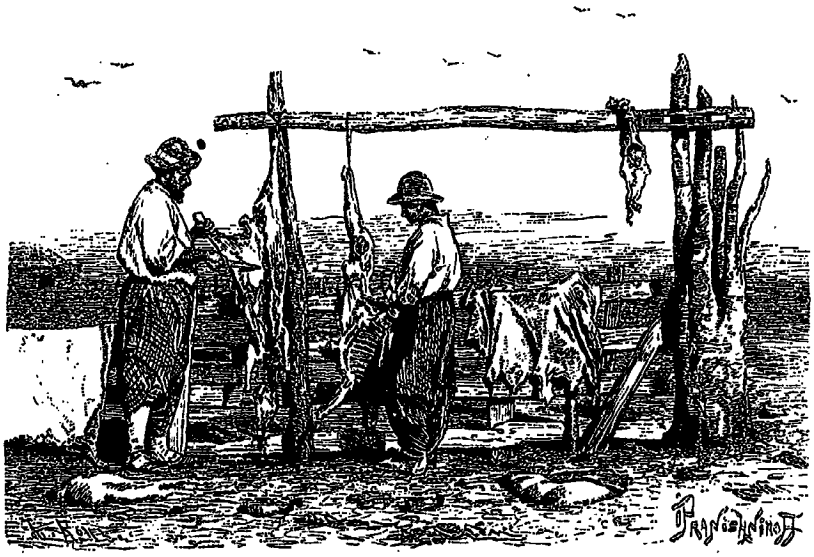
chement du coupon pour l'éleveur; aussi l'estance est-elle en fête, comme en France à l'heure de la vendange.

Les troupeaux sont tous successivement amenés au chef-lieu de l'exploitation. Celui que l'on va tondre est groupé dans un parc spécial; son berger le dirige. Sous le hangar soixante tondeurs sont à l'ouvrage; hommes, femmes, enfants, agitent de grands ciseaux que l'on appelle *forces*, faits d'une tige d'acier recourbé, se terminant par deux lames larges et pointues.

Chaque brebis, prise par la patte, est roulée, ficelée, déposée sur le plancher, où le tondeur la saisit. Quand il la lâchera nue, pour la laisser rejoindre son troupeau et paître en liberté, il percevra un petit carré de fer-blanc qui justifie le salaire à recevoir, de quinze à vingt centimes par tête. La toison est restée sur le sol, à plat, d'un seul morceau. Un aide la prend, la roule, l'attache et la classe; le contrôle sera facile : le nombre des toisons correspond à celui des bons à payer et à celui des bêtes du troupeau, qui sont, elles aussi, comptées avec soin pour contrôler la gestion du berger.

Notre présence dans le hangar n'a pas arrêté le travail, elle l'a même ranimé; on aime à montrer son talent devant un étranger : mais, aussitôt qu'il a le dos tourné, n'ayez crainte, les quolibets tombent dru sur lui. Les gauchos, parmi lesquels se recrutent généralement les tondeurs, saisissent comme les enfants, à première vue, tous les ridicules, sans compter que pour eux tout est objet à surprise et, partant, à critiques et à gouailleries. C'est par exception, au reste, qu'ils consentent à se livrer à un travail suivi; celui de la tonte est le seul qui les retienne, en faveur duquel ils consentent à abdiquer pour quelque temps leur indolence native; les habiles gagnent à ce travail jusqu'à vingt francs par jour.

Tant que la température est douce, le temps sec, les



Préparation de la viande pour les tondeurs. — Dessin d'Y Pranishnikoff, d'après une photographie.

ciseaux ne s'arrêtent pas; après une brebis une autre; on comptera ainsi jusqu'à soixante-quatre mille! Ce travail égaye pendant quinze jours le domaine, sans que la campagne en prenne beaucoup plus d'animation; elle en a peut-être moins que de coutume : tout le monde étant courbé, à l'ombre, sur son travail, personne ne songe à galoper oisif à travers la plaine. On n'y rencontre guère que le boulanger ambulant ou le marchand de pêches venant jusque-là écouler leurs denrées; sûrs de leur clientèle, dont la gourmandise est le premier des vices, ils viennent lui offrir du pain, cette friandise dans la pampa, des gâteaux enduits de caramel, des pêches et des pastèques amenées de loin, rares dans ce désert fertile abandonné à lui-même. Les tondeurs sont nourris, et fort bien nourris, par le propriétaire qui les emploie, et qui ne compte pas le nombre des moutons que deux hommes sont employés à égorger et à préparer.

Le travail n'est suspendu que pendant et après les jours de pluie. Ce sont là des jours tristes. Le berger a beau avoir scruté le ciel, un changement subit de température, contre-coup d'un orage lointain, quelquefois, surprend pendant la nuit le troupeau récemment tondu. Il faut qu'à brebis tondue Dieu ménage le vent, sinon c'est un désastre. Dans le parc où, privées de leur laine, elles ont passé la nuit, on comptera quelquefois mille cadavres nus et blancs, sous le soleil, sur le sol noir; les chauds rayons de l'aurore font avec ce spectacle un sombre contraste qui rend plus cruelle encore pour le berger ruiné l'œuvre de la nuit froide, s'étalant irréparable sous le soleil levant!

Que ne fait-on des abris? Eh! mon Dieu! après les grands désastres on y songe bien, mais on se dit qu'il faut que l'élevage pampéen soit peu coûteux ou ne soit pas, qu'il lui faut conserver cette supériorité sur tous

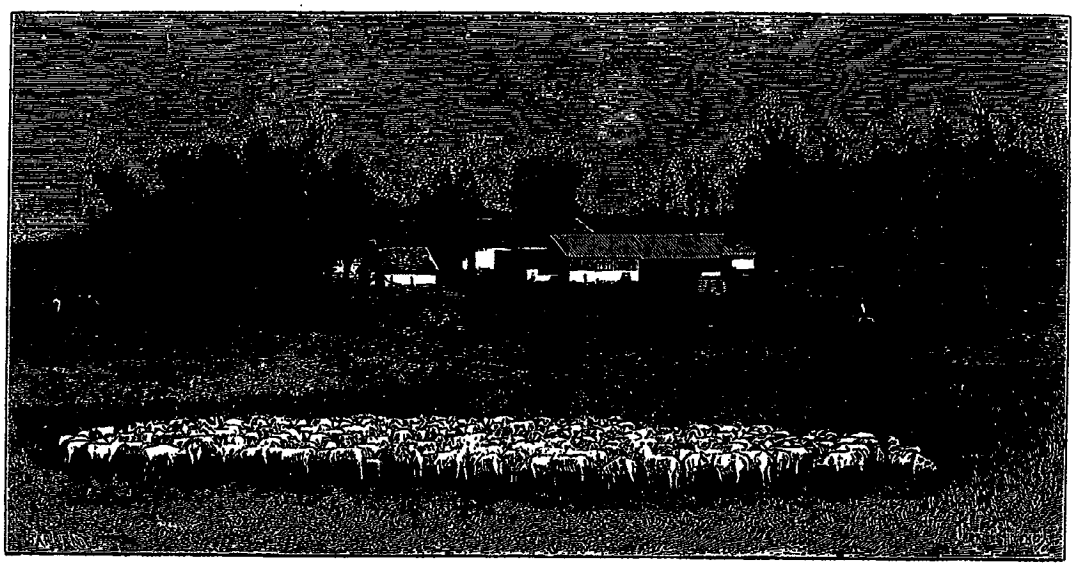
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les autres pays, que lui assure son climat, de se faire sans frais, en plein air.

Il nous reste à voir de près et à visiter la demeure du berger. Nous allons constater jusqu'à quel point il a peu souci du luxe pour lui et pour son troupeau, et combien peu de soins exige celui-ci.

Après un galop de quelques minutes, un *puesto* est devant nous. Du plus loin qu'ils nous ont vus, une bande de vanneaux de l'espèce des vanneaux armés nous a précédés en poussant des cris aigus et répétés : *tero! tero!* Il semble qu'ils aient la garde du lieu et soient chargés d'annoncer notre arrivée. Ils n'y manquent jamais. Le berger n'est pas sur sa porte; soyez certain qu'il vous observe de quelque coin. Avant qu'il ait paru, quelques détails spéciaux nous révèlent du premier coup d'œil son caractère et sa nationalité. Un semis de pastèques et de citrouilles vous indique que le maître est créole; un cheval de course, attaché le nez dans une musette, que c'est un gaucho, amateur de courses, joueur et peu soigneux; un jardin fermé, planté d'arbres, semé de luzerne et de maïs, révèle la présence d'un étranger demandant à son travail un peu du confort que les créoles dédaignent. La maison, sans être luxueuse, a meilleur aspect; la cuisine est à l'écart. C'est là, le plus souvent, où l'on vous reçoit, autour du foyer, toujours allumé au milieu de la pièce; on nous offre un petit banc très bas ou une simple tête de bœuf, quelquefois le front garni d'un morceau de peau de mouton; il faut, bon gré mal gré, vous y asseoir, sinon la fumée qui tend à s'élever et que vous évitez ainsi vous aveuglerait.

L'aspect extérieur est, au reste, toujours le même.



Un *puesto* (rancho de bergers). — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

C'est partout le même parc, la même construction, le même cheval étique, attaché au même pieu, les mêmes peaux de moutons étendues et séchant au soleil, autour desquelles les éperviers s'agitent, arrachant des morceaux de chair et poussant de petits cris aigus, qui témoignent de leur joie ou de leur inquiétude.

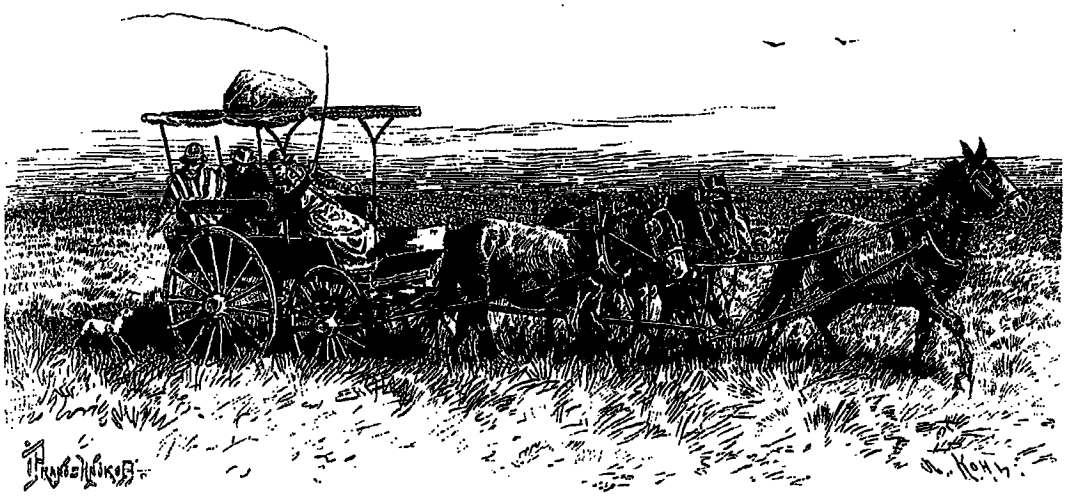
Le troupeau passe la nuit dans le parc, en sort à l'aube. Ce parc a environ cinquante mètres de côté; le sol en est formé d'un amoncellement de ce produit du troupeau ailleurs recherché, le fumier; il est ici dédaigné : on en découpe des tranches que l'on fait sécher à l'ombre, pour servir de combustible; le reste s'accumule et, après quelques années, forme un monticule de deux ou trois mètres, fange horrible pendant les pluies persistantes où le troupeau s'enliserait si l'on continuait à l'y rentrer.

Avant que la nuit vienne, nous revenons à l'estance. Le soleil couchant nous réservait cette surprise de nous montrer à l'horizon, où il va disparaître, et sous ses rayons déjà confus, des points de vue nouveaux, des ondulations de terrain que le plein jour ne nous a pas révélés, pendant que partout apparaissent sous ce jour spécial des troupeaux que nous n'avions pas aperçus; à la faveur des rayons du soleil couchant tout grandit dans la plaine : les vaches semblent juchées sur des échasses; et, comme du fond des marais l'infusoire devenu moustique apparaît à la nuit, l'infusoire de la pampa se détache en troupeaux, marchant, courant, bêlant, au-dessus des herbes où il semblait qu'il fût enfoui tout le jour.

Émile DAIREAUX.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Agneau perdu suivant une voiture. — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

VOYAGE A LA PLATA.

TROIS MOIS DE VACANCES,

PAR M. ÉMILE DAIREAUX[1].

1886. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les terres vierges. — Les grands troupeaux de vaches et de chevaux.

Avant de rentrer à l'habitation, nous visitons encore quelques bergeries : elles ne diffèrent guère les unes des autres. Cette excursion nous fait pénétrer dans les diverses régions du domaine. Ce sont partout les mêmes aspects, la même topographie, les mêmes pâturages ; de temps à autre nous passons une porte et pénétrons dans une enceinte, le spectacle ne change pas pour cela : ce sont les mêmes moutons invisibles que l'on ne découvre qu'en passant près d'eux, les mêmes fuites bousculées qui entraînent loin du lieu où il paissait seul le gros du troupeau, laissant toujours quelques agneaux isolés. Chaque fois qu'un de ceux-ci commet la fatale erreur de prendre la voiture pour le gros du troupeau, c'est elle, alors, qu'il suit, dans une course affolée, épuisant ses forces à la rejoindre, à la dépasser même ; les coups de fouet qu'on lui jette pour l'éloigner des roues où il va se faire broyer, les paroles vives et peu encourageantes qu'on lui adresse, n'ont pas de prise sur sa jeune âme ; il court toujours, jusqu'à ce que, hors d'haleine, il tombe au pied d'une touffe d'herbe, où il périra de faim et de froid cette nuit, si le berger n'a pas eu soin, de loin, d'observer le passage de la voiture, de rechercher la victime, et de la reporter à sa mère inconnue, qui saura bien le rejoindre et se rendre à ses bêlements.

Plus loin, c'est une brebis qui, un moment écartée du troupeau, vient de l'augmenter d'un nouveau-né : il est tout jaune, elle le lèche ; à peine à terre, il se dresse déjà, chancelant, et se pend aux mamelles, qu'il frappe à coups de tête pour les rendre plus fécondes. Il y a cinq minutes qu'il a vu le jour ; sa mère, inquiète de l'éloignement où elle est du troupeau, veut courir le rejoindre, s'éloigne, revient, l'appelle, s'éloigne encore et l'entraîne enfin, bêlant et galopant déjà comme l'ont fait tous ses aïeux depuis que la brebis est un animal timide, condamné à tout craindre et à tout fuir.

La plaine est égayée de troupes de grands gibiers, rares ailleurs ; l'autruche y abonde, ou du moins le ñandu, qui, d'après Darwin, n'est pas une autruche, mais lui ressemble si singulièrement qu'il est difficile de la nommer autrement. Elle est en domesticité ; la propriété étant close de toutes parts, elle ne peut s'enfuir des enceintes où elle a si bien prospéré ; si bien que les quelques couples que l'on y rencontrait il y a quatre ans ont aujourd'hui plus de mille descendants. On en voit, du reste, de tous côtés, des familles nombreuses ; on songe depuis peu à exploiter sa plume, dont la valeur,

1. Suite et fin. — Voyez t. LIV, p. 129, 145, 161, 177 et 193 ; t. LV, p. 113, 129 et 145.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sans être considérable, représente bien un produit annuel de vingt à vingt-cinq francs par tête; cette plume grise, employée exclusivement pour la fabrication très importante des plumeaux, est baptisée, dans le commerce parisien, « plume de vautour »; la pampa et le ñandu sont seuls à en approvisionner la consommation.

C'étaient autrefois les Indiens qui la fournissaient, en échange de quelques denrées de première nécessité; l'Indien ayant disparu, la source d'approvisionnement est tarie, et les propriétaires se préoccupent de substituer à cet ancien mode d'exploitation très irrégulier, qui sacrifiait la bête pour lui arracher la plume, une opération rationnelle. Il suffit, en effet, à la saison de la mue, de prendre l'autruche, de lui ôter les plumes qui tombent d'elles-mêmes, comme on fait en France pour le duvet des oies et des canards, et de la relâcher.

Elle ne demande pas d'autres soins, et s'occupe elle-même de se multiplier. Ses mœurs ont quelque bizarrerie : le mâle vit au milieu d'un groupe de femelles comme le coq de poulailler, mais ne se contente pas, comme lui, d'être beau et de chanter tôt, il sait se taire et être utile. C'est lui qui couve les œufs de ses compagnes. Mollement couché sur une trentaine de ces œufs énormes, dont un seul suffit pour deux omelettes, du reste excellentes, il attend pendant quarante jours l'heure de l'éclosion; plus intelligent que les volatiles ordinaires, il sait reconnaître, en les remuant, les œufs inutiles, les roule hors du nid, et, quelques jours avant le terme de l'incubation, en casse un, puis un autre, afin que la pourriture qu'il contient devienne un bouillon de culture pour des nuées d'insectes. Les petits peuvent naître alors, ils trouvent ainsi leur premier déjeuner prêt; d'autres œufs pourris, mis en réserve, leur fourniront de nouveaux repas, jusqu'à ce qu'ils puissent eux-mêmes chercher leur nourriture et manger indistinctement clous, fils de fer, vieux ciseaux, tous les objets jetés, perdus ou égarés, auxquels ils donnent asile dans leur estomac d'autruche.

On me raconte à ce propos une aventure récente. Il y a quelques jours, un visiteur indiscret avait si clairement manifesté le désir de tirer une autruche, que notre hôte avait dû permettre ce sacrifice inutile et barbare.

Une troupe de ces animaux courait devant la voiture; on arrête; le chasseur choisit une bête qui restait en arrière et ne semblait pas disposée à fuir cette voiture connue, qui jamais n'avait fait aucun mal à ses congénères. Le coup part, la pauvre bête tombe; on l'emporte à la maison, pour la disséquer et faire de sa peau un tapis; on lui ouvre l'estomac, riche en pepsine; cet estomac contenait un bilboquet, des quilles et une foule de menus objets que l'on chercherait vainement dans la plaine. Cette pauvre autruche avait été élevée autour de la maison par les enfants; devenue grande, elle avait vu passer un gros bataillon d'insoumises, avait fui avec elles, emportant tous les jouets de ses compagnons d'enfance, que la mort seule devait lui arracher!

On trouve encore ici des daims; ils disparaissent, victimes de la loi énoncée par Darwin. Quand on ferma les clôtures, il y en avait là plus de quatre mille vivant à l'aise; les troupeaux de moutons sont venus occuper les meilleures places, et les pauvres daims, ne trouvant plus à manger à leur faim, ne pouvant plus fuir pour chercher d'autres pâturages et des abris, meurent comme des mouches.

Nous ne ferons que passer auprès des troupeaux de vaches et de bœufs; ce n'est pas ici, mais dans les terres vierges, que nous devons étudier leurs mœurs et celles de leurs gardiens. Ici ils sont trop domestiqués; leur nombre seul distingue les troupeaux de ceux d'Europe; mais, nous l'avons dit, dans la plaine c'est le nombre qui apparaît le moins : les chiffres font un grand effet sur l'imagination, moins sur les yeux, qui n'arrivent pas à les discerner. Une chose cependant serait de nature à surprendre un nouveau venu, c'est la finesse de race des ruminants qui paissent.

En Europe, où l'on montre avec orgueil quelques taureaux et quelques vaches de belle race, où posséder une ou deux vaches durham, c'est quelque chose déjà, on ignore sans doute qu'il y a ici des troupeaux de plus de mille têtes métissées de durham, et d'autres d'hereford. Nous avons ce spectacle sous les yeux dans le domaine que nous parcourons. Autour même de la fromagerie dont nous avons dit un mot, quatre cents vaches sont groupées, troupeau spécial, qui donne son lait pour cette élaboration. Chacune est traite une fois par jour, donne cinq litres de lait, en continuant à alimenter son veau, sans que pour cela on lui fournisse, si ce n'est en hiver, l'appoint de quelque botte de foin. Il leur faut, comme les autres, trouver en plaine leur nourriture, coucher par tous les temps à la belle étoile. La fromagerie, tenue par une famille suisse, est très simple; ses produits se vendent avec la plus grande facilité : l'unique village voisin, situé à sept lieues, suffit à les absorber tous.

Après trois jours passés en courses agréables et en chasses pittoresques, il me restait à poursuivre mon excursion dans une autre région de la pampa, celle des terres vierges. C'est là où nous pouvons encore étudier les vieilles mœurs de l'élevage ancien, cristallisées dans le désert.

Pour cela, il nous faut revenir au village d'Olavarria, qui est le dernier que l'on rencontre dans la région où nous sommes; plus loin vers le sud, où le rail s'étend, il n'y en a plus aucun; il n'y en a pas davantage vers l'ouest, où les moyens de transport sont plus primitifs.

Olavarria n'a rien de bien particulier comme village; décrété il y a quelques années, il s'est formé avec rapidité, comme tous ses congénères, pour devenir un centre de population d'autant plus important qu'il est le plus éloigné. Là résident des autorités, un juge de paix, un commissaire, un commandant de gardes nationales; là on trouve une église, un cimetière, enfin la vie civile, religieuse, militaire, administrative et judiciaire, dont on n'observe en plaine aucune des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

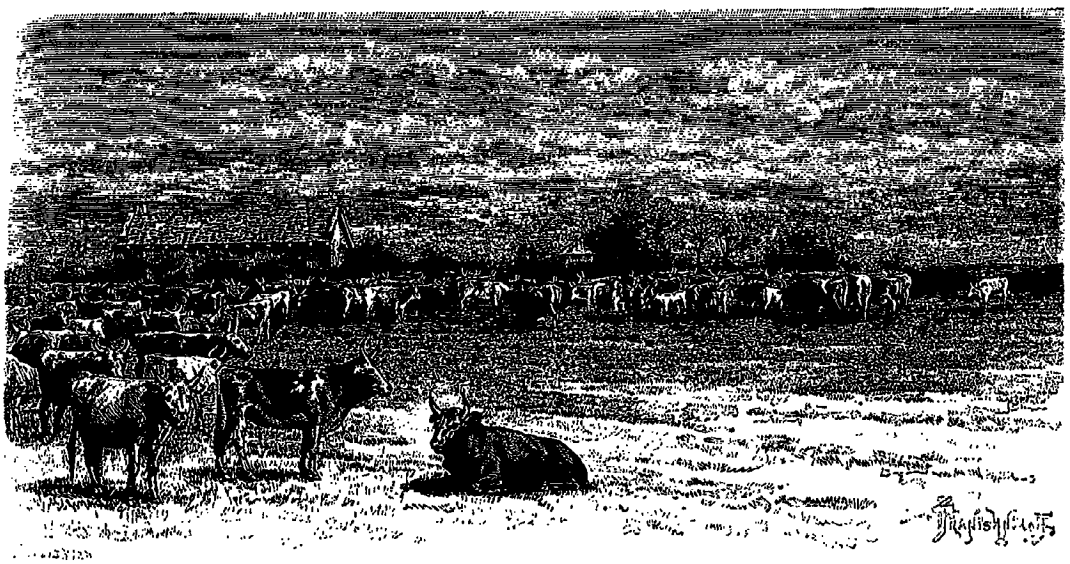
manifestations. Si l'on veut avoir un état civil, se marier, prier, mourir en odeur de sainteté, reposer en terre sainte, plaider, défendre ses droits ou troubler ceux d'autrui, c'est ici qu'il faut venir, et l'on y vient, dût-on pour cela faire cent lieues à cheval, parce que le pampéen a la passion, que la solitude développe, de se voir, ne fût-ce que quelques heures, dans un centre habité par des hommes, agité par des passions humaines.

Là aussi on trouve des diligences devant la porte des auberges. De l'auberge il faut bien dire un mot, puisqu'on doit y passer et que toutes partout se ressemblent. On y boit beaucoup, on essaye d'y manger et aussi d'y dormir. Le café est une sorte de caravansérail, grande pièce peu ou pas meublée, dont le comptoir fait le plus bel ornement, humide et toujours entouré d'hommes bottés, éperonnés, sombres, inquiets et timides quand ils entrent, bientôt bavards sous l'influence du gin; il occupe un des côtés, et le billard une pièce voisine : pas de café sans billard dans la pampa, c'est le tapis vert qui attire les joueurs; la police le sait, mais, impuissante, elle ne dédaigne pas d'y prendre sa place et de ponter avec les joueurs les plus suspects; la commission des patentes transige avec le vice en frappant chaque billard d'un impôt annuel de mille francs!

La salle à manger s'anime à midi et le soir; mais aussi elle s'emplit d'odeurs qui poussent dehors les délicats, dont les estomacs doivent se contenter d'œufs à la coque et de viande rôtie.

Les chambres sont des chambrées que l'on quitte sans regret, avant l'aube, pour prendre une place peu enviable sur le banc de misère de la diligence.

Ces diligences pampéennes, elles ont eu leur heure



Une fromagerie. — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

de gloire; avant l'ère des chemins de fer, déjà, les illustrations les ont rendues célèbres. L'Espagnol les nomme *galères* : vraies galères, en effet, où le voyageur rame de son dos et de tout son corps sans aider à la marche, seulement pour prendre sa part de la fatigue que le voyage impose à tout le convoi tiré, cahoté, surmené sur le sol raboteux de la plaine. Quand elles étaient seules à mener les voyageurs des villes extrêmes au littoral, elles semblaient prendre un soin jaloux de leur propre pittoresque, s'étudier à faire point de vue au milieu du paysage, à se projeter en silhouette bizarre sur l'horizon. Elles conservaient gravement, avec une sorte de piété, la tradition de leur originalité, un luxe de postillons et de chevaux tel, que, de loin, elles prenaient l'aspect d'une smala, fuyant dans la plaine, avec ses troupeaux, quelque incendie terrible, roulant derrière elle la maison patriarcale. A travers champs, le véhicule, porté sur de hautes roues, mis sur un essieu de deux mètres, tressautait, tiré qu'il était par une douzaine, quelquefois une vingtaine de couples de chevaux, chaque couple monté et fouetté par un homme au poncho volant, aux bras arrondis, aux jambes écartées du corps, écuyer équilibriste, déplaçant au hasard le centre de gravité, sans jamais le perdre, par une sorte de grâce d'état. Les cris, les coups de fouet entraînaient au galop l'arche roulante; on ne perdait cette allure désordonnée que devant le piquet marquant la première poste. Les gens qui l'attendaient n'avaient rien vu d'elle que le tourbillon d'une poussière noire qui ne l'abandonnait jamais, que le mouvement faisait tournoyer, que le vent emportait après en avoir laissé la meilleure part dans les gosiers des voyageurs. On descendait ainsi des Andes jusqu'au littoral, à travers la plaine, toujours semblable à elle-même; c'était le même départ à l'aube; à l'heure où le soleil est haut, la même sieste auprès d'un rancho, où un mouton, broutant en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

core, attendait les voyageurs et ne sentait le couteau plonger dans sa gorge que lorsque leur présence était certaine. En quelques minutes il était fiché sur sa broche, piquée en terre, au-dessus d'un feu dont le troupeau fournissait aussi le combustible quelque peu odorant.

Pressez-vous si vous voulez voir la dernière; elle râle; ce ne sont plus des grincements que l'on entend quand elle passe, c'est un bruit de ferraille; elle manque d'entrain au départ, s'agite en route en bonds saccadés plutôt qu'elle ne roule, pousse devant elle ses chevaux nombreux et décharnés : ce ne sont pas eux qui la peuvent encore traîner; c'est elle qui, par un suprême effort, les bouscule jusqu'au dernier relais.

Où est-il ce dernier relais? Dans le désert. Nous avons quinze lieues à faire pour l'atteindre et n'y serons guère avant la nuit. Nous sortons du village, passons un gué, toujours à la mode du pays, sans qu'on ait pris le soin de le préparer, et puis nous roulons sur une route. C'est l'ancienne route indienne, le chemin chilien, comme on l'appelle, parce que toutes ces routes ont été tracées sous le pied du cavalier indien dans le temps des invasions, et que c'est par là qu'il venait en troupes voler le bétail, par là qu'il l'amenait jusqu'au Chili, où il le vendait.

Tous ces chemins, le passage seul des bandes, fréquent, continu, en nombre, les a élaborés : chacun a la physionomie que son emploi lui assignait. Ici une grande route où soixante, quelquefois cent cavaliers peuvent passer de front, et où, au retour, dix mille ou trente mille bêtes à cornes peuvent défiler. Le piétinement de ces chevaux et de ce bétail, pendant deux siècles, a laissé sa trace, véritables sillons alignés comme des sentiers parallèles, que ce trafic a creusés peu à peu dans le silence de la pampa déserte, sauvage, alors que l'Indien la défendait si bien et la parcourait si paisiblement. C'est la seule œuvre qu'il y ait laissée; elle est aussi parfaite que si tout l'art des ingénieurs y avait passé; sur les grandes routes, d'autres se ramifient, réseau départemental qui commande le réseau vicinal. A certains endroits stratégiques, des haltes se faisaient où l'on partageait le butin; de là chaque tribu partait, emmenant la part du troupeau qui lui était échue. Ces routes ou chemins, on peut les suivre en parfaite sécurité : elles passent toutes aux endroits élevés où le sol est ferme, et conduisent à ceux où l'homme et le cheval peuvent trouver de l'eau potable. C'est plaisir de les suivre : la voiture roule sans heurt ni cahot; s'il est quelque part un marais ou un de ces terrains fangeux où l'on risque de s'enliser, le chemin l'évite; une région sans eau, il n'y passe pas. Ils sont si parfaits qu'ils ont suffi à rendre prompte, inévitable et complète la destruction des Indiens, en conduisant comme par la main le chef d'expédition jusqu'à leurs campements; le jour où celui-ci a trouvé la clef de ces routes, il l'a mise dans sa poche et est entré en la fermant derrière lui.

Faisons comme lui et pénétrons dans le désert, sans souci de nous y perdre. Autour d'Olavarria ce n'est pas encore la solitude, ou du moins ce ne l'est plus : le district se distingue par une particularité bien rare dans la pampa, l'existence de quelques monticules que l'on baptise pompeusement du nom de *sierra*; petite sierra, en tout cas, sans gorges ni vallées, sans forêts ni eaux cascadeuses, où la fougère et le lichen sont la seule végétation, rampante sur le sol, dont l'amoncellement, que les géologues n'ont pas encore expliqué, ne dépasse pas quarante mètres au-dessus de la plaine; cette sierra est la suite de celle du Tandil, amorcée sur la côte au cap Corrientes, parallèle à une autre plus éloignée que l'on aperçoit à l'horizon, celle de Curumalan, dont l'importance est plus considérable et qui, elle, donne naissance à quelques cours d'eau.

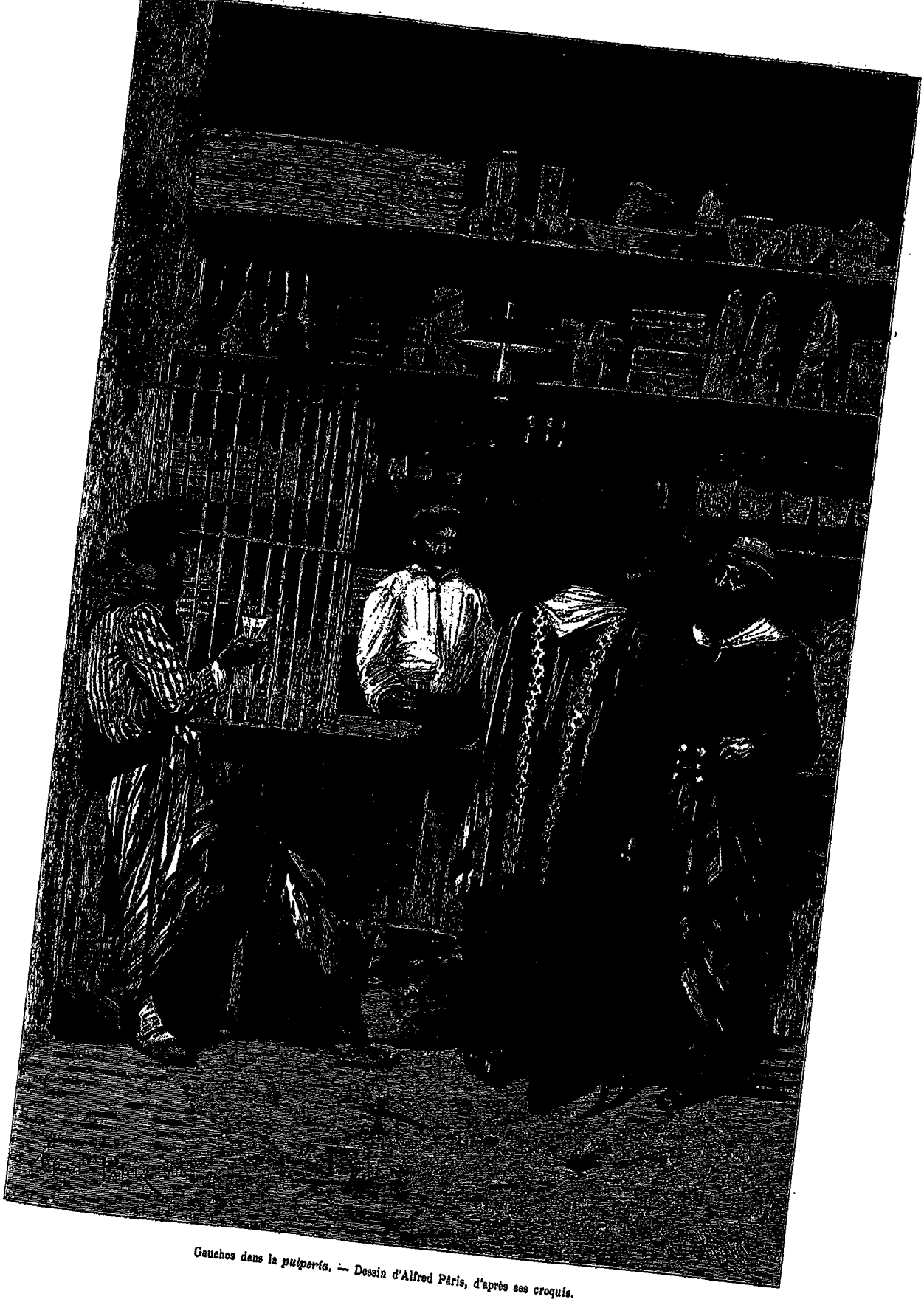
Nous contournons les derniers massifs isolés; c'est au pied de l'un d'eux que, vers midi, nous faisons halte pour le déjeuner, devant la porte d'une *pulperia*.

La *pulperia*, c'est la seule maison de commerce de la pampa; elle embrasse le commerce tout entier d'échange, la vente et l'achat de tous les produits, la banque même dans ce milieu étrange où, à examiner l'aspect du sol et des habitations, on ne s'imagine guère que les échanges puissent être fort importants. Ils le sont cependant, et le mouvement qui se fait autour des *pulperias* est difficilement imaginable pour ceux qui n'ont pas pénétré la vie commerciale du désert.

Le *pulpero* habite dans le désert, quelquefois sur la limite extrême du pays peuplé, là où il semble qu'il n'y ait pas un habitant, partant pas l'ombre d'un consommateur; le passant, étranger aux usages locaux, aura bientôt fait de jauger ce pauvre commerce, logé souvent dans une cahute mal protégée contre les intempéries par un toit de chaume et un mur de pisé, et seulement garanti contre les indiscrétions du chaland par une grille de fer, derrière laquelle il offre de tout sans le laisser toucher, à travers laquelle il soumet de loin, avec méfiance, aux convoitises de son acheteur les objets qu'il désire, sans avoir le plus souvent consulté l'état de sa bourse.

Cet acheteur, qui ne paye pas toujours de mine, et achète à crédit, paye exactement à la fin de l'année quand est venue l'heure de la tonte, dont il livre, le plus souvent, la laine, aussitôt recueillie, au pulpero; celui-ci, aidé du crédit d'un commerçant de la ville, fait souvent des opérations d'une très grande importance. Il fournit au voisinage tout ce que ce voisinage consomme; pas un travail ne se fait dans cette plaine où il s'en fait beaucoup, travail de clôture, de plantation, de transport, sans qu'il prélève sa dîme; c'est dans sa caisse que l'entrepreneur verse généralement le prix de la main-d'œuvre, destiné à payer ce qu'il a fourni au travailleur, le nécessaire et le superflu; il fait crédit à tout le monde; le propriétaire qui a des payements à faire dans la région s'adresse à lui et le rembourse en traites sur Buenos-Ayres. C'est ainsi que le pulpero se trouve amené à faire même la banque.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gauchos dans la *pulpería*. — Dessin d'Alfred Pâris, d'après ses croquis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La pulperia devant laquelle nous sommes dénote un district peuplé; la salle où entre qui veut est divisée en deux par la grille traditionnelle qui permet au pulpero de vaquer à ses affaires sans avoir à surveiller ses consommateurs, et de leur verser autant de grands et de petits verres qu'ils en demandent sans avoir à redouter les effets de leur alcoolisme. Devant nous, sur des planches en étagères, ou accrochés au mur, ou pendus au plafond, s'étalent ou se balancent toutes les denrées connues et tous les objets d'usage dans ce milieu : des éperons et des lampes, des chandelles et des fichus, des selles et des casseroles, des fusils et des balais, des couteaux, beaucoup de couteaux, tous de même forme, grands, longs, couteaux de boucher qui servent à tout, enfin les friandises du lieu, des biscuits secs, du pain et des pruneaux.

Attablés, debout, devant la planchette sur laquelle repose la grille, quelques gauchos déjeunent. Ici, disons-le en passant, et à cette distance de la ville, tout le monde est gaucho, tout le monde vit du troupeau et avec le troupeau, étranger ou créole, Anglais ou Russe, Italien ou Béarnais. On ne reconnaît pas facilement l'origine de chacun sous la tenue que tous ont adoptée et qui est composée d'éléments très divers, empruntés à tous les peuples. Ceux qui ne portent pas de bottes sont chaussés d'espadrilles pyrénéennes; tous sont coiffés de bérets basques; ces deux objets de toilette, chaussure et coiffure, suffiraient à démontrer quelle influence a eue dans la civilisation et le peuplement de la pampa le peuple basque, venu des deux versants des Pyrénées. Le reste du costume s'est conservé tel que l'ont imaginé pour les besoins locaux les premiers gauchos : un large pantalon ou plutôt caleçon de coton, comme on les porte encore à Valence, couvert d'un *chiripa*, morceau d'étoffe carré qui enveloppe les jambes, dont on ramène les coins dans une ceinture de cuir large, munie de goussets et garnie de pièces d'argent; les épaules sont couvertes d'un *poncho*, morceau d'étoffe, carré aussi, ayant une fente au milieu pour y passer la tête; les pans retombent sur les bras et les mains, en les couvrant, tout en permettant de diriger son cheval.

Ce public emplit presque sans cesse la pulperia; à l'heure où nous sommes, ils se gorgent de sardines à l'huile; chacun ouvre sa boîte et en mange le contenu à l'aide de son couteau, en recueillant avec le pain la dernière goutte d'huile, la dernière queue et la dernière arête, et arrose ce festin de luxe d'une *sangria*. Cette boisson, dont le nom rappelle le sang, n'est autre chose qu'un grand verre de vin rouge catalan, étendu d'eau et sucré; c'est au reste le meilleur breuvage que l'on puisse trouver dans la pampa, où l'eau est rarement bonne et toujours un peu saumâtre, où le vin français, peut-être à cause du peu de soin ou d'honnêteté des fournisseurs d'Europe, est toujours aigre.

Après un déjeuner léger sans sardines, nous voilà repartis. Les incidents sont sans importance; nous ne trouvons qu'une rivière à passer, le *Salado*; son nom n'est pas menteur, l'eau en coule brillante et abondante; sur ses rives le *Gynerium argenteum*, abondant dans cette région et qui couvre des lieues et des lieues de plaine, balance son panache; mais nous éprouvons cette déception, que Tantale personnifie, de traverser une rivière et de ne pouvoir en goûter les eaux, tant elles sont saumâtres.

Après le Salado, nous pouvons dire que nous entrons dans les terres vierges. L'aspect du sol et des herbages se modifie; ce ne sont plus les mêmes graminées, ce ne sont plus les mêmes troupeaux.

Saluons-la, cette région des terres vierges, dont le seuil s'éloigne tous les ans, qui, très vaste encore, se rétrécit vite. Combien d'esprits aventureux l'ont, sans la connaître, parcourue avec leur imagination! Le souvenir de Cortez, de Raousset-Boulbon, de Robinson même, y en entraîne plus d'un.

Les terres vierges et les troupeaux qu'elles contiennent ne répondent pas absolument aux idées *a priori* que l'on s'en fait au loin. Nous l'allons bien voir.

Qu'est-ce d'abord que les terres vierges? Celles où nous sommes peuvent encore mériter ce nom, bien qu'elles soient couvertes de bétail; la zone qu'elles embrassent est déjà occupée depuis quelques années; aussi y trouve-t-on à la fois des troupeaux de chevaux, des troupeaux de bêtes à cornes, et aussi quelques-uns de moutons. Plus loin, à mesure que l'on avance, on ne rencontre plus que des bêtes à cornes; plus loin encore, rien, ou presque rien que des troupes de chevaux.

C'est que la terre vierge n'a pas la fécondité spontanée que la légende lui prête généralement. Il en est d'elle comme de nos terres épuisées d'Europe : il faut qu'elles soient élaborées, disons-le mot, fumées, pour que leur fertilité se révèle; et, comme cette œuvre est trop vaste pour être entreprise par l'homme, c'est le bétail qui en est chargé, seul, qui doit, sous son pied colonisateur, faire sortir de terre les graminées nécessaires à son existence.

Abandonnée à elle-même, la terre vierge ne contient en général à la surface, et seulement par places, qu'une couche peu épaisse d'humus qui suffit à nourrir fort mal des plantes d'un ordre inférieur, sauvages comme elle; seulement, dans quelques bas-fonds, l'accumulation des détritus végétaux qui proviennent, depuis des siècles, de la destruction annuelle de ces plantes, forme une couche plus épaisse d'humus, où la végétation de plantes d'un ordre un peu supérieur trouvera son aliment si le vent ou toute autre cause apporte quelques graines sur ce sol préparé pour leur germination. Vienne le colon, et son troupeau trouvera dans ces sortes d'oasis un pâturage moins rude que celui qu'il rencontre ailleurs; il y puisera des forces pour entreprendre alentour son œuvre de fécondation, conquérir le sol, qui, sans lui, resterait stérile, comme il l'est depuis des siècles dans le silence de la nature.

Ce premier colon, ce pionnier si l'on veut, a toujours été le gaucho. Avant lui l'Indien avait trouvé à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vivre là où le silex même de l'homme des cavernes faisait défaut, où il lui fallait se désaltérer souvent du sang des fauves, qui le lui rendaient bien, et se nourrir du suc amer des racines indigènes. Lui, le gaucho, pasteur avant tout, quelque peu chasseur encore, pousse devant lui, dans ce désert, son troupeau, qui n'est pas toujours à lui, que quelque protecteur bienfaisant lui a confié en lui promettant la moitié des profits. Il procède à la manière antique, comme le patriarche biblique : ce qu'il cherche dans cet exode continu vers le désert, c'est la vaste solitude où rien ne limite son regard d'homme des plaines habitué à voir loin, et l'espace que veut son troupeau. A aucune époque il ne s'est préoccupé de devenir propriétaire des terres où il a successivement conduit ses bêtes, moins encore d'en être locataire; il se soucie même fort peu de la loi qui lui concède des droits sur le sol en sa qualité d'occupant. Il n'a rien à lui que son troupeau et le modeste attirail qu'il lui faut pour vivre seul; de pauvres vêtements, quelques chevaux, un lasso, sa selle, qui contient ce qu'il faut pour coucher sur le sol au coin d'une touffe d'herbe, une bouillotte pour l'eau de l'infusion du maté, une tige de fer qui servira à faire rôtir la viande séchée au soleil, qu'il conserve



Passage du Salado Segundo. — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

longtemps, économe qu'il est de son troupeau, son seul capital. Ainsi équipé, il fait depuis deux siècles, de père en fils, la même besogne de colonisateur, sans pousser ses ambitions, content de vivre en plein air et d'espérer qu'un jour, long à venir, son troupeau lui donnera la fortune, ou tout au moins quelques piastres qui lui permettront de réaliser son rêve aller : à la ville, ou tout au moins au village voisin, goûter de ces jouissances qu'il a de temps à autre entrevues et que dissimulent les portes mal closes des cafés, des billards et autres maisons borgnes.

Mais non! son rêve s'éloignera toujours. Pourquoi? Parce que là-bas, à l'horizon, une gaule que le moindre vent agite et qu'une loque blanche couronne indique le lieu où s'élève, à peine au-dessus des gynériums, une cahute, pas beaucoup plus somptueuse que la sienne, où l'on vend un peu, très peu, de tout, surtout du gin, de l'eau-de-vie de canne et de l'absinthe, et que cet isolé a, lui aussi, son heure de l'absinthe. Il l'attend tout le jour, le soleil la lui marque. Les pieds nus, les cheveux ceints d'un cordon, ou coiffé d'un béret, il enfourche, sans selle ni bride, son cheval, qui part et s'arrête d'instinct là où il est allé la veille à la même heure. Il saute à terre, entre, regarde à peine, s'accoude devant la grille de fer et demande d'un mot son *suizé*; c'est ainsi que ces enfants du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

désert désignent leur verre d'absinthe, empruntant sans le savoir un mot d'argot (une *suissesse*) né il y a vingt ans au boulevard Montmartre. Ils sont excusables peut-être de se laisser prendre tout entiers par ce vice qui leur est un prétexte à entendre le son d'une voix humaine, autre chose que le vent qui souffle dans les hautes herbes !

Il a comme compagnons dans le désert le chasseur d'autruches, l'arpenteur et l'inspecteur du télégraphe. Le premier s'éloigne de la civilisation, les deux autres la précèdent.

Guide de profession, connaissant à fond le moindre sentier perdu dans les herbes, disposant de nombreux chevaux et de nombreux lévriers qu'il ne consentira à vendre à aucun prix, le chasseur d'autruches fait quelquefois, comme guide, un métier utile ; il n'en est pas moins honni des propriétaires et traqué par la gendarmerie. C'est que rien ne l'arrête pour découvrir son gibier et que le meilleur moyen est encore de mettre le feu aux grandes herbes pour faire lever celui qu'il chasse ; mais l'incendie, se laissant conduire par le vent, non par celui qui lui a donné naissance, porte devant lui la ruine de l'éleveur, dont le troupeau affolé ne peut pas toujours fuir et quelquefois périt dans les flammes.



Le chasseur d'autruches. — Dessin d'Alfred Paris, d'après ses croquis.

Autre chose est l'arpenteur, métier qui ne ressemble en rien à l'humble besogne que pratiquent chez nous ces diligents auxiliaires du cadastre. Dans la plaine il faut à l'arpenteur chercher sa base d'opérations à vingt, trente, cinquante lieues, prendre des méridiens en se guidant sur les astres, faire le point, beaucoup observer le ciel pour mesurer la terre, un coin de champ sur cette terre ; ses hommes traînent la chaîne à cheval, et la troupe avance, emportant ses tentes, ses provisions, et, faute de pouvoir emmener des bêtes à cornes qui se lasseraient vite, se nourrit de juments qui ont la vie plus dure et se laissent emmener au loin.

Il n'est pas moins admirable cet autre solitaire, dont la vie aussi se passe à cheval, l'inspecteur des fils télégraphiques. Il a littéralement dans la pampa la garde de la civilisation, qui passe par ce fil et communique ses pensées à travers cette solitude ; dans les jours et les nuits de tempête, sa présence est partout nécessaire ; le fil se rompt, il lui faut le reprendre, le réparer, seul, sous le vent, sous la lumière intermittente des éclairs ; grâce à lui, le Pacifique peut, malgré les ouragans, communiquer avec l'Atlantique. Le colon ni le voyageur ne sauraient suivre la route que le fil trace dans les airs et qui coupe au plus court ; ce fil d'Ariane ne s'occupe ni des lacs, ni des dunes, ni des vallées, mais il rassure ; quelque chose d'humain passe là ; l'ombre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le *rodeo* (voy. p. 170). — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que fait un fil sur le sol est bien étroite : elle suffit à protéger le pionnier et à l'encourager.

Tous ces types se rencontrent au lieu où nous aboutissons, à vingt lieues plus loin que le dernier relais de la diligence ; c'est à cheval que nous y parvenons. L'éleveur régulier, propriétaire de son terrain, résolu à l'améliorer, à le clôturer, y existe aussi.

La propriété que nous allons visiter a quatre lieues carrées, dix mille hectares ; ce n'est ni grand ni petit, c'est la coupe moyenne de la terre dans ces régions, celle qui se prête le mieux à l'élevage que l'on y peut pratiquer. Là on entretient encore des chevaux, surtout des bêtes à cornes, et quelques brebis, encore très peu.

La vie de l'éleveur ici est assez rude, celle du bétail aussi. Si les mœurs nomades du gaucho, n'étant plus de saison, sont remplacées par des pratiques scientifiques, tous les luxes, par contre, sont inconnus : c'est la même pulperia qui approvisionne l'habitant, mais il ne vit pas dans la même indépendance ; un majordome, des règles appliquées, ont organisé et dirigent le travail ; le bétail, n'étant pas gardé dans une enceinte, a besoin de plus de surveillance, et cela nous permet d'étudier ses mœurs, qui diffèrent de celles du bétail, maintenu par des clôtures de fil de fer, comme nous l'avons vu ailleurs ; c'est l'élevage d'autrefois modifié par les croisements et l'étude.

Comme nous avons eu déjà l'occasion de le remarquer, on peut parcourir la propriété sans apercevoir une tête de bétail. Celle où nous sommes et qui est de dix mille hectares porte en ce moment quatre mille bœufs et vaches et vingt mille moutons, ce qui n'est pas considérable pour son étendue. Le majordome a sous ses ordres un *capataz*, sorte de contremaître, chargé avec deux hommes de la surveillance des bêtes à cornes ; il soigne lui-même les béliers et brebis de progression groupés autour de son habitation et les troupeaux confiés à des métayers.

Pour voir les bêtes à cornes il faut se rendre, dès l'aube, au *rodeo*, où on les trouve toutes réunies. Il représente, sous le soleil, en plein champ, une esplanade desséchée, foulée sous le piétinement quotidien, où une fumure trop abondante empêche l'herbe de croître ; elle domine la plaine et, le plus souvent, une réserve d'eau.

Chaque troupeau a son rodeo, où il est fréquemment nécessaire, pour les besoins de l'exploitation, de le réunir ; il est dressé à s'y rendre au premier appel, opération qui se nomme *parar rodeo*, « arrêter le troupeau en groupe ».

Pour simplifier l'opération, on forme une petite troupe de jeunes bœufs, appelée *señuelo*, ce qui, en espagnol, signifie, au propre, « appeau » ; le señuelo se compose de huit à dix animaux de même âge, de même poil ; on les choisit d'une robe qui se distingue facilement des autres, soit tout blancs, soit tout noirs. Le dressage de cette troupe est assez compliqué : le pasteur doit, pendant quelques jours, les réunir, les faire courir, galopant à cheval derrière eux, armé d'un long bambou dont l'extrémité est ferrée et garnie d'une clochette. La pointe de fer et la clochette ont toutes deux un rôle bien actif dans l'opération. La première entre dans les chairs, la seconde, en même temps, s'agite. Le dresseur crie : « En avant bœufs ! » il pousse la petite troupe dans un corral, pour l'en faire ressortir, toujours en accompagnant ces cris du bruit de la clochette et de nombreux coups de pointe. Au bout de quelques jours il suffit d'attacher la clochette au cou de l'un des bœufs, qui devient ainsi le chef de la troupe, pour que ses compagnons, d'eux-mêmes se groupant autour et au premier cri de l'homme, opèrent la manœuvre indiquée. Le bruit de la clochette sera, toute leur vie, inséparable de l'idée de coups de pointe reçus ; ils courront naturellement pour éviter ceux-ci dès qu'ils l'entendront.

Donc, pour appeler le troupeau au rodeo, quand cela est nécessaire, le capataz appelle le señuelo ; il sait toujours où le trouver, chaque groupe de bétail ayant l'habitude de paître au même endroit. Il fait entendre sa voix, et le señuelo, qui a vite pris l'habitude, quand il voit un cavalier dans la plaine, de dresser l'oreille, sait tout de suite ce que l'on veut de lui et accourt ; le troupeau, qui le voit, fait comme lui ; toutes les familles éparses se dirigent alors, les unes galopant, les autres marchant à pas lents, vers le rodeo.

C'est au rodeo le matin que l'on choisit les animaux destinés à la consommation de l'établissement (la *carneada*). Deux hommes à cheval entrent dans le troupeau et, du poitrail se faisant un chemin, ont bientôt fait de pousser dehors l'animal désigné ; ils le font alors courir à une petite distance, lui jettent le lasso aux cornes ; le cheval de lui-même s'arc-boute ; l'autre cavalier descend et, d'un coup de couteau, coupe à la bête maintenue, qui se débat furieuse, les deux jarrets ; il ne reste plus qu'à la frapper d'un autre coup à la nuque, et à la dépouiller sur le sol ; le cuir sert de nappe, où la viande étendue est mise en morceaux pour être emportée et suspendue en plein air jusqu'à la consommation ; quelquefois on la gardera quinze jours : l'air de la pampa est si sec qu'elle séchera et ne pourrira pas.

C'est au rodeo que l'on choisit aussi les animaux destinés à la vente ; l'opération est à peu près la même, sauf que le personnel est plus nombreux. La marque et la castration se font soit au rodeo, soit en plein champ.

A l'automne, dans toutes les estancias on procède à la marque des veaux nés au printemps. Cette opération n'offre aucune difficulté ; les veaux, quoique effrayés, sont peu redoutables ; c'est une partie de plaisir entre voisins. Un grand feu d'os est dressé et entretenu au centre du corral. On a mis les fers au feu, les marques y rougissent en attendant les victimes.

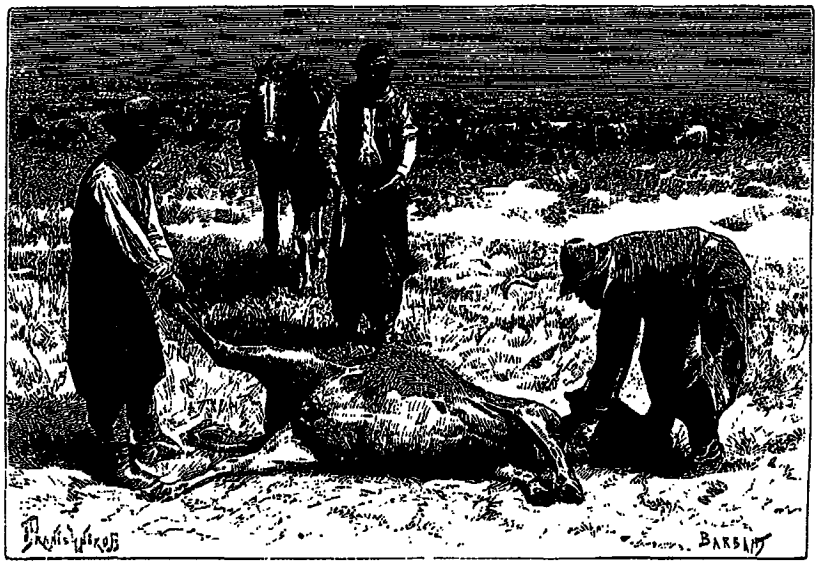
Quelques hommes à cheval et un plus grand nombre à pied sont répartis dans le corral : ces cavaliers, armés d'un lasso attaché à la selle, ont pour mission de prendre le veau pour ainsi dire au vol, de le maintenir,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour que les hommes à pied puissent le manier, le rouler à terre et apposer la marque à feu sur le bas de la cuisse. Toute cette opération est prestement faite, et l'animal, lâché dans son ahurissement, s'échappe en jetant des ruades au vent. Quelquefois il fait mine de se révolter, ou, aidé par un farceur qui veut effrayer la compagnie et jeter un peu de désordre, il se dégage du lasso et se sauve en distribuant à la cantonade des coups de cornes que l'on évite et qui n'atteignent personne.

Autre chose est l'opération similaire qui consiste à contremarquer des animaux portant la marque de leur premier propriétaire et vendus par lui. La marque à feu étant le signe de la propriété, l'animal qui change de mains doit en recevoir une nouvelle. Il ne s'agit plus alors de jeunes veaux, mais de troupeaux composés d'animaux de toute taille, qu'il faut saisir, jeter à terre, pour leur apposer non pas une marque, mais deux : celle retournée de l'ancien propriétaire, qui, par sa présence dans cette position, annule celle existant déjà, et celle du nouveau propriétaire, qui constate la prise de possession. Nous sommes ici en pleine arène, le danger est partout, chacun doit veiller sur soi et sur les autres, aussi la plaisanterie n'est-elle pas de mise. Il n'est pas rare, en effet, qu'après avoir évité le premier lasso qui le prend aux cornes, le second qui lui enveloppe les pattes et le culbute, l'animal, sans être sauvage, se relève furieux, surexcité par l'impression du fer rouge, et court sus aux hommes à pied. Le taureau n'est pas le plus dangereux; il se précipite, tête baissée, jette son coup de cornes, que l'on évite, et passe; mais la vache revient sur l'ennemi, le cherche, l'attaque de nouveau et, s'il se couche pour l'éviter, fouille avec ses cornes pour l'enlever du sol.

A la saison où nous sommes, on ne saurait s'occuper



La *carneada*. — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

de vente; le printemps se montre à peine; il faut attendre que l'été ait passé sur les pâturages et les ait mûris; à cette distance du littoral il semble que l'air soit plus rude; le froid en hiver est certainement plus vif, et, si l'été est plus chaud, il est plus long à venir.

Aussi l'heure des souffrances n'est-elle pas encore passée pour le bétail; les taureaux n'ont pas rejoint encore le troupeau : d'eux-mêmes, ils le feront quand l'heure sera venue; huit ou dix suffisent pour un troupeau de mille têtes; et pendant cette saison où ils auront à remplir leur mission, on pourra remarquer qu'ils vivent en meilleure intelligence qu'on ne le supposerait à les voir fouler en avril les arènes de Séville. En ce moment ils ont repris leur vie solitaire, ils s'isolent, tous ensemble, du troupeau, pour passer l'hiver sans autre compagnie que la leur; on les rencontre alors à l'écart, dissimulés derrière les replis de terrain, ruminant ensemble le souvenir de leurs bonnes fortunes. Il est assez étrange de noter que ces mœurs sont pratiquées non seulement par les taureaux de race anciennement acclimatée, sauvages de père en fils, mais par des taureaux nés de pères durham anglais, dans des étables, et qui ont naturellement repris dans ce milieu les mœurs de ses anciens habitants ou celles héréditaires de la race.

Le hasard me met en présence d'un spectacle autrement curieux. L'hiver frappe toujours assez rudement le troupeau et fait de nombreuses victimes parmi les animaux vieux ou épuisés; c'est le cas cette année; comme toujours, de loin en loin on rencontre des carcasses blanchissant déjà au soleil; quelques animaux ont succombé récemment. Sur le sol l'un est étendu, tombé là depuis quelques heures à peine; ses compagnons habituels, ceux de la tribu à laquelle il appartient, se groupent autour de lui et assistent silencieux à sa longue agonie. Le cadavre est à peine raidi par la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mort que le groupe s'augmente d'un grand nombre d'animaux du rodeo qui viennent veiller le mort! Ce sont de véritables pleurs qu'expriment les beuglements de ces quarante ou cinquante animaux, les uns immobiles, les autres tournoyant autour du groupe et gémissant vers le ciel. Il faut les disperser, sinon ils resteront là et en oublieront le pâturage; le pasteur descend de cheval et enlève la dépouille; la carcasse, qui ne rappelle plus à ses compagnons le souvenir d'un ami disparu, est abandonnée aux oiseaux de proie. Pendant des années ses ossements, éparpillés par tous les rongeurs qui auront fait de sa maigre chair leur nourriture, resteront là, s'effritant lentement.

Un jour, une charrette passera, conduite par deux de ces innombrables immigrants venus de Naples, vrais chiffonniers de la pampa, qui se livrent à l'occupation lucrative de recueillir tout ce qu'on laisse perdre dans les immenses solitudes. De loin ils distinguent sur le sol, à leur blancheur mate, les ossements éparpillés, en chargent leur charrette et groupent ces chargements près de la prochaine station. Longtemps les propriétaires n'ont pas pris souci de ces détritus, qui ont cependant l'utilité de restituer au sol le phosphate de chaux; aujourd'hui, plus soucieux de leur bien, ils exigent une rétribution pour l'enlèvement des os.

L'élevage des grands troupeaux demande beaucoup moins de soin que celui des moutons : la passivité en fait le fond. Pour dix mille hectares, deux hommes suffisent. Le plus gros travail est celui qui consiste à acclimater le bétail, à lui faire prendre l'habitude de ne pas franchir les limites; pour cela il faut plusieurs mois, après lesquels il suffira de suivre à cheval, deux fois par semaine. chaque limite, et de repousser en dedans les animaux trop près de la ligne; généralement ils se le tiennent pour dit. Dans ce désert immense où les propriétés sont, au plus loin que l'on puisse parvenir, cadastrées et mesurées, bêtes et gens connaissent la lisière de leur propriété à ne s'y pas tromper; rien ne l'indique; ils savent cependant qu'elle passe entre telle touffe d'herbe et telle autre, que la limite extrême, l'intersection des lignes limitrophes, est à tel endroit, qu'ils vous indiquent avec sûreté dans le vague de l'horizon; on vous offre même de vous y mener; un galop de trois à quatre kilomètres et vous y êtes; quelquefois vous trouvez un pieu à peine visible, ne dépassant pas les herbes, souvent un simple tas de terre, parfois un rail réformé dressé; le gaucho ne s'est pas trompé de dix mètres et vous a mené droit dessus.

Il nous reste à connaître l'élevage du cheval tel qu'il se pratique dans la pampa. Il faudrait aller plus loin pour le trouver seul dans la zone absolument vierge où il est réuni en grandes troupes presque abandonnées à elles-mêmes, gardées par quelques hommes qui n'ont d'autre mission que de les faire galoper dans des propriétés de plusieurs milliers d'hectares, où ils servent seulement à donner au sol vierge un commencement de consistance avant l'arrivée des troupeaux de bœufs.

Mais dans toutes les propriétés, et dans celle où nous sommes comme partout, on entretient des chevaux en nombre, tout au moins pour les besoins de l'exploitation. L'élevage en est fait en demi-liberté, sans que cependant on puisse espérer rencontrer dans la pampa le cheval sauvage, dont on payerait cher un échantillon, car ce genre à disparu. On dit qu'il existait encore il y a un demi-siècle; du moins trouvait-on le cheval abandonné retourné à l'état sauvage, ayant vécu loin de l'homme, seul ou en famille, s'étant quelquefois reproduit, mais sans avoir assez perdu les habitudes de domesticité perpétuées par une longue hérédité, pour ne pas les reprendre au premier contact de l'homme ou à la simple apparition de chevaux dressés, auxquels il se mêlait de lui-même.

Il faut laisser se perdre aussi la légende de la chasse et de la prise au lasso du cheval sauvage. On ne prend, en réalité, au lasso, que le cheval arrêté, bloqué dans une enceinte, attendu que prendre au lasso un cheval lancé au galop est une opération difficile, et que le retenir est tout à fait impossible. Il faudrait pour cela arrêter son élan et déployer un effort en rapport avec cet élan. Comment un homme à cheval pourrait-il bien faire pour s'arc-bouter assez solidement et résister à la secousse? ce serait une tentative folle; l'homme, s'il tenait le lasso à la main, serait désarçonné et enlevé comme une plume; s'il l'avait attaché à la selle comme c'est l'usage, il perdrait selle et lasso.

Le cheval sauvage que l'on rencontre n'est en réalité qu'un cheval descendant de la race berbère, importée par les Maures en Andalousie, et d'Andalousie en Amérique, où il a pris des habitudes nouvelles. Il vit en familles, mais en familles disciplinées par l'homme, et élevées et dressées d'une façon tout à fait inusitée en Europe.

Au milieu de la plaine, un étalon, entouré d'une vingtaine de juments et de poulains, conduit en maître sa petite troupe, la *manada*. On peut dans une estance en rencontrer dix, douze, cent; elles ne se mêlent pas entre elles, ne s'occupent pas les unes des autres, et le propriétaire ne s'occupe que fort peu d'elles. Il ne songe même pas à faire choix d'un étalon possédant des qualités spéciales; le choisit, au contraire, souvent à cause de la bizarrerie de sa robe ou d'autres signes qui sont ceux de sa dégénérescence. Si même un gaucho se passionne pour un cheval et lui donne des soins particuliers, soyez sûr que c'est toujours un cheval hongre; l'avenir est donc banni de ses préoccupations, il ne pense qu'à faire gagner quelques paris à cet animal soigné tout spécialement.

Pour les juments, on leur demande de fournir et de donner les chevaux de service, sans chercher à leur faire transmettre ou à perpétuer des qualités de race; personne ne songe à les utiliser comme montures; on regarde seulement si elles sont grasses ou maigres: grasses, elles sont bonnes à tuer pour donner leur huile, voilà leur destin : mères depuis peu ou prêtes à l'être, peu importe! on les vend au plus vite afin de ne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



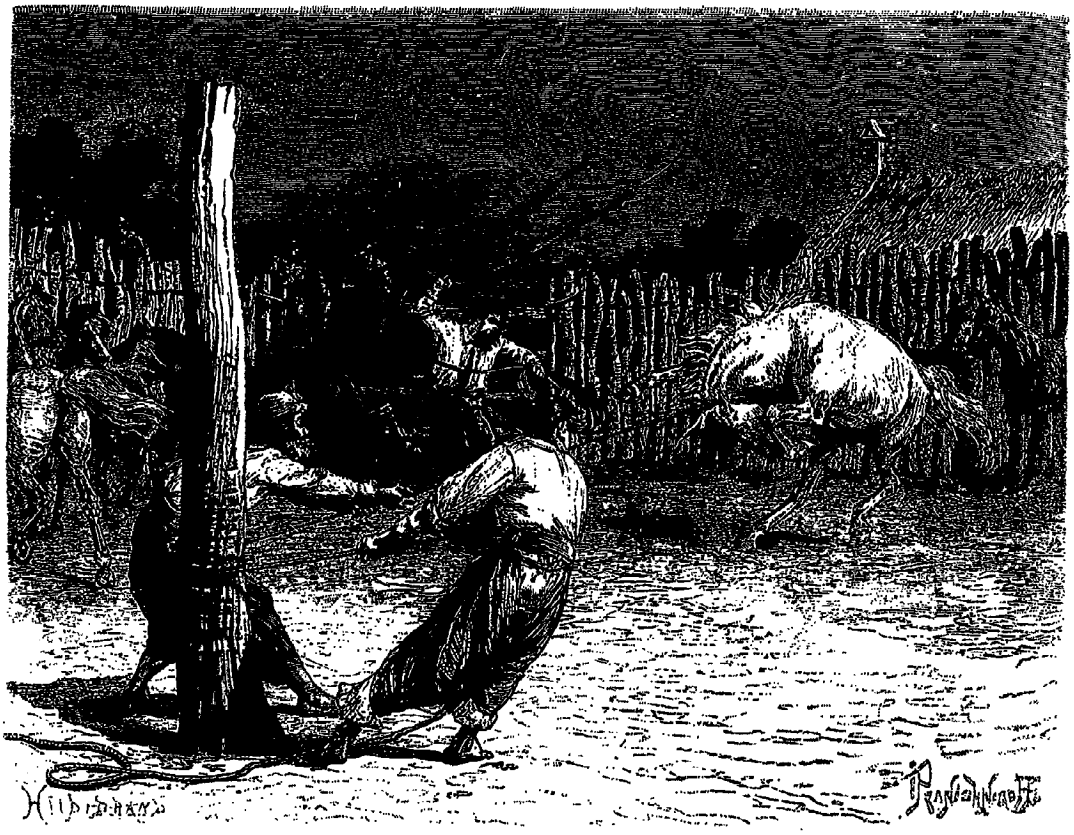
La marque (voy. p. 171). — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas laisser s'évaporer ce produit qui dure peu ; maigres, on les garde, puisque l'on ne peut faire autrement, et on leur coupe queue et crinière pour en tirer du moins un profit, que le premier passant pourrait s'approprier.

La descendance obtenue avec ces sujets est, on le peut supposer, rarement de premier choix. Les poulains, quand ils ont un an, sont marqués ; lorsqu'ils en ont deux, ils sont séparés de la manade et forment ensemble une *tropilla* ; c'est alors une jument qui les dirige et autour de laquelle on les groupe. Ces chevaux sont tous hongres, l'élevage libre en plaine ne comportant pas la présence de nombreux étalons. La tropilla ne se forme pas sans travail ; il faut que les poulains contractent l'habitude, qu'on leur fait prendre à force de soins, de se grouper ensemble autour de la jument, et puis il faut les dresser.

Le domptage du cheval de la pampa n'est pas beaucoup plus difficile à mener à bien que celui de nos chevaux d'herbages, plus ou moins habitués à l'écurie. Il faut cependant d'abord les habituer à la présence de l'homme à pied, rencontre qu'il n'a jamais eu l'occasion de faire dans la plaine, et aussi à celle du cavalier sur son propre dos ; il faut en outre lui inspirer la



Le corral. — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

crainte salutaire de l'homme ; c'est à cela que vont tendre les premiers soins.

Le dompteur auquel on le livre est toujours un vrai gaucho, ayant le tempérament de son métier, surtout celui de son origine : légèrement fanfaron, très préoccupé de son attitude, il est le cabotin de la pampa, il est en scène. On lui amène dans le corral la tropilla, que l'on y enferme ; il jette son lasso, saisit au cou le cheval à dompter. L'animal est à peine pris, que, pendant qu'il se débat sous cette impression gênante qu'il connaît déjà, des aides lui jettent d'autres lassos qui lui prennent les jambes, le rendent immobile et l'empêchent de se tenir debout. A coups de trique on le fait avancer ainsi entravé, tout cabré, écumant, résistant, tirant au renard, et il est conduit à un pieu solide où on l'attache court pendant de longues heures.

L'animal s'irrite, se contusionne, à peu de chose près se brise le cou. On le détache enfin, mais c'est pour un nouveau supplice : un homme le tient du licou, assez fort pour lui défendre tout mouvement ; pendant ce temps on lui entrave les pieds de devant et on travaille à le seller. Le dompteur le monte alors, le retenant par les naseaux fortement serrés et l'enveloppant de ses jambes puissantes, où une longue habitude et une plus longue hérédité ont concentré toute sa force musculaire ; s'il se couche, se cabre ou rue, il est

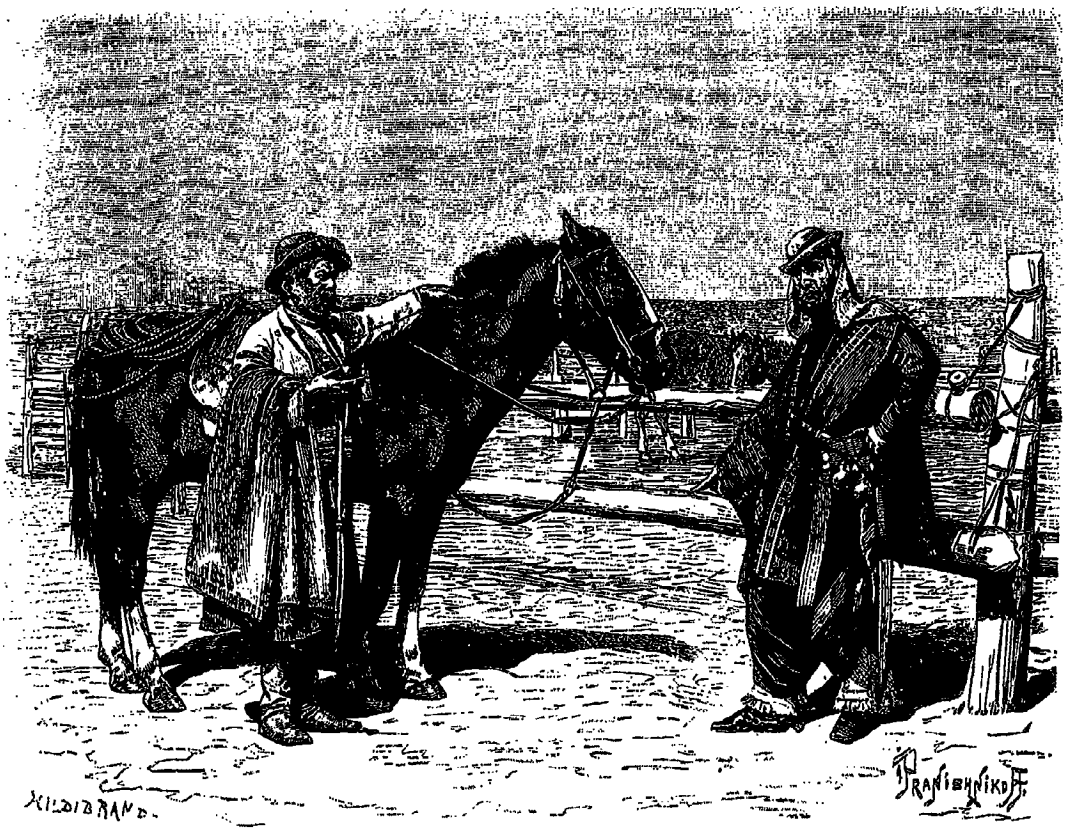
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vigoureusement corrigé par le dompteur et par l'aide qui l'accompagne à cheval.

On part, dans une course folle, droit dans la plaine sans limites; le compagnon est chargé de serrer et de pousser le novice : coups de fouet s'il s'arrête, coups de fouet s'il s'emballe, jusqu'à ce que l'animal, écumant, après avoir couru, galopé, rué, s'être cabré, quelquefois roulé, jetant au loin son cavalier qui sera retombé droit sur ses pieds et aura remonté en selle du même élan, revienne au point de départ; alors on le desselle, on le lâche, quelquefois en lui laissant aux pieds les entraves, pour le reprendre le même jour; en quelques séances le poulain est dressé, on peut déjà l'employer; vienne l'été, il passe cheval de service, supporte le mors et la bride et peut être monté par le premier venu.

Cet élevage semble appelé à se transformer, à faire place à quelque chose de tout à fait différent. On commence à comprendre, dans les coins les plus reculés de la pampa, que les chevaux en trop grand nombre ne sont pas seulement inutiles, qu'ils sont nuisibles. L'agent le plus rapide de transformation sera le goût très prononcé des habitants pour les courses.

Jusqu'ici le gaucho n'a eu pour cheval de courses



Les dompteurs. — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

que des chevaux de rencontre, soignés en vue de paris à gagner contre des rivaux de sa trempe; le champ de courses était partout où l'on pouvait grouper quelques parieurs; le *pulpero* du voisinage se charge de le tracer, dans le seul but d'assurer des consommateurs autour de son assommoir. A jour fixe, dans ce désert où les maisons à l'horizon pourraient se compter si l'on parvenait à les entrevoir, il y a nombreuse assistance; à dix lieues à la ronde, on a abandonné tous les troupeaux à la garde des enfants; hommes et femmes, tous à cheval, forment la haie et risquent non pas leurs économies, ce mot-là est inconnu, mais leurs gains futurs, dans des paris. Deux chevaux seulement sont en ligne, montés nus, sans selle, par leurs maîtres, le front ceint d'un foulard; ils courent rarement plus de mille mètres : la course, très rapide, ne passionne les assistants que parce que leur bourse y est intéressée.

Nous avons vu que celles qui se donnent près de Buenos-Ayres ont un autre attrait et que le commerce des chevaux n'a quelque importance que pour la consommation de la ville.

Il en a cependant une considérable dans la plaine pour les transports qui se font par charrettes attelées avec une profusion inconnue ailleurs.

Élevées sur leurs roues de deux mètres, les charrettes nouvelles portent deux ou trois tonnes de laine,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et galopent jusqu'à destination par troupes de cinq ou six, traînées chacune par dix ou douze chevaux, dirigées du haut du chargement par un homme dont l'habileté à les manier est surprenante. Il les distingue à peine au milieu de la poussière de la route, où aucun obstacle ne l'inquiète; c'est merveille de le voir passer rapidement les bas-fonds fangeux, les marais qui se prolongent, les gués des rivières, merveille de voir le limonier galopant comme les autres, soutenant les brancards qui, par un prodige d'équilibre, ne portent même pas sur ses épaules. Rien n'aura, plus que ce nouvel usage, une influence puissante sur l'élevage du cheval.

C'est transporté par un de ces chars particuliers à la région que nous revenons jusqu'à la station terminus du chemin de fer de l'Ouest qui nous ramènera à Buenos-Ayres.

Le chemin diffère peu de celui que nous avons suivi en venant d'Olavarria de l'est à l'ouest; la seule curiosité que nous trouvions en route est une école pampéenne.

L'État n'est pour rien dans ces créations. Un jour, dans un rancho, aussi triste que les autres, un inconnu, le plus souvent étranger, bachelier, cela va sans dire, est tombé, on ne sait d'où, demandant place au foyer, où on l'a accueilli; dans une langue hybride il a raconté ses voyages, ses prouesses; pour payer son écot il a pris un enfant sur ses genoux et lui a enseigné à



Une école dans la pampa. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

désigner des lettres, tracées par lui sur le sol. Le lendemain, dans le désert, où les nouvelles vont vite, la présence de ce savant est connue à dix lieues à la ronde, l'école se crée toute seule. Pas un gamin ne manque au rendez-vous que personne n'a donné; ils accourent, au galop de leurs chevaux étiques.

L'enseignement n'est pas bien relevé. Ce malheureux éclopé de la vie qui le donne n'a pas appris l'espagnol, mais a déjà oublié sa propre langue. Le matériel de l'école est des plus sommaires; le livre manque; souvent même, un bout de journal, une vieille boîte à cigares, un prospectus du Bon Marché égaré là, on ne sait comment, en tient lieu, jusqu'à ce que, l'école devenant une fondation sérieuse, l'État lui fournisse une subvention qui permette d'acheter quelques livres et parfois des bancs. Cependant ces jeunes gardiens de moutons apprennent ainsi à lire, et plus tard ils pourront conter, eux aussi, leurs souvenirs d'école.

Cette rencontre est la dernière avant le village en formation du Nueve de Julio, et la station qui le dessert, la dernière pour le moment du chemin de fer de l'Ouest, qui appartient à l'État et n'en est pas moins le mieux administré, celui de tous qui, en faisant au trafic de larges concessions et les plus bas prix, donne les plus hauts revenus. Il traverse une belle région de plaine où sont groupés les plus riches propriétaires, qu'envahissent chaque jour davantage les éleveurs irlandais. En six heures il nous ramène à Buenos-Ayres.

Émile Daireaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Frontière du Sous et de l'Ouad-Noun. — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

CINQ MOIS
CHEZ LES MAURES NOMADES DU SAHARA OCCIDENTAL,

PAR M. CAMILLE DOULS.

1887. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Mon projet de voyage dans le Sous et l'Ouad-Noun. — Je décide de pénétrer par le sud. — Je pars pour les Canaries. — Mes démarches dans l'archipel; Santa Cruz; las Palmas; Lanzarote. — Les hôtes de l'hôtel italien à Aréciffe de Lanzarote. — Les pêcheurs canariens. — Je trouve enfin une goélette. — Adieux à la civilisation.

Le penchant sud de l'Atlas marocain a pour contrefort une chaîne de montagnes qui se dirige parallèlement à la côte de l'Océan et va se perdre dans les sables du désert. Ces montagnes traversent deux contrées remarquables par leur richesse et leur fertilité et qui sont restées jusqu'à ces derniers temps indépendantes des sultans de Fez et de Maroc. La première et la plus importante, qui touche à l'Atlas, le Sous, est agricole; l'autre, beaucoup plus petite, l'Ouad-Noun, qui forme la frontière nord du Sahara, est surtout propre à l'élevage des troupeaux. Le Sous est habité par des populations autochtones, les Berbères Chleuh, qui ont une langue et des mœurs propres; l'Ouad-Noun renferme une population intermédiaire entre les Berbères et les Maures nomades du Sahara occidental.

Lorsque le sultan actuel, Mouley el-Hassan, monta sur le trône, une ambition dévorante signala ses premiers actes. Jeune, ardent, belliqueux, il ne rêvait que conquêtes. Aussi lorsque sa puissance fut bien assise dans l'empire du Moghreb ses regards se portèrent de l'autre côté de l'Atlas, vers le Sous et l'Ouad-Noun. Il se souvenait des premières années de sa jeunesse, alors que, *khalifa* (lieutenant) de son père, il commandait les troupes du sud marocain. Il avait bien des fois franchi l'Atlas et pris ses quartiers à Agadir, le poste le plus avancé de la frontière marocaine. De ce point il avait vu les plaines fertiles du Sous se dérouler dans le lointain avec ses jardins pleins de fraîcheur, ses rivières qui ne tarissent jamais et ses collines ruisselantes de verdure. Ce spectacle avait fasciné les yeux et l'esprit du jeune khalifa. Lorsqu'il reprenait la route du Maroc et qu'à la tête de ses troupes il traversait les plaines stériles et calcaires des Oulad-bou-Sbâh, le contraste évoquait dans son esprit le souvenir des belles prairies du Sous, et ses yeux s'illuminaient de désir et d'espérance.

Les premiers mois de l'année 1886 furent signalés au Maroc par un grand événement historique.

Après deux expéditions mémorables, le Sous et l'Ouad-Noun venaient d'être enfin soumis au sultan.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pendant plusieurs semaines les mosquées du Maroc retentirent des actions de grâces, et l'on célébra d'une manière enthousiaste la puissance et la splendeur du sultan du Moghreb, dont l'empire s'étendait jusque dans le désert du Sahara.

Jaloux de sa conquête, Mouley el-Hassan voulut la dérober à la convoitise des Européens, et il leur en barra soigneusement l'entrée. Il échelonna des garnisons sur tous les points habités de la côte, et les ordres les plus sévères furent donnés aux gouverneurs, qui ont encore aujourd'hui l'injonction formelle d'incarcérer tous les Européens dont ils apprennent la présence.

Après un séjour au Maroc, où j'avais appris la langue arabe et étudié les mœurs musulmanes, je formai le projet de visiter ce fameux pays du Sous dont on parlait tant comme beauté et comme richesse, et qui, véritable jardin des Hespérides, était si bien gardé. J'étais décidé à voyager sous un travestissement. J'avais en effet la conviction absolue que le seul moyen pratique de traverser un pays tel que le Sous sans attirer l'attention des autorités indigènes était de me faire passer pour un coreligionnaire. Mais la difficulté se trouvait dans le point de départ. Étant connu dans le sud du Maroc, il n'était pas prudent à moi d'user d'un déguisement pour franchir l'Atlas. Je courais le grand risque d'être reconnu, et tout le succès de mes entreprises futures aurait été compromis. Il existait bien une seconde route naturelle, celle du sud par le Sénégal et le Sahara; mais, de ce côté encore, les difficultés étaient très grandes. J'aurais eu affaire en effet aux Maures sédentaires, c'est-à-dire aux gens les plus soupçonneux du monde, et il m'aurait été bien difficile de justifier ma présence au milieu d'eux et de jouer, sans éveiller les soupçons, mon rôle de musulman. Léopold Panet, qui, mieux que tout autre, pouvait jouer ce rôle parmi les Maures, puisqu'il était né au Sénégal et qu'il connaissait parfaitement le dialecte des tribus du Sahara, en avait fait une bien dure expérience. Je voulais pourtant pénétrer dans le Sous, j'avais pris la résolution énergique de le visiter. C'est cette idée fixe qui me suggéra le projet d'aborder sur la côte du Sahara près du sud marocain et de me présenter aux indigènes comme un musulman étranger. Si, comme je l'espérais, j'étais accepté, je pourrais remonter vers le nord, traverser l'Ouad-Noun et le Sous sans attirer l'attention et atteindre finalement le Maroc par l'Atlas. Ce projet avait de plus l'avantage sur les précédents de m'éviter un double parcours. Enfin, j'avais un point de départ très favorable par la factorerie anglaise du cap Juby, qui, par ses relations avec les caravanes venant de l'Ouad-Noun, pouvait me faciliter les moyens de gagner le sud marocain. Toutes ces considérations réunies me décidèrent donc à prendre la voie du sud par le Sahara; et voilà comment, l'an passé, mon itinéraire tracé d'avance, et muni de lettres de recommandation du ministère des Affaires étrangères pour nos représentants au Maroc, je m'embarquais au Havre à destination des îles Canaries.

Je débarquai à Santa-Cruz de Ténériffe le 20 décembre 1886, après une traversée de dix jours. Quel délicieux contraste avec le climat européen! J'avais quitté la France en plein hiver, par un temps de pluie et de brouillard, et quelques jours après je me trouvais dans des campagnes en fleur et tout ensoleillées. La traversée avait été affreuse; dans le golfe de Gascogne notre steamer avait dansé comme un fétu de paille. Pendant deux jours nous avions filé quatre nœuds à l'heure. Au matin du dixième jour le ciel s'éclaircit tout à coup, la mer se calma comme par enchantement, et aux premiers rayons du soleil levant nous vîmes à l'horizon s'estomper de pourpre la cime du pic de Ténériffe.

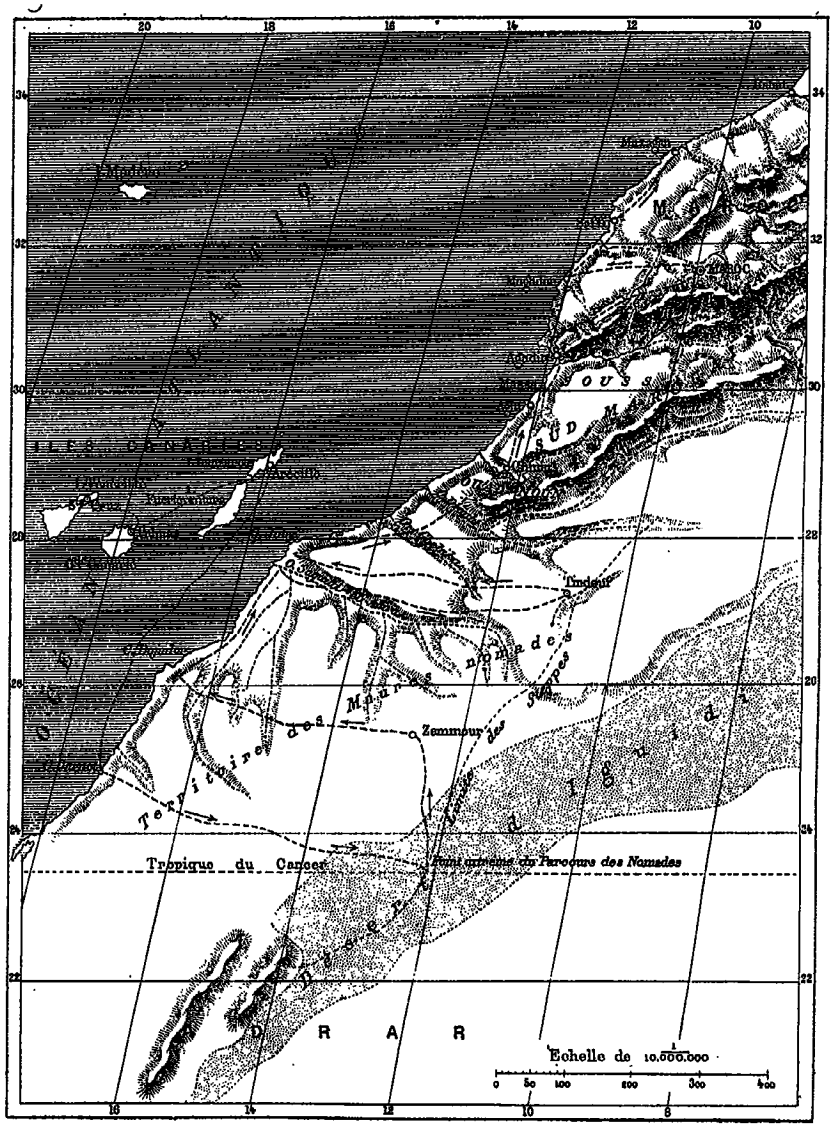
Les îles Fortunées! c'est le seul nom qui convienne aux Canaries. Quant à moi, elles ont su tellement me captiver, que j'ai failli m'oublier sous leur ciel enchanteur. Aussi, lorsqu'on me demande quel est le pays où je voudrais vivre à l'étranger, je réponds aussitôt : « Aux îles Fortunées. — Aux îles Fortunées? Où donc se trouvent ces îles-là? — Oh! tout près de l'Europe, un peu au-dessous du Maroc, à une journée de navigation à peine de la côte stérile et barbare du Sahara occidental. Joli contraste, n'est-ce pas? Figurez-vous donc un bijou d'archipel où le thermomètre ne varie pas de toute l'année entre 20 et 28 degrés centigrades, où fleurit l'oranger et où mûrissent le coco et la banane; de petites îles faites à souhait et qui résument toutes les merveilles de la création. On y voit de jolies femmes au teint mat et aux grands yeux noirs, et la nuit on s'endort au bruit de la sérénade; on y voyage en voiture et en dromadaire; on y boit d'un certain vin de malvoisie qu'un duc de Clarence aima autrefois, dit la légende, jusqu'à en mourir, et l'on y vit pour rien. »

Le consul de France, baron de Chasseriau, qui habite les Canaries depuis de longues années, me donna des renseignements très précis sur la côte voisine. Connaissant la barbarie des Maures de la côte et la difficulté d'un voyage tel que celui que je projetais, il commença par me dissuader : « Depuis que je suis ici, me dit-il, j'ai très souvent appris la mort et la disparition de pêcheurs qui avaient abordé sur la côte d'Afrique, et la réputation de barbarie de cette contrée est telle que vous ne trouverez personne dans l'archipel qui veuille vous accompagner. » Je lui expliquai alors comment j'espérais, sous un déguisement, tromper les Maures et parvenir dans le sud marocain. Ma conviction, mes espérances, ma bonne foi, finirent par l'ébranler et il m'aida à mettre mon projet à exécution avec une courtoisie au-dessus de tout éloge. Il s'agissait pour moi de débarquer à la factorerie anglaise du cap Juby et de gagner le nord avec une caravane maure. La *North Western African Company*, propriétaire du cap Juby, possède un comptoir à las Palmas, dans la Grande Canarie. La factorerie correspond avec le comptoir au moyen d'une goélette qui appartient à la compagnie et qui fait le trajet toutes les semaines. Je comptais gagner le cap Juby au moyen de cette goélette. M. de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chasseriau me donna des lettres pour toutes les personnes qui pourraient m'être utiles dans les autres îles de l'archipel, et il me procura du consul anglais une lettre particulière pour le *manager* du comptoir de las Palmas. Ensuite je quittai Santa-Cruz, emportant un souvenir des plus doux et de l'hospitalité reçue et de l'affabilité du consul et du chancelier, M. de Cabarrus.

Le 2 janvier 1887, je débarquai à las Palmas, la ville la plus importante de l'archipel et le siège du tribunal et de l'évêché des Canaries. Vue de la mer, las Palmas, avec ses terrasses et ses maisons crépies à la chaux, a tout à fait l'apparence d'une cité musulmane. L'illusion est complétée par une couronne de palmiers qui bordent la ville et lui donnent le plus bel air



Itinéraire de M. C. Douls.

oriental. Je reçus un accueil très cordial de notre agent consulaire et du docteur Chil, une des notabilités canariennes, qui a fait ses études à Paris. Le *manager* du comptoir anglais, à qui je fis part de mes projets, m'arrêta dès les premiers mots : « Il est absolument inutile, me dit-il, que vous songiez à entreprendre le voyage dont vous me parlez : vous ne réussirez pas. Autour de notre factorerie nous avons des Maures qui nous sont dévoués; mais à une journée de marche nous ne sommes plus en sécurité. Je connais tellement le fanatisme des Maures, que je vous prédis que vous n'irez pas à cent kilomètres de la côte sans être tué ou pillé. » Et comme je tâchais de le persuader : « On voit bien que vous ne connaissez pas les Maures; je fais des vœux pour que vous ne les connaissiez jamais. Devant votre résolution, je crois faire un acte de philan-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

thropie en ne vous facilitant pas les moyens de gagner notre factorerie. » En face d'une telle déclaration, je n'avais plus qu'à me retirer, et c'est ce que je fis.

C'était une grande déception. La porte d'entrée sur laquelle je comptais était brusquement fermée devant moi et juste au moment où je parvenais au seuil. J'allai aussitôt aux informations. Le docteur Chil me conduisit au cercle et me présenta à tous les hommes de science de l'archipel. Tout le monde parut s'intéresser à moi; on me reçut avec cette courtoisie et cette affabilité toutes particulières aux habitants des Canaries, mais personne ne m'encouragea. Les renseignements que je recueillis furent vagues; on me conseilla toutefois en dernier ressort de m'aboucher avec les pêcheurs de l'île de Lanzarote qui fréquentent la côte.

Le soir même je m'embarquai pour Lanzarote. La distance de las Palmas à cette île est de douze heures en vapeur. Je passai la nuit à me promener rêveur sur le pont. C'était une nuit obscure et le navire filait laissant derrière lui un sillage phosphorescent qui se déroulait comme un ruban de moire sur la surface sombre et calme de la mer. J'en étais arrivé à un de ces moments où une résolution énergique et décisive est nécessaire. Mon esprit surexcité outre mesure par des alternatives d'espérance, d'incertitude et de déception, devait reprendre tout son calme et son sang-froid par une résolution irrévocable. Je pesai toutes les considérations. Je fus longtemps perplexe; j'eus même un sentiment de vertige comme un homme qui, au moment de franchir un abîme, se sent défaillir. Mais ce ne fut qu'un éclair, et je ne tardai pas à recouvrer toute mon énergie. Aussi je pris la résolution absolue de me faire débarquer n'importe où sur la côte. J'avais espéré, il est vrai, en arrivant aux Canaries, passer par une porte ouverte : puisqu'on me la ferme, il est trop tard pour reculer, j'escaladerai la muraille.

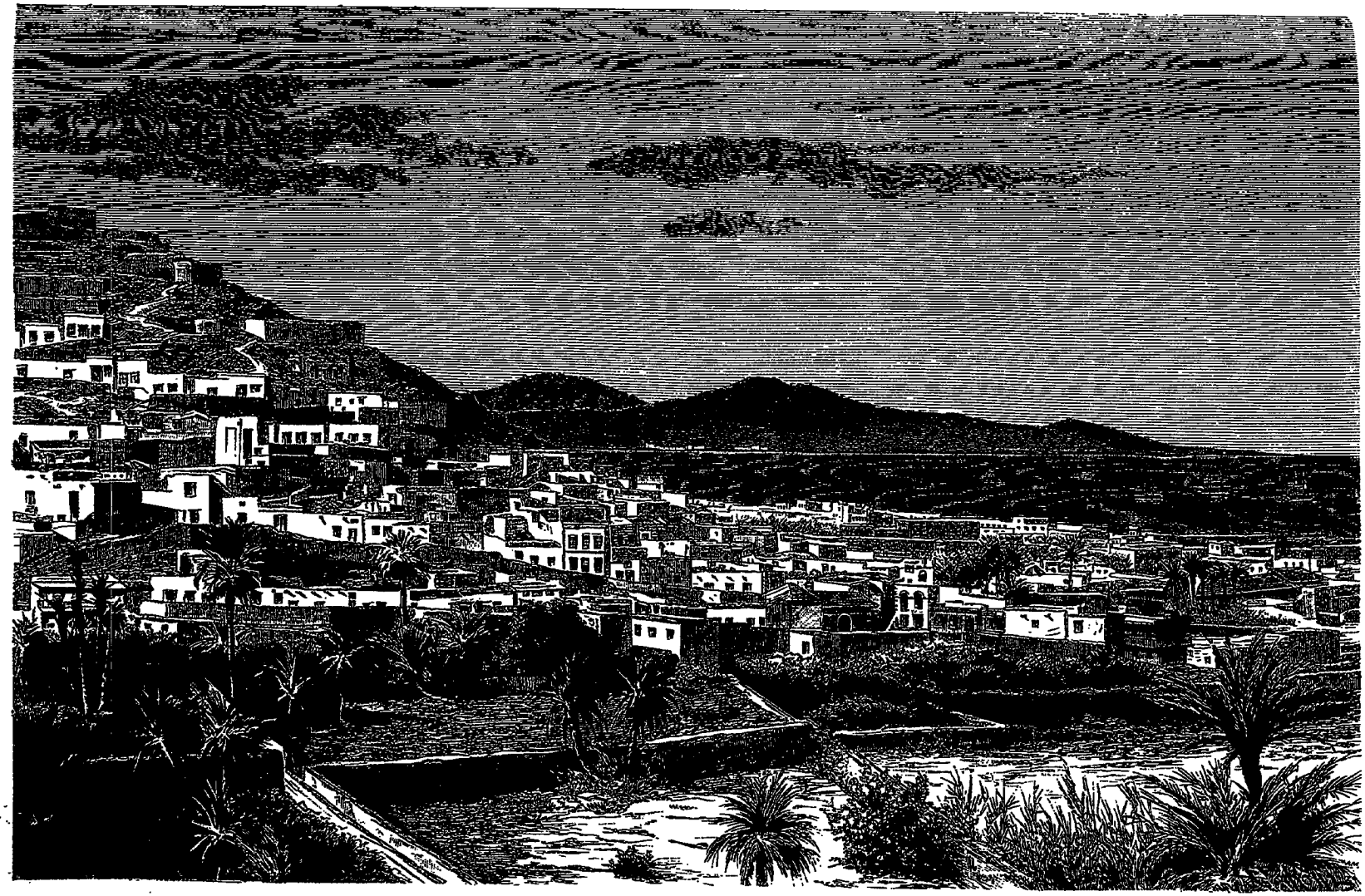
A l'aube, mon esprit reposé par la décision que je venais de prendre et n'ayant plus à combattre des idées contraires, je me sentis allégé d'un grand poids. Je m'appuyai sur les bastingages, les yeux tournés vers l'orient, vers cette côte africaine que je ne voyais pas encore, mais de laquelle chaque tour d'hélice me rapprochait, et mon esprit rêveur se mit à supputer les événements qui allaient s'accomplir. Sûrement les diagnostics ne furent pas tristes, car les premiers rayons du soleil qui inondèrent tout à coup la surface de la mer me trouvèrent radieux et suivant avec intérêt les évolutions d'une bande de marsouins qui, semblables à des tritons, plongeaient et replongeaient en escortant le navire.

L'île de Lanzarote m'apparut bientôt avec ses côtes désolées et stériles. C'était comme un avant-goût du désert. Pas un arbre ne se détachait sur sa surface fauve. A l'horizon quelques collines de basalte dominées par la « montagne de Feu » révélaient l'origine plutonique de l'île, tandis que dans un coin les maisons crépies du village de San-Bartolomeo faisaient tache dans la monotonie du paysage. Nous ne tardâmes pas à atteindre Aréciffe, le port et la capitale de l'île. Aréciffe est un bourg de trois à quatre mille âmes. Les rues, pavées, larges et tirées au cordeau, sont bordées de maisons basses à terrasses et à volets verts. Lorsqu'on parcourt les rues, on croirait visiter une nécropole; les pas résonnent comme sous une voûte, et c'est à peine si au bruit des pas un volet se soulève de loin en loin, laissant ainsi soupçonner derrière les fenêtres closes l'existence de créatures humaines.

Je descendis à l'unique hôtel de l'île je crois, un hôtel italien tenu par un certain Fumagallo. Je rencontrai l'hôtelier au port; il m'annonça que j'étais le seul étranger à Lanzarote et qu'il y avait plusieurs années qu'on n'y avait vu de Français. Aussi il me demanda, en m'offrant ses services, quel était l'objet qui m'amenait dans l'île. Comme j'avais beaucoup de renseignements à prendre, je ne cherchai pas à lui cacher mon projet. Il se tourna aussitôt vers moi pour voir si je parlais sérieusement. Ma gravité ne lui laissa pas de doute. Nous continuâmes à marcher en silence; avant d'arriver à la porte de la *fonda* je le vis deux ou trois fois soulever les épaules de l'air de dire : « En voilà un original! » A la *fonda italiana* on mangeait en famille; nous arrivâmes au moment du repas. Autour de la table, à côté de la patronne et des enfants, il y avait trois hôtes : le juge, un notaire et le colonel de l'armée territoriale. Pour jouir de l'étonnement général, l'hôtelier me présenta d'un air mystérieux en annonçant que je voulais me faire déposer sur la côte et abandonner au milieu des Maures. Tous se retournèrent avec étonnement. Mais, voyant un jeune homme qui n'avait rien d'extraordinaire ni dans son maintien ni dans l'expression de sa physionomie, ils se remirent à manger en souriant d'un air d'incrédulité. Pour les convaincre, il fallut que don Félix (c'était le prénom de l'hôtelier) répétât d'un air sérieux les termes de la présentation. Aussitôt on se serra pour me faire place; en vrai pays de pêche, la table était surchargée de plats de poissons; on poussa les plats et l'on m'offrit la place d'honneur. Le juge me dit que j'avais du courage; le colonel ajouta qu'il avait fait la campagne de Ceuta contre les Marocains et que je me ferais écharper; le notaire me déclara qu'il venait de publier un in-folio prouvant que Christophe Colomb avait, lors de la découverte, débarqué à San-Thomas, mais que plus que lui j'étais un bienfaiteur de l'humanité. Puis tout le monde choqua le verre pour me souhaiter la bienvenue.

Avec l'hôtelier pour cicerone je commençai aussitôt des démarches pour trouver des marins qui voulussent me conduire à la côte. La personne qui pouvait m'être le plus utile était le docteur Lorenzo Cabrera, que ses fonctions de délégué sanitaire mettaient en relation continuelle avec les pêcheurs. J'avais justement une lettre pour lui. J'allai le trouver. Le docteur Cabrera était une massive personne à la figure sympathique, mais extrêmement myope. Quand je lui eus expliqué le but de ma visite, il se rejeta en arrière dans son fauteuil, essuya ses lunettes, toussa et, posant ses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Las Palmas (voy. p. 179). — Dessin de J. Girardet, d'après une photographie communiquée par M. le docteur Verneau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

larges mains sur son ventre : « Je suis né, commença-t-il, dans cette île et j'y ai vécu la plus grande partie de ma vie. Du centre de l'île, par un temps clair, on aperçoit la côte d'Afrique. Eh bien, depuis notre enfance nous sommes élevés dans la crainte de cette côte. Les pêcheurs qui fréquentent ces parages reviennent toujours avec des histoires effrayantes. Quand on s'approche près de terre, on aperçoit des êtres à face humaine avec de longs cheveux, vêtus de peaux, armés de poignards et de fusils, et postés sur des rochers à l'affût du chrétien. Bien des fois des goélettes sont revenues avec un ou deux pêcheurs en moins, et quand on interrogeait les camarades, ils répondaient d'un air lugubre : « *Los Moros, todavía los Moros!* » Et ce nom de Moros est devenu pour nous un épouvantail. Voilà pourquoi je ne puis vous conseiller d'aller voir les Maures. — Monsieur, lui répondis-je, vos craintes sont justifiées; mais moi, qui connais les Arabes et les sentiments des musulmans, je n'ai pas les mêmes raisons de partager vos craintes. Croyez-moi, jamais ils ne tueront un homme qui se présentera comme un frère, et, si barbares qu'ils soient, ils respecteront un étranger musulman. Ma résolution est arrêtée et bien arrêtée, et je voudrais vous faire partager la conviction que j'ai en l'heureuse issue de mon entreprise. »

Le docteur Cabrera n'était pas entêté; il parut se rendre à mon raisonnement. Nous parlâmes alors des moyens de transport. Toutes les goélettes de pêche étaient dehors, mais dans le courant de la semaine deux d'entre elles devaient rentrer dans le port. Aussitôt arrivées, le docteur préviendrait les patrons et me mettrait en rapport pour traiter du passage. Nous nous quittâmes enchantés, moi le remerciant de ses services, lui m'assurant de l'intérêt tout particulier qu'il me portait déjà.

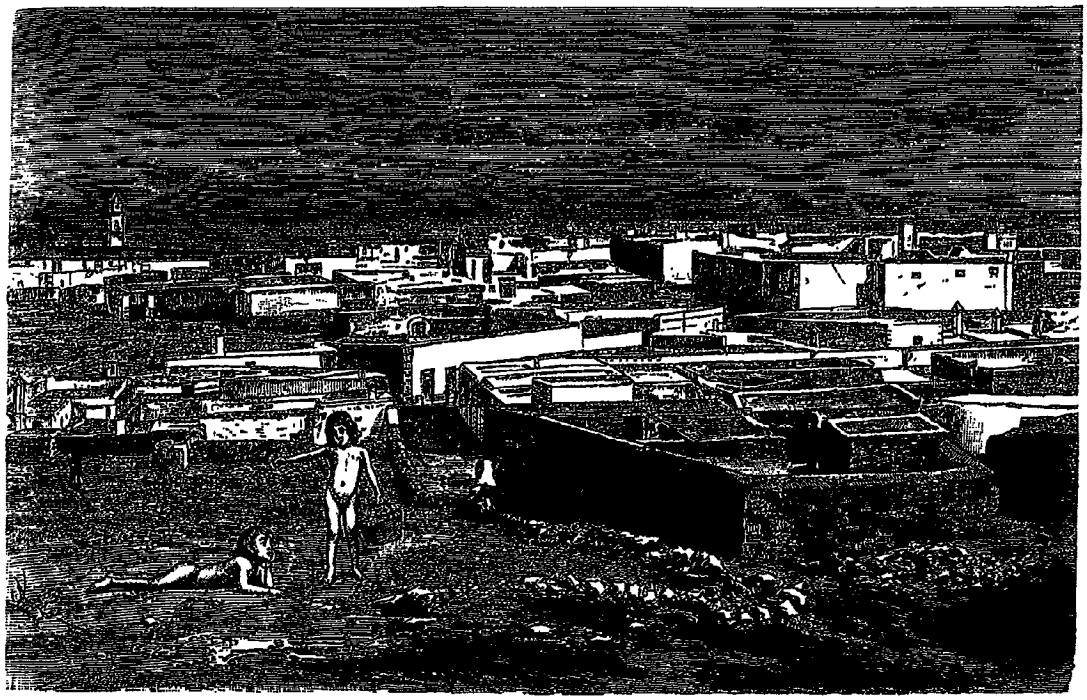
Effectivement deux jours après rentra la goélette *Carmita*, un des deux bateaux annoncés. Dès son arrivée, j'eus une entrevue avec le patron et le docteur Cabrera. Je fis part au pêcheur de mes projets de voyage et de la manière dont je voulais m'y prendre pour arriver à mon but. Il me laissa parler sans m'interrompre, un froncement de sourcils seul dénotait l'intérêt qu'il prenait à mes paroles. Quand j'eus fini, il me frappa doucement sur l'épaule et me dit d'une voix brève : « C'est impossible. » Et comme je faisais un geste de dénégation : « Ne m'interrompez pas, je vous en prie. Voyez-vous, je vous porte déjà de l'intérêt : vous êtes jeune, vous êtes Français, mon père était un vieux soldat de l'empire; je ne veux pas avoir un crime à me reprocher. Si vous débarquez sur la côte, vous serez pris, dépouillé et très probablement mis à mort. — Mais..., interrompis-je. — Je vous en prie », et en parlant il mettait sa grosse main calleuse sur mon épaule, « vous me donneriez des piastres et des carolus, ce serait inutile, je ne vous conduirais pas. » Je vis qu'en effet tout était inutile devant une volonté si bien arrêtée, et, sans lui cacher un mouvement de dépit, je serrai la main qu'il me tendit en prenant congé de moi.

J'étais anéanti. Quoi! en face de cette côte que j'apercevais presque et vers laquelle tendaient tous mes désirs, je rencontrais de si grands obstacles! Un bout de mer à franchir, et rester sur la plage impuissant! toucher le but de la main, et, véritable supplice de Tantale, voir le but reculer! oh! devrais-je traverser l'Océan sur une simple planche, je le traverserai, car j'ai confiance, j'ai foi en mon étoile, et quelque chose me dit dans le fond de mon âme que je réussirai. Mais comment convaincre tous ces incrédules? Non seulement on ne me croit pas, mais on se fait des scrupules de conscience de m'encourager. Trouverai-je enfin un homme qui n'écoutera que son intérêt personnel? Certes, en ce moment, mon idéal était un individu qui ne discuterait que du prix du passage.... Comme je parcourais les rues d'Aréciffe en faisant ces amères réflexions, je rencontrai par hasard un négociant indigène qui possédait un canot de plaisance. Je lui demandai s'il voulait louer sa barque et me procurer deux pêcheurs pour gagner la côte. Il me regarda comme on regarde un fou. Puis se ravisant : « Dame! ça m'est égal, combien voulez-vous payer? » Je poussai un cri de joie : plus heureux que Diogène, j'avais trouvé mon homme. Je partis radieux en lui disant de recruter les pêcheurs, que nous nous arrangerions au dernier moment. Le soir, comme je me disposais à me coucher, j'entendis frapper à la porte de ma chambre, et je vis entrer en même temps le délégué sanitaire, la face congestionnée et tout essoufflé par une course rapide : « Ah çà! s'écria-t-il en se laissant tomber sur un fauteuil, dites-moi si c'est vrai? — Mais quoi? lui demandai-je ébahi. — Quoi? Mais on m'a affirmé que vous songiez à partir dans cette coque de noisette qui se balance dans le port. Mais c'est de la folie, vous ne savez pas qu'au moindre vent vous chavirerez! Je parie que vous n'atteindrez pas deux milles du port sans avoir été jeté à l'eau! Et c'est avec une pareille coquille que vous voulez faire deux jours de navigation! — Mon cher monsieur, lui répondis-je, je vous remercie extrêmement de votre sollicitude. Mais j'ai pris la résolution irrévocable de gagner à tout prix la côte d'Afrique. Lors de ma première visite, je vous ai fait part de ma conviction, je veux donc partir. Aujourd'hui nous n'avons pu décider le patron de la goélette à m'emmener; irrité de ce refus et des menaces de dangers dont on me parle depuis que je suis aux Canaries, je suis arrivé à un moment où je ne puis plus ajourner ma décision et je préfère les dangers eux-mêmes à cette apparence qui me lance dans des incertitudes intolérables. — Mais, *por Dios!* patientez un jour ou deux, répliqua mon interlocuteur d'un air soucieux; demain arrivera probablement l'*Adelaïda* et je vous promets de faire tout mon possible pour décider le patron à vous conduire. » Sur cette déclaration, je lui promis de patienter encore, et nous nous séparâmes tous deux plus rassurés.

Le lendemain au soir, arriva la goélette *Adelaïda*. Le patron, qui se nommait don Camilio, vint me faire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une visite en compagnie de son second. Le délégué sanitaire avait dû le mettre au courant de mes projets, car aussitôt il me dit qu'il se tenait à ma disposition. « Dans quelques jours je devais aller, ajouta-t-il, à la pêche du côté du rio de Oro et du cap Blanco : puisque c'est votre direction, je devancerai le départ de deux ou trois jours. » Après plusieurs questions auxquelles il fit une réponse satisfaisante, nous nous quittâmes en nous donnant rendez-vous pour le lendemain. Le jour suivant il revint me voir, accompagné toujours de son second, un jeune pêcheur à la figure sympathique et intelligente : « Pour le prix de fret, commença-t-il aussitôt, je me suis arrangé avec M. le délégué sanitaire, qui m'a dit être chargé par vous de traiter à ce sujet. Maintenant il s'agit de savoir où vous voulez débarquer. On m'a dit que vous vouliez vous déguiser et aller comme mahométan avec les Maures ; vous savez, là-dessus je ne m'y entends pas beaucoup ; puisque vous croyez réussir, c'est bien. Tout ce que je puis faire, c'est vous conduire. Si cela vous est égal, nous débarquerons au cap Bojador, qui est un point d'atterrissement favorable et très fréquenté des Maures. Mais avant de partir réfléchissez, car il ne faut pas avoir peur au dernier moment, quand vous verrez ces sauvages avec leur poignard et leur tête de bête fauve. » Je souris en lui tendant la main : « Ne craignez rien, conduisez-moi, et si j'ai peur, en tout cas on ne s'en apercevra pas. » Le marin, un peu ému de ma confiance,



Arécifle de Lanzarote. — Dessin de Girardet, d'après une photographie communiquée par M. Alluaud.

serra fortement la main que je lui tendais, en me disant : « *Por Dios!* vous êtes un brave garçon et je serais bien triste si ça tournait mal par là-bas. » Puis les pêcheurs sortirent en m'annonçant que nous partirions le surlendemain au soir.

Je fis aussitôt mes préparatifs. J'écrivis au consul de France des Canaries pour lui annoncer mon départ. Je lui donnai ensuite des instructions particulières pour le cas où il apprendrait que je serais prisonnier, ou que mon voyage aurait un dénouement fatal. Je pris congé de lui en promettant de lui donner de mes nouvelles sitôt arrivé au Maroc, c'est-à-dire au terme de mon voyage. J'écrivis aussi au ministre des Affaires étrangères ainsi qu'à MM. Féraud, ministre de France à Tanger, et Lacoste, consul à Mogador. Je me recommandai à leur bienveillance et les priai d'user de leur influence auprès du gouvernement marocain dans le cas où il se présenterait des difficultés durant le cours de mon exploration. Après avoir de même adressé mes adieux à mes parents et à mes amis, je ne m'occupai plus que de mon départ.... Mes préparatifs furent bientôt terminés : voulant voyager comme *tagère* (négociant musulman), je fis fabriquer deux petites caisses en bois avec des poignées en cordes, dans lesquelles je mis les marchandises que j'étais censé vouloir vendre. Je me travestis en Marocain et m'embarquai dans les premiers jours de janvier, un lundi soir, vers quatre ou cinq heures, accompagné d'une partie de la population, que cet événement intéressait, et du docteur Cabrera, de la bienveillance duquel j'obtins la permission de laisser aborder le bateau sur la côte d'Afrique.

Quelques instants après, la goélette leva l'ancre, et, un

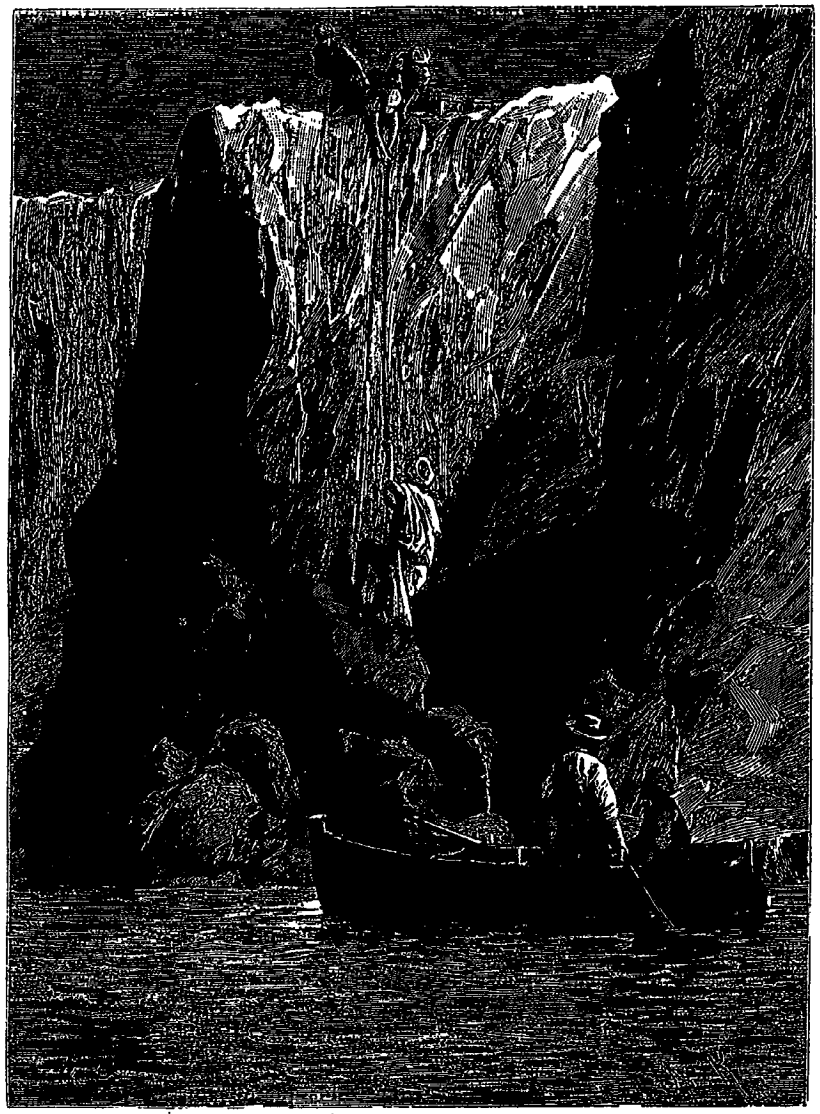
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vent favorable s'étant levé tout à coup, les voiles se gonflèrent et nous filâmes rapidement dans la direction du cap Bojador. Debout à l'arrière du navire, je regardais décroître peu à peu l'île Lanzarote; quand la silhouette d'Aréciffe fut sur le point de disparaître dans le crépuscule, j'agitai une dernière fois les pans de mon burnous, et c'est ainsi que je fis mes adieux à la civilisation.

II

En route pour l'Afrique. — La goélette *Adelaida*. — Mon débarquement. — Entre l'Océan et le Désert. — Ma rencontre avec quatre Maures. — Je suis pris, dépouillé, maltraité et emmené comme esclave. — Ma première nuit dans le Sahara.

Le vent se maintint toute la nuit. La goélette, toutes



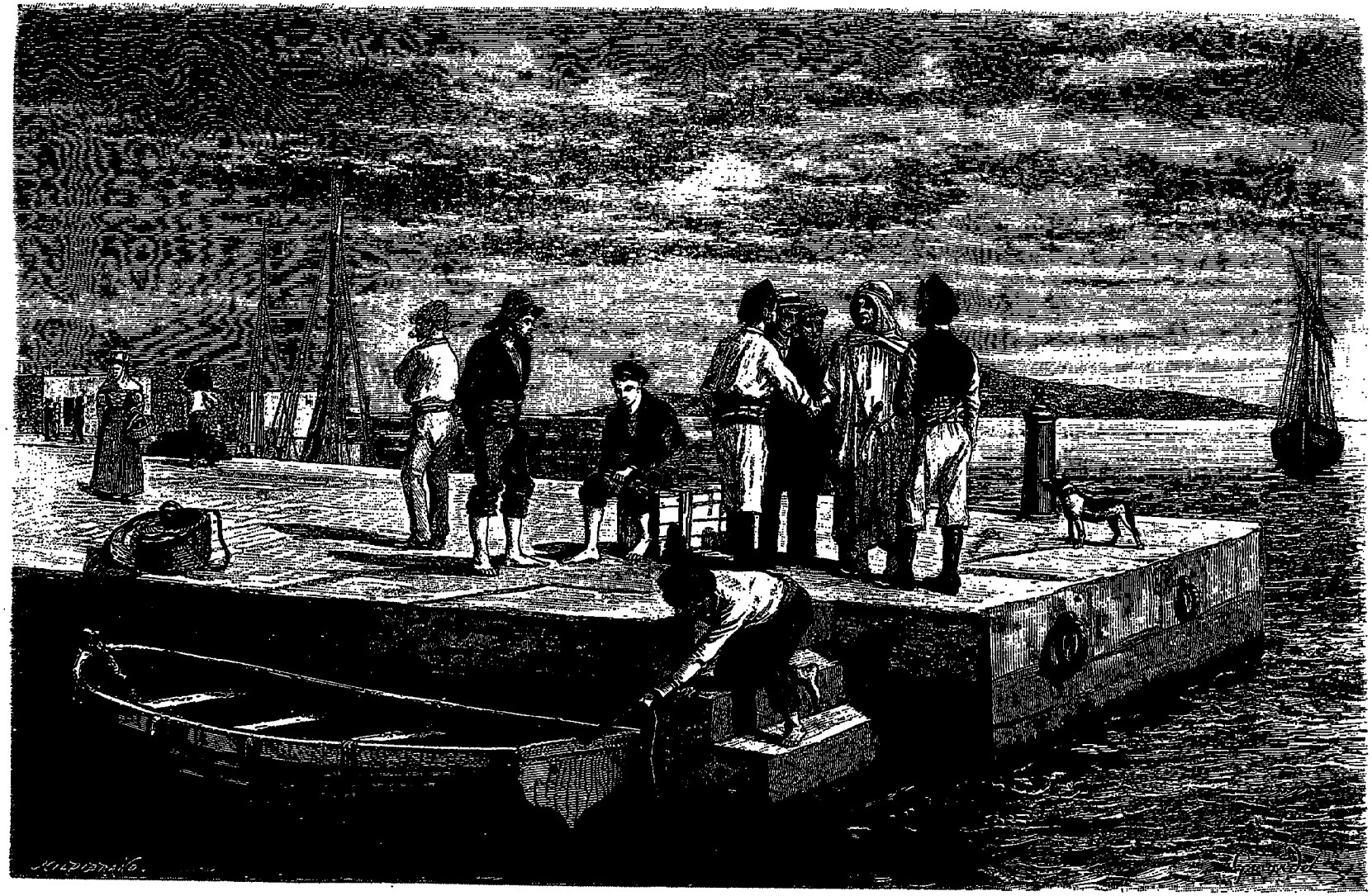
Mon ascension de la côte du Sahara (voy. p. 186). — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

voiles au vent, pareille à un gigantesque albatros, filait avec rapidité sur la surface tranquille de la mer, qu'elle semblait effleurer à peine. La nuit était douce et calme et la brise arrivait chargée du parfum qu'elle avait emprunté aux jardins en fleurs de l'Orotava et de las Palmas. Mon esprit était dans une telle quiétude que, subissant l'influence d'un semblable milieu, je me couchai sur le pont, enveloppé dans mon burnous, et passai la nuit à contempler le ciel étoilé et d'une limpidité sans égale.

Nous naviguâmes la journée suivante continuellement en vue de la côte. Les pêcheurs déclarèrent que si le vent ne changeait pas, nous arriverions le soir même en vue du cap Bojador.

L'*Adelaida* était une petite goélette de trente-cinq tonnes, semblable à tous les bateaux de pêche des Cana-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Adieux à la civilisation (voy. p. 187). — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ries : longue, étroite, à la manœuvre facile, avec une cale pour les poissons et une cabine séparée en deux à l'arrière où les pêcheurs s'entassent pêle-mêle sur leurs hardes pour dormir. Lorsqu'on voit pour la première fois une de ces cabines de quelques pieds carrés à peine, on se demande comment il est possible que quinze ou vingt hommes trouvent une place suffisante pour se coucher. Mais quand on les a vus installés, on est émerveillé. Ils s'enchevêtrent les uns dans les autres pour ne pas perdre le plus petit espace, et pendant la nuit, si l'on regarde dans une de ces cabines, on voit un entrelacement de bras, de jambes et de têtes du plus singulier effet. A bord de l'*Adelaida* trente-trois pêcheurs dormaient dans deux cabines de trois mètres carrés chacune. Le patron seul avait une couchette, ménagée dans la cloison, au-dessus des autres pêcheurs.

Dans la soirée nous arrivâmes en effet en vue du cap Bojador ; mais le crépuscule était déjà venu, et, la nuit avançant à grands pas, il nous parut impossible d'atterrir le soir même. « Nous allons louvoyer toute la nuit, me dit le patron, et demain matin à la pointe du jour nous aborderons. »

Une partie de la nuit se passa à causer. Don Camilio m'avait cédé sa couchette, et dans la cabine, éclairée par une lampe fumeuse, une douzaine de pêcheurs couchés pêle-mêle au-dessous de moi me parlaient des Maures et de leur férocité. Il était dit que jusqu'au dernier moment on agiterait devant mes yeux le spectre de la barbarie. Mais l'habitude familiarise avec tous les épouvantails, et l'on m'avait tant conté d'histoires de brigands depuis quelques jours que j'étais rebelle à toute émotion.

« Il y a quarante ans, me disait un vieux marin qui paraissait être le doyen du bateau, il y a quarante ans que je pêche dans cette région. Quelquefois j'ai abordé, mais j'ai toujours veillé à ce qu'il n'y eût pas de Maures en vue. Plusieurs de mes camarades ne sont jamais revenus à bord. Un jour, de la barque j'ai vu massacrer sur la côte deux de mes compagnons qui avaient été à la recherche d'eau douce. Une autre fois, un de mes camarades, qui était monté sur une falaise pour examiner une voile à l'horizon, y fut surpris et précipité sur des rochers, où il s'écrasa. Quant aux naufragés, nous n'en entendons plus parler.... Quel âge avez-vous? me demanda-t-il tout à coup. — Vingt-deux ans », lui répondis-je. Alors, se retournant vers les autres pêcheurs : « *Por Dios, es un niño!* (Mon Dieu, c'est un enfant!) » et s'adressant à moi en se signant : « Que le bon Dieu et la Vierge Marie vous accompagnent, mon fils! »

Au matin, dès que l'aube parut, nous examinâmes plus attentivement la côte. Pendant la nuit le vent s'était levé avec force, poussant malgré la manœuvre le navire sers le sud, de sorte qu'aux premiers rayons du soleil nous nous trouvions à une très grande distance du cap Bojador. Remonter vers le nord, il ne fallait pas y songer : avec le vent contraire nous aurions employé deux jours à atteindre le point où nous nous trouvions la veille au soir, et les pêcheurs étaient trop avares de leur temps pour le perdre en courses inutiles. Ils avaient hâte de commencer la pêche pour être de retour à Lanzarote aux fêtes du carnaval, et je les avais éloignés de leur route.

Que faire? Je n'avais plus qu'à me faire déposer; il ne m'était plus possible de reculer, à tout prix il fallait débarquer.

Nous continuâmes, vent arrière, à longer la côte, à l'affût d'un point de débarquement favorable. Ce qui me rassurait, c'est que la région paraissait habitée; de loin en loin, sous un soleil resplendissant, des troupeaux de dromadaires paissaient, s'avançant lentement vers le sud, tandis que l'horizon, âpre, borné par des collines sauvages et sans végétation, s'étendait et se confondait dans le lointain avec les dunes du rivage. Au bout d'une heure nous atteignîmes un promontoire. Des récifs se détachaient de la côte et surplombaient la mer. Le navire pouvait s'approcher de quelques encablures des falaises. Les pêcheurs venaient de reconnaître Garnet Cap, situé à égale distance du cap Bojador et du rio de Oro. On jeta aussitôt l'ancre. La barque de bord fut mise à l'eau, et, après avoir serré la main à tous les pêcheurs, je pris place sur le banc de l'esquif avec le second et quatre marins. Quelques minutes après, nous arrivions au pied des falaises. Les rochers s'élevaient perpendiculairement à une dizaine de mètres. Deux marins et le second, emportant une corde, s'aidèrent des anfractuosités des rochers et escaladèrent la paroi granitique. Quand ils furent sur la plate-forme, ils consultèrent les environs et, n'apercevant aucun être humain, ils déroulèrent la corde, dont l'extrémité tomba dans la barque. Aidé des deux pêcheurs qui gardaient l'esquif, j'attachai les caisses, qui furent hissées successivement au haut des rochers. Lorsque la corde descendit pour la troisième fois, je l'attachai autour de mes reins, et, m'en étant fait une ceinture solide, je me sentis enlever à un signal donné ; c'est ainsi que je fis l'ascension de la côte du Sahara. Pour parer à toute éventualité, les pêcheurs avaient voulu que j'emportasse une corbeille de provisions; cette corbeille restait encore dans la barque, nous l'enlevâmes de la même manière, et ce n'est que lorsque tout fut bien rangé là-haut sur les rochers que mes compagnons songèrent à s'en aller. Avant de me quitter ils voulurent m'embrasser, et ce n'est pas sans émotion que je leur rendis l'accolade. Je leur donnai à chacun un bakchich, et, après m'avoir comblé de vœux et de bénédictions, ils descendirent à leur barque, qui se dirigea rapidement vers la goélette.

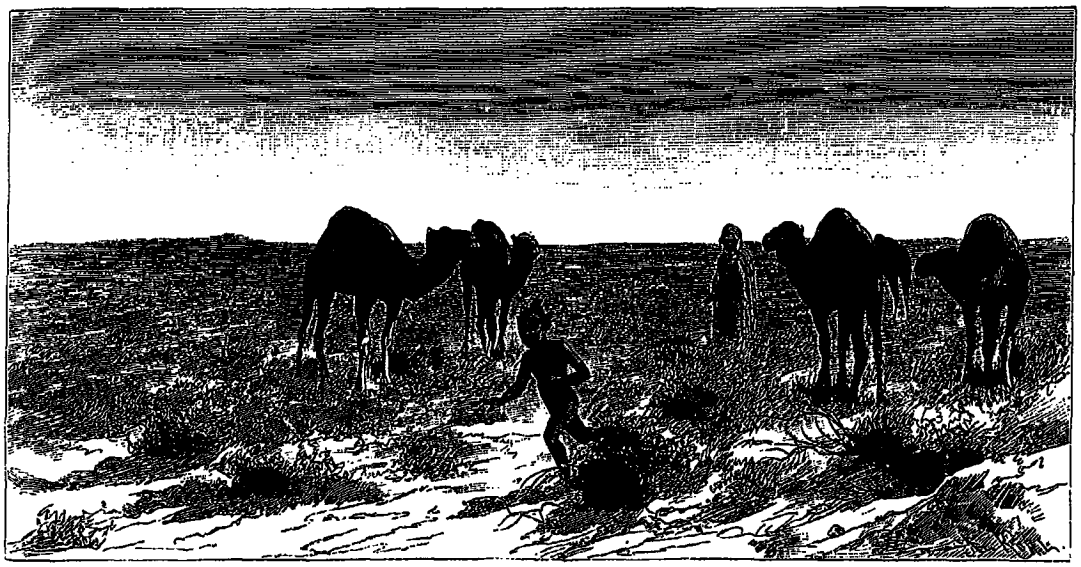
J'étais sur la terre d'Afrique, en plein Désert, seul et isolé sur le territoire d'un peuple barbare et fanatique, abandonné sur une côte inhospitalière où les chrétiens sont massacrés.

En me trouvant seul tout à coup sur cette côte déserte, ma première impression ne fut pas celle de l'effroi. Je n'avais pas conscience du danger auquel je m'exposais, j'étais jeune et j'avais confiance en ma bonne étoile.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quelque chose me disait dans le fond de mon être que je ne perdrais pas la vie dans cet aventureux voyage. Du reste j'avais trop ardemment désiré le moment où je me trouverais sur cette côte, pour avoir une appréhension sérieuse; tout au plus ressentais-je un vague sentiment d'inconnu qu'augmentaient la solitude et le milieu sauvage dans lequel je me trouvais. Je m'assis sur les rochers qui surplombaient la mer, et en face de ces deux immensités qui frappent le plus le cœur de l'homme, l'Océan et le Désert, je restai un moment pensif et rêveur. J'étais dans un de ces moments solennels qui sont marqués d'une pierre blanche ou noire dans une existence humaine. En quelques heures, ma destinée venait de changer : hier c'était la vie calme, égale et douce, la civilisation avec ses attraits; aujourd'hui c'étaient des périls et des dangers à affronter, c'était la barbarie avec tout son cortège de maux et d'atrocités. Et ce changement s'était opéré d'une manière si brusque, sans transition d'aucune sorte, que, comme je l'ai dit, ma première impression en me voyant seul sur ce rocher dominant la mer ne fut pas celle de la crainte, ce fut plutôt celle de l'étonnement. Il ne m'était pas possible d'analyser mes sentiments, et pourtant j'éprouvais cette sensation âpre et douce, cette sorte d'ivresse agréable et pénible à la fois qu'on ressent dans les grandes commotions de l'âme.

Maintenant la goélette, les voiles gonflées et emportée par le vent, fuyait devant moi. Je la considérai quelques instants. Je sentais tous les regards des pêcheurs dirigés vers le rocher que je dominais. Il était encore temps, je n'avais qu'à faire un signe, et ces braves marins auraient accouru pour m'arracher à ce qu'ils croyaient la mort. Mais je n'y songeai pas, et mes yeux rêveurs continuèrent à fixer ce point blanc



Le troupeau de dromadaires. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

qui disparaissait presque à l'horizon. Encore quelques minutes, et le dernier vestige de la civilisation aurait disparu à mes regards.

M'arrachant tout à coup à ces pensées, je jetai les yeux autour de moi. C'était bien le désert dans toute sa stérilité. Sur un sol siliceux et couvert de pierres quelques maigres broussailles traînaient çà et là leurs branches rabougries, tandis que l'horizon se perdait vers l'orient dans une succession de collines sans fin. Vers le nord un troupeau de dromadaires s'avançait. Je me décidai à marcher à la rencontre des Maures.

Je dissimulai derrière une grosse pierre mes caisses et la corbeille de provisions. Je me débarrassai ensuite de mon turban et, mettant mon revolver dans le capuchon de mon burnous et un poignard à ma ceinture, je me dirigeai résolument vers le nord.

Je ne tardai pas à croiser le troupeau de dromadaires. Un petit esclave les menait paître. Je regardai de tous côtés si quelque Maure n'était pas dans les environs. Mes regards ne rencontrèrent que ce petit négrillon, qui, nu comme un ver, me fixait de ses grands yeux effarés. Je m'avançai vers lui, et l'interpellant en arabe, je lui fis signe que je désirais lui parler. Il faut croire que jamais il n'avait vu d'homme de mon apparence, car, dès que je fis mine d'aller vers lui, il se mit à fuir en poussant des cris de frayeur. Je traversai le troupeau; sur mon passage les dromadaires cessaient de manger et me regardaient avec étonnement; quelques-uns même fuyaient à mon approche.

Je continuai ma marche; au bout d'une couple d'heures je rencontrai deux nouveaux troupeaux de dromadaires, toujours gardés par des esclaves. Auprès de ceux-ci je n'eus pas plus de succès, et mes appels ne réussirent qu'à les mettre en fuite.

Je l'ai su depuis : la frayeur que je produisais sur mon passage et que je ne m'expliquais pas sur le mo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment, avait pour cause mon visage et surtout mes vêtements blancs. Les habitants du Désert, par suite de la pénurie d'eau, ne font en effet usage que de cotonnades de couleur foncée.

Enfin, après une longue course, brûlé par le soleil, mourant de soif, tombant de fatigue, j'étais sur le point de m'affaisser sur le sol pour reprendre haleine, lorsque j'aperçus au loin quatre Maures. Leur vue me raffermit et je me hâtai d'aller à leur rencontre. Deux de ces Maures étaient des jeunes gens, les autres étaient d'un âge mûr. Vêtus de peaux de bêtes, à moitié nus, une longue et épaisse chevelure répandue sur leurs épaules, le poignard au côté et un fusil à la main, ils s'avançaient, parlant avec animation et fortement intrigués par mon apparition.

Lorsque nous ne fûmes plus qu'à une courte distance, ils s'arrêtèrent tous quatre. Je m'avançai vers celui qui me paraissait le plus âgé et lui tendant la main je lui souhaitai à la manière arabe « la paix de Dieu ». Il ne me tendit pas la sienne, mais il se recula d'un pas avec une sorte d'effroi, comme s'il s'était trouvé en présence d'un fauve, et, me regardant d'un œil mauvais il saisit vivement son arme. Sans me déconcerter je réitérai mon salut et lui demandai des renseignements sur le chef de la tribu et son nom.

Les quatre Maures me regardaient comme des chiens en arrêt, et dans leurs yeux sauvages je pus lire tour à tour les sentiments divers qui agitaient leur âme : d'abord leur étonnement en m'entendant parler; leur doute et puis leur conviction que j'étais un chrétien à mon apparence; enfin leur désir de me piller et de me tuer.

« Qui es-tu? me demanda brusquement celui à qui je m'étais adressé.

— Mon frère, lui répondis-je avec douceur, je suis un esclave de Dieu, marchand algérien, que les décrets de Notre Maître ont jeté sur cette côte. » A ce moment le plus jeune des Maures, qui me regardait du coin de l'œil, avisa le chapelet musulman que j'avais autour du cou et s'approchant il le prit entre ses mains et l'examina. Puis, d'un mouvement rapide et avant que j'eusse pu l'en empêcher, il me l'enleva et s'enfuit en disant : « Oh! que ton chapelet est beau! laisse-moi le voir! » Cependant un autre Maure s'était aperçu du relief produit par le revolver dans le capuchon de mon burnous : il le saisit vivement, le retira de sa cachette et, l'examinant avec curiosité, il m'en demanda l'usage.

Outré de ce sans-gêne, je me précipitai pour le saisir en lui criant :

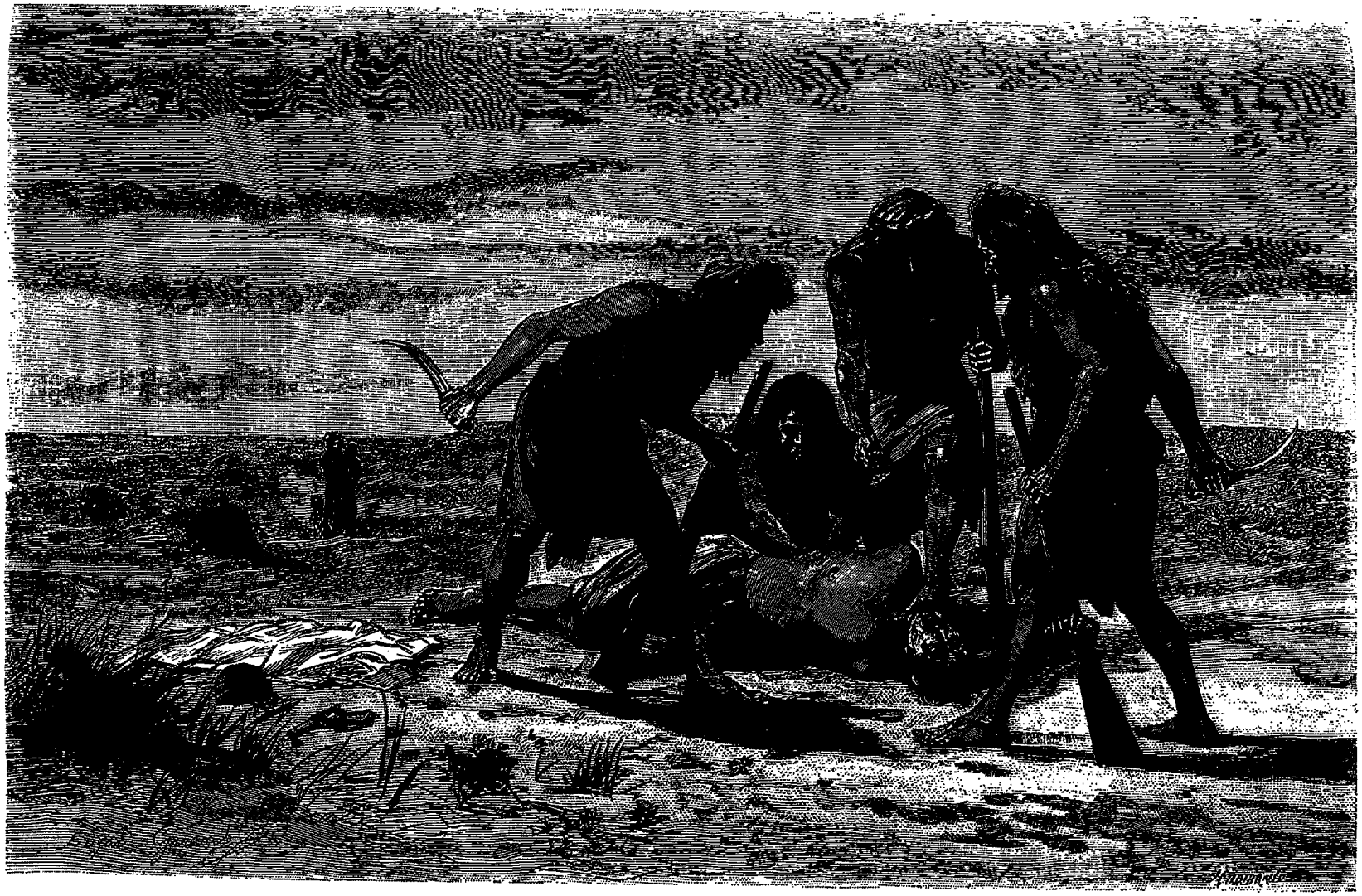
« Que t'importe! Par la tête d'Allah, réponds donc à ma première demande! »

La réponse ne vint que trop vite. Je me sentis tout à coup violemment saisi par derrière et terrassé. Le plus âgé des Maures, qui se nommait Mohammed el-Medhi, posa son pied sur ma gorge, tandis que les autres me ligotaient; et comme sous cette brutale pression la respiration me manquait et que je faisais des efforts désespérés pour me dégager, un autre de mes agresseurs tira son long yatagan et avec la poignée me frappa violemment sur la bouche. Le choc me cassa deux dents et fit jaillir le sang avec abondance. La douleur me fit presque perdre le sentiment.

Je fus aussitôt dépouillé de mes vêtements. Je portais un large pantalon algérien en étoffe et serré à la taille; comme les Maures avaient de la difficulté à le tirer, ils le déchirèrent sur moi avec leur poignard. Je m'étais fait fabriquer à Lanzarote une ceinture de cuir pour y mettre mon argent et l'appliquer sous mes vêtements sur la peau. En me dépouillant, les Maures virent cette ceinture; après avoir de même lacéré la chemise sur mon corps, l'un d'eux appliqua la lame de son poignard entre la peau et la bande de cuir, et, au risque de me blesser grièvement, il la cassa sous la pression. En ce moment passait une Mauresque avec ses deux petits enfants, se rendant à la tente voisine. Elle accourut sur le lieu de la scène et, apercevant l'argent répandu sur le sol et les Maures qui le ramassaient avidement, elle se mit de la partie. Il y eut une dispute entre mes assaillants et la nouvelle arrivée, qui poussait les hauts cris. Ce furent ces cris qui attirèrent son mari, un nommé Ibrahim ould Mohammed. Lorsque la razzia fut complète et qu'il ne resta plus rien à enlever, on m'aperçut gisant inerte sur le sable. Les premiers Maures étaient d'avis de me jeter à la mer. Ibrahim voulait au contraire m'emmener comme esclave. Il y eut une seconde discussion, plus sérieuse que la première, car les quatre Maures agresseurs étaient intéressés à faire disparaître la victime. Ils se disaient avec raison que, si l'on m'amenait au campement, on m'interrogerait sur la somme que je possédais et l'on exigerait un partage entre tous les membres de la tribu. Moi disparu, personne ne savait combien on m'avait enlevé. Heureusement Ibrahim, par ses arguments et par l'influence dont il paraissait jouir, fit lâcher prise à ses compagnons et me conduisit à sa tente, qui était tout près. Comme j'étais complètement nu, on me rendit la chemise et le pantalon en lambeaux.

Les tentes des nomades, tissées en poil de chameau, de couleur foncée et très basses d'ouverture, se confondent avec le sol et ne se distinguent qu'à une courte distance. C'est dans une de ces tentes que je pénétrai en me baissant. Brisé par la fatigue et la douleur, je m'affaissai sur la natte de jonc qui couvrait le sol. « A boire! » demandai-je aussitôt. J'avais la bouche en feu. « Eliazize, donne à boire au chrétien », commanda Ibrahim. Du fond de la tente sortit alors une fillette d'une douzaine d'années, presque nue et portant entre ses mains un vase en bois rempli d'une eau saumâtre et boueuse. Elle approcha le vase de mes lèvres et je bus avec avidité.... Cependant le bruit s'était répandu dans le campement de l'arrivée d'un chrétien. A chaque instant un Maure arrivait à l'ouverture de la tente, le fusil à la main. Il saluait et embrassait les Maures présents en les traitant de « frères », et s'asseyait à leur côté de manière à former un cercle dont j'occupais le centre. Ce fut alors une série de ques-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

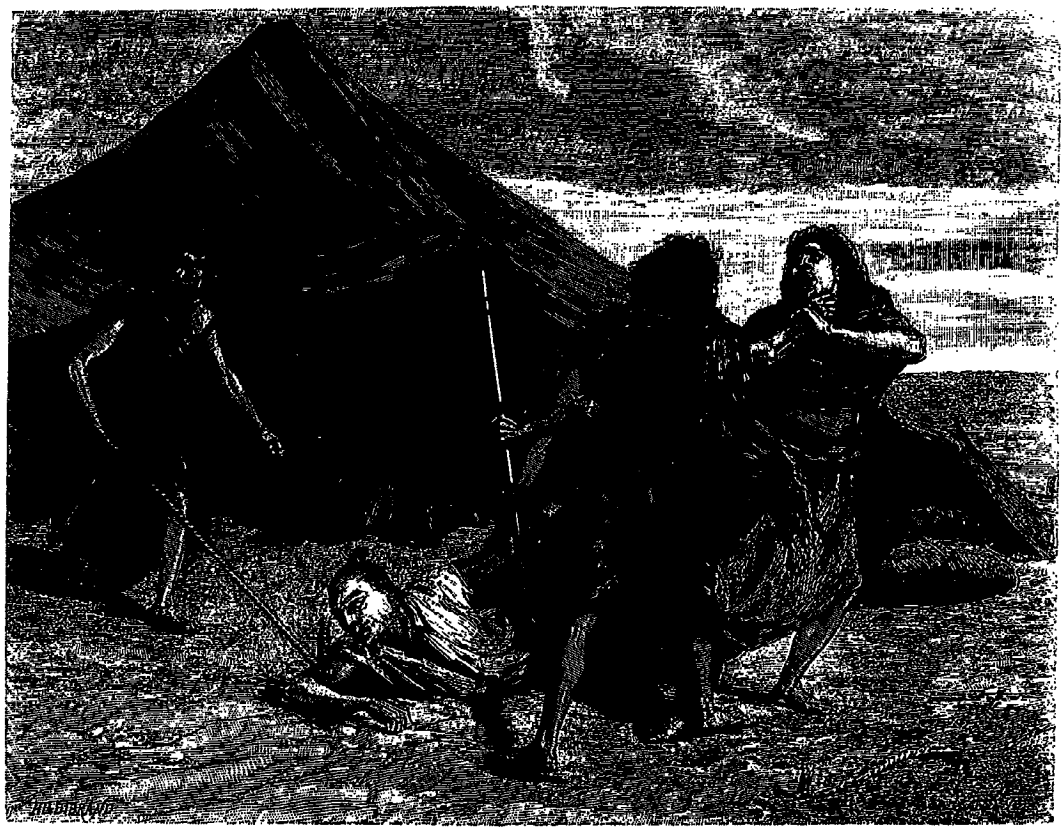


Le voyageur est dépouillé et menacé de mort. —Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tions sur mon pays et mon origine. « Qui es-tu? — Musulman algérien. — Mais un musulman n'arrive pas par la mer; il n'y a que les chrétiens, les infidèles, qui vont sur l'eau. — Je suis l'esclave de Dieu; Dieu est le plus savant; je marche selon les décrets de Dieu. — Proclame que Dieu est Dieu et Mahomet son prophète. » Je répétai la formule. Après chacune de mes réponses, les Maures se parlaient tout bas à l'oreille. Quelques-uns, les plus anciens, hasardaient timidement que je pouvais être un musulman; le plus grand nombre affirmaient que j'étais bien un chrétien puisque j'arrivais par la mer. Pendant ce temps les gamins qui rôdaillaient autour de moi et tâtaient les lambeaux de mes vêtements aperçurent les boutons de mes pantalons. C'était de la nouveauté pour eux. Deux ou trois femmes qui assistaient à l'interrogatoire prirent ces boutons pour des objets de toilette et elles me les arrachèrent aussitôt pour les suspendre à leur chevelure.

Tout à coup la tente fut envahie d'une manière tumultueuse par trois ou quatre jeunes gens à l'aspect farouche qui gourmandèrent mon hôte au sujet du butin. Ils voulaient un partage égal entre tous les hommes du campement. Mes assaillants, en vertu du



« J'eus le temps de saisir un piquet.... » — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

droit de premier occupant, ne voulaient rien céder. Les nouveaux venus tenaient à leur revendication, et comme l'entente ne se faisait pas : « Eh bien, puisque vous ne voulez pas partager l'argent, nous allons prendre le chrétien et l'égorger », crièrent les jeunes gens, et en même temps ils se saisirent de moi violemment et cherchèrent à m'entraîner.

J'eus le temps de saisir un piquet de la tente, auquel je m'accrochai avec désespoir, tandis que mon hôte et ses partisans intervenaient pour faire lâcher prise aux nouveaux venus. La dispute prit alors de graves proportions, et tous les Maures, à l'exception d'Ibrahim, sortirent pour vider la querelle. A deux reprises les jeunes gens cherchèrent à se saisir de ma personne, mais mon hôte se plaça à l'ouverture de la tente et, armant son fusil, menaça de faire feu sur le premier qui s'avancerait.

Après un moment d'hésitation, les Maures s'éloignèrent en proférant d'horribles imprécations contre moi. Pendant quelques instants j'entendis de grands cris et un coup de feu, puis le bruit diminua progressivement jusqu'au silence le plus complet.

Je restai seul dans la tente avec la jeune Mauresque qui m'avait donné à boire. Me voyant affaissé sur la natte et dans une complète prostration, elle s'approcha de moi et mettant la main sur mon épaule : « Comment

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

t'appelles-tu, dis? — Abd el-Malek. — Dis-moi, Abd el-Malek, pourquoi es-tu chrétien? » Je soulevai la tête; elle me regardait avec ses grands yeux noirs empreints d'un si vif intérêt que j'en fus presque ému : « Sais-tu, lui dis-je, que les hommes de ton pays sont bien méchants? Pourquoi m'ont-ils dépouillé et maltraité? Regarde, j'ai encore la bouche en sang. Je suis comme vous tous, je suis comme toi un fidèle serviteur de Dieu; je n'ai fait de mal à personne, et pourtant vois dans quel état tes frères m'ont mis. — Mais, dis-moi, pourquoi arrives-tu par la mer? Il n'y a que les infidèles qui arrivent ainsi. Oh! n'aie pas peur, Ibrahim ould Mohammed mon père est bon, tu resteras dans notre tente; on ne te fera pas de mal. Dis, écoute, Abd el-Malek, dans ce *rhiam* (campement) il y a des frères qui sont bien méchants; il te faut déclarer que tu es un bon musulman. Moi, je dirai à tout le monde que tu es un vrai serviteur de Notre Maître. » En disant cela, la jeune nomade avait baissé la voix, et pour qu'aucune de ses paroles ne pût m'échapper, elle me parlait doucement à l'oreille. C'était la première fois depuis cette matinée néfaste que des paroles de consolation me parvenaient, et celles-ci étaient si cordiales qu'elles adoucissaient bien l'amertume du moment.



La prière du Moghreb dans le Sahara (voy. p. 192). — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

Elle s'était assise si près de moi que je la touchais presque; je voulus, en témoignage de reconnaissance, lui serrer la main. D'un mouvement instinctif elle se recula, puis se ravisant :

« Oh! maintenant il n'y a personne; mais tu sais, Abd el-Malek, il est défendu aux hommes chez nous de toucher aux femmes. »

Et, un coup d'œil qu'elle jeta à l'ouverture de la tente l'ayant rassurée, elle me tendit si franchement sa petite main, que je la serrai avec reconnaissance sur mon cœur.

Bientôt les femmes du campement accoururent en foule pour voir le chrétien. Le corps enveloppé dans une pièce de cotonnade bleue qu'elles drapent élégamment sur leur épaule en laissant un sein nu, elles ont un port majestueux. Elles sont en général fort belles, avec leurs grands yeux noirs étonnés, que les poètes arabes comparent si justement aux yeux des gazelles. Leur dentition est admirable, et leur physionomie a dans son ensemble un caractère de beauté sauvage fort attrayant. Pour ces dames du Désert j'étais un objet de distraction, et en plaisantant elles me faisaient des propositions galantes. Négligeant les principes austères des Maures, que la jeune nomade venait de m'exprimer tout à l'heure si bien et qui interdisent aux femmes d'avoir même un contact avec les vêtements d'un autre homme que leur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mari, elles touchaient ma peau pour s'assurer que ma constitution physique ne différait pas beaucoup de celle des habitants du Sahara. En même temps elles me faisaient les questions des plus indiscrètes au milieu de grands éclats de rire. Comme j'écoutais anxieusement les bruits extérieurs, une d'elles me fit signe du bout du doigt de garder le silence :

« Et surtout ne sors pas, car ils veulent te tuer. »

Et elle accompagnait ces paroles d'une mimique des plus expressives en passant la main sur la gorge.

Vers quatre heures mon hôte rentra dans la tente en m'annonçant que j'étais captif jusqu'à ce qu'il fût possible de savoir si j'étais chrétien ou musulman. Comme nous étions en hiver, quelques instants après vint l'heure de la prière du coucher du soleil. Un Maure se plaça au milieu du campement et d'une voix forte cria, en se tournant vers les quatre points cardinaux :

« O mes frères, voici l'heure de la prière. Proclamons tous que Dieu est Dieu et Mahomet son prophète. Dieu est le plus grand, ô mes frères, prions Dieu. »

« Viens prier », me dit Ibrahim. Je le suivis au milieu du rhiâm. Les nomades, avec leur face voilée, arrivaient lentement, silencieux et sombres. Puis ils se rangeaient debout sur la même ligne, attendant recueillis le moment de l'ablution. Dans le Sahara, à cause de la pénurie d'eau, les musulmans font leurs ablutions avec le sable. Cette observation rituelle consiste à prendre du sable entre les doigts et à en frotter successivement les mains, les bras et la figure. Ils étaient tous tournés vers l'orient. Je me plaçai derrière eux. L'imam (le prêtre) fit l'imposition des mains, puis cria d'une voix puissante :

« Dieu est le plus grand; gloire à Dieu !... »

Il récita ensuite en psalmodiant le *Fâtiha*, qui est le premier chapitre du Coran. Les Maures suivaient à voix basse. Puis ils s'inclinaient et se prosternaient tous la face contre terre, en disant : « Dieu est le plus haut : Dieu seul est grand. »



Une femme maure nomade (voy. p. 191). — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

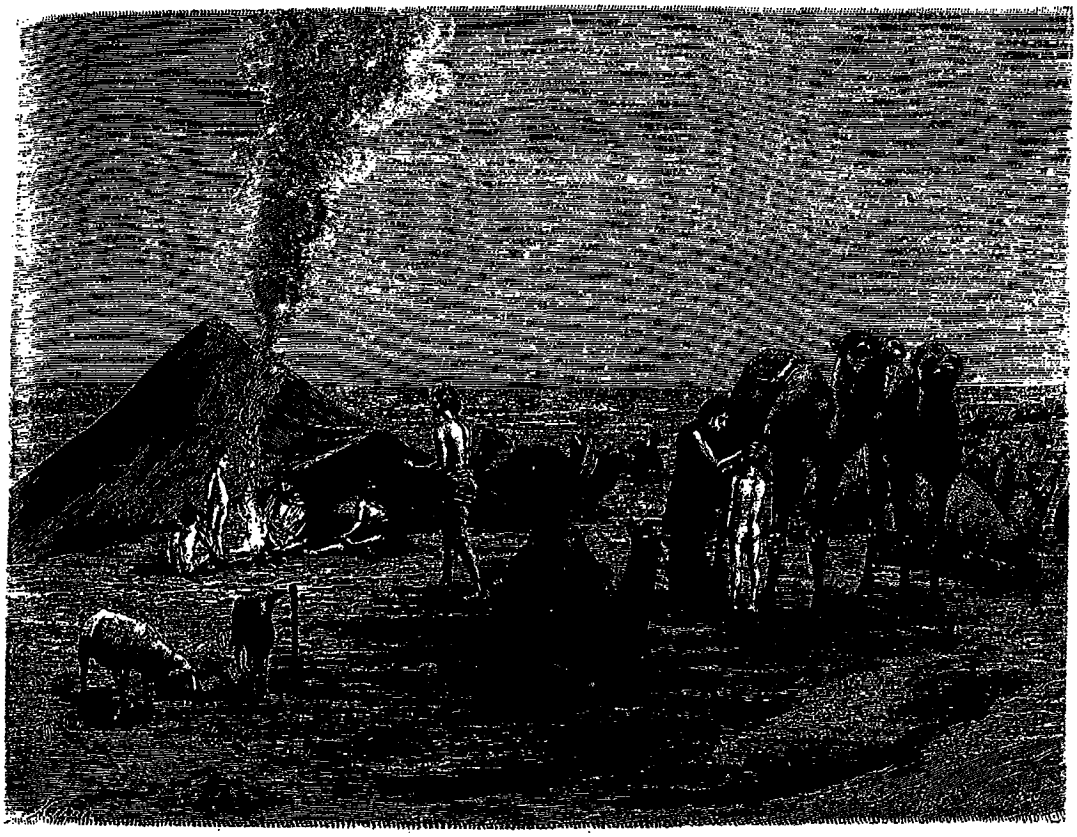
Ce spectacle au coucher du soleil et au bord de l'Océan était fort imposant. Ces Maures à l'aspect farouche qui priaient avec ferveur; cet horizon qui se confondait au loin avec le sable du désert et les nuages empourprés; cette solitude, ce calme qui régnait dans l'air, tout dans son ensemble avait quelque chose de grand et de majestueux. Plusieurs nomades, à cause de la fraîcheur du crépuscule, s'étaient revêtus de leur grand manteau de laine, et lorsqu'ils levaient les bras vers les cieux, dans leur pieuse attitude ils ressemblaient à des religieux officiant.

Alors, par une sorte de réminiscence je me reportai à une époque sanglante du moyen âge, et, me voyant captif et presque nu au milieu de ces figures sombres et voilées qui imploraient la miséricorde de Dieu, il me semblait être une victime de l'Inquisition que des moines couverts de la cagoule conduisaient à l'autodafé.

Camille DOULS.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La traite des chamelles. — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

CINQ MOIS
CHEZ LES MAURES NOMADES DU SAHARA OCCIDENTAL,

PAR M. CAMILLE DOULS [1].

1887. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

On me met les fers aux pieds. — Sur les falaises à la recherche des caisses. — Je suis enterré dans le sable. Retour au campement. — Un prince maure. — Consolation et tristesse.

La nuit vint vite. Chaque Maure rentra dans sa tente. La famille de mon hôte se composait du père, de la mère, de cinq enfants, dont deux filles, d'un domestique et d'un esclave. Un feu de broussailles fut allumé à l'ouverture de la tente. Les troupeaux qui venaient de rentrer du pâturage furent rangés dans le campement, et, en attendant l'heure du repas, tous les membres de la famille s'assirent en cercle autour du brasier, devisant et causant des événements de la journée. Anéanti par la fatigue et plongé dans l'obscurité, au fond de l'abri en poil de chameaux, je contemplais ce spectacle tout nouveau pour moi. La scène changeait, et la lumière terne et tremblotante du foyer qui tombait sur la face fauve et le corps nu des enfants leur donnait l'aspect de sauvages. Je venais en quelques instants de voir les Maures nomades sous leurs véritables dehors, aussi fanatiques à l'heure de la prière que barbares dans la vie privée.

Vers huit heures l'esclave et le berger maure firent dresser les chamelles et se mirent en devoir de traire. Le produit de la traite, déposé dans un vaste récipient en bois, fut partagé à égale portion entre les membres

1. Suite. — Voyez t. LV, p. 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la famille, et chacun put enfin prendre l'unique repas quotidien, qui consiste en une écuelle de lait. Après la prière du soir vint l'heure du coucher. Les serviteurs allèrent se reposer au milieu des troupeaux; le père, la mère et les enfants s'allongèrent sur la natte qui couvrait le sol de la tente, et, s'étant serrés les uns contre les autres pour combattre la fraîcheur de la nuit, un long tapis de laine fut étendu sur tous en guise de couverture de famille. Quant à moi, épuisé par la fatigue, la douleur et les émotions de la journée, je sentis peu à peu mes yeux s'appesantir et je m'endormis d'un sommeil pénible et lourd. C'est ainsi que je passai ma première nuit dans le désert du Sahara.

Le lendemain matin, avant le lever du soleil, la famille fut réveillée par la voix du chef de la tente qui appelait à la prière. Comme, après une nuit de fièvre et à cause de l'heure matinale, je restais assoupi : « Allons, Abd el-Malek, lève-toi et viens prier! » me cria Ibrahim. Je me levai péniblement; mon corps était brisé. Je sortis de la tente; la fraîcheur du matin tombant sur mes épaules nues me transit. Tout grelottant je me rangeai à côté de mon hôte et je suivis la prière. Lorsque nous eûmes terminé, Ibrahim se tourna vers moi et me dit : « C'est très bien, je suis content de toi; fasse Dieu que tu sois musulman! »

Une chose m'inquiétait fort. Je pensais aux caisses que j'avais laissées sur les falaises au lieu de mon débarquement. Je me disais que sans nul doute elles seraient trouvées par quelques Maures qui se les approprieraient. D'un autre côté le bruit de la trouvaille se répandrait, et les Maures, qui me retenaient captif, furieux d'un butin qui leur échappait, me feraient subir leur ressentiment. J'avais tout à perdre à laisser ignorer le secret à mon hôte, tandis que je pouvais gagner sa sympathie en le lui révélant. Je me décidai à ce dernier parti : « Ibrahim, lui dis-je, je veux te prouver la confiance que j'ai en toi. J'ai débarqué avec deux caisses de marchandises : elles sont cachées sur la côte à un endroit que seul je sais; si tu veux, je t'accompagnerai à la cachette. Si je te révèle ce secret, c'est pour que toi seul en bénéficies. » Il resta un moment songeur, puis, se levant : « C'est bien », répondit-il, et il s'éloigna.

Une demi-heure après il revint avec un dromadaire sellé et une dizaine de Maures armés que je connaissais de la veille. Ils s'assirent en cercle sur le seuil de la tente, et l'un d'eux, ayant pris la parole, s'exprima en ces termes : « Pour moi, mes frères, cet homme est un chrétien. Il vous parle de caisses : mensonge! Voici la vérité : il est venu ici en espion; ses amis sont cachés sur le bord de la mer dans les rochers et il va nous mener à eux pour nous faire tuer. Méfiez-vous, car les chrétiens sont des fourbes et des traîtres. » Ces paroles eurent l'approbation de presque toute l'assemblée, et les femmes, qui se tenaient un peu à l'écart, attentives à ce qui se passait, acclamèrent les dernières paroles de l'orateur.

« A propos, continua le Maure, a-t-on des nouvelles d'Abd Allah et de Mahmoud qui ont été envoyés pendant la nuit sur les falaises pour veiller? » Personne ne répondit. « Eh bien, moi je crois, continua-t-il, qu'ils ont été tués par les amis du chrétien, car à cette heure-ci ils devraient être de retour. — Partons à la recherche de nos frères, s'écrièrent quelques jeunes gens, mais n'emmenons pas le captif, et si nos frères ont disparu, nous nous vengerons sur la tête de cet homme du sang versé. »

Un Maure qui paraissait le plus âgé imposa le silence et dit : « Au contraire, emmenons le chrétien, il nous servira de guide pour trouver les autres infidèles, et puisqu'il déclare posséder des caisses, si nous n'en trouvons pas, ce sera une preuve que ses intentions sont mauvaises, et nous l'égorgerons et nous jetterons son corps à la mer. Mais pour qu'il ne puisse fuir ou qu'on ne puisse le délivrer, nous allons lui mettre les fers aux pieds. » Cette proposition rallia tous les suffrages, et deux jeunes Maures allèrent chercher des fers. Quelques minutes plus tard ils revinrent portant deux entraves reliées par une grosse et lourde chaîne.

On me coucha sur le sol; à l'aide d'un maillet et d'une sorte d'enclume on me riva un manchon à chaque pied, et pour que mes mouvements fussent tout à fait paralysés on eut soin, avant de me relever, de me lier les mains derrière le dos. Ensuite on me hissa sur le dromadaire, et nous nous mîmes en marche vers les falaises. J'étais en tête du cortège, accompagné d'Ibrahim le fusil sur l'épaule. A droite et à gauche les Maures marchaient en parlant avec animation, la face voilée, l'arme d'une main, le chapelet de l'autre. Derrière, à une certaine distance, les femmes suivaient, dans l'espoir de récolter quelques bribes du pillage. La joie et la convoitise brillaient dans les yeux de tous ces nomades. Ils allaient assister à un spectacle qui est pour eux une des plus grandes jouissances de la vie : une scène de piraterie!

Cependant nous étions arrivés à la côte; une série de dunes surplombaient la mer. Je ne pouvais me tromper sur la véritable direction, mais je me figurais avoir abordé à une très courte distance de l'endroit où j'avais été dépouillé. Aussi, aux questions qu'on me posait sans cesse pour savoir si nous arriverions bientôt, je répondais d'une manière affirmative. Nous marchions depuis une heure et demie, lorsque les Maures, étonnés de ne rien trouver, émirent sérieusement des doutes sur la véracité de mes affirmations.

Vingt minutes plus tard, comme nous n'avions encore rien rencontré, les doutes se changèrent en conviction : « Écoute, me dit Ibrahim, tu nous as dit en partant que nous trouverions les caisses à une courte distance : il y a fort longtemps que nous marchons; mes frères ne croient plus en tes paroles. Si tu nous as trompés, malheur à toi! » Ma situation alors m'apparut dans toute son horreur. Je n'avais pas réfléchi qu'on avait pu déjà enlever mes caisses, et dans ce cas comment leur prouver ma bonne foi? J'étais très étonné de ne pas être encore arrivé au point de mon débarque-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les fers aux pieds. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment. Je n'aurais jamais cru avoir fait tant de chemin la veille. Cependant il me restait un espoir; je n'avais pas encore reconnu sur les falaises l'endroit où j'avais caché ma pacotille. « Ibrahim, dis-je à mon hôte, j'ai suivi la voie de Dieu et je suis dans la bonne foi. Mais les desseins de Notre Maître sont insondables. Hier j'ai débarqué avec deux caisses sur cette côte. Accorde-moi encore quelques minutes; si dans un moment nous n'avons rien trouvé, c'est que tels sont les décrets de Dieu, et alors je me résigne à sa volonté. » A partir de ce moment ce fut pour moi la montée du Calvaire. Abreuvé d'injures, je croyais à chaque instant ma dernière minute arrivée. Un Maure, un géant, avec une face osseuse et des yeux terribles, s'avança sous le poitrail du dromadaire et, brandissant en l'air son poignard : « Malheur à toi, chrétien, fils de chien, tu es venu en espion. Si tu nous mens, je t'égorgerai de mes mains! » En disant cela il agitait de plus en plus son arme, en criant : « Nous l'enterrerons dans le sable avant de le tuer, et ses plaintes réjouiront Satan le lapidé. » Et en voyant sa face grimaçante il me semblait voir Satan lui-même.

Oh! alors je souffrais d'une manière horrible; le mouvement du chameau secouait les fers, qui meurtrissaient mes pieds, et les liens me serraient tellement les poignets que mes bras en étaient enflés. A un moment la douleur fut telle, que je désirai la mort comme fin à mes tortures.

Lorsque je croyais tout perdu et que je me résignais à ma déplorable situation, la Providence m'apparut sous la forme des deux caisses, que j'aperçus à la même place où je les avais déposées la veille. « Gloire à Dieu! » criai-je aussitôt. Mais déjà les Maures s'étaient précipités tous à la fois pour s'emparer du butin.

Ibrahim d'un bond rapide franchit le cercle et, montant sur une des caisses, d'un geste autoritaire arrêta les plus avancés. Plusieurs Maures dégainèrent leur poignard et voulurent avancer quand même; mais Ibrahim, terrible, brandit son arme et menaça de mort le premier qui ferait un pas : « C'est moi qui ai le captif, criait-il, c'est moi qui vous ai indiqué le butin : c'est moi qui veux présider au partage. Que tout le monde s'assoie! » Devant une telle attitude les plus exaltés se calmèrent et tous s'assirent. On me fit descendre de chameau et je m'affaissai sur le sol, brisé par la douleur et les émotions.

Les femmes, un peu plus éloignées, formèrent un second cercle, attendant, impatientes, les surprises qu'elles rêvaient. Ibrahim enfonça le couvercle des caisses et en retira successivement les objets qu'elles renfermaient. Voulant voyager comme marchand musulman, j'avais emporté des marchandises qui conviennent en pays arabes, telles que colliers, bracelets, boucles d'oreilles, verroteries, parfumerie, aiguilles, fil, etc. Tout fut partagé en lots et distribué à chacun des Maures présents. Les femmes reçurent immédiatement les débris du partage, tels que les boîtes, cartons, bouteilles, ficelles. Les Maures ne connaissaient pas les trois quarts de ces objets, et les choses les plus communes excitaient leur étonnement. Ainsi, croyant que les savonnettes étaient comestibles, et engagés par la bonne odeur, la plupart les portaient à la bouche, mais ils ne tardaient pas à les rejeter dès qu'ils s'apercevaient que leur goût ne répondait pas à leur apparence.

Cette scène de pillage est restée pour moi un des plus curieux incidents de mon voyage, et je me rappellerai toujours ce spectacle au bord de l'Océan, sur les falaises abruptes, entouré de ces barbares qui me dépouillaient, le poignard d'une main, le chapelet de l'autre, et remerciant Dieu des richesses qu'il leur envoyait.

En me débarquant, les pêcheurs canariens, comme je l'ai dit, m'avaient obligé à prendre une corbeille de provisions. J'avais accepté, mais à la condition de n'emporter que des aliments qui ne pussent révéler ma qualité d'Européen. C'est ainsi que j'avais fait vider les bouteilles et remplacer le vin par de l'eau pure; j'avais exclu de même absolument la viande et le poisson, pour ne prendre que du pain et des fruits. Mais, sans que je m'en aperçusse et certainement dans une très louable intention, les pêcheurs avaient glissé au fond de la corbeille une boîte de conserves de sardines à l'huile.

Jusqu'ici l'examen des objets que j'avais apportés avait été favorable à ma qualité de musulman; ce qui m'avait fait le plus de bien et même gagner l'estime de quelques-uns fut sans contredit un Coran que j'avais mêlé à ma marchandise. Aussi, à la vue de la boîte de sardines, je crus mon prestige bien compromis. On l'ouvrit et l'on m'interrogea sur son emploi. J'eus l'idée de dire que c'était un médicament souverain. N'ayant jamais vu pareil comestible, les Maures ne mirent pas en doute mes paroles, et Ibrahim, usant de son droit de distributeur, se l'adjugea malgré la convoitise de tous les autres, et il la garda soigneusement, croyant posséder la panacée universelle.

Au moment de reprendre la route du campement, j'eus à courir le plus grand danger. La plupart des Maures s'étaient dispersés, occupés à faire déjà des échanges ou bien absorbés par l'examen des objets nouveaux qui leur tombaient entre les mains. Ibrahim s'était écarté pour tenir conseil avec quelques-uns de ses compagnons, de sorte que je me trouvais isolé avec quatre ou cinq jeunes gens. C'étaient précisément les jeunes Maures qui voulaient la veille me mettre à mort. Depuis quelques minutes leur manège ne me rassurait guère. Je les voyais regarder à droite, à gauche, se consulter, regarder de nouveau et enfin se parler tout bas à l'oreille.

Tout à coup ils vinrent à moi, et, avant que j'aie eu le temps de pousser un cri, ils me bâillonnèrent avec un lambeau d'étoffe. Puis, avec leur poignard et des débris de caisses, ils creusèrent une fosse dans le sable. En quelques minutes le trou fut assez profond pour ensevelir un homme. Alors ils se saisirent brutalement de moi et me descendirent perpendiculairement dans la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fosse; puis ils rejetèrent sur mon corps le sable extrait. L'effroi et l'étonnement m'avaient paralysé. J'étais dans une position horrible; mes bras et mes jambes, enchaînés, me faisaient cruellement souffrir, et le bandeau qui me couvrait la bouche m'empêchait de respirer. J'étais presque asphyxié, et ma face, congestionnée, devait sans doute annoncer ma fin prochaine, car les jeunes Maures, voulant prolonger mon supplice, s'empressèrent d'enlever le bâillon. Avec le souffle, le sentiment me revint et je poussai un cri terrible.

A ce cri tous les Maures accoururent; mais déjà, par un raffinement de cruauté, mes bourreaux avaient détaché la jatte de bois attachée à la selle du dromadaire que je montais, et, l'ayant remplie d'eau, l'avaient placée devant mes yeux hors de la portée de mes lèvres, afin de m'exciter à la soif.

Je voudrais pouvoir dépeindre les impressions d'un homme enterré vivant, mais les paroles resteraient au-dessous de la réalité. C'est épouvantable! Paralysé de tout mouvement, les membres brisés par la pression du sable, la tête en feu, je voyais rouge. Il me semblait être dans une fournaise ardente, et je sentais mon corps se consumer. Les artères battaient violemment, et les veines se gonflaient à se rompre. Je n'avais pas



Enterré dans le sable. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

perdu le sentiment de la perception, mais les impressions étaient plus générales et moins vives. Mes yeux, injectés de sang, sortaient de leurs orbites, et je voyais comme à travers un voile sanglant. Puis je sentais des élancements dans tout mon corps, qui augmentaient d'intensité à mesure qu'ils atteignaient les parties supérieures. Ma tête éclatait comme si le front avait été étreint dans un cercle de fer, et mes paupières s'abaissaient parfois comme chargées de plomb.

Je pensais à ces chapes de lourd métal dont parle Alighieri et qui broient les membres des réprouvés sous leur poids écrasant. Le contact brûlant du sable sur mes épaules, qui m'étreignait de plus en plus, était aussi pour moi la tunique de Nessus qui mord et pénètre les chairs dans un embrassement de feu.

Ces impressions se succédaient en moins de temps que je n'en mets à les décrire, et j'avais des instants de lucidité vraiment effrayants. Alors je regardais hagard autour de moi et je voyais quatre brutes avec des figures de monstres qui se livraient à une danse infernale autour de ma tête de moribond. Ils contractaient leur face grimaçante et m'abreuvaient des plus grossiers outrages.

Je me souvins du Christ et des sublimes paroles qu'il prononçait dans les angoisses de l'agonie, mais je n'étais qu'un faible enfant, et, la douleur physique

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étouffant en moi le cri de l'âme, au lieu de paroles de pardon ce furent des malédictions qui me montèrent aux lèvres.

Prenant vigoureusement à parti les jeunes nomades, j'attirai la colère de Dieu sur leur tête et les menaçai d'une accusation terrible au jour du Jugement. Voyant arriver Ibrahim, je lui dis que de par Dieu j'étais son hôte et qu'en vrai musulman il ne devait pas se délier des liens de l'hospitalité. Je le rendis responsable de ma vie devant l'Éternel, et j'attirai sur sa tête la malédiction divine si, après m'avoir dépouillé, il m'abandonnait et me vouait ainsi à une mort certaine. L'émotion m'avait épuisé; à chaque contraction de la poitrine, le sable descendait et se tassait : au bout de quelques minutes, ma poitrine, serrée comme dans un étau, paralysait tellement le mouvement de la respiration, que j'étouffais. Dans cette situation désespérée le sang-froid pourtant ne m'abandonna pas, et je me sentis la force de réciter la prière des agonisants. Dans un effort suprême je réunis toute mon énergie, et d'une voix bien affaiblie, d'une voix de mourant, je balbutiai la sourate du Coran. Ce fut mon salut; un revirement complet se produisit dans l'esprit des Maures, et ils s'écrièrent consternés, en se frappant le front :

« Malheur sur nos têtes, ce n'était pas un chrétien ! »

Ils se mirent aussitôt en devoir de me dégager. En un instant je fus hors de la fosse. On me délia les bras, et, le dromadaire ayant été approché, je montai en selle et nous reprîmes la route du campement.

Comme nous arrivions devant les tentes, nous croisâmes deux chamelles blanches montées par deux Maures voilés dont l'apparence révélait une haute position sociale. La tête ceinte d'un turban noir, chaussés de bottes en maroquin jaune, ils étaient sans armes et égrenaient le chapelet. A la vue de notre cortège, ils s'arrêtèrent et interrogèrent les Maures. Ceux-ci vinrent avec respect baiser les vêtements du plus jeune des étrangers, et ils le mirent au courant de ce qui se passait. A peine étais-je dans la tente, que les femmes et les enfants qui s'y trouvaient s'esquivèrent tout à coup, et en même temps je vis entrer les deux inconnus. Le plus jeune, qui paraissait avoir la préséance sur l'autre, s'approcha doucement de moi, me tendit la main et me souhaita la paix de Dieu. Il s'assit ensuite sur la natte à mes côtés, tandis que son compagnon se tenait discrètement à l'écart. Ils me contemplèrent silencieusement quelques minutes; puis celui qui m'avait adressé la parole se dévoila. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, aux traits réguliers, d'un teint très foncé et portant une longue chevelure noire. Ses dents étaient admirablement blanches et bien rangées. Il était presque glabre, et sa physionomie inspirait tout de suite la sympathie. Ce qui attirait surtout en lui était le regard. Ses yeux étaient d'une mélancolie, d'une douceur infinies, et, chaque fois que, soulevant ses grands cils noirs, il dirigeait vers moi son regard rêveur, il me semblait lire sur ce beau visage tous les bons sentiments dont son cœur était animé. Sa beauté impassible était frappante, et il eût pu réaliser le rêve de l'odalisque la plus idéale. A ce moment le second personnage, qui était resté muet, interpella son compagnon : « Sidi Ahmed el-Bakkaï », et il lui parla à voix basse à l'oreille. A ce nom je reconnus le fils d'un grand *chérif* (prince musulman) de l'Adrar dont j'avais entendu parler la veille. Le second était son *thaleb* (secrétaire). Le jeune chérif prit ma main dans la sienne, et d'une voix aussi compatissante et aussi douce que son regard : « O mon frère, es-tu musulman ? » Et sur mon affirmation : « Proclame, dit-il, avec moi que Dieu est Dieu et qu'il est le plus grand, le plus haut et que Mohammed est son prophète ». Je répétai avec lui la formule. Alors, levant les regards vers les cieux : « Gloire à toi, ô Dieu; gloire à toi ! il est ton serviteur, il est musulman ! » Puis, me regardant : « Vois-tu, pour moi tu es un frère, puisque tu es musulman. Rends grâces à Notre Maître de t'avoir guidé dans la vraie voie. Oh oui ! tu es bien un croyant puisque après cette grande épreuve il t'a conservé la vie. Tu es jeune, tu as de longs jours à vivre. Tu reverras ton père, ta mère, tes frères, ton épouse peut-être qui t'attend dans les larmes. Oh ! gloire, gloire à Dieu !... Mais cependant, si tu n'étais pas un vrai serviteur du Très-Haut, si tu n'étais pas musulman, que Dieu te pardonne, car il est clément et miséricordieux ! » En ce moment les Maures du campement entrèrent dans la tente et se rangèrent en silence derrière le chérif. « Mes frères, leur dit Sidi Ahmed, pour moi cet homme est un croyant; vous avez eu tort de l'enchaîner et de le dépouiller, mais Dieu est grand et miséricordieux. Ne le maltraitez pas, car le sang d'un musulman votre hôte vous perdrait au jour de la Résurrection ! »

A ces paroles il se revoila la face, remonta sur la chamelle qui l'attendait accroupie à l'ouverture de la tente, et, ayant attiré la bénédiction de Dieu sur tous, il partit suivi de son compagnon.

En le voyant s'éloigner, j'eus un serrement de cœur. Ses paroles, comme un baume bienfaisant, avaient adouci mes douleurs morales. Je perdais mon premier ami chez les Maures.

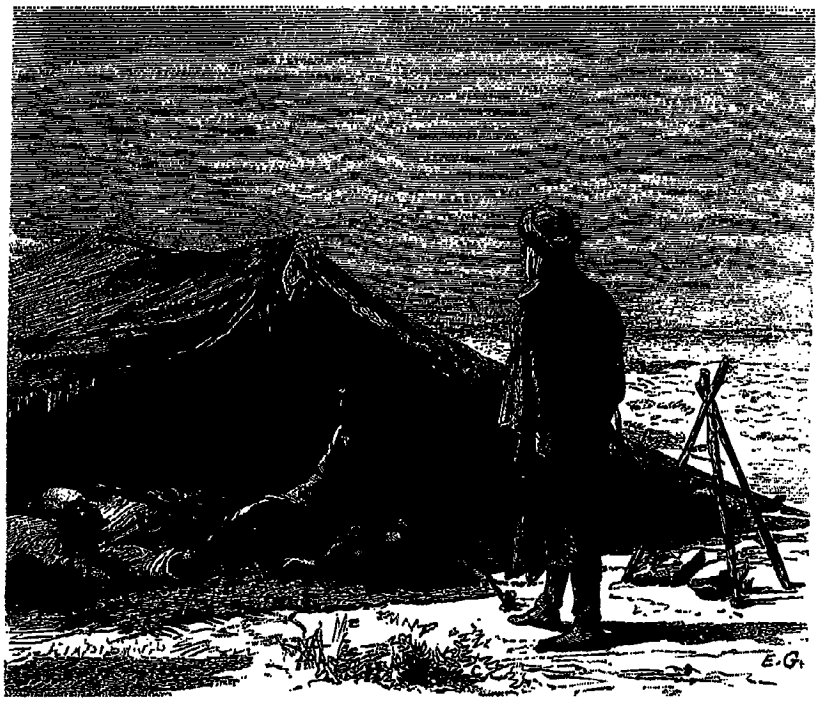
IV

Un examinateur soupçonneux. — Eliazize la jeune nomade. — Pénible et douloureux voyage. — Le cheikh Mél-Aynin, chef des Maures nomades. — Campement du cheikh. — Une audience chez un pontife maure. — Je suis reconnu musulman et agréé comme frère par la tribu.

Le jour suivant je reçus la visite d'un certain Sidi Mahmoud, chérif et thaleb originaire du Tafilelt. Il vint dans la tente, accompagné d'un autre thaleb, son compatriote et du nom de Razz'r. Ce chérif était d'un certain âge, il était respecté des Maures et, comme il avait un peu voyagé chez les peuples sédentaires, il avait acquis une réputation de savoir dont il tirait beaucoup de gloire. Comme tous les chérifs et les vieillards il portait un turban en mousseline. Pour le recevoir on avait étendu à terre le tapis qui servait de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couverture de famille pendant la nuit. En entrant, il me regarda fixement et me fit à peine une salutation. Il s'assit ensuite à côté de moi et m'examina longtemps en silence, en égrenant son chapelet. Les Maures du campement entraient un à un, portaient en signe de respect la main d'abord sur la tête du chérif, ensuite sur leurs lèvres, et, après la formule de salutation, s'accroupissaient autour de la tente. Sidi Mahmoud rompit le premier le silence. « Comment t'appelles-tu? me dit-il. — Abd el-Malek. — Quel est ton pays? — Là-haut, le nord du Sahara, l'Algérie. — Que fais-tu? — Je suis marchand. Je vais vendre des marchandises au Soudan par mer, et j'en rapporte des objets que je revends dans mon pays. — Mais pourquoi arrives-tu par mer? — Je venais précisément du Soudan avec un navire, lorsque j'ai fait naufrage sur cette côte. Je me réjouissais d'abord, puisque Dieu me permettait de me sauver et d'aborder en pays musulman. Mais, au lieu de l'accueil qu'on doit à un hôte vénéré, je n'ai trouvé ici que des voleurs et des assassins. Dieu demandera compte de leur crime à ces hommes qui se sont conduits envers un étranger pire que des Infidèles. » Des murmures accueillirent ces paroles. Le chérif reprit : « Je ne crois pas que tu sois musulman. Je suis allé à Mogador, où j'ai vu des chrétiens : ils avaient ton regard. Es-tu Sbaniol? » Je fis un geste de dénégation. « Inglese? » Nouveau geste de ma part. « Proussia? » Je remuais toujours la tête. Le chérif venait de pro-



Visite de Sidi Ahmed el-Bakkaï. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

noncer des noms inconnus des Maures. Ceux-ci le regardaient avec un intérêt mêlé de respect pour tant de science. Sidi Mahmoud, heureux de l'effet produit, voulut continuer la nomenclature des nationalités chrétiennes dont il avait entendu le nom au Maroc, mais la mémoire lui fit défaut. Il chercha un moment, puis tout à coup me demanda à brûle-pourpoint : « Canari, Consoul? » Je ne pus m'empêcher de sourire en entendant prononcer ce dernier mot. Pour le savant du Sahara, consul était un nom de nationalité comme ceux qu'il m'avait récités tout à l'heure. Je pris alors la parole, et en quelques mots j'exposai tous les arguments plausibles en faveur de mon orthodoxie.

Mon raisonnement frappa les plus instruits, et Sidi Mahmoud fut ébranlé. Mais les jeunes Maures, avec leur entêtement de barbares, répétaient aussitôt en chœur : « Un musulman n'arrive pas par la mer ». Comme conclusion, Sidi Mahmoud déclara qu'il était, malgré toute sa science, incompétent en la matière, et que dans le Sahara un homme seul était capable de proclamer la vérité à mon sujet, le cheikh Mel-Aynin, chef des nomades. Les Maures le prièrent d'écrire une sorte de procès-verbal des événements qui venaient de s'accomplir, pour mettre leur responsabilité à couvert devant le cheikh. Le chérif exigea que les Maures du campement qui se trouvaient présents et qui possédaient des objets m'ayant appartenu les déclarassent pour en dresser un inventaire. Chacun de mes détrousseurs sortit et rapporta au bout de quelques instants les marchandises faisant partie de son lot. Mon hôte, avec sa boîte de conserves, me fit essuyer un moment d'effroi. Je craignais que Sidi Mahmoud, ayant été à Mogador, ne con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nût l'usage des sardines à l'huile et n'en fît un argument sérieux contre mon orthodoxie. Mais il n'en fut heureusement rien, et j'en fus quitte pour la peur.

Après le départ du chérif, je pus goûter quelques instants de repos. Je sortis de la tente et allai m'étendre sur le sable, à une courte distance du campement. J'éprouvais une sorte de volupté à laisser pénétrer mon corps des rayons chauds du soleil, et, mon esprit trop tendu, ayant besoin d'un dérivatif ou d'un délassement quelconque, sous ces doux effluves je me reposai de mes fatigues morales et physiques. Comme je sommeillais, les yeux mi-clos, je me sentis frapper doucement sur l'épaule et je vis devant moi Éliazize, souriante et tenant la main en l'air d'un air mystérieux. Elle s'assit à mes côtés, et d'une voix compatissante :

« Abd el-Malek, nous sommes seuls; dis-moi si tu souffres beaucoup. — Oh oui! lui répondis-je, je souffre beaucoup. Vois, j'ai les fers aux pieds et je suis presque nu. On ne veut pas croire que je sois musulman et je crains d'avoir longtemps encore à souffrir de la mauvaise foi des Maures. Et toi, ajoutai-je, crois-tu que je sois un vrai musulman? » Elle s'approcha plus près de moi, et, me fixant de ses grands yeux sauvages : « Je ne sais pas. Je n'ai jamais vu



Maltraité par les femmes et les enfants (voy. p. 202). — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

de musulman comme toi. Mais puisque tu le dis, tu dois être un croyant. Tu n'es pas chrétien, parce que tu n'es pas méchant et que ta voix est douce comme celle d'une femme. Oh! je regrette que tu souffres, que les fers t'empêchent de marcher et que tu ne sois pas un de nos frères. Tu guiderais notre caravane, et, monté sur un dromadaire, tu escorterais notre palanquin. Puis avec tes armes tu irais combattre, et un jour tu posséderais de nombreux troupeaux. » Touché de la sympathie de la jeune fille, je voulus voir jusqu'à quel point irait l'intérêt qu'elle me manifestait. Je pris la main qu'elle avait posée sur mon épaule, et de ma voix la plus persuasive : « Éliazize, dis, si pourtant j'étais un chrétien, que penserais-tu de moi? — Oh! je te plaindrais, car tu ne serais pas un croyant; je te plaindrais surtout parce que mes frères te donneraient la mort : et cela me ferait bien de la peine de te voir mourir. Si tu étais un infidèle, je te ferais échapper. Quelquefois, là-bas sur la mer, on voit, bien loin, des tentes de chrétiens qui courent sur l'eau. Eh bien, quand je verrais une de ces tentes, je ferais comme lorsqu'un de nos troupeaux est égaré au coucher du soleil et qu'il ne peut retrouver le campement : j'irais au bord de la mer et j'allumerais un feu si c'était la nuit, ou bien je dénouerais ma ceinture et je l'agiterais au vent si c'était le jour. Les chrétiens viendraient, je me sauverais, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une amie compatissante. — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tu partirais avec eux. » La jeune nomade parlait comme un enfant qu'elle était. Ému de reconnaissance envers cette jeune fille du désert qui me manifestait des sentiments si dévoués, je lui serrai la main avec vigueur, et presque les larmes aux yeux : « Écoute, Éliazize, Dieu sera plus reconnaissant que moi, car je ne puis t'offrir que des paroles de remerciement. Je ne veux pas m'enfuir avec les chrétiens. Je suis musulman, et tes frères finiront par le reconnaître. Alors, comme tu le disais tout à l'heure, je serai ton frère, mes pieds ne seront pas chargés de chaînes et je pourrai escorter ton palanquin. Tâche, en attendant, de convaincre tes frères et tes sœurs. Persuade-les que je ne suis pas un infidèle, et tu auras fait plus pour moi qu'en veillant les tentes des chrétiens qui courent sur l'eau. » A ce moment on appela la jeune fille. Pareille à une gazelle, elle se déroba et je restai seul, partagé entre la crainte et les paroles de sympathie d'Éliazize la jeune nomade.

Le lendemain nous prîmes la route du campement du cheikh Mel-Aynin. En prévision de la longueur et de la fatigue de la course, on me donna une écuelle de lait aigre, et, ayant monté un dromadaire, je me mis avec Ibrahim en tête du cortège. Trois ou quatre Maures nous accompagnaient. Quoique incertain de l'épreuve à laquelle on allait me soumettre, c'est avec un plaisir sensible que je me mis en route vers l'intérieur. J'avais hâte de quitter ces lieux où j'avais tant souffert, cette côte qui me rappelait tant de lugubres souvenirs. Et puis, j'allais enfin pénétrer dans une contrée que nul Européen n'avait encore visitée. Et cette perspective me donnait du courage.

Nous rencontrâmes plusieurs campements en marche. Les Maures venaient se reconnaître et se saluer. Lorsqu'ils avaient connaissance de ma présence, ils s'empressaient de venir voir « le chrétien ». Les femmes, montées sur leur palanquin, faisaient de grands détours pour venir m'examiner, et elles se livraient à toutes sortes de commentaires sur ma personne.

Le soir de cette première journée de marche, nous nous arrêtâmes à un campement appartenant à une fraction de la même tribu. Les femmes et les enfants m'entourèrent aussitôt en m'assourdissant de leurs cris et de leurs questions. Quelques-unes me comptaient les doigts et me touchaient le visage. J'étais si surexcité que je leur répondis avec une extrême vivacité. La foule devint aussitôt hostile. Les enfants s'approchaient de moi menaçants, une pierre à la main; les femmes, avant de m'injurier, détournaient la tête et crachaient à terre en signe de mépris; les fillettes mêmes prenaient des airs terribles et tendaient jusque sous mon menton leur petit poing fermé. A un moment, les cris furent tels, que les hommes accoururent pour ramener le calme et me mettre à l'abri des injures.

Bientôt un Maure appela d'une voix gutturale les croyants à la prière. De même qu'au premier jour, où ma position était si critique sur la côte, j'allais faire la prière en commun. Les femmes, acharnées comme des furies, voulurent m'en empêcher; mais, les Maures ayant imposé silence et rétabli le calme, je pus faire les prosternations rituelles, tourné vers l'orient. Comme après la prière je prolongeais mes méditations, je m'entendis appeler. Je tournai la tête et vis une vieille femme, une écuelle pleine de lait chaud à la main, et m'invitant à boire. Je souffrais d'une faim terrible. Je bus le lait avec avidité en adressant un regard de reconnaissance à la vieille Mauresque : « Bois, me dit-elle, tu n'es pas un infidèle, tu as bien prié Dieu. Dieu te récompense. Bois jusqu'à ce que tu sois rassasié! »

Les deux autres jours de marche n'eurent rien de bien remarquable. Les Maures que nous rencontrâmes vinrent en foule, comme le jour précédent, pour m'examiner. Au campement, le soir, je faillis avoir les mêmes désagréments que la veille. Les femmes et les enfants s'amusaient à me faire réciter les prières. Je me prêtai une fois ou deux à cette fantaisie, puis je m'enfermai dans un mutisme absolu. Ce silence de ma part les exaspéra, et je voyais le moment où les affaires allaient de nouveau tourner à mal, lorsque quelques hommes intervinrent et m'emmenèrent avec eux sous la tente.

Le lendemain nous nous mîmes en marche une heure avant le lever du soleil. Dans la journée nous devions atteindre le campement du cheikh Mel-Aynin. J'étais plein d'appréhension sur mon entrevue avec ce grand chérif. Je me rappelai en effet que, l'année précédente, ce même Mel-Aynin avait envoyé des émissaires pour assassiner MM. Quiroga et Cervera, deux voyageurs espagnols qui parcouraient l'Adrar. Ce n'est que par une fuite rapide que les deux explorateurs avaient pu échapper à leurs assassins. Aussi je questionnai beaucoup les Maures sur ce chérif. Ils me donnèrent une foule de détails très curieux à son sujet. Il était très bon, très riche et très saint. Telle fut la réponse de mes compagnons de route. Il possédait plusieurs centaines de chameaux et avait quatre femmes légitimes, fait rare chez les nomades, qui sont tous monogames. De plus, sa sainteté était si évidente qu'il possédait le droit de miracle. C'est ainsi que le mois précédent il avait rendu la vie à une chamelle, dont la mort avait occasionné une lutte terrible entre deux fractions de tribu.

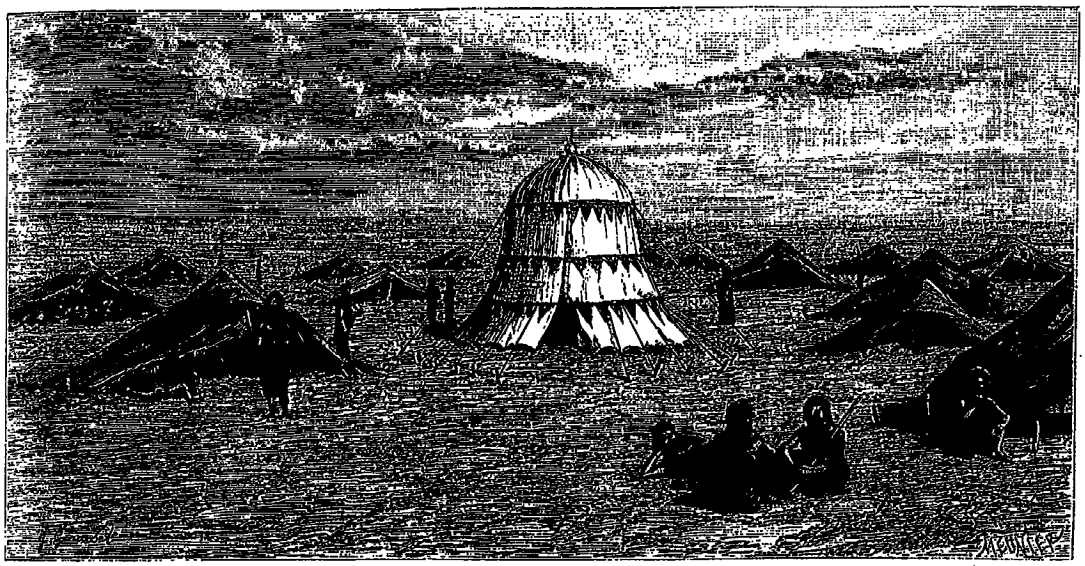
C'est du moins ce que m'affirmèrent mes compagnons. Mais il convient d'ajouter qu'aucun d'eux n'avait été témoin oculaire et qu'ils se faisaient l'écho des bruits qui circulaient dans le Sahara.

Le soir nous arrivâmes en vue du campement du grand chérif. Au milieu d'une plaine, une multitude de tentes serrées les unes contre les autres entouraient une tente plus élevée, dont la couleur et la forme révélaient une fabrication européenne. Elle était octogone, en forme de coupole et en toile blanche écrue. Le campement était très animé, et une foule de guerriers, appartenant à toutes les tribus nomades du Sahara, se pressaient vers la tente d'audience du cheikh. Cette tente, également en toile, n'avait ni la forme ni les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dimensions de la première, et était presque perdue dans un coin du campement. Mon arrivée fut un événement. Tous accoururent pour voir l'être phénoménal qui arrivait par la mer. Dans la multitude qui m'entourait je remarquai des types des différentes tribus du Sahara occidental : des Ouled-Delim, avec leur air farouche et leur chevelure tombant longue et hirsute sur leurs épaules; des Reguibat, représentant la noblesse chez les nomades, qui tiraient grande gloire de leur origine chérifienne et cherchaient à en imposer par leur attitude et leur tenue. Il y avait aussi des Laroussiin, également d'origine chérifienne, mais dont les cheveux crépus et la face prognathe prouvaient le mélange de race. On trouvait enfin des Ouad-Nouni et des Filali, venus du Tafilelt, qui remplissent les fonctions d'instituteurs dans le Sahara.

Les plus féroces de ces guerriers ne pouvaient maîtriser leurs instincts farouches à la pensée que j'étais un chrétien, et ils voulaient s'emparer de ma personne. Mes compagnons durent employer toute leur énergie pour me défendre et m'amener devant la tente du cheikh. Celui-ci présidait la cérémonie du baise-main et distribuait des reliques aux nomades, qui arrivaient des quatre coins des steppes pour vénérer le saint personnage. On me plaça à l'ouverture de la tente, bien en évidence, pour que le cheikh m'examinât à loisir durant le cours de la cérémonie. Assis sur un beau tapis marocain, entouré de tous ses tolbas, Mel-Aynin avait la posture d'un poussah indien. La face voilée et la tête surmontée d'un turban invraisemblable comme dimension ; enfoui sous les plis d'un haïk couleur bleu-azur, on n'apercevait de sa massive personne que ses deux yeux brillants et les mains qu'il reposait sur ses genoux. Les Maures, dès le seuil de la



Campement du cheikh Mel-Aynin. — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

tente, se prosternaient la face contre terre, et c'est presque en rampant qu'ils venaient baiser la main du pontife nomade. La plupart demandaient des remèdes. Le cheikh offrait une poignée de sable sur lequel il insufflait sa respiration sacrée, et les nomades emportaient précieusement cette relique, avec les démonstrations du plus grand respect. De temps en temps le chérif tournait ses yeux vers moi; mais, dès que nos regards se rencontraient, il baissait la paupière et paraissait se recueillir. Au bout d'un moment il prononça à voix basse quelques paroles, et les tolbas me firent signe d'approcher. J'avais toujours les pieds enchaînés, je me levai avec un bruit de fer qui attira l'attention de tout le monde, et c'est au milieu du plus profond silence que je m'avançai vers le cheikh Mel-Aynin. Ce fut un moment solennel que je n'oublierai jamais.

Il me dit de m'asseoir tout près de lui. Je touchai presque ses vêtements. Il me tendit alors sa main droite, que je baisai, comme je l'avais vu faire aux nomades. Puis, d'une voix brève mais bienveillante, il me fit plusieurs questions. Il connaissait de nom l'Algérie ; je lui parlai de ce pays comme de ma patrie en lui disant que j'étais Français, mais que ce titre n'enlevait rien à la qualité de musulman; que chez nous il y avait des musulmans aussi croyants que dans le Sahara ; que l'Algérie avait donné le jour à beaucoup de saints personnages, et que nous possédions des zaouyas vénérées dont la réputation s'étendait jusqu'au Soudan. « Sais-tu la Fatihâ? » me dit le cheikh. Et sur ma réponse affirmative, il me dit de la réciter à haute voix. Quand j'eus terminé, il me demanda si je savais écrire en arabe. Je lui répondis que, sans être un lettré et un thaleb, je savais l'écriture nécessaire aux besoins de mon négoce. Il me pria d'écrire mon nom sur le sable avec un bout de bois. Je m'exécutai aussitôt. Quand j'eus ainsi répondu d'une manière satisfaisante à toutes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ses questions, il prit la parole et, s'adressant aux Maures qui attendaient avec anxiété son jugement : « Mes frères, gloire à Dieu ! cet homme est un vrai musulman. Enlevez-lui les fers, rendez-lui ce que vous lui avez pris, et accueillez-le dans votre tribu comme un frère. Gloire à Dieu le clément et le miséricordieux ! »

Le cheikh Mel-Aynin avait rendu son jugement. C'était notre congé. Je suivis les Maures qui m'avaient amené, et, ayant retrouvé nos chameaux à l'entrée du campement, nous les montâmes et reprîmes la route de nos tentes. Cependant, malgré mes réclamations, on ne m'enleva pas les fers aussitôt. Le jugement du cheikh ne contentait qu'à demi mes détrousseurs. Ce qui les ennuyait le plus était naturellement de me rendre ce qu'ils m'avaient volé ; et puis, dans leur entêtement de barbares, ils ne voulaient pas se résoudre à me croire musulman. Leur conscience balançait entre leur conviction et les paroles du cheikh Mel-Aynin, l'inspiré de Dieu. Ils cherchaient mutuellement à se convaincre en disant : « Le cheikh, qui ne se trompe jamais, a dû se tromper cette fois-ci ».

C'est alors qu'un d'entre eux eut l'idée de prendre un second arbitre, qui jugerait en dernier ressort. Celui que les Maures allaient rendre le maître de ma destinée était un *hadj*, le seul qui existât dans la région, et qui, en raison de ses longs voyages, avait la réputation d'avoir une science universelle. Il se nommait Hadj Ibrahim et était né dans le Tafilelt. Pour nous rendre à sa tente nous allongeâmes notre route d'une journée de marche. Nous trouvâmes le hadj modestement occupé à garder ses moutons et ses chèvres. Il ne répondait pas du tout à l'idée que je m'étais faite de lui. Je croyais rencontrer un homme soupçonneux, fanatique, et je vis un bon et brave vieillard à la physionomie avenante, qui écouta en souriant les démarches faites par mes Maures auprès du cheikh Mel-Aynin à mon sujet, et leur résolution d'en appeler à son jugement à lui. En m'apercevant il fit deux ou trois pas incertains vers moi, puis, comme frappé d'une idée subite, il s'avança en me tendant la main. « Mais c'est un Turc ! — N'est-ce pas que tu es Turc? » C'était pour moi la planche de salut, je la saisis au vol : « Oui, seigneur hadj, lui répondis-je, tu as deviné juste, et, quoique habitant l'Algérie, je suis en effet Turc. — Parbleu ! répliqua le hadj, ce ne pouvait être qu'un Turc. Mes braves gens, rassurez-vous, dit-il en s'adressant ensuite à mes compagnons, c'est un bon musulman, c'est un Turc. » Mes Maures, qui entendaient le mot de Turc pour la première fois, demandèrent des explications sur ces drôles de musulmans qui n'ont pas la même physionomie que les Sahariens. Alors le bon vieillard leur expliqua comme quoi, en allant à la Mecque, il était passé par Alexandrie, où il avait vu des Turcs qui avaient absolument mon apparence et qui pourtant étaient des croyants. Les Maures, cette fois, furent bien obligés de se ranger à l'avis du hadj et, bon gré mal gré, de me prendre pour musulman. Ma captivité eut alors un terme. Nous retournâmes au campement, où les tolbas furent convoqués, et devant tous les Maures de la tribu on me déclara « frère ». On m'enleva les fers, on me donna comme aux jeunes gens des peaux de bêtes et quelques lambeaux de guinée bleue pour me couvrir. On m'arma d'un fusil et d'un poignard, et, à partir de ce moment jusqu'à l'époque où je quittai le Sahara, je fus membre de la tribu des guerriers Oulad-Delim.

Je ne pus rentrer que dans une minime partie des objets qu'on m'avait dérobés. Mes vêtements marocains, par exemple, avaient été le lot de deux jeunes gens qui étaient partis depuis deux jours pour un voyage au Sénégal. Une grande partie de mes marchandises était passée entre les mains des femmes, et il eût été peu galant à moi de les leur enlever, d'autant plus que, devant vivre de la vie de ces nomades pour un temps plus ou moins long, j'avais à me créer une sympathie qui m'avait fait défaut jusqu'à ce moment-là ; et, dans le Sahara comme dans beaucoup d'autres pays, les femmes ont une certaine influence sur l'esprit des hommes. Je leur fis donc bien volontiers abandon de mes bibelots. Cependant je demandai avec instance et j'obtins qu'on me rendît ma boussole, sous prétexte de m'orienter pour dire la prière. C'était une bonne boussole avec cadran solaire, et elle me fut de la plus grande utilité pour marquer mon itinéraire à travers les steppes du Sahara.

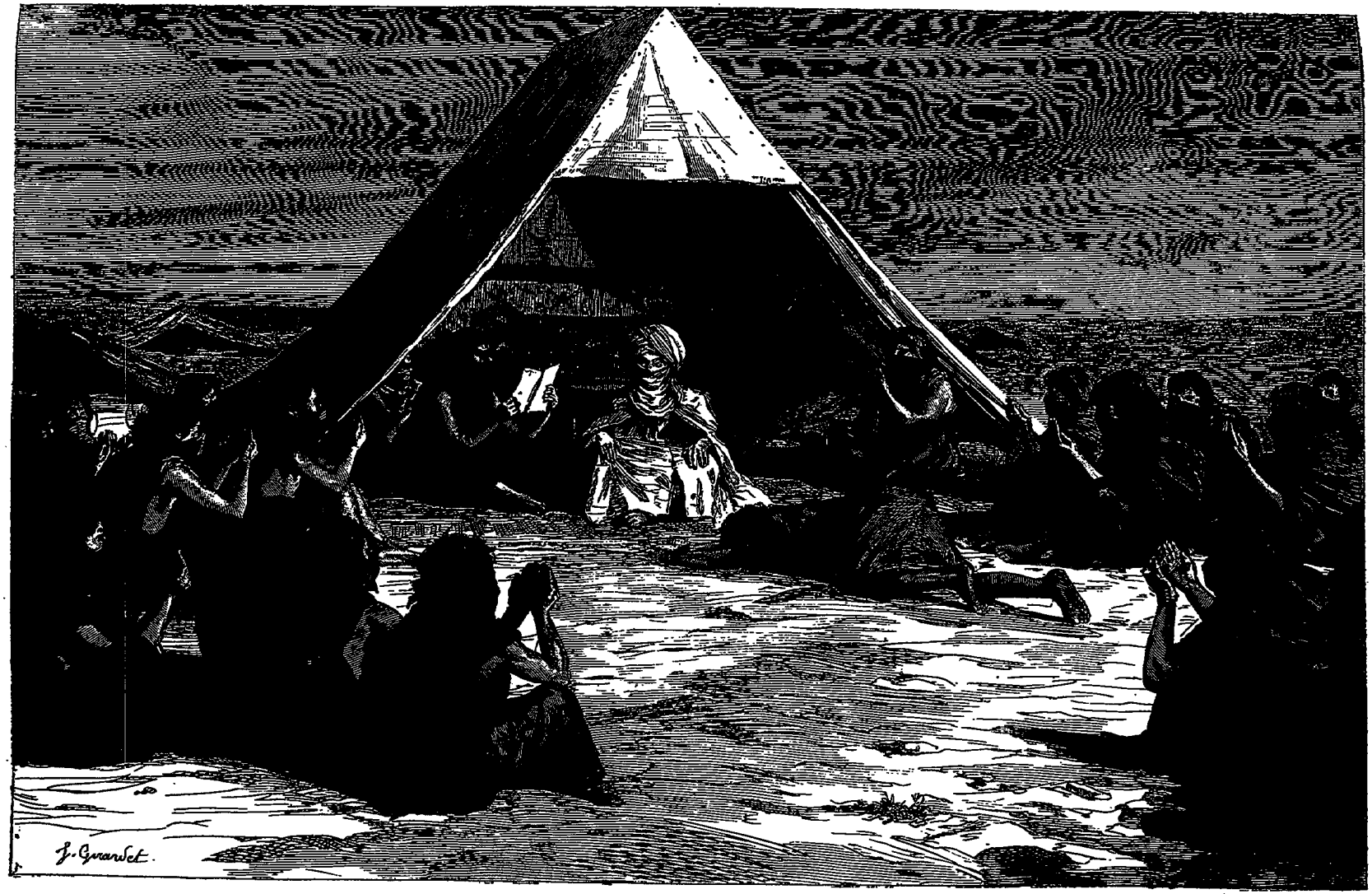
V

Un campement en marche. — Halte et levée du camp. — Repas du soir. — Une école chez les nomades. — Un beau-père entêté. — Un festin. — Naissance d'un enfant. — Coiffure des jeunes gens. — Jeu des Maures nomades.

Deux jours après, le campement se mit en route dans la direction sud-est. Le but de notre voyage était une visite à faire au beau-père de mon hôte, qui résidait aux confins des steppes.

Dès les premiers jours de marche je pus m'initier aux mœurs nomades. Une heure avant le lever du soleil le chef de la tente s'éveille et appelle à la prière les esclaves, les serviteurs, les femmes et les enfants. Il faut un bon quart d'heure avant que tout le monde soit bien éveillé et prêt à faire les ablutions. Il y a des appels successifs, des cris, quelquefois des injures, pour arracher les enfants au sommeil. Ceux-ci font la sourde oreille, pleurent, et pendant quelques minutes le brouhaha est indescriptible. Aussitôt après les prières, auxquelles les femmes et les jeunes filles prennent part, ces dernières s'occupent de l'emballage de la tente et du chargement des dromadaires. Les hommes surveillent l'opération. Cinq ou six dromadaires dressés au transport des objets du campement reçoivent leur charge, qui ne varie jamais, ni comme poids ni comme volume. Pendant ce temps les moutons et les chèvres, conduits par un berger maure, prennent le devant dans une direction indiquée. Le chargement de la tente terminé, les femmes assujettissent sur les vieux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Audience du cheikh Mel-Aynin. — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dromadaires les palanquins dans lesquels elles voyagent. Ces palanquins, formés d'une grande corbeille à fond de cuir, sont surmontés d'une sorte de coupole en osier destinée à garantir, au moyen d'un rideau, les voyageurs du soleil et du sable. Ensuite le troupeau de dromadaires, escorté par les hommes et les enfants, se met à son tour en marche.

Pendant la première heure, les animaux vont sans s'arrêter et sans songer à brouter les tiges de plantes qui se trouvent sous leurs pas. Peu à peu la marche se ralentit, le troupeau se débande, et, tout en continuant leur route, les bêtes paissent. Et cela dure ainsi jusqu'au soir, jusqu'au moment où le soleil disparaît à l'horizon.

On choisit un accident de terrain pour établir le campement. Les femmes dressent la tente; les serviteurs vont à la recherche des broussailles sèches pour faire du feu, tandis que les enfants font jaillir l'étincelle d'un silex. Les hommes, qui seuls ont soin du troupeau, font abattre les dromadaires, les rangent en ordre devant la tente, et ramènent autour du campement les moutons et les chèvres qui s'en étaient éloignés. Ensuite tous s'assoient en cercle autour de la flambée et attendent, en causant, l'heure du repas. Vers huit heures, un moment après la prière du soir, les servants font dresser les chamelles, enlèvent la poche d'osier qui enferme les mamelles de l'animal et empêche pendant la marche la visite inopportune des chamélons, et procèdent à la traite. La maîtresse de la tente, assise devant une grande jatte en bois et entourée d'écuelles de différentes grandeurs, préside à la distribution. Un esclave verse à mesure dans le récipient le lait nouvellement trait; comme compensation de son va-et-vient continuel, il a le privilège de boire la mousse de lait qui s'attache aux parois du vase. La femme commence à mettre de côté d'abord sa part, et c'est toujours la part du lion; puis elle distribue successivement le breuvage aux enfants, aux hommes et enfin aux serviteurs. La distribution aux enfants ne se fait jamais sans cris, sans pleurs, sans réclamations de toutes sortes, aucun n'est assez bien servi, et le repas débute presque toujours par des injures et des horions. La plupart d'entre eux préfèrent le lait chaud, et, comme les vases en bois ne peuvent être exposés au feu, ils ont recours à un moyen ingénieux. Ils font rougir des cailloux et les plongent tout brûlants dans leur breuvage.

Ensuite les membres de la famille se couchent sur la natte, dans la même position, la tête vers l'ouverture de la tente, serrés les uns contre les autres pour combattre la fraîcheur de la nuit. Puis un long tapis est étendu sur tous en guise de couverture, et chacun prend son repos. Les serviteurs et les esclaves, enveloppés dans leurs vêtements, couchent au milieu des troupeaux.

Le lendemain comme la veille, une heure avant le lever du soleil tout le monde est debout, le campement se met lentement en marche jusqu'au soir, et tous les jours de même, jusqu'à ce qu'on rencontre les steppes fertiles qui permettent de séjourner dans la région.

Dans cette première marche je vis une école ou plutôt un collège ambulant qui m'intéressa fort.

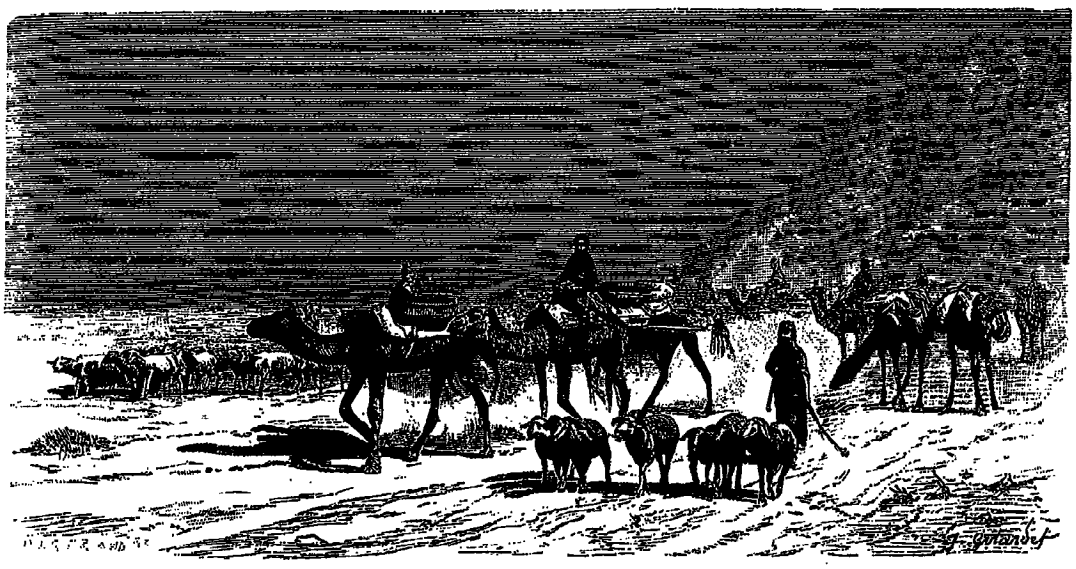
Chez les Maures nomades l'instruction et l'intelligence atteignent un développement qui forme un contraste frappant avec le caractère des musulmans sédentaires de l'Afrique septentrionale. Cette intelligence, continuellement tenue en éveil par leur vie d'aventures, se développe rapidement, et l'on est tout étonné de voir les enfants prendre part sous la tente aux discussions les plus graves. L'instruction est aussi fort en honneur, et presque tous les nomades connaissent l'écriture arabe. Très fanatiques, ils passent une partie de leur vie à étudier ou commenter le Coran, et par leurs discussions théologiques ils acquièrent des qualités vraiment oratoires. Dans le Sahara certaines fractions de tribus se vouent à l'éducation des enfants; les Filali par exemple, émigrés autrefois du Tafilelt et qui résident ordinairement dans la région du cap Bojador, ont pour principale occupation de réunir autour d'eux des élèves, et ils font de leurs tentes de véritables académies. Quand un de ces *tolbas* (clercs) se trouve dans un campement, le soir, aussitôt les tentes dressées, les enfants des deux sexes, maîtres ou esclaves, se réunissent autour de l'instituteur nomade et apprennent les caractères arabes et les versets du Coran. A défaut de papier, chaque petit nomade est muni d'une planchette sur laquelle il s'exerce à l'écriture à l'aide de charbons de bois. Il se passe parfois plusieurs mois avant la rencontre du thaleb; l'éducation se poursuit tout de même, et les aînés instruisent les plus jeunes. Du reste cette école est une véritable distraction pour les enfants maures, et c'est de leur plein gré qu'ils suivent les cours des lettrés nomades.

Le beau-père d'Ibrahim, nommé Ennadjem, résidait dans la région des Ouedis, sur la limite extrême des steppes à l'est, à la lisière du grand désert, à peu près sous le tropique. Nous mîmes quinze jours pour parvenir à son campement. Cet Ennadjem était fort riche, il possédait cinquante dromadaires, cinq ou six cents moutons ou chèvres et trois esclaves. Il avait deux autres fils, et, en mariant Mennina, sa fille, à mon hôte, il avait exigé une dot de dix chameaux. Il y avait plusieurs années qu'il n'avait vu son gendre. Il nous accueillit fort bien et fut très heureux de voir les quatre petits-enfants nés depuis la dernière visite de sa fille. C'était un brave vieillard, mais d'un naturel très soupçonneux. Mis au courant des circonstances qui m'avaient rendu l'hôte de sa fille, il ne put vaincre au premier abord un sentiment de méfiance contre moi, et avec le fanatisme et l'entêtement des vieux Maures il se figura que ma présence porterait malheur à la famille qui m'avait accordé l'hospitalité. Il me fallut employer toutes les ressources de ma diplomatie pour me faire bienvenir du vieillard. Pendant des heures entières nous eûmes de longues discussions, qui se terminaient presque toujours par le monologue suivant : « Tu n'es pas au moins un infidèle, assure-le-moi sur la tête de Dieu, car tu sais que le contact d'un chrétien souille

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

autant le corps que l'âme. Prosternons-nous contre terre, mon fils, et proclamons ensemble que Dieu est bien Dieu et que Mahomet est le prophète de Dieu!... » Au bout de quelques jours je parvins à le convaincre, et, grâce à un de ces revirements fréquents à ce genre de caractère, il se prit soudain d'une si grande sympathie pour moi, qu'il me traita avec la plus grande libéralité et tâcha de réparer, par d'interminables dissertations sur le bonheur des élus, le dédain avec lequel il m'avait accueilli.

C'est chez ce Maure que je mangeai pour la première fois de la viande préparée à la mode saharienne. Pendant nos quinze jours de marche nous nous étions nourris exclusivement de lait de chamelle ou de pâte d'orge bouillie. Pour nous fêter, Ennadjem tua trois moutons. Ce fut un repas pantagruélique pour les nomades. Les moutons égorgés et dépouillés, on les découpa de la tête aux pieds, et les morceaux furent empilés dans une marmite remplie d'eau qui bouillait sur le feu. En attendant la cuisson, on mit dans le brasier le foie et les entrailles des animaux, et, à peine tièdes, ils furent partagés entre tous les convives. Quand les morceaux de mouton eurent bien bouilli, un Maure les retira avec la main et les distribua à la ronde. Cette distribution fut très originale, et, comme je ne l'ai vue exécuter de cette manière que cette fois-là, je ne saurais la passer sous silence. Les convives, au nombre de vingt, formaient un grand cercle autour du foyer. Le Maure qui remplissait les fonctions de maître queux lançait chaque morceau dans la direction d'un convive, qui était obligé de l'attraper à la volée. Quelquefois on manquait le coup, et le morceau roulait dans le sable; mais c'était le moindre des désagréments, et un lambeau de vêtement servant d'époussetoir avait bientôt



Un campement en marche. — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

remis les choses en ordre. Puis chacun dévorait à belles dents son morceau de mouton cuit sans sel et sans assaisonnement d'aucune sorte. Pour ma part il me revint une omoplate et un cou.

Quoique je manquasse ce dernier morceau à la volée et que mon voisin eût poussé la politesse jusqu'à le nettoyer avec la manche de son vêtement, je dois déclarer que je n'ai jamais mangé de meilleur appétit. Lorsqu'il ne resta plus que les os, il y eut des assauts de courtoisie. Tous ceux qui avaient le bonheur de posséder dans leur lot un morceau de tibia ou un os quelconque renfermant de la moelle, l'offraient aux dames avec une parole aimable. Celles-ci l'acceptaient avec reconnaissance et passaient le reste de la soirée à le grignoter en guise de friandise.

Nous étions en marche vers le nord. L'eau se faisait de plus en plus rare. Nous ne rencontrions des puits que tous les dix jours. Dans les steppes ce sont plutôt des citernes que des puits. Les Maures creusent le sol dans les endroits favorables, et ces trous servent de réceptacles aux eaux de pluie. A l'arrivée d'un campement à l'une de ces citernes on sépare les troupeaux; les bergers puisent l'eau à l'aide d'un seau en cuir et la versent dans un grand récipient en peau de chèvre dans lequel les animaux viennent s'abreuver. Les Maures profitent de l'arrivée au puits pour faire des ablutions véritables; on remplit toutes les outres disponibles et l'on continue la marche.

En arrivant près de Zemmour, une femme mit au monde un enfant. Comme les femmes voyagent en palanquin, cette naissance n'arrêta pas du tout la marche de la caravane. Ce n'est que le soir, comme d'habitude, au coucher du soleil, que le campement fut choisi et que la mère et le nouveau-né purent enfin descendre de leur monture. Du reste, dans les steppes du Sahara toutes les naissances sont les mêmes, depuis celles des

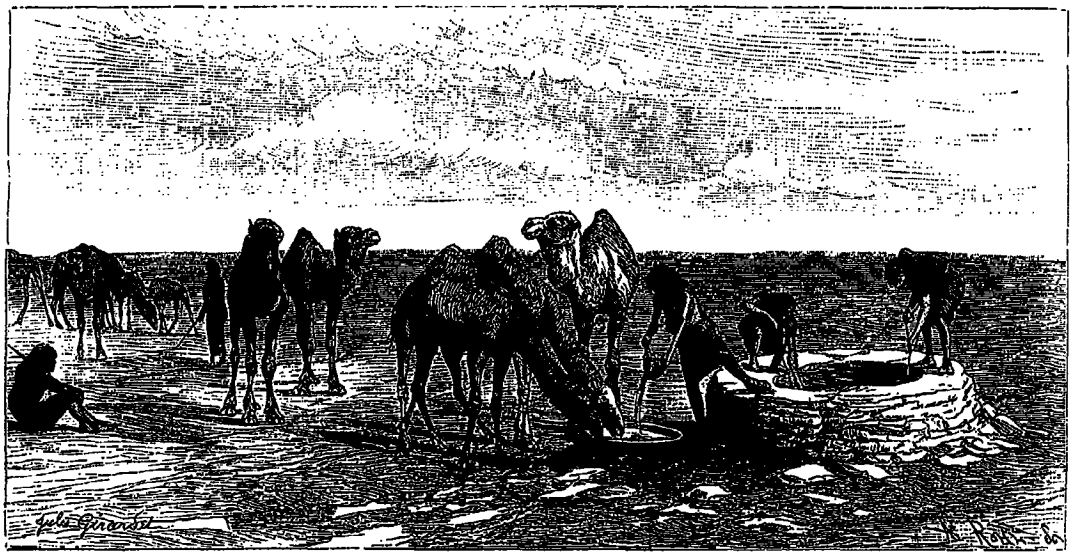
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

enfants jusqu'à celles des animaux. Je me trouvais au milieu d'eux à l'époque où les chèvres et les brebis mettent bas. Plusieurs fois par jour, le berger atteignait la caravane en portant dans ses bras deux ou trois chevreaux nouveau-nés qu'il plaçait dans la corbeille affectée à leur transport. Le soir seulement, à l'arrivée au campement, on rendait les petits aux mères, afin qu'ils fussent allaités. Pour les chamélons on agissait comme pour les chevreaux, et les jeunes dromadaires étaient transportés dans une sorte de palanquin pendant les deux semaines qui suivaient leur naissance.

Les nomades sont sobres de réjouissances : aussi les fêtes de la naissance de l'enfant n'eurent rien de bien remarquable. On tua un ou deux moutons, on tira quelques coups de fusil, on félicita le père, et ce fut à peu près tout. Mais si les cérémonies sont peu bruyantes, les coutumes sont fort singulières chez certaines de ces tribus nomades. Ainsi, à la naissance d'un enfant, si la mère met au monde un garçon chez les Oulad-Sidi-Mohammed, elle se barbouille la figure avec du henné pendant quarante jours. Si c'est une fille, elle ne fait subir, paraît-il, la même opération qu'à la moitié de la face. C'est pour des raisons d'hygiène, je crois, que les mères se rendent ainsi hideuses pendant le mois qui suit l'accouchement. D'autant plus que j'ai observé qu'une fois par mois, à date fixe, les jeunes femmes et les jeunes filles se barbouillent le visage de la même manière.

On profita de ce répit pour célébrer une cérémonie de famille qui est aussi assez curieuse.

Les jeunes nomades portent au sommet de leur tête rasée trois ou quatre longues mèches de cheveux. A



Un puits dans les steppes (voy. p. 207). — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

chaque grande circonstance de leur vie de jeune homme on coupe une de ces mèches, en ayant soin de garder pour la dernière celle de l'occiput. Comme celle-ci est la plus difficile à faire enlever, elle allonge beaucoup, et plusieurs jeunes gens atteignent presque l'âge d'homme avec une véritable natte derrière le dos. Cet ornement n'est pas du tout en honneur chez les nomades, et ils ont hâte de s'en voir débarrasser. — Pendant notre dernière marche un des fils de mon hôte, s'étant distingué pour le soin qu'il portait au troupeau et ayant de plus à lui seul dressé trois chamélons, se vit débarrasser de l'une des trois mèches qui surmontaient le sommet de sa tête. Ce fut encore l'occasion de la mort d'un mouton, et, pendant les deux jours que dura notre station, nous réparâmes autant que possible les fatigues et les privations passées. L'amusement favori des nomades, auquel se livrent les jeunes gens et même les hommes faits, consiste à placer l'un d'entre eux au milieu d'un cercle et à l'exciter par des cris et des petits coups. Celui-ci ne peut se défendre qu'en sautant en l'air et en donnant des ruades; s'il touche un de ses partenaires, il sort du cercle et cède la place au maladroit. Ce jeu, qui demande une grande agilité, est fort prisé des Maures et constitue leur plus agréable distraction. Rien n'est plus curieux que de voir ces nomades, la chevelure flottante, pousser des cris effrayants et faire de grands sauts pour s'exciter mutuellement. Le sol en est ébranlé. On dirait une troupe de damnés se démenant dans un cercle macabre.

Camille Douls

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le saguiat el-Hamra (voy. p. 214). — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

CINQ MOIS
CHEZ LES MAURES NOMADES DU SAHARA OCCIDENTAL,

PAR M. CAMILLE DOULS [1].

1887. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

Une hallucination dans le Désert. — Le simoun et les vents de sable. — Un mariage. — Danse et réjouissances. Attaque de caravane. — Combat et massacre. — Tombeaux de naufragés chrétiens.

De Zemmour nous nous dirigeâmes vers le nord-ouest, dans la direction du cap Bojador. Avant d'arriver à la côte, nous croisâmes une plaine stérile, sablonneuse et lugubre, connue par les nomades sous le nom de Ragg. La traversée de cette triste contrée restera comme un des épisodes les plus mémorables de mon voyage. En prévision de la difficulté de la route, les dromadaires avaient fait ample provision d'eau aux derniers puits. Les moutons et les chèvres avaient été conduits plusieurs fois de suite à l'abreuvoir, et l'on avait utilisé toutes les outres disponibles pour emporter le plus possible d'eau. Rien de plus monotone que cette marche de trois jours à travers une contrée pierreuse, fauve et dénuée de végétation. Un soleil brûlant, que la radiation du sol rendait plus intolérable encore, énervait le corps et jetait l'esprit dans une véritable prostration. A la fin du premier jour de marche, je subis un phénomène physique auquel sont sujettes les peuplades du Sahara. La chaleur et les privations excitent tellement le système cérébral qu'on éprouve un genre d'hallucination nommé *ralgue* par les indigènes.

Il était trois ou quatre heures de l'après-midi. Le campement et le troupeau de dromadaires marchaient en avant. Les chèvres et les moutons, fatigués par la chaleur, suivaient péniblement, à une grande distance en arrière. Tous les Maures, à cause de la difficulté de la marche, avaient monté leur dromadaire favori. Les femmes et les petits enfants sommeillaient dans les palanquins, endormis par le balancement lent et monotone de leurs montures. Un nomade inspiré par la situation chantait une de ces mélopées mélancoliques nées dans le désert et dont le rythme langoureux réveille si bien les souvenirs.... C'était le second mois de mon séjour chez les nomades; les privations de toutes sortes et surtout le manque de nourriture avaient émacié mon corps et rendu plus sensible mon système nerveux. Soudain le désert changea d'aspect : il devint plan et uni comme la surface d'un lac; les cailloux disparurent et firent place à un sable fin, brillant comme des paillettes de mica. Le dromadaire que je montais se trouva brusquement isolé et je me vis seul entre le ciel et la terre sur cette plaine resplendissante. Puis

1. Suite et fin. — Voyez t. LV, p. 177 et 193.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans le lointain j'entendis des voix douces et mélodieuses qui étaient à mes oreilles ce qu'était à mes yeux la surface éblouissante du désert. J'entendais ce qu'un Maure eût appelé des voix célestes et je voyais ce qu'il eût pris pour un désert du paradis. Pendant tout le temps que dura cette vision, le sentiment de la perception avait complètement disparu; je subissais une sorte d'hypnotisme; j'étais toujours assis dans la même position perpendiculaire sur ma monture, et mes paupières ne s'étaient pas fermées; mais l'expression de ma physionomie devait révéler le phénomène que je subissais, car un Maure, surprenant mon regard d'halluciné qui fixait l'horizon sans voir, me frappa sur l'épaule en criant : « Réveille-toi, réveille-toi! tu as le ralgue, tu vas devenir fou! »

Le vent brûlant qui soufflait de l'est rendit encore plus difficile notre second jour de marche à travers cette misérable contrée. L'atmosphère était d'une lourdeur extrême, et le sable, soulevé avec force, obscurcissait l'horizon et nous enveloppait d'un nuage compact. Les hommes et les animaux étaient haletants; les pauvres bêtes, fouettées par le vent, inclinaient la tête vers le sol et baissaient leurs paupières. Nous étions obligés de nous envelopper complètement la face, pour ne pas être aveuglés et n'avoir pas la gorge desséchée. Le sable, d'une finesse extrême, pénètre dans tous les pores; aucun objet ne saurait être assez hermétiquement clos. C'est ce qui explique la coutume constante qu'ont les Maures des deux sexes de se voiler la partie inférieure de la face. Il est absolument impossible d'affronter un pareil vent à visage découvert.

Les steppes du cap Bojador, appelées *kddâ* par les Maures, sont très fertiles. Nous fîmes un séjour dans cette région. J'y fus témoin d'un mariage.

Chez les nomades comme chez tous les musulmans, c'est le fiancé qui apporte la dot ou plutôt qui achète la femme dont il veut faire son épouse. Dans le Sahara la dot se calcule en valeur de dromadaires : valeur fictive la plupart du temps, qui peut se payer en bétail ou même en douros, la seule monnaie existant dans la région; ainsi on dit d'une femme qu'elle vaut cinq, sept, dix, douze dromadaires. Lorsqu'un jeune homme a jeté son dévolu sur une jeune fille, il entre en pourparlers avec les parents. Si ces derniers sont riches et le jeune homme pauvre, le futur beau-père fait les premières avances au jeune ménage; si aucun des deux n'est fortuné, le fiancé a recours à l'obligeance de ses amis pour se procurer la dot.

C'est à l'occasion de ce mariage que je vis pour la première fois une danse saharienne. Comme chez les Arabes, ce sont les femmes seules, chez les Maures, qui se livrent à cet exercice. Celle qui remplissait dans ma tribu le rôle de bayadère était une jeune fille de quatorze ans aux yeux langoureux, à la taille flexible, aux extrémités fines, à la démarche fière et hardie. La scène se passait devant la tente des jeunes époux. C'était le soir, après le coucher du soleil; le ciel était constellé d'étoiles, et les Maures formaient un grand cercle, éclairé par un immense feu de broussailles qu'en occupait le centre. Les femmes et les jeunes filles étaient groupées ensemble. Les hommes, devisant de choses et d'autres, s'excitaient en parlant, et leurs cris seuls troublaient le silence du désert. A un signal donné, les conversations furent interrompues; la jeune coryphée se leva, prit place au milieu du cercle, et les deux instruments qui composaient l'orchestre préludèrent aux accords. Les instruments de musique se résument chez les nomades en flûtes de roseau, comme au beau temps de Virgile, et en tambourins. Leur musique est monotone comme le désert, mais, comme lui, elle a aussi ce charme qui amollit les sens, rend l'esprit rêveur et prédispose aux songes et aux visions. Aux premiers sons de musique, la jeune fille prit une pose voluptueuse et languissante; les yeux demi-clos, elle simulait un spasme. Puis, la musique s'accélérant, elle élargit ses paupières, comme s'éveillant d'un long sommeil, et, les mains sur les hanches, marquant la mesure par le balancement cadencé de son corps, elle fixa l'assemblée de ses grands yeux noirs. Insensiblement ses gestes et sa pose se modifièrent, et, à un certain moment, elle parut subir l'influence d'un charme : ses narines se gonflèrent, ses yeux lancèrent des éclairs, ses joues brunies s'estompèrent d'un léger carmin, et sa poitrine haletante laissa échapper des sifflements mêlés à des paroles incohérentes. A ce spectacle les femmes souriaient discrètement, et les Maures, rendus rêveurs, égrenaient leur chapelet en pensant aux houris du paradis de Mahomet.

Les réjouissances de la noce se bornèrent en coups de fusil et en congratulations. Les femmes chantèrent, les enfants jouèrent aux osselets, et des marabouts psalmodièrent des chapitres entiers du Coran. Le soir on mangea beaucoup de pâte d'orge et, comme extra, des dattes trempées dans du lait chaud. Tous les convives étaient à peu près repus lorsqu'ils songèrent à se retirer, et ils manifestèrent leur satisfaction par des *Hamdou'llâh!* sans fin. Quant aux jeunes époux, ils inaugurèrent cette nuit leur tente en poil de chameau, et la natte de jonc leur servit de lit nuptial.

Nous ne fîmes qu'un très court séjour dans le kddâ et, après quelques jours de repos, nous ne tardâmes pas à prendre la route du nord. L'une de nos premières marches fut signalée par une attaque de caravane et une scène de carnage dont j'aurai longtemps l'horreur présente à la mémoire.

La tribu des Oulad-Delim, dont j'étais l'hôte, a dans le Sahara occidental une réputation de férocité qui n'est pas du tout surfaite. Toutes les fois qu'un Oulad-Delim trouve une occasion de tuer ou de piller, il la saisit avec empressement, et ses instincts farouches sont redoutés de tous les autres Maures nomades. Donc, comme nous étions en marche vers le nord, nous aperçûmes à l'horizon une caravane qui venait en sens inverse. La vue des dromadaires chargés indiquait clairement qu'il s'agissait d'une caravane commerciale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On envoya aussitôt deux éclaireurs pour reconnaître les arrivants. Une demi-heure après ils étaient de retour et annonçaient que la caravane venait de Tindouf, portant un chargement de dattes dans le Tyris. Elle se composait de trente hommes, de dix femmes et quelques enfants, de quarante-huit dromadaires mâles ou femelles, et appartenait à des Maures de la tribu des Oulad-Tyderarîn. L'attaque fut aussitôt résolue. On arrêta la marche du campement, on déchargea les dromadaires, et les enfants et les femmes furent mis en sécurité derrière un accident de terrain. Ensuite on prépara les armes, qui se composent de fusils à pierre provenant du Sénégal et de poignards marocains, et, chaque Maure ayant monté un dromadaire, se mit en marche dans la direction de la caravane. Tous les hommes du campement faisaient partie de l'expédition. Nous étions quatre-vingts guerriers. Je dis *nous*, car on avait exigé que j'accompagnasse la troupe pour utiliser au besoin les armes dont j'étais pourvu. Mais, par condescendance, on m'avait relégué à l'arrière-garde, et je ne devais prendre part à l'action que si la situation des agresseurs devenait critique. Lorsque nous ne fûmes plus qu'à deux ou trois cents mètres de la caravane, Ibrahim, qui commandait l'expédition, brandit son fusil en l'air en criant : « *Bismillâh! Bismillâh!* » et il mit sa monture au trot, courant sus aux Maures convoyeurs. Tous les Oulad-Delim l'imitèrent en faisant des grimaces horribles et des cris terrifiants pour épouvanter leurs victimes. A cause de la mauvaise qualité de leurs munitions et de leurs armes, il est rare qu'un coup de feu tiré à peu de distance soit mortel. Mais l'effroi fit plus de mal aux Maures attaqués que la décharge des fusils. En reconnaissant les terribles Oulad-Delim, ils furent pris d'une peur folle, et, sans songer à se défendre, ils se débandèrent aussitôt. Les Oulad-Delim en vinrent bientôt à bout. Dans les proportions de trois contre un, toute résistance était impossible : aussi, dix minutes après, les corps de vingt-cinq Oulad-Tyderarîn jonchaient le sol. Cinq d'entre eux, grâce à la rapidité de leur monture, avaient pu s'enfuir. Les vingt-cinq Maures avaient été égorgés. Le spectacle était horrible. Les dromadaires, affolés, faisaient entendre leurs cris plaintifs ; les femmes, se tordant les bras vers le ciel, poussaient des gémissements et des sanglots à fendre l'âme ; les enfants hurlaient en s'accrochant aux vêtements de leurs mères, tandis que sur le sable, au milieu de larges mares de sang, quelques malheureux Maures, la gorge entr'ouverte, se tordaient dans les convulsions de l'agonie. Le butin fut aussitôt partagé. Les femmes et les enfants, tirés au sort, furent emmenés comme captifs ; et nous reprîmes notre marche comme si rien d'anormal ne se fût passé.



Une bayadère du Sahara. — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

Maintenant nous longions la côte de l'Océan, une bien triste contrée, avec ses dunes de sable et ses plaines pierreuses. Dans cette marche nous rencontrâmes cinq ou six tumuli (*brourj* en arabe) qui servent de tombeaux aux Européens naufragés et assassinés par les Maures. Chaque voyageur jette, en proférant des malédictions, une pierre sur le tumulus, qui augmente chaque année de volume. On dirait que la nature, compatissante, a voulu sauver de l'oubli les malheureux dont le corps repose sur cette côte lugubre. Un peu de terre végétale, apportée par le vent, a couvert les interstices des pierres, et des fleurettes s'épanouissent au milieu des cailloux. Je me suis agenouillé en cachette au pied d'un de ces tombeaux ; mon âme, émue, a murmuré les premières paroles de regret qui aient été prononcées sur ce mausolée, et j'y ai pieusement cueilli une petite fleur bleue que je conserve avec religion.

VII

Ma demande en mariage. — Ma fiancée. — En marche vers Tindouf. — L'hospitalité chez les nomades. — Privations et fatigues. — Arrivée à Tindouf. — Grand entrepôt d'esclaves. — Funérailles d'un jeune guerrier. — Soins d'hygiène. — Mes flançailles. — En route pour le Sud Marocain. — Le premier village du Désert.

En arrivant près du Saguiat el-Hamra, il se passa un événement qui eut une action décisive sur mes rapports et mon séjour chez les Maures nomades. Ibrahim, mon hôte, s'était pris d'une grande sympathie pour moi et il avait rêvé de me donner en mariage sa fille Éliazize.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il ne me fit pas les ouvertures directement et eut recours à l'intermédiaire de quelques jeunes guerriers du même campement. Comme je l'ai dit durant le cours de ce récit, chez les Maures nomades comme chez tous les musulmans, le fiancé apporte la dot. Après bien des négociations, je tombai d'accord avec Ibrahim pour une dot de sept dromadaires. Mais la question du payement était embarrassante. Ayant été dépouillé au début de mon voyage et ne possédant pour le moment aucune valeur, comment donner sept dromadaires? C'est alors que je vis tout le parti que je pouvais tirer de cette situation. Depuis longtemps je cherchais un prétexte plausible pour quitter les nomades; cette offre de mariage et la difficulté pour moi de payer la dot furent ce prétexte. J'allai trouver Ibrahim et lui tins à peu près ce langage : « C'est avec le plus grand plaisir que j'accepte les avances que tu m'as faites; mais j'ai été dépouillé, tu le sais trop bien : aussi je ne puis te donner immédiatement ma dot. Cependant il y a un moyen d'arranger les choses. Si tu le veux, nous irons ensemble à l'Ouad-Noun, tu me présenteras au caïd Ould-Beyrouk comme ton futur gendre, et tu lui demanderas pour moi une monture et un guide pour gagner le Maroc à travers le Sous. Je connais le Maroc, il me sera facile de trouver la route de mon pays. Et puis, quelques mois après, *Inch'Allah!* (s'il plaît à Dieu!) je reviendrai par le même chemin, t'apportant la valeur, et au delà même, de notre marché. » Ibrahim accepta ma proposition, et il fut convenu que dans quelques jours nous prendrions la route du Sud Marocain.

La jeune Éliazize, ma fiancée, était une gracieuse enfant de douze ans, aux grands yeux noirs, aux longs cils, à la peau brunie. Elle était svelte et d'une taille élancée; et lorsqu'elle marchait, le corps enveloppé dans les plis harmonieux de son haïk de cotonnade, la main sur la hanche, les bras et les seins nus, il me semblait voir une choéphore antique, et les vers du poète arabe me revenaient en mémoire : « Elle est agile comme une gazelle, et sa taille est flexible comme une lance du Yémen ». Dans la soirée, du même jour où Ibrahim m'avait offert la main de sa fille, je me trouvai seul avec la jeune nomade sous la tente. Elle s'approcha de moi et, mettant sa main dans la mienne : *Ia khrouïa* (« O mon frère! » c'est ainsi qu'elle m'appelait depuis ma captivité), je ne t'appellerai plus que mon fiancé. Nos âmes sont sœurs, car lorsque tu étais pauvre esclave, je voulais te sauver, et, maintenant que tu es mon frère, Dieu veut que nous habitions pour toujours sous la même tente. Abd el-Malek, gloire à Dieu! gloire à toi qui fais d'Éliazize ta fiancée! » Et la jeune fille me donna sa première accolade de fiancée.

Je dois l'avouer, je fus ému des paroles de la jeune Mauresque. J'avais appris à la chérir, je l'aimais comme on aime une sœur. J'étais heureux lorsqu'elle était à mes côtés et que de sa douce voix elle me murmurait ses plaintes et ses rêves, ses joies et ses chagrins. J'étais devenu son ami, son confident. Et combien j'oubliais l'isolement et les privations, la barbarie et les souffrances, lorsque j'entendais la vierge du Désert me dire avec candeur, comme un écho du Cantique des Cantiques : « O mon frère, tu es le palmier de l'oasis, je suis la fleur du laurier-rose qui m'épanouis à ton ombre! »

Et j'allais la quitter, et j'allais partir sans esprit de retour vers des pays nouveaux, emportant, qui sait? peut-être avec moi quelque chose du cœur de l'enfant. Oh certes! cette pensée faisait naître en mon âme des regrets et des remords.

Je lui dévoilai une partie de la vérité, je lui laissai deviner mes intentions; et, comme elle me regardait, les yeux noyés de larmes, je lui prodiguai les consolations les plus douces, l'appelant « ma petite sœur », m'excusant presque; et dans mon émotion j'attirai sur ma poitrine la tête de la jeune Mauresque éplorée....

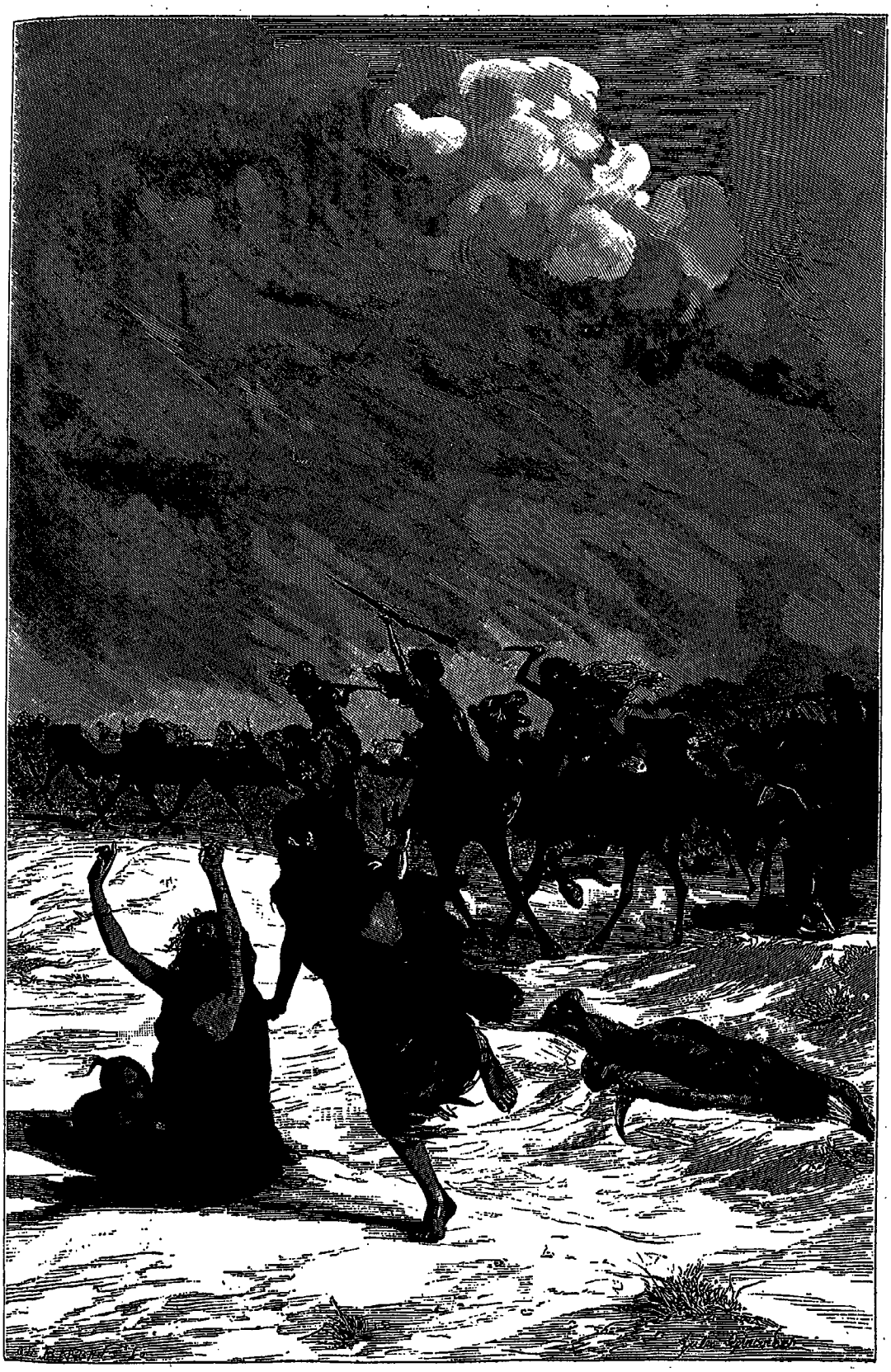
... Mon hôte avait une charge et demie de peaux de chèvres et de moutons. Depuis longtemps il manifestait le désir de s'en débarrasser, mais il ne pouvait les vendre ou les échanger que dans un marché important, et depuis plusieurs années il n'avait pas quitté l'intérieur des steppes. Pour le moment l'occasion était très favorable : nous n'étions qu'à dix journées de marche de Tindouf.

Il choisit un emplacement pour le camp et, ayant remis la direction de la tente à sa femme, il résolut de se mettre en marche vers l'oasis, n'emmenant pour compagnons de route qu'un autre Maure et moi. Dès que j'avais appris les intentions de voyage d'Ibrahim, je ne lui avais pas laissé de repos qu'il ne m'eût choisi comme compagnon de voyage.

Notre caravane se composait de cinq dromadaires, dont deux chargés de peaux, et trois montés par chacun de nous. En vrais nomades, mes compagnons de route n'emportèrent pour provisions que quelques poignées de grain d'orge et une outre d'eau.

Nous remontâmes le Saguiat-el-Hamra, encore inexploré. Comme je l'avais prévu, cette marche fut très pénible. J'eus à subir surtout de grandes privations. Nous nous arrêtions tous les soirs au coucher du soleil. Si nous trouvions des campements de Maures, nous demandions l'hospitalité. Nous avions soin de nous arrêter discrètement à quelques pas des premières tentes. Les Maures venaient alors vers nous et nous souhaitaient la paix de Dieu. Ils déchargeaient ensuite nos dromadaires, leur mettaient des entraves aux pieds, et nous priaient de les suivre. Nous étions introduits dans la tente du plus riche d'entre eux; on nous offrait la meilleure place; le premier lait de la traite était pour nous; et puis, lorsque la prière du soir avait été récitée en commun et que l'heure du repos était venue, nous avions une grande couverture pour nous envelopper et passer la nuit le plus chaudement possible. Et tout cela sans question indiscrète, sans nous connaître, sans demander qui nous étions, où nous allions, d'où nous venions. Ces devoirs d'hospitalité s'exerçaient méthodiquement, avec le même respect, la même conscience, depuis le chef de la tente jusqu'au dernier esclave.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



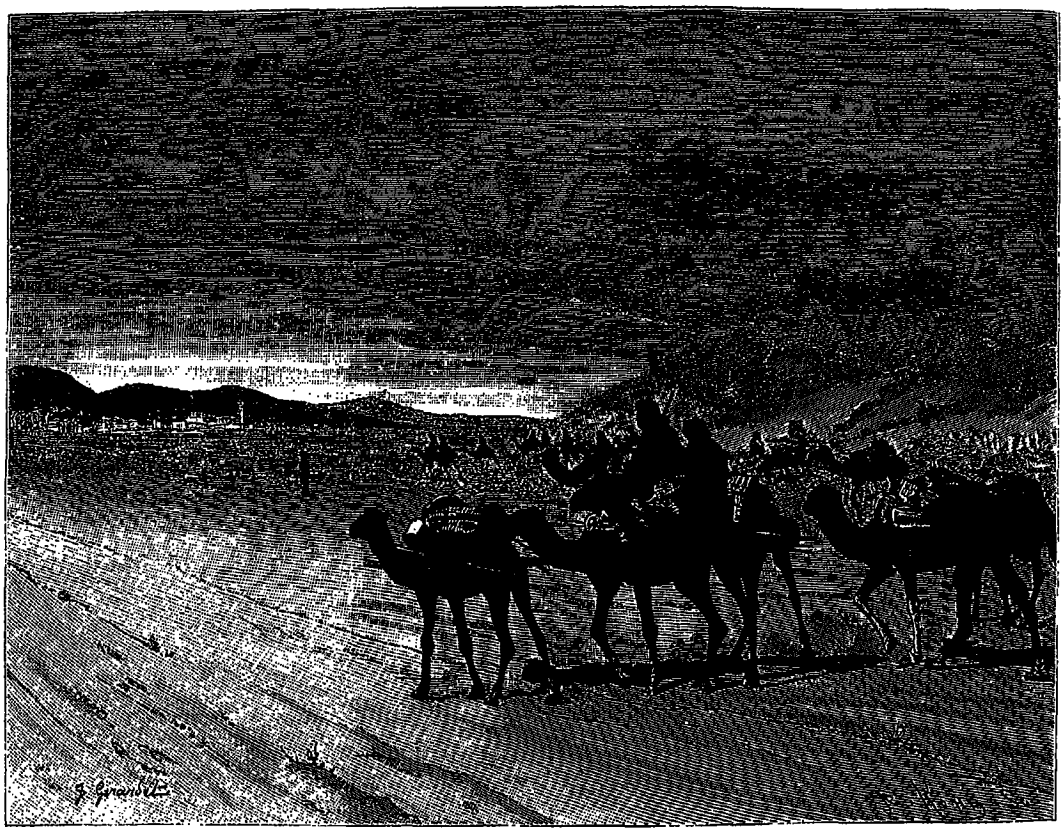
Massacre et pillage d'une caravane (voy. p. 211). — Dessin de J. Girardet d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quelquefois nous ne rencontrions qu'une ou deux tentes isolées et gardées par des femmes, les Maures étant absents. Dans ce cas, l'accès de la tente nous était interdit, et, selon la coutume, nous nous arrêtions à une vingtaine de pas du camp. L'hôtesse venait alors au-devant de nous, nous souhaitait la bienvenue, nous invitait à descendre de nos montures et, choisissant un accident du sol comme abri, nous le désignait. Ensuite elle allait chercher la natte de la tente ainsi que le tapis qui sert de couverture de famille pendant la nuit et, l'étendant sur le sol, nous priait d'y prendre place. Elle avait soin, avant de nous quitter, d'allumer un feu devant nous pour combattre la fraîcheur de la soirée, et de nous prier de prendre patience en attendant le repas.

Si la tente était riche et possédait beaucoup de chamelles, on nous apportait un énorme plat de lait; dans le cas contraire, les femmes se hâtaient d'écraser des grains d'orge avec leurs moulins à pierre. Après avoir fait bouillir cette farine dans l'eau, elles nous servaient une sorte de gâteau que nous mangions avec délices.

Malheureusement nous ne rencontrâmes pendant nos dix jours de marche que cinq campements; de sorte que les autres cinq jours nous fûmes obligés de nous coucher presque sans nourriture et sans natte ni tapis.



Arrivée à Tindouf. — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

Ibrahim faisait alors une distribution d'une poignée d'orge, et nous étions obligés de nous contenter de ce maigre aliment après un jeûne de vingt-quatre heures.

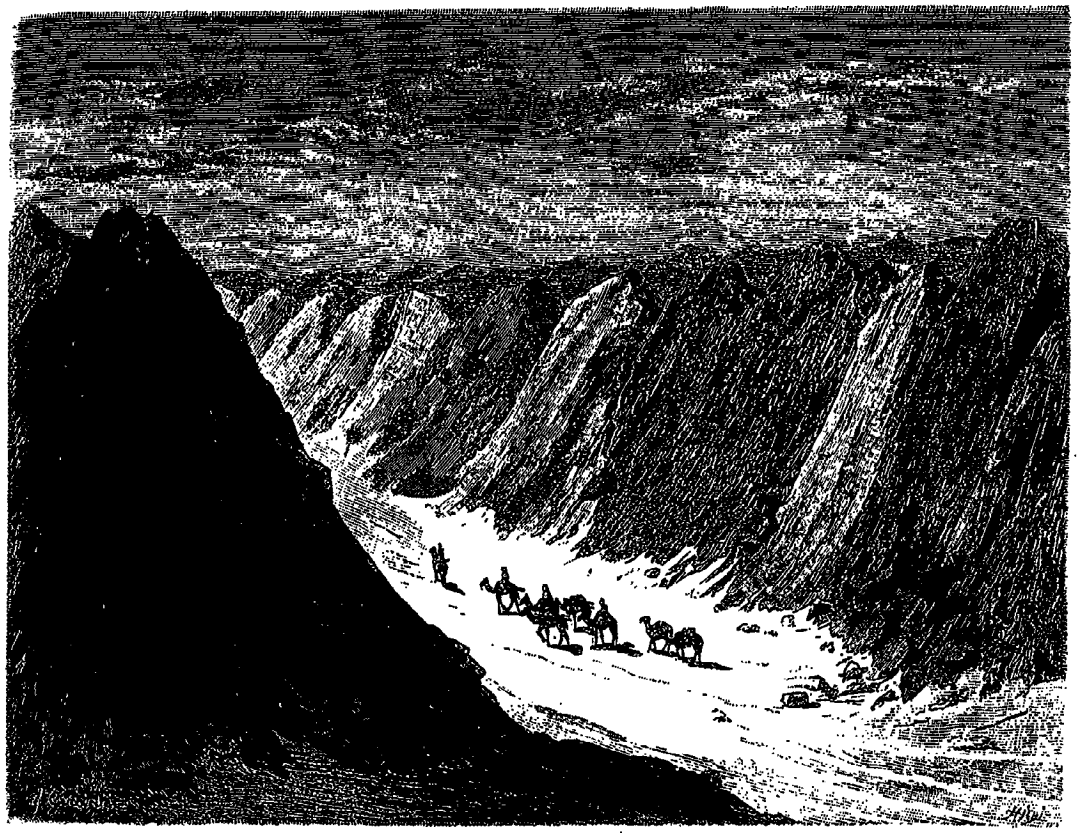
Mais je souffrais surtout du froid pendant la nuit; la radiation s'exerçant avec une grande intensité sur la surface siliceuse du sol, la fraîcheur de la nuit est extrême. Et nous n'avions rien pour nous couvrir, rien à interposer entre nos membres et le sol! Si parfois je me plaignais à Ibrahim, il me consolait par quelques citations du Coran et paraphrasait les paroles de Mahomet, qui, lui aussi, a dit : « Plus les souffrances seront grandes, plus la récompense sera douce ».

Après avoir traversé le plateau d'El-Hamada, nous arrivâmes à Tindouf. Tindouf n'est qu'un bourg; mais, pour les nomades qui ne possèdent sur leur territoire ni villes ni villages, cette oasis prend les proportions d'une capitale. Quant à moi, je dois avouer qu'à la vue de l'oasis je subis l'impression des nomades, et ces quelques petites maisons que j'apercevais là-bas au pied d'une colline, ce minaret encadré par la cime des palmiers qui se détachait sur le fond sablonneux de la plaine, me transportèrent de joie. Depuis quatre mois que j'errais dans le Sahara, je n'avais pas vu la plus petite construction, pas le moindre palmier : Tindouf m'apparut comme une grande cité.... Le matin du dixième jour nous nous étions

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

joints à une caravane de Maures qui se rendaient comme nous à Tindouf. Nous nous réveillâmes sous d'heureux auspices, et c'est tout joyeux que nous nous mîmes en marche. On eût dit que les dromadaires eux-mêmes sentaient l'oasis, car ils marchaient d'un pas allongé, et leur tête se tenait plus allègre. Vers le milieu du jour, nous atteignîmes le penchant oriental d'El-Hamada, et nous aperçûmes Tindouf. La caravane s'arrêta; les nomades descendirent de leur monture et, s'étant prosternés trois fois contre terre vers l'orient, ils commencèrent la récitation de la *fâtiha*. Puis, quand ils eurent fini, ils se levèrent et, dressant les bras vers les cieux, crièrent d'une voix puissante : « *El-Hamdou'llâh* ». Il y avait plusieurs années qu'aucun de ces Maures ne s'était approché d'une cité quelconque; ils remerciaient Dieu de les avoir conduits au but sains et saufs.

Fondée en 1857 par un marabout de la tribu des Tadjakants nommé Bel-Hamedj, l'oasis de Tindouf ne tarda pas à prendre un grand développement et une importance commerciale. Elle est bâtie au pied d'une colline et possède quelques jardins et un puits remarquable par sa fraîcheur. Les maisons sont construites avec de l'argile séchée au soleil, sans poutres ni solives. Comme monuments, elle ne possède qu'une mosquée,



Gorges entre le saguiat el-Hamra et l'Ouad-Draâh (voy. p. 212 et 218). — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

dont le minaret domine l'oasis et se voit de fort loin sur la route de Timbouktou, et une koubba dans la partie sud du bourg. Située sur la route des caravanes du Soudan, elle est, mieux qu'In-Çalah dans le Touat, le point de concentration des différentes routes qui se dirigent du nord-ouest de l'Afrique vers Timbouktou. Cinq artères y aboutissent. Les caravanes venant du Soudan laissent à Tindouf une partie des marchandises et presque tous les esclaves. Ainsi la *grande Akabar* de cette année, qui amenait cinq cent vingt esclaves des deux sexes, a laissé dans l'oasis quatre cent quatre-vingt-dix nègres, qui ont été vendus et dirigés dans toute l'Afrique Septentrionale. De plus, les caravanes réservent à ce marché toutes les marchandises dont la vente ne pourrait couvrir les frais d'un long voyage, telles que les peaux de girafe, les poils de dromadaire ou de chèvre. Pendant mon court séjour dans l'oasis j'y ai croisé une caravane qui venait aussi du Soudan avec des esclaves. Elle se composait d'environ deux cents dromadaires et d'un même nombre d'esclaves. Je dois avouer que tous ces jeunes nègres m'ont paru être dans un état de santé aussi satisfaisant que pouvait le laisser espérer la dure traversée du désert qui s'étend depuis Araouan jusqu'à Tindouf. Une partie des dromadaires étaient chargés d'outres remplies d'eau. En route, dès qu'une de ces outres était

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

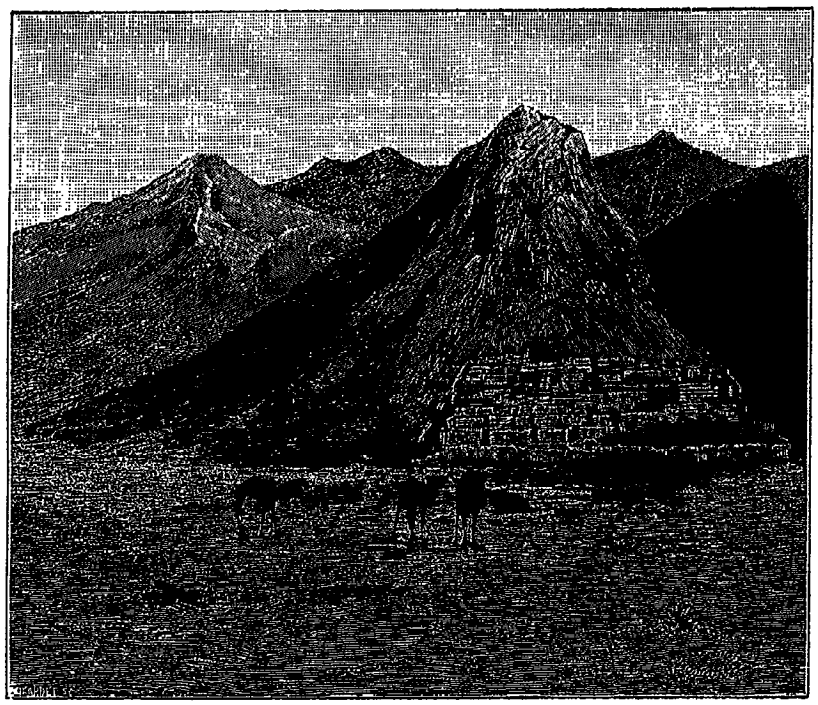
vide, elle était remplacée comme charge par un petit nègre, de sorte qu'à l'arrivée à l'oasis la plupart des esclaves, avaient leur monture. Sur ces deux cents esclaves il n'y en avait certainement pas vingt qui fussent réellement malades.

Depuis dix ans, Tindouf a doublé comme étendue et comme population : j'estime à deux cents le nombre de ses maisons. Les habitants m'ont paru être d'une couleur plus foncée que les populations environnantes, probablement à cause de l'élément nègre. Ils portent le même costume et ont les mêmes mœurs que les Maures du Sahara.

Nous restâmes trois jours à Tindouf, logeant chez un habitant de l'Ouad-Noun, qui fait le commerce des peaux et des dattes. Les échanges se firent chez notre hôte; puis nous reprîmes la direction de l'ouest, vers le cap Juby.

Le voyage de retour ne fut pas plus remarquable que l'aller, et nous eûmes à subir les mêmes privations et les mêmes fatigues, quelquefois trouvant un campement qui nous donnait l'hospitalité, le plus souvent nous nourrissant des dattes que nous avions emportées, et dormant sur le sol nu. Au lieu de suivre la route qui avait été prise en venant, nous nous dirigeâmes un peu plus au nord, directement vers l'est, en traversant la Tekna.

En arrivant au campement, nous trouvâmes la tribu en deuil. Pendant notre absence, deux jeunes gens



Ksar el-Abiar (voy. p. 218). — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

s'étaient pris de querelle; ils s'étaient servis de leurs armes, et l'un d'eux avait été blessé mortellement. Le meurtrier était en fuite. Le blessé, après une agonie de trois ou quatre jours, venait de rendre le dernier soupir. Le corps du jeune guerrier était étendu sur la natte de la tente et entouré des femmes du campement, qui poussaient pendant des heures entières des hurlements affreux. Elles se tordaient les mains, déchiraient leurs vêtements et se meurtrissaient le visage. A la porte de la tente, plusieurs Maures, le fusil d'une main, le chapelet de l'autre, psalmodiaient les sourates du Coran.

Les funérailles du jeune nomade eurent un caractère de simplicité bien en harmonie avec ce milieu où venaient de s'écouler les jours de sa jeunesse. Après l'avoir enveloppé dans ses vêtements, on attacha le corps sur un dromadaire, et le convoi se mit en marche vers une inclinaison de terrain, à une certaine distance des tentes, où avait été creusée une fosse. Les Maures, la figure voilée, escortaient le cadavre en récitant d'une voix lugubre le passage du Coran usité en cette circonstance. Le corps fut descendu dans la fosse, la face tournée vers l'orient, et recouvert ensuite de sable. Une pierre qu'on dressa à l'emplacement de la tête fut le seul mausolée du jeune guerrier nomade.

A quelques journées de là, notre départ pour le Sud Marocain ayant été décidé, Ibrahim réunit les Maures de la tribu pour célébrer mes fiançailles. Depuis que j'étais avec les Maures, nous avions rarement fait une si longue station sur le même territoire. Pendant les deux jours qui précédèrent la fête, les nomades passèrent leur temps à faire des palabres et à procéder à des soins d'hygiène intime. Comme lotions et eau de toi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Audience du caïd Ould-Beyrouk (voy. p. 218). — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lette ils usent, en raison de la pénurie d'eau, d'urine de dromadaire, qu'ils recueillent dans les vases en bois servant de vaisselle. Et ils ont tellement l'instinct de l'économie et de l'épargne, que cette eau de toilette sert à deux usages. Après la face et les mains vient le tour des vases en bois eux-mêmes, qu'on ne nettoie que très rarement et qui conservent, grâce à ce mode de lavage, un goût ammoniacal dont ma bouche a gardé longtemps le souvenir.

Je n'étonnerai personne en disant que le vêtement et la chevelure des nomades sont remplis de parasites : un de leurs plus agréables passe-temps consiste à leur faire la chasse. C'est un petit service réciproque qu'ils se rendent avec beaucoup de complaisance, les femmes entre elles, les hommes mariés seuls ayant recours à l'obligeance de leur femme ou de leurs filles.

Les nomades des deux sexes soignent beaucoup leur chevelure et, en guise de pommade, ils usent de beurre de lait de chamelle. En desséchant, le beurre a pour résultat de coller les mèches de cheveux et de rendre la tête d'un nomade semblable à celle d'une Gorgone. La coiffure des femmes est particulièrement compliquée, et elles passent des semaines entières sans la défaire. Comme ornements, elles suspendent à leur chevelure, au moyen de fils, des morceaux d'ambre et des coquilles de mer.

Sous la tente, en repos, l'occupation des femmes consiste à battre du lait de chamelle dans des outres au moyen d'un trépied. Pour hâter la fermentation, elles allument ordinairement du feu au-dessous de la peau de bouc. S'il y a une jeune fille nubile, elle passe son temps à tisser des poils de chameau pour fabriquer une tente. Cette tente est l'apport ordinaire de la jeune épouse.

Mes fiançailles furent somptueuses. On tua quatre moutons. J'étais placé à côté de la jeune nomade qui était la reine de la fête. On chanta, on dansa, on fit même des discours, et lorsque les nomades, à la mode saharienne, m'eurent donné l'accolade en me traitant de « frère », un thaleb se leva et dans une brillante improvisation démontra que Dieu avait des vues sur moi, puisque, après m'avoir sauvé de grands dangers, il me donnait comme compensation de passer le reste de mes jours entre des troupeaux de dromadaires et la charmante Éliazize.

La soirée se termina à peu près de la même manière que la noce que j'ai déjà décrite. Il y eut cependant une différence : à la nuit, je ne me retirai pas avec la jeune Mauresque dans la tente nuptiale.

Le lendemain nous nous mîmes en route vers l'Ouad-Noun, laissant toujours le campement dans la même région. Plusieurs Maures profitèrent de notre voyage pour aller vendre au marché de Glimin de jeunes chamélons dont ils voulaient se débarrasser. Notre caravane se composait de vingt personnes et de trente-cinq dromadaires.

Le pays qui s'étend entre le saguiat el-Hamra et l'Ouad-Draâh est remarquable par ses soulèvements plutoniques. On y trouve des lits d'immenses fleuves, une nature âpre, tourmentée, des collines éruptives et une variété de paysage qui tranche avec la monotonie du Sahara. C'est dans le lit d'un de ces fleuves que les Maures ont construit en 1886 un marabout en terre, en l'honneur d'un saint personnage mort récemment et du nom de Sidi bou Baker. J'ai vu là un exemple du respect que portent les nomades à la mémoire des morts. Les voyageurs, en passant devant ce petit monument, venaient prier sur la tombe du saint. Ils se déchaussaient avant d'en franchir le seuil et allaient baiser dévotement la pierre dressée à l'endroit où repose la tête du marabout. Ils faisaient plusieurs fois le tour du mausolée et venaient enfin s'accroupir près de la pierre tombale. Ils conversaient ensuite avec les mânes du mort, racontant leurs peines, faisant part de leurs joies et de leurs espérances, et les priaient d'intercéder auprès de Dieu au jour du jugement.

Après avoir traversé l'Oued-Draâh, le premier fleuve d'eau courante que j'aie croisé dans mon itinéraire, nous arrivâmes au premier village sud-marocain qu'on rencontre en venant du Désert. Il se nomme le ksar el-Abiar, et est construit en terre glaise sur le penchant d'une colline.

Avec quelle joie je saluai cette pauvre petite bourgade perdue sur les confins du Sahara ! Le pays était pourtant bien sauvage et bien triste ; les seuls arbres qui rompissent la monotonie du paysage étaient quelques figuiers de Barbarie, dont le vert obstiné faisait tache sur la surface fauve de la colline, et cependant ce spectacle me semblait délicieux. Adieu le Désert, adieu les privations, adieu les farouches nomades ! Devant moi s'étendaient les riches contrées du Sud Marocain. C'était le seuil du Maroc, c'était comme un avant-goût de la civilisation. De loin, entre des chaînes de montagnes j'entrevoyais des plaines fertiles, des villages nombreux, des pâturages verts ; c'était le Sous.

Et ce spectacle évoquait en mon âme le souvenir de la patrie, que j'avais cru un instant ne jamais revoir.

VIII

Arrivée à Glimin. — Hospitalité du chef de l'Ouad-Noun. — Population. — Le Sous. — Berbères chleuh. — Une république musulmane. — Arrivée au Maroc. — Entrevue avec des Européens. — Nouvelle captivité. — Mon sauveur le renégat. — Délivrance.

A notre arrivée à Glimin, Ibrahim me conduisit au caïd Daghman-Ould-Beyrouk. Il me présenta au chef de l'Ouad-Noun comme un musulman et lui expliqua les raisons qui m'obligeaient à m'en retourner chez moi. Le caïd Daghman ne conçut aucun soupçon et m'accorda une large hospitalité. C'est dans cette ville que je pris congé d'Ibrahim et des Maures qui m'avaient accompagné.

Venant du Désert avec toute l'apparence d'un Maure, je pus circuler en parfaite sécurité dans la ville. Glimin est bâtie sur le penchant d'une colline, au milieu de jardins pleins de fraîcheur. Sa double enceinte est percée de cinq portes. Les juifs occupent un quartier

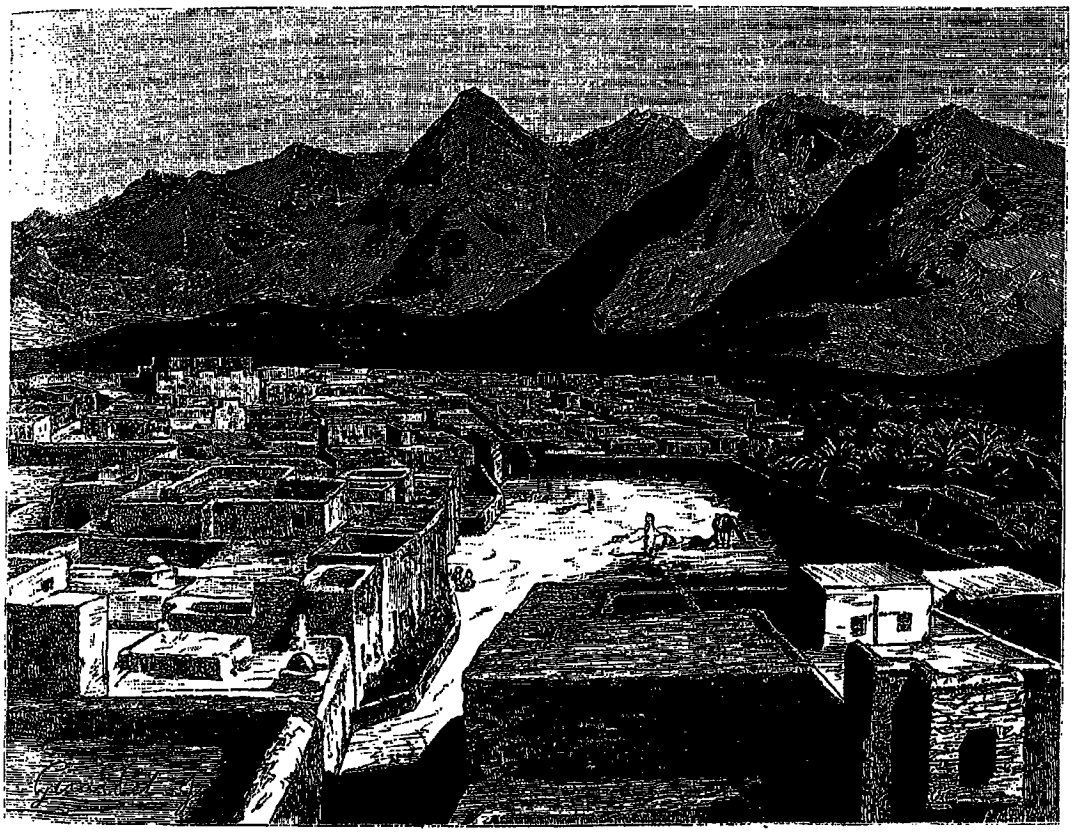
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

spécial de la ville, comme dans toutes les cités musulmanes; mais ils y sont plus considérés que dans le reste du Maroc. Chaque année il y a une grande foire où les nomades du Sahara viennent s'approvisionner.

Les habitants de l'Ouad-Noun servent d'intermédiaires entre les nomades et les Berbères du Sous. Ils ont le costume des Sahariens et parlent leur dialecte. Cet État est administré depuis fort longtemps par la vieille famille des Ould-Beyrouk. Ils ont pendant de longues années résisté aux tentatives belliqueuses des empereurs du Maroc; mais en 1886, lors de la conquête du Sous, ils ont fait soumission complète à mouley El-Hassan. Glimin est aujourd'hui occupée par une forte garnison marocaine.

Le gouvernement de cet État est tout patriarcal et l'Ouad-Nouni le plus modeste a son entrée libre dans la maison du caïd. Celui-ci donne audience tous les jours, sous l'auvent de la porte de sa maison, et préside aux soins domestiques aussi bien qu'aux intérêts de l'État. Lorsque je lui fus présenté, il assistait au ferrage de ses ânes et mulets. Quoique très riche, il est d'une simplicité extrême dans ses goûts et dans sa mise.

Au bout de quelques jours de repos je manifestai à Ould-Beyrouk mon intention de gagner le Maroc. Il



Glimin, capitale de l'Ouad-Noun. — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

se mit complètement à ma disposition et me procura une monture et un soldat comme guide. Comme j'étais presque sans vêtements, vêtu en nomade, il me donna une *gilabia*, sorte de grande robe en laine blanche, et, en prenant congé de moi, il me recommanda d'aller demander l'hospitalité à son frère Abidin, qui était pour le moment en visite auprès du sultan.

A deux heures de Glimin on atteint la frontière du Aït-bou-Amram. Une chaîne de montagnes, direction est-ouest, délimite les territoires du Sous et de l'Ouad-Noun. Comme nous étions partis de bonne heure, nous nous arrêtâmes quelques instants dans une délicieuse petite osasis sur le cours de l'ouad Om-Elaxaer. Nous étions en plein pays berbère. Jusqu'à l'Atlas nous allions traverser le beau pays de Sous. Cette oasis dont je parle est si belle, si pleine de fraîcheur, avec ses bassins limpides et ses palmiers touffus, que tous les voyageurs y font une halte. Elle est placée sous la protection d'un marabout construit au milieu de la station et sous l'invocation de Sidi-Mouça, je crois. A notre passage une quarantaine de Berbères s'y reposaient à l'ombre des palmiers, tandis qu'une troupe de jeunes gens, plongeant et replongeant, prenait ses ébats dans l'eau limpide du bassin.

Quelques-uns de ces Berbères comprenant l'arabe, j'engageai la conversation avec eux. Ils me parlaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du Maroc, du sultan, et déploraient la suzeraineté que mouley El-Hassan leur a imposée. La liberté avait toujours habité leurs montagnes, et ils ne pouvaient s'accommoder du joug pesant que leur faisait subir l'administration marocaine. Quel contraste avec les nomades du Sahara!

Ceux-ci ne m'entretenaient que de leurs villages, de leurs champs et de leurs récoltes; très peu fanatiques, ils ne redoutaient pas du tout le contact des Européens, et plusieurs d'entre eux me manifestaient le désir d'aller habiter l'Algérie, pour voir des peuples étrangers. Leur physionomie douce et tranquille inspirait tout de suite la sympathie, et je suis persuadé que si je leur avais dit que j'étais chrétien ils auraient accueilli ma déclaration avec cette même tolérance qui fait le fond de leur caractère.

Jusqu'à l'invasion de 1886, le Sous est resté indépendant et il formait un État sans analogie, sans doute, comme forme, avec un autre gouvernement musulman. C'était une véritable république; chaque famille ou kabyle plaçait à sa tête un cheikh éligible dont la tâche consistait à régler, comme arbitre, les questions d'intérêt privé et à sauvegarder à l'extérieur les privilèges du territoire. Mais ils ne payaient ni dîmes ni impôts, et vivaient dans la plus complète indépendance.

L'administration marocaine a changé tout cela et elle use de sa puissance pour écraser les pauvres Berbères inhabiles à supporter un tel joug. Ces Berbères parlent une langue sans analogie avec l'arabe et nommée *chleuh*. Je traversai d'abord la partie montagneuse de l'Aït-bou-Amram, la région la plus riche et la plus puissante du Sous. Les indigènes m'ont assuré que près d'Erckchich une mine d'argent est exploitée par les gens du sultan.

La richesse de ce pays justifie en partie la jalousie de mouley El-Hassan, qui craint, peut-être avec raison, la convoitise des Européens. Et, comme je l'ai dit au début de cette relation, les ordres donnés aux caïds sont si rigoureux que si ma présence avait été connue, j'aurais été infailliblement saisi et mis aux fers.

Je ne pouvais me rassasier du spectacle magnifique que m'offraient les montagnes pittoresques du Sous, et je reposais avec une véritable jouissance mes yeux fatigués par cinq mois de désert sur des prairies émaillées de fleurs, sur des rivières intarissables et sur des collines ruisselantes de moissons. A chaque instant je rencontrais des villages, et la population, répandue dans les champs montrait le degré d'activité de ce peuple si bien doué par la nature.

Après avoir longé la côte depuis Aglou et Massa, et traversé la splendide vallée de l'ouad Sous, j'arrivai à Agadir, dont la position au pied de l'Atlas, au fond d'une baie, en fait un magnifique port naturel. Je contournai les montagnes de l'Atlas au cap Ghir et, après avoir croisé les provinces du Haha et des Oulad-bou-Sba, j'arrivai à Marrakech, une des capitales de l'empire.

Selon la recommandation du caïd Ould-Beyrouk, j'allai demander l'hospitalité à son frère, le cheikh Abidin.

En même temps que moi était arrivée à Marrakech la légation anglaise, avec plusieurs touristes qui accompagnaient sir Kirby Green, ministre de la Grande-Bretagne. Une coïncidence voulut qu'un de ces voyageurs anglais, M. Ferguson, vînt rendre visite à mon hôte Abidin. Lorsque le jeune Anglais entra dans la maison, suivi de son interprète, je causais précisément avec le cheikh. Depuis mon départ des Canaries, je n'avais pas vu d'Européens. A cette apparition subite, ma physionomie exprima sans doute l'émotion de mon âme. Le touriste, frappé de mon regard, reconnut en moi un chrétien et m'interrogea aussitôt.

Oh! j'étais si heureux d'entendre une langue civilisée, que, sans souci de la situation délicate dans laquelle je me trouvais, je le questionnai, avide moi aussi de savoir. Pouvais-je penser qu'après avoir échappé aux Maures du Sahara je courais un danger sérieux au Maroc, dans une ville visitée par les Européens, à trois jours à peine de Mogador? M. Ferguson m'apprit que le bruit de ma mort avait longtemps couru et qu'actuellement tout le monde, même à Mogador, me croyait en captivité dans le Sahara. Les journaux des Canaries annonçaient que les Maures demandaient trois mille douros pour ma rançon, et que M. Lacoste, notre consul, était à la veille d'expédier un messager indigène pour traiter avec les nomades à ce sujet.

M. Ferguson me proposa de venir chez lui pour causer plus librement; j'acceptai avec plaisir, et, ayant demandé la permission à mon hôte, je le suivis. Sans que je m'en aperçusse, le cheikh Abidin me fit espionner par un esclave. Le gouverneur de la ville avait cédé au jeune touriste une habitation près de la fameuse mosquée de la ktouba, dans un jardin délicieux, ombragé par des orangers magnifiques. Celui-ci avait dressé ses tentes au milieu du jardin, et il vivait ainsi à l'orientale au centre de la grande cité, jouissant, au milieu des arbres en fleur et des bassins limpides, de tous les attraits de la campagne marocaine.

Il me fit pénétrer dans sa tente, et, ayant fait apporter du thé, nous causâmes longuement, lui m'interrogeant sur mon voyage, moi l'assaillant de questions sur les nouvelles d'Europe dont j'étais privé depuis si longtemps. Plusieurs heures s'écoulèrent dans cette conversation intime. Le *mouezzin* de la mosquée voisine, de sa voix lente et monotone, appelait les croyants à la troisième prière du jour, lorsque mon nouvel ami me demanda la permission de me conduire à la légation anglaise pour annoncer mon heureuse arrivée. Je m'excusai en objectant le délabrement de mes vêtements arabes. « Qu'à cela ne tienne! me répondit le jeune voyageur : je vais vous offrir mon costume musulman. » Et, ayant appelé un serviteur, il me fit apporter un magnifique vêtement marocain. Lorsque je sentis sur ma peau brûlée par le soleil les douces étoffes de soie éclatantes de blancheur, j'eus un sentiment de bien-être indéfinissable; avec les haillons que je quittais, il me semblait abandonner six mois de misère.

Nous montâmes deux mules aux selles écarlates, et au grand trot nous nous dirigeâmes vers le palais de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la *Mamounia*, qui sert de résidence aux ambassadeurs européens.

Sir Kirby Green, le ministre de la Grande-Bretagne, me fit un accueil très affectueux. Il avait beaucoup entendu parler de moi. Milady Green me souhaita la bienvenue, et je passai quelques heures charmantes au milieu des membres de la légation anglaise. L'ambassadeur me reconduisit à la porte du parc. Avant de me serrer la main, il me dit : « Vous devriez accepter l'hospitalité que vous offre avec cordialité milady Green. Vous n'êtes pas en sécurité à Marratech au milieu des musulmans. » Je remerciai le ministre comme je le devais, et je lui expliquai les raisons qui m'obligeaient à jouer jusqu'au bout mon rôle de musulman et l'utilité pour moi de garder l'incognito jusqu'à mon arrivée à la côte. « Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, si vous avez besoin de mes services, comptez sur mon concours le plus dévoué... ». Et je pris congé de lui.

Je rentrai chez mon hôte Abidin, radieux, enchanté de la visite que je venais de faire, heureux des nouvelles que j'avais apprises. A ma vue le cheikh esquissa un sourire de dédain, et à mes salutations ne répondit que par un seul mot, qui tomba de ses lèvres froid et tranchant comme une lame d'acier : « Chrétien ! » Je le



Oasis dans le Aït-bou-Amram (voy. p. 219). — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

regardai étonné. « Oui, chrétien. Tu es un chrétien, reprit-il d'une voix mordante, et tu nous as trompés. Un musulman ne reçoit pas de cadeaux des infidèles, il ne va pas chez eux, il ne boit pas du thé dans leurs verres. Tu es un infidèle. » J'étais consterné.... « Oui, tu es un chrétien, ajouta-t-il d'une voix menaçante, et le sultan est averti, j'attends ses ordres à ton égard. » Et, s'enfermant dans un mutisme dédaigneux, il s'enveloppa majestueusement dans son haïk, sans répondre aux objections que je lui adressai.

Irrité, je me levai et me dirigeai vers la porte. Il fit un seul signe, et les deux esclaves qui étaient accroupis sur les premières marches de l'escalier se levèrent soudain, me barrant le passage. C'étaient deux Soudanais d'une taille gigantesque, à la face bestiale, aux membres musculeux, avec de larges mains nerveuses qui broient dans leur étreinte. Je reculai devant ces deux êtres impassibles qui se tenaient rigides comme deux sphinx de bronze. En face de mon impuissance je me retournai vers Abidin, et ma colère ne put trouver d'autre expression que cette malédiction arabe dont on m'avait tant abreuvé durant le cours de mon voyage : « Maudit soit le jour où tu es né ! »

La nuit était déjà avancée, et de longues heures s'étaient écoulées depuis que les coups de feu avaient annoncé la fermeture des portes de la ville, lorsque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cinq hommes de la garde noire du sultan envahirent la chambre où je me reposais. La tête pleine encore des événements de la journée, mes yeux s'étaient appesantis, et je rêvais à l'Europe, aux joies du retour, aux embrassements des miens, lorsqu'un falot vint m'éblouir. Je levai les yeux et je vis les cinq nègres la tête coiffée de la chachia, le sabre au côté. Je compris et je me levai. Celui qui paraissait le chef de la troupe s'approcha, me prit brusquement par un pan de mon vêtement et me dit de le suivre.

Les soldats se saisirent de moi, et, précédés d'un porteur de falot, nous quittâmes la maison, nous engageant dans les rues tortueuses et sombres de la capitale marocaine. Nous marchions en silence. Dans les carrefours nous heurtions de temps à autre le corps de quelque gueux endormi, qui se réveillait en nous maudissant et s'enveloppait de nouveau dans ses haillons souillés, sans bouger de place. Parfois nous croisions sous l'auvent d'une porte une ombre qui tressaillait à la lueur du falot et se dissimulait sous les plis informes d'un lourd haïk de laine : sans doute quelque femme allant à un rendez-vous et craignant d'être surprise par les soldats du gouverneur. Quelquefois aussi une forme glissait devant nous le long des murailles et s'éclipsait dans une encoignure de maison : probablement un indigène attardé qui observait avec effroi notre cortège mystérieux et marchant lugubre dans l'ombre, comme la justice du sultan.

Nous arrivâmes, après une longue course, près du Dar el-Maghzen, dans une des dépendances de l'habitation du caïd de la kasbah. Après avoir pénétré dans un étroit couloir, nous franchîmes plusieurs cours et parvînmes enfin à une chambre de rez-de-chaussée, basse et humide, qui avait pour tout meuble une vieille natte de jonc et une cruche d'eau. Deux hommes éclairés par une lampe huileuse nous attendaient. A leur aspect je tressaillis. Ils tenaient à la main un maillet et de lourdes entraves de fer. A terre, une enclume était fichée dans le sol. Les hommes se parlèrent tout bas. « Couche-toi ! » me cria le chef de la bande. Je ne bougeai pas. « Couche-toi ! » répéta la voix, et il y avait dans son accent quelque chose de si rude et de si menaçant, que je me laissai tomber à terre. Deux nègres me maintinrent solidement par les épaules, tandis que le forgeron, s'étant emparé de mes pieds, les posait sur l'enclume et à l'aide du maillet me rivait au-dessus des chevilles les deux colliers solidement reliés par une barre de fer.

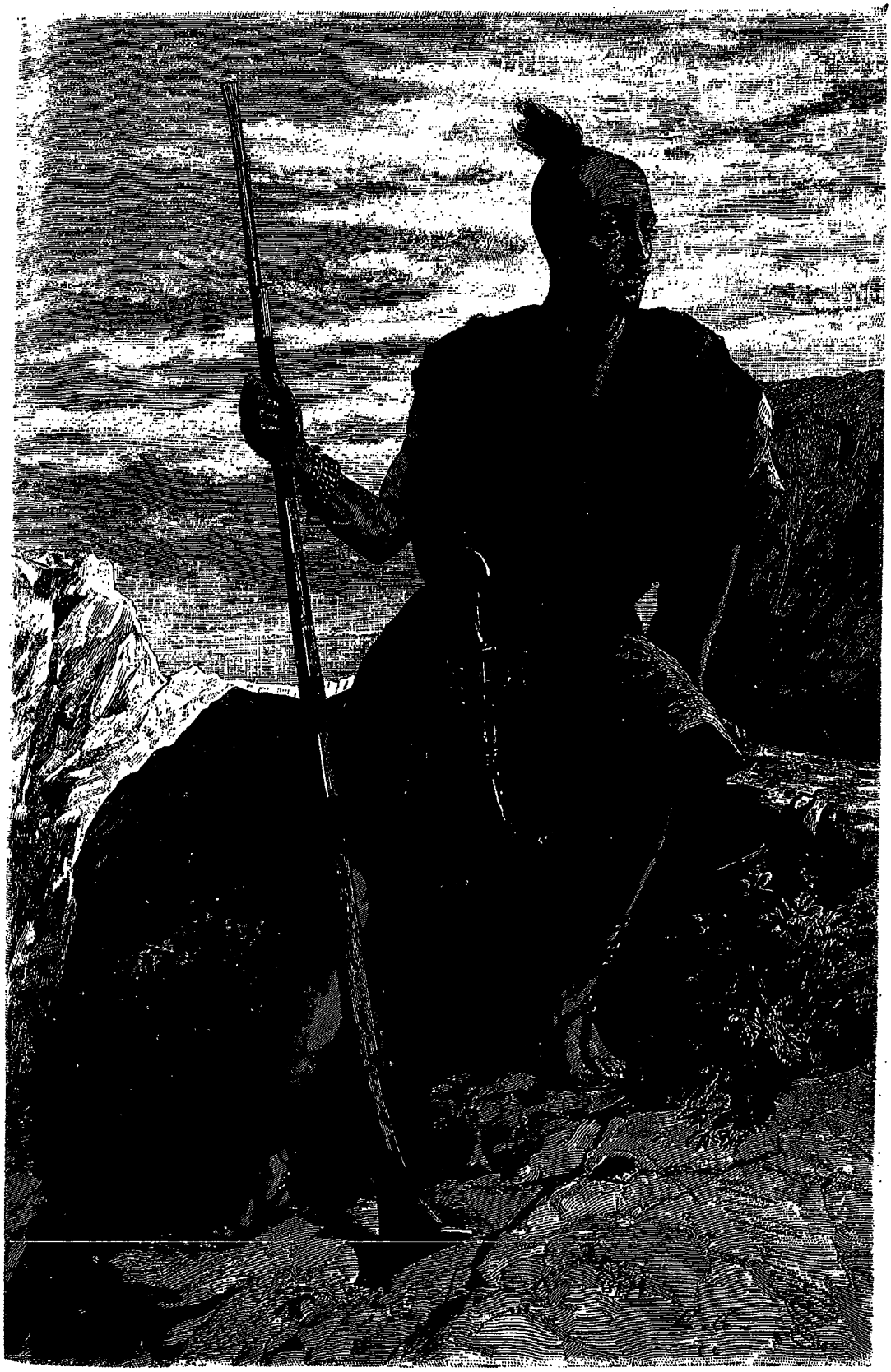
Quelques minutes après, la bande sortit. La lourde porte massive qui se referma sur moi avec un bruit de verrous me fit l'effet de la pierre sépulcrale qui aurait résonné sur mon tombeau. Je restai seul dans l'obscurité, couché inerte sur le sol, les pieds paralysés, grelottant de froid et de fièvre. J'étais enseveli vivant dans une sorte d'*in pace*. Adieu les rêves dorés de la jeunesse, les projets d'avenir, le baiser de retour de ma mère ! Tout n'était que ruine, tout s'écroulait autour de ma tête d'adolescent.... Il est des douleurs qu'on ne saurait exprimer ! Mais je comprends maintenant comment les cheveux peuvent blanchir en quelques heures et comment une nuit peut faire d'un jeune homme un vieillard. A l'aube, le grincement des serrures me tira de mon assoupissement. Trois hommes parurent sur le seuil : deux soldats et le troisième vêtu en musulman, mais à la physionomie tout européenne.

Les deux Arabes s'accroupirent sur le pas de la porte. L'inconnu s'avança vers moi et, en excellent français : « Qui êtes-vous ? On m'a dit que vous étiez Français. — C'est vrai, répondis-je ; mais vous-même, au nom du ciel, êtes-vous un compatriote ? — Presque : je suis du Luxembourg belge. — Un Belge ! Mais ce déguisement...? — Ah ! c'est toute une histoire. Vous souffrez, j'ai bien souffert, moi aussi. Mais d'abord pourquoi vous a-t-on mis aux fers ? — Vous m'en voyez aussi étonné que vous-même. — C'est étrange. Pour que le sultan fasse enfermer ainsi un Européen, il faut qu'il ait des raisons excessivement graves. N'avez-vous pas commis quelque crime ? — Je n'ai aucun reproche à me faire. D'après ce que j'ai compris, l'empereur s'est fait saisir de moi parce que j'ai traversé les États du Sud marocain. Il a deviné que j'étais un voyageur, que je rapportais des documents — Votre parole me suffit ; mais, vous le savez sans doute, la justice du sultan est terrible. On entre dans les prisons du Maroc, mais on n'en sort pas. Hier j'étais au Dar el-Maghzen lorsque le caïd de la kasbah m'annonça que des ordres avaient été donnés pour arrêter un espion chrétien. Ce matin j'ai appris que vous étiez Français d'après les déclarations du cheikh Abidin qui assistait à votre entretien avec un touriste anglais, et je suis venu pour vous être utile. »

Je saisis sa main et l'étreignis avec vigueur : « Je ne mourrai pas dans cet affreux cachot ! m'écriai-je exalté : ma bonne étoile m'est restée fidèle. C'est Dieu qui vous a conduit à moi ! » Pendant ce dialogue, les soldats marocains, ne pouvant suivre notre conversation, s'étaient accroupis devant la porte, nous tournant le dos, parfaitement étrangers à cette scène.

« Mais comment, repris-je, avez-vous pu parvenir jusque dans ce cachot ? — Tenez, en quelques mots je vais vous raconter mon histoire : elle vous expliquera ma visite. Je suis un déserteur de la légion étrangère. Il y a deux ans environ, avec deux camarades nous avons quitté la garnison de Sidi-bel-Abbès. Nous franchîmes la frontière marocaine, et sans ressources nous nous mîmes en marche vers Fez. Dans le Rif, les Berbères nous dépouillèrent de nos vêtements et nous abandonnèrent nus sur la route. C'était l'hiver, il y avait de la neige dans les montagnes ; nous errâmes trois jours, affamés, dans les collines du Rif, nus comme des bêtes, vivant de racines. Nous allions mourir, lorsque nous fûmes rencontrés par un chef marocain, qui nous emmena. Il nous habilla et nous fit comprendre que nous serions bien traités si nous voulions nous faire musulmans. Nous acceptâmes.... Nous avions chacun un métier. Moi, j'étais armurier. Le caïd qui m'avait recueilli m'envoya au sultan avec un de mes camarades

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



M. C. Douls, en guerrier oulad-delim. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après le croquis d'un membre de la légation anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui était orfèvre. Nous suivîmes l'empereur dans ses voyages de Fez à Maroc, et nous commencions à nous habituer à notre nouvelle vie, lorsqu'un événement lugubre vint me montrer les misères de ma situation. Vous savez que les renégats sont très mal vus parmi les indigènes. Nous avions excité partout la jalousie. Il y a juste un mois, mon ami mourut empoisonné. Je fus seul à accompagner le corps. On avait creusé une fosse comme pour un animal, en dehors de la ville. Lorsque je me vis seul, suivant à travers les rues de Marrakech le cadavre de mon ami, des larmes abondantes coulèrent de mes yeux. Il y avait dix ans que je n'avais pas pleuré. Depuis je vis, tâchant d'oublier ma situation, rendant de petits services aux indigènes, me faisant bien venir d'eux. J'ai mes entrées partout. C'est ce qui m'a permis de venir jusqu'à vous. Ce matin j'ai appris votre arrestation et j'ai aussitôt résolu de vous voir.

— Sauvez-moi, lui dis-je, et je vous faciliterai les moyens de revoir la patrie.

— Oh ! si vous faites cela, vous m'aurez sauvé la vie comme je veux vous la sauver à cette heure. Montrez-moi vos fers. » J'étendis mes jambes. Il examina pendant quelques minutes les manchons de métal ; puis dit :

« Voici ce que nous allons faire. Ce soir je reviendrai vous voir. J'apporterai du thé et un narcotique et nous endormirons les gardiens. Avec une lime nous ronge-rons les fers ; il nous faut un quart d'heure pour l'opération et, lorsque la nuit sera bien avancée, je vous conduirai en lieu sûr. — Il est un moyen bien plus simple, lui répondis-je ; je connais le ministre anglais : allez l'avertir. — Vous me demandez une chose qui me coûte beaucoup : j'ai honte de paraître devant un fonc-



Encore les fers aux pieds. — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

tionnaire chrétien ; mais j'irai quand même voir le ministre anglais. » — Il me serra la main et sortit. Il emportait avec lui toutes mes espérances, ma vie !

Sir Kirby Green, dès qu'il eut appris la nouvelle, se rendit auprès du sultan pour obtenir ma mise en liberté : ses démarches eurent un effet immédiat. On fut obligé de me casser les fers sur les pieds, mais la joie et le contentement dominaient la douleur physique. En sortant de mon cachot obscur, la nature me parut splendide, il me semblait que je renaissais à la vie, et jamais je n'ai vu le soleil aussi éblouissant.

Avec les membres de la légation anglaise et mon sauveur le renégat, que je fis rapatrier, il me fut facile de gagner Mogador, où M. Lacoste, notre sympathique consul, me prodigua généreusement tous les soins que réclamait mon état. Après un court séjour dans cette ville j'allai me reposer pendant quelques semaines à Saffi, auprès du docteur Allard, un de mes amis, qui m'accorda une hospitalité tout écossaise ; et, après être enfin devenu l'hôte de M. Brudo, notre agent consulaire à Mazagan, je m'embarquai pour l'Europe.

Tel est le résumé des péripéties de ce voyage qui, comme je l'écrivais à la Société de Géographie de Paris à mon arrivée à Tanger, commencé dans les fers, s'est terminé dans les fers et m'a valu, avec ses alternatives de joie et de souffrances, les plus grandes émotions qui soient réservées au voyageur. Je dois à une destinée amie d'avoir triomphé de tous les obstacles. Malgré tout, j'ai pu rapporter de nombreux documents géographiques sur des contrées entièrement inexplorées ; la satisfaction morale d'avoir rendu un service, si modeste qu'il soit, à la science géographique, est ma plus douce récompense.

Camille DOULS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Wadi Asmani annonce la révolte.

LES LACS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE,

PAR M. VICTOR GIRAUD, ENSEIGNE DE VAISSEAU[1].

Tous les dessins de ce voyage ont été exécutés par M. Riou, d'après les croquis et les photographies communiqués par M. V. Giraud.

1883-1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIII

A mon arrivée à Karéma j'avais congédié une partie de mes hommes. Il n'en restait plus avec moi qu'une cinquantaine, les mieux trempés, malheureusement aussi les moins disciplinés.

L'escorte envoyée dans l'Unianembé sous les ordres de Wadi Combo complétait cet effectif, et je n'attendais plus que son retour pour me remettre en marche.

Après le départ de Nassib et de Tuakali, le commandement de ma caravane revenait, par rang d'ancienneté, à Wadi Asmani. C'était une nature basse, rampante, sous des formes brutales, et je me promettais bien, au retour de Wadi Combo, de donner à ce dernier la place de *niampara* en chef. Wadi Asmani eut-il vent de cette disgrâce, il faut le croire, car, devançant l'arrivée de Wadi Combo, il lança ma caravane dans un semblant de révolte, dont le but était simplement de revenir à Zanzibar en me laissant sur le Tanganika.

Farraji, le second de mes chefs, tremblant pour les gages qu'il avait mérités, conserva une sage neutralité dans ce complot, qui éclata avec une brusquerie sans égale.

Le 13 mars, vers dix heures du matin, j'écrivais tranquillement sous la véranda du tembé, quand Wadi Asmani, les yeux sanglants, la figure bouleversée, s'approcha de ma table.

« Maître, me dit-il, la caravane vient de lever le camp, elle part pour Zanzibar.

— Tu ne sais rien de plus? répondis-je de mon air le plus indifférent.

— Elle regrette de ne pas te faire ses adieux; mais elle a peur que tu ne te mettes en colère. Elle est désolée également d'emporter tes fusils, mais elle ne peut s'en passer pour un aussi long trajet.

— C'est bien, souhaite-lui bon voyage! » Et je fis semblant de me remettre au travail.

Jamais, on peut le croire, calme ne fut plus affecté

1. Suite. — Voyez t. LI, p. 1, 17, 33; t. LII, p. 81, 97, 113 et 129; t. LIII, p. 337, 353, 369 et 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que le mien. Cette nouvelle, si inattendue, si grosse de conséquences incalculables, m'arrivait comme un coup de massue. Au trouble de Wadi Asmani il était du reste facile de deviner en lui le fauteur du mouvement. Comme pour mieux l'affirmer, il me revenait au bout de cinq minutes.

« Tes enfants partent en masse, et tu ne trouves rien à leur faire dire? » ajouta-t-il de sa voix rauque.

Cette fois ma patience était à bout, ma canne à ma portée, et l'orage dont il avait lui-même parlé éclata malgré moi.

« Va chercher ton fusil et ton revolver! m'écriai-je, puis sors à l'instant de ce tembé, où tu ne remettras plus les pieds! »

Ferraji, que je fis appeler, prétendit ne rien savoir. J'allai donc à la porte du tembé me rendre compte *de visu* des proportions de ce désastre.

Ma caravane était effectivement partie; dans le camp, désert, on pouvait apercevoir encore quelques traînards, qui rejoignaient en courant le gros du convoi. Kamna et Hassani causaient près de la porte; je les interpellai, mais ils ne s'approchèrent qu'avec répugnance. « Maître, me dit rapidement Hassani, défie-toi de nos deux chefs, qui sont complices de ce qui se passe. On nous a menacés de mort si nous te disions quoi que ce soit. Au milieu de la nuit nous viendrons te trouver et causer : mais c'est notre tête que nous jouons à rester plus longtemps avec toi. »

Elle fut longue cette soirée passée seul en face d'une catastrophe qui menaçait d'anéantir mes projets. Autant pour calmer mes nerfs que pour tuer le temps, je causai longuement avec Rashid, le chef auquel Storms avait laissé le commandement de la station.

Rashid, Comorien de naissance et Arabe d'éducation, était intelligent; la lourde responsabilité qui lui incombait, autant que la confiance que Storms avait en lui, m'en faisaient un auxiliaire précieux.

« Je ne puis, me dit-il, me mêler aux affaires de ta caravane; tu sais que les caravanes n'obéissent qu'au chef reconnu dans un chaouri, et mon intervention ne ferait qu'envenimer les choses; mais ne crois pas tout perdu. Avec le noir, il est vrai, on ne peut jamais jurer de rien; mais si tu as l'air de ne pas prendre leur escapade au sérieux, dans deux ou trois jours ils reviendront d'eux-mêmes. Pas de colère, pas de punitions, et dès demain entre avec eux en pourparlers, parce que les chefs pourraient prendre prétexte de ton abandon pour augmenter l'ébullition de tous ces cerveaux légers. »

Comme ils me l'avaient promis, Hassani et Kamna vinrent dans la nuit faire leur rapport. Wadi Asmani, me dirent-ils, était l'âme du complot, mais la peur de se compromettre l'avait empêché de prendre le titre officiel de chef, dont étaient investis provisoirement le grand Songoro et Bilali Mafta, les deux hommes qui avaient reçu de moi le plus de témoignages de bonté. Leurs griefs étaient aussi nombreux que peu plausibles. Ils prétendaient qu'ils étaient incapables de faire une nouvelle campagne, qu'ils n'avaient été engagés que pour deux ans et qu'ils voulaient retourner à Zanzibar, que je ne traversais le Tanganika que pour retourner chez Cazembé, lui déclarer la guerre....

La caravane était allée camper chez Chata, à quatre heures de marche; le lendemain on devait procéder à l'élection définitive des chefs, et le surlendemain prendre la route de Tabora. Ils ne pouvaient me dire jusqu'où iraient les choses, mais ils connaissaient au moins dix des révoltés qui ne les pousseraient pas à bout.

Le 14 je dépêchai Farraji chez Chata pour poser les bases d'un rapprochement. Il était chargé de paroles vagues, de propositions indéterminées Que pouvais-je dire? On ne me demandait rien. Il devait enfin consigner toutes les plaintes et me les rapporter.

A la nuit il revint, mais sans m'apprendre rien de plus que ce que m'avaient dit Hassani et Kamna.

J'épargne au lecteur les discussions oiseuses qui suivirent et qui ne durèrent pas moins de trois jours.

Le 17 il fut convenu que les mutins rentreraient dans leur camp provisoirement, en attendant le retour de Wadi Combo; ce jour-là on ferait un chaouri général pour régler les conditions du nouveau voyage. Wadi Asmani perdait son titre de chef, mais je n'userais d'aucune autre représaille.

La matinée du 18 les vit effectivement rentrer. Ils revinrent sans tapage, l'air contrit, et reprirent aussitôt le cours de leurs occupations quotidiennes.

Veut-on savoir l'épilogue de cette tragi-comédie? Le soir, pendant ma promenade, je vis venir à moi deux vieux porteurs du bateau; ils avaient cueilli un bon accès de fièvre chez Chata et venaient demander des médicaments.

« Pourquoi aussi, leur dis-je, vous lancer dans une semblable affaire?

— Oh! *buana*! me fut-il répondu, il y avait trop longtemps que nous n'avions fait l'*usia* (la mauvaise tête), il fallait bien nous secouer un peu. »

Et leur figure s'illuminait et semblait dire : « Oh! nous nous sommes joliment amusés! »

Wadi Combo seul pouvait me tirer de l'impasse où je me trouvais; j'avais foi dans son caractère ouvert, chevaleresque, et l'absence complète de ses nouvelles me plongeait dans de cruelles anxiétés.

En attendant son retour, il était urgent d'arracher mes hommes à cette oisiveté qui m'était si funeste, et je m'employai à leur trouver des occupations. Deux circonstances vinrent me servir à souhait.

La première fut l'invasion d'un fauve qui en deux jours répandit la terreur dans la station. La première nuit, deux femmes furent égorgées par lui le soir en rentrant des champs; la seconde, une autre femme fut surprise dans sa hutte au milieu du boma des esclaves; la troisième, un homme de la caravane de Storms fut égorgé dans le même boma; enfin, la quatrième, un des miens, Jumah, fut attaqué et reçut une profonde blessure. Ce sinistre visiteur resta cinq jours acharné sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la station, et malgré nos précautions chaque nuit eut sa victime; la sixième, il en fit deux nouvelles dans un village voisin.

A mon grand regret il m'est difficile de classer ce carnassier, car on l'aperçut rarement de près. Kamna cependant assista à l'égorgement d'un malheureux dont ne le séparait qu'un mauvais brasier; comme je lui reprochais de n'avoir pas fait usage de son fusil :

« Ah ! *buana* ! que peut-on contre le Muzimu (l'esprit) : ç'a été l'affaire de trois coups de dents, puis il est remonté au ciel.

« L'animal est tout noir, ajouta-t-il, pas plus haut qu'un renard, mais plus allongé, avec une queue bien fournie de poil. Le museau, effilé, est marqué de taches blanches au-dessous des yeux. » Enfin il n'est que trop certain que l'animal, en dehors de bonds prodigieux, avait la faculté de grimper comme un chat sur la palissade haute de quatre mètres et garnie d'épines.

Les deux femmes égorgées ne portaient au cou que de petits coups de dents à peine visibles, et qui sans hémorragie avaient amené une mort instantanée. C'est ainsi qu'opère le léopard, et tout me fait croire que le coupable appartenait à cette famille, qui tue pour le plaisir de tuer, et d'instinct choisit la gorge, comme l'endroit sensible de sa victime.

Jumah, chassé par la pluie d'un toit où il était couché, venait de s'étendre à terre entre deux nattes, quand l'animal lui tomba dessus comme une bombe. D'un mouvement brusque en se levant sur son séant, il l'envoya rouler à distance avec la natte, mais l'animal fut sur lui de nouveau, et d'un coup de dents lui ouvrit le cou sur une longueur de dix centimètres. Pendant quelques secondes, Jumah le maintint par une patte en écartant de sa gorge ce museau sanglant; mais, de



Lutte de Jumah avec le léopard.

la patte restée libre, la bête lui laboura le bras et ne se sauva que devant la fusillade.

Pendant quatre jours on l'aperçut huit ou dix fois au moins. J'organisai des battues, je dressai des pièges, sacrifiant des chèvres et des moutons : rien n'y fit ; le diable en personne n'eût pas mieux déjoué mes plans.

La bête enfin se décida à continuer plus loin le cours de ses exploits, nous laissant à d'autres préoccupations plus intéressantes.

Le 21 mars, après quatre longs mois d'attente et d'inquiétude, je reçus enfin des nouvelles de Wadi Combo et de ma caravane. Elles étaient à peine rassurantes.

Wadi Combo se trouvait en détresse à mi-chemin de Tabora, arrêté par un chef, Moina Miéga, qui voulait le rançonner, et il me dépêchait deux hommes, dont Makussudi, pour demander des secours immédiats.

Ces deux hommes n'étaient arrivés jusqu'à moi qu'à travers des difficultés extrêmes. Dans l'Unianembé, la caravane avait été attaquée deux fois par les Rougas-Rougas ; mais, depuis Moina Miéga, la guerre était tout le long du sentier, et ils n'avaient pas rencontré moins de quatre bomas cernés par des troupes de Mirambo. Heureusement le chef d'une de ces bandes, en train de faire le siège de Soroma (un village distant de dix lieues de la station), se montrait bien disposé pour ma caravane. Moinanga, c'était son nom, au simple récit de mes deux hommes, avait déjà détaché une troupe pour manger Moina Miéga et dégager Wadi Combo; il me dépêchait de plus deux de ses Rougas-Rougas pour me confirmer le fait et demander aussi un cadeau digne de ses services.

Depuis Cazembé je n'avais pas encore vu d'aussi beaux types que ces deux hommes, des figures aussi martiales; ils n'avaient d'ailleurs pour tout vêtement que le fusil, la cartouchière et le manteau rouge roulé en turban sur la tête. C'est leur tenue pour les marches

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

forcées; ils avaient fait près de soixante-dix kilomètres depuis le matin. Makussudi en avait dans les jambes plus de trois cents depuis six jours, aussi me demanda-t-il un jour de repos avant de repartir.

J'en profitai pour organiser de mon mieux les secours demandés, et le 23 l'escorte se mettait en route sous les ordres de Farraji et de Hassani, que j'avais chargés de plus d'un cadeau superbe pour Moinanga.

Il eût certes été cent fois préférable de prendre moi-même la direction de cette petite troupe : mais que peut l'Européen dans ces marches forcées? M'imposer à mes hommes était retarder l'arrivée des secours de huit jours, peut-être davantage, et il était urgent qu'ils arrivassent promptement.

Le surlendemain, le retour de trois blessés vint encore augmenter mes craintes et mon anxiété; deux d'entre eux n'avaient été que légèrement atteints; mais Artibu, le troisième, avait eu le bras traversé par une grosse balle de cuivre.

Ils avaient été attaqués dans les environs de Soroma par des Rougas-Rougas embusqués, que mes hommes avaient ensuite poursuivis en leur faisant quatre ou cinq victimes. Les têtes de ces dernières avaient été apportées à Moinanga, qui n'en avait témoigné aucun mécontentement, bien qu'ils fussent de sa bande.

Son siège contre Soroma était poussé avec une vigueur sans pareille. Ce malheureux village succomba quinze jours plus tard, après une lutte acharnée où ses enfants se firent tuer jusqu'au dernier.

Un courant constant de communications s'était établi entre Soroma et la station. Je questionnais avec avidité tous les nouveaux arrivants, pensant recueillir quelques indications sur le sort des miens. Mais il me fallut attendre jusqu'au 15 avril pour être fixé, et cela grâce à mon brave Farraji, qui fit quatre marches, seul, dans ce pays bouleversé, pour venir me trouver. Je lui laisse la parole et aussi la responsabilité de son récit.

« Maître, la caravane est dégagée et entre probablement aujourd'hui au camp de Moinanga. Depuis qu'elle a reçu les secours envoyés d'ici, elle a été attaquée deux fois par des bandes auxquelles nous avons infligé des pertes sérieuses. C'est le lendemain de la dernière affaire que j'ai demandé à Wadi Combo à prendre les devants.

« — Le maître, lui ai-je dit, attend des nouvelles avec « impatience, et je me charge de lui en porter. Je con- « nais les Rougas-Rougas, je parle leur langue, j'ai vécu « longtemps de leur vie et je passerai sans encombres.

« — Tu es un enfant! répond Wadi Combo.

« — Adieu, Farraji, disent les autres, tu vas mourir!

« — Si je meurs, je mourrai seul, ai-je répondu : « cela ne regarde que moi », et je me suis mis en route.

« Il y a quatre jours de cela; chaque jour j'ai croisé trois ou quatre bandes, qui toutes m'ont reçu à bras ouverts et m'ont invité à manger l'ugali. Une seule fois j'ai cru que les choses tourneraient mal.

« J'avais couché sur un arbre, près d'un petit camp que je n'avais pu atteindre avant la nuit noire. Le lendemain, comme je descendais, je suis entouré et dévalisé en un instant; puis on me conduit devant le chef.

« — Qui es-tu? d'où viens-tu? s'écria celui-ci.

« — Je répondrai, dis-je, quand on m'aura rendu « ma natte et mon fusil. »

« Je suis très riche en ce moment : ma natte était pleine d'étoffes que j'alignai une à une, bien en évidence; par-dessus je déposai mon fusil, ma cartouchière; puis, me relevant fièrement :

« — Je suis, m'écriai-je, Farraji, l'enfant d'un « Msungu qui est à Karéma! Mon maître a plus de « fusils qu'il n'y a de paille sur vos toits! Qui de « vous osera porter la main sur ces objets? »

« A ces mots le chef entra dans une grande colère contre ceux qui m'avaient arrêté, et en chassa deux ou trois du camp. Puis il fit apporter un ugali énorme, que je dévorai avant de me remettre en route.

« Hier j'arrivai chez Moinanga, qui est bien le meilleur des hommes. L'ugali qu'on m'apporta eût été suffisant pour dix personnes, et, comme j'avais retrouvé dans son camp plusieurs anciens compagnons d'armes, nous avons fait bombance toute la nuit. J'y serais encore si je n'eusse connu ton désir d'être renseigné sur le sort de tes enfants. »

Comme complément à toutes ces bonnes nouvelles, Farraji m'annonçait que Wadi Combo était porteur d'un volumineux courrier venant de la côte.

Le 17 avril, vers dix heures du matin, la caravane annoncée et si longtemps attendue faisait une entrée triomphale. C'est toujours une fête curieuse que l'arrivée d'une caravane. Les circonstances difficiles d'un voyage hérissé de difficultés et de périls imprimèrent à celle-là un caractère particulier.

Les soixante porteurs vunyamuézi, massés dans le sentier, en file indienne, mirent près de dix minutes à franchir les trois cents mètres qui séparaient la station de la montagne. C'étaient, pour la plupart, des vieillards, abrutis, déguenillés, mais solides sous leurs fardeaux; pas d'autres bagages que l'arc et les flèches et leur salaire en étoffe, soigneusement serrée sur la charge pour les empêcher de l'emporter en désertant.

En tête le kirangozi et le tambour s'avançaient gravement à l'ombre d'un immense pavillon tricolore aux couleurs douteuses. Sur les flancs, mes hommes, dispersés en tirailleurs, déguisés en Rougas-Rougas et esquissant les pas les plus burlesques, réveillaient les échos de leurs salves bruyantes. Une vingtaine de Rougas-Rougas, véritables ceux-là, ramassés un peu tout le long du chemin, accompagnaient ce tintamarre de leur chant de guerre.

Wadi Combo enfin fermait la marche et ne quitta le cortège qu'à la porte du tembé, pour venir me baiser la main.

« Maître, tes ordres sont exécutés; je n'ai perdu qu'un fusil, emporté par un Mnyamuézi déserteur, et tu trouveras toutes les étoffes préparées par Séfu, sauf quelques hongos que j'ai dû payer. »

Ces résultats dépassaient toutes mes espérances.

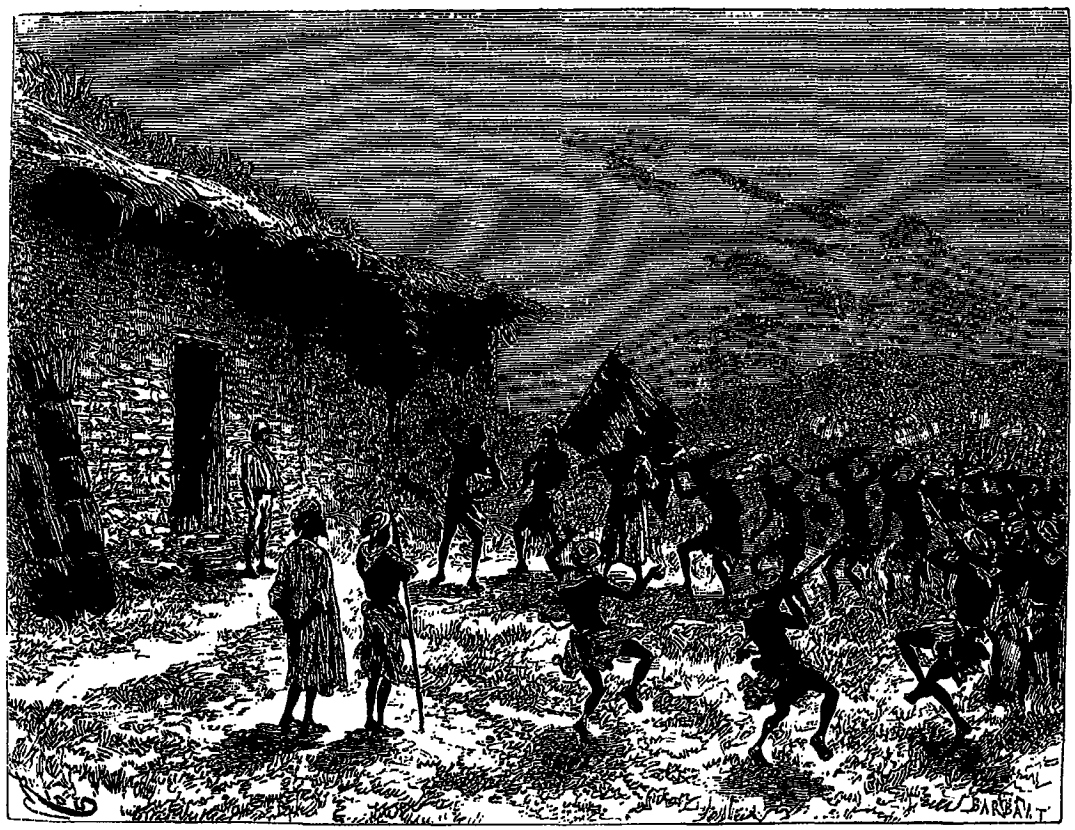
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Deux heures plus tard mes étoffes étaient toutes comptées et réempaquetées. Cette étoffe m'assurait des vivres pour plus d'une année; mes hommes, reposés, bien armés, allaient me rendre une indépendance que j'avais perdue depuis mon séjour néfaste chez Cazembé. Il n'était plus question que de me mettre en route au plus tôt. Ce départ effectué, le Tanganika traversé, et cette barrière placée entre Zanzibar et moi, qui pouvait m'arrêter dans l'accomplissement de mes nouveaux projets?

En se retrouvant tous ensemble dans leur camp, mes hommes n'avaient pas tardé à reprendre le maneno interrompu les jours derniers; on pouvait remarquer cependant une différence dans la façon de traiter un sujet aussi grave. Aux menées sourdes, cachées, de la première émeute avaient succédé une animation extraordinaire, de longues discussions à haute voix se terminant souvent par des rixes. Évidemment deux partis venaient de se former. Le soir je pris Wadi Combo en particulier pour le tâter sur ses dispositions.

« Les enfants sont mal disposés, me dit-il en arrivant. Ils ont beaucoup de manenos et je ne sais si nous pourrons partir!...

— Que m'importe, répondis-je, le maneno des enfants! c'est ton sentiment que je veux connaître. Est-ce que Wadi Combo ferait chorus avec les mutins?



Arrivée de la caravane de Wadi Combo.

— Wadi Combo, maître, s'est engagé à te ramener au consul de France, et il ne rentrera qu'avec toi à Zanzibar. Malheureusement, quand les enfants de Zanzibar n'ont pas revu leur île depuis un an, ils ne sont plus bons à rien; mais moi je te suivrai où tu voudras aller, dussé-je porter une charge sur la tête. »

Ces paroles dans la bouche de Wadi Combo étaient sincères; s'il les a oubliées plus tard, ce n'est que sous le coup d'ordres supérieurs contre lesquels j'étais impuissant à lutter.

Avec Farraji il s'employa consciencieusement à ramener les mutins pendant les deux jours suivants, et le 21 j'eus la satisfaction d'en voir une vingtaine s'amender.

Le grand Songoro, le principal fauteur du premier complot, se montrait un des plus ardents à me soutenir.

« Eh bien, tu ne désertes plus? lui dis-je un soir.

— Je n'ai pas encore vu, me dit-il avec sa grossière franchise, que tu fusses un mauvais homme : je ne te jetterai en route que quand le fait sera bien prouvé. »

« Tant que tu n'auras pas vendu ta dernière chemise pour nous acheter des vivres, me disait Salimu, tu me verras à tes côtés. » Noble franchise!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

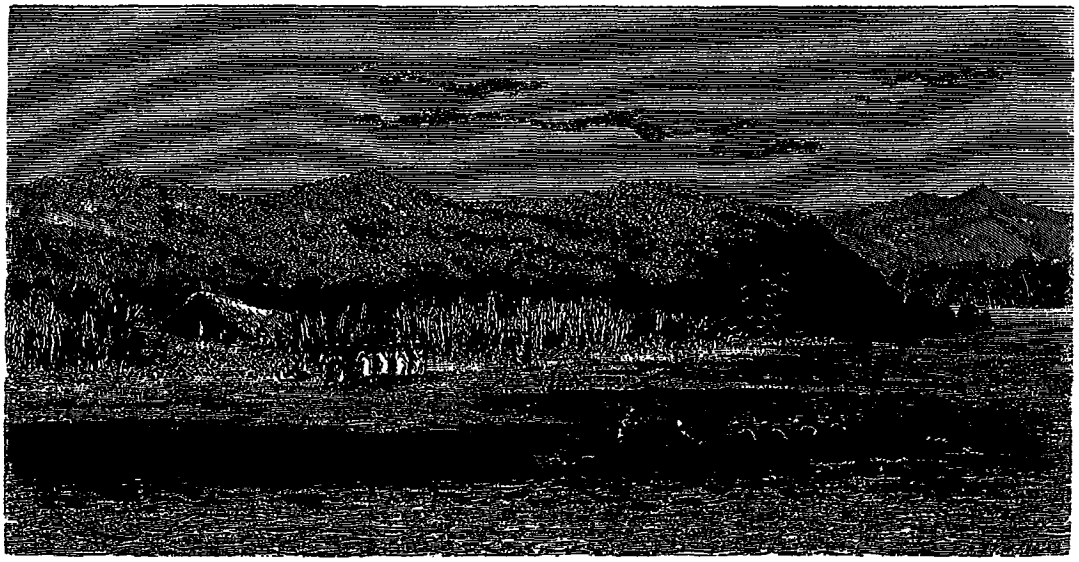
Mais, ajoutait Farraji : « Tant que tu auras un cheveu sur la tête, je serai ton enfant. »

Pendant trois jours je restai le témoin complaisant de tous ces débats. Le 23 je me décidai à agir. Vers neuf heures je réunis ceux qui consentaient à me suivre, leur annonçai mon intention formelle de partir le lendemain, et leur donnai l'ordre d'aller saisir les fusils des déserteurs et de mettre le feu à leur camp.

Le mouvement s'exécuta avec un tel entrain, je puis dire avec un tel enthousiasme, que je dus sortir pour modérer cette ardeur au moins étrange de la part de gens qui, deux jours avant, fraternisaient avec les mutins. Ces derniers, au nombre d'une vingtaine seulement, se tenaient tout penauds, au milieu de leur camp incendié. Le soir tous s'étaient amendés, moins un, Ulaya, un pauvre diable qui trois jours avant m'avait apporté lui-même son fusil. Il renonçait, disait-il, à ses gages, à Zanzibar, et reprenait la vie sauvage de ses premières années.

Le lendemain, ma caravane allait camper à Karéma, en route pour Kilandou, le seul point dans le sud du lac où l'on trouve des pirogues assez grandes pour le traverser. J'allai pour ma part m'installer sur la rive du Tanganika, prêt à profiter du premier beau temps pour gagner en pirogue la même destination. La brise de sud malheureusement faisait rage, et ce n'est que le 27 que je pus appareiller avec six hommes et tout mon matériel. Il faisait calme ; mais à la houle de sud, longue et profonde, on pouvait juger que ce répit ne serait que de courte durée.

Les deux premières heures passées à flot ne furent qu'un long exercice d'équilibre, où je crus maintes fois voir mon matériel disparaître à jamais. Ma pirogue menaçait de montrer sa quille à chaque mouvement de



Départ des pirogues.

l'un de nous. Juchés sur un amas de ballots, mes gens ne pouvaient manœuvrer les rames qu'avec peine ; enfin l'aviron de queue ne suffisait pas pour maintenir en route ce bloc informe et sans équilibre. De plus une difficulté avec laquelle je n'avais pas eu à lutter dans ma première traversée et dont j'allais faire une rude expérience se présenta bientôt sous la forme de barres semblables à celles qui battent les côtes d'Afrique, d'Océanie ou d'Annam. En cette saison, grâce à la houle, elles existent même par calme plat, et l'on peut compter chavirer toutes les fois qu'un grain vous oblige à atterrir.

Cinq fois dans le cours de cette navigation j'ai vu ainsi mon matériel englouti et roulé pêle-mêle à la côte par ces volutes malencontreuses ; cinq fois aussi, dois-je ajouter, il a suffi d'un de ces brûlants après-midi d'avril pour me sécher le tout. Mes gens s'habituèrent bientôt à ce genre d'exercice, et à mon arrivée à Mpala il ne me manquait qu'une seule charge d'étoffes.

Cette première journée, j'en fus quitte pour embarquer deux lames consécutives en atterrissant, vers onze heures, à cinq milles à peine de notre point de départ, sur un petit banc de sable, où je campai.

La journée du 28 ne nous avança encore que fort peu dans la direction de Kilandou ; pendant six heures nous pûmes voir défiler cette longue falaise à pic, sans apercevoir âme qui vive.

Le 29 fut une journée de chasse ; le matin la pirogue fut heurtée durement par le dos d'un hippopotame ; quelques secondes plus tard son mufle effleurait l'eau à trois mètres en face de nous : ma balle, un peu trop prompte, lui laboura seulement le museau.

Un peu plus loin je manquai deux buffles en train de se baigner. Le tir en pirogue offre au moins autant de difficulté que le tir de nuit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



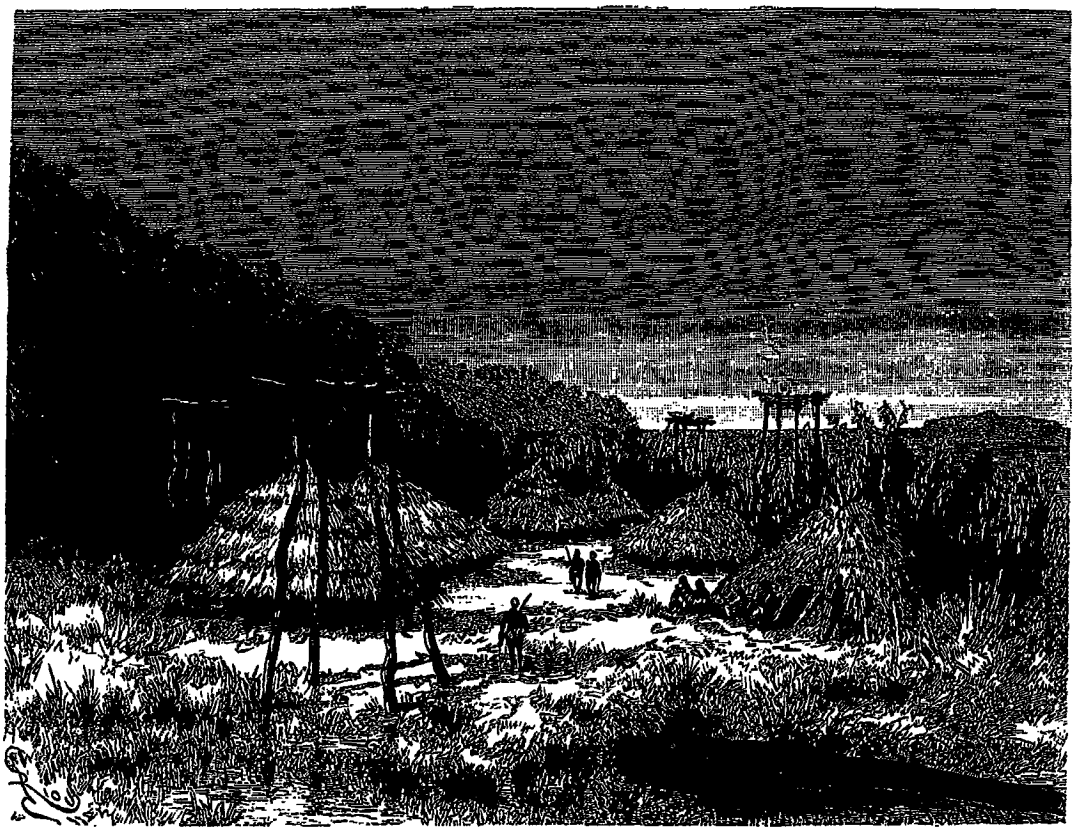
Désarmement des mutins.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans la soirée je tuai trois grosses oies. J'avais campé dans la baie de Kaléaria, sur une lagune entourée de marais où une centaine d'oiseaux aquatiques prenaient leurs ébats; une bande de flamants roses passa près d'une heure à moins de cinquante mètres de moi, en train de pêcher. Rangés en ligne, ils s'avançaient doucement en piétinant, leur long cou tendu verticalement, le bec ouvert du côté des pattes, qui y chassent les vers et les insectes. Pour la première fois, je me rendais compte de l'usage de ce bec disgracieusement recourbé, mais qui leur permet de se nourrir sans se démancher le cou. Près d'eux je tirai une oie : pas un seul ne bougea : oiseaux de l'âge d'or qui ignorent encore le fusil et la poudre.

Effectivement, bien que ce coin du Tanganika soit assez peuplé, on n'aperçoit que de rares traces de pas humains sur le sable humide. A dix pas de ces villages silencieux et mornes, on se croirait à cent lieues d'un centre habité. Cette absence de vie humaine dans la nature, cette solitude lourde et mystérieuse, caractère général de toute l'Afrique tropicale, ne m'ont jamais plus frappé que sur le Tanganika.

Toute la journée du lendemain se passa en pourparlers avec le propriétaire d'une grande pirogue que



Katogoro : les miradors.

nous avions découverte au plus profond des herbes. Le patron consentit à m'aider dans ma traversée du lac; mais nous ne pûmes partir que le 30, tant ce brave homme mit de temps à faire ses apprêts, à donner des conseils à tout son peuple, et à appeler les bénédictions du Muzimu sur ce long et périlleux voyage.

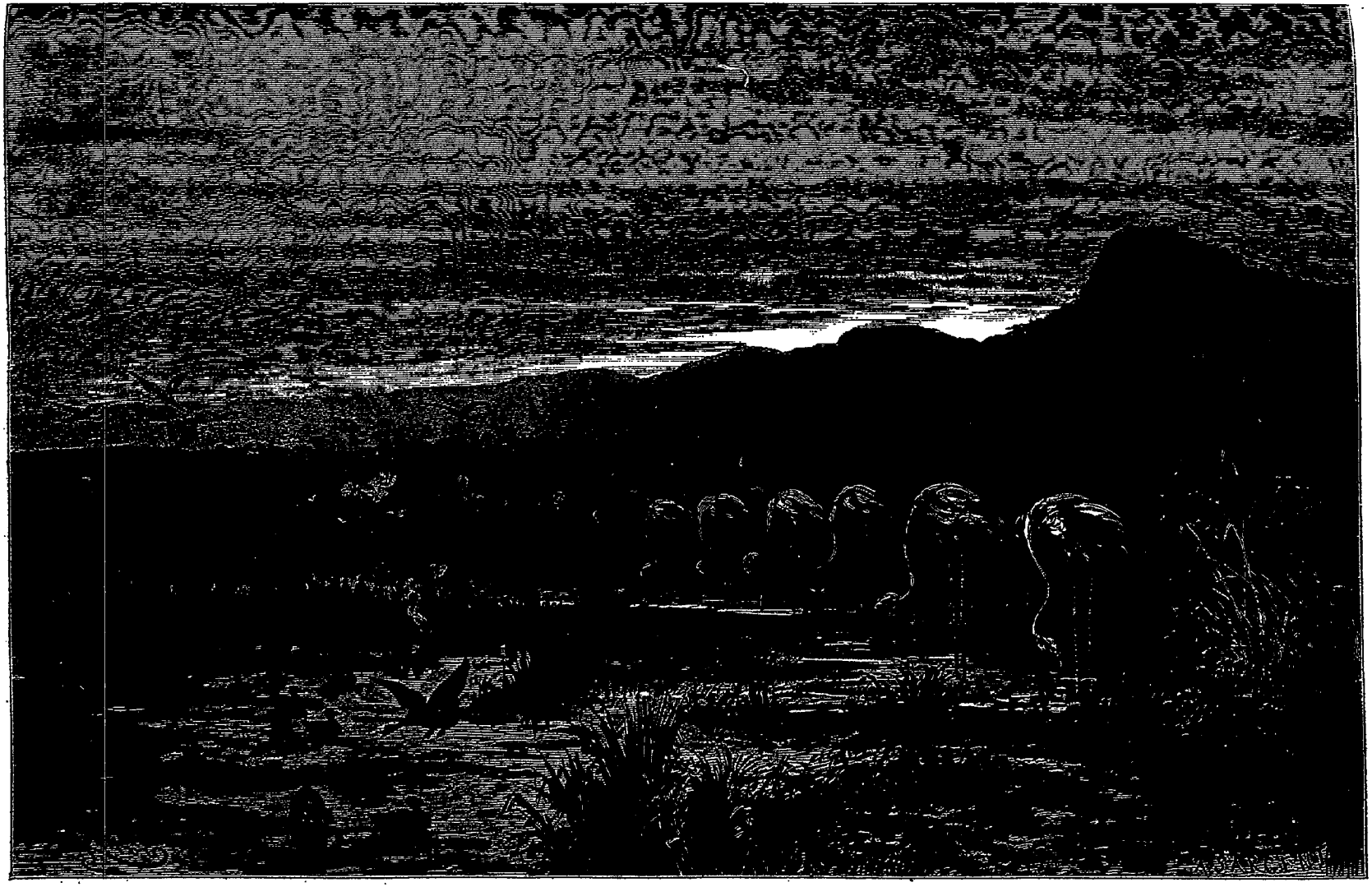
Grâce aux brises de sud qui font rage tout le jour et ne rendent la navigation possible que la nuit, ce ne fut que le 1er avril que j'arrivai enfin à Katogoro, au fond de cette superbe baie de Kilandou, bien abritée de la mousson par la ligne des îles qui se trouvent dans le sud-ouest. Ma caravane m'y attendait depuis trois jours et nous reçut avec transports.

Ces villages côtiers, habités par des pêcheurs nomades, ne prennent pas le temps de construire des bomas; les huttes s'éparpillent en désordre dans les grandes herbes qui bordent la rive. Celui de Katogoro avait un aspect tout particulier.

Des espèces de miradors construits sur des pilotis hauts de sept à huit mètres servaient depuis deux mois de refuge aux habitants, terrifiés par la présence d'un lion. Chaque nuit, de ces postes élevés, mes hommes fusillaient le monstre presque à bout portant, mais l'animal n'en continuait pas moins ses promenades nocturnes, ce qui le faisait passer pour un muzimu.

Les habitants des environs mirent ma patience à une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une bande de flamants roses.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rude épreuve. Il ne fallut pas moins de trois jours pour débattre le prix du passage ; puis, les étoffes payées, tous les sauvages disparurent et ne revinrent que le lendemain, ivres de pombé et gorgés de chanvre.

Enfin, le 6 nous pûmes nous mettre en route, non pour la grande traversée — de pareilles entreprises ne se traitent pas aussi légèrement, — mais pour l'île de Manda, située à un mille de l'autre côté de la baie.

C'était un spectacle étrange que celui de ces cent hommes empilés dans cinq troncs d'arbres mal équarris, glissant sur les eaux calmes de cette baie ensoleillée ; des pavillons multicolores flottent au bout des lances ; le tam-tam mêle sa note sourde aux hurlements sauvages, tandis que les pagayeurs soulèvent en cadence des gerbes d'écume.

La seconde étape de cette marche triomphale nous amena le lendemain à l'île des Muzimu, la plus occidentale du groupe et la plus avancée dans les eaux du lac. C'est une sorte de rocher inculte où nous devons consulter l'oracle avant de tenter une épreuve qui a déjà coûté la vie à tant de gens.

Du haut du rocher, le coup d'œil était vraiment saisissant, et je ne pus sans frémir mesurer nos fragiles esquifs à cette lame qui, libre ici de toute entrave, venait briser avec force sur les blocs de granit renversés pêle-mêle au pied de la falaise. Dix heures d'accalmie suffisaient, il est vrai, pour atteindre la côte opposée, qu'on distinguait à peine : mais au moindre trouble dans l'atmosphère c'en était fait de nous !

Ce premier examen me ramena, je l'avoue, à de meilleurs sentiments à l'égard des pagayeurs. Je m'expliquais maintenant leur lenteur à se mettre en route, ces libations prolongées du départ, toute cette exaltation nerveuse des deux derniers jours. Ils me laissèrent, du reste, le soin de fixer l'heure et le jour du grand départ, confiance à laquelle je répondis par des cadeaux superbes au Muzimu. Chaque soir depuis deux mois, la brise semblait tomber vers le crépuscule ; d'un autre côté, en partant à sept heures du soir il était à craindre que les brises de terre du Marungu, se levant vers trois heures du matin, ne vinssent contrarier notre marche. Après quatre jours d'attente et d'étude je me décidai donc à appareiller à quatre heures du soir, au risque d'essuyer les dernières bouffées de la mousson.

Autant les départs précédents avaient été bruyants, autant celui du 12 fut solennel. Les charges et les fusils étaient déjà entassés dans le fond de chaque embarcation ; le personnel indigène et zanzibarite était à son poste. Le silence se fit, et tous les regards, braqués sur moi, semblaient demander un contre-ordre.

Enfin l'une des pirogues, la plus légère, se détacha lentement, suivie bientôt de trois autres, qui successivement disparurent derrière la pointe qui nous servait d'abri. Quand je débouquai à mon tour et que je vis ma pirogue craquer et se tordre sous l'impulsion des premières lames, j'eus un véritable moment d'angoisse. Devant nous les premiers partis embarquaient lame sur lame, luttant avec rage pour gagner dans le vent. Il était trop tard pour revenir en arrière, et chacun débattait courageusement la question de vie ou de mort, les indigènes en appuyant sur leurs kafis, mes hommes en étanchant l'eau ou calfatant les joints disloqués. Mon vieux patron, goitreux comme beaucoup de ses confrères, manœuvrait avec une dextérité rare ; accroupi sur l'extrême arrière, entre deux de ses enfants en bas âge, et chargés à eux trois de conserver la direction, il prévenait chaque lame en marin consommé, et pas une fois sa vigilance ne fut en défaut. Les vingt autres Vuafipa étaient couchés sur leurs kafis dans un silence morne ; parfois seulement, quand quelques gros paquets d'eau venaient fouetter leur torse nu, des exclamations de peur leur échappaient, et leurs regards effarés plongeaient dans ces volutes furieuses comme pour y chercher l'arrêt de leur destin.

La lutte dura trois heures, sans un arrêt, sans un repos. Quand vint le calme, il était temps : mes hommes suffisaient à peine à étancher l'eau.

J'avais remarqué la tendance de chaque embarcation à s'isoler en s'écartant de ses voisines. Kamna se chargea de m'expliquer l'intention des indigènes.

« Ne vois-tu pas, me dit-il, que nous sommes tous chargés à couler bas ; survienne un malheur, il faudrait ramasser les naufragés : aussi chacun s'éloigne. »

Au crépuscule elles avaient toutes disparu une à une à l'horizon. Vers huit heures la lune se leva avec des éclats sanglants ; à ce moment nous n'étions plus balancés que par la houle, et à la terreur venait de succéder une joie bruyante. La pipe passait de bouche en bouche au milieu de quolibets et de rires ; le tam-tam répondait aux mélodies sauvages. Dans l'atmosphère régnaient une impression de calme saisissante et cette tiédeur douce et mélancolique qui n'appartient qu'aux nuits des tropiques. Au ciel, des milliers d'étoiles resplendissaient ; longtemps je restai les yeux dans le remous, à regarder leur image s'allonger en zigzags étincelants ; puis je finis par m'assoupir, rêvant de cet éternel contraste de la vie du marin, qui en quelques heures le fait passer de l'orage au beau fixe, de la crainte à l'espérance, de l'angoisse à la plus douce des ivresses.

A deux heures nous touchions à Kapampa, au pied d'une grande falaise se perdant dans un ravin profond d'où tombait un vent glacial. Quelques-uns de mes hommes, arrivés les premiers, réunissaient en grelottant les bûches d'un petit brasier ; d'autres se laissaient aller au bonheur de se sentir en sûreté, et, les bras en l'air, tournés vers Kilandou, ils insultaient ce Muzimu qui les faisait trembler la veille.

« Grand Muzimu, s'écriaient-ils, tu nous avais juré de nous engloutir tous, mais maintenant nous nous rions de ta puissance ! »

Kapampa passe pour une des grandes villes du sud du Tanganika, et le soleil levant n'éclairait pourtant que quelques mauvaises huttes et une vingtaine d'habitants disposés à prendre la fuite. La montagne, haute de quatre cents mètres, domine le tout de sa masse

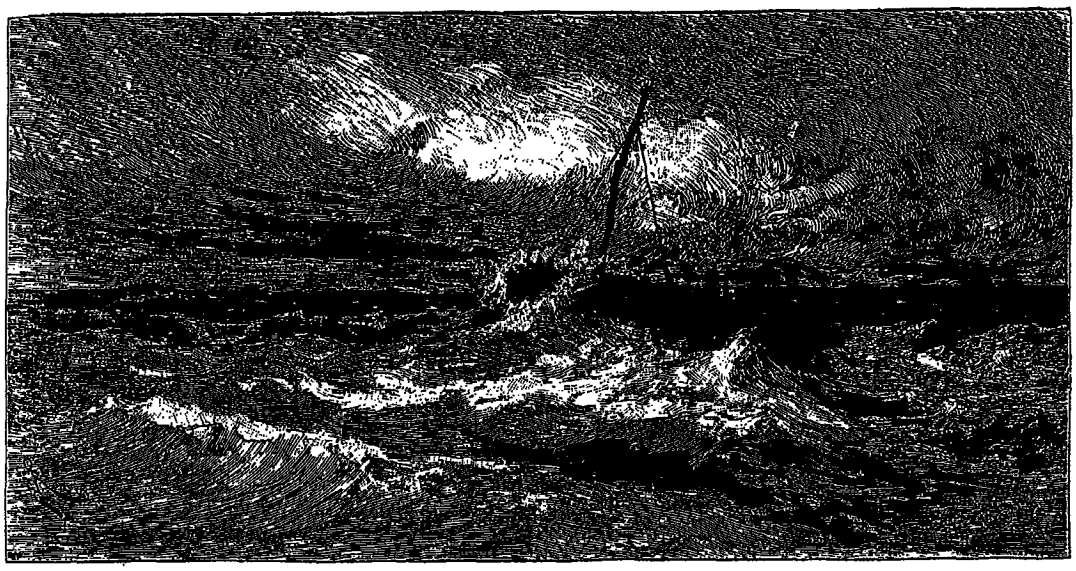
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

écrasante ; quelques ficus, quelques ricins, un petit champ de tabac, un autre de maïs, à l'entrée de la gorge, sont les seules ressources du pays. Une pirogue échouée sur le sable constituait pour moi une véritable, fortune et je m'empressai de la louer. En quarante-huit heures elle était mise en bon état et prête à recevoir la plus grande partie de mon matériel; le reste entrerait dans la pirogue que je m'étais procurée à Kilandou. Avec cette flottille réduite je pouvais gagner Mpala en six ou huit étapes. Une dizaine d'hommes m'accompagneraient; le reste, allégé de ses ballots, suivrait la route qui longe le lac, et arriverait en même temps que moi à la station belge. Quant aux Vuafipa qui nous avaient amenés ici, aucun d'eux n'avait consenti à remonter si loin dans le nord; ils s'étaient dispersés, en quête d'esclaves à acheter.

A en juger par les habitants de Kapampa, la population du Marungu est la race la plus inférieure que j'aie jamais rencontrée; les femmes surtout ont à peine une apparence humaine; les lèvres et le lobe des oreilles sont affreusement mutilés ; le corps, difforme et d'un rouge lie de vin, est hideux à voir ; enfin les cheveux, crépus, ne portent pas trace de peigne ou de coiffure quelconque. La moitié du village était atteinte de la petite vérole ; en dehors de quelques racines de manioc nous n'avions rien trouvé à acheter; aussi le 14 abandonnai-je avec bonheur cette plage inhospitalière.

A Tongué, autre village de trois huttes, placées au pied même de la montagne, nous ne trouvâmes que des arachides.

Le lendemain, Hassani fut assez heureux pour me procurer deux spécimens superbes d'un anthropoïde dont Livingstone seul a déjà dit quelques mots et que les indigènes appellent *soko*. Vers onze heures, la brise



Lutte contre les vagues.

nous avait obligés à chercher refuge dans une coupure de la montagne, à l'ouverture d'un torrent desséché, et Hassani tua ses deux victimes à moins de deux cents mètres au-dessus de nos têtes, dans de maigres taillis poussés entre les blocs granitiques du ravin.

La première victime, un jeune, fut tuée sur le dos de sa mère, qui le saisit dans ses bras et s'enfuit sur une roche peu éloignée, où elle tomba à son tour, frappée en plein cœur, en faisant bravement face à l'ennemi. Le petit était de la grosseur d'un enfant de deux mois, et la couleur jaune de sa peau contrastait singulièrement avec le noir de jais de celle de la mère, couverte, en dehors des pieds et des mains, d'une toison longue et fourrée de même couleur.

La mère avait été tuée debout, posture que ces animaux prennent naturellement au repos. Sa taille et sa corpulence étaient celles d'un homme petit mais obèse.

Mes hommes déclarèrent hautement que Hassani venait de commettre un meurtre sur la personne d'un Mchenzi d'une tribu éloignée!...

Le soko, assez commun dans ces parages, vit volontiers dans le voisinage des cases, pour lesquelles il est un ennui sérieux par les ravages qu'il fait dans le maïs et le sorgho. Il construit dans les arbres de grands nids, qu'il cherche à peine à dissimuler; ses allures sont tranquilles, et il vit par groupes de cinq à six individus.

Depuis mon départ de Kapampa, la côte du lac, comme je l'ai fait pressentir, ne m'avait présenté que l'aspect d'une muraille élevée, souvent à pic sur le lac et médiocrement boisée jusqu'à son sommet. Des ravins profonds et rocailleux zèbrent de lignes sombres cette immense nappe d'un vert uniforme. Jusqu'à Mpala le coup d'œil varie peu, si ce n'est vers la baie de Manda, où j'arrivai le 17 mai.

Le mauvais temps m'y retint jusqu'au 23 ; dans l'in-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tervalle j'appareillai plus de vingt fois, chaque fois pour faire un mille de route; deux fois je chavirai.

Je me trouvai à l'entrée de cette baie un matin à sept heures, au moment où la brise fraîchissait. En moins de dix minutes la mer était formée; quand je me levai pour chercher un abri, je me trouvai en face d'une barre longue de trois milles, plus puissante que celles rencontrées jusqu'alors, et, pour comble de malheur, distante de la côte de près de cent mètres. Attendre était folie : je donnai l'ordre de la passer aussitôt. Les piroguiers roulaient des yeux effarés, mais jamais je n'ai vu des hommes déployer autant d'énergie et de dextérité.

« Il y a une demi-charge d'étoffe pour toi si tu me tires de là », criai-je au patron.

Ils étaient six accroupis derrière et luttant pour nous maintenir bien en ligne, la lame dans le dos. Quand la première volute se présenta, crépitante, menaçante, à plus d'un mètre au-dessus d'eux, je vis leurs six kafis s'abattre sur la crête avec un effort suprême; puis tout disparut pendant deux secondes : la volute passait sur nous comme une trombe; et quand vint mon tour de la recevoir, je sentis craquer le banc auquel je me cramponnais.

La pirogue cependant flottait encore, bien qu'à moitié remplie; des six hommes, pas un seul n'avait été enlevé, et d'une vigoureuse impulsion ils nous ramenaient l'arrière à la lame, pendant qu'emportés sur le dos de l'une d'elles nous défilions vers la côte à une allure vertigineuse. La seconde volute fut reçue avec la même vigueur, la même adresse; mais, l'avalanche passée, il n'y avait plus à flotter que nous, et, après quelques brasses tirées en pure perte, je me trouvai violemment jeté sur un bas-fond d'un mètre de profondeur. Je me relevai juste à temps pour voir la pirogue rouler à quelques pas de moi, la quille en l'air. Mes hommes s'y cramponnaient avec un courage digne d'éloges, car le danger était grand, et bientôt je la voyais s'échouer en lieu sûr. Pas une charge, pas un fusil ne s'était démarré; seuls quelques objets sans valeur avaient été balayés ou submergés.

Ma seconde pirogue avait, le matin, jugé plus prudent de ne pas appareiller; elle ne nous rejoignit que deux jours après, en même temps du reste que ma caravane, qui, après quatre jours de marche pénible dans les montagnes, débouchait à son tour sur cette plage de Manda, moins déserte, moins misérable que le reste du Marungu.

Dans son ensemble, le panorama de la baie ne manque pas de grandeur; derrière la lagune s'étagent de frais coteaux qui, dans l'ouest, vont mourir au pied du Mirumbi. Au nord, la chaîne de Marungu fait un cadre sauvage à cette plage ensoleillée où la barre déferle avec rage.

Pas trace d'habitations; mais les habitants affluent cependant, au nombre de cent ou cent cinquante; des Vuafipa étaient campés là, en train d'acheter des esclaves, et je fus témoin de plusieurs de ces marchés, dont un surtout se passa à côté même de ma tente.

Il s'agissait d'une petite fille de dix ans, gracieuse et bien prise, amenée par ses parents. Le patron de la pirogue avait donné d'emblée un vieux fusil à pierre; mais les débats se prolongèrent tout un après-midi, et le Mfipa dut ajouter une pierre à fusil, deux charges de poudre et deux balles en cuivre.

Une fois en possession de sa proie, le propriétaire la caressa un instant, lui regarda attentivement les yeux, les oreilles; elle avait les dents saines et blanches, et sa figure s'éclaira d'un sourire. Puis il fit approcher deux enfants déjà liés par le cou avec une corde en cuir, attacha solidement le bout de cette chaîne au cou de la jeune fille. A ce moment elle comprit, et deux larmes perlèrent à ses yeux.

« Te voilà baptisée Mfipa, petite », lui cria Kamna.

Cette petite cependant m'intéressait; ces deux larmes m'avaient remué, et, par ma foi ! j'allais donner à Kamna l'ordre de la marchander, quand soudain je la vis sourire, se lever avec ses compagnons de chaîne et se mettre à jouer avec eux dans les eaux du lac, comme elle l'eût fait avec des amis d'enfance. Je me retournai : les parents n'étaient pas à cinq cents mètres et s'en allaient tranquillement, sans même tourner la tête !

Avant de quitter la baie de Manda, je veux dire un mot d'un fléau qui en cette saison fait dans le Marungu de terribles ravages.

Sur la côte est du lac, en partant du boma de Makutubu, j'ai déjà parlé de la petite vérole; le Fipa se trouvait effectivement sous le coup de la contagion, mais en bien moindre proportion que la côte ouest, soumise de plus à une famine effrayante.

La variole est peu à redouter dans les caravanes de Zanzibarites. Sur la côte, où elle est toute l'année à l'état endémique, on trouverait bien peu de Vouangana qui n'aient eu dans leur enfance à subir cette terrible épreuve, et l'on peut considérer comme vaccinés les trois quarts d'entre eux. Dans les circonstances où je me trouvais, cependant, un seul cas pouvait me mettre dans un gros embarras.

Autant qu'il était en mon pouvoir, j'avais préservé ma caravane d'un contact trop suivi avec les indigènes. Toutes mes précautions furent inutiles, et à Manda quatre personnes, dont une femme, appartenant à la caravane de Storms, furent atteintes avec une violence sans pareille. La femme seule mourut; mais, de mes trois hommes, un perdit un œil, et les autres, complètement défigurés, n'étaient pas encore tout à fait remis quatre mois plus tard.

Storms m'ayant dit avoir obtenu de bons résultats de l'acide phénique dans une épidémie qui avait récemment éprouvé les esclaves de la station de Karéma, j'en donnai un peu à mes malades à prendre à l'intérieur. Je louai enfin une petite pirogue à Manda, pour leur permettre de gagner Mpala sans fatigue.

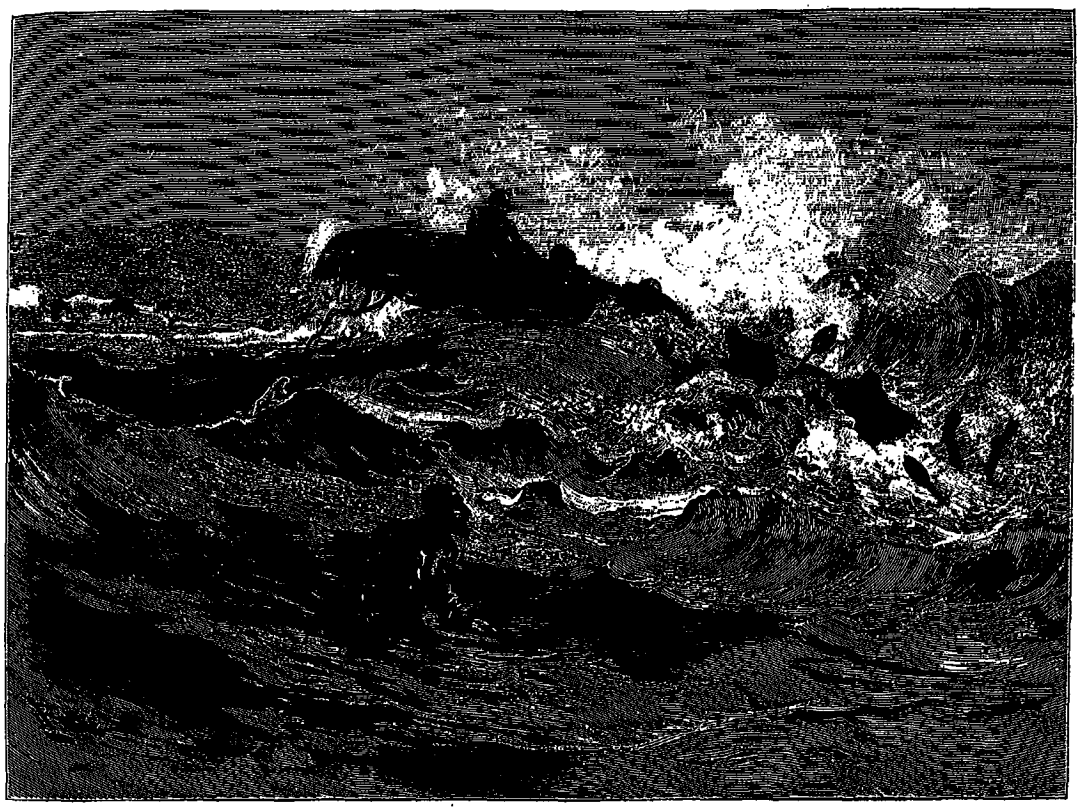
Je passerai brièvement sur les quatre jours qui me séparent encore de cette station. Notons seulement que les montagnes apparaissent de nouveau, que la brise

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous permet à peine quatre heures de navigation chaque nuit, enfin que pendant le jour le soleil est d'une intensité que je n'avais encore éprouvée nulle part. C'est à l'usage constant des verres fumés que je dois d'avoir évité de terribles coups de soleil.

Le 26 mai, vers quatre heures du soir, je faisais mon entrée dans le petit port de Mpala, au milieu des salves de coups de feu. Ce ne fut pas sans une vive émotion que je retrouvai au débarcadère mon brave ami Storms, dont je n'avais pas de nouvelles depuis deux mois et demi. Lui aussi avait eu ses jours d'épreuves; sa traversée, plus longue que la mienne, avait été semée d'incidents et de déboires : la fièvre l'avait durement secoué, mais son inaltérable entrain avait résisté à tout. Sans plus tarder il me présenta ses nouveaux domaines, vieux de six mois, mais qui m'émerveillèrent par l'emplacement, la disposition des bâtiments et par le travail gigantesque accumulé en si peu de temps.

La situation choisie par Storms pour son nouvel établissement est un terrain en dos d'âne, élevé d'une cinquantaine de mètres au-dessus du lac. Dans l'est, la falaise tombe à pic sur le Tanganika. Le revers opposé du mamelon descend au contraire en pente



Le naufrage.

douce sur une plaine d'alluvion fertile, fraîche, et qui promet beaucoup à la culture. Enfin le nord s'ouvre sur une jolie baie, qui sera complètement abritée après l'achèvement d'une digue en construction.

La station proprement dite se compose d'un tembé carré et d'un village. Le tembé présente quelque analogie avec celui de Karéma; il sert de logement aux Européens, de magasins et aussi de forteresse en cas d'attaque. Le village est au contraire réservé aux askaris; ses deux rangées de cases parallèles s'étendent en face du tembé, séparées par une large rue en pente qui descend sur la baie, découvrant un long ruban de plage et la plaine verdoyante de Mpala.

Il était difficile de trouver un emplacement répondant mieux aux divers besoins d'une station. Les falaises rocheuses du sud n'offrent nulle part une assiette convenable; puis de quelles ressources pouvait être un pays aussi misérable, aussi désert, aussi déshérité que celui que j'ai vu depuis Kapampa!

Mpala se trouve, au contraire, à la naissance d'une région moins accidentée, plus peuplée, plus fertile, d'un accès facile jusqu'à Itoua, en face d'Oujiji. La plage, large et cultivée, assure les vivres en toute saison; et enfin l'existence d'un port, le seul peut-être dans ces environs, est une véritable fortune. Quant aux conditions climatériques, elles sont des plus avantageuses, surtout en cette saison de grande brise, et je fus assez surpris de voir dès le coucher du soleil la température

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'abaisser jusqu'à six et sept degrés, alors que, partout sur la plage, l'atmosphère est lourde et brûlante.

L'établissement de la station au milieu d'indigènes sauvages et querelleurs ne s'était pas fait sans difficultés. Mpala, le chef le plus voisin, s'était incliné devant le nombre imposant des fusils de Storms, et se montrait, faute de mieux, serviable et obséquieux; mais Russinga, son suzerain, fort d'un boma bien dissimulé à deux jours dans les montagnes, avait déclaré qu'il mettrait à mort tous les askaris de la station. Quatre mois de séjour n'avaient pas amené de changement sensible dans la situation, et Storms cherchait encore un moyen de se défaire de ce dangereux voisin.

Mon séjour à Mpala devant se prolonger au delà de toutes mes prévisions, je reviendrai plus loin sur le compte de la station; je la laisse un instant, pour parler des tristes événements dont elle va être le théâtre.

J'avais quitté ma caravane à Manda; le 27 elle arrivait à Mpala. Mes hommes, pleins d'entrain, semblaient enchantés d'en avoir fini avec les montagnes et le Tanganika; tous les projets de désertion s'étaient noyés dans ce dernier et je ne pouvais croire à leur réveil, alors que la seule pensée de la dernière traversée faisait encore frissonner mes gens!

Désireux de profiter de la belle saison, qui s'avançait, j'avais décidé de ne séjourner que quarante-huit heures à Mpala, et je fis tout disposer pour partir le 29. Le 28 au soir les charges étaient serrées et distribuées; pas un seul murmure ne s'était élevé et je me laissais aller en toute sécurité à jouir d'un résultat qui semblait enfin couronner mes efforts. C'est sous ces auspices que je m'endormis le 28 au soir; le réveil devait être terrible.

Dans la nuit était arrivé à la station ce même daou des missionnaires anglais dans lequel j'avais traversé le lac la première fois. M. Brooks le ramenait d'Oujiji, se rendant à Iendué. Atteint d'un violent accès de fièvre, M. Brooks se coucha immédiatement, en nous disant seulement que Stanley venait d'arriver dans le Manyema; que les Arabes d'Oujiji s'y portaient de leur côté avec des forces imposantes pour lui déclarer la guerre; enfin qu'à l'annonce de cet événement la caravane des missionnaires d'Itoua venait de déserter en masse avec ses chefs, ne laissant sur le lac que les huit hommes qui montaient la pirogue.

M. Brooks, ne comprenant qu'imparfaitement le kissouahili, ne savait pas tout. Les piroguiers se chargèrent de compléter ces renseignements, et le soleil n'était pas levé que tout le monde savait à la station qu'une grande guerre se déclarait contre les blancs dans l'intérieur; que Typo-Typo et Jumah Merikani, les deux Arabes les plus puissants, allaient les attaquer avec plus de trois mille fusils. On ajoutait que Stanley achetait beaucoup d'ivoire au Manyema; que Jumah avait donné l'ordre de mettre à la chaîne tous ceux qui auraient fait des affaires avec lui; enfin, comme pour donner plus de poids à tous ces bruits exagérés, M. Brooks apportait à Storms une lettre de M. Stanley lui-même, qui lui avait été remise secrètement à Itoua.

Mon itinéraire, en me rapprochant de Stanley, ne devait-il pas faire supposer à mes hommes que nous agissions de concert, et que les mesures qui frappaient l'un devaient frapper l'autre également! L'effet ne fut pas long à se produire.

Wadi Combo, d'un air embarrassé, était venu lui-même m'apporter toutes ces nouvelles le matin. Quand je le fis appeler vers huit heures, on me répondit qu'il s'était sauvé dans la brousse.

Vers dix heures, les autres chefs vinrent me faire comprendre que le nouveau voyage les effrayait, et qu'ils voudraient bien retourner à Zanzibar.

Une heure plus tard, ma caravane se mettait en route sans plus de façon qu'un mois avant, ne me laissant pas même, hélas! Hassani et Kamna, qui, lors de la première désertion, m'avaient été d'un si grand secours.

Ce soulèvement spontané et soudain me laissa d'abord assez calme. Je n'y voyais qu'une répétition de ce qui avait eu lieu à Karéma; mais à certains symptômes il fut bientôt facile de reconnaître que j'avais affaire à un événement autrement sérieux.

Dans la soirée une douzaine d'indigènes arrivèrent au tembé en poussant des cris d'alarme. Ils avaient été chassés de leur village, situé à une heure de marche; mes gens s'y étaient installés en maîtres, pillant et proférant des menaces de mort. Storms envoya aussitôt son chef, Ramazani, aux renseignements, et le lendemain nous pûmes avoir des nouvelles exactes.

Mes gens s'étaient effectivement emparés du village et s'y concertaient pour la conduite à tenir ultérieurement; Wadi Combo menait tout le maneno. Tous se disaient fatigués, incapables de continuer le voyage, et me suppliaient de rentrer avec eux à Zanzibar. Ils me faisaient savoir de plus qu'avant de partir ils m'avaient volé une caisse de cartouches, mais qu'ils n'en useraient qu'à la dernière extrémité, et les rendraient avec leurs fusils au consul de France à Zanzibar. C'était la première fois que mes gens osaient porter ouvertement la main sur mon matériel, en dehors des fusils, qu'ils considèrent un peu comme leur propriété.

Enfin ils demandaient à entrer en pourparlers, et m'enverraient des délégués, à condition de ne me livrer sur eux à aucune voie de fait. Je n'avais pas d'autre moyen de communiquer directement; force me fut donc d'accepter.

Les premiers qui se présentèrent étaient Farraji, Makussudi et Ben Ali; au lieu de leurs fusils ils étaient armés d'arcs et de casse-tête.

« Nous ne pouvons pas t'abandonner, me dirent-ils, c'est impossible, nous agirions mal; mais, d'un autre côté, nous ne pouvons aller plus avant. Partis ensemble de Zanzibar, nous avons juré de t'y ramener; tes pieds ne toucheront pas à terre, nous te porterons comme le bon Dieu (Mungu) jusque dans la maison du consul. Là tu te reposeras un mois, puis tu te feras

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rue et tembé de Mpala.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

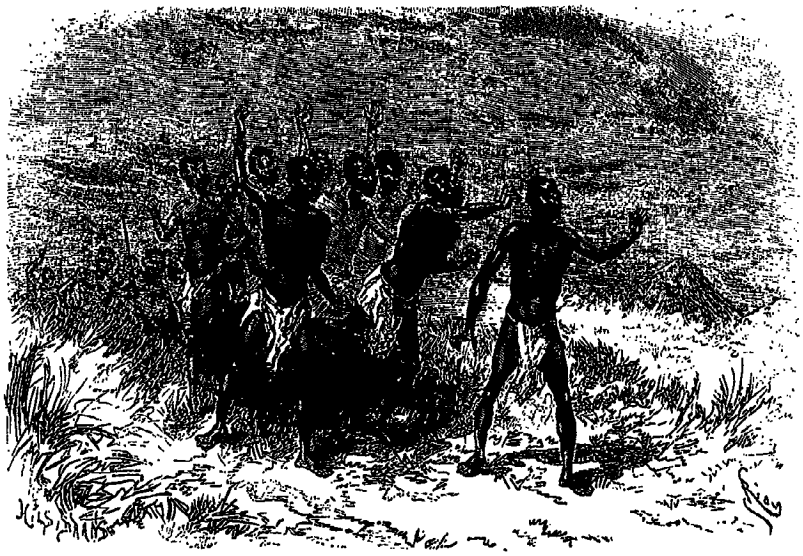
un nouveau chaouri devant Saïd-Bargash et nous te suivrons tous alors jusqu'à la deuxième mer.

« Nous avons de l'amertume de te voir persister dans tes projets, parce que tu es un bon maître; mais à présent rien ne peut nous empêcher de ne pas revenir à la côte. Nous voulons revoir notre île bien-aimée; à peine y resterons-nous deux ou trois jours, puisque nous ne serons pas payés, mais nous voulons la voir à tout prix. C'est une rude tâche que nous entreprenons sans vivres et sans maître, car s'il est facile de piller le Marungu et le Fipa, nous nous ferons battre dans le Kawendé et l'Unianembé, mais nous ne reculerons devant rien. Il n'y a pas d'esclaves parmi nous, nous sommes tous hommes libres, enfants de Zanzibar; jusqu'au bout nous resterons unis. La moitié mourra, mais l'autre moitié passera. *Inchallah!* »

Ma réponse ne pouvait guère différer de celle déjà faite à Karéma en de semblables circonstances.

« Nous autres blancs, nous avons des devoirs à remplir, et quand nous avons pris des engagements, nous ne les rompons pas à plaisir. Mon sultan m'a dit : « Va là et j'irai avec vous ou sans vous. »

« Vous jouez là un jeu d'enfants dont vous ne calculez pas les conséquences; pour six mois de voyage qu'il reste à faire, vous abandonnez vos gages et vous risquez une partie dont vous reconnaissez vous-mêmes le danger. Contre vous tous je ne puis rien. Allez à Zanzibar, dites au consul que vous m'avez abandonné, et vous verrez comme il vous recevra. Quant à vous suivre, vous n'y pensez pas! Où avez-vous vu un maître com-



Indigènes se réfugiant au tembé de Mpala.

mandé par ses enfants? Vous-mêmes vous n'en voudriez plus au bout de huit jours! »

On peut voir par ce qui précède que les prétentions de mes hommes à ce moment étaient relativement modérées. Ils se croyaient le droit de m'abandonner, ils le prenaient au moins, mais ne demandaient ni leurs gages ni des étoffes. Ils firent mieux, ils se mirent réellement en route pour Karéma; pendant trois jours je n'en entendis plus parler, et je crus vraiment qu'ils ne reviendraient plus. Mais ce n'est pas en vain que des cerveaux pareils s'exaltent! Ne se sentaient-ils pas du reste à couvert sous ce mot d'ordre tacite lancé dans l'intérieur et qui semblait désigner tous les Européens comme les ennemis de leur sultan redouté!

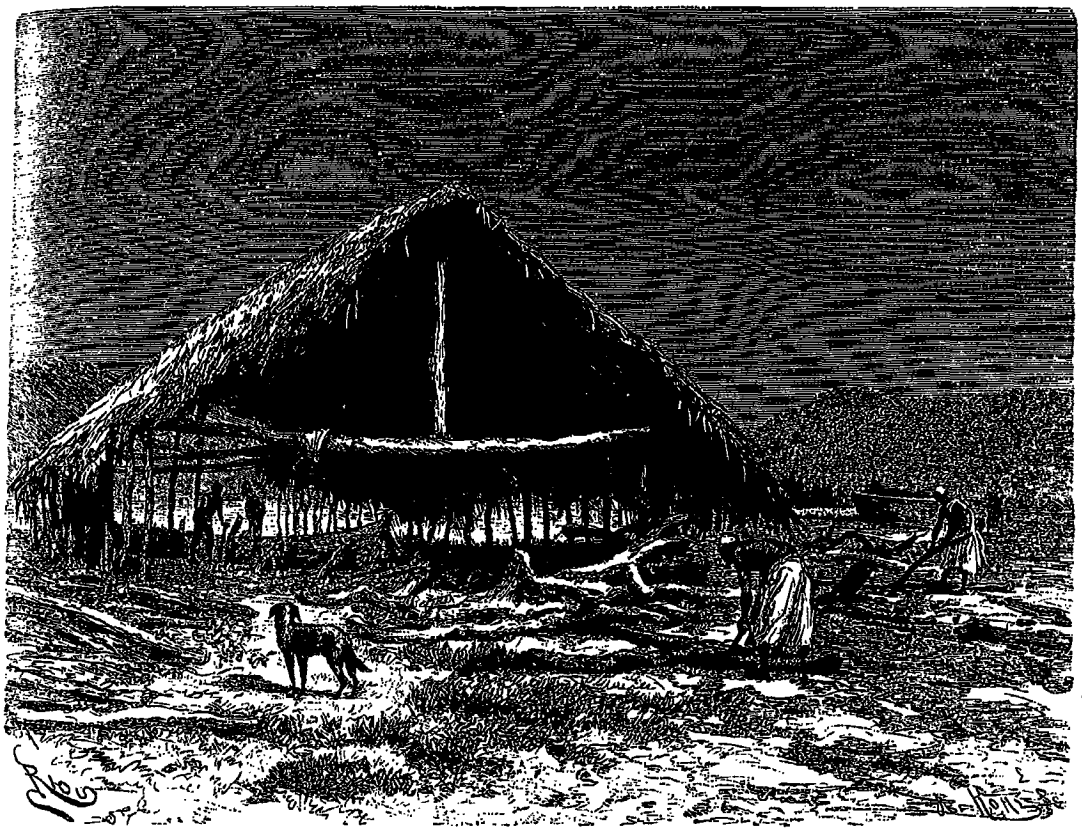
Le 4 juin, des indigènes revinrent de Manda plus effrayés que jamais; ils avaient reçu des coups de couteau; on les menaçait des fusils; enfin ils disaient que ma caravane revenait sur la station, pillant tout sur son passage. Le 5, effectivement, elle était dans les environs et m'envoya une députation, non plus chargée de palabres, mais bien de véritables menaces, mal déguisées sous l'allure tremblante de ceux qui les apportaient.

« Les enfants, disaient ces derniers, avaient reconnu l'impossibilité de rallier la côte sans étoffes : aussi, ne pouvant se mettre en route, ils allaient s'installer définitivement dans les environs et tout piller, jusqu'à ce que je consente à des concessions. Ils voulaient de plus leurs traites pour le consul de Zanzibar et ne partiraient pas sans cela. »

Victor GIRAUD.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hangar et pirogues à Mpala (voy. p. 244).

LES LACS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE,

PAR M. VICTOR GIRAUD, ENSEIGNE DE VAISSEAU[1].

Tous les dessins de ce voyage ont été exécutés par M. Riou, d'après les croquis et les photographies communiqués par M. V. Giraud.

1883-1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIII (suite).

Les journées du 6 et du 7 virent affluer au tembé les gens de deux ou trois nouveaux villages ; d'autres s'étaient enfuis dans la montagne en emportant leurs bagages ; partout régnait une véritable panique. Mpala lui-même venait d'être menacé, et nul doute que la station ne fût l'objectif final de cette campagne menée par Wadi Combo, dont je connaissais le caractère décidé.

Comprend-on ma situation pendant cette terrible épreuve ! De mes projets, bien entendu, il n'était plus question ; mais n'était-ce pas assez de les voir brisés à tout jamais, fallait-il donc entraîner dans ma chute cette station où je recevais la plus franche, la plus cordiale hospitalité ! Dès le commencement de la révolte, les gens de Storms, sans se prononcer ouvertement pour les rebelles, n'avaient pas manqué de leur témoigner une certaine sympathie. Deux fois Storms avait donné l'ordre de marcher contre eux : deux fois on avait fait semblant de ne pas entendre. Il ne pouvait plus rien en face d'un coup aussi bien organisé. Mes hommes ne cachaient plus leur dessein de venir enlever les étoffes si je persistais à les refuser ; je me décidai donc à les payer, quelque dure que fût une pareille décision.

Je fis connaître ces intentions à mes hommes en

1. Suite. — Voyez t. LI, p. 1, 17, 33 ; t. LII, p. 81, 97, 113 et 129 ; t. LIII, p. 337, 353, 369 et 385 ; t. LV, p. 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur disant de se présenter le 8 au tembé, dix par dix pour éviter la confusion. Ils répondirent qu'ils se présenteraient tous ensemble ou qu'ils ne se présenteraient pas. Il fut donc convenu que la caravane arriverait le 8 tout entière, que chaque homme toucherait cinq dotis d'étoffes et le montant de ses gages pour dix-sept mois, sous forme de traite tirée sur le consul de Zanzibar.

Ah ! elle fut effrayante, cette dernière journée passée au milieu de ces bandits déchaînés. Ils entrèrent sans bruit dans le tembé. Leurs anciens costumes de gala avaient disparu, et en vrais frères de la côte ils s'étaient affublés de ces oripeaux divers dont les indigènes aiment à se vêtir pour combattre. Tous s'étaient enduit le corps de peinture rouge. Wadi Combo, presque nu, avait un petit manteau sang-de-bœuf et la tête couverte d'une chevelure de Rougas-Rougas qui lui cachait les trois quarts de sa figure. Farraji s'était ceint le front d'une crinière de zèbre en auréole; les autres portaient dans leurs cheveux des plumes de coq. Pas un fusil; rien que des lances, des arcs et des casse-tête.

Ils semblaient interdits, à l'exception de Wadi Combo, Farraji et Makussudi, qui vinrent se camper fièrement devant moi.

La séance dura trois heures; les étoffes, coupées, furent trouvées insuffisantes, et il fallut les doubler; puis on demanda de la poudre, ensuite des cartouches.

Leur soif de gain enfin assouvie, ils crurent devoir protester de leur bonne volonté, de l'ordre parfait dans lequel ils rentreraient à Zanzibar, enfin de leur départ prochain, fixé au lendemain.

J'allai me jeter sur mon lit, où la fièvre me retint pendant deux jours.

Que servirait de remuer des souvenirs pénibles et que je m'étais juré de laisser dans l'oubli ! Je vais en finir en racontant brièvement ce que je sais du retour de ma caravane à Zanzibar.

Jusqu'à Manda elle se tint sur une certaine réserve; là survint une rixe avec les indigènes où ces derniers perdirent trois des leurs. De Manda à Kapampa ils saisirent toutes les pirogues et réussirent à retraverser le lac sans accident.

A Kilandou, la division se mit parmi les chefs et ils se formèrent en bandes diverses qui gagnèrent Tabora à travers bois. Dans ce dernier endroit, où ils séjournèrent, ils profitèrent de leur réunion momentanée pour tenter un coup sur la station des Pères algériens.

Le P. Hautecœur les vit arriver un jour, drapeau français en tête, hurlant et battant leur tam-tam.

Sans autre préambule ils envahirent l'habitation, la dévalisèrent et, comme le père faisait mine de s'opposer à ce vol impudent, ils le rouèrent de coups. Le P. Hautecœur s'adressa alors au gouverneur de l'Unianembé, le seul fonctionnaire influent que S. Bargach eût dans l'intérieur; mais ce dernier, par une amère dérision, lui répondit qu'il était sans pouvoir sur les hommes d'un Européen.

Ce n'est que sept mois plus tard, en arrivant à Zanzibar, que je devais apprendre tous ces détails désolants. Malgré la menace de mes hommes de massacrer tous les courriers, le P. Hautecœur avait réussi à faire tenir à notre consul à Zanzibar une lettre qui, par une coïncidence bizarre, parvint en même temps que mes hommes à la côte.

Ainsi prévenu fortuitement de ce qui s'était passé, le consul de France déchira les traites et fit enfermer les coupables, et avec eux tous les chefs.

Ils n'étaient plus que trente à ce moment-là; les autres, restés à Tabora, après avoir dépensé leur stock d'étoffes, s'étaient engagés dans la caravane de Typo-Typo au Manyema. Hassani chassait l'éléphant, dans le Fipa, pour le compte d'un Arabe de Kilandou. Quant à Farraji, on ne l'avait plus revu depuis le passage à Karéma, et l'on pensait qu'il avait repris son ancienne existence de Rougas-Rougas.

Trois de mes Vouanguana seulement n'avaient pu prendre part à la révolte. Je veux parler de mes trois varioleux. On verra le parti que j'en ai tiré plus tard.

Privé de ma caravane, mon projet de pénétrer vers l'ouest devenait irréalisable. Force m'était de rallier la côte comme je pourrais.

Je ne me sens ni le désir ni le courage de m'étendre longuement sur ce voyage de retour. Bien que dans la plénitude des forces physiques et morales acquises par deux années d'expériences et de luttes, je me sens arrêté en plein vol dans la réalisation possible d'un rêve glorieux. Pendant les six mois qui vont suivre je n'ai vu les choses qu'au travers de la trahison dont je venais d'être victime. D'ailleurs les contrées que je vais voir ont été foulées par des pas européens; je n'ai donc plus qu'à noter quelques grands traits qui auraient pu échapper à mes prédécesseurs.

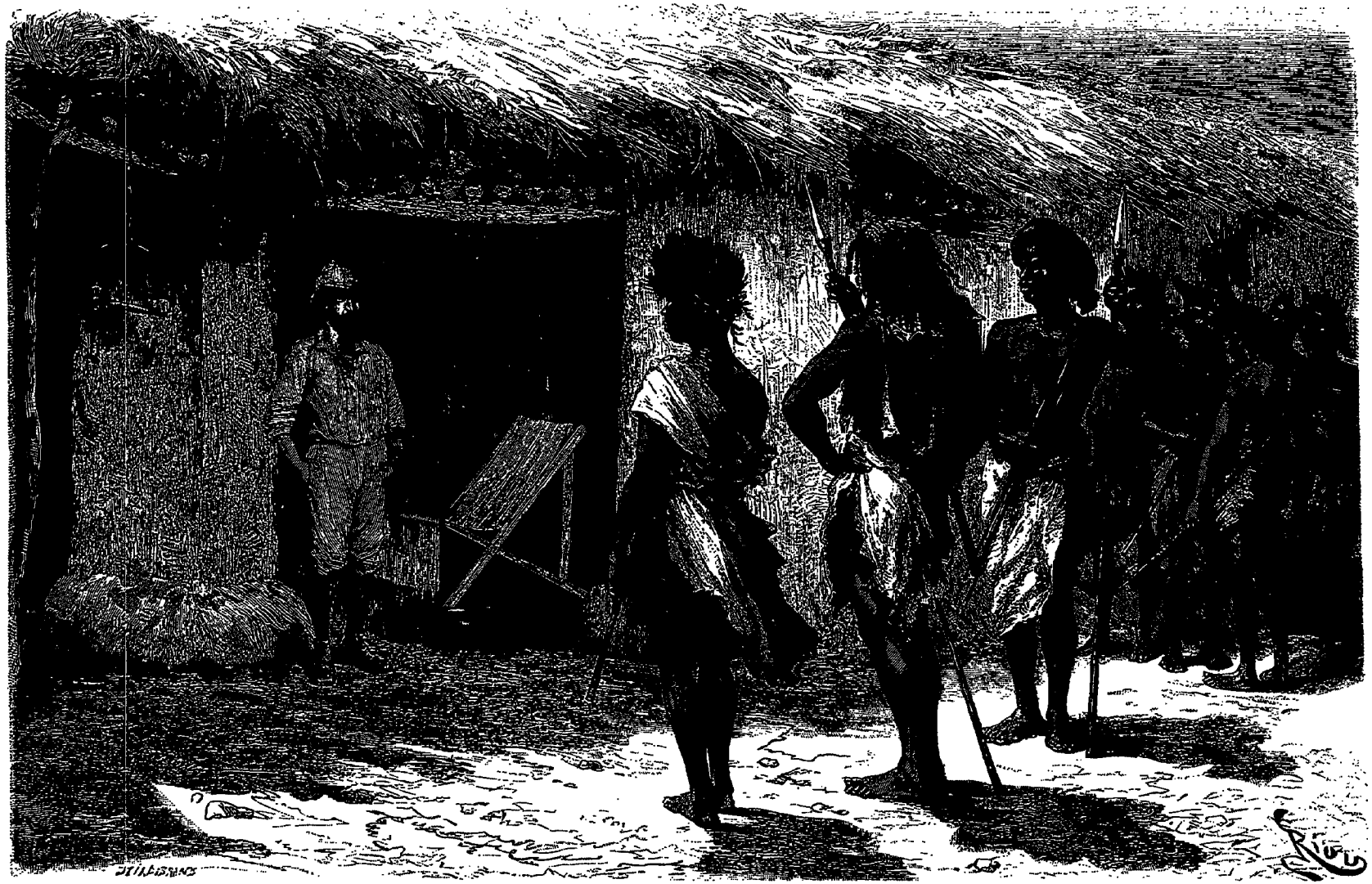
Dans cette épreuve la présence de Storms m'avait été d'un précieux secours. La tourmente passée, ses avis furent encore d'un grand poids dans la modification de mes projets, et je ne saurais trop lui rendre grâce d'un concours amical qui, toujours efficace au milieu des grandes secousses de la vie, le devient bien plus encore dans les circonstances que je traversais.

Après avoir longtemps hésité sur le parti à prendre, je me décidai à regagner l'océan Indien par le Nyassa, route qui m'offrait cet immense avantage de se faire presque tout entière par eau, m'allégeant ainsi des soucis d'une nouvelle escorte.

Le premier point était de gagner le sud du Tanganika. Les environs ne possédaient pas une seule pirogue sur laquelle on pût risquer une pareille traversée. Je dus donc attendre une occasion et abuser encore d'une hospitalité que j'avais failli faire payer cher au plus bienveillant des hôtes.

Ce dernier venait de reprendre avec son activité habituelle les travaux interrompus par son absence. Les bâtiments achevés, tous ses soins se portaient à rétablir les communications entre Karéma et Mpala, communications supprimées par la perte de ses deux daous et les mauvaises conditions nautiques du *Cambier*, ce petit vapeur dont il avait réuni les débris au prix de tant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les révoltés entrant dans le tembé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'efforts. Bloqué sur la côte ouest avec sa caravane, seul à surveiller les deux stations, il lui fallait absolument trouver un moyen rapide de passer de l'une à l'autre sans avoir à souffrir des longs retards occasionnés par le détour à Kilandu.

Mpala est un des endroits du Tanganika qui produit les plus beaux bois pour la construction des pirogues ; Storms n'avait pas manqué de profiter d'un semblable avantage, et depuis des mois ses charpentiers étaient au travail sur un sommet escarpé distant d'une journée de marche dans le sud. La pirogue, longue de treize mètres sur un mètre de largeur, était la plus belle peut-être qu'eussent jamais vue les riverains. Mais, hélas ! elle ne devait pas résister au long trajet nécessaire pour l'amener à la côte. Précipitée d'une hauteur de deux cents mètres, par suite de la rupture d'un des câbles, elle arriva en lambeaux à la station.

Ce nouveau désastre, loin de décourager Storms, ne fit que stimuler son zèle et son activité. Huit jours ne s'étaient pas écoulés que la quille de la pirogue, ramenée intacte, s'élevait sur chantiers à l'abri d'un immense hangar situé au fond du port.

Quelques jours plus tard, une membrure faite de branches contournées et équarries à la hâte s'échafaudait sur cette base. L'embarcation était de taille à supporter soixante hommes et leurs charges, et depuis j'ai appris qu'elle avait traversé le lac. Entre temps, Storms s'était procuré une autre pirogue neuve, de dimensions ordinaires, et s'occupait de l'exhausser.

Tous ces gros travaux, poussés avec vigueur, n'empêchaient pas d'autres travaux courants. Le jardin, bien que rudimentaire, était l'objet d'une sollicitude particulière. Le sable d'alluvion amassé à l'embouchure du Loufoukou se trouvait on ne peut plus propice aux légumes d'Europe ; le blé même semblait venir seul, sans le secours d'un arrosage fréquent comme à Karéma. L'igname poussait aussi à ravir, et un seul des tubercules suffisait largement à l'alimentation journalière d'un homme. Cette variété de légumes compensait un peu l'absence presque totale de venaison.

L'éléphant et le buffle étaient en grand nombre derrière la montagne, mais le voisinage de Russinga rendait ces promenades dangereuses. Oies et canards ne se trouvaient qu'à cinq ou six milles dans le nord. Les pintades et les francolins enfin se montraient assez farouches. Les seuls animaux que l'on voyait rôder au pied de la falaise étaient des loutres, habitant probablement la rivière en temps ordinaire. Quelquefois un gros crocodile venait au pied du rocher dormir paresseusement au soleil. L'hippopotame est assez nombreux sur la large plage qui s'étend vers le nord, alors qu'on le rencontre à peine dans le sud, où la montagne tombe à pic sur le lac.

Nos promenades nous menaient souvent au village de Mpala, situé de l'autre côté du Loufoukou. Retranché, palissadé, perdu au plus profond du fourré, rien ne le distinguerait du traditionnel boma, n'étaient les ficus nombreux plantés dans l'entassement des cases et qui nuisent à la circulation de l'air respirable. Si ces ficus sont si bien gardés, c'est qu'ils représentent une des richesses du pays, les vêtements qu'on obtient de leur liber étant beaucoup plus fins et plus longs que ceux du miombo.

Mpala est un petit vieux à barbiche blanche, qui ne craint pas la plaisanterie ; il est plus ou moins vêtu d'une étoffe de Zanzibar, dont la couleur disparaît sous une couche épaisse de ce rouge végétal qui plaît tant aux indigènes. Comme armes il porte une lance et un vieux pistolet sans pierre sous l'épaule ; au cou, collier de dents de requin, fétiche contre la pluie ; à la main, un chasse-mouches en queue de buffle, orné de filigranes de cuivre, insigne de sa puissance et fétiche en même temps contre la petite vérole.

Il a des idées assez précises sur les six ou huit derniers rois qui l'ont précédé à Mpala ; tous sont morts massacrés par Russinga, et la seule idée du départ de Storms le fait trembler, car le même sort l'attendrait inévitablement.

En matière de commerce c'est bien le plus roué compère que j'aie jamais rencontré. La moindre flèche, le plus petit fer de lance, le vêtement le plus crasseux ne demandait pas moins de dix minutes de pourparlers.

Si insignifiant qu'il soit, le village de Mpala prend une certaine importance par sa situation à l'intersection de la rive montagneuse du lac et de la longue plage qui remonte jusqu'en face d'Oujiji ; les pirogues qui passent en quête d'esclaves ne manquent jamais de s'y reposer quelques jours à l'embouchure de la rivière. Le trafic du bois d'ébène se fait ici sur une large échelle, mais ce sont les Vuajiji qui l'accaparent, et non les Vuafipa. Nous eûmes occasion de voir une flottille de cinq pirogues passer avec un chargement de sel et d'huile de palme, et revenir bondée de bétail humain.

Ces malheureux n'étaient qu'une centaine en tout, mais je ne me rappelle pas avoir vu échantillons plus repoussants de l'espèce humaine, ce qui me confirme dans l'opinion que j'ai déjà émise sur la race du Marungu. Sortis de leurs pirogues par chaînes de huit à dix, ils ne tentèrent même pas de se dégourdir les jambes et restèrent tout le jour accroupis sur le sable.

Le séjour des pirogues vuajiji avait jeté quelque animation dans la station ; leur départ la replongea dans ce silence morne, cette extinction complète de vie qui caractérise toujours un établissement européen en pays étranger.

La gaieté franche de Storms, sa bonne humeur inaltérable, étaient certes une grande ressource, mais des souvenirs trop tristes m'empêchaient souvent d'y répondre. Le sentiment de mon impuissance à rien tenter par mes propres forces contribuait également à m'aigrir le caractère : aussi acceptai-je comme une véritable délivrance une occasion providentielle qui s'offrit à moi pour gagner Iendué.

A la fin de juillet, après deux longs mois d'attente, le daou des Anglais, revenant d'Oujiji, venait d'arriver

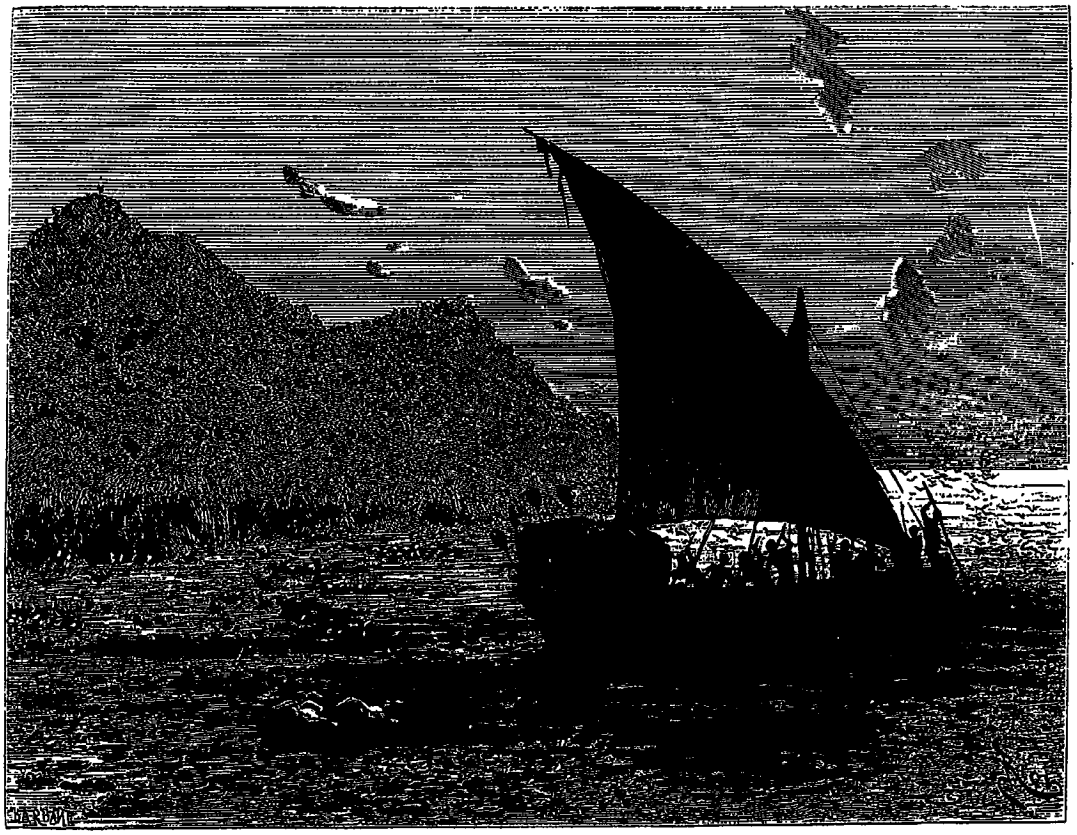
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à la station et j'y chargeai immédiatement mon modeste bagage, réduit à quatre ou cinq caisses d'effets et une dizaine de charges de collections diverses.

Comme personnel, l'état de mes trois varioleux semblant s'être amélioré, je me décidai à me contenter d'eux.

Saïdi, le mieux portant, reçut le titre de chef et de l'expédition et de ma cuisine. Saïdi était un petit garçon inoffensif, sans initiative propre; dans ma caravane il remplissait les fonctions de maître d'école. Je ne sais trop quels étaient les émoluments attachés à cette fonction, mais ses cours étaient très suivis; et presque chaque jour, entre deux camps, dans les deux heures de liberté qui précèdent le crépuscule, je le voyais entouré d'une vingtaine d'élèves, tous munis d'une planchette en bois, taillée dans un tronc d'arbre. Saïdi commençait sa leçon par une dictée tirée d'un gros livre arabe qui ne le quittait jamais, puis tous à haute voix, à la façon des écoles du Caire ou d'Alexandrie, récitaient le passage pendant des heures.

Wadi Amissi, le second malade, avait été un de mes bons serviteurs, mais la maladie l'avait rudement éprouvé. Karimambi, le troisième, avait perdu un œil, et il fallut le porter au daou, tant il était faible.



Lutte contre les herbes d'Iendué (voy. p. 246).

Le 29 juillet, à la tombée de la nuit, je faisais mes adieux à ce brave Storms, et peu après je doublais la petite jetée du port. Notre dernière parole fut pour nous donner un rendez-vous dans notre vieille Europe.

Pendant les cinq jours que dura la traversée, nous ne devions naviguer que de nuit, tant la brise de sud persistait dans la journée. Dès sept heures du soir, en revanche, la brise de terre s'établit assez fraîche, et notre voile nous fit faire bonne route.

Ces nuits passées sur le Tanganika, à une époque de l'année où l'on ne voit jamais un nuage au ciel, sont les plus belles de mon voyage; mais comment dépeindre le charme pénétrant de ces effluves sauvages, la tranquillité sombre et imposante de ces montagnes et le calme majestueux de toute la nature!

Des relâches faites dans des ravines abruptes, désertes, je n'en retiens qu'une seule.

Au petit jour nous avions atterri dans une baie demi-circulaire : au premier plan, une ligne blanche de galets se prolongeant en delta d'alluvion couvert de brousses épaisses; dans le fond, un ravin largement évasé et coupé transversalement de gracieux coteaux. Pas d'autres traces de vie animale qu'une bande de pintades égosillées.

En débarquant, je fus victime d'un accident qui aurait pu être grave. Je venais d'enfiler dans la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

brousse un des sentiers les plus fréquentés, quand brusquement le sol manqua sous moi. Le chasseur venait de tomber dans une fosse tendue au gibier; heureusement le fond n'en était pas garni de pointes acérées, selon l'usage, et j'en fus quitte pour quelques contusions. En me relevant, les Zanzibarites me montrèrent un village désert à dix pas de nous, et ils m'amenèrent un petit garçon tout effarouché, qui consentit cependant à me servir de guide.

Ma chasse ne fut pas longue. En moins de dix minutes j'avais étendu une antilope harnachée et un cobe, puis je revins au village, où les habitants, rassurés, étaient déjà rentrés.

Qu'on se figure dans cette forêt sans limites, au bord de ce lac sans horizon et dissimulées comme un nid d'oiseaux, trois huttes à moitié renversées, laissant entre elles une cour de dix mètres carrés. Au milieu de cette cour, une quatrième hutte minuscule, haute d'un pied, élevée au Muzimu, et sous son toit les offrandes habituelles, perles, cornes de chèvres, médecines de toute espèce; divers objets gisent épars sur le sol, une hache, une calebasse fêlée, une marmite en terre sur un brasier éteint. Pour tous habitants, trois hommes, deux femmes et trois enfants, portant sur leur dos tout leur mobilier, c'est-à-dire quatre nattes, deux pipes, deux pots en terre, un bâton pour faire du feu, enfin trois arcs et quatre flèches aux mains des hommes. Pour tout vêtement, vingt-cinq centimètres d'écorce où vous savez, et, pour vivres, des fèves sauvages en train de bouillir dans la marmite. Il y a pourtant là quelques cultures, de quoi nourrir ce monde pendant un mois; le reste de l'année, la forêt leur suffit.

Et cependant ces gens-là sont heureux de vivre et paraissent contents de leur sort. Ils ont leurs huttes pour les protéger des fauves, la fuite pour échapper à leurs ennemis, un sentiment profond de la vie libre, indépendante: le reste leur importe peu.

Le lendemain du jour où je quittai ces pauvres gens, j'eus la chance de rencontrer encore un seko. Quand, à la tombée de la nuit, nous l'aperçûmes à trois cents mètres, il était debout, dans des herbes courtes, s'avançant doucement ou se grattant la poitrine en nous fixant. A cette distance on eût dit un indigène : c'était à s'y méprendre.

En me voyant, il se cacha dans de hautes herbes, où je pus l'approcher jusqu'à trois pas. Puis, en deux bonds, il sauta dans la montagne; ma balle, un peu précipitée, s'aplatit sur une roche. La nuit et la rapidité de sa course, où il s'aidait cette fois de ses quatre membres, me firent renoncer à la poursuite.

En cet endroit la montagne s'abaisse légèrement sur le lac, qui n'est plus bordé que de hautes collines jusqu'à Iendué. Nous avons quitté le Marungu proprement dit pour entrer sur le territoire de Mlilo, un chef qui tire son importance du sel de son territoire.

Le 4 août j'arrivai à la station d'Iendué, après une lutte assez longue avec les herbes flottantes qui encombrent en cette saison de l'année l'entrée de la rivière.

MM. Swann et Brooks me reçurent avec la même obligeance que la première fois. Leur santé depuis cette époque avait été durement éprouvée par la fièvre, mais leur ardeur ne s'était pas ralentie, et le bateau mis en construction sur les bords de la rivière avait pris fort bonne tournure.

J'arrivai à Iendué assez embarrassé. De la route qui mène du sud du Tanganika au nord du Nyassa, je ne savais qu'une chose, c'est que M. Hore était parti par cette voie deux mois auparavant. Un mois devait suffire pour faire la route à petites étapes, mais encore me fallait-il une trentaine d'hommes pour porter mon bagage!

M. Swann ne me cacha pas qu'il serait difficile de réunir tous ces hommes. Il mit cependant une telle diligence à battre la plaine, que le quatrième jour j'étais en mesure de me mettre en route.

Les porteurs furent payés d'avance et il fut convenu qu'ils pourraient me quitter à Mamboué, à quatre jours de distance. Là je devrais en engager d'autres. Ils acceptèrent enfin pour chef un nommé Kapufi, dont le départ fut pour ces messieurs une délivrance. Kapufi était un de ces bandits de sac et de corde, parlant toutes les langues et même le kissouahili, vivant tantôt à la remorque des caravanes, tantôt aux dépens de quelque tribu abrutie. Il reçut en plus de ses gages la promesse, selon ses mérites, d'un beau cadeau ou de vingt-cinq coups de verge en arrivant à Mamboué. J'ajoute que non seulement il reçut le cadeau, mais qu'il entraîna même son monde à me suivre jusqu'au Nyassa.

Le 9 je faisais mes adieux à ces messieurs en les remerciant et de leur hospitalité et des nombreux services que j'en avais reçus. Moins d'une heure après je campais au pied de la montagne.

En route le hasard nous fit croiser une caravane dans laquelle se trouvaient les hommes qui avaient accompagné M. Hore au Nyassa. A la nuit nous les vîmes revenir au camp; ils n'avaient pris que le temps de passer chez eux et venaient raconter les merveilles du Condé, où l'on voyait, disaient-ils, des maisons pleines de patates douces et de maïs : enthousiasme sincère, car, en me mettant en marche le lendemain, j'en retrouvai une vingtaine qui demandèrent à me suivre sans autre salaire que les débris de ma chasse.

Dans le nombre se trouvaient deux enfants de seize ans, Kitambala et Kifungua (Petit-Mouchoir et Petite-Clef), qui sollicitèrent la faveur de se mettre à mon service personnel; le premier, chasseur émérite, devint bientôt mon guide habituel, et tous deux se mirent avec zèle au courant du métier de *boy*.

Grâce à ces nouveaux renforts, j'avais à ma disposition une soixantaine d'hommes, grands braillards, mais pas trop mauvaises têtes.

Le 10 août l'ascension de la montagne ne demanda pas moins de trois heures, par des ravines et des cheminées diaboliques; le lendemain il me fallut redescendre à pic sur le Tanganika; ce jour-là, au moins

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pendant quatre heures je pus jouir tout à mon aise du panorama superbe de la pointe sud du lac.

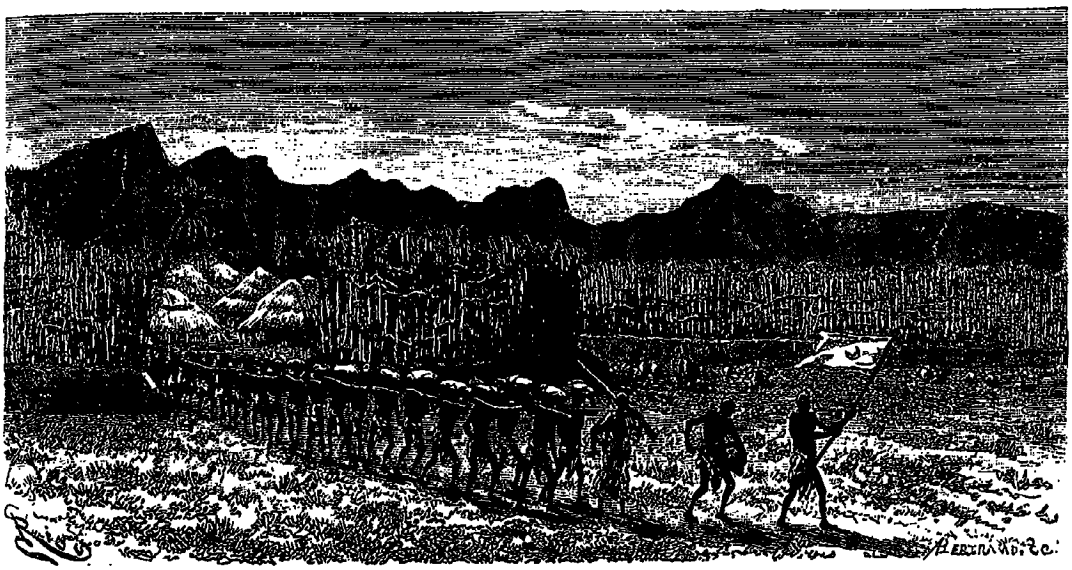
Ma troisième marche nous fit traverser un désert d'une coquetterie charmante, un plateau accidenté et arrosé par deux ou trois rivières. Partout des coins de bois de haute futaie, à faire rêver un peintre, des taillis d'un vert sombre embaumant le miel et faisant tache sur le jaune d'or des grandes herbes vierges du feu. Ce pays, l'année dernière, était habité, mais les Vuaemba ont tout dévasté, et si quelque chose leur avait échappé, Kabunda, le négrier d'Iendué, n'eût pas manqué d'en faire table rase. Quelques squelettes le long du sentier sont les derniers témoins de ces événements.

Pas de gibier! et c'est là mon gros souci. Mes braillards étaient partis sans un gramme de farine. Les deux premiers jours, se fiant à mon fusil, ils avaient résisté assez stoïquement : mais le miel ne suffit pas à qui porte une lourde charge.

Enfin, le 13 au soir, je parvins à surpendre un cobe sur les bords d'un petit étang : l'endroit étant parfait pour camper, j'installai mon lit à dix mètres de la place où était tombée ma victime.

Pendant la nuit une hyène se laissa prendre à mon piège, et le lendemain mes bandits avaient repris confiance dans mon adresse, confiance souvent ébranlée dans la suite par l'absence du gibier.

Le 14 j'arrivai à Mamboué, et, pour la première fois dans ce voyage, j'apercevais un village d'une distance de mille à douze cents mètres. Le pays également contrastait avec mes souvenirs. Brusquement la forêt venait de cesser, et sur une étendue de sept à huit lieues l'œil ne percevait plus qu'un immense plateau gris de cendre, borné de collines rocheuses et de cônes erra-



Mamboué, village de Fambo.

tiques. A mes pieds, le village semblait un camp; les nombreux sentiers qui y aboutissaient, et la triple enceinte des bomas indiquaient cependant une grande ville ; un troupeau de dix à douze vaches, deux troupeaux de chèvres et de moutons, me confirmaient dans cette idée. Enfin Kitambala m'apprit que Ketimkuru n'avait jamais osé attaquer Fambo, le chef actuel.

Fambo peut effectivement se comparer à Ketimkuru, mais plutôt par son influence considérable que par le nombre de ses guerriers. Placé aux confins de l'Uemba, pillard, la réputation d'hospitalité qu'il s'est faite a attiré chez lui tous les malheureux pourchassés dans les environs, et aujourd'hui le village compte près de trois cents habitants. Je trouve à y acheter un peu de sorgho et de maïs, alors qu'en cette saison, chez Ketimkuru lui-même, on meurt de faim.

Le bétail n'est pas la seule ressource de Fambo, il s'en exporte une grande quantité de fer, dont le minerai, d'une richesse extrême, ne coûte que la peine de le ramasser. Je remarquai dans les environs huit ou dix hauts fourneaux, tous éteints malheureusement. Ils sont élevés de trois mètres à peine, en forme de cône tronqué, avec des ouvertures en ogive pour assurer la ventilation, et construits en argile rougeâtre.

A l'une des portes du village un forgeron était en train de fabriquer du fil de fer vraiment très régulier.

Je passai trois jours à Mamboué.

Le deuxième jour une caravane arriva au village; elle revenait de chez Marukutu (le successeur de Ketimkuru), et à son désordre il était facile de juger de l'accueil qu'on lui avait fait. De deux cents hommes et cent charges d'étoffes il restait vingt esclaves, autant de Rougas-Rougas et dix frasilahs d'ivoire!

A mon départ, le 18, je trouvai ma caravane renforcée d'une cinquantaine de figures nouvelles, qui profitaient de mon passage pour pénétrer dans le Condé;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

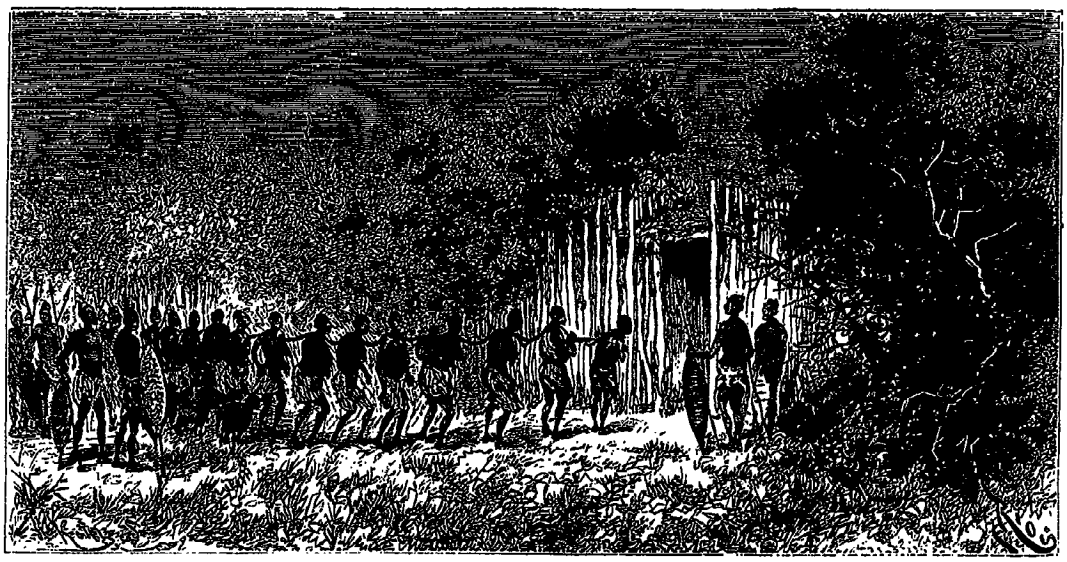
les uns portaient des charges de sel qu'ils comptaient vendre pour se nourrir en route, les autres des houes ou des fers de lance. Les plus nombreux, chargés de leur seul arc, allaient à l'aventure. Dépeindre le tumulte, les cris, les vociférations poussés en deux ou trois dialectes divers, est impossible. La peur des Vuaemba mettait l'exaltation au comble.

Semblable escorte n'était pas faite pour rassurer les indigènes que j'allais rencontrer : aussi le premier village nous ferma-t-il ses portes. Quelques pourparlers suffirent pour me laisser entrer avec les porteurs; mais, furieux de camper dehors, tous les nouveaux venus tentèrent de s'emparer d'une des portes, et il s'ensuivit une bagarre heureusement sans conséquence.

Tchapunka, le chef, en fut quitte pour une peur affreuse et me donna sa meilleure hutte, un taudis enfumé d'où je m'empressai de sortir. Pas plus que Fambo et que les cinq ou six autres que je vais voir les jours suivants, il n'est capable de me dire à quelle tribu il appartient. Tous sont évidemment de la race de l'Uemba, bien que leur humeur tranquille détonne sur celle de leurs voisins. Ce sont de braves gens, sans parti pris contre l'Européen.

Quant au pays, c'est l'image parfaite de l'Uemba, avec son immense forêt coupée d'éponges. Je note, en passant, que depuis Mamboué les rivières, peu profondes, que nous traversons, courent au Chambezi : c'est donc avant cette dernière ville qu'on traverse la ligne de faîte qui sépare le bassin du Tanganika de celui du Congo supérieur.

Chez Kuicomba, le 22, je réussis à me procurer un buffle dans des circonstances particulières. Je rentrais à la nuit, quand la bête débucha bruyamment d'une lisière. A trente pas, ma balle l'arrêta net quelques secondes, puis elle rentra au pas dans le fourré, où il ne fallait pas songer à la suivre à cette heure. Moins de deux minutes après, et dans cette direction, éclatait un rugissement terrible.



Retour des guerriers à Muipuria.

« C'est fini, me dit Kitambala, nous l'aurons demain. » Effectivement, le lendemain on m'en rapportait les morceaux. Le lion n'avait dévoré que l'estomac.

La joie de tout mon monde à la vue de cette chair saignante était si expansive que je pensai retarder mon départ; mais ce fut en vain que je passai l'après-midi à battre les buissons : seule une antilope harnachée voulut bien se laisser joindre.

Quelques traces de coudou frappèrent mes regards dans cette excursion, et je profite de la circonstance pour exprimer le regret que cette antilope soit aussi rare sur le continent. Je dois toutefois dire que je n'en connais que les laissées et l'empreinte du pied en ogive bien formée et analogue à celle de l'élan, mais plus petite.

Vers minuit, une bande d'éléphants était venue traverser un carré de maïs juxtaposé au village où nous campions. Avant le jour j'étais en route, et à deux heures de l'après-midi les empreintes indiquaient encore une avance de cinq à six heures pour les animaux. J'abandonnai donc la chasse. En route l'éléphant ne s'arrête jamais, ni jour ni nuit, et, en comptant ses courtes stations pour manger les feuilles, il faut estimer qu'il marche à peu près aussi vite que le chasseur; ainsi donc une heure d'avance au début peut très bien se traduire par deux jours de chasse.

Le 25 août, à Muipuria, nous eûmes pour la première fois des nouvelles précises des Vuaemba. Le village n'est qu'à deux jours de la frontière, et dernièrement les habitants avaient essuyé une attaque dont ils venaient de tirer une vengeance éclatante; une trentaine de guerriers que je vis rentrer ramenaient vingt femmes et quelques moutons.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chefs vuajiji près de leurs pirogues (voy. p. 244).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cette victoire fut naturellement arrosée de solides libations, dont mes hommes prirent leur part, et jusqu'au jour leur tam-tam fut assourdissant.

Il y a dans ce ramassis de va-nu-pieds quelques types bien curieux. Un nommé Kifuko, vieil ivrogne qui sert à la bande de boute-en-train et de pitre, a trouvé un moyen ingénieux de me soutirer des vivres. A chaque village où je dois camper, il me devance, retient la plus jolie hutte et la balaye proprement. Ma toilette finie, je le vois revenir, tenant par la main le chef en personne.

« Approche-toi, lui dit-il doucement; n'aie pas peur. Viens saluer le grand Msungu qui te fait l'honneur de passer chez toi. »

Le pauvre diable se met à genoux et s'incline en frappant des mains.

« Maintenant, reprend Kifuko, va-t'en; le grand Msungu va dormir. Va lui préparer un cadeau et tu auras de belles étoffes. »

Et le soir je vois arriver une corbeille monstrueuse pleine de farine d'ulesi. Il faut bien l'accepter, et, comme je ne mange pas d'ulesi, force m'est de la donner à Kifuko, qui se trouve là comme par hasard avec sa bande.

A Kapogoro, le 30, le pays prit un aspect différent. La marche se passa en montées et descentes dans des collines qui faisaient prévoir le voisinage des montagnes du Nyassa, et le lendemain nous pûmes les distinguer très nettement sur notre gauche, pendant que l'immense plaine de l'Uemba se déroulait à nos pieds.

Un vent glacial tombe de ces sommets et m'oblige à me couvrir de laine jusqu'à midi.

Je n'étais plus qu'à trois jours de la station de Kuiwanda, et, confiant dans les bonnes dispositions des indigènes, je dépêchai en avant quatre hommes pour prévenir de mon arrivée.

Mal m'en prit : le 1er septembre, en passant devant Muipota, un petit boma sans importance, je trouvai mes quatre hommes effrayés et nus comme des vers. Muipota a, paraît-il, depuis longtemps envie d'une arme à feu; le petit nombre de mes gens lui avait semblé fournir une occasion propice; et il s'était emparé de vive force d'un fusil et des pauvres vêtements des malheureux ahuris.

A mon approche la moitié du village s'était enfuie, mais le chef restait. Sur mon ordre le boma fut cerné en un clin d'œil, et tout ce qui restait d'habitants désarmé. Quant à Muipota, je le gardai comme otage et je repris ma route en lui assurant qu'il aurait sa liberté quand le fusil me serait rendu. L'arme arriva à neuf heures du soir, et je relâchai le chef.

Msoki est le dernier village avant d'arriver à Kuiwanda, qui se trouve à huit heures de bonne marche.

A peu de distance je trouvai la route anglaise dont j'ai déjà parlé l'an dernier.

On sait que les Anglais ont tenté de relier le Nyassa au Tanganika par une voie sinon carrossable, au moins plus commode que le sentier indigène. Kuiwanda était le premier relais en partant du Nyassa, et c'est là qu'ont été commencés les travaux. Poussés avec la vigueur que les Anglais mettent dans toutes leurs entreprises, les travaux ont dû cependant être interrompus souvent depuis vingt mois par la maladie et la mort des trois premiers ingénieurs qui s'y sont succédé; une quinzaine de kilomètres avaient été achevés avec succès, mais la massika a fait couler les remblais, et en bien des endroits on a peine à retrouver les traces du fossé des deux côtés du sentier indigène, qui a repris tous ses droits.

J'arrivai à Kuiwanda le 3 septembre. Depuis un an et demi le propriétaire seul avait changé, et son accueil fut si cordial que je n'hésitai pas à profiter de l'hospitalité qu'il m'offrait. Le R. P. Bain, de la *Free Church of Scotland*, n'occupe que provisoirement la station; récemment arrivé d'Europe, avec mission de s'installer sur le Nyassa, il n'attend pour gagner son poste que l'arrivée d'un Européen qui doit le remplacer.

Un autre Écossais, M. Montheith, partageait son logement, s'apprêtant à se mettre en route pour le Tanganika, où il allait convoyer un chargement de plaques de tôle destinées au bateau d'Iendué. L'occasion était superbe pour permettre aux vagabonds qui me suivaient de rentrer chez eux; aussi s'engagèrent-ils sans hésiter, me laissant avec Kapufi et ses trente hommes.

Puisque les circonstances m'ont ramené à ce point de mon voyage d'aller, et maintenant que je me suis rendu compte de la configuration des environs, je ne puis m'empêcher de regretter une grosse erreur commise dans mon itinéraire. On se souvient des trois mois terribles que l'an dernier j'ai passés dans le Livingstone Range à traîner les sections de mon bateau : une inspiration malencontreuse m'avait poussé dans ce pâté de montagnes; car, en inclinant très légèrement vers le nord, je trouvais les plateaux de l'Uemba deux mois plus tôt.

Le 6 je me remettais en route, en adressant à ces messieurs mes remerciements avec mes souhaits; à midi je campais dans la brousse. La première moitié du parcours ne traverse que des lieux inhabités, des collines rocheuses coupées de torrents desséchés; ce ne fut que le troisième jour que nous arrivâmes au premier des villages du Condé. Ces derniers, d'abord rares, dissimulés sur des plates-formes dans des anfractuosités de rochers, ne tardèrent pas à se multiplier; puis la plaine commença, cette plaine couverte de grandes herbes, tachée seulement de quelques sycomores séculaires, de ouatiers effeuillés et de ces longues files de bananiers, d'un vert sombre, à l'ombre desquels les cases s'élèvent pendant des kilomètres.

Tel j'avais vu le Condé au nord du lac chez Makula, tel je le retrouvais à cinq jours de là; la population est moins dense, il est vrai, mais les bananes ont mûri, les moustiques ont été chassés par la sécheresse; et mes Vuamarungu, à chaque nouveau champ de patates, de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

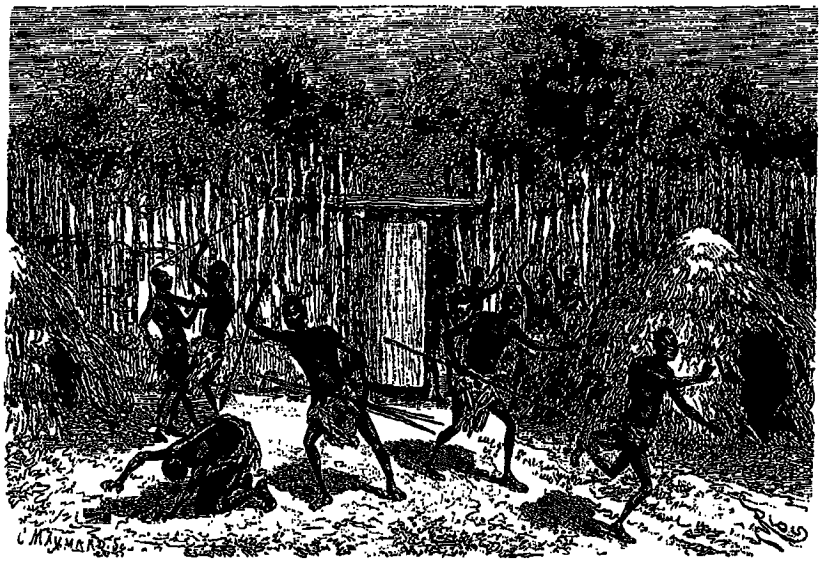
maïs, à chaque troupeau de vaches, poussent des exclamations de bonheur.

Un trait bien caractéristique de cette plaine de Condé, ce sont les nombreuses rivières qui la traversent avant d'arriver au lac. Leurs lits, larges de cent à cent cinquante mètres souvent, sont en ce moment à sec, mais, dans la massika, prennent des allures d'un fleuve majestueux, où les crocodiles pullulent.

Le 11 septembre vers midi je débouchai sur la plage du lac à Kasagura, un peu surpris de n'y trouver qu'un grand hangar fermé, appartenant à l'*African lakes Company*, à proximité d'un village dont l'éparpillement des cases dissimule l'importance. La plage elle-même, large bande de sable fin, où le magasin est construit, s'étend en droite ligne du nord au sud sans trace de port ou de la plus simple baie, sans autres accidents pour rompre cette uniformité que quelques palmiers penchés au vent de la mousson. Aussi me hâtai-je de revenir aux bananiers du village, où je plantai mon camp sous un large sycomore, à quelques pas seulement de la tente de M. Nicoll, seul représentant de la Company.

En Écossais digne de ce nom, M. Nicoll n'eut ni paix ni trêve qu'il n'eût partagé avec moi les ressources dont il pouvait disposer, et je fus bientôt l'heureux possesseur d'une boîte de café, d'une boîte de sucre, de sardines et même d'un pain, le premier que je voyais depuis près de deux ans! Là ne s'arrêtèrent pas ses bons offices, et tous les jours qui suivirent m'en apportèrent un nouveau témoignage.

La découverte du Nyassa par Livingstone fut en Écosse le signal d'une véritable croisade. Plusieurs Églises, et surtout la *Free Church of Scotland*, se réunirent pour envoyer des missions sur ses rives, et



Prise du boma de Muipota.

en 1874 le R. P. Young fondait Livingstonia, à l'extrémité sud du lac, dans un emplacement délicieux, mais que la fièvre a dû faire abandonner.

Non content de fixer là sa résidence, le P. Young, profitant des communications faciles que le Shiré établit du lac à l'océan, réussit à y monter les différentes pièces d'un vapeur, l'*Ilala*, qui, aujourd'hui encore, traverse le lac de bout en bout tous les deux mois, approvisionnant les stations et ramassant l'ivoire.

Une société commerciale ne tarda pas à se fonder à la suite de ces missions, société quelque peu évangélique, marchant de pair avec la mission, l'aidant, lui prêtant ses employés et se servant des siens à l'occasion. Elle a acheté l'*Ilala* et, en dehors de son commerce, se charge de tous les transports à effectuer depuis Quilimané jusqu'au nord du lac. Son siège principal est à Blantyre, sur les cataractes du haut Shiré.

Son commerce se réduit à l'achat d'ivoire, qui, abondant dans le principe, commence à se faire rare.

Son plus beau revenu, je crois, provient de M. Pulley, lieutenant de la marine anglaise, qui, installé dans le Condé depuis quatre ans, y fait des ravages effrayants dans les *elephants marshes*.

En ce moment la Company achète, au prix de six à sept shillings la livre, l'ivoire qui vaut douze shillings à Quilimané et vingt en Angleterre. Je ne sache pas qu'un seul autre produit ait jamais été exporté du lac. L'ivoire du Nyassa est très beau; il n'est pas rare de rencontrer des défenses de quarante-cinq kilogrammes, et l'on peut dire que ce point et le Manyema sont les plus favorisés d'Afrique. A Zanzibar il est des plus cotés, car les Arabes ne craignent pas de descendre jusqu'ici : ceux de Quiloa y ont même constamment une caravane installée dans les environs de Bandawé. Le propriétaire expédie chaque année ses chaînes d'esclaves à la côte, mais s'absente rarement;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il possède trois daous, les seules embarcations du lac, et les missionnaires ne voient pas sans inquiétude cette influence rivale.

Actuellement les Européens ne sont que huit sur le lac : trois missionnaires à Bandawé, au milieu de la côte ouest, établissement qui a remplacé Livingstonia ; deux employés de la Company, à bord de l'*Ilala* ; M. Nicoll ; le R. P. Bain, qui va s'établir à Kasagura, et enfin le lieutenant Pulley, dans le Condé. Les tombes, hélas ! sont plus nombreuses. Le Nyassa est de fait bien plus malsain que le Tanganika, malgré ses montagnes.

Kasagura lui-même est de peu de ressource pour la chasse ; en ces temps de sécheresse l'éléphant et l'antilope se retirent dans la montagne ou dans les parties des marais restées inondées. Les buffles seuls habitent encore les grandes herbes.

L'indolence, l'amour de la parade et de la danse semblent être les seules distractions des indigènes ; la seule idée de guerre les effraye, et, les travaux des champs se trouvant assurés par les femmes, et la garde des bestiaux par les enfants, les hommes paraissent n'avoir d'autres soucis que de promener leur belle prestance.

Une des filles du village se maria pendant mon séjour, et ce fut une cérémonie curieuse, la première de ce genre dont je fusse témoin, car le Condé est la seule tribu qui ne trafique pas d'esclaves.

Vers deux heures de l'après-midi, la fiancée, escortée de ses amies et de quelques nobles matrones, se rendit à la plage, où l'on procéda, m'a-t-on assuré, à un lavage complet ; puis toute la bande fit toilette, c'est-à-dire s'enduisit le corps d'une épaisse couche de teinture rouge. A quatre heures, le cortège revenait en file indienne : d'abord une trentaine de jeunes filles, portant toutes en équilibre sur leur tête une petite calebasse fermée ; puis la mariée, une créature superbe, et enfin le marié, seul de son sexe, avec l'air penaud qu'ont toujours les indigènes sans leurs lances.

Presque aussitôt la danse commença sous un bouquet de bananiers. Les hommes adultes et les jeunes filles seules y prirent part ; le reste faisait galerie, en accompagnant le tam-tam de claquements de main. Les hommes se groupent quatre par quatre ; devant eux, un nombre égal de jeunes filles s'enlacent en minaudant, et les avant-deux commencent d'abord graves et mesurés, mais suivis bientôt de déhanchements burlesques et licencieux.

Cette fête patriarcale ne fut pas goûtée de Kapufi et de ses gens, qui entamèrent à quelques pas de là leur grand pas de guerre, avec ses marches et contre-marches, ses simulacres de combat à la lance et surtout ce chant du Rougas-Rougas, d'une gravité farouche et d'une tristesse profonde. Entre ces deux races le contraste était frappant : l'une, grande et belle, la peau bien remplie ; l'autre, maigre, chétive, usée par la misère ; la première symbolisant dans sa danse le vice où mène l'opulence ; l'autre, même dans ses ébats, n'ayant de pensée que pour la guerre.

Le seul incident qui marqua la fin de mon séjour à Kasagura fut une petite secousse de tremblement de terre. Elles sont fréquentes dans les montagnes du Nyassa.

L'*Ilala* arriva le 3 octobre, apportant des nouvelles qui tempérèrent le plaisir que j'eus à le voir. Le capitaine Foot venait de succomber à Blantyre, et sa mort, ajoutée à tant d'autres, jetait un nouveau voile de deuil sur cette colonie naissante.

Le capitaine de l'*Ilala*, M. Haskess, ajoutait que les dernières nouvelles qu'on avait du bas Shiré étaient des moins rassurantes ; les Portugais de Quilimané venaient de déclarer la guerre aux Messengeries, et toute la rivière était en feu. Au point où j'en étais, aucune considération ne pouvant me faire revenir en arrière, je m'embarquai le 4 octobre en envoyant mes meilleurs souhaits à M. Nicoll.

L'*Ilala* est un petit vapeur en acier en forme de cotre et mâté en goélette. Il a quatorze mètres de longueur, et sa coque, encore en bon état, pourra résister une année peut-être au rude service qu'il fait sur le lac. A un mètre cinquante au-dessus du pont s'élève un roof léger qui sert d'appartement aux Européens. La machine est au milieu du bateau, et l'avant n'est qu'un vaste compartiment destiné à recevoir les colis et le bois de chauffage.

Il retournait à Matopé, en amont des cataractes du Shiré, sans autre but que de toucher à la mission de Bandawé ; son ravitaillement de bois de chauffage l'obligeant à mouiller tous les jours, je ne pouvais trouver une plus belle occasion de voir de près la côte ouest du lac et d'y faire quelques jolies parties de chasse.

Les vents du sud sont rarement méchants sur le Nyassa, encore suffisent-ils souvent pour contrarier la marche ; nous étions partis à la tombée de la nuit, et vers une heure du matin, après une bonne séance de roulis, force nous était de laisser tomber l'ancre un peu à l'aveuglette, notre provision de bois étant épuisée.

Au matin la côte apparut, basse, rocheuse, s'élevant par degrés jusqu'à des collines boisées, premiers contreforts de la montagne. A midi le bois était embarqué, et quatre heures plus tard nous mouillions de nouveau dans une anse déserte assez pittoresque. Sur la plage gazonnée, de gros blocs arrondis s'éparpillent en désordre, et, derrière, les coteaux, bas et maigrement boisés promettent une chasse facile. J'y étendis un cobe à moins de trois cents mètres du bateau.

La journée du 6 nous amenait à Deep-bay. La plaine, immense, avec des marais desséchés, encadrés de bois, d'un accès facile, est admirablement agencée pour la chasse, et le gibier y est aussi nombreux que varié.

Un rhinocéros débusqué me mena d'abord bon train pendant deux heures, au bout desquelles je tombai sur un troupeau de zèbres plus accommodants. A cent trente mètres, un vieux mâle, frappé à mort dans le poitrail, fit un bond, puis se tint debout en face de moi. Au coup de fusil tout le troupeau avait lancé une ruade, mais reprenait bientôt son immobilité, le regard fixé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur mon buisson. Le temps de recharger, et un second animal, frappé au poitrail, tombait comme une masse, en battant l'air de ses jambes ; rassasié de cette boucherie inutile, je restai coi dans ma cachette pour observer ce qui allait suivre.

Bien loin de fuir, les survivants s'étaient rapprochés de la dernière victime, et, la tête inclinée sur elle, ils lui prodiguaient de telles caresses qu'un véritable remords me prit. Je ne sais combien aurait duré cette scène attendrissante et silencieuse, si un incident n'y fût venu couper court. Le vieux mâle, frappé le premier, avait conservé à vingt-cinq pas de là son immobilité de statue ; mais, l'hémorragie intérieure faisant son œuvre, il venait de tomber raide.

Cette chute n'eut pas seulement pour résultat de décider la fuite du troupeau ; en voyant disparaître ses compagnons, le deuxième blessé avait fait un effort suprême, et, remis sur ses jarrets avec quelques difficultés, il partit d'un galop désordonné. Le temps pressait : je l'abandonnai aux hyènes et aux vautours.

Ma dernière balle fut pour un phacochère. Je regardais le dépeçage du zèbre, quand il sortit de la forêt comme un ouragan, piquant droit sur nous. Avec son trot rapide, sa tête haute, sa crinière hérissée, ses défenses menaçantes, le phacochère a toujours l'air de partir en guerre ; absorbé dans son mouvement, il va droit devant lui. Celui-là ne m'aperçut qu'à vingt pas, pirouetta alors sur ses talons et fit panache, en roulant sur une balle qui l'avait pris d'enfilade.

La journée du 8 nous amena devant un village sans importance, nommé Benzaé, le premier depuis le Condé. L'aspect en est, sinon pittoresque, au moins d'une nouveauté étrange ; la montagne tombe sur le lac en pente assez rapide, et les cases n'ont pour s'étaler en



Débucher d'un phacochère.

désordre qu'une étroite plage sablonneuse et inculte. Les malheureux habitants, continuellement en butte aux razzias des tribus de la montagne, se sont construit de plus, à trente ou quarante mètres du bord, une plate-forme sur pilotis où s'élèvent deux ou trois huttes. En cas d'attaque, tous se précipitent sur ce refuge, où ils peuvent vivre quelques jours des provisions qu'ils ont ramassées à la hâte.

Benzaé n'est qu'à une quarantaine de milles de Bandawé, la grande station dont j'ai déjà parlé. A mi-distance nous doublâmes un petit îlot conique, le seul écueil qui existe sur le pourtour du lac.

Le 9 octobre l'ancre tombait devant la station.

Bandawé est construit sur un cap sablonneux, à trente-cinq ou quarante mètres au-dessus de l'eau et à un kilomètre à peu près des deux baies formées par le cap dans le nord et dans le sud.

L'une et l'autre sont fermées par une barre qui ne réussit qu'à les abriter imparfaitement. En contre-bas de ce dos d'âne et jusqu'à la montagne, distante de huit à dix lieues, s'étend une large plaine riche d'alluvions, où de nombreux villages se cachent sous les arbres. Les bâtiments, grands, bien aérés, construits par des ouvriers de métier, en briques cuites, avec des portes et des fenêtres vitrées, s'étendent sur une seule ligne ; devant sont des essais de pelouse sur un sable récalcitrant ; derrière, un petit jardin plein d'ananas, de caféiers et de goyaviers.

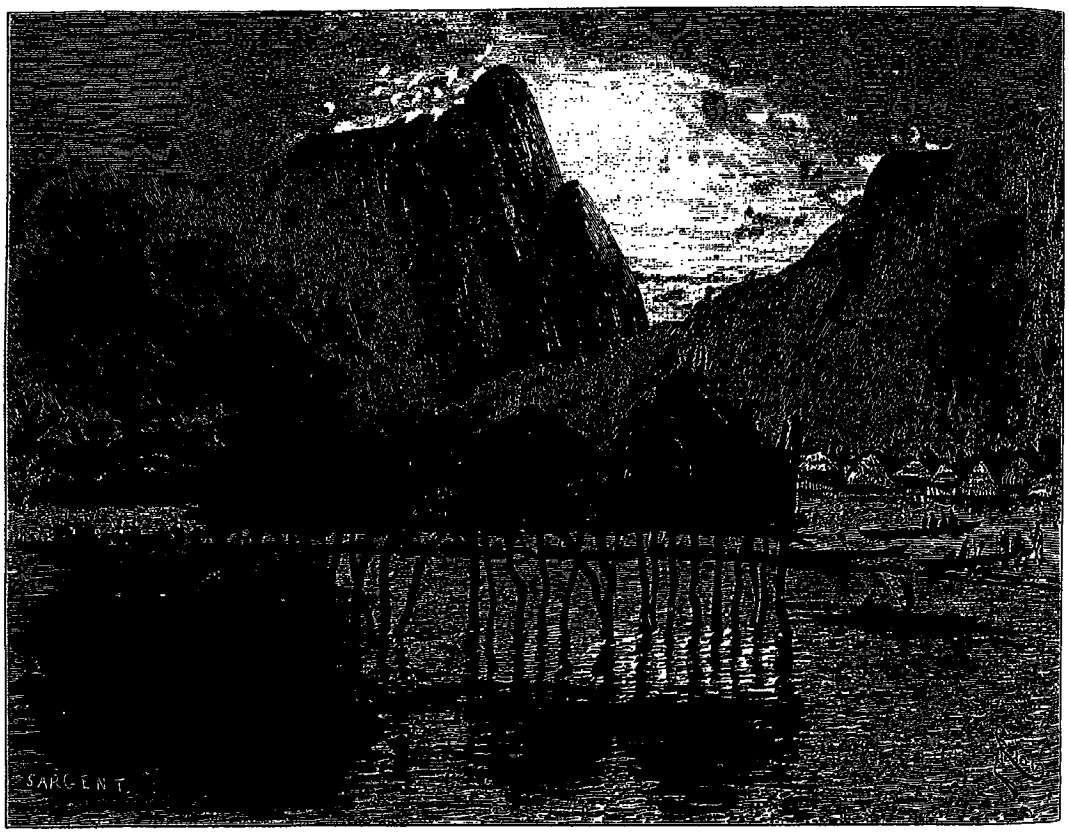
L'habitation des missionnaires fut pour moi l'objet d'un étonnement profond par son confort de bon aloi et sa parfaite installation. Mme Scott, à qui ces aménagements sont dus en grande partie, est la première et la seule Européenne qui ait vu le Nyassa ; son énergie a résisté à toutes les épreuves, et je ne mets pas en doute que la mission ne lui doive une bonne part de sa prospérité. Elle insista pour que je passasse la nuit à terre,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et la soirée fut employée à deviser avec le docteur Scott de l'histoire et de l'avenir du pays.

En ce moment la mission ne compte pas moins de cent cinquante élèves, qu'on dresse à divers travaux de menuiserie et de forge. M. Scott, docteur et missionnaire, se félicite hautement des dispositions de la petite tribu qui l'entoure : les indigènes consentent aisément, pour un léger salaire, à lui confier leurs enfants, dont le nombre s'accroît de jour en jour. Sa seule préoccupation provient d'une tribu voisine, dont l'humeur guerrière peut d'un jour à l'autre lui créer de graves complications.

Si les rives du Nyassa, en effet, sont à peu près désertes, il n'en est pas de même des montagnes, qui, derrière les *elephants marshes*, limitent l'horizon dans l'ouest. Ces sommets sont en partie occupés par une tribu zoulou, les Angoni, dont la population semble assez dense; ils possèdent de nombreux troupeaux, dont le laitage sert exclusivement à la nourriture des enfants, le pombé étant le seul aliment des adultes. Pillards et voleurs, ils ont dépeuplé les rives du lac et maintenant ne craignent pas de s'attaquer aux populations du Condé et du haut Shiré. Ils seraient enfin d'une cruauté sans exemple, et l'on rapporte qu'ils font cuire les têtes de leurs victimes en obligeant les prisonniers à s'en nourrir.



Benzaé (voy. p. 253).

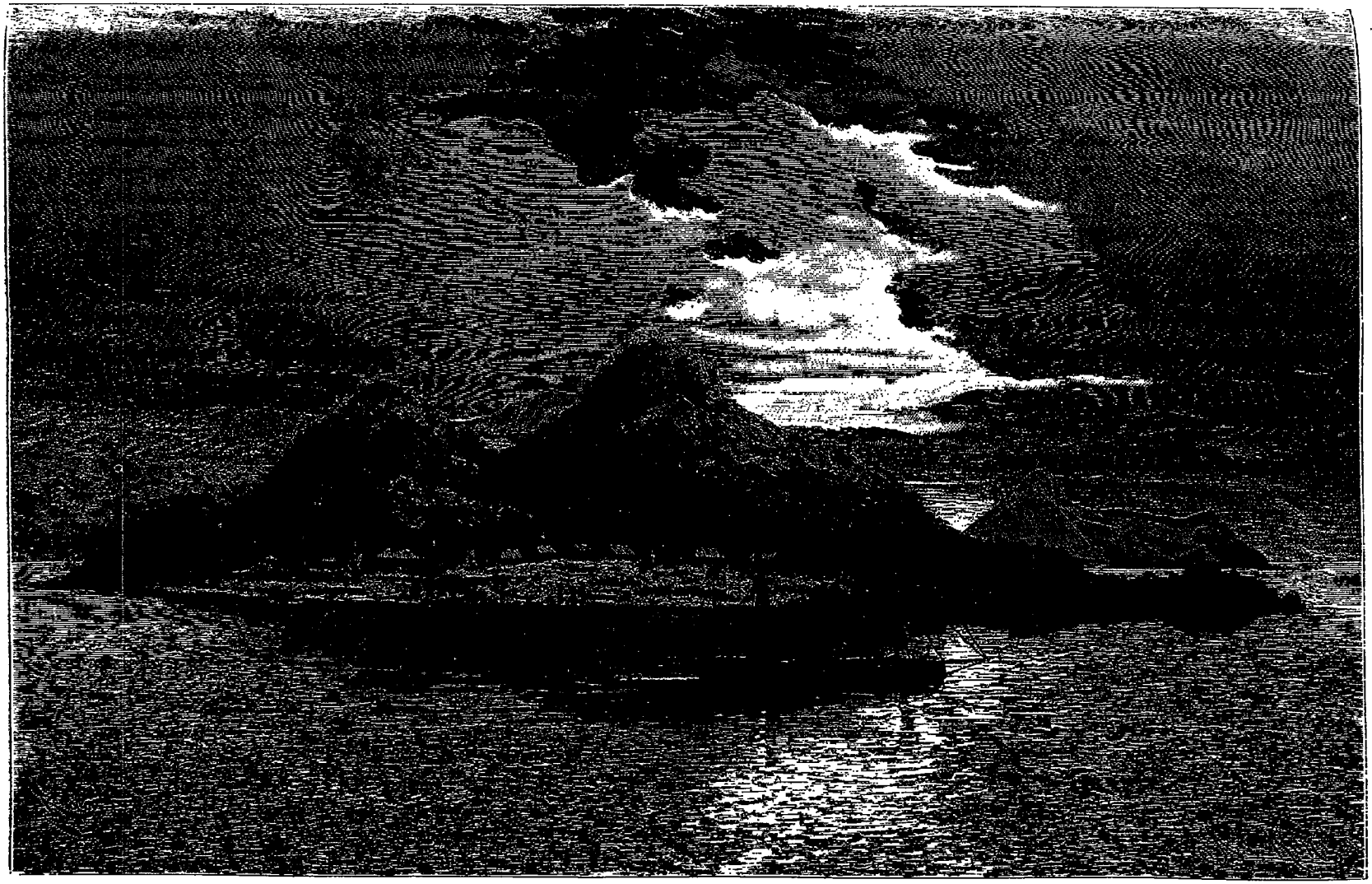
Les missionnaires tentent en ce moment de s'en rapprocher et ont même jeté dans leur direction les bases d'un établissement confié au P. Coé, un catéchumène du Zoulouland, doué d'une nature intrépide et dévouée. Sa connaissance parfaite de l'idiome lui a déjà permis de prendre langue, et par son entremise on espère que des relations amicales ne tarderont pas à s'établir.

Le voisinage de ces bandits, sans compromettre la station elle-même, paralyse un peu ses efforts; les indigènes, par crainte d'une surprise, n'osent encore cultiver autre chose que du manioc.

Somme toute, et, pris dans son ensemble, Bandawé est un établissement superbe, dont les créateurs peuvent être fiers à juste titre. Je me fais un devoir et un plaisir de lui envoyer mes meilleurs vœux de prospérité, en lui souhaitant surtout de garder sa providence, Mme Scott, le plus longtemps possible.

Le 10 octobre, l'*Ilala*, bien muni de bois, se mettait en route pour Livingstonia et mouillait à moitié chemin le long d'un *elephant marsh*. Malgré la pluie fine et continue je profitai de la dernière heure du jour pour faire un tour de chasse. Le terrain n'est d'abord qu'une série de lagunes sablonneuses séparées par de longues bandes de roseaux; plus loin commencent des étangs d'eau stagnante et bourbeuse entourés d'un mur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Livingstonia (voy. p. 256).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

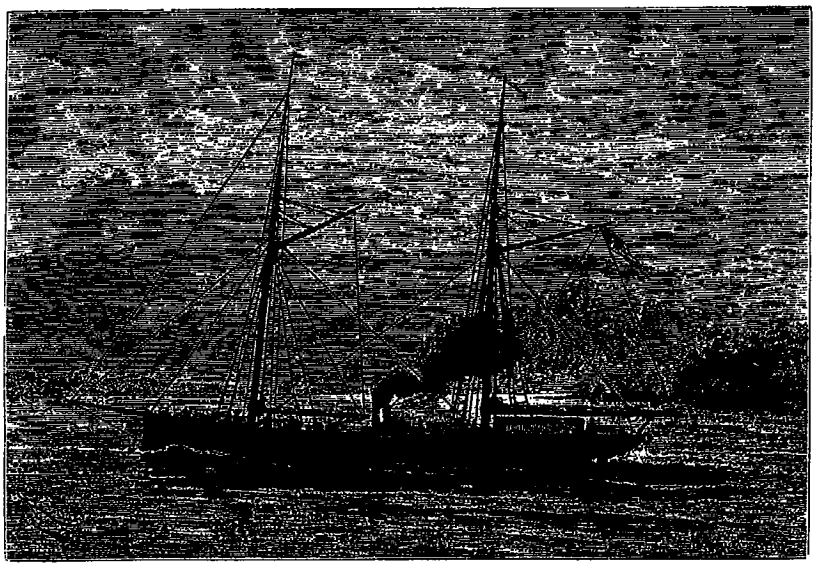
épais de joncs, ravagés par les énormes poussées des éléphants, rhinocéros et hippopotames; des canaux d'eau dormante font communiquer ces mares entre elles, au travers de marais desséchés couverts de mottes de tourbe et de fondrières. Dans toutes les directions, le grognement de l'hippopotame répond aux cris de l'ibis et du héron; les crocodiles, en plongeant lourdement, font envoler des nuées de canards, d'anhingas, d'aigrettes; sur toute cette immense surface, véritable paradis de chasse, on ne trouverait pas vingt pieds carrés sans une empreinte fraîche. Ma seule victime fut cependant une antilope des roseaux.

Je revenais avec Karimambi, courbé en deux sous le poids de sa charge, quand le mâle, qui rôdait aux environs, passa à moins de deux pas de nous, lançant à toute volée un cri aigu, semblable à un coup de sifflet; si vibrant, si déchirant fut cet appel, que Karimambi se débarrassa à l'instant de son fardeau pour fuir.

La chair de cette antilope était absolument coriace.

Sur le Nyassa les Anglais se servent beaucoup, pour leur cuisine, de graisse d'éléphant, et, à la condition d'être bouillie peu après la mort de l'animal, elle est très suffisante. C'est là une grosse ressource, étant donné qu'un éléphant adulte en fournit plusieurs centaines de kilogrammes.

Les indigènes, moins délicats, sont très friands d'une bouillie de moucherons. Ces derniers, plus petits qu'une tête d'épingle, se répandent à certaines époques sur le lac en nuages immenses et assez compacts pour permettre aux habitants d'y trouver leur provende;



L'*Ilala*.

apprêté, ce mets barbare a un goût de résine assez accentué et un peu la consistance de ce produit.

Livingstonia nous apparut le 11 au soir, sous la forme d'une masse sombre de roches volcaniques jetées comme une île entre les deux bras du lac; les sommets, coniques et dentelés, se détachent sur le ciel comme enlevés à l'emporte-pièce; deux ou trois îles à l'entrée d'une baie forment un abri sûr, où nous laissons tomber l'ancre.

Malgré l'aridité des lieux, cette situation à la tête du cap Maclear était unique sur le lac; les rives est et ouest se trouvent à peu près à égale distance; les deux bras du lac, entourés de terres basses et peuplées, font de Livingstonia un centre merveilleux, et l'on doit regretter profondément que l'insalubrité ait causé son abandon.

Les habitations, vides et désertes, nous apparurent, au jour, alignées à la base du rocher, sur une terrasse sablonneuse qui domine la plage; le temps ne les a pas encore détruites. Quelques beaux arbres, dont des baobabs séculaires, jettent un peu d'ombre sur le devant; enfin une dizaine d'indigènes, attirés par l'arrivée de l'*Ilala*, répandent sur cette solitude un peu de son animation d'autrefois.

Malgré tout, on ne peut se défendre d'une impression de tristesse profonde en face de ce travail colossal effectué en pure perte, et surtout au souvenir récent des nombreuses victimes qui y ont succombé.

Victor GIRAUD.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bords du Shiré.

LES LACS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE,

PAR M. VICTOR GIRAUD, ENSEIGNE DE VAISSEAU[1].

Tous les dessins de ce voyage ont été exécutés par M. Riou, d'après les croquis et les photographies communiqués par M. V. Giraud.

1883-1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIII (fin).

Dans son abandon, Livingstonia me réservait cependant une douce surprise dans la personne de M. Montagu Kerr, qui venait d'y arriver, dans un dénuement complet, après un long voyage dans le Sud.

Parti de Cape-Town dans le seul dessein de chasser la grosse bête, M. Montagu Kerr s'était avancé jusqu'aux *Diamond Fields*, qu'il visita. Là, un beau jour, l'inspiration lui était venue de se lancer vers le nord, sans autre escorte qu'une vingtaine d'indigènes ramassés à la hâte. Abandonné de ses hommes, mourant de faim, il eut toutes les peines du monde à rejoindre Tête, où l'obligeance du gouverneur lui permit de se ravitailler. Après quelques jours de repos, il atteignait enfin le pays des Angoni, dont l'hostilité l'avait obligé à gagner le sud du lac avec deux charges de bagages seulement et trois mulâtres portugais, qui l'avaient abandonné aussitôt son arrivée.

M. Kerr regagnait comme moi Quilimane. La similitude de nos situations était faite pour nous réunir, et nous décidâmes de descendre ensemble le Shiré et le Zambèze. J'aurai souvent l'occasion de rappeler par la suite tout le plaisir que sa société m'a procuré et l'excellent souvenir du mois que nous avons passé ensemble.

Le 13 l'*Ilala* nous amenait à l'embouchure du Shiré, après avoir doublé une ou deux îles, dont l'une, taillée en pain de sucre, est tristement célèbre par la mort d'un gentleman anglais qui était venu chasser sur le lac. Il avait blessé de son premier coup un singe hurleur, qui se jeta sur lui aussitôt, et l'attaque fut si brusque, que, dans l'impossibilité d'épauler à nouveau, il dut prendre le fusil par le canon pour s'en servir comme de massue. Dans la lutte, le coup partit et lui traversa la poitrine.

Comme M. Harkess, le 14, terminait le récit de cet accident, le Nyassa finissait sur une immense plaine de joncs où nous eûmes quelque peine à trouver l'embouchure du Shiré.

Si loin que l'œil fouille dans le sud et dans l'ouest, ce ne sont que marais sans horizon. Dans l'est seulement, à quatre ou cinq milles, le Livingstone-range dessine encore son profil élevé, en attendant qu'il disparaisse à son tour pour laisser la place à cette plaine infinie, à cet océan de joncs et de roseaux au travers duquel le Shiré coule vers le Zambèze.

Le Shiré, qui met le Nyassa en communication avec le Zambèze, et par suite avec l'Océan, a déjà été maintes fois décrit depuis Livingstone ; je ne m'attarderai donc

1. Suite et fin. — Voyez t. LI, p. 1, 17 et 33; t. LII, p. 81, 97, 113 et 129; t. LIII, p. 337, 353, 369 et 385; t. LV, p. 225, 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas sur ses rives, le plus fastidieux trajet de tout mon voyage.

Tel le Shiré nous apparut dans la première étape qui devait nous amener en amont des chutes, tel nous le retrouvâmes en aval, resserré entre deux murailles de joncs, et se livrant, dans le marais sans fin, à une multitude de méandres, qui sont un supplice pour le voyageur. Le seul endroit du fleuve où nous aurions pu voir cette monotonie cesser un instant est précisément celui où nous dûmes laisser le bateau pour franchir par terre les quarante milles de rapides interdits à la navigation. Que de fois n'ai-je pas regretté les bords riants de la Louapoula, et même les marais du Bangouéolo, où l'œil pouvait au moins se reposer sur un large horizon marin !

Pour être juste, je dois ajouter que les moustiques sont pour une large part dans les malédictions que j'ai vouées à cet affreux pays. Pendant ces huit jours de navigation je n'ai pu dormir dix heures d'un sommeil paisible.

Une journée suffit pour nous amener à Matopé, où nous devions laisser l'*Ilala* pour prendre pendant quelques jours la route de terre. Dès dix heures nous traversions le lac Pamalombé, large pièce d'eau sans fond, sorte de réduction des lacs amer, bordée de terres basses d'où émergent quelques touffes de palmiers. A trois ou quatre milles dans l'est s'étend une chaîne de collines rocailleuses aux flancs abrupts et hérissés de cônes d'une structure étrange. Dans toutes les autres directions, c'est le marécage infini, véritable triomphe de l'*elephant marsh*, avec ses effluves malsains, son atmosphère lourde et humide et sa buée transparente qui flotte à la surface des eaux dès les premiers rayons du soleil.

Le lac traversé, nous étions de nouveau dans les joncs, faisant mille circuits pour trouver notre route. La rivière n'a ici qu'une centaine de mètres de largeur, avec une profondeur de deux mètres, tout juste suffisante pour l'*Ilala*.

Aux tournants la berge s'élève généralement. C'est là que les habitants construisent de préférence, et les cases dispersées sont si nombreuses que du Nyassa à Matopé on croit traverser un seul village, d'une étendue extraordinaire. Les huttes sont carrées, basses, perdues le plus souvent dans un feuillage épais ou dans les grandes herbes; quelques-unes semblent construites avec un certain art; mais le plus grand nombre, par leur légèreté, attestent la certitude qu'ont les riverains de les voir balayées par la prochaine inondation.

Les habitants, prévenus par nos coups de fusil, se sont massés pour nous voir défiler; ce n'est pas sans appréhension que nous voyons au milieu d'eux grand nombre de Zanzibarites et d'Arabes.

Mes trois Vouanguana ne se gênent pas pour me dire que Saïd Bargach a l'intention d'agir sur le Nyassa comme sur le Tanganika, et que les caravanes que nous voyons ont certainement été expédiées de Quiloa dans ce dessein. Bien que cette question ne m'intéresse plus guère, je ne perds plus de vue mes hommes, tant est propice l'occasion de déserter. Tous trois sont maintenant dans un état de santé satisfaisant, et j'aurai encore souvent besoin de leurs services.

Si dense que soit la population, la faune est encore plus nombreuse ; à vingt mètres des cases, des bandes d'hippopotames s'ébattent sans souci; souvent même l'*Ilala* se heurte à l'un de ces monstres, qui bondit. Nous comptâmes à la tombée de la nuit jusqu'à quarante crocodiles alignés sur un banc de sable.

L'obscurité était complète quand nous vînmes à Matopé. L'*Ilala*, arrivé au bout de sa course, s'amarra contre la berge, en face d'un hangar qui sert de magasin et de campement aux voyageurs. Le village indigène se trouvant à sept ou huit cents mètres de là, l'endroit était parfaitement désert, et nous nous étendîmes de notre mieux, au milieu des zizi des moustiques et du grognement sonore des hippopotames. La voix du lion elle-même était de la fête, et à partir de minuit elle nous arrivait, fait assez rare en Afrique, de quatre directions opposées.

Le village de Matopé compte à peine une vingtaine de huttes et tire toute son importance du transport de marchandises qu'amène l'*Ilala*.

Nous nous trouvons ici à dix milles du premier rapide du Shiré et à trente de la station anglaise de Mandala, où nous nous rendons par voie de terre, pour de là aller reprendre le cours de la rivière à Katunga, en aval des cataractes. Le transport des bagages se fait avec des pagazis, et, comme les environs ne peuvent en produire un nombre suffisant, il nous faut attendre ceux qu'on doit nous envoyer de Mandala. M. Kerr et moi sommes enchantés de ce retard, qui va nous permettre de faire quelques jolies chasses dans les environs.

Pendant la sécheresse, la chasse dans les marais du Matopé est un rêve ; partout des herbes courtes et de longues lisières de bois facilitent l'approche du gibier. Buffles, zèbres, cobes à croissant et springbocks se succédaient, et en deux matinées nous avions au crochet, M. Kerr un zèbre et deux sangliers à verrues, moi deux cobes et trois springbocks.

Le 17 octobre, en même temps que nos porteurs, nous arrivèrent de mauvaises nouvelles..

M. Moir, directeur de l'*African lakes Company*, en réponse à nos lettres, nous faisait savoir que tout le bas Shiré était en guerre, et par suite les relations interrompues avec Quilimane. Il nous laissait, il est vrai, l'espoir d'un arrangement prochain; mais il nous était fort désagréable de rester bloqués un mois ou deux dans cette petite colonie, sur la fin d'un si long voyage, alors que nous ne pensions qu'à gagner l'Océan par la voie la plus rapide.

L'étape de Matopé à Mandala se fait généralement en un jour; nous campâmes néanmoins, pour arriver plus dispos, le 19. Du reste, la route nous ménageait d'agréables surprises. Le marais traversé, nous atteignîmes effectivement des coteaux, boisés et frais, qui nous amenèrent graduellement à deux cents mètres d'altitude. Là l'air empesté de Matopé a fait place à une atmosphère de montagnes qui dilate les poumons. A peine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pourtant un ou deux ruisseaux pour nous désaltérer, et pas d'autres habitants que les hyènes, qui remplacent les moustiques et nous empêchent de reposer en paix.

La petite colonie de Blantyre ou de Mandala date de quatre ou cinq ans à peine, et pourtant nous y trouvâmes un aménagement complet, un confortable très bien compris, cette propreté coquette que les Anglais apportent à leurs installations. Le village est situé en contre-bas de la montagne, au milieu de coteaux peu cultivés, mais d'une salubrité parfaite. A l'abri des vents frais la température reste moyenne toute l'année, et les cheminées des habitations me semblent un luxe inutile.

Le village de Blantyre est construit des deux côtés d'une large rue, coudée à angle droit. La mission occupe les points culminants; le consulat et une douzaine d'autres habitations complètent cette agglomération, qui est du plus gracieux effet. Les jardins, d'une tenue irréprochable, semblent vieux de vingt ans; enfin les chalets écossais, en briques rouges, avec leurs perrons, ne se trouveraient pas déplacés sur quelqu'une de nos plages mondaines, n'était leur toit de chaume, le seul détail africain qui nuise à l'ensemble.

Actuellement Blantyre compte douze Européens, dont Mme Foot, femme du consul, qui vient d'être éprouvée si durement par la mort de son mari, et qui n'en poursuit pas moins l'éducation de trois enfants en bas âge, en attendant courageusement que de meilleures nouvelles arrivent du bas Shiré et lui permettent de regagner l'Océan. Depuis la mort de M. Foot M. Goodrich a pris les fonctions de consul. Deux missionnaires et leurs femmes, un médecin et quelques ouvriers de profession complètent ce personnel.

Une belle allée de quinze cents mètres de longueur, plantée d'eucalyptus, bordée d'ananas et de champs



Matopé.

de caféiers, relie Blantyre à Mandala, où nous arrivons vers onze heures.

Nous sommes ici sur le territoire de l'*African lakes Company*, qui, pour se développer et n'avoir pas à se diviser, s'est mise un peu à l'écart. Au haut d'un grand verger apparaît un manoir à étages, où résident M. et Mme Moir. Divers magasins, dont une scierie parfaitement installée, sont en contre-bas. C'est chez eux que nous venons nous installer et attendre, nous aussi, à l'abri de leur hospitalité, de meilleures nouvelles du bas Shiré. Ici, afin que l'on comprenne mieux ce qui va suivre, faisons un peu d'histoire et de géographie.

Les Portugais, on le sait, sont installés depuis longtemps à l'embouchure du Zambèze. Il y a près d'un siècle que les caravanes de leurs métis ont accaparé ce fleuve; à deux ou trois reprises même, il est arrivé à ces forbans de pénétrer assez avant dans l'intérieur pour communiquer avec leurs confrères de la côte ouest, dont Saint-Paul de Loanda est le centre de ravitaillement. En tout temps ces caravanes se sont servies du Zambèze pour leur commerce, négligeant le Shiré, qui n'offrait que de médiocres ressources; mais il a suffi de l'arrivée des Anglais dans ces parages pour attirer aussitôt leur attention sur cette rivière.

L'influence de ces caravanes n'est que passagère. Quant à Quilimane, l'autorité de son gouverneur cesse aux portes de la ville, et, il n'y a pas un mois encore, les factoreries ont été pillées à Mazaro, et deux ou trois Européens n'ont dû la vie qu'au concours généreux de leurs confrères de Quilimane, concours que le gouvernement se refusa catégoriquement à appuyer.

Dans de semblables conditions on ne peut trouver étonnant que les Anglais soient venus s'installer sur le Nyassa et le haut Shiré; à peine les Portugais étaient-ils en droit de se plaindre de l'arrivée de M. Foot, agent officiel, mais non reconnu, car on ne pouvait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

supposer qu'il fût accrédité auprès des noirs potentats qui gouvernent ces parages. Ajoutons qu'à l'époque dont je parle, ces questions locales, traitées à des milliers de lieues de l'Europe, avaient laissé parfaitement indifférents les deux gouvernements.

Quoi qu'il en soit, cette prise de possession du haut Shiré donne lieu aujourd'hui à une quantité de controverses, soulève des jalousies, et les Portugais ne manquent aucune occasion de taquiner et de rançonner leurs nouveaux voisins, ce qui leur est d'autant plus facile qu'ils ont la clef du fleuve, toutes les marchandises étant obligées de passer chez eux avant de prendre la grande route de l'Océan.

Cette opposition sourde des Portugais n'est pas la seule difficulté contre laquelle les Anglais aient à lutter. Les indigènes du bas Shiré viennent de leur faire passer un vilain quart d'heure.

Deux tribus se partagent le bas Shiré, mais ce n'est qu'à l'une d'elles, la plus voisine, que la colonie eut affaire, et, par une ironie sanglante, la tribu en question a choisi pour chefs ces mêmes Makololos que Livingstone avait autrefois entraînés à sa suite jusqu'à l'embouchure du Zambèze. Ces quelques malheureux, une vingtaine au plus, au moment de rentrer dans leur pays, ayant appris sa ruine et la dispersion de leurs concitoyens, s'établirent en aval des cataractes, où leur influence ne tarda pas à s'affirmer. Ivrognes et bêtement cruels, ils commandent encore aujourd'hui deux ou trois villages riverains, et l'on ne peut expliquer que par une terreur profonde l'attachement des indigènes pour ces chefs étrangers auxquels ils avaient donné l'hospitalité.

Jusqu'à cette année ils avaient vécu en bonnes relations avec les habitants de la colonie européenne, et semblaient même conserver un souvenir reconnaissant de tout ce que Livingstone avait fait pour eux; mais, il y a six mois, un accident vint tout gâter. A la suite d'une brutale provocation, M. Fenwick, ancien employé de l'*African lakes Company*, se vit contraint, à son corps défendant, de tirer sur Chépétula, un de ces principaux chefs makololos, et l'étendit mort à ses pieds. M. Fenwick, quelques heures plus tard, était massacré; mais cette victime ne suffisait pas à assouvir la vengeance des Manyanja, et la guerre fut déclarée.

Les indigènes occupant les bords de la rivière, il devenait difficile aux Anglais de descendre au Zambèze; malgré toutes leurs précautions, deux chaloupes furent pillées. Un jour, un employé de la Compagnie fut saisi, menacé de mort, et ne dut la vie qu'au seul désir des indigènes de s'en servir comme intermédiaire auprès de M. Foot, qui venait d'arriver. Il revint donc à Blantyre, complètement nu, muni de deux patates douces pour sa nourriture, et chargé de faire connaître les conditions exorbitantes que les Manyanja mettaient désormais à un rapprochement. M. Foot dut céder et se rendit en personne au village de Chépétula, porteur d'une indemnité qui eût défrayé largement les quelques milliers de têtes de tous les environs.

Depuis deux mois, la paix peut donc être considérée comme signée avec les Manyanja; mais une nouvelle difficulté vient de surgir qui compromet à nouveau la sécurité de la navigation sur le bas Shiré, entre le territoire anglais et l'embouchure de cette rivière dans le Zambèze. Les Messengeries, tribu nombreuse, occupent à cet endroit les deux rives, et les Portugais viennent de leur déclarer une guerre sans merci. Du véritable prétexte de cette prise d'armes je ne dirai rien, pour ne pas avouer que tous les torts ne sont pas du côté des indigènes; qu'il suffise de savoir qu'une armée de mulâtres portugais remonte la rivière, brûlant tous les villages les uns après les autres, menaçant même ceux des villages manyanja qui touchent aux Messengeries.

Dans de semblables conditions la descente de la rivière devenait une entreprise hasardeuse. Les Messengeries s'étaient toujours montrés conciliants vis-à-vis des habitants de la nouvelle colonie; mais cette attaque aussi imprévue qu'imméritée n'allait-elle pas leur monter l'imagination contre tous « les visages pâles »? D'un autre côté, si les Portugais étaient vainqueurs, pouvait-on compter sur la modération de ces métis grisés par la victoire?

Il existe de Blantyre à Quilimane une route qui, par la terre ferme, mène à l'Océan en vingt ou vingt-cinq étapes; les hostilités se trouvant concentrées sur la rivière, ce chemin devenait sûr, mais le manque de chaussures nous en rendait l'accès difficile. Il fut décidé que nous descendrions la rivière, à nos risques et périls.

Kerr est de ces natures auxquelles on peut se fier en aveugle. Nos relations dataient d'hier, mais je savais son flegme britannique, ressource précieuse entre toutes, appuyé d'un jugement droit et sûr : dans une circonstance critique je pouvais compter sur lui comme sur moi. Enfin il parlait couramment le portugais, et je lui laissai bien volontiers la direction du voyage.

Restait à trouver les embarcations, et ce n'était pas le moins difficile dans cette affaire, les pagayeurs ordinaires se souciant peu d'aller se fourrer dans une semblable bagarre. M. Moir s'y employa avec une grande obligeance et fit même en personne le voyage de Katunga. Il lui fallut, deux jours durant, palabrer et discuter, mais enfin nous le vîmes revenir avec une réponse favorable.

Son absence nous avait paru d'une longueur démesurée, tant nous étions pressés de nous remettre en route. Kerr s'enfonça dans la brousse à la poursuite des buffles, et je profitai de son absence pour mettre mes notes au courant, et visiter les environs immédiats.

Une des choses les plus dignes de remarque dans toutes les installations anglaises en Afrique, c'est la profonde indifférence des Européens pour les légumes d'Europe. Les légumes jouent un grand rôle dans le traitement de la fièvre, et quand je pense aux ravages qu'elle fait ici et sur le Nyassa, je ne puis m'empêcher d'en rejeter la cause sur la consommation effroyable de conserves qui se fait partout.

Quant à la grande culture, il n'y en a pas trace, et, par le fait, Blantyre n'a jamais dû être qu'un entrepôt.

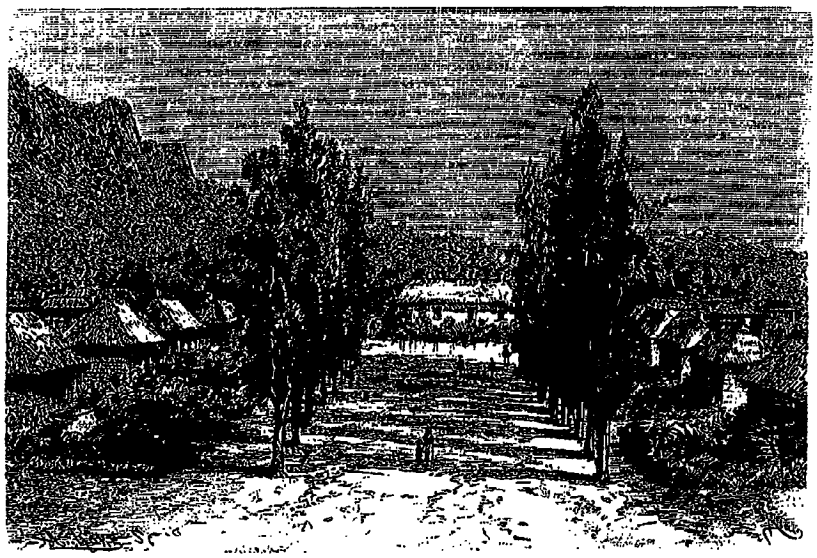
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le sol rocailleux de ces coteaux se prêterait mal à l'ensemencement du froment et du riz; la main-d'œuvre ferait, de plus, complètement défaut, par l'absence presque totale d'indigènes dans les environs. On assure que le café vient à merveille et qu'il est de première qualité; mais combien coûtera son transport à la côte? Puis, ce qui manquera toujours aux essais de colonisation dans l'Afrique tropicale, c'est le bétail. Qui niera que le bétail ait été un des éléments principaux et fondamentaux de la fortune de l'Amérique? Ces grands troupeaux, vivant en liberté, assuraient dès le début au colon une vie large, plantureuse, et ce n'est qu'à cette condition que l'Européen conserve toute son activité.

Somme toute, je ne puis pas croire à un avenir commercial quelconque pour ces pays. Afin de compenser l'absence du bétail, la colonie a dans ses écuries un troupeau de porcs domestiques qui se nourrissent seuls et donnent les plus belles espérances. Le porc habite toute l'Afrique à l'état sauvage, et l'on s'étonne, à bon droit, que les indigènes n'aient jamais tenté d'en tirer parti. Il m'a fallu venir jusqu'au Shiré pour en trouver dans les villages, ainsi que des oies et des canards, qui ne coûtent pas trop cher.

Les chèvres aussi semblent en parfait état, malgré le léopard, qui leur fait une guerre acharnée. Toutes les précautions échouent devant la voracité de ce fauve. Il y a huit jours à peine, toute une écurie de douze têtes était massacrée dans la même nuit. Et toujours la même blessure à peine visible, ce petit coup de dent à la gorge qui laisse à peine couler une goutte de sang.

Le lion des environs, car il y a toujours un lion, déroutait toutes les tentatives d'empoisonnement, esquivait les pièges les mieux dissimulés, et n'en faisait pas



Vue de Blantyre.

moins chaque nuit sa tournée habituelle, jusque sous les murs de la station.

Les premières pluies de la massika nous surprirent au moment de partir pour notre dernière étape. Depuis un mois l'atmosphère, chargée d'électricité, nous promettait une détente prochaine. Le 28 et le 29 les lourds cumuli qui couvraient le ciel chaque après-midi crevèrent en ondées bienfaisantes, quoique assez incommodes pour faire route. Attendre, c'était s'exposer à de pires mécomptes: aussi dépêchâmes-nous nos visites d'adieu dès le retour de M. Moir de Katunga, et sur la promesse qu'il nous rapportait de ses arrangements avec Kasésé, le chef, pour le fret des pirogues.

Katunga est le point du Shiré correspondant à Matopé en aval et à dix-huit milles anglais des rapides. Nous mîmes au moins deux bonnes journées pour y descendre, grâce à un brouillard intense et à une pluie diluvienne qui nous inonda sans relâche. Cette descente nous amenait à cent mètres seulement au-dessus du niveau de la mer : depuis Mandala nous nous étions abaissés de neuf cents mètres.

La pirogue que nous avait annoncée M. Moir mesurait, nous avait-il assuré, quinze mètres de long. Elle avait bien cette longueur, mais, comme elle n'avait que cinquante centimètres de largeur, la moitié de notre bagage pouvait à peine y prendre place, et il fallut y adjoindre un petit youyou.

Ladite pirogue n'en restait pas moins une très belle pièce de bois; on y eût cherché en vain un nœud ou une fente, et la correction parfaite de ses formes eût fait envie à un constructeur européen.

On y avait adapté une toiture en paille, et tout semblait disposé pour un prompt départ, quand Kasésé nous fit savoir que le prix déjà payé ne lui paraissait plus suffisant pour les risques que ses hommes allaient courir : de là un retard de vingt-quatre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

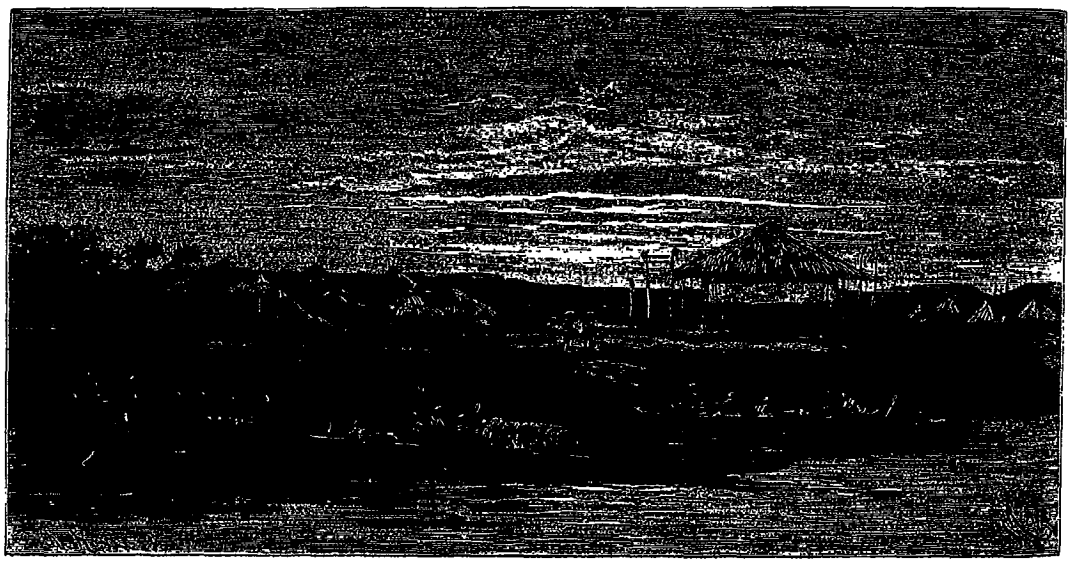
heures, et les pourparlers, discussions, cadeaux d'usage.

Dans la saison pluvieuse, un steamer, le *Lady Nyassa*, peut remonter jusqu'ici et fait un service régulier entre Mazaro et Katunga pour le compte de l'*African lakes Company*. A force d'échouages, la coque n'est plus qu'une écumoire; et il gît en ce moment à quelques pas de la rivière, dans une forme improvisée où il attendra vraisemblablement son successeur, les réparations étant impossibles.

Enfin le 1er novembre nous vit à flot sur la rivière, vers onze heures, sous un soleil de feu, ce soleil lourd et étouffant de la côte dont les rayons amollissent les reins et brûlent les yeux, sans parler du zizi agaçant des moustiques, qui ne nous quitte plus. Kerr est dans la pirogue, et moi dans le youyou.

La rivière mesure ici de cent à deux cents mètres de largeur; partout les bas-fonds affleurent, et, brusquement, à chaque instant on s'échoue. Kerr avait pris les devants; soudain je vis la pirogue s'arrêter, et en même temps tomber en travers, puis s'éviter cap pour cap et reprendre sa course l'arrière en tête. L'avant s'était échoué, et sous l'effort du courant l'embarcation avait fait un tour complet : sans se déconcerter, les piroguiers, en gens habitués, avaient fait volte-face, et leurs longues perches recommençaient à manœuvrer.

Mon youyou ne tournait pas, mais la tâche n'en était pas moins rude. Après maints échouages inoffensifs, je me trouvai soudain sur un banc de trois à quatre cents mètres de longueur, où je dus me faire haler par trente centimètres d'eau. Le pire est qu'un peureux vint à crier au crocodile, et d'un bond voilà tout mon monde embarqué, refusant de se remettre à l'eau. Menaces, prières, tout fut inutile pendant deux heures; sans l'appréhension de la faim, la plus grande peur



Sarcophage élevé à la mémoire de Chépétula.

du noir, je ne sais ce que je serais devenu. Bref, je rejoignis Kerr à la nuit.

Nous étions au village de Chépétula, ou plutôt de Chékussa, son fils, à ce même débarcadère où Fenwick avait été massacré en défendant courageusement sa vie.

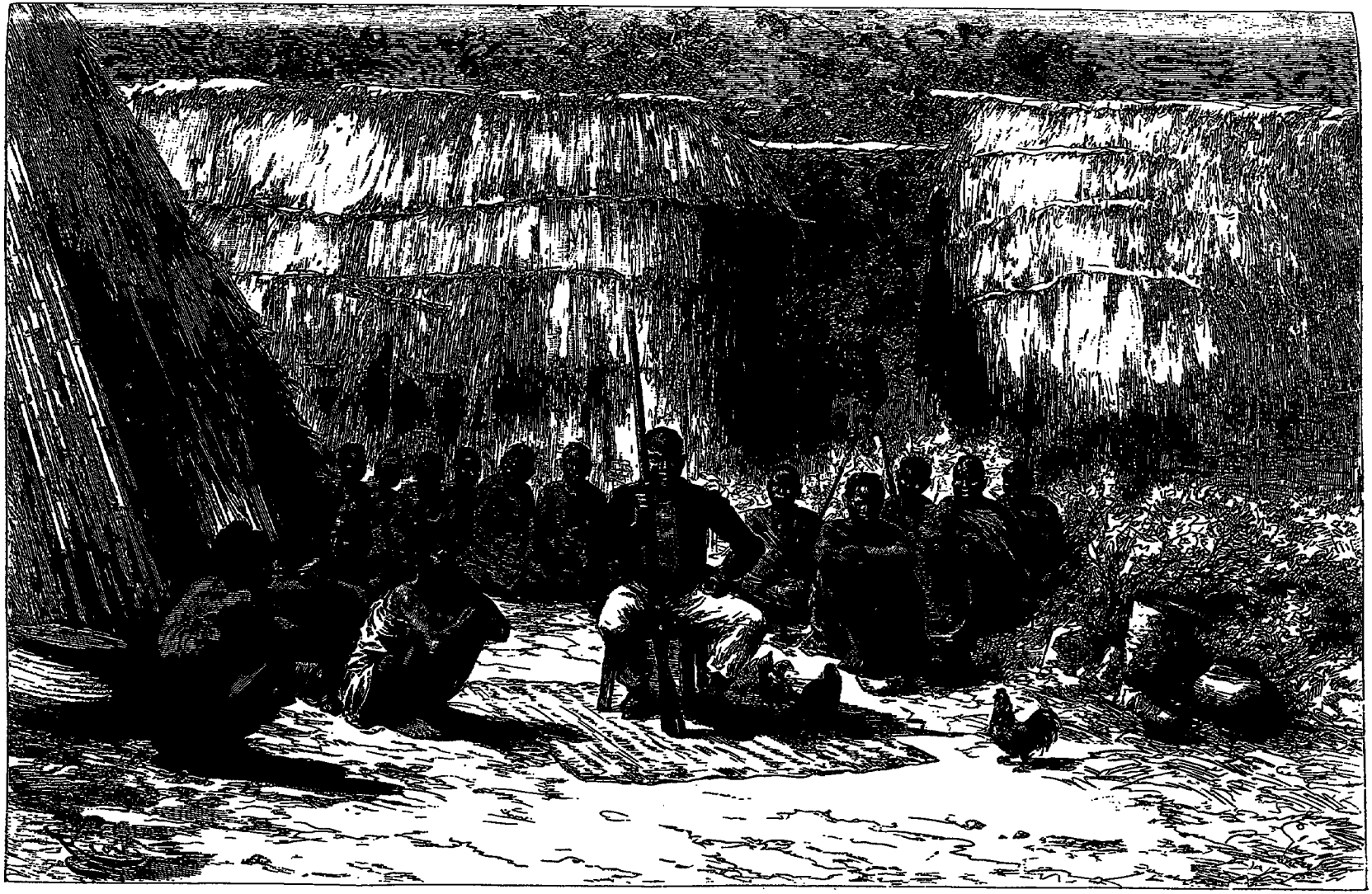
Le village est sur la rive gauche de la rivière, à un endroit où la berge mesure cinq à six mètres de hauteur. Les huttes n'offrent rien de particulier à l'œil, si ce n'est un immense sarcophage élevé à la mémoire de Chépétula; ce hangar, haut de douze à treize mètres, couvert de chaume, est de plus entouré d'une large bande de cotonnade blanche qui en cache l'intérieur aux regards indiscrets. Derrière, dans l'est, la chaîne des collines de Blantyre s'éloigne à l'horizon. Sur la rive droite, en contre-bas, le marais, l'éternel marais, reprend tous ses droits.

Chékussa est un jeune homme de dix-huit à vingt ans, au regard faux, à l'allure peu avenante. Il s'habille à l'européenne avec une jaquette et des souliers, mais il a supprimé la chemise, comme trop difficile à blanchir. Il a été élevé à la mission, et, s'il ne parle pas l'anglais, il l'écrit au moins assez correctement, si l'on en juge par l'usage qu'il en fit un jour.

J'ai dit plus haut que, pendant la guerre qui suivit le massacre de Fenwick, les Manyanja étaient parvenu à s'emparer d'un des employés de la Compagnie, qui n'avait dû la vie qu'au hasard. Il travaillait à quelque distance de Blantyre, et, M. Moir lui ayant écrit, la lettre et les deux messagers qui s'en étaient chargés tombèrent entre les mains des indigènes : l'un d'eux fut massacré, et l'autre incarcéré. Quant à la lettre, Chékussa la transforma si bien, que l'employé à qui on la fit parvenir deux jours plus tard y lut un ordre de prompt retour à Blantyre, et c'est en se rendant à cette destination qu'il tomba entre les mains de Chépétula.

Dans la soirée le chapeau et la théière de Kerr

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Chékussa.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

furent volés, et il est inutile d'ajouter que nos réclamations restèrent sans effet. C'est, je crois, la première fois dans mon voyage que je vois soustraire à un Européen un objet personnel.

Le seul bénéfice que je retirai de mon séjour au village fut une belle et massive pirogue que Chékussa voulut bien me confier, avec un équipage de huit hommes, qui ne s'embarquèrent pas sans maugréer. Kerr, dans sa relation, lui a donné le nom de *Tricolour*. Celui de *Kiboko* (hippopotame), donné autrefois par mes hommes à ma pirogue du Tanganika, eût mieux convenu; je conserve cependant ce dernier en souvenir de mon bon ami, et aussi celui de *Leviathan* dont il a baptisé son frêle esquif.

Le *Tricolour* et le *Leviathan*, pourtant si différents de forme, avaient la même facilité à tourner sur eux-mêmes. C'étaient là de très bonnes conditions pour naviguer de conserve, et le 2 novembre nous descendîmes côte à côte, saluant de nos pirouettes les deux berges marécageuses.

Dans la soirée, Kerr décrocha trois *cobes à croissant* sur la lisière d'un grand bois de palmiers près duquel nous avions campé. Tous trois furent cueillis dans le même troupeau, en moins de dix minutes. Du reste



Le *Leviathan* et le *Tricolour*.

Kerr est d'une adresse rare et excelle à envoyer la balle, *quick*, comme il dit, en s'arrêtant net en plein galop.

Notre souper ce jour-là fut arrosé d'un délicieux vin de palme. Ce liquide serait une véritable ressource, mais il est indigeste et ne se conserve pas plus de vingt-quatre heures.

Ce bois de palmiers marque le commencement des *elephant marshes*. Jusqu'ici les deux berges apparaissent de temps à autre, couronnées de quelques arbres, semées de rares villages. Dans les *elephant marshes*, pendant vingt-quatre heures on ne rencontre plus trace d'habitation, plus d'autre végétation jusqu'à l'horizon qu'une épaisse couche d'herbes arborescentes, où les éléphants se plaisent en cette saison de l'année; dans ce déluge de verdure, fouillé de sentes innombrables, on ne voit pas à dix pas devant soi; mais les fourmilières sont nombreuses et permettent d'explorer les environs.

Dès le départ, le 3 novembre, une île m'avait séparé de Kerr, qui avait enfilé le bras gauche de la rivière pendant que je suivais celui de droite. De part et d'autre les coups de fusil se répondirent jusqu'à midi. Kerr eut la chance de joindre un beau troupeau d'éléphants; pour moi, je restai deux heures aux prises avec une bande d'hippopotames, qui me fit courir quelques dangers. Je venais d'en tuer un, qui, emporté par le courant,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Aux prises avec une bande d'hippopotames.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'échoua sur un bas-fond, et j'étais à peine ancré sur lui pour essayer de lui couper la tête, que toute la bande nous entoura, rapprochée de quelques mètres, en poussant des grognements terribles. J'en avais déjà mis une dizaine hors de combat, que les autres, une cinquantaine, nous cernaient encore à portée de fusil.

Je dus abandonner la partie, laissant aux crocodiles ces trophées d'ivoire plus faciles à cueillir qu'à emporter. Comme nous franchissions l'enceinte que les assaillants formaient autour de nous, deux d'entre eux nous attaquèrent avec une rage telle, que mon canon, au second coup, entra dans la gueule même du monstre, toute grande ouverte et prête à planter ses deux dents sur le rebord de la pirogue. Jamais je n'ai vu les hippopotames dans une telle fureur. C'est la saison de l'allaitement ; on voit alors beaucoup de petits cramponnés au dos de leurs mères, et il est nécessaire de prendre les plus grandes précautions.

Kerr ne me rejoignit qu'à la nuit, à un grand village situé à l'embouchure de la rivière Ruo, où nous nous étions donné rendez-vous. Il avait fait merveille sur les éléphants et avait étendu deux victimes après une série de dangers et de péripéties de toutes sortes qu'il a racontés dans son ouvrage. La harde qu'il avait rencontrée ne comptait pas moins de cent têtes. Pas plus que moi, hélas ! il ne devait jouir de son triomphe. L'un des animaux tués n'avait qu'une défense, la seconde ayant été brisée à la gencive. Enfin, conformément à cet usage stupide qui veut que la moitié de l'ivoire conquis revienne au chef le plus voisin, celui-ci déclara aussitôt que la moitié de trois était deux, et Kerr ne put garder qu'une seule défense.

Le chef du village, un vieux Makololo abruti, passa toute sa soirée à tirer des coups de fusil dans nos oreilles. Ivre de pombé, il courait autour des huttes en poussant des cris inarticulés, et l'on nous expliqua que c'était sa façon de pleurer la mort de ses femmes. On raconte de lui des faits d'une cruauté sans exemple : quand une de ses femmes le trompe, il la tue en lui broyant la tête dans un étau ; avant-hier encore, d'un coup de fusil, il en tuait une autre, dont le seul crime était de l'avoir trouvé trop vieux et trop laid.

Ce village appelé Chiromo, marque sur le Shiré la frontière entre le territoire portugais et celui que convoitent les Anglais. D'après les dernières nouvelles, il paraîtrait même que la rivière Ruo servirait de frontière aux deux territoires contestés. Il n'y a qu'un malheur à cela : c'est que son cours est parfaitement inconnu ; aussi les Portugais la font sortir de Blantyre, pendant que les Anglais la font venir des environs de Quilimane, de façon à s'attribuer chacun la presque totalité de la rive gauche.

Quoi qu'il en soit, au moment de notre passage, Chiromo n'était pas tranquille ; la guerre du Shiré, qui avait lieu à ses portes, le menaçait d'autant plus sérieusement, que les dernières nouvelles reçues faisaient préjuger la victoire définitive des Portugais. Depuis le Zambèze les villages messengeries avaient tous été détruits, et les détachements portugais n'étaient qu'à quelques heures de Chiromo.

Nous arrivions au moment critique de notre voyage : nous tînmes conseil sur la conduite à adopter. Quelques jours d'attente eussent été raisonnables, mais il fallait compter avec notre vif désir de revoir la côte, avec la saison pluvieuse qui s'affirmait par des orages épouvantables, et enfin avec cette plaie des moustiques qui me tenait pour ma part dans un état de fièvre dangereux. Il fut donc décidé que nous aborderions sans plus tarder les lignes ennemies, quitte à agir suivant les circonstances.

Au moment de partir, le 5 novembre, les hommes de mon canot refusèrent d'embarquer, tant leur esprit était frappé des nouvelles de la guerre. Sur les menaces du chef, ils finirent cependant par prendre leurs longues perches ; mais je vis bien qu'ils profiteraient de la moindre circonstance pour m'échapper. C'étaient on se le rappelle, des gens de Chékussa, qui n'avaient pas à me suivre le même intérêt que l'équipage du *Leviathan*, composé d'indigènes de Blantyre ; en dehors d'eux, je n'avais que mes trois Vouanguana, et je n'envisageais pas sans effroi pour le *Tricolour* la perspective d'être manœuvré par ces pauvres diables.

Dès notre départ, le 6, nous nous trouvâmes sur le théâtre des hostilités. A cet endroit, la rivière mesure de deux à trois cents mètres de largeur ; son cours est plus encaissé et les bas-fonds se font rares. Les berges, hautes de trois et quatre mètres, sont souvent bordées d'une rangée de beaux arbres, derrière lesquels se trouvent tantôt d'immenses prairies aux herbes géantes, tantôt la forêt basse et clairsemée. Les villages sont hors de vue, mais des bandes éparses apparaissent dans toutes les directions, les unes campées en désordre et prêtes à lever le pied au moindre cri d'alarme, les autres en fuite, emportant et leur mobilier et leurs provisions. A chaque tournant, des vedettes nous hèlent en langue inconnue. Amis ou ennemis? qui peut le savoir? Mes gens font de plus en plus triste mine, et ce n'est qu'à force de menaces que je les empêche d'atterrir. Il est de fait que l'air de désolation qui règne partout donne à cette descente une allure tragique, bien faite pour impressionner vivement tous ces cerveaux légers. Seuls mes Vouanguana ont repris leur flegme habituel.

Vers dix heures cependant, il fallut prendre terre à un débarcadère encombré d'une foule à l'allure suspecte. Le village était à cinq cents mètres de là ; nous nous y rendîmes en laissant les embarcations sous la garde de Fred, un interprète de Blantyre, que Kerr avait dans sa pirogue. Le chef, Bararika, un grand et bel homme, à l'allure posée, au visage intelligent, nous fit un gracieux accueil ; mais il n'était pas besoin d'y regarder à deux fois pour trouver à la foule cet air de surexcitation, ce regard sanglant de l'indigène en guerre, qui demande du sang.

« Les Portugais sont en face de nous sur la rive gauche, dit le chef ; depuis hier ils nous menacent ; mais je crois qu'ils abandonnent la partie, car ils

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous ont crié qu'ils ne nous trouvaient pas assez gras et assez riches, qu'ils reviendraient l'année prochaine.

« Je vous permets, ajouta le chef, d'entrer avec eux en pourparlers pour demander à franchir sûrement leurs lignes; mais usez de toutes les précautions, car s'ils soupçonnent que vous êtes des Anglais, ils n'hésiteront pas à vous jouer un mauvais tour. »

Je dois ajouter ici en toute justice que ce que j'ai décoré jusqu'ici du nom d'armée portugaise est un ramassis d'indigènes du haut Zambèze commandés par des métis. Le gouverneur de Quilimane n'envoie pas ses soldats européens dans des endroits aussi malsains; pour ces guerres indigènes il traite à prix d'or avec les mulâtres de Sena ou de Tête, et ces derniers se chargent de toutes les opérations. Certains de ces métis sont de relations agréables, mais ce n'était pas absolument le cas du commandant en chef de la rive gauche, avec lequel Kerr alla parlementer sur les bords de la rivière.

Resté au village, je l'y attendis une heure dans une anxiété cruelle, d'où je fus tiré par un long hurlement de guerre, présage de complications sinon de massacres. Je retrouvai Kerr presque à la porte; à ses côtés un mulâtre portugais servait de jouet à une foule en



Milandou dans le village de Bararika.

délire, armée d'arcs et de fusils et poussant des cris de mort. Voici ce qui s'était passé.

Kerr avait eu d'abord des difficultés pour passer la rivière et entrer en pourparlers avec l'état-major portugais. Le commandant avait cependant fini par protester de ses bonnes intentions à notre égard, et, comme gage de ses paroles, lui avait même donné un de ses chefs pour nous servir de guide, assurant que, maintenant que la guerre était terminée, celui-ci pouvait sans danger nous suivre chez leurs ennemis. Les Messengeries eussent, je crois, accepté le premier venu, mais le choix de ce dernier était malheureux. Légèreté ou préméditation, je n'ose me prononcer; ce qu'il y a de certain, c'est que ce malheureux n'avait pas traversé la rivière, venait à peine d'entrevoir les gens de Bararika, qu'il s'écria qu'on l'envoyait à la mort et que les Messengeries allaient l'exécuter sur l'heure.

En Afrique tout commence et finit par un palabre; ici on les appelle *milandou*, le synonyme du *maneno* des Vouanguana. Les anciens du village s'étaient déjà groupés au pied d'un grand arbre, faisant face à la porte d'entrée, et toute la foule bientôt forma devant eux un demi-cercle concentrique, au milieu duquel nous vînmes nous asseoir sur des nattes, en protégeant de notre mieux le guide portugais.

Kerr, avec son calme habituel, exposa la situation,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

essayant de faire comprendre que, la guerre étant terminée, c'était lâcheté de s'acharner sur ce malheureux, d'autant plus qu'il était seul contre cinq cents ennemis, armés de fusils pour la plupart.

« Pourquoi, répondait le chef, nous envoyer ici le plus acharné de nos ennemis, celui-là même qui hier, par-dessus la rivière, nous menaçait de revenir l'an prochain, quand nous serions plus gras? Sa présence au milieu de nous est une dernière insulte de nos ennemis, et vous vous en faites complice en le défendant. »

Le pire est que le bandit qu'on nous envoyait répondait par des bravades aux insultes et aux coups. C'était, ma foi, un fier gaillard, haut de six pieds, le torse nu, coiffé seulement d'un petit bonnet rouge pointu. Assis tranquillement, le fusil entre les jambes, il assistait en indifférent à toute la scène, ne protestant que quand on faisait mine de toucher à son fusil.

« Bande de femmes peureuses! criait-il alors, craignez-vous donc un homme seul, et croyez-vous que je ne saurai pas mourir? Comme hier, je vous défie; vous savez que s'il tombe un seul cheveu de ma tête, votre ville damnée n'existera plus demain. »

Raisonner ce forcené était peine perdue, et, d'un autre côté, la colère de la foule s'exaltait de cette bravoure farouche. Le plus sûr était de rentrer au village et de l'enfermer dans une hutte, où il nous serait plus facile de le défendre.

« Cet homme est avec nous, s'exclama Kerr en se levant : nous le défendrons envers et contre tous. »

Ce disant, nous le poussions vers le village, parant de notre mieux les coups de lance à son adresse, et essayant de calmer les assiégeants. Une fois dans la hutte, dont nous gardions la porte, la scène recommença, et ces enragés, pendant deux heures, s'amusèrent à le larder de coups de lance au travers de la muraille.

Grâce au chef, tout se calma enfin. Vers le soir on apprit de plus que le gros de l'armée portugaise venait de partir en redescendant la rivière, et nombre de réfugiés quittèrent le village pour rentrer chez eux.

Cette nuit, vers onze heures, craignant que l'équipage de mon canot ne désertât en emmenant mon embarcation, j'allai faire une ronde vers la rivière pour m'assurer que les Vouanguana commis à la défense des pirogues ne dormaient pas. Cette course nocturne dans la brousse reste dans mes souvenirs comme le dernier spectacle vraiment africain de mon voyage. Le ciel était d'un noir d'encre et le silence si profond, que la grande voix du lion tonnait dans le lointain comme aux beaux jours des étapes forcées du Moëro.

Jusqu'à la rivière, le sentier, tortueux, coupé de flaques d'eau, est bordé de rangées de feux à moitié éteints : tout autour, les fuyards messengeries se sont étendus après cette rude journée; à la lueur sinistre des brasiers, vierges de tout apprêt culinaire, veillent seulement quelques mères en train d'allaiter leurs enfants, dont les vagissements troublent seuls cette muette scène de fatigue et d'assoupissement. Quelques ombres noires passent en silence d'un feu à l'autre. Le bruit de mes pas réveille un dormeur, qui me couche en joue avant que les gens de ma suite aient le temps de se faire connaître. Ils sont là près de quinze cents, reposant sans abri, sans vêtements, comptant sur quelques poignées d'herbe pour les protéger de l'orage qui approche.

Sur la berge, Saïdi, lui aussi, me couche en joue, dans cette obscurité profonde. Pour plus de sûreté il a même éteint son feu et il lutte comme il peut contre l'invasion des moustiques.

Nous eûmes, le lendemain, la permission de poursuivre notre voyage. Comme on devait le supposer, l'équipage de mon canot s'était enfui pendant la nuit; au surplus, je commençais à être las de leurs manenos, et je préférais continuer la descente de la rivière avec mes propres moyens. Mes trois Vouanguana, à eux seuls, ont à peine la force de remuer la masse énorme du *Tricolour*, mais le courant s'accentue et j'en serai quitte pour faire route jour et nuit.

Vers midi nous atteignîmes tant bien que mal un camp portugais situé sur la rive droite et commandé par le senhor Govea, instrument principal des dernières opérations. Le camp, palissadé et retranché, est appuyé à la rivière sur une berge haute de cinq à six mètres. Il mesure près de quinze cents mètres de tour et ne contient pas moins de deux mille hommes. Peu de cases et d'abris, mais partout un ordre parfait qui m'étonne. L'uniforme même ne laisse rien à désirer, car il se réduit à un simple mouchoir rouge noué sur ces bustes nus et bronzés.

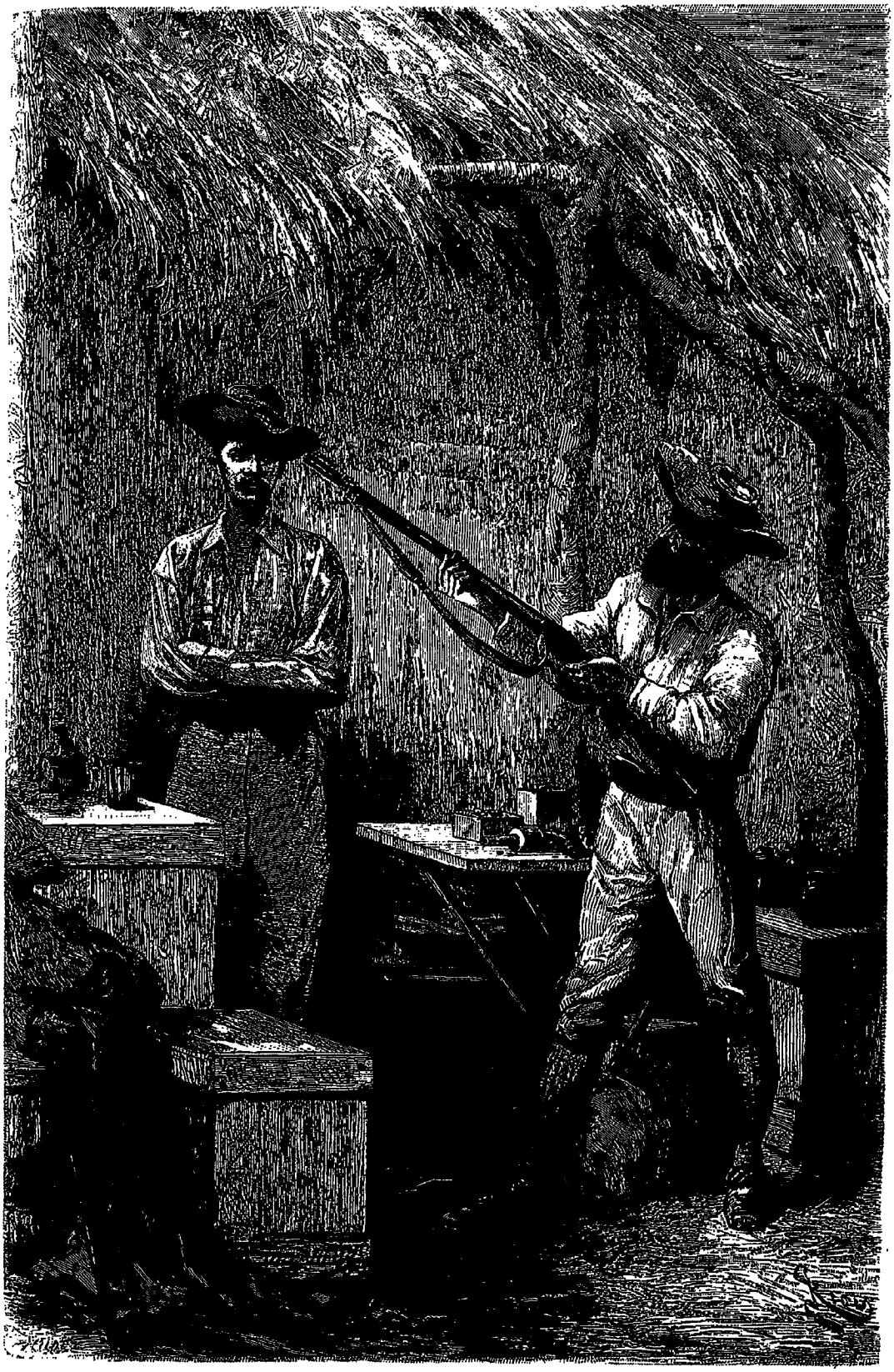
Senhor Govea est un grand et gros homme, à l'allure franche et même martiale. Il est habillé à l'européenne, et sous sa paillote possède un lit parfaitement installé, qui eût fait notre bonheur dans le cours de nos pérégrinations. Il arbore à côté du pavillon portugais celui de Manica, un petit royaume qu'il s'est taillé à dix jours de Tête, où il vit absolument libre et indépendant. Ses deux mille hommes sont tous esclaves, mais son autorité semble paternelle et de bon aloi. Sur cette face bonhomme, des yeux intelligents laissent percer une profondeur de vues au moins étrange chez ces métis. Nous fûmes frappés de quelques-unes de ses remarques :

« Le gouvernement portugais, dit-il, ne comprend rien à ces guerres indigènes, et, de fait, que peuvent des soldats européens dans ces pays? Fussent-ils cent mille, je les mets au défi d'arriver même jusqu'ici. Au contraire, il a tout à gagner en nous employant : nulle part les Messengeris n'ont tenu pied : nous n'avons eu qu'à brûler des villages abandonnés. »

« Les Anglais sont fous, ajouta-t-il plus loin, avec leur suppression de la traite; le noir est fait pour l'esclavage comme l'Européen pour la liberté. Ces deux mille hommes que vous voyez là, bien nourris, bien portants, heureux, émancipez-les et vous n'aurez bientôt que des pillards et des mendiants. Non, non, répéta-t-il, jamais de liberté pour le noir!... »

Senhor Govea, enfin, nous traita princièrement, et le déjeuner qu'il nous fit faire avec ses conserves acheva de nous raccommoder avec cette armée portugaise, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MM. Giraud et Kerr.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous effrayait si fort la veille. Il fit plus : il nous donna deux hommes d'escorte, parce que la rivière n'était pas sûre, et nous défendit d'octroyer aucune rétribution à ses soldats. Nous le quittâmes donc, avec le regret de ne pouvoir récompenser comme il le méritait le courage du malheureux qui avait hier si bravement exposé ses jours pour nous.

A deux heures de l'après-midi nous reprenions notre course échevelée, nous heurtant à deux ou trois camps portugais, où nos guides nous furent d'un grand secours.

A la nuit, exténués, il fallut se réfugier dans une malheureuse case de pêcheurs, au milieu des roseaux. Nuit abominable, où la pluie et les moustiques ne nous laissèrent pas une minute de repos! Impossible de s'asseoir et de fumer, sous ce déluge d'eau, sous cette avalanche d'insectes qui pénètrent partout, jusque dans la gorge et dans le nez. Impossible aussi de marcher à travers ces hautes herbes et dans ces flaques d'eau. Le purgatoire a certainement de ces nuits-là! Et qu'elles sont dures les journées qui suivent, accroupis devant la paillote de la pirogue, les reins brisés par la fatigue, la tête en feu, dans cette atmosphère humide et brûlante!

Dans la journée du 8 nous fûmes dépassés à une allure vertigineuse par la flottille portugaise, chargée d'appuyer sur la rivière les opérations des deux rives. Entre ces berges écartées de quatre à cinq cents mètres, hautes de deux, sans un arbre, toutes ces pirogues lancées à fond de train et massées en désordre formaient un curieux cortège à trois grosses chaloupes, contenant chacune les officiers et trente pagayeurs. Puis venaient des pirogues de moindres dimensions, enfin une quarantaine de canots minuscules, ne portant pas plus d'un ou deux hommes. Tout cela roule comme un torrent, se bouscule, se chavire ; les pagayes de partout font voler des embruns, au milieu de cris, de vociférations infernales. Les hippopotames ont fui devant cette invasion. Et ce n'est plus que rarement que nous voyons la masse énorme de leur tête émerger à la surface.

L'armée se transporte, dit-on, sur le haut Zambèze, où il y a encore des rebelles à punir. Cette seule pensée suffit à entraîner une masse d'hommes, qui volent au pillage comme un amoureux au rendez-vous. Ni solde ni nourriture pour les stimuler ou les soutenir ; chacun vit comme il peut, vole le plus qu'il peut : c'est là la guerre africaine.

Cette nuit ne valut guère mieux que la précédente, mais il y avait un peu de lune, et, après deux heures de repos, à minuit, nous reprîmes la descente, toujours chassés par les moustiques. Plus de repos possible ; c'est avec une rage folle que nous continuons à avancer vers le terme de nos souffrances.

Le 9, le soleil en se levant découvrit sur notre gauche la montagne de Morambala, immense champignon granitique de huit cents mètres de hauteur jeté dans ce marais comme pour marquer le confluent du Shiré et du Zambèze ; nous en suivons la base en faisant mille circuits ; la rivière s'élargit par degrés jusqu'à un delta d'une longueur infinie que des milliers de ruisseaux traversent en tous sens. C'est le Zambèze, plus grandiose peut-être, mais, à coup sûr, aussi fastidieux que le Shiré.

Telle est la largeur du fleuve, que la rive droite se perd à deux milles de nous dans une ligne basse de verdure qu'on prendrait pour des palétuviers. Le lit du fleuve n'est plus distinct, et l'on se croirait bien plutôt sur une vaste lagune de sable, coupée de canaux, semée d'îlots ; le tout d'un blanc éclatant, sous un soleil torride ; pas un oiseau au ciel, pas une pirogue pour nous indiquer la route, et les échouages recommencent, plus dangereux que jamais, enfermés que nous sommes à chaque pas dans des culs-de-sac sans issue.

Notre dernier camp fut une langue de sable basse et avancée comme un promontoire dans ces sables mouvants. Quelle tristesse amère dans ce dernier souper! quelle solitude partout! et dans le ciel quelle intense mélancolie!

Toute la matinée du 10, la descente recommença, plus acharnée que jamais, le long de la rive gauche, où la berge vient de s'élever de trois à quatre mètres. Encore des marais, toujours des marais à perte de vue ; de temps à autre seulement, des bouquets d'arbres épars, et même deux ou trois factoreries européennes au milieu de huttes indigènes. Puis la rive droite se rapproche peu à peu, et cette fois nous roulons enfin sur un fleuve majestueux, large de huit cents à mille mètres, entre des berges désertes, mais bien arrêtées. Le courant a augmenté en proportion, et dans la saison pluvieuse, au moment des crues, qui atteignent jusqu'à six mètres et demi de hauteur, ce doit être un spectacle grandiose, que toute cette masse d'eau se précipitant vers l'Océan à six nœuds de vitesse.

Kerr a pris les devants, et brusquement sa pirogue m'apparaît dans un enfoncement de la berge. « *Mazaro!* » me crie un de ses noirs.

Mazaro n'est en réalité qu'un dépôt, et, sans le ravaler, j'en ai vu sur le Nyassa et le Tanganika de mieux installés. Deux huttes sur pilotis, un magasin couvert de briques, c'est là tout le village. Son importance, au surplus, est secondaire et tient à ce seul fait que Mazaro se trouve sur la route de Quilimane. Cette dernière ville, effectivement, ne se trouve pas à l'embouchure du Zambèze, mais bien à celle de la rivière Cua-Cua.

Le seul habitant européen de Mazaro était un employé de l'*African lakes Company*, qui nous fit le plus gracieux accueil et donna tout de suite ses ordres pour nous préparer des chaloupes sur la Cua-Cua. Kerr, pressé par le départ du paquebot du Cap, partit le premier. Je ne me mis en route que vingt-quatre heures plus tard.

De cette dernière partie de mon voyage, qui dura quatre jours, je ne parlerai que de souvenir, car mon journal se termine ici ; l'anémie commençait à m'éprouver durement, puis ce retour à la côte a été une véritable course de vitesse, ne me laissant de repos ni jour ni nuit.

La Cua-Cua, à sa source, m'apparut large de trois

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mètres, mais dès le soir du premier jour c'était une grande rivière bien encaissée, et, chose curieuse, déjà sensible à la marée. La marée à quatre jours de la côte! Ce fait, bien mieux qu'une explication, donne une idée du niveau bas de ces contrées. Comme toutes les marées des rivières de Cochinchine, celle-ci est capricieuse, part et revient sans cause apparente, mais toujours avec une rapidité effrayante; aussi est-elle une ressource précieuse pour la navigation, qui consiste simplement à se laisser aller au courant et à se reposer quand il remonte.

En approchant de l'Océan, les rives s'écartent et se couvrent sur les bords d'une épaisse couche de limon argileux; de charmants petits crocrodiles longs tout au plus d'un mètre cinquante s'y vautrent à plaisir; quelques rares hippopotames, des vols de canards et de sarcelles, sont les seuls animaux qu'on y rencontre.

Nous voilà loin de la faune grouillante du Shiré! Monte-t-on sur la berge, l'œil ne perçoit plus, jusqu'à l'horizon du ciel, qu'une immense prairie desséchée, une sorte de pampa sevrée de bêtes sauvages. J'aperçus quelques villages et aussi des factoreries isolées, où j'allais frapper aux heures de repos. Généralement l'accueil était bon, mais une fois je me heurtai à une figure de



La flottille portugaise.

convict qui me fit regretter mon revolver laissé dans le canot. Le dernier jour je fis une rencontre curieuse. A la nuit je m'entendis appeler d'un village par quatre Européens en costume de marche. Ils partaient pour le haut Zambèze chasser l'éléphant et se trouvaient ici en détresse avec un matériel impossible à transporter. Ces huit jours d'ennuis et de souffrances avaient déjà si bien aigri les caractères, que je ne jurerais pas qu'après mon départ la bonne harmonie soit revenue. Ils se montrèrent charmants pour moi.

Pour en finir avec la Cua-Cua, je fais mes adieux aux légions de moustiques qui, depuis un mois, ne m'ont pas quitté d'une heure. Les oreilles m'en bourdonnent encore, et j'avoue que plus d'une fois j'ai cru en mourir avant d'arriver au port.

Aussi ce fut un beau jour que celui-là! Je n'oublierai jamais Quilimane apparaissant à un détour de la rivière.

Ce fut d'abord un grand bois de cocotiers, qui arracha des hourrras à mes Zanzibarites; puis une longue ligne de toits de briques rouges, ombragés de flamboyants en fleur; au mouillage quelques grosses chaloupes et un aviso portugais. Bientôt nous distinguions l'église, les pavillons des divers consulats, et enfin... les « visages pâles » sur le quai. J'avais une envie folle de saluer un canot de guerre qui nous croisait, sans même prendre garde à nous.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il était près d'une heure de l'après-midi quand j'arrivai chez M. Rossier, chef de la seule maison française de Quilimane. Prévenu par Kerr, il se disposait à m'envoyer ses canots, mais ma brusque arrivée les rendait inutiles. On était à table, et je laisse à penser au lecteur si le dîner fut festoyé joyeusement et si l'on causa longtemps de notre vieille France.

L'obligeance de M. Rossier à mon égard m'a créé vis-à-vis de lui une dette de reconnaissance qui ne s'éteindra qu'avec ma vie; mon état de santé ne m'a pas permis dans la suite de l'acquitter comme je l'aurais voulu : puisse ce dernier et reconnaissant hommage lui affirmer une fois de plus le souvenir profond que je conserve de ses bontés!

Kerr partit le surlendemain. C'est une de ces natures ouvertes, entreprenantes et généreuses que l'on a partout plaisir à rencontrer; un de ces Anglais enfin comme il y en a certainement beaucoup en Angleterre, mais comme on n'en rencontre pas assez autour du globe, pour la gloire de la Grande-Bretagne[1].

Je l'accompagnai au paquebot et ne me séparai qu'à la dernière minute de ce charmant compagnon.

Vingt jours plus tard, je rentrais à Zanzibar, après deux ans d'absence. Comme nous laissions tomber l'ancre, un canot aux couleurs françaises se détachait du quai, et l'on juge de mon bonheur quand j'y retrouvai tous mes amis du départ, notre cher consul, M. Ledoulx, le capitaine Cambier, M. Kourry et M. Piat, chanceliers du consulat, en un mot tous ceux qui avaient pris une si large part au succès de ma mission.

Le retour de ma caravane leur avait fait souvent



Quilimane.

désespérer de me revoir, et ce fut de leur bouche que j'appris la folle équipée de mes hommes à la mission de Tabora, dernière folie qui leur avait valu la prison, où le plus grand nombre attendaient le résultat d'informations postérieures et décisives.

Le temps avait apaisé ma bien juste colère, et je me sentais maintenant porté pour eux à l'indulgence; mais pouvais-je compromettre l'avenir de ceux qui viendraient après moi, leur vie même, que l'impunité des coupables n'eût pas manqué d'exposer? Kampa et Babaidi seuls furent relâchés. Faut-il ajouter que je n'en eus pas même un remerciement?

De mon dernier séjour à Zanzibar il ne me reste qu'un souvenir bien précis, c'est celui des bontés de Mme Ledoulx; une confusion inexprimable plane sur tout le reste, tant l'anémie continuait son œuvre. Le repos succédant brusquement à une vie entraînante, l'atmosphère embrasée de la côte remplaçant les grandes brises de l'intérieur, ne manquent jamais d'amener chez le voyageur une prostration absolue et trop souvent dangereuse.

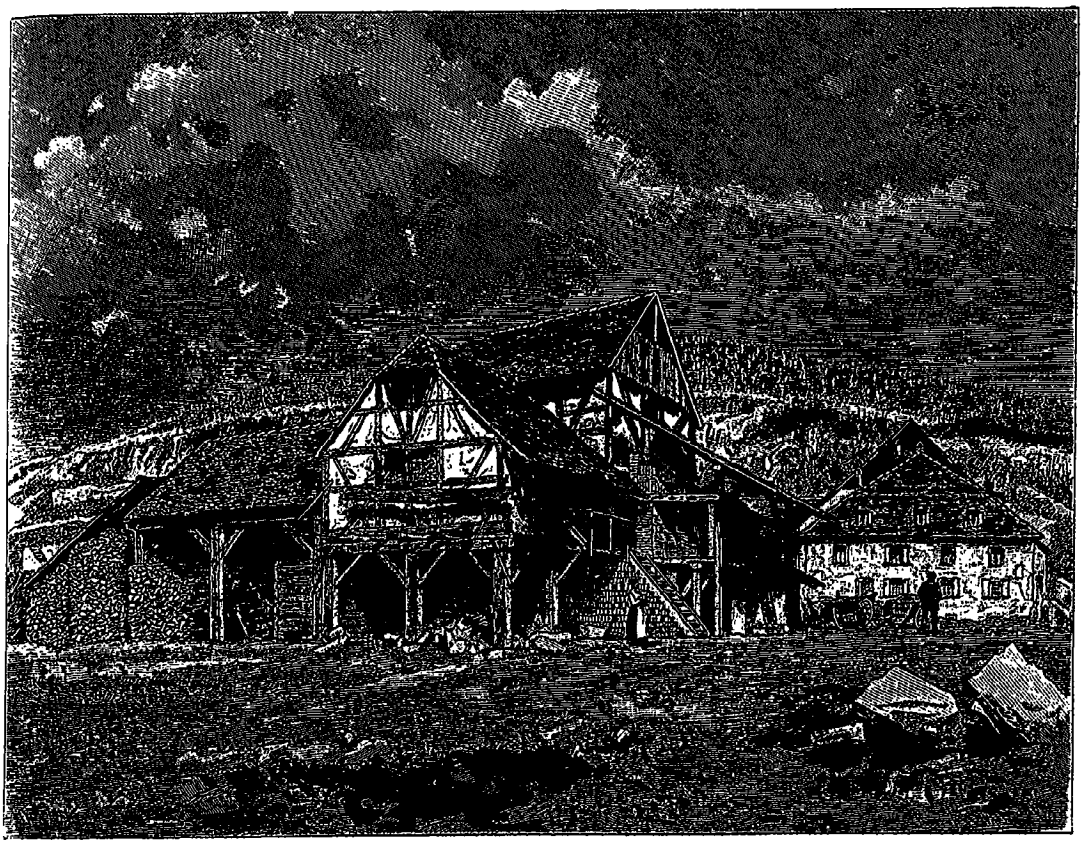
La Providence, une dernière fois, me vint en aide par l'arrivée inespérée d'un bateau de guerre. Le commandant de la Jonchère voulut bien me recevoir à bord de la *Caravane*, qui rentrait en France, ayant dans son état-major deux de mes bons camarades de promotion; heureux et dernier contraste d'une vie errante qui me faisait trouver la patrie au seuil même de la barbarie!

Laus Deo!

1. Au moment où j'écris ces lignes, Kerr organise, à ses frais, une expédition pour aller à la recherche d'Émin-bey. Il va goûter aux manenos des Zanzibarites, et je lui souhaite bien sincèrement une autre réussite que la mienne.

Victor Giraud.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tuilerie dans la vallée de Saint-Gangolfe (voy. p. 282). — Dessin de Lix, d'après nature.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND [1].

1887. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LXXIV

Gebwiller, son industrie et ses monuments.

« C'est en l'an de Notre-Seigneur mil cent soixante-deux que l'on commença à faire de Gebwiller une ville, et à se serrer les uns contre les autres, car jusque-là les maisons étaient dispersées dans la vallée. Quelques demeures se trouvaient dans le Kreyenbach, d'autres dans le Richardsthal, dans le Tieffenthal, dans l'Appenthal, dans le Liebenberg, dans le Binzenthal, dans le Huebenthal. Leur paroisse était la chapelle de Saint-Nicolas. Une petite chapelle en l'honneur de Notre-Dame se trouvait là où fut bâtie la paroisse actuelle.... Ce fut en mil cent soixante-deux que l'on commença la construction de l'église actuelle, et, lorsque les gens eurent réuni leurs maisons, ils entreprirent de fonder une ville avec des murailles, des tours et des portes. » Ainsi s'exprime le plus ancien document dont les rédacteurs de la *Chronique des Dominicains de Gebwiller* aient trouvé à se servir, et qui remonte peut-être aux dernières années du treizième siècle. Des annales bourgeoises se rattachent sans difficulté à un début si simple, que ne rend suspect aucun récit merveilleux. Un acte de donation du 10 avril 774 fait *in villa Gebunwilare*, par Williarius, au profit de l'abbaye de Murbach, afin d'assurer le salut de l'âme de sa femme,

1. Suite. — Voyez t. XLVIII, p. 145, 161, 177 et 193; t. XLIX, p. 161, 177 et 193; t. L, p. 81, 97 et 113; t. LI, p. 369, 385 et 401; t. LII, p. 145, 161 et 177; t. LIII, p. 81, 97, 113 et 129; t. LIV, p. 241, 257 et 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mentionne déjà la localité. A en juger par un diplôme de Louis le Débonnaire, daté du 12 août 816, qui confirme à l'abbaye ses droits sur les hommes libres de la vallée, il y a eu autour de Gebwiller des fermes et des cultures éparses avant l'arrivée des moines irlandais dans cette solitude, *heremi vasta que Vosagus appellatur*. Peut-être les hommes libres propriétaires de ces cultures et de ces domaines ruraux étaient-ils des descendants des soldats francs et burgondes appelés par les derniers empereurs romains dans les Gaules pour en défendre l'accès contre les autres envahisseurs germains.

Voici bien longtemps que Gebwiller (ou Guebwiller), comme Thann et Ribeauvillé, comme Munster, où nous avons passé au début de ces courses, s'est étendu au delà du mur d'enceinte construit en 1142, d'après ses premiers chroniqueurs. Trop à l'étroit entre les versants de ses montagnes, la ville a dû s'allonger vers l'issue de la vallée, du côté de Soultz et d'Issenheim, ainsi que dans la direction de Buhl, en amont. Aux deux extrémités s'élèvent ses principales fabriques : filatures et tissages de coton, manufactures de rubans de soie, ateliers pour la construction de machines. Les villas des chefs d'industrie, entourées de parcs ombreux, sont à proximité des usines, où le travail est le même que dans les manufactures de Mulhouse et du Logelbach, déjà décrites dans ces récits. Malgré l'annexion allemande, la population industrieuse de Gebwiller continue à s'accroître. Au lieu de dix mille six cent quatre-vingts habitants comptés en 1860, le recensement de 1880 en indique douze mille quatre cent cinquante, témoignage d'une réelle prospérité. Le travail manufacturier et le commerce occupent la majeure partie de cette population. Pourtant Gebwiller possède aussi des vignobles fameux, sur les versants ensoleillés du Kitterlé et les coteaux des Wannen, dressés au-dessus des cheminées d'usines. Pour la force capiteuse, pour la finesse du bouquet, aucun autre cru d'Alsace ne surpasse le vin blanc du Kitterlé.

Une rue principale, peu large, traverse la ville d'une extrémité à l'autre, sur une longueur de deux kilomètres. Les maisons bourgeoises n'ont pas de cachet particulier, comme les riants cottages de la cité ouvrière à la sortie sur Bühl. La maison commune, siège de la municipalité, est une construction de style gothique, élevée en 1514, suivant l'inscription placée sur la façade, au-dessus des armoiries de la ville et de l'abbaye de Murbach. Elle présente une tourelle en encorbellement, couronnée d'une balustrade. A l'un des angles du bâtiment, une madone. Les armes de Gebwiller peintes sur l'encorbellement représentent un bonnet rouge. Celles de l'abbaye figurent à côté : une mitre, la crosse abbatiale croisée avec une épée, au-dessus d'un lévrier noir et d'une étoile. Des tours fortifiées et du mur d'enceinte il reste peu de chose. Ont été démolis ou ont disparu également le couvent des moines augustins, le couvent des religieuses dominicaines d'Engelporten, *Portes des Anges*, l'hôtel des Chevaliers teutoniques et le château d'Ungerstein. Ce dernier était situé à l'entrée de la ville, du côté de Soultz. A la sortie vers Bühl, les antiquaires visitent encore la maison des nobles d'Angrät et les ruines du château de Hugstein, non loin de la jolie villa Bourcart, dont les proportions gracieuses s'harmonisent si bien avec le paysage environnant.

Cette villa nous rappelle le nom du philanthrope généreux aux persévérants efforts duquel est due la loi pour la protection des enfants dans les fabriques. Un fils de Jean-Jacques Bourcart, secondé par les chefs d'industrie et la bourgeoisie de Gebwiller, a créé aussi dans un local spécial des cours populaires, dont le but est de fournir « à tout jeune homme et principalement à l'ouvrier désireux de s'instruire les moyens de développer son intelligence et son cœur et de trouver des loisirs dignes de lui ». Fondée sur le type des *mechanical institutions* de l'Angleterre, l'œuvre des cours populaires de Gebwiller remonte à l'année 1850. Plusieurs centaines d'élèves fréquentent actuellement l'institution, qui fonctionne au moyen d'une dotation des promoteurs, de dons divers et de souscriptions annuelles. Son caractère original, c'est de n'avoir point de programme arrêté pour les matières d'enseignement. Son organisation vise à donner aux ouvriers l'instruction appropriée à leurs convenances particulières. Dans une certaine mesure, chacun peut y apprendre ce qu'il désire, à son choix, sous la seule condition de réunir un nombre suffisant d'adhérents pour l'ouverture d'un cours quelconque. Les jeunes gens qui veulent s'instruire par un cours à leur gré en font la déclaration chez le bibliothécaire de l'institut. S'ils sont en nombre suffisant, le comité directeur leur procure un maître ou un professeur. Des chefs d'industrie, des ingénieurs, des professeurs du gymnase local, des employés des principales fabriques, des jeunes gens de la ville se chargent des leçons, la plupart comme maîtres bénévoles, à titre gratuit; quelques chargés de cours du gymnase se font rétribuer sur les revenus de l'œuvre. Le dimanche de ma visite aux cours populaires, on y enseignait la langue française et la langue anglaise, la tenue des livres, le calcul, la géométrie, la mécanique, la physique et la chimie, la géographie, le jardinage, le chant et le dessin.

En fait de monuments dignes d'attention, Gebwiller possède ses deux églises paroissiales, l'une dans la haute ville, l'autre dans la ville basse. Différents par leur style, ces deux édifices religieux datent aussi d'époques bien différentes. L'église de la ville haute, la plus ancienne en date, consacrée à saint Léger, a une grande importance pour l'histoire de l'art en Alsace. On y constate la transition de l'époque romane au style ogival. Sa brillante façade et les tons chauds donnés à ses formes architectoniques par le grès vosgien, dont elle a tiré ses matériaux, lui donnent un aspect très pittoresque. Située à l'entrée de la ville basse, l'église Notre-Dame a un caractère tout différent, sans aucune réminiscence gothique, et dont le pays

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Munster (aujourd'hui). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entier n'offre pas un second exemple. C'est de l'architecture rococo, de la seconde moitié du dernier siècle, avec les prétentions du genre, quoique sobre relativement et sans effets trop criards. Une autre église gothique, à triple nef et sans voûtes, mais de proportions bien prises, élevée par les moines dominicains à partir de l'année 1306, sert aujourd'hui de marché couvert, tandis que le chœur a été converti en salle de musique profane. L'intérieur renferme des peintures murales en mauvais état de conservation, parmi lesquelles, dans une niche surmontée de la statue de Nabuchodonosor avec l'idole, la vision de sainte Catherine de Sienne. Cette scène légendaire est une des plus belles fresques alsaciennes du quatorzième et du quinzième siècle. A genoux devant le Christ, qui lui présente deux couronnes, la sainte choisit la couronne d'épines au lieu de la couronne d'or. Sa figure, comme le visage du Sauveur divin, exprime la profondeur du sentiment religieux propre aux mystiques du temps sur les bords du Rhin. Des banderoles ménagées dans la fresque donnent l'entretien de Jésus avec sa fiancée spirituelle en un langage d'une simplicité suave :

Katharina liebſte dochter min·
Diſer kronē muſtu eine tragē fin·
Begerſtu die dörnin in dinem Leben·
In ewigkeit würt dir die guldin geben·

Min will hab ich dir lieb(er) her·
Vffgebē hie ich beger nit mer·
Dañ durch lidē nochzevolge dir·
Die dörnī kron erwel ich mir·
Das mir in diner ewigkeit·
Die guldin kron dört werd bereitt·

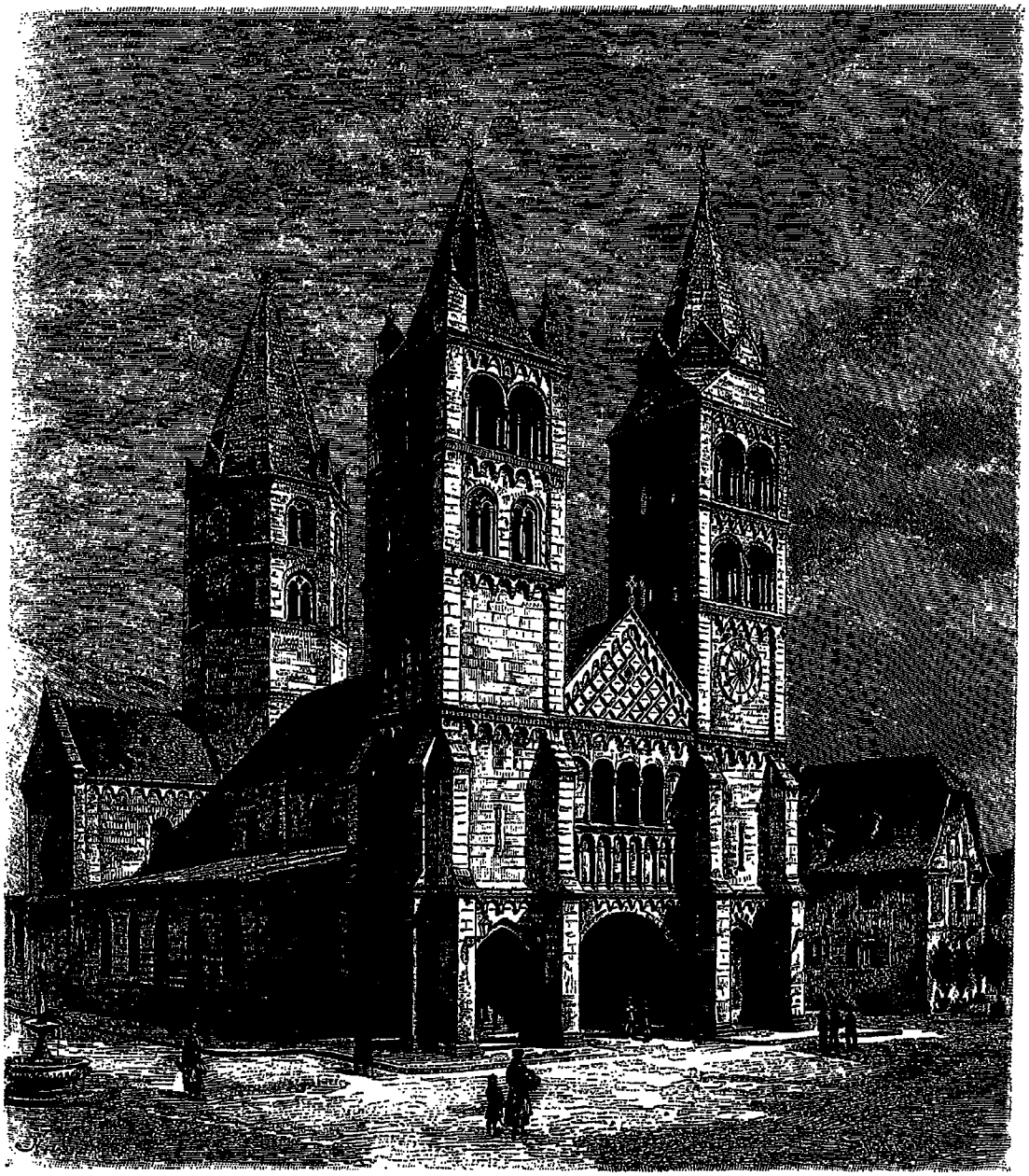
« Catherine, la plus chère des filles à moi, une de ces couronnes devras porter. Si durant ta vie ici-bas les épines tu choisis, en l'éternité la couronne d'or te donnerai. — Ma volonté je t'ai livrée, mon doux seigneur ; sur terre je ne demande plus que te suivre par des souffrances. La couronne d'épines je choisis, afin qu'en ton éternité me soit préparée la couronne d'or. » Suivant la *Chronique des Dominicains*, dont M. Mossmann a publié le texte, la fondation de l'église Saint-Léger remonte à l'année 1142, tandis que, d'après Guilliman (*De ep. Arg.*, p. 233), elle a été consacrée dès 1134, huit ans auparavant, par l'évêque Gebhard de Strasbourg, en présence du comte Adalbert de Habsburg. Faute d'autres renseignements, le style des diverses parties place l'achèvement de la construction au milieu du treizième siècle, avant la substitution de l'art gothique à l'art roman. Les deux manières de bâtir se mêlent ou se rencontrent dans cet édifice, abstraction faite des restaurations entreprises en 1580 d'abord, puis en 1851, à une date plus rapprochée de nous. Des remaniements et des agrandissements ont modifié le plan primitif, sans contribuer à l'améliorer. Dans l'origine ce plan figurait une croix latine formée par le chœur, le transept et la nef avec ses deux latéraux. Les deux latéraux sont accompagnés de deux tours carrées, à droite et à gauche du pignon. Un clocher octogone, plus haut que les tours du devant, s'élève au milieu du transept. Deux bas-côtés extérieurs, affleurant les façades du transept, ont été ajoutés dans la suite, afin d'élargir l'église. Ainsi l'édifice a cinq nefs. Le nombre des travées est de quatre dans le bas-côté gauche, de six dans le bas-côté droit et dans les deux collatéraux, correspondant à trois travées doubles de la grande nef. Le chœur, composé de cinq pans coupés, s'appuie sur de petits contreforts. Une sacristie à deux travées, également flanquée de contreforts, a été établie dans l'angle du chœur avec le côté droit du transept. En même temps que la construction des bas-côtés extérieurs, on a abaissé la toiture principale à la hauteur de ceux-ci. Par suite, les ouvertures du clair-étage, formées de deux baies romanes géminées, ont dû être bouchées extérieurement. Encore visibles à l'intérieur de la nef principale, mais dans l'ombre, ces baies n'éclairent plus leurs voûtes. Sur le collatéral gauche, dans les deux travées que n'a pas recouvertes le bas-côté extérieur, sont percées des meurtrières. Chaque travée avait deux de ces ouvertures, pratiquées également dans l'escalier à tourelle contre le clocher central, à l'angle du chœur avec le côté gauche du transept. Presque tous les autres jours sont remplacés dans la nef par de vilaines baies ogivales, sans meneaux ni réseaux, dans le chœur au moyen d'ouvertures à un ou deux meneaux, réunis par des arcades trilobées supportant des rosaces, des trèfles et quatre-feuilles contre-lobés.

Sans le porche et les trois tours, l'aspect extérieur de l'église Saint-Léger de Gebwiller ferait un médiocre effet. Le porche occupe tout le travers de la façade principale, subdivisé en trois arcades. Celle du centre est à plein cintre et prend toute la largeur de la nef principale ; celles qui supportent les deux tours de la façade sont à ogives, atteignant la même hauteur que l'arcade centrale, sans avoir un égal champ pour se développer. Les voûtes du porche correspondent au profil des arcades dans le sens de la largeur ; comme leur profondeur n'équivaut pas au développement de la grande arcade, elles sont toutes ogivales, ainsi que l'ouverture des deux extrémités. Une corniche, relevée d'un feston, court au-dessus du porche et marque la séparation de l'étage compris entre l'entrée principale et les combles de la grande nef. Cet étage présente trois baies cintrées, placées entre deux arcatures semblables, qui éclairent une ancienne chapelle. Sous le ressaut d'appui des fenêtres, une rangée de fausses arcades figure le balcon. Les étages correspondants des tours ont pour unique décoration une simple bordure en saillie aux angles. Ils sont percés sur les deux faces extérieures d'une meurtrière allongée, coupée à angle droit. Une seconde corniche, également soutenue par un feston, couronne ce premier étage des tours et de la nef. Le pignon de celle-ci se dresse entre les tours.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

suivant l'inclinaison du toit. Il est orné d'un treillis en losange formé par des filets parallèles en biais, tandis que les pentes du toit sont marquées par des festons rampants.

L'impression d'ensemble de la façade et des tours ne laisse pas d'être imposante, malgré le défaut de proportion et le manque de décoration. Quel dommage que l'harmonie primitive ait été troublée par la construction des bas-côtés supplémentaires, par l'établissement des contreforts nécessaires pour soutenir les



Église Saint-Léger, à Gebwiller. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Koch.

tours! Si la tour de droite a pu conserver ses points d'appui anciens, consistant en un faible soutien en forme de pilastre, à l'angle et au point d'intersection de la nef, il a fallu appuyer la tour de gauche sur deux contreforts postiches par-dessus les supports anciens. Sous l'action de notre climat inclément, avec ses gelées et son humidité, les édifices les plus solides se dégradent vite, comparés au merveilleux état de conservation des antiques monuments encore debout sous le ciel de l'Égypte. Les façades du transept manifestent d'ailleurs la même simplicité que la façade principale. De l'angle aux combles monte une bordure à festons,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et une corniche à billettes marque la séparation des étages. Tandis que la paroi inférieure est terminée par deux pieds-droits, réunis par des festons dans le haut, l'étage offre un oculus largement ouvert à triple voussure : deux tores, l'un simple, l'autre à billettes, avec un trochylo à têtes de clou, reproduit dans la décoration de l'église de Rouffach et de l'abside de Pfaffenheim, comme le cordon d'oméga de la corniche. Sur les pignons des acrotères, des monstres grimaçants, que nous reverrons aussi à Rosheim, dans la basse-Alsace. La corniche intermédiaire du transept et la bordure à arcades de la frise, caractéristique des édifices romans, se continuent jusqu'au premier contrefort du chœur.

Entrons-nous à l'intérieur de l'église, la grande nef apparaît formée de trois travées doubles, aux voûtes en croix, basses et lourdes, reposant sur de gros piliers carrés, pourvus sur chaque face d'une colonne engagée. Cette nef manque de hauteur, obligée qu'elle est de se soutenir par elle-même, sans contreforts. Les six rangées de piliers rétrécissent l'espace, déjà mesuré avec parcimonie. Les nervures des voûtes sortent des colonnes engagées, à travers de simples chapiteaux cubiques réunis au fût par un astragale. Les colonnes ont des bases attiques, avec l'empattement habituel. Une moulure pareille aux coussinets et correspondant à ceux-ci fait tout le tour de la nef, en formant la séparation du mur supérieur. Arcades et formerets des voûtes sont déjà à ogive. Fenêtrelles fermées en rond, encore très simples, indivises, une dans chaque travée double. Ces arcades, également ogivales, reposent sur les piliers intermédiaires, pourvus aussi de larges colonnes engagées, avec chapiteaux et coussinets comme ceux des piliers principaux. Les clefs de voûte, percées d'une ouverture ronde, manquent d'ornement. Mêmes dispositions pour les voûtes des deux nefs latérales contemporaines de la grande nef, tandis que les bas-côtés ajoutés après coup sont franchement gothiques. Dans le chœur, les clefs de voûte sont ornementées. Deux statuettes en bois conservées dans l'église représentent saint Pancrace et saint Urbain. Notons de plus une inscription de 1607 concernant un vœu de la ville à l'occasion de la peste. Enfin on conserve dans le fond du bas-côté méridional les échelles à cordes abandonnées par les Armagnacs lors d'une surprise tentée contre Gebwiller dans la nuit du 13 février 1445, veille de la Saint-Valentin.

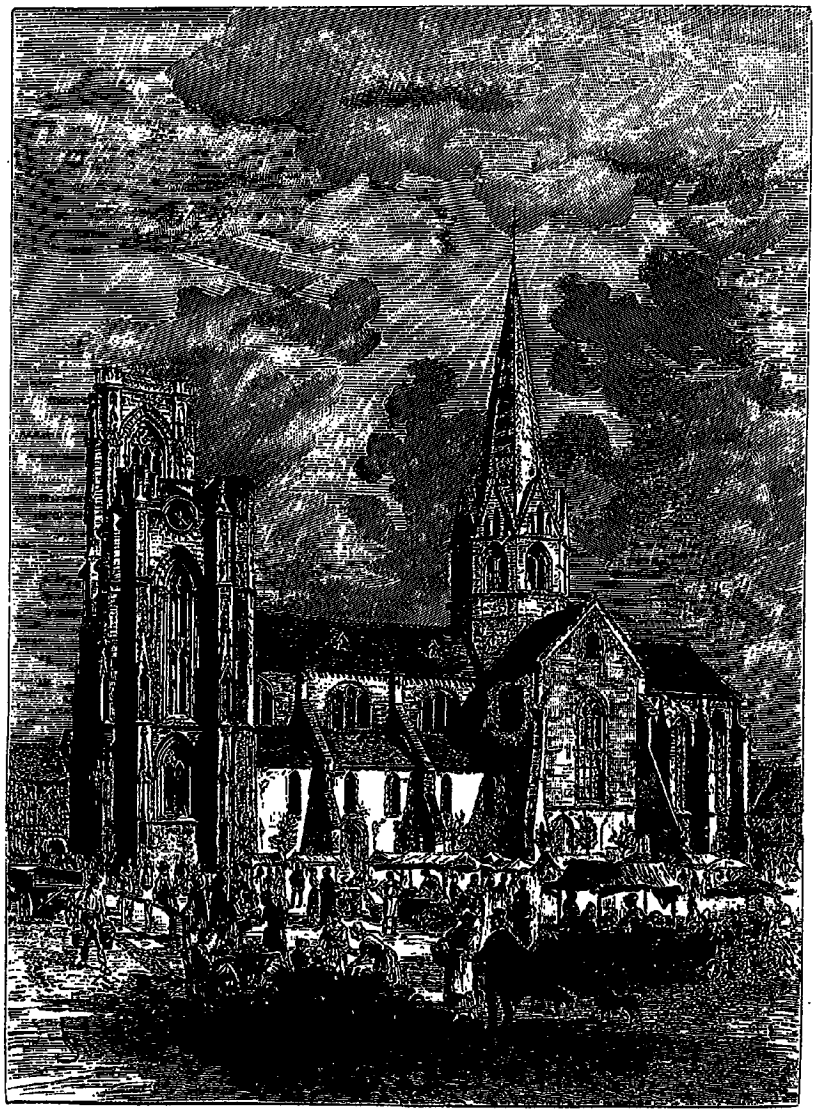
L'église Notre-Dame, édifiée six siècles après l'antique église romane de Saint-Léger, doit aussi sa construction aux abbés de Murbach. Unique en son genre, pour toute l'Alsace, elle contraste par sa physionomie ouverte, ses airs riants, sa recherche, avec la tenue plus sévère, l'exécution plus rude, l'austérité du sanctuaire primitif. Au lieu du demi-jour mystérieux qui règne là, à l'intérieur des nefs rétrécies par des voûtes trop basses, vous avez ici une enceinte élevée et spacieuse, en pleine lumière, avec un jour égal pour toutes les parties. Ce sont les mêmes matériaux, tirés du grès vosgien, qui ont servi à bâtir l'une et l'autre, de même que toutes deux sont destinées au même culte. Seulement l'esprit de temps différents semble se manifester par des différences de style et de caractère de l'un et de l'autre monument. Dans l'ancienne église du moyen âge, tout respire encore le recueillement d'une foi naïve, sans souci de scruter son objet. Une religion en voie de s'éclairer sur ses croyances laisse paraître ses aspirations dans l'ordonnance du temple moderne. Au point de vue particulier de l'art, Notre-Dame, comme Saint-Léger, suscite des critiques fondées pour quiconque rapporte ses observations et ses impressions à un idéal. Les œuvres parfaites sont rares.

Une belle place, plantée de tilleuls, entourée de constructions, autrefois dépendance du chapitre noble de Gebwiller, s'étend devant la façade de l'église Notre-Dame. L'édifice, établi sur un socle élevé, a la prétention d'imiter la grande architecture grecque, dont il n'a pas su prendre la simplicité puissante. Son plan d'ensemble est un rectangle, traversé par une croix latérale, moins large de moitié. La nef mesure soixante mètres de longueur, sur vingt-deux de largeur avec les collatéraux, sa hauteur étant de vingt-trois mètres. Extérieurement, la façade présente deux étages, avec deux tours, dont l'une encore inachevée sur les côtés du portail. Ce portail est orné de quatre colonnes d'ordre dorique. Groupées sur des soubassements de part et d'autre de l'entrée principale, les colonnes laissent voir sur le mur, en arrière, deux ressauts rectangulaires d'inégale élévation, séparés par une bande horizontale, à la hauteur du linteau de la porte. A côté de l'entrée principale, en dehors des colonnes, deux portes plus petites s'ouvrent sur le même perron commun à toutes trois. Au-dessus de l'entablement dorique, qui étend sa corniche et ses triglyphes aux tours, s'élève le second étage avec un élégant fronton sur une nouvelle rangée de colonnes ioniques, correspondant aux colonnes doriques du bas, et comme elles, disposées deux à deux sur un soubassement coupé. Au milieu, il y a une grande fenêtre à linteau droit, garnie d'une travée avec un feston. Les deux tours, percées aux étages inférieurs de fenêtres à plein cintre, s'avancent en avant de l'alignement du portail. Celle qui est achevée a deux étages en plus, jusqu'à la naissance du dôme surhaussé qui la couronne. Le premier étage au-dessus du portail présente huit colonnes composites, portant au haut de leur entablement une galerie chargée d'un nombre égal de vases d'amortissement. Au lieu de bases cintrées, il est percé de portes rectangulaires ouvertes sur chacune de ses faces. Quant à l'étage supérieur, le quatrième à partir d'en bas, les colonnes lui font défaut. Ses proportions deviennent plus grêles, plus élancées. Recourbées en dehors par la base, les petites faces formées par les arêtes de la tour en s'aplatissant s'appuient sur des socles, entre les piédestaux des vases, pour s'élever vers une élégante corniche. Cette corniche, servant de couronnement, porte l'attique continu sur lequel repose le dôme, partagé lui-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

même en quatre panneaux par autant de plates-bandes richement festonnées. Pour la symétrie et pour augmenter l'effet d'ensemble, la seconde tour demande à être achevée.

A l'intérieur, un égal luxe de décoration frappe de prime abord, avec le caractère néo-grec de l'architecture. Une colonnade d'ordre corinthine dessine le pourtour de la nef, dont la voûte s'arrondit gracieusement, avec ses archivoltes fleuronnées. Des écussons de forme ovale, suspendus au-dessus des fenêtres à lancettes, qui s'ouvrent dans les montants de la voûte, présentent soit les initiales des patrons du sanctuaire, soit des couples d'anges tenant les instruments de la mort du Christ. Quand le ciel est clair et le soleil brillant au dehors,



Église de Rouffach. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Koch.

la lumière fait ressortir les moelleux reliefs des sculptures et des moulures sur lesquelles elle glisse doucement. Sur tout l'entablement court un attique continu, recevant sur des piédestaux les coussinets des arcades qui tombent sur lui à l'aplomb des colonnes posées sur des plinthes. Avançons-nous jusqu'à l'intersection de la croisée, une coupole surbaissée s'étale au-dessus de votre tête. Chargée de festons et de guirlandes, la coupole porte l'image symbolique du Saint-Esprit, tandis que les grands docteurs de l'Église, saint Augustin et saint Ambroise, saint Jérôme et saint Grégoire, sont figurés en demi-bosse sur les pendentifs aux angles de la voûte. Dans les ronds-points de la croisée et du chœur, les fûts des colonnes sont cannelés. Là des rinceaux se promènent autour de la frise arrondie; l'attique s'efface, et une balustrade couronne l'entable-

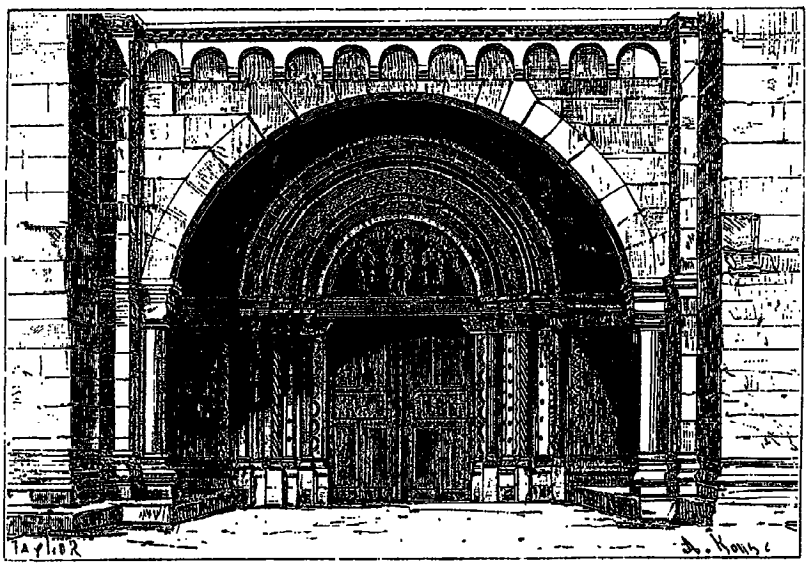
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment. Les deux voûtes latérales, sous l'effet des architraves qui les portent, se divisent en une série de carrés concaves. Dans le chœur on admire le maître-autel en marbre et les boiseries des stalles sur les deux côtés. Ces boiseries comprennent notamment quatre tableaux aussi remarquables par la vigueur de la composition que par la délicatesse et le fini du travail. Deux anges assis au-dessus de chaque tableau montrent dans une Bible ouverte sur leurs genoux le texte auquel le sujet représenté se rapporte, à savoir : le passage de la mer Rouge par les Hébreux; le sacrifice d'Élie sur le Carmel; la naissance du Sauveur; la descente du Saint-Esprit sur les apôtres. Ces chefs-d'œuvre sont l'ouvrage d'Hélène, fille de Fidel Sporrer, le sculpteur qui a moulé en ronde-bosse la scène de l'Assomption de la Vierge derrière l'autel. Le grand-autel en marbre de plusieurs couleurs et de provenances diverses doit représenter le Saint-Sépulcre de Jérusalem, en grandeur naturelle. De part et d'autre de l'autel, des cadres roses saillants appliqués dans l'entrecolonnement renferment deux hauts-reliefs : saint Léger décapité dans la forêt Iwelin, et la mort de saint Louis pendant sa dernière croisade. Les quatre autels latéraux sont également en marbre, ornés de peintures et de statues dues à des artistes alsaciens : entre autres, une Descente de croix ciselée par Friederich, et un tableau de Guérin, qui montre l'évêque d'Autun surpris par ses ennemis au moment de conférer le baptême.

LXXV

Halte aux eaux minérales de Soulzmatt.

Après l'architecture des églises anciennes et récentes, une série d'excursions aux ruines de nos vieux châ-

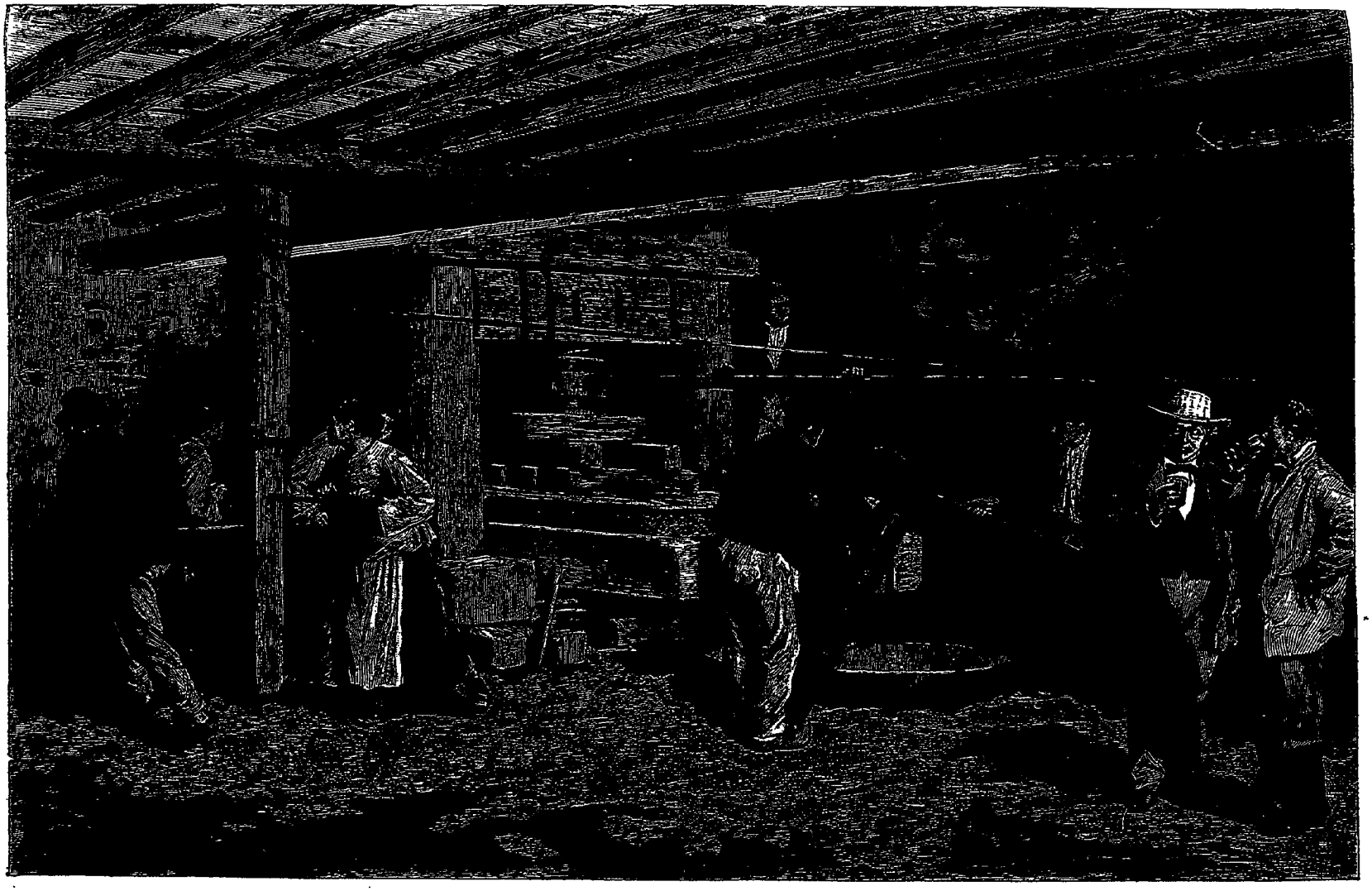


Portail de l'église Saint-Léger, à Gebwiller (voy. p. 276). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

teaux. Les restes des châteaux de la féodalité abondent en Alsace, sur toutes les ramifications de nos montagnes, depuis Thann et Gebwiller jusqu'à la hauteur de Wissembourg. Leurs tours, abandonnées maintenant, sont visibles, depuis la ligne du chemin de fer, sur la plupart des contreforts de la chaîne vosgienne. Sur les versants du Grand-Ballon nous avons vu déjà, dans la vallée de la Thur, les murs branlants de l'Engelburg, du Störenburg et du Wildenstein. A la montée de Soultz, par le vallon de Wuenheim, nous aurions le Freundstein, avec son émouvante légende. Entre Gebwiller et Bühl nous venons de voir le Hugstein, encore vigoureusement dressé sur son rocher au bord de la route. En allant de Rouffach à Schlestadt, les ruines de la Hohlandsburg, du Hageneck, des châteaux de Ribeauvillé, du Hoh-Kœnigsburg, de l'Ortenberg, vont nous attirer maintenant durant nos prochaines étapes. Notez bien que si pour le moment je ne vous cite pas tous les noms des forteresses féodales encore debout sous nos yeux, c'est afin de vous laisser la surprise de découvrir les autres au passage. Chacune a joué un rôle important ou modeste dans les affaires du pays pendant les derniers siècles. Avec l'attrait de leurs souvenirs, toutes nous offrent maintenant le charme de leurs perspectives pittoresques.

Pour éviter le chemin de fer, en gagnant Rouffach par les sentiers de la montagne, il nous faut laisser Soultz. Soultz est un chef-lieu de canton, comme Rouffach et Ensisheim, peuplé actuellement de quatre mille six cent trente habitants. C'est une petite ville proprette, avec une belle église gothique, tout en pierres de taille, tirées du grès vosgien, comme les matériaux des églises de Gebwiller. Le pays environnant est fertile et bien cultivé, partie en vignes sur les coteaux, partie en terres arables dans la plaine. Autrefois la localité était fortifiée, et l'on voit encore des restes de son an-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le pressoir des vignerons alsaciens (voy. p. 286). — Dessin de Lix, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cienne enceinte. Entre Soultz et Gebwiller la distance ne dépasse pas deux kilomètres. Le trajet peut être fait en chemin de fer, dont pourtant nous ne voulons pas aujourd'hui, pour aller à Rouffach et au château d'Isenburg par Buhl, Schweighausen et Soulzmatt. Bühl se tient sur la Lauch, à l'intérieur de ce verdoyant Florival où se dérobait naguère dans la solitude l'abbaye de Murbach. Plusieurs manufactures considérables, qui filent et tissent le coton et la laine, donnent le bien-être à la population. Cette activité industrielle profite également aux cultivateurs, qui trouvent auprès des ouvriers des fabriques un débouché plus rémunérateur pour les produits du sol.

Une surprise agréable à la montée de Schweighausen : Dans les vignes, au bord d'un chemin creux, nous voyons un homme à barbe blanche peignant une esquisse. C'est un collaborateur de notre *Tour du Monde*, M. Bida, le sympathique artiste, qui a illustré une magnifique édition des Évangiles de ses compositions si frappantes de vérité, où le monde de la Judée paraît revivre. Force nous est de redescendre à Bühl, où M. Bida nous retient, pour quelques heures tout au moins, dans sa retraite. L'ardeur du soleil aidant, nous nous laissons faire. Moi-même, je mets l'occasion à profit, dans la visite à l'atelier de notre hôte, pour voir si je ne trouverai pas encore dans ses cartons rapportés d'Orient quelques dessins inédits pour illustrer mon voyage au Sinaï. A mon sens, aucun autre peintre n'a mieux saisi ni rendu le type ou la physionomie propre aux populations des pays bibliques. Pour le moment M. Bida exécute une série d'aquarelles pour une édition des œuvres de Shakespeare. Bien touché tout cela, comme toutes les productions du maître, dont le talent semble continuer à grandir. Une cordiale poignée de main et nos remerciements pour l'hospitalité reçue. Puis nous regagnons le sentier de la montagne.

Ce sentier laisse le village de Schweighausen sur la gauche pour monter droit vers le col de Soulzmatt. Les vignes exposées au soleil font place à de grands noyers. Plus haut encore, le vallon où nous nous élevons est ombragé par des chênes. Une prairie remplit le fond, au-dessus duquel pointe, derrière un rideau d'arbres fruitiers, un petit clocheton. C'est la chapelle de Saint-Gangolfe, *Sankt Gangwolf* des populations environnantes. Quelques fermes et une auberge se groupent autour de la chapelle, au milieu de jolis vergers. Depuis ce point, la vue s'étend sur tout le massif du Grand-Ballon, embrassant les cheminées des fabriques de Bühl et de Gebwiller, les ruines du Hugstein, les clochers de Lautenbach et de Schweighausen. Nous sommes un dimanche, à deux heures de l'après-midi. Dans les villages du Florival, les cloches sonnent partout l'office des vêpres. Le calme du moment inviterait au recueillement, n'était l'extrême chaleur. Tout près de la chapelle nous voyons une carrière de terre glaise et une tuilerie pareille à celle de Turckheim.

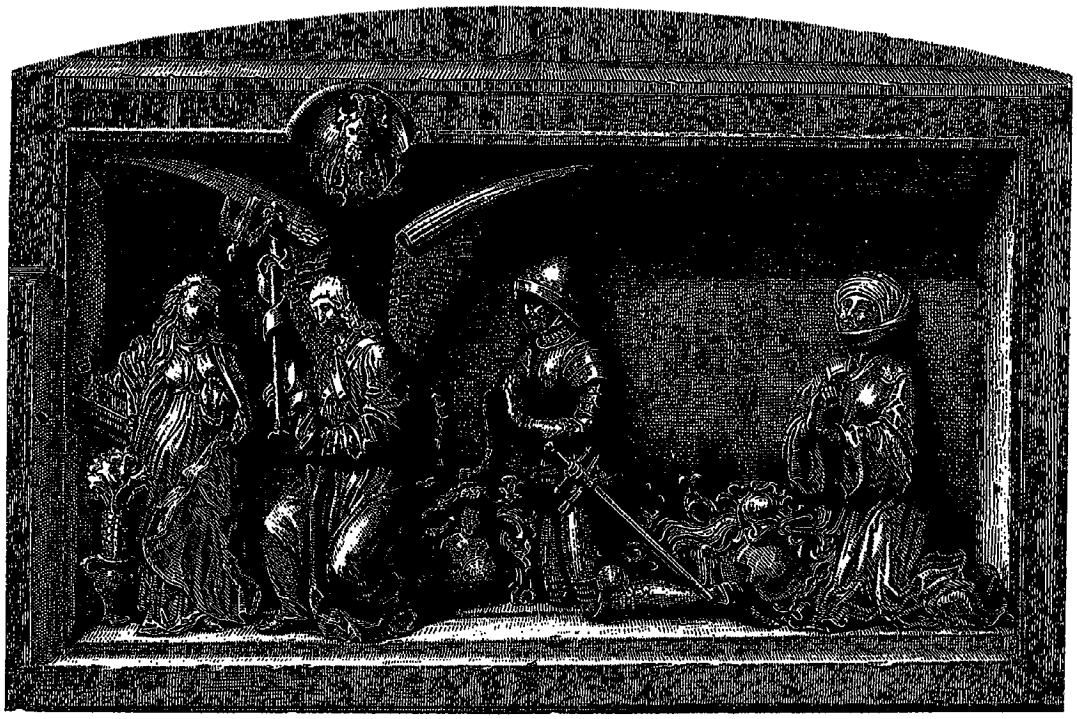
Pour nos campagnards, le pèlerinage de Saint-Gangolfe est réputé particulièrement efficace pour les soldats partis en guerre. En témoignage de cette vertu, la chapelle renferme un ex-voto indiscutable. Lors de la levée en masse édictée en 1793 par le gouvernement de la République française, les bonnes gens de Bühl, obligés de se rendre à la frontière, promirent un ex-voto à saint Gangolfe s'il les ramenait tous sains et saufs dans leurs foyers. Ce vœu fut exaucé, à en croire un tableau suspendu dans la chapelle et qui représente les recrues du lieu rangées en ligne. L'équipement et l'armement de ces soldats laissent à désirer. Leur uniforme est le costume des paysans du temps dans la vallée. En fait d'armes, ils ont des fourches, des faux, des haches, des gourdins, des piques, tandis que trois officiers brandissent de véritables épées sur le front de la troupe. Une estafette galope dans le lointain ; sur le premier plan un abri de feuillage s'élève à côté d'une marmite où mijote le menu traditionnel du soldat français. Chaque année, le jour de la fête de saint Gangolfe, des multitudes de pèlerins affluent de toutes parts à la chapelle. Une chaire extérieure, pratiquée dans le mur, sert à des sermons en plein air. Il y a aussi, à cette occasion, une foire renommée dans le monde des enfants pour la vente de jouets en terre cuites, de petites poteries et de coucous, joie du jeune âge. Si nous interrogeons les *Acta sanctorum* (mai, t. II, p. 642), ils nous apprennent comme quoi saint Gangolfe a été un chevalier français, vivant à Varennes près de Langres, du temps de Pépin le Bref ou de Pépin d'Héristal. D'après la légende, le chevalier aurait fui sa femme, dont la conduite le déshonorait. Arrivé au lieu de la chapelle actuelle, avec ses hommes d'armes fidèles, il proposa à un paysan d'acheter l'eau d'une source qui servait à irriguer ses prés. Le paysan consentit à vendre son eau si l'acquéreur pouvait l'emporter. Sur quoi le chevalier d'enfoncer dans l'onde son bâton, qui aspira et recueillit la source entière.

A la hauteur du col qui traverse la route de Lautenbach à Soulzmatt, cotée à quatre cent soixante-dix-huit mètres sur la carte de l'état-major allemand, une forêt occupe les deux versants. Sur le versant de la Lauch les bois se composent de grands sapins, plus frais, plus ombreux que les pins et les chênes du côté de Soulzmatt. Le paysage du côté de la vallée de Gebwiller est plus beau, avec la vue sur le Grand-Ballon et ses contreforts. Avant de quitter le vallon de Saint-Gangolfe, déployé sous la forme d'un bassin ouvert sur le Florival, en face du Grand-Ballon, on passe à côté d'une carrière de terre glaise, avec une tuilerie, au contact du grès vosgien, sur la lisière du bois. Une ligne télégraphique suit la route, je ne sais trop pourquoi, car le service des dépêches ne doit pas être bien actif entre les communes au fond de la vallée de Gebwiller et Soulzmatt. La route carrossable décrit un long coude autour du Pflingstberg, à partir du plateau où se détache le chemin de Schaefferthal, où se dresse le *menhir* du Langenstein, la grande pierre levée, monument des temps druidiques. Il y a d'ailleurs deux Pflingstberg, le grand et le petit, celui-ci

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus bas, celui-là un peu plus élevé. La traverse entre les deux montagnes, à pente plus raide, descend à Soulzmatt plus vite que la route de Lautenbach et de Bühl, qui aboutit à l'établissement des bains. Cette route forestière, longue de dix kilomètres entre Bühl et Soulzmatt, rencontre, entre les sources minérales et les fabriques, une autre route également agréable, conduisant en trois heures, par Osenbach et Soulzbach, dans la vallée de Munster. Entre Soulzmatt et Rouffach, la distance est de sept kilomètres en sus.

Venons-nous de Rouffach, au lieu de descendre aux sources minérales par Saint-Gangolfe ou par Osenbach, nous avons devant nous une gorge étroite, ouverte sur la route de Cernay à Colmar, entre des coteaux de molasse. En face de ce défilé, derrière lequel apparaît un bassin plus large, le paysage est dominé par la masse du Kahlenwassen, élevé de douze cent soixante-dix mètres. Beaucoup de noyers remplissent les champs de pommes de terre. Sur les pentes à l'exposition nord, le bois remplace la vigne dès l'entrée de la vallée. Avant d'atteindre le village de Westhalten, qui élève beaucoup d'ânes, vous avez sur la gauche le dôme déprimé du Bollenberg, montagne hantée par les sorcières. Celles-ci, au dire de la tradition populaire, arrivent sur la lande déserte et inculte, chevauchant sur des balais, pour célébrer leur sabbat avec maître Satan. Malheur au voyageur attardé qui veut traverser le Bollenberg à cette heure nocturne. Les sorcières l'égarent



Sculptures tombales à Soulzmatt (voy. p. 284). — Dessin de Matthis, d'après Rothmuller.

sans merci, le petit vin blanc servi par les filles d'auberge des localités voisines aidant.

Certains archéologues considèrent comme monuments druidiques des blocs de grès vosgien épars sur la cime du Bollenberg. Le Langenstein (pierre levée), à la maison forestière du Schaefferthal, non loin de la route de Soulzmatt à Bühl, ressemble bien aux menhirs que j'ai vus sur les landes de la Bretagne. Mais il est difficile d'admettre l'intervention de l'homme pour le transport de ces blocs sur les points où nous les voyons. Ces blocs erratiques de grès vosgien, dont beaucoup mesurent plus d'un mètre cube, n'ont-ils pas plutôt fait partie de conglomérats tertiaires, comme nous en voyons encore en place au-dessus du Drachenloch, sur le Letzenberg de Turckheim ! Au Bollenberg, les autres éléments du dépôt, moins volumineux, ont pu être enlevés par les dénudations, qui ont transporté le minerai de fer quaternaire d'Alsace. Si nous considérons le massif du Bollenberg pour sa conformation, nous le voyons présenter trois mamelons disposés en triangle. Celui du couchant, coté trois cent quarante-neuf mètres, consiste en dépôts jurassiques ; les deux autres sont tertiaires. Sur le versant du mamelon oriental, tourné vers Westhalten, vous voyez des galets arrondis mélangés de terre et de sable. Ces galets provenant du muschelkalk, du calcaire oolithique et, en moindre quantité, du grès vosgien, mesurent jusqu'à quinze centimètres d'épaisseur. Des bancs épais de molasse affleurent, de distance en distance, avec des amas de coquilles bivalves et de petits gastéro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

podes. Les blocs de grès erratiques se trouvent sur le mamelon le plus élevé. Au mois d'août la végétation de la rocaille inculte du sommet présente à foison des espèces caractéristiques des sols calcaires : *Scilla autumnalis*, *Lepidium petræum*, *Potentilla opaca*, *Arenaria tenuifolia*, *Linum tenuifolium*, *Genista pilosa*, *Rosa pimpinellifolia*, etc.

Derrière le Bollenberg et Westhalten, la vallée s'élargit, sans pourtant atteindre une étendue égale à celle du vaste bassin ouvert vers Osenbach. Une bordure de vignes enlace les pentes de montagnes couronnées de forêts; les prés gagnent en superficie et sont accompagnés de vergers. De grands noyers à la couronne puissante dominent le paysage. Le cours plus rapide de l'eau dans le lit de l'Ohmbach accuse une plus forte inclinaison du terrain. Tournez-vous les yeux sur la droite de la vallée, vous voyez son versant de ce côté s'évaser, former une sorte de dépression, sinon un col, pour livrer passage au chemin de Soulzmatt à Orschwihr. Les coupoles du Pflingstberg, élevées de quatre cent dix et de quatre cent quarante mètres, font face au Bollenberg, séparées par un couloir du Heidenberg, en arrière de Soulzmatt. Au lieu de molasse tertiaire, le grès vosgien constitue ces montagnes. Entre le grand Pflingstberg et le Heidenberg, au fond du couloir, jaillissent les sources minérales. Soulzmatt s'allonge sur les bords du ruisseau Ohmbach, canalisé à sa traversée. Une filature de coton et une filature de bourre de soie ajoutent à l'aisance des habitants. Ceux-ci étaient au nombre de deux mille huit cent cinquante-six, lors du dernier recensement, en y comprenant l'annexe de Winzfelden, contre mille onze à Westhalten et six cent quatre-vingt-un à Osenbach.

Soulzmatt avait autrefois une église romane du douzième siècle, à triple nef, dont la tour a été conservée avec le portail ouest et l'arcature en plein cintre, qui séparait la nef principale du collatéral droit. A la suite d'un incendie survenu au quinzième siècle, probablement lors de l'invasion des Armagnacs, l'ancienne église romane a été remplacée par l'église gothique actuelle. Les bases des colonnes qui supportent les arcades disparaissent dans le sol. L'intérieur est bordé de monuments funéraires, dont les inscriptions ne ménagent pas les compliments aux morts enterrés sous ces pierres. Le clocher roman a un toit en bâtière et fait remarquer ses arcatures; son dernier étage présente une fenêtre terminée par deux meneaux en retraite, comme au château de Gueberschwihr. Des anciens châteaux de la localité il ne reste plus guère trace, si ce n'est de celui de Landenberg.

La réputation de Soulzmatt tient plus à son eau minérale qu'aux qualités des personnages dont les inscriptions tumulaires de l'église transmettent le souvenir à la postérité. Au point où jaillissent les sources, à un kilomètre derrière les maisons du bourg, les montagnes arénacées du Pflingstberg et du Heidenberg semblent fermer la vallée, tellement elles se rapprochent. Méglin, qui a publié en 1779 la première analyse des eaux minérales, en rapporte la découverte au quinzième siècle, à une époque où s'est perdue à Gueberschwihr une source analogue. Lors des derniers travaux d'aménagement, le propriétaire a rencontré, sous un banc de gravier, à deux mètres de profondeur, de nombreuses substructions antiques, des bassins en pierre de taille et en bois de sapin. Ces derniers étaient si bien conservés qu'on les aurait crus posés de la veille. Un professeur de la faculté de médecine de Strasbourg, le docteur Bach, a publié en 1853 une notice détaillée sur *les Eaux gazeuses alcalines de Soulzmatt*. Maintenant on recueille l'eau de sept sources distinctes, dont l'une découverte en 1887. Suivant les analyses de Goze et de Persoz, faites en 1838 et renouvelées depuis, la composition varie d'une source à l'autre. A en croire les consommateurs, cette composition présenterait même des changements notables pour la même source dans le courant de l'année, si tant est que les besoins du commerce ne fassent pas des emprunts aux sources voisines, quand l'eau de la source principale ne suffit pas.

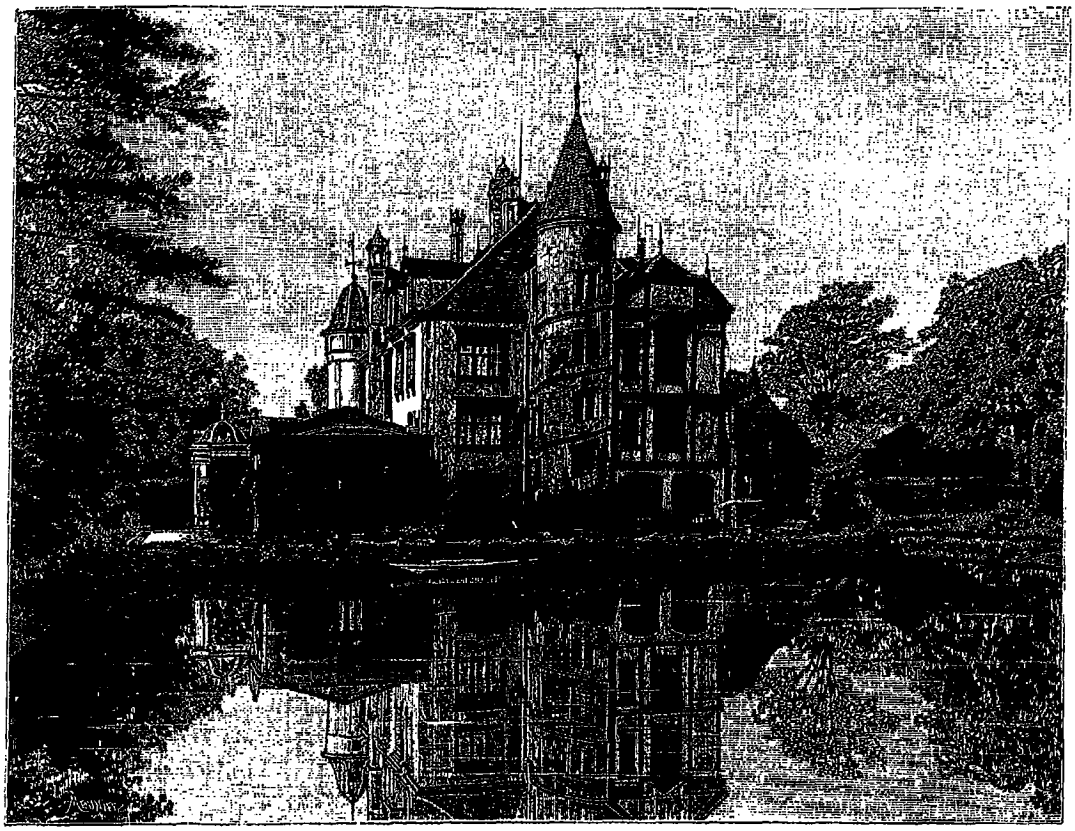
Je ne veux pas énumérer toutes les maladies contre lesquelles les médecins prescrivent l'usage de l'eau acidule de Soulzmatt. Comme boisson de table et mélangée à notre vin d'Alsace, elle est particulièrement agréable aux gens bien portants. Aussi on l'exporte au loin, en concurrence avec les eaux gazeuses naturelles de Saint-Galmier et de Seltz. A côté de la source principale du *Sauerwasser* il y a le *Kupferwasser* (Source cuivreuse); le *Schwefelwasser* (Source sulfureuse); le *Purgierwasser* (Source purgative); le *Silberwasser* (Source d'argent); le *Goldwasser* (Source d'or). La dernière source trouvée n'a pas encore de nom particulier, à ma connaissance. Je dois ajouter aussi que la chimie n'a pas constaté dans toutes ces eaux la présence des métaux dont elles portent le nom. L'établissement des bains, construit à côté des sources, est assez fréquenté en été et offre un séjour agréable aux visiteurs désireux de repos, avec son grand parc et ses promenades. On peut en dire autant des bains de Soulzbach, situés de l'autre côté de la montagne, dans la vallée de la Fecht.

LXXVI

Le kirsch au château d'Isenburg.

Outre son eau minérale pétillante, Soulzmatt produit aussi une excellente eau de cerises. Qui ne connaît en effet le kirschenwasser ou le kirsch au bouquet si fin tiré de la distillation des fruits du merisier sauvage, et même du cerisier greffé? Vingt localités de nos montagnes prétendent produire cette liqueur de premier choix. Le val de Villé, Fréland, Orbey, pouvaient autrefois concourir à titre égal avec les environs de Rouffach et de Soulzmatt pour la qualité de leur eau de cerises. Autrefois, il y a quelque vingt ans encore, les distillateurs de la contrée auraient éprouvé un remords de mêler à leurs cerises ou à leurs merises une goutte d'eau-de-vie commune. Seulement, à la place des mœurs simples et de l'honnêteté du temps passé,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Château de Schoppenwihr (voy. p. 302). — Gravure de Meunier, d'après une photographie.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND[1].

1887. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LXXVII

De Rouffach à Ribeauvillé.

Impossible de prendre le chemin de fer pour aller de Rouffach à Ribeauvillé, autant que pour venir de Gebwiller à Rouffach. Par le beau temps, de bons marcheurs préfèrent toujours suivre les coteaux et les sommets par-dessus vallons et vallées. N'avons-nous pas d'ailleurs à nous arrêter trop souvent pour des observations d'archéologie ou d'histoire naturelle? Le chevet de l'église de Pfaffenheim, le pèlerinage de Schauenberg, au-dessus de Gueberschwihr, les carrières de Voegtlingshoffen, les ruines du couvent de Murbach, les châteaux d'Egisheim nous attendent aujourd'hui. Demain il faudra nous arrêter chez les vignerons de Richewihr et de Beblenheim, puis jeter un coup d'œil, en passant, sur l'église fortifiée de Sainte-Huna à Hunawihr. Un inconvénient de cette promenade, c'est d'être retenu à chaque station par les amis et connaissances. Dans le vignoble alsacien les connaissances et amis ne vous laissent pas passer sans vous faire asseoir à leur table, sans vous obliger à prendre un verre de leur cru à la cave. Parbleu! chaque propriétaire de la région prétend récolter le meilleur vin du pays. Chacun met son amour-propre à vous persuader de la qualité supérieure de sa récolte. La coutume locale ne vous permet pas de refuser les invita-

1. Suite. — Voyez t. XLVIII, p. 145, 161, 177 et 193; t. XLIX, p. 161, 177 et 193; t. L, p. 81, 97 et 113; t. LI, p. 369, 385 et 401; t. LII, p. 145, 161 et 177; t. LIII, p. 81, 97, 113 et 129; t. LIV, p. 241, 257 et 273; t. LV, p. 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

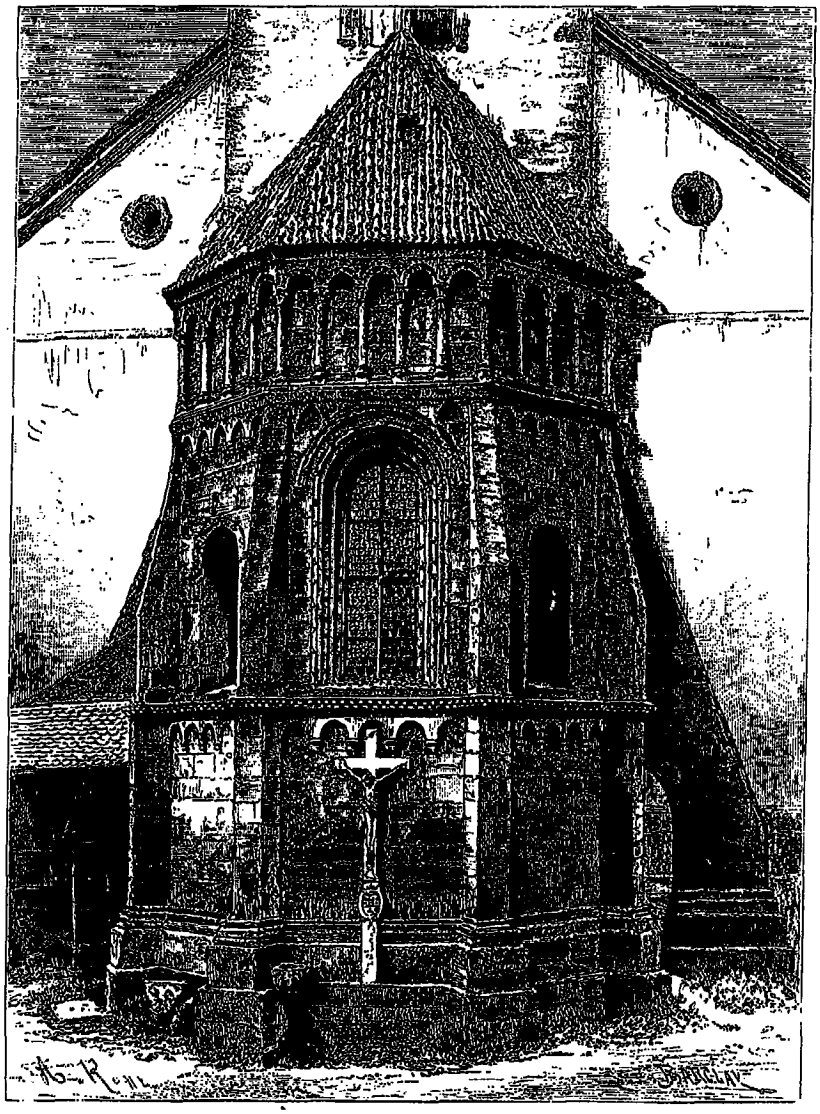
tions à boire faites de si bon cœur. D'ailleurs je suis ici dans ma circonscription électorale pour le conseil général du département et le parlement de l'empire. Impossible de tenter une tournée à travers les communes viticoles sans une moyenne de quatre à cinq litres des plus forts vins, à prendre un jour dans l'autre, en y mettant beaucoup de façons pour accepter.

Voici déjà l'église de Pfaffenheim, où notre hôte du château d'Isenburg a tenu absolument à nous conduire en voiture. Pfaffenheim est une commune du canton de Rouffach, peuplée de mille six cent quarante-sept habitants, tous vignerons. L'église actuelle est de construction moderne, sans caractère architectural. Lors de son édification, on a conservé le chœur et le clocher de l'église ancienne, datant de la transition de l'art roman au style gothique. Ce sont de beaux restes, spécimen à peu près unique d'une abside de cette époque dans la contrée et par conséquent très intéressant pour l'histoire de l'art sur les bords du Rhin. On pénètre à l'intérieur par une porte sur la droite du clocher, qui s'élève en avant du chœur, tandis qu'une autre porte fait communiquer avec l'église moderne. Formé de cinq pans presque verticaux, soutenus aux angles par de petits contreforts de belle proportion, le chœur repose sur un socle à riches moulures. Il est coupé dans sa hauteur de deux plinthes simulant les divisions de trois étages. La première plinthe se compose d'une corniche à deux rangées de billettes contrariées, qui surmontent un cordon de petits arcs. La seconde plinthe, appuyée sur un cordon semblable à celui du bas, présente une corniche en omégas à pleins très gras, comme dans certaines parties de l'église de Rouffach. De charmantes arcatures cintrées, soutenues par des colonnettes engagées, à bases et à chapiteaux romans, ornent l'étage supérieur au-dessus de cette corniche. Une moulure coupée en biseau, ornée de têtes de clou, forme l'archivolte des fausses arcades. Sous le toit apparaît une dernière corniche à saillie plus prononcée, avec un double cordon d'omégas. La plinthe supérieure se continue sur les deux faces du clocher, dont la décoration est semblable à celle de l'abside. Seulement aux arcades supérieures du chœur répond un simple feston sous une corniche, au-dessus de laquelle se trouvent deux rangs d'arcades à colonnettes, également en forme de niches, superposés l'un à l'autre. Au-dessus, le clocher a encore deux étages de fenêtres différentes du style primitif, probablement construits plus tard, à la suite d'un accident subi par l'édifice roman. Chaque pan du chœur est percé d'une fenêtre cintrée, celle du chevet beaucoup plus grande et mieux ornée que celles des côtés. Occupant toute la hauteur de l'étage intermédiaire, la fenêtre du chevet présente trois voussures, composées d'autant de gorges avec têtes de clou, que séparent des tores. Un arc en plate-bande et une gorge décorée de petites rosaces ferment l'archivolte. Les fenêtres des quatre bancs latéraux, sans ornementation aucune, ont des cintres appareillés simplement dans le massif. Un puissant contre-fort, avec passage en ogive, marque la séparation du clocher et du chœur, à l'intérieur des voûtes ogivales à six sections, dont les nervures se rencontrent sur une clef ornée de l'*Agnus Dei*, comme dans le chœur de Saint-Léger, à Gebwiller. Un faisceau de trois colonnettes engagées, avec bases à empattement et chapiteaux fleuronnés, marque la rencontre des pans et reçoit la retombée des voûtes. Le formeret, qui dessine le profil des ogives sur le mur, présente de petites rosaces semblables à celles de la fenêtre du chevet. Sur la gauche, un des faisceaux de colonnettes, coupé dans sa hauteur, a été converti, après coup, en crédence avec tabernacle gothique d'un travail délicat, quoique moins riche que celui de l'église de Soulzbach; le bas du tabernacle est orné d'arcs en accolades entrelobées, le fronton d'accolades avec pédicules à bouquets cintrés autour d'une forte aiguille avec grosses et panaches, tandis que deux montants engagés sont garnis de figurines de la Vierge et de saint Jean. Dans une encoignure du chœur, une piscine en forme de bénitier, d'une exécution moins fine que le tabernacle, porte sur son couperet la date de 1477. En avant du chœur, quatre piliers, formés chacun d'une grosse et de quatre petites colonnes, soutiennent intérieurement le clocher au moyen de deux arcades transversales. Selon M. Kraus, page 512 de son livre *Kunst und Alterthum in Ober-Elsass*, la construction du chœur ancien de Pfaffenheim remonte au douzième siècle ou au commencement du treizième au plus tard. Les pierres de taille employées sont les mêmes qu'aux églises de Rouffach, de Colmar et de Thann, d'une belle couleur jaune, un peu rembrunie sous l'effet du temps. L'église moderne a été bâtie en 1338, sans aucun soin, comparativement à la beauté des nobles restes de l'église ancienne. L'abandon dans lequel se trouvent ces restes du chœur roman, dont les dalles sont maintenant en partie défoncées, donne une médiocre idée de l'intelligence et du goût des autorités locales.

Toute la sollicitude des autorités de Pfaffenheim paraît se reporter sur la chapelle du pèlerinage de Schauenberg, bien entretenue celle-là et réparée à neuf tout récemment. Pour y monter, nous suivons un chemin creux à travers les vignes derrière le village, non sans nous arrêter un instant à la chapelle ruinée de Saint-Léonard. Dans les vignes, les ceps sont énormes, si élevés que pour cueillir le raisin, aux vendanges, il faut souvent employer des échelles. Plus haut la montagne porte des bois de châtaigniers, qui donnent beaucoup de fruits. Puis une avenue de grands marronniers, avec un chemin de croix sur le côté, conduit sur une terrasse terminée par un escarpement rocheux. Sur le chemin de croix on voit des figures grossières en grès sculptées représentant le Christ priant au Jardin des Oliviers, saint Pierre avec un coutelas à la main, les autres disciples endormis. La chapelle du pèlerinage s'élève sur la terrasse, avec sa façade blanche visible au loin. Beaucoup d'ex-voto à l'intérieur, entre autres un obus tiré sur la chapelle, le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

30 octobre 1870, par une colonne de l'armée allemande aux prises avec des francs-tireurs alsaciens. Deux de ces francs-tireurs ont été pendus le même jour, l'un à un croc dans le village de Pfaffenheim, l'autre à un arbre au bord de la route, par les soldats allemands. Une maison forestière, où les pèlerins trouvent à boire et à manger, est attenante à la chapelle. La terrasse en saillie qui porte la chapelle et l'auberge est un banc de grès vosgien. Dans l'avenue, un autre rocher, surmonté d'une croix, présente un creux considéré comme une empreinte du pied ou de la griffe du diable par les bonnes gens des villages environnants. Pendant que nous jetons un coup d'œil sur le panorama de la plaine, très étendu, mais toujours le même, depuis Thann



Chœur de Pfaffenheim. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de M. Braun.

jusqu'à Colmar, sur ce versant de nos Vosges, des corbeaux croassent au-dessus de nos têtes, un âne se met à braire devant l'auberge forestière, et le vent mugit tristement dans les châtaigniers. Nous voyons tomber les premières feuilles mortes, atteintes par les gelées des derniers jours, avant-coureurs de l'hiver.

Les assises de grès vosgien du Schauenberg, assez largement développées sur le rebord oriental des Vosges, se continuent sans interruption depuis la vallée de Gebwiller jusqu'aux ruines de Drei-Exen. Au-dessus du village de Voegtlinshoffen, cette formation renferme de grandes carrières d'une roche très dure, particulièrement exploitée pour la préparation de pavés. Elle a l'aspect d'une longue falaise escarpée, creusée de distance en distance par des vallons entre quatre cents et cinq cents mètres d'altitude. Un de ces vallons,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

derrière Gueberschwihr, renferme le prieuré de Saint-Marc, avec un orphelinat agricole. Un autre, celui du Lengenberg, au-dessus de Voegtlingshoffen, présente à son débouché, devant les carrières à pavés, un gisement de lehm rempli de fossiles diluviens. Les fossiles découverts par suite de l'exploitation des carrières consistent en ossements plus ou moins bien conservés d'une trentaine d'espèces de mammifères. Ils ont été trouvés surtout dans un lehm gris tenace et dans une terre jaunâtre moins compacte, entre des blocs de grès à arêtes vives. Blocs et ossements sont enfouis dans le même dépôt de terre glaise mélangée de sable. Dans le courant de l'année 1887, les ouvriers des carrières, qui retirent les blocs de grès en déblayant le lehm, ont ramené des fossiles en quantité suffisante pour en charger plusieurs voitures. J'ai encore recueilli, lors de ma dernière visite, des dents de petits rongeurs, à côté d'ossements de mammouth. Dispersées de différents côtés, les pièces trouvées sont déposées maintenant en majeure partie dans les collections de l'Institut géologique de l'Alsace-Lorraine, à Strasbourg, et au musée des Unterlinden, à Colmar. Une détermination provisoire, faite par le docteur Döderlein au mois de novembre 1887, indique la présence de la marmotte, du loir, du lemming, du rat d'eau, du lièvre alpin, du loup, du renard, de l'ours des cavernes et de l'ours arctique, du glouton boréal, de l'hyène et du tigre des cavernes, du lynx, de l'éléphant à crinière, de l'hippopotame, du rhinocéros ancien, du cheval, du renne, du cerf, du chamois, du bouquetin, de l'aurochs.

Comment les animaux dont ces ossements proviennent sont-ils venus s'enfouir en si grande quantité dans le lehm des carrières de Voegtlingshoffen, à plus de quatre cents mètres d'altitude, plus de deux cents mètres au-dessus du niveau actuel du Rhin dans la plaine d'Alsace ? A défaut d'une explication certaine, répondant à toutes les objections, remarquons que le dépôt de lehm se trouve au débouché du vallon du Lengenberg, ouvert comme un estuaire à l'abri du cap formé par la falaise de grès dans laquelle sont pratiquées les carrières actuelles. Les ossements se trouvent dans les interstices des blocs tombés de la falaise et qui conservent encore leurs arêtes vives. Évidemment, le lehm, mélangé de sable et de calcaire réduit en poudre, a recouvert en même temps les ossements et les blocs de grès. Dire que le lehm a été charrié et déposé par un grand courant diluvien à deux cents mètres au-dessus du niveau actuel du Rhin, serait attribuer à cette masse d'eau une hauteur inouïe. Par contre, en considérant le lehm comme un sédiment du ruisseau venu de la partie supérieure du vallon, d'où descend le Fallbach, on oublie l'absence de roches calcaires en amont, au-dessus de la formation de grès vosgien, et dont pourrait provenir la chaux constatée dans le lehm ! Le docteur Bleicher, professeur d'histoire naturelle à l'université de Nancy, a déposé au musée des Unterlinden, à Colmar, plusieurs fragments de silex qui ont quelque ressemblance avec les instruments en pierre éclatée.

L'homme a vécu en Alsace avant le dépôt du lehm diluvien et lors de l'existence des glaciers dans les Vosges, nous l'avons déjà dit à propos de notre visite aux grottes de Cravanche, près Belfort. Nous avons vu au musée de la Société d'histoire naturelle de Colmar deux fragments d'un crâne humain, un os pariétal et un occipital, recueillis dans le lehm d'Egisheim par M. Faudel, avec une belle molaire de mammouth, un métatarsien de cheval, un frontal de grand cerf, des dents et diverses pièces du squelette d'une espèce de bœuf. Ce dépôt de lehm renferme aussi en abondance des coquilles fossiles, de petits mollusques des espèces *Helix hispida*, *Pupa muscorum*, *Succinea oblonga*. Le dépôt s'appuie contre les couches de calcaire tertiaire tongrien, qui forment la colline du Bühl, entre le village et la station du chemin de fer. Il repose à la base sur le gravier diluvien, et sa composition ne diffère en rien de celle du lehm rhénan, composé, depuis le Sundgau jusqu'au delà de Strasbourg, d'un mélange intime d'argile, de sable fin et de carbonate de chaux, gris jaunâtre et se réduisant facilement en poudre à l'état sec. C'est dans une tranchée creusée à l'entrée d'une cave à bière, à cinq mètres de profondeur, près du chemin vicinal d'Egisheim à Herlisheim, que les fossiles humains ont été découverts, en novembre 1865. Aucun doute n'est possible sur l'existence de l'homme dans le pays lors du dépôt du lehm par les courants d'eau issus des glaciers alpins, à l'époque de leur grande extension, quand vivaient sur les bords du Rhin l'éléphant à crinière, le rhinocéros et l'hippopotame, trouvés également dans les carrières de Voegtlingshoffen.

Aucun document écrit ne permet de fixer la date de cette époque antérieure à l'histoire. L'histoire à Egisheim ne remonte pas aussi loin, il s'en faut de beaucoup, quoique son château ancien compte plus de mille années depuis sa fondation. Château et village passent pour avoir été fondés par le comte Eberhardt, fils du duc d'Alsace Adelbert, et neveu de sainte Odile. Mort en 747, le comte Eberhardt a été inhumé à l'abbaye de Murbach, où nous avons vu son tombeau. Une opinion accréditée, que nous ne pouvons ni rejeter ni soutenir, place la villa du premier Eberhardt dans les murs du château, à l'intérieur de la petite ville, près de la fontaine publique. Mgr Stumpf, l'évêque actuel de Strasbourg, vient de faire restaurer ce château, considéré également comme lieu de la naissance du pape saint Léon IX, descendant des premiers comtes d'Egisheim. Pouvons-nous prouver que le grand pape est réellement né ici et non au château de Dagsburg, dans les forêts où la Zorn prend sa source, comme l'affirment d'autres traditions? La bonne foi nous oblige à rester muet sur cette questoin, de même que nous garderons le silence sur l'authenticité de la restauration du château inférieur, à côté de la fontaine. Assez agréable à l'œil, mais un peu légère, la restauration actuelle ne peut compter sur une bien longue durée, quoique faite en pur style gothique.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Gothique, le château, en forme de bastille, restauré sous nos yeux, ne l'est pas tout à fait. Le mur d'enceinte octogone contre lequel s'appuient les nouvelles constructions gothiques actuelles, appartient tout au moins à l'époque romane. Un général allemand, Krieg von Hochfelden, dans son livre sur l'architecture militaire, *Militär Architectur* (page 184), lui attribue même une origine romaine, indiquée par la régularité de ses assises et la figure hexagonale de son plan. Ce plan toutefois, nous venons de le dire et vous pouvez le constater sur les lieux, n'a pas une figure hexagonale, mais forme bien un octogone. Quant à la régularité des assises en pierre de taille, isodomon de grand appareil, sans mortier visible entre les joints,



Château natal de saint Léon IX à Egisheim. — Dessin de Lix, d'après un croquis de M. Chatelain.

elle apparaît également dans les murs du château de la montagne au-dessus d'Egisheim, au Hageneck et au Hohenach, bâtis depuis le onzième siècle. L'appareil des pierres de taille à parement brut employées dans ces constructions féodales rappelle bien les murs de la bastille à l'intérieur d'Egisheim. Les pierres ont de trente à quarante-cinq centimètres de haut sur soixante à quatre-vingt-dix centimètres de long sur le parement. Dans sa statistique archéologique, *Kunst und Alterthum im Ober-Elsass* (page 70), M. Kraus donne le plan de la bastille d'après un dessin du dix-huitième siècle conservé aux archives de la préfecture de Colmar. Les côtés de l'octogone mesurent un peu plus de treize mètres en longueur, ce qui donne un diamètre extérieur de trente-deux mètres. Les murs ont un mètre et demi d'épaisseur à la base. A l'intérieur de la bas-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tille se trouvait une tour également octogone avec huit mètres de largeur. Un large fossé, maintenant comblé, entourait l'enceinte, percée d'une seule porte, dont l'arcade a disparu. Dans le sens de la hauteur, à cinq ou six mètres au-dessus du sol, la maçonnerie change d'aspect et est moins bien soignée, signe de remaniements de la construction primitive. Avant la restauration actuelle, faite sous la direction de M. Winckler, architecte du département, sous les auspices de Mgr Stumpf, qui est natif d'Egisheim, l'intérieur était occupé par de pauvres logements de journaliers.

Le pape Léon IX, fils du comte Hugues IV d'Egisheim et de Heilwige, comtesse de Dagsburg, fut d'abord prévôt de Saint-Dié, puis évêque de Toul, avant d'être élu au souverain pontificat. S'il n'est pas né ici, il y a demeuré plus ou moins longtemps, car il a consacré, pendant un de ses séjours, la chapelle de Saint-Pancrace, près de la tour de Dagsburg, un des trois châteaux d'en haut dressés sur l'escarpement au-dessus du village de Haeuseren. Sans un violent orage survenu pendant notre dîner au restaurant Ley, nous aurions bien monté aux trois châteaux de la montagne. Mais, la pluie persistant après l'orage, nos amis d'Egisheim se sont emparés de nous pour nous faire déguster tous les crus de leur vignoble. Rude épreuve, croyez-moi, difficile à soutenir, plus difficile encore à éviter, une fois que les propriétaires huppés de l'endroit vous tiennent. Contentons-nous donc de rappeler, entre deux rasades de vin blanc, au fin bouquet de sorbe, que les trois tours debout au-dessus de nos têtes et visibles de tous les points de l'horizon forment bien un groupe de trois châteaux distincts. Appelés Drei-Exen, ils ont en sus un nom distinct pour chacune de leurs trois tours, toutes carrées et entourées chacune d'une cour fortifiée, comme les *burgi* romains plus anciens. De là vient peut-être l'opinion, non prouvée d'ailleurs, que l'une au moins a d'abord servi de *specula*, de poste télégraphique, en communication avec la garnison romaine d'Argentovaria, le Horbourg de nos jours, à l'époque où la ville de Colmar n'existait pas encore.

Depuis les trois châteaux d'Egisheim, vous apercevez l'imposante forteresse féodale de la Hoh-Landsburg, perchée tout près, mais à une hauteur supérieure. Entre les deux ruines, le manoir du Hageneck se dérobe discrètement dans un vallon à mi-hauteur, derrière le village de Wettolsheim. Le Hoh-Hattstatt, les châteaux de Schrankenfels, de Laubeck, de Truchsess, de Plixbourg couronnent autant de sommets du même massif montagneux, tout couvert de forêts, entre Rouffach, la plaine de Colmar et la vallée de Munster. Pourquoi le mauvais temps nous retient-il à distance et nous contraint-il, bien à regret, de gagner Ribeauvillé en chemin de fer! Un autre jour, quand le soleil sera revenu, nous reprendrons avec d'autant plus de plaisir les sentiers de la montagne, dont la pluie nous éloigne et nous chasse ce soir si mal à propos. Allons prendre le train à la station prochaine. En moins d'une heure, le chemin de fer nous amène à Ribeauvillé, autrefois rendez-vous des ménétriers d'Alsace, principal centre du pays vignoble, comme Egisheim dominé par ses trois châteaux de la féodalité.

LXXVIII

Ribeauvillé, rendez-vous des ménétriers et centre du vignoble alsacien.

Les ménétriers d'Alsace au temps jadis étaient de joyeux compagnons. On ne sait au juste si c'est le culte de la musique ou le culte de la dive bouteille, qui a déterminé leurs réunions d'autrefois. Ribeauvillé continue à honorer la mémoire de cette corporation du gai savoir, malgré la disparition de ses adeptes. La gaieté des ménétriers disparus survit ainsi, ou renaît, au centre de notre pays vignoble, malgré beaucoup de mauvais jours survenus dans le cours du temps. Chaque année, à la veille des vendanges, les édiles de céans convient à leur *Pfiffertag*, la fête des musiciens célébrée en souvenir des concours musicaux d'autrefois, quiconque dans la contrée aime à s'amuser. Or donc, le culte du plaisir ne manque pas de fidèles. Beaucoup parmi les enfants des hommes restent attachés à ce culte, quand tant d'autres s'éteignent, faute de croyants. Moralistes de tous les temps, pourquoi les gens ne s'amuseraient-ils pas sur cette terre du bon Dieu, fécondée par leur travail? Pourquoi exclure la joie d'un monde où l'ordre providentiel laisse éclore des sourires au milieu des peines, où le soleil fait succéder ses rayons lumineux et chauds aux intempéries et aux frimas de la saison mauvaise, où un vin généreux remplit les celliers du vigneron appliqué à arracher les épines et les ronces de sa vigne? Jésus, au milieu de ses enseignements austères, a voulu bénir les réjouissances honnêtes quand il a changé l'eau en vin aux noces de Cana. Le saint roi David, en dansant devant l'arche du sanctuaire, aux sons de la harpe, honorait le Seigneur des enfants d'Israël. Aussi bien les braves ouvriers de Ribeauvillé ont-ils raison de célébrer leur fête des ménétriers à la clôture des labeurs de l'été, avant de commencer les vendanges.

A Egisheim les vendanges sont terminées depuis plusieurs jours. Dans le rayon de Ribeauvillé on trouve avantage à retarder la récolte jusqu'à maturité parfaite, pour obtenir des produits de qualité supérieure. Dans la plupart des localités du Haut-Rhin la cueillette du raisin commence soit dans les derniers jours de septembre, soit dans les premiers d'octobre. De même que les laboureurs de la plaine ont leur fête de la moisson quand est coupée la dernière gerbe de blé, la fin des vendanges amène des réjouissances pour les travailleurs du vignoble. Ce jour-là vous voyez partout les vendangeurs rentrer à la maison, chantant de gais refrains, autour du chariot qui porte le dernier chargement de raisin. Combien nous en avons regardé passer, de ces chariots attelés de bœufs au pas mesuré et grave, chargés d'une rangée de lourds cuveaux! Dans les

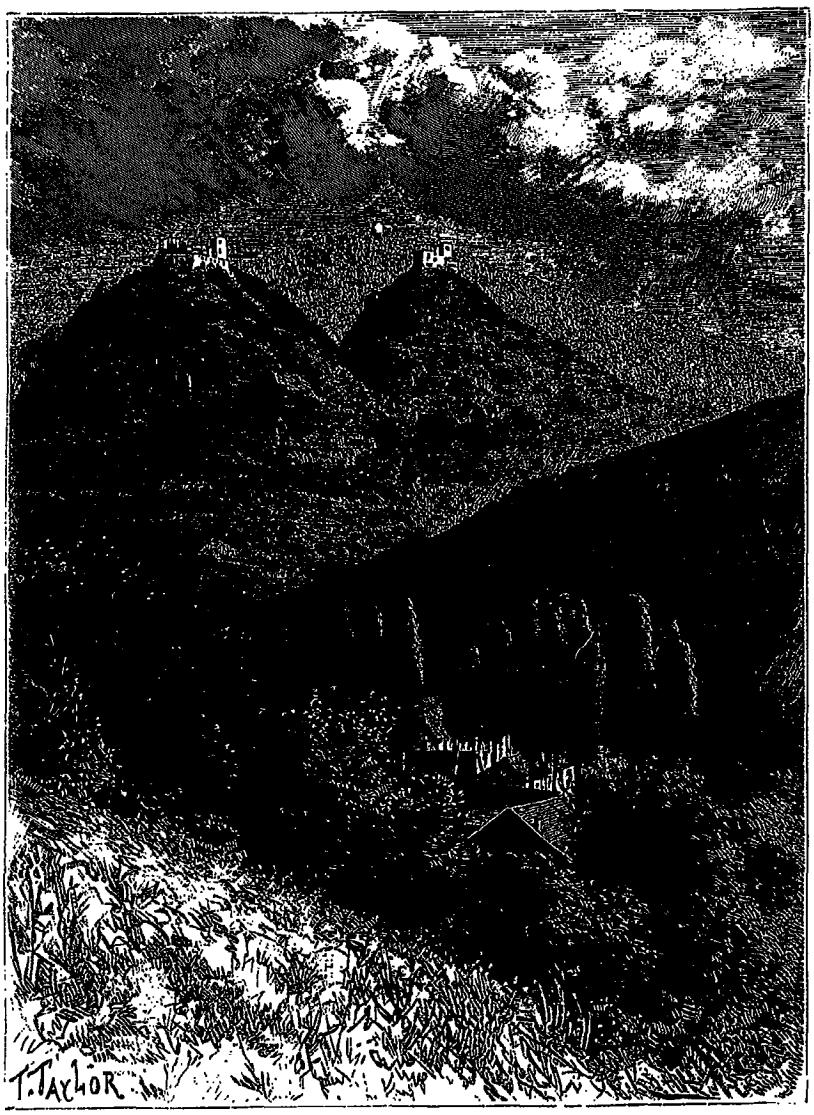
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Forteresse féodale de la Hoh-Landsburg. — Dessin de Lix, d'après M. Rothmuller.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cuveaux remplis de raisin foulé sont plantées des branches d'arbres ornées de rubans, de fleurs, de fruits, de belles brioches et de saucisses appétissantes. Toute la famille du propriétaire accompagne avec les ouvriers, hommes et femmes, jeunes et vieux, grands et petits, devant, derrière, sur les côtés, chacun portant un ustensile ou un outil. Parfois tout le monde se pare de travestissements susceptibles d'exciter la bonne humeur des gens que l'on rencontre. Quolibets et propos légers volent et se croisent de la belle façon. Mais le plus fier personnage de la scène est le bambin debout sur le devant de la voiture. Regardez-le, appuyé contre les cuveaux, un fouloir sur l'épaule gauche et une guirlande autour de la tête, pareil à Bacchus dans la mythologie



Les trois châteaux de Ribeauvillé (voy. p. 294). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Cellarius.

grecque. Devant lui, un petit frère assis grignote un fruit, tandis qu'un frère plus grand, le visage barbouillé de noir, représente le démon des vendanges, démon folâtre, occupé à agacer les chanteurs de la bande par ses gestes mutins.

La fête des vendangeurs, générale dans toutes les localités du vignoble, ne doit pas être confondue avec le Pfiffertag local de Ribeauvillé. Cette fête des ménétriers tombe au mois de septembre et se tient avec ponctualité durant quatre dimanches consécutifs. Depuis Colmar jusqu'à Schlestadt et Sainte-Marie-aux-Mines, le monde « comme il faut » y afflue pour danser sur une place en plein air, ornée pour la circonstance. Aux divertissements ordinaires, la municipalité ajoute des feux d'artifice et des illuminations d'un bel effet, dans les allées du jardin public, en avant de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

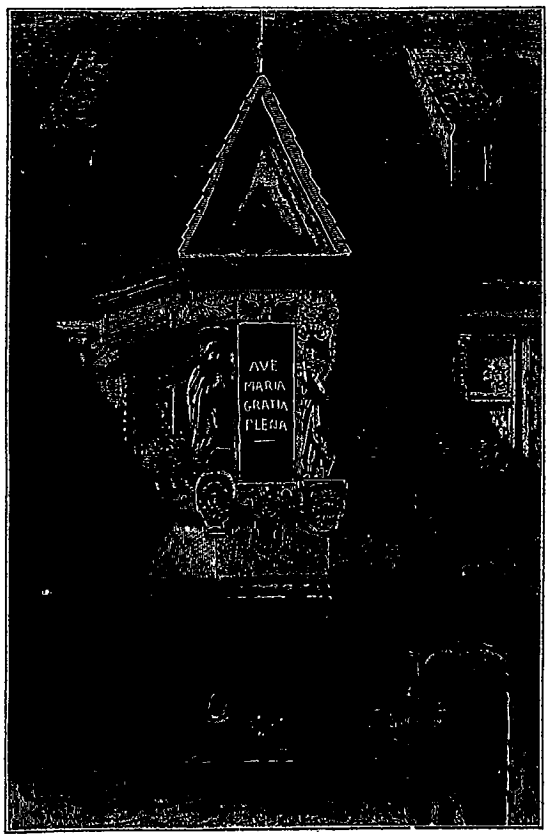


Retour des vendangeurs. — Dessin de Lix, d'après son tableau au musée de Colmar.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ville. Au temps passé, la corporation des ménétriers d'Alsace se réunissait ici, pour tenir le Pfiffertag, chaque année le 8 septembre, jour de la Nativité. Non seulement les musiciens des deux landgraviats d'Alsace y venaient régulièrement : les profès en gaie science des provinces voisines d'Allemagne étaient également assidus au rendez-vous. A grand bruit et à grand renfort de pots cassés se célébrait ce jour, suivi de lendemains également joyeux, quoique les lendemains ne figurent pas sur le programme officiel des statuts. « Par suite d'un privilège impérial, qui remontait à une haute antiquité, dit M. de Morville, page 10 du *Musée pittoresque et historique de l'Alsace*, publié à Colmar en 1863, les seigneurs de Ribeauvillé, les nobles comtes de Rappolstein, étaient les chefs-nés et les patrons héréditaires de cette corporation vagabonde qu'ils gouvernaient sous le titre de rois; elle leur devait foi et hommage et s'administrait d'après les statuts qui lui avaient été octroyés par Eberhard de Rappolstein et qui furent renouvelés plus tard, sous la domination française, par le Conseil souverain d'Alsace en 1785. » Lors des réunions, le jour de la Nativité, à neuf heures du matin, le cortège des ménétriers, partant de l'auberge *Au Soleil*, se rendait tout d'abord à l'église paroissiale pour assister à la messe. Chaque membre de la corporation portait à sa boutonnière une médaille en argent à l'effigie de la vierge de Dusenbach. Après le service divin, toute la compagnie montait au château pour rendre hommage au seigneur de Rappolstein, roi des musiciens, par des concerts et des symphonies. Cela fait, la troupe retournait à l'auberge, où l'attendait un copieux repas, commandé à frais communs. Les séances du tribunal de la corporation se tenaient ensuite, afin de recevoir le serment et la taxe des nouveaux entrants, pour accorder ou renouveler aussi les certificats d'inscription, pour juger les délits commis dans l'année contre les règlements et imposer des amendes aux sociétaires absents sans excuse.

On montre encore à l'intérieur de Ribeauvillé, dans la rue principale, une vieille maison avec tourelle à encorbellement, où la tradition locale place le lieu de réunion des ménétriers. C'est une espèce d'hôtellerie, appelée encore la maison de la Sainte-Vierge, à cause des figures représentées par les boiseries sculptées de la tourelle. Sans les couleurs criardes dont elles ont été badigeonnées, ces figures se détacheraient bien sur les montants de la maîtresse fenêtre. Quelques pas plus haut, la même rue présente une autre maison ancienne, avec des figurines originales et curieuses, également en bois, sur la façade. Les personnages représentés par les sculptures sont deux pauvres, l'un avec une jambe de bois et appuyé sur une béquille, qui déploient ensemble un écriteau sur lequel une inscription en caractères gothiques indique la destination de l'édifice : *Zu ehren got de allmechtigen und teglicher ubung christlicher lieb ist bevege worde eine ehrsame burgerlich schafft alhie zu bove und stifften dissen den armen lutt velches zu evigen zülten unverhin dert erhalten verden anno* 1542. Traduction française : « A la gloire du Dieu tout-puissant et pour la pratique journalière de la charité chrétienne, une honorable bourgeoise a fondé à perpétuité cet hospice pour les pauvres gens, 1542. » D'après une seconde inscription l'hospice a été réédifié et remis en bon état l'an 1739.



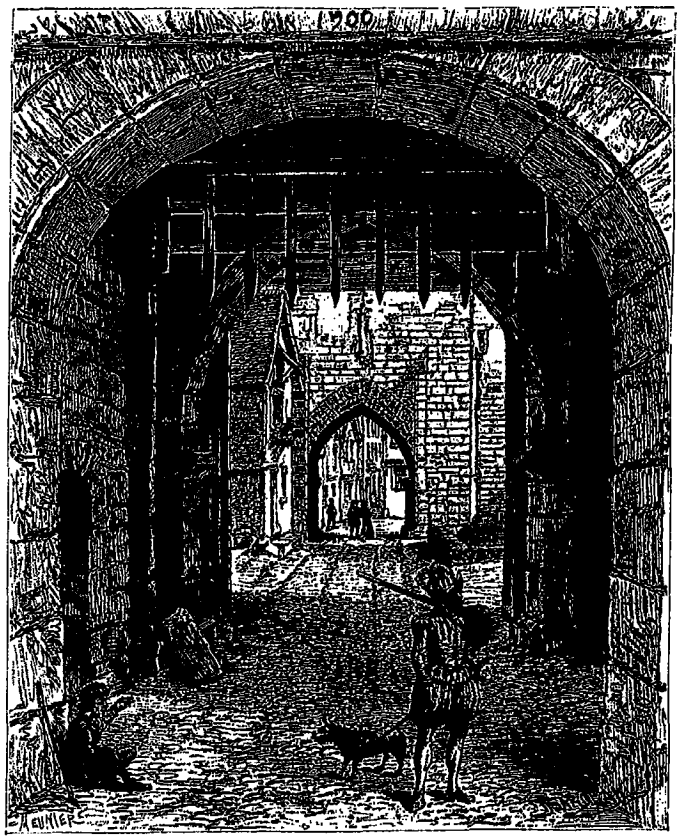
Maison des ménétriers à Ribeauvillé. — Dessin de Lix, d'après nature.

Au milieu de la ville s'élève la tour des Bouchers, *Metzgerthurm*, ancien beffroi barrant la grande rue, avec un étroit passage à travers sa porte à arcade. Les progressistes du conseil municipal seraient d'avis, sous prétexte d'embellissement, de démolir cette tour monumentale, non sans dommage pour le pittoresque. Autant vaudrait décider du même coup la démolition de toute la vieille ville, afin de la reconstruire sur un plan nouveau, avec toutes les commodités du confort moderne. Ribeauvillé alors perdrait son cachet original, attrait des étrangers pendant la belle saison. Ce sera tant pis pour le commerce de la localité, car les promeneurs désireux de griller dans des rues plus larges, avec façades de maisons bourgeoises d'architecture uniforme et en droit alignement, n'auront pas à se déplacer pour venir jusqu'ici. Droit et haut, le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

beffroi ne se termine pas par un toit en pointe comme l'Oberthor de Richewihr, comme les tours communales de la Normandie et des Flandres.

Non loin de la tour des Bouchers, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, l'attention se porte sur une fontaine à bassin rond, avec une colonnette surmontée d'un lion portant les armoiries des comtes de Ribeaupierre ou Rappolstein : d'argent à trois écussons de gueules, deux et un. Les quatre faces du piédestal sont ornées de figures symboliques et des divers cimiers des seigneurs, auxquels est accolé le collier de l'ordre de la Toison d'or. A côté il y a deux statuettes, Adam et Ève, puis le millésime de 1516, avec le nom du fondateur, Guillaume de Ribeaupierre. Une autre fontaine, dans la ville haute, porte la statue de la Viticulture, due au ciseau de Friederich, sculpteur natif de Ribeauvillé, qui a donné à Colmar la statue de Pfeffel. Peu d'eau d'ailleurs aux fontaines, pas assez même pour une population de vignerons. Le maire actuel, M. Hommell, notre collègue au Landesausschuss, se préoccupe de doter la localité d'une distribution d'eau répondant aux exigences de l'hygiène moderne.



Beffroi de Richewihr. — Dessin de Barclay, d'après M. Rothmuller.

Par ses soins, Ribeauvillé va devenir aussi une station pour des cures de raisin, comme diverses villes des bords du Rhin en ont établi. Pourquoi les cures de raisin seraient-elles moins salutaires que les cures d'eau minérale? Chaque matin, pendant la saison propice, un marché de raisin se tiendra désormais dans le parc du Herrengarten, sous les frais ombrages de ses grands marronniers, où vient d'être célébrée la fête du Pfiffertag. Après la cure, les sites environnants attirent de tous côtés les promeneurs pourvus de bons jarrets, aux ruines élèvées de la montagne, sur les sentiers des coteaux exposés au soleil, dans les retraites solitaires de la vallée du Strengbach, ou, sans aller plus loin, simplement autour des murs de la ville.

De l'ancien mur d'enceinte il reste seulement des tronçons ébréchés avec quelques tours à créneaux. Les fossés de défense sont envahis par des jardins, tandis que les constructions nouvelles empiètent sur l'extérieur, dans le haut, dans le bas, partout. Les tours encore debout marquent les coins des remparts en voie de disparaître, comme témoins ou repères de l'extension de la forteresse au moyen âge. Une de ces tours porte à la pointe du toit un nid de cigognes. Il y a peu de semaines, nous avons vu la mère au long bec donner aux jeunes échassiers une leçon de vol. Maintenant toute la nichée est partie pour des contrées plus chaudes, où la gelée n'empêche pas la chasse aux grenouilles dans les marécages. Les cigognes n'avaient pas non plus de marécages aux abords immédiats de Ribeauvillé, mais seulement au loin dans la plaine. Allongée au débouché de la vallée du Strengbach, la ville baigne bien le pied de son front sud dans les eaux du torrent. Toutefois ses dernières maisons, le couvent des sœurs, l'église paroissiale, se tiennent déjà sur les versants du coteau, à la montée des trois châteaux de Saint-Ulrich, de Girsperg et du Hoh-Rappolstein. Les tours des châteaux vues du vignoble, au nord, se détachent sur le ciel bleu, tandis que le vert sombre des forêts environnantes contraste avec les tons plus tendres de la vigne. La vigne revêt seule les deux versants, arrondis et relevés mollement, aux contours adoucis exposés au soleil pendant toute la durée du jour. Une exposition aussi avantageuse, unie aux soins attentifs donnés à la culture, ne peut produire que des vins de premier choix. Ces vignes sont la principale ressource de la population, dont une partie vit en outre du travail dans les fabriques assises le long du Strengbach, tanneries et filatures, tissages et impressions. Les impressions sur tissus en rouge turc de la maison Steiner sont aussi renommées que le ries-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ling du Zahnacker et les vins fins des frères Metz.

L'histoire de Ribeauvillé, en allemand Rappoltsweiler, a été écrite par Bernard Bernhard, un enfant de la ville, paléographe érudit, collaborateur d'Augustin Thierry et de Berger de Xivrey dans leurs travaux sur l'histoire de France. Resté dans le portefeuille de son auteur, cet ouvrage vient d'être publié cette année par les soins de la municipalité, sous le titre de *Recherches sur l'histoire de la ville de Ribeauvillé*. En même temps le conseil général du Haut-Rhin a subventionné la publication d'un cartulaire très complet du comté de Ribeaupierre : *Urkundenbuch der Grafschaft Rappolstein*, tiré des archives de l'Alsace et des pays voisins par M. Albrecht, professeur au lycée de Colmar. Des médailles des empereurs Adrien et Marc-Aurèle ont été trouvées sur l'emplacement de la ville, dont les premières mentions se lisent dans les chartes du huitième siècle. Ces chartes, des années 768 à 778, remontant par conséquent à la période franque, parlent de la villa établie en ce lieu par un grand propriétaire désigné sous le nom de Ratbert, Rabald et Ratpold. L'établissement créé par ce seigneur s'appela Ratbertovillare, Radbertovillare et Ratboldesvillare, dont on a fait Rappoltsweiler et Ribeauvillé. Après avoir d'abord fait partie des terres du duché d'Alsace et des comtés d'Egisheim, puis des domaines de la maison impériale de Franconie et de l'ancien évêché de Bâle, le village primitif fut cédé à titre de fief, vers la fin du douzième siècle, aux comtes de Rappolstein, qui établirent leur résidence habituelle au château supérieur, dont leur famille prit le nom. L'empereur Rodolphe de Habsburg lui donna le rang de ville, après y avoir séjourné en 1280 et en 1284. Autorisés à s'entourer de murs et de fossés, sous l'administration des trois frères Hermann, Anshelm II et Henri II de Rappolstein, les habitants élevèrent aussi leur beffroi du Metzgerthurm, avec deux autres tours détruites depuis. De la même époque date le chœur de l'église paroissiale, en style ogival, sous la dédicace du pape saint Grégoire, sur l'emplacement d'un château plus ancien. Un acte de partage de la seigneurie montre la nouvelle ville divisée dès 1298 en quatre quartiers distincts, désignés sous le nom de *vieille ville*, comprenant les deux moitiés de la ville basse; la *ville neuve*, au milieu; le *bourg supérieur* ou ville haute. Chacun de ces quartiers était entouré d'un mur d'enceinte particulier, et plus tard seulement une enceinte générale fut élevée pour relier tous les quatre. A la transformation de l'ancien village, qui le garantissait contre les ennemis du dehors, s'ajoutèrent plus tard divers privilèges que ses seigneurs obtinrent des empereurs en sa faveur. Tels furent le privilège d'exemption de la juridiction de tous les tribunaux étrangers, obtenu par Brunon Ier, qui assurait aux habitants l'avantage d'être jugés en toute circonstance, au civil comme au criminel, par leurs concitoyens et leurs pairs, puis le privilège de pouvoir recueillir les bannis pendant une année, concédé en 1505 par l'empereur Maximilien Ier, élevant la cité au rang de ville d'asile. Charles V et Égelolphe III de Rappolstein autorisèrent aussi en 1504 et en 1550 la tenue de deux foires franches, concessions auxquelles s'ajouta, en 1686, après la réunion de l'Alsace à la France, le droit de pontenage octroyé à la ville par le roi Louis XIV, pour l'entretien de ses ponts et chaussées.

L'église d'un ancien couvent des Augustins, actuellement propriété de la congrégation des sœurs de la Providence, renfermait autrefois un beau monument, élevé à la mémoire du comte Henri II. Aujourd'hui que Ribeauvillé est devenu chef-lieu d'un cercle et résidence d'un Kreisdirektor avec le siège des différents services administratifs ressortissant à cette institution, nous n'y trouvons plus grand'chose de ses anciens maîtres. Un petit musée formé dans une salle de l'hôtel de ville, construit en 1773, renferme diverses armes et armures trouvées dans la localité, quelques bannières et une série d'objets en vermeil, provenant de dons faits, à diverses époques, par les seigneurs de Rappolstein. Parmi ces objets, signalons six coupes à pied, en forme de calices ou de vases d'honneur, dont plusieurs sont remarquables comme œuvres d'art. Toutes les coupes ont des couvercles historiés, surmontés de sujets allégoriques d'un travail assez délicat, avec une inscription allemande, mentionnant le donateur et la date de la donation. Elles sont du dix-septième siècle et ont servi pour offrir le vin d'honneur aux fêtes de la municipalité.

Puisque ces précieuses coupes servaient à offrir le vin d'honneur aux solennités officielles, il nous faut bien encore une fois mentionner les bons crus de la banlieue. Gérard, dans l'*Ancienne Alsace à table*, cite notamment parmi les vins de Ribeauvillé : « ses rieslings vigoureux, meilleurs que ceux du Palatinat, ses tokays ardents, son geisberger, un délice, son trottacker suave, son zahnacker, pour lequel les gourmets s'inscrivent à l'avance ». Depuis quelques années, notre ami M. Hommell ajoute à cette liste de vrais mousseux connus sous le nom de *tisane d'Alsace*, vendus en concurrence avec les bonnes marques de champagne, sans prétendre les supplanter. Viennent ensuite, dans le vignoble environnant, le muhlfurst de Hunawihr, les généreux vins rouges de Roderen, le kanzelberg de Bergheim, le sporen, le lüppelsperger, le schœnberger, le vin gris et le gentil de Richewihr, qui embaume tout un appartement, tant son bouquet est subtil. Tout le monde connaît également le brand de Turckheim, honoré du premier prix au concours viticole de l'Alsace-Lorraine, le kitterlé de Gebwiller, récolté à côté de l'olber, antidote de la gravelle, et du sering des chanoines de Murbach. Moelleux à la bouche, les vins blancs des localités réputées se boivent comme du lait, non sans exciter le cerveau des amateurs trop enclins à en absorber. C'est ainsi que le kitterlé a mérité le surnom redoutable de brise-mollets. *Wadenbrecher*, également digne de s'appliquer au rangen de Thann. Tels sont les effets du rangen que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La canardière de Guémar (voy. p. 302). — Dessin de P. Langlois, d'après M. de Niederhausern-Kœchlin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le peuple lui a emprunté une formule de malédiction : « Que le rang te heurte ! », comme les Provençaux disent : « Que le maulubec te trousse ! » équivalents de a pensée traduite en bon français par l'expression : *Que le diable t'emporte !* déjà populaire en Allemagne dès le seizième siècle, au témoignage du cosmographe Sébastien Munster.

Non, nous n'en finirions pas si nous voulions recueillir dans la littérature populaire les métaphores louangeuses décernées au bon vin par nos buveurs émérites. Tour à tour les connaisseurs l'appellent dans leur langue imagée : *Landskraft* (vigueur du pays), *Turkenblut* (sang des Turcs), *Oktoberthee* (tisane d'octobre), épithètes qui valent bien « la purée septembrale » de Rabelais. Doués d'un tempérament plus sec, plus chaud que les crus du Rheingau, les vins d'Alsace ont joui de tout temps d'une bonne réputation. A côté des produits du rayon de Ribeauvillé et du Haut-Rhin déjà cités, l'Alsace inférieure présente les vins rouges d'Ottrott, de Morsbronn et de Dambach, le finkenwein des chartreux de Molsheim, le klewner de Heiligenstein. Un jurisconsulte, professeur de droit romain à l'ancienne académie de Strasbourg, Arnold, appréciait dans son *Pflingstmontag*, écrit en dialecte strasbourgeois, les qualités des uns et des autres en termes également reconnaissants :

Un was sin nit d' Wyn so guet !
Sinn dies Kopfinfyrer !
Escheressler, Dirkenbluet
Bebler un Rapehwyrer
Strohwyn, Klä'wner, Finkenwyn,
Duen wie Gold im Becher ;
Kylderle unn Rangwyn
D'aergste Wadebrecher.

« Et que nos vins sont excellents ! Comme ils chauffent nos têtes ! Le vin au goût de sorbe, le sang des Turcs, le beblenheim, le ribeauvillé, le vin de paille, le klewner, le finkenwein brillent comme l'or dans nos gobelets ; le kitterlé et le rangen sont les plus redoutables brise-mollets. »

LXXIX

La canardière de Guémar.

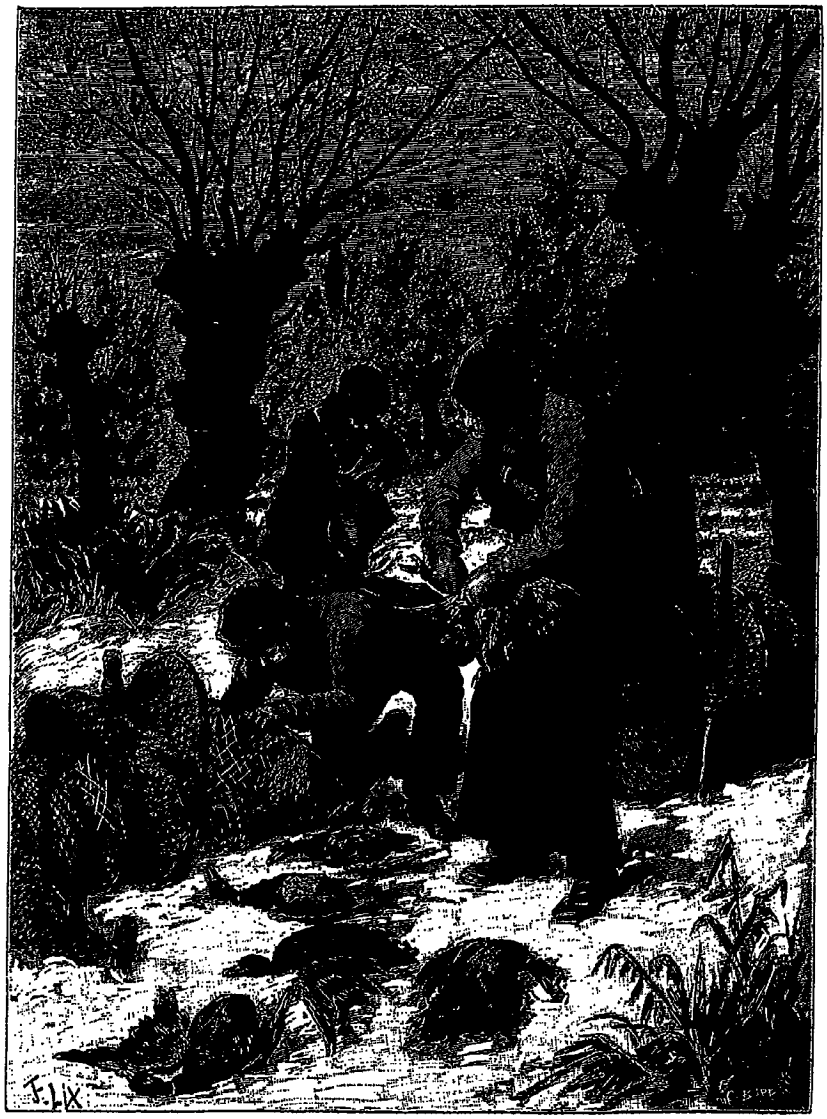
La canardière de Guémar se trouve au milieu des champs, à un quart d'heure de chemin du bourg de ce nom, et à huit kilomètres de Ribeauvillé, près de la forêt du Niederwald et non loin du château de Schoppenwihr, un des principaux rendez-vous de chasse du pays. Figurez-vous une pièce d'eau, formant un carré long et entourée sur toutes ses faces d'une palissade en roseaux, à l'intérieur d'un bosquet, lui aussi disposé en carré long deux ou trois fois aussi grand que l'étang en question. Aux quatre coins de cet étang, qui correspondent aux quatre directions principales du vent, autant de chenaux ou de fossés. Ces fossés, en s'éloignant de la pièce d'eau, se rétrécissent et se recourbent en figurant des cornes dans la prairie. Ils sont, comme l'étang, entourés d'une palissade à hauteur d'homme, en roseaux, également fermée et continue sur les côtés de l'étang ; mais les palissades présentent à l'approche des fossés une série de coulisses. Les fossés mêmes sont occupés par des filets, pareils à des verveux gigantesques, tendus en arcades au-dessus de l'eau, se prolongeant à quelques pas de l'extrémité du chenal, qu'ils recouvrent entièrement. Les coulisses, en paillassons de roseaux, sont disposées de manière que le chasseur placé entre deux de ces coulisses puisse voir jusqu'au fond du filet tendu sur le fossé, et être vu de là, en restant caché ou invisible du côté de l'étang et du côté du chenal, entre l'étang et la coulisse où il se tient. A l'abri des palissades, sur la pièce d'eau nagent, dorment, plongent, sifflent ou jabotent, suivant l'état de l'atmosphère, quelques centaines ou quelques milliers de canards dans une parfaite sécurité en apparence. En approchant sans bruit, tout doucement, dans la direction opposée au vent, vous pouvez jeter un regard à travers un petit trou pratiqué entre les roseaux de la palissade. Vous constatez la quiétude de la gent emplumée et natatoire qui prend ses ébats sans se douter des guets-apens dont le canardier la menace. Mais comme les canards sont naturellement défiants, autour de l'enclos pas le moindre bruit ne doit se faire entendre. Ni voitures ni passants dans le voisinage. Surtout point de coup de fusil. Une détonation d'arme à feu suffirait pour faire partir toute la société sans retour. Après le passage des armées alliées en 1815, la canardière de Guémar a été abandonnée pendant deux années de suite. Plus encore, le vent d'un cigare que vous fumez à l'approche de la canardière, sans que vous soyez vu ni entendu, suffit aussi pour que les oiseaux s'envolent, tellement leur odorat a de finesse. La ruse est indispensable pour venir à bout d'animaux doués de sens aussi subtils.

Donc l'étang enclos devant nous a une superficie d'un hectare, contre trois hectares d'étendue occupés par la canardière avec toutes ses dépendances. La profondeur de l'eau atteint un demi-mètre, sur un fond d'argile. Elle provient de sources situées dans le Niederwald et s'écoule dans la Fecht à la sortie de l'étang : une belle eau transparente et limpide comme pas une autre, où les volatiles se mirent à leur aise, tout en y pêchant les petites bêtes dont ils se régalent. Rarement cette nappe d'eau gèle, car, si elle se couvrait de glace, les canards ne s'y rendraient pas. Pour le moment les grands arbres, ormes, aunes et saules, formant bosquet autour de l'étang, ploient sous l'énorme poids du givre appendu à toutes les branches. Toute la campagne, les prairies d'alentour, sont blanches aussi. Au lieu de verdure, chaque brindille de gazon, chaque herbe, chaque rameau semble former un tissu de neige ou de cristal dépoli. Vous diriez, en considérant ces formations de vapeur gelée, un grand amas de dentelle fine. C'est un singulier aspect que celui de l'enclos de cette canardière sous le givre, étrange au mi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lieu de l'atmosphère brumeuse qui voile et enveloppe toute la scène, sans laisser passer un rayon de soleil, sans aucun bruit dans l'air quand les canards ne jabotent pas.

Si les canards ont le droit de jaboter et de babiller tout à leur aise, ni vous ni moi ne pouvons en faire autant si nous sommes venus dans cette matinée de février pour voir la chasse. Parlons bas. Chut! Le chasseur canardier nous recommande le silence le plus absolu. Avec précaution, tout silencieux, nous marchons sur le gazon, vers la palissade de roseaux. Suivi de son chien, un petit griffon muet, le canardier prend les devants. Voilà qu'il lance au chien une bouchée de lard appétissant dans une des coulisses de la palissade ouverte sur la pièce d'eau. Pendant que le chien ramasse le lard, l'homme se dérobe vite derrière la palissade voisine. Le chien se montre sur le bord de l'étang en vue des canards, mais sans aucun cri. Puis il court devant l'ouverture des coulisses suivantes, où successivement le canardier jette d'autres morceaux. Quand le petit griffon rentre dans la dernière coulisse, déjà bien avant sous les arcades du filet, le chasseur s'élance brusquement vers le chenal, où une compagnie de canards trop curieux a suivi le chien. Les canards de l'étang ne voient pas l'homme; ceux du chenal l'aperçoivent. A cette apparition ceux-ci s'élèvent d'une volée. Vous entendez les battements d'ailes contre les mailles du filet. Fuyant devant le canardier qui les poursuit de coulisse en coulisse, les volatiles en émoi s'engouffrent au fond de la nasse. Tous sont pris, sans



Prise des canards au filet (voy. p. 304). — Dessin de Lix, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

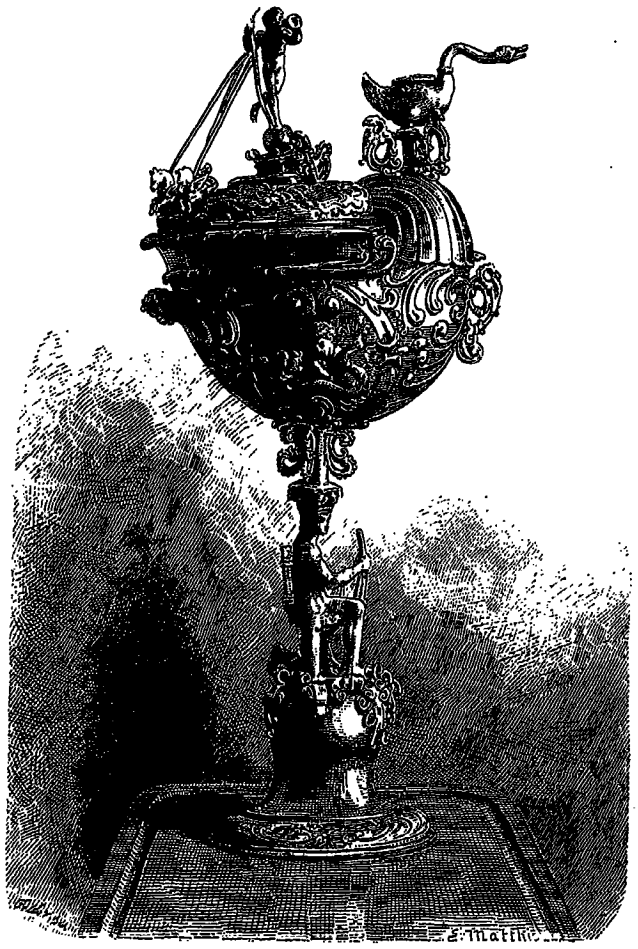
chance d'en réchapper. En un instant nous détachons l'extrémité mobile du verveux, qui repose à terre. Tordre le cou des prisonniers, un à un, en les retirant, est l'affaire de quelques minutes. Vingt, trente victimes se débattent sur le givre du gazon, sans pousser un cri, sans avoir pu donner l'éveil aux camarades, qui nagent sur l'étang en attendant leur tour de carnage.

A quelques pas de distance, plusieurs milliers de canards continuent leurs évolutions, sans se douter que nombre des leurs viennent d'être massacrés. Certains coups de filet, à Guémar, ont donné de cent à cent cinquante pièces de bons rôtis.

Pendant que le canardier se prépare à recommencer le même tour un quart d'heure après, les propriétaires de la canardière complètent nos renseignements sur les mœurs et coutumes de leur gibier aquatique.

Maintes fois, à les en croire, jusqu'à cinq mille canards occupent l'étang, qui est alors littéralement couvert de ces palmipèdes. Je n'ai pas fait de dénombrement pour contrôler l'exactitude de ce chiffre afin de le garantir contre toute contestation. Mais dans la maisonnette du canardier, à proximité de l'étang, j'ai vu une affiche qui donne la statistique des prises annuelles. Cette statistique indique, aux dates du 28 novembre, du 23 et du 24 décembre, pendant le grand hiver de l'an de grâce 1879, des prises de cent onze, de cent sept et de cent quarante-cinq canards, effectuées d'un seul coup de filet aux jours précités. Tout à l'heure j'ai entendu dire qu'à l'apparition du chasseur sous les arcades du grand filet tous les canards qui ont suivi son chien sur le chenal hors de l'étang ont été pris. L'assertion en question a besoin d'être expliquée en ce sens que les canards sauvages se font seuls tordre le cou, tandis que les canards domestiques, complices de la chasse, échappent au massacre.

En effet, le canardier entretient sur l'étang une compagnie de canards domestiques dressés, comme le petit chien, à entraîner dans la nasse les canards sauvages. Véritables agents provocateurs, ces canards apprivoisés se distinguent par une tête plus grosse, quoique portant le même plumage que leurs cousins de l'autre espèce. Dressés à venir manger quelques poignées de graines au fond du fossé, où le vent régnant confine la chasse, les traîtres se dirigent de ce côté, et sur un coup de sifflet de leur maître, seul bruit permis pendant l'opération, ils se hâtent aussitôt vers le chenal où le canardier les attend. Chemin faisant, ils caquettent, comme pour persuader à ceux qu'ils rencontrent qu'ils vont faire un copieux régal, et entraînent ainsi les plus gourmands et les moins expérimentés.



Vase antique à Ribeauvillé (voy. p. 300). — Dessin de Matthis, d'après une photographie.

Quand les uns et les autres sont engagés dans le fossé sous le grand filet, au moment où le chasseur se montre pour chasser les canards sauvages au fond de la nasse, les canards domestiques, instruits de cette manœuvre, s'arrêtent et mangent sans remords le grain jeté au débouché du chenal, sauvant leur tête, tout en faisant un festin au prix de leur trahison.

Charles GRAD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Château de Saint-Ulrich (voy. p. 306). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Braun.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND [1].

1887. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LXXX

Dusenbach, Rappolstein, Taennichel.

Derrière Ribeauvillé, sous les escarpements couronnés par les trois châteaux en ruine, une bonne route conduit à Sainte-Marie-aux-Mines, par la gorge du Strengbach. Une ramification de la vallée du Strengbach s'élève aussi au village d'Aubure, sur la droite du torrent dont les flots rapides et précipités mettent en mouvement plusieurs scieries établies le long de la route, dans des sites charmants de fraîcheur et de verdure. Un autre vallon, très étroit, ouvert sur le versant gauche et contournant le massif des trois châteaux, porte le nom de Dusenbach et renferme les ruines d'une église de Notre-Dame. Longue de dix-huit kilomètres, la route de Ribeauvillé à Sainte-Marie-aux-Mines atteint son point culminant au col, situé à sept cent quarante mètres d'altitude, l'altitude de ses extrémités étant de trois cent soixante-quinze mètres au bas de Sainte-Marie-aux-Mines et de deux cent soixante mètres à la sortie de Ribeauvillé. Aubure (en allemand *Altweier*) se trouve à sept cent cinquante-trois mètres d'altitude, sur le point où s'élève l'église, au milieu de pâturages alpestres. Plus haut encore, la cime du Brézouard, point culminant des montagnes, entre les deux vallées de la Poutroye et de Sainte-Marie-aux-Mines, atteint douze cent vingt-six mètres, au-dessus

1. Suite. — Voyez t. XLVIII, p. 145, 161, 177 et 193; t. XLIX, p. 161, 177 et 193; t. L, p. 81, 97 et 113; t. LI, p. 369, 385 et 401; t. LII, p. 145, 161 et 177; t. LIII, p. 81, 97, 113 et 129; t. LIV p. 241, 257 et 273; t. LV, p. 273 et 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de vastes forêts. Le village d'Aubure occupe un plateau accidenté comme celui de la Baroche, au-dessus des Trois-Épis, avec une quantité de fermes disséminées, dépendantes de la commune. La vallée du Strengbach elle-même est trop resserrée, trop boisée, pour offrir assez de place à des agglomérations agricoles autres que de petits groupes de fermes, dans les bas-fonds au bord du torrent ou dans des clairières sur les pentes boisées.

A la station du chemin de fer, les trois châteaux de Saint-Ulrich, de Hoh-Rappolstein et de Girsperg, qui marquent la position de Ribeauvillé, semblent être à un jet de pierre au-dessus des maisons de la ville. Une demi-heure n'est pas de trop cependant pour gagner depuis la ville, en marchant bien, les tours de Saint-Ulrich, qui sont les plus rapprochées. Le château de Saint-Ulrich et celui de Girsperg s'élèvent tous les deux sur des pitons escarpés, à trois cents mètres d'élévation verticale. Ces pitons sont formés de gneiss et de granite, avec les escarpements à nu. Une gorge profonde sépare les deux pitons, pareille à un abîme. A leur pied, les coteaux du vignoble s'arrêtent avec des contours plus doux, en contraste avec la raideur des parois à pic. Dans le fond de la gorge, la forêt couvre les rochers de ses ombrages, s'étendant sans discontinuité apparente par-dessus la cime plus reculée du Hoh-Rappolstein. Site très pittoresque, riche en perspectives superbes et en gracieux motifs, avec des échappées splendides sur la ville, la vallée et les montagnes. Depuis les fabriques, dont la façade se dissimule derrière des avenues de peupliers, et dont le bourdonnement laborieux se mêle au murmure de l'eau, jusqu'aux constructions féodales, dont les vieilles murailles et les tours hardies se détachent sur le ciel, au haut des précipices, c'est une succession de points de vue variés dans leurs détails, tout en conservant dans leur ensemble une saisissante unité.

Pour monter aux châteaux de Ribeauvillé, choisissez de préférence une matinée du printemps, quand les fleurs de mai commencent à s'épanouir sous le feuillage des châtaigniers et des taillis de chênes. Levez-vous avec le soleil, alors que la rosée perle encore au bout de chaque brin d'herbe, dans la fraîcheur vivifiante, à laquelle se mêlent déjà de tièdes effluves. Vous suivrez le Hagelpfad, à la sortie de la ville, longeant d'abord les anciens remparts, les restes encore imposants des murs de la résidence urbaine des comtes de Rappolstein, transformés maintenant en un pensionnat de demoiselles. A droite et à gauche le sentier est bordé de vignes et de jardins en surélévation, soutenus, la plupart, par de petits murs en pierres sèches. Çà et là les pampres verts des vignes et les branches perdues d'arbustes à fleurs retombent en guirlandes odorantes sur le chemin rocailleux. Tous ces frais jardins, ces vignes en terrasses, sont bien entretenus, bien cultivés et en plein rapport, sans cesser pour cela de contribuer au plaisir des yeux. En s'élevant peu à peu, le sentier devient plus raide, raviné par les eaux torrentielles, après les fortes pluies d'orage. Des pierres roulées ou des pointes de rochers se montrent à chaque pas et ralentissent l'ascension. Un moment de patience, puis tout à coup, à travers un petit bois, en écartant les broussailles et les jeunes pousses, vous pouvez apercevoir nettement le profil des châteaux et les détails des constructions. Le coup d'œil est surtout très beau si l'on se place à une brèche ouverte dans une arête de rochers pour livrer passage au chemin aux deux tiers de la montée. Vous embrassez d'un regard la masse imposante du Saint-Ulrich, avec la dernière tour restée debout du Girsperg. Encore quelques pas et voici la première enceinte du château principal.

Cette première muraille du château de Saint-Ulrich paraît avoir formé l'enclos des jardins. Beaucoup plus basse que les murs de défense supérieurs, elle semble conserver des traces d'anciennes treilles aux bonnes expositions. Du château de Girsperg, sur la gauche, il reste à peine une tour carrée, perchée sur un rocher d'apparence inaccessible et plus semblable à l'aire de quelque oiseau de proie qu'à une demeure seigneuriale. La tour est bâtie en simples moellons, plus gros à la base que dans le haut, sans pierres de taille. Une embrasure de canon, visible vers la base, indique l'appropriation du château pour l'emploi de l'artillerie. Mentionné pour la première fois en 1288, à propos d'un coup de foudre qui incendia sa toiture le 10 juillet de cette année, il a été estimé au prix de cent cinquante marcs d'argent, avec ses dépendances, dans un échange fait en 1316 contre un domaine sis au pied du Stauffen, dans la vallée de Munster. A la suite de cet échange il prit, au lieu de son nom primitif de Stein, ou la Roche, le nom actuel de Girsperg ou Guirsberg, emprunté aux nobles qui le détinrent à titre de vassaux des comtes de Rappolstein. Ceux-ci avaient leur résidence habituelle au château de Saint-Ulrich, plus vaste et plus somptueux, appelé Nieder-Rappolstein dans les plus anciennes chartes. Sa construction, comme celle du Girsperg, paraît dater du treizième siècle. Le Girsperg et le Saint-Ulrich dépendaient d'ailleurs du château supérieur de Hoh-Rappolstein, construit plus haut, longtemps auparavant, probablement dès le neuvième siècle, par les comtes d'Egisheim, premiers propriétaires de la seigneurie. On trouve mentionné le Hoh-Rappolstein dès l'année 1084, et au treizième siècle il était déjà désigné comme vieux château, *Alten Kastel*. Sa grandeur, ses larges fossés, ses puissantes murailles, toutes en pierres de taille de grand appareil et assises sur la roche vive, avec plus d'un mètre d'épaisseur dans certaines parties, indiquent qu'il a eu pour fondateurs les chefs d'une famille très riche, telle qu'était la maison d'Egisheim, descendants des ducs d'Alsace. Ce que nous savons par des documents certains, c'est que ce château de Hoh-Rappolstein et les terres de ses dépendances, entrés dans le patrimoine des empereurs d'Allemagne par le mariage d'Adélaïde, fille d'un comte d'Egisheim, avec Conrad, de la maison salique, en ont été détachés,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en 1084, pour être donnés à l'église de Bâle par l'empereur Henri IV.

Un sentier partant des ruines du château supérieur descend aux ruines de l'église de Dusenbach, où mène aussi une avenue de tilleuls séculaires et de grands peupliers, venant depuis la route de la vallée. Dusenbach, dans notre dialecte alsacien, signifie le « ruisseau silencieux, le ruisseau qui se tait », en contraste avec le torrent rapide et bruyant comme l'est le Strengbach. Ce filet d'eau, si calme, sort de sources cachées discrètement sous quelques rochers, dans la verdure. Il y a beaucoup de centaines d'années, un ermite, attiré par la solitude, érigea au bord du ruisseau un calvaire, qui devint le but des pèlerinages des gens de la seigneurie. En 1209 le chevalier Egenolf d'Urslingen, un des ancêtres des comtes de Rappolstein, fit construire une chapelle sur l'emplacement du calvaire et y porta, avec pompe et solennité, une image de Notre-Dame, qu'il avait rapportée de Terre-Sainte. A sa mort le chevalier fut enseveli, sur sa demande, dans la chapelle inaugurée par sa dévotion. Notre-Dame de Dusenbach continue à attirer des pèlerins de plus en plus nombreux. Plus tard, le seigneur Anselme de Rappolstein, grand chasseur, ayant un jour poursuivi un cerf avec sa meute, chevauchant à travers fourrés et halliers, le fauve se précipita par-dessus un rocher énorme dressé à pic au-dessus du Strengbach; emporté par son ardent coursier, le veneur s'élança après le cerf, tombé mort au bas du précipice, sans se faire lui-même une écorchure, de manière à rentrer dans son château sain et sauf. En souvenir de ce saut miraculeux, Anselme éleva à Notre-Dame de Dusenbach une église plus belle, en témoignage de reconnaissance pour sa protection. Le précipice de la vallée où s'est accompli le miracle porte, depuis, le nom de Hirzensprung (Saut-du-Cerf), toujours visible au bord de la route de Sainte-Marie-aux-Mines.

Plus haut encore que la tour de Hoh-Rappolstein, s'élève la crête du Taennichel, avec ses curieux rochers et ses restes de murs païens. Le point culminant de cette crête atteint neuf cent quatre-vingt-douze mètres d'altitude, d'après les dernières mesures des topographes allemands, au lieu de mille mètres indiqués sur la carte plus ancienne de l'état-major. Regardé depuis la route, en avant de Ribeauvillé, où il domine toutes les montagnes voisines, le sommet du Taennichel paraît avoir une forme conique. En réalité, ce sommet apparent, dont l'altitude ne dépasse pas neuf cent un mètres, représente seulement la pointe avancée de la crête au-dessus de la plaine. Toute cette partie, formée de grès vosgien, figure une sorte de croissant tournant sa convexité vers le nord, tandis que la partie concave s'ouvre sur la vallée du Strengbach. Une des cornes du croissant aboutit ainsi à la tête du Taennichel, d'aspect conique, au-dessus du château de Hoh-Rappolstein, avec la cote neuf cent un, contre huit cent soixante mètres, cote du Venuskopf (la Tête-de-Vénus), à l'autre extrémité, vers l'ouest, au-dessus de la route du Strengbach à Sainte-Marie-aux-Mines. Sur les deux versants, les pentes, quoique boisées, sont très rapides. Par places, les escarpements de la crête surplombent au-dessus des grands sapins séculaires. Tel est l'aspect du Rammelstein, appelé aussi Welschfelsen, sorte de terrasse suspendue au-dessus de la forêt, sur le rebord de la montagne. Cette terrasse de grès, point culminant de la crête, située au milieu du croissant dont les cornes finissent au Venuskopf et à la tête du Taennichel, se dresse à plus de vingt mètres du sol environnant, aplatie dans le haut, avec des précipices en surplomb. De profondes fissures, simulant une allée couverte, déchirent le rocher, en grès vosgien comme toute la crête. Depuis la plate-forme la vue embrasse la vallée de la Liepvrette et le val de Villé, tout le massif du Champ-du-Feu, le Climont, les deux Donon parfaitement reconnaissables. Au-dessus des escarpements, une épaisse forêt recouvre la pente humide et sombre, où le soleil ne pénètre plus, où les branchages et le tronc des vieux sapins prennent cette mousse blanche appelée « barbe de gnomes » par les montagnards. La gelinotte niche dans ces retraites profondes, où les arbres pourrissent sur place quand ils sont renversés par la tourmente.

Un sentier en zigzag, jalonné par le Club Vosgien, descend du Rammelstein sur le chemin du Hury à Sainte-Marie-aux-Mines et sur le chemin de Liepvre, passant, ce dernier, dans le haut du vallon de Tannenkirch. Sur le prolongement de la crête du Taennichel, facile à suivre par d'autres sentiers, se trouvent des escarpements semblables à ceux du Rammelstein, tantôt dressés tout droits, tantôt avancés en pointe, comme la silhouette d'une enclume gigantesque. Ailleurs encore d'énormes blocs paraissent, superposés de manière à ressembler à des tables. Puis viennent des rochers disposés sous forme d'enceinte, comme certains monuments celtiques, suivis par les entassements de pierres considérés comme les restes d'un mur païen, dont nous reparlerons à propos de l'enceinte du mont Odile. Avec un peu d'imagination vous pouvez reconnaître dans les contours de ces pierres toutes sortes de figures. Tel rocher de crête appelé Chaire-de-Belen a été représenté comme un sanglier assis. Tel autre « s'allonge en biseau, de manière à dessiner la partie antérieure d'une barque » élevée à plus de hauteur d'homme, « avec une excavation en forme de cœur » dans le plafond. Ailleurs, aux Drei-Tische, entre le Rammelstein et le Hochfelsen, on croit voir un groupe de trois tables, formées de dalles épaisses reposant sur des pieds minces. Non, nous ne pourrions pas nous empêcher de laisser échapper un formidable éclat de rire s'il nous fallait transcrire sur nos tablettes les opinions émises par certains archéologues sur l'origine, la destination et la figure de ces blocs de grès façonnés par les agents atmosphériques. La reproduction de pareilles fantaisies ne vaut pas les frais d'impression, du moment que leurs auteurs prétendent les faire prendre au sérieux. Aux touristes à imagination qui voient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans le profil de nos grès des Vosges des figures sculptées de main d'homme, nous recommanderons plutôt une excursion aux roches d'Adersbach et de Weckelsdorf, sur les confins de la Bohême et de la Silésie, curieuses formations décorées du titre de Felsenstaedte (Villes-de-Rochers). Les amateurs verront là bien d'autres merveilles de statuaire naturelle, où la main de l'homme n'a pas eu à intervenir pour sculpter la figure de monuments et d'animaux de toute espèce. J'ai vu des formations semblables dans l'Arabie Pétrée, où les contours naturels des rochers découpés dans certaines couches du terrain crétacé simulent de véritables villes. Pour moi, tous les escarpements et les rochers de la crête du Taennichel sont, de même, les restes de la falaise d'une ancienne mer. D'immenses érosions ont enlevé le grès des Vosges partout où il a disparu entre les lambeaux encore debout sur certaines cimes.

LXXXI

Ruines du Hoh-Kœnigsburg.

Désireux de monter au château de Hoh-Kœnigsburg au clair de lune, j'ai choisi le chemin de Saint-Hippolyte de préférence à celui de Tannenkirch, plus pittoresque certainement, mais aussi plus long. Dans les sentiers de nos montagnes, les clairs de lune sont si beaux en été, l'imagination vagabonde tellement à l'aise, au milieu du calme de la nuit, quand rien ne trouble la pensée et ne vous oblige à hâter le pas! Mais hier soir, comme maintes autres fois dans le cours de ces pérégrinations à travers le pays, j'ai compté sans mon hôte.

Arrivé à l'auberge de Saint-Hippolyte, vers neuf heures, par la voiture qui fait le service entre le village et la station du chemin de fer, je me suis vu arrêter par un propriétaire de l'endroit, vigneron et joyeux compère. Saint-Hippolyte n'appartient à aucune de mes circonscriptions électorales; mais, du moment que je suis reconnu, je deviens la chose des vignerons propriétaires de Saint-Hippolyte. Résister à ces gens ne sert à rien quand une fois ils ont mis la main sur votre épaule. Vous êtes leur chose, ici comme à Egisheim, comme dans le pays vignoble tout entier. Les plus fins prétextes sont d'inutiles tentatives pour échapper à ceux qui vous retiennent afin de voir leur cave : ils ne lâchent jamais leurs victimes avant de les avoir mises dedans. Pour s'assurer de ma personne, on a serré mon sac. On me promet de m'accompagner au château, en société, le lendemain au point du jour, au lieu de m'y aventurer seul la nuit. A la place d'une promenade sentimentale au clair de lune, j'enregistre une bruyante dégustation des vins de tous les crus, à titre d'étude comparée des produits du vignoble local avec les produits des environs.

Aussitôt décidée, cette étude commence, car le viticulteur alsacien, jaloux de faire apprécier sa cave, ne laisse pas plus attendre son prisonnier qu'il ne lui permet de partir. Vite sa cuisinière chauffe un civet de lièvre mariné dans du vin rouge de la maison, pendant que madame va appeler les voisins. Et la buverie de commencer. A votre santé, donc! Les cliquetis de verres se succèdent; les bouchons sautent; les têtes s'échauffent. Tout y passe. Le vin blanc, le rouge et le clairet, le vieux et le nouveau, chacun pris à son tour, celui-ci du tonneau, celui-là en bouteilles. Voici des bouteilles de derrière les fagots, enduites de toiles d'araignée vénérables, de poussière adhérente, en manière de certificats d'origine authentiques. Avec cela de gais propos, non sans la remarque obligée que dans les vignes voisines on n'obtient pas une pareille force ni tant de bouquet. Voyez donc quelle limpidité a ce riesling et comme il dégage des perles! *Er werft Grallaler!* Ne diriez-vous pas de l'or liquide? Pas un connaisseur qui n'avoue, avec un franc éclat de rire, désirer en boire jusqu'à ses prochaines couches. Si le riesling a ses mérites particuliers, le tokay en revendique d'autres. Ah! parlez-moi de ce trente-quatre ou de ce quarante-six! Quant au vin de l'an onze, celui de la comète, glouglou-glouglou,... sa force paraît décliner un peu s'il n'est pas remonté par des additions de bonnes années plus récentes. Je lui préfère pourtant les vins rouges de Roderen, comparables, eux, aux bonnes marques de bourgogne, supérieurs certainement aux mixtures additionnées d'alcool poméranien, retour d'Espagne, avec décoctions de poires polonaises dans de l'eau de la Gironde, que les commis-voyageurs gascons vendent à nos bourgeois comme vrai bordeaux, vin de propriétaire garanti.

Cette dégustation des produits du vignoble de Saint-Hippolyte, sous prétexte de comparaison avec les récoltes des banlieues voisines, s'est prolongée au delà de minuit. A six heures du matin, au lever, il a fallu boire de nouveau sous prétexte de déjeuner. L'usage l'exige ainsi dans la contrée, sans compter les bouteilles chargées comme provision de route. Mon hôte, jovial, ancien camarade de collège, veut à toute force m'accompagner ou me conduire au Hoh-Kœnigsburg, toujours aimable, le cœur sur la main. Son domestique porte derrière nous le sac aux provisions, quoique n'ignorant pas que nous trouverons assez de réconfort à l'Hôtel du Château. La journée promet d'être belle d'ailleurs, malgré quelques nuages formés au-dessus de la montagne. Chemin faisant, je vous apprendrai que le village — pardon, la ville de Saint-Hippolyte — s'élève sur les premières pentes des coteaux, au milieu des vignes, assez haut déjà pour dominer la plaine, à deux kilomètres du chemin de fer. Pour monter au château de Hoh-Kœnigsburg, il faut une bonne demi-heure ou une petite heure, suivant la vitesse de vos pas. Au recensement du 1er décembre 1880, la population de la localité était de dix-neuf cent vingt-huit individus, au lieu de deux mille deux cent quarante et un habitants en 1860.

Mais quoi! nous causons encore de l'histoire locale, que nous voilà déjà au-dessus des vignes, au milieu

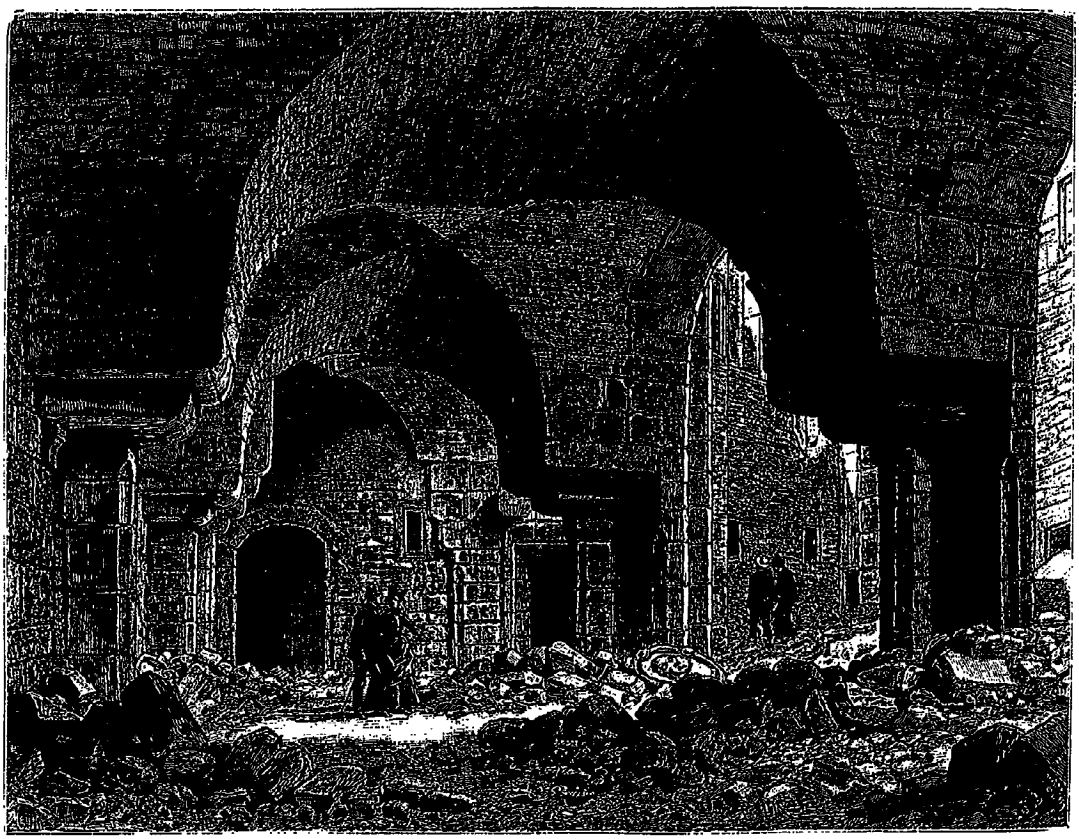
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Château de Hoh-Kœnigsburg (voy. p. 310-314). — Dessin de Taylor, d'après Rothmuller.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un bois de châtaigniers. Suivant mon habitude, nous avons pris par le sentier abrupt, au lieu de monter par le chemin plus facile. Au point où nous sommes, des ouvriers italiens exploitent une carrière de granite. Ils y ont taillé une douzaine de colonnes, dignes, par leurs dimensions, des vieux temples d'Égypte. Ces colonnes de granite mesurent chacune un mètre de diamètre sur cinq mètres cinquante de longueur. L'entrepreneur de la carrière nous fait voir aussi une vasque de fontaine énorme, taillée également dans le granite, tout d'une pièce, destinée à Mulhouse, tandis que les colonnes ont été commandées pour l'église du Sacré-Cœur, en construction à Montmartre. Un peu plus haut, le granite cesse pour faire place au grès en couches horizontales. Au contact du granite avec le grès passe la route carrossable qui aboutit à un élégant hôtel, très confortable, et vient de la Vancelle et de Liepvre, après avoir contourné la base du Hoh-Kœnigsburg, non sans de nombreux lacets à travers la forêt. Le nouvel hôtel du Hoh-Kœnigsburg s'élève à cinq cent quarante mètres d'altitude, Saint-Hippolyte à deux cent cinquante mètres, la base du château à sept cent trente mètres. Cette base est une arête de grès vosgien, dont le profil simule un pignon aigu, en



Vestibule du Hoh-Kœnigsburg (voy. p. 312). — Dessin de Lix, d'après nature.

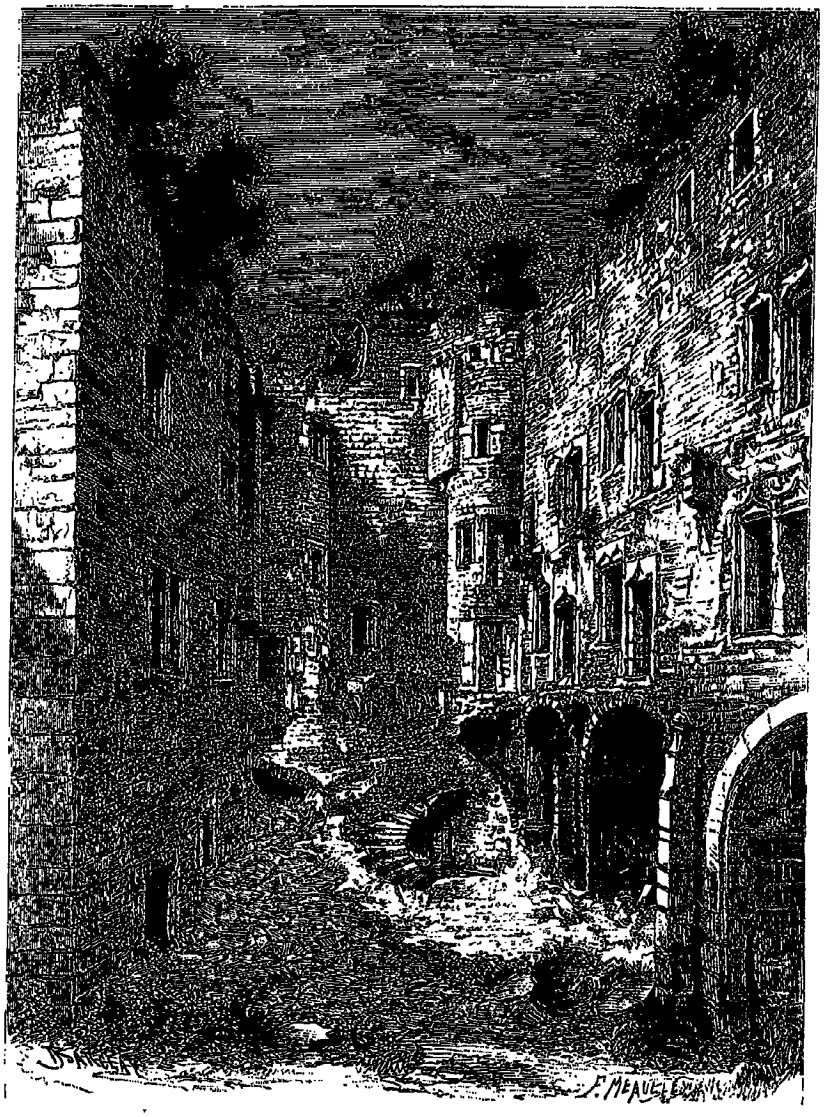
face de la plaine d'Alsace, mais plus semblable au faîte d'un toit, du côté de la vallée de Liepvre.

Deux sentiers conduisent de l'hôtel au château, l'un plus rapide, l'autre plus facile. Tous deux se glissent à travers un taillis de chêne, celui-ci long de huit cents mètres, celui-là de cinq cents seulement. Êtes-vous fatigué : sans monter au château, en faisant halte au restaurant de l'hôtel, vous pouvez saisir les principaux traits de la perspective depuis la terrasse. Vous voyez le vignoble de Saint-Hippolyte occuper un vaste bassin, à fond plat en apparence depuis la hauteur, mais accidenté et assez raide pour le piéton obligé de gravir ses pentes. Une lisière de châtaigneraies enlace le bord supérieur des vignes, suivie de taillis de chênes et de sapinières en haute futaie montant jusqu'aux derniers sommets. C'est un ravissant tableau, où dominent les tons verts de nuances variées. Sur la droite vous avez l'arête du Taennichel, pareille à une muraille allongée; un peu plus bas, la tour du château supérieur de Rappolstein, les montagnes de la vallée de Munster, au delà, avec la tête du Grand-Ballon. Sans la brume qui recouvre la plaine de l'Ill et du Rhin comme d'un voile de gaze, nous verrions plus loin les lignes du Kaiserstuhl badois, les massifs de la Forêt-Noire et du Jura, avec les dents aiguës des Alpes, brillant à l'horizon méridional, quand l'atmo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sphère se dégage vers le soir. De la plate-forme du château, où je viens de m'asseoir, juste au-dessus d'une cheminée, disposée en manière de soupirail, on ne compte pas moins de huit plans de montagnes, correspondant à autant de contreforts de la chaîne vosgienne, jetés en avant de la ligne de faîte, dans la direction du sud. Au bas des pentes qui aboutissent au Hoh-Kœnigsburg, sur le versant méridional, se groupent six ou sept villages viticoles, entre le chemin de fer et le pied de la montagne : Bergheim, Orschwiller, Rodern, Rorschwihr, Saint-Hippolyte, puis, plus haut, Tannenkirch, sur les pentes de Taennichel.

Viollet-le-Duc et, après lui, Gustave Dietsch ont consacré au Hoh-Kœnigsburg des monographies qui



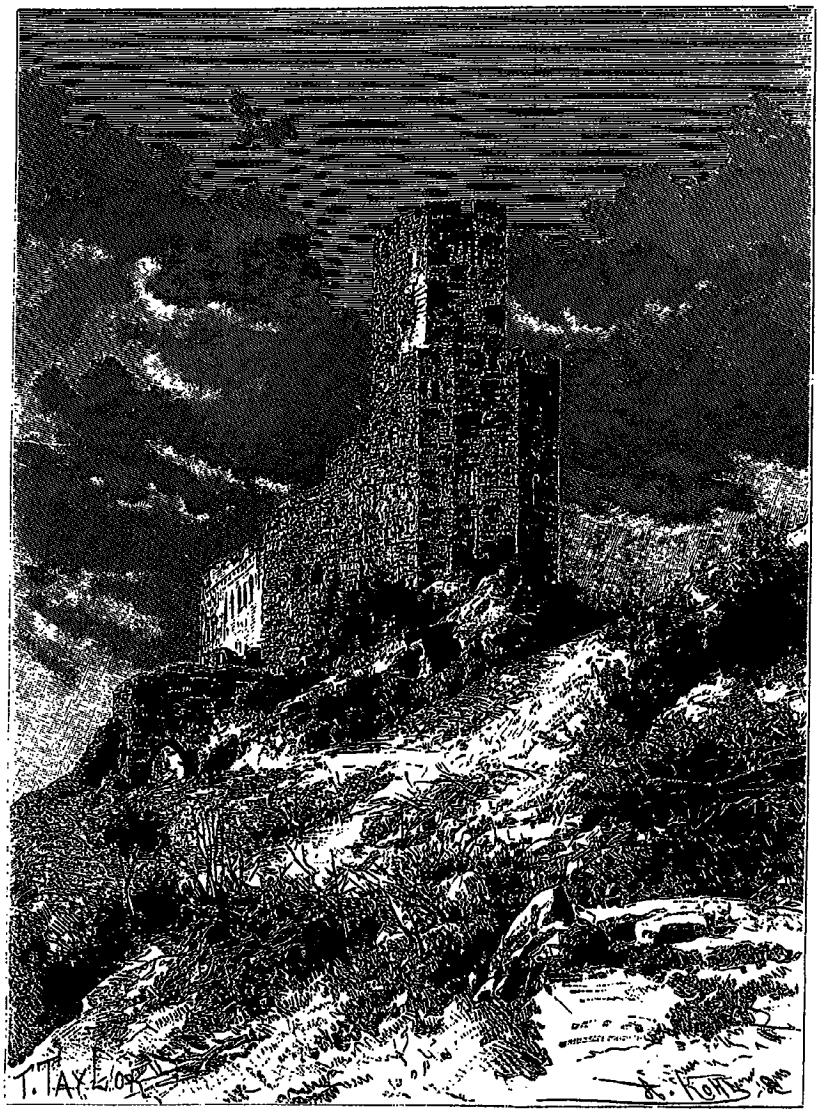
Intérieur du Hoh-Kœnigsburg (voy. p. 312). — Dessin de Barclay, d'après des croquis de Rothmuller.

nous dispensent de décrire dans tous ses détails cette puissante construction. En y comprenant les ouvrages de défense, ce château, le plus vaste de l'Alsace féodale, mesure deux cent soixante-dix mètres en longueur. Cinq portes fortifiées en défendaient l'accès, et les murs principaux avaient plus de dix mètres d'épaisseur à la base. Ces murs suivent les sinuosités de la crête. La forme bizarre du plan d'ensemble s'explique par les accidents du terrain. Sur la pointe de la montagne, qui s'avance au-dessus de la plaine, vers le rampant de la crête, se dresse un ouvrage supérieur, muni de tours flanquantes et précédé d'une enceinte inférieure, terminée en étoile, avec des embrasures pour les arquebusiers. A l'extrémité opposée, vers l'ouest, le seul côté par où le château était abordable, une tranchée creusée dans le roc s'ouvre devant les gros

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ouvrages de contre-approche. Ceux-ci sont formés par deux tours massives, réunies par un mur épais de dix mètres à la base et de huit mètres au couronnement. Outre ces défenses moyennes, une enceinte basse extérieure, que flanquent des tourelles, battait les escarpements, de manière à empêcher l'escalade du château. Les bâtiments d'habitation se trouvent au centre de la place; l'entrée principale de la première enceinte, sur le côté de la face sud.

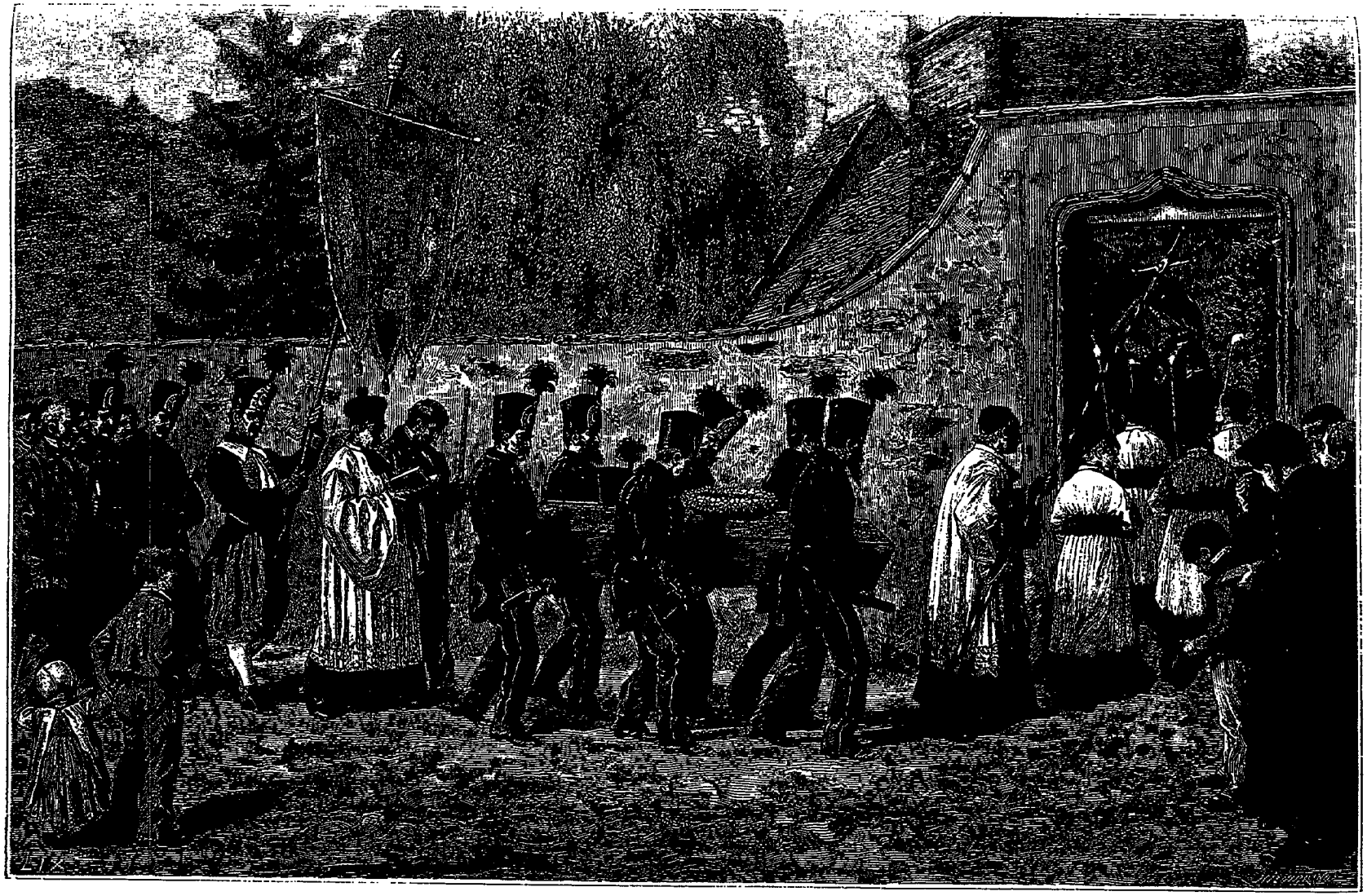
Un inventaire du mobilier, fait en 1530 et conservé aux archives de Colmar, indique aussi la destination exacte des différentes parties du château. D'après cet inventaire, près de la porte d'entrée de la première enceinte se trouvait tout d'abord la loge du portier, sui-



Château d'Ortenberg (voy. p 315). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

vie de l'écurie aux ânes, de l'écurie aux chevaux, de la forge, de l'hôtellerie et du corps de garde. Tous ces locaux, dont il ne reste plus de trace, étaient disposés à l'intérieur des fortifications, mais au dehors du château proprement dit. L'hôtellerie servait à héberger la suite des personnages de condition et les gens appelés par leur affaires, qui tous recevaient l'hospitalité, comme aujourd'hui aux couvents d'Œlenberg et du mont Odile. Après avoir pénétré du côté du donjon par la porte des Lions, on arrivait dans la cour intérieure par un vestibule voûté. Vous y remarquerez un escalier de pierre en spirale, encore praticable, découvert lors des fouilles faites il y a une quarantaine d'années. Cet escalier conduit à deux tours situées à droite et à gauche, munies également d'escaliers en spirale montant aux étages successifs du corps de logis, au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Enterrement d'un mineur (voy. p. 316). — Dessin de Lix, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

midi et au nord. Sur la façade qui donne sur la cour, une ligne de corbeaux apparaît à hauteur du socle de chacun des premier et deuxième étages, destinés à supporter des galeries en bois établissant une communication extérieure entre les escaliers et les portes des différentes chambres.

Cette manière de bâtir, comme le fait remarquer avec raison Gustave Dietsch dans sa notice sur *le Château du Hoh-Kœnigsburg*, publiée à Sainte-Marie-aux-Mines en 1882, était généralement pratiquée en Alsace au seizième siècle : de nombreux exemples en existent encore dans la plupart des petites villes. Au rez-de-chaussée du corps de logis, sur le côté nord, se trouvait la cuisine, avec le garde-manger et le réfectoire. Au fond de la cour, deux portes donnaient entrée dans la cave, l'une sous le vestibule, l'autre derrière la cuisine. Montons-nous par le grand escalier, nous voyons devant le palier du premier étage, à côté du premier escalier en spirale qui conduit sur la terrasse, la chambre du capitaine d'armes. Une autre chambre occupe l'espace entre celle-ci et la chapelle. La chapelle, autrefois voûtée, prenait la hauteur de deux étages. Sous la porte du second étage sont encore visibles les corbeaux en pierre qui soutenaient la tribune, où les habitants de cet étage pouvaient assister aux offices religieux sans descendre dans la chapelle. De la voûte il ne reste plus que des fragments d'arêtes et des colonnettes de support. Point de baie à ogives d'ailleurs comme aux châteaux de Kintzheim, de Saint-Ulrich et d'Ortenberg. Un vestibule donnait accès de la chapelle dans une grande salle également voûtée, qui occupait toute l'aile ouest du premier étage. Au-dessus de cette salle, destinée aux solennités, se trouvait la salle des Arcs, où étaient renfermées les armes.

Le château du Hoh-Kœnigsburg est un beau spécimen des édifices à encorbellement des derniers temps du moyen âge. Dans les constructions antérieures aux croisades, nous ne voyons pas de trace de balcons extérieurs, dont l'usage paraît avoir été emprunté à l'architecture arabe pendant les expéditions en Orient. Selon Viollet-le-Duc (*Dictionnaire raisonné d'architecture*, t. III, p. 169), on pourrait prendre les salles principales du château de Hoh-Kœnigsburg pour des constructions du treizième siècle, tandis qu'elles datent réellement du quinzième. « L'Alsace avait conservé, surtout dans l'architecture civile, les anciennes traditions de la bonne école gothique. Le bâtiment principal du château de Hoh-Kœnigsburg, adossé au rocher, ne se compose que de contreforts intérieurs, avec un mur extérieur fort mince du côté des cours. Il contient quatre étages. Le rez-de-chaussée, qui servait de cuisines et de caves, est voûté en berceaux surbaissés, reposant sur des arcs très plats, en moellons, bandés d'une pile à l'autre. Le premier étage est plafonné au moyen de grandes plates-bandes appareillées, soulagées par de puissants corbeaux entre les plates-bandes; les parallélogrammes restant vides sont bandés en moellons. Le second étage est couvert par un plancher, dont les poutres maîtresses portent sur des corbeaux engagés dans les piles. Le troisième étage est voûté en berceaux plein-cintre, reposant sur des plates-bandes et sur de larges encorbellements disposés comme ceux du premier étage. Cette voûte supérieure portait une plate-bande en terrasse couverte en dalles.... Les matériaux du pays (grès rouge) se prêtent à ces hardiesses; on ne pourrait, avec nos matériaux calcaires des bassins de la Seine, de l'Oise et de l'Aisne, se permettre l'emploi de linteaux aussi minces et d'une aussi grande portée. Mais dans l'architecture civile et militaire, plus encore que dans l'architecture religieuse, la nature des matériaux eut une influence très marquée dans l'emploi des moyens de construction; cet exemple en est une preuve. On ne peut pas se faire une idée de la grandeur magistrale de ces bâtiments si on ne les a pas vus. Ici rien n'est accordé au luxe; c'est de la construction pure, et l'architecture n'a d'autre forme que celle donnée par l'emploi judicieux des matériaux; les points d'appui principaux et les linteaux sont seuls en pierre de taille, le reste de la bâtisse est en moellons enduits. »

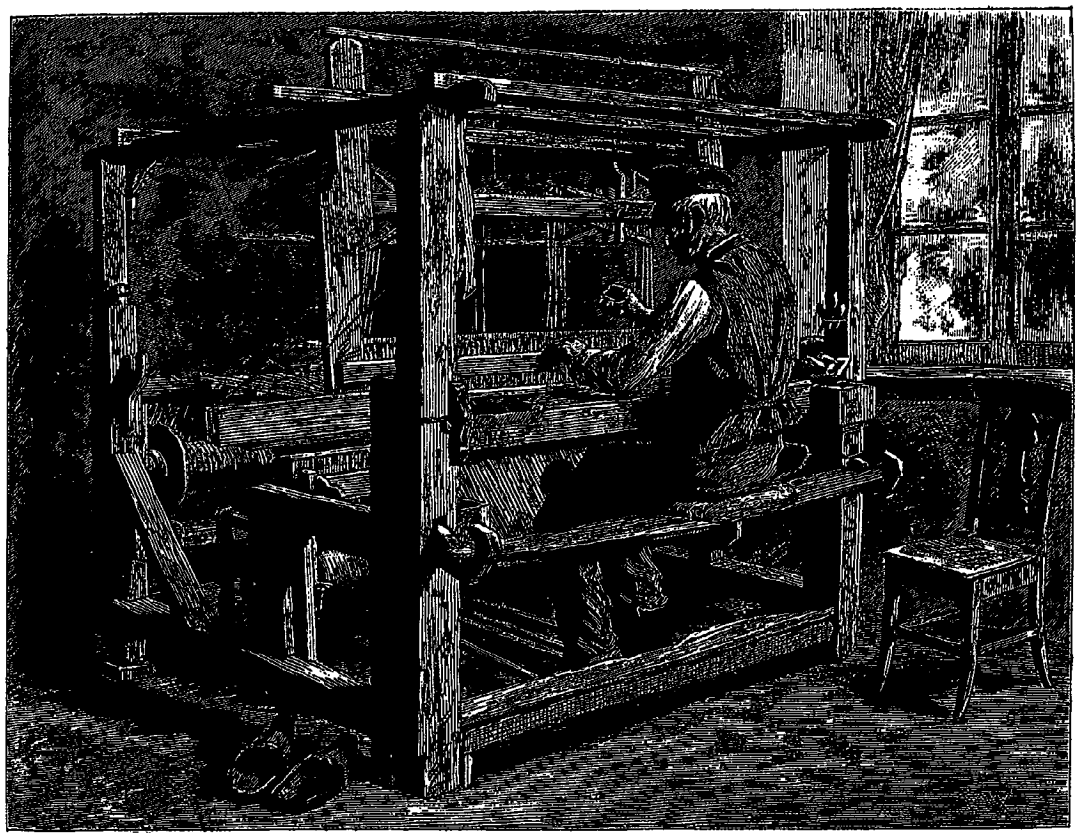
Comme le Saint-Ulrich, le Hoh-Kœnigsburg a aussi ses souvenirs merveilleux. Dans ce pays poétique, notre douce et chère Alsace, il n'est pas une ruine, pas un site qui ne vive dans les traditions des habitants et que l'imagination populaire n'ait illustré pour mieux le faire vivre dans notre mémoire. Enfant, j'ai écouté sur les genoux de ma mère ces récits gracieux ou effrayants, qui naguère nous ont fait palpiter d'émotion. Ah! nous étions bien sages, très obéissants, pour être admis à entendre une de ces légendes ou un de ces contes religieusement transmis d'âge en âge, d'une génération à l'autre. L'hôtelier du Hoh-Kœnigsburg et mon camarade Wentzinger disent que dans les profondeurs de l'ancienne forteresse est relégué le fantôme d'une châtelaine des temps passés. Chaque fois que l'année finit, et avant que commence l'année nouvelle, quand sonne le premier coup de la douzième heure, le fantôme de la vieille douairière apparaît précisément sur la terrasse de la tour, d'où nous avons admiré le panorama. Le fantôme grandit et son œil étincelle, si brillant, si fort, qu'on peut l'apercevoir de tous les villages environnants. Au douzième coup de minuit, les campagnards, attentifs, entendent la voix du fantôme qui murmure des mots mystérieux. Ils voient la dame courir sur les murs et saluer le pays, ou bien prendre un air grave et élever la main au ciel, comme pour un avertissement, suivant que l'année devra être bonne ou difficultueuse. Après la douzième heure, le spectre se dissipe et disparaît pour la durée d'un an. Ajouterai-je que dans mes promenades là-haut je n'ai jamais rencontré ce fantôme. Mais que le temps soit propice ou mauvais, vous trouvez toujours à l'hôtel du Hoh-Kœnigsburg la bonne hospitalité de la propriétaire, toujours aimable et accueillante pour ses hôtes. Ceux-ci peuvent s'y loger confortablement, et le menu du cuisinier est de nature à satisfaire les goûts les plus exigeants.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LXXXII

Le val de Liepvre et Sainte-Marie-aux-Mines.

Décrivant un grand arc autour du Brézouard, le val de Liepvre débouche en face de la ville de Schlestadt. Sa trace, sur la carte, est marquée par le cours de la Liepvrette ou petite Liepvre, appelée Laimaha et Lebraha dans les documents anciens, en allemand Leber. La Liepvrette a ses sources au-dessus du Bonhomme et près du col de Saint-Dié. Avant d'entrer dans la plaine, où elle se jette dans l'Ill, après un cours de trente-cinq kilomètres, elle reçoit les eaux du Giessen, qui a lui-même dix-huit kilomètres de parcours, à travers le val de Villé. Scherviller et Châtenois occupent l'entrée de la vallée, dominés par les ruines des châteaux de Hoh-Kœnigsburg, de Ramstein et d'Ortenberg. Ces deux localités, essentiellement viticoles, appartiennent encore au canton de Schlestadt, tandis que le val de Villé et le val de Liepvre, en amont de leur confluent, forment chacun un canton à part, avec leurs chefs-lieux à Sainte-Marie-aux-Mines et à Villé. Le canton de Villé a une superficie de onze mille cinq cent soixante-huit hectares, dont trois mille neuf



Tisserand du val de Liepvre (voy. p. 317). — Dessin de Lix, d'après nature.

cent vingt-sept en forêts ou terrains boisés; le canton de Sainte-Marie-aux-Mines, dix mille huit cent trente-sept hectares, dont cinq mille cinq cent vingt-neuf couverts de forêts. Autant le ruisseau de la Liepvrette est d'une nature paisible, autant le Giesen manifeste des allures violentes, avec des crues subites suivies de longues sécheresses; ni dans l'une ni dans l'autre des deux vallées, l'agriculture ne suffit pour l'entretien des habitants. Dans les deux cantons la population diminue, malgré le développement de l'industrie. Cette diminution a atteint un dixième du nombre d'habitants en l'espace de vingt-cinq ans, de 1860 à 1885, avec une décroissance plus rapide dans les communes du val de Villé que dans les localités du canton de Sainte-Marie-aux-Mines.

Sainte-Marie-aux-Mines se relie à Schlestadt par un chemin de fer, embranchement de la grande ligne de Strasbourg à Bâle. Cet embranchement a vingt et un kilomètres de longueur, avec stations à Châtenois, au val de Villé, à la Wancelle, à Liepvre, à Sainte-Croix-aux-Mines. Une route nationale, venant de Colmar, conduit de Sainte-Marie-aux-Mines à Saint-Dié, éloignés l'une de l'autre de vingt-cinq kilomètres. A la frontière de France la route traverse un col élevé à sept cent quatre-vingts mètres d'altitude. Un autre col, franchi par la route du Bonhomme à la vallée supé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rieure de la Liepvrette, atteint neuf cent cinq mètres au-dessus de la mer, près du Wusteloch, soit cinq mètres au moins que l'altitude attribuée à la cote d'Echery par l'état-major français. Suivant les dernières observations des topographes allemands, faites pour la carte au 25 000e, Sainte-Marie-aux-Mines se trouve à trois cent cinquante-huit mètres au débouché de la route de Ribeauvillé, le sommet du Brézouard à douze cent vingt-huit mètres, et Schlestadt à cent soixante-douze mètres au-dessus du niveau de la mer. Depuis le Brézouard on jouit d'une vue très étendue, non seulement sur les vallons supérieurs de la petite Liepvre, du Bonhomme et de Fréland, mais sur les Vosges lorraines, le massif du Champ-du-Feu, le Climont, les deux Donon, le Grand-Ballon, le Hohneck, dont les formes caractéristiques se dessinent nettement. Bien mieux, quand le ciel est clair et l'atmosphère bien transparente, les clochers de Strasbourg et de Rastadt, de Colmar, de Mulhouse et de Bâle, de Saint-Dié et de Saint-Nicolas, près Nancy, sont visibles tout à la fois pour un regard assez perçant.

Montés au Brézouard par Échery et le Rauenthal, nous avons mis trois heures à faire l'ascension, depuis le grand hôtel de Sainte-Marie-aux-Mines. Échery, en allemand Eckkirch, occupe les deux rives de la Liepvrette. C'est, comme la Petite-Liepvre, sur la route du Bonhomme, une annexe, une sorte de faubourg ou prolongement de la ville. Lors de ma première ascension, par une belle journée du mois de juillet, j'ai fait, de cinq heures du matin à midi, la course de Sainte-Marie-aux-Mines au sommet de la montagne, puis du sommet au Logelbach, par le vallon de Fréland et Kaisersberg, sans rien prendre qu'un verre d'eau fraîche et des notes sur mon carnet le long du chemin. Un sentier, jalonné par les indicateurs du Club Vosgien, s'élève sur les flancs à nu du Rain-de-l'Horloge, pour se glisser ensuite sous bois jusqu'au pâturage du Haïcot. Raide et fatigant, à lacets très courts jusqu'à l'entrée dans la forêt, ce sentier offre de pittoresques points de vue sur le vallon du Rauenthal et sur la vallée de la Petite-Liepvre, avec des échappées sur la route de Saint-Dié, qui monte en face vers le col frontière, en contournant le Grand-Hénaumont. Des trous de mines abandonnés et des *haldes* de débris extraits des galeries intérieures, apparaissent de distance en distance sur les flancs dénudés et escarpés de la montagne, appelée Schulberg par les Allemands. Au bas de la côte, sur le bord du ruisseau, se dresse une tour à plusieurs étages, surmontée d'un clocheton et portant une horloge sur une de ses faces. C'est la tour de l'Horloge, qui a donné à la montagne du versant gauche son nom français. Elle date du temps où les mines étaient encore en exploitation et sert maintenant de logis à une famille de tisserands. Le vallon du Rauenthal, découpé profondément, aboutit au cirque du Kessel, sur les flancs du Brézouard. Sur le versant droit vous voyez la petite église de Saint-Pierre-sur-l'Hate, puis, un peu plus haut, à la lisière des bois, entre la Rochatte et la Hohlthanne, la villa Montplaisir. Montplaisir est un joli chalet, élevé dans la solitude par le chef d'une des principales familles industrielles de Sainte-Marie-aux-Mines. Personne au chalet, malgré le beau temps. Portes et volets sont clos. C'est que le maître, M. Charles Blech, se trouve actuellement enfermé dans la forteresse de Magdebourg, sous l'inculpation de haute trahison, pour avoir fait partie de la Ligue des patriotes en France. Sa femme et ses filles l'ont suivi pour partager sa peine et le consoler dans sa prison. Ne pouvant serrer la main à notre ami, ni voir, en passant, sa digne famille, je relus un recueil de sonnets écrits dans cette charmante retraite de Montplaisir. Aujourd'hui déserte et abandonnée, cette solitude sereine a inspiré en un temps meilleur des résolutions et des pensées fortes dont l'écho doit résonner dans la citadelle prussienne :

O vous, les militants, vous qui croiriez déchoir
Si vous ne combattiez jusques en l'agonie ;
Cœurs stoïques et droits, que ce siècle renie,
Donnez-nous la fierté, la force, le vouloir !

Ames tendres, sur qui la haine est sans pouvoir,
Montrez-nous l'existence ainsi qu'une harmonie
Divine, où la douleur elle-même est bénie ;
Rendez-nous la jeunesse.... Apprenez-nous l'espoir.

Aimons ; dévouons-nous pour les causes sublimes,
Pour les devoirs sacrés. . . . . .

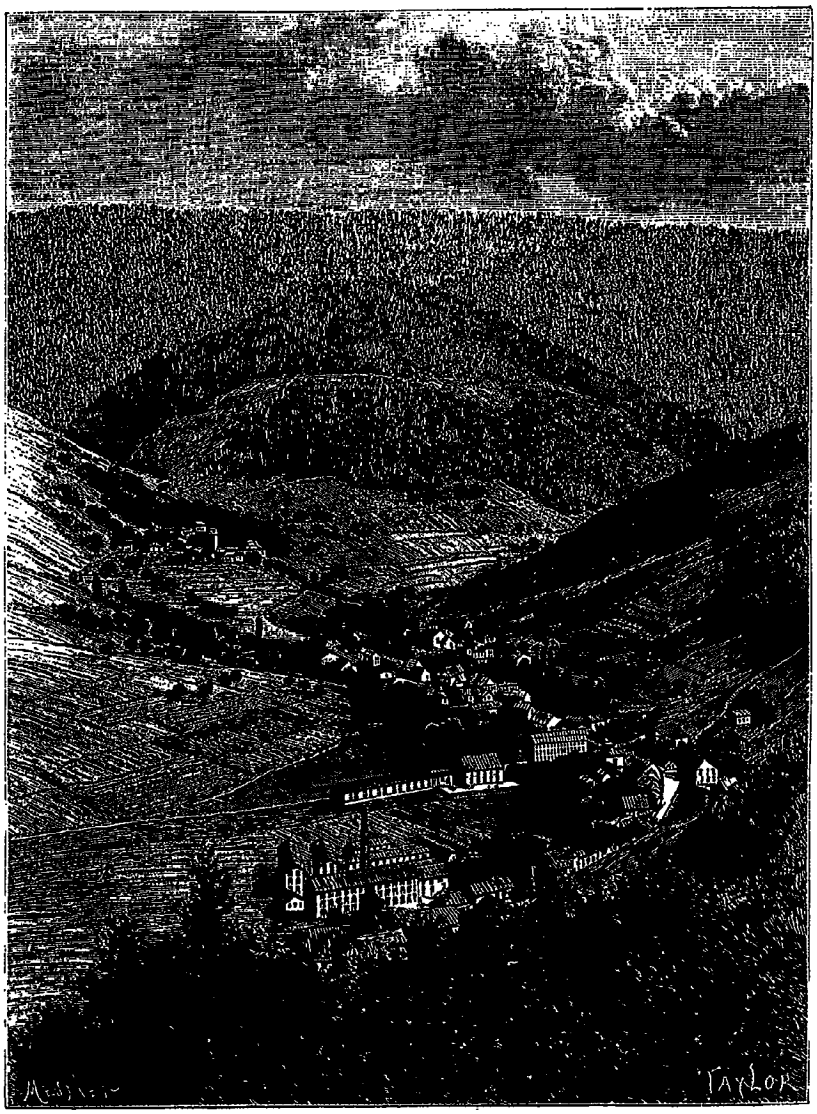
AIMÉE BLECH, *Réflexions solitaires*, 1887.

La petite église, la chapelle de Saint-Pierre-sur-l'Hate, ou de Surlatte, Zylhart en allemand, restaurée l'an passé et dernier reste d'un monastère fondé au neuvième siècle, a une cloche remarquable par l'extrême pureté de sa sonnerie. Cette cloche a été fondue au commencement du seizième siècle et elle doit renfermer une forte proportion d'argent, tiré des mines voisines. Une vingtaine d'anciennes maisons de mineurs sont disséminées à l'entour, et il y en a autant dans le Rauenthal, en arrière d'Échery, qui en compte le double des deux hameaux réunis. Bien que les mines environnantes soient abandonnées depuis plus de cinquante ans, la corporation des mineurs subsiste encore. Quand un membre de la corporation meurt, la cloche de l'ancienne église de Sur-l'Hate envoie aux maisons de la montagne ses sons argentins. Les vieux mineurs du val de Liepvre se rassemblent à l'église des mines d'autrefois pour conduire ou porter au cimetière le camarade mort. Pour l'enterrement, tous se revêtent du costume de fête des anciens temps : la jaquette noire, aux rubans rouges, aux manches larges ; le tablier de cuir ; le shako sans visière ; la lampe éclairant les profondeurs. Pour les officiers, pour les dignitaires, il y avait la veste en drap noir, à revers, parements et collet écarlates, brodés d'or ; une culotte courte de drap rouge également ; des bas blancs et des souliers à boucles d'argent. Quelques années encore, et les derniers survivants de la corporation reposeront tous au cime-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tière à leur tour, et de l'exploitation des mines naguère si florissantes il ne restera plus que le souvenir.

Depuis l'abandon des mines, en 1826, il a été plusieurs fois question de reprendre l'exploitation, sans que les capitaux nécessaires aient pu être réunis. Au lieu de rechercher l'argent dans les filons de leurs montagnes, les chefs d'industrie de Sainte-Marie-aux-Mines trouvent plus d'avantage dans la fabrication des tissus mélangés de laine, de coton et de soie, dont ils ont fait leur spécialité. Cette industrie occupe de douze mille à quinze mille ouvriers, travaillant la plupart à domicile, et disséminés dans les localités des environs au milieu des montagnes et jusque dans la plaine. La préparation des chaînes et l'apprêt des étoffes se



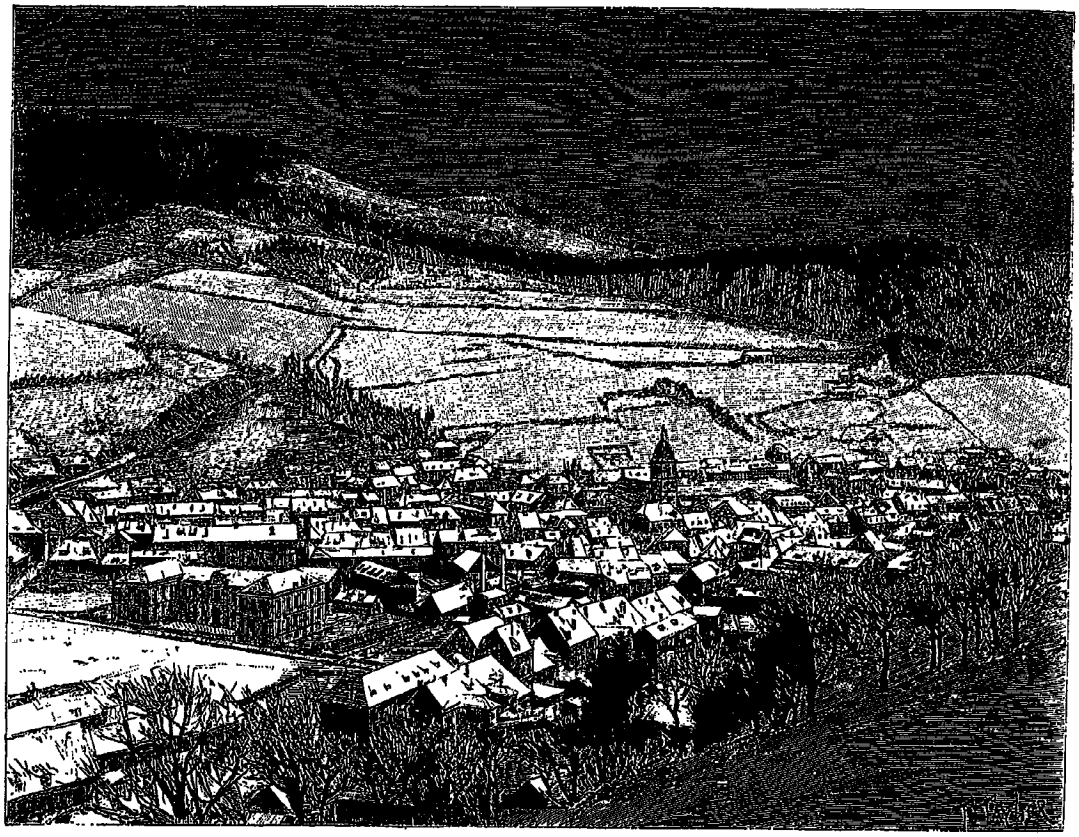
Échery et le Brézouard. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Cellarius.

fait dans les ateliers de la ville; mais les ouvriers tisserands ont leur métier à tisser chez eux. A côté ils cultivent quelques morceaux de terre, entretenant de plus une vache ou une chèvre. Cette population nous intéresse à bien des titres. Chaque famille a un ou plusieurs métiers à tisser, tous à bras, auxquels le père, la mère, les enfants s'asseyent tour à tour; chacun prend sa part à l'ouvrage commun. Ordinairement ce sont les enfants et la femme qui dévident les écheveaux de trame teinte, pour adapter le fil à la navette. Avec cela, enfants et parents soignent les cultures du ménage, suivant le temps et les loisirs. On fait pâturer dehors la vache ou les chèvres. On va chercher le bois à la forêt voisine. On a, sans rien débourser, des légumes, des pommes de terre, du laitage. Point de main inoccupée en aucune saison. Quelques grandes maisons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

industrielles ont d'ailleurs établi aussi, à côté des ateliers de teinture et d'apprêt, des filatures et des tissages mécaniques, avec métiers à plusieurs navettes. Une statistique, dressée après l'annexion de l'Alsace à l'empire allemand, évaluait alors de vingt-cinq à trente millions de francs la vente annuelle des tissus produits à Sainte-Marie-aux-Mines, valeur bien supérieure aux rendements des mines d'argent à l'époque de leur plus grande prospérité.

Sainte-Marie-aux-Mines comptait au dernier recensement une population de onze mille quatre cent sept habitants, avec ses différentes annexes d'Échery, de Petite-Liepvre, de Ferdrupt, sur un total de dix-neuf mille cinq cent quarante et un pour tout le canton, en y comprenant les quatre autres communes de Sainte-Croix, de l'Allemand-Rombach, d'Aubure et de Liepvre. Point de monument remarquable au chef-lieu, mais une petite ville proprette, avec des maisons bourgeoises témoignant d'une aisance acquise par un travail actif. Un encadrement de montagnes élevées et gracieuses compense, par ses beautés naturelles, la rareté des curiosités archéologiques. Si l'été et l'automne rendent le séjour ravissant, les grandes neiges de l'hiver prolongent beaucoup la mauvaise saison. Même pendant



Sainte-Marie-aux-Mines. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Cellarius.

l'été, les variations brusques de température donnent de la rudesse au climat. Ce soir, une pluie persistante, qui m'a trempé tout le jour sur la route du Bonhomme, à travers la vallée supérieure de la Petite-Liepvre, si riante, si verte, si fraîche, quand le soleil lui sourit, m'oblige à prendre le chemin de fer pour rentrer à la maison au plus vite. Que je regrette de ne pouvoir m'arrêter davantage et causer avec le docteur Mühlenbeck, l'ancien maire de la ville, de son curieux livre sur les *Origines de la Sainte-Alliance*, publié récemment. Nous devrions tout au moins féliciter l'honorable magistrat d'avoir empêché, par sa résistance énergique, les velléités de sécession de l'annexe d'Échery, dont les habitants se sont beaucoup remués pour se constituer en commune indépendante, sous prétexte de faire valoir leurs droits sur les forêts de la vallée. Déjà la cloche de la station sonne le signal du départ et le train siffle. Point d'arrêt possible ni à Sainte-Croix, ni à Liepvre, ni à Châtenois, malgré tant de maisons hospitalières ouvertes chez tous nos amis de la vallée.

A Liepvre nous nous retrouvons au pied de la montagne de Hoh-Kœnigsburg, comme à la Wancelle et à Châtenois. Liepvre est un gros village, à la fois agricole et manufacturier. Son origine se rattache à un monastère fondé vers 770 par Fulrade, abbé de Saint-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'arbre de Noël à l'établissement Dietsch (voy. p. 320). — Dessin de Lix, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Denis, né en Alsace d'une famille noble et qui possédait dans le pays de vastes domaines. La fondation du monastère est relatée dans le testament de Fulrade, écrit à Héristal en 777 : « ... *tertia cella infra vasta Vosgo ædificavi ubi sanctus Cocovatus requiescit super fluvium Laima quæ dicitur Fulrade cella* ». Devenu un prieuré de l'ordre des Bénédictins, le monastère de Liepvre dépendit de l'abbaye de Saint-Denis, jusqu'à sa réunion à la collégiale de Saint-George à Nancy, sous les auspices des ducs de Lorraine et en vertu d'une bulle du pape Alexandre VI. Dans l'église paroissiale actuelle on conserve le baptistère du monastère d'autrefois. Cette église s'abrite contre un éperon rocheux, à l'entrée de la vallée latérale de l'Allemand-Rombach. Grimpez-vous, à la suite des chèvres, sur le rocher au-dessus de l'église et du cimetière, vous voyez le village de Liepvre barrer la vallée d'un versant à l'autre. C'est à peine si la route et le chemin de fer arrivent à se glisser entre les maisons à côté de la rivière Un grand bâtiment renferme sous le même toit les écoles primaires et la salle d'asile. A quelque distance pointent les hautes cheminées de la



L'établissement d'hydrothérapie du docteur Sieffermann à Benfeld-sur-l'Ill. — Dessin de Lix, d'après nature.

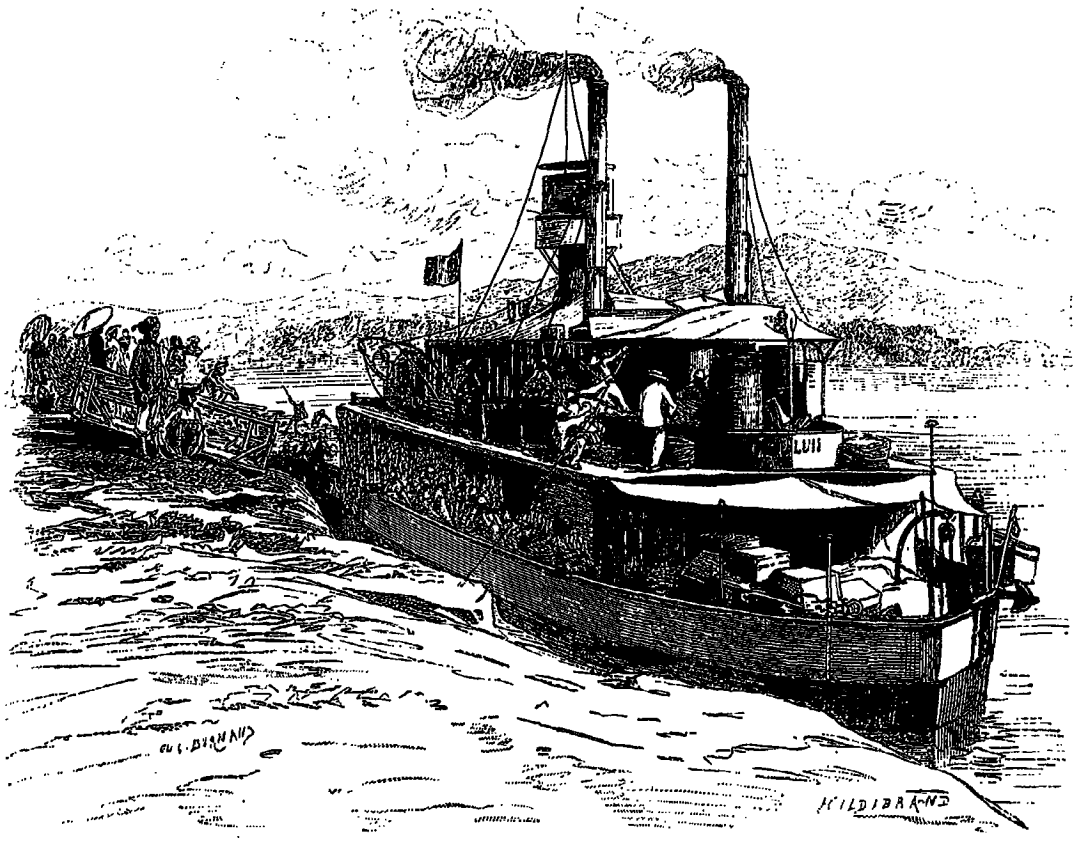
grande fabrique de draps des frères Dietsch, où vous avez assisté l'hiver dernier à la fête de l'arbre de Noël, donnée chaque année par les patrons aux enfants de leurs ouvriers. Toutes les institutions de secours et d'assistance inspirées par une philanthropie éclairée se trouvent réunies dans cet établissement modèle.

Les dernières vignes de la vallée s'arrêtent en face de Liepvre, à l'exposition du midi. Avant d'arriver à Châtenois, gros village détruit par un violent incendie, il y a quelques années, nous laissons sur la droite un vaste établissement de bains, au milieu d'un beau parc. Cures d'air et cures d'eau froide font ici également du bien aux visiteurs Pour traiter par l'hydrothérapie des maladies susceptibles d'exiger un soin spécial, nous avons aussi l'établissement du docteur Sieffermann, député au Reichstag, installé à Benfeld, dans une position agréable sur l'Ill. J'ai moi-même éprouvé l'efficacité de ce traitement.

Charles GRAD.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Départ de Hanoï (voy. p. 322) — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

SUR LES FRONTIÈRES DU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR P. NEIS.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Formation de la commission. — Départ de Hanoï en canonnières. — Débarquement à Chu.

Au mois d'avril 1885, afin d'exécuter l'article 3 du traité de Tien-tsin signé le 9 juin, la France et la Chine nommaient une commission de délimitation des frontières du Tonkin. Cet article du traité était conçu en ces termes :

« Dans un délai de six mois à partir de la signature du présent traité, des commissaires désignés par les hautes parties contractantes se rendront sur les lieux pour reconnaître la frontière entre la Chine et le Tonkin; ils poseront, partout où besoin sera, des bornes destinées à rendre apparente la ligne de démarcation; dans le cas où ils ne pourraient se mettre d'accord sur l'emplacement de ces bornes ou sur les rectifications de détail qu'il pourrait y avoir lieu d'apporter à la frontière actuelle du Tonkin, dans l'intérêt commun des deux pays, ils en référeraient à leurs gouvernements respectifs. »

Pour accomplir cette mission, le gouvernement français envoya des représentants de trois ministères. Ce furent : pour le ministère des affaires étrangères, M. Bourcier Saint-Chaffray, consul général, président de la délégation française, M. Scherzer, consul de Canton, et le docteur Neis, médecin de la marine, explorateur en Indo-Chine, membres, M. Pallu de la Barrière, membre adjoint; pour le ministère de la guerre, le lieutenant-colonel Tisseyre, et, pour le mi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nistère de la marine, le capitaine Bouinais. Un commis de chancellerie de Port-Saïd, M. Delenda, fut adjoint au président comme secrétaire. Nous verrons dans la suite que, pendant ces deux années de voyage, le personnel de la commission subit bien des modifications; disons tout de suite que dès son arrivée en Indo-Chine M. Pallu de la Barrière quitta la commission et ne prit aucune part à ses travaux.

MM. Scherzer et Tisseyre se trouvant déjà dans l'extrême-Orient, les autres membres partirent ensemble de Marseille le 20 septembre et arrivèrent le 1er novembre à Hanoï, où ils furent fort aimablement reçus par le général de Courcy et son état-major. Le colonel Tisseyre se trouvait à Hanoï, et M. Scherzer y étant arrivé quelques jours plus tard, la commission, au complet, n'avait plus qu'à se rendre à la frontière.

Les commissaires chinois avaient fait avertir qu'ils attendaient à Long-chéou, ville chinoise située sur les confins du Kouang-si, non loin de Lang-son, l'arrivée dans cette ville de la délégation française pour se mettre en route et nous rejoindre à la frontière.

Malheureusement, Lang-son, évacué par nos troupes depuis la retraite du colonel Herbinger, n'avait pas encore été réoccupé. L'intention du général de Courcy était de pacifier complètement le Delta et de négliger, au moins pour le moment, les frontières et même tout le haut Tonkin. Dans l'administration comme dans l'armée, cette manière de voir semblait erronée à presque tous ceux qui connaissaient bien le Tonkin : la pacification du Delta paraissait impossible si l'on abandonnait aux bandes irrégulières la plus grande partie du pays qui, on le savait, comprenait dans le nord, du côté de Lang-son et de Cao-bang, des contrées riches et fertiles; puis, si l'on regardait le Tonkin comme une voie de pénétration pour notre commerce en Chine, il fallait bien s'assurer des routes qui y conduisent. Enfin nous devions à la Chine, qui avait envoyé une commission de délimitation sur nos frontières, l'exécution de l'article 3 du traité de Tien-tsin. Malgré toutes ces raisons, ce ne fut pas sans peine que M. Saint-Chaffray parvint à triompher des hésitations du général en chef, et ce ne fut qu'au bout de cinq semaines d'attente à Hanoï que la délégation française put se remettre en route pour rejoindre la délégation chinoise.

Pour atteindre Lang-son, point où nous devions pouvoir nous mettre facilement en communication avec nos collègues chinois stationnés à Long-chéou, le général Warnet, chef d'état-major, choisit la route prise au mois de février précédent par le général de Négrier. Nous devions trouver à Chu, sur le Loch-nam, organisée par l'état-major, la colonne d'escorte qui nous conduirait, sous le commandement du chef de bataillon Servière, et les approvisionnements et les coolis (porteurs indigènes) nécessaires à cette colonne.

Le 10 décembre au matin, on s'embarque enfin sur les deux canonnières *le Moulun* et *le Jacquin*, qui doivent nous conduire jusqu'à Lam, le port de Chu. De nombreux amis sont venus nous conduire; on ne sait trop si notre petite colonne pourra arriver sans encombre à la frontière, mais nous avons bonne confiance et nous sommes heureux de sortir de l'inaction forcée où nous nous trouvions à Hanoï, après avoir pu craindre d'être obligés de renoncer même à tenter de remplir le mandat qui nous avait été confié par le gouvernement.

La commission s'est adjoint à Hanoï deux officiers topographes, MM. les lieutenants Vernet et Bohin. Elle est accompagnée d'interprètes, de lettrés, de domestiques; elle emmène de petits poneys tonkinois, adroits, vigoureux et peu difficiles à nourrir; trois cents coolis, qui seront chargés des approvisionnements personnels de la commission, sont distribués dans quatre jonques chargées de riz et accolées à chacun des flancs des deux canonnières.

Ces petites canonnières ne voyagent guère après le coucher du soleil, à cause des bancs de sable qui encombrent tous les fleuves du Tonkin, mais surtout parce que le commandant, se trouvant le seul officier du bord, est toujours de quart et qu'il lui serait impossible de continuer jour et nuit, sans repos, un aussi pénible service.

On s'installe à l'étroit sur le pont des deux canonnières, ainsi pesamment chargées; le soir on établit les lits de camp les uns près des autres. Les grandes moustiquaires blanches, qui ne nous défendent que fort imparfaitement de la nuée de moustiques couvrant le fleuve Rouge, donnent au pont du *Moulun* l'aspect d'un dortoir.

Le lendemain nous mouillons devant Haï-dzuong, et le 12, après avoir passé devant le poste des Sept-Pagodes et le Song-thuong, nous nous engageons dans le Loch-nam, charmante petite rivière aux rives boisées, souvent encaissée et parsemée de rochers pittoresques qui en rendent la navigation périlleuse. Quelques jours auparavant, la canonnière *le Henry-Rivière* s'est défoncée sur l'un de ces rochers, et nous la voyons échouée sur un banc de sable où elle attendra une crue du fleuve pour être renflouée. Le courant est rapide, et les jonques chargées de riz que nous remorquons menacent à chaque instant de couler à fond, malgré l'allure très modérée à laquelle nous marchons; une légère brise venant compliquer la situation, la jonque, exposée au vent, se remplit à moitié et coule à pic avant qu'on ait pu la mener à la berge; les coolis se sauvent assez facilement, et la perte du riz n'a pas pour notre expédition une importance majeure.

Nous nous arrêtons dans l'après-midi au poste de Lam, où doit se terminer notre navigation. Ce poste et celui de Chu, qui n'en est distant que de sept kilomètres, ont été fort éprouvés par le choléra pendant la dernière campagne; il existe encore quelques cas, et l'agglomération de soldats et de coolis que nous emmenons avec nous peut faire craindre une recrudescence de l'épidémie; aussi nous décidons-nous à passer le plus vite possible dans ces lieux pestiférés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Camp de Chu (voy. p. 324). — Composition d'Eug. Burnand, d'après les indications de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

II

Chu. — Dong-song. — Thanh-moï. — Réoccupation de Lang-son.

Le commandant Servière a tout préparé pour une marche immédiate sur Lang-son; il vient nous recevoir à Lam, et, aussitôt nos chevaux et nos bagages débarqués, nous nous rendons au poste de Chu, pour y passer la nuit.

Là se trouve concentrée la colonne; campée autour du poste, elle se compose d'une compagnie du 23e de ligne, de deux compagnies de tirailleurs tonkinois, d'une section d'artillerie et de trente chasseurs d'Afrique, ces derniers formant l'escorte particulière de la commission. La vue du campement de Chu pendant la nuit formait un spectacle des plus pittoresques; les troupes, placées méthodiquement sur les chemins, entourent complètement les douze ou quinze cents coolis qui portent les bagages et les approvisionnements de toute la colonne; ces coolis, à chacun desquels l'administration a fait distribuer un manteau de feuilles de palmier et une couverture de laine rouge, sont groupés autour de leurs feux, faisant cuire le riz, causant et jacassant toute la nuit au lieu de se reposer; ils ont l'air d'accepter de bon gré la forte corvée qui leur est infligée. Il ne faut cependant pas trop s'y fier, et malgré une étroite surveillance on constate, au moment du départ, une trentaine de désertions.

Le village de Chu se trouve à la limite des régions fertiles; plus loin, vers Dong-song, le pays est désolé; c'est la partie que les Annamites appellent « le pays de la faim et de la mort ». Malgré l'état troublé des environs, les populations commencent à venir approvisionner le marché de Chu de volailles, d'œufs et de légumes; nous y séjournons vingt-quatre heures pour organiser définitivement la colonne. Nous abandonnons une partie de nos provisions, n'emportant que pour un mois de vivres; cela forme encore un convoi assez considérable, car il nous faut tout apporter avec nous et prévoir que nous aurons souvent à traiter nos collègues chinois.

Le 14 nous nous mettons en route pour Pho-cam.

On ne rencontre sur la route que quelques cagnas brûlées et des traces de campements; les rizières sont en friche depuis plusieurs années; ce n'est cependant pas une région infertile, elle a été cultivée autrefois; c'est la guerre et la piraterie qui ont désolé cette partie du Tonkin.

Après le petit poste de Pho-cam, que nous quittons le 15 au matin, le pays devient boisé et fort pittoresque; la route est coupée de nombreux arroyos, et la marche est pénible pour nos coolis; aussi les désertions continuent, et quelques-uns meurent en route du choléra ou plutôt de cette maladie peu décrite qui, dans nos colonnes au Tonkin, a fait tant de victimes parmi nos soldats et surtout parmi les coolis, et à laquelle je ne puis donner d'autre nom que celui de *surmenage*. Un petit poste perdu, appelé *Camp des Tigres*, surveille la route et assure la communication avec Dong-song, où nous arrivons le soir.

Ce point passe pour l'un des plus malsains du Tonkin, et comment pourrait-il en être autrement? On s'est battu ici il y a peu de mois : les corps nombreux des Chinois tués par les vaillantes troupes du général de Négrier, et surtout ceux des coolis, des chevaux et des mulets qui ont succombé de fatigue pendant cette pénible marche, n'ont été qu'imparfaitement inhumés; on respire encore à chaque instant des odeurs de cadavres, et il n'est point étonnant que la petite garnison de Dong-song soit des plus éprouvées.

Le 16 nous en partons au point du jour; l'étape est rude, il faut passer le col de Deo-quao par un sentier fort accidenté, pour redescendre ensuite dans la vallée du Song-thuong, que nous retrouvons à Thanh-moï. Ce n'est plus qu'un torrent coulant au pied d'une haute montagne calcaire, véritable muraille infranchissable, courant du sud-ouest au nord-est; derrière ce massif qui lui sert de rempart, un pirate ayant des bandes nombreuses sous ses ordres, le Caï-Kinh, tient la campagne et s'est rendu maître du pays. La petite garnison de Thanh-moï devra être renforcée pendant les opérations de la délimitation. Le sous-chef d'état-major du général Warnet, le colonel Crétin, qui s'est chargé de l'organisation si délicate du ravitaillement de la colonne, doit y séjourner pendant tout le temps que nous passerons dans ces parages. La section d'artillerie et une compagnie du 23e commandée par le capitaine Gignous restent aussi à Thanh-moï, à leur grand regret, car chacun voudrait prendre part à la réoccupation de Lang-son. Nous savons bien que les réguliers chinois évacueront devant nous la ville sans aucune difficulté, mais nous ignorons si quelque bande du Caï-Kinh n'essayera pas de résister.

Thanh-moï n'est réoccupé que depuis peu de semaines, et déjà les habitants, rassurés, commencent à se grouper autour de notre fortin, à reconstruire leurs cagnas, à faire sortir des profondeurs des grottes du massif de Dong-naï, où ils les avaient cachés, et à apporter au marché, les porcs, les volailles, le tabac et le paddy. L'immense muraille calcaire au pied de laquelle coule le Song-thuong est composée d'une roche d'un aspect tout particulier, que l'on retrouve çà et là dans toutes les parties du Tonkin et dont les îlots de la baie d'Along sont le type le plus connu. Tout ce massif est creusé de grottes naturelles, nombreuses et profondes, qui ont servi et servent encore d'abris aux habitants, mais trop souvent de refuges et de citadelles aux pirates.

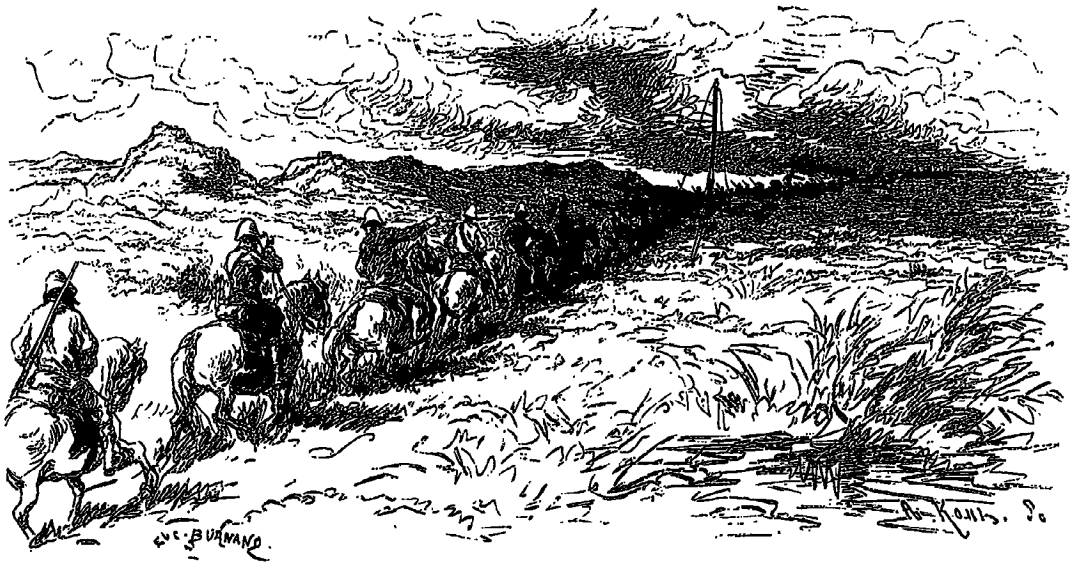
A partir de Thanh-moï nous entrons dans l'inconnu; nous ne savons ce qui va se passer, et l'on respecte désormais strictement l'ordre de marche, les cavaliers réglant leur pas sur celui de l'infanterie; avec nos petits chevaux tonkinois vifs et impatients, dans ces sentiers de montagne qui s'appellent ici pompeusement « la grande route mandarine de Hué à Pékin », cette marche lente et réglée est aussi fastidieuse que pénible.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

D'ailleurs, pas d'incident. La distance jusqu'à Lang-son est trop grande pour être franchie en une étape, puis il ne faut pas y arriver de nuit; aussi le commandant Servière fait-il camper la colonne dans une rizière à peu près sèche, au pied du col de Cut, qui forme la ligne de partage des eaux entre le versant tonkinois et le versant chinois.

Chacun déploie sa tente, car les nuits sont fraîches; le matin le thermomètre marque treize degrés, et nous ne sommes pas habitués à des températures aussi basses. Dès le jour on se met en route, non sans une certaine émotion : c'est la dernière étape avant Lang-son ! Elle est pénible, car le col de Cut n'est pas d'un passage facile; peut-être même sera-t-on attaqué; mais, nous en avons la confiance, ce soir Lang-son sera réoccupé, et chacun marche joyeusement; il n'est pas jusqu'aux coolis qui, se sentant au bout de leurs peines, ne semblent marcher plus allègrement. Le long de la route on retrouve encore les poteaux renversés et les fils coupés du télégraphe que notre corps d'armée avait établi jusqu'à Lang-son. A midi on s'arrête pour la grande halte, on s'installe à l'abri du soleil dans les hautes herbes pour déjeuner, et pendant ce temps le capitaine Gachet, à la tête d'un peloton de chasseurs d'Afrique, pousse jusqu'à Lang-son, qu'il trouve abandonné et dont les rares habitants, restés chez eux, viennent le recevoir.

A quatre heures nous débouchions entre les forts, sur les collines qui dominent la ville du côté du sud-ouest, et nous apercevions le splendide panorama qu'offre de ce point la plaine de Lang-son. Au premier plan est la ville, formée, comme toutes les villes annamites, d'une enceinte fortifiée ou ville officielle et d'un marché, situé en dehors, où vivent les commerçants. La ville fortifiée



En route pour Lang-son. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

ne se compose plus que de ses grandes murailles, de magasins de riz et de pagodes brûlées et en ruines. Cependant, sur le réduit, charmante petite colline couverte de sapins, une pagode et les nombreux tombeaux qui l'entourent semblent avoir échappé au désastre.

Au delà de la ville serpente le Song-kikong, déjà navigable ici pour les petites pirogues, puis, au delà du fleuve, la petite ville chinoise de Kilua, bien bâtie en brique, dominée par les deux forts entre lesquels le général de Négrier victorieux fut si malheureusement atteint d'une balle dans la journée du 28 mars; à droite et à gauche s'étend une riche plaine bien cultivée, parsemée d'immenses blocs calcaires aux formes tourmentées, qui étaient autrefois des îlots; la mer en a rongé la base et beaucoup affectent l'aspect de champignons.

Les villages sont nombreux et fort populeux tout le long du Song-kikong; l'absence presque complète d'aréquiers, de cocotiers et de bananiers leur donne un caractère absolument différent de ceux du Delta.

A cinq heures nous saluons le pavillon français hissé sur la porte nord de la ville, et nous nous installons dans une des maisons du marché. Nous visitons aussitôt la citadelle ruinée, et les officiers nous mènent près du lieu où fut inhumé le jeune lieutenant Bossant, officier d'ordonnance du général Brière de l'Isle, qui tomba frappé mortellement d'une balle, à côté de son général, lors de la prise de Lang-son; ses camarades s'apprêtent à lui élever un mausolée, que nous pûmes voir à notre retour dans cette ville et dont nous donnons plus loin le dessin d'après une de nos photographies.

Ce soir-là même, un officier chinois vint nous trouver pour nous dire que les commissaires chinois se trouvaient à Long-chéou et qu'ils allaient se mettre en route pour la Porte de Chine. Dès le lendemain le commandant Servière passait le Song-kikong avec une faible reconnaissance, et les réguliers chinois, peu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nombreux. qui se trouvaient au marché de Kilua, se retiraient pacifiquement devant nos troupes.

III

Kilua. — Dong-dang. — Les commissaires chinois.

Le 20, accompagné de M. Scherzer, le consul de Canton, qui parlait le chinois, le commandant Servière se rend avec un petit détachement à Dong-dang, à quinze kilomètres de Lang-son, où un corps de réguliers chinois, sous les ordres du général Tsou, s'était installé et avait préparé les logements des commissaires chinois et de leur escorte.

On parlemente avec eux; le commandant Servière et M. Scherzer poussent même jusqu'à la Porte de Chine, située à trois kilomètres de Dong-dang et qui forme ici la frontière du Tonkin et de la Chine.

Ils reviennent le soir à Lang-son, accompagnés d'un tin-chaï, porteur d'une lettre officielle pour le président de la délégation française, après avoir laissé à Dong-dang un détachement de tirailleurs tonkinois.

La lettre était de Teng-tcheng-siéou, président de la délégation chinoise, qui souhaitait la bienvenue aux commissaires français et les avertissait qu'il allait se mettre en route de Long-chéou pour aller à la Porte de Chine. Dès qu'ils apprirent ces nouvelles, M. Saint-Chaffray et ses collègues furent unanimement d'avis qu'il fallait se rendre le plus tôt possible à Dong-dang et s'y établir. Nous devions regarder Dong-dang comme faisant partie du Tonkin, et, si les commissaires chinois désiraient venir habiter cette ville, nous voulions les recevoir comme nos hôtes, mettre en cette qualité les meilleurs logements à leur disposition, mais leur bien montrer qu'ils étaient chez nous.

Le 21 au matin, on se remettait donc en route avec les trente chasseurs d'Afrique pour toute escorte, et nous suivions, au fond d'une riche vallée, le sentier qui continue la route mandarine au delà de Lang-son.

Le pont de Lang-son a été coupé lors de la retraite du colonel Herbinger; nous passons le Song-kikong par un gué assez dangereux, et quelques minutes après nous sommes au marché de Kilua, habité presque exclusivement par des Chinois.

Cette petite ville ne paraît pas avoir beaucoup souffert de la guerre; les habitants nous regardent avec plus d'étonnement que de malveillance; le marché est assez bien approvisionné, et ce n'est que du côté des forts que l'on aperçoit les ruines de quelques maisons brûlées. Après Kilua on traverse de grandes rizières; on aperçoit de chaque côté, mais le plus souvent à une certaine distance de la route, des villages bien peuplés; les habitants se sont remis au travail, et les buffles sont dans les rizières.

La présence des réguliers chinois, qui nous ont cédé la place, a suffi pour assurer à ces pauvres gens une sécurité relative en éloignant les pirates; notre arrivée et le changement de maître ne paraissent pas les inquiéter outre mesure. En approchant de Dong-dang, les bords de la route deviennent moins cultivés, et le pays semble moins peuplé; il n'en est rien cependant, et, derrière les collines arides qui bordent la route, nous trouverons, dans nos promenades, des vallées fertiles, des villages peuplés et des bois de badiane qui font la richesse de cette contrée. Sur la plupart des collines qui dominent le chemin on voit des traces de fortins chinois, et ces fortins se multiplient en approchant de Dong-dang; ils ne se composent d'ailleurs le plus souvent que d'une tranchée et d'un rempart de terre couronnant les sommets.

Dong-dang, situé à l'embranchement de la route qui va au nord à That-ké et à Cao-bang et de la route de Lang-son à la porte de Chine, était un marché d'une certaine importance. Nous trouvons la ville, habitée naguère par des Chinois qui s'adonnaient au commerce de riz avec la Chine et aussi à la fabrication de l'huile de badiane, à peu près déserte; des trois ou quatre rues dont elle se composait, une seule et une partie de la grande place sont encore debout; le reste a été brûlé et détruit pendant les combats qui s'y sont livrés au commencement de l'année. Bâtie en brique au pied de massifs calcaires semblables au mont Dong-naï dont nous avons parlé, sur les bords d'un cours d'eau limpide, elle se présente, en venant de Lang-son, sous un aspect fort pittoresque, entre ses trois grandes pagodes assez bien conservées, mais crénelées et ayant servi de blockhaus; elle est dominée par une petite pagode paraissant sortir d'une grotte creusée dans un rocher élevé, ombragé de grands arbres. Les environs, très accidentés, nous promettent de charmantes promenades pendant les loisirs que nous laisseront les opérations de délimitation.

Ces loisirs ne furent que trop nombreux, grâce aux tergiversations, aux lenteurs et aux contestations peu soutenables de nos collègues chinois. La procédure à suivre, le lieu de réunion, les escortes qui doivent accompagner chaque délégation, voilà les questions graves et importantes qui font d'abord perdre plus de quinze jours. Enfin on tombe d'accord que les séances auront lieu alternativement, chez les commissaires chinois, à la Porte de Chine (appelée en annamite Cua-aï et en chinois Che-nam-quan), et, chez nous, dans la pagode de la grande place, à Dong-dang. Les deux délégations seront escortées par les soldats de leur pays, sans armes, quand elles se rendront l'une chez l'autre. Après de nombreuses visites et lettres préliminaires, après les cadeaux et les visites du nouvel an, on parvient, non sans peine, à se réunir en séance officielle pour la première fois le 12 janvier 1886, à Dong-dang.

Alors commencent à se produire les prétentions les plus exagérées de la part de la délégation chinoise, mais les commissaires ne les exposent que peu à peu; la moitié de chaque conférence se passe en compliments oiseux, et il est impossible d'obtenir que l'on ait plus de deux ou trois conférences par semaine. Ce qu'il fallut de patience, d'habileté et aussi de fermeté à notre président, qui, le plus souvent, se sachant toujours d'accord avec ses collègues, prenait seul la parole

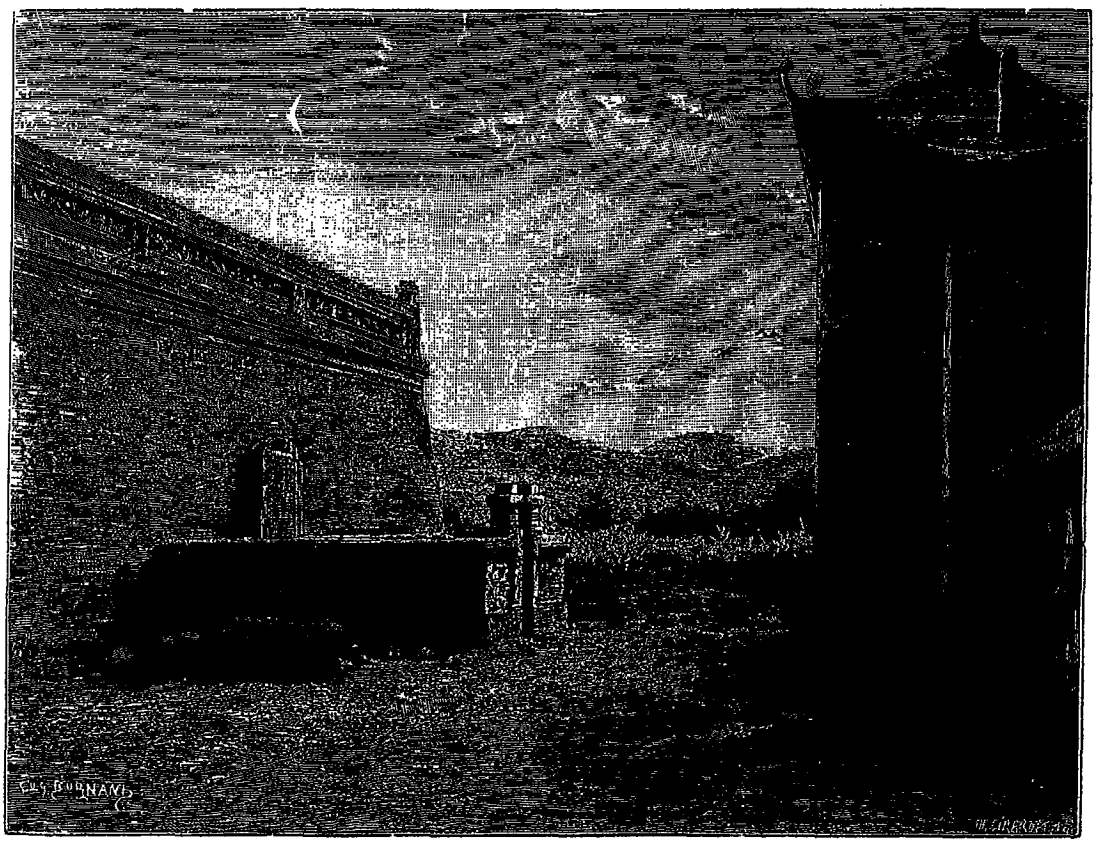
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans ces conférences, on pourra se le figurer quand nous aurons dit qu'après avoir rompu deux fois les négociations, ce ne fut que le 20 mars que purent commencer les opérations effectives de reconnaissance de la frontière.

Heureusement nous n'avons pas à raconter ici l'histoire détaillée de ces chinoiseries peu récréatives; disons seulement qu'en dehors des discussions d'affaires parfois irritantes, les rapports de la plus parfaite urbanité et même de la plus grande cordialité ne cessèrent de régner entre les deux délégations.

On s'invita plusieurs fois réciproquement à dîner. La délégation française fit de son mieux pour rendre à la délégation chinoise les repas somptueux et détestables où les nids de salangane, les ailerons de requin, les holothuries et autres mets chinois aussi recherchés qu'immangeables nous étaient servis à profusion, arrosés de vin de riz chaud, de ce thé astringent et sans parfum qui fait les délices des grands mandarins, mais aussi de bon champagne de première marque, que nos collègues ne détestaient point.

Sur l'avis du consul de Canton, le seul d'entre nous habitué aux usages des mandarins chinois, toutes les conférences officielles, chez nous comme chez nos col-



Tombeau du lieutenant Bossant (voy. p. 325). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie de l'auteur.

lègues, se tenaient autour d'une table servie de gâteaux, de fruits confits et de confitures, en buvant du thé et du champagne, et en fumant des cigares.

Parfois, après une chaude discussion dans laquelle on voyait qu'il serait impossible de s'entendre, Teng, le président de la délégation chinoise, changeant de figure et prenant un air souriant, demandait qu'on remît à quelques minutes les affaires sérieuses, et l'on causait par interprète de choses et d'autres jusqu'à ce que l'un des deux présidents eût proposé de recommencer à parler d'affaires; la discussion reprenait alors au point où on l'avait laissée. Notons encore cependant le procédé de discussion suivant, employé sans cesse pour nous faire perdre du temps. Une question quelconque étant agitée et le président Teng se voyant à bout d'arguments, le second mandarin Wang-tché-chouen, taotaï des riz de la province de Canton, la reprenait presque dans les mêmes termes et avec une telle apparence de bonne foi qu'il fallait recommencer à discuter avec lui; puis c'était le tour de Li-hing-jouei, le troisième commissaire, ancien directeur de l'arsenal de Shang-haï, qui, avec les circonlocutions les plus aimables et les discours les plus embrouillés, développait les mêmes arguments comme s'il n'en avait pas été question avant lui. Nous ne parlerons pas de Li-ping-heng, le gouverneur du Kouang-si, vieux mandarin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mandchou, qui ne prit jamais part à la discussion que par des gestes et des ricanements inconvenants et que M. Saint-Chaffray dut en plusieurs circonstances faire rappeler à l'ordre par le président Teng.

Nous manquions d'interprètes, car M. Scherzer, comme M. Haïtce, qui lui succéda à la commission, bien que connaissant le chinois, ne pouvaient, en leur qualité de membres de la commission, s'astreindre à ce rôle pénible et subalterne, leur fonction devant être surtout de contrôler l'interprétation; nos collègues chinois étaient beaucoup mieux partagés que nous. Outre M. James Hart, frère de sir Robert Hart, attaché à la délégation chinoise comme conseiller et qui voulut bien souvent, surtout dans les conversations particulières, nous servir de truchement, un ingénieur de la marine chinoise, Li, qui avait été longtemps attaché à l'arsenal de Fou-tchéou, avec le commandant Gicquel, et qui était venu se faire diplômer en France, fit presque à lui seul toute l'interprétation.

Après plus de deux mois et demi d'interminables discussions, après avoir par deux fois rompu les conférences et demandé des instructions à nos gouvernements respectifs, on parvint à s'entendre sur les bases suivantes : on commencerait par reconnaître l'ancienne frontière, la seule qui existât pour nous, puis on s'entendrait sur les rectifications de détail qui pourraient y être faites, et l'on ne poserait de bornes qu'après l'achèvement de ces deux opérations.

Le président Teng refusant absolument de se rendre sur les lieux, il fut décidé que les deux présidents ne se déplaceraient pas et que les autres commissaires, voyageant de conserve, parcourraient la frontière en commençant par les environs de la Porte de Chine.



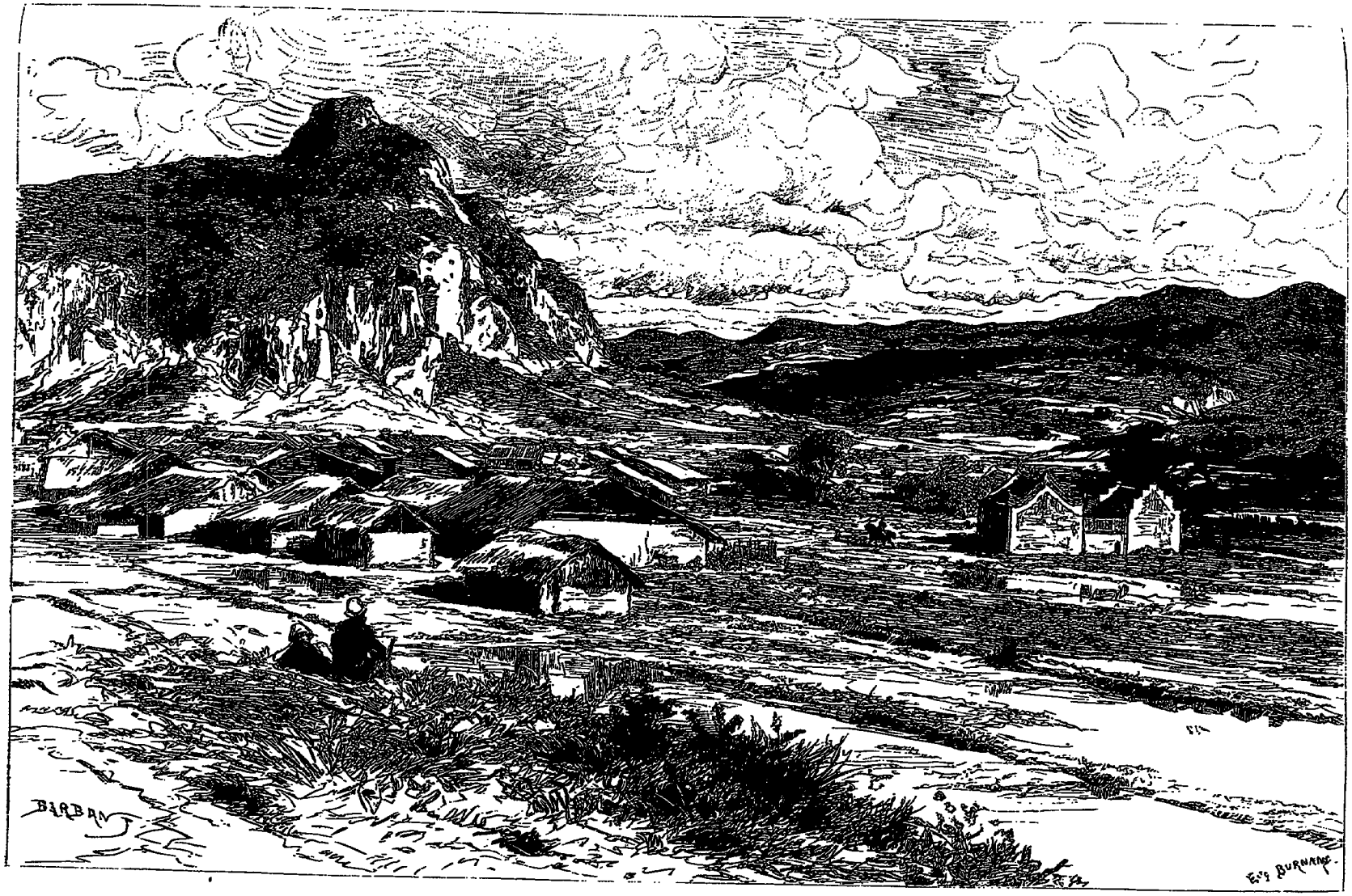
Pagode des conférences à Dong-dang (voy. p. 326). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie de l'auteur.

IV

Occupation de That-ké. — Les pirates. — Mort de M. Scherzer.

Pendant ces discussions le commandant Servière ne restait pas inactif. Aussitôt après avoir organisé le poste de Dong-dang et assuré sa défense, il se porta vers le nord, occupa sans coup férir That-ké, poste assez important, à trois journées de marche au nord de Dong-dang, servant d'appui et de lieu de ravitaillement au pirate Caï-Kinh, et y laissa une compagnie de tirailleurs tonkinois. Pendant ce temps, le colonel Crétin, qui avait transporté son quartier général de Thanh-moï à Lang-son, organisait fortement notre ligne d'étapes, et la commission pouvait procéder avec une sécurité relative. On en profita pour envoyer immédiatement nos officiers topographes, MM. Vernet et Bohin, avec de faibles escortes de linh-tap, procéder au lever de la frontière, et cette mission était loin d'être sans dangers. Quand il leur arriva par mégarde, ce qui était inévitable, de passer, dans le cours de leurs levés topographiques, sur le côté chinois de la frontière, ils furent toujours, il est vrai, avertis d'une façon convenable par les autorités chinoises et s'empressèrent d'obtempérer à leurs avis. Mais, même après l'occupation de That-ké, des bandes de pirates disséminées ne cessaient d'infester la contrée. La ligne de retraite des bandes dispersées du Cäi-Kinh, qui se retiraient en Chine, emmenant avec elles le butin et surtout les femmes volées dans le Delta, passait entre Dong-dang et That-ké. Toute cette région accidentée du nord est sillonnée de sentiers qui donnent accès à des passes nombreuses conduisant du Tonkin en Chine. Au commencement du mois de janvier, MM. Bohin et Vernet, étant partis avec dix tirailleurs tonkinois pour lever la frontière entre Dong-dang et Ban-tao, situé à dix kilomètres seulement, aperçurent, en arrivant près de ce village, un certain nombre de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Dong-dang. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pirates qui s'enfuirent à leur approche. Au même moment ils virent accourir à eux huit femmes annamites avec leurs enfants, qui vinrent se jeter à leurs pieds. Elles racontèrent qu'elles avaient été volées dans le Delta et qu'en ce moment une troupe, forte de plus de trois cents hommes, les conduisait en Chine à marche forcée; les pirates, qui avaient pris la petite escouade de nos officiers topographes pour l'avant-garde d'une troupe plus nombreuse, s'étaient enfuis, et l'une d'elles, femme d'un tirailleur annamite de la province de Bac-ninh, ayant reconnu l'uniforme des linh-tap, elles venaient leur demander protection. On ramena à Dong-dang ces malheureuses, épuisées par les fatigues et les privations, on les soigna quelque temps, et, après qu'elles eurent donné à l'autorité militaire de précieux renseignements sur les bandes de pirates, elles purent retourner dans leurs familles.

Les promenades, même à peu de kilomètres de Dong-dang, n'étaient donc pas sans dangers dans les premiers temps, et, quand la petite pluie fine et serrée qui tombait presque continuellement nous laissait quelque répit, nous ne pouvions explorer les environs qu'à cheval, en armes, précédés et suivis de deux chasseurs d'Afrique, fort mauvais moyen pour étudier les habitants et les ressources d'un pays, et nous rendre compte des mœurs, de la civilisation, de la langue, etc., de cette population thô si peu connue, qui peuple toute la région de Dong-dang.

Nous pûmes cependant, même dès les premiers jours, parcourir la route déjà connue de Lang-son et celle beaucoup plus intéressante de That-ké. De ce côté le sentier suit à droite, presque continuellement, la frontière formée par une chaîne calcaire parfois taillée à pic comme une immense muraille, parfois formée d'une série de pitons reliés entre eux par de petits vallons très abrupts. De nombreuses grottes sont creusées par la nature dans les parois des rochers; quelques-unes sont habitées par les Thôs, qui y trouvent un refuge contre les pirates; ce sont souvent les plus inaccessibles, et l'on ne peut y arriver qu'au moyen d'une longue et mince échelle de bambou que les habitants retirent chaque soir en cas de danger; d'autres ont été converties en pagodes et contiennent un grand nombre d'idoles bouddhiques d'un travail assez grossier. A gauche de la route se succèdent des mamelons arrondis, couverts de hautes herbes et séparés par des vallées cultivées en rizières qui s'étendent jusqu'au pied des rochers calcaires.

Un jour que le capitaine Bouinais et moi nous nous étions aventurés plus loin que d'ordinaire sur la route de That-ké, précédés et suivis, comme c'était l'ordre, de deux chasseurs d'Afrique à cheval, nous fûmes avertis par les deux chasseurs qui étaient en avant qu'ils apercevaient au détour des sentiers, à moins de cent mètres, une troupe de pirates.

Nous vîmes en effet une petite troupe en armes, dont le chef poussa un cri modulé qui nous parut être un signal ou un appel, et nous distinguâmes parfaitement des fusils et des lances. Aussitôt rejoints par les deux chasseurs qui venaient derrière, nous piquons des deux et nous nous trouvons, avant qu'ils aient pu songer à prendre la fuite, maîtres de six indigènes qui se rendent sans difficulté. Mais les armes ont disparu : plus de fusils, plus de lances; j'interroge celui qui paraît être le chef : il me répond qu'il n'a jamais eu de fusils ni d'armes d'aucune sorte et qu'il n'est pas un pirate; j'ai beau insister et menacer, me servant de toute ma connaissance, d'ailleurs assez restreinte, de la langue annamite, lui représenter qu'il est inutile de nier, puisque nous avons aperçu ses armes : il continue à protester énergiquement de son innocence. Pendant ce débat, le capitaine Bouinais avait fait mettre pied à terre à deux chasseurs d'Afrique, et, en fouillant les hautes herbes qui bordaient le sentier, ils ne tardèrent pas à trouver trois fusils à mèche ayant encore leurs mèches allumées, un pistolet d'arçon tout amorcé, quelques sabres et des lances. Ne pouvant s'enfuir, ils avaient essayé de dissimuler leurs armes. Aussi, bien persuadés que nous avions arrêté de dangereux pirates, nous leur enjoignîmes de marcher entre nous, et nous revînmes au pas à Dong-dang, ramenant les prisonniers, et tout fiers de notre capture.

Ils se laissèrent d'ailleurs conduire avec la plus grande docilité et sans protestations; puis, une fois arrivés et remis entre les mains de l'autorité militaire, leur chef exhiba un papier écrit en français, qu'il s'était bien gardé de nous montrer, et qui n'était autre chose qu'une commission de *bang-biên* ou chef de la police, signée du commandant Servière. Le commandant reconnut d'ailleurs son homme, qui, interrogé sur la conduite étrange qu'il avait tenue à notre égard, répondit qu'il faisait une ronde, ayant toujours ses armes prêtes à tirer pendant qu'il était en route, et que la vue de six cavaliers fondant sur sa petite troupe l'avait terrifié; il avait alors fait cacher les armes. Une fois celles-ci découvertes, comme il savait qu'on ne lui ferait aucun mal avant de le juger, il avait mieux aimé venir s'expliquer à Dong-dang, près du commandant, que de nous montrer son brevet de *bang-biên*.

Nous avions donc arrêté la police en croyant arrêter des pirates; nous étions, je l'avoue, légèrement confus et désappointés. Cependant, en pensant à l'effarement de ces gens à notre aspect, au cri d'appel du chef, à leur conduite si extraordinaire à notre égard, nous restâmes toujours dans le doute, et nous ne pouvons nous persuader que leurs intentions fussent aussi pures qu'ils le prétendaient. On peut bien facilement, en ces moments troublés, jouer un double jeu, et les rôles de pirates et de gendarmes ne sont pas incompatibles.

Au bout de quelques semaines le temps devint plus froid et plus sec; la température, le matin, variait entre six et douze degrés; le pays devint plus sûr, et surtout notre confiance dans les habitants plus grande, et nous pûmes entreprendre quelques promenades intéressantes; ce fut vers cette époque que nous eûmes le malheur de perdre l'un d'entre nous.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une bande de pirates. — Composition d'Eug. Burnand, d'après les indications de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. Scherzer souffrait depuis plus de dix-huit mois d'une dysenterie chronique, contractée au cours de la dure campagne qu'il avait faite pendant la dernière guerre, sur les bateaux de l'escadre de l'amiral Courbet. Mal remis par un court séjour en France, il n'avait pas tardé à subir une rechute peu après son arrivée à Canton. Quand il nous rejoignit à Hanoï, il paraissait encore vigoureux, son appétit n'était que trop bon et il avait toutes les apparences de la santé; il n'en était pas moins profondément atteint, et il le sentait bien lui-même; mais j'eus beau insister pour le faire renoncer au dessein de nous suivre, il ne voulut rien entendre. La mission que nous avions à accomplir était intéressante, pénible, elle pouvait offrir des dangers : à aucun prix il ne voulait s'y soustraire; il sentait aussi qu'étant le seul d'entre nous qui connût la langue chinoise, son absence eût mis la délégation française dans le plus grand embarras. Il supporta assez bien le voyage; mais pendant le séjour de Dong-dang son état s'aggrava rapidement; l'habitation dans ces logements chinois ouverts de tous côtés, au rez-de-chaussée sur la terre nue, par un temps froid et brumeux, ne laissait pas de prise au traitement, que l'absence de lait frais rendait illusoire.

La maladie progressait, et il abusait de ses forces, montait à cheval, et assista aux séances jusqu'au dernier moment, toujours gai et content et ne voulant pas entendre parler du retour en France avant l'achèvement de nos travaux. Au commencement de février arriva de France un membre adjoint à la délégation, M. Haïtce, ancien élève de l'École des langues orientales, connaissant la langue chinoise, et sa présence pouvait permettre à M. Scherzer de nous quitter; il ne consentit à le faire qu'à la dernière extrémité, vers la fin de février; il reçut en route la croix de la Légion d'honneur, mais ne put arriver jusqu'en France et succomba pendant la traversée de la mer Rouge



M. Scherzer. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie de l'auteur.

V

Le marché de Dong-dang. — Les Thôs. — Fabrication de l'huile de badiane.

Les habitants de Dong-dang ne tardèrent pas à prendre confiance dans toute la région, et le colonel Crétin put bientôt trouver à Lang-son des quantités de riz suffisantes non seulement pour nourrir les troupes indigènes, mais encore pour en envoyer aux postes de Thanh-moï et de Dong-son. Chaque jour le marché de Lang-son se trouvait approvisionné de volailles, de poisson du Song-kikong et de légumes, et le jeudi les porcs, les bœufs, le tabac, l'opium et l'eau-de-vie de riz abondaient sur le marché. L'intendance put même se procurer une trentaine de poneys du pays au prix de quinze à vingt piastres (soixante à quatre-vingts francs). Malgré tout, le marché de la ville chinoise de Kilua resta toujours plus fréquenté que celui de Lang-son.

A Dong-dang il fut difficile d'empêcher tous les villages environnants de se rendre, comme c'était leur habitude, à la Porte de Chine, où les cinq à six mille réguliers campés dans les forts, les commissaires chinois, leur escorte et leurs nombreux domestiques représentaient une masse respectable de clients et de consommateurs; les habitants s'habituèrent cependant assez vite à se réunir à Dong-dang au moins tous les samedis, et le marché devint alors considérable.

Dès la pointe du jour on voyait arriver les populations par tous les chemins, portant de lourds paniers. Dans la rue s'échelonnaient les marchands d'oies, de chapons et de poulets, les marchands d'huile de ricin, d'arachides et d'eau-de-vie de riz, accroupis derrière leurs grandes jarres, puis les marchands de légumes, patates douces, igname, taro, courges, macres, etc. La place était couverte d'un quadruple rang de boutiques.

Les marchands d'opium étalaient sur de petites tables leur précieuse marchandise, opium du Yun-nan et du Kouang-si, d'assez médiocre qualité cependant, qu'ils vendent ordinairement, en détail, au poids de l'argent. Plus loin, les nombreux marchands de quincaillerie et de bimbeloterie chinoises exposaient à terre les petits miroirs, couteaux, pipes à opium, etc., et des cotonnades d'origine anglaise. Près de la pagode, un peu plus loin, ficelés dans des paniers de bambou et poussant des cris lamentables, on voyait des porcs de toutes les tailles et de jeunes chiens destinés, eux aussi, à être mangés.

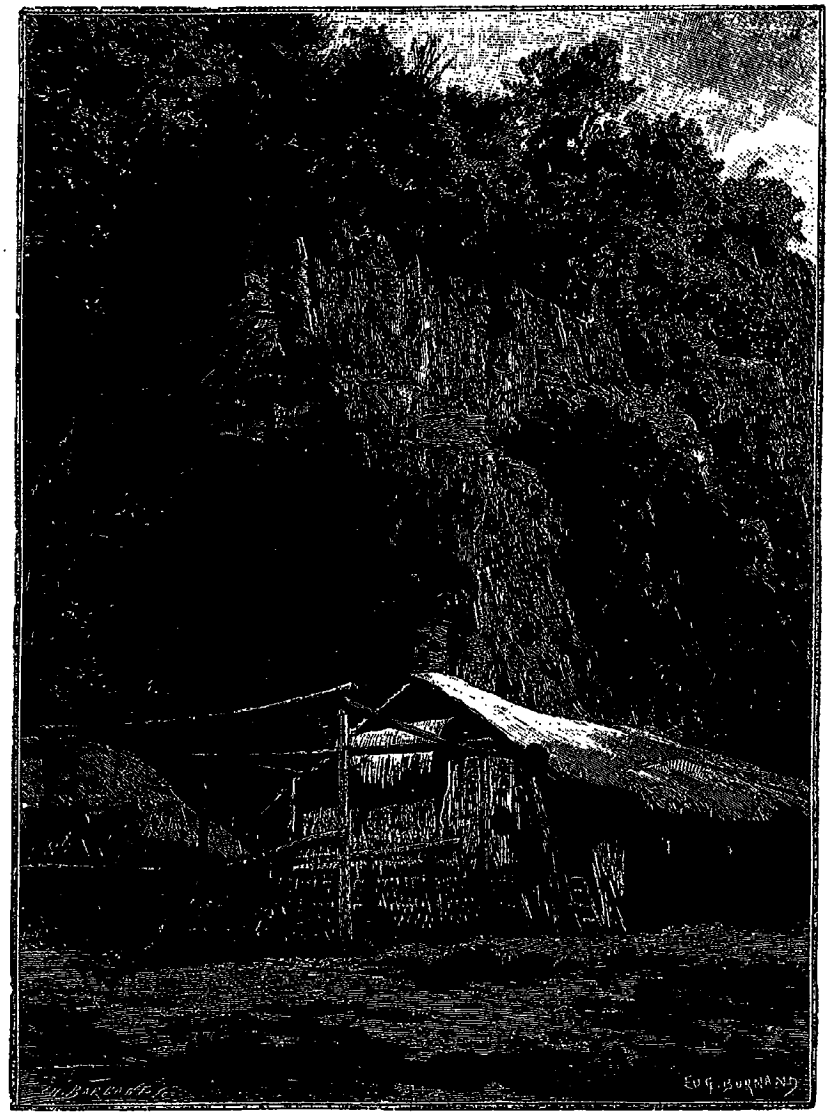
Les boutiques les plus entourées et les plus nombreuses étaient celles de vieilles femmes rangées à la file, derrière des monceaux de tabac haché très finement et de feuilles de la même plante. Devant chacune d'elles brûle une petite lampe, formée d'un godet contenant de l'huile de ricin et dans lequel trempe une mèche en moelle de jonc. Près de la lampe se trouve une pipe formée par un bambou de la grosseur du poignet, à la partie inférieure duquel est adapté un second bambou de la grosseur d'une plume d'oie. La partie inférieure du gros bambou est remplie d'eau : c'est la pipe à eau de tous les Thôs, que l'on retrouve aussi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en bien d'autres endroits en Indo-Chine. Les acheteurs se pressent autour des marchandes et vont de l'une à l'autre, fumant une pipe à chaque boutique pour choisir leur tabac en connaissance de cause.

Près de là sont les marchands de bétel et de chaux. N'ayant que fort peu de noix d'arec séchées (le troisième ingrédient constitutif de la chique de bétel), ils les remplacent par des feuilles de tabac, des écorces astringentes et du cachou.

La garnison de Dong-dang, composée d'une section du 23e de ligne, d'une compagnie de tirailleurs annamites et d'un peloton de chasseurs d'Afrique, circulait librement dans le marché sans qu'il se produisit jamais aucun trouble. Parfois quelques réguliers en uniforme



Village de Thôs (voy. p. 330 et 334). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie de l'auteur.

venant de la Porte de Chine tentaient de s'introduire dans le marché et on les éconduisait poliment, sans protestation de leur part.

Le télégraphe avait été rétabli de Lang-son à Dong-dang; les routes, améliorées, rendaient la surveillance plus facile; aussi, la sécurité régnant dans le pays, il nous fut possible de nous passer d'escorte dans nos promenades et par conséquent de visiter de près les villages des Thôs. Ce sont des gens vigoureux, de taille moyenne, tenant de l'Annamite et du Chinois du Sud. Ils ont les pommettes moins saillantes, le nez moins aplati que les Annamites, dont ils ont les cheveux longs et les vêtements; les femmes ne portent pas le *kékan* (pantalon annamite), mais un jupon court en cotonnade grossière, comme les femmes laotiennes. Leur langue diffère totalement de l'annamite. Nous y

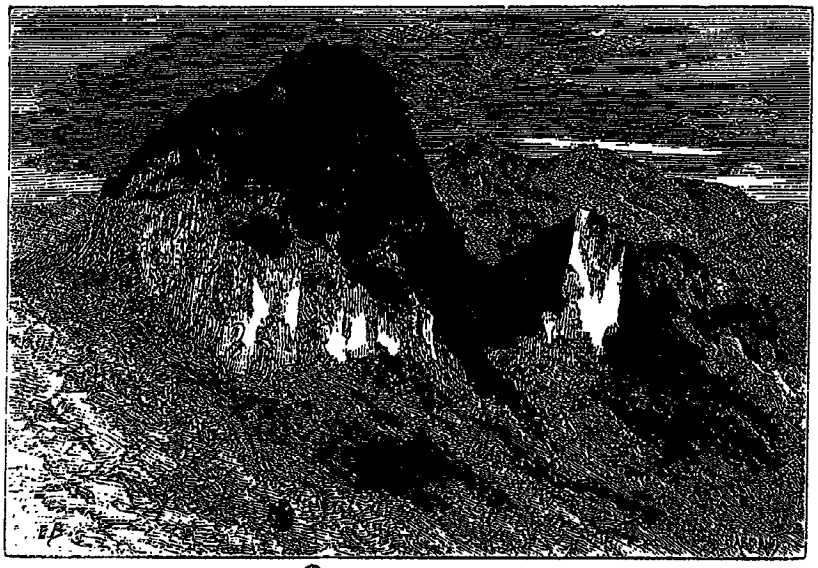
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avons trouvé beaucoup de mots siamois ou laotiens et des plus usuels, tels que *kinkao*, signifiant « manger le riz » et en général « manger ». Cette langue possède aussi, nous dit-on, beaucoup de mots cantonnais. Comme chez toutes les peuplades qui vivent séparées et dont les voies de communication sont difficiles, les dialectes sont nombreux. Les notables connaissent presque tous le cantonnais et parfois l'annamite. C'est un peuple essentiellement agriculteur ; je ne lui connais d'autre industrie que l'art, spécial à certaines familles, de fondre l'argent et d'en faire des boucles d'oreilles et surtout des bracelets d'une forme assez originale. On trouve aussi dans les fermes des vans pour le riz, de forme perfectionnée, qu'ils fabriquent eux-mêmes, excepté la partie métallique, qu'ils font venir de Chine ainsi que leurs instruments aratoires.

On peut distinguer autour de Dong-dang deux régions bien dissemblables.

L'une, située entre les routes de la Porte de Chine et celle de That-ké, qui paraît montagneuse, inculte, composée par les massifs calcaires dont nous avons parlé, aux formes tourmentées, tantôt montrant à nu le marbre gris et blanc, tantôt couverts de hautes herbes, et souvent aussi, entre les rochers, de belles plantes ornementales.

Si l'on gravit l'un des nombreux sentiers abrupts qui traversent la première chaîne, on arrive, après une ascension de deux ou trois cents mètres par des défilés étroits, parfois fermés par des portes de bambous ou défendus par des palissades de pierres sèches, dans de véritables cirques entourés de tous côtés par des collines à pic, et au milieu desquels s'élèvent un certain



Rochers calcaires de That-ké. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie de l'auteur.

nombre de rochers isolés, de même formation que les collines.

Ces cirques, analogues à ceux formés par les îlots de la baie d'Along, sont assez irréguliers ; le sol est fertile et bien cultivé en rizières ; on y rencontre quelques buffles, et dans les angles on aperçoit des villages thôs, composés chacun de trois ou quatre cabanes, situés à proximité des cours d'eau, parfois cachés dans une anfractuosité de rochers, parfois même utilisant, comme magasins à riz, les grottes profondes dont sont percées les montagnes. Les cabanes, bâties sur des pieux, à un mètre au-dessus du sol, ressemblent absolument à celles des Muongs et des Laotiens ; elles paraissent encore plus sales et moins confortables ; on y constate la même absence de tout mobilier, mais il ne faut pas oublier que ces malheureuses populations des frontières sont sans cesse exposées, depuis de longues années, aux invasions continuelles des pirates.

Plusieurs cirques communiquent entre eux par des défilés très étroits ; ils se ressemblent absolument, et il faut s'orienter avec soin pour ne pas se perdre dans ces dédales, car les villages sont encore assez éloignés les uns des autres et en grande partie abandonnés ; les rochers isolés présentent la même forme en champignon que dans la plaine de Lang-son, et l'on constate à leur base l'action évidente de la mer, qui autrefois les battait de ses flots. Outre le riz, on ne rencontre guère dans cette région que quelques champs de taro dans les parties les plus inondées et quelques plantes potagères dans un petit enclos près des maisons. Le gibier est rare : pas de cervidés et peu de félins ; on ne rencontre que quelques perdrix dans les hautes herbes, des bécassines dans les lieux humides, et quelques rares poules d'eau le long des ruisseaux.

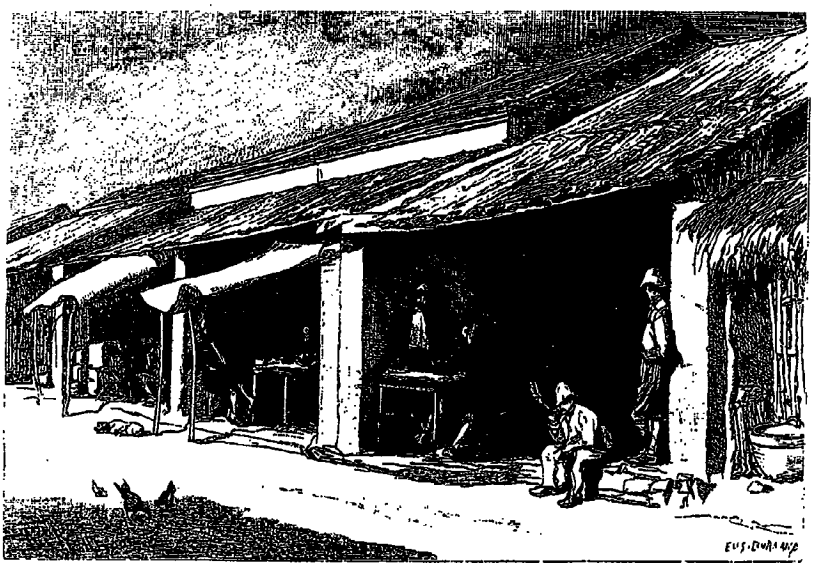
Le reste du pays diffère totalement de la région que nous venons de décrire. Il est couvert de collines mamelonnées formées de schistes et d'argile ferrugineuse, et l'on aperçoit rarement le rocher à nu sur leurs flancs ar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rondis couverts de hautes graminées, du moins le long des routes fréquentées. Sitôt que l'on s'enfonce dans le pays en s'éloignant des principales routes, on arrive, en suivant des sentiers à peine tracés, à des villages plus populeux et plus riches que dans la région précédente; les vallées sont cultivées en rizières, et les collines sont couvertes de bois régulièrement plantés d'arbres que, sans être botaniste, on reconnaît immédiatement à la forte et suave odeur d'anis qu'ils répandent.

L'*illicium anisetum* ou anis étoilé est une charmante magnoliacée qui pousse, dit-on, spontanément dans certaines forêts vierges de cette contrée; mais on la trouve surtout cultivée par les Thôs sur la pente des collines. C'est un arbre de dix à quinze mètres, à feuillage toujours vert, ressemblant à un grand myrte de forme pyramidale assez régulière, avec des rameaux dressés droits, feuillus seulement aux extrémités.

La culture de cet arbre fait la richesse du pays à cause de l'huile ou plutôt essence de badiane très estimée que l'on extrait de ses fruits. Toute la plante, l'écorce comme les feuilles, exhale une forte odeur d'anis; les fleurs, très odorantes, paraissent en janvier en petits bouquets blancs à l'extrémité des rameaux; les fruits se forment et grossissent très vite, puis mûrissent fort lentement, accumulant l'essence de badiane dans l'écorce ligneuse qui entoure la graine. En juin ou juillet, le fruit est mûr; mais, depuis quelques années, probablement à cause de l'insécurité du pays, qui porte le cultivateur à réaliser le plus vite possible le montant de ses produits, la récolte se fait plus tôt, alors que le fruit est



Notre installation à Dong-dang (voy. p. 336). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie de l'auteur.

encore vert. Cette coutume, aussi nuisible au producteur qu'à l'acheteur, prendra fin aussitôt qu'une maison française sérieuse voudra s'occuper de la fabrication de cette essence et pourra acheter les récoltes sur pied.

Les Thôs en effet cultivent la badiane, mais vendent toujours les fruits aux Chinois, qui, seuls, ont le monopole de la fabrication de l'essence.

Un botaniste distingué, M. Balansa, qui séjourna en même que nous du 30 janvier au 25 février à Dong-dang et avec lequel j'eus le plaisir de faire de nombreuses excursions, donne à ce sujet les renseignements suivants :

« On voit les Chinois s'établir en été dans tous les villages où l'on cultive la badiane. Presque tous sont originaires du Kouang-si; ils n'arrivent dans la province de Lang-son que pour l'époque de cette fabrication, apportant avec eux leur appareil ou plutôt un chaudron, les autres parties de leur alambic pouvant se trouver sur les lieux. L'essence fabriquée, ils la font parvenir à Canton par la voie de That-ké. Leurs appareils à distiller sont très simples, mais défectueux; ils ne pourront lutter contre ceux, bien plus rationnels, que les Européens pourraient installer dans le pays. »

Au milieu de la plupart des villages thôs on remarque une mare vaseuse profonde où l'on jette toutes les immondices, ce qui doit forcément contribuer à l'insalubrité de ces habitations; les Thôs sont, en effet, très sujets à la fièvre palustre; cette mare sert à l'élevage de nombreux canards et d'une sorte d'oie grise, élégante, à bec noir pointu surmonté de deux tubercules, ressemblant plutôt à un cygne qu'à une oie; mais c'est surtout un vivier presque inépuisable, où pullulent les carpes, qui atteignent des tailles énormes, les anguilles à la peau claire et bigarrée comme celle de certains serpents, et un gros poisson à longs barbillons, à ventre plat, à la chair molle et fade, que l'on

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

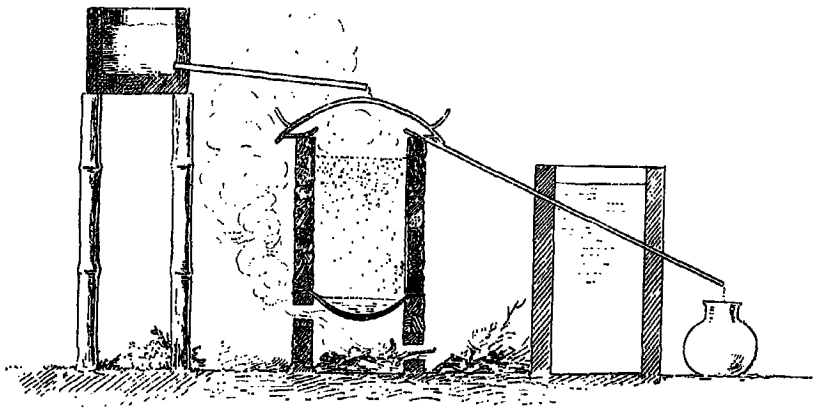
retrouve dans les rizières inondées et dans toutes les mares vaseuses de l'Indo-Chine, où il est fort apprécié de tous les mangeurs de riz.

On conçoit qu'à part les promenades dans les alentours et les discussions avec les collègues chinois la vie à Dong-dang fut assez monotone. Les maisons abandonnées et habitables à l'intérieur de la ville étaient peu nombreuses, et le capitaine Bouinais et moi nous dûmes nous contenter, à nous deux, d'un étroit rez-de-chaussée ne recevant de jour que sur le devant par la porte et par une étroite fenêtre fermée au moyen de planchettes mobiles. Nos deux lits de camp, établis sur la terre nue, occupaient la plus grande partie de la pièce, et une petite table raboteuse située près de la fenêtre servait de bureau de travail.

Quand les habitants, la plupart de race chinoise, qui s'étaient réfugiés en Chine à notre approche, revinrent réclamer leurs maisons, on leur fit produire les preuves de leur propriété et on les indemnisa mensuellement pendant le temps que les logements furent occupés.

Nous avions quitté Hanoï par des chaleurs de vingt-huit et trente degrés, et peu de jours après, dès le mois de janvier, le thermomètre marquait six à huit degrés le matin à Dong-dang, pendant que tombait une petite pluie fine et serrée; nous commencions à souffrir du froid, et plusieurs d'entre nous furent pris de la fièvre. Nous fîmes bâtir à l'intérieur de nos cases, avec les briques des maisons brûlées, de vastes cheminées, qui les assainirent et les chauffèrent à la fois.

Les miliciens annamites venus du Delta étaient, eux aussi, peu habitués à cette température; étant fort légèrement vêtus, n'ayant pour tout couchage qu'une mince couverture, ils furent bientôt atteints en grand nombre



Appareil à distiller l'huile de badiane (voy. p. 335). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

de fièvre et de bronchite, et en l'absence de tout autre médecin militaire j'offris au commandant Servière d'installer le service médical et de m'en charger tant que mes occupations de membre de la commission m'en laisseraient le loisir. D'autres malades fort intéressants étaient les malheureux coolis qui passaient par Dong-dang, allant de Lang-son à That-ké pour approvisionner cette garnison. Je les soignais de mon mieux, dans des hangars ouverts de tous côtés, où l'on fit construire des claies de bambous qui leur servirent de lit; mais j'en perdis quand même, par suite d'accès pernicieux à forme algide. Nous ne croyons cependant pas qu'en temps ordinaire cette région soit malsaine; les chasseurs d'Afrique, bien vêtus et bien nourris, ne donnèrent que peu de malades. Dans tous ces pays de rizières la suspension des cultures pendant un an ou deux suffit pour engendrer la malaria; telle région qui, bien cultivée et peuplée, sera saine et pourra sans danger être habitée même par les Européens, deviendra un foyer pestilentiel, infesté de fièvres pernicieuses, si les rizières restent en friche pendant quelques années. Les conditions défavorables dans lesquelles se trouvent les troupes en campagne, dans des contrées aussi éloignées des approvisionnements, font aussi qu'on ne peut juger de la salubrité du pays par leur état sanitaire dans un état normal. Les troupes qui formaient les escortes de nos collègues chinois à la Porte de Chine et les réguliers chinois campés dans les forts environnants furent beaucoup plus éprouvés par la fièvre que nos soldats européens et annamites.

P. Neis.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



En route pour la Porte de Chine (voy. p. 338). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

SUR LES FRONTIÈRES DU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR P. NEIS [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

Commencement de la délimitation du terrain. — Aspect du pays.

Après s'être enfin mis d'accord sur la manière de procéder, avoir réglé le chiffre et la marche des escortes, on convint, avant de partir, d'avoir à la Porte de Chine une séance officielle à laquelle assisteraient les deux présidents, pour déterminer en ce lieu le point qui devait servir de frontière.

Au moment de quitter Dong-dang pour nous rendre à la conférence, nous apercevons sur la route de Chine, sur les hauteurs qui dominent Dong-dang et jusque sur la route de That-ké, sur des territoires que nous regardions à juste titre comme annamites, les réguliers chinois se déployer de tous côtés, portant de nombreux pavillons, qu'ils plantent dans toutes les directions. L'autorité militaire s'émut de cette manifestation et l'on envoya un officier parlementer avec le commandant chinois; les réguliers, devant ces représentations, arrêtèrent le mouvement en avant, mais ne se retirèrent pas des points occupés.

Nous nous rendons quand même à la Porte de Chine, passant avec notre escorte au milieu des réguliers chinois et des nombreux pavillons plantés sur la route de Chine. Aussitôt arrivé, M. Saint-Chaffray proteste, devant les collègues chinois, contre cette invasion de notre territoire, et déclare que nous ne pouvons entrer en séance qu'après le rappel des réguliers dans les frontières chinoises. Les commissaires chinois prétendent d'abord ne rien comprendre à nos réclamations; puis, après avoir pris des renseignements, ils nous disent que tout s'est fait à leur insu et que l'autorité militaire chinoise ne les a avertis de rien. Li prétend même que tout cet appareil provenait d'un excès de zèle des mandarins militaires, qui voulaient nous rendre des honneurs. Finalement, ils donnent des ordres pour la rentrée des réguliers dans leur campement; l'incident est déclaré clos, et l'on se met immédiatement à discuter d'affaires.

La Porte de Chine est située au fond d'une gorge peu profonde, les collines escarpées qui la surplombent n'ont guère que cinquante à soixante mètres de hauteur. Depuis la paix les Chinois la reconstruisent en pierre de taille et elle est reliée par un mur crénelé aux camps retranchés qui couronnent les collines. Les commissaires chinois tiennent absolument à ce que la porte et le mur crénelé ne soient pas la ligne frontière; ils veulent au moins quelques mètres de terrain inculte situé en avant. On se rend sur les lieux, et comme concession grande de notre part et dont nous nous

1. Suite. — Voyez t. LV, p. 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

targuerons sans cesse dans la suite, nous convenons que la frontière suivra le ruisseau qui passe au pied des collines de la Porte de Chine, à cent cinquante mètres environ en avant de cette porte. Telle fut ce que j'appellerai la première séance de délimitation, six mois après notre départ de France, trois mois après notre arrivée à Dong-dang!

Le lendemain, les commissaires des deux nations, moins leurs présidents, se mettaient en route vers l'ouest de la Porte de Chine, accompagnés des officiers topographes. Les deux escortes marchaient séparément; nous étions accompagnés d'une section du 23e de ligne, d'une compagnie de tirailleurs annamites, d'une vingtaine de chasseurs d'Afrique commandés par le lieutenant Hairon, et de coolis portant les vivres et les bagages. Les deux commissaires chinois Li-Hing-Jouei et Wang, accompagnés de l'ingénieur Li comme interprète et de M. James Hart comme conseiller, étaient escortés par une centaine de réguliers; mais leurs domestiques, leurs porteurs, leurs secrétaires, leurs chaises et leurs nombreux bagages leur faisaient une suite bien plus nombreuse que la nôtre.

La route est un sentier frontière, où l'on peut rarement marcher deux de front, et où les chaises à porteurs des commissaires chinois avançaient difficilement. De temps en temps, près des points qui nous paraissaient importants, comme faciles à reconnaître sur la carte ou à décrire dans un procès-verbal, nous attendions nos collègues chinois, nous nous mettions d'accord avec eux et nous repartions sur nos petits chevaux, pour nous mettre en avant de la colonne. Afin de ménager réciproquement notre prestige près des populations, nous étions convenus que, tant que nous marcherions sur le territoire annamite, la délégation française précéderait la délégation chinoise, et que l'inverse aurait lieu quand nous serions sur le territoire chinois. Les étapes, dans ces conditions, ne pouvaient être bien longues, d'autant que le terrain, accidenté, formé de collines schisteuses, recouvertes d'argile, était extrêmement glissant.

La première journée se fit cependant sans autre accident que la perte de mon chien. Il était de cette espèce comestible que l'on vendait sur le marché de Dong-dang : s'étant un peu écarté de moi pendant la route, il dut fournir à l'un de nos coolis ou à ceux des Chinois un succulent repas pour le soir.

Les villages de Thôs sont assez rapprochés les uns des autres dans cette région; nous en traversons trois dans la journée. L'*Illicium anisetum* est cultivé partout, et autour de chaque village on aperçoit sur le penchant des collines ses bois élégants. Ce qui nous frappe surtout pour un pays aussi habité, c'est l'absence totale de pagode ou de tout monument religieux autre que les tombeaux. Ceux-ci, placés dans des lieux assez éloignés des villages, sont réunis dans des bosquets fourrés, ombragés d'immenses banians; on y pénètre par des sentiers étroits, et au centre se trouve un espace libre avec un petit édicule en forme de pagode, sans aucune idole; on y remarque des traces de feu et des résidus de victuailles, restes des sacrifices que les Thôs viennent faire en ces lieux. Nous remarquons dans la journée plusieurs de ces bois sacrés. A trois heures nous nous arrêtons au village de Chinong, et nous nous installons avec notre escorte dans ce village à moitié désert; le colonel Tisseyre, qui remplaçait notre président, avait désigné, à peu de distance de là, le village plus riche de Naphi comme campement aux commissaires chinois et à leur escorte, que nous devions regarder comme des hôtes tant que nous voyagerions sur le territoire annamite.

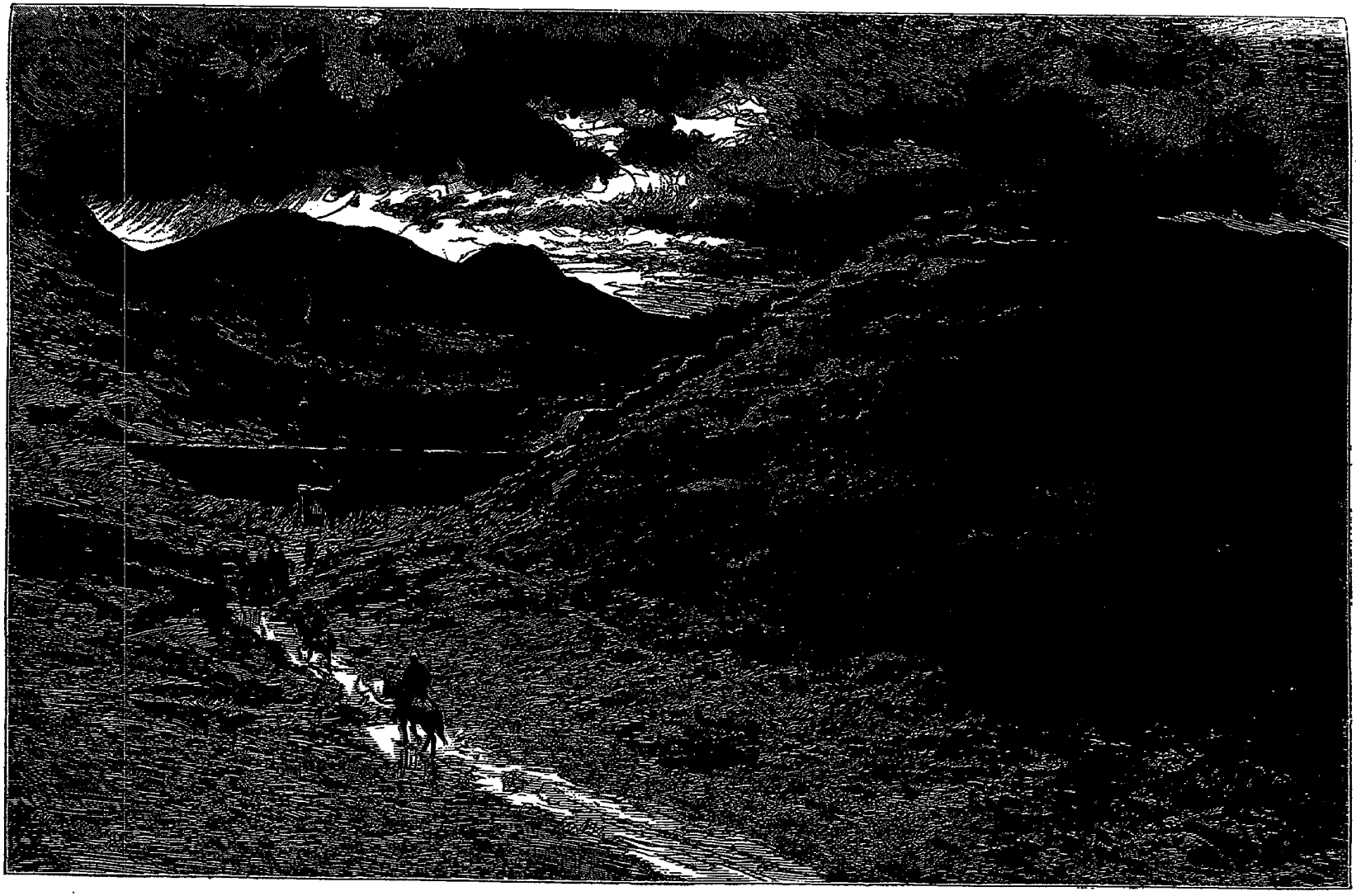
Avant la nuit, les deux délégations se rendent ensemble à la Porte de Chine d'Aïro, dont elles reconnaissent ensemble la position. Quand nous revenons au village, nos gens ont déjà établi leur campement; comme il fait beau, les coolis se sont installés en dehors des cases et ils passent la nuit à la belle étoile autour des grands feux qu'ils ont allumés, causant, riant et chantant bien avant dans la nuit, et nous empêchant de goûter un repos bien mérité, jusqu'à ce que, impatienté, après les avoir fait avertir plusieurs fois, l'un de nous se lève et, saisissant dans leur feu de bivouac un brandon enflammé, leur fait une véritable chasse pour les éloigner de la case en paillote que nous occupions et que nous pouvions craindre à chaque moment de voir incendiée par leur imprudence.

Le lendemain matin nous nous réunissons en conférence et nous nous apercevons que, malgré cette manière de procéder sur les lieux, qui devrait écarter tous malentendus, nous n'en avons pas encore fini avec les discussions oiseuses et irritantes; on se met en route sans avoir pu tomber d'accord et l'on suit un sentier plus difficile que la veille.

Le pays est plus accidenté, les collines plus élevées et les bas-fonds occupés par de véritables fondrières; les sentiers, taillés le plus souvent à flanc de coteau, ont été ravinés par les premières pluies de l'hivernage; souvent ils n'ont conservé que juste la largeur qu'il faut à nos chevaux pour poser le pied. On marche lentement à la file indienne, et quand le pays est découvert, cette caravane ne manque pas de pittoresque. L'uniforme bleu des chasseurs d'Afrique qui nous accompagnent, montés sur leurs beaux chevaux arabes, se détache vigoureusement sur le paysage un peu jaune; puis viennent les tirailleurs annamites, plus loin la longue ligne des coolis, portant en guise de manteau leurs couvertures rouges, les soldats du 23e de ligne à l'arrière-garde, avec leurs casques blancs, et derrière, quand la vue s'étend assez loin, les réguliers chinois portant la chlamyde rouge ou bleue, avec une large lune blanche sur la poitrine, puis enfin les palanquins de nos collègues chinois, qui leur servent fort peu dans ces routes de montagnes.

Nos petits chevaux annamites sont habitués à ces chemins, et nous admirons comment les chevaux des chasseurs arrivent à passer dans des endroits où l'on croirait qu'une chèvre s'en tirerait à peine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Porte de Chine. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après des photographies du lieutenant Hairon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VII

Conférence près de la Porte d'Ailoa. — Signature du premier procès-verbal à Khodien.

Le 24, la route est meilleure jusqu'au village de Bakkat, où nous arrivons de bonne heure, et où nous nous installons. A deux kilomètres se trouve la Porte de Chine d'Ailoa; les commissaires chinois nous demandent de les accompagner jusque-là; ils doivent aller passer la nuit en Chine, dans un village voisin de la frontière. Nous continuons donc notre route, qui, à partir du village, devient détestable; nous traversons un cours d'eau encaissé, puis des fondrières situées au pied de la colline élevée et escarpée où se dresse la Porte d'Ailoa.

En traversant une fondrière, le cheval de M. Haïtce roule avec son cavalier, et celui-ci se relève couvert d'une boue noire et visqueuse. Nous ne pouvons cependant nous passer en ce moment de M. Haïtce, qui seul sait le chinois; la situation est délicate, il s'agit de s'entendre sur le premier procès-verbal de délimitation, et depuis deux jours on discute sans résultat sur la manière dont on désignera *le lieu ou l'endroit situé à cent cinquante mètres de la Porte de Chine sur la route de cette porte à Dong-dang, au point où cette route est coupée par un ruisseau!* On est parfaitement d'accord sur la carte pour vouloir désigner le même point, mais les commissaires chinois refusent toutes les manières dont nous proposons de désigner ce lieu, sans vouloir en proposer une eux-mêmes. Nous sommes obligés de nous demander si nous ne sommes pas dupés, et si toute notre bonne volonté et nos peines aboutiront à faire enfin apposer sur un procès-verbal raisonnable les signatures de nos collègues à côté des nôtres.

Aussi, sans pouvoir même se laver la figure, souillée de vase, ce brave M. Haïtce nous accompagne jusqu'au haut de la colline, et là, mouillés tous jusqu'à la ceinture, à cause du passage de la rivière, on discute au grand air, assis sur des bancs de bois près de la porte, de quatre heures de l'après-midi jusqu'à la nuit noire. Il fait une brise aiguë, nous sommes glacés et affamés; les commissaires chinois ne se rendent pas; ils nous font servir une soupe chaude de fruits de nénuphar, et enfin, vers huit heures, on arrive à se mettre d'accord sur une des manières de désigner le point en question, manière qui depuis deux jours avait été vingt fois proposée. Nous faisons immédiatement un brouillon de procès-verbal; nous ferons le soir les deux copies en français, ils feront les deux copies en chinois; et l'on se sépare transis de froid mais avec la promesse solennelle de signer dès le lendemain matin les procès-verbaux.

Il fait nuit, il faut redescendre la colline à pic, repasser les fondrières, traverser la rivière, et cela paraît à peu près impossible; il le faut cependant bien, car nos deux procès-verbaux et les cartes en double doivent être prêts pour le lendemain matin, avant que les commissaires chinois, qui nous ont fait affirmer par M. Hart et par l'ingénieur Li que l'accord était fait, puissent revenir sur leur parole. Heureusement nos chasseurs d'Afrique n'ont pas perdu leur temps : pendant notre discussion, aidés de quelques coolis armés de pelles et de pioches, ils ont placé des fascines dans les fondrières; adouci les pentes abruptes de la rivière, modifié les passages les plus dangereux, et, malgré la nuit noire, nos petits chevaux nous ramènent sans encombre jusqu'au campement.

Nous avions donné rendez-vous aux commissaires chinois, pour le lendemain, au village de Khodien, afin d'échanger les procès-verbaux. C'est une longue opération de vérifier les quatre procès-verbaux (deux en français et deux en chinois) et les deux cartes, et d'y apposer, nous nos signatures, et les commissaires chinois leurs signatures et leurs sceaux.

Sachant bien que nos collègues ne se lèvent pas de bonne heure, nous ne partons qu'à huit heures du matin, et nous arrivons à neuf heures à Khodien sous une pluie battante. Il fait si obscur dans l'intérieur des quatre ou cinq maisons qui composent ce village, et les chambres nous paraissent tellement sordides, que nous faisons prolonger le toit par quelques vieilles paillotes tout enfumées, que l'on trouve à grand'peine et qui laissent bientôt passer de grosses gouttes de pluie. On installe quelques planches pour servir de bancs et de tables sous cet abri improvisé, et nos collègues ne tardent pas à arriver mouillés, crottés, malgré leurs chaises à porteurs, mais toujours gais, avenants et de bonne humeur.

On se communique réciproquement les procès-verbaux. Ceux en chinois sont minutieusement vérifiés par M. Haïtce, et ceux en langue française, avec les cartes de la Porte de Chine à la porte d'Aïro, dont les noms sont à la fois en caractères français et en caractères chinois, sont scrupuleusement examinés par MM. Hart et Li. On s'ingénie pour abriter ces précieux papiers des taches d'eau souillée de suie qui tombent de tous côtés, mais une tournure de phrase française de notre procès-verbal éveille les susceptibilités de l'ingénieur Li; les commissaires chinois ne signeront pas si l'on ne change ce membre de phrase, qui d'ailleurs n'a pour nous aucune importance. Le capitaine Bouinais, le meilleur calligraphe parmi nous (le secrétaire était resté avec le président à Dong-dang), recopie les deux procès-verbaux en français, et sous une pluie diluvienne on arrive vers midi à avoir apposé ses signatures sur les premiers procès-verbaux, accompagnés de cartes, de la délimitation du Tonkin. Chaque délégation garde un procès-verbal en chaque langue et une carte, dressée et dessinée par nos officiers topographes, où tous les noms des points que nous avons vus ensemble sont désignés en lettres françaises et en lettres chinoises. C'est là une bonne et utile besogne; elle n'est pas considérable, il est vrai, mais elle est définitive, c'est un gage pour l'avenir; puis elle nous a donné tant de peine, que nous en sommes réellement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fiers et que nous buvons de bon cœur un verre de champagne avec nos collègues chinois, qui paraissent aussi heureux que nous.

Le 26, nous partons à huit heures. Le chemin est meilleur, le pays plus peuplé; à onze heures nous nous arrêtons au grand village de Connang, où nous attendons les commissaires chinois, et nous nous mettons assez facilement d'accord sur le procès-verbal de délimitation entre les portes d'Aïro et d'Aïloa. A partir de ce point nous nous éloignons de la frontière; nous sommes au pied d'un grand massif montagneux qui domine tout le pays et que l'on aperçoit bien de la citadelle de Lang-son, le mont Mauson. Ce massif fait tout entier partie du Tonkin; il serait bien intéressant à explorer; mais au point de vue de la délimitation il n'y a aucune contestation, et nous ne pouvons songer à nous y engager, surtout à cette époque de l'année, avec une escorte aussi nombreuse.

VIII

Phodeng. — Le Mauson. — Voyage sur territoire chinois. Nathong.

Pour contourner le Mauson en restant sur le territoire tonkinois, il faudrait retourner presque jusqu'à Lang-



Signature du premier protocole. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

son. On convient donc de le contourner en passant sur le terrioire chinois. L'après-midi, laissant les Chinois à Connang, nous allons nous installer dans un beau village bâti en briques et en tuiles et ayant un marché pavé : c'est le village de Phodeng. Là nous trouvons un convoi de vivres, qui nous a été envoyé de Lang-son, sous la conduite d'une compagnie de tirailleurs tonkinois, et une compagnie du bataillon d'Afrique qui vient remplacer les soldats du 23e de ligne rappelés en France. Ce n'est pas sans regrets que nous voyons s'éloigner la compagnie du 23e de ligne et remplacer les soldats du recrutement qui la composent, toujours si disciplinés, si vaillants et si ponctuels dans leur service, par les hommes du bataillon d'Afrique que l'on désigne encore sous les noms de *Joyeux* ou de *Zéphyrs*.

Pour préciser suffisamment le tracé de la frontière, comme il n'y a aucune contestation au sujet d'une porte assez éloignée, on envoie les officiers topographes accompagnés par les topographes chinois pour reconnaître la frontière. Nos collègues avaient en effet avec eux une douzaine de jeunes gens sortant des différents arsenaux de l'empire et qu'ils intitulaient officiers topographes; nous devons dire qu'à part deux d'entre eux, qui avaient passé quelque temps en Amérique et qui parlaient un peu anglais, les autres, au dire des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

officiers topographes français, qui ont eu occasion de les voir à l'œuvre, paraissaient ne pas savoir seulement lire une carte.

Le 17, nous partons donc d'un côté et nos officiers topographes de l'autre; nous nous rendons directement au village de Napia, non loin de la porte de Nakı, par laquelle nous devons pénétrer en Chine. Comme toutes les autres dont nous avons parlé jusqu'ici, à part celle de Che-nan-quan, c'est une simple porte en bambou reliée par des palissades aux deux mamelons qui dominent le défilé où elle est située.

Nous avions monté constamment depuis deux jours, et, malgré la saison déjà avancée, le thermomètre variait dans la journée entre onze et treize degrés. Assemblés en plein air près de la porte, on vérifie les deuxièmes procès-verbaux et les cartes annexées; on convient que l'on est d'accord sur chaque mot, et l'on se retire chacun de son côté, les Chinois en Chine, où nous irons les rejoindre le lendemain, et nous au village de Napia.

Tous ces villages sont, avons-nous dit, habités par des Thôs, dont le langage contient un grand nombre de mots siamois ou plutôt laotiens; aussi est-ce sans étonnement que nous retrouvons ici les noms des villages précédés du mot *Na*, qui veut dire « rizière » près de Luang-Prabang; autrefois, sur la rive droite du Mékong, nous avons passé par une série de villages appelés Nalê, Napê, Nala, etc.

Le 18, sous une pluie battante nous pénétrons dans le défilé de Nakiaî; après la porte, le sentier devient des plus dangereux; nous descendons très rapidement sur une argile glissante, tenant nos chevaux par la bride, et nous arrivons, transpercés par la pluie, au village chinois de Nathong, vers dix heures et demie du matin. C'est un pauvre village, ne contenant que quelques misérables cases en paillotes; les commissaires chinois ont dressé leurs tentes, trouvant les cases trop peu commodes, et on ont fait monter une très vaste et très confortable pour nous, avec des claies de bambous pour nous servir de lits.

Dès notre arrivée nous nous réunissons dans la tente de Wang pour signer le deuxième procès-verbal, sur lequel on s'était mis d'accord précédemment. Wang eut l'heureuse inspiration pendant ce temps de nous faire servir un bol de potage fort chaud et fort épicé, composé de vermicelle, de riz, de poisson et de jambon finement hachés, qui, peut-être à cause de la circonstance dans laquelle il nous était servi, nous parut infiniment supérieur à tous les mets chinois que nous ayons jamais goûtés.

L'après-midi était splendide. Les commissaires chinois nous avaient avertis que nous pouvions sans inconvénient circuler partout où nous voudrions, et comme il fallait passer la journée à Nathong pour attendre les officiers topographes, nous partîmes, sous la conduite d'un officier chinois, faire une longue promenade aux alentours.

Au pied du Mauson, qui s'élève au sud-ouest comme une muraille à pic, formant une frontière naturelle indiscutable, s'étend du côté de la Chine une vaste plaine bien cultivée, semée de nombreux villages et parcourue par une petite rivière qui coule presque parallèlement à la frontière vers le nord et se rend à la sous-préfecture chinoise de Ning-ming-chéou, d'où elle se jette dans le fleuve de Canton, dont elle est un affluent. Nous suivons le cours d'eau en le remontant et en le passant plusieurs fois à gué sur de grosses pierres jusqu'à un village de quelques centaines d'habitants. Les hommes d'abord, puis les vieilles femmes, enfin toute la population, sortent du village pour venir examiner de près ces *diables étrangers* qu'ils n'ont jamais vus auparavant. Il n'y a aucune malveillance dans leur curiosité, et, après que nous eûmes distribué quelque menue monnaie aux petits enfants, nous fûmes tout à fait en pays ami.

Cette population est toute différente des Thôs : le type chinois s'accentue, le nez est plus épaté, les pommettes plus saillantes, la face plus carrée, les yeux plus bridés.

Les maisons ne sont pas bâties sur pilotis, mais au ras de terre, et près de l'entrée du village on remarque une pagode bouddhiste. M. Haïtce ne parvient pas à se faire comprendre en employant la langue mandarine; ils ne parlent pas cependant la langue des Thôs, mais la langue cantonnaise, qui diffère complètement du chinois du Nord.

Quand nous regagnons le campement, il fait presque nuit, et les huit trompes des commissaires chinois sonnent la retraite avec un bruit formidable. Nous avions souvent entendu le soir, à Dong-dang, le son de ces trompes à la Porte de Chine, mais nous n'avions jamais assisté de près à cette cérémonie. Huit soldats en tenue de réguliers et portant sur la poitrine le nom du commissaire auquel ils appartiennent sont alignés devant les vastes pavillons chinois plantés devant leurs tentes. Armés d'immenses instruments de plus de deux mètres de long, semblables à la trompe allégorique dont on arme la Renommée, ou à celles que donnent les artistes aux anges du jugement dernier, ils poussent avec assez d'ensemble des sons étranges qui s'entendent de fort loin, alternativement très aigus et très bas, en levant vers le ciel dans la direction du soleil couchant ou en abaissant vers la terre les pavillons de leurs instruments.

Notre première nuit en Chine se passe sans incident, sous la tente que nous a fait établir S. E. Wang; et le matin avant le jour nous sommes réveillés en sursaut par le bruit éclatant des trompettes qui saluent le soleil levant.

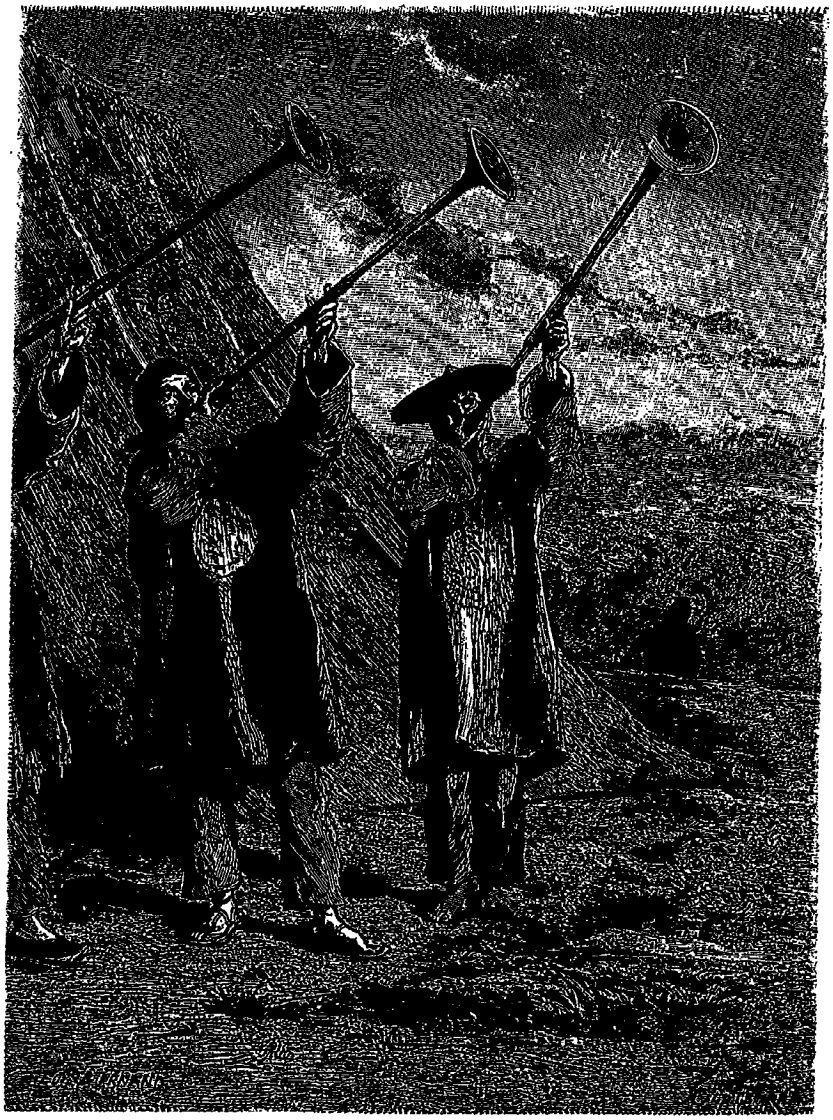
Le 29, dans la matinée, nos officiers topographes arrivent sous une pluie torrentielle; ils ont vérifié, de concert avec les topographes chinois, le point qu'il s'agissait de déterminer, mais ils n'ont pas trouvé d'abri pour la nuit et ils arrivent harassés de fatigue. La pluie tombe avec une telle abondance que notre tente ne nous préserve bientôt plus et qu'un véritable

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

torrent creuse son lit au milieu et inonde tous nos bagages.

Vers midi le soleil se montre; on peut faire enfin la cuisine; nous déjeunons en compagnie des officiers topographes et des officiers de l'escorte, puis, à une heure, nous nous mettons en route, mais non sans avoir donné le temps au lieutenant de chasseurs Hairon de photographier le campement de Nathong et les commissaires chinois.

Le colonel Tisseyre pressait le départ malgré la fatigue de ceux qui étaient arrivés le jour même. Le village de Nathong était en effet bien petit, et, pour chercher un abri contre la pluie, nos soldats et les réguliers chinois, puis les coolis chinois et nos coolis annamites, se trou-



La retraite. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

vaient mélangés et pressés les uns contre les autres; il était prudent de faire cesser au plus tôt cet état de choses.

L'après-midi fut splendide; nous traversons par une belle route la plaine, en une heure et demie, en suivant le Mauson, passant près d'un petit torrent qui se précipite en cascade du sommet d'un contrefort du Mauson d'une hauteur de plus de cinquante mètres, et nous sortons de Chine à deux heures trente, par la porte de Chima, située dans un défilé élevé à peine d'une soixantaine de mètres au-dessus de cette plaine.

IX

Porte de Chima. — Phaïsam. — Vi-Van-Li. — Les Mans. Retour à Dong-dang.

Près de cette porte, qui commande la route faisant communiquer Anchau, Tien-yen et Lang-son à Sening-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chéou, nous traversons un camp retranché, et une centaine de réguliers chinois en armes viennent se ranger de chaque côté de la route pour nous rendre les honneurs. Nous apprenons que le gouverneur du Kouangsi, Li-Ping-Heng, qui ne nous a pas accompagnés sur la frontière, est arrivé à Chimà la veille, en passant par Sening-tchéou. Ce gouverneur, qui faisait partie de la commission de délimitation, devait signer les procès-verbaux, et nous craignions fort qu'il ne nous fît attendre plusieurs jours sa présence.

Le village annamite de Phaïsam se trouve à un kilomètre et demi environ de la porte de Chima; c'est là que nous devons nous établir, pour être à portée des commissaires chinois qui le jour même viendront



Le *doï des tram* : type thô (voy. p. 346). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

s'installer au camp retranché de Chima. Près de la porte du village, un vieillard annamite, chef de canton qui a une grande influence dans la contrée, le vieux Vi-Van-Li, s'avance vers nous accompagné d'une vingtaine de miliciens assez mal armés et précédé du pavillon du protectorat, jaune avec le yacht français.

Les habitants de Phaïsam sont en majeure partie des Thôs; nous leur demandons des renseignements sur les populations qui habitent le Mauson, et l'on nous amène un montagnard de ces villages qui, sur l'invitation de Vi-Van-Li, promet qu'il reviendra le lendemain avec quelques hommes et quelques femmes de son village. Le reste de la journée se passe à soigner les malades de notre escorte, qui sont assez nombreux. Les soldats du bataillon d'Afrique, fatigués déjà par un long séjour au Tonkin et, il faut bien le dire, par le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Campement de Nathong (voy. p. 343). — Dessin d'Eug Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dur régime disciplinaire auquel on est bien forcé de les soumettre, se traînaient avec peine ; pendant la dernière étape plusieurs furent atteints assez gravement d'accès pernicieux, et l'un d'eux mourut dans la nuit. Ces malheureux, dont la plupart provenaient des prisons centrales et des maisons de correction, se battent, dit-on, fort bien ; mais en campagne on ne se bat pas tous les jours, et chaque jour il faut marcher, se fatiguer, veiller et obéir : or on ne peut obtenir tout cela de ces pauvres gens que par une discipline de fer trop souvent incompatible avec les prescriptions de l'hygiène.

Le 30 mars, les commissaires chinois que nous avions laissés à Nathong nous font prévenir de leur arrivée à la porte de Chima. M. Hart et l'ingénieur Li viennent préparer avec nous le procès-verbal, et dans l'après-midi, sous une pluie battante, MM. Haïtce et Neis retournent à la porte de Chima pour vérifier avec les Chinois l'exactitude et la concordance des procès-verbaux et des cartes que nous devons signer le lendemain. En revenant à Phaïsam, la pluie a cessé, et Vi-Van-Li nous amène quelques Mans du Mauson accompagnés d'une femme.

Ces montagnards, qui reconnaissent l'autorité des Annamites, sont de petite taille, — la femme n'avait qu'un mètre quarante, — robustes, leurs mollets sont développés, leurs épaules larges, la face ressemble à celle des Thôs, mais avec un nez plus proéminent et un teint plus clair. Comme ces derniers ils logent dans des maisons bâties sur pilotis, mais toujours dans l'intérieur des massifs montagneux. On ne peut se rendre chez eux que par des sentiers très escarpés : aussi ne possèdent-ils ni chevaux ni buffles ; ils portent leurs fardeaux dans des hottes semblables à celles de tous les montagnards indo-chinois, c'est-à-dire retenues sur le dos par deux bretelles passant sur les épaules et une troisième passant sur le front comme un bandeau. Ils étaient habillés chaudement et proprement, d'un pantalon de grosse cotonnade bleue, bordé dans le bas d'une bande de broderie rouge et jaune, à dessin assez original, et d'une veste carrée entourée d'une broderie semblable ; les cheveux, roulés sur le sommet de la tête, étaient retenus par un turban bleu bordé de la même façon. La femme, âgée d'une quarantaine d'années, portait une coiffe formée d'un rectangle de cotonnade bleue aux quatre coins duquel pendaient de longs rubans de coton blanc. La robe, croisée sur le devant et entourée d'une broderie, laissait voir un cache-sein semblable à celui que portent les femmes annamites, formé d'une grande bavette brodée de rouge et d'argent. Leur langage ne paraît avoir aucun rapport avec celui des Thôs ; les Annamites et les Chinois ne le comprennent que d'une façon générale.

Un jeune homme intelligent de race thô, qui nous rendit, comme guide et comme interprète, les plus grands services pendant cette partie du voyage, connaissait presque tous les dialectes de la frontière. Avant notre arrivée il avait été *doï des tram*, pour le gouvernement annamite, sur cette partie de la frontière, et chargé en cette qualité de fournir des *tram* (porteurs de dépêches) aux autorités annamites dans leurs relations avec la Chine ; plus tard, sur les frontières du Yunnan, nous nous aperçûmes qu'il comprenait aussi la plupart des dialectes muongs, qui ne sont que des patois dérivés du siamois, comme le laotien.

Le 31, nous nous rendons à la porte de Chima et l'on signe sans trop de difficultés les procès-verbaux et les cartes de la porte de Naki à celle de Chima ; le gouverneur du Quang-si lui-même appose sa signature et son cachet sur les procès-verbaux des trois sections, que nous avions dressés et signés en route, mais cette opération n'a pas l'air de lui agréer beaucoup ; il signe avec une telle mauvaise grâce, que ses collègues, Wang et Li-Hing-Jouei, crurent devoir l'excuser après qu'il se fut retiré, sans même nous saluer, en nous expliquant que S. E. Li-Ping-Heng ne s'est jamais encore trouvée en relations avec des Européens et que c'est à l'ignorance de nos usages et non à l'intention de nous froisser que nous devons attribuer ses étranges manières.

De Chima à Dong-dang et à la Porte de Chine, où nous devons retourner pour retrouver les deux présidents et continuer la reconnaissance de la frontière vers le nord-est, la route est plus courte et plus praticable en passant par Lang-son que par Se-ling-chéou. Aussi, pendant que nous étions leurs hôtes, avions-nous offert aux commissaires chinois de passer avec nous par cette voie, et ils avaient accepté avec beaucoup de plaisir. Au moment de partir ils nous firent annoncer qu'il leur était impossible de profiter de notre offre obligeante, et nous restâmes persuadés que ce refus était suggéré par le gouverneur du Kouang-si, qui venait peu auparavant de refuser au président de la délégation française l'autorisation de me rendre à Long-chéou.

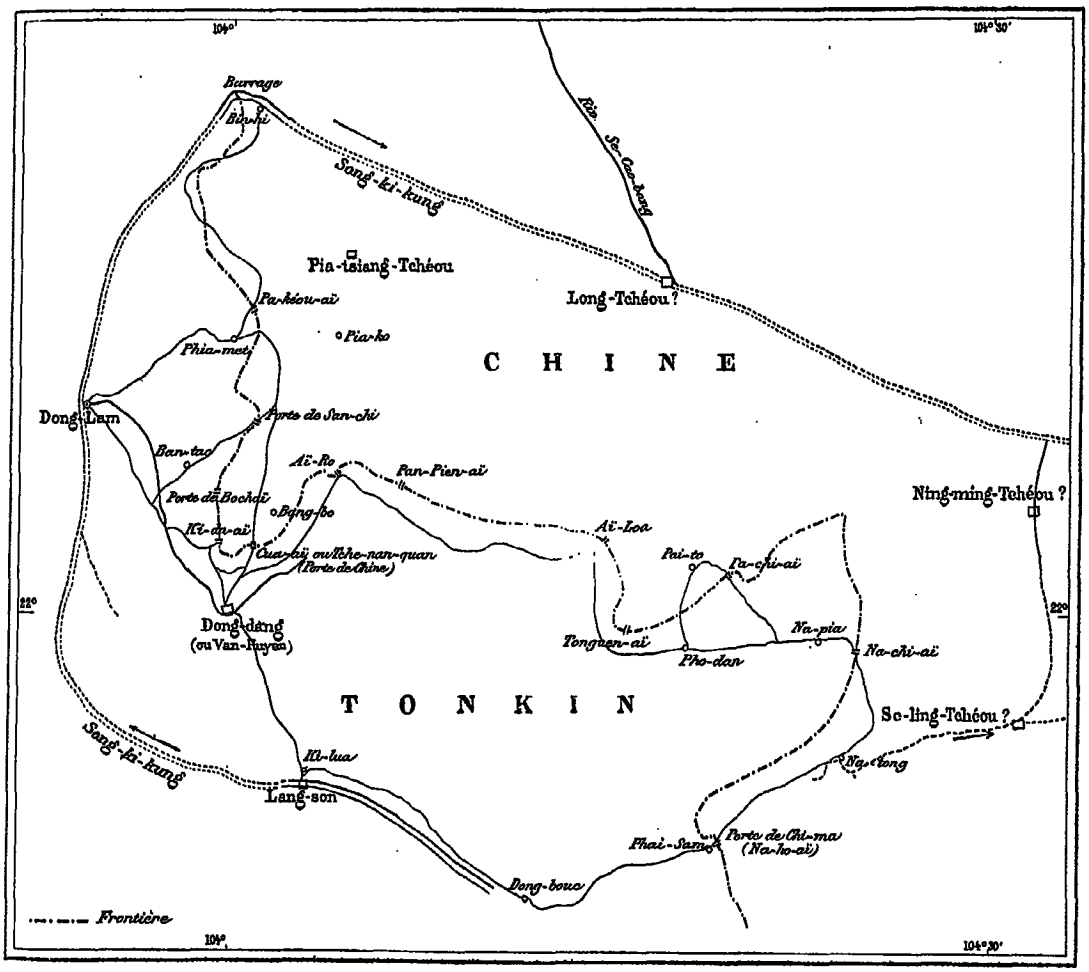
Long-chéou, situé sur la *Rivière de Gauche*, branche du Li-kiang au confluent du Song-ki-kong, rivière de Lang-son, et de celle de Cao-bang, a servi pendant la guerre de magasin général et de base d'opérations aux troupes chinoises du Kouang-si ; cette ville est destinée par sa position à devenir l'un des points ouverts au commerce entre la Chine et le Tonkin ; il y avait donc intérêt à la visiter et à se rendre compte de sa position, de ses ressources et de sa facilité de communication avec le reste de la Chine. Le gouverneur du Kouang-si prétexta que, tant que la délimitation ne serait pas achevée, il lui était impossible d'autoriser un Français à passer en Chine par la voie de terre, fût-ce un membre de la commission de délimitation. Je dus en conséquence renoncer à mon projet de voyage.

En deux petites journées de marche nous fûmes de retour à Lang-son, contournant les contreforts sud-ouest du Mauson, au pied duquel coule le Song-ki-kong. La route, en assez bon état d'ailleurs, est taillée en corniche, surplombant le fleuve sur une grande partie du parcours ; la vallée s'élargit à mesure que l'on s'approche de Lang-son ; les villages, nombreux et fort peuplés, sont ici habités par des Annamites, les Thôs sont en minorité, et l'on rencontre des pagodes bouddhistes, dont quelques-unes de construction assez soignée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A Lang-son nous retrouvons le président de la commission, qui est venu de Dong-dang au-devant de nous pour nous féliciter de notre succès, qu'il avait d'ailleurs si bien préparé; son inaction forcée pendant ces quelques jours lui avait été pénible, et il se promet bien désormais de nous accompagner dans la suite de la reconnaissance de la frontière.

Depuis trois mois que Lang-son a été réoccupé, le colonel Crétin, qui de Hanoï est venu s'établir à Langson, a changé complètement l'aspect de la ville. Les ruines ont été déblayées, l'intérieur de la citadelle débroussaillé, et les troupes occupent maintenant des logements convenables; les jardins potagers, cultivés dès l'arrivée, sont en plein rapport, et, le long de la muraille ouest de la citadelle, dans un emplacement naguère couvert de décombres et de broussailles, la vue se repose avec plaisir sur un vaste champ d'avoine, qui paraît donner les meilleures espérances. C'est un essai de culture qui n'est pas sans importance, car la nature du terrain et la température fraîche qui règne



Carte de la frontière du Kouang-si entre Chima et Binhi.

dans cette région pendant trois ou quatre mois de l'année peuvent faire espérer que la culture des céréales y donnera de bons résultats.

Malgré l'aimable accueil qu'on nous fit à Lang-son, nous repartîmes le lendemain matin, et le 2 avril nous étions arrivés à Dong-dang.

Nous ne devions pas d'ailleurs y séjourner longtemps. Les commissaires chinois, qui avaient eu à parcourir un chemin bien plus long que le nôtre, arrivèrent le 5 à la Porte de Chine, et il fut convenu que dès le 7 on se mettrait en route, pour reconnaître la frontière au nord-ouest de la Porte de Chine, jusqu'au point où le Song-ki-kong (rivière de Lang-son) entre en Chine. La température s'élevait, les pluies commençaient à devenir incessantes, il ne fallait pas perdre de temps.

X

Délimitation des environs de la Porte de Chine. — En route pour Binhi. — Phiamet.

Nous avions, vingt fois et plus, parcouru, seul ou en compagnie de M. Balansa, le botaniste, ou de notre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

collègue le capitaine Bouinais, le massif calcaire situé au nord-ouest de la Porte de Chine; nous en connaissions bien tous les sentiers, conduisant à une série de cirques, qui, à première vue, semblent inextricables; mais quand il fallut, le 7 au matin, parcourir ces collines avec les commissaires chinois, pour déterminer la ligne frontière, ce ne fut pas une besogne facile. Les chaises encombrantes de nos collègues ne pouvaient passer dans ces sentiers de montagne; ils étaient obligés de faire de longs détours; puis ils s'obstinèrent si bien à la recherche d'un village signalé par le sous-préfet (tchéou) de Pin-tsiang, village détruit depuis longtemps. et dont on ne put jamais nous indiquer l'emplacement, que, partis à six heures du matin de Dong-dang, nous nous trouvions tous vers deux heures sur la route de That-ké, à moins de huit kilomètres de notre point de départ, près de la porte de Kida. Le thermomètre marquait vingt-huit degrés à l'ombre, et nous avions été forcés de faire les trois quarts de la route à pied.

La porte de Kida, simple barrière en bambou, placée dans un étroit défilé, se trouve à cinq cents mètres environ de la route de Dong-dang à That-ké; après l'avoir reconnue, nous revenons affamés à Dong-dang, où nous retenons les commissaires chinois à déjeuner avec nous.

Le lendemain 8, nous repartions, accompagnés cette fois par notre président, qui aima mieux suivre la frontière jusqu'à Binhi que de s'y rendre directement par le plus court chemin, comme le faisait S. E. Teng, le président de la commission chinoise.

Une question d'une certaine importance devait d'ailleurs se résoudre pendant ce trajet : à plusieurs reprises, les habitants de quatre villages annamites étaient venus réclamer près de nous, nous avertissant que le mandarin de Pin-tsiang avait déplacé la porte de Bo-chaï de telle façon que leurs quatre villages se trouvaient, contre tout droit, enclavés dans la Chine. Il fut convenu que les officiers topographes des deux délégations contourneraient le massif calcaire qui forme la frontière du côté du Tonkin, tandis que les commissaires passeraient par la Chine et se rendraient directement à la porte de Pakéou-aï, que les mandarins de Pin-tsiang nous affirmaient n'être pas distante de plus de vingt *li* (dix kilomètres) de la Porte de Chine.

Nous partîmes donc avec une faible escorte, laissant notre convoi et nos bagages prendre la route de That-ké et donnant rendez-vous au capitaine Quénette, qui commandait le détachement, au village de Ban-tao, qu'on nous affirmait devoir être tout proche de la porte de Pakéou-aï.

La première partie de la journée fut fort agréable : le temps était beau, la route à peu près praticable; la population, assez dense près de la Porte de Chine, accourait avec curiosité sur notre passage.

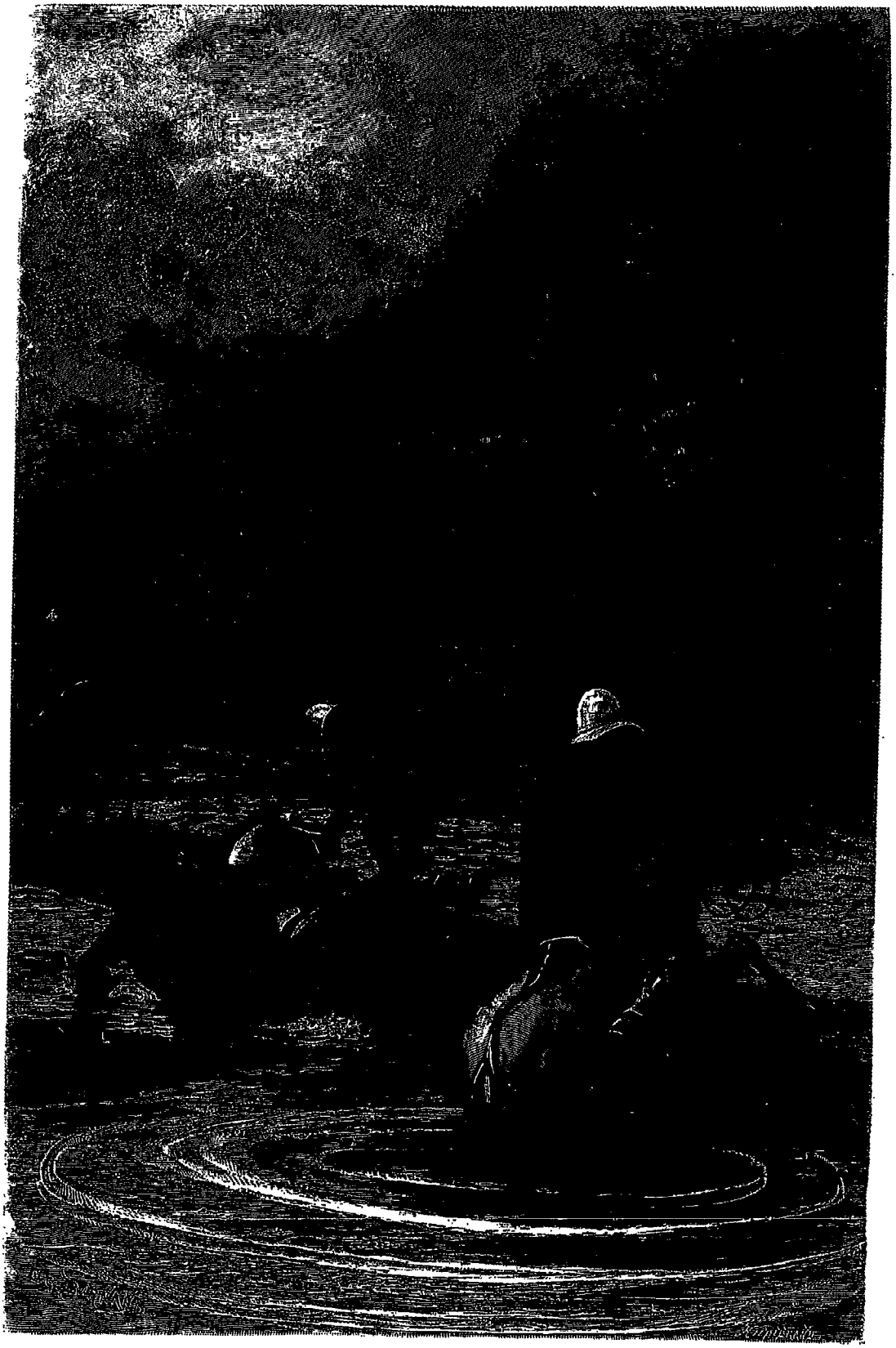
Nous passâmes non loin du village de Bang-bo, qui avait été le théâtre du combat opiniâtre où tombèrent le lieutenant Normand et plusieurs de nos compatriotes. Sur la demande du colonel Tisseyre, notre collègue chinois Li-Hing-Joueï avait fait, quelque temps auparavant, réunir les corps d'une dizaine de Français morts dans ce combat, et leur avait fait donner une sépulture convenable; mais nous ne pûmes visiter ce lieu, qui se trouvait trop éloigné de notre route.

Vers midi nous nous arrêtâmes, pour déjeuner, dans une vaste rizière, sur le bord d'un cours d'eau; nous ne devions pas être, à notre estime, loin de Ban-tao et par conséquent de Pakéou-aï; mais aucun de nous ne connaissait le pays, et en l'absence de nos officiers topographes nous étions obligés de nous fier au guide donné par le mandarin de Pin-tsiang. En réalité nous étions à quelques minutes de Ban-tao et des quatre villages dont nous voulions appuyer les réclamations, mais fort loin encore de Pakéou-aï; nous nous figurions être encore en Chine, et nous étions au Tonkin. Le mandarin de Pin-tsiang, qui conduisait nos collègues Li et Wang, ne les laissa pas se concerter avec nous et nous fûmes obligés de continuer notre route sous la direction du guide chinois.

Le sentier étroit et accidenté qu'il nous fallut suivre est difficilement praticable en temps ordinaire; mais en ce moment une pluie fine et serrée qui se mit à tomber tout l'après-midi nous rendit le voyage des plus pénibles. Malgré leur habileté, nos petits chevaux glissaient sur l'argile humide ou s'embourbaient dans les rizières, et à chaque instant l'un de nous roulait dans la vase avec son cheval. Ces chutes étaient en général peu dangereuses, mais au bout de peu d'heures nous étions tous couverts de boue des pieds à la tête. La nuit approchait et nous n'arrivions toujours pas à Pakéou-aï. Nous commencions à craindre qu'il ne fallût renoncer, ce soir-là, à voir arriver nos bagages et le reste de notre escorte; nous rejoignîmes enfin, près du fort de Kéo-cho, nos collègues chinois Wang et Li, qui avaient été trompés comme nous, par le mandarin de Pin-tsiang, sur la distance à parcourir, et qui nous firent toutes leurs excuses; leur voyage avait été aussi accidenté que le nôtre et ils n'étaient guère moins souillés de boue. Ils nous offrirent de venir passer la nuit en Chine, au village de Pioko, à quelques kilomètres du fort de Kéocho; mais nous voulions nous éloigner le moins possible de notre escorte et de nos bagages, que nous espérions toujours voir arriver, et nous nous établîmes dans le pauvre village de Phiamet.

C'est un petit village thô, composé de quelques cabanes mal recouvertes en paillotes; nous ne pûmes nous y procurer que du riz, des poulets et de l'eau fort peu potable. La vieille femme qui habitait notre case nous fit de son mieux une cuisine annamite, à laquelle nous ne fîmes guère honneur, empoisonnés, comme nous l'étions tous, plus ou moins, par les émanations des marécages dans lesquels nous avions pataugé durant la journée. Ne pouvant changer de vêtements, on alluma un grand feu au milieu de la case; on se rangea tout autour pour sécher ses habits; chacun essaya de dormir sur la paille, sans couverture, mais on y réussit fort

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dans les rizières. — Composition d'Eug. Burnand, d'après les indications de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mal, et plusieurs d'entre nous furent pris de fièvre et de vomissements bilieux.

Dans la soirée nous vîmes arriver l'ingénieur Li avec quelques soldats chinois, nous apportant des provisions de la part de nos collègues étrangers, qui avaient appris que nous n'avions pas reçu nos bagages; ils nous faisaient en outre renouveler leurs regrets et leurs excuses. L'ingénieur Li avait fait, pour nous apporter ces provisions, plusieurs kilomètres dans la rizière, par une nuit noire et un temps détestable, et elles arrivaient trop tard pour nous être bien utiles, à part cependant quelques bouteilles de champagne, qui firent le plus grand bien à nos malades.

Le lendemain, 9 avril, il fallut séjourner à Phiamet, pour attendre notre escorte et nos bagages; dans la nuit on avait envoyé un habitant du village au capitaine Quénette pour l'avertir de venir nous rejoindre. Ils arrivèrent dans la matinée, mais les porteurs étaient harassés de fatigue, et l'on ne pouvait songer à leur faire parcourir une autre étape dans la journée. Les commissaires français profitèrent de ce séjour pour faire comparaître et interroger le maire de Nathong, chef-lieu de canton des quatre villages contestés, et celui-ci leur fournit des preuves convaincantes de la nationalité annamite de



Fort de Binhi. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie de l'auteur.

son village; aussi le pria-t-on de nous accompagner jusqu'à Binhi, où nous devions définitivement rédiger et signer le procès-verbal de la délimitation de cette région.

Le 10 on ne fit guère qu'une dizaine de kilomètres, passant par une plaine assez sèche, parsemée de rocs calcaires comme aux environs de Lang-son, et au fond de laquelle on aperçoit les toits des pagodes de la ville de Pin-tsiang. Cette plaine est parfaitement cultivée et nous y trouvons de vastes champs de sarrasin, déjà en fleur à cette époque de l'année; il est d'ailleurs petit, peu fourni, et ne paraît pas promettre une belle récolte. Dans l'après-midi nous retrouvons à Ban-cuyen nos collègues chinois et nous faisons déposer devant eux le maire de Nathong, auquel le mandarin de Pin-tsiang, qui voudrait bien l'intimider, ne peut répondre par aucun argument sérieux; les commissaires chinois conviennent assez facilement avec nous que la porte de Bo-chaï a été indûment déplacée et que les quatre villages en litige sont et doivent rester annamites; sur tout le reste du parcours les topographes chinois ayant accompagné nos officiers topographes, l'accord paraît devoir se faire sans difficulté quand nous signerons à Binhi les procès-verbaux et les cartes. Dans l'après-midi, nous passons en Annam, laissant les Chinois à Ban-cuyen, et nous nous installons pour la nuit au village de Napha.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XI

Binhi. — Le Song-ki-kong. — Signature des procès-verbaux définitifs. — Retour à Hanoï.

Dans ce village nous recevons de Lang-son et de Dong-dang des nouvelles alarmantes. Un fort parti de pirates est signalé sur la route de That-ké, par laquelle nous comptions revenir, et nous coupe le passage de ce côté; notre escorte est bien faible, et les petites garnisons de That-ké et de Dong-dang, trop affaiblies pour la fournir, ne peuvent en ce moment prendre une offensive sérieuse; le colonel Grétin nous avertit de nous replier le plus tôt possible sur Dong-dang par la route que nous venions de suivre. Il nous est impossible de nous conformer à cet avis, car avant tout il faut nous rendre à Binhi, où le président de la délégation chinoise, Teng, doit nous attendre pour apposer sa signature sur les cartes et les procès-verbaux.

Le 11 on se met en route dès le point du jour. L'étape est longue et pénible dans ces sentiers défoncés; nous passons en vue de plusieurs portes et forts chinois, et nous arrivons l'après-midi au village chinois de Binhi (en chinois, Pigneur), sur la rive droite du Song-ki-kong.

Ce fleuve, que nous avions vu à peine navigable à Lang-son pour des pirogues ou des radeaux de bambous, paraît ici bien grossi; il a une largeur de soixante mètres environ et peut porter des jonques de moyenne taille. Le courant est rapide, et en moins d'un jour on peut, par cette voie, se rendre à Long-chéou, point où ce bras se réunit à la rivière de Cao-bang pour former la *Rivière de Gauche*, branche du Si-kiang ou rivière de Canton.

Un barrage, maintenant en fort mauvais état, interrompait la navigation un peu en amont de Binhi. Ce village se trouvant en Chine, nous étions encore une fois les hôtes de nos collègues; ils nous reçurent de leur mieux, nous installèrent dans une cabane en bambou doublée de toiles de tente, qu'ils avaient fait construire à notre intention; notre escorte campa dans une rizière sèche à l'entrée du village, et deux réguliers chinois furent placés à notre porte pour nous rendre les honneurs.



Départ de la mission chinoise. — Composition d'Eug. Burnand, d'après les indications de l'auteur.

En face de Binhi le Song-ki-kong est bordé sur la rive gauche par des collines élevées, couronnées par une série de forts ou plutôt de camps retranchés, en avant desquels on remarque de petites tours carrées, peintes à la chaux et situées à mi-hauteur du versant. Ces camps retranchés défendent la route de Long-chéou.

La saison des pluies était décidément commencée, et dans la nuit du 11 il tomba un véritable déluge. Les toiles de tente qui doublaient notre toiture en bambou furent vite traversées, et bientôt il n'y eut plus un point de notre case où il ne plût autant que dehors; réveillés en sursaut par cette douche froide, nous dûmes jusqu'au jour recevoir philosophiquement l'averse, grelottants, accroupis et enveloppés de nos couvertures mouillées. Nos hommes, campés dans la rizière, souffrirent encore plus que nous; il y eut un assez grand nombre de malades, et dès le lendemain un tirailleur annamite succomba à une pneumonie double. Ses camarades ne voulurent pas laisser son corps sur la terre chinoise et on l'inhuma à quelques kilomètres de là sur la terre annamite.

Le 12, toute la journée se passa à établir les procès-verbaux, à en discuter les termes, et MM. Haïtce, Hart et l'ingénieur Li vérifièrent minutieusement les traductions. Teng était arrivé, et nous espérions pouvoir signer immédiatement; mais, au moment d'en finir et d'apposer leurs signatures, les commissaires chinois soulevèrent une multitude de difficultés de détail : on

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dut remettre la conclusion au lendemain, et nous pûmes craindre, un moment encore, que malgré nos efforts nous n'aboutirions à aucune solution. Il fallait cependant se presser, le temps était précieux, notre colonne n'avait pu recevoir le convoi de vivres que nous attendions de That-ké, et nos approvisionnements touchaient à leur fin; chaque jour augmentait pour nous le danger de trouver notre retraite sur Dong-dang coupée par les pirates, et l'état sanitaire de notre petite troupe devenait de plus en plus mauvais. Atteint moi-même d'accès bilieux et occupé à visiter nos malades sous leurs tentes ou même étendus dans la boue, sous des abris de feuillage, pendant notre séjour à Binhi je m'occupai, je dois l'avouer, beaucoup plus de médecine que de la discussion des procès-verbaux.

Enfin, le 12, après avoir passé la matinée à remanier les procès-verbaux, on put croire qu'on allait les signer vers quatre heures de l'après-midi; mais la discussion recommença de plus belle au dernier moment, et ce n'est qu'à onze heures du soir que tout fut terminé, à la grande satisfaction des deux parties. On se passa ce soir-là de dîner, et, bien que couchés sur des claies de bambou, l'on s'endormit l'esprit tranquille et le cœur content. Nous avions réellement fait de bonne besogne; notre président, qui venait d'être nommé ministre plénipotentiaire, pouvait être justement fier du résultat, et nous avions le droit de songer à prendre jusqu'à la saison sèche un repos bien mérité.

Le 13, les commissaires chinois nous firent leurs adieux dès le jour et partirent sur la route de Long-chéou au son de leurs trompes, précédés de tous leurs pavillons. Nous ne tardâmes pas à suivre leur exemple.



Le mandarin de Kéo-cho. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

La route la plus commode et la plus sûre passant par la Chine, nos collègues nous donnèrent avant de partir un guide pour nous l'indiquer; nous n'avions plus maintenant à nous détourner de notre route ni à nous occuper de la frontière; aussi arrivâmes-nous en une seule journée au village de Phiamet, où nous avions passé de si durs moments quelques jours auparavant.

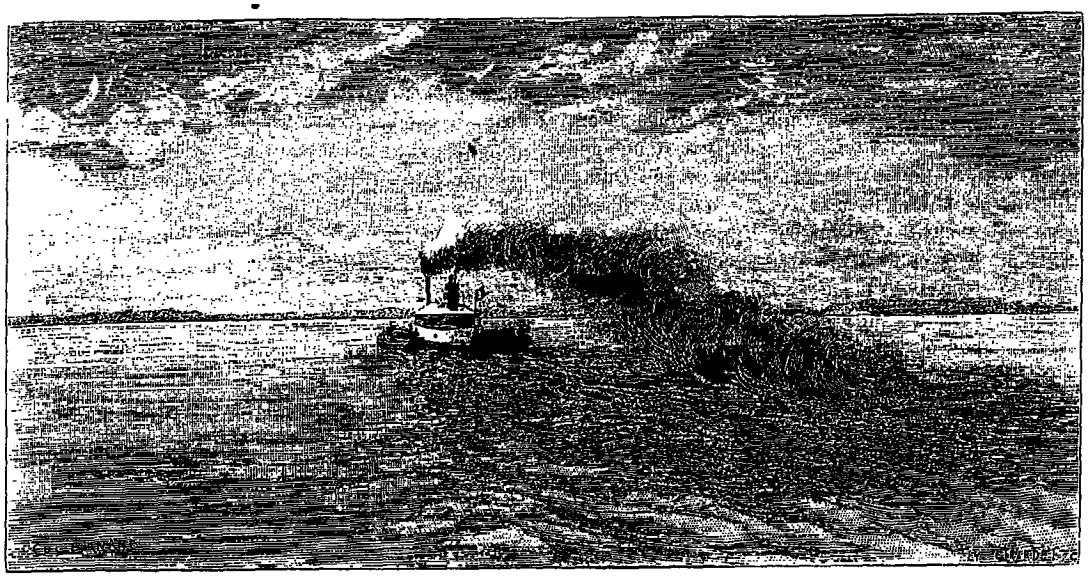
En passant non loin de la ville de Pin-tsiang, près du fort chinois de Kéo-cho, que traversait la route, un mandarin du fort vint au-devant de nous pour nous prier de rebrousser chemin: nous étions à peine à deux kilomètres de Phiamet, et il nous eût fallu faire un immense détour. Ce mandarin disait que, n'ayant pas reçu d'ordres du sous-préfet de Pin-tsiang, il s'exposait aux plus graves punitions s'il ne s'opposait pas à notre passage. Nous eûmes beau parlementer, il se mit à genoux en travers de l'étroit sentier, barrant le chemin à M. Saint-Chaffray, qui nous précédait, et il fallut que celui-ci fît mine de lui passer sur le corps pour le décider à se ranger. Il supplia alors notre président de lui donner un certificat constatant que nous étions passés de force et malgré ses prières; on le lui promit volontiers, et nous passâmes par le fort de Kéo-cho, dont les soldats vinrent curieusement assister au défilé de notre colonne.

Le retour à Dong-dang se fit sans autre incident, et nous y arrivâmes le 15 au soir. N'ayant plus rien à y faire, nous revînmes à marche forcée jusqu'à Chu, où nous trouvâmes une canonnière qui nous amena à Hanoï.

P. Neis.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sur le fleuve Rouge (voy. p. 354). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

SUR LES FRONTIÈRES DU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR P. NEIS [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XII

Départ pour Laokay. — Traversée sur le *Levrard*. — Sontay. — Le fleuve Rouge.

Dès notre arrivée à Hanoï nous reçûmes du ministère l'autorisation d'aller attendre au Japon que le retour de la saison sèche nous permît de continuer nos travaux. Le capitaine Bouinais, seul, repartait pour la France en mission, afin de rendre compte au ministère de la première partie des opérations de la délimitation. Il partit aussitôt, et nous n'attendions que l'arrivée du paquebot pour nous rendre à Hong-kong, et de là au Japon, lorsque nous reçûmes contre-ordre.

Nous avons déjà dit que le gouvernement chinois avait nommé deux délégations à la commission de délimitation; nous venions d'opérer avec l'une sur la frontière du Kouang-si et l'autre nous attendait depuis près de dix mois sur celle du Yunnan. On conçoit sans peine que Leurs Excellences fussent impatientes de nous voir arriver et insistassent près de la cour de Pékin pour faire demander notre envoi immédiat à la frontière du Yunnan; d'un autre côté, le 29 mars, le colonel de Maussion était entré, sans autre obstacle que les difficultés de la route, dans la ville de Laokay. Toute cette région paraissait tranquille, et les autorités chinoises des frontières avaient fait savoir au colonel que l'on attendait avec impatience les opérations de la commission de délimitation et la désignation des points commerciaux, afin de reprendre sur le fleuve Rouge le commerce qui s'y faisait avant la guerre.

Dans ces circonstances il était urgent que la commission partît le plus tôt possible pour profiter des bonnes dispositions des Chinois; aussi l'ordre de départ nous trouva-t-il bientôt prêts à entreprendre cette campagne d'été.

Notre président, M. Saint-Chaffray, avait été trop éprouvé par la campagne d'hiver pour pouvoir nous accompagner; il reprit donc le chemin de la France, et le 20 mai la délégation française, réduite maintenant à trois membres, le colonel Tisseyre, le docteur Neis et M. Haïtce, et au secrétaire, M. Delenda, s'embarquait sur le *Levrard*, canonnière qui devait nous faire remonter le plus loin possible le fleuve Rouge; nous devions ensuite continuer notre route sur des jonques.

1. Suite. — Voyez t. LV, p. 321 et 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pour ma part, connaissant par expérience les dangers d'une campagne d'été dans ces régions, je regrettais, je l'avoue, au premier moment, le repos de trois mois au Japon ; mais cela dura peu, car j'avais d'excellentes raisons pour désirer ce voyage : outre l'importance et l'utilité de la mission que nous allions accomplir, j'étais curieux de remonter ce fleuve Rouge dont j'avais tant entendu parler, de comparer son cours à celui du Mékong, et je comptais bien pouvoir obtenir des renseignements précieux sur les pays situés entre Luang-prabang et le fleuve Rouge, qu'à diverses reprises, en 1883 et 1884, j'avais tenté de traverser (voir *le Tour du Monde*, juillet 1885). Je nourrissais même l'espoir de pouvoir, grâce aux émissaires que je pourrais envoyer et aux relations que je me formerais parmi les Muongs, passer du fleuve Rouge au Mékong et rencontrer mon ami Pavie, consul de Luang-prabang, qui, je le savais, devait tenter de faire ce voyage en sens inverse. Dans ce but je me procurai à Hanoï un certain nombre de taels chinois et de barres d'argent, monnaies que les Muongs préfèrent aux piastres mexicaines ayant cours au Tonkin.

L'un des officiers topographes de la commission, le lieutenant Vernet, ayant achevé sa période de temps à passer au Tonkin, était parti pour la France et avait été remplacé par le lieutenant de chasseurs d'Afrique Hairon, qui nous avait accompagnés pendant toute notre première campagne. Le *Levrard* portait en outre le nouveau résident civil, le docteur Martin-Dupont, qui allait administrer le territoire de Laokay, les deux commis de résidence et quelques officiers qui se rendaient dans le haut fleuve.

Le *Levrard* était donc absolument encombré, et le commandant, chargé de traiter un tel nombre de passagers, averti seulement au dernier moment, se trouva fort embarrassé ; il s'en tira de son mieux, et, chacun y mettant du sien, on finit au bout de peu d'heures par se caser assez commodément.

Nous n'étions pas encore à l'époque des hautes eaux, mais le courant est toujours rapide dans le fleuve Rouge, et notre appareillage fut attristé par un grave accident : dans une fausse manœuvre le youyou fut chaviré, et un seul des deux matelots européens qui le montaient put être sauvé ; nous ne revîmes plus le corps de l'autre, entraîné sans doute dans un de ces remous profonds qui rendent, près des berges, les chutes dans le fleuve si dangereuses pour les meilleurs nageurs.

Le jour même, à midi, nous arrivions à Sontay, par une température de 35 degrés à l'ombre, et, aussitôt le soleil tombé, nous nous rendions à la ville, distante de près de trois kilomètres du fleuve.

Sontay est déjà à peu près sorti de ses ruines. La ville se compose d'une rue unique, qui va de la citadelle au fleuve, mais on y voit des maisons en briques, des maisons de commerce chinoises et françaises, et l'on y rencontre même quelques promeneurs en *djyrinksha* (voiture à bras).

Quelques-uns des officiers qui assistaient au beau fait d'armes de l'amiral Courbet nous indiquèrent sur les lieux la marche de nos troupes lors de la prise de Sontay.

Les traces de la bataille étaient encore toutes fraîches et l'on pouvait facilement suivre sur le terrain les incidents du combat quand on était guidé par des témoins oculaires. On nous montra le lieu où s'était fait tuer, presque jusqu'au dernier, un bataillon de tirailleurs algériens et les points par où l'infanterie de marine et les fusiliers marins avaient donné l'assaut final ; il faisait déjà nuit quand on revint dîner sur le *Levrard*. Comme autrefois sur le *Moulun*, on dressa son lit de camp sur le pont, qui se trouva transformé en dortoir.

Le lendemain, 21 mai, à partir du confluent de la rivière Claire, commença une navigation lente et pénible ; les bancs de sable qui encombrent le fleuve causent de fréquents échouages ; le *Levrard*, trop chargé et embarrassé par les jonques qu'il remorque, ne peut gouverner ; sur ces navires, tout étant sacrifié au faible tirant d'eau, les tôles se faussent et l'ancre à jet se brise dans les manœuvres faites pour se déséchouer. Pendant cinq jours nous restons en vue du mirador de Hong-hoa, et le 26, comme nous venions à peine de le perdre de vue, une avarie dans la machine nous force à stopper toute la journée près d'un petit îlot bien cultivé.

Pendant ce séjour forcé dans les environs de Hong-hoa, nous apprîmes que la commission avait été complétée ; M. Dillon, consul général et résident supérieur à Hué, en était nommé président, et le chef d'escadron d'artillerie Daru remplaçait provisoirement le capitaine Bouinais, pendant sa mission en France.

M. Dillon, qui avait séjourné comme consul en Chine pendant plus de vingt-cinq ans et qui connaissait à fond la langue et les habitudes du pays, était à tous égards un choix des plus heureux pour mener à bien notre difficile mission. Ces messieurs étaient partis cinq jours après nous de Hanoï, sur le *Cuveiller*, et nous avions marché si lentement que nous espérions les voir arriver d'un moment à l'autre. Nous n'avions donc plus de sujet de nous impatienter de la lenteur de notre voyage.

Nous reçûmes aussi d'autres nouvelles, moins agréables : l'ancien quanbo de Sontay, le Bogiap, à la tête d'une nombreuse troupe de pirates, tenait une partie de la rive droite du fleuve, entre le fleuve Rouge et la rivière Noire, dans les environs de Cam-ké ; un négociant de nos amis, M. Pottier, venait d'être assassiné dans ces régions, et plusieurs petits postes avaient été attaqués. D'ailleurs ces nouvelles étaient peu inquiétantes pour nous ; elles nous forçaient seulement à ne jamais perdre de vue les jonques de charge, que nous avions dû renoncer à remorquer, et à mettre la plus grande prudence dans nos excursions à terre.

C'était en descendant à terre dans un village, malgré les pressantes recommandations que lui avait faites le colonel de Maussion avant son départ de Laokay,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que M. Pottier, qui voyageait seul avec des domestiques annamites, fut assassiné, dans une ruelle étroite, par des gens de Bogiap.

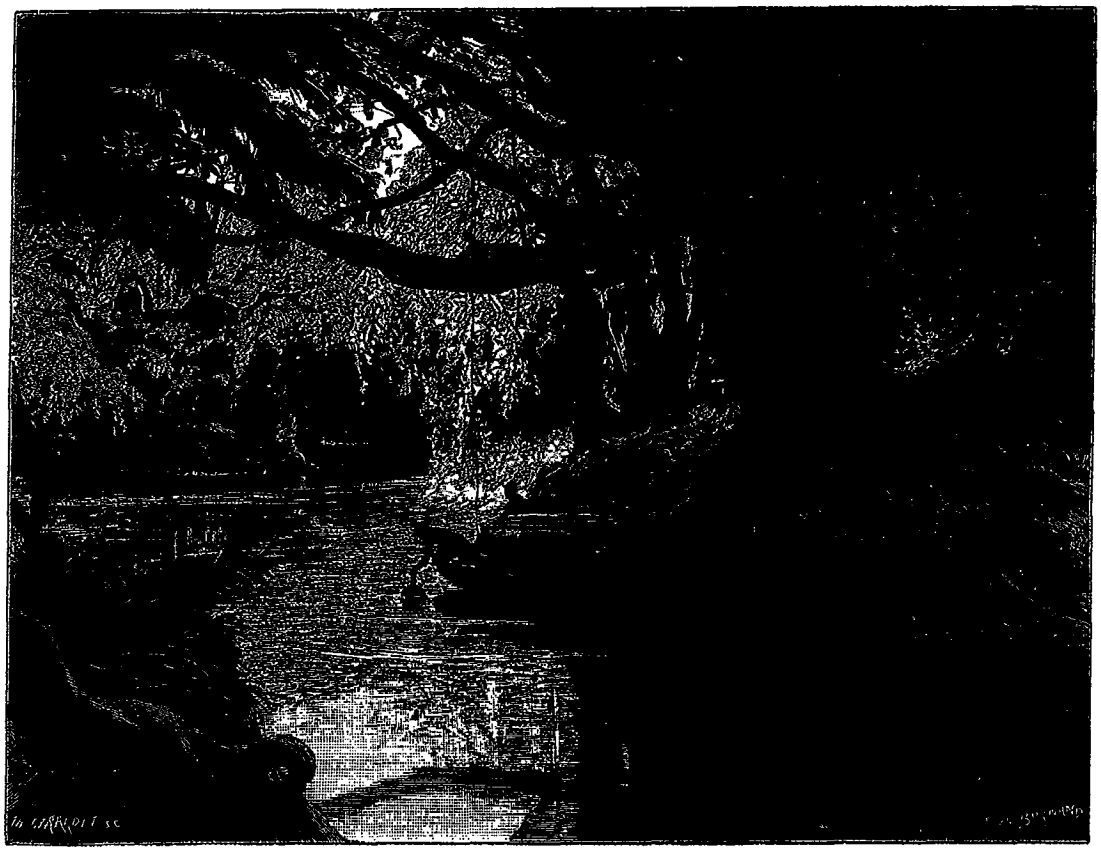
Le 28, un peu avant d'arriver à Cam-ké, nous fûmes rejoints par le *Cuveiller*, qui remorquait un fort sampan et une jonque de guerre armée d'un hotchkiss; nous devions désormais naviguer de conserve, en nous arrêtant à tout moment pour attendre les jonques que nous ne pouvions remorquer.

Toute la région entre Cam-ké (Ngna-phu) et Tuan-quan est fertile et peuplée; les villages se suivent presque sans interruption sur les deux rives, mais, en approchant de Tuan-quan, les rives s'élèvent, le pays devient plus boisé et les cultures plus rares.

XIII

Tuan-quan. — Les jonques chinoises. — Fin de la navigation à vapeur.

En arrivant à Tuan-quan nous nous apercevons que, comme d'ordinaire, la plus grande de nos jonques n'a pu nous suivre; on envoie aussitôt à sa recherche deux hommes dans une de ces légères embarcations en rotin tressé que l'on a fort justement appelées *paniers*; ils



Le Ngoï-thac (voy. p. 356). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

reviennent bientôt nous apprendre que cette jonque est échouée et que le patron et deux des coolis de l'équipage sont en fuite.

Les jonques réquisitionnées par l'administration dans le bas du fleuve sont trop lourdes et mal mâtées; il faut faire les plus grands efforts pour parvenir à leur faire remonter le courant. Ce n'est pas sur des jonques semblables que les Chinois faisaient autrefois et font encore le commerce sur le haut fleuve, de Hanoï à Laokay; nous en apercevons quelques-unes à Tuan-quan. Ce sont des barques minces et ayant souvent plus de vingt mètres de long, ne portant pas plus de vingt tonneaux. Deux longs bambous, placés en abord vers le tiers antérieur de la barque et réunis par le haut, forment une mâture originale et fort solide, qui soutient une immense voile carrée de coton; la brise suivant le lit du fleuve, dans le sens opposé au courant, pendant toute la saison des pluies, cette voilure leur rend les plus grands services.

Les nôtres n'avaient qu'une mauvaise petite voile en paillote toute déchirée, et encore nous arriva-t-il plusieurs fois de briser notre mât trop faible en passant sous de grands arbres, à cause de la nécessité où nous nous trouvions de longer toujours les rives et de ne jamais suivre le milieu du fleuve.

Nous séjournons à Tuan-quan trente-six heures, pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faire transborder le chargement de notre jonque naufragée sur une autre jonque de l'administration qui ne valait pas beaucoup mieux, et nous en repartons le 2 juin pour aller passer la nuit, mouillés à l'embouchure d'une charmante petite rivière, le Ngoi-ngun, dans les eaux limpides de laquelle nous prenons un bain dans la soirée.

Il est remarquable que la plupart des affluents du fleuve Rouge, dont les eaux paraissent ici aussi chargées de limon que dans le Delta, sont d'une limpidité parfaite.

Le 3 juin, vers neuf heures du matin, nous arrivons au premier grand rapide, en face d'une petite rivière appelée le Ngoï-thac; le *Cuveiller*, qui gouverne mieux que le *Levrard*, s'engage le premier; mais au bout de quelques instants, rejeté par le courant sur un rocher à fleur d'eau, ses tôles sont crevées, et il s'y déclare une forte voie d'eau. On mouille immédiatement et l'on parvient non sans peine à aveugler la voie d'eau; mais notre navigation à vapeur est finie. Il va falloir s'installer sur les jonques et se faire hisser péniblement jusqu'à Laokay, en remontant de rapide en rapide sur ces lourdes embarcations annamites.

Pour faire ce transbordement, les deux canonnières mouillent en face du Ngoï-thac et nous y attendons les jonques en retard. Ces deux jours de repos se passèrent bien agréablement; le petit Ngoï-thac, ombragé de grands arbres, peut se remonter à quelques kilomètres en embarcations. Une certaine animation régnait sur ses bords, ou plutôt sur son cours même, car les bûcherons, qui y avaient établi leur campement, logeaient dans des cases construites sur des radeaux en bambou.

Les rives étaient cultivées, plantées de maïs alors à peu près mûr, et entre les grands et vigoureux plants, un peu espacés, sortait un semis de riz, destiné à mûrir après la récolte de la première céréale. Un peu plus loin, des champs d'ortie de Chine (*Urtica nivea*) et d'un autre textile, espèce de malvacée que je ne connais point, prouvaient que le pays n'était point désert. Nous n'aperçûmes cependant, dans nos chasses et dans nos promenades, aucun village annamite ou thô, et les bûcherons du fleuve nous apprirent que ces villages étaient fort loin à l'intérieur, parce que les habitants, craignant les pirates, éloignaient le plus possible leurs demeures des bords du grand fleuve, ne négligeant pas pour cela de cultiver les terrains fertiles qui bordent ses affluents jusqu'à leur embouchure.

Les bûcherons annamites exploitent des forêts assez éloignées des bords du fleuve; nous avons suivi pendant quatre à cinq kilomètres un de ces chemins accidentés en travers desquels sont placées des travées de mètre en mètre environ, sans apercevoir de forêt exploitable. Deux buffles attelés à des billes de douze à quinze mètres les traînent sur ces travées jusqu'à la rivière, où, au moyen de bambous, qui le font flotter, on constitue le radeau qui rapportera à Hanoï ou à Haïphong, outre les bois plus ou moins précieux, du rotin, du maïs, du *cunao* (sorte de teinture) et les autres produits des villages thô, en échange des marchandises, cotonnades, quincaillerie ou armes, qu'ils leur ont apportées.

Nos chasses dans les environs furent peu fructueuses; les habitants sont, par nécessité, trop bien armés et trop guerriers pour que le gibier soit bien abondant, et nous perdîmes sans résultat plusieurs heures à poursuivre, le long du fleuve Rouge, une bande composée d'une douzaine de loutres, que nous ne parvînmes pas à approcher suffisamment.

Le 5 au soir, le transbordement était achevé; nous couchions dans les jonques, et le 6 juin au point du jour le *Cuveiller* et le *Levrard* nous faisaient leurs adieux pendant que nous appareillions pour remonter avec nos propres ressources le premier grand rapide.

XIV

Navigation en jonque. — Le Thackaï. — Baoha.

A partir de ce jour commença une pénible navigation. Entassés les uns sur les autres dans des jonques où nous ne pouvions pas même tenir debout, par une température variant entre 28 et 35 degrés, nous ne trouvions pas toujours de banc de sable propice pour y débarquer et y prendre nos repas; il nous fallait alors nous résigner à manger serrés les uns contre les autres dans la cabine sombre et enfumée par les feux de la cuisine, où nous passions tout notre temps.

Le séjour sur le pont ou plutôt sur le toit en paillote qui servait de pont et où se démenaient avec des cris aigus les huit à dix coolis qui manœuvraient notre barque, n'était possible que le soir après le coucher du soleil; encore n'était-il guère pratique d'y prendre nos repas, car les moustiques et les mouches d'espèces les plus variées s'abattaient sur nos assiettes et, attirés par les lumières, venaient assaisonner désagréablement tous nos plats.

La marche était lente et nous étions mal secondés par une voilure trop petite, la brise restant très faible malgré les sifflements prolongés et répétés de nos coolis, qui espéraient ainsi attirer le vent favorable.

Le 7, après midi, nous arrivons au plus grand rapide du fleuve Rouge, le Thackaï, au bas duquel une dizaine de jonques chinoises du type que nous avons décrit attendaient un moment propice pour entreprendre leur passage; nous ne pouvons faire comme elles et attendre indéfiniment l'instant favorable; nous essayons d'abord de faire remonter le grand sampan, plus léger que nos jonques, qui portait une partie de nos bagages; mais au milieu du rapide, poussé par le courant, il se défonce sur un rocher, et l'on est trop heureux de pouvoir l'échouer sur l'îlot qui, en rétrécissant le cours du fleuve, a formé le rapide.

Nous entrons alors en arrangement avec les négociants chinois, qui ne consentent que de fort mauvais gré à nous céder des *paniers* en rotin pour porter nos amarres, et un supplément de coolis pour nous aider. Le 8, à onze heures du matin, nous avions toutes nos jonques réunies à la partie supérieure du Thackaï.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Navigation en jonque. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les rives sont désertes et boisées, la navigation est monotone, et c'est avec un vrai plaisir que, le dimanche 13 juin, nous voyons flotter le pavillon français sur l'ancien poste de douane des Pavillons-Noirs à Baoha. Ce poste n'est occupé que depuis quelques semaines par une compagnie de tirailleurs annamites, commandée par l'un de nos amis, le capitaine Maréchal, de l'infanterie de marine.

Avec les ressources du pays, grâce à l'activité de ses tirailleurs, le capitaine Maréchal a déjà créé de toutes pièces une installation convenable : les hommes sont à l'abri dans une petite enceinte fortifiée, et il peut nous offrir l'hospitalité dans de petites maisonnettes aux murs blanchis à la chaux qu'il vient d'achever de bâtir. Un village d'une certaine importance et offrant des ressources précieuses pour la garnison, se trouve à proximité du poste.

Presque en même temps que nous arrivait à Baoha, porté par des coolis, le corps d'un jeune lieutenant de la colonne du commandant Bercant. Le commandant Bercant, qui venait de faire une reconnaissance des plus pénibles jusque sur la rivière Noire, dans les pays muongs, était attendu le lendemain ; il avait, quelques jours auparavant, perdu un officier, noyé au passage d'une rivière ; voyant un autre lieutenant pris d'accès pernicieux, et n'ayant pas de médecin, il l'avait envoyé en avant pour être soigné par le médecin de Baoha ; le malheureux jeune homme mourut en route la veille de son arrivée dans ce poste.

L'après-midi tous les Français qui se trouvaient réunis à Baoha allèrent conduire au petit cimetière improvisé près du fleuve le corps de cet officier, et, bien que celui-ci nous fût inconnu à tous, cet enterrement, dans ce lieu sauvage, si loin de la patrie, avait quelque chose de lugubre : nous étions tous émus comme si nous eussions laissé là un parent et un ami.

Comme nous devions attendre une jonque en retard, et aussi pour donner un peu de repos à nos coolis, on se décida à séjourner le lendemain à Baoha. Nous pûmes nous établir à terre et visiter un peu les environs. Le pays est très sauvage et très boisé ; on y rencontre cependant un certain nombre de sentiers battus, et Baoha est l'un des centres du commerce des Muongs ou Chaus. La principale denrée est un gros tubercule riche en tanin et appelé *cunao*, dont les Annamites se servent dans tout le Tonkin et l'Annam pour donner à leurs vêtements cette affreuse couleur brune qui les distingue ; il pousse à l'état sauvage dans les forêts des Muongs, mais ceux-ci le cultivent aussi dans des champs qu'ils défrichent en mettant le feu à la forêt.

En face de Baoha, sur la rive gauche, près d'un petit torrent d'eau limpide, une ancienne pagode sert d'ambulance ; c'est là que nous nous rendons tous, aussitôt le soleil baissé, pour prendre un bain qui est délicieux et faire diversion aux tristes émotions de l'après-midi. Le long du torrent un chemin bien tracé conduit à l'intérieur ; nous y remarquons des traces de tigre royal toutes fraîches.

Deux des officiers qui nous accompagnent nous racontent que, quelques jours auparavant, comme ils allaient prendre leur bain dans le torrent, un énorme tigre les avait suivis à quelques pas de distance pendant plusieurs mètres, puis était rentré dans le fourré sans leur faire aucun mal ; ils avouaient cependant n'avoir pas osé prendre leur bain ordinaire ce jour-là. Bien que cet animal soit loin d'être rare au Tonkin, les accidents sont infiniment moins fréquents qu'en Basse-Cochinchine.

Le 14 après midi, nous faisions la sieste chez le capitaine Maréchal, notant une température de 37 degrés à l'ombre, quand nous vîmes arriver le commandant Bercant à la tête de sa colonne ; amaigri, se traînant avec peine, appuyé sur un long bambou, et pris lui-même de fièvre grave, le commandant n'avait pas la moitié de ses hommes valides, et nous devons ajouter que tous, sans exception, furent pris de fièvre plus ou moins grave dans les jours qui suivirent leur arrivée à Laokay.

Le 15 nous continuions notre navigation, de plus en plus difficile à mesure que l'on se rapproche de Laokay. Le pays ne change pas d'aspect, le fleuve reste encaissé entre des collines boisées, et l'on n'aperçoit que de loin en loin, sur les collines du second plan, des parties de la forêt dénudées par l'incendie : ce sont des cultures indiquant la présence de villages muongs.

Partout sur ce parcours les habitants ont déserté les bords du fleuve, où ils se trouvaient trop exposés aux pirates, pour se réfugier dans l'intérieur des terres. On ne rencontre guère d'autres vestiges d'animaux vivants que les traces des cervidés et des animaux féroces qui viennent la nuit se désaltérer sur les bancs de sable ; les oiseaux sont assez rares, et les singes eux-mêmes semblent fuir cette région pestiférée.

XV

Arrivée à Laokay. — La ville. — Son commerce. — Song-phong.

Le 22, c'est-à-dire sept jours après notre départ de Baoha, nous arrivions enfin en vue de Laokay, où le colonel de Maussion et les officiers de la garnison venaient nous recevoir sur la berge ; le colonel, aux prises avec un accès bilieux grave, se soutenait avec peine, nous montrant ainsi, bien malgré lui, dès notre arrivée, le sort qui nous attendait presque tous pendant notre séjour en cette ville. Le voyage en jonque ne nous y avait d'ailleurs que trop bien disposés. Il était temps d'arriver : plusieurs d'entre nous avaient déjà vu se déclarer pendant la route des accès de fièvre plus ou moins violents, et ce fut avec un grand soulagement que nous quittâmes notre étroite jonque pour loger dans une véritable maison et reprendre à peu près la même existence qu'à Dong-dang.

Après avoir voyagé tant de jours au milieu d'un océan de verdure, sans apercevoir sur les rives d'autres vestiges humains que quelques rares villages thô, formés de deux ou trois misérables paillotes, on se croit presque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

arrivé devant une grande ville en débouchant devant Laokay. Des murailles et des maisons en maçonnerie, des escaliers et un quai en pierre de taille, tout cela est nouveau pour le voyageur, et ce n'est qu'au second coup d'œil que l'on s'aperçoit qu'il ne reste plus là que le squelette d'une ville.

Le Nam-si, rivière limpide ou plutôt véritable torrent, dont le volume des eaux change à chaque moment, la sépare d'un grand village chinois beaucoup plus peuplé, mais de bien moindre apparence.

Laokay était le château féodal du seigneur et maître du haut fleuve, de Liu-Vinh-Phoc, chef des Pavillons-Noirs, et il ne laissait s'y abriter que les plus riches négociants, en leur faisant payer cher sa protection. Le pays n'a pas changé d'aspect et partout il est recouvert de petites collines mamelonnées, revêtues de forêts, dont le sommet est à peu près tout l'été coiffé d'un épais brouillard. Cela, joint à une humidité continuelle, fait éprouver la singulière sensation qu'on est emprisonné sous un ciel trop bas, que l'on manque d'air.

Le seul monument de Laokay est une vaste et belle pagode, l'une des plus remarquables du Tonkin, bâtie à grands frais, il y a quinze années à peine, de pierres de taille de granit qui viennent, nous assure-t-on, des environs de Canton, de ciment sucré qui acquiert la dureté du marbre, et des meilleures essences de bois durs. Ces matériaux ont été si mal ajustés, ou les bois, trop verts, ont tellement travaillé, qu'elle menace ruine de toute part. On fut obligé d'en étayer une partie, qui servit de logements au résident et à quelques-uns des membres de la commission pendant leur séjour à Laokay. Nous utilisâmes pour nous y loger les anciennes cellules des bonzes; mais ces locaux humides,



Enterrement d'un officier français à Baoha. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

chauds et peu aérés, étaient loin d'être hygiéniques.

Notons parmi les inconvénients de nos cellules la présence des nombreux animaux qui les partageaient avec nous, araignées, margouillats, geckos, scolopendres et scorpions. La nuit, de nombreux rats, d'une espèce particulière, poussant continuellement de forts grognements, assez semblables à ceux des cabiais, prenaient possession du local aussitôt la lumière éteinte et interrompaient souvent notre sommeil.

Deux vastes bassins contenant de l'eau croupie et destinés soit à l'approvisionnement de la citadelle, soit à la pisciculture, ne contribuaient pas peu à infecter le séjour de Laokay. On assurait que de nombreux corps de Chinois y avaient été jetés par ordre de Liu-Vinh-Phoc; mais il valait encore mieux souffrir de ce voisinage que de chercher à s'en débarrasser, car tenter de vider ces foyers d'infection eût été une opération aussi longue que périlleuse.

Bâtie au confluent du fleuve Rouge et de son affluent de gauche, le Nam-si, la citadelle se compose d'un carré de sept cents mètres de côté environ, formé par des murailles sans fossés ni parapets, de cinq à sept mètres de hauteur suivant les côtés, et de huit tours carrées formant bastions. L'intérieur avait été entièrement brûlé par Liu-Vinh-Phoc lors de son départ; il n'avait respecté que la grande pagode et une demi-douzaine de maisons chinoises, situées au bas de la ville, dont les habitants, principaux commerçants du pays, lui avaient acheté à prix d'or la conservation. A l'arrivée du colonel de Maussion, ces Chinois vinrent se présenter à lui en protestant de leur soumission, et le colonel leur laissa la disposition de leurs maisons.

Toute la citadelle est dominée à courte distance par les collines chinoises qui bordent la rive droite du Nam-si et qui sont couronnées de forts chinois, en ce moment, il est vrai, fort mal armés, mais qui, en temps

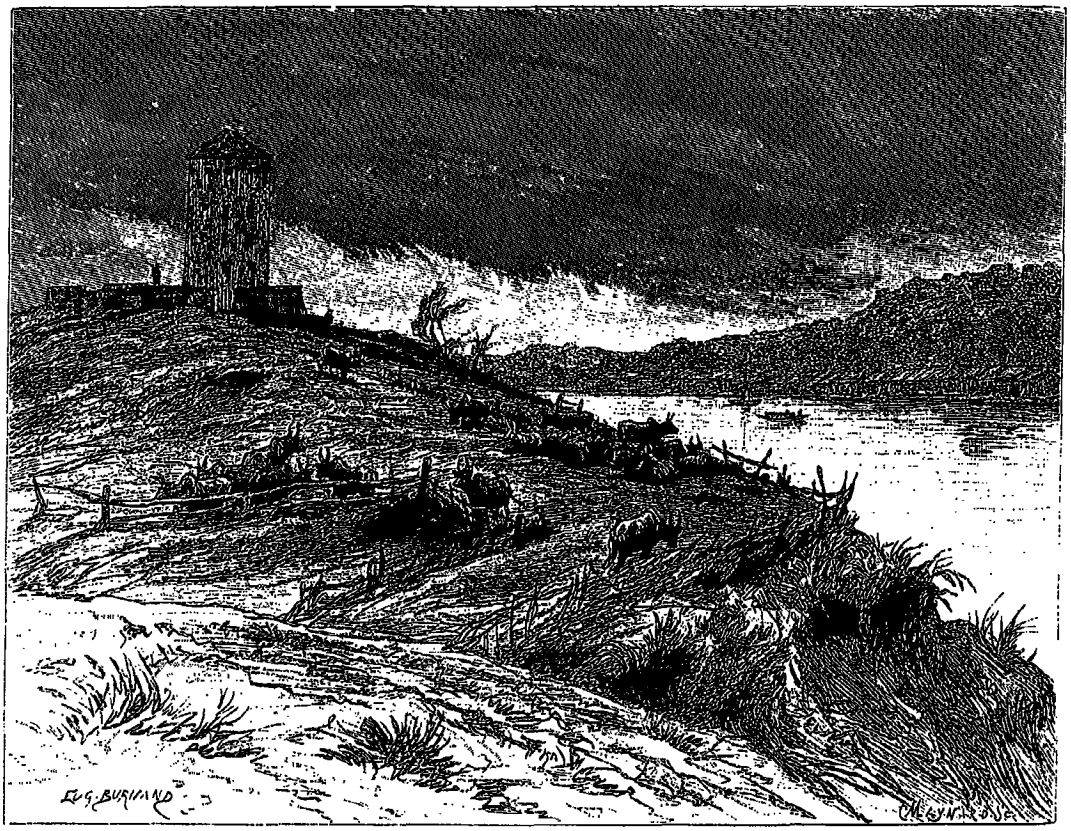
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de guerre, rendraient cependant intenable la place de Laokay.

Vers le nord, en dehors de la ville, le long du Nam-si, se trouvent quelques négociants chinois, qui font avec le Yunnan le commerce de sel, d'opium, de médecines chinoises et de coton; c'est là qu'arrivent et que campent les caravanes de trente à cinquante mules que l'on voit arriver de Kaihoa-fou et de Mont-ze.

En aval de la citadelle, sur le fleuve Rouge, se sont bâties à la hâte, depuis notre occupation, quelques paillotes qui abritent les Annamites réfugiés près de nous et les marchands européens. C'est là que se tient le marché, encore bien peu approvisionné, et que les jonques de commerce accostent et débarquent leurs marchandises. L'autorité militaire avait installé près de la ville un parc à bœufs, gardé par un poste de tirailleurs.

Au point de vue de son avenir commercial, si, comme il y a tout lieu de l'espérer, Laokay acquiert une certaine importance, de même qu'au point de vue stratégique, sa position est des plus mal choisies : resserrée entre des collines abruptes et les deux rivières, la ville ne pourrait s'étendre qu'en bâtissant en terrasse; et, encaissée au pied des collines, sans cesse dominée par les



Le parc aux bœufs près de Laokay. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

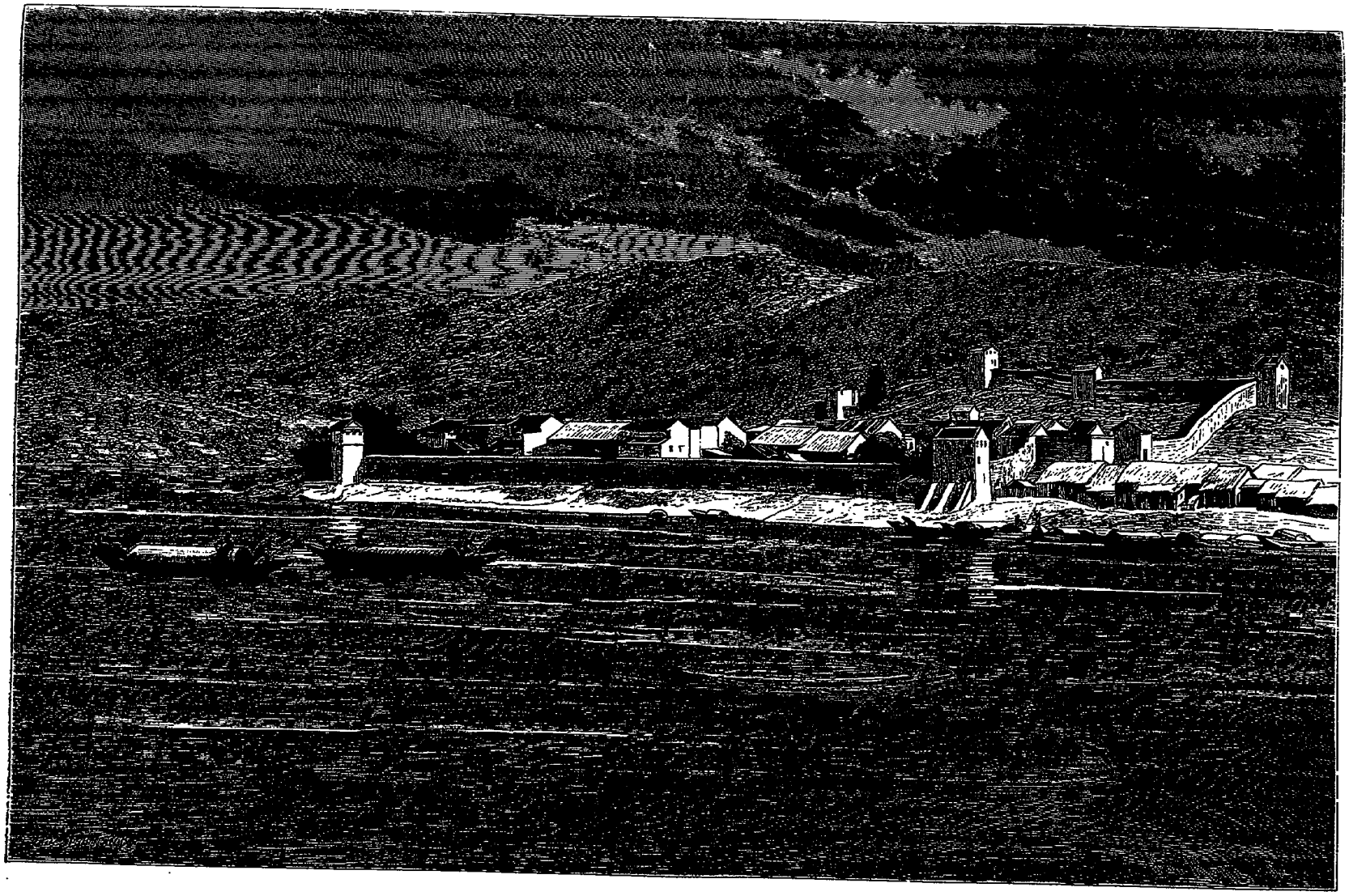
épais brouillards qui les couronnent, elle resterait constamment un séjour malsain pour les indigènes et mortel pour les Européens. En peu de semaines, à part notre président, M. Dillon, qui ne fut que légèrement atteint, aucun de nous n'échappa à la malaria sous des formes diverses, et je ne connais pas un officier qui y ait impunément passé un été.

A deux kilomètres environ en aval sur le fleuve Rouge, on rencontre un petit plateau abrité des forts chinois par quelques collines : là se trouvait autrefois la sous-préfecture annamite de Thui-vi; ce plateau, parcouru par un fort ruisseau, cultivé en rizières et bien déboisé, paraît être l'emplacement désigné, au double point de vue militaire et commercial, de la ville qui ne peut manquer de s'élever dans ces parages, si jamais le commerce avec le Yunnan devient considérable.

La ville actuelle de Laokay servirait de port d'embarquement et de débarquement pour les marchandises et d'entrepôt pour celles qui ne doivent y séjourner que peu de temps.

Que les marchandises viennent du Tonkin pour pénétrer en Chine, ou qu'elles arrivent de Chine pour être vendues dans le Delta, il faudra toujours à Laokay les transborder et changer de mode de transport. Dans le premier cas, elles arrivent du Delta sur des jonques

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Laokay. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trop grandes pour pouvoir remonter au-dessus de Laokay; il faut alors, si l'on veut continuer la route par eau jusqu'à Mang-hao, se servir de sampans plats, ou, si l'on se décide pour la route de terre, charger les marchandises sur de petites mules du Yunnan, que l'on voit partir de Laokay par caravanes de cinquante à cent, conduites seulement par quelques hommes. Les caravanes remontent vers le nord par des sentiers de montagnes et se rendent à Mont-ze et Kai-koa-fou.

Jusqu'ici les denrées qui s'exportaient du Tonkin en Chine étaient le sel, le coton égrené ou filé, provenant du Delta, les étoffes de coton, importées de Hong-kong, et le tabac pour la pipe à eau; on conçoit que bien d'autres marchandises se joindront à celles-ci aussitôt que la sécurité de la route et la protection du commerce auront produit leurs résultats.

Le sel ne pourra plus s'importer officiellement dans le Yunnan, mais nous connaissons trop les Chinois et les Annamites pour ne pas être persuadé que la contrebande fera un commerce clandestin aussi considérable. Le commerce ouvert qui se faisait naguère et les sels du Tonkin continueront à remonter le fleuve Rouge.

Les marchandises qui viennent du Yunnan sont: l'opium, en galettes plates, moins estimé mais bien moins cher que l'opium de l'Inde, des tourteaux de thé de qualité inférieure, du cunao, des plantes médicinales apprêtées et de l'étain. Plusieurs maisons de commerce chinoises de Hanoï ont des correspondants à Mont-ze et à Kai-hoa-fou, et rien n'empêchera les maisons françaises de leur faire concurrence et d'y avoir aussi leurs correspondants lorsque nous aurons, comme le stipule le traité de Tien-tsin, des consuls français dans chacune de ces villes.

La seule industrie de Laokay, si l'on peut toutefois l'appeler de ce nom, est la confection des paniers de bambou qui servent à emballer le sel et le coton qu'emportent les caravanes de mules.

En face de Laokay, de l'autre côté du Nam-si, s'étend le grand village chinois de Song-phong, qui a toujours été le marché d'approvisionnement pour les habitants de Laokay; il était habité par d'anciens Pavillons-Noirs, et ce ne fut qu'après l'arrivée des commissaires chinois, qui s'y logèrent, que nous pûmes sans danger visiter le marché et même envoyer nos domestiques s'y approvisionner.

Outre le poisson, la viande, les volailles, les légumes et les fruits, prunes, pêches et pommes, qui descendent des environs de Mang-Hao, en suivant le fleuve Rouge, on vendait à ce marché des armes de toutes sortes et même des fusils à tir rapide des modèles les plus nouveaux.

Il était curieux de voir, étalés sans précaution dans les paniers, à côté des autres marchandises, des monceaux de cartouches métalliques modèles Remington, Mauser, Martini-Henry, etc. Elles devaient, sans nul doute, avoir été soustraites de l'approvisionnement des forts environnants, car elles se vendaient moins cher qu'en Europe. Il était impossible de favoriser plus ouvertement le ravitaillement des bandes irrégulières, mais les autorités chinoises n'en prenaient point ombrage.

A Song-phong se fabriquent les sampans plats destinés à la navigation entre Mang-hao et Laokay et les jonques de guerre qui font la police de cette partie du haut fleuve. Ce sont de grandes barques plates sans bordage, ou plutôt des espèces de radeaux allongés dont le pont est à trente centimètres à peine au-dessus de l'eau; ces jonques portent à l'avant un gros obusier en fonte d'ancien modèle, d'un calibre tel qu'il me paraît bien difficile qu'il puisse tirer sans démolir la jonque, et quelques petits canons en bronze; elles sont montées par une trentaine d'hommes armés de fusils, qui couchent à terre ou sur le pont de la barque, faute de place pour se loger à l'intérieur.

XVI

Le Nam-si. — Le Chau de Chieu-Than. — Les Muongs. Fête du 14 Juillet à Laokay.

Nos collègues chinois, qui avaient paru si pressés de nous voir arriver, ne mirent pas la même hâte à entrer en relations avec nous. Ce fut le 11 juillet seulement que les deux premiers commissaires, Tang et Hié, arrivèrent à Song-Phong et vinrent nous faire visite. Tchéou, le président, n'arriva que le 19; enfin, le 23 juillet, plus d'un mois après notre arrivée à Laokay, nous pûmes avoir la première séance officelle de la commission.

Les environs de Laokay étaient à cette époque relativement tranquilles; on pouvait sans crainte, en partant armés à cheval et plusieurs ensemble, faire des promenades agréables à quelque distance du poste, quand on ne craignait pas de s'engager dans les sentiers à peine tracés et de revenir mouillés par les fortes averses qui tombaient plusieurs fois par jour.

Les sentiers, taillés en corniches et ravinés par les pluies, étaient parfois assez dangereux: c'est ainsi qu'un artilleur marchant le long du Nam-si et suivant le chemin qui le surplombe d'une dizaine de mètres, se laissa tomber dans la rivière, où il se noya. Un autre jour, comme nous accompagnions avec quelques amis notre président dans une promenade, nous le vîmes disparaître tout à coup au détour du sentier. Son cheval avait mis le pied à côté du chemin, et tous deux étaient tombés dans un ravin profond de douze à quinze mètres et tellement encombré de végétation qu'on n'apercevait plus ni cheval ni cavalier. M. Dillon parvint assez vite à se dégager et se hissa lestement sur le chemin sans avoir eu la moindre égratignure; mais ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à tirer de là le cheval, qui avait roulé beaucoup plus loin. Il fallut aller trouver les habitants d'un village voisin; ceux-ci, armés de leurs sabres, durent se frayer un passage jusqu'à l'animal, qui ne s'était fait aucun mal. Puis on continua la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Port de commerce à Laokay. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

promenade, M. Dillon étant le premier à rire de sa mésaventure.

Une des principales distractions était les bains de rivière, le soir, dans les eaux limpides du Nam-si; c'était aussi, entre nous, un objet continuel de discussions. Les indigènes, Annamites et Chinois, craignent beaucoup, partout où ils les rencontrent, les eaux claires des torrents, soit pour en boire, soit pour s'y baigner, et bien des Européens partagent leur opinion. Ils préfèrent les eaux bourbeuses du fleuve Rouge, ou les eaux stagnantes des mares et des rivières. Je ne veux pas dire de mal des eaux du fleuve Rouge, que je crois fort saines une fois qu'elles ont été clarifiées par l'addition de quelques grammes d'alun ou seulement par un repos prolongé; mais je dois dire que jamais, dans aucun de mes voyages en Indo-Chine, je n'ai dédaigné les courants d'eaux claires, fraîches et de bon goût, et je ne crois pas avoir eu à m'en plaindre.

Pour en venir au Nam-si, il est certain que presque tous ceux qui s'y baignèrent habituellement furent atteints d'accès de fièvre : mais ceux qui ne s'y baignèrent pas ne furent atteints ni moins gravement ni moins promptement.

On mit à profit ce temps de repos forcé pour envoyer les officiers topographes, MM. Bohin et Hairon, avec une faible escorte, vers l'est, le long du Nam-si. Ils revinrent au bout de six jours, rapportant un travail important, mais harassés de fatigue et ramenant atteints de fièvre tous les hommes de leur escorte. Eux-mêmes ne tardèrent pas à en ressentir les symptômes, et il fut désormais impossible à M. Bohin de se débarrasser de ces fièvres graves à forme bilieuse pendant son séjour à Laokay.

Dès les premiers jours de notre arrivée nous avions eu la chance de rencontrer l'un des chefs muongs qui commandaient le Chau de Chieu-than entre Baoha et la rivière Noire. Ce chef muong avait rendu les plus grands services au colonel de Maussion et au commandant Bercant pendant leurs expéditions du côté de la rivière Noire, soit en ravitaillant les colonnes, soit en leur fournissant des renseignements et des guides. Il demeurait non loin de Muong-Lay (Lay-Chau), avec lequel il était en hostilités, et se trouvait par là coupé de la route de Luang-prabang; aussi n'était-il pas certain de rencontrer un émissaire qui consentît, à quelque prix que ce fût, à porter une lettre à Luang-prabang; il promit cependant d'essayer.

Autrefois, sur le Nam-ou, j'avais voyagé avec un mandarin chassé de Muong-Lay, et j'avais fait par renseignements un croquis de carte de ces régions. Par ce chef muong je pus reconnaître quelques-unes des erreurs inévitables dans ce genre de travail. Ce fut lui qui m'apprit le premier que le Nam-thé des Laotiens, sur lequel est situé Muong-Lay, n'était pas, comme je l'avais cru, le Song-ma des Annamites, mais bien le Song-bô ou rivière Noire, le Lysien des Chinois.

De même que tous les Chaus ou Muongs, il parlait un dialecte laotien; il était lui-même d'origine annamite; mais les hommes qui l'accompagnaient étaient bien de race thay. Remarquons cependant que si la race siamoise a peuplé toutes ces régions, elle s'y trouve juxtaposée et même souvent mélangée à des peuplades semblables aux Mans et aux Thôs, dont nous avons parlé, et aussi aux Khas ou Moïs, qui habitent toutes les montagnes depuis la Cochinchine jusqu'au Yunnan.

Pour le moment, il affirmait qu'il regardait comme une impossibilité absolue de se rendre de chez lui à Muong-Luang, comme il nommait Luang-prabang; d'ailleurs je n'avais pas l'intention d'entreprendre le voyage avant la fin de nos travaux.

Le temps se traînait péniblement, les accès de fièvre devenaient plus fréquents, et cependant, grâce à la bonne entente et à la franche camaraderie qui ne cessèrent de régner entre les membres de la commission, le personnel de la résidence, MM. Wacle et Ganesco, venus à Laokay en touristes, et les officiers de la garnison, on passait parfois de joyeuses soirées.

Le 14 Juillet fut célébré avec un luxe qu'on n'aurait pas cru possible à Laokay. On se procura des étoffes et des monceaux de papier, et, sous la direction d'artistes de la légion étrangère, les tirailleurs annamites fabriquèrent des centaines de lanternes et décorèrent avec des étoffes et de la verdure les murs de la grande pagode, qui servait de salle de conférences.

Au point du jour une salve de coups de canon annonça l'ouverture de la fête et attira hors de leurs demeures tous les habitants du village chinois de Songphong, qui se croyaient déjà bombardés; on avait cependant eu soin la veille de prévenir les autorités chinoises. A huit heures tous les Européens fonctionnaires civils ou militaires, au nombre d'une trentaine environ, étaient réunis sur la place pour assister à la revue des troupes. On ne devait plus se séparer de la journée; le déjeuner était offert par le président de la commission, le dîner par le résident M. Martin-Dupont, et les cuisiniers s'étaient surpassés.

Le soir, toutes les maisons étaient brillamment illuminées, et le poste des tirailleurs annamites qui de l'autre côté du fleuve Rouge gardaient le parc aux bœufs apparut entouré d'un double rang de lanternes; ces feux se détachant sur le fond sombre des montagnes et se reflétant dans le fleuve donnaient au paysage un aspect fantastique. Après le dîner et les toasts réglementaires, ce fut de tout cœur que l'on but à l'avenir du Tonkin, pour lequel nous étions tous réunis dans ce poste dangereux; puis une douzaine de légionnaires vinrent donner un concert vocal entremêlé de monologues.

De même que la plupart des concerts que nous avons entendu improviser par les matelots pendant les longues traversées, celui-ci était un mélange de romances sentimentales chantées avec conviction, de chansons ordurières et de refrains populaires; mais si la note juste n'y était pas toujours, il y régna cependant continuellement une franche gaieté, et à Laokay on ne pouvait demander davantage.

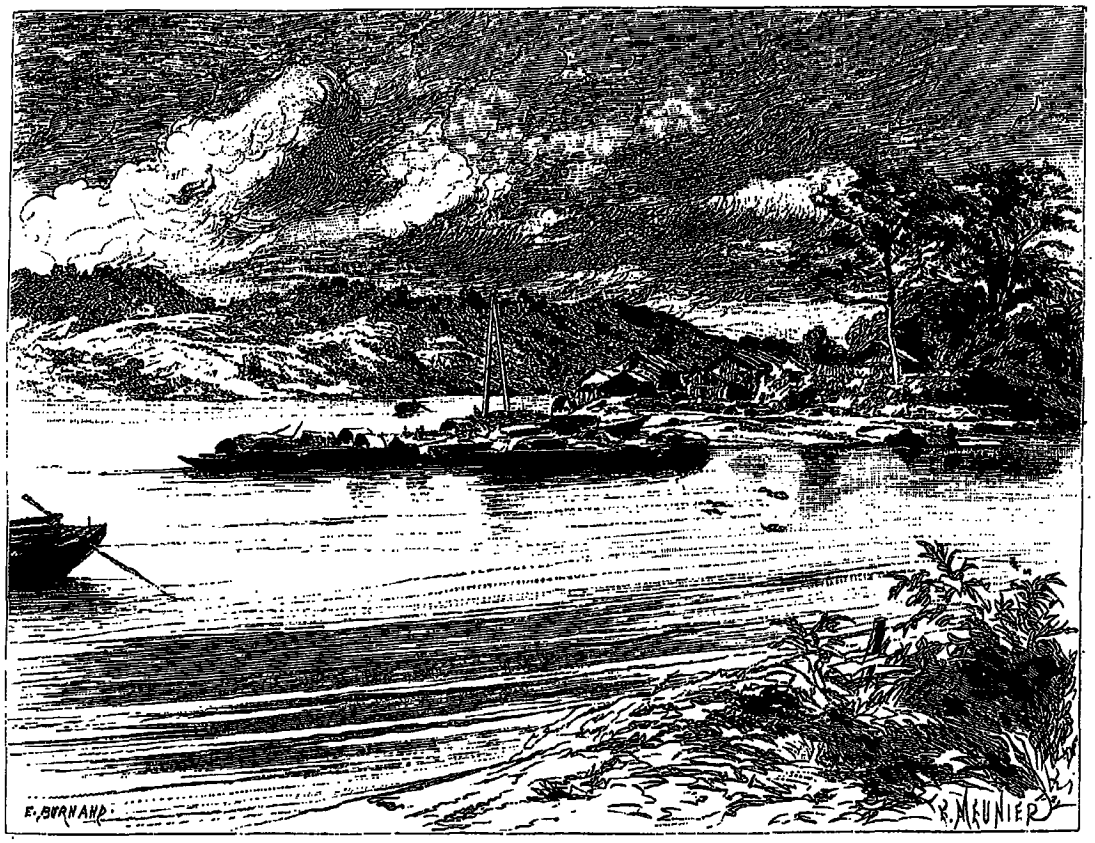
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XVII

Première réunion de la commission du Yunnan. Préparatifs de départ pour le Long-po-ho.

Peu de jours après, les commissaires chinois étant arrivés à Song-phong, on se fit les visites officielles. On convint de se réunir alternativement à Laokay et à Song-phong, et le 23 eut lieu en Chine la première réunion officielle de la commission. Nos collègues nous reçurent dans une ancienne pagode située à quelques centaines de mètres du Nam-si ; pour nous rendre chez eux il nous fallait passer cette rivière, qui, nous l'avons dit, change très souvent de niveau. Comme nous n'avions pas de chaises à porteurs ainsi que nos collègues, et que, malgré notre escorte sans armes, il eût été contraire à notre prestige et peut-être même imprudent de nous rendre à pied, de la rive au lieu de réunion, au milieu de la foule compacte de Chinois venus pour nous examiner de près, il nous fallut faire passer la rivière à nos chevaux, ce qui n'était pas une opération facile. Une haie de réguliers chinois en uniforme, armés de fusils, écartait devant nous la foule curieuse des habitants de Song-phong.

Dès les premières discussions il nous fut facile de



Le Nam-si. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

nous apercevoir que nous n'avions guère gagné au change et que les commissaires du Yunnan ne seraient ni moins retors ni moins lents dans la discussion que ceux que nous avions quittés au Kouang-si.

Afin d'avancer plus rapidement le travail, il fut décidé que le colonel Tisseyre et le commissaire Tang se réuniraient chaque jour pour préparer une entente au sujet des environs de Laokay et de la partie de la frontière reconnue par les officiers topographes. Au bout de quelques jours on arriva à se mettre d'accord sur ces points et l'on s'empressa de signer le 1er août un premier procès-verbal constatant cet accord.

Les commissaires chinois acceptaient le Nam-si comme frontière, et il était convenu que le milieu du fleuve Rouge formait au-dessus de Laokay la ligne de démarcation entre le Tonkin et la Chine, la rive gauche restant chinoise et la rive droite annamite. Mais nous manquions de renseignements certains sur le point où la rive droite cessait d'être annamite : ce point fut donc réservé jusqu'à ce qu'on pût le vérifier sur le terrain, ainsi que la convention de navigation à intervenir plus tard au sujet de l'atterrissage éventuel et du halage des jonques d'une nation sur la rive de l'autre.

Dès qu'il fut question de ce voyage, le président Tchéou commença par déclarer qu'il ne lui paraissait pas utile que les deux délégations interrompissent leurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

travaux pour se rendre à l'embouchure du Long-po-ho, point où la rive droite du fleuve Rouge devient chinoise ; un seul des commissaires chinois suffirait à cette constatation, et notre président, qui se trouvait ainsi forcément retenu à Laokay, décida que deux d'entre nous seulement se déplaceraient en même temps et remonteraient le fleuve Rouge.

Sur ces entrefaites la maladie du lieutenant Bohin s'aggravait de jour en jour. M. Haïtce fut aussi très gravement atteint. Ils durent se résigner à nous abandonner pour retourner à Hanoï rétablir leur santé; ils se rétablirent en effet assez rapidement, et leur présence à Hanoï fut, dans la suite, de la plus grande utilité à la commission, pour rechercher et lui faire parvenir divers documents annamites et chinois que l'on ne pouvait se procurer que dans cette ville.

Les Chinois ne se portaient guère mieux que nous : leurs hommes mouraient en grand nombre, et le commissaire Hié avait de violents accès de fièvre, tandis que Tang était atteint d'une affection chirurgicale qui le retenait au lit.

Ce dernier me demanda de lui donner des soins, et je me rendis chaque jour à Song-phong pour le panser. C'est ainsi que je pus facilement, au bout de quelques jours, me promener seul dans ce marché, et je n'y fus jamais insulté. Il est remarquable que les Chinois ont beaucoup plus confiance dans nos lumières et dans nos soins pour les affections chirurgicales que pour les affections médicales. Ils ont pour ces dernières des médicaments nombreux et compliqués, et même la quinine, qui est acceptée si volontiers par les Annamites et les Siamois, ne leur inspire qu'une médiocre confiance. Après sa guérison il me fit cadeau d'une carte chinoise des frontières du Yunnan, finement dessinée sur soie, mais où les frontières n'étaient naturellement pas tracées à notre avantage.

Pour reconnaître la position de la petite rivière de Long-po-ho qui, sur la rive droite du fleuve Rouge, forme la limite entre le Tonkin et la Chine, il fut convenu que d'un côté le commissaire Hié et les officiers topographes chinois, de l'autre le commandant Daru et le docteur Neis, avec les officiers topographes français, remonteraient le fleuve jusqu'à ce point. D'après tous les renseignements le pays était tranquille, et avant notre départ nous prîmes la précaution d'envoyer deux émissaires par la route de terre, le long de la rive droite du fleuve Rouge, qui revinrent au bout de peu de jours et nous affirmèrent qu'il n'existait pour le moment aucune bande de pirates dans ces parages.

Malgré cela nous eussions certainement préféré opérer cette reconnaissance par terre. Nous savions la navigation très difficile, nous étions à l'époque des plus hautes eaux, et nous n'ignorions pas qu'en cas d'attaque toute défense contre des ennemis abrités le long de la berge est impossible à une jonque qui remonte un rapide dangereux; malheureusement nous manquions de coolis pour porter les approvisionnements nécessaires à notre escorte et aussi les malades que nous ne manquerions pas d'avoir dès les premières journées. Il fallut donc nous résigner à tenter le voyage par eau.

Ce fut aussi la voie choisie par le commissaire Hié; mais il ne voulut pas consentir à ce que nos barques fissent le voyage de conserve, et il partit un jour avant nous. Il prétexta que, le long de la rive gauche (rive chinoise), il y avait de nombreux forts occupés par des réguliers chinois et qu'il était nécessaire qu'il nous précédât pour avertir tous les chefs des forts de nous laisser passer sans encombre. Il prit le même prétexte pour refuser à M. Dillon, qui insistait à cet égard, de mettre sur nos barques un *tinchaï* ou officier chinois chargé de nous mettre en relation avec les autorités locales chinoises, si nous avions quelques difficultés à régler avec elles. Les topographes chinois devaient, d'ailleurs, voyager avec nous sur une jonque séparée mais ne s'éloignant jamais des nôtres.

A cette époque la garnison de Laokay était bien affaiblie, plus de la moitié de l'effectif se trouvant continuellement hors de service. Il ne fallait donc amener avec nous que le moins d'hommes possible. On nous donna comme escorte quinze hommes de la légion étrangère et trente-cinq tirailleurs tonkinois; ce petit détachement se trouvait sous les ordres d'un officier énergique, le lieutenant Geil, de l'infanterie de marine, et de M. Henry, jeune sous-lieutenant de réserve de la légion étrangère.

Ce ne fut pas sans peine que l'on parvint à réunir les six jonques ou plutôt les six sampans plats et les équipages de coolis nécessaires pour les conduire. On dut réquisitionner de force des coolis sur les jonques de commerce, l'appât d'une double solde et d'une bonne nourriture ne pouvant les décider à venir avec nous. Au dernier moment, un certain nombre parvinrent à déserter, et le chau (chef muong) de Chieu-Than, qui se trouvait à Laokay, nous fournit une douzaine de Muongs qui l'avaient accompagné et qui complétèrent nos équipages, bien qu'ils n'eussent jamais fait le service de bateliers.

Nous emportions pour vingt jours de vivres et nous emmenions avec nous nos chevaux, car nous avions l'intention, arrivés au Long-po-ho de remonter le long de ses rives le plus haut possible, et de déterminer *de visu* la frontière du côté de l'ouest aussi loin que nous pourrions atteindre.

Nous étions répartis de la façon suivante : la plus grande jonque, qui marchait ordinairement la première et portait le pavillon français, était montée par les lieutenants Geil et Henry, quatre légionnaires et six tirailleurs tonkinois; le commandant Daru et le docteur Neis, avec leurs ordonnances (deux zouaves) et quelques tirailleurs annamites, montaient la deuxième; une troisième portait les deux officiers topographes, MM. Hairon et Pineau; une quatrième, nos chevaux; une cinquième, les vivres; et la sixième, formant arrière-garde, reçut neuf soldats de la légion étrangère. Dès le second jour cette dernière, entraînée au milieu du fleuve dans un rapide, ne put regagner la berge que bien au-dessous de Laokay

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et ne nous rejoignit pas pendant le reste du voyage, nous privant ainsi de plus de la moitié de nos soldats européens.

XVIII

Départ pour le Long-po-ho. — Les forts chinois et leur garnison.

Le vendredi 13 au matin, nos deux collègues MM. Dillon et Tisseyre, qui regrettaient de ne pouvoir faire partie de l'expédition, vinrent, avec tous les Européens de Laokay, nous accompagner jusqu'à nos jonques, et notre petite flottille se mit en marche. Les eaux étaient très hautes, la navigation des plus difficiles : en partant le matin au jour pour ne nous arrêter qu'à sept heures du soir, nous arrivons, avec les plus grands efforts, à remonter de deux kilomètres et demi le premier jour et de trois kilomètres le second !

Les topographes chinois, qui devaient voyager de conserve avec nous, ayant une jonque plus légère et mieux manœuvrée, restèrent près de nous pendant la journée, mais s'éloignèrent le soir hors de la portée de la vue; dans les premiers jours nous n'y attachâmes aucune importance.

A chaque coude du fleuve il fallait le traverser et gagner la berge opposée; on perdait à cette manœuvre



La flottille en marche à l'approche de la nuit. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

le terrain gagné avec peine pendant plusieurs heures : c'est dans un mouvement semblable que la dernière jonque fut entraînée jusqu'au delà de son point de départ.

Nous étions partis joyeux et contents, bien heureux de respirer pendant quelques jours un autre air que l'atmosphère méphitique de Laokay et d'échapper à la monotone et pénible existence qu'on y menait, sans cesse tourmentés par les fièvres ou même, dans les meilleurs jours, par un manque total d'appétit et un état nauséeux insupportable à la longue.

Le matin du troisième jour, cependant, nous n'étions pas sans inquiétude; nous commencions à désespérer de pouvoir atteindre notre but avant d'avoir épuisé les vingt jours de vivres que nous emportions avec nous; de plus, pendant ces deux premières nuits, nos coolis, harassés de fatigue par une navigation aussi pénible, désertèrent en assez grand nombre, malgré des précautions minutieuses pour les garder.

Le lieutenant Geil avait pris le parti de rendre, sur chaque jonque, les tirailleurs annamites responsables de la désertion des coolis, et le matin les sentinelles qui avaient veillé la nuit et ne s'étaient pas aperçues du départ des coolis étaient condamnées à les remplacer et à faire le métier de bateliers. Ce système eut les meilleurs résultats, et désormais nos sentinelles annamites

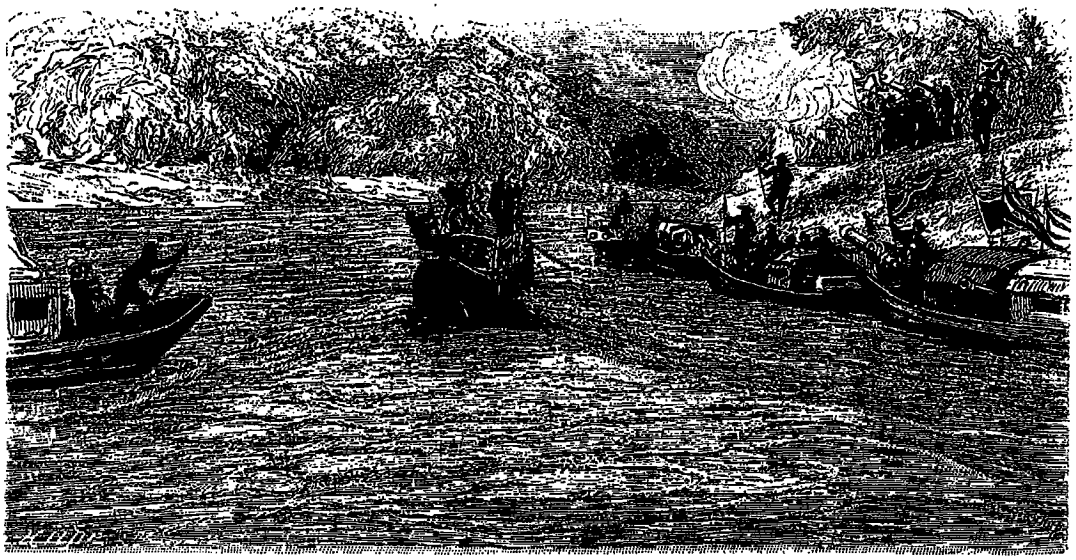
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

veillèrent avec plus de soin. Ce troisième jour les eaux baissèrent un peu, le courant devint moins violent, et nous arrivâmes, dans la matinée, devant un fort chinois.

Aussitôt qu'on nous vit arriver, le fort se couvrit de drapeaux, et une cinquantaine de réguliers en uniforme descendirent se ranger sur la berge, puis à notre approche déchargèrent en l'air leurs fusils. Nous abordâmes au pied du fort, et le commandant Daru commença à parlementer au moyen de l'interprète avec le petit mandarin qui commandait le détachement. Celui-ci répondit qu'il savait parfaitement qui nous étions, qu'il avait reçu des ordres pour nous laisser passer, et que c'était pour nous rendre les honneurs qu'il avait fait ranger ses soldats et ordonné la décharge de mousqueterie; il nous demanda toutefois de ne pas laisser nos coolis débarquer sur la terre chinoise, même pour le halage de nos jonques, car, ajoutait-il, « le pays est tellement infesté de pirates, que je ne puis répondre de votre sécurité tant que vous êtes sur territoire chinois ».

Le commandant Daru le remercia des honneurs qu'il avait bien voulu nous rendre, mais il eut bien de la peine à lui faire comprendre qu'il nous était impossible de suivre son avis puisqu'il nous fallait longer alternativement les deux bords du fleuve, suivant la forme des rives et la direction des courants. Il nous quitta en nous recommandant en tout cas de ne pas atterrir sur la rive chinoise pour y passer la nuit. Nous dépassâmes quatre jonques de guerre bien armées qui se trouvaient mouillées le long du fort, et nous continuâmes notre route.

Le soir nous avions fait huit kilomètres; c'était un grand succès; la joie était revenue avec l'espoir de



Arrivée devant un fort chinois. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

réussir, et, comme nous avions trouvé près de la rive chinoise un banc de sable favorable, on y improvisa une table avec des branchages, et le commandant Daru et moi nous invitâmes les officiers d'escorte et les officiers topographes à dîner avec nous.

Au moment de nous mettre à table, une vingtaine de réguliers chinois en armes débouchent on ne sait d'où, et le mandarin qui les commande vient nous intimer l'ordre de décamper et d'aller nous établir sur la rive annamite. Cette rive était escarpée, couverte de bois, et il nous eût fallu perdre plusieurs centaines de mètres et peut-être plusieurs kilomètres pour nous y rendre : aussi le commandant Daru répondit-il au mandarin par un refus catégorique, et le mandarin se retira en protestant qu'il ne nous avait donné cet avis que pour notre bien et parce qu'il ne pouvait répondre de notre sécurité.

Quoi qu'il en fût, on fit faire bonne garde pendant toute la nuit, ce qui n'empêcha pas notre repas en commun d'être très gai. Nous souvenant que ce jour, le 15 août, était un jour de fête pour toutes nos familles, on porta leurs santés et celle de la France, et l'on ne se sépara que fort tard, après avoir longuement devisé sur le résultat probable de notre expédition. Le jeune Henry surtout, qui n'avait pas, je crois, encore vu le feu, était plein d'ardeur; il espérait que nous pourrions remonter le Long-po-ho plusieurs jours vers l'ouest, et il comptait bien que nous y rencontrerions quelques pirates. Ce dernier souhait ne devait, hélas! se réaliser que trop tôt!

P. Neis.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tien-phong. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

SUR LES FRONTIÈRES DU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR P. NEIS[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIX

Tien-phong. — Attaque de la jonque de MM. Geil et Henry.

Les deux jours suivants se passèrent sans incident; la température se maintenait entre trente et trente-quatre degrés, les rapides devenaient de plus en plus rapprochés et difficiles, mais nous apprîmes que le Long-po-ho se trouvait moins éloigné qu'on ne nous l'avait dit : il n'est distant que de quarante kilomètres de Laokay, au lieu des soixante sur lesquels nous comptions; nous étions donc désormais certains de pouvoir accomplir notre mission.

La rive droite du fleuve Rouge, appartenant au Tonkin, reste déserte et boisée pendant tout le trajet. Quelques rares villages chinois s'aperçoivent de loin en loin sur la rive gauche, moins élevée et déboisée sur une partie de son étendue; aussi, malgré les avis des officiers du fort chinois, est-ce chaque nuit sur cette rive que nous atterrissons pour passer la nuit.

Le 18 nous brisons notre mât en passant sous de grands arbres, et nous arrivons au village chinois de Tien-phong, à trente kilomètres environ au-dessus de Laokay.

Tien-phong est un petit village situé sur une hauteur dénudée, à un coude du fleuve. Nous y rencontrons des barques de marchands de fruits et de volailles descendant de Mang-hao; ils consentent volontiers à nous vendre une partie de leurs marchandises.

Mang-hao et ses environs produisent en abondance les fruits des régions tempérées : prunes, abricots, pommes et poires, mais tous ces fruits, surtout les derniers, qui sont les plus abondants, sont cueillis trop verts; durs et sans saveur, ils n'en font pas moins le plus grand plaisir dans ces pays en nous rappelant les fruits de France. Le commandant Daru achète à un prix très modique le chargement complet de l'une de ces barques, pour le distribuer à nos hommes, et le propriétaire paraît enchanté de son marché.

Il n'en est plus de même quand nous essayons d'acheter ou de louer aux habitants du village une ou deux de ces petites embarcations en rotin tressé qui nous sont nécessaires pour la manœuvre de nos amarres dans le passage des rapides, les nôtres étant usées et hors de service. On ne refuse pas absolument, mais on nous dit qu'il faut pour cela l'autorisation du chef du vil-

1. Suite. — Voyez t. LV, p. 321, 337 et 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lage, parce que les barques appartiennent au village et non aux particuliers, et l'on nous avertit que ce maire est absent pour toute la journée.

Nous remarquons que dans ce village il n'y a guère que des femmes et des enfants, et nous voyons avec étonnement une douzaine de Chinois armés de fusils et portant l'habit bleu des Pavillons-Noirs traverser le fleuve Rouge de Chine en Annam à quelque cent mètres au-dessous de nous.

Nous laissons dans ce village le doï Thanh, qui nous avait accompagnés dans ce voyage et nous servait d'interprète pour conclure le marché; il devait pouvoir nous rejoindre facilement dans la soirée sur un de ces légers paniers.

Nous traversons le fleuve, très rapide en ce point, et il fait déjà nuit quand toutes les jonques, moins celle des officiers topographes, se trouvent rassemblées au point A (voir la carte p. 371), dans un îlot où nous espérons être en sûreté. La jonque de MM. Hairon et Pineau, mal manœuvrée par des coolis inhabiles, se trouve entraînée le long de la rive annamite et ne peut réussir avant la nuit à traverser le fleuve pour nous rejoindre; ces officiers passent donc la nuit séparés des autres jonques, et nous sommes inquiets jusqu'au lendemain sur leur sort.

La nuit s'avançait et le doï Thanh ne revenait pas. Enfin vers minuit il arriva, conduit par un Chinois, qui s'éloigna aussitôt avec le panier qui l'avait amené.

Il nous raconta que non seulement il avait été défendu de lui vendre un panier, mais qu'il avait entendu proférer des menaces contre les Français; ce n'était qu'avec les plus grandes difficultés, et moyennant une piastre, qu'il avait pu décider un habitant à le conduire vers nous.

Nous avions quelque confiance dans ce Thô intelligent, qui nous avait rendu de grands services sur les frontières du Kouang-si; mais ce soir-là il nous parut furieux et effrayé, et, comme il ne pouvait préciser les menaces qu'il avait entendu faire contre nous, nous n'y attachâmes pas une grande importance.

D'après les renseignements recueillis dans le village de Tien-phong, nous nous trouvions au bas d'une série de rapides très difficiles à franchir. On nous y avait même affirmé que les jonques ne remontaient jamais plus haut que ce village; d'autre part nous savions que notre collègue chinois, Hié, y avait passé la veille; les topographes chinois qui, tout en naviguant près de nous dans la journée, suivant les conventions établies, s'arrangèrent à ne jamais passer la nuit près de nos jonques, nous avaient abandonnés la veille, pendant notre arrêt à Tien-phong, avaient continué leur route et se trouvaient hors de vue; nous devions donc au moins tenter de les suivre.

Dès la pointe du jour, tout en prenant le café ensemble, on convient avec MM. Geil et Henry de prendre les dispositions suivantes : en amont de l'îlot, le fleuve faisait au point C un coude prononcé donnant naissance à un rapide d'autant plus difficile à franchir que la berge, couverte d'une végétation inextricable, rendait le débarquement et par suite le halage presque impossibles. Nous n'avions, entre toutes les jonques, qu'une seule de ces longues amarres en rotin nécessaires pour remonter les grands rapides. La jonque de M. Geil, qui marchait la mieux et qui était la mieux manœuvrée, devait remonter la première, pendant que les quatre autres se réuniraient au-dessous du rapide, au point B, attendant que l'on eût attaché l'amarre au-dessus du coude, en la laissant flotter au courant, afin qu'elles pussent s'en servir pour se haler l'une après l'autre.

Ces câbles de rotin tressé sont légers et solides; ils flottent facilement, et nous nous étions déjà plusieurs fois servi de cet expédient pour passer les rapides. La première jonque devait nous attendre au-dessus du rapide, au premier endroit favorable où l'on pût faire cuire le riz pour nos hommes, et nous y déjeunerions tous ensemble.

Tout se passa d'abord suivant nos prévisions; malgré la force du courant, la première jonque doubla assez facilement la pointe et disparut à nos yeux. Vers dix heures et demie, suivis d'assez près par les trois autres jonques, nous arrivions près du point B, où nous devions attendre qu'on eût disposé l'amarre en rotin, quand nous entendîmes une forte détonation produite, à n'en pas douter, par un feu de salve bien exécuté par une troupe nombreuse, et accompagné d'une fusillade bien nourrie.

Nous ne pouvions savoir ce qui se passait de l'autre côté de la pointe, mais au premier moment je n'eus pour ma part aucune idée de m'inquiéter et je dis au commandant Daru :

« C'est sans doute encore la garnison d'un fortin chinois qui s'amuse, comme l'autre jour, à brûler sa poudre, sous prétexte de nous rendre des honneurs, et ils prennent la jonque de nos officiers d'escorte pour la nôtre! »

Cette jonque était en effet la seule qui portât le pavillon français.

Notre méprise ne fut pas de longue durée, car bientôt nous vîmes les balles ricocher dans l'eau du côté de la rive chinoise. C'était par conséquent de la rive annamite que venait la fusillade, et l'on reconnut le bruit de nos fusils Gras qui ripostaient : la jonque de MM. Geil et Henry était donc attaquée.

Nous nous empressons de gagner la rive, et en y arrivant nous recueillons le clairon de la légion étrangère qui, entraîné par le courant, mais nageant encore avec vigueur, parvient à gagner notre jonque. Il avait le bras gauche traversé d'une balle, et une autre balle dans la poitrine. Ses premières paroles furent celles-ci :

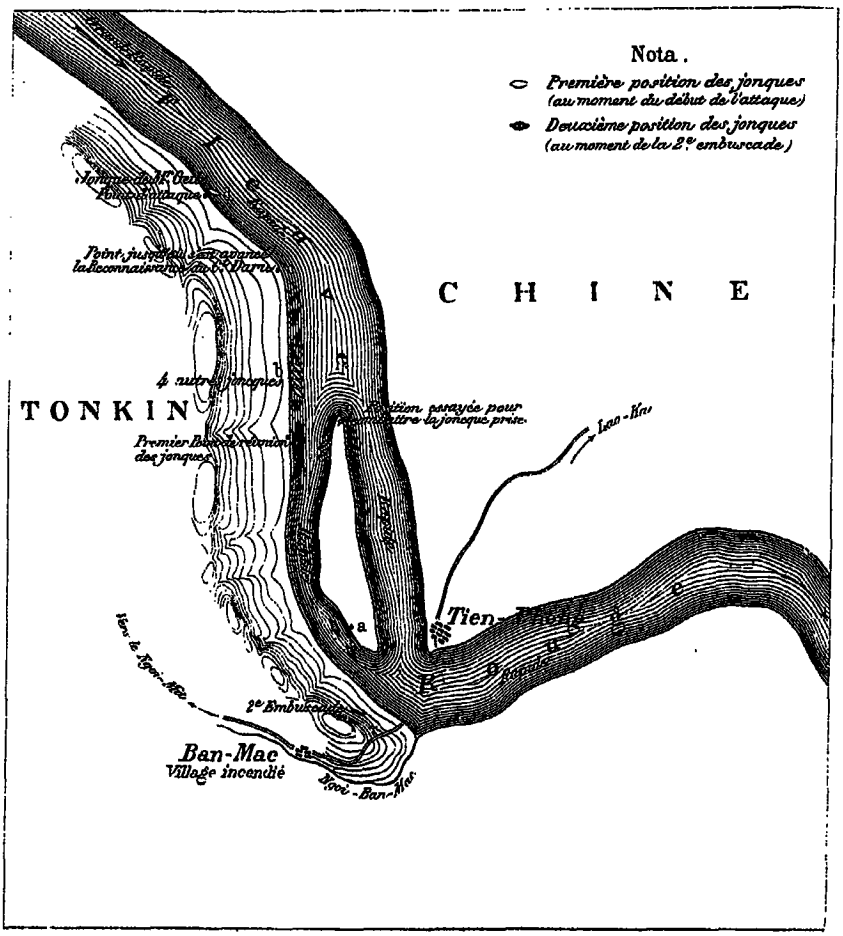
« Ils sont tous tués, il n'en reste pas un, et nous allons tous être tués aussi, parce qu'ils sont trop nombreux! »

Il ne pouvait être question de débarquer et de porter

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

secours par terre à nos malheureux camarades. Il faut avoir vu pendant les hautes eaux cette végétation touffue, sarmenteuse et inextricable des berges, pour se rendre compte de l'impossibilité absolue qui existe en certains endroits de pénétrer sur la rive. Autant vaudrait essayer de passer au travers d'un mur.

Le courant avait une violence telle, qu'avec nos coolis affolés de terreur, et sans le secours de l'amarre en rotin, on ne pouvait espérer franchir ces quelques centaines de mètres avant plusieurs heures. Dans ces circonstances, avant même d'attendre le rassemblement des trois jonques qui nous suivaient, le commandant Daru voulut d'abord se rendre compte par lui-même de l'état des choses. La fusillade, qui n'avait duré que quelques instants, venait de cesser, ce qui ne rendait que trop probable le récit du clairon blessé. A ce moment nous aperçûmes vers le milieu du fleuve deux Annamites, tirailleurs ou coolis, qui s'efforçaient d'atteindre la rive chinoise : l'un d'eux se noya en route, mais nous vîmes l'autre escalader la rive et s'enfuir à l'intérieur



Echelle du $\frac{1}{10.000}$e (1cm p. 100m)

Carte des environs de Tien-phong, par le lieutenant Hairon.

du pays; nous n'entendîmes plus jamais, dans la suite, parler de cet Annamite.

Le commandant, me confiant la garde de la jonque, se jeta à l'eau avec trois tirailleurs annamites, puis, s'accrochant aux branchages de la rive, arriva jusqu'au coude du fleuve et là fut témoin d'un spectacle navrant. La jonque, dont l'arrière brûlait, était occupée par des Chinois portant l'habit bleu des bandes irrégulières, et la plage étroite près de laquelle elle avait échoué en était couverte.

Aussitôt que le commandant Daru fut aperçu des pirates, la fusillade recommença dans sa direction, partant du rivage et de la jonque attaquée; il ne fut heureusement pas atteint et revint à notre barque avec la triste certitude que nos malheureux camarades avaient succombé.

Pendant ce temps j'avais fait armer nos hommes, et la berge était tellement encombrée de végétation que, ne voyant pas à un mètre du bord, je devais craindre, d'après le dire des Annamites, que les pirates ne sautassent à bord avant qu'on eût pu faire usage des armes à feu; je fis donc mettre le sabre-baïonnette au canon

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et me tins prêt à repousser au besoin un assaut. Il me restait nos deux ordonnances et quatre tirailleurs annamites; les trois dernières jonques, celle qui portait les deux officiers topographes comprise, nous rejoignirent d'ailleurs peu après, et, une fois réunis et sur nos gardes, nous pouvions soutenir une attaque malgré notre position défavorable. Les balles dont ils essayaient d'atteindre le commandant Daru pendant son retour passaient bien au-dessus de nos têtes, et aucun pirate n'osa se montrer au tournant du fleuve, en sorte que nous n'eûmes même pas la consolation de leur envoyer quelques coups de fusil.

XX

Tentative pour dégager la première jonque.
Deuxième embuscade.

Le commandant Daru, qui, en l'absence des officiers d'escorte, avait naturellement pris le commandement, adopta, après une courte délibération avec les officiers topographes et moi, le plan suivant :

La mort des lieutenants Geil et Henry et de leurs compagnons n'était que trop certaine, mais nous devions faire tous nos efforts pour les venger et pour ne pas laisser entre les mains des pirates la jonque qu'ils avaient prise et surtout les corps de nos deux camarades.

Une attaque en essayant de remonter le long de la rive droite eût été une folie inutile : nous ne pouvions qu'augmenter le nombre des victimes sans la moindre chance de réussir.

On résolut de passer sur l'îlot, d'essayer de sa pointe d'ouvrir le feu sur la jonque prise et, une fois les pirates éloignés, de nous en rendre maîtres, ou du moins, si l'incendie était trop fort, de recueillir les morts, et peut-être les blessés s'il y en avait encore. Si de l'extrême pointe de l'îlot il était impossible de découvrir le lieu de l'embuscade, ce que nous ne pouvions juger de l'endroit où nous nous trouvions, il fallait essayer, en la contournant en jonque, de gagner la rive chinoise et de remonter le long de cette rive jusqu'au-dessus du lieu de l'attaque; là on essayerait de retraverser le fleuve en s'efforçant d'arriver tous ensemble, pour nous emparer de la jonque prise.

Ce plan était bien chanceux : nous n'étions que huit ou dix Européens, en comptant les deux commissaires et les deux officiers topographes, et une trentaine d'Annamites; puis il fallait plusieurs heures pour faire le trajet, et au bout de ce temps notre intervention eût été forcément inutile; mais en ce moment cela nous paraissait à tous la seule chose à tenter, et il nous semblait impossible de nous résigner à lâcher pied ainsi sans essayer tout ce qui pouvait être fait.

On se mit donc en route pour gagner l'îlot. Mais les coolis étaient tellement affolés que la manœuvre fut difficile; deux jonques, celle des officiers topographes et celle qui contenait nos chevaux, ne purent atteindre le but et furent entraînées par le courant.

Je profitai de cette traversée pour visiter plus soigneusement les blessures de notre clairon, auquel je n'avais fait qu'un pansement provisoire. La blessure du bras n'avait lésé aucun organe important, et la balle reçue dans la poitrine, après avoir contourné la côte, était venue, sans traverser le poumon, se perdre dans la peau du dos, d'où je pus l'extraire facilement.

C'était un vigoureux Alsacien, l'un de ces braves gens qui, plutôt que d'être soldats prussiens, préfèrent servir leur vraie patrie, même à titre d'étrangers, et qui forment la meilleure partie de la légion étrangère; il nous raconta en détail l'attaque qui venait d'avoir lieu.

Le passage du rapide avait été relativement facile, et l'on s'était arrêté près d'une étroite plage de sable, qui parut favorable pour la halte du déjeuner, à deux cents mètres à peine au-dessus du coude du fleuve.

Les tirailleurs annamites et les coolis étaient descendus à terre et rassemblaient du bois mort pour faire cuire leur riz; les deux lieutenants, assis sur le toit de la jonque, surveillaient leurs hommes en nous attendant, quand tout à coup, sans que l'on eût aperçu personne, ni entendu aucun bruit suspect, éclata le feu de salve dont nous avons parlé.

Les pirates, cachés par la berge, avaient tiré avec ensemble, de très près, avec une grande justesse, en visant seulement les gens restés sur la jonque, et tous furent atteints par cette première décharge.

Plusieurs soldats et coolis se trouvant groupés autour du feu de la cuisine, allumé à l'arrière, cette partie fut criblée de balles, et les tisons enflammés, dispersés de tous côtés, communiquèrent probablement le feu à la jonque, que les pirates n'avaient aucun intérêt à brûler aussi promptement.

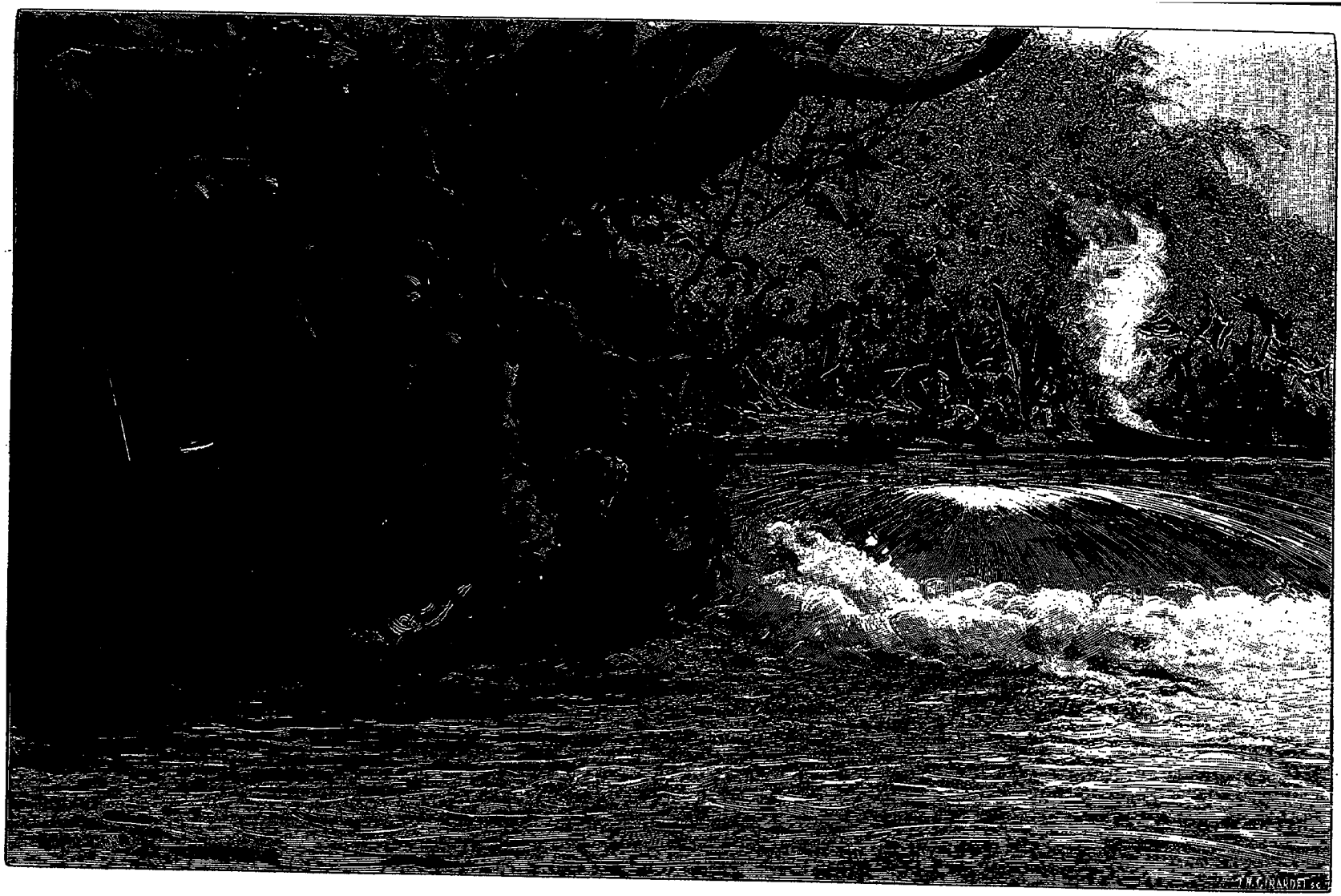
Le lieutenant Geil reçut une balle dans la tête et tomba au fond de la jonque; le lieutenant Henry, blessé au bras, rassembla les hommes qui pouvaient encore porter un fusil et, donnant l'exemple, ouvrit le feu sur les pirates, qui continuaient à tirer sans relâche. Les hommes descendus à terre furent fusillés les uns après les autres, à mesure qu'ils essayaient de monter dans la jonque pour chercher leurs armes; pas un ne put arriver à bord. Tout cela ne dura que très peu de minutes.

Quand les pirates virent que Henry et le clairon restaient seuls debout, tirant toujours, ils s'élancèrent sur la plage. En ce moment, presque à bout portant, Henry fut traversé d'une balle dans la poitrine et tomba; le clairon, atteint de même, se jeta dans le fleuve; les pirates se précipitèrent alors à bord de la jonque, et plusieurs firent feu sur le clairon, que le courant emportait rapidement et dont le casque fut traversé par une balle. On a vu comment il avait pu être recueilli par nous quelques secondes plus tard.

Ce récit, fait avec beaucoup de sang-froid peu de minutes après l'affaire, fut, dans la suite, répété à diverses reprises par le clairon, sans aucune variante; nous pouvons donc le considérer comme la narration exacte de ce qui venait de se passer.

Il n'arriva donc que deux jonques dans l'îlot, la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La jonque en feu (voy. p. 371). — Composition d'Eug. Burnand, d'après les indications de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nôtre et celle qui contenait les vivres. Nous n'avions plus avec nous que douze Annamites et nos deux ordonnances.

Le commandant Daru ne renonça pas pour cela à son projet : après avoir bien amarré les jonques, nous partîmes tous pour nous rendre à l'extrémité de l'île (point E), d'où nous espérions pouvoir ouvrir le feu.

Ne sachant pas si l'île ne contenait pas de pirates, nous marchions à la file, le commandant Daru en tête, le revolver au poing, et moi en serre-file ou sur les flancs, portant un ballot formé de ma trousse, de bandes et de charpie, et armé de ma canne, avec laquelle je faisais serrer les rangs à nos jeunes soldats annamites, qui, tout nouvellement arrivés au régiment, ne montraient pas une grande ardeur. J'étais d'ailleurs aidé par nos deux zouaves, qui étaient enchantés de la perspective d'échanger quelques balles avec les pirates.

Arrivés à la pointe de l'île, nous nous aperçûmes que de cet endroit on ne pouvait battre utilement le point où brûlait la jonque ; on apercevait, par-dessus la pointe, de grandes flammes et de la fumée : elle devait être entièrement en feu.

On n'avait plus entendu, d'ailleurs, un seul coup de fusil depuis la reconnaissance faite par le commandant Daru au détour du fleuve ; on n'apercevait aucun pirate, et nous pouvions nous demander s'ils ne s'étaient pas retirés à l'intérieur du pays ; on ne pouvait donc plus songer qu'à recueillir, au prix des plus grands dangers, ce que les Chinois avaient bien voulu abandonner en s'éloignant.

Pendant que nous délibérions sur ce qui restait à faire, et que le commandant Daru ne pouvait se décider à battre en retraite, nous entendîmes, en aval et non loin de nous, un feu de salve nourri suivi d'une vive fusillade.

A n'en pas douter, les deux jonques, entraînées par le courant, étaient attaquées par une deuxième embuscade. La ligne de conduite à suivre devenait bien claire : il fallait porter secours aux vivants et laisser là les morts. D'ailleurs, pris nous-mêmes entre les deux embuscades, notre position devenait assez critique.

Nous nous embarquâmes en toute hâte, et nous aperçûmes la jonque des chevaux entraînée dans un tourbillon et recevant de la rive annamite une vive fusillade, à laquelle elle ripostait vaillamment.

Le commandant Daru fit mettre à plat ventre tous les combattants sur le toit de nos barques, dont la convexité les mettait à l'abri ; il fit partir la jonque des vivres, et nous la suivîmes à peu de distance, prêts à protéger la retraite, car nous pouvions maintenant craindre d'être attaqués de tous côtés.

Nous fûmes rapidement entraînés par le courant, mais nous ne pûmes contraindre nos coolis à se servir de leurs rames pour diriger l'embarcation. Allongés au fond de la jonque, ni les coups ni les menaces de mort ne les décidèrent à bouger. Nous en aurions tué une partie, que nous ne serions pas parvenus à faire lever les autres, affolés de terreur. Nous fûmes donc drossés par le courant près de la rive droite, et, arrivés vers la pointe de l'île, nous commençâmes à essuyer le feu des pirates.

Entraînés dans les nombreux tourbillons du fleuve, nous fîmes plusieurs tours complets sans réussir à faire manœuvrer nos coolis. Notre position était critique, car nos deux ordonnances et nos tirailleurs annamites, n'étant plus protégés par la convexité de la toiture, se trouvèrent à découvert, mais ils ouvrirent un feu nourri qui éteignit à peu près le feu des pirates, et nous passâmes sans avoir un seul blessé. Sur la jonque qui nous précédait, un seul cooli fut atteint d'une balle à la nuque.

Toute cette affaire, depuis l'attaque de la jonque de Geil, n'avait duré que très peu de minutes.

Aussi, étant donnée la distance qui séparait la première embuscade de la seconde, il est matériellement impossible d'admettre que les pirates qui faisaient partie de l'une aient eu le temps de se rendre en face du village de Tien-phong où se tenait l'autre. Il y avait réellement deux troupes nombreuses, agissant séparément et de concert pour nous attaquer.

Nous étions pressés de retrouver les deux autres jonques, celle des officiers topographes et celle qui portait les chevaux. D'après l'intensité de la fusillade nous craignions d'y trouver un grand nombre de blessés.

En passant devant le village de Tien-phong, nous fûmes surpris de voir les femmes et les enfants nous regarder curieusement du haut du village. Ils n'étaient cependant pas éloignés de la deuxième embuscade, et pour s'exposer ainsi il fallait qu'ils fussent bien certains qu'on ne tirerait pas dans leur direction.

Nous ne rejoignîmes les deux barques que plusieurs kilomètres plus bas. Je pansai les blessés, peu nombreux heureusement, et, tout en déjeunant de bon appétit après toutes ces émotions, MM. Pineau et Hairon nous racontèrent leurs aventures.

XXI

Les officiers topographes. — Retour à Laokay.

Partis du même point que nous, ils avaient été entraînés par le courant ; leur jonque s'était mise à tournoyer dans les tourbillons, et les coolis, maladroits et affolés, n'avaient pu parvenir à la diriger. Ils arrivaient ainsi, sans avoir pu aborder, à la pointe sud de l'îlot, et, comme ils passaient à quelques brasses à peine de l'île, le lieutenant de chasseurs d'Afrique Hairon, excellent nageur, n'écoutant que son courage, saisit une amarre et se jeta dans le fleuve pour la porter à terre.

Ne pas pouvoir atterrir, c'était pour eux abandonner le combat et diminuer de plus de moitié nos forces, déjà si réduites pour l'exécution du plan arrêté en commun. Ainsi peut s'expliquer cette folle tentative du brave Hairon, qui, ne pouvant rien sur la maladresse et peut-être la mauvaise volonté des coolis, pressés de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'éloigner du lieu du danger, se dévouait à une mort presque certaine en se jetant dans le rapide. La force du courant était telle, que l'amarre lui fut immédiatement arrachée des mains et que lui-même, entraîné dans un tourbillon, se trouva, en quelques secondes, isolé au milieu du fleuve.

A ce moment, de la rive annamite en face de Tien-phong, un feu de salve suivi d'une fusillade nourrie s'était ouvert sur la jonque, et les balles pleuvaient autour de Hairon, que le courant portait sur la rive droite.

Le lieutenant Pineau se trouvait dans l'impossibilité de porter le moindre secours à son camarade, mais, tout en s'éloignant, malgré lui, sur sa jonque, qui ne manœuvrait plus et dont tous les coolis avaient disparu à fond de cale, il faisait ouvrir un feu très vif sur les pirates.

Dès les premières décharges, le sous-officier d'infanterie de marine (des tirailleurs annamites) était blessé de deux balles à la main, qui lui brisèrent son arme, et le lieutenant Pineau, saisissant un fusil, faisait le coup de feu avec ses hommes jusqu'à ce qu'ils fussent hors de portée.

Par bonheur pour le lieutenant Hairon, la jonque des chevaux, qui avait, elle aussi, manqué l'îlot, passa non loin de lui, entraînée par le courant, et il put saisir une amarre qu'on lui jeta et parvenir à bord, où il organisa la défense.

Un cooli et plusieurs chevaux furent blessés, mais en somme il n'y eut personne de mortellement atteint par cette deuxième embuscade. Nous arrivions au moment où la jonque des chevaux se trouvait déjà hors d'atteinte, et l'on a vu que nous passâmes sans trop d'encombre.

Il ne pouvait plus être question de continuer le voyage dans les mêmes conditions, et nous dûmes nous résigner à revenir à Laokay.

Nous fîmes rapidement, en trois heures, le trajet que nous avions péniblement accompli en six jours, et nous débarquâmes bien tristement à ce quai de Laokay d'où nous étions partis confiants et joyeux six jours auparavant. Les soldats de la légion étrangère appelèrent désormais le lieu de notre embarquement le *quai du Malheur*.

Nous ne songions guère aux dangers personnels que nous avions courus, mais, une fois au milieu de nos amis à Laokay, la mort de nos deux braves camarades et de leurs compagnons, qui, le matin même, étaient si pleins d'entrain, nous causa une douleur profonde.

Le commandant Daru — qui s'était si vaillamment comporté pendant l'action, — maintenant que tout danger et toute responsabilité pour lui avaient disparu, se trouva complètement démoralisé par la perte de ces deux officiers, et cela ne contribua pas peu à la longue et pénible maladie qu'il contracta à partir de ce jour. D'ailleurs pas un des hommes, Européens ou Annamites, qui firent partie de cette malheureuse expédition, n'échappa au paludisme : tous furent atteints de fièvres plus ou moins graves dans les jours qui suivirent notre arrivée.

Quand nous nous rappelions la résolution du commissaire Hié de ne pas faire route avec nous, la disparition des officiers topographes chinois la veille de l'attaque, le refus de Tchéou de mettre un tin-chaï à bord de nos jonques, les mauvaises dispositions des habitants de Tien-phong à notre égard et l'insistance des officiers chinois à nous engager à ne pas séjourner sur la rive chinoise, il nous était difficile de ne pas rendre les Chinois responsables de cette attaque. Mais malgré cela, comme nous avions été attaqués sur le territoire annamite, par des gens qui ne portaient pas l'uniforme des réguliers chinois, nous n'avions aucune preuve suffisante pour nous plaindre officiellement.

Le guet-apens avait été trop bien tendu pour ne pas avoir été préparé de longue main. Si la première embuscade avait eu la patience d'attendre la réunion des cinq jonques au-dessus du rapide, pas un d'entre nous n'en serait revenu; mais, trompés par le pavillon français qui flottait seulement sur la première, les pirates crurent à la présence sur celle-ci des commissaires français, et c'est ce qui nous évita le sort de Geil et de Henry.

Le lendemain, les officiers topographes chinois arrivèrent à Tien-phong. D'après leurs récits, souvent contradictoires, ils n'étaient pas loin de nous lors de l'attaque; ils étaient près du prochain tournant et ils avaient entendu la fusillade sans comprendre d'abord ce qui se passait, puis ils avaient été menacés par une bande de pirates sur la rive annamite, sans cependant recevoir de coups de fusil. En revenant ils avaient aperçu notre jonque entièrement brûlée.

Hié arriva ensuite; il était parvenu jusqu'au Long-po, mais il était malade et ne put venir nous voir. Les autres commissaires chinois nous apportèrent leurs compliments de condoléance.

Si — ce qui n'est pas prouvé — la conduite du commissaire Hié ne fut pas correcte en refusant de voyager en même temps que nous, il en fut puni, car quelques jours après son retour il mourait à Song-phong d'un accès pernicieux.

C'était un mandarin arrivé à prix d'argent, fils d'un riche marchand d'opium de Canton. Il avait accepté par ambition les pénibles fonctions de commissaire de son gouvernement pour la délimitation; il était accompagné de son fils, qui mourut, lui aussi, d'un accès pernicieux pendant le voyage qu'il entreprit pour ramener le corps de son père à Canton.

Nos relations avec S. E. Hié avaient toujours été des plus cordiales; c'est lui qui me recevait quand j'allais soigner le commissaire Tang-Ki-Son, avec lequel il demeurait, et son accueil était toujours des plus empressés. Je dois cependant dire que, chargé par M. Dillon, quelques jours avant notre départ, de régler avec lui les conditions de la marche, il m'avoua naïvement qu'il tenait à ne pas voyager de conserve avec nous,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parce qu'il pensait qu'il était trop dangereux de nous accompagner; il est donc bien probable qu'il était déjà averti de l'attaque que nous devions subir.

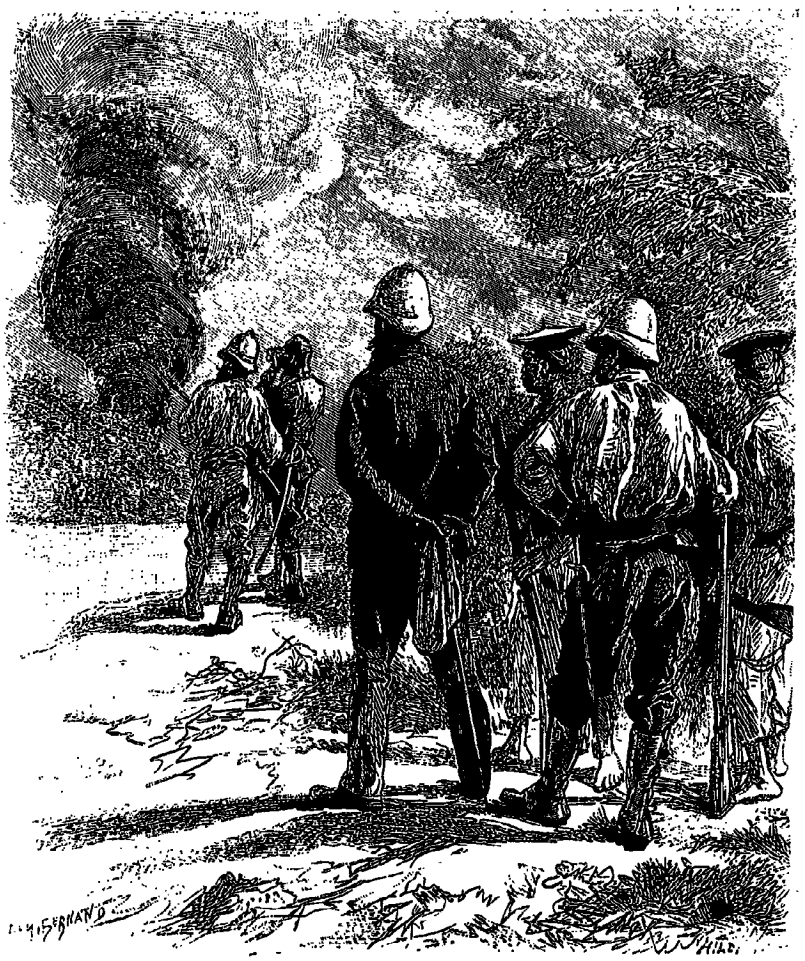
Les Chinois ne peuvent pas plus que nous résister au paludisme dans ce pays pendant l'hivernage.

Dans ces régions, les voyages, même sur les fleuves, à cette époque de l'année, sont toujours dangereux, et nous savions que jamais un mandarin laotien ne se met en route, du mois de juin au mois d'octobre, sur le Mékong ni sur aucun de ses affluents. Nous nous aperçûmes qu'il n'était pas plus prudent de voyager à ce moment sur le fleuve Rouge.

XXII

Délimitation sur cartes. — Maladies des membres de la commission. — Mon retour à Hanoï. — Fin de la délimitation à Laokay.

Voyant que, malgré toute notre bonne volonté, la délimitation sur le terrain était pour l'instant absolument impraticable, M. Dillon écrivit dès le 10 août au pré-



Sur la pointe de l'île (voy. p. 374). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

sident Tchéou pour lui proposer d'étudier un projet de délimitation basé sur la comparaison des cartes et des documents chinois et annamites que possédaient les deux délégations. Il télégraphia en même temps au ministère pour démontrer la nécessité de cette manière d'agir si l'on désirait que la pénible corvée qu'on nous avait imposée cet été eût un résultat utile.

Les commissaires chinois acceptèrent volontiers cette solution, mais ils ne purent s'engager avant d'avoir reçu la réponse qu'ils demandaient au Tsong-li-Yamen, et, se trouvant assez éloignés du télégraphe, il fallait compter sur un retard de trente à quarante jours avant d'avoir cette réponse.

Nous étions donc condamnés encore à un long séjour à Laokay. On employa ce temps à travailler, en attendant les autorisations demandées. Le commandant Daru, nous l'avons dit, était fort malade; je ne tardai pas à être atteint aussi gravement que lui, et ni l'un ni l'autre nous ne pûmes guère prendre part à ce travail de délimitation sur cartes. Toute la peine en revint à M. Dillon et au colonel Tisseyre, aidés du lieutenant Hairon, qui n'était guère moins malade que nous.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le lieutenant Hairon saisissant une amarre... (voy. p. 375). — Composition d'Eug. Burnand, d'après les indications de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

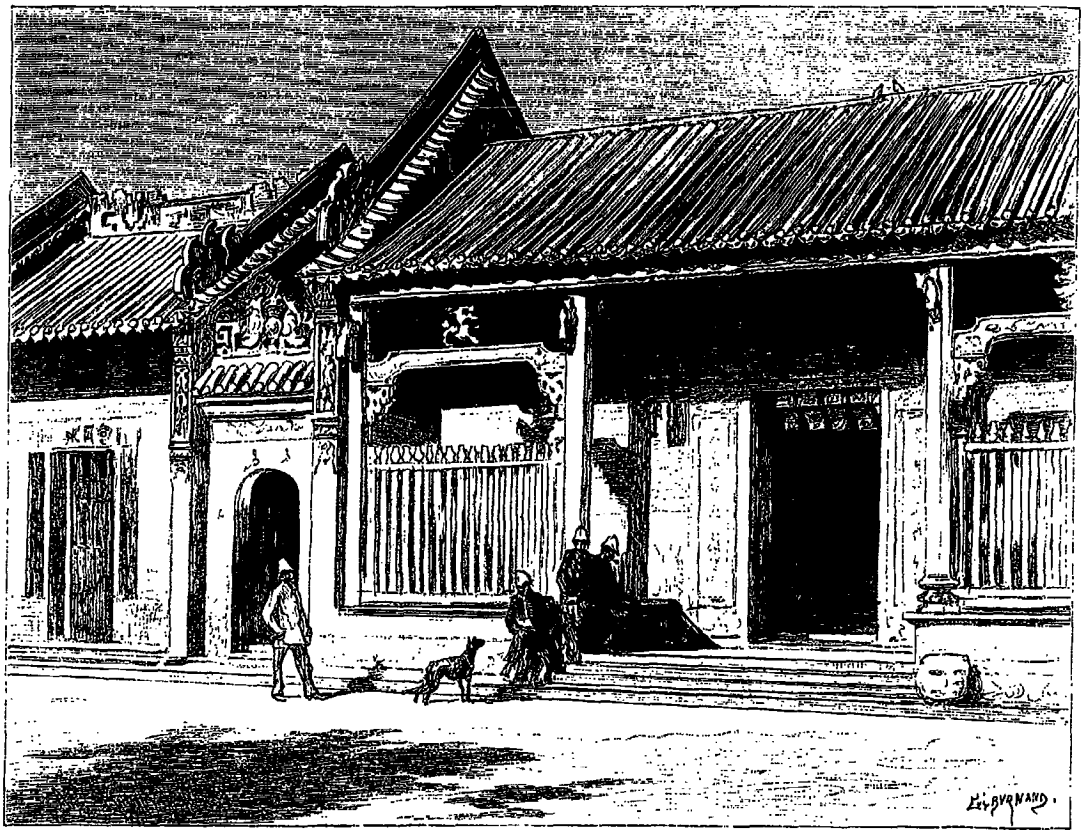
Peu de jours après notre arrivée du Long-po, des bruits inquiétants nous parvinrent de différentes sources : le télégraphe fut coupé plusieurs fois de suite, des jonques de commerçants furent attaquées, on parlait de nombreuses bandes irrégulières qui devaient se concentrer sur Laokay.

Notre garnison était trop affaiblie et trop malade pour qu'on songeât à faire des reconnaissances, si ce n'est à très peu de kilomètres de la ville, et ces petites patrouilles reçurent plusieurs fois des coups de fusils.

Nos collègues chinois n'étaient pas plus rassurés que nous, et Tang, qui auparavant habitait le village de Song-phong, dans la pagode où nous nous réunissions en conférence, émigra sur les hauteurs et alla s'installer près de Tchéou, dans un des camps retranchés qui dominent Laokay.

Les habitants de Song-phong étaient de plus en plus nombreux, et ils poussèrent l'audace, en traversant le Nam-si, jusqu'à venir, un soir vers dix heures, mettre le feu à l'une des maisons chinoises situées en dehors des portes de Laokay, et blesser plusieurs commerçants chinois. Avant que l'alarme eût pu être donnée, le coup était fait et les pirates avaient disparu.

Quelques nuits plus tard, du côté du port de commerce, on vint essayer d'incendier des maisons annamites, et plusieurs fois le poste des tirailleurs annamites qui se trouvait en face de nous, de l'autre côté du fleuve Rouge, gardant le parc aux bœufs, fut attaqué la nuit, et les pirates y lancèrent des fusées et des fougasses pour essayer de l'incendier. Ajoutons à cela que, les *tram* (courriers indigènes) étant le plus souvent interceptés, nous restions presque toujours sans nouvelles, ce qui n'était pas une de nos privations les moins sensibles.

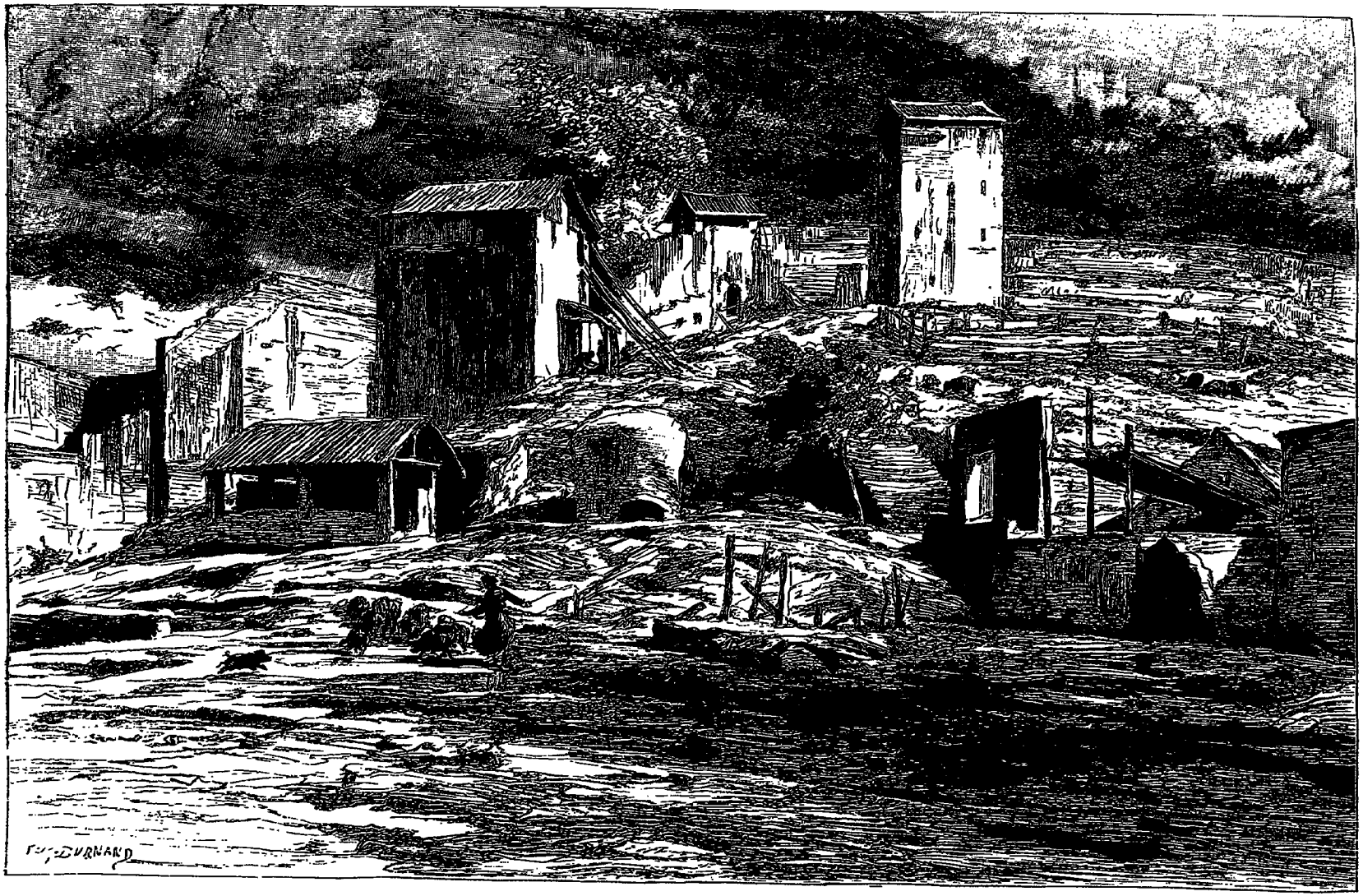


Pagode de Laokay. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

Chaque soir, les collines éloignées se couvraient de feux au moyen desquels les rebelles se faisaient des signaux. Une vieille femme, desservant une pagode qui se trouve sur un mamelon à moins d'un kilomètre en aval de Laokay, fut aperçue correspondant par signaux avec les feux des collines situées sur l'autre rive du fleuve Rouge. Surveillée de près, elle fut surprise une nuit dans cette occupation par le capitaine de la légion étrangère, qui faisait une reconnaissance, accompagné de quatre hommes; on fouilla la pagode et l'on y trouva trois Chinois en armes, que l'on essaya de ramener à Laokay. Mais on les tua en route après une tentative d'évasion.

A partir de ce moment on plaça un petit poste dans la pagode, on fortifia aussi les deux mamelons qui dominent la citadelle; mais à fort peu de distance de nos postes,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue intérieure de Laokay. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

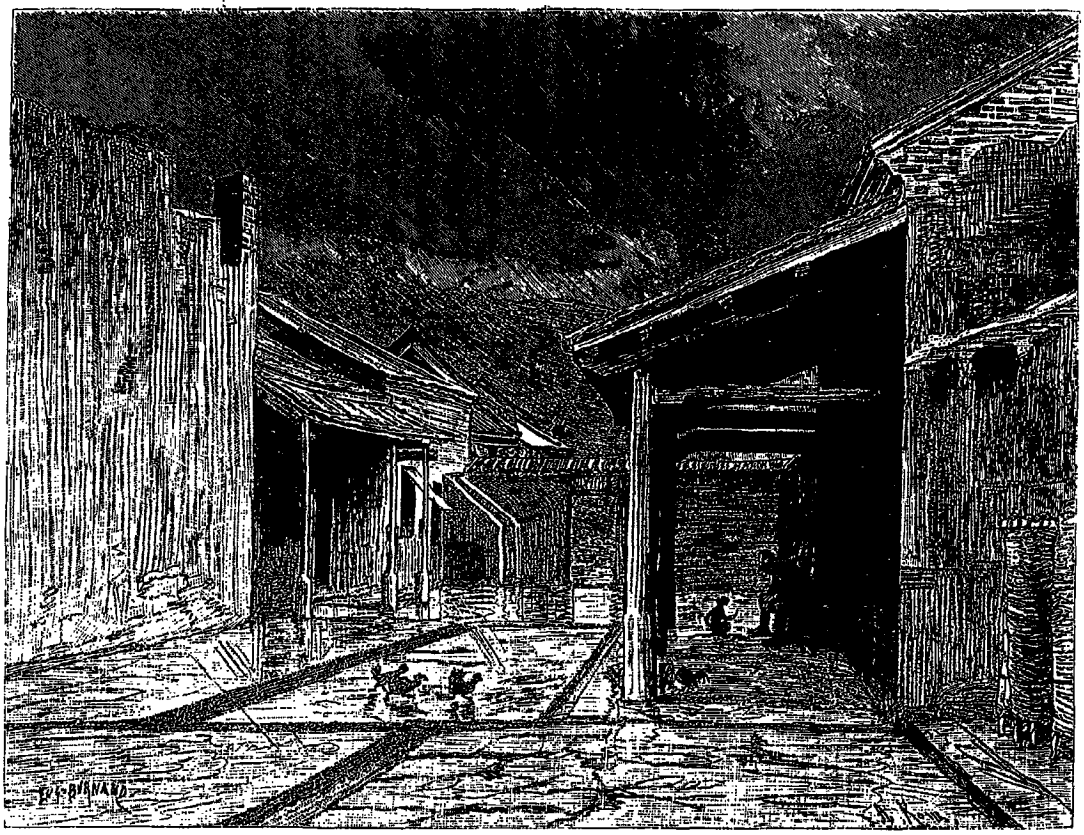
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans un pays aussi couvert, on n'était pas en sécurité.

Les plus petites promenades en dehors de la ville étaient imprudentes, et dans cette inaction forcée, à la suite des fièvres continuelles et des ennuis, le moral de notre garnison s'affaiblissait; l'un des commis du secrétaire de la commission perdit complètement la raison, et plusieurs officiers eux-mêmes devinrent acariâtres et susceptibles au point que l'idée du devoir et du danger commun empêchait seule les querelles d'avoir des suites funestes.

Ainsi se passèrent les mois d'août et de septembre. Le secrétaire de la commission, M. Delenda, resta pendant plusieurs jours entre la vie et la mort, souffrant de douleurs atroces dans l'abdomen, et, le commandant Daru s'affaiblissant de plus en plus, il fut décidé qu'on les renverrait à Hanoï pour se rétablir.

Le pays n'était décidément pas aussi pacifié, ni le commerce aussi prêt à reprendre que l'avait cru le colonel de Maussion, trompé par les belles paroles des autorités chinoises. L'employé des douanes, envoyé là surtout comme agent de renseignements, avait beau télégraphier à Hanoï, où l'on inscrivait cela pompeusement dans le journal officiel, que « le parti du commerce reprenait le dessus », on n'en était pas moins entouré



Une rue de Laokay. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

d'ennemis composés de bandes chinoises plus ou moins régulières, mais en tous cas armés et ravitaillés au village de Tien-phong. Des lieutenants de Liu-Vinh-Phoc recrutaient facilement les anciens Pavillons-Noirs, maintenant sans emploi: et les commerçants paisibles, je n'ose dire honnêtes, habitués à être rançonnés par eux, ne pouvaient modifier en rien la situation.

Dans ces circonstances, la présence d'un résident civil à Laokay ne parut plus utile au gouvernement: on y envoya le colonel Pelletier, muni de tous les pouvoirs civils et militaires, et M. Martin-Dupont fut rappelé.

On devait donc profiter de son départ pour former un train de jonques qui pourraient ainsi voyager avec sécurité; et, malgré ses protestations pour rester à Laokay, j'avais définitivement décidé le commandant Daru à retourner à Hanoï, quand un grave accident vint changer cette décision.

Pendant le mois j'avais été atteint de nombreux accès à forme bilieuse; mais, aussitôt les accès finis, je me remettais rapidement et je n'avais pas trop perdu de mes forces, quand, le 1er octobre au matin, je fus pris d'une hématémèse telle que je me crus perdu immédiatement. Je me précipitai chez le docteur Martin-Dupont, qui demeurait dans la même pagode, et il me soumit à un traitement énergique; malgré cela, une demi-heure après j'avais rendu deux litres de sang et me trouvais

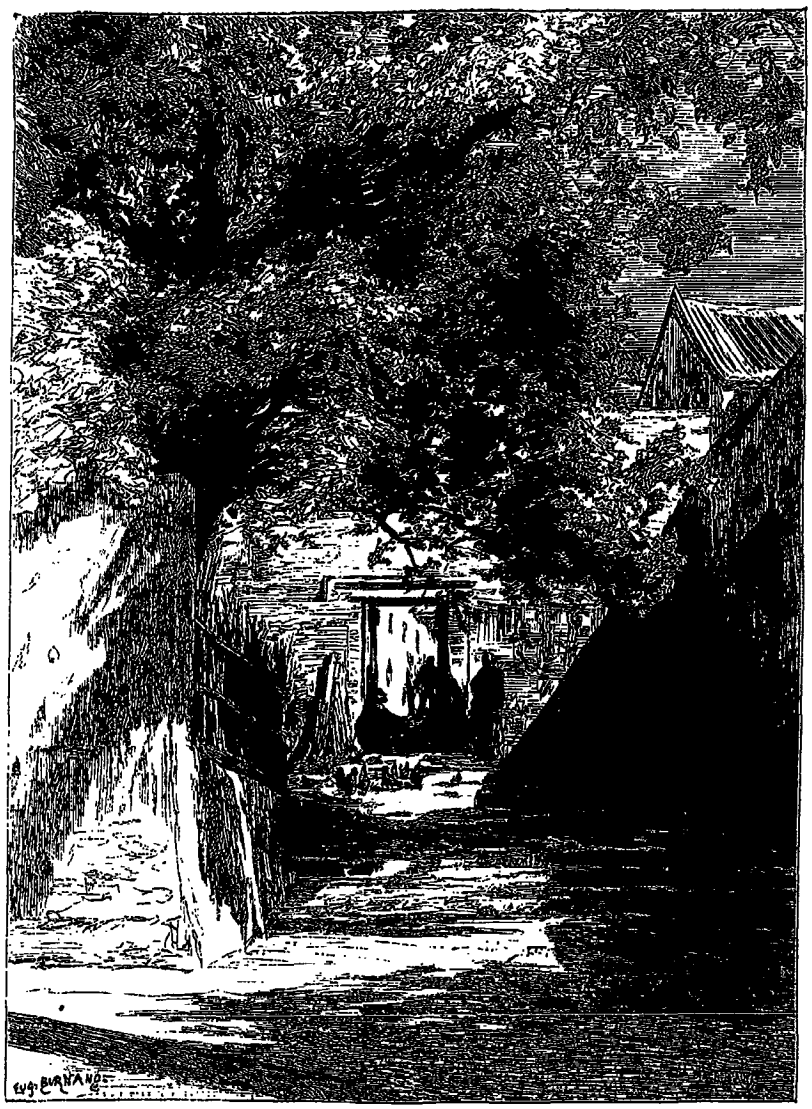
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans un état syncopal, les membres refroidis, et incapable de mouvement.

Le commandant Daru ne voulut plus entendre parler de son départ; il exigea que je prisse sa place dans la jonque qui partirait dès que je serais transportable.

Le 4 octobre, toujours accompagné et soigné par le docteur Martin-Dupont, à qui je dois la plus grande reconnaissance, nous partions pour Hanoï, où nous arrivâmes le 8. Nous y fûmes reçus par le résident supérieur, M. Vial, qui fit organiser un train de tramways pour nous transporter, M. Delenda et moi, à l'hôpital, où je séjournai un mois.

Après mon départ de Laokay, les autorisations des deux gouvernements pour opérer la délimitation sur



Une porte de Laokay (voy. p. 378). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

les cartes arrivèrent bientôt. MM. Dillon et Tisseyre, aidés du commandant Daru, dont la santé se remettait peu à peu, opérèrent rapidement et arrivèrent bientôt aux meilleurs résultats.

C'est ainsi que, sur la rive droite du fleuve Rouge, les provinces muongs de Phong-tho, Lay-chau, Dien-bien-phu et d'autres, qui avaient d'abord été revendiquées par nos collègues chinois et que le vice-roi du Yunnan voulait s'annexer, furent, d'un commun accord, reconnues pour territoire annamite.

Pendant ce temps le danger ne faisait que s'accroître à Laokay : les pirates redoublaient d'audace et, présents partout sans qu'on pût les apercevoir, coupaient les fils télégraphiques, interceptaient les trams, pillaient les jonques isolées et insultaient chaque nuit nos retranchements.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le commandant Pelletier n'avait amené que peu de renforts, et malgré son entrain et tout ce qu'il fit pour relever le moral des troupes, l'état sanitaire ne s'améliorait pas. Dans le mois d'octobre, quatre Européens, dont un sous-officier, moururent en trois jours du tétanos, et parmi les soldats de la légion étrangère il ne restait pas vingt hommes valides.

Le commandant Pelletier fut donc obligé de se renfermer étroitement dans la citadelle et d'attendre la saison favorable et de nouveaux renforts pour donner la chasse aux pirates. Il ne crut même pas prudent, après les opérations de la commission, à la fin d'octobre, de laisser les commissaires français s'embarquer pour Hanoï; de nombreux renseignements concordaient à désigner les commissaires comme le point de mire principal des bandes irrégulières. Nos collègues furent donc bloqués à Laokay jusqu'à la fin de novembre; et c'est seulement alors, après avoir reçu des troupes fraîches, que le commandant Pelletier commença contre les pirates une vigoureuse campagne, dans laquelle il purgea en quelques semaines la contrée des bandes irrégulières, lui rendit la sécurité et soumit le pays des Chaus jusqu'à Muong-lay, où il allait entrer quand il fut rappelé à Laokay par des ordres supérieurs.

Les commissaires purent descendre le fleuve sans encombre, et ils arrivaient dans les derniers jours de novembre, fatigués, mais contents du résultat de leur mission, lorsqu'en débarquant ils apprirent la triste nouvelle que notre collègue et ami M. Haïtce venait d'être assassiné sur les frontières du Kouang-tong.

XXIII

MM. Haïtce et Bohin partent pour Monkay. — Monkay avant l'arrivée des Français.

Pendant le mois d'octobre, que je passai à l'hôpital, MM. Haïtce et Bohin, alors convalescents, étaient allés achever de se remettre entièrement sur les bords de la mer, au cottage que M. Paul Bert avait fait construire dans la presqu'île de Doson, et qu'il avait obligeamment mis à leur disposition.

Vers la fin de ce mois, les délégués chinois de la commission des deux Kouangs, auxquels nous avions donné rendez-vous pour cette époque à Monkay, firent savoir au résident général qu'ils étaient arrivés à Kimtchéou, la préfecture chinoise la plus proche, et qu'ils attendaient notre arrivée.

Bien que ce pays fût troublé, habité par des Chinois et des pirates, dont les plus honnêtes vivaient de contrebande, M. Paul Bert, sur les instances de notre ministre à Pékin, crut nécessaire d'envoyer à Monkay, au-devant des commissaires chinois, le seul des membres de la délégation française disponible en ce moment; c'était justement M. Haïtce, auquel sa connaissance de la langue chinoise permettait de rendre le plus de services.

Il devait s'aboucher avec nos collègues, préparer le travail, en attendant les autres membres de la délégation française; et le lieutenant Bohin, qui l'accompagnait, commencerait le levé topographique des environs.

Nous ne devons pas omettre d'ajouter ici, pour dégager leur responsabilité, que M. Dillon, consulté à un moment où le télégraphe était momentanément rétabli, avait trouvé l'envoi de M. Haïtce seul à la frontière tout à fait intempestif, et que le général Jamont, commandant les troupes, avait déclaré qu'en ce moment, ne croyant pas pouvoir disposer d'assez de troupes pour garantir la sécurité de la région de Monkay, il protestait contre l'envoi dans cette ville d'un commissaire français avec une force militaire insuffisante. La résidence générale, pressée par M. Constans, crut devoir passer par-dessus ces considérations, et notre jeune collègue, n'écoutant que son courage, partit pour Monkay.

Il y avait été précédé par un lieutenant d'infanterie de marine, M. de Goy, faisant fonction de vice-résident, qui s'était établi, avec un commis de résidence et une soixantaine de miliciens annamites peu exercés, dans une vieille citadelle annamite, située à un kilomètre environ de la ville de Monkay.

M. Haïtce voulut, malgré ses avis, s'établir au centre même de la ville chinoise, où il reçut un assez bon accueil et ne fut d'abord nullement inquiété. Il avait avec lui une trentaine de chasseurs à pied, sous les ordres du lieutenant Bohin, et, se trouvant en sûreté, il permit au bout de quelques jours à celui-ci partir de avec vingt-cinq hommes pour le cap Paklung, afin de faire la topographie de ce point important.

M. Haïtce, bien qu'il eût longtemps vécu avec les Chinois, avait trop confiance en eux. Polis, insinuants, incapables en général de faire du mal si cela ne peut leur procurer un avantage, les Chinois intelligents étonnent et captivent la plupart des Européens qui les fréquentent. En entendant discourir sur les sciences et même sur la morale un convive aimable, on aime à se figurer que l'on a affaire à un égal, et cependant il suffirait de gratter un peu ce vernis superficiel pour trouver en-dessous le barbare.

Il y a un abîme entre les pensées d'un Mongoloïde et les nôtres : il sent, il pense autrement que nous; ses idées sur la morale, l'honneur, la bonne foi, n'ont rien de commun avec les nôtres. Que de fois avons-nous vu nos collègues chinois, qui parlaient sans cesse de leur bonne foi, se trouvant pris, sans pouvoir le nier, en flagrant délit de mensonge, ne pas ressentir la moindre confusion et se contenter de rire de l'échec de leur ruse! Ils sont certainement intelligents et civilisés, mais leur intelligence diffère autant de la nôtre que leur civilisation : nous ne dirons pas qu'elle est inférieure, nous dirons qu'elle est autre. D'ailleurs M. Haïtce, qui n'avait pas assisté au guet-apens du Long-po-ho, ne pouvait se figurer que nos collègues, avec lesquels nous avions entretenu au Kouang-si de si bons rapports, fussent capables de ne pas l'avertir à l'approche d'un danger.

Pour comprendre les événements qui se déroulèrent du 23 au 29 novembre, il faut bien connaître ce

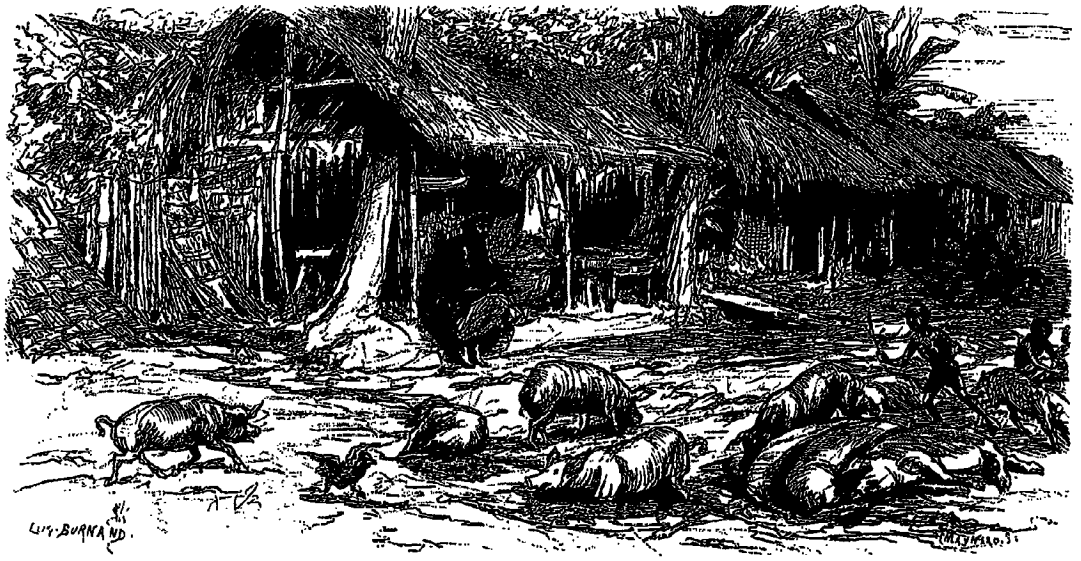
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'était Monkay avant l'arrivée de M. Haïtce, et l'intérêt majeur que les habitants avaient à conserver l'indépendance qu'ils s'étaient acquise. Pour cela on nous permettra d'emprunter la plus grande partie des renseignements qui suivent, en en rectifiant quelques-uns, à un remarquable observateur anglais, sir James Scot, qui y avait séjourné au commencement de l'année 1885[1].

Derrière l'île de Vanninh la province chinoise de Kouang-tong vient toucher la mer et sépare tout le pays situé autour de la baie de Oanh-xuan du reste de la province de Quan-yen, qui finit ici à la rivière de Pak-lam. Le cours du Pak-lam marque la ligne frontière depuis le nord, où les *Cent mille monts* forment une chaîne servant de frontière, jusqu'à la province de Lang-son. Il est évident que cette intervention d'un morceau de côte chinoise entre deux portions de territoire annamite est faite pour causer des difficultés sans fin.

Monkay est le port bien connu des rebelles chinois qui se sont établis au Tonkin et ont abandonné le brigandage pour devenir de simples voleurs. L'île de Vanninh n'est qu'un delta formé par le Pak-lam, et Monkay est placé au sommet de ce delta.

Quand, venant de la mer, on remonte le Pak-lam entre l'île de Vanninh et la terre ferme, on croit aborder dans un pays stérile et désolé où l'on n'aperçoit aucun être humain; tout à coup, sans la moindre transition, la ville entière de Monkay apparaît devant vous. Dès le premier coup d'œil on s'aperçoit facilement que, bien que se trouvant sur le territoire du Tonkin, ce n'est point là une ville annamite. Les villages annamites sont composés de misérables cases recouvertes de chaume : Monkay est bâti en briques solides avec



Village dans l'île de Vanninh. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

les toits en tuiles que l'on retrouve dans tout le Céleste-Empire; on y est véritablement frappé par l'aspect d'aisance et de confortable des habitations; il serait difficile d'y rencontrer une maison qui n'ait sur son toit une gargouille à tête de dragon et une véranda couverte de pots de fleurs; les portes des rues sont ornées de peintures représentant un arbre qui porte dans ses branches une banderole où est inscrite une sentence morale tirée des anciens philosophes. Toutes les portes sont consolidées par des ais solides et d'énormes bambous qui défient toute tentative d'effraction. En dehors de chaque maison et placé dans le mur, on remarque un petit hôtel où chaque jour brûlent les cierges et les bâtonnets parfumés, pour attirer les bénédictions du ciel sur l'honorable propriétaire.

L'ordre et la tranquillité règnent dans les rues, comme il convient à la résidence de gros propriétaires. Les habitants vaquent à leurs affaires abrités par des parasols de soie anglais, habillés aussi richement que les grands négociants de Queen's Street à Hong-kong de longues robes de soie, bleues, grises ou blanches, suivant les saisons, de beaux souliers de brocart et de bas blancs. On n'y rencontre d'autres Tonkinois qu'un cooli ou deux et les femmes des Chinois; pas d'autre fonctionnaire que le *hong-see*, sorte de prévôt des marchands. Les maisons de commerce ont un certain nombre de coolis qui circulent la nuit dans les rues, frappant sur des bambous pour montrer qu'ils veillent, annonçant les heures et criant qu'il n'y a ni pirates en vue, ni maison en feu.

Tous les cent mètres environ on rencontre de vastes magasins, où sont empilées les marchandises volées et pillées de tous les côtés du golfe du Tonkin : opium, ballots de soie ou de coton, riz, sel, huile d'arachide,

1. Voir *France and Tonkin*, by James-George Scot, London, 1885.

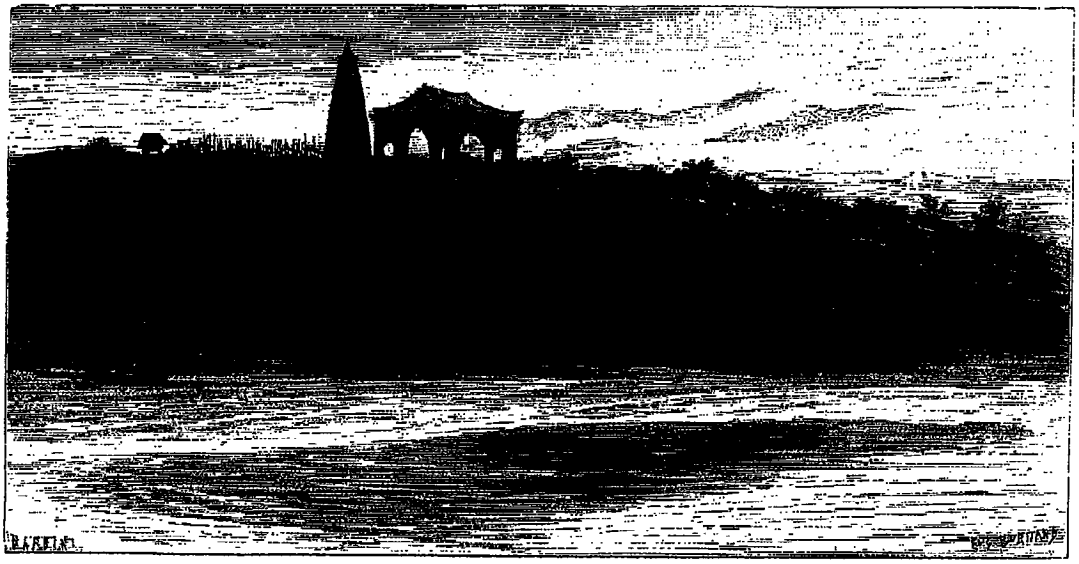
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

thé, cinnamome, enfin toutes les productions des pays environnants. Là elles sont séparées et emmagasinées ensemble, car on ne fait pas le commerce de détail à Monkay; ce n'est que par cargaisons entières que traitent ces négociants, alliés des pirates et des contrebandiers.

Çà et là on rencontre des maisons d'éducation pour les femmes volées, en grande partie annamites; on leur y donne une instruction chinoise, on leur enseigne les usages chinois, pour augmenter leur valeur sur les marchés de Hong-kong et de Shanghaï, et, dit avec indignation M. J. Scot en parlant de Hong-kong, « cette organisation régulière de la traite des esclaves dans une de nos colonies de la couronne est une honte pour notre administration ».

En face de Monkay, sur le territoire du Kouang-tong, se trouve le village de Tong-hin-kaï, qui possède un mirador, mais où l'on ne rencontre ni commerce ni richesse. C'est une bourgade de la préfecture de Kim-tchéou, et le mandarin inférieur qui y commande est un homme de conscience facile et de vues très larges en ce qui concerne la moralité. Il ne peut oublier qu'il est serviteur de l'empereur et responsable devant les autorités provinciales, mais il doit aussi se souvenir que les négociants de Monkay sont riches et puissants et il agit en conséquence. Il passe souvent le Pak-lam pour venir voir ses amis du côté annamite et il est toujours cordialement reçu, car aucun honneur n'est trop grand pour un mandarin qui permet aux jonques chargées de passer par le Pak-lam et voit d'un bon œil les riches caravanes qui prennent la route de Kim-tchéou.

Tong-hin-kaï a toujours eu une garnison de plu-



Mirador de Tong-hin-kaï. — Dessin d'Eug. Burnaud, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

sieurs centaines de réguliers, qui rendent ce poste bruyant et malpropre au delà de toute expression. De leurs rangs sont sortis plus d'un des pirates qui aident à remplir les magasins de Monkay, et beaucoup de soldats de Canton nt pénétré au Tonkin par le Pak-lam en 1883 et 1884.

Il existe bien un mandarin annamite dans l'île de Vanninh, mais il se garderait bien d'inquiéter ses sujets chinois de Monkay, et, s'il l'essayait, il ne resterait pas longtemps dans l'île. Il vit humblement à un mille environ à l'est de Monkay, dans un village qui a pris le nom de l'île.

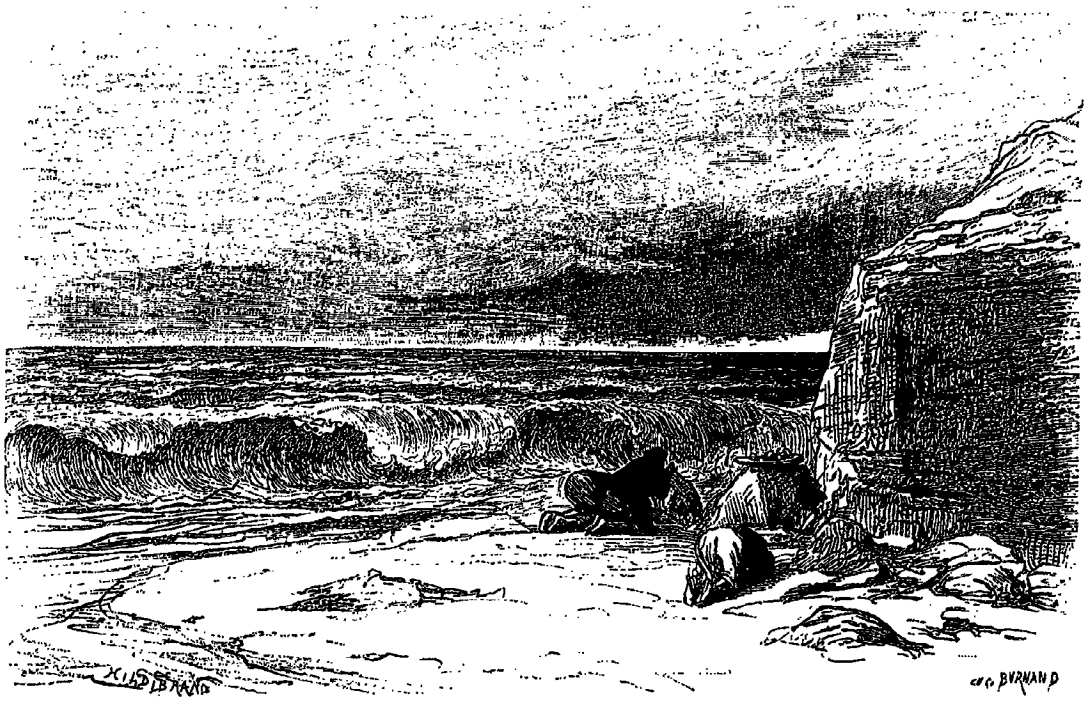
C'est un hameau d'un peu plus d'une vingtaine de cases en torchis, mal bâties, où la moindre pluie convertit la route en une fondrière de boue de plus d'un pied d'épaisseur. Des moutards nus et crasseux, le corps tout couverts d'ulcères, se traînent dans l'ordure avec les porcs; les parents sont des paquets de guenilles; les seules boutiques qu'on y trouve sont formées par un abri de bambous devant les cabanes, et l'on achèterait toutes les marchandises qui s'y trouvent pour une poignée de sapèques.

Le fonctionnaire annamite habite dans un prétendu fort, et il est presque aussi sale et déguenillé que ses autres compatriotes. Lui aussi va parfois à Monkay, et il fait de son mieux pour se rendre agréable aux Chinois en réquisitionnant pour eux les pêcheurs annamites lorsqu'ils ont besoin de coolis. M. James Scot conclut que la France se verra forcée de détruire Monkay pour assurer la paix dans la province de Quan-Yen.

P. Neis.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le prière au génie de la mer (voy. p. 388). — Composition d'Eug. Burnand, d'après les indications de l'auteur.

SUR LES FRONTIÈRES DU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR P. NEIS[1]

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXIV

Séjour à Doson. — Le génie protecteur de la mer. — Retour à Hanoï.

D'après ce qui précède, on conçoit qu'à part les Tonkinois, qui vivaient du travail de la terre et auxquels il était assez indifférent de changer de maîtres, les habitants de Monkay, aussi bien que tous les Chinois de la frontière, qui vivaient des produits de la piraterie et de la contrebande, voyaient avec ennui s'établir dans le pays un ordre régulier, par l'occupation française et la délimitation des frontières.

Les mandarins chinois des frontières ne devaient pas être les moins furieux de ce changement de régime; aussi toute cette région était-elle travaillée depuis longtemps par les autorités chinoises. De nombreux renseignements nous l'ont appris plus tard, et j'en détache le suivant, dont l'authenticité nous est prouvée :

« Dans le courant du mois de septembre, le mandarin chargé de la marine à Long-moun, à l'entrée de la rivière de Kim-chéou, arriva dans la baie de Paklung avec sa flotte et débarqua sur l'île de Vanninh plusieurs mandarins chinois. Ceux-ci convoquèrent les notables, les avertirent que les grands mandarins envoyés par la cour de Pékin pour délimiter la frontière du Tonkin étaient à bord de leurs jonques, et qu'ils venaient pour leur donner des instructions. Les notables devaient déclarer territoire chinois tout le pays entre le cap Paklung et Tien-hien; si les Français essayaient de contester leurs assertions, on les battrait et on les chasserait facilement.

« Comme les notables hésitaient et faisaient remarquer qu'en tout cas leur témoignage serait facilement contredit par les habitants des trois chrétientés tonkinoises, qui allaient de cette façon devenir chinoises, et en particulier par les chrétiens de l'île de Traco, administrés par des prêtres indigènes (mission espagnole), les mandarins répondirent : « Cette affaire sera facile à « régler; vous ne devez rien craindre de la part des

1. Suite. — Voyez t. LV, p. 321, 337, 353 et 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Français; vous voyez qu'ils n'ont plus de navires sur « nos côtes, ils ont fait rentrer leurs soldats en France « et ils en sont réduits à se servir de soldats anna- « mites; les grands mandarins français désirent aban- « donner le Tonkin, et ils le feront immédiatement « s'ils rencontrent de grandes difficultés. »

Ces assertions, dont plusieurs, on le sait, n'étaient que trop vraies, trouvaient du crédit près des négociants chinois de Monkay, qui avaient tout intérêt à ce qu'il n'y eût pas de changement de régime.

M. de Goy, le vice-résident, qui habitait avec ses miliciens dans la citadelle annamite, où il se trouvait un peu prisonnier, était obligé de faire le coup de feu chaque fois qu'il se rendait avec une escorte dans l'enclave (nom que l'on donnait au pays tonkinois situé entre le cap Paklung et l'île chinoise de Tchouksan, autour de la baie d'Oanh-xuan).

Il n'ignorait pas toutes ces menées, et s'attendait à une attaque sérieuse, averti que des bandes nombreuses se formaient sur le territoire chinois; mais, ne jugeant pas encore le danger si prochain, il crut, après l'arrivée de MM. Bohin et Haïtce, devoir se rendre à Haïphong, puis à Hanoï, pour rendre compte de la situation et demander des instructions.

Il invita de nouveau, avant son départ, M. Haïtce à venir habiter la citadelle; mais celui-ci se croyait plus en sûreté au milieu de la ville, entourée d'ailleurs de palissades et habitée par les riches négociants dont nous avons parlé. Il était en outre gardé par un poste, malheureusement bien peu nombreux.

Pendant que les membres de la commission étaient bloqués dans Laokay et que M. Haïtce attendait vainement dans Monkay l'arrivée de S. E. Teng, président de la délégation chinoise du Kouang-si, au-devant duquel il avait été envoyé, je passai un mois fort agréable dans la presqu'île de Doson.

Trop faible encore à ma sortie de l'hôpital pour songer à rejoindre nos collègues, M. Paul Bert eut l'obligeance de mettre à ma disposition le splendide cottage qu'il avait fait construire sur un rocher battu de tous côtés par le vent de la mer, à l'extrémité de la presqu'île de Doson.

Une belle plage de sable blanc se déroule au pied du rocher, et un petit hôtel français fort bien tenu s'est établi à l'extrémité de la plage, pour les baigneurs qui veulent venir l'été de Haïphong afin d'y prendre des bains et d'y rétablir leur santé en respirant la brise de mer.

Plus tard peut-être on devra songer à établir dans nos possessions d'Indo-Chine des *sanatoria* de montagne analogues aux *villes administratives* que les Anglais habitent dans l'Himalaya, car, si nous n'avons pas d'Himalaya en extrême-Orient, nous avons des plateaux suffisamment élevés, comme celui de Bolovens ou celui des Phoueuns (voir *le Tour du Monde*, juillet 1885), pour que la température soit tempérée. Mais pour cela il faudra faire des routes, de grands travaux, des déboisements et des constructions, qu'on ne peut entreprendre d'ici longtemps; aussi, en attendant, il nous paraît fort rationnel de rechercher sur les côtes des lieux exposés à la brise de mer et à proximité de plages de sable où les Européens puissent chaque année aller passer quelques semaines dans la mauvaise saison.

A ce point de vue Doson est admirablement choisi, à condition qu'une route praticable le relie à Haïphong ou qu'un môle de débarquement y soit construit; à l'heure actuelle l'embarquement et le débarquement ne peuvent s'y faire que difficilement et par beau temps.

La saison était trop avancée pour les baigneurs; aussi, une fois installé, je vécus absolument isolé, ne voyant que mes deux domestiques annamites et les miliciens chargés de la garde du pavillon, chassant et me promenant toute la journée sur les plages.

Je n'appris que le 19 le malheur qui venait de frapper la colonie : Paul Bert était mort le 11, et son corps était déjà parti pour la France quand je connus cette triste nouvelle. Mes forces revenaient rapidement, et je commençais à être inquiet du sort des autres membres de la commission, dont je ne recevais aucun avis; je partis donc pour Haïphong, où je demandai des instructions à M. Vial, le nouveau résident supérieur, lui disant que je me sentais suffisamment remis pour aller rejoindre M. Haïtce, si, comme je le pensais, il était trop tard pour retourner à Laokay. M. Vial me conseilla de prolonger mon séjour à Doson pour soigner ma santé, et j'achevai de m'y rétablir, sans autre souci que l'absence complète de nouvelles des autres membres de la commission que je savais bloqués dans Laokay.

Je profitai de ce temps pour visiter la presqu'île et ses environs. Cette presqu'île, qui regarde d'un côté la haute mer et de l'autre un enfoncement du Cua-nam-trieu, est formée aux deux extrémités par des collines rocheuses, entre lesquelles s'étend une bande de terre plate et sablonneuse d'une dizaine de kilomètres de longueur. Sur la pointe ouest, où atterrit le câble sous-marin, est situé le cottage du résident général; la pointe est se termine en face d'une petite île où se trouve le phare de Hong-do, qui sert pour l'atterrissage d'Haïphong et l'entrée du Cua-nam-trieu.

De la haute mer le pays semble désert et l'on n'aperçoit que les rares cases que les habitants d'Haïphong commencent à y faire bâtir pour venir prendre des bains de mer; cependant la presqu'île contient un important village comptant plus d'un millier d'habitants.

Abrité contre le vent de la mer et surtout contre la vue des pirates par de hautes et épaisses haies de bambous, les maisons se trouvent échelonnées le long de la plage qui regarde le Nam-trieu; deux routes assez larges traversent le village dans toute sa longueur, et elles sont bordées par des haies de bambous si serrées, qu'on pourrait y passer sans se douter qu'on a traversé un village populeux, si l'on n'en était averti par les aboiements des chiens et la vue des enfants, qui fuient précipitamment au loin devant vous et s'enfoncent

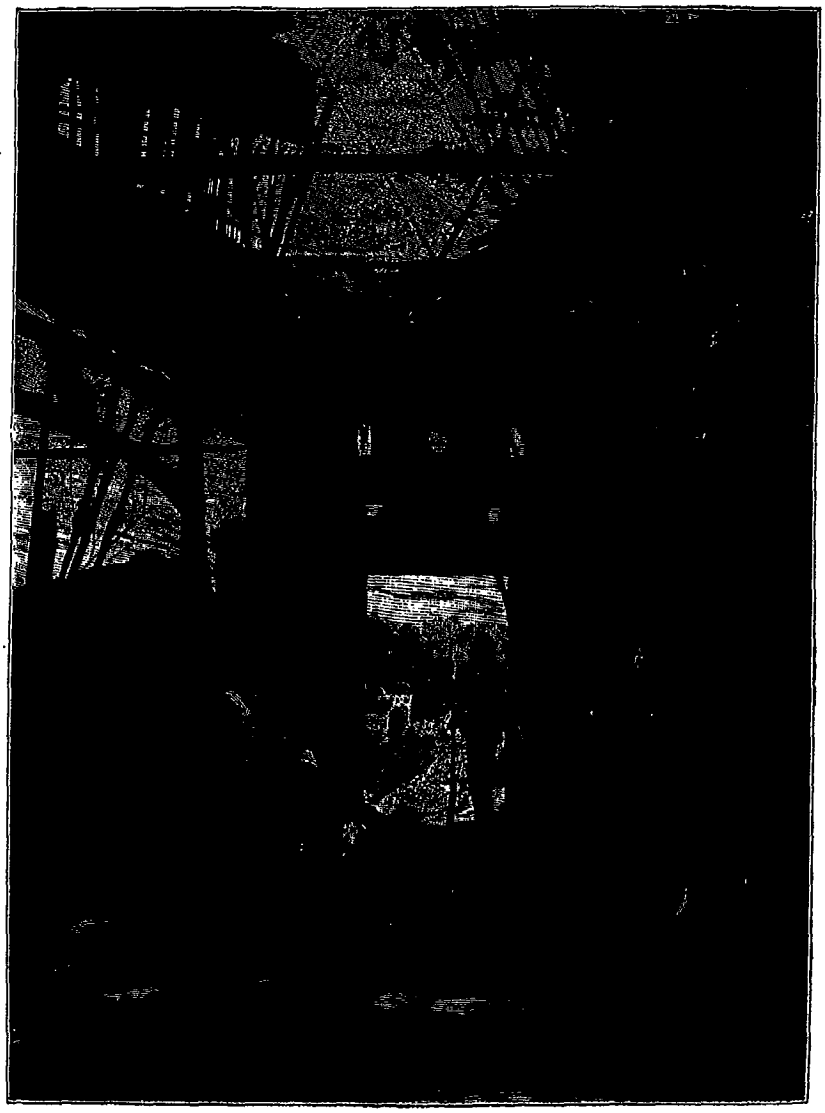
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entre les bambous, pour ressortir par bandes et vous examiner curieusement par derrière.

Les hommes s'adonnent à la pêche côtière; montés sur de petites barques, ils ne prennent jamais le large, et ne peuvent que dans les temps calmes jeter leurs immenses seines de deux à trois cents mètres de long, avec lesquelles ils font parfois des pêches merveilleuses.

Les femmes sèchent le poisson et fabriquent le *nuoc-mam* (sorte de saumure de poisson fermenté, et non pourri, comme on le dit souvent). Ce sont elles aussi qui cultivent les rizières, paraissant très fertiles malgré l'absence de tout engrais.

Il est remarquable en effet que la mer ne rejette à la côte aucune de ces algues que laissent sur nos rivages



Un poste à Monkay. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

les marées descendantes; les rochers de toute la côte sont d'ailleurs entièrement nus et dépourvus de fucus. On cultive aussi la patate douce et l'arachide, et sur les collines rocheuses, qui, au premier abord, paraissent absolument incultes, on récolte en abondance d'excellents ananas. La chasse est peu productive : quelques oiseaux de rivage et des tourterelles sont à peu près le seul gibier que j'y aie rencontré.

Les Annamites ne se construisent pas de sanctuaires élevés sur les rochers et visibles de loin en mer, comme les chapelles que l'on retrouve partout sur nos côtes de France, mais ils n'en ont pas moins leurs génies protecteurs de la mer, ainsi que je pus m'en rendre compte pendant mon séjour à Doson.

Un officier de mes amis, qui retournait en France sur le *Chandernagor*, s'étant trouvé arrêté par la marée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en dedans de la barre de Haïphong, à deux ou trois milles de Doson, eut l'idée de profiter de ce retard pour venir me faire ses adieux. Je le retins à dîner, et le soir nous ne pûmes trouver aucune barque pour le ramener à bord de son bateau, qui devait partir avant le jour.

Nous fîmes mettre à l'eau une petite yole appartenant à la résidence, et nous nous embarquâmes avec trois miliciens, peu habitués à ce genre d'embarcation. Tant qu'on fut à l'abri de la pointe, tout alla bien; mais, une fois en face de la passe, la mer devint très forte; nous disparaissions complètement entre les lames. La nuit était très noire, et nos miliciens, accoutumés à manier les avirons des sampans, se trouvaient des rameurs fort maladroits pour notre pirogue; nous pouvions craindre à chaque instant d'être engloutis. Nous fûmes trop heureux d'être recueillis par la baleinière du bateau-feu, mouillé dans la passe; le sous-officier qui le commandait envoya à notre secours en entendant nos cris, et conduisit à temps à bord de son navire mon imprudent camarade.

Nous avions laissé la yole, allégée de notre poids, aux mains des miliciens, espérant qu'ils pourraient la conduire à terre; mais ils furent entraînés par le courant et ils ne revinrent que le soir du jour suivant, quand je ne les attendais plus.

Ils me racontèrent qu'une fois que j'eus abandonné la barre ils n'avaient plus pu se conduire et qu'ils avaient été portés par le courant jusque sur la côte de Quan-yen. Le lendemain matin, comme je faisais ma promenade habituelle autour de la pointe de rochers découverts à marée basse, je vis arriver processionnellement mes trois miliciens avec plusieurs de leurs camarades et des personnes de leur famille habitant le village; ils portaient sur des plateaux des bougies de cire, des fruits, du riz, du porc rôti, des volailles et de l'eau-de-vie de riz. Ils s'arrêtèrent près de l'extrémité de la pointe, se servirent comme autel d'une petite anfractuosité du rocher, et là, après avoir allumé les cierges et rangé leurs victuailles, ils se mirent en prière.

Je n'interrompis pas leur pieux exercice; mais quand ils eurent achevé je les interrogeai, et ils me répondirent que ces trois hommes avaient couru un si grand danger qu'ils n'avaient pu être sauvés que par l'intervention d'un génie protecteur. Ils profitaient de l'indemnité que je leur avais donnée comme prix de leur corvée pour venir faire un sacrifice et remercier le génie de la mer qui les avait protégés. Inutile d'ajouter que sur-le-champ victuailles et eau-de-vie de riz furent absorbées par les sacrificateurs, pour le grand honneur du génie, auquel on en attribua cependant quelques parcelles, qui furent jetées à la mer.

J'étais chaque jour de plus en plus inquiet sur le sort des membres de la commission bloqués dans Laokay, lorsque le 1er décembre je reçus une note de M. Hunal, le résident de Haïphong, m'annonçant la mort de M. Haïtce, du lieutenant Bohin et de leurs compagnons.

Je partis aussitôt pour Haïphong, où j'appris que M. Bohin avait échappé au massacre et que les commissaires français de Laokay avaient pu enfin sortir de ce lieu pestiféré et venaient d'arriver à Hanoï. Je rencontrai, le 2 au matin, à Haïphong, le brave Bohin, qui allait à Hanoï. Laissant alors à un boy, en qui cependant je n'avais guère confiance, le soin d'aller prendre mes bagages à Doson, je me hâtai aussi de me rendre à Hanoï.

Là je retrouvai mes collègues, attristés du nouveau malheur qui nous frappait, et ne songeant plus à se réjouir de leur heureux retour. Nous fûmes tous de l'avis de notre président, M. Dillon, pour demander à partir le plus tôt possible pour Monkay, où nous désirions entrer en même temps que les troupes envoyées pour l'occuper. Le capitaine Bouinais, promu commandant, avait repris sa place dans la commission, et le commandant Daru, encore très fatigué, devait rentrer en France.

Une petite colonne, sous les ordres du commandant Poncet, marcha immédiatement sur Monkay; mais l'autorité militaire ne crut pas devoir nous autoriser à l'accompagner. Il fallait agir avec prudence et à coup sûr : à aucun prix on ne devait s'exposer à un échec; et comme on ignorait si les Chinois feraient une résistance sérieuse, une deuxième colonne, sous les ordres du colonel Dugenne, qui allait prendre le commandement de la région, se tenait prête à renforcer la première. On nous dit d'attendre la prise de Monkay et l'arrivée de la deuxième colonne pour nous rendre à notre poste, et nous fûmes obligés de séjourner à Hanoï jusqu'au 20 décembre.

Le commandant Poncet trouva le pays entièrement envahi par les Chinois, et ne s'avança qu'avec la plus grande circonspection. Les réguliers se retirèrent cependant sans résistance devant nos troupes, et les pirates et les bandes irrégulières, ne se sentant plus soutenus, se réfugièrent en Chine : la ville de Monkay fut prise sans coup férir. Les habitants de la ville, qui ne se sentaient pas la conscience nette de la mort de M. Haïtce, avaient tous émigré sur le territoire chinois, et le commandant Poncet entra dans une ville déserte.

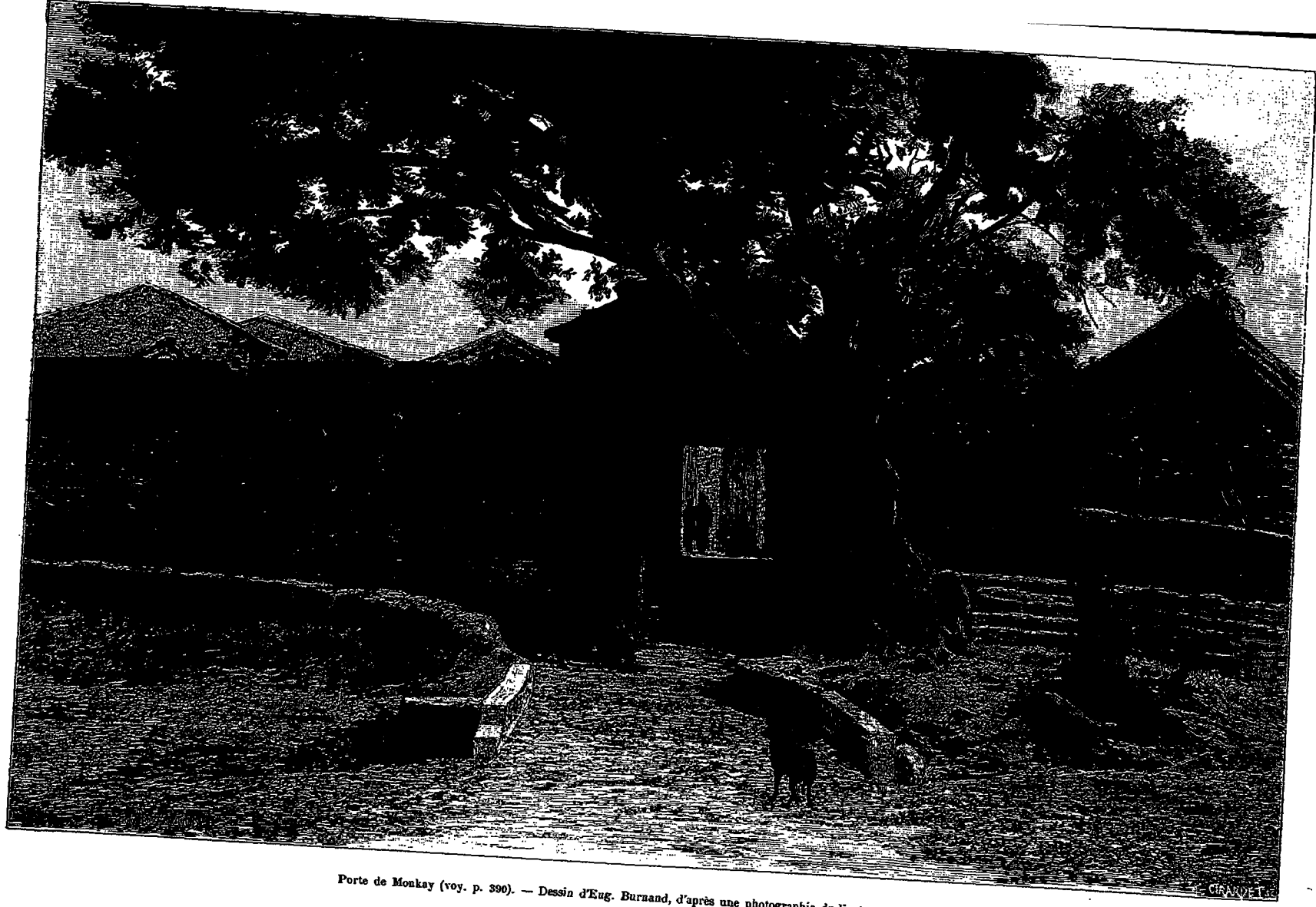
Mais, avant de continuer ce récit, revenons en arrière, et, au moyen des renseignements recueillis de tous côtés pendant notre séjour à Hanoï et plus tard à Monkay, reconstituons l'histoire de l'attaque et du massacre de notre malheureux collègue.

XXV

M. Haïtce à Monkay. — Attaque du 24 novembre dans la ville. Siège de la citadelle. — Mort de M. Haïtce.

Depuis trois semaines déjà M. Haïtce attendait l'arrivée de S. E. Teng. Le commissaire chinois Wang, qui, outre sa qualité de commissaire, remplissait les fonctions importantes de tao-taï de ces régions, vint

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Porte de Monkay (voy. p. 390). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

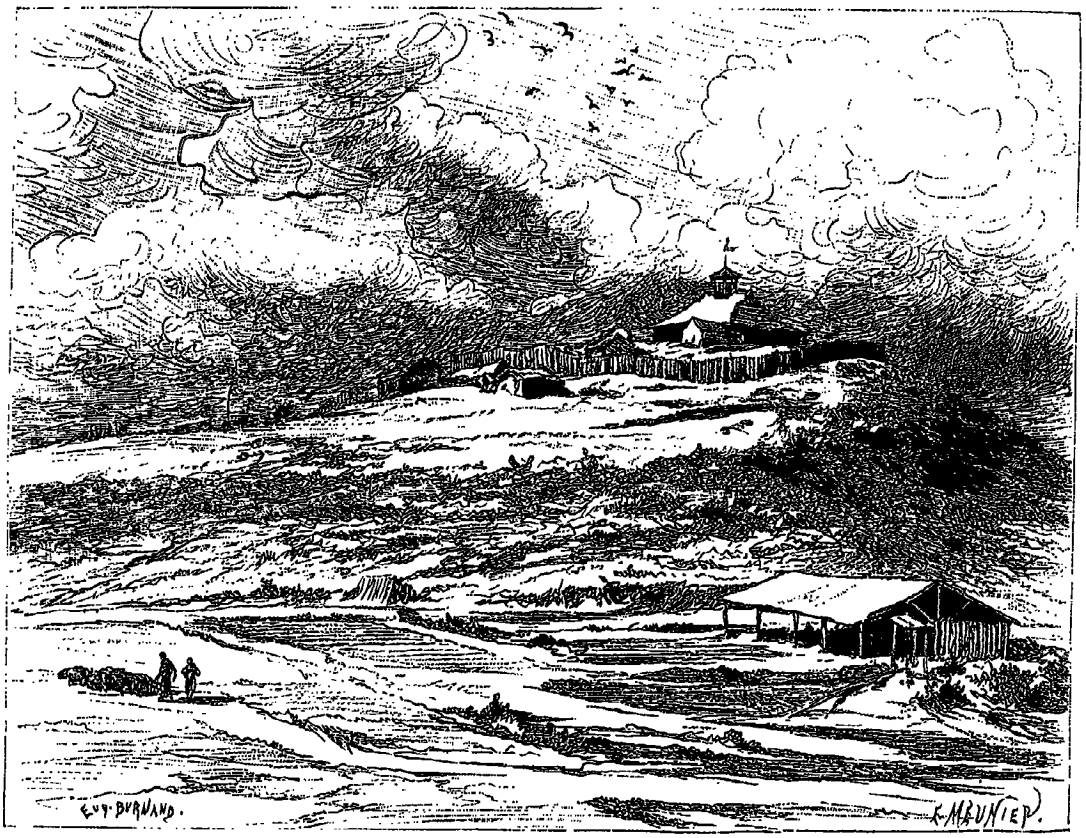
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cependant lui faire une visite, visite que M. Haïtce alla lui rendre à Tong-hin-kaï.

Il fut reçu par S. É. Wang avec le même empressement, la même cordialité que l'année précédente. Wang refusa de s'occuper de délimitation avant la venue des deux délégations, mais il se félicitait de l'arrivée de M. Haïtce à Monkay, parce que leur présence à tous deux ne pouvait qu'apaiser les esprits et favoriser les rapports entre les autorités frontières des deux pays.

Lors du départ de M. Bohin, Wang fit demander, fort courtoisement d'ailleurs, à M. Haïtce si cet officier allait attaquer Comping, le principal village de l'enclave annamite, et il se déclara satisfait quand on lui eut répondu qu'il allait simplement en tournée topographique.

Pendant ce temps les Chinois se préparaient à une attaque. Le père Grandpierre, missionnaire français, qui était depuis longtemps établi dans la petite île de Tchouk-san, située dans cette partie du Kouang-tong venant toucher la mer entre l'île de Traco et le territoire de Comping, était averti par ses chrétiens des intentions hostiles et des préparatifs des Chinois. A différentes reprises il écrivit à M. Haïtce, qui jusqu'au dernier jour ne voulut tenir aucun compte de ses



Environs de Monkay. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

conseils et de ses avertissements, qu'il trouvait trop pessimistes.

Il habitait, avons-nous dit, à l'intérieur de la ville, gardé seulement par trois chasseurs et quatre miliciens; le reste de la garnison, composé d'une douzaine de chasseurs et d'autant de miliciens annamites, de M. Perrin, commis de résidence, et de M. Ferlay, employé du génie, logeait dans la petite citadelle annamite, à un kilomètre environ de la ville.

Dans la nuit du 24 au 25, vers neuf heures du soir, M. Haïtce entendit de chez lui une fusillade assez vive du côté de la citadelle; il sortit de la ville et se rendit aussitôt vers la citadelle; mais, avant qu'il y fût arrivé, la fusillade avait cessé, et il rentra rassuré dans Monkay, dont les portes se refermèrent sur lui comme chaque nuit, et où les veilleurs continuèrent comme d'ordinaire leurs rondes et leurs cris.

A deux heures il fut réveillé par des clameurs et le bruit de coups précipités qu'on frappait à sa porte, essayant de l'enfoncer. Cette porte, renforcée par d'épais bâtons en bois dur, était extrêmement solide, et les assaillants ne parvinrent pas à la forcer.

En se mettant à la fenêtre, M. Haïtce aperçut une foule nombreuse en armes dans la rue, poussant des cris de mort, et plusieurs balles vinrent frapper la fenêtre près de lui. Les chasseurs ouvrirent aussitôt le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

feu, et en un instant la rue fut évacuée par les assaillants, qui se cachèrent dans les rues adjacentes et derrière les murs des maisons, d'où plusieurs continuèrent à riposter. Ces Chinois ne portaient pas l'uniforme des réguliers, mais beaucoup avaient des armes à tir rapide.

Les habitants de Monkay restèrent dans leurs maisons; il paraît difficile de croire qu'ils ne furent pas complices et qu'une bande de plusieurs centaines de combattants ait pu s'introduire sans bruit dans une ville gardée par de nombreux veilleurs de nuit, si on ne lui eût pas ouvert les portes.

Après un moment de répit, pendant lequel on put croire qu'on réussirait à tenir jusqu'au jour, on entendit escalader le toit par derrière la maison; puis les assaillants arrachèrent les tuiles, et par les trous faits dans la toiture ils firent pleuvoir sur les assiégés des balles et des fusées incendiaires. Pendant plus de deux heures, encouragés par M. Haïtce, les trois chasseurs et les quatre miliciens luttent contre la foule, qui augmente sans cesse; mais vers cinq heures du matin le feu a pris à divers endroits à la fois; tout le derrière de la maison est en flammes, et le plancher de la chambre où se tiennent les défenseurs commence à prendre feu; il faut se décider à quitter les lieux.



La fuite dans la rivière (voy. p. 392). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

On ouvre la porte: les trois chasseurs se précipitent les premiers dans la rue, et par leur contenance font fuir les Chinois, qui continuent cependant à tirer sur eux, abrités par les cloisons des vérandas. L'un des chasseurs tombe à ce moment frappé mortellement; les quatre miliciens et les deux boys annamites sont pris par les Chinois, et le reste de la vaillante petite troupe fuit dans la direction de la citadelle, se retournant de temps en temps pour faire feu et tenir en respect ses ennemis.

Arrivés au bout de la rue, ils trouvent la porte barricadée: la retraite est coupée; toutes les maisons dont les portes de derrière donnent sur le fleuve sont hermétiquement fermées, et M. Haïtce frappe en vain à plusieurs d'entre elles. Le temps presse cependant: les pirates, voyant leur proie enfermée, commencent à s'enhardir, quand, après plusieurs sommations, la porte de l'avant-dernière maison, qu'habitait le doï de la police annamite, s'ouvre et donne aux fugitifs une issue vers le fleuve.

Le doï refuse d'ailleurs de les abriter longtemps, et quand on entend les coups précipités frappés à la porte de la rue par les pirates, qui menacent de la défoncer, il adjure M. Haïtce de s'enfuir par le fleuve, s'excusant de ne pouvoir l'accompagner, parce qu'il voulait arrêter quelque temps chez lui les poursui-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vants. La marée était haute et le fleuve baignait le derrière de la maison; M. Haïtce, éveillé au milieu de la nuit, puis occupé à repousser les attaques des pirates, s'était enfui à demi vêtu et sans coiffure; il se jette à l'eau, suivi de ses hommes; ils font ainsi une cinquantaine de mètres avec de l'eau et de la vase jusqu'aux épaules, et arrivent par bonheur à gagner la rue du marché d'Haï-Ninh avant que les Chinois ne soient sortis de Monkay.

Il restait près d'un kilomètre à faire pour gagner la citadelle, et l'on pouvait craindre d'être tourné; mais à moitié route ils rencontrent M. Perrin, qui arrivait en toute hâte à son secours avec la moitié de ses hommes.

Il avait été attaqué dans la citadelle juste au moment où s'étaient fait entendre des coups de fusil à Monkay; l'attaque n'avait pas été très sérieuse, mais il venait seulement de pouvoir sortir pour se porter au secours de M. Haïtce. On gagna alors facilement la citadelle sans être poursuivi par les Chinois.

Ceux-ci d'ailleurs ne savaient que trop bien que leur proie ne pouvait leur échapper, et pendant ce temps, ivres de fureur et rendus à leur nature sauvage par la vue du sang, ils s'acharnaient sur les cadavres du chasseur et des miliciens tombés dans le combat; ils promenèrent leurs têtes dans la ville, au bout de bambous, avec celle de la chienne du lieutenant de Goy, qui était restée dans la maison de M. Haïtce.

Les chefs faisaient éteindre l'incendie de la maison attaquée, pour s'emparer des bagages de MM. Haïtce et Bohin, des cartes, des documents et des chevaux. Les habitants tonkinois nous affirmèrent, dans la suite, que la plus grande partie de ces dépouilles avait été déposée chez le taotaï Wang; mais celui-ci ne voulut ou peut-être n'osa jamais en faire la restitution, ce qui eût presque été un aveu de sa complicité.

La journée du 25 fut assez calme, et nos compatriotes en profitèrent pour organiser la défense dans la citadelle.

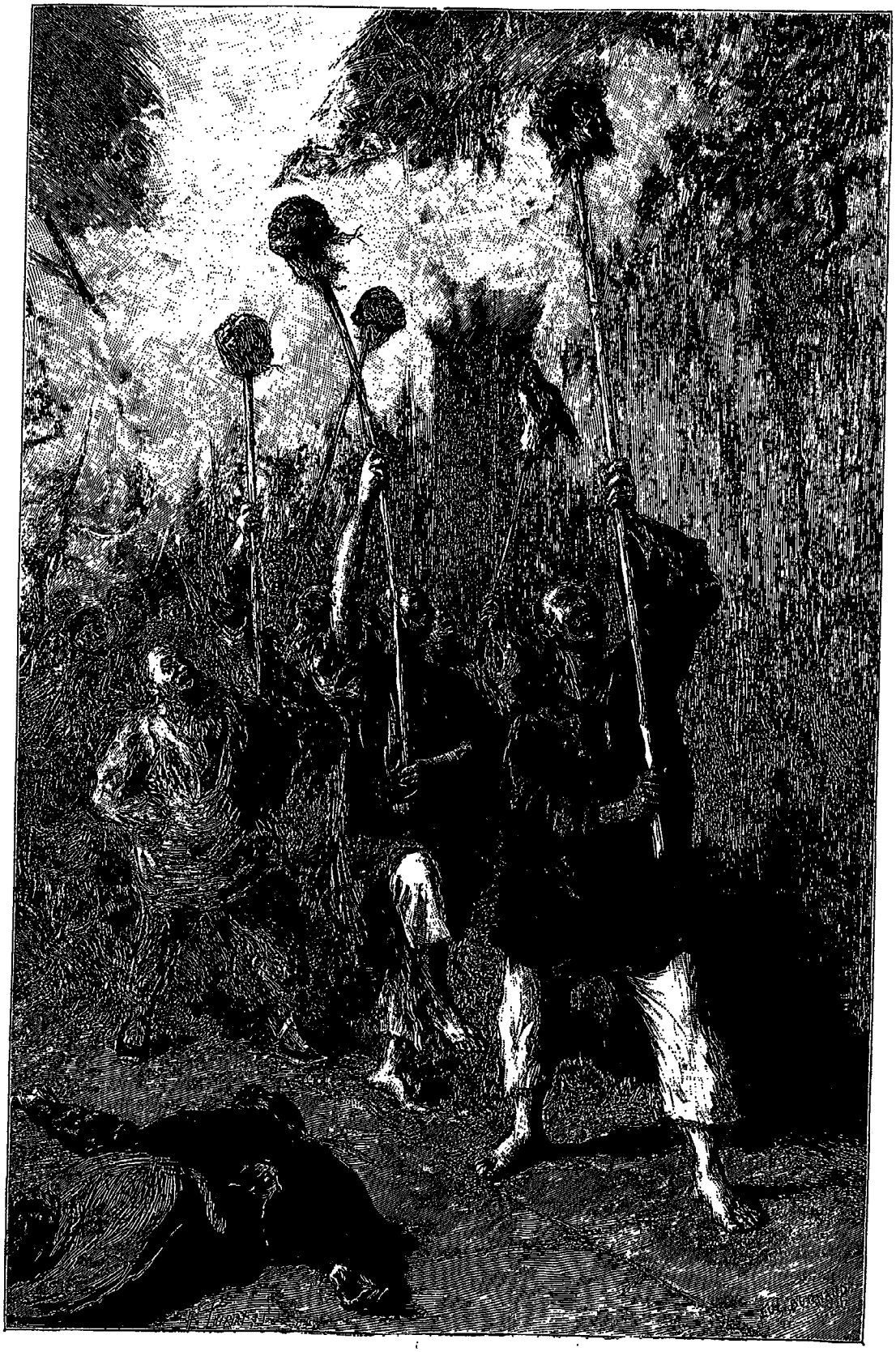


M. Haïtce. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Les Chinois, et en particulier les bandes irrégulières, attaquent rarement pendant le jour : on ne se fiait donc pas à cette trêve apparente et l'on s'attendait à être attaqué la nuit suivante. La ville de Monkay, dont on eut des nouvelles par quelques fugitifs annamites, était au pouvoir des pirates chinois; de nouveaux renforts arrivaient sans cesse de Tong-hin, et plusieurs réguliers en uniforme se trouvaient parmi eux. On mettait le feu à quelques maisons des Chinois qui entretenaient des relations commerciales avec les Européens; les autres commerçants restaient enfermés dans leurs maisons.

Dans la journée du 25 on avait abandonné la citadelle pour se réfugier dans le réduit (situé au point *b*), au sommet d'une colline d'une trentaine de mètres, boisée et escarpée. L'attaque commença dès la tombée de la nuit avec une grande violence. Nos compatriotes tiraient à bout portant, utilisant, outre leurs fusils, de petits pierriers annamites dont était armé le réduit. La bande augmentait d'heure en heure, et jusqu'à sept heures du matin les assauts se renouvelèrent presque sans interruption. La garnison n'avait plus de vivres, pas d'eau, et les muni-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les Chinois promènent les têtes de leurs victimes. — Composition d'Eug. Burnand, d'après les indications de l'auteur,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tions, en fort petite quantité, n'allaient pas tarder à lui faire défaut.

Quand il fit grand jour, les assaillants se retirèrent encore à une certaine distance. Mais cette journée du 26 dut être terrible pour les assiégés ; ils voyaient les collines autour de Tong-hin, sur le territoire chinois, se couvrir de tentes et de soldats. Des réguliers de plus en plus nombreux venaient se joindre aux troupes qui avaient attaqué le premier jour. L'arrivée de M. Bohin avec ses vingt chasseurs et ses vingt tirailleurs annamites, mais surtout avec son sang-froid et son habitude de la guerre annamite, pouvait seule permettre une retraite sur Hakoï, situé à une quarantaine de kilomètres de Monkay, et où le lieutenant Mac-Mahon tenait un petit poste avec une section de chasseurs. Mais M. Bohin, à qui l'on avait déjà envoyé trois courriers, n'arrivait toujours pas ; il était facile de deviner que ces courriers étaient tombés entre les mains des Chinois.

Une femme indigène, au service des employés du fort, consentit à se dévouer et à tenter de traverser la ligne des assaillants pour porter une lettre de M. Haïtce au père Grandpierre, à Tchouk-San. Celui-ci, espérait-on, pourrait faire avertir M. Bohin.

Au sortir de la citadelle, à cent cinquante mètres à peine, cette femme tombe dans une embuscade chinoise ; elle s'enfuit en courant sur la route de Traco, où elle est poursuivie par quelques pirates. Ne perdant pas sa présence d'esprit, elle éparpille à la volée, dans les champs, quarante piastres qu'elle portait sur elle, et quelques effets de soie contenus dans un panier. Les Chinois, pris à ce stratagème, s'attardent à ramasser les piastres, et pendant ce temps la femme peut gagner un petit bois, où elle reste cachée dans un fourré. Quelques heures après, elle se remettait en route pour Traco, où elle arrivait à cinq heures du soir ; de là le missionnaire annamite fit parvenir la lettre au père Grandpierre, qui la reçut à dix heures du soir. Cette lettre arriva le lendemain seulement à M. Bohin, alors qu'il était déjà en route pour Monkay.

Dans cette journée et dans la précédente, outre les courriers envoyés au père Grandpierre pour les faire parvenir au lieutenant Bohin, M. Haïtce en expédia trois au lieutenant de Mac-Mahon, qui commandait le petit fort d'Hakoï, pour lui demander des secours. Un seul des trois *tram* parvint à sa destination. Or, le lieutenant de Mac-Mahon, alors attaqué vigoureusement lui aussi, ne put se dégager qu'avec peine, et, bien que n'ayant pas hésité, dans une situation dangereuse pour son poste, à se démunir de la moitié de ses hommes, cette petite troupe arriva trop tard pour sauver les assiégiés.

Le père Grandpierre, atteint d'ailleurs d'accès pernicieux violents qui le clouaient sur sa natte, dut se sauver, le jour même, de sa chrétienté de Tchouk-san, où sa vie était menacée, et il se rendit en toute hâte à Haïphong pour rendre compte de ce qui se passait.

Vers la tombée de la nuit, le 27, les Chinois recommencent leurs assauts contre le réduit. M. Bohin n'arrive toujours pas, et de tous les côtés on aperçoit la plaine couverte d'ennemis, qui entourent complètement la citadelle. Craignant que le terrain ne fût miné, ou redoutant d'y rencontrer quelque autre fâcheuse surprise, les ennemis n'envahissent cependant pas la citadelle, qui est abandonnée des nôtres, et concentrent tous leurs efforts sur le réduit où ils se sont réfugiés. Ce réduit, en fort mauvais état, est à peine assez grand pour contenir les vaillants défenseurs, mais, placé au sommet d'une petite colline escarpée, dont les flancs sont couverts d'une végétation épaisse et à peine percée de quelques sentiers étroits et difficiles, il permet aux assiégés de tenir sans trop de pertes. La nuit est des plus noires : sitôt qu'apparaît un Chinois il est fusillé à bout portant, et les autres reculent ; malheureusement, dans la petite troupe il n'y a pas de commandement militaire : chacun tire à son gré et ne sait pas assez ménager les munitions.

Vers le milieu de la nuit, les chasseurs parlent de faire une sortie et d'essayer de profiter de l'absence de la lune pour opérer la retraite sur Hakoï : ils sont épuisés de fatigue et de faim, et la soif surtout se fait cruellement sentir. Depuis plus de quarante-huit heures ils n'avaient pris ni aliments ni boisson, et avaient été jour et nuit sur le qui-vive.

M. Haïtce encourage ses hommes, les engageant à résister au moins jusqu'au soir suivant, et leur représentant que M. Bohin et un secours de Hakoï arriveront certainement dans la journée, et que, les Chinois n'osant pas attaquer de jour, la retraite sera alors facile.

Cependant les attaques redoublent ; les Chinois, ne pouvant enlever de vive force le réduit, amoncellent dans le bois de la paille, de l'huile et de la poudre, et essayent de l'incendier ; ils ne peuvent y réussir, mais ils produisent ainsi une fumée âcre et épaisse, qui vient augmenter les souffrances des assiégés.

Le matin on s'aperçoit que les munitions sont à peu près épuisées. MM. Haïtce et Perrin, voyant à ce moment l'attaque se ralentir et croyant que les Chinois s'éloignent comme les nuits précédentes avec le jour, se décident à tenter une sortie pour chercher à gagner Hakoï.

On sort, sans être vu, par l'un des petits sentiers couverts de bois qui sillonnent la colline ; mais, une fois dans la campagne, on s'aperçoit qu'un caporal de chasseurs et deux tirailleurs annamites, qui étaient descendus dans la citadelle pour essayer d'y trouver quelques vivres, n'avaient pas été avertis de l'évacuation du réduit et qu'on les avait oubliés. M. Haïtce ne veut point abandonner ces malheureux : il fait cacher ses hommes et revient au réduit avec deux chasseurs pour chercher le caporal et les deux tirailleurs, perdant ainsi un temps précieux.

Aussi, à peine sortent-ils du bois, se dirigeant au pas de course vers la route de Hakoï, qu'ils sont poursuivis par une foule de Chinois qui les criblent de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

balles et poussent des cris de mort. Il faut de temps en temps faire volte-face pour utiliser les dernières cartouches à arrêter les poursuivants.

Arrivés à la rivière, toujours suivis de près, ils s'aperçoivent avec désespoir que le gué de la route de Hakoï est impraticable : la marée est trop haute et plusieurs des chasseurs ne savent pas nager. Malgré cela, comme il n'y a pas d'autre chance de salut, M. Haïtce ordonne de traverser la rivière. Quelques-uns se noient dans cette tentative ; d'autres, aidés par ceux qui savent nager, parviennent à gagner la terre en perdant leurs armes et leurs munitions. Le doï de la police qui, le 25, avait si difficilement ouvert sa porte à M. Haïtce dans la ville de Monkay et qu'on devait soupçonner tout au



Le père Grandpierre. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

moins de n'avoir pas voulu l'avertir à temps du danger qui le menaçait, se dévoue à ce moment. Trois fois il passe la rivière à la nage, portant un chasseur ; mais quand il revient une quatrième fois, les ennemis se sont rapprochés et il meurt percé d'une balle au milieu du courant avec le chasseur qu'il portait. Les Chinois, se mettant à la nage, leur coupent la tête dans la rivière même.

Cependant MM. Haïtce et Perrin, qui avaient voulu jusqu'au dernier moment rester sur la rive gauche pour surveiller le passage, se trouvaient pressés par la foule des assaillants, qui, maintenus quelque temps par leur fière atttiude, se rapprochaient alors sans cesse ; ils se mettent à la nage avec quatre chasseurs et parviennent à gagner l'autre rive.

Les miliciens étaient dispersés ou tués, tandis que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quatre autres chasseurs, défilant le long de la rive, arrivent à l'ancien arroyo de la douane (voir la carte), où une barque montée par des Annamites catholiques les fait passer de l'autre côté. Ces quatre chasseurs, dont un caporal, purent arriver dans l'île de Traco, où ils furent, quelques heures après, recueillis par M. Bohin, qui accourait.

MM. Haïtce et Perrin et les quatre chasseurs se trouvèrent cernés en arrivant sur la rive droite, au moment où ils allaient s'enfuir sur la route de Hakoï, par une bande de Chinois venant des villages voisins et aussi par d'autres qui, connaissant mieux la rivière que nos compatriotes, avaient passé l'eau à un gué plus élevé.

On n'a plus ni armes ni munitions : toute résistance est impossible; quelques chasseurs reussissent à s'enfuir par la route de Hakoï, où ils sont recueillis à quelques heures de là par le petit détachement que le lieutenant de Mac-Mahon envoyait au secours de M. Haïtce. Dans leur fuite ils ont le temps de voir M. Perrin, qui s'est réfugié dans la rivière, tomber percé de coups de lances, et M. Haïtce, blessé déjà d'une balle à la jambe, disparaître au milieu des Chinois.

Des renseignements ultérieurs nous ont appris la fin de ce triste drame : on força notre malheureux ami à marcher jusqu'à la ville, où il fut massacré dans la rue par la populace. Puis, par une ancienne habitude de cannibalisme que l'on retrouve trop souvent dans l'Annam et dans la Chine du sud, son corps fut dépecé, le foie mangé, et le fiel, mélangé avec de l'alcool de riz, absorbé par ces sauvages, qui espèrent ainsi s'approprier le courage et la valeur du brave tombé entre leurs mains.

Les têtes et certaines parties du corps de tous les Français ou Annamites tués dans cette journée furent promenées pendant plusieurs jours au bout de piques dans la ville de Monkay et dans les environs, au milieu de fêtes de cannibales bien dignes de ces bons Chinois que l'on nous affirme souvent avoir un caractère si doux, si poli et si civilisé.

Ainsi mourut, le 27 novembre, notre collègue et ami M. Haïtce, victime de son dévouement pour son pays et aussi pour la cause de la civilisation, massacré par des Chinois établis sur le territoire annamite et par leurs voisins qui, vivant de piraterie et de contrebande, avaient intérêt à empêcher notre établissement et notre surveillance dans ces parages.

M. Haïtce avait vingt-sept ans. Arrivé jeune à Paris, il avait trouvé le temps, tout en étant employé des postes à la Bourse, de suivre d'une façon brillante les cours de l'École des langues orientales. Pendant ce temps aussi, il collaborait activement à différents journaux et publications, entre autres au *Supplément du Dictionnaire de la conversation*, qui lui doit de nombreux articles. Nommé interprète en Chine, il fut ensuite successivement secrétaire particulier de M. Harmand, commissaire général de la république en Indo-Chine, puis chef de cabinet de M. Lemaire quand ce dernier il fut envoyé extraordinaire près de la cour de Hué; il avait, comme nous l'avons vu, remplacé M. Scherzer à la commission de délimitation.

Travailleur infatigable et d'une intelligence remarquable, M. Haïtce pouvait prétendre au plus brillant avenir; d'un abord froid et réservé, il se livrait difficilement, mais on n'en appréciait que mieux son esprit et son cœur quand il vous avait donné sa confiance. Le pays perdait un serviteur précieux, et nous, un camarade et un ami que les fatigues éprouvées et les dangers courus ensemble nous avaient rendu particulièrement cher.

XXVI

Rapport du lieutenant Bohin attaqué près de Tong-son.

Pendant que ces événements se passaient à Monkay, le lieutenant Bohin, attaqué de son côté, ne parvenait à se sauver qu'à grand'peine. On me permettra d'extraire de son rapport au président de la commission le récit de son expédition.

« Étant partis le 20 au matin, nous ne pûmes débarquer au cap Paklung que le 21, à trois heures du soir, par suite du mauvais état de la mer. J'étais accompagné du *bang-bien*, mandarin de Coum-ping, qui devait me conduire sur la frontière. Notre absence devait être de huit jours, et les hommes emportaient des vivres pour cette durée.

« Les journées des 22, 23, 24 et 25 furent tranquilles; le pays paraissait très calme, mais on ne voyait que de rares habitants; la région elle-même jusqu'à Hankuoï était inculte, pauvre et à peu près inhabitée.

« Le 25, à midi, je recevais une lettre de M. Haïtce, m'encourageant à achever mes travaux, et n'indiquant que d'insignifiantes alertes auxquelles il ne fallait pas prêter attention.

« Le 26, à dix heures du matin, nous arrivions au village de Song-phong, à trois heures de marche de Coum-ping. Ce village, situé au fond d'une vallée très étroite, est dominé de toutes parts, et le chemin que nous devions suivre passe lui-même par un col d'une altitude de cent trente à cent cinquante mètres environ. A midi je recevais du père Grandpierre une lettre m'annonçant que de graves événements se passaient à Haï-Ninh; cette lettre, portant la même date que celle de M. Haïtce, ne m'inquiéta pas outre mesure. Néanmoins, notre mission s'achevant à Coum-ping, je pressais le départ, lorsque je fus averti que des Chinois armés venant de Trong-son avaient l'intention de me barrer la route et occupaient tous les passages.

« Je vérifiai le fait, et en effet, au moment où nous nous mettions en marche, en un clin d'œil tous les sommets des mamelons se couvrirent de Chinois armés et pavillons déployés; beaucoup d'entre eux portaient l'uniforme des réguliers chinois.

« Ayant pris la formation du convoi en marche,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous essayâmes de gravir le chemin qui passe par le col précité ; nous dûmes y renoncer, car la rapidité de la pente et l'altitude ne nous auraient pas permis d'arriver au sommet en état de pouvoir repousser les Chinois qui l'occupaient. Je fis contourner ce massif sous le feu des Chinois, alors au nombre de quatre cents environ ; nous les repoussions de mamelon en mamelon, et, lorsque la vallée se fut un peu élargie après deux heures de combat (il était deux heures et demie), un dernier assaut nous assura définitivement le chemin, et nous poursuivîmes les Chinois de nos feux.

« Durant le combat, deux Français et un milicien formant notre extrême droite tombèrent dans une embuscade, par suite des accidents du terrain, couvert en cet endroit ; ils se défendirent vaillamment ; un chasseur et le milicien se dégagèrent ; mais malgré tous nos efforts nous ne pûmes sauver le deuxième chasseur, qui tomba entre les mains des Chinois et fut massacré ; il nous a été impossible de nous emparer de son corps, la petite troupe que je commandais étant harcelée de toutes parts.

« Nous avons vu tomber des mamelons quinze Chinois sous nos feux (les habitants donnent comme chiffres vingt et un morts et beaucoup de blessés). Le combat a constamment eu lieu entre cinquante et trente mètres.

« A quatre heures nous étions à Coum-ping. Là une lettre plus grave du père Grandpierre, datée du 26 au matin, me fut remise à mon arrivée. J'expédiai immédiatement l'ordre au patron du cotre de venir nous prendre ; il était quatre heures de l'après-midi.

« Cet ordre ne lui parvint que le 27 à cinq heures du matin, alors que, n'ayant pas de nouvelles de lui, nous étions partis pour Coum-ping afin de nous em-



« Nous poursuivîmes les Chinois de nos feux. » — Composition d'Eug. Burnand, d'après les indications de l'auteur.

barquer sur des sampans qui nous auraient déposés à Traco.

« La marée étant basse, nous dûmes aller à pied jusqu'à la baie de Tchouk-san, où nous trouvâmes le cotre. Le patron me remit une nouvelle lettre du père Grandpierre des plus pressantes et qu'il venait de recevoir le matin même. Le cotre avait, lui aussi, été attaqué la veille au soir et avait repoussé vaillamment cette attaque.

« Nous nous embarquâmes immédiatement, et je donnai l'ordre au patron, M. Héraut, de nous déposer à Traco, d'où, en une heure et demie, je pouvais être au secours de la citadelle ; il était neuf heures du matin. A dix heures nous recueillîmes dans un sampan venant à notre rencontre quatre chasseurs, dont un caporal, sans casques, sans vêtements, n'ayant qu'un fusil.

« Ils nous apprirent le désastre de Haï-ninh, comment ils avaient pu arriver jusqu'à nous, la direction prise par quelques-uns des autres, la disparition de M. Haïtce, enfin la mort de MM. Perrin et Ferlay. Trois miliciens également avaient pu échapper au massacre et se trouvaient dans le village catholique de Traco.

« Une reconnaissance fut faite : aucun Français ne se trouvait dans la région, mais nous pûmes recueillir le phou de Haï-ninh et deux miliciens ; le troisième ne put être retrouvé.

« Nous dûmes attendre la marée du 28 pour nous diriger vers la rivière de Haï-ninh, car je voulais explorer le littoral et cette rivière aussi haut que le cotre pourrait remonter.

« Par le phou j'envoyai des émissaires à la recherche de ceux des Français ou miliciens qui se trouvaient encore dans la région. On n'avait aucune nouvelle de M. Haïtce. Dans la nuit plusieurs villages, Haï-ninh y compris, furent incendiés ; il nous sembla que la mis-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sion de Tchouk-san elle-même était la proie des flammes. Le père Grandpierre étant parti pour Haïphong, je n'avais pas à le rechercher.

« Le 28, à six heures du matin, nous repartions sans autres nouvelles. L'état de la mer ne nous permit que de suivre la côte à distance. Le pavillon français fut hissé, et des salves de mousqueterie furent tirées à intervalles, afin d'attirer sur la plage ceux qui auraient pu être sauvés.

« A l'entrée de la rivière de Monkay nous trouvâmes une chaloupe à vapeur qui montait à Monkay; je la fis héler au moyen de signaux, qu'elle aperçut enfin.

« Je l'empêchai de remonter à Monkay et je la réquisitionnai, espérant, malgré l'heure de la marée, pouvoir avec son aide explorer une partie de la rivière. Une avarie de ses chaudières ne le permit pas; ses feux étaient éteints par la fuite qui s'était produite. Le cotre ne put que mouiller un kilomètre plus loin.

« La plage était couverte d'habitants catholiques, fuyant leurs villages que les pirates chinois incendiaient, ne respectant que ceux qui n'étaient pas catholiques. J'en interrogeai un certain nombre; d'après eux il ne restait plus un Français.

« M. Haïtce ainsi que les autres fonctionnaires et militaires avaient été pris, tués ou noyés. M. Haïtce et plusieurs autres avaient essayé, sans y réussir, de gagner Hakoï.

« Une reconnaissance fut de nouveau faite dans la journée; nous recueillîmes trois nouveaux miliciens, mais nous ne découvrîmes aucun Français; tous s'accordaient à dire qu'ils étaient massacrés.

« Dans la journée je reçus un billet du chef de détachement envoyé d'Hakoï au secours de la citadelle : toute espérance nous était désormais interdite, car la route d'Hakoï, que je comptais parcourir, venait de l'être.

« Dans la soirée le missionnaire annamite de Traco, réfugié avec ses chrétiens, au nombre d'un millier, en partie sur des jonques, en partie sur la plage, vint me demander de rester. Je lui fis comprendre que le peu de munitions qui nous restait ne le permettait pas, et que, en attendant du secours que je demandais pour lui, le mieux était de faire partir les jonques du côté de Hakoï.

« Le 29, à cinq heures, la chaloupe à vapeur se mit en marche, suivant le littoral d'aussi près que possible. Des signaux sont faits, mais nous n'apercevons personne. A neuf heures, et demie nous arrivions à Hakoï. La ville était en flammes.

« M. le lieutenant de Mac-Mahon, qui venait de recevoir un tram envoyé la veille, vint au-devant de nous. Il nous apprit que le détachement envoyé par lui au secours de Haï-ninh avait recueilli quatre Français, mais n'avait eu aucune nouvelle des autres.

« M. de Mac-Mahon avait été attaqué le 27, puis sérieusement le 28; quelques heures avant notre arrivée, le feu avait été mis à Hakoï, qui est entièrement détruit. Il s'attend à être de nouveau attaqué incessamment. Il venait de faire transporter le matériel dans le nouveau fort, où il a pour un mois de vivres.

« Après m'être concerté avec lui, je laissai tout le détachement, chasseurs et miliciens, et je repartis immédiatement avec la chaloupe à vapeur réquisitionnée, afin d'exposer le plus rapidement possible la gravité de la situation aux autorités militaires et civiles. »

C'est ce que nous apprîmes plus tard du père Grandpierre et de M. Bohin.

XXVII

Départ pour Monkay. — La baie de Halong.

C'était le cœur serré, mais ayant cependant hâte de remplacer notre malheureux collègue, de poursuivre si c'était possible sa vengeance et de continuer son œuvre, que nous nous mettions en route pour Monkay.

Le 22 la canonnière *le Casse-Tête* nous embarquait à Haïphong, et nous prenions la mer, ou plutôt nous suivions les canaux et rades successives qui s'étendent de Haïphong au cap Paklung.

Nous passons d'abord devant Quang-yen, dont nous admirons le vaste hôpital neuf, bien exposé au vent du large.

Le lendemain matin nous entrons dans la baie de Halong, qui, avec ses myriades d'îlots calcaires, offre un spectacle inoubliable.

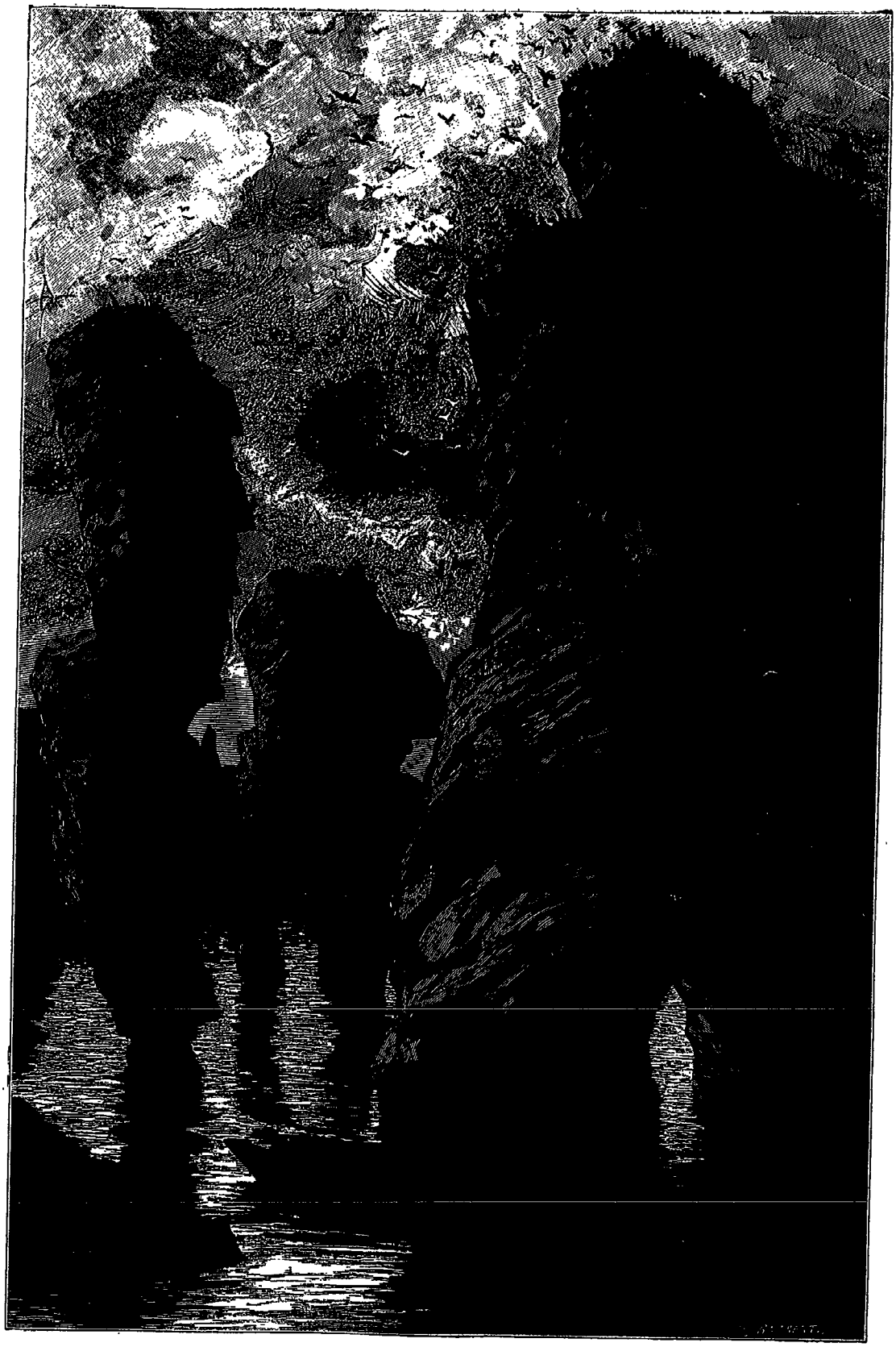
Les typhons et les tempêtes qui soufflent d'Haïnan, à travers le golfe, nous dit J. Scot, éclatent avec toute leur force sur la côte de Quang-yen, et la suite des siècles a sapé, rongé et émietté tout ce qui n'était pas le roc solide, en sorte que toute la côte jusqu'au cap Paklung est bordée par un immense labyrinthe d'îles et de rochers nus, désignés fort insuffisamment par le nom des *Mille-Iles*.

La baie de Halong présente un caractère de beauté tout spécial. Elle baigne une quantité prodigieuse d'îlots enchevêtrés les uns dans les autres, dont beaucoup ne sont que des rocs pelés; les uns sont percés de part en part; d'autres, avec leur base rongée par les vagues, ressemblent à de gigantesques champignons; d'autres sont couverts d'un manteau d'arbustes et d'arbres à feuillage toujours vert; tous sont peuplés d'innombrables oiseaux de mer de différentes espèces, mouettes, cormorans, orfraies ou aigles de mer.

Jamais contrebandiers ou pirates n'ont pu trouver de théâtre plus splendide et plus approprié à leurs exploits. Jusqu'à ce que la France eût commencé la campagne du Tonkin, tous les habitants des villages des îles et des villes de la côte faisaient tour à tour la contrebande et la piraterie, passant à la pêche le temps que leur laissaient ces occupations.

Même en ce moment, malgré le grand nombre de canonnières et autres navires de guerre qui sillonnent ces parages, il n'est pas prudent pour les jonques, ni même pour les chaloupes à vapeur qui y mouillent la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rochers dans la baie de Halong. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après les croquis communiqués par l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nuit, de se laisser surprendre par des jonques qui, au premier abord, peuvent paraître d'innocentes barques de pêche. Il faut veiller avec soin pour ne pas se laisser aborder ni entourer par ces pêcheurs suspects.

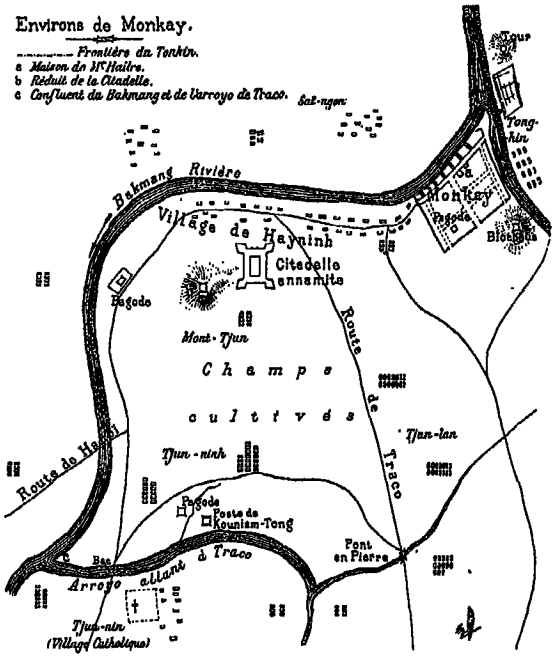
Au fond de la baie et au nord, on aperçoit la petite île de Hong-Gaï, connue depuis longtemps pour ses gisements carbonifères; c'est le New-Macao des anciens négociants hollandais. Le port de Hong-Gaï est très sûr; avec de légères améliorations il pourra recevoir les navires du plus fort tonnage, et la ville, qui ne peut manquer de s'y développer quand les mines seront régulièrement exploitées, sera admirablement située pour approvisionner les navires de charbon et aussi pour en fournir au chemin de fer qui devra avoir Quan-yen comme tête de ligne.

Après avoir traversé la baie de Faï-tzi-long (dont plusieurs géographes ont fait le nom anglais de Fitz-long), la forme des îles change de caractère : elles ne sont plus calcaires, paraissent moins escarpées, et plusieurs sont susceptibles de culture; telle est celle de Sam-mui-tao, derrière laquelle nous mouillons le 23, à cinq heures du soir, au mouillage dit *de la Vipère*.

Plusieurs canonnières et un certain nombre de chalans ayant amené les troupes sont mouillés en ce point, et la canonnière *Mutine* porte le résident général, M. Vial, et le général Mensier, qui ont voulu visiter par eux-mêmes la ville de Monkay, pour se rendre compte de son importance tant au point vue commercial qu'au point de vue militaire.

On se rend réciproquement visite, et comme la chaloupe à vapeur contiendrait difficilement tous les passagers, nous nous décidons à passer la journée suivante à bord du *Casse-Tête*. D'ailleurs les questions que nous allions avoir à débattre avec les Chinois comprenaient des questions maritimes. Suivant l'intérêt que pouvait offrir la baie d'Oanh-xuan comme point de mouillage pour nos navires de guerre, on devait attacher une importance plus ou moins grande à revendiquer le cap Paklung; les commissaires avaient donc tout intérêt à s'éclairer près des commandants des différents navires qui avaient déjà pratiqué ce mouillage. Le commandant Bugard, capitaine de frégate, fut même pendant un certain temps attaché à la commission de délimitation pour lui fournir les renseignements techniques dont elle avait besoin; il était en ce moment sur la *Nièvre*, transport mouillé près de nous, mais il lui fallait se rendre à Haïphong avant de venir nous rejoindre.

Dans la journée du 24 nous descendîmes à terre sur l'île de Traco, où étaient campées une compagnie de tirailleurs annamites et une batterie de canons de montagne.



Cette île de Traco forme une longue bande de terre, s'étendant depuis l'île de Tchouk-san jusqu'à l'entrée du Paklam; là s'élève une petite colline, appelée Mui-ngoc, où l'on établit ensuite un blockhaus avec un magasin d'approvisionnements.

Ce point est celui où le débarquement est le plus aisé; on ne peut cependant y aborder qu'à marée haute et avec des navires calant moins de trois mètres; encore le chenal qu'il faut suivre entre les bancs de sable pendant quatre kilomètres est-il très variable, ce qui en rend le balisage difficile et cause de fréquents échouages.

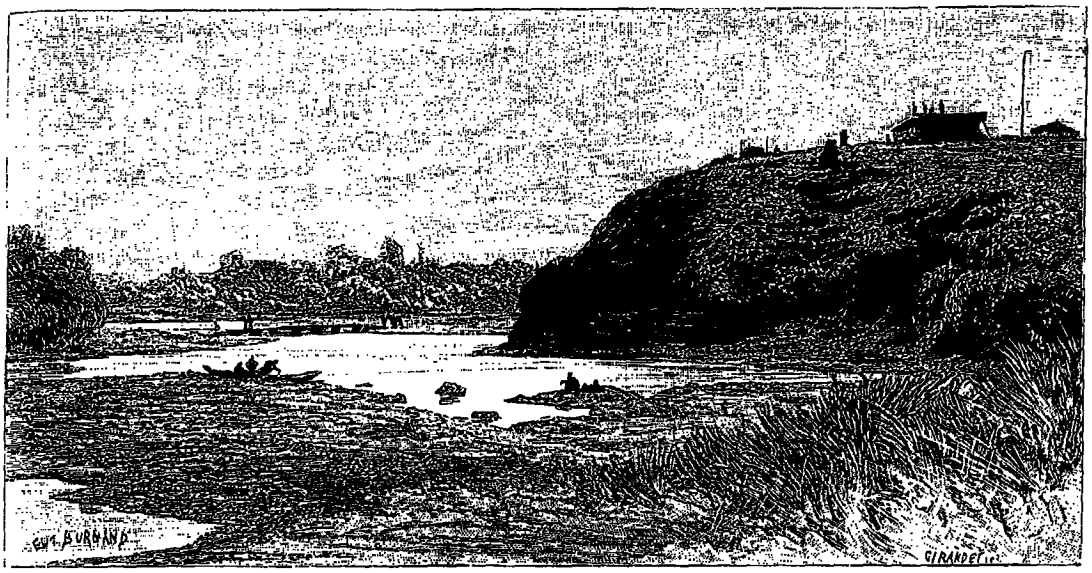
L'île de Traco n'est séparée de celle de Vanninh que par un arroyo de peu d'importance, navigable seulement à marée haute; mais de vastes terrains marécageux et couverts de palétuviers rendent fort difficiles les communications par terre entre Mui-ngoc et Monkay, même à marée basse.

Le soir on fêta le réveillon à bord du *Casse-Tête*, et le lendemain matin, à six heures, nous partions en chaloupe à vapeur pour nous rendre à Monkay, où le commandant Poncet, qui avait fait préparer nos logements, nous reçut de la façon la plus cordiale.

P. Neis.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fortifications de Monkay. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

SUR LES FRONTIÈRES DU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR P. NEIS [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXVIII

Arrivée et séjour à Monkay.

Nous avons dit plus haut ce qu'était Monkay avant les événements du mois précédent. A notre arrivée nous la trouvâmes à peu près telle que nous l'avait décrite M. J. Scot; mais le village annamite qui précède la ville, et la forteresse annamite avaient été presque entièrement consumés par les flammes; les maisons disséminées dans la campagne avaient aussi presque toutes été incendiées.

Après la mort de M. Haïtce les Chinois avaient pillé et brûlé tout ce qui était case annamite, et, après la rentrée de nos troupes, les Annamites avaient usé de représailles envers les maisons chinoises. La ville de Monkay, cependant, restait intacte; seule la maison occupée par MM. Haïtce et Bohin présentait des traces de feu.

Le déménagement des habitants de la ville ne s'était pas accompli en un jour, mais méthodiquement et complètement. Dans les maisons tout avait été enlevé, marchandises, meubles et ustensiles de ménage; rien n'avait été brisé, et l'on voyait qu'on avait agi sans précipitation, n'abandonnant que les meubles trop lourds, grossiers et sans valeur.

Les devantures des magasins, ornées de leurs enseignes, formées par de longues planches laquées noires ou rouges avec des caractères d'or, de même que les ornements des portes, que nous avait décrits M. J. Scot, n'avaient subi aucune dégradation; mais les bâtonnets ne fumaient plus devant les petits hôtels, et, au lieu des riches commerçants à longue queue et à vêtements de soie, on ne voyait circuler dans les rues, à part les coolis de l'administration, que des uniformes de chasseurs de Vincennes ou de tirailleurs annamites.

Ceux-ci s'étaient installés dans les maisons vides du centre de la ville, se fabriquant bien vite des tables, des bancs et des lits de camp avec les rayons des magasins, les volets et même les planchers; les cuisines étaient occupées et, dans cette garnison relativement confortable, régnait un air de bien-être et de gaieté. On se croyait en sûreté et l'on s'inquiétait peu de mettre la ville en état de défense.

De vastes quartiers restaient déserts et présentaient un contraste frappant avec le centre de la ville. Monkay

1. Suite. — Voyez t. LV, p. 321, 337, 353, 369 et 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contenait naguère, dit-on, près de dix mille habitants; mais il ne faudrait pas croire qu'elle tient autant de place qu'une ville européenne de même importance. On sait combien, à part les riches commerçants, les Chinois occupent peu de place dans un logement; c'est par dizaines qu'ils s'entassent pour la nuit dans la plus petite chambre ou dans la moindre barque.

Les habitants annamites de Van-ninh revenus à la suite de nos troupes commençaient déjà à relever leurs maisons en ruine, mais aucun n'habitait dans la ville de Monkay.

Dans l'après-midi de notre arrivée le commandant Poncet nous fit passer devant le front des troupes rassemblées, puis il nous présenta un à un les officiers de la garnison, près desquels nous étions destinés à vivre pendant de longs mois.

On envoya le jour même une lettre au village chinois de Tong-hin, pour avertir les commissaires chinois de notre arrivée. Cette lettre fut confiée à un sous-officier de chasseurs, qui passa à gué la rivière de Tchouksan, séparant Monkay de Tong-hin. Il était sans armes et portait la lettre à la main. Quand il arriva de l'autre côté du gué, il rencontra un petit mandarin militaire, qui lui fit signe qu'il venait prendre la lettre pour la porter à son adresse.

Dès le lendemain nous recevions de Wang une réponse aimable, nous souhaitant la bienvenue et nous disant qu'il envoyait immédiatement un courrier au président Teng, qui attendait à Kim-tchéou, pour l'avertir de notre arrivée. Cette lettre nous fut apportée par un mandarin à cheval, et, sitôt qu'il eut passé le gué, un sous-officier de chasseurs le précéda et le conduisit vers la demeure de notre président; ce fut désormais toujours de cette façon que l'on communiqua ensemble, et grâce à ces précautions il ne se produisit jamais à ce sujet d'incident fâcheux.

Deux jours après notre arrivée, la colonne Dugenne, composée d'une compagnie de chasseurs, de trois compagnies de tirailleurs tonkinois et d'une batterie d'artillerie, vint camper près de Monkay et se dirigea le lendemain sur l'enclave, où elle occupa sans résistance Transon et les points principaux de la région.

De même qu'à Monkay, les habitants chinois s'enfuirent devant nos troupes, abandonnant leurs maisons, et les habitants tonkinois restèrent chez eux. Le colonel Dugenne fit fortifier Transon, et ce poste resta occupé par nos soldats pendant tout le temps de la délimitation, sans qu'il y eût aucune contestation de la part des commissaires chinois.

Notre position envers nos collègues chinois ne laissait pas d'être très délicate; nous ne pouvions sans preuves matérielles et évidentes les accuser de l'assassinat de notre malheureux ami. Une accusation formelle de notre part eût été une faute grossière; nous aurions couru au-devant d'un échec certain, et cependant nous savions pertinemment que Wang au moins, qui était chargé de toute l'administration de cette région, ne pouvait pas être entièrement innocent de ce crime. En admettant qu'il n'en eût pas été l'instigateur, il était impossible qu'il n'eût pas eu connaissance du complot et de ses préparatifs.

Des renseignements qui nous parvinrent plus tard, mais dont nous ne pouvions pas user officiellement, nous avertirent que cette attaque, de même que celle dont avaient été victimes MM. Geil et Henry sur le Long-po-ho, avait été concertée depuis longtemps entre le vice-roi de Canton, le président de la commission Teng et le tao-taï Wang; celui-ci, chargé de l'exécution, avait fourni les armes et fait enrôler les hommes par un pirate appelé Bac-ha, qui commandait lors de l'attaque de Monkay.

Dès le 28 décembre Wang et Li vinrent nous faire visite à Monkay et nous présenter leurs compliments de condoléance pour la mort de notre collègue. J'avoue qu'il nous fallut faire un violent effort pour prendre la main qu'ils nous tendaient.

Peu de jours après notre arrivée à Monkay, nous reçûmes la visite du père Grandpierre, qui, à peine retabli, était revenu prendre son poste dans le village chinois de Tchouk-san, à quatre ou cinq heures de Monkay. Nous avons vu qu'il n'avait pas tenu à lui que notre malheureux collègue ne fût averti à temps; il accepta encore de mettre au service de la commission sa connaissance du pays et ses nombreux moyens d'information. Le père Grandpierre était d'ailleurs bien connu des officiers de marine qui avaient fait la campagne de Chine : à diverses reprises il put procurer des pilotes à l'amiral Courbet et lui fournir des renseignements utiles.

Agé de trente-cinq ans et paraissant à peine son âge, malgré la dure existence qu'il menait depuis douze ans dans le village de Tchouk-san, le père Grandpierre, comme la plupart des missionnaires catholiques en Chine, portait des vêtements chinois, la tête rasée et la queue tressée derrière la tête.

Les habitants de Tchouk-san ne sont pas des Chinois; ceux-ci les appellent des sauvages, et ils méritent presque ce nom. Ils ont une langue particulière et gardent toute leur chevelure. Apathiques, paresseux et peureux, il a fallu toute l'énergie du père Grandpierre et tout son dévouement pour arriver à fonder cette chrétienté. Environné de tous côtés de pirates et mal protégé par des mandarins qui lui sont hostiles, il a dû faire de sa chapelle un véritable blockhaus, où il a déjà soutenu et repoussé plusieurs attaques des pirates.

Pendant la dernière guerre, menacé par les mandarins officiels, il dut se réfugier avec tous ses chrétiens dans une île plus éloignée de la côte, où ses sauvages se laissèrent mourir de nostalgie et de faim, plutôt que de travailler.

Rentré à Tchouk-san aussitôt après la paix, il avait réorganisé sa paroisse, malgré sa position précaire, restauré sa chapelle et son orphelinat, où il recueillait les enfants, qui, sans cela, eussent été vendus aux pirates pour être envoyés sur les marchés de Hong-kong et de Shang-Haï. Tchouk-san commençait à se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peupler, quand les troubles de Monkay vinrent encore compliquer sa situation.

Forcé depuis bien des années d'être toujours sur ses gardes et de prévoir les complots formés contre lui, il avait, au moyen de Chinois catholiques, un service de renseignements des mieux organisés, et il avait été maintes fois averti à temps des dangers qui le menaçaient.

On conçoit combien un pareil auxiliaire pouvait nous être utile. Il consentit à nous consacrer le temps que lui laissaient ses occupations ordinaires, et il devint bientôt pour nous tous, non seulement un collaborateur, mais un véritable ami.

C'est avec son aide que nous pûmes arriver à connaître les détails de la mort de M. Haïtce, et c'est aussi grâce à lui que nous parvînmes à retrouver la tête de notre collègue. Encouragé par la promesse d'une prime assez forte offerte par notre président, plusieurs de ses hommes se mirent en campagne et nous apportèrent successivement plusieurs têtes plus ou moins bien conservées. Je les examinai toutes avec le plus grand soin, et je pus désigner avec certitude deux crânes d'Européens et enfin la tête de notre malheureux ami, parfaitement reconnaissable à certains signes particuliers.

Assisté du docteur Roberdo et de plusieurs des amis qui avaient particulièrement connu M. Haïtce pendant sa vie, nous pûmes lui faire dresser un acte de décès, et l'on rendit les honneurs funèbres à ses restes et à ceux du chasseur et des miliciens qui avaient été retrouvés. Ils furent inhumés à mi-route entre la ville de Monkay, où ils avaient été attaqués, et la citadelle, où ils s'étaient si vaillamment défendus. Toute la garnison de Monkay assistait à cette triste cérémonie. M. Dillon et le colonel Tisseyre rendirent hommage, en termes émus, à la mémoire de M. Haïtce et des braves qui étaient morts avec lui.

Un mausolée bâti en grosses pierres de taille, provenant de la ruine d'une vieille pagode, fut élevé sur sa tombe et perpétuera dans ce pays le souvenir de nos compatriotes.



Mausolée de M. Haïtce. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

Dans les premiers jours de notre arrivée on se croyait bien en sûreté dans la ville, mal défendue cependant, entourée de haies de bambous et, à peu de distance, de petits bois qui pouvaient favoriser une attaque. Hors de la ville il n'était pas prudent de s'éloigner, et, sur chaque mamelon, on pouvait craindre de rencontrer des pirates embusqués.

Si nous devons nous fier à des renseignements que, pour ma part, je crois très dignes de foi, les têtes de tous les Européens de Monkay, depuis celles des membres de la commission et du colonel Dugenne jusqu'à celle du dernier soldat, étaient mises à des prix variés, suivant les grades. On donnait même des primes pour tous objets rapportés en Chine et ayant certainement appartenu à un Européen, tels que casques, chaussures ou vêtements.

Quand le colonel Dugenne eut achevé d'organiser les postes dans l'enclave, il revint à Monkay et, à partir de ce moment il régna dans la ville une activité fébrile. Dès le point du jour, les soldats, en tenue de travail, se mettaient à l'ouvrage; en peu de temps tous les environs de la ville furent déboisés et débroussaillés : bambous ou arbres fruitiers, maisons ou pagodes, tout ce qui pouvait favoriser une attaque ou gêner le tir des assiégés fut rasé impitoyablement. La citadelle annamite fut remise en état de défense, et le fortin, entièrement déboisé, fortifié et approvisionné, fut armé de hotchkiss et de deux canons de quatre-vingt-dix millimètres : maintenant il pouvait résister à toute une armée chinoise.

Un petit blockhaus fut en outre construit sur l'une des collines qui dominent le village chinois de Tonghin. Nous nous trouvions dans une position inverse de celle que nous avions à Laokay; ici c'est nous qui dominions le village chinois et les forts environnants; la ville elle-même fut convertie en un véritable camp retranché, et l'on en détruisit près de la moitié afin de mettre l'autre moitié en état de défense.

Tous ces travaux que faisait exécuter le colonel Dugenne étaient nécessaires pour assurer notre sécurité,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais je dois avouer que c'était sans regret et même avec un certain plaisir que je voyais détruire cette ville et raser les maisons des habitants qui avaient été complices de la mort de notre collègue.

Les renseignements les plus alarmants ne cessèrent en effet de nous être rapportés à partir du mois de février.

Quand les habitants de Monkay virent que décidément nous voulions rester et occuper la ville, ils furent exaspérés, et sans les grandes précautions prises par le colonel Dugenne nous eussions certainement été attaqués une nuit ou l'autre.

Outre ces travaux de défense, le colonel faisait faire chaque nuit des rondes dans toute la plaine et dresser des embuscades dans les endroits où les Chinois de Tong-hin pouvaient passer la frontière.

Il ordonnait aussi des reconnaissances un peu plus éloignées, pendant lesquelles nos officiers topographes



Un paï. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

purent lever une partie de la frontière vers le nord.

Dans une de ces reconnaissances, qui s'avança jusqu'au pied des *Cent-Mille-Monts*, on fit prisonnier un *paï*, habitant de la montagne, qui s'était par mégarde aventuré sur notre territoire, et on l'amena à Monkay.

Ces populations, comme les Mans, auxquels elles ne ressemblent nullement, vivent dans les parties les plus reculées des montagnes. Celui qu'on nous amena, à peu près nu, paraissait à moitié mort de faim, et il sauta avec avidité sur la nourriture qu'on lui offrit; personne ne comprenait un mot de son langage. Avec ses cheveux frisés, ses yeux non bridés et sa peau brune, il me rappelait beaucoup plus certains types de la Malaisie que tout autre indo-chinois. On ne pouvait l'interroger, et le lieutenant Hairon voulut bien le photographier; puis, quelques jours après, le colonel le fit reconduire au point où on l'avait pris. Quand on lui eut fait comprendre qu'il était libre, il prit sa course, comme un lièvre, dans la direction de la montagne, et s'enfuit à toute vitesse sans regarder derrière lui.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mise en état de défense de Monkay. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

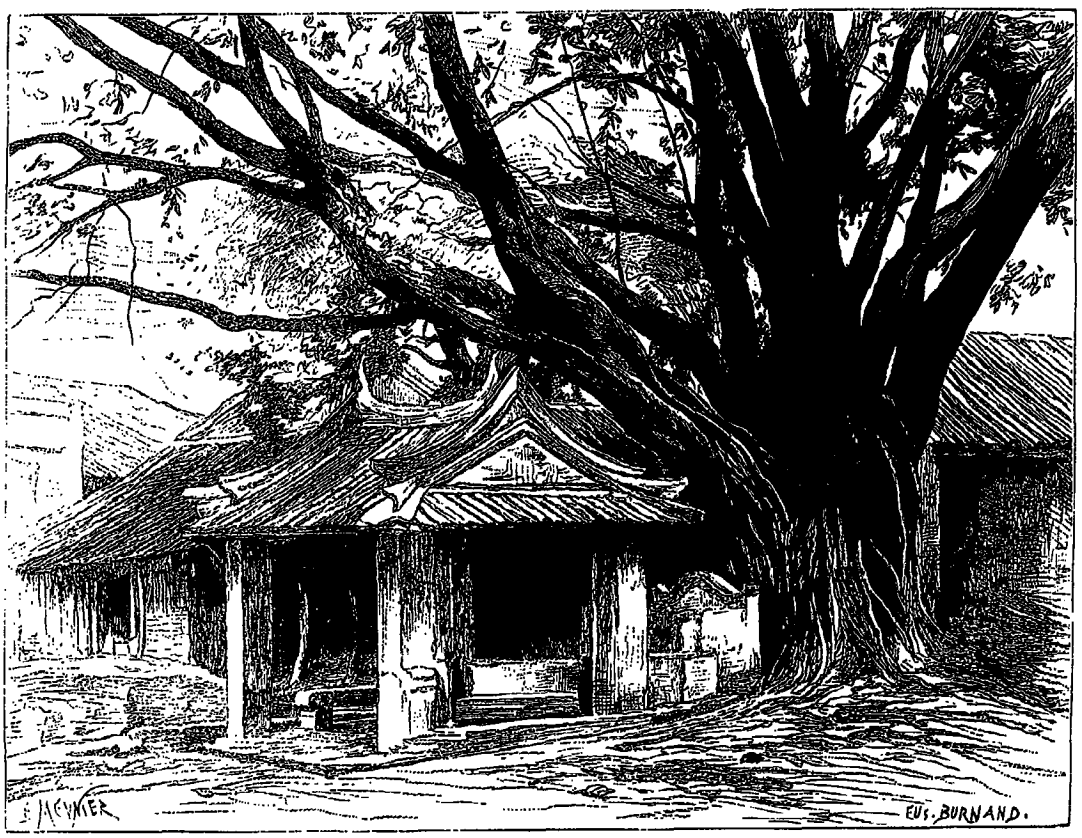
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les maisons de Monkay, bien plus grandes que celle de Dong-dang, ont presque toutes un étage et plusieurs chambres; sur le derrière se trouve une petite terrasse qui donne sur la rivière; si l'usage des vitres et des fenêtres mobiles n'était totalement ignoré, on aurait pu y être installé assez confortablement pendant l'été. Au moment de notre arrivée et surtout les deux mois suivants, la température étant froide et humide, ceux d'entre nous qui ne purent se faire construire des cheminées eurent à souffrir du froid.

Monkay renferme plusieurs pagodes : on utilisa les deux plus grandes, l'une pour y placer l'ambulance, et l'autre pour en faire notre salle de conférences. Celle-ci se trouvait placée près de la porte est de la ville, et les Chinois pouvaient y venir avec leurs escortes, leurs porteurs et leurs domestiques sans que ces derniers pussent se répandre dans la ville.

Les discussions sans fin recommencèrent avec les collègues chinois, et, bien qu'on eût alternativement, presque chaque jour, une conférence en Chine à Tonghin, ou chez nous à Monkay, les affaires ne marchèrent pas plus vite qu'à la Porte de Chine.

Les premiers temps, pour se réunir on passait à gué, à cheval, la petite rivière; plus tard on convint de



Petite pagode à Monkay. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

construire un pont provisoire qui ne servirait qu'aux communications des deux commissions.

La frontière, en effet, ne devait être passée par personne autre. Tout Français ou même tout Annamite qui se serait aventuré à traverser la rivière aurait été arrêté, s'il n'avait auparavant été écharpé par la population. Les Chinois, de leur côté, étant à plusieurs reprises venus commettre des actes de brigandage dans les hameaux annamites, tout Chinois trouvé sur notre territoire, qui ne pouvait justifier de la cause de sa présence de notre côté de la frontière, était passé par les armes après une courte enquête.

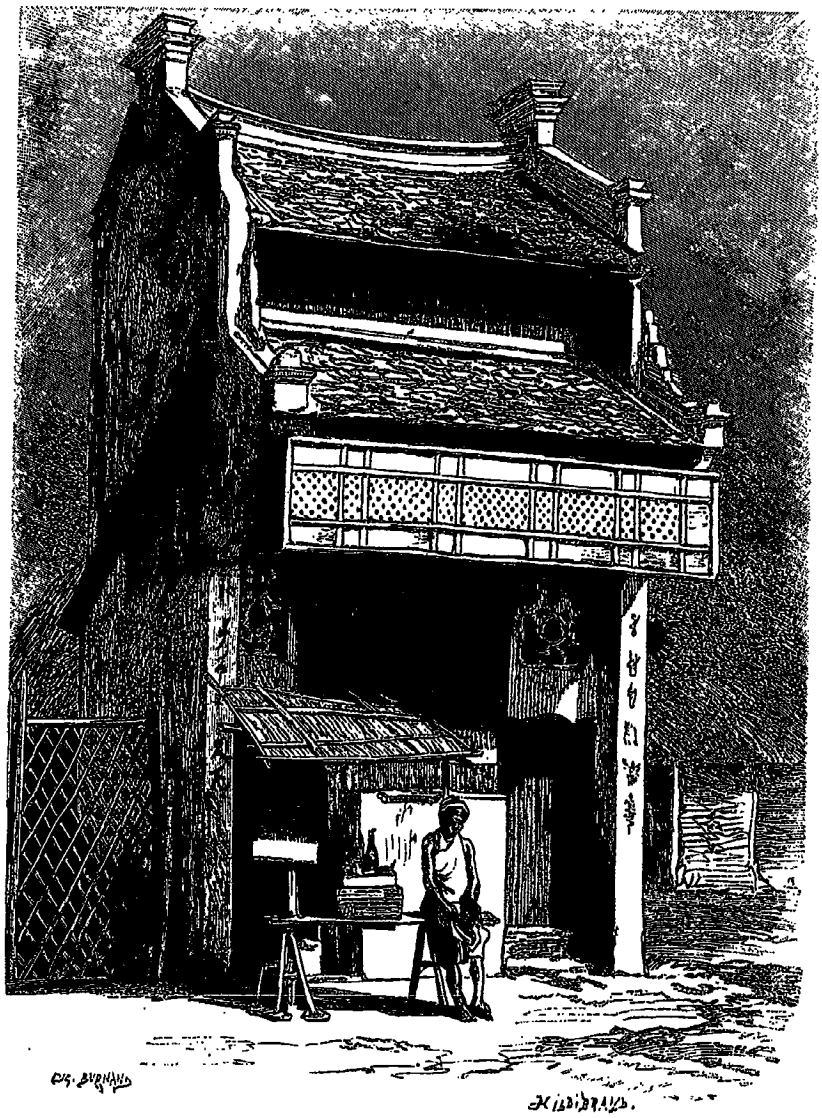
Les autorités chinoises ne protestèrent jamais contre cette manière d'agir, et le colonel Dugenne ainsi que les commissaires nous déclarèrent souvent que tous les Chinois que l'on trouvait errants sur notre frontière ne pouvaient être que de dangereux pirates.

Comme on s'était plaint à Wang que les bandes qui avaient assailli M. Haïtce venaient du territoire chinois et avaient trouvé asile sur ce territoire à l'arrivée de la colonne du commandant Poncet, les commissaires, ne pouvant nier le fait, protestèrent qu'il leur avait été absolument impossible de l'empêcher et qu'ils s'emploieraient de tout leur pouvoir pour faire arrêter les coupables. Le chef de pirates Bac-Ha et plusieurs autres qui avaient été les instigateurs du massacre n'en res-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

taient pas moins en sûreté à Tong-hin et dans les environs. Nous étions avertis de leur présence : cependant ils ne furent jamais inquiétés. En revanche, plusieurs fois par semaine les commissaires nous faisaient avertir que des exécutions de pirates chinois auraient lieu sur le bord de la rivière, près du pont de la commission, et l'on y décapitait en effet de trois à cinq individus.

Du haut d'un petit blockhaus qui dominait le pont, j'assistai quelquefois à ce triste spectacle. Le lieu de l'exécution était une petite plage de galets, et les bourreaux, habillés de rouge, en même nombre que les condamnés, y attendaient les victimes en aiguisant leur sabre, dont la lame, plus large du haut que du bas, ressemble à une sorte de couperet.



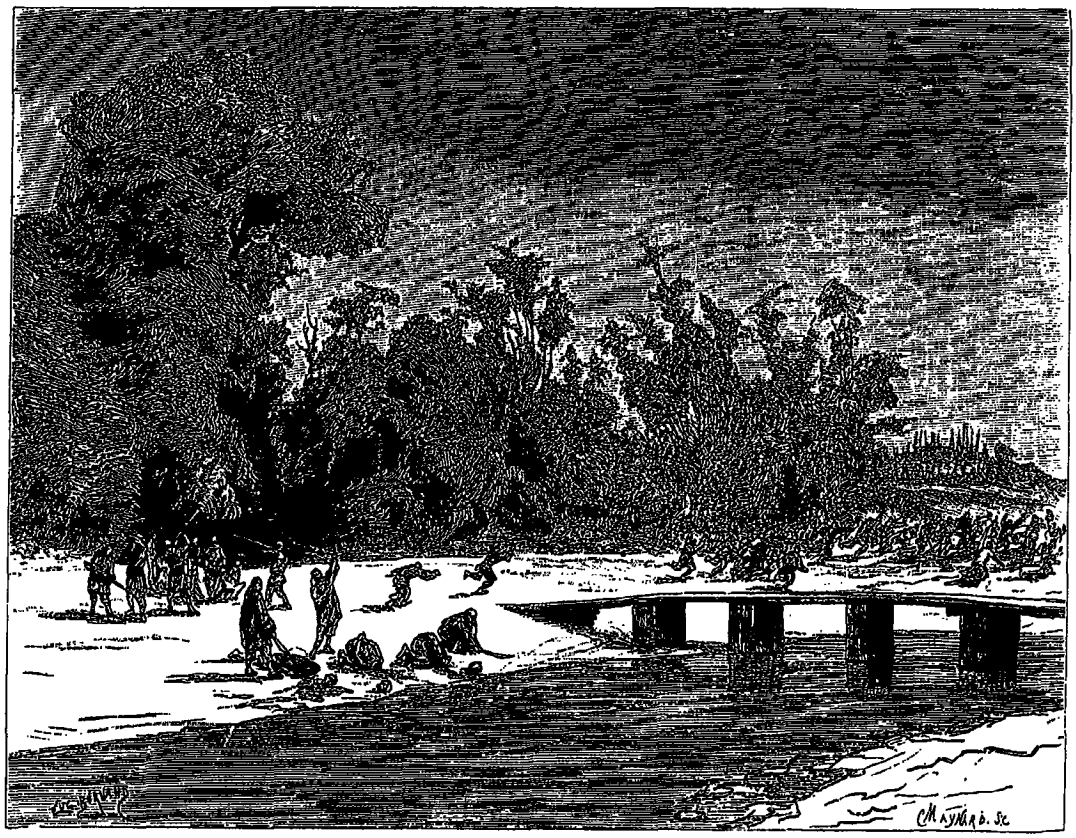
Une maison de Monkay. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

A cent mètres environ, par un sentier qui descend sur la rive, on voit arriver au grand trot un mandarin à cheval, immédiatement suivi par les condamnés, qui, les mains attachées derrière le dos, n'en courent pas moins à toutes jambes, suivis chacun par un gardien armé d'un bambou. Puis viennent une cinquantaine de réguliers en uniforme armés de leurs fusils, et une nombreuse population qui suit en courant. Arrivés près des bourreaux, les patients s'agenouillent, la face tournée vers la rivière et les têtes tombent immédiatement, avant qu'on ait eu le temps de se demander comment on va opérer. A ce moment les soldats déchargent leurs armes en l'air, et le mandarin à cheval, les soldats et toute la foule des curieux détalent à toutes jambes en poussant des cris aigus. Ils craignent d'être poursuivis par l'âme des suppliciés, et c'est pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'effrayer qu'ils font tout ce bruit. Seuls les bourreaux, qui doivent être des esprits forts, ne s'empressent pas de se retirer et essuient tranquillement leurs sabres sur l'herbe de la rive. Les corps et les têtes doivent, d'après la loi, rester trois jours à l'endroit où ils sont tombés; mais comme la vue de ces corps étendus sur notre passage, quand nous nous rendions en conférence à Tong-hin, nous était peu agréable, on les faisait disparaître au bout de quelques heures, puis on exposait les têtes dans des paniers de rotin sur le marché ou sur les routes fréquentées de Tong-Hin, avec une inscription disant la cause de leur supplice. Nous n'avons jamais su de quoi étaient accusés les malheureux qu'on décapitait ainsi; mais s'il avait fallu exécuter tous ceux qui faisaient ou avaient fait de la piraterie, on eût été obligé de condamner plus des trois quarts des habitants du pays.

Les anciens habitants de Monkay avaient espéré, à notre arrivée, obtenir de rentrer dans leurs demeures et avaient fait demander par les commissaires chinois à notre président s'il pouvait faire prendre des mesures dans ce but. M. Dillon répondit que cela était hors de sa compétence et regardait les autorités territoriales du Tonkin. D'ailleurs l'autorité militaire se



Une exécution de pirates. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Ilairon.

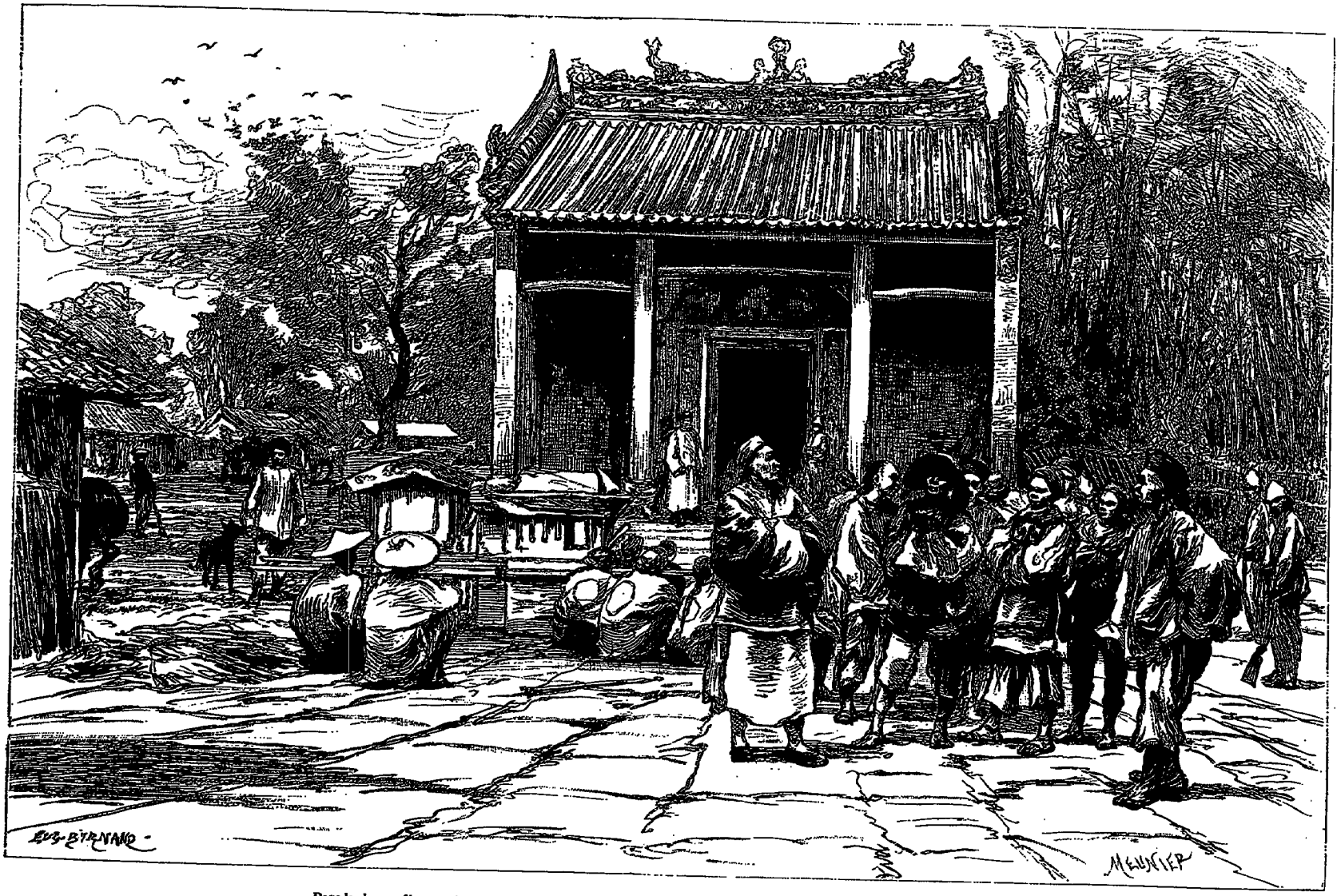
souciait peu d'ouvrir les portes de la ville à cette bande de pirates et d'espions.

Pendant que le colonel Dugenne prenait ainsi toutes ses précautions en cas d'attaque, l'autorité civile, représentée par le vice-résident M. de Goy, ne restait pas inactive. Établi dans une grande pagode située entre le fortin et le fleuve, et disposant de soixante miliciens annamites, il fit fortifier sa résidence, creuser des fossés, et instruisit militairement ses miliciens, qui se trouvèrent bientôt en état de concourir à assurer la sécurité du pays. M. de Goy, ex-lieutenant d'infanterie de marine, qui avait déjà passé quatre ans en Indo-Chine, parlait couramment l'annamite et connaissait bien le pays; il s'efforça d'organiser l'administration des habitants annamites qui étaient revenus dans leurs maisons et commençaient à relever de ses ruines le village brûlé de Haï-ninh.

Pour ces pauvres gens, d'ailleurs, l'incendie de leurs cases n'est pas un malheur bien considérable, et en quelques jours une nouvelle case est construite. La patate douce, principale culture du pays, était restée en terre, et les champs que les Chinois avaient abandonnés pouvaient aussi être récoltés par ces Annamites : aussi vivaient-ils fort tranquillement sous la protection de nos soldats.

M. de Goy n'en éprouva pas moins les plus grandes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pagode des conférences (voy. p. 406 et 413). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

difficultés pour choisir les autorités indigènes, phu, huyen et maires, car tous ces gens ne croyaient point à la durée de notre occupation.

Plusieurs de ceux qui acceptèrent des fonctions ne le firent que sur l'instigation des Chinois, auxquels ils rendaient fidèlement compte de tout ce qui se passait. Aussi l'activité déployée par le colonel Dugenne dans les travaux de fortifications de Monkay fit-elle plus pour faciliter l'administration du pays que toutes les proclamations, promesses et assurances verbales qu'on pût donner aux Annamites. Malheureusement, au moment où il commençait à bien connaître son personnel, M. de Goy fut remplacé par un jeune homme brouillon, ignorant des choses annamites et plus propre à faire des rapports de police qu'à l'administration dans des circonstances aussi délicates.

Dès le mois de janvier, grâce à ces mesures énergiques, toute la plaine de Monkay entre le Paklam et l'arroyo de la douane devint suffisamment sûre. Il est vrai que l'on ne pouvait s'aventurer qu'en troupe armée de l'autre côté de la rivière de Monkay, en face de la ville, où nous n'avions pas encore de poste fixe et où les pirates chinois vinrent piller une maison et assassiner deux femmes presque en face de la pagode de la résidence; mais on pouvait dès maintenant faire de longues promenades à cheval jusqu'à l'autre côté de l'ancien arroyo de la douane, dans la direction de Mai-ngoc et de l'île de Traco. Au moment où les bruits d'attaques contre Monkay étaient les plus menaçants, l'amiral Rieunier, qui prenait le commandement de la division des mers de Chine, vint nous rendre visite, vers la fin de janvier, et séjourna quelques jours parmi nous.

Un soir, au milieu d'un grand dîner auquel, comme chef de gamelle, j'avais donné tous mes soins, le colonel Dugenne et l'amiral dînant avec nous, nous entendîmes des coups de fusil du côté du village de Haï-ninh, et le sergent qui gardait cette porte de la ville cria aux armes. La table fut vidée en un clin d'œil, chacun se rendant à son poste et les autres allant voir ce qui se passait. Toutes les précautions étaient prises à ce moment, et l'on n'avait à craindre aucune surprise; aussi, n'ayant pas de poste de combat, je continuai à découper avec soin une oie magnifique qui était le plat de résistance de notre dîner : les convives revinrent se mettre à table avant qu'elle fût refroidie. C'était une fausse alerte, causée par les miliciens de la résidence : ils avaient cru apercevoir des pirates chinois le long de la rivière, et ils avaient tiré dans la direction de la porte de Monkay. Les soldats du poste, de garde à cette porte, avaient entendu les balles siffler au-dessus de leur tête et ils avaient donné l'alarme. Bien que vingt fois on nous eût avertis que Monkay allait être attaqué à jour fixe, c'est la seule alerte que nous ayons eue dans cette ville.

Pendant une visite que nous rendaient nos collègues, à propos du premier de l'an chinois, l'amiral reçut avec nous les commissaires, et, au cours de la conversation il eut soin de leur dire qu'au moindre acte d'hostilité qui viendrait à se produire de la part des Chinois du côté de Monkay, il était absolument décidé à user de représailles et à brûler et dévaster, au moyen de son escadre, cent kilomètres des côtes de Chine.

Ces fêtes du *thèt* (premier de l'an annamite) retardèrent de quelques jours nos affaires; puis nous reprîmes les conférences, et dès la première séance qui suivit on arriva à une entente verbale à peu près complète. Non que les Chinois aient jamais voulu considérer l'enclave et le cap comme annamites, mais ce jour-là ils acceptaient de reconnaître le *statu quo* et notre droit à occuper provisoirement la région, en attendant la décision de nos deux gouvernements. Malheureusement ces bonnes dispositions ne durèrent pas. Ils demandèrent à attendre au lendemain pour signer cette convention, et le lendemain ils demandèrent un mois, puis ils recommencèrent leurs éternelles tergiversations.

Malgré les bruits d'attaque et les avis continuels que nous recevions de bonne source de nous tenir sans cesse sur nos gardes, nous pûmes, grâce aux énergiques mesures du colonel Dugenne, faire des excursions autour de Monkay dès le mois de février. C'est l'époque du printemps pour ce pays, et tous les talus des champs dans les environs sont revêtus de haies de rosiers du Bengale dont les fleurs sont odorantes en ce pays. L'incendie des maisons de Haï-ninh avait respecté les jardins, et en peu de temps les ruines noircies furent en maints endroits couvertes par des bosquets de roses.

La chasse était peu productive, le pays étant trop cultivé pour donner asile au gibier, et il eût été imprudent de s'éloigner du côté des collines. Les bécassines dans les terrains humides, les tourterelles et quelques rares perdrix rouges dans les terres sèches, voilà à peu près le seul gibier que l'on rencontrât. Une autre chasse, plus amusante, était celle des chiens chinois, redevenus sauvages dans les collines situées à l'est de la ville; ces animaux n'avaient pas suivi leurs maîtres en Chine, mais pendant notre séjour ils ne s'approchèrent jamais de Monkay. Ils s'étaient creusé des terriers dans les collines, et quand, dans nos promenades à cheval, nous les rencontrions dans la plaine, on s'amusait à les forcer comme des renards.

L'un des premiers soins du commandant Poncet, quand il s'était installé à Monkay, avait été de faire cultiver un vaste espace de terrain près du fortin; aussi en quelques semaines on eut en abondance des salades, des radis et des légumes verts de diverses espèces, non seulement pour les officiers, mais pour tous les Européens.

Le marché que l'on avait établi près de la ville ne fut d'abord que peu approvisionné, et cela se conçoit, le pays ayant été complètement dévasté; peu à peu cependant les pêcheurs de la côte y apportèrent leurs poissons, et les habitants de Traco et des autres points qui avaient échappé au pillage vinrent y vendre

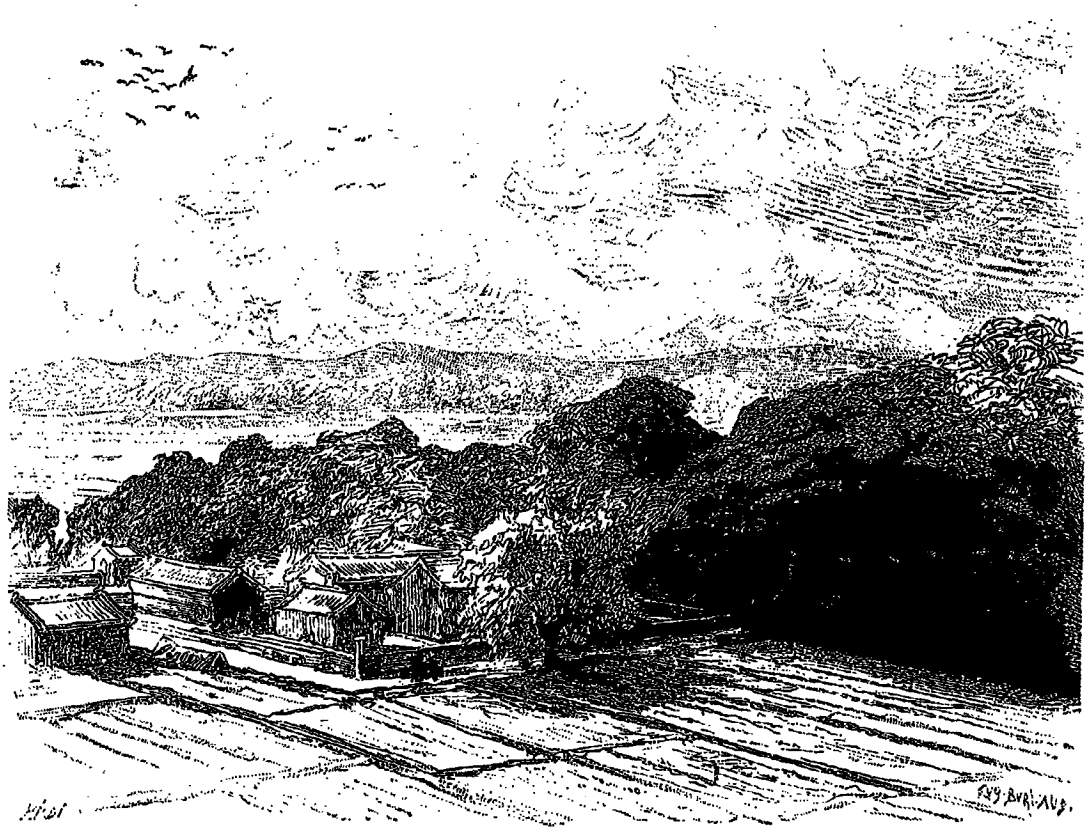
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leurs porcs, leurs œufs, leurs volailles, des fruits et quelques légumes. Ils nous vendaient d'ailleurs ces denrées au moins le triple de ce qu'elles valaient à Hanoï.

La principale culture du pays est la patate douce, qui forme la base de la nourriture des pauvres; tous préfèrent le riz, qui pousse bien aussi dans la plaine de Monkay, mais la patate donne facilement jusqu'à trois récoltes par an, et à chaque récolte une plus grande quantité de principe nutritif; on cultive en outre l'arachide, le maïs et un peu de sarrasin.

Cette plaine, sillonnée par de petits arroyos, est parsemée de bouquets d'arbres formés par d'immenses banians, sous lesquels on trouve souvent des tombeaux. Près de l'ancien arroyo de la douane, le pays est plus boisé. Dans une vieille pagode ombragée de grands arbres, située à quatre kilomètres environ de Monkay, l'autorité militaire avait placé un petit poste commandé par un officier, et ce poste de Kouniamtong devint presque chaque soir le rendez-vous de nos promenades à cheval.

Parfois, quand la marée était basse, on traversait, l'arroyo à gué et l'on se rendait au village catholique de Tjunnin, qui se relevait rapidement de ses ruines.



Résidence de l'autorité civile à Monkay (voy. p. 408). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

C'étaient les gens de ce village qui avaient sauvé du massacre trois chasseurs en leur faisant passer l'arroyo, et quand les Chinois furent maîtres du pays, ils avaient incendié le village et chassé les habitants.

Sous la direction de leur curé annamite ils se mirent activement au travail dès l'arrivée des Français. Se trouvant un peu éloignés de nos postes, ils commencèrent par construire une enceinte fortifiée défendue par des palissades et des bambous épineux, pour se mettre à l'abri d'un coup de main des pirates; puis, avec les matériaux des maisons chinoises que l'on avait détruites et qu'on les autorisa à employer, ils se construisirent des cagnas, recouvertes en tuiles, plus confortables que celles qu'ils eussent jamais possédées. Au centre du village un vaste hangar recouvert en tuiles, dans un coin duquel logeait le curé annamite, servait d'église.

Toutes les missions de cette partie du Tonkin sont des missions espagnoles, et les évêques espagnols sont bien moins difficiles que les nôtres pour le recrutement du clergé indigène. Aussitôt que les néophytes connaissent un peu leur religion et qu'ils savent lire l'écriture latine, on les trouve assez instruits pour les ordonner prêtres et les envoyer administrer une paroisse. Ils ne savent en général ni le latin ni aucune langue européenne et jouissent de fort peu de prestige

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

près de leurs paroissiens. Le curé de Tjunnin ne se distinguait des autres hommes du village que parce qu'il portait les cheveux courts au lieu du chignon national, mais il était du reste vêtu à l'annamite, et nous le rencontrions parfois travaillant aux champs ou à la fortification du village, comme ses paroissiens, et portant des habits aussi sordides que les autres. Malgré tout, on est bien heureux, surtout dans ces pays troublés où il est imprudent de perdre de vue un poste militaire, de se trouver au milieu des villages catholiques. Quels que soient les missionnaires, Français ou Espagnols, leurs paroissiens regardent toujours forcément les Européens comme des amis, et tant qu'on est sur leur terre on peut être certain d'être averti à temps si l'on court quelque danger. Les habitants de Tjunnin nous saluaient toujours avec empressement; ils nous servaient de guides dans nos promenades, et l'on se sentait parmi eux en parfaite sécurité, tandis que dans le voisin village bouddhiste de Mout-say, qui se trouvait plus à l'est, les habitants fuyaient ou se cachaient à notre approche, et plusieurs fois nos patrouilles trouvèrent des pirates chinois cachés dans ce village.

Quelle que soit la politique que l'on suivra envers les catholiques au Tonkin, que, suivant l'expression de Francis Garnier, on s'en serve sans les servir, ou que, s'appuyant sur eux, on leur accorde quelque confiance sinon quelques avantages, on pourra toujours être certain qu'ils préféreront notre domination à l'administration si capricieuse des mandarins, qui, suivant leur bon plaisir, les laisseront en paix pendant quelques années, pour les persécuter ensuite avec fureur pendant plusieurs autres. Comment s'étonner d'ailleurs de la prudence et du peu d'enthousiasme avec lesquels ils sont venus à nous en 1885, particulièrement dans les missions espagnoles, quand on se rappelle de quelle manière, en 1874, après les avoir compromis, on les a livrés dans tout le Tonkin aux fureurs des lettrés, lors de notre départ du pays!

Les premiers mois à Monkay se passèrent donc assez agréablement. Le soir on se réunissait autour d'un grand feu, dans une maison chinoise que nous décorions pompeusement du nom de Cercle, où avec les officiers de la garnison nous mettions en commun les journaux, revues et livres que nous recevions. Nous n'avions, il est vrai, et nous ne devions avoir dans la suite, aucune satisfaction, dans cette région, au point de vue de la réussite de notre mission, mais la vie matérielle était suffisamment confortable et les distractions variées, grâce aux bonnes relations qui ne cessèrent de régner entre les nombreux officiers habitant alors la ville. Dès le mois de mars, les conditions changèrent: mon ami et compagnon habituel, le commandant Bouinais, était parti pour Pékin; quelques semaines après, le colonel Dugenne partait en colonne avec la plupart des officiers, et les autres allaient loger dans la citadelle restaurée. Puis les chaleurs étaient revenues et avec les chaleurs les accès de fièvre. Dans ces vieilles maisons de Monkay, les rez-de-chaussée et les sous-sols étaient encombrés de détritus qui fermentaient et, dès les premières chaleurs, dégageaient des odeurs nauséabondes. Les animaux immondes les plus variés envahissaient nos logements.

Je dois cependant excepter de ceux-ci deux énormes araignées ayant le corps de la grosseur du pouce, et plus de quinze centimètres de l'extrémité d'une patte à l'autre; elles avaient élu domicile au-dessus de mon lit et j'avais bien défendu à mon boy de les troubler; elles ne descendaient jamais bien loin le long du mur, mais elles me débarrassaient des moustiques et surtout des cafards qui pullulaient chez moi. Elles chantaient un ronron sonore analogue à celui du chat, mais pouvant s'entendre d'une chambre à l'autre. Pendant les longs accès de fièvre qui me clouèrent sur mon lit à cette époque, ce chant me paraissait singulièrement agréable et je suivais leurs chasses avec intérêt. Bonnes mères de famille d'ailleurs, elles portaient, fixé sur leur dos, un gros sac de fine soie, de la grosseur du petit doigt, au travers duquel on apercevait une douzaine d'œufs d'un jaune d'or, ce qui ne les empêchait pas de se précipiter, avec une vitesse extrême, sur des cafards presque aussi gros qu'elles; elles les piquaient au cou, leur suçaient le sang et les laissaient retomber en quelques secondes.

Je ne dirai pas que j'en étais réduit à cette seule distraction, car dans ces pays on observe autour de soi tant de choses intéressantes et l'on a si peu de loisir pour les noter, que je n'ai jamais pu comprendre qu'on pût trouver le temps de s'ennuyer.

Pendant les mois d'avril et de mai, M. Hart ou l'ingénieur Li vinrent plusieurs fois me prier d'aller à Tong-hin soigner des malades auxquels ils s'intéressaient. Je remarquai qu'une véritable ville s'était construite depuis notre arrivée. Les plus riches négociants de Monkay s'étaient résolus à abandonner pour jamais leur ancienne résidence, et ils faisaient bâtir de grands magasins pour continuer leur honnête commerce. — Si l'on veut bien se rappeler que le traité de Tien-tsin ne prévoit pas de marchés nouveaux ouverts au commerce européen dans le Kouang-tong, il sera facile de comprendre que l'existence d'une ville commerciale dont les habitants ne trafiquaient d'ailleurs que de denrées acquises par piraterie ou par contrebande n'avait plus sa raison d'être sous un régime régulier.

Nous aurons désormais là, en face de Monkay, une nouvelle ville chinoise dont les riches habitants essayeront de continuer l'honnête commerce qu'ils faisaient autrefois, et qu'une surveillance des plus actives pourra seule empêcher. Quant à l'avenir de cette ancienne ville florissante de Monkay, nous ne pouvons que souhaiter de voir accomplir la prédiction que, dès 1884, faisait le clairvoyant M. J. Scot : « Il faut qu'elle disparaisse de la carte pour que la province de Quang-yen jouisse d'un peu de sécurité ».

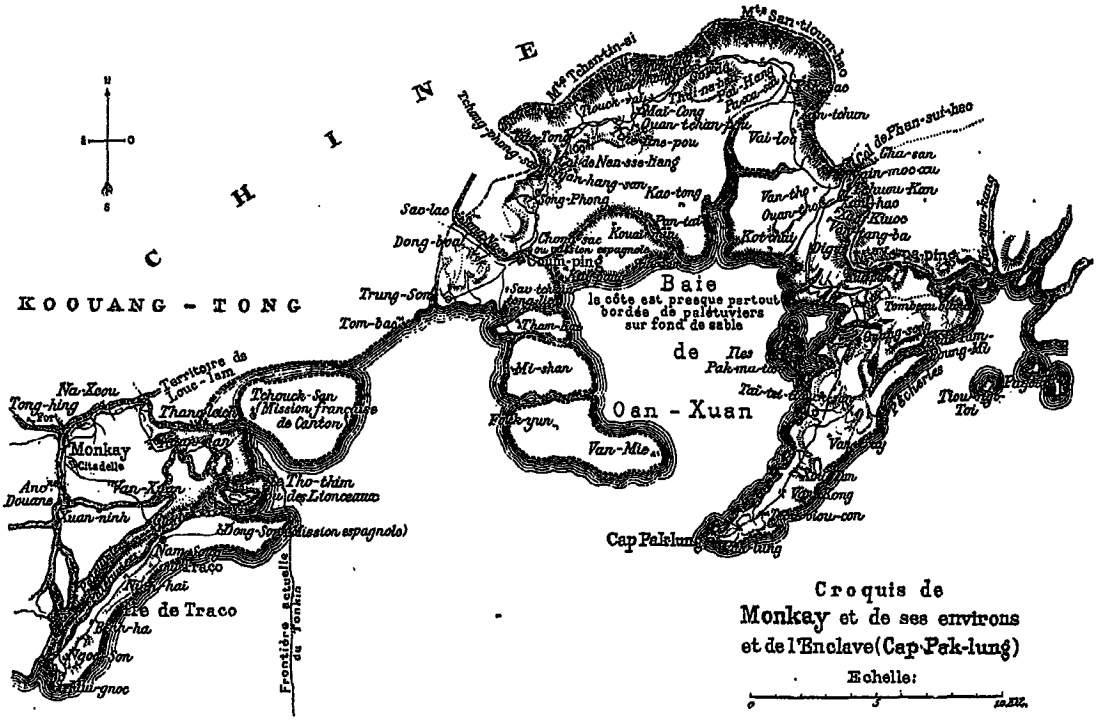
Malgré tout, les magasins ne s'approvisionnaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus, la piraterie et la contrebande étant impossibles pour le moment; les riches négociants écoulaient seulement, dans leurs nouveaux magasins, les anciens approvisionnements, et une multitude de coolis, de petits marchands et d'employés se trouvaient dans une misère affreuse, mourant de faim et risquant souvent leur vie pour venir voler quelques patates dans les champs des environs de Monkay.

Plusieurs fois, quand M. Dillon et moi nous restâmes seuls membres de la commission, toute la population de Tong-hin vint faire des manifestations sur notre passage, et les réguliers chinois furent obligés de contenir les manifestants. Un jour même, S. G. Wang nous avertit que la population, exaspérée, devait tenter une attaque contre nous la première fois que nous irions en Chine pour une conférence; il nous disait qu'il avait pris toutes ses précautions, mais nous demandait de l'avertir de l'heure exacte de notre arrivée en Chine.

Nous partîmes comme d'ordinaire, à pied, avec nos chasseurs sans armes comme escorte, et nous fûmes étonnés de rencontrer au bout du pont le taotaï Wang, qui, avec l'ingénieur Li et une forte escorte, venait lui-même à notre avance. Plusieurs milliers de Chinois se pressaient derrière la haie de réguliers entre laquelle nous passâmes pour nous rendre à la pagode des conférences. Ces manifestations, que nous soupçonnions toujours organisées à l'instigation de nos excellents



Croquis de Monkay et de ses environs et de l'Enclave (Cap-Pak-lung)

collègues, n'influaient naturellement en rien sur nos discussions, mais au retour, bien que nous fussions accompagnés par le taotaï Wang et Li-Hing-Jouei, la population rompit les lignes des réguliers, et les anciens habitants de Monkay, se jetant à plat ventre devant nous, se mirent à pousser des cris lamentables et à implorer notre pitié. Nous ne pouvions absolument rien pour eux, et nous n'avions heureusement, aucune décision à prendre, car, vraiment, au point de vue de la conscience, ce sont là des questions complexes dont on est heureux de ne pas avoir à prendre la responsabilité.

Ces habitants de Tong-hin et de Monkay, si l'on en excepte les plus riches négociants (qui étaient absolument chinois, de race chinoise), de même que tous ceux des environs jusqu'au delà de Hakoï, sont d'une race ou plutôt d'une branche de la race mongole tout à fait distincte; ils s'appellent eux-mêmes des Hakkas. Ils ont été chassés, il y a un certain nombre d'années, des environs de Canton, où ils avaient la mauvaise habitude de piller leurs voisins et de vivre à leurs dépens, et ils ont refoulé ou réduit à l'état de vassaux les Annamites du pays qu'ils ont envahi après leur exode. La cour de Hué s'inquiète naturellement fort peu de ces empiètements, et les mandarins locaux, intimidés ou bien payés, se laissent facilement séduire. Habitués, depuis des siècles peut-être, à vivre de brigandage sur terre ou de piraterie sur mer, ces Hakkas devront être ou exterminés ou expulsés du territoire qu'ils ont envahi, si l'on veut assurer la tranquillité et la liberté des Annamites, aux dépens desquels ils vivent en ce moment.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce pays, il est vrai, était en grande partie habité par des Chinois, et c'était là le grand argument de nos collègues, qui n'en avaient guère d'autre; les autorités chinoises des environs étaient souvent intervenues pour régler les différends, ce qui s'explique par l'éloignement de cette région et la faiblesse des mandarins annamites; mais les traditions, les rôles d'impôts et même la grande géographie officielle chinoise nous indiquaient ce pays comme faisant partie du Tonkin. Nos collègues cependant furent intraitables sur ce point : ils avaient des ordres formels du vice-roi de Canton de ne pas reconnaître ce territoire comme tonkinois.

Devant une pareille attitude toute discussion devenait oiseuse; il ne fallait pas espérer convaincre des gens qui ne voulaient pas, qui, même, par ordre supérieur, ne pouvaient pas être convaincus. Ce ne fut cependant qu'après avoir longuement et à plusieurs reprises développé toutes les preuves que nous avions à fournir, et fait toucher du doigt aux commissaires chinois l'inanité de leurs arguments, que nous convînmes de considérer la question de l'enclave comme pendante et de nous occuper d'autres choses.

On fit donc, dans un projet de procès-verbal accompagné de carte, une convention provisoire réservant à la décision de nos gouvernements une entente sur la question de l'enclave, et, comme la colonne Dugenne occupait le pays, on convint de garder le *statu quo* jusqu'à l'arrivée de cette décision.

Tout étant réglé, les cartes préparées et les procès-verbaux rédigés et collationnés, nous espérions signer le lendemain et en avoir fini, pour le moment, avec cette irritante question de l'enclave, quand, au lieu de tous les membres de la commission, nous vîmes arriver seul, chez nous, le 6 février, le commissaire Wang. Il venait nous apprendre que la parole qu'ils avaient donnée la veille ne devait compter pour rien. Poussé par M. Dillon, il finit par avouer que pendant la nuit ils avaient consulté le vice-roi de Canton par le télégraphe, et qu'ils avaient été désapprouvés. Ils voulaient bien encore considérer une partie de l'enclave comme réservée jusqu'à la décision des gouvernements, mais ils refusaient d'y comprendre le cap Paklung, et nous demandaient de faire évacuer nos troupes immédiatement de ce point. La flotte chinoise du vice-roi de Canton venait, disait-il, mouiller dans cette rade tous les cinq ou six ans, et c'était là une preuve suffisante des droits de la Chine sur le cap Paklung!

On conçoit qu'après la convention de la veille le pauvre Wang, que l'on chargeait toujours des commissions difficiles, fut fort mal reçu. On fit semblant de refuser de croire que les autres commissaires et en particulier le président Tong fussent d'accord avec lui, et l'on menaça de rompre entièrement si l'on revenait sans cesse le lendemain sur ce qui était convenu la veille. Nous ne pouvions d'ailleurs admettre que le vice-roi de Canton, qui faisait partie de la commission, mais qui n'y parut jamais, et avec lequel, par conséquent, toute discussion était impossible, vînt modifier ainsi nos projets de conciliation.

Nous avions, sans engager l'avenir, poussé les concessions jusqu'aux dernières limites, puisque, certains du droit du Tonkin sur l'enclave, et ayant les preuves en main, nous consentions à réserver la question pour pouvoir nous occuper d'autres choses. Finalement on ne signa rien, la convention resta verbale, mais en fait nos troupes continuèrent à occuper l'enclave et le cap jusqu'à la décision des deux gouvernements.

On se mit donc à s'occuper de la délimitation entre la porte de Chima et Monkay, puis de la région de Caobang jusqu'au Yunnan. Les documents étaient souvent incomplets, obscurs : le pays n'avait pas encore été parcouru par nos colonnes; aussi ce travail était-il aussi long que délicat.

Le colonel Tisseyre s'en chargea d'abord; mais, appelé bientôt à Hanoï, près du gouverneur, comme commandant de sa maison militaire, il nous quitta dans le mois de février, et le commandant Bouinais continua, avec M. Hart et l'ingénieur Li, les discussions des documents et l'établissement de la carte.

Pendant ce temps notre ministre à Pékin, auquel avaient été soumises par le gouvernement nos réserves au sujet de l'enclave, s'occupait du traité de commerce et en même temps des rectifications qui pourraient être faites aux frontières de la Chine et du Tonkin. Le commandant Bouinais fut envoyé à Pékin pour l'éclairer sur la question des frontières, et M. Dillon et moi nous restâmes seuls membres de la commission à Monkay.

Le commandant Bouinais était parti le 16 mars, et le jour de son départ on avait pu signer un procès-verbal provisoire accompagné de quatre cartes, avec cette réserve qu'il pourrait y avoir, pour les noms et positions des villages, postes, passes, montagnes, etc., situés dans le voisinage de la frontière, des modifications, additions ou suppressions aux cartes signées en ce jour par les deux délégations.

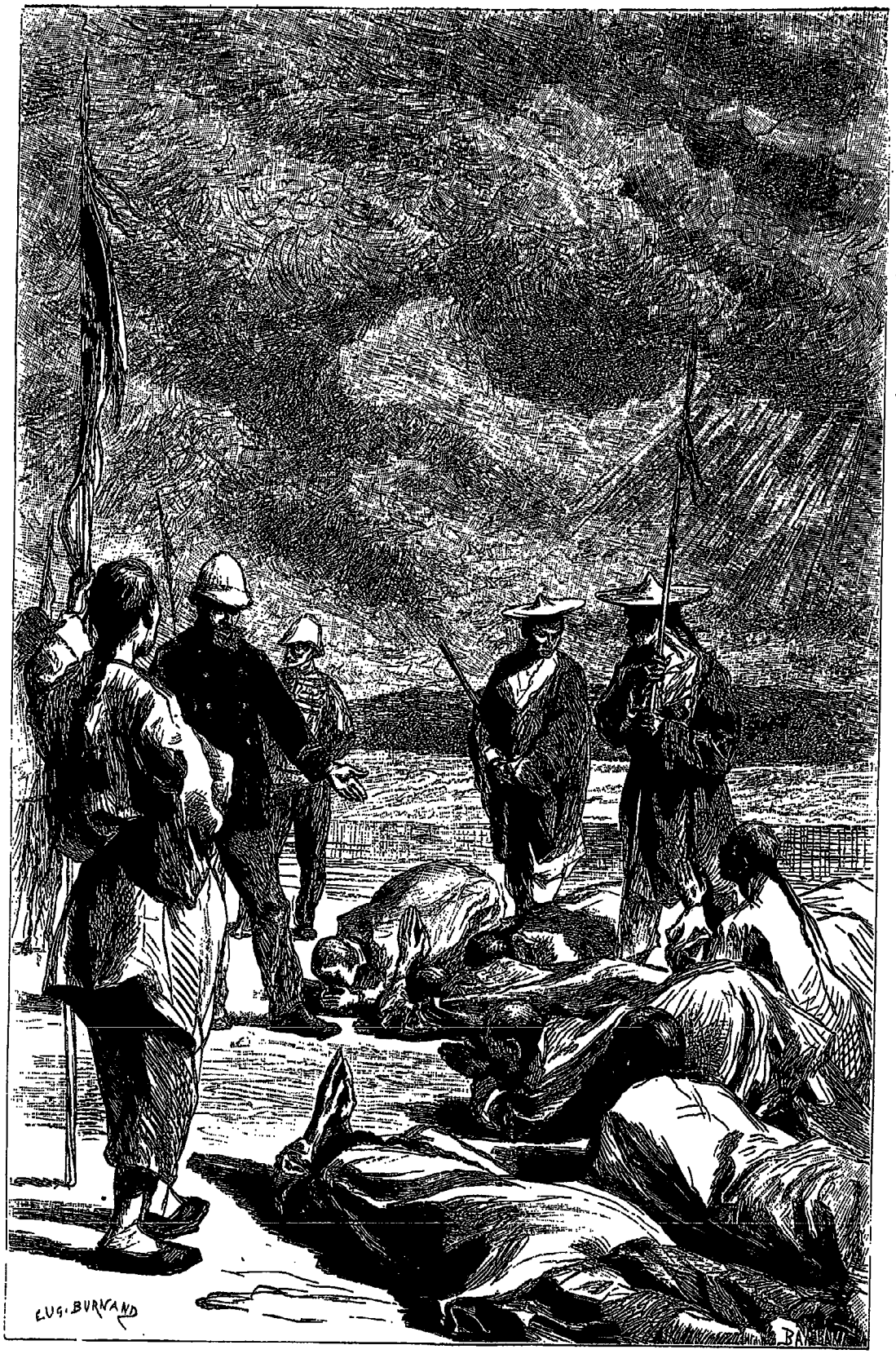
Le travail, en effet, était loin d'être achevé, et, aidé par les deux officiers topographes, MM. Bohin et Hairon, je m'occupai, de concert avec M Hart et l'ingénieur Li, d'établir les cartes définitives.

Le 29 mars, M. Dillon et moi nous pûmes signer le procès-verbal définitif de délimitation de toute la frontière des deux Kouangs, moins l'enclave et la question des îles, qui étaient réservées. La question des îles Gotow, sur lesquelles nos droits étaient absolument évidents, ne fut pas résolue sans peine, et ce n'est qu'après de longues discussions que les commissaires chinois se décidèrent à abandonner leurs prétentions sur ces îles.

Notre rôle paraissait être achevé pour le moment, puisque c'était à Pékin que devaient se décider la question de l'enclave et celle des rectifications de détail prévues par le traité de Tien-tsin, et qu'il ne pouvait être question de commencer l'abornement à cette époque de l'année.

Les chaleurs commençaient à se faire sentir, et les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les anciens habitants de Monkay implorant notre pitié (voy. p. 413). — Composition d'Eug. Burnand, d'après les indications de l'auteur.

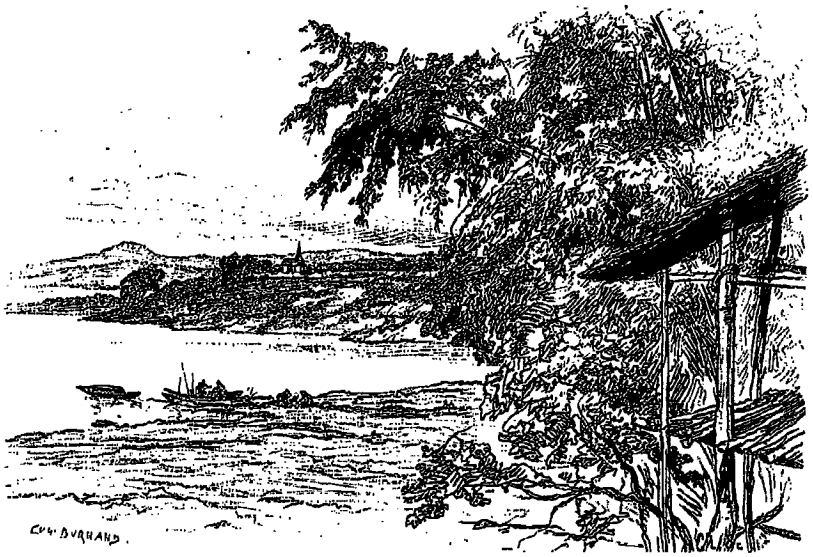
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pluies tombaient déjà en abondance; les fièvres recommencèrent à sévir parmi nous. Successivement M. Bohin, puis M. Delenda, furent gravement atteints et durent quitter le Tonkin. Bien que n'ayant plus rien à y faire, M. Dillon et moi nous fûmes maintenus à Monkay.

De nombreux renseignements nous apprenaient que les Chinois arrivaient de tous côtés. Liu-Vinh-Phoc levait des troupes sur les frontières, et les bruits d'attaques devenaient de plus en plus menaçants. Les anciens habitants de Monkay et de l'enclave, qui avaient fui leurs demeures, faisaient des manifestations près des commissaires chinois et agitaient toute la région. Cependant nous avions de fortes raisons de croire que, tant que la commission chinoise resterait dans le pays, aucune attaque ne se produirait du côté de Monkay, et le seul moyen de retenir nos collègues sur la frontière était d'y rester aussi. On nous donna donc l'ordre d'attendre à Monkay la fin des négociations qui se poursuivaient à Pékin.

Ce ne fut qu'à la fin de juin que l'on nous releva de notre longue et pénible faction, et que nous apprîmes les décisions prises par le ministre de France à Pékin.

Les îles Gotow nous restaient, mais l'enclave et le cap Paklung étaient rétrocédés aux Chinois à titre de rectification de frontière. De ce côté encore, quoiqu'il nous fût bien pénible de voir céder cette région pour laquelle nous avions tant combattu, nous n'avions pas absolument perdu notre peine, puisque c'était grâce aux revendications soutenues par nous que l'on avait pu faire de la cession de l'enclave une transaction pour le traité de commerce.



Environs de Monkay. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

Nos troupes devaient donc évacuer le poste de Paklung et l'enclave, et, les habitants rentrant chez eux et désormais chinois, l'agitation allait cesser et notre présence devenait absolument inutile. Nous partîmes le 26 juin pour Hanoï; nous emmenions avec nous le père Grandpierre, que les services qu'il avait rendus à la commission de délimitation avaient pu rendre suspect aux Chinois et dont la présence en ces temps troublés à Chouk-san offrait les plus grands dangers. L'évêque de Canton lui avait donc donné l'ordre d'aller attendre à Hong-kong que l'apaisement se fît sur la frontière.

Quelques jours après, nous apprîmes que M. Dillon était nommé ministre plénipotentiaire et que l'abornement était renvoyé à des temps plus propices. Nous quittâmes le Tonkin, après avoir obtenu du ministère l'autorisation de revenir par l'Amérique.

Je choisis pour ce retour une ligne qui venait de s'établir dans le but de faire concurrence à celle de San Francisco. Je pris à Hong-kong mon billet pour le Havre en passant par le Canada, et, après un intéressant voyage, je débarquai au Havre le 25 juillet, juste deux ans après notre départ de Marseille.

P. Neis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1888

(PREMIER SEMESTRE),

PAR MM. C. MAUNOIR ET H. DUVEYRIER.

TEXTE INÉDIT.

Considérations générales. — I. Prédominance de l'Afrique dans les Revues de géographie. L'Afrique dans la *Nouvelle Géographie universelle* de M. Élisée Reclus. La *Carte de l'Afrique*, en 62 feuilles, de M. le commandant de Lannoy de Bissy. — II. Détails sur l'expédition du commandant Caron et de la canonnière *Niger* jusqu'à Kabara et Korioumé, ports de Tombouctou. Préparatifs du lieutenant Davoust pour explorer le fleuve, avec le *Mage*, jusqu'au delà de Tombouctou. — III. Nouveaux résultats géographiques de la campagne du colonel Gallieni, commandant supérieur du Soudan français. Missions Liotard, Levasseur, Pichon, Forlin. Mission du Fouta-Djalon; décès du capitaine Oberdorf; arrivée à Timbo, puis à Benty sur la Mellacorée. Colonne du commandant Vallière dans le Bélédougou, missions Audéoud et Fournier. Expédition du lieutenant Binger à travers le Ouassoulou; mauvaises nouvelles. Le fort de Siguiri, sur le haut Niger, achevé et relié à Paris par le télégraphe. — IV. La récente exploration de l'Oubanghi, affluent du Congo, par le capitaine belge Van Gèle et le lieutenant Liénart. La région des rapides. Difficultés vaincues. Description du Doua ou Oubanghi, en amont des rapides de Zongo. Les populations riveraines. Le confluent du Bangasso. Le vapeur *En Avant* donne sur un écueil. Hostilités; attaque repoussée. Le retour et résultats généraux. — V. Le grand blanc de la carte d'Afrique à l'ouest et au nord de l'Oubanghi. Le mystérieux lac Liba. Le missionnaire Brooke. Les projets de M. Crampel, agent du Congo français. — VI. L'expédition Stanley; toujours pas de nouvelles. Conjectures sur le sort de l'expédition. Singulier rôle que joue Tippo-Tip. Emin-Pacha sur le point d'être abandonné par ses soldats. — VII. Le chemin de fer de Samarkand. Sa construction rapide. Son achèvement. — VIII. Le voyage de M. Camille Gauthier, de Bangkok à Louang-Prabang. Sa descente du Mékong en radeau. — IX. M. Pavie, consul de France à Louang-Prabang, traverse la région entre le Mékong et le fleuve Rouge Son arrivée à Hanoï. — X. Exploration de M. Henri Coudreau sur le haut Maroni. — XI. Le colonel Labres sur le rio Beni et le Madre de Dios. Voyage à travers les forêts jusqu'au rio Acre, affluent du Purus. — XII. L'expédition de M. Arthur Thouar sauvée par le colonel Martinez.

Le premier semestre de l'année 1888 est pauvre en grands faits géographiques. Il n'est marqué par aucune de ces expéditions retentissantes qui laissent leurs traces sur les cartes d'un bout à l'autre d'un continent. Mais, pour être plus restreintes, les explorations partielles n'en sont pas moins intéressantes, en ce qu'elles comblent peu à peu les lacunes, les grands blancs, et substituent des tracés définitifs aux pointillés provisoires. Si nos connaissances géographiques ne gagnent pas considérablement en surface, elles gagnent du moins en profondeur, c'est-à-dire qu'elles deviennent de jour en jour plus exactes et plus complètes. Nous ne savons pas davantage, peut-être; mais nous savons mieux, et tel doit être en définitive le but de nos recherches, si les explorations doivent avoir un côté utile, et non un simple intérêt de curiosité.

Dans ces explorations partielles, nous verrons que les voyageurs français tiennent une place honorable, et ne le cèdent en rien, comme succès, aux voyageurs des autres nations.

Un fait qui caractérise assez bien l'esprit pratique de notre époque, c'est que les explorateurs d'aujourd'hui ne s'en vont plus courir le monde à l'aventure, comme des chevaliers errants, sans autre idée que celle de faire beaucoup de chemin, et de passer là où nul autre n'avait encore mis le pied. Leurs efforts ont un but plus précis : celui d'étudier telle ou telle région sur laquelle se concentrent plus particulièrement les intérêts de la nation à laquelle ils appartiennent. C'est ainsi que, pour parler d'une manière générale, nous voyons les explorateurs français s'avancer toujours davantage à l'est et au sud du Sénégal, dans le bassin du haut Niger et dans celui des innombrables rivières qui débouchent sur la côte occidentale d'Afrique, entre nos possessions sénégalaises et la république nègre de Libéria. Nous en trouvons aussi dans le Congo français, qui s'apprêtent à entamer les régions inconnues situées au nord de l'équateur; puis en Indo-Chine, où ils s'occupent d'étudier les grandes voies de communication entre nos possessions littorales et l'intérieur du pays, ou même avec les provinces méridionales du Céleste-Empire. Le reste de l'Asie semble être en quelque sorte abandonné aux explorateurs anglais et russes, qui rivalisent de zèle pour ouvrir à l'influence de leurs pays respectifs les parties les plus reculées de ce continent, et pour préparer les voies à une invasion pacifique ou armée.

Les explorateurs allemands ont une prédilection marquée pour l'Afrique. Aujourd'hui que les traités ont assez nettement limité leurs possessions sur le littoral, on voit ces Allemands préoccupés d'étendre à l'intérieur leurs « sphères d'intérêts », c'est-à-dire les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

zones sur lesquelles ils élèvent des prétentions. Partout, dans l'Afrique orientale, dans le Sud-Ouest Africain, au Cameroun et au pays de Togo, il n'est bruit que d'expéditions allemandes parties en reconnaissance pour l'intérieur. Les Portugais, de leur côté, visent, à tout aussi bon droit, bien qu'avec moins de bruit, à relier leurs possessions du Congo et de l'Angola avec celles du Zambèze et de Mozambique, tandis que les Anglais rêvent peut-être de reconstituer à leur profit l'empire du Soudan oriental qu'ils ont fait perdre au khédive d'Égypte.

L'Australie semble être un champ exclusivement réservé aux explorateurs australiens, qui accapareraient volontiers la Nouvelle-Guinée, s'ils ne s'y heurtaient aux barrières établies par les Hollandais et par les Allemands.

Le seul continent où les explorateurs de toutes nations se donnent encore rendez-vous, sans arrière-pensée d'annexions, c'est l'Amérique du Sud.

Quant aux régions polaires arctiques et antarctiques, elles sont quelque peu délaissées; non que la science ne puisse rien gagner à les mieux connaître; mais cette considération d'un ordre élevé ne paraît plus suffire, dans notre siècle positif, à compenser les sacrifices d'hommes et d'argent qu'entraînent toujours les explorations aux abords des pôles.

I

L'Afrique reste toujours le point qui fixe le plus l'attention. Pour s'en convaincre il suffit de voir la place qu'occupent les explorations africaines dans les revues géographiques d'un caractère général et universel, sans parler de celles qui leur sont exclusivement consacrées. Cette prédominance d'un continent sur tous les autres, qui s'en trouvent comme effacés, même dans les publications où l'on s'efforce de tenir la balance égale, est un fait à noter dans l'histoire de la géographie. L'Asie, si intéressante pourtant, engendrera-t-elle jamais tant de recueils spéciaux, assez bien alimentés pour satisfaire la curiosité de leurs lecteurs? L'explication en est sans doute dans le fait que l'Asie nous est connue d'ancienne date (quoique très imparfaitement), tandis que l'Afrique était restée couverte d'un voile, brusquement déchiré par Livingstone, Stanley et la pléiade des grands explorateurs. A l'ignorance de la veille a succédé tout d'un coup une abondance inouïe de renseignements. Ce flux ne s'est point encore ralenti; au contraire : le noir continent a été sillonné dans toutes les directions, et les voyageurs africains se comptent aujourd'hui par centaines. Les inconvénients de cette abondance de biens, nul ne les peut connaître mieux que M. Élisée Reclus; nous ne saurions jamais apprécier trop haut l'importance de la partie de son œuvre où le savant géographe vient de réunir, sous une forme vivante, lumineuse, élevée, toutes les données actuelles sur le continent africain et ses habitants. Cette œuvre magistrale, jointe à la précieuse *Carte de l'Afrique* en 62 feuilles, au 1 : 2 000 000e, due au zèle infatigable de M. le commandant de Lannoy de Bissy, et dont la publication touche à son terme, ne nous laisse rien à envier à l'étranger en ce qui concerne la connaissance de l'Afrique.

II

La dernière Revue semestrielle mentionnait simplement l'arrivée d'une canonnière française, le *Niger*, à Kabara et à Korioumé, ports et chantiers de Tombouctou, la métropole du Soudan occidental. Nous avons actuellement des détails sur cette important voyage, grâce au récit qu'en a donné M. le lieutenant de vaisseau Caron, dans la séance où il a été solennellement reçu par la Société de Géographie.

L'expédition, partie de Manambougou, en aval de Bamako, le 1er juillet 1887, descendit sans encombre le cours du Dhioliba ou Niger supérieur jusqu'à Mopti. Là elle se trouvait dans le royaume de Massina, dont Tidiani, le souverain, fit demander au commandant Caron de venir le visiter dans sa capitale. Bien que cette invitation pût cacher un piège, le commandant n'hésita pas à l'accepter. Il laissa ses embarcations sous la garde de son compagnon, M. Lefort, sous-lieutenant d'infanterie de marine, et emmena avec lui le docteur Jouenne, médecin de la marine, attaché à l'expédition.

Bandiagara, la capitale du Massina, n'est guère qu'à soixante kilomètres à l'est de Mopti; mais la route est pénible, et la mauvaise volonté des porteurs ne contribua pas à l'abréger. Aussi ne fut-ce que le troisième jour que le commandant put y faire son entrée. L'accueil de Tidiani ne fut pas exempt d'une certaine réserve : une étroite surveillance était exercée sur les membres de la mission, qui, à peine libres de sortir pendant le jour, se trouvaient enfermés dans leurs appartements durant la nuit. Les pourparlers avec Tidiani traînaient en longueur; le traité, qui semblait chaque jour sur le point d'être signé, soulevait toujours de nouvelles objections de la part du souverain. Fatigué de ces lenteurs, le commandant partit le 31 juillet, et, malgré l'opposition que rencontrait son voyage à Tombouctou, il continua à descendre le fleuve. Le 9 août, la canonnière entrait dans le lac Dheboé, dont un Français, René Caillié, avait donné, il y a plus d'un demi-siècle, une assez bonne description.

En aval du lac Dheboé, le Niger porte le nom indigène de Bara-Issa. Sa rive droite est assez peuplée, et les villages y sont très rapprochés. Néanmoins l'expédition se tint à distance des lieux habités, afin d'éviter tout conflit; d'ailleurs Tidiani avait partout fait intimer l'ordre de ne lui fournir aucun approvisionnement. Cette partie du fleuve est d'une largeur très variable; tantôt la nappe d'eau s'étale entre deux rives éloignées de trois à quatre kilomètres l'une de l'autre; tantôt le courant se resserre dans des passages étroits qui n'ont pas plus de cinquante mètres. Les contours sont nombreux et les coudes fort brusques, ce qui rendrait la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

navigation difficile pour de grandes embarcations. Au-dessous de Safai (où se rejoignent les deux branches du Niger), le fleuve est large de deux à quatre kilomètres, et son chenal est profond. En approchant de Tombouctou, il s'élargit encore et forme un estuaire; puis il tourne brusquement à l'est pour continuer sa route vers le Haoussa. Au nord de l'estuaire est un petit marigot, large de cinquante mètres, creusé artificiellement, et qui va vers Korioumé et Kabara, les deux ports de Tombouctou. Ce marigot a peu de fond, et c'est à grand'peine que la canonnière put gagner l'entrée du marigot de Korioumé. Les pirogues qui se construisent à Korioumé sont faites de morceaux de bois cousus ensemble; elles ont parfois jusqu'à vingt mètres de long sur cinq mètres de large, et peuvent contenir plus de cent personnes, avec une grande quantité de marchandises.

A Tombouctou, les Arma sont les propriétaires du sol; ils ont un chef héréditaire, portant le nom générique de El-Khaïa ou Khiaïa. Mais les véritables maîtres sont les Touareg, devant lesquels tremble toute la population. Ces derniers, prévenus par Tidiani, qui leur représentait la venue de la canonnière comme une tentative de prise de possession, se montrèrent naturellement fort hostiles, et empêchèrent toute communication entre le commandant Caron et les habitants de la ville. Ils cherchèrent même à attirer l'expédition dans un piège, et le résultat de cette tentative leur paraissait si infaillible, que les âniers étaient déjà sur la rive prêts à emporter le butin qui résulterait du massacre des voyageurs. La prudence du commandant Caron déjoua le complot; mais il devenait nécessaire de quitter la place afin d'éviter toute effusion de sang et de ne pas engager l'avenir.

Dans la soirée du 20 août, l'expédition quittait Korioumé avec le regret de n'avoir pas vu la ville de Tombouctou, distante seulement de huit ou dix kilomètres, mais dont une dune de sable lui cachait la vue.

Le retour s'opéra, depuis Safai, par un autre bras du Niger, jusqu'alors complètement inexploré. Ce bras, qui porte le nom de Issa-Ber, traverse une contrée rendue inhabitable par des guerres incessantes. Au rapide de Toundoufarma, un accident arrivé à la canonnière faillit avoir des conséquences fatales pour l'expédition. Heureusement le voyage put être continué. Le 3 septembre, la mission revoyait le lac Dheboé et ne tardait pas à s'engager dans le marigot de Diaka. Après avoir essuyé une effroyable tornade, qui sans l'énergie de l'équipage eût fait chavirer les embarcations, l'expédition traversa pendant plusieurs jours un pays complètement plat et inondé, et c'est à peine si quelques bouquets d'arbres fournirent le combustible nécessaire. Plus tard, devant Ségou, il fallut démolir l'une des embarcations pour en brûler les débris.

Le reste du voyage se fit en toute hâte, car l'expédition était à bout de ressources. La machine était sur le point de céder : on marchait jour et nuit, contre le courant; un effort suprême fit franchir à la canonnière le rapide de Toulimandio, et les voyageurs rentrèrent enfin, le 6 octobre, à Manambougou.

Ce beau voyage aura pour complément celui qu'organise M. le lieutenant de vaisseau Davoust, occupé aujourd'hui à faire monter la canonnière *Mage*, dont les pièces, formant neuf cent quarante-cinq colis, ont été transportées à Bamako, et de là sur les chantiers de Manambougou. Le lieutenant Davoust pense pouvoir se mettre en route dès les premiers jours de juillet et compte pousser l'exploration du fleuve jusqu'au delà de Tombouctou.

III

La campagne de 1887-1888, si habilement dirigée par le lieutenant-colonel Gallieni, a été féconde en résultats. A ceux que mentionnait la précédente Revue nous pouvons aujourd'hui en ajouter d'autres.

Le 8 décembre 1887, la colonne volante lancée par le colonel Gallieni jusque sur les bords de la Gambie, contre le faux prophète Mahmadou Lamine, s'empara de Toubakouta, la place d'armes du marabout. Pris et cerné à quelques kilomètres du poste anglais de Mac-Carthy, il fut tué, et ainsi se termina la carrière de ce nouveau Mahdi, qui avait rêvé de se créer un vaste empire à nos dépens.

Aussitôt les opérations militaires terminées, des officiers ont été envoyés dans toutes les directions, avec mission d'explorer le pays au point de vue géographique et commercial. M. Liotard fut chargé de visiter les rives de la Gambie supérieure, le Fouladougou, le Kalonkadougou, le Niani. Il doit rentrer par le Ferlo et le Fouta sénégalais, après avoir comblé en partie les lacunes que présentent encore nos cartes de ces régions. M. Levasseur est allé explorer le pays compris entre la haute Falémé et la Gambie supérieure. Il devait visiter le Fouta-Djalon, le Labé, le Khabou, le Koli, le Pakao, et aboutir à Sedhiou sur la Cazamance. M. Pichon a parcouru la route de Toubakouta à Kayes, en passant par le Bambouk. Enfin le capitaine Fortin, le héros de Toubakouta, a fait exécuter un levé complet et détaillé de toute la région comprise entre le cours de la Gambie et celui de la Falémé.

Quant à la mission du Fouta-Djalon, la plus importante de celles qui ont été formées cette année, elle a quitté Bafoulabé dans les premiers jours de décembre 1887, se dirigeant vers le confluent du Niger et du Tankisso, de manière à couper en diagonale toute la région inexplorée située au nord de cette rivière. Parvenue près de Dinguiray, elle eut la douleur de perdre son chef, le capitaine Oberdorf, que la maladie emporta en quelques jours, le 9 janvier 1888. Le corps de ce jeune et énergique officier a été inhumé à Tombé dans le Koulou, la distance et la chaleur ne permettant pas de le ramener à Bafoulabé. Le sous-lieutenant Plat, déjà connu par ses travaux, a repris le commandement de la mission, qui s'est dirigée sur Timbo, capitale du Fouta-Djalon. De Timbo il a pu venir en aide au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lieutenant Levasseur et lui permettre de continuer sa route sur Sedhiou.

Une dépêche de Bafoulabé, du 3 mai 1888, annonce que la mission de M. Plat est arrivée heureusement au poste français de Benty, sur la Mellacorée, à la limite extrême de nos possessions des rivières du sud.

Dans le nord du Soudan français, une colonne placée sous les ordres du commandant Vallière a été chargée de parcourir le grand Bélédougou et le petit Bélédougou, afin de poursuivre les résultats déjà obtenus par la mission du docteur Tautain et du capitaine Quiquandon. Elle doit pousser jusqu'aux limites extrêmes des pays placés sous notre protectorat et se renseigner sur ces contrées encore si peu connues. Le commandant Vallière a visité les pays qui confinent avec le Sokolo, le Goumbou et le Sahara. Il a ensuite organisé des missions d'exploration : M. Audéoud a reconnu le cours du Ba-Oulé ; M. Fournier, celui du Ba-Dingho dans sa partie supérieure ; un autre officier a été dirigé vers le nord du Bélédougou.

Il resterait à parler de l'expédition du lieutenant Binger, qui s'est avancée à travers le Ouassoulou vers la région de Kong, avec l'intention de gagner de là nos possessions d'Assinie, sur la Côte-de-l'Or. Malheureusement des bruits sinistres courent sur le sort de cette expédition, dont on n'a pas de nouvelles récentes.

Mentionnons en terminant que le fort de Siguiri, au confluent du Tankisso et du Dhioliba, est terminé, et qu'aujourd'hui une dépêche télégraphique peut aller directement de Paris à Siguiri, sur les bords du Niger.

IV

Une expédition d'une grande portée géographique est celle que le capitaine belge Van Gèle et le lieutenant Liénart ont accomplie à la fin de l'année dernière, en remontant l'Oubanghi, grand tributaire septentrional du Congo, jusqu'en un point que nul voyageur n'avait atteint avant eux.

Le fait est d'autant plus intéressant pour nous, que cette rivière marque aujourd'hui la limite entre le Congo français et le Congo belge ou État libre du Congo. Une convention du 30 avril 1887 stipule que le thalweg de l'Oubanghi formera la frontière à partir de son confluent dans le Congo jusqu'au quatrième degré de latitude nord, et que, au nord du quatrième parallèle, la France exercera son action sur la rive droite de l'Oubanghi, et l'État libre du Congo sur la rive gauche de cette rivière. Mais, à l'époque où cette convention fut signée, nul ne savait au juste d'où venait l'Oubanghi, ni quel était son cours en amont du quatrième degré de latitude nord. Une hypothèse, qui aurait tout aussi bien pu être fausse qu'elle paraît aujourd'hui fondée, faisait de l'Oubanghi le cours inférieur de l'Ouellé. Le capitaine belge Van Gèle et le lieutenant Liénart ont donné une solution plus réellement scientifique de ce problème si intéressant.

La Revue du dernier semestre a déjà parlé des tentatives qui avaient été faites pour reconnaître le cours de l'Oubanghi en amont des rapides de Zongo. Elle signalait aussi le départ de la nouvelle expédition.

Cette expédition quittait, le 26 octobre 1887, la station de l'Équateur sur le petit steamer *En Avant*, et arrivait le 21 novembre sans incidents au pied des rapides de Zongo. Là commencèrent les difficultés. Sur un parcours de trente-sept kilomètres, la rivière est coupée par une succession de six rapides. Il fallut, pour franchir le premier et le cinquième, démonter le bateau à vapeur, transporter par terre les roues, les tambours et la cargaison, et haler ou plutôt hisser la coque en haut des chutes au moyen d'un câble solide. L'intervalle entre les rapides est lui-même encombré d'îles, d'îlots et d'écueils contre lesquels se brise le courant, et qui rendent la navigation lente et périlleuse. Trois semaines furent employées à sortir de ce mauvais pas. Au delà du dernier rapide, le fleuve est libre d'obstacles. Sa largeur est de huit cents à neuf cents mètres, avec une profondeur moyenne de quatre mètres. Pendant une cinquantaine de kilomètres il vient du nord-est, puis, après une courbe, il coule directement d'est en ouest, direction qu'il conserve aussi loin qu'il a été donné à l'expédition de le reconnaître, soit sur environ deux cent soixante-quinze kilomètres. Dans toute cette partie de son cours, où les indigènes la désignent sous le nom de Doua, la rivière ne reçoit aucun affluent, ni à droite, ni à gauche. Le pays semble inhabité parce que les villages sont loin des rives ; mais, à en juger par l'abondance et la variété des produits offerts par les indigènes, le sol doit être très fertile. Sur la rive droite vivent les Bourakas et les Mandourous ; sur la rive gauche, les Bakangis, les Mombatis et les Banzis. En arrière habitent les Bakombés, qui occupent probablement tout l'espace compris entre l'Oubanghi et le Congo. Les riverains accueillirent fort bien les voyageurs ; de nombreux canots apportaient à chaque instant des provisions et aidèrent même le steamer à franchir une passe difficile qu'on rencontre en amont du village où réside le chef des Banzis. A deux journées de navigation plus haut, se trouve un autre rapide, celui de Cétéma, qui obligea à alléger le steamer de sa cargaison. Par environ 19° 10′ de longitude est de Paris, la rivière reçoit sur sa rive droite un tributaire, le Bangasso, formé probablement par la réunion des rivières Engi et Foro, que Lupton-Bey a traversées dans leur cours supérieur, en 1883.

Après avoir passé devant le confluent du Bangasso, l'expédition arriva à des villages habités par les Mombongos et les Yakomas, dont l'attitude fut hostile et menaçante. La rive nord se couvrait de gens armés, et les canots suivaient le steamer, cherchant une occasion pour l'attaquer. Le 1er janvier 1888, l'*En Avant* donna sur un écueil, et une large voie d'eau se déclara.

M. Liénart fut chargé de transporter à terre la cargaison, pendant que l'équipage s'occupait à boucher la voie d'eau et à mettre le steamer en état de gagner l'île voisine pour y être réparé. Sur la rive, M. Liénart fut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'abord reçu pacifiquement; il fit même l'échange du sang avec l'un des chefs yakomas; mais les indigènes ne tardèrent pas à l'attaquer et il eut deux hommes tués à coups de lance. Une décharge de mousqueterie ayant mis en fuite les assaillants, la cargaison fut placée en sûreté dans une île où, pendant trois jours, tout le monde travailla à réparer le steamer.

Les noirs n'avaient cependant pas renoncé à inquiéter l'expédition. Le 5 janvier, attaquée par terre et par eau, elle eut à repousser l'agression d'une flottille de cinquante à soixante pirogues de guerre. Le combat fut sanglant, et les indigènes se retirèrent avec de fortes pertes. Mais il était évident qu'ils ne tarderaient pas à revenir, toujours plus nombreux. En s'aventurant plus loin, l'expédition risquait de se voir couper la retraite. D'ailleurs l'état du steamer et la baisse des eaux ne permettaient guère de continuer le voyage. Le capitaine Van Gèle donna donc, à regret, l'ordre du retour. Le point extrême atteint par l'expédition est situé par 19° 35′ de longitude est de Paris et 4° 20′ de latitude nord. La rivière, semée de nombreuses îles, y présente encore une largeur totale d'environ deux mille cinq cents mètres. Elle vient de l'est, ce qui semble mettre hors de doute son raccordement avec le cours de l'Ouellé, malgré la section de rivière inconnue de plus de cent kilomètres qui s'étend encore jusqu'au point où le docteur Junker a vu l'Ouellé en dernier lieu. L'Oubanghi aurait ainsi, dans sa partie supérieure, un cours à peu près parallèle à celui du Congo, dont il serait séparé par un peu plus de deux degrés de latitude. Arrivé aux rapides de Zongo, il tourne brusquement au sud-sud-ouest, en se rapprochant du grand fleuve, qu'il ne rejoint toutefois qu'au sud de l'équateur.

V

Précisément à l'ouest et au nord de l'Oubanghi, dans cette partie de l'Afrique où la France est appelée à exercer son action, s'étend une région entièrement inconnue, un des grands blancs de nos cartes. N'est-ce pas là de quoi tenter les explorateurs qui se plaignent que, de nos jours, il ne reste plus rien à glaner? Entre la rive française de l'Oubanghi et le territoire allemand du Cameroun, s'étend un immense espace de huit degrés de largeur, où aucun voyageur n'a mis le pied. Du bassin de l'Ogôouê au sud jusqu'à celui du lac Tchad au nord, tout y est encore à découvrir. C'est là qu'on plaçait naguère le mystérieux lac Liba, dont — au dire des indigènes — les bords sont habités par des hommes blancs ou d'un teint très clair, regardés par leurs voisins comme appartenant à une race supérieure.

Deux voyageurs sont déjà en route pour cette région. L'un est le missionnaire anglais Brooke, qui au commencement de 1888 remontait l'Oubanghi en pirogue, avec l'intention de pénétrer par cette voie jusqu'au Soudan oriental. Il aurait, paraît-il, modifié depuis lors son plan de campagne, et comptait, une fois arrivé aux rapides de Zongo, se diriger vers le bassin du Niger. L'autre est M. Crampel, agent du Congo français, dont le projet est d'organiser une expédition qui, de Lékéti sur l'Alima, remonterait au nord jusqu'au quatrième degré au-dessus de l'équateur, en suivant autant que possible le douzième ou le treizième méridien à l'est de Paris.

VI

Depuis que Stanley a quitté le camp de Yambouya sur l'Arouhouimi, pour s'enfoncer à l'intérieur des terres — il y a un an de cela, — on est absolument sans nouvelles de lui, et le champ est largement ouvert aux conjectures sur le sort de son expédition. L'époque qu'il avait assignée comme date probable de son arrivée auprès d'Emin-Pacha et du capitaine Casati, à Ouadelaï, est depuis longtemps passée, sans que les lettres de ces deux derniers mentionnent aucun indice de son approche. Emin-Pacha a envoyé des messagers, s'est porté lui-même au-devant de l'expédition de Stanley, mais il n'a rien appris. Il n'est pas admissible cependant que les cinq cents hommes environ dont se composait l'expédition de Stanley aient disparu ainsi sans laisser de traces, comme si le sol se fût entr'ouvert pour les engloutir. Un massacre général aurait eu des témoins, et le bruit s'en serait répandu. Notons surtout qu'il est, en Afrique, beaucoup d'intéressés à savoir ce que fait et ce que devient Stanley. Mouanga, le puissant roi de l'Ouganda, qui redoute son approche, les nombreux traitants arabes qui la voient de mauvais œil, n'auront pas manqué de s'informer, et n'auraient guère su cacher leur joie à la nouvelle d'un désastre. D'autre part, si Stanley est vivant, s'il n'est encore qu'à mi-chemin, arrêté peut-être avec le gros de sa troupe et ses *impedimenta*, par des marécages ou des rivières débordées, comment admettre qu'il ne puisse dépêcher de messagers ni à Emin-Pacha, venu à sa rencontre, ni au major Bartelot, qu'il a laissé au camp de Yambouya? Les approvisionnements, les « secours » destinés à Emin-Pacha, attendent toujours là les six cents porteurs promis par Tippo-Tip; ce rusé personnage s'est enfin décidé à en fournir deux cent cinquante, assez pour se laver du reproche de trahison, tout en laissant l'expédition dans l'embarras. Quand amènera-t-il les trois cent cinquante autres? C'est-ce que la suite nous apprendra.

Il est fort heureux qu'Emin-Pacha ait pu, jusqu'ici, se passer des secours annoncés. Toutefois une lettre du capitaine Casati, datée de novembre dernier, dit que les soldats restés fidèles à Emin sont fatigués d'endurer des privations et menacent de se révolter. Que deviendrait en pareil cas cet homme vaillant qui est resté courageusement à son poste pour sauver un lambeau des vastes possessions du khédive d'Égypte dans le Soudan oriental, et qui, abandonné par son gou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vernement, répond à ses amis, lorsqu'ils le conjurent de fuir vers Zanzibar pour sauver sa vie : « Je resterai, et je m'étonne que l'on ait pu supposer le contraire! »

VII

En abordant l'Asie, il importe de signaler un fait d'une immense portée politique et commerciale. Il s'agit de l'ouverture du chemin de fer russe pour Samarkand; c'est bien de l'antique Samarcande que nous voulons parler, de cette cité mystérieuse de l'Asie centrale, située aux confins de la Chine. De là sont venues jadis les hordes barbares qui fondirent sur l'Europe; aujourd'hui les Parisiens peuvent l'aller visiter sans crainte : on s'y rend commodément; il y existe une gare, une vraie gare, et une locomotive du dernier modèle y a fait son entrée triomphale le 28 mai 1888. Moins de trois ans ont suffi pour opérer cette transformation miraculeuse. En juillet 1885, le général Annenkoff, ami de Skobeleff, débarquait avec ses bataillons d'ouvriers sur la rive asiatique de la mer Caspienne, à Michaïlovsk. Tout manquait dans les solitudes désolées que la ligne devait traverser : le bois, le fer, les vivres et jusqu'à l'eau. Il fallait tirer tout de la Russie. Pas un village, pas une habitation où les travailleurs pussent s'abriter; rien que d'immenses plaines nues, livrées aux sables mouvants, sillonnées par des hordes ennemies. Néanmoins rail après rail était posé, et le serpent de fer s'allongeait tous les jours davantage. Des wagons blindés qui servaient de bureaux, de cuisines et de dortoirs, et que protégeait un millier d'hommes d'élite, transportaient le personnel d'un point à l'autre. A la fin de 1885 on avait atteint Kizil-Arvat; en juillet 1887 on édifiait une gare à Merv, où ne s'étaient vues jusqu'alors que de longues files de chameaux. Puis les travaux reprirent leur marche; l'Amou-Daria, l'antique Oxus, fut franchi sur un pont de près de deux kilomètres de longueur, en un point où il n'existait, à plus de quinze cents kilomètres à la ronde, pas un seul arbre pour le construire. Enfin, en 1888, la ligne atteignait Bokhara et Samarkand, où l'inauguration solennelle a eu lieu le 28 mai dernier.

VIII

Lorsqu'il est question de l'Asie, c'est principalement vers l'Indo-Chine que se tournent nos regards, et tout ce qui concerne l'étude des voies commerciales susceptibles de développer la richesse de nos possessions dans l'Extrême-Orient, a pour nous un attrait particulier. C'est à ce titre que nous signalons le récent voyage d'un Français, M. Camille Gauthier, de Bangkok à Louang-Prabang par le Ménam, et de là à Saïgon par le Mékong.

Le 27 septembre 1887, M. Camille Gauthier quittait Bangkok et, remontant le Ménam, il arrivait le 9 octobre à Phixaie. Son embarcation, remorquée par une petite chaloupe à vapeur, mit onze jours pour effectuer ce trajet de quatre cent cinquante kilomètres. Le seul point remarquable sur tout ce parcours est Paknam, par où passent les radeaux chargés de bois de teck qui descendent de la province de Xieng-Mai.

A Phixaie, M. Gauthier fit la rencontre de M. Pavie, notre courageux consul de Louang-Prabang, qui venait d'être nommé commissaire du gouvernement français pour l'étude des frontières entre le Laos et le Tonkin. Sous prétexte que tous les éléphants disponibles étaient nécessaires pour l'expédition que le roi de Siam préparait contre les Hôs, les autorités siamoises de Phixaie défendirent aux propriétaires d'en fournir à M. Gauthier. Son projet d'aller à Louang-Prabang et sa rencontre fortuite avec M. Pavie l'avaient rendu suspect. Malgré toutes ses réclamations, il ne put rien obtenir. Il signifia alors aux autorités que, puisqu'elles lui refusaient les moyens de transport, il irait à pied.

Le 17 octobre, en effet, profitant de l'obligeance de M. Hardouin, chancelier du consulat de France à Bangkok, qui voulut bien mettre sa chaloupe à vapeur à la disposition de l'expédition, M. Gauthier put se rendre à Fang, où devait commencer le voyage pédestre. Fang, à deux journées au nord de Phixaie, marque la limite extrême de la navigation à vapeur sur le Ménam pendant la saison des hautes eaux. C'était la première fois qu'une chaloupe française (ou même un vapeur quelconque) avait remonté si haut dans le fleuve.

De Fang, M. Gauthier et ses compagnons se dirigèrent à pied vers Nan, à travers une région montagneuse, boisée, dépourvue de tout autre chemin que le lit des torrents. On dut avancer lentement, avec de l'eau jusqu'aux genoux, sans chaussures et la plante des pieds déchirée par les cailloux aigus. Le soir, après les fatigues d'ascensions et de descentes continuelles dans de pareils chemins, les voyageurs (qui avaient dû laisser toutes leurs provisions en arrière) ne trouvaient pour réparer leurs forces que du riz, du poulet et de l'eau.

Au bout de douze jours de marche dans la région montagneuse, l'expédition atteignit Nan, capitale de la principauté de même nom. Là il fut possible de louer trois éléphants pour continuer le voyage vers le nord. Le 21 novembre, la petite caravane franchissait la ligne de faîte et entrait dans le bassin du Mékong. Le lendemain, elle arrivait sur les rives du grand fleuve, à Pakben, situé à deux cents kilomètres au-dessus de Louang-Prabang. Grâce à la force du courant, trois jours de barque suffirent pour atteindre cette ville.

Louang-Prabang, qui possédait jadis quarante à cinquante mille habitants, n'en comptait plus guère que cinq mille en novembre 1887; saccagée par les Hôs au mois de juin de la même année, elle commençait à peine à se relever de ses ruines. Les Hôs, en se retirant, n'avaient laissé qu'un monceau de cendres; ils

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne respectèrent que les pagodes, non sans en avoir cependant fouillé les fondations et les murs, dans l'espoir d'y découvrir des trésors cachés.

Il se fait dans le pays un commerce considérable, qui suit actuellement la route de Nong-Kaï, Korât et Bangkok. M. Gauthier voudrait qu'il se dirigeât vers nos possessions de l'Indo-Chine. Les prétendues difficultés qu'offre la navigation du Mékong ne lui paraissent pas être un obstacle insurmontable. D'ailleurs les produits français pourraient être importés par le Tonkin, en utilisant la rivière Noire ou telle autre voie commerciale à déterminer. Quant à l'exportation des produits du Laos, elle pourrait se faire par Saïgon, car si le Mékong est long et difficile à remonter, rien ne prouve qu'on ne puisse pas le descendre. On substituerait ainsi au transport lent et très coûteux qui se fait à dos d'éléphant entre Nong-Kaï et Bangkok, le transport rapide et à bon marché par la voie fluviale entre Louang-Prabang et Saïgon. Cependant, personne n'ayant jusqu'alors descendu le Mékong, tout dépendait de la possibilité d'effectuer ce trajet. M. Gauthier résolut de tenter l'entreprise. Le 9 décembre, il s'embarquait à Louang-Prabang sur un radeau chargé de marchandises. Les détails manquent encore sur ce voyage; mais on sait, par des lettres datées de Saïgon 28 février 1888 et de Haïphong 15 mars suivant, que la tentative a pleinement réussi. M. Gauthier a accompli la descente en quarante jours, passant tous les rapides sans débarquer, et il estime qu'il aurait pu sans inconvénient doubler et presque tripler la charge de son radeau, c'est-à-dire la porter à cinq mille kilogrammes. A son avis, on a beaucoup exagéré les dangers et les difficultés de la navigation sur le Mékong. Ce beau fleuve est navigable partout non seulement pour des pirogues, mais encore pour les bateaux à vapeur. Le seul obstacle sérieux est constitué par les cataractes de Khong, et cet obstacle, qui a déjà été vaincu, pourrait au besoin être tourné à l'aide d'un petit tronçon de chemin de fer de quinze cents mètres de longueur. Grâce à la courageuse initiative de M. Camille Gauthier, une nouvelle voie est ouverte au commerce français, et c'est à juste titre que la Société de Géographie commerciale de Paris vient de décerner une médaille à ce pionnier.

IX

Tout récemment est parvenue en Europe la nouvelle que M. Pavie, consul de France à Louang-Prabang, a réussi pour la seconde fois à se rendre du Laos au Tonkin par la rivière Noire. Les détails manquent encore sur cet intéressant voyage; on sait seulement que M. Pavie avait quitté Louang-Prabang le 5 avril dernier, et que, se dirigeant vers l'est, il avait réussi à franchir la ligne de faîte qui sépare la vallée du Mékong de celle de la rivière Noire et du fleuve Rouge. Le 14 mai 1888 il arrivait à Hanoï, après avoir traversé des régions jusqu'ici inexplorées et rendues dangereuses par les bandes de pillards qui les parcourent sans cesse; il faut donc doublement féliciter M. Pavie de son succès.

X

Après une excursion au placer Saint-Élie, la plus importante exploitation aurifère de la Guyane française, M. Henri Coudreau a quitté Cayenne le 19 juillet 1887, avec l'aviso l'*Oyapock*, pour se rendre à Saint-Laurent de Maroni. Il allait y chercher Apatou, le fidèle compagnon du docteur Crevaux. Ce chef, ayant fait savoir à M. Coudreau qu'il était disposé à l'accompagner, était venu l'attendre avec ses canots et ses hommes. Son concours était d'autant plus précieux pour une exploration du Maroni, qu'Apatou avait déjà accompagné, en 1860, la commission franco-hollandaise et, plus tard, le docteur Crevaux, dans la reconnaissance du fleuve. Apatou prétend même connaître les sources du Maroni, que ni l'une ni l'autre des précédentes expéditions n'ont atteintes. Sous sa conduite, M. Coudreau arriva, après trente jours de pirogue, chez les Indiens Roucouyennes du versant septentrional de la chaîne des monts Tumuc-Humac, traversée par le docteur Crevaux sans que les circonstances lui eussent permis de l'étudier. M. Coudreau, au contraire, compte la parcourir en détail, à petites journées, allant de village indien en village indien, par les montagnes. Arrivé au village d'Apatou, au pied du saut Hermina, M. Coudreau projetait de se rendre chez le chef roucouyenne Apoïké, dont le village était à un mois de canotage; puis d'aller explorer la partie française des Tumuc-Humac. Une lettre du 1er janvier 1888 annonce qu'il a exécuté heureusement une partie de son projet.

A la date du 14 janvier 1888, M. George Brousseau se trouvait, lui aussi, au saut Hermina, et allait en partir pour un voyage d'exploration dans le haut Maroni et les Tumuc-Humac, à la recherche de mines d'or.

XI

Malgré un magnifique réseau hydrographique, l'Amérique du Sud présente encore, dans sa partie centrale, d'immenses régions dépourvues de communications faciles avec le reste du monde. Telle est en particulier la Bolivie, dont les riches produits ne trouvent, par cette raison, pas de débouchés. Une des grandes préoccupations, dans ces pays, est de découvrir ou de créer des voies commerciales, soit en explorant les cours d'eau supposés navigables, soit en étudiant le terrain au point de vue de l'établissement de lignes ferrées. De nombreuses expéditions ont été entreprises dans ce but, et chaque année en enregistre de nouvelles. L'une des plus récentes, dirigée par le colonel Antonio Rodrigues Pereira Labres, quitta au mois d'avril 1887 la ville de Manaos, située sur la rive gauche de l'Amazone, au confluent du rio Negro, pour se rendre à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

San Antonio, où cesse la grande navigation sur le Madeira, colossal tributaire de l'Amazone. Il s'agissait de gagner le rio Beni dans la Bolivie, en franchissant les chutes périlleuses du Madeira; puis de remonter le Beni jusqu'au confluent de l'Orton. Là commençait la véritable exploration.

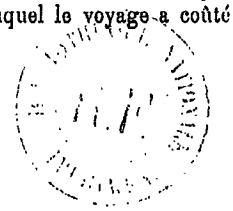
Le colonel et les hommes qui l'accompagnaient, quittant Ribeira Alta le 1er août 1887, remontèrent le rio Madre de Dios jusqu'au port de Maravilha, à deux cent soixante-dix kilomètres du confluent. Ils y débarquèrent le 9 au soir, et le 11 ils se mirent en route à pied, faute d'autres moyens de locomotion, dans la direction du rio Acre ou Acquiry, affluent de droite du Purus. Au bout de vingt jours de marche à travers les forêts, l'expédition déboucha sur le rio Acre, en un lieu appelé Flor de Ouro, où les voyageurs furent très bien reçus par les rares habitants. La distance parcourue depuis Maravilha, sur le Madre de Dios en Bolivie, jusqu'au rio Acre, est de trois cent soixante kilomètres.

Les conclusions auxquelles arrive le colonel Labres sont que, contrairement à ce que diverses explorations incomplètes avaient fait supposer, il n'existe pas de communication entre la partie supérieure du Beni, du Madeira et du Madre de Dios, d'une part, et le Purus et ses affluents, de l'autre; que, même en remontant très haut le Madre de Dios, il faudrait franchir une distance de trois cent soixante kilomètres par terre, à travers les forêts, avant d'atteindre l'Acre, affluent du Purus. M. Labres en revient au projet de construction d'un chemin de fer, pour éviter les chutes du Madeira; selon lui, les riches produits du plateau et des plaines de la Bolivie arriveraient ainsi à San Antonio, d'où les steamers peuvent charger au besoin directement pour l'Europe, sans transbordement aucun.

XII

A la fin de l'année dernière, vives étaient les inquiétudes sur le sort de l'expédition dirigée par notre compatriote M. Arthur Thouar. On savait que le gouvernement bolivien lui avait confié une mission; que, le 2 décembre 1886, il avait quitté Sucre, capitale de la Bolivie, accompagné par les vœux de toute la population pour l'heureux succès de son entreprise; qu'il s'était engagé dans le Chaco, où le choléra et le vomito-negro qui régnaient sur les frontières l'avaient empêché d'avancer; mais les dernières nouvelles s'arrêtaient au 12 juin 1887. M. Thouar y annonçait sa marche vers le Paraguay, où il comptait arriver vers le mois de juillet. Depuis lors, en l'absence de toute nouvelle, les bruits les plus alarmants circulaient sur le sort de l'expédition. On prétendait qu'elle avait été massacrée et qu'un Indien avait même rapporté à Port-Crevaux des lambeaux de vêtements, ainsi qu'une chaîne d'or ayant appartenu à l'explorateur.

Ces rumeurs n'étaient point fondées, mais la situation de notre compatriote n'en valait guère mieux. Perdus au milieu d'immenses plaines, à bout de provisions, sans eau pour tromper la soif causée par une chaleur suffocante, M. Thouar et ses compagnons en étaient réduits aux dernières extrémités. Le tenace explorateur ne songeait néanmoins pas au retour; mais une partie de son escorte, incapable d'endurer de telles souffrances, l'abandonna et s'enfuit à Port-Crevaux. Avec le reste de ses hommes, M. Thouar continuait sa marche. On manquait d'eau, il fallut égorger un cheval pour en boire le sang; les vivres étant épuisés, on dévorait les cadavres des mules qui succombaient à la fatigue. Le 27 septembre, dans la nuit, les Indiens Tobas enlevèrent presque tous les animaux; sur quarante-huit mules ou chevaux que l'expédition possédait au départ, il n'en restait plus que trois. M. Thouar autorisa alors le capitaine Torrès et les six soldats restant de l'escorte à regagner Port-Crevaux, tandis que lui et ses trois compagnons, Novis, Prat et Valverde, continueraient leur voyage. Il voulait, à tout prix, atteindre le Paraguay. Épuisés et affamés, entourés par des milliers d'Indiens Tobas qui n'attendaient que le moment de se jeter sur eux, ces héroïques voyageurs allaient infailliblement périr, lorsqu'ils furent secourus, le 1er octobre, par une colonne envoyée à leur recherche. En apprenant, à Port-Crevaux, l'état de profonde détresse où se trouvaient les restes de la mission, le colonel Martinez, de l'armée bolivienne, s'était aussitôt mis à la tête d'une vingtaine de soldats, et à marches forcées il avait réussi à rejoindre les quatre infortunés, que son arrivée arrachait à une mort certaine. Quand paraîtront ces lignes, M. Thouar sera de retour en France avec son compagnon de route, M. Novis, auquel le voyage a coûté la perte d'un œil.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
A SUSE. — Forteresse de Mascate	Taylor	1
Ville de Mascate	(Photographie sur bois).	5
Négociant musulman de Mascate	Id.	7
Femme de Mascate	Myrbach	8
Entrée du palais de l'imam de Mascate	Bida	9
Jardin de Mascate	Taylor	10
Puits à Mascate	Id.	11
Jardin voisin d'Amarah	P. Langlois	13
Jeune Dizfouli	Tofani	15
Mendiante arabe d'Amarah	(Photographie sur bois).	16
Le jeu des mouches	Myrbach	17
Jeune fille arabe	Bida	19
Naoum Effendi	(Photographie sur bois).	21
Un émissaire de M'sban	Tofani	22
Campement de Saf-Saf	Id.	23
Pêcheur arabe	Myrbach	24
Deux jours de pluie sous une tente arabe	Id.	25
Les tentes de la tribu de Menchet	E. Girardet	27
Prisonniers arabes	M. Dieulafoy	29
Alerte	E. Girardet	30
Campement sur les bords de la Kerkha	Id.	31
« Vous aurez de mes nouvelles.... »	Id.	32
La citadelle vue du tumulus n° 2	Taylor	33
« J'ai quatorze balles.... »	Tofani	35
Tcharvadar	(Photographie sur bois).	37
Ousta Hassan	Id.	39
Mozaffer el-Molk	Id.	40
Femme arabe et scieurs de long dizfoulis	Eug. Girardet	41
Jeune fille arabe	M. Dieulafoy	43
Tranchée annexe de la fouille C	Taylor	45
Puits et urnes funéraires	Id.	47
La maison de Suse	Id.	48
Attaque de la tranchée des Immortels	Vallet	49
Pierre de gond	Id.	51
Tranchée des Immortels	(Photographie sur bois).	53
La colonnade ouest de l'apadâna d'Artaxerxès	Id.	56
Les Immortels	Barclay	57
Barrè bachy	Eug. Girardet	59
Déblayement de l'apadâna d'Artaxerxès Mnémon	Ferdinandus	61

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Chapiteau et colonnes	(Photographie sur bois).	62
Corps du taureau	Id.	63
Bibi Mçaouda	M. Dieulafoy.	64
Tumulus coupé	(Photographie sur bois).	65
Chargement des caisses	Tofani.	67
Transport des caisses dans la vallée	Ferdinandus	69
Le gouverneur et ses familiers	Eug. Girardet.	71
Tcharvadar	Tofani	72
En route	Id.	73
La contrebande au désert	Id.	75
Les bords du Karoun	(Photographie sur bois).	77
L'« ordou » (l'escorte du gouverneur)	Ferdinandus	79
Bateliers tuant un mouton	Tofani	80
LE VAL D'ANDORRE. — A travers la Cerdagne en berline	G. Vuillier.	81
Le Sègre de Carol	Id.	83
Fillette offrant des œillets sauvages	Id.	84
Montée de Puymorens	Id.	85
Soldeú	Id.	86
La cascade de Moncaup	Id.	87
Sanctuaire de San Joan	Id.	88
Vue de Canillo	Id.	89
Moulin andorran	Id.	91
Le vieil Encamp et la Valira	Id.	93
La Valira de Ordino	Id.	95
Las Escaldas	Id.	96
Andorre-la-Vieille	Id.	97
Les danses sur la place publique	Id.	99
Le palais des Vallées	Id.	101
Portail du palais des Vallées	Id.	102
Le viguier français	Id.	103
Le syndic général des Vallées	Id.	103
L'ancienne viguerie	Id.	104
Vue d'Andorre-la-Vieille et du mont Anglar	Id.	105
Le senyor bayle Bonnell	Id.	107
Andorran et Andorrane	Id.	108
Une « visura » (descente de justice)	Id.	109
Cathédrale de la Seó-de-Urgel	Id.	111
Calle Mayor de la Seó	Id.	112
VOYAGE A LA PLATA. — Buenos-Ayres : four à briques	Taylor.	113
Une vente à l'encan à Buenos-Ayres	Alfred Pâris.	115
Buenos-Ayres : promenade du Onze-Septembre	Taylor.	116
Buenos-Ayres : parc du Trois-Février, allée des piétons	Id.	117
Buenos-Ayres : avenue Sarmiento, parc du Trois-Février	Tofani	119
Buenos-Ayres : le Café de Paris	D. Lancelot.	120
Buenos-Ayres : le mariage religieux dans le salon	Alfred Pâris.	121
Théâtre Colon : la « cazuela »	Myrbach	123
Buenos-Ayres : promenade et cimetière de la Recoleta	Taylor	125
Buenos-Ayres : brasserie de M. É. Bieckert	D. Lancelot.	127
Un enterrement de pauvre à Buenos-Ayres	Alfred Pâris.	128
Maison de campagne des environs de Buenos-Ayres	D. Lancelot.	129
Résidence du ministre de France M. Charles Rouvier	Id.	131
Guinguette au bord de l'eau dans le delta du Paraná	Th. Weber	133
Ile Brunet	Id.	134
Canotage dans le delta du Paraná	Id.	135
Inauguration de la ville la Plata	D. Lancelot	136
Le camalote flottant	Th. Weber	137

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
La Banque hypothécaire dans la ville de la Plata	D. Lancelot. . .	140
La gare du chemin de fer provincial dans la ville de la Plata	Id.	141
Le Palais du Gouverneur de la ville de la Plata	Id.	142
Le canal reliant le port à la ville de la Plata	Th. Weber . . .	143
Le Palais de Justice dans la ville de la Plata	D. Lancelot. . .	144
Nouvelle charrette de la pampa	Pranishnikoff. .	145
Le cacique Catriel	Myrbach	147
La jeune captive Lokoma	Id.	148
Indiennes de la pampa	Id.	149
Un « payador »	Id.	151
Une « barraque » ou dépôt de laines et de cuirs	Taylor.	152
La pampa	Pranishnikoff. .	153
Une « estancia »	Taylor.	155
Troupeau de moutons dans la pampa	Pranishnikoff. .	157
Préparation de la viande pour les tondeurs	Id.	159
Un « puesto » (rancho de bergers)	Id.	160
Agneau perdu suivant une voiture	Id.	161
Une fromagerie	Id.	163
Gauchos dans la « pulperia »	Alfred Pâris. .	165
Passage du Salado Segundo	Pranishnikoff. .	167
Le chasseur d'autruches	Alfred Pâris. .	168
Le « rodeo »	Pranishnikoff. .	169
La « carneada »	Id.	171
La marque	Id.	173
Le corral	Id.	174
Les dompteurs	Id.	175
Une école dans la pampa	Taylor	176

CINQ MOIS CHEZ LES MAURES NOMADES DU SAHARA OCCIDENTAL.

— Frontière du Sous et de l'Ouad-Noun	J. Girardet. . .	177
Las Palmas	Id.	181
Aréciffe de Lanzarote	Girardet.	183
Mon ascension de la côte du Sahara	Eug. Girardet. .	184
Adieux à la civilisation	J. Girardet. . .	185
Le troupeau de dromadaires	Eug. Girardet. .	187
Le voyageur est dépouillé et menacé de mort	Id.	189
« J'eus le temps de saisir un piquet.... »	J. Girardet. . .	190
La prière du Moghreb dans le Sahara	Id.	191
Une femme maure nomade	Id.	192
La traite des chamelles	Id.	193
Les fers aux pieds	Eug. Girardet. .	195
Enterré dans le sable	Id.	197
Visite de Sidi Ahmed el-Bakkaï	Id.	199
Maltraité par les femmes et les enfants	J. Girardet. . .	200
Une amie compatissante	Id.	201
Campement du cheikh Mel-Aynin	Id.	203
Audience du cheikh Mel-Aynin	Id.	205
Un campement en marche	Id.	207
Un puits dans les steppes	Id.	208
Le saguiat el-Hamra	Id.	209
Une bayadère du Sahara	Id.	211
Massacre et pillage d'une caravane	Id.	213
Arrivée à Tindouf	Id.	214
Gorges entre le saguiat el-Hamra et l'Ouad-Draâh	Id.	215
Ksar el-Abiar	Id.	216
Audience du caïd Ould-Beyrouk	Id.	217
Glimin, capitale de l'Ouad-Noun	Id.	219
Oasis dans le Aït-bou-Amram	Id.	221

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
M. C. Douls, en guerrier oulad-delim	Eug. Girardet.	223
Encore les fers aux pieds	J. Girardet.	224
LES LACS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE. — Wadi Asmani annonce la révolte	Riou.	225
Lutte de Jumah avec le léopard	Id.	227
Arrivée de la caravane de Wadi Combo	Id.	229
Départ des pirogues	Id.	230
Désarmement des mutins	Id.	231
Katagoro : les miradors	Id.	232
Une bande de flamants roses	Id.	233
Lutte contre les vagues	Id.	235
Le naufrage	Id.	237
Rue et tembé de Mpala	Id.	239
Indigènes se réfugiant au tembé de Mpala	Id.	240
Hangar et pirogues à Mpala	Id.	241
Les révoltés entrant dans le tembé	Id.	243
Lutte contre les herbes d'Iendué	Id.	245
Mamboué, village de Fambo	Id.	247
Retour des guerriers à Muipuria	Id.	248
Chefs vuajiji près de leurs pirogues	Id.	249
Prise du boma de Muipota	Id.	251
Débucher d'un phacochère	Id.	253
Benzaé	Id.	254
Livingstonia	Id.	255
L'« Ilala »	Id.	256
Bords du Shiré	Id.	257
Matopé	Id.	259
Vue de Blantyre	Id.	261
Sarcophage élevé à la mémoire de Chépétula	Id.	262
Village de Chékussa	Id.	263
Le « Léviathan » et le « Tricolour »	Id.	264
Aux prises avec une bande d'hippopotames	Id.	265
« Milandou » dans le village de Bararika	Id.	267
MM. Giraud et Kerr	Id.	269
La flottille portugaise	Id.	271
Quilimane	Id.	272
A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE. — Tuilerie dans la vallée de Saint-Gangolfe	Lix.	273
Vue de Munster (aujourd'hui)	Taylor.	275
Église Saint-Léger, à Gebwiller	Barclay.	277
Église de Rouffach	Id.	279
Portail de l'église Saint-Léger a Gebwiller	Taylor	280
Le pressoir des vignerons alsaciens	Lix.	281
Sculptures tombales à Soulzmatt	Matthis.	283
Château d'Isenburg, près de Rouffach	Lix.	285
Caves du château d'Isenburg	Id.	287
La distillation du kirsch au château d'Isenburg	Id.	288
Château de Schoppenwihr	(Photographie sur bois).	289
Chœur de Pfaffenheim	Barclay.	291
Château natal de saint Léon IX à Egisheim	Lix.	293
Forteresse féodale de la Hoh-Landsburg	Id.	295
Les trois châteaux de Ribeauvillé	Taylor.	296
Retour des vendangeurs	Lix.	297
Maison des ménétriers à Ribeauvillé	Id.	298
Beffroi de Richewihr	Barclay.	299
La canardière de Guémar	P. Langlois.	301

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Prise des canards au filet	Lix.	303
Vase antique à Ribeauvillé	Matthis.	304
Château de Saint-Ulrich	Taylor	305
Château de Hoh-Kœnigsburg	Id.	309
Vestibule du Hoh-Kœnigsburg	Lix.	310
Intérieur du Hoh-Kœnigsburg	Barclay.	311
Château d'Ortenberg	Taylor	312
Enterrement d'un mineur	Lix.	313
Tisserand du val de Liepvre	Id.	315
Échery et le Brézouard	Taylor	317
Sainte-Marie-aux-Mines	Id.	318
L'arbre de Noël à l'établissement Dietsch	Lix.	319
L'établissement d'hydrothérapie du docteur Sieffermann à Benfeld-sur-l'Ill	Id.	320
SUR LES FRONTIÈRES DU TONKIN. — Départ de Hanoï	Eug. Burnand.	321
Camp de Chu	Id.	323
En route pour Lang-son	Id.	325
Tombeau du lieutenant Bossant	Id.	327
Pagode des conférences à Dong-dang	Id.	328
Vue de Dong-dang	Id.	329
Une bande de pirates	Id.	331
M. Scherzer	Id.	332
Village de Thò	Id.	333
Rochers calcaires de That-ké	Id.	334
Notre installation à Dong-dang	Id.	335
Appareil à distiller l'huile de badiane	Id.	336
En route pour la Porte de Chine	Id.	337
La Porte de Chine	Id.	339
Signature du premier protocole	Id.	341
La retraite	Id.	343
Le « doï des tram » : type thò	Id.	344
Campement de Nathong	Id.	345
Dans les rizières	Id.	349
Fort de Binhi	Id.	350
Départ de la mission chinoise	Id.	351
Le mandarin de Kéo-cho	Id.	352
Sur le fleuve Rouge	Id.	353
Le Ngoï-thac	Id.	355
Navigation en jonque	Id.	357
Enterrement d'un officier français à Baoha	Id.	359
Le parc aux bœufs près de Laokay	Id.	360
Vue de Laokay	Id.	361
Port de commerce à Laokay	Id.	363
Le Nam-si	Id.	365
La flottille en marche à l'approche de la nuit	Id.	367
Arrivée devant un fort chinois	Id.	368
Tien-phong	Id.	369
La jonque en feu	Id.	373
Sur la pointe de l'île	Id.	376
Le lieutenant Hairon saisissant une amarre	Id.	377
Pagode de Laokay	Id.	378
Vue de Laokay	Id.	379
Une rue de Laokay	Id.	380
Une porte de Laokay	Id.	381
Village dans l'île de Vanninh	Id.	383
Mirador de Tong-hin-kaï	Id.	384
La prière au génie de la mer	Id.	385

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Un poste à Monkay	Eug. Burnand.	387
Porte de Monkay	Id.	389
Environs de Monkay	Id.	390
La fuite dans la rivière	Id.	391
M. Haïtce	(Photographie sur bois).	392
Les Chinois promènent les têtes de leurs victimes	Eug. Burnand.	393
Le père Grandpierre	Id.	395
« Nous poursuivîmes les Chinois de nos feux.... »	Id.	397
Rochers dans la baie de Halong	Id.	399
Fortifications de Monkay	Id.	401
Mausolée de M. Haïtce	Id.	403
Un paï	(Photographie sur bois).	404
Mise en état de défense de Monkay	Eug. Burnand.	405
Petite pagode à Monkay	Id.	407
Une maison de Monkay	Id.	408
Une exécution de pirates	Id.	409
Pagode des conférences	Id.	411
Résidence de l'autorité civile à Monkay	Id.	413
Les anciens habitants de Monkay implorant notre pitié	Id.	415
Environs de Monkay	Id.	416

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES ET PLANS.

Plan de la ville de la Plata 139
Itinéraire de M. C. Douls 179
Carte de la frontière du Kouang-si entre Chima et Binhi 347
Carte des environs de Thien-phong 371
Carte des environs de Monkay. 400
Croquis de Monkay et de ses environs et de l'Enclave (cap Pak-lung) 412



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

A Suse. — 1884-1886. — Journal des fouilles, par Mme Jane Dieulafoy. — Texte et dessins inédits.

XIII. Retour en France. — Difficultés diplomatiques. — Quatrième passage de la mer Rouge. — Mascate. — Histoire sommaire de l'État de Mascate. — L'Imam. — Le peuple 1

XIV. Encore Bouchyr. — Un nouveau gouverneur. — Le *Persépolis*. — Victoire sur la douane turque. — Amarah. — Arrivée d'une caravane persane. — Nouvelles de Suse. — Le cheikh de la tribu des Beni-Laam. — Faust et Marguerite 10

XV. « Gare! Je vous le dis une fois, je vous le dis deux fois! » 17

XVI. Le jeu des mouches. — En route. — Pluies diluviennes. — Patriarches contemporains. — Arrivée inespérée de pèlerins persans. — Fellahyé 22

XVII. État des fouilles en décembre 1885. — Nouvelle situation faite à la mission. — Modification du plan de campagne. — Reprise des travaux 33

XVIII. — La maison de Suse. — Visite de l'imam djouma de Dizfoul. — Le bas-relief des lions. — Attaque d'une nouvelle tranchée. — Puits funéraires. — Rébellion des ouvriers. — Achat d'un talisman. — Semence des pommes de terre 39

XIX. Le régime des eaux en Susiane. — Conseils de Cheikh Ali. — L'Ab-Dizfoul. — Découverte d'une porte sur le tumulus n° 2. — La veille de Noël. — Les Immortels 49

XX. Barrè bachy. — Les tumulus de la plaine de Suse. — La saison des pluies. — L'apadâna d'Artaxerxès Mnémon. — Arrivée d'un courrier de France! 58

XXI. L'école des mulets. — Les derniers Immortels. — Emballage du chapiteau. — Seyid Ali. — Mirza Taguy. — Visite de Mozaffer el-Molk. — Voyage à Dizfoul 65

XXII. Le désert et les nomades. — Le Karoun. — A la recherche de bélems. — Remontée du Karoun. — Coup de chaleur. — A bord du *Sané* 74

Le Val d'Andorre, par M. Gaston Vuillier. — Texte et dessins inédits 81-112

Voyage a la Plata. Trois mois de vacances, par M. Émile Daireaux. — 1886. — Texte et dessins inédits.

Le Buenos-Ayres moderne. — La société argentine. — Promenades et fêtes intimes. — Le mariage. — Le deuil. — Les grandes industries 113

Villas et villégiature. — Les environs de la ville. — Une nouvelle ville : la Plata. — Comment on improvise une capitale et un port 129

La plaine et ses habitants. — L'Indien et le gaucho. — Berger et bergeries 145

Les terres vierges. — Les grands troupeaux de vaches et de chevaux 161

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CINQ MOIS CHEZ LES MAURES NOMADES DU SAHARA OCCIDENTAL, par M. Camille DOULS. — 1887. — Texte et dessins inédits.

I. Mon projet de voyage dans le Sous et l'Ouad-Noun. — Je décide de pénétrer par le sud. — Je pars pour les Canaries. — Mes démarches dans l'archipel; Santa Cruz; Las Palmas; Lanzarote. — Les hôtes de l'hôtel italien à Aréciffe de Lanzarote. — Les pêcheurs canariens. — Je trouve enfin une goélette. — Adieux à la civilisation 177

II. En route pour l'Afrique. — La goélette *Adelaida*. — Mon débarquement. — Entre l'Océan et le Désert. — Ma rencontre avec quatre Maures. — Je suis pris, dépouillé, maltraité et emmené comme esclave. — Ma première nuit dans le Sahara. 184

III. On me met les fers aux pieds. — Sur les falaises à la recherche des caisses. — Je suis enterré dans le sable. — Retour au campement. — Un prince maure. — Consolation et tristesse. 193

IV. Un examinateur soupçonneux. — Eliazize la jeune nomade. — Pénible et douloureux voyage. — Le cheikh Mél-Aynin, chef des Maures nomades. — Campement du cheikh. — Une audience chez un pontife maure. — Je suis reconnu musulman et agréé comme frère par la tribu. 198

V. Un campement en marche. — Halte et levée du camp. — Repas du soir. — Une école chez les nomades. — Un beau-père entêté. — Un festin. — Naissance d'un enfant. — Coiffure des jeunes gens. — Jeu des Maures nomades. 204

VI. Une hallucination dans le Désert. — Le simoun et les vents de sable. — Un mariage. — Danse et rejouissances. — Attaque de caravane. — Combat et massacre. — Tombeaux de naufragés chrétiens 209

VII. Ma demande en mariage. — Ma fiancée. — En marche vers Tindouf. — L'hospitalité chez les nomades. — Privations et fatigues. — Arrivée à Tindouf. — Grand entrepôt d'esclaves. — Funérailles d'un jeune guerrier. — Soins d'hygiène. — Mes fiançailles. — En route pour le Sud Marocain. — Le premier village du Désert 211

VIII. Arrivée à Glimin. — Hospitalité du chef de l'Ouad-Noun. — Population. — Le Sous. — Berbères chleuh. — Une république musulmane. — Arrivée au Maroc. — Entrevue avec des Européens. — Nouvelle captivité. — Mon sauveur le renégat. — Délivrance 218

LES LACS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE, par M. Victor GIRAUD, enseigne de vaisseau. — 1883-1885. — Texte et dessins inédits 225-272

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE, par M. Charles GRAD, de l'Institut de France, député au Reichstag allemand. — 1887. — Texte et dessins inédits.

LXXIV. Gebwiller, son industrie et ses monuments 273

LXXV. Halte aux eaux minérales de Soulzmatt 280

LXXVI. Le kirsch au château d'Isenburg 284

LXXVII. De Rouffach à Ribeauvillé 289

LXXVIII. Ribeauvillé, rendez-vous des ménétriers et centre du vignoble alsacien. 294

LXXIX. La canardière de Guémar 302

LXXX. Dusenbach, Rappolstein, Taennichel 305

LXXXI. Ruines du Hoh-Kœnigsburg 308

LXXXII. Le val de Liepvre et Sainte-Marie-aux-Mines 315

SUR LES FRONTIÈRES DU TONKIN, par M. le docteur P. NEIS. — Texte et dessins inédits.

I. Formation de la commission. — Départ de Hanoï en canonnières. — Débarquement à Chu 321

II. Chu. — Dong-song. — Thanh-moï. — Réoccupation de Lang-son. 324

III. Kilua. — Dong-dang. — Les commissaires chinois. 326

IV. Occupation de That-ké. — Les pirates. — Mort de M. Scherzer 328

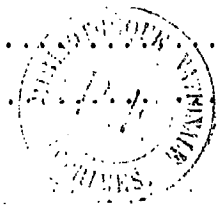
V. Le marché de Dong-dang. — Les Thôs. — Fabrication de l'huile de badiane 332

VI. Commencement de la délimitation du terrain. — Aspect du pays. 337

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VII. Conférence près de la porte d'Ailoa. — Signature du premier procès-verbal à Khodien. 340
VIII. Phodeng. — Le Mauson. — Voyage sur territoire chinois. — Nathong 341
IX. Porte de Chima. — Phaïsam. — Vi-Van-Li. — Les Mans. — Retour à Dong-dang 343
X. Délimitation des environs de la Porte de Chine. — En route pour Binhi. — Phiamet 347
XI. Binhi. — Le Song-ki-kong. — Signature des procès-verbaux définitifs. — Retour à Hanoï 351
XII. Départ pour Laokay. — Traversée sur le *Levrard*. — Sontay — Le fleuve Rouge. 353
XIII. Tuan-quan. — Les jonques chinoises. — Fin de la navigation à vapeur 355
XIV. Navigation en jonque. — Le Thackaï. — Bao-ha 356
XV. Arrivée à Laokay. — La ville. — Son commerce. — Song-phong 358
XVI. Le Nam-si. — Le chau de Chieu-than. — Les Muongs. — Fête du 14 Juillet à Laokay. 362
XVII. Première réunion de la commission du Yunnan. — Préparatifs de départ pour le Long-po-ho 365
XVIII. Départ pour le Long-po-ho. — Les forts chinois et leur garnison. 367
XIX. Tien-phong. — Attaque de la jonque de MM. Geil et Henry. 369
XX. Tentative pour dégager la première jonque. — Deuxième embuscade. 372
XXI. Les officiers topographes. — Retour à Laokay 374
XXII. Délimitation sur cartes. — Maladies des membres de la commission. — Mon retour à Hanoï. — Fin de la délimitation à Laokay. 376
XXIII. MM. Haïtce et Bohin partent pour Monkay. — Monkay avant l'arrivée des Français. 382
XXIV. Séjour à Doson. — Le génie protecteur de la mer. — Retour à Hanoï. 385
XXV. M. Haïtce à Monkay. — Attaque du 24 novembre dans la ville. — Siège de la citadelle. — Mort de M. Haïtce. 388
XXVI. Rapport du lieutenant Bohin attaqué près de Trong-son 396
XXVII. Départ de Monkay. — La baie de Halong 398
XXVIII. Arrivée et séjour à Monkay 401

REVUE GÉOGRAPHIQUE. 417
TABLE DES GRAVURES. 425
CARTES ET PLANS. 431



16574. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1888

DEUXIEME SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

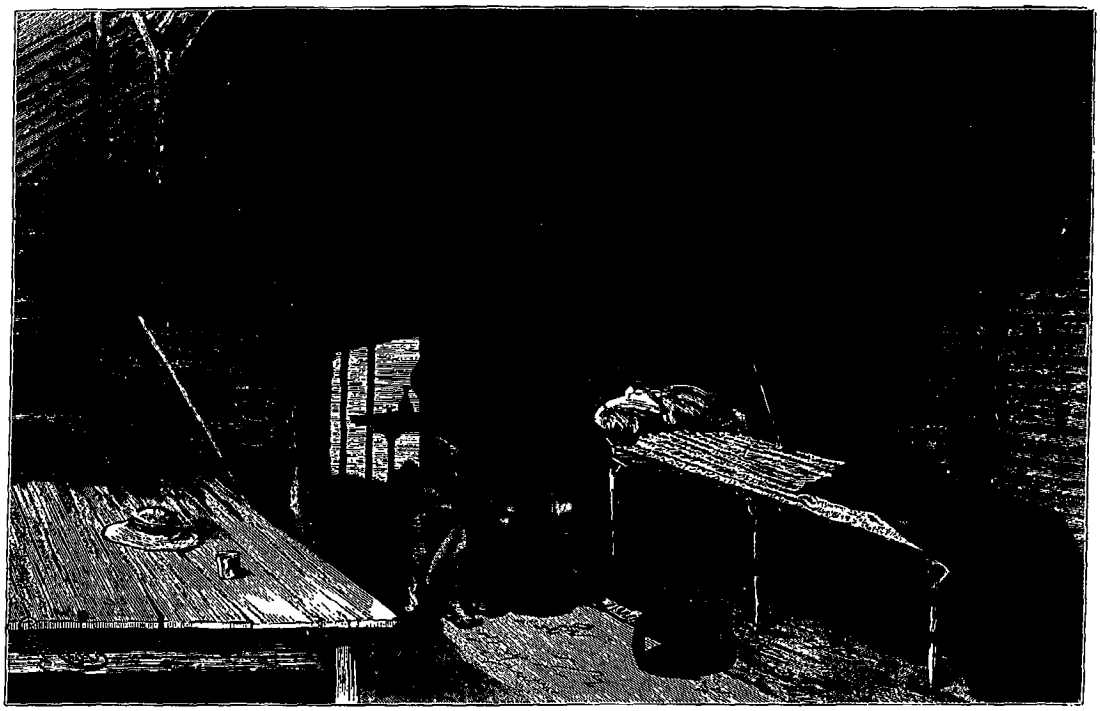
1888

Droits de propriété et de traduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Ma maison. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Jacques de Brazza [1].

VOYAGES DANS L'OUEST AFRICAIN,

PAR M. SAVORGNAN DE BRAZZA [2].

1875-1887. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIV

CONVALESCENCE. — CIVILISÉS ET CANNIBALES.

Novembre 1876. — Enfin me voilà de nouveau en pays okanda, à Lopé, notre ancien quartier général, après avoir vécu dans les forêts pahouines, après avoir failli mourir dans les huttes des Adoumas.

Il me semblait sortir d'un cauchemar; tout le sombre passé disparaissait dans le calme et le repos auxquels je pouvais désormais m'abandonner.

Ces privations, ces fatigues, cette tension d'esprit et cette surexcitation nerveuse qui n'avaient pas cessé un instant depuis le jour où je m'étais lancé seul vers le sombre inconnu, me paraissaient déjà dans le lointain, et je me sentais renaître avec cette exubérance de vie qu'on éprouve aux heures de convalescence. Si, deux mois auparavant, j'avais dû me résigner à mourir, maintenant j'aspirais de toutes mes forces à vivre.

Comme elle me semblait confortable la maison que

1. Le comte Jacques de Brazza Savorgnan Cergneu, frère cadet du Commissaire général du Gouvernement, mort le 29 février 1888, à l'âge de vingt-neuf ans, des suites de maladies dont il avait contracté les germes dans l'Ouest Africain, avait voyagé au Congo de 1883 à 1886. Ses collections scientifiques, recueillies pour le Ministère de l'instruction publique, se trouvent au Muséum d'histoire naturelle et au Musée d'ethnographie Nous ferons encore des emprunts fréquents à ses croquis et à ses photographies.

2. Suite. — Voyez t. LIV, p. 289, 305 et 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

j'allais habiter, maison construite lors de notre précédent séjour! Le brave Hamon était resté là, à la garde du reste de notre matériel.

J'y retrouvai aussi le pauvre Metoufa, un des deux laptots compagnons de nos misères; le sentiment de sa responsabilité l'avait presque rendu fou, le jour où, devant porter une lettre à mes compagnons, il s'était vu abandonner par l'Adouma conduisant la pirogue minuscule.

Les murailles en bambous de notre maison, ajustées un peu à la hâte, laissaient bien percer quelques rayons de soleil; le soir, les nombreux insectes s'en donnaient un peu trop à leur aise dans ma chambre à coucher : n'importe, c'était notre maison à nous, située en pays okanda, où nous n'avions que des amis.

Les deux mois de maladie avaient ajouté à ma maigreur naturelle; j'étais d'une faiblesse extrême. On devait encore me soutenir pour me conduire de la couche au fauteuil improvisé sous la véranda.

C'est là que je passais en partie les journées de lente convalescence, aspirant avec mes poumons fatigués la brise vivifiante du matin. C'est là que, peu à peu, reprenant des forces, j'allais attendre l'époque voulue pour remonter chez les Adoumas avec le reste des hommes et du matériel.

Le panorama était splendide. Le pays okanda déroulait à ma vue ses ondulations herbeuses jusqu'au pied de la chaîne de l'Okeko, qui les entourait comme un vaste amphithéâtre.

Elles sont belles, ces montagnes, dont les majestueux sommets se découpent dans l'azur du ciel; elles sont magnifiques, avec leurs forêts et leurs bouquets de verdure à mi-côte.

Plus loin, au nord et à l'est, apparaissaient, à travers une atmosphère indécise, les sombres forêts du pays ossiéba, aux mystérieuses profondeurs.

Au soleil levant, je voyais les villages environnants, dorés par les premiers rayons, animer cette plaine riante; çà et là, dispersés dans les sentiers, j'apercevais les indigènes semblables à des points noirs se dirigeant vers Lopé. C'étaient tantôt les hommes redescendus avec moi de l'Adouma venant prendre de mes nouvelles; tantôt leurs femmes et leurs jeunes garçons accourant pour me souhaiter la bienvenue. C'était la femme de N'doudou, c'était la femme d'Atchouka, les deux vieux chefs des districts voisins de l'Ofoué; c'était la vieille mère de Boaya, fière de son fils, le jeune chef, dont les connaissances et le zèle avaient été pour beaucoup dans le succès du voyage; c'étaient les enfants des villages rapprochés, amenés par leurs parents pour voir l'homme blanc; c'était la jeune mère venant me présenter son nouveau-né, implorant pour lui une caresse, à laquelle s'attachait une idée superstitieuse de richesse et de bonheur.

C'est ainsi qu'entouré du respect et de la sympathie de tous, chaque jour je revenais de plus en plus à la santé.

Le pays entier, ce pays que je considérais, un an auparavant, comme absolument perdu en plein centre africain; ces hommes, que j'avais regardés comme des brutes, se présentaient à moi sous un tout autre aspect.

Quelle transformation s'était donc opérée?

C'est que, pour ces sauvages, l'étranger dont ils se défiaient avait fait place au grand chef ami, et que j'avais usé de mon ascendant pour les grouper dans une entreprise d'utilité générale, qui avait amené l'aisance dans la contrée; c'est que je les avais liés à moi par des intérêts communs dont ils ressentaient déjà les bienfaits.

Les pirogues okandas redescendues en même temps que moi étaient chargées d'esclaves, de moutons, de cabris, d'huile de palme, de moustiquaires et d'étoffes indigènes. Même des pirogues adoumas, confiantes en mon étoile, s'étaient jointes à nous, espérant pouvoir remonter sans encombre à travers le territoire pahouin. Les Okandas se trouvaient ainsi abondamment pourvus de produits indigènes, destinés à être avantageusement échangés avec les Inengas et Galois dont les pirogues allaient remonter chargées de marchandises d'Europe.

Telle était la source de prospérité, due au rétablissement des relations commerciales entre les pays okanda et adouma. Avant mon arrivée dans la contrée, les Okandas recevaient des Adoumas et des Chébos les quelques rares esclaves qui étaient descendus en trompant la surveillance des Ossiébas.

C'étaient là les derniers vestiges d'un commerce jadis florissant. L'ancienne prospérité renaîtrait si ces peuplades belliqueuses pouvaient, grâce à notre intervention, cesser d'empêcher toute transaction. Aussi ma venue, à la tête d'un premier convoi si considérable et si riche, était un événement, salué d'acclamations unanimes.

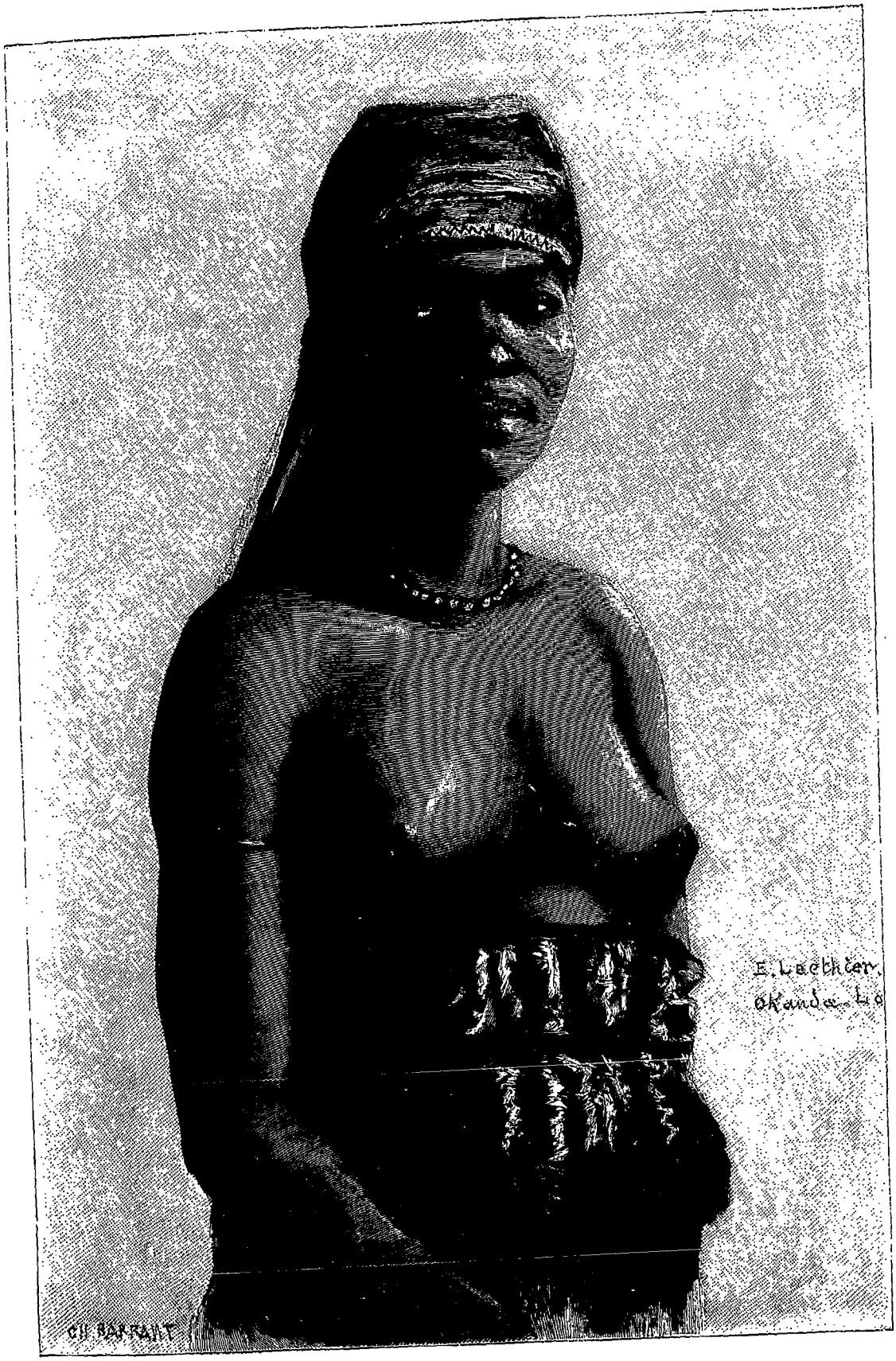
Je crois nécessaire de donner quelques détails historiques sur la migration lente, continue et irrésistible de ces peuples fans, pouvant s'accumuler, prospérer et disparaître sans laisser d'autres traces de leur passage qu'une vague tradition affaiblie par le temps.

Depuis une époque déjà reculée, des peuplades de l'intérieur, venant du nord-est, étaient poussées vers l'ouest par un sentiment instinctif qui les rapprochait de la côte. Cette migration chassait devant elle ou dispersait des peuplades de races différentes. A un moment donné, elle se divisa en deux branches : l'une se dirigea vers les rivières du Gabon, de Muni et du Nord; l'autre arrivait sur l'Ogôoué, par la vallée de l'Ivindo.

La première se composait des Fans-Batchis ou Pahouins; la seconde formait la grande famille des Fans-Makey, mieux connue, sur les bords de l'Ogôoué, sous l'appellation d'Ossiébas.

Leur nom seul portait la terreur parmi les populations riveraines, qui se retiraient devant ces envahisseurs précédés d'un renom de bravoure éprouvée et de cannibalisme.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Femme okanda (voy. p. 9). — Dessin d'E. Laethier, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quelles sont les causes de ces mouvements vers l'ouest? Quelle est la poussée forçant ces peuplades à quitter leurs vastes forêts, dont elles paraissent personnifier le sombre génie farouche?

Des guerres intestines ont-elles déterminé les plus faibles à s'éloigner des plus forts?

Cette race, la seule peut-être préservée de la démoralisation produite par l'esclavage, aurait-elle gardé, dans sa sauvagerie primitive, un sang plus vigoureux, et déversé ainsi le surcroît de sa population; ou plutôt ces peuplades avancent-elles vers l'ouest attirées par le besoin de se procurer plus aisément le sel et les marchandises d'Europe? Autant de problèmes difficiles à résoudre d'une manière absolue. Toutes ces causes réu-



Femme okanda. — Dessin d'E. Laethier, d'après nature.

nies contribuent peut-être au déplacement des diverses tribus pahouines et à leur enchevêtrement.

Ce que nous savons, c'est que leur déplacement a plutôt le caractère d'une immigration lente que d'une invasion de territoire.

Ils se fixent aux endroits où ils peuvent devenir intermédiaires commerciaux de tribu à tribu; occupent parfois aussi des points stratégiques, d'où ils agissent tout comme jadis le chef féodal établi au col ou au gué, prêt à rançonner les marchands qui passent.

Généralement les Pahouins ne s'attachent pas au sol. Les plantations sont-elles épuisées, la forêt est-elle vouve de gibier, le chef de village va s'établir, en camp volant, sur des terrains vierges, où commenceront les grandes chasses. Les arbres, abattus sur de grands espaces, sont incendiés à la fin de la saison sèche.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

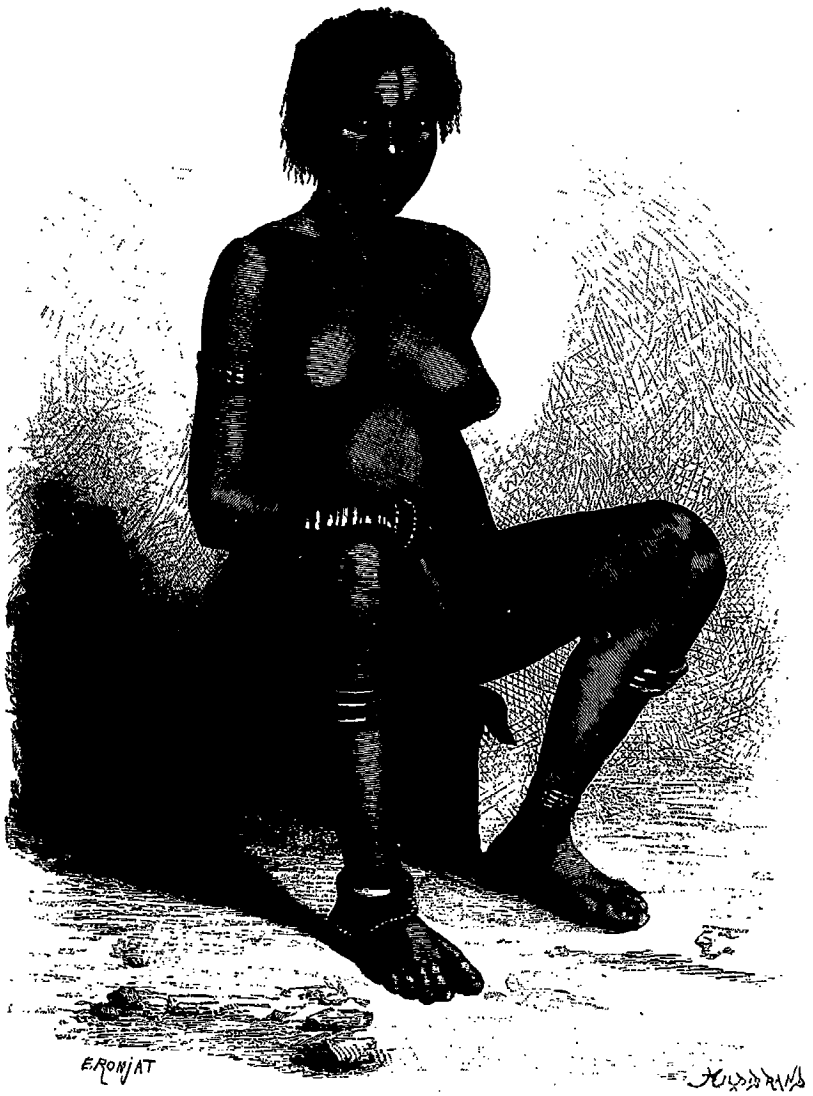
Les femmes se rendent alors sur les terrains brûlés pour faire les plantations de bananiers, de manioc, d'ignames, de patates et de maïs.

Dès que la vie matérielle est assurée, le village entier se déplace et s'établit à côté des nouveaux champs.

Dans cette partie de l'Afrique, les Pahouins représentent la barbarie; les autres peuplades, la civilisation.

Pour la première fois, ils allaient se trouver en présence sur les rives de l'Ogôoué.

Par suite de leurs fréquentes relations avec les tribus de la côte qui achetaient les esclaves, les Okandas leur avaient emprunté des habitudes de luxe, inconnues dans l'intérieur. Leurs pagnes, tissés avec les fibres textiles du raphia, étaient formés de petits



Femme pahouine (voy. p. 10). — Dessin d'E. Ronjat, d'après un croquis de M. Laethier.

carrés ajustés ensemble avec un certain goût artistique. Ces vêtements propres, bariolés de couleurs vives, ou teints en noir, contrastaient singulièrement avec le cache-nudité, en écorce battue, des nouveaux venus. Les femmes okandas, avec leur coiffure se rejoignant au milieu du crâne, devaient provoquer l'admiration des malheureuses Ossiébas, à peine couvertes, par derrière, de la peau du *ncheri* (petite antilope), que les raffinées garnissaient de sonnettes, de perles voyantes et d'anneaux de cuivre.

La coquetterie du monde civilisé n'a pas été seule à inventer les chignons, les faux cheveux et les changements de mode. L'Okanda a su, depuis, modifier sa coiffure et lui donner meilleur aspect.

Pour arriver à la confection du prodige capillaire, il leur fallait au moins deux jours de travail. Les che-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

veux étaient, pour ainsi dire, triés un par un, tressés avec soin, à partir du milieu de la tête, et séparés par un petit sillon de pâte jaunâtre. Toutes les tresses réunies au sommet étaient reliées entre elles au moyen d'un corps gras enduit de teinture rouge, à la mode, ou d'ocre jaune.

La femme okanda, coquette par excellence, mettait la dernière main à ces apprêts et se rendait irrésistible en se maquillant de jaune.

Quelques épingles, en cuivre ou en ivoire, disparaissaient dans le fouillis du monument chevelu.

Ainsi affublée, elle ne pouvait pas se coucher, à moins d'appuyer le derrière du cou contre une bille de bois, afin de préserver sa coiffure. Pour tout soulagement elle retirait les épingles.

De prime abord, elles pouvaient passer pour de simples objets de coquetterie, ces épingles, mais lorsque la femme okanda fourrageait avec rage dans l'édifice monumental, pour en chasser les petits aptères, on s'apercevait bien vite de leur utilité pratique.

Malgré ces inconvénients, la coiffure se maintenait, car c'était encore la mode, mode absurde il est vrai, privant de sommeil la malheureuse, l'empêchant de tourner la tête à droite ou à gauche : mais c'était la mode.

Elle était bien payée de ses tortures, l'Okanda, lorsque apparaissait la Pahouine, qu'elle écrasait de son regard méprisant de femme civilisée et galante. Et en effet elle était bien humble, la nouvelle venue, avec ses petites tresses qui retombaient naïvement et bêtement le long des tempes; elle semblait vouloir se faire pardonner de paraître au jour.

Était-elle assez ridicule, la sauvage, avec son poil de queue d'éléphant passé dans le cartillage du nez! C'étaient ses boucles d'oreilles, à elle, garnies aux extrémités de petites perles rouges ou bleues!

A distance, la Pahouine avait l'air d'avoir des moustaches.

Et ces gros bracelets qu'elle portait à la cheville, au-dessus de la rotule et à l'avant-bras; et cet anneau de cuivre au pouce : était-ce assez mesquin, petit, de mauvais goût, à côté des fins bracelets superposés, adaptés aux formes des bras et des jambes de l'Okanda! Et elle le savait bien, la Pahouine, elle se sentait écrasée par l'autre; aussi, pour se relever à ses propres yeux et pour faire plus d'effet, avait-elle soin de se parfumer avec les senteurs de l'ail indigène, sans négliger de s'enduire journellement le corps d'une sorte de pommade d'huile de palme et de bois rouge en poudre. Cette composition est, dit-on, très efficace contre les affections cutanées, si fréquentes en Afrique.

Les Okandas connaissaient depuis longtemps l'usage des fusils à pierre, qu'ils se procuraient par la vente des esclaves. Riches relativement aux nouveaux venus, ils abusaient de leur supériorité et considéraient avec dédain ces peuples barbares qui leur vendaient les produits de leur chasse. Armés de couteaux artistement travaillés, de zagaies de fer, d'arbalètes aux flèches empoisonnées dans le suc de l'onaï, les Pahouins, rompus à toutes les fatigues, se répandaient dans les forêts, partageant leur temps entre la chasse et la guerre.

Forts et adroits dans les rapides, courageux dans toutes les luttes contre le fleuve, les Okandas avaient le monopole de la navigation et tiraient leurs richesses de cette situation commerciale exceptionnelle.

Ils commencèrent donc par abuser de leur position, se considérant comme bien supérieurs aux Ossiébas, qu'ils exploitaient de toutes les manières.

Cependant chaque année de nouvelles masses débouchaient des forêts du nord, et leurs villages toujours plus nombreux s'établissaient sur les territoires de la rive droite de l'Ogôoué.

L'antagonisme entre les deux races devenait de jour en jour plus accentué; les Pahouins s'étant créé, par terre, des relations commerciales avec le Gabon, où leurs colonnes avancées avaient atteint la côte, ils possédèrent à leur tour des armes à feu. N'ayant plus besoin des Okandas pour se procurer des marchandises, ils commencèrent, eux, les parias de la veille, à lever la tête et à parler en maîtres. Se sentant débordés par ces populations aux mœurs farouches, au langage dur, les Okandas, qui les avaient si souvent exploitées autrefois, jugèrent prudent d'établir leurs villages sur l'autre rive de l'Ogôoué, mettant ainsi entre les Pahouins et eux une barrière presque infranchissable.

Il arriva alors ce qui arrive toujours en pareil cas : en quittant la rive droite pour la rive gauche, les Okandas oublièrent de régler leurs affaires en cours, de payer leurs dettes, comptant sur leur départ pour s'assurer l'impunité.

Cette déloyauté fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase : désormais plus de sécurité sur le fleuve. Tout riverain qui tombait entre des mains ossiébas était mis à mort et mangé. Tout convoi qui remontait recevait, d'ennemis invisibles cachés dans la brousse, des décharges à bout portant.

De leur côté, les Okandas usaient de représailles : tout Pahouin entraîné vers l'ennemi par le courant ou la mauvaise fortune était fait esclave. Les Okandas, plus civilisés, ne les mangeaient pas, mais, plus pratiques, ils les vendaient.

Toujours plus nombreux, les Ossiébas franchirent un jour le fleuve et s'établirent sur les deux rives, en aval de la rivière Lolo. Les Okandas furent ainsi refoulés sur la rive gauche de l'Ofoué et séparés des Adoumas.

Et depuis cinquante ans les Pahouins firent ainsi la garde à l'Ogôoué, se transmettant de génération en génération la haine de l'ennemi et la consigne d'interrompre les communications.

Ce blocus de la rivière amena la misère chez les Okandas; faute d'esclaves, non seulement ils ne pouvaient plus se procurer des marchandises, mais ils perdaient encore le travail fait par les Adoumas en échange de l'hospitalité qui leur était donnée pendant les cinq ou six mois nécessaires aux transactions.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les plantations des Okandas furent délaissées, et au manque de marchandises vint s'ajouter la famine, dont le souvenir vivace sert encore de date chronologique dans leur histoire.

Tel était, en somme, le moment psychologique où j'apparus aux Okandas.

Cette situation des plus tendues me les fit trouver prêts à tout pour essayer de renouer les anciennes relations commerciales; ils comptaient aussi sur le prestige du blanc pour en imposer à leurs ennemis, auxquels ils nous conseillaient de déclarer la guerre, sans autre forme de procès.

Rien n'eût été plus impolitique que de nous poser en justiciers à l'égard de ces peuplades guerrières, dont la fierté s'était encore doublée de la conscience de leur force.

Si ces maîtres des rives n'avaient vu en nous que des alliés de l'ennemi héréditaire, ils nous eussent traités en conséquence.

Dès notre première arrivée à Lopé, laissant à mes compagnons le soin de tout préparer en pays okanda, j'avais commencé à vivre en plein territoire pahouin, afin de prouver à mes nouveaux hôtes que je comptais rester neutre dans les querelles de peuple à peuple.

D'après leur tradition, le blanc est le dernier acheteur d'esclaves; mon arrivée chez les Okandas leur paraissait donc fort naturelle.

Les Pahouins supposaient que j'étais venu pour ravitailler des marchés dépourvus; il m'était très difficile de leur faire comprendre que là n'était point mon objectif, mais celui d'intérêts commerciaux communs à tous. Ils ne pouvaient croire, eux chez qui l'ivoire est à un prix dérisoire, que je fusse venu pour essayer de faciliter leurs relations commerciales avec la côte.

« Si les blancs se mariaient avec nos femmes, me disaient-ils, nous pourrions nous procurer ainsi fusils, poudre et toutes les marchandises dont nous sommes pauvres; autrement, que pouvons-nous offrir aux blancs en échange? Quels intérêts communs pourrions-nous avoir ensemble? »

Pendant le temps que je vécus parmi eux, je parvins, peu à peu, à leur faire entendre que si leurs congénères, ces Fans-Batchis émigrés vers le Gabon, étaient si riches, c'était qu'ils traitaient directement avec les blancs, vendant ainsi leur ivoire à des prix beaucoup plus élevés.

Et comme ils ne connaissaient ni la manière de recueillir le caoutchouc ni sa valeur, je leur disais : « Vous ne voyez pas quels sont nos intérêts communs : n'avez-vous pas d'aliment pour votre commerce? Et ces lianes que l'on trouve partout dans vos forêts, incisez-les, recueillez-en le suc et faites-en des boules : elles ont une grande valeur pour les commerçants de la côte. »

Pendant quatre mois, courant de village en village, je renouvelais ces théories si étranges et si nouvelles pour ces populations, leur faisant sentir aussi que si je recherchais leur amitié et les moyens de les faire entrer en relations avec les commerçants européens, je ne craignais point la guerre, dans le cas où ils voudraient reporter sur nous un peu de cette haine qu'ils avaient pour les Okandas. Je leur faisais éprouver la supériorité de nos armes, la rapidité de notre tir, ne négligeant rien pour leur donner une haute idée de nous et les faire entrer dans nos vues.

Bref, ce fut ainsi que nous avions pu, six mois auparavant, passer sans hostilité avec notre premier convoi.

XV

L'ESCLAVAGE.

La nouvelle de mon retour, promptement répandue dans le bas fleuve, avait amené chez les Okandas le vieux roi Rénoké et ses Inengas, qu'accompagnaient les Galois, les Okotas et les Apingis. Depuis bien des années, le marché de Lopé ne s'était présenté sous d'aussi brillants auspices; les transactions avaient lieu à deux pas de notre pavillon, tout honteux d'abriter un pareil voisinage.

Cette plaie de l'esclavage, qui s'étalait à nu, me faisait encore mieux sentir le besoin de créer à ces peuplades d'autres intérêts. Était-ce donc pour obtenir un pareil résultat que nous avions déployé tant d'activité et enduré tant de privations? Nos fatigues et nos travaux allaient-ils donc aboutir à faire refleurir ce commerce alimenté par les peuplades de l'intérieur?

Ces sauvages cannibales n'étaient certes point des agents de l'humanité et du progrès, et pourtant leur action n'avait-elle pas été utile? Le mobile supérieur qui nous poussait vers le pays adouma n'allait-il pas ramener l'ancien trafic en rouvrant la rivière?

J'avais conscience des difficultés avec lesquelles j'allais me trouver aux prises dans cette question de l'esclavage, mais je ne pus résister à l'occasion de tenter un essai.

Tous ces indigènes du bas fleuve réunis à Lopé savaient fort bien que, si nous avions l'air de ne pas nous en apercevoir, nous ne pouvions tolérer la vente des esclaves; ils avaient donc établi leur marché à une certaine distance de notre poste, évitant ainsi de choquer mes yeux.

Une nuit, je fus réveillé par des appels; c'était un esclave évadé demandant protection. Le lendemain, il fut recherché de tous côtés. Son maître, ayant appris qu'il avait trouvé refuge auprès de moi, vint le réclamer.

Selon les idées du pays, j'aurais pu garder cet esclave, mais c'eût été aux dépens de l'influence acquise auprès des chefs indigènes, trop directement menacés dans leurs intérêts. D'autre part, le fait seul d'avoir choisi pour asile la maison où flottait notre pavillon me faisait un devoir de ne pas relâcher le malheureux fugitif. Je tranchai la difficulté en faisant un cadeau

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

très considérable à son maître. Ce qu'ayant appris, les chefs okandas voulurent faire des échanges analogues; mais, la question du pavillon n'étant plus en jeu, je préférai leur acheter, tout simplement, au prix courant, les six esclaves qu'ils me proposaient.

Au moment où approchait la clôture du marché de Lopé, fidèle à mon programme, je fis dire aux esclaves prêts à être descendus dans le bas Ogôoué que j'étais disposé à acheter tous ceux qui le désireraient. Mais ces malheureux, dans leur crainte superstitieuse des blancs, préférèrent rester aux mains de leurs maîtres, noirs et repartir vers des régions d'où ils ne devaient jamais revenir. Dix-huit seulement répondirent à mes propositions.

Ils furent payés par un bon de trois cents francs sur les factoreries de Lambaréné et conduits dans la cour de notre poste.

En cette circonstance, je crus utile d'affirmer avec une certaine pompe les prérogatives de notre pavillon. Cet acte, accompli en présence de tant de tribus diverses réunies, devait produire un effet considérable au loin, dans toutes ces régions.

« Vous voyez, leur dis-je en leur montrant le mât où nous hissions nos couleurs : tous ceux qui touchent



Chefs pahouins (voy. p. 10). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Lacthier.

notre pavillon sont libres, car nous ne reconnaissons à personne le droit de retenir un homme comme esclave. »

A mesure que chacun allait le toucher, les fourches du cou tombaient, les entraves du pied étaient brisées, pendant que mes laptots présentaient les armes au drapeau, qui, s'élevant majestueusement dans les airs, semblait envelopper et protéger de ses replis tous les déshérités de l'humanité.

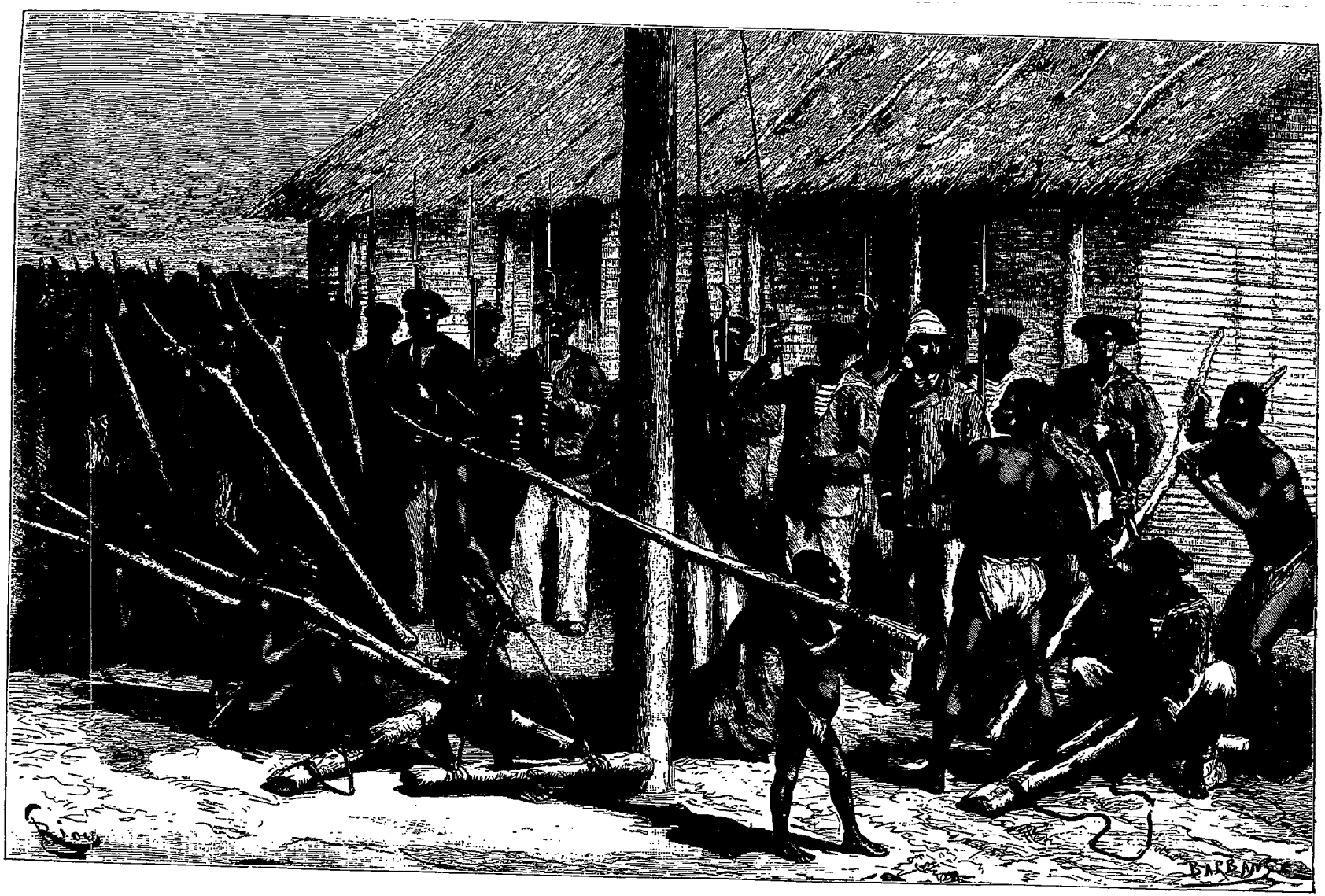
Malgré mon assurance, malgré la grandeur de cette cérémonie, ces malheureux ne se rendaient pas compte qu'ils étaient désormais réellement libres et maîtres d'eux-mêmes. Ils ne pouvaient comprendre l'idée grande résumée par les trois mots de liberté, égalité, fraternité, qui résonnaient pour la première fois sur cette terre d'esclavage. Mais la semence était jetée : il appartenait à l'avenir de la faire germer.

J'eus beau leur dire qu'ils pouvaient partir ou rester, que s'ils me servaient comme pagayeurs ou comme domestiques ils auraient droit à un salaire, ils se refusaient de croire à leur liberté.

Je les employai à divers travaux, sans autrement m'occuper d'eux.

Un jour, sans doute après s'être concertés bien longtemps, ils vinrent me demander la permission d'aller au loin, dans la forêt, pour y faire provision du fruit du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Délivrance des esclaves. — Dessin de Riou, d'après le texte et les indications de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'chego, dont ils étaient très friands. Ils s'attendaient à un refus, et grande fut leur surprise lorsque non seulement je leur accordai la permission sollicitée, mais leur donnai, en outre, des fusils et de la poudre, afin qu'ils pussent se défendre au besoin.

Ils durent se rendre à l'évidence et disparurent dans les bois. Deux jours après, ils étaient de retour. Pas un ne manquait. Ils avaient compris enfin qu'ils étaient libres ; s'ils s'étaient crus encore esclaves, aucun d'eux ne serait revenu.

Bien vêtus, touchant une solde relativement élevée, abondamment nourris du produit des chasses fructueuses des laptots, ils faisaient envie même aux Okandas.

Craignant d'être complètement dépourvu d'esclaves, Renoké hâta son retour dans le bas Ogôoué. Avant le départ il convoqua en grand palabre tous les chefs attirés à Lopé, de trois ou quatre cents kilomètres en aval et en amont, par l'éclat inusité du marché.

Parmi ces chefs il y avait des Pahouins de Mamiaca et de Bouno, venus simplement avec quelques hommes pour me rendre visite.

« Grands chefs de l'Ogôoué, prononça Renoké dans un langage sacré, employant successivement les idiomes du pays ; moi, par qui les marchandises d'Europe arrivent dans la rivière, je vous confie l'homme blanc. Il quitte ici la route qui appartient à moi et à ceux de ma famille, pour celle gardée par M'bouengia et les fétiches des Okandas. Le chef blanc veut même aller plus loin, là où les fétiches de Dumba et de Djoumba commandent la route de la rivière. Il se dirige vers les peuples d'en haut, que les Adoumas eux-mêmes ne connaissent pas. Les fétiches, qui interdisent à chacun de nous de franchir les limites de son commerce, ne doivent pas arrêter l'homme blanc.

« Il n'est pas venu pour nous enlever le bénéfice des monopoles commerciaux que chaque peuple tient de ses ancêtres ; sa présence nous protège. Qu'il ne lui arrive rien de mal, ni par les rapides de la rivière, ni par les hommes! »

Et, joignant dans un même serment le mot fétiche des divers peuples, il prononça la formule mystique suivante : « De par *ya ci na mouedie na mangongo na diboco* (vous, fétiches des contrées mystérieuses de l'intérieur, écoutez-moi) : Renoké, de par qui les marchandises viennent dans la rivière, vous confie le chef blanc ; et vous, peuples d'amont, n'oubliez pas que si la route de nos aïeux est ouverte, c'est à lui que nous le devons. »

La superstition générale faisait considérer le vieux chef aveugle comme le féticheur suprême et lui donnait une certaine influence sur toutes les peuplades riveraines.

Mais ce n'était point celles-là qui me préoccupaient, elles nous étaient déjà acquises par leurs intérêts commerciaux. La vraie difficulté se trouvait personnifiée dans les deux chefs pahouins représentant la race guerrière et envahissante. C'était elle qu'il fallait gagner à ma cause ; je n'ignorais pas que, sans son concours, je n'arriverais pas aux résultats que je commençais à entrevoir dans l'avenir.

Les deux chefs pahouins et leurs hommes se tenaient là, à l'écart, fiers et silencieux. Ils assistaient pour la première fois à une pareille agglomération de tribus diverses, réunies par un intérêt commun en une sorte de fédération, et ils commençaient peut-être à comprendre qu'il y a autre chose que la force brutale, en voyant tous ces chefs s'incliner devant les blancs et se placer sous ma protection. Cette puissance d'un homme qui ne se posait pas en guerrier les plongeait dans l'étonnement.

A ce palabre je compris la nécessité de nous allier ces peuplades pahouines, qu'aucun intérêt n'attachait encore à nous, et qui gardaient le secret de leur amitié ou de leur haine envers les Européens.

Profitant des leçons du passé, il fallait les empêcher de prendre vis-à-vis de nous l'attitude hostile que j'avais déjà été à même de constater en 1872 dans mes premières excursions chez leurs congénères des rivières du Gabon.

XVI

LES FANS-BATCHIS OU PAHOUINS DU GABON. FÉTICHES.

J'ai retracé plus haut tout ce qui a trait aux rapports des Fans du sud ou Ossiébas de l'Ogôoué avec les anciens habitants du sol ; j'ai esquissé leurs premières relations avec nous. Il me reste à résumer l'histoire de la branche nord de cette race, les Pahouins du Gabon, et de son contact avec les peuplades et les Européens de la côte. Je ne saurais mieux faire que de citer ce passage, publié par le général Faidherbe dans l'*Illustration* du 26 novembre 1853, au sujet de la première apparition à la côte de l'avant-garde de cette race : « Un peuple de l'intérieur, les Pahouins, peuple guerrier et industrieux, qui chasse les éléphants, fabrique du fer et le travaille avec beaucoup d'adresse, envahit peu à peu le littoral. Les Pahouins sont anthropophages, mais pas au même degré que les habitants de certaines îles de la mer du Sud....

« M. le capitaine de vaisseau Baudin, commandant de la station navale des côtes occidentales d'Afrique, avait déjà eu, l'année dernière, l'intention de visiter les Pahouins. Il en fut détourné par les habitants du littoral, qui lui suscitèrent mille obstacles en exagérant les dangers d'un pareil voyage.... M. Baudin, le premier, a visité un village pahouin, celui d'Acuengo, dans le Como, et a été parfaitement accueilli par ce peuple, chez lequel les M'pongoués s'efforcent d'entretenir de la défiance contre nous, et à qui, par exemple, ils ont fait croire que nous mangions les nègres qu'achètent les négriers, et que notre vin est du sang de nègre qui a subi une transformation.

« Ce commencement de relations de la station fran-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

çaise avec les Pahouins ne peut qu'engager ceux-ci à s'aboucher directement avec les troqueurs, ou du moins à forcer les traitants indigènes de la côte à rabattre un peu de leurs prétentions, par la crainte de nous voir attirer vers la mer un peuple qu'ils redoutent beaucoup et auquel ils se sentent incapables de résister. »

Depuis vingt-trois ans les traitants et les populations voisines de la côte ont suivi la ligne de conduite que signalait si bien le général Faidherbe. Guidés par leurs intérêts d'intermédiaires commerciaux, ils représentaient les Pahouins comme des sauvages intraitables, féroces, pillards, cannibales, bons tout au plus à être détruits par le fer et le feu.

Par contre, devant ces peuplades primitives et ignorantes, ils se targuaient du prestige de l'autorité, la leur représentant comme uniquement préoccupée de les soutenir dans leurs tromperies, leurs vols commerciaux et parfois aussi dans les libertés de toute nature envers le beaux sexe, qu'ils se permettaient en leur qualité d'enrichis, car c'étaient bien des enrichis; c'est à leur profit que les Pahouins, de plus en plus nombreux, exploitaient les richesses en caoutchouc des forêts voisines du littoral. Il en a été exporté pour plusieurs millions de francs, et quelques centaines de mille francs seulement ont rémunéré ces sauvages des richesses produites par leur vigoureux travail.



M'batto. — Dessin d'E. Lacthier, d'après nature.

L'autorité et la force militaire concentrées à Libreville ne pouvaient, le plus souvent, intervenir dans les palabres, si ce n'est d'après le dire d'une seule des parties; et les Pahouins n'ont guère connu de notre civilisation que les fréquents châtiments qu'on leur infligeait en incendiant leurs villages.

Actuellement vingt-trois ans se sont écoulés depuis leur apparition, et notre influence dans les rivières navigables de l'estuaire du Gabon ne s'étend pas au delà de la portée de nos balles ou de nos obus, et ne dure que le temps du séjour des canonnières.

Et maintenant que les peuplades abâtardies, soutenues par nous, ont disparu, refoulées par le débordement des Pahouins; que les richesses naturelles en caoutchouc des forêts voisines de la mer sont épuisées; qu'il faut demander au développement industriel et agricole une prospérité stable pour notre colonie, — au lieu de pouvoir à notre tour utiliser la vigueur de cette race, au lieu de pouvoir, grâce à son travail, mettre en valeur la fertilité exubérante du sol, éminemment propre à la culture du café, de la canne à sucre et du cacao, nous nous trouvons en présence de peuplades animées envers nous de sentiments invétérés de haine, d'hostilité et de représailles, qui rendent difficile un rapprochement nécessaire pour la tranquillité et la prospérité de la contrée.

Mais revenons au pays okanda et aux Ochebas de l'Ogôoué, ces Pahouins de l'intérieur, qui m'avaient prêté leur concours en transportant mon bagage, par terre, à travers leur territoire, et parmi lesquels j'avais vécu plusieurs mois en sécurité avec deux laptots pour toute escorte.

Les transactions étaient terminées; l'animation avait cessé au pays okanda; la saison était favorable, et tout était prêt. Nous allions quitter définitivement le pays. Tout le monde était affecté de notre départ et nous faisait les meilleurs souhaits : « *Kenda na bouedi!* (Que la paix soit avec vous!) » nous criait-on des villages.

Les Adoumas se montraient tout fiers de fournir les équipes de nos pirogues, dont les armements étaient complétés par nos libérés, fort mauvais pagayeurs, mais heureux de se rapprocher de leurs contrées d'origine. Batto, un chef okanda, avait l'honneur de commander ma pirogue.

Les Okandas, profitant de notre protection, faisaient le voyage pour leur propre compte. Chaque pagayeur embarquait son coffre plein des choses les plus disparates. Les pirogues étaient chargées à couler bas.

Notre escadrille complète se compose, cette fois, de trente-trois pirogues, dont sept grandes armées de dix-huit ou vingt pagayeurs, vingt moyennes et dix petites. Ces dernières, armées de deux ou trois hommes assis, nous devançaient ou suivaient en éclaireurs.

Quelques jeunes femmes okandas font un bout de conduite à leurs hommes; elles couchent le soir dans nos campements sur les bancs de sable et redescendront avec leurs pirogues moussiques dès que nous serons trop éloignés. On a embarqué d'assez grandes quantités de *mpoundou* (manioc séché et fumé) ainsi que des pistaches pilées. Ce sont des provisions pour la route, au cas, peu probable, où les Pahouins nous feraient mauvais accueil ou refuseraient de nous vendre des vivres au passage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous sommes encore arrêtés deux ou trois jours sur les îles en face de l'Ofoué, pour attendre les retardataires.

M'buengia, le *n'ganga* des fétiches de la route d'amont, fait avec quelque apparat une cérémonie de propitiation; il donne à chaque chef de pirogue un paquet entouré de feuilles contenant des graines, des brins d'herbes, des griffes ou des poils d'animaux, en un mot toutes choses auxquelles la superstition attribue un pouvoir mystérieux.

Les frais du culte seront payés, au retour, avec un mouton et une moustiquaire par pirogue.

Quelques petits cailloux et un peu de terre placés à l'avant des pirogues sont censés conserver aux voyageurs la protection des dieux lares.

D'ailleurs chaque chef, avant de se décider au départ, a consulté ses propres fétiches, ce qui se résume à adopter la ligne de conduite que la réflexion lui indique comme la meilleure au moment où on les consulte.

Les esprits ne sont prêts à inspirer les humains que lorsque, réveillés de leur torpeur par le bruit de certaines graines agitées dans une gourde en rotin, ils sont aspergés de salive mêlée au jus de la noix de kola mâchée. Certains joncs et d'autres plantes, cultivés près de la case aux fétiches, possèdent une grande vertu; les pagayeurs s'en sont entouré la cheville ou le poignet et les gardent en guise d'amulettes pendant le voyage.

Tout ce monde dut attribuer un pouvoir mystérieux à une fusée dont les feux de Bengale éclairèrent un instant le campement pittoresque groupé sur les îlots et les bancs de sable.

XVII

DU PAYS OKANDA AU PAYS ADOUMA. LES FANS-MAKEY OU OCHÉBAS.

Le lendemain, au jour, on s'embarquait gaiement; je remontais l'Ogôoué, emportant vers le nouveau quartier général notre matériel, resté à Lopé pendant de longs mois.

Je ne tardai pas à m'apercevoir de l'insuffisance de mon armement, composé à la hâte et sans cohésion. Au passage d'un de ces rapides toujours dangereux parce que leur apparence insignifiante fait oublier la prudence, ma pirogue obéit à une fausse manœuvre, prête le flanc au courant et part en dérive; quelques secondes après, nous heurtons une roche, contre laquelle la pirogue se colle; le torrent bat aussitôt nos colis retenus par des lianes. Je ne songe qu'à sauver sextant et chronomètre. Plusieurs colis risquent d'être perdus, pendant que le brave Hamon, tout à son affaire, vient opérer le sauvetage. Mes livres, papiers, cartes, sont mouillés, trempés,... dans un état pitoyable.

Du grand rapide de Paghé, qui bouillonne au pied du massif de Mokouélé (extrémité orientale de la vallée de l'Okanda), jusqu'à notre campement du soir, en amont de la grande île M'bama, le lit de l'Ogôoué est partout pris entre des collines, contreforts des hautes montagnes voisines. Le terrain, moins accidenté sur la rive gauche, est également boisé des deux côtés.

On s'engage dans des couloirs qui rappellent ceux des Okotas ou des Apingis; cependant la disposition des bancs rocheux diffère : au lieu de présenter des arêtes verticales ou obliques avec éboulements par intervalles, les roches forment ici des masses horizontales, superposées comme des écailles. Le caractère des rapides change, ainsi que la manœuvre de nos pagayeurs. La perche devenant insuffisante, les hommes s'échelonnent maintenant sur les cailloux de la rive; tandis que deux des plus forts restent dans leur pirogue pour donner une direction et amortir les chocs, les autres s'arc-boutent aux rochers, tirent sur les lianes, font effort de tous leurs muscles et remorquent, avec une lenteur que l'on conçoit, les pirogues, dont le chargement est presque toujours trempé.

A la pointe occidentale de l'île M'bama nous touchons presque le pied du Mocongo. La montagne s'élève à pic, au moins de cent cinquante mètres. Les M'fans, établis dans quelques villages sur les berges élevées, commandent un passage étroit, dont la défense leur serait facile.

Adoumas et Okandas ne paraissent pas fort rassurés en les voyant accourir au bord même du fleuve. A cette courte distance nous distinguons les perles dont ils ornent leur barbe tressée, les fins roseaux traversant les narines des femmes et les dessins de leurs tatouages.

Armés suivant leur habitude, les M'fans me reconnaissent et ne nous montrent que des dispositions amicales. Nous achetons chez eux quelques provisions. La halte est courte, car il faut, avant la nuit, passer le N'jégo : trois heures de vigoureux pagayage nous en séparent.

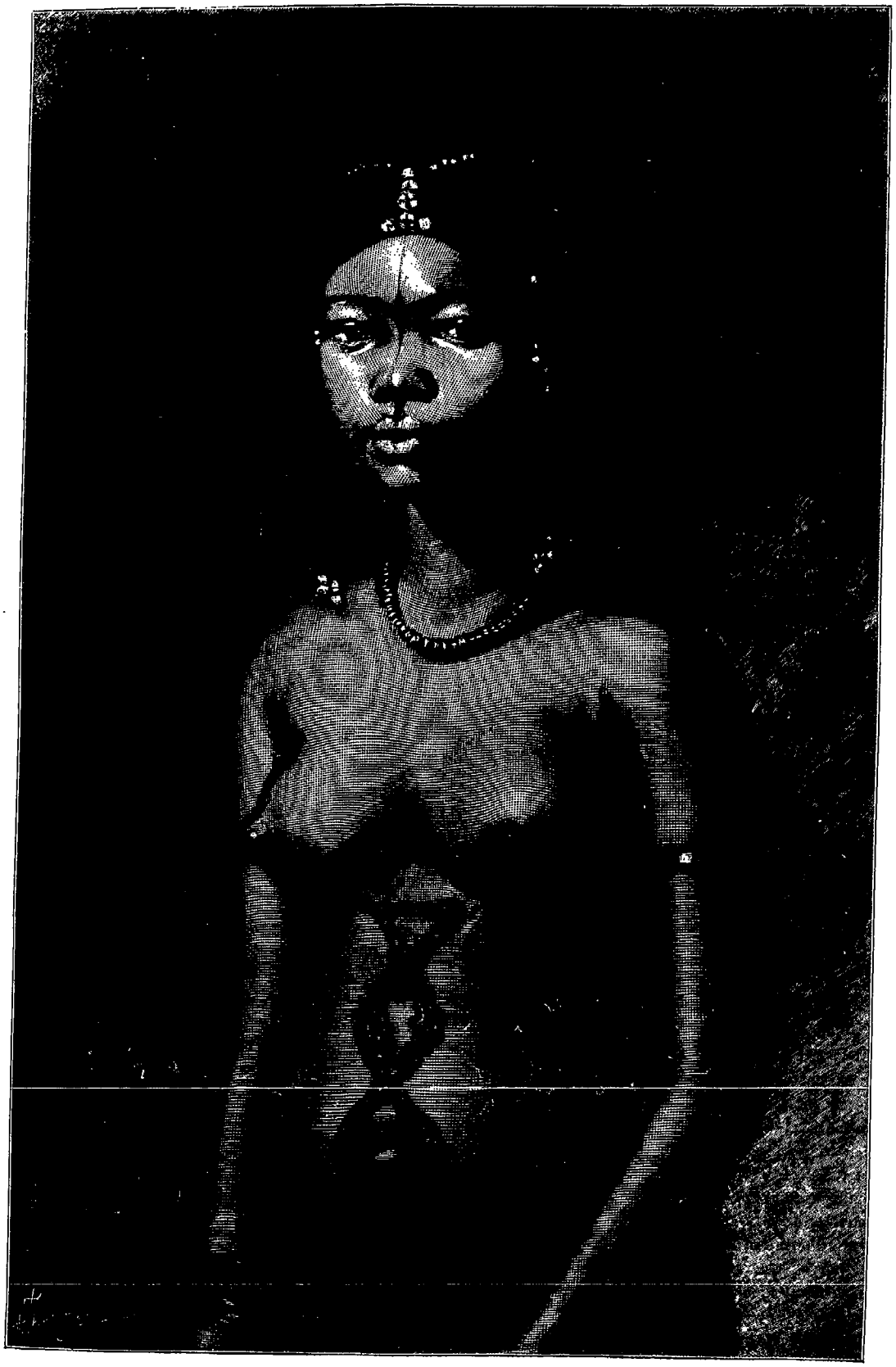
Ce rapide doit son nom de N'jégo « ou Tigre » au grondement des eaux qui se précipitent par un canal large de vingt mètres à peine. Une petite île boisée, reposant sur d'énormes roches, divise ici l'Ogôoué en deux bras; mais ce couloir, taillé pour ainsi dire entre des murs à pic, est encore le seul praticable. Nous risquons le passage. Ma crainte de voir les pagayeurs mollir un instant, ou les lianes se rompre et nos pirogues chavirer, est heureusement trompée cette fois : nous arrivons sans encombre au campement du soir.

Le lendemain matin nous payons notre repos de la nuit. Une crue subite de quatre-vingts centimètres a entraîné deux pirogues. Boya et ses hommes se précipitent à leur recherche avec des pirogues vides.

Après deux heures de descente vertigineuse, nous apercevons nos pirogues intactes, échouées sur la berge non loin d'Atchouca. Quelques indigènes nous viennent en aide, et nous rejoignons lentement le gros du convoi. Enfin, le 20 mars, tout le monde se remet en marche.

Malgré les bonnes dispositions des Pahouins, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Femme adouma. — Dessin d'E. Laethier, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Okandas et les Adoumas ne sont pas rassurés; aussi ont-ils soin de faire connaître ma présence en répétant à tue-tête, dans une chanson de nage, mon nom, bien connu des Pahouins :

Commandant aidi o ya ya.
Coumana tchengué.

« Le commandant arrive.
« C'est lui qui maintenant est le chef du pays. »

Nous avons à franchir le rapide Oganji et les chutes de Bôoué, étape plus dure encore que la précédente.

De bonne heure nous arrivons au confluent de la petite rivière Ikano, qui doit déboucher après quelques rapides. Son courant agité bouillonne, en effet, assez loin à travers le fleuve, dont la largeur atteint maintenant huit cents mètres.

Un peu plus loin, nouveau coude; le lit de l'Ogôoué s'élargit encore : nous sommes à l'Oganji. Sur la gauche, le fleuve forme, suivant la saison, une petite chute ou un rapide infranchissable; nous cherchons donc, à travers les cailloux de la rive droite, un passage, que nous trouvons moins dangereux que pénible.

Bientôt nous sommes au milieu d'îles et de rochers, parmi lesquels l'œil cherche en vain une passe. Les berges élevées et écartées de cinq ou six cents mètres indiquent seules la direction du fleuve; cependant déjà les pagayeurs s'arrêtent et, montrant dans le sud-est une sorte de nuage blanchâtre, s'écrient : « Bôoué! »

Le grondement de la chute se distingue en effet du bruit des eaux qui sont près de nous, peu à peu il domine. Nous avançons encore; l'île que nous longeons cesse; rien ne nous abrite plus contre les torrents et les tourbillons de la chute : il faut s'arrêter, décharger les pirogues, entreprendre le transport par terre des colis, puis des embarcations elles-mêmes.

Au milieu du fleuve, un amas de roches, entre lesquelles se tordent quelques maigres arbustes, reçoit et divise la poussée du courant. A gauche, sur une largeur de cinquante mètres, l'eau se précipite en cataracte; la hauteur de la chute varie entre quatre et six mètres. A droite elle se brise contre les blocs de granit noirs, brillants, polis, et descend en rapide violent sur un plan incliné.

Il faut transporter les bagages, traîner les pirogues sur la chaussée des roches granitiques de la chute. Naaman et tous ses Pahouins sont là au nombre de deux ou trois cents. Sur mon invitation ils se mettent à aider dans leur fatigante besogne les piroguiers, peu rassurés de ce concours. Une cuillerée de sel par homme récompense largement le travail de mes nouveaux amis. Vers cinq heures du soir le transbordement est terminé. Les pirogues sont remises a flot dans un petit bassin, vrai port naturel en amont du rapide. Nous sommes sortis de ces plateaux rocheux; j'estime quatorze mètres environ la différence de niveau de notre campement et du point en aval où nous avons débarqué.

Hamon était harassé de fatigue. Devenu marin d'eau douce, il savait déjà commander la manœuvre des pirogues comme un véritable chef indigène.

Naaman, mon hôte d'autrefois, et les principaux chefs me donnent des renseignements sur la région : la liane à caoutchouc abonde ici, mais on néglige de l'exploiter. Les M'fans-Makeys du haut Como, qui ont quelques relations avec eux, n'y attachent aucune valeur, car ils ne peuvent que difficilement le transporter vers la côte. J'apprends cependant que les indigènes du Como entreprennent d'assez longs voyages par terre; mais ces voyages sont dangereux, par suite des conflits sans cesse renouvelés entre villages. Le but de ces courses est de venir chercher en mariage les filles des peuplades plus pauvres. Ils achètent aussi quelque peu d'ivoire, en le payant la centième partie de sa valeur à la côte.

Les M'fans savent prendre quantité d'excellents poissons au moyen de nasses tendues en travers des petits chenaux, dans les rapides. Le gibier est leur principale ressource; ils chassent le bœuf sauvage, l'antilope, l'éléphant même, et parmi les singes, le gorille, qu'ils semblent redouter plus qu'aucun autre animal. Le sel a une très grande valeur chez eux, à cause de la difficulté des transports par terre. Ils suppléent à sa rareté avec un sel de soude tiré des cendres d'un roseau cultivé.

Le lendemain, 21 mars, à peine repartis, nous croisons quelques radeaux de M'fans; tout d'abord une panique et une fuite désespérée vers les rives, puis ils me reconnaissent et continuent leur descente. Ils reviennent au village de Naaman avec une provision de noix de *n'dika* et de *n'javi* ramassées en forêt. Suivant leur habitude, ils sont partis à pied en amont; leur récolte faite, ils ont construit des radeaux en combo-combo, léger comme du liège, sur lesquels ils se laissent aller au fil du courant.

Nous arrivons le soir aux deux grands villages de Buno, dont l'hostilité avait mis fin à l'expédition de Compiègne et Marche en 1873. Quelques mois avant, ils avaient tiré sur le docteur Lenz, qui rentrait en Europe après m'avoir suivi en pays adouma.

Les chefs vinrent me voir. « Au passage du blanc, dirent-ils, nos hommes, voyant une pirogue qui descendait, ont fait ce qu'ils faisaient toujours. Mais les fusils n'ont pas parlé depuis, et quand tes deux blancs sont montés, nous avons été leurs amis. » Je constatai, en effet, l'influence exercée par le passage de Ballay et de Marche, qui avaient, les premiers, remonté par la rivière, pour me rejoindre chez les Adoumas. L'entrevue a pour résultat immédiat que toutes nos pirogues, dépourvues de vivres, peuvent s'approvisionner de bananes. Nous nous séparons bons amis, après avoir acheté du tabac, qui fait ici l'objet de grandes cultures. Le lendemain, vers onze heures, nous arrivons à la rivière Ivindo.

Une correction exemplaire avait été infligée à un Okanda pour avoir volé du tabac à un enfant pahouin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quelques jours après, un chef pahouin fut condamné à une amende pour avoir tenté de voler du sel à un piroguier. Les trois poules et les régimes de bananes qu'il dut payer furent coupés en morceaux et jetés à l'eau afin de donner à ces populations l'idée vraie de notre justice.

Il nous a fallu treize heures de pirogue pour franchir les vingt-six kilomètres qui séparent Bôoué de l'île Kandjé, au confluent de l'Ivindo et de l'Ogôoué. Le fleuve a repris la direction générale de l'est, en inclinant un peu vers le sud. A la sortie du massif élevé qu'il traverse dans des gorges plus ou moins profondes jusqu'à la vallée des Okandas, le pays change. En effet, si l'on monte pour dominer l'épaisse végétation des berges, devenues plus basses, la vue s'étend sur une série de plateaux, accidentés légèrement par de petites collines boisées. L'Ogôoué lui-même est, aux hautes eaux, un beau fleuve, coulant avec une grande vitesse entre des rives écartées de 300 mètres; aux basses eaux, son lit est coupé en six sections par des bancs de roches plates, qui forment autant de passages à rapides, entre lesquels le courant n'a plus qu'une centaine de mètres de largeur. A peine a-t-on franchi l'un, que le suivant se présente avec la même perspective de fatigant tra-



Chute de la rivière Ivindo. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

vail. Les trois derniers, celui de Banganía surtout, offrent un danger réel.

Nous voici néanmoins arrivés à l'extrémité de ce long couloir de 175 kilomètres, traversant de N'jolé à l'Ivindo, la principale assise de la chaîne de montagnes que franchit l'Ogôoué. Désormais le fleuve coulera dans une direction parallèle à la côte; les rapides deviendront moins nombreux, et quelques biefs navigables apparaîtront.

La rivière Ivindo, que les M'fans appellent Aghuine, « Noire », en raison de la couleur sombre de ses eaux, peut être considérée, après le Ngounié, comme le principal affluent de l'Ogôoué. Elle s'y jette par deux embouchures, qui séparent la petite île Kandjé. Le bras nord, peu large, est encombré de roches; l'embouchure sud, au contraire, a environ 200 mètres de largeur; j'estime son débit à plus du tiers du débit de l'Ogôoué immédiatement en aval. L'Ivindo semble être à un niveau très bas, tandis que le fleuve est presque à son plein; nous pouvons dès maintenant conclure, d'après la discordance entre les crues des cours d'eau et de la saison, que le bassin de l'Ivindo s'étend assez loin au nord de l'équateur.

Le 23 mars nous continuons à remonter le fleuve : dégagé de tout obstacle, il déroule son large et sombre ruban à travers la région boisée. Nous laissons à droite

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la petite rivière Eilo, noire comme l'Ivindo, à gauche celle de Lolo, beaucoup plus importante, et nous abordons, dans la nuit du 14 au 15, le banc de sable près de l'île de Zabouré.

Le village de ce chef, qui m'avait été si dévoué lorsque, tombé malade dans la forêt, je ne pouvais plus avancer, est situé en amont, à trois kilomètres de la rivière. Désirant le voir, je devançai le convoi de grand matin, afin de le rejoindre au passage.

Il faisait à peine jour quand j'arrivai au village, entouré d'une palissade, suivant l'habitude des Pahouins. J'avais connu tout le monde à mon précédent séjour, toutefois mal m'en prit de n'avoir pas attendu qu'on répondît à mon appel en retirant les poutres qui fermaient la poterne. Au moment où je pénétrai par l'ouverture basse et étroite, un Pahouin me bouscula en se précipitant entre moi et un tout jeune garçon qui allait faire feu. Heureusement le coup partit en l'air; il avait été détourné par l'homme de Zabouré qui m'avait reconnu. J'étais un peu ému, lorsque, rassurant par une tape amicale l'enfant tout tremblant de sa méprise, je lui épargnai de la part des siens une correction bien imméritée.

Sa jeune imagination lui avait fait croire à une surprise, très possible en ce moment, car le village, depuis peu en guerre avec des voisins, se tenait nuit et jour sur ses gardes.

Tous les Pahouins étaient accourus, fort impressionnés par le coup de fusil; ils voulaient me donner une réparation, nullement réclamée.



M. de Brazza rassurant le jeune garçon qui vient de tirer sur lui. — Dessin de Riou, d'après les indications de l'auteur.

Je les rassurai sans peine et leur demandai des vivres.

Une demi-heure après, le convoi pouvait se procurer, au passage, des bananes et du manioc en abondance.

En amont de l'Ivindo les îles et îlots ont disparu. A la nuit, les pirogues doivent accoster aux rives abruptes du fleuve et le campement est établi tout près dans la forêt.

On nettoie le sol, encombré par la végétation et les feuilles mortes; l'odeur malsaine des détritus fait regretter les bancs de sable.

Les Okandas ont tendu les moustiquaires et fument paresseusement leur chanvre indien mélangé de tabac.

Insouciants, les Adoumas ont vendu même leurs dernières nattes et se reposent sur le sol humide, à peine recouvert d'une couche de feuilles vertes.

Des centaines de feux sont allumés; la lueur se reflète sous le dôme d'épaisse verdure et laisse deviner, dans un vague sombre, le tronc des grands arbres qui nous entourent.

Le campement a un aspect imposant et fantastique.

Les piroguiers se reposent des fatigues du jour, et les causeries vont leur train. On parle beaucoup du pays adouma, où nous serons bientôt dans l'abondance.

SAVORGNAN DE BRAZZA.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Boundji (voy. p. 18). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Laethier.

VOYAGES DANS L'OUEST AFRICAIN,

PAR M. SAVORGNAN DE BRAZZA[1].

1875-1887. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XVII (suite).

DU PAYS OKANDA AU PAYS ADOUMA. — LES FANS-MAKEY OU OCHÉBAS.

Nous continuons notre route au milieu de la végétation vierge. Des arbres géants s'élèvent d'un seul jet et s'épanouissent en vastes parasols. De leurs épaisses branches qui surplombent la rivière retombent des plantes grimpantes aux feuillages divers. La liane à caoutchouc, inexploitée dans ces régions, les domine toutes et donne à la végétation des rives l'aspect d'orangers énormes, chargés de fruits en pleine maturité.

L'accueil qui m'est partout fait dans les villages pahouins inspire à mes Okandas et Adoumas un grand respect et une haute idée de ma personne. De leur côté les Pahouins doivent penser que le convoi à la tête duquel je me trouve représente, par sa cohésion, une très respectable puissance.

Chaque fois que notre étape nous conduisait près des villages, sitôt après l'échange du cadeau d'usage, les femmes du chef m'apportaient à manger, et ma générosité rendait leur attention lucrative. Denis, l'interprète pahouin, qui remplissait auprès de moi les fonctions de cuisinier, de valet de chambre et de garde du corps, appréciait tous les avantages de cette manière d'agir, et avait su la faire passer dans les mœurs comme un hommage qui m'était dû. Hamon, aussi, ne dédaignait pas cette cuisine, à laquelle j'étais depuis longtemps habitué.

Parmi tous ces repas, un surtout s'effacera difficilement de ma mémoire.

Sur une natte étendue à l'abri d'un vaste parasol, la femme d'un chef avait déposé, à mon intention, du manioc doux cuit à la vapeur d'eau, du maïs tendre bouilli, des bananes vertes et des mûres pilées, recuites à l'étouffée, de la venaison fumée assaisonnée d'une graine qui sent l'ail. J'avais particulièrement apprécié une espèce de matelote composée de poisson, de crabes, de crevettes, au goût fortement relevé avec du piment et de l'oseille. Je trouvai excellent ce poisson, semblable à l'anguille par sa chair blanche et ferme. J'en demandai le nom. « C'est du serpent », me répondit la femme, toute fière du succès de sa cuisine.

Singulier effet de l'imagination : jamais les innombrables doses d'ipécacuana que j'ai absorbées n'ont produit un effet plus immédiat.

1. Suite. — Voyez t. LIV, p. 289, 305 et 321; t. LVI, p. 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est par les ressources culinaires que la Pahouine, femme de travail et de devoir, prend sa revanche sur la coquette Okanda. Elle dispose, en abondance, de la graine de *dica*, de *njawi*, de poisson et de gibier de



Femme okanda. — Dessin d'E. Laethier, d'après nature.



Femme adouma de Boundji. — Dessin d'E. Laethier, d'après nature.

toutes sortes. L'Okanda, chez lequel la nourriture animale est fort rare, a su tirer grand parti des fétiches en faveur de sa gourmandise. Sa femme doit s'abstenir de la chair des animaux domestiques, tels que poules, cabris, moutons, ainsi que de plusieurs espèces de gibier et de poisson; elle se trouve presque exclusivement réduite aux légumes et aux pistaches pilées pour assaisonner son manioc ou ses bananes.

Du village de Zabouré à celui de Djokonda, le pays est habité par les Chakés, population clairsemée près des rives et très dense vers le nord. Ces peuplades doivent avoir l'habitude des grandes agglomérations, car j'y rencontrai, pour la première fois, des fosses d'aisance.

Les Chakés ne sont point cannibales, comme leurs voisins. La fourberie et la ruse remplacent chez eux l'emportement irréfléchi des Pahouins. Le goût de ces derniers pour la chair humaine a même été quelque peu exagéré. Dans l'ardeur du combat, ils mangent les morts, souvent aussi les blessés et les prisonniers; en assouvissant ainsi leur haine de l'ennemi, ils croient hériter de la puissance fétiche et du courage de leurs victimes.

Je passai au village bangoué d'Épemé, et le lendemain j'étais à Boundji, où recommencent les rapides.



Femme adouma. — Dessin d'E. Laethier, d'après nature.

XVIII

LE PAYS ADOUMA.

La région des Adoumas et des Chébos s'étend le long de l'Ogôoué, sur un développement de cinquante-sept kilomètres, entre Boundji et Doumé.

Le pays a pris un aspect agréable. Les plantations, les villages eux-mêmes, toujours entourés de bananiers, parsèment de taches claires la forêt, souvent défrichée. Celle-ci a perdu sa monotonie désespérante. De toutes parts les palmiers émergent, et leur port gracieux met quelque variété de lignes et de couleurs sur le fond uniforme.

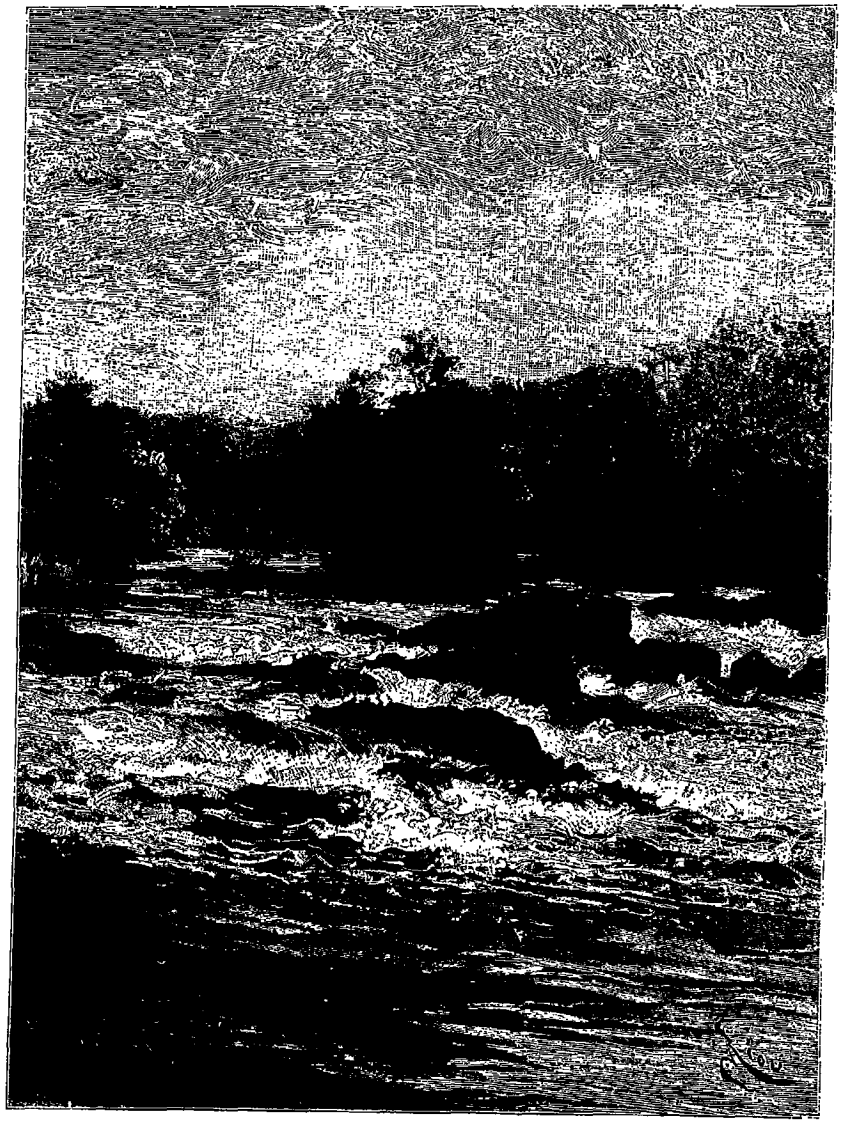
Avant d'arriver à N'ghémé, nous retrouvons des rapides aussi violents que dans les grands courants du bas; le fleuve est coupé par une multitude d'îlots, de bancs de roche recouverts d'une végétation épaisse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tantôt nos pirogues se glissent entre d'énormes blocs, et le bruit de l'eau, tombant en cascades, est tel que j'entends à peine les cris du chef commandant la manœuvre; tantôt nous frôlons des bouquets hérissés de pandanus, et nous avons grand'peine à nous garantir des longues feuilles au triple rang d'épines.

Le 30 mars, la tête du convoi est en vue de N'ghémé. Pendant mon absence, MM. Ballay et Marche ont transporté à Doumé le quartier général : inutile de m'arrêter ici plus qu'à un campement ordinaire. J'ai d'ailleurs laissé Hamon au village de N'doumba pour presser les hommes qui s'attardent.

A notre arrivée devant chaque village, nous sommes entourés par les familles des pagayeurs, qui viennent



Rapides de Boundji. — Dessin de Riou, d'après une peinture de M. Lacthier.

fêter le retour de l'absent. Le vieux père, la mère, l'enfant, tous arrivent en foule, et se mettent parfois à l'eau pour féliciter plus vite l'arrivant. La femme, les yeux brillants de joie et de convoitise, reçoit les richesses acquises durant le voyage.

Que d'yeux engageants et pleins de promesses de la part des jeunes filles! que d'orgueil chez la femme du fortuné piroguier! que d'envie et de menaces conjugales chez celle dont le mari n'avait pas voulu me suivre!

« Et moi aussi je me ferai pagayeur, pour avoir toutes ces belles choses, pensait un bambin d'un déshabillé complet; moi aussi j'aurai des perles, des couteaux, des sonnettes et des bonnets rouges... quand je serai grand. » Et en attendant il s'embarquait jusqu'au village voisin pour apprendre à pagayer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La pacotille rapportée est toute une fortune pour la famille : aussi chacun de voir, de toucher, d'ouvrir les caisses de bois blanc. On s'extasie devant ces beaux colliers; on admire ces pagnes aux couleurs voyantes et bariolées. Le coffre du pagayeur est inépuisable : on en retire du sel, des neptunes, des chaudrons, des boîtes de conserves vides, qui doivent se transformer en ustensiles de ménage ou de toilette.

Chaque village voyait renouveler de pareils enthousiasmes. Ce qui arrivait pour mes engagés arrivait également pour mes esclaves libérés.

Maintenant qu'ils avaient gagné quelques marchandises, on leur faisait toute espèce d'avances et même les plus engageantes promesses. Pour les décider à me quitter, on exploitait aussi la crainte des régions inconnues où nous nous proposions de pénétrer; on allait jusqu'à les menacer du *niemba*, poison fétiche, sorte d'envoûtement, dont tous ces peuples ont une crainte superstitieuse. La méfiance et la force de l'habitude leur faisaient naturellement désirer de retourner là où ils avaient vécu de longues années; ils venaient, les uns après les autres, me demander à retourner chez ceux-là mêmes qui les avaient vendus.



Un propriétaire de Boundji (voy. p. 18). — Dessin d'E. Laethier, d'après nature.

Je regardais avec scepticisme toutes les attentions dont ils étaient l'objet. J'étais assez vieux dans le pays pour ne pas conserver de grandes illusions. Toutefois, si j'avais espéré en retenir quelques-uns, je fus détrompé. Il n'était pas facile de leur faire comprendre qu'en me quittant ils risquaient fort d'être revendus.

Il était temps de terminer ce voyage. Depuis notre entrée au pays adouma, le nombre des pagayeurs avait diminué chaque jour, et mes esclaves libérés s'en allaient.

En me les vendant dans l'Okanda, les chefs indigènes ne m'avaient point ménagé les conseils sur la manière de traiter les esclaves.

Lorsque j'avais déclaré que je rendrais à chacun la liberté, je m'étais assimilé à un fou jetant ses marchandises à la rivière.

J'assistais parfois à des scènes étranges. Un jour, à la halte de midi, j'entendis une discussion violente : un des libérés, peu soucieux de retourner chez son frère, qui l'avait vendu, hésitait à me quitter, au grand scandale de tous; et ce parent modèle, qui méditait peut-être de le revendre, criait :

« Voyez tous, il ne veut pas reconnaître sa famille : honte sur lui ! il nous renie. »

Je me disais : « En voilà un qui me restera ». Le jour suivant il s'en allait, sans même me prévenir, craignant sans doute d'être retenu malgré lui.

Passons sur toutes les pensées décourageantes qui me venaient à l'esprit.

J'arrivai à Doumé le 31 mars. Le lendemain, Hamon nous rejoignit, et, pour la troisième fois depuis notre départ du Gabon, toute l'expédition se trouvait réunie.

Je commençais à être fatigué de ces longues journées en pirogue, au soleil brûlant.

Les premiers jours d'avril se passent pour moi dans le meilleur repos.

L'installation du docteur Ballay est des plus confortables; les indigènes l'ont abondamment pourvue de volailles, de moutons et de chèvres laitières. Situées à six ou sept mètres au-dessus du niveau moyen du fleuve, nos cases sont bien aérées et entourées de bananiers en rapport; un jardin potager, parfaitement entretenu, fournit déjà radis, courges, haricots et une sorte d'épinards. Sans doute, de temps à autre le factionnaire s'aperçoit que le tigre vient d'enlever quelqu'une de nos bêtes; mais les plus dangereux voleurs, les Adoumas, sont tenus en respect par leurs chefs, que Ballay et Marche ont décidément gagnés.

Tout va donc pour le mieux. Notre table ne laisse rien à désirer; nous tirons tout du pays, excepté le sucre, le café et l'eau-de-vie, réservés exclusivement pour les grandes circonstances.

Ce n'est pas sans peine que le quartier général a pu être ainsi transporté : pourtant, non seulement pirogues et pagayeurs ont été recrutés en quantité suffisante, non seulement la rapidité des constructions n'a pas été obtenue au préjudice de tous les soins de détail, mais, grâce à mes amis, nous commençons à mieux connaître les régions voisines.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arrivée à un village adouma. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tandis que Marche continuait ses collections, qui donnent maintenant une idée assez complète du pays, le docteur Ballay, dans trois excursions, recueillait des renseignements sur les contrées inconnues où nous devons pénétrer. Il a pu aussi remonter l'Ogôoué jusqu'au confluent de la rivière N'coni.

Comme ses renseignements confirment ceux précédemment obtenus par M. Marche, nous choisissons pour notre prochain quartier général un point à déterminer aux environs de la chute de Poubara, au delà de laquelle, d'après les renseignements des indigènes, la rivière ne serait plus praticable pour les pirogues.

Dès le 10 je me mets donc en campagne; je parcours en tous sens le pays, m'arrêtant chez les chefs, essayant de les intéresser à nos projets.

Les Adoumas me paraissent peu soucieux d'entrer dans mes vues.

La question qui nous restait à résoudre était donc de savoir comment nous pourrions transporter plus loin notre encombrant bagage.

Jusqu'à ce jour, l'appât du lucre, entrevu dans le commerce avec des tribus plus pauvres, avait été un stimulant pour les populations qui avaient fourni des pagayeurs; maintenant il fallait procéder autrement.

Les Adoumas pouvaient, à la rigueur, me conduire jusqu'à la rivière N'coni, où ils ont l'habitude de troquer, contre les rares marchandises qu'ils peuvent



Adouma. — Dessin d'E. Laethier, d'après nature.

se procurer, les esclaves, les moutons, les cabris et le fer. Mais ils ne dépassent jamais ce point : aucun intérêt ne les pousse à aller plus loin.

En effet, si les produits d'Europe sont très appréciés à une certaine distance au delà de Doumé, leur valeur diminue en amont de Mapoco, où l'on reçoit directement de la côte, de Mayombé, le sel et les quelques marchandises introduites dans la contrée.

Pour les peuplades nouvelles chez lesquelles nous nous proposions de pénétrer, le fleuve n'était plus une voie praticable, et le transport de nos marchandises eût été fait en pure perte jusqu'à la rivière N'coni, où les populations ne connaissent pas la manœuvre des pirogues et où personne n'aurait pu nous faire reprendre la marche en avant.

Quant à compter sur les Okandas qui m'avaient accompagné, il n'y fallait pas songer : ils étaient trop occupés de leur commerce. Si nous avions pu les décider à nous faire remonter l'Ogôoué, c'est qu'ils avaient intérêt à renouer d'anciennes relations fort lucratives et avaient pensé, grâce à notre présence, ne pas être inquiétés par les Ossiébas. Jamais ils n'auraient consenti à s'avancer au delà. Une crainte superstitieuse les arrêtait au seuil de ces régions, dont les fétiches des Adoumas leur défendaient l'accès. D'ailleurs, ces derniers auraient certainement su faire respecter cette croyance religieuse qui protégeait leurs monopoles commerciaux, et leur *niemba* fétiche aurait pu devenir un empoisonnement réel pour ceux qui auraient osé passer outre. Les Adoumas seuls pouvaient me fournir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des pagayeurs, mais ils désiraient me garder chez eux. Ma présence dans leur pays ne leur garantissait-elle pas la sécurité des communications lucratives avec les Okandas? Ils espéraient que le manque de moyens de transport me ferait demeurer encore de longs mois à Doumé.

Les Adoumas ne nous laissaient manquer de rien; leurs femmes rendaient à nos laptots la vie aussi douce que possible, mais on leur faisait le plus effrayant tableau des contrées où nous voulions nous engager.

On leur parlait des Obambas et des Oumbétés, ces habitants des forêts qui, d'après la légende, s'évanouissent dans les airs, pour aller plus loin surprendre et anéantir l'ennemi; de ces Batékés mystérieux, ces hommes qui, au lieu de parler, chantent comme des oiseaux, et dont le couteau de guerre, de forme étrange, met en feu la case qu'ils touchent.

Nos Sénégalais et nos Gabonais commençaient à être ébranlés par la crainte de l'inconnu.

A nous qui demeurions incrédules, on disait que la rivière présentait des rapides infranchissables.

En un mot, tout était mis en œuvre pour nous dissuader.

Toutefois, malgré ces affirmations, nous étions certains que les pirogues peuvent remonter jusqu'à Machogo, et nous étions décidés d'y établir notre prochaine station provisoire.

Je ne me dissimulais pas qu'il me faudrait beaucoup de diplomatie, et surtout énormément de patience, pour arriver à mon but.

Malheureusement les Okandas avaient porté avec eux le germe de la variole, et ses ravages augmentaient de jour en jour.

Mes vieux amis, ceux qui m'avaient répété à satiété qu'ils n'avaient rien à me refuser, étaient les premiers à m'abandonner. Mata, en qui j'avais confiance, venait de mourir victime de l'épidémie, et son fils Lidiengo s'intéressait peu à mes projets. Quant à Dumba et à Dyumba, ils avaient trop d'intérêts engagés avec les Okandas. Beaucoup de chefs avaient succombé au fléau, et tous étaient préoccupés de leur commerce.

Peu satisfait de mes tournées électorales en pays adouma et chébo, je vis qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que d'attendre la fin de l'épidémie et peut-être aussi de la fièvre du négoce, car, malgré tout, aux campements des Okandas on continuait à acheter des esclaves.



Adouma de Boundji. — Dessin d'E. Laethier, d'après nature.

L'épidémie sévissait surtout dans les villages des pagayeurs venus avec nous de l'Okanda. L'affolement était général. Les Adoumas parlaient d'abandonner leurs villages pour se réfugier dans l'intérieur chez les Aouandjis.

Les indigènes étaient convaincus que nous étions la cause du fléau! L'un d'eux me disait :

« Quand nous sommes descendus avec toi dans l'Okanda, la maladie n'existait pas. Tu nous as dit :

« Okandas et Adou-
« mas, nous partirons
« à la fin de la lune »,
et alors les Adoumas se sont réunis sur le banc de sable de Passangoï; là tu nous as demandé :

« Où sont les Okandas et le reste des Adoumas? »

« Nous t'avons répondu qu'ils viendraient demain. Alors tu t'es mis dans une grande colère, et quand les Okandas sont enfin venus, tu as lancé la maladie en l'air. »

Pouvais-je me douter qu'une fusée me causerait une si mauvaise réputation!

Un chef obamba répandait, d'après le docteur Ballay, une version peu différente quant à la conclusion.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Les blancs sont méchants, disait-il : ils portent avec eux une caisse remplie de maladies. Quand ils s'arrêtent dans un village, ils ouvrent la caisse, et les hommes ne tardent pas à mourir. »

Mais, si les indigènes nous croyaient capables de répandre des maladies, ils se figuraient que nous avions le pouvoir de les guérir; leurs chefs venaient demander des remèdes, et dès lors M. Ballay dut se multiplier pour aller visiter les malades.

L'hygiène des habitants n'était point faite, du reste, pour enrayer le fléau, tout au contraire; et le docteur dut se donner beaucoup de mal pour faire suivre ses prescriptions, car les malades étaient chassés des villages et abandonnés dans la brousse.

Quelques individus ayant été guéris, la nouvelle s'en répandit bien vite.

« Le traitement suivi par les indigènes, écrit le docteur Ballay dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, consistait en bains froids dans la rivière. A la période d'éruption, ils crevaient les pustules et recouvraient le corps entier d'un enduit rougeâtre, composé de poudre de bois rouge et d'huile de palme. Ceux que la mort avait épargnés jusque-là étaient rapidement emportés. Le traitement que je leur imposai consistait à supprimer les bains, à rester enfermés dans une case bien close, à l'abri de l'air extérieur, et dans laquelle l'atmosphère était entretenue à une température égale par un feu constant. La constipation fut combattue par une purgation avec le sulfate de soude, et la transpiration provoquée par des décoctions de canne à sucre additionnées de quelques gouttes d'alcool. Tous ceux qui suivirent ce simple traitement commencèrent à guérir, et la mortalité diminua rapidement. »



Rapide de Doumé (voy. p. 26). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Laethier.

Le docteur Ballay estimait qu'une épidémie qui cédait si facilement était légère, mais cela démontrait de combien la mortalité serait diminuée chez ces malheureuses tribus si l'on pouvait leur enseigner et surtout leur faire suivre des notions élémentaires d'hygiène.

Le 15 juin, l'épidémie touchait à sa fin; les Okandas allaient retourner dans leur pays, et M. Marche se joignit à eux : par suite de nombreuses fatigues et de maladie, il était hors d'état de continuer la campagne et rentrait en France avec des collections d'histoire naturelle fort intéressantes.

Je parcourus de nouveau les villages. Jamais ma patience ne fut mise à une si cruelle épreuve, et je ne fus pas long à m'apercevoir que les protestations des Adoumas étaient tout simplement de l'eau bénite de cour, à l'effet de gagner du temps, pour attendre la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Doumé. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Laethier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

saison favorable et descendre chez les Okandas. Je résolus donc de refermer la voie que je leur avais ouverte.

Je fis venir M'buengia, le grand féticheur des Okandas, avec lequel j'étais au mieux. Je l'avisai que si les Adoumas voulaient redescendre pour leur commerce avant de m'avoir remonté à Machogo, j'enverrais un message à mes amis les Pahouins pour qu'ils aient à interrompre de nouveau la route entre les pays adoumas et okandas.

Il comprit et lança lui-même aux Adoumas établis en amont de N'ghémé l'interdit sur la route de l'Okanda.

Je ne sais si cette mesure eut grand effet, car même les Adoumas commencent à ne plus croire aux fétiches; mais j'allais la compléter par une mesure plus décisive.

Doumé, extrême limite du pays des Adoumas, est un point stratégique. Ce rapide ne peut être franchi qu'en déchargeant les pirogues sur l'une des rives. En amont le fleuve s'étale, libre de tout obstacle, pendant trois jours. De notre campement on voyait passer journellement les pirogues. Souvent les hommes s'arrêtaient chez nous, mendiant quelque peu de sel ou de poudre, ou, si c'étaient des chefs, quelque cadeau plus important. Nous accueillions bien tout le monde, car les Adoumas sont de braves gens; bien qu'ils fissent la sourde oreille au sujet de notre départ, au fond, bien au fond, ils nous étaient reconnaissants de leur prospérité. Mais si nous ne tenions pas à nous éterniser chez eux, il fallait nous montrer moins débonnaires.

Je changeai donc de ligne de conduite.

Les Adoumas furent informés que je leur défendais de franchir Doumé tant qu'ils ne nous auraient pas fourni les moyens de remonter nous-mêmes plus haut.

Des laptots furent placés, nuit et jour, sur les deux bords du rapide, avec la consigne d'empêcher tout passage. On ne faisait aucun mal aux pagayeurs, on ne saisissait pas les pirogues : on les empêchait tout simplement de monter. Les nombreux intéressés venaient près de nous pour essayer de me fléchir; je les assurais de mes bonnes intentions, de ma meilleure amitié, je leur demandais des nouvelles de leurs femmes, de leurs enfants, j'achetais même à prix d'or (*de sel*) l'huile de palme qu'ils comptaient vendre plus haut : mais quant à les autoriser à passer, c'était peine inutile.

Les Adoumas commencèrent à s'apercevoir que leur résistance à nos volontés n'était pas sans quelque inconvénient et que notre présence à Doumé, pour peu qu'elle se prolongeât, pouvait devenir gênante. C'est ce que je voulais.

Les chefs m'assuraient bien de leur bonne volonté, ils me faisaient les plus belles promesses; mais je n'étais pas à ignorer le cas qu'il fallait faire de ces bonnes dispositions, et je réglai la consigne en conséquence, ce qui ne m'empêchait pas de recommencer mes tournées. Cette fois, je les bornai aux villages voisins. Connaissant le peu d'importance des chefs de Doumé, je descendis chez Duomalam-bomba, chef influent d'un groupe de villages en amont de N'ghémé; il était très gêné par le blocus; j'espérais que l'appât du gain serait l'appoint qui le déciderait en ma faveur.

A-t-il assez exercé ma patience, ce puissant du pays noir, dont j'avais besoin! Ai-je assez généreusement rétribué son hospitalité! Que de protestations platoniques, n'avançant guère nos affaires! Il avait toujours un prétexte à m'opposer quand je parlais de départ.

Lassé, énervé par ces faux-fuyants, je quittai le chef en maugréant et décidé à tout, peut-être même à faire une bêtise.

Heureusement mes piroguiers n'avaient pas fini de cuire leurs bananes, et j'eus le temps de me calmer à l'idée que, faute de patience, notre départ de chez les Adoumas pouvait être indéfiniment retardé. Je confesse que ma patience ne fut jamais mise à l'épreuve autant que ce jour-là.

De son côté, le chef avait dû faire de sages réflexions; les pourparlers furent repris avec plus de succès. Avait-il eu peur de cette brusque rupture? Le présent considérable que je lui avait fait entrevoir l'avait-il ébranlé? Son amour-propre avait-il été satisfait de me voir revenir? Toujours est-il que j'emportai la promesse de le voir deux jours après à Doumé, pour régler définitivement cette affaire.

Enfin cette prochaine lune du départ, qui durait depuis huit mois, allait donc prendre fin.

Le surlendemain, en effet, j'avais dans mes magasins un tête-à-tête des plus décisifs avec Duomalam-bomba. Ce chef, exerçant ma patience jusqu'aux extrêmes limites, avait donné la dernière main à mon éducation de voyageur condamné à ne pouvoir avancer sans le concours des indigènes. Il était mon meilleur ami maintenant. Mais que de fois avait-il failli recevoir une correction exemplaire!

Tout est bien qui finit bien. Nous entamons des pourparlers avec les autres chefs qui nous avaient promis leur concours au cas où ce haut et puissant personnage, aussi petit que désagréable, serait avec nous.

Nous obtînmes ainsi la promesse d'une dizaine d'équipes; mais encore fallait-il que les chefs des pirogues et les pagayeurs consentissent au payement alloué.

Chaque homme devait recevoir quatre mètres d'étoffe (*namba*), une boîte de poudre (*m'pira*), un couteau (*m'biélé*), une mesure de sel (*ungua*), un miroir (*disi*), une clochette (*iguelengué*), un mouchoir (*raca*), deux pierres à fusil *ado* (*mindjiali*), un bol (*n'gongo*), un collier de perles en verre blanc (*matanga manvoula*), autrement dit « gouttes de pluie des blancs ».

Chaque chef avait, en outre, droit à un fusil (*n'djiali*), un bonnet rouge (*doucou*), un bassin en cuivre (*m'boumbou*), un collier d'anneaux en verre bleu (*n'dji*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ngonogo), un collier bleu (*n'dji otiubu*). Tout le monde put admirer, sous le hangar du poste, les richesses destinées à chaque pagayeur.

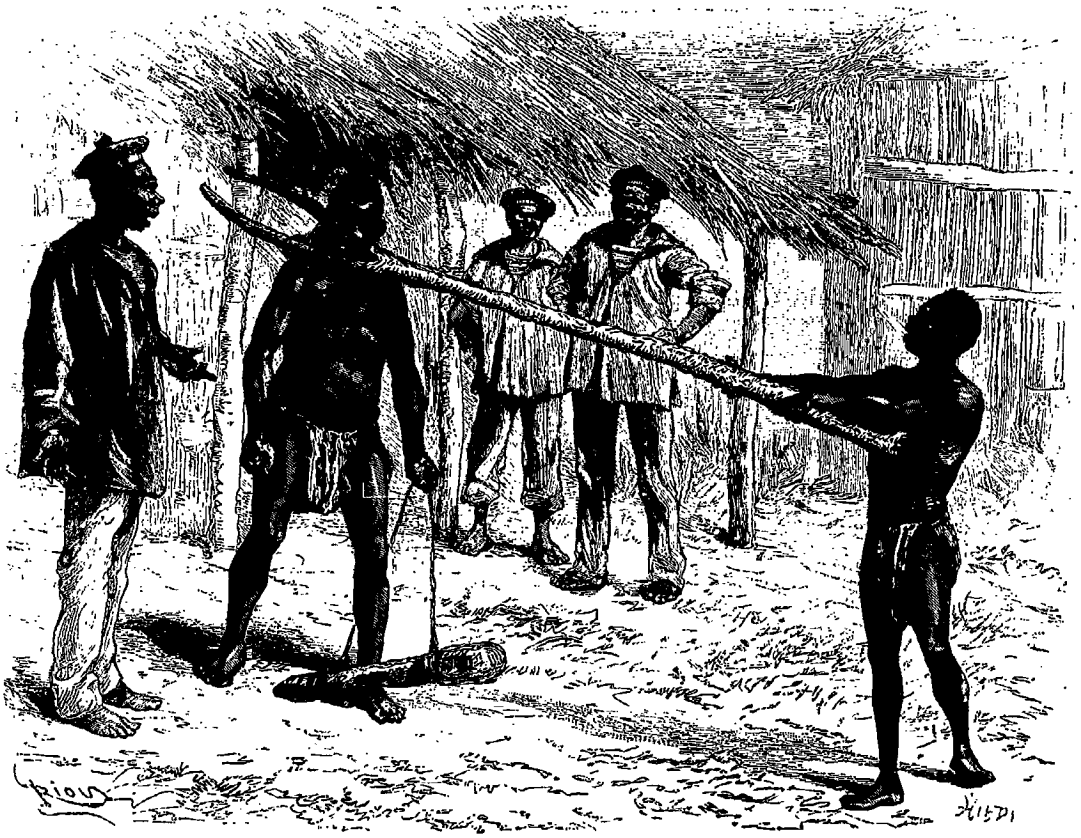
Mais ce n'était pas tout que de payer, il fallait encore ne pas être abandonné au premier village venu. Aussi je me décidai à rester à Doumé avec cinq hommes, tandis que toutes nos marchandises remonteraient à Machogo.

Quant au payement, il serait fait au retour.

Presque toutes nos marchandises étaient enfermées dans des boîtes de trente kilogrammes en tôle soudée. Les caisses en bois qui les avaient protégées des chocs étaient arrimées dans un magasin spécial.

Pour les indigènes, ces caisses, qu'ils croyaient pleines, ne devaient partir qu'avec moi. Ils ne firent donc aucune difficulté à hâter le départ du docteur Ballay, se promettant encore de longs et heureux jours, grâce au stock considérable de marchandises que leur imagination me prêtait.

Les autres caisses, réellement pleines, avec tout ce que nous possédions, furent embarquées; le 1er juillet, M. Ballay partait avec treize pirogues et cent vingt Adoumas. Il me devançait dans les contrées inconnues du haut Ogôoué, tandis que je restais à Doumé, sans



Licoupa arrêté par les laptots (voy. p. 28). — Dessin de Riou, d'après les indications de l'auteur.

autres marchandises que le payement à donner aux pagayeurs au retour.

Enfin notre lourd bagage allait quitter le pays.

Mes appréciations sur ces peuples adoumas doivent se ressentir, je l'avoue, de tous les tracas que nous avons éprouvés dans leur contrée.

Leur qualité prédominante est l'instinct du négoce. L'Adouma achète et vend de tout; mais, depuis que les Fans avaient coupé leurs relations avec le bas du fleuve, les esclaves faisaient partie de la famille et contribuaient par leur travail au développement de l'abondance de vivres que nous avions trouvée dans le pays.

Habiles à manier leurs pirogues moussiques ne pouvant guère porter plus de trois hommes, quelques Adoumas plus hardis descendaient encore des esclaves ficelés au fond de ces espèces de périssoires, et remontaient à la faveur de la nuit: mais c'était l'exception; les marchandises d'Europe étaient donc rares chez eux. L'Adouma rusé, vil et rampant avec les forts, arrogant et cruel avec les faibles, n'a aucune noblesse de caractère.

Les liens de race et de famille existent si peu, qu'ils se débarrassent les uns des autres avec le plus grand laisser-aller, même entre parents.

Il me reste à citer un trait de mœurs caractéristique.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Parmi les quelques libérés restés avec moi se trouvaient Madianga, un garçon de quatorze ans, et un homme de dix-neuf, Licoupa; leurs villages respectifs étaient voisins, à quelques heures seulement en aval de Doumé.

Ils avaient demandé à rester jusqu'à notre départ vers l'intérieur. J'étais content d'eux, surtout du plus jeune, qui commençait à parler le français; il y avait déjà longtemps qu'il était avec moi.

Lorsqu'il fut question de quitter le pays adouma, ils vinrent me demander à retourner chez eux.

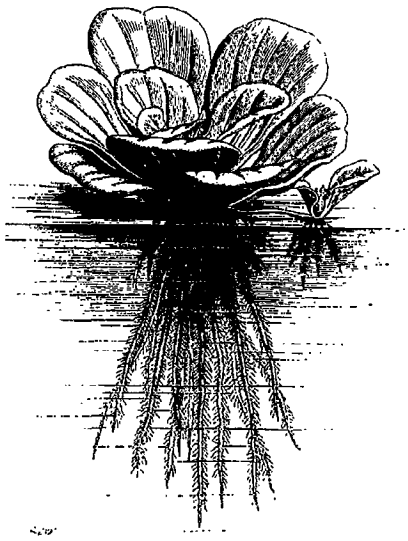
Très satisfaits du payement de leurs services, ils s'embarquèrent avec leurs richesses sur un radeau en troncs de bananiers et se laissèrent aller au fil du courant, qui les emportait vers leurs villages.

Les Okandas se faisaient un plaisir de me tenir au courant de mes échecs philanthropiques. J'avais été informé par eux que la presque totalité des libérés leur avait déjà été revendue. Quelques jours après, avec un malin sourire ils me racontaient l'histoire du jeune Madianga : à peine avait-il disparu le radeau qui le descendait avec Licoupa, que ce dernier, un solide gaillard, avait sauté sur lui, l'avait ligotté et emmené comme esclave.

Ceci dépassait les bornes.

Le lendemain à la pointe du jour j'arrivai au village de mon coquin. Le chef, dont mes hommes s'étaient emparés, m'annonça que Licoupa se trouvait au campement des Okandas pour leur proposer la vente du malheureux Madianga, qu'il me montra la bûche à ses pieds et la fourche à son cou, en train de tisser au métier pour son ancien camarade et nouveau maître.

Vers midi nous vîmes arriver ce bon camarade : il avait un superbe bonnet rouge, un beau pagne retenu par une ceinture aux couleurs éclatantes. Il s'avançait tout distrait, écoutant le son argentin de la sonnette pendue à son *pouca*. Les laptots l'arrêtèrent au moment même où il franchissait la poterne, et durent probablement interrompre sa douce rêverie d'ambition et de fortune.



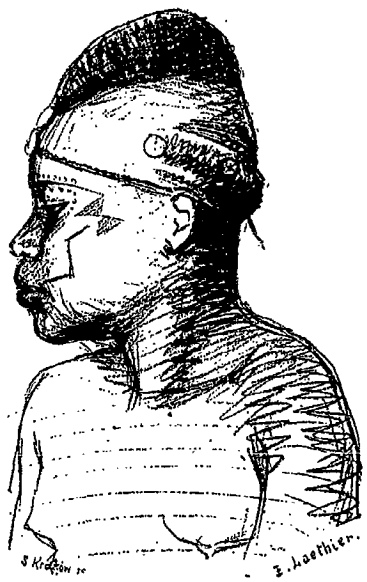
Plante crucifère à sel. — Dessin de Faguet, d'après un croquis pris sur nature par M. E. Laethier.

Les rôles furent renversés : le petit Madianga conduisit à son tour, par la fourche, le gros Licoupa, et nous rejoignîmes la pirogue et Doumé.

Le prix d'un esclave est minime : il coûte deux kilogrammes de sel, un bassin en cuivre, deux pagnes, des colliers : en tout, environ dix francs, valeur d'Europe.

Le pays des Adouma est très peuplé, et les villages se suivent à peu d'intervalles sur les rives. Les plantations sont soignées; des travaux de barrage ont formé, au détriment de la salubrité, de nombreuses mares où l'on cultive avec soin une plante crucifère dont la cendre donne un sel de soude employé ici à défaut de sel marin.

Quand on passe dans un village adouma, on entend toujours manœuvrer les métiers à tisser. Le commerce de l'étoffe indigène, en fibre de *Raphia vinifera*, est assez important. Ils fabriquent de l'huile de palmier (*Elæis guineensis*), dont les contrées en aval et en amont sont dépourvues. Les poules, cabris, moutons, abondent; les villages possèdent parfois vingt ou trente têtes de bétail.



Femme aouandji. — Dessin d'E. Laethier, d'après nature.

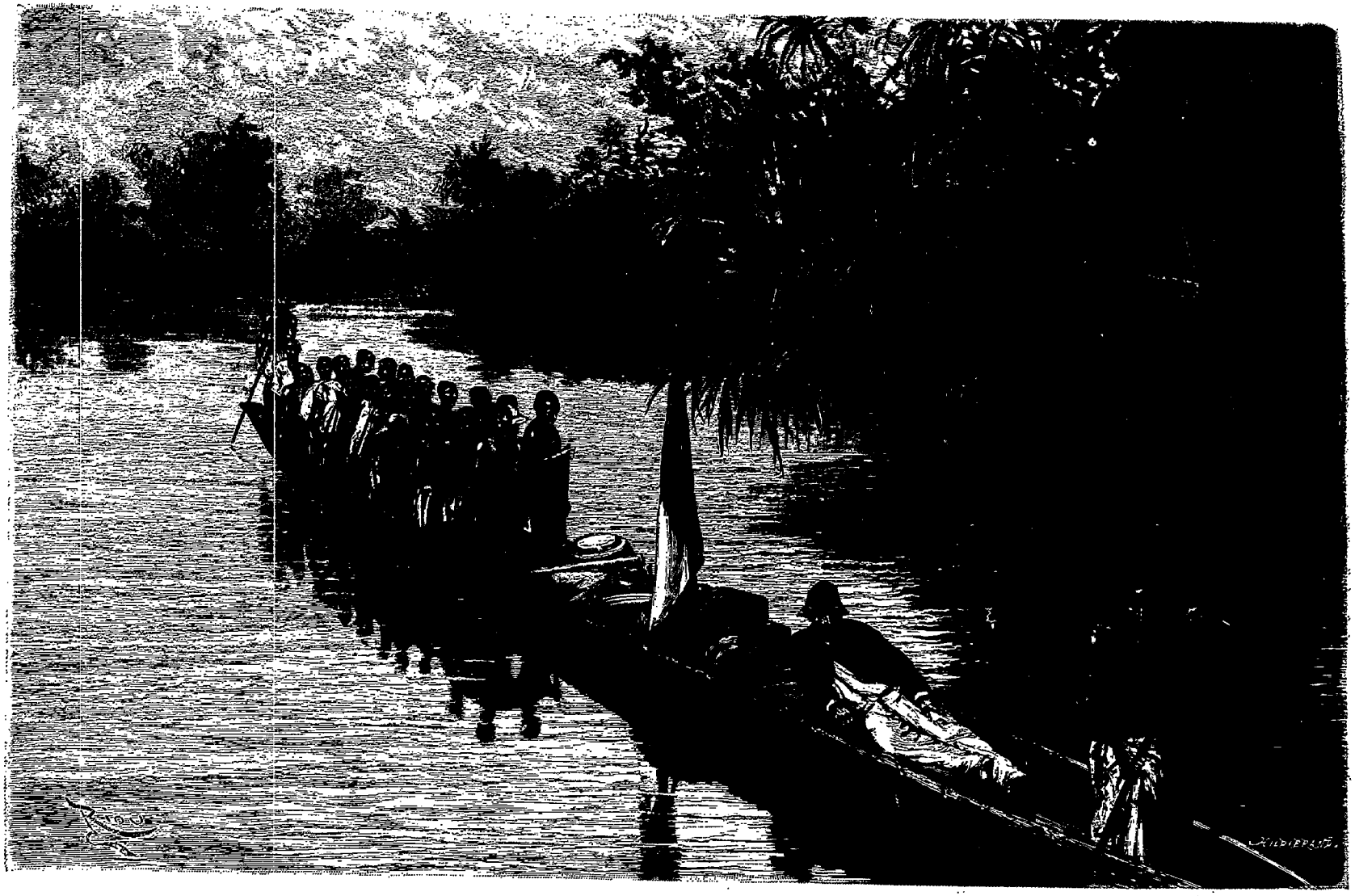
Les cabris et les moutons sont généralement réservés pour la vente, pour une grande fête ou un palabre.

Les Chébos, près de Boundji, sont d'une race différente des Adoumas; ils ont un langage qui se rapproche de celui des Bakalais et des Chakés. Ils appartiennent à une peuplade nombreuse, établie dans le nord; quelques villages seulement sont fixés sur les bords de l'Ogôoué. Ils ont pris les habitudes des Adoumas.

Les Aouandjis, habitant loin de l'Ogôoué, ne savent se tenir en pirogue. Leurs villages sont plus grands, et leur contrée s'étend vers le sud-est jusqu'à Mopoco entre la rivière Lolo et l'Ogôoué. Les Chébos de la brousse et les Aouandjis fournissent aux Adoumas quantité d'esclaves.

La polygamie fleurit dans ces régions. Les riches ont jusqu'à huit femmes; mais le commun des mortels n'en a généralement qu'une ou deux. Ceux qui en possèdent trois sont dans une véritable aisance.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La pirogue dans les pandanus (voy. p. 19 et 32). — Dessin de Riou, d'après le texte et une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les coins et les marteaux qui leur sont vendus entrent pour beaucoup dans le commerce et les mariages.

Les Adoumas pêchent à la ligne ou à l'épervier; ils manœuvrent très adroitement leurs pirogues moussiques, franchissent les nombreux rapides de leur contrée, et font parfois de plus longs voyages; mais alors tout est amarré, transfilé, et si la pirogue chavire, ils ont vite fait de la vider. Tout est mouillé, mais rien n'est perdu. Pour la manœuvre des grandes pirogues, ils sont bien moins adroits que les Inengas, Okandas, Apindjis, Okotas. Les hommes d'un certain âge seulement savent les conduire, l'habitude en ayant été perdue à la suite de la guerre des Fans. Par exemple, ils sont de beaucoup les meilleurs constructeurs. Leurs pirogues, de forme spéciale, comme toutes celles qui peuvent franchir les rapides, sont plus légères; elles ont une coulée remarquable et fort bien appropriée à ce genre de navigation.

Une expérience séculaire prévaut, chez ces sauvages, sur les derniers perfectionnements de la construction navale.

Les pirogues sont creusées dans un tronc d'arbre et dégrossies quelquefois à de très grandes distances de la rivière; aussi plusieurs villages s'assemblent-ils pour les traîner à l'eau. Trois ou quatre moutons à l'intention des invités stimulent leur ardeur.

La pirogue ne reçoit son dernier fini qu'après avoir passé un mois à la trempe, précaution indispensable pour l'empêcher de se fendre. Les plus grandes ont un mètre trente de large et dix-huit mètres de long. Lorsqu'elles atteignent ces dimensions, elles sont armées par vingt-cinq ou trente hommes et peuvent porter, dans les rapides, jusqu'à une tonne et demie.

Quant à la bravoure des Adoumas, nous pûmes l'apprécier à sa juste valeur dans un haut fait d'armes qui se passa près de Doumé. Nous avions donné à Malemba un vieux pistolet à pierre. On organisa une grande expédition pour aller surprendre les Aouandjis et tâcher d'enlever, dans leurs plantations, des femmes ou des moutons. Le pistolet chargé jusqu'à la gueule de mitraille indigène, c'est-à-dire de morceaux de cailloux, de cuivre, etc., on se mit en marche. Un parti ennemi ayant été rencontré par hasard, le pistolet fut déchargé, et les Adoumas rentrèrent en désordre. Le docteur Ballay eut à soigner l'unique blessé de ce combat homérique, écorché par le recul de l'arme trop chargée. On retrouva à l'endroit même de l'engagement le pistolet, resté maître du champ de bataille.

Je commençais déjà à compter les jours, quand les Adoumas revinrent de Machogo, où ils avaient conduit le docteur Ballay et Hamon. En donnant le payement convenu, je demandai aux Adoumas à être remonté à mon tour. On me renvoya à la prochaine saison, voire même à l'année suivante. Les raisons de ce refus ne manquaient pas, mais la vraie, ils omettaient de la dire : c'est qu'ils tenaient à m'exploiter encore plusieurs mois.



Malemba. — Dessin d'E. Lacthier, d'après nature.

Ils demeurèrent stupéfaits, et surtout fort désappointés, lorsqu'ils s'aperçurent de la supercherie du magasin aux caisses vides; ils semblaient vraiment me reprocher de les avoir indignement volés.

Voyant qu'il me faudrait attendre pour obtenir même l'unique pirogue qui m'était nécessaire, je me décidai à partir avec mes hommes seuls.

En prévision de cette éventualité, j'en avais gardé une. Mon interprète Denis et cinq autres Gabonais formèrent l'armement. Samba N'digou, qui était redescendu avec les Adoumas, pouvait au besoin nous indiquer les passages.

Sur les eaux tranquilles du Gabon, ces hommes étaient les meilleurs piroguiers; mais quels pagayeurs dans les rapides!

Les Adoumas furent réellement ébahis de me voir partir avec un pareil équipage pour franchir les rapides. Selon eux, jamais, au grand jamais, je n'arriverais. Quant à nous, heureux de partir, nous étions pleins d'entrain. Mais notre ardeur allait être singulièrement refroidie par les bains forcés de la route et les nombreux accidents!

SAVORGNAN DE BRAZZA.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La fille de Libossi présentant à M. de Brazza un plat de chenilles (voy. p. 34). — Dessin de Riou, d'après les croquis de l'auteur.

VOYAGES DANS L'OUEST AFRICAIN,

PAR M. SAVORGNAN DE BRAZZA[1].

1875-1887. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIX

DE DOUMÉ À MACHOGO. — LES OBAMBAS ET OUMBÉTÉS. — LES ONDOUMBOS, AOUMBOS ET BAKANIKÉS.

Le 22 juillet au matin, je quittai définitivement Doumé. Nous n'eûmes pas besoin d'arriver jusqu'aux rapides pour donner satisfaction aux prédictions des Adoumas : deux heures après, nous chavirions déjà. Cela promettait pour plus tard. Mais il n'y avait pas à dire, « le vin était tiré, il fallait le boire », ce qui ne nous empêcha pas de trouver fort mauvais goût à l'eau de l'Ogôoué.

De Doumé au premier rapide en amont de la rivière N'coni, il y a une distance de soixante-dix kilomètres, que l'on franchit ordinairement en deux jours et demi. J'en mis six.... A chaque chavirage il fallait faire sécher nos effets. Cette longue navigation me donna l'occasion d'entrer en relations avec les Okotas. Ils ont trois grands villages sur la rive droite. La population y est nombreuse; elle se rattache par le langage aux populations bakalaises, bangoués, chakés.

Le 24 j'atteignis le confluent de la rivière Sébé, large de cent mètres à son embouchure. Ses eaux étaient basses; mais aux grandes crues elles doivent monter de quatre mètres. Sa profondeur moyenne était de trois mètres. Les contrées qu'elle traverse sont boisées; sa source se trouverait dans le pays découvert des Batékés.

Le 26 je m'arrêtai chez un chef obamba, le vieux

1. Suite. — Voyez t. LIV, p. 289, 305 et 321; t. LVI, p. 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Libossi; il dut ma longue visite à la nécessité, si souvent renouvelée, de faire sécher nos effets. Ses hommes, beaux gaillards, bien bâtis, avaient une certaine fierté. Libossi m'accueillit très cordialement et avec apparat. Il me présenta les principaux de son village, ainsi que ses femmes, avec une dignité patriarcale qui m'impressionna. On me traita comme un chef ami; le talent culinaire des nombreuses femmes de Libossi fut mis à contribution. Ces dames étaient horripilées de me voir dédaigner leur cuisine pour des œufs! Elles se retournaient en crachant, le cœur soulevé de dégoût.

Libossi était fier de sa toute jeune fille, qui m'offrait un plat de chenilles fumées, apprêtées à l'huile de palme et saupoudrées de sel d'herbes. Elle les goûtait devant moi, pour prouver qu'elle n'avait pas de mauvaises intentions. La prudence le veut ainsi.

Cette jeune fille n'était pas mal de sa personne; elle avait mis une certaine coquetterie dans sa toilette. Une ceinture de perles congolos ceignait ses reins et servait d'attache, par derrière, à un mouchoir d'étoffe indigène, large comme la main. Une bande plus étroite encore pendait par devant et complétait l'habillement.

Tout le corps était peint en rouge avec la poudre de santal mêlée d'huile de palme, la chevelure arrangée de chaque côté de la tête en bandeaux. Les petites tresses, terminées par des perles bleues, retombaient tout autour; des bracelets sculptés en cuivre rouge et jaune, ornaient ses poignets, et un collier de perles grosses comme des œufs de pigeon complétait sa toilette. Des colliers bleus, en sautoir, indiquaient qu'elle n'était pas mariée. Plus d'un grand chef devait briguer une si illustre alliance.



Tinga, l'un des hommes de la pirogue. Dessin d'E. Laethier, d'après nature.

Une petite glace d'un sou donnée à chaque femme me valut un grand renom de générosité.

Le 26 je couchai chez Balla, dont le village est établi sur les hauteurs. Des populations assez considérables se sont groupées autour de ce chef. Ce sont des Ondoumbos, appartenant à la même famille que les habitants de Machogo. Ces populations paisibles sont fort contrariées du voisinage des Obambas et des Oumbétés, établis sur les territoires de la rive droite.

Chez Balla, l'aspect général du pays a changé : la contrée boisée qui depuis les Okandas s'étend jusqu'ici a disparu. Quel sentiment d'oppression et de sombre monotonie laissent à l'Européen les vastes étendues de forêts où nous avions vécu tant de mois! Dans ces profondeurs mornes on respire un air lourd chargé d'émanations chaudes, que jamais la brise ne renouvelle.

Enfin nous étions sortis de ces régions boisées, où plane souvent un air humide et brumeux. Tout à coup devant nous s'étend, à perte de vue, la contrée riante des vastes prairies, des ravins, des collines, parfois couronnées de palmiers et de bananiers, où l'on entrevoit les villages. On respire un air plus sec sous un ciel plus clair. La brise souffle constamment sur ces régions et tempère les ardeurs d'un soleil plus vif.

Le 27 au matin, je passai l'embouchure de la rivière N'coni, large de soixante-dix mètres, profonde de cinq à six. Son courant est fort, ses eaux claires. Continuant notre route, nous allions faire connaissance avec les rapides du haut Ogôoué; ils commencent un peu en amont et continuent sans interruption jusqu'à Dumba-Mayola.

La pirogue fut halée, à vide, le long des rives, et franchit le premier rapide, qui représente un dénivellement de deux mètres sur un parcours de cent mètres. Quand nous repartions, tout fiers de ce résultat, un violent tourbillon nous rejetait dans le grand courant, et ce n'est qu'à force de pagaie que nous pûmes traverser; un homme sautant sur la rive, au moment même où la pirogue commençait à être entraînée, put nous retenir. Cette fois nous en étions quittes pour l'émotion.

Quelques heures plus tard nous prenions un véritable bain, peu dangereux, mais désagréable. Un simple remous colla notre embarcation, la quille en l'air, sous des troncs débordant des rives. Il nous fallut jusqu'au soir pour la dégager. Le transfilage qui retenait notre léger bagage s'était rompu, nous perdîmes bien des choses. Dans la bagarre, nos pagaies étaient parties en dérive; toute la journée du lendemain fut employée à en fabriquer de nouvelles.

Cette nuit-là nous goûtâmes les douceurs du sommeil à la manière adouma, couchés sans couvertures. L'amorce de nos briquets était tellement trempée, qu'il me fallut plus d'une heure pour avoir du feu. Nous n'avions pas de fusil à pierre et je ne parvins à l'allumer qu'en enflammant, avec une cartouche sans balle, de la poudre écrasée et mouillée qui fusa. Le moyen est pratique, je dus souvent l'employer par la suite. En pareille circonstance, le feu était plus nécessaire que le souper, parti en dérive.

Avons-nous assez chaviré! Avons-nous été assez jetés sur les rochers, pris par les remous, refoulés en aval du point de départ! Ce voyage me fit comprendre que la navigation de l'Ogôoué était tout à fait impossible avec d'autres hommes que les indigènes. Et encore faut-il que ces indigènes soient des riverains habitués aux difficultés des rapides.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais passons sur les nombreux incidents de ce voyage, véritable odyssée d'un nouveau genre. Nous continuâmes comme nous avions commencé, et plus d'une fois je craignis de voir se briser ma pirogue et de réaliser ainsi les prédictions des Adoumas.

Cette manière de voyager ne me permettait pas, bien entendu, de relever l'itinéraire de ma route, mais je devais, par la suite, au moyen d'observations astronomiques, retrouver la position géographique absolue.

En amont du rapide de Doumé, formé de quartzite veiné, l'Ogôoué coule majestueux, encaissé entre des rives boisées, distantes l'une de l'autre de huit à douze cents mètres. Il a une grande analogie avec son cours dans la région maritime. De nombreux ruisseaux débouchent dans la rivière; les indigènes en profitent pour pêcher; ils ferment l'embouchure au moyen de claies appuyées sur une liane tendue, ayant soin d'y ménager des passages pour les nasses à poisson.

En amont de la rivière Sébé, le pays devient plus accidenté; le fleuve coule en ligne droite sur de longs parcours; les coudes, brusques et resserrés, sont rares.

Des stratifications horizontales de grès apparaissent fréquemment le long des rives rongées par le courant. Elles sont couvertes d'une épaisse couche d'argile jaune-rougeâtre et de terre végétale.

Les schistes, qui forment les principaux rapides des Okotas, Apinjis, Okandas, et donnent un aspect grandiose à ces parages tourmentés et dangereux, sont remplacés par des couches de quartzite et de grès fins très compacts et par quelques affleurements de granit. Ce changement géologique du sol se traduit par un aspect tout différent des rapides. Les couches rocheuses horizontales, coupées régulièrement par des failles, semblent faire parfois un plancher au cours de la rivière. Les rapides se présentent souvent sous forme de barrages ou de gradins, séparés par des bassins d'eau calme. Le premier rapide, où nous avions risqué d'être entraînés, est un véritable seuil barrant la rivière, que le courant a creusé davantage vers la rive droite. L'autre partie, moins entamée, se détache de la rive gauche comme une digue, et n'est recouverte qu'à l'époque des crues. De semblables dispositions se répètent souvent. Le dénivellement de l'eau dans ces gradins est généralement d'un à deux mètres; mais ceux que l'on rencontre à l'embouchure du Lékei, de la petite rivière Eboga, ont des sauts de trois et quatre mètres; à Mopoco, la différence de niveau est de dix à douze mètres, et l'on ne peut passer que par des canaux latéraux, où l'eau tombe en cascades successives. Le cours du fleuve est parsemé d'îlots rocheux, usés par le courant rapide. Sur ces îles, et dans la contrée environnante, sont groupées des populations aouandjis et bakanikés.

A une journée et demie plus loin, après avoir traversé de nouveaux gradins, on arrive à Dumba-Mayela, la Route — bien nommée — des Roches, car la rivière est obstruée par des îles et des îlots, entre lesquels l'eau s'engouffre et tourbillonne dans mille directions opposées.



Piroguier. — Dessin d'E. Lacthier, d'après nature.

Nous trouvons ici également, sur les îles, des populations bakanikées. En amont, la rivière coule de nouveau sans obstacle, offrant de grands espaces en ligne droite et peu de détours. Son importance diminue à la rivière Liboumbi, le plus fort affluent de la rive gauche après Lolo. La rivière Liboumbi descend des hautes contrées aoumbos et n'jabis. Ses eaux sont blanchâtres; le courant, violent, est obstrué par de nombreux rapides, souvent infranchissables. Les îlots ont disparu, on rencontre encore des bancs de sable couverts auxcrues.

En aval de Liboumbi, les populations aoumbos, ondoumbos, bakanikées et oundassas sont très denses. A trois jours de navigation en amont se trouve Machogo.

Les populations que nous venions de visiter utilisent leurs nombreux rapides, et surtout les digues, pour établir des pêcheries. Le poisson, entraîné par le courant, retombe sur des claies, et celui qui remonte est pris dans des nasses. Nous étions souvent obligés de faire des dégâts à ces constructions, pour pouvoir passer avec notre pirogue. Toutes les résistances sont si bien contre-balancées que la solidité de ces pêcheries, faites de poutrelles, de roseaux et de fourches, est extrême.

Depuis la rivière N'coni, l'Ogôoué était devenu plus pittoresque. Le rideau d'arbres qui borde généralement les rives disparaissait de plus en plus, et, du fleuve même, nous pouvions apercevoir les vertes collines couronnées de villages et leurs pentes cultivées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Souvent aussi on voyait les débris carbonisés de cases incendiées et de plantations détruites. Ces traces de la guerre me rappelaient à la réalité et mettaient une note sombre à ces riants tableaux.

J'étais étonné de l'entremêlement de ces peuplades, divisées par de fréquentes jalousies commerciales.

Mais au-dessus de ces mille petites querelles de clocher, de peuples d'origine commune, plane l'antagonisme de race.

Dans le bas Ogôoué, la grande famille des Fans est en hostilités constantes avec les tribus riveraines; ici, les Obambas, originaires de forêts, sont les ennemis nés de toutes les races des contrées découvertes.

Les uns, formés par les nécessités de leur habitat d'origine, sont chasseurs et guerriers, toujours sur le qui-vive, et prêts à se défendre des surprises, auxquelles ils sont exposés dès qu'ils sortent de l'espace défriché des plantations. Les autres, placés par la nature dans des contrées riantes et découvertes, sont plus paisibles et s'adonnent à la pêche, aux travaux agricoles, ainsi qu'à l'élevage, qui font leur richesse.

Le rapprochement des deux races, amené par des intérêts commerciaux, dégénère en exactions de la part des plus forts, et les faibles abandonnent souvent la place.

De la sorte les populations établies autrefois sur la rive droite se sont entremêlées sur les territoires de la rive gauche.

Les peuplades belliqueuses se divisent en deux branches : les Obambas, plus rapprochés du fleuve; les Oumbétés, de l'intérieur. Les Obambas sont fiers de leurs relations de commerce avec les Adoumas; ils traitent de sauvages les Oumbétés, qui habitent derrière eux, loin de l'Ogôoué. Cependant ils sont tous de même



Un paysage de l'Ogôoué. — Dessin de Riou d'après une photographie.

race, et, comme les Fans, avec lesquels ils ont plus d'une analogie, ils appartiennent à un peuple qui s'étend à des distances considérables dans les contrées inconnues du nord.

Quelques années auparavant, les Obambas de l'Ogôoué étaient sous l'autorité d'un seul chef, assez puissant. C'était comme l'embryon d'un petit État africain, se formant sous l'autorité du chef Djaïn. Libossi, Liboumbi, Mouéli et Lécumbo, ses alliés ou parents, exerçaient une autorité réelle sur toute la région et reconnaissaient sa suprématie.

Djaïn mort, nul ne sut le remplacer; actuellement tous sont indépendants, bien qu'ils se groupent parfois pour les opérations de guerre ou de pillage.

Les guerriers obambas se réunissent assez nombreux, traversent l'Ogôoué et parcourent le pays, dont ils seront maîtres dans quelques années.

Leur passage laisse des traces sanglantes. Tout est ravagé, brûlé, et, quand la nouvelle de leur arrivée a rendu toute une région déserte, ils se portent inopinément sur une autre.

Tout ce qui tombe dans leurs mains, hommes, femmes, enfants, est pris et vendu, soit aux Adoumas de l'ouest, soit aux Batékés de l'est.

C'est ainsi que les Obambas sont devenus de grands fournisseurs d'esclaves, et que toutes les peuplades, sans cohésion, sont constamment en éveil, se déplacent et ne peuvent se livrer en paix à leurs travaux habituels.

Quelques groupes de villages, établis dans les îlots rocheux de l'Ogôoué, peuvent seuls prospérer encore, sans crainte d'offrir un appât aux Obambas, qui, étrangers aux choses de la navigation, ne sauraient les atteindre.

C'est le cas de ces agglomérations de villages que nous avions rencontrées à l'île de la rivière N'coni, à Mopoco et à Dumba-Mayela. Les bancs de sable eux-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



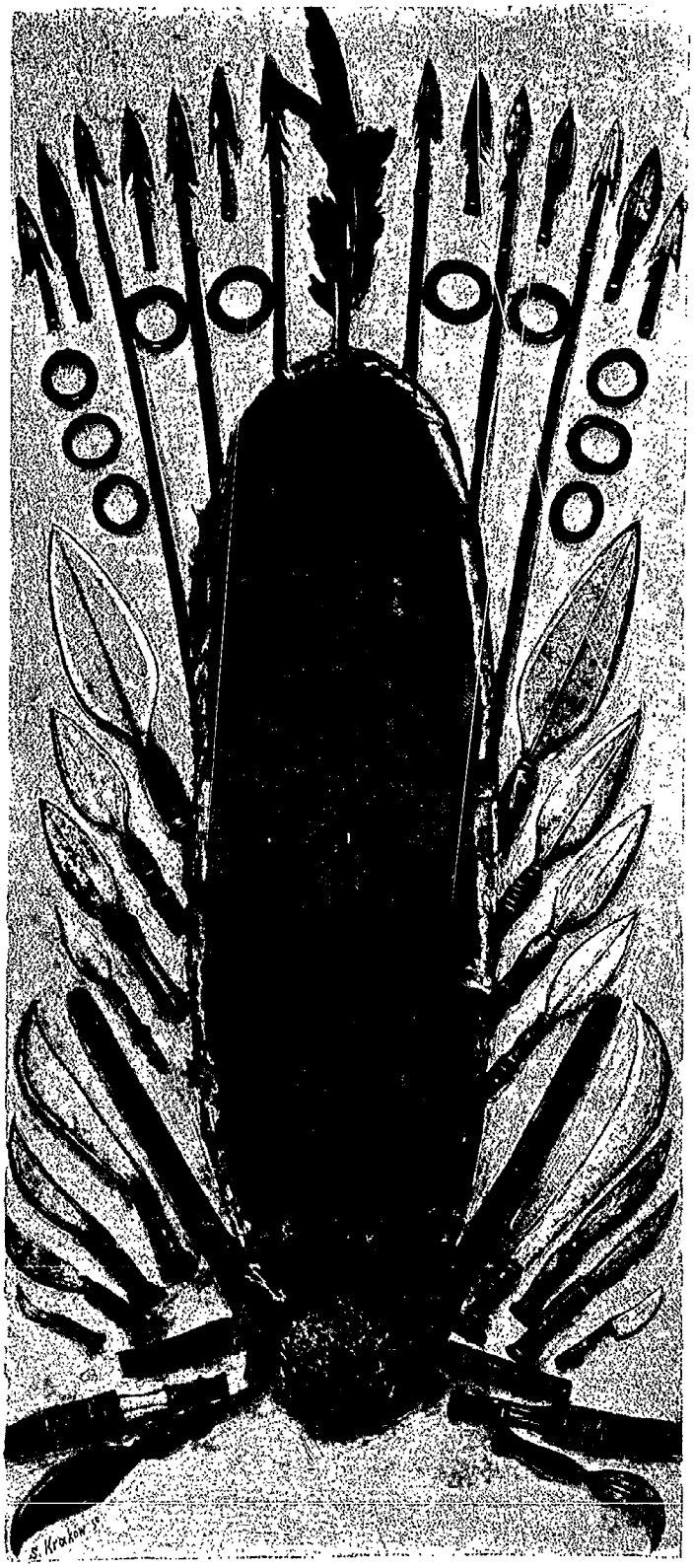
Passage du rapide de Macopo (voy. p. 35). — Dessin de Riou, d'après une photographie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mêmes, émergeant à la saison sèche, servent parfois d'abris temporaires.

Ces peuplades paisibles sont impuissantes à défendre l'Ogôoué, leur barrière naturelle. Elles s'en éloignent vers le sud-ouest, et cherchent sur des plateaux d'accès difficile un refuge contre leurs envahissants voisins, qui les suivent dans leur mouvement lent de migration.

Le jeune guerrier obamba paye de mine; un large couteau à la ceinture, le bouclier en rotin pendu sous l'aisselle et des zagaies à la main, il va dans les villages amis pour son commerce ou ses affaires. Quand son but est le mariage, il est fort soigné de sa personne. Des plumes d'aigle sont piquées fièrement dans ses cheveux tressés et ornés de perles ou de cauris. Le corps est tout fraîchement pommadé de rouge; quelque tache bizarre en jaune de kola (la couleur fétiche) tranche sur le



Armes des Ondoumbos. — D'après une panoplie exposée au Trocadéro.

reste et permet de reconnaître, à cette marque distinctive, sa noble famille ou sa haute personnalité s'il a su se faire un renom.

Des bracelets de cuivre ou de fer, portés même aux pieds, s'entre-choquent à la marche et constituent le suprême du genre.

Une toilette si recherchée n'a pas, comme on pourrait le croire, uniquement pour but la jeune fiancée, car souvent elle n'a que cinq ans lorsqu'elle va vivre avec les enfants de son futur mari.

Aussi le jeune homme sait trouver des dédommagements immédiats à ses voyages et à ses démarches sans fin pour un bonheur à venir. Mais, arrivé pour acheter sa femme, il est parfois vendu comme esclave par quelque chef, qui se paye sur sa personne des dommages faits à son honneur.

Plus un chef a de femmes, plus il est puissant; la quantité des épouses n'est pas sans avoir une influence sur le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nombre des guerriers, heureux d'associer leur fortune à la sienne. Des hommes coupables ou mécontents de leur sort, quittant un village pour un autre, sont parfois récompensés de longs services par la cession d'une des femmes à la fidélité justement suspectée.

La première femme d'un chef n'est pas une favorite qui doit son empire à la jeunesse et à la beauté : c'est la première en date. Malgré l'âge, elle conserve toujours son influence sur son mari et la suprématie sur les nouvelles épouses. Ses conseils sont écoutés; elle a droit à des égards et ne fait pas, comme ses compagnes, partie de l'héritage à partager entre les fils, les frères ou les neveux du défunt.

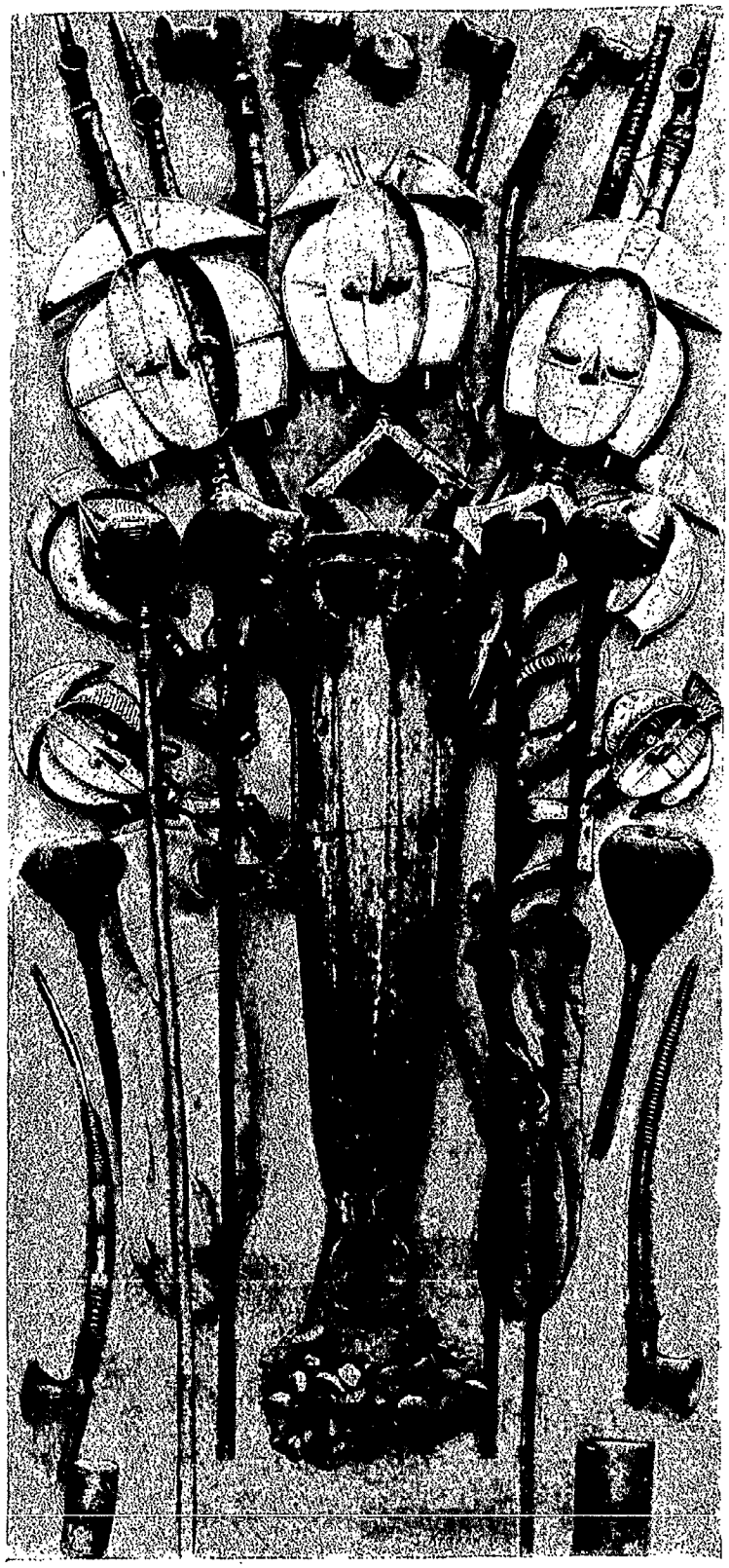
La femme ne connaît pas la jalousie. Elle considérerait, au contraire, comme un sort bien triste d'être mariée à quelqu'un d'assez pauvre pour n'avoir qu'une femme.

L'homme se fait lui-même sa place au soleil, par son activité dans le commerce, son adresse à la chasse ou son courage à la guerre. Quant à la femme, sa position dans le ménage dépend surtout de celle de ses parents. Fille d'un puissant chef voisin, il lui sera beaucoup pardonné.

Des déplacements multiples, motivés par la guerre ou l'abandon des terres épuisées, viennent-ils à l'éloigner de sa famille, les siens cessent-ils d'être craints, elle risque fort d'être déchue de sa situation première et de former, dans le village de son ex-seigneur et maître, un plus humble ménage; elle est même vendue comme esclave en pays étranger.

Excepté quelques favorites facilement surveillées, le reste des femmes, se livrant à la culture des plantations sait profiter d'une liberté qui les dédommage de leur délaissement.

On commence à payer souvent la dot de la femme lors-



Tambours, masques, etc., des Ondoumbos. — D'après une panoplie exposée au Trocadéro.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'elle est encore enfant: elle a généralement acquis le droit d'avoir une case à part à l'âge d'une puberté plus que précoce.

La dot se compose de : moutons, chèvres, lingots de fer, bracelets de cuivre, pointes de zagaies, colliers de perles, étoffes du pays, sel et quelques rares marchandises d'Europe. Elle varie suivant l'importance de la famille dont on recherche l'alliance. La grande préoccupation de toutes ces peuplades est de se procurer des marchandises pour avoir des femmes. C'est leur nombre qui représente la richesse accumulée de l'individu et fixe sa position sociale.

Achat de la femme, vente de l'esclave, voilà les deux grands mobiles dans ces régions, où la fertilité du sol assure, presque sans travail, la vie matérielle de l'homme, et où le climat ne lui demande pas de grands efforts pour se nourrir et s'abriter.

En songeant au commerce d'esclaves qui désole toutes ces contrées, je ne pouvais m'empêcher de comparer entre eux les peuples qui les habitent. La race pahouine ou fan, qu'un grand mouvement de migration a poussée du fin fond de l'intérieur vers la côte, est étrangère à tout commerce d'esclaves. Chez elle, l'homme coupable est tué et mangé.

Chez les autres, aux mœurs déjà plus adoucies, il est vendu parce qu'il est coupable. C'est encore la justice primitive. Mais chez tous ces peuples, depuis longtemps courtiers d'esclaves, l'appât du gain a faussé l'idée première de la justice, et ce n'est plus un coupable qu'on punit, mais une marchandise qu'on vend.



Dame obamba (voy. p. 38 et 39). — Dessin d'E. Laethier, d'après nature.

Et qui sait si, par la suite des temps, le descendant du chef obamba, aujourd'hui fier de ses nombreux guerriers, ne se trouvera pas, à son tour, faible et isolé, pour avoir peu à peu vendu les siens, afin de se procurer du sel pour sa cuisine ou des colliers congolos pour ses favorites.

Le remplacement, par les peuplades au sang vigoureux, des populations abâtardies, n'est-il pas la cause de ces migrations africaines?

S'il est facile de prédire un triste avenir aux tribus mélangées des Ondoumbos, Aoumbos et Bakanikés, elles paraissent avoir eu un certain passé.

Par le nom générique d'Andjicani, que je leur ai souvent entendu donner, ainsi que par d'autres remarques, elles sembleraient être les débris d'un peuple ayant eu autrefois un grand renom. En effet, sur les cartes du quinzième siècle, le royaume des Andjicani est indiqué comme bordant loin vers le nord-ouest le royaume des Makokos. Cette décadence n'est-elle pas due à la démoralisation produite de proche en proche, et depuis des siècles, par l'esclavage?

Mais revenons à notre voyage.

Le 6 août, vers dix heures du matin, nous arrivons au confluent de la rivière Passa, que nous laissons à gauche.

Cette rivière, plus étroite que l'Ogôoué, est presque aussi importante; ses eaux sont claires et le courant rapide. L'Ogôoué, plus calme, devient très sinueux et prend décidément la direction générale du sud.

Le soir j'arrivai au pied d'un grand rapide qui barre entièrement le fleuve; nous étions à Machogo, où j'eus la joie de retrouver en bonne santé MM. Ballay et Hammon et tout le personnel. Rapporté à une localité voisine, dont j'obtins plus tard la position astronomique absolue, Machogo se trouvait à environ huit cent cinquante kilomètres de la côte, en suivant le cours de l'Ogôoué, que nous remontions si paisiblement depuis vingt mois.

L'installation du docteur Ballay suffisait pour abriter provisoirement le personnel et les bagages; nous ne pouvions, en effet, prolonger notre séjour à Machogo, terme de la navigation en pirogue sur l'Ogôoué. En amont, les rapides se succèdent jusqu'à la grande chute de Poubara, haute d'une vingtaine de mètres; au delà l'Ogôoué ou Rebagni n'est plus qu'un torrent impraticable, prenant naissance au sud-ouest du pays des Achicouyas.

La mission dont le gouvernement m'avait chargé était terminée quant à l'Ogôoué. Ce fleuve n'était pas, comme on l'avait pensé, une grande route permettant de pénétrer par eau au cœur même du continent noir.

Mais si le problème de l'Ogôoué était résolu, si nos espérances étaient déçues, nous savions que, à quelques jours de marche à l'est, on devait arriver dans un nouveau bassin qui déverse ses eaux vers l'intérieur, au nord-est. Au dire des indigènes, on y rencontre de grands espaces d'eau. Là était désormais notre objectif.

Il fallait donc abandonner le fleuve, qui nous avait tant écartés de l'est, et reprendre cette direction, avec l'espoir de nous rendre compte de ces contrées absolument inconnues.

Mais avant de continuer notre récit, et bien que nous n'ayons pas encore quitté tout à fait le bassin de l'Ogôoué, il est temps de jeter un dernier coup d'œil en arrière, car désormais notre exploration empruntera à des contrées et à des populations nouvelles un caractère tout différent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Jeune guerrier obamba (voy. p. 38). — Dessin de Sirouy, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XX

LE BASSIN DE L'OGÔOUÉ.

Malgré la lenteur calculée de notre exploration, le temps nous avait fait défaut pour entreprendre de longues reconnaissances à droite et à gauche de notre itinéraire. Toutefois nos observations, complétées par les renseignements des indigènes, permettent de se faire une idée générale du bassin de l'Ogôoué.

Occupant environ trois degrés au nord et douze degrés carrés au sud de l'équateur, ce bassin s'étend du septième au douzième degré de longitude est de Paris et peut avoir une superficie égale au tiers de la France.

La région voisine de l'Océan, basse, marécageuse, est à peine le tiers de la région intérieure, accidentée, élevée, faisant partie du massif parallèle à la côte, qui sert d'assises aux hauts plateaux bordant à l'ouest la grande dépression de l'Afrique équatoriale.

On quitte les bancs de calcaire, recouverts d'épaisses couches de limonite, de Libreville, pour les récents terrains d'alluvions du delta de l'Ogôoué.

De grandes lagunes, des lacs et des canaux découpent cette région marécageuse.

Là croissent en abondance le palétuvier et le palmier rotang, les pandanus aux racines multiples. De nombreux bouquets de palmiers élæis remplacent bientôt l'épais rideau au feuillage sombre des eaux saumâtres. Leur silhouette se détache sur des plaines de hautes herbes ou de papyrus, inondées aux crues, et donne à la contrée, qui s'élève graduellement, un aspect plus riant.

Alors apparaissent les premières assises rocheuses. Ce sont des phyllades bleuâtres, surmontés d'épaisses couches d'argile jaune ou rouge, colorée par l'hydrate de fer. Là commence la région des collines et des forêts aux essences variées qui bordent la rivière; une grande épaisseur d'humus rend le sol très fertile; la rivière coule large et majestueuse, et son cours n'est plus encombré par des îles et îlots.

A mesure que la contrée s'élève, des villages galois, inengas, bakalais, bordent les rives, et le sol plus tourmenté laisse percer des affleurements de granit. Ensuite l'épaisse forêt n'est plus entrecoupée par les villages et couvre de son ombre toute la région.

Les palmiers ont disparu, les rives se resserrent de plus en plus : on est au pied des rapides, qui commencent après la contrée déserte, entre Samquita, N'jolé et le pays des Okotas.

L'Ogôoué se fraye là un passage à travers des couches de schiste et de micaschiste. D'innombrables rochers, des îlots, des îles reparaissent, et dans cet enchevêtrement on aperçoit des blocs de quartzite, des amas de cailloux roulés et des bancs de sable quartzeux aux paillettes micacées, que les remous du courant déposent à l'abri des pointes. C'est la contrée habitée par les Okotas. Les collines herbeuses apparaissent pour la première fois dans le paysage, coupent la fatigante monotonie des forêts et s'étendent jusqu'au delà du pays okanda, où affleurent des masses de granit, de quartz et de gneiss.

Enfin, au delà des Adoumas, la végétation forestière retrouvée dans toute sa vigueur en amont de Booué, devient plus rare; les stratifications de grès quartzeux prennent un grand développement et sont recouvertes de terres argileuses jaunes ou rouges; au delà s'étendent des contrées sablonneuses aux vallées séparées par des plateaux élevés.

On a déjà remarqué que, entre l'équateur et les tropiques, les saisons pluvieuses dépendent du mouvement en déclinaison du soleil. On a deux saisons pluvieuses près de l'équateur; mais, à mesure qu'on s'en éloigne au nord ou au sud, l'arrivée des pluies retarde dans le premier cas, elle avance dans le second, et la durée d'une des saisons pluvieuses augmente tandis que l'autre diminue, de telle sorte que sous les tropiques on n'a plus qu'une seule saison des pluies et une seule saison sèche.

Au Gabon, situé près de l'équateur, l'année est partagée en deux saisons pluvieuses et deux saisons sèches d'inégale durée. Nous les retrouvons dans le bassin de l'Ogôoué, mais avec les modifications que comportent les différences en latitude, l'action des courants atmosphériques, et aussi la position par rapport aux chaînes de montagnes, la nature du sol, l'état de la végétation, etc., toutes causes qui, indépendamment des lois générales auxquelles les saisons sont soumises sur la côte, semblent avoir ici pour effet de restreindre la période des pluies proportionnellement à la distance de l'Océan.

De l'observation des saisons — auxquelles est intimement lié le régime des eaux, dont la connaissance ne nous importait pas moins au point de vue géographique qu'à celui de nos transports — il résulte que l'année se partage, à peu près, ainsi qu'il suit :

La grande saison des pluies s'étend de janvier à mai; c'est l'époque la plus humide et la plus chaude de l'année : le thermomètre s'élève à plus de 34 degrés à l'ombre.

La grande saison sèche lui succède jusqu'en septembre; l'air est alors à son minimum de chaleur et d'humidité; une fois bien établie, c'est la saison la plus agréable pour les Européens. En septembre, la température s'élève, les pluies recommencent; elles augmentent en novembre et cessent en décembre. A cette seconde saison pluvieuse succède enfin une très courte période sèche, du 15 décembre au 15 janvier. Encore des orages fréquents, une humidité abondante, rendent-ils très désagréable ce moment de transition ou de répit entre les deux saisons pluvieuses.

La température moyenne est de 24 degrés.

A l'exception des tornades qui viennent de l'est, les brises du sud-ouest ou du sud renouvellent difficilement l'air chaud et humide des lieux boisés, qu'ils

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soient bas ou élevés; et l'air ainsi que l'eau, viciés par la décomposition des végétaux, engendrent les maladies des régions intertropicales.

Prise dans ses grands caractères généraux, la contrée se divise en quatre zones bien distinctes quant à l'aspect, à la formation géologique, à son élévation et même à son climat :

1° La zone maritime, basse et marécageuse;

2° La région des vastes forêts entrecoupées de clairières herbeuses;

3° La région des collines verdoyantes, zébrées de nombreux ruisseaux, aux rives boisées et aux plateaux de trois cents à quatre cents mètres;

4° La zone de partage des eaux, plateaux élevés de sept cents à huit cent cinquante mètres, aux grands vallonnements dans lesquels les rivières prennent naissance.

Les plateaux argileux de trois cents à quatre cents mètres et les plateaux sablonneux de sept cents à huit cent cinquante mètres constituent les plus grandes hauteurs des zones qu'ils occupent. Trait caractéristique : le sommet des collines et des montagnes est toujours en contre-bas des plateaux.

Le sous-sol de ces régions élevées semble très régulier. Pour les plateaux argileux, il est nettement indiqué par les affleurements qui apparaissent aux bords des rivières. Ces couches de grès, sombres, rouges et parfois bleuâtres, présentent des stratifications d'une puissante venue.

Les grès des assises des hauts plateaux sont à grains souvent grossiers et friables; on découvre leurs couches inférieures dans le lit des rivières très profondément encaissées.

La température des plateaux varie de 13 à 33 degrés, hauteurs extrêmes prises à l'ombre. Dans cet air



La zone maritime. — Dessin de Riou, d'après une eau-forte de M. Jacques de Brazza.

plus sec, la fraîcheur est plus sensible, car les brises qui soufflent sans cesse sur ces régions adoucissent considérablement la chaleur.

La hauteur thermométrique, prise à un mètre dans le sol, est toujours la même : 24 degrés centigrades, température moyenne de l'année dans ces régions élevées.

A la saison sèche, le rayonnement nocturne produit une rosée très abondante, remplaçant les pluies, moins fréquentes que dans la zone maritime.

La pression barométrique est, comme dans toute la région équatoriale, d'une extrême régularité. La courbe diurne est presque toujours égale en amplitude. Entre minima et maxima elle varie de 3,5 à 4,5.

Les perturbations atmosphériques n'influent que peu et momentanément sur le baromètre; mais si cet instrument est inutile pour les prévisions du temps, il est des plus précieux pour l'altimétrie.

Les températures varient moins régulièrement et sont affectées par l'état atmosphérique. Elles offrent généralement leur maximum vers deux heures de l'après-midi, et leur minimum une heure avant le lever du soleil.

Ce n'est pas en consultant le thermomètre qu'on peut apprécier l'effet produit sur l'organisme humain. On supporte plus facilement des températures élevées dans une atmosphère claire et par un temps sec, que des chaleurs moins fortes par un ciel brumeux, couvert et saturé de vapeurs d'eau.

Plus que le thermomètre, c'est l'hygromètre qui donne des indications à cet égard.

La tension électrique exerce également une grande influence débilitante.

On peut dire que la fièvre des bois ou des marais est la seule maladie de ces régions. Elle se présente sous les formes les plus variées, telles que les fièvres pério-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

diques, les accès bilieux et hématuriques d'une violence extrême, ainsi que leurs conséquences immédiates, anémie, éruptions cutanées et plaies qui durent indéfiniment, à moins qu'à la suite d'un changement de saison, de milieu ou d'alimentation elles ne disparaissent rapidement.

Il arrive que les éruptions cessent aussi à la suite d'accès de fièvre.

Les insolations sont fort dangereuses. La dysenterie est rare, sans caractère aigu.

Les indigènes sont sujets aux maladies de poitrine. J'en ai rencontré qui étaient atteints de la maladie du sommeil.

Les Européens ne sont pas sujets à cette dernière maladie, sur laquelle les médecins devaient faire, plus tard, de sérieuses études à l'hôpital du Gabon.

L'Ogôoué, appelé Otemboé ou Rhembo M'polo (Grande Rivière) dans sa partie moyenne, Migôoué près de la côte, et Rebagni dans son cours supérieur, prend sa source, comme je l'ai reconnu plus tard, à l'ouest du haut plateau de huit cent cinquante mètres, dans la contrée sablonneuse et inhabitée qui sépare le pays des Achicouyas, élevé, fertile et découvert, de la région plus basse et boisée des Ballali.

A sa source, l'Ogôoué est à quatre cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer. Après un parcours de cent cinquante kilomètres au nord-nord-ouest, interrompu par des chutes et des rapides considérables, il arrive à Poubara, où la tombée est de trente mètres, et à Machogo, dont le dénivellement est de trois mètres. Sa dépression est rapide : environ un mètre par kilomètre; il devient alors fleuve et coule dans une vallée parallèle à la côte, jusqu'au confluent de l'Ivindo, affluent de droite, où son niveau s'est abaissé de cent



La région des collines (voy. p. 43). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

mètres, en franchissant deux groupes de rapides. De Doumé à l'Ivindo, son niveau s'est abaissé de soixante-dix mètres.

Dans ce parcours il met à nu des quartzites aux stratifications régulières, qui caractérisent tout spécialement Doumé.

A Bundji, limite aval de la série des rapides du pays adouma, le granit domine, à partir de la rivière Ivindo. Les rapides ne sont plus groupés en séries, mais se succèdent sans interruption, excepté en amont de la chute de Bôoué.

La région des grandes forêts vierges a commencé en aval de la rivière Sébé et s'étend jusqu'au confluent du N'gounié, mais elle est interrompue par le pays découvert des Okandas et des Apindjis.

Aux îles de N'jolé, l'Ogôoué a franchi les barrières de roches, au milieu desquelles il s'est creusé un lit. Son dénivellement a été de cent dix-huit mètres, et son élévation est de soixante-dix mètres au-dessus de l'Océan, dont il est éloigné de deux cents milles marins et vers lequel il coule silencieux, profond, sans obstacle, en se dirigeant au sud-ouest. Puis, s'élargissant de plus en plus à travers les plaines ondulées, boisées, de la zone maritime, il forme bientôt des bancs de sable et des îles.

C'est presque un lac en amont de Lambaréné, où il prend la direction générale de l'ouest, se partageant en plusieurs branches reliées par des canaux naturels, jetant çà et là des bras qui vont, au milieu des terrains bas, se répandre et se séparer encore, pour former sur la côte des lagunes et un delta, dont la largeur atteint près de cent quatre-vingts kilomètres entre le cap Sainte-Catherine et la baie de Nazareth, au fond de laquelle débouche le principal bras de ce grand fleuve.

L'Ogôoué est navigable dans toutes les saisons, pour des vapeurs d'un mètre de calaison, jusqu'à Lambaréné,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La région des grandes forêts (voy. p. 43). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dernier établissement européen; on pourrait aussi le remonter jusqu'aux îles désertes de N'jolé et de Missanga. A l'époque des crues il est navigable pour des vapeurs calant deux mètres cinquante.

Beaucoup plus long que la Seine, il est plus puissant qu'elle par sa largeur, sa profondeur et sa vitesse. Son aspect, essentiellement variable, est terrible quand ses eaux sombres, s'élevant de quatre à cinq mètres au-dessus du niveau moyen, et décuplant son débit, courent impétueusement et ne trahissent que par d'immenses tourbillons l'invisible et puissant travail de destruction qu'il accomplit.

Nous avons été obligés, par les monopoles commerciaux de tribu à tribu, de changer quatre fois de piroguiers; mais on peut se rendre compte du courant de l'Ogôoué en songeant qu'une pirogue marchant sans arrêt pendant toute la journée mettrait cinquante jours pour se rendre de N'jolé à Machogo, tandis qu'il ne lui en faut que six pour redescendre.

Bien que l'Ogôoué, ainsi que la plus grande partie de son bassin, soit dans l'hémisphère sud, dont les saisons commandent les crues et les baisses du fleuve, le régime de ses eaux est légèrement modifié, en aval de l'Ivindo, par le régime différent des affluents septentrionaux.

A l'exception du N'gounié, exploré par Du Chaillu, les affluents de l'Ogôoué sont encore inconnus. Les observations faites à leur confluent, les inductions tirées du système orographique général, et les renseignements des indigènes ne permettent pas de leur attribuer quelque valeur comme voies de communication.

Les affluents de la rive gauche sont plus ou moins parallèles à la direction de l'Ogôoué; ceux de la rive droite paraissent s'en écarter en éventail. Parmi les premiers, les rivières Liboumbi, Lolo, Ofoué méritent seules d'être citées après le N'gounié. Sur la rive droite, la N'coni et la Sébé ont peu d'importance; mais il serait intéressant de reconnaître, au-dessus de ses premières chutes, la rivière Ivindo, dont la principale source est peut-être assez éloignée dans le nord.

Les peuplades du bassin de l'Ogôoué appartiennent à la race noire. Les unes en représentent le type achevé; les autres en ont les traits moins accusés, la couleur moins foncée. C'est uniquement sur l'ensemble des caractères ethnographiques que — faisant abstraction des Akas ou Okoas, rares échantillons de pygmées égarés dans l'Ouest Africain — nous essayerons d'établir certaines divisions.

J'ai étudié ces peuplades moins au point de vue anthropologique qu'au point de vue du rôle que chacune d'elles peut jouer dans l'avenir. Toutefois je crois utile d'indiquer leur classification sommaire par idiomes.

Plusieurs de ces peuplades diffèrent moins entre elles au moral qu'au physique, et l'influence du milieu a créé des variétés d'une même race.

Les langues auxquelles on peut les rattacher sont : le *m'pongoué*, parlé chez les Gabonais, les Ourongous, les N'conis, les Galois, les Inengas, qui habitent la zone maritime; le *bakalais* des Boulons, des Bangoués, des Chakés, des Chébos et des Okotas, en amont de Doumé; le *fan*, parlé chez les Pahouins et les Ochébas ou Ossiébas.

Les dérivés de chacune de ces langues diffèrent entre eux souvent au point d'être difficilement compris par les gens de même origine.

Si nous prenons, par exemple, un mot usuel comme « eau » — *amingo*, *mango*, *mandjoua*, *andja*, *mandjin*, — on saisit facilement leur origine commune.

Par contre, si l'on prend le mot « feu » — *ogoni*, *vivoni*, *meya*, *iya*, *n'doua*, — on s'aperçoit aisément que les mots m'pongoué, *ogoni*, bakalais, *meya* et pahouin, *n'doua*, n'ont aucune similitude entre eux.

Au milieu de l'enchevêtrement des populations et des langues il serait difficile d'établir une démarcation catégorique, car à ces trois groupes d'idiomes nettement séparés vient s'en ajouter un quatrième, employé par les Adoumas, Obambas, Ondoumbos, Aoumbos et peut-être même les Bakanikés et les Batékés. Quelques-unes de ces langues sont douces, comme le m'pongoué, les autres dures et gutturales, comme le fan. La numération va jusqu'à dix chez les M'pongoués, tandis qu'elle s'arrête à cinq chez les Bakalais.

Je dois signaler encore une différence très prononcée entre les habitants : les riverains, aux mœurs adoucies, et les peuplades vigoureuses, guerrières, éloignées des rives. Ceux-ci représentent l'avenir, ceux-là le passé.

Malgré leur cannibalisme, les Fans sont supérieurs à tous les autres. La rudesse de leurs mœurs tient à une existence plus dure, aux luttes incessantes, à leur pauvreté relative. Leurs femmes, soumises à un rude labeur, respectent les devoirs d'épouse et de mère. Les riverains, voués uniquement au trafic, ont perdu leur sauvagerie, mais chez eux les mœurs sont efféminées, et celles de leurs femmes on ne peut plus relâchées.

Puisse le Pahouin ne pas perdre, au contact des riverains et des blancs, ses qualités naturelles!

L'esclavage, pratiqué partout, n'existe pas chez les Fans; mais ils ont, avec les autres peuplades, deux grands traits communs : la polygamie et, à un degré moindre, le fétichisme, sorte de culte des génies, exploité par les *ogangas* que nous appelons féticheurs. Leur morale est naturellement en rapport avec l'état rudimentaire de leur civilisation. Quant à leurs croyances d'un caractère religieux, tout en déplorant, à juste titre, leur cortège de pratiques grossières et parfois cruelles, nous devons reconnaître qu'elles recèlent souvent une idée abstraite, spiritualiste.

L'islamisme, par son essence monothéiste, serait certainement un réel progrès moral pour ces populations. Il entrerait aisément dans les mœurs, à cause de la polygamie; cependant l'intérêt supérieur de notre politique coloniale doit le faire repousser en faveur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

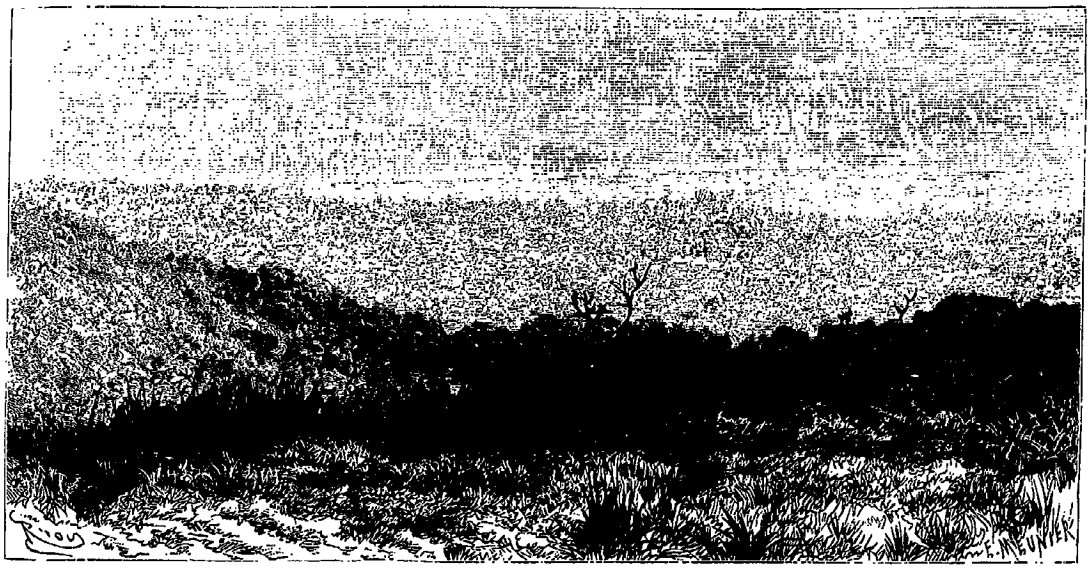
du christianisme, auquel ils seront plus réfractaires, mais qui les rapprochera davantage des nations européennes.

Nous avons déjà signalé l'ignorance, le caractère défiant, relativement doux, des populations riveraines, leurs divisions, leurs monopoles commerciaux. Notre influence, favorisée par la faiblesse des liens politiques entre les tribus, s'établira aisément chez elles, car leurs intérêts les rattachent naturellement à nous. L'habitude de la rivière et l'esprit commercial en feront des auxiliaires précieux; mais leur abâtardissement nécessitera notre intervention pour les défendre.

Les riverains n'entreront pas dans ce mouvement comme producteurs, mais comme intermédiaires; ils sont destinés à disparaître devant les peuplades primitives vigoureuses et guerrières. Divisés entre eux, ils ont besoin de notre intervention pour arriver à une cohésion qui leur permettra de résister à l'envahissement trop brusque des immigrants et d'exercer sur eux une action utile. Tout en les protégeant, nous devons amener leur rapprochement avec l'ennemi commun et empêcher que, favorisés par la situation, ils ne bénéficient trop exclusivement de la richesse produite par le travail des nouveaux venus.

La situation est différente pour ces derniers. Leur hostilité peut restreindre notre action au voisinage immédiat de la côte et des rivières navigables en nous barrant la route de l'intérieur. Ils ne subiront notre influence effective que lorsque nous aurons su leur créer des intérêts. Mais si nous savons nous les attacher, ces réfractaires de l'heure présente deviendront l'élément le plus fécond de l'avenir.

Tout cela dépendra de la manière dont nous tiendrons la balance entre les indigènes et les divers



Vue des hauts plateaux (voy. p. 43). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

intérêts qui peuvent les lier à nous. Actuellement, excepté le peu d'ivoire qui, passant de main en main, s'écoule vers la côte, l'intérieur n'exporte rien; son commerce se borne à la vente des esclaves: et pourtant le caoutchouc abonde dans toute la région, mais il n'est pas encore exploité, même près de Lambaréné, car les indigènes ignorent sa valeur réelle.

Ainsi que le fait prévoir l'aspect du pays, toute la contrée est, à peu d'exceptions près, d'une extrême fertilité et ne demande à l'homme que peu d'efforts pour le nourrir.

Insouciants et rendus paresseux par la fertilité du sol, les indigènes ne font pas de provisions et vivent au jour le jour, n'accordant à l'agriculture qu'une faible partie de leur temps; ils se livrent à la pêche, à la chasse et surtout au commerce.

L'avenir du pays est intimement lié à l'organisation du travail indigène, seul apte à mettre en valeur la fertilité de la contrée par la culture du café, du cacao, de la canne à sucre, qui poussent admirablement.

L'industrie tirera parti de l'abondance des plantes oléagineuses, textiles et tinctoriales et des essences forestières, parmi lesquelles se trouvent en abondance l'ébène, le santal rouge et la liane à caoutchouc, qui actuellement constituent, avec l'huile de palme et l'ivoire, les principaux produits d'exportation des régions voisines de la côte.

On sait que les grandes maisons européennes faisant le commerce de l'Afrique occidentale se bornent généralement à établir des factoreries ou comptoirs sur la côte.

Presque partout des caravanes, venant parfois de fort loin, y apportent des produits en échange desquels on leur remet une certaine quantité de marchandises; c'est le commerce au comptant qui attire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vers la côte les peuplades éloignées de l'intérieur.

Il n'en est pas de même dans l'Ouest Africain. Marchandises et produits passent de main en main, d'une tribu à l'autre, pour arriver de la côte à l'intérieur, et réciproquement ; le commerce se fait non pas au comptant, mais au moyen d'avances.

Les premiers négociants arrivés au Gabon se trouvèrent dans l'embarras, d'où les riverains m'pongoués les tirèrent avec profit en se faisant leurs agents. Le négociant remet au traitant indigène un stock de marchandises, et, moyennant une part de celles-ci, le traitant s'en va peu loin et mène large existence avec les marchandises reçues en avance. Il en prélève une bien faible partie, et la donne à son tour en avance aux aux indigènes qui doivent se procurer ses produits ; ceux-ci agissent de même avec d'autres plus éloignés ; et le producteur reçoit ainsi à peine la centième partie des marchandises données par la maison de commerce. Tout le monde vivant sur ce mode de transaction est uniquement préoccupé de se garantir ce lucratif transit. De là quantité de petits monopoles commerciaux, qui interceptent les communications, des jalousies et des guerres permanentes de village à village. Dans ces conditions les relations commerciales se limitent à une très faible distance de la côte.



Ondoumbo (voy. p. 40). — Dessin d'E. Lacthier, d'après nature.

Tel est le commerce d'avances, source d'abus, de conflits, de luttes et de gaspillage.

Si nous avons tenu à rappeler comment se fait le commerce sur la côte, c'est pour exprimer le vœu qu'il ne se répande pas sous cette forme dans l'intérieur, vierge encore de son action démoralisatrice.

Déjà en 1866 quelques maisons européennes ont installé des factoreries dans le bas Ogôoué, et Lambaréné peut être considéré comme la limite du commerce européen direct.

Les populations du haut fleuve peuvent se diviser, au point de vue commercial, en deux groupes : les riverains de l'Ogôoué et les hommes de la brousse.

Les premiers, anciens habitants de la contrée, se tiennent pour civilisés ; sur le fleuve, dans leurs pirogues, ils sont dans leur élément : ce sont les Galois, les Inengas, les Okandas et plus haut les Adoumas.

Les hommes de la brousse, Bakalais, Bangoués, Shakés, M'fans, se sont rapprochés des autres tribus sans pouvoir utiliser eux-mêmes la voie fluviale. Ils font leurs transports à dos d'homme. Ce sont eux qui fournissent le peu d'ivoire qui débouche aux environs du Gabon.

Aux uns, dont les circonstances faisaient nos alliés, nous demandions des pirogues. Aux autres, dont nous avions à craindre les hostilités, nous disions que les blancs de ces côtes étaient désireux de lier des relations commerciales avec eux. C'est grâce aux espérances que nous fîmes naître que les plus grandes difficultés furent aplanies.

Nous n'avons encore que des indications générales sur les relations commerciales des hommes de la brousse. C'est principalement du fond du Rhemboé et du Como (affluents du Gabon), du groupe des villages de la région de Samquita, à quelque distance au nord-est de Lambaréné, que les marchandises européennes se répandent chez les peuplades de l'intérieur. Plusieurs chefs importants de Samquita monopolisent le commerce et en tirent des bénéfices considérables ; ils ne laisseraient donc pas aux traitants envoyés par les factoreries chez eux la liberté d'entrer directement en relation avec les habitants de la brousse.

Les Bakalais se rendent par terre chez les Bangoués, au sud de l'Okanda, où ils achètent l'ivoire au centième du prix des factoreries ; mais, en passant de main en main, il diminue tellement, qu'après un an d'attente le premier expéditeur reçoit à peine quelques bribes des marchandises livrées par le commerçant au dernier commissionnaire.

On comprend que, dans ces conditions, l'ivoire seul puisse supporter les risques de tels voyages.

SAVORGNAN DE BRAZZA.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Pongo (voy. p. 50). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

VOYAGES DANS L'OUEST AFRICAIN,

PAR M. SAVORGNAN DE BRAZZA [1].

1875-1887. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXI

RECONNAISSANCE EN PAYS BATÉKÉ.

Il devenait de plus en plus évident que la route du fleuve était désormais impraticable, d'abord par sa direction constante au sud, ensuite par les barrages infranchissables dont le docteur Ballay avait pu se rendre compte en visitant la chute de Poubara.

Je repartis donc en éclaireur, accompagné, comme toujours, par Denis, très dévoué à ma personne. Je l'avais connu enfant en 1872 sur les rivières du Gabon; il était un des premiers Pahouins ayant appris le français.

Ici, au milieu de races différentes de la sienne, il ne pouvait plus se faire comprendre; je dus m'adjoindre un nouvel interprète. Ce fut Damba, un Gama du Fernand-Vaz, point de la côte où s'accumulaient autrefois les esclaves de l'Ogôoué pour être revendus aux négriers.

Les Gamas parlent le m'pongoué, mais leur contact fréquent avec les esclaves leur a donné une certaine pratique des langues de l'intérieur.

Le 11 août je partis. Les hommes composant l'armement de ma pirogue ayant profité de leur apprentissage, je ne chavirai plus.

Après avoir descendu le cours sinueux et lent de l'Ogôoué, nous nous engageâmes dans la Passa. Cette

1. Suite. — Voyez t. LIV, p. 289, 305 et 321; t. LVI, p. 1, 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rivière, encaissée entre des rives élevées, coulant sur un lit de sable plat, a une profondeur constante de deux mètres et demi.

Me voilà donc à mon ancien métier, parcourant les villages, vivant avec les indigènes et essayant, par nos bonnes relations, de détruire la légende qui nous représentait comme des êtres fabuleux, originaires de l'Obo, se nourrissant de la chair des esclaves.

Nous étions, toujours d'après cette légende, les intermédiaires naturels entre la race noire et des peuples fantastiques vivant au fond de l'eau, qui nous fournissent le sel et les marchandises.

Si ces braves gens s'aperçurent facilement que nous n'étions pas cannibales, il était plus difficile de leur faire comprendre que ces marchandises, d'origine mystérieuse, étaient les produits de notre industrie; et quand je leur disais que les blancs ont un pays où rien ne manque, ils ne pouvaient s'expliquer pourquoi nous l'avions quitté.

Notre arrivée chez eux les intriguait très fort.

A la nuit nous campions sur un banc de sable, non loin du confluent, près d'un sentier frayé par les éléphants.

Le lendemain, ayant aperçu sur la rive gauche un village perché sur une hauteur, j'allai y demander l'hospitalité, pour me rendre compte de la contrée environnante et chercher des renseignements auprès des indigènes.

C'était le village de Pongo, occupé par des Ondoumbos. Il paraît que les fétiches consultés m'avaient été favorables; on nous fit le meilleur accueil.

Ce village était situé autrefois plus au nord, mais, reculant devant les Oumbétés, ses habitants avaient jugé prudent de traverser la Passa; leurs plantations n'é-



Fétiches de Pongo. — Dessin de Pâris, d'après un croquis de M. Jacques de Brazza.

taient pas encore en rapport. Ces populations avaient si peu de relations avec les Adoumas, qu'elles ne s'expliquaient pas notre arrivée par le fleuve. « Êtes-vous des blancs venus d'Obo (la mer ou la côte de Mayoumba)? » nous demandait-on souvent : preuve que les rares marchandises européennes venaient de cette région.

Le chef Pongo me donna des renseignements sur le pays : je n'allais plus m'avancer en aveugle.

Je lui fis un cadeau relativement considérable, pour nous faire précéder d'un renom de générosité, qui serait le gage d'un bon accueil.

Le 13 août, avant de nous séparer, mon nouvel ami me pria de m'arrêter en route, dans le village d'un parent, N'ghimi, qu'il avait fait prévenir de notre passage.

Quand j'y arrivai dans l'après-midi, je trouvai cent ou cent cinquante hommes qui étaient venus m'attendre à la plage. A notre vue leur étonnement fut grand, mais ma surprise ne fut pas moindre en apercevant un magnifique pont de lianes suspendu d'une rive à l'autre de la Passa.

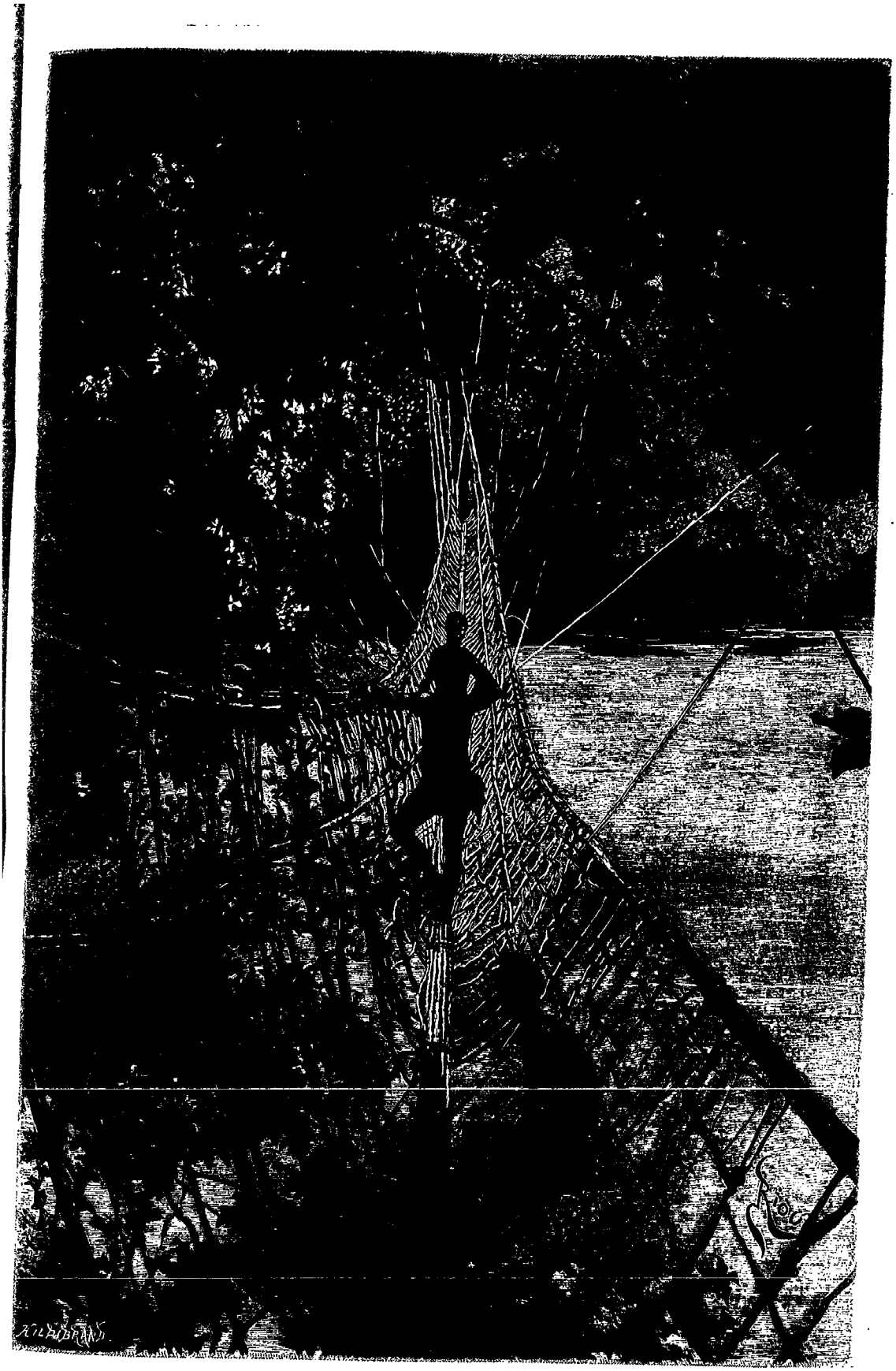
D'où ont-ils appris ce système de suspension si conforme à l'art de l'ingénieur? Rien n'y manque, culée, piliers, tablier, tirants, tout est complet et solide. C'est à peine s'il fléchissait sous le poids de quelques hommes assemblés au milieu, et cependant je mesurai quatre-vingt-douze pas entre les deux points d'appui.

Le tablier, élevé de cinq mètres au-dessus de l'eau, et composé de lianes tressées, reposait sur de fortes pièces de bois; il était soutenu par des lianes de même espèce, faisant office de chaînettes.

Des étais, fixés en amont et en aval, empêchaient tout balancement.

C'était l'œuvre collective des villages situés sur un plateau élevé. Ce groupe de population reconnaît

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pont de lianes sur la Passa. — Dessin de Riou, d'après une photographie de M. Jacques de Brazza

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

N'ghimi pour principal chef. Je rencontrai là un jeune et influent Oumbété, venu pour épouser une fille de N'ghimi; on le traitait avec tous les égards accordés ici aux chefs de cette tribu. Tandis que le chef obamba laissait éclater sa joie en recevant le cadeau qui lui était destiné, le chef ondoumbo cachait sous un air indifférent sa satisfaction.

Trop faibles pour résister à leurs belliqueux voisins et amis, les Ondoumbos espèrent retarder les hostilités ouvertes en mariant avec eux leurs filles.

Non qu'ils fussent en mauvaise intelligence, au contraire. Mais cette parenté rendait beaucoup trop libres les nouveaux venus, qui devenaient encombrants au point de déborder les Ondoumbos.

La population travailleuse concentrée sur cette hauteur, à cent trente mètres au-dessus du niveau de la rivière, avait transformé le pays; des plantations étendues apparaissaient partout, pendant que de nombreux troupeaux de chèvres et de moutons paissaient l'herbe tendre des prairies, périodiquement brûlées.

Ce plateau élevé, des plus salubres, au milieu d'un territoire cultivé par des indigènes aux mœurs douces et paisibles, me parut devoir être le point central de nos futures explorations.

La vue s'étendait fort loin. Par un temps clair, au delà des bois sombres des Oumbétés, on voyait poindre les premiers sommets des montagnes batékées.

A l'ouest et au sud apparaissaient des plateaux semblables, sur lesquels se découpait la silhouette de quelques bouquets d'arbres.

En contre-bas, collines, ravins et forêts alternaient avec les prairies.

Çà et là des groupes de villages émergeaient de la contrée verdoyante.

A part les palmiers et les bananiers, le caractère du pays rappelle certains paysages d'Europe.

Ma venue intriguait les naturels. Ils se demandaient quel était le but de ma visite, et ne croyaient certes pas que j'eusse réellement l'intention d'aller chez les Batékés. Selon eux, ce peuple avec lequel je m'apprêtais à faire connaissance devait me réserver bien des surprises : les habitants avaient un langage bizarre, incompréhensible; la terre, brûlante pendant le jour, était glacée la nuit; le sel y abondait, on y possédait des étoffes européennes, etc. J'étais moi-même fort curieux de ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans toutes ces fables; mon désir de pénétrer chez ce peuple nouveau n'en était que plus vif.

Le 14 et le 15 nous continuâmes à remonter la Passa, qui reçoit sur sa gauche un petit affluent d'une largeur de vingt mètres et d'un faible courant. Nous avions déjà franchi deux ponts de lianes, semblables à celui de N'ghémi, quand nous nous arrêtâmes au village d'Olendé, chef bangoué.

Bien qu'Olendé fût le beau-père de Léoumbo, le plus influent des chefs oumbétés, il s'était prudemment transporté sur les bords mêmes de la Passa.

Le pont qui relie son village à la rive gauche lui assurera encore pendant quelque temps la tranquillité dont les Oumbétés le laissent jouir, parce que, grâce à ce passage, ils peuvent faire aisément des incursions sur les territoires du sud; mais les Bangoués sont exposés à ce que, au retour d'une promenade peu fructueuse, Olendé soit victime de la rapacité de ses voisins.

Du village on entend le bruit d'une chute de la Passa, située à trois ou quatre kilomètres plus loin.

D'après mes renseignements, il devait y avoir un sentier entre Olendé, Niamanatchoué et le pays des Batékés.

Ce n'est pas sans peine que je pus le suivre. Des Oumbétés prenant ce chemin ne voulaient pas de notre compagnie, et si je réussis à me procurer deux d'entre eux comme guides, ce fut grâce à l'intervention d'Olendé : futur beau-frère de l'un d'eux, il usa de son influence pour les décider à nous accompagner.

Le soir, au campement, les guides ne voulurent pas coucher près de nous. Ils avaient peur, et allumèrent leur feu si loin, que je les soupçonnai de vouloir nous abandonner en pleine forêt. Le lendemain, nous continuâmes à marcher, dans la direction du nord-est, à travers une forêt coupée de clairières et de marécages. Dans la journée nous arrivions à des villages oumbétés, dont le principal chef, Niamanatchoué, nous souhaita la bienvenue, en nous offrant des vivres et un mouton.

A cet accueil si cordial, on voyait que la renommée de notre générosité nous avait précédés. Passant de bouche en bouche, elle avait dû même être fort exagérée, car, malgré un très beau cadeau, Niamanatchoué se montra peu satisfait.

Ne voulant pas m'imposer, par la suite, l'obligation de faire des présents qui ressemblassent à un tribut, je repris tout ce que j'avais donné et je quittai le village, après avoir renvoyé le mouton.

Le 18, au jour, je partis du village de Dumba, où j'avais couché, faisant route vers l'est. On apercevait tout près les contreforts des montagnes sablonneuses du pays batéké, avec leur caractère tout particulier, qui laisse deviner le commencement des grands espaces. Dans les villages on ne parlait que des Batékés; je comprenais qu'ils étaient effrayés par le vague de l'inconnu et que personne n'osait s'aventurer sur leur territoire. C'est seulement grâce à la promesse d'un cadeau « ruineux » que je réussis à me faire accompagner par les deux guides.

La Société de géographie de Paris m'avait fait don d'une cassette remplie de fausses bijouteries, provenant du théâtre impérial des Tuileries. C'étaient de magnifiques imitations de diamants et autres pierres précieuses qui avaient peut-être orné de hautes personnalités. Depuis mon départ de la côte j'avais essayé de les faire apprécier, mais sans le moindre succès. On les regardait ici avec un dédain encore plus marqué.

En revanche je m'aperçus que de petits anneaux en verre bleu étaient de plus en plus estimés par les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

indigènes. Ils les appelaient *ngongolo*. Connus depuis des siècles dans ces régions, mais d'une rareté excessive, ils avaient ici une valeur très considérable. La caisse que nous possédions au quartier général valait au moins cinq cents esclaves, qu'on se procure difficilement sans cette marchandise.

Ce cadeau, dont je débattis si longtemps le payement, dont l'importance m'effrayait, était en réalité composé de deux colliers congolos, d'une valeur de dix centimes en Europe, mais représentant dans le pays le prix d'un esclave.

J'avoue que j'en étais arrivé moi-même à trouver splendide la modeste perle bleue, objet de la convoitise de toute femme, dans ces régions où la ceinture de *ngongolo* joue le même rôle que nos parures de diamants. Entre cette perle et le brillant de carbone pur, je commençais à ne pas faire de différence. Et par le fait, y en avait-il? Notre pierre précieuse d'Europe n'a de valeur que par sa rareté, et le congolo était très rare au pays ondoumbo! Diamant ou perle bleue, n'est-ce pas souvent marchandise à chair humaine!

Grâce à cette générosité inouïe, dont on n'avait pas idée dans la contrée, je pus franchir la région où personne n'osait s'aventurer. Dans cette contrée nouvelle, Métoufa, un des laptots, me faisait remarquer de nombreuses essences du Sénégal.

Le pays lui-même se présentait sous un aspect bien différent. Le terrain, argileux, peu perméable, du territoire ondoumbo resté derrière nous, s'oppose à l'infiltration des eaux, et l'on rencontre des ruisseaux dans le fond de chaque vallée et du moindre ravin.

Au contraire, dans les grands vallonnements au sol sablonneux, l'eau absorbée coule dans le sous-sol et laisse dépourvu d'humidité le fond aride des ravins. Ce n'est qu'à des distances souvent considérables et dans les vallées plus profondes que l'on rencontre des cours d'eau. Rivières déjà grandes, même à leur source, leurs eaux sont limpides et s'augmentent rapidement grâce au tribut fourni par la nappe souterraine.

Le pays batéké, aux longues pentes douces, a un aspect grandiose. Ses assises de grès apparaissent seulement au bord des rivières encaissées. Les grandes forêts ont disparu, ainsi que la végétation exubérante des terres, plus fertiles.



Femme parée de colliers n'gongolos. — Dessin de Sirouy, d'après une photographie.

La végétation forestière, confinée sur le bord des rivières, cesse dès que les racines ne peuvent plus atteindre les eaux du sous-sol. Parfois, sur les plateaux se détache la silhouette des palmiers ou des bouquets de verdure. Mais il faut attribuer leur présence au séjour prolongé de l'homme : en préservant ses cases de l'incendie annuel des prairies, il a permis à la forêt de croître auprès du village. Avec le temps et les événements, l'homme a disparu et seule la forêt marque la place de son passage.

A mesure que nous avancions, le terrain s'élevait et l'aspect du pays s'accentuait.

Du nord-ouest au sud-ouest, derrière nous, la vue s'étend encore sur un océan de sombre verdure, où l'humidité plane en brouillards légers; les hauteurs des environs de Poubara disparaissent peu à peu, dans le vague du lointain, et, après une marche d'autant plus pénible que nous mourons de soif, nous arrivons, vers deux heures, dans un village petit, misérable et mal bâti, absolument désert.

A notre approche, les habitants l'avaient abandonné. Sans même attendre le retour des fuyards, mes guides réclamaient leur payement et disparaissaient : telle était la peur que leur inspirait le pays batéké.

Étions-nous réellement chez ce peuple dont on m'avait tant parlé?

Étaient-ce là les Batékés?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces gens en fuite, qui abandonnaient ainsi leur village, appartenaient-ils bien à cette race?

Malgré l'affirmation des guides, nous ne voulions pas le croire.

Damba prétendait que cette contrée au sable brûlant, dépourvue de forêts, appartenait bien certainement aux Batékés, mais le village ne pouvait être habité que par leurs esclaves; il avait raison jusqu'à un certain point, car ses habitants sont des Bakanikés.

Établis entre le territoire des Oumbétés et celui des Batékés, ils servent d'intermédiaires entre les deux peuples. Soumis aux premiers, à moitié esclaves des seconds, ils sont méprisés par les uns et les autres.

Leur courtage serait rémunérateur si, placés entre l'enclume et le marteau, ils n'étaient souvent pillés par leurs clients naturels.

Aux Obambas ils vendent les tissus, le sel des Batékés, produits qui viennent directement de la côte: aux Batékés ils procurent les esclaves, la venaison, les chiens, le fer et le bois rouge des Obambas. Les premiers sont établis dans les régions boisées; les autres habitent les grands espaces découverts. Si ces peuples, aux mœurs et aux coutumes diverses, veulent bien commercer ensemble, ils n'en sont pas moins ennemis, et la limite de leurs territoires est bien tranchée.

La panique s'étant calmée, N'jabiki, le chef du village, vint me voir. Je lui fis quelques présents, et nous passâmes la nuit chez lui. Le lendemain, la question des guides se présentait à nouveau, et force nous fut de rester un jour de plus, attendant que le chef voulût bien nous accompagner. Enfin N'jabiki avec la moitié de son monde — cinq hommes — m'escorta, en grande pompe, vers les villages batékés. Il m'avait fait attendre pour les prévenir de mon arrivée.

Dans ces grandes ondulations du sol, sur ces plateaux élevés, le soleil serait brûlant si la brise ne venait rafraîchir la température.

Cette fraîcheur n'empêche guère la sensation de brûlure aux pieds, par suite de la marche sur un sol surchauffé.

Au fond des vallonnements, la réverbération du soleil est très pénible; sous l'ombrage des rares bouquets d'arbres qui surgissent çà et là sur les hauteurs, on éprouve une sensation agréable.

Le matin, vers quatre ou cinq heures, sur les plateaux élevés, on se croirait dans une autre zone. La couverture de laine devient nécessaire. Quelques heures plus tard, le thermomètre a monté de douze ou quinze degrés centigrades.

Ces écarts de température viennent donner une nouvelle vigueur.

Une longue marche nous amena en vue de bouquets de palmiers : enfin nous allions rencontrer des villages.

Nous traversons des champs cultivés de manioc. Ces plantations, relativement prospères, nous donnent à réfléchir : pour tirer ainsi parti d'un sol ingrat, il fallait d'autres aptitudes au travail que celles des populations de l'Ogôoué.

A l'arrivée nous trouvons délicieuse l'ombre des palmiers au milieu desquels sont disséminées les cases; le village a l'aspect d'une oasis; tout autour poussent le tabac, la canne à sucre, l'oseille et de rares bananiers, que le travail de l'homme entretient avec peine sur ce sol trop léger.

Mon apparition au loin avait été depuis longtemps signalée; néanmoins N'jayolé se donna la satisfaction de me faire attendre. Lorsqu'il pensa que cette pause avait inspiré une haute idée de sa personne, il parut, entouré des chefs des terres voisines, parents ou amis, réunis pour lui faire honneur.

Dans cette circonstance N'jayolé avait exhumé la coiffure de grande cérémonie, sorte de perruque en fibres textiles, rappelant un casque; les appendices qui la surmontaient, vus à distance, ressemblaient à des cornes.

C'est là le signe distinctif du « *n'ga-ntché* », chef de la terre, qui a sous sa dépendance tous les villages du district.

Les personnages d'importance et les étrangers avaient soigné leur toilette et leur coiffure aux ornements bizarres.

Les femmes se tenaient groupées à l'écart. Les unes avaient apporté du tabac doux des N'jabi de l'est, du tabac en feuilles des Achicouyas du sud; les autres, des cochons de lait du N'coni, des pains de farine de manioc, des arachides, du sésame et surtout du mil, que je voyais pour la première fois.

La séparation des deux sexes, trait saillant des mœurs batékées, m'étonna autant que de voir les femmes presque dépourvues d'ornements, qui sont ici l'apanage exclusif du sexe fort.

Tous paraissaient stupéfaits de ma présence. De mon côté, j'étais surpris de la différence entre cette race et celles que je venais de visiter. J'observais avec discrétion et calme, car un geste ou un regard trop vif eussent effrayé tout le monde. Les enfants se cachaient derrière leur mère, et les hommes eux-mêmes se tenaient à distance respectueuse, comme s'ils avaient craint de me voir bondir sur eux à un moment donné.

Ils étaient armés de grands couteaux à large lame, dont la forme est particulière aux Batékés; de zagaies et d'arcs aux flèches de bambou, empoisonnées avec le suc d'une euphorbe qui remplace ici l'*onaï* des Pahouins.

Un pagne très court, teint en noir, allongé par des franges pendantes, leur entourait les reins et se rejoignait par devant.

Leur ceinture en boyaux tressés, couverte de cauris et de cuivre, retenait une loque, qui, retombant par devant, remédiait à l'insuffisance du pagne.

Tout ce monde commençait un peu à s'habituer à ma présence. N'jayolé déposa à mes pieds un paquet de sel, des colliers, quelques brasses d'étoffe de qualité inférieure. Après m'avoir laissé le temps de l'admirer à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mon aise, il m'apostropha pompeusement en ces termes :

« Les pays d'où tu viens, me dit-il, sont des pays pauvres : ils ne possèdent rien. Leurs cadeaux se composent de manioc, bananes, maïs, poules, moutons et esclaves. Supérieurs à ces sauvages, nous, Batékés, nous sommes heureux de t'offrir des choses qui viennent de ton pays. »

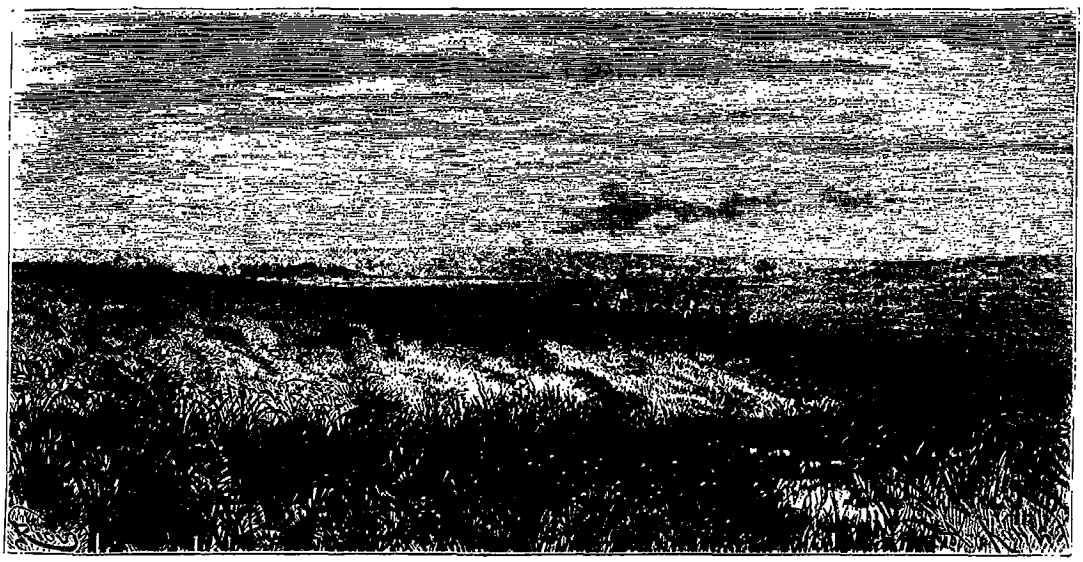
J'avoue que, pour le moment, une poule et du manioc eussent bien mieux fait mon affaire; mais les Batékés étaient plus préoccupés de maintenir leur réputation que de nous donner à manger. Ces hôtes intéressés savent qu'on est plus généreux envers les riches, et les chefs présentés par N'jayolé n'eurent pas à se plaindre de mes cadeaux. A la satisfaction, pourtant dissimulée, que je saisis dans leur regard, je compris mon inconsciente générosité.

Les nombreux visiteurs avaient des vivres en abondance, c'est en vain que nous leur en demandions. Ils se les vendaient bien entre eux, mais, quant à nous, ils nous renvoyaient au chef, comme si, en agissant autrement, ils eussent fait concurrence aux prérogatives du n'ga-ntché. Mes hommes avaient grand faim, et goûtaient peu ces manières. A nuit close seulement, N'jayolé nous apporta des vivres.

Par la suite je maudis bien des fois cet usage batéké, surtout quand, arrivés le matin, il nous fallait attendre jusqu'au soir, à jeun.

Mais le Batéké a un proverbe : « Ventre affamé a la main large ». Il agit en conséquence; aussi je pensais avec effroi aux nombreux n'ga-ntché et aux criantes prétentions qu'il me faudrait contenter plus tard.

Quant à notre hôte, il était ravi à la pensée que notre arrivée allait faire retentir son nom jusque dans les districts les plus reculés du pays batéké.



Paysage batéké. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Pour moi, j'étais très satisfait de voir que ces gens avaient l'habitude des longues marches, qu'ils connaissaient la contrée au loin, et de les entendre parler de voyages nécessitant deux semaines de route. Ils étaient bien différents des Ondoumbos, qui ne s'aventurent jamais au delà de leur horizon et pour lesquels le pays à un ou deux jours de marche est l'*ultima Thule* des connaissances géographiques.

Un des caractères typiques des Batékés est leur teint très foncé, leurs membres grêles et leur maigreur de squelette; ils sont néanmoins nerveux et forts. Les longues marches sur un sol de sable surchauffé ne semblent pas les gêner; assis par terre ou debout, dédaignant l'ombre, ils affrontent, sans en être incommodés, les rayons d'un soleil de feu. On devine en eux des hommes habitués aux fatigues et aux privations des grandes marches.

Dès que je commençais à moins attirer l'attention générale, j'allais et venais, en observant beaucoup et en interrogeant du regard et du geste. On tâchait de satisfaire ma curiosité de la même façon : je m'initiais ainsi aux usages et au caractère des Batékés.

J'avais l'air de prêter grande attention au mil; sans le vouloir, mes nouveaux amis m'apprenaient qu'il pousse en abondance au delà de la rivière N'coni, à un jour de marche dans l'est.

Je m'étais en effet aperçu qu'au pays batéké, quand on veut savoir, il faut s'abstenir d'interroger; lorsqu'on a le ventre vide, il faut cacher sa faim; que s'ils vous renseignent sur les choses indifférentes, ils cachent soigneusement tout ce qui peut vous intéresser; et que chez eux il est plus aisé de connaître la contrée située à huit jours de distance, que la position ou les ressources du district voisin.

J'étudiais cette population avec d'autant plus de soin que, par la suite, je devais vivre au milieu d'elle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sa différence avec les autres races était aussi tranchée que l'aspect du pays.

Les cases, proprettes, avaient un cachet tout particulier. Pour la première fois je voyais ici des toits de chaume et des murailles formées de châssis en feuilles de palmier comprimées entre des lattes de bambou, au lieu de l'écorce employée à cet usage dans le voisinage des forêts.

Les villages ne sont pas construits, comme dans l'Ogôoué, en quadrilatère, propre à la défense. Les habitations sont disséminées; le ravin profond ou le cours d'eau est la barrière opposée ici aux entreprises des voisins. C'est aux frontières naturelles de son district que le Batéké défend ses plantations et son village.

De là son habitude d'une plus grande dépendance sous un chef; de là cette cohésion des habitants du même *ntché* (terre). Une multitude d'intérêts contraires, des monopoles commerciaux, des jalousies de *palmier*, produisent les divisions et les guerres entre les divers groupes de population; les inimitiés sont d'autant plus marquées, l'isolement des districts est d'autant plus net, que la rivière qui les sépare est plus difficile à franchir.

Ainsi les gens voisins de N'jayolé ont rarement des hostilités entre eux, mais ils ne voyagent pas chez les Batékés établis sur la rive droite du N'coni.

Les Batékés se procurent leurs marchandises chez les Balalis, au sud-ouest, par la vente des esclaves qu'ils tiennent des Oumbétés et Obambas et des M'boco établis au nord. Ils se réunissent par groupes, forment des caravanes de trois à quatre cents hommes, et, en douze jours, arrivent chez les Balalis. Disséminés chez leurs amis, qui les nourrissent, ils attendent pendant plusieurs mois le sel et les rares étoffes qu'on leur donnera en échange.



Un Batéké. — Dessin de Sirouy, d'après une photographie.

Mais chaque groupe agit et s'organise de son côté, et si deux caravanes de districts en guerre se trouvent en contact, l'intérêt commun fait momentanément cesser toute hostilité.

J'appris avec regret que les grandes routes ainsi parcourues se dirigent du nord au sud, tandis qu'en me dirigeant vers l'est je traverserais des districts hostiles les uns aux autres.

Je voyais aussi que j'aurais affaire à des personnalités trop peu considérables pour espérer leur coopération à grande distance, mais assez influentes dans leur petit coin pour empêcher leurs hommes de me prêter le concours nécessaire à nos transports.

La vente de vivres entre indigènes me préoccupait. J'avais été à même de la constater dans le marché régulier, qui avait lieu le dernier jour de chaque semaine, car les Batékés ont une semaine, mais elle n'a que cinq jours.

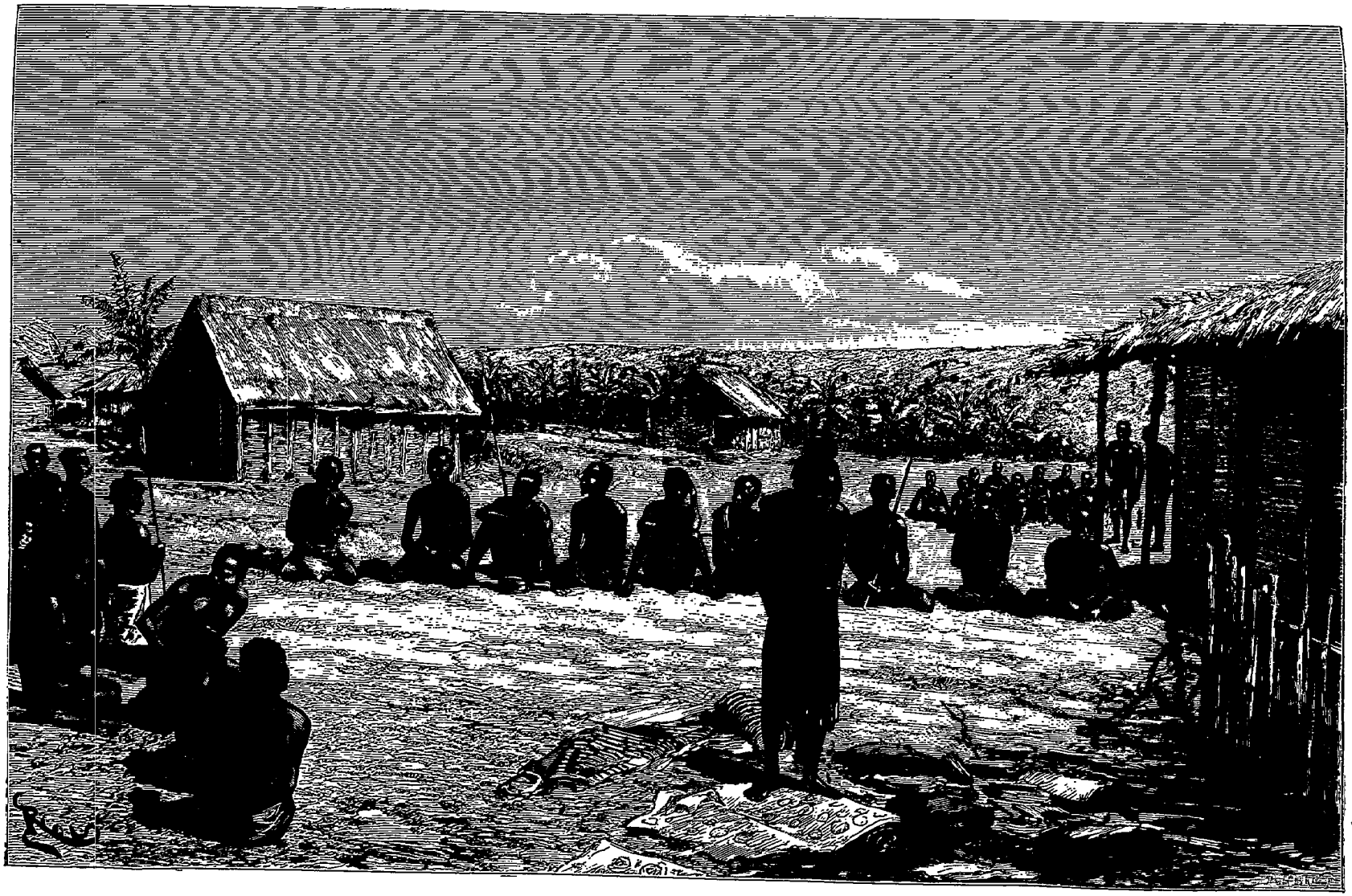
On y venait même d'autres districts; seulement, dès que je me rapprochais de la place du marché, tout le monde disparaissait. Les Batékés ne voulaient pas nous mettre au courant de leurs affaires, et N'jayolé tenait à nous laisser ignorer le prix réel de ce qu'il me revendait cinq fois plus cher.

Dans l'Ogôoué, la question des vivres ne m'avait jamais inquiété; mais chez les Batékés j'allais me trouver forcément à la discrétion des n'ga-ntché et je prévoyais que nos marches futures dépendraient moins de la bonne volonté des habitants que d'un mot d'ordre émané d'un chef influent.

Leur genre de culture m'intéressait. Sur les bords de l'Ogôoué, le système des plantations est des plus simples. Au commencement de chaque saison sèche, les indigènes abattent la forêt et y mettent le feu quelques jours seulement avant les premières pluies.

Les menues branches, les lianes, les broussailles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'offrande de N'jayolé (voy. p. 54 et 55). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont entièrement brûlées, et de tout ce fouillis il ne reste que le tronc carbonisé des gros arbres : le sol, ainsi fertilisé, est abandonné aux femmes, qui plantent des bananiers, du manioc et tout ce qui constitue le fond de la nourriture indigène. A part le maïs, qui pousse plus vite, se récolte plus tôt, et doit être semé à nouveau, toutes les autres cultures croissent librement. On y puise au fur et à mesure, pendant trois ou quatre années, sans avoir besoin de les renouveler.

Les bananiers aussi poussent sans culture, et si l'arbre ne donne qu'un régime avant de mourir, il laisse germer à son pied cinq ou six rejetons, portant à leur tour des fruits.

Bref, on prenait à même dans les plantations, et la terre tenait lieu de grenier; les vivres abondaient pendant toute l'année et ne faisaient l'objet d'aucun commerce. Mais au pays batéké il n'en est pas ainsi. Les plantations demandent un travail plus constant, et par suite les vivres sont plus rares.

Armées de leur pioche de fer, les femmes coupent la terre en petites mottes et en font les monticules où se plantera le manioc.

Ces monticules alignés ressemblent de loin à nos sillons et donnent un air de civilisation aux champs cultivés sur le versant des collines ou sur le haut des plateaux.

La fertilité de la contrée est loin d'être comparable à celle des territoires boisés et argileux; mais, poussé par la nécessité, l'homme sait en tirer un bon parti : on y récolte le manioc, le mil, les ignames, le sésame, le tabac, l'arachide et le *n'jou*, sorte de fève dont le goût est celui de notre vulgaire haricot. On procède chaque année à la récolte; le mil, bien séché, est recueilli dans des paniers en jonc et conservé précieusement.



Case batéké (voy. p. 56). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Le manioc, après une macération de trois jours, est pressé en blocs de farine et séché. Les ignames sont mises à l'abri dans les cases. En un mot, si la terre est moins fertile, les nécessités de la vie ont rendu l'homme plus prévoyant et plus travailleur.

L'insouciance des peuplades de l'Ouest fait ici place à une activité plus grande.

Le langage des Batékés diffère peu de celui des Obambas ou des Ondoumbos, mais la prononciation est si bizarre qu'on s'aperçoit difficilement de cette similitude : de là sans doute la légende de l'Ogôoué.

Les premières pluies allaient tomber, il fallait songer à transporter le quartier général chez les Batékés, avant de pousser plus loin la reconnaissance de la région.

A la grande joie des Batékés, je fis part de mes projets de retour avec toutes nos marchandises; mais j'étais devenu déjà moi-même par trop Batéké pour laisser entrevoir la direction que je comptais suivre dans leur contrée.

Je sentais bien qu'une fois en pays batéké, exploités plus ou moins, nous pourrions continuer notre route vers l'est; mais comment arriver à transporter notre bagage chez eux? Il n'y avait pas d'illusion possible : jamais je ne pourrais les décider à traverser la bande déserte de territoire et les forêts qui les séparent des Oumbétés. Une fois chez N'jabiki, à mi-route, peut-être viendraient-ils nous chercher.

XXII

DE MACHOGO À N'GHÉMI. — PREMIERS TRANSPORTS PAR TERRE.

Le 22 août 1877 nous quittions le village pour retourner chez N'ghimi; mais en route je fis un détour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Femmes batékées dans les plantations. — Dessin de Riou, d'après une photographie et un croquis de M. Jacques de Brazza.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour aller visiter Lcoumbo, le plus influent des chefs oumbétés.

Ma visite n'eut pas le résultat que j'attendais. Trop fier de sa puissance relative, le vieux Lcoumbo, habitué à recevoir des présents de ses voisins, voulut provoquer ma générosité. Il perdit sa peine; mais j'augurai mal de ce fait pour mes futures relations. Je fus plus heureux à N'ghémi et dans les villages riverains de la Passa.

Mes excursions de tous les côtés, nos marchandises européennes, les perles, les tissus que je disais posséder au quartier général, mes questions réitérées sur les pays voisins, sur leur population, leur production, parurent, sinon louches, du moins fort singulières. De supposition en supposition on arriva à se figurer que je cherchais un endroit pour m'établir définitivement dans la contrée, y faire des plantations, et même, qui sait! me marier peut-être avec la belle, très puissante et pas jeune Tongo, la sœur de N'ghémi, aux magnifiques tatouages.

La reconnaissance que je venais de faire du pays, pendant une absence de vingt-cinq jours, nous fixait sur le cours de la Passa et sur la partie de son bassin confinant à l'est au pays des Batékés.

Les eaux de la Passa sont claires, son courant est rapide mais constant et régulier jusqu'aux premières chutes. Sa largeur est de soixante-dix à cent mètres, en dehors des coudes brusques, où la rivière se rétrécit. Sa profondeur, assez égale, varie entre deux et trois mètres.

De hautes collines dominent la rive gauche; mais, à partir de N'ghémi, les deux rives, boisées, descendent en pentes rapides et encaissent la rivière, dont le niveau se trouve à plus de cent mètres au-dessous des pays environnants.

Le 5 septembre j'étais de retour au quartier général de Machogo. Le docteur Ballay, entré en relations avec les chefs aoumbos du voisinage, me donnait des renseignements précieux.

La contrée entre Machogo et les Batékés était habitée par les Ondoumbos, Aoumbos, Oundassas, Bakanikés, Bakalais, Oumbétés et Obambas.

Au loin, vers le sud, se trouvaient les Abomas, et, vers le sud-ouest, les Batchaïs et les Balalis.

Les Aoumbos ne parlent de ces tribus qu'en portant la main à la joue, nous expliquant par gestes que les tatouages de ces tribus se composent de traits parallèles sillonnant le visage et se dirigeant vers la bouche et le menton.

C'est par l'intermédiaire des Batchaïs que les populations dont nous sommes environnés reçoivent leur sel, transporté successivement chez les Bayakas et les Bavilis; toutes les marchandises viennent de la côte de Mayoumba.

Les Batchaïs connaissent seulement par leurs voisins de l'Ouest la valeur du caoutchouc. Mais le suc de cette liane commence à être exploité chez les Bayakas. A l'exception de quelques rares dents d'éléphant, ce sont presque toujours des esclaves que les indigènes échangent ici contre le sel, car les fusils et les étoffes arrivent de la côte.

Chez les Balalis et les Bayakas, le fusil a déjà remplacé les armes indigènes.

En définitive, le résultat le plus clair de nos reconnaissances était que la Passa ne pouvait être utilisée et qu'il fallait désormais transporter les bagages à dos d'hommes.

Ma manière d'agir avait-elle plu aux Ondoumbos? commencèrent-ils à voir un bénéfice en perspective? Toujours est-il que, grâce à N'ghimi, en rentrant de nouveau à Machogo, j'étais accompagné d'hommes et de femmes chargés d'effectuer les premiers transports. Ils étaient dirigés par Tongo, qui rendait ainsi mes généreuses amabilités.

Cette étape devait nous conduire à deux kilomètres au delà des villages de N'ghémi.

Mais Hamon, qui accompagnait ce premier convoi, eut toutes les peines du monde à le mener à bien. Les Ondoumbos, une fois chez N'ghimi, avaient déposé soigneusement nos caisses dans la grande case des palabres, et, comme si par ce transport ils eussent acquis un certain droit de propriété sur nos marchandises, ils se refusaient à les transporter plus loin.

Notre embarras était grand. Le docteur Ballay, pendant son séjour à Machogo, n'était heureusement pas resté inactif. Par ses relations avec les chefs aoumbos du voisinage, il avait pu réunir quelques hommes et former un deuxième convoi. Ces porteurs en voulaient à leurs voisins d'être venus les premiers pour emporter nos marchandises hors de chez eux, et, malgré toutes les protestations des Ondoumbos, peu satisfaits à leur tour, ils dépassèrent le village de N'ghimi et nos marchandises furent déposées au lieu primitivement fixé, où nous étions à portée des Oumbétés, que nous espérions employer pour les étapes suivantes.

Nous avions ainsi définitivement abandonné l'Ogôoué et commencé notre route par terre; mais il avait fallu quinze jours pour franchir une distance de dix-huit kilomètres.

Malgré ces lenteurs désespérantes, nous allions poursuivre péniblement notre marche en avant, non sans être singulièrement énervés par les mille tracas inhérents à cette nouvelle manière d'avancer, avec des gens recrutés tant bien que mal, un peu par-ci, un peu par-là.

Combien nous faudrait-il de temps pour traverser la forêt des Oumbétés et arriver chez mon ami N'jabiki? Une fois là, les Batékés voudraient-ils venir nous chercher pour transporter notre bagage chez N'jayolé?

Autant de pensées qui nous tourmentaient, lorsque la situation fut tranchée par les événements.

Diaïn, chef oumbété, établi au nord de Niamanaitchoué, s'était dit que le blanc qui donnait la valeur d'un esclave, uniquement pour se faire montrer la route, avait dû laisser à N'jabiki des cadeaux de grande valeur. Instruit par mes anciens guides sur la position du village et sa faiblesse, il avait flairé une bonne af-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faire, et, un beau matin, réunis en troupe nombreuse, les Oumbétés avaient entouré et surpris N'jabiki à la pointe du jour.

Le malheureux petit chef bakaniké, avec ses femmes et ses enfants, était tombé entre leurs mains; quelques hommes s'étaient sauvés : mais, somme toute, c'était une razzia de dix esclaves bons à vendre, sans compter le butin.

Nous ne pouvions plus songer à suivre cette route. Après ces faits récents, personne n'aurait voulu nous accompagner.

Ainsi acculés, nous eûmes un moment de profond découragement; il y avait de quoi, car il fallait nous résigner à rester plusieurs mois à N'ghémi.

La saison des pluies était arrivée, nous devions attendre la fin de l'hivernage. Les cases furent rapidement bâties; les Ondoumbos, qui voyaient se réaliser leur espoir de nous garder, travaillaient avec beaucoup d'entrain.

XXIII

QUARTIER GÉNÉRAL DE N'GHÉMI (FRANCEVILLE).

Notre établissement s'éleva ainsi à la limite des territoires ondoumbos, oumbétés et bangoués. A deux



La Passa. — Dessin de Riou, d'après une photographie et un croquis de M. Jacques de Brazza.

kilomètres à l'ouest étaient les villages de N'ghémi et de Lindoui; ceux de Madouma et de Leoumbo se trouvaient au nord-est. Les villages de Liwolongo et d'Olendé étaient au sud-est. N'occupant le territoire de personne, nous pouvions être en relations avec tous et utiliser les bonnes volontés qui pourraient se manifester pour nous tirer d'embarras.

La route de N'jabiki nous était fermée, il fallait voir s'il n'en existait pas d'autres. Sans même attendre notre établissement complet, je reprenais mes courses. Accompagné de deux ou trois hommes, sans bagages, je pouvais faire partout aisément des reconnaissances, et ne revenir au quartier général que pour me reposer ou prendre les marchandises destinées à payer les guides et la large hospitalité qui m'était offerte partout. Chaque chef aspirait à l'honneur intéressé de ma visite.

De son côté, le docteur Ballay faisait les honneurs du quartier général.

Les chefs de la contrée environnante n'attendirent pas longtemps pour venir nous voir. Notre générosité à rendre les cadeaux nous fit rapidement des amis et nous valut une certaine influence, sinon sur les plus voisins, du moins sur le plus grand nombre. C'était étrange de voir ainsi des chefs ennemis se rencontrer chez nous sur un terrain neutre.

Dans le courant de janvier, pendant que je gardais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le camp à mon tour, le docteur Ballay était allé reconnaître s'il y avait une route aboutissant chez les Batékés en amont de la rivière Passa, mais à la première étape il tomba assez gravement malade au village de Gouma Gouli, et le chef indigène le ramena sur une espèce de hamac.

Cette manière d'agir montrait toute la déférence de ces populations à notre égard.

Les anciens amis du docteur ne l'oubliaient pas non plus. Le chef Gouka, sa femme et son jeune fils venaient prendre de ses nouvelles. Les porteurs aoumbos que nous avions eus, grâce à ses bons rapports avec eux, nous apportaient souvent des vivres. Seul Ychicouli, un de leurs chefs, se tenait sur la réserve ; sa conscience lui reprochait le vol de deux de nos casseroles, larcin sur lequel nous avions jugé bon de fermer les yeux, au grand déplaisir de notre cuisinier Chicot, très fier d'exhiber sa batterie de cuisine aux yeux des noirs ébahis, et vexé de la réduction de « ses cuivres » en fer battu.

Nous étions au mieux avec les indigènes les plus éloignés de nous; mais il n'en était pas de même de nos voisins immédiats, N'ghimi, Lindoui et Leoumbo. Ces messieurs s'estimaient volés de toute générosité dont ils n'étaient pas l'objet. Mécontents de nous voir rendre avec usure les cadeaux apportés par les chefs éloignés qui venaient pour la première fois nous faire visite, ils pensèrent qu'un bon moyen de forcer notre munificence était de nous faire sentir que nous n'avions aucun droit à la leur.

Ils se montrèrent dès lors prodigues envers nous de toutes les petites vexations, de toutes les chicanes qui, en Afrique, semblent constituer des démonstrations de bon voisinage.

Ils avaient commencé par ne plus vendre de vivres, mais nous nous en procurions facilement ailleurs; ils eurent alors recours à d'autres moyens. D'abord nos volailles ne retrouvaient plus le chemin du poulailler, nos moutons disparaissaient, « mangés par le léopard ».

Pour couper court à ces tracasseries, il fallait leur montrer que nous n'étions pas d'humeur à les supporter, et, un beau jour, ils furent étonnés de voir cesser notre longanimité. Deux de nos chèvres laitières ayant été volées, je fis très tranquillement prendre quatre moutons en échange, et cela en dépit des nombreux guerriers ondoumbos qui nous menaçaient de leurs zagaies, de leurs flèches, voire même de l'unique fusil de toute la région.

Ma parole, ils avaient voulu m'intimider!

Le jour suivant, une des chèvres égarées nous était rendue par N'ghimi; l'autre, chose étonnante, nous fut ramenée par les hommes de Leoumbo, avec des explications invraisemblables sur la cause de la disparition.

Je compris alors pourquoi, malgré l'ultimatum, N'ghimi n'avait pu nous rendre qu'une des bêtes volées: c'est que les deux chefs s'étaient unis pour tâter le terrain.

Toutefois N'ghimi, notre voisin le plus immédiat, commença à craindre de nous pousser à bout. Plus circonspect, il se mit à sauvegarder les apparences. Il ne cessa pas néanmoins de nous susciter de nouveaux ennuis, mais cette fois ce fut son acolyte Lindoui qui nous les créa. Nous puisions l'eau dans un ruisseau qui traversait les plantations de la première femme de Lindoui, matrone respectable, laquelle n'avait pas eu, comme Tongo, part à nos générosités. Lindoui avait commencé par demander des dédommagements pour des vols qu'auraient commis nos hommes en allant chercher de l'eau. Nous accueillîmes par une fin de non-recevoir ces réclamations, dont le mal-fondé était péremptoirement démontré; dès lors on nous fit toutes sortes de misères. Tantôt nos porteurs d'eau trébuchaient sur des lianes tendues en travers du sentier et cassaient leur cruche; tantôt une pièce de bois, dont l'équilibre était dérangé au passage, tombait brusquement sur eux. D'autres fois, le ruisseau devenait boueux; chaque jour c'était une nouvelle malice.

Le docteur Ballay voulait surprendre le coupable.

Cette surveillance donna quelque répit. Un jour qu'un des jeunes garçons était allé au ruisseau, on l'entendit pousser des cris déchirants. Rassuré par le calme momentané des derniers jours, il s'était aventuré sans défiance et s'était affreusement blessé à la plante des pieds sur des bouts de flèches piqués dans le sentier.

Accourus aux gémissements de l'enfant, les laptots virent la vieille épouse de Lindoui qui s'éloignait avec précaution des buissons d'où elle avait observé le résultat de son piège.

La coupable fut confrontée avec sa victime, et, devant les chefs ondoumbos réunis, Lindoui en tête, la vindicative matrone fut condamnée à recevoir la correction que les mères appliquent parfois aux enfants en bas âge.

On avait mieux aimé prendre la chose en riant que d'infliger une peine trop sévère.

J'étais absent du quartier général, mais je n'ai jamais assisté à débauche de rires semblable à celle que provoqua cette nouvelle lorsqu'elle m'arriva.

Je m'étais porté à deux jours de marche dans le sud-ouest, presque au commencement du pays batchaï. N'gualaka, mon hôte, grand marchand d'esclaves et l'un des principaux chefs, avait les joues sillonnées par le tatouage caractéristique de cette race.

En l'honneur de ma venue, il avait organisé une grande battue aux sangliers. La veille une poule blanche avait été sacrifiée et son sang répandu sur les fétiches. Le présage était bon, et comme on ne doit plus dès lors se permettre l'accomplissement des devoirs conjugaux, il serait osé de s'en prendre aux fétiches en cas d'insuccès. Au jour, le fond d'une vallée boisée était barré en aval par de grands filets ajoutés bout à bout. Les cris de la population des villages, échelonnée sur la lisière, empêchaient le gibier de sortir de la forêt; des chiens avec leurs sonnettes de bois et les chasseurs le rabattaient sur la ligne des filets, gardés, de distance en distance, par des indigènes armés de la zagaie de chasse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les sangliers, affolés, empêtrés dans les mailles, étaient frappés par les harpons de chasse, lancés presque à bout portant.

On tua trois sangliers; d'autres franchirent la ligne des filets, emportant le fer du harpon, dont la corde s'était brisée.

Fatigué de cette journée, je me reposais sur une natte. N'gualaka m'avait apporté le morceau d'honneur, tout l'avant-train. Mes petits amis, les enfants du village, attirés par la gourmandise, étaient ce soir-là plus nombreux autour de moi et plus turbulents. Denis, qui connaissait mes préférences, n'avait pas oublié de faire large part au petit garçon de Niakamée, ma voisine, que je soignais d'une plaie au tibia. Les grandes personnes avaient aussi afflué: la belle M'bo (Moustique), à la peau d'ébène reluisante de reflets noirs, se plaignait d'avoir été mal partagée par N'gualaka, à qui on reprochait justement dans le ménage une trop grande partialité en faveur de M'penda (Pistache), sa favorite.

Là aussi était venue la jeune Bapoutou (Maïs), à la teinte cuivrée. Fière de ses quinze printemps, elle dédaignait manifestement les premières faveurs matrimoniales de N'gualaka et se moquait d'avoir été traitée en



Chasse aux sangliers. — Dessin de Riou, d'après le texte.

Cendrillon. Elle était là simplement en curieuse, car elle n'ignorait pas que le fils aîné de N'gualaka, malgré son apparente antipathie pour sa jeune future belle-mère, saurait largement réparer la parcimonie paternelle.

Il y avait aussi d'autres gens du village, plus ou moins esclaves, toujours exposés à être vendus à chaque arrivée des Batchaïs; ils se tenaient à l'écart et se souciaient peu d'attirer l'attention de M'penda, sachant de combien de libertés d'hommes avaient été payées les perles qu'elle portait.

Ma vieille amie Niakamée en savait aussi quelque chose. Elle avait eu bien d'autres enfants, mais, à mesure qu'ils étaient devenus grands, ils avaient été vendus comme esclaves. Actuellement ils travaillaient peut-être au loin, dans les plantations près de la côte de Mayoumba, et la pauvre femme ne cessait de m'interroger sur le sort qui pouvait leur être réservé.

N'gualaka procédait au partage. Son fils avait tué un des sangliers, il recevait une grosse part; puis étaient venus les forgerons qui raffinent le minerai de fer extrait du lit des rivières; enfin, une à une, chaque famille du village. Qui plus, qui moins, chacun, jusqu'au dernier enfant ou esclave, avait son morceau. Les chefs des villages voisins devaient faire eux-mêmes la distribution à leurs hommes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'atmosphère était d'une telle pureté que le nombre infini des étoiles se fondait comme une poussière brillante sur le ciel vaguement éclairé par la lune toute nouvelle. La rosée commençait à tomber et rendait sa fraîcheur à l'air surchauffé du jour. Tout autour de nous se faisaient entendre les mille bruits des insectes de nuit, dominés par le cri-cri du grillon ami de l'homme. Une onde d'harmonie planait dans les airs.... Le fumet du gibier s'exhalait des marmites en terre, et les causeries autour des feux étaient plus animées qu'à l'ordinaire.

Subitement tout le monde se tut, on écoutait : un vague cri d'appel, faible comme un écho, nous arrivait d'un petit village posté en vedette sur les hauteurs voisines.

Les nouvelles se répandent ainsi dans la région, et le bruit du tam-tam d'alarme permet souvent de se garer d'une attaque imprévue.

Quelle était donc la nouvelle arrivant ainsi à travers la nuit sereine?

Soudain un éclat de rire homérique retentit dans tout le village, et un concert de rires et de plaisanteries m'apprit ce dont il s'agissait.

C'était l'annonce de la correction reçue par la première femme de Lindui qui me parvenait répétée de village en village. Cette punition recevait l'approbation et les applaudissements unanimes du beau sexe. Je voyais aux regards de la jeune Bapoutou (Maïs) toute la satisfaction qu'elle eût éprouvée si, de mon côté, j'avais pu agir ainsi à l'égard de M'penda, la première femme de N'gualaka, dont la surveillance intéressée la gênait dans le roman qui se déroulait sous mes yeux.

Plus d'un et surtout plus d'une pensa certainement de même ce soir-là.



Mlle Maïs. — Dessin de Riou, d'après un dessin de M. Laethier.

Que de haines vous accumulez sur votre tête, dame Pistache! Prenez garde! N'gualaka est vieux : à sa mort vous pourriez bien, accusée de l'avoir tué par vos fétiches, être forcée de boire le *boundou*, le poison d'épreuve! Prenez garde! Mlle Maïs est une fine mouche, malgré ses quinze ans; vous faites fausse route en cherchant au loin son galant! Le jour où le fils aura succédé au père, il se pourrait bien qu'elle héritât de cette puissance qui vous suscite à vous tant d'ennemis et à elle tant d'amis complaisants!

Il serait fastidieux de relever toutes mes notes et mes itinéraires pendant les six mois que nous restâmes immobilisés chez N'ghimi. Ma ligne de conduite visait déjà l'établissement durable de notre influence. Dans l'étude des mœurs de ces populations, je m'occuperai plus particulièrement de ce qui peut nous guider à cet égard, surtout dans la question de l'esclavage, qui domine tous les intérêts en jeu.

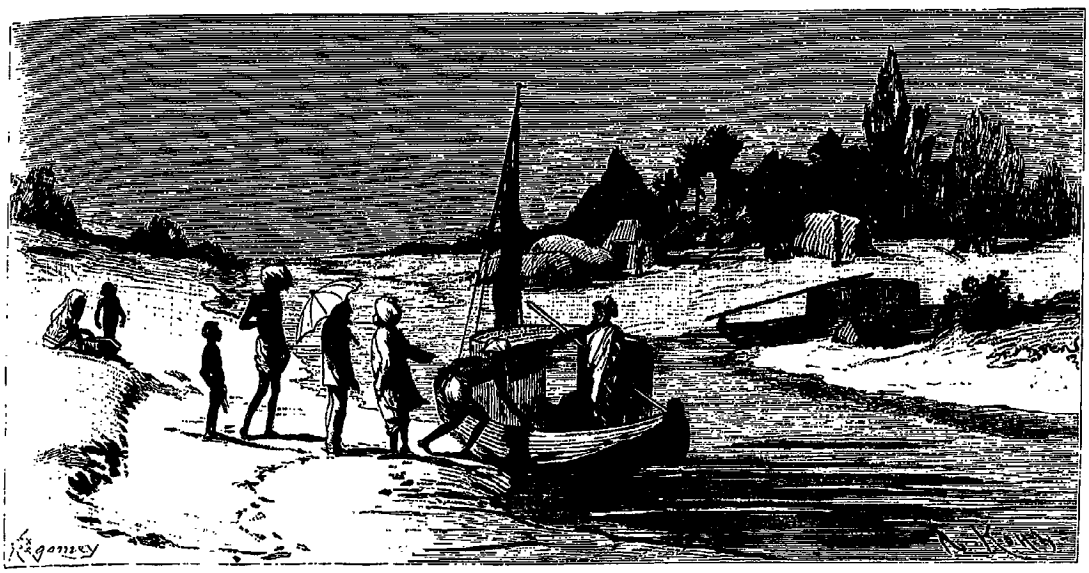
La recherche d'une route donnant accès au pays batéké, et les démarches infructueuses auprès des indigènes afin d'obtenir leur concours pour le transport de nos bagages, étaient l'objet de nos préoccupations immédiates.

Pour terminer le récit de cette première expédition, il me restera encore à relater notre voyage à travers le pays batéké, l'arrivée sur les bords de l'Alima, qui déverse ses eaux dans le bassin intérieur du Congo, mon exploration au nord de la Licona et enfin notre retour en France, au commencement de 1879.

SAVORGNAN DE BRAZZA.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Canal d'irrigation et location d'une barque (voy. p. 75).

HUIT JOURS AUX INDES,

PAR M. ÉMILE GUIMET. — DESSINS D'APRÈS NATURE PAR M. FÉLIX RÉGAMEY[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

MADRAS.

Le meilleur hôtel de Madras, *Royal Hotel*, est un hôtel bien burlesque. Les Anglais qui voyagent avec douze domestiques ne s'aperçoivent pas de ces choses-là, mais nous, simples touristes, notre devoir est de les signaler.

Cet hôtel est à la campagne, à quatre kilomètres de Madras. Ces champs déserts qui l'entourent s'appellent la *ville Anglaise*; la vraie ville, où se font toutes les affaires, où demeure le gouverneur, où habitent toutes les personnes que j'ai à voir, se nomme dédaigneusement la *ville Noire*, à cause des nombreux indigènes qui s'y trouvent. C'est une habitude coloniale de la grande Angleterre, habitude facilement acceptée dans l'Inde, ce pays des castes, de mettre une démarcation tranchée entre ses sujets et les gens du pays. A Trichinopoli, cinq à six kilomètres séparent les villas anglaises de la ville. A Madras, quatre kilomètres ont paru suffisants.

On m'introduit dans une chambre fort malpropre. Au plafond pendent deux *pankas*, ces vastes éventails que l'on remue au moyen de cordes qui vont à l'extérieur de l'appartement et sont incessamment tirées par de malheureux parias; ces pankas, garnis de volants d'étoffe, sont noirs des traces que les mouches y ont laissées. Le lit n'a qu'un drap, et le drap est plus petit que le lit. Pas de moustiquaire au lit, quoiqu'il y ait beaucoup de moustiques dans la chambre.

Je demande à prendre un bain, ce qui paraît étonner considérablement tous les gens de l'hôtel, et Dieu sait si les gens de l'hôtel sont nombreux; il y a tout un peuple de *turbans* rouges, noirs, bruns, blancs, roses, qui s'agite et n'arrive à aucun résultat. J'insiste et l'on me conduit d'une façon solennelle à une baignoire où il y a trois pouces d'eau froide. Après deux heures de pourparlers et d'attente on se résout à la remplir, et un des turbans apporte sur un plateau d'argent une théière d'eau chaude destinée à réchauffer le bain.

Après le bain il n'y a pas de linge pour s'essuyer. Je demande une voiture : il n'y en a pas, il faut l'envoyer chercher à Madras. Je demande à déjeuner : cela fait pousser de véritables cris à tous les turbans, qui du reste ne bronchent pas et ne commandent rien. Alors je me fâche du mieux que je peux, car la langue anglaise ne m'est pas très familière.

Pour me calmer, le majordome me présente un turban blanc et me déclare qu'il l'attache à ma personne.

1. Suite. — Voyez t. XLIX, p. 209, 225, 241 et 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A peine a-t-il fini son discours que le *boy* s'élance sur ma malle et en disperse le contenu à travers la chambre. Je l'arrête dans son zèle et j'insiste sur l'idée de déjeuner.

Ça réussit assez bien, on m'apporte du thé; mais, le *boy* s'étant absenté, le personnel à turban se précipite dans toutes les directions, monte les escaliers, descend dans les sous-sols pour trouver le *boy*, au lieu de me donner une cuillère que j'ai demandée.

Bref, nous allons loger à *Lippert Hotel* dans la ville Noire, au bord de la mer.

Les premiers contacts des Européens avec l'Inde eurent lieu sur la côte du Malabar; c'était la plus rapprochée, c'était aussi celle qui présentait les ports les plus sûrs. La côte de Coromandel, avec ses plages de sable balayées six mois de l'année par les moussons du nord-est, était si peu hospitalière pour les navires que toutes les grandes villes du Dekkan étaient construites dans les terres. Mais les guerres du Carnatique et de l'Hindoustan forcèrent les flottes anglaise et française à chercher, de ce côté de la presqu'île, des ports de ravitaillement ou de débarquement, et, comme la configuration géographique ne s'y prêtait en aucune façon, les comptoirs furent placés un peu au hasard des circonstances.



A la recherche du *boy*.

Aussi, dans l'origine, les établissements de la côte de l'est étaient regardés comme secondaires. Masulipatam, Nellore, Pondichéry, avaient peu d'importance. Lorsque la Compagnie anglaise reconnut la nécessité d'avoir une place forte au bord de la mer, elle se fit accorder en 1640, par un petit prince indigène, l'érection d'un fort à Madraspatam. On l'appela fort Saint-George. Par le fait, Madras était fondée. Ce petit fort fut le centre d'une ville commerciale qui n'avait, il est vrai, ni fleuve, ni port, ni rade, mais qui, par sa position et par les événements dont elle fut le point de mire, ne tarda pas à être la capitale des établissements de la Compagnie anglaise sur la côte de Coromandel.

Nous avons déjà dit les incidents de la guerre étonnante soutenue par Dupleix dans le Carnatique; nous avons à parler du rôle qu'a joué Madras, prise par La Bourdonnais, abandonnée par lui, reprise par Dupleix et abandonnée de nouveau par la France.

On peut dire de La Bourdonnais qu'il est parti simple marin à la conquête des Indes. Montant de grade en grade, il était arrivé à être gouverneur des îles Bourbon. Lorsque la guerre éclata avec l'Angleterre, il résolut de s'attaquer aux établissements de l'ennemi. Repoussé par la Compagnie des Indes, trompé par le gouvernement français, il prit le parti d'agir tout seul.

La France lui avait refusé des vaisseaux, il s'empara de ceux qui venaient aborder aux îles de son commandement; sans ingénieurs, sans ouvriers, sans soldats, il créa des chantiers, des arsenaux, une armée, une flotte, puis il partit pour les Indes.

Mais une tempête l'assaillit en route, et il se réfugia fort maltraité dans la baie d'Antongil. Là tout fut à recommencer.

Il fit un quai, établit des ateliers, jeta une digue sur des marais qu'il fallait traverser pour amener du bois, resserra le lit d'une rivière, et, après quarante-huit jours pendant lesquels la fièvre lui enleva quatre-vingt-quinze Européens et trente-trois nègres, il reprit la route des Indes et marcha droit sur Madras.

Il chercha d'abord la flotte anglaise, bien supérieure en force; celle-ci ayant refusé le combat, sans perdre de temps il investit la ville, qui capitula trois jours après.

Mais La Bourdonnais s'était secrètement engagé envers son pays à ne conserver aucun établissement dont il se serait emparé, et il se disposait à rendre Madras après en avoir tiré rançon, lorsque Dupleix lui ordonna de garder la ville. Le nouveau conquérant répondit qu'il avait juré sur l'honneur de rendre Madras aux Anglais, et qu'il tiendrait parole. Dupleix lui envoya deux officiers chargés de s'assurer de sa personne. « Messieurs, leur dit-il, c'est moi qui vous arrête. »

Le temps s'écoulait, la mousson arrivait, sa flotte essuyait tempête sur tempête. Il n'eut que le temps de retourner à Bourbon, où il trouva un autre gouverneur nommé à sa place.

Il part pour la France. Fait prisonnier par les Anglais, il est rendu à son gouvernement, qui le jette à la Bastille, d'où il ne sort, après deux ans de captivité, que pour mourir de misère.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est pendant son long séjour en prison qu'il écrivit ses mémoires sur des mouchoirs trempés dans de l'eau de riz, se servant en guise de plume d'une pièce de six liards cassée, dont il colorait la pointe par du marc de café.

On a beaucoup exagéré, à mon sens, la rivalité qui aurait pu exister entre Dupleix et La Bourdonnais. Dupleix se connaissait en hommes, et il eût été heureux d'utiliser le génie de La Bourdonnais ; leur mésintelligence au sujet de la reddition de Madras se serait calmée sur un ordre du gouvernement, qui ne demandait alors qu'une chose : qu'on le laissât tranquille. Ces deux hommes ont suivi la même voie ; ils ont tous deux servi leur pays avec intelligence, dévouement et courage ; tous deux ont travaillé, malgré la France, à la grandeur de la France ; tous deux ont été misérablement punis par la patrie pour avoir voulu sauver la patrie.

Après la disgrâce injuste de Dupleix, les événements aux Indes pivotent autour de trois hommes : Clive, du côté des Anglais, Bussy et Lally-Tollendal du côté des Français.

Clive, nous l'avons entrevu, au moment où les Anglais réfugiés dans le temple de Seringam étaient sur le point d'abandonner les Indes [1].

A ce moment, les Anglais, découragés, se laissaient enlever les forts qu'ils occupaient ou reprendre ceux que par hasard ils avaient pris. Ils se faisaient battre en pleine campagne, au pied des murailles qu'ils allaient secourir.

La régence de Madras, à bout de ressources et d'espérances, jetait en vain un regard plein d'angoisse sur son allié, Mohamed Ali, qui, lui-même enfermé dans Trichinopoli, où il était à bout d'argent, ne pouvait plus entretenir ses troupes. C'est alors que Clive demande à pénétrer dans le conseil de la régence et parvient, non sans peine, à s'y faire entendre.

« Nous ne pouvons plus nous défendre, dit-il, prenons l'offensive ! »

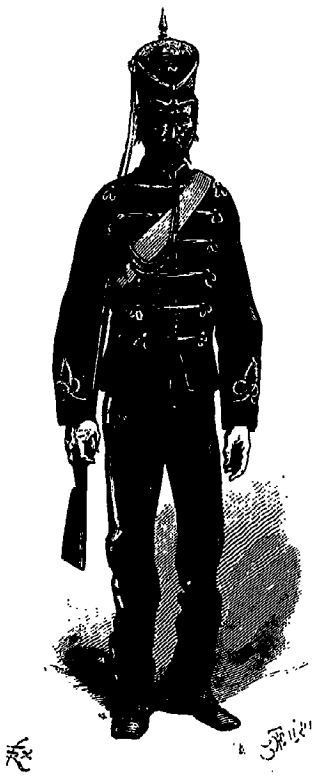
L'idée de Clive, renouvelée des guerres puniques, fut admise et on lui en confia l'exécution.

Quel était donc cet homme qui venait donner des conseils et se charger d'une entreprise digne d'un grand général ? Un inconnu, ou presque tel.

Clive avait débuté comme simple écrivain de la Compagnie. Des bureaux il avait passé au service militaire, et dans quelques expéditions il avait fait preuve d'un génie fécond en ressources et en conceptions hardies, d'une grande vivacité de coup d'œil et d'une intrépidité froide. Mais son caractère irritable, aigri, hautain, farouche, indiscipliné, l'avait peu à peu rendu impossible, et il quitta l'épée pour reprendre la plume.

Et voilà que d'un coup il s'improvise habile diplomate et grand capitaine. On lui organise une façon d'armée. Sur huit officiers qui commandaient après Clive, six n'avaient pas encore vu le feu, et, parmi ces six, quatre étaient des employés civils tirés de leurs bureaux.

Clive s'élance sur Arcot et arrive à cette ville au milieu d'un orage tellement épouvantable que la garnison se sauve doublement effrayée, sans coup férir.



Hussard de l'escorte du gouverneur (voy. p. 74).

Mais Shanda Sahib veut ressaisir la ville, et Clive, qui avait su prendre sur sa petite armée un ascendant considérable, résiste jusqu'au dernier grain de poudre, jusqu'au dernier grain de riz, et donne aux renforts le temps d'arriver.

Aussitôt secouru, il entre en campagne, prend plusieurs forts, bat les Français en plaine, et, après une rapide série de succès, retourne à Madras pour s'entendre avec la régence. Les Français veulent profiter de ce répit, mais Clive, renforcé par Lawrence, vieil officier expérimenté qui arrive d'Angleterre, se remet à presser les Français, qu'il refoule à leur tour dans Seringam, où ils sont faits prisonniers, ainsi que nous l'avons raconté à propos de ce célèbre temple [1].

Lorsque la disgrâce de Dupleix laissa à Clive ses coudées franches, il ne fit pas autre chose que d'utiliser au profit des Anglais les procédés diplomatiques qui avaient si bien réussi à Dupleix et que la France aveuglée ne voulait pas admettre.

S'appuyant, comme son modèle, sur l'influence, la richesse, la hiérarchie des princes locaux, il cherchait surtout à s'établir dans le Bengale, pays neuf pour les Européens et qui lui donnait le Gange comme base d'opérations.

Clive voyait plus loin que la Compagnie anglaise ; il comprenait que tôt ou tard c'était à la couronne d'Angleterre qu'il devrait offrir la souveraineté des Indes, et Pitt, qui, comme tous les hommes d'État de Londres, surveillait avec un vif intérêt les événements de l'Orient, professait pour Clive une haute estime et une certaine admiration. Aussi, pendant que La Bourdonnais et Dupleix étaient jetés en prison comme des

1. Voyez le *Tour du Monde*, 1885, 1er semestre, p. 247.

1. Voyez le *Tour du Monde*, 1885, 1er semestre, p. 247.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

malfaiteurs, Clive recevait de son pays des encouragements, des hommes, de l'argent, des navires. On comprend combien il lui était facile d'étendre dans l'Inde l'influence anglaise, au moment où la Compagnie française, abandonnée par l'ignorance de nos hommes d'État, perdait pied de tous côtés.

C'est Bussy que nous aurions dû opposer à Clive, « le grand Bussy », comme disent les historiens anglais. Son courage de soldat, son habileté de tacticien, ses goûts de gentilhomme, son adresse de diplomate, sa grande connaissance des hommes et des choses de l'Inde le désignaient pour prendre la succession de Dupleix et continuer son habile et fructeuse politique. Mais c'était justement de cette politique qu'on ne voulait pas, et l'on affecta de ne pas voir le héros français qui tenait l'Inde dans ses mains, alors que Clive essayait seulement ses premières escarmouches.

C'est toujours la même faute que nous commettons systématiquement en matière coloniale : Ne jamais tenir compte des gens qui sont aux colonies; supposer que dans des questions semblables il est inutile de connaître le pays, le climat, la langue, les mœurs, les croyances, les lois, les superstitions, les traditions, l'histoire et cette constitution spéciale que les siècles font à un peuple. Penser qu'un Parisien quelconque, s'il est intelligent, en sait assez pour se tirer d'affaire au milieu des difficultés que sa propre ignorance fait naître sous ses pas de nouveau débarqué; et quand on a Bussy, on délègue Lally-Tollendal. L'un sait tout, tient tout, peut tout, connaît l'Inde à fond, en est un rouage nécessaire, une gloire; l'autre ne sait rien et a sur toutes les questions les idées les plus fausses. Ah! Clive avait beau jeu !

Bussy avait compris que pour dominer les Indes il ne suffisait pas de prendre des places fortes et de battre des armées, qu'il fallait aussi en imposer à tous ces rajahs par un faste égal au leur, et ce soldat, qui savait coucher sur la dure, s'était entouré d'un luxe oriental; il s'était fait prince indien et pouvait traiter de pair avec les plus grands rois.

Il apparaissait toujours aux yeux des princes mahométans comme un protecteur librement choisi, ardemment réclamé. Il avait encore avec lui une armée de huit cents Européens et cinq mille cipayes. Il résolut de gagner Haïderabad, d'y attendre du secours de Pondichéry, et, fortifié dans un jardin de la ville, il défiait les efforts de Shah Nawas Khan, allié des Anglais.

Un faible détachement envoyé de Mazulipatam, sous le commandement de Law, était proche et venait au secours de Bussy.

Mais Law perdait la tête, voulait abandonner l'entreprise, au moment de recueillir les fruits des combats qui avaient ensanglanté chaque étape de son chemin.

Chargé de délivrer Bussy, il lui écrivait de venir le secourir.

Bussy écrivit à Law pour lui ordonner de marcher, l'avertissant qu'il allait au-devant de lui avec son armée. Mais il n'emmena que cent cinquante hommes, et quand il eut parcouru deux ou trois kilomètres, chassant tout devant lui, il fit un signe à cette multitude de coulis qui marchaient dans son ombre, et leur dit de dresser sa tente si connue dans l'Inde, haute de trente pieds, assez vaste pour contenir six cents hommes. Comme dans un conte de fées, les charpentiers et les valets apportèrent les uns les étais, les autres les draperies; tout un peuple de cuisiniers prépara les mets, et, quelques heures après, Bussy, siégeant sur un trône orné des armes du roi de France, en habit chamarré de pierreries, entouré de ses officiers en costumes pompeux, dînait devant une table chargée de vaisselle plate, tandis qu'un chœur, prenant pour thème les exploits des Français, faisait retentir l'air de ses chants, soutenus par une musique guerrière dont les accords, emportés par la brise, parvenaient aux oreilles de Nawas Khan et de ses généraux.

A l'aspect des drapeaux qui flottaient au-dessus de la tente, au son des trompettes françaises, à ces rumeurs guerrières qui s'échappaient du camp, le grand vizir, Nawas Khan, eut un frisson de peur. Il eut la vision de Bussy à cheval à la tête de ses bataillons, l'épée haute, montant dans la fumée de la bataille, conduisant la charge et broyant les hommes sur son passage. Il se crut perdu et n'osa détacher un soldat pour marcher contre le corps de Law, qui, après un dernier combat, parut enfin dans la plaine de Haïderabad et donna la main à Bussy.

Une heure après, Bussy obtenait du soubah du Dekkan, Salabet-Singue, tout ce qui faisait l'objet de la guerre, et la noblesse du pays se prosternait devant le vainqueur, qu'elle jugeait un demi-dieu.

Cet homme extraordinaire ne fut pas compris de Lally-Tollendal, que la France envoyait pour remplacer Dupleix. Lally ne vit en Bussy qu'un ambitieux, un jouisseur, un être intéressé, et, systématiquement, contrecarra toutes les idées de cet habile général.

Lally-Tollendal avait déjà fait ses preuves comme capitaine et comme diplomate. Son père, originaire d'Irlande, l'avait élevé dans la haine des Anglais, et ce sont ses sentiments hostiles à l'Angleterre qui l'avaient fait choisir.

Malgré ses qualités de soldat et d'homme d'État, il avait, pour la mission qu'on lui confiait, un défaut énorme : il ne connaissait pas l'Inde et n'avait aucune préoccupation de la connaître. Pour lui le problème se posait simplement par la suppression des Anglais, sans comprendre qu'il ne pouvait arriver à ce résultat qu'en s'appuyant sur les princes indigènes, dont il ne faisait aucun cas.

Quand, à la fin de sa mission, il s'aperçut qu'il faisait fausse route, il était trop tard : Bussy était prisonnier et l'Inde perdue pour la France.

En arrivant aux Indes, Lally débuta par l'attaque du fort Saint-David, devant lequel la flotte mouilla.

Dans un pays de castes et de traditions immémoriales, rien n'est plus à redouter que de violer des institutions, des prétentions, des préjugés qui ont tra-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Debarquement de riz pendant la famine (voy. p. 74).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

versé les siècles et reçu la consécration du temps. Lally commença par vouloir substituer sa volonté et les besoins de son service à ces grands mobiles des sociétés humaines. Pour presser le siège de Saint-David, il avait à improviser toutes ses ressources. Il voulut suppléer à force d'hommes au temps et aux instruments qui lui manquaient. Les habitants de Pondichéry furent mis en réquisition et condamnés indistinctement à toutes sortes de travaux, même à ceux que leurs préjugés de caste leur interdisaient le plus. C'était presque un sacrilège. Des prêtres, des guerriers faisaient office de bêtes de somme, portaient des fardeaux, traînaient des charrettes et se voyaient attelés au même brancard avec des parias et des soudras.

Devant ces traitements la ville se dépeupla rapidement ; les préparatifs du siège n'en allèrent pas plus vite, et Lally, irrité, n'y trouva d'autres remèdes que de redoubler de rigueur dans l'emploi des moyens de contrainte.

Malgré ces fautes, le siège fut poussé avec vigueur et succès. La garnison capitula. Caddalor et Devicottah tombèrent aussi en notre pouvoir. Encouragé par ces débuts, Lally voulut frapper un coup décisif en s'emparant de Madras. Mais la grande difficulté était le manque d'argent. On s'avisa que le rajah de Tanjour était redevable à la Compagnie d'une somme de trois millions de roupies; une expédition fut aussitôt décidée contre ce prince.

L'armée, dès son entrée en campagne, eut à se ressentir de l'effet des premières mesures prises par Lally.

L'effroi qu'elles avaient inspiré aux indigènes les avait tous mis en fuite ; à mesure que le général s'avançait, le vide se faisait devant lui. Les transports devenaient impossibles ; les vivres manquèrent. Quand les soldats entrèrent à Devicottah, ils n'avaient rien mangé depuis vingt-quatre heures. Rien n'était préparé pour les recevoir. De fureur ils mirent le feu à la ville.

Une pagode qui passait pour contenir de grandes richesses fut violée et bouleversée, les idoles brisées. On les trouva de matière commune, dorées seulement à la surface. Pendant le sac du temple, les prêtres brahmaniques, insultés, poursuivis par les soldats, s'étaient enfuis en maudissant les sacrilèges. Quelques-uns, inquiets du sort de leurs divinités, se glissèrent dans la pagode. Les soldats les surprirent et les amenèrent à leur général.

C'eût été pour Lally l'occasion d'accomplir un acte d'habile politique. Il fallait traiter avec douceur ces hommes inoffensifs, les engager à rassurer les habitants des campagnes, les amener à nous vendre des vivres. Mais Lally avait toujours ses idées d'Europe, et il s'obstina à ne voir que des espions dans ces dévots serviteurs de Brahma.

Il se disait que, pour dompter ces peuples, il fallait les terroriser par l'appareil d'exécutions terribles.

Il fit donc amener sur la place du village, devant une foule d'Hindous, les prêtres pris au siège de la pagode. Des canons chargés étaient en batterie. On conduisit les captifs devant la gueule des pièces ; on les y attacha et l'on mit le feu aux canons. L'odieux spectacle de cette pluie de sang, de ces débris de chair retombant dispersés au loin, valut plus qu'une victoire au rajah de Tanjour. Des émissaires coururent colporter dans toutes les directions le récit du martyre des prêtres. Un sentiment d'horreur, un violent désir de vengeance s'emparèrent des Hindous. La résistance s'organisa.

Aussi, à mesure que l'armée avançait, les souffrances allaient croissant. On n'avait plus ni pain ni viande ; pour toute nourriture le *coulou*, l'avoine de l'Inde, et les noix des cocotiers. La colonne s'avançait lentement, sous un soleil de feu, dans un nuage de poussière qui irritait la gorge. La terre brûlait les pieds. Les visages, les mains étaient tuméfiés par l'extrême chaleur. Les yeux cuisaient, enflammés par la réverbération des rayons solaires. Les coups de soleil tuaient raide ou rendaient fou. On voyait des soldats, la peau du visage et du crâne pendant en lambeaux effiloqués et jaunâtres, courir çà et là, agitant les bras, chantant ou pleurant ; leur délire troublait les plus fermes. On brûlait de soif, et l'on ne pouvait boire au passage des rivières : qui buvait mourait. On ne pouvait marcher la nuit, car aucun habitant ne voulait servir de guide, et l'on se perdait dans les broussailles.

Enfin, à la crête d'une petite éminence, l'armée aperçut à ses pieds des champs verdoyants et bien cultivés, comme il y en a aux approches des grandes villes ; et, dans les lointains de l'horizon embrasé, elle vit des tours pyramidales émergeant d'un amoncellement de taches blanches.

C'était Tanjour.

Malgré quelques engagements heureux, la ville résista. Lally aurait fini par en être maître, mais le rajah entreprit des négociations, et l'ignorance où Lally était des mœurs indiennes lui fit perdre tous ses avantages.

Le rajah fit observer qu'il avait promis l'argent à Chanda Saïb et non à la Compagnie. Lally avait complètement oublié que Chanda avait été notre allié et qu'il aurait dû faire intervenir ses héritiers. Pourtant le rajah offrait aux Français trois lacks de roupies, et il en offrait un au général en cadeau. Ce qui était une politesse, Lally le prit pour une insulte. Il devint de plus en plus dur, de plus en plus méprisant avec les Hindous. Ceux-ci, humiliés, mais voyant que les menaces du général n'étaient pas suivies d'effet, redoublaient de ruse, traînaient en longueur, attendant l'intervention des Anglais, prévenus en secret.

Tout d'un coup on apprend que la flotte anglaise a battu la nôtre et qu'elle est maîtresse de Karikal ; Sanbinet, d'Estaing, qui connaissaient l'Inde, étaient d'avis d'en finir quand même avec Tanjour ; mais Lally trouva qu'il était plus important de sauver Karikal que de châtier le rajah. Après un combat terrible qui fut nécessaire pour pouvoir s'en aller, les troupes arrivèrent, mourant de faim et de fatigue, à Karikal..., où l'on apprit que la nouvelle du succès des Anglais était fausse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

D'ailleurs Lally n'était préoccupé que du siège de Madras : voilà le rêve qui ôtait le sommeil à ses nuits.

Mais les Français étaient courts de tout, et c'est cette détresse même qui décida l'entreprise ; les officiers se cotisèrent et réunirent quatre-vingt-quatorze mille roupies. Lally, pour sa part, en donna soixante mille.

Trop pressé d'aboutir pour bien prendre ses précautions, le général laissa derrière lui le fort de Chinglaput, qu'il se contenta de reconnaître. A peine arrivé devant Madras, on s'empara facilement de la ville Noire, mais il fallut faire le siège du fort, et l'on n'avait de provisions que pour quinze jours.

Pourtant le siège traîna plus de deux mois, jusqu'au moment où la flotte anglaise apparut dans les eaux de Madras. Pendant ce temps nos vaisseaux étaient prudemment hivernés à l'île Bourbon.

Lally fut obligé de se retirer et de retourner piteusement à Pondichéry, où il trouva, à son grand étonnement, tout le monde en joie de sa défaite. C'est que ce n'est pas impunément que l'on cherche, dans un pays dont on ne sait rien, à renverser toutes les coutumes, toutes les habitudes prises, à repousser les alliances, à faire fi des amitiés, à méconnaître les services rendus et à blesser tous les amours-propres.

Lally, qui ne voulait rien comprendre aux alliances avec les princes indigènes, trouvait que Bussy n'était d'aucune utilité en restant auprès du soubahdar du Dekkan ; il l'avait rappelé à Pondichéry et emmené au siège de Madras. Clive, voyant la place libre, en profita immédiatement, et tout le Dekkan, qui était, grâce à Dupleix et à Bussy, une terre française, ne tarda pas à passer aux mains des Anglais.

Insensiblement resserré autour du chef-lieu de la Compagnie des Indes, Lally n'avait plus qu'une ville à perdre, Pondichéry. Ce ne fut pas long.

Après l'attaque infructueuse de Wandeswah, où Bussy fut fait prisonnier, et où les forces françaises s'épuisèrent de plus en plus, l'infortuné général eut enfin l'idée de se tourner du côté des princes et de leur tendre une main brisée et défaillante. C'était trop tard. Lally entrevoyait ce qu'était l'Inde, juste au moment où il n'avait plus de rôle à y jouer. Pondichéry, non secourue, mal défendue, fut prise, et Lally retourna en France.

Il ne fut pas seul l'auteur de cet effondrement colonial. Les auxiliaires qu'il avait amenés de France le secondèrent très mal, et la mère patrie ne le secourut presque pas. On lui avait donné pour ingénieur un certain Dure, qui ne pouvait faire un calcul juste et qui faisait recommencer plusieurs fois les travaux de siège jusqu'à ce que le tir fût exact.

D'Aché, qui commandait la flotte, n'était préoccupé que de l'île Bourbon, possession française, et n'agissait qu'à regret en faveur de la Compagnie des Indes, association de marchands qui lui paraissait fort peu intéressante. Aussi s'en allait-il à tout propos aux îles de la Réunion ; et quand il recevait de France des renforts pour les Indes, il les arrêtait au passage et les gardait à Bourbon. Pendant ce temps l'Angleterre ne cessait d'envoyer à Clive vaisseaux, soldats, munitions et argent.

Mais les grands coupables furent les administrateurs parisiens de la Compagnie. Ils avaient en horreur la grande et intelligente politique de Dupleix et de Bussy. Ils ne voulaient que des comptoirs, sans comprendre que pour les alimenter il fallait des alliances à l'intérieur des terres, et que pour les défendre il fallait des forces suffisantes pour en imposer aux Hollandais et aux Anglais. Le programme de Lally, par son insuffisance, par sa clarté et sa simplicité, qui n'étaient que de l'étroitesse, cadrait parfaitement avec les opinions des actionnaires timorés. D'Argenson leur avait dit : « Lally va tout gâter. On fera manquer ses opérations pour se venger de lui. Pondichéry aura la guerre civile dans ses murs avec la guerre extérieure à ses portes.... » Les directeurs avaient demandé Lally malgré tout.

Mais lorsqu'il revint à eux perdu, pour les avoir trop écoutés, ils furent les premiers à l'accuser de trahison et à demander sa tête : c'est en effet par l'échafaud que devait finir ce drame affligeant.

Pour couper court à des accusations qu'il trouvait aussi odieuses qu'injustes — car il n'avait fait que suivre les instructions, qu'exécuter les ordres du gouvernement et de la compagnie, — le général alla de lui-même se constituer prisonnier à la Bastille, pensant que cette attitude calmerait les esprits. Mais il avait compté sans le parti pris, l'acharnement de tous ceux qui se sentaient fautifs et qui avaient intérêt à rejeter les responsabilités sur une seule victime.

La France venait de perdre le Canada ; la chute de nos établissements dans l'Inde faisait naître dans l'opinion un véritable affolement. Le roi, qui aurait dû couvrir son mandataire, crut être juste en demandant une enquête sur tous les faits qui s'étaient passés dans l'Inde ; le Parlement en profita pour faire le procès du seul Lally.

Un certain père Lavaur venait de mourir à Pondichéry. Il avait rédigé sur le compte de Lally deux mémoires, l'un tout à l'éloge du général, l'autre accumulant contre le délégué de la France les calomnies les plus révoltantes ; le premier mémoire disparut, et c'est le second qui fut la base de l'accusation.

On fit comparaître jusqu'à deux cents témoins à charge. Les plus infimes furent les plus écoutés. Un palefrenier, Michelard, se chargea d'expliquer et de critiquer les opérations militaires. L'ignorance de l'Orient fit naître des quiproquos ridicules ; on reprocha à Lally d'avoir accepté *six mille cipayes*, prenant le cipaye pour une monnaie, et d'avoir un jour reçu un *waquil* d'un prince indien, ne sachant pas qu'un waquil est un ambassadeur.

Pour juger des faits de guerre il eût fallu un conseil de généraux ; mais le commissaire chargé de l'enquête ne comprenait rien aux termes techniques, et, quand Lally disait que sa droite était *en l'air*, le juge lui répondait durement de ne pas « plaisanter avec la justice » ; il lui reprocha même comme une lâcheté de ne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas s'être mis à la tête de l'armée pendant une retraite.

Lorsqu'un homme de valeur comme le marquis de Montmorency, maréchal de camp, syndic de la Compagnie des Indes, veut prendre la défense de l'accusé, on ne l'écoute pas; Crillon, lui, est entendu, mais on écrit le contraire de ce qu'il dit.

On refuse même à Lally d'avoir un conseil : ce qu'on accorde pourtant au dernier des misérables.

Lally, se voyant perdu, réunit ses notes, remet aux juges trois volumes de mémoires, qu'on ne lit pas et qu'on met simplement aux pièces annexées.

Lally avait le droit d'être conduit à l'échafaud dans son carrosse voilé de crêpe. On le jeta sur un tombereau. On le bâillonna. Aux derniers moments les bourreaux le brutalisèrent, le frappèrent comme s'il avait été une bête dangereuse. Le coup de hache fut mal donné; un bourreau saisit la tête par les oreilles, un autre les jambes; un troisième lui scia le cou....

Nous arrivons à Madras dans un triste moment. Le choléra et la famine se sont abattus sur la contrée. Le choléra, on n'y fait pas grande attention, on y est habitué; mais la famine est chose grave, car elle peut amener la destruction à peu près complète de la popula-



Marchande de noix de coco (voy. p. 75).

tion; que ferait de l'Inde l'Angleterre si les Indiens n'y étaient plus ?

Aussi le gouvernement déploie toute l'activité possible pour amener du riz de la Birmanie, du Cambodge, de Java. Sur la mer, au large, toute une flotte de navires attend les barques de déchargement, terriblement secouées par la mousson du nord-est. A cette époque de l'année, Madras, qui n'a pas de port, mais une simple plage, offre aux vaisseaux un mouillage plein d'épouvante ; c'est la tempête sur ancres, et si les ancres cèdent, c'est le naufrage. Les bâtiments oscillent, dansent, s'effondrent et se relèvent. Au milieu des vagues monstrueuses, des barques faites exprès, organisées pour l'échouage, vont chercher le riz; puis la tempête les ramène au bord comme une épave; avant d'arriver sur le sable, elles touchent trois ou quatre fois le fond de la mer; chaque vague nouvelle les reprend et les avance de quelques mètres.

Sur le rivage, une activité étrange. Ce sont les affamés eux-mêmes qui sont employés à débarquer les sacs, à les empiler, à charger les voitures à bœufs, ou à traîner les voitures à bras. Ces gens, venus de pays divers, n'ont pas besoin de donner leurs noms, de montrer leurs papiers; ils ont faim, c'est leur passeport; ils sont affreusement maigres, et dès qu'ils arrivent, on peint en blanc sur leurs poitrines nues une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lettre et un numéro, les voilà enrégimentés; quand ils auront peiné tout le jour, ils recevront leur ration de riz.

Les femmes, trop faibles pour travailler, vannent le sable pour en retirer les grains échappés des sacs. Ce sont les glaneuses de la famine.

Tous ces squelettes vivants sont dirigés par des ventrus dont l'obésité alourdit l'activité. A la tête de ces indigènes maigres ou gras, deux ou trois employés anglais, le lorgnon à l'œil, le carnet en main, le casque de carton sur le chef, surveillent et dominent.

Nous allons chez le gouverneur, à qui nous sommes recommandés. Là encore on est tout à la famine; c'est décidément l'affaire intéressante. Nous avions beaucoup compté sur lui pour nous faciliter la visite des environs de Madras, particulièrement des *Seven Pagodas*, mais nous ne tardons pas à voir que tout ce qui n'est pas sacs de riz n'est point digne d'attirer l'attention.



Types d'employés.

Ce n'est pas que nous soyons mal reçus. Loin de là : on nous invite au lunch, servi avec un luxe de nabab. Les ladies font ce qu'elles peuvent pour nous faire croire qu'elles s'intéressent à ce que nous pouvons leur dire. Régamey exhibe ses albums, qu'on feuillette en regardant le plafond et en s'écriant *very nice!* à chaque page qu'on tourne sans l'avoir regardée.

Il n'y a dans toute cette famille qu'une préoccupation, qu'un souci, qui part du front du gouverneur, passe sur le front de ces dames, et se répercute jusque sur celui des domestiques graves et tristes.

Laissant tout ce monde à sa disette, nous allons visiter la ville.

Ville insignifiante du reste, et toute moderne. On y voit de grands espaces vides, brûlés du soleil, qu'on appelle des squares ; on y voit de larges rues qui n'ont pas de maisons, des champs immenses qui sont la ville elle-même.

Un jardin public, avec des pelouses assoiffées qui frisent sous le vent sec, quelques cages garnies de tigres, un kiosque où la *military band* joue des valses de Strauss devant des bancs d'où les insolations éloignent les spectateurs, un musée d'art sans objets d'art, un musée d'archéologie sans antiquités, une bibliothèque sans livres, telles sont les curiosités de Madras.

Je ne veux pourtant pas être injuste. On admire au musée archéologique quelques pierres cassées qui représentent la période préhistorique de la province : spécimens frustes et grossiers de « celtes » granitiques de couleur noire ou brune. Les objets en pierre taillée ont des angles extrêmement vifs. Nous ne trouvons pas là les beaux échantillons de l'âge de la pierre en Europe. Et l'on n'y voit pas non plus les indications nécessaires pour connaître la provenance de ces objets et leur état civil géologique : c'est regrettable.

Cette ville aux mérites négatifs me rappelle ce que le conquérant Baber, fondateur de l'empire Mogol au quinzième siècle, disait de l'Inde : « Il y a peu de plaisir à espérer dans l'Hindoustan. Le peuple n'y est pas beau. Il n'a aucune idée des charmes de la vie sociale, ni de ceux que fait éprouver l'abandon d'une franche réunion ou d'un entretien familier. Il n'a ni génie, ni portée intellectuelle, ni politesse de mœurs, ni affabilité, ni camaraderie; il n'est ni ingénieux ni inventif, soit dans le plan, soit dans l'exécution de ses travaux manuels, et ne possède ni le sentiment ni la science de l'architecture. On ne trouve aux Indes ni bons chevaux, ni bonne viande, ni raisins ou melons muscats, ni aucun bon fruit, ni glace, ni eau fraîche, ni bonne nourriture, ni même de pain dans les bazars, ni bains, ni collèges, ni chandelles, ni torches, ni chandeliers. Au lieu d'une chandelle ou d'une torche, vous n'avez pour vous éclairer qu'une rangée de sales Hindous, dont la main droite tient une façon de petite lampe et la gauche une gourde contenant de l'huile destinée à en alimenter la flamme. »

Ce portrait décourageant, tracé par un musulman, a bien quelque vérité, mais on peut demander à son auteur pourquoi il s'était emparé d'un pays si désagréable, de même que je me demanderais ce que j'y suis venu faire, si je ne pensais pas que, la première im-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pression passée, j'y trouverai un intérêt qui m'échappe encore.

Des raisons financières nous font aller à la banque, où nous pouvons faire des études approfondies sur les turbans des employés.

Ici, où toute la population est divisée par castes, il a fallu créer, pour les facilités du commerce, la caste des teneurs de livres, la caste des garçons de recette, la caste des caissiers, etc., et pour chaque caste on a dû inventer une coiffure spéciale : de là cette variété infinie, cette complication savante de plis d'étoffe.

Profitant de ce que le jour baisse et de ce que la chaleur devient moins intense, nous prenons une voiture pour aller au loin dans la campagne retenir la barque qui doit, cette nuit, nous conduire, au moyen d'un canal d'irrigation creusé au sud de la ville, jusqu'au célèbre site appelé *Seven Pagodas*.

La route que nous suivons est fort large et très ombragée. Elle est fort encombrée de musulmans déguisés ; il paraît que le carnaval de Mahomet dure encore, et nous ne nous attendions guère à trouver en pleine Inde les fils du Prophète transformés en sectateurs du mardi gras. Sur le bord de la route, des marchandes de fruits vendent des cocos frais dont l'eau intérieure donne, quand on la boit, une sensation glacée nullement à craindre pour la santé.

Un énorme rouleau de fonte écrase les pierres de la route, mais le curieux, c'est qu'il est traîné par une centaine de jeunes filles belles et bien faites, splendide corps de ballet mis au service des ponts et chaussées. Un conducteur des travaux armé d'un fouet tape sur ce charmant bétail pour surexciter son zèle ; mais la troupe gracieuse n'en perd ni une parole ni un éclat de rire ; tout ce monde pépie comme une volée de moineaux et s'amuse plus qu'il ne travaille : on dirait que les coups sont un assaisonnement au plaisir.

Je n'ai jamais vu l'Inde gaie comme cela. Est-ce que la corvée de l'entretien des routes est une partie du carnaval ? A proposer aux ingénieurs français !

Nous arrivons au canal et, après avoir retenu une barque pour la nuit, nous retournons à Madras, où nous devons faire la connaissance d'un brahme sivaïte auquel nous sommes recommandés.

Ce brahme est un homme grand, aux traits énergiques. Entièrement vêtu de blanc, il porte sur la tête un petit turban blanc. Au milieu du front, badigeonné de blanc, il s'est peint un gros point rouge.

Il paraît enchanté de voir des Français et m'assure que, dans sa famille, sa femme, ses enfants ne parlent que le sanscrit, langue sainte, et le français. Il déteste les Anglais. « J'aime mieux, dit-il, le choléra que le collecteur ! » Sa conversation est gaie, et ses sentiments sont très élevés. Il s'apprend l'allemand tout seul pour pouvoir lire les livres de Strauss sur Jésus.



Le brahme sivaïte.

Je lui demande ce que signifie la marque qu'il a peinte sur son front. « C'est la marque du diable ! » s'écrie-t-il. Et il y a dans cette boutade autant de dépit que de gaieté.

Ce qu'il aime dans la France, c'est son esprit d'aventure politique, colonial, scientifique. « Le Français trouve, l'Anglais utilise. La France essaye sur elle-même les questions sociales, comme les médecins qui se donnent la fièvre exprès pour l'étudier.... »

Je l'interroge sur ses croyances. Il est panthéiste. Il croit à une *âme universelle* qui est l'esprit de Dieu. « L'espace, puis l'air, le feu, l'eau, la terre, la nourriture, les animaux, y compris les hommes, c'est l'Esprit de Dieu qui a pris toutes ces formes. La création est le corps de Dieu, et son esprit anime tout. »

Il n'admet pas Dieu directeur, c'est à peine s'il croit à Dieu créateur : « Les actes des hommes sont dirigés, récompensés et punis par le fait des lois établies lors de la création. L'intervention personnelle de Dieu n'existe pas. L'ignorant dit que Dieu dirige tout ; le savant fait bien et en remet l'honneur à Dieu. Or, comme Dieu ne dirige rien il ne fait pas de miracles ; la prière est un hommage rendu à Dieu et ne peut changer en rien l'ordre des choses. »

Il ajoute qu'il ne croit pas plus au fatalisme qu'au libre arbitre. Ici je ne comprends pas très bien, car il faut choisir.

Mais les dieux brahmaniques sont sur le tapis. « Ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont, dit-il, des dépravations de l'esprit védique. Ces dieux n'existent pas ; mais il faut bien que les prêtres vivent! » Ce trait lancé par un brahme m'étonne. Ce prêtre qui parle ainsi des prêtres doit être, je suppose, à l'abri du besoin.

« Que deviennent les âmes? la métempsycose nous l'explique ; grâce à elle les punitions ne sont pas éternelles, et finalement les âmes des sages retournent à l'âme universelle dans le sein de Dieu. »

Quant à la morale, elle est résumée dans une série de préceptes simples. « Dites la vérité ; — faites la charité ; — n'oubliez pas l'étude de la nature ; — respectez vos précepteurs ; — imitez-moi quand je fais bien ; — n'oubliez pas le mariage ; — ne vous oubliez pas dans la prospérité ; — regardez comme des dieux votre père et votre mère ; — le *gourou* (confesseur, directeur spirituel) est un père ; — recevez les vagabonds ; — ne faites pas des actes nuisibles aux autres. — Celui qui fait cela est ami de Dieu. »

Et en manière de conclusion suprême : « Celui qui aime le prochain comme lui-même connaît Dieu ! »

Le temps me manque. Je ne puis pousser plus avant l'*interview* et me renseigner complètement sur les idées philosophiques que professe le savant brahme. J'en entends assez pour comprendre qu'il est de l'école Védanta.

On sait qu'aux Indes, à côté des sectes religieuses, il y a des sectes philosophiques en grand nombre et dont quelques-unes remontent à une très haute antiquité. Toutes ces philosophies, qui cherchent à démontrer la vérité par le raisonnement, sont à bases dogmatiques ; ce sont presque des croyances ou tout au moins elles s'appuient sur les croyances.

Athéistes ou déistes sont d'accord dans le but qu'ils se proposent : découvrir et enseigner les moyens d'arriver à la béatitude finale, c'est-à-dire d'obtenir l'exemption de la métempsycose et la délivrance de toutes les douleurs qui résultent pour l'homme de l'existence corporelle.

Colebrooke a classé ces écoles et en a trouvé six principales :

1° La première école Mimânsâ, fondée par Djâimani;

2° La seconde école Mîmânsâ, ou Védanta, dont la fondation est attribuée à Nyâsa;

3° L'école Nyaya, ou logique de Gôtama :

4° L'école atomistique de Canâdi ;

5° L'école athéiste de Capila :

6° L'école déiste de Patandjali.

Cette classification est forcément arbitraire, puisqu'elle supprime des écoles importantes et qu'elle divise des sectes qui vivent sous la même rubrique et professent la même doctrine sur beaucoup de points ; exemple : l'école athéiste de Capila et l'école déiste de Patandjali, qui sortent l'une et l'autre de l'école Sânkya.

Il semble qu'il y ait là une anomalie ; l'athéisme et le déisme peuvent difficilement découler du même principe. Mais si l'on réfléchit que l'histoire de la philosophie grecque nous donne des exemples de doctrines opposées émanant des mêmes sources, on peut bien admettre que de pareils faits se soient produits aux Indes. Seulement en Grèce nous pouvons suivre les phases de la transformation, tandis qu'aux Indes, pour la philosophie comme pour la religion, l'art, les mœurs, la chronologie, manquent presque complètement. Et puis le déisme indien est plutôt (nous l'avons constaté en écoutant notre brahme) un panthéisme qui confine à l'athéisme, qu'une croyance au Dieu unique, créateur et directeur, comme nous le comprenons.

Ce qui caractérise les systèmes qui nous occupent, ce sont d'abord les procédés de déduction, tellement semblables aux procédés grecs qu'il y a là forcément une parenté, et, d'autre part, les nomenclatures infinies, exubérantes, des principes fondamentaux, leurs groupements par nombres réguliers, sans doute comme procédé mnémotechnique. On y surprend une recherche incessante de la vérité qui échappe à ces philosophes, car les sciences naturelles leur manquent, et ils confondent toujours les causes morales et les causes physiques, faisant volontiers dériver les unes des autres.

Ainsi l'école Sânkaya reconnaît trois qualités essentielles ou modificatives de la nature : 1° la bonté ; 2° la passion ; 3° l'obscurité. Ces qualités affectent tous les êtres animés ou inanimés. C'est par la *bonté* que le feu tend à s'élever vers les cieux, que la vertu et le bonheur sont produits chez l'homme ; c'est la *passion* qui cause les tempêtes dans l'air, et le vice dans le cœur humain ; c'est l'*obscurité* qui donne à la terre et à l'eau leur tendance à tomber, qui produit chez l'homme l'imbécillité et le chagrin.

Dans l'école Védanta les âmes individuelles sont des fragments de l'âme universelle ; elles s'en échappent comme les étincelles de la flamme et elles retournent à Dieu.

L'âme est enfermée dans le corps comme dans une enveloppe, ou plutôt comme dans une succession d'enveloppes. Dans la première, l'âme est associée avec les cinq sens ; dans la seconde, l'intelligence vient s'ajouter à cette première union ; dans la troisième se trouvent les facultés vitales. Ces trois associations constituent le corps subtil qui accompagne l'âme dans toutes ses transmigrations.

La quatrième enveloppe, c'est le corps matériel.

Les états de l'âme par rapport au corps sont les suivants : dans l'état de veille, elle est active et en rapport immédiat avec la création réelle et positive ; dans les rêves, avec une création illusoire et sans réalité ; dans le sommeil, elle est unie, mais non attachée à l'essence divine ; dans la mort, elle quitte complètement le corps matériel ; alors elle se rend dans la lune, elle s'y enferme dans un corps aqueux, tombe en pluie, est absorbée par un végétal, et de là se convertit, par le travail de la nutrition, en un embryon du règne animal.

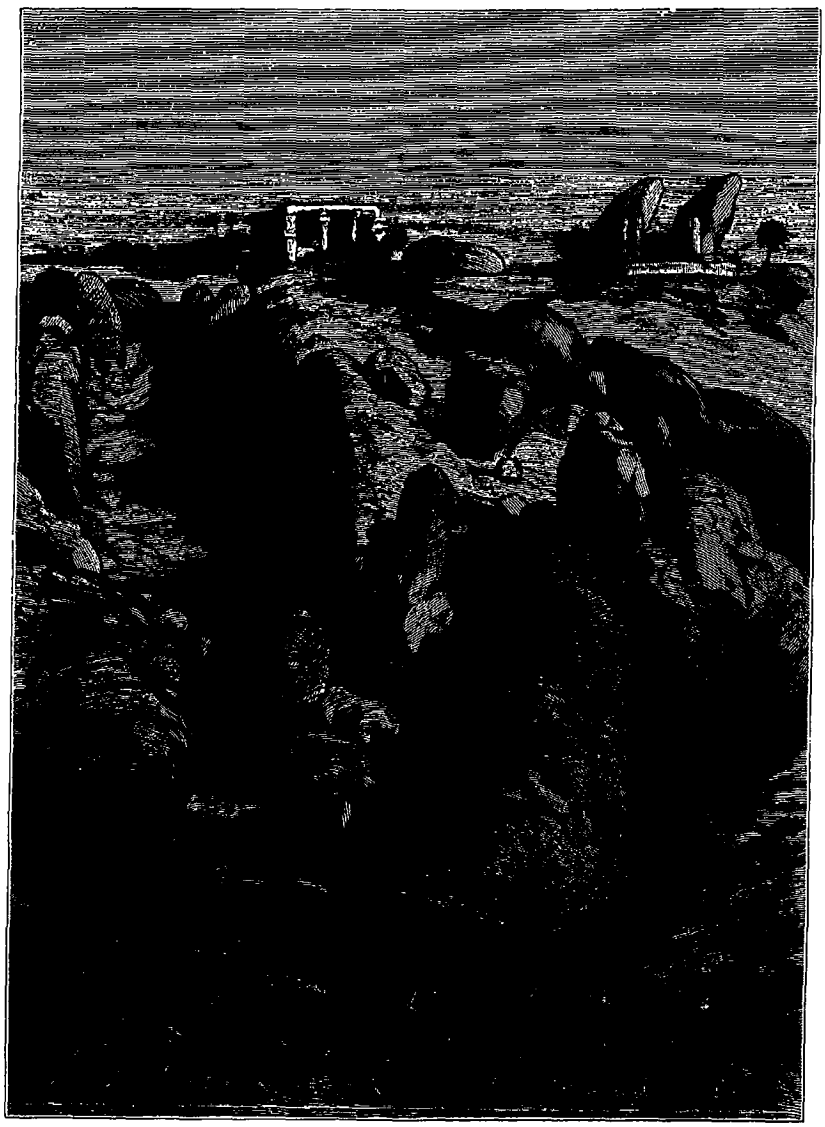
Après avoir accompli ces transmigrations, dont le nombre dépend de ses mérites, elle reçoit la délivrance finale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces théories physico-morales, ces aberrations produites par l'ignorance, nous donneraient une pauvre idée de la conception hindoue si, à côté, nous ne rencontrions une élégance de diction, une puissance de raisonnement, une élévation de sentiments qui nous font penser aux grands génies de la Grèce. De part et d'autre ce sont les mêmes procédés appliqués à d'autres préoccupations ; le sens commun hellénique a utilisé dans un but pratique la méthode indienne.

On se demande même, tant la ressemblance est fréquente, s'il n'y a pas eu emprunt et quel peuple a été l'initiateur de l'autre.

Le nuage qui recouvre les annales de l'Inde nous empêche de les interroger à ce sujet, mais les chroni-



Edicule sur un rocher à Mahevélipour (voy. p, 80).

ques grecques nous fournissent trois points de contact historiquement constatés : Pythagore, Aristote et les Alexandrins. Abandonnons les Alexandrins, venus à une époque où le problème n'a plus d'intérêt. Restent, par conséquent, Pythagore et Aristote.

Pythagore est un pur védantique. Il croit à l'âme universelle, à la métempsycose, aux êtres intermédiaires, à l'absorption finale dans le sein de Dieu. Toutes ces idées sont indiennes et n'ont rien de grec. On sait d'ailleurs que le philosophe est allé aux Indes pour s'instruire et non pour évangéliser. Proposer que ses théories et sa méthode ont créé les systèmes orientaux nous acule à toutes sortes d'invraisemblances. Il faut admettre que Pythagore, par avance, a deviné exactement l'état d'esprit où la transformation lente des Védas avait amené les Hindous. A moins que ce ne soit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pythagore lui-même qui ait écrit les Védas, absurdité à laquelle on arrive si l'on veut repousser ce que nous dit l'histoire, à savoir, que le célèbre voyageur a simplement importé en Grèce un système philosophique qu'il a trouvé aux Indes.

Quant à Aristote, il n'a pas vu ces pays lointains, et pourtant sa philosophie dans les moyens de déduction, dans les exemples donnés, dans les croyances dogmatiques, dans les conclusions pratiques, est la reproduction exacte de ce que nous enseigne l'école Nyaya, dite école logique de Gôtama.

Comment expliquer ces ressemblances? Aristote n'a pas voyagé; mais un de ses meilleurs élèves, Alexandre le Grand, a conquis les Indes et il a pris soin d'envoyer à son professeur les plantes, les animaux des pays qu'il parcourait. C'est avec ces spécimens et les renseignements fournis par écrit que le savant philosophe a pu composer son histoire naturelle. Pourquoi n'aurait-il pas reçu également sur les mœurs, les croyances, les doctrines des Asiatiques de semblables documents? Son vaste esprit a dû être frappé des méthodes indiennes et a pu s'approprier celle qui correspondait le mieux avec ses idées.

Si l'on n'accepte pas cette explication, on est obligé de transformer Alexandre et ses soldats en maîtres de conférences, expliquant, propageant entre deux victoires, les doctrines d'Aristote. Or, si l'on est tenté d'attribuer à ces conquérants le rôle de missionnaires philosophiques, il faut bien éviter de lire ce que les auteurs anciens nous ont conservé sur les préoccupations intellectuelles de ces hardis soldats. Alexandre a eu deux fois l'occasion d'affirmer quelle influence avait eue sur son esprit l'enseignement d'Aristote.

La première fois, quand il se trouva en présence de la bibliothèque de Darius, colossale accumulation des œuvres de la pensée. Qu'en fit-il? Il la brûla et jeta sur l'histoire des Perses cette tache noire que produit la perte d'une littérature!

La seconde fois, aux Indes; quand il rencontra des prêtres brahmaniques. C'était bien pour lui le cas de s'instruire ou de les instruire. Il préféra d'abord les condamner à mort. Puis il les interrogea en les prévenant qu'il ferait mourir le premier celui qui aurait le plus mal répondu, et tous les autres ensuite; et il nomma le plus vieux pour être juge.

Il demanda au premier quels étaient les plus nombreux, des vivants ou des morts. Le prêtre répondit que c'étaient les vivants, parce que les morts n'étaient plus.

Il demanda au second qui, de la terre ou de la mer, produisait les plus grands animaux. « La terre, parce que la mer en fait partie. »

Au troisième, quel était le plus fin des animaux. « Celui que l'homme ne connaît pas encore. »

Au quatrième, pourquoi il avait porté Sabbas, le prince indien, à la révolte. « Afin qu'il vécût avec gloire ou qu'il périt misérablement. »

Au cinquième, lequel avait existé le premier, du jour ou de la nuit. « Le jour; mais il n'a précédé la nuit que d'un jour. » Et comme le roi parut surpris de cette réponse, le philosophe ajouta que des questions extraordinaires demandaient des réponses de même nature. Comme nous dirions : à sotte question il faut sotte réponse.

Au sixième, quel était, pour un homme, le plus sûr moyen de se faire aimer. « Étant devenu le plus puissant de tous, qu'il ne se fasse pas craindre. » C'était là une manière adroite de demander grâce.

Aussi Alexandre prend goût à la flatterie et il demande au septième comment un homme peut devenir Dieu; mais le brahme esquive le compliment sollicité et répond simplement : « En faisant ce qu'il est impossible à l'homme de faire ».

Alors le roi reprit sa mauvaise humeur, et, comme un chat qui interroge une souris, il demanda au huitième laquelle était la plus forte, de la vie ou de la mort. « La vie, qui supporte tant de maux. »

Et au dernier, jusqu'à quel temps il est bon à l'homme de vivre. « Jusqu'à ce qu'il ne croie plus la vie préférable à la mort. »

Alors Alexandre se tournant vers le juge lui dit de prononcer : le vieillard déclara qu'ils avaient tous plus mal répondu les uns que les autres.

« Tu dois donc mourir le premier pour ce beau jugement, reprit Alexandre.

— Non, seigneur, répliqua le prêtre, à moins que vous ne vouliez manquer à votre parole; car vous avez dit que vous feriez mourir le premier celui qui aurait le plus mal répondu. »

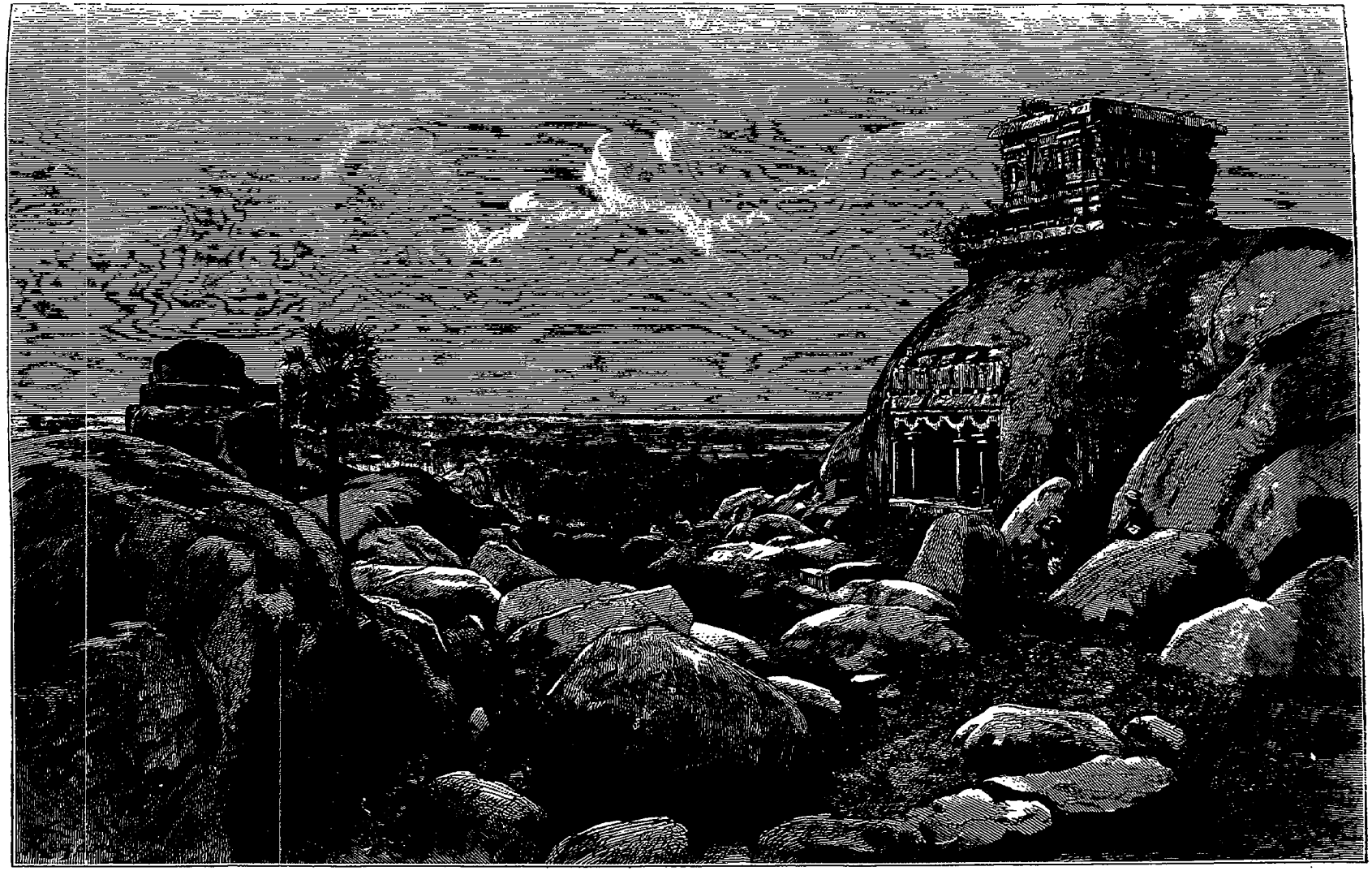
On voit que si Alexandre ne parut pas prendre très au sérieux la sagesse de ces brahmes, ces derniers ne se gênèrent pas pour se moquer tant soit peu du conquérant. Malgré cela, le roi, émerveillé des réponses qu'ils avaient faites à ses devinettes, leur fit des présents et les congédia sains et saufs.

Je sais qu'à part cette scène rapportée avec complaisance par Plutarque, Alexandre fit quelques avances aux plus célèbres philosophes de l'Inde. Il leur députa Onésicritus, qui était élève de Diogène. Le délégué ne fut pas toujours bien reçu; un sage indien, nommé Dandani, au lieu de répondre à ses questions, lui demanda seulement quelle idée singulière avait eue Alexandre de faire un si long voyage. Un autre, Calamus, refusa de parler à l'envoyé, qui n'était pas en costume de cérémonie, c'est-à-dire nu.

Ce Calamus se décida pourtant à suivre Alexandre dans ses pérégrinations, et lorsqu'il trouva qu'il en eut assez, il monta sur un bûcher auquel il fit mettre le feu. Les amis d'Alexandre, pour honorer ce trait de courage philosophique, se livrèrent à une telle orgie, que quarante-deux moururent d'indigestion.

Tous ces faits ne font pas voir que les idées grecques aient eu une grande influence sur les philosophes de l'Inde, mais ils montrent au contraire la curiosité que les Grecs ressentaient pour les écoles indiennes, et ils expliquent assez bien comment le pessimisme brahmanique a pu s'introduire dans certains esprits de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Caverne à colonnes (voy. p. 80).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Grèce, comment Pyrrhon, qui a été aux Indes avec Anaxarque, a pu douter de tout, absolument comme s'il eût été de l'école Paouranika, qui déclare que tout n'est qu'illusion; comment les stoïciens ont pu s'inspirer des déistes sânkya, qui poussaient jusqu'au fanatisme le mépris de la douleur; comment, enfin, les atomistes, disciples de Canâdi, ont pu être les initiateurs de l'atomiste Démocrite; sans parler de Pythagore et d'Aristote, qui n'ont pas caché les emprunts qu'ils ont faits aux écoles de l'Asie.

On peut donc conclure, avec Colebrooke, qui a le mieux étudié ces questions, que « les Hindous ont été, dans cette circonstance, les maîtres et non les disciples ».

VII

MAHAVÉLIPOUR.

Nous avons passé la nuit dans une petite barque tirée sans relâche par un ou deux indigènes. Malgré les odeurs nauséabondes et malsaines de l'eau du canal, nous avons pu dormir. Un choc du bateau nous réveille, nous sommes arrivés.

On voit se détacher en noir, sur le ciel encore sombre et marbré de nuages, les silhouettes de hauts palmiers et les contours de monuments étranges. C'est Mahavélipour, Mahabalipoorum, Mavaliverum ou, pour être compris des voyageurs, *les Sept Pagodes* (Seven Pagodas).

Nous partons à travers champs, Régamey et moi, marchant à l'aventure chacun de notre côté. Nous savons que nous ne pouvons pas nous perdre, car la mer n'est pas loin, et les monuments sont entre la mer et le canal.

Tandis que je cherche à m'orienter à travers les rochers bouleversés et les groupes de palmiers, je vois venir à moi un grand gaillard à la peau très brune. Les jambes sont nues et il a le torse et la tête entièrement enveloppés d'une vaste étoffe translucide, d'une blan-



Mahavélipour au soleil levant.

cheur parfaite. La rapidité de la marche fait flotter la mousseline légère; c'est comme un nuage blanc porté sur des jambes noires.

Le nuage m'aborde et m'adresse la parole dans une langue que je suppose être le tamoul. Donc, je ne comprends rien. Mais une pantomime, que je traduis facilement, m'explique que le nuage de mousseline s'offre à me servir de guide. Je réponds que j'accepte par une autre pantomime que je traduis au préalable, car si j'avais fait osciller la tête de haut en bas, cela aurait voulu dire « non », et en faisant osciller la tête de gauche à droite, cela signifiait « oui ».

Le flot de draperies blanches me mène d'abord sur le rocher le plus élevé, sur lequel on trouve les restes d'un petit édicule. Là je vois la mer à ma gauche et tout autour de moi des entassements de rochers singuliers comme une succession d'énormes blocs erratiques entre lesquels poussent de hauts lataniers.

« *And the Seven Pagodas?* » dis-je à mon paquet d'étoffe.

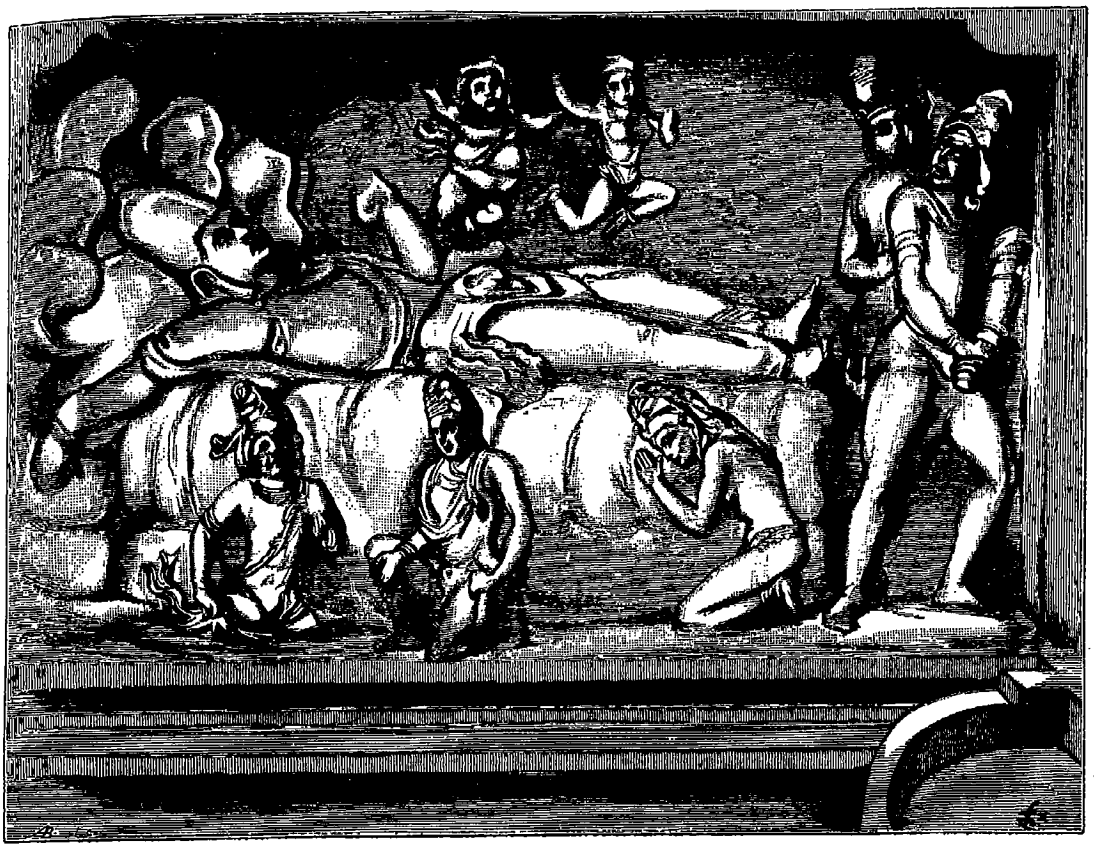
Un bras sombre jaillit de la masse blanche, et une main fine s'abaisse et se relève à plusieurs reprises. Le dictionnaire de pantomime que je porte toujours dans ma mémoire m'apprend que ce geste veut dire : « Patience! »

En descendant le rocher, mon guide me fait entrer dans une sorte de caverne carrée creusée dans le roc, et dont l'entrée était supportée par quatre colonnettes élégantes dont l'une a disparu. A droite et à gauche, dans les parois latérales, on a sculpté deux superbes scènes dont les personnages principaux sont plus grands que nature.

Émile GUIMET.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Wishnou couché sur le serpent Secha (voy. p. 82).

HUIT JOURS AUX INDES,

PAR M. ÉMILE GUIMET. — DESSINS D'APRÈS NATURE PAR M. FÉLIX RÉGAMEY[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII (suite).

MAHAVÉLIPOUR.

Le bas-relief de droite représente un combat. Une déesse lumineuse s'avance, montée sur un lion, et tire de l'arc; toute une armée la suit. Devant elle recule un homme énorme à tête de taureau, armé d'une massue.

« Yama », me dit mon guide.

C'est le nom du roi des enfers, l'ancien crépuscule des poèmes védiques.

Mais je suis muni d'un livre publié à Madras et dans lequel on a réuni plusieurs brochures écrites sur Mahavélipour, en 1784, 1798, 1844. L'homme-taureau y est appelé Mahishasoura. La scène représenterait le combat de Dourgâ contre ce géant aux formes multiples. Je fais part de ma découverte au jeune Indien.

« Yama », répète-t-il.

On peut mettre d'accord les textes et l'indigène, car les croyances qui se sont superposées et combinées aux Indes ont amené parfois des assimilations forcées.

Voyons d'abord ce que nous savons de Mahishasoura. Le *Mardankeyapurâna* raconte le combat dans lequel il fut vaincu par Dourgâ, forme de Parvati, femme de Siva. Dourgâ y est appelée Tchandikâ.

Le sombre combattant s'avance, terrible, sous les apparences d'un taureau. La déesse lui lance un lacet et l'arrête. Alors il quitte la forme du bœuf et devient lion. Tchandikâ ne lui a pas plutôt coupé la tête qu'il apparaît comme un homme, l'épée en main. Aussitôt la

1. Suite et fin. — Voyez t. XLIX, p. 209, 225, 241, 257; t. LVI p. 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

déesse écrase sous ses flèches l'homme et son armure. Lui, alors, devient un grand éléphant, et de sa trompe saisit le lion de Tchandikâ et l'attire à lui. La déesse coupe la trompe, et le grand Asoura de nouveau devient aureau et fait trembler l'univers.

Ici Tchandikâ emploie un système souverain : elle se met à boire du vin coup sur coup, et, transportée de colère, roule des yeux rouges et rugit. Le démon lui lance des montagnes, qu'elle repousse par des nuages de flèches. Enflammée par le vin, elle lui dit en bredouillant : « Crie! crie! fou que tu es, je te laisse un moment de répit pour boire encore. Les dieux à leur tour vont bientôt crier de joie quand ils te verront égorgé de ma main. » A ces mots elle saute sur le taureau ; plaçant son pied sur le cou du monstre, elle le perce de son trident; sous le poids de la déesse, il sortit à moitié de sa propre bouche et fut ainsi chassé de lui-même par Tchandikâ, qui, finalement, lui coupa la tête.

Alors, poussant des cris de douleur, périt l'armée des Daïtyas, et l'armée des Devatyas fut dans la joie. Les Suras avec les célestes Maharshis adorèrent Tchandikâ ; le chef Gaudarvas chanta et les Apsaras dansèrent.

Ce combat a été souvent représenté par les sculpteurs brahmaniques, malgré les difficultés que présentaient les transformations incessantes du principal personnage. Ordinairement le taureau vaincu est figuré la tête coupée, et de son cou jaillit un homme armé que la déesse perce de son trident.

Dans le bas-relief que nous admirons, l'artiste s'en est tiré d'une façon moins compliquée, moins étrange, à la manière des Égyptiens et comme auraient fait les Grecs : il a mis à l'homme une tête de taureau.

Il est à remarquer que l'armée de Devi n'est composée que de nains difformes, tandis que les guerriers du démon sont grands, bien faits et d'une figure distinguée. Les poses de ces soldats qui tombent blessés sont ingénieuses et fort élégantes.

Le jeune Indien de nouveau consulté accepte que la déesse aux dix bras qui fait avec adresse de l'équitation sur un lion soit Tchandikâ. Mais il insiste pour que l'homme-taureau soit Yama.

Et au fait, pourquoi pas?

Dans la légende védique des trois pas de Wishnou, Bali, le roi des Daïtyas, représente les ténèbres. Diti, mère des Daïtyas, est l'obscurité vaincue par le soleil. Ici la légende brahmanique, étant postérieure, représente sans doute le même fait sous une autre forme, en remplaçant Wishnou par Tchandikâ, épouse ou, plus exactement, énergie active, *sakti*, de Siva, qui est, lui aussi, dieu solaire en tant que manifestation du feu. L'homme à la tête de taureau représente donc l'obscurité vaincue par la lumière ou l'aurore.

Apis, le taureau funéraire, était le soleil de nuit. Nandi, le bœuf adorateur de Siva, est le gardien de l'Ouest où meurt le soleil. Le Minotaure grec qui dévorait les jeunes filles et les jeunes gens n'était-il pas, lui aussi, l'image de la mort?

Acceptons donc l'identification de Mahishasoura avec Yama.

Le bas-relief de gauche représente Wishnou couché sur le serpent Secha. Le personnage est gigantesque. Le serpent, dont les cinq têtes à cou gonflé forment une sorte d'oreiller, est sensé figurer un lit avec les circonvolutions de son énorme corps, mais il ressemble plus à un mur cyclopéen qu'à un reptile enroulé.

Au-dessus du dieu, dans l'air, sont deux petits personnages mouvementés : un génie à gros ventre et une *apsara*, danseuse céleste.

A droite, au pied du lit, deux hommes admirablement posés. L'un d'eux, qui rappelle certain personnage des bas-reliefs de Rude, tient une massue.

Tout en bas, deux figures accroupies semblent causer, et une troisième, les mains jointes dans l'attitude de la prière, est certainement ce que j'ai vu de plus beau dans l'art indien. Pradier serait-il venu ici? Ce corps de femme a une grâce et une délicatesse que souligne la pose inclinée; la tête, ravissante, a une sorte d'expression mutine qui ajoute au charme.

Et, disons-le tout de suite, ce chef-d'œuvre n'a rien de grec; par l'attitude, la conformation, la finesse des contours, il est indien, bien indien. Les Athéniens ont vu plus beau, ils n'ont pas vu plus pur. Les anciens Arias des temps védiques et les Égyptiens des premières dynasties faisaient danser les jeunes filles nues pour qu'elles apparussent plus chastes. Ce corps sans voiles de jeune fille en prière est resplendissant de pureté.

Les Indiens croient que l'univers subit des cataclysmes périodiques; après chaque *Kalpa*, ils pensent que Wishnou absorbe tous les êtres, et qu'en attendant le moment d'une nouvelle création il repose sur le serpent Secha. Nous assistons, par conséquent, à l'une de ces incubations.

Mon jeune Indien, touchant tantôt le bas-relief de droite et tantôt celui de gauche, cherche à me faire comprendre la corrélation qui existe entre les deux sujets. Je crois saisir que les personnages en prière à côté de Wishnou sont des serviteurs de Mahishasoura qui lui font infidélité. Le soldat à la massue aurait été envoyé par l'homme-taureau pour se saisir des infidèles; mais un soldat de Wishnou le fait écarter et protège les dévots personnages. Il y aurait donc simultanéité entre le sommeil de Wishnou et le triomphe de Dourgâ.

Régamey me rejoint et me surprend en contemplation; mais il fait mieux qu'admirer, il prend son crayon et copie.

Le soleil, qui s'élève au-dessus de la mer, remplit de lumière et de chaleur cette chapelle ouverte. Mon guide a laissé tomber ses draperies blanches autour de ses reins et me laisse voir un type parfait de jeune Indien, digne en tout point des sculptures qui sont sous nos yeux. La régularité et la noblesse des traits, la perfection du torse, le brillant de sa peau brunie en feraient un superbe bronze florentin aux reflets dorés, s'il n'était mieux que cela : un bronze indien.

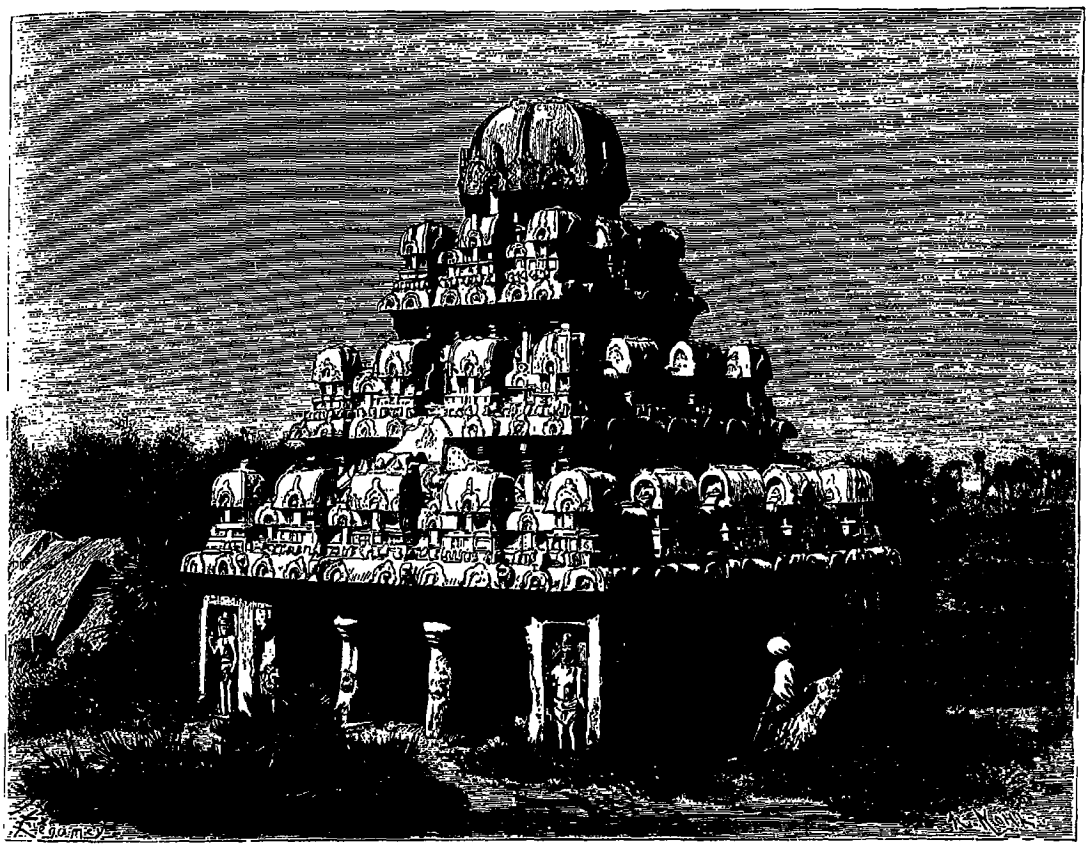
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais il faut se hâter avant que la chaleur devienne plus intense, et mon nuage blanc changé en statue d'or me fait signe que les parties les plus importantes de ces curieuses sculptures sont loin, derrière les palmiers. Nous le suivons avec empressement.

Après quelques minutes de marche, nous nous trouvons subitement en face de cinq énormes rochers qu'on a taillés en forme de temples. Deux plus petits ont pris l'apparence, l'un d'un lion, l'autre d'un éléphant.

La première de ces fausses constructions est d'un aspect un peu massif. Elle représente un gros toit carré sur quatre murs. Mais les arêtes du toit, les faces des murs, sont garnies d'ornementations si délicates, véritables dentelles de Venise, que l'ensemble est quand même élégant.

Le second temple est de forme pyramidale et très fouillé. Au-dessus d'un rez-de-chaussée de colonnades entre lesquelles on a représenté une foule de divinités, s'étagent deux rangs de petits dômes peuplés de personnages; le tout est surmonté par une grosse boule octogonale. Derrière les dômes on a ménagé des chemins de ronde, et chaque dôme n'est qu'un créneau déguisé; on voit que ces sculptures imitent d'autres constructions dont les ornements étaient des moyens de défense.



Une des cinq pagodes.

Entre cette pagode et la suivante, et beaucoup plus sur la droite, on avait esquissé un petit temple de forme ovale; mais, sans doute, un fragment se détacha et on fit après coup, du côté du sud, une façade qui ne concorde pas avec les lignes générales de l'édifice simulé. L'ordonnance se compose toujours de deux étages de créneaux arrondis, portés sur des colonnes et surmontés d'un dôme.

C'est devant ce petit temple que se trouvent le rocher sculpté en éléphant et celui qu'on a transformé en lion.

Ensuite se présente une longue pagode à toiture ogivale qui, ainsi que le premier temple, fait, par son aspect massif, ressortir la légèreté des autres monuments. Le rocher qu'on a utilisé a été fendu en deux par quelque tremblement de terre, et une partie a subi un déplacement de trente à quarante centimètres.

Cet événement est évidemment postérieur à l'ornementation du rocher, et la date du tremblement de terre pourrait nous aider dans la détermination de l'époque à laquelle ces singuliers monuments ont été ciselés.

La dernière pagode est la plus importante; elle a trois étages de créneaux arrondis, surmontés par un gros dôme octogonal. Le rez-de-chaussée figure trois portiques dont les colonnes sont supportées par des lions accroupis. Aux angles, des niches habitées par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des dieux, sculptures très soignées, et à tous les étages, dans les moindres creux, tout un olympe de pierre vit et s'agite.

A un angle du temple on a représenté un Siva moitié homme et moitié femme. Cette forme du dieu a été nécessitée par le désir qu'on avait d'assimiler à Siva et à Wishnou toutes les divinités locales et tous les héros et héroïnes des légendes antérieures à la période sectaire; et Siva a eu ainsi des aventures arrivées tantôt à des dieux, tantôt à des déesses; j'ai raconté comment une fois il épousa Wishnou. Certains hymnes le font androgyne et tirant de sa propre substance des générations de dieux. Quoi qu'il en soit, les sculpteurs et les peintres se sont donné la tâche de représenter un dieu homme du côté droit et femme du côté gauche. L'artiste qui orna ce temple a réussi admirablement, et il est impossible de mieux opposer l'une à l'autre la conformation de l'un et de l'autre sexe, l'ostéologie et la miologie des deux représentants de la race humaine. Ce ne sont pas seulement les costumes et les ornements qui diffèrent, ce ne sont pas seulement la fleur de gauche et la hache de droite, le sein qui fait saillie d'un côté et le pectoral qui s'efface de l'autre : mais c'est tout un ensemble merveilleusement étudié, la jambe, la hanche, le bras, l'épaule, la joue et le regard qui déterminent la moitié de la déesse et la moitié du dieu.



Siva homme et femme.

Je constate que dans le livre dont je suis muni l'archéologue a vu là une amazone au sein brûlé; et de déduction en déduction il est arrivé à cette conclusion, que ces rochers ont été creusés par les soldats d'Alexandre! Quand on vient aux Indes, il faut un peu oublier les classiques, n'est-ce pas?

Mon guide, frappant le monument de sa main fine, me dit à plusieurs reprises le nom de Youdishtira. J'en conclus que le monolithe sculpté est dédié à ce héros. Quand il pense que j'ai compris juste, il me montre successivement le long temple ogival en disant : « Bhima », puis, le suivant, en disant : « Ardjouna ».

Voilà déjà trois noms des fils de Pandou, des héros du Mahâbhârata.

Le petit temple pyramidal serait dédié aux deux derniers des Pandouides : Nakoula et Sahadeva. Quant au plus élégant, à la colonnade peuplée de dieux, ce serait le temple de Draaupadi, la belle Krishnâ, fille du Draaupada et femme unique des cinq frères.

Nous voilà donc en plein poème brahmanique. Ces cinq fils du roi Pandou furent élevés par le célèbre brahme Drona qui chercha à développer chez eux toutes les qualités du corps et de l'esprit. A l'aîné, Youdishtira, il enseigna le maniement de la lance; mais ce jeune homme avait plus de goût pour l'étude de la sagesse et s'appliquait à faire le bien. Ardjouna apprit à tirer de l'arc et devint le plus fameux archer de son temps.

Bhima, qui avait un appétit énorme et une force colossale, fut dressé à tenir la massue.

A Nakoula on dévoila les moyens de dresser les chevaux. Enfin, Sahadeva apprit l'astronomie et l'art de manier l'épée.

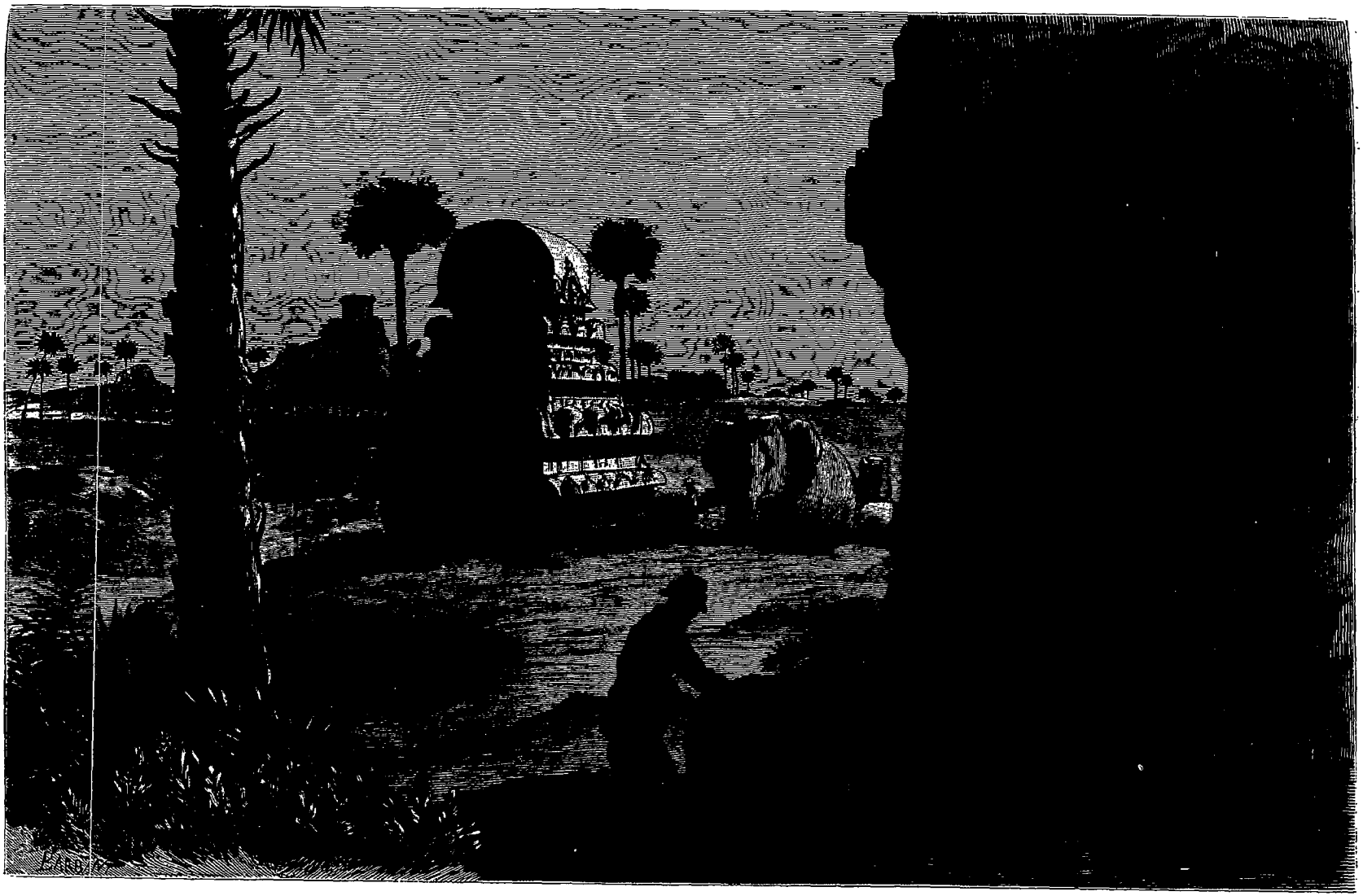
Des querelles s'élevèrent entre ces jeunes gens et leurs cousins qui avaient le même précepteur, mais, ne réussissant pas aussi bien, devinrent jaloux, haineux. Ils poussèrent leur père à persécuter les fils de Pandou. On les logea avec leur mère, Kounti, dans une maison de laque et l'on y mit le feu. Prévenus à temps, la mère et ses cinq fils purent s'échapper par un souterrain.

Obligés de se cacher, les jeunes gens prennent le costume des brahmes, se font anachorètes et vivent des maigres aumônes qu'ils rapportent chaque soir à la maison.

Mais voilà que le roi Draaupada, dont la fille Krishnâ était une merveille de beauté, imagina de proclamer qu'il la donnera en mariage au prince de sang royal qui sera assez fort pour bander un arc gigantesque qu'il avait fait fabriquer, et assez adroit pour mettre avec cet arc terrible cinq flèches dans le but.

De grandes fêtes furent organisées pour ce tournoi. Les poètes du Mahâbhârata se plaisent à en raconter les splendeurs. De tous pays vinrent les jeunes rois avec

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Halte devant l'éléphant de pierre (voy. p. 83).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un brillant attirail de chevaux, de chars, de soldats splendides et de tentes luxueuses.

Les brahmes du royaume furent conviés à la cérémonie, et les cinq frères se mirent en chemin pour jouir, comme les autres prêtres, du spectacle.

Le seizième jour de la fête, la fille de Draaupada, « bien lavée, bien parée, magnifiquement vêtue, la taille serrée par une ceinture d'or, embellie de tous ses atours, descendit au milieu de l'amphithéâtre.

« Le prourohita des Somakides, brahme pur, versé dans les formules mystiques des prières, sacrifia au feu, suivant les rites, et versa dans son brasier le beurre clarifié.

« Après qu'il eut rassasié la flamme, après qu'il eut appelé sur les brahmes les bénédictions du ciel, il imposa de tous les côtés silence à tous les instruments de musique. »

Alors il amena la belle Krishnâ au milieu de l'enceinte et rappela la proclamation du roi.

Les jeunes princes, « ornés de guirlandes », se levèrent d'un mouvement spontané, brûlant d'un orgueil allumé par la jeunesse, le naturel, la richesse, la naissance, l'héroïsme et la beauté, surexcités par la fougue de la joie, ivres comme au printemps les grands éléphants de l'Himâlaya.

Alors tous les dieux arrivent par les routes du ciel et s'avancent sur leurs chars pour assister au concours. Et Krishna, le dieu — ne pas confondre avec la princesse, — fut le seul qui, au milieu des brahmes, reconnut les fils de Pandou. Or, eux aussi, s'agitent, car la vue de la jeune fille les a tous cinq blessés des flèches de l'amour.

Alors les guerriers ornés de tiares, les héros aux longs bras, aux membres couverts de guirlandes, de bracelets, de colliers, saisissent l'arc tour à tour et sont rejetés pêle-mêle, hors d'haleine, perdant les guirlandes, les bracelets qui tombent à terre et les tiares qui roulent au loin.

Ardjouna, fils de Counti, se leva du milieu des brahmes et descendit dans l'arène.

Quelque respect qu'on eût pour les brahmes, on ne put s'empêcher de sourire en voyant ce jeune novice se présenter à la lutte. Mais les femmes ne s'y trompèrent pas et dirent : « Ses épaules, ses jambes, ses bras sont potelés et tels que des trompes d'éléphants. Il semble avoir la fermeté de l'Himâlaya. Il est charmant. Ne riez pas; on ne doit pas mépriser un brahme, quelque chose qu'il fasse, bonne ou mauvaise. »

Naturellement, Ardjouna bande l'arc, lance les flèches, touche le but, et le roi va lui donner sa fille, lorsque les concurrents se révoltent, assurent que Draaupada manque à sa parole, que les brahmes sont forcément exclus du concours auquel les princes seuls étaient conviés.

Et les jeunes rois « aux bras comme des massues » fondent sur Draaupada pour lui ôter la vie.

Ardjouna et son frère Bhima « à la grande force, aux actions épouvantables et merveilleuses », prennent sa défense, et le combat commence terrible.

Les brahmes, agitant leurs peaux d'antilope et leurs aiguières, crient aux deux guerriers : « Ne craignez pas! Nous allons combattre avec vous! » Mais Ardjouna : « Tenez-vous de côté, vous! Et restez spectateurs. » Les deux frères sortent victorieux de la lutte, et les rois, terrassés, se retirent en disant : « Que faire contre des brahmes? La fille de Draaupada a été conquise par des brahmes! » Et les prêtres aux peaux d'antilope entourent les héros d'une telle foule que les deux jeunes gens ne peuvent plus marcher.

Leur mère, ne les voyant pas revenir, s'inquiétait vivement, quand tout à coup, dans une soirée pluvieuse, sous un ciel inondé de nuages, à l'heure où la multitude des hommes goûte déjà le sommeil, les frères et la jeune fille se présentèrent sur le seuil de la porte, et Ardjouna dit en plaisantant à sa mère : « Voici l'aumône de la journée! — Partagez-vous-la tous également », répondit la mère, qui du fond de la maison ne voyait pas la belle Krishnâ. Mais elle ajouta en l'apercevant : « J'ai dit là une mauvaise parole ».

La situation était tant soit peu embarrassante. La jeune fille avait été conquise par deux des frères. D'après les rites, elle devait revenir au fils aîné Youdishtira; cependant, lui, voyait dans les regards de ses frères, même des deux plus jeunes, que la vue de la belle Krishnâ avait allumé dans leurs cœurs, comme dans le sien, un violent amour.

Une discussion s'engagea, mais toute de dévouement, d'amitié et de sacrifice. C'était à qui n'épouserait pas. Youdishtira trouva une solution : « La belle Draaupadi sera l'épouse de nous tous », dit-il.

Et le dieu Krishna, qui aime à faire le bonheur des hommes, vient dans la chaumière, en voisin, faire une petite visite d'amitié. Dans une conversation familière il confirme les cinq frères dans la résolution qu'ils viennent de prendre; puis il se retire, les laissant dans la joie.

La jeune fille aussitôt vaque aux soins du ménage, en attendant son quintuple mariage. Elle distribue la nourriture et mange la dernière.

Pour passer la nuit, on apporte des brassées de l'herbe sacrée *poas*. Les jeunes gens étendirent leur peau d'antilope et se couchèrent. Ils avaient la tête tournée vers la plage où domine l'étoile Agastya. Kounti reposait à leurs fronts, et Krishnâ servait de coussin à leurs pieds.

Cette scène de nuit nous aide à entrevoir l'origine de cette histoire singulière. Il s'agit sans doute de quelque légende sidérale, d'un mythe appliqué à une constellation composée de cinq grosses étoiles et de deux plus petites. Peut-être le char de Cassiopée (Kacyapa).

Le lendemain, les cinq frères allèrent demander la main de Krishnâ au roi Draaupada, qui fut d'abord un peu suffoqué de cette démarche collective. Il fit de nombreuses objections et remit sa réponse au jour suivant.

Un concile fut assemblé auquel vinrent assister tous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

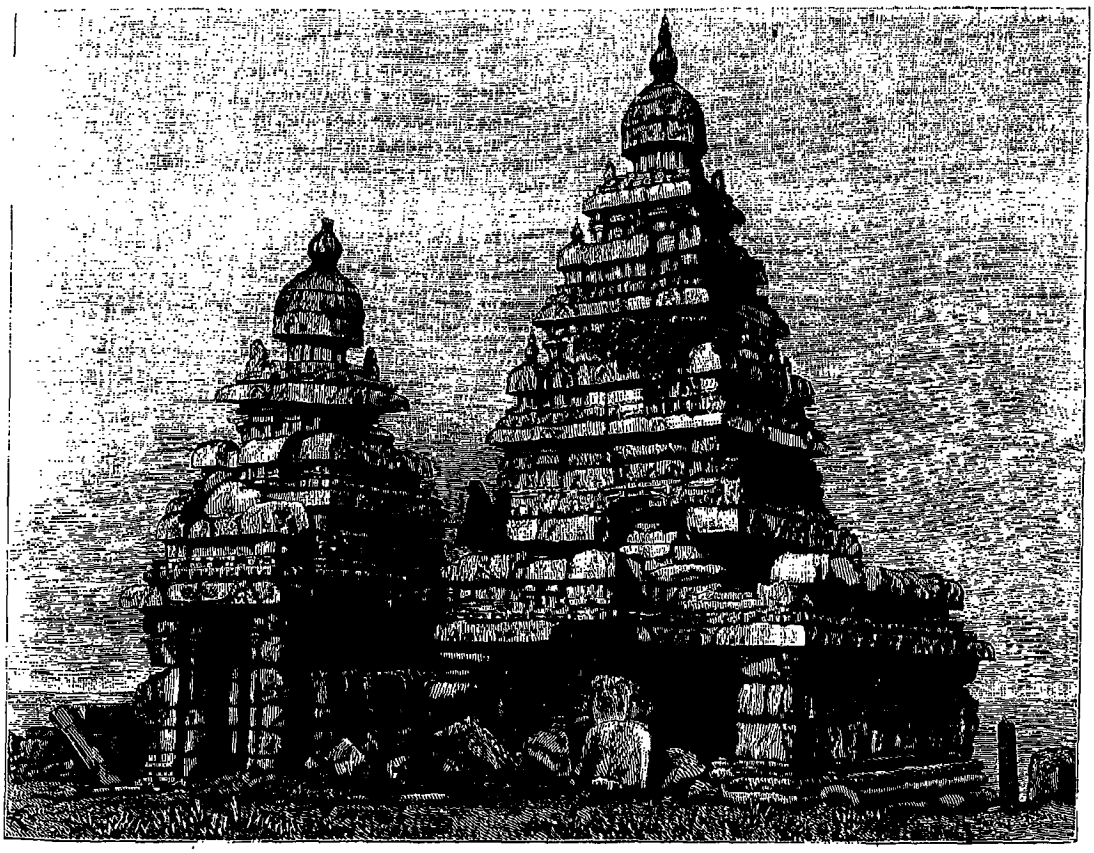
les dieux, qui, on le voit, s'intéressaient beaucoup à l'affaire. On examina les précédents; on en trouva même beaucoup. Une femme anachorète nommée Grâutani, la plus vertueuse des femmes vertueuses, épousa sept rishis. Une dryade, fille d'un solitaire, s'unit avec dix frères.

Et puis, la mère, Kounti, avait parlé et ne pouvait avoir menti : « Il faut manger sa parole comme l'aumône ».

Mais ce qui décida Draaupada, c'est ce qu'on lui raconta d'Indra, le roi des dieux.

Dans les légendes brahmaniques, ce malheureux Indra, le dieu védique, est toujours victime de quelque mésaventure. Or il advint qu'un jour il eut l'imprudence d'interrompre Siva qui jouait aux dés avec une jeune fille. Siva le reçut très mal, termina sa partie, puis, ouvrant la montagne sur laquelle il se tenait, ordonna à Indra d'y entrer. Le dieu qui tient la foudre fit quelques difficultés, d'autant qu'il apercevait dans l'intérieur quatre dieux resplendissants déjà prisonniers.

« Ce sont des Indras mis au rebut, expliqua Siva, tu vas aller les rejoindre; puis quand votre temps de pénitence sera terminé, vous renaîtrez hommes et héros. »



Pagodes au bord de la mer (voy. p. 88).

Le narrateur de l'histoire certifia que les cinq fils de Pandou étaient justement les cinq Indras mis en prison, et que Draaupadi ne pouvait être que Lachmi.

L'argument parut sans réplique et l'on célébra en grande pompe le mariage de la belle Krishnâ avec les cinq frères.

On comprend que cette légende, racontée et développée avec complaisance tout le long de l'immense poème du Mahâbhârata, ait inspiré les sculpteurs brahmaniques de Mahavélipour.

Non seulement les cinq pagodes — qu'on appelle les Sept Pagodes, je ne sais pourquoi — furent dédiées aux cinq héros, mais nous trouverons dans les rochers sculptés d'autres souvenirs non moins gigantesques de cette histoire des Pandouides.

Si même nous avions le temps, nous reconnaîtrions sans doute, parmi tous ces personnages qui ornent les niches, quelques-uns des acteurs de ce drame poétique. Des inscriptions tamoules se voient au-dessus des statues et pourraient nous éclairer à ce sujet; mais une autre préoccupation nous envahit.

L'heure de déjeuner a sonné depuis longtemps, et, pour rejoindre le bateau où sont nos vivres, il faut traverser en plein midi toute la plaine qui nous sépare du canal; c'est effrayant! Vaut-il mieux mourir de faim que de chaleur? J'ai encore recours à mon dic-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tionnaire de pantomime et je fais comprendre au jeune Indien qu'il aille dire à nos bateliers de nous apporter notre repas.

Mais les bateliers, à ce qu'il paraît, ne comprennent pas les traductions, et je vois arriver solennellement à travers les bouquets de palmiers l'Indien qui porte sur sa tête l'énorme corbeille où se trouve l'espoir de nos estomacs. Si un sculpteur était là! La cariatide est toute faite.

Dès que la chaleur est devenue moins intense, notre guide nous mène au bord de la mer, où se trouvent deux pagodes construites pierre à pierre, et qui ont certainement servi de modèles aux rochers sculptés que nous venons de voir.



Wishnou au trident.

Leur état de vétusté démontre déjà suffisamment leur antiquité, mais un fait curieux est à ce sujet bien autrement éloquent; ces temples sont enfouis sous des remblais, et les parties antérieures sont recouvertes par la mer. Il y a donc eu là un affaissement des terrains. Les appartements intérieurs sont au-dessous du sol, ou au-dessous de l'eau; ce que l'on voit n'est donc que la toiture et le dernier étage; or c'est justement ce qui a été copié par les sculpteurs de rochers; donc ces sculptures ont été faites après l'effondrement du rivage. Nous avons déjà constaté qu'un tremblement de terre avait eu lieu depuis la ciselure des rochers; la date de ces travaux peut par conséquent être établie entre deux phénomènes géologiques parfaitement constatés.

Parmi les sculptures intérieures, je retrouve un Wishnou couché sur le serpent à cinq têtes; il est beaucoup plus grossier que celui que nous avons admiré ce matin dans la grotte creusée.

Régamey, voulant avoir un point de comparaison pour dessiner les ruines qui émergent de la mer, engage notre Indien à se risquer au milieu des récifs formés par ces débris de temple. L'Indien ne comprend pas, Régamey n'ayant fait aucun geste. Mais, sur un simple signe de mon doigt indicateur, le bronze vivant se dépouille de son étoffe blanche, s'élance à la nage et se campe tout ruisselant contre un reste de colonne. Je me demande à quoi peut servir l'étude des idiomes et des langues.

Autour de ces pagodes sont disséminés des fragments de sculpture. Je trouve entre autres un Wishnou au trident, qui, placé ainsi au bord de la mer, pourrait bien être proche parent du Neptune des Grecs.

En jetant un dernier regard sur ces constructions, je constate que chaque détail de l'architecture a sa raison d'être pour la solidité du monument; ces lourdes pierres arrondies, qui forment les créneaux, recouvrent les joints des murailles, et leurs formes en gouttes pendantes rejettent l'eau des pluies sur d'autres corniches arrondies.

Les chemins de ronde, eux-mêmes garnis d'orifices dans leurs parties inférieures, servent de gouttières. Or toutes ces précautions imitées dans la sculpture des rochers étaient inutiles pour un monument monolithe. Nouvelle preuve de l'antériorité des pagodes sur la mer.

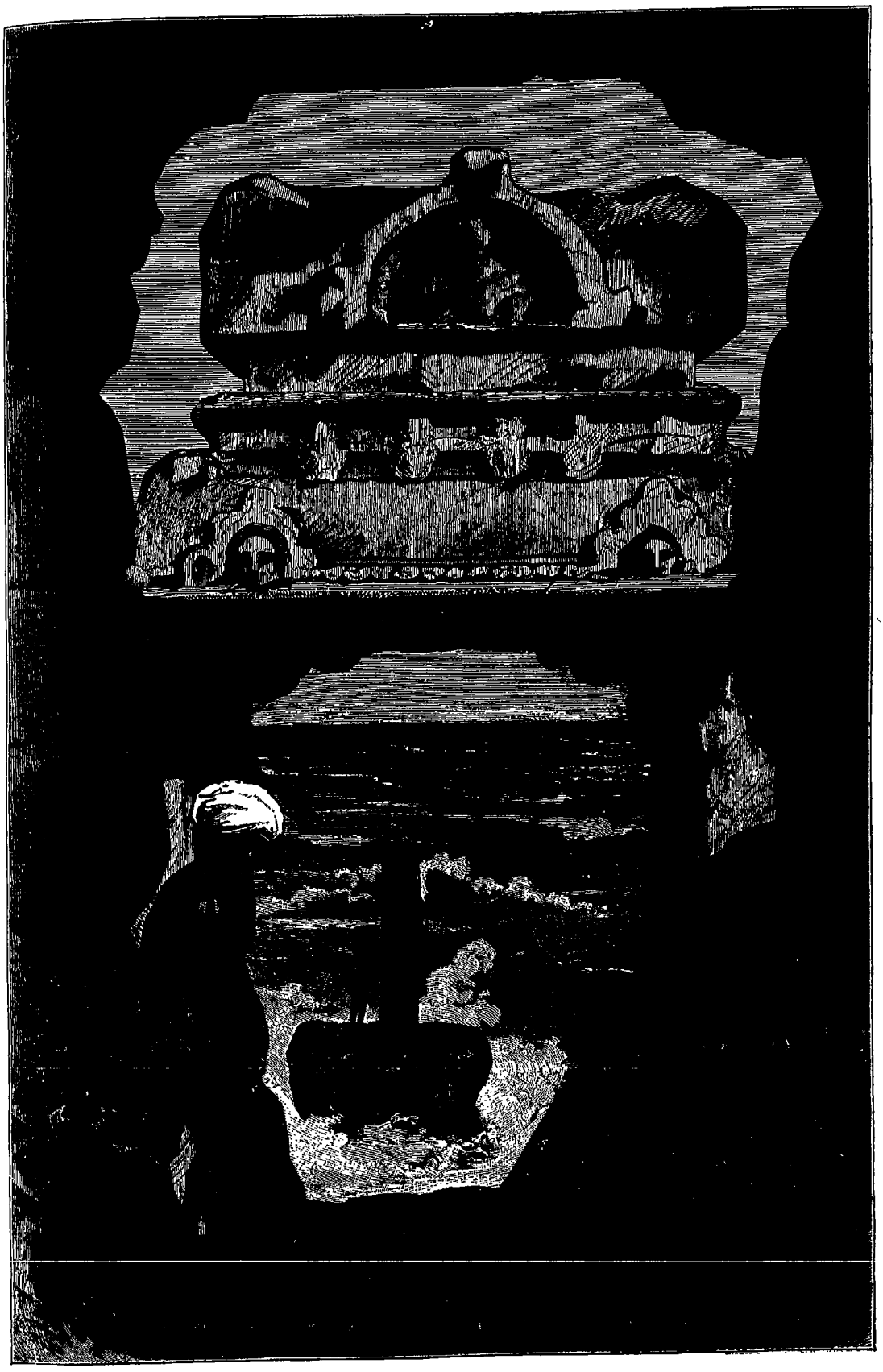
Tout près de là se trouve un temple de brique et stuc, actuellement livré au culte. Nous y pénétrons par une brèche du mur extérieur. Mais aussitôt quelques habitants se précipitent indignés; un brahme s'avance furieux, armé d'un bâton; sa colère s'exhale sur notre pauvre guide, qui nous a suivis, et, pour lui éviter quelque incident désagréable, nous nous retirons.

Du reste nous avons mieux à voir, car devant nous se dresse toute une montagne sculptée et couverte de bas-reliefs de haut en bas.

La montagne représente deux immenses groupes de personnages, séparés par une anfractuosité de rocher dans laquelle pousse un superbe *Ficus religiosa*. Au pied de l'arbre on a sculpté, toujours dans la masse rocheuse, un petit temple qui abrite un dieu, — lequel? il n'a point d'attributs, — et autour du temple plusieurs personnages, étonnants de vérité, adorent et prient.

Chaque groupe est un cortège qui paraît se rendre auprès du sanctuaire. Au-dessus du sanctuaire, un ascète au corps amaigri se tient sur une jambe et semble porter en équilibre sur la tête un pesant fardeau. Nous assistons à un de ces pèlerinages dont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines au bord de la mer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il est souvent question dans le Mahâbhârata, le Ramayana et les autres livres légendaires de l'Inde ; ce sont des dieux qui, pour se sanctifier, rendent visite à un mouni pénitent. Car ce sont bien des dieux qui s'avancent dans l'attitude de la marche aérienne ; n'ayant point la pose de l'homme qui met le pied sur terre, ces êtres volent ou escaladent des nuages célestes. A leur tête, et debout, se tient un dieu à quatre bras ; au-dessus et en face apparaissent deux autres divinités, nimbées du large disque. Puis s'avancent, soit par la droite, soit par la gauche, treize couples de dieux accompagnés de leurs déesses : çà et là d'autres couples d'êtres ailés à pattes d'oiseaux, ou de nains difformes, à gros ventres. Et puis tous les animaux de la création : oiseaux, tigres, lions, gazelles, moutons, singes, éléphants. Deux de ces énormes pachydermes, aux dimensions colossales, ont été traités avec tant de vérité que le grain de la pierre semble être la rude peau d'animaux vivants.

Quelle est au juste la scène représentée ? Mon guide, me montrant le personnage central, posé sur un pied et les bras en l'air, me dit que c'est Ardjouna. Alors peu à peu la lumière se fait et je reconnais la scène de la grande pénitence accomplie par ce Pandouide afin d'obtenir le *mantra* qui lui donnera la toute-puissance sur ses ennemis.

Je viens de raconter le mariage des cinq frères. Cet établissement avantageux leur procura un certain bien-être. Avec leur femme unique, ils menèrent train de princes et reprirent leurs relations avec leurs terribles cousins.

Ces hommes légendaires, qu'on nous présente comme des sages impeccables, ne seraient pas orientaux s'ils n'avaient le petit défaut d'être joueurs. Et voilà que les méchants cousins provoquent au jeu le chef des Pandouides, le prudent Youdishtira, qui tombe dans le piège et accepte d'avoir pour adversaire un certain Sakouni, tricheur de profession. Youdishtira perd son argent, ses chars, ses éléphants, ses palais, ses domaines. On lui fait jouer sa propre liberté, qu'il perd ; celle de ses frères, qu'il perd encore. Ces malheureux volés n'ont plus qu'à jouer leur femme, ce qu'ils font, et la belle Krishnâ devient l'esclave de leurs pires ennemis.

On l'amène brutalement en la traînant par les cheveux, à peine vêtue, au milieu de l'assemblée, où elle reçoit toutes les insultes.

Mais l'oncle, le vieux Dhritarâshtra, plutôt effrayé que touché par ces injustices, offre à Draaupadi de lui donner une grâce. La belle humiliée demande la liberté de Youdishtira. « Ce n'est pas assez, dit le vieillard. » Alors elle demande la liberté de ses autres maris, puis la sienne, puis leur fortune. Et peu à peu le sage Dhritarâshtra détruit tous les résultats du jeu malhonnête de ses fils.

Ces derniers, furieux, reviennent à la charge, font comprendre à leur père le danger qu'il leur fait courir à tous, en laissant la puissance à des héros cruellement blessés, et obtiennent du vieillard qu'on rejouera de nouveau.

Et l'enjeu est la perte complète de la liberté pendant douze ans pour l'une ou l'autre famille. Ceux qui perdront abandonneront pendant ce temps leur fortune aux gagnants et iront mener, vêtus d'une peau d'antilope, la vie d'anachorète dans les bois sauvages.

Youdishtira comprend bien qu'il est dupe, que Sakouni sait amener, avec les dés, les points qu'il veut ; mais il se paye de ces excuses qu'un brahme raisonnable s'offre à lui-même quand il fait une sottise en pensant faire son devoir : « Tous les êtres obtiennent la bonne ou mauvaise fortune. S'il est écrit qu'on jouera, il est impossible d'éviter l'une ou l'autre chance. » Ou bien : « Comment un homme tel que moi, observateur des Védas, reculerait-il devant une provocation ? Je joue avec toi, Sakouni ! »

Et Sakouni agite les dés et gagne. Aussitôt les cinq frères et leur femme quittent leurs habits princiers, reçoivent l'initiation pour la vie de pénitents, revêtent la peau d'antilope et se disposent à prendre le chemin des forêts.

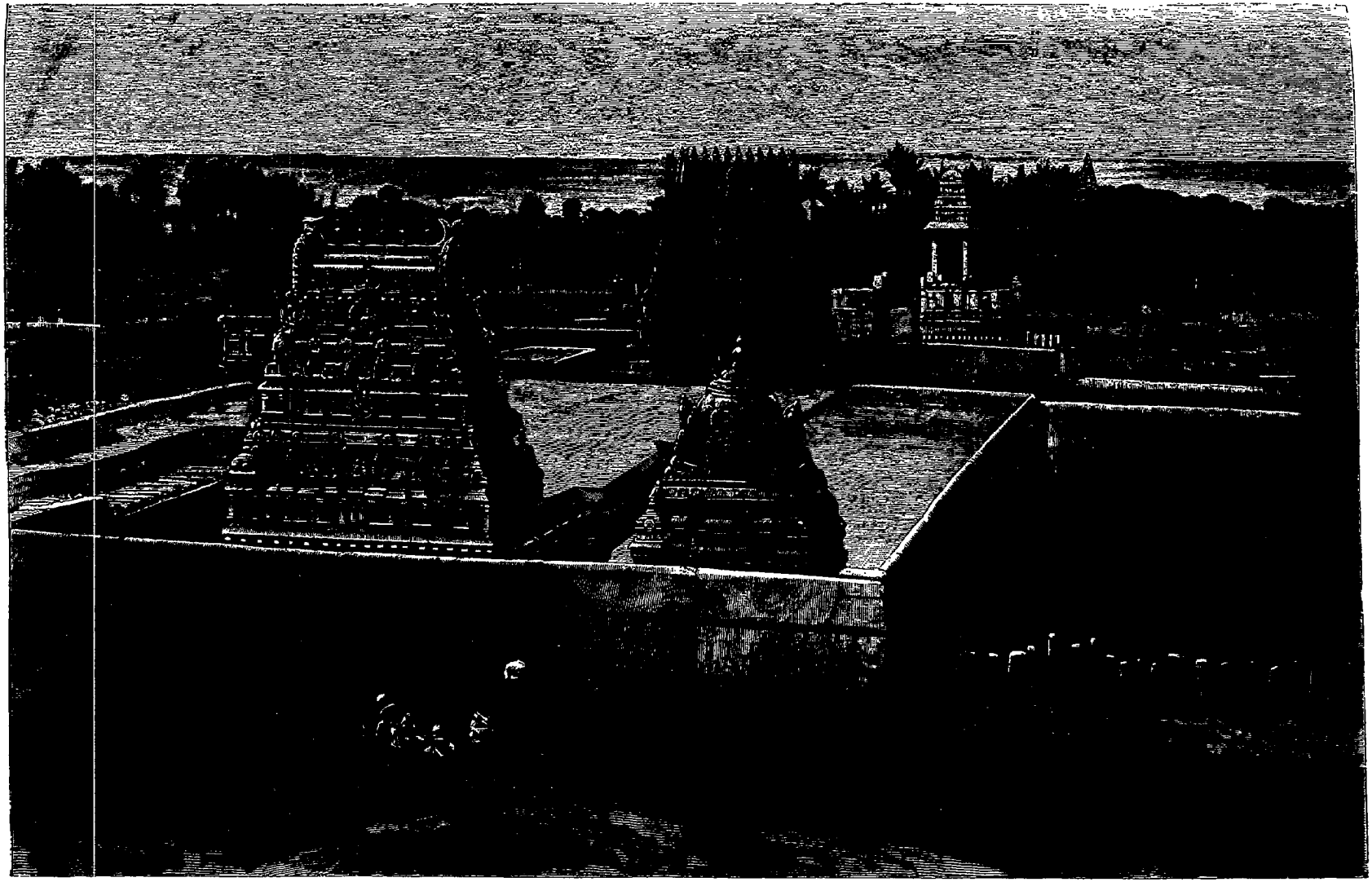
Mais les cousins, gens mal élevés, les accablent de railleries, Douççâsana, foulant aux pieds toute retenue, dansait autour de Bhima, le héros vigoureux, et le provoquait en criant : « Oh ! le bœuf, le bœuf ! » Douryodhana, l'insensé monarque, contrefaisait en le suivant le pas cadencé de Bhima à la marche de lion, et celui-ci, tournant à demi son corps, lui disait : « Tout n'est pas fini ! Toi, Karma, Sakouni, le fourbe, et Douççâsana, en voilà quatre dont la terre boira le sang ! »

Les cinq guerriers profèrent les menaces les plus terribles, mais à l'échéance de douze ans, lorsque la parole engagée aura reçu satisfaction. Ils ne partent pas, du reste, sans saluer le vieil oncle, qui les bénit en pleurant, leur souhaite la santé et promet d'avoir soin de leur mère Kounti.

C'était bien le cas pour ces héros purs de profiter de leur temps de mortification afin d'obtenir les faveurs célestes et d'acquérir les puissances surnaturelles que donnent les souffrances subies par les anachorètes. Car la moralité brahmanique de cette histoire sera que les fils de Pandou, en perdant leurs richesses, ont fait leur salut. Aussi Ardjouna n'hésite pas à entreprendre la grande pénitence qui fait gagner le *mantra Pâsoupatastra*. Cette prière ou incantation est d'une telle efficacité que si elle est prononcée dans le temps qu'on tire une flèche, la flèche devient inévitablement mortelle, et de plus possède le pouvoir de produire d'autres armes, qui, non seulement jettent la mort de tous côtés, mais peuvent causer la destruction du monde.

En cherchant une place convenable, il trouva une retraite délicieuse, une forêt abondante en ruisseaux, fruits et fleurs, avec tout ce qui peut régaler les sens et charmer les yeux. C'est là qu'Ardjouna commença ses austérités par la méditation, la prière et les cérémonies de purification.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Temple de brique et stuc (voy. p. 88).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Durant le premier mois il ne mangea qu'une fois en quatre jours; le second mois, une fois en sept jours; le troisième mois, une fois en quinze jours; le quatrième mois il ne mangea pas du tout et compléta sa pénitence en se tenant sur l'extrémité d'un de ses orteils, l'autre jambe écartée du sol, et ses mains élevées au-dessus de sa tête. C'est justement la période que le sculpteur de la montagne a choisie pour son illustration. La figure d'Ardjouna se montre dans une posture exactement conforme à l'histoire que raconte le Mahâbhârata.

Tous les autres personnages représentés autour de lui sont les dieux de l'Olympe brahmanique, les êtres des mondes divers, les animaux mêmes qui viennent admirer Ardjouna accomplissant sa pénitence.

A gauche du solitaire se tient Wishnou aux quatre bras, armés de la massue, du tambour, du trident et du disque. A ses pieds, le fils de Brahma, Visvakarma, muni d'une hache; c'est l'architecte des dieux. Au-dessus, les deux personnages nimbés sont Sourya et Candra, le soleil et la lune. On a profité d'une fissure du rocher pour y représenter les filles des serpents avec leurs parents aux corps mi-partis reptile et homme. Dans une petite niche est Krishna, le dieu qui inspire et pénètre toute la poésie des chantres du Mahâbhârata. En plein relief, devant la niche, est un personnage agenouillé, coiffé d'une sorte de bonnet phrygien ou plutôt d'un chapeau de cérémonie semblable à celui de Confucius. Mon cicerone indien me dit que c'est là le sage Drona, le précepteur des Pandouides.

Tout auprès, une chatte avec ses petits se tient dans la position d'Ardjouna, lui-même debout, les pattes au-dessus de sa tête.

Aucune explication ne peut m'être donnée de cette scène singulière.

Je crois qu'il serait très difficile de déterminer tous les dieux présents à la cérémonie, car ils n'ont aucun attribut.

Tout à côté de cette représentation gigantesque, sur la gauche, est un long portique orné d'élégantes colonnes supportées par des lions. Le fond du portique est entièrement couvert de hauts-reliefs représentant des sujets champêtres, dont les personnages sont plus grands que nature. Ces bucoliques reproduisent des scènes de la vie de Krishna — au masculin, l'incarnation de Wishnou, qu'il ne faut pas confondre avec la belle Krishnâ, au féminin, fille de Draaupada, femme des cinq Pandouides.

Cet Apollon berger, qui joue de la flûte au milieu de belles laitières, mérite d'être présenté au lecteur; ce qui ne sera pas très facile, car les infatigables poètes qui, dans des œuvres interminables, nous racontent ses hauts faits, nous montrent en somme trois Krishnas assez différents les uns des autres.

L'un, profond philosophe, penseur élevé, s'entretient avec ses amis de l'immortalité de l'âme et leur fait entrevoir les horizons lumineux des hautes conceptions indiennes.

Un autre est guerrier, hercule terrible, implacable, dont les prouesses extraordinaires indiquent une origine plus qu'humaine. Enfin un troisième type est mêlé avec ces deux-là et s'en écarte singulièrement : c'est celui d'un adolescent plein de gaieté, qui fait des farces plus ou moins risquées à toute personne qu'il rencontre, et proclame une sorte de morale lascive où l'amour joue un grand rôle.

C'est naturellement ce Krishna qui est devenu populaire aux Indes.

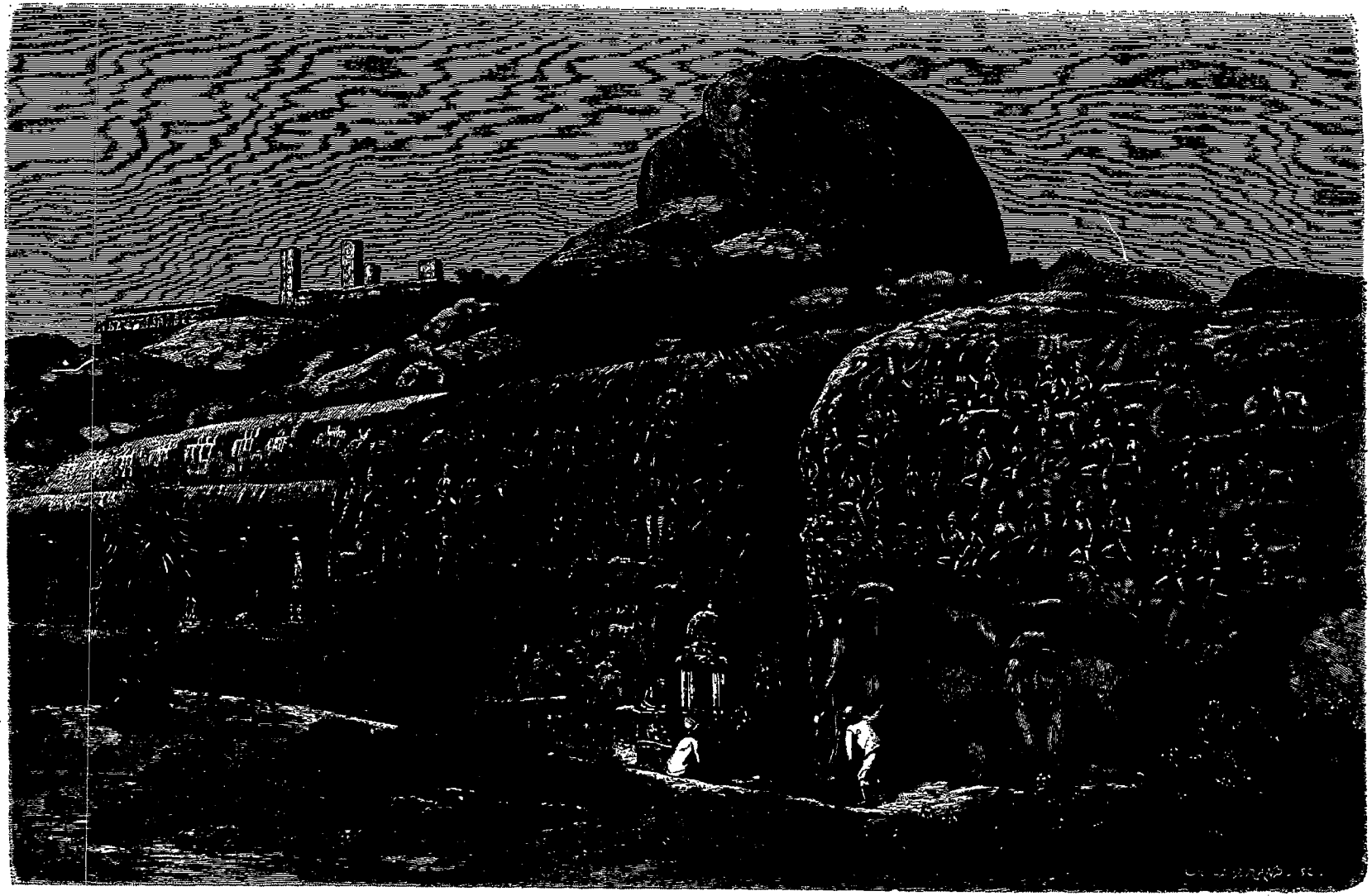
Les espièglerie de ce jeune homme se combinent dans la légende avec les prouesses du Samson indien, et cela forme une véritable histoire avec incarnation de Wishnou, substitution d'enfant, persécution par un oncle féroce, nouvel Hérode qui fait égorger les enfants mâles, etc.

Ce qui prouve l'amalgame de traditions variées, c'est, non seulement l'indécision du caractère qu'on a voulu tracer, et qui est tantôt brutal et tantôt affectueux, c'est aussi la variété des milieux où se passe l'action. Krishna est tantôt berger, tantôt prince; son oncle est roi, et lui, garde les vaches. Je sais bien que les rois védiques épousaient des bergères, par la raison qu'ils étaient bergers eux-mêmes, mais l'oncle de Krishna habite une ville immense, et la famille où vit le gracieux gardeur de vaches est bien une famille de paysans.

A peine Krishna est-il né qu'il accomplit des prodiges de force. Les dieux ennemis lui envoient des démons, qu'il tue. Un démon femelle, nommé Poutanâ, se présente comme nourrice et offre à l'enfant du lait empoisonné. « Elle leva Krishna de son berceau, et, le sourire sur le visage, Poutanâ le fit asseoir sur ses genoux. Le bienheureux maître reconnut le démon femelle sous sa forme hypocrite, et, tout en souriant, le bienheureux suça le lait jusqu'à lui ôter la vie. Le futur berger resta fermement appliqué aux mamelles, qu'il tarissait. Poutanâ reprit ses sens et dit : « Qui me délivrera de son étreinte? O Maître du Monde, je ne t'avais pas reconnu. » Tournant sur elle-même, elle roula sur la terre en proie à des convulsions, et, sous le poids de sa chute, la terre s'affaissa dans une étendue de sept lieues. »

Alors la joie éclate parmi les jeunes laitières. « De maison en maison s'en allaient les compagnes de Krishna; se livrant aux réjouissances, elles chantaient des airs pleins de douceur. Délivrées de la crainte, les bergères, avec des démonstrations de joie, pressaient l'enfant sur leur cœur. L'une préparait le repas, l'autre entourait sa tête avec la queue d'une vache; l'une, prenant dans la main le petit Hari (Krishna), le faisait jouer comme une poupée de bois que l'on tient et que l'on fait danser. Sur la bouche de celle-ci s'appliquait le jus de la feuille de bétel; celle-là saisissait le pot à eau de sa compagne et s'enfuyait avec. Ici l'une prenait du lait et s'en barbouillait le visage; là l'autre se revêtait de guirlandes de fleurs. Celle-ci jetait sur sa voisine le jus de bétel qu'elle avait dans la bouche; celle-là, s'approchant de sa compagne, la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La montagne sculptée.

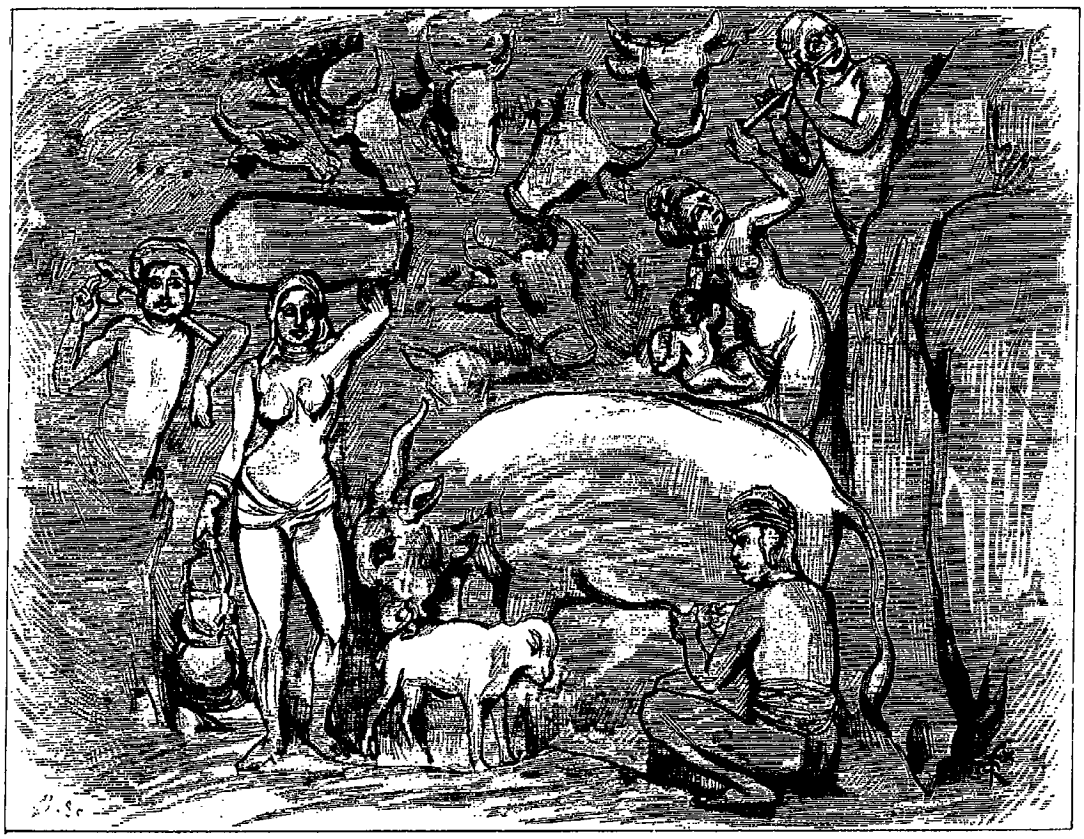
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

saisissait et la frappait. L'une se mêle à ses amies en cachant son visage; l'autre, par le trou de la fenêtre, vole du beurre dans la maison voisine, ou bien appelle un passant et lui en met un peu sur le nez. Ces adroites jeunes filles sont douées d'une beauté égale à celle des femmes du monde des immortels. »

Évidemment ces plaisirs manquent de distinction, mais leur description nous fait assister aux mœurs patriarcales de l'époque.

Krishna, du reste, le dieu parfait, n'est pas mieux élevé que ses compagnes. En compagnie de son frère Rama, vigoureux petit paysan, il volait le lait des habitants. « Il marchait, l'enfant espiègle, imitant l'attitude de la mésange, ravi d'écouter le bruit des grelots attachés à ses pieds. Il était folâtre, adroit et très rusé. Dans toutes les maisons du village, l'enfant se livrait à des malices. Il mangeait le beurre et le répandait à terre, ou bien le donnait aux singes. Quelquefois il pénétrait en courant dans une cabane, jetait çà et là les vases pleins de lait et en dispersait le contenu. Dans les maisons où il ne trouvait rien à prendre, il réveillait les petits enfants endormis, ou bien il arrachait les portes. »

Les voisines se plaignaient, mais sa mère le décla-



Krishna berger (voy. p. 96).

rait un enfant incapable de mal faire. Le poète hindou s'étend longuement sur ces scènes insignifiantes, et de temps à autre il ouvre des parenthèses pour admirer l'intelligence de son dieu et célébrer sa sainteté révélée.

Une fois pourtant Krishna fut puni : c'est qu'il avait mangé le beurre de sa mère Djaçodâ. Le poète est un peu embarrassé pour raconter l'incident, tout en laissant à son gamin de héros la splendeur nécessaire. Sa mère venait de baratter avec les femmes des vachers; le jeune « prince » eut faim, mais sa mère lui dit d'attendre. « Il était en colère, le dieu incarné, et horriblement fâché; ses lèvres tremblaient, ses yeux étaient pleins d'une colère insultante, sa figure devint couleur de cuivre. Il répandit autour de lui le petit lait, le dispersa à coups de pied, et avec ses mains se beurra tout le corps. Un second plat rempli de beurre, que l'on avait furtivement et par précaution placé à l'écart dans le garde-manger, tomba sous ses yeux; il monta sur un mortier de bois, dévora ce que contenait le plat et donna le reste aux singes. »

Le poète s'écrie avec admiration : « Il se mit en colère, celui qui est l'asile de la bonté ! » Mais sa mère se met, elle aussi, dans une colère bien autrement grande : « Elle parcourut toute la maison en cherchant l'enfant, elle se lance dehors pour tâcher de prendre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Gopala (Krishnâ); Djaçodâ se mit à l'appeler; elle court, en proie à la plus violente fureur; elle ne retient plus ses vêtements, qui tombent en désordre; les deux bracelets de ses mains se mêlent et s'entortillent; le nœud qui retient ses cheveux derrière la tête est délié; elle va, la jeune femme, et sa guirlande de fleurs tombe autour d'elle. » L'enfant malfaisant est enfin saisi. « Gloire, gloire à celui qui est l'amour! » s'écrie le poète. Brahma, le dieu suprême, est fort attristé, non des méfaits de Wishnou incarné, mais de le voir tancé par sa mère. Celle-ci demande les liens qui servent à retenir les vaches, et serre fortement contre un mortier de bois celui qui est l'incarnation de l'être divin; de ses mains elle lia celui qui tient l'arc de Wishnou; elle l'attacha avec une corde grosse comme deux doigts. Les autres femmes, ayant pris les cordes, enroulent le gentil corps de Hari; son visage laissait tomber des gouttes de sueur; il avait la tête penchée, mais sa mère était méchante en ce moment-là,... et, dans l'intérêt de ses adorateurs, le maître suprême se laissa lier.

Quand sa mère est partie, Krishna sort de la maison en traînant son mortier et déracine en passant deux arbres énormes qui sont devant la porte. De chaque



Wishnou sanglier (voy. p. 96).

arbre sort un être humain enfermé là pour des fautes antérieures, et ces deux pécheurs délivrés célèbrent la gloire du sauveur des hommes.

Et les prodiges recommencent.

Non seulement Brahma, Indra, Wishnou et les autres dieux viennent rendre hommage à Hari, mais lui-même fait miracle sur miracle. Il redresse la taille des filles bossues, il ressuscite les enfants morts, éteint les incendies, détruit les monstres. Il tient en l'air la montagne Godardhana.

C'est justement ce sujet qui paraît représenté dans les sculptures du fond du portique où nous nous trouvons.

Au moment de l'année où le père de Krishna devait sacrifier à Indra, le jeune berger déclara que c'était inutile, mais que des pasteurs comme eux devaient sacrifier à la montagne qui les nourrissait. On le chargea de diriger la cérémonie et il offrit des mets de sept saveurs à la montagne Godardhana, « qui les mangea en manifestant une joie suprême. »

Mais Indra apprit la chose et se mit en fureur. Il s'arma de la foudre, rassembla les nuées et entreprit de détruire par les orages tout le pays de ces bergers malappris. Pour sauver son village, Krishna prit la montagne, qu'il tint en guise de parapluie sur le bout de son ongle pendant sept jours.

En effet Krishna, coiffé de la mitre, est représenté

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

supportant le plafond de la grotte, et nous pouvons nous figurer que, grâce au dieu, nous sommes, nous aussi, sous l'abri de la montagne Godardhana.

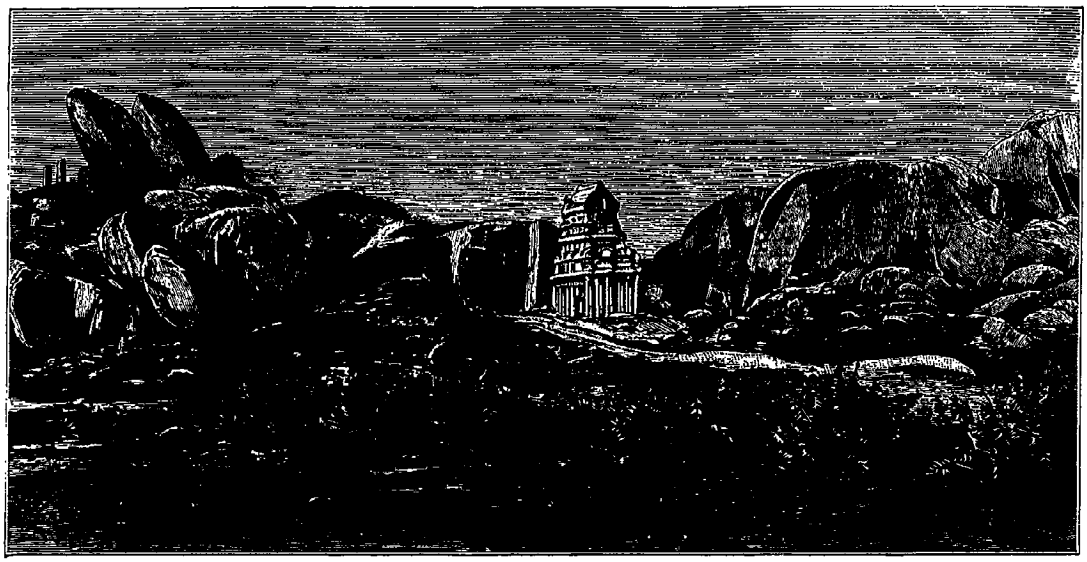
A sa droite se tient son frère Balarhama, également mitré, et tout autour, à travers les troupeaux de vaches, les belles laitières, compagnes assidues du jeune dieu.

Krishna est ordinairement représenté jouant de la flûte et charmant toute la création par ses accents divins. Un des personnages est justement figuré avec cet instrument aux lèvres; il faudrait donc supposer que le dieu est représenté deux fois dans le même tableau. Il est plus simple de penser que le joueur de flûte que nous avons sous les yeux est un vacher quelconque

La série des chefs-d'œuvre n'est pas épuisée. On nous mène encore dans d'autres grottes, où sont d'autres tableaux de pierre. Quels sont donc les artistes infatigables qui ont pu creuser d'un ciseau si habile tant de mètres carrés de rochers granitiques?

Le crayon de Régamey ne se lasse pas plus que ne s'est fatigué leur burin de sculpteurs, et il trouve le temps de copier une scène d'un grand style représentant la troisième incarnation de Wishnou, changé en sanglier. Il sauve la terre qui allait être engloutie par quelque cataclysme. Tous les dieux présents admirent, adorent, prient. C'est superbe de lignes, d'attitudes, de sentiment. Et c'est indien au possible, par la foi, la pureté, l'élégance; la poésie du Ramayana a bien ces mêmes qualités, et les sculpteurs n'ont fait que traduire.

Il se fait tard, la nuit arrive. Nous apercevons au



Temple monolithe.

fond d'une vallée un autre temple monolithe plus élégant, plus élancé que ceux que nous avons vus. Mais il faut rejoindre notre barque.

Plusieurs habitants du village nous ont suivis, et au moment où je veux récompenser mon guide des services qu'il m'a rendus, ce sont les habitants qui tendent la main! Le guide, impassible, est assis sur un fragment de rocher.

J'ai recours aux lumières de mon valet de chambre, car j'ai un valet de chambre qu'on m'a imposé à Madras sous le prétexte qu'il me servirait d'interprète et de cicerone; or on a pu voir qu'il avait passé toute sa journée dans la barque sans se préoccuper ni de nous, ni de nos vivres, ni de quoi que ce soit.

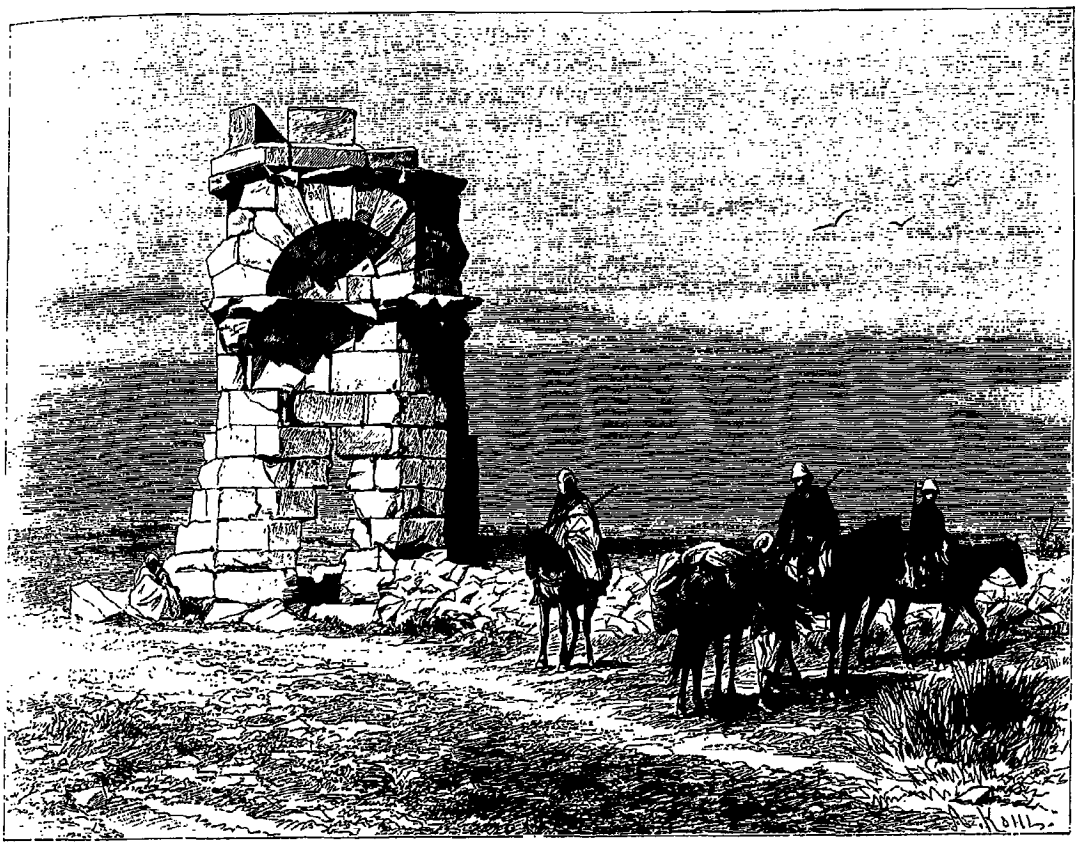
Sur mon ordre il entre en scène, se saisit des deux roupies que j'allais remettre à mon guide, les met dans sa poche, donne quelques piécettes d'argent aux gens du village, jette deux sous au guide et se retire satisfait. Il paraît que mon guide n'est qu'un paria.

Je n'entends pas que les choses se passent ainsi, et je fais remettre au jeune Indien les deux roupies qu'il a certes bien méritées. Mon valet de chambre en sera pour ses largesses aux citoyens de Mahavélipour; mais qu'on se rassure, il aura plus d'une occasion de rentrer dans ses déboursés.

Nous montons en bateau et reprenons le chemin de Madras, ravis par les merveilles que nous venons de voir, profondément émus des problèmes historiques, dogmatiques, archéologiques et artistiques que ces étranges monuments font dresser devant notre esprit.

Émile GUIMET.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Départ de l'henchir Guergour. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

VOYAGE EN TUNISIE,

PAR MM. R. CAGNAT, DOCTEUR ÈS LETTRES, ET H. SALADIN, ARCHITECTE,

CHARGÉS D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Henchir Guergour. — La vallée de la Medjerda. — Chemtou. — Les carrières antiques.

Nous quittons l'henchir Guergour et continuons notre route. Le pays est toujours le même; nous voyageons à travers des fourrés ininterrompus qui se succèdent à perte de vue. Nous passons l'oued Meliz, gravissons la montagne qui enferme la vallée du côté de l'ouest, et, après en avoir contourné le sommet par le sud, nous nous dirigeons en droite ligne vers le nord. Bientôt nous descendons par une pente assez raide dans la plaine de la Medjerda dont nous avons déjà prononcé le nom.

La Medjerda est le plus grand fleuve de la Tunisie; elle prend sa source dans les montagnes de l'Algérie près de Khamissa, franchit le massif imposant qui s'étend à la limite de la Tunisie, et débouche non loin de Ghardimaou, dans une immense plaine formée en partie de ses alluvions où elle déroule ses longs replis au milieu de pâturages fertiles et de champs d'orge ou de blé. A Béjà elle se heurte de nouveau à une montagne élevée qui lui barre le passage et dans laquelle elle s'est creusé un chemin par des gorges abruptes, puis elle reprend son cours majestueux jusqu'à son embouchure. Elle se divise avant d'arriver à la mer en plusieurs bras qu'elle comble à mesure qu'elle s'en crée de

1. Suite. — Voyez t. XLVII, p. 353 et 369; t. XLIX, p. 289, 305 et 321; t. L, p. 385 et 401; t. LII, p. 193 et 209; t. LIII, p. 225 241 et 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nouveaux. Elle se jette dans la Méditerranée un peu à l'est de Bizerte, tout à côté de l'ancienne ville d'Utique, dont elle a ensablé aujourd'hui le port jadis si florissant. Au moment des grandes crues, quand les pluies d'hiver ont grossi tous les ruisseaux et toutes les rivières qui s'y jettent, la Medjerda est un fleuve terrible; elle emporte tous les obstacles qu'elle rencontre, enlève les ponts qu'on a jetés sur son cours et comme l'Éridan de Virgile entraîne dans son tourbillon les troupeaux avec leurs étables. Elle a donné dans l'hiver de 1886 un nouvel exemple de son humeur indomptable, et la circulation a été interrompue de ce côté pendant plus de trois mois entre la Tunisie et l'Algérie. Mais en temps ordinaire et pendant les trois quarts de l'année, la Medjerda ne remplit même pas le fond de son lit. Ses eaux jaunâtres et malsaines ne baignent alternativement qu'une des deux rives et lui enlèvent lentement les terres qu'elles vont déverser sur la rive opposée. Son courant n'est pas très sensible; elle semble s'endormir en ses innombrables méandres; c'est toujours le fleuve qu'a dépeint le poète Silius Italicus, « le Bagradas aux eaux troubles qui foule d'un pied lent les sables desséchés. »

Le Bagradas! quels souvenirs nous reviennent dans l'esprit quand nous l'apercevons devant nous à travers la plaine! Nous ne pouvons nous empêcher de songer au serpent de Régulus, qui sortait du fleuve pour attaquer les soldats romains au moment où ils venaient y puiser de l'eau.

Nous devons même avouer que nous fûmes en cette occasion très irrévérencieux pour Pline le Naturaliste, qui nous a conservé la mesure de cette bête formidable (cent vingt pieds!) et qui ajoute que la peau envoyée à Rome fut suspendue dans un temple où on la possédait encore du temps de la guerre de Numance.

A l'endroit où nous pénétrons dans la plaine de la Medjerda elle mesure six kilomètres de largeur environ. Nous apercevons devant nous une maison blanche à toit rouge qui se détache sous le soleil; c'est la gare de l'Oued-Meliz. Elle ne semble pas très éloignée, mais dans une atmosphère aussi limpide que l'est celle de la Tunisie il ne faut jamais se fier aux apparences. Nous mettons, en effet, deux heures entières à y parvenir; à mesure que nous marchions le but semblait s'éloigner de nous.

Enfin nous voici arrivés. Le caïd Ben Béchir a établi sa tente dans le voisinage; nous lui demanderons asile pour cette nuit.

De la station de l'Oued-Méliz à Chemtou (*Colonia Simittus*), la route est de courte durée, si elle n'est pas facile aux piétons. Il faut traverser trois rivières ou cours d'eau, d'inégale importance, il est vrai, mais où il y a toujours de l'eau. Le premier est l'oued Meliz, que nous avons nommé précédemment. Les berges en sont assez élevées, et les endroits où l'on peut passer à gué peu nombreux. Puis on remonte dans la plaine et l'on marche pendant trois kilomètres environ au milieu de champs d'orge luxuriants. Toutes ces campagnes qui environnent la Medjerda sont d'une fertilité merveilleuse. Les céréales y prennent un grand développement, et il n'est pas rare de voir les épis de blé ou d'orge qui y poussent monter jusqu'à mi-ventre des chevaux. C'est véritablement une joie pour les yeux qu'une promenade faite le matin au milieu de ces richesses naturelles. Çà et là des geais bleus s'élevaient autour de nous avec un cri rauque, ou des couples de tourterelles que nous dérangions dans leur repas, et qui, en quelques coups d'aile, avaient atteint les berges de la Medjerda, où elles disparaissaient. De tous côtés, dans les champs, on entendait chanter les cailles et les alouettes; il y avait longtemps que nous n'avions vu la nature si joyeuse et si souriante.

Bientôt nous arrivons au gué de la Medjerda. Le fleuve est assez large en cet endroit et l'eau assez abondante; les chevaux en ont jusqu'au bas du poitrail, et pourtant il n'y a pas eu de grosse pluie ces jours-ci. Nous faisons route à travers l'oued avec un troupeau de vaches; elles s'avancent lentement dans la rivière, s'arrêtant de temps à autre pour boire ou relevant la tête afin de pousser un mugissement, et nous regardent passer avec des airs étonnés; derrière nous nagent nos chiens. Mohammed ferme la marche sur son âne; il n'a qu'une peur, c'est que l'animal ne se prenne à rouler au milieu de l'eau.

Encore un kilomètre sur l'autre rive de la Medjerda et nous arrivons à l'oued Ghaghaï, qui traverse les ruines mêmes de Chemtou; quelques pas encore et nous mettons pied à terre devant la maison d'exploitation des carrières de marbre. Quel que soit le directeur qui l'habite, on est toujours certain d'y rencontrer l'hospitalité la plus cordiale, bon souper, bon gîte, et la plus parfaite complaisance. Nous y avons trouvé successivement M. Sovet, M. Moërz et M. Valensi; nous ne saurions dire lequel des trois nous aimerions mieux y retrouver la prochaine fois que nous irons à Chemtou, peut-être bien tous les trois ensemble.

Le grand intérêt de la ruine est, nous le savions, qu'il existe en cet endroit une carrière de marbre exploitée jadis par les Romains. C'est de là qu'on extrayait le marbre appelé *numidique*, qui eut une si grande réputation dans l'antiquité. La présence de ce marbre y avait été constatée d'abord par Tissot et par le P. Delattre, religieux de Saint-Louis de Carthage, dont le nom est connu et apprécié de tous ceux qui s'occupent de l'Afrique romaine; depuis on s'était mis à exploiter à nouveau la carrière, et chaque jour amenait de nouvelles découvertes. Il était donc particulièrement intéressant d'aller passer quelques heures en cet endroit, de nous rendre compte de l'exploitation antique et de tâcher de faire revivre, au moins en imagination, tout le monde d'esclaves et d'affranchis qui devait peupler sous l'empire romain la carrière et la ville créée aux alentours.

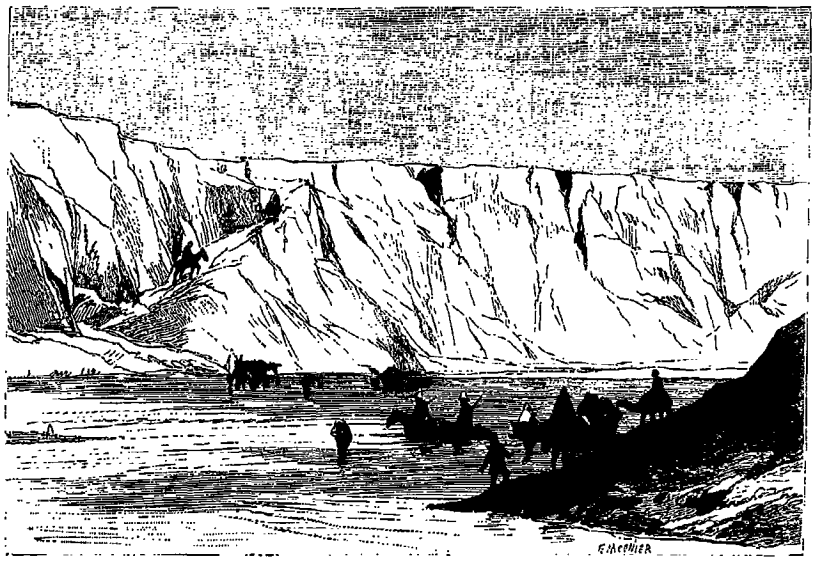
Nous avons dit que le marbre de Chemtou n'était autre chose que le marbre numidique. Celui-ci, d'après

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les traditions antiques, était rouge et jaune. Stace parle de la « pourpre taillée dans les carrières jaunâtres des Numides », et Isidore de Séville affirme que le marbre de Numidie est marqué de taches de la couleur du safran. C'est précisément la couleur du marbre de Chemtou, sur laquelle nous reviendrons plus bas en détail.

Les Romains en faisaient usage pour orner leurs monuments publics aussi bien que leurs demeures particulières, et il en est question plus d'une fois dans les auteurs latins. On peut même reconstituer à peu près son histoire. Dès l'année de Rome 676, c'est-à-dire plus de cent ans avant Jésus-Christ, on commence à l'importer à Rome. Il était antérieurement employé par les rois numides, auxquels la carrière appartenait sans doute ; mais le mode d'exploitation en était peu perfectionné et l'on n'en faisait point encore de colonnes. La première dont on ait gardé le souvenir date de César. Suétone nous raconte qu'elle fut dressée dans le Forum, et la plèbe y écrivit les deux mots : « Au Père de la Patrie ».

A l'époque impériale, la carrière était, comme la plupart des carrières de l'empire romain, entre les mains des empereurs, qui l'exploitèrent à leur profit. C'est ainsi que Hadrien y prit le marbre dont il orna ses villes de Tivoli et d'Antium. De même, sur les deux cents colonnes de marbre dont les Gordiens embellirent leur villa de Préneste, cinquante étaient de marbre numidique; l'empereur Tacite en donna une centaine aux habitants d'Ostie pour leurs constructions municipales. On en retrouve jusque dans l'église de Sainte-Sophie, bâtie par Justinien à Constantinople. Mais lors même que les textes des auteurs seraient silencieux, nous ne pourrions ignorer que le marbre



Traversée de la Medjerda. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

de Chemtou était expédié à Rome; on a, en effet, rencontré, dans des magasins voisins du Tibre, une grande quantité de blocs de marbre, venus de tous les côtés du monde et qu'on y avait entassés en attendant le moment favorable pour les utiliser; or, parmi ces blocs, on en a reconnu quelques-uns qui ont été extraits, sans aucun doute, de la carrière de Chemtou.

Il reste encore aujourd'hui des traces remarquables de l'exploitation antique. Juste en face de la maison du directeur on aperçoit comme les ouvertures de trois immenses grottes béantes qui s'enfoncent dans la colline : ce sont des galeries pratiquées dans la carrière. Sur la paroi gauche de l'ouverture de droite se lit une inscription surmontée d'une croix et ainsi conçue : *Atelier ouvert par les soins de Diotimus.* En pénétrant plus avant dans les galeries, on arrive à une immense fosse rectangulaire, aux parois absolument verticales, taillée dans le marbre. On est effrayé en songeant à la quantité de blocs qu'on a dû extraire de cette excavation gigantesque.

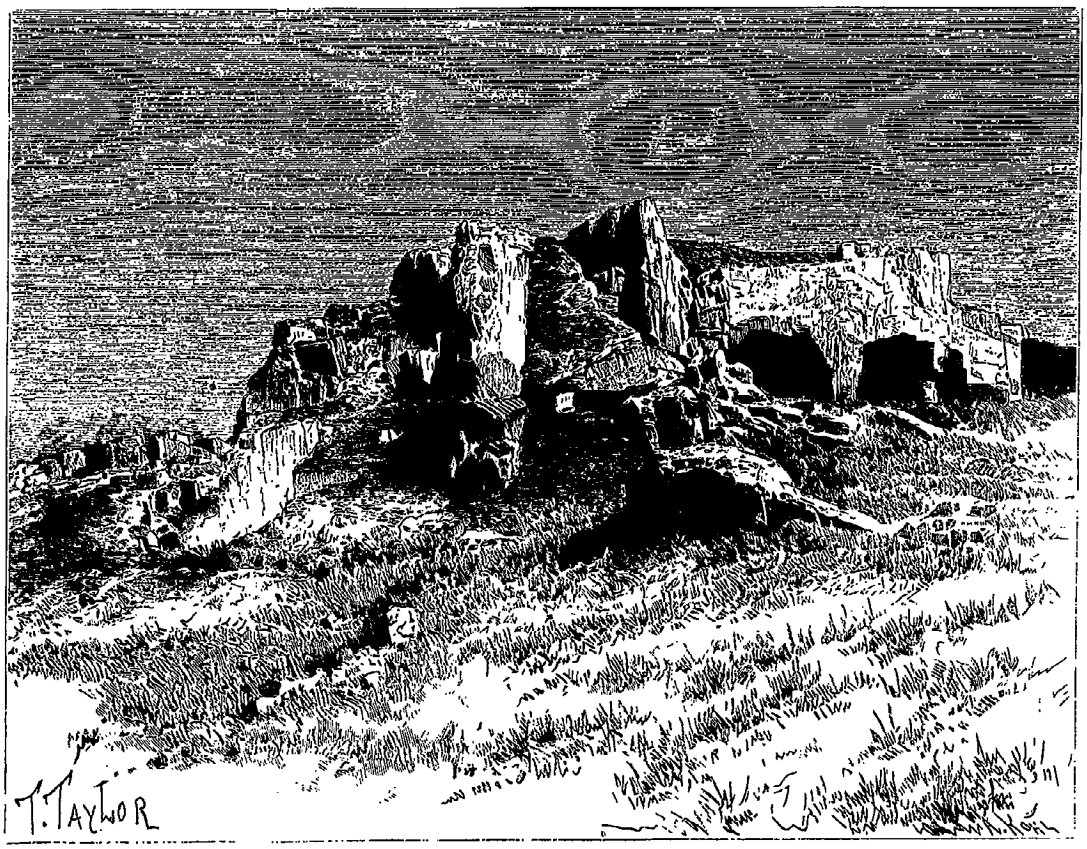
Là était, s'il faut s'en fier aux apparences, la partie la plus importante de la carrière; mais c'est loin d'être la seule. A vrai dire tout le terrain qui s'étend en face de la maison du directeur porte les traces d'une exploitation très active. La colline où sont ouvertes les galeries dont nous venons de parler est creusée en tous sens : ce ne sont que parois brusquement coupées par des enfoncements faits de main d'homme, que rochers taillés à angles vifs et tels que la nature en produit rarement.

Rien de plus pittoresque que cette colline toute jaune, qui en certains endroits se revêt de teintes rougeâtres et disparaît en d'autres sous une couche d'herbe et de fleurs. L'ensemble de cette masse de marbre brut, à la fois imposant et harmonieux, se détache vigoureusement sur le bleu foncé du ciel, et le soleil qui la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

frappe en plein met quelque chose de plus chaud encore dans les teintes naturelles du rocher. Entre cette colline et la maison, le sol est couvert de débris; en les remuant on y a trouvé des fragments d'inscriptions, des bornes milliaires, des éclats de marbre de toute grandeur. A gauche s'ouvre une grande cavité, de forme circulaire, dont les parois étaient formées d'une maçonnerie de blocage à chaînes en pierre de taille. C'était très probablement une citerne, ou plutôt un réservoir à ciel ouvert dans lequel on réunissait les eaux pluviales.

Au delà se dresse une nouvelle colline qui jadis peut-être ne faisait qu'une avec la première, mais qui en a été séparée dans la suite par les outils des ouvriers. Cette seconde colline, taillée en tous sens comme la première, présente à divers endroits de grandes niches rectangulaires. C'est de là qu'on extrayait les colonnes. Voici comment on s'y prenait : on taillait les colonnes à même le rocher, on leur donnait sur place la courbe voulue; puis, quand elles ne tenaient plus à la colline que par une amorce très faible, on les détachait et l'on n'avait plus qu'à parfaire l'ouvrage commencé. Nous avons mesuré approximativement une de ces niches, dont le fond garde encore la trace de la courbure des



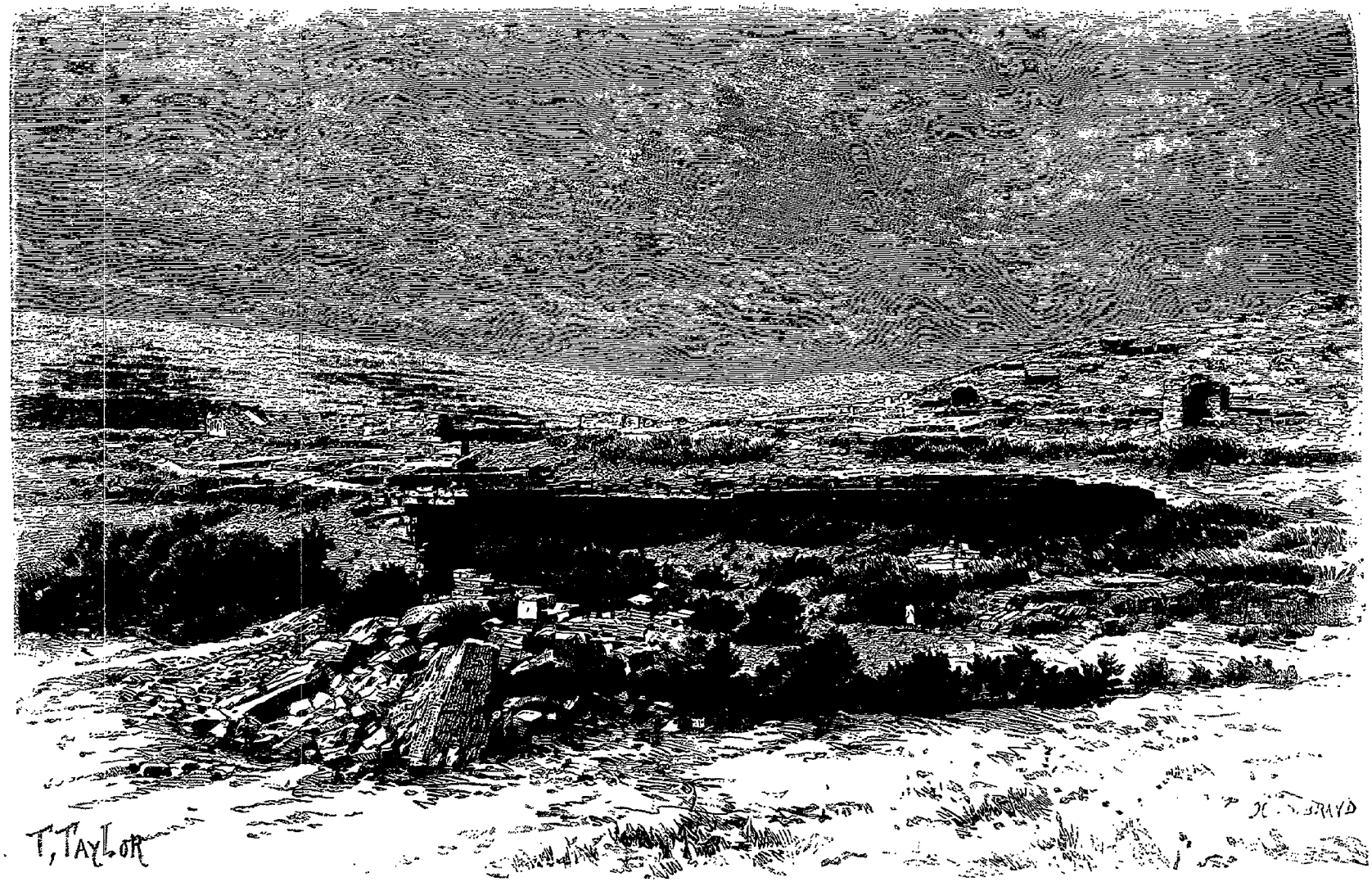
Les carrières antiques à Chemtou. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. R. Cagnat.

colonnes; elle mesurait environ quatre mètres de longueur; c'était la dimension des colonnes qu'on en a tirées.

La découpure entre les deux rochers ou plutôt au milieu du rocher dont nous avons parlé donnait passage vers l'autre flanc de la colline, où subsistent aussi des traces d'exploitation, mais moins intéressantes que les autres. A droite et à gauche du sentier les parois portent de profondes entailles ou de petites découpures. Ici c'est un sondage destiné à apprécier la qualité de la veine de marbre; là c'est un trou où s'engageait une poutre pour soutenir un échafaudage; plus loin de petits bassins creusés à même le marbre et où l'eau s'amassait comme en une auge naturelle; les ouvriers s'en servaient pour affûter leurs outils.

Il nous faut encore citer d'autres points de la montagne où se rencontrent des traces de l'exploitation antique; d'autant plus qu'on a trouvé en cet endroit, au milieu de déblais de toute sorte, des blocs quadrangulaires de fortes dimensions portant des marques curieuses. Ces marques, analogues à celles que nous gravons ou traçons aujourd'hui encore sur les pierres de nos carrières, indiquent d'abord le nom de l'empereur, pour établir que le bloc lui appartient, puis le numéro d'extraction du bloc, puis le nom de l'atelier d'où il a été tiré, puis la date consulaire de l'année; à la fin se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale de Chemtou. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. H. Saladin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lisent des signes qui sont souvent pour nous des énigmes, mais qui ajoutaient évidemment des renseignements complémentaires utiles à la comptabilité de la carrière. Grâce à toutes ces données nous avons appris qu'il existait jadis en cet endroit plusieurs ateliers distincts. L'un, nommé *atelier Royal*, s'élève à l'est de la maison d'exploitation; il est probable qu'il était déjà exploité par les rois de Numidie avant de l'être par l'empereur romain : d'où son nom. Le second, qui était à côté de l'atelier Royal, est l'atelier dit *d'Agrippa*, du nom peut-être de quelque directeur de la carrière. L'atelier qui se trouvait vis-à-vis de la maison, dans cette colline rougeâtre si imposante, était l'atelier *du Génie de la montagne;* à l'ouest, non loin du théâtre, celui de *Certus;* ailleurs l'atelier *Auguste*, l'atelier *Aurélien*, qui avaient emprunté leur nom à celui des empereurs. Tous ces blocs laissés ainsi en place ont été extraits sous les règnes de Trajan, d'Antonin le Pieux et de Marc-Aurèle, c'est-à-dire à l'époque la plus florissante de l'empire, à celle où l'Italie et les provinces se couvraient de monuments somptueux. Pourquoi ont-ils été ainsi abandonnés dans une carrière en pleine activité?



Chapiteau d'époque punique à Chemtou.
Essai de restitution d'après les fragments existants.
Dessin de H. Saladin.

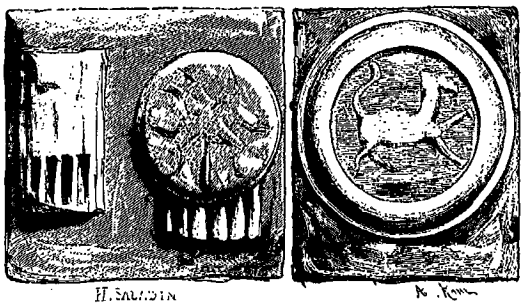
Pour notre compte, nous ne pouvons que nous féliciter de cette circonstance, quelque inexplicable qu'elle soit; car elle nous permet de recueillir sur la carrière antique des renseignements pleins d'intérêt pour l'histoire de l'administration des mines et des carrières dans l'empire romain.

C'est la carrière de marbre et la population ouvrière employée à l'exploiter qui ont donné naissance à la ville de Chemtou; comme cette carrière existait du temps des rois numides, il y avait déjà bien avant la conquête romaine un centre d'habitation sur ce point. Aussi avons-nous rencontré à Chemtou, ce qui ne nous est pas arrivé encore en Tunisie, des traces parfaitement nettes de l'art punique, ou plutôt de l'art grec à l'époque punique.

Sur le haut d'une colline qui domine la partie la plus importante de la carrière, existent les restes d'un édifice construit en marbre du pays; on n'en voit plus guère que les fondations. Mais tout alentour des morceaux qui appartenaient à la partie supérieure et s'en sont détachés successivement gisent à terre. Les uns sont des boucliers saillants où sont figurés en relief des animaux, malheureusement très effacés. Ils devaient être disposés comme une frise sur les faces latérale et postérieure du monument. D'autres fragments de frise, décorés de boucliers, jonchent le sol.

Au milieu de débris informes se trouve un chapiteau avec feuilles et griffon, malheureusement très mutilé, qui porte sans conteste le caractère de l'art grec à l'époque d'Alexandre le Grand, c'est-à-dire qu'on y sent une élégance nerveuse et fine tout à la fois. Les ruines du monument auquel il appartient ont été bouleversées, et quelques assises seulement en indiquent l'emplacement. Ce monument était probablement un temple. C'est un des rares édifices de Chemtou qui soient bâtis en marbre. Les autres sont en pierre bleuâtre, en blocage, rarement en marbre; seul l'amphithéâtre possède des blocs qui portent des marques d'extraction; il en résulte qu'il a été construit du temps d'Antonin le Pieux ou plutôt de Marc-Aurèle, peut-être même postérieurement, avec des blocs débités sous le règne de ces empereurs.

Quant aux édifices bâtis en blocage, ils sont faits avec les déchets de marbre de la carrière. Aussi, certains pans de mur en blocage subsistent-ils encore aujourd'hui; ils sont d'une dureté excessive.



Fragment de la frise des boucliers, à Chemtou. — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

Grâce à la nombreuse population qui l'habitait, grâce à la nature des matériaux employés, et grâce à sa position sur la grande route de Carthage à Bône, la ville de Chemtou devait donc être jadis très florissante et remplie de monuments. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les ruines pour le reconnaître. C'est surtout dans le quartier qui avoisine le théâtre et les thermes qu'il est facile, par l'inspection de l'alignement des vestiges des murs, de se rendre compte de la direction des rues. Dans cette partie de l'ancien Simittus les maisons étaient souvent construites de pisé ou de moellons maçonnés avec de la terre, car les murs se sont écroulés et il ne reste plus que les pierres des chaînages ou des amas de matériaux informes. C'est de ce côté que l'on aperçoit les premières arcades de l'aqueduc qui amenait à Chemtou les eaux pures des montagnes voisines; cette construction n'a été faite qu'à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

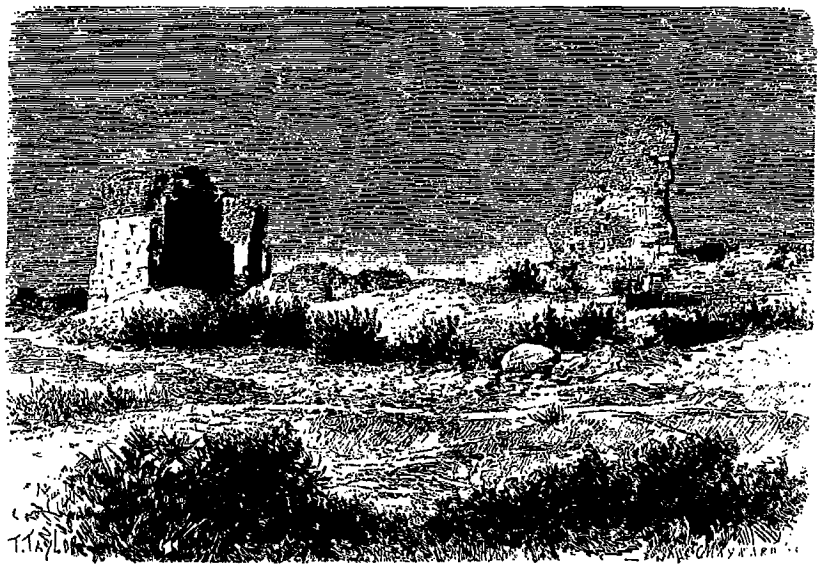
partir de la constitution des carrières en domaine impérial; on l'a réparée à diverses reprises et même à une assez basse époque, puisqu'on a employé à ces restaurations des tombes de la nécropole qui bordait la voie de Chemtou à Tabarca.

Si l'on veut voir les ruines de Simittus sur leur côté le plus pittoresque, il faut les aborder par l'est. On aperçoit d'abord à gauche, entre la voie romaine et la Medjerda, une excavation de forme elliptique, envahie par un épais fourré de broussailles et de ronces. Quelques masses de blocage reposant sur de grands blocs de marbre jaune circonscrivent encore les bords de l'ellipse. Situées en dehors des murs, ces ruines sont sans contredit celles d'un amphithéâtre. Il était d'une taille suffisante pour un centre populeux comme l'était Chemtou. Ces restes établissent le caractère essentiellement romain de la ville antique qui s'élevait sur ce point.

Un peu au delà de l'amphithéâtre s'élève une petite colline, qui affecte la figure d'un cône tronqué; on serait tenté de la prendre pour un gigantesque tumulus. On la nomme djebel el-Hadjela (montagne de la Perdrix); elle est entièrement formée de débris de marbre, de déchets de la carrière. Elle domine les étroits passages par lesquels on pouvait pénétrer dans la ville.

A peine a-t-on dépassé ce mamelon qu'on pénètre dans l'enceinte de Chemtou. Mais dans cette partie de la ville il n'y a guère que des débris insignifiants. On ne commence à rencontrer de ruines reconnaissables qu'à la hauteur du point où la Medjerda reçoit l'oued Melah. A partir de cet endroit les édifices sont nombreux et témoignent d'une grande prospérité.

On trouve en premier lieu un pont monumental jeté



Basilique à Chemtou (voy. p. 104). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. H. Saladin.

sur la Medjerda. Du côté de la rive droite, les deux premières arches existaient encore quand nous avons visité le pays pour la première fois; depuis lors l'une d'elles a été abattue. Ces deux arches s'élevaient encore de près de quinze mètres au-dessus du fleuve. Les voûtes sont naturellement en plein cintre. Les autres piles se sont effondrées sous les efforts des eaux et encombrent de leurs débris le lit de la Medjerda. Sur la rive gauche, on remarque les restes d'une puissante jetée qui devait former à la fois l'amorce du pont et celle d'un quai. Cette jetée est construite avec des pierres de toute nature, notamment avec des pierres funéraires et même des bases de statues, ce qui indique, à défaut d'autres indices, qu'elle a été faite ou tout au moins fortement réparée à une basse époque. Au centre du parapet était fixée jadis une grande dalle de marbre rose, qui s'est écroulée avec les pierres qui l'avoisinaient; elle gisait au milieu même de la Medjerda quand Tissot découvrit Chemtou. Il la fit dégager à grand'peine du lit de gravier sur lequel elle était aux trois quarts ensevelie, et après l'avoir relevée au-dessus du niveau de la nappe d'eau qui la recouvrait on put lire l'inscription qu'elle portait. Depuis lors, cette pierre a été tirée sur le bord, d'où elle sera bientôt transportée au musée de Tunis.

On y lit :

« L'empereur Nerva Trajan (c'est-à-dire Trajan), fils du divin Nerva, très bon, Auguste, Germanique, Dacique, souverain pontife, revêtu des pouvoirs de tribun pour la seizième fois, salué *imperator* pour la sixième et consul pour la sixième, père de la patrie, a construit de fond en comble ce nouveau pont, par la main de ses soldats et aux frais de son trésor, au profit de la province d'Afrique. »

Ce pont ouvrait un passage du côté de la plaine de la Medjerda et de la Tunisie méridionale, et comme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la Medjerda a toujours été un fleuve infranchissable en certaines circonstances, c'était le seul moyen qu'on eût de ne pas être emprisonné à Chemtou.

L'oued Melah, qui se jette dans la Medjerda à peu de distance en amont du pont de Trajan, traversait toute la partie basse de Chemtou et la séparait du gros de la ville. Un pont d'une seule arche, dont il ne subsiste plus que les amorces, le franchissait un peu avant son confluent.

Sur la rive gauche, par conséquent dans la pointe comprise entre les deux rivières, on remarque plusieurs édifices intéressants : deux basiliques et un théâtre.

La première de ces deux basiliques conserve encore son abside à peu près intacte; le sol a été mis au jour par des fouilles qui malheureusement n'ont point été poussées assez loin. La porte d'entrée de l'édifice située sur le côté droit était encore debout il y a un an — elle est détruite aujourd'hui — et dressait sa baie élégante au milieu des herbes qui couvrent l'emplacement de l'édifice antique.

Le théâtre était construit, suivant la méthode romaine, sur un terrain plat; l'édifice se composait de deux rangs d'arcades superposées. L'étage inférieur seul subsiste encore; mais les précinctions sont parfaitement reconnaissables. La scène a totalement disparu. Tel qu'il est, le monument est très imposant.

Le sentier qui, comme nous l'avons dit plus haut, coupe en deux la colline située en face de la maison d'exploitation, se prolonge à travers la plaine, dans la direction du nord-ouest, par une ancienne voie romaine. Celle-ci, qui est, à partir d'un certain point, parfaitement reconnaissable, pourrait s'appeler la *voie des Tombeaux*; car, comme sur la voie Appienne à Rome, comme sur les grandes routes, auprès de toutes les villes un peu importantes d'Afrique, de chaque côté du chemin s'élevaient des monuments funéraires. Les uns sont très modestes, simples cippes de pierre avec



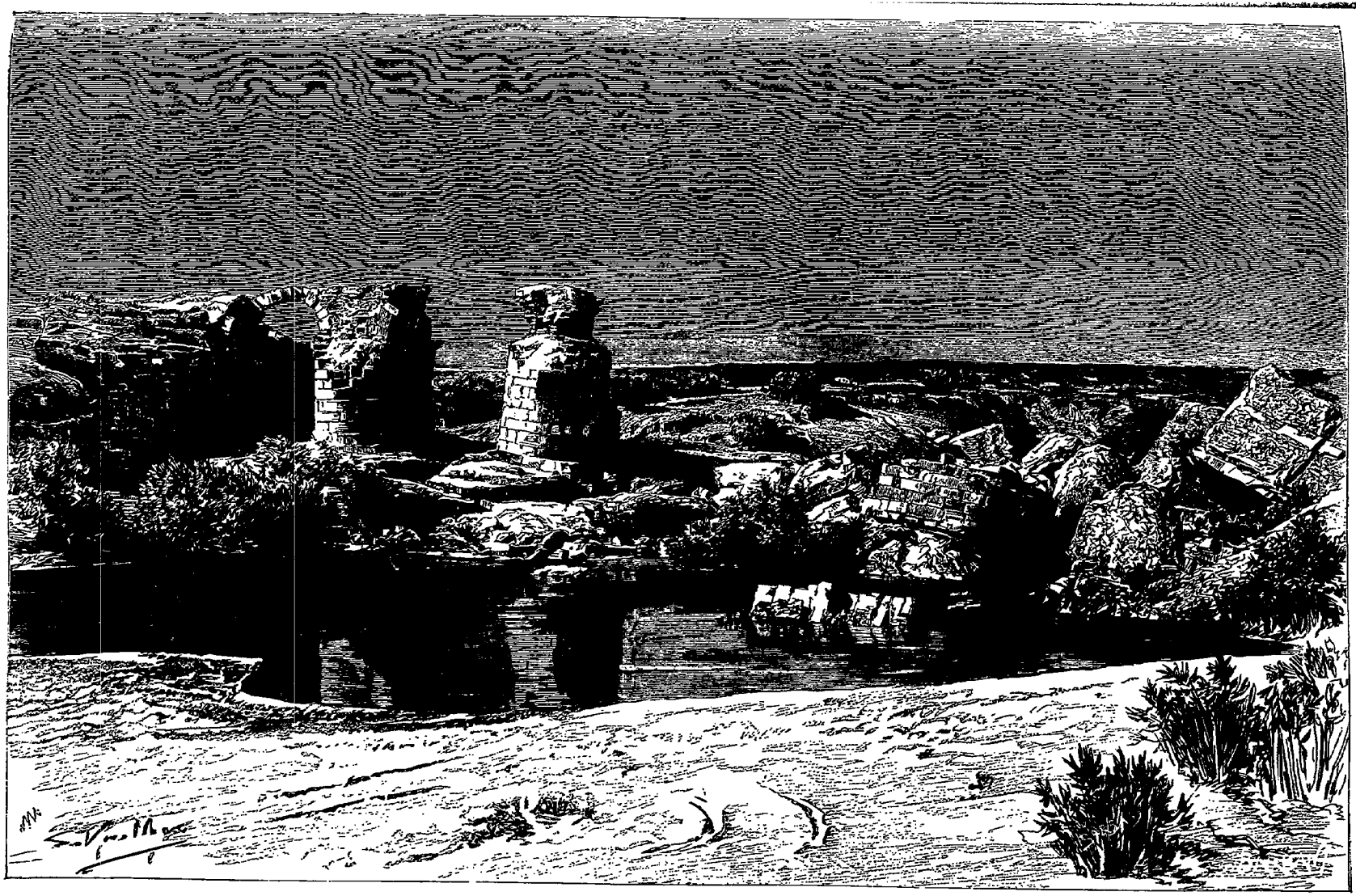
Théâtre à Chemtou. — Gravure de Kohl, d'après une photographie de M. H. Saladin.

de courtes épitaphes, ou de grossiers bas-reliefs : tel est par exemple celui dont nous donnons un dessin; d'autres sont plus soignés; mais de ces derniers il ne reste guère que les soubassements ou quelques fragments de maçonnerie informe, suffisants pourtant pour ne pas laisser de doute au sujet de la destination des édifices auxquels ils appartenaient; — nous avons en outre déterminé entre la cité ouvrière, le Djebel-Hadjela, et l'amphithéâtre les ruines de deux mausolées assez importants. Les tombeaux cessent à deux kilomètres environ de la ville; la voie n'en continue pas moins à être reconnaissable bien au delà encore. La chaussée empierrée s'en détache nettement au milieu des herbes et trace dans la campagne une longue traînée grisâtre.

Cette voie est connue : elle menait de Chemtou à Tabarca et a été faite par les ordres de l'empereur Hadrien. Il y avait pour l'empereur un grand intérêt à embarquer ses marbres à Tabarca, qui, grâce à sa position, offrait aux vaisseaux, entre l'île et la terre ferme, un port assez sûr. La seule difficulté était de franchir les montagnes de la Kroumirie. Après avoir soigneusement parcouru le pays, nous devons dire que nous ne savons pas comment cette difficulté était résolue. Aujourd'hui il n'en va plus de même : le voisinage du chemin de fer de Bône à Tunis attire les marbres de Chemtou, soit sur le premier point, soit à la Goulette. Tabarca ne reverra plus son ancienne prospérité. La carrière de marbre elle-même retrouvera-t-elle les beaux jours d'autrefois? Elle le mérite bien.

A l'invasion des Vandales la ville fut détruite, et si à la conquête byzantine on a repris un peu l'exploitation des carrières, il est certain qu'à l'invasion arabe elles ont été définitivement abandonnées. Leur emplacement était même resté inconnu jusqu'au jour où l'on commença les études de la ligne ferrée de Tunis à Ghardimaou. Ces études amenèrent la découverte des carrières de marbre. M. J. Closon en fit l'acquisition en 1880 pour les céder ensuite à la Société franco-belge, dont il devint l'administrateur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grand pont de Trajan à Chemtou (voy. p. 103). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. H. Saladin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

délégué et qui exploite actuellement ces carrières.

Jusqu'alors on avait considéré le jaune antique comme perdu, mais il existe bel et bien dans ces carrières, et l'on pourra en admirer des échantillons à l'Exposition universelle de 1889 à Paris.

Indépendamment du jaune antique dont la valeur et la beauté sont unanimement appréciées, ces immenses carrières, qui s'étendent sur cinq kilomètres de longueur; renferment d'autres variétés très remarquables : — 1° la brèche connue autrefois sous le nom de brèche de Numidie dont le fond violacé ou brunâtre mélangé de plaques jaunes est d'un ensemble sévère; — 2° le rose que l'on rencontre à tous les degrés de coloration depuis le rose vif jusqu'au rose très pâle; ce marbre est essentiellement décoratif, nous avons pu en juger par les échantillons que nous avons vus, soit bruts, soit polis; — 3° le jaune veiné ou brèche fondue dont le fond d'un beau jaune est veiné de parties brunes ou d'un gris nacré très délicat; — 4° le marbre dit bois d'Orient, dont les veines imitent les bois précieux et dont l'emploi est certainement appelé à un grand avenir dans l'industrie des ameublements de luxe; — 5° le vert de Chemtou, dont l'aspect se rapproche de certaines serpentines et des veines les plus foncées du *cipolino*. C'est seulement dans ces dernières années que la compagnie des marbres de Chemtou a retrouvé ce marbre, qui est sans contredit un des plus beaux que l'on puisse voir.



Tombe romaine à Chemtou (voy. p. 104). — Dessin de Paris, d'après une photographie de M. H. Saladin.

Espérons que l'emploi de ces marbres splendides, dont on vend déjà annuellement pour près de sept cent mille francs à Tunis, pénétrera jusqu'à nous, et que nous aurons le plaisir de contempler à Paris même des ensembles harmonieux réalisés au moyen de ces puissants moyens décoratifs.

Chemtou est une des premières tentatives d'exploitation industrielle des richesses minières de la Tunisie. Que sera-ce lorsqu'on se décidera à reprendre méthodiquement l'exploitation des mines de plomb argentifère ou même des mines d'or qui y sont connues, celle des mines de lignite et de marbres noirs, celle des carrières de pierre magnifiques, faciles à ouvrir sur bien des points de la régence, celles de plâtre si nombreuses.

Dès que des chemins de fer à voie étroite, de construction économique, à frais réduits, auront tracé des voies de pénétration jusque dans l'intérieur de la régence, les recherches faites pourront avoir un résultat réalisable, et nous ne doutons pas qu'en même temps que l'exploitation des céréales, la viticulture et l'élève des bestiaux, l'exploitation des richesses minières ne vienne à son tour enrichir ce pays si exceptionnellement doté par la nature, et que seules les dépopulations, les années de disette et de misère, les guerres et les invasions, jointes à des siècles d'incurie et de mauvaise administration, ont pu appauvrir au point où nous le voyons aujourd'hui.

De Chemtou à Tabarca. — La Khroumirie.

De Chemtou nous gagnons Tabarca, en suivant, autant que possible, l'ancienne voie romaine. On en perd absolument la trace à cinq kilomètres de Chemtou; mais sa direction n'est pas douteuse; c'est la même que celle de la piste arabe actuelle. En effet, nous retrouvons une borne milliaire auprès d'une fontaine appelée Aïn-Gaga.

Non loin de là est un village antique d'une certaine étendue nommée Henchir ed-Dekir; une source abondante, dont la limpidité est véritablement merveilleuse, sort au milieu de la ruine sous une voûte cintrée de l'époque romaine. Elle est aujourd'hui bien au-dessous du sol antique environnant. Celui-ci est couvert de débris de toutes sortes; et cependant pas un monument ne subsiste. Il est vrai qu'il y a dans le voisinage, non pas des maisons, mais des jardins arabes entourés de murs de pierres sèches, et que la main des indigènes a pu aider le temps dans son œuvre de destruction.

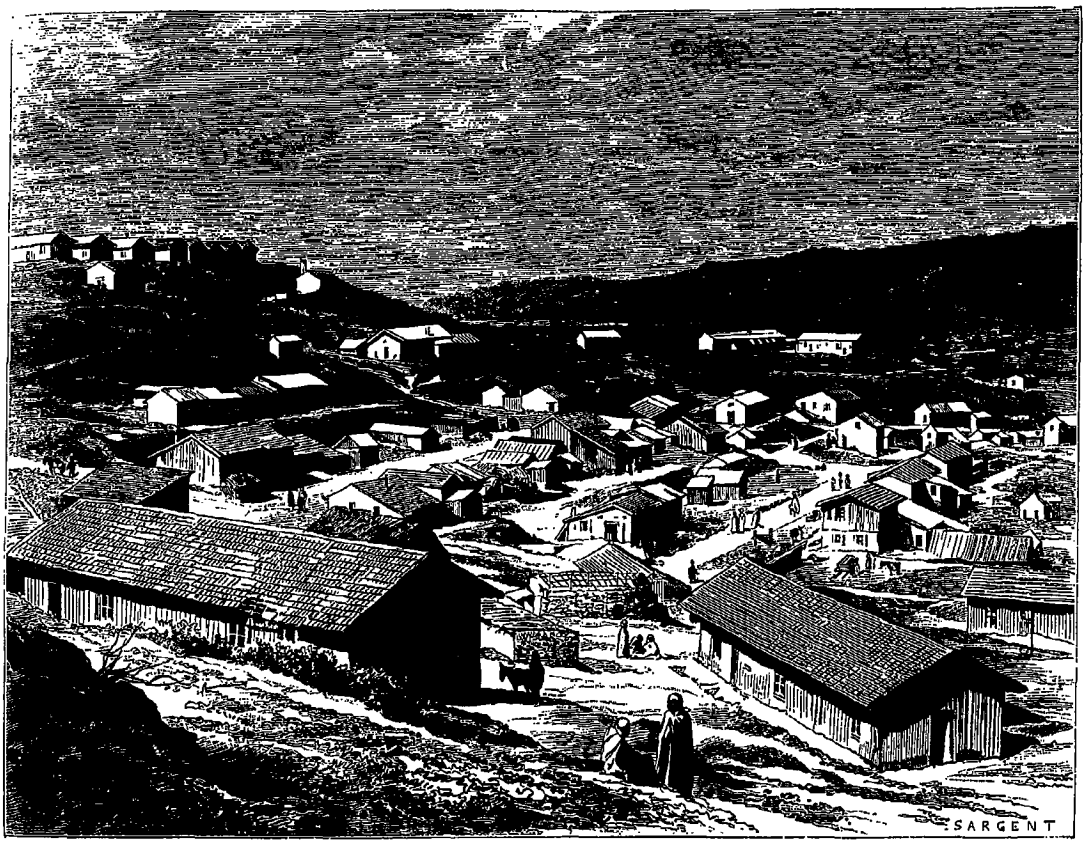
Nous savions par expérience que les murs de cette nature contiennent toujours des fragments d'inscriptions ou de monuments; notre premier soin fut donc d'examiner une à une les pierres qui étaient entassées autour des jardins, et nous fûmes vite récompensés de nos efforts. Trois morceaux que nous rencontrâmes à une certaine distance l'un de l'autre et qui appartenaient à une même inscription purent être rapprochés, et le document se reconstitua à peu près intégralement; — nous l'avons au reste rapporté au Musée du Louvre, où l'on pourra juger de son état de conservation. C'est une loi d'intérêt privé. L'empire romain ne tolérait guère l'existence d'associations particulières, ni à Rome, ni dans les provinces; mais une exception remarquable existait à l'égard des collèges funéraires. On avait le droit de se réunir entre petits artisans, entre ouvriers du même métier, entre habitants du même quartier, de la même circonscription, entre fidèles du même dieu, et de constituer une société en vue d'assurer à tous ceux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui en faisaient partie une sépulture honorable après leur mort et le culte de leur mémoire. Chacun de ces collèges funéraires avait son lieu de réunion qu'on baptisait du nom de *curie*, à l'exemple de la curie ou sénat municipal, copie elle-même de la curie romaine, ses dignitaires, dont les noms reproduisaient aussi ceux de la cité, ses statuts, etc. Or, dans ce petit village perdu de l'Afrique, dépendance de Chemtou ou de Bulla Regia, les deux grandes cités voisines, il existait une association de cette nature, et la pierre dont nous avons retrouvé les fragments contient précisément le règlement de cette association. Il est rempli de détails curieux, malgré toutes les obscurités qu'il contient; aussi demandons-nous au lecteur la permission de le lui mettre sous les yeux, au moins en partie.

« Curie de Jupiter; le cinquième jour avant les calendes de décembre, sous le consulat de Maternus et d'Atticus (185 après J.-C.). Que cet acte soit fait sous de bons et heureux auspices! Voici ce qui a été décidé; il faut s'y conformer suivant le décret public rendu à ce sujet :

« Si quelqu'un veut être flamine, qu'il donne trois amphores de vin, du pain, du sel et des vivres — pour servir aux repas de corps de l'association. Si quelqu'un



Vue du camp d'Aïn-Draham (voy. p. 108) — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une photographie de M. le capitaine Vincent.

veut être président, qu'il donne deux amphores de vin....

« Si quelqu'un dit des injures au flamine ou lui donne des coups, il devra une amende de trois deniers; si le président donne un ordre au questeur, et que celui-ci n'obéisse pas, il devra une amende d'une amphore de vin; si, présent au village, il ne vient pas à l'assemblée du collège, l'amende sera d'un conge de vin. Si le questeur n'avertit pas qui de droit de la mort de l'un des membres, l'amende sera d'un denier.... Celui qui, appelé à apporter la quantité de vin fixée, la détourne à son usage, devra rendre le double; si quelqu'un essaye d'acheter le silence du questeur (sans doute pour éviter de payer sa cotisation ou quelque amende) et nie s'être rendu coupable de cette corruption, il devra payer le double. En cas de décès d'un membre dans un rayon de six milles, si on l'a notifié à un de ses proches parents et que celui-ci ne se soit pas rendu aux funérailles, il devra payer un denier. Si le défunt est le père, la mère, le beau-père ou la belle-mère, l'amende est de cinq deniers.... »

Ce qu'il y a de plus curieux encore peut-être que l'institution à laquelle fait allusion ce document, c'est l'état de civilisation qu'il nous révèle. Évidemment les membres de cette société de prévoyance étaient de pauvres gens: le taux des cotisations et des amendes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le prouve suffisamment; parfois même, l'argent monnayé n'étant pas commun entre les mains du paysan, du moins du paysan d'autrefois, on se contente de cotisations en nature; au reste la Société y trouvera son profit lorsqu'il s'agira de célébrer par des repas de corps les fêtes de la corporation. Cependant, sans être riches, ces villageois auraient pu avoir la parole moins vive ou la main moins leste. Dire des injures au flamine, au personnel religieux de l'association, c'est déjà grave; mais aller jusqu'à lever la main sur lui, cela devient presque sacrilège. Nous serions plus indulgents pour ceux qui essayaient de ne pas payer leur cotisation. Combien d'entre les modernes peut-être n'ont pas eu cette velléité plus d'une fois?

Mais la disposition qui nous paraît tout à fait incroyable, c'est celle qui oblige à aller à l'enterrement d'un proche parent, et même de son père ou de sa mère, sous peine d'amende. Il fallait que ces malheureux paysans vécussent bien isolés les uns des autres pour avoir besoin d'être avertis officiellement de la mort de leurs parents les plus rapprochés et d'être rappelés par la crainte de l'amende à des devoirs qui nous paraissent aujourd'hui si sacrés!

D'Henchir ed-Dekir nous continuons notre route vers le nord. Rien à signaler jusqu'à Fernana. Nous trouvons à cet endroit les restes d'un vaste camp abandonné, mais cette fois c'est un camp français. Fernana avait été choisi, lors de l'expédition de Khroumirie, à cause de sa position militaire très favorable, pour y établir l'assiette d'un grand camp. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que la localité était particulièrement insalubre. Aussi dut-on évacuer la position et se porter plus haut.

Au moment où nous y arrivâmes il n'y avait là qu'un officier du génie détaché du camp d'Aïn-Draham et quelques spahis. Actuellement il ne reste plus rien à Fernana.

La seule curiosité de l'endroit est un chêne-liège gigantesque qui était bien connu dans toute l'armée d'occupation; son tronc est d'une grosseur peu commune, les branches en sont régulièrement disposées au sommet et le bouquet gigantesque qu'elles forment s'arrondit également de tous côtés.

A peine a-t-on quitté Fernana qu'on entre dans une contrée tout à fait montagneuse et sauvage, le pays des forêts de chênes-liège, le repaire de ces Khroumirs auxquels on ne croit pas chez nous, et dont Mohammed, lui, ne nie pas l'existence. Pays splendide et qui offre avec le reste de la Tunisie un contraste des plus surprenants!

On gravit d'abord une pente très raide où l'on faisait, au moment de notre voyage, une route en lacets; nos chevaux, qui ne pouvaient profiter encore de ce nouveau tracé, montaient péniblement et soufflaient à chaque pas; nous-mêmes avions mis pied à terre et les suivions avec peine, d'autant plus que le soleil était brûlant et que le sol était violemment échauffé par la réverbération. Mais une fois arrivés au haut de la colline, nous oubliions bien vite la pénible ascension que nous venions de faire.

Nous sommes dans une contrée toute nouvelle. A quelques pas devant nous, nous voyons la lisière d'un bois de chênes où la route pénètre; ce bois s'étend à perte de vue à droite et à gauche et couvre tout le plateau où nous sommes parvenus. Nous nous y engageons. Sous la voûte des arbres règne un demi-jour auquel nous ne sommes pas habitués et une fraîcheur qui nous étonne; aussi loin que l'œil peut s'étendre, on ne voit que des troncs d'arbres au pied desquels poussent de grandes herbes et des fougères; on se croirait à Fontainebleau.

De temps à autre un petit filet d'eau coupe la route; c'est une source qui se fait un chemin à travers le bois et concourt à y entretenir la végétation puissante que nous admirons.

Nous apercevons sous les arbres un second camp français, abandonné aussi, le *camp de la Santé*. Quand on évacua Fernana, on transporta dans ce camp quelques compagnies avec les malades, et la merveilleuse pureté de l'air de leur nouveau séjour ne tarda pas à faire oublier aux uns et aux autres ce qu'ils avaient souffert auparavant.

Nous mettons environ deux heures à traverser le plateau et la forêt qui le couvre. Au bout de ce temps nous commençons à descendre dans un petit chemin à pic assez difficile; les charges de nos bêtes de somme, dont la solidité est fortement ébranlée par l'ascension de tout à l'heure, commencent à tourner ou à leur tomber sur la tête; il faut s'arrêter et porter remède au mal.

Nous voici dans une vallée assez étroite appelée El-Meridj. Au bord de la route, que des ouvriers sont occupés à empierrer sous la surveillance du génie, une borne milliaire a été replacée sur sa base antique: nous sommes, là encore, sur l'ancienne route qui menait de Chemtou à la mer; mais comment franchissait-elle la forêt que nous venons de traverser?

La route que nous suivons pour aller jusqu'au camp d'Aïn-Draham n'est pas difficile, car elle a été mise en état dernièrement. A gauche sur un petit monticule s'élève la koubba de Sidi-Abdallah-ben-Djemel, qui a été témoin d'un combat assez sérieux entre nos troupes et les Arabes du pays; il est trop haut perché pour que nous allions le visiter; mieux vaut arriver à Aïn-Draham de bonne heure.

Nous nous arrêtons un peu plus loin pour déjeuner à l'ombre des chênes-liège, au bord d'un joli ruisseau qui fuit sur un fond de petits cailloux au milieu des mousses et des plantes. L'eau est aussi bonne que limpide. Les Arabes ont eu raison d'appeler la source Aïn-Draham, « source d'argent ».

Le camp français que nous voyons à un kilomètre environ devant nous s'étend sur une petite éminence. A la partie la plus élevée est la maison du commandant, sorte de petit chalet entouré de plantations; au-dessous s'étagent les différentes baraques où toute la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

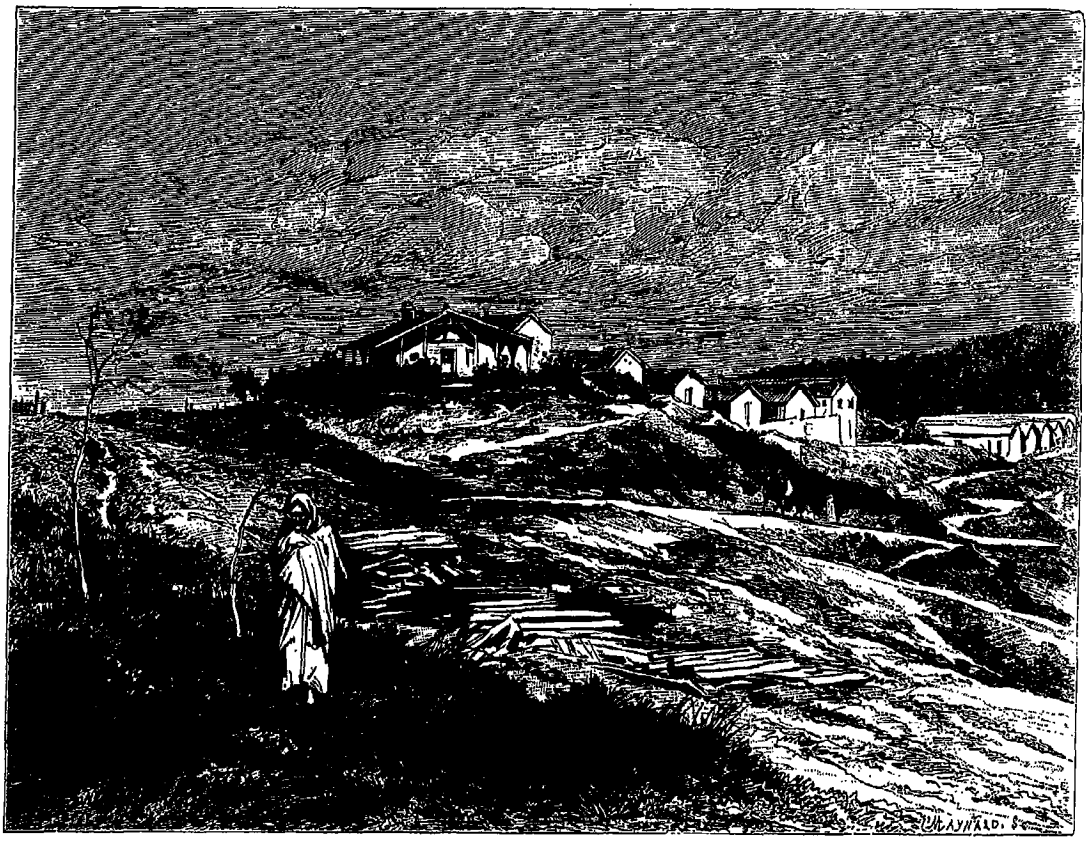


A travers la forêt de chênes-liège. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

garnison est logée; plus bas, dans un creux, c'est le village européen. Des rues ont été tracées, et les maisons soigneusement alignées offrent un coup d'œil dont la régularité ne laisse pas de surprendre en pays arabe. Là vit un peuple mélangé d'Algériens, de Maltais et surtout d'Israélites, prêt à toutes les audaces commerciales et à toutes les entreprises lucratives; devant les portes on ne voit que voitures, tonneaux et caisses; dans l'intérieur que boîtes de conserves, fromages, bouteilles de toutes les formes et de toutes les couleurs; dans les rues on croise des soldats chargés de provisions, des Arabes qui viennent apporter des œufs ou des poulets; des femmes aux robes voyantes et à la démarche traînante. Nous retrouvons, dans une des boutiques les mieux achalandées, un individu que nous avons rencontré il y a six mois à son arrivée d'Algérie; à cette époque il n'avait absolument à lui que les vêtements qu'il portait sur son corps : aujourd'hui c'est un des commerçants les plus importants du village.

Il y a soirée ce jour-là au camp; un bataillon est de passage qui se dirige vers le Kef, et l'on fête la présence de ses officiers; nous profitons de cette aubaine et nous apprenons une fois de plus quelle est l'hospitalité mi-



Maison du commandant supérieur à Aïn-Draham (voy. p. 108). — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une photographie de M. le capitaine Vincent

litaire sur cette terre d'Afrique où la cordialité est une tradition sacrée.

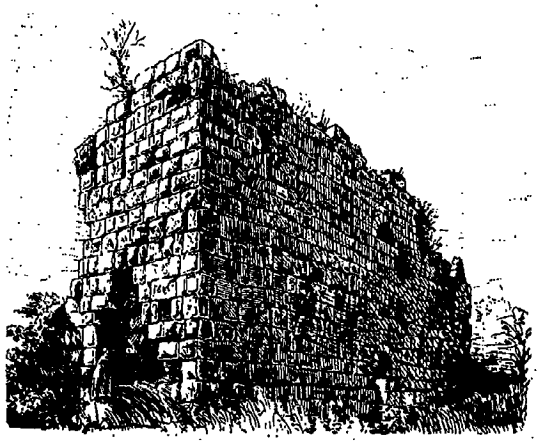
Le lendemain matin nous continuons notre route sur Tabarca.

C'est un voyage qu'il n'aurait pas fallu entreprendre il y a quelques années; mais aujourd'hui, comme disent les Arabes, « une jeune fille peut sans crainte parcourir le pays avec une couronne d'or sur la tête ». Aussi, au lieu de suivre le chemin direct, qui n'a rien de curieux, nous ferons un détour pour aller voir une ruine romaine assez considérable, nous dit-on, qui se trouve un peu au nord-est, sur la piste qui mène de Tabarca à Béja; nous ne perdrons qu'une journée à cette excursion, et ce soir même nous coucherons au milieu de la ruine. Nous marchons à travers des forêts de chênes-liège qui s'étendent à perte de vue et couvrent tout le pays, plaines et collines; il faut que nos guides aient le flair arabe pour se reconnaître sous ce dôme de verdure et au travers des fougères énormes qui croissent au pied des arbres, embarrassant tous les sentiers. D'ailleurs ils ne sont pas moins de trois : un spahi d'Aïn-Draham et deux indigènes qu'il a réquisitionnés pour la circonstance. Peut-être sommes-nous hantés par la légende des Khroumirs, à qui l'on a fait une réputation bien mauvaise, mais il nous semble que ces échantillons de la race sont plus noirs et plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sauvages que les Arabes du reste de la Tunisie; assurément ils sont plus déguenillés encore. Ali et Mohammed, qui n'ont jamais osé mettre le pied dans ce pays depuis qu'ils sont au monde, et qui jouissent avec l'insolence des gens du peuple du plaisir de le voir maintenant ouvert à tous, ne perdent pas une occasion de manifester leur contentement; ils sont pleins de mépris pour ces deux hommes qui marchent devant nous et qu'ils auraient fuis naguère avec terreur. Mohammed nous assure qu'eux et leurs congénères sont tellement sales que la vermine ne se risque pas sur eux! Nous n'en ferons pas l'épreuve.

Nous déjeunons à Souk-el-Tnin, marché hebdomadaire très fréquenté dans le pays. Un chêne-liège au sommet d'une colline marque le centre du marché. Ce jour-là, le lieu est désert. Non loin de Souk-el-Tnin on trouve de très curieux tombeaux creusés dans le roc. Ce n'est pas le seul endroit où nous en ayons rencontré de pareils, mais jamais nous n'en avons vu une aussi grande quantité. La montagne qui s'élève au nord est absolument percée de petites fenêtres carrées dont la baie noire tranche sur le ton jaunâtre de la pierre environnante. Chacune des chambres où ces petites fenêtres donnent accès mesure environ un mètre cinquante de côté; au fond, dans quelques-unes, se voit un banc taillé dans le rocher. Une rainure qui existe de chaque côté de la fenêtre servait certainement à faire glisser une pierre, qui fermait l'entrée de ces sépultures. L'ouverture regarde généralement l'est.



Citadelle d'Aïn-Zaga. — Dessin de H. Saladin, d'après une photographie de M. R. Cagnat.

Nous arrivons à Aïn-Zaga, notre gîte d'étape, au soleil couchant. Nous campons à deux pas de la forteresse, qui s'élève au centre de la ruine, sous un olivier sauvage, de belle venue. Devant nous le pays commence à s'abaisser en pente douce, et nous apercevons au loin le scintillement de la mer qui ferme l'horizon vers le nord. Grâce aux recommandations officielles que nous apportons d'Aïn-Draham, nous trouverons sur ce piton isolé une hospitalité écossaise.

La forteresse qui, le lendemain matin, fait le premier objet de nos recherches, est grossièrement construite, de pierres mal taillées et maladroitement unies avec du mortier. Une porte carrée y donnait accès, surmontée d'un arc de décharge demi-circulaire, qui servait à éclairer un peu mieux l'intérieur de l'édifice. Rien d'ailleurs de particulièrement curieux. Cependant le linteau de la porte est formé d'une pierre où se distinguent quelques lettres. Mohammed se met en devoir de dégager ce fragment d'inscription, et quel est notre étonnement en y lisant un rescrit impérial dont on a déjà trouvé un exemplaire en Afrique, à trente-cinq lieues au sud d'Aïn-Zaga, près de la station du chemin de fer de Souk-el-Khmis! Ce rescrit avait été adressé par l'empereur Commode aux colons de ses domaines pour les soustraire aux violences et aux exactions des fermiers qui les exploitaient. Le pays faisait autrefois partie du domaine impérial, et la ruine est celle d'un gros village, habité jadis par les colons. La forteresse a été construite aux derniers temps de l'Empire, au moment où il n'y avait plus de sécurité pour les habitants que derrière des murailles et à l'abri de fortins improvisés. Nous remarquons trois tombeaux dans le roc semblables à ceux que nous avons signalés plus haut.

L'endroit ne vaut pas la peine que nous y restions plus longtemps; aussi au bout de deux heures continuons-nous notre route vers Tabarca.

Il nous semblait que nous ne mettrions pas longtemps à descendre la colline au haut de laquelle est située Aïn-Zaga et à atteindre les régions plates qui avoisinent la mer; mais nous avions compté sans les ravins qui coupent la route. Nous faisons de continuels détours au milieu des broussailles; car le pays n'est plus boisé comme celui que nous avons parcouru hier. Nous montons et descendons sans cesse des talus, et au bout d'une heure nous n'avons pas avancé d'un demi-kilomètre. Il en est ainsi jusqu'au moment où nous quittons définitivement les fourrés pour entrer dans la vallée qui mène à Tabarca; là le chemin est aisé; nous pressons l'allure de nos bêtes et arrivons vers le milieu de la journée au but de notre excursion. Nous traversons la rivière qui se jette à la mer à Tabarca même, nous grimpons la colline que couronne le fort de Bordj-Djedid et nous allons nous établir dans une baraque vide que le commandant supérieur met aimablement à notre disposition.

Tabarca se compose de deux parties bien distinctes, l'île de ce nom et l'établissement qui se voit en face sur la terre ferme. La première est couronnée par un fort génois en ruines, le second se composait au moment de notre passage de baraques et de maisons grossièrement construites par des colons improvisés, au milieu des ruines romaines et au pied de la colline que surmontait un fortin tunisien.

Ce qui a toujours constitué l'importance de ce point,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

c'est la présence dans le voisinage de bancs importants de corail, dont la qualité est véritablement remarquable.

Il y a quelques années la pêche du corail y était très active; les marchands venaient de tous côtés pour y faire des achats considérables. On employait à le pêcher une cinquantaine de barques qui croisaient constamment aux environs de l'île et dont les matelots logeaient au pied du fort, dans des cabanes informes où nous avons hésité à pénétrer. Les événements qui se passèrent en 1881 en Tunisie et plus encore le bombardement de l'île et du Bordj-Djedid par nos vaisseaux de guerre les avaient chassés de leur séjour habituel.

Autrefois le droit de pêche appartenait aux Espagnols. C'est Charles-Quint qui, après avoir pris l'île de Tabarca en 1535, avait arrangé ainsi les choses, à la conclusion de la paix. Mais, vers le même temps, Jean Doria, neveu du fameux André Doria, captura sur les côtes de Corse le corsaire algérien Dragut. Dans la répartition du butin celui-ci tomba entre les mains d'une famille de Gênes, celle des *Lomellini*, qui exigea comme prix de sa rançon la cession de l'île. La famille génoise entra alors en arrangement avec Charles-Quint, qui prit sur lui de fortifier et de défendre la place et construisit la citadelle qui existe encore. En retour, les Génois consentirent à payer cinq pour cent sur tout commerce qu'ils feraient dans l'île. Mais bientôt les Espagnols négligèrent d'entretenir les travaux et de payer la garnison, si bien que les Génois devinrent les maîtres par le fait, et que le gouverneur, bien que nommé par l'Espagne, fut obligé en réalité de rendre ses comptes à la famille Lomellini. Peysonnel, qui visita l'île en 1724, trouva les choses en cet état.



Tombeaux creusés dans le roc à Souk-el-Tnin (voy. p. 111). — Gravure de Meunier, d'après une photographie de M. R. Cagnat.

La garnison se composait alors de cent soldats. Trois cent cinquante pêcheurs de corail avec leur famille y étaient établis, ce qui, avec les autres habitants de l'île, fixes ou de passage, formait une population totale de quinze cents hommes.

Non loin de là était la station commerciale du cap Nègre, qui avait été fondée par des marchands français et, après diverses vicisitudes, réunie à la « Compagnie d'Afrique », qui s'établit en premier lieu au bastion de France en 1609, pour se transporter ensuite à la Calle en 1681.

En 1728 la famille Lomellini céda l'entière souveraineté de l'île à un de ses membres, Jacques de Lomellini, pour deux cent mille livres et une branche de corail évaluée à cinquante piastres qui devait lui être donnée chaque année.

En 1741, la guerre qui éclata entre la France et Tunis amena le bey de Tunis à mettre la main sur l'île. Voici dans quelles circonstances. Le bruit courut à la cour de celui-ci que les Génois étaient en pourparlers pour céder l'île de Tabarca à la compagnie française du cap Nègre. Aussitôt il résolut de prendre les devants et de s'en emparer. Il envoya huit vaisseaux pour l'attaquer par mer, tandis que son frère devait opérer sur terre. Le gouverneur de l'île fut arrêté par surprise, et cet acte de violence jeta une telle panique dans la garnison qu'elle ne tenta aucune résistance sérieuse. Une partie des habitants, environ cinq cents, s'échappèrent et gagnèrent la Calle; de là ils se réfugièrent dans l'île de San-Pietro, alors inhabitée, qui se trouve au sud-ouest de la Sardaigne et où leurs descendants, qui y existent encore sous le nom de *Tabarcini*, continuent à pêcher le corail comme leurs ancêtres.

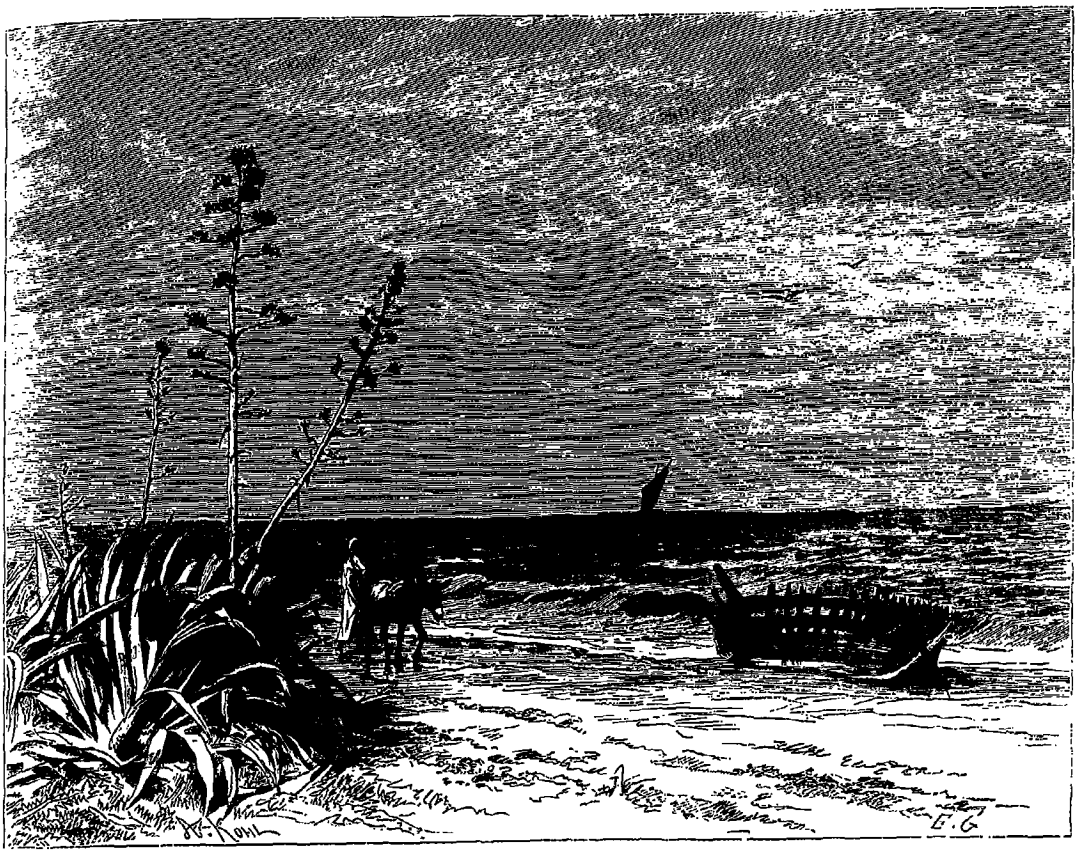
Après la prise de l'île, Sidi-Younès, frère du bey, fit détruire tous les ouvrages de défense qui existaient, à l'exception du fort bâti par Charles-Quint; puis il unit l'île à la terre ferme par un môle dont il n'existe plus que quelques restes qui se voient sous l'eau quand la mer est calme.

Bruce, en 1765, visita l'île et proposa à son gouvernement d'en obtenir la possession. Mais il ne fut pas donné suite à sa proposition. Desfontaines, qui voyageait en Tunisie de 1783 à 1786, souhaitait que la France s'en emparât; il a fallu cent ans pour que son vœu se réalisât.

R. Cagnat et H. Saladin.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Épave sur le bord de la mer, près de Tabarca. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

VOYAGE EN TUNISIE,

PAR MM. R. CAGNAT, DOCTEUR ÈS LETTRES, ET H. SALADIN, ARCHITECTE,

CHARGÉS D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tabarca (*suite*).

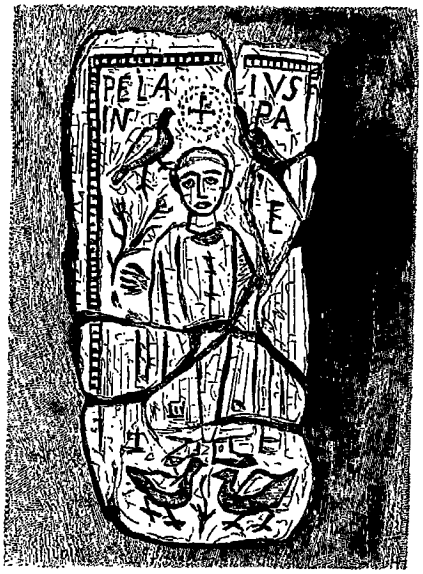
« Tabarca, disait le géographe Edrisi, est une place forte dont les environs sont infestés d'Arabes misérables qui n'ont point d'amis et ne protègent personne. » Il y a dix ans, ces mêmes Arabes étaient les maraudeurs les moins hospitaliers que l'on pût rencontrer. Un navire ayant échoué à un kilomètre de l'île, ils se précipitèrent en toute hâte sur cette proie inattendue; la cargaison fut absolument pillée, l'équipage fut fait prisonnier et emmené par les pillards, comme au beau temps de la piraterie. Le capitaine ne put se sauver lui et ses hommes qu'en affirmant qu'il était Italien; c'était le moment où l'Italie menaçait de prendre la Tunisie, et les Arabes eurent peur de s'attirer des représailles pour l'avenir. Le dernier vestige de cet acte de sauvagerie était encore là quand nous visitâmes Tabarca, et nous pouvions l'apercevoir de notre fenêtre : c'était la coque noirâtre du navire échoué, couché sur le flanc dans le sable du rivage et abandonné aux flots de la mer, qui venaient mourir auprès de lui.

Tabarca, comme nous l'avons dit, se compose de deux parties absolument distinctes, l'île et le village, situé, en face, sur le continent. Avant l'arrivée des troupes françaises il n'y avait qu'un fortin, le bordj Djedid, perché assez heureusement sur le haut d'une colline, et, au pied, quelques magasins qui servaient,

1. Suite. — Voyez t. XLVII, p. 353 et 369; t. XLIX, p. 289, 305 et 321; t. L, p. 385 et 401; t. LII, p. 193 et 209; t. LIII, p. 225, 241 et 257; t. LVI, p. 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

on ne sait trop à quoi, le pays étant à peu près fermé au commerce et aux commerçants. Il a fallu l'installation d'un camp pour transformer cette petite plage déserte en un établissement relativement assez peuplé, et rendre au rivage un aspect analogue à celui qu'il devait avoir dans l'antiquité. La ville antique de *Thabraca* était en effet une cité d'une certaine importance; pour s'en rendre compte, il suffit de regarder les restes épars aujourd'hui dans la plaine. Nous savons que c'était là la limite de la Numidie, du royaume de Masinissa; il en est question dans Pline le Naturaliste, dans Juvénal, dans Claudien et surtout dans les auteurs chrétiens, qui nous parlent des couvents établis sur ce point; nous avons déjà dit plus haut que ce devait être le port d'embarquement pour les marbres de la carrière impériale de Chemtou, ce qui aurait suffi à donner de l'animation au pays. De tous les édifices il ne reste plus maintenant debout qu'un immense massif de maçonnerie construit en petits matériaux, comme on avait coutume d'en employer pour les thermes, dans toute l'Afrique romaine. Les angles portent encore un revêtement de grandes pierres. L'intérieur se compose de plusieurs salles voûtées à moitié comblées par les débris tombés des voûtes et les immondices qu'y ont accumulées les Arabes. Il est impossible de se prononcer avec certitude sur la nature de cet édifice; néanmoins on peut pourtant, sans invraisemblance, y voir des bains. Du haut de la construction, où l'on peut arriver assez aisément, on a un coup d'œil très intéressant.



Mosaïque de Pelagius. — Dessin de H. Saladin, d'après l'original au musée du Louvre.

Vers le nord, c'est la mer, resserrée d'abord entre l'île et le rivage, puis s'élargissant et se perdant à droite et à gauche dans l'immensité de l'horizon. A l'est, de l'autre côté d'une petite rivière qui n'est autre que l'ancienne Tusca, on aperçoit devant soi une plaine, coupée de broussailles et de touffes d'arbustes, qui se continue, sans aucune variété, jusqu'aux montagnes voisines, la ceinture orientale de la vallée.

Au sud, la plaine encore, mais beaucoup plus étendue, sinon plus variée; à l'est, le village et la colline du bordj, couverte d'oliviers, qui arrête brusquement la vue.

De l'autre côté de la rivière, à cinq cents mètres environ des bains, se trouve un édifice que les indigènes désignaient sous le nom de « l'Église ». Depuis notre passage on y a fait des fouilles et l'on y a trouvé des mosaïques avec de belles inscriptions chrétiennes. Là était la sépulture de quelques-unes de ces saintes personnes dont les auteurs chrétiens nous ont gardé le souvenir. On a mis au jour, notamment, la tombe d'un évêque assis sur sa chaise épiscopale et qui se nommait Pelagius. Ailleurs on a découvert celle d'une femme, qualifiée de *puella*, malgré ses quarante-huit ans, qui rendit l'esprit le 6 des ides de mars, *properans castitatis sumere præmia digna*. « Elle a mérité, ajoute l'épitaphe, une couronne qui ne se fane pas; Dieu accordera sa grâce à ceux qui persévèrent. »

La population qui habite le village, de création récente, ne nous a pas paru, à vrai dire, avoir hérité de toutes les vertus de ses ancêtres; du moins fûmes-nous obligés de défendre notre bourse contre les prétentions exagérées des marchands chez qui nous entrions. Nous voulions renouveler un peu nos provisions de bouche pour les huit jours qui nous restaient à passer avant notre retour à Tunis, mais nous n'entendions pas être écorchés, et nous eûmes quelque peine à le persuader à ces industriels pressés de faire fortune; mais, Mohammed aidant, nous y parvînmes à la fin.

Il est trop tard pour aller visiter l'île et le fort; nous remettons la visite à demain matin et remontons au camp, où l'on nous attend : l'heure de l'apéritif est venue. Nous le prîmes — c'est en Afrique un devoir auquel il n'y a pas à se soustraire — dans une salle ingénieusement construite par les soldats, à l'aide de matériaux antiques pris, il nous semble, au flanc même de la colline. On aperçoit de là la mer, sur laquelle se balancent maintenant cinq ou six grands vaisseaux, les cuirassés de l'escadre d'évolution qui relâchera cette nuit devant Tabarca. On nous annonce qu'il y aura ce soir réception des officiers de marine. Décidément nous tombons toujours au milieu des fêtes; nous ne pouvons pas nous en plaindre, mais il faudrait être moins déguenillés que nous ne le sommes pour y prendre part sans arrière-pensée.

Aussi, dès que le dîner est terminé, nous descendons au cercle, nous allions dire au casino, vaste salle tout en bois, qui s'élève à quelques mètres de la mer, et nous y trouvons tous les officiers du camp. Le grand événement du jour est l'annonce d'un concert que des artistes de Bône se proposent de venir donner prochainement; on en parle d'avance comme d'une affaire de haute importance; les marins, qui reviennent de Bône, font le portrait des chanteurs et surtout des chanteuses, donnent leur opinion sur les morceaux du répertoire et font goûter par avance à leurs camarades de l'armée de terre, rivés depuis deux ans au sol tunisien et sevrés de toute distraction, le plaisir, assurément fort

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

médiocre, qui les attend. Vers la fin de la soirée les cuirassés dirigent vers nous leurs foyers électriques; tout le rivage est éclairé depuis les maisons des colons jusqu'au bordj, dont la masse blanchit sous le rayon lumineux, jusqu'à la carcasse du vaisseau échoué au rivage et qui fait tache sur le sable qui l'entoure. Les Arabes sont émerveillés de la clarté inattendue qui les inonde. C'est à l'aide de cette lanterne d'un nouveau genre que nous retrouvons notre chemin à travers les pierres, les broussailles et les tentes du camp; nous dormons depuis longtemps que la fête continue en bas, sur terre et sur mer.

Le bras de mer qui sépare l'île de Tabarca du continent est bien peu de chose à traverser, surtout quand la mer est aussi belle qu'elle l'était le lendemain matin. Nous prenons place dans une petite barque que guident deux rameurs, et ne tardons pas à débarquer sur l'autre plage. Il faut, pour arriver à la porte du fort, faire une ascension un peu pénible à travers un terrain rocailleux; autrefois une route y menait, dont le pavé s'aperçoit encore de temps à autre; nous la suivons autant que possible, espérant y trouver quelque chose d'intéressant, peut-être quelques débris d'inscription qu'on aurait utilisés; mais notre attente est trompée. A mi-côte se voient les restes d'une petite église, construite certainement par les habitants du fort et la population de l'île; elle est plus ruinée encore que les édifices romains du continent; au delà la route continue quelque temps, puis, tout à coup, avant d'arriver au fort, elle s'interrompt brusquement; la chaussée est tombée à la mer avec le morceau de la falaise sur lequel elle reposait Nous pénétrons dans le fort, qui sert maintenant d'asile aux oiseaux du ciel et de la mer. Là encore le temps a fait son œuvre, et les hommes aussi



Thermes de Tabarca. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de M. R. Cagnat.

sans doute: les salles sont obstruées par des décombres, et pour gagner la partie supérieure il faut franchir quantité d'obstacles. Arrivés dans la pièce la plus élevée, nous sommes tellement éventés qu'il nous faut nous asseoir pour ne pas être renversés. De Charles-Quint, des Génois et des seigneurs de Lomellini, il ne reste plus rien que des tours en ruines et les murs lézardés d'un château situé dans une position merveilleuse. Nous redescendons jusqu'au bord de la mer, non sans examiner les quelques maisons qui naguère encore servaient à abriter les pêcheurs de corail et qui étaient plus misérables que les masures arabes actuelles, et nous rentrons au camp d'assez bonne heure pour nous remettre en route avant la grande chaleur.

Avant de monter à cheval nous allons faire une visite d'adieux au commandant, dans sa salle à manger rustique. Il nous montre avec une certaine fierté la vue dont il jouit de son domaine; et, en effet, la mer étale au loin sa plaine d'un bleu profond, unie comme un beau lac. Les cuirassés de l'escadre sont prêts à prendre le large et à quitter ces parages; bientôt ils s'ébranlent et disparaissent un à un derrière le massif de l'île. Combien de départs semblables ont dû voir ces rivages depuis le temps où les vaisseaux phéniciens venaient d'Espagne, de Sardaigne, de Tyr ou de plus loin encore apporter dans le port de Tabarca les fruits des pays les plus reculés et les produits d'une civilisation déjà très florissante!

La route qui mène de Tabarca à Aïn-Draham, en ligne droite, autant qu'il est possible de parler de ligne droite en pays arabe, demande à être faite rapidement, pour ne pas paraître fastidieuse. Elle suit d'abord la vallée de l'ancien fleuve Tusca, au milieu de broussailles et de champs de blé et d'orge; puis elle s'élève graduellement sur les pentes des collines qui ferment à l'ouest le bassin du fleuve. Peu à peu on revient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans la partie boisée du pays; les arbres deviennent plus grands, plus serrés, et c'est après avoir marché quelque temps en pleine forêt que l'on arrive au camp.

Nous reprenons la route de Fernana, où nous n'avons garde de nous arrêter; arrivés là, nous nous dirigeons un peu à l'est pour gagner Souk-el-Arba, d'où nous partirons pour aller au Kef. Souk-el-Arba est une station du chemin de fer de Tunis à Souk-Ahras. Avant l'occupation ce n'était qu'un marché important; depuis quelques années il s'est bâti en ce lieu un petit village qui, grâce à sa position, deviendra bientôt un des bourgs les plus gros de la contrée; c'est la tête de l'embranchement futur qui se dirigera sur le Kef.

Bulla Regia.

Nous y passons la nuit. Nous consacrerons la matinée prochaine à visiter une grande ruine romaine située tout auprès, le hammam Darradji, l'ancienne ville de *Bulla Regia*. Nous trouvons l'hospitalité dans la gare même; comme il n'y a pas encore de trains de nuit sur la ligne, nous y dormons à poings fermés. Le lendemain matin, au réveil, la plaine de la Medjerda, qui s'étend à perte de vue dans toutes les directions, est bordée d'un épais brouillard qui semble adhérer au sol; tout disparaît sous ce manteau de vapeurs, la terre, les arbustes, les animaux mêmes; seules les montagnes qui ferment l'horizon s'élèvent au-dessus. Celles-ci sont éclairées par la lumière naissante du jour; elles paraissent comme veloutées sous les petits buissons qui couvrent leurs flancs et leur sommet; le contraste entre la plaine et les hauteurs qui l'entourent est saisissant. Cependant le soleil a déjà commencé son œuvre. A mesure qu'il monte dans le ciel, le brouillard est moins intense et se fond petit à petit. Nous voyons



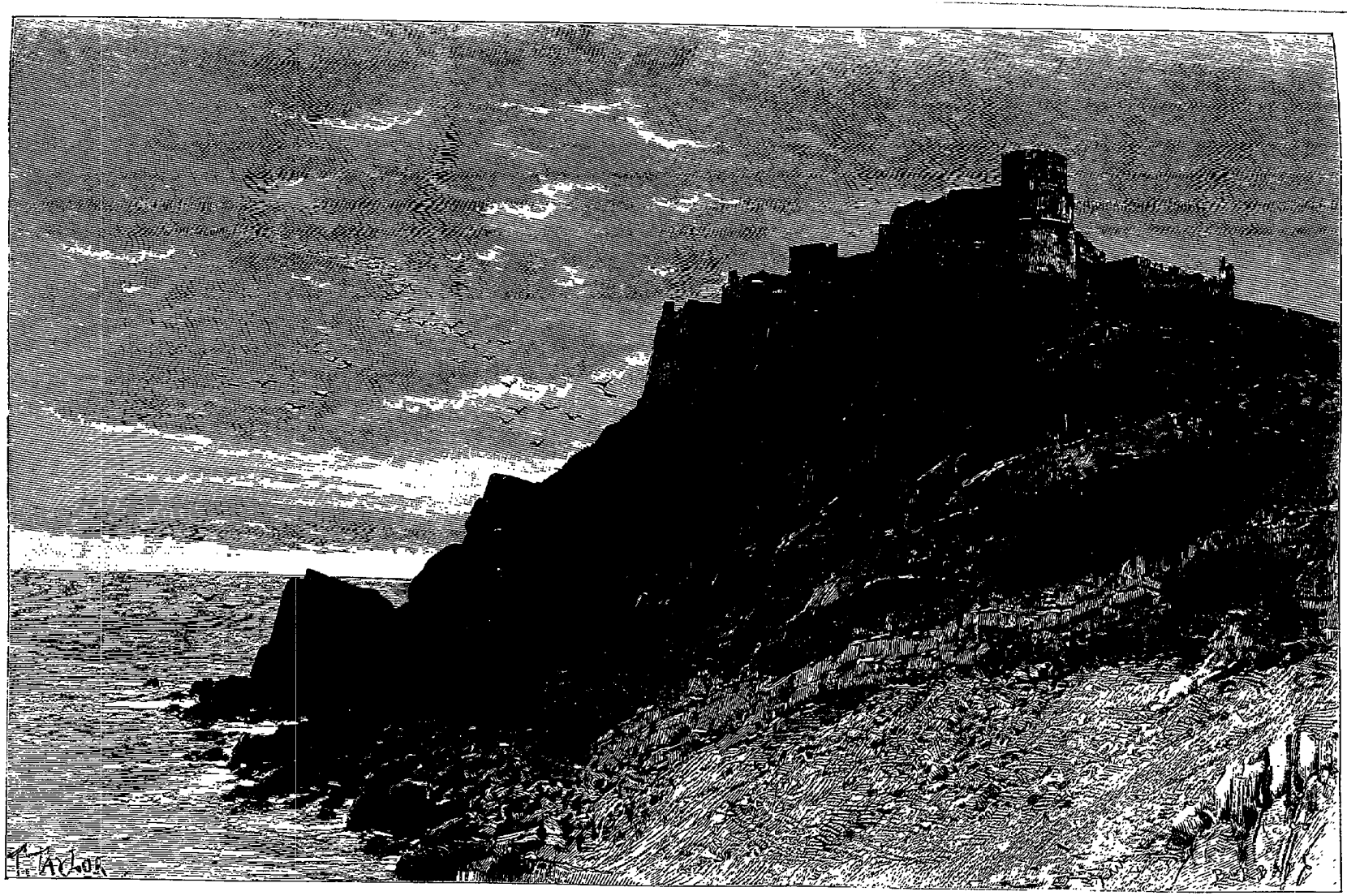
Thermes de *Bulla Regia*. — Gravure de Meunier, d'après une photographie de M. H. Saladin.

apparaître çà et là quelques petits mamelons; le haut des lentisques ou des jujubiers est maintenant dégagé. Déjà il ne reste plus qu'une petite buée qui rase la terre et qui disparaîtra bientôt complètement.

Bulla Regia était une ville numide, comme l'indique son nom; mais les restes que l'on peut en voir aujourd'hui sont purement romains; ils témoignent d'une certaine prospérité. Au centre à peu près, jaillit une source d'eau chaude ou plutôt tiède qui s'échappait autrefois dans des bassins et par des conduits antiques; mais comme ceux-ci étaient en très mauvais état, l'eau se répandait naguère de tous les côtés où elle pouvait se frayer un passage, et formait un petit ruisseau qui descendait vers la plaine. Il coulait, il y a trois ou quatre ans, sous une porte triomphale qui semblait un pont jeté au-dessus de lui. Malheureusement des entrepreneurs sont venus qui ont eu besoin de matériaux pour empierrer une route. Le sol en était jonché dans toutes les directions; il était facile de les ramasser et de les emporter à quelque distance ou même de les casser sur place pour préparer la chaussée à peu de frais; mais une besogne aussi aisée ne leur suffisait pas; il était apparemment plus commode encore de jeter par terre un monument à peu près intact et de détruire, sans aucune nécessité, ce que dix-huit siècles et les Vandales avaient épargné. L'arc de triomphe fut démoli pierre à pierre, et la photographie que nous reproduisons à la page 119, prise en 1887, est le seul souvenir qui en reste.

La fontaine romaine a été restaurée dernièrement par les soins du génie militaire; la source a été captée de nouveau, et l'eau excellente qu'elle débite amenée par des conduits souterrains jusqu'à Souk-el-Arba; les habitants du village n'ont plus besoin de puiser à la Medjerda une eau saumâtre et fiévreuse. Pendant ces travaux on a pu déterminer le plan des constructions qui entouraient cette fontaine. Ces constructions

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le fort de Tabarca (voy. p. 115). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. le capitaine Driaut.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

formaient un ensemble analogue aux nymphées. Deux bassins séparés recevaient les eaux de la source; des salles voûtées, un pont, l'arc dont nous avons parlé plus haut et vingt-six ouvertures donnant passage à l'eau du bassin supérieur pour se déverser dans le bassin inférieur formaient un ensemble assurément fort intéressant.

Le second monument qui subsiste est une construction élevée partie en pierre de taille, partie en blocage, et qui pourrait peut-être avoir été un bain. Il est à moitié écroulé, et le déblayement n'en serait pas aisé. Le plan de la partie centrale est cependant encore assez lisible. Des officiers y ont fait des fouilles après notre passage, et l'on y a découvert des mosaïques.

Plus loin, vers l'ouest, d'énormes fragments de construction en blocage gisent à terre. On aperçoit sur les enduits des traces d'ornements, indiqués par un trait creux; nous reconnaissons l'ébauche de la peinture antique, telle au moins que nous l'avons vue pratiquée à Pompéi. Sur d'autres sont des indications de bossages, à même l'enduit, suivant un procédé que nous avons déjà noté à propos d'un pont antique, entre Hammamet et Hergla. Ici les voûtes ont été brisées dans leur chute, et leur extrados garde encore les marches qu'on y avait pratiquées pour parvenir sur les terrasses qui couronnaient l'édifice. Quel est le cataclysme qui a amené la chute de cette immense construction? quel épouvantable bouleversement a accumulé les débris les uns sur les autres si confusément qu'il est impossible de déterminer sans faire de fouilles quelle a pu être la destination de ce monument? Sont-ce les Vandales qui ont sapé les murailles, ou les Arabes, ou bien encore, comme on veut nous le faire croire, quelque Européen barbare qui en aurait fait éclater les blocs les plus gros au moyen de mines? Nous nous laisserions volontiers persuader, car nous avons encore présents à l'esprit les débris accumulés autour des temples de Sbeïtla par le vandalisme moderne; mais peut-être faut-il accuser seulement les tremblements de terre successifs qui ont ébranlé l'Afrique depuis l'antiquité. Nous continuons nos recherches, qui ne sont guère fructueuses; cependant, nous rencontrons encore çà et là quelques fragments intéressants; près d'un fondouk arabe construit au milieu de murs antiques, nous remarquons même un chapiteau byzantin d'un assez beau caractère : il est en marbre blanc, et ses feuillages n'ont presque pas souffert des injures du temps.

C'est dans ce fondouk que Mohammed a installé son laboratoire culinaire, et pendant qu'il apprête notre repas du soir nous retournons du côté de la fontaine antique. Non loin de là, près d'un petit bois d'arbres verdoyants surmontés d'un palmier au tronc droit et élancé, nous remarquons les ruines du théâtre. La scène mesure sur sa face postérieure environ trente-trois mètres. L'édifice, construit en pierres de grand appareil, est complètement comblé; l'étage inférieur seul existe encore. Les voûtes sont en blocage, comme à Chemtou; comme à Chemtou aussi, il y a treize *cunei*, autant du moins que nous pouvons le voir d'après l'aspect actuel des ruines.

Maintenant il ne nous reste plus qu'à retourner au fondouk, dans lequel nous avons fait mettre nos lits; nous occuperons les chambres arabes qui y existent, mais nous aurons soin de calfeutrer tant bien que mal les fentes des murs et les petites baies des fenêtres avec la toile des tentes et nos plus gros bagages.

De Souk-el-Arba au Kef, la route n'offre pas grand intérêt; nous le savons par expérience, l'un de nous l'ayant déjà suivie dans une autre circonstance. La plaine de la Medjerda, sans doute, est merveilleuse de fertilité, mais elle est d'une monotonie désespérante, et ce n'est pas assez pour amener de la variété dans le paysage que ces maisons de terre séchée au soleil, que les habitants se sont construites et qui remplacent avantageusement pour eux, en hiver du moins, la tente ou le gourbi. On rencontre à trois quarts d'heure de marche de Souk-el-Arba l'oued Mellègue, que nous avons si péniblement traversé naguère près du Kef. Ici son lit n'est pas resserré; il s'étend au contraire sur un fond sablonneux et il est d'ordinaire très aisé à franchir. Mais malheureusement, après les grandes pluies, dans ses jours de colère, il est tout aussi dangereux là qu'ailleurs; le courant devient d'une impétuosité terrible, le volume d'eau qu'il roule considérable, et nul ne saurait plus le passer. Aussi est-on parfois huit jours, dans les mauvais temps, sans avoir de nouvelles du Kef par la poste; le courrier est obligé d'attendre, pour faire parvenir son sac de dépêches sur l'autre rive, qu'on puisse entrer dans la rivière sans risquer sa vie. Quand on a passé l'oued, on doit encore marcher pendant près d'une heure pour atteindre la ligne de hauteurs qui ferme la vallée de la Medjerda au nord. La montée en est assez rude.

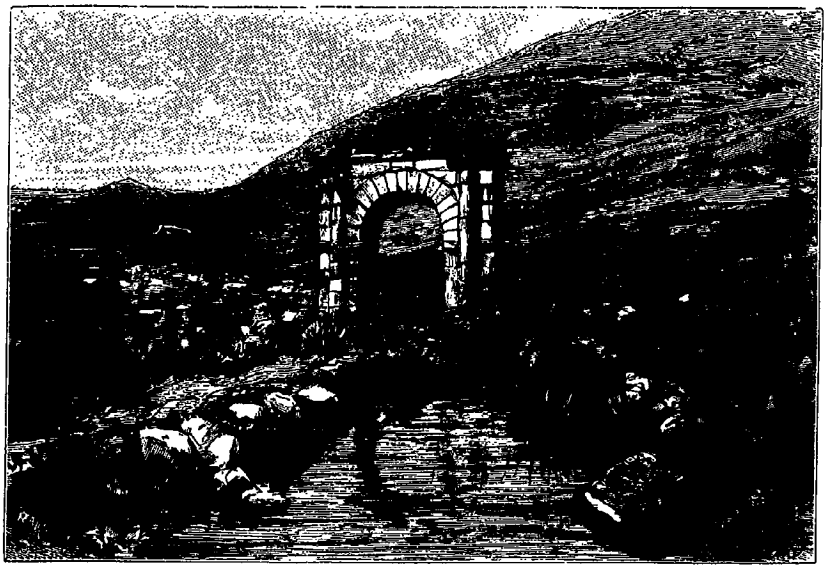
Le génie militaire a bien essayé de tracer une route, que les soldats ont faite aussi bien que possible, mais la route n'a pas été entretenue, faute de personnel, et des fragments s'en sont effondrés à droite ou à gauche. Il faut contourner les crevasses et couper à travers les broussailles. Il en est toujours ainsi en pays arabe. Primitivement le chemin que l'on suit est droit; puis un éboulement se produit et engendre une large fissure qui empêche de passer: on contourne la fissure. Peu à peu les pluies, continuant leur œuvre, rongent les bords de la fissure et augmentent le trou; le détour de la route augmente de son côté à mesure que la déchirure devient plus profonde. Il eût suffi de quelques pelletées de terre et de cailloux pour empêcher, au début, le sol de s'ouvrir; l'incurie arabe a laissé la nature faire son œuvre, et le chemin en est allongé souvent d'un kilomètre. Il est vrai que le temps n'est rien à qui n'a rien à faire.

A peu près à mi-route du Kef se trouve un gros village, assez heureusement situé sur un mamelon. Un ruisseau qui coule au pied arrose les jardins d'oliviers des habitants. Le nom de ce village est Nebbeur. Les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Arabes de la localité passaient jadis pour de mauvaises têtes assez hostiles aux Européens; en réalité, comme tous les montagnards, ils sont moins civilisés encore que les Arabes des plaines voisines, en contact plus fréquent avec les étrangers; mais là est toute leur méchanceté. Ils se sont très bien habitués à obéir aux pantalons rouges dont le bey est appuyé aujourd'hui, et ne font pas parler d'eux. Le village est en grande partie bâti des débris d'un bourg romain qui s'élevait à quelque distance, sur l'autre côté du ruisseau, auprès d'un marabout. Il ne reste plus de l'établissement romain qu'une forteresse presque rasée au niveau du sol et quelques inscriptions éparses çà et là au milieu des broussailles; l'une d'elles nous apprend que le bourg était jadis une dépendance du Kef et qu'il en relevait pour l'administration.

Quand on a quitté Nebbeur, on continue encore à monter quelques centaines de mètres jusqu'au moment où l'on atteint le sommet du plateau montagneux qui sépare le bassin de la Medjerda de la grande plaine que commande le Kef. Aujourd'hui, grâce à la route militaire, on peut, sans trop de difficultés, gravir ce passage; mais, il y a six ans, il n'en était pas ainsi; les artilleurs se souviennent encore des efforts qu'il leur a fallu déployer pour hisser leurs pièces à cette hauteur. De ce point culminant on aperçoit, d'un côté le village de Nebbeur caché au milieu de ses jardins, de l'autre la chaîne élevée à la pointe de laquelle s'élève le Kef, tandis que, tout auprès, dans un pli de terrain verdoyant, un gisement de grosses pierres disséminées sur un petit espace indique l'emplacement d'une bourgade romaine oubliée. De là on incline légèrement vers l'ouest et l'on gagne par une pente douce la hauteur, que l'on ne quitte pas avant d'arriver au Kef. Le chemin est tracé à flanc de montagne; à droite se dresse la crête dénudée du rocher; à gauche, des ravins déchirés par la pluie et les éboulements. Des sources qui descendent du sommet rendent le sol toujours glissant, et l'on ne peut guère avancer rapidement. On ne trouve pas âme qui vive jusqu'au Kef. Enfin on voit se dessiner devant soi la silhouette blanche de la ville avec ses minarets; on laisse à sa droite le Kasr-er-Ghoul, dont nous avons déjà parlé, le cimetière juif, et l'on pénètre dans l'enceinte par la porte du sud-est.



Arc de triomphe de *Bulla Regia* (voy. p. 116). — Dessin de H. Saladin, d'après une photographie de M. R. Cagnat.

Telle était la route qu'il nous aurait fallu suivre il y a dix ans pour visiter, comme nous voulions le faire, les grandes ruines qui bordent la voie antique du Kef à Carthage; mais l'existence du chemin de fer a changé la situation, et la facilité qu'il nous offrait avait bien de quoi nous tenter. Un long conciliabule est tenu à la belle étoile. Après avoir bien pesé le pour et le contre, nous décidons que nous irons demain visiter Béja, que nous gagnerons par le chemin de fer; Mohammed nous accompagnera, pour porter nos appareils de photographie et nous servir, pendant qu'Ali et notre muletier iront tranquillement avec nos bêtes de charge à Béja-gare, où ils attendront notre retour. Nous profiterons de la circonstance pour renvoyer à Tunis, sous la conduite de notre muletier, nos chevaux de bât, qui commencent à être hors de service. Ali nous procurera, à la gare même de Béja, une *karatoun* (charrette longue et plate, à deux roues), et, conduits par un Maltais, nos bagages nous suivront jusqu'à Teboursouk, par la belle route que l'armée a frayée au moment de l'occupation; et comme de Teboursouk à Tunis la route est fort belle, nous n'aurons pas à craindre d'être arrêtés par les difficultés des chemins. Le lendemain donc nous arrivons en gare de Béja; mais, la ville étant très éloignée de la gare[1],

1. A l'heure où nous corrigeons ces épreuves, la gare de Béja est reliée à la ville par une ligne ferrée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous devons monter dans une lourde patache qui nous emporte à travers champs, aux grincements répétés de ses vieux ressorts rouillés.

Béja.

Béja est située sur le penchant d'une colline, à l'entrée d'un plateau assez élevé. La route qui y mène et où les montées se succèdent de plus en plus raides est loin d'être bonne; mais les voitures maltaises vont partout, et l'on aurait bien tort de s'effrayer, quelque secoué qu'on s'y sente et quelque cahot que l'on y éprouve; on s'en tire toujours: quand le chemin est par trop difficile, on descend et l'on marche quelque temps à pied; quand les chevaux refusent d'avancer, on les dételle et l'on demande le secours de quelque Arabe du douar voisin, qui fournit un relais. C'est ce qui nous arriva précisément dans notre course de Béja-gare à Béja-ville; et nous n'en arrivâmes pas moins sains et saufs au port, ou plutôt à la ville.

Celle-ci s'aperçoit de deux kilomètres environ, dans sa ceinture de remparts blanchis à la chaux et au milieu de ses oliviers. Elle semble même, au premier abord, plus grande que les autres cités tunisiennes, le Kef ou Teboursouk, par exemple. C'est que des koubbas situées un peu en avant des portes gardent la route à droite et à gauche et paraissent, à qui regarde d'une certaine distance, augmenter encore le périmètre de la cité. Mais, peu à peu, à mesure qu'on approche, l'illusion se dissipe, le charme disparaît; et, comme toujours, à la vision menteuse qu'évoque l'aspect lointain succède la décevante réalité. Béja est bien une ville arabe; elle en a la saleté et le délabrement.

Et pourtant on ne peut, sans un certain sentiment d'intérêt, regarder ces antiques murailles et les lieux



Notre patache sur la route de Béja. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

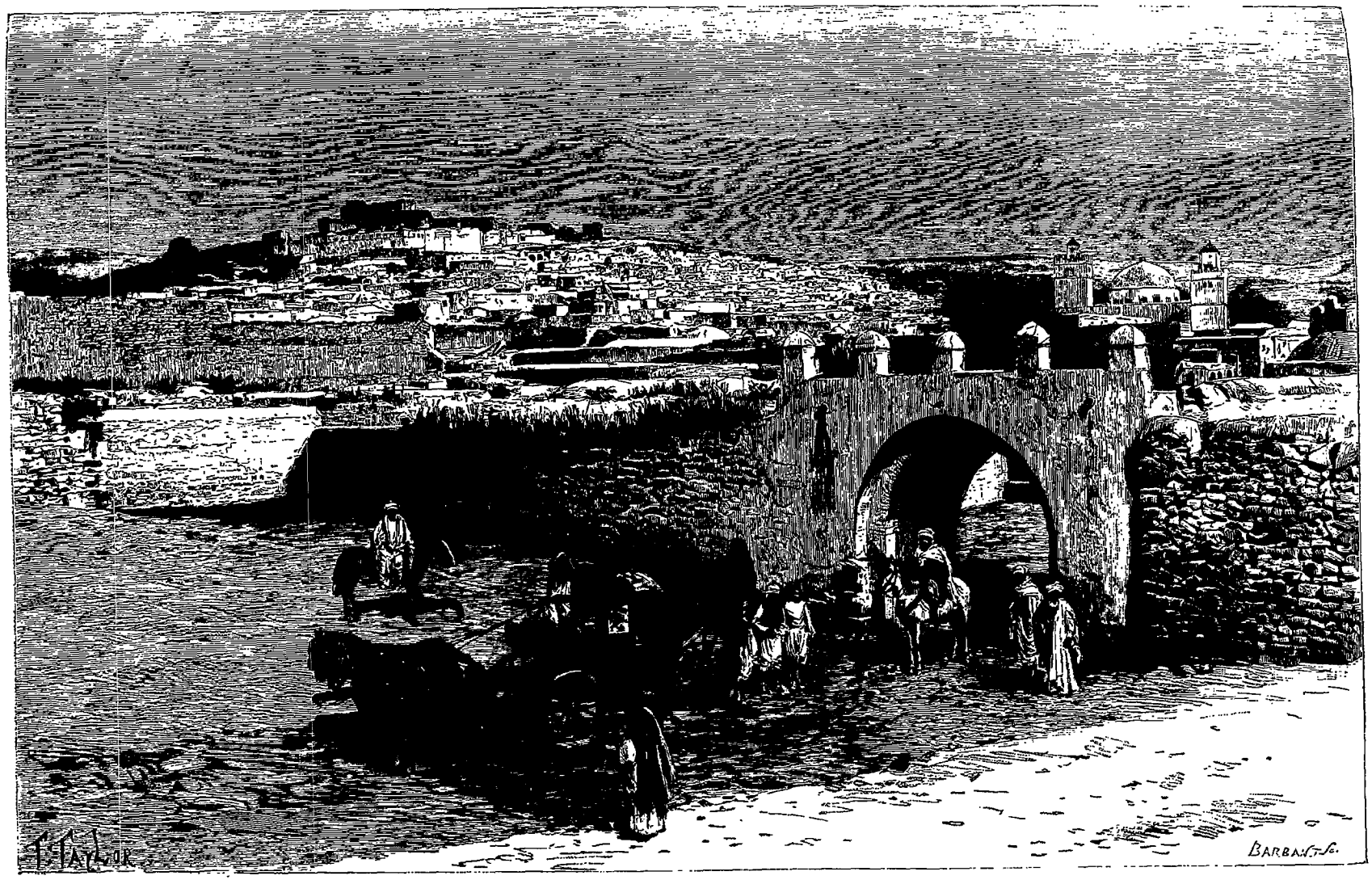
témoins de tant d'événements. Béja est une ville dont l'histoire est célèbre; c'est l'ancienne *Vacca* ou *Vaga*. Dès le temps de la guerre d'Hannibal, elle fait parler d'elle; elle envoie des secours au général carthaginois contre les Romains. A l'époque de la guerre de Jugurtha, c'était une riche et puissante cité que visitaient, qu'habitaient même beaucoup de négociants italiens; c'était, dit Salluste, le marché le plus fréquenté de tout le royaume.

D'abord elle se soumit volontairement aux Romains; puis, ayant, à l'instigation de Jugurtha, massacré par surprise, pendant une fête publique, la garnison qu'elle avait reçue, elle fut punie de sa défection et livrée au pillage. Strabon la signale comme une ville détruite ou à peu près; mais il est probable qu'elle ne tarda pas à se relever de ses ruines et à reprendre la situation que lui assure sa merveilleuse position au milieu d'un terrain fertile et facilement cultivable. Sous l'empire elle acquit une grande prospérité et reçut, du temps de Septime Sévère, le titre de colonie. Enfin, après la reprise de l'Afrique sur les Vandales, Justinien l'entoura de puissantes fortifications; les habitants, reconnaissants, l'appelèrent alors, en l'honneur de l'impératrice Théodora, Théodoriade. La muraille de Justinien, plus ou moins remaniée, s'est conservée jusqu'à nos jours.

A l'époque de la domination arabe, il en est question dans les historiens. El-Bekri, par exemple, nous a gardé à ce sujet des renseignements, empreints comme toujours des exagérations orientales, mais qui contiennent pourtant, suivant toute vraisemblance, un fond de réalité.

« Badja, dit cet écrivain, renferme cinq bains, dont l'eau provient de belles sources; elle possède également un grand nombre de caravansérails et trois places où se tient le marché des comestibles. Les environs de Badja sont couverts de magnifiques jardins,

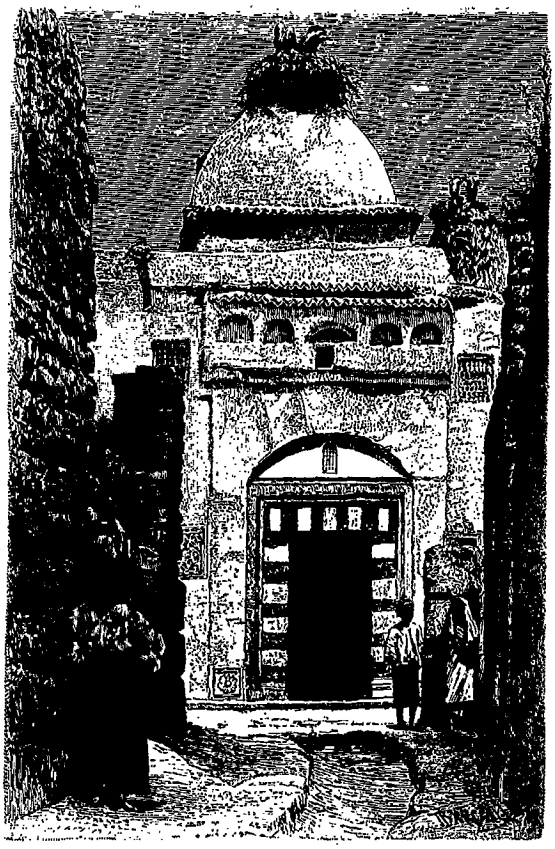
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale de Béja. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Delsol, à Tunis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

arrosés par des eaux courantes. Le sol en est noir, friable, et convient à toutes les espèces de grains. On voit rarement des fèves et des pois chiches qui soient comparables à ceux de Badja, ville qui, au reste, est surnommée le grenier de l'Ifrikiya. En effet, le territoire est si fertile, les céréales sont si belles et les récoltes si grandes que toutes les denrées y sont à très bas prix, et cela lorsque les autres pays se trouvent soit dans la disette, soit dans l'abondance. Quand le prix des céréales baisse à Kairouan, le froment a si peu de valeur à Badja que l'on peut acheter la charge d'un chameau pour deux dirhems[1]. Tous les jours il y arrive plus de mille chameaux et d'autres bêtes de somme, destinés à transporter ailleurs des approvisionnements de grains; mais cela n'a aucune influence sur le prix des vivres, tant ils sont abondants. » On voit qu'à l'époque d'El-Bekri Béja était encore, comme au temps de Salluste, le marché le plus important de l'Afrique. Il en est presque ainsi de nos jours. Quand Mohammed a de l'argent à l'époque de la récolte et qu'il peut, en sa qualité d'ancien employé au chemin de fer, obtenir le transport gratuit de quelques kilogrammes, il va à Béja faire ses acquisitions de blé; il trouve un grand bénéfice, et pour le prix et pour la qualité, à ne pas se fournir à Tunis.



Porte à Béja. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de M. Garrigues, à Tunis.

Les environs sont, en effet, d'une grande fertilité. La population de la ville, en majeure partie agricole, s'y dissémine au temps des semailles, les uns pour cultiver leurs terres, les autres pour se louer à de plus riches qui les emploient. A l'époque de la moisson, où l'on a besoin de plus de bras, on emploie des étrangers venus de tous les côtés de la régence et surtout du midi, qui produit peu de grains. Ces étrangers reçoivent leur salaire en nature. Ce salaire est bien faible, et néanmoins ils n'hésitent pas à faire de grands voyages pour ce léger bénéfice qui leur procure, pendant une partie de l'année, la nourriture nécessaire. Chaque été, des fractions considérables de tribus se mettent ainsi en route, cheiks en tête, avec leurs femmes, leurs ânes et leurs chameaux.

Au pied des murailles, surtout du côté du sud, il existe des jardins potagers fort bien cultivés; à voir les rangs de salades, les plants de haricots, les champs de fèves et d'oignons, on se croirait près des fortifications de Paris, chez les maraîchers de la banlieue; mais il suffit de regarder autour de soi pour perdre cette illusion.

La mosquée principale est consacrée à Sidna-Aïssa: les gens du pays la considèrent comme une des plus anciennes de Tunisie, sinon la plus ancienne. Le kadi et le mufti assurèrent à M. Guérin que c'était primitivement une église chrétienne et que ce sanctuaire aurait même été honoré de la présence de Sidna-Aïssa, c'est-à-dire de « Notre-Seigneur Jésus-Christ », que les musulmans vénèrent, on le sait, sinon comme le Fils de Dieu, au moins comme le plus saint et le plus auguste de ses envoyés, après Mahomet.

Il existe dans l'intérieur de la ville plusieurs sources; la plus importante est celle que les habitants nomment aïn Béja; elle est placée au fond d'une tranchée où l'on descend par un escalier. L'escalier et les murs qui l'entourent paraissent d'origine romaine. A l'extrémité de la tranchée, l'eau sort d'un canal antique aujourd'hui très mal entretenu. Des fouilles récentes ont dégagé une grande salle voûtée attenant à la fontaine où l'on pénétrait et d'où l'on sortait par trois portes en pierre de taille. La salle était dallée de grandes pierres d'une teinte bleuâtre, d'une sorte de marbre commun; au milieu on a déblayé une piscine de deux mètres carrés, où l'eau a pénétré de nouveau dès qu'elle a été débarrassée de la terre qui l'encombrait. C'est probablement là un de ces bains dont parle El-Bekri dans le passage que nous avons rapporté plus haut.

La partie la plus intéressante de la Béja antique est la muraille byzantine qui l'entourait. Ce mur comprend un développement de plus d'un kilomètre; il est bâti, comme toutes les murailles analogues, avec des mor-

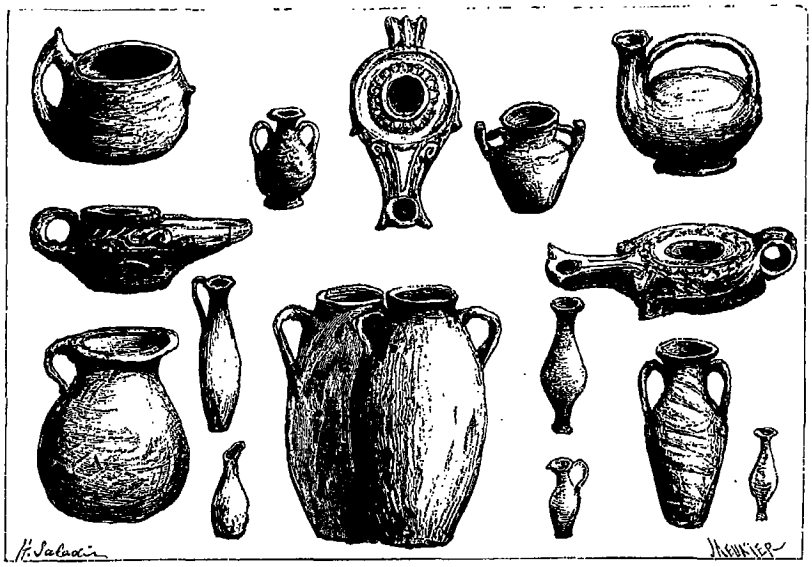
1. Environ un franc de notre monnaie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ceaux de toute nature et empruntés à toutes sortes de monuments. Il est intact sur trois faces, des côtés nord, est et ouest. Sur la face méridionale il est remplacé par des maisons juives et arabes élevées avec les matériaux mêmes qui le formaient, et dans lesquelles on distingue çà et là les restes des substructions antiques. Il est flanqué de vingt-deux tours encore debout, dont quelques-unes ont subi des remaniements. Trois portes s'ouvrent dans cette enceinte, appelées Bab-bou-Taha, Bab-el-Aïn, et Bab-es-Souk; ces portes sont arabes, mais elles ont succédé à des portes de l'époque romaine, ou plutôt elles ont été percées dans l'épaisseur du mur, lorsque, par suite de l'exhaussement du sol, il fut devenu impossible de se servir des anciennes ouvertures. La porte dite Bab-es-Souk, par exemple, se trouve sur les restes d'une porte romaine à double arcade dont le seuil est en contre-bas de quatre mètres avec le sol actuel.

Toutes les fouilles pratiquées récemment à Béja l'ont été par les soins d'un capitaine du service des renseignements militaires, M. Vincent, un vétéran de l'archéologie africaine. Malheureusement le capitaine n'a pas eu le temps de les conduire sur un assez grand nombre de points pour arriver à des résultats d'ensemble. Mais il a fait, aux portes mêmes de la ville, une découverte particulièrement intéressante, que nous ne manquâmes pas d'aller examiner sur le terrain.

Un mamelon situé à dix-huit cents mètres de Béja, du côté du nord, et appelé Bou-Hamba, offrait un espace bien aéré et bien sain, très favorable au campement; c'est le point qui fut choisi pour y établir nos troupes. Des travaux furent entrepris afin d'aménager



Vases trouvés dans la nécropole punique de Béja. — Dessin de H. Saladin, d'après les croquis de M. le capitaine Vincent.

les lieux aux différents besoins des soldats; et, en traçant un canal pour l'écoulement des eaux, on découvrit un caveau où l'on recueillit des ossements humains.

La curiosité des officiers fut éveillée, et des fouilles régulières furent entreprises sous la direction du capitaine Vincent. On trouva en cet endroit plus de cent cinquante tombeaux semblables au premier, que le hasard avait révélé. Toutes ces sépultures présentent les mêmes dispositions, qui caractérisent, d'ailleurs, d'une façon constante les tombes phéniciennes : ce sont des puits rectangulaires, creusés perpendiculairement au sol; l'extrémité inférieure aboutissait à un caveau funéraire rigoureusement orienté. Dans la plupart d'entre eux on a retrouvé des ossements qui indiquent nettement la position du mort : il était couché sur le dos, les pieds dirigés vers l'ouverture, la face tournée, par conséquent, vers l'entrée du caveau, c'est-à-dire vers l'est. Autour du squelette se trouvaient diverses poteries; nous en avons reproduit un certain nombre ci-dessus. Ces poteries affectent toutes les formes; elles sont en terre rouge ou noire, entourées parfois d'un liséré jaune; l'une d'elles, même, détail curieux, avait été cassée dans l'antiquité, avant d'être mise dans la tombe, et raccommodée ensuite au moyen d'attaches en fer. On n'a pas rencontré de bijoux, sauf une fibule en or et une épingle en bronze; pas de pièces de monnaie autres que des monnaies puniques et numides. Il n'y a aucun doute à garder sur la nature de cette nécropole : ces tombeaux appartiennent à l'époque punique et au style funéraire punique; la colline de Bou-Hamba, comme les collines voisines de Carthage, était le cimetière des anciens habitants du pays.

Les puits déblayés ont été, pour la plupart, bouchés à la suite des fouilles, afin d'éviter les accidents. Seuls les plus curieux ont été conservés, on les a entourés de murs en pierres, de sortes de parapets. Ils suffisent pour donner une idée fort précise de ces puits funéraires.

Nous fûmes reçus à Béja par le khalifa; il s'est fait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bâtir une maison assez élégante en dehors de la ville. Dès le lendemain matin, nous nous mettions en voiture pour regagner la gare de Béja; nous reprenions à fond de train la route que nous avions péniblement suivie la veille, dans la même voiture; nous étions de nouveau cahotés et ballottés en tous sens, et de nouveau nous arrivions sans encombre à la fin de notre trajet.

De Béja à Teboursouk. — Maâtria.

Nous nous arrêtons quelque temps à Béja-gare, pour relever le plan d'un pont antique qui se trouve tout auprès. Ce petit pont à trois arches date d'une époque relativement très reculée, puisqu'il fut construit sous Tibère, en 29 après Jésus-Christ. Il s'est maintenu dans un état de conservation très satisfaisant, grâce aux réparations qu'on lui a fait subir, et, quoique les parapets aient été démolis, il sert encore à franchir l'oued Béja. Pendant que nous en faisons un croquis, des Maltais sur leurs *karatoun* se précipitent vers la gare, où le train qui arrive va leur apporter des voyageurs ou des marchandises. Ils arrivent au grand galop de leurs chevaux maigres, et traversent le pont en croisant une caravane de chameaux dont le calme et la placide allure contrastent avec la vitesse endiablée des charretiers. Debout sur la partie antérieure de la charrette et accroupis sur un des brancards, ceux-ci se font entre eux des gestes de défi, et c'est à qui arrivera en gare le premier.

Cependant le train a quitté la station et nous pouvons traverser la voie ferrée avec nos bagages. Il va falloir passer encore une fois l'éternelle Medjerda, dont le cours limoneux serpente à nos pieds. Mohammed a pris nos chiens avec lui; il les tient dans ses bras et a toutes les peines à garder sur son âne l'équilibre nécessaire. Il oscille à chaque pas, et rien n'est plus amusant que de voir les peurs que lui fait le moindre faux pas de sa bête. Cependant le fleuve est paisible, et son eau jaunâtre glisse doucement dans son lit. Devant nous tout un troupeau de bœufs est entré dans l'oued et s'avance majestueusement, les uns tendant la tête au vent et beuglant de tous leurs poumons, les autres humant la surface du courant. Nous nous frayons une route à travers le troupeau et nous voilà sur l'autre rive. Ali s'est chargé de gourmander le charretier qui transporte nos bagages, et tout doucement le véhicule qui porte nos trésors s'achemine vers les pentes du djebel Kaleika, dont le massif montagneux nous sépare de Teboursouk.

Il va prendre la route qui a été frayée par les troupes françaises au moment de l'occupation, tandis que nous continuons à garder la piste arabe, plus pittoresque, et qui nous conduira plus rapidement vers Teboursouk. Cela nous permettra de nous arrêter en route à Maâtria, ruine qui nous a été signalée, et d'arriver cependant à Teboursouk en même temps que nos bagages.

Les flancs de la montagne, que nous abordons par son côté septentrional, sont couverts de broussailles et d'arbustes. De temps en temps nos chiens, en furetant à droite et à gauche, font voler de lourdes perdrix; en quelques instants nous avons notre déjeuner. Nous montons pendant trois heures et nous arrivons enfin sur le sommet de la montagne. Aussi loin que la vue peut s'étendre, nous n'apercevons ni villes, ni villages, ni cultures. Rien n'indique la présence de l'homme; de côté et d'autre, quelques buissons, puis le vert monotone des prairies et les tons gris et ternes des friches se succèdent jusqu'à l'horizon. Vers le sud, au contraire, un chaos de formes pittoresques qui se superposent en s'éloignant forme un spectacle imposant. La route qui nous conduit vers Teboursouk est à peine indiquée par des traces peu visibles, et plus d'une fois nos chevaux ont encore à faire preuve de solidité et d'agilité. Nous arrivons enfin, après avoir traversé des vallons ombreux et des gorges escarpées, dans lesquelles s'engouffrent des vols de guêpiers ou de geais bleus, à apercevoir au loin les ruines d'Henchir-Maatria. C'est là que nous allons savourer l'œuf dur et la sardine, entrée classique du déjeuner de l'archéologue en voyage, pendant que Mohammed fait son feu et nous prépare un perdreau qui sera suivi du café obligatoire. Nous nous sommes installés dans les ruines d'un édifice quadrangulaire, construit comme Kasr-el-Ahmar en moellons et harpes de pierre, et nous nous réjouissons non seulement d'avoir une ruine à étudier, mais encore, horrible réalisme, de n'avoir plus à nous préoccuper de la présence d'un muletier plus ou moins zélé qu'il faut toujours surveiller de près; nos bagages, en sûreté sur la *karatoun* du Maltais, vont arriver en bon état,... si Ali ne dort pas trop à cheval. Quelle trouvaille que ce nouveau moyen de transport! Nous ne savons exactement à qui en rapporter l'honneur, et nos modesties respectives se refusent à se l'attribuer, lorsqu'un galop effréné vient nous tirer brusquement de nos incertitudes: c'est Ali; il nous prévient, tout haletant encore de sa course, que la *karatoun* a une roue cassée, que les bagages sont à terre et qu'ils vont passer la nuit dans la montagne. Hélas! trois fois hélas! nous dépêchons en toute hâte un habitant de Maâtria à Teboursouk pour demander de l'aide. Ali va rejoindre les bagages et monter la garde en attendant. Que sont devenues nos plaques photographiques? Nos produits chimiques liquides ne sont-ils pas perdus? Notre pharmacie n'a-t-elle pas coulé dans nos chemises ou nos mouchoirs? Nous allons encore, en ouvrant la boîte aux provisions, voir l'huile et le chocolat mélangés intimement, tandis que le beurre, le poivre, les fruits secs et le café vont former un amalgame inqualifiable qui nous rappellera la route de Monastir à Sousse! Il faut calmer cependant nos appréhensions et nous remettre à travailler. Notre déjeuner nous a déjà un peu rendu le calme, l'archéologie complétera la cure.

Les ruines de Maâtria couvrent une étendue peu considérable, entre la route de Teboursouk et un oued sans eau qui se dirige vers le nord-ouest; nous y remarquons pourtant les vestiges d'un édifice de style corinthien, fragments enterrés au nord de la con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

struction dans laquelle nous avons déjeuné. Quelques Arabes qui viennent de planter leurs tentes au milieu des ruines sont en train de construire des murs de gourbis avec les fragments antiques qu'ils déterrent ou déplacent sous nos yeux. Plus loin, vers la gauche, s'élèvent quelques pans de murailles en blocage qui attirent notre attention. Ce sont les restes d'une abside analogue à celle de Sidi-Mohammed-el-Gebioui, d'ailleurs sans aucune trace de sculpture ou d'ornement d'architecture. Pour nous y rendre, nous traversons une partie de la nécropole du village ancien. Les cippes y sont nombreux; les uns debout, les autres renversés; plusieurs d'entre eux ont encore leurs inscriptions bien nettement lisibles.

Comme nous devons être le soir à Teboursouk, nous quittons Maâtria et nous nous acheminons dans la direction du sud, à travers les petites vallées formées par l'oued Sokra et l'oued el-Hanèche, jusqu'au moment où nous découvrons la silhouette du minaret de Sidi-Ahmed-bou-Saâda, petite zaouïa qui se trouve à notre gauche, une demi-heure environ avant d'arriver à Teboursouk. A ce moment nous croisons une cavalcade lancée au galop : ce sont six Arabes envoyés par le caïd de Teboursouk à la recherche de nos bagages.

Bientôt nous apercevons le khalifa, qui vient à notre rencontre. C'est un digne vieillard à la barbe blanche, aux gestes sobres et majestueux; mais il est borgne ou à peu près, ce qui contrarie notre superstitieux Mohammed : tant pis pour lui. Le khalifa nous apprend que son supérieur, le caïd, est à Teboursouk jusqu'au lendemain matin et nous attend dans sa maison. Il nous y conduit à travers toute une suite de petites ruelles glissantes. Nos chevaux ont grand peine à se tenir debout, et nous craignons à chaque



Pont romain sur l'oued Béja. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. H. Saladin.

instant de les voir faire un faux pas. Heureusement il n'en est rien, et nous arrivons sans encombre jusque chez le caïd.

Teboursouk.

La maison du caïd Si Hassouna Djouini, un des plus aimables Tunisiens que nous ayons rencontrés, est située dans la partie élevée de la ville; car Teboursouk, comme la plupart des centres habités de cette région, est bâti sur le penchant d'une colline. Nous trouvons le personnage dans son salon de réception, petite pièce carrée avec deux lits dans la muraille; il nous accueille fort galamment, nous fait servir le café, et ensuite, par un raffinement de courtoisie, une sorte de sirop d'oranges assez agréable au goût. Si Hassouna est un homme d'une trentaine d'années, d'une figure fine et intelligente, avec une moustache relevée en croc qui lui donne quelque chose de soigné et d'élégant; mais il a les yeux peints au-dessous de la paupière inférieure avec une légère couche de khol, un air nonchalant, des mouvements à la fois alanguis et souples où l'indolence orientale se mêle à une véritable distinction : c'est un grand seigneur, mais qui tient plus du Turc que de l'Arabe, de l'homme de cour que du guerrier et de l'homme de cheval. Toujours est-il qu'il y a aujourd'hui peu de caïds aussi intelligents que lui et aussi ouverts à toutes les nouveautés que nous apportons dans le pays.

Après nous avoir offert café et sirop, le caïd nous fait conduire dans la chambre qu'il nous destine, non pas dans sa maison, car il a ses femmes avec lui, et, à moins de nous faire partager le harem, il n'y a pas de place pour nous dans cette demeure assez restreinte, mais dans la maison qu'il réserve à ses hôtes, et qui appartient au khalifa. On nous introduit dans une grande pièce, la plus belle de la maison; nos chevaux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trouvent place dans l'écurie voisine. A peine sont-ils dessellés et remisés, que la pluie se met à tomber à torrents, ce qui nous rend plus anxieux encore du sort de nos bagages.

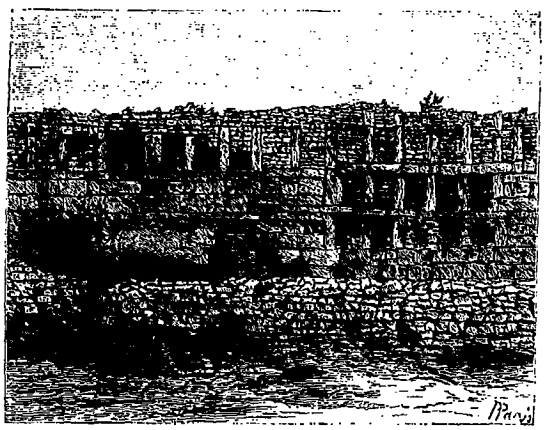
Nous nous installons cependant, et le premier soin de Mohammed est de secouer précieusement les couvertures qu'on lui a confiées, avant de les étendre sur les matelas très minces qui vont nous servir de lit.

La chambre qu'on nous a donnée est spacieuse et possède deux fenêtres, une porte et une cheminée. Devant la porte est accrochée une étagère arabe aux coupures bizarres et assez bien enluminées; le miroir qui la décore est étoilé de fentes nombreuses: le plateau supérieur est orné de raretés européennes qui, paraît-il, sont très curieuses pour nos hôtes.

C'est d'abord un vase à fleurs en porcelaine blanche aux fleurs dorées et lourdes, en tout semblable à ceux qu'on gagne dans les foires de nos villages de Lorraine; à droite, la vaisselle est représentée par un sucrier ébréché au fond duquel gisent de nombreux cadavres de mouches qui y sont mortes de soif et de chaleur; le sucrier est accompagné de deux tasses d'un style non moins pur, dont les soucoupes sont légèrement bancales; enfin, à gauche, les cristaux sont honorablement figurés par trois bouteilles plus ou moins propres. D'un côté de l'étagère on voit un miroir à fond de zinc estampé, suspendu à un clou, et de l'autre quatre cadres : l'un est privé de l'œuvre d'art qu'il était destiné à protéger; dans le second, une photographie aux tons roussis représente une négresse outrageusement décolletée, mais avec un sourire des plus engageants sur les lèvres; dans le troisième, la photographie d'un soldat du 41e de ligne : Mars à côté de Vénus, aurait dit M. Scribe; enfin dans le quatrième se prélasse la figure allégorique de l'Automne appuyée sur des pampres et des fruits, mais d'un décolletage plus discret que sa voisine. Les murs sont tendus, jusqu'à une hauteur d'environ un mètre cinquante, de couvertures à raies rouges et blanches qui nous garantissent du contact du crépi blanc. La pluie, qui fait rage, s'écoule en jets bruyants, depuis notre terrasse jusque dans la cour, et ce n'est qu'aux aboiements des chiens voisins que nous devinons l'arrivée de nos bagages. Les cris des Arabes, le bruit des ruades des chevaux qui se pressent dans la rue étroite, les imprécations de Mohammed et d'Ali nous confirment dans l'idée que notre matériel arrive. Nous avons toutes les peines du monde à mettre un peu d'ordre dans cette foule qui barbote en pleine boue. On fait enfin entrer l'un après l'autre dans la cour les chevaux chargés, on enlève nos caisses et nos sacs et on les transporte dans la grande chambre qui nous servira de réserve.

Avec quelle inquiétude nous passons l'inspection! Grâce à Dieu, rien n'est brisé; la pluie n'a pas traversé les *zambils* (paniers qui nous servent de cantines); la pharmacie a respecté notre linge, et la boîte aux provisions elle-même est intacte. Mohammed y prend aussitôt la théière et le flacon de cordial, et nous réchauffons encore une fois ce soir le zèle de nos serviteurs par un grog fortement alcoolisé. Ali et Mohammed n'ont garde de le refuser, malgré le Prophète et ses préceptes; « d'ailleurs, dit Mohammed, le Prophète ne connaissait ni le thé ni le cognac ». Ceci est bien fin pour être de lui.

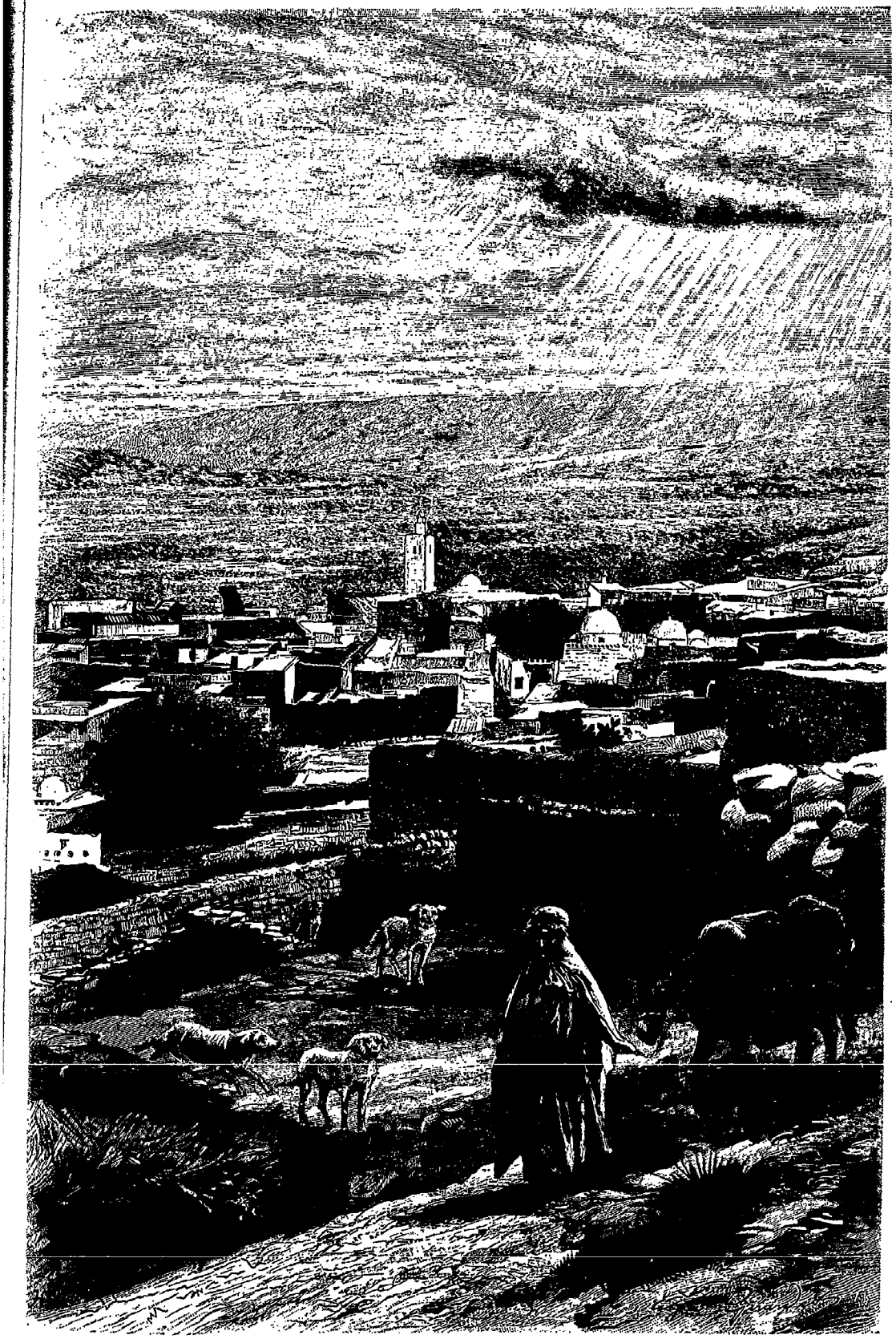
Bientôt les Arabes qui nous ont amené nos bagages quittent l'un après l'autre notre maison. Ali et son inséparable compagnon rangent nos selles et nos harnachements, préparent pour le lendemain tout notre matériel et nous quittent à leur tour pour aller dans leur chambre commencer un de ces interminables récits sans lesquels ils ne peuvent se décider à s'endormir. Cependant la pluie a cessé, et nous nous accoudons à notre fenêtre; la nuit noire est toute parsemée d'étoiles, et nous restons quelques minutes à jouir du calme qui nous entoure. Les aboiements des chiens se sont calmés, et c'est à peine si au loin, dans les dernières maisons de la ville, où l'on fête une noce nègre, on entend retentir le son monotone et rythmé de la darbouka, qui se prolonge dans la nuit.



Mur byzantin à Teboursouk (voy. p. 128). — Dessin de Paris, d'après une photographie de M. H. Saladin.

Teboursouk (*Thibursicum Bure*, par opposition à un autre *Thibursicum* situé en Algérie et nommé *Thibursicum Numidarum*) était autrefois une ville assez importante, et pourtant l'histoire n'en fait pas mention. Nous savons seulement, par les textes épigraphiques, qu'elle s'est formée petit à petit; d'abord simple village habité par des cultivateurs, puis cité jouissant de certains droits municipaux, enfin municipe au début du troisième siècle, elle a eu le sort des principaux centres habités de l'Afrique romaine : elle a atteint sous l'empire une grande prospérité, puis elle fut dévastée, comme le reste du pays, à l'époque des Vandales, rebâtie par Justinien et enfin entourée d'une puissante muraille au milieu du sixième siècle. Cette dernière fortification existe encore en partie; au-dessus de la porte principale de l'enceinte antique se lisait l'in-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Teboursouk. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une photographie de M. H. Saladin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

scription suivante qui nous en donne la date exacte : la partie droite est encore à sa place :

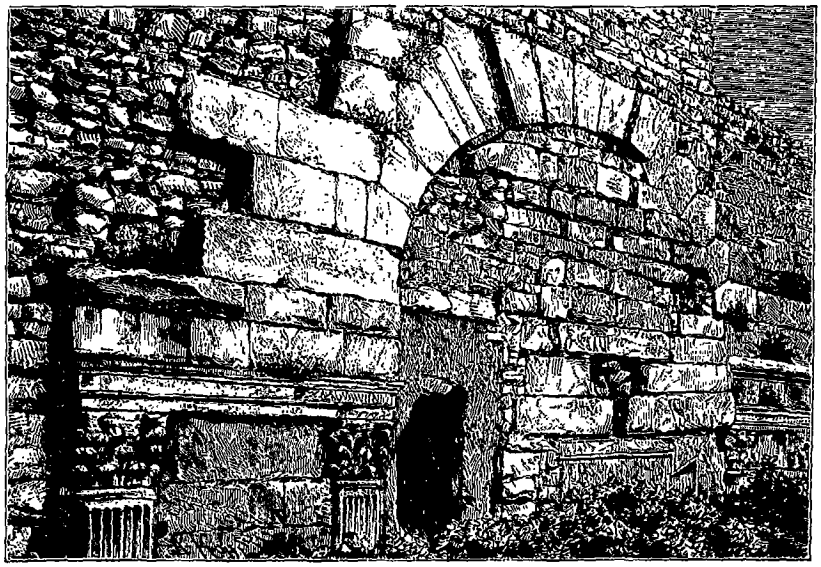
SALVIS DOMINIS NOSTRIS XRISTIANISSIMIS ET INVICTISSIMIS IMPERATORIBVS IVSTINO ET SOFIA AVGVSTIS HANC MVNITIONEM TOMAS EXCELLENTISSIMVS PREFECTVS FELICITER ÆDIFICAVIT.

« Pour le salut de nos maîtres, très chrétiens et très invincibles souverains, Justin *II* et Sophie, Augustes, Thomas, très excellent préfet (du prétoire d'Afrique), a heureusement bâti cette fortification. »

La ville basse est entièrement construite dans cette enceinte fortifiée où les Byzantins avaient recueilli ce qui restait des habitants de la ville. Ces remparts existent encore presque partout intacts ; des maisons s'y accrochent à l'intérieur et à l'extérieur, et c'est avec la plus grande difficulté qu'on peut arriver à les suivre en marchant en partie sur les terrasses des maisons.

De petites mosquées s'élèvent de côté et d'autre ; l'une d'elles est la propriété d'une confrérie d'Aïssaouas ; une autre, près de la porte qui s'ouvre sur la route du Kef, a un minaret d'une jolie silhouette, mais malheureusement empâté d'un épais crépi de chaux blanche. Des arcades forment tout auprès une petite place qui se prolonge par un souk jusqu'au centre de la ville. C'est là qu'un nombre respectable de petits marchands fournit à la société de Teboursouk les choses indispensables à l'existence. Les assiettes, paraît-il, ne sont pas du nombre ; car nous n'avons pas pu, malgré le zèle de Mohammed, nous en procurer une seule à Teboursouk.

La ville antique était, comme l'est encore la ville actuelle, très bien partagée en eau. Non seulement une



Porte antique à Teboursouk. — Dessin de Paris, d'après une photographie de M. H. Saladin.

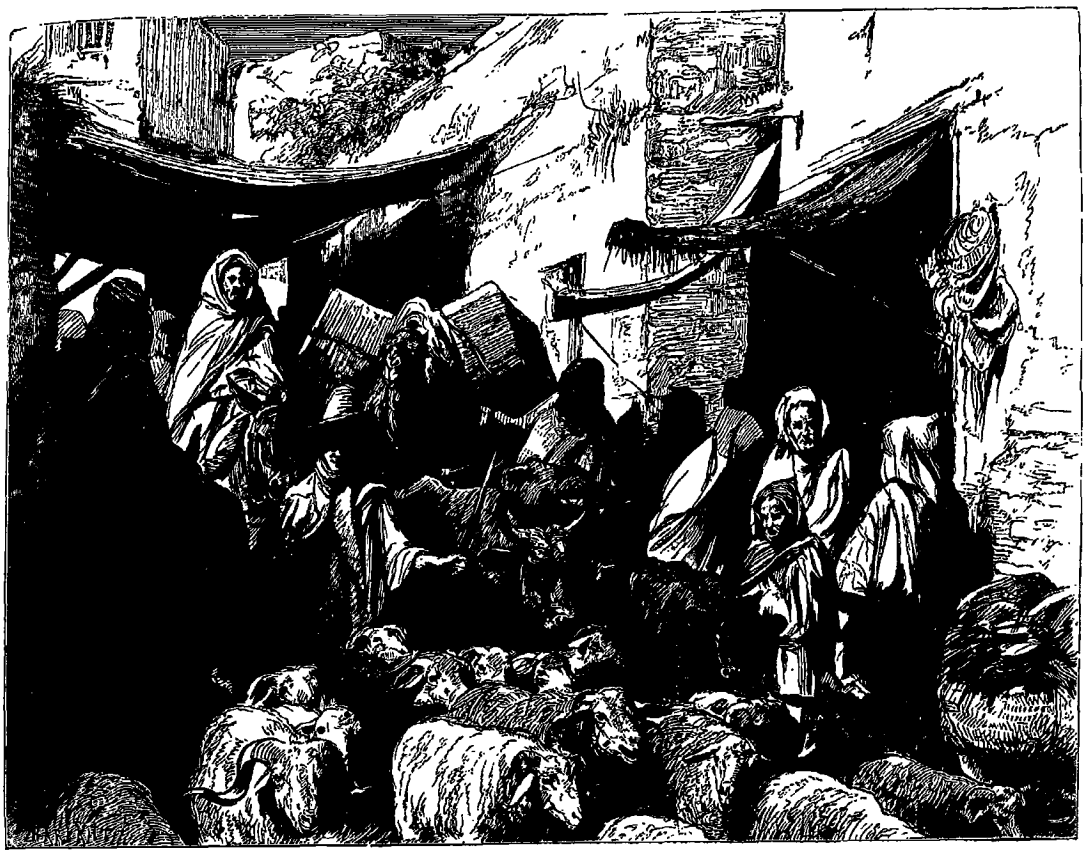
belle source jaillit à la partie supérieure de la cité, coulant dans un bassin bien aménagé, surtout depuis l'occupation française, et se répandant de là dans les jardins qu'elle fertilise, mais encore, au centre même du bourg, cette source est recueillie dans une salle voûtée immense, qui remonte à l'époque romaine. Les soldats, pendant leur séjour à Teboursouk, y avaient adapté une pompe, de sorte qu'on pouvait, sans grande peine, se procurer là une eau potable excellente, et réserver l'autre bassin pour les animaux. La pompe étonnait bien un peu les Arabes, mais ils s'en servaient. Depuis que le bataillon de ligne qui a fait ce travail a quitté la ville, sans être remplacé, la pompe est demeurée inactive ; elle s'est détériorée, et nul, naturellement, n'a songé à la réparer. Aussi, maintenant, comme au bon temps d'autrefois, hommes et bêtes se sont portés de nouveau à la source en plein air. Le travail des soldats a été stérile, et l'enseignement qu'on aurait pu en tirer complètement perdu.

Nous voulons descendre dans la salle voûtée dont nous avons parlé plus haut et où la source est captée, mais voici qu'au bas de l'échelle quatre échelons sont brisés. Heureusement Mohammed est là qui n'hésite pas à quitter ses souliers et à entrer dans l'eau jusqu'aux genoux. Nous nous mettons à tour de rôle à cheval sur ses épaules, les jambes pendantes à droite et à gauche de sa tête, et dans cette position nous nous faisons promener par lui tout autour de la salle. Nous n'y remarquons rien de bien curieux, si ce n'est un fragment d'inscription en grandes lettres qui est encastrée dans la paroi du mur.

R. Cagnat et H. Saladin.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Embarras dans la rue du Souk. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

VOYAGE EN TUNISIE,

PAR MM. R. CAGNAT, DOCTEUR ÈS LETTRES, ET H. SALADIN, ARCHITECTE,

CHARGÉS D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Teboursouk (*suite*).

En rentrant par le Souk, nous sommes témoins d'un spectacle tout à fait caractéristique : la rue est barrée par un pêle-mêle indescriptible de chiens, de bestiaux, d'hommes à pied et à cheval, tous cherchant à se faire place et à passer les premiers. Cet encombrement dure longtemps ; on croit que la route est dégagée et que la circulation va être rétablie ; mais de nouveaux arrivants surviennent, et l'encombrement se reproduit de plus belle. C'est l'heure où les bestiaux rentrent de la campagne ; les beuglements des bœufs et le bêlement plaintif des chèvres ou des moutons se mêlent au grognement des chameaux, qui dominent de toute leur hauteur la foule bruyante et confuse ; au milieu de ce tumulte éclatent les cris des Arabes cherchant à mettre un peu d'ordre dans ce pêle-mêle. Tout cela nous étourdit ; nous sommes forcés de nous réfugier dans une boutique pour éviter d'être bousculés, et c'est de là que nous regardons défiler pendant quelques minutes cette procession d'hommes et de bêtes qui va se disperser dans toutes les rues de la ville. Quel n'est pas notre étonnement de voir, lorsque nous avons pu nous remettre en route, ces troupeaux de bœufs et de moutons s'engouffrer dans les portes basses qui s'ouvrent à droite et à gauche ! Nous y pénétrons après eux et nous constatons que toutes les maisons de Teboursouk

1. Suite. — Voyez t. XLVII, p. 353 et 369 ; t. XLIX, p. 289, 305 et 321 ; t. L, p. 385 et 401 ; t. LII, p. 193 et 209 ; t. LIII, p. 225, 241 et 257 ; t. LVI, p. 97 et 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

offrent le même spectacle : la cour est convertie en étable, et il faut traverser des lacs de fumier et d'ordures pour pénétrer dans les chambres réservées aux hôtes du lieu.

Nous ne sommes pas toujours accueillis avec cordialité par les habitants, mais il est pourtant des exceptions. C'est ainsi que, dans une maison un peu moins sale que les autres, un vieil Arabe nous laisse regarder en détail les murs de son antique demeure, où d'ailleurs nous cherchons en vain des fragments d'inscriptions ou de monuments. Il nous permet même de pénétrer dans une grande chambre où ses trois femmes sont occupées à ranger des meubles et des ustensiles de toute nature. Elles se voilent à notre approche, mais nous avons eu le temps de nous apercevoir que leur pudeur est bien farouche : il n'est guère nécessaire de cacher des joues ridées, flasques et jaunâtres, des yeux éraillés, des visages plutôt faits pour servir d'épouvantail que pour flatter la vue ou allumer le désir. Cette chambre aux murs dénudés, ces étoffes misérables, ces objets vulgaires, crasseux et bosselés par l'usage, l'aspect sordide de ces malheureuses créatures déformées par les fatigues, usées par la fièvre et les maladies, tout cela, n'est-ce pas le symbole de cette société musulmane dans laquelle l'incurie et la négligence, le fatalisme absolu, le formalisme le plus étroit ont laissé dépérir misérablement les promesses si brillantes des premiers siècles de l'islamisme? Nous avons retrouvé partout dans ce pays cette négligence, cet abandon de tout effort personnel, cette inertie qui paralyse les meilleures volontés, et qui est comme un triste héritage de la domination turque. Le pouvoir discrétionnaire des beys, la vénalité des fonctionnaires, l'irrégularité de la perception des impôts constitués sur des bases absolument iniques, ont tellement épuisé les forces vives de la production dans ce malheureux pays, qu'il ne peut encore se décider à croire que ce temps est passé pour ne plus revenir. Maintenant que les impôts sont levés dans les formes voulues, que des reçus sont donnés, que les exactions sont punies et la concussion arrêtée par le contrôle français, il est difficile de se représenter l'état affreux auquel la Tunisie était naguère réduite. Et pourtant il n'y a pas plus de vingt ans que la régence a perdu plus d'un tiers de sa population par la guerre civile, la famine, le typhus et le choléra; qu'à la suite d'années de disette, les habitants ne pouvant plus payer leurs impôts, le bey a parcouru son royaume à la tête de sa petite armée et que, partout où il n'avait pu obtenir de l'argent, les récoltes étaient brûlées, les réserves d'huile vidées dans les rues, les oliviers coupés, les jardins saccagés, les hommes massacrés. Mais ce n'était pas assez de la cruauté du souverain : la famine et la maladie vinrent mettre le comble à ces calamités. Quel horrible tableau, à une époque si rapprochée de nous! Aussi l'on peut deviner aisément quel est, au fond, le sentiment du peuple pour nous et notre domination. Malgré sa religion et ses mœurs antipathiques aux chrétiens, il ne peut se dissimuler que la sécurité et le calme remplacent pour lui la crainte et l'incertitude du lendemain. Il sait que nous représentons la justice, et, quoiqu'il n'ait pas d'affection pour le conquérant, il lui est reconnaissant du rôle qu'il remplit si dignement. Si les grands nous sont hostiles parce que nous avons détruit un ordre de choses qu'ils avaient tant profit à faire empirer, le peuple préfère notre administration au régime irrégulier du beylicat, car c'est grâce à nous que le paysan cultive son champ sans crainte des nomades pillards, et que le marchand peut parcourir en toute sûreté avec ses caravanes ces routes autrefois barrées par les *djiches* des Hammama ou des Fraichiche. Quel est le caïd qui oserait actuellement exiger deux ou trois fois l'impôt des mêmes contribuables ou imposer arbitrairement de telle ou telle somme un district dont il a eu à se plaindre?

Teboursouk, qui n'a gardé que peu de temps une garnison française et qui ne possède que deux ou trois Européens, a conservé un aspect désolé et misérable, comme toutes les villes ruinées par les catastrophes auxquelles nous venons de faire allusion. Malgré la beauté des jardins d'oliviers qui l'entourent et les riches troupeaux de bestiaux qu'on y élève, cette cité n'a guère d'industrie. D'un autre côté, elle est trop loin du chemin de fer pour que le commerce français y ait tenté un établissement; aussi garde-t-elle et gardera-t-elle longtemps sa physionomie de tristesse. Si les habitants ont moins d'impôts à payer et s'ils gagnent plus d'argent dans leurs affaires, il y a à Teboursouk tant de pauvreté réelle et depuis si longtemps amassée, que chacun répare de son mieux les désastres d'autrefois et que le luxe n'a encore pu y pénétrer. Que nous sommes loin de cet aspect enchanteur et prospère du Sahel! Où sont les jardins de Sousse, de Monastir, de Lamta, de Teboulba?

Le lendemain matin, comme on nous en avait prévenus, le caïd partit pour Tunis. Une mule recouverte d'un tapis de selle riche et élégant l'attendait à la porte, tandis que deux chevaux moins ornés étaient réservés à ses serviteurs. Nous lui présentons nos hommages, et il nous invite à venir le voir dans sa maison de ville, ce que nous ne manquerons pas de faire à l'occasion.

De Teboursouk à Dougga.

Nous-mêmes nous nous préparons à monter à cheval pour Dougga, laissant ici le gros de nos bagages. Mohammed nous suit sur son âne. Nous n'emportons que nos appareils de photographie et notre batterie de cuisine. Ali nous précède, brandissant son fameux fusil et fier de se montrer, entouré du prestige de l'autorité, aux Arabes de ce pays qu'il a autrefois exploité comme *hamba* du bey. Il caracole devant nous sur son cheval, digne émule de Rossinante. Il voudrait bien nous montrer son adresse et tente vainement de tirer les perdreaux qui se lèvent devant son cheval, mais son immense *moukhala* (fusil) fait long feu et part bien longtemps après que les perdreaux se sont envolés. Nous ne sommes pas encore sortis des oliviers qui bordent la route de chaque côté,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur une assez grande largeur. Nous avons à notre droite la montagne à l'extrémité de laquelle s'élève Teboursouk et qui n'est qu'un des prolongements du Gorrha ; elle se nomme djebel Sidi-Rahma. De loin Ali nous montre un point blanc au flanc des rochers : « C'est, nous dit-il, une tombe qui blanchit tous les ans sans qu'il soit besoin de la couvrir de chaux comme les autres ». Ce phénomène est, paraît-il, le résultat d'un miracle. Là est enterrée une jeune fille qui périt d'une façon lamentable. Son frère la soupçonnait de relations avec un jeune berger de Teboursouk, ce qui n'était pas ; il résolut d'y mettre fin. Un jour donc que sa sœur était partie dans la montagne avec un troupeau de chèvres qu'elle gardait, il se figura qu'elle allait retrouver son amant, la suivit et se montra à l'improviste devant elle ; elle était seule. Au lieu de reconnaître ses torts, il entra dans une grande colère, lui fit les plus vifs reproches et finit par la frapper mortellement. Puis, effrayé de sa brutalité, il s'enfuit et reprit précipitamment le chemin de la ville. Mais un marabout très honoré dans le voisinage, Sidi Rahma, sortit aussitôt de la koubba et, chargeant sur ses épaules le corps de la jeune fille, il le transporta sur le penchant de la montagne, où il l'enterra. C'est



Les dames de Teboursouk. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une photographie de M. R. Cagnat.

grâce à sa protection que la tombe blanchit chaque année. Quant au meurtrier, au moment où il arrivait aux portes de la ville, et à l'instant même où le marabout enlevait dans ses bras le corps de la malheureuse victime, il tomba raide mort. Les marabouts n'interviennent plus de la sorte à notre époque.

De Teboursouk à Dougga, la route n'est pas longue ; le sentier arabe qui réunit ces deux villes serpente à travers de petites collines dont une partie est inculte et recouverte de broussailles, l'autre plantée d'orge et de blé dont les épis déjà jaunissants semblent promettre une belle récolte. Aussi les Arabes n'épargnent pas leur peine pour les défendre contre la voracité des oiseaux. Tous les kilomètres on aperçoit une masse blanche accroupie au bord d'un champ : c'est un gardien qui est là, posté en sentinelle. De temps à autre il se lève, pousse quelques cris perçants, puis, développant une longue lanière de cuir qu'il tenait enroulée dans sa main, il la lance dans l'air et la fait claquer plusieurs fois de suite, à la manière des cochers qui agitent bruyamment leur fouet à gauche et à droite de leur siège ; les oiseaux, effrayés, s'envolent du champ et vont se poser dans celui du voisin, qui les chassera de même.

Ailleurs ce sont des petits garçons armés de frondes qui lancent à toute volée de grosses pierres au milieu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des épis. Il paraît que tous les ans à la même époque il en est de même, et la patience des cultivateurs n'a d'égale que la gourmandise de leurs ennemis ailés. Sur le bord de la mer et dans la région des oliviers, on est aussi obligé de se défendre contre les oiseaux au moment de la récolte. Il n'est pas rare, à cette époque, de rencontrer des Arabes armés de longs fusils rouillés qui de loin ressemblent à des maraudeurs à l'affût; mais on aurait tort de s'effrayer de leurs allures : ils n'en veulent qu'aux grives et aux étourneaux. Ils saluent leur passage par des coups de fusil, généralement tirés à poudre seulement, et les mettent en fuite, pour quelques instants au moins.

Dougga.

Dougga s'élève au sommet d'une colline située à sept kilomètres environ au sud-sud-ouest de Teboursouk. La partie nord-nord-ouest de cette colline est abrupte et forme une falaise élevée dont une partie a servi de carrière pour construire la ville antique. Celle-ci était très étendue, et le village arabe actuel n'occupe qu'environ un tiers de la superficie qu'elle contenait.

L'accès du bourg par le chemin de Teboursouk nous semble assez pénible et la route assez fastidieuse; pourtant, à mesure que nous approchons, les oliviers qui couronnent les pentes du Kef-Dougga (rocher de Dougga) commencent à paraître, entourés de murs en pierres sèches et de figuiers de Barbarie; enfin le chemin, boueux et défoncé par les troupeaux, monte rapidement, et nous apercevons les premières maisons de Dougga. Dès que nous paraissons, le cheik, prévenu de notre arrivée, vient à notre rencontre et nous installe dans une des premières maisons du pays, à deux pas du théâtre antique. On y dépose notre petit ba-



Arabe chassant les oiseaux maraudeurs près de Dougga. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

gage, les chevaux sont mis au piquet, et l'on nous apporte le déjeuner classique de l'hospitalité arabe, des œufs et des grenades; notre intendance nous fournira le vin, le café et les sardines. Nos hommes s'accroupissent à côté de la pièce où nous déjeunons et reçoivent pour leur part une petite jatte d'huile où nagent les grains rouges du *felfel* (poivre rouge), et des pains au cumin. Malgré l'habitude que nous avons de les voir manger des aliments invraisemblables, nous ne pouvons les regarder sans étonnement, trempant leur pain dans cette huile poivrée et savourant avec délices ces mets dont le plus misérable de nos mendiants refuserait de prendre sa part. Cependant on se dispose à nous installer dans une salle aux murs bruts construits de moellons et de terre, au toit formé de fascines : c'est tout à fait notre chambre à coucher de Bordj-Baba-Saloûm, moins les rats. Mais comme il y a sans doute d'autres habitants, nous faisons arroser le sol avec précaution, afin d'éloigner les hôtes incommodes : nous ne voulons pas être d'ici à quelques minutes comme ces Arabes que nous voyons devant nous et qui se grattent en désespérés; encore ne pourrons-nous guère éviter absolument la compagnie des insectes que nous redoutons.

Dès que nous avons rangé les divers objets que nous avons apportés, nous nous empressons de parcourir les rues de Dougga et d'admirer les ruines du mausolée punique dont nous donnons un dessin page 134.

Ce monument remarquable portait une inscription bilingue libyco-punique qui fut jadis enlevée par sir Thomas Read, consul d'Angleterre à Tunis, et transportée au British Museum, où elle est actuellement; elle a été d'une grande utilité pour déterminer plusieurs caractères de l'alphabet libyque.

Malheureusement les Arabes de Dougga que le consul anglais avait chargés d'extraire la pierre qui l'in-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

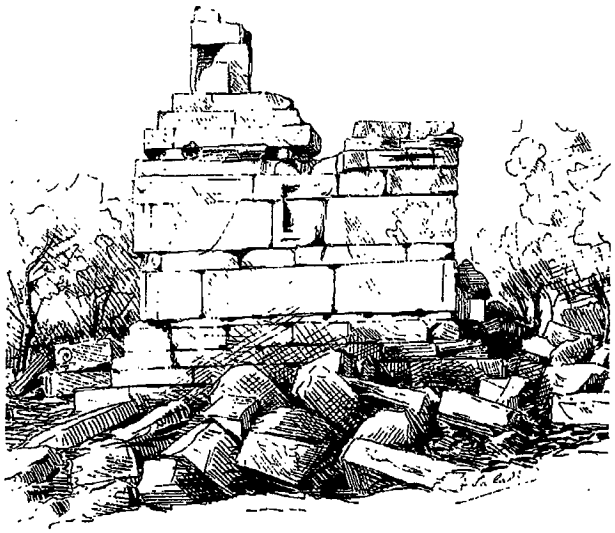


Bab-er-Roumia (porte de la Chrétienne), à Dougga (voy. p. 134). — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une photographie de M. R. Cagnat.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

téressait, étaient si peu outillés pour faire ce travail, qu'ils trouvèrent plus simple de démolir la partie supérieure du mausolée afin d'agir tout à leur aise. C'est ainsi que fut à moitié détruit un édifice qui était parvenu presque intact jusqu'à une époque rapprochée de nous puisque nous en avons encore un dessin, dû au crayon d'un autre Anglais, Caterwood, et qui ne remonte qu'à 1832. Il avait encore à cette époque son ordre du premier étage, sa corniche supérieure et les amortissements diagonaux, situés au bas de la pyramide supérieure à gradins qui le surmontait.

Comme c'est le seul monument actuellement connu et encore debout qui nous reste de la civilisation punique, on comprend de quel intérêt il était pour nous; aussi revînmes-nous plus tard le photographier et le mesurer dans tous ses détails. Après lui avoir fait notre première visite, nous continuons notre excursion d'investigation jusqu'au bas de la colline, où se trouvent les vergers de Dougga, pleins d'arbres fruitiers; nous remarquons parmi eux de fort beaux grenadiers, dont on nous a fait goûter les fruits tout à l'heure. Nous remontons ensuite dans le village en contournant des ruines qu'on a attribuées aux thermes de la ville antique. En arrivant sur une petite place située près de la maison de notre guide, Salah ben Lecheb, nous découvrons enfin la délicieuse façade du temple de Jupiter, Junon et Minerve avec ses fines colonnes cannelées, ses chapiteaux presque intacts, sa longue frise portant une inscription en l'honneur de Marc-Aurèle et de Lucius Verus, son entablement et son fronton avec les modillons et les rosaces, les sculptures si délicates de la corniche et son aigle éployée qui se détache sur le tympan du fronton, emportant sur son dos la figure divinisée de l'empereur.



Mausolée punique de Dougga. — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

Nous traversons encore le village dans sa longueur, pour explorer les ruines situées derrière les jardins entre ceux-ci et les escarpements de la falaise. Partout des inscriptions entières ou mutilées sont encastrées dans les murailles modernes. De tous côtés on aperçoit des murs romains, à demi écroulés, qui cachent des masures arabes. Les jardins qui s'étendent au nord-ouest de Dougga nous réservent une surprise : à travers les oliviers nous entrevoyons un arc d'une silhouette élégante : c'est la porte de la Chrétienne, Bab-er-Roumia, comme disent les Arabes.

Cet arc est découronné et ne possède plus ni les chapiteaux de ses pilastres, ni ses colonnes, ni son entablement ; il est cependant si harmonieusement encadré par les oliviers et d'une façon si pittoresque qu'on ne peut s'empêcher d'admirer ce joli monument.

Nous avons encore le temps de monter vers les citernes qui sont auprès de Bab-er-Roumia; il y en a d'autres de l'autre côté du chemin qui mène des jardins au village; nous jetons un coup d'œil sur les dolmens qui nous ont été signalés par le lieutenant Boyé; mais déjà le soleil baisse sur l'horizon, ses derniers rayons dorent les murs des maisons de Dougga, les rebords des terrasses, le fronton et les colonnes, et les fragments de la façade postérieure du temple. Il faut que nous rentrions pour faire préparer nos lits et rédiger nos notes. Aussi reprenons-nous rapidement le chemin du village, poursuivis par les hurlements des chiens arabes qui veulent attaquer les nôtres. Au loin vers le sud, l'horizon bleuit sous la brume du soir; les terrasses des maisons commencent à se peupler de femmes et d'enfants, et nous voyons rentrer dans leurs étables les troupeaux de bœufs magnifiques qu'on élève à Dougga. Ici les montagnards semblent plus industrieux et moins indolents que les autres Arabes; on aperçoit dans les cours des meules de paille proprement rangées et faites avec soin; les troupeaux paraissent soignés, les maisons sont relativement spacieuses et composées de plusieurs bâtiments : c'est que les oliviers, qui produisent des fruits énormes, sont une source de richesse pour Dougga.

La race est d'ailleurs mélangée d'un élément étranger à l'Arabe, très probablement d'un élément berbère peut-être greffé de quelque peu de Vandale, car nous rencontrons ici un grand nombre d'Arabes blonds, aux traits plutôt européens, au teint rose et au nez un peu aigu. Nous ferons d'ailleurs avec eux plus ample connaissance, car ils nous poursuivront, pendant tout notre séjour, de leur curiosité indiscrète; nous serons toujours entourés d'une douzaine d'oisifs qui viendront nous voir dessiner ou faire de la photographie. Tout ce monde nous regarde d'abord avec étonne-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment, puis ils s'accroupissent les uns à côté des autres, entament des conversations interminables dont le thème est le même pour tous les Arabes : « Combien cela? » disent les uns; et les autres répondent : « Cela coûte tant d'argent, tant de *soldis* (sou), tant de *rialets* (piastre, soixante centimes), tant de *douros* (cinq francs), tant de *bou coufas* (vingt-cinq piastres). » Et les gestes d'étonnement et les comptes se succèdent sans fin. Les dames ne sont pas moins curieuses que leurs maris; elles passent leur nez au-dessus du rebord des terrasses, et quelques-unes s'enhardissent jusqu'à approcher de nous. Ce ne sont certes pas des modèles de beauté ni d'élégance; au risque d'être regardés comme peu galants, nous les comparerons volontiers à de vieilles guenons, plus ou moins débraillées, dont les yeux chassieux n'indiquent pas qu'on use à Dougga de beaucoup de savon ni de beaucoup d'eau. Nous voudrions bien photographier quelques-unes de ces affreuses créatures, mais le plan est difficile à réaliser. Cependant un jour, en visitant la maison de Salah ben Lecheb, nous sommes arrivés à faire le portrait d'une de ses filles, une bambine de douze ans; mais il nous fallut lui jurer bien haut qu'elle n'avait rien à craindre, qu'elle n'était pas dans le champ de notre objectif. Que ce mensonge nous soit pardonné, en considération du motif qui nous l'a fait commettre! Cette maison de Salah ben Lecheb est construite sur l'emplacement d'un édifice romain dont la porte subsiste encore avec une partie de la façade, ornée de pilastres. Quoique nous n'ayons pu pénétrer que dans la cour principale, dont le pavé, très probablement antique, porte des rainures peu profondes, indiquant une distribution singulière, nous sommes néanmoins persuadés qu'il y aurait des découvertes curieuses à faire si l'on pouvait pénétrer dans le sous-sol, qui est, au dire des habitants, formé de citernes (*damous*, en arabe), c'est-à-dire de parties voûtées. Comme la position de cette maison est sur une partie déclive de la colline où est située Dougga, nous avons tout lieu de supposer que l'indication des Arabes est exacte.

C'est avec un véritable plaisir que nous nous installons au temple pour en commencer le relevé. Mais quelle difficulté dès que, les mesures accessibles prises, il faut arriver à mesurer la hauteur des colonnes et des entablements! Ali est détaché en mission confidentielle à Teboursouk et va tâcher de découvrir des échelles plus solides que celle de la fontaine romaine. Il existe au moins deux ou trois échelles à Teboursouk, mais va-t-il pouvoir les dénicher?

Il arrive enfin vers cinq heures du soir, suivi d'un chameau qui porte les instruments attendus; la bête balance lentement sa tête et la heurte alternativement aux extrémités des échelles qui oscillent sur son dos. C'est maintenant qu'il va falloir mettre à contribution l'activité et l'adresse de nos Arabes. Nous devons attacher les trois échelles bout à bout avec des cordes en poil de chèvre que les gens de Dougga nous fournissent; puis un d'entre eux, plus agile et plus adroit, monte en s'aidant des pieds et des mains le long d'un des angles de la *cella* du temple; il a emporté avec lui une autre corde, au moyen de laquelle il dirigera l'extrémité de l'échelle; nous nous émerveillons de voir l'habileté avec laquelle il profite des moindres saillies de la pierre et parvient enfin sur l'entablement de l'édifice. A force de peine et après force cris il finit par tout disposer convenablement, et nous nous hissons à notre tour au sommet du monument. Malgré le vent qui fraîchit et la pluie qui tombe, c'est tout en haut que nous allons nous tenir pour prendre nos mesures. Bientôt l'averse se déclare, mais il faut tenir bon, le temps nous est compté et les échelles ont été louées seulement pour deux jours. C'est donc au milieu d'un déluge que nous continuons à écrire les cotes sur un album complètement trempé; secoués par le vent, aveuglés par la pluie, nous terminons cependant notre travail et nous rejoignons nos hommes. Pendant l'averse, la terrasse de la maison sur laquelle s'appuie notre échelle est tellement détrempée que nous enfonçons dans la terre humide; un peu plus loin, les murs d'une maison voisine, construite en terre et en moellons, s'écroulent, comme fondus par l'ondée, avec le toit qu'ils soutenaient.



Statue du mausolée punique de Dougga. — Gravure de Krakow, d'après une photographie de M. H. Saladin.

Le temple possède encore sa façade intacte, et si l'administration du service des Antiquités et des Arts disposait de ressources suffisantes pour le dégager en partie, elle ferait une œuvre dont la nécessité est absolue au point de vue de la conservation du monument; les décombres et les masures qui l'entourent l'exposent à des dégradations constantes. De plus, les infiltrations des terres environnantes, imprégnées de salpêtre à cause de la quantité énorme de fumier qu'elles contiennent, ruinent peu à peu les parties enterrées; nous nous en sommes bien aperçus dans les quelques sondages que nous y avons faits.

De la *cella* même du temps il ne reste plus que des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

débris ; elle était bâtie en partie en petits matériaux, qui se sont désagrégés peu à peu et ont disparu. La porte à crossettes qui y donnait accès est restée intacte. Les montants en sont d'une seule pierre, bien qu'ils n'aient pas moins de sept mètres de haut ; le linteau qui repose sur ces deux montants mesure six mètres cinquante et est également formé d'un seul morceau ; on y lit les noms des donateurs, Lucius Marcius Simplex et Lucius Marcius Regillianus. Ce n'est pas une des moindres curiosités de Dougga que de voir cette porte ainsi plantée dans le sol, alors que le mur dont elle faisait partie est à jamais détruit. Cette *cella* était autrefois recouverte de stuc où étaient figurés des pilastres cannelés d'ordre corinthien répondant à l'ordre des colonnes du portique. L'enduit a complètement disparu, dans les parties visibles, mais nous en avons retrouvé des fragments assez importants sur la façade postérieure. L'édifice a été englobé à l'époque byzantine dans une enceinte fortifiée peu semblable à toutes celles qui couvrirent alors l'Afrique.



La fille de Salah ben Lecheb à Dougga. — Dessin de Ronjat, d'après une photographie de M. H. Saladin.

Nous ne devons pas passer sous silence les citernes de la ville, qui à divers endroits se remarquent encore. Ce sont, comme celles du Kef, des berceaux parallèles en nombre variable, percés, dans leur partie supérieure, d'ouvertures carrées ; aujourd'hui elles servent en partie de greniers ou d'écuries aux habitants de Dougga. Les sources qui fournissaient l'eau à la cité antique sont amenées des montagnes voisines par un aqueduc souterrain qui date de l'époque romaine ; on en reconnaît encore le tracé près des citernes ; on entend même bruire l'eau sous le sol de la route à l'endroit où elle passe sur cet aqueduc. On peut en suivre la direction pendant une certaine distance, grâce aux regards ou puits verticaux qui y étaient pratiqués et dont un grand nombre sont demeurés visibles.

Plus loin, en remontant vers le plateau supérieur, nous remarquons quelques dolmens et, au delà, un emplacement allongé aux extrémités duquel sont des vestiges de constructions demi-circulaires ; on a voulu, sans aucune preuve d'ailleurs, y voir un stade ; cependant des vestiges de gradins se remarquent encore dans les parois de la partie supérieure de la falaise, qui se relève à cet endroit.

L'histoire n'a pas parlé de Dougga ; il n'en est question que dans Procope, à propos de la citadelle que Justinien y construisit et dont les restes subsistent de nos jours, couronnant le plateau rocheux qui domine la ville.

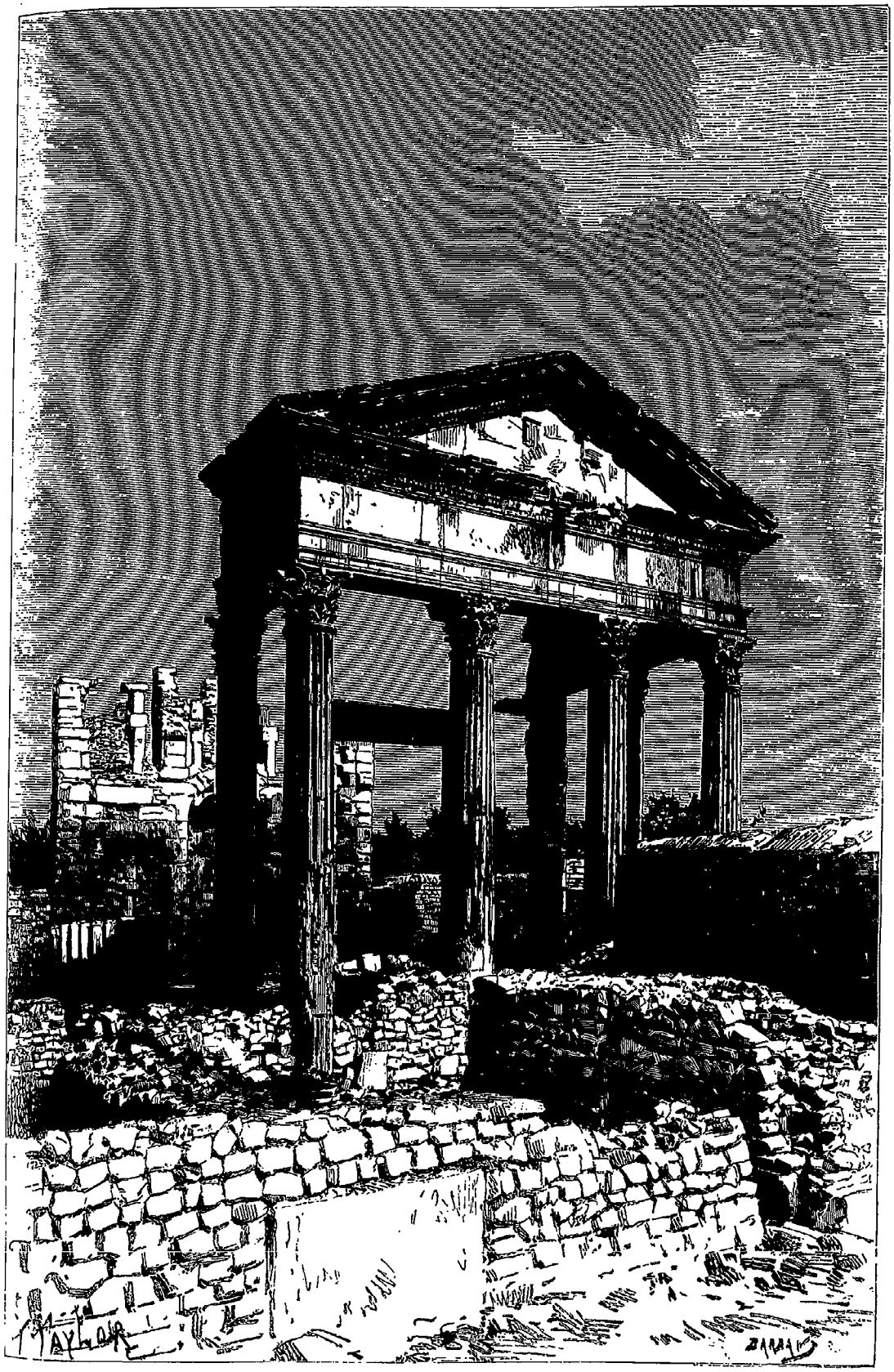
Naturellement, on a pillé, pour bâtir cette enceinte fortifiée, les monuments d'une époque antérieure et surtout les cimetières.

Ceux-ci étaient assez nombreux autour de la ville. L'un se trouve près de la citadelle, à l'ouest ; deux autres, près de Baber-Roumia, un au nord, l'autre à l'ouest ; enfin un quatrième s'étage sur le penchant de la montagne du côté du sud. A côté de tombes modestes comme celles que l'on rencontre dans les moindres ruines, il en existe de plus somptueuses, de plus ornées ; çà et là on suit les fondations de quelques grands mausolées détruits aujourd'hui. L'un d'eux portait une pièce de vers, moins longue, il est vrai, que celle du tombeau de Kasrin, dont nous avons parlé plus haut, mais assez soignée comme facture et assez recherchée comme idées.

En somme, la ville antique, qui se nommait Thugga (le nom moderne n'est qu'un souvenir de l'ancien), était une des plus prospères de la région, s'il faut en juger d'après ce qu'il en reste aujourd'hui. Sicca Veneria[1] ne devait guère être plus étendue, et pourtant c'était une des capitales du pays. Si les monuments n'y ont pas la grandeur de ceux de Haïdra ni de Sbéitla, en revanche ils appartiennent à un art bien plus soigné ; les colonnes des temples de Sbéitla ne sont qu'épannelées, tandis que celles du temple de Dougga sont parfaitement achevées, et le tombeau qui portait l'inscription bilingue était un édifice bien plus original que le mausolée, en forme de temple, de Haïdra.

1. Aujourd'hui le Kef.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Temple de Marc-Aurèle à Dougga (voy. p. 134). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est grand dommage qu'un village arabe occupe l'emplacement de la cité antique, ce qui serait un sérieux embarras le jour où l'on voudrait déblayer les ruines sur une grande étendue.

La vue générale que nous donnons de Dougga montre quel aspect élégant et pittoresque devait avoir la cité romaine avec ses maisons disposées par gradins sur les flancs de la colline, et son temple élégant qui découpait sa fine silhouette sur le bleu foncé du ciel. Le village arabe lui-même, quoique mal bâti et confusément disposé, forme encore aujourd'hui, avec les restes du temple qui le couronnent, un des ensembles les plus harmonieux et les plus agréables que nous ayons rencontrés dans cette partie du pays.

Reviendrons-nous de Dougga à Teboursouk, ou irons-nous visiter Aïn-Hedja, Bordj-el-Messaoudi pour revenir à Teboursouk par le versant septentrional du Gorrha? La raison nous aurait conseillé le premier parti; nous adoptons le second, étant foncièrement amis des courses à travers les pays nouveaux et des découvertes; mais ce sera le dernier détour que nous ferons; nous nous le promettons solennellement.

Nous envoyons chercher notre tente à Teboursouk, nous la chargeons avec les objets de première nécessité sur un cheval de louage que monte Mohammed, et nous voici de nouveau partis à l'aventure.

Aïn-Hedja. — Bordj-el-Messaoudi.

Au point du jour nous quittons Dougga et, après avoir descendu à travers les jardins, nous prenons la route d'Aïn-Hedja.

Cette route est monotone et sans intérêt; heureusement elle n'est que de dix kilomètres, et en moins de deux heures nous arrivons au fondouk qui porte ce nom. Il est bâti au milieu de grandes ruines et dans une citadelle byzantine. Les brèches faites dans le mur par le temps ou les hommes ont été bouchées avec de petits matériaux disposés à la mode arabe et dont la couleur grisâtre tranche sur le ton orangé de la muraille romaine. Parmi les chambres mêmes, adossées à l'intérieur du rempart, qui servent de refuge aux voyageurs, plusieurs sont voûtées et remontent à l'antiquité. Au-dessous de cet édifice, le seul qui reste debout de la ville romaine, coule une source abondante et limpide, sortant d'un canal antique, qui a donné son nom à la ruine. A peu de distance de la citadelle, un riche Tunisien s'est fait bâtir un bordj assez vaste avec des pierres empruntées au bourg antique. On remarque de tous côtés, dans les murs de ce bordj, des morceaux antiques, inscriptions, fragments figurés, ornements d'architecture. Il en est de même, sans doute, à l'intérieur; mais le maître du logis est toujours absent, et les gardiens du bordj prétendent n'en avoir pas la clef; vraie ou fausse, la raison est décisive et l'on ne peut visiter l'habitation. On connaît le nom ancien de la localité; elle s'appelait Agbia.

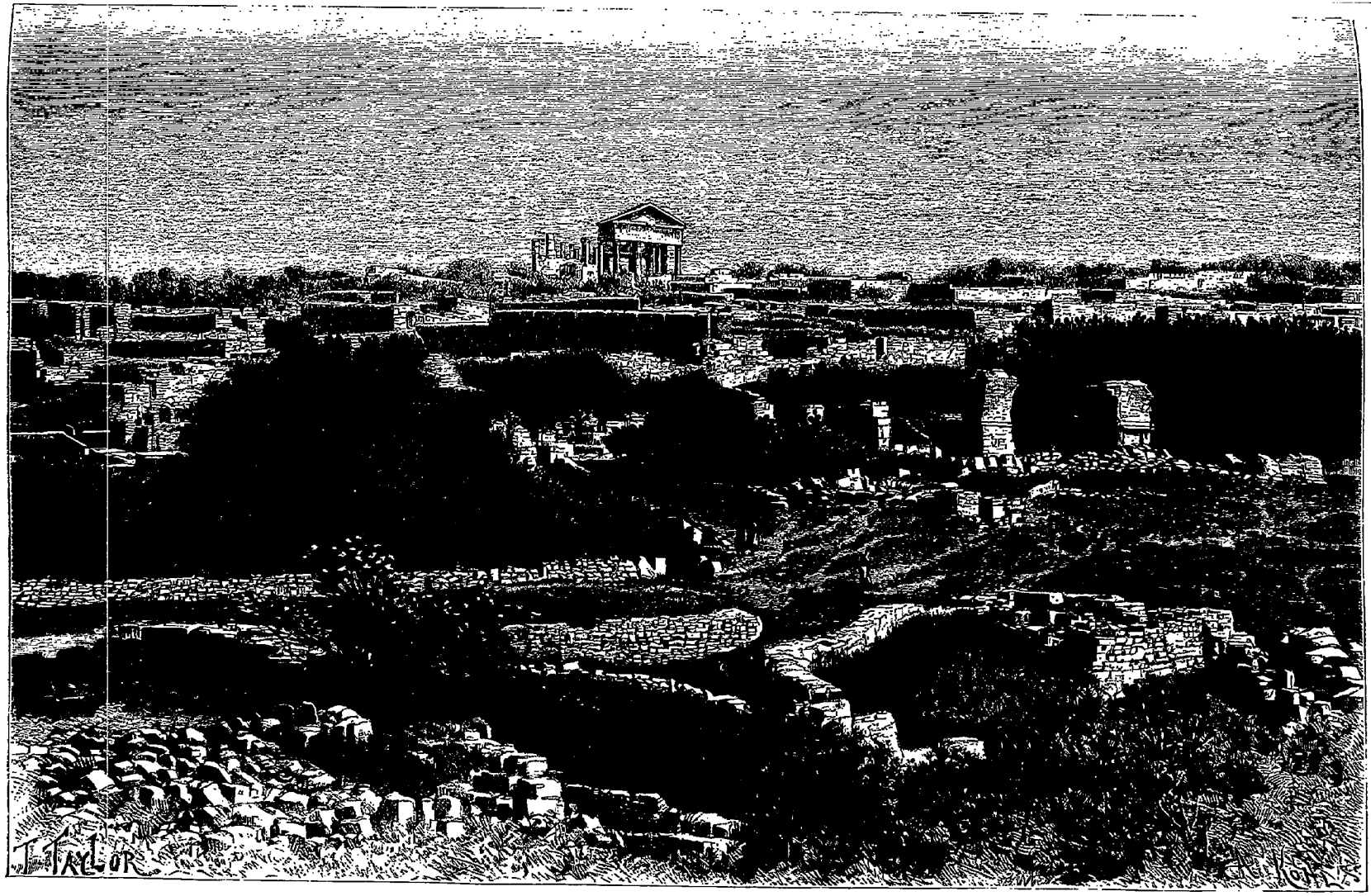
Devant la porte du fondouk passe le chemin de Tunis au Kef. Voie romaine, piste arabe, route beylicale, voilà ce qu'a été et ce qu'est aujourd'hui le chemin. La voie romaine était une des plus importantes de la province d'Afrique, la piste arabe une des plus fréquentées de la régence; la route beylicale sera une des plus belles de la Tunisie régénérée. Nous allons la suivre pendant quelque temps; les poteaux du télégraphe qui la bordent à droite lui donnent un aspect européen qui nous ragaillardit; c'est comme l'annonce d'un prochain retour à la civilisation.

Et pourtant voici, à droite, une petite koubba qui nous reporte en pays arabe; c'est celle de Sidi-bou-Atila, un grand saint dans la région. Des piliers qui soutiennent la voûte sont faits avec des milliaires ramassés sur la route voisine. Aux quatre angles même, extérieurement, des colonnes engagées dans la maçonnerie et empâtées de chaux viennent de la même carrière. Un peu au nord on distingue sur la colline voisine un groupe de ruines appelées Kern-el-Kebch, l'ancien *municipium Aunobaritanum*; nous ne nous y arrêtons qu'un moment, puis nous reprenons notre course.

Le terrain est très plat, et nous voyons à l'horizon une masse indistincte : c'est le marabout de Sidi-Abd-er-Rebbou, but de notre étape. A mesure que nous avançons, les murs blanchissent et la silhouette se fait plus nette. Le dôme de la koubba se dessine au milieu de deux ou trois grands ifs. Nous serons bientôt arrivés. Mais voici, sur notre droite, une maison européenne bâtie à l'abri d'un immense rocher dont les creux lui servent d'étables; un vieil Italien et sa femme y sont établis et nous adressent, en passant, un salut de bienvenue. En face est une des nécropoles de la ville romaine que nous allons rencontrer tout à l'heure et dans les ruines de laquelle le marabout a été bâti; elle était située à deux kilomètres de la cité, dans la direction de l'est, auprès d'une source assez abondante, nommée aïn Ghar-Salah. De loin on distingue sur un monticule une rangée de pierres alignées qui semblent appartenir à d'anciennes maisons écroulées. Lorsqu'on approche, on s'aperçoit que chacune de ces pierres est un cippe funéraire et que leur alignement indique encore le tracé des avenues du cimetière. Les officiers du poste de Bordj-el-Messaoudi ont entrepris d'y faire quelques fouilles; ils ont constaté que les tombes étaient encore en place et qu'un grand nombre d'entre elles n'avaient jamais été violées.

Nous n'avons pas le loisir de nous y arrêter, car le jour s'avance; nous poussons nos chevaux, et nous ne tardons pas à atteindre le sanctuaire du saint. Triste demeure que celle où il repose : une petite cour où s'élèvent deux ou trois beaux arbres qui s'aperçoivent de plusieurs kilomètres à la ronde, tant la chose est exceptionnelle; à gauche, une pièce carrée qui contient le corps du marabout, enfermé dans une caisse élevée et surchargée de dons pieux; au fond, deux chambres où la pluie et les vents pénètrent de tous côtés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale de Dougga. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. R. Cagnat.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces chambres, où les pèlerins et les voyageurs peuvent trouver un abri, servent ordinairement de demeures aux chauves-souris et aux oiseaux de nuit. La cour est encombrée de tombes plus modestes, en partie ruinées par le temps et les eaux.

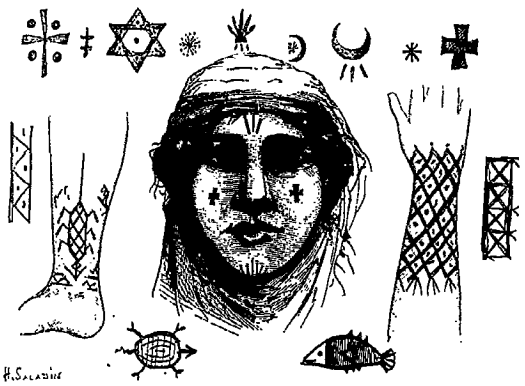
Quand M. Guérin visita le pays en 1860, il trouva un douar établi sur les pentes les plus élevées de la colline qui domine la zaouïa ; il n'eut pas fort à se louer de l'hospitalité qu'il y reçut, s'y vit voler son mulet de bagages et ne put rentrer en possession de son bien qu'en menaçant d'aller porter ses plaintes au khalifa de Teboursouk. Le douar existe toujours au même endroit, car il est chargé de veiller sur la zaouïa et est, en conséquence, obligé de rester dans le voisinage; le cheik de ce douar ne doit plus être le même que celui que rencontra M. Guérin, mais il a gardé les traditions peu hospitalières de son devancier; non pas qu'on ait essayé de nous dérober quelque objet — nous étions trop bien recommandés pour qu'on se risquât à le faire, — mais il était facile de voir à l'accueil qui nous fut fait quand nous allâmes y demander l'hospitalité que notre venue n'était point agréable.

La zaouïa est bâtie au milieu de ruines considérables, qui sont celles de l'antique *Musti*. Le nom d'Henchir-Mest, qui est un reste de l'ancienne appellation, est quelquefois donné aussi à ce lieu par les indigènes.

Le seul monument actuellement à peu près debout à Henchir-Mest est un arc de triomphe, à l'aspect encore imposant, bien que l'entablement et la partie médiane aient été jetés bas par un tremblement de terre, ce qui a dénaturé l'aspect de l'édifice, intéressant à plusieurs titres. C'est un nouveau type d'arc de triomphe ou plutôt de porte triomphale; car il s'élevait sur la voie antique. Chacun de ses piédroits était décoré, sur chaque face, d'une colonne unique, dégagée, avec piédestal, le tout d'ordre corinthien et d'un assez bon travail. Il s'élève à l'est de la ville antique. A l'ouest, un autre, qui lui faisait en quelque sorte pendant, est complètement ruiné, et ce n'est que par ses assises inférieures qu'on peut actuellement le reconnaître. Le premier des deux remonte au règne de Gordien III. Une grande rue qui traversait Musti dans toute sa longueur allait de l'une à l'autre de ces portes triomphales : c'était la voie romaine de Carthage au Kef, le long de laquelle étaient échelonnés les édifices de la cité. Une citadelle byzantine, dont l'intérieur n'est actuellement qu'un épais fourré de cactus et de ronces, a été élevée avec des pierres empruntées à des édifices antérieurs. Les murs en sont aujourd'hui rasés au niveau du sol.

Les Arabes du douar voisin, si peu hospitaliers, viennent le lendemain matin nous voir travailler et s'enquérir un peu aussi, avec la vaine curiosité qui leur est habituelle, du but de notre voyage. Les pierres dont nous copions les inscriptions et que tant d'autres ont déjà regardées avant nous ne nous indiquent-elles pas des trésors enfouis par les Romains d'autrefois (*Român mta bekri*, comme ils disent); ne sont-ce pas les trésors de la Cahenna, ou ceux des génies qui ont scellé leurs cachettes par des maléfices ou des sortilèges dont nous avons le secret?

Quelques-uns de nos interlocuteurs ont un signe peint sur le front, d'autres sur les mains; certains ont les chevilles tatouées, de sorte qu'ils semblent avoir aux pieds des chaussettes à jour d'un ton bleuâtre; il en est qui ont une tortue ou un lézard marqué sur chaque jambe, à la partie inférieure et externe; chez d'autres, c'est un croissant, c'est le sceau de Salomon, une palme, une croix. Comme ils ont la peau un peu moins brune que les Arabes du sud, ces tatouages se voient beaucoup mieux; ils sont, nous a-t-on dit, encore plus communs chez les femmes que chez les hommes; celles-ci se font ainsi imprimer sur les mains des dessins qui figurent de véritables mitaines avec manchettes et bordures dentelées; elles portent aussi sur la figure une petite croix au front ou même deux, réparties sur chaque pommette; souvent même la croix existe sur l'avant-bras et sur la poitrine.



Tatouages arabes. — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

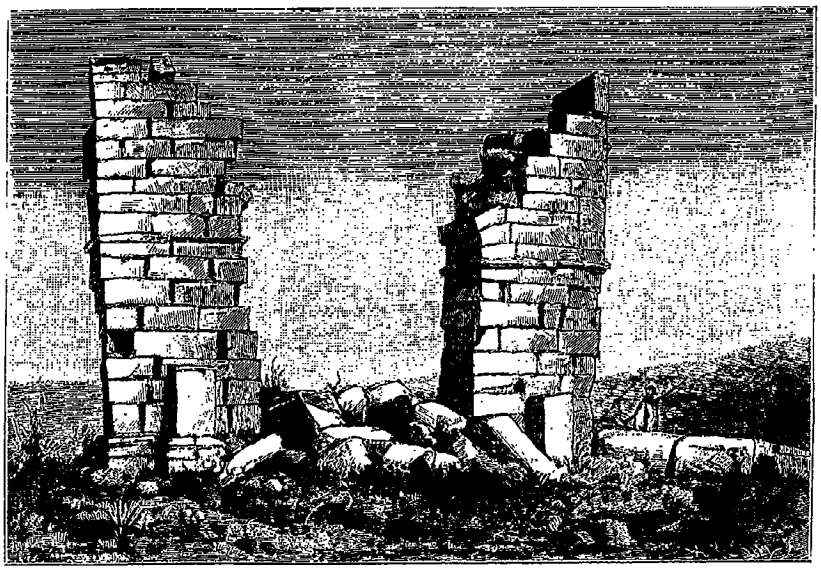
Nous ne pouvons nous empêcher d'être étonnés de la persistance de ces traditions, qui se sont transmises à travers l'islamisme, depuis les temps les plus reculés non seulement du christianisme, dont les croix grecques sont un héritage certain, mais encore du paganisme romain ou phénicien, auquel nous ramènent les représentations de lézards, de crocodiles et de tortues. Nous nous rappelons maintenant et nous rapprochons de ces signes, dans notre esprit, les croix tracées au feu sur le flanc des slouguis du sud ou des bestiaux du Sahel, pour les préserver du mauvais œil, celles qui figurent, tracées grossièrement sur les portes, à Kérouan par des clous de fer, à El-Djem par des traits de couleur rouge, dans les oasis du Djérid, à Kriz par exemple, par des dessins polychromes aux dispositions originales. C'est toujours le même symbole; les musulmans ne se doutent guère que c'est là le signe qu'ils ont chassé pendant si longtemps de la terre d'Afrique, et pour lequel jadis tant de sanglants combats se sont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

livrés dans le pays. La croix a disparu comme symbole religieux : elle a persisté comme remède contre le mauvais œil.

De Sidi-Abd-er-Rebbou à Bordj-el-Messaoudi la route suit un passage naturel entre le djebel Bou Kahil, qui court du nord-ouest au sud-ouest, et la chaîne du Djououda, qui suit une direction à peu près parallèle. L'entrée de ce passage est située à deux ou trois kilomètres d'Henchir-Mest, au delà d'une petite koubba ruinée, celle de Sidi-Baker, mauvaise masure dont la voûte est à demi écroulée, ce qui ne fait pas l'éloge de la piété ou de la richesse des dévots de ce marabout. C'est là aussi que passait la voie antique, mais elle ne se confondait pas absolument avec la piste arabe actuelle ; on la retrouve un peu à droite, au pied du mamelon que la route moderne coupe à son sommet ; les milliaires en sont encore couchés parmi les broussailles.

Nous savons que Bordj-el-Messaoudi ne nous offrira pas grandes ressources ; on nous l'a répété plusieurs fois et nous ne tarderons pas à en faire par nous-mêmes la triste expérience. Ce n'est, à proprement parler, qu'une grande cour sur laquelle s'ouvrent trois ou quatre chambrettes plus ou moins sales, presque toujours occupées. Le fondouk appartient à un riche Arabe qui l'afferme à un représentant. Il a été ainsi confié successivement à des Arabes, à des Maltais, à des Italiens ; mais toujours et quel qu'en soit le fermier, nous l'avons trouvé sale et habité par tous les insectes de la création. Quand ce point était occupé par des troupes, les officiers avaient fait construire à peu de distance du fondouk une petite cité militaire, cachée au milieu de jardins verdoyants ; mais depuis que le pays a été rendu à lui-même, la cité s'est effondrée : c'est une ruine de plus ajoutée à toutes les autres. On y était



Arc de Gordien à Sidi-abd-er-Rebbou. — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

pourtant mieux logé que dans le fondouk voisin.

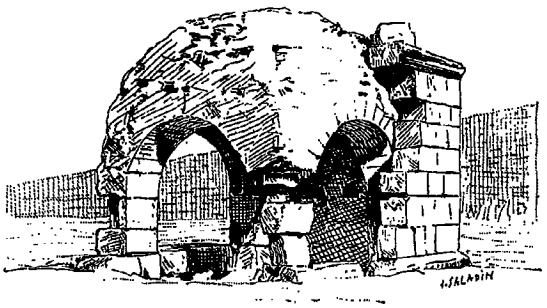
Nous n'hésitons cependant pas sur le parti à prendre et, prêts à tout, nous entrons bravement dans le caravansérail. Suivant nos prévisions, toutes les chambres du lieu sont occupées. Une seule est à peu près libre, et on nous l'offre pour y dîner à l'abri pendant que l'on dresse notre tente devant la porte du bordj et que l'on s'occupe de remiser nos chevaux. On nous introduit donc dans une sorte de réduit voûté, éclairé par une très petite fenêtre et dont le sol est couvert d'orge en vrac. Des planches servent à maintenir le tas d'orge du côté de la porte ; d'autres planches, posées à même sur l'orge, nous serviront de parquet. Nous faisons apporter nos caisses de photographie : voilà les sièges trouvés ; quant à la table, nous nous en passerons, ou du moins une sorte de volet placé sur nos genoux la remplacera ce soir. Notre cordon bleu s'empresse de nous apporter le menu du jour, et nous y faisons honneur, malgré sa frugalité. Mais, hélas ! on a oublié cette fois de chasser la gent parasite par un arrosage approprié, et nous nous apercevons aux soubresauts répétés que subit notre table improvisée que chacun de nous cache, ou plutôt essaye de cacher à son compagnon le supplice qu'il éprouve. Bientôt, comme nous n'osons combattre franchement le mal, de peur d'ébranler notre couvert, les bataillons altérés de sang, encouragés par notre immobilité relative, montent plus nombreux à l'assaut ; on pourrait croire qu'il y a une puce cachée sous chacun des grains de l'orge sur laquelle nous sommes installés. C'en est fait, il faut capituler. Nous déposons ce qui nous sert de table sur ce qui nous sert de plancher, et nous nous décidons à poursuivre l'ennemi pour le chasser de ses conquêtes. Mohammed a l'ordre de porter notre couvert en plein vent, pendant que nous secouons nos habits pour les débarrasser de leurs hôtes incommodes ; mieux vaut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mille fois dîner à la belle étoile devant la porte du fondouk!

Sur la pente de la colline qui se dresse au nord du bordj et regardant l'ouest existent des ruines assez étendues; ce sont celles d'une petite ville appelée Thacia par les Itinéraires; le nom en figure sur une base de statue déterrée sur place. Aucun monument ne subsiste debout. Les oliviers sauvages ont tout envahi, et l'on ne peut actuellement reconnaître aucune trace distincte. La cité était bien située, sur la petite éminence rocheuse d'où elle dominait la plaine, abritée des vents du nord par le massif imposant du Gorrha et ses puissantes ramifications, et défendue contre ceux du sud par les montagnes qui séparent la Bahirt-el-Ghorfa (plaine de la Ghorfa) de la plaine de Bordj-el-Messaoudi et de celle du Sers. Les officiers de la garnison y ont fait quelques découvertes curieuses; nous avons déjà dessiné au Kef des fragments d'architecture qui en provenaient; il en existait d'autres, rangés avec soin dans l'ancien jardin de la garnison auquel nous avons fait allusion plus haut; ils ont été transportés depuis au musée de Tunis.

Le seul édifice qui reste de la ville de Thacia se trouve sur la grande route et par conséquent à quelque distance en avant du gros des ruines: c'est le petit mausolée de Cornelius Rufus, dont nous donnons ici une reproduction.



Mausolée de Cornelius Rufus à Bordj-el-Messaoudi. — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

Il était composé d'une voûte d'arêtes en blocage entourée et masquée sur ses quatre faces par un mur en grand appareil. Une partie circulaire le terminait au-dessus de cet étage inférieur et portait elle-même, très probablement, une colonnade formant portique circulaire, au milieu duquel se trouvait la statue du défunt.

Pendant que nous dessinons ce petit monument, que les Arabes appellent, comme beaucoup d'autres mausolées de ce genre en Tunisie, « la Boutique du Barbier, *Hanout el-Hadjem*, vient à passer devant nous toute une caravane qui se rend au Kef. C'est un bien singulier spectacle que d'apercevoir au-dessus de cette foule bigarrée d'hommes, de femmes et d'enfants, de bestiaux, de chiens, de chameaux et d'ânes, à l'aspect si étrange et si éloigné de ce qu'on a l'habitude de voir en France, les fils d'un télégraphe qui vont à l'infini, de poteau en poteau, porter les nouvelles de la capitale jusqu'au Kef, en pleine montagne; c'est la civilisation passant par-dessus la tête de tous ces Arabes, encore sauvages pour la plupart. Tout à coup le désordre se met dans la bande: trois ou quatre chameaux qu'on a badigeonnés de goudron pour les guérir de la gale se prennent à gambader au centre, où se trouvent réunis les conducteurs; chacun commence par se sauver au plus vite, pour ne pas être exposé aux atteintes de ces animaux qui couvrent de goudron tout ce qu'ils touchent et qui, exaspérés par les démangeaisons qu'ils endurent, vont se frotter sans distinction aucune au premier objet venu; mais on ne tarde pas à les rattraper, à les faire rentrer dans le rang, et la caravane se remet en marche, accompagnée par les bêlements du troupeau et le galoubet d'un vieil Arabe; celui-ci, assis gravement sur son âne, ressasse de Teboursouk jusqu'au Kef le même motif mélodique, lent, traînard et plaintif, pour le plus grand plaisir de lui-même et de ses auditeurs.

A quelques pas du bordj, au milieu des fourrés de lentisques, un petit carré de terrain, entouré d'une palissade, renferme quelques tombes; là dorment, sous un terre que surmonte une croix de bois, une dizaine de soldats enlevés par la maladie pendant qu'ils campaient dans le voisinage. La terre d'Afrique ne leur a pas été clémente et ils n'ont point revu comme leurs compagnons d'armes le doux pays de France.

Henchir-Douamis. — Henchir-Chett.

C'est de Bordj-el-Messaoudi qu'il nous faut partir pour revenir à Teboursouk par le versant septentrional du Gorrha; et pourtant nous voudrions bien aller visiter le défilé de Khanguet-el-Kedim, qui s'ouvre non loin de là dans la direction de l'est. C'est en effet un passage célèbre dans l'histoire de la Tunisie contemporaine par le meurtre d'un général tunisien en l'année 1861.

A cette date une partie du pays et notamment les habitants du Kef s'étaient soulevés contre le bey et parlaient de secouer son autorité. Le prince envoya au Kef un représentant pour tâcher de ramener les rebelles. Celui-ci partit, comme un vrai Tunisien du temps passé qu'il était, dans une belle calèche attelée de mules, comptant plus sur son éloquence que sur son épée pour calmer la sédition. Tout alla bien jusqu'au défilé d'El-Kedim; mais, au moment de déboucher dans la plaine, la voiture fut entourée d'un parti d'Arabes armés qui firent mine de l'arrêter. Le général descendit pour parlementer, rappelant les droits imprescriptibles du souverain à l'obéissance de ses sujets; il n'eut pas le temps d'achever. Plusieurs coups de feu partirent à la fois, et l'envoyé du bey tomba pour ne plus se relever. Ce meurtre précipita la solution des affaires. Le pays fut ravagé par les troupes beylicales, et le Kef livré à un pillage et à une destruction dont il ne s'est pas encore relevé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Aucun endroit n'est en effet plus propice aux guets-apens que ce défilé. Qu'on se figure un chemin resserré courant entre deux lignes boisées; d'un côté le terrain, assez rocheux, surplombe de quelques mètres; de l'autre, au contraire, il est légèrement incliné. De part et d'autre, d'épais buissons ferment la vue et peuvent dissimuler un ennemi embusqué. Aussi les voyageurs qui faisaient route entre le Kef et Tunis n'étaient jamais sans inquiétude quand ils s'aventuraient dans ce passage, et ceux qui étaient armés glissaient prudemment une balle dans leur fusil.

Il pourra sembler extraordinaire qu'au milieu d'un semblable fourré se trouvent des ruines romaines. Il en existe pourtant. En cherchant des pierres pour la nouvelle route, on fut amené à fouiller un petit monticule surmonté d'un olivier, d'où émergeaient quelques blocs taillés de la main de l'homme. On trouva ainsi, non seulement une chambre ou plutôt une série de chambres avec mosaïques et enduits muraux, mais aussi deux grandes statues de marbre blanc, une d'homme, une de femme, d'un travail soigné et d'une conservation relativement bonne. Seule la tête de l'homme a disparu, soit qu'elle ait été brisée en mille morceaux, soit qu'elle ait été enlevée, soit enfin que la fouille n'ait pas été poussée assez loin et qu'elle soit encore en terre. Il y avait là sans doute une villa de plaisance située sur le bord de la grande route, où quelque bourgeois enrichi d'une cité voisine venait jouir du calme et de la fraîcheur.

Pittoresque, archéologie, souvenirs historiques, il y avait de quoi nous tenter, mais nous nous étions juré de ne plus nous détourner de notre route. D'ailleurs nous sommes gens de revue avec la Tunisie, et ce que nous ne pouvons pas étudier dans cette tournée, nous



L'orage à Henchir Douamis (voy. p. 144). — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. R. Cagnat.

reviendrons peut-être quelque jour le visiter à nouveau.

Nous quittons donc le bordj sans aucun regret, et nous prenons le chemin qui se dirige vers le Gorrha par le versant occidental du djebel Djouaouda. La route n'est pas des plus aisées; elle est toute montueuse et se perd en de nombreux détours au milieu des buissons épais qui couvrent les flancs des collines. On traverse successivement plusieurs petits ruisseaux, affluents de l'oued Arkou, affluent lui-même de l'oued Tessa, qui se jette dans la Medjerda non loin de Ben-Bachir; et plus on avance, plus le pays devient raviné et difficile; nous ne montons que pour descendre et remonter encore; ce serait un vrai refuge de bandits, s'il y en avait dans le pays.

Enfin nous arrivons à une ruine considérable qui se nomme, comme tant d'autres, Henchir-Douamis (la Ruine des Souterrains). L'endroit n'avait jamais été visité avant l'arrivée de nos troupes : ce sont les officiers de Bordj-el-Messaoudi et de Teboursouk qui les premiers eurent l'idée de pousser jusque-là; depuis, la ruine a été plusieurs fois revue et étudiée.

Au milieu de cet henchir s'élève une koubba construite avec les pierres de la ville romaine; elle est consacrée à Sidi-Mohammed-es-Salah; nos hommes s'y réfugient pour la nuit; notre tente est plantée devant la porte.

C'est en arrivant à cette koubba perdue au milieu des montagnes que nous apprenons une terrible aventure arrivée à Dougga depuis notre départ. Nous n'avions pas très bonne opinion des habitants du village, mais elle était meilleure encore qu'il ne convenait. Il paraît qu'une de ces belles dames auxquelles nous avons tout à l'heure appliqué une épithète peu courtoise oubliait près d'un de ses voisins la fidélité due aux serments du mariage. Ce complice était marié de son côté et avait plusieurs enfants, notamment un fils

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une douzaine d'années. Le mari outragé rencontra précisément l'enfant sur la route. Il était à cheval. D'un coup d'étrier habilement dirigé dans la tête, il l'étendit à terre, puis il l'attacha, à demi mort, à la queue de son cheval, et partit au grand galop, déchirant aux pierres et aux arbustes de la montagne le corps encore vivant de sa victime. Après ce méfait il rentra tranquillement à Dougga, où il se laissa arrêter sans marquer le moindre repentir de son acte de bestiale cruauté. Naturellement l'événement avait fait une profonde sensation dans toute la région voisine; et, grâce au bavardage arabe, quelques heures après le fait était connu à cinq lieues à la ronde. Il y a là de quoi défrayer la conversation de nos gens pendant plusieurs jours. Au fond ils donnent raison à l'Arabe qui s'est vengé, mais ils n'osent pas trop nous le dire.

Le nom d'*Henchir Douamis* a été appliqué à cette ruine à cause des immenses citernes qui s'ouvrent au flanc de la montagne, au pied de la koubba, dans la direction du sud. Ces citernes étaient autrefois creusées en terre et recouvertes par des maisons; aujourd'hui les maisons se sont éboulées, la terre a glissé avec les pluies, entraînant la surface de la colline, et du passé il ne reste plus que ces excavations où les habitants du douar voisin accumulent leurs troupeaux.

Le seul monument reconnaissable, outre la fortification dont les Byzantins avaient entouré le mamelon, est une porte monumentale construite sur le plan de l'arc de Constantin à Sbeitla et de bien d'autres semblables. Il est très dégradé.

Le forum ancien était à environ deux cents mètres au nord-est de la koubba. Il serait téméraire, d'après la forme seule du terrain, d'être aussi affirmatif; mais, par un heureux hasard, les bases de statues qui l'ornaient sont demeurées à leur place, si bien qu'on a pu déchiffrer les inscriptions qui y étaient gravées.

C'est ainsi que nous avons appris le nom que la ville portait autrefois : *Uci Majus*.

Pour poursuivre notre chemin il faut continuer à monter, par une pente assez douce, il est vrai, mais sans interruption, à travers une suite de mamelons et de petites vallées. Pas un brin de végétation, sinon des



Fragments provenant de Bordj-el-Messaoudi conservés au musée du Kef (voy. p. 142). — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

herbes folles; pas d'habitants non plus, au moins en cette saison où la plaine verdoyante attire tous les indigènes. La route ne doit pas être très réjouissante en temps ordinaire; elle devient intolérable par la pluie.

Or voici que le ciel se couvre de gros nuages qui ne nous présagent rien d'agréable; nos hommes, qui ont l'habitude du pays et connaissent les signes précurseurs du mauvais temps, ne se font pas illusion et nous annoncent un violent orage.

Leur prédiction ne tarde pas à se réaliser. Le tonnerre se met à gronder, les éclairs lui succèdent, et nous voilà au milieu d'une tempête épouvantable. Nos chevaux dressent l'oreille et n'avancent plus qu'à contre-cœur. Tout à coup le ciel se fond en eau ou plutôt en grêle; il tombe des morceaux de glace de la grosseur d'une noisette qui arrivent sur nous poussés par le vent et nous cinglent en pleine figure. Force nous est de tourner le dos à l'orage, de mettre sur nos têtes nos capuchons les plus épais et de tout recevoir sans souffler mot. Nos chevaux s'arc-boutent sur leurs quatre jambes pour mieux résister aux éléments, et nos chiens se cachent où ils peuvent. En quelques instants le sol devient une fondrière, chaque sentier un oued tumultueux, et l'eau ruisselle autour de nous au ciel et sur la terre. Jamais, dans tout notre voyage, sauf toutefois à la traversée de l'oued Nebbahna, nous n'avions passé de si mauvais instants.

Cependant le calme commence à se rétablir, le tonnerre diminue ses éclats et la grêle a cessé. Nous pouvons reprendre notre marche, malgré l'état déplorable du sentier; plus tôt nous serons arrivés à l'Henchir-Chett, qui sera aujourd'hui le but de notre expédition, plus tôt nous serons à l'abri et au chaud, si nous y trouvons du bois sec. Nous franchissons donc ornières, flaques d'eau et tas de boue, sans y faire attention, et nous voyons avec bonheur que la ruine n'est plus éloignée; les pierres qui jonchent le sol à droite et à gauche du chemin en sont la preuve.

R. Cagnat et H. Saladin.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Maison romaine à Henchir-Chett. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. R. Cagnat et S. Reinach.

VOYAGE EN TUNISIE,

PAR MM. R. CAGNAT, DOCTEUR ÈS LETTRES, ET H. SALADIN, ARCHITECTE,

CHARGÉS D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Henchir-Chett. — Le Gorrha; les mines de Djebba.

Henchir-Chett, où nous sommes arrivés, est situé immédiatement au-dessous du sommet principal du Gorrha, dont la table jaunissante surplombait l'établissement antique Il paraît que nous trouverons un asile pour la nuit dans une maison arabe pompeusement décorée du nom de *bordj* et qui appartient à un personnage appelé Abd el-Melek. Naturellement ce propriétaire, qui possède quelque autre bien, n'habite pas ce nid d'aigle privé de toutes ressources. Il vit à Tunis, des revenus de sa fortune, et n'a au sommet du Gorrha qu'un fermier, auquel nous venons demander l'hospitalité. Mais, hélas! dans quel bouge il nous faut pénétrer! Au moment où nos chevaux vont franchir la porte du bordj, ils se trouvent en présence d'un troupeau de vaches, qui sort pour aller au pâturage. Elles ont les jambes plongées dans une boue verdâtre, formée de détritus de toute sorte et surtout de fiente amassée dans la cour depuis des années : les malheureuses bêtes, qui passent toute la nuit et une partie de la matinée parquées dans cette enceinte empestée, ne peuvent se coucher sans s'enfoncer en cette ordure, et force leur est ou d'en passer par là ou de dormir debout. Naturellement, chaque fois qu'il tombe une ondée, et la pluie n'est pas rare au sommet de la montagne, la boue devient plus liquide et plus abondante; c'est un spectacle repoussant et une odeur plus repoussante encore; après l'orage de tout à l'heure, la cour est transformée en un lac fétide. C'est pourtant là qu'il nous faut entrer. Nos chevaux s'avancent en faisant jaillir la boue sous leurs sabots comme s'ils traversaient une rivière! Nos bottes en sont inondées. Nous nous trouvons devant une grande maison de construction romaine; le rez-de-chaussée est occupé par un

1. Suite. — Voyez t. XLVII, p. 353 et 369; t. XLIX, p. 289, 305 et 321; t. L, p. 385 et 401; t. LII, p. 193 et 209; t. LIII, p. 225, 241 et 257; t. LVI, p. 97, 113 et 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moulin à huile; nous n'avons pu y entrer, parce que le maître était absent et avait emporté avec lui les clefs de son cellier. Il y a bien aussi une pièce ou deux, habitées par les gardiens, que nous aurions pu visiter; mais, outre qu'il nous aurait fallu traverser à pied la cour pour nous y rendre, nous ne voulions pas nous risquer dans un intérieur aussi suspect. La vue de la cour nous suffisait. Au premier étage existe une pièce assez vaste, prise sur la hauteur de la salle antique et dont le plancher est de construction moderne; elle a été créée par le propriétaire actuel; on la mit à notre disposition. Il n'y a pas de porte, de sorte que l'air empesté de la cour y pénètre sans aucun obstacle, la nuit surtout, où le troupeau enfermé soulève les miasmes de la boue à chaque mouvement.

C'est grand dommage que l'on ne puisse garder un meilleur souvenir du bordj, car la construction romaine à laquelle il a succédé est très curieuse. Elle était à peu près carrée; à chaque angle se détache un contrefort aux trois quarts engagé dans la muraille. La toiture antique est encore intacte, ainsi que la voûte qui la soutient. Le tout est bâti en petits matériaux reliés par du mortier; de plus, les murs étaient autrefois revêtus extérieurement d'une couche uniforme d'enduit, dont il reste des traces sur plus d'un point. Aujourd'hui encore, malgré les injures du temps, cette maison romaine, entourée d'arbres de toute sorte, dont quelques-uns assez élevés, offre le coup d'œil le plus pittoresque. Au haut de cette montagne presque inhabitée, loin de toute voie de communication, et en face de ce reste vénérable d'un autre âge, on remonte, sans difficulté, le cours des siècles passés; on se représente les vieux habitants de cette région, plus Berbères que Romains, occupés des soins de l'agriculture ou attentifs à l'élevage de leur bétail, presque indifférents aux événements qui se passaient de l'autre côté de la Méditerranée et qui pourtant décidaient souvent de leur sort, mais dont ils n'entendaient parler que de loin en loin, par quelque passant égaré, par quelque marchand ambulant. Ils ne connaissaient guère de Rome que les impôts qu'elle leur demandait, et que la sécurité profonde qu'elle leur assura pendant si longtemps; mais ils devaient avoir un singulier attachement pour cette puissance qui permettait à leurs blés de pousser hauts et drus, à leurs troupeaux de paître sans crainte, et ils étaient de ceux qui pouvaient chanter avec le poète :

O Melibœe, deus nobis hæc otia fecit

(O Mélibée, c'est vraiment un dieu qui nous a fait ces loisirs.)

Cette maison faisait partie d'un bourg romain assez important; il n'en reste plus guère de traces apparentes qu'une grande quantité de pierres entassées pêle-mêle et quelques grandes inscriptions. Des fragments portant des lettres assez bien gravées ont été utilisés dans les constructions modernes que Sidi Abd el-Melek ou son prédécesseur ont ajoutées comme dépendances à l'édifice antique. Une source abondante sort à quelque distance de là dans un bassin formé aussi de pierres romaines. Plus loin, au milieu d'un bois de beaux oliviers, et plus rapprochée encore du sommet du Gorrha, était la nécropole. On y voit les restes d'un mausolée considérable et disposé un peu autrement que ceux que nous avons remarqués dans le reste du pays. La partie principale se composait de deux étages. L'étage supérieur, bâti en blocage, est aujourd'hui recouvert de terre et de végétation qui l'ont défiguré. L'étage inférieur comprend une salle allongée, dans laquelle on pénétrait par une porte; intérieurement elle est percée de niches où l'on plaçait des urnes funéraires. On en sortait par trois portes voûtées donnant accès sur une avant-cour, actuellement à moitié comblée et qui était peut-être couverte.

Un pilier en blocage avec une amorce d'arcade indique sans doute que cette avant-cour se terminait par une grande porte cintrée. On pénétrait ensuite dans une large cour, dont l'enceinte en grandes pierres de taille s'élève encore à un mètre au-dessus du sol. Deux autres piliers surmontés d'amorces d'arcades ou de voûtes qui se remarquent en deux endroits différents du mur permettent de croire à la présence de petites constructions secondaires dont on ne pourrait guère déterminer la nature qu'après des fouilles sérieuses. On est étonné de trouver un tombeau de cette dimension dans un endroit aussi retiré; mais c'était peut-être une sépulture commune à quelque association civile ou religieuse, dont le nombre des membres faisait la richesse et nécessitait un grand emplacement si l'on ne voulait pas séparer dans la mort ceux qui avaient voulu se réunir pendant la vie.

Derrière la maison de Sidi Abd el-Melek, une belle cascade tombe du haut du Gorrha au milieu de mousses de toute sorte et d'arbrisseaux qui ont poussé aux creux des rochers; cette chute d'eau, à laquelle on ferait à peine attention dans d'autres pays, est une exception en Tunisie, et suffit pour donner au paysage qui l'encadre une valeur toute particulière.

Le soir arrive et nous sommes obligés de rentrer sous le toit de la maison, avec quelle appréhension, on s'en doute. La réalité dépasse encore notre attente. Mohammed a allumé du feu pour le souper et pour sécher nos vêtements : comme il n'a trouvé que du bois vert et que le vent souffle de face, la fumée, au lieu de s'échapper, entre dans la chambre et l'obscurcit entièrement. Il nous faut ou subir ce nouveau genre de supplice ou demeurer hors de la maison, sous les arbres et dans la vapeur humide qui se dégage des sources voisines. Ce dernier parti, qui nous expose à la fièvre, doit être repoussé sans hésitation : mieux vaut encore être enfumés. Nous nous asseyons, le nez bouché et les yeux couverts par notre mouchoir, jusqu'à ce que Mohammed ait achevé de cuisiner. Alors seulement nous pouvons reprendre notre vie ordinaire. Nous nous couchons le plus vite possible pour oublier l'heure présente l'odeur empestée de la cour et le dégoût qui nous a envahis. Demain, au point du jour, nous irons respirer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dès que les bagages sont faits, nous reprenons la direction de Teboursouk, mais l'état des chemins est trop mauvais pour que nous essayions d'y aller directement. Nous contournons par l'ouest le sommet du Gorrha. De ce côté la route est passable. A notre droite se dresse le plateau rocheux qui surmonte la montagne. Il n'est habité que par de gros oiseaux de proie. Nous voudrions bien en abattre quelques-uns, mais ils ont soin de se tenir toujours hors de la portée de nos fusils. Lorsque nous avons dépassé la partie la plus occidentale du Gorrha, nous voyons à nos pieds, dans le lointain, la plaine de la Medjerda, avec les cours d'eau qui la traversent. Ceux-ci se tracent en courbes lumineuses sur la surface grise et monotone de la plaine. Le plus important, l'oued Tibar, se prolonge à perte de vue devant nous et gagne le nord en droite ligne. Çà et là quelque point microscopique indique une koubba ou un bordj. Puis nous commençons à descendre vers un village arabe nommé Djebba. Là aussi nous trouvons une cascade ; l'eau s'est frayé un passage dans la dalle rocheuse du plateau supérieur qui surplombe; elle a creusé un trou dans la pierre, et au travers de cette cavité elle tombe en une masse assez considérable; elle rencontre d'abord une plate-forme, d'où elle rebondit



Départ de Teboursouk : dans les oliviers (voy. p. 148). — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

pour s'élancer plus loin et arriver au sol. Là elle donne naissance à un petit torrent qui gagne la plaine. A côté de la cascade, et collée contre le rocher à une certaine hauteur, on remarque une construction en petit appareil de l'époque romaine, une sorte de maisonnette. Évidemment, au temps où cette construction a été faite, on y accédait soit par un escalier taillé dans le roc, soit par le rocher lui-même, sur lequel on pouvait monter. Depuis lors les eaux auront rongé la montagne; un éboulement sera survenu et aura emporté la partie du terrain qui permettait de parvenir à la maison. Aujourd'hui elle est absolument inaccessible. Il faudrait avoir une échelle assez longue pour arriver jusque-là; mais une échelle est chose rare en pays arabe, nous l'avons éprouvé à nos dépens. On y verrait un curieux spectacle, au dire des habitants du pays : il paraît en effet que six hommes et un chien y dorment depuis trois cents ans — est-ce une variante de la légende si répandue des Sept-Dormants (*Seba-R'goud*), à laquelle nous avons déjà fait allusion à propos de notre voyage à Degache? — jamais personne n'est allé les visiter. Chaque année on tue un bœuf devant cette demeure enchantée.

Il y avait autrefois à Djebba une exploitation de plomb argentifère. Les travaux, au temps des Romains, avaient lieu à ciel ouvert, ainsi qu'on peut le constater encore aujourd'hui; on distingue même l'amorce de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

certaines galeries. Une compagnie a voulu, il y a une vingtaine d'années, reprendre l'exploitation; elle avait construit deux grands bâtiments et installé tout un outillage spécial; la difficulté des transports et le peu de richesse de la mine ne lui ont pas permis de prospérer; elle a fait faillite et a tout abandonné dans l'état où elle l'avait mis. Les appareils nécessaires au travail sont toujours en place, mais dans quel état de délabrement! C'est une ruine de plus sur cette terre de ruines; combien navrante, hélas! et combien désolée!

De Teboursouk à Aïn-Tounga (ruines de Thignica).

De Djebba nous revenons aisément à Teboursouk en suivant les pentes septentrionales du Gorrha et par une route relativement facile, au flanc de la colline. En passant, nous visitons l'henchir Kouchbatia, où nous trouvons tout un douar installé entre les deux portes triomphales qui formaient les extrémités du forum, et nous rentrons à Teboursouk, bien décidés cette fois à partir au plus tôt pour Tunis.

Mais voici bien une autre affaire. Le charretier qui avait amené, si maladroitement du reste, nos bagages depuis la gare de Béja et que nous croyions retrouver à Teboursouk en arrivant, s'est ennuyé de nous attendre et est parti sans rien dire; impossible de savoir ce qu'il est devenu. Mais comme ni sa charrette ni ses chevaux ne sont dans la ville, et que personne n'a entendu parler de lui, il est probable qu'il a trouvé une meilleure occasion; nous n'avons plus à compter sur notre homme. Le mal est, au reste, facile à réparer: deux chameaux feront notre affaire.

Nous demandons au khalifa de vouloir bien désigner lui-même ceux qui nous seront fournis, et que nous payerons le prix habituel. Promesse nous en est faite, et nous nous endormons tranquilles, comptant que le lendemain, au point du jour, les bêtes seront devant la porte, prêtes à partir.

Quelle illusion! Le soleil est levé depuis longtemps que nous les attendons encore.

Ali court chez le khalifa, qui fait d'abord l'étonné, puis finit par avouer qu'il n'en a pas à mettre à notre disposition. L'un a précisément loué ses chameaux pour Tunis aujourd'hui; l'autre a quelque travail pressé qui non seulement réclame leur présence actuellement, mais encore qui nécessite leur séjour à Teboursouk pendant longtemps encore.

Bref, ce n'est qu'après de longs pourparlers, après avoir menacé de porter plainte au caïd et plus haut aussi s'il le faut, que nous parvenons à obtenir les deux chameaux qui vont porter notre bagage jusqu'à Testour.

Nous traversons, pour quitter Teboursouk, de magnifiques plantations d'oliviers qui produisent de fort beaux fruits et une huile très estimée pour sa limpidité. Puis nous regagnons la grande route de Tunis. Celle-ci traverse des vallées verdoyantes, mais sans un champ cultivé et sans habitants. Le pays est excessivement accidenté. Nous nous tenons sur les pentes nord-ouest du djebel El-Ouache, qui s'élèvent brusquement sur notre droite, tandis que nous apercevons en face de nous les vallées profondes qui nous séparent du massif montagneux dont le djebel Bou-Dabbous est le sommet le plus élevé. A mesure que nous avançons, le paysage prend réellement un très beau caractère; devant nous et à gauche se dressent de grands rochers et de hautes falaises au bas desquels poussent quelques buissons de genévriers et de lentisques; le chemin que nous suivons monte tout à coup, après avoir traversé pour la troisième fois l'oued Khalled, qui est la rivière de Teboursouk. Nous apercevons alors une file de voitures en détresse. Comme les pluies de ces derniers jours ont complètement détrempé le sol, les roues des voitures se sont enfoncées dans les ornières profondes; c'est en vain que les cochers maltais injurient leurs attelages et les rouent de coups de fouet, que de nombreux Arabes les tirent par la bride : les malheureux chevaux n'en peuvent plus, et les voitures restent toujours immobiles. Mohammed et Ali vont-ils aider leurs compatriotes? Ils entament bien avec eux une conversation animée, mais c'est pour savoir ce que renferment ces quatre voitures aux stores baissés. On finit par apprendre que ce sont les femmes de personnages importants de Tunis; elles sont allées en bande assister à un riche mariage qui vient de se faire au Kef, et, après une halte à Teboursouk chez des amis, elles sont reparties ce matin pour la capitale par la grande route. Ces dames rient et bavardent dans leurs calèches, sans s'émouvoir le moins du monde du retard que va leur causer cet accident. Les domestiques de toutes couleurs, nègres, arabes, mulâtres, se pressent à l'envi pour tâcher de tirer les roues des ornières; ils réussissent pour la première voiture; à force de cris, et grâce à plus d'un coup de matraque administré sur la croupe des mulets, l'attelage part à fond de train et monte de la même allure la route que nous avons déjà laissée derrière nous. Mais les autres ne sont pas encore sur le point de démarrer, et nous verrons ce soir la dernière voiture arriver à Aïn-Tounga alors que nous y serons installés depuis longtemps.

Nous poursuivons donc notre chemin sans nous occuper davantage de ce que nous venons de voir, et bientôt nous atteignons le sommet de la montée; de là, nous apercevons au loin devant nous, sur la pente légèrement inclinée d'une colline, les ruines de la citadelle byzantine d'Aïn-Tounga, éclairées par le soleil, qui commence déjà à descendre sur l'horizon. L'aspect en est fort beau et nous ne pouvons modérer une vive émotion. L'importance apparente de cette ruine répond bien à la description qui nous en a été faite par plus d'un admirateur.

La citadelle possède encore ses remparts et ses tours, et sur les fronts est et nord elle présente des façades d'une certaine élévation. Le front sud est en moins bon état de conservation, et le front ouest est encore plus délabré.

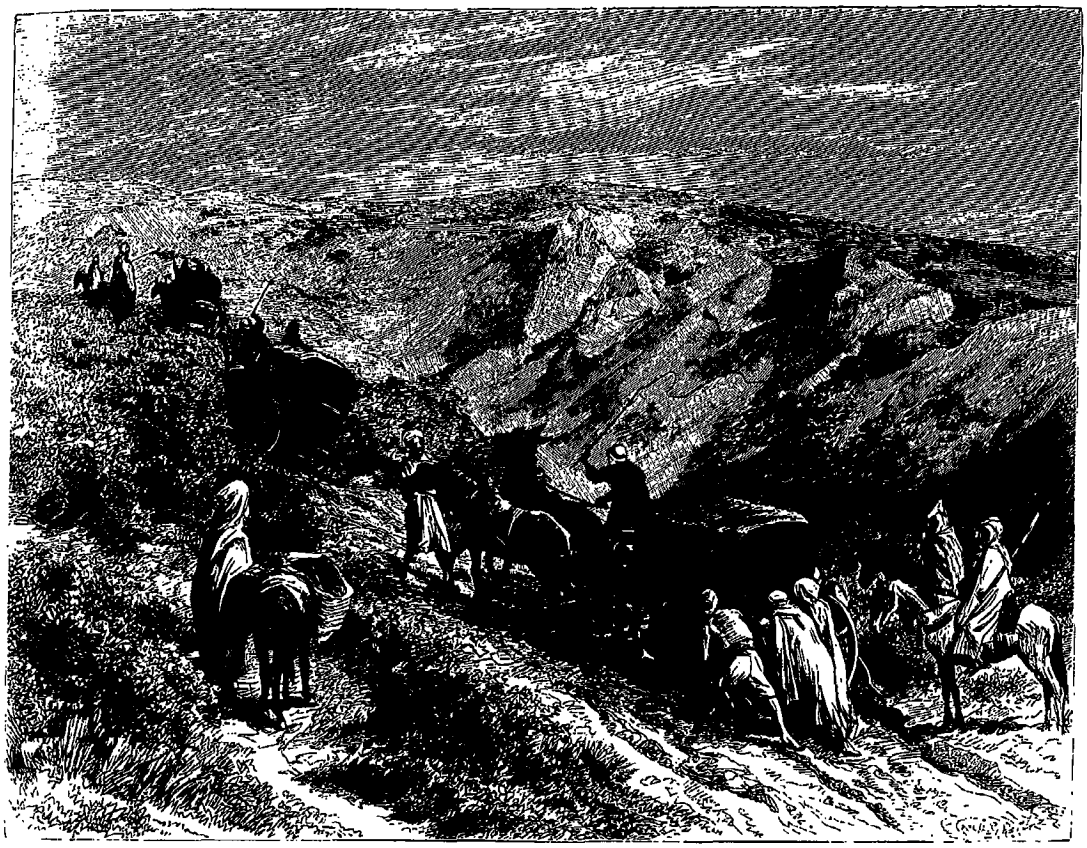
Les murs, construits à la hâte, de matériaux pris à la ville antique au moment où l'empire byzantin couvrit de forteresses l'Afrique, qu'il sentait lui échapper tous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les jours davantage, sont composés de pierres de hauteurs différentes et même de fragments d'inscriptions et de morceaux d'architecture, corniches, architraves et pilastres cannelés.

Nos troupes, longtemps campées à Aïn-Tounga, ont entouré la vieille forteresse de travaux de tout genre. Le front ouest et le front nord ont été occupés par des constructions en moellons servant de cantines, d'écuries, de chambres; le front est et le front sud ont été l'objet d'un autre genre de travaux : on a pavé le terrain de façon que les tentes pussent reposer sur un sol imperméable. Les chemins qui les reliaient entre elles étaient pavés de même. Devant le front ouest, à l'endroit où sort du sol la source qui a donné son nom à la localité, Aïn-Tounga, les troupes ont capté la source, l'ont canalisée et ont pratiqué une fontaine avec une sorte d'abreuvoir.

Nous campons rapidement, et nous sommes déjà retirés sous notre tente que nous entendons arriver la caravane que nous avions laissée derrière nous sur la route. On fait arrêter les voitures un peu avant Aïn-Tounga. Les chevaux et les mulets sont dételés. Les domestiques mâles s'occupent de dresser les petits abris sous lesquels ils vont coucher ce soir, tandis que



Le convoi embourbé. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

ces dames dormiront dans leurs voitures, à l'abri des stores qui les défendent contre les regards indiscrets. Plusieurs négresses, vêtues de costumes éclatants, s'empressent, les unes à soigner les enfants et à les promener çà et là, les autres à apprêter le repas du soir. Les feux s'allument, pendant que la nuit tombe lentement. Les ténèbres qui nous entourent nous font sentir plus vivement encore la singularité de ces scènes étranges.

De tous côtés on remarque des amas de pierres taillées et des murs qui sortent de terre. Ici des fouilles, exécutées sous la direction des officiers, ont découvert des alignements de bases de colonnes avec les fûts en partie en place; malheureusement le peu de développement donné à ces fouilles ne permet pas de déterminer à quel genre d'édifices appartenait ce portique. Plus loin, un arc en partie démoli; plus haut encore, les ruines d'un temple dont une partie des murs de la cella existe encore. De tous côtés, des chapiteaux, des fragments de corniches ou d'architraves, des colonnes sont à terre; les uns terminés complètement, les autres dans un état plus ou moins avancé d'achèvement. Il est probable que cet édifice aura été abandonné avant d'être achevé, à moins qu'on ne soit en présence d'une restauration, entreprise à la suite d'une destruction partielle, par suite d'un tremblement de terre, et interrompue ensuite faute de ressources.

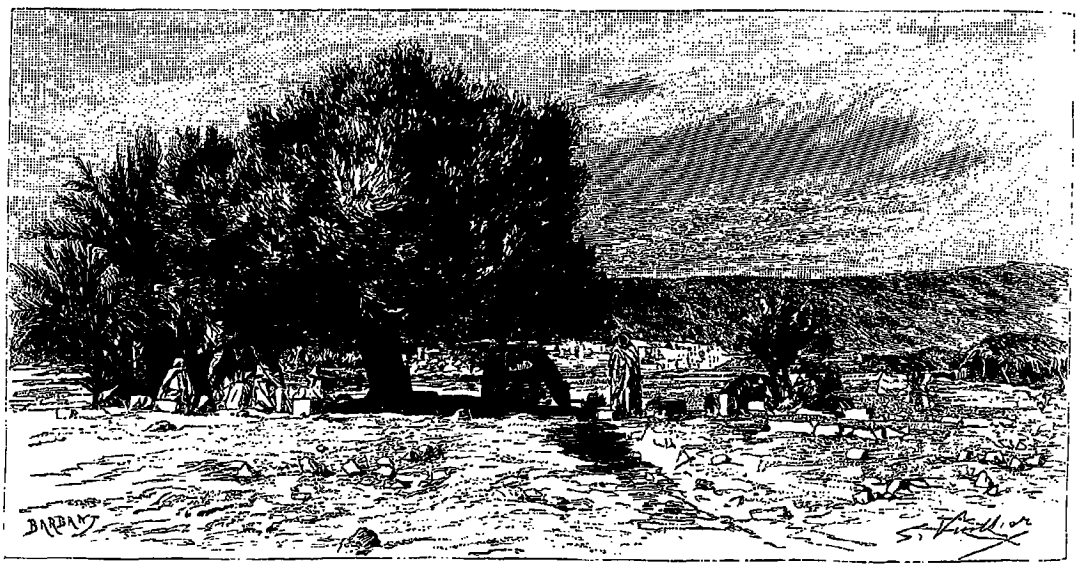
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Des traces d'enceinte fortifiée peuvent être suivies si l'on s'avance dans la direction de Testour, mais elles sont bien peu visibles aujourd'hui. A droite nous examinons en détail un grand édifice demi-circulaire dont il ne reste que le mur extérieur, assez élevé. Nulle trace de gradins en pierre n'y subsiste, pas plus d'ailleurs que des dispositions permettant d'imaginer l'existence de gradins en charpente. On ne saurait donc guère y voir un théâtre; la partie qui aurait correspondu à la scène est complètement détruite et déblayée. Lors de l'occupation française on y avait, nous a-t-on dit, construit des pavillons pour les officiers.

Au sud enfin de cet hémicycle, une salle carrée accompagnée de deux absides arrondies est regardée généralement comme une église. Il faudrait y faire des fouilles profondes pour reconnaître exactement cet édifice, quoique la disposition des portes latérales puisse faire penser aux églises analogues dont les ruines existent dans la Syrie centrale.

Enfin, près de la route et sur la partie dénudée qui la sépare de la forteresse, le bas d'un petit arc de triomphe est encore debout.

L'intérieur de la citadelle byzantine est complètement encombré de ruines et de fourrés inextricables de figuiers de Barbarie et d'arbres divers. Les tours du front est sont presque intactes; dans l'une d'elles la voûte qui fermait l'étage supérieur est demeurée en place, tandis qu'on aperçoit depuis le bas les différents étages, marqués par les scellements des poutres, aujourd'hui disparues, qui soutenaient leurs planchers, et les ébrasements, très larges vers l'intérieur, des grandes meurtrières, si étroites au contraire aux flancs extérieurs de cette tour. Nous pouvons bien tracer un plan général de cette citadelle, mais nous ne pouvons pas, comme à



Halte devant la citadelle byzantine d'Aïn-Tounga. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. H. Saladin.

Haïdra, en pressentir la distribution intérieure. Quant à la construction elle-même, elle est faite de matériaux de toute espèce du côté sud; la porte principale, percée dans le flanc d'une des tours, est un arc antique démonté du monument auquel on l'avait arraché, et remonté voussoir par voussoir à la place qu'il occupe aujourd'hui; bien plus, un autre arc, celui qui forme entrée dans la citadelle même, à la gorge, pour ainsi dire, de cette tour, a appartenu à un arc de triomphe, et ses sommiers, c'est-à-dire ses voussoirs inférieurs, portent encore des fragments de pilastres cannelés correspondant à la décoration architecturale de l'arc lui-même.

Nous prenons notre déjeuner en plein air, à l'ombre d'un vieil olivier sauvage, sous lequel quelques pierres antiques nous servent de sièges. Au milieu du repas, nous découvrons au loin dans les champs une bande d'Arabes nomades qui changent de campement et qui se dirigent vers nous. Bientôt ils sont à portée de la voix. De par l'autorité d'Ali, nous obtenons du cheikh de la bande, moyennant finances, des œufs, du couscous sec, une poule et quelques légumes frais qui feront notre prochain menu, car ici le gibier se fait rare, et nous sommes loin des ramiers de Kasrin, des perdreaux de Sbeïtla et des lièvres de Bir-el-Hafeï. Pendant qu'on discute les prix, nous réussissons à photographier une des beautés nomades qui accompagnent ces Arabes. Celle-ci porte son nourrisson sur le dos. Qui dirait, à voir cette figure abrutie et usée, que cette femme n'a pas plus de vingt-cinq ans?

Nous quittons le lendemain Aïn-Tounga avec quelque regret, car il y a beaucoup à voir dans cette ruine et surtout beaucoup à dessiner; mais nous n'avons plus le temps de nous arrêter plusieurs jours au même point. Adieu donc les longues séances au pied des murs antiques, le crayon à la main! Adieu les recherches patientes de fragments d'inscriptions! Ce qu'il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Temple à Aïn-Tounga (voy. p. 149). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. H. Saladin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faut, c'est piquer des deux vers la capitale de la régence à étapes forcées. Nos chevaux l'ont peut-être compris, car ils marchent ce matin d'une allure allongée qui ne leur est pas habituelle. La route n'est ni moins bonne ni pire que depuis Teboursouk ; ce sont toujours montées et descentes à travers la broussaille ; la vallée de l'oued Khalled est à notre gauche, et l'horizon est fermé de ce côté par le djebel Bou-Dabbous.

Cependant le terrain commence à s'incliner peu à peu ; bientôt nous rencontrons la Siliana, qui se jette quelques kilomètres plus haut dans la Medjerda. On la traverse à gué, tout près d'un vieux pont écroulé qui servait de passage à la route antique.

Testour. — Slouguia. — Medjez-el-Bab. — La fête de Sidi Reïss.

Nous entrons alors dans une grande plaine cultivée de quatre kilomètres de long. On aperçoit devant soi les minarets de Testour qui pointent à travers les bois d'oliviers dont la ville est entourée ; derrière est une montagne, beaucoup plus claire de ton que les autres et aux découpures bien nettes, qui s'aperçoit de très loin, de quelque côté que l'on se trouve. On la nomme, à cause de sa couleur jaune pâle, « djebel Bou-Safra ». Ali est parti en avant pour prévenir le khalifa de notre arrivée. Nous le trouvons aux portes de la ville, ayant déjà tout préparé pour nous assurer une nuit passable ; il nous précède à travers la rue centrale de Testour, et nous conduit à un café maure qui sera notre palais. La bâtisse se compose de deux étages : en bas, une pièce carrée avec des bancs couverts de nattes, comme dans tous les établissements de ce genre ; au premier, une grande pièce donnant sur un balcon. L'entrée du café est précédée d'une petite cour entourée d'un mur en pierres, très peu élevé, plutôt un banc circulaire qu'une clôture sérieuse ; c'est là qu'on fait entrer nos bêtes. Comme l'escalier du café est trop petit pour qu'on y puisse passer commodément nos bagages, on les monte à bras d'homme sur le balcon par l'extérieur, au grand amusement des désœuvrés de Testour qui assistent, bouche béante, à cet emménagement.



Femme arabe à Aïn-Tounga (voy. p. 150). — Gravure de Krakow, d'après une photographie de M. H. Saladin.

A l'intérieur, Ali, qui se trouve connaître de longue date le khalifa, s'assied à côté de lui sur un vieux banc défoncé, et la conversation s'engage, des plus animées. Cette vue met en colère Mohammed, qu'on laisse toujours seul alors qu'il s'agit de déployer de l'activité ; et il n'est injures qu'il ne murmure entre ses dents. Il paraît d'ailleurs qu'il a, pour le moment, un grief plus grand encore contre son compagnon. Nous avions acheté, avant de quitter Teboursouk, quelques salades pour la route ; or Ali, ce matin, a mangé le cœur de l'une d'elles, sans rien dire, et a glissé le reste dans le panier afin de dissimuler son méfait. Nous qui sommes habitués à de pareils mécomptes et à bien d'autres encore, nous sommes moins émus ; mais nous ne voulons pas refroidir le zèle de notre domestique, et nous faisons semblant de partager son indignation.

Quand nous sommes assurés que tout notre bagage a été installé dans notre logement actuel et qu'il n'y a pas d'avaries à déplorer, nous montons sur notre balcon et nous regardons l'aspect de la ville. Nos fenêtres donnent sur la grande place ; à notre gauche est la rue principale de Testour entre deux rangées de boutiques ou plutôt d'échoppes. On aperçoit, au-dessus du toit des premières maisons, le minaret d'une des mosquées de la ville. La place est également bordée de boutiques ; elles sont fermées aujourd'hui pour la plupart, car c'est le jour du Seigneur, le vendredi, et les fidèles se reposent. Quelques juifs, qui, eux, fermeront demain, étalent leurs marchandises à la curiosité des clients. Après-demain les mercantis chrétiens fermeront à leur tour pour célébrer leur dimanche. Le minaret de la grande mosquée s'élève devant nos fenêtres, un peu sur la droite ; il est plus richement orné que les autres ; il est revêtu d'une couche de carreaux en faïence, de toutes les couleurs ; le blanc, le vert et le noir y dominent ; sur la tour carrée qui forme le couronnement s'élève un toit pointu en tuiles, surmonté d'une flèche aiguë ; celle-ci repose sur trois boules superposées et est terminée par un croissant. Pris en particulier, chacun de ces détails n'est ni bien original

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grande rue à Testour. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. R. Cagnat.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ni même bien traité, mais l'ensemble est d'une grande élégance. Le fond du tableau est formé par une grosse montagne dont les pentes alternativement dénudées et couvertes d'un duvet de broussailles viennent mourir non loin de la ville.

Nous n'avons plus rien à faire sur notre balcon, et nous pouvons mieux employer notre activité. Nous savons que l'archéologie n'a pas à profiter beaucoup d'un séjour à Testour, mais puisque nous y sommes et qu'il nous faut y finir la journée, autant vaut profiter du temps le mieux possible.

Nous nous dirigeons d'abord par la rue de droite vers la porte opposée à celle par laquelle nous sommes entrés, afin de sortir de la ville et de chercher dans les champs voisins quelques traces des murs antiques. Quelques pas avant la fin de la rue, nous apercevons un grand fondouk; devant l'entrée, un groupe d'Arabes est assis ou couché à côté du cafetier qui leur a servi à chacun une tasse toute fumante; une femme en costume voyant et la tête couverte d'une sorte de bonnet pointu émaillé de broderies d'or se mêle à leur conversation et plaisante avec eux. Sa figure fardée, ses sourcils peints, ses doigts chargés de grosses bagues, et surtout l'absence de voile nous indiquent suffisamment que ce n'est pas une vertu farouche. Mohammed, qui est un être pudibond, n'a pas d'expressions assez dures pour la désigner à notre attention. « Calme-toi, Mohammed; si tu venais à Paris comme tu le désires, tu en verrais bien d'autres! Ceux de tes souverains et de leurs grands ministres qui ont passé la mer pourraient te le dire. » Au fond voici le motif de la colère de Mohammed. Mohammed a une femme, qu'il a épousée après divorce. Le premier mari de Mme Mohammed, qui était un marchand de légumes à Tunis, était fort sensible, paraît-il, aux charmes extérieurs du sexe faible; or à côté de lui logeait une Arabe coquette et d'abord facile qui l'enjola; il commença par mener avec elle une vie quelque peu irrégulière, laissant à la maison la femme qui pleurait et l'enfant qui criait; puis il s'avisa qu'il serait mieux chez lui que dehors pour conter fleurettes à sa voisine; il envoya, sans autre forme de procès, son épouse légitime passer la nuit sur le pavé de la ville, à la belle étoile. Heureusement pour elle, Mohammed, qui songeait à se ranger l'épousa et la sauva de la misère ainsi que son enfant; mais depuis cette époque il ne peut plus voir une femme quelque peu délurée sans se rappeler l'histoire de son mariage et sans charger de malédictions la perversité de ces êtres dangereux qui détournent du droit chemin les maris trop naïfs ou trop faibles. On voit par ce détail l'honnêteté qui fait le fond de la nature de notre brave domestique.

Les remparts dont était autrefois entourée la ville de Testour ont complètement disparu aujourd'hui; à peine en retrouve-t-on çà et là quelques traces, au ras du sol, dans les jardins environnants. Les pierres ont servi à bâtir le village moderne. D'ailleurs les restes antiques sont assez peu nombreux pour qu'on puisse se demander s'il y a jamais eu à cet endroit un centre important dans l'antiquité. Les deux plus grandes inscriptions qui s'y voient employées, l'une dans le minaret d'une mosquée, l'autre dans le cimetière juif, ont été, suivant toute vraisemblance, apportées d'Aïn-Tounga. Pour l'une des deux, le fait est absolument certain; le début et la fin du texte ont servi à bâtir la forteresse d'Aïn-Tounga, tandis que le milieu, celui qui est à Testour, porte écrit le mot Thignica, dénomination ancienne d'Aïn-Tounga. On ne va guère chercher de pierres chez ses voisins que lorsqu'on n'en a pas soi-même assez pour sa consommation.

Les habitants actuels descendent, paraît-il, en grande partie, d'une colonie de Maures chassés d'Andalousie; c'est du moins la tradition qui a cours dans le pays.

La ville même est située sur la rive droite de la Medjerda; sur la rive gauche s'étendent quelques jardins qui en dépendent. On ne peut s'y rendre lorsque le fleuve est enflé, faute de pont. Que diraient nos jardiniers d'Europe d'une telle combinaison?

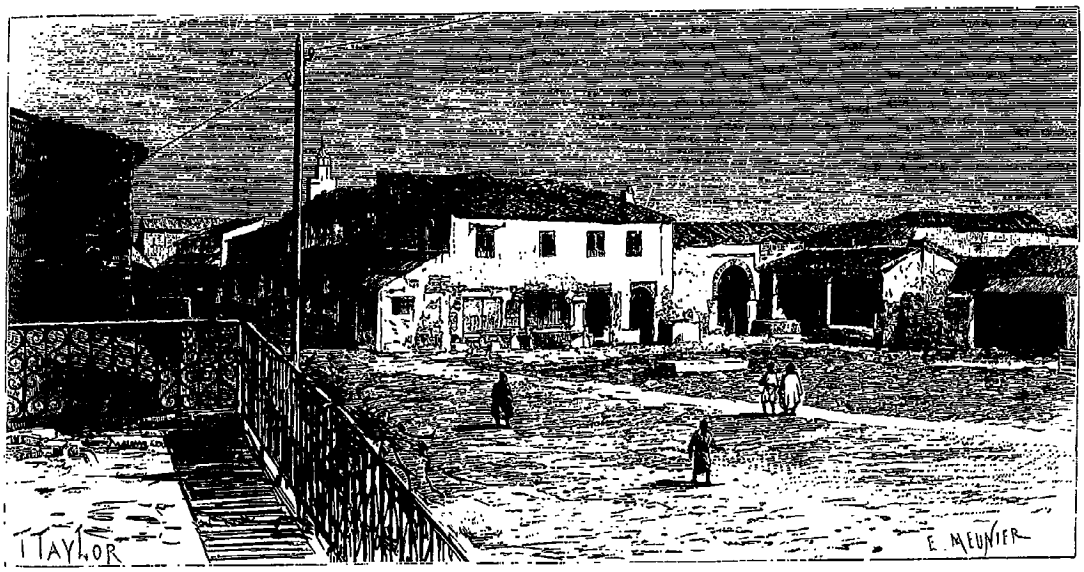
Pour sortir de Testour et se rendre à Medjez-el-Bab, qui doit être le but de notre prochaine étape, on continue à suivre la grande route de Tunis. Dès que l'on est sorti de la ville, on aperçoit devant soi, un peu à sa droite, de l'autre côté d'un ravin et sur une éminence couronnée d'oliviers, la coupole blanche d'une koubba; c'est le tombeau de Lalla Zohra, une sainte femme ou tout au moins une femme sainte. Au bout de quelques pas on arrive à un pont en dos d'âne, de construction arabe, qui permet de franchir en tout temps le torrent sur lequel il est jeté. Le chemin côtoie pendant quelques kilomètres la rive droite de la Medjerda au milieu des buissons de lentisques et surtout de lauriers-roses, et nous amène, au bout d'une heure et demie de marche, en face du village de Slouguia. Le village est de l'autre côté de la rivière, qui roule à nos pieds ses eaux bourbeuses. Nous y entrons à la suite d'Ali, qui connaît le gué pour l'avoir plus d'une fois passé. Déjà nous voici sur la rive opposée, mais nos chameaux ne sont encore qu'au milieu du courant et refusent d'aller plus loin; en vain Mohammed et le chamelier s'efforcent de les faire avancer, en vain Ali lui-même joint ses cris à ceux des autres: les bêtes se trouvent bien là, et l'une d'elles fait mine de se coucher; on parvient à grand'peine à l'en empêcher, mais on ne peut obtenir qu'elle passe sur l'autre berge. Nous tremblons pour nos photographies; si, dans la lutte entre ces maudites bêtes et nos hommes, une corde venait à se casser, ou la charge à tourner, toutes nos plaques iraient prendre un bain dans la rivière, et tant de documents amassés depuis six mois seraient irréparablement perdus. Heureusement le hasard amène sur le bord deux Arabes qui ne demanderont pas mieux que de gagner deux piastres en nous venant en aide. Ils se troussent jusqu'à et mi-cuisses, en quelques pas sont auprès des chameaux; l'un prend une caisse, l'autre une autre, et en trois voyages ils déposent sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la grève tout ce qui dans nos bagages craint l'humidité. Les chameaux peuvent maintenant se coucher en plein courant; le soleil réparera l'effet de leur sottise. Il n'en est rien pourtant: les bêtes, dégagées d'une partie de leur charge et apparemment satisfaites de la réussite d'une ruse qui leur est habituelle (on sait qu'en général le chameau grogne toujours une fois chargé et que, s'il se refuse à marcher, on l'y amène toujours en le déchargeant quelque peu), s'ébranlent à nouveau et cette fois du bon côté; les voilà qui arrivent sur la terre ferme en se dandinant et en ayant l'air de nous narguer. On ne leur laisse pas le temps de se reposer; on leur remet sur le dos tout le bagage dont elles ont trouvé moyen de se défaire, et, malgré leurs protestations, le chamelier les pousse en avant avec force cris et coups de bâton.

Slouguia est un petit village très bien situé, sur une éminence assez élevée; les dernières maisons sont presque à pic au-dessus de la rivière, et quelque jour elles seront emportées, avec la berge qui les soutient, dans le lit de l'oued. Le minaret de la mosquée paraît, de loin, assez bien ornementé, et en tout cas il offre à qui le regarde du bas de la colline une silhouette élégante qui se découpe très nettement sur le ciel. Comme nous savions, par le témoignage des voyageurs qui nous ont précédés, que le bourg ne contenait rien qui valût la peine d'être visité, nous le laissâmes sur notre droite et continuâmes notre route vers Medjez-el-Bab.

A mi-route de cette ville et de Slouguia se trouve une ruine assez grande, appelée, nous a-t-on dit, « Henchir-el-Oueldja-el-Trabelsia »; en face est la koubba de Sidi-Ali-ben-Mohammed. Là il nous arriva un nouvel accident, qui aurait pu être plus grave encore que celui



Place à Testour (voy. p. 152). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. R. Cagnat.

du gué de Slouguia. Nous parcourons l'emplacement de la ville antique, qui à cette époque de l'année est couvert d'immenses herbes et de plantes aux larges feuilles. L'un de nous ne remarqua point à ses pieds l'ouverture d'une citerne et disparut dans le sous-sol. Aussitôt il appela à son aide, mais ni son compagnon ni les Arabes qui nous suivirent n'avaient vu l'accident se produire, si bien que cette voix partant du fond de la terre les étonna d'abord plus qu'elle ne les émut. Dès qu'ils soupçonnèrent un danger, ils coururent dans la direction de la voix pour retrouver celui qu'on n'apercevait plus, sans pourtant se rendre compte au juste de ce qui s'était passé. Ce n'est qu'en arrivant près de l'ouverture de la citerne, et en apercevant une canne restée sur le bord, qu'ils eurent une idée nette de ce qui était arrivé. Heureusement la citerne n'était pas profonde, ou du moins elle avait été en grande partie bouchée par les terres tombées d'en haut; il suffit d'une corde de quatre ou cinq mètres, tirée par quelques bras vigoureux, pour hisser de nouveau à la lumière celui qui en avait si maladroitement disparu, et d'une tournée de la gourde de voyage pour calmer l'émoi général.

Medjez-el-Bab est une ville d'environ quinze cents habitants, située sur la rive droite de la Medjerda; comme dans tous les villages du pays, une grande partie des maisons sont en ruine, et le reste ne vaut guère mieux. Les causes de cette décadence sont les mêmes que celles qui ont amené le triste état du Kef et de Teboursouk.

Le nom de Medjez-el-Bab lui vient d'un ancien arc de triomphe qui s'élevait sur le bord de la rivière, en face des ruines d'un pont antique. Le pont est totalement écroulé depuis longtemps. L'arc de triomphe, au contraire, existait encore il y a une vingtaine d'années; MM. Pellissier et Guérin l'ont vu en place, et les voya-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

geurs du siècle dernier ont signalé une inscription qui se lisait sur la frise; aujourd'hui inscription, arc, pilastres ont été détruits; il ne reste plus sur l'emplacement de l'édifice antique que quelques grosses pierres éparses; elles seront bientôt utilisées dans quelque construction moderne, et personne ne pourra se douter qu'il y avait jadis à cet endroit une porte romaine; il n'en restera comme souvenir que le nom du village moderne, « Medjez-el-Bab » (le Gué-de-la-Porte).

Mais s'il n'y a plus de pont romain, il existe, en revanche, un des plus beaux ponts arabes que nous ayons vus en Tunisie; sa longueur est de deux cents pas; il compte huit arches et n'a rien à redouter des crues les plus violentes de la Medjerda. On a pris, pour le bâtir, toutes les pierres qu'on avait à sa disposition, même des tombes enlevées à l'ancien cimetière. Sous l'une des arches on voit un personnage en pied revêtu de la toge, et au-dessous est gravée son épitaphe. Ailleurs c'est l'inscription qui figurait au-dessus de la porte des thermes de la ville antique.

Nous avons remarqué aussi, écrite sur le parapet de ce pont, du côté qui regarde Tunis, l'inscription suivante, qui ne remonte pas à une antiquité aussi reculée :

†
MORTE
DI GIUSEPPE
LANNOI (per l'anno)
1808

mais nous n'avons pas pu savoir qui était ce Giuseppe et comment il était mort ainsi, sur la berge du fleuve. Les Arabes du village ne connaissent pas l'événement auquel l'inscription fait allusion.

Medjez-el-Bab passe pour être l'ancienne ville de Membressa, sous les murs de laquelle Bélisaire défit le rebelle Stozas.

Au moment où nous arrivons à Medjez-el-Bab, toute la ville est en fête, car on célèbre en ce jour Sidi Reïss, le grand saint de la localité. Les rues sont pleines de monde, et nous assistons au défilé de la procession. D'abord s'avancent deux porte-étendard, soutenant de grandes bannières, l'une verte et l'autre rouge; l'extrémité inférieure de la hampe est fixée dans un bâton transversal, retenu au cou par deux bretelles; ce bâton, appuyé contre l'estomac du porteur, sert à soutenir tout le poids de la bannière. Derrière lui marche un personnage qui tient à la main un lampadaire allumé, et tout autour s'échelonnent d'autres porte-étendard avec des oriflammes de couleurs diverses, bleues, vertes, rouges ou jaunes; l'étoffe en est de soie légère, qui s'agite par l'effet de la marche et du vent. Tout ce monde ainsi que les Arabes qui grossissent le cortège chantent d'une voix nasillarde des hymnes religieuses, qu'ils interrompent de temps à autre en poussant des cris discordants. Entre chaque porte-étendard, des tambours marquent la mesure sur leurs instruments par des battements rythmiques, tandis que de l'intérieur des maisons s'élèvent les youyous aigus des femmes. En tête du cortège courent de petits Arabes traînant par les cornes des béliers ou des chèvres : ce sont autant de victimes que l'on mène au sacrifice. La viande en sera partagée ensuite entre les fidèles. Les toits des maisons sont couverts de spectateurs; ils unissent leurs voix à celles des membres de la procession, et une immense clameur, interrompue seulement par des battements de tambourin, s'élève dans les airs. C'est encore là un de ces tableaux animés où la vie antique ressuscite à nos yeux. Nous ne pouvons nous empêcher de songer aux dionysiaques, à ces fêtes solennelles dont la Grèce antique donnait autrefois le spectacle, à cette procession de dévots qui se rendaient à travers les rues de la ville au temple de Dionysos, précédée, elle aussi, des boucs qu'on devait y sacrifier, et chantant, en l'honneur du dieu, des dithyrambes sacrés. Vingt siècles et plus se sont écoulés depuis l'époque où l'Attique offrait ce spectacle aux étrangers accourus en foule dans sa capitale, et pourtant nous avions devant les yeux une image, affaiblie et dégénérée si l'on veut, mais vivante encore, de cette brillante cérémonie à laquelle sont attachés tant de souvenirs. Peu s'en fallait que, pris nous-mêmes de l'enthousiasme religieux, nous n'unissions nos voix à celles des habitants de Medjez pour entonner quelque invocation à Bacchus. Quel n'aurait pas été l'étonnement des Arabes en voyant deux Européens se mêler à leurs exercices religieux!

On nous installa à Medjez, pour passer la nuit, dans la « maison du télégraphe ». Les fils et les poteaux du télégraphe qui relient le Kef à Tunis sont placés sous la surveillance d'une escouade de télégraphistes. Chaque fois qu'il se produit un accident qui interrompt les communications, un employé est envoyé le long de la ligne pour examiner à quel endroit a eu lieu l'avarie. La tournée durant en général plusieurs jours, il existe sur le parcours un certain nombre de postes où le télégraphiste peut trouver un abri, le soir venu. A Medjez une chambre lui est réservée à l'extrémité de la ville : c'est celle-là qu'on mit à notre disposition. Le logis n'est ni des plus sains ni des plus propres, mais nous en avions vu bien d'autres.

Nous repartons le lendemain au point du jour. Nous aurions pu gagner la station du chemin de fer, qui est à un kilomètre de la ville, sur la rive gauche de la Medjerda, et nous embarquer directement pour Tunis. mais nous voulions encore aller à cheval jusqu'au village de Tebourba, sauf à rester un jour de plus en voyage; nous ne monterons en chemin de fer que dans cette dernière ville.

Il existe en effet sur la route de Medjez à Tebourba un petit village, nommé Khrich-el-Oued, dont le minaret avait de loin attiré nos regards; on nous avait recommandé d'y passer pour voir une ruine arabe après tant de ruines romaines. Khrich-el-Oued est certes le type de la désolation. Ce bourg devait être autrefois assez considérable, à en juger par l'étendue de terrain

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cortège de la fête de Sidi Reïss à Medjez-el-Bab. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. R. Cagnat.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'il couvre; mais aujourd'hui ce n'est plus qu'une ombre de village. De l'aveu du cheik il ne reste plus d'habitées qu'une vingtaine de maisons. La tour même de la mosquée est à moitié éboulée, et d'ici à quelques années elle s'écroulera entièrement. Les Arabes qui sont restés sont d'une extrême pauvreté; d'ailleurs, peu à peu ils s'en vont comme les autres et quittent leurs masures pour chercher fortune autre part. Quand Khrich-el-Oued était plus prospère, on avait construit sur l'oued el-Ahmar, petit affluent de la Medjerda, qui coule à côté de la ville, un pont à trois arches, par où l'on pouvait passer, même par les temps de forte crue; le pont s'est détérioré il y a quinze ans; une des trois arches s'est rompue, et aujourd'hui la ville, emprisonnée après les pluies, d'un côté par la Medjerda, de l'autre par son affluent, est à peu près sans communications avec le reste du pays, sauf du côté du sud. Il y a pourtant, au milieu de toute cette misère, des restes de prospérité. Sur la place du bourg existe une fontaine, encore à peu près intacte; une inscription arabe, en relief, incrustée dans la muraille, apprend qu'elle a été faite par un personnage qui allait de Fez à la Mecque. Lors de son passage à Khrich-el-Oued, il se trouva, paraît-il, privé d'eau, et pour remédier à cet inconvénient à l'avenir il fit don à la ville de la somme nécessaire pour bâtir la fontaine; c'est lui également qui serait le fondateur de la mosquée. Les itinéraires indiquent pour cette localité le nom de Chisiduo; une inscription nouvellement découverte apprend qu'elle s'appelait en réalité Thisiduo.

Tebourba. — La Manouba. — Le Bardo. — Retour à Tunis.

De là à Tebourba, le chemin longe la rive droite de la Medjerda; on suit un sentier muletier qui coupe à mi-flanc le djebel Sbabil et le djebel Sidi-Zid; on arrive ainsi, sans rien rencontrer qui mérite l'attention, à Tebourba, ou plutôt à El-Bathan, qui est un grand bâtiment aujourd'hui inoccupé. Les beys y avaient établi une manufacture de drap; les ouvriers en étaient tous à peu près européens. Pendant quelque temps la fabrique a fonctionné convenablement et a donné, à assez bon compte, des draps de qualité médiocre il est vrai, mais faits dans le pays, ce qui était une rareté de prix; on y produisait surtout ce drap rouge dont est formée la *chechia*, la coiffure nationale de l'Arabe et du Levantin. Il en est advenu de cette manufacture comme de tous les établissements fondés dans ce pays avant notre occupation : au bout d'un certain nombre d'années, l'impéritie des uns, la malhonnêteté des autres, la nonchalance de tous ont amené la faillite; les révolutions du palais beylical et l'avidité des ministres, dont le premier souci était de s'enrichir, ont mis le comble à cet état de choses, et la fabrique de draps a fermé ses portes.

On y a logé la garnison de Tebourba au moment de l'expédition de Tunisie; c'est le dernier service qu'elle ait rendu.

Un grand pont, jeté sur la Medjerda, réunit El-Bathan à Tebourba. Entre le pont et le village s'étendent de belles plantations d'oliviers; car Tebourba est entourée de grands vergers, qui font la seule richesse du pays. Au moment où nous allons y entrer, nous apercevons, à droite, des Arabes qui se font un jardin; ce n'est encore, pour le moment, qu'un vaste espace carré, complètement nu, enfermé dans un retranchement; mais ils y planteront des arbres de toute nature et en retireront quantité de fruits, surtout des *arbicots*, nous dit Mohammed; les fruits seront vendus à Tebourba même, à Tunis et aussi sur place à des Arabes qui se rendent chaque année, dans la saison, en pèlerinage à un marabout voisin.

Rien de plus coquet que cette petite ville de Tebourba, de quelque côté qu'on l'aperçoive. On y trouve un véritable mélange d'architecture arabe et de constructions modernes : à côté de la koubba et du minaret s'élève la maison à l'européenne; près de la terrasse blanchie à la chaux, le toit couvert de tuiles rouges; on sent que l'on est près d'une grande ville pénétrée d'éléments étrangers; on pressent Tunis, et avec quelque peu d'imagination on devine presque Marseille.

Sur la place, au centre, s'élève une sorte de pavillon, où le khalifa se tient comme dans un hôtel de ville; il y reçoit les étrangers et leur offre le café, comme il le fit pour nous. Pendant que nous causons avec lui, surtout des antiquités locales et de ceux qui sont venus les visiter avant nous, les gamins du village se livrent à une grande partie de paume. Ils sont divisés en deux camps; chacun est armé d'un bâton recourbé du bout et s'essaye à lancer la balle le plus loin possible; il s'agit, pour le camp opposé, de l'arrêter au passage et de la renvoyer. Il y a là des garçons depuis six ans jusqu'à quinze. Tout ce petit peuple, vêtu de mille couleurs, s'agite, crie, tombe, pleure et rit tout à la fois. A un moment la balle passe près de nous; notre chien de chasse, subitement réveillé, qui croit voir tomber quelque pièce blessée, s'élance à sa poursuite et nous la rapporte, au grand ébahissement des gamins, qui n'osent nous la redemander, à la grande joie du khalifa, qui n'a pas vu depuis longtemps une si bonne scène. Mohammed promet de la rendre à celui qui voudra se laisser couper les oreilles; tous les Arabes qui sont témoins de la plaisanterie admirent ce trait d'esprit; ce soir, il y aura dans le café de la ville un excellent sujet de conversation, et la gaieté n'est pas près de s'épuiser à Tebourba. Peuple étrange, où tout homme est doublé d'un enfant!

Tebourba est l'ancienne *Thuburbo Minus*. Le gros de la ville antique était situé sur une éminence au sud du village; il n'en reste plus que la courbe d'un amphithéâtre, aujourd'hui envahie par des arbustes épineux, et quelques citernes, que recouvre le cimetière arabe. Dans la ville même, nous remarquons deux ou trois inscriptions, dont l'une sert de banc à une maison, et, dans une cour, une statue en marbre blanc d'un travail assez soigné. Il est aisé d'y reconnaître la copie d'un original grec, Bacchus ou Apollon.

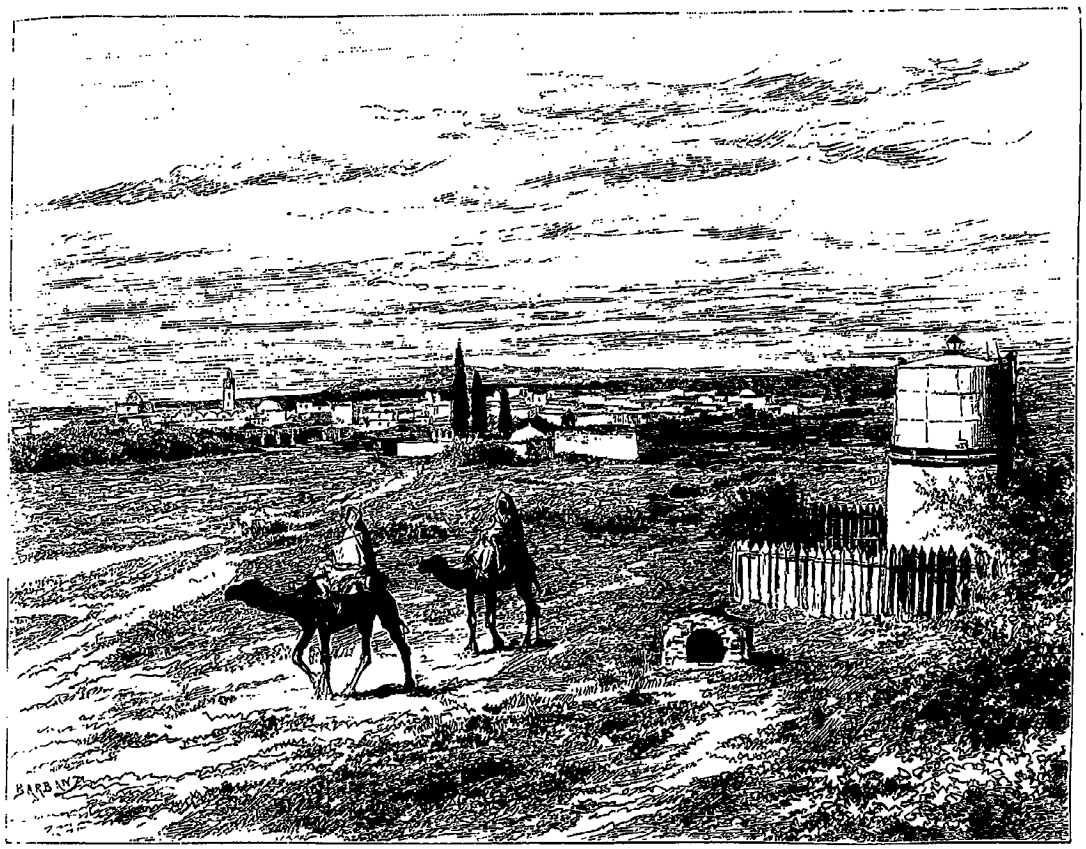
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cette statue est une des rares œuvres d'art que nous ayons eu l'occasion de rencontrer dans notre longue tournée; elle ressemble étonnamment à une des statues que nous avons vues à Monastir chez M. Irisson.

A Tebourba finit véritablement notre voyage : nos hommes, nos bagages et nos chevaux gagneront Tunis en suivant la route qui longe le chemin de fer ; nous montons en wagon pour rentrer plus vite, de notre côté, dans la capitale de la régence.

Nous ne voulons pas pourtant perdre le spectacle du pays qui nous en sépare ; nous nous installons à la portière, notre cahier de notes sur les genoux, comme si nous étions encore en selle, et nous ouvrons de grands yeux : les trains vont assez lentement pour que nous puissions jouir du paysage. La vallée de la Medjerda s'étend à droite de la voie ; nous la suivons jusqu'à Djedeïda, où nous nous arrêtons pendant cinq minutes.

Des Arabes courent sur le quai, offrant aux voyageurs des oranges et des gâteaux cuits dans l'huile, sorte de beignets peu appétissants rangés sur une longue planche, qu'ils portent à bras tendus au-dessus de leur tête. Le territoire de Djedeïda est riche et bien planté; les grands tunisiens y possèdent des maisons de plaisance, dont les jardins sont



Vue de Tebourba prise de la gare. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une photographie de M. R. Cagnat.

très fertiles à cause du voisinage de la Medjerda.

Quelques kilomètres plus loin que Djedeïda, la ligne ferrée coupe l'ancien aqueduc qui conduisait à Carthage les eaux du djebel Djougar. Les Romains n'avaient pas trouvé, pour alimenter la grande ville de Carthage, la métropole de toute l'Afrique, de sources plus rapprochées ni surtout plus abondantes et plus saines que celles du Djougar; ils avaient construit, pour les amener, un immense aqueduc aux arcades pittoresques et imposantes.

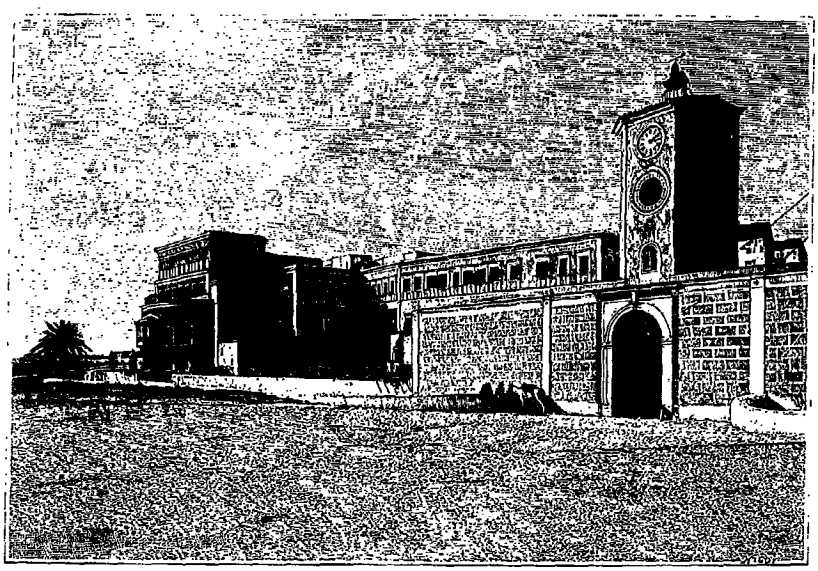
Lorsqu'on voulut approvisionner Tunis d'eau potable, on reprit le travail romain, qui du reste avait été plus d'une fois remanié depuis l'antiquité; dans les parties souterraines on l'utilisa sans le modifier; dans les autres on se contenta d'enterrer dans le sol des conduites en tôle bituminée, mais on respecta, autant que possible, les arcades de l'aqueduc antique. La partie s'étendant entre Djedeïda et la Manouba, qui est la station suivante, ne sert plus aujourd'hui, les tuyaux du siphon ayant été dirigés vers Tunis dans une autre direction; ce n'est donc plus qu'une ruine; mais une des plus majestueuses qu'on puisse voir. A droite et à gauche s'allonge pendant l'espace de plusieurs kilomètres, comme les tronçons d'un gigantesque serpent, toute une ligne d'arcades reposant sur des piédroits massifs ; l'effet en est des plus imposants, et l'on se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

demande une fois de plus, en présence de ce travail surprenant, non pas tant comment on est arrivé à le faire, mais comment on a pu le renverser en partie.

La Manouba, qui est la dernière station avant Tunis, n'est qu'une agglomération de palais et de maisons de plaisance. La plus grande de toutes appartenait à Khereddin, le fameux ministre tunisien dont le nom a été si souvent répété au début de l'occupation française à propos de l'Enfida. Qu'on se figure un pavillon de marbre perdu au milieu de buissons d'orangers et de citronniers, une habitation comme celles dont il est question dans les contes arabes, autant que la réalité peut se rapprocher du rêve. Malheureusement elle commence à se délabrer; mais il y a encore des coins exquis dans cette villa, et, si elle était entre les mains d'un riche propriétaire, elle ne tarderait pas à reprendre la physionomie qu'elle a dû présenter au temps de sa splendeur.

A mi-route entre la Manouba et Tunis, le chemin de fer passe à côté du Bardo, la résidence du bey. Le lecteur a vu partout des représentations de cette demeure, moitié palais, moitié forteresse, avec sa tour hexagonale ornée d'une horloge, surmontée d'une girouette et flanquée d'une batterie de canons rayés qui l'ornent à droite et à gauche, avec la fontaine de fonte qui la précède et le maigre palmier qui en embellit l'entrée. C'est là que se sont passés, depuis nombre d'années, les événements tragiques ou comiques qui décidaient du sort de la Tunisie, là que se sont faits les favoris et défaits les premiers ministres, là qu'un Moustapha ben Ismaïl, sorti de rien et parvenu à tout, a pu pendant longtemps se moquer impunément de



Vue d'ensemble du Bardo. — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie de M. Delsol à Tunis.

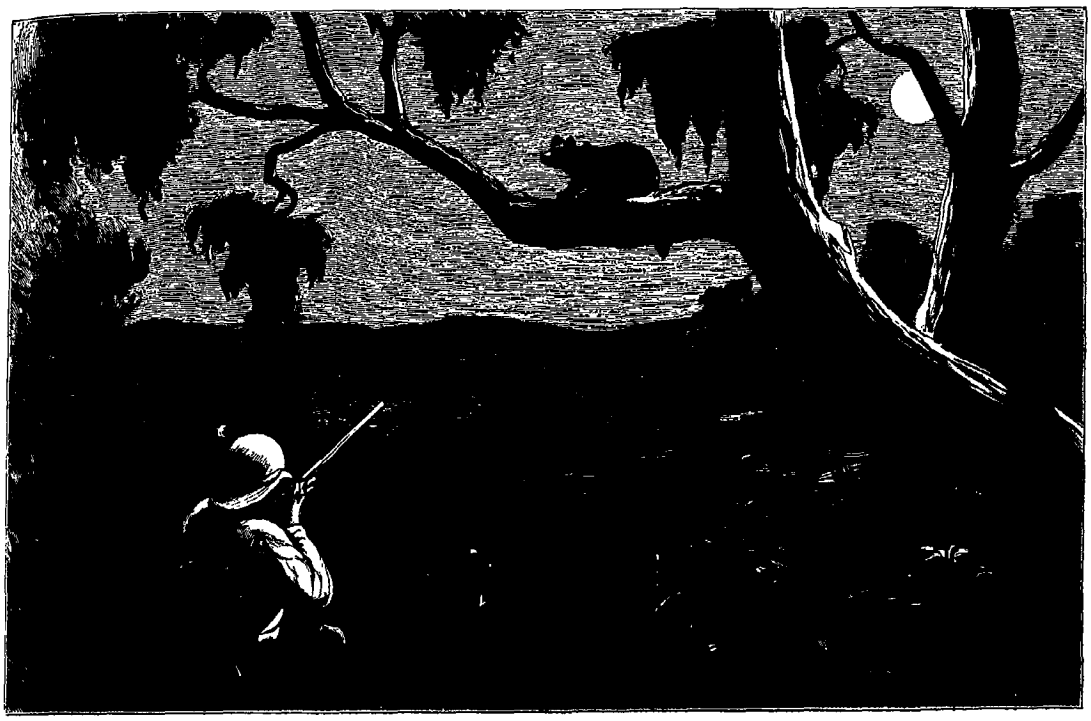
la France et de son consul général, jusqu'au jour où le bey a signé, à Kasr-Saïd, de l'autre côté de la ligne ferrée, le traité qui lui a rendu la dignité envers lui-même et la sécurité extérieure. C'est le coin de la Tunisie où il s'est passé le plus d'événements peut-être depuis un siècle.

Pendant que nous échangions ces réflexions, le train continuait sa marche; déjà nous apercevons les premières maisons de Tunis, et surtout nous sentons aux effluves caractéristiques que nous approchons du lac Bahira, le plus vaste égout du monde. Nous contournons l'enceinte de la ville au sud, et nous entrons dans la gare, non sans une grande émotion. Nous venons, pendant six mois, de parcourir les pays les moins habitables et les moins habités, nous avons été exposés tour à tour à la pluie et aux chaleurs suffocantes, nous avons mal mangé, bu les breuvages les plus inattendus, et nous voilà revenus sans accident, sans la moindre maladie, au milieu de la civilisation, à deux pas du paquebot qui nous ramènera en France, au milieu des nôtres. Nous nous serrons la main, sans rien dire, pénétrés tous deux du même sentiment. Cependant le train entre en gare; bientôt nous arrivons à l'hôtel, où nous retrouvons nos malles avec les habits que nous y avons laissés, du linge blanc empesé, quel bonheur! Le *figaro* de l'avenue de la Marine nous accommode au goût du jour, et, complètement habillés en gentlemen, sans bottes, ni fusils, ni casques *insolaires*, nous nous dirigeons pacifiquement et pédestrement vers le restaurant, où nous trouverons des nouvelles de France, des visages amis et une nourriture quasi européenne.

R. Cagnat et H. Saladin.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chasse à l'opossum (voy. p. 162). — Dessin de Van Muyden, d'après l'édition danoise [1].

CHEZ LES CANNIBALES.

VOYAGE DANS LE NORD-EST DE L'AUSTRALIE

PAR M. CARL LUMHOLTZ.

1880-1884.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Départ de Christiania. — Arrivée en Australie. — Brisbane, Rockhampton. — La station de Gracemere. — Température, faune et flore. — L'ours et l'opossum. — Excursions aux environs de Rockhampton.

Le 24 mai 1880 je m'embarquai sur le trois-mâts *Einar Tambarskjælver* qui devait partir de Snarœ (île de Snar), près de Christiania, pour se rendre directement à Port-Adélaïde, avec une cargaison de bois raboté. J'emportais quelques instruments de pêche et de chasse, fournis par l'Université, des peaux d'oiseaux du Nord, pour effectuer des échanges avec les musées d'Australie, ainsi que des fusils, des munitions, etc.

Quelles sources d'impressions profondes qu'une navigation par la mousson nord-est, un coucher de soleil dans les mers du tropique ou par une nuit claire et étoilée sur l'océan avec ses phosphorescences !

Quand on a franchi la zone où le calme plat peut, tout à coup, faire place à une tempête furieuse, on atteint promptement, à l'aide de la mousson du sud-est, la région des vents d'ouest. La Croix du Sud, les Nuées de Magellan, indiquent la proximité des mers du Sud. Des pigeons du Cap, des mouettes, des albatros dont on ne se lasse pas d'admirer le vol superbe, nous accompagnent des semaines entières, ce qui n'enlève pas au voyage tout côté désagréable. Ainsi, le 17 août, à six heures du matin, une tempête terrible nous assaillait; le navire perdit ses voiles et dut continuer sa route avec quelques lambeaux de bas-huniers et de misaine. L'eau embarquait; un des escaliers du gaillard d'arrière fut brisé; un paquet de mer pénétra dans l'écoutille, enfonçant deux portes, un autre désarrima les tonneaux

1. *Blant menneskædere 4 aars rejse i Australien af Carl Lumholtz* (O. H. Delbanco. G. E. C. Gad. F. Hegel et Son, C. C. Lose. — Copenhague, 1887).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contenant notre provision d'eau, et un troisième remplit si bien la cuisine, que le coq avait de l'eau jusqu'à la taille. Le feu s'éteignit et notre déjeuner fut assaisonné à l'eau de mer. Des lames se ruaient contre la porte du salon, qu'elles eurent bientôt inondé; livres et chaussures nageaient pêle-mêle.

Nous nous trouvions à cinquante milles géographiques de la côte australienne, d'après l'estime du capitaine, quand, un beau matin, nous arrivèrent pour la première fois ces senteurs de terre si connues du voyageur. Elles sont d'une amertume particulière, légèrement aromatique, rappelant celle de la colophane parfumée. Or on était à l'époque de la floraison de l'*Acacia fragrans*, et une brise de terre, fraîche et humide nous apportait le parfum de ces fleurs, malgré la distance.

Le 29 août dans l'après-midi, nous avions en vue la terre, et dans la soirée le phare de Kangaroo Island. Suivis d'une bande de dauphins, nous traversâmes Investigator Strait, et le lendemain nous jetions l'ancre, dans l'après-midi, devant Port-Adélaïde. Comme il pleuvait, il fallut nous contenter de contempler la ville à distance et d'admirer les hautes cheminées, dont le nombre témoigne de l'activité de cette cité manufacturière.

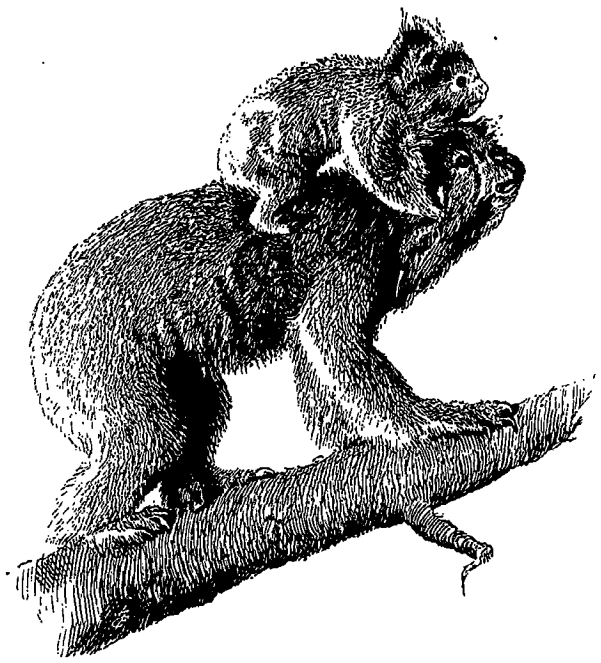
. . . . . .

Un canot nous y porta dès le lendemain, et au débarquer nous eûmes le bonheur d'être accueilli par un compatriote qui nous fit mille politesses.

Je visitai successivement Adélaïde, Melbourne, Sydney et Brisbane; mais je ne parlerai pas ici de ces villes, qui ont déjà été décrites dans *le Tour du Monde* par d'autres voyageurs. On me permettra seulement de raconter brièvement une excursion que je fis à une *sheep-station* située à une centaine de milles de Melbourne et où j'appris à connaître les deux mammifères les plus répandus sur le continent australien. Un jour que je chassais avec le fils de la maison, nous fûmes avertis du voisinage d'un ours (*Phascolarctos cinereus*) qui avait élu domicile dans le tronc d'un arbre, près d'une hutte de berger. Pour le rejoindre il fallait traverser une vaste forêt de gommiers desséchés et veufs de leurs feuilles; cette forêt avait péri à la suite d'une opération appelée *ring barking*, qui consiste à dépouiller le pied des arbres de leur écorce, afin d'activer la pousse de l'herbe. Les arbres meurent bientôt des suites de ce traitement, et rien n'est triste comme de voir leurs grands squelettes tendre vers le ciel de longues branches pâles, sans écorce.

Malgré son nom (*native bear*) le « Martin » d'Australie n'est pas bien terrible; il n'appartient pas au genre *ours* proprement dit, mais à la famille des marsupiaux. Ce *phascolarcte*, de mœurs tout à fait pacifiques, ne sort que la nuit, pour grimper nonchalamment aux arbres, dont il mange les feuilles. La journée, il la passe à dormir. Dès que les petits sont de force à quitter la poche ou bourse, leur mère les installe et les porte sur son dos.

Pour ne pas user notre poudre sans nécessité, nous chargeâmes un petit garçon de faire descendre le dormeur de son arbre; l'enfant, après avoir étourdi l'animal d'un seul coup, le poussa de son bâton et le fit tomber à terre, se tenant à distance, car les griffes du *native bear* sont longues et fortes.



L'ours d'Australie. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

L'ours d'Australie est très répandu sur la partie orientale du continent et au nord du cercle du tropique.

Un jour, un *potorou*, traqué par notre chien, alla se réfugier dans le tronc creux d'un arbre qui gisait sur le sol, et dans lequel, avant lui, s'était installé un opossum (*Phalangista vulpecula*), le mammifère le plus commun en Australie. Les indigènes en mangent la chair et se vêtissent de sa fourrure, qui commence à être recherchée à Londres. On l'y exporte en fortes parties. Les indigènes chassent l'opossum pendant le jour; les jeunes colons, au contraire, très passionnés pour ce sport, guettent la bête à l'heure de l'affût par les nuits de lune, la forcent à quitter sa retraite, et l'abattent d'un coup de feu pendant qu'elle va d'un arbre à l'autre, cherchant sa nourriture.

. . . . . .

A Brisbane j'approchais des régions solitaires. J'y rejoignis M. Archer, ministre des finances du Queensland, auquel j'étais recommandé. Il m'invita à passer quelque temps dans sa propriété, à Rockhampton.

En quelques journées de voyage nous atteignîmes l'embouchure de la rivière Fitzroy, qui manque de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

profondeur, ainsi que tous les cours d'eau de cette province; les navires d'un certain tonnage ne peuvent y naviguer, faute du tirant d'eau nécessaire. Les ports sont dans des conditions déplorables, et ces circonstances réunies arrêtent le développement de la navigation; mais des dragues fonctionnent sans cesse et remédieront à cet état de choses regrettable. Passagers et bagages furent transbordés dans un bateau à vapeur plus petit, sur lequel nous remontâmes le fleuve. La rive gauche, absolument plate, ne présente pas le moindre intérêt; mais sur la droite se dresse une chaîne de montagnes, hautes d'environ quatre cent cinquante mètres.

On ne tarde pas à atteindre Rockhampton, ville de neuf mille âmes, la deuxième de la colonie pour la grandeur; un très beau pont suspendu, jeté sur le fleuve, est le premier point qui appelle l'attention.

Rockhampton n'a d'un peu remarquable qu'un assez bel hôpital et un établissement scolaire, bâtis sur un plateau qui domine la ville. Ses maisons, à un seul étage, sont ornées de vérandas, et les rues, comme celles de la plupart des villes en Australie, sont bordées de trottoirs couverts qui défendent le promeneur contre la chaleur brûlante du soleil. Rockhampton est un centre d'activité commerciale intense, d'où sont



Rivière Fitzroy. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

embarqués les produits d'un vaste territoire. C'est là que s'approvisionnent d'articles de luxe et de nécessité les stations du Queensland occidental.

Vers l'ouest s'allonge une voie ferrée longue de trois cents milles anglais. Il va de soi que Rockhampton a son jardin botanique.

Nous montâmes en voiture pour nous rendre à Gracemere, la station à bestiaux de MM. Archer. Elle est à sept milles de la ville. Paysage monotone, terrain plat et marécageux, dont la pente s'accentuait graduellement à l'approche de la station. Parvenus au point culminant, une vue large et belle s'offrit tout à coup à nos regards; devant nous s'étalait un lac immense où se réfléchissaient les derniers rayons du soleil; des centaines d'oiseaux « nageaient » alentour, et, sur les berges vertes du premier plan, une troupe d'oies considérable prit son vol avec de grands cris en nous voyant passer. Cette station, qui pour longtemps devait être ma résidence, est située sur une pointe de terre s'avançant assez loin dans l'eau, et ses nombreuses dépendances lui donnent l'air, à distance, d'un petit village.

Le chemin qui y mène longe une épaisse haie de cactus. Au sortir de Melbourne et de Sydney, villes de luxe, j'aurais été pauvrement impressionné par les murs en charpente de la maison, si des chambres spa-

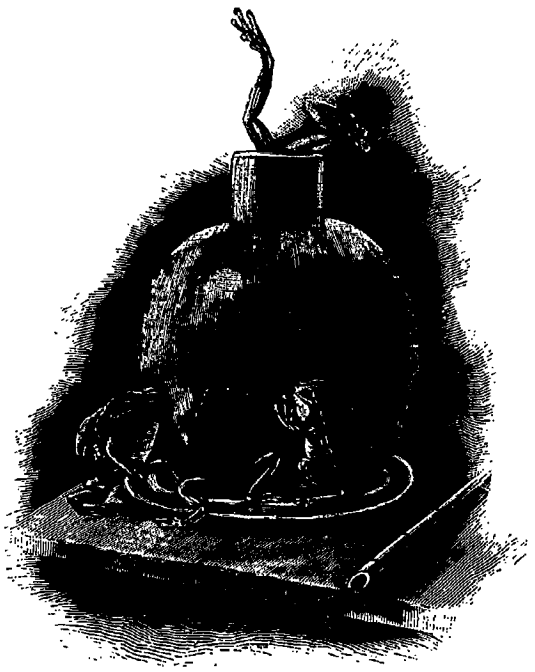
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cieuses à vérandas ne m'avaient pas souri d'un air hospitalier tout à fait engageant.

Notre repas terminé, M. Archer me présenta un microscope pour que je pusse étudier certains insectes qu'attirait par milliers la clarté de la lampe; mais il fut impossible de s'en servir, la caisse de l'appareil ayant été envahie par des fourmis blanches, le plus terrible fléau du Queensland.

Une chaleur d'été m'accablait, même par cette nuit de novembre qu'illuminaient par moments des éclairs soudains. Les insectes massés au plafond se laissaient tomber, par couches épaisses, sur la table, éblouis par la lumière de la lampe. Impossible de lire. Des chauves-souris et des phalènes entraient et sortaient par les fenêtres et les portes, des coassements de grenouilles montaient du sol et, ce qui semblera peu croyable, de l'alcarraza; leurs cris stridents nous empêchaient souvent de causer.

Malgré tout je m'habituai promptement à cette vie; je passai là sept mois d'été et d'hiver, fort agréables, à étudier tout ce qui se présentait à moi dans un champ si nouveau et si riche à la fois. Une petite cabane m'avait été abandonnée pour mes travaux, et je l'avais agencée de façon qu'elle pût en même temps me servir d'entrepôt pour mes collections.



La grenouille dans l'alcarraza. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

Les vêtements d'été que j'avais apportés d'Europe me parurent bientôt trop chauds : aussi l'un de mes premiers soins fut-il de me procurer un costume à la mode australienne, celui qu'adoptent tous les habitants du *bush*. Il se compose d'une chemise de mérinos léger, sur laquelle on en passe une autre en toile de couleur, ouverte au cou; les manches se relèvent jusqu'au coude. Des pantalons en cotonnade blanche et pelucheuse, appelée *moleskin* par les Anglais, des bas, des souliers de même étoffe et de couleur pareille, un chapeau de feutre aux larges bords rabattus, complètent cet habillement à la fois propre, seyant et pratique, qu'on peut se procurer facilement tout confectionné et à très bon compte.

La contrée qui s'étend tout autour de Rockhampton n'est que trop connue pour la sécheresse et la chaleur de son climat. Il n'est pas rare d'y voir monter le thermomètre à quarante degrés centigrades, et, Gracemere touchant au tropique, nous pouvons commencer à parler de cette zone de l'Australie; les chaleurs y sont encore plus fortes que vers le nord, dont le climat maritime est rafraîchi par la mousson. Il peut arriver que le sol, en hiver, se couvre de frimas, que l'eau d'une flaque ou d'un baquet gèle pendant la nuit; mais dans ces rares occasions, quoique le thermomètre ne descende pas très bas, on éprouve une telle sensation de froid qu'on sent le besoin, et le matin et le soir, de s'asseoir au coin de la cheminée.

Le ciel est presque toujours pur, sans nuages; l'air transparent, surtout en hiver. Les montagnes prennent alors une couleur bleu foncé, d'un effet admirable; et, lorsque le soleil est couché, le ciel se colore, par les nuits claires de la saison froide, d'une teinte verdâtre merveilleuse à voir.

Cependant cet été perpétuel devient monotone à la longue, et dans la plus grande partie du pays on ne connaît pas d'autre saison; mais le Queensland est un séjour agréable pour qui aime le soleil et la chaleur; son climat, selon toute apparence, est plus sain que celui des autres régions tropicales.

Le principal corps de logis de la station est, comme la majeure partie des maisons d'habitation, entouré d'une véranda garnie d'un cordon de figuiers grimpants dont les branches entrelacées semblent faire corps avec les montants de la galerie. Le toit est recouvert de feuilles de zinc, à la mode australienne, et de grands réservoirs en fer ont été fixés aux angles du bâtiment afin d'y recueillir les eaux pluviales, celles qu'on boit le plus généralement dans toute l'Australie. On suspend, sous la véranda de bien des maisons, des sacs en toile à voile, emplis de cette eau de pluie, qui, par la vaporisation, devient d'un froid de glace.

Un très beau jardin a été planté au bord de l'eau. L'oranger, la vigne et le figuier d'Europe y poussent mêlés à l'ananas et au manglier de la zone tropicale. Les giroflées, le réséda, les marguerites viennent aussi fort bien en hiver, mais les chaleurs estivales ne leur sont pas favorables.

Parmi les arbres remarquables de ce jardin, il faut citer en première ligne un tamarinier de Madagascar, un jacaranda du Brésil et un magnifique exemplaire du fameux bunya-bunya. Le bunya-bunya ne se rencontre que sur un espace très circonscrit, de Brisbane

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



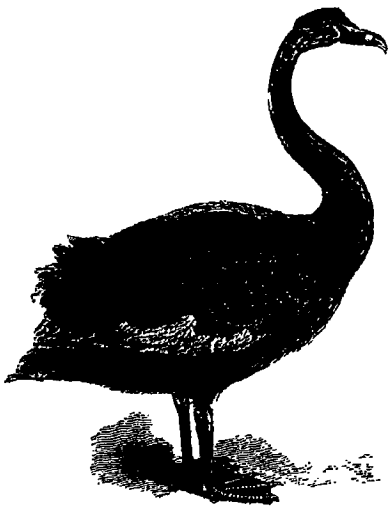
Le docteur Carl Lumholtz en costume de voyage. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à la rivière Burnett; le gouvernement le protège contre les déprédations des noirs, qui font provision de ses cônes énormes pour en manger les graines. Des cocotiers et des palmiers-dattiers semblent n'être là que pour le plaisir des yeux, car leurs fruits sont de mauvaise qualité.

On a également planté les bords du lac, sur une assez grande étendue, de ces papyrus d'Égypte si renommés : ils y forment aujourd'hui un véritable fourré. Une espèce de petite rousserolle a élu domicile au milieu de ces buissons; on la tient pour le meilleur chanteur de l'Australie.

Le lac, ou pour mieux dire, cette lagune, est long de plus d'un mille et large d'un demi-mille; des oiseaux aquatiques y vivent en bandes considérables, et durant la saison froide on y voit plus de quatre cents pélicans, qui s'envolent, pour la plupart, aux approches de l'été. Ils pêchent plutôt la nuit, en troupes : le bruit que font leurs ailes en battant l'eau rappelle celui d'un bateau à aubes en mouvement. J'en ai vu prendre leur essor sans mouvement apparent des ailes, s'élever en spirale vers le ciel, et monter de plus en plus haut, pour enfin disparaître à mes yeux. Leur descente, au contraire, s'effectue avec une telle rapidité, elle est si impétueuse, que l'air semble déchiré par des sifflements.



Cygne noir. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

Quelques cygnes noirs se montrent de loin en loin; au mois de novembre j'en entendis plusieurs fois, le soir, chanter sur l'eau. Mais quelles légions d'oies et de canards! Quelle multitude de hérons blancs, gris ou bleus, de cormorans et d'anhingas!

De tous les oiseaux qui hantent la lagune, le plus singulier, sans contredit, est celui que les Australiens nomment oiseau-lotus (*Parra gallinacea*). Il se tient sur les feuilles flottantes, notamment sur celles du nénuphar. Un peu plus grand que le merle, il a de longues jambes, terminées par des doigts démesurément longs, qui lui permettent de passer, avec une extrême facilité, d'une feuille à l'autre. Sa nourriture se compose d'insectes et de petits coquillages, qu'il découvre le plus souvent en retournant des feuilles. Son nid, construit sans art, repose seulement sur des feuilles; ses œufs, fort rares, sont des merveilles de forme. Rien de joli comme leur couleur brune, si délicatement striée et ponctuée! Les petits ont une allure étrange, due au peu de proportion entre la longueur de leurs jambes, celle de leurs pattes et la petitesse de leur corps.

Le poisson abonde dans cette lagune : perches, anguilles, brochets d'une espèce particulière, au museau très allongé. Les *muges* d'eau douce (*mugil*) s'y trouvent en quantités considérables. Ce poisson a une aptitude particulière pour sauter hors de l'eau. Quand la lagune est très basse, après des sécheresses excessives, on peut être sûr, en se baignant, de se heurter à des poissons qui, souvent, vous passent par-dessus la tête.

Gracemere fut d'abord une *sheep-station*; puis les moutons durent céder la place au bétail, en raison de l'humidité du climat et de la très grande mortalité due aux effets pernicieux du *spear-grass* (*Andropogon contortus*), qui foisonne sur la côte. Cette herbe si redoutée pour ses propriétés nuisibles s'attache à la laine des moutons, se fraie un chemin au travers de leur corps et les fait mourir; voilà pourquoi la station de Gracemere est maintenant réservée à l'élève du bétail exclusivement.

MM. Archer furent les premiers blancs à s'installer sur l'emplacement de la ville actuelle de Rockhampton. Dans les premiers temps, leurs terrains de pâture n'avaient pas moins de cinquante milles en longueur sur une largeur d'environ vingt milles; mais, en vertu de lois nouvelles, les éleveurs ne sont plus autorisés à conserver les pâturages immenses dont ils ne sont pas propriétaires, dont ils ne jouissent que moyennant une redevance annuelle payée à l'État. L'application des nouveaux règlements réduisit de beaucoup, et en peu de temps, la superficie de cette station; car, à mesure que la population devenait plus dense, des lots de terrain étaient mis en vente. Les choses se passent ainsi dans toutes les jeunes colonies australiennes. Le *squatter*, grand propriétaire de moutons et de bestiaux, arrive en premier et s'empare de vastes espaces libres; puis viennent les *selectors*, propriétaires de moindre importance et s'adonnant plutôt à l'agriculture; c'est à ceux-ci que les éleveurs cèdent la place.

Pourtant le *squatter* peut acquérir une terre en *franc-alleu* : ce qu'avaient fait MM. Archer, dont le domaine ne nourrissait pour le moment que quatre mille têtes de bétail. Il est vrai que tous ces animaux étaient des pur-sang, et MM. Archer venaient de recevoir de Melbourne un taureau de neuf mois, qui leur coûtait sept mille huit cent soixante-quinze francs, soit trois cent quinze livres sterling. C'est principalement pour la viande, et non pour le lait, que les Australiens attachent un tel prix à la pureté de la race.

Le territoire qui avoisine Rockhampton et Gracemere présente certaines différences au double point de vue de la flore et de la faune. Le sol y est accidenté et richement arrosé par des rivières et de petits lacs, dont plusieurs sont bordés de taillis (*vine-scrubs*) qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

souvent s'étendent à perte de vue. Les arbres à gomme (eucalyptus) marquent l'Australie d'un cachet à part et donnent à ses forêts un caractère particulier; le nombre des espèces qu'on rencontre dans ce district ne semble pas en rapport avec son peu d'étendue.

Les *Eucalyptus tereticornis* et *brachypoda*, excellents pour la charpente, abondent sur les points marécageux, mêlés à des groupes de *Melaleuca leucadendron*, l'arbre à thé (*tea-tree*) des colons d'où, s'extrait l'huile de cajeput [1], utilisée en thérapeutique. Les hauteurs qui dominent la station sont couvertes d'*Eucalyptus terminalis* ou *blood-wood* (bois sanguin) et d'une infinité d'arbres appartenant à la même famille. Là où la sécheresse est plus grande, ces collines sont plantées d'acacias.



La station de Gracemere. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

Dans un rayon de quinze milles autour de Rockhampton, les essences bonnes pour la charpente sont en telle quantité qu'elles forment à peu près le tiers des espèces utilisables en construction, que possède la colonie. Plusieurs de ces bois sont d'une réelle valeur au point de vue de la solidité et de la durée; il est regrettable qu'on n'en tire pas parti autant qu'on le devrait. Les colons ne font guère usage de ces essences précieuses que pour des travaux grossiers : clôtures ou maisons; ils possèdent cependant, dans le *Tristiania suaveolens*, ce qu'on peut désirer de mieux pour exécuter des ouvrages sous-marins, et, dans l'*Eucalyptus robusta*, un excellent bois d'acajou. La forêt produit, en outre, des parasites et des épiphytes, qui s'accrochent aux grands gommiers, s'enroulent autour de leur tronc, et finissent par en amener la mort.



La maison de Gracemere. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

1. Fournie par la distillation des feuilles et rameaux du *Melaleuca cajuputi* (famille des myrtacées). — V. M.

Quoique les arbres à gomme frappent la nature australienne d'une empreinte uniforme et monotone, les environs de Rockhampton, grâce à de nombreux petits lacs et aux formes variées des collines, ne sont pas dépourvus d'une certaine beauté pittoresque; mais le trait le plus caractéristique, ce sont les broussailles qui bordent les rivières. En général, sur un terrain boisé, une espèce d'arbres est prédominante : là, au contraire, sont réunies de nombreuses familles et espèces, dont aucune ne prime sur les autres. De cette confusion se dégage pour l'œil une impression de vert sombre, excepté toutefois sur la lisière de ces fourrés, où des teintes plus claires apportent une agréable diversion. Les fleurs des champs sont rares, mais non les arbustes. La clématite, *Vitis clematidea*, et d'autres plantes grimpantes s'enlacent aux arbres, car les *Vitis* sont largement représentées dans les taillis. et par bien des variétés, ce qui a fait donner à ces sous-bois, par les colons, le nom de *vine-scrubs*.

On rencontre, en longeant la rivière, des intérieurs de forêts ravissants, où les arbres se penchent de la façon la plus pittoresque au-dessus des méandres de l'eau, et dont le silence profond n'est interrompu que par le cri d'un cacatois ou les ha, ha, ha, ha! criards de l'oiseau-moqueur. Cet oiseau, malgré ses formes disgracieuses et sa couleur terne, m'intéressait vivement. Loin de mériter son surnom de *laughing jackass*, il est au contraire d'une intelligence rare, son courage va jusqu'à attaquer sans crainte des serpents venimeux et de grands sauriens. Aussi est-il l'ami des colons.

Ma collection s'enrichissait chaque jour dans mes promenades à travers bois autour de Gracemere; mais, les environs de Rockhampton ayant été touchés par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une civilisation relative, je ne pouvais espérer d'y trouver la classe des mammifères fortement représentée; ces animaux sont les premiers à fuir devant la civilisation; pourtant ceux qui font d'un arbre leur demeure n'étaient pas rares; de ce nombre est l'opossum commun. Les *bandicoutes*, les *dasyures* et les *potorous* élisent domicile dans les hauts gommiers.

Rien n'est curieux à étudier comme le mode de construction d'un nid de fourmis blanches. Bâti au sommet d'un arbre, il est relié au sol par une sorte de tunnel qui court le long du tronc; l'arbre est-il incliné de quelque côté, les fourmis établissent leur communication sur la face inférieure, pour se garder de l'opossum, qui grimpe toujours de l'autre côté. Mes trouvailles consistaient surtout en oiseaux, poissons et coléoptères. Un jour il me tomba dans les mains une morue d'eau douce, que les indigènes appellent *black-fish*; elle était si peu craintive qu'elle venait me mordre à la jambe pendant que je prenais mon bain, et je pus me convaincre que ce poisson peut vivre neuf heures hors de l'eau.



Intérieur de forêt (voy. p. 167). — Gravure empruntée à l'édition danoise.

Loin de borner mes excursions aux environs de Gracemere, je poussais mes recherches beaucoup plus loin, même à une centaine de milles. Ainsi, c'est à Westwood, petit village distant de Rockhampton d'une trentaine de milles, que je fis connaissance avec la famille des *Ch'amydodera maculata*, qui se construisent avec tant d'art des salles de divertissements.

Qu'on ne confonde pas ces salles de jeu avec des nids! Elles ne servent absolument qu'aux ébats des oiseaux. Elles sont établies dans des fourrés, jamais sur un point isolé; mais tout près de là les oiseaux-joueurs amoncellent des objets bizarres, surtout des coquilles de colimaçons, dont ils font deux tas, un à chaque ouverture. Un de ces tas se compose de trois cents coquilles; l'autre, d'une cinquantaine seulement; et tantôt sous la tonnelle, tantôt au dehors, on trouvera infailliblement une poignée de baies vertes, qui sont là, comme les coquilles et le reste, pour le plaisir des yeux. Assurément la présence de tant d'objets brillants, aux couleurs vives, témoigne un certain sens du beau. Un autre talent de ces oiseaux, c'est leur aptitude à imiter les sons : par exemple, dans les fermes, où par parenthèse ils exercent de grands ravages, ils ont bien vite appris à miauler comme les chats, à chanter à la façon des coqs.

Je tuai en forêt un jeune coucou, auquel quatre hirondelles donnaient la becquée. Le même coup de fusil avait abattu l'une des hirondelles. Les trois survivantes revinrent à plusieurs reprises auprès du coucou, sans accorder la moindre attention à leur compagne morte. Alors je voulus m'approcher, mais à chacune de mes tentatives elles se précipitaient sur moi hardiment, comme pour me défendre d'avancer, ou peut-être pour marquer leur indignation et leur colère.

Je vis, dans une ferme, une phalène malfaisante et très singulière : cet énorme papillon suçait le jus des oranges du jardin. Dans l'Australie tropicale, les exploitations rurales comptent plus d'un ennemi de ce genre. Sans ces fléaux des vergers, la culture des fruits serait bien plus rémunératrice au Queensland. Une orange coûte presque aussi cher en Australie qu'en Norvège, et pour les autres fruits les prix sont les mêmes dans les deux pays.

L'abeille, importée d'Europe, n'a pas trouvé la tranquillité dans sa seconde patrie; attaquées par les teignes, les jeunes larves sont promptement détruites.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La vraie nature australienne (voy. p. 170). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De Westwood je me rendis à Peak Downs. C'est à Peak Downs, à deux cents milles ouest de Rockhampton, que je reçus ma première impression de la vraie nature australienne : larges plateaux aux arbres espacés, halliers immenses se détachant parfois sur un fond de montagnes peu élevées; des émeus çà et là, ou quelques petites troupes de kangourous qui brusquement s'effarouchent. Tel est l'ensemble du tableau.

Les marsupiaux sont là en telle multitude que j'en demeurai stupéfait. Un éleveur me conta qu'en dix-huit mois il en avait détruit six mille, dont la plupart étaient des wallabys et des kangourous-rats; plus, des milliers de kangourous géants. On laisse pourrir ces corps sans en tirer aucun profit, car leur chair ne saurait être mangée que par des noirs. La queue cependant trouve son emploi; on en fait d'excellent potage.

Les squatters de Peak Downs me firent un accueil très amical; grâce à eux, mes premières impressions sur la vie dans le *bush* australien furent des plus agréables. Ils mirent leurs hommes à ma disposition : les moyens de grossir ma collection ne me manquèrent donc pas. Même une des dames de la station où j'étais hébergé s'offrit à m'accompagner. Nous allâmes tous deux à la chasse de l'émeu et du kangourou, qu'il est facile d'approcher en voiture; ma jolie compagne tenait les rênes quand je tirais.



Oiseau-moqueur (voy. p. 167). — Gravure empruntée à l'édition danoise

Au cours de l'hiver je poussai une pointe jusqu'à Calliungal, dont les habitants furent grandement surpris de voir combien j'étais sensible au froid; cela leur semblait si drôle qu'ils dépêchèrent des messagers à leurs plus proches voisins, les engageant à venir voir un « Norvégien qui gelait en Australie ». Il faut dire que les nuits étaient très froides et que l'eau des flaques gelait; les journées, au contraire, étaient relativement chaudes. Quant à moi, peu accoutumé à ce climat, je n'avais jamais assez de couvertures de laine pour me défendre contre le froid de la nuit.

Je vis souvent, dans la rivière Dee, qui passe à Calliungal, des ornithorhynques, lancés à la poursuite d'insectes aquatiques et de détritus de végétaux, dont ils font leur nourriture.

II

Départ pour le Queensland occidental. — Chasse aux kangourous. — L'oiseau fidèle. — La vie de station. — Isolement des bergers. — Puces d'Australie. — La police noire.

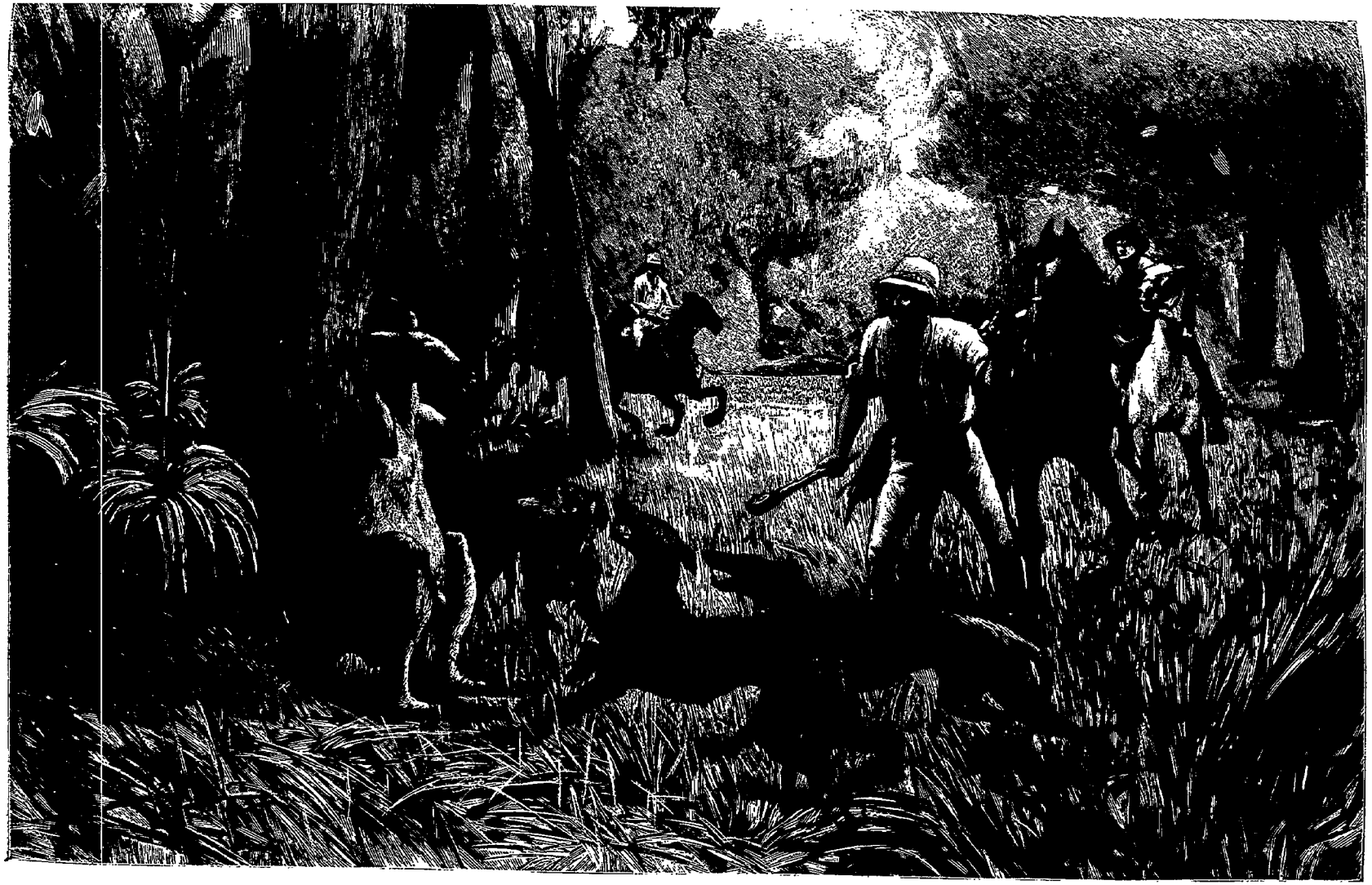
Au commencement de juillet je fis mes préparatifs pour un long voyage à l'ouest. Après avoir expédié à Christiania plusieurs caisses d'objets recueillis par moi, je me mis en route en compagnie d'un homme qui devait porter des provisions à Minnie Downs, station à moutons de MM. Archer, à trois cent cinquante milles ouest de Rockhampton. Il y avait déjà longtemps que je méditais ce voyage. Le Queensland occidental m'apparaissait comme un eldorado pour le naturaliste.

Aucun zoologue, à ma connaissance, n'en avait encore étudié la faune, au *far west*. Peu au courant de la vie de *bush* en Australie, je n'étais pas fâché d'avoir un compagnon de route pendant les cent premiers milles.

Mon guide conduisait une charrette attelée de trois chevaux, ce qui rendait nos étapes relativement courtes, avantage inappréciable. La plus grande partie de la journée, je m'occupais à chasser ou à *préparer* mon butin; mais dans le courant de l'après-midi je rejoignais la charrette, dont il m'était facile de suivre les traces. Au coucher du soleil nous établissions notre campement pour la nuit et nous lâchions les chevaux, après avoir entravé leurs pieds de devant. Ensuite nous allumions un grand feu et préparions notre repas, qui consistait, comme partout dans le *bush*, en viande salée et en *damper*, sorte de pain fait de farine de froment et d'eau. De cette pâte on fait une galette ronde et plate qu'on met à cuire dans la cendre brûlante. Ce pain, fort appétissant, a très bon goût tant qu'il est frais; malheureusement il rancit vite et devient dur.

Après le souper il fallait songer au coucher; une pièce d'étoffe imperméable et des couvertures de laine suffi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chasse aux kangourous (voy. p. 172). — Dessin de Van Muyden, d'après une gravure de l'édition danoise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

saient à notre installation, fort sommaire en vérité. Pour plus de commodité, nous dormions sous la charrette, le feu en face de nous. D'ordinaire, on n'a pour toit que la voûte du ciel ; rien de mieux dans l'Ouest-Queensland, où il ne tombe de rosée qu'après la saison des pluies ; mais sur les côtes il convient d'être beaucoup plus prudent.

Quel bien-être on ressent à mener cette vie de plein air ! Endormi au cri mélancolique des oiseaux de nuit et bercé par leurs chants, on s'éveille avant le soleil, par une matinée fraîche et ravissante, aux accents mélodieux de la corneille[1] d'Australie, dont les notes rappellent celles d'un orgue.

C'est aux abords d'Expedition Range que nous vîmes les premiers *brigalow scrubs*, fourrés vraiment inextricables, où l'on ne remarque plus cette variété de plantes qui est le caractère général des fourrés. Là c'est le *brigalow* (*Acacia harpophylla*) qui occupe presque tout le terrain, sur une étendue de plusieurs milles. L'air y est d'une lourdeur étouffante. De loin en loin est un calebassier solitaire, *Sterculia rupestris*, qui combat la grise monotonie du paysage. Cet arbre doit son nom à la forme bouteille de son tronc poreux et spongieux, qui pompe beaucoup d'humidité : avantage dont les éleveurs tirent parti pendant les longues sécheresses. En certains endroits, ce bois humide et riche en amidon sert de nourriture aux bestiaux.

Deux à trois journées de marche à travers cette région grise et déserte nous menèrent à Comet River Sur les bords de cette rivière je vis un certain nombre de casuarinas, arbres de couleur sombre et sans feuilles, dont l'aspect impressionne tristement le voyageur ; lorsque le vent souffle à travers leurs cimes, il s'en échappe comme un soupir.

Je m'arrêtai une journée dans une station près de Springsure, où je fus invité à prendre part à une chasse au kangourou. Nous étions plusieurs, tous montés. Le départ eut lieu au coucher du soleil, heure que ces animaux choisissent pour brouter, et nous ne tardâmes pas à en apercevoir un. Nos chiens, de très beaux *greyhounds* (lévriers), aussitôt lâchés, détalèrent, et nous de galoper derrière eux, à travers champs, de toute la vitesse de nos chevaux.

L'allure d'un kangourou est celle d'un cheval au galop, mais elle se ralentit bientôt : si c'est un vieux mâle, *an old man*, comme disent les colons, il se lasse facilement et s'arrête, n'aimant pas à faire de longs efforts. Alors il s'assied, adossé à quelque tronc d'arbre et lutte contre les chiens, jusqu'à la dernière extrémité. Malheur au lévrier qui tombe sous sa griffe ! Le kangourou le saisit avec ses pattes de devant et, de de son pouce puissant, lui ouvre le ventre ; aussi les chiens se gardent-ils de l'approcher de trop près. Quelquefois un kangourou va se retrancher près d'une mare ; trop vivement pressé par un chien, il a l'instinct de lui faire faire le plongeon et de le maintenir sous l'eau jusqu'à ce qu'il soit asphyxié.

1. *Gymnorhina tibicen*.

Nous donnâmes la chasse à notre kangourou de toute la vitesse de nos montures, mais la bête fit face aux chiens. Un des chasseurs mit pied à terre et frappa le kangourou d'un coup de massue. A cette chasse il fut tué six kangourous.

Je rejoignis mon compagnon à Nogoa River et tuai, près de là, deux beaux perroquets, *Platycercus pulcherrimus*. Voici dans quelles circonstances singulières ; j'avais quitté le campement, une heure avant le coucher du soleil, emportant mon fusil ; presque aussitôt j'aperçus deux de ces charmants oiseaux, un mâle et une femelle, qui se promenaient autour d'une termitière, en mangeant des graines. Je tuai le mâle, et sa femelle s'envola sur un arbre voisin ; cependant je ne me hâtai pas d'aller relever l'oiseau mort : les pennes écarlates du croupion se voyaient à distance, aux derniers rayons du soleil. Mais, peu après, la femelle revint se poser près du corps de son compagnon ; de son bec elle lui souleva plusieurs fois la tête et lui piétina le corps, d'avant en arrière, comme pour le rappeler à la vie. Après quoi elle disparut de nouveau, pour revenir bientôt, tenant dans son bec quelques brins d'herbe secs, qu'elle plaça devant l'oiseau mort, sans doute pour qu'il en mangeât les graines. Enfin, après tant d'essais infructueux, elle recommença à soulever la tête de son mâle, lui marcha une dernière fois sur le corps, et finalement s'alla percher sur un arbre, au moment où le crépuscule tombait. Je m'approchai alors et, d'un coup de fusil, mis fin aux peines de cet oiseau fidèle.

A environ deux cent cinquante milles de la côte, nous franchissions cette partie de la chaîne de montagnes qui, sous le nom de *the Great Dividing Range*, forme la ligne de partage des eaux entre le Queensland oriental et l'occidental. Une colline basse indique la ligne de faîte ; néanmoins la faune de l'un des versants est très différente de l'autre, et la nature y revêt un tout autre caractère. Les collines franchies, on rencontre des volées de cacatois à gorge rose, qu'on ne voit jamais sur le versant oriental.

Dès lors nous sommes dans le Queensland occidental, pays riche en pacages immenses où vaguent et broutent des millions de bêtes ovines : nous venions d'entrer sur les fiefs des squatters, ce dont nous eûmes bientôt la certitude. Quel trait plus caractéristique de la vie de *bush* en Australie que la rencontre d'un convoi de laines arrivant du fond de la plaine immense ! Dix-huit ou vingt bœufs robustes traînent d'un pas lourd, par une chaleur torride, un wagon chargé de ballots de laine. Le bouvier, couvert de poussière et bruni par le soleil, marche à côté de la caravane, un long fouet à la main. Sa famille s'est installée sous une tente haute comme une maison et disposée au-dessus des ballots. Quelques moutons et quelques chèvres forment arrière-garde.

Ces conducteurs de charrois, *carriers*, gagnent leur vie à transporter des laines, des stations reculées de l'ouest aux villes de la côte, et en rapportent des pro-

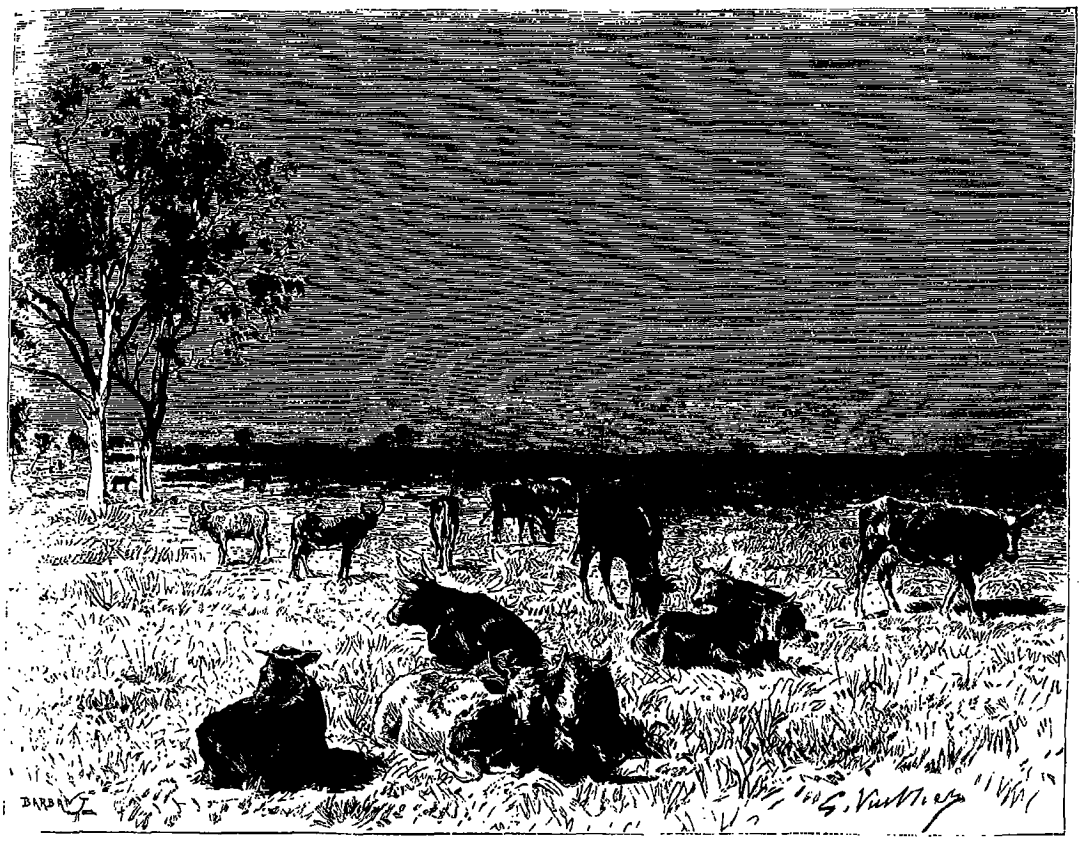
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

visions de bouche. Leur vie se passe donc à voyager. Tout *carrier* est propriétaire de la charrette et des bêtes qu'il emploie. S'il est marié, et s'il possède plusieurs attelages, il en confie un à sa femme, qui manie le fouet aussi bien qu'un homme.

La rencontre de grands troupeaux de moutons prouvait la proximité de Minnie Downs, but de notre voyage; un mois de séjour m'apprit à mieux connaître la vie de station.

L'élève du bétail, branche principale de l'industrie du pays, exerce une action manifeste sur tout ce qui touche, en Australie, à la vie commerciale. Dans les colonies les plus anciennes, les terres où paissent moutons et bestiaux appartiennent en propre aux éleveurs, mais partout ailleurs, dans le Queensland, c'est le gouvernement qui loue ses terrains de pâture aux squatters, aristocrates et richards de la province.

Il n'est pas rare qu'un squatter possède jusqu'à deux cent mille moutons sur sa station; sur celles à bestiaux on compte souvent quinze mille têtes, et certains éleveurs ne regarderont pas à dépenser deux mille livres sterling (50 000 fr.) pour l'achat d'un taureau de belles formes; six cents livres (15 000 fr.) ne leur semblent pas un prix trop élevé pour un bélier de race.



Terrain de pâture. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Une station est en quelque sorte un petit village. Outre le corps de logis principal, occupé par le squatter lui-même ou par son régisseur, il s'y trouve des cases pour les ouvriers, une boucherie, un bâtiment d'entrepôt pour la laine, et un bazar, où l'on peut se pourvoir de la plupart des articles de nécessité. Près de l'eau — car toute station a son étang, à moins qu'une petite rivière ne la traverse — une place est faite au jardin potager, cultivé le plus souvent par d'industrieux Chinois, considérés comme les meilleurs des jardiniers, mais détestés par les colons. Leur principal mérite consiste à arroser avec un zèle infatigable, matin et soir, que le soleil brille ou que la pluie tombe. Tout Chinois, pour obtenir droit de résidence au Queensland, doit payer une somme de trente livres sterling (750 fr.).

Le *stock-yard* est un enclos indispensable dans chaque station. C'est là qu'on acculе les bestiaux lorsqu'on veut opérer une rafle; mais surtout on y enferme les chevaux, le matin, pour que les hommes de corvée puissent les y retrouver. Car presque tous les travaux s'exécutent à cheval, et il est bien peu d'hommes, en Australie, qui ne sachent pas monter.

De si riches pâturages imposent naturellement une forte somme de travail, dont la plus grande partie est nécessitée par la surveillance des moutons. Le voitu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rage des laines à la côte coûte souvent plus cher que le fret de la côte en Angleterre. Malgré tout, l'élève des moutons donne des bénéfices qui atteignent jusqu'à quarante pour cent. Le bétail est abattu dans les villes, où on l'amène vivant. Quant au lait, le Queensland n'en tire presque aucun parti : ainsi, dans une station d'environ dix mille têtes, la traite ne portait que sur trois ou quatre vaches. Que devient donc toute cette viande? La majeure partie est consommée sur place par les Australiens; mais dans les derniers temps il a été bâti des usines frigorifiques où se prépare la viande, en vue de l'exportation. Enfin, d'autres quantités considérables servent à la fabrication du suif.

En Australie un terrain de pâture jugé bon est aussitôt transformé en herbage, livré au bétail et aux moutons. Bœufs et vaches broutent la première herbe, la moins fine ; puis viennent les moutons, qui se régalent d'herbe tendre. On ne tient nul compte des distances. Un emplacement ne semblera jamais trop éloigné pour qu'on hésite à y fonder une station, si l'herbe est reconnue de bonne qualité.

Le plus redoutable ennemi du squatter, c'est le climat. Pour combattre les longues sécheresses dont il pourrait être la victime, l'éleveur creuse à grands frais des étangs. Je me trouvais alors dans un des meilleurs districts herbagers de l'Australie, où foisonne, sur une étendue de plusieurs centaines de milles, le « mitchell-grass », *Astrebla elymoides*, qui supporte si bien la sécheresse, sans rien perdre de sa rusticité.

Des halliers, qui se font plus rares en avançant vers l'ouest, entourent Minnie Downs d'une large ceinture; plus près de la station, le *brigalow-scrub* y occupe la première place. D'autres halliers, où domine l'*Acacia pendula* (le *gidgy-scrub* des colons), s'offrent ensuite à notre vue ; une odeur peu agréable, très âcre après la pluie, les signale à distance.

Des *scrubs* de l'intérieur se dégage une impression de solitude et d'abandon, due à la quantité d'arbres, d'un vert tirant sur le gris ou sur le marron, qui, sans répandre aucune ombre, ondoient au-dessus de la plaine et des coteaux. Tout y est sec, brûlé et mort comme dans une tombe : c'est un paysage désolé, où les traces de vie sont clairsemées. A peine si, de loin en loin, la vue d'un oiseau ou de quelque autre animal vient rompre la monotonie du tableau.

Je ne pouvais donc espérer un bien riche butin, en ce qui touche au règne animal, dans les vastes *gidgy*[1] et *brigalow-scrubs* qui entourent la station. Et sous ce rapport la forêt n'offre pas non plus grand intérêt. Autrefois le chien d'Australie y comptait de nombreux représentants, ainsi que dans toute la région occidentale; mais ces *dingos* ont allumé la colère des squatters, qui font tout pour les détruire ; aussi disparaissent-ils peu à peu.

Il m'a été donné bien souvent d'observer des araignées, surtout la grosse velue, *Phrictis crassipes*, qui pullule en ce pays. Son trou descend, en ligne légèrement obliquée, jusqu'à quarante-cinq centimètres de profondeur ; il n'est pas muni d'une trappe au-dessus de l'orifice, comme celui de bien d'autres araignées. Un jour je vis un hyménoptère fouisseur, *Mygnimia Australasiæ*, s'aventurer hardiment au fond d'un de ces trous, que je bouchai immédiatement, avant d'aller me creuser une tranchée pour arriver à l'araignée. Je trouvai celle-ci paralysée par la guêpe, qui s'était cramponnée à son dos. L'idée me vint d'étudier les effets du venin de cette araignée-monstre et je lui fis piquer le museau d'un petit chat. La pauvre bête fut prise d'une forte fièvre, accompagnée de vomissements, mais se rétablit assez vite.

Une autre araignée, *Latrodectus scelio*, très commune au Queensland, est excessivement dangereuse, même pour l'homme. Elle est toute petite, noire et marquée d'une tache d'un rouge éclatant sur le dos. Un de ces terribles insectes, aussi redoutés que le serpent, avait mordu un de mes amis à la jambe : douleur violente suivie d'une paralysie qui dura trois jours! Le malade sentait le venin remonter le membre piqué, traverser le bas-ventre, descendre dans l'autre jambe, puis se diriger vers la poitrine. Heureusement, au sortir d'une fièvre froide survenue le troisième jour, il guérit. Cette araignée vit d'ordinaire dans les bois vieux ou morts, mais elle fait volontiers élection de domicile dans les maisons, se tenant cachée dans quelque coin pendant le jour, pour ne se mettre en mouvement qu'à la tombée de la nuit. Je pouvais en attraper sur ma véranda autant que je voulais, car elles ne sont nullement craintives.

Désireux d'avancer du côté de l'ouest, dont je supposais la faune beaucoup plus riche, je poursuivis mon voyage sans compagnon, mais avec deux chevaux. Le plus souvent il existait un sentier; quand il n'y en avait point, j'en étais réduit à agir d'inspiration et à camper au premier endroit venu. Chaque jour j'espérais voir se produire quelque changement dans le paysage, mais mon espoir était toujours déçu. Devant moi se déroulaient des plaines grisâtres, sans fin, où poussait le *Mitchell-grass* si sec, et du milieu desquelles s'élançaient ça et là quelques arbres à gomme, surtout au bord des cours d'eau. De petits taillis apportaient seuls un peu de diversion dans cette nature uniforme.

Arrivé à Barcoo River, je fus supris de voir, au lieu d'une rivière, un lit à sec et quelques flaques d'eau. La raison en est que cette rivière, comme la plupart de celles de l'Australie, n'est formée que d'eaux pluviales.

Les pluies ne sont pas fréquentes dans le Queensland occidental ; mais quand la saison pluvieuse commence, le lit des torrents s'emplit en un clin d'œil, les berges disparaissent, et le courant d'eau atteint, sur quelques points de son parcours, une largeur de plusieurs milles. Puis le niveau baisse, aussi vite qu'il a monté, et des chaleurs brûlantes ont bientôt fait de cette rivière si grosse et si large une ravine entrecoupée de mares. L'eau est donc, dans le *bush*, un article de haut prix.

1. On prononce *guidji*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pour être en mesure d'abreuver ses bêtes, tout squatter doit, comme je l'ai déjà dit, établir à temps des digues puissantes, surtout dans les rivières, pour retenir les eaux et se créer une réserve qui le garantisse contre des pertes irréparables. Depuis quelque temps on s'est décidé à creuser des puits très profonds pour combattre la disette d'eau.

Les Queenslandais de l'ouest ne s'étonnent en aucune façon lorsque huit à dix mois se passent sans une goutte de pluie. Moutons et bestiaux n'en conservent pas moins leur embonpoint toute l'année, grâce aux excellentes qualités de l'herbe, nonobstant son apparence sèche et sa couleur grise.

L'eau, dans l'intérieur du pays, n'est guère potable ; souvent elle contient une telle quantité de vase, qu'il faut la soumettre à l'ébullition pour précipiter cette bourbe. Tantôt elle est blanche de craie, tantôt noirâtre, effet des feuilles qui s'y accumulent et pourrissent. Cela n'est pas pour arrêter le *bushman* qui a soif ; il boira cette eau telle quelle, et j'ai vu de ces insouciants se désaltérer à une mare où des charognes de moutons achevaient leur décomposition. Si l'on ne tombe pas plus souvent malade, c'est qu'on fait bouillir l'eau avant de la boire, surtout celle destinée à faire le thé.

Il va sans dire que la transpiration est abondante sous un pareil climat ; heureusement les sueurs se dissipent avec une telle rapidité que le corps se maintient sec, même à cheval, sous les rayons verticaux du soleil.

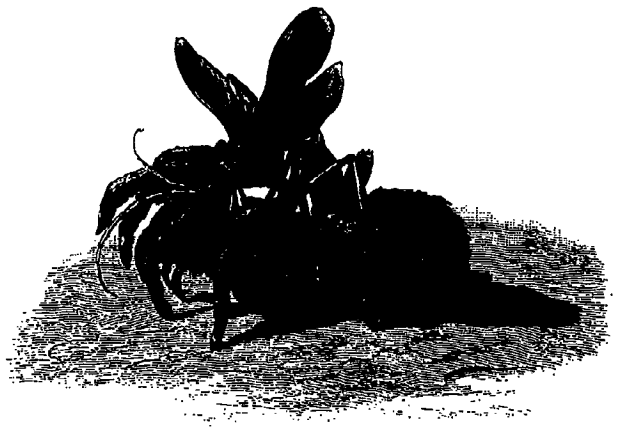
En allant à Thomson River, je m'arrêtai une nuit chez un berger irlandais qui vivait isolé, sans commerce avec les hommes, uniquement occupé de ses moutons. Ermite original et pédant, il avait adopté et menait de préférence cette vie solitaire, à laquelle il était fait depuis de longues années. Il ne permettait pas qu'on le troublât dans ses habitudes, et déclarait avec une franchise australienne que tout, dans sa cabane, devait garder la place qu'il lui avait assignée. Mais, une fois qu'on avait accepté ses manies, il devenait facile de s'entendre avec lui.

Après le repas du soir il étendit par terre des sacs qui devaient me servir de couche. Pour moi, n'ayant pas encore envie de dormir, je sortis. La nuit était claire, le ciel étoilé, et la lune éclairait de sa lumière froide les solitudes du paysage. La Croix du Sud semblait frissonner dans le bleu glacé du firmament, tandis qu'au-dessus de la plaine aux tons gris et des arbres vert foncé, régnait une atmosphère pure, d'un froid d'hiver ; mais dans l'intérieur de la cabane un feu flambait, dont on apercevait la lueur à travers les lucarnes.

J'ouvris la porte et trouvai l'ermite agenouillé devant son lit. J'en fus profondément impressionné. Ce vieillard vivait donc seul avec son Dieu dans le *bush* australien !

Un mois après mon départ de Minnie Downs, j'étais à Windex Station, à six cent cinquante milles de Rockhampton. J'y reçus, comme partout dans le bush australien, une large hospitalité.

C'est là que j'ajoutai à ma collection un exemplaire du plus petit des marsupiaux de l'Australie : le joli *Phascologale minutissima*. Voyant un chat jouer avec quelque chose qui me paraissait être une souris, je mis la main sur la bête et reconnus, après examen, que l'animal appartenait à la famille des marsupiaux. Sa poche ne contenait pas moins de neuf petits.



La guêpe et l'araignée. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

De Windex j'entrepris une excursion de quelques jours à travers une contrée montagneuse située à trente milles de la station. Je tuai un superbe autour blanc, *Elanus axillaris*, et quelques pigeons-diamants. Ces charmants petits oiseaux, très nombreux en cet endroit, sont si peu sauvages que les bergers les tuent facilement d'un coup de fouet.

Les chaînes de montagnes du voisinage sont sablonneuses ; le *Spinifex* y abonde. On donne ce nom à une herbe, *Triodia irritans*, qui fait le tourment des explorateurs et rend impraticables les terres qu'elle recouvre, souvent sur plusieurs milles. Ses feuilles subulées mettent en sang les pieds des chevaux, mais ils n'en mangent pas moins les jeunes pousses de cette plante.

Ce district avait été envahi, l'année précédente, par des rats venus du nord-ouest et traversant Winton pour continuer, vers l'est, leur mouvement de migration. J'appris d'un habitant d'Ayrshire Downs que ces légions de rats, véritables armées, se tiennent cachées pendant le jour ; mais que la nuit, lorsqu'elles se mettent en mouvement, la terre semble marcher.

Pour suivre mon itinéraire vers le sud en partant d'Ayrshire Downs, je devais passer par Elderslie, station en construction. Il était si difficile de se procurer du bois dans les environs que, pratiquement, on lui substitua de la pierre. Elderslie est située près du confluent des rivières Diamantina et Western. Je ren-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contrai là deux hommes qui cherchaient des opales dans les montagnes à l'est de la rivière Diamantina. Un peu au nord d'Elderslie s'étend le district de Cloncurry, dont les gisements de cuivre, d'une richesse inouïe, l'emportent sur les mines du lac Supérieur, en Amérique. Leur rendement est de plus de cinquante pour cent, mais, par insuffisance de communications, ces incalculables sources de richesse restent pour la plupart inexploitées. Le Queensland, assure-t-on, deviendra un centre de production pour les métaux précieux : l'or et l'étain s'y trouvent en abondance, et des études récentes montrent le pays en possession de terrains houillers assez considérables pour que la côte du Queensland soit, un jour, le marché au charbon le plus important de l'hémisphère austral.

Les indigènes de Diamantina m'étonnèrent par leur stature ; je n'avais jamais rencontré d'hommes aussi grands et aussi gros que ceux qui habitent les alentours d'Elderslie. Certaines femmes sont d'une taille colossale, et presque toutes ont les cheveux lisses. Le poisson, les serpents, les rats et des coquillages forment le fond de la nourriture.

La perfidie est un des traits saillants du caractère des nègres australiens, et les colons disent aux étrangers, sous forme de conseil : « *Never have a black fellow behind you!* » En bonne règle il ne faut jamais se fier aux noirs. Le fait suivant, arrivé près de Dawson River, prouve combien il est difficile à un nègre d'Australie de dépouiller le vieil homme ; un squatter chassait le *Talegalla*[1] dans les broussailles, en compagnie d'un domestique noir. Pendant la marche le domestique, placé derrière son maître, lui frappe sur l'épaule et lui dit :

« Laisse-moi passer devant. »

Et comme le squatter en demandait la raison :

« C'est, répondit le noir, que j'ai une trop forte envie de te tuer. »

1. Le *Talegalla Latham* est un gallinacé d'Australie qui construit des tumulus dans lesquels la femelle dépose ses œufs. — V. M.



Inspecteur de la police noire. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

Pourtant cet homme était employé depuis plusieurs années sur la station, où ses services étaient appréciés.

Les puces avaient déjà pris possession du grand bâtiment neuf élevé sur la station d'Elderslie. Elles se tiennent généralement sous terre, et sitôt qu'on pose un pied sur le sol, elles vous grimpent le long de la jambe, par douzaines. En Europe je ne me suis jamais préoccupé d'une piqûre de cet insecte, mais les puces australiennes sont de véritables sangsues. Et comme, après ces morsures, je ne pouvais me retenir de me gratter fortement, mon corps fut bientôt couvert de plaies douloureuses et cuisantes qui ne voulaient pas se fermer. Au moindre mouvement que je faisais, je ressentais de si vives douleurs, qu'à mon grand dépit je reconnus la nécessité de prendre un peu de repos. Mais au bout de huit jours cette tranquillité forcée m'était devenue intolérable, d'autant plus que j'étais invité à suivre une expédition dirigée vers l'embouchure de la rivière Diamantina.

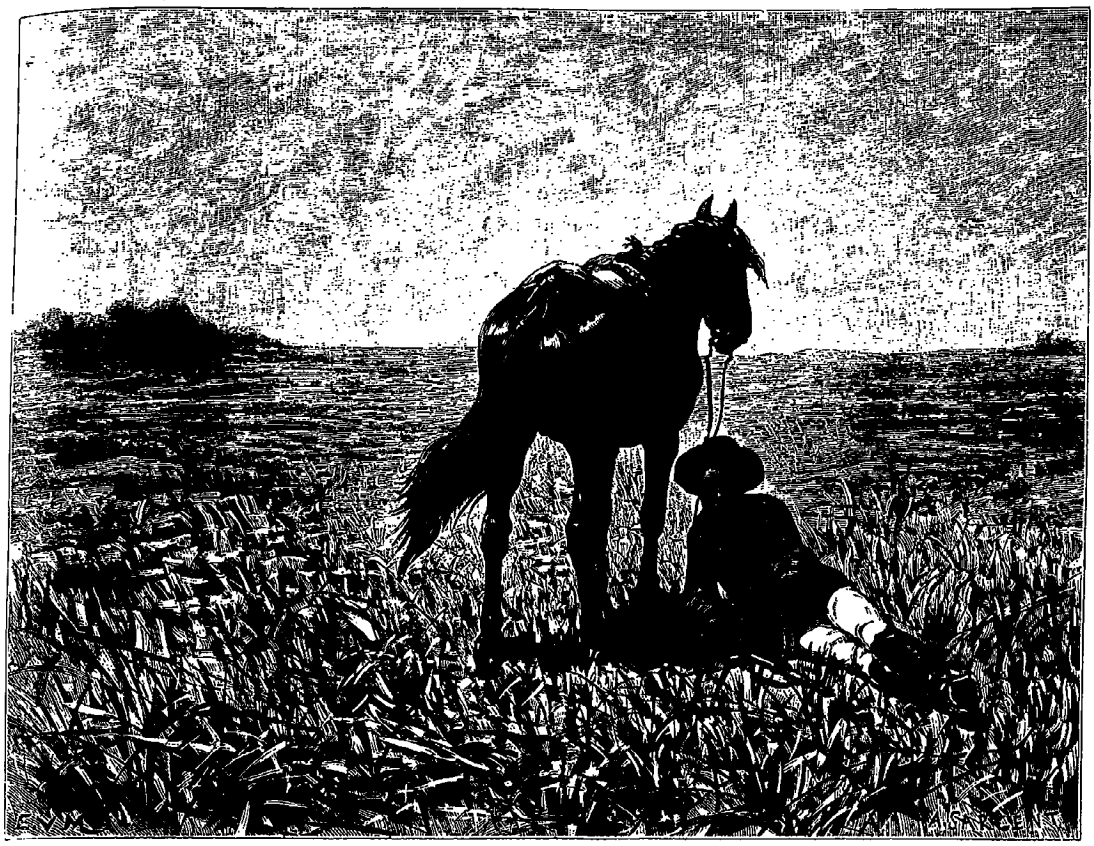
Un inspecteur de la *police noire*, dont les baraques étaient établies près de la rivière, m'avait engagé à l'accompagner dans la tournée d'inspection qui devait le conduire plus au sud. Sans tenir compte de mon mal, je partis pour le baraquement, situé à trente milles environ ; mais quand j'y arrivai, mes douleurs étaient si peu supportables que je dus renoncer à suivre l'expédition.

Cette police noire, *native police*, a été organisée par le gouvernement du Queensland en vue de protéger les colons. Elle stationne sur les points de la colonie où les indigènes sont encore tenus pour dangereux. Ce corps de police est composé de naturels pris dans d'autres provinces, et par conséquent ennemis de ceux des noirs contre lesquels on les emploie. Il est commandé par un blanc, qui porte le titre de sous-inspecteur, et par un sergent.

Traduit du norvégien par V. et W. MOLARD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le voyageur à l'ombre sous son cheval (voy. p. 178). — Composition de Van Muyden, d'après le texte et des photographies.

CHEZ LES CANNIBALES.

VOYAGE DANS LE NORD-EST DE L'AUSTRALIE,

PAR M. CARL LUMHOLTZ[1].

1880-1884.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

Combat entre blancs et noirs. — Par 47 degrés de chaleur. — Nuits fraîches. — Tribulations. — Misères de la vie de colon. — *Bush-life*. — Que fait-on de son argent? — Les liens de l'hymen dans les régions reculées de l'ouest. — Inondations. — Retour à Gracemere. — Un serpent vorace.

Après huit jours passés dans le baraquement de la police, je me crus en état de reprendre le chemin d'Elderslie; mais je me sentis bientôt si mal à mon aise que je mis plusieurs fois pied à terre pour prendre un peu de repos, étendu à côté de mon cheval.

Mon premier projet avait été de pénétrer plus avant dans l'ouest, en me rapprochant du golfe de Carpentarie, mais mon état maladif m'empêcha de pousser plus loin. Je doutais même de pouvoir regagner la côte, car plus mon voyage se prolongeait, plus le mal empirait. Enfin, après un long mois de souffrances, j'avais repris des forces suffisantes pour songer au retour. Cette fois, je pris par Bledensbourne; je désirais en rapporter, si possible, une grande chauve-souris blanche, frugivore, mais j'en fus pour ma peine, et cependant j'explorai plusieurs grottes, retraites ordinaires de ces mammifères volants.

On me montra aux environs de Bledensbourne les

1. Suite. — Voyez p. 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

crânes d'un grand nombre d'indigènes tués par des hommes de la police noire. Voici dans quelles circonstances : un convoi de vivres, sous la conduite de deux blancs, avait établi son camp dans le voisinage des noirs; ceux-ci guettaient l'occasion d'attaquer les blancs, qui avaient outragé deux négresses. Au lieu de faire usage de leurs armes pour se défendre, les deux blancs lâchèrent pied, abandonnant aux sauvages toutes les denrées. Pour s'excuser auprès de la police, ils prétendirent n'avoir fui que pour échapper à une attaque imprévue. Les prétendus criminels furent poursuivis, longtemps après, jusque dans une vallée étroite, et tués impitoyablement.

C'est là un des actes de violence, trop nombreux, commis par la police noire, et l'on pourrait citer bien d'autres faits révoltants dont elle s'est rendue coupable. Ces atrocités forment la page sombre des annales de la colonisation en Australie. Aussi la police voit chaque jour croître son impopularité; bien des voix s'élèvent pour en réclamer la suppression. Trop fréquemment l'inspecteur charge ses agents de procéder eux-mêmes au massacre : *to disperse the blacks* est l'expression consacrée. Lui s'en tire les mains nettes et par ce moyen garde sa place; de nos jours il n'oserait tuer un noir ouvertement.



Maison de squatter. – Gravure empruntée à l'édition danoise.

Les chaleurs estivales se faisaient sentir : on était déjà au milieu de novembre. Du zénith le soleil dardait chaque jour ses rayons brûlants; jamais de brise rafraîchissante. Pas un lac, pas un murmure de ruisseau, rien que des mirages trompeurs. Absence complète de vie animale; tout être vivant se cachait pour se défendre contre les ardeurs du soleil. Le thermomètre, qui marquait ordinairement 40 degrés centigrades à l'ombre, monta jusqu'à 47. La chaleur était si forte, qu'on souffrait, même assis. Si un souffle de vent se faisait sentir, il semblait sortir d'un four.

Pourtant la température était plus supportable qu'à Diamantina River, où vers la même époque (je l'appris plus tard) la chaleur fut de 53 degrés centigrades, fait exceptionnel, même dans l'Australie tropicale. Les arbres garantissent mal des rayons du soleil. Leurs feuilles se présentent de profil et ne peuvent donner que bien peu d'ombre. Si je faisais la sieste au milieu du jour, je n'en pouvais trouver que sous le ventre de mon cheval. D'habitude, la chaleur ne m'incommode pas outre mesure. Je pouvais voyager des journées entières sous les feux verticaux du soleil sans faire de halte; mais dans l'état de faiblesse où je me trouvais, je n'y pus résister. Je fus obligé de mettre plusieurs fois pied à terre et de m'allonger en plein soleil pour reposer mes membres rompus.

Heureusement la fraîcheur des nuits exerce une action compensatrice, et la santé est généralement bonne. Sitôt le soleil couché, l'air fraîchit, n'étant pas suffisamment saturé d'humidité pour retenir beaucoup de chaleur; il peut alors se produire dans la température un écart de 22 degrés centigrades. Dans ces occasions, je ne pouvais combattre le froid qu'en m'enveloppant de couvertures de laine. A toutes ces misères un véritable fléau vint s'ajouter : les mouches, si insupportables dans toute la région. Elles vous harcèlent à tel point que pour manger on doit s'entourer d'une moustiquaire. Ce sont les yeux qui ont le plus à souffrir de leurs attaques; cela débute par des picotements suivis de boursouflures, et l'œil ne peut se rouvrir de quelques heures. Le seul moyen de défense, c'est de se couvrir le visage d'un voile, et d'en faire autant à son cheval. Je me souviens encore d'un dicton du pays : « Un été au Queensland occidental n'est qu'une lutte continuelle avec les mouches. Si l'on a à signer une traite, il faut un homme pour écarter les mouches et veiller à l'encrier. »

Mes chevaux avaient tellement maigri au cours de ce long voyage, ils étaient si exténués, qu'ils ne me paraissaient plus en état d'arriver au terme de mon expédition; malgré le soin que je prenais d'eux, le dos de celui qui portait mon bagage était meurtri. Cela me forçait à ne faire que de petites journées.

Après mille tribulations j'arrivai enfin à une cabane où logeait un garde-barrière. Je me rapprochais donc de lieux plus habités. Le lendemain, brisé, moulu, je faisais mon entrée, avec mes bêtes exténuées, à *Isis Downs*, et j'y goûtai le charme d'un repos de plusieurs jours. On me fit boire du lait, une rareté dans l'Ouest-Queensland, où l'on n'a guère le temps de traire les vaches.

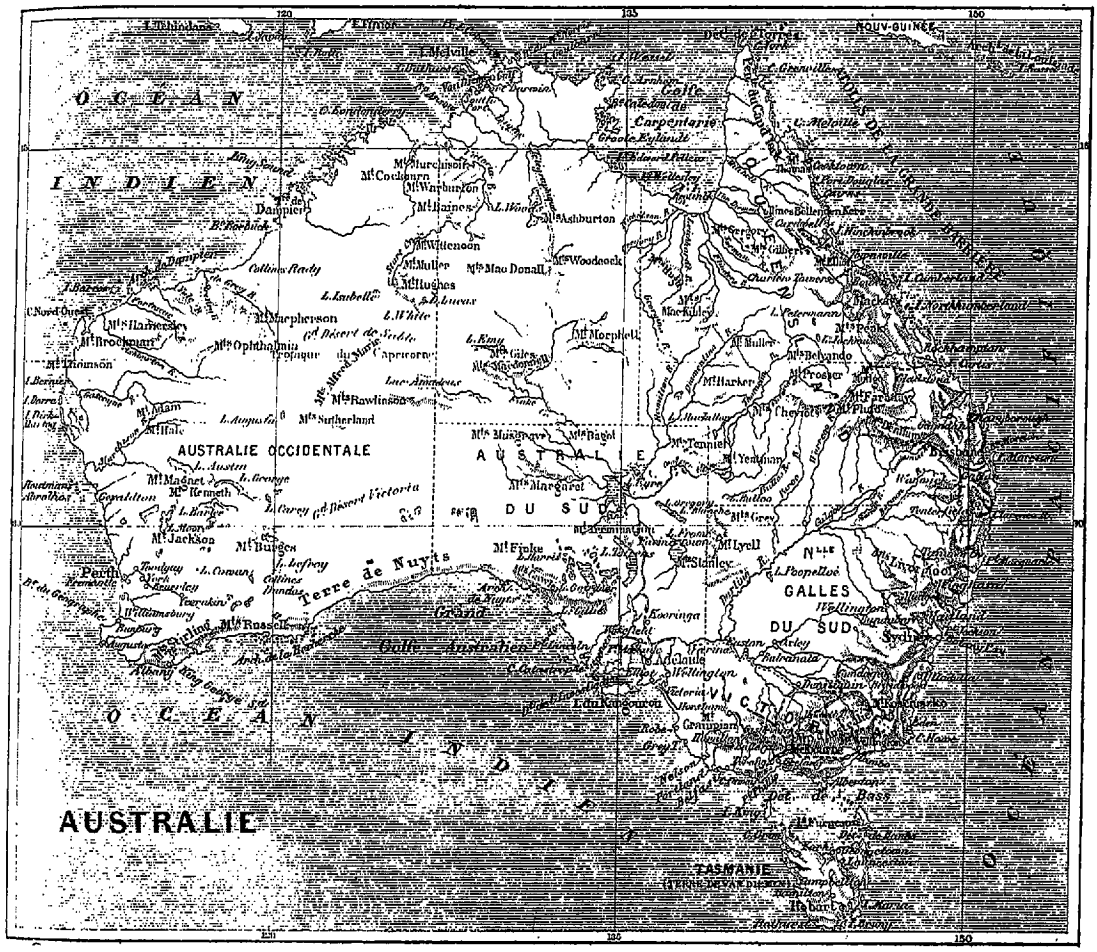
La veille de Noël j'étais de retour à Minnie Downs. La chaleur était si étouffante, que, pour la combattre, nous nous enveloppions la tête de compresses d'eau froide. Par cette température d'étuve, lorsque l'atmosphère semble vibrer, on n'est pas plus disposé à sortir qu'en Norvège les jours de froid piquant; mais les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Australiens se préoccupent fort peu de la chaleur. Les travaux de la station vont leur train habituel. Dans le fait on souffre moins si l'on s'occupe activement au dehors, que tranquillement assis à la maison. Les hommes adonnés à la boisson résistent mal à cette température de fournaise; à Rockhampton il en mourut neuf en une semaine. Et cependant le climat du Queensland est plus salubre que celui de n'importe quel pays situé sous la même latitude. Les Queenslandais ne sont pas obligés, comme les habitants d'autres contrées tropicales, d'envoyer leurs enfants en climat moins chaud : bien qu'élevés dans le pays, ils deviennent forts et bien portants.

Les fièvres ne règnent que dans les districts où la colonisation commence, où la terre n'a pas encore été remuée; elles y sont plus bénignes que sur d'autres points du tropique, et bien plus rarement mortelles.

Les colons sont souvent affligés d'une maladie des yeux, très douloureuse, *the sandy-blight*, qui peut causer une cécité complète. Les habitants du Queensland connaissent encore une autre affection maligne, *the barroo-rot*, engendrée quelquefois par une simple égratignure : le voyageur remarque, non sans étonnement, que tout le monde a la main entourée d'un chiffon; la raison en est qu'une éraflure insignifiante détermine une ulcération, dont on pourra souffrir de longs mois. Le *beliander* est encore une des maladies communes au Queensland. Tout à coup, et sans cause apparente, on est pris de vomissements; mais la guérison est aussi rapide que l'attaque a été prompte. Ces maladies tirent assurément leur origine de certaines circonstances climatériques; aussi tout colon malade s'en prend au climat.

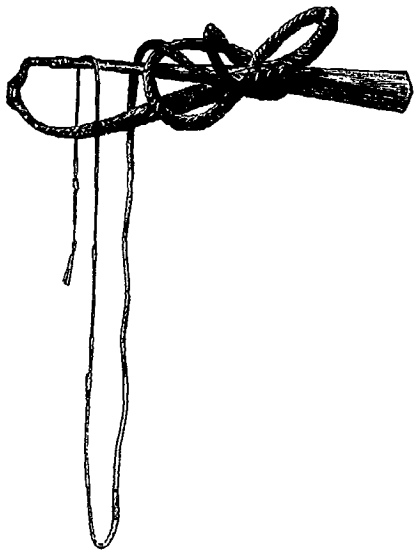

OCEAN INDIEN
AUSTRALIE OCCIDENTALE
AUSTRALIE DU SUD
NOUVELLES GALLES DU SUD
TERRE DE NUYTS
Golfe Australien
Grand Désert de Sable
Tropique du Capricorne
Cercle Polaire Antarctique
Terre de Graham
Terre de Victoria
Terre de Wilkes
Terre Adélie
Terre de Louis Philippe
Terre de Clarence
Terre de Sabrina
Terre de Victoria
Terre de Graham

La toilette du squatter et celle du journalier ne diffèrent pas sensiblement; maîtres et serviteurs sont vêtus de même et se livrent aux mêmes travaux. Aucune besogne ne leur semble au-dessous d'eux. J'ai vu des jeunes gentlemen exécuter en plein soleil, et tous les jours, des travaux auxquels se refuserait chez nous un simple manœuvre. L'habitant du bush se sert, pour la conduite des chevaux et du bétail, d'un long fouet au manche très court, qu'il manie avec une dextérité sans pareille.

Le soir, les travaux terminés, le squatter va prendre un bain dans le grand bâtiment, avant de se mettre à table. Son ordinaire est substantiel, mais peu varié. Des légumes y figurent assez souvent. Le journalier, de son côté, regagne son logis, plus modeste, où il boira du thé en mangeant des *dampers* et une tranche de viande salée. Comme friandise, il étale quelquefois de la confiture sur son pain.

Les femmes sont rares dans la station, quoique les squatters soient presque tous mariés, du moins dans les provinces civilisées; le simple travailleur ne l'est pour ainsi dire jamais; aussi les quelques femmes qui s'aventurent dans ces régions reculées sont bien vite pourvues. La proportion entre les deux sexes au Queensland est de cent vingt-cinq hommes pour quatre-vingt-huit femmes.

Pendant mon séjour à Winton j'acquis une preuve de la facilité avec laquelle se forgent les « chaînes de l'hymen » dans le Queensland occidental. Une jeune fille arrivée depuis peu lavait du linge dans un baquet; un bushman entra en conversation avec elle, et le mariage fut convenu sur-le-champ; la fille essuya ses bras couverts de mousse de savon, et les deux engagés se mirent en route sans rien changer à leur toilette, pour se faire marier par le magistrat compétent.



Fouet des habitants du bush. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

La vie de station devient monotone à la longue. Un squatter peut combattre l'ennui par un voyage à Melbourne, à Sidney ou en Europe; le journalier, lui, s'amuse comme il peut, n'importe où. Deux ou trois fois l'an, on organise des courses, car le cheval occupe une large place dans la vie des Queenslandais, et tout le monde suit avec un vif intérêt celles qui ont lieu dans les grandes villes; à l'approche de ces solennités, il s'engage des paris considérables. Les journaux, lecture favorite de l'Australien, pénètrent jusqu'au centre du bush, et le gouvernement veille à ce que le courrier soit distribué dans presque toutes les stations.

Le bushman a si peu de besoins qu'il économise la presque totalité de son salaire. Mais au bout de deux années de travail il soupire après un changement, va trouver le squatter et lui demande une lettre de change en règlement de compte. Dans le bush on ne fait pas usage d'argent comptant. Le montant de la lettre est assez souvent d'une centaine de livres : muni de cette somme, le journalier va pouvoir s'amuser. Il se met en route avec ses chevaux, mais s'arrête dans le premier village qu'il rencontre. Il y mènera grand train ou, pour mieux dire, s'y grisera de toutes les eaux-de-vie et liqueurs en vente chez les débitants. En fait, du moment où il a remis sa lettre de change au cabaretier, il s'entretient dans une ivresse non interrompue, jusqu'à ce que tout l'argent y ait passé; tous ceux qui se présentent sont invités à trinquer à sa santé : *leben und leben lassen!* Puis, quand il n'a plus rien, il rentre au bush, épuisé, brisé, se met au travail pour une année ou deux, après lesquelles il fera une nouvelle apparition au village et mènera la même vie que devant. Il va sans dire que le cabaretier fabrique lui-même, d'après des formules de son invention, les boissons infâmes, véritables poisons, qu'il vend à son client.

Dans les derniers jours de janvier 1882 je dis adieu au Queensland occidental et quittai Minnie Downs. Je partis de Tambo par la diligence Cob et Cie; mais, la place venant à manquer pour mon chien, je me résignai à faire à pied les derniers vingt-sept milles qui me séparaient de la station du chemin de fer. De là il me restait encore une bonne journée de marche pour gagner Rockhampton. Les quinze derniers jours furent excessivement chauds; des nuages noirs s'amoncelaient, préparant la saison pluvieuse, et je n'arrivai à Gracemere que bien juste à temps, car dès le lendemain des pluies torrentielles s'abattaient sur le Queensland central, avec une telle violence que de vastes étendues furent en un instant submergées. Un facteur d'Aramac fut réduit à passer trois jours sur un arbre, pour n'être pas entraîné par le courant. On croit ces inondations périodiques; M. C. Russel s'efforce de démontrer que la crue de *Darling river* revient tous les dix-neuf ans.

Je me sentais revivre sur la côte, dans ce climat humide, mais je regrettais que mon voyage n'eût pas été assez fructueux pour compenser tant de fatigues endurées. J'avais parcouru dix-sept cents milles en supportant bien des privations, et cependant il me fallait reprendre des forces pour visiter le Nord-Queensland.

Avant de dire adieu à Gracemere, je veux conter une histoire de serpent qui s'y est passée. Un beau matin,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Demande en mariage dans le Queensland occidental. — Composition de G. Vuillier, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

on vint me prier de descendre au jardin pour y tuer un serpent. Grande fut ma surprise, en approchant du lieu indiqué, de voir la bête morte et pendant du haut d'un mur; mais presque aussitôt je découvris la tête d'un second serpent, entre les pierres de ce mur, un peu plus haut. Le vif avait saisi le *mort*, dont la tête et la queue touchaient terre. Fort empêché d'avaler sa proie dans une position si difficile, le vainqueur la laissa tomber, puis rampa jusqu'à elle. Je m'étais écarté, curieux d'observer, de ma cachette, la façon dont il s'y prendrait, les deux serpents étant de même taille. Le vivant s'allongea à côté du mort et commença son travail de déglutition. Avec sa gueule ouverte où s'engloutissait la tête de sa proie, suivie bientôt du reste du corps, ce reptile représentait bien la voracité et la jouissance.

Quand il eut avalé un tiers environ de sa victime, je m'avançai et frappai le dos du glouton, qui fit, mais en vain, de grands efforts pour rendre sa proie : la tête de l'un étant trop engagée dans le gosier de l'autre. Quelques coups bien assénés achevèrent le serpent vorace, et c'est dans cette position bizarre que je les plongeai tous deux dans un bain d'alcool; il m'eût été impossible de les séparer sans les endommager. Le serpent vorace se trouva être d'une des espèces les plus venimeuses de l'Australie, le *Trimesurus ikaheca*, de couleur brune; l'autre, brun aussi, *Dipsas fusca*, était d'espèce inoffensive. Le venimeux mesurait un mètre deux cent soixante-seize millimètres; sa victime, un mètre trois cent soixante-dix-sept millimètres.

Comme dans toute l'Australie, les serpents sont nombreux dans ces environs. Sur la station de Weaverley, non loin de Gracemere, un homme en avait tué deux cent trois en deux jours. Pendant la saison pluvieuse, les eaux avaient recouvert le pays, généralement plat, et les serpents étaient venus se réfugier dans la cabane de cet homme, située sur un point plus élevé. Il passa deux jours et deux nuits à se défendre contre ces fâcheux assaillants.

IV

Voyage au Queensland septentrional. — Sucre de Mackay. — Canaques. — Townsville. — *A rough northern man.* — Visite chez un compatriote. — Les noirs de la ferme Gardiner. — *Noall-nolla.* — Printemps. — Arrivée à *Herbert Vale.*

En mai 1882 je me trouvais en mesure d'entreprendre mon voyage au Nord-Queensland. J'arrivai à Mackay vers quatre heures, par le bateau à vapeur, et descendis à l'unique hôtel de la ville, dont toutes les portes étaient ouvertes : personne pour me recevoir, personne qui se souciât d'être réveillé. Il fallait donc aller moi-même à la découverte d'une chambre, et je parvins à en trouver une.

Mackay est une petite ville qui doit sa naissance à la culture de la canne à sucre. Ses environs, renommés pour leur fertilité, constituent, au temps présent, la partie la plus importante de la région sucrière de la colonie.

Le sol du Queensland possède des qualités toutes spéciales pour la culture de la canne, qui réussit, non seulement vers le tropique du Cancer, mais aussi vers celui du Capricorne, jusqu'à la province de Brisbane, les colons ayant triomphé de toutes les difficultés climatériques.

Le travail, sur ces plantations, a été exécuté en grande partie par des indigènes des îles de la mer du Sud, que les Australiens appellent Canaques. Cette race active et intelligente est très apte à ce genre de travail; sa force et sa vigueur lui permettent de supporter, bien mieux que la race blanche, les chaleurs tropicales.

Pour les trois années de leur engagement, ces Canaques reçoivent dix-huit livres sterling (450 francs); on leur accorde en outre la gratuité du voyage, à l'aller et au retour. Ils sont généralement bien traités par les planteurs, et il n'est pas rare de les voir se fixer dans le pays, où ils sont estimés pour leur zèle; mais les travailleurs de race blanche, qui voient en eux des concurrents, ne leur témoignent que de la haine. Comme il s'était glissé bien des abus dans la façon d'embaucher les Canaques, le gouvernement, fortement soutenu par la population blanche des travailleurs, crut devoir défendre l'accès du pays aux immigrants. Cette interdiction arrêta sur plusieurs points le développement de l'industrie sucrière, conséquence d'autant plus fâcheuse que le sucre du Queensland est d'une grande richesse et de qualité supérieure.

Pendant mon séjour à Mackay, mon chien couchant, superbe échantillon de la race Gordon, courut un grand danger près d'une station voisine. Comme il était brusquement tombé en arrêt dans l'herbe haute, je m'avançai avec précaution et aperçus un magnifique serpent noir (*Pseudechis*), dont la tête avait pris cette forme aplatie particulière aux serpents venimeux lorsqu'ils sont excités. La chaleur du jour l'avait rendu plus que furieux. La tête légèrement dressée au-dessus du sol, il était déjà prêt, au premier mouvement de mon fidèle compagnon, à lui porter le coup de la mort. Je rappelai bien vite mon chien, et à l'aide d'une forte branche j'abattis son perfide ennemi, le plus venimeux de tous les serpents du pays. Lorsque je le tins en l'air, admirable dans sa robe d'un noir luisant, au ventre rougeâtre, je pus constater qu'il était plus long que moi.

* * *

Au mois de juillet je m'embarquai sur un vapeur côtier qui devait me porter plus au nord; quelques jours de navigation nous suffirent pour atteindre Townsville. Une chaloupe à vapeur vint au-devant de nous dans le fjord, pour nous transporter à la ville, le port étant si ensablé que les grands navires ne peuvent approcher du quai. La ville est bâtie près de la baie de Cleveland, le long d'un petit cours d'eau, sur le

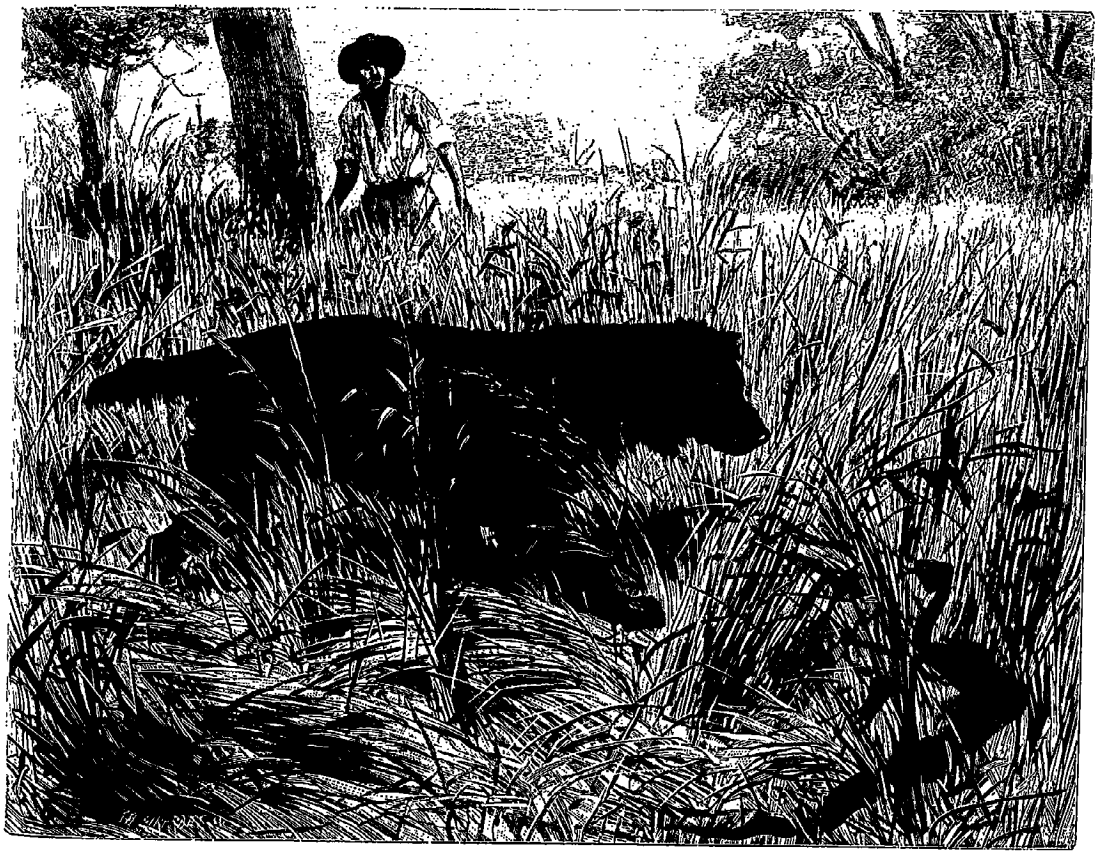
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

versant d'une montagne haute de trois cents mètres. Townsville doit à cette situation un aspect vraiment pittoresque.

L'emplacement sur lequel elle s'élève a été découvert en 1864; son développement est si rapide que déjà l'on considère Townsville comme la capitale du Nord-Queensland, ce qui arrivera certainement le jour où la province fera acte d'autonomie.

La hausse du prix des terrains dans cette ville, qui compte environ sept mille habitants, a pris des proportions énormes, qui semblent phénoménales, même dans un pays neuf comme celui-ci. Il n'est pas rare de voir un terrain doubler plusieurs fois de valeur dans l'espace de deux à trois ans, et, il y a un an à peine, un bon emplacement dans Flinders Street, le quartier commerçant de Townsville, fut payé deux cents livres sterling (5000 francs) par pied carré.

Townsville est la station terminus du chemin de fer du Nord. La richesse de ses environs et le mouvement de la navigation en feraient bientôt une des plus grandes villes de l'Australie, si le port était en meilleures conditions. Son industrie principale consiste dans l'élève du bétail, et la laine de ses moutons forme, dans le chiffre de ses exportations, l'article le plus considérable.



Le chien et le serpent. — Composition de Van Muyden, d'après le texte et une photographie.

De riches mines d'or près de Charters Towers apportent leur appoint à la prospérité croissante de la ville, dont l'heureux climat attire les squatters de l'Ouest.

Je pris mes quartiers dans le meilleur hôtel de Queensland, ce qui, du reste, ne veut pas dire beaucoup.

Le but de mon voyage était la vallée Herbert (Herbert Vale), station à bestiaux abandonnée, près de la rivière du même nom. Ma première intention avait été d'y aller par Cardwell, petite ville sur la côte, au nord de l'embouchure de cette rivière, et distante d'environ vingt milles de la vallée Herbert, tandis que de Dungeness, c'est-à-dire de l'embouchure, on compte quarante milles en remontant le fleuve.

Mais entre temps j'avais appris que la route de Cardwell à la vallée Herbert présentait de grandes difficultés; on me conseillait même fortement de passer par Dungeness et de remonter le fleuve en bateau, car dans certaines plantations que je trouverais sur ma route, j'aurais, plus qu'à Cardwell, quelque chance de me procurer les chevaux nécessaires. De plus j'avais une lettre d'introduction pour le plus riche des planteurs de la circonscription, et, sachant par expérience de quelle valeur peut être une recommandation de ce genre dans les districts non civilisés, sans plus d'hésitation je me décidai pour Dungeness.

Donc, dans l'après-midi, quelques heures avant le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

départ du petit vapeur côtier, j'allai trouver le capitaine pour prendre mon billet; mon bagage était déjà à bord. Je priai le capitaine de veiller à ce que mes effets fussent déposés sans faute à Dungeness, et lui montrai l'endroit où je les avais fait placer. Mais quand il vit, par les étiquettes, que mon bagage était indiqué pour Cardwell, il prétendit que j'étais, par cela même, obligé d'aller jusqu'à Cardwell. En vain insistai-je sur mon droit à décider par moi-même! je devais, selon lui, me rendre à Cardwell et non à Dungeness. Ce capitaine, un de ces hommes vulgaires et grossiers qu'on rencontre quelquefois sur les confins de la civilisation, était un parfait spécimen de la classe des *rough northern men*. Comprenant que toute discussion serait inutile, je ne fis plus d'objections, persuadé d'ailleurs que les choses finiraient par s'arranger.

Le capitaine descendit dans sa cabine, et je me disposais à débarquer, m'étonnant qu'un si petit navire pût contenir un maître si puissant, lorsque j'avisai un homme de l'équipage qui me sembla devoir être plus accommodant que les autres. Je lui déclinai mes noms et qualités et lui confiai que je me rendais à la vallée Herbert, chargé par l'université de Christiania de recueillir tous les objets intéressant l'histoire naturelle. Pour mieux certifier de ma mission officielle, je lui fis lire l'inscription placée sur mes bidons à alcool : Université de Christiania, Norvège. « Comme ça, vous êtes Norvégien, vous? me demanda-t-il avec le calme du marin. Moi aussi, je suis de Christiania; et le capitaine de l'embarcation que vous voyez là est de Horten, lui. »



Plantation de canne à sucre dans le Queensland septentrional.
Gravure empruntée à l'édition danoise.

Tout en me donnant ces renseignements en son dialecte provincial, le matelot me montrait du doigt un petit bac à vapeur amarré près de nous.

Je lui exprimai mon étonnement de rencontrer des Norvégiens au delà du tropique, et le priai de me venir en aide en qualité de compatriote. Ma discussion un peu violente avec le capitaine ne lui avait pas échappé; mais il m'assura d'un ton qui ne témoignait pas d'un très grand respect pour son chef, que je n'avais pas à tenir compte de la réponse du capitaine. Aussitôt, et de son propre mouvement, il prit les mesures nécessaires pour que mes bagages pussent être débarqués à Dungeness.

On leva l'ancre dans la soirée, et nous fîmes route vers le nord. Le capitaine étant rentré ivre au moment du départ, l'équipage prit le commandement, et le lendemain nous arrivions sans accident à Dungeness.

Hinchinbrook Island est une île montagneuse; son pic le plus élevé, qui se dresse à huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer et qu'enveloppe constamment une ceinture de brouillards, attire forcément l'attention du voyageur. Seuls quelques blancs ont visité cette île, dans le but d'y abattre des cèdres. Le cèdre rouge si précieux (*Cedrela*) croît dans les fourrés impénétrables qui bordent les fleuves du Nord-Queensland. On le flotte à la saison des pluies. Contrairement au sapin d'Australie, qui pourrit assez vite, le cèdre abattu peut attendre près d'une année dans la forêt le moment où il sera flotté. Son bois est aussi beau que celui de l'acajou, mais la densité en est inférieure. C'est du reste le seul arbre qui s'exporte du Queensland; malheureusement on en a fait une telle consommation qu'il a presque disparu sur tous les points abordables.

Je remontai aussitôt le cours du fleuve, dont les bords, sur une étendue de plusieurs milles, sont couverts de palétuviers.

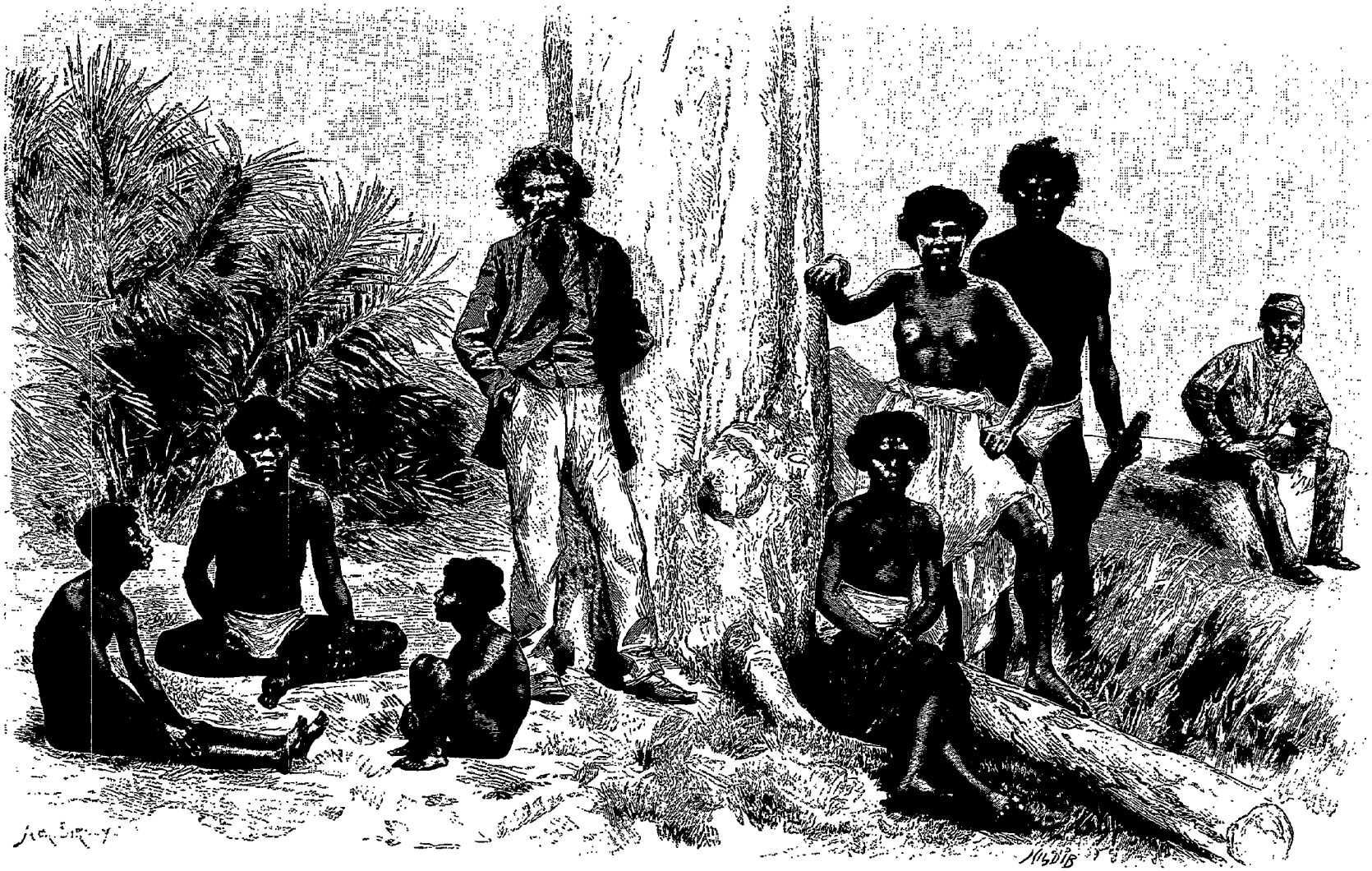
Peu à peu le paysage s'élargit en une vallée plate, terrain favorable à la culture intensive de la canne.

On avait fait venir depuis peu une charrue à vapeur.

Je reçus un accueil amical; mais je fus déçu dans mon espoir de me procurer des chevaux. Impossible d'en trouver à louer, ou à acheter; quant à des selles, il ne pouvait en être question dans un district où la civilisation n'avait fait relativement que peu de progrès.

Un jour, j'étais allé faire une excursion dans les forêts de mangliers pour y tirer un héron gris de petite taille que j'avais aperçu lors de mon arrivée. En revenant je traversai une ferme appartenant à un compatriote, et j'allai lui rendre visite après avoir amarré mon canot au rivage. L'exploitation respirait le bien-être. Un champ de maïs s'étendait jusqu'à la maison, et sur la véranda s'élevait un tas énorme de panouils. Ce cultivateur avait épousé une Norvégienne, mais mari et femme avaient à peu près oublié leur langue maternelle. Leurs enfants et tous les membres de la famille avaient eu la fièvre du pays, aussi leur visage était-il blême, quoiqu'ils fussent bien portants et heureux. De tous ceux qui émigrent en Australie, les ouvriers sont ceux qui réussissent le mieux, et là surtout où le climat

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Noirs du Queensland septentrional — à droite un indigène de la police noire — (voy. p. 186). — Dessin de Sirouy, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est malsain un homme de métier est grassement payé. Mon compatriote, qui avait débuté comme charpentier attaché à la première plantation de cannes créée dans le voisinage, fit en peu de temps des économies suffisantes pour acheter un lot de terre, dont la valeur grandit rapidement, vu que ce terrain, qui longeait le fleuve, se trouva être de première qualité pour la culture de la canne à sucre. Une vaste plantation de cannes avait été établie plus haut, et, comme le sol de sa propriété était excellent pour le pâturage, on lui en acheta une parcelle, qui lui fut largement payée. Sa fortune, à l'époque de ma visite, se montait à dix mille livres sterling (250 000 francs). Dix ans auparavant, il était arrivé les mains vides.

Les terrains qui bordent le fleuve sont de qualité supérieure. Plus haut s'étendent des plaines immenses plantées d'eucalyptus géants, que l'on abat au fur et à mesure, pour labourer immédiatement le terrain qu'ils occupaient et le planter en cannes. Plus bas, près du fleuve, on rencontre des fourrés très recherchés des cultivateurs pour leur fertile humus ; ceux de Mackay sont moins épais et d'une végétation moins luxuriante. La nature du pays rappelle en général celle des tropiques.

Une grande partie de ces bois était déjà défrichée, et à leur place ondoyaient d'immenses champs de cannes à sucre entrecoupés de loin en loin de pièces de maïs. On travaillait avec ardeur à étendre le terrain labourable, sans épargner l'argent ni la peine, et ce n'était pas sans tristesse que je voyais se rétrécir chaque jour le champ d'action du naturaliste.

Les bandes de pigeons avaient peine à rencontrer les espèces d'arbres où d'habitude elles élisent domicile, et des vols de tisserins cherchaient vainement un abri, les arbres où leur colonie avait bâti ses nids ayant été abattus. Le casoar aussi se faisait de plus en plus rare ; cependant j'en aperçus quelques traces dans le sable. Seul le crocodile ne se laisse pas troubler par l'activité fiévreuse de l'homme ; il ne se préoccupe même pas du mouvement qui règne sur le fleuve. Souvent des blancs ou des noirs manquent à l'appel ; car, si craintif que soit le crocodile sur terre, la hardiesse ne lui fait pas défaut dans son propre élément.

Un monsieur Gardiner, qui s'intéressait aux sciences naturelles, demeurait près de là ; j'allai le voir. Il eut la bonté de m'inviter à passer quelque temps chez lui, et ce fut là que je me trouvai pour la première fois en contact avec des noirs du Queensland septentrional. Nombre d'entre eux, hommes et femmes, tous entièrement nus, étaient campés dans la cour de l'habitation.

Mon attention fut attirée tout d'abord par la conduite de M. Gardiner envers ses hôtes. Dans ces districts où n'a pas pénétré la civilisation, les relations entre noirs et blancs sont déplorables ; les indigènes des régions éloignées sont traités comme des animaux. Pourtant il se rencontre des blancs qui leur témoignent quelque intérêt et les protègent, ce qui leur a fait donner le nom de (*the black's proctectors*). M. Gardiner est de ce nombre. Il avait toujours du travail à leur donner, leur fournissait des outils et souvent les accompagnait à la forêt où l'on abattait des arbres, élevait des palissades, etc. M. Gardiner s'entend admirablement à faire travailler les plus lents et les paresseux, payant d'exemple au besoin et prenant sa part des travaux. La paye avait lieu tous les soirs et consistait en larges portions de farine, de sucre, de thé, de tabac, et même en morceaux de viande, les jours où l'on avait tué.

Petit à petit ces nègres étaient parvenus à faire des galettes avec leur farine, presque aussi bien que les blancs. Ils préparaient eux-mêmes leur cuisine en plein camp avec des ustensiles fournis par M. Gardiner, et se faufilaient partout, même dans la cuisine, où ils recherchaient les bonnes grâces de la cuisinière ; mais l'accès du salon leur était interdit.

M. Gardiner se montrait peut-être un peu trop large à l'égard de noirs, qui ne savaient pas apprécier son désintéressement. Audacieux et exigeants, ces hommes volaient leur maître toutes les fois que cela leur était possible ; c'est lui-même qui me l'a raconté. Il fallait donc mettre sous clef jusqu'aux haches, couteaux et autres instruments de travail. Même, un jour, un noir s'introduisit par effraction chez M. Gardiner ; il est vrai que cet homme était un coquin de la pire espèce. On le voit, ces gens-là occupent encore un degré bien bas sur l'échelle de la civilisation. Onze jours avant mon arrivée, après avoir tué un nègre d'une tribu qui habite des hauteurs peu éloignées de la ferme, et l'avoir dévoré, ils vinrent se vanter d'un air triomphant d'avoir commis cette monstruosité ; mais comme on se moquait d'eux, les raillant d'avoir mangé une créature humaine, ils comprirent qu'un acte réprouvé par les blancs devait être blâmable. A l'état de nature, les nègres d'Australie ne font pas mystère de leur cannibalisme ; c'est le contact des blancs qui le leur a fait considérer comme quelque chose de « pas comme il faut », et lorsqu'ils se livrent aujourd'hui à leur détestable passion, c'est en secret. Ils y renonceront peut-être quelque jour.

Je fréquentais assidûment les indigènes, les accompagnant le jour à la chasse, la nuit à l'affût.

Je ne dirai rien du boomerang, rare dans ces contrées et qui a été à plusieurs reprises décrit et représenté dans le *Tour du Monde* ; il est d'ailleurs sans utilité dans les fourrés et les broussailles. En revanche, j'y ai souvent rencontré le *nolla-nolla*, arme de jet en forme de massue, qui ne quitte presque jamais le nègre australien ; c'est un bâton d'un bois dur et lourd, dont une des extrémités, la plus grosse, s'amincit graduellement, et dont l'autre, pour être mieux en main au moment du lancer, a été rendue raboteuse. On lance l'arme droit devant soi, le gros bout incliné en arrière.

La fabrication du *nolla-nolla* exige peu de soin ; d'ordinaire sa longueur est de soixante centimètres ; à dix mètres l'indigène atteindra son but avec une sûreté relative ; il ne s'en sert que lorsqu'il chasse des animaux de petite taille.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le *nolla-nolla* a encore une autre utilité : le petit bout sert à piocher, à ameublir la terre, pendant que les mains creusent à la recherche des bandicoutes [1], des rats ou des racines ; on l'emploie également pour déterrer les œufs cachés dans les buttes si curieuses élevées par le *Talegalla*; enfin ce bâton à tout faire chasse certaines larves des troncs d'arbres pourris frappés par l'indigène.

Quoique mon séjour chez M. Gardiner fût intéressant et fort agréable, il me tardait d'atteindre le but véritable de mon voyage. Je voulais faire la route à pied, n'emmenant que quelques noirs, chargés de mon bagage; mais mon aimable hôte m'offrit, pour porter mon attirail, un vieux cheval nommé Kassik, au vert depuis dix-huit mois, de l'autre côté du fleuve; il mettait également un cheval de selle à ma disposition : celui-ci pour un temps déterminé, l'autre pour autant de temps que j'en aurais besoin.

Très reconnaissant de cette offre libérale, je l'acceptai avec joie, convaincu qu'elle m'épargnerait bien des tracas; et, l'esprit en repos, armé de courage, je me mis en selle par une belle journée de printemps tout ensoleillée, pour remonter vers la source du cours d'eau.

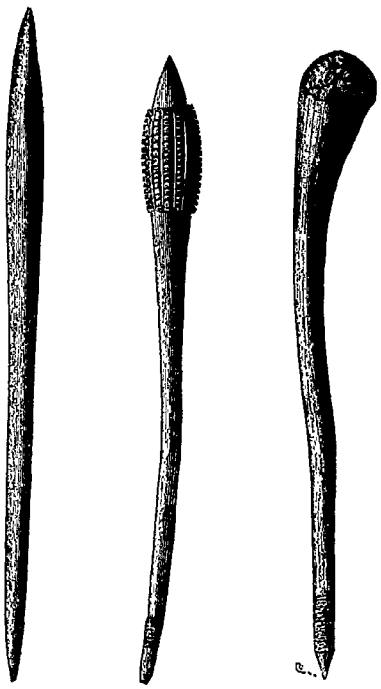
Tout était frais et vert autour de moi ; des ruisseaux, des rivières me croisaient dans leur course, avant d'aller se jeter dans le fleuve, et les buissons vert sombre qui bordaient les deux côtés du fleuve ajoutaient encore, par leur contraste avec les couleurs plus tendres de la prairie, au caractère du paysage.

Le fond de la vallée est plat et fertile. J'avais tout le temps sous les yeux les rangées de collines boisées au pied desquelles devait se développer la vallée Herbert, but de mon voyage. Et c'était sur ces montagnes que je fondais tant d'espérances!

Cependant M. Scott, propriétaire de la station à bestiaux depuis longtemps abandonnée où j'allais, sur sa gracieuse invitation, établir mon quartier général, m'avait prévenu que l'endroit était misérable et que je devrais renoncer à l'espoir d'y trouver le moindre confortable.

J'en étais persuadé d'avance, mais j'étais prêt à supporter des privations de toute nature pour avoir la satisfaction de parcourir un pays si riche en enseignements, d'où je comptais rapporter une abondante moisson. Impossible d'avoir des idées tristes au milieu d'une nature si merveilleuse! Tout y était rose, tout y faisait naître l'espoir.

Le lendemain, vers le soir, comme j'approchais de la vallée Herbert, j'entendis dans l'herbe un sifflement singulier dont je ne parvenais pas à m'expliquer la cause; descendant de cheval, je reconnus qu'il était produit par une infinité de petites sauterelles à l'état rudimentaire, qui s'enfuyaient à mon approche; le nombre en était si grand que les brins d'herbe pliaient littéralement sous leur poids; la rivière Herbert est en effet visitée par d'épaisses nuées de sauterelles, qui causent d'énormes dégâts dans les plantations nouvelles de cannes à sucre.



Le *nolla-nolla*. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

Quoique la nuit tombât, je continuai à avancer trois quarts d'heure encore après le coucher du soleil; mais plusieurs fois je dus descendre de cheval pour rechercher la direction du sentier.

A la fin, l'obscurité était devenue tellement profonde qu'il m'était impossible de m'y reconnaître.

Tout à coup je sentis une odeur de fumée, je fis quelques pas et vis que l'herbe avait été incendiée en cet endroit peu d'instants auparavant; plus loin on distinguait encore quelques tisons, restes de souches brûlées. Heureusement j'aperçus, près du rivage, un campement de noirs.

A leur grand effroi, je pénétrai dans leur cercle, mais je les eus bientôt tranquillisés en leur montrant du tabac, leur monnaie courante, et, sur l'offre d'une certaine partie de ma provision, j'obtins qu'un des leurs m'accompagnât jusqu'à la vallée Herbert.

V

Mon quartier général. — Noirs civilisés. — Ménage. — Nelly dans sa cuisine. — Les chats. — Nécessités de la vie. — Cuisine manquée. — Mon menu. — Un jour de boucherie. — Estomacs solides et nourriture malsaine.

Une forme blanche vint au devant de moi dans la cour : c'était un Canaque en habits du dimanche, qui prit soin de mes chevaux et courut chercher le surveillant de la station, un blanc très âgé. Une commode, quelques chaises en bois et un lit de camp composaient tout l'ameublement de ma chambre. Ce lit, où du reste je dormis très bien, était, luxe exagéré, garni de deux draps en grosse toile. De mon côté j'avais eu la

1. Bandicoot, *Mus bandicota* ou *giganteus* : gros rat brun qui se nourrit de grain et de légumes. — V. M.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

précaution d'emporter une couverture de laine double et fort épaisse. Au déjeuner je priai le vieillard de me faire faire la connaissance de quelques noirs, car il m'eût été impossible sans aide d'arriver à aucun résultat, et je lui demandai si parmi ces noirs il s'en trouvait des *civilisés*; à quoi il répondit que depuis deux ans l'accès de la station ne leur était plus interdit, et que, se prévalant de cette faveur, quelques-uns d'entre eux prétendaient au titre d'hommes civilisés. Savoir qu'on sera tué si l'on a tué un blanc, se parer avec bonheur de vêtements européens mis au rebut, fumer du tabac, il n'en faut pas davantage, chez les nègres d'Australie, pour avoir droit au nom de civilisé! Mais il en est dont l'éducation gagne un peu plus au contact continuel des blancs : ceux-ci affectent une sorte de dédain envers leurs frères sauvages, qu'ils désignent par le nom de *maïoll*[1].



Jacky. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

Notre déjeuner n'était pas terminé que nous les vîmes pointer la tête au-dessus de la barrière. Il n'y avait là que des hommes, armés de lances, se disposant à partir pour une chasse aux *wallabys*. Ils étaient pour la plupart minces et fluets, mais assez bien pris dans leur petite personne. Tous cependant n'étaient pas d'apparence aussi chétive, car l'un d'eux, que le vieillard appelait Tommy, se distinguait par la hauteur de sa taille, qui dépassait un mètre soixante-dix. J'appris plus tard que Tommy possédait cinq femmes. Les traits chez ces noirs offrent des différences notables; quelques-uns ont le nez plus long que la généralité des nègres australiens, à ma connaissance, quoique un peu camus; leur nudité est absolue. Plusieurs portaient autour du cou un collier de paille jaune, fait avec une graminée creuse, et coupée en menus morceaux enfilés à une ficelle. Ce collier s'enroule plusieurs fois autour du cou.

Le vieux surveillant me mit en rapport avec un noir, Jacky, qui baragouinait quelques mots d'anglais. C'était un gaillard trapu, solidement charpenté et assez gros, dont les traits présentaient un mélange de finesse et de bonhomie. Comme il passait pour un des plus civilisés de ces noirs, je m'efforçai de faire comprendre à ses camarades, par son intermédiaire, que pour tout animal rampant sur terre ou volant dans les airs je leur donnerais du tabac. Je désirais aussi qu'un de ces hommes me guidât dans mes promenades à la découverte de *tchouki-tchouki*, mot qui signifie « oiseau » dans le langage usité entre blancs et noirs civilisés. Jacky consentait à m'accompagner en personne, mais le lendemain seulement, car tout le monde allait partir pour la chasse.

Ces noirs prennent au repos une posture des plus étranges, assez commune parmi eux, comme je le constatai en mainte circonstance. Ils se tiennent sur une jambe, l'autre relevée et appuyée contre la première, la face plantaire sur le côté interne de la cuisse, un peu au-dessus de l'articulation du genou. La lance peut leur fournir un second point d'appui.

En l'absence des chasseurs, je poussai une reconnaissance autour de ma nouvelle demeure. La vallée Herbert (Herbert Vale) appartient aux frères Scott; elle était abandonnée comme station à bestiaux, parce que le terrain autour du fleuve, dans sa partie basse, avait été reconnu propre à la culture de la canne à sucre, et que le prix des terres, dans la partie haute, avait augmenté d'autant. Il était devenu trop cher pour qu'on y continuât l'élève du bétail.

1. L'*Acacia pendula*, très répandu dans les districts peu civilisés, est appelé *maïoll* par les Européens (*myall* en anglais). Le nom de cet arbre est appliqué par les blancs aux noirs relégués dans les vastes et lointaines forêts de *maïolls*. Détail curieux : les noirs se servent entre eux du même terme, mais avec une intention dénigrante : *maïoll*, en leur langue, signifie « homme sans éducation ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

MM. Scott, avec l'entente du confort qui caractérise les Anglais, ont établi la station dans des conditions relativement bonnes, et en propriétaires prudents ils avaient chargé un vieux blanc de la garde et du soin des immeubles. La principale fonction du bonhomme consiste à empêcher les noirs de mettre le feu aux bâtiments, lorsque, pour les nécessités de la chasse, ils incendient la prairie.

Tout autour du domaine court une haie naturelle de buissons épineux. Dès qu'on a franchi cette clôture, on se trouve en face d'une maison en bois à deux étages, peinte en rouge, dont le rez-de-chaussée est affecté à la salle à manger et à la cuisine sans porte, qui n'a pour plancher que la terre battue. Le corps de logis principal est éloigné de quelques pas, vers l'ouest, plus près de l'eau : c'est une maison élevée, d'un seul étage, au plafond assez bas. Ma chambre donnait sur une véranda spacieuse, tournée vers Herbert River. On jouissait de là d'une fort belle vue sur le fleuve, dont on pouvait suivre le cours bien loin. En plus de ces deux maisons, il y avait là un troisième bâtiment, d'assez bel effet, vaste grenier où le vieux surveillant emmagasinait ses provisions : farine, sucre, thé et tabac.

MM. Scott avaient entouré ces constructions d'un



Nelly dans sa cuisine (voy. p. 190). — Dessin de G. Vuillier, d'après le texte et une gravure de l'édition danoise.

grand jardin, qui malheureusement souffrait, faute d'entretien, le vieux garde ne cherchant pas à en tirer profit. Il se bornait à y cultiver des patates, *Batatas edulis*, et à faucher l'herbe quand elle se faisait trop haute, de crainte qu'elle n'étouffât les arbres.

Plus on se rapproche de l'ouest et plus on pénètre dans la région du nord, plus on se sent en pays barbare, loin de toute civilisation. La soif de l'or absorbe tout, et le temps manque pour se donner le luxe d'un jardin. On rencontre bien quelques carrés de choux, de carottes, de patates, etc., mais on chercherait en vain des plantations d'arbres à fruits ou d'ornement.

Le surveillant était un vieillard grognon, entiché de ses idées ; il passait presque tout son temps à dormir sur un lit de camp qu'il s'était arrangé sur la véranda, abandonnant la direction du ménage à un Canaque qui s'était acheté une femme de la tribu voisine. C'est sur cette Nelly que retombaient en réalité tous les tracas du ménage. Pour le Canaque, il se contentait de traire la vache le matin, de faire le pain-galette, et de couper du bois pour la cuisine. Notre menu ne brillait pas par la variété : viande salée et *damper*, *damper* et viande salée, constituaient le fond de nos trois repas. En deux occasions pourtant on tua une poule, et, la bête aussitôt plumée, on la fit bouillir, sans autre préparation. Pendant un certain temps

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous mangeâmes des patates douces, que Nelly nous servait au déjeuner, au dîner et au souper, jusqu'à provision épuisée. Les poules, quoique se nourrissant où et comme elles pouvaient, pondaient beaucoup ; mais, avec tout son talent de cuisinière, Nelly s'arrangeait de façon à nous servir les œufs durs comme des pierres.

Le vieillard entretenait une grande quantité de chats. A son avis le chat est ce qu'il y a de mieux, après la femme, pour apporter de l'agrément dans une maison. Dès que ses pensionnaires entendaient le bruit des marmites et des assiettes, ils accouraient en nombre, sortant de tous les coins ; quelques-uns dormaient la grasse matinée sur la table de la cuisine, au milieu de piles d'assiettes, tandis que les poules vagabondaient un peu partout ou pondaient dans la cheminée, et que le coq poussait son coquerico, perché sur la table. Assurément le surveillant se souciait fort peu de rendre son *home* agréable. Quelle vie charmante il aurait pu mener cependant, s'il se fût occupé un peu plus de son ménage ! Outre ses poules il possédait aussi une vache, et à l'occasion il mangeait de la viande fraîche, ses maîtres ayant laissé un stock de bœufs pour être abattus.

L'abus des viandes salées et du pain nuit à la santé. A plusieurs reprises j'entrepris l'éducation de notre cuisinière ; hélas ! sans aucun succès. Je voulais lui apprendre à faire un bifteck, mais elle y employait une telle surabondance de graisse que j'en perdais l'appétit. Nelly était trop vieille pour profiter de mes leçons, d'ailleurs elle était infatuée de son propre mérite. Quand, la pipe à la bouche, elle lavait la vaisselle, sa figure d'un brun noir respirait le contentement de soi. Son appétit était formidable.

Avoir beaucoup à manger est l'idéal d'un noir ; aussi Nelly mangeait-elle sans cesse. Quand elle n'était pas absorbée par cette occupation favorite, elle fumait, et si elle ne mangeait ni ne fumait, elle dormait.

En signe extérieur de civilisation, le nègre d'Australie se pare, lorsqu'il le peut, d'une chemise de confection européenne et jadis blanche, à laquelle le temps et le manque de blanchissage ont bientôt donné une couleur plus en harmonie avec celle du porteur. Une pipe de terre est indispensable si le nègre veut se donner aux yeux de ses compagnons l'air d'un parfait gentleman ; mais le détail essentiel pour bien marquer la différence entre un blanc et un noir, c'est la possession d'un chapeau de feutre.

Les noirs de la rivière Herbert, établis à proximité de mon quartier général, étaient arrivés graduellement à cet état de civilisation relative ; mais un très petit nombre avaient pu se procurer une chemise ou un feutre.

Chaque fois qu'on devait tuer un bœuf, ils accouraient en foule à la station, espérant y glaner quelque chose. Les os retirés et abandonnés aux noirs, ainsi que la tête, la peau et les intestins, on sale la viande. C'était donc fête à Herbert le jour où l'on tuait un bœuf. La nouvelle, connue à l'avance, se communiquait de peuplade à peuplade et servait de thème à toutes les conversations, même au loin, sur la montagne, parmi ceux des noirs qui n'osaient se hasarder si près de la station.

L'abatage des bêtes avait lieu dans un enclos distant de trois cents pas du grand bâtiment, et appelé *the killing-yard*. Je prenais grand plaisir à observer les noirs dans ces occasions. Le moment venu pour le vieux garde d'aller tuer un bœuf (un *tomobero*) d'un coup de carabine, tous sortaient du camp ; mais il leur était défendu de trop se rapprocher de la clôture, de crainte qu'ils n'effrayassent les bestiaux, accoutumés, en Australie, à ne voir les hommes qu'à cheval. La vue d'un piéton les effraye, et naturellement celle des noirs, qui vont toujours à pied et ne se gênent pas pour les frapper de leur lance.

Le bœuf mis à mort, ce que les noirs ont vu de leur cachette, ils arrivent de tous les points de la forêt et se postent autour de l'enclos, hommes, femmes et enfants, tous avides de recevoir leur part. D'abord, avec un long couteau on saigne l'animal au cou ; le sang coule et se coagule ; quelques vieilles femmes autorisées à entrer dans l'enceinte le recueillent à deux mains et en emplissent des corbeilles ; puis on procède à l'écorchement, pour lequel il faut laisser entrer plusieurs hommes, leur aide étant nécessaire. Personne ne se montre empressé à prendre sa part de la besogne, mais chacun est désireux de pénétrer dans l'enclos et d'emporter, pour lui et les siens, un bon et gros morceau de la bête. Pendant que les uns tiennent le bœuf par les pieds ou la queue, d'autres le dépouillent de sa peau à l'aide des grands couteaux du vieux. Il importe de se tenir prêt, sitôt le bœuf fendu en deux, à tirer à soi les plus longs morceaux d'intestins, qui reviennent exclusivement aux noirs ; aussi, à partir de ce moment, hommes, femmes et enfants se ruent à l'intérieur de l'enclos.

La bataille s'engage au milieu d'injures et d'un vacarme assourdissant ; c'est à qui s'emparera des plus longs bouts d'intestins ; on les tire, on se les arrache, et les garçonnets les déchirent à belles dents.

L'un des nègres court porter un des petits estomacs à sa femme, qui l'attend en dehors de l'enceinte, munie d'un panier. Les morceaux délicats, tels que le foie, les poumons et le cœur, par suite d'une entente préalable, sont remis aux notables, c'est-à-dire aux plus forts et à ceux qui ont le plus grand nombre de femmes. La tête et la queue sont aussi très disputées, pour ne rien dire de la peau, qui donnera lieu à une lutte acharnée.

Se jetant sur la peau, les noirs la soulèvent et la tiennent en l'air au milieu d'eux ; mais il n'est pas facile de diviser une peau de bœuf. Impossible de la déchirer. Pour mener à bien l'opération, il faut des instruments de fer ; on emprunte alors la hache et les couteaux du surveillant. Un noir enlève à coups de hache, sur un côté de la bête, un premier quartier. Ceux qui ont eu la chance de mettre la main sur les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La bataille s'engage. — Composition de Van Muyden, d'après le texte et des photographies.

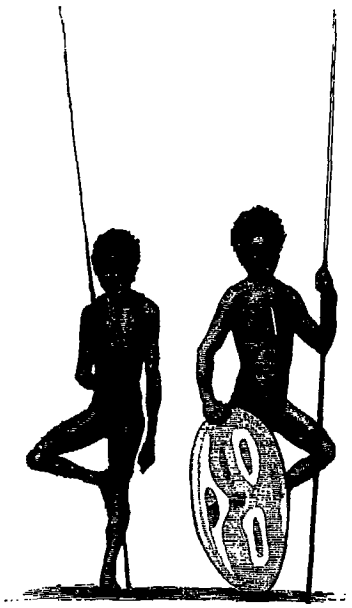
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couteaux se refusent à tout partage et se coupent des morceaux de plus en plus grands sans discontinuer; quant à ceux qui n'ont pas réussi à s'emparer de quelque instrument tranchant, ils restent là, l'oreille basse, suivant d'un œil impatient tous les mouvements du couteau, espérant toujours qu'il va détacher quelque parcelle; mais, à leur vif déplaisir, l'incision se fait de plus en plus profonde. Enfin l'opération est terminée, ne laissant de la grande peau que des restes piteux; et il faudra encore partager la tête entre les deux gaillards qui se l'étaient appropriée, et d'avance avaient décidé qu'elle leur appartiendrait.

Une fois en possession de ce qu'on a bien voulu lui laisser prendre, toute la bande retourne au campement, pour s'y lester l'estomac des entrailles de l'animal et de sa peau.

Le corps reste la propriété du vieux, qui en a fini pour l'instant de son métier de boucher. Il a eu soin de mettre de côté, pour le dîner qui aura lieu bientôt, les parties les plus tendres de la bête : diaphragme, rognons et pancréas.

Nelly, qui, dans ces occasions solennelles, fait parade de ses talents culinaires, rôtit le tout dans un océan de graisse; et de temps en temps, dans la chaleur de l'action, elle lèche la pointe du coutelas. Qu'on ne se permette pas la moindre plaisanterie, car la conscience de sa valeur s'augmente de la conviction qu'on ne saurait se passer d'elle. Cette importante opération achevée, elle dispose en pyramide ce salmigondis peu ragoûtant et le sert sur un plat.



Indigènes armés de lances (voy. p. 188). — Gravure empruntée à l'édition danoise.

Il est de bon goût, d'ailleurs, de ne pas donner la moindre attention à ce qu'on mange, encore moins à la façon de le manger : ces questions-là sont traitées de bagatelles.

En Australie l'homme qui a faim avale tout avec une suprême indifférence.

Enfin notre dîner est terminé. On nous a servi, en plus de ce rôti phénoménal, des dampers et des patates douces, comme tous les jours, mais point de bouillon, cela va sans dire.

Tout devra être salé dans l'après-midi. Ce soin regarde le vieux Walter, qui descend à l'abattoir dès qu'il a fini de manger, suivi de Nelly et du Canaque. Les indigènes, revenus de leur camp, attendent avec patience la ration d'os qui leur sera allouée après que la chair en aura été enlevée. D'abord on fait griller les os les plus gros, et chacun de ronger sa part avec une netteté, un soin minutieux; après quoi les cartilages, les sabots et les tendrons iront s'engouffrer dans ces estomacs puissants.

Nelly est complètement absorbée par l'événement du jour; ses mouvements ont une grande majesté, un sérieux doctoral. Elle comprend que quelque chose de considérable s'accomplit, mais elle sait aussi qu'elle dominera la situation. Pensez donc! appartenir au vieillard qui possède de tels monceaux d'aliments! Comme elle se sent grande aujourd'hui aux yeux des noirs! Et ce soir ils viendront mendier les rogatons dérobés par Nelly, qui les leur distribuera d'un air dédaigneux, non sans se faire sa part, car elle n'est jamais sans mâcher quelque chose.

Il lui restera encore à faire bouillir du suif pour graisser les bottes et pour l'éclairage. Dans l'écuelle de fer-blanc où l'on versait ce suif, on enfonçait un morceau d'un vieux pantalon de molesquine en guise de mèche. C'était là notre lampe; mais le combustible ne durait pas longtemps, poules et noirs s'en régalant à l'envi.

Tout est terminé avant le coucher du soleil. Les noirs regagnent leur campement, rassasiés et joyeux, car ils ont mangé *komorbori* (tout leur content) et éprouvé la plus grande jouissance que puisse, à leur sentiment, offrir la vie.

Je ne pouvais me flatter, on en conviendra, d'avoir un domicile réunissant toutes les conditions de confort, mais celui qui se plie aux circonstances se rend la vie supportable, n'importe où.

Dans un pays neuf comme le Nord-Queensland, dont les habitants sont séparés par de longues distances, où chacun ne songe qu'à soi et à ses intérêts, c'est un avantage inappréciable d'avoir un gîte où revenir, un toit sous lequel s'abriter; et en songeant à Nelly, à ses galettes, à sa viande salée, à la certitude de ne pas succomber à la faim, j'éprouvais un calme ineffable.

Traduit du norvégien par V. et W. MOLARD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Groupe d'indigènes de Herbert River. — Dessin de Van Muyden, d'après des photographies.

CHEZ LES CANNIBALES.

VOYAGE DANS LE NORD-EST DE L'AUSTRALIE,

PAR M. CARL LUMHOLTZ [1].

1880-1884.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

Le *kâmin'*. — Sur la cime de hauts gommiers. — Chasse au wallaby en compagnie des noirs. — La pique des indigènes. Vie des oiseaux en *open country*. — Broussailles au fond de la vallée Herbert. — La poule *jungle*. — Le casoar.

Quelques jours après mon arrivée à Herbert Vale, les indigènes organisèrent une chasse au wallaby. Accompagné de deux guides noirs, je me rendis à l'endroit où elle devait commencer. Nous partîmes de bonne heure. La matinée se passa à chercher de ces petits mammifères qui, le jour, se tiennent cachés dans les grands arbres. Encouragements, promesses de payement, je mis tout en œuvre pour décider les noirs à grimper sur les hauts gommiers, et je réussis.

Le nègre australien de Herbert River est le plus habile des grimpeurs indigènes que j'avais vus jusqu'alors. S'il a à grimper sur un arbre très grand, il entre d'abord dans le fourré pour y choisir un rotang, *Calamus australis*. Quand il en a trouvé un à sa convenance, il le mord d'un côté et le fait craquer en lui imprimant une forte flexion vers le sol; puis il le mord du côté opposé et le rompt en le relevant en sens inverse. Alors il fait un gros nœud à l'un des bouts et laisse flotter l'autre, librement. Ce rotang, long de cinq à six mètres, se nomme *kâmin'*.

1. Suite. — Voyez p. 161 et 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après s'être frotté les mains aux herbes, pour ne craindre ni la sueur ni les glissements, il saisit le nœud avec la main gauche, lance le kâmin' d'un mouvement circulaire qui le fait tourner autour de l'énorme tronc, et cherche à attraper de la main droite le bout flottant. Lorsqu'il y est parvenu après quelques essais infructueux, il l'enroule plusieurs fois à son bras droit, et sa main droite va se refermer sur le rotang, un peu plus haut. Le noir pose alors son pied droit, bien adhérent, contre l'arbre, rejette son corps en arrière, aussi loin que possible, les bras tendus en avant, et l'ascension commence. Le kâmin' monte par saccades, et le noir grimpe en même temps le long du tronc, avec une incroyable agilité, mais avec une bien autre fatigue. Aussi s'arrête-t-il de temps en temps pour reprendre haleine. Arrivé au sommet de l'arbre, il suspend le kâmin' à une branche et passe en revue toutes les crevasses, tous les creux.

Avec le kâmin' la descente se fait à reculons, très rapide. Quand l'arbre est de hauteur démesurée, si l'écorce est par trop lisse, le noir y fait des entailles pour son orteil; c'est à cet effet qu'il tient son tomahawk entre les dents. Au moment de s'en servir, il débarrasse son bras droit du bout lisse du kâmin', l'enroule autour de sa cuisse droite, et de la main devenue libre se taille deux ou trois échelons de plus.



Comment grimpent les noirs à l'aide du kâmin'. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

Il n'est pas de gommier si haut, si lisse, dont un nègre australien ne puisse atteindre le sommet, à moins que l'arbre ne soit d'un diamètre extraordinaire.

L'ascension de mes deux noirs n'amena aucune découverte, ni d'opossums, ni d'écureuils volants, ni de tout autre des animaux de nuit qui se retirent dans des creux d'arbres.

Les noirs attribuaient leur insuccès à la migration périodique de ces animaux pendant la saison d'été. Leur réapparition en nombre coïncide avec le retour des pluies

L'après-midi était déjà avancé lorsque nous arrivâmes, mes guides et moi, au rendez-vous de chasse. C'était une vaste plaine entourée de broussailles de tous les côtés, où foisonnaient des herbes hautes et drues, sous lesquelles les wallabys (*Halmaturus agilis*) se tiennent cachés pendant le jour. C'est par multitudes qu'ils visitent le fond de la vallée Herbert. Voici la manière la plus usuelle de les chasser. On met le feu aux herbes; les wallabys prennent peur et cherchent à s'enfuir; mais les noirs se sont placés de façon à leur barrer le passage et à tuer quelques fuyards à coups de lance. Ce n'est pas chose facile, car les wallabys courent avec la vitesse du vent. Il est de règle de n'ouvrir la chasse qu'après midi, afin d'éviter la rosée du matin, si abondante. Je me dirigeai vers le bord, au pas de mon cheval, et vis apparaître les indigènes, groupe après groupe, derrière les arbres, de l'autre côté de l'eau. Les femmes tendaient la tête à travers les buissons, curieuses de voir l'homme blanc. Elles avaient l'air craintives et, prudemment, faisaient un détour pour passer la rivière un peu plus haut, en file indienne, leurs enfants sur les épaules et le panier sur le dos. Quelques-unes portaient un tison à la main. La traversée se fit juste à l'endroit où je m'étais arrêté, et je surveillais, avec une attention facile à comprendre, les hommes nus qui se groupaient autour de moi sur la berge; mon regard ne quittait pas les longues piques dont ils étaient armés.

Ils ne tardèrent pas à se diviser en deux groupes, dont le plus nombreux alla se poster tout au fond de la plaine, laissant à l'autre le soin d'incendier la prairie. Jacky, l'un de mes deux noirs, me donna à entendre qu'il serait plus sage à moi de rester où j'étais, à cause de mon cheval. Quant à lui, il alla rejoindre ses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



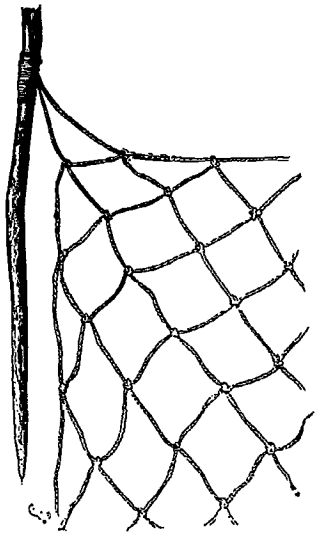
Chasse aux wallabys. — Composition de Van Muyden, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

camarades et prendre position. Ceux des hommes restés près de moi se disséminèrent aussitôt pour mettre le feu à différentes places, puis coururent se réunir à la bande principale. En un clin d'œil les herbes eurent pris feu et les flammes brillèrent, pendant que d'épais nuages de fumée s'amassaient dans les airs, cachant le paysage sous un voile de brume.

J'attachai mon cheval et m'enfonçai dans cette demi-obscurité, regardant passer ces ombres noires qui lançaient leurs piques aux wallabys fuyant devant les flammes. Bien des lances sifflèrent et le feu ravagea une grande partie de la prairie, mais pas un wallaby ne fut tué.

Les nègres d'Australie ont la réputation de bien lancer la pique et de faire de nombreux vides dans les troupeaux des blancs. Des squatters tombent aussi percés d'un coup bien dirigé, et cependant les noirs ne m'ont pas donné des preuves de grande adresse à manier cette arme. J'en ai vu manquer des wallabys au repos. Il arrive pourtant que, dans une chasse, on en tue trois ou quatre. Ce jour-là on ne rapporta pour tout butin que quelques *bandicoots* (Peramelidæ) trouvés entre les racines d'un gommier. Pendant que les hommes s'employaient à cette tâche, des femmes se tenaient prêtes à recevoir le produit de leur chasse pour l'emporter chez elles. Les bandicoots sont vraiment bons à manger, même pour des Européens; ils ressemblent à des gorets, et leur chair rappelle aussi celle du porc. Ce sont, à mon goût, les seuls mammifères du pays qui puissent plaire au palais d'un blanc.



Filet pour la chasse au wallaby. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

Les noirs de Herbert River emploient aussi, dans leurs chasses au wallaby, des filets à larges mailles qu'ils disposent entre des pieux auxquels ils les attachent. Chacun de ces filets a de cinq à six mètres de long; les mailles ont six centimètres dans tous les sens.

Le palmier *pandanus* forme sur ce terrain humide de véritables forêts. Les oiseaux sont plus rares en « pays ouvert » que dans les autres parties de l'Australie. On y chercherait vainement les espèces qui évitent généralement les broussailles, et dont le nombre est si grand près de la rivière Herbert.

Mes chasses en *open country* n'enrichissaient donc pas beaucoup mes collections. Par contre, je fis une abondante moisson, ma meilleure, dans les fourrés de broussailles, où la faune était plus largement représentée.

Ces broussailles sont d'une telle épaisseur qu'il est difficile d'y pénétrer, et l'on ne respire un peu à l'aise qu'en longeant les cours d'eau. Mais là se déroulent sous les yeux du voyageur des paysages ravissants. De nombreuses variétés d'arbres se disputent la place au bord de ces eaux tranquilles; des plantes grimpantes se font jour à travers les branches et vont retomber au-dessus de la rivière en guirlandes d'un effet pittoresque et gracieux.

La première fois qu'on aborde des halliers, on est frappé du silence solennel et de la solitude qui y règnent; l'impression dominante, c'est qu'il y a absence de vie. Si l'on vient au contraire se reposer le matin ou vers la tombée de la nuit, on est tout étonné de voir les oiseaux accourir, comme répondant à un appel, puis disparaître sans bruit, comme ils sont venus. Les oiseaux n'y chantent pas aux mêmes heures; c'est le soir seulement que les pigeons roucoulent, que la poule *jungle* fait entendre sa voix mélancolique, et que, si la chance vous favorise, vous entendrez le cri tonitruant du casoar.



Palmier pandanus. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

L'un des premiers oiseaux sur lesquels se porte l'attention, c'est l'oiseau-chat, *Æluroedus maculosus*, qui fait son apparition dans la soirée, et tire son nom d'un certain miaulement qui ressemble à s'y méprendre à celui du chat. Des tisserins aux formes élégantes et aux couleurs métalliques, *Calornis metallica*, se jettent avec voracité, en poussant des cris discordants, sur les fruits du cardamome [1] d'Australie.

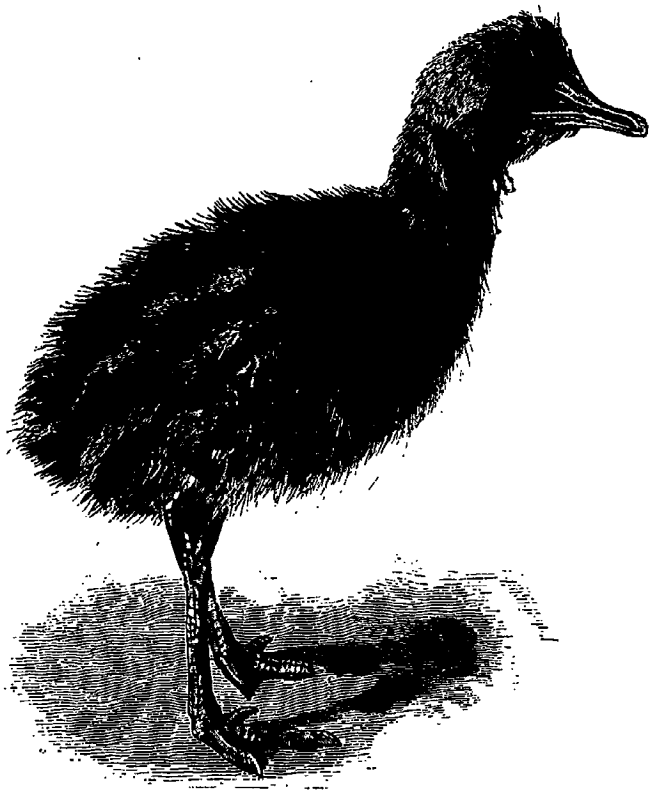
1. Ce nom n'est pas plus exact que beaucoup de ceux donnés par les Australiens à d'autres plantes et à des animaux. L'arbre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les poules *jungles* sont craintives et ne se laissent pas voir souvent; mais l'œil tombe quelquefois, dans la brousse, sur leurs nids extraordinaires, buttes de terre et de feuilles pourries, comme ceux des talégalles.

Je crois pouvoir affirmer que ces nids sont plus grands que ceux du talégalle. Pendant plusieurs années on les prit pour des sépulcres d'indigènes, au dire de M. Eden dans sa description d'un de ces nids, haut de cinq mètres, et mesurant à la base vingt mètres de tour.

C'est dans ces mêmes fourrés que vit le superbe casoar, l'oiseau le plus imposant de l'Australie. Bien des fois déjà j'avais tenté de me rendre maître d'un de ces beaux oiseaux, assez rares. L'un d'eux avait laissé des traces de son passage sous les grands figuiers dont ces animaux mangent le fruit. Nous l'approchâmes souvent, mais sans réussir à le voir, tant les casoars sont sauvages; le moindre bruit les met en fuite.



Petit casoar. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

Le 6 octobre, les indigènes m'apportèrent un petit casoar à peine sorti de sa coquille et deux œufs. Je me fis conduire au nid, emportant le petit casoar, dans l'espoir qu'il me servirait à attirer le père. Après l'avoir déposé sur la couche grossière de feuilles tassées à la hâte en façon de nid, nous nous écartâmes, afin d'observer ce qui se passerait. Le petit essaya d'abord de courir après nous; mais, nous ayant bientôt perdus de vue, il se mit à jeter les hauts cris. Nous étions aux aguets depuis une dizaine de minutes, lorsque tout à coup la voix du casoar retentit à nos oreilles : d'ordinaire elle roule comme un tonnerre lointain; mais en cette occasion on aurait dit plutôt le beuglement d'une vache appelant son veau. A mesure que les cris se rapprochaient, le cou bleu et rouge de l'animal se faisait visible à travers les arbres, puis son corps noir apparut. Quand nous l'eûmes bien en vue, il s'arrêta, et, pendant qu'il sondait d'un regard méfiant les profondeurs du fourré, je le culbutai d'un coup tiré à vingt pas, avec du plomb anglais n° 3.

Le noir qui m'accompagnait poussa un cri de triomphe et courut à notre camp chercher du renfort pour emporter le précieux fardeau. Il ramena six hommes, qui portèrent l'animal à tour de rôle, jusqu'à la station, où je me hâtai de le dépouiller. Les noirs se régalèrent de la chair, et la peau de ce magnifique mâle alla enrichir ma collection. On est en droit de supposer que la première éducation des petits incombe au mâle. La mère pond trois œufs[1], à de très longs intervalles. Comme les petits ne sortent pas en même temps de leur coquille, le mâle en prend charge au fur et à mesure des éclosions; plus tard, probablement, la femelle partage avec lui les soins à donner.

Ce que le casoar a de plus beau, ce sont les yeux : impossible de ne pas les admirer. L'expression en est provocante et fière, comme chez l'aigle. Les indigènes emploient, pour la chasse du casoar, des *dingos* bien dressés qui ne redoutent ni les jeunes à l'état de développement, ni ceux complètement formés. La chair du casoar est très grasse et rappelle beaucoup celle du bœuf. Pendant la saison pluvieuse il est quelquefois obligé de se jeter à l'eau; mais, que lui importe? il est excellent nageur.

VII

Agréables compagnons. — Deux nouveaux mammifères. — Hautes broussailles du littoral. — L'avocatier. — Je me décide à vivre au milieu des sauvages. — Conjectures et espérances. — Mon équipement. — Le tabac remplace la monnaie. — Le « petit du fusil ».

Les nègres d'Australie ne cultivent pas la terre. En

on question appartient à la famille des muscadiers : c'est le *Myristica insipida*. Son nom australien lui vient de ce qu'il porte des fruits qui ressemblent à ceux du véritable cardamome, sans avoir leur arome prononcé et agréable; aussi les a-t-on qualifiés d'insipides.

1. Ils sont verdâtres, mais de nuances qui varient pour les trois œufs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fait d'animaux domestiques, ils n'ont que des chiens. Comme leur nourriture se compose de végétaux et de la chair de certains animaux, ils sont toujours à la recherche de ces moyens de subsistance et forcément mènent une vie nomade. Leur manière de vivre correspond à leur caractère : ils ne voient rien au delà de la minute présente. Leurs décisions sont bientôt prises, mais aussi vite abandonnées. En dépit d'une certaine prédisposition à l'humour, d'un sens réel du comique, de leur caractère jovial et sans souci, ils souffrent d'une crainte secrète, celle d'être surpris par quelque peuplade voisine, les tribus étant, l'une pour l'autre, des ennemies mortelles. Le courage personnel manque aux noirs, qui, pour y suppléer, ont recours à la ruse et à mille fourberies.

Les femmes sont les très humbles servantes ou plutôt les esclaves des noirs; tout le travail retombe sur elles : les hommes ne font que ce qui leur plaît. Partant, plus un nègre a de femmes, plus il est riche.

Les nègres d'Australie sont anthropophages. Tout ennemi mis à mort, homme, femme ou enfant, est pour eux un morceau de choix; rien ne leur semble aussi délicat que la chair d'un noir. Au reste, des idées superstitieuses s'attachent à leur cannibalisme. Sans avoir de dieux ni de culte, ils redoutent la puissance d'un être malfaisant disposé à leur faire du mal; seulement leur conception de ce diable est très confuse. Ils n'ont aucune idée d'un être suprême essentiellement bon, et ne croient pas non plus à une autre vie.

Pendant le temps que j'ai passé avec ces sauvages, j'appris que, tout au haut de la chaîne de montagnes longeant la côte, vivaient deux espèces de mammifères pouvant être considérés, selon moi, comme non connus des savants. L'un de ces animaux portait, chez les indigènes, le nom de *iarri*; les noirs le tenaient pour très sauvage et féroce. Le iarri habite de préférence les régions montagneuses et se nourrit principalement d'une petite espèce de wallaby, brune et très commune dans les halliers du Nord-Queensland. Les noirs ne font pas grand cas de la chair du iarri; si, d'aventure, ils en tuent un, ils l'abandonnent aux vieilles femmes.

L'autre de ces mammifères vit également sur les arbres et se nourrit exclusivement de feuilles. Au dire des noirs, c'est un kangourou, qui grimpe, sur les montagnes du littoral, à la cime des arbres les plus hauts. Sa façon de monter est celle des indigènes, qui l'ont nommé *bungari*. Sa queue est très longue; son corps est de la grandeur de celui d'un chien ordinaire.

Les Cordillères de l'Australie, connues sous le nom de *the Great Dividing Range*, sont tout à fait basses dans la partie méridionale du Queensland ; plus au nord elles grandissent et atteignent une hauteur de mille mètres, quelquefois davantage. Les vents alizés les couvrent d'embruns, qui vont se résoudre en pluie, et développent une riche végétation tropicale; aussi ces montagnes sont-elles, de la base au sommet, entièrement boisées.

A Herbert River et en montant plus au nord, les montagnes du littoral sont presque inaccessibles. Des pentes abruptes alternent avec de vastes espaces rocailleux. Souvent on rencontre des terrains accidentés, couverts de fourrés très épais; on a grand'peine à y pénétrer, même après s'être mis tout en sang.

Dans ces halliers de montagnes pousse, avec une vigueur exceptionnelle, une variété de palmier, *Calamus australis*. Son tronc, de la grosseur du doigt, comme celui du rotang des Indes Orientales, se faufile à travers la forêt, enlaçant au passage les arbres qu'il rencontre : il en résulte de tels enchevêtrements qu'il est impossible d'avancer.

Le tronc et les feuilles de ce palmier sont garnis d'épines aiguës qui s'accrochent à vous et vous mettent en sang: de là son nom d'avocatier, *lawyer-palm*.

Dans les régions basses apparaissent d'abord le palmier commun d'Australie et le palmier-éventail, *Livistonia*; puis, l'élégant bananier au vert tendre et gai; enfin, plus haut, vers le sommet des montagnes, des fougères arborescentes se mêlent à cette infinité d'arbres et d'arbustes. Rivières et ruisseaux roulent sur les flancs de la montagne et forment des cascades ravissantes, encadrées de fouillis d'arbres que le soleil ne perce jamais. Naturellement, l'eau y est fraîche, limpide.

Des indigènes vivaient en grand nombre dans ces halliers pittoresques et d'un abord difficile, où les blancs ne venaient pas les troubler, car il n'y a en cet endroit ni or ni rien de précieux pour les tenter.

Dès que j'entendis parler des deux mammifères, je résolus de faire tout mon possible pour atteindre la région qu'ils habitaient et visiter les indigènes à l'état de nature.

Il ne pouvait me venir à l'esprit de partir sans être accompagné. Je choisis mes compagnons parmi les noirs, qui, seuls, pouvaient m'être d'une réelle utilité au milieu des halliers, et je résolus de vivre, seul blanc, avec eux. En premier lieu j'avais à me procurer des hommes, ce qui n'était rien moins que facile, car les *civilisés* de Herbert River se refusaient à gravir des montagnes qu'ils connaissaient mal.

C'était vraiment quelque chose de nouveau que de camper à la belle étoile au milieu de nègres sauvages, auxquels on ne saurait donner sa confiance. Ces noirs, logés sous de méchantes huttes de feuillage, ne s'occupent pas de culture et ne s'entourent jamais d'animaux domestiques.

Je fis, cette année-là et la suivante, plus d'une expédition en leur compagnie. Je commençai par visiter les tribus du voisinage, me rapprochant petit à petit des peuplades éloignées, et j'en vins à coucher sous des huttes de nègres australiens qui n'avaient jamais eu aucun rapport avec des blancs.

J'emportai dans un sac, pour chacune de ces expéditions, dix à douze quartiers de bœuf salé, quinze kilogrammes de farine de froment pour faire des galettes *damper*, et un sac de sucre, car je remplaçais le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

thé par l'eau sucrée, boisson agréable et rafraîchissante lorsqu'on peut se procurer de l'eau claire et bonne, comme au Queensland septentrional. Mes provisions épuisées, et elles étaient trop du goût des indigènes pour durer bien longtemps, je partageai leur chère, si peu appétissante qu'elle fût. Si j'avais dû, comme eux, me contenter de végétaux, je serais certainement mort de faim; mais de grands lézards, des serpents et certaines larves, sans compter l'appoint que me fournissait mon fusil, m'aidaient à supporter ce régime de sauvages. Ce dont je souffrais le plus, c'était d'être court de sucre, car mes digestions étaient moins pénibles lorsque je pouvais précipiter ces détestables aliments avec de l'eau édulcorée. Les stimulants me paraissent inutiles en pays tropicaux, et je ne m'étais muni que d'une seule bouteille de whisky; les conserves me manquaient également. Jamais je n'emportais de sel; je m'habituai à m'en passer, tout comme les indigènes; œufs, lézards, poissons, serpents, gibier, je mangeais tout sans cet assaisonnement.

Le tabac est la monnaie par excellence. Lorsque je n'en avais plus, il fallait, bon gré, mal gré, retourner à la station pour y renouveler ma provision.

En fait d'ustensiles de ménage, je ne possédais qu'un bidon en fer-blanc, muni de son couvercle, pour puiser de l'eau et en conserver; plus, un couteau. J'emportais, outre les matières indispensables pour la préparation des animaux, une petite bouteille de quinine, deux flacons contenant des cordiaux, un autre plein d'ammoniaque, contre les piqûres de serpent, et du nitrate d'argent; c'était là toute ma pharmacie de campagne. — Deux chemises, l'une en mérinos léger, l'autre de couleur, des pantalons en molesquine blanche, deux paires de bas en coton et une paire de souliers composaient ma toilette de rechange. Pour la nuit, j'avais une grande couverture de laine blanche dans laquelle je m'enveloppais et une pièce d'étoffe imperméable, de deux mètres de long sur deux de large, que j'étalais à même le sol; lorsqu'il pleuvait, je jetais sur moi un paletot de demi-saison, qui ne me quittait jamais. D'objets de toilette, je n'en possédais que trois : une serviette, une brosse à dents et un morceau de savon, et je laissais pousser mes cheveux jusqu'à mon retour à la station, dont le surveillant, ex-tondeur de moutons, maniait encore les ciseaux avec son ancienne dextérité.

J'avais laissé à Herbert Vale ma montre et ma boussole, voulant être aussi peu embarrassé que possible. Au reste j'avais appris des indigènes à connaître l'heure d'après le soleil, et si j'étais encore peu habile à m'orienter, leur instinct merveilleux y suppléait.



Femme du Nord-Queensland. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

Un fusil à deux coups et un excellent revolver américain étaient les deux objets les plus importants de mon équipement. Le fusil et le revolver exerçaient sur eux une action encore plus marquée que le tabac, tant ils ont peur des armes à feu. Les noirs étaient pénétrés de respect pour le « petit du fusil », qui pouvait tirer sans relâche.

Ces expéditions étaient difficiles à organiser; il fallait d'abord chercher, parmi les indigènes si paresseux, les hommes dont j'avais besoin. Au début, mon ami Jacky me fut d'un grand secours. Je me fis désigner par lui les plus habiles, et je réussis à former un petit noyau de chasseurs, qui se composait de cinq ou six hommes jeunes, tantôt plus, tantôt moins; souvent des femmes et des enfants se joignaient à nous, quelquefois la tribu entière. La marche était ouverte par les indigènes, qui suivaient le cheval aux bagages et son conducteur. Je venais immédiatement après, à cheval.

Dans nos premières excursions, il suffisait d'une journée pour arriver au pied des montagnes. Le camp était établi dans un endroit commode, où il y avait assez d'herbe et d'eau pour nos deux bêtes, qu'on ne pouvait songer à emmener en plein fourré et qu'on livrait à elles-mêmes pour toute la durée de notre absence, après leur avoir entravé les pieds de devant. Le len-

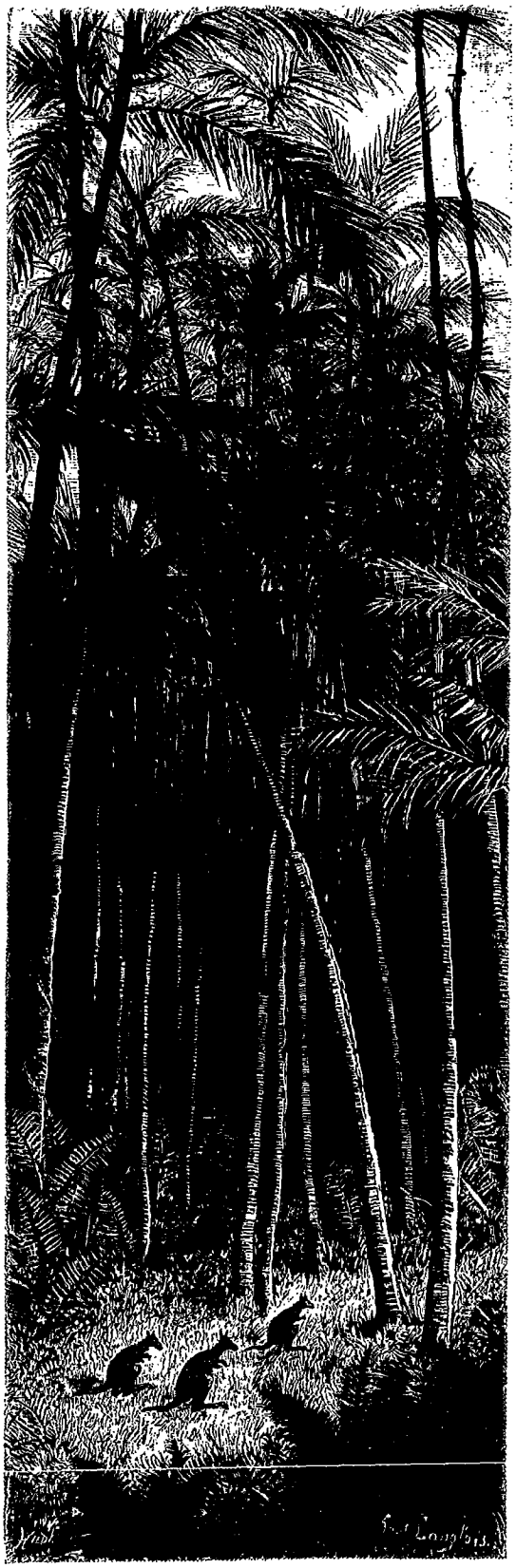
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

demain, dès la première heure, on s'occupait des préparatifs du départ; les porteurs se répartissaient mes effets et les provisions, et nous commencions à gravir les montagnes boisées. Notre premier soin était d'aller à la découverte d'un ruisseau descendant de la montagne et de le côtoyer, sans souci des roches ou des précipices. Là était mon véritable terrain de chasse. J'errais au milieu des broussailles. J'escaladais le plateau où des fourrés plus ou moins étendus occupent ici un point isolé, et là continuent les forêts qui couvrent les coteaux touchant à la mer.

Je passais la nuit sous une hutte de branchage, établie comme celles des indigènes. Nous la bâtissions à la hâte, un peu avant le coucher du soleil, avec des branches qu'on fichait en terre, inclinées les unes vers les autres; sur cette carcasse nous disposions de larges feuilles de bananier ou de palmier, quelquefois de longues herbes. Point de porte : une simple et unique ouverture par laquelle je m'introduisais courbé en deux; si je m'étais tenu debout, c'est à peine si elle me serait venue aux aisselles.

Mes hommes s'allongeaient à gauche et à droite de l'entrée de la cabane, sous un abri de branches et d'herbes. Au centre du camp brûlait toujours un immense bûcher.

Tous les soirs, avant de me livrer au repos, je sortais de ma hutte et tirais un coup de revolver, pour que mes compagnons ne perdissent pas mémoire de l'arme redoutée, et pour effrayer les tribus étrangères dont nous foulions le sol, et écarter toute surprise.



Forêt de palmiers dans le Queensland (voy. p. 198). — Dessin de P. Langlois, d'après une gravure de l'édition danoise.

Si je n'ai pas été assassiné par mes gens, à la stupéfaction des blancs que je rencontrai plus tard, je le dois à la crainte que leur inspiraient mes armes à feu. D'ailleurs ils voyaient en moi un être surnaturel, passant d'un pays à un autre sans être mangé et ne s'intéressant qu'à la peau et aux os de bêtes mortes.

Une autre cause me fit échapper au danger d'être mis à mort : la persuasion où étaient ces hommes que je ne dormais jamais; c'est sans doute ce qui explique que je ne fus l'objet d'aucune attaque nocturne. Je souffris beaucoup du froid pendant l'hiver; la température se refroidit tellement la nuit que je me réveillais régulièrement quand le feu venait à s'éteindre. Mes hommes, cependant, étaient couchés complètement nus autour du feu éteint; les uns dormaient, d'autres, gagnés par le froid, s'éveillaient subitement, mais tardaient le plus possible à aller chercher du bois, voulant éviter toute fatigue. Alors j'appelais l'un d'eux, et, en lui promettant du tabac, j'obtenais de lui qu'il allât renouveler notre provision, en dépit de l'obscurité. Ces fréquents dérangements les avaient pénétrés de cette idée que je ne fermais jamais les yeux, et cette conviction, s'ajoutant à la crainte du « petit du fusil », contribuait encore à ma sécurité.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mon campement. — Dessin de G. Vuillier, d'après le texte et une gravure de l'édition danoise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VIII

Ma première expédition avec des noirs. — Une nuit en forêt. — La peur des esprits malfaisants. — Un noir doué d'un odorat exceptionnellement fin. — Toilette du matin. — *Maïa tarri*. — *Borbobi*. — Le parlement des noirs. — Guerriers en tenue de cérémonie. — Costumes imposants. — Épées et boucliers. — Combats singuliers. — Branle-bas de combat. — Les vieilles femmes « juges du camp ».

Le premier nègre qui me fut recommandé par Jacky avait nom Morbora et faisait partie d'une tribu éloignée, en relations amicales avec les noirs de Herbert River ; on l'estimait pour son habileté de chasseur. Lui et son frère Mangoran se déclarèrent disposés à me suivre. Fort, vigoureux et trapu, Morbora avait de plus le front extraordinairement bas; il avait à peine vingt ans, ne savait pas un mot d'anglais et tremblait de peur quand Jacky me le présenta. Je fis tout pour le rassurer et pris de lui un soin particulier, mais je reconnus bientôt qu'il cherchait, tout comme les autres, à abuser de mes bontés. Il me fut pourtant très utile.

Mangoran, tout l'opposé de son frère, était mince comme un échalas. Tout en lui respirait la bestialité. Sa bouche horriblement fendue s'étendait d'une oreille à l'autre, et lorsqu'il parlait, il se frottait le ventre avec volupté, comme si l'envie de vous dévorer lui faisait venir l'eau à la bouche. En plus de ces deux hommes j'emmenai un jeune garçon, que nous appelions *Pickle-Bottle*; il était, jusqu'à un certain point, civilisé, ayant retenu quelques mots d'anglais. Les autres étaient des *maïoll*.

La femme de Mangoran se joignit à nous pour cette excursion. Elle était assez bien de sa personne. Le premier soir, nous campâmes sur le bord d'un ruisseau, sous les branches d'un arbre tombé ; nous coupâmes des broussailles, qui furent dressées contre le tronc, et l'on recouvrit le tout de longues herbes.

Quand j'eus pris possession de cette hutte, mes hommes s'installèrent sous un simple abri de buissons. Le temps était fort beau. J'attachai un grelot au cou des chevaux et les lâchai; après quoi j'envoyai chercher de l'eau dans un bidon en fer-blanc, que j'avais apporté en guise de marmite, pour y faire cuire notre viande. Ensuite on alluma un très grand feu, car nous avions à faire du pain, et cette opération exige beaucoup de cendres. Ces arrangements préliminaires achevés, je courus au ruisseau prendre mon bain quotidien, et revins préparer le souper. Un des noirs avait été chargé de découper une large bande dans l'écorce d'un gommier; pendant ce temps-là, avec de la farine et de l'eau répandues sur cette bande d'écorce, je faisais de la pâte, la pétrissais en forme de galettes ou *damper*, rondes selon la formule, et je la mettais à griller dans la cendre. En même temps la viande mijotait dans le bidon-marmite, d'après toutes les règles de l'art.

Le souper, bientôt expédié par ces gloutons, fut suivi d'une demande générale de tabac, à laquelle je fis droit; ils coupèrent et hachèrent le tabac avec les ongles, le roulèrent entre les mains, et, leurs pipes bourrées, commencèrent à fumer, ce qui est leur jouissance suprême; mais le tabac donne soif, et mes hommes éprouvèrent le besoin de boire. Je compris, à leur mimique agrémentée de quelques mots, leur désir d'emprunter mon bidon. L'un d'eux se chargea de l'ustensile, tandis qu'un autre arrachait une longue touffe d'herbes, dont il enveloppa un morceau de bois sec ou d'écorce, et alluma cette torche. Il en emportait une seconde pour le retour. Ce n'est pas pour reconnaître leur chemin qu'il leur faut de la lumière lorsqu'ils s'écartent du campement pendant la nuit, mais parce qu'ils ont peur des ténèbres.

Le lendemain, accompagné de Morbora, j'allai explorer les broussailles d'une montagne rocheuse du voisinage. Morbora examinait tout, sondait les arbres avec le plus grand soin, furetait au milieu des orchidées ou des fougères, qui montent le long des troncs d'arbres, et arrachait en passant, comme le font les noirs qui voyagent en forêt, une poignée de détritus ligneux ou de terre, qu'il portait à son nez pour y chercher trace du passage de quelque animal. L'odorat du nègre australien est d'une finesse vraiment extraordinaire; on peut dire, sans parler au figuré, qu'il lui suffit d'« enfoncer le doigt dans la terre pour deviner dans quel pays il est[1] ». L'habileté de Morbora à grimper aux arbres n'était pas moins merveilleuse; il grimpait comme il aurait monté un escalier.

Une seconde étape nous conduisit à un vallon encaissé qui s'élevait petit à petit à la crête des montagnes longeant la côte. La montée ne se fit pas sans peine, car la pente était raide. Nous venions de choisir le lieu de campement, lorsque la nuit tomba.

Comme toujours, notre réveil précéda le lever du soleil; mais les noirs ont besoin d'un certain temps pour se réveiller tout à fait. De ce qu'ils ont les yeux ouverts, il ne s'ensuit pas qu'ils ont repris possession de leurs facultés; pour arriver à ce résultat il leur faut plus de temps qu'à un blanc. Aussi mes hommes s'orientaient mal dans cet état de somnolence, et, de plus, ils avaient toujours mille préparatifs à faire avant de commencer la journée. Tout d'abord ils s'allongent, se frottent les membres, se grattent, s'installent près du feu et allument leur pipe. Une fois bien éveillés, ils procèdent à une sorte de toilette.

Leur occupation favorite consiste à s'épiler la barbe et les poils de tout le corps. On en voit fréquemment, même des femmes, retirer du brasier un tison et se brûler le poil; mais ils ne s'arrachent pas les cheveux, à moins qu'ils ne deviennent par trop longs; dans ce cas, ils les flambent, ou les coupent, soit avec une coquille tranchante, soit avec un caillou aiguisé. A ces soins donnés à la barbe et aux cheveux s'en ajoute un autre, plus apprécié comme jouissance gastronomique qu'estimé au point de vue de la toilette : c'est la chasse à la vermine. Les nègres d'Australie ne sont pas trop tourmentés par les puces; en revanche ils sont couverts

1. Citation empruntée à Holberg, le grand auteur comique dano-norvégien. — V. M.

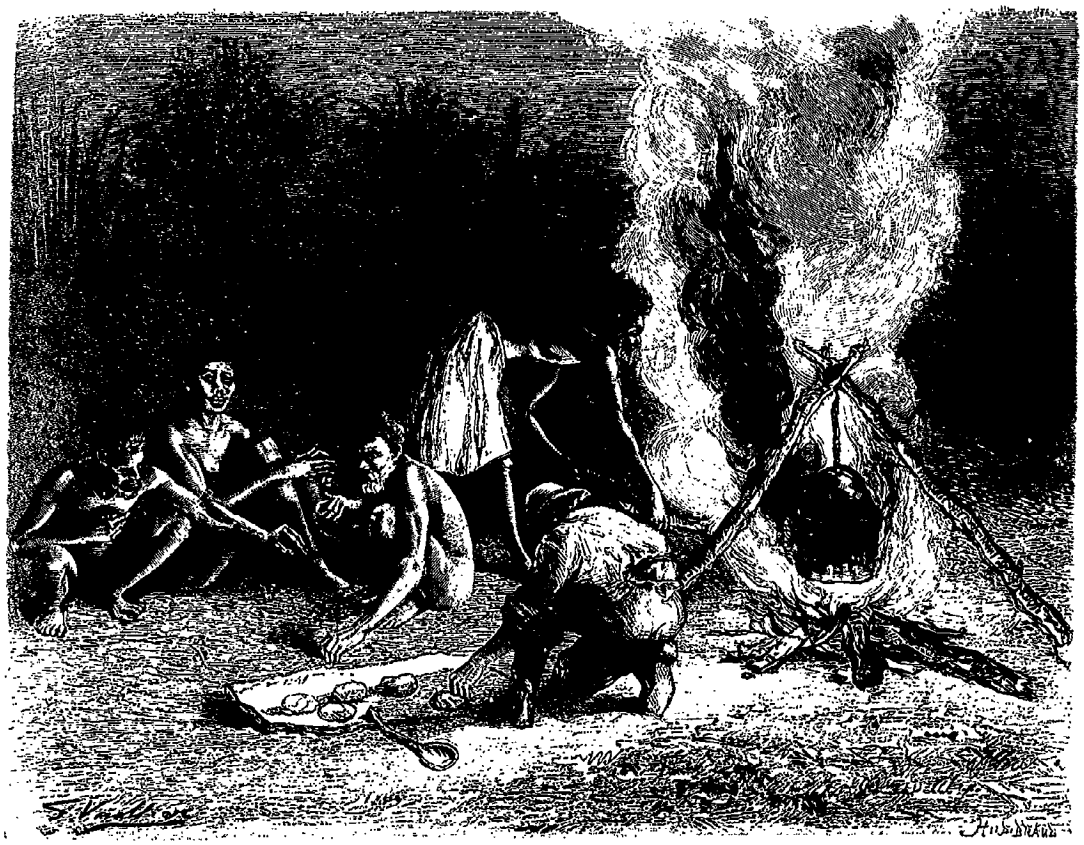
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de grands poux noirâtres, sans parler d'un autre parasite, qui n'est pas le *Pediculus capitis*.

Leur corps tout entier est infesté de vermine; aussi leur constante occupation est-elle de lui donner la chasse, et quand cette chasse a été bonne, ils se régalent de leur butin. Ils ne se contentent pas de leurs propres terrains de chasse, ils opèrent souvent sur d'autres, en témoignage de politesse ou d'amitié.

Morbora m'accompagna une seconde fois à la recherche de iarris; nous remontâmes la vallée jusqu'au sommet de la montagne, marche très laborieuse, au milieu de roches où les pieds s'empêtrent dans les plantes qui les recouvrent. Mon compagnon, sachant que le *iarri* dort tout le jour dans les terrains rocheux, examinait, tout en cheminant, les creux de la roche, affirmant, d'un ton péremptoire, que nous trouverions plus haut *komorbori iarri* (beaucoup de iarris). Pourtant, lorsque nous eûmes atteint le sommet, avec bien de la fatigue, il me proposa de redescendre, disant cette fois : *Maïa iarri*[1] (il n'y a point de iarris).

Nous vîmes plusieurs fois de petites fourmis noires qui déposent leurs œufs sur les arbres. Morbora m'empruntait alors mon tomahawk et frappait sur les troncs; moi, je tendais les mains pour recevoir ce qui tombait,



Souper dans la forêt. — Composition de G. Vuillier, d'après le texte et des photographies.

et mondais ces quelques poignées comme je le voyais faire à mon compagnon, en jetant le tout en l'air et soufflant dessus : les œufs retombaient débarrassés de certaines issues, et seuls me restaient dans la main. Je leur trouvai un goût de noisette, agréable et rafraîchissant.

Rentrés au campement, nous vîmes tout notre monde couché autour du feu, dans l'attente du repas. Absorbés dans leur passion gloutonne, n'ayant qu'une seule pensée : s'emplir le ventre, ils ne m'avaient rapporté que des restes de miel et des larves blanches, friandises dont ils avaient fait bombance tout le jour. Je donnai l'ordre de transférer notre établissement sur un autre point de la vallée, et quelques journées furent encore consacrées à battre les environs; mais il fut bientôt évident que Morbora, le chasseur si expérimenté, était incapable de faire la moindre trouvaille, qu'il ne connaissait pas du tout le pays; pour les autres, ils n'en voulaient qu'à mes provisions, ne pensaient qu'à s'empiffrer de miel et de larves : un plus long séjour eût été une dépense de temps sans aucun avantage.

Je résolus de lever le camp aussitôt que possible. Le résultat le plus clair de cette première excursion, ce fut d'avoir fait provision de renseignements et acquis

1. Un Arabe dirait de même : *macache iarri* (ma kanchi) — V. M.

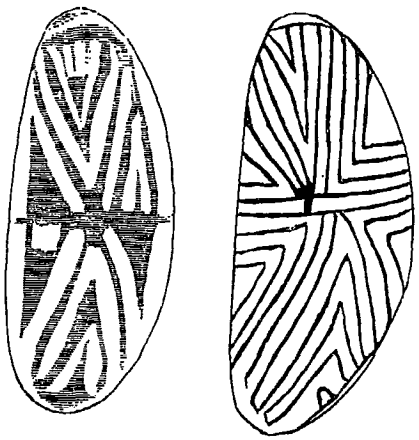
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un peu d'expérience. Je retournai à la station et y passai quelques jours, occupé de préparatifs en vue de l'exploration d'une autre contrée où devaient pulluler les iarris et les bungaris, au dire des indigènes.

Un meeting (*borbobi*) devait se tenir à trois milles de la vallée Herbert. Le *borbobi* est une assemblée où des noirs accourus de plusieurs points règlent leurs différends les armes à la main, en combat singulier.

Je demandai à Jacky, car j'avais forte envie d'assister à cette fête, si je pourrais m'y rendre en compagnie des hommes de son groupe; à quoi il répondit que rien ne s'y opposait.

En conséquence nous partîmes ensemble de Herbert Vale, dans l'après-midi; j'étais à cheval et j'emportais mon fusil. Trois fois nous traversâmes la rivière Herbert; à mesure que nous approchions du champ de combat, nous rencontrions, en nombre de plus en plus grand, des groupes qui s'étaient reposés tout le jour au milieu des broussailles dont la rivière est bordée, afin d'arriver frais et dispos pour la lutte prochaine.



Bouclier australien. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

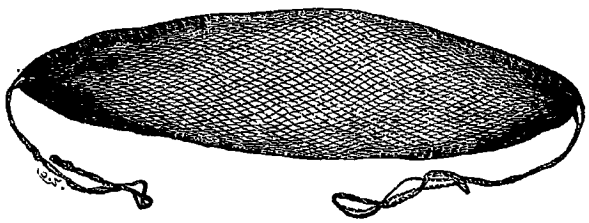
Pour aller à la danse ou au borbobi, les noirs se parent de leur mieux; chacun avait donc revêtu ses plus beaux atours, et, d'avance, s'était lancé à la recherche de couleurs minérales, de cire d'abeilles, etc. Au retour, tout cela est confié aux notables de la tribu, jusqu'au jour du tournoi. Personne ne va à la chasse le matin du borbobi, nul ne sort du camp; tous, ce jour-là, s'occupent de toilette. Les uns se peignent tout ou partie du corps en rouge ou en jaune, d'autres se badigeonnent avec un mélange de graisse et de charbon de bois pilé. Il n'est pas absolument nécessaire que le corps tout entier soit recouvert de peinture; l'essentiel, c'est que le visage soit bien peint.

Les femmes aussi, quoique à un degré moindre, se barbouillent le visage de rouge et de noir; mais le point capital, en ces occasions solennelles, c'est l'arrangement de la coiffure. On enduit les cheveux de cire, et l'on en forme des houppes, à moins qu'on ne les dispose en une seule touffe garnie de plumes. Le soleil, en frappant sur ces calottes, les fait paraître comme vernies; le temps et l'eau ont seuls raison de la cire. Parmi les plus civilisés de ces noirs, j'en vis qui possédaient certaines pièces d'habillement. Deux s'étaient affublés de vieilles chemises; et avec quel bonheur! Deux ou trois autres étaient coiffés de chapeaux. En l'absence de tout autre vêtement, il y était suppléé par des couches de peinture.

Jacky était le mieux habillé. Son costume consistait en un corsage de femme, blanc et proprement lavé. Comment cette épave était-elle venue échouer là? Enigme insoluble. On conçoit sans peine l'effet de ce corsage sur un noir de forte carrure, qui y était emprisonné jusqu'aux aisselles, comme dans une camisole de force. Le corsage menaçait d'éclater au premier effort; Jacky n'en marchait pas moins très gravement au milieu de ses camarades, intimement persuadé de sa supériorité sur ces *maïoll* (gens du commun). Deux autres indigènes attiraient l'attention par la couleur jaune qu'ils avaient étalée sur leur corps, exception faite pour la chevelure, et qui valait, aux yeux de tous, le vêtement le plus magnifique.

Tous ces noirs étaient armés en plus de leurs épées en bois et d'un bouclier, de même matière; chacun avait des faisceaux de lances, des bottes de *nolla-nolla* et de boomerangs. Le bouclier, en bois de figuier, plein mais léger, est très peu arqué, il arrive à la hanche de l'homme.

Au centre de la face antérieure il porte un ombilic[1] la face intérieure est plane, ou à peu près. Cette arme défensive se tient de la main gauche, en avant, de manière à s'en couvrir une bonne partie du corps. Le dessous du bouclier est un bariolage bizarre de blanc, de rouge et de jaune, non sans effet; il est divisé en cases qui varient pour chaque combattant et lui constituent comme des armes parlantes.



Fronteau australien. — Gravure empruntée à l'édition danoise

L'épée, faite d'un bois très dur, est l'accessoire obligé du bouclier; elle a dix centimètres de largeur jusqu'à sa pointe, un peu arrondie; sa longueur est celle d'un homme ordinaire, du pied à l'épaule. La poignée en est courte, faite pour une seule main; cependant l'arme est si lourde, qu'un homme peu exercé à la manier aurait peine à la tenir le bras à demi tendu, position ordinaire du noir au moment du combat.

1. *Umbo* des Latins, μεσομφάλιον ou ὀμφαλός des Grecs. — V. M.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le soleil allait se coucher lorsque nous nous mîmes en devoir de traverser Herbert River pour la troisième fois. La rive, à l'endroit où nous atterrîmes, était très escarpée, et l'escalade en fut difficile pour le cheval. Arrivé au haut de la côte, ma surprise fut grande de me trouver sur un vaste plateau gazonné, qu'on aurait dit arrangé en vue d'un tournoi. Devant moi, au premier plan, s'étendait une forêt de gommiers aux troncs blanchâtres assez espacés; puis venait une large plaine, et, plus loin encore, une seconde forêt d'arbres à gomme. La rivière Herbert coulait à l'ouest de la plaine; à l'ouest aussi, mais beaucoup plus loin, de l'autre côté de l'eau, on apercevait une chaîne de montagnes, *Seaview Range*, derrière laquelle le soleil allait bientôt disparaître. Du côté est, la lice était bornée par un haut mamelon couvert de haut en bas de broussailles d'un vert sombre, qui paraissaient presque noires, aux dernières clartés du jour, comparées aux tons clairs et frais de l'herbe et à la couleur blanche des gommiers.

Les compagnons de Jacky et les noirs qui s'étaient joints à nous pendant le trajet firent une courte halte à la lisière de la forêt. L'un des derniers venus commença aussitôt une course de possédé, en manière de défi. Il était démesurément grand (1m,95). Sa coiffure, comme celle de quelques sauvages de l'endroit, rappelait celle des Papous, et ses cheveux en broussailles, longs de trente-cinq centimètres, pointaient dans toutes



Traversée de la rivière Herbert. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

les directions. La tête et le buste renversés, il courait par bonds désordonnés, secouant sa crinière en fou furieux, et tenant devant lui, d'une main son bouclier, de l'autre son épée.

Lorsqu'il eut couru suffisamment pour refroidir son ardeur guerrière, il s'arrêta près de moi. La sueur lui ruisselait du corps, et le rouge dont il s'était peint le visage y laissait de larges marques. Son front était orné d'un fort joli bandeau, en échange duquel je lui offris un morceau de tabac. Sans hésiter il détacha ce frontcau et me le remit : c'était un ouvrage en filet, aussi fin que régulier, admirablement travaillé avec des filaments de végétaux, large de sept centimètres et teint avec de la terre rouge. Deux autres noirs, qui m'avaient vu donner du tabac pour ce bandeau, m'apportèrent les leurs. Je les achetai aussi.

Entre temps l'énergumène avec lequel j'avais traité en premier avait repris ses bonds de sauvage; les propos s'échangeaient de plus en plus vifs, l'ardeur belliqueuse grandissait, et chacun tenait ses armes prêtes.

Soudain un vieillard poussa un cri de guerre épouvantable en brandissant un faisceau de piques au-dessus de sa tête. Tous, comme sous le coup d'une décharge électrique, se groupèrent, hurlant à plein gosier, le bouclier dans la main gauche, et agitant en l'air épées, lances, boomerangs ou *nolla-nolla*. D'un même élan ils se ruèrent en poussant des cris féroces à travers la forêt de gommiers, qu'ils traversèrent par trois fois, en zigzag, courant à l'ennemi campé de l'autre côté de la plaine. A chaque tournant ils s'arrêtaient brusquement, demeuraient silencieux une minute ou deux et repartaient, toujours criant, jusqu'à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce que la troisième course fournie les eût amenés au centre de la plaine, en face de leurs adversaires.

Là ils s'arrêtaient tout court.

J'attachai mon cheval et me hâtai de suivre les noirs. Les femmes couraient aussi au champ de combat avec leurs enfants.

Les tribus étrangères étaient groupées de l'autre côté, devant leurs cases, sur la lisière de la forêt; ces huttes se détachaient d'une façon très heureuse sur le fond de collines broussailleuses au pied desquelles elles étaient rangées. Les nôtres n'eurent pas plutôt fait halte que trois adversaires vinrent les provoquer, le bouclier à la main gauche et l'épée haute dans la droite. Chacun avait la tête ornée d'une quarantaine de petites huppes jaunes et blanches — de cacatois blancs — collés sur les cheveux avec de la cire. On aurait dit d'énormes reines-marguerites.



L'energumène (voy. p. 205). — Composition de Van Muyden, d'après le texte.

Les trois hommes s'approchaient par sauts allongés et élastiques. Par moments ils bondissaient comme des chats, puis ils retombaient cachés par leurs boucliers, dont on ne voyait qu'une bien petite partie, au-dessus des hautes herbes. Cet exercice fut répété plusieurs fois, et bientôt il ne resta entre eux et nous qu'un intervalle d'une vingtaine de mètres; alors ils s'arrêtèrent brusquement, le corps droit, leur grand bouclier en avant et la pointe de l'épée appuyée à terre, prêts pour le combat. Au loin on voyait s'avancer une foule de tribus.

Les combats singuliers allaient commencer. Trois de nos combattants sortirent des rangs et acceptèrent le défi; leurs camarades devaient rester au repos pour l'instant. L'attitude adoptée pour le défi est celle-ci : bouclier dans la main gauche, épée levée en l'air; mais l'épée est si lourde, que, pour frapper d'un coup vigoureux le bouclier de son adversaire, on s'y prend comme les forgerons pour leur marteau : c'est-à-dire qu'on laisse d'abord retomber l'épée devant soi, puis on la reporte en arrière, enfin on la fait passer au-dessus de sa tête pour en frapper son antagoniste. Dès que l'un a porté sa botte, l'autre y répond, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'un des combattants, trop fatigué, s'avoue battu, ou qu'il soit déclaré hors de combat, dans le cas où son bouclier viendrait à être fendu.

Même pendant que les premiers en sont encore aux mains, d'autres ont commencé à lutter. Le plus souvent on attaque à l'arme de jet, et après une lutte corps à corps on s'escrime à l'épée. Il arrive qu'on se batte à longue distance avec le boomerang, le nolla-nolla ou la pique; mais les indigènes sont trop habiles à parer les coups, pour se laisser blesser par les deux premières de ces armes; par contre, la lance perce aisément le bouclier et peut pénétrer assez profondément pour atteindre le corps; immédiatement, l'homme devra s'avouer vaincu. La lice ne chômait jamais de combattants : ils se renouvelaient sans cesse, et j'ai compté jusqu'à sept ou huit engagements simultanés.

Les femmes ramassent les armes; si l'un des guerriers a plusieurs querelles à vider, ses femmes auront à le fournir d'armes nouvelles pendant toute la durée du tournoi; les autres demeureront simples spectatrices, non sans prendre un vif intérêt aux péripéties de la lutte, car il y va pour elles d'un changement grave dans leur vie: quelques-unes appartiendront le soir même à un nouveau mari.

Les vieilles jouent aussi leur rôle dans ces assises. Placées en arrière des combattants, armées des mêmes bâtons qui leur servent à déterrer des racines, elles frappent fortement le sol de leur nolla, tenu à deux mains, sautant comme des enragées. Elles animent, excitent les hommes par des cris sauvages; quatre ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



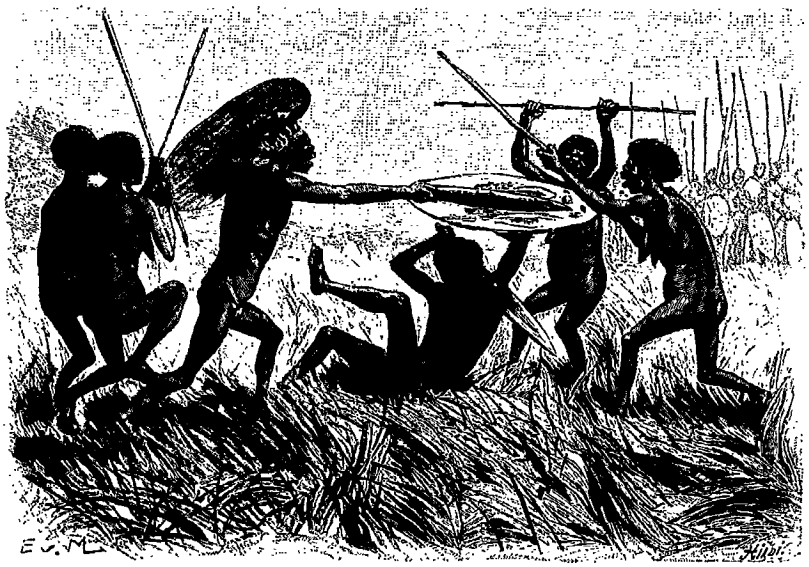
Le *borboli*. — Dessin de Van Muyden, d'après le texte et une gravure de l'édition danoise

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cinq entourent parfois le même individu, criant, hurlant, avec des gestes et des mouvements d'aliénées. Quand l'un des combattants est vaincu, les vieilles s'empressent autour de lui, étendent leurs bâtons au-dessus de sa tête pour parer les coups d'épée de son adversaire, et crient sans trêve ni merci : « Ne le tuez pas! ne le tuez pas! »

Certes, j'ai assisté à bien des spectacles, mais aucun n'a déroulé sous mes yeux des scènes aussi intéressantes, quoique leur durée ne dépassât pas trois quarts d'heure. Je m'étais débarrassé de mon fusil, mais je l'avais appuyé contre un gommier, près de moi, ne voulant pas qu'on me crût désarmé. Je pris place parmi les spectateurs, ou plutôt parmi les spectatrices, qui formaient la majorité du public. Mon Canaque, qui n'était pas très rassuré en sa qualité d'étranger, trouva prudent de se tenir à mon côté. Jacky, au milieu des ardeurs de la lutte, gardait un sang-froid superbe. Manifestement son vieux corsage imposait à la foule par sa blancheur.

Je suivais d'un regard captivé le déchaînement des passions chez l'homme encore à l'état de nature, les efforts de ses muscles au travail, l'ardeur déployée par les jeunes femmes, et la risible fureur des vieilles, dont les voix perçantes se mêlaient au cliquetis des armes, au sourd retentissement des coups d'épée et des nolla nolla, au frémissement des boomerangs fendant les airs. Dans les borbobis, ce n'est pas seulement les désaccords entre tribus, mais aussi les difficultés d'individu à individu, qui sont tranchés. Le nègre australien ne reconnaît qu'un seul crime : le vol. Il faut cependant une exception pour le meurtre d'un membre de la tribu; non que la communauté se charge



Les vieilles femmes protégeant un vaincu. — Composition de Van Muyden, d'après le texte et des photographies.

de punir les infractions au droit de propriété : les choses se traitent d'homme à homme. Le volé défie le voleur, à l'épée et au bouclier, et si la rencontre doit garder un caractère privé, les parents des deux adversaires sont appelés à servir de témoins ; mais si l'on fixe le rendez-vous au prochain borbobi, ils s'y rencontreront avec deux ou trois cents noirs, de tribus diverses, venus aussi pour régler tous les différends. Le droit demeure au vainqueur [1].

Après une telle bagarre on devrait s'attendre à voir nager dans le sang tous les guerriers tombés; heureusement parents et amis veillent si bien sur leurs proches que bien rarement il y en a de blessés à mort. Mangoran, qui avait été légèrement atteint au bras par un boomerang, fut l'objet de l'intérêt général.

Le tournoi fut interrompu au coucher du soleil, et chacun s'en retourna chez les siens, méditant sur les incidents de la journée. Cette nuit-là, personne ne dormit beaucoup, et la conversation se maintint fort animée autour des petits feux de camp. D'ailleurs le borbobi avait donné lieu à bien des révolutions d'intérieur; des maris avaient perdu leurs femmes, et des femmes étaient passés aux mains de nouveaux maîtres. Le lendemain la lutte recommença sur nouveaux frais, avant le départ général ; chacun reprit ensuite la route de son pays.

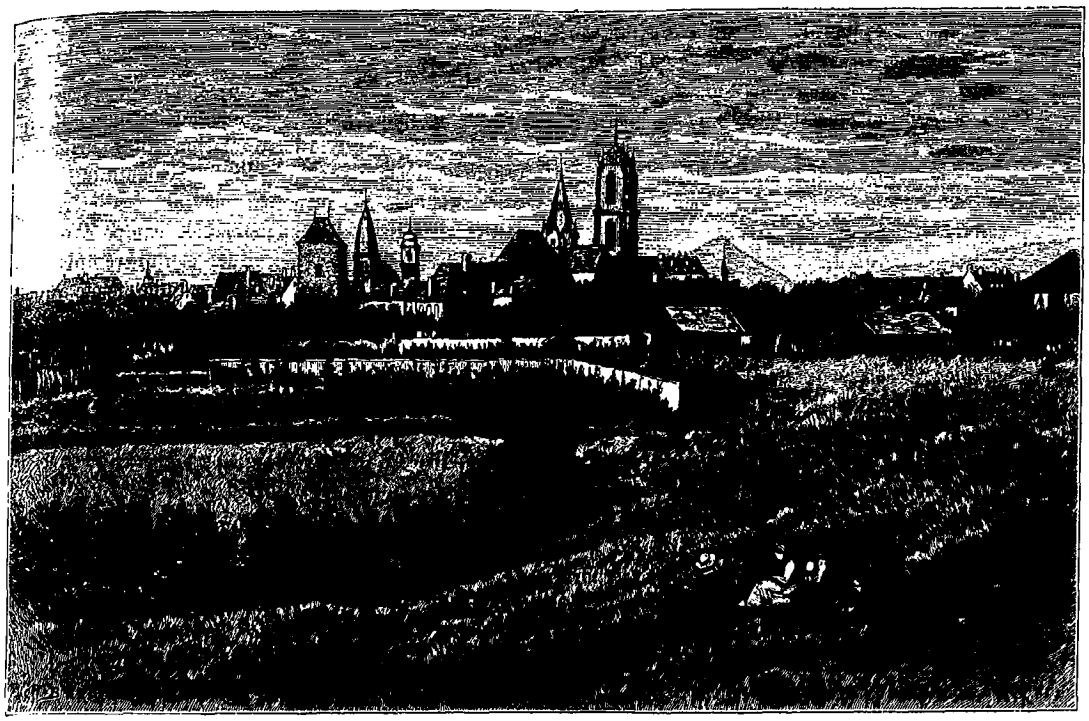
Il se tint quatre borbobis à Herbert River, de novembre à février, à trois ou quatre semaines d'intervalle et au temps le plus chaud de l'année. En hiver il n'y en a jamais.

Traduit du norvégien par V. et W. Molard.

(*La suite à une autre livraison.*)

1. C'est l'ordalie sans la croyance en un dieu. — V. M.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Schlestadt. — Dessin de Lix, d'après une photographie de M. Meyer.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND [1].

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LXXXIII

Schlestadt.

Quiconque a vu Schlestadt il y a vingt ans, et y revient aujourd'hui, sera frappé du changement de physionomie de cette petite ville. A distance, la silhouette générale est bien restée la même, ou à peu près, depuis comme avant l'annexion allemande. Les clochers de ses deux églises et la tour massive de l'Horloge continuent à en former les traits caractéristiques. Approchez-vous cependant davantage, vous êtes surpris de ne plus revoir les anciens glacis gazonnés des fortifications masquant les maisons jusqu'à la hauteur des toits. Au lieu des vieux remparts démolis depuis 1870, l'année terrible, vous trouvez de belles avenues fraîches et gaies, plantées d'arbres, conduisant de la station du chemin de fer dans l'intérieur de la place, à travers un jardin public bien entretenu. Des villas neuves, entourées de grillages en fer, longent les avenues ou se dissimulent coquettement derrière un rideau de verdure, comme pour observer tout ce qui se passe alentour sans trop se montrer elles-mêmes. La vue du côté des montagnes est très pittoresque, dominée par la pointe du Hoh-Kœnigsburg, pareille au pignon d'un toit ou à la section d'une pyramide régulière, avec la crête du Tœnnichel dans le fond, le coteau et le château de Kintzheim en avant, avec l'ouverture de la vallée de la Liepvrette sur le côté. En venant de Sainte-Marie-aux-Mines, le long de la Liepvrette, nous aurions dû remonter sur les bords du Giessen, l'affluent impétueux de la paisible rivière, pour parcourir le val de Villé. Cette promenade est remise à l'époque de notre excursion au Champ-du-Feu par le Hohwald.

Au point de vue pittoresque, Schlestadt a peut-être un peu perdu par suite de la démolition de ses remparts. Par contre, la ville, en se donnant de l'air

1. Suite. — Voyez t. XLVIII, p. 145, 161, 177 et 193; t. XLIX, p. 161, 177 et 193; t. L, p. 81, 97 et 113; t. LI, p. 369, 385 et 401; t. LII, p. 145, 161 et 177; t. LIII, p. 81, 97, 113 et 129; t. LIV, p. 241, 257 et 273; t. LV, p. 273, 289 et 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et de la lumière, gagne en agrément. L'hygiène, l'état sanitaire se ressentent aussi de cette transformation. N'en voulons donc pas à la municipalité d'avoir fait faire peau neuve à la vieille cité. Assez d'anciens bourgs, étreints et à l'étroit entre leurs vieux murs gris, à peu près croulants, offrent aux amateurs des choses du moyen âge leurs ruelles tortueuses, humides, encombrées, sombres, malpropres. D'ailleurs tous les monuments d'autrefois n'ont pas disparu avec la chute des fortifications. Même des restes du mur d'enceinte sont conservés du côté de l'Ill, au bord de la rivière, avec plusieurs redoutes encore entières le long de la route du Rhin. Cela suffit pour le culte des souvenirs, pour rappeler au besoin que les glacis du système de Vauban d'une place forte de quatrième classe, dans une plaine ouverte, ne servent plus qu'à faire prendre ses défenseurs comme dans une souricière. Les souvenirs du dernier siège, soutenu au mois d'octobre 1870 contre l'armée allemande, en disent assez sous ce rapport.

En fait de souvenirs et de monuments anciens, la grande tour de l'Horloge attire d'abord les regards. Fort haute, massive et carrée, elle sert encore de porte, quoique située à l'intérieur de la ville. Une galerie extérieure tourne autour de son dernier étage, flanqué de quatre échauguettes aux angles et surmonté d'un clocheton. C'est l'ancien beffroi, avec sa cloche d'alarme. Les murs en sont repeints tout frais. Au-dessus de l'entrée, une fresque représentant le Crucifiement du Sauveur, avec la Vierge et saint Jean, plus deux autres personnages, parmi lesquels saint Christophe traversant une rivière. D'autres peintures décorent les murs de la salle voûtée du premier étage. On monte dans la tour par un escalier en spirale ouvrant sur une poterne couverte par une ferrure artistique. Pour les parties inférieures, tout au moins, la construction de ce beffroi remonte au treizième ou au quatorzième siècle, comme dans celui de Richewihr. Dans la plupart des rues, une quantité de maisons du quinzième et du seizième siècle, avec des façades en pierre ou en charpente d'un élégant travail.

L'église Sainte-Foi date du onzième siècle; celle de Saint-George se compose de parties de différents âges, depuis l'époque de la transition romane au douzième siècle jusqu'au commencement du quinzième. Incontestablement, l'église Saint-George est un édifice plus remarquable, comme œuvre d'art, que l'église plus ancienne de Sainte-Foi. Celle-ci ne brille pas par la pureté de son style, et des restaurations de mauvais goût en ont encore gâté l'effet. Elle appartint d'abord à une abbaye de bénédictins venus de France et dotés par les Hohenstaufen. Formant une basilique à trois nefs, avec transept, elle rappelle par les tours massives de sa façade principale l'église de Saint-Léger à Gebwiller, tandis que le porche a de l'analogie avec celui de Marmoutier, que nous verrons plus tard. Le maire actuel de la ville, M. Spiess, propose de démolir l'étage et la coupole rococo appliqués au dix-septième siècle sur l'une des tours de la façade, afin de lui rendre son caractère roman. Grâce aux revenus considérables dont jouit Schlestadt, la restauration projetée pourra être réalisée à court délai. A l'église Saint-George, les murs des bas-côtés, avec leurs baies à plein cintre, les colonnes et les piliers à empattements, le portail du sud et la tour octogone à pignons au-dessus de la croisée, attestent le style de transition du douzième au treizième siècle. Par contre, l'influence gothique se manifeste dans la nef principale, les absides latérales et le transept. Dans le chœur actuel, composé de trois rectangles, avec voûtes croisées et qui remplace une construction antérieure, au-dessus d'une crypte à quatre voûtes, une grande baie à six compartiments, d'un effet superbe, perce le mur du fond. Tout l'édifice est en grès des Vosges. Peu de sculptures; mais de beaux vitraux peints, les uns anciens, les autres modernes.

Si le temps nous le permet, nous reviendrons aux deux églises après avoir fait le tour des rues et visité la bibliothèque municipale. Cette bibliothèque, digne d'attention à tous égards, doit son origine à Michel Ochsenstein, curé de Schlestadt en 1462. Fondée à une époque où l'imprimerie commençait à naître, elle est riche en incunables. Les livres de Beatus Rhenanus en constituent le fonds le plus précieux, et l'administration actuelle a le mérite de compléter avec soin sa collection d'alsatiques. Une ville d'Alsace qui se respecte doit nécessairement avoir dans sa bibliothèque publique toutes les publications touchant son pays. Les ouvrages anciens les plus remarquables sont ouverts dans des vitrines placées au milieu des salles, en pleine lumière, afin de donner une idée suffisante de l'exécution matérielle du livre aux visiteurs qui ne viennent pas en vue d'études spéciales. A mon regret, nous ne pouvons aujourd'hui nous arrêter longtemps à la bibliothèque. En arrivant, nous apprenons la nouvelle de l'enterrement de son digne conservateur, si obligeant pour tout le monde.

Est-il besoin de le rappeler à propos des livres de Beatus Rhenanus? Au milieu du quinzième siècle, le magistrat de Schlestadt fonda une école d'humanistes célèbre. Les archives municipales ont conservé divers règlements relatifs à cette institution, où l'amour des choses littéraires se développa, comme à Strasbourg, à la veille de la Réforme. D'après ces documents, le personnel enseignant de l'école se composait de quatre maîtres. Chacun touchait un salaire annuel de dix-sept livres, soit environ cent francs, de fixe, plus deux livres de rétribution scolaire par élève. Peu de chose en comparaison des traitements inscrits au budget de l'État pour le gymnase actuel. Tandis que les élèves étaient tous externes, les maîtres étaient logés, chauffés, éclairés, blanchis et servis par des domestiques assermentés, selon le règlement. « Les deux personnes, homme et femme, y lisons-nous, préposées au service des maîtres, doivent jurer qu'elles serviront fidèlement les maîtres et les instituteurs; que dans la saison d'hiver elles chaufferont la chambre d'habitation et procureront aux quatre professeurs le feu et la lumière nécessaires; de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus, qu'elles entretiendront et nettoieront leurs robes en temps opportun; elles feront chaque jour le lit des maîtres, leur laveront les draps et les chemises, et obéiront à leurs ordres; quand il le faudra, elles feront réparer les couchettes. Si les professeurs apportent des mets, elles devront les leur chauffer et apprêter : elles recevront de la ville quatre cordes de bois. » Non seulement ces domestiques servaient les maîtres de l'école, mais ils devaient en outre surveiller leur conduite, car « si les maîtres font quelque absence et ne rentrent pas coucher à la maison, *und des Nachts nit im Hüselin legen*, les domestiques doivent en avertir le recteur de la paroisse; c'est pourquoi ils doivent avoir leur résidence dans la maison peinte ».



La « Tour Neuve » à Schlestadt. — Dessin d'É. Schiffer, d'après une photographie de M. Catala.

Cette maison peinte, *gemelte* Hüselin, était ainsi appelée des fresques représentant les neuf muses qui décoraient sa façade et étaient bien appropriées à la destination de l'édifice. Un disciple du bienheureux Thomas a-Kempis, Dringenberg, y a formé, de 1450 à 1490, un groupe d'élèves devenus fameux. Rappelons seulement : Wimpheling, que Schlestadt compte avec orgueil parmi ses enfants; Jean Hugon, également né dans la ville et qui devint chapelain de l'empereur Maximilien; Jost Hahn, de Rouffach, plus connu sous son nom latinisé de Jodocus Gallus, professeur de philosophie à Heidelberg, en même temps que prédicateur et poète; Pierre Schott, de Strasbourg, théologien et jurisconsulte célèbre, auteur de poésies estimées. Amené à l'école de Schlestadt à l'âge de dix ans et mis en demeure de traduire en latin ce dicton alsacien que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous trouvons aussi dans un sermon de Geiler, le prédicateur de la cathédrale :

Alt Aff, jung Pfaff, dazu wild Beren
Soll nieman in syn Hus begeren.

Schott se tire prestemment de son pensum par le distique suivant, dont l'enfant n'a pas dû d'abord saisir le sel :

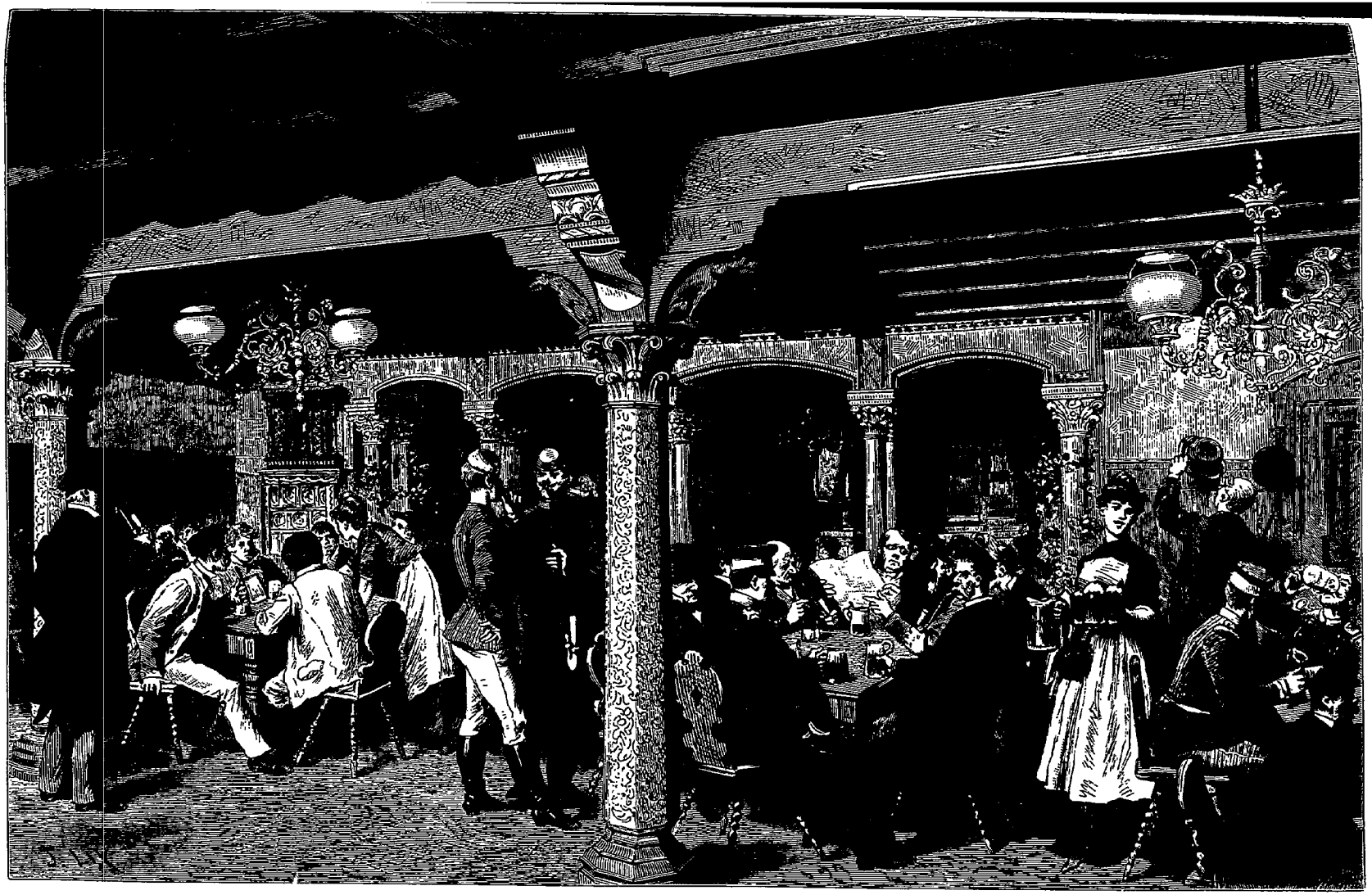
In veterata peti non simia debet in credes
Ursus sylvestris presbiter ei juvenis.

Sous les successeurs de Dringenberg, Craton Hofmann et Jérôme Gebwiler, à la fin du quinzième et pendant le premier quart du seizième siècle, l'école des humanistes de Schlestadt atteignit son apogée. Beatus Rhenanus, qui brilla à la tête des érudits de l'Allemagne, et Boniface Amerbach, professeur de jurisprudence, bien connu à Bâle, se signalent parmi les élèves d'élite dans cette seconde période. Selon Jean Sturm, le fondateur du gymnase protestant de Strasbourg, les aïeux de Rhenanus s'appelaient Bild et demeuraient à Rhinau, d'où son père vint à Schlestadt. On lui doit entre autres : *Rerum germanicarum libri III*, imprimé à Bâle en 1531, et *De Argentariæ antiquitatibus*, dans le tome I du *Museum Helveticum*, outre la première édition de Velleius Paterculus, dont le manuscrit avait été découvert dans la bibliothèque de l'abbaye de Murbach. A l'époque où Beatus Rhenanus suivait l'école de Schlestadt, les administrateurs y annexèrent, pour attirer les étudiants étrangers, un internat, dont la pension était de dix-sept ducats par mois. En monnaie moderne, ce prix peut être évalué à douze cents francs : beaucoup, en comparaison des honoraires des maîtres au siècle précédent. Jérôme Gebwiler tenait cet internat dans sa maison, où il avait trente pensionnaires. « C'étaient des fils de comtes français et allemands, de barons, de chevaliers, de familles nobles et non nobles, et enfants d'autres personnages respectables, et, en outre, deux cent cinquante à l'école. » Le directeur ajoute, dans une lettre citée par Dorlan, auteur de la *Notice historique sur la ville de Schlestadt* : « En même temps, d'autres maisons de la ville en recevaient de moi, de sorte que c'était un lustre particulier pour la cité, lorsque les dimanches et jours de fête on chantait dans le chœur avec les élèves. En outre, ces jeunes gens ne faisaient pas une mince dépense dans la ville, et les habitants tiraient grand profit de leur logement et autres fournitures, car il y avait plus de deux cents étrangers, tant riches que pauvres. » La société littéraire fondée par Wimpheling, à l'instar de celle déjà existante à Strasbourg, donna encore plus d'éclat à l'école de Schlestadt. Parmi les membres de cette société on vit figurer : le littérateur Beatus Rhenanus ; le curé Martin Ergersheimer, possesseur d'une belle bibliothèque ; Martin Butzer ; le prêtre Paul Scidensticker, dit Phrygius ; Paul Voltz, abbé de Honcourt, dans le val de Villé ; Jean Wolf, secrétaire du magistrat ; Lazare Schurer, qui fonda dans la ville la première imprimerie et publia les traités d'Érasme, de Hutten, de Luther, outre quelques classiques. La société littéraire de Schlestadt disparut après la fermeture de l'école, lorsque son dernier directeur, Jean Witz, dit Sapidus, eut embrassé la doctrine de Luther, en 1525.

Au lieu de la brillante école qui a beaucoup contribué à la renaissance des lettres en Allemagne, nous voyons aujourd'hui à Schlestadt un modeste gymnase et une école normale de jeunes filles. L'industrie est représentée maintenant par des fabriques de toiles métalliques pour la papeterie, après s'être signalée, au treizième siècle, par l'invention de l'art de vernisser la poterie. Nulle part ailleurs, en Alsace, vous ne trouvez de manufacture pour filer et tisser les métaux. Ici trois établissements importants s'occupent de ce travail. Celui de M. Irénée Lang, mon collègue au Reichstag, est situé sur le canal de Châtenois, entre la ville et la ligne du chemin de fer, près des casernes d'infanterie. Construit à rez-de-chaussée, il a pour fondations les murs d'un bastion des anciens forts élevés par Vauban. Si nous y entrons la nuit, nous le trouvons éclairé à la lumière électrique. Dans l'atelier de tréfilerie, différents métaux sont mis en œuvre pour être étirés ou filés : c'est le laiton qui sert le plus pour les toiles employées à la fabrication du papier. Introduit avec une épaisseur de six dixièmes de millimètre, équivalent à une longueur de trois cents mètres par kilogramme, ce fil de laiton s'allonge jusqu'à quarante mille mètres au même poids. Comme le fil se durcit sous l'effet de son étirage à travers une série de filières en diamant, pour lui rendre sa souplesse il faut le recuire au feu. Opération très délicate, la recuite demande beaucoup de soins. Elle est suivie d'un décapage à l'eau acidulée, après quoi le fil reste propre au tissage. Les métiers à tisser les toiles métalliques présentent à peu près les mêmes dispositions que pour le tissage des matières végétales et de la laine. Seulement leurs organes sont plus puissants. Certains de ces métiers employés dans la maison Martel Catala, comme dans l'établissement Lang, atteignent un poids de dix tonnes et reposent sur d'énormes fondations, afin d'éviter les trépidations. Ils servent à fabriquer des toiles larges de quatre mètres. Avec des machines aussi lourdes, un homme ne peut conduire plus d'un métier à la fois. Malgré des essais répétés, on n'est pas arrivé ni en Europe, ni en Amérique, à résoudre d'une manière satisfaisante le problème du tissage mécanique des toiles en métal pour la papeterie.

Quand le tissu métallique descend du métier à tisser, il passe dans un atelier de couture, où des ouvrières exercées réunissent les deux extrémités au moyen d'un fil en métal également, pour en faire une toile sans fin, à la longueur voulue pour leur emploi sur les machines à papier. Chaque toile subit, après la couture, un calandrage sur l'appareil à égaliser, avant de sortir de la fabrique. Ces diverses manipulations exigent des soins délicats et beaucoup d'attention. La moindre fausse manœuvre entraîne ou produit des défauts qui rendent la pièce impropre pour la machine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur de la taverne du Tiefenkeller à Strasbourg (voy. p. 214). — Dessin de Lix, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à papier. Quant au fil, il est essayé à la traction, comme au pliage, afin de constater s'il a les qualités voulues de ductilité nécessaires pour son emploi spécial. L'application d'une couche de nickel sur le laiton tissé, en pièces entières plongées dans un bain préparé à cet effet, donne aux toiles en laiton une belle teinte argentée, agréable à l'œil. Cette industrie, très florissante, a acquis aux toiles métalliques de Schlestadt une réputation européenne. Elle s'est développée simultanément avec la fabrication du papier à la machine. A l'époque où le papier se fabriquait encore à la main, au moyen de formes en châssis, les tamis par lesquels s'égouttait la pâte étaient déjà confectionnés à Schlestadt. Lorsque les premières machines à papier furent introduites en France et en Allemagne, les papetiers s'adressèrent à leurs anciens tamisiers schlestadtiens pour leur demander les toiles sans fin en laiton. Les tamisiers de Schlestadt surent bientôt livrer ces toiles avec la dernière perfection. Nous quittons leurs ateliers pour prendre le train de Strasbourg, après une promenade dans la forêt du Niederwald.

LXXXIV

Strasbourg à vol d'oiseau.

De Schlestadt nous gagnons Strasbourg d'une traite. Le train rapide effectue ce trajet, sur la voie ferrée, en quarante-cinq minutes pour une distance de quarante-six kilomètres. Point d'arrêt à Benfeld ni à Erstein, malgré beaucoup d'observations intéressantes à recueillir dans ces deux petites villes des bords de l'Ill. Voici déjà la flèche de la cathédrale alsacienne qui fixe nos regards. Nous passons vite sous les bouches des canons d'un fort avancé dont les murs viennent d'être renforcés par un revêtement supplémentaire de béton. Quelques tours de roue encore, et la locomotive nous introduit à travers un couloir ménagé dans le mur d'enceinte de notre métropole d'Alsace. Un peu plus loin, le même train sortira de la place par un autre couloir. La gare du chemin de fer occupe un vaste espace contre les fortifications du front ouest, où vous voyez les artilleurs faire leurs exercices sur les glacis. Vous descendez du wagon sur de larges perrons, entre lesquels stationnent à la fois plusieurs trains, arrivant ou partant par six lignes différentes, abrités sous d'énormes auvents en fer, dans la direction de Bâle, de Lauterbourg, de Saverne, de Kehl, de Hagenau ou de Molsheim. Des escaliers spacieux établissent les communications d'un perron à l'autre, au moyen de tunnels qui passent sous la voie, afin d'éviter les accidents. Pendant la nuit, la gare entière est éclairée à la lumière électrique. Tout l'aménagement, conçu au point de vue militaire, est établi de manière à faciliter les mouvements rapides pour de grands transports de troupes. Une division de corps d'armée peut se ranger sur les perrons et sur la place extérieure, pour entrer dans les trains à son aise, sans encombrement.

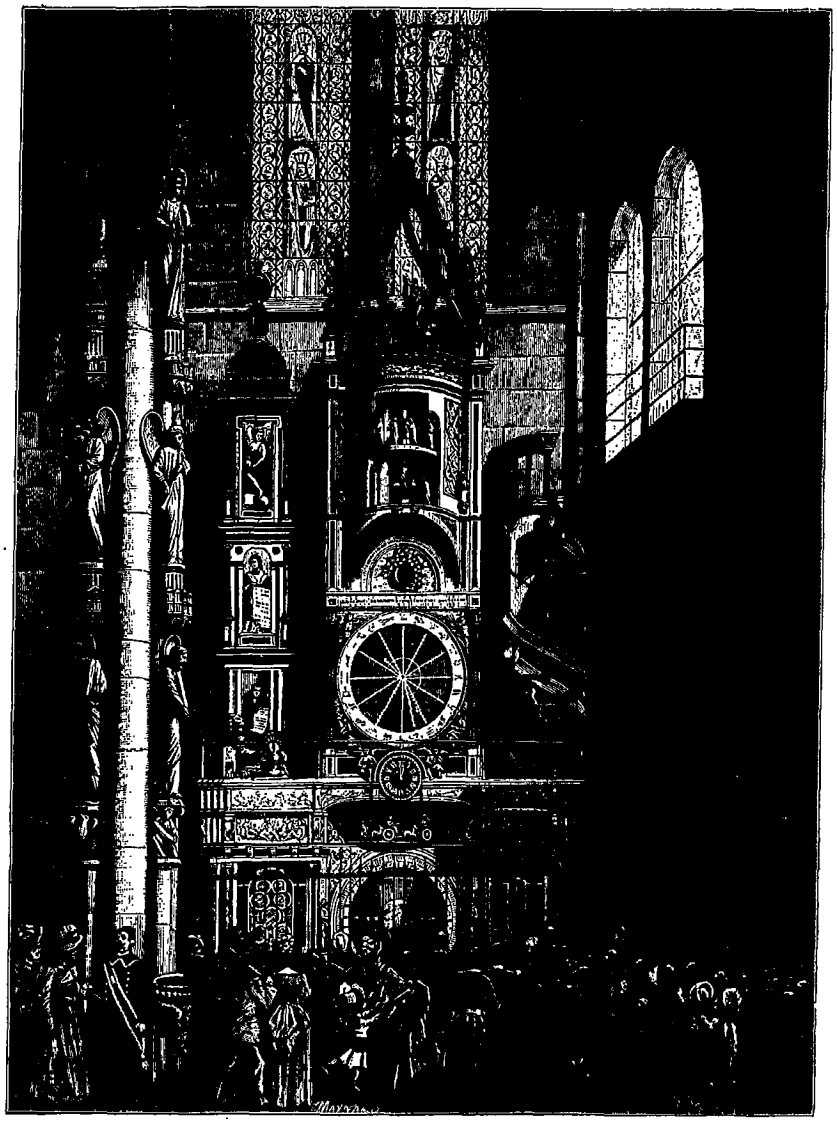
Descendons-nous vers la sortie, les tunnels d'accès aux perrons d'embarquement et de débarquement débouchent dans un immense hall, très haut, où sont les guichets pour la vente des billets et les bureaux pour la remise des bagages. Les salles d'attente et les restaurants sont au haut des escaliers, au niveau des différentes voies, dont l'accès est libre, sans présentation de billet. Six grandes baies à vitraux donnent le jour au hall de sortie et d'arrivée, dont les murs, à la partie supérieure, sont décorés, à droite et à gauche, de mosaïques, sur fond d'or, représentant l'une l'entrée de l'empereur Frédéric Barberousse à Hagenau, l'autre la première arrivée de l'empereur Guillaume Ier à Strasbourg. Sous la frise court une série d'écussons des principales villes de l'Alsace. Sur la place, devant le portail, deux grands mâts décoratifs en bronze portent des lampes électriques, allumées la nuit. La façade, bien construite, en pierre de taille, occupe, avec deux grands pavillons, tout un côté de la place, où stationnent les omnibus des hôtels et les voitures des tramways, conduisant dans les différents quartiers de la ville. Très vaste, parfaitement appropriée à sa destination spéciale, supérieure sous ce rapport à toutes les constructions de la même espèce dans le pays entier, la nouvelle gare du chemin de fer de Strasbourg, comme le palais impérial bâti en dernier lieu, manque d'élévation, quand on considère sa façade. C'est l'image du régime politique appliqué en Alsace-Lorraine depuis l'annexion à l'empire allemand, comme si les constructeurs avaient eu des doutes sur la solidité des bases de l'édifice.

Avant de voir la ville, nous déposons nos sacs à l'*Hôtel de l'Europe*, où j'ai un cabinet de travail, mon logis habituel, depuis le temps que mes électeurs m'envoient au Landesausschuss, afin de discuter les projets de loi élaborés par le gouvernement. Que le mot de Landesausschuss ne vous effraye pas : l'honorable assemblée qu'il désigne est en vacances, et vous ne courez aucun risque de vous endormir en écoutant un fastidieux débat pour la revision de l'impôt sur les débits de boissons, ou sur la taxation des valeurs mobilières. Si vous venez de France, permettez-moi seulement de vous demander de présenter tout d'abord à la police locale un passeport en règle, avec un visa en due forme tenant lieu de permis de séjour. Pareille précaution est superflue dans les pays autour des monts Himalaya, où vous avez passé l'hiver dernier, comme chez les Peaux-Rouges du Colorado, où vous ont conduit, lors d'un précédent voyage, vos études d'histoire naturelle. Pour boire un broc de bière à l'*Estaminet Piton* ou dans la taverne du *Tiefenkeller*, même pour écouter, au coup de midi, le coq de l'horloge astronomique de la cathédrale, les choses ne sont pas aussi simples. La police de Strasbourg, qui ne manque pas de flair, en l'an de grâce mil huit cent quatre-vingt-huit, après les retentissants procès de haute trahison jugés par la cour suprême de l'empire, est bien en droit de suspecter d'espionnage tout monsieur parlant français ou venant de France. Qui sait d'ailleurs si, avant les élections du 21 février de l'an passé, vous n'avez pas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fait de la propagande avec de l'argent français, pour exciter les Alsaciens à envoyer au Reichstag des députés de leur choix? Dans sa capitale, à Berlin, le chancelier de l'empire ne peut empêcher l'élection exclusive de députés d'opposition progressiste ou socialiste! Le choix de candidats d'opposition dans les provinces enlevées à la France, par contre, ne doit pas être toléré plus longtemps par un gouvernement soucieux de sa force. Une précaution de la police n'est jamais de trop, en aucun cas, pour surveiller les étrangers comme il faut.

Le coq de l'horloge astronomique à la cathédrale a été longtemps, et reste encore, une des attractions de la bonne ville de Strasbourg. Du moment où vous êtes

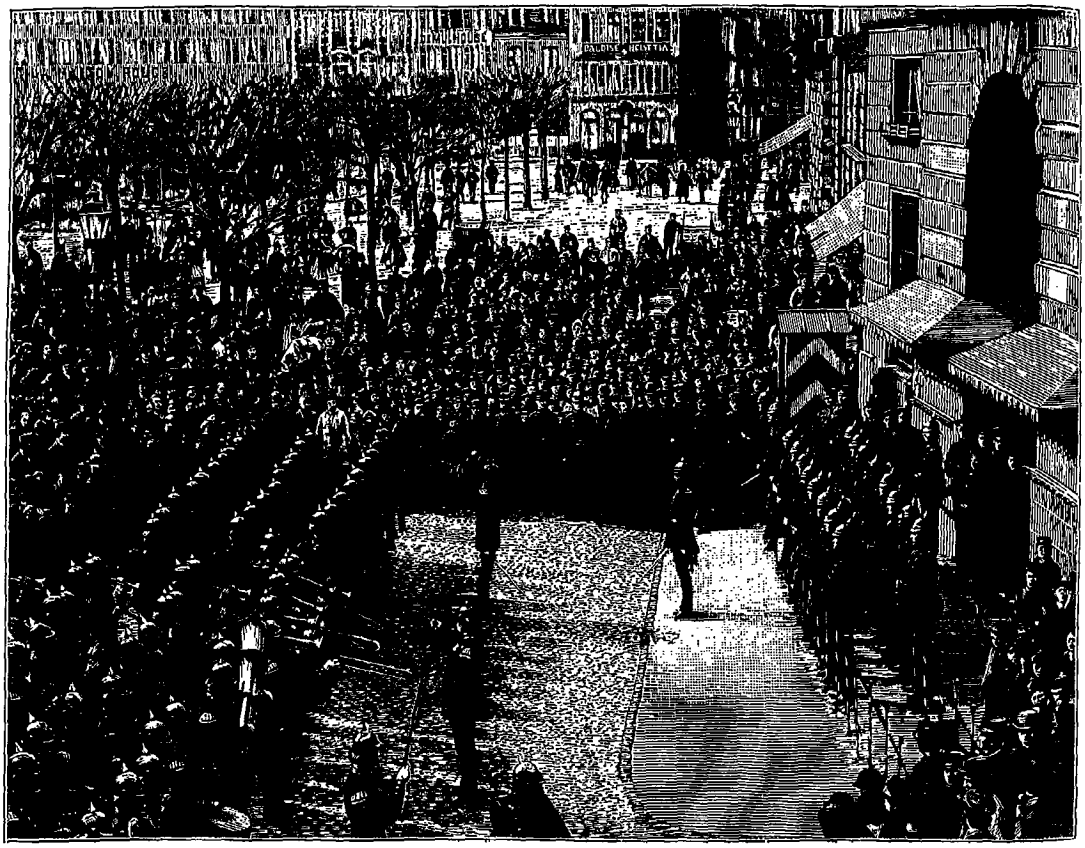


Horloge astronomique de la cathédrale. — Dessin de Lix, d'après nature.

en règle avec les autorités établies, pour le permis de séjour, je puis vous conduire à l'horloge. Quoi! ma montre marquant seulement onze heures et demie, nous avons le temps, avant le coup de midi, de boire à la taverne du Tiefenkeller un broc de bière de Munich. Ce broc du matin s'appelle le *frühschoppen*, dans le langage des notabilités de la brasserie. L'usage s'en est répandu en Alsace sous l'influence des fonctionnaires immigrés. Étudiants et professeurs de l'Université, officiers de la garnison, employés de toutes les branches, étrangers de passage, oisifs de toutes les classes pratiquent assidûment la coutume du frühschoppen. Plus d'un loyal bourgeois alsacien se laisse aller à en prendre comme des vieux Allemands pur sang. Est-ce un effet d'atavisme germanique ou un signe de dégénérescence nationale? Je n'ose me prononcer entre les deux inter-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prétations de la chose. Mais le fait est facile à constater par quiconque pénètre dans l'un ou l'autre des nombreux locaux à bière, dont la liste s'allonge sans cesse. Si l'œuvre de la germanisation des provinces conquises pouvait se mesurer d'après la consommation de la bière, le bureau de statistique attaché au ministère de l'intérieur constaterait des progrès indubitables. Que voulez-vous, la bière bavaroise est si appétisante, les sommelières qui la servent sont si gentilles, les débits multipliés de jour en jour si bien tenus, que les clients d'une matinée deviennent volontiers des habitués assidus. Et cette habitude de la taverne une fois invétérée, il faut plus d'énergie pour s'en défaire que d'efforts pour la prendre. Au *Luxhof* et au *Münchener Kindl*, comme au Tiefenkeller, à la brasserie d'Adelshofen ou à la *Taverne alsacienne*, dans les établissements nouveaux en vieux style allemand, comme dans les anciens locaux strasbourgeois, les clients attitrés boivent dans des brocs de fondation, de même que dans vos cercles français les sociétaires de marque ont leur pipe ou leur queue de billard réservées. Nos tavernes actuelles remplacent les poêles à boire du passé, avec cette différence que les poêles d'autrefois ne recevaient guère que les membres d'une corporation exclusive, tandis que les

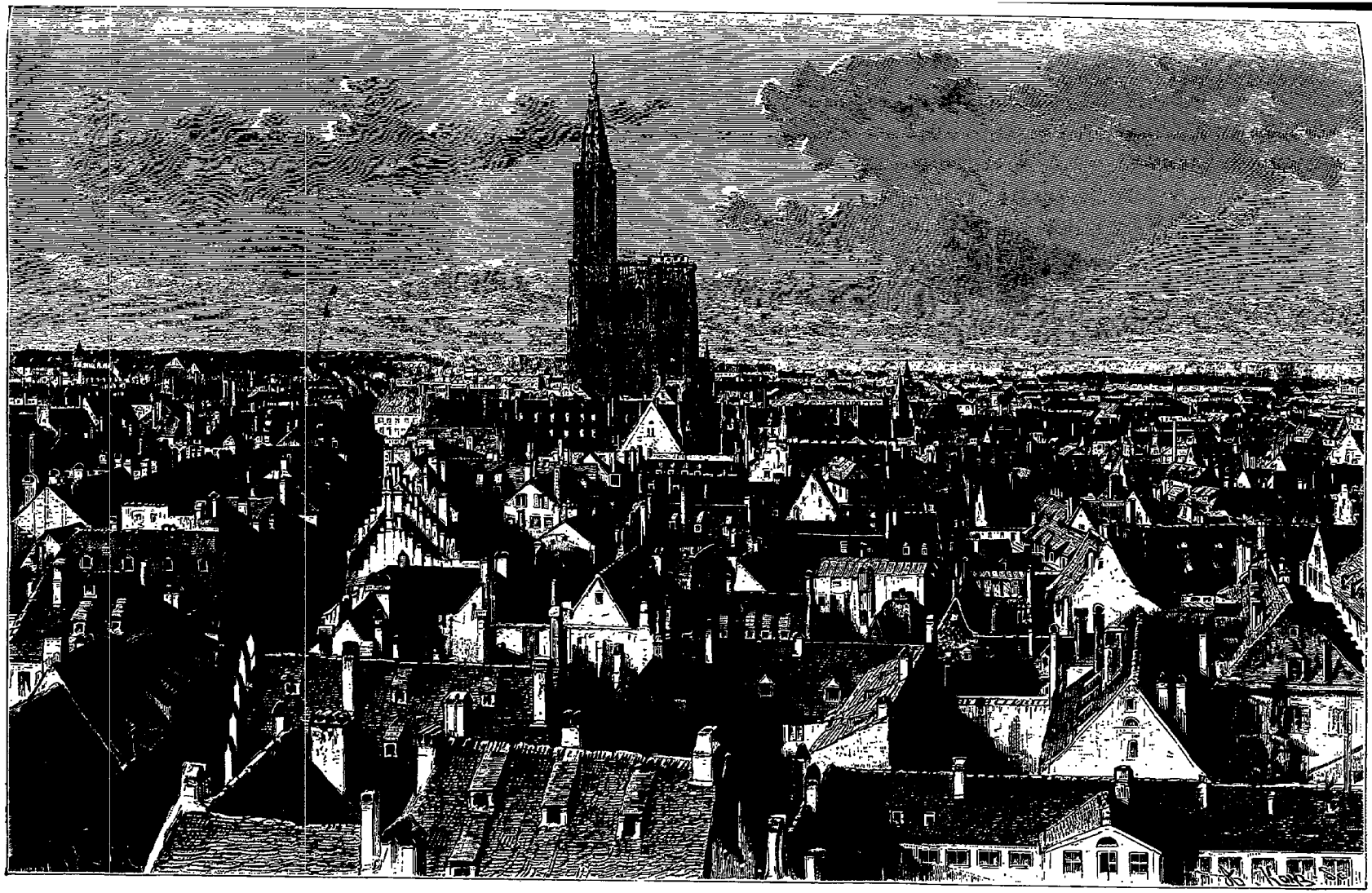


Relevée du poste de la place d'armes (voy. p. 218). — Gravure de Barbant, d'après une photographie de M. Schweitzer.

consommateurs de tous rangs sont admis sans distinction dans les modernes locaux à bière. Une carte variée de mets froids ou chauds, à des prix modérés, engage les visiteurs à déjeuner et à souper, entre quelques brocs, en les dispensant d'aller prendre leur repas à la maison. Beaucoup de pères de famille en viennent ainsi à considérer la taverne comme leur intérieur, non sans préjudice pour les liens intimes du foyer domestique. Chaque soir il y a salle comble dans les maisons en vogue, qui ne désemplissent pas avant le coup de minuit. Chez nous autres Allemands, a dit au Reichstag le prince de Bismarck, rien ne contribue à tuer autant de temps que de boire de la bière. Celui qui s'assied en face de son broc du matin ou du soir, qui avec cela fume une pipe ou lit les journaux, se tient pour suffisamment occupé et rentre à la maison, satisfait de lui-même, avec le sentiment d'avoir bien rempli sa tâche.

Notre tâche à nous, aujourd'hui, nous oblige à nous trouver devant l'horloge astronomique cinq minutes au moins avant midi. Sans cette précaution vous risquez fort de manquer le chant du coq, car la foule des curieux se presse sous le portail de la cathédrale, au point que toutes les places sont prises quand l'heure sonne. On entre par un portail du transept méridional en face du château, où se trouve encore actuellement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Strasbourg vu de Saint-Thomas (voy. p. 220). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Schweitzer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la bibliothèque du pays. Quelle cohue et quelle poussée! Un agent de police, à moustaches blondes, coiffé du casque à pointe prussien, prête la main aux deux suisses à calotte, qui rangent les spectateurs devant l'horloge. S'il y a presse, c'est que la place est limitée par des draperies fermant l'aile du transept. Jeunes et vieux, hommes, femmes et enfants, militaires et artisans, cultivateurs venus au marché, villageoises alsaciennes avec leur coiffure caractéristique, paysans badois en gilet rouge, touristes anglais conduits à la file par leur cicerone, les yeux fixés sur l'inévitable *Bædeker*, tout ce monde se pousse, s'entasse, se refoule, chuchote et s'exclame, chacun voulant avoir une des bonnes places à proximité du suisse qui donne l'explication de l'horloge. Vêtus de tuniques longues, avec de grands boutons en métal, le baudrier jaune en sautoir, les suisses sont évidemment les personnages importants de la scène. L'un d'eux place les arrivants, dont le flot grossit sans cesse, au point que nous sommes serrés comme les harengs dans la tonne exposée chez l'épicier du coin de la rue. L'autre, plus solennel, montre les détails de l'horloge, en élevant sa canne à grosse pomme d'argent, avec force commentaires sur les mouvements du mécanisme exposé à votre admiration. Comme les curieux ébahis restent suspendus à ses lèvres, avides de tout entendre, appliqués à ne pas manquer le moindre mot! Voici des siècles qu'une foule compacte se réunit chaque jour ici à pareille heure. Un étranger ne s'arrête pas à Strasbourg sans venir contempler, au moins une fois, au coup de midi, l'horloge merveilleuse dont tout le monde parle.

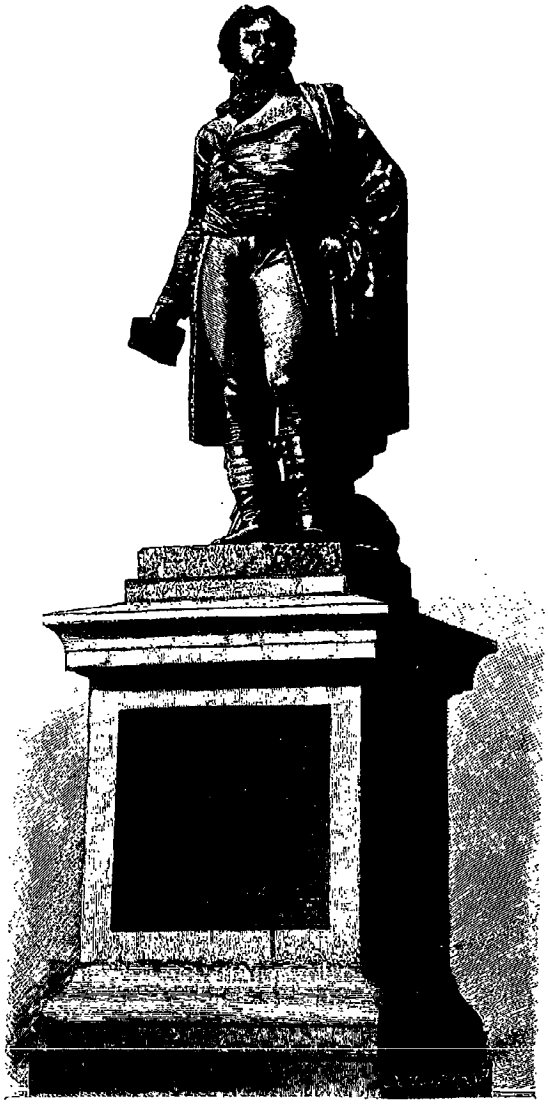
Midi va sonner justement, au point marqué sur le cadran par l'aiguille. Gare aux pickpockets! Eux aussi, ces habitués de l'horloge astronomique, attendent, faufilés entre les gens comme il faut, le moment propice pour leurs opérations particulières. A ce moment tous les regards sont fixés sur les figurines automatiques en action dans les compartiments supérieurs. Dans un de ces compartiments on voit les quatre âges humains s'avancer successivement pour frapper le deuxième coup des quarts, le premier étant sonné par un génie armé du sceptre, assis à côté du cadran. Ouvrant la marche des âges, un enfant annonce le premier quart du thyrse qu'il tient dans la main; il est suivi d'un adolescent, sous les traits d'un chasseur, qui fait entendre la demie en lançant une flèche; puis apparaît un guerrier, qui laisse tomber son glaive pour frapper les trois quarts; sur quoi un vieillard marchant avec une béquille indique les quatre quarts par autant de coups secs. La mort, ensuite, squelette décharné, tenant la faux d'une main, frappe de son os douze coups sur un autre timbre placé auprès d'elle. Tandis que les quatre âges fonctionnent seulement le jour, la mort, infatigable et inexorable, sonne toutes les heures. Dans le second compartiment, au-dessus du premier, est assis le Christ, avec la bannière de la Rédemption et bénissant le monde, après la procession des douze apôtres, qui passent un à un en s'inclinant devant lui, pendant les douze coups de midi. Pendant ce temps aussi, un coq en métal, perché sur la tourelle à côté, servant aux poids, chante à trois reprises, après avoir allongé le cou, tourné la tête et battu des ailes. Le chant du coq, commémoratif du reniement de saint Pierre, fixe le plus l'attention des spectateurs.

N'était le moment de dîner, fixé à midi par la coutume alsacienne, nous monterions immédiatement à la plate-forme de la cathédrale en sortant de l'horloge. L'ascension de la plate-forme permet au voyageur de s'orienter à Strasbourg, dont le plan et le panorama à vol d'oiseau se déploient à ses pieds. D'une haleine nous courons à l'*Hôtel de l'Europe* prendre notre repas de table d'hôte. Au passage de la place Kléber, un détachement d'infanterie, musique en tête, relève en ce moment la garde du poste. Il y a aussi foule pour ce spectacle, suivi par les petites ouvrières et par les gamins de la ville. Sous le régime allemand, comme du temps français, la place d'armes a été maintenue à la place Kléber. C'est la plus vaste de tout Strasbourg. Autour du monument du général Kléber, un enfant de la cité, on a établi maintenant un joli square, avec des ombrages verts, des bancs et des fleurs. La statue est en bronze, modelée par le sculpteur strasbourgeois Grass, avec une attitude martiale. Sous le monument est un caveau qui renferme les restes du héros. Sur une des faces de la place s'élève l'Aubette, local du Conservatoire de musique. Autrefois le musée de peinture et de sculpture, incendié lors du bombardement, dans la nuit du 24 août 1870, se trouvait sur le même emplacement. Tout près de là, la petite place de l'Homme-de-Fer fait communiquer la place Kléber avec le Vieux-Marché-au-Vin et la rue de la Mésange, où sont les plus beaux magasins de la ville. Cette rue conduit droit à la promenade du Broglie, rendez-vous du monde élégant sous ses allées de tilleuls. Autrefois la noblesse alsacienne y célébrait des tournois, remplacés plus tard par un marché aux chevaux, puis par la foire aux pains d'épice tenue à la veille de Noël. Plusieurs fois par semaine, la musique de la garnison se fait entendre au kiosque, qui occupe le centre de la promenade, entre le théâtre, l'hôtel de ville et le casino militaire. Vers midi les commandants des troupes reçoivent ici les rapports de leurs corps. Après dîner, on vient prendre le café et lire les journaux dans un des établissements du Broglie, pour se conformer au bon ton local.

Avant l'annexion allemande, la promenade du Broglie, avec ses alentours, était le quartier aristocratique, formé presque entièrement de constructions modernes, avec des façades fraîches, au lieu des maisons à pignons pointus, surchargés de hautes cheminées. Depuis la démolition des anciens remparts par suite de l'agrandissement de la place, la superficie de Strasbourg a triplé à peu près. Des quartiers nouveaux s'élèvent de différents côtés, sur les terrains devenus disponibles, avec des édifices plus somptueux. Les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

abords du Kaiserplatz, où vient d'être construit le palais impérial, vis-à-vis du palais de l'Université, derrière le théâtre, entre les quais de l'Ill et la promenade du Contades, ces abords sont choisis maintenant pour les constructions riches. Quoi qu'il en soit, la place du Broglie continue à faire bonne figure, et il faudra bien du temps aux quartiers nouveaux pour la supplanter. Sur le côté sud-est de la promenade, l'hôtel du Crédit foncier, l'hôtel de ville et la résidence du statthalter présentent au regard des façades imposantes. L'hôtel du Crédit foncier, ornementé richement, en style de la Renaissance, a été bâti depuis le bombardement. Plus ancien, l'Hôtel de ville actuel, avec ses clefs d'attache ornées, ses croisées à mascarons, ses nombreux balcons à grilles rococo, atteste l'architecture du dix-huitième siècle, et sa construction remonte à l'année 1736, exécutée sur les plans de l'architecte français Massol. A la même époque et dans le même style ont été construits les bâtiments de la résidence du statthalter, occupée déjà par les intendants de la province avant 1789 et ancien hôtel de la préfecture sous le régime français, entourée de jardins, avec une grande grille en fer, à l'angle, où nous voyons la statue de Lézay-Marnésia, préfet du Bas-Rhin et administrateur distingué. Sur l'emplacement de cet édifice se trouvait autrefois le cimetière des juifs brûlés vifs, au nombre d'un millier, en 1349 à la suite d'un mouvement populaire. Le théâtre, construit de 1805 à 1821, tourne du côté de la place son péristyle formé de six colonnes d'ordre ionique, répondant à autant de pilastres, séparés l'un de l'autre par des portes cintrées et garnies de grilles en fer. Au-dessus de la colonnade, l'entablement était orné, avant le bombardement, de six belles statues exécutées par Ohmacht. La place doit son nom au maréchal de Broglie, gouverneur de la province d'Alsace pendant la première moitié du dernier siècle.



Statue de Kléber. — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

Mais le café est pris, et, pour nous orienter dans nos courses, il nous faut examiner le plan de la ville de la plate-forme de la cathédrale. Une ascension de trois cent trente marches, ni plus ni moins, dans l'escalier tournant ouvert sur la place du Château, conduit à cet observatoire aérien. Quelle admirable vue et quel tour d'horizon splendide par un temps clair! A soixante-six mètres au-dessus du pavé de la place, vous embrassez du même coup d'œil le panorama de toute la plaine d'Alsace, entre la Forêt-Noire et les Vosges, une carte géographique en relief, avec la perspective de Strasbourg à vol d'oiseau. Ces montagnes élevées des deux côtés de la vallée du Rhin, ce sont le Grand-Ballon, point culminant des Vosges, dans le sud, suivi du Hoh-Kœnigsburg, des trois gradins de l'Ungersberg, du Mænnelstein et du rocher de Sainte-Odile, que domine le Champ-du-Feu; puis, dans la vallée de la Bruche, les deux Donon, le Noll, le Katzenberg, le Schneeberg, la dépression de l'Engenthal, l'Ochsenstein, après lesquels se rangent, en diminuant de hauteur vers le nord, la tour du grand Géroldseck, les rochers du Hoh-Bar, l'ouverture de Niederbronn, le Pigeonnier de Wissembourg, le Rehberg du Palatinat; dans le pays de Baden, l'Eichelberg de la Forêt-Noire au delà du val de la Murg, le Merkur, l'Omerskopf, le Hochkopf, que suivent la large muraille de la Hornisgrinde, les sommets au-dessus du Renchthal, le château d'Ortenberg à l'entrée de la vallée de la Kintzig, le Feldberg, le Belchen et le Blauen, au-dessus du massif aplati du Kaiserstuhl, entre Brisach, Fribourg et le Rhin. Le Rhin dérobe son cours derrière un rideau de grands peupliers, rangés sur la ligne de correction et voilés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

souvent par les brumes du fleuve, tandis que l'Ill, débouchant sous les remparts de la forteresse, entre des bouquets d'arbres verdoyants, se partage dans l'intérieur de Strasbourg en deux branches qui se rejoignent de nouveau devant la place de l'Université, pour se ramifier encore à la sortie de la ville. Avant d'entrer, l'Ill reçoit encore la Bruche canalisée, venant des Vosges, avec le canal du Rhône-au-Rhin, dirigé en ligne droite du sud au nord, entre deux lignes d'arbres. Un canal de jonction fait communiquer l'Ill avec un bassin établi devant la porte de l'Hôpital, et tourne autour des remparts jusqu'à la rencontre du canal de l'Ill-au-Rhin, près de la Robertsau, non loin de l'embouchure du canal de la Marne-au-Rhin. Outre ces voies d'eau, on voit arriver sous le mur d'enceinte les chemins de fer qui viennent de Mulhouse, de Wissembourg, de Saverne, de Kehl, de Lauterbourg et de Molsheim, dans toutes les directions de l'horizon. N'est-ce pas que devant ce beau panorama, entouré d'un cadre splendide, la topographie de notre métropole alsacienne et de ses environs se grave dans la mémoire en traits ineffaçables!

C'est un intéressant coup d'œil, assurément, celui dont on jouit depuis la plate-forme de la cathédrale, ou bien encore depuis la balustrade de l'église Saint-Thomas. Vue à vol d'oiseau, la ville apparaît aux yeux du spectateur comme un amas quasi chaotique de toitures en tuiles, parsemées de cheminées, percées de lucarnes. La plupart de ces toitures sont à pignon élevé, en pointe, à inclinaison rapide, de manière à hâter l'écoulement des eaux pluviales, à diminuer la pression des neiges d'hiver. Par-ci par-là émergent, au-dessus du niveau commun, des tours et des clochers, avec le faîte proéminent des édifices publics. De tous côtés, les rues et les ruelles, grandes ou petites, larges ou étroites, presque toutes sinueuses, s'ouvrent, se creusent et se glissent entre les rangées de maisons, en formant un réseau plus ou moins confus. Dans ces rues, comme sur la place de la cathédrale, à nos pieds, les hommes qui circulent en bas ressemblent à des êtres microscopiques, allant, venant, pareils aux travailleurs affairés d'une laborieuse fourmilière. Microscopiques petits êtres du bon Dieu, pouvez-vous bien vous trouver organisés pareillement à des gens comme nous, qui vous regardons d'ici-haut, animés des mêmes sentiments, soumis aux mêmes impulsions? Comme toute chose change avec l'élévation du point de vue, à distance, où les proportions des parties avec l'ensemble se montrent dans leurs rapports véritables! Au point de vue intellectuel, autant qu'au physique, le fait est absolument vrai, sans conteste.

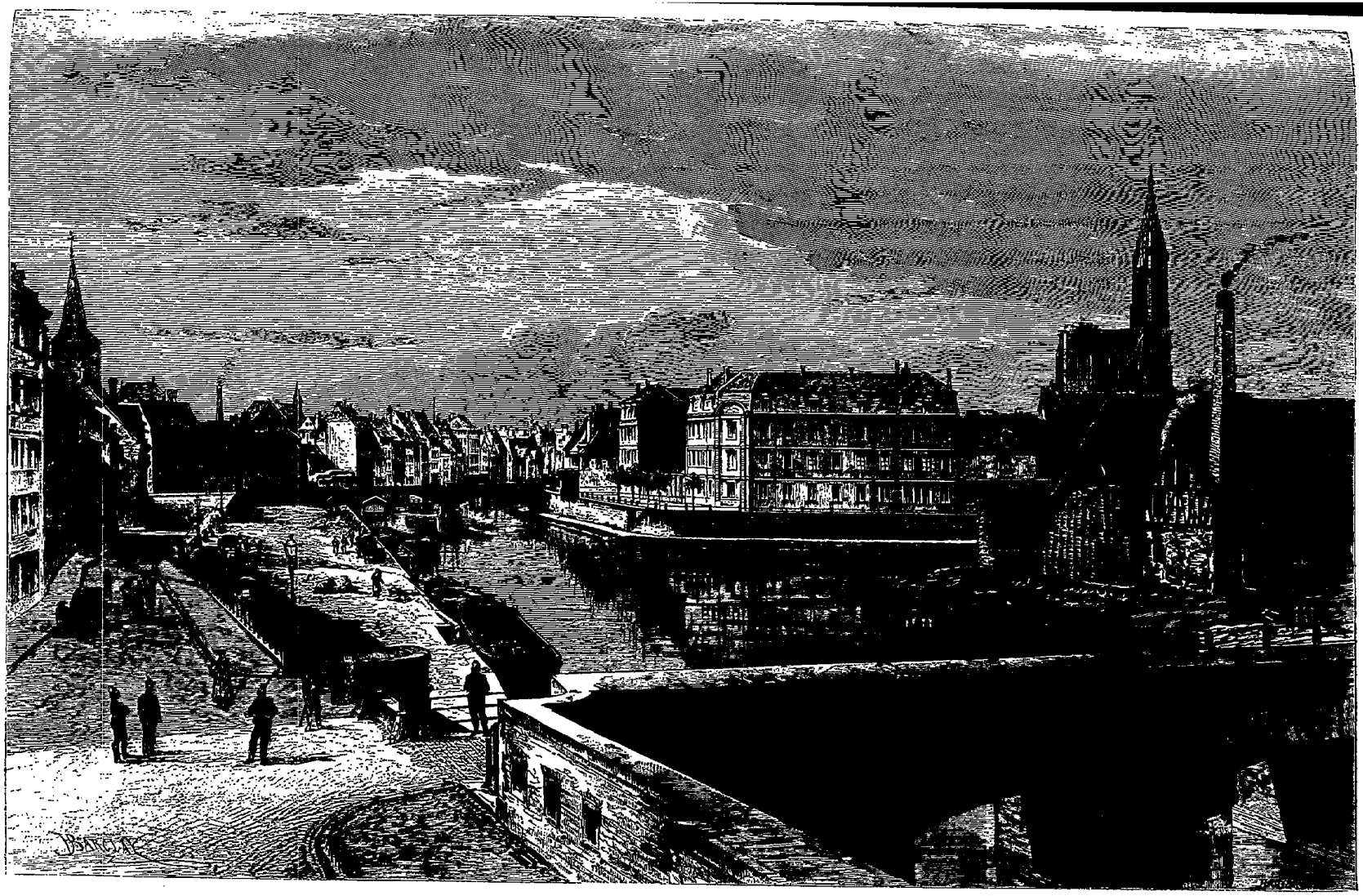
Quelles curieuses observations il y aurait à recueillir aussi sur l'existence de tout le monde qui habite ces maisons, depuis l'humble mansarde de la famille pauvre, de l'ouvrière ou de l'étudiant aux ressources modestes, jusqu'aux étages somptueux où demeurent les bourgeois notables classés dans le monde comme il faut. Ah! les cigognes blanches et les colonies d'hirondelles, qui nichent, en hôtes de passage, à l'abri des gouttières ou sur les cheminées abandonnées, seraient en état d'en raconter bien long sur ce qu'elles peuvent apprendre de la vie intime de leurs colocataires! Discrets comme ces oiseaux, nous ne voulons pas pénétrer dans les intérieurs, à la suite d'un Diable boiteux quelconque, afin de rapporter les secrets des ménages. Tout au plus signalerai-je aux amateurs de faits divers, curieux de s'initier aux mœurs privées contemporaines, l'existence d'un livre de Mme la baronne de *** sur *la Société de Strasbourg*, publié à Colmar en l'année 1888. La même discrétion nous est inspirée sur l'état actuel des fortifications de la place de Strasbourg, que je ne puis décrire sans m'exposer à un procès de haute trahison. Le tracé du mur d'enceinte, visible depuis la plate-forme de la cathédrale, ainsi que plusieurs des forts avancés, au nombre de quatorze sur toute la périphérie, ne se trouve pas, pour ce motif, sur la nouvelle carte topographique à l'échelle d'un vingt-cinq millième que vient de faire paraître en 1885 la *Königliche Preussische Landesaufnahme*.

Parmi les forts avancés du système de défense développé depuis l'occupation allemande, onze se trouvent en territoire alsacien, sur la rive gauche du Rhin; les trois autres, sur la rive droite, en territoire badois. Ces forts occupent ensemble un périmètre de quarante kilomètres, la superficie de la place à l'intérieur du mur d'enceinte étant de 650 hectares. Au dernier recensement, du 1er décembre 1885, la commune de Strasbourg comptait 6309 maisons, habitées par 23 953 ménages, pour une population de 111 987 individus présents, dont 10 523 militaires. Le commandant du quinzième corps d'armée de l'Allemagne a sa résidence dans la ville, sur la place du Broglie.

Au moment de la prise de Strasbourg par les Allemands, le 27 septembre 1870, le plan de la ville, à l'intérieur des fortifications, avait la figure d'un triangle isocèle dont la citadelle formait le sommet. Ce même plan, limité par le nouveau mur d'enceinte, construit depuis l'occupation allemande, a pris la forme d'une demi-lune, dont l'arc ou le côté convexe se tourne vers le nord. Les maisons habitées sont encore très clairsemées sur toute la moitié nord-est de cette surface.

Entre la citadelle, la porte de Pierre et l'Orangerie, il reste de vastes terrains à bâtir, à l'état de champ de navets ou plantés de pommes de terre. Plus d'une rue nouvelle projetée est encore sans constructions et ne figure que sur le papier. Seul le quartier de l'Université, très beau celui-là, sans ressemblance aucune avec les parties anciennes de la ville, se trouve à peu près achevé. Aussi ses magnifiques édifices, en droit alignement, attirent l'attention de prime abord. En face s'élève le palais impérial, achevé l'été dernier, avec vue sur le fronton du palais universitaire, remarquable perspective. Sur les terrains en arrière du palais impérial entre la porte de Pierre et la porte de Schiltigheim,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'Ill, à l'intérieur de Strasbourg, derrière Saint-Étienne. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la caserne d'infanterie, appelée du nom de Manteuffel, développe sa longue façade aux abords du Stein-Ring. Le clocher de Saint-Thomas, les flèches du Temple-Neuf et de l'église Saint-Guillaume, les tours massives des anciennes fortifications au point de bifurcation de l'Ill sont d'autres repères, qui serviront à nous guider dans le cours de nos promenades à travers le fouillis à peu près inextricable des anciennes rues. Notre guide cependant sera encore un jeune avocat strasbourgeois, M. Adolphe Seyboth, qui prépare depuis des années les matériaux d'une histoire des maisons du vieux Strasbourg, au moyen des documents conservés aux archives municipales et contrôlés pièce à pièce sur les lieux avec une patience de bénédictin. Ce cicerone bénévole veut bien, pendant quelques matinées, renoncer au triage de ses liasses poudreuses, pour nous montrer les coins et recoins de sa ville, où son érudition nous sert comme un livre ouvert. Avec lui, chaque question trouve sa réponse immédiate, avec une abondance de détails dont l'exactitude sera facile à vérifier en allant demander à la bibliothèque de l'Université, sur la place du château, les deux volumes des *Notices sur la ville de Strasbourg* publiées en 1817 par le professeur Hermann, ancien maire de la cité, ou bien encore en consultant les feuillets de la seconde édition de l'ouvrage de M. Charles Schmidt : *Strassburger Gassen und Hæuser Namen im Mittelalter*, imprimé actuellement à la typographie Fischbach.



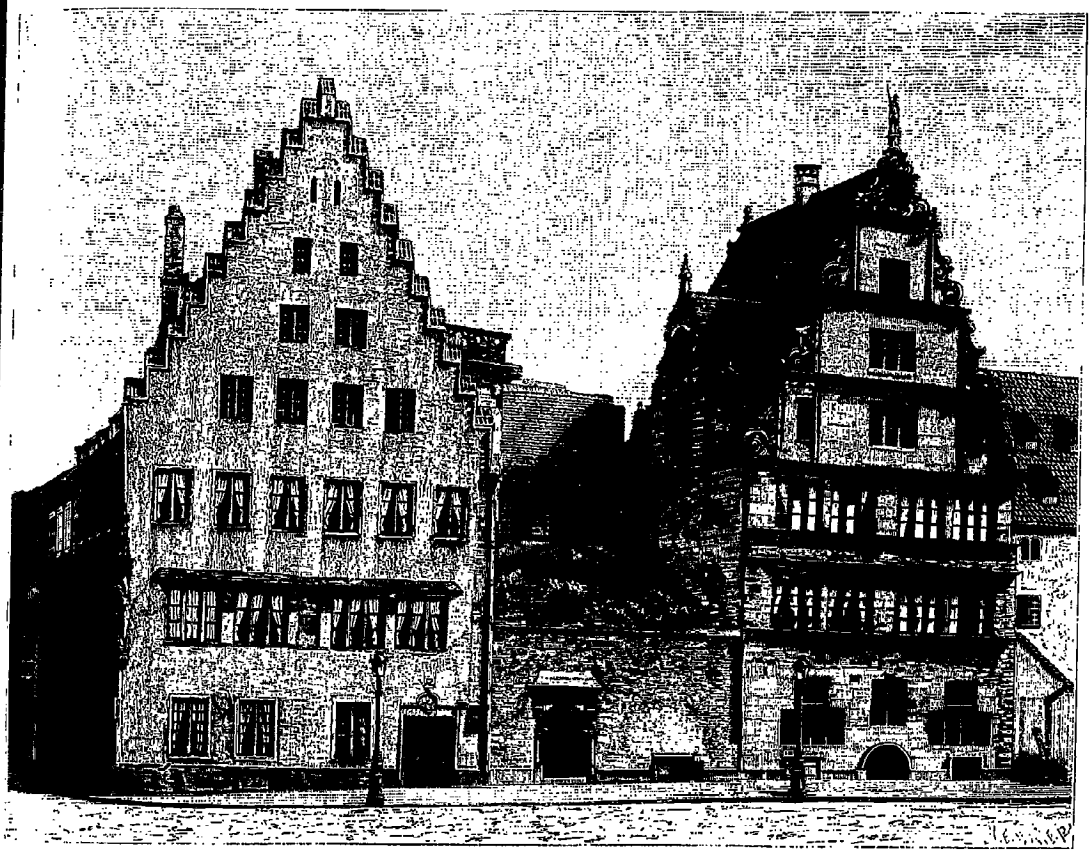
Lansquenet du pignon de l'Œuvre de Notre-Dame. Gravure de Meunier, d'après une photographie.

Le château où se trouve en ce moment la bibliothèque de l'Université, élève sa façade vis-à-vis du portail méridional de la cathédrale. C'est un édifice du dix-huitième siècle, dans le style de l'hôtel de ville, et qui a eu le même architecte. Il a été construit dans l'intervalle des années 1731 à 1741, par ordre du prince Armand-Gaston de Rohan, grand aumônier de France, évêque de Strasbourg et cardinal. Un superbe portail, décoré de quatre colonnes en deux couples, avec des groupes de statues au-dessus de l'entablement, donne accès depuis la place dans une cour intérieure, entre deux pavillons. Ornés de pilastres, avec des balcons devant la fenêtre du milieu à l'étage, ces pavillons, bâtis en pierres de taille, présentent sur la façade tournée vers le portail une galerie pourvue d'une balustrade. Comme le terrain descend en pente depuis la place vers l'Ill, côté de la façade principale, les parties du corps de bâtiment au rez-de-chaussée du côté de la cour, se présentant comme premier étage du côté opposé, relèvent ainsi la large et imposante façade au-dessus de la rivière. Cette façade principale ne présente pas moins de dix-sept croisées en longueur. La largeur des trois croisées du milieu, ouvertes entre quatre colonnes gigantesques, d'ordre corinthien, forme avant-corps entre la base des colonnes, qui prennent naissance au-dessus du rez-de-chaussée; d'autres balustrades sculptées se disposent en balcons : elles portent le fronton derrière lequel s'élève le toit en coupole, surmonté d'un belvédère carré. Une balustrade en pierre règne également, à droite et à gauche du fronton, le long du toit jusqu'aux mansardes des combles de la toiture des pavillons latéraux. Ici encore, de même qu'au premier étage, sortent des balcons en fer ciselé, dont les consoles en pierre sont riches en sculptures. De charmants mascarons ornent aussi les portes et les fenêtres du rez-de-chaussée, représentant Junon, Vénus, Jupiter, Neptune, les quatre saisons et d'autres allégories mythologiques. Enfin, à l'ouest, s'adosse à la façade, jusqu'à la hauteur du second étage, une annexe de bâtiment, remarquable par une grande et haute fenêtre à plein cintre, flanquée de chaque côté de deux colonnes engagées, entre lesquelles apparaît un quatrième balcon en retraite sur la croisée. Aussi longtemps que le château a servi de résidence aux évêques, cette extrémité du premier étage, couverte d'une terrasse, renfermait une chapelle, à côté de laquelle se trouvait la bibliothèque, tandis qu'une vaste salle à manger occupait l'extrémité opposée. La distribution et l'ordonnance intérieure de l'édifice sont tout à fait somptueuses et répondent bien à la richesse du dehors. L'art du peintre, du sculpteur, du décorateur a été prodigué, comme celui de l'architecte, pour faire de la résidence épiscopale des princes de Rohan un véritable palais.

Plus d'une fois, les souverains de la France ont résidé au château de Strasbourg, où le magistrat municipal a remplacé les princes-évêques après la révolution de 1789, et où se trouve maintenant la bibliothèque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

publique, en attendant son affectation au musée des beaux-arts. Marie-Antoinette y demeura en 1770, en se rendant à Versailles pour épouser Louis XVI, saluée par monseigneur Louis-René de Rohan, qui dit dans son discours de réception à la princesse : « C'est l'âme de Marie-Thérèse qui va s'unir à l'âme des Bourbons ; d'une si belle union doivent naître les jours de l'âge d'or. » A la suite des fêtes données en son honneur dans le même palais, au mois d'octobre 1744, Louis XV avait écrit, dans une lettre à la duchesse de Rohan-Ventadour : « Jamais je n'ai rien vu de si beau, de si magnifique, ni de si grand que ce que je vois depuis que je suis à Strasbourg. Mais ce qui me fait plus de plaisir que tout, c'est l'affection que les peuples et les grands me témoignent ; ils sont aussi bons Français que mes plus anciennes provinces. » L'empereur Guillaume Ier d'Allemagne a tenu des propos semblables après sa réception à Strasbourg au mois de septembre 1886, sous un régime bien différent. Dans l'intervalle, la municipalité a, tour à tour, offert le château, acheté par elle dans une enchère de propriétés nationales en 1791, à Napoléon Ier, aux Bourbons et à Napoléon III. Rappelons seulement, à titre de curiosité historique, ce passage d'une proclamation du grand



L'Œuvre Notre-Dame. — Gravure de Meunier, d'après une photographie de M. Schweitzer.

Napoléon adressée du château de Strasbourg à l'armée bavaroise du général de Wrede : « Je connais votre bravoure, je me flatte qu'après la première bataille je saurai dire à votre prince et à mon peuple que vous êtes digne de combattre avec la Grande-Armée. »

Ironie du sort qui déjoue toutes les prévisions, vicissitudes étranges de la fortune, bien faites pour nous pénétrer de l'instabilité des choses : le lansquenet perché au sommet du pignon de l'Œuvre Notre-Dame, témoin de ces événements historiques en contradiction les uns avec les autres, a été témoin de bien d'autres changements sur la place de la cathédrale. Une petite rue étroite sépare les bâtiments de l'Œuvre Notre-Dame du château. Mais qu'est-ce que l'Œuvre Notre-Dame, *Unser lieben Frauen Werk* ? Simplement l'administration des biens de la cathédrale, dont le revenu atteint environ quatre-vingt mille francs par année. Ce revenu sert à l'entretien du monument, sous le contrôle de la municipalité. Depuis plusieurs siècles les bureaux de l'Œuvre, tant de l'architecte que du gérant, sont installés dans la maison gothique, au coin de la rue, construite en 1347. Le second bâtiment, en communication avec le premier au moyen d'une cour, avec son pignon historié et sa façade en style de la Renaissance, date de 1581. Hans-Thomann Ulberger, architecte de l'Œuvre, en a été le constructeur, tandis que Vendelin Dieterlin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en a peint la façade. On y voit un escalier en spirale, chef-d'œuvre de sculpture et de coupe de pierre, terminé par une terrasse avec galerie gothique. L'escalier et la porte d'entrée, à cintre en biais, datent de la même époque que le bâtiment de droite. En entrant dans la petite cour de ce bâtiment, avec ses consoles sculptées, supportant le balcon qui règne autour, vous pouvez vous croire transporté de quelques siècles en arrière. Avec un peu d'imagination, vous croyez voir encore dans les grandes salles du premier étage, dont l'une est restaurée dans le style primitif, avec ses belles boiseries, vous croyez entendre festoyer les graves sénateurs de la cité, vidant leurs gobelets d'argent, où perlait le vin des meilleurs crus d'Alsace. Dans les salles du haut, où est l'office de l'architecte, la collection des anciens plans de la cathédrale et des dessins des premiers constructeurs, tracés sur vélin, est exposée à l'abri sous des glaces. En bas, une salle voûtée et peinte à fresque, en communication avec la cour, renferme un musée de sculpture et d'architecture, d'un vif intérêt. Outre les restes de l'ancienne horloge astronomique, y compris le coq en cuivre, les amis de l'art peuvent examiner à loisir une quantité de pièces provenant de la cathédrale, ainsi que des moulages de statues, d'ornements, de bas-reliefs, plus faciles à étudier ici que dans leur position ancienne sur les hauteurs du monument. Je fais photographier quelques-uns de ces moulages, entre autres deux groupes pris sur la corniche de la façade principale : Jonas sortant du ventre de la baleine, et le Supplice du mauvais Riche, que les guides de la cathédrale appellent plutôt le Supplice des Juifs. Je regrette que l'abondance de nos gravures ne me permette pas de les placer ici.



Ancien coq de l'horloge. — Gravure de Meunier, d'après une photographie.

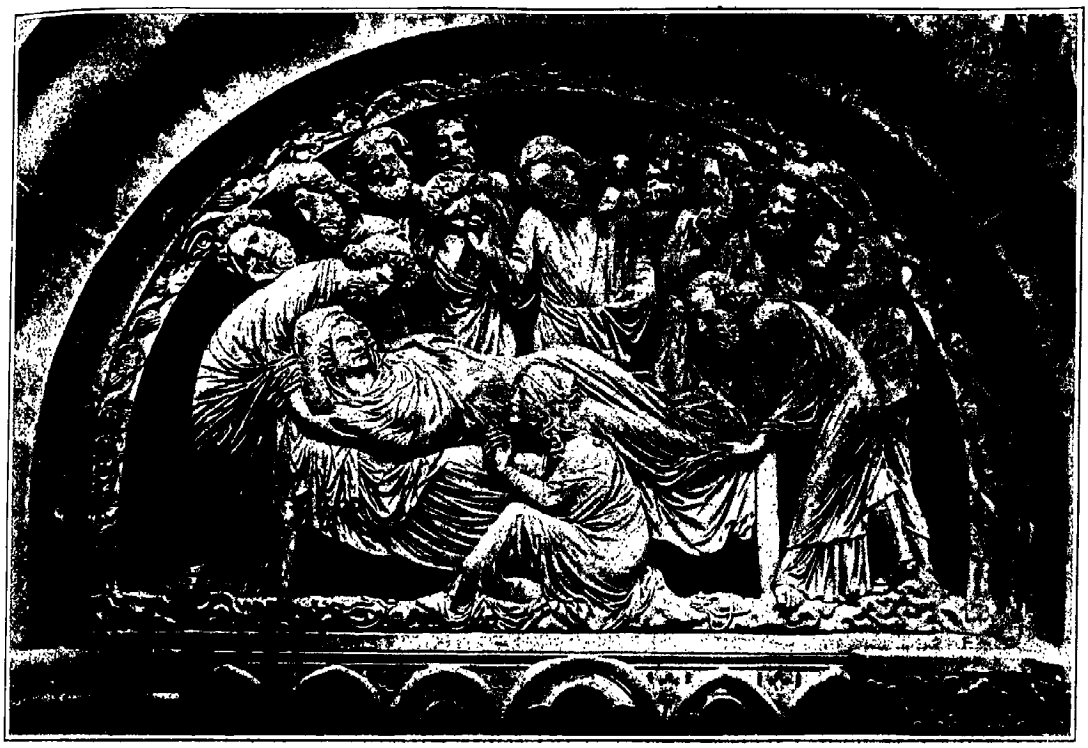
Un autre musée du vieux Strasbourg va être organisé dans la maison Kammerzell, au coin de la place de la cathédrale, sur la droite du grand portail. Pas un étranger n'admire la merveilleuse rosace sur la façade principale du dôme, sans s'arrêter aussi devant les boiseries sculptées de cette vieille maison, la plus intéressante des constructions privées de la ville. Au-dessus de la porte d'entrée, le millésime 1467 indique la construction du rez-de-chaussée, composé de cette porte et de trois arcades ayant jour sur la rue, et une quatrième sur la place. Ouvertes naguère, ces arcades ont été murées récemment, afin de consolider le bâtiment, car le rez-de-chaussée supporte le poids de trois étages formant saillie sur le premier. D'après la date de 1589 taillée dans la charpente, les étages supérieurs paraissent avoir été construits sur cette base plus ancienne à la place d'un édifice primitif démoli. Les murs de remplissage entre les boiseries sont peints en rouge, dont la couleur tranche sur les tons gris de la charpente. Les vingt-cinq fenêtres donnant jour à chaque étage s'encadrent de jolies sculptures, arabesques et feuillages, consoles et figures en style de la Renaissance. Si ces figures ont un sens symbolique, au lieu d'être de simples ornements, la maison, suivant l'expression de Frédéric Piton, l'auteur de *Strasbourg illustré*, a dû être construite « par un homme aimant Dieu, qui respectait l'emploi du temps et qui se nourrissait de l'expression harmonieuse de la musique ».

En effet, l'angle du premier étage montre une femme tenant un enfant sur le bras droit et donnant la main gauche à un autre enfant, qui se serre contre sa robe, tandis que la console au-dessous de ces figures est formée d'un pélican qui nourrit ses petits du sang de sa poitrine. Au second étage, la figure correspondante est trop endommagée pour être encore assez reconnaissable. Pourtant, à en juger par la femme du troisième étage, représentée avec les mains croisées sur la poitrine, dans l'attitude de la prière, ces sculptures peuvent être considérées comme les symboles plastiques des trois vertus théologales : la foi, l'espérance et la charité. Du côté de la place, la façade présente les douze signes du zodiaque, image des douze mois de l'année, quatre à chaque étage. Du côté de la rue, l'autre façade est décorée de quinze figurines, cinq par étage, vêtues de pourpoints et de culottes à tonnelet, jouant de différents instruments de musique. Bien que les intempéries aient détruit quelques-uns de ces musiciens, on reconnaît encore la petite flûte, le tambour, la lyre, l'orgue, la guitare, le triangle, la cornemuse, le violon, la trompette, le trombone, le basson et la harpe. Un chanteur se trouve entre les instrumentistes, avec la feuille de musique entre les mains, pour distinguer peut-être le chef d'orchestre. Avant d'entrer dans la cathédrale, nous descendons un moment vers l'Ill afin de jeter un coup d'œil sur Strasbourg vu derrière le petit séminaire et l'église Saint-Etienne.

Charles GRAD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mort de la Vierge : bas-relief de la cathédrale de Strasbourg (voy. p. 231). — Héliogravure de Boussod-Valadon, d'après une photographie.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND [1].

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LXXXV

La cathédrale de Strasbourg. — Architecture et archéologie.

C'est le propre des grandes choses de paraître d'autant plus grandes que nous les regardons avec une attention plus soutenue. Qu'il s'agisse d'un monument de l'art humain, ou d'une merveille de la nature, la puissance de l'œuvre éclate et se manifeste dans toute sa force, alors seulement, quand une observation attentive a fait saisir la raison d'être de chaque partie de cette œuvre et sa signification pour l'ensemble. En voyant à Rome l'église Saint-Pierre du Vatican, depuis le rond-point de la place d'abord, puis à l'intérieur des nefs, la grandeur de cet édifice superbe n'étonne pas le spectateur à première vue. Mais si l'on monte à la coupole, ou si l'on fait le tour des galeries, la construction semble grandir graduellement, à mesure que l'on éprouve l'impression de son immensité en regard de notre petitesse. L'ascension d'une haute montagne, comme celle du mont Blanc, ou même de notre Grand-Ballon des Vosges, produit un effet semblable, à un degré encore plus vif peut-être, parce que les efforts soutenus pour gravir son sommet et reconnaître sa structure peuvent seuls nous fixer sur son élévation, impossible à apprécier exactement d'un coup d'œil, plus ou moins distrait, jeté en passant au bas. Ainsi de notre cathédrale de Strasbourg, la perle de l'Alsace, le plus magnifique joyau d'architecture du pays, pourtant si riche en monuments remarquables et en belles églises, apparaissant, elle, plus splendide, plus merveilleuse, plus on s'arrête longtemps à la considérer et à l'admirer. Une fois arrêté devant la façade, sa hauteur, sa masse énorme, sa flèche audacieuse, élancée vers le ciel, pareille à un transport de la foi chrétienne dans sa vigueur native, ses sculptures innombrables jaillis-

1. Suite. — Voyez t. XLVIII, p. 145, 161, 177 et 193 ; t. XLIX, p. 161, 177 et 193 ; t. L, p. 81, 97 et 113 ; t. LI, p. 369, 385 et 401 ; t. LII, p. 145, 161 et 177 ; t. LIII, p. 81, 97, 113 et 129 : t. LIV, p. 241, 257 et 273 ; t. LV, p. 273, 287 et 305 ; t. LVI, p. 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

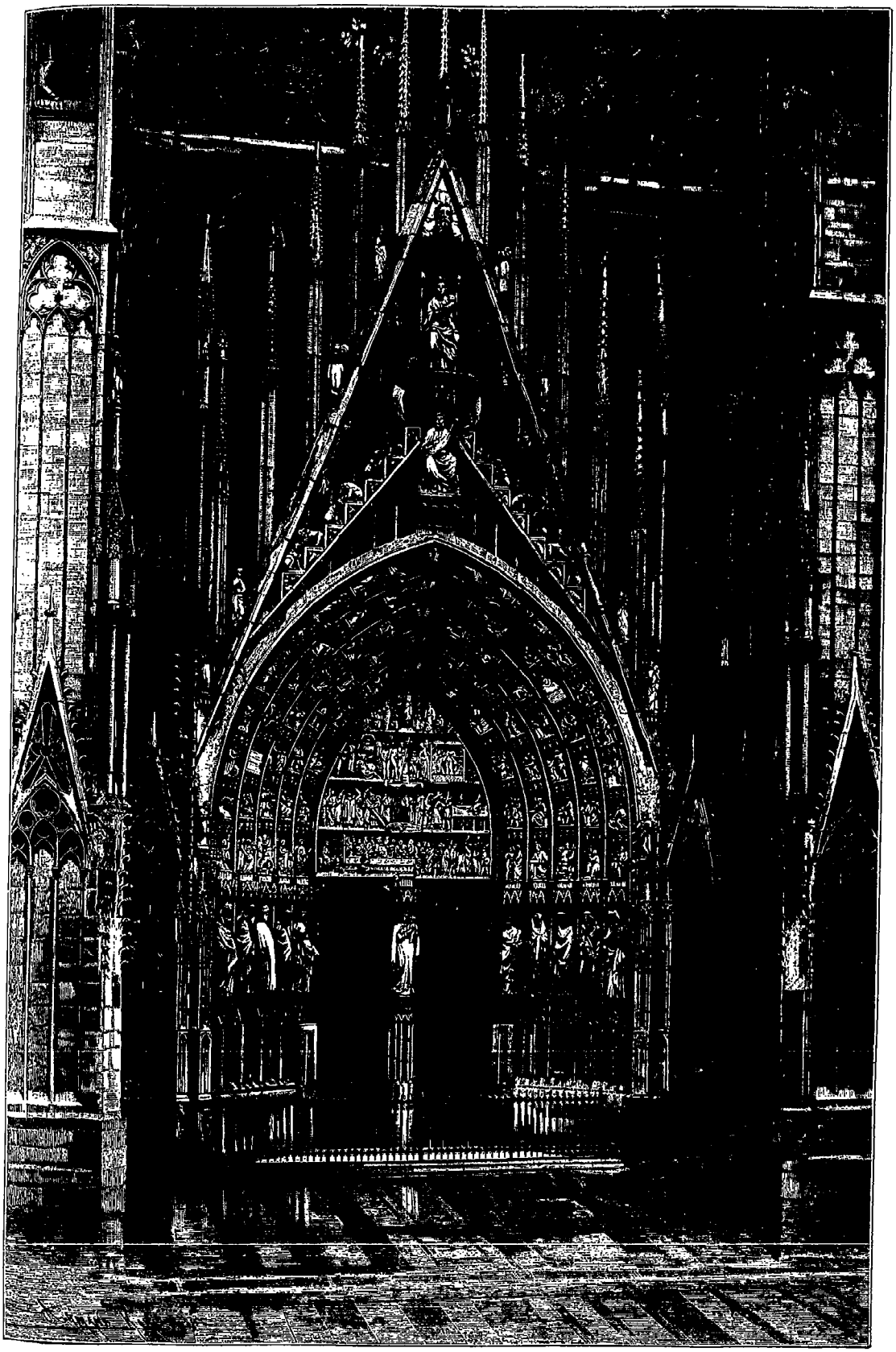
sant des murs comme par enchantement, pour donner la vie à la pierre, sous l'action d'un souffle créateur, son incomparable rosace épanouie au-dessus du portail principal comme une fleur délicate ou une fine dentelle, au milieu d'une profusion d'ornements, de colonnettes, de clochetons, de festons et de pinacles, d'arcs et d'arceaux, cet ensemble étonnant, où l'art de bâtir réunit des prodiges de légèreté, de solidité et de durée, tout cela vous empoigne et excite un légitime enthousiasme.

L'enthousiasme bien fondé n'exclut pas d'ailleurs la critique, ni la poésie l'attention. Dans le siècle où nous vivons, nos habitudes d'esprit, bonnes ou mauvaises, en nous amenant à scruter tout, nous font découvrir des défauts partout. Pour les critiques d'art, cette cathédrale de Strasbourg, qu'il nous suffirait d'admirer, doit pécher par la disproportion entre ses différentes parties, aux yeux des connaisseurs qui l'examinent en détail. Ainsi la nef ne serait pas en accord avec les dimensions de la tour; le chœur et la croisée y répondraient moins encore; de même que certaines règles de symétrie exigeraient la présence de deux tours de part et d'autre du grand portail au lieu d'une seule. Mais, n'ayant pas à fixer les règles du beau dans le passé ni pour l'avenir, je trouve que la flèche unique de notre cathédrale alsacienne s'élève dans le ciel avec beaucoup de grâce et de majesté. Cette flèche, élevée depuis des siècles à 142 mètres au-dessus du pavé de sa base, n'a de rivale en France que la tour Eiffel, construite à Paris au moment où je transcris mes observations. En recevant une seconde tour, à côté de la première, Notre-Dame de Strasbourg perdrait son caractère original, sans rien gagner au point de vue esthétique, de même que Notre-Dame de Paris et Notre-Dame de Reims, qui manquent de flèches au-dessus de leurs tours actuelles, ne seraient pas embellies par cet ornement. Aussi bien le défaut de proportion entre les diverses parties du monument s'explique, s'il ne se justifie, par le fait que le temps nécessaire pour édifier une œuvre aussi colossale a exigé le concours de plusieurs générations d'architectes. Ces maîtres constructeurs ne se sont pas crus tenus à suivre en tout le même plan originaire; ils ont modifié ce plan chacun à sa manière, chacun pensant faire mieux que ses prédécesseurs.

Abstraction faite de l'ornementation, qui masque élégamment son ossature, la façade occidentale présente un front partagé dans sa largeur en trois compartiments par les contreforts à angles droits des tours, en saillie sur le pourtour. Ces contreforts, au nombre de six autour de chaque tour, imités des cathédrales de Saint-Denis et de Notre-Dame de Paris, manquent encore aux cathédrales d'Amiens et de Reims. Ils contribuent beaucoup à la clarté et à la pureté de l'ordonnance, avec les deux corniches à galerie extérieure marquant la séparation des étages. La corniche inférieure sous la rosace paraît à peine indiquée, tandis que la suivante ressort vigoureusement entre le second et le troisième étage. Intérieurement, les trois étages sont aussi divisés par des voûtes élancées. Des balustrades, qui s'arrêtent des deux côtés de la rosace, au-dessus du grand portail, se glissent autour des tours avec les galeries, en courant sur la façade. Une autre balustrade couronne également la corniche de la plate-forme, pour tourner ensuite autour de l'étage supérieur de la tour du nord, seule achevée. Ainsi les étages en retraite, combinés avec la balustrade du couronnement, déterminent des dégradations magnifiques de proportion, où les effets à contraste ne manquent pas. Unanimes à proclamer ces avantages, les témoignages sont plus partagés sur la valeur du réseau de colonnettes et d'ornements suspendus aux murs librement, avec de rares points d'attache, pareils à un immense grillage ou plutôt à une dentelle de pierre. A entendre certains critiques d'art, pénétrés du besoin de pontifier, ces ciselures fines donnent à la façade un aspect de moulage métallique, accentué encore par les guimberges, pinacles à aiguilles remplaçant les crochets, qui encadrent les porches fouillés profondément. Suivant mon impression, les effets de cette broderie de pierre sont simplement merveilleux, comme ceux de la grande rosace à jour, avec ses riches découpures et dans l'éclat de ses verres de couleur. Déployée au-dessus du grand portail, avec un diamètre de 13m,60, la rosace est établie un peu en retraite pour rehausser le contraste. Deux grandes baies ogivales, à quatre compartiments, également en arrière, et couvertes en partie par de sveltes colonnettes, formant devanture, s'ouvrent des deux côtés sur toute la hauteur de l'étage du milieu. Entre la rosace et la séparation de l'étage supérieur s'intercale encore une rangée de douze niches à pinacles, qui renferment les statues des douze apôtres, au-dessus desquelles se dresse la figure du Christ. Au troisième étage, les deux tours ont sur chacune des trois faces visibles au dehors un groupe de trois hautes baies, au lieu d'une seule, comme au second, celle du milieu plus large que celles des côtés, toutes lancéolées et pourvues d'une devanture de colonnettes grêles surmontées d'un pinacle.

Ce groupe de trois baies lancéolées existe également sur la face intérieure des tours, cachée par le relèvement postérieur du fronton à la hauteur du troisième étage, au niveau de la plate-forme. Dans le plan primitif de la façade, dressé par Erwin de Steinbach, la rosace devait être inscrite dans le fronton de la nef principale. Les baies du second étage se trouvent déjà au-dessus des voûtes des bas-côtés. Pour rester dans les proportions générales de l'édifice, les tours devaient recevoir également l'une et l'autre, à la hauteur actuelle de la plate-forme, une flèche octogone, comme aux églises de Fribourg et de Thann, construites sur les plans d'Erwin. Au lieu de cela, la façade du milieu a été exhaussée, afin de recevoir les cloches dans l'espace vide entre les deux tours, recouvert par la plate-forme. Au lieu du cimier octogone, dont les premières assises étaient posées sur toutes les deux, la tour du sud a été abandonnée à ce niveau, tandis que nous voyons la tour du nord s'élever à deux étages plus haut. La con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Portail principal de la cathédrale de Strasbourg. — Gravure de Kohl, d'après une photographie de M. Peter.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

struction de l'étage entre les tours, avec ses deux baies en ogives, qui sert de clocher, est très massive, comparée à celle des étages inférieurs. Quatre cloches y sont suspendues, dont la plus grande, fondue en 1427 au poids de 9000 kilogrammes, sert à annoncer les solennités et les incendies violents. Les deux étages de la tour qui supporte la flèche consistent en de forts piliers, ornés de colonnettes et de statues, donnant ouverture, sur quatre de ses pans, à des baies ogivales très hautes, surmontées de fenêtres aussi larges que ces baies, mais plus courtes. A en juger par la présence des pierres d'appui pour une voûte octogone à nervures au-dessus des premières baies, le dernier étage a été le résultat d'un nouveau projet d'exhaussement. Les guimberges des baies allongées s'élèvent encore dans l'ouverture des fenêtres supérieures. Sur les faces intermédiaires des baies s'élèvent quatre tourelles renfermant des escaliers tournants, consistant en une succession de fenêtres en spirales. Ces élégantes tourelles paraissent suspendues dans l'air. Elles ne communiquent avec la tour que par des pierres plates qui servent d'entrée dans une galerie à l'intérieur de la voûte, à une trentaine de mètres au-dessus de la plate-forme. A leur sommet, une autre galerie les réunit autour de la flèche.



Statues du portail de gauche [les Vierges sages] (voy. p. 230). — Héliogravure de Boussod-Valadon, d'après une photographie.

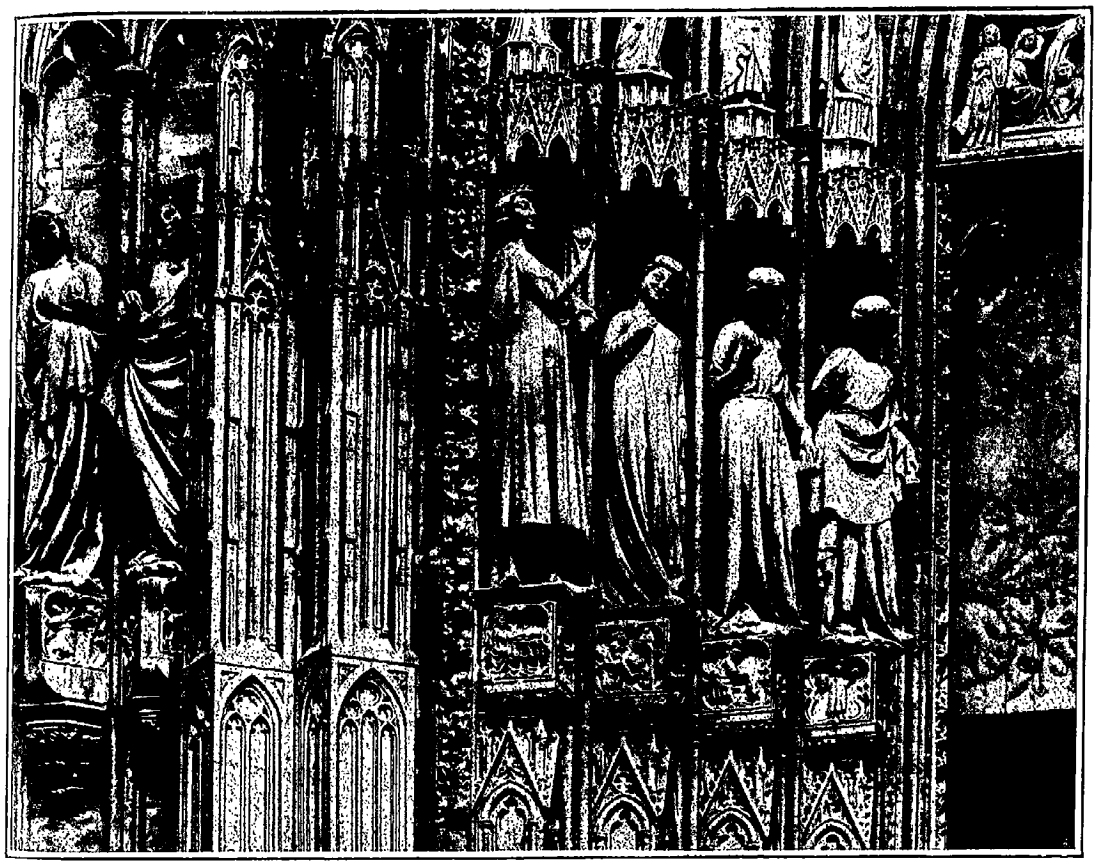
La flèche elle-même forme une pyramide octogone d'une hardiesse extraordinaire. Rien de massif dans sa construction. Six étages de petites tourelles, appuyées sur un socle et posées l'une sur l'autre, s'élèvent en pyramide. Huit escaliers tournants, étroits, à jour, conduisent à une forte lanterne. Plus haut est la couronne, accessible par des degrés extérieurs. Un dernier évasement s'appelle la rose. Réduite à une simple colonne, avec des bras qui lui donnent l'apparence d'une croix, la flèche se termine par un bouton surmonté d'un paratonnerre.

La pointe de la flèche de la cathédrale de Strasbourg atteint 142 mètres, ou 437 pieds de Paris, au-dessus du pavé de la place. La hauteur de la flèche de la cathédrale de Cologne s'élève à 156 mètres, mais se trouve déjà surpassée par la tour Eiffel. A Strasbourg, le bouton qui supporte la pointe du paratonnerre mesure encore 48 centimètres de diamètre. Avant l'application du paratonnerre, posé depuis 1835, la flèche a eu souvent à souffrir du feu du ciel, sa pointe élevée attirant la foudre. Lors du bombardement exécuté par l'armée allemande, sous les ordres du général de Werder, le 15 septembre 1870, la croix a été frappée par un obus des assiégeants. Ils visaient juste, ces artilleurs badois qui ont incendié à la fois l'ancienne bibliothèque de la ville, le musée des beaux-arts et l'église du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Temple-Neuf. Aussi bien, au retour de cette campagne si cruelle pour l'Alsace, l'université de Fribourg a décerné au général de Werder un diplôme de docteur en philosophie, pour honorer ses hauts faits pendant la guerre. Quant à la restauration de la flèche, si chère à la population de Strasbourg, elle a été faite immédiatement après le bombardement par les soins de M. Klotz, alors architecte de l'Œuvre Notre-Dame, dans l'intervalle du 3 octobre au 21 janvier suivant. Si la croix n'est pas tombée sous l'effet du coup de canon qui l'a atteinte, c'est grâce à ses crampons de fer et aux conducteurs du paratonnerre, qui l'ont retenue, suspendue en l'air, au-dessus de la pyramide octogone arquée formant la calotte de la lanterne.

Plusieurs centaines de statues de la cathédrale sont tombées aussi sous le marteau des iconoclastes de la Révolution ; mais elles ont été rétablies, la plupart dans le courant du siècle actuel, après la restitution du ci-devant « Temple de la Raison » au culte catholique. Admirons la profusion de sculptures répandues sur la façade de l'édifice, depuis la base jusqu'à la plate-forme et à la tour, comme le développement ou l'interprétation d'un grand poème épique religieux, dont le motif est la rédemption du genre humain. Les trois



Statues du portail de gauche [les Vierges folles] (voy p. 230) — Héliogravure de Boussod-Valadon, d'après une photographie.

portails sont construits de la même manière, avec la seule différence que les dimensions du portail principal, au milieu, dépassent celles des portails latéraux, à ses côtés. Son trumeau porte la statue de la Vierge Marie, patronne de la cathédrale, avec l'enfant Jésus sur les bras. De part et d'autre de la porte, quatorze grandes statues représentent les prophètes et les patriarches de l'Ancien Testament, tournés vers le Rédempteur porté par sa divine mère. Deux gables recouvrent l'entrée, l'un dans l'autre. Le premier, plus obtus, se termine en gradins portant des lions, symbole de la force, à droite et à gauche d'un roi assis sous un dais, considéré par les fidèles comme Salomon, au temps passé de sa sagesse. Le second, plus aigu, atteint la base de la rosace, portant douze figures jouant de divers instruments de musique et adossées contre des aiguilles. Dans l'angle supérieur apparaît la face du Père éternel, sous la forme d'une tête radiée. Au-dessus du premier gable, la Vierge mère se trouve représentée une seconde fois. Les cinq voussures de l'intrados montrent l'histoire du monde depuis la création jusqu'à l'Évangile. Le tympan est consacré exclusivement aux scènes de la vie du Christ. Les bas-reliefs, les statuettes et les statues des portails latéraux complètent l'idée exprimée dans la composition du portail du milieu. Dans le portail de droite, les grandes figures re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

présentent la parabole des Vierges sages et des vierges folles ; la lutte et le triomphe des vertus chrétiennes, sous la forme de jeunes reines couronnées terrassant les péchés capitaux, occupent les côtés du portail de gauche. Toute cette statuaire, d'un style sévère, maintenant noire par l'action des siècles, produit un puissant effet artistique.

Examinées en détail, les voussures du grand portail présentent les sujets suivants. Dans la première voussure, dix-huit scènes de la Création selon le récit biblique : Dieu le Père, l'Esprit vivifiant entouré de rayons, la Lumière séparée des ténèbres, la Terre qui apparaît au-dessus des eaux, l'Apparition des astres, des plantes, des oiseaux, des reptiles, des quadrupèdes et de l'homme, Dieu conduisant le premier couple humain au Paradis, la Consommation du fruit défendu, Adam et Ève chassés par l'ange, nos Premiers parents condamnés au travail, la Naissance de Caïn et d'Abel, le Meurtre d'Abel après son sacrifice, Caïn fugitif et errant après son crime. Dans la seconde voussure, vous voyez : l'Arche de Noé, la Construction de la tour de Babel, le Sacrifice d'Abraham, le Songe de Jacob, Joseph et ses frères, Moïse, l'Adoration du serpent par les enfants d'Israël, les Miracles de Moïse, la Baleine de Jonas, Samson terrassant le lion, la Fondation du temple de Jérusalem, le Tabernacle. Quatorze scènes de martyrs apparaissent ensuite dans la troisième voussure ; dans la quatrième, quatre évangélistes et huit apôtres, avec leurs attributs ; dans la cinquième, les miracles et les paraboles de l'Évangile. Le tympan, divisé en quatre bandes horizontales, raconte la vie publique et la passion de Jésus : l'Entrée à Jérusalem, la Sainte Cène, le Sauveur arrêté parmi ses disciples, sa Présentation au peuple et la Flagellation, le Chemin de la croix, le Crucifiement, la Mise au tombeau, la Descente aux enfers, Jésus apparaissant à ses disciples, Saint Thomas touchant le flanc ouvert de son maître, l'Ascension. C'est le Christ attaché à la croix qui attire surtout les regards au centre de cette imposante composition, où le vieil Adam reçoit le sang coulant des plaies du divin Rédempteur. Autrefois on voyait ici le squelette d'Adam au pied de la croix, rappelé à la vie par le sang du Christ, comme sur ce crucifix du douzième siècle, conservé au musée de Lunebourg, dont le pied porte à côté de la tombe de notre premier père l'inscription : *Adae morte novi redit Adae vita priori.* Idée exprimée également sur un vitrail de la cathédrale de Beauvais, où le peintre verrier montre Adam sortant de la tombe afin de recueillir dans un calice les premiers fruits de la rédemption.

Impressionner et émouvoir les fidèles par les images exposées à leurs regards sur le frontispice du sanctuaire, en un temps où il fallait parler aux yeux vivement pour toucher le cœur, cette préoccupation se manifeste dans toute sa force dans les sculptures du portail principal de la cathédrale de Strasbourg. Aux côtés du Sauveur crucifié, toujours au centre du tympan, l'artiste a ciselé deux autres figures singulièrement expressives, devant personnifier l'Église et la Synagogue, la religion nouvelle en face de la religion du passé. Ce sont deux femmes, l'une faible et défaillante, les yeux couverts d'un bandeau, laissant échapper de sa main droite un étendard brisé, tandis que l'autre, rayonnante de beauté, soutient une croix triomphale et reçoit dans une coupe les flots de sang sortis du côté du Rédempteur. La Synagogue, dont le règne est fini, présente encore les tables de la loi ; elle reste dépositaire des Saintes Ecritures qui la condamnent, frappée d'aveuglement pour s'être détournée de la vraie lumière. Ses yeux sont couverts comme d'un bandeau que l'Esprit des ténèbres, sous la forme d'un petit dragon ricanant de joie, pose sur la tête de sa victime, en enlaçant son front du long repli de sa croupe tortueuse. Au contraire, l'Église, fiancée mystique de l'Homme-Dieu, confiante en la parole divine, ravie dans l'extase des promesses éternelles, trouve le gage du salut dans le sacrifice suprême, garantie de la vie à venir, par l'union indissoluble avec Jésus, méconnu de son peuple. Tout le cortège des saints de l'union de l'Église avec son fondateur, cette légion des confesseurs, des martyrs, des vierges, héros du sacrifice et du renoncement, qui se déploie, comme une couronne radieuse autour de la croix, sur la troisième et la quatrième voussure du portail, a pour but évident de recommander la vigilance aux fidèles et d'exciter leur courage dans la lutte contre le mal.

Cette lutte, nous venons de le voir, est symbolisée dans les sculptures du portail latéral de gauche par le combat et le triomphe des vertus chrétiennes. Dix jeunes reines, au front ceint d'une couronne, au doux et fier regard, terrassent d'un coup de lance les vices qu'elles foulent aux pieds sous l'image d'autant d'êtres immondes. Sur le portail latéral de droite, la parabole des Vierges sages et des vierges folles, sculptée sous la terrible scène du Jugement dernier, apprend aux croyants avec quel soin ils doivent conserver le précieux dépôt de la grâce. Le ciseau a parfaitement rendu « d'un côté le bonheur des vierges fidèles, qui s'avancent vers l'Époux en tenant leurs lampes allumées, de l'autre la joie infernale du tentateur, les illusions et les tardifs repentirs de l'âme tombée dans ses pièges ». Dans le dernier groupe, sur la gauche, le démon se présente sous les traits d'un jeune gentilhomme, couronné de fleurs et vêtu d'un costume élégant. C'est Méphistophélès ou don Juan, le vice souriant, avec ses charmes séducteurs et ses dehors gracieux, mais interprété à la façon du moyen âge. Des reptiles hideux, symboles des ravages du péché, rampent sur le dos du jeune élégant et dévorent ses chairs, pendant qu'il offre à une des vierges folles une cassette précieuse. Avec un rire où perce la convoitise, cette insensée considère le bijou reçu des mains de son séducteur, charmé, lui, de voir ses avances accueillies selon ses désirs. La vierge a laissé tomber la lampe à ses pieds : sa ceinture dénouée, son attitude, tout dit qu'elle a déposé toute réserve et qu'elle s'abandonne à la perdition. Pourtant ses com-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pagnes semblent vouloir échapper encore à l'influence directe de Satan.

Les sculptures des tympans et des voussures des trois portails, telles que nous les voyons aujourd'hui, remplacent les statues et les bas-reliefs abattus par les iconoclastes de la Révolution ; de même la scène du Jugement dernier représentée dans des proportions plus grandes sur la façade du troisième étage au-dessus de la rosace que sur le tympan de la porte latérale de droite. Autour des deux baies de ce compartiment et de leurs gables planent des anges sonnant de la trompette, au-dessus des démons qui attendent les damnés. Tout en haut, le Christ apparaît comme juge suprême, tenant à la main le glaive de la justice, au lieu de se montrer sur la croix en rédempteur, comme dans le bas. Les lancéoles qui rampent au bas de la galerie, à la séparation des étages, sont ornés d'une quantité d'animaux réels et d'êtres fantastiques, symboles du vice, tournant leurs regards vers la terre, comme s'ils étaient précipités dans les abîmes de la damnation éternelle. A la hauteur de la galerie horizontale qui coupe le premier étage, au-dessus du grand portail, les grands contreforts de la façade en retraite portent, dans des niches couronnées de pinacles, les statues équestres de Clovis, de Dagobert II, de Rodolphe de Habsburg et de Louis XIV, les souverains bienfaiteurs de la cathédrale. Cette dernière statue de Louis XIV a été ajoutée en 1828, tandis que les trois premières sont des restaurations de sculptures du treizième siècle, détruites en frimaire de l'an II, pendant les mauvais jours de la Révolution. Les niches disponibles ont aussi reçu, depuis, Pépin le Bref, Charlemagne, Othon le Grand et Henri l'Oiseleur, tous à cheval également. Lors de la restauration des sculptures de la cathédrale, au commencement du siècle actuel, on a cherché à conserver ou à imiter, dans la mesure du possible, le style primitif des statues détruites.

Plus sobre et plus sévère, la décoration des tympans du double portail à plein cintre du transept méridional nous offre un des joyaux de la plastique du moyen âge. Ce joyau, c'est la scène de la Dormition ou la Mort de la Vierge, œuvre magnifique à tous les titres, tout à fait remarquable par le groupement des figures, par l'exécution des draperies, autant que par le souffle magistral qui anime l'ensemble, plein d'un sentiment profond et poétique. Vous voyez les apôtres entourer le lit mortuaire de la mère de Dieu, avec le Christ au milieu d'eux, Madeleine à genoux sur le devant. La physionomie des apôtres exprime une vive douleur et un abattement extrême. Jésus élève la main droite pour bénir le groupe et tient dans la main gauche l'âme de la mourante, figurée sous la forme d'un petit enfant vêtu d'une robe longue. Quelle belle tête que celle de la femme considérée comme Madeleine, d'une pureté de galbe classique ! A côté, les sculptures du tympan de la porte de droite donnent la continuation de cette scène dans la scène du Couronnement, où le Christ, roi du ciel, pose la couronne sur le front de sa divine mère, entouré d'anges qui balancent des encensoirs. Immédiatement au-dessus du linteau des deux portes, deux bas-reliefs de moindre dimension représentent l'ensevelissement de Marie et son assomption dans les cieux. Pendant que la Vierge s'élève sans vêtement, de petits anges lui mettent la robe de la splendeur éternelle, suivant l'expression de l'iconographie du moyen âge. Les portes décorées de ces précieuses sculptures sont en retraite, pourvues de tores supportés par des colonnes avec chapiteaux à crochets. Entre les deux, une colonne, placée à la rencontre des arêtes, supporte la statue assise d'un monarque couronné, portant le glaive, tandis que les deux autres montants sont flanqués de statues de femmes en pied, également sur deux colonnes. Tour à tour la statue du roi a été prise pour la figure de Salomon, de Charlemagne et de l'empereur Charles IV. Au-dessus du souverain temporel est la figure du Christ, aux traits sévères, avec le globe dans une main, de l'autre exécutant ses jugements. Les statues de femmes représentent le christianisme et le judaïsme, Ancien et Nouveau Testament, comme sur tant d'autres portails des cathédrales de la France et de l'Allemagne. Amaigrie et la tête baissée, la statue du Judaïsme se détourne de Jésus, un bandeau sur les yeux, le bâton pastoral brisé dans la main droite, la main gauche, sans force, laissant retomber les tables de la Loi, sa couronne gisant à terre. En face, l'image du Christianisme se dresse avec une stature puissante, avec une fière attitude, la couronne sur le front, dans les mains la croix et le calice, attributs de l'Église, dépositaire de la vérité et de la grâce. Sous les baldaquins des deux statues du Christianisme et du Judaïsme, les inscriptions allemandes, appliquées après coup, prêtent à l'Eglise ces paroles : *Par le sang du Christ je triomphe de vous,* sur lesquelles la Loi ancienne répondait : *Le même sang m'aveugle.*

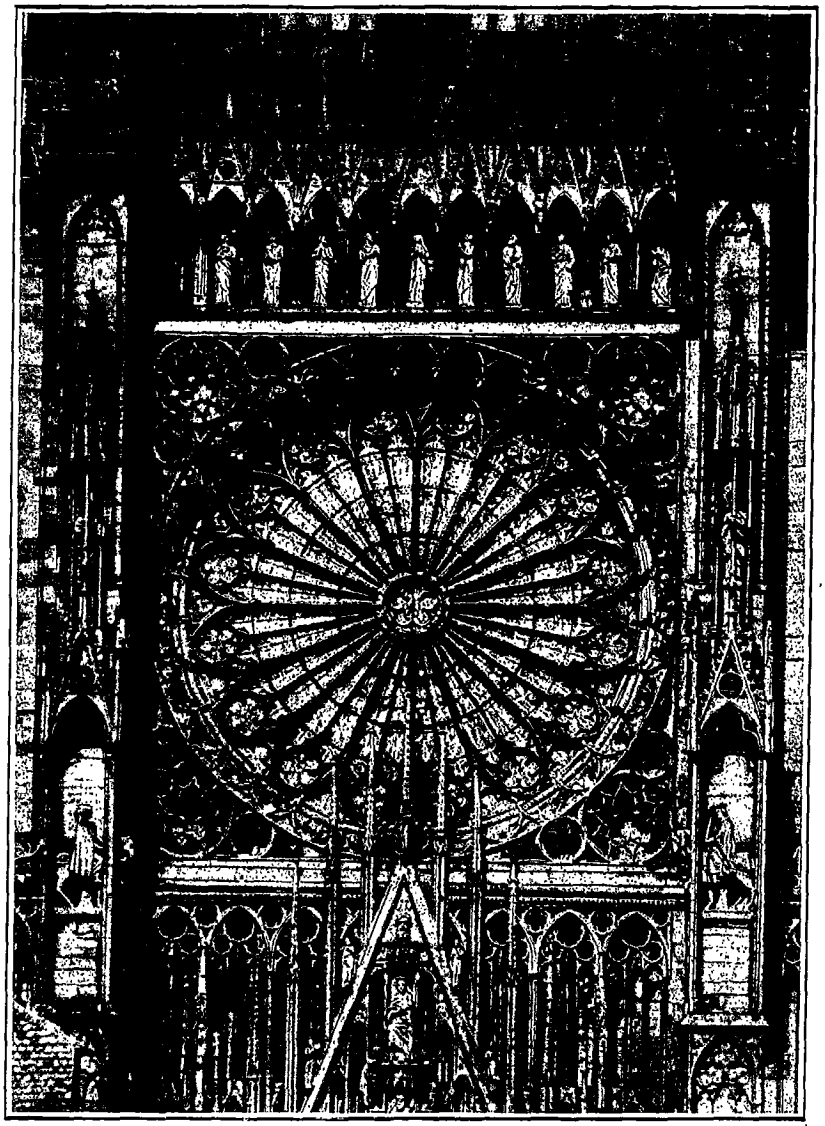
Mit xps blut vberwund ich dich — dasselbig blut erblendet mich.

On attribue souvent les deux statues du Christianisme et du Judaïsme au ciseau d'une artiste nommée Savine, dont une tradition erronée fait la fille d'Erwin de Steinbach, l'architecte de la grande façade. Cette tradition se rattache à l'interprétation fautive d'une inscription placée sur la banderole d'une statue de saint Jean, faisant partie du groupe des douze apôtres, que l'on voyait anciennement dans l'intrados des deux portes du transept sud. Schadæus donne une gravure représentant le groupe des apôtres dans sa description de la cathédrale, *Summum Argentoratensium Templum*, publiée à Strasbourg en 1617. L'inscription en question est ainsi conçue : *Gratia divinæ pietatis adesto Savinæ, de petra dura per quam sum facta figura.* Si une femme du nom de Savine a sculpté la statue maintenant disparue de l'apôtre saint Jean dans les premières années du treizième siècle, rien n'indique que les deux statues du Judaïsme et du Christianisme soient également d'elle. Encore moins pouvons-nous voir dans cette artiste une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fille de l'immortel Erwin, qui a commencé son œuvre un demi-siècle plus tard seulement, quoi qu'en disent les archéologues inattentifs et la tradition des *ciceroni* chargés de montrer aux étrangers les curiosités de la cathédrale.

Au second étage, la façade du transept méridional est percée de deux doubles baies à ogives surbaissées, entre lesquelles se trouve le cadran de l'horloge, séparé du troisième étage par une galerie. Le troisième étage est formé par le rehaussement de deux grandes ogives aveugles, dans lesquelles sont inscrites deux rosaces romanes, avec de belles verrières. Une statue de la Vierge, posée en 1493, s'élève entre les rosaces et la corniche, exposée une fois de plus aux yeux du specta-



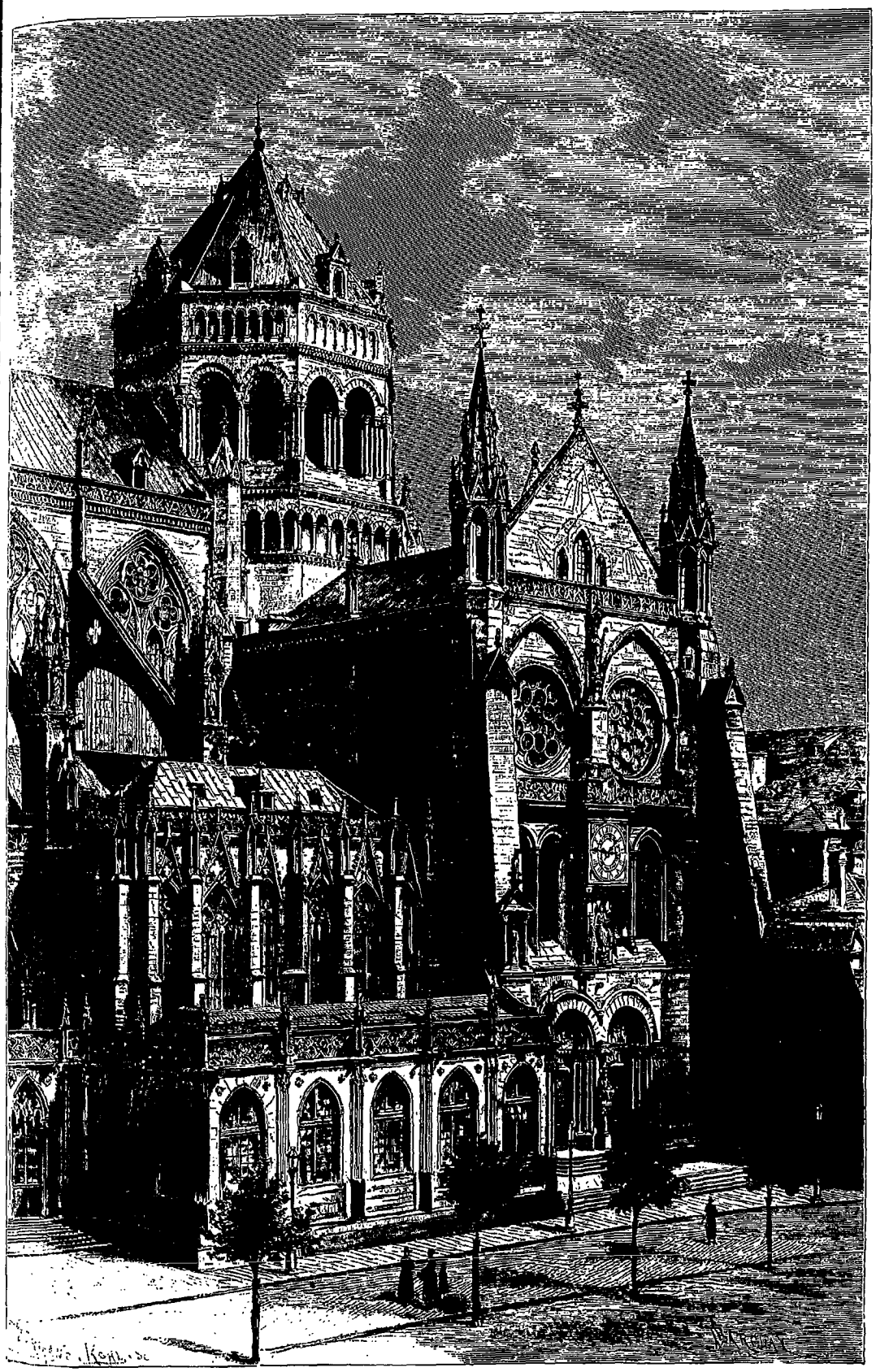
Rosace de la cathédrale de Strasbourg (voy. p. 226). — Héliogravure de Boussod-Valadon, d'après une photographie de M. Peter.

teur. Sur la façade nord, le tympan du portail unique appliqué au transept portait en bas-relief l'Adoration des Mages, le Retour des Mages dans leur patrie et le Roi David jouant de la harpe : autant de sculptures enlevées par suite du décret du 4 frimaire an II, mais dont les pierres de l'édifice portent encore les traces. Au-dessus du tympan, dans le cintre, se trouve cette inscription, en grands caractères et en vers léonins, signalée pour la première fois par Louis Schneegans :

SVSCIPE·TRINE·DEVS·QVE·FERT·IDA·DONA·SABEVS
HEC·TIBI·QVI·DEDERIT·DONA·BEATVS·ERIT
AVRO·DONANTIS·VIRTVSQVE·PROBATVR·AMANTIS
IN·MIRA·BONA·SPES·THVRE·BEATA·FIDES.

Cette inscription et les anciennes sculptures remontent, avec les constructions qui les portent, à la fin du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Portail du transept méridional de la cathédrale de Strasbourg. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de M. Klotz.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

douzième siècle, comme la décoration plastique du pilier des Anges à l'intérieur. Le portail roman primitif est d'ailleurs masqué par un avant-porche construit en 1494, par maître Jacques de Landshut, au déclin de l'art gothique. Surchargé d'ornements, l'avant-porche manque de cette simplicité et de cette pureté de goût, caractéristique des autres parties de la cathédrale. Dans son ensemble, la façade septentrionale, abstraction faite des lignes bizarrement contournées du portail extérieur, que décore le Martyre de saint Laurent sculpté par Ohmacht, présente sur tout son développement une ordonnance sévère. La sobriété de ses ornements semble indiquer l'intention, chez l'architecte du douzième siècle, de montrer l'infériorité du nord. Chez les symbolistes catholiques et dans la liturgie traditionnelle, le septentrion, ainsi que le couchant, répond au côté des ténèbres et de la mort spirituelle, où se trouve égaré le monde païen, tandis que le côté du midi est consacré au peuple choisi.

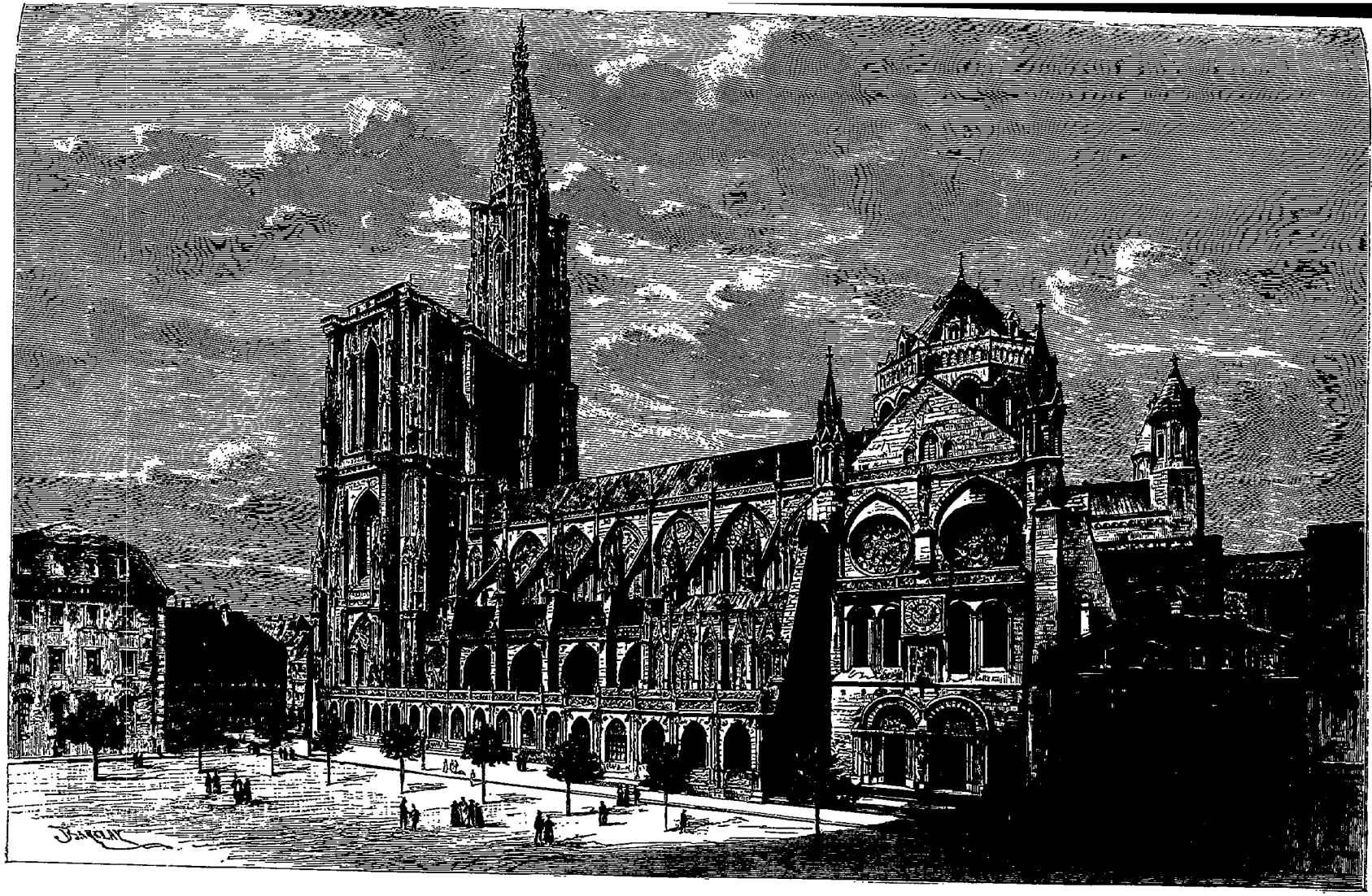
Aux imaginations éprises de mysticisme et que le monde fantastique attire, les sculptures de la frise, des corniches autour des tours, offrent un vaste champ d'étude. Que d'interprétations à donner de ces créations innombrables, indéfiniment variées, de nos vieux statuaires! Si les gens d'Église commandaient aux sculpteurs comme aux verriers l'ordonnance mystique des sujets religieux, la verve intarissable de ces artistes anonymes puisait en revanche, dans l'actualité des mœurs et dans les événements contemporains, des motifs de caricatures. Sous leur ciseau, ces caricatures, comme incarnées dans la pierre, nous ont transmis une critique mordante des faits du moyen âge, éclatant au milieu des compositions destinées à exprimer les croyances naïves du temps et à exciter la piété des fidèles par des symboles parlants. A la cathédrale de Strasbourg, la haine contre les juifs, marquée en actes féroces dans les Annales de la cité, a particulièrement une large part dans ces impressions sculpturales. En montant à la plate-forme, nous avons déjà remarqué le bas-relief significatif qui est censé représenter le Supplice du Mauvais riche. Le peuple voit dans cette scène la manière dont les usuriers doivent être traités dans l'autre monde. Le diable y entraîne un juif, attaché à la jambe par une corde, pendant qu'un camarade fait flairer au supplicié la partie postérieure de son corps hideux. Plus loin, sur un contrefort de la nef méridionale, un autre juif est taillé en cul-de-lampe, chargé du fardeau de la pierre, signe de la position abjecte de sa race à l'époque. Puis c'est une figure de moine, mi-agneau, muni d'ailes, armé de la lance et d'un bouclier rond, guerrier épiscopal combattant contre un adversaire à grosses moustaches, mi-cheval, le casque sur le front et taillant fort de l'épée : allusion à la guerre désastreuse engagée en 1262 par l'évêque Walter de Geroldseck pour maintenir ses droits seigneuriaux contre le gré des bourgeois émancipés. Dans cette scène, l'évêque tourne le dos aux combattants, en s'appuyant sur sa double puissance spirituelle et temporelle : en bas il est lion, mais avec des pattes d'oie et une toison de mouton, muni, en guise de crosse pastorale, de la massue des bergers, que l'on voit figurer dans la ménagerie fantastique sur la toiture des bas-côtés. Tout à côté, les relations impudiques et illicites d'un chevalier avec une noble dame sont flétries par l'artiste lapidaire. On reconnaît la race des deux coupables au lion sur lequel l'homme chevauche et dont la femme porte aussi la figure au-dessus de sa queue de sirène, emblème de l'impureté ou de la séduction; le chevalier, Cupidon à sa façon, décoche une flèche contre la belle, qui tient dans ses bras un poupon mi-lion, mi-sirène, fruit de cette rencontre. Deux groupes voisins viennent ensuite personnifier l'amour vicieux et la passion du jeu. L'amour, sous la figure d'un beau jouvenceau, attire à la danse une fille irréfléchie, tandis que deux musiciens jouent de la flûte et de la mandoline, en présence d'un paon couché, symbole de la vanité cédant à un entraînement frivole. Dans la scène du jeu, caractérisée par les dés posés sur une table, le mauvais joueur à nu accable de ses coups le joueur de bonne foi, assis devant lui sans défiance et honnêtement vêtu. Ailleurs encore, l'attraction du péché est représentée par un homme à queue de serpent aussi, posé sur des pieds de taureau, qui bat avec force du tambour, en faisant danser docilement un chien tenu à une corde.

La corniche du côté nord nous présente, à la suite de ces scènes humoristiques, une série d'allégories religieuses destinées à figurer l'œuvre de la rédemption au moyen des animaux symboliques. C'est le procédé appliqué déjà, quelques milliers d'années auparavant, par les prêtres de l'ancienne Égypte, sur les monuments de leur culte, élevés tout le long de la vallée du Nil.

Après avoir essayé de déchiffrer, en société des professeurs Maspero et Erman, les rébus théologiques des temples de Karnak et d'Abydos, nous avons aujourd'hui la bonne fortune de nous faire expliquer le sens des sculptures de la cathédrale de Strasbourg par le chanoine Straub. Président de notre Société des monuments historiques de l'Alsace, dont vous verrez les riches collections dans la maison Kammerzel, tout à côté de la grande façade, M. Straub a fait paraître, en 1856 déjà, une édition de son étude sur *le Symbolisme de la cathédrale de Strasbourg*. Suivant les explications de notre savant archéologue, la série des sujets religieux de la frise septentrionale commence, en partant de l'est, par un groupe de deux hommes, le premier presque nu, qui abattent chacun un lion : ce sont David et Samson, précurseurs du Christ. Un grand lion, qui s'approche ensuite d'un camp, avec trois petits, doit présenter une allusion à la Résurrection.

L'incarnation du Christ est figurée par une licorne percée par un chasseur et se réfugiant dans le sein d'une vierge : le chasseur, c'est le vieil Adam, l'humanité pécheresse, qui a fait mourir son sauveur. Dans les scènes suivantes, Jonas sort du ventre de la baleine; Moïse montre aux juifs le serpent dans le désert, annonce de la rédemption; le pélican s'ouvrant la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Façade méridionale de la cathédrale de Strasbourg. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de M. Peter.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

poitrine dans son nid, le phénix au milieu des flammes, tous deux symboles du Christ. Viennent ensuite : le sacrifice d'Isaac; l'aigle qui apprend à ses petits à regarder le soleil, allégorie des anges portant nos âmes à Dieu; un chasseur qui tue un sanglier, image de la lutte de l'homme contre le démon, figuré ainsi sur un chapiteau de l'église Saint-Hilaire à Melle et dans la Nunziatella à Messine.

Plus de deux mille figures composent la décoration lapidaire des différentes parties de la cathédrale, répandues avec une profusion sans pareille sur les façades, les tours, les corniches, les contreforts et les arcs-boutants. Plus nous allongeons les listes de cette énumération, plus nous découvrons de nouveaux sujets à enregistrer dans le cours de nos investigations, poursuivies depuis le parvis jusqu'aux combles. Tout un monde se révèle à nos regards étonnés, et l'imagination demeure confondue à l'aspect de cette richesse d'ornementation vraiment merveilleuse. A mesure que l'on avance par les escaliers sans fin, par les galeries suspendues, on se familiarise avec les détails de l'immense construction. A force de considérer tous ces détails, au dehors et à l'intérieur de l'édifice, on se familiarise avec le plan d'ensemble. Deux galeries, avec balustrades, l'une au-dessus des grandes baies de la grande nef, l'autre au bas de la toiture des collatéraux, conduisent à la croisée. La croisée est surmontée d'une tour octogone, percée sur chaque face d'une double baie à plein cintre avec colonnettes. Des clochetons octogones à pinacles s'élèvent aussi aux quatre coins du transept. Ils présentent par leur forme élancée un agréable contraste avec l'aspect plus lourd de la massive tour du milieu. Deux autres tourelles, sans colonnettes, terminées par un cône en pierre, ornent l'extrémité de l'abside.



Ancien Testament (voy. p. 231).
Héliogravure de Boussod-Valadon, d'après une photographie.

En circulant sur la galerie supérieure avec un appareil de photographie pour fixer les motifs particulièrement intéressants de la décoration, arrêtons-nous à l'angle du transept. Depuis ce point, surtout vers le soir, l'œil embrasse une perspective d'une grandeur saisissante. Vous avez devant vous les six contreforts, qui se dressent avec leurs élégants pinacles, le long de la façade du collatéral, en étendant leurs arcs-boutants, pareils à des bras élevés pour soutenir la grande nef. En arrière de ces gables, les tours colossales qui forment la façade ouest s'élèvent percées, à l'étage au-dessus de la plate-forme, de hautes baies à travers lesquelles se dessinent dans le lointain la silhouette de l'église Saint-Thomas et le faîte bleuâtre des Vosges, éclairées par le soleil couchant. Les masses noires et austères du monument, plongées dans une ombre violâtre, présentent un contraste tranché avec les objets à tons chauds encore exposés à la lumière du jour à son déclin. Si nous nous détournons de ce tableau, où la nature et l'art s'unissent pour produire de merveilleux effets, nous comptons, entre les contreforts des arcs-boutants, sept hautes fenêtres ogivales sur chaque côté de la nef. Nous constatons que jusqu'à la claire-voie de cette nef les arcs-boutants mesurent neuf mètres d'envergure. Nous voyons l'écoulement des eaux pluviales de la toiture réglé au moyen de caniveaux creusés dans des chapiteaux rampants. Ces eaux se dégorgent ensuite par des colonnettes creuses servant de dosserets et aboutissant aux gargouilles disposées au pied des clochetons sur les contreforts. Toutes ces gargouilles, avec les acrotères qui surmontent les gables, nous remettent en présence de la faune fantastique que nous avons déjà appris à connaître dans les allégories des corniches de la façade occidentale. Dragons, unicornes, crocodiles, boucs, singes, lions, ânes, cerfs, ours, porcs, crachent de leurs gueules béantes les eaux répandues sur la cathédrale par les pluies et les neiges, quand ils ne font pas faction sur les gouttières, gardés depuis des siècles par leurs bergers de pierre. Ajoutez à ces figures d'animaux les motifs de sculpture empruntés à notre flore indigène, la vigne vinifère, la vigne vierge, le lierre, le chêne, le houx, les ronces d'espèces variées, dont le feuillage ciselé finement s'épanouit en chefs-d'œuvre de grâce et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de délicatesse sur les chapiteaux des colonnettes du triforium, tout le long de l'étroite galerie ouvrant au-dessus des nefs mineures à l'intérieur de la grande nef.

Voici donc cet intérieur de l'édifice, avec ses voûtes hardies, ses entrelacements de nervures, ses piliers surchargés de colonnes réunies en faisceaux semblables aux massifs d'arbres d'une forêt profonde. Pour bien sentir la profondeur des nefs gothiques, il ne faut pas y prolonger le regard par en haut; il faut les voir tout d'abord depuis le parvis. Du grand portail, sous la première travée, on embrasse l'intérieur dans toute sa grandeur. Les nefs mineures des collatéraux paraissent plus longues que le vaisseau principal, parce qu'elles ont une moindre élévation. L'épaisseur des piliers, autour desquels se pressent tant de colonnes, ne laisse pas paraître les ouvertures des voûtes d'une travée à l'autre. Une illusion d'optique donne aux bas-côtés l'aspect d'une longue avenue fermée. Sous l'effet des verrières, où la lumière se tamise, l'illusion augmente encore. On peut se croire au fond d'une forêt de sapins, mystérieuse, solitaire. On entre: un cri s'échappe tout bas. Voilà le vrai temple chrétien! Dans un demi-jour, l'âme est portée au recueillement, à la prière. Pourtant la nef du milieu, plus haute et plus large tout à la fois, laisse apparaître les espaces libres entr'ouverts sur les nefs latérales, avec plus de clarté aussi fournie par les hautes baies, occupant presque toute la largeur des murs à l'étage. En raison de ses proportions plus grandes, la perspective semble se raccourcir ici, quoiqu'elle soit augmentée en réalité de toute la longueur du chœur. Si le chœur a l'air un peu disproportionné peut-être par rapport aux dimensions de cette grande nef, l'élévation des voûtes de la nef principale, suspendues à une hauteur énorme, reposant à peine sur de minces colonnettes, saisit d'admiration. Tant d'audace, une hardiesse aussi merveilleuse, éclate comme un sublime effort de l'architecture, qui violente les conditions ordinaires de la pesanteur et de la résistance des matériaux. Montant si haut, d'un élan unique, le constructeur ne s'est pas laissé arrêter dans son transport par le souci de la durée de son ouvrage. Tant pis si la pierre se délite, si le poids des siècles menace l'édifice! Aux générations à venir incombera la tâche de recommencer la construction à leur tour. Les philosophes mystiques des temps gothiques ont tout sacrifié à l'espoir de dépasser de quelques longueurs dans le courant des années sans nombre les limites d'une vie d'homme, heureux d'être ravis pour un instant au ciel, objet suprême et ineffable de toute existence.



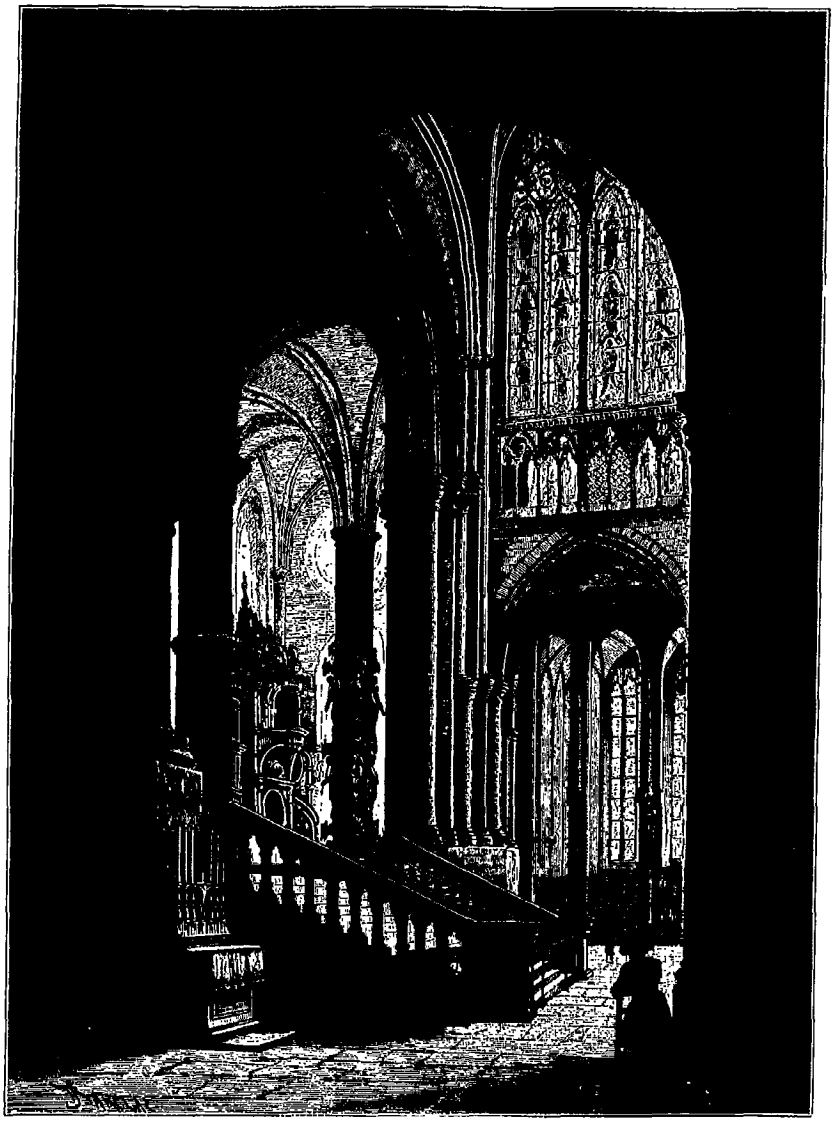
Nouveau Testament (voy. p. 231).
Héliogravure de Boussod-Valadon, d'après une photographie.

Restaurée à plusieurs reprises déjà, la cathédrale, dans son état actuel, se divise en trois parties dans tous les sens. Pour les symbolistes du moyen âge, cette disposition devait avoir pour but d'interpréter le mystère de la Trinité, fondement de la religion chrétienne. En effet, la largeur comprend la grande nef et les deux bas-côtés; la longueur embrasse la nef, le chœur et le sanctuaire; la hauteur se partage en travée, galerie et claire-voie. Deux fois trois faisceaux de colonnes surgissent sur chaque côté, trois roses s'épanouissent dans toutes les baies de la nef, trois grandes fenêtres éclairent le sanctuaire de l'abside. Il est vrai que cette explication ne tient pas compte des deux grands piliers de la première travée, qui supportent les tours à l'entrée, ni des piliers du transept. Mais, dans son discours sur le symbolisme, le chanoine Straub montre aussi l'expression du mystère de la Rédemption dans le plan cruciforme de l'édifice. « L'ensemble trace sur le sol une immense croix et rappelle ainsi à tout instant l'amour infini d'un Dieu mort pour nous sauver. Dans la nef, dans le chœur et dans le sanctuaire nous reconnaissons les trois degrés de la vie chrétienne: la Purification dans le porche et la nef, l'Illumination dans le chœur, l'Union dans le Saint des Saints. Cette dernière partie du temple peut être considérée comme l'image de l'église triomphante, tandis que la nef avec les fidèles figure l'église militante sur la terre, et que la crypte souterraine représente les enfants de la grande famille chrétienne, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gémissent dans le lieu d'expiation. » Au même point de vue, les douze faisceaux de colonnes qui soutiennent la voûte représentent les douze apôtres et les évêques, leurs successeurs, chargés de porter l'édifice de l'Église. Les quatre piliers du chœur rappellent les quatre évangélistes, tandis que les fenêtres avec leurs verrières étincelantes doivent être l'image des saintes Écritures. Si l'embrasure de ces fenêtres, écrasée à l'intérieur, est plus étroite au dehors, cela signifie que « l'intelligence parfaite et le sens mystique de la Bible ne sont qu'à la portée des fidèles et restent cachés à ceux qui sont hors de l'Église ».

Le plan général affecte la figure d'une croix latine, formée par la grande nef du milieu, le transept et l'abside. A côté de la nef principale, haute de trente mètres sous les clefs de voûte, sur une largeur de dix-huit mètres et une longueur de soixante-deux, il y a deux nefs latérales plus basses, mais composées comme elle de sept travées, larges de dix mètres. En avant des trois nefs, également longues, les tours et le vestibule intermédiaire du front occidental ont trois autres travées, dont celle du milieu continue l'arcature de la grande nef. En arrière du transept, de part et d'autre de l'abside, deux chapelles consacrées à saint Jean-Baptiste et à saint André, s'ouvrent sur le prolongement des nefs latérales. Ces chapelles, sont situées à quelques marches plus bas que le dallage de la cathédrale. Par contre, on monte au chœur par un escalier plus élevé partant de la dernière travée du milieu en avant du transept sous le chœur; on descend dans une crypte,

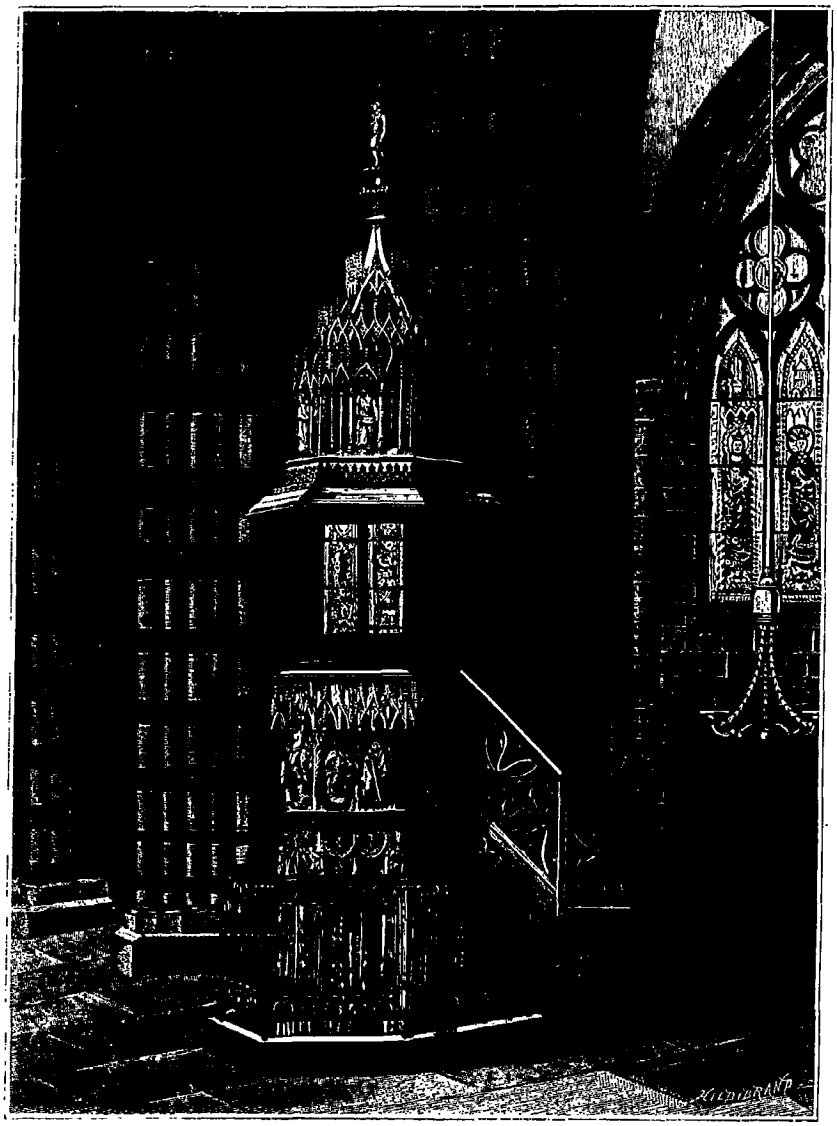


Transept et chœur. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par des escaliers partant des deux côtés de la croisée. Les dernières travées des bas-côtés donnent également accès à deux autres chapelles, établies dans l'angle des collatérales et du transept, voûtées, celle du nord à saint Laurent, celle du sud à sainte Catherine. Un avant-porche ou vestibule sur le prolongement du transept septentrional est en communication avec la sacristie.

Comme la crypte, l'abside, la croisée et les deux bras du transept de l'édifice supérieur datent d'une époque antérieure à la grande nef gothique du milieu. Cette nef, avec ses deux bas-côtés, se compose de sept travées, allant en longueur des piliers du vestibule aux piliers des croisées. Elle dépasse ainsi la longueur du dôme de Cologne d'une travée, le rapport de la longueur



Chaire de la cathédrale de Strasbourg (voy. p. 240). — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

à la largeur des trois nefs de la cathédrale de Strasbourg étant comme 5 à 3. Ses piliers sont formés ici de quatre colonnes engagées, dont deux portent les arcs-doubleaux et deux les formerets. Entre les colonnes montent trois colonnettes, dans chaque intervalle, d'où sortent au-dessus des chapiteaux à crochets des nervures en nombre égal, longeant les arêtes des voûtes en croix et les arcs des formerets. Chaque pilier constitue ainsi un faisceau de seize colonnettes et colonnes, mesurant environ huit mètres de circonférence. Un peu au-dessus de la pointe des ogives ouvertes sur les collatéraux court la galerie du triforium, avec ses élégantes découpures à la séparation des étages de la grande nef. La base des murs des nefs latérales est également ornée d'une rangée de petites colonnes réunies par des arcs ogivaux, simulant le triforium de l'étage supérieur,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme dans les cathédrales de Reims et de Trèves. On s'accorde assez généralement à placer la construction du vaisseau dans l'intervalle des années 1250 à 1275; mais les voûtes de la nef du milieu ont été renouvelées dans l'intervalle des années 1459 à 1469. Les formes et la construction des parties supérieures et des parties inférieures de cette nef accusent des différences marquées. Par contre, le mur nord du transept, avec ses dispositions primitives en plein cintre, le portail intérieur de ce transept, dont les colonnes sont encore sans empattement à la base, ces deux parties manifestent le style roman et semblent avoir été bâties immédiatement après le premier incendie de la cathédrale, qui a eu lieu en 1130 d'après les *Annales Argentinenses*. Un peu plus tard, on a élevé les piliers de la croisée, avec la coupole, puis le bras sud du transept, où la transition de l'art roman à l'art gothique apparaît indubitablement, soit dans les dernières années du douzième siècle, soit au commencement du treizième.

Pourquoi hésiter à le répéter? L'admiration pour ce splendide édifice augmente plus on s'arrête à le regarder et plus souvent on y vient. Sous l'empire d'un pareil sentiment, l'effet grandiose de l'ensemble efface les imperfections de détail. Autrefois le chœur était séparé du vaisseau par un magnifique jubé, démoli au dix-septième siècle, avec la chapelle de la Vierge y attenante. Avec leurs ravissantes statues, leurs ciselures délicates, leurs découpures hardies et fines en même temps, cette chapelle et le jubé ont été désignés comme le chant du cygne d'Erwin. Les anciennes peintures murales du chœur et des chapelles ont disparu avec ces chefs-d'œuvre de sculpture. Sur le mur du chœur en face de la grande nef, la fresque du Jugement dernier vient d'être rétablie récemment par le peintre Steinheil; de même les peintures qui ornent



Supplice du Mauvais riche (voy. p. 234). — Gravure de Meunier, d'après une photographie de M. Schweitzer.

la coupole. Le maître-autel actuel placé au fond de l'abside date de 1765. Les orgues, établies au côté gauche de la nef du milieu, ont été posées par André Silbermann en 1714 et s'élèvent tout près de la voûte supérieure. Au cinquième pilier du même côté se trouve la chaire, en pierre, érigée en 1485, d'une richesse excessive et du travail le plus précieux. Véritable bijou de dessin et de sculpture fleurie, elle est assise sur un pilier octogone, dont chaque face forme une niche couronnée d'un pinacle, avec les statuettes de la Vierge et des Évangélistes. Six colonnettes élégantes soutiennent la chaire aux angles, chacune ornée de deux statuettes de saints et de saintes. Au centre du corps est représenté le Christ en croix, saint Jean et sainte Marie-Madeleine à ses pieds, entourés de huit apôtres dans des niches à pinacles, tandis que des anges portant les instruments de la passion occupent les colonnettes de séparation des niches. Le nombre des petites statues qui composent l'ornementation atteint une cinquantaine au moins. L'abat-voix actuel est de confection moderne. Un baptistère, ciselé en 1453, comme une dentelle de pierre, par Iodocus Dotzinger, architecte de l'Œuvre Notre-Dame, complète avec le pilier des Anges les sculptures de l'intérieur. Ce pilier des Anges, auquel la tradition rattache le nom d'Erwin, s'élève dans le transept sud, dont il soutient les voûtes, en face de l'horloge astronomique. Il est entouré de trois rangs de figures d'une exécution délicate, attribuées à la statuaire Savine. En bas sont les quatre Évangélistes; au-dessus, des anges qui embouchent la trompette; tout en haut, le Sauveur avec d'autres anges portant les instruments de la passion. A côté se trouve la statue de l'évêque Werinhär réfléchissant sur le plan de la cathédrale : œuvre moderne due au ciseau de Friederich.

Charles GRAD.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bateaux-lavoirs sur l'Ill. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de M. Schweitzer.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND[1].

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LXXXVI

A travers les rues de Strasbourg.

Après notre station prolongée à la cathédrale, les autres édifices religieux de Strasbourg nous arrêteront moins longtemps. Les anciennes églises ont toutes été construites par les catholiques. Par suite de la Réforme, une partie d'entre elles ont passé au culte protestant. Sur un total de 111 987 habitants comptés au dernier recensement de la ville, il y avait 55 406 catholiques, 52 216 protestants, 3767 israélites, 363 individus sans confession ou professant un autre culte. Dans le cours de notre flânerie à travers les rues, nous entrons successivement aux églises Saint-Pierre-le-Vieux, dont l'origine remonte au quatrième siècle, mais remaniée depuis à différentes époques; Saint-Pierre-le-Jeune, édifice du onzième siècle, également restaurée; Sainte-Aurélie; Saint-Nicolas; Saint-Guillaume, où se trouvent les beaux monuments funéraires des deux landgraves d'Alsace, Philippe et Ulrich de Werde, morts en 1332 et en 1344; Sainte-Madeleine, remarquable par ses anciennes verrières; Saint-Louis; Saint-Étienne; Saint-Jean; du Temple-Neuf, brûlé, celui-ci, lors du bombardement de 1870, et reconstruit depuis avec goût. A l'église Saint-Thomas, reconstruite, elle aussi, à plusieurs reprises, après avoir été élevée d'abord sur l'emplacement d'un établissement romain, la grande attrac-

1. Suite. — Voyez t. XLVIII, p. 145, 161, 177 et 193; t. XLIX, p. 161, 177 et 193; t. L, p. 81, 97 et 113; t. LI, p. 369, 385 et 401; t. LII, p. 145, 161 et 177; t. LIII, p. 81, 97, 113 et 129; t. LIV, p. 241, 257 et 273; t. LV, p. 273, 289 et 305; t. LVI, 209 et 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion est aujourd'hui le monument du maréchal de Saxe.

Sous la domination romaine, l'emplacement de l'église Saint-Thomas se trouvait hors de l'enceinte de la ville. Les rois mérovingiens y établirent plus tard un palais, où ils s'arrêtèrent plusieurs fois, en venant de leur résidence de Kirchheim. Au sixième siècle quelques moines écossais et irlandais élevèrent près du palais, sur les bords de la Bruche, un oratoire en bois et un petit hospice dédié à l'apôtre saint Thomas. Saint Florent, après avoir succédé sur le siège épiscopal de Strasbourg à saint Arbogaste, son ami, agrandit vers 676 l'hospice des religieux pour en faire un monastère. Le roi Dagobert Ier céda à la communauté le terrain, qui appartenait au domaine royal. Saint Florent fut d'abord enterré dans l'oratoire, avant la translation de ses restes dans l'église de Haslach, également fondée par lui. Vers 822, l'évêque Adeloch, dont le cercueil en pierre se trouve mûré dans une niche de l'abside actuelle, convertit cet oratoire en église. En 1007 le même incendie qui consuma la cathédrale Notre-Dame réduisit en cendres l'église Saint-Thomas. Vingt années durant, elle resta en ruines, jusqu'à sa reconstruction sur un plan plus vaste par l'évêque Guillaume. Nouvel incendie en 1144, sous l'épiscopat de Burckhart, suivi de deux autres réédifications, dont la dernière date de 1270. La nef tout particulièrement, telle que nous la voyons encore, a été bâtie à cette époque, pour recevoir de nouvelles voûtes au quatorzième siècle. Les chapelles latérales furent enclavées en 1330 ; la tour octogone du chœur a été élevée de 1348 à 1367. Un chapitre séculier, doté richement, avait remplacé la congrégation des moines d'autrefois. Longtemps les chanoines vécurent en commun, comme ceux du grand chapitre de la cathédrale ; au quatorzième siècle ils partagèrent leurs revenus en prébendes, pour aller habiter des cours claustrales dans le voisinage. Ces chanoines appartenaient d'ordinaire aux familles nobles d'Alsace et de Strasbourg. Parmi eux, plusieurs se sont acquis une réputation littéraire, notamment le minnesænger Gotfried de Haguenau et Jacques Twinger de Kœnigshofen, auteur de la chronique précieuse pour l'histoire du pays. Le curé Antoine Firn ayant prêché la Réforme dans l'église Saint-Thomas en 1523, plusieurs chanoines suivirent son exemple. Les chanoines catholiques quittèrent la ville, après de longs démêlés avec le magistrat. Quelques années plus tard, l'évêque Erasme reconnut la cession de l'église aux protestants. Quant aux revenus de l'œuvre, attribués à titre de traitement aux professeurs de la haute école, la propriété en a été garantie aux protestants par la paix de Munster et la capitulation de 1684.

Faut-il le dire, l'aspect général de Saint-Thomas n'a rien de grandiose ni d'imposant pour le visiteur venu de la cathédrale. L'architecture de l'église paraît même un peu lourde à l'extérieur, dépourvue de décorations comparables à celles de Notre-Dame. Deux tours s'élèvent au-dessus de la croisée du chœur et au milieu de la façade occidentale. Cette façade, ornée d'une rosace au-dessus du portail, présente deux baies à plein cintre au premier étage. Construite en pierres de taille, d'un grès rouge et jaune, elle se compose de deux halls latéraux flanquant les côtés de la tour carrée, haute de quarante mètres. Jusqu'à la hauteur de la corniche au-dessus de la rosace, la tour et les halls latéraux appartiennent à l'époque de transition, fin du douzième et commencement du treizième siècle. Des pilastres marquent la séparation des halls et de la tour dans le sens de la hauteur. Le portail présente trois ogives murées, inscrites dans une fausse arcade à plein cintre.

Avant la Réforme, les fenêtres de Saint-Thomas avaient de belles verrières, dont quelques restes seulement sont conservés. Les monuments funéraires constituent aujourd'hui le principal ornement de l'intérieur. Parmi ces monuments, le mausolée du maréchal Maurice de Saxe, érigé en 1757, sur l'ordre de Louis XV, attire tout d'abord les regards. C'est une majestueuse composition, due au ciseau de Pigalle. Une pyramide en marbre gris forme le fond, avec une inscription commémorative. Sur le milieu apparaît la figure du maréchal, descendant d'un pas ferme les marches, qui aboutissent à un cercueil ouvert en bas. La Mort, enveloppée d'un linceul, tient le couvercle, devant la figure de la France ; celle-ci s'efforce d'arrêter la Mort d'une main, tandis que de l'autre elle veut retenir le héros. A la droite du maréchal, sur des drapeaux brisés, sont couchés les animaux emblèmes des nations vaincues. Sur la gauche, le génie de la guerre, en larmes, tient un flambeau renversé, devant les étendards triomphants de la France. Une figure d'Hercule appuyé sur sa massue et la tête dans l'autre main se penche, dans l'attitude de la douleur, au-dessus du cercueil. Toute la composition, un peu chargée peut-être, mais d'une exécution délicate, produit un bel effet, quoique ne cadrant pas avec le style gothique du chœur. L'inscription gravée sur le mausolée est ainsi conçue :

MAURITIO SAXONI
COURLANDIÆ ET SEMIGALLÆ DUCI
SUMMO REGIORUM EXERCITUUM PRÆFECTO
SEMPER VICTORI
LUDOVICUS XV
VICTORIARUM AUCTOR ET IPSE DUX
PONI JUSSIT
OBIIT XXX. NOV. ANNO MDCCL, ÆTATIS LV.

D'autres monuments conservés à l'église Saint-Thomas, en grand nombre, portent, entre autres, les épitaphes : de Schœpflin, l'auteur de l'*Alsatia illustrata* ; de l'helléniste Jean Schweighæuser ; de l'historien Koch ; de l'ancien chroniqueur Kœnigshofen. Le sarcophage de l'évêque Adeloch, muré dans une niche du chœur, à côté du mausolée du maréchal de Saxe, intéresse particulièrement les archéologues. Il y en a un moulage dans le musée lapidaire de l'Œuvre Notre-Dame, avec celui des sculptures des portails. La face visible de ce sarcophage est divisée en sept compartiments, séparés par des colonnes que surmontent des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tourelles. Dans le compartiment du milieu est assis Jésus-Christ, la main gauche sur un livre qu'il a sur les genoux, la main droite levée, tournant la tête, entourée d'un nimbe, vers un évêque. Cet évêque représente probablement Adeloch, qui figure encore dans le second compartiment, à genoux devant le Sauveur, la crosse dans la main gauche, et la droite élevée comme pour prêter hommage. Dans le troisième compartiment apparaît un ange portant une étole. Le quatrième et le cinquième compartiment ne présentent que des fleurons. Aux deux extrémités sont sculptés un homme et une femme nus, celle-ci à cheval sur un poisson, celui-là tenant un serpent dans chaque main. Ces deux dernières figures ont eu peut-être un sens symbolique, signifiant le principe du mal que l'évêque doit combattre.



Monument du maréchal de Saxe, à l'église Saint-Thomas. — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

Assez d'archéologie sacrée cependant. Les églises ne doivent pas nous faire oublier les monuments profanes, ni les modestes maisons bourgeoises encore debout du temps passé. Pour aller de la maison Kammerzell, devant la cathédrale, à l'église Saint-Thomas, nous avons traversé la place Gutenberg. Cette place est l'ancien marché aux Herbes. Si aujourd'hui les légumes se vendent ailleurs, des marchandes de fruits des quatre saisons y étalent leurs articles sous de grands parapluies, autour de la statue de l'inventeur de l'imprimerie. Œuvre de David d'Angers, la statue érigée en 1840 sur cette place a plus d'expression que celle élevée à Mayence en mémoire du même événement. Debout sur son piédestal, l'inventeur tient en main un feuillet imprimé qu'il vient de retirer de la presse,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec l'inscription significative : *Et fiat lux*. La lumière fut, en effet, plus éclatante et plus vive, à partir du moment où le *gentil homme* mayençais Jean Gensfleisch, dit zum Gutenberg, imprima son premier livre. On le sait, les pièces d'un procès, découvertes aux archives de Strasbourg, établissent l'existence dans cette ville d'une presse, avec des formes composées de caractères mobiles, employées dès l'an 1439 pour l'impression typographique. Des bas-reliefs allégoriques ornent les quatre faces du piédestal de Gutenberg. Quand on débouche sur la place le matin, le soleil éclaire la face de la statue, comme un rayon d'en haut. C'est d'un effet saisissant.

Pendant que nous stationnons sur la place, un groupe de paysans se réunit sous le portail de l'Hôtel du Commerce, autour du préfet du département, venus pour une assemblée générale des comices agricoles au local de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Basse-Alsace. Le préfet actuel de Strasbourg, M. de Stichaner, Bavarois de naissance, est aujourd'hui le fonctionnaire le plus populaire du pays. Il s'est acquis de justes titres à la considération publique par sa bienveillance, sa modération, sa générosité, dont nous avons recueilli mille traits dans nos courses à travers la contrée. Quant à l'Hôtel du Commerce, où siège la Société d'agriculture, son nom lui vient de la Chambre de commerce, dont il est la propriété maintenant et qui y tient aussi ses séances. Son premier est occupé par le cercle des Strasbourgeois indigènes, qui en font leur casino en remplacement de la *Trinkstube* d'autrefois. C'est l'ancien Hôtel de Ville, construit par Daniel Speckle, pour compléter les locaux de la Pfalz, le palatium du moyen âge, siège du magistrat de la cité, démoli en 1785. Au témoignage des architectes, cet édifice peut être comparé au vieux château de Heidelberg. Sa principale façade donne sur la place Gutenberg, avec un riche et beau portail, dont le fronton était naguère orné de statues. Ses deux étages ont des fenêtres carrées, réunies trois par trois, avec un élégant encadrement de pilastres, tout dans de nobles proportions. Une voûte ogivale, à nervures retombant sur des consoles renaissance aux angles, recouvre l'entrée. Lors du sac de la mairie, le 22 juillet 1789, la décoration extérieure de l'édifice a beaucoup souffert; mais les mascarons des fenêtres sont aussi remarquables que ceux de l'Hôtel de Ville actuel sur le Broglie.

Sur la place, à côté, le schultheiss rendait la justice au nom de l'évêque pour réprimer les vols, les fraudes, les rixes. Les prévenus venaient plaider leur cause devant le peuple et étaient soumis aux épreuves du feu, de l'eau ou du fer. Au douzième siècle, le tribunal fut transféré au palais épiscopal, où il resta jusqu'à la construction de la Pfalz, forum de la république strasbourgeoise en 1351. Pendant la construction de cet édifice (grand bâtiment carré, très haut, flanqué de tourelles avec des flèches rondes aux quatre coins, avec des pignons à créneaux aux deux extrémités), une commission du sénat, le conseil municipal d'alors, fut chargée de recueillir, pièce par pièce, les lois, coutumes et usages anciens en vigueur dans la ville, afin de les coordonner dans un code unique. Ce code, rédigé et mis en ordre sous la présidence de Raibaud Hüffelin et de Goetz de Grostein, fut soumis, en 1322, à la sanction du sénat et des échevins, réunis en assemblée plénière, pour être ensuite promulgué comme *Stettebuch*. Quant à la constitution, qui avait encore force de loi au moment de la révolution française, jusqu'en 1789, elle date de 1482. Pendant cette longue période de plusieurs siècles, la constitution de Strasbourg excita l'admiration des légistes. Érasme de Rotterdam écrivit à son propos, dans une lettre adressée à Wimpheling, en 1514 :

« Enfin j'ai vu une monarchie sans tyrannie, une aristocratie sans faction, des fortunes sans luxe, de la prospérité sans ostentation. Que peut-on imaginer de plus beau que cette harmonie? O divin Platon, que n'as-tu eu le bonheur de rencontrer une pareille république! C'est là, oui c'est là qu'il t'eût été donné d'établir un État vraiment heureux. »

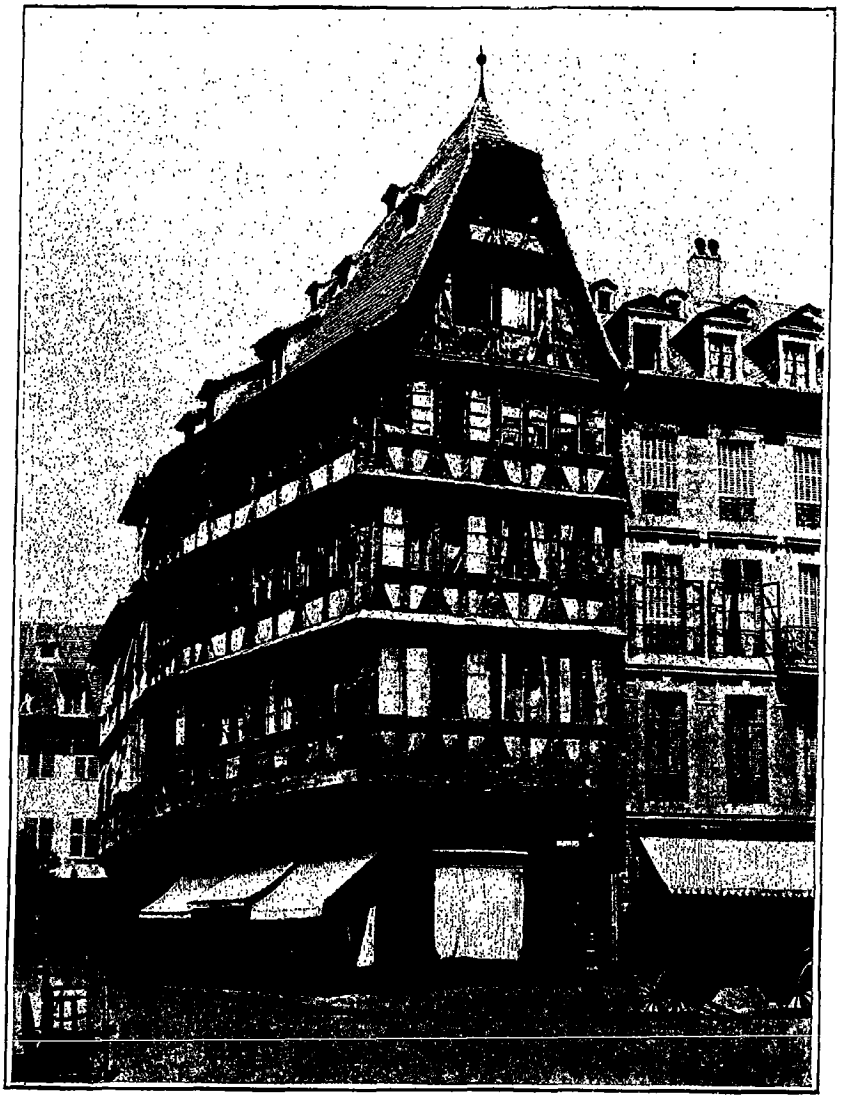
La rue des Grandes-Arcades, avec son passage couvert encombré d'échoppes et d'étalages, où les gens de la campagne, en costume alsacien, viennent faire leurs achats, conduit de la place Gutenberg à la place Kléber. Allons-nous dans le sens opposé, vers le pont du Corbeau, nous avons à notre droite, sur les bords de l'Ill, le Kaufhaus, ancienne douane, sur la gauche la Grande-Boucherie, transformée en marché, avec un musée des arts industriels au premier étage. Ce musée renferme des collections de modèles, déjà riches, à la disposition des artisans et des chefs d'industrie. Il est ouvert tous les jours de la semaine, à l'exception du lundi. Son but est de développer le goût artistique des ouvriers de tous les métiers. Quelques heures passées dans les salles du musée, sous la conduite du docteur Schricker, son promoteur, nous apprennent beaucoup de choses sur le développement des arts décoratifs et de l'ameublement dans les pays des bords du Rhin. Depuis les fenêtres de la chambre gothique, meublée dans le style de l'époque où florissait l'architecture ogivale, on a une échappée de vue pittoresque sur la petite rue du Marocain, donnant sur la cathédrale et la maison Kammerzell : perspective qui nous transporterait en plein moyen âge n'étaient les fils téléphoniques accrochés aux murs, permettant de suivre une conversation avec des gens assis à leur bureau dans d'autres quartiers de la ville, sans exciter pour cela le soupçon de sorcellerie. Des constructions, avec galeries extérieures en bois, se dressent devant nous, noircies par le temps, enfumées, caduques. Plusieurs s'affaissent sous le poids de l'âge, au point de se rencontrer presque, penchées l'une vers l'autre. Dans les couloirs obscurs de ces vieux quartiers, les voisins peuvent, sur certains points, se tendre la main d'une fenêtre à la fenêtre opposée. L'air et la lumière sont rares dans les impasses étroites qui pénètrent à l'intérieur des pâtés de maisons. Vous pouvez vous croire égarés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans l'antique cité allemande décrite par Gœthe :

Krummenge Gässchen, spitze Giebeln,
Beschränkter Markt, Kohl, Rüben, Zwiebeln,
Fleischbänke, wo die Schmeisen hausen,
Die fetten Braten auszuschmausen[1].

Certainement, Strasbourg, dans ses vieux quartiers, a encore plus qu'aucune autre ville d'Alsace l'aspect de la cité vénérable où Faust, le très savant docteur, cherchait la pierre philosophale avant d'avoir été conduit par le diable chez la pauvre Gretchen. Mon guide à moi, qui s'est dérobé, pour me diriger, à ses liasses d'archives poudreuses, ne nous mènera pas à la perdition. En nous conduisant à travers le dédale de ruelles,



La maison Kammerzell. — Héliogravure de Boussod et Valadon, d'après une photographie.

de carrefours, de petites places, qui s'ouvrent entre le quai des Bateliers et la caserne d'Austerlitz, entre la place Saint-Thomas, la Grand'Rue et les Ponts-Couverts à la bifurcation de l'Ill, M. Seyboth a voulu nous faire saisir sur le vif les mœurs et les occupations de la population laborieuse, tout en nous montrant de plus près les côtés pittoresques de la ville, dont il s'est chargé de nous expliquer l'évolution et le développement à travers les siècles. Détails d'architecture, souvenirs historiques, transformations sociales, changements de noms, statistique, rien n'échappe à son coup d'œil, prompt à nous initier à tout ce qui le frappe au passage.

1. « Pignons pointus, ruelles étroites et tortueuses, marché resserré, choux, navets, oignons, étal où demeurent les mouches pour déguster les gras rôtis. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Occupé depuis des années à rechercher la succession des propriétaires de toutes les maisons de Strasbourg, il nous signale, entre autres particularités philologiques, la curieuse transformation du nom de la maison du pêcheur Gérard en auberge à l'enseigne *A la Carpe bridée*. Cette maison, sise au quai Saint-Nicolas, tout près du pont du Corbeau, est désignée dans un acte de donation faite par l'héritière du propriétaire au couvent de Sainte-Élisabeth, en 1272 : *Curia quæ dicitur domus Gerardi piscatoris*. En 1336, la même maison devint une auberge : *Hus dem man sprichet zu Herrn Gerhart dem Fischer*, pour prendre en 1338 l'enseigne : *Zu dem Gerharten Fischer*, changée par corruption en : *Zu dem Gertenfischern*, Aux pêcheurs à la gaule, vers l'année 1418. Une mention de 1466 dit de nouveau : *Domus olim dicta, zu Herrn Gerhart dem Fischer, nunc vero temporis zu den Gertenfischern*. En 1504, l'enseigne porta l'inscription *Zu dem Gertenfischer*, puis, en 1527 et en 1587, *Zu dem Gertenfisch*, un nom qui n'avait plus de sens et dont on fit en 1636 : *Au Poisson de la Perche*, dans un guide des étrangers à Strasbourg, pour devenir l'auberge *Au Poisson ceinturé*, en 1742, puis en 1813 l'auberge *A la Carpe bridée*. A cette époque, l'enseigne représentait un amour assis sur une carpe qu'il conduisait par la bride. Une évolution analogue a fait, tout à côté, changer le nom de l'église Saint-Nicolas-des-Ondes en 1240, *Unserer Liebenfrauenkirch in den Matten*, *Nicolaï in ondis*, en 1546 en celui de couvent des Chiens : *Zu den Hundenkloster* où *ad Canes*. Si les archives municipales ne mettaient pas sous nos yeux la série des documents qui indiquent et prouvent ces singuliers changements, personne ne pourrait en admettre la vraisemblance.

Le pont du Corbeau portait autrefois le nom de Schindbrücke, *pont du Supplice*, parce que le bourreau y jetait à l'eau, cousus dans un sac, les femmes adultères et les coupables de parricide. De l'autre côté de l'Ill, un café estaminet occupe le local de l'ancienne auberge du Corbeau, où les princes souverains descendaient naguère pour prendre gîte. Une entrée couverte y donne accès dans une cour intérieure. Un escalier tournant monte aux étages supérieurs, près de la porte. Dans la cour s'élèvent des bâtiments à charpente enfumée, avec de vieilles fenêtres à boiseries sculptées et une terrasse à tonnelle. Il y a des remises à cloisons en lattes dans le bas; à la hauteur des étages, des galeries en bois. Une de ces galeries passe au-dessus de la cour comme un pont jeté d'une maison à l'autre, couverte d'un toit en tuiles. Partout des plants de vigne vierge filent le long des murs ou s'accrochent aux galeries, revêtant les boiseries vermoulues de leur fraîche verdure. Le pignon principal est surmonté d'une girouette; une grue à poulie s'avance au-dessus des remises, à côté d'une vieille lanterne. A ces motifs ajoutez les effets produits par le contraste de la lumière d'un soleil éblouissant et des parties obscures à l'intérieur, où des enfants jouent autour de la margelle d'un puits. On voit depuis la rue, devant la porte, la façade du Musée des arts industriels, *Kunstgewerbe Museum*, entre la rivière et le marché aux Petits-Cochons. En arrière apparaît de nouveau la flèche de la cathédrale, repère visible partout, quand la vue n'est pas masquée par des constructions. Sur la gauche passe la rue des Bouchers, allant vers la place de l'Hôpital, tandis que le tramway de Kehl bifurque dans la direction de la porte d'Austerlitz, aujourd'hui *Metzgerthor*. Comme il fait très chaud, des voitures d'arrosage traversent les rues, pour donner un peu de fraîcheur.

LXXXVII

Les quais de l'Ill et le réseau fluvial

Les quais de l'Ill ne le cèdent en rien aux vieilles rues de la ville pour le pittoresque et pour le mouvement. Une promenade le long de l'eau prête à beaucoup d'observations curieuses et offre en quantité de jolies perspectives. Strasbourg, aux premiers temps de son histoire, alors que l'histoire ne s'écrivait pas encore, a commencé par être une station aquatique, une bourgade de pêcheurs vivant sur leurs bateaux, au milieu d'un réseau de cours d'eau. Pendant toute la durée du moyen âge, la tribu des pêcheurs est restée une des principales corporations de la ville. Sous le régime français, l'unique régiment de pontonniers de l'armée y tenait garnison en permanence, tellement que les cuisinières de bonne famille ne considéraient pas les pontonniers comme des troupiers ordinaires, dont les avances devaient être repoussées absolument. Maintenant, sous nos yeux, les bateaux-lavoirs amassés le long des quais, à côté de la flottille des bateaux pêcheurs, avec leurs filets et leurs paniers à poissons, ressemblent bien à la station aquatique d'autrefois, mais où les alertes laveuses caquettent plus vivement que nos députés au Landesausschuss, réunis dans leur chalet, pareil à une laiterie.

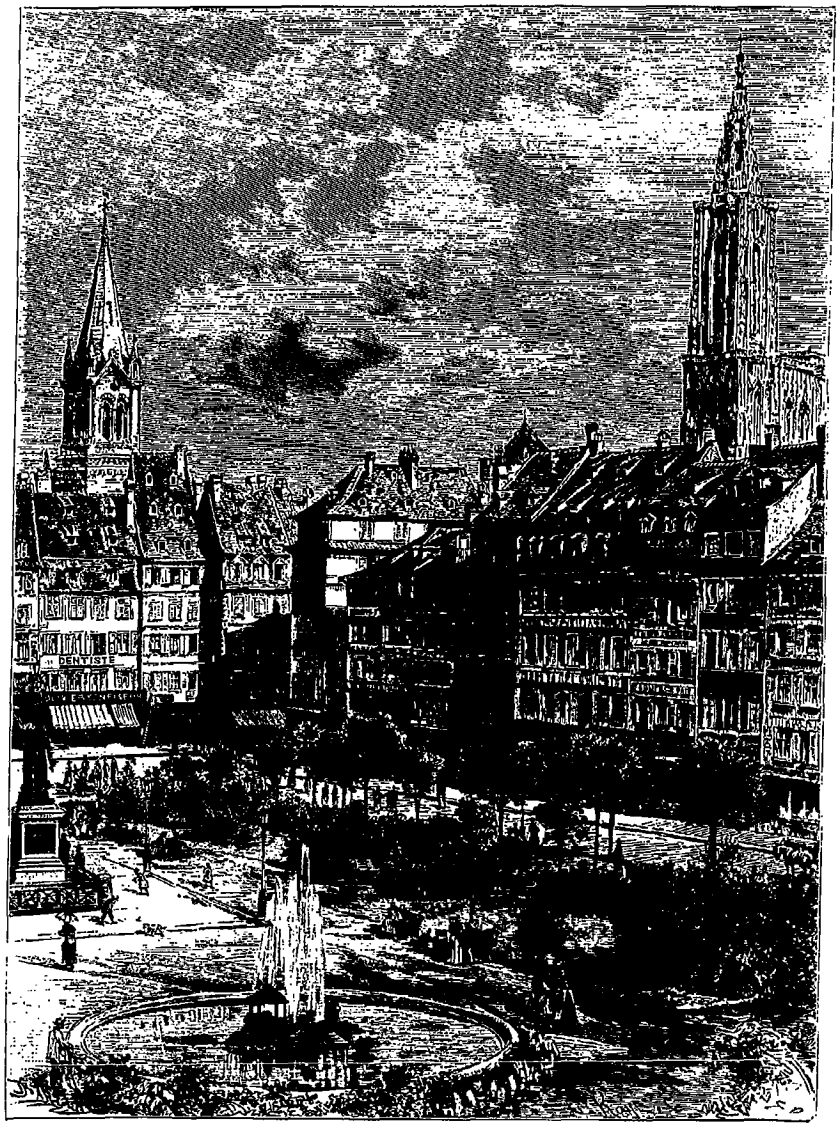
Volontiers je vous conduirais à une des séances de l'honorable assemblée, où les représentants du peuple alsacien font entendre leurs avis au gouvernement avec plus de zèle que de succès. Quel dommage que les vacances du Landesausschuss ne nous permettent pas de voir l'intérieur de la salle, où nos débats reprendront l'hiver prochain!

Depuis le pont du Corbeau, où nous photographions à votre intention un des bateaux-lavoirs de l'Ill, nous voyons la rivière couler lentement, entre ses quais déployés en ligne droite jusqu'au delà des grands bâtiments de Saint-Étienne, vers la porte des Pêcheurs. Un soleil déjà chaud malgré l'heure matinale, éclaire le ciel sans nuage, avec une brise légère qui ajoute à la joie de vivre. Regardez les files de poissons à écailles blanches happer les mouches voltigeant au ras de l'eau. Sous les platanes du Neue Fischmarkt, des bateliers goudronnent une barque, deux apprentis épiciers grillent leur café, tandis qu'au mi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lieu de la ruelle voisine, perpendiculaire au quai, un meunier décharge ses sacs de farine devant une boulangerie. Plus loin vont et viennent, crient et tapagent les garçons d'une école primaire, attendant que la cloche sonne l'heure de la classe. Sur le pont même passe un train du tramway métropolitain, entraîné par sa locomotive bruyante, suivi par un régiment d'infanterie, dont les pas pesants résonnent sur le pavé. Depuis que ces fantassins ont paru dans nos rues, des milliers et des milliers d'Alsaciens ont dû émigrer pour soustraire leurs fils au service militaire sous les drapeaux allemands.

Au milieu des mille bruits de la place, de tout ce mouvement, la scénerie des bords de l'Ill, sur le cours

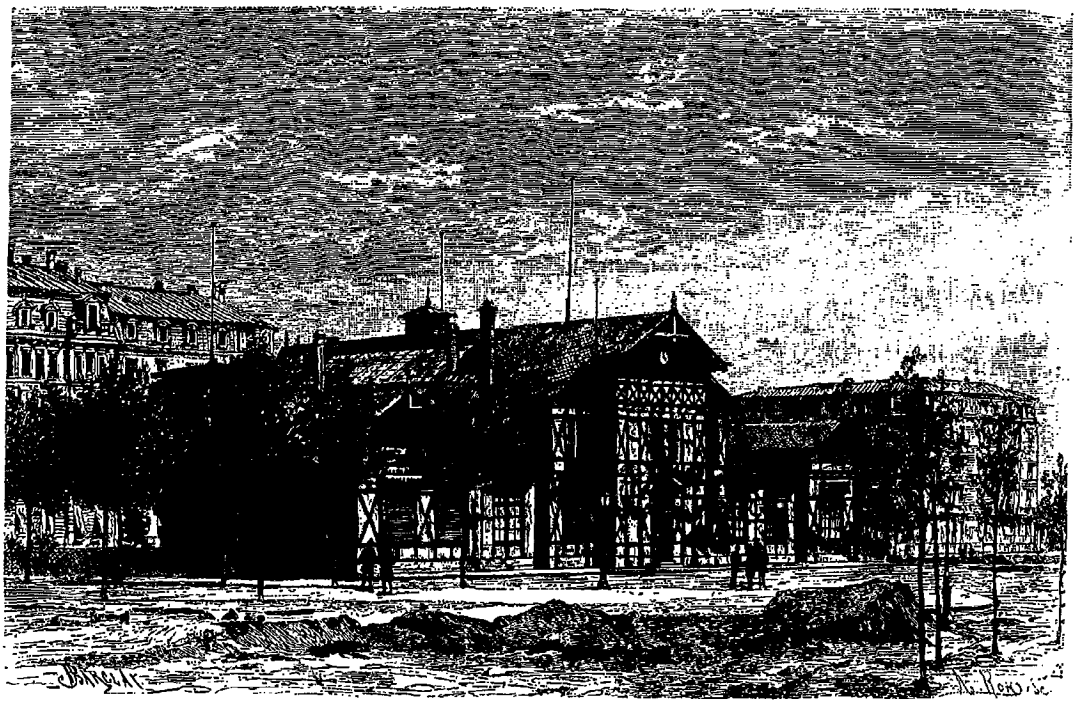


Place Kléber (voy. p. 244). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de M. Schweitzer.

de la rivière à travers la populeuse cité, a son caractère propre. Vers l'aval, la perspective montre d'un côté l'église Saint-Guillaume, avec son clocheton grêle, entre les rangées de maisons du quai des Batcliers, de l'autre une cheminée d'usine, qui fume, et la façade du Château, avec sa terrasse plantée d'arbres, derrière une grille en fer. Vers l'amont, c'est l'église Saint-Nicolas, qui se détache au-dessus des maisons du quai du même nom, dans la direction du plan des Moulins et du quartier de la Petite-France, *im kleinen Frankreich*. Le plan des Moulins, entre les anciens Ponts-Couverts et l'hôtel de la Monnaie, local actuel du Ministère des finances, occupe dans le lit de la rivière une sorte d'île coupée par quatre canaux, servant l'un à la navigation, les autres pour mouvoir les roues de plusieurs moulins à tan et à farine. Des écluses règlent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le passage des bateaux dans le canal de navigation le long du quai de la Petite-France. A la pointe d'amont de l'île se trouve le passage des Ponts-Couverts d'autrefois, aujourd'hui aussi découverts que tous les autres ponts de Strasbourg sur l'Ill. Construits en 1300 pour la défense de la ville, puis démolis en 1774, ils étaient flanqués de tours carrées massives, faisant partie de l'enceinte. Jusqu'au moment où a été bâtie la maison d'arrêt derrière le Palais de Justice, ces tours à créneaux ont servi de prison. Une partie de la rivière et des chenaux qui s'en détachent pour faire marcher les moulins, est occupée par des écoles de natation et des établissements de bains. A la pointe d'aval, en descendant sur le quai de halage, depuis la place Saint-Thomas, on voit, en face du quartier Finkweiler, une fabrique de vernis et la fabrique de chocolat de la Compagnie française. L'eau des bains ne paraît pas très limpide et ne ressemble en rien à l'onde pure de nos torrents descendus des Vosges. Par-dessus les murs de quelques jardins se penchent des massifs de lilas en fleurs et de verts acacias. Un pont en pierre, à double arche, conduisant à la rue de la Monnaie, livre passage aux grands bateaux. Il porte aussi un réseau de fils télégraphiques, si nombreux qu'il ressemble à une toile d'araignée. Depuis les bâtiments de l'ancienne Monnaie, des tourelles en encorbellement, à double étage, avec jalousies aux fenêtres, donnent sur la rivière. Quand les eaux sont fortes, elles se précipitent, blanches d'écume, par la vanne de décharge, à côté de l'écluse, avec une forte chute. Derrière les moulins s'élèvent des maisons et des hangars, avec des galeries à jour. Par-ci, par-là, quelques balcons suspendus. Des tanneurs lavent des peaux de vaches sur un bateau attaché devant une petite porte de la maison à galerie qui sert de séchoir pour les briquettes de tan. Dans le chenal il y a des pierres pour y attacher les bateaux et les peaux mises en trempe.



Local des séances du Landesausschuss (voy. p. 246). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de M. Schweitzer.

Une maisonnette du quai, à droite du canal de navigation, sert d'habitation à l'éclusier n° 86. Les autres maisons, rangées autour d'une place minuscule, sont habitées par des artisans, menuisiers pour la plupart. Elles ont toutes un air vieillot, délabré, un mauvais état d'entretien. En face des tanneries, le square de l'église évangélique, qui a également vue sur l'eau, ombrage trois bancs sous huit tilleuls. Des enfants s'amusent autour des bancs, où sont assis des ouvriers sans travail, tandis que deux bonnes font la causette. Solides gaillardes recrutées à cette foire aux servantes qui nous a valu le charmant tableau de Marchal, ces filles s'entretiennent de leurs bons amis, non sans médire un peu de leurs maîtres. C'est, en dialecte local, le dialogue de Kæth et de Suze, traduit en vers français par M. Berdellé, où l'une des bonnes se déclare atteinte :

D'un repentir amer de n'avoir pas quitté
Mes maîtres. Dieu pardonne! Auprès d'eux j'ai gâté
Plus de souliers, ma foi, que je n'obtiens de gage
Pendant toute l'année. On a pour tout potage
Quatre thalers. . . . . .

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur de la salle des séances du Landesausschuss (voy. p. 246). — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie de M. Gerschel.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A quoi l'autre de répondre par quels moyens elle retient son amoureux :

En me moquant de lui; je forçai l'imbécile,
Ne le regardant plus, à revenir vers moi.
Mais lui revint tout droit et se crut bien habile
En m'embrassant du coup, pensant que, très docile,
Je rendrais le baiser. Il se trompait, ma foi!
Et je ne craignis pas de lui dire pourquoi
Je le boudais. Depuis il n'en veut aucune autre.

Sur le plan que voici nous avons indiqué les agrandissements successifs de Strasbourg, à sept époques différentes de son histoire, depuis la construction de la forteresse romaine primitive jusqu'à l'extension de la ville actuelle, avec la nouvelle enceinte bâtie depuis l'annexion à l'Allemagne. Un coup d'œil sur la carte d'Alsace nous montre encore autour de la place forte d'aujourd'hui un réseau fluvial assez compliqué. Le Rhin, contenu dans un lit artificiel, depuis la correction de son cours, dans l'intervalle des années 1840 à 1870, coule à cinq kilomètres des remparts. A une vingtaine de kilomètres en aval, le grand fleuve reçoit l'Ill, récepteur des eaux des Vosges jusqu'au confluent de la Bruche. Une communication existe aussi plus en amont, entre le fleuve et la rivière, par l'ancien bras du Rhin tordu, à peu près oblitéré maintenant. Autrefois l'Ill était la voie naturelle la plus facile pour aller de Colmar à Strasbourg par eau, quoique la navigation y soit à peu près abandonnée de nos jours. Cette rivière ne reçoit pas moins de 908 filets d'eau, marqués sur la carte topographique à grande échelle : à savoir 674 dans le département du Haut-Rhin et 234 sur le territoire du Bas-Rhin.

Lors des sécheresses prolongées, comme pendant l'été de 1865, le débit de l'Ill à Strasbourg est descendu entre 4 et 5 mètres cubes par seconde. Les calculs que j'ai faits pour reconnaître le rapport du débit de la rivière avec la hauteur des précipitations à la surface de son bassin pendant l'année 1856, indiquent pour cette année un débit moyen de 48 mètres cubes par seconde, représentant environ 36 pour 100 de l'eau tombée dans son bassin sous forme de pluie et de neige. Pourtant, l'été de 1856 ayant été marqué par une crue extraordinaire, au mois de mai, la moyenne générale de ce débit ne doit pas dépasser 40 mètres cubes. Les crues d'été, assez régulières, mais de courte durée, donnent de 120 à 130 mètres cubes ordinairement; les crues d'hiver, plus persistantes, s'élèvent jusqu'à 180 et 200 mètres cubes, avec des débits momentanés extraordinaires, atteignant 340 mètres cubes. Ainsi le débit de l'Ill à l'étiage est bien faible, quoique le Rhin lui amène des quantités d'eau notables. Déjà le canal d'amenée de Huningue apporte à la rivière un aliment de 1 à 2 mètres cubes pendant l'été; l'embranchement du canal de Brisach à Colmar, 4 mètres cubes en sus. Avant d'entrer à Strasbourg, l'Ill reçoit encore plus de 1 mètre cube par le Rhin tordu et le canal du Rhône-au-Rhin, en sorte que les eaux de la rivière à l'étiage proviennent en majeure partie du Rhin. Il importe, dans l'intérêt de l'hygiène, d'amener en ville le plus d'eau possible pour le service des égouts. La Brusche, qui débouche dans l'Ill à deux kilomètres en amont de la place, en venant des Vosges, n'influe pas beaucoup sur le régime de la rivière. Une dérivation détachée du cours d'eau avant son confluent alimente les fossés des fortifications sous le nom de Muhlbach, tandis que la Brusche canalisée gagne l'Ill au nord de Kœnigshofen.

Plus d'une fois, dans le passé, le Rhin a inondé la ville en causant de grands dommages lors de ses débordements extraordinaires. Maintenant les travaux d'endiguement exécutés par suite de la correction du fleuve garantissent mieux les habitants, quoique, lors de la crue du mois de décembre 1882, les hautes eaux aient encore rompu les digues sur plusieurs points. Pendant cette dernière inondation, les flots du Rhin se sont précipités par le Rheingiessen en creusant de larges brèches dans les routes de Kehl et de la citadelle, suivant la direction de Wuhrgiessen. Tout le Neudorf et la dépression du Rhin et de l'Ill étaient sous les eaux. Les communications se faisaient par bateaux, et beaucoup de ménages durent abandonner leurs demeures. A l'intérieur de la place, la rue des Pêcheurs, la Grünaeuelgasse, la rue Saint-Guillaume étaient sous eau, ainsi que les Contades et la majeure partie des nouveaux quartiers, soit par l'effet du débordement de l'Ill, soit par l'irruption des eaux souterraines. Seuls les quartiers du vieux Strasbourg émergeaient au-dessus de la nappe d'inondation, pareils à une île. Sauf sur l'emplacement de la ville romaine primitive, autour de la cathédrale, la plupart des caves étaient envahies par les eaux souterraines. Ces eaux souterraines, comme il ressort de leur analyse chimique ainsi que du mouvement de la nappe d'infiltration dans les puits, provenaient plus des pluies que des infiltrations du Rhin et de l'Ill. Les variations de niveau dans les puits sont plus faibles en effet que celles du fleuve et de la rivière. Quand l'Ill monte seule, sans hausse égale du Rhin, l'élévation des quais actuels ne permet plus d'ailleurs aux eaux de la rivière de se répandre à chaque crue dans les quartiers bas de la Krutenau et autour de l'hôpital civil. L'agrandissement et l'endiguement de la dérivation de la Krafft, à Erstein, auront aussi pour résultat de diminuer la fréquence et la hauteur des inondations de l'Ill autour de Strasbourg.

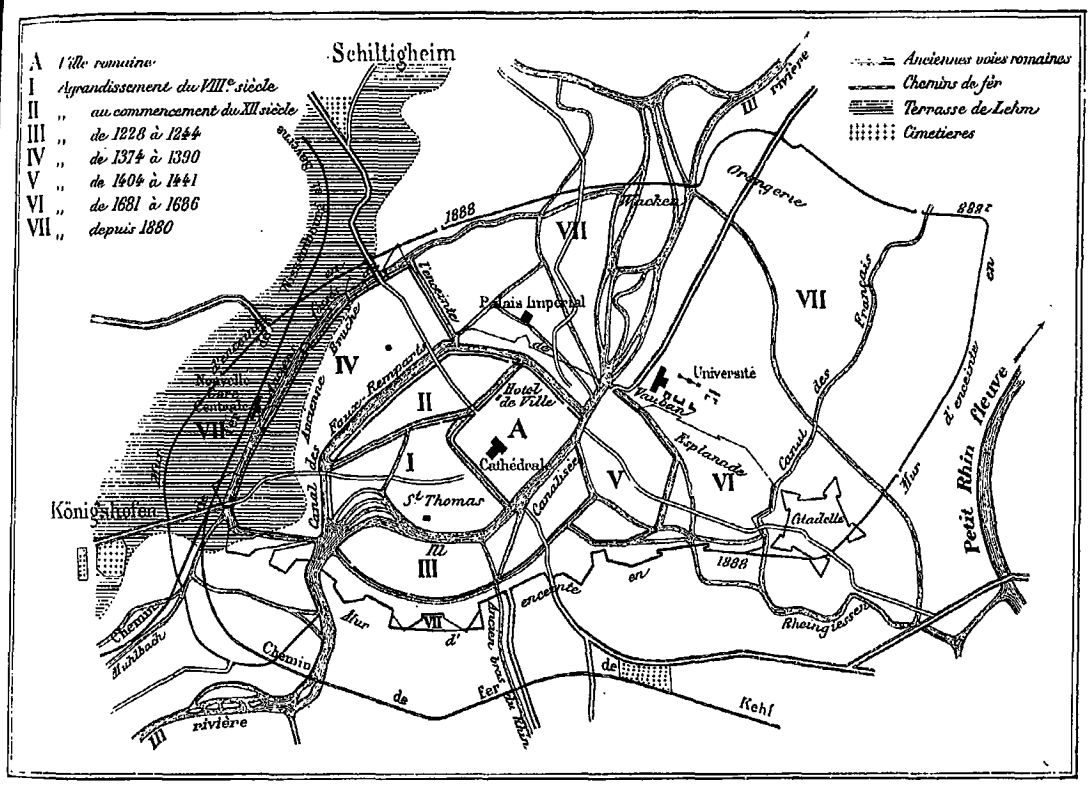
LXXXVIII

L'Université et les institutions scientifiques.

Un des premiers actes du gouvernement allemand, après la conquête de l'Alsace-Lorraine, a été l'institution d'une université appelée à réaliser l'assimilation intellectuelle des populations annexées au nouvel empire. L'ordonnance de la chancellerie impériale qui remplaça l'ancienne académie de Strasbourg disper-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sée, par l'université actuelle, est datée du 11 décembre 1871, le même jour où fut signée la convention additionnelle au traité de paix, à Francfort. Dès le printemps de 1872, un corps enseignant, composé de quarante-six professeurs, commença les cours ouverts le 1er mai, à l'occasion du trois cent cinquième anniversaire de l'ouverture de l'académie fondée en 1567 par le stettmeister Jean Sturm de Sturmeck. Aujourd'hui l'université de Strasbourg compte un ensemble de soixante-quinze professeurs ordinaires et de dix-sept professeurs extraordinaires, qui ont fait deux cent quarante-deux cours et conférences pendant le semestre d'été de l'année 1888 dans les cinq facultés de cette haute école. Cours et professeurs se répartissent ainsi entre les cinq facultés : théologie, sept professeurs, vingt-six cours et conférences; droit et sciences politiques, douze professeurs, vingt-neuf cours et conférences; médecine, vingt-six professeurs, soixante cours et conférences; philosophie, vingt-cinq professeurs, soixante-dix-sept cours et conférences; sciences naturelles et mathématiques, vingt-deux professeurs, cinquante cours et conférences. A côté des laboratoires et des cliniques, attribués à chaque branche spéciale des sciences naturelles et des sciences médicales, les autres branches de l'enseignement ont aussi leurs séminaires particuliers pour initier les élèves aux



Plan des agrandissements de Strasbourg.

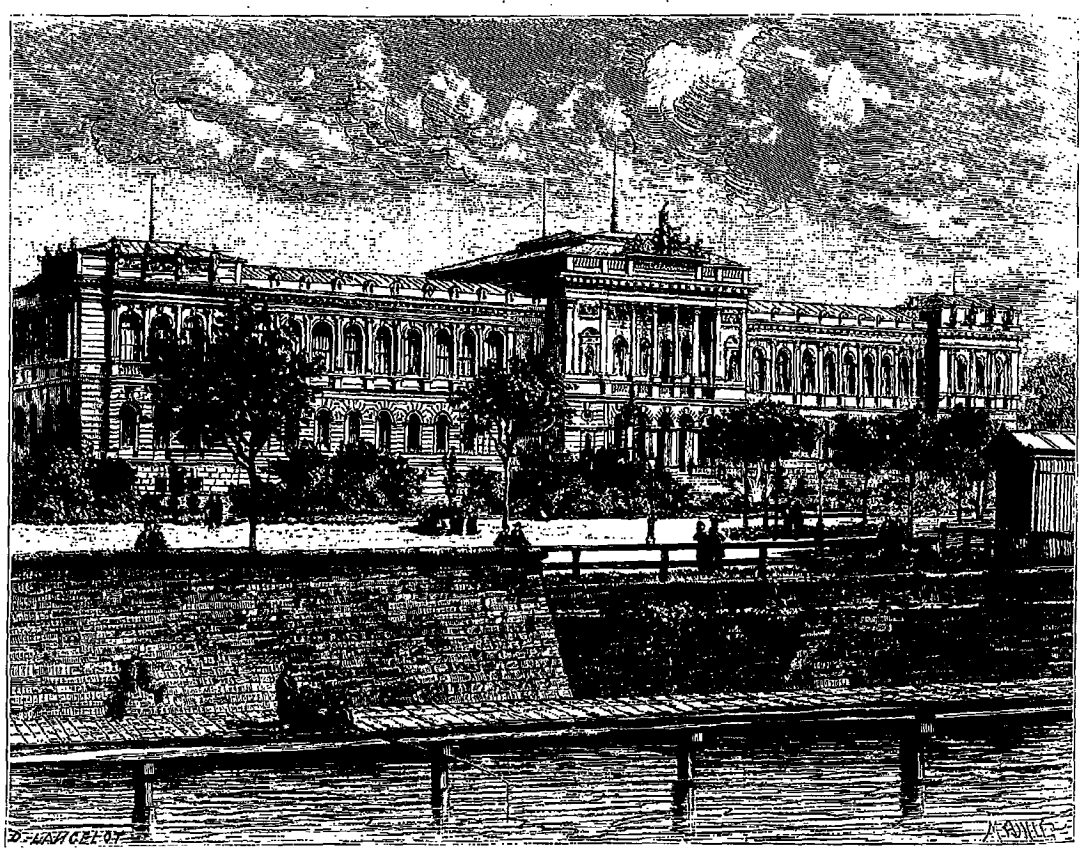
exercices pratiques. Une bibliothèque de six cent mille volumes, installée provisoirement au Château, sur la place de la Cathédrale, et une salle de lecture qui reçoit, au palais collégial, cinq cent soixante et onze revues, journaux et feuilles périodiques, sont à la disposition des élèves et des maîtres. Au commencement de l'année courante, l'Université comptait huit cent cinquante-huit élèves immatriculés, dont seulement deux cent soixante-six Alsaciens-Lorrains : c'est bien peu, eu égard aux sacrifices faits pour doter cette institution dans une large mesure, car la somme d'argent consacrée à l'installation de l'œuvre dépasse vingt millions de francs, sans compter les établissements annexés de l'ancienne académie du régime français. Outre les revenus des fondations particulières, le budget de l'État pour l'exercice de cette année porte un crédit de 1 102 375 francs pour l'Université et de 153 375 francs pour la Bibliothèque, afin de subvenir aux charges courantes, auxquelles s'ajoute encore une dépense extraordinaire de 279 439 francs.

Le gouvernement et le pays se sont entendus et rivalisent d'efforts pour doter largement cet établissement d'instruction supérieure. Aucune autre ville d'Europe, sans en excepter les grandes capitales, ne présente pour le haut enseignement une installation plus riche ou dont l'organisation soit mieux combinée. Chaque branche d'étude dispose ici de ses locaux propres et distincts, avec ses laboratoires, ses collections et ses instruments spéciaux. Véritables palais, élevés au culte de la science, les divers bâtiments, les constructions de l'Université

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comprennent tout un quartier de la ville, où l'utile et l'agréable sont prodigués avec une libéralité inusitée. Ceux-là même, parmi les représentants du pays dans nos assemblées politiques, que la douleur de l'annexion allemande a le plus profondément atteints, ont voulu servir les intérêts de la science, en élevant ce monument, sans céder aux considérations étroites d'un patriotisme mal inspiré ou mesquin. En un mot, on a voulu faire grand pour favoriser le savoir humain : on a réussi incontestablement.

La façade du palais collégial de l'Université se dresse vis-à-vis du palais impérial, élevé sur le Kaiserplatz, de l'autre côté de l'Ill. Belle construction, aux lignes simples, en style de la Renaissance, avec le grès vosgien pour matériaux, cet édifice fait meilleur effet, au point de vue architectonique, que le nouveau palais bâti en face pour recevoir l'empereur. Son plan d'ensemble a la forme d'un L, dont les deux branches faisant front mesurent 125 mètres de développement, en arrière d'un joli square, avec jets d'eau et parterre gazonné. Les bâtiments des différents instituts de chimie, de physique, de botanique, d'astronomie, suivent au delà, avec le jardin botanique et l'observatoire, dans la direction de la citadelle, tandis que les instituts de la faculté de médecine et leurs cliniques se trouvent groupés à proximité de l'Hôpital civil, dans un autre quartier. Au palais collégial, les deux ailes et le bâtiment du milieu s'avancent un peu sur le front et dépassent la hauteur moyenne. Un grand escalier extérieur, flanqué de colonnes en candélabres, donne accès à l'intérieur par le portail central. Tout l'édifice repose sur un socle en grès de couleur rouge formant sous-sol à la hauteur de l'escalier. La couleur des étages est grise, et l'appareil des pierres de taille est de moindres dimensions que dans le socle. Cinq grandes portes en plein cintre occupent toute la largeur de l'escalier extérieur. A ces portes correspondent à l'étage principal autant de fenêtres à plein cintre également, en retraite, avec de sveltes colonnes corinthiennes dans les intervalles, qui supportent au-dessus de l'élégante frise un haut attique orné d'un groupe de cinq figures plus grandes que nature. Pallas Athéné, protectrice de la science, se tient debout, devant son trône, dans une attitude calme et majestueuse, élevant son flambeau de la main droite, tenant dans la main gauche abaissée une couronne. Des deux côtés du trône, les personnifications de la Philosophie et des Sciences naturelles paraissent instruire l'une et l'autre un jeune homme étendu à leurs pieds. L'un des disciples cherche à soulever le voile du sphinx, sous l'incitation de



Façade de l'Université (voy. p. 251). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de M. Schweitzer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

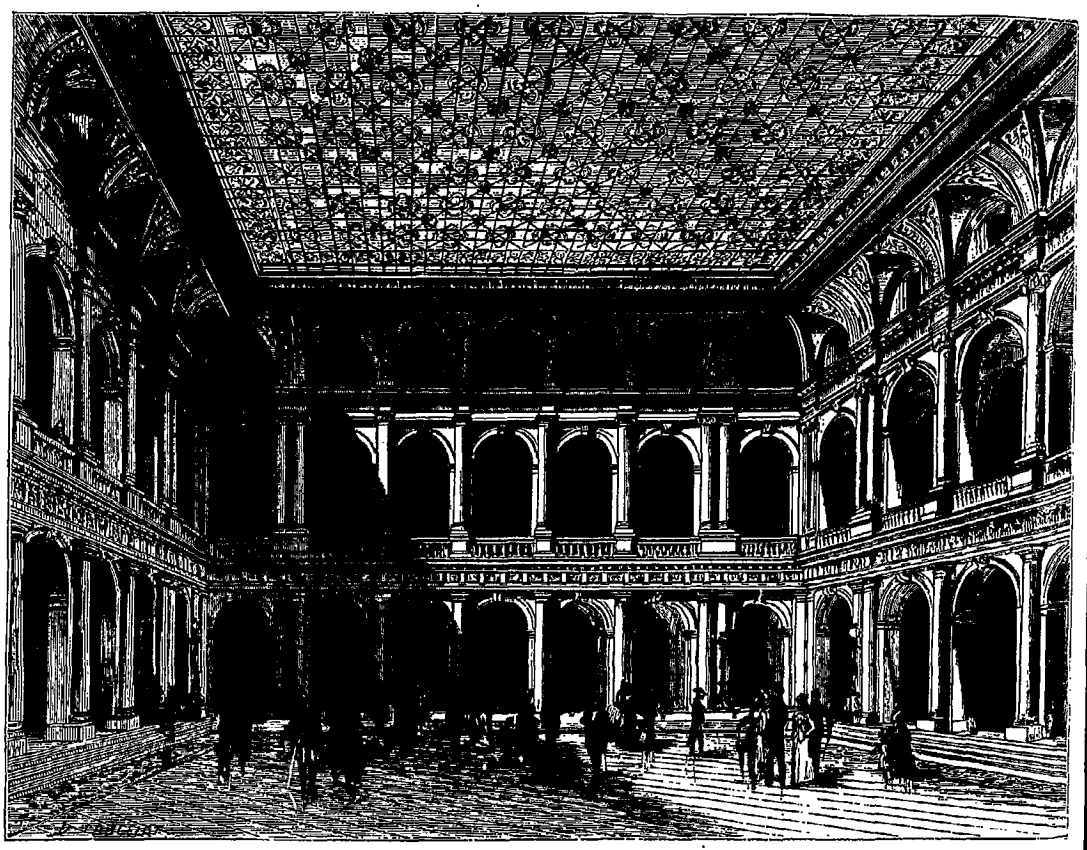


Les Émigrants (voy. p. 256). — Dessin de Lix, d'après le tableau de M. Schützenberger.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la philosophie, d'un âge plus mûr que la science; sa sœur, plus jeune, explique à l'autre élève un problème scientifique à l'aide d'un compas. Sous le groupe est l'inscription, en caractères latins, non en lettres gothiques : *Litteris et Patriæ.*

Des niches ménagées dans le mur, au-dessus des grandes fenêtres du bâtiment central, renferment des bustes en bronze représentant les cinq facultés : au milieu, l'apôtre saint Paul; sur les côtés, à gauche, Solon et Aristote; Hippocrate et Archimède à droite. Deux autres niches au niveau des fenêtres du principal étage abritent deux statues allégoriques : *Argentina* ou Strasbourg et la *Germania*, la cité et l'empire. Aux angles de l'entablement sont trente-six statues en pied, vouées aux illustrations scientifiques de l'Allemagne. A l'intérieur, le bâtiment central et les deux ailes renferment chacun une cour. La cour du milieu est un immense hall, prenant la hauteur des deux étages, de 16 mètres d'élévation, large de 25 mètres, long de 28, éclairé par un vitrage formant plafond et d'un effet grandiose. Ce hall fait office de salle des pas-perdus, et les galeries de l'étage supérieur en font le tour, avec la balustrade. La cérémonie de l'inauguration a été célébrée dans son enceinte le 27 octobre 1884.



Salle vitrée de l'Université. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

Chacun des instituts spéciaux de chimie, de physique expérimentale, de botanique, de pharmacologie, d'astronomie, qui se suivent dans le quartier derrière le palais collégial, mériterait une visite particulière, ainsi que les cliniques et les laboratoires de la faculté de médecine. Chacun de ces instituts est indépendant et séparé des autres, pourvu de tous les aménagements propres à sa destination. Afin de permettre aux professeurs, directeurs des instituts spéciaux, de bien suivre le travail et les exercices de laboratoire de leurs élèves, on les a logés dans les mêmes bâtiments. Dans les laboratoires, toutes les places disponibles sont occupées. L'institut de chimie, par exemple, organisé pour recevoir une centaine d'élèves dans ses deux sections de chimie organique et de chimie minérale, n'a pas une seule place vacante dans son laboratoire. Pour compléter l'ensemble des établissements de l'Université, il reste à construire dans le quartier un institut de zoologie, un institut de géologie et un institut de météorologie. Le Landesausschuss a déjà voté une motion pour la création d'un institut météorologique, appelé à centraliser les observations faites dans tout le pays et à transmettre aux communes les avertissements pour la prévision du temps. Quant à l'institut de géologie et de minéralogie, il se trouve encore installé provisoirement à l'ancienne académie, avec le musée d'histoire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Foire aux servantes (voy. p. 256). — Dessin de Lix, d'après le tableau de M. Marchal.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

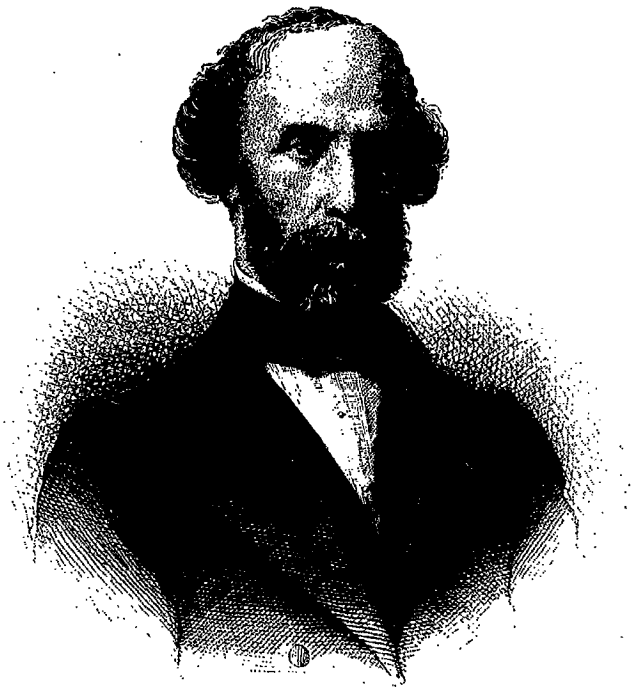
naturelle et l'office du levé géologique de l'Alsace-Lorraine. Dans les mêmes locaux nous avons le musée d'archéologie alsacienne et la collection de tableaux en voie de formation. Lors du bombardement, au mois d'août 1870, le musée des beaux-arts, formé à l'Aubette, sur la place Kléber, a été détruit, ainsi que les collections d'antiquités conservées à la bibliothèque de la ville. Aussi bien est-il à désirer que les grandes salles du château, sur la place de la cathédrale, soient transformées en un nouveau musée des beaux-arts, quand la bibliothèque pourra être transférée dans le quartier de l'Université.

Les collections artistiques et scientifiques de Strasbourg ont été formées sous les auspices d'autant d'associations particulières, par le concours d'amateurs et d'hommes d'étude :

C'est la Société pour la conservation des monuments historiques de l'Alsace, dont le chanoine Straub est l'âme et l'ardent promoteur, qui s'occupe du musée lapidaire et du musée archéologique, disposés celui-ci dans les salles, celui-là dans les jardins de l'ancienne académie.

C'est la Société strasbourgeoise des amis de l'histoire naturelle qui a contribué à la formation des collections du musée d'histoire naturelle, où le professeur Schimper, membre de l'Institut de France, a réuni dans son musée vosgien les spécimens d'animaux, de plantes, de fossiles, de roches et de minéraux propres à l'Alsace.

C'est la Société des amis des arts qui a amené l'administration municipale à former la galerie de tableaux, brûlée si malheureusement, où nous avons vu quelques-unes des plus charmantes compositions de nos maîtres alsaciens contemporains. Formée à Strasbourg dès 1832, dans le but de propager le goût des beaux-arts et d'encourager les artistes, elle se réunit quelques années plus tard aux amateurs de Darmstadt, de Mannheim, de Carlsruhe et de Mayence pour organiser tour à tour dans ces villes des bords du Rhin des expositions périodiques de peinture et de sculpture. En même temps surgit à côté de cette association rhénane la Société pour l'encouragement des artistes alsaciens, qui fit des expositions annuelles exclusivement consacrées aux productions des artistes de la province. Heim et Uhlmann, Brion, Marchal, Bernier, Ehrmann, Pabst, Jundt, Lix et Schützenberger, les deux Guérin et Schuler, Touchemolin, Friederich et Grass, beaucoup d'autres que je ne nomme pas, mais dont tout le monde autour de nous connaît les œuvres charmantes, ont produit leurs statues et leurs tableaux dans ces expositions annuelles, après les avoir montrés aux Salons de Paris. Ainsi les amateurs d'Alsace ont eu occasion d'admirer ici, sans prendre le chemin de la capitale, dans les salles de l'Hôtel de Ville, les *Émigrants* de Louis Schützenberger, la *Foire aux servantes* et le *Choral* de Charles Marchal, la *Pêche au saumon* et la *Chasse au coq de bruyère* de Lix, le *Repas de noce* et l'*Enterrement sur le Rhin*, de Brion, la *Faiseuse de nouilles* et la *Noce dans le Kochersberg* de Pabst, les peintures allégoriques d'Ehrmann et le *Marché de Schlestadt* exécuté par Hafner et conservé encore dans une salle de l'hôtel du Commerce.



Le professeur Schimper. — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

Depuis l'annexion allemande, le zèle pour les choses de l'art s'est tant soit peu refroidi dans nos milieux. Peut-être cependant verrons-nous une autre association artistique se reconstituer pour réunir peu à peu dans les salles du Château une nouvelle galerie des maîtres alsaciens contemporains avec le concours de la municipalité de Strasbourg?

Charles GRAD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le marché de Barr (voy. p. 270). — Dessin de Lix, d'après nature.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND [1].

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LXXXIX

Foie gras, bière, choucroute : industries alimentaires.

Pâtés de foie gras, bière de Strasbourg, choucroute, qui ne connaît ces produits spéciaux des industries alimentaires de notre métropole alsacienne? Les mœurs hospitalières de la population, les coutumes locales obligent absolument tous les visiteurs de marque à goûter ces articles d'exportation et de grande consommation à l'intérieur. Ayant décrit, avec de trop longs détails peut-être, les manufactures de Mulhouse, nous ne pouvons garder le silence sur les procédés de la brasserie, pas plus que sur la confection des pâtés de foie d'oie et la fabrication de la choucroute. Trop de gens vivent de ces produits et aucune autre branche de travail ne donne ici un gain plus important. Si nous pouvons en croire les statistiques dressées par la chambre de commerce, Strasbourg et ses environs fabriquent annuellement pour quinze millions de francs de bière, avec deux millions de kilogrammes de choucroute, mis en vente par une quinzaine d'établissements, tandis que la valeur des pâtés de foie gras livrés par les fabricants de la ville atteint tout au moins six cent mille francs, fournis par plus de cent mille oies, élevées dans les campagnes de la Basse-Alsace.

La choucroute, pour commencer par le comestible le plus commun, se prépare et se mange dans tous les

1. Suite. — Voyez t. XLVIII, p. 145, 161, 177 et 193; t. XLIX, p. 161, 177 et 193; t. L, p. 81, 97 et 113; t. LI, p. 369, 385 et 401; t. LII, p. 145, 161 et 177; t. LIII, p. 81, 97, 113 et 129; t. LIV, p. 241, 257 et 273; t. LV, p. 273, 289 et 305; t. LVI, p. 209, 225 et 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ménages, d'une extrémité à l'autre de l'Alsace, tout comme les nouilles préparées par nos ménagères. C'est tout simplement du chou blanc pommé, à tête ronde, confit au sel, pour être conservé pendant l'hiver. Après la récolte, du mois de septembre au mois de novembre, on commence par enlever les feuilles vertes extérieures ; on extrait la tige et l'on découpe la tête sur un appareil particulier, muni de lames tranchantes et d'un chariot, qui reçoit le légume et le présente au tranchant des lames, dans un mouvement de va-et-vient. Leur produit, découpé en filaments assez pareils à du vermicelle ou aux nouilles de pâte, est mis dans une tonne, avec quelques poignées de sel, un peu de genièvre et de cumin. Comprimé fortement, après avoir été foulé, le légume découpé entre en fermentation, pendant quinze jours ou trois semaines. Cette fermentation fait passer son nom du masculin au féminin, dans la langue française du moins, *le* chou pommé étant devenu de *la* choucroute.

Pour l'exportation en France, depuis l'application d'un droit d'entrée assez élevé sur les conserves, tandis que le chou naturel passe en franchise, les fabriques de Strasbourg ont établi des succursales de l'autre côté de la frontière, à côté des stations de Petit-Croix et d'Avricourt. On fabrique à peu près de la même façon des conserves de navets, *suri ruava* ou *saure Rüben*. Navets confits et choucroute sont, dans l'Alsace entière, le plat ordinaire du dimanche, accompagné de saucisses, de lard ou de porc fumé ou frais. Brillat-Savarin, maître ès arts en matière épulaire, range la choucroute et le lard fumé de Strasbourg au nombre de ses dix-neuf éprouvettes gastronomiques, avec le foie gras. Une éprouvette gastronomique, au sens de l'auteur de la *Physiologie du goût*, est « un mets d'une saveur tellement indiscutable, que son apparition doit émouvoir, chez un homme bien organisé, toutes les puissances dégustatives ». En ce qui concerne la choucroute, tandis que le commun peuple fait cuire le légume à l'eau simplement, les gens aisés effectuent la cuisson dans le vin, voire du champagne de bonne marque pour les gastronomes raffinés. Ces raffinés recommandent aussi de réchauffer la choucroute dans les croûtes de pâtés de foie d'oie encore imprégnées de leurs sucs.

Le pâté de foie d'oie a été inventé à Strasbourg, par des artistes culinaires français, ne vous en déplaise. Je me suis permis de constater que les fines bouches venues d'outre-Rhin, friandes de délicatesses, ne dédaignent pas d'y mordre, encore maintenant, où tout ce qui sent la France devient sujet à prohibition chez nous. Comme toutes les choses de haut prix, la préparation des pâtés de foie gras n'est pas arrivée d'un coup à son degré de perfection actuel. Elle a subi des améliorations successives, à travers des vicissitudes diverses. Suivant une tradition accréditée, l'honneur de la première invention revient au cuisinier du maréchal de Contades, commandant militaire de la province d'Alsace au siècle dernier. Ce cuisinier s'appelait Close et avait acquis dans la haute société de l'époque la réputation d'un opérateur habile. Natif de Normandie, il devina, par une intuition de génie, ce que le foie gras pouvait devenir avec le secours des combinaisons classiques de la cuisine française. Sous sa main habile, ce mets a été élevé à la dignité d'un plat princier, apprécié également par les simples bourgeois, grâce aux progrès de la démocratie égalitaire. Close commença par affermir la substance du foie, en la concentrant. Il l'entoura d'une douillette de veau hachée, recouverte ensuite d'une fine cuirasse de pâte dorée. Au corps ainsi créé, les parfums excitants de la truffe de Périgord ont encore donné une âme. Longtemps cette invention resta un secret de la cuisine du maréchal de Contades. En 1788, cependant, le commandant militaire de l'Alsace ayant quitté le pays, son cuisinier resta à Strasbourg. Les pâtés qui avaient fait les délices de la table du maréchal arrivèrent à la portée de tout le monde.

Depuis que le pâté de foie gras est devenu un article d'exportation considérable, les engraisseurs de profession engraissent des oies par centaines à la fois. Beaucoup de villages du Kochersberg, les localités de la plaine autour de Strasbourg et de Colmar, pratiquent cette industrie en grand. Ils achètent les oies maigres chez les éleveurs, pour les revendre après engraissement. C'est le *Mesti* ou la foire de Hochfelden qui marque l'ouverture de la saison, dans les premiers jours d'octobre. L'installation pour procéder à l'opération est bien simple. Des cages en lattes, à douze ou quinze compartiments chacune, reçoivent des oies à engraisser. Ces cages sont placées au nombre d'une dizaine, superposées à deux étages, dans une grange ou sous un hangar fermé, à l'abri du froid et sans lumière. Les compartiments sont assez petits pour que la bête ne se retourne pas, car le mouvement contrarie la formation de la graisse. Sous le sol du local il y a un égout ou une fosse remplie d'eau, curée deux fois pendant la saison, pour recevoir les déjections. Une fois mises en loge, les pensionnaires sont sorties trois fois par jour. On les prend délicatement entre les jambes, sur son siège, pour les bourrer de graines de maïs. La ration par tête est calculée de manière à faire avaler par chaque sujet la contenance d'un boisseau de vingt litres en trois semaines. Trois semaines, voilà le délai moyen nécessaire pour amener à point l'oie grasse. Que l'oiseau ait de l'appétit ou non, il lui faut prendre toute sa ration quotidienne. Au bout de trois semaines, si le sujet est bon assimilateur, s'il digère bien, son régime alimentaire détermine une hypertrophie du foie. En récompense, et pour qu'il ne meure pas de maladie, on lui tord le cou et on le plume. Le but de son existence est atteint. L'oie peut être livrée à la consommation. Manger pour être mangée, voilà sa destinée sur terre.

Comme la matière première des pâtés et de la choucroute, l'orge et le houblon, employés à la fabrication de la bière pure de succédanés, sont des produits de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'agriculture alsacienne. Les belles houblonnières commencent des deux côtés du Landgraben, limite de la Haute et de la Basse-Alsace, pour se développer surtout dans la plaine du Rhin, entre Schlestadt et Wissembourg. A Muttersholz déjà, nous avons vu de grands séchoirs; mais le principal marché du pays se tient dans la halle au houblon de Hagenau. Pourtant c'est Strasbourg, avec les localités environnantes, Schiltigheim ou Schiltig, Kœnigshofen, Kronenburg, qui a les brasseries les plus importantes et jouit du plus grand renom pour ses bières d'exportation. Bien des fois, jusqu'ici, nous avons rencontré aussi le houblon comme plante sauvage, liane des climats tempérés, enlaçant de ses spires les haies et les buissons au bord des chemins, grimpant au haut des arbres dans les forêts. Le houblon cultivé accroche et enroule ses tiges soit à de grandes perches, beaucoup plus hautes que les échalas des vignes, soit à des fils de fer tendus en ligne sur des rangées de supports. Les houblonnières donnent au paysage un aspect caractéristique dans les localités, où les plantations prennent un grand développement, comme autour de la Forêt Sainte de Hagenau, dans le canton de Bischwiller et autour de Lauterbourg. Beaucoup de communes du



Séchoir à houblon à Muttersholz. — Dessin de Lix, d'après nature.

département du Bas-Rhin ont fait fortune avec cette culture, depuis son introduction, au commencement du siècle, malgré les énormes variations des prix, après la cueillette, qui se fait au mois de septembre.

Entrons-nous dans une brasserie de Schiltigheim, aux portes de Strasbourg, où le député de la circonscription au Reichstag, M. Mühleisen, nous fait les honneurs de son établissement, nous jetons un rapide coup d'œil sur les procédés appliqués. Pour la bière commune, le brasseur commence par saccharifier la fécule contenue dans l'orge, en la faisant ramollir et gonfler dans l'eau. Au sortir de l'eau, l'orge s'étend en couches égales, d'un demi-mètre d'épaisseur, sur le sol de grandes chambres maintenues à une température constante de 14 à 15 degrés. C'est l'opération du maltage, faite, dans les conditions les plus favorables, au printemps ou en automne. Le germe a-t-il atteint la longueur du grain, au bout de huit à dix jours on arrête la germination. On fait subir à l'orge devenue du malt un léger grillage sur la toureille, à une température de 50 degrés centigrades. Après quarante-huit heures de grillage, les germes se séparent du grain, avec un tarare. Sur 100 parties d'orge brute, on obtient 75 parties de malt. Le malt, réduit en farine au moyen de meules ou de cylindres, est ensuite trempé dans une cuve à double fond, où arrive un courant d'eau chaude.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La farine se gonfle, et son amidon se transforme en sucre. Ce sucre passe dans l'eau, qui le dissout, ainsi que la dextrine et les autres dérivés solubles du grain. Après une heure et demie ou deux heures de repos, l'infusion obtenue est soutirée et conduite dans un réservoir élevé, au moyen d'une pompe, en passant par une cuve intermédiaire. Le réservoir supérieur est disposé de manière à alimenter aisément les chaudières de cuite. Un brassin, composé de 38 hectolitres de malt, fournit 200 kilogrammes de matière sucrée ou mucilagineuse, donnant environ 68 hectolitres de bière ordinaire et une quantité plus ou moins grande de petite bière plus faible. Les bières d'exportation, vendues à Paris, sont plus fortes; mais leur rendement est moindre pour une égale quantité de malt. Comme le moût de bière éprouve promptement une fermentation acide, parce qu'il renferme encore beaucoup de dextrine à saccharifier et d'albumine à isoler, on le fait cuire avec une addition de houblon, qui lui cède son essence aromatique amère, propre à prolonger la conservation de la boisson. La coction dure de deux à quatre heures, selon la qualité recherchée. Puis le liquide soutiré est conduit dans des bacs de repos, grandes caisses métalliques, où les cônes de houblon se déposent au fond, pendant que le moût filtre à travers un clayonnage qui partage les bacs en deux compartiments. Après une ou deux heures de repos le produit se décante dans d'autres bacs, appelés « rafraîchisseurs », où il se refroidit à 15 degrés centigrades, température la plus favorable pour la fermentation. En été il faut beaucoup de glace pour obtenir cette température. Une addition de levure est aussi nécessaire pour activer la fermentation en tonneau dans des caves profondes. Creusées à l'intérieur des collines de lehm qui s'étendent autour de Schiltigheim et de Kœnigshofen, ces caves ont une température constante. Quand la bière cesse de produire de la levure et de l'écume, elle subit un collage. Trois jours après, elle est potable, propre à la consommation. Pour de plus amples détails sur la consommation et la fabrication de la bière de Strasbourg, on lira avec intérêt le volume d'*Études gambrinales* que vient de publier M. Ferdinand Reiber, parfait connaisseur en la matière.

XC

Tournée à travers le Kochersberg : mœurs alsaciennes.

La brasserie tire ses orges de premier choix du Kochersberg, canton essentiellement agricole, appelé le grenier de l'Alsace, à cause de sa fertilité. Compris dans le quadrilatère formé par Strasbourg, Brumath, Wasselonne et Hochfelden, ce territoire dépasse, en réalité, les limites du canton de Truchtersheim, son chef-lieu administratif. Trois bonnes routes le traversent maintenant ou le contournent pour aller de Strasbourg à Saverne, tandis qu'un petit chemin de fer pareil à celui de la vallée de la Poutroie à Kaisersberg, relie le chef-lieu de Truchtersheim au marché de Strasbourg.

Mais les habitants âgés de certaines communes se souviennent encore de l'époque, non éloignée, où ils allaient à l'église, le dimanche, montés sur des échasses, par les mauvais temps, pour ne pas enfoncer jusqu'au mollet dans les chemins sans chaussée. C'est que le limon argileux, *lehm* ou *lœss*, excellent comme sol de culture, se détrempe vite par la pluie et sèche beaucoup plus lentement. Aujourd'hui le bon entretien des voies de communication rend la circulation moins difficile. Le pays des deux côtés de la Zorn, qui côtoie le Kochersberg en débouchant de Saverne, est formé d'ondulations, entrecoupé de collines et de vallons à pentes douces. Quelques ruisseaux bordés de saules et d'aulnes, de maigres filets d'eau, coulent lentement dans un lit glaiseux. Sans contrastes accentués fortement, le paysage paraît un peu monotone. Pourtant la campagne ne manque pas de charme par ses couleurs, du printemps au commencement de l'automne. Au mois de mai, les champs de colza à fleur jaune, de pavots lilas, de lin à floraison bleu de ciel, de fèves blanches embaumant l'air, ces plantations variées flattent le regard agréablement. De même les champs de blé, l'orge et le froment ondulent sous la brise comme une vaste mer aux épis dorés, au moment de la moisson. En hiver seulement, quand la neige recouvre de son linceul froid la campagne dépouillée, quand la fumée des cheminées indique seule la présence de l'homme dans les villages mornes, le passant éprouve l'impression d'une inexprimable mélancolie.

Tout au haut de Hochfelden s'élève l'église, dont le clocher apparaît de loin, à côté du château de Schauenburg, où nous avons passé la nuit. Des tuileries, des fours à chaux hydraulique, une tannerie et une brasserie constituent l'industrie locale. Outre les céréales et les graines oléagineuses, qui donnent de bons rendements, les propriétaires du sol cultivent un peu de houblon et quelques vignes. Ils élèvent aussi des chevaux d'un certain renom, grâce aux encouragements de M. de Schauenburg, maire de la commune, président de la Société hippique d'Alsace, membre du Conseil supérieur de l'agriculture et délégué à la Diète provinciale. Promoteur infatigable de toutes les améliorations dont est susceptible l'agriculture de la région, notre ami le baron Max de Schauenburg a bien voulu nous conduire à travers le Kochersberg, afin de nous permettre de mieux voir les exploitations rurales de la contrée. Impossible de faire notre tournée dans des conditions plus favorables ni avec plus de profit pour nos études. Quelque chose seulement me contrariait à la descente du chemin de fer : c'était la baisse du baromètre, correspondant à un changement du vent, revenu au sud-ouest. Puis les hirondelles volaient bas, très bas, au point de raser la terre, à la poursuite des moucherons, sur lesquels paraît peser lourdement l'atmosphère, chargée d'humidité. Mauvais présages pour le temps du lendemain!

Se préoccuper du temps du lendemain est une peine inutile au château de Hochfelden. Vient-il à pleuvoir,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cueillette du houblon (voy. p. 259). — Dessin de Lix, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous sommes en trop bonne société pour ne pas attendre sans impatience le retour du soleil. L'enquête que nous avons entreprise en vue de fixer le rapport entre le revenu net et le produit brut de l'agriculture de l'Alsace n'en sera que plus complète. En glanant dans les dossiers de culture de notre hôte une quantité de notes destinées à être utilisées au moment opportun, j'ai mis la main sur la *Ganz neue elsässische Topographie*, imprimée à Ratisbonne en 1710, par Franz Ruprecht d'Ichtersheim, dont la famille a longtemps possédé en fief héréditaire le château et la seigneurie de Hochfelden. L'auteur de cette topographie de l'Alsace a écrit un livre « afin de faire voir, dit-il, au saint-empire romain d'un seul coup d'œil ce qu'il a perdu maintenant depuis assez longtemps par l'abandon de la noble Alsace à une puissance étrangère, et ce qu'elle pourrait regagner glorieusement par un dernier effort à tenter». Plus de trente ans après le traité de Nimègue, le seigneur d'Ichtersheim recommandait ainsi à l'Allemagne de reprendre par la force la province perdue. Émigré avec ses fils, pendant la Révolution, le dernier des Ichtersheim est mort en 1806, chez le général Balthazard de Schauenburg, qui racheta son domaine de Hochfelden, vendu comme propriété nationale, à un marchand d'immeubles. Le général de Schauenburg était le grand-père de notre hôte. Il a commandé en chef une armée française, pendant les guerres de la première république ; il s'est honoré aussi par le refus d'arrêter dans un guet-apens le duc d'Enghien, à Ettenheim, sur une invitation de Bonaparte, premier consul. Ce refus lui enleva le bâton de maréchal, malgré ses faits d'armes et son dévouement au pays. Son fils Maximilien-Joseph, arrivé également au grade de général, a écrit un traité estimé : *De l'emploi de la cavalerie à la guerre.* C'est le créateur du corps des chasseurs d'Afrique, signalé par tant d'actions d'éclat pendant les campagnes pour la conquête de l'Algérie.

Le soleil étant revenu, nous sortons en voiture de grand matin. Fouette, cocher! Au trot rapide, l'attelage du château file de l'autre côté de la Zorn, laissant Hochfelden déployé sur le penchant de ses collines. Tour à tour le chemin monte et descend, jamais trop haut ni bien bas. Des carrières de pierre calcaire pour la fabrication de la chaux hydraulique se montrent de côté et d'autre, en profondeur sous le lehm ; quelques vignes sur les coteaux, aux bonnes expositions ; des prés dans les bas-fonds, où serpente une rigole ; des champs de blé mûr, de pommes de terre en fleurs, de pavots épanouis, de chanvre touffu, se succèdent sans interruption, sans laisser un coin de terre à découvert. Vient un village : les noyers massifs et les vergers chargés de fruits lui font une guirlande de verdure, avec le clocher de l'église au centre. Quoique rare, le bois ne manque pas absolument. De petits bosquets couronnent les pointements rocheux, sans jamais s'étendre bien loin. Nous voyons ainsi successivement Hochfrankenheim, Gougenheim, Gingsheim, Durningen, Avenheim, Neugartheim, Willgottheim, où nous dînons, puis, après dîner, Wellenheim, Rohr, Dunzenheim, Sässolsheim, Schaffhausen, nous arrêtant partout où un fait intéressant est à recueillir. Ces jolis villages sont tous rapprochés les uns des autres, à courte distance. Montez-vous au sommet des collines les plus élevées, vous voyez tout au moins une demi-douzaine de clochers pointer au milieu d'un nid de verdure sur le tour de l'horizon, quand même les points culminants n'atteignent pas cent mètres de hauteur verticale au-dessus du niveau des fonds. Si rapprochées et si nombreuses, les localités ne peuvent pas être très étendues. Le canton de Hochfelden compte 30 communes, pour une superficie de 13539 hectares et une population de 16259 habitants ; le canton de Truchtersheim, 33, pour une superficie de 13495 hectares et 12944 habitants. En moyenne, il y a donc 462 habitants par commune. Dans le canton de Truchtersheim, aucune localité n'a mille habitants, pas même le chef-lieu.

Entre les trois villages d'Avenheim, de Neugartheim, de Willgottheim, s'élève le sommet du Kochersberg, la montagne dont le nom s'est étendu à la contrée environnante. Appeler montagne la colline qui portait l'ancien château occupé par les évêques de Strasbourg ne convient pas précisément, en face des Vosges, comme expression exacte. Le sommet en question atteint seulement la cote de 300 mètres au-dessus de la mer ; mais il est encore assez haut pour servir de station télégraphique entre le château de Hohbarr et la plate-forme de la cathédrale de Strasbourg, avant l'application des fils électriques. Un joli vignoble revêt le coteau sur trois de ses faces, en manière de fer à cheval, laissant la cime inculte. Cette cime est entourée de fossés ; mais les murs du château ont été rasés et leurs matériaux employés à la construction de la route de Saverne. Non loin des fossés, on a trouvé des monnaies romaines, ainsi que des tombeaux renfermant de petites urnes ou des fioles de verre, sur les prolongements des hauteurs, dans la direction de Kronthal. Comme le château de Hohbarr, au-dessus de Saverne, le Kochersberg appartenait à l'évêché de Strasbourg.

Willgottheim, où nous avons dîné en descendant du Kochersberg, est le plus gros village du canton, avec 875 habitants. La population de toute la région est une race vigoureuse, exclusivement agricole. De tous temps, sous tous les régimes, les administrateurs de la province ont été fiers de montrer aux souverains de passage à Strasbourg ces vigoureux campagnards de pur sang alsacien, dans leur pittoresque costume. Et de fait, les hommes, bons cavaliers, dont beaucoup sont morts lors de la fameuse charge des cuirassiers de Morsbronn, font excellente figure dans les cortèges de fêtes, à côté des grands chars enguirlandés, où sont assises les jeunes filles que traînent des chevaux ornés de bouquets et de rubans flottants. On voit figurer ces chars, parés de verdure, dans tous les concours agricoles de la Basse-Alsace, escortés par des jeunes gens à cheval. C'est un attrayant spectacle, comme aussi le costume caractéristique des femmes. Pourquoi la jeu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nesse ne met-elle pas plus de soin à conserver ce costume traditionnel, plein de cachet, de préférence aux modes vulgaires empruntées aux grandes villes?

Aux champs, les paysans âgés sont coiffés du chapeau de paille et portent la veste courte en toile, très rarement l'ancienne culotte, en place du pantalon moderne. Le dimanche, pour aller à l'église, quelques vieillards ont encore sur la tête le large feutre noir à bord retroussé, formant pointe; la capote noire en serge, doublée de toile blanche, et ornée de grands boutons en corne; le gilet en drap écarlate à boutons de métal jaune; la culotte noire et des bas blancs, descendant en forme de guêtres sur les souliers, leur donnent un air de fête respectable. Chez les jeunes gens,



Préparation des nouilles (voy. p. 264). — Gravure de Hildibrand, d'après le tableau de M. Pabst.

par contre, la casquette et le feutre gris ont remplacé le chapeau; la veste tient lieu de la capote, les bottes de bas blancs. Pour les femmes et les filles, le costume, quoique portant le même cachet dans tout le Kochersberg, diffère de commune à commune par des nuances de couleur et des changements de coupe, reconnaissables seulement pour un œil exercé. Néanmoins, dit déjà l'auteur de *Strasbourg illustré*, comme l'uniforme distingue l'arme dans laquelle sert un militaire, de larges jupes plissées révèlent le culte auquel appartiennent nos paysannes. « Les jupes des femmes et des filles catholiques sont généralement plus longues, en serge orange ou rouge de diverses nuances, bordées en bas d'une autre couleur; les larges rubans de soie qu'elles portent à leur bonnet sont aussi de nuances vives et tranchantes. Les filles et les femmes luthé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

riennes, par contre, portent des jupes de serge verte plus courtes, à taille plus raccourcie, et dans beaucoup de communes plus rapprochées des Vosges, la couleur verte est remplacée par le bleu, toujours avec un liséré de couleur tranchante en bas. Elles sont coiffées de bonnets noirs brodés d'or, à larges rubans flottants de soie noire. Leur corsage est en étoffe coton et soie, brochée de fleurs brillantes, avec un devant brodé de paillettes et de bariolage d'or de diverses nuances; en hiver un mouchoir de soie, lié en plat par derrière, leur garantit le cou et la gorge. Des bas, de larges manches de chemises et des tabliers d'une blancheur éclatante complètent le costume obligé du dimanche, à quelque culte qu'elles appartiennent; et pour le deuil les étoffes noires remplacent celles à couleurs vives. Elles tiennent tant à la propreté de leurs chaussures quand elles sont en toilette, qu'en allant à l'église par la mauvaise saison, beaucoup d'entre elles se servent bravement d'échasses pour parcourir les rues boueuses de leurs villages. »

Grâce à un meilleur entretien des routes, l'usage des échasses dans les villages du Kochersberg est passé aujourd'hui à l'état de souvenir historique. Pourtant nous sommes complètement d'accord avec Frédéric



La danse du coq (*Gullertans*) [voy. p. 266]. — Dessin de Lix, d'après le tableau de M. G. Brion.

Pitou, quand il dit, non sans raison, de nos jolies paysannes : « Si elles savaient combien ce costume caractéristique va bien à leurs blondes chevelures, à leurs mines fraîches et riantes, au teint hâlé de leurs bras robustes, elles se garderaient bien d'imiter les modes des citadines et de se travestir en serrant la taille du corset, en se chargeant d'une véritable boutique de rubans et de dentelles, et en échangeant la soie et le mérinos contre leur serge lustrée ». Un bon original valant toujours mieux qu'une copie mal réussie, un costume rationnel étant supérieur à un travestissement, les campagnards de cette partie de l'Alsace réagiront peut-être contre les entraînements de la mode pour conserver les derniers restes des anciens usages, transmis par les traditions de famille. Ces usages d'autrefois persistent bien encore pour les fêtes et les réjouissances, les plus tenaces des coutumes, popularisées au loin par les tableaux de Brion, de Jundt et de Pabst, de Lix et de Marchal. Telles que nous les trouvons encore, les mœurs et les scènes rurales du Kochersberg ont inspiré nos peintres alsaciens contemporains pour leurs plus ravissantes compositions. C'est ici qu'ils ont cherché les motifs des scènes fixées sur leurs toiles les plus admirées, découvrant dans le monde et la vie des champs une mine inépuisable à exploiter. Voyez, en effet, pendant la moisson ces voi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Paysans du Kochersberg chantant le choral (voy. p. 266). — Dessin de Lix, d'après le tableau de M. G. Brion.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tures chargées de gerbes, traînées par des chevaux vigoureux, entourées de jeunes filles et de garçons au visage bruni par le soleil de juillet! Voyez le rouissage des chanvres, où le cultivateur charge de grosses pierres cette plante textile à l'ombre des rideaux de saules et d'aunes! Voyez ces charmants effets de nuit où les enfants folâtrent autour de la flamme pétillante qui consume les tiges desséchées des pommes de terre! Voyez ces groupes de femmes poudreuses, assises sous le noyer ou le tilleul séculaire du lieu pour teiller le lin, en chantant en chœur, avec un parfait accord, les vieilles chansons transmises d'une génération à l'autre! Voyez, le dimanche matin, ces hommes et ces jeunes femmes entonner d'une voix grave et pénétrante les strophes du choral en revenant du prêche au temple du village voisin! Assistez pendant l'hiver, dans le poêle rempli d'enfants, grands et petits, d'une famille de cultivateurs, à la visite de saint Nicolas ou de la Dame de Noël, venus pour apporter leurs cadeaux à fillettes et garçonnets qui ont été bien sages, tandis que Hans Trapp, le Croquemitaine alsacien, châtie les désobéissants avec force coups de verges! Assistez aussi aux danses joyeuses du Mesti, à la fête patronale de l'endroit, ou bien encore aux cérémonies et aux réjouissances des mariages! Dans toutes ces scènes vous trouverez des types et des sujets d'inspiration.

Quelle bruyante gaieté règne à une noce de paysans riches! Les réjouissances prennent huit jours entiers, « où veaux, bœufs, volailles et nombre de fûts de vin sont sacrifiés pour satisfaire ces estomacs robustes; ce sont des banquets monstres, dignes des temps fabuleux. Déjà au commencement de la semaine les garçons de noce, parés d'un grand bouquet de romarin enrubanné, enjambent les plus beaux chevaux de leurs écuries, bien sellés et harnachés et ornés de même de rubans, et vont de village en village inviter les convives, où partout les attendent le repas d'usage et le cruchon blanc rempli de vin. Si le fiancé cherche la jeune mariée dans une autre commune, il y arrive avec les voitures, accompagné de ses camarades à cheval; elles sont chargées de ses meubles, de son linge, de ses provisions, et la voiture principale, sur laquelle sont assises la fiancée, les filles d'honneur et ses amies, est toujours décorée de guirlandes et de verdure, et une quenouille gigantesque du plus beau chanvre et lin, parée de rubans et de fleurs, forme le grand mât de cette barque de verdure roulante; un rouet, artistement tourné et incrusté, l'accompagne toujours. Arrivée à la maison nuptiale, cette quenouille est fixée comme drapeau devant une fenêtre du premier étage. Déjà avant l'entrée du village, ordinairement sur la limite de la banlieue, les jeunes gens à cheval attendent le convoi; des hourras, des coups de fusil et de pistolet saluent sa venue, et la cavalcade fait son entrée solennelle aux acclamations générales, jusqu'à ce que la grande cour de la ferme les reçoive, et que commence le cortège pédestre à l'église, accompagné de même de détonations d'armes à feu. Après la cérémonie nuptiale, festins et danses commencent et durent deux ou trois jours et nuits, pendant lesquels tout le village est en émoi. » Quand les jeunes mariés appartiennent à de grandes familles, mettant leur orgueil à célébrer les noces avec toute la pompe possible, les invités se comptent souvent par centaines.

Parmi les réjouissances de la contrée, signalons encore les danses du Mesti. Le Mesti, c'est au Kochersberg la fête patronale du village, la kermesse, appelée Kilbe dans le Haut-Rhin, autour de Colmar. Un festin copieux a lieu vers midi, avec les contributions prélevées sur la basse-cour et l'étable, arrosé aussi par les meilleurs vins de la cave, le riesling de Kuttolsheim et du neugartheim rouge. Après l'office de vêpres, les garçons de fête, *Mestibursche*, ceux qui ont préparé la place de danse, font le tour du village, précédés de la musique. Ils marchent en manches de chemise, un tablier blanc attaché à la taille et la tête coiffée d'un bonnet de coton, portant dans les mains des plats d'étain et des canettes du même métal bien reluisantes. Tout d'abord, dans certaines cammunes on porte au maire un pain d'épice d'honneur Puis le cortège va de cour en cour, partout buvant et faisant de la musique. Garçons et filles suivent bras dessus, bras dessous, parés de leurs plus beaux atours, accompagnés à la place de danse par la troupe joyeuse des enfants.

Dans la danse du coq, ou *Gullertanz*, un poteau ou une poutre de la salle, qui est souvent une vaste grange, porte un coq majestueux, orné de rubans de toutes couleurs. A côté du volatile est suspendue une chandelle ou une bougie, traversée horizontalement par une ficelle, au bout de laquelle tient une boule de plomb. Aussitôt le signal de la danse donné par les musiciens, on allume la bougie. Danseurs et danseuses se disposent en rond. Le premier couple reçoit un bouquet de fleurs, qu'il conserve aussi longtemps qu'il peut continuer à danser sans arrêt. Les danseurs s'arrêtent-ils pour prendre haleine, ils sont tenus de passer le bouquet au couple suivant. Ainsi de suite, un couple après l'autre tourne à tour de rôle. Quand la flamme de la lumière atteint le fil, celui-ci prend feu, laissant tomber par terre la boule de plomb. Le danseur tenant à ce moment le bouquet gagne le coq, aux applaudissements de la compagnie. Sa bonne chance l'oblige à faire servir à la société, après la danse, le coq rôti, arrosé de force rasades de bon vin. De même après la danse du mouton, le rôti de l'enjeu se mange en joyeuse compagnie aux frais du gagnant. Honneur que plus d'un compère accueille avec le cri désappointé du juif de Hebel : *Au wai! isch hab's gewonne!*

Avant l'avènement des chemins de fer, dont l'influence tend à uniformiser maintenant partout les mœurs, la population du Kochersberg maintenait avec opiniâtreté ses anciens usages, transmis d'une génération à l'autre comme un héritage sacré. Cet attachement aux traditions a eu aussi pour effet de conserver parmi ces braves campagnards des pratiques superstitieuses, en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

core bien vivaces dans beaucoup de familles. Parmi les pratiques qui se rattachent au travail des champs et à l'élève du bétail nous notons comme spécimen les traits suivants, rapportés par Auguste Stœber, le poète des traditions populaires de l'Alsace, dans son opuscule *Der Kochersberg*, imprimé à Mulhouse en 1857 :

« Pour que les enfants nouveau-nés ne subissent pas de mal de la part des sorcières et des lutins, on leur met dans le berceau, aux garçons un fouet, aux filles un bâton entouré de filasse. Contre les convulsions des enfants, on croyait trouver le remède en offrant sur l'autel de la chapelle de saint Vit à Hurtigheim une poule noire. Si les poules doivent pondre des œufs de bonne heure, il faut leur faire avaler, le plus chaud



Fabrication de briquettes à Barr (*Lohkaesstreppiers*) [voy. p. 270]. — Dessin de Lix, d'après nature.

possible, le premier beignet de carnaval qui sort de la poêle. — Afin d'habituer à la ferme les poules achetées au dehors, on les conduit trois fois autour du pied de la table, en leur donnant à manger du pain mâché, auquel on mélange une esquille du bois de chacun des quatre coins de la table. — Un jeune porc à l'engrais doit-il engraisser vite, on lui fait prendre son premier manger dans la soupière de la famille. — Une vache qui porte est-elle traite pour la dernière fois un dimanche, elle fera son veau de jour. — Veut-on élever un veau, il faut le faire boire à midi, après avoir mangé seulement à moitié. Dès que midi cesse de sonner, on l'attache ; alors le veau se développe vite et la vache ne retient pas le lait à la traite. »

Vigoureuse et robuste comme elle l'est, la population de ce canton conserve une certaine rudesse. Long-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

temps la grossièreté des habitants du Kochersberg a été proverbiale dans la Basse-Alsace, comme dans le Haut-Rhin celle du Sundgau. Ce sont de braves gens d'ailleurs, sujets loyaux et fidèles; le paysan travaille, ses fils donnent de bons soldats à l'armée; le curé et le pasteur moralisent la jeunesse, le maître d'école l'instruit; comme contribuable, chacun acquitte honnêtement ses impôts. Au point de vue économique, la prospérité des cultivateurs a plutôt diminué dans les derniers temps, quoique les familles économes et laborieuses conservent leur aisance. Des causes multiples contribuent naturellement à cet état de choses. Les enquêtes officielles allèguent entre autres un goût de bien-être disproportionné avec les ressources, la baisse des produits agricoles correspondant à un accroissement des frais d'exploitation, l'insuffisance relative des fourrages, l'abandon des cultures industrielles, les progrès du morcellement de la terre. Ces causes cependant ne sont pas particulières à cette région, dont la situation est meilleure que celle de beaucoup d'autres cantons. Une partie considérable des terres appartenant à des établissements de mainmorte, nombre de riches fermiers détenaient ces terres moyennant des baux emphytéotiques, qui faisaient d'eux les seigneurs de la charrue. A mesure que s'éteignent ces baux, transmis jusqu'à présent d'une génération à l'autre, les propriétaires, tels que l'hospice de Strasbourg et le chapitre de Saint-Thomas, trouvent plus avantageux de stimuler la concurrence des locataires en louant des parcelles moins grandes. Par suite, les grandes fermes de cent à deux cents arpents diminuent en nombre. Une coutume rurale propre à cette contrée, c'est l'usage du minorat, en opposition à l'institution du majorat, encore en vigueur dans la noblesse sur l'autre rive du Rhin. Après avoir établi et marié les aînés de ses enfants, le père de famille, devenu vieux, cède le domaine héréditaire au plus jeune, en se réservant quelques rentes en nature, le droit d'habitation et un douaire pour la mère.

XCI

Chemin de fer stratégique de Saverne à Schlestadt

Un chemin de fer stratégique passant au pied des Vosges relie Saverne à Schlestadt, sans toucher Strasbourg. Construite dans un intérêt militaire, cette voie ferrée n'en profite pas moins aux localités échelonnées sur son parcours. Sa longueur est de 65 kilomètres; elle raccourcit de 40 kilomètres le trajet par Strasbourg. Son ouverture date du 1er septembre 1877. Comme toutes les lignes du réseau de l'Alsace-Lorraine construites sous le régime allemand, ce chemin de fer se distingue par ses larges perrons et ses stations pareilles à des maisons fortifiées. En temps de guerre, ces stations, avec leurs tourelles, peuvent servir de poste d'observation. Les larges perrons facilitent les mouvements rapides, maintenant que l'art militaire exige la prompte concentration de grandes masses. Il n'y a encore qu'une voie simple; mais les dispositions sont prises pour l'établissement d'une seconde voie. Construction solide d'ailleurs, parfait aménagement et beaucoup de caractère dans l'architecture des bâtiments, tous spacieux. Que nous sommes loin du temps où le besoin d'assurer l'approvisionnement des troupes imposait aux marches une sage lenteur! L'âge des chemins de fer atteint un demi-siècle à peine, et les progrès accomplis dans leur établissement sont énormes. Plus tard, quand les voies ferrées de notre époque deviendront un sujet d'étude pour les archéologues des siècles futurs, ces savants de l'avenir distingueront l'âge des chemins de fer militaires de l'âge des chemins de fer simplement industriels par la différence de largeur des quais d'embarquement, caractéristique d'une plus grande vitesse des transports.

Scherwiller, Dambach, Epfig, Eichhofen, Barr sont les premières stations de la ligne, toutes dans la zone du vignoble, sur le penchant des coteaux, au milieu de sites riants.

Scherwiller, à une heure de Schlestadt, est un gros village, célèbre par la défaite essuyée le 25 mai 1525 par les paysans insurgés et taillés en pièces par une armée du duc de Lorraine. Le canal de l'Aubach, dérivation du Giessen, arrose la localité, que dominent sur la hauteur les châteaux d'Ortenberg et de Ramstein. Autrefois le château d'Ortenberg était chef-lieu d'une seigneurie comprenant vingt-deux villages. Mentionné déjà vers l'an 1000, il se compose d'un donjon bien conservé, très haut, entouré de murs épais, percés de meurtrières, avec poterne suivie d'un double passage sur le front avant d'ouvrir au centre de la place. A une heure de chemin, le long des vignes, vient la petite ville de Dambach, avec les restes d'un ancien mur d'enceinte percé de trois portes dans des tours hautes, avec une église neuve, de style roman, toute en pierre de taille. A triple nef, cinq travées, voûtes en croix retombant sur des piliers massifs, galerie au-dessus des bas-côtés, chœur avec colonnes à chapiteaux fleuronnés, abside éclairée par trois baies géminées en plein cintre et ornée de vitraux, maître-autel sculpté, fresques et dorures au-dessus des autels latéraux, cette église moderne affecte un air monumental. Dans les rues, quelques maisons à caractère du seizième siècle, l'une avec galerie en bois sculpté, noirci par le temps, d'autres avec l'étage supérieur en saillie, ou agrémentées de tourelles en encorbellement. Sur le vieil hôtel de ville — on dit de nouveau Rathhaus — des armoiries anciennes; tout près, sur la place, une fontaine de la Renaissance, donnant un mince filet d'eau. Le vignoble environnant fournit tant de vin, que les buveurs de la localité négligent l'eau de la fontaine. La grosse tour à la sortie de la ville a encore sa porte massive en bois, précédée d'un pont en pierre au lieu du pont-levis d'autrefois, tandis que les fossés sont plantés de vignes et de vergers. De tous côtés, les vignes entourent la ville, sans monter pourtant à une grande hauteur sur les versants de la montagne boisée. Ce vignoble donne aux habitants une large aisance, à en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chanteur de complaintes à Barr (voy. p. 270). — Dessin de Lix, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

juger par l'aspect extérieur des maisons, des rues bien tenues et propres.

C'est l'évêque de Strasbourg Bertholdt II qui a fait construire le mur d'enceinte de Dambach, pour réunir les deux villages d'Altenweiler et d'Oberkirch, dont la petite ville a été formée. En 1444, lors de l'invasion des Armagnacs, la place fut assiégée et obligée de se rendre, après une résistance opiniâtre. Pour empêcher la destruction de la place, l'évêque envoya au dauphin de France une paire de beaux chevaux. Pendant la guerre de Trente Ans, le duc de Lorraine y assiégea les Suédois. Les coteaux environnants sont dominés par le château de Bernstein, d'abord domaine des comtes d'Egisheim, puis des évêques de Strasbourg. La chapelle de Saint-Sébastien, située au milieu des vignes, au-dessus de la ville, occupe l'emplacement d'un ancien couvent de guillemites. C'est un lieu de pèlerinage fréquenté. Il y a un magnifique autel en bois sculpté du dix-septième siècle, très chargé d'ornements, encadré de colonnes torses et renfermant dans une niche la Sainte-Famille, au-dessus de laquelle plane le Père éternel. L'ossuaire à côté renferme, suivant la tradition, les crânes des paysans tués à Scherwiller. Un ossuaire semblable se trouve dans la chapelle de Sainte-Marguerite à Epfig, restaurée par le docteur Ruhlmann. La chapelle d'Epfig est une construction romane du onzième siècle, au milieu d'un ancien cimetière. Elle a la forme d'une croix latine, avec chœur distinct, nef voûtée en berceau, transept à baies ogivales, porche roman. Sur le devant de la façade, arcades à colonnettes, prolongées à droite jusqu'au bras du transept, en manière de cloître extérieur. Une inscription au-dessus de l'ossuaire dit aux passants : *Was du bist sind wir gewesen* (Ce que tu es, nous l'avons été !)

Epfig se trouve déjà mentionné, sous le nom d'Héphéka en 763, puis sous celui d'Epfiche en 1123. Les évêques de Strasbourg, seigneurs de la localité, y avaient un château, dont il reste une tour et des caves vitrées. Le bourg s'élève sur des collines de lehm, au milieu de vergers plantés d'arbres fruitiers et de grands noyers à couronne touffue. Pour donner de l'eau, ses puits doivent traverser le lehm sur une profondeur de cent pieds. Depuis la terrasse du donjon épiscopal, vue étendue sur le pays environnant, le rocher de Sainte-Odile et le Mœnnelstein, les ruines du château d'Andlau, de Spesburg et de Landsberg, au-dessus de la ville de Barr. Barr, sur le ruisseau de la Kirneck, est situé à 30 kilomètres de Schlestadt, au milieu d'un magnifique vignoble. Sa population, au nombre de 5645 habitants au dernier recensement, vit de la culture des vignes et de diverses industries : tannerie, teinturerie, fabrication de chaussons de laine et de bonnets. La tannerie occupe à elle seule une quinzaine d'établissements, produisant des cuirs de veau cirés pour chaussures, d'une valeur annuelle de trois à quatre millions de francs, exportés en quantité considérable. L'odeur répandue par la préparation des peaux n'est pas précisément agréable, surtout par un temps chaud. A côté des tanneries, nous voyons de petits ouvriers occupés à faire, avec l'écorce de chêne qui a servi à la fabrication, de petites briquettes piétinées, puis séchées à l'air. Ce sont les *lohkæsstrepplers*, bien assidus à leur tâche.

Devant l'hôtel de ville se tient un marché, animé aux jours de foire, le premier samedi du mois de mai, et le samedi après la Saint-Martin. Une foire à Barr serait incomplète sans les chanteurs de complaintes, exhibant une *mordthat*, c'est-à-dire une toile en forme de bannière, sur laquelle sont représentées les scènes d'un meurtre ou d'un drame à faire frémir. La foule, pressée autour de ce tableau, écoute avec un intérêt palpitant le récit de ce drame ou de ce meurtre, que le chanteur explique en montrant de sa baguette les différentes péripéties figurées sur la toile. Pour un sou, vous pourrez acheter ce récit imprimé en vers sur une feuille de papier.

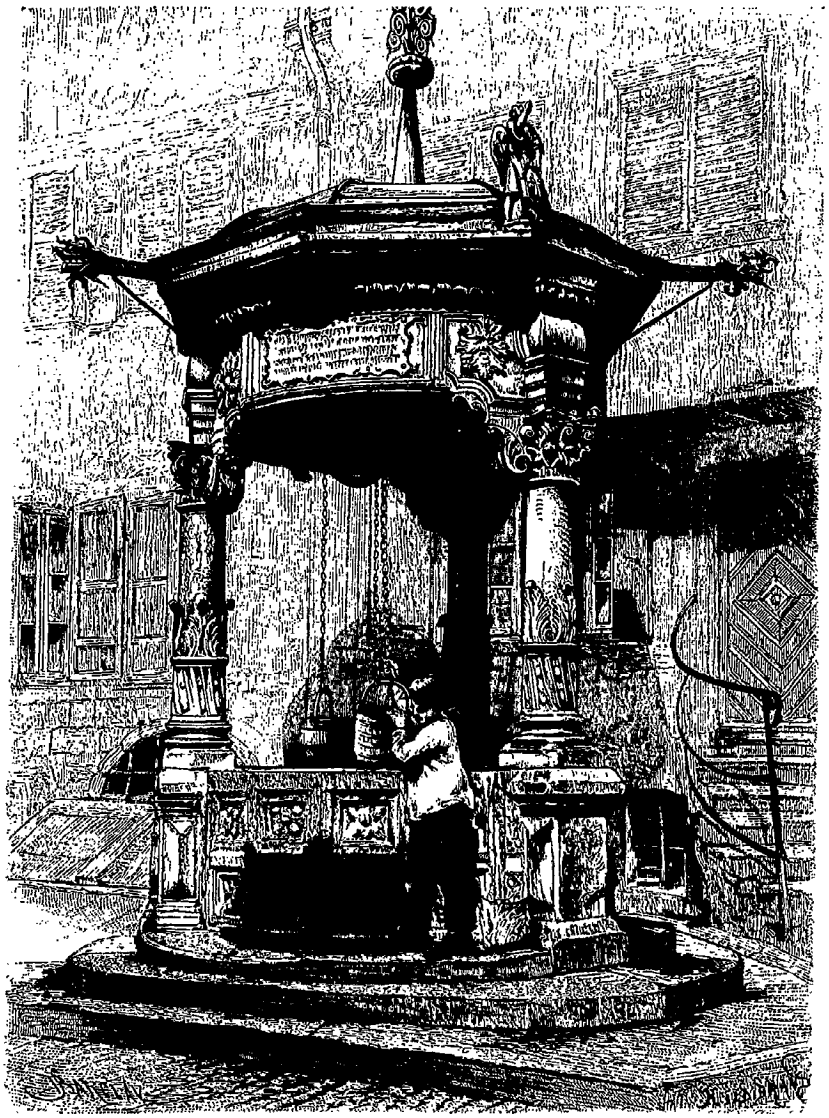
Dans la vallée de la Kirneck, un peu au-dessus de Barr, se trouve la station d'eaux du Bühl, entourée de jolies promenades sous bois. On y a découvert une source ferrugineuse, à proximité d'autres sources salines. Le village de Gertwiller, en face de la gare du chemin de fer, est renommé pour ses pains d'épice. On va à Sainte-Odile par la montagne du Mœnkalb, le château de Landsberg et le Mœnnelstein, ou bien encore par Heiligenstein et les ruines de Truttenhausen. Quant au chemin de fer, il se dirige droit sur Obernai et Rosheim, deux petites villes intéressantes, peuplées la première de 4511 habitants, la seconde de 3481. Toutes deux sont chefs-lieux de canton, comme Barr. Toutes deux sont encore entourées de murs et de fossés. Toutes deux ont des monuments dignes d'attention. A Obernai, patrie de Mgr Freppel, l'éloquent évêque d'Angers, nous prenons la photographie d'un beau puits de la Renaissance, à côté de l'ancien hôtel de ville et non loin de la nouvelle église ogivale. A Rosheim, l'ancienne église romane attire les archéologues, autant que l'église abbatiale de Marmoutier, où nous nous arrêterons avant d'arriver à Saverne par Molsheim. Chacune de ces stations mériterait tout au moins un jour d'arrêt, quand cependant nous les touchons quelques heures à peine.

Au débouché de la vallée de la Bruche à Molsheim, le chemin de fer de Schlestadt à Saverne se croise avec la ligne de Strasbourg à Saales. Ici nous touchons un point intéressant pour l'histoire des voies de communication en Alsace. En effet, les tronçons de Molsheim à Strasbourg, à Barr, à Wasselonne et à Mutzig, d'une longueur de 49 kilomètres ensemble, ont été construits, dans l'intervalle des années 1862 à 1864, comme premiers essais de chemins de fer vicinaux, sous le régime français. Ces tronçons n'offraient pas alors un trafic suffisant pour engager une compagnie financière à les construire et à en entreprendre l'exploitation dans les mêmes conditions que les grandes lignes concessionnées alors. D'un autre côté, l'ère des chemins de fer stratégiques, établis par l'État, n'était pas encore ouverte, en France du moins. Pourtant, l'extension du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

réseau eût été possible avec les bénéfices de l'exploitation, avec le produit de la recette effectuée sur le prix des transports moins chers ou plus faciles, ainsi que la plus-value sur les produits de la contrée expédiés à l'aide des voies ferrées, et qui n'auraient pu être vendus au loin sans ces transports plus faciles.

Ces observations sur nos chemins de fer vicinaux une fois faites, impossible de passer outre sans autre façon. A l'arrivée du train, le maire de Molsheim, M. Fuchs, notre collègue au Landesausschuss, nous reçoit à la gare. Force nous est d'accepter son hospitalité pour un tour dans la vallée de la Bruche, après avoir vu la ville. L'hospitalité alsacienne n'admet point de refus. Se soumettre sans façon est ici le



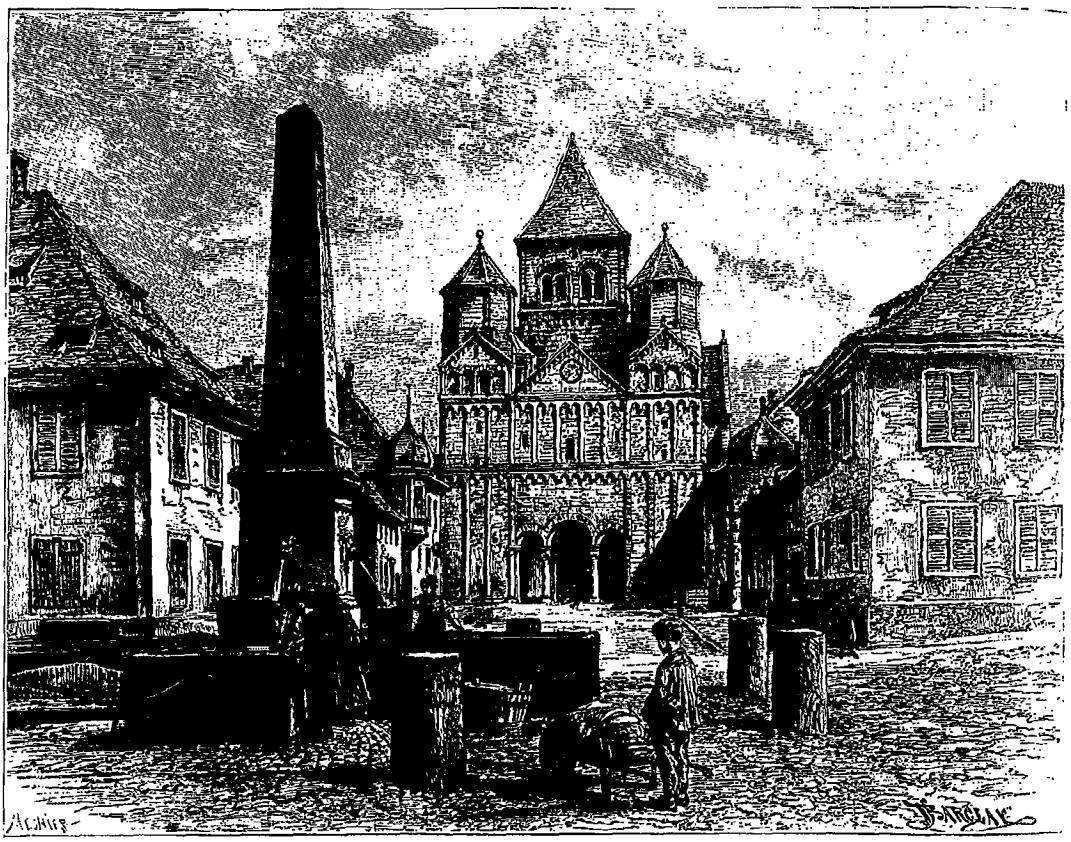
Puits de la Renaissance à Obernai. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

procédé le plus court. Puis Molsheim vaut bien un petit séjour, au même titre qu'Obernai et Rosheim. Même aspect pour l'ensemble, même physionomie générale. Fossés avec mur d'enceinte en partie démoli; grosse porte avec grille en fer, reliée à la gare du chemin de fer par une avenue de tilleuls; beffroi à clochetons pour sonner le couvre-feu; ancien hôtel de ville monumental; église gothique du seizième siècle. Cette église, de la fin du seizième siècle, appartenait à un ancien collège de jésuites, fondé en 1518 par l'évêque Léopold d'Autriche, transformé en académie par l'évêque Jean de Manderscheid, qui a été transférée plus tard à Strasbourg par Louis XIV. L'ancien Rathhaus, aujourd'hui siège du tribunal cantonal, est un édifice du seizième siècle, en style de la Renaissance, avec balcons sur les côtés et double esca-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lier extérieur, surmonté d'une tourelle. Un couvent de chartreux, de la même époque, est maintenant changé en hôpital, orné d'un portail sculpté donnant sur les jardins.

Point d'arrêt à Wasselonne, ni à Soulz-les-Bains, ni à Marlenheim, ni à Kirchheim. Le temps dont nous disposons ne nous permet pas non plus de faire maintenant l'excursion de Wangenburg, dans la jolie vallée de la Mossig, ni même de nous arrêter aux carrières du Kronthal et de Soulz. Ces carrières, ouvertes dans le grès bigarré, ont fourni les pierres de taille pour la construction de la cathédrale et des fortifications de Strasbourg. Aucune autre roche de nos montagnes ne se travaille aussi facilement, ni ne conserve mieux les délicatesses de la sculpture pendant des siècles, comme le montrent les statues et la chaire de la cathédrale. Elles ont conservé aussi, dans les carrières de Soulz-les-Bains, à côté des vignobles renommés de Wangen et de Marlenheim, une quantité d'empreintes végétales fossiles, provenant de conifères, de cycadées,



Place et église de Marmoutier (voy. p. 270). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

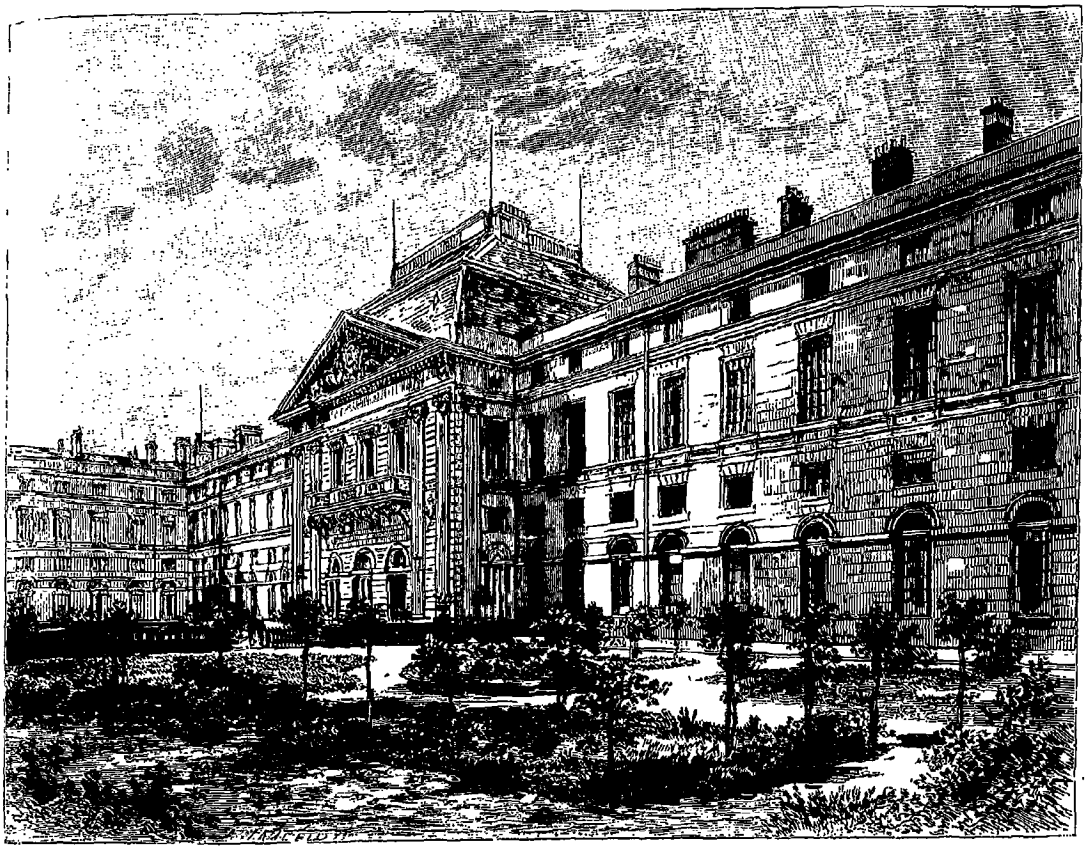
d'équisétacées et de fougères de différentes espèces.

La locomotive nous entraîne trop rapidement à travers la gorge, le long de la Mossig, avec un sifflement strident, sans permettre aux voyageurs de s'occuper de géologie. Ah! les princes fainéants, successeurs de Clovis pour le royaume d'Austrasie, allaient moins vite, sur leurs chars attelés de bœufs, autour du palais de Marlenheim, au sixième siècle de notre ère! Papiermuhle et Romanswiller disparaissent en un clin d'œil derrière la fumée du train, comme s'est effacé Scharrachbergheim, où nous avons salué du regard le château où demeure en été Louis Schützenberger, le peintre des *Émigrants* et des charmantes scènes des bords du Rhin, reproduites dans ces colonnes. Voici déjà les clochers de la vieille église de Marmoutier, puis la ville de Saverne, dominée par son château, au-dessus de la voie ferrée de Strasbourg, à Paris.

Charles GRAD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Château de Saverne (voy. p. 276). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de M. Merckling.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND[1].

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

XCII

Saverne et ses environs. — La montée de France.

Quand on regarde Saverne depuis le coteau planté de vignes où s'élève le gazomètre, on voit le chemin de fer de Schlestadt faire sa jonction avec la grande ligne de Strasbourg à Paris, avant d'entrer en gare. La Zorn se glisse furtivement au bas du coteau, de l'autre côté du chemin de Monswiller, le long de la voie ferrée. Le canal de la Marne-au-Rhin, après avoir croisé à l'intérieur de la ville la route de Paris, suit son cours à droite du chemin de fer, marqué par des lignes de grands peupliers, tandis que cette route se partage en deux branches, allant à Strasbourg, l'une par Hochfelden et Dettwiller, l'autre par Marmoutier et Wasselonne. A l'intérieur de la gare règne un mouvement perpétuel de trains, allant et venant à tout moment, dans quatre directions différentes, reliées entre elles à l'entrée du défilé de la Zorn. Des tilleuls et des platanes, à couronne massive, forment autour de la gare un épais rideau de verdure, derrière lequel se dérobent les maisons de la ville, non sans laisser voir au-dessus des grands arbres le château des princes-évêques d'autrefois. Plus haut encore, en face des ruines du Greifenstein, la montagne de Hohbarr montre, assis sur un piédestal de rochers gigantesques, son vieux donjon, appelé dans l'histoire l'*Œil de l'Alsace*. Ensemble

1. Suite. — Voyez t. XLVIII, p. 145, 161, 177 et 193; t. XLIX, p. 161, 177 et 193; t. L, p. 81, 97 et 113; t. LI, p. 369, 385 et 401; t. LII, p. 145, 161 et 177; t. LIII, p. 81, 97, 113 et 129; t. LIV, p. 241, 257 et 273; t. LV, p. 273, 289 et 305; t. LVI, 209, 225, 241 et 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ravissant, tableau plein de grâce, de vie et de fraîcheur, souriant au soleil, sous le ciel bleu, par cette matinée de printemps.

Audacieux comme l'esprit moderne, son créateur superbe, le chemin de fer traverse d'un bond les montagnes dressées comme un obstacle pour séparer l'Alsace de la France. Plus d'obstacle pour lui; point de résistance qui arrête son élan, pour unir les populations des deux versants de la chaîne vosgienne. Écoutez le sifflement strident jeté par la locomotive en mouvement dans les noires profondeurs des longs tunnels! Un roulement sourd, répété par l'écho, signale le passage des trains rapides. Et les rochers s'ouvrent, les escarpements dressés à pic s'inclinent et fuient, la rivière et la vallée sont franchies par des viaducs et des ponts suspendus au-dessus de l'abîme, tandis que les forêts des versants, les prairies des fonds disparaissent ou se dissipent au loin. Cette voie nouvelle dévore l'espace, droite et fière, appliquée à changer en réalité nos rêves humains. L'ancienne route de la montée, tenue de gravir la hauteur, timidement, lentement, avec de nombreux lacets et des retours sur elle-même, pareils à des hésitations, présente le contraste des temps anciens. Saverne, assise au carrefour de la route et de la voie ferrée, dans un site aimable, convie au repos, offre sa bonne hospitalité aux passagers pressés d'aujourd'hui, comme elle n'a cessé de la donner aux passants plus patients d'autrefois. Depuis de longs siècles, la vieille ville, témoin de tant d'événements qui ont surpris le monde, remplit honnêtement le rôle d'auberge que lui ont assigné sa destination et son nom primitifs. Quiconque y vient est sûr de trouver auprès d'elle un accueil gracieux, avec toutes les satisfactions possibles, suivant son tempérament ou ses goûts. Bon gîte pour le voyageur, jolies promenades pour le touriste, air pur et réconfortant pour les santés débiles ou les constitutions qui ont besoin de repos, motifs d'inspiration indéfiniment variés pour l'artiste et le poète amoureux des beautés de la nature, sujets d'étude et grands souvenirs pour le penseur appliqué à rechercher dans les événements et les monuments historiques, avec la raison d'être des choses, le secret de la destinée.

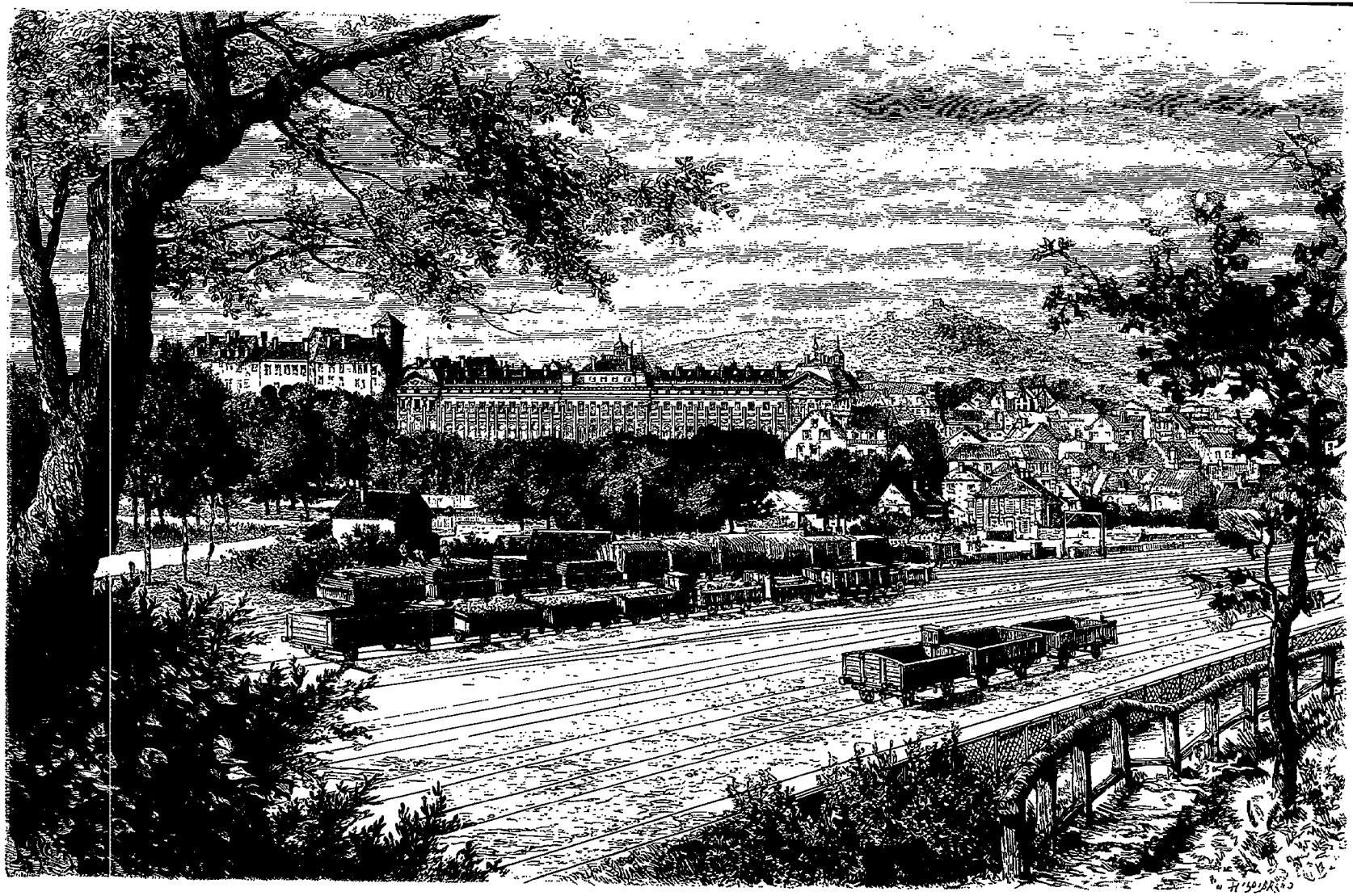
Involontairement l'imagination entraîne aux spéculations abstraites un esprit enclin à se laisser aller aux pensées éveillées sur ce point d'attente ou d'arrêt d'une grande route du monde. Une grande route tracée par la nature aux migrations des peuples, la montée de Saverne l'a été au même titre que la trouée de Belfort. Les invasions de l'Allemagne en France, comme les sorties de la France sur l'Allemagne, s'effectuent par ces deux voies. Si la trouée de Belfort offre un passage complètement ouvert entre les montagnes du Jura et des Vosges, les Vosges diminuent de hauteur et se rétrécissent en un seuil étroit à la montée de Saverne. Par suite de l'établissement des chemins de fer, les conditions des communications sont bien changées maintenant. Dans le passé, les passages d'un pays à l'autre étaient déterminés uniquement par les facilités naturelles. C'est à cause des facilités offertes ici par la chaîne du *Mons Vosegus* des Latins, le *Vogesen Gebirg*, ou le *Wasgen-Wald* germanique, que la voie romaine d'*Argentoratum* à *Divodurum*, autrement dit la route de Strasbourg à Metz, passe où nous sommes en ce moment, sur l'emplacement du *Tres Tabernæ* antique, notre Saverne. Quelle différence cependant entre les passages des deux époques, à dix-huit siècles d'intervalle, entre la voie romaine d'alors et le chemin de fer d'aujourd'hui! Voyez, depuis la plate-forme du Hohbarr, comme ce char de roulier attelé de quatre chevaux robustes gravit lentement, lourdement, péniblement, les lacets de la route d'autrefois accrochés aux flancs de la montagne. Au contraire, le train express, entraîné par sa locomotive, file avec légèreté sur ses rails, à travers six tunnels successifs ouverts dans le roc, sans changement de niveau appréciable, sans effort apparent. La route et le chemin de fer ont une seule chose de commun : les beautés du paysage sur leur parcours.

La grande route de Saverne a conservé, malgré les empiétements du chemin de fer, son ancien privilège de principale rue de la ville. Les maisons bourgeoises, anciennes et modernes, se suivent le long de cette rue, à partir de la gare, laissant à quelque distance les châteaux des princes-évêques et les églises. En face de la gare se présente l'hôtel du *Bœuf noir*, où nous descendrions si le propriétaire des usines du Zornhof, M. Goldenberg, n'était venu dès l'arrivée du train nous imposer son affectueuse hospitalité.

Des ruelles et des impasses aboutissent perpendiculairement à la rue principale. Celle-ci touche, au milieu de la ville, la place du nouveau château, devenu une caserne. A côté de la place, mais à un niveau plus bas, passe le canal de la Marne-au-Rhin, arrivant de la vallée par plusieurs écluses pareilles à des marches d'escalier. Ce canal s'élargit devant la façade du château, tournée vers la plaine, en un vaste bassin, véritable port où stationnent les grands bateaux chargés de houille, de bois divers, de pierre de taille. Dans l'ancien mur d'enceinte de la ville, des portes dont il était percé, des tours dont il était flanqué, il reste seulement quelques tronçons, d'appareil relativement moderne. Suivant la tradition des habitants, les tours du mur d'enceinte étaient au nombre de cinquante-deux, représentant les cinquante-deux semaines de l'année, garnies chacune de sept créneaux, répondant aux sept jours de la semaine. Les Savernois prétendent aussi avoir eu, dans la même enceinte, trois villes séparées, communiquant entre elles par des portes intérieures, comme les anciens quartiers de Ribeauvillé et de Lauterbourg. Plus de trace, non plus, des rivalités entre la population des trois quartiers ou des trois villes d'autrefois. Ces rivalités éclatent à peine parmi les gamins de la génération actuelle, qui se battent entre eux quand ils se rencontrent en nombre hors de leur cantonnement respectif.

Un solide pont en pierre de taille, avec une seule

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Saverne et du Hohbarr. — Dessin de Slom, d'après une photographie de M. Merckling.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

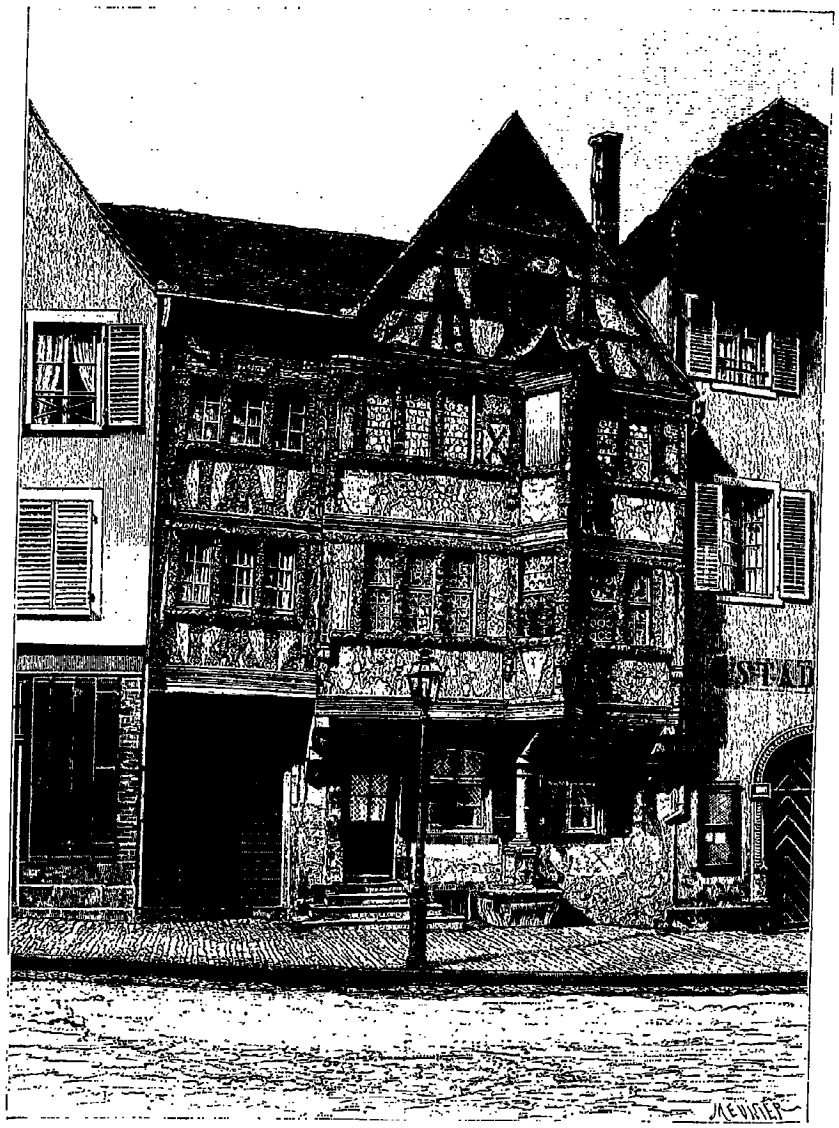
arche, conduit la Grand'Rue par-dessus le canal, après avoir traversé la Zorn et le chenal des moulins. La place du Marché, devant le château, est plantée d'arbres et forme terrasse au-dessus de l'eau, avec une fontaine surmontée d'une licorne, qui occupe un de ses angles. Au milieu s'élève un obélisque grêle, sorte de colonne géographique, pareille à une aiguille ; ses quatre faces, correspondant aux quatre points cardinaux, sont couvertes des noms des principales villes du monde, avec leur distance de Saverne en milles allemands. Une forte grille en fer sépare la place de la cour du château, dont la façade principale donne sur l'esplanade au-dessus du port. Continuant à remonter la rue, on remarque à droite et à gauche de l'hôtel de ville deux vieilles maisons à pans de bois, leur charpente en saillie, couvertes l'une et l'autre de gracieuses ciselures. Celle de gauche a une tourelle octogone à trois étages, en surplomb l'un sur l'autre, s'élargissant jusqu'au faîte. Celle de droite s'avance en encorbellement, supporté par trois consoles de pierres, sculptées artistement. Un pilier cylindrique supporte une tourelle triangulaire à pans de bois comme la façade. Des statuettes en ronde bosse, des têtes de cerf en relief, des ornements variés décorent les boiseries, tandis que les fenêtres sont composées de petites vitres rondes. Le linteau de la porte, dessiné en accolade, détail qui en France indiquerait la première moitié du seizième siècle, porte la date de 1605. A l'intérieur il y a des vitraux peints, avec les armoiries du constructeur et l'inscription : *Heinrich Katzloch, F. Card. bischöfflichen Strassburgischen Landschreiber. Anno* 1605. Plusieurs autres maisons, toutes dans le style de la Renaissance allemande, sont pourvues de tourelles en encorbellement, notamment l'hôtel du *Bœuf noir*, où vous voyez aussi une statuette de saint Jean dans une niche à l'angle de la façade.

Une tour carrée massive à cinq étages et à toit en pavillon donne accès dans l'église paroissiale. Ornée d'un triple cordon de billettes, avec l'arcature cintrée appliquée sur la muraille pleine, commune à la plupart des édifices alsaciens du douzième siècle, cette tour rappelle particulièrement la façade de l'église de Marmoutier. Elle est couronnée par cette galerie sombre et mystérieuse de petites arcades géminées, à voussures profondes retombant sur une colonnette trapue, au tailloir proéminent, au chapiteau décoré d'entrelacs que nous avons déjà observée sur bien d'autres monuments de la même époque. L'église actuelle, à double nef et à cinq travées, remplace un édifice plus ancien, contemporain de la tour romane. Ses meneaux flamboyants, ses voûtes à nervures réticulées, indiquent une reconstruction du quinzième siècle, confirmée d'ailleurs par les dates de 1441 et de 1497 entaillées sur les murs des nefs et sur la chaire. Le chœur, à trois travées et à chevet octogonal, paraît remonter au quatorzième siècle, par conséquent antérieur aux deux nefs. On voit dans la nef latérale un groupe en marbre blanc, sculpture italienne du seizième siècle, représentant une Descente de croix : Marie et saint Jean soutiennent le corps relevé du Sauveur. Des restes d'anciennes verrières, remarquables par l'expression et le dessin des figures, par l'éclat des couleurs et l'exécution technique, remplissent une partie des fenêtres. Entre autres, dans la chapelle de la Vierge, huit magnifiques médaillons avec des scènes de la Passion ; dans le chœur, la Vierge et saint Jean, la Circoncision et l'Adoration des Mages ; dans la nef, Jésus dépouillé de ses vêtements, le Couronnement d'épines, ouvrages du quatorzième siècle, outre des peintures plus récentes du quinzième et du seizième siècle, dont l'une porte les armoiries du donateur, l'évêque Albert de Bavière. Dans la chapelle latérale il y a quatre peintures sur bois de l'école allemande du quinzième siècle, attribuées à Wolgemut par la tradition locale : Jésus au jardin des Oliviers, la Trahison de Judas, le Christ insulté par les Juifs, le Christ portant la croix. Primitivement cette église dépendait de l'ancien château, l'Oberhof, auquel elle tient encore par des chapelles basses. En 1482 elle a été rendue collégiale et paroissiale, desservie par les religieux d'Obersteigen, en qualité de chanoines. Venus à Saverne au commencement du quatorzième siècle, ces religieux avaient bâti un monastère, donné ensuite aux récollets, dont il reste l'église et le cloître. L'église des récollets est un édifice à nef simple, sans prétention, voûté seulement dans le chœur. Le cloître, ogival, assez bien conservé, a des peintures murales, appliquées en 1618 sur des fresques plus anciennes. Un christ gigantesque, sculpté en pierre, couché, avec une ouverture dans la poitrine pour recevoir les offrandes, est conservé dans l'église.

L'ancien château épiscopal ou château supérieur, appelé Oberhof, élevé derrière le chœur de l'église paroissiale, a été construit vers la fin du quinzième siècle par l'évêque Albert de Bavière. C'est un édifice sans caractère, d'architecture gothique, avec un escalier tournant en communication avec le château d'en bas par un étroit couloir. La tourelle du château et la chapelle attenante sont converties depuis 1858 en un musée d'antiquités des environs de Saverne, particulièrement intéressant. Depuis les fenêtres de la tourelle, occupée au siècle dernier par Cagliostro, on a une vue splendide sur le canal, les usines du Zornhof, la falaise des basses Vosges jusqu'au fort de Lichtenberg et au sommet du Pigeonnier, les collines de Steinbourg et les hauteurs du Bastberg détachées dans la plaine. Dans la cour, devant l'entrée de la chapelle de Saint-Michel, vous voyez les monuments lapidaires qui n'ont pu trouver place à l'intérieur. Il y a : des stylobates à base carrée, provenant du castrum gallo-romain du Gross-Limmersberg ; une pierre avec rainure de l'époque celtique, trouvée à Kempel ; un fragment de colonne toscane, recueilli aux thermes de Mackwiller, avec des conduits d'eau taillés dans le grès vosgien ; une stèle triangulaire du Herrgott, dans la forêt autour du château de Greifenstein ; une quantité de pierres tumulaires à forme prismatique, et des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pierres taillées en forme d'auges, paraissant avoir servi d'urnes cinéraires. Le camp gallo-romain et la nécropole du Gross-Limmersberg ont été découverts par M. Goldenberg en 1859 sur le territoire de Hildenhausen, à dix kilomètres de Saverne, la même année que les thermes de Mackwiller, dans le canton de Drulingen. Parmi les nombreux objets déposés à l'intérieur de la chapelle, décrits par le colonel Morlet et indiqués dans un catalogue spécial de M. Audiguier, conservateur du musée, nous signalerons encore : des bas-reliefs de la forêt de Garrenburg ; des bustes de Mercure, du Gross-Limmersberg ; une pierre votive dédiée à Apollon et à Mercure ; un autel consacré à Mercure et à Hercule, recueillis l'un et l'autre sur le



Vieilles maisons de Saverne. — Gravure de Meunier, d'après une photographie de M. Merckling.

territoire de Saverne ; des tuiles de la VIIIe légion, trouvées entre Wasselonne et Strasbourg ; des armes funéraires, des silex taillés, des vases en terre cuite, des clous, des objets de parure, etc., etc.

Le château d'en bas, véritable palais, commencé par l'évêque Egon de Furstenberg et achevé par le prince Gaston-Armand de Rohan, a été reconstruit par le cardinal Louis de Rohan, à la suite d'un incendie, survenu en 1780, qui y causa de grands dégâts. Sa façade principale est tournée vers le levant, du côté du parc, au-dessus du port, établi le long du mur d'enclos, pour le service de la navigation sur le canal de la Marne-au-Rhin. Elle mesure 141 mètres de longueur et est ornée de pilastres cannelés.

Entre le canal de la Marne-au-Rhin et la route de Steinbourg, au milieu d'un parc ombreux, formé par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de grands arbres de la Faisanderie, s'élève la villa Goldenberg, en face des usines du Zornhof. Les usines du Zornhof, enclos de Sornhoven autrefois, composent un groupe de sept grands ateliers, servant à la fabrication de grosse quincaillerie, ustensiles et outils. Avant la création de ces usines, de l'autre côté du canal, leur emplacement était occupé en 1823 par un moulin à farine et une scierie. Une première fabrique d'outils établie à cette époque, et passée successivement entre les mains de deux sociétés différentes, ne réussit pas, jusqu'à son acquisition en 1837 par les propriétaires actuels. Sous l'habile direction du père de M. Alfred Goldenberg, député de Saverne au Reichstag, cette industrie prospéra si bien qu'en peu de temps de nouveaux ateliers durent être construits à côté de la première fabrique. Au moment de l'annexion du pays à l'Allemagne, les établissements du Zornhof et leurs dépendances occupaient plus de mille ouvriers. Notamment la population du village de Monswiller, près de l'usine principale, a vu tripler le nombre de ses habitants. Une cité ouvrière s'élève, composée d'une quarantaine de maisons, quelques-unes assez spacieuses pour loger deux ménages à la fois, mais toutes séparées les unes des autres, avec des pièces de terre plus ou moins étendues. Ces maisons dépendent de la fabrique; elles ont été construites de manière à permettre aux locataires de cultiver un jardin et des champs. Certains ménages entretiennent jusqu'à deux vaches. Femmes et enfants soignent les cultures, pendant que le père travaille à l'usine. Chefs d'industrie de première force, les Goldenberg, aussi bien notre ami et collègue du Reichstag que son digne père, ont constamment encouragé autour d'eux le travail agricole, cela avec autant de soin qu'ils en ont mis à perfectionner leurs procédés de fabrication et à améliorer la condition de leurs ouvriers. Parmi leurs services d'utilité générale, il faut signaler l'invention d'un système de ventilation appliqué aux ateliers de polissage des lames d'acier, ainsi que d'un procédé pour éviter les ruptures des meules servant à ce polissage, perfectionnements récompensés par un prix Montyon à l'Académie des sciences.

Après notre visite aux fabriques de Beaucourt et aux ateliers de constructions mécaniques de Mulhouse, la description des procédés mis en œuvre aux usines de la maison Goldenberg pour la fabrication des outils et des ustensiles de toute espèce prêterait à des comparaisons d'un intérêt évident. La diversité des articles produits et des procédés mis en œuvre dans les ateliers du Zornhof excite notre curiosité à un haut degré. Que ne pouvons-nous nous arrêter plus longtemps à voir par quelles opérations ingénieuses les barres d'acier et les pièces de bois brut entassées sous les hangars se transforment en lames de scie, en faux, en limes, en rabots, en ciseaux, en planes, en tilles, en pinces, en emporte-pièce, en becs-d'âne, en gouges, en râpes, en couteaux, en marteaux, en pelles, en bêches, en binettes, en pioches, en herses, en fourches, outils pour toutes les professions, instruments de tous les modèles, coupant, perçant, percutant. Sous l'action des laminoirs et du marteau-pilon, aidés de la chaleur, l'acier le plus dur s'étire, se plie et se modèle comme une pâte molle, pour reprendre par la trempe et le polissage les qualités voulues de résistance, de souplesse et de brillant. Songez un peu aux prodigieux ouvrages accomplis par la main de l'homme à l'aide des instruments variés sortis de cette fabrique; considérez la puissance acquise par l'humanité et l'amélioration de son bien-être depuis l'emploi des couteaux et des haches en pierre éclatée, confectionnés au prix de tant de peines, dans les ateliers en plein air des premiers ancêtres de notre espèce, autour des sources de nos montagnes!

Sans le soleil éclatant et le ciel bleu qui nous invitent à monter au Hohbarr, nous serions restés devant les forges et les meules à polir, afin de nous rendre compte des détails de la merveilleuse industrie en action sous nos yeux. Voici pourtant l'attelage de la maison qui nous attend : les chevaux, impatients de partir, piaffent dans la cour. En moins d'une heure nous gagnons, par un chemin ravissant, le rocher où s'élève la forteresse féodale des princes-évêques, appelée l'*Œil de l'Alsace* au concile de Constance, de même que Saverne a été désignée comme la clef du pays. Ce château est une station d'observation parfaitement placée pour surveiller à la fois la ville à ses pieds, la montée vers la France et la vallée de la Zorn. Une charte de l'évêque Rodolphe, qui gouverna de l'an 1162 jusqu'en 1179, est le plus ancien document historique où le Hohbarr se trouve mentionné. Dès lors, le château appartint à l'évêché de Strasbourg, avant que la ville de Saverne ne devînt sa propriété complète, par suite de l'échange de ses serfs de Rosheim contre les hommes de Saverne, serfs de l'empire. L'échange fut conclu en l'année 1223, entre l'empereur Frédéric II et l'évêque Berthold. Au treizième et au quatorzième siècle, les évêques de Strasbourg habitèrent souvent le Hohbarr, où ils se firent représenter plus tard par un avocat castral.

Quelque temps après avoir rendu au château de Hohbarr son importance comme forteresse, l'évêque Jean de Manderscheidt y a institué une société de buveurs. C'est la *Confrérie de la Corne*, fondée le 17 mai 1586, avec le concours de Henri de Bobenhausen, grand maître de l'ordre Teutonique, du duc Frédéric de Saxe, des comtes de Salm et de Nellenburg, le baron Philippe de Fleckenstein, Jean-Guillaume de Landsperg. La confrérie en question acquit un renom bruyant dans la société polie d'alors. Pour être proclamé membre de cette alliance des francs-buveurs du Hohbarr, il fallait vider d'un seul trait une corne d'aurochs contenant deux pintes de vin fort d'Alsace ou du Rhin. Tout candidat incapable de supporter l'épreuve statutaire était repoussé comme indigne d'entrer dans l'académie poculative. La corne à boire dont Jean de Manderscheidt fit don à son institution provenait de l'héritage de ses pères. Conservée dans les caves du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

château au temps de Grandidier, l'historien de l'église de Strasbourg, elle a disparu depuis; mais l'aubergiste actuel du Hohbarr nous en a vendu une photographie plus ou moins authentique. Cette corne était ornée de trois cercles en cuivre doré, chacun avec sa légende. En haut : *India remota cornu dedit, da deus presens presidium huic arci, tuo que favore cornu ilistu eveht;* au milieu : *Reperi destitutum, reliqui munitum, maneat tibi tuta custodia;* en bas : *Non minor est virtus quam quærere parta tueri.* De tous côtés, les membres des plus nobles familles des bords du Rhin et de l'Alsace sollicitaient la faveur d'être affiliés à la confrérie. Quelques enthousiastes de première force, tels que Christophe de Wangen, François



Ruines du château d'Ochsenstein (voy. p. 280). — Dessin de Lix, d'après M. Rothmuller.

de Landsperg et Jean-Christophe de Landsperg, reçus le 29 septembre 1632, vidèrent même la corne deux fois au lieu d'une, comme l'atteste le distique placé à côté de leurs noms sur le registre d'inscription :

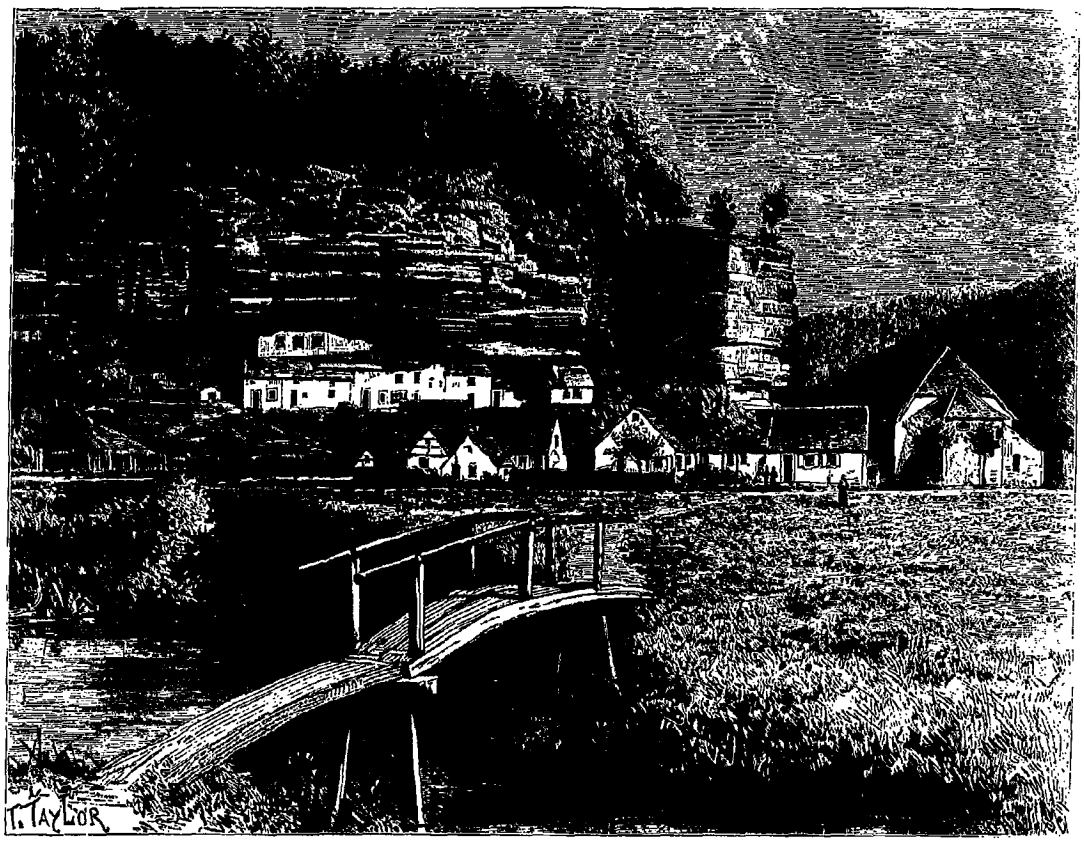
Cornu quod quandum repetita vice biberunt
Insignes scribant nobilitate viri.

Un peu plus au sud, la montagne du Hohbarr porte sur deux mamelons, à un quart de lieu l'un de l'autre, les ruines des deux châteaux de Geroldseck. Ces châteaux étaient la résidence des avoués de l'abbaye de Marmoutier. Il n'en reste que des tours élevées, visibles de loin, avec quelques pans de murs masqués par les arbres des forêts environnantes. Le grand Geroldseck était fortifié par une double enceinte. Sa tour carrée, en pierres de grand appareil, a des murs de huit pieds

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'épaisseur, ce qui ne l'a pas empêchée d'être fendue par un coup de foudre. Un souterrain, avec voûtes reposant sur des piliers carrés, existe encore à côté de la tour. Une partie des étages inférieurs du petit Geroldseck est entaillée dans le rocher, comme aussi les châteaux d'Ochsenstein. Les seigneurs de Geroldseck des Vosges sont mentionnés pour la première fois, dans l'histoire du pays, à propos des donations faites en 1127 par Pierre de Lutzelbourg au monastère de Saint-Jean-des-Choux. En 1486 le grand château a été ruiné par l'électeur palatin Philippe, alors avoué de l'Alsace, pour la répression de brigandages commis sur les routes. Depuis il n'a plus été habité. Les châteaux d'Ochsenstein occupent la montagne en face de Reinhardsmunster, entre le Löffelthal et le Kaltenthal, deux vallons dont les eaux s'écoulent dans la Zorn par le ruisseau du Bærenbæchel.

A mi-hauteur sont percées des portes, suivies d'escaliers taillés dans le roc. Impossible d'atteindre l'entrée sans le secours de grandes échelles. Le château de l'ouest, qui est le plus grand, paraît aussi avoir été le plus fort. Des restes de constructions encore considérables l'entourent et le couronnent. Sur le second rocher il n'y a plus qu'une tour, avec quelques pans de

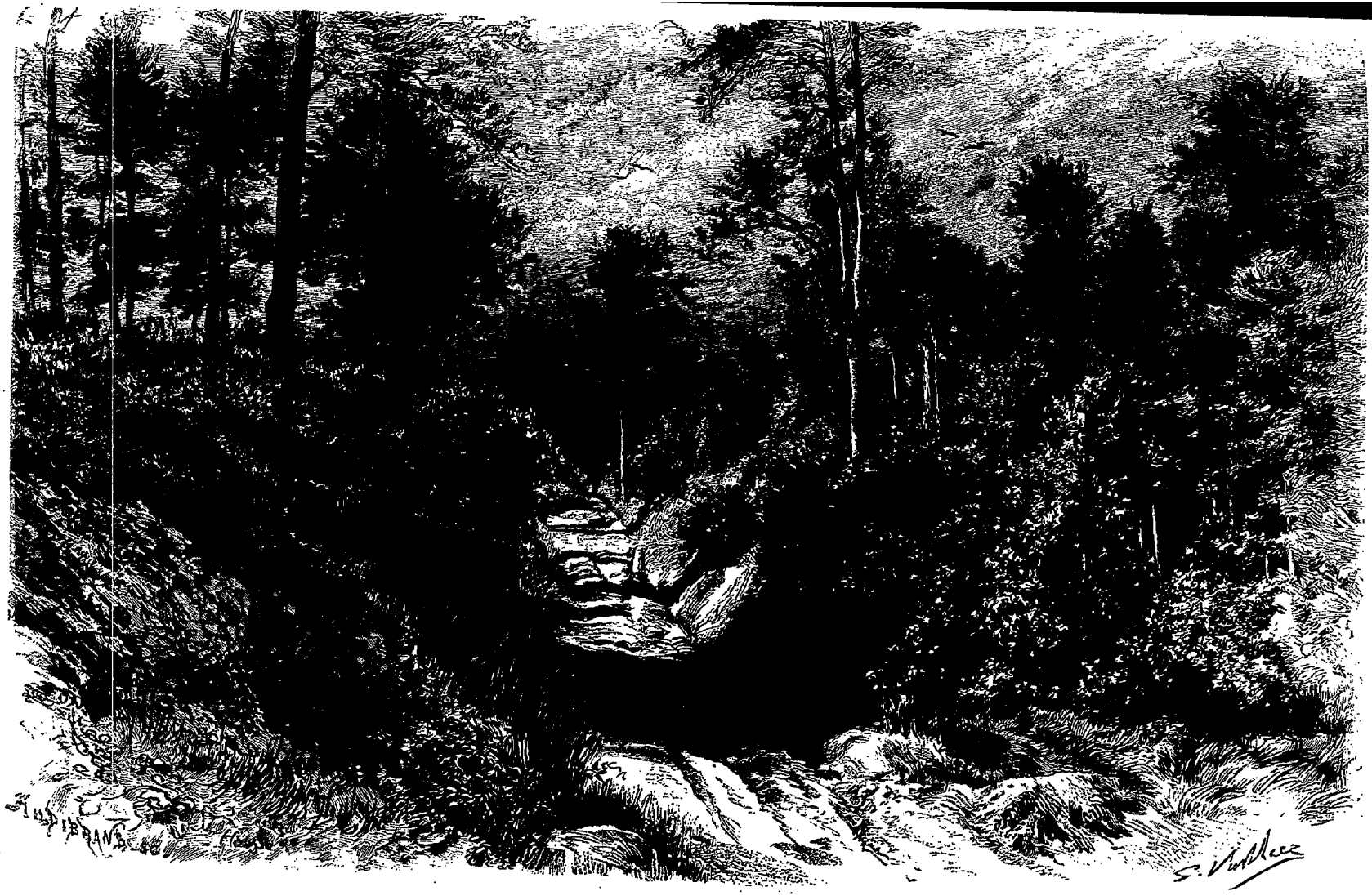


Graufthal (voy. p. 282). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

mur. Depuis la plate-forme, au haut du château principal, la vue s'étend sur les plaines d'Alsace et de Lorraine. On aperçoit la chapelle de Saint-Léon sur sa pyramide rocheuse au-dessus des forêts de Dabo. Ces forêts ressemblent à une vaste mer occupant toute la largeur des Vosges. Les Vosges se resserrent au nord, vers la montée de Saverne, où les plaines des deux versants semblent vouloir se rejoindre. Dans le lointain brumeux, le piton du fort de Lichtenberg et la masse du Lichfrauenberg s'estompent vaguement. Autour du troisième château, la futaie de sapins s'élève assez haut pour masquer la perspective au sommet du rocher.

Au Saut du Prince-Charles, au-dessus de la villa About et à côté de la route de Paris, une dalle de grès au bas d'un escarpement porte des entailles assez pareilles aux quatre fers d'un cheval. Comme la friabilité du grès efface peu à peu ces marques, des mains pieuses ont soin de les rafraîchir de temps en temps. Le rocher forme une grotte au niveau du chemin. On y remarque une excavation renfermant un petit bassin, destiné à recueillir l'eau qui suinte des parois. Trois marches d'escalier y conduisent, entaillées dans le roc. De grands arbres donnent au site de l'ombrage et de la fraîcheur. Une tradition populaire veut qu'un prince de Lorraine ayant nom Charles, chevauchant seul sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Forêt de Graufthal (voy. p. 282). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Hüffel.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la montée de Saverne, tomba près de là dans une embuscade dressée par des cavaliers ennemis. Poursuivi par ces cavaliers, le prince s'enfuit et arriva au bord du rocher qui surplombe le vallon au point où sont les empreintes. Plutôt que de se rendre, il s'élança avec son cheval dans le précipice. Telle fut la violence du saut, que le cheval imprima la marque de ses quatre fers dans le roc, où nous voyons encore cette marque.

XCIII

Le Graufthal et ses troglodytes.

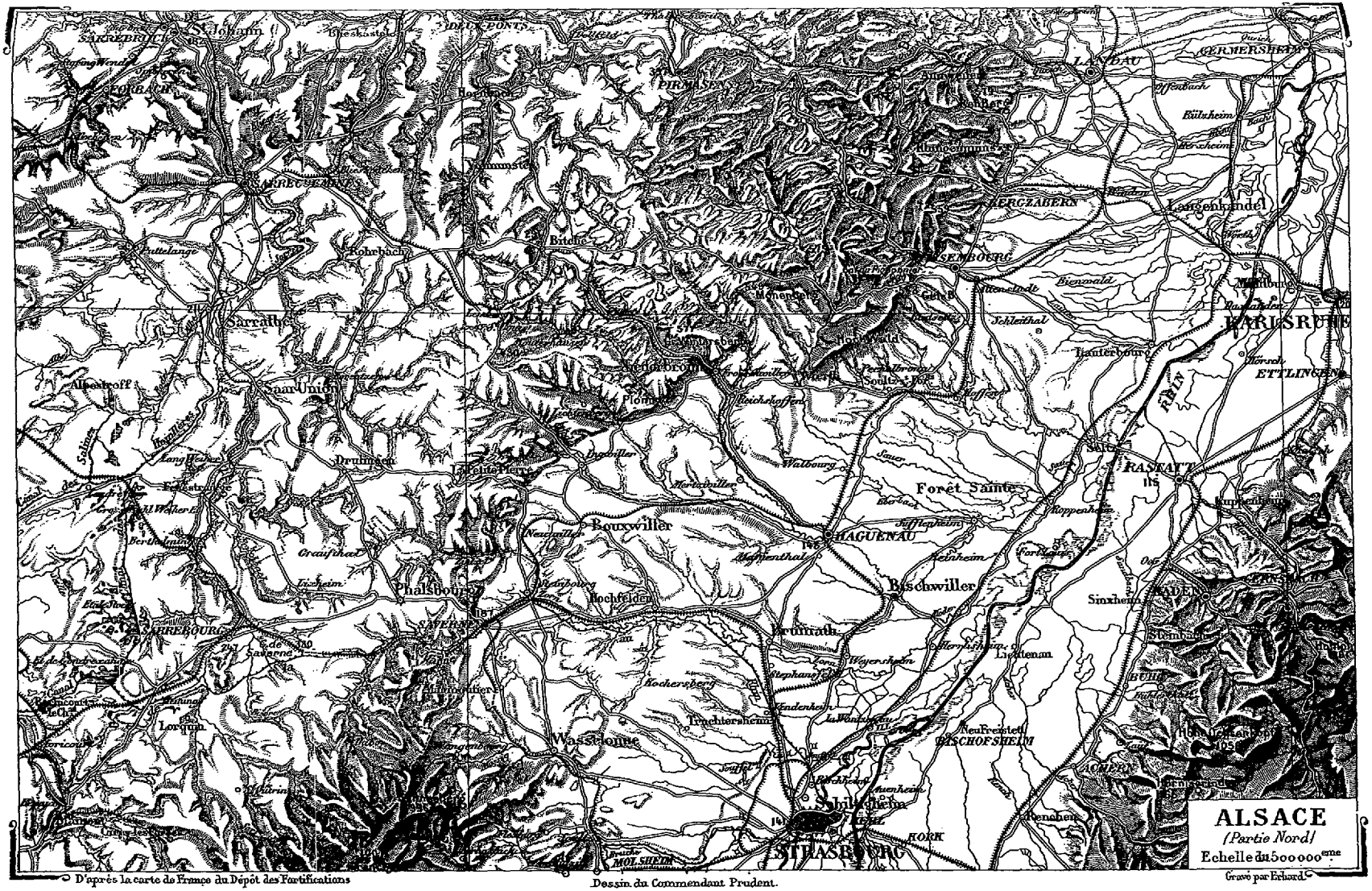
Au point de bifurcation de la route de Phalsbourg avec le chemin de la Petite-Pierre s'élève une colonne à l'altitude de 404 mètres. Nous descendons là, par la gorge du Holderloch, dans le Graufthal, où demeurent de vrais troglodytes, dans des cavernes arrangées de manière à être habitées, comme au temps passé de nos ancêtres de l'âge de pierre. Pas assez sauvage pour m'installer dans une caverne, au milieu d'un pays civilisé, lors d'une première visite aux troglodytes susdits, j'ai demandé gîte à l'auberge de l'Oberhof. Beaucoup de visiteurs fréquentent la localité pendant la belle saison, venant de tous côtés, à pied et en voiture, par les bois et les montagnes, grâce aux belles routes forestières qui sillonnent en tous sens la jolie vallée de la Zinzel. Or, cette fois, au mois de juillet 1888, toutes les chambres de l'auberge Mathis étaient prises, de même que j'avais trouvé occupés tous les logements des stations d'été du Hohwald et de Wangenbourg. « Plus de place! » a été la réponse faite à ma requête pour une installation d'une semaine seulement, en vue d'études de géologie. Plus de place! c'est bien vite dit, plus vite que ne changent les dispositions d'un homme qui a pris un parti. Devais-je donc partir, comme tous les autres renvoyés avant moi, afin de chercher un abri ailleurs? Non, du tout : étant à l'Oberhof, j'y restai. La pension Mathis a un voisin, aubergiste aussi celui-là, mais qui ne loge pas. Parce que ce brave homme ne loge pas d'habitude, je lui demandai de serrer davantage ses nombreux enfants. Ainsi il pouvait disposer en ma faveur d'un coin de chambre, juste grand comme une case de pigeonnier. C'est là que j'ai pris quartier lors de mon premier séjour au Graufthal. Là aussi j'ai noté mes observations sur la vallée de la Zinzel en particulier et sur l'orographie des basses Vosges dans leur ensemble.

Devant les fenêtres de l'Oberhof passent les chemins de Saverne, de Dossenheim et de Phalsbourg, dans un paysage avec un cadre gracieux de montagnes et de prairies, où tout est vert, sauf le ciel et les routes. La forêt commence à cent mètres du groupe de maisons, avec ses épais ombrages de hêtres d'une part, de sapins de l'autre. Les routes elles-mêmes sont plantées d'arbres, ainsi qu'une partie des prés et quelques champs cultivés, par exception, sur les pentes douces d'une colline au premier plan, au lieu de se trouver avec les autres terres labourables au haut des plateaux, au-dessus des forêts. Une maison forestière, l'auberge où j'ai logé et la maison Mathis composent tout le groupe de maisons : le village du Graufthal est retiré plus en arrière dans la vallée. Le cours sinueux de la Zinzel forme bordure au potager et au verger de la pension. Un fort pont en pierres de taille, à trois arches, livre passage au ruisseau, dont le lit, entaillé à quatre ou cinq mètres de profondeur, décrit de nombreuses boucles à travers les prés. Ces boucles, ces capricieux méandres, en s'éloignant, pour revenir ensuite sur eux-mêmes, conduisent le courant d'eau d'un bord à l'autre de la vallée. Peu large et souvent imperceptible depuis la route, le sillon est marqué par des saules ou des aunes formant rideau par places et parfois isolés. Sur la gauche, derrière la maison forestière, des couches de poudingue dominent la route à une grande élévation, formant des escarpements en surplomb, avec une plate-forme moussue et des bruyères en haut. Tout l'ensemble de ce site laisse une profonde impression de calme. Tout le paysage exprime une sérénité parfaite. Toute la scènerie est riante. De même que le regard, l'esprit se repose. Si nos montagnes offrent ailleurs des perspectives plus grandioses, nulle part elles ne sont plus gracieuses.

A trois kilomètres en arrière de l'Oberhof se trouve le hameau de Graufthal ou Graufel, annexe de la commune d'Eschburg. Presque tous les vallons latéraux renferment des fermes isolées, des scieries ou de petits moulins. Moulins et scieries sont mis en mouvement par des ruisseaux, avec des chutes plus ou moins fortes, dont l'eau s'amasse dans des bassins-réservoirs plus ou moins grands, formés par des digues artificielles. Les scieries marchent bien et le travail ne leur manque pas: mais les moulins végètent et dépérissent. Pourtant les meuniers prélèvent dans une large mesure le prix de leur travail sur le seigle à moudre amené par les paysans. Conseillez-vous aux paysans qui se plaignent de ce prélèvement trop fort, de payer leur meunier argent comptant au lieu des payements en nature, ils vous répondent que le payement en argent ne les préserve pas d'un prélèvement de grain, comme *malzer* ou taxe de mouture supplémentaire. Comment engraisser autrement les dindonneaux du moulin ? Ils veulent manger aussi, ces dindonneaux, avant de passer à la rôtissoire aux jours de fête trop multipliés. La conséquence est que les paysans, au lieu de faire moudre leur grain, le vendent au marchand, pour acheter la farine ou le pain du ménage. Ce commerce se concentre entre les mains de quelques grands établissements à outillage perfectionné, les nouveaux chemins qui pénètrent partout aidant, tandis que les meuniers de la vallée, autrefois gros bonnets faisant figure, se ruinent maintenant.

Quel singulier aspect présente pourtant le Graufthal! Les maisons du hameau, toutes blanchies à la chaux, ainsi que la façade des troglodytes, se disséminent dans deux vallons formant fourche autour d'un énorme escarpement de grès, pareil à un bastion gigantesque.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Carte de la Basse-Alsace.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'église, privée de clocher, et de chétive apparence, est bâtie à l'angle de ce rocher. Au-dessus de la première rangée de maisons apparaissent les habitations établies dans les cavernes à l'intérieur de l'escarpement. Ces demeures ont une façade comme les autres, appliquée à l'ouverture des excavations. Une galerie, sans rampe extérieure, contourne le rocher devant les troglodytes, passant autour du coin d'un vallon à l'autre, accrochée au flanc de la montagne. Apparemment, les cavernes naturelles ont été agrandies de main d'homme et aménagées en habitations. Au-dessus de la seconde rangée, le rocher renferme encore une ou deux demeures de troisième rang dans une anfractuosité supérieure. En grimpant par la galerie, à côté de ces habitations, quiconque a l'odorat délicat prendra la précaution de se boucher les narines. Peu de visiteurs y montent toutefois, tellement le passage est étroit, glissant, vertigineux. « Il y a du danger », me dit une bonne femme qui me voyait escalader le rocher par un angle extérieur. Du danger, pas précisément, mais une difficulté à surmonter en s'aidant des pieds et des mains pour atteindre le haut plus vite. Le haut du rocher surplombe l'église et domine toute la localité, depuis sa plate-forme à nu. C'est, comme partout dans cette vallée, une forte assise du grès vosgien. De petits hêtres en buissons, tordus et rabougris, faute d'une nourriture suffisante, s'accrochent aux anfractuosités, en avant d'une forêt en futaie. Derrière le rideau de grands arbres, le plateau, entre les deux vallons, est cultivé de pommes de terre et de seigle. Il y a aussi beaucoup de cerisiers bien vigoureux, dont les distillateurs tirent un bon kirschwasser. Le seigle rend jusqu'à 25 hectolitres par hectare, la pomme de terre 200 hectolitres, sur les champs suffisamment fumés. Peu de champs malheureusement reçoivent un engrais suffisant, bien que les ménages du Graufthal élèvent une ou deux vaches chacun.

XCIV

La Forêt Sainte et Hagenau.

Tout comme la Hart ou les collines du Kochersberg, le territoire de la forêt de Hagenau, la Forêt-Sainte du moyen âge, peut être considéré comme une région naturelle nettement caractérisée. C'est une plaine sablonneuse, encore couverte de bois, parce que les cultures arables ne réussissent pas sur son sol trop maigre. Malgré l'accroissement de la population dans le pays, en dépit des efforts de l'agriculture pour soumettre à la charrue toutes les terres utilisables, il reste ici une forêt occupant une superficie d'une quinzaine de milliers d'hectares d'un seul tenant. Aux temps préhistoriques, toute l'étendue de la plaine entre le Rhin et les montagnes était couverte par une immense forêt vierge. Même au commencement du siècle actuel, avant la correction du cours du Rhin, le massif forestier allait encore, presque sans discontinuité, depuis les bords du fleuve, à partir de Fort-Louis et de Drusenheim, jusqu'au delà des montagnes par Ingwiller et Niederbronn. Les populations dont les tombeaux sont cachés par les tumulus visibles dans la forêt, défrichèrent, à mesure de leur arrivée dans le pays, les territoires les plus propres à la culture par la nature du sol. Les surfaces sablonneuses peu productives restèrent abandonnées au bois, tandis que les terrains de limon, plus fertiles, devinrent l'emplacement des centres habités, des villages groupés de préférence aux abords de la voie romaine, le long du Rhin et sur la lisière des coteaux au pied des Vosges.

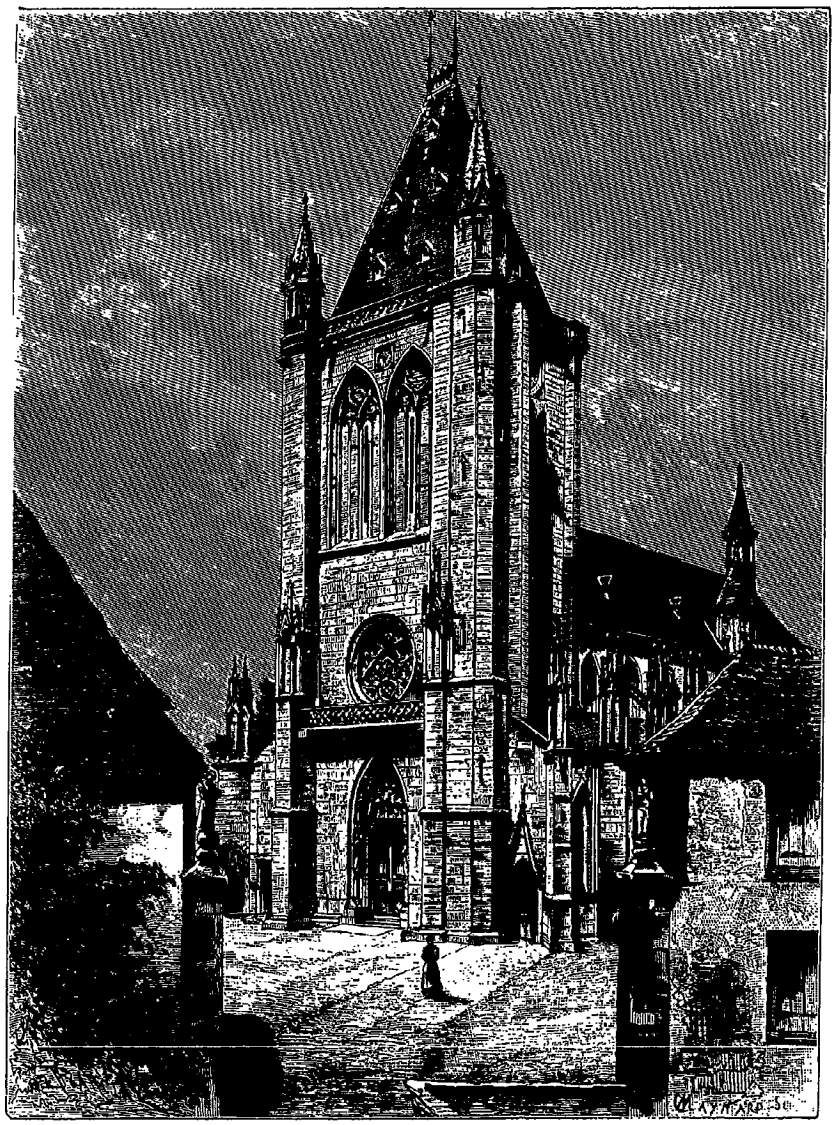
Le chemin de fer de Strasbourg, avant d'atteindre la station de Hagenau, passe dans une profonde tranchée. Cette tranchée s'ouvre dans une ondulation du terrain au-dessus du bas-fond où s'élève la ville, sur le cours de la Moder. A la traversée de Hagenau, la rivière se partage en deux bras, qui forment une île. Probablement le quartier le plus ancien de la ville était confiné dans cette île, autour d'un château de chasse, converti plus tard en un palais impérial, mais démoli maintenant. Des remparts de l'enceinte fortifiée, debout au moment de l'annexion à l'empire allemand, comme à Schlestadt, il reste seulement des tronçons. Des jardins remplissent une partie des fossés de la forteresse disparue et remplacée maintenant par des boulevards plantés d'arbres. Beaucoup de squares ornés d'arbustes et des parterres de fleurs à l'intérieur, avec des allées ombreuses et fraîches. Les rues sont propres, bien pourvues d'eau et de lumière. Comme monument et en fait d'édifices publics, on peut citer les deux églises Saint-Georges et Saint-Nicolas, la tour des Chevaliers, l'hôpital civil, une grande caserne de cavalerie, le théâtre, la halle au houblon, les écoles, le château d'eau, une maison de détention pour les femmes, le lazaret militaire et le pénitentiaire des jeunes garçons.

Descendu au modeste rang de chef-lieu de canton sous le régime de l'administration française, Hagenau est redevenu depuis la réannexion allemande le siège d'une direction de cercle. Sa garnison actuelle se compose d'un régiment de cavalerie, d'un régiment d'infanterie et d'un bataillon de chasseurs, sans compter les troupes logées dans les baraquements du Schiessplatz pour les exercices de tir au canon. Grâce à son domaine forestier, à la propriété par indivis avec l'État de la grande forêt, aucune autre ville d'Alsace n'a des revenus aussi riches, sans impôts additionnels pour ses habitants. La population s'élevait, au recensement du 1er décembre 1885, à un total de 13469 habitants, demeurant dans 1446 maisons, y compris 1785 militaires, dont le nombre a été augmenté depuis. Cette population comprenait, au point de vue des cultes : 10092 catholiques, 2691 protestants, 673 israélites. En 1860 la population civile était de 11071 individus, sur lesquels 10120 professaient le culte catholique. Point de grande manufacture dans la ville; l'industrie se borne à quelques ateliers pour la fabrication de meubles et de poêles en faïence; quelques moulins, des scieries,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une brasserie, une fabrique de savon, une imprimerie. Dans les derniers temps, c'est la culture du houblon qui fournissait la principale ressource, maintenant bien réduite, à cause du bas prix des produits. La banlieue, avec 4216 hectares de terres arables, se prête avec avantage à cette culture, par la nature du sol. On plante encore actuellement 120 0000 perches dans ces houblonnières, susceptibles de donner dans les belles années une récolte de 11 000 quintaux, valant pour leur teneur en lupuline et pour leur arome les beaux houblons de Bohême et de Bavière. Un commerce très actif règne pour ce produit à la grande halle, du mois de septembre au mois de novembre.

L'église paroissiale Saint-Georges remonte aux pre-



Église de Niederhasslach (voy. p. 286). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

miers temps de la fondation de la ville. C'est un édifice d'un style sévère et simple, à triple nef romane du douzième siècle. Composée primitivement de sept travées, cette nef a été allongée dans la suite, par le déplacement du portail principal. Tandis que l'architecture de la croisée rappelle l'époque de transition, le bras du transept, le chœur et deux petites chapelles latérales sont gothiques. De prime abord, ce monument contraste, par la pauvreté de sa décoration extérieure et ses dehors plus modestes, avec les églises romanes contemporaines de Marmoutier et de Rosheim, en Alsace, de Saint-Dié et d'Étival, au delà des Vosges. Son constructeur, suivant le curé Guerber, qui a fait restaurer l'église dans ces derniers temps, a dû être un architecte de l'école de Hirschau, monastère de bénédictins du diocèse de Spire, dont les principes se re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trouvent dans la construction de la plupart des édifices religieux de la même époque sur les bords du Rhin.

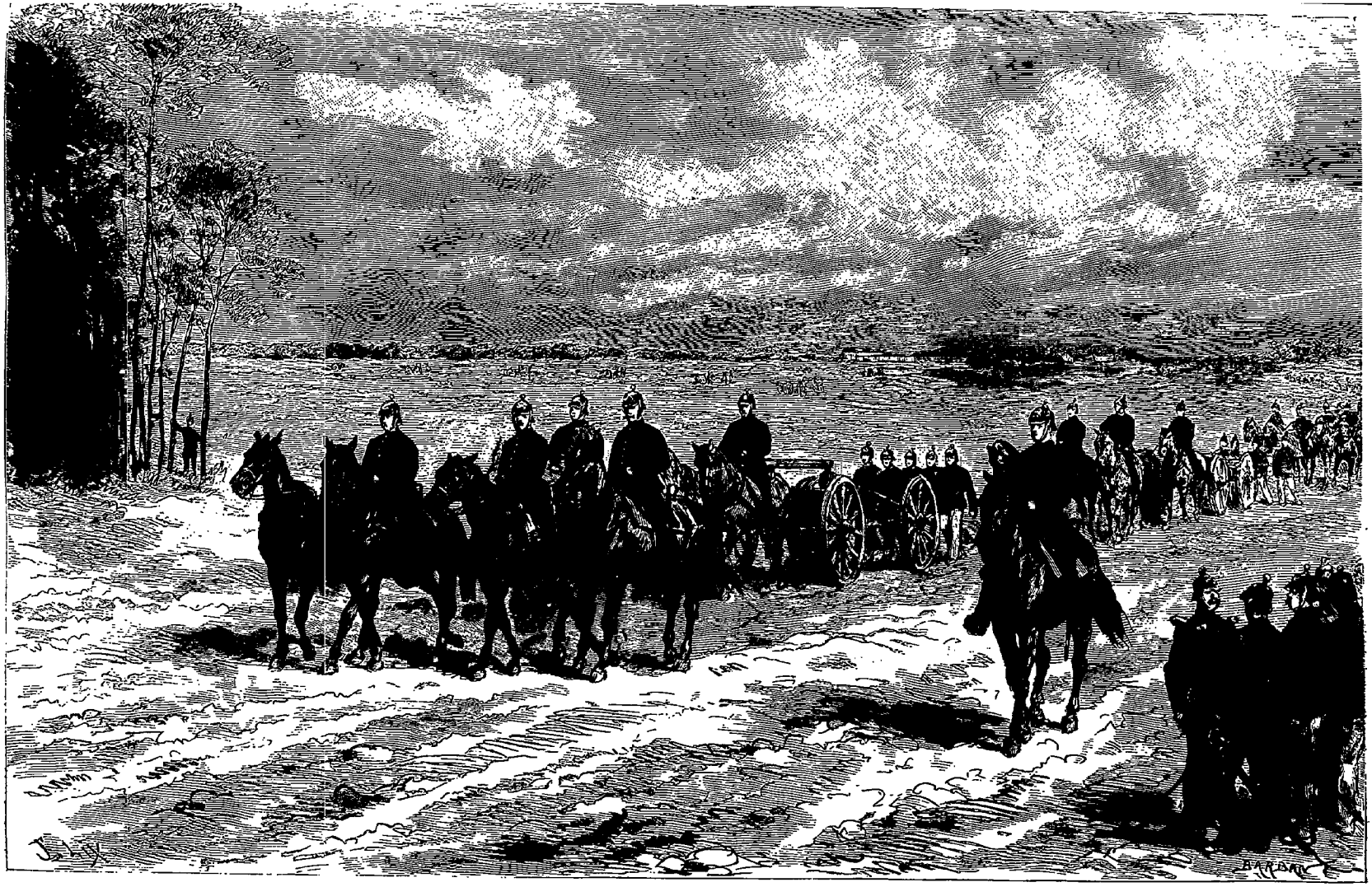
La façade principale de l'église Saint-Georges s'élève sur une place plantée d'arbres et ornée d'une fontaine monumentale à double vasque, venant du couvent de Neubourg. Un groupe d'anges appuyés contre une ruche soutient la mitre abbatiale au-dessus de la fontaine. A côté vient d'être bâtie une grande maison d'école, avec des fenêtres en plein cintre d'un joli effet. L'église Saint-Nicolas, seconde paroisse de la ville, doit son origine à l'empereur Frédéric Barberousse, qui fonda sur le même emplacement le premier hôpital de Hagenau. Elle a été reconstruite au quatorzième siècle et consiste en un édifice ogival à trois nefs, de formes pures et d'une belle ossature, avec une voûte élancée reposant sur des colonnes monocylindriques. Hagenau avait d'ailleurs autrefois beaucoup d'édifices religieux, comme la plupart de nos villes d'Alsace. Outre les deux églises paroissiales, on y voyait au moment de la Révolution, vers la fin du siècle dernier, une dizaine de chapelles consacrées au culte, des couvents de capucins, de dominicains, d'augustins, un collège de jésuites, celui-ci sur l'emplacement de l'ancien château impérial. Puis aux établissements religieux de la ville s'ajoutent les monastères de la Forêt-Sainte dans ses environs : Marienthal et son pèlerinage célèbre, le monastère de Sainte-Walburge, l'abbaye de bénédictines de Biblisheim, l'abbaye cistercienne de Neubourg, le couvent de Kœnigsbruck, les abbayes de Selz et de Surbourg; cette dernière, alliée de l'abbaye de Niederhasslach, dont Erwin de Steinbach a reconstruit la belle église.

De l'ancien château impérial, Pfalz ou Burghaus, il ne reste plus de trace visible, pas plus que de l'enceinte fortifiée du moyen âge. Situé dans l'île formée par les deux bras de la Moder, à l'intérieur de la ville actuelle, le château a été renversé en 1677, par ordre du maréchal de Créqui, lors d'un incendie qui a détruit beaucoup d'autres constructions. Sur son emplacement nous trouvons une caserne de cavalerie, qui a remplacé un collège de jésuites, florissant pendant la première moitié du dix-huitième siècle. Cette caserne se compose d'un ensemble de bâtiments édifiés de 1767 à 1776. En arrière de la caserne sont les beaux locaux de la maison centrale des femmes, construits d'abord pour servir d'hôpital militaire et changés depuis en prison. La prison centrale des femmes a actuellement 240 pensionnaires. Dans la tour des Chevaliers est installée la prison cantonale, à côté du marché aux bestiaux. Beaucoup de services publics occupent d'anciens couvents. A l'hôpital civil, dont la façade donne sur la place d'armes, loge l'abbé Hanauer, le savant historien des cours colongères, dont l'Institut de France a plusieurs fois couronné les ouvrages. Il est bibliothécaire et archiviste de la ville de Hagenau, son lieu natal, depuis qu'il a quitté sa chaire de rhétorique au collège libre de la Chapelle. La bibliothèque municipale de Hagenau renferme plus de douze mille volumes.

Au milieu de la grande forêt, sur les bords de l'Eberbach, on voit un vieux chêne, dit le Chêne de l'Ermite, *Einsiedler-Eich*, près duquel la tradition populaire indique l'emplacement de la cellule de saint Arbogaste. Il y a peu d'années, cet arbre énorme étendait encore au-dessus des massifs de sapins, de hêtres et de chênes plus jeunes, ses bras gigantesques, comme un défi jeté au temps. Mais plus d'une fois la foudre a frappé sa cime, et maintenant ses branches tombent une à une sous le poids de l'âge. Des forestiers compétents lui assignent six à sept siècles d'existence. Les creux formés dans le tronc ont été maçonnés. Mesuré à un mètre et demi au-dessus du sol, nous lui trouvons quatre brasses de tour, soit plus de deux mètres en diamètre. Il ne vit plus que par l'écorce et par quelques rameaux. C'est un mourant. Sous la feuillée, à l'entour, les oiseaux n'en chantent pas moins. Quelle verdure tendre que celle des hêtres où la lumière se tamise! Quel port superbe ont les grands chênes voisins, à côté des bouquets de bouleaux au tronc blanc, qui se détache sur le fond sombre des pins! Écoutez le coucou lancer les appels de sa grosse voix sonore, plus forte que sa taille. La matinée a été très fraîche, malgré le soleil sur un ciel sans nuage. Les gouttelettes de rosée perlent encore dans le calice des fleurs, aux feuilles des arbres, à la pointe des herbes. Rien n'est plus charmant que cette promenade sous bois, à travers les halliers tout pleins des effluves du renouveau.

Chemin faisant, sous bois, au voisinage de toutes les routes qui traversent la forêt de Hagenau, vous remarquez des tumulus plus ou moins nombreux, les uns déjà fouillés, les autres à ouvrir encore, élevés de deux à trois mètres au plus au-dessus du niveau général. Une partie de ces tumulus ont été explorés par M. Nessel, maire de Hagenau et membre du Conseil d'État pour l'Alsace-Lorraine, qui a formé une collection très riche des objets retirés de ces fouilles. A de rares exceptions près, les tumulus de la plaine du Rhin, dans la Basse-Alsace notamment, se composent des matériaux qui se trouvent sur place, de sable ou de limon. Ce ne sont pas des tertres formés par un noyau de pierres posées en voûte pour la sépulture centrale, et entouré d'un ou de plusieurs cercles de pierres dressées debout. M. Nessel les considère comme des sépultures de famille, réunies en nombre plus ou moins considérable, selon l'importance de la population qui les a élevées, selon la coutume variable d'ensevelir les morts, isolément ou en groupes. Dans ce dernier cas, pour les sépultures en groupes, on couchait le premier mort sur le sol, on élevait un petit tertre sur son cadavre. Les autres membres de la famille étaient placés successivement autour du premier, sous le même amas de terre, en commun, jusqu'à ce que le tumulus eût pris de trop fortes proportions ou que la famille eût disparu. Parfois l'enterrement se faisait aussi dans des tertres déjà élevés, qui recevaient ainsi plusieurs couches de cadavres. M. Nessel n'a trouvé de traces de crémation que dans les tombes les plus anciennes,

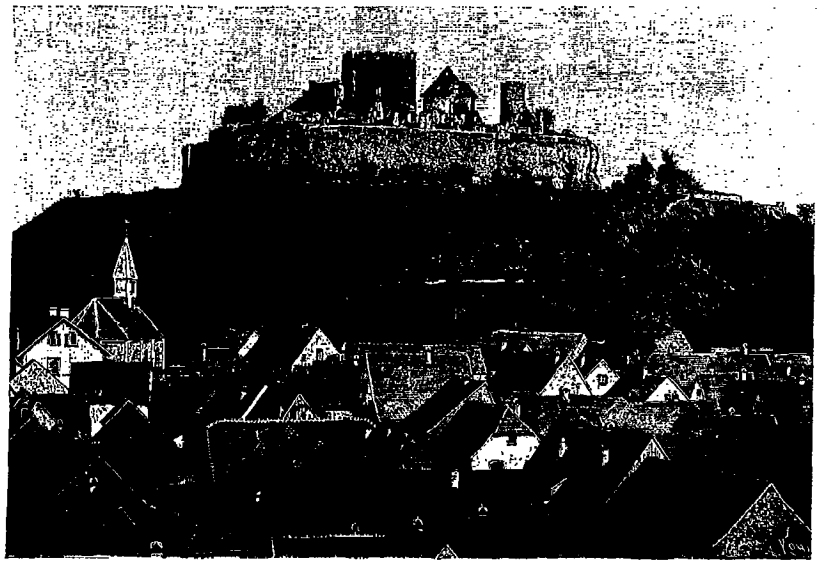
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tir d'artillerie de Haguenau (voy. p 288) — Dessin de Lix, d'après des photographies de M. Hüffel.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

où les os des cadavres brûlés étaient tantôt renfermés dans des vases, tantôt déposés dans la terre. Dans la plupart des cas, le mort était habillé, paré de ses ornements ou muni de ses armes, dans un cercueil de chêne, dont il reste dans beaucoup de tombes de grands morceaux. Rareté du métal et abondance de vases, tels sont les caractères des tombes les plus anciennes : les objets métalliques, tous en bronze, consistent pour les hommes en haches, poignards, couteaux, grandes épingles à retenir les vêtements; pour les femmes ce sont des bracelets en fil de bronze tournés en spirales, à beaucoup de tours, des anneaux de pied formés d'une lame mince terminée en deux disques de fil enroulés, des colliers d'ambre et de grandes épingles. Plus tard et pour la période suivante, le métal paraît plus abondant, quoique les armes semblent disparaître peu à peu : les bracelets sont des anneaux massifs cerclés, auxquels s'ajoute pour les femmes un torque massif, coulé sans ornementation, comme s'il y avait eu un recul dans l'art. Puis a suivi une période d'un développement considérable de l'industrie indigène, correspondant à l'époque de Halstatt des archéologues. Les vases disparaissent, mais le bronze est travaillé avec plus d'élégance, et le martelage remplace le moulage primitif. Au lieu de l'épingle pour attacher les vêtements, apparaît la fibule, qui affecte des formes très diverses, accompagnées d'ornements plus abondants : pour les femmes, colliers en quantité, épingles à cheveux avec ou sans têtes d'ambre, bracelets et plaques de ceinture en bronze laminé et orné d'estampages ou de gravures au burin, pendeloques et verroteries; pour les hommes, de simples fibules et quelques anneaux massifs.



Fort de Lichtenberg (voy. p. 280 et 276). — Gravure de Kohl, d'après une photographie de M. Merckling.

Après ce coup d'œil sur les tumulus de la forêt, nous ne pouvons quitter Hagenau sans une tournée au pénitentiaire de jeunes garçons et au champ de tir d'artillerie, tous deux à proximité de Marienthal. Le champ de tir, pour les exercices d'artillerie à longue portée, se trouve à quatre kilomètres de la ville, entre les villages de Kaltenhausen et de Shirheim. Ouvert dans l'intérieur de la forêt, entouré de toutes parts d'un rideau de bois de pins, ce vaste polygone occupe une superficie d'un millier d'hectares, par suite d'agrandissements successifs. Tous les régiments d'artillerie des trois corps d'armée en garnison en Alsace-Lorraine, dans le pays de Baden et dans le Palatinat bavarois, s'y rendent tour à tour pour leurs manœuvres spéciales. En arrivant par Kaltenhausen au Schiessplatz, vous voyez d'abord un groupe d'auberges et de boutiques alignées le long de la grand'route, avec des baraques de comédiens, pour le divertissement et la restauration des soldats. Une allée plantée d'arbres passe entre les rangées de baraquements occupés par les troupes qui séjournent pour les exercices. Les constructions nouvelles sont en briques et en charpente, les unes à simple rez-de-chaussée, les autres à étages. Ces dernières deviennent de véritables casernes très solides. Çà et là veillent des sentinelles. Autour du casino des officiers, un petit jardin. Puis des magasins et les parcs, des rangées d'affûts de canons et de caissons. Les artilleurs s'exercent, par petits détachements, dans les enclos formés par des barrières.

Charles GRAD.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La fontaine de Sainte-Odile (voy. p. 290). — Dessin de Lix, d'après nature.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND [1].

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XCV

La montagne Sainte-Odile et le mur païen.

Sainte-Odile, Hohenburg, Altitona, autant de noms du même lieu à différentes époques, tour à tour forteresse, château féodal, couvent vénéré dans les légendes, célèbre par ses souvenirs. Pareille à un promontoire avancé, aux escarpements abrupts, la fière montagne est visible de loin, au-dessus de la plaine. Une ou deux heures d'ascension à travers une forêt épaisse vous amènent au pied de la crête. Là des parois de rochers verticales ou de grands blocs arrangés en murailles se dressent devant vous brusquement. C'est l'enceinte du vieux mur païen, voilée dans l'ombre verte des grands sapins. Apparition qui empoigne et impressionne dans sa solitude mystérieuse. Franchissez-vous cette enceinte, pour gagner la terrasse du couvent, votre regard embrasse un des plus beaux panoramas de la terre alsacienne. Une pointe de grès, aplatie au sommet et découpée par des précipices, s'avance au-dessus des bois environnants. La plate-forme porte une église et les bâtiments claustraux, devenus une station d'été pour les visiteurs profanes. L'hospitalité offerte par les sœurs, qui desservent la maison, est simple et cordiale. A certains jours de fête, les pèlerins viennent en foule vénérer ici la patronne du pays et implorer ses grâces. Quel calme dans ce séjour! Quel réconfort dans sa

1. Suite. — Voyez t. XLVIII, p. 145, 161, 177 et 193; t. XLIX, p. 161, 177 et 193; t. L, p. 81, 97 et 113; t. LI, p. 369, 385 et 401; t. LII, p. 145, 161 et 177; t. LIII, p. 81, 97, 113 et 129; t. LIV, p. 241, 257 et 273; t. LV, p. 273, 289 et 305; t. LVI, p. 209, 225, 241, 257 et 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nature sereine! Quel apaisement profond pour les cœurs fatigués des agitations du monde!

La paix du cœur est le bien suprême recherché par les âmes mystiques. Prier et travailler, afin d'avoir la paix intérieure dans ce monde, dans l'éternité la vision de Dieu, obtenues par le détachement des convoitises terrestres : tout le secret, l'explication complète des vocations religieuses se trouve et se résume dans cette inspiration intense. Si nous pouvions déchiffrer les inscriptions tumulaires de l'ancien cloître, nous y lirions l'épitaphe : *Non solum, sed cœlum*, « J'ai voulu le ciel, non la terre ». Belle et touchante pensée gravée sur cette tombe du moyen âge. Comme elle peint d'un trait le caractère de nos congrégations catholiques! A demi effacée sur la pierre, la maxime de sainte Odile demeure vivace dans l'esprit de tant de maisons religieuses fondées en Alsace sur ses conseils ou à son exemple. Encore maintenant, où tant d'hommes qui ne croient à rien, mais qui travaillent et souffrent, demandent à jouir de la terre, en retournant la devise : *Non cœlum, sed solum*, des milliers d'émules de la fondatrice de Hohenburg se dévouent à continuer sa tâche. Les sœurs de Niederbronn, les sœurs hospitalières de la Toussaint, à Strasbourg, les sœurs d'école de la Providence à Ribeauvillé, pour ne nommer que les congrégations les plus répandues, ont voué leur existence au soin des pauvres et des malades. Nous n'avons pu raconter les choses de ce pays sans mentionner aussi leurs services et leur rôle.

Devons-nous redire à nouveau l'histoire du couvent de Hohenburg? Des chroniqueurs du moyen âge relatent que le père de sainte Odile, Athic ou Ettich, ayant reçu du roi Childéric le duché d'Alsace, eut sa résidence dans la villa royale d'Ehenheim et dans la forteresse de la montagne appelée autrefois Altitona : *A prefato Rege ducatum Germaniæ adeptus fuerat, habuitque sedem in villa regia quæ Ehenheim vocatur vel in castro in vertice montis sito, quod olim propter irruptionem Ungarorum a superioribus regibus constructum et Altitona fuerat noncupatum, nunc vero eadem etymologia Hohenburc nominatur.* (Chronicon Novientense, apud Martene Thesaur.-Anecdotor.) *A præfato Rege Hilderico ducatum Germaniæ adeptus, habuitque sedem, in villa regia Ehenheim et in castro quod Hohenburg nominatur.* (Fragmentum historicum apud Artisium, Script. rer. Germ., pars II.) Suivant la légende, Béreswinde, femme d'Athic, mit au monde, vers l'an 654, au château d'Ehenheim (Obernai de nos jours), une fille aveugle. Le père, qui désirait la naissance d'un fils, voulut faire tuer cette enfant; mais la mère confia la petite à une nourrice fidèle, qui la cacha à Scherwiller d'abord, puis la conduisit au couvent de Beaune, en Bourgogne, où elle fut élevée. Baptisée à l'âge de douze ans, sous le nom d'Odile, par saint Hidulphe, fondateur de l'abbaye de Moyenmoutier, près Saint-Dié, la noble jeune fille recouvra subitement la vue, dont elle était privée depuis sa naissance. Ce miracle la décida à se consacrer au service de Dieu et des pauvres; mais elle resta au couvent de Beaune jusqu'à sa vingtième année. Dans l'intervalle, sa mère eut cinq autres enfants, dont quatre fils. Plus d'une fois Béreswinde supplia son époux de reprendre à la maison sa fille aînée, sans réussir à le fléchir. Pourtant son fils Hugues fit venir secrètement Odile au château de Hohenburg. Le duc Athic, irrité de cet acte contraire à sa volonté, frappa le jeune homme de son couteau. La vue du sang répandu, peut-être aussi l'influence bienfaisante de la présence d'Odile, donna des remords au violent seigneur. Autant celui-ci avait jusqu'alors haï sa fille, autant il se prit à la chérir désormais. Elle devint son enfant préférée entre tous. Sur ces entrefaites, le duc proposa à Odile un brillant mariage. Pour ne pas manquer à ses vœux, la vierge dut s'enfuir, afin d'échapper à cette union contraire à sa vocation religieuse. Athic, lancé à sa recherche, la retrouva dans un lieu retiré, de l'autre côté du Rhin, sur la montagne près de laquelle s'élève aujourd'hui la ville de Fribourg. Touché au cœur par ses vertus, il lui promit de respecter sa résolution d'entrer dans une maison religieuse. Pour la garder à proximité, sans renoncer à sa promesse, le père abandonna à sa fille le château de Hohenburg, avec l'autorisation de le transformer en couvent. Des demoiselles des plus nobles familles du pays se réunirent sous la règle d'Odile, qui fonda, de plus, au bas de la montagne, pour les malheureux trop faibles pour monter à Hohenburg, un hospice, devenu le monastère de Niedermunster. La tradition place la fondation de l'abbaye de Hohenburg vers l'an 680, et en 720 ou 723, le 13 décembre, la mort d'Odile, en odeur de sainteté, entourée de la vénération générale. Dans sa vieillesse, l'abbesse descendait chaque jour du couvent supérieur à l'hospice du bas, en accomplissant des prodiges de charité. Une fois, elle trouva sur le sentier de la montagne un pèlerin exténué de misère et de soif. Pensant au miracle de Moïse, elle frappa de son bâton le rocher, d'où jaillit une source abondante. Cette fontaine porte encore le nom de Sainte-Odile, et les paysans atteints de maux d'yeux viennent se laver avec son eau pour se guérir.

Dotées richement, les deux abbayes de Hohenburg et de Niedermunster continuèrent à prospérer. Leur état florissant est attesté dans un acte par lequel l'empereur Charlemagne, résidant à Schlestadt vers Noël 776, reconnaît leurs droits et leurs privilèges, sans juridiction séculière autre que celle de l'empire. Cette déclaration d'immunité a été renouvelée le 9 mars 837 par une charte de Louis le Débonnaire, datée d'Aix-la-Chapelle, qui dit : *Præceptio quam dominus et genitor noster Karolus piissimus Imperator erga monasterium, cujus vocabulum est Hohenburg, quod in honore genitricis D. N. Jesu Christi et beati Petri, principis Apostolorum, constat esse dedicatum... fieri inserat.* Pendant le neuvième et le dixième siècle, l'histoire des deux couvents reste obscure. Ravagé deux fois avant le milieu du onzième siècle,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Hohenburg reçut en 1049 la visite du pape alsacien saint Léon IX, parent de l'abbesse d'alors, qui était fille du comte Hermann de Verdun. Léon IX restaura l'abbaye et promulgua en 1050 la bulle de canonisation de sainte Odile. Le duc d'Alsace Frédéric II, avoué de la congrégation, s'en appropria les biens. Mais l'empereur Frédéric Barberousse rendit ces possessions à leur destination religieuse, en même temps qu'il établit dans l'abbaye eu 1153 sa parente Relindis. Celle-ci y gouverna avec un zèle pieux une trentaine de



Une religieuse. — Gravure de Thiriat, d'après un tableau de Henner.

dames nobles vivant selon la règle de Saint-Augustin. En 1167 succède à Relindis l'abbesse Herrade de Landsperg, auteur du célèbre *Hortus deliciarum*, un des monuments littéraires de l'époque, brûlé malheureusement lors du bombardement de Strasbourg en 1870, dans l'incendie de la grande bibliothèque. Herrade de Landsperg fonda, outre le prieuré de Truttenhausen, celui de Saint-Gorgon, dans le vallon de Saint-Nabor, au nord du vallon de Niedermunster. Du douzième au quinzième siècle le couvent eut à souffrir de plusieurs incendies. Le 4 mai 1353, l'empereur Charles IV y vint et fit ouvrir le tombeau de sainte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Odile, dont il emporta l'avant-bras droit, pour le déposer à Prague. Une lettre de ce souverain à l'évêque Jean de Lichtenberg, de l'année 1358, montre qu'à cette époque les chanoinesses de Hohenburg étaient déjà sécularisées. En avril 1425, les paysans soulevés s'emparèrent des deux couvents au haut et au bas de la montagne. En 1546 nouvel incendie, qui dévora tous les bâtiments, à l'exception de quelques chapelles, sous le gouvernement de la dernière abbesse, Agnès d'Oberkirch. Celle-ci remit le couvent, avec ses dépendances, à l'évêque de Strasbourg, sous la condition de reconstruire les édifices brûlés, pour les remettre à une autre communauté. La reconstruction se fit attendre plus de soixante ans, après quoi l'évêque Léopold d'Autriche le transféra aux chanoines prémontrés d'Estival, chargés, depuis la fondation du prieuré de Saint-Gorgon, du service de l'église abbatiale. Pendant la guerre de Trente Ans, les hordes de Mansfeld et les Suédois de Horn, puis les maraudeurs de l'électeur de Brandebourg, en 1674, pillèrent tour à tour le couvent. Les Prémontrés y restèrent pourtant jusqu'à leur expulsion pendant la Révolution, à la fin du siècle dernier. Deux de leurs prieurs, Hugues Peltre et Denis Albrecht, ont écrit la vie de sainte Odile et l'histoire de l'abbaye; ce dernier ouvrage, *Historie von Hohenburg oder Saint Odilienberg*, imprimé à Schlestadt en 1751 par Dionysius Albrecht, est encore aujourd'hui estimé. Vendus comme propriétés nationales, le couvent et ses dépendances, d'une étendue de 60 hectares, ont passé en différentes mains jusqu'à leur acquisition, en 1853, par Mgr Raess, au nom du diocèse de Strasbourg, à la suite d'une quête faite dans les églises à cette intention. Depuis, les bâtiments ont été remis en bon état et sont occupés maintenant par des sœurs de la communauté de Rheinacker, près de Marmoutier, tandis que des frères affiliés à la même congrégation sont chargés des travaux de culture, sous la surveillance d'un supérieur nommé par l'évêque de Strasbourg. Malgré les changements survenus, la fréquence des pèlerins à la montagne de Sainte-Odile n'a pas diminué. A certains jours de fête, les fidèles viennent en foule de toutes les parties de l'Alsace et des provinces voisines. Alors le réfectoire est comble.

Tous les incendies survenus dans la suite des siècles ont détruit plusieurs fois la plupart des anciens bâtiments du couvent. L'église actuelle date des années 1687 à 1692, quoique des restes de l'ancienne construction gothique du quinzième siècle y soient encore visibles. Peut-être ses puissants contreforts en pierre de taille remontent même à une époque de beaucoup antérieure, comme les chapelles de la Croix et de Sainte-Odile. Ces deux chapelles, de style roman, peuvent bien être reportées à la fin du onzième ou au commencement du douzième siècle. Certains détails d'architecture rappellent l'église voisine de Rosheim, sur la ligne du chemin de fer de Saverne à Schlestadt. Un grand crucifix occupe la séparation des deux fenêtres en plein cintre au-dessus de l'autel de la chapelle de la Croix. Ici les voûtes croisées en plein cintre reposent au milieu sur une colonne massive et sur huit colonnes engagées dans les quatre coins et les murs.

Dans le corridor qui relie l'église à l'intérieur du couvent, il y a des restes de sculptures romanes et une statuette en bois représentant une religieuse à genoux. Plus intéressants sont les reliefs d'une stèle encastrée dans l'angle de jonction des deux galeries du cloître voûté. Ce monolithe en grès, haut de 1m,24, a trois faces sculptées; la quatrième face, encore engagée dans la maçonnerie, devrait bien être dégagée. Les sculptures des trois faces visibles représentent: saint Léger, évêque d'Autun, cousin de sainte Odile par sa mère; une statue de la Vierge, patronne du couvent; le duc Athic remettant à sainte Odile la charte de donation du domaine de Hohenburg. Athic est assis sur une espèce de trône et cache sa main gauche sous son manteau, probablement en considération de la parole évangélique suivant laquelle « la main gauche ne doit pas connaître les bonnes œuvres accomplies par la main droite ». Sainte Odile, représentée debout, a les cheveux nattés, comme son père, signe qu'elle est chanoinesse et non pas nonne cloîtrée. Sur la face opposée, la Vierge, avec les cheveux nattés également en deux longues tresses, porte l'enfant Jésus sur le bras gauche; deux religieuses, figurées à mi-corps seulement, tiennent un livre à ses pieds, avec les noms de Herrade et de Relindis tracés sur un cartouche au-dessus de la tête de chacune. On n'est pas d'accord sur l'âge de ces sculptures, que Laguille fait remonter au septième siècle et Grandidier au douzième. Les abbesses Relindis et Herrade ayant vécu au douzième siècle, leur figure n'a pu être sculptée cinq cents ans auparavant: mais les noms entaillés dans les deux cartouches ont pu être appliqués après coup sur deux couronnes. Les chevelures tressées en nattes du duc Athic, de sainte Odile et de la Vierge sont aussi un attribut des princes aux temps mérovingiens. Ce détail semble indiquer l'époque du huitième siècle, au moins, pour l'exécution des bas-reliefs de la stèle.

Depuis la terrasse du jardin, à l'extrémité nord du rocher, avancé au-dessus de la forêt et de la plaine, le panorama vers la vallée du Rhin est magnifique. Les sœurs cultivent dans ce second jardin quelques fleurs et des légumes, sous la direction de la vieille Frau Mutter, dont aucun visiteur du couvent de Sainte-Odile n'oublie la physionomie originale. Un parapet longe le précipice du côté de la vallée, à angle droit avec le mur de clôture du côté nord. Contre ce mur s'élève la chapelle des Larmes, tandis que la chapelle des Anges se trouve hors de l'enclos, suspendue au-dessus du précipice. Selon la légende, sainte Odile doit avoir eu, après la mort de son père, une vision dans laquelle le duc Athic lui apparut plongé dans les flammes du purgatoire, pour n'avoir pas expié suffisamment la dureté qu'il avait montrée envers sa fille aveugle. Cause indirecte, quoique innocente, des souffrances de son père, la vierge pieuse résolut de ne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les pèlerins de Sainte-Odile. — Dessin de Lix, d'après son tableau exposé au Salon de 1888.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prendre ni nourriture ni repos avant de savoir son père délivré du lieu de purification où Dieu le retenait. Elle se retira donc dans la chapelle du jardin, où, après cinq jours de prières instantes et de jeûne absolu, une nouvelle vision lui montra Athic sorti du purgatoire. Les larmes versées par la sainte, à l'endroit où elle était agenouillée, ont creusé dans la pierre une cavité profonde, encore visible pour les croyants : de là, le nom de chapelle des Larmes donné à cet oratoire. L'édifice de la chapelle est assez petit et sans caractère architectonique. On y entre par une petite porte ouverte dans la façade occidentale, surmontée d'une fenêtre géminée, avec un oculus à quatre feuilles dans le pignon. Ses murs sont ornés de fresques modernes, représentant : au chevet, sainte Odile priant pour son père; à droite, saint Materne prêchant l'Évangile sur les bords de l'Ill; à gauche, sainte Odile et ses compagnes se consacrant à la vie religieuse. M. Aimé Reinchard vient de donner une nouvelle édition des vues dessinées par Silbermann au dernier siècle dans son album *le Mont Sainte-Odile*, accompagné de notices et publié à Strasbourg par l'imprimerie Fischbach.

A côté de la chapelle des Larmes, la porte du mur d'enclos s'ouvre sur un chemin de ronde extérieur. La saillie du rocher en face porte la chapelle des Anges en surplomb, sur le précipice. Cette chapelle est peut-être la partie inférieure d'une ancienne tour de garde destinée naguère à surveiller les abords du château d'Altitona. Sa transformation en oratoire a été attribuée, comme la chapelle des Larmes, à sainte Odile, qui la consacra aux anges en mémoire de plusieurs apparitions des esprits célestes. Elle n'en a pas moins souffert des incendies allumés par le feu du ciel. L'évêque Léopold d'Autriche, dont les armoiries surmontent encore la porte, la restaura en 1617. Telle que nous la voyons aujourd'hui, c'est un pavillon carré de sept mètres de côté et d'autant de hauteur, surmonté d'un toit aigu, que couronne, en guise de girouette, un ange doré, une trompette à la bouche. Une voûte surbaissée recouvre l'intérieur, éclairé seulement par trois petites baies romanes. Ces baies sont percées en triangle dans le mur oriental. Au-dessous est placé un autel en pierre, en face duquel se trouve, sur un piédestal, un groupe de plâtre représentant le baptême de sainte Odile, moulé par le statuaire strasbourgeois Friederich. Quelques peintures murales, faites en 1858 par Oster, représentent la fondatrice du couvent de Hohenburg en extase au milieu des anges. Un étroit sentier en corniche fait le tour de la chapelle. D'après une tradition populaire, toute jeune fille qui fait ce tour neuf fois de suite est assurée de se marier dans l'année. Afin d'éviter ou de prévenir les accidents sur ce sentier vertigineux, on a fermé l'entrée par une grille et l'on a amené le parapet voisin jusqu'au mur de la chapelle. Mais souvent la porte de la grille se trouvait seulement entre-bâillée au lieu d'être fermée à clef. Frau Mutter, la supérieure du couvent, ne refuse pas non plus la clef à quiconque la lui demande gentiment. Sans demander cette clef, je viens de faire le tour de la chapelle des Anges,... une fois, en descendant le mur avec M. Tissandier, un de nos célèbres aéronautes, comme moi un peu amateur de casse-cou. Un superbe tilleul séculaire donne de l'ombre et de la fraîcheur à l'angle de la terrasse suspendue, d'où nous regardons longtemps la belle plaine d'Alsace, déployée à nos pieds comme une carte géographique.

Au haut de la montagne, le mur païen entoure de sa triple enceinte tout le plateau supérieur. C'est un monument unique. Son étendue et son mode de construction le distinguent des enceintes fortifiées connues. Il n'a d'analogue ni parmi les anciennes fortifications élevées par les Romains entre le Rhin et le Danube, ni parmi ces murs gaulois formés de poutres et de pierres entrelacées dont parle César. Construit sans régularité, ce rempart gigantesque couronne plusieurs sommets du contrefort des Vosges, compris entre la vallée de la Kirneck et la vallée du Fullochbach, affluent de l'Ehn. Dans ses capricieux contours, le mur s'adapte et suit, avec continuité, les sinuosités de la montagne, au-dessus des précipices et à travers la forêt, où ses assises s'engagent parfois au milieu d'un chaos de rochers ébranlés. Un coup d'œil sur le plan topographique levé en 1825 par le capitaine d'artillerie Thomassin, plan qui a servi de base à tous ceux publiés depuis cette date par les auteurs des monographies sur le mur païen, fait reconnaître trois enceintes successives. Ces enceintes partielles sont séparées aux étranglements par des murs transversaux, la plate-forme du couvent de Sainte-Odile s'avançant sur une arête en pointe, vers l'est, devant celle du milieu. Leur direction générale est du sud-est au nord-ouest, entre les points extrêmes du Mennelstein et du Hagelschloss, avec une longueur en ligne droite de 3070 mètres, pour un développement de murailles de 10 502 mètres. D'après l'explication jointe au plan de Thomassin par Jean-Georges Schweighæuser, les trois enceintes ont ensemble une superficie totale de 1 006 257 mètres carrés. L'enceinte centrale, avec la plate-forme du couvent, figurent à peu près un triangle, aux angles placés au nord, à l'est et au sud; l'enceinte septentrionale représente un losange, ayant ses angles aux quatre points cardinaux; l'enceinte méridionale dessine un polygone plus ou moins régulier. Pour faire le tour complet du mur, il faut trois bonnes heures de marche, assez difficile par places, à travers les fourrés et les rochers éboulés.

Les assises inférieures du mur consistent en blocs informes de grès vosgien, comme la roche en place, occupant toute l'épaisseur de l'ouvrage. Au-dessus sont posées des assises de pierres grossièrement équarries, jointes entre elles, en deux rangées dans le sens de la longueur, par des tenons en bois de chêne, taillés en queues d'aronde aux deux bouts. Nulle trace de mortier ni de ciment; les interstices ont pu être remplis par de petites pierres cassées et de la terre. La plupart des tenons en bois ont disparu; mais les entailles sont visibles. A la bibliothèque du couvent on peut voir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aussi des échantillons de tenons assez bien conservés, d'une longueur de quinze à trente centimètres avec cinq centimètres d'épaisseur. L'épaisseur du mur atteint généralement deux mètres, avec une hauteur variable, suivant l'état de conservation. Des éboulements successifs, probablement aussi la démolition de certaines parties pour l'emploi des pierres déjà équarries à la construction des châteaux et des monastères environnants, ont diminué par places l'élévation primitive. Pourtant certains tronçons s'élèvent encore à trois mètres, notamment près du Stollhafen et dans d'autres pertuis du front ouest. Le prieur dom Peltre, auteur d'une *Vie de sainte Odile, première abbesse du monastère de Hohenberg*, imprimée à Strasbourg en 1699, dit avoir vu de son temps des pans de mur païen hauts de quatorze à quinze pieds. Dans les parties bien conservées, deux blocs de longueur inégale occupent l'épaisseur de la muraille : rarement il en a fallu davantage. Une végétation de lichen recouvre la surface des pierres disjointes par le temps. Par places, le mur est interrompu par des escarpements naturels de la crête suffisants pour la défense. Les entrées ménagées pour les communications étaient disposées de manière à être surveillées facilement et fermées en cas de danger



La chapelle des Larmes et la chapelle des Anges à Sainte-Odile. — Dessin de Lix, d'après nature.

au moyen de quartiers de rocs, prêts dans le voisinage.

La voie romaine qui remonte la vallée de Saint-Nabor à l'état de chemin dallé, part d'Ottrott et d'Obernai, où elle paraît s'être détachée d'une route venue le long des montagnes, par Ittenwiller, Epfig, Dambach. Une autre voie antique, avec dallage, signalée par Schweighæuser, passant à Heiligenstein et à Barr, débouche dans l'enceinte méridionale, après avoir contourné la base du Landsperg et le versant ouest de la Bloss. On peut encore suivre le tracé de cette route ; mais des remaniements successifs en ont fait disparaître les derniers restes de pavage. Pour voir encore les tronçons de chemin dallé, il faut descendre par la voie du vallon de Saint-Nabor, appelé *chemin du diable* par le peuple des campagnes environnantes. Là où l'infiltration séculaire des eaux, l'action de la gelée et l'exploitation des forêts n'ont pas enlevé ou usé le corps de l'ancienne voie, celui-ci présente trois assises distinctes. Le revêtement supérieur se compose de grandes dalles de grès, la *summa crusta* des ingénieurs romains, couvrant les couches intermédiaires et inférieures, formées d'un mélange de mortier et de moellons, de chaux et de gravier.

Tour à tour les archéologues qui ont décrit le mur païen de la montagne de Sainte-Odile y ont vu une enceinte sacrée établie par la population celtique au-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tochtone pour la célébration des mystères de son culte, puis l'enceinte d'une ville, chef-lieu des Triboques ou des Médiomatriciens, habitants des deux versants des Vosges, ou bien encore un lieu de refuge fortifié par cette même population pour s'y mettre à l'abri des envahisseurs germains, enfin une forteresse romaine, élevée au temps de l'empereur Maximien Hercule, et faisant partie du système de défense auquel se rattachent les postes fortifiés du Heidenkopf, du Purpurkopf, de Guirbaden, du Ringelsberg, du Grosslimmersberg, sur les sommités des Basses-Vosges, depuis Hohenburg et le Klingenthal jusqu'au pays de Dabo.

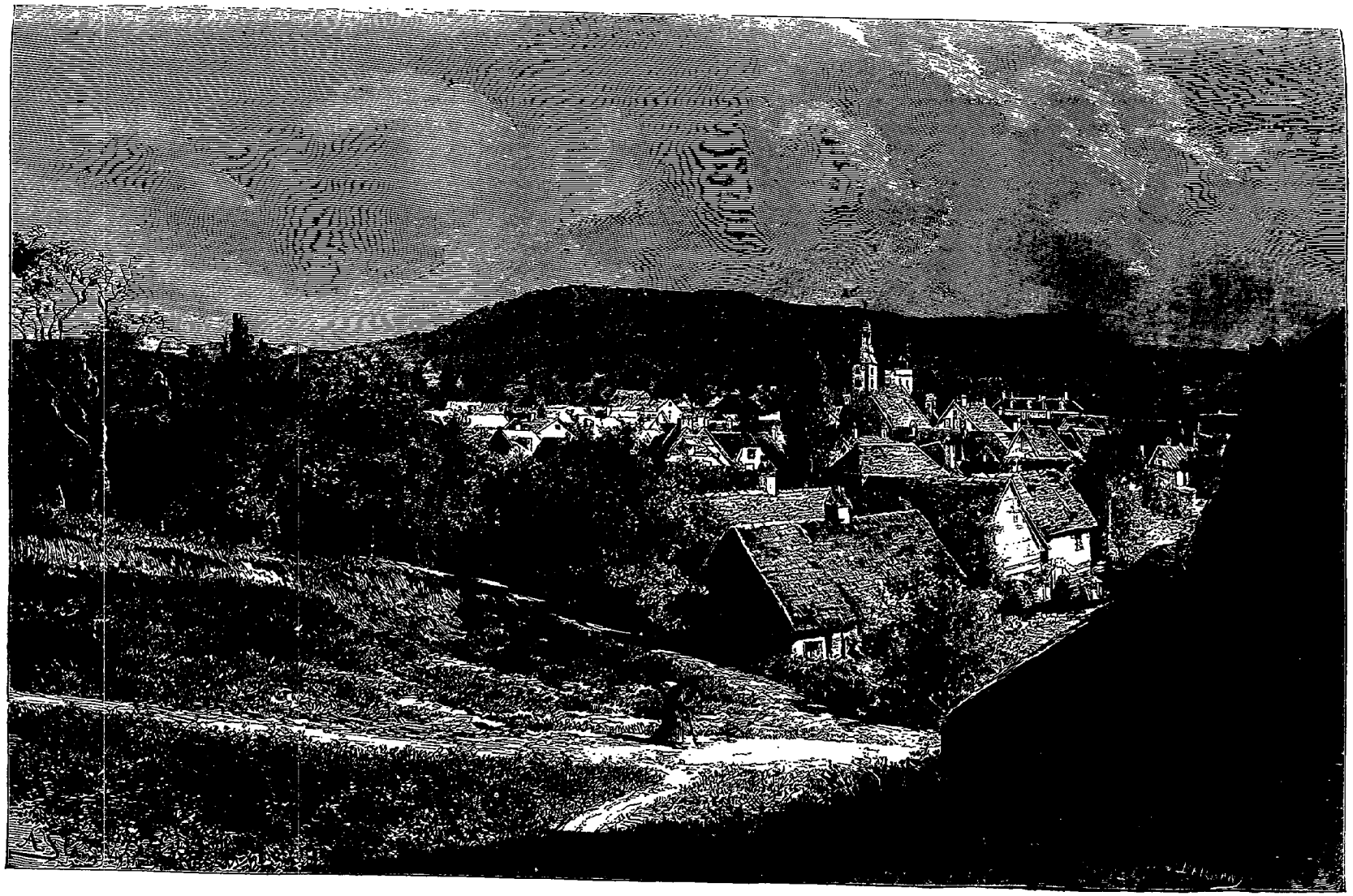
En ce qui concerne l'hypothèse d'un sanctuaire des druides, je n'ai pu reconnaître, dans le cours de mes investigations autour du mur païen, de monument druidique bien caractérisé. Aussi dois-je renoncer à attribuer ce caractère à la caverne formant chambre, près du Wachtstein, que j'ai considérée comme un dolmen pendant mes vacances d'étudiant, en cherchant alors il y a vingt ans, avec l'enthousiasme de la jeunesse, sur les chênes perdus au milieu des grandes sapinières, le gui de nos ancêtres gaulois, la plante sacrée, « symbole de l'immortalité, image de la sève et de la grâce qui vient de Dieu et s'infiltre sans cesse dans l'homme



Le mur païen de Sainte-Odile. — Dessin de Barclay, d'après un croquis de M. Touchemolin.

pour lui donner la vie ». De même l'existence d'une ville gauloise populeuse, habitée en permanence à l'intérieur de l'enceinte de Hohenburg, ne peut être soutenue sérieusement, entre autres motifs à cause de l'insuffisance de l'eau ou à cause de la hauteur. Par contre, l'explication naturelle, celle qui s'impose de prime abord et qui répond à toutes les objections, c'est que notre grand mur païen a servi de refuge aux populations celtiques et gallo-romaines, lors des incursions des peuplades germaniques de la rive droite du Rhin. Commencée par les Gaulois indigènes, la construction de l'enceinte a pu être reprise, remaniée et agrandie, à quelques siècles d'intervalle, sous la direction des ingénieurs romains, pendant le cours des invasions germaniques, repoussées d'abord, avant de rester triomphantes. Certains tronçons du mur sont construits plus grossièrement que d'autres, avec de gros blocs bruts, sans queues d'aronde. Sur d'autres points, les entailles pour les tenons, dans les pierres équarries, ne se correspondent pas, ce qui est un indice d'un travail précipité, fait dans un moment de danger pressant. En un mot, l'enceinte du mur païen de la montagne de Sainte-Odile présente les caractères indéniables d'un lieu de refuge pour les habitants de la plaine et des coteaux environnants, en temps de guerre, à l'époque gallo-romaine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Champ de bataille de Wœrth (voy. p. 299 et suivantes). — Dessin de Slom, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XCVI

Les lignes de Wissembourg. — Champ de bataille de Woerth.

A l'extrême limite de l'Alsace vers le nord, nous trouvons un autre système de défense, plus étendu encore que le mur païen de la montagne de Sainte-Odile, et qui a joué un rôle considérable pendant les guerres des deux derniers siècles. Ce sont les lignes de fortifications de la Lauter, plus connues dans l'histoire militaire sous le nom de lignes de Wissembourg. Ces ouvrages consistent, ou ont consisté, en un rempart de terre à simple parapet, gazonné en forme de glacis, élevé le long de la Lauter, sur la rive droite de la rivière, avec quelques redoutes de distance en distance. Au bas du talus, la rivière formait fossé, depuis Wissembourg jusqu'à Lauterbourg, à son embouchure dans le Rhin. Des digues transversales, munies d'écluses, permettaient d'inonder, par places, le fond de la vallée, sur d'assez grandes étendues, en avant des ouvrages de défense. Les deux places fortes de Lauterbourg et de Wissembourg servaient d'appui aux lignes, continuées jusqu'au col du Pigeonnier où Scherhol. La route de Lauterbourg à Bitche traverse ce col au-dessus de Wissembourg, suivant la rive droite de la rivière le long des lignes. En amont de Wissembourg, la vallée de la Lauter pénètre dans les montagnes du Palatinat, avec une route stratégique, qui rencontre au carrefour de Niederweidenthal la route de Landau à Sarrebruck, par Pirmasens et Deux-Ponts. Dès les premières années de l'ère chrétienne, l'emplacement actuel de Wissembourg et de Lauterbourg était occupé par des forteresses romaines. Claudius Drusus, qui commandait les armées romaines du Rhin, a fait bâtir, quelques années avant la naissance de Jésus-Christ, une cinquantaine de châteaux forts, en deçà et le long du fleuve, afin de défendre les Gaules contre l'invasion des barbares.



Costume de la Basse-Alsace. — Dessin de Lix, d'après nature.

Lauterbourg se trouve probablement sur l'emplacement d'un des deux forts romains de Concordia ou de Tribuni. Selon Schœpflin, Concordia correspondait à Altstadt ou Altenstadt, village voisin de Wissembourg, où des fouilles ont mis au jour des antiquités romaines. D'un autre côté, Schweighæuser incline à placer cette position fortifiée sur le territoire de Lauterbourg, parce que Ammien Marcellin, qui vivait en 388, rapporte comment Chnodomer, chef des Alemanns, battu à Argentoratum, avait établi son camp non loin des forteresses de Concordia et de Tribuni, tenant prêts, à proximité de ces forts, des bateaux pour passer le Rhin. Altstadt étant éloigné de quatre lieues du Rhin, il est improbable que le camp de Chnodomer se soit étendu jusqu'à ce village. Quant au fort de Tribuni, considéré par Schœpflin comme origine de Lauterbourg, Schweighæuser le relègue dans le pays de Baden, au village d'Au, situé autrefois dans une île du fleuve. Les deux archéologues s'accordent, dans tous les cas, à admettre l'existence d'un fort romain à Lauterbourg, quoique différant d'opinion sur le nom propre de ce fort. Ici aussi des antiquités romaines ont été découvertes à diverses époques. Outre l'autel avec inscription latine conservé à l'hôtel de ville par le maire actuel, M. Adam, membre du Landesausschuss, on y a trouvé un cippe, colonne sans base ni chapiteau, avec les figures de Castor et Pollux, qui servit longtemps de pierre borne entre la banlieue de Neewiller et celle du village aujourd'hui disparu de Durrenbach. Entre Lauterbourg et Selz existent aussi des traces d'une voie romaine, allant de Strasbourg à Spire, par Rheinzabern. Dans les anciens livres terriers et les actes de vente du dernier siècle, cette voie porte le nom de Hochstrasse, sur le territoire de Lauterbourg; dans la banlieue de Berg, celui de Rœmesstræssel, de l'autre côté de la frontière.

Des restes des fortifications du moyen âge se dressent encore au bord de la terrasse qui regarde le Rhin, au-dessus du précipice. Une tour carrée, en bon état, bâtie en briques, portant une frise avec un cordon de petits arcs, et percée de meurtrières, date du treizième siècle au plus tard. L'ancien mur d'enceinte, élevé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pendant les dernières années du règne de l'empereur Frédéric III, avait quinze tours pareilles. Ce mur crénelé entourait à la fois la ville haute et la ville basse. Ses contours étaient bordés d'un large fossé, avec des marécages au delà du cours de la Lauter. Encore aujourd'hui, un mur transversal, appuyé sur la tour du beffroi, sépare à l'intérieur la ville haute de la ville basse, comme à Ribeauvillé. La ville haute est la partie la plus ancienne, fortifiée sous l'empereur Othon III, tandis que l'enceinte de la ville basse a été bâtie au milieu du treizième siècle. Pendant la guerre de la succession d'Espagne, Lauterbourg ayant été pris et repris plusieurs fois, les Français renversèrent, en 1706, les tours de l'ancienne enceinte, à l'exception d'une seule, ainsi que les fortifications plus récentes élevées par les Impériaux. Les Impériaux avaient établi aussi des levées en terre le long de la Lauter jusqu'à Wissembourg, décrites avec détails dans un ouvrage du professeur Wissmann intitulé *Die Weissenburger Linien*, publié à Wissembourg en 1885. Sur la Lauter on établit quatorze écluses, afin de couvrir des fronts étendus par des surfaces inondées. Le terrain de Trippelæker, formant la tête des promontoires, à deux kilomètres de la place, fut transformé en camp retranché, et les quatre passages de la ville reçurent des ponts-levis. Pendant les guerres de la République, à la fin du siècle dernier, le camp retranché du Trippelæker, couvert par de larges fossés remplis d'eau, pouvait recevoir 4000 hommes. Ses retranchements sont encore debout en avant de Lauterbourg, vers le Rhin, où la redoute de Berry, protégée par un parapet de quatre à cinq mètres de hauteur derrière un large fossé, forme la tête des lignes de Wissembourg, au-dessus du fleuve.

Dès avant l'annexion à l'Allemagne, Wissembourg, dont les fortifications datent de 1746, a été déclassé comme place forte, ainsi que Lauterbourg l'a été depuis. Les lignes de la Lauter n'existent plus autrement qu'à l'état de souvenir historique : elles sont nivelées par la charrue sur une grande partie de leur parcours. Lors de la dernière invasion allemande, dans les premiers jours du mois d'août 1870, la division d'avant-garde de l'armée française, commandée par le général Douay, s'est bornée à occuper la hauteur du Geisberg, en face de Wissembourg. Elle a été écrasée après un combat héroïque contre des ennemis plus de dix fois supérieurs en nombre. La division française ne comptait pas 6000 combattants, au témoignage de M. Hepp, alors sous-préfet de Wissembourg, tandis que les forces allemandes engagées s'élevaient à 75000 hommes. Pendant ce temps, le maréchal de Mac-Mahon prenait position, avec des forces également insuffisantes, sur les hauteurs de Frœschwiller, en face de Wœrth, pour défendre les routes dirigées sur Phalsbourg et Bitche, sur Hagenau et Saverne. Frœschwiller est un point stratégique important, qui a déjà servi de centre d'opérations dans un combat où Hoche a battu les Autrichiens et les Prussiens coalisés contre la République française.



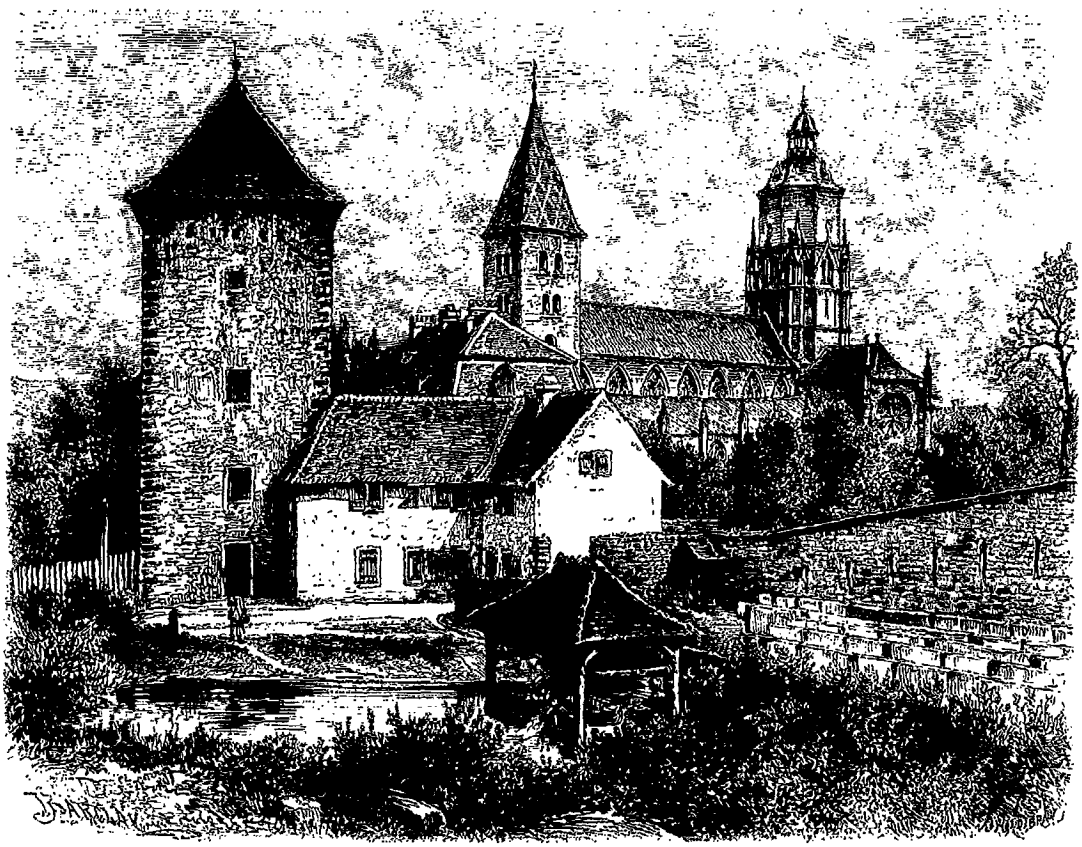
Costume de la Basse-Alsace. — Dessin de Lix, d'après nature.

Quand on se rend sur le champ de bataille du 6 août 1870 par la route de Hagenau à Wœrth, peu après la sortie de la grande forêt, après avoir dépassé Biblisheim, Walbourg et Durrenbach, la vallée de la Sauer se développe, avec son fond de prairies, entre ses versants à pente douce. A l'arrière-plan, la montagne du Liebfrauenberg et les hauteurs couronnant Neehwiller présentent un rideau de forêts, au bas duquel le bourg de Wœrth apparaît assis sur la rivière, dont les eaux s'écoulent sans bruit, avant de se partager en deux branches en avant de Gunstett. Les coteaux sur la droite, moins élevés que ceux du côté opposé et moins brusquement étagés, sont couverts de vignes et de vergers, derrière lesquels se cachent les villages de Gunstett, d'Oberdorf et de Spachbach. Les hauteurs du versant ouest, sur la gauche, ont un aspect plus sévère, au fond du tableau surtout; une pente assez douce, émaillée de champs de blé, de lin et de tabac, conduit, sur presque toute la longueur du versant, à un brusque changement d'inclinaison, qui devient abrupte et est couronnée d'épais bois de chênes et de hêtres. C'est à peine si, à travers leurs éclaircies, au-dessus du village et des houblonnières de Morsbronn,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

on aperçoit les toits d'Elsasshausen d'abord, puis ceux de Frœschwiller sur les dernières hauteurs visibles. Sur le premier plan de ce panorama riant, mais pour nous si triste, à cause de ses souvenirs, se trouve le moulin Bruckmühl, marqué par un groupe de peupliers à droite de la route, sur la Sauer.

La petite rivière décrit ici un grand arc, allant du sud au nord, entre Walbourg et Lembach. Walbourg est situé sur la lisière de la Forêt-Sainte, au penchant des dernières collines en avant des Vosges, à l'intérieur desquelles est enfoncé le village de Lembach, en arrière des forêts qui couronnent le promontoire du Liebfrauenberg. Dirigée de l'est à l'ouest, la route de Soulz-sous-Forêts à Reichshofen traverse la Sauer à Wœrth, pareille à une flèche lancée par l'arc que décrit la Sauer à partir du chemin de fer. Cette flèche marque la direction des opérations militaires pendant le drame sanglant qui a changé en un immense cimetière la campagne environnante. Wœrth occupe là toute la largeur de la vallée, entre les deux versants couverts de tombes. C'est un petit bourg, chef-lieu de canton, avec 1064 habitants, autrefois entouré de murailles et bâti sur une île formée par la Sauer et le ruisseau de Soulzbach, d'où son nom de Werde dans



Wissembourg (voy. p. 298-299). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

les anciennes chartes du moyen âge, dérivé de *Werder*, « île ». Une grosse tour carrée, partie du château de Hanau-Lichtenberg, aux créneaux restaurés avec soin, domine les maisons bourgeoises avec le clocher de l'église. Cette tour a un portail ogival, tandis que la façade du château, du côté de la tour, a le style de la Renaissance, ornementé richement et avec goût. Une galerie reposant sur de fortes consoles, mais sans balustrades, part de la façade. Sur une tourelle en encorbellement on voit deux médaillons, de l'architecte et de sa femme, entre lesquels se lit la date de 1555. Les tenêtres sont encore gothiques, et la galerie d'un bâtiment latéral, dans la cour, a une balustrade gothique. Lors des dernières réparations faites au sommet de la tour on trouva dans la boule de la girouette un écrit de l'an 1758, ainsi conçu : « Le seigneur du logis et du pays est messire Louis, prince héréditaire de Hesse-Darmstadt, lieutenant général au service de Prusse, âgé de trente-deux ans. Dieu le conserve longtemps! Le monde est un théâtre : dans cent ans au plus, il en sera comme si nous n'avions jamais été. Salut à leurs successeurs de la part de l'économe du bailliage, Valentin Cochnat, de Colmar, âgé de trente et un ans. »

Sans être très profonde, ni très large, la Sauer a des berges rapides. Ses débordements inondent les prairies riveraines plusieurs fois dans l'année. Les troupes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chargées de franchir la rivière à gué, après la pluie, ont de l'eau jusqu'à la poitrine. Les prairies, à découvert et exposées au feu des versants, ont une largeur d'un millier de pas. Quant au pont de la Bruckmuhl, il mesure douze pas de long, sur quatre de large. Tout à côté sont enterrés plus de cinq cents soldats allemands, tués lors du passage autour du moulin. En face s'élèvent les bois du Niederwald, découpés par des clairières entre Morsbronn et Frœschwiller. En amont de Wœrth, les deux versants de la Sauer et de son affluent du Soulzbach sont également couverts de bois, qui rejoignent les forêts de l'intérieur des Vosges. Morsbronn est un village de 117 maisons, avec 589 habitants, où passe la route de Hagenau. Au-dessus du village, le coteau, planté de vignes, a 230 mètres d'altitude. La hauteur au-dessus de la route atteint 50 mètres. Derrière le vignoble, vers le ruisseau de l'Éberbach, qui s'écoule dans la Forêt-Sainte, les champs sont parsemés de houblonnières. Des ravins et des chemins creux accidentent le terrain. C'est par là qu'est venue s'engouffrer, pareille à une avalanche, la charge des cuirassiers, désormais épique, dont le souvenir est consacré par un obélisque de pierre élevé dans les vignes, au bord du chemin de Mertzwiller. Ne passez pas sans



Lauterbourg (voy. p. 298-299). — Dessin de Lix, d'après une photographie.

saluer ce monument du courage malheureux, du devoir accompli jusqu'à l'héroïsme, dans une lutte sans espoir. En temps ordinaire, une charge de cavalerie sur un terrain aussi accidenté serait considérée comme un acte de folie. Folie sublime, car sur le champ de bataille, quand la déroute commence, les combattants décidés à mourir ne choisissent pas leur terrain de manœuvre.

N'étaient toutes les tombes qui apparaissent de tous côtés, autour de monuments funéraires plus marquants, ces paysages seraient riants à la lumière du soleil. Comme elles sont nombreuses, ces tombes marquées par de petites croix blanches en bois, disséminées le long de la Sauer et sur les hauteurs en face! Après la bataille, il y a dix-huit ans, les croix portaient l'indication des régiments dont elles rappelaient les morts: Maintenant, plus de distinction des corps, plus de distinction même entre Français et Allemands. Pour tous la même croix blanche avec cette simple inscription : Wœrth, 6 août 1870. De distance en distance seulement, quelques obélisques de pierre s'élèvent à la mémoire des corps de troupes particulièrement éprouvés. Le monument principal de l'armée allemande est dressé en face de Wœrth, sur le chemin d'Elsasshausen, à côté du noyer de Mac-Mahon : une colonne surmontée d'un aigle en bronze, entourée de quatre renommées portant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des palmes et des couronnes. Le monument de l'armée française se trouve au-dessus de la route de Wœrth à Frœschwiller : un mausolée avec coupole aux lignes sévères, portant sur une inscription les noms des régiments qui ont pris part à la bataille. Les dernières tombes, celles des soldats tués pendant la retraite, se trouvent près de Neehwiller, sur le chemin de Jægerthal, puis au delà des bois, aux approches de Reichshofen. Triste, triste spectacle, que je viens de revoir pendant une journée entière, à dix huit années d'intervalle, à l'anniversaire de la bataille, par un temps sombre et pluvieux. Un ciel chargé de nuages gris et pesants, les gémissements plaintifs du vent, tout dans la nature morne répond au sentiment poignant excité par l'aspect de ces lieux, pleins de douloureux souvenirs.

D'après le rapport du maréchal de Mac-Mahon à l'empereur, le 6 août 1870 au matin, l'armée française était disposée ainsi : En avant de Frœschwiller se trouvait la 1re division, commandée par le général Ducrot, avec l'aile gauche appuyée contre la forêt du Grosswald, dans la direction de Reichshofen, formant le flanc de défense vers Lembach, les avant-postes stationnés à Neehwiller et au Jægerthal. La 3e division, général Raoult, occupait avec sa 1re brigade les hauteurs qui se détachent de Frœschwiller, dirigées vers Gœrsdorf au nord de la route de Wœrth, tandis que la 2e brigade s'étendait jusqu'à Elsasshausen. Plus à droite était la 4e division, de Lartigue, disposée en lignes brisées, une des brigades avec le front contre Gunstett, l'autre tourné vers Morsbronn. Comme réserve, les restes de la division Douay, commandés par le général Pellé, avaient pris place derrière l'aile droite de la 3e division et l'aile gauche de la 4e. Plus loin venaient encore la division Conseil-Dumesnil, du 7e corps, et la brigade de cuirassiers du général Michel. Enfin, plus au nord, vers les sources de l'Eberbach, étaient placées la division de cavalerie de réserve de Bonnemain et la brigade de cavalerie légère de Septeuil.

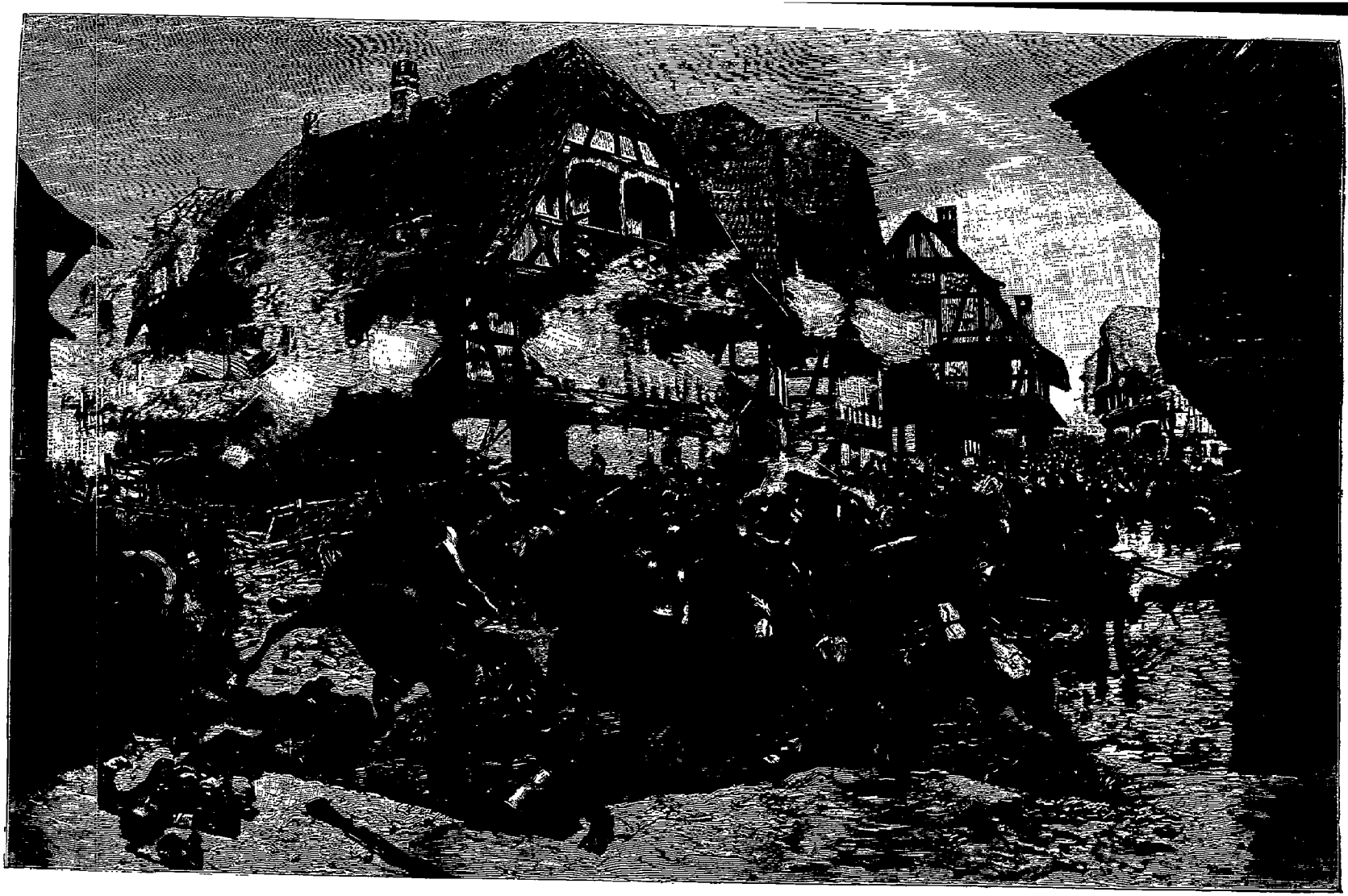
Un violent orage surprit, dans la nuit du 5 au 6 août, l'armée française au bivouac autour de Frœschwiller. Le soir, les avant-postes du 5e corps prussien s'étaient portés sur les hauteurs à l'est de Wœrth. Des deux côtés on n'entendait engager une action sérieuse que le surlendemain. Le maréchal de Mac-Mahon attendait le corps de Failly, stationné autour de Bitche. Le prince de Prusse croyait les Français en mouvement dans la direction de Hagenau. Pourtant, suivant le rapport fait au ministre de la guerre à Berlin, au nom du chef d'état-major du prince : « De son bivouac de Preuschdorf, le 5e corps prussien avait poussé ses avant-gardes, le soir avant la bataille, jusque vers les hauteurs à l'est de Wœrth. Au point du jour, quelques escarmouches d'avant-postes commencèrent de ce côté, et, vers huit heures, un feu assez nourri se fit entendre à l'aile droite, où se trouvaient les Bavarois. »

Cette attaque des Allemands en avant des hauteurs de Gœrsdorf fut assez prononcée pour motiver un changement de front de la première division française, afin d'empêcher l'ennemi de tourner la position générale. Les Bavarois, repoussés dans leur mouvement en avant, furent appuyés par l'artillerie du 5e corps prussien, en batterie sur la terrasse de Gunstett. « Lorsque le rapport sur ce qui se passait arriva au quartier général du Kronprinz, celui-ci donna l'ordre de suspendre le combat jusqu'à ce que toutes les troupes destinées à l'attaque fussent en ligne, car, d'après les dispositions premières de l'état-major, on avait fixé la bataille pour le 7 août. » Avant que cet ordre ne parvînt aux différents corps, les Bavarois s'étaient trop engagés pour se retirer honorablement. Pour soutenir le corps bavarois, le général de Kirchbach fit attaquer les hauteurs de Frœschwiller par le 5e corps prussien. Une artillerie formidable, composée de plus de cent pièces de canon, sur une seule ligne, protégeait ce mouvement. Malgré la supériorité de cette artillerie, malgré la supériorité numérique des assaillants, l'attaque ne réussit pas. Quatre fois les Allemands revinrent à la charge, quatre fois ils furent repoussés, semant le chemin de leurs cadavres.

Vers une heure après midi, le prince Frédéric-Guillaume de Prusse arriva, avec son état-major, de Soulz, sur les hauteurs du Liebfrauenberg. Les combats de la matinée avaient montré que les Allemands ne pouvaient vaincre Mac-Mahon dans ses positions, s'ils n'étaient trois contre un. Aussi les corps de troupes en arrière furent appelés en toute hâte sur la vallée de la Sauer : le 1er corps bavarois de Lampertsloch à Gœrsdorf, la division wurtembergeoise de Hœlschloch à Gunstett, avec la division badoise dans la direction de la forêt de Hagenau. Avec les réserves des corps déjà engagés, ces forces formaient un effectif de 70 000 hommes de troupes fraîches, avec 200 pièces de canon. Une attaque nouvelle commença alors, conduite par le général de Kirchbach contre la position d'Elsasshausen. Obligées de ménager leurs munitions, l'artillerie et l'infanterie française n'ouvrirent le feu qu'au moment où l'ennemi fut bien à portée. Les zouaves du général Lefebvre, les régiments de ligne de la brigade Lhéritier continrent et repoussèrent ce nouvel assaut. A deux heures l'avantage appartenait encore aux Français.

Mais les masses noires des troupes allemandes arrivant par tous les chemins grossissaient toujours à vue d'œil. Aux renforts entrés en ligne s'ajoutaient de nouveaux renforts. Ces flots d'hommes, dont le maréchal de Mac-Mahon suivait au bout de sa lunette le mouvement continu, ne pouvaient laisser aucune illusion. Dans la combinaison de l'attaque générale préparée par les chefs allemands, ce qu'il y avait de plus caractérisé, c'était, suivant l'expression de M. de Monzie, dans son livre sur *la Journée de Reichshofen*, « de battre notre front avec un formidable déploiement d'artillerie et de nous déborder sur nos deux ailes, en nous renfermant dans deux arcs de cercle convergents, de façon à nous y serrer comme dans les pinces d'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La charge des cuirassiers à Morsbronn (voy. p. 304). — Gravure de Barbant, d'après le tableau de Detaille du musée de Mulhouse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étau, et à ne nous laisser aucun moyen de rompre cette inflexible étreinte ».

Toutes les forces du 5e corps furent portées en avant, sous la protection de 200 pièces d'artillerie, tandis que le 11e corps prussien marchait vers Frœschwiller par Elsasshausen et le Niederwald. Le 2e corps bavarois avait pour mission de dépasser l'aile gauche française pour lui couper la retraite sur Reichshofen, le 1er corps bavarois prenant pied dans le vide formé entre lui et le corps prussien de Kirchbach. Cette tactique enveloppante eut pour premier effet l'abandon de la position de Morsbronn, gardée par un nombre de soldats trop faible. L'action se portait sur la ferme d'Albrechthaus, en face de Gunstett, en même temps qu'une forte colonne partie de Spachbach abordait les bois du Niederwald. Au milieu d'une lutte très chaude, le général Lartigue, pour ne pas être cerné et pour couvrir la position centrale en face de Wœrth, appelle à son aide comme ressource suprême la brigade de cuirassiers du général Michel.



Pour prendre congé : l'auteur. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie de M. Meyer.

Cette cavalerie superbe était alors massée dans le vallon à l'est d'Eberbach. Quelques instants s'écoulent. Au galop de son cheval, le général commandant passe sur le front de la brigade, le sabre élevé : « Camarades, on a besoin de nous. Nous allons charger. Vive l'empereur ! » Et les clairons de sonner, et les cuirassiers s'ébranlent. C'est le 8e régiment qui tient la tête. Le 9e suit. Il s'agit de charger à travers Morsbronn, sur un terrain accidenté, sous le feu convergent de l'infanterie allemande. Comme une trombe de fer, jusqu'au fond du vallon, par-dessus les ravins, à travers les vignes, nos braves escadrons s'élancent. C'est à la mort ! Ils le savent et n'hésitent pas. Sur tout le parcours, ils tombent décimés. Voilà la grande rue en pente de Morsbronn. Déjà les rangs sont rompus par tous les obstacles combinés du terrain et de la lutte. Les cavaliers tourbillonnent au milieu des enclos et des cours. Criblés de balles à bout portant par les fantassins allemands embusqués dans les maisons, ils piquent leurs sabres furieusement contre les portes closes. Le feu des ennemis invisibles les abat, hommes et chevaux. Leur cœur n'en reste pas moins intrépide, malgré des pertes énormes. Des barricades formées par des chariots barrent le passage au bas du village.

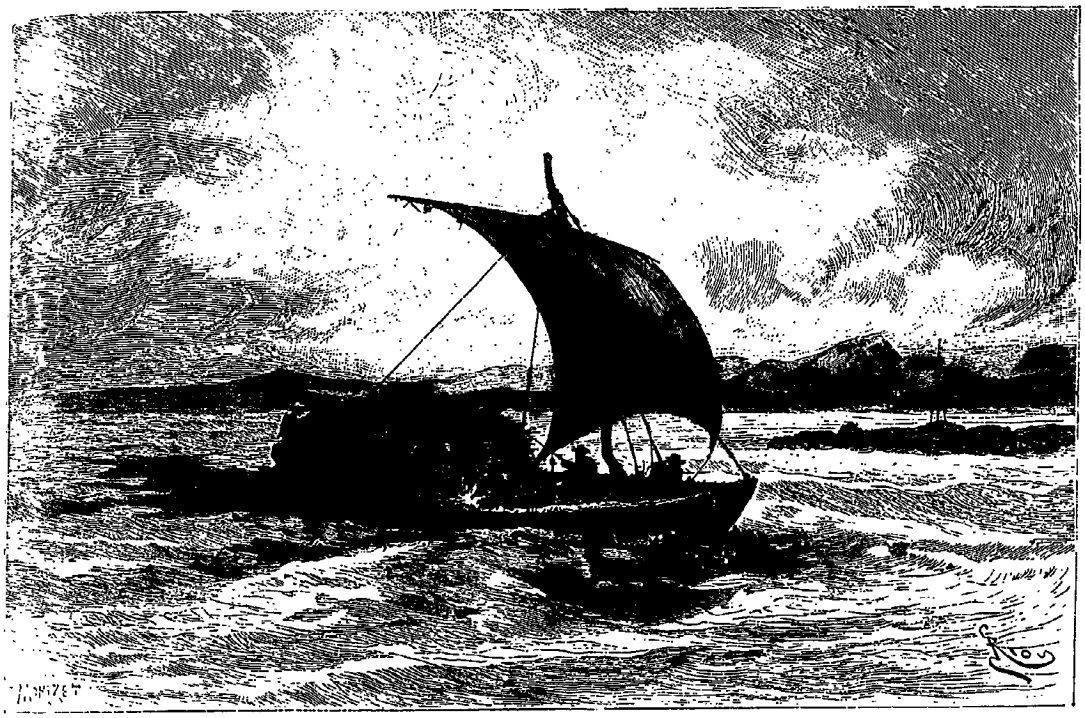
Cette barrière est forcée. Voyez les escadrons se reformer sous la mitraille pour charger encore ! Regardez-les fondre sur les lignes de fantassins en formation au loin ! Ils sont dans les champs de lin, où les chevaux disparaissent jusqu'au ventre. Ils font des trouées dans les houblonnières, où culbutent cavaliers et montures. Tombés à terre, les braves remontent en selle. La fureur de vaincre ou de mourir les emporte et les ramène. Après les fantassins, ce sont les hussards prussiens qui reçoivent leurs coups. Aussitôt ralliés que dispersés, ils chargent encore, ils chargent toujours. Une demi-heure ! les cuirassiers de Morsbronn ne sont plus !

. . . . . .

Arrêtons ici ce récit d'une lutte héroïque où, malgré tant de bravoure et de nobles sacrifices, la France a perdu l'Alsace. Cette province perdue, dans le tableau que nous venons d'esquisser, nous avons voulu la faire aimer davantage à ceux qui la connaissent déjà, et la faire connaître mieux à ceux qui l'affectionnent. Plus tard, si nos causeries n'ont pas été trop longues, si le lecteur ami le désire, nous continuerons nos courses à travers la Lorraine.

Charles Grad.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le départ du bateau (voy. p. 306). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

VOYAGE A TRAVERS LES LLANOS DU CAURA,

PAR M. CHAFFANJON,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1885.

Toutes les photographies et tous les croquis ont été faits par le voyageur.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

En mai 1884 M. le Ministre de l'instruction publique me chargeait d'une mission scientifique dans le bassin de l'Orénoque à l'effet de procéder à l'exploration géographique de cette région et d'y entreprendre des études d'histoire naturelle et d'anthropologie.

Le but de mon voyage était de remonter le cours de l'Orénoque, d'en faire la description géographique, d'étudier les mœurs et les habitudes des peuplades indiennes vivant sur ses bords, ainsi que la faune, la flore et la géologie du bassin. Je pensais aussi à la découverte des sources de l'Orénoque, mais les difficultés qui avaient entravé les expéditions précédentes me laissaient peu d'espoir d'arriver à ce dernier résultat. Je désirais cependant connaître les causes de l'insuccès, voir quels seraient les moyens à employer pour les vaincre, les surmonter.

Je passai le temps de la saison des pluies, qui dure dans ces régions de mai en octobre, à compléter les renseignements que j'avais déjà sur le bassin de l'Orénoque et à me mettre en relations avec les autorités vénézuéliennes, qui me promirent aide et protection.

S. Ex. le général Joaquin Crespo, alors président de la république des États-Unis de Venezuela, comprenant tout l'intérêt que pouvait avoir un tel voyage, me donna des lettres pour les gouverneurs des États que je devais traverser.

C'est pour moi un devoir de reconnaissance de faire connaître l'accueil sympathique et la franche hospitalité que je reçus pendant toute la durée de ma mission, du général Crespo d'abord, ensuite des autorités locales auxquelles j'étais recommandé et, je puis ajouter, de tous les Vénézuéliens que j'ai rencontrés durant mon voyage. Le Vénézuélien vit dans les champs. Ses mœurs sont patriarcales, et l'hospitalité n'est pas une de ses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moindres qualités. Quelle que soit la case où le voyageur s'arrête, le repas, les moyens de transport, tout lui est offert avec le plus grand désintéressement; le plaisir d'obliger le voyageur est le seul mobile du Vénézuélien.

Mon voyage d'exploration dans le bassin de l'Orénoque peut se diviser en deux parties parfaitement distinctes : la première, sur l'Orénoque lui-même, du Delta à l'embouchure du rio Meta; la seconde, dans la vallée et les plaines du Caura, affluent de la rive droite de l'Orénoque.

Après avoir visité les Indiens Guaraunos du Delta, sur lesquels mon devancier, le malheureux docteur Crevaux, a donné des détails si curieux et si intéressants, je remonte à Ciudad Bolivar, ville située à quatre cents kilomètres environ de l'embouchure de l'Orénoque, où j'organise une expédition pour continuer mon voyage.

29 janvier. — A quatre heures du soir tout le monde est prêt. Mon interprète, M. Fabre, vieillard de soixante-dix ans, Français d'origine, établi dans le pays depuis plus de cinquante ans, arrive avec son chien Hipp, qui saute joyeusement dans l'embarcation.

Je serre une dernière fois la main à mes amis; la voile est mise, et le bateau s'éloigne, poussé par une bonne brise. Pendant quelques instants les mouchoirs s'agitent; de part et d'autre on fait des vœux pour la réussite et le retour.

Après trois heures de navigation nous arrivons à l'île d'Orocopiche, où nous nous installons pour y passer la nuit. A cette époque la culture, pour l'approvisionnement de la ville de Bolivar, s'y fait en grand. Chaque cultivateur rentrera à la ville pendant l'hivernage et l'île sera submergée. Sur la rive droite s'élèvent les rochers d'Orocopiche, où existait autrefois la ville de ce nom, dont on voit encore quelques traces.

Les *cerros* (montagnes) d'Orocopiche et les *mesas* de Soledad sur la rive gauche resserrent le fleuve; le courant devient plus rapide. Dans cet étroit passage l'Orénoque n'a pas moins de neuf cents mètres.

Les rochers d'Orocopiche sont des sommets de montagnes peu élevées, dont la base est recouverte par des dépôts récents, sable et argile, qui forment d'immenses plaines au milieu desquelles apparaissent çà et là de petites montagnes isolées. Je fais mettre à la voile, et nous allons débarquer sur la rive gauche du fleuve, à la pointe ouest de l'île d'Orocopiche, sur une vaste plage dite plage del Tigre.

Nous dressons nos tentes pour y passer la nuit; l'absence d'arbres nous prive de nos hamacs, et, roulés dans nos couvertures, nous nous couchons sur le sable.

31 janvier. — A la première heure nous sommes debout. Je mesure la largeur du fleuve, qui est à cet endroit de trois mille cent mètres; puis, profitant d'une bonne brise, nous allons dresser notre campement à l'île de la Bernavelle. Cette île était autrefois très habitée; je n'y rencontre qu'un misérable rancho, dont les arbres de la forêt formaient le toit, et les troncs supportaient les hamacs.

Le propriétaire était un Zambo qui, ayant enlevé une Indienne dans le haut Orénoque, s'était établi avec elle dans l'île. Ils avaient une petite fille, fort belle. Ils se livraient à la culture des légumes, qu'ils portaient au marché de Bolivar.

La pêche n'ayant pas été fructueuse, je fis lancer une cartouche de dynamite. Effrayée par le bruit de la détonation, l'Indienne se mit à crier, à pleurer, cachant son enfant dans ses bras comme pour la protéger. Son mari parvint cependant à la rassurer, mais elle ne voulut plus s'approcher de notre bateau.

1er février. — Nous nous mettons en route malgré une forte brise. Arrivés au milieu du fleuve, après avoir doublé une pointe de sable de l'île de la Bernavelle, nous tombons dans un courant rapide. Heureusement notre embarcation est bien gréée.

Nous essuyons une véritable petite tempête; enfin nous arrivons à l'embouchure du canio Bari.

Pendant que je m'occupe de mes observations, un de mes nègres entre dans la forêt et m'en rapporte bientôt un hocco (*pauji*).

Fabre, de son côté, a été à la découverte : il me ramène un Indien métis dont la famille vit dans une case tout près de notre campement.

Celui-ci m'invite à venir voir sa femme; elle prépare, dit-il, du pain de maïs. Je me rends à son invitation et je me trouve en face d'une jeune femme bien faite et jolie; ses yeux surtout sont remarquablement beaux.

Elle me raconte que sa mère était fille d'un capitan caraïbe et que son père était de ma couleur et de ma race. Nous projetons pour le lendemain matin une partie de chasse, près d'une lagune.

2 février. — Nous partons à la pointe du jour. En arrivant à la lagune, chacun s'installe sur un arbre. Au bout de quelques instants j'entends un froissement de feuilles, je vois trois cerfs qui s'avancent sans méfiance, je vise et tue le plus beau; aussitôt les deux autres disparaissent rapidement. L'Indien, voyant tomber l'animal, se met à pousser des cris de joie; immédiatement il le charge sur ses épaules et nous rentrons.

Je ne trouve plus Sonson, mon nègre; il est caché, transi de peur, dans une touffe d'herbes; les cris de l'Indien lui avaient fait croire que nous avions affaire à un tigre. Avec de tels compagnons il ne faudrait pas être surpris.

Je fais découper les deux gigots du cerf, j'abandonne le reste à l'Indien, qui paraît fort content. Nous levons l'ancre, le bateau suit la berge assez lentement. A midi nous arrivons à l'embouchure du canio de Lima; une famille de Caraïbes, habitant non loin, attend là, avec un chariot et des bœufs, un bateau de Bolivar qui doit apporter des provisions et des marchandises.

Bien que ces Caraïbes soient civilisés, qu'ils portent au cou des collections de croix et de médailles, ils ne veulent pas se résoudre à s'habiller. Seuls, ils n'ont que le *guayuco;* mais, à l'approche de l'étranger, l'homme se drape le corps dans son pagne, et la femme revêt une longue chemise sans manches.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous continuons notre route; mais vers quatre heures du soir la brise cesse, nous sommes obligés d'atterrir. Les moustiques sont innombrables. Je fais aussitôt dresser les tentes et nous nous couchons.

3 février. — La nuit a été très mauvaise; le matin, je m'éveille les mains et le visage en feu : les moustiques se sont largement repus de notre sang.

Après le déjeuner, nous essayons de mettre à la voile, mais la brise est si faible qu'elle ne peut vaincre le courant : nous sommes obligés d'attendre au lendemain pour prendre le large.

4 février. — Vers une heure du soir seulement, nous pouvons appareiller; nous arrivons bientôt à Almacen, petit village bâti sur la rive droite du fleuve. La population est de vingt-cinq à trente habitants, disséminés dans sept cases.

La seule autorité qu'on y rencontre, c'est un chef civil remplissant les fonctions de juge de paix et de maire. Il est en relation avec le président de l'État pour toutes les questions criminelles, religieuses ou politiques. Il est choisi parmi les habitants les plus riches et les mieux considérés; son titre est très respecté.

Les indigènes se livrent à l'élevage des bestiaux; la pêche et la chasse sont leurs principales occupations.

Au milieu du fleuve, des récifs formés par le pointement de rochers constituent deux îlots, dont l'abordage est dangereux pendant les grandes eaux. Un habitant d'Almacen m'assure que je peux y aborder sans crainte. Je mets à la voile et je vais mouiller dans une petite anse formée par les récifs. Là, au moins, les moustiques nous laisseront dormir tranquilles.

5 février. — Je fais lever l'ancre et nous allons débarquer en face de l'île Guamita, sur la rive droite. Je



Rancho près de Bari. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

visite les cerros Mapares. J'y trouve en grande quantité le *Copayfera officinalis*, arbre dont on extrait l'huile de copahu. Selon la grosseur du végétal, on recueille par arbre deux et quelquefois trois dames-jeannes d'huile, d'une contenance de neuf litres, qui se vendent de six à huit piastres l'une, c'est-à-dire vingt-quatre à trente-deux francs.

Nous établissons notre campement à l'embouchure du rio Mapares, près des montagnes que j'avais visitées le matin. Sur une petite plage nous suspendons nos hamacs à l'abri de quelques arbres, et j'inscris mes notes; mes nègres, guidés par Fabre, parcourent la rive du fleuve. Ils rapportent, quelques heures après, une centaine d'œufs de tortues fraîchement pondus.

6 février. — Nous levons l'ancre et nous allons débarquer sur l'autre rive, à l'ouest de l'île du Benan, à la pointe Guassarapa.

7 février. — En me levant j'éprouve un malaise général, je suis faible, c'est à peine si je peux marcher. Je fais néanmoins quelques observations; bientôt de violents maux de tête m'obligent à m'arrêter. Je me rends à une petite case que mes hommes venaient de m'indiquer, au milieu d'un champ de maïs et cachée derrière un bouquet d'arbres. J'y trouve un homme, trois femmes et cinq petits enfants.

De ces trois femmes une était la mère de l'Indien, les deux autres étaient ses femmes.

La polygamie n'est pas permise; elle se rencontre cependant dans certains villages vénézuéliens parfaitement civilisés.

Je passe la journée dans la case, couché dans mon hamac.

8 février. — Au réveil je suis mieux. Nous partons aussitôt, et, quelques heures après, nous sommes à l'embouchure du canio Abreo.

Nous traversons un petit bois et nous nous trouvons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans une immense plaine; çà et là, des bouquets de palmiers connus sous le nom de *moriches*; ce sont de véritables oasis.

Pendant que nous nous reposons tranquillement de nos fatigues, une bande de singes vient gambader dans les grands arbres voisins. L'un d'eux s'approche trop près et paye de sa vie sa témérité.

Je me mets aussitôt à préparer pour ma collection la peau de l'animal, et pour notre cuisine la chair, dont j'avais entendu maintes fois vanter la qualité.

Le canio Abreo est infesté d'énormes caïmans d'une hardiesse insolente : ils s'approchent à quelques mètres de notre embarcation et viennent même sur la plage où nous sommes campés.

L'un d'eux sort entièrement de l'eau et vient se chauffer tranquillement au soleil; son audace m'exaspère : je lui envoie une balle dans l'œil et lui brise le crâne. Sa longueur est de cinq mètres et demi. Deux autres, dans la soirée, subissent le même sort.

Le singe, préparé par notre cuisinier, est servi au repas du soir. D'abord mes nègres refusent d'y goûter; ils s'y décident enfin. La chair des jeunes singes est exquise, aussi je me promets de leur faire la chasse.

9 février. — Le canio n'est navigable en petite *curiare* que sur la moitié de son cours. Je laisse le canot et, remontant la rivière, j'arrive après quatre heures de marche aux mesas de Guassarapa.

Ces *mesas* sont d'immenses plateaux couverts de *chaparros*, le seul arbre qui pousse facilement dans ces endroits secs et arides.

De retour au fleuve, j'aperçois les deux caïmans que j'avais tués la veille, surnageant le ventre en l'air à l'embouchure du canio.

Voulant préparer une peau, je me dirige vers l'un d'eux avec deux de mes hommes; en arrivant auprès, je suis surpris de voir deux têtes au lieu d'une; un caïman vivant tient dans sa gueule la patte de l'animal mort et essaye de l'entraîner. Une balle lui fait lâcher prise et, en se débattant, il frappe la curiare avec une telle violence que nous chavirons; heureusement pour nous, le caïman disparaît, et nous parvenons à entraîner notre animal sur la rive.

Je me mets aussitôt à le dépouiller; une bande de zamuros (*Urubus*) s'abat autour de moi. La peau enlevée, je l'étends au soleil et je jette le cadavre à l'eau. Les zamuros se précipitent sur la peau, mangent avec avidité les morceaux de chair encore adhérents. Voilà des aides bien complaisants, pensai-je.

10 février. — La brise se lève de très bonne heure; nous en profitons pour quitter Abreo. Elle nous conduit assez lentement jusqu'à l'entrée du rio Borbon, où nous atterrissons pour préparer le déjeuner.

Vers trois heures du soir, la brise est plus forte; nous mettons à la voile pour franchir le courant de la Papone, formée par des îles rocheuses en face de Borbon.

Nous le remontons facilement; mais tout à coup la brise devient si forte, les vagues si hautes, que je crains pour notre embarcation. Les voiles sont diminuées, et nous gagnons la côte. C'est avec beaucoup de peine que nous parvenons à trouver derrière des récifs un abri et un endroit pour établir notre campement.

11 février. — Je remonte les bords du fleuve jusqu'au rio Aro. Le lit de cette rivière est profondément encaissé du côté de la rive droite; la rive gauche est basse et marécageuse. Quelques bancs de sable à l'embouchure de cette rivière sont peuplés de *gabiotas* (*Procellaria puffinus*), petits palmipèdes de la grosseur d'un pigeon. Ces oiseaux vivent par bandes nombreuses; ils déposent leurs œufs sur le sable et laissent au soleil le soin de l'incubation.

Nous abordons à l'île Cusipa; tandis que je fais dresser le campement, un de mes hommes entre dans le bois. Il en rapporte trois iguanes, qui sont aussitôt préparés pour notre dîner.

Nous trouvons ce nouveau mets fort agréable : on peut sans exagération le comparer au blanc de poulet.

12 février. — L'île Cusipa est très grande et très giboyeuse. Nous passons la journée à chasser.

13 février. — A dix heures du matin seulement, la brise nous permet de mettre à la voile. A l'embouchure du rio Pao, les eaux, limoneuses, ont formé de curieux dépôts. Le canio Pao est étroit, l'eau y est abondante, ce qui rend la navigation facile, même pour les bateaux d'un mètre de tirant d'eau.

Le village de Pao, situé à l'embouchure du rio Pao, comprend environ une cinquantaine de cases; sa population est de cent soixante habitants, qui se livrent à la culture et à l'élevage.

Des gisements considérables de sulfate de chaux existent sur la rive droite de la rivière. Les villages de Pao, Cachipo et Chaparro sont construits avec cette pierre.

14 février. — En face se trouve l'île Guasimale, inculte, couverte d'épaisses forêts, où abondent les jaguars. Sur la plage je remarque de récentes traces de ces animaux.

Dans la journée un vent violent se déchaîne sur l'Orénoque; notre bateau, solidement amarré, résiste aux secousses des vagues.

15 février. — Moitaco n'est qu'à une courte distance; en une heure nous y arrivons. C'est un village fort coquet, bâti sur un rocher qui s'avance dans le fleuve.

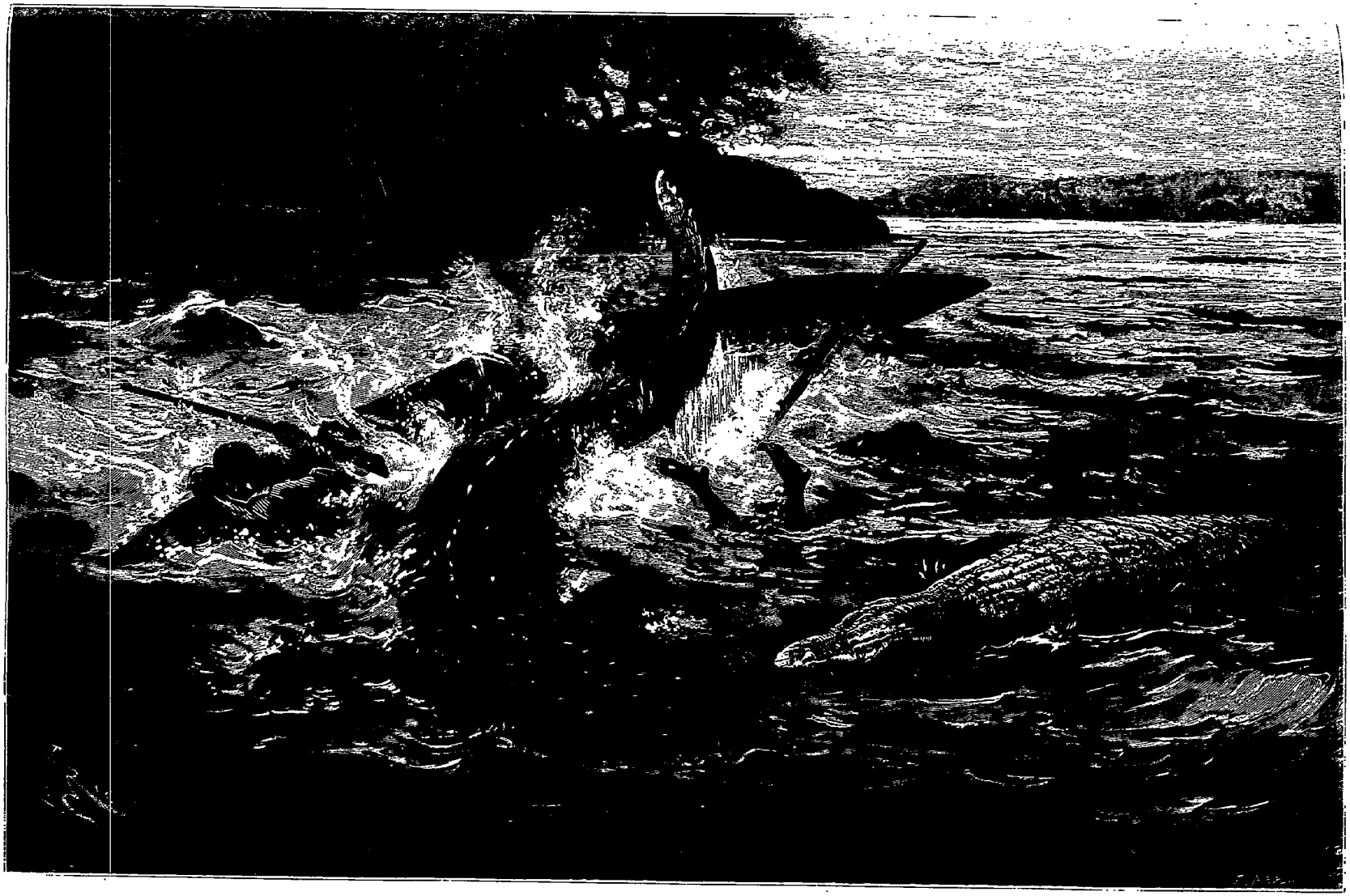
Il y a de chaque côté deux baies profondes et très sûres, où viennent relâcher les bateaux.

Soixante cases le composent; sa population est de deux cent trente-cinq habitants.

Moitaco a été autrefois très important; les missionnaires espagnols en avaient fait le centre de leurs opérations. C'est là qu'on apportait de l'intérieur les bois précieux, les essences et l'or. Aujourd'hui ce village est, comme tous ceux de l'Orénoque, sans autre industrie que celle de l'élevage des bestiaux.

C'est à Moitaco que le malheureux François Burban, compagnon du docteur Crevaux, est enterré. Malgré mes recherches, il me fut impossible de trouver sa tombe. Je fais cueillir des fleurs par mes hommes, j'en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le caïman frappe l'embarcation avec une telle violence, que nous chavirons. — Dessin de Riou, d'après un croquis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

confectionne une couronne, que je place au pied de la croix du cimetière.

J'apprends par le chef civil qu'une tribu d'Indiens venus du Sud est établie non loin, dans les montagnes del Torno. Je me décide à la visiter.

16 février. — C'est à l'aube que nous devions partir : il est huit heures, et personne n'est encore arrivé. Enfin vers neuf heures le guide arrive avec deux chevaux. Deux nègres nous accompagnent à pied, ils portent les provisions et les armes.

Nous traversons d'abord un immense *chaparral*, puis nous entrons dans une sorte de bois taillis où de nombreux sentiers ont été tracés par les troupeaux allant à l'abreuvoir. A trois heures du soir nous arrivons à l'*hato* de don Emmanuel, près du rio Suvero.

17 février. — A la première heure nous sommes en marche; nous arrivons à Kamurika à midi. Ce petit village, situé au milieu des montagnes, sur un coteau tourné au nord et bien aéré, me paraît désert. Une quinzaine de cases s'élèvent autour d'une place carrée. Une église, la hutte du capitan et l'école, occupent le côté est de la place; il y a soixante-quatre habitants.

Nous sommes au milieu du village, personne ne se montre, tous les Indiens se sont cachés ou enfuis. Nous nous dirigeons du côté de l'école, qui est en même temps la case du chef civil de Moitaco, et pendant qu'on desselle nos chevaux, un Indien, enveloppé dans son pagne, s'avance vers nous : c'est le capitan.

Il reconnaît mon guide, et après force poignées de main il nous invite à entrer chez lui.

Bientôt j'aperçois une tête à la porte d'une case voisine, puis deux, puis trois; un Indien se hasarde à sortir, d'autres suivent son exemple. Au bout d'un quart d'heure le village tout entier est en mouvement. Les femmes se cachent encore et ne montrent que la tête.

Le capitan me fait faire le tour de la tribu; il faut donner des poignées de main à tous ces braves Indiens. Les enfants ont peur : quelques petites tapes amicales sur les joues semblent les rassurer. Tous les hommes se présentent avec le pagne autour du corps; les femmes portent une longue chemise.

Ces Indiens appartiennent à plusieurs familles différentes, mais la plupart sont des Quiriquiripas.

Les Quiriquiripas sont petits, trapus et assez bien faits. Les femmes sont plus petites, la peau légèrement cuivrée, le visage agréable, les traits fins et réguliers, les pommettes saillantes, le corps admirablement tourné, surtout chez les jeunes filles de douze à quinze ans; les pieds et les mains sont aussi très petits.

Leur chevelure fine, noire, est bien entretenue; toutes elles font deux tresses, retombant de chaque côté sur la poitrine. Les cheveux, coupés assez courts, dépassent rarement la hauteur des seins.

Leurs dents sont fort belles, mais elles ne les conservent pas; presque tous, hommes et femmes, ont les dents gâtées de bonne heure.

Ces Indiens sont civilisés et catholiques; ils portent tous au cou des collections de médailles et de croix et de petits sacs renfermant des reliques. Ils cultivent le tabac, la canne à sucre, le manioc, les pois, les bananes, les ignames et plusieurs espèces de patates.

Les cases de Kamurika sont construites avec soin; elles sont toutes rectangulaires. Le toit est formé par une épaisse couche de feuilles de palmier moriche solidement attachées au travers de la toiture.

Le mobilier des Quiriquiripas consiste en un hamac et quelques *canastos* (paniers), dans lesquels ils renferment leurs hardes; un banc sert de chaise. Les ustensiles de cuisine leur proviennent des échanges; ils n'ont guère de leurs anciennes coutumes que la *troja* (espèce de trépied) sur laquelle ils font rôtir la viande et le poisson. Leurs armes sont des arcs et des flèches.

La journée du 18 se passe au milieu de cette population si intéressante. Le 19, en quittant ces braves Indiens, je donne au capitan un coutelas et une hache, dont il paraît enchanté; je lui remets aussi un peu de poudre; il a un vieux fusil, mais pas de munitions.

Nous sommes de retour à Moitaco le soir même.

20 février. — Sur la rive gauche, en face l'île Santa Cruz, un véritable nuage de *langostas* (sauterelles analogues aux criquets d'Algérie) suit le fleuve; une bande de sternes les poursuit. En traversant l'Orénoque, une grande quantité tombent dans l'eau; elles sont aussitôt dévorées par les poissons.

Le village de Santa Cruz est bâti sur le coteau de ce nom; il se compose d'une vingtaine de cases; les habitants se livrent à la culture et à l'élevage. Nous établissons notre campement près de l'île Guanarès, sur la rive droite.

Une bande de singes capucins s'approche jusque sur les premiers arbres de la forêt; prendre ma carabine, en tuer quelques-uns est l'affaire d'une minute.

21 février. — A quelques pas de nous se terminent les dernières ramifications des montagnes du Torno; elles sont couvertes de grands arbres, employés par les habitants de Moitaco, Santa Cruz et la Piedra à la construction de leurs pirogues.

Au milieu du fleuve, l'île Guanarès, la plus grande de cette partie de l'Orénoque, fut autrefois le séjour d'une mission espagnole florissante. Quelques insulaires ont rencontré dans l'intérieur des restes de plantations d'orangers, de caféiers et de cacaoyers.

Jusque-là le cours du fleuve était est-ouest; brusquement, à la hauteur de l'île Guanarès, il descend du sud au nord.

Nous abordons à l'île Guanarès pour y passer la nuit.

22 février. — Arrivés au sud de l'île, la force du courant et la brise nous retiennent sur la rive gauche.

Le fleuve change encore de direction, il coule maintenant de l'est à l'ouest.

Dans la soirée, la brise faiblit un peu, j'en profite pour aller établir notre campement à la hauteur de l'île del Muerto, sur une grande plage de sable.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

23 février. — La brise et le courant étant contraires, je fais préparer des cordes pour remorquer le bateau. Toute la journée se passe à ce pénible travail; enfin nous arrivons le soir à l'île Matapalo.

24 février. — Nous ne sommes pas au bout de nos peines, il faut encore recommencer le manège de la veille, mais, cette fois, c'est plus pénible encore.

Au lieu d'une plage de sable c'est une barranca couverte de bois morts, apportés là par les inondations.

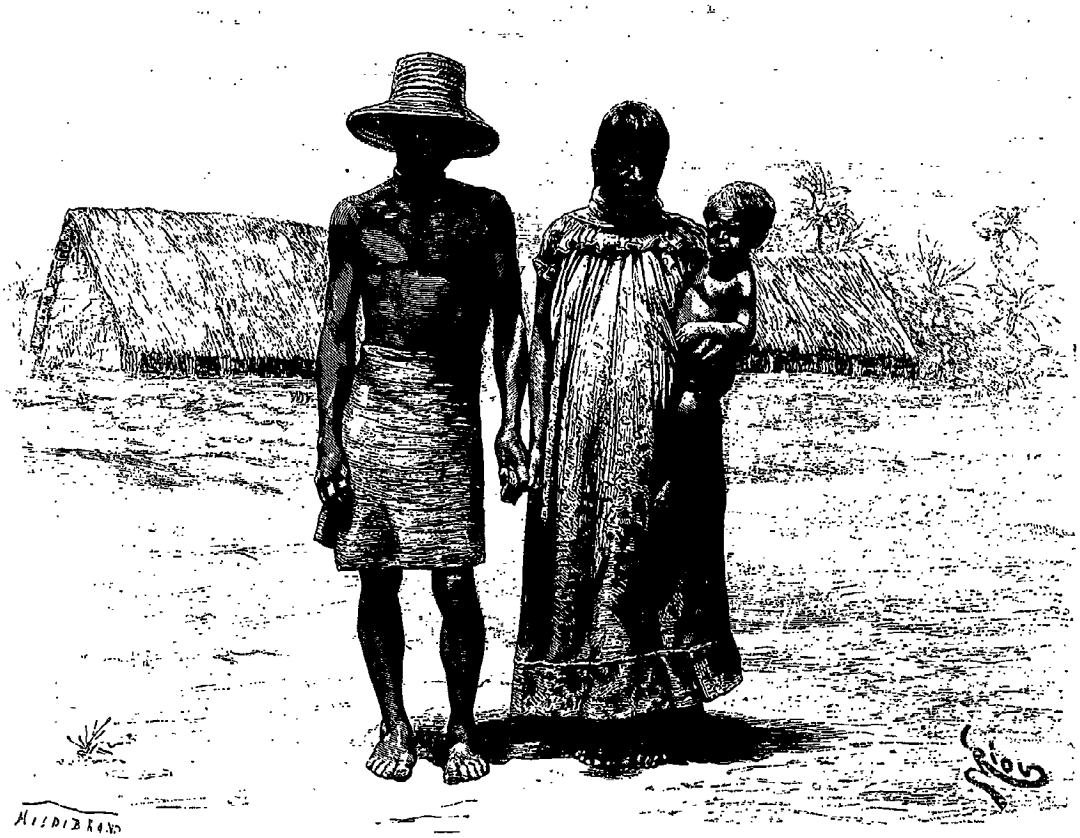
Dans la soirée nous arrivons à la Bouche de l'Enfer, où nous nous installons pour nous reposer un peu. Nous avions compté sans les moustiques; le matin arriva sans qu'il nous fût permis de fermer l'œil.

25 février. — L'île de la Bouche de l'Enfer est formée par des roches appartenant au massif du Torno.

Au raudal, le courant est violent, le passage n'a pas cent mètres de large; il faut attendre un bon vent pour le franchir : aujourd'hui c'est impossible.

26 février. — Nous organisons une battue vers la pointe ouest de l'île. Nous acculons sur les rochers trois cerfs, l'un d'eux tombe sous une de mes balles.

A midi la brise semble s'élever ; nous mettons aussi-



Case et Indiens de Kamurika. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

tôt à la voile et nous nous engageons dans le rapide Après une heure de lutte contre le courant, nous franchissons le raudal, et nous sommes bientôt en face de la Piedra, petit village de la rive droite.

27 février. — Un Indien de la Piedra m'accompagne à l'île de la Bouche de l'Enfer; au milieu d'une savane je vois alors, sur trois pierres distantes de six à sept mètres, des inscriptions tracées en creux, polies et profondes d'un centimètre. J'en relève exactement le dessin, en prenant soigneusement les dimensions.

28 février. — Nous quittons la Piedra et nous naviguons toute la journée. Nous arrivons le soir à Mapire, situé au sommet d'une *barranca* très élevée.

1er mars. — Les habitants de Mapire élèvent des bestiaux, des chevaux et des ânes. Les cases sont bien construites, propres et coquettes; on en compte soixante, et le nombre des habitants dépasse quatre cents.

A l'ouest de Mapire le fleuve est encombré par d'énormes rochers. Souvent les bateaux, entraînés par le courant, viennent se briser contre ces récifs, désignés à cause de cela sous le nom de *Piedra brava*.

3 mars. — Sur la rive droite, l'embouchure du Caura, mesurant six cent cinquante mètres. L'entrée est garnie de rochers; il faut être accompagné d'un guide pour s'aventurer dans l'embouchure.

4 mars. — Sur l'île Tigritta, des pêcheurs venus un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peu de tous côtés attendent la montée des *morocotes*, poissons très recherchés, qu'on fait sécher pour être expédiés à Bolivar et même à Caracas.

5 mars. — A l'ouest de l'île Tucuragua l'Orénoque a une très grande largeur : entre l'île, qui est elle-même assez large, et la rive gauche il y a deux mille six cent cinquante mètres environ, et de l'île à la rive droite cinq cents mètres.

6 mars. — La journée se passe sans faits saillants.

7 mars. — Nous arrivons à las Bonitas. C'est l'ancienne mission Altagracia. Sa population fait de l'agriculture et de l'élevage.

A las Bonitas réside le gouverneur militaire du territoire Caura ; il est en ce moment à Caïcara, à trois jours de navigation plus haut. J'ai hâte de le voir.

Nous allons camper sur la rive droite, en face de la pointe de l'île Parman. Au moment où nous jetons l'ancre, une dizaine de cétacés connus sous le nom de *toninas* prennent leurs ébats à quelque distance de nous. Il m'est impossible de m'en procurer un.

8 mars. — Dans la journée nous passons en face de l'embouchure du rio Cuchivero. Nous atterrissons à l'embouchure du rio Manapire, sur la rive gauche, et vis-à-vis de l'île Taruma nous dressons notre tente sur un immense rocher de granit blanc.

9 mars. — Je pousse une pointe sur le rio Manapire. Après une heure de navigation, l'eau n'étant plus assez profonde, nous sommes obligés d'atterrir.

Au moment où mon nègre Sonson se met à l'eau pour pousser la curiare sur les bords, il reçoit la décharge d'un gymnote électrique, si forte qu'il est renversé dans l'eau. Se relever et se sauver sur la plage, en poussant des cris, est l'affaire d'une seconde. Les yeux grands ouverts et croyant sa dernière heure



Caïcara. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

venue, il m'accable de reproches dans son langage créole, m'accusant d'être cause de sa mort. Au bout d'un instant, la douleur et la surprise diminuant, il devient plus calme et finit par rire de son aventure.

Nous levons l'ancre à deux heures, mais une fausse manœuvre de mes hommes ayant déchiré la voile de haut en bas, il nous est impossible d'avancer dans cet état ; il faut réparer l'accident.

10 mars. — Nous naviguons toute la journée, espérant arriver à Caïcara le soir ; mais, la brise nous faisant défaut, nous dormons sur une plage.

11 mars. — A la pointe du jour nous faisons voile vers Caïcara, où nous arrivons à neuf heures.

Le général Gonzalès Gil, gouverneur du Caura, et le général Oublion me reçoivent avec la plus grande cordialité. Prévenus de mon arrivée, par lettre officielle, ces deux officiers se mettent à ma disposition et me préparent aussitôt un voyage dans l'intérieur chez les Indiens Ariguas de San Pedro, sur le rio Caura ; j'accepte avec plaisir et fais faire mes préparatifs de départ.

Caïcara est une ville de cinq cents habitants ; elle compte cent quarante cases, bâties en pierres ; la plupart ont un toit de feuilles de palmier ; quelques-unes ont une terrasse ; les autres sont recouvertes en tuiles venant de Soledad.

Sur les flancs de la montagne existent les ruines d'un vieux castel construit par les missionnaires. On raconte qu'à une certaine époque les Espagnols, surpris par les Indiens, avaient été massacrés et mangés, et que leurs têtes furent suspendues aux branches des arbres voisins.

Après dîner, le général Oublion me propose de passer la nuit au *velorio*, ou à la veillée d'un mort. Cette proposition ne me sourit pas d'abord, mais, en apprenant que le velorio est une cérémonie remplie de cou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'Orénoque à Caïcara. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tumes bizarres, je me décide, car il y aura certainement des notes intéressantes à prendre.

Voici de quelle façon on procède à cette cérémonie.

Le mort est placé sur la table, le buste un peu relevé, les yeux ouverts, les bras croisés sur la poitrine; il est entouré de bougies et de quelques feuilles de palmier.

Les invités sont nombreux; assis autour d'une table, ils chantent à tue-tête; deux femmes servent du café et de l'eau-de-vie; ils boivent et fument. En entrant ils n'adressent aucun compliment de condoléance, ils disent à haute voix : « Nous sommes des buveurs d'eau-de-vie. »

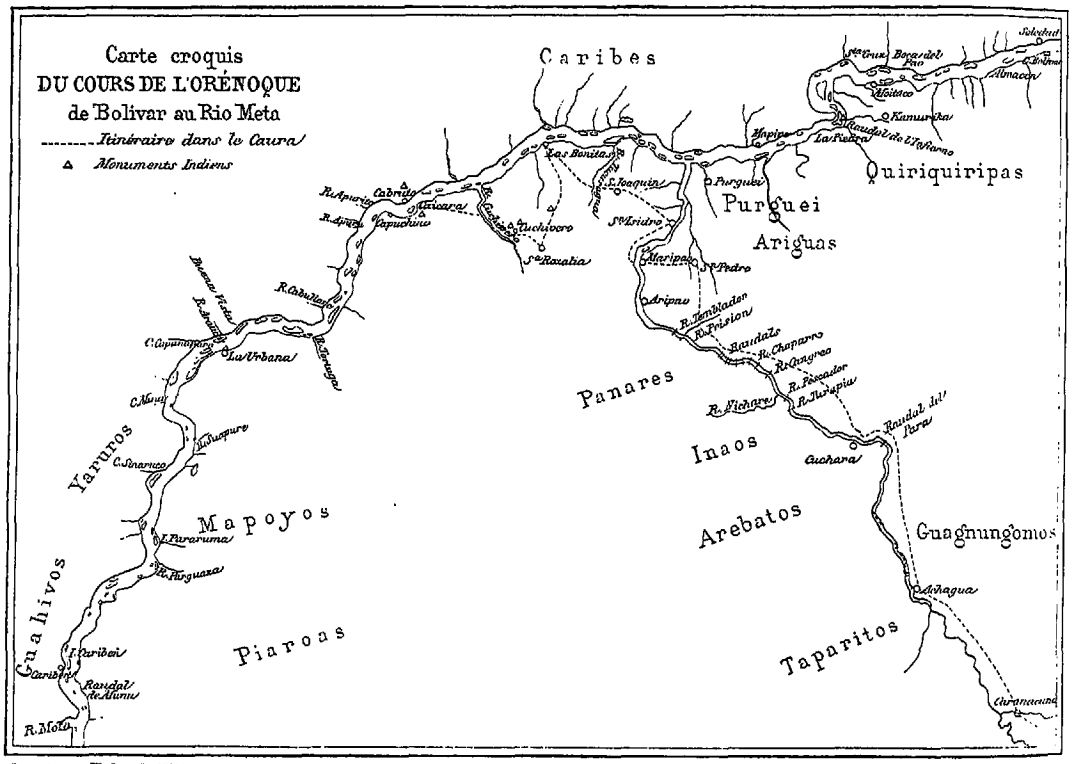
Les chants cessent un instant; chacun raconte ce qu'il sait sur la vie du défunt et dit en terminant : « Le propriétaire du mort est celui qui le pleure, les autres ne sont que des buveurs d'eau-de-vie. »

Cette fête ou plutôt cette orgie, car bientôt la plupart des invités sont ivres, est une coutume indienne conservée parmi les populations des campagnes. Je demande au général Oublion si la fête ne sera pas bientôt terminée, car il est près de minuit. « Non, me dit-il, demain matin seulement; les assistants iront se changer pour l'enterrement. »

Suivant les âges le velorio diffère.

A la mort d'un enfant, les parents invitent les proches, les amis et les voisins à assister à la nuit du velorio.

Comme cette cérémonie prend l'aspect d'une fête,



Gravé par Erhard Frres

ceux qui ont perdu leur enfant essayent de surpasser les autres en ayant le plus grand nombre d'invités. Si les parents sont pauvres, les amis, les voisins font les frais du velorio; ils apportent de l'eau-de-vie, du café et du sucre. Quand les invitations sont faites, on procède à la toilette du petit mort. On l'habille, on lui met une couronne, des ailes, et dans la main un bouquet.

Au milieu de la chambre où a lieu le velorio, on dresse une table, sur laquelle l'enfant est placé assis, les yeux ouverts et entouré de bougies. Tout autour de la table on place des sièges, réservés aux chanteurs et aux buveurs.

La nuit tombante est le signal de la fête. De tous côtés arrivent les invités, qui, en entrant, vont saluer la mère et la complimentent en disant qu'elle est heureuse mère puisqu'elle envoie des anges au ciel, que Dieu la bénisse et lui prête vie pour que tous les ans elle envoie des anges au bon Dieu.

La formule de condoléance est la même partout. Les invités vont s'asseoir autour de la table et se mettent à chanter. Un musicien touche de la guitare, et, au son de cet instrument, la mère ouvre le bal avec le père ou l'un des invités. Le musicien raconte en chantant les beautés et les gentillesses de l'enfant.

Les danses et les chansons sont souvent interrompues par des cris et des demandes de café ou d'*aguardiente*. Le matin, les chanteurs s'enlacent les bras sur le cou et se retirent plus ou moins ivres ou fatigués.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Si les parents du petit mort sont bien considérés dans la population, des amis réclament le corps pour le veillor une seconde fois; la fête recommence alors de la même façon que chez les parents. La passion du velorio est si forte, qu'il arrive souvent que l'enfant est veillé sept ou huit fois de suite. Pour empêcher la corruption, on plonge le cadavre dans du vinaigre bouillant, et chaque soir on lui fait une nouvelle toilette et une figure avec de l'amidon coloré au roucou.

Il n'est pas rare de voir l'autorité intervenir pour faire enterrer le cadavre. Ce n'est qu'en maugréant qu'on se conforme à ses ordres.

12 mars. — La matinée se passe à organiser la caravane, et à trois heures nous sommes en selle. Nous



Oasis de palmiers moriches (voy. p. 316). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

traversons d'immenses plaines, et à dix heures du soir nous sommes près du rio Cuchivero.

13 mars. — Nous marchons toute la journée, et le soir nous contournons les cerros de Cuchivero. Nous arrivons au sud dans une petite vallée fort agreable, où se dresse le petit village de Cuchivero.

14 mars. — Le village possède vingt-trois cases et environ quatre-vingt-quatorze habitants. A près de deux kilomètres du village, dans la direction du nord-ouest, sur les flancs ouest de la sierra de Cuchivero, le canio Chicharro prend sa source dans une petite grotte nommée le raudal de Chicharro, célèbre par le nombre des jaguars qui s'y donnent rendez-vous.

Elle ressemble un peu à un dolmen; l'intérieur a une forme triangulaire, et l'ouverture se trouve à l'un des angles. Sur les parois de la grotte je relève des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

inscriptions fort curieuses et différentes de celles que j'avais trouvées jusqu'alors.

La surface peut avoir de douze à quinze mètres carrés. Le sol est jonché de grosses pierres, entre lesquelles s'échappe la source qui forme le petit ruisseau.

Jamais l'eau n'a manqué à cette source; elle est très bonne; on lui attribue même des vertus particulières.

A l'est de la sierra de Cuchivero, mon guide me conduit sur un petit plateau, au milieu d'une enceinte formée de pierres isolées s'élevant à quelques mètres au-dessus du sol; elles sont là comme placées à dessein. C'est dans cet endroit, me dit-il, que les Indiens de l'ancien Cuchivero venaient fêter la lune de la saison sèche. Au centre deux pierres basses, longues et étroites, représentent une série de figures dont les côtés sont tous parallèles.

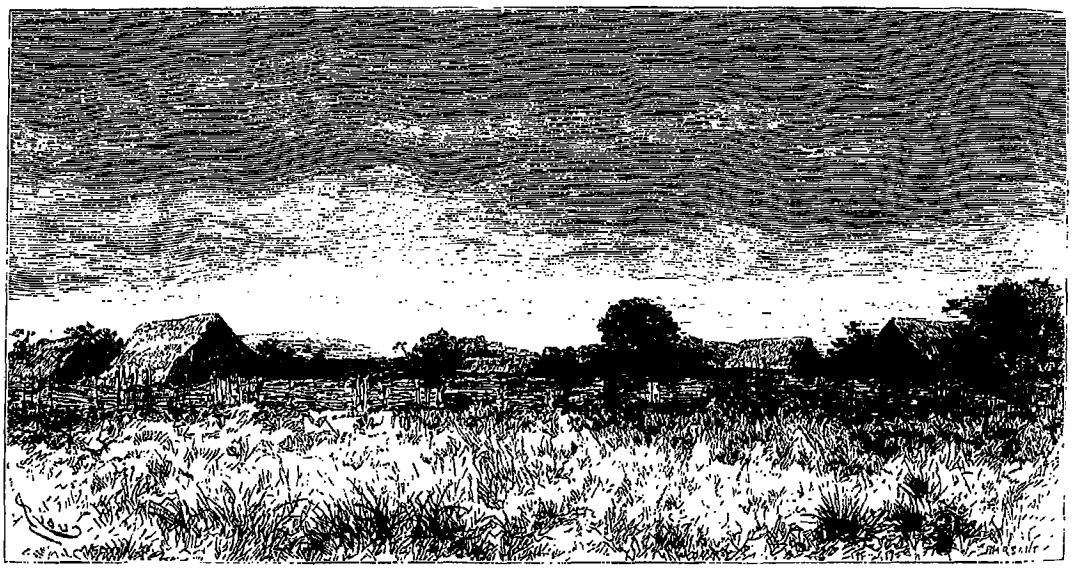
Avant de rentrer au village, je vais visiter la sierra Guarirumana, en face de la sierra de Cuchivero. Cette montagne est couverte de bois durs : sassafras, copahus, nombreux palmiers.

Les naturels récoltent les graines de palmier caroba, avec lesquelles ils font de l'huile à brûler; la graine d'un arbre, le *cuajo*, qu'ils percent avec une nervure de feuille de palmier, leur fournit l'éclairage.

A trois heures du soir, nous nous mettons en route pour Santa Rosalia; nous traversons des plaines immenses couvertes de grandes herbes. Çà et là se rencontrent des oasis de palmiers moriches.

Les cerros Guarirumana se relient à la sierra Santa Rosalia; une vallée profonde les sépare des sierras Tiramuto et Helena.

Toutes ces montagnes rocheuses sont recouvertes d'épaisses forêts; la *sarapia* (fève de Tonka) est un des produits les plus considérables de cette région.



Las Bonitas. — Dessin de Rion, d'après une photographie.

Quelques cases composent le petit village de Santa Rosalia; les habitants se livrent à l'élevage des bestiaux et à la culture de la canne à sucre.

16 mars. — A neuf heures, notre caravane se met en marche, et nous passons près des cerros Tiramuto. Au milieu de la plaine, deux pierres, séparées d'environ cinquante mètres de la montagne, l'une tournée à l'est, l'autre à l'ouest; sur la première sont gravés deux soleils tangents, sur la seconde une figure que tous les habitants et les Indiens considèrent comme la lune.

De Tiramuto à las Bonitas nous rencontrons une série de vallées entrecoupées par des rochers à pic, la plupart nues et arides; ces vallées, remplies d'eau pendant la saison des pluies, peuvent être facilement transformées en rizières. Quelques habitants de las Bonitas y ont établi de petits carrés qui leur fournissent du riz d'une grande beauté.

Nous arrivons à las Bonitas à cinq heures; là je retrouve mes hommes et mon bateau.

17 mars. — Le général Gonzalès Gil et le général Oublion ayant terminé ce qu'ils avaient à faire, nous faisons nos préparatifs pour notre voyage du Caura.

Nous nous dirigeons sur San Joaquin, hato du général Crespo, président de la république du Venezuela. Nous traversons près du rio Tucuragua une grande forêt d'arbres aux essences très dures.

Le Tucuragua est une rivière profonde et poissonneuse; je lance une cartouche de dynamite, qui nous procure plusieurs espèces de poissons fort curieuses, que je crois, sinon nouvelles, au moins très rares.

En approchant de San Joaquin, des troupeaux de bestiaux se montrent çà et là. Nous sommes obligés de nous détourner pour éviter les taureaux, qui attaquent parfois les cavaliers.

Enfin, près du rio Sipao, s'élève une case assez

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grande avec d'immenses corales; c'est là que nous passons la nuit.

Nous apprenons que les jaguars ont fait plusieurs victimes dans les environs; aussitôt nous nous proposons de leur faire la chasse le lendemain.

18 mars. — Vers cinq heures du matin je suis éveillé par le chasseur, et avec trois chiens nous partons. Ces intelligentes bêtes ont compris où nous allons: elles sont à trente pas devant nous et se retournent à chaque instant pour voir si nous sommes toujours là.

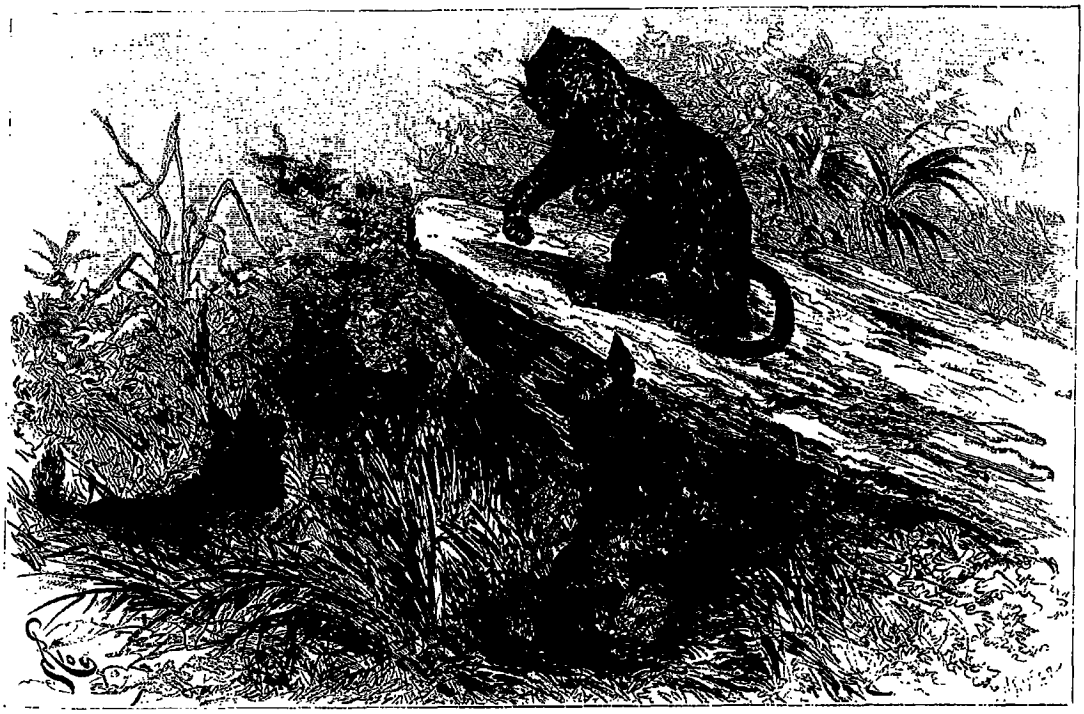
Après une heure de marche à travers la forêt, nos chiens s'arrêtent, attendant un ordre du chasseur; sur un geste ils s'élancent dans le fourré en jappant.

Le jaguar, surpris pendant son repas, s'est jeté de côté; nous l'apercevons assis, les pattes de devant en l'air, menaçant les chiens, qui ont soin de se tenir à distance, en poussant de furieux aboiements.

Pour la première fois je me trouve en présence d'une bête féroce. J'éprouve une certaine émotion, que je réprime bien vite. Je vise et je presse la détente de ma carabine : ma balle atteint l'animal en pleine poitrine; il fait un bond en avant et tombe foudroyé en poussant un horrible miaulement.

Quelques péons qui nous ont accompagnés emportent le félin à l'hato. Je me mets immédiatement à dépouiller l'animal, et à neuf heures du matin nous pouvons continuer notre route pour San Isidro.

Les bords du rio Sipao sont semblables à ceux du



Le jaguar et les chiens. — Dessin de Riou, d'après un croquis.

Tucuragua, mais la forêt est composée d'arbres plus gros et plus facilement exploitables.

San Isidro est un village bâti à environ une lieue du rio Caura, au sommet d'un petit mamelon. Il est composé de quarante-cinq à cinquante cases, construites autour d'une place carrée de soixante mètres de côté. Les habitants, au nombre de cent soixante à cent soixante-dix, ne se livrent ni à l'élevage des bestiaux, ni à l'agriculture; c'est à peine s'ils possèdent quelques volailles. Un petit nombre s'occupent de la recherche de la sarapia et de la vanille, qui est fort belle dans ces parages. Ils vivent de chasse et de pêche.

La canne à sucre, recueillie presque sans culture, est employée à faire du tafia; les Indiens de San Pedro échangent du jus de canne contre cette liqueur.

19 mars. — Nous prenons la route de Maripao, situé de l'autre côté de la rivière. Pour rencontrer un gué, nous sommes obligés de remonter le cours.

Aux cerros Terecaï, où sont établis quelques chercheurs de sarapia, une case d'Indiens attire notre attention.

Des sons harmonieux et bizarres, tantôt très faibles, tantôt plus forts, semblent s'échapper de l'intérieur. Surpris par cette musique, je demande à connaître le musicien. On rit et l'on me répond : « Tarimba! » en me montrant quatre tiges de palmier moriche plantées au sommet de la case.

Pour faire une tarimba on prend le pétiole de la feuille d'un jeune palmier moriche, ayant quelquefois quatre à cinq mètres de long. On soulève l'écorce sur une longueur de deux mètres environ, on la divise en petites lanières minces, tendues sur des chevalets. Le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chevalet inférieur, placé sur une petite calebasse percée de trous, fait l'office de caisse, augmentant ainsi la sonorité des vibrations des cordes.

Sous l'action du vent, dont la force varie constamment, les cordes produisent des sons variés, souvent très harmonieux.

Les Indiens restent fréquemment, de dix heures du matin à trois heures du soir, couchés dans leur hamac, savourant cette sorte de musique, pour laquelle ils ont une grande vénération ; les uns prétendent que c'est la voix de la nature, les autres une musique céleste.

Arrivés sur les bords du rio Caura, nous trouvons des barques envoyées par le chef civil de Maripao, qu'on avait averti de notre arrivée.

Nous traversons la rivière, qui n'a pas moins de cinq cents mètres de largeur; les chevaux nagent de chaque côté de l'embarcation, chacun de nous tenant un cheval par le licol; nous arrivons en obliquant au débarcadère. Maripao, à trois kilomètres du Caura, dans la forêt, est un petit village composé essentiellement de nègres descendant d'anciens esclaves réfugiés chez les Indiens pour vivre indépendants.

Tous ont sensiblement changé; tout en conservant la physionomie bestiale du nègre, ils ont perdu leurs forces physiques : ils sont petits, chétifs, maladifs et tous syphilitiques.

La population était autrefois nombreuse, mais elle diminue tous les jours, et certainement dans peu de temps, à défaut d'éléments nouveaux, elle aura entièrement disparu.

Les habitants se livrent à l'élevage des bestiaux, cultivent le riz, le manioc et le tabac ; on rencontre chez eux une certaine aisance.

20 mars. — A la première heure nous quittons Maripao, et, après trois heures de marche, nous arrivons dans une immense plaine située entre le canio San Pedro et le rio Tauca, où s'élève le village de San Pedro, peuplé d'Indiens Ariguas.

En arrivant, tout semble désert, rien n'indique la présence d'êtres vivants. Nous nous installons sous une case en construction, et, après avoir dessellé nos chevaux, nous nous dirigeons vers la case du capitan.

En approchant, ce dernier, qui est le plus grand Indien que j'aie vu, s'avance, le corps drapé dans son pagne, et se présente très respectueusement au général gouverneur, qui lui demande pourquoi il se cache et où sont ses compagnons. L'Indien se confond en excuses et dit que ses amis sont dans leurs *conucos* (champs), mais qu'ils rentreront le soir ; il propose même de les envoyer chercher.

Il y a en ce moment au village tout au plus vingt personnes ; la population s'élève à quatre-vingt-quinze.

Toutes les cases sont construites sur le même modèle ; elles sont propres, bien tenues et blanchies avec du kaolin, qu'ils retirent du rio Tauca, formant à quelques kilomètres du village des dépôts considérables.

Le mobilier est simple : quelques hamacs, un ou deux canastos, paniers, dans lesquels ils entassent tout ce qu'ils possèdent.

Pendant que je visite les cases et caresse les petits Indiens restés avec leurs mères, le capitan nous fait préparer un repas.

Tout d'abord il ne veut pas manger avec nous ; mais sur l'insistance du gouverneur il se décide et me demande en fort bon espagnol de lui permettre de se mêler à notre compagnie. Je suis touché de cette déférence et surtout de rencontrer chez ces peuplades encore sauvages tant de respect pour un hôte étranger.

Vers cinq heures du soir, du côté du rio Tauca, apparaissent, par bandes de quatre à six, les Indiens qui rentrent au village, marchant en file indienne : l'homme le premier, portant son arc et ses flèches ; en arrière viennent ses femmes et ses enfants, portant sur leur tête le produit de la récolte.

A la nuit tombante tous les Indiens sont rentrés dans leurs cases.

Les Ariguas possèdent les caractères physiques de tous les Indiens de l'Amérique du Sud. Ils ressemblent beaucoup aux Quiriquiripas, avec lesquels ils sont en relations très amicales.

Les femmes sont petites, bien faites, le teint plus clair que celui des Guaraunos et même que celui des Quiriquiripas.

Leur costume se compose du guayuco et de la ceinture de cheveux ou de moriche ; les femmes ont toutes par-dessus la chemise à manches.

Les hommes sont plus grands, plus forts et mieux constitués que les Guaraunos.

Le climat qu'ils habitent est très sain ; ils sont rarement malades. Ils se livrent avec ardeur à l'élevage des bestiaux et à l'agriculture, récoltent la canne à sucre, le manioc, diverses patates, des ignames et le tabac; ils recherchent aussi la sarapia et les gommes.

Je demande au capitan de donner une fête à mon intention, je promets de régaler tout le monde avec du tafia.

C'est au clair de lune qu'elle a lieu ; l'orchestre se compose de quatre instruments : un tambour, des *maracas*, un *pilto* et une sorte de guitare à quatre cordes.

A neuf heures du soir, les Indiens se présentent devant la case du capitan et annoncent qu'ils vont danser. Assis par terre à côté des musiciens, nous assistons à une fête dont je garderai le meilleur souvenir.

Les femmes se tenant par la taille, les bras enlacés en arrière, et quatre à quatre, s'avancent vers nous, en cadençant un mouvement analogue à celui d'une valse. Leurs groupes, à deux pas de nous, se divisent en deux, et, tournant les unes autour des autres, elles continuent à danser, pendant qu'un nouveau groupe de quatre Indiennes exécute en arrière le même mouvement. Lorsque ce deuxième groupe est arrivé à la hauteur du premier, il se divise également, et les deux moitiés du premier et du second s'éloignent à droite et à gauche.

Les Indiens, par quatre aussi, les pieds croisés, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La danse des Ariguas à San Pedro. — Dessin de Riou, d'après un croquis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mains pendantes en avant, exécutent un mouvement semblable à un balancement. Ils se mettent ensuite à tourner et forment une file qui s'augmente successivement jusqu'à ce que tous les danseurs y prennent part.

Les femmes se réunissent alors et dansent sur place; les hommes tournent autour en sautant; la musique devient de plus en plus accélérée, les danseurs s'animent, et cela dure, montre en main, une heure douze minutes!

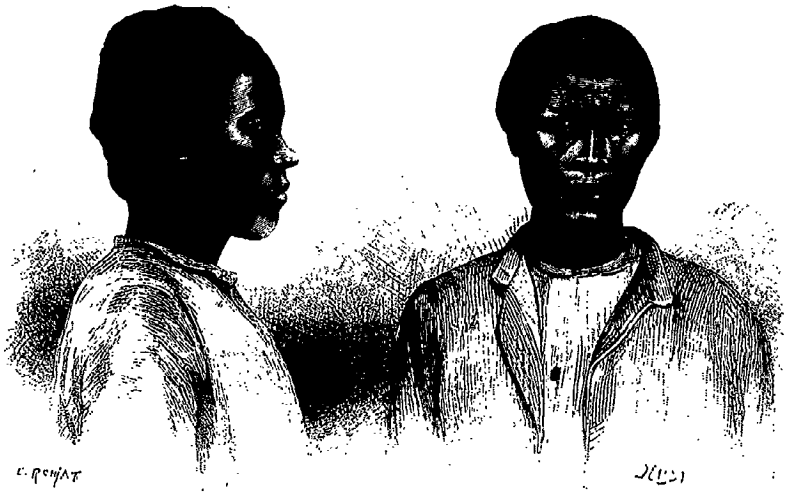
Je distribue aux danseurs le tafia promis, et, loin de se coucher, ils continuent la fête jusqu'au matin.

A l'occasion de notre arrivée, le capitan organise une grande pêche dans un bras du rio Tauca.

A cet effet, quelques Indiens vont arracher une liane connue sous le nom de *barbasco caïcareño*, dont ils recueillent les racines, qu'ils écrasent; ils les jettent ensuite dans des canots remplis d'eau. Le principe vénéneux se dissout dans cette eau, qui blanchit rapidement; elle est alors jetée dans un endroit poissonneux. Presque aussitôt les poissons tournoient à la surface; les Indiens, montés dans leurs canots ou placés sur les bords de la rivière les pêchent avec une adresse remarquable; ils se procurent ainsi des poissons pesant en moyenne de quatre à cinq kilogrammes.

Pendant que les hommes pêchent, les femmes préparent le repas, dépouillent les poissons et font sécher au soleil ceux qu'elles veulent conserver. Certaines espèces sont mises de côté pour être rôties tout entières, à l'aide d'un trépied.

Le trépied est formé avec trois branches d'un mètre



Tatouages des Ariguas. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

et demi, se joignant à la partie supérieure; à environ soixante centimètres du sol, elles sont réunies par un triangle formé de trois branches solidement liées, sur lequel de petites bûches de bois sont placées parallèlement, faisant ainsi office de gril.

Au-dessous on fait un feu avec du bois très sec, ne donnant pas de fumée.

Une Indienne s'installe à côté, assise sur ses talons, les coudes sur les genoux, la tête entre les mains, et surveille dans une immobilité surprenante la cuisson du poisson, qu'elle retourne de temps en temps.

Tout en pêchant, je m'entretiens avec un des Ariguas, qui me paraît le plus intelligent; il a maintes fois vu des Indiens sauvages : Arebatos et Guagnungomos, et s'offre à m'accompagner chez eux. Cette proposition me sourit, j'en fais part à mes deux compagnons, les généraux Gonzalès Gil et Oublion, qui regrettent de ne pouvoir me suivre; mais ils me préparent aussitôt une expédition en me trouvant deux chevaux, un âne, deux guides : Jarajara et Tapachire, celui qui s'était offert.

Pendant qu'on s'occupe de mes préparatifs je me rends avec deux soldats du gouverneur, sans rien dire, du côté du cimetière des Indiens, et je déterre un squelette d'Ariguas, que je cache dans mes bagages.

Je prends des photographies d'Indiens, du village et des environs les plus pittoresques.

Presque tous les Indiens ont des tatouages sur le visage, variant suivant les familles.

Jean CHAFFANJON.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le départ pour le Caura. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

VOYAGE A TRAVERS LES LLANOS DU CAURA,

PAR M. JEAN CHAFFANJON [1],

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1885.

Toutes les photographies et tous les croquis ont été faits par le voyageur.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

22 mars. — La route que nous avons à faire est longue et nos chevaux n'auront guère de repos ; il nous faudra au moins quinze jours pour accomplir ce voyage en marchant toute la journée, et pourtant, depuis notre départ de Caïcara, ces vaillantes bêtes ont fait en moyenne soixante kilomètres par jour.

Je dis adieu à mes amis, et, avec mes deux guides, l'un à cheval, l'autre à pied, conduisant l'âne qui portait nos provisions, nous remontons le rio Tauca.

A deux heures du soir nous arrivons à l'emplacement d'un ancien village. Grande mission espagnole autrefois très importante, Urbany était bâtie au pied d'une colline sur le rio de ce nom ; il n'en reste que quelques piquets plantés en terre, et une croix à moitié brûlée.

Nous continuons notre route et nous arrivons à la nuit sur le Caura, au premier raudal de cette rivière (Tremblador), où nous rencontrons deux nègres d'Aripao et quelques Indiens leur servant de domestiques. Ils m'apprennent qu'au mois de décembre de l'année dernière, deux marchands anglais et leurs six rameurs avaient passé par là, mais qu'arrivés chez les Arebatos, à Cuchara, près du salto del Para, ils avaient été assassinés tous les huit.

23 mars. — La journée est longue, pénible et chaude. Nous traversons une plaine immense couverte d'herbes sèches. Le soir nous nous installons près du raudal de Chaparro.

Nos hamacs suspendus aux branches d'arbres, nous allons nous reposer, lorsque tout à coup mon Indien me prévient de l'arrivée d'une bande de cerfs. En effet, à la lueur de la lune, j'aperçois, à cent mètres environ, cinq jolis ruminants précédés d'un mâle superbe,

1. Suite. — Voyez t. LVI, p. 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'avançant tranquillement; d'un coup de carabine je tue l'un d'entre eux; les autres, surpris, s'arrêtent et regardent; ils ne fuient qu'à la vue de mon Indien, qui se précipite à leur rencontre.

24 mars. — Avant de partir nous faisons un excellent repas avec du filet de cerf; nous plaçons le reste de l'animal de chaque côté de nos selles.

La plaine continue. A dix heures nous approchons des cerros Para; on entend un bruit lointain, monotone et continu, c'est le saut du Para. Les Indiens Arebatos sont près de là.

Vers midi nous sommes en face du village de Cuchara. Jarajara va en avant pour nous annoncer à son ami le chef de la tribu des Arebatos. Je lui donne, pour les offrir au chef, des cigares, quelques colliers de perles, deux miroirs et une bouteille de rhum.

Il est convenu entre nous qu'il me fera envoyer des canots pour aller au village. Au bout d'une heure d'attente, caché derrière un bosquet, j'aperçois Jarajara revenant avec deux canots chargés d'Indiens.

Il s'avance avec un Indien ayant la tête ornée d'une couronne en feuilles de palmier : c'est le chef.

Je dirige aussitôt mon cheval vers la plage. Le chef indien s'approche de moi; je lui offre un cigare, qu'il accepte avec plaisir. Il me dit qu'il est heureux de recevoir un étranger et qu'on m'attend au village. Nos chevaux sont dessellés et nos bagages transportés dans un canot, où nous prenons place.

Le village de Cuchara est composé de vingt cases au plus, toutes assez mal construites; seule celle du chef présente un certain confortable.

Il fait tendre mon hamac et m'invite à m'asseoir. Je prends une bouteille de rhum et demande à l'Indien une *totuma*, que j'emplis à moitié, et lui offre à boire.

Après y avoir trempé les lèvres, à son tour il m'invite à boire : je m'exécute de bonne grâce et lui rends le vase, ayant absorbé une gorgée de liquide; je distribue le reste de la bouteille aux autres Indiens.

Dans la case du chef je remarque un tronc d'arbre creusé en forme d'auge; je demande à quoi cela sert. Pour toute réponse le chef m'annonce qu'on va préparer devant moi une liqueur fort agréable, qu'il se propose de me faire goûter le lendemain.

On apporte une grande calebasse pleine de farine de manioc, les Indiens se mettent aussitôt à mâcher et à cracher dans cette auge, qu'on désigne sous le nom de *canoa*; trois calebasses sont ainsi mâchées, on y ajoute le jus extrait d'un paquet de cannes à sucre; le tout est étendu d'eau et fortement brassé.

Au point de vue anthropologique, les Arebatos diffèrent peu des Indiens que j'ai visités : leur tête est légèrement plus volumineuse et leur physionomie est plus sournoise; les hommes sont plus trapus et plus gros. Les femmes sont également petites et n'ont aucun soin de leur corps, leur chevelure en désordre leur donne un aspect repoussant. Le costume est le même pour tous : le guayuco, sans pagne ni chemise; leurs ustensiles de ménage se composent de quelques calebasses coupées en deux et de poteries très simples, qu'ils fabriquent eux-mêmes.

Peu rassuré par la façon si prompte dont on m'avait offert l'hospitalité, et songeant à l'assassinat du mois de décembre, je passe la nuit sur le qui-vive.

Cependant je ne remarque rien d'hostile; mes deux compagnons dorment profondément à mes côtés.

25 mars. — A cinq heures du matin tout le monde dort encore, je sors du village et parcours les environs.

Pendant que j'essaye de prendre un croquis, je ne m'aperçois pas de l'arrivée des Indiens, qui s'approchent de moi. Le froissement des feuilles me fait retourner, et je vois, à deux pas en arrière, quatre d'entre eux, regardant par-dessus mes épaules ce que je fais. Mon mouvement brusque les surprend tellement qu'ils prennent la fuite; leurs intentions n'avaient rien d'hostile, la curiosité seule les avait conduits sur mes pas. Mais avec quelle facilité ils auraient pu m'assassiner s'ils en avaient eu le dessein! Rentré au village, je raconte au chef la frayeur qu'ont éprouvée quatre de ses compagnons; il éclate de rire et me rassure en me disant que ses amis n'ont rien à craindre dans son pays.

Lui ayant demandé, la veille, de me procurer un guide, il m'annonce qu'un de ses parents veut bien m'accompagner moyennant un coutelas, deux bouteilles de rhum, quatre colliers de perles, deux glaces et cinq cigares; il me conduira jusqu'à Caranacuna, où sa tribu avait passé il y a vingt lunes, se rendant sur les frontières du Brésil, à la recherche de certaines pierres dont ils font leur *rayo*, râpe avec laquelle ils écrasent le manioc.

Le chef me montre un morceau de silex qui contient une pépite d'or d'au moins un centimètre cube; il m'assure que l'or est très abondant dans les montagnes près du rio de Cunucunuma.

Vers huit heures du matin tout le village est en mouvement; les Indiens ont le corps couvert de peintures au roucou, des graines ou de petits morceaux de roseau dans les oreilles et dans la lèvre inférieure, un collier de perles ou de dents de caïman, des bracelets en corde, aux bras et aux jambes; les femmes, les cheveux liés en arrière avec quelques plumes, s'apprêtent à la fête. Le chef seul est orné de deux grandes plumes bleues d'ara.

Les femmes d'un côté, les hommes de l'autre, avec leur arc et leurs flèches à la main, attendent le signal. Deux Indiens avec leurs maracas et un autre avec une sorte de tambour font un bruit assourdissant, mais rythmé.

Les femmes se mettent à danser. Les hommes sautent et tournent sur eux-mêmes, l'arc d'une main et les flèches de l'autre; ils s'approchent des groupes d'Indiennes, s'en éloignent, s'en rapprochent de nouveau en leur tournant le dos. A ce moment le bruit des maracas s'arrête, la danse cesse, les hommes bandent leurs arcs, et, à un coup de tambour, toutes les flèches sont lancées dans la même direction; ils partent aussitôt, en courant, pour les ramasser.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pendant ce temps les femmes entrent dans la case du chef, enlèvent la canoa contenant la liqueur fermentée et la portent sous un grand arbre.

Le chef prend place en tête de la canoa, me fait asseoir à sa droite; les Indiens se rangent tout autour sur deux files; les femmes, debout en arrière, se mettent à danser en chantant, les hommes chantent aussi.

Le chef prend sa totuma, la plonge dans le liquide, en boit la moitié et me donne le reste : c'est, paraît-il, un grand honneur. J'éprouve une certaine répugnance en avalant le contenu, les préparatifs peu appétissants me revenant à l'esprit. Je suis forcé d'en boire plusieurs fois, ce qui devient fort désagréable.

Les chants cessent peu à peu : la plupart des Indiens sont enivrés par la boisson et le chant; quelques-uns ne tardent pas à ronfler autour de la canoa. Le chef ne veut pas me laisser partir, il dit qu'il va me faire construire une case.

Sur la promesse que je lui fais de rester au retour, il me laisse libre, avec mon nouveau guide.

Il est trois heures du soir; nos chevaux, bien reposés, marchent bon train. A la nuit tombante nous arrivons à l'embouchure du rio Erebato, où mes Indiens pêchent et font rôtir deux gros poissons.



La fête de la *canoa*. — Dessin de Riou, d'après un croquis.

26 mars. — En selle de bonne heure; après une marche pénible en plein soleil, au milieu d'immenses savanes nous sommes à environ une heure du village d'Achagua; mais trop tard pour y entrer.

27 mars. — J'envoie Kuakajir, l'Indien Arebato, offrir quelques présents au chef d'Achagua, afin d'obtenir un peu de cassave.

Deux longues heures se passent. Enfin arrive mon messager, accompagné d'un Guagnungomo plus grand, plus robuste que tous les Indiens que j'avais vus jusqu'alors. Sa barbe est rare; la teinte de sa peau est beaucoup plus claire; il ressemble à un Zambo métis d'Indien et de blanc.

Il m'aborde en me faisant force salutations et me tendant la main. Je lui demande en espagnol le nom du village et s'il ne connaît pas quelqu'un de ses amis qui voudrait m'accompagner jusqu'à la source du Caura; il se propose aussitôt : « Je connais, dit-il, les hommes de ta couleur, j'en ai vu beaucoup à Demerari, ils sont bons et m'ont fait de nombreux cadeaux; il y a peu de lunes que je suis de retour. »

Il m'annonce que le chef des Guagnungomos est un vieillard et qu'il m'attend. Je me mets aussitôt en marche. En quelques minutes nous atteignons Achagua; douze cases délabrées composent ce petit village.

Les Indiens se tiennent à distance. Il m'est impos-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sible d'approcher des femmes : les hommes leur font signe de s'éloigner ; ils semblent redouter ma présence.

J'envoie un collier et un miroir à une des femmes du chef ; mais celle-ci ne veut pas y toucher. Je remarque néanmoins qu'elle désire ardemment ces objets.

Je donne moi-même ces présents au chef, en lui faisant comprendre de les remettre à sa femme. Il me fait un signe affirmatif, mais les garde pour lui. Il s'attache le collier autour du cou, se mire dans la glace et se met à rire, la retourne dans tous les sens, cherchant cette autre figure qui reflète ses grimaces.

Cette naïveté me fait rire ; mais, craignant de lui avoir été désagréable, je lui montre un collier, et, le prenant par la main, je l'entraîne jusque vers sa femme, qui accepte alors l'objet ; elle reste assise à sa place sans faire le moindre mouvement.

Aussitôt Jarajara s'avance près de moi et me dit de m'éloigner de la femme : les hommes sont d'une jalousie féroce, ils trouvent trop libre ma façon d'agir.

Je ne m'occupe plus que des hommes, auxquels je fais donner un peu de tafia.

Ces Indiens sont assez grands ; beaucoup d'entre eux ont un peu de barbe ; leur physionomie, plus sauvage que celle des autres Indiens que j'avais rencontrés, est plus régulière, leur teint plus clair ; leurs yeux sont moins bridés, les pommettes moins saillantes. Les femmes sont aussi plus grandes que les autres Indiennes ; leurs cheveux sont sales, leur corps n'est guère mieux ; le guayuco les couvre à peine.

Le costume des hommes est aussi simple que celui des femmes, mais ils ont le cou chargé de colliers et les bras et les jambes ornés de bracelets. Ils n'emploient les tatouages au roucou que sur le visage et les jambes.

Dans les cases on voit quelques poteries, de grandes calebasses servant de réservoir d'eau et un ou deux hamacs, aussi petits que ceux des Arebatos.

Pour m'accompagner jusqu'à Caranacuna, mon guide me demande un prix exorbitant : beaucoup plus que je ne possède. Il accepte néanmoins une hache, cinq colliers de perles, deux miroirs, dix cigares et deux bouteilles de rhum, qu'il exige avant mon départ.

Après le déjeuner, vers deux heures, je quitte Achagua et continue ma route au sud. Le guide me fait abandonner la rivière ; nous approchons d'une série de petites montagnes.

En dessellant nos chevaux, mon dernier guide fouille partout, renverse les selles ; il semble faire le maladroit ; je crois tout simplement que j'ai affaire à un fripon. Assis autour de notre feu, mangeant un morceau de viande séchée au soleil, le Guagnungomo continue ses excentricités : il trouve mon casque à son goût, se le met sur la tête et veut le garder, en disant que de retour à Achagua il me donnera un chapeau. Ma carabine le tente également, il voudrait bien en avoir une pareille. Il demande même à essayer mes bottes.

Toutes ces exigences me donnent des soupçons sur le compte de cet Indien qui a tant voyagé.

Je m'étends dans mon hamac, mon casque accroché à une branche et ma carabine au-dessous de mon hamac ; je ne peux dormir, je suis inquiet. Je m'assoupis cependant. Le Guagnungomo, me croyant alors profondément endormi, se lève sans bruit, prend mon casque et s'approche de moi. Je saute à bas de mon hamac et, saisissant mon revolver que j'ai à la ceinture, je lui arrache mon casque et l'envoie rouler sur le sol.

L'Indien se relève tout honteux, en me disant qu'il est très honnête et qu'il n'a nullement l'intention de me voler. Je l'envoie reposer ; cette fois je garde ma carabine dans mon hamac.

28 mars. — Ce matin mon guide semble plus docile, et nous nous mettons gaiement en route, ayant presque oublié l'incident de la nuit.

La journée est encore pénible, le soleil est brûlant, on ne rencontre dans la plaine que peu d'arbres, dont l'ombrage est insuffisant.

Nous arrivons le soir à la montagne. Nous établissons notre campement près d'un ruisseau. Pendant que je relève mes notes, mes Indiens préparent le repas. Le Guagnungomo, qui est allé près du cours d'eau, revient précipitamment, apportant deux poissons qu'il a tués à la flèche ; il me dit aussi qu'il a vu près de là quelques pécaris. Je prends aussitôt ma carabine et, me faisant accompagner, je tue un de ces animaux, que nous préparons pour le repas. Nous faisons un véritable festin, je trouve le pécari excellent.

29 mars. — Dès l'aube nous nous mettons en marche. A dix heures du matin nous sommes sur le rio Caranacuri, que nous remontons sur un parcours de deux kilomètres ; à cinq cents mètres de là, nous apercevons le village de Caranacuna.

Les cases sont rondes ; la toiture, qui est formée de feuilles de palmiers morichés, d'herbes fines, supportée par deux piquants, descend jusqu'à un mètre et demi du sol. Quinze cases composent tout le village : le nombre des habitants est de cent vingt environ.

Les caractères anthropologiques de ces Indiens sont les mêmes que ceux d'Achagua. Ils portent dans la cloison médiane du nez un morceau de roseau de huit à dix centimètres de long ; la lèvre inférieure est percée d'un trou garni d'une griffe ou d'une dent ; les oreilles sont également percées d'un trou, dans lequel ils introduisent une tige de roseau de vingt à vingt-trois centimètres, ornée de plumes aux extrémités.

Tous portent sur la tête une sorte de couronne tressée avec une feuille de palmier ; deux ou trois plumes aux couleurs voyantes sont placées en avant. Ils ont au poignet et au bras un bracelet de cheveux, garni d'un disque métallique.

Ces disques sont de petites pièces de monnaie ; l'une d'elles, appartenant à un vieil Indien, est une pièce de cinquante centimes française, au millésime de 1856.

Ces Indiens ne vivent essentiellement que de pêche. Ils sont nomades pendant la plus grande partie de l'année et ne rentrent dans leur village que pendant la saison sèche, époque la plus fructueuse pour la pêche.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pour obtenir leurs bonnes grâces, je donne au chef des cigares et du tafia, je distribue quelques perles aux femmes. La timidité naturelle que l'on rencontre chez les Indiens un peu civilisés est remplacée par une véritable audace. Les femmes fouillent dans mes poches; les hommes semblent absolument maîtres de mon cheval, qu'ils traînent par la bride.

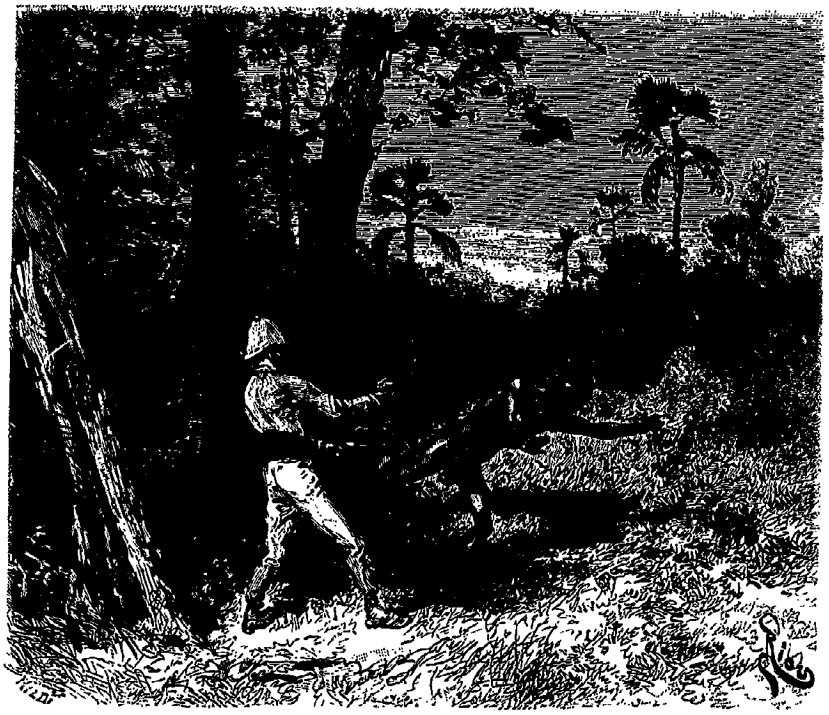
De crainte d'être dévalisé, je suis obligé de placer mes selles et mes bagages dans la case du chef, qui m'obsède pour que je lui donne encore du tafia. Pour une bouteille de rhum, il me promet de faire danser toute la tribu, comme dans un jour de fête.

Le soir, au moment de la danse du feu, je m'aperçois de la disparition de mon guide de Cuchara; je le fais chercher par Kuakajir, mais en vain. Cette danse, très curieuse, se fait de la manière suivante :

Quatre feux sont disposés aux angles d'un vaste carré; un autre plus grand se trouve au milieu.

Les hommes, rangés autour, ont chacun un morceau de bois dont ils font brûler l'extrémité. La musique, c'est-à-dire les maracas, commencent un bruit assourdissant; alors chacun se met à danser isolément et à décrire de grands cercles lumineux. Puis, à un moment donné, tous les hommes se mettent en file indienne et tournent autour des feux. Pendant ce temps les femmes, autour du feu central, se tenant par la main, exécutent une sorte de ronde échevelée.

Le chef se mêle alors à la danse avec une gravité



M. Chaffanjon corrige le Guagnungomo. — Dessin de Riou, d'après un croquis.

comique, les hommes se placent à la file derrière lui, les femmes ensuite; alors chacun s'élance et saute pardessus les feux, sauf les femmes, qui n'en ont pas le droit; elles se contentent d'en faire le tour en dansant.

Je distribue du tafia aux danseurs à deux reprises; ils en veulent encore, ma provision est épuisée.

30 mars. — Mon guide déserteur n'est pas de retour. Mes deux Ariguas interrogent les Indiens, il est impossible d'obtenir aucun renseignement.

Mon Indien Arebato, que j'ai envoyé à la découverte, revient le soir en me disant qu'il a trouvé l'emplacement d'un village d'Indiens où il a vu enterrer plusieurs Guagnungomos il y a quelques lunes.

Je renvoie à demain cette excursion.

31 mars. — A huit heures du matin nos chevaux sont sellés. A quatre heures du soir nous arrivons à une petite colline garnie de pierres et d'arbres, non loin de l'ancien village indiqué par Kuakajir.

La chaleur est accablante; néanmoins nous nous mettons à la recherche des sépultures. Sous des morceaux de bois calcinés et de petits tas de pierres, l'Indien reconnaît les tombes, j'en compte six à cinquante ou soixante centimètres de distance les unes des autres.

Fouiller les sépultures est une opération dangereuse. Ne sachant pas ce qui pourrait advenir si j'étais surpris, je place mes deux Ariguas en sentinelle aux extrémités de la colline; je cache mon cheval et mon âne chargé de mes bagages au milieu des grandes herbes, et, me faisant aider par Kuakajir, armé d'un coutelas en guise de pioche, je recommence l'opération.

A trente centimètres de profondeur je trouve un squelette, que j'arrache pièce par pièce. Il est couché

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur le côté droit, les bras croisés sur la poitrine, les jambes ramassées, la tête tournée face en l'air.

Satisfait de cette trouvaille, je me livre à une seconde fouille. Mais à peine ai-je enlevé quelques poignées de terre, qu'une grêle de flèches s'abat autour de nous. Kuakajir tombe foudroyé par la blessure d'une flèche empoisonnée qu'il a reçue près de la clavicule gauche. Je suis également atteint; heureusement mon casque me protège, la flèche glisse en arrière sans me faire la moindre égratignure.

A vingt pas environ, mon guide déserteur, à la tête d'une troupe d'Indiens, m'envoie une deuxième flèche; je me jette précipitamment derrière une pierre et évite ainsi le trait de mon assassin.

Saisissant vivement ma carabine, que j'avais mise à ma portée, j'envoie une balle au traître, qui tombe raide mort.

J'avais à peine rechargé mon arme que les Indiens avaient déjà disparu; je me dirige vers mon cheval et mon âne : ils ont été enlevés.

Je reviens alors sur le théâtre de la lutte et contemple les deux cadavres; je vois clairement que je suis tombé dans un guet-apens. Je me crois perdu, mais je suis décidé à vendre chèrement ma vie.

Au milieu des tristes réflexions qui me viennent à l'esprit, j'entends tout à coup une voix; je la reconnais, c'est celle de Tapachire, qui, surpris par la détonation et ayant aperçu son compagnon Jarajara fuyant à toute bride, poursuivi par les Indiens, avait à son tour cherché mon cheval; ne l'ayant pas trouvé, il vient se mettre sous la protection de mes armes.

Je montre à Tapachire le corps de notre malheureux compagnon et celui du traître; il arrache aussitôt la flèche de la blessure de Kuakajir, le retourne, lui souffle dans la bouche et lui presse le ventre à plusieurs reprises; le prenant ensuite par-dessous les bras, il le place contre une pierre, le visage tourné à l'est.

La position était critique; il fallait cependant prendre une décision, car lutter contre nos ennemis me paraissait chose difficile, vu leur nombre, et ils ne tarderaient pas à nous surprendre.

Tapachire me conduit dans un marais (*morichal*) qu'il avait remarqué à quelque distance de là, en dissimulant nos traces. Blottis au milieu des grandes herbes, le corps dans l'eau jusqu'à la ceinture, nous attendons l'obscurité.

Les Indiens, revenus de leur surprise, arrivent en poussant des cris; ils sont au moins trente. J'aperçois mon cheval et mon âne entre leurs mains. Malgré l'envie que j'ai de tuer quelques-uns de ces misérables, je suis obligé d'y renoncer, dans la crainte d'être accablé par le nombre. Jusqu'à la nuit noire, nos ennemis rôdent autour du marais; c'est alors seulement qu'ils se décident à partir, les uns après les autres.

Tapachire se glisse à travers les herbes et va en reconnaissance. Quelques minutes, qui me paraissent un siècle, sont à peine écoulées, qu'il revient m'annonçant que le chemin est libre.

Le séjour dans l'eau m'a glacé; les moustiques se sont largement repus de mon sang, j'ai le visage et les mains en feu; néanmoins l'instinct de la conservation me ranime, nous nous mettons en marche.

Je suis obligé de quitter ma chaussure, qui me fait horriblement souffrir. Chaque arbre me paraît un ennemi, il me semble à chaque instant entendre siffler les flèches.

Nous marchons toute la nuit à l'aventure.

1er avril. — Le jour paraît : la peur que j'éprouvais se dissipe avec l'obscurité. Je consulte ma boussole : nous prenons alors la direction de l'ouest, vers la rivière, où nous arrivons à midi. Nous la saluons comme une libératrice; mais sera-t-elle une voie possible? pas un canot! Heureusement Tapachire a conservé son coutelas; le mien est resté à côté du pauvre Kuakajir. Deux troncs d'arbres morts jetés sur la rivière et liés ensemble avec des lianes nous font un radeau, sur lequel nous nous embarquons aussitôt.

Le courant, très fort, nous entraîne rapidement. Tapachire en avant, une longue perche à la main, conduit notre frêle esquif, à travers les nombreuses pierres que l'on rencontre; je me tiens en arrière, essayant avec une branche de diriger notre radeau improvisé.

Plusieurs fois le choc contre les pierres nous jette à l'eau; nous en sommes quittes pour un bain froid.

A la nuit nous sommes déjà bien loin du point de départ. Nous nous installons sur quelques pierres au milieu du cours d'eau. La fatigue a vite raison de nos forces, nous nous endormons profondément.

2 avril. — Le soleil est à l'horizon lorsque nous nous réveillons; je suis assez dispos, mais je sens de violents tiraillements d'estomac. Le gibier est abondant : impossible de faire feu, je crains encore d'attirer l'attention des Indiens.

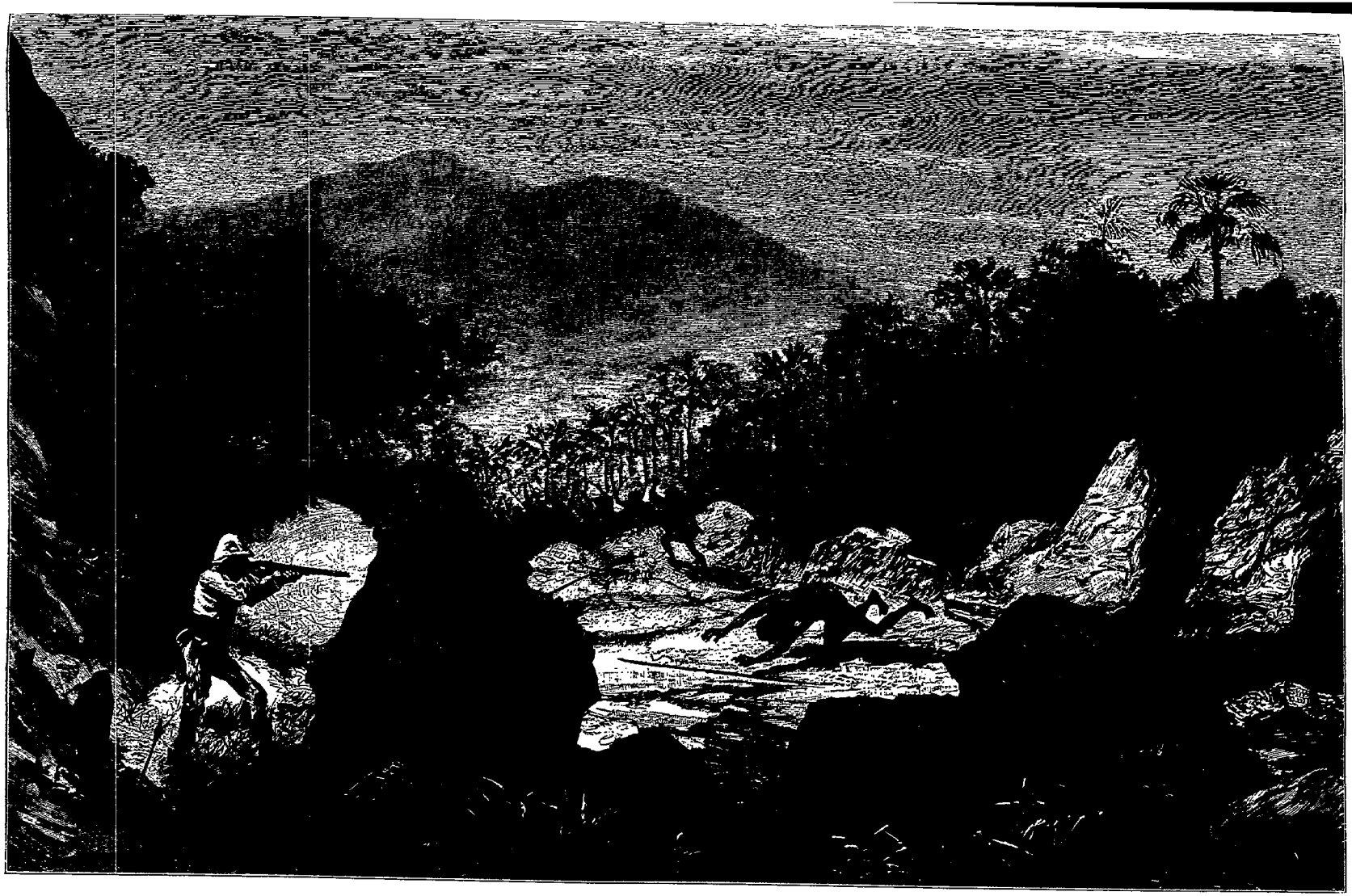
Nous naviguons toute la journée; nous rencontrons sur la rive gauche le rio Cunevo, dont l'embouchure est tellement encombrée de pierres qu'il est impossible de passer, même avec un petit canot; le raudal Cunevo a plus de cinq cents mètres. Le soir nous arrivons près d'Achagua; Tapachire va aussitôt au village raconter notre aventure et rapporte du poisson rôti, qui, bien que gâté, nous paraît excellent.

En échange d'une curiare, je remets au chef le coutelas de Tapachire, un morceau d'étoffe avec un petit couteau, un collier : c'est tout ce qui nous reste. Profitant de quelques heures de jour, nous poussons notre embarcation dans la rivière et nous filons rapidement avec le courant.

3 avril. — Toute la journée, la navigation est facile; nous approchons des cerros Para. Le lendemain à dix heures nous abordons à l'île de Para. Nous hissons notre canot sur la plage et nous le traînons au-dessus du saut.

La rivière forme à cet endroit une chute de chaque côté de l'île; le bras Erebato, rive gauche, a environ soixante mètres; le bras du Caura a quatre-vingts mètres; la chute a près de vingt mètres de hauteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



J'envoie une balle au traître qui tombe raide mort. — Dessin de Riou, d'après un croquis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le soir nous arrivons à Cuchara, où les Indiens Arebatos nous donnent à manger en échange de deux pécaris que j'ai tués en route.

5 avril. — Nous rencontrons les deux raudals de Turapia et de Pescador; là nous sommes obligés de traîner notre curiare à plus de deux cents mètres. Le soir nous abordons à Cangreo; je tue un singe, qui compose notre dîner.

6 avril. — En quittant Congreo, nous entrons dans une série de raudals; sur un parcours très étendu, la rivière est encombrée de grosses pierres, ce qui rend la navigation impossible; seules les petites curiares indiennes peuvent circuler dans ce dédale de rochers.

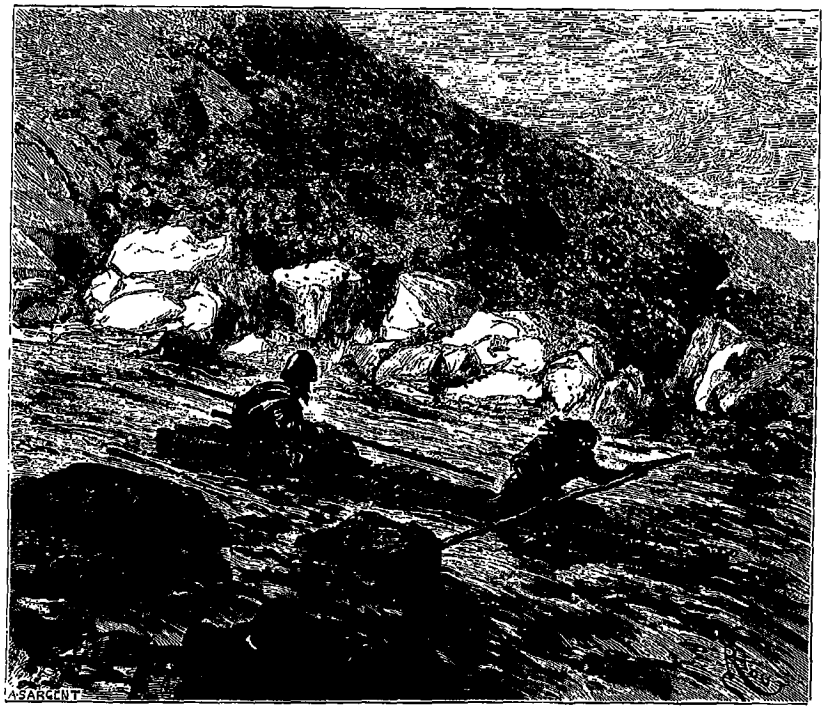
Nous rencontrons le raudal de Chaparro et la grande île de ce nom. Celui de Piritu est à quelque distance; là nous sommes obligés de transporter notre canot.

7 avril. — La journée est pénible; à chaque instant il nous faut traîner notre bateau. Nous passons successivement les raudals de Toro, de Peña Negra et de Mura, où nous arrivons harassés de fatigue; nous y faisons une bonne pêche. Mon Indien s'est fait un arc avec une branche d'arbre et une corde en fibres de palmier qu'il a tressées. Il tue plusieurs poissons, qu'il fait rôtir à la mode indienne.

8 avril. — De bonne heure nous sommes en route.

Le raudal de Prission est traversé sans difficulté; à midi nous abordons celui de Tremblador.

A un détour que fait la rivière, j'aperçois tout à coup



Sur le radeau. — Dessin de Riou, d'après un croquis.

quatre barques et des hommes couchés à l'abri de grands arbres. Au même instant plusieurs coups de fusil se font entendre. Ces hommes agitent leurs chapeaux, je reconnais le général Oublion et les soldats du gouverneur du Caura.

En quelques minutes je suis sur la plage et dans les bras du général, qui me croyait assassiné.

Jarajara, mon Indien Ariguas, est avec eux; il avait pu s'échapper à cheval et arriver à San Pedro. Là, ayant appris ce qui m'était arrivé, le général Gonzalès Gil avait détaché quelques hommes et les avait envoyés à ma recherche. Le général Oublion avait tenu à venir lui-même.

Mon retour est fêté; on me fait raconter mon aventure, je suis choyé par tous; ces braves gens m'apportent ce qu'ils ont de meilleur; je fais, je crois, le meilleur repas de ma vie : du cerf rôti, du poisson et de l'eau claire.

A trois heures, escorté par quatre barques, nous prenons la direction d'Aripao, où nous arrivons à six heures du soir. Nous trouvons le gouverneur, qui était resté pour réunir et armer des hommes; il fut heureusement surpris de mon retour.

« J'ai vu le feu bien des fois, me dit-il en me pressant dans ses bras, mais jamais je n'ai eu si peur! »

Avec de tels amis on ne craint rien, on peut tout entreprendre et tout réussir!

Le village d'Aripao est semblable à celui de Maripao. Il est composé d'une vingtaine de cases, habitées par des nègres abâtardis.

9 avril. — A sept heures du matin nous nous embarquons et suivons le merveilleux cours du Caura, que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



En quelques instants je suis dans les bras du général. — Dessin de Riou, d'après un croquis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

j'ai le loisir d'admirer. A neuf heures nous passons au port de Maripao, et à dix heures et demie nous arrivons à San Isidro, où je me procure un autre cheval. A deux heures nous prenons la direction de la Culatta. A quatre heures nous sommes sur l'emplacement d'un ancien village d'Indiens Panarès, el Beuco, et à huit heures du soir à la Culatta, hato du général Crespo.

10 avril. — Couchés près du coral, où sont réunies quelques centaines de bestiaux, nous sommes éveillés à trois heures du matin par les domestiques qui viennent faire téter les jeunes veaux et traire les vaches; le lait, renfermé dans des outres, est aussitôt préparé pour faire des fromages ronds ou carrés, pesant quinze à vingt kilogrammes.

A sept heures nous prenons la route de las Bonitas, où nous arrivons à huit heures du soir.

11-13 avril. — Je trouve Fabre assez gravement malade. Je voudrais le laisser à las Bonitas, où il serait bien soigné, mais il veut retourner à Caïcara, afin de trouver une occasion pour descendre à Bolivar.

Nous partons en compagnie du général Oublion, qui veut aller jusqu'aux plages de Buena Vista, et s'y rendre compte de la manière dont se fait la récolte des œufs de tortues. Notre voyage se fait sans incident jusqu'à Caïcara; nous arrivons le 13 à neuf heures du matin.

Là je fais aussitôt transporter mon malade dans la case d'un de ses amis, et, ayant fait quelques recommandations pour son rapatriement, nous nous mettons en route. Après avoir navigué pendant deux heures, nous arrivons à Cabruta, au pied d'une chaîne de montagnes granitiques, sur la rive droite, à l'est et en face du Caïcara.

Ce village est composé de cinquante-quatre cases; les habitants, au nombre de trois cent quatre-vingts, se livrent tous à l'élevage des bestiaux; ils appartiennent à la race désignée sous le nom de *llaneros* (hommes de plaine); descendants de métis, ils ont tous le teint blanc; très peu de mulâtres se trouvent mélangés à cette population, courageuse et active.

Au pied de la montagne, à un kilomètre de Cabruta, se trouve l'emplacement de l'ancien village des Indiens Guamos. Quelques cases sont là, elles sont vides; les Indiens sont partis au commencement de la saison sèche; ils reviendront en juin. Plusieurs infirmes sont restés avec des jeunes gens, qui se livrent à la chasse et à la pêche pour leur fournir la nourriture.

Les Indiens Guamos formaient autrefois une tribu nombreuse, établie sur les bords de l'Apure. Il n'en reste aujourd'hui que quelques familles, errantes et misérables.

14 avril. — A quelques kilomètres de Cabruta s'élève, sur la rive droite, l'ancienne mission de Capuchino, dont il ne reste que quelques cases. Deux familles seulement y sont établies; elles se livrent à l'élevage des bestiaux.

En face et à l'ouest de Capuchino, le rio Apurito, bras du rio Apure, verse ses eaux dans l'Orénoque.

A ce point le fleuve change de direction : jusque-là elle avait été en général de l'est à l'ouest; maintenant nous tournons brusquement au sud.

La rive gauche, sur une étendue de plus de trente lieues, est basse, marécageuse, entrecoupée de nombreux canaux, qui mettent en communication les diverses rivières qui coulent des hauteurs des Andes, ce qui forme un véritable et immense delta, dont les deux branches latérales sont, au nord le rio Apurito, au sud le rio Arauca.

Dans le triangle formé par ces deux rivières se trouvent de grandes lagunes et le lac Cabullare, d'au moins trois lieues de long sur deux de large.

Sur la rive droite du fleuve, l'île Agujeritto, haute, mais étroite, s'étend de l'embouchure du rio Apurito au rio Apure, rive gauche.

L'Orénoque devient plus large; en face de l'Apure il mesure près de trois mille mètres.

Les eaux de l'Apure sont profondes et blanchâtres; son cours est tortueux; ses bords sont peuplés de gibier, et les caïmans ne sont nulle part plus abondants.

Nous arrivons à l'île Verija de Mono, couverte de forêts impénétrables. L'île Pajaral, un peu plus au sud, est formée en grande partie par des roches appartenant à la série de montagnes de l'Encaramado, qui s'étendent jusqu'au rio Conception.

Ces montagnes sont hautes, couvertes de forêts. Des roches bizarres leur donnent un aspect fantastique.

En face de ce massif montagneux, sur la rive droite, des roches semblables à des roches erratiques sont disposées tout le long du cours du fleuve.

De nombreuses inscriptions sont tracées sur les pierres par des marchands, qui gravent leur nom avec la pointe d'un couteau ou d'un stylet.

Trois petites îles au sud de l'île Pajaral cachent la vue du cours de l'Orénoque : l'île Orichuna est au milieu du fleuve; celle de l'Encarnado, plus au sud et en face des rochers du même nom; enfin, au sud-ouest de cette île, apparaît le reste de celle de Guaipero, que le courant a déjà emportée en grand partie.

Nous nous installons à l'embouchure du rio Guaipero, et en quelques minutes nous avons trouvé notre dîner : deux canards et une douzaine de ramiers sont aussitôt plumés et rôtis.

15 avril. — Nous rencontrons les rochers Piedra del Zamuro, placés au plus fort du courant et au milieu du fleuve, et dont les pointes, cachées en partie par les grandes eaux, sont très dangereuses.

L'île del Zamuro est à quelques centaines de mètres: les parties sud et ouest sont rongées par les eaux. Les arbres sont à chaque instant entraînés par le courant.

L'île Casimirito, rive droite, cache l'embouchure du rio Concepcion. Cette île est grande et peuplée de singes hurleurs et de jaguars. Certaines tribus indiennes y viennent tous les ans pour se livrer à la pêche de la tortue. Plusieurs cases me montrent leur passage.

Deux singes tués en débarquant sur l'île nous font un excellent repas.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le rio Cabullare, placé en face, a été fréquenté par les pêcheurs; ils sont déjà tous partis; ils devaient être nombreux, car je compte seize cases ou abris. J'aperçois à quelque distance une grande quantité de carapaces de tortues ainsi que des séchoirs de poissons.

Au sud de l'île Casimirito, le fleuve change encore de direction : de l'embouchure de l'Apurito au rio Tortuga, le cours est sud-sud-ouest au nord-nord-ouest; maintenant il reprend la direction est-ouest.

Le rio Tortuga est caché par de nombreuses plages de sable, où les tortues viennent en grande quantité pondre leurs œufs.

Mes hommes se livrent à leur recherche et en rapportent bientôt plusieurs centaines.

En quelques instants nous atteignons trois îles situées les unes à la suite des autres : Seiba, Cururuparo, assez petites, plus loin Estillero plus grande, très boisée, à peu près impénétrable. C'est là que nous campons cette nuit.

16 avril. — Sur la rive droite, l'île Posso Redondo, très élevée et très boisée. Les bords, formés par des plages de sable, sont couverts de caïmans, qui fuient à notre approche. Je me passe la fantaisie de remonter à pied la plage et de tuer trois de ces monstres.

Après avoir passé l'île Posso Redondo, l'Orénoque s'élargit, des plages de sable forment de véritables îles sur la droite, un étroit canal les sépare du côté de la terre ferme. Ces plages sont connues sous le nom de plages de la Manteca.

A deux heures nous débarquons à la plage de Buena Vista, petite île entourée de bancs de sable de plus d'une lieue de long sur un kilomètre de large. A Buena Vista un véritable village est établi : deux cents personnes environ, venues de tous les points de l'Orénoque



Le hato du général Crespo. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

et de l'Apure, sont là, se livrant à la récolte des œufs de tortue, avec lesquels ils préparent l'huile.

Les tortues (*Podocnemis Dumerilianus*) se rencontrent tout le long du cours de l'Orénoque; mais dans cet endroit leur nombre est considérable. La nature semble avoir tout prévu pour assurer leur moyen de reproduction.

Depuis l'embouchure du rio Cabullare, le fleuve est très large et bordé de plages d'un sable très fin qui convient merveilleusement à l'incubation des œufs de tortue.

Dès le mois de février, des milliers de tortues se placent en observation sur le bord des eaux, et parcourent les bancs de sable comme pour rechercher un endroit où elles pourront sans crainte déposer leurs œufs.

Dans les premiers jours de mars, quelques-unes commencent à pondre ; elles creusent dans le sable un trou de soixante à soixante-dix centimètres de profondeur et y déposent chacune quatre-vingts à cent vingt œufs.

La ponte générale ne commence guère que vers le 20 mars et dure de quinze à vingt jours; une ponte tardive se prolonge jusqu'en mai.

Les naturels que j'avais rencontrés pendant le cours de mon voyage m'avaient dit des choses extraordinaires sur ces animaux; mais, ne voulant consigner dans mon rapport que des renseignements scientifiques exacts, je prends aussitôt mes dispositions pour étudier des mœurs si curieuses. Caché derrière un repli de sable, roulé dans ma couverture et assez près du fleuve, je passe la nuit à observer. Un peu après la tombée de la nuit, quelques tortues apparaissent sur le bord des eaux, se dressent sur leurs pattes de devant, et, le cou tendu, restent immobiles pendant près d'une demi-heure. Petit à petit, elles s'avancent, avec les mêmes précautions, puis, rassurées, elles parcourent la plage en tous sens. Ce manège dure jusqu'à minuit; alors la plupart des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tortues qui étaient sorties rentrent dans l'eau, les autres se placent en sentinelle et restent ainsi sans mouvement pendant près de deux heures.

Le métis qui m'accompagnait me montre la Croix du Sud et m'annonça que lorsque les quatre étoiles formeront exactement la croix, c'est-à-dire lorsqu'elle sera perpendiculaire à l'horizon, les tortues viendront pondre; bizarre coïncidence!

En effet, vers deux heures et demie du matin, il me fait signe, et, sortant à demi de notre cachette, j'aperçois à cent mètres environ une véritable colonne de tortues qui se pressent, se bousculent et s'avancent sur la plage; elles se dispersent dans tous les sens, se mettent à creuser le sol avec une ardeur extraordinaire, et déposent leurs œufs, qu'elles recouvrent ensuite avec beaucoup de soin, s'appliquant surtout à dissimuler leurs nids en replaçant le sable tel qu'il était auparavant.

A un moment donné, nous nous précipitons vers les tortues; mon compagnon, à l'aide d'un bâton, retourne les plus belles sur le dos.

Notre brusque apparition jette l'épouvante au milieu de cette bande, qui fuit précipitamment vers le fleuve; leur nombre s'élevait certainement à plus de cinq cents.

Pendant la période de la grande ponte, de tous côtés elles arrivent en si grande quantité que les plages en sont couvertes; il serait impossible et même dangereux de s'y aventurer.

Notre chasse nous a procuré trois belles tortues, dont l'une surtout est d'un poids et d'une dimension vraiment extraordinaires; sa carapace n'a pas moins de 90 centimètres de long sur 60 de large, son poids dépasse 30 kilogrammes.

17 avril. — A peine revenu de notre expédition de nuit, je suis témoin de la récolte des œufs de tortues et de la préparation de l'huile.

Les travailleurs, réunis par groupes, ouvrent dans la plage une tranchée de soixante-dix à quatre-vingts centimètres de profondeur. Arrivés aux œufs, ils les recueillent et les amoncellent ensuite.

Ces œufs ainsi entassés sont apportés sur le bord du fleuve, où un canot (curiare), traîné sur la plage et solidement fixé par quatre piquets, sert de récipient.

Sur deux traverses on place des sortes de corbeilles à mailles assez larges, que l'on remplit d'œufs.

Un homme, ayant à chaque main un faisceau de petits morceaux de bois appointés, frappe sur les œufs, qui se vident aussitôt; pendant ce temps, un aide verse de l'eau dans la corbeille : le jaune d'œuf, qui occupe la plus grande partie de la masse, est entraîné avec l'eau.

Lorsque le canot est rempli, on laisse reposer pendant une heure environ. Au bout de ce temps la graisse nage à la surface; on l'enlève avec une écumoire et on la met dans un grand chaudron.

On la chauffe, elle reste blanche assez longtemps, puis, lorsque l'eau est évaporée, elle devient claire. On chauffe encore un instant et on laisse refroidir.

La récolte se fait sur trois plages : 1° à la plage de Tortuga, en face de l'embouchure du rio Tortuga; 2° à la plage de Buena Vista; 3° à celle de Pararuma.

La récolte des œufs de tortues peut donner, suivant les années, de 8000 à 10 000 dames-jeannes d'huile, de la contenance de neuf litres. En faisant un simple calcul sur les données fournies par leur rendement, on aura une idée de la quantité considérable de tortues vivant dans cette partie de l'Orénoque.

Pour chaque dame-jeanne d'huile ou graisse on emploie 4500 à 5000 œufs.

Le rendement des plages ayant produit 10 000 dames-jeannes, on en a donc employé 50 millions au maximum. En admettant que 20 millions d'œufs seulement échappent aux recherches des indigènes, on a une moyenne de 70 millions d'œufs, et, comme la tortue pond 100 œufs en moyenne, on peut dire sans exagération que plus de 700 000 tortues pondent sur ces plages, qui mesurent une surface de quatre kilomètres carrés environ.

J'ai employé cette huile pour la cuisson de mes aliments. Préparée avec des œufs bien frais, elle est excellente.

A trois heures du soir nous quittons la plage de Buena Vista, et à six heures nous arrivons à la Urbana, d'où l'expédition continue le voyage sur l'Orénoque.

Ce village est coquettement construit au pied des cerros de la Urbana; sa population est de trois cent cinquante habitants; quelques-uns se livrent à l'élevage des bestiaux, les autres s'occupent de pêche, de chasse, de la récolte de la sarapia et de celle de l'huile de tortue.

La culture est complètement abandonnée.

La plupart des habitants de la Urbana appartiennent à la race mulâtre, les autres sont métis; il n'y a que très peu de blancs.

Le chef civil met toute sa maison à notre disposition; c'est avec un véritable plaisir que je m'endors sans inquiétude et sans souci.

18 avril. — En face de la Urbana, l'île du même nom est un peu cultivée par des naturels.

De l'autre côté vient déboucher le rio Arauca, navigable jusqu'aux Andes pendant la saison des pluies seulement.

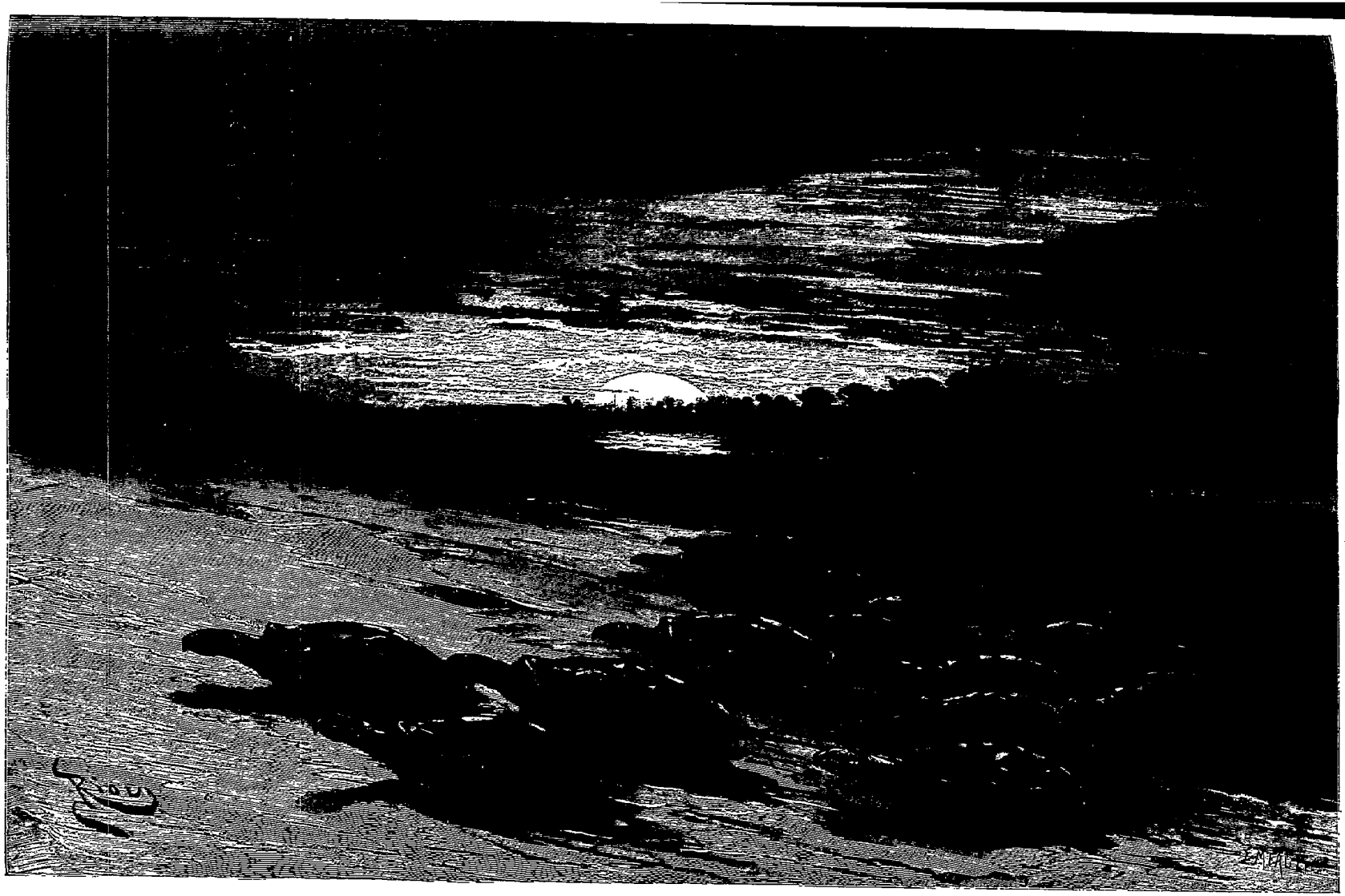
Sur la rive gauche, à deux kilomètres en amont de la Urbana, le fleuve a formé de grandes plages, qui deviennent des îles pendant les grandes eaux. Elles sont boisées et très fertiles; sur la rive droite le rio Capanaparo vient se jeter dans l'Orénoque; son lit est profondément encaissé et vaseux.

A ce point le fleuve prend une direction plus au sud, et sur un parcours de cinquante kilomètres elle devient nord-nord-est, sud-sud-ouest.

En face de l'extrémité sud de l'île Bolina et sur la rive droite, l'île Indabaro cache l'embouchure du rio Indabaro, un des bras du rio Capanaparo.

Les cerros Baraguan sont formés par une série de montagnes parallèles presque à pic, séparées par des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une colonne de tortues s'avançant sur la plage. — Dessin de Riou, d'après un croquis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vallées très étroites, boisées et garnies de grosses pierres; il est difficile d'y pénétrer.

En faisant une reconnaissance dans l'une de ces gorges, je rencontre six pécaris assez gros. Croyant n'avoir rien à craindre d'une troupe aussi faible, je tire un coup de carabine à l'un d'eux, qui roule sur le sol en poussant des grognements. A peine l'animal a-t-il mordu la poussière, que ses compagnons se retournent brusquement et se précipitent de mon côté. Je grimpe aussitôt sur une pierre qui se trouve à quelques pas de moi ; en un instant ils sont là, tournant autour en grognant furieusement. Je me donne le plaisir de les agacer en leur jetant de petites branches de bois. D'un second coup de carabine, presque à bout portant, j'en étends un second sur le sol; à ce moment les autres s'arrêtent, puis, faisant demi-tour, se précipitent dans le bois avec une telle vitesse que je n'ai pas le temps d'épauler mon fusil une troisième fois.

Arrivé au campement, j'envoie mes deux nègres chercher les pécaris. Un de ces animaux, rôti sur la braise, est certainement un des meilleurs mets que j'aie pu me procurer pendant le cours de mon exploration.

La rive gauche du fleuve contourne le pied de ces montagnes, et, en plusieurs endroits, les rochers sont à pic sur les bords. La largeur du fleuve en ce lieu est de deux mille cent mètres.

L'Orénoque devient de plus en plus étroit; le courant est très fort, heureusement la brise est bonne; nous arrivons sans trop de difficultés à l'embouchure du canio Mina, où sont établis les restes de la grande tribu des Yaruros, autrefois puissante, aujourd'hui misérable.

19 avril. — Un peu plus loin que le caño Mina, le fleuve se resserre encore et le courant est très rapide. Quelques récifs au milieu du fleuve (Piedra Juan Mathey) rendent la navigation fort dangereuse. La largeur du fleuve est de onze cent cinquante mètres environ.

La brise est faible; c'est avec une peine inouïe que nous parvenons à doubler l'estrecho Baraguan et que nous arrivons le soir en face de l'embouchure du rio Suapure.

A peu de distance de là, sur la même rive, le rio Caripo, très poissonneux. Dans certaines parties, ce petit cours d'eau est très profond; il communique avec de grandes lagunes, où les Indiens Mapoyos viennent faire la chasse au lamantin et à la tonine.

Le rio Sinaruco, sur la rive gauche, un peu en amont du rio Caripo, est également profond et riche en poissons de toutes sortes.

L'île Macupina, autrefois habitée par des Indiens Yaruros, mais aujourd'hui déserte, est longue et couverte de forêts.

Enfin le soir, après une pénible navigation, nous arrivons aux îles de la Guardia d'abord, et ensuite à celle de Pararuma, où je rencontre encore des Indiens se livrant à la récolte des œufs de tortues. Ce sont des Mapoyos; six familles au plus sont là.

Dès notre arrivée, les femmes gagnent rapidement la forêt; les hommes se disposent à les suivre en emportant tous leurs bagages. Nous parvenons cependant à les rassurer. Je leur fais distribuer un peu de tafia, et, quoique craignant encore, ils se décident à rester.

Pendant que mes nègres préparent le campement et le repas, je fais l'acquisition d'une collection d'objets ethnographiques : un grand chapeau à larges bords, deux hamacs garnis de plumes, des poteries; quelques flèches, deux guayucos, des colliers, un petit hochet d'enfant et quelques corbeilles ou canastos.

Les Mapoyos sont mieux constitués que les autres Indiens; ils sont plus grands, plus forts, et jouissent d'une excellente santé. Les femmes sont petites, mais bien conformées; elles ont les cheveux très longs; elles les soignent avec une certaine recherche.

Ces Indiens n'ont pour tout vêtement que le guayuco; pendant les cérémonies les hommes portent une ceinture de plumes et une couronne; les femmes n'ont pas d'autre vêtement; toutefois, en présence de l'étranger, elles revêtent une sorte de chemise longue.

Avant de me coucher, je fais distribuer du poisson et du pécari; un petit flacon de tafia achève de m'attirer les bonnes grâces de ces Indiens. Nous nous endormons sur la plage les uns à côté des autres; mes hommes toutefois montent la garde tour à tour.

21 avril. — Pendant la nuit : les Indiens se sont éloignés, je m'éveille le matin absolument seul sur la plage.

Nous levons l'ancre, et au bout de quelques heures nous arrivons près de l'île Parguaza. Le fleuve est encombré de grosses pierres, principalement à la pointe sud de l'île, où le passage est difficile, sinon dangereux.

Ce passage est connu sous le nom de raudal Marimara, en face duquel le rio Parguaza, profond et encaissé, jette ses eaux dans le fleuve.

Sur les bords de cette rivière se trouve établi un petit village de Mapoyos.

A midi, remontant le Parguaza en curiare, nous arrivons près de quelques cases d'Indiens, où nous ne rencontrons que cinq personnes : deux vieillards, un homme et deux femmes; les autres sont à la pêche.

Ces Indiens sont des Mapoyos. Les deux vieillards sont à la charge de la tribu; il reste toujours quelques personnes au village pour subvenir à leurs besoins.

Couchés dans leurs hamacs, ces malheureux n'ont plus que les os collés sur la peau. Ils ne peuvent manger autre chose que de la chair de poisson bouillie.

Les soins tout particuliers dont sont entourés ces malheureux me touchent beaucoup. Je distribue aux femmes des perles, de petits miroirs, un long morceau d'étoffe, et je donne au mari quelques hameçons et un couteau.

Les environs du village sont un peu cultivés; des champs de canne à sucre et de manioc leur fournissent une partie de leur alimentation.

Avant de partir, j'obtiens, pour une bouteille de tafia; un harpon dont la tige a quatre mètres de long.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les Mayopos se livrent avec succès à la pêche des tonines, surtout dans les mois de mai et de juin; ils préparent avec la chair une huile très estimée.

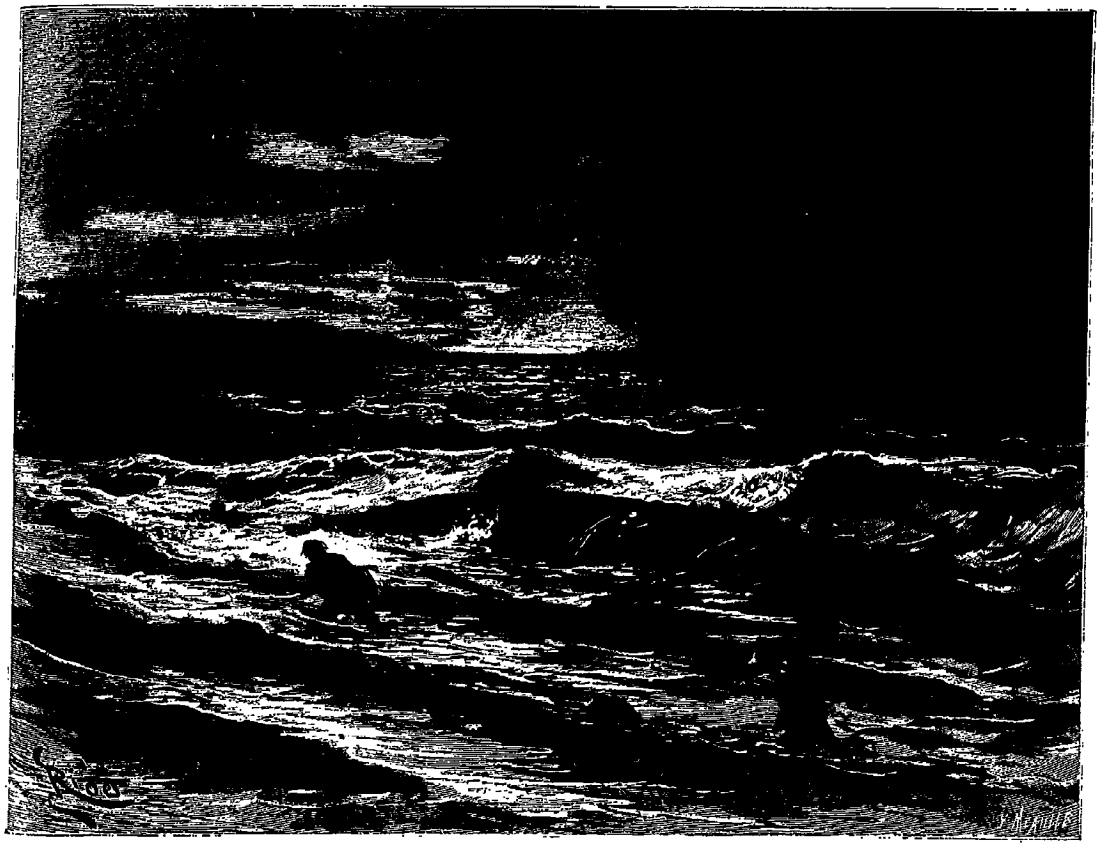
De retour sur l'Orénoque, la brise a complètement cessé, nous nous installons près des cerros Carichana.

Depuis l'île Pararuma, la rive droite devient très accidentée; des chaînes de montagnes très boisées s'entre-croisent et des mamelons assez élevés se dressent çà et là.

22 avril. — Pendant la nuit un véritable coup de vent a passé sur l'Orénoque; notre bateau, bien abrité, n'a pas trop souffert. A dix heures du matin, la brise nous est favorable; nous nous mettons aussitôt en route, car depuis trois jours déjà elle menace de nous abandonner. Dans cette région, les vents durent toute une saison; ceux d'est soufflent pendant la saison sèche, ceux d'ouest pendant celle des pluies.

A une heure du soir nous arrivons à la Piedra del Tigre, île rocheuse qui se trouve au milieu du fleuve; à quatre heures nous sommes en plein raudal de Cariben; le passage, très facile d'ailleurs, se trouve sur la rive gauche.

Un petit village, sur la rive gauche, autrefois très considérable, n'est composé aujourd'hui que de six



Naufrage (voy. p. 336). — Dessin de Riou, d'après un croquis.

cases. Les Indiens qui les habitent sont une vingtaine.

Le général Oublion leur achète un fourmilier, qu'il m'offre pour emporter en France. Deux jeunes tapirs que les Indiens élèvent me sont vendus pour quatre bouteilles de tafia, trois colliers de perles et une hache.

Nous passons la nuit près du raudal de Cariben.

23 avril. — Toute la matinée le vent d'ouest nous contrarie : impossible de mettre à la voile; mes hommes sont sur la plage, tirant le canot au moyen d'une corde.

Vers midi la brise change tout à coup à l'est; immédiatement nous mettons à la voile, et à deux heures du soir nous sommes à l'embouchure du rio Meta.

La jonction du Meta et de l'Orénoque est réellement grandiose; la pointe sud, entre le Meta et le fleuve, apparaît comme un point verdâtre.

Les pluies vont bientôt commencer. Satisfaits d'avoir reconnu l'embouchure du Meta, nous nous laissons descendre au courant jusque près de Cariben, où nous passons une deuxième nuit.

Notre retour sera rapide. Le jour nous pourrons profiter des brises de l'ouest; la nuit, au clair de la lune, nous nous laisserons emporter par le courant.

Pendant deux jours notre descente s'opère sans le moindre accident, lorsque, le 25 au soir, près du rio Capanaparo, à huit heures environ, un *chubasco* (coup de vent), nous prenant en travers, nous précipite sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un récif avec une telle violence que nous chavirons complètement, avant même d'avoir eu le temps de couper les cadres de la voile. Nos bagages sont entraînés à la dérive; nous nageons à côté du canot, qui, une fois vide, se redresse sur l'eau.

Complètement mouillés, ayant perdu presque tous nos bagages, deux fusils, mes baromètres, une grande partie de mes munitions, nous gagnons, non sans peine, une plage de sable, où nous sommes forcés de passer la nuit. Le vent continue avec violence, nous n'avons ni bois ni feu. Nous étendons nos vêtements mouillés sur le sable, et nous essayons de dormir.

Nous ne sommes qu'à peu de distance de la Urbana, où j'ai laissé ma pirogue, le reste de mes bagages, ainsi qu'une partie de mes collections.

Le lendemain matin, nous procédons au sauvetage de quelques objets qui ont été entraînés par le courant dans une petite anse.

Le 26 à midi, nous sommes à la Urbana. Après avoir fait sécher nos vêtements et les quelques objets ethnographiques des Mapoyos et des Yaruros que nous avons pu sauver, nous continuons notre route vers Bolivar.



Bataille avec les pécaris (voy. p. 334) — Dessin de Riou, d'après un croquis.

Nous couchons sur la plage de Buena Vista, où la récolte des œufs de tortues touche à sa fin.

Le 28 au soir, nous débarquons à Caïcara.

Le 30 avril j'arrive à las Bonitas, où je laisse le général Oublion. Je ne veux pas le quitter sans le remercier encore publiquement, ainsi que le général Gonzalès Gil, pour l'appui et l'aide qu'ils m'ont si généreusement donnés.

Après avoir chargé les collections que j'avais laissées à mon passage à las Bonitas, je prends la route de Bolivar. Le 3 mai, j'arrive à la Piedra, où je trouve encore d'autres collections, le 5 à Moitaco, le 6 à Almacen: enfin le 7, à huit heures du soir, je suis de retour à Bolivar après quatre mois d'absence.

Du 7 au 15 je reste à Bolivar pour emballer mes collections et attendre le vapeur qui doit descendre à Trinidad, où je prendrai le paquebot pour rentrer en France.

Jean CHAFFANJON.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Indiens Yaruros au caño Mina (voy. p. 342). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

VOYAGE AUX SOURCES DE L'ORÉNOQUE,

PAR M. JEAN CHAFFANJON [1],

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1886-1887.

Toutes les photographies et tous les croquis ont été faits par le voyageur.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Aller aux sources de l'Orénoque était considéré, par les gens de la région, comme une folie : c'était s'exposer à ne jamais revenir, à être mangé ou brûlé, à avoir une fin peut-être encore plus tragique.

Dans mon précédent voyage j'avais vu beaucoup d'Indiens à qui j'avais demandé des renseignements précis sur la région d'où naît l'Orénoque; tous m'avaient raconté des histoires ou plutôt des légendes si extraordinaires que je n'en pouvais croire mes oreilles.

Pas un n'avait pu me dire : « J'ai vu »; tous me disaient : « C'est un tel qui me l'a dit », et : « Celui-là a vu ».

Voici quelques-unes des légendes qui effrayaient le plus les populations.

D'abord les sources de l'Orénoque se trouvaient dans une région habitée par des anthropophages bien armés, nombreux, qui faisaient la guerre aux tribus voisines, et dévoraient les vaincus.

On disait encore : que les régions du haut Orénoque étaient protégées par un génie, qui allumait d'immenses incendies chaque fois que de téméraires mortels osaient s'avancer au delà de certaines limites;

Qu'un feu souterrain embrasait instantanément des forêts entières, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; que certains points, à des époques régulières de l'année, étaient le siège de gigantesques brasiers.

Enfin d'autres racontaient que des Indiens blancs, barbus, d'une cruauté sans égale, appartenant à une tribu nombreuse et féroce, se plaisaient à faire périr les prisonniers au milieu des tourments les plus atroces.

Ces histoires avaient tellement frappé l'imagination de certaines populations, qu'il suffisait de leur parler des sources du fleuve pour les voir fuir avec épouvante. Je n'en conçus pas moins l'idée arrêtée d'arriver quand même dans cette région mystérieuse; et c'est pour cela, qu'en 1885, au retour de mon premier voyage sur l'Orénoque, je sollicitai de M. le ministre de l'instruction publique une nouvelle mission pour l'exploration du haut Orénoque.

Mes préparatifs étant faits, je m'adjoignis un jeune peintre, M. A. Morisot, élève de l'école des beaux-arts de Lyon. Ce fut le 6 février 1886 que nous nous embarquâmes à Saint-Nazaire, à bord du *Washington*.

1. Suite. — Voyez t. LVI, p. 305 et 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous touchons d'abord à la Guadeloupe, puis à la Martinique, où nous descendons.

Une autre ligne nous conduit à Trinidad. Là nous laissons nos bagages, et nous nous rendons à Caracas, auprès du général J. Crespo, alors président de la république de Venezuela.

Le général Crespo, qui m'avait déjà rendu de grands services lors de ma première mission, nous reçut de la façon la plus cordiale, mit à notre disposition tous les renseignements qui pouvaient nous être utiles, donna des ordres et nous fournit des lettres de recommandation pour les autorités et tous les gouverneurs et présidents des États que nous allions traverser.

Ces recommandations ont été un *Sésame, ouvre-toi!* Partout nous reçûmes le meilleur accueil, partout nous trouvâmes aide et protection.

Le général Crespo est un de ces hommes énergiques qu'on rencontre dans les llanos du Venezuela, et dont l'éducation s'est faite dans les camps. Sous une amabilité et une courtoisie parfaites et franches, on trouve le soldat, qui rappelle nos grands généraux de la Révolution.

Après avoir pris congé du général-président, nous quittons Caracas et nous faisons route pour Ciudad Bolivar. Cette ville, quoique en relation avec tout l'Orénoque, est pendant la saison sèche, de janvier à avril, et quelquefois mai, dépourvue d'embarcations propres au genre de navigation seul praticable sur le fleuve. La pirogue, faite d'un tronc d'arbre creusé, renforcé de chaque côté par des planches, est ce qui convient : une embarcation à quille serait vite détruite au passage des rapides et, d'ailleurs, beaucoup trop lourde.

Nous passons plus d'un mois à Bolivar à attendre une occasion favorable et à recruter les gens nécessaires à notre expédition.

Dès les premiers jours, plusieurs viennent nous trouver à l'hôtel, enthousiastes d'accompagner des étrangers; mais leur ardeur se refroidit bien vite quand je leur parle d'un voyage sur l'Orénoque, et d'aller au delà de la région du rio Negro.

Les seuls marins qui dépassent la Urbana sont les Indiens Banivas de l'Atabapo. Eux seuls connaissent le fleuve, les passes des raudals d'Atures et de Maipure, et toutes les difficultés de la navigation sur l'Orénoque.

Il nous fut impossible de nous procurer des marins pour la navigation du haut Orénoque; aussi acceptâmes-nous avec plaisir la proposition du gouverneur de Alto Orinoco, qui nous fournit quelques marins pour nous conduire jusqu'au village de Caïcara, où il est facile de se procurer des hommes pour le passage des raudals.

Nous étions en mai, et l'Orénoque grossissait avec rapidité.

L'Orénoque, qui a une largeur variant de 900 à 3000 mètres, quelquefois davantage, est pendant la saison sèche parsemé de plages de sable de plusieurs kilomètres de longueur sur deux ou quelquefois plus de large. Pendant la saison des pluies, le fleuve augmente rapidement, couvre les plages, les transporte souvent à de grandes distances, et l'année suivante, là où il y avait une plage, souvent l'Orénoque s'est creusé un lit profond. De chaque côté du lit du fleuve s'élèvent des berges dont la hauteur atteint souvent 12 et même 15 mètres. La crue du fleuve commence régulièrement le 15 avril de chaque année et se continue jusqu'au 15 août, époque à laquelle la baisse se produit, et dure jusqu'en novembre. A ce moment, une nouvelle crue se produit généralement, et est désignée sous le nom de *crescienta de los muertos* (crue des morts). Elle est de peu d'importance, mais sa régularité est digne d'être signalée.

Après cette époque, le fleuve baisse encore, jusqu'au 15 avril de l'année suivante. Les eaux du fleuve pendant la saison des pluies ont vite gagné le sommet des berges, et, sortant de leur lit au milieu des forêts, couvrent des étendues très considérables.

Aux changements de saison il se produit sur le fleuve de véritables tempêtes, connues sous le nom de *chubasco* ou coup de vent.

En quelques minutes, les nuages envahissent le ciel et l'obscurcissent. Un calme sinistre se répand sur toute la nature, les feuilles des arbres sont immobiles; puis, tout à coup, comme une trombe, le vent souffle d'une si grande force et tourbillonne avec une telle violence, que peu d'embarcations surprises par la tempête au milieu du fleuve résistent à son impétuosité.

Tel est le fleuve que nous nous proposions de remonter, admirable et grandiose dans son ensemble, mais parfois terrible et dangereux.

Le genre de navigation employé sur l'Orénoque mérite aussi d'être signalé, attendu qu'il dépend d'un phénomène de ventilation particulier à cette région.

Du mois d'août au mois d'avril les vents d'est soufflent régulièrement. De la pointe du jour à onze heures, la navigation à la voile est très facile, ainsi que le soir, de deux à six heures; souvent la nuit est calme. Du mois d'avril au mois d'août, les vents d'ouest soufflent constamment et vont dans le sens du courant, qui augmente avec la hauteur du fleuve.

Les embarcations qui remontent le fleuve ont donc à lutter et contre la brise et contre le courant.

On procède de deux façons pour vaincre ces deux éléments :

1° A la *palanca*. La *falca* ou pirogue employée sur le fleuve nécessite quatre marins et un patron : trois sont armés de grandes perches fourchues ou *palancas*, avec lesquelles ils poussent le bateau; le quatrième, avec son *garapato* (long bambou armé d'un crochet), s'accroche aux branches de la rive et aide ainsi ses trois compagnons.

2° A l'*espilla*. L'*espilla* est un câble très léger, flottant sur l'eau, long d'environ 40 mètres et de 4 centimètres de diamètre. Il est fait avec les barbes d'un palmier appelé *chiquichiqui*. Ces fibres sont élastiques et d'une très grande solidité.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quand les bords du fleuve sont libres, quelques marins traînent à la remorque l'embarcation. Si au contraire, comme il arrive presque toujours, la rive est broussailleuse; deux ou trois marins avec une curiare vont attacher l'extrémité de l'*espilla* à un arbre, reviennent ensuite à l'embarcation, et la font avancer par coups, de quarante en quarante mètres chaque fois; c'est ainsi qu'on voyage pendant la saison des pluies.

Le 10 juin tout est prêt. Après avoir reçu les souhaits de nos amis de Bolivar, nous nous embarquons et nous commençons cette vie pleine d'imprévu, où, après des journées de navigation pénible, nous dormons la nuit dans nos hamacs suspendus entre deux branches ou deux piquets plantés dans la terre; souvent même sur le sable ou sur les pierres, roulés dans nos couvertures.

A cette époque de l'année, le navigateur de ce grand fleuve est soumis à de rudes et pénibles épreuves.

D'abord les pluies presque continuelles, avec un ciel sombre et nuageux, enlèvent sinon les forces, au moins le courage; la terre détrempée laisse échapper des miasmes fiévreux qui ont raison des plus forts. Des myriades d'insectes plus ou moins venimeux font au voyageur une guerre acharnée, sans trêve ni merci.

Pendant notre voyage de Bolivar à Caïcara, qui ne dura pas moins de quarante jours, nous éprouvâmes toute la mauvaise volonté des marins mis à notre disposition par le gouverneur de l'Alto Orinoco. En arrivant à Boca del Pao, le chef de l'embarcation nous aurait abandonnés si je n'avais usé d'autorité pour l'empêcher de débarquer; pour se venger il tenta de nous faire sombrer au raudal de la Boca de l'Infierno; enfin, au port de Mapire, trois de nos hommes s'enfuirent au milieu de la nuit en emportant dans la curiare la plus grande partie de nos provisions. J'en achetai de nouvelles, que je payai fort cher, et je trouvai à grand'peine deux hommes qui consentirent, moyennant un salaire exorbitant, à nous accompagner jusqu'à Caïcara.

Après treize jours de navigation aussi pénible que dangereuse, pendant lesquels nous faillîmes mourir de faim, nous arrivâmes à las Bonitas.

Un bon repas nous rend à tous la gaieté et nous fait oublier les mauvais jours que nous venons de passer.

Faire nos provisions et trouver quelques marins est l'affaire d'une journée; ainsi réorganisés, et sûrs, cette fois, de nos auxiliaires, nous nous remettons en route.

A peine avions-nous quitté las Bonitas que je fus saisi d'un violent accès de fièvre, le premier que j'eusse ressenti dans ces régions. Ce fut le commencement d'une longue série d'accès, qui devaient durer plus de quatre mois.

Après huit jours d'une navigation bien moins pénible que celle de Maïpure à las Bonitas, nous arrivons à Caïcara.

Dans les premiers jours de notre arrivée ici, de violents accès de fièvre nous clouèrent au lit l'un et l'autre, et quelquefois tous les deux ensemble; cela dura près d'un mois.



Le général Crespo. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Malgré ces mauvaises dispositions, je m'occupai de faire quelques études sur les Indiens du Caura; j'avais aussi une autre occupation : une foule de malades ayant appris mon arrivée venaient me trouver ou me faisaient appeler. J'avais une pharmacie assez complète : je pus donc non seulement contenter ces pauvres malheureux mais en guérir un grand nombre. Pour me témoigner leur reconnaissance, ils m'envoyaient des fruits, du lait, du fromage, et voulaient même me faire accepter les uns une vache, les autres un veau.

Une maladie qui mérite d'attirer l'attention est produite par la géophagie. J'ai maintes fois entendu raconter que des peuplades entières étaient géophages (mangeurs de terre). Pendant le cours de mes voyages à travers le continent américain, je n'ai jamais rencontré des géophages de ce genre; j'en ai vu plusieurs cas, mais c'était un vice et non une nécessité.

Appelé par un de mes amis pour soigner un pauvre malheureux, je me trouvai en face d'un être effrayant à voir. Un homme d'une quarantaine d'années était couché par terre sur une peau de bœuf; il était si faible qu'il lui était impossible de se tenir debout et même de rester assis. Sa tête était maigre et osseuse; ses membres, dont les muscles avaient fondu, n'étaient pas plus gros que ceux d'un enfant de neuf à dix ans : la poitrine et le ventre, démesurément gonflés, étaient d'une maigreur extrême; les côtes et l'épine dorsale étaient aussi apparentes que si elles avaient été libres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cet individu mangeait à peine, buvait de l'eau en grande quantité et, malgré cela, était toujours altéré; les odeurs un peu fortes l'incommodaient à un tel point qu'il se trouvait mal à chaque instant.

La famille, qui connaissait le vice de ce malheureux, le faisait surveiller; à chaque instant il se roulait, appliquait son doigt mouillé contre le sol, le portait vivement à sa bouche, ou même léchait le plancher de la case. Il fallait l'empêcher de manger de la terre : je le fis placer sur un plancher de bois recouvert de peaux de bœuf et je fis répandre de l'aloès en poudre tout autour de lui.

Le lendemain le malade fit un tel vacarme dans la maison qu'il fallut le porter dans une autre pièce; il continua de plus belle à lécher le plancher et même les murs. A mon retour, j'appris qu'il avait encore vécu cinq mois.

Ce vice se contracte dès le jeune âge, et beaucoup d'enfants de cinq à six ans en meurent.

Dès que l'enfant peut se tenir assis, les parents le mettent sur une natte ou sur une peau de bœuf. L'enfant, qui à cet âge porte tout à sa bouche, mange aussi bien le morceau de cassave qu'on lui a donné que la terre qu'il trouve à côté de lui.



Un géophage. — Dessin de Riou, d'après un croquis.

Certains chiens et certains ânes sont aussi accidentellement géophages.

La terre absorbée par l'homme ou les animaux ne se digère pas, ne descend même pas dans le tube digestif: elle reste dans l'estomac, forme une pelote, qui atteint quelquefois des proportions considérables.

Je me préparais un soir à partir pour Cuchivero, avec l'intention de continuer les fouilles que j'avais commencées un an auparavant, lorsque Morisot, rentrant de la chasse, se plaignit de violents maux de tête; quelques heures après, il eut des vomissements et enfin le délire. Pendant trois jours il fut entre la vie et la mort. A la suite d'une malaria une fièvre cérébrale se déclara. Heureusement mes soins et sa jeunesse eurent raison du mal, et le troisième jour il allait mieux.

A mon tour, un accès de fièvre, qui dura trois jours et trois nuits sans arrêt, m'enleva la force et le courage qui me restaient; je ne voulais plus aller de l'avant; je voulais rentrer à Bolivar. A peine l'accès fut-il passé, plus décidé que jamais, je ne songeai plus à abandonner mon but; je pris la résolution de quitter Caïcara, dont l'insalubrité était la cause de nos maladies. Je fis aussitôt embarquer nos provisions et nos bagages, et, profitant de l'occasion du départ de deux marchands de San Fernando, nous quittâmes Caïcara le 21 août.

Au sud du cerro Caïcara, une petite vallée sablonneuse et un peu boisée, attenante au fleuve, se remplit d'eau à la saison des pluies. On aperçoit l'extrémité des guayaviers, qui croissent seuls à cet endroit et forment un *revarso*.

Nous naviguons toute la journée à travers cette singulière forêt, et le soir, amarrant notre bateau à une branche de l'un de ces arbres, nous passons la nuit au milieu de l'eau.

Le lendemain, vers midi, nous sommes en face de Cabruta, *pueblo* bâti sur l'emplacement d'un ancien village d'Indiens Guamos, dont il ne reste que quelques familles, une dizaine au plus, et qui viennent quelquefois à Cabruta, pendant la saison des pluies. Ils vivent errants sur les petites rivières, pêchant et chassant pendant la belle saison.

La pointe nord des montagnes de Cabruta est couverte d'inscriptions analogues à celles de Caïcara et de Cuchivero.

A quelques kilomètres de là, l'Orénoque reçoit sur la rive gauche le rio Apure, qui descend des Cordillères des Andes, en suivant une direction générale de l'ouest à l'est. Le fleuve, qui jusque-là avait eu également une direction générale ouest-est, change brusquement, et c'est du sud au nord qu'il coule, avec une légère inclinaison à l'est.

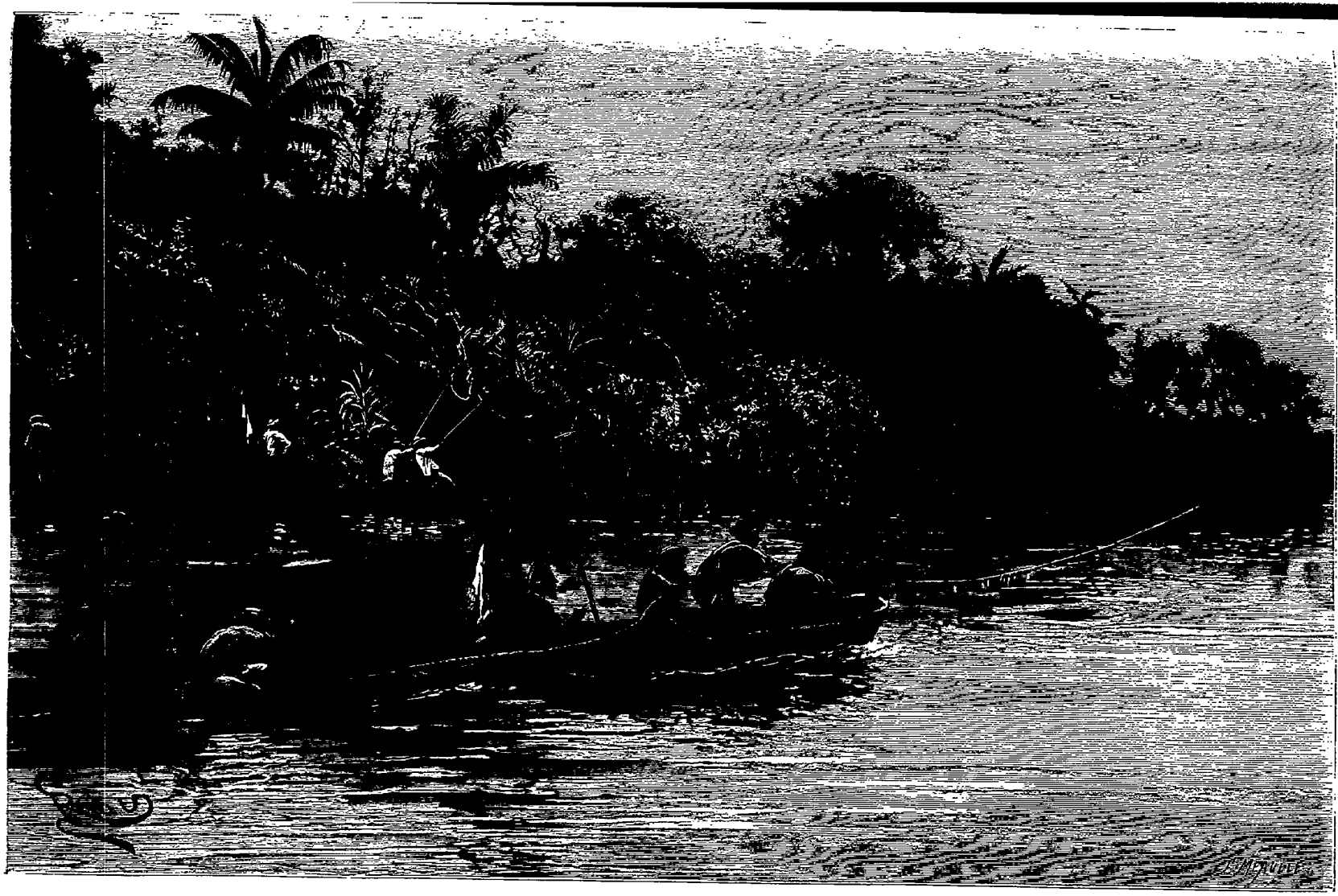
Les llanos d'Apure sont de vastes plaines riches en pâturages et en productions agricoles de toutes sortes. C'est de cette partie du Venezuela que sortent les hommes les plus courageux et les meilleurs soldats. Le *llanero*, habitué à vivre à cheval, suivant ses bestiaux, s'accommode de tout; il est robuste, travailleur, ne redoute aucun danger. Une lance et un bâton à la main, il chasse corps à corps le jaguar et le puma.

Deux villes importantes de l'Apure, San Fernando et Nutrias, sont l'entrepôt des produits des llanos. Pendant la saison des pluies, cette rivière, aux courts et nombreux méandres, devient navigable, et son lit disparaît sous les inondations de l'Orénoque.

Une compagnie vénézuélienne a établi un service de bateaux à vapeur entre ces deux villes et Ciudad Bolivar. Deux fois par mois l'*Apure* et le *Nutrias*, vapeurs construits pour la navigation des rivières, emportent, à l'aller, des marchandises de toutes sortes et des voyageurs; au retour ils descendent des bestiaux, des cuirs, du café, des pois, du maïs et une foule de produits agricoles cultivés dans la région haute.

De tous les affluents de l'Orénoque, l'Apure est celui qui renferme le plus de caïmans et où les accidents sont les plus nombreux. Les eaux troubles de la ri-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Navigation à la *palanca* et à l'*espilla* (voy. p. 338 et 339). — Dessin de Riou, d'après un croquis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vière facilitent les exploits de ces affreux reptiles. Lorsqu'ils veulent s'emparer d'une proie, ils la guettent, plongent ou rampent au fond de la rivière, s'approchent si près et avec tant de précaution qu'il est impossible de se douter de leur présence.

Le sol est très bas du côté de l'Orénoque. Les eaux de l'Apure, de l'Orichuna, du Guaipere, du Cabullare et de l'Arauca communiquent entre elles par de nombreux canaux et forment une sorte de delta de 1° 5 de longitude, sur 0° 5 de latitude. Au moment des grandes eaux les différents lits de ces rivières disparaissent sous d'immenses inondations, qui recouvrent un espace de plus de 200 kilomètres de large.

Tous ces parages sont bas et malsains, mais d'une fertilité extraordinaire.

La rive gauche du fleuve est un immense plateau qui va en s'inclinant du nord au sud jusqu'à l'Orénoque; quelques chaînes de montagne sans importance rompent la monotonie de ces immenses plaines. Depuis l'embouchure du fleuve jusqu'au rio Apure, les cerros Cabruta sont les plus importants; ils ont une hauteur variant entre 320 et 350 mètres; la chaîne de montagnes n'a pas 8 kilomètres de longueur. Sur la rive droite, des montagnes plus importantes se présentent tout le long du cours. La région est, comme sur la rive gauche, une immense plaine, s'étendant à perte de vue; mais çà et là se trouvent jetés, irrégulièrement et sans ordre, des massifs montagneux qu'il est impossible de rattacher à aucun système. Bien que la région n'ait rien de volcanique, les chaînes de montagnes forment d'immenses cirques, que recherchent les éleveurs. Toutes ces montagnes n'ont pas de contreforts, elles s'élèvent à pic au-dessus des plaines, ce qui permet de barricader facilement les ouvertures et d'enfermer les bestiaux dans cette enceinte de montagnes, qu'on désigne du nom de *potrero*.

Les montagnes du Caura, d'Atures et du Sipapo ont absolument les mêmes caractères.

Avant d'arriver à la Urbana, le lit de l'Orénoque présente d'immenses plages de sable, où pondent les tortues. Les tribus indiennes qui habitaient la région se livrèrent autrefois de terribles combats pour se disputer la propriété de ces plages : les Yaruros, les Mapoyos, les Guamos, les Panarès et les Taparitos les ont successivement occupées.

Aujourd'hui toutes ces tribus, disséminées, ne reviennent que par groupes, et évitent de se rencontrer sur le théâtre de leurs luttes sanglantes d'autrefois; elles évitent également de se mêler avec les gens civilisés qui viennent faire la récolte des œufs de tortues.

Les moustiques sont le fléau de ces parages.

Quelques piqûres impatientent et énervent, mais un grand nombre irritent à tel point, que le voyageur au caractère et au moral le mieux trempés arrive à se mettre dans des colères et des rages indescriptibles. C'est peut-être la plus grande difficulté du voyage, ou du moins celle qui décourage le plus et ébranle les volontés les plus énergiques. Le jour, impossible d'écrire ou de manger, en un mot de rester immobile un seul instant. Chaque piqûre de ces insectes produit une goutte de sang et laisse un point noir qui dure quelquefois quinze et vingt jours; d'autres fois il se manifeste une inflammation suivie d'une forte démangeaison analogue à une brûlure, et d'horribles plaies accompagnées de fièvre. On ne peut manger tranquille qu'en s'enveloppant d'un nuage de fumée aussi incommode que le moustique lui-même; sinon il faut attendre la nuit. Et même les repas que nous faisions la nuit n'étaient quelquefois pas plus tranquilles. Aux moustiques de jour succédait le moustique de nuit, beaucoup plus incommode et dont les piqûres sont plus douloureuses encore. Ces horribles bêtes trouvaient moyen de traverser avec leur dard nos couvertures, ou de pénétrer dans les moustiquaires, et souvent, à une journée pleine de fatigues et de privations, succédait une nuit plus fatigante et plus horrible encore.

Le 30 août à deux heures du soir nous débarquions à la Urbana. Ce village est le dernier qu'on rencontre sur la partie moyenne de l'Orénoque. Il est bâti sur la rive droite, au pied du cerro Urbana.

La population s'occupe pendant trois mois de l'année des récoltes de la sarrapia et des œufs de tortues; le reste est employé à une douce oisiveté, la culture n'étant point en honneur dans cette population. Malgré cela, tous les habitants sont à leur aise; quelques bananiers qui croissent autour de la case et deux ou trois vaches leur donnent une partie de leur alimentation; la chasse et la pêche fournissent amplement le reste.

Après avoir renouvelé nos provisions de viande séchée, de sucre et de cassave, nous continuons notre route sur l'Orénoque. A six kilomètres environ au-dessus de la Urbana, l'Orénoque présente une largeur considérable; il se divise en quatre branches, dont deux seulement sont navigables pendant l'été.

A la hauteur du cerro San Rey, la distance entre les deux rives extrêmes est de près de treize kilomètres.

A partir de ce point les Indiens osent s'approcher des rives de l'Orénoque et naviguer sur le fleuve.

Plus bas ils se sont retirés dans l'intérieur des terres. Les habitants de certains villages, sous prétexte qu'ils sont civilisés (singulière prétention), s'emparent des Indiens, leur font construire des cases, défricher un *conuco*, en leur donnant à peine la nourriture nécessaire, et les payent avec des mauvais traitements.

Le reste de la tribu des Yaruros est établi sur le caño Mina, petit affluent de la rive droite. Les Indiens de cette tribu autrefois puissante, réduite à dix ou douze familles, passent une partie de l'année à naviguer sur les caños et à pêcher dans l'Orénoque. Ils ne se construisent que des abris contre les ardeurs du soleil avec quelques branches d'arbres ou des voiles d'embarcations faites de planchettes découpées dans la tige du palmier moriche.

Les Mapoyos sont plus méfiants et plus robustes : craignant les vexations des *racionales* (gens civilisés), ils se sont avancés plus loin dans l'intérieur des terres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et ne descendent sur l'Orénoque que pour pêcher la tortue et recueillir ses œufs.

Lorsque les Mapoyos descendent sur l'Orénoque, ils suivent l'exemple des Yaruros, se construisent quelques abris en branchages sur des plages, et disparaissent dès qu'une embarcation est en vue.

Le 6 septembre nous arrivons à la Tigra, où nous faisons de nouvelles provisions de viande. La Tigra est un hato, appartenant à un vieillard fort aimable, M. Miguel Mirabal, qui s'est retiré des luttes politiques pour ne s'occuper que d'élevage. Il a réuni dans ce hato une centaine de bestiaux et il vit là avec quelques péons et leurs familles et deux Indiens Yaruros qu'il a élevés. A côté de son coral, où tous les soirs se réunit son bétail, il a établi un vaste champ de canne à sucre, de maïs et de manioc, qui lui donnent du sucre et du pain. Dans ce champ croissent en bordure des bananiers de toute espèce; puis dans un petit champ à part il me montre une plante assez particulière en me disant : « Voilà mon café ».

Cette plante était loin de ressembler à un caféier : c'était une légumineuse herbacée, à fleur jaune et à longues gousses.

« C'est la *bruquilla*, me dit-il; avec cette graine que je torréfie, j'obtiens un café que je préfère au véritable café. »

En effet, le café de *bruca* ou *bruquilla* qu'il me fit servir quelques heures après avait un fumet exquis, et je le dégustai avec un véritable plaisir.

Le 11 nous arrivons au pied du raudal de Cariben. Quelques Yaruros qui pêchaient sur la rive où nous naviguons s'enfuient à travers le raudal, au risque d'être précipités dans les rapides.

Le lendemain nous sommes en face de l'embouchure



Les llanos d'Apure (plaines de l'Orénoque) [voy. p. 340]. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

du Meta, que l'on aperçoit sur la rive opposée. Nos bateaux sont amarrés le long d'une berge : chacun établit son hamac dans la forêt; on dîne tranquillement et l'on s'apprête à dormir, lorsque tout à coup s'élève sur l'Orénoque un vent violent qui produit sur la forêt un roulement de tonnerre. « Chubasco! chubasco! » crient les marins. Nous n'étions pas abrités : il fallut immédiatement gagner le caño Horeda, qui se trouvait près de là. Heureusement les éclairs se succédaient rapidement, et, au milieu de l'obscurité la plus profonde, nous avons pu, à leur lueur, gagner un endroit sûr.

Une pluie torrentielle ramena le calme; le ciel devint clair, la lune et les étoiles brillèrent d'un éclat extraordinaire ; le reste de la nuit fut superbe.

Le rio Meta, qui se jette dans l'Orénoque sur la rive gauche, est un de ses affluents les plus considérables.

Le territoire du Meta est très riche, mais peuplé d'Indiens Guahibos, rebelles à toute civilisation.

Une tribu d'Indiens particulièrement féroces s'est établie depuis quelques années au confluent du Meta et de l'Orénoque : ce sont les Quivas. Cette tribu vivait autrefois en Colombie, dans la région du Casanare. Le gouvernement ayant voulu les soumettre et essayer de les civiliser, ils s'en vengèrent en massacrant les habitants d'une foule de hatos et en détruisant leurs troupeaux. L'armée colombienne leur fit la chasse ; ils se réfugièrent au Venezuela, d'où ils ne sont plus sortis.

Leur chef actuel, Mata Sarrapia, est un vieux nègre qui a eu jadis une réputation d'assassin répandue au loin : ses crimes sont restés légendaires. Traqué de toutes parts il s'enfuit, rencontra les Quivas et se fit reconnaître pour leur chef. Sur les bords de l'Orénoque, ils épient les embarcations et appellent les voyageurs. Plusieurs commerçants qui ont eu l'imprudence de les écouter et d'aborder sont tombés percés de mille coups

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de flèches lancées des broussailles où ils se tenaient embusqués.

Le 17 apparaissent à l'horizon les montagnes formant le raudal d'Atures; le 18 on entend clairement le bruit des chutes d'eau et leur grondement lointain. Plus on s'approche, plus le bruit augmente; le 19 nous sommes au pied du raudal d'Atures, à Vivoral, formé par un de ces cirques montagneux si nombreux dans le bassin de l'Orénoque; le fleuve franchit sur ce point un défilé resserré entre les cerros Meseta (rive gauche), Punta Cerro et les cerros du Cataniapo (rive droite).

Sur une longueur de plus de dix kilomètres, le fleuve coule entre ces montagnes. L'énorme volume des eaux de l'Orénoque, resserré entre deux murailles, est d'a-



Indiens Quivas, au confluent de l'Orénoque et du Meta. — Dessin de Sirouy, d'après une photographie.

bord retenu par de nombreux obstacles, îles et rochers, dont le lit est semé, puis il se précipite et forme une longue série de chutes et de rapides qui rendent le passage absolument impraticable.

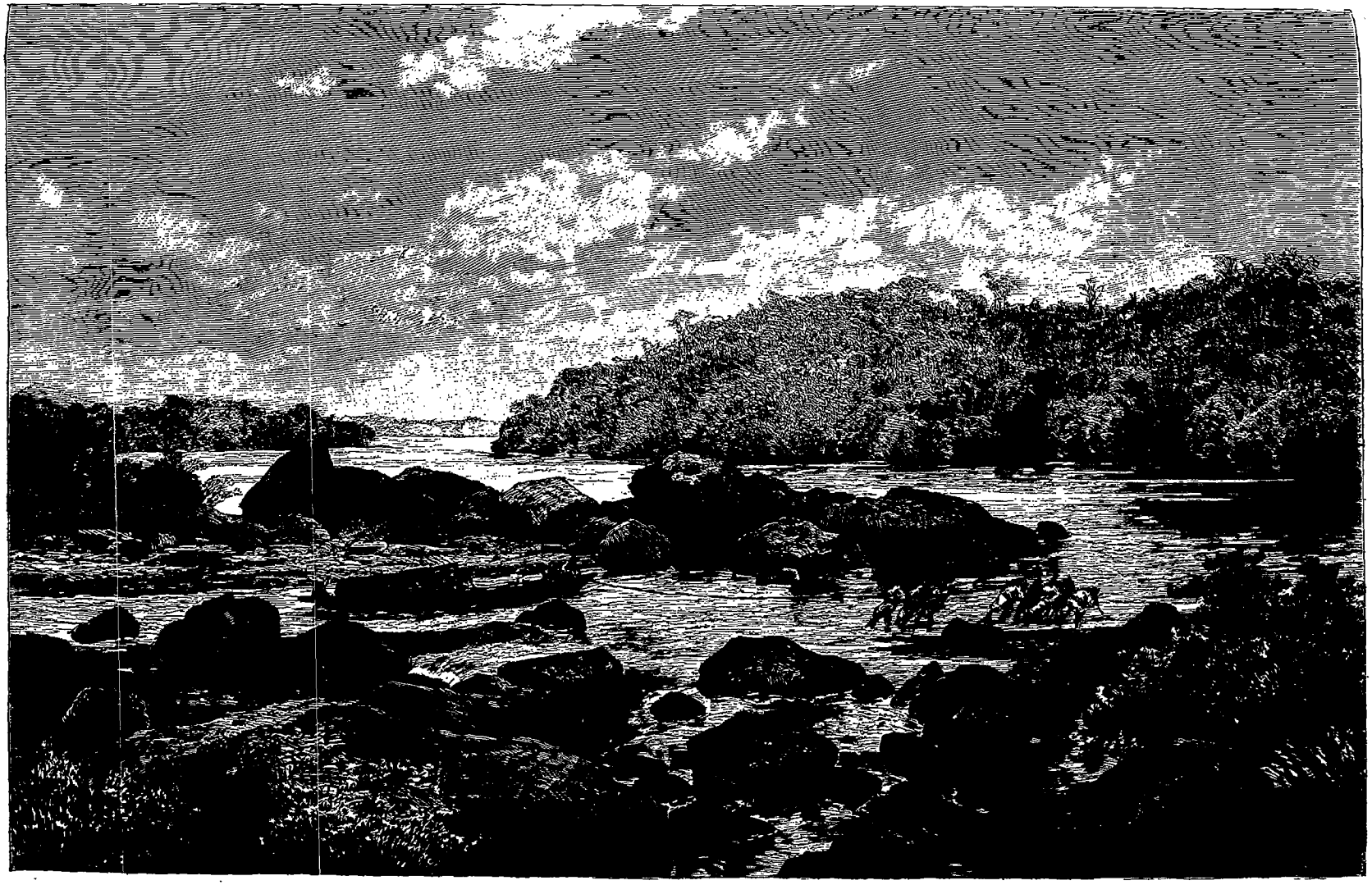
Les Indiens, qui sont d'excellents marins, ne hasardent jamais leurs canots chargés dans ces tourbillons; la descente se fait à vide, mais non sans accident.

La première barrière, Vivoral, est formée par l'île Picure et les rochers de Vivoral.

On procède aussitôt au débarquement des bagages, puis on les transporte de l'autre côté de l'île, au-dessus du raudal. Le bateau est ensuite remorqué vide, tantôt dans le courant à l'aide de cordes, tantôt sur des pierres; on lui fait ainsi escalader plusieurs chutes.

Au delà de Vivoral, une partie libre du côté de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le raudal d'Atures aux rochers de Vivoral. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rive droite est assez facilement navigable, puis on arrive au véritable raudal d'Atures.

A Puerto Real les bagages vont de nouveau être débarqués et, cette fois, transportés à Atures, petit village situé à cinq kilomètres de là.

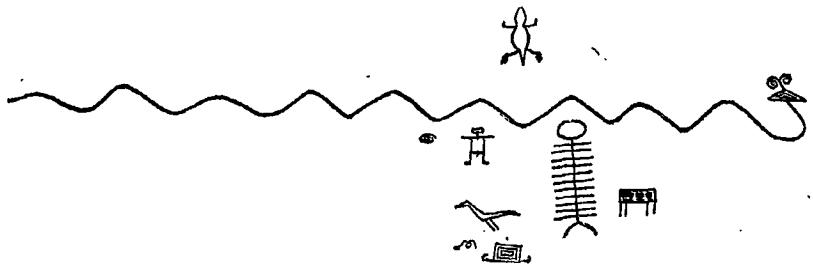
Le 20, au matin, commence l'opération du transbordement; nos hommes se partagent les fardeaux et les portent d'abord jusqu'au Cataniapo, rivière aux eaux claires et cristallines qui se jette dans l'Orénoque au milieu du raudal.

Chaque fois qu'une embarcation arrive à Puerto Real, des Indiens Guahibos du Meseta viennent se promener à Atures. Le lendemain de notre arrivée, ils étaient cinq au village. Je les engage pour le transport des bagages et je les paye d'avance, comme c'est l'usage; je remets à chacun un pantalon, une chemise, un coutelas, du tabac et une mesure de sel; le chef exige de plus une hache. Le premier et le second jour, tout se passa régulièrement; mais le troisième jour, au matin, les Guahibos avaient disparu.

Atures se compose de sept ou huit cases et n'a pas vingt-cinq habitants, dont la grande qualité est la paresse. C'est le dernier point où l'on rencontre des bestiaux sur l'Orénoque. L'endroit où est construit le village est très sain et il n'y a pas de moustiques; en revanche, la *nigua* ou chique fait des ravages extraordinaires. Tous les matins chaque Indien ou habitant s'extrait des pieds une demi-douzaine ou plus de puces *niguas*, et les porcs et les bestiaux ont les pieds tuméfiés par l'accumulation de ces parasites.

Pendant onze jours que nous passons à Atures, je recueille de précieux renseignements sur les anciennes peuplades de la région et je visite les environs : Punta Cerro, qui renferme la grotte d'Arvina avec ses urnes funéraires; l'île Cucuritale, où le docteur Crevaux et son compagnon Lejeanne ont recueilli des poteries et des crânes appartenant aux anciens Indiens Atures; le cerro de los Muertos, avec sa grotte qui est le cimetière des Piaroas; et enfin le cerro Pintado, avec ses gigantesques inscriptions.

Le cimetière des Piaroas est une anfractuosité de rocher abritant de la pluie, ou une grotte dans la montagne. Si le corps est dans un *catumare*, on le laisse tel quel dans une partie de la grotte; si, au contraire, il



Inscription du cerro Pintado. — Dessin de l'auteur, d'après une photographie.

s'agit d'un chef, on le dépose dans une partie réservée, en le recouvrant de grosses pierres pour le préserver des profanations

A trois kilomètres d'Atures en amont du raudal, au sud de Punta Cerro, une petite montagne isolée, cerro de los Muertos, possède une grotte basse et profonde qui est le cimetière des Piaroas du Cataniapo. L'ouverture de la grotte a près de 15 mètres de large; sa profondeur est de 5 mètres, sa hauteur variant entre 0m,40 et 2m,25. Dans la partie basse se trouvent un grand nombre de catumares possédant encore des squelettes plus ou moins complets; les rats ont établi leur demeure dans ces crânes d'Indiens. La partie haute est occupée par deux sépultures de chefs très bien conservées. L'absence des Piaroas dans les environs me permet de recueillir une ample collection de crânes de Catumares, divers objets apportés là par les parents, enfin deux squelettes de chefs complets. Toutes ces pièces figurent aujourd'hui à notre musée national du Trocadéro.

Le cerro Pintado, à douze kilomètres au sud-ouest d'Atures, présente peut-être le caractère le plus grandiose de l'antique civilisation indienne.

M'étant procuré un guide et des chevaux à Atures, je partis un matin dans la direction du sud.

Les environs d'Atures sont ravissants; de riches pâturages, des collines boisées, des sources à chaque pas, donnent à cette région un caractère gai et pittoresque.

Au bout d'une heure et demie de marche, le guide nous montre le cerro Pintado. C'est un immense rocher nu, s'élevant à pic au-dessus de la plaine. Au fur et à mesure qu'on approche, on distingue mieux la curieuse inscription dont il est couvert.

Les flancs de cette montagne, de 250 mètres au-dessus du niveau des savanes, sont absolument inaccessibles, et c'est vers le milieu de la hauteur que se trouve cette gigantesque et fantastique inscription.

A la partie supérieure se trouve un lézard ou un caïman de grandes dimensions; au-dessous, un serpent mesurant plus de 120 mètres de long; plus bas et à droite, une scolopendre gigantesque; à gauche, un homme, un oiseau et quelques figurines bizarres qu'il est difficile de déterminer.

L'endroit où se trouvent ces caractères est inaccessible : de là la nécessité d'une colossale installation; un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peuple qui a pu faire un si gigantesque travail devait avoir des moyens d'action déjà considérables.

Ces inscriptions sont en creux et profondes; la pierre sur laquelle elles existent est en porphyre granitoïde très dur. Avec quels outils les Indiens ont-ils pu faire d'aussi profondes et durables entailles?

Le transbordement des bagages et le passage des bateaux par le raudal d'Atures dura onze jours. Le 1er octobre au matin, de nouveau installés dans nos embarcations, nous prenons la route de Maipure.

D'Atures à Maipure on rencontre deux autres petits raudals, celui de Garcita et celui des Guahibos; le premier, près d'Atures, se passe facilement à toutes les époques de l'année; celui des Guahibos n'est praticable que pendant la saison des pluies.

Un rocher barre l'Orénoque et forme une grande cascade. On est à la saison sèche et obligé de faire passer les embarcations au-dessus de ce barrage naturel.

Là l'Orénoque se divise en deux branches, séparées par l'île Carestia : c'est par le bras de la rive gauche, du côté du village, que s'établit le passage.

Six cases forment le village de Maipure; le nombre des habitants ne dépasse pas vingt : ce sont des métis ou des Indiens civilisés. Ils ne cultivent pas, vivent de



Raudal de Maipure. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

pêche ou s'en vont dans le Vichada acheter du manioc aux Indiens Guahibos pour le compte des marchands de San Fernando. Ce manioc est le seul pain qu'on mange dans le haut Orénoque et le rio Negro.

Le raudal de Maipure est plus court que celui d'Atures, mais beaucoup plus difficile à traverser : on débarque d'abord tous les bagages, qu'on emporte à Maipure; puis on passe les bateaux par le raudal en les traînant sur les roches sur une longueur de plus de 500 mètres. La longueur du raudal est de 6 kilomètres environ.

Une douzaine d'Indiens Guahibos du Vichada, qui se trouvaient au village le jour de notre arrivée, se mirent à notre disposition, ainsi qu'à celle de deux marchands de San Fernando de Atabapo, deux véritables bandits qui naviguaient avec nous depuis Caïcara. Leur brutalité, leur mauvaise foi et leurs mensonges faillirent nous attirer la vengeance des Guahibos.

Les Indiens Guahibos vivent sur la rive gauche de l'Orénoque, depuis le rio Meta jusqu'au rio Vichada. Ceux de cette dernière rivière, aux mœurs plus douces, ne veulent rien avoir de commun avec les Indiens du Meta : ils sont sur le Vichada, répartis dans un certain nombre de villages; ils se livrent à la culture du manioc, qu'ils échangent avec les négociants de San Fernando pour des couteaux, des haches, des bêches et des étoffes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un arbre nommé *marima*, dont ils enlèvent l'écorce, leur fournit une espèce de feutre avec lequel ils confectionnent des vêtements et des couvertures. On en fait aussi des sacs très résistants, dans lesquels on transporte du riz, du café et même de la farine de manioc.

Sur la rive droite vivent les Piaroas; cependant, en aval du Vichada, on en trouve quelques tribus sur la rive gauche.

Au-dessus du raudal de Sijuaumi nous rencontrons plusieurs canots montés par des Indiens Piaroas qui se rendent au Sipapo, où ils vivent, paraît-il, en assez grand nombre. Ces canots sont faits avec l'écorce d'un arbre et ne leur servent qu'une fois. Lorsque le Piaroa va visiter ses parents, il emporte avec lui tout ce qu'il possède, ainsi que des provisions pour le temps qu'il désire rester. Quand ses provisions sont finies, il retourne chez lui par terre.

Le Piaroa, très doux, nullement dangereux, est peut-être, de tous les Indiens, le plus superstitieux et le plus naïf; il est aussi un des plus sauvages. C'est au milieu des forêts, loin des rivières fréquentées, qu'il établit sa demeure. Il est véritablement l'homme des bois; il en connaît tous les coins et ne s'égare jamais.

Ces Indiens ont toujours soin d'établir leur case dans des endroits admirablement placés à tous les points de vue : salubrité, bonne eau, et pas de moustiques. Ils construisent quelques huttes provisoires.

Les premiers coups de hache sont donnés aux arbres qui occupent l'emplacement choisi pour les cases.

On fait ensuite un abatis tout autour, de façon que la maison du chef soit au centre non seulement du village, mais des champs qu'ils désirent cultiver.

Les cases sont faites avec un soin extrême. Elles sont coniques ou cylindro-coniques, quelquefois ellipso-coniques; le diamètre varie entre 8 et 12 mètres, et la hauteur entre 6 et 7 mètres.

Quand la carcasse de la case est faite, on prépare des feuilles de palmier par petits paquets très minces, on les attache tout autour en commençant par la base; on monte ainsi jusqu'au sommet; la toiture de feuilles de palmier est épaisse de 30 à 35 centimètres.

Cette toiture dure de longues années et ne se laisse pénétrer ni par les pluies torrentielles, ni par les pluies persistantes, des régions tropicales.

On a eu soin de faire à la case une porte de 70 à 80 centimètres de large, sur 1m,50 de hauteur.

Lorsque la case est achevée, il faut en chasser le mauvais esprit; pour cela, toute la famille se met en quête pour trouver un oiseau vivant, mais de préférence un toucan.

Tout le monde se revêt de ses ornements : couronnes et colliers de plumes, pendeloques, maraques, jarretières, etc., et se rend autour d'un feu que la plus vieille Indienne entretient.

Elle distribue à chacun une tasse de *bruquilla*.

Tous les Indiens entrent dans la case; les femmes et les enfants se retirent dans les bois. La vieille Indienne prend alors le toucan, l'enveloppe vivant dans quelques feuilles de bananier sauvage et le place en travers de l'entrée de la case, de façon à empêcher l'esprit de sortir.

Pendant ce temps, dans la case, les hommes, munis de leur bâton à plumes, se livrent à des danses et à des gesticulations, chantant, criant, proférant des menaces contre le mauvais esprit. Au bout de quelques instants l'esprit, effrayé, se précipite dehors; mais, arrêté par le toucan et ne pouvant échapper, il se réfugie dans le corps de l'animal.

Le toucan emprisonné dans les feuilles se débat, effrayé lui aussi par les cris des Indiens; il cherche à se dégager des feuilles qui l'enlacent. La vieille Indienne, qui observe les mouvements de l'oiseau, se précipite sur lui, coupe les liens qui l'attachent et se sauve à travers la forêt, tandis que le toucan délivré s'envole à tire-d'aile, emportant avec lui l'esprit du mal.

Autour de la case on se réunit, on se félicite de l'heureuse délivrance; on mange, on boit, on rit et l'on chante toute la nuit.

Les Piaroas admettent la métempsycose; le tapir, par exemple, est leur aïeul, et c'est dans un tapir que se porte l'esprit du Piaroa lorsqu'il meurt.

Les autres animaux sont pour eux les représentants des individus de races différentes. Jamais ils ne chasseront le tapir, ni ne mangeront sa chair; il en est de même du jaguar, dont ils ont une très grande frayeur. Un tapir passe-t-il plusieurs fois dans leur conuco, ou vient-il manger leurs fruits : ils n'essayeront même pas de le détourner en l'effrayant; ils abandonneront la place et iront établir leurs demeures dans un autre endroit.

Ils croient à certains esprits qui dominent et dirigent les animaux et les plantes.

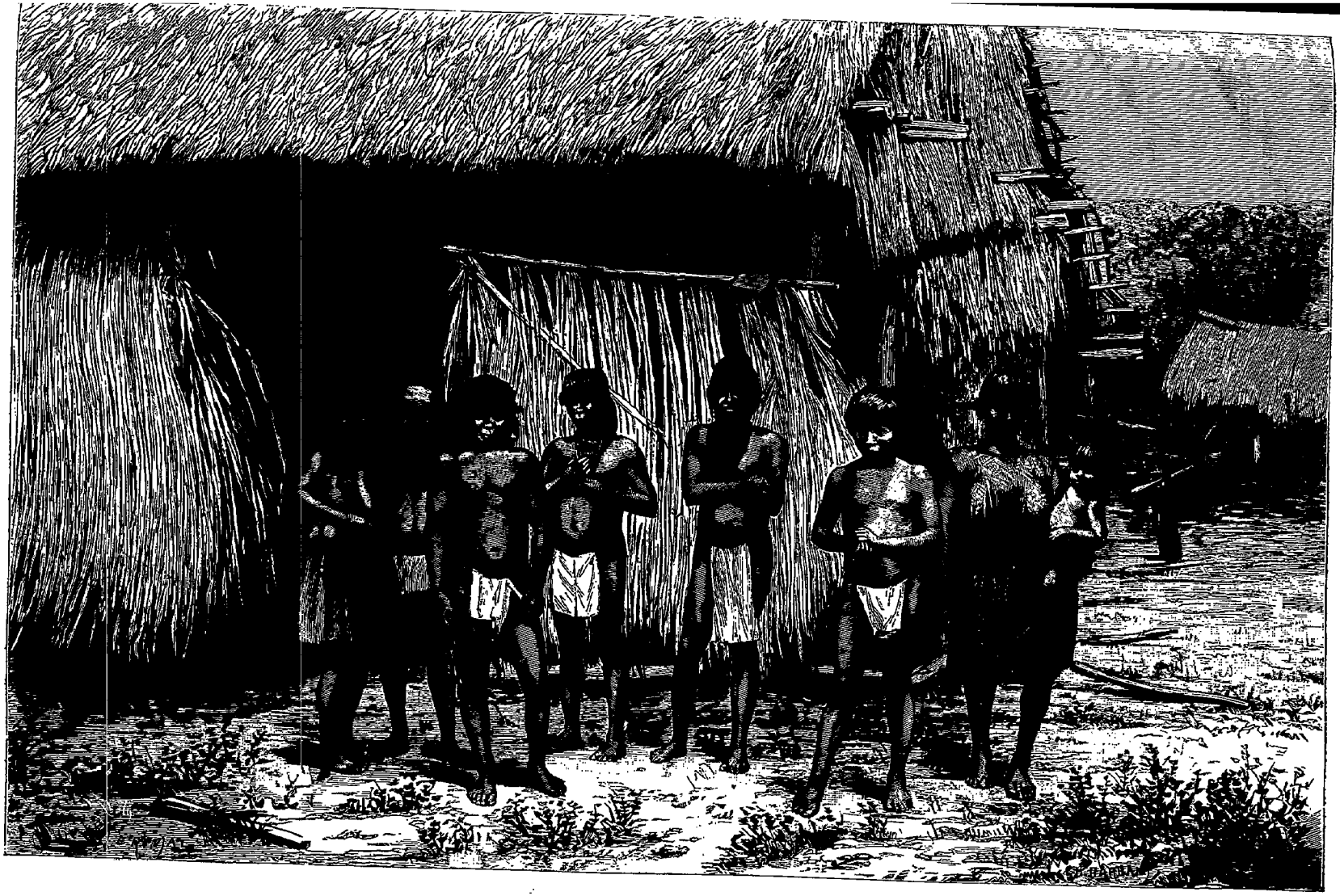
La veille du jour désigné pour la pêche ou la chasse, au coucher du soleil, les hommes se réunissent autour de la case du plus habile pêcheur ou du plus fin chasseur. Le chef se met alors à célébrer l'animal qui est l'objet de leur désir, chante son histoire, vante ses qualités; puis, s'adressant à ses amis, il chante l'endroit où il veut aller, comment il va les diviser, le lieu du rendez-vous, le retour; ensuite il rappelle ses exploits et ceux de ses devanciers. Il chante aussi les récoltes : le manioc, le maïs, une banane dite *platano* qu'il fait sécher et qu'il conserve pour ses voyages ou pour les temps de pêche et de chasse.

Le Piaroa prend peu de soin de son corps; il porte ses cheveux longs en arrière, coupés ou brûlés sur le front, à la hauteur du sourcil, souvent en désordre.

Les caractères anthropologiques de cette race diffèrent bien peu de ceux des autres; elle est plus foncée de couleur, plus trapue et plus grosse; les femmes, petites, bien faites, aux traits assez réguliers, ne sont ni jolies ni laides; mais on trouve parmi les Piaroas quelques types admirables comme régularité de formes.

Le village de Mataweni, sur la rivière du même nom, en arrière des montagnes qui bordent l'Orénoque, est composé de neuf cases grandes et spacieuses.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Guahibos du Vichada (voy. p. 347). — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Celle du chef est conique, tandis que les autres sont ellipso-coniques et placées tout autour de la première.

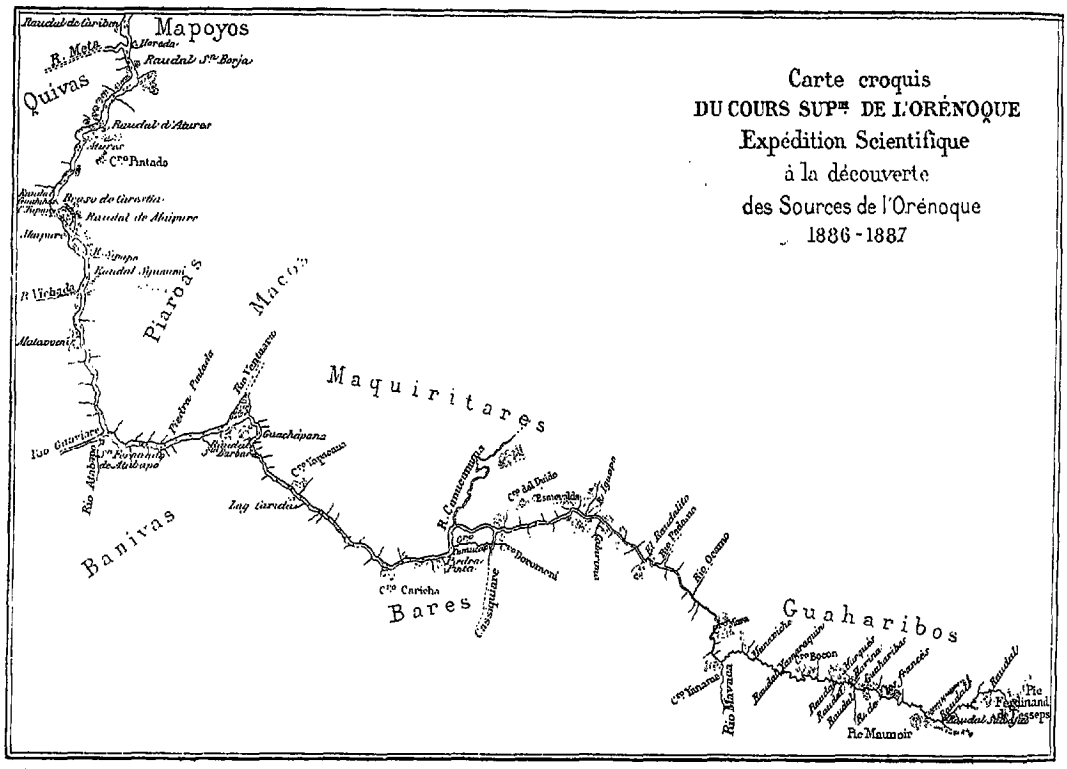
Ces Indiens ont peu de relations avec les gens civilisés; ils cultivent pour eux et élèvent des porcs, dont ils sont très friands.

Dès qu'une embarcation est signalée et si elle fait mine d'entrer dans l'embouchure de la rivière, le village se dépeuple comme par enchantement.

Sur la rive droite, à la première courbe du fleuve, en aval du Mataweni, nous apercevons un port de Piaroas. Trois curiares sont cachées sous des branches d'arbres, dans une petite anse. Je fais aussitôt aborder ma curiare, et, tandis que la pirogue continue sa route, j'entre dans la forêt. Le marin qui m'accompagne connaît ces Indiens, qui lui ont vendu du caoutchouc. A peine avons-nous fait cent mètres dans la forêt, que nous rencontrons un petit rancho où deux Indiens viennent apporter de l'intérieur des paquets de cassave et quelques régimes de bananes.

Je leur demande de me vendre quelques légumes, des cannes à sucre et de la cassave; mais, pour cela, il faut aller au conuco : nous nous engageons dans la forêt.

A chaque pas, des sentiers nouveaux se présentent à nous, à droite ou à gauche; il serait facile de s'égarer, mais nous suivons nos guides; et, après une heure de marche, nous arrivons. Deux grandes



Gravé par Erhard Frres

cases ellipso-coniques s'élèvent au milieu des champs.

Avant d'entrer dans le conuco, les Indiens qui nous ont amenés se mettent à siffler, comme pour avertir leurs compagnons des cases; c'est, paraît-il, pour faire attacher les chiens. Quelques minutes après, un coup de sifflet répond au premier, et nous entrons. Les chiens ont été attachés, mais les femmes ont disparu dans la forêt; il ne reste que les vieilles Indiennes, les hommes et les enfants.

Le capitan nous reçut amicalement, nous offrant un hamac pour nous asseoir et une cigarette qu'il avait préalablement allumée. Je lui donnai quelques cigares et nous devînmes bons amis.

Pour deux couteaux et une hachette j'obtins un bon lot de bananes, de légumes et de cannes à sucre. Deux hommes devaient transporter le tout dans mon canot. Je fis emplette de quelques colliers de plumes et d'une pendeloque en bec de toucan.

J'examinai les cases, qui étaient neuves, confectionnées avec soin et très propres. En dehors d'une case, deux vieilles Indiennes assises autour d'un petit feu croquaient des fourmis *bachacos*, qu'elles faisaient rôtir sur une pierre plate. Je distribuai quelques colliers de perles aux enfants et nous reprîmes aussitôt la route du fleuve, accompagnés par les Indiens qui nous portaient nos provisions.

Nous atteignîmes la grande embarcation au rocher de Nericawa, où nos légumes furent les bienvenus.

Cette partie de l'Orénoque n'est habitée pendant la saison sèche que par quelques Indiens Piaroas et Ba-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nivas, qui viennent y faire la récolte du caoutchouc.

Deux petits raudals, qui, sans présenter beaucoup de difficulté, n'en sont pas moins dangereux à franchir; le raudal d'Aji surtout, est formé par une grande quantité de rochers qui sont disséminés dans le lit du fleuve; celui de Castillito, par trois îles sur la rive gauche; au centre se trouve un rocher appelé le Castillito, et sur la rive droite, des rochers qui gênent la navigation.

A Siquita, un Indien civilisé a établi une case au sommet d'un rocher nu, qui forme une pointe dans le cours du fleuve. Il échange de l'eau-de-vie, des outils, des étoffes, contre du caoutchouc, de la cassave et des porcs.

A la jonction de l'Orénoque et du Guaviare, le premier change brusquement de route. Depuis Caïcara, le cours général du fleuve était nord-sud : il devient brusquement est-ouest.

A trois kilomètres de la réunion du Guaviare et de l'Orénoque, l'Atabapo réunit ses eaux claires aux eaux boueuses du Guaviare. C'est là qu'est situé San Fernando de Atabapo, dans une sorte de presqu'île formée par l'Orénoque, le Guaviare et l'Atabapo. Nous y arrivons le 12 octobre.

Ce village est le dernier que l'on rencontre sur le



Piaroas de Mataweni. -- Dessin de Sirouy, d'après une photographie.

fleuve; sa position au confluent de trois grandes rivières lui a valu, sous la domination espagnole, au siècle dernier, une très grande importance; elle lui en assure une non moins considérable pour l'avenir.

La population de San Fernando est d'environ deux cents habitants; elle se compose de blancs, d'Indiens et de quelques nègres. Les Indiens Banivas sont les plus nombreux.

Par l'Orénoque, San Fernando est en relations avec toute la partie nord et est du bassin. Comme la plupart des rivières tributaires de l'Orénoque sont navigables une grande partie de l'année, il en résulte que de grandes voies de communication se ramifiant dans ce territoire peuvent faciliter les transactions et permettre à la civilisation d'envahir et de peupler ces riches régions.

Par le Guaviare, la partie ouest du bassin et la Colombie sont reliées à San Fernando.

C'est par cette voie que le malheureux docteur Crevaux, mon devancier dans cette région, l'un des nombreux martyrs explorateurs, accompagné de son ami M. Lejeanne, faisait son voyage à travers l'Amérique méridionale. Les habitants de San Fernando gardent de lui le meilleur souvenir. M. Mirabal, entre autres, est heureux et fier de montrer son portrait et le fusil Lefaucheux qu'il lui a offert le 1er janvier, au passage du raudal de Maipure.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

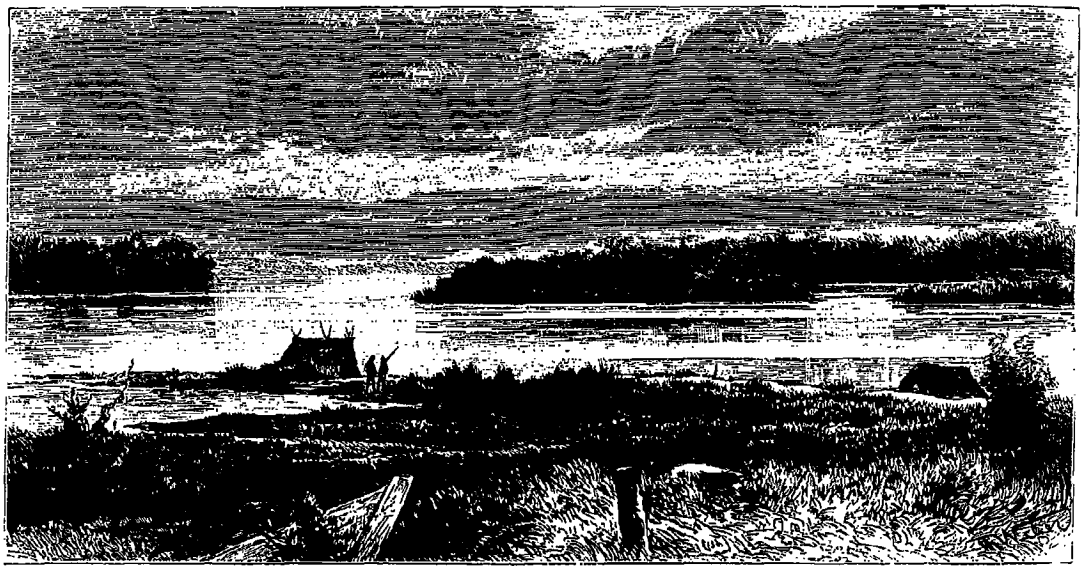
Le rio Atabapo est désigné sous le nom de rio Negro, comme toutes les rivières dont les eaux sont noires, ou, mieux, paraissent noires. Ses eaux sont saines et cristallines. Sous un petit volume, dans la rivière, elles sont transparentes, puis roses, puis rouges, enfin elles passent au noir, suivant la profondeur. Dans ces eaux noires existe une faune ichtyologique des plus riches. J'ai pu enrichir la collection du Muséum d'un certain nombre d'espèces curieuses et rares. Le caïman, qui fourmille dans le Guaviare, ne se rencontre pas dans l'Atabapo; l'eau est trop claire, il mourrait de faim.

L'Atabapo, beaucoup moins considérable que les deux autres cours d'eau, n'en a pas moins son importance. Son cours est navigable presque jusqu'à sa source, qui n'est qu'à quelques kilomètres du rio Negro. On peut en quelques heures passer par Yavita, village indien baniva, du bassin de l'Orénoque dans celui de l'Amazone.

Le Baniva ressemble à tous les Indiens; il a la peau rouge, cuivrée, les cheveux noirs, lisses et plats, les yeux légèrement obliques, les pommettes saillantes, les mâchoires fortes, sans prognathisme, le corps trapu, les épaules larges, les membres bien faits et les pieds très petits; la plupart ont les canines très développées : j'en ai vu plusieurs dont les incisives étaient triangulaires.

De toutes les races d'Indiens, celle du Baniva semble la mieux constituée : cela tient aux nombreux exercices et aux travaux auxquels chacun se livre dès le plus jeune âge.

A peine le petit Indien peut-il marcher, qu'il accompagne son père à la pêche, porte les lignes et la pagaie, et cherche à se rendre utile. J'ai vu mainte et mainte fois de petits Indiens de trois et quatre ans ramer à côté de leur père avec de petites pagaies. Aussi ce sont d'excellents marins, travailleurs et intelligents, mais poussant la méfiance au suprême degré. Beaucoup d'entre eux vont se fixer au Brésil. De cette façon la région se dépeuple; le voyageur et le marchand trouvent difficilement des gens qui veulent les servir et les accompagner.



Confluent de l'Atabapo et du Guaviare (voy. p. 351). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

Malgré cette méfiance, le Baniva est bon, mais sans grande volonté : c'est un enfant qu'il faut bien traiter, mais à qui l'on ne doit point passer de caprices.

Le Baniva fabrique des hamacs ou *chinchorros*, des câbles en chiquichiqui ou piassava, employés pour la traction des bateaux sur l'Orénoque. Il ne cultive que pour lui, il aime la chasse et la pêche, il s'adonne à la récolte du caoutchouc et s'engage volontiers comme marin au service des marchands qui vont jusqu'à Ciudad Bolivar.

Autrefois la naissance, la mort, la puberté d'une jeune fille étaient pour les Banivas l'occasion de fêtes, souvent barbares. Ces habitudes se perdent; les Indiens Banivas étant tous plus ou moins civilisés.

Leur religion actuelle est un mélange de croyances et de pratiques catholiques qu'ils interprètent à leur façon et de vieilles coutumes indiennes. A côté des croix, des médailles et des scapulaires qu'ils portent au cou, on trouve toujours quelque talisman indien.

Jean CHAFFANJON.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Préparation des bateaux à San Fernando. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGE AUX SOURCES DE L'ORÉNOQUE,

PAR M. JEAN CHAFFANJON [1],

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1886-1887.

Toutes les photographies et tous les croquis ont été faits par le voyageur.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

C'est à partir de San Fernando que notre voyage prend un véritable caractère de découverte.

De San Fernando les marchands de caoutchouc seuls remontent l'Orénoque, jusqu'au Cassiquiare, qu'ils descendent ensuite jusqu'à San Carlo; mais ils ne s'occupent que de connaître l'endroit où les *gomeros* (Indiens récoltant le caoutchouc) ont établi leur rancho, et sont incapables de donner des renseignements plus précis que n'en fournissent les cartes. Aussi, bien que naviguant en pays à peu près connu, l'expédition a-t-elle pu recueillir une foule de détails géographiques nouveaux.

Pour continuer notre route, il nous faut de petits bateaux capables de passer partout. Un habitant de San Fernando, M. Mirabal, se met à notre disposition et nous offre d'organiser notre expédition, de préparer les bateaux et de nous procurer des hommes.

M. Mirabal appartient à la race blanche; il est âgé d'une soixantaine d'années, grand, intelligent et très bienveillant. Il nous offre l'hospitalité de la façon la plus gracieuse et la plus cordiale.

Il veut, dit-il, prendre aussi part à la découverte des sources de l'Orénoque dans la mesure de ses moyens.

Avant d'aller plus loin, il est bon de traiter la question importante du véritable Orénoque.

Quelques voyageurs géographes avaient prétendu que le cours d'eau que l'on désigne du nom d'Orénoque, à partir de San Fernando, n'était pas le véritable Orénoque, mais un de ses affluents venant des Andes, et qui aurait été improprement désigné du nom de rio Guaviare ou rio Ferdinand de Lesseps, dernière désignation du docteur Crevaux.

Lorsqu'on est en présence de deux cours d'eau aussi considérables, j'avoue qu'à première vue il est difficile, sinon impossible, de distinguer le fleuve de l'affluent.

Je me suis donc attaché d'une façon toute spéciale à traiter les questions nécessaires à la solution de ce problème.

L'opinion des naturels, que l'on fait ordinairement intervenir, ne résoudrait point la question, attendu que le bas Orénoque, le haut Orénoque et le Guaviare portaient trois noms différents.

Mais voici des preuves plus précises.

La masse d'eau apportée à San Fernando par l'Oré-

1 Suite. — Voyez t. LVI, p. 305, 321 et 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

noque a au moins trois fois le volume de celle apportée par le Guaviare.

L'Orénoque a trois affluents considérables sur son cours supérieur; à proprement parler, le Guaviare n'en possède aucun.

L'Ynirida et l'Atabapo, deux rivières qui viennent du sud, se jettent presque à l'embouchure du Guaviare.

Les eaux du Guaviare sont boueuses et d'un jaune blanchâtre, tandis que celles de l'Orénoque, tout en étant boueuses, sont plus claires et plus jaunes.

Les eaux de l'Orénoque ne sont troublées par celles du Guaviare que sur une distance de cent à cent vingt kilomètres.

Au-dessous des raudals de Maipure, la couleur des eaux du fleuve est semblable à celle du cours supérieur.

La plus grande partie des espèces de poissons du bas Orénoque vivent dans le haut, tandis que le Guaviare possède une faune distincte.

Il en est de même de l'Atabapo et de l'Ynirida, qui ont aussi une faune particulière.

Les caïmans vivent en grand nombre dans l'Orénoque, mais sont moins nombreux cependant que dans ses affluents, dont les eaux sont plus troubles.

Le caïman disparaît des eaux noires et cristallines de l'Atabapo et de l'Ynirida; il en est de même dans toutes les petites rivières aux eaux noires.

Les grandes tortues de l'Orénoque n'existent pas dans le Guaviare; on les rencontre dans la partie supérieure du fleuve et dans quelques-uns de ses affluents.

La forme même du lit du fleuve diffère dans les deux cours d'eau.

Le Guaviare, plus encaissé, présente, à la saison sèche, des plages de peu d'importance, tandis que le haut Orénoque fournit encore des plages de plusieurs kilomètres de longueur.

Tous ces faits prouvent que le haut Orénoque est bien le véritable fleuve, tandis que le Guaviare n'est qu'un affluent.

Préparer deux petites embarcations et une curiare est l'affaire de quelques jours; mais trouver des marins, c'est autre chose. M. Mirabal et le gouverneur s'en préoccupent, et, après quinze jours de pourparlers, six marins consentent à nous accompagner. Le 2 novembre tout est prêt. Le gouverneur, escorté de ses soldats, le drapeau vénézuélien déployé, nous accompagne jusqu'à nos embarcations. M. Mirabal et ses enfants viennent aussi au port d'embarquement.

Une partie de la population se presse sur les bords de la rivière et sur les rochers avoisinants; elle ne partage pas notre enthousiasme. Sous le coup des légendes terrifiantes des Guahariboś, elle nous voit partir sans espoir de retour. Elle nous traite de fous, d'insensés, d'aller ainsi exposer nos jours sans nécessité.

La crainte et la pitié sont peintes sur tous les visages; de tous côtés on entend ces paroles : « *Pobresitos!... pobresitos!... los Indios bravos los van matar* » (Les pauvres malheureux!... ils seront tués par les Indiens sauvages).

Avant de mettre le pied sur notre embarcation nous portons un toast au succès de l'expédition et nous nous embarquons aux cris de : « Vive la France! vive le Venezuela! » Les soldats font un feu de peloton.

Une cartouche de dynamite que je jette dans la rivière fait explosion et lance en l'air une colonne d'eau de huit à dix mètres de hauteur.

De longs bravos saluent ce mystérieux jet d'eau.

Vivement nous gagnons le courant; de part et d'autre, les chapeaux et les mouchoirs s'agitent, les drapeaux se saluent une dernière fois, et nous disparaissons derrière les rochers de la confluence de l'Atabapo et du Guaviare. Quelques heures après, nous sommes de nouveau sur l'Orénoque. A quatre heures du soir nous arrivons à la Pierre de Supiru, où nous atterrissons.

Le 3, nous passons en face des îles Mawa et Mina. Un petit affluent, le Mawa, aux eaux cristallines et noires, nous fournit quelques gros poissons, que nous tuons en lançant dans l'eau une cartouche de dynamite.

Le soir nous passons la nuit en face des îles Guacamaye, dans un conuco appartenant à un Indien Baniva.

Nous faisons une provision de cannes à sucre, que nous pourrons sucer à nos moments perdus.

Depuis mon arrivée à San Fernando je ne me sentais pas très bien, je souffrais des jambes, et, tous les soirs, elles étaient très enflées. Quelques piqûres d'un nouveau moustique à tête rouge avaient déterminé des plaies qui me faisaient horriblement souffrir. Peu de temps auparavant, les vampires m'avaient fait aux pieds des blessures, d'où s'était échappée une grande quantité de sang.

Le 3 au soir, je me sens beaucoup plus mal, et je passe une assez mauvaise nuit.

Le 4, à Piedra Minisi, je prends une hauteur de soleil. Afin de pouvoir relever exactement le cours du fleuve, je fais établir des signaux partout où le fleuve décrit des courbes importantes. Souvent je suis obligé de grimper sur des arbres très élevés, et de placer moi-même les signaux qui me sont nécessaires. Ce genre d'exercice me fatigue beaucoup et retarde la guérison des plaies dont mes jambes sont couvertes.

L'Orénoque coule sur une longueur de plus de vingt kilomètres en ligne droite; les naturels désignent cette partie du fleuve du nom de cañon Nube.

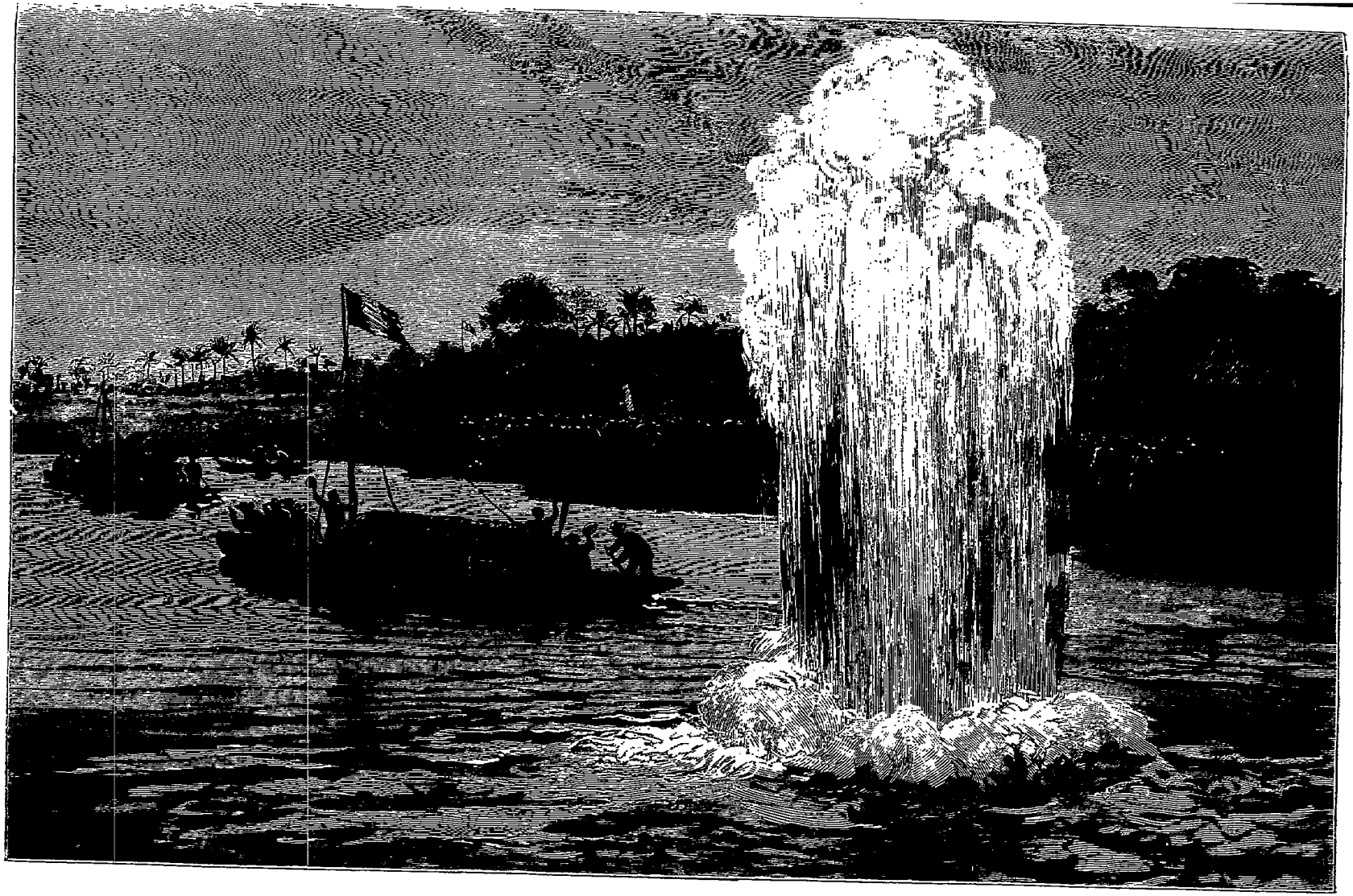
Au milieu de ce cañon se dressent des pointements de rochers semblables à des obélisques. C'est Piedra Pintada. Les pieds de ces rochers sont couverts de signes hiéroglyphiques, qui ne sont visibles que pendant les saisons très sèches.

Le 5, le cañon Nube se termine à l'île Patacame. L'île Come, plus grande, se trouve entre les caños Come et Trapichote.

Nous naviguons le soir très tard, le fleuve ne présentant pas d'endroit propice pour un débarquement. C'est seulement à l'embouchure du caño Trapichote que nous trouvons un emplacement convenable.

Après le repas, chacun s'installe dans son hamac et tâche de s'endormir. Pendant la nuit le patron de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Départ de San Fernando. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mon embarcation, s'étant levé, marcha pieds nus à travers les feuilles qui jonchaient le sol de l'endroit où nous campions, et se sentit piqué au pied.

A terre il aperçut une fourmi énorme connue sous le nom de *fourmi veinte y cuatro*.

Cette fourmi a l'abdomen armé d'un dard analogue à celui d'une guêpe; ses piqûres sont très douloureuses et donnent la fièvre pendant vingt-quatre heures.

Dès le matin je suis éveillé par les plaintes du malheureux, qui souffre horriblement; son pied est démesurément enflé; il est en pleine fièvre. Pendant que je lui fais un pansement, les Indiens découvrent, au bas de l'arbre où était suspendu mon hamac, un nid de ces fourmis veinte y cuatro. J'en recueille quelques-unes, que je place dans un flacon, et nous délogeons au plus vite.

Le 6, sur la rive gauche, le rio Ventuario se jette dans l'Orénoque par sept bouches principales, formant un delta considérable où se mêlent les eaux des deux rivières.

Le Ventuario est aussi considérable que l'Orénoque lui-même; si son lit est moins large, il est beaucoup plus profond.

Le cours principal de l'Orénoque, en face du delta, est entravé par une grande quantité de roches et d'îlots; et, sur une longueur de six à sept kilomètres, la navigation est toujours dangereuse.

Depuis la jonction du Guaviare, l'Orénoque avait une



Conuco d'indien Baniva (voy. p. 354). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

direction ouest-est, après le raudal Santa Barbara et le delta; sa direction générale devient nord-ouest, sud-est, et se continue ainsi jusqu'à sa source en obliquant toujours à l'est.

Vers les dix heures du matin nous sommes en plein raudal. Nous marchons lentement; le cours est rapide, les pierres sont nombreuses, on tire les embarcations avec l'espilla. Vers quatre heures du soir nous arrivons à Santa Barbara.

Santa Barbara était autrefois un village important, bâti au milieu du raudal, en face des embouchures du Ventuario, sur la rive gauche. Çà et là des piquets de case plantés en terre et à demi carbonisés, des manguiers et quelques arbres fruitiers, sont les seuls vestiges de l'ancienne occupation.

Pendant que nos hommes s'occupent de préparer le repas, je m'aventure dans les plaines, espérant y rencontrer quelque gibier.

Dans un petit bouquet d'arbres situé à l'ouest de l'ancien village, quelques naturels de San Fernando sont venus faire des fouilles, sous prétexte que certaine indication révélatrice annonçait la présence d'un trésor caché par les Espagnols lors de la grande guerre d'indépendance. Ces indices sont partout les mêmes : une lumière errante ou un citronnier indique toujours la présence d'un trésor; on voit de pauvres insensés passer des années entières à faire des fouilles, qui sont toujours infructueuses.

Je tue dans le bois un hocco à ventre blanc et deux singes noirs à nez et pattes blancs; cette espèce est connue sous le nom de *viudita* ou petite veuve.

A partir de minuit il tombe une pluie diluvienne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jusqu'au jour. Nous sommes transis de froid. On a toutes les peines du monde à allumer du feu pour faire un peu de café.

Le 7, dure et pénible journée que celle-là !

Cette partie du raudal, depuis San Barbara jusqu'à Cangreo, est semée de rochers et de pierres qu'il faut éviter et de rapides qu'il faut franchir.

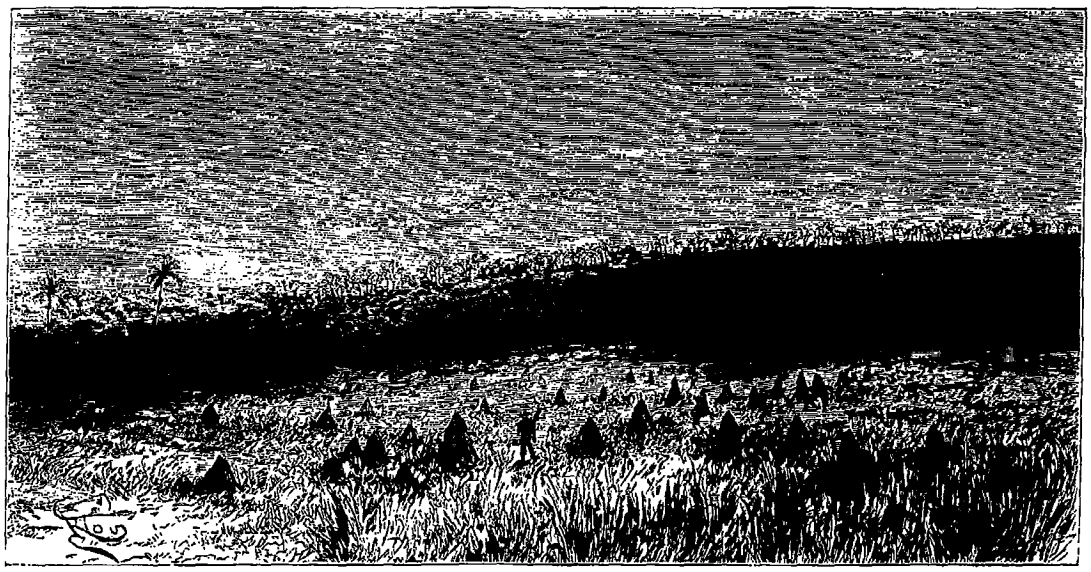
Deux fois, au passage de certains *chorros* (rapides), nous sommes obligés de retirer des embarcations les objets les plus indispensables, par crainte d'accidents.

Au passage du raudalito de Cangreo surtout, nous luttons pendant plus d'une heure pour passer un petit rapide insignifiant comme largeur, mais d'une très grande force : trois fois nous sommes rejetés au milieu du courant. Un Indien se jette à l'eau, grimpe sur une pierre, et de là, avec l'espilla, peut aider les marins, qui, cette fois sans difficulté, franchissent le rapide.

A la tombée de la nuit nous avons passé le raudal de Santa Barbara.

Le fleuve change de direction : il coule du sud au nord en décrivant de grandes et nombreuses courbes. La rive gauche, que nous suivons, est inondée, aucun endroit propice ne se présente pour le débarquement; heureusement la lune nous éclaire. Nous naviguons une partie de la nuit, et c'est vers dix heures du soir que nous arrivons à Guachapana. Au milieu d'une savane on aperçoit quelques cases, mais nous sommes tous trop fatigués! Roulés dans nos couvertures, nous nous étendons sur les rochers, où nous ne tardons pas à dormir profondément.

Le 8, de bonne heure les Indiens se dirigent dans la savane, vers les cases; ils en reviennent bientôt m'annoncer qu'elles sont vides. Ces cases appartiennent au commissaire du gouvernement, Manuel Assomption,



Guachapana. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

métis d'Indiens Baré et Gérale, qui vit depuis longtemps sur l'Orénoque.

En allant du bord de la rivière aux cases de Guachapana, je traverse une plaine qui est couverte de monticules de terre de forme cylindro-conique de 1m,60 à 2 mètres de hauteur, et d'un diamètre de 50 centimètres à 1 mètre. Les termites (*comejen*, ou pou de bois) ont envahi la plaine et les cases; les habitants ont fui l'invasion.

Les termites sont en si grand nombre qu'en l'espace de quelques jours ils construisent un nid de plus de un mètre de hauteur, et creusent de profondes galeries dans le sol. Rien ne résiste à leur instinct dévastateur.

A dix heures du matin nous levons l'ancre.

A partir de Guachapana, le fleuve se rétrécit beaucoup : il n'a plus maintenant qu'une largeur variant entre 400 et 450 mètres. Au sud de l'île Majurinabe, le cours du fleuve change encore, mais prend une direction générale qui se continue jusqu'à sa source avec de faibles écarts. C'est du sud-ouest au nord-ouest qu'il coule, en se redressant vers la source un peu à l'est.

Nous passons la nuit sous un rancho de gomeros au *dessecho* de Perro de Agua, sur la rive droite.

Le 9, de très bonne heure, nous nous mettons en route; nous laissons derrière nous les îles de Perro de Agua, Gallinetas, l'île de Camucapi, et nous atterrissons sur la rive droite vers onze heures, à Playa Peluja, où l'on aperçoit une case en construction.

Les Indiens sont dans la forêt, recueillant des feuilles de palmier pour la construction de la toiture. Deux Indiennes sont sur la plage, sous un rouf de canot. Pendant que l'un des Indiens prépare le dîner, deux d'entre eux vont à la pêche et nous rapportent cinq grandes pièces qu'ils ont fléchées et qui nous font un excellent repas. Après le dîner, nous nous remettons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en route. Nous nous reposons pendant les heures les plus chaudes de la journée, et nous prolongeons notre marche assez tard dans la soirée chaque fois que le temps le permet. C'est ainsi qu'ayant quitté la Playa Peluja vers trois heures, nous côtoyons le sud de l'île Carida, et nous arrivons à la lagune du même nom vers les neuf heures du soir. Un clair de lune superbe facilite notre navigation.

En débarquant nous apercevons un petit rancho et nous nous apprêtons à en prendre possession. Tout à coup Morisot aperçoit au clair de lune un scintillement d'écailles et le repli d'un énorme serpent qui se déroule de l'une des traverses du rancho.

A la lueur d'une torche que l'un des marins allume précipitamment, je vois un magnifique trigonocéphale de 1m,85 de long, connu des Indiens sous le nom de *culebra mapanare*. Ébloui par la lueur de la torche, il cherche à fuir, mais je ne lui en donne pas le temps, et d'un coup de fusil à petits plombs je lui brise la colonne vertébrale. Craignant que le rancho ne renferme d'autres animaux de ce genre, nous suspendons nos hamacs aux branches des arbres voisins.

Le 10, au réveil, je m'aperçois que les Indiens ont disparu, en emportant la meilleure curiare et toutes les pagaies. Cette nouvelle défection de mes hommes m'est très désagréable.

Quoique étant à côté d'une case, je ne puis me procurer un seul marin. L'Indien qui l'habite est seul avec sa femme. Reyes, l'Indien de Carida, nous procure de nouvelles pagaies; il m'assure que Manuel Assomption, que nous avions cru trouver à Guachapana, est établi depuis quelque temps de l'autre côté du cerro Yapacana, sur la rive gauche de l'Orénoque.

Il nous reste trois marins, et pour conduire nos deux embarcations il en faut au moins six.

J'envoie donc aussitôt deux de mes marins, avec un ordre de réquisition que m'avait fourni le gouverneur du territoire, auprès du commissaire général du gouvernement, afin qu'il me procure quelques hommes.

A quelques pas de la lagune se trouve un très grand conuco, bien cultivé, qui fut autrefois l'emplacement d'un village de Piaroas. Il reste encore trois cases en très bon état, les autres sont détruites.

Un jaguar ayant dévoré un Piaroa, toute la tribu a immédiatement quitté ce lieu hanté par ce féroce félin; un Indien Baré, avec sa femme, a pris leur lieu et place; il a construit une case assez vaste, une espèce de rancho, dans lequel il fabrique la cassave (farine de manioc) et met le maïs à l'abri.

Une case d'Indiens Piaroas, toute neuve, que Reyes a arrangée à sa façon, lui sert d'habitation.

Tout autour de la case poussent du maïs, des bananes, du manioc, une grande quantité d'ananas, et du tabac.

Quelques hamacs, avec leurs moustiquaires, sont suspendus en travers de la case; deux bahuts en bois peint renferment les hardes. Çà et là, des outils et quelques ustensiles de ménage : marmites, assiettes et verres. Dans le fond de la case les traverses supérieures sont réunies et forment une espèce de plancher sur lequel sont entassés des paniers pleins de farine de manioc et des masses de galettes de cassave. Près de la porte sont suspendues une grande quantité de feuilles de tabac. Ce tabac, qui pousse sans aucun soin, n'en est pas moins excellent; les feuilles, sans aucune préparation, sont roulées en cigares, ou découpées en lanières fines, analogues à notre tabac à fumer. Une feuille de maïs ou une lamelle d'écorce d'un arbre désigné du nom de *tabari*, servent à faire des cigarettes, qui sont ensuite liées aux deux extrémités avec du filament de maïs ou de tabari.

L'écorce du tabari, espèce de papyrus, a une épaisseur d'un centimètre et demi à deux centimètres; la partie intérieure est constituée par des lamelles qui fournissent une espèce de block-notes végétal sur lequel il serait très facile d'écrire, chaque lamelle étant assez résistante. Ces lamelles constituent le papier à cigarettes des Indiens; outre un petit goût agréable qu'il laisse à la bouche, il ne sèche pas la langue comme les nôtres.

La femme de Reyes nous offre quelques galettes faites avec l'amidon du manioc; il paraît que c'est excellent, mais, pour ma part, je n'ai pu en avaler deux bouchées sans boire presque un litre d'eau. Cette brave Indienne nous offre également deux superbes ananas; je n'en ai de ma vie mangé d'aussi bons.

Après avoir visité le conuco, j'entre dans la forêt, et quelques instants après je tue un superbe hocco. Je le prépare avec du riz et j'invite à dîner les deux Indiens, qui m'assurent n'avoir jamais fait de meilleur repas.

Je dresse mon hamac sous le rancho de l'Indien, et je me couche en fumant un cigare que m'avait préparé l'Indienne.

Celle-ci, avant d'aller se coucher, fume également son cigare, mais en plaçant le feu dans sa bouche; elle se met à chanter et à se balancer sur les hanches tout autour de son *budare*.

Son mari me traduit les principaux passages de ses invocations; elle raconte d'abord, en chantant sur un ton nasillard, tout ce qu'elle a fait dans la journée. Elle fait ensuite de tendres reproches à son budare, qui avait été trop long à chauffer, puis elle lui dit des choses charmantes, l'appelle son fils, son meilleur ami. S'adressant ensuite à la lune, aux arbres, aux plantes, à sa maison, à son hamac, à nous-mêmes, elle nous fait connaître ses pensées et ses impressions; notre arrivée lui avait été agréable, aussi eûmes-nous notre part de ses chants.

Le 11, à la pointe du jour, avec le marin qui me reste et l'Indien de Carida, nous allons à la pêche dans la lagune. Les tortues terecaïe et la grande tortue de l'Orénoque s'y rencontrent abondamment; les poissons y vivent par bandes nombreuses.

Avec une demi-cartouche de dynamite, que je lance dans une petite anse de la lagune, je tue plus de cinquante gros poissons; notre curiare en est chargée à couler. A notre retour au port, l'Indienne ne peut en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

croire ses yeux : en si peu de temps, une si grande quantité de poissons pris sans engin ! Son mari lui raconte qu'ils ont été tués par un petit animal que j'ai jeté dans la rivière.

Vers le soir, mes deux marins sont de retour; ils m'assurent que demain matin arriveront deux Indiens qui descendront l'Orénoque jusqu'à l'île Caida, où ils doivent me trouver d'autres marins.

Comme j'avais surpris l'Indienne avec ma façon de pêcher à la dynamite, je me propose de l'étonner encore davantage vers la tombée de la nuit.

Couché comme la veille dans mon hamac, fumant mon cigare, j'attends que l'Indienne recommence son invocation. La nuit est assez sombre, cette obscurité favorise mes projets. Comme la veille, l'Indienne recommence et chante encore tout ce qu'elle a vu, tout ce qu'elle a fait. Tout à coup, songeant à la pêche, elle chante le poisson, qui rôtit encore sur une traja. Elle imite l'explosion de la dynamite et reproduit avec la bouche le bruit de l'eau qui retombe.

A ce moment j'allume ma lampe au magnésium et je promène le rayon lumineux tout autour d'elle. Effrayée, elle pousse des cris et appelle son mari. Cette lumière vive qu'elle ne connaît pas et que j'ai entre les



Case de Piaroas. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

mains est pour elle tellement extraordinaire qu'elle me prend pour un sorcier. Je la rassure aussitôt et lui fais voir comment est produite cette lumière si éclatante ; l'Indienne ne veut rien entendre : elle me prie de laisser les esprits tranquilles.

Le 12, de bonne heure arrivent deux marins de Danaco ; ils vont en commission (me disent-ils), c'est-à-dire qu'ils vont par ordre de l'autorité chercher des hommes. Je leur donne quelques provisions ; ils partent aussitôt, m'annonçant qu'ils seront de retour vers le soir.

Pendant la journée je remarque une nouvelle Indienne. « C'est la folle, me dit Reyes; elle va dans le bois chercher son déjeuner. » Sur la demande que je lui fais, pour savoir pourquoi elle va ainsi au milieu de la forêt avec un énorme morceau de cassave dans la main, il me fait signe d'aller avec lui. Nous la suivons à une certaine distance dans la forêt. Se croyant seule, elle se met à parler, à appeler, à imiter le cri du chien, de la poule, du pauji, du singe, et gratte de temps en temps au pied des arbres, comme pour y chercher quelque chose.

Arrivée au pied d'un énorme ceiba, elle pousse de petits cris, saute, gambade, se couche à terre et se met à manger quelque chose, que je ne distingue d'abord pas très bien. Elle a apporté un long bambou percé,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'elle remplit de grosses fourmis rouges (*bachacos*), ce qu'elle mangeait depuis son arrivée.

Quand elle en est rassasiée, elle emporte la provision qu'elle a faite et qui est destinée à sa petite fille. Cette dernière, voyant sa mère, vient aussitôt s'asseoir à côté d'elle; elles se mettent toutes les deux à dévorer la provision de bachacos.

Dès le premier jour de notre arrivée ici, mon compagnon et moi, nous étions entrés dans les cases abandonnées des Piaroas; nous n'avions retrouvé que quelques bibelots ethnographiques, mais en revanche nous avions fait une ample et abondante récolte de chiques.

Toute la nuit, les pieds me démangent horriblement; il m'est impossible de dormir. Mon compagnon est dans le même état, il ne comprend rien à cela.

Le 13, vers les huit heures du matin, les Indiens de la veille qui étaient allés à Caida, reviennent bredouille. Le *sitio* de Caida est vide; tous les hommes sont partis à la récolte du caoutchouc.

Bien qu'il nous manque un marin, je suis assez habitué à manier une pagaie pour ne pas craindre de continuer la route.

Nous levons l'ancre vers dix heures et nous naviguons tranquillement. A cinq heures du soir, nous atterrissons à l'île Luna et nous dressons notre campement sur la plage. En face de nous se dresse le cerro Yapacana, que nous avions aperçu depuis le cañon Nube, et qui se présentait sous l'aspect d'un vaste sarcophage. A l'île Luna, sa forme est toute différente. Cette montagne a environ quatre kilomètres de longueur sur douze cents à quinze cents mètres de large, et sa hauteur ne dépasse pas douze cent cinquante mètres.

Comme toutes les montagnes du bas Orénoque, elle est sans contrefort; la partie inférieure paraît à pic



Le cerro Yapacana. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

et inaccessible. Les plaines qui l'environnent sont couvertes de forêts impénétrables.

Le 14, à midi, après avoir passé une sorte de raudal appelé la Traversée du Diable, nous abordons à Piedra Danaco, où Manuel Asomption, le commissaire du gouvernement, nous reçoit de la façon la plus aimable. Manuel est un Indien Baré; sa femme est une métis d'Indien Gérale du Brésil et de nègre.

Nous sommes les bienvenus; on nous invite à entrer dans la case et à prendre part au repas de la famille.

Manuel m'apprend qu'il a envoyé chercher son fils, qui travaille à la construction de quelques cases dans le rio Aro.

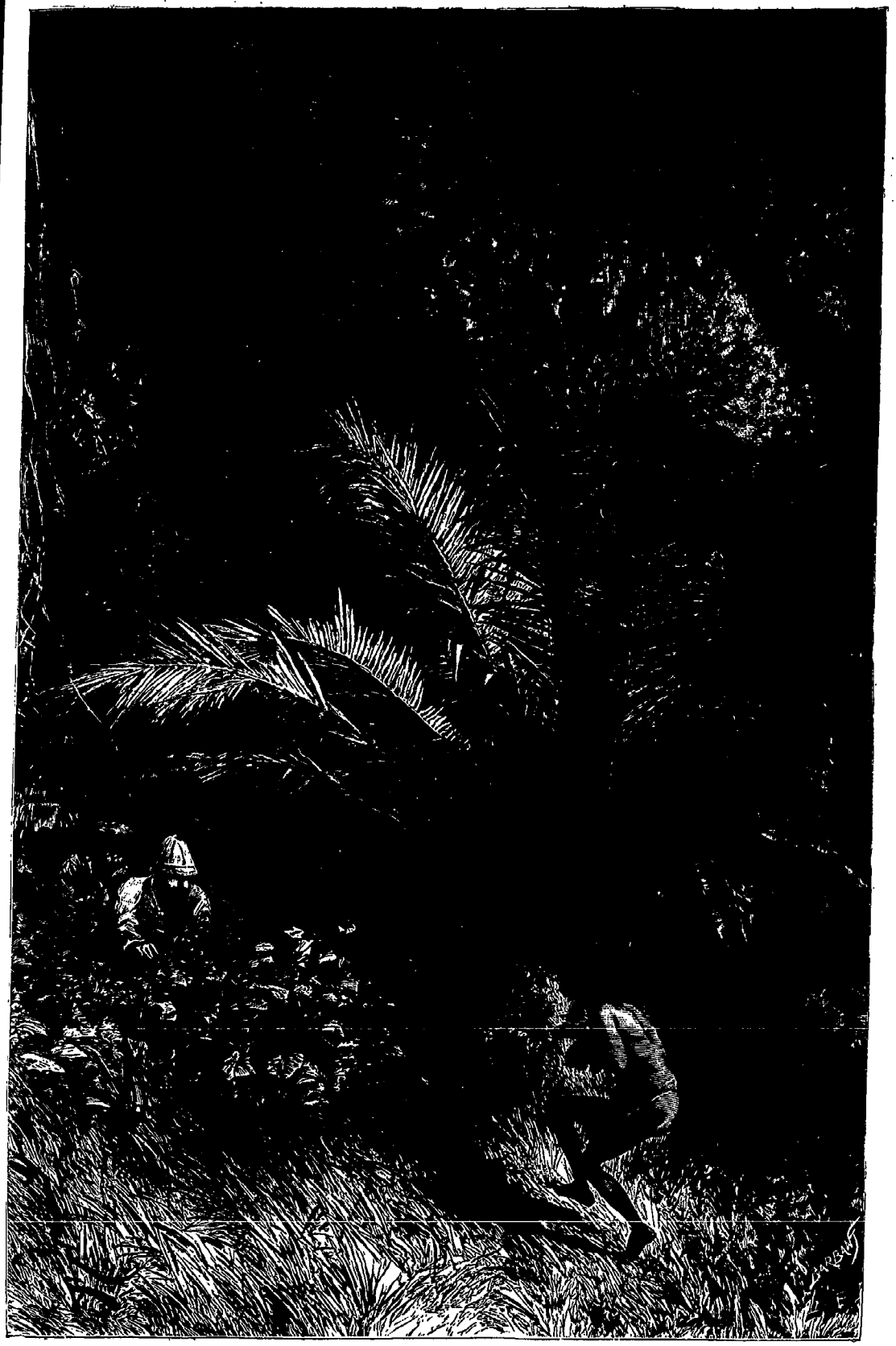
Ce brave Indien se plaint des tracasseries du gouverneur de San Fernando, qui exige à chaque instant de nouvelles redevances. De plus, il se plaint de la mauvaise foi des marchands, qui lui vendent des marchandises à des prix fabuleux. « Plus je travaille, me dit-il, plus je dois; les marchands reçoivent ma gomme, me font un crédit; je paye l'intérêt de leur avance une piastre pour cent par mois (c'est-à-dire 48 pour 100). Ne sachant ni écrire ni compter, je suis certain que j'ai toujours payé deux fois, sinon trois, les marchandises que j'ai reçues. »

Il m'apprend qu'il a été obligé d'abandonner son *sitio* de Guachapana à cause des gouverneurs de San Fernando, qui à chaque instant envoyaient des commissions armées pour la réquisition d'hommes.

« Je vais, continua-t-il, près de la source du rio Aro; c'est loin de la route ordinaire; j'ai trouvé un endroit bien plus beau que Guachapana. Le terrain y est très bon; l'eau surtout vaut cent fois celle de l'Orénoque. Si les marchands et le gouverneur viennent encore m'ennuyer à Aro, l'année prochaine je quitterai le pays et j'irai m'établir au Brésil. »

Ce sont ces tracasseries gouvernementales et la cupi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La folle dans la forêt. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dité des marchands de San Fernando qui font que cette immense région est à peu près déserte.

Manuel me parle des Guaharibos avec une certaine terreur. Il me raconte que lorsqu'il était jeune homme, il avait été attaqué, lui et ses compagnons, par des Indiens Guaharibos, qui les auraient certainement massacrés, s'ils n'avaient réussi à se sauver. « Ces Guaharibos sont affreux, me dit-il : ils sont très grands, blancs et barbus; ils ont les cheveux rouges, et sont armés de flèches, qu'ils lancent avec une très grande justesse et en se servant des pieds. »

En 1879 et en 1880 ils ont, paraît-il, détruit deux villages et massacré tous leurs habitants à seule fin de s'emparer de quelques outils en fer.

« Tu ne passeras pas les raudals, me dit Manuel; les *Indios bravos* y vivent en très grand nombre; ils te massacreront, et avec toi tous tes hommes. »

Cette prophétie n'eut d'autre résultat que d'exciter ma curiosité.

Le 15, en attendant les marins que Manuel a envoyé chercher, je parcours les environs et me rends compte par moi-même de la façon dont se fait la récolte du caoutchouc dans cette partie de l'Orénoque.

L'Indien (gomero) se livre d'abord à l'exploration minutieuse de la forêt; il trace ensuite des sentiers qui passent au pied de chaque arbre à exploiter. Le tronc est soigneusement nettoyé et raclé légèrement sur une hauteur de 1m,80 à 2 mètres. Puis, avec la moelle des pétioles des feuilles de palmier, le gomero établit une sorte de collerette inclinée au pied de l'arbre, de façon à recueillir en un seul point tout le lait qui s'écoulera, à la suite d'incisions faites régulièrement tous les jours. Il fabrique avec le limbe de certaines feuilles une grande quantité de petits godets, qu'il placera sous chaque collerette.

La récolte commence en novembre et se termine en mars ou avril. De bonne heure le matin, le gomero pique le caoutchouc avec une petite hachette dont le tranchant a un centimètre de largeur. Suivant la grosseur de l'arbre, il fait de quatre à douze incisions.

Cent pieds constituent une estrade; un homme peut en exploiter deux, mais rarement plus.

Immédiatement après les incisions, qui sont faites de façon à ne pas entamer la zone génératrice, le lait coule le long du tronc, suit la collerette et tombe dans le godet qui a été placé au-dessous.

L'écoulement se fait pendant huit heures environ; après ce temps, le gomero passe au pied de chaque arbre, recueille le lait de la journée et l'apporte à sa case, où il lui fait subir l'opération du fumage.

Pour cela, il prépare un fourneau en terre, à cheminée, dans lequel il fait brûler du bois vert, principalement les tiges du palmier macanille, qui donne une fumée très épaisse.

Assis devant son fourneau, il baigne sa planche à gomme dans le lait qu'il a récolté, et l'expose à la fumée. Aussitôt le caoutchouc se coagule, se durcit et forme une couche élastique tout autour de la planche. Il recommence cette opération jusqu'à ce que le lait soit épuisé, et obtient ainsi un pain qui grossit au fur et à mesure et qui donne le caoutchouc de première qualité. Le lendemain, le gomero recommence à piquer les arbres et fait une seule incision au-dessous de celles qu'il a faites la veille.

Le premier jour, le lait coule peu; mais, au bout de huit ou dix jours, la récolte est très abondante.

Il y a un peu plus de trente ans, les Indiens ne connaissaient pas le caoutchouc, ni la manière de l'extraire.

Un Français nommé Truchon, qui habitait dans le Para, vint dans le haut Orénoque, rencontra le caoutchouc, s'établit à la Esmeralda et à San Fernando et apprit aux Indiens à exploiter cette source de richesse.

Depuis cette époque les noms de M. Truchon et de Français sont l'objet de l'admiration des populations du haut Orénoque.

Pendant le dîner, Manuel me raconta que le cerro Yapacana, situé en face de nous, est habité par des esprits, qu'on voit courir des flammes le long de ses pentes escarpées, et que pendant la saison sèche, aux mois de février et mars, tous les ans, s'allume un grand incendie, qui gagne peu à peu le sommet de la montagne. Il ne sait à quoi attribuer ce phénomène, il n'a jamais été jusqu'au pied de la montagne; il m'assure qu'aucun Indien n'a jamais osé s'en approcher.

Le 16, vers huit heures du matin, nous apercevons deux canots, qui viennent aborder dans le port.

Les nouveaux débarqués s'avancent au-devant de nous.

L'un d'entre eux va directement à Manuel, met un genou en terre et lui dit : « Donne-moi ta bénédiction, mon père! » Manuel, faisant un signe de croix avec la main, sur la tête du jeune homme, lui dit en même temps : « Que Dieu te bénisse, mon fils! » Le jeune Indien se relève, embrasse son père, va auprès de sa mère, s'incline devant elle et l'embrasse à son tour.

Cette coutume, que j'avais rencontrée en pleine civilisation au Venezuela, avait pénétré chez ces Indiens à peine civilisés. D'ailleurs, toutes les tribus d'Indiens que j'ai visitées ont un profond respect pour leurs parents et pour les vieillards.

Après le déjeuner, quatre Indiens de Danaco consentent à m'accompagner jusqu'à la Esmeralda.

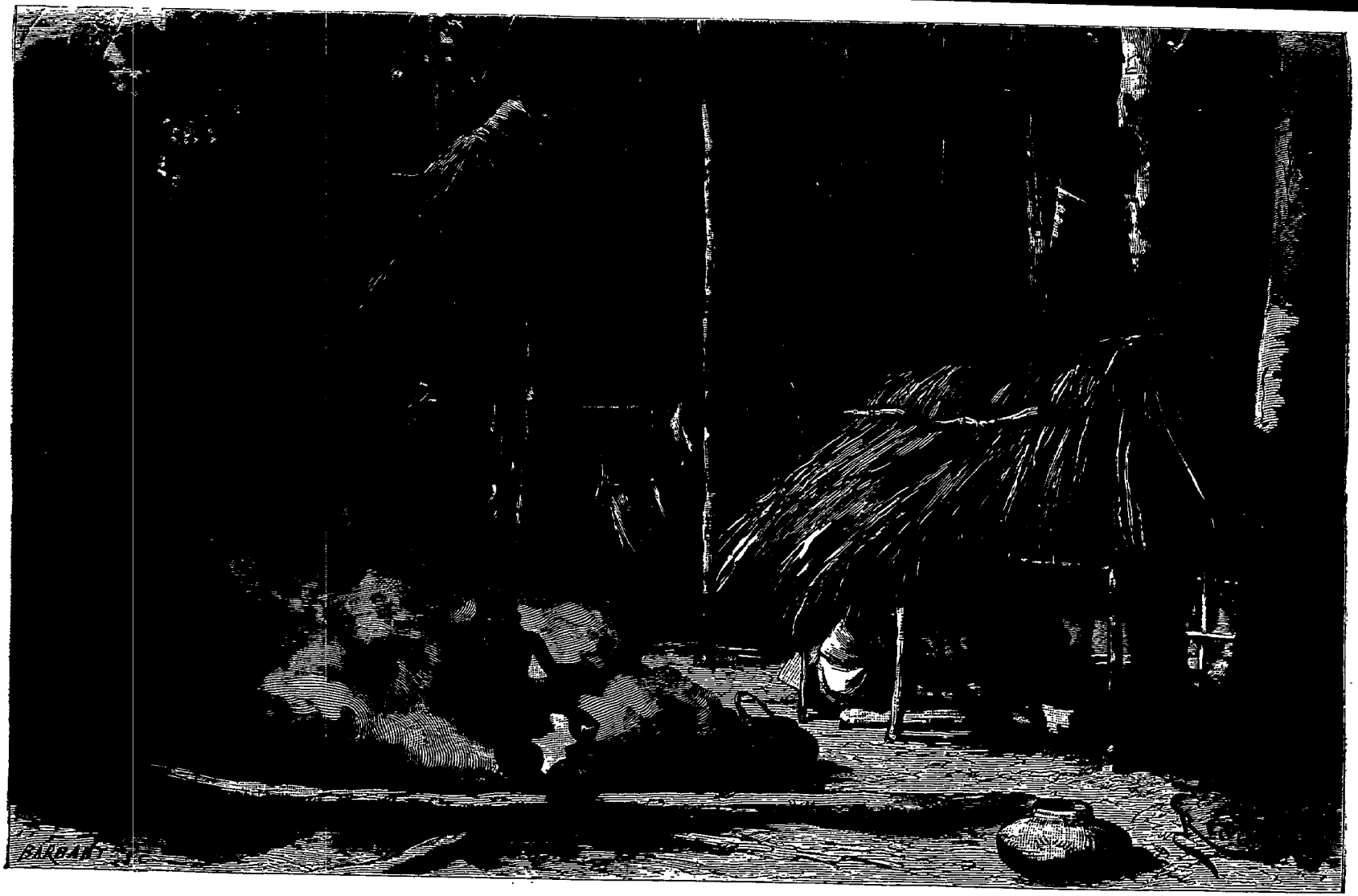
A midi nous quittons Danaco, qui est en face de l'île Mavilla. Sur la rive droite je relève les îles Danta, Catana et Sarinavicori. En face de la pointe est de cette dernière, nous abordons sur la rive droite, à un rancho de gomero.

Ce rancho est le plus confortable que j'aie rencontré. Son propriétaire est un Vénézuélien mystérieux qui vit avec une Indienne Baré qu'il a achetée à son mari.

La case est quadrangulaire, assez élevée, avec le toit formant une véranda des deux côtés. Le plancher est à plus d'un mètre au-dessus du sol.

Le propriétaire nous reçoit très gracieusement et nous offre à dîner.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Campement d'un gomero. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 17, pendant la nuit le chien a aboyé furieusement plusieurs fois : un animal est venu rôder autour de la case. A la pointe du jour, des traces de tapir se montrent distinctement à quelques pas de là. Le gomero organise une battue avec ses péons; je les accompagne pendant quelques instants, mais je reviens bien vite, en proie à une affreuse démangeaison. En traversant la forêt j'ai secoué les branches de certains arbres, et une quantité de fourmis imperceptibles, appelées *chipitas*, sont tombées sur moi.

La démangeaison que cause la morsure de la chipita est atroce, mais elle disparaît dans l'eau comme par enchantement.

Après l'île Bayanon, le fleuve tourne brusquement au sud, sur une longueur de cinq kilomètres, puis il reprend la direction de l'est, jusqu'à l'île Puruname, où nous atterrissons, vers les quatre heures du soir. Pendant que les Indiens apprêtent le souper avec les poissons pêchés dans la journée, j'entre dans la forêt; quelques instants après je rapporte deux hoccos, qui complètent agréablement notre repas.

Le 18, une voie d'eau s'étant déclarée à l'une de nos embarcations, nous passons toute la matinée à la remettre en état. Vers deux heures après midi nous pouvons continuer notre route.

Insensiblement le fleuve devient plus étroit : sa largeur moyenne est maintenant de trois cent cinquante à quatre cents mètres. L'île Guanami, constituée par un massif de rochers, laisse de chaque côte deux bras assez étroits, mais profonds; les bords du fleuve sont garnis de petites collines de rochers granitiques, de vingt-cinq à trente mètres de hauteur.

Nous abordons près de l'embouchure du caño Guanami dans un sitio d'Indiens Maquiritares.

Trois cases sont bâties sur un rocher qui borde l'Orénoque sur la rive droite : c'est là que le capitan général des Maquiritares, Aramare, doit venir s'installer pendant l'époque de la récolte du caoutchouc.

Les cases sont vides, les Indiens ne sont pas encore arrivés. Nous y passons une bonne nuit.

Le 20, à quatre heures du matin nous nous remettons en route, et à dix heures et demie nous arrivons à l'île de Temblador, où est la case du commissaire du Cunucunuma et du Cassiquiare, Ricardo, un nègre des plus purs, recevant l'ordre du gouverneur, se met aussitôt à ma disposition; je lui achète quelques *mapires* (paniers) de manioc; je change mon embarcation endommagée, et le soir même nous allons jusqu'à l'île Madecapani, où Ricardo possède un autre rancho.

Ce Ricardo est venu de Caracas, avec un précédent gouverneur du haut Orénoque, tenter fortune en exploitant le caoutchouc d'une part et les Indiens de l'autre. Il est là depuis trois ans. Sobre, aventureux, comme le sont quelques-uns de sa race, il a parcouru tout le haut Orénoque; il me fournit quelques renseignements sur les Maquiritares, qu'il a visités plusieurs fois.

Le 20 nous quittons Madecapani avant le jour. A huit heures je relève l'île et le caño Cunurumi, et à onze heures nous abordons en face de l'île Chupaflor. Là des Indiens Maquiritares construisent une case. Ce sont les péons de Ricardo; il leur fait abandonner le travail, et après le déjeuner ils s'embarquent avec nous.

Ces Indiens ont trois grosses tortues qu'ils ont pêchées les jours précédents et que je leur achète.

Chacune de nos embarcations a maintenant quatre rameurs. Le soir, après avoir parcouru une distance bien plus considérable que les jours précédents, nous abordons à l'embouchure du caño Ticanamori.

Le 21 une pluie torrentielle survenue brusquement à deux heures du matin nous a trempés avant que nous ayons pu nous mettre à l'abri sous le rouf de nos embarcations. A quatre heures nous partons; arrivés à l'embouchure du caño Caricha, nos marins, qui connaissent la route, nous font entrer dans la rivière.

Elle communique plus haut avec l'Orénoque, par un *dessecho* étroit et profond que forme l'île Caricha. Dans le dessecho, dont la largeur ne dépasse pas dix mètres, le courant n'existe pas, nous gagnons rapidement la partie est de l'île et nous débouchons dans le cours principal du fleuve.

En face de nous, à l'horizon, un imposant massif de montagnes se dresse majestueusement au-dessus de la ligne des forêts. C'est le cerro Duido, le massif le plus élevé qu'on rencontre dans toute la partie est de la république de Venezuela. Six grands jours de navigation nous séparent du pied de ces montagnes élevées.

A midi nous arrivons à l'île Cangreo. Pour déjeuner, je fais tuer une tortue, avec laquelle on fait un *sancocho*, qui suffit largement pour douze personnes.

Nous contournons la grande île Cangreo comme l'île Caricha; nous passons ensuite sur la rive droite, en laissant à gauche la petite Cangreo, puis nous allons dormir à la pointe est de l'île Dorocajuapure, en face du cerro Cangreo.

Le 22 nous laissons en arrière les îles Babilla et Maricapure. La rive gauche du fleuve s'accidente depuis l'île Maricapure jusqu'au caño Chiratari. Nous dormons à Piedra Chiratari.

Le 23, à huit kilomètres de Piedra Chiratari, la rive gauche du fleuve est encombrée de grandes roches, sur lesquelles les Indiens ont gravé des figurines. C'est Piedra Pintada. Trois de ces pierres sont couvertes de dessins analogues, mais une seule se trouve en ce moment hors de l'eau. Ces figurines représentent des hommes dansant à la façon chinoise, et en rond, autour d'un poteau auquel est fixé un serpent.

Le cours du fleuve remonte au nord jusqu'à l'embouchure du rio Cunucunuma, où nous arrivons à quatre heures du soir.

Pendant que deux Indiens préparent le repas, je fais décharger la plus légère embarcation. Ne conservant de provisions que pour cinq ou six jours, mes armes et mes instruments, je laisse Morisot et trois marins à l'embouchure du Cunucunuma dans une petite anse. Avec six rameurs et Ricardo je pars aussitôt pour le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sitio des Indiens Maquiritares. A huit heures du soir nous arrivons au pied du raudal Atacarra.

Une petite case est là; des Indiens du Cunucunuma y ont déposé des paniers, du tabac et du manioc. Les deux Indiens de Ricardo nous annoncent que les Indiens qui ont laissé ces provisions arrivent du Padamo et qu'ils sont remontés dans le Cunucunuma; ils reprendront tout cela en descendant.

24. — Le Cunucunuma a, dans la partie inférieure de son cours, près de son embouchure, de 180 à 200 mètres de large. Cette largeur ne se continue pas régulièrement. Dans la journée nous rencontrons plusieurs parties assez étroites ne mesurant pas plus de 50 mètres. Le cours de cette rivière est excessivement sinueux et très rapide; les eaux sont noires et cristallines.

Vers le soir nous arrivons aux premières montagnes, le grand Piapoco, au pied duquel coule le Cunucunuma. Cette montagne est conique, son altitude est de 630 mètres environ.

A six heures nous atterrissons à l'embouchure du caño Caryare. A peine le repas est-il terminé qu'une pluie torrentielle tombe et continue toute la nuit; à l'abri du rouf, je dors profondément.

Le 25, au réveil, je ne reconnais plus l'endroit où



Case d'Indiens Maquiritares. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

j'avais débarqué la veille; la rivière a grossi et inondé l'endroit où nous avions atterri et fait notre cuisine.

En passant à l'embouchure du caño Caramoni, on entend les aboiements d'un chien. Entrant aussitôt dans le caño, et frayant un chemin à l'embarcation à travers les branches d'arbres, nous arrivons à une petite case, où nous rencontrons trois Indiennes Maquiritares et quelques enfants.

Les hommes sont près du raudal d'Assurué, occupés à abattre des arbres et à faire un nouveau conuco.

A Assurué je rencontre en effet quatre Maquiritares. Deux d'entre eux sont arrivés du Padamo depuis la veille; ce sont ceux qui ont laissé le manioc et le tabac sous le rancho d'Atacarra. Le capitan me fournit deux hommes pour arriver plus vite auprès du capitan général Aramare.

Avec huit rameurs, l'embarcation vole, et le soir nous débarquons à Guachari, dans un ancien village d'Indiens Maquiritares; il reste seulement deux cases. Les autres, au nombre de cinq, ont été brûlées deux ans auparavant.

Les cases des Indiens Maquiritares ressemblent beaucoup à celles des Piaroas, mais elles sont faites avec plus de soin et sont en même temps bien plus confortables. Elles sont cylindro-coniques; la partie inférieure d'une case est formée par des piquets plan-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tés en terre et reliés entre eux par des branches d'arbres placées horizontalement à l'intérieur et à l'extérieur. De la terre gâchée avec de l'herbe coupée (ou torchis) est placée entre les pièces et les branchages, de façon à faire une espèce de mur de quinze à vingt centimètres d'épaisseur. Une couche de torchis est ensuite appliquée sur la surface extérieure. En séchant, ce torchis se fendille horizontalement et perpendiculairement, au-dessus des petites traverses en branchages, ce qui lui donne l'aspect d'un mur en briques. Le toit est conique et fait de la même façon que celui de la case des Piaroas.

Dans la case des Piaroas, chaque famille s'installe dans un coin. Dans celle des Maquiritares, il y a autant de chambres que de familles. Au centre est un espace libre commun à tous. La case possède toujours deux ouvertures opposées, qui sont soigneusement fermées; l'obscurité la plus complète règne à l'intérieur.

L'Indien Maquiritare n'a pour tout vêtement qu'un guayuco en étoffe, de quinze à dix-huit centimètres de large, qu'il attache en avant et en arrière à une ceinture faite avec des cheveux. Les femmes ne sont pas plus vêtues; leur guayuco ou petit tablier est fait avec une certaine recherche, et même avec goût. Ce sont les Indiennes elles-mêmes qui le fabriquent; en entremêlant dans les tissus des perles blanches et bleues, elles forment des dessins très réguliers où la grecque se retrouve à chaque instant. Ce tablier est retenu sur les hanches par une espèce de ceinture faite avec des perles bleues.

Au-dessus du village nous rencontrons le raudal de Guarinamo, que nous passons facilement. Nous dormons dans une petite anse au pied du cerro Acerejut.

Le 26, à deux heures du matin, nous nous remettons en route, par une nuit splendide. Successivement nous traversons les raudals de San Ramon, de Tarawanana et de Rayajo; puis, à deux heures du soir, nous atterrissons à l'embouchure du rio Cumachi.

Les eaux du rio Cumachi sont d'un blanc laiteux; elles transportent une boue blanche et fine qui n'est autre que du kaolin.

A une journée de navigation sur le Cumachi, les dépôts d'argile jaune qu'on rencontre sur l'Orénoque et sur tous ses affluents font place à des dépôts d'argile blanche, qui, d'après les Indiens, se continuent jusqu'à la source de la rivière.

Nous sommes au pied du raudal de Baquiro, le plus difficile et le plus dangereux du Cunucunuma. Un bon déjeuner nous rend à tous les forces. Pendant la traversée du raudal j'admire la sûreté de main et le sang-froid des Indiens Maquiritares. Il est cinq heures et demie; pour récompenser mes braves rameurs, je leur offre à chacun un verre de rhum et un cigare.

Les Indiens reprennent gaiement leurs pagaies; nous nous remettons en route, et à sept heures et demie nous arrivons au pied du raudal de Mapaco.

Un des marins souffle dans un gros coquillage marin (strombe) et en tire un son qui se répercute au loin. Quelques instants après, un son analogue se fait entendre, et au sommet d'une barranca nous apercevons plusieurs Indiens avec des torches.

Nous atterrissons : nous sommes chez un capitan maquiritare, qui se prépare également à partir pour la récolte du caoutchouc. Il nous apprend qu'Aramare doit être au raudal de Chipirina, à une demi-journée de navigation, et qu'il a avec lui beaucoup de monde.

Mon arrivée a excité la curiosité des Indiens : c'est la première fois qu'un blanc vient dans cette région.

Ma longue barbe et surtout mes cheveux très courts, n'ayant rien de commun avec les cheveux du nègre Ricardo, semblent tout particulièrement attirer l'attention des Indiennes.

Elles sont six, qui causent et gesticulent; à leurs gestes mimiques je comprends que je suis le sujet de leur conversation. Elles font des comparaisons entre leur chevelure, celle de Ricardo et la mienne. Elles ne peuvent s'expliquer comment il se fait qu'ayant une aussi longue barbe, j'aie les cheveux si courts.

Pendant que je prends une hauteur d'étoile au théodolite, tous les Indiens font cercle autour de moi. Les enfants se cachent derrière les jambes, et, au moindre geste que je fais, ils s'enfuient tous dans la case.

Le capitan, qui est un Indien fort intelligent, me demande en assez bon espagnol ce que je fais avec cet instrument (il désigne mon théodolite). Je lui réponds qu'il sert à me guider, à reconnaître ma route et à m'indiquer dans quel endroit je suis. Ma réponse semble le satisfaire; il comprend ou a l'air de comprendre. Il court aussitôt expliquer mes paroles aux Indiens, et ceux-ci viennent s'extasier devant cette « petite bête toute particulière ».

Le capitan m'offre l'hospitalité; il fait suspendre mon hamac dans l'intérieur de sa case.

Le 27 nous quittons Mapaco, parce qu'il faut passer le raudal, qui est assez dangereux.

Au raudal de San Francisco, qui est très long, je tue un jeune caïman, que les Indiens appellent *baba*.

Cet animal, d'après les naturels, n'est pas le caïman de l'Orénoque. Il devient moins gros, fait ses œufs dans la forêt, chasse souvent à terre et poursuit l'homme.

Les Indiens sont friands de sa chair. A midi nous arrivons au raudal de Chipirina, où le capitan général des Maquiritares, Aramare, campe depuis huit jours.

Notre débarquement est salué par les hurlements d'une bande de chiens qui n'ont pas l'air disposés à nous laisser les mollets tranquilles. Un des compagnons d'Aramare éloigne les chiens et nous introduit dans une espèce de hutte dont les deux montants principaux sont deux arbres de la forêt, entre lesquels est suspendu un hamac. Un Indien y est étendu : c'est le capitan, qui ne daigne même pas se retourner pour nous regarder. Nous lui faisons connaître l'objet de notre visite et lui annonçons que nous venons par ordre du gouvernement. « D'abord, répond-il,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

je n'ai pas d'hommes, et ensuite le gouvernement n'a rien à voir ici. Vous pouvez vous en retourner immédiatement; je ne ferai rien pour vous. »

J'essaye de l'intimider en faisant sortir mes hommes armés; je n'ai d'autre succès que de le voir me rire au nez. Cependant il se retourne dans son hamac et daigne enfin me regarder. Connaissant le culte que ce brave homme professe pour le rhum, j'en fais apporter une bouteille; cette apparition produit l'effet d'une baguette magique. Aramare se redresse dans son hamac, s'assoit, demande une totuma. Je lui offre un peu de rhum, mais il ne veut pas y tremper les lèvres avant que j'en aie pris moi-même. Je bois à sa santé, puis je lui offre la bouteille, qu'il vide presque à lui seul. Il paraît mieux disposé, et, sur la promesse que je lui remettrai encore un peu de rhum, il me donne deux hommes, avec l'ordre d'en prendre d'autres dans l'Iguapo.

Profitant de la bonne volonté de mon ivrogne, je lui propose de réunir toute la famille, que je désire photographier. Les préparatifs de la photographie semblent l'intéresser; il fait lui-même placer tout le monde, mais il veut rester à deux pas de l'appareil.

J'ai toutes les peines du monde à lui faire com-



Aramare et sa famille. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

prendre qu'il doit se mettre avec tous les siens, et je puis enfin prendre deux photographies du capitan général des Maquiritares assis au milieu de sa famille.

Mes Indiens avaient préparé pour le déjeuner un sancocho fait avec le jeune caïman que j'avais tué au raudal de San Francisco.

J'en fais apporter une assiettée à Aramare. Ce sancocho est, paraît-il, du goût du capitan, car bientôt il en demande une deuxième fois, une troisième et même une quatrième; il prétend que c'est pour ses femmes et ses filles; mais, en réalité, il mange tout.

La chair de ce caïman, qui n'a cependant rien d'agréable, est pour Aramare le mets le plus exquis; il laisserait, dit-il, le meilleur poisson pour une queue de baba.

Aramare me donne deux hommes pour m'accompagner; ils devront en prendre deux autres à Guachicuro et tout ce qui sera nécessaire dans le rio Iguapo.

Tous les Mariquitares ont conservé un reste d'obéissance passive aux ordres de leur chef. Aramare est un descendant de l'ancienne famille des caciques maquiritares.

Le gouverneur du territoire peut donner des ordres autant qu'il lui plaira, aucun Mariquitare n'obéira immédiatement et de bonne grâce, sans le commandement de son grand capitan.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je me réjouis d'avoir fait ce voyage dans le Cunucunuma; il m'assure au moins quelques marins dévoués.

Je prends une hauteur de soleil sur la grande *laja* du raudal Chipirina; puis, avec deux marins de plus qu'à l'arrivée, nous descendons la rivière.

L'embarcation emportée par le courant et mue par dix vigoureuses pagaies, file avec la rapidité d'une flèche; les raudals de San Francisco et de Mapaco sont passés en deux heures. A six heures et demie du soir, nous arrivons à Mapaco, à la case du capitan qui nous avait offert l'hospitalité la veille. Il nous attendait et avait fait préparer un repas composé de poisson, d'un morceau de pécari boucané et d'excellentes bananes.

C'est aujourd'hui la fête de la récolte du caoutchouc. Demain matin le capitan va partir pour l'Orénoque; son bateau est chargé.

Avant de quitter la case et de se séparer de ceux qui resteront pour l'entretien et la garde du conuco, les Indiens ont l'habitude de faire une petite fête. J'arrive donc juste à point pour voir comment se passent ces réjouissances.

Les préliminaires de la fête se sont faits dans la journée. On a hissé au sommet de la case un mannequin en feuilles de palmier représentant un animal fantastique qui doit protéger le foyer en l'absence de son propriétaire.

Après le dîner je distribue un peu de rhum; tout le



Enfant jouant avec la barbe de M. Chaffanjon. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

monde est très gai. Les Indiennes causent avec animation; elles appellent Ricardo et lui font demander par le capitan si elles ne pourraient pas toucher mes cheveux et ma barbe.

Aucune des Indiennes ne parle l'espagnol; les hommes seuls peuvent se faire comprendre.

Le capitan s'approche de moi et me dit : « Veux-tu que les femmes touchent ta barbe et tes cheveux? Elles n'ont jamais vu de blancs; elles sont très curieuses; elles demandent si les femmes de ton pays ont aussi comme toi de la barbe. — Dis-leur, répondis-je, que dans mon pays les hommes seulement ont de la barbe; les femmes sont comme les Indiennes, mais elles sont blanches. »

Le capitan appelle les Indiennes, il leur dit que je veux bien satisfaire leur curiosité. Elles s'approchent de moi et me passent tour à tour la main dans la barbe et dans les cheveux. Mes cheveux courts les étonnent, elles font des réflexions dans leur langage et se demandent pourquoi je n'ai pas les cheveux comme ceux de Ricardo.

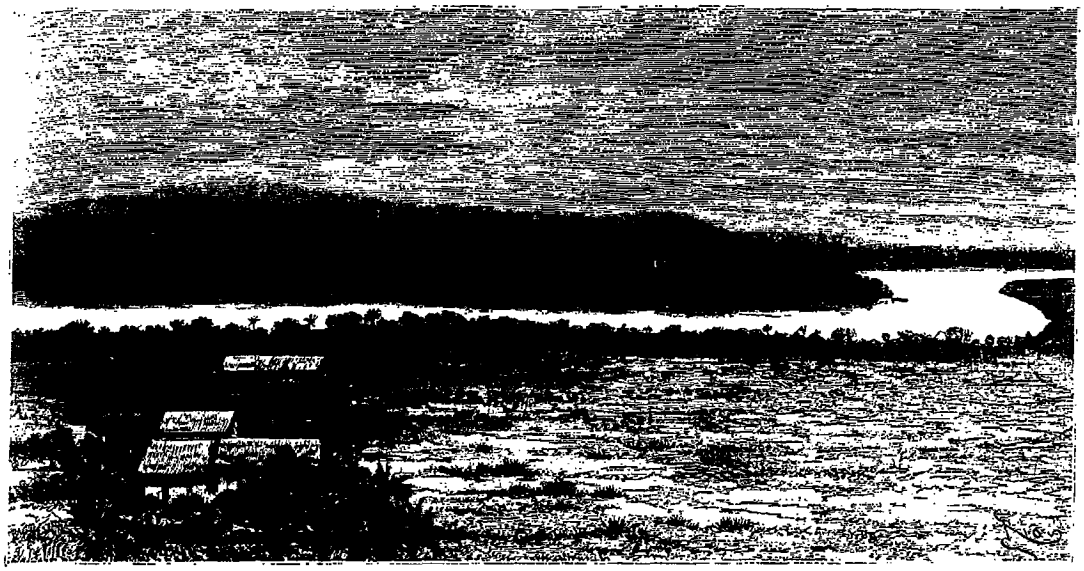
Elles prennent les enfants dans leurs bras et leur font également passer leurs petits doigts à travers ma barbe.

L'un d'eux, que j'ai pris dans mes bras, joue avec ma barbe, à la grande satisfaction des Indiennes, qui rient aux éclats.

Jean CHAFFANJON.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Esmeralda (voy. p. 372). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

VOYAGE AUX SOURCES DE L'ORÉNOQUE,

PAR M. JEAN CHAFFANJON [1],

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1886-1887.

Toutes les photographies et tous les croquis ont été faits par le voyageur.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le capitan, qui a appris que j'ai photographié Aramare et sa famille, me demande si je ne voudrais pas lui faire son portrait. Je lui promets de le photographier le lendemain matin avant de partir.

Le 28, dès la pointe du jour, tout le monde se prépare : les Indiennes se couvrent le corps de dessins bizarres en rouge et en bleu, les Indiens en font autant.

Les hommes portent un grand collier fait de petites perles bleues, deux bracelets en perles blanches aux poignets, et un autre, en cheveux, au gras du bras. Souvent ce dernier est orné d'un disque en faïence, en verre ou en métal; il est quelquefois si serré, qu'il forme deux bourrelets de chair au-dessus et au-dessous. Ils portent également deux espèces de bracelets en cheveux, au-dessus de la cheville, et quelquefois deux autres au-dessus du mollet.

En plus du collier de perles qu'ils ont autour du cou, ils se placent deux bandes tressées et recouvertes de perles multicolores, qui se croisent sur la poitrine et sur le dos.

Les insignes du capitan indien sont d'abord un collier de dents de *baquiro* ou pécari, orné d'une sorte de queue en plumes, qui retombe en arrière; puis une sorte de massue, terminée, d'un côté par une hache à deux tranchants, et de l'autre côté par une lance très aiguë; sa longueur est de 72 centimètres.

C'est sous ce costume que se présente le capitan, avec ses compagnons, pour être photographié.

Les capitans reconnus par le gouvernement reçoivent une canne à pommeau d'argent.

Le costume des femmes est aussi simple : un guayuco trapézoïde orné de dessins blancs et bleus; des bracelets en perles blanches aux poignets et aux jambes, au-dessus des chevilles, complètent la toilette.

A neuf heures, après avoir photographié le groupe d'Indiens et acheté une foule d'objets, qui figureront au Musée ethnographique, nous quittons Mapaco.

Bien que le raudal de Baquiro nous ait donné beaucoup de mal à la montée, nous le descendons très facilement, ainsi que celui de Tarawanana. Le raudal de San Ramond, que nous atteignons à midi, est en ce moment très dangereux. Les eaux ont beaucoup baissé, et une foule de pierres ont été mises à découvert.

Un des plus jeunes Indiens, qui connaît le passage,

1. Suite et fin. — Voyez t. LVI, p. 305, 321, 337 et 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prend la barre; un autre, en avant de l'embarcation, sa pagaie à la main, est là, prêt à redresser les mauvaises directions données par le courant. Nous nous engageons dans le rapide; l'embarcation glisse avec la rapidité d'une flèche à travers les pierres, tantôt poussée par de vigoureux coups de pagaies, tantôt simplement dirigée par les deux barres d'avant et d'arrière. Les Indiens chantent, crient. Celui placé en avant de l'embarcation, par de vigoureux coups nous fait éviter plusieurs pierres contre lesquelles nous aurions été brisés. Le bateau tourne, pivote sur lui-même, puis reprend sa direction, à toute vitesse, dans un autre rapide.

Quelques minutes, qui m'ont paru bien longues, suffisent à franchir ce raudal. On m'avait mainte fois vanté l'habileté et le sang-froid des Indiens Maquiritares : je puis assurer que je n'en ai jamais rencontré de plus habiles.

Nous débarquons sur la rive droite, au pied du raudal, sur l'emplacement d'un ancien village.

Dans le bois il reste une case et un grand conuco planté de manioc, qui appartiennent à Aramare.

Pendant qu'on prépare le déjeuner, deux Indiens entrent dans la forêt et en rapportent bientôt une vingtaine de gros vers de terre de 2 centimètres de diamètre sur 30 à 35 centimètres de long. Ces lombrics sont aussitôt coupés en morceaux de 5 à 6 centimètres de long, lavés et jetés dans une petite marmite, avec un peu de sel et quelques herbes. Le tout, cuit ensemble, compose un sancocho, dont les Maquiritares sont très friands.

Au moment du dîner, le capitan de Danaco arrive au sommet du raudal et le descend avec ses hommes, aussi habilement que l'avaient fait mes marins.

Après dîner nous nous mettons en route. Nous filons en plein courant, avec une très grande vitesse. Vers les cinq heures nous arrivons à Guachari, où, sur les ordres d'Aramare, deux hommes s'embarquent. Nous allons dormir à l'embouchure du caño Guachicuro. Nous avions l'intention de descendre encore plus bas, mais la pluie menace.

Nous préparons vivement le repas du soir; on construit à la hâte un rancho. A peine nos hamacs sont-ils installés, qu'une pluie torrentielle se met à tomber.

Deux hommes sont avec moi dans l'embarcation pour veiller à l'amarre. Dans l'espace de quatre heures le niveau de la rivière s'est élevé de 1m,68, sur une largeur de près de 200 mètres : on peut aisément se rendre compte de la masse d'eau qui est tombée et qui se précipite en tourbillonnant, avec le bruit du tonnerre, dans le lit de la rivière.

Les montagnes du haut Orénoque sont, les unes couvertes de forêts assez clairsemées, les autres entièrement dénudées. Seules les anfractuosités possèdent quelques arbres, rabougris et peu propres à maintenir les eaux.

Les pluies diluviennes, particulières aux régions tropicales, tombent avec une telle violence qu'elles lavent les rochers, entraînent avec elles toute la terre, se précipitent dans les parties basses, remplissent le lit des rivières en quelques heures et transforment un petit ruisseau en un torrent qui renverse et détruit tout sur son passage, roulant d'énormes blocs de rocher et déracinant des arbres plusieurs fois séculaires.

Vers onze heures du soir la pluie cesse, et, à trois heures le lendemain, le niveau de la rivière commence à baisser. Le temps est devenu superbe. La clarté de la lune nous permet de naviguer.

Le 29, au jour, nous arrivons au raudal d'Assurué, que nous passons sans difficulté, mais avec la rapidité d'une flèche. En une journée nous franchissons la distance que nous avons mis trois jours à parcourir en montant.

A huit heures du soir nous débouchons dans l'Orénoque, où je retrouve Morisot et ses compagnons.

Le 30, vers quatre heures du matin, les Indiens rechargent l'embarcation qui m'avait servi pour mon expédition dans le Cunucunuma.

A six heures tout est prêt; nous nous mettons aussitôt en route, et à quatre heures du soir nous arrivons à l'embouchure du Cassiquiare. Le marin qui naviguerait à une certaine distance des bords pourrait bien ne pas l'apercevoir, ou la confondre avec l'embouchure d'un petit affluent; sa largeur n'a pas 70 mètres.

Le courant nous emporte dans le Cassiquiare, et je me laisse entraîner de la sorte jusqu'aux embouchures du Camucapi. M'étant rendu compte de la façon dont se fait la communication hydraulique des deux bassins de l'Orénoque et de l'Amazone, nous remontons le Cassiquiare et nous allons sur l'Orénoque, pour passer la nuit sur la Piedra Tamatama, en face de Doromoni.

En cet endroit, comme dans la plus grande partie de son cours, l'Orénoque coule au milieu de dépôts d'argile et de sable. Le fleuve, resserré entre le cerro Doromoni et le cerro Tamatama, traverse une gorge de 80 mètres de large. La masse d'eau forme en ce point un courant d'une très grande violence, qui se précipite sur l'autre côté et mine les berges, lesquelles tombent peu à peu.

La formation du canal Cassiquiare peut s'expliquer ainsi : pendant les saisons de grandes pluies, les eaux, trop considérables, envahissaient les berges, se répandaient par-dessus et s'écoulaient dans le bassin du rio Negro. En même temps la masse d'eau qui s'échappait de la bouche Doromoni minait la berge opposée, formant une anse, qui se creusait de plus en plus, tandis que le courant supérieur entamait la partie supérieure de la berge et y établissait une sorte de tranchée.

Peu à peu, à chaque grande crue, cette tranchée se creusa davantage, puis donna passage aux eaux de l'Orénoque à la saison des pluies. Finalement, ce canal se creusant toujours, une communication hydraulique avec l'Amazone s'établit d'une façon définitive.

Cette embouchure n'est plus en ce moment au point où elle était d'abord. Chaque année elle descend de quelques centimètres; elle se trouve actuellement à près de 800 mètres de l'embouchure primitive.

La rive gauche est formée par des berges à pic, que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Indiens Maquiritares (voy. p. 372). — Dessin de Sirouy, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

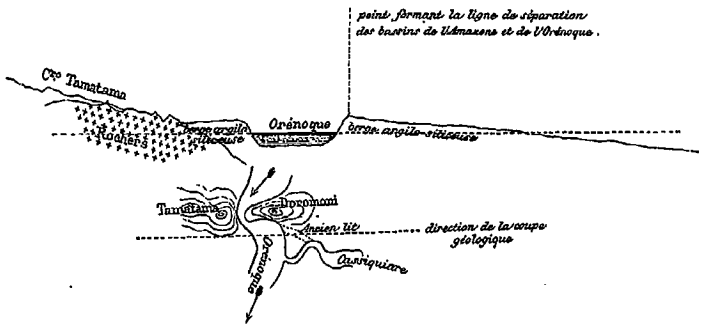
le courant mine tous les ans. La rive droite est encombrée de dépôts d'argile et de sable, qui sont bientôt envahis par la végétation ; à chaque nouvelle crue, le niveau des dépôts augmente et force pour ainsi dire la rive opposée à reculer.

En entrant dans le canal Cassiquiare, le courant a la même force que celui de l'Orénoque, mais il augmente rapidement dès qu'on a traversé les dépôts argileux du fleuve.

Une autre preuve que cette communication est récente, c'est l'existence, au sud des berges, d'une petite rivière, le Camucapi, qui prend sa source dans le morichals du cerro Mono, coule parallèlement à l'Orénoque et va s'y jeter à 20 kilomètres au sud, en aval de l'embouchure du Cunucunuma. La partie supérieure de cette rivière est aujourd'hui tributaire du Cassiquiare, tandis que la partie inférieure est formée par une partie des eaux mêmes du Cassiquiare, qui retourne à l'Orénoque.

Le 1er décembre, à deux heures du matin, tout le monde est sur pied, nous avons hâte d'arriver à la Esmeralda.

Au lever du soleil, le cerro Druido, qui se trouve à notre gauche, est couvert de nuages; il y pleut à torrents; nous n'avons que quelques gouttes. Quoique la montagne se trouve à plus de trois lieues, on entend, comme des grondements de tonnerre, les torrents qui roulent le long des flancs élevés du Duido.



Coupe géologique et plan des rives de l'Orénoque à la naissance du Cassiquiare.

Les cerros Guaraco, sur la rive droite, ont leur légende. Les grands phénomènes de la nature, tels que grandes inondations, grandes sécheresses, seraient annoncés pardes flammes, qui ne s'échapperaient des flancs de cette montagne qu'à l'époque de la saison des pluies.

Divers pouvoirs superstitieux sont encore attribués à ces flammes. Leur apparition est d'un heureux présage pour le Maquiritare ; le Baré, au contraire, y voit une série de calamités pour lui et les siens.

A huit heures du soir, après une pénible navigation, nous arrivons à la Esmeralda. Aucune embarcation dans le port. Tout est silencieux. Nous approchons des cases ; elles sont abandonnées et en ruine.

Le 3, à la pointe du jour, je visite les cases, qui sont au nombre de cinq. La situation en est admirable, au milieu d'une plaine entourée de collines formant un cirque au pied du cerro Duido, dont la hauteur dépasse 3000 mètres. Il y règne une agréable température : les pâturages sont excellents ; mais les moustiques y sont en si grand nombre, que les Indiens ont abandonné le pays. On voit encore les restes de l'ancien village espagnol, les murs d'une église et une croix plantée au sommet d'une petite colline.

L'abandon de la Esmeralda nous a tous surpris ; je ne sais plus si je trouverai assez d'hommes dans l'Iguapo.

A midi, au moment d'entrer dans l'Iguapo, un radeau est en vue. Nous faisons des signaux : une curiare se détache, et un Indien nous demande à certaine distance si l'on veut lui acheter du manioc.

Un de nos marins le reconnaît et l'appelle par son nom. Celui-ci, n'ayant alors aucune crainte, s'approche de nous. Il nous apprend que les Indiens de la Esmeralda sont établis, les uns dans un petit caño en face de Cajuaraca, les autres au Gabirima, mais que tous doivent être partis pour le Cassiquiare. Cet Indien arrive du Padamo, où il est allé faire quelques échanges avec les Maquiritares.

Aussitôt après le déjeuner, je laisse Morisot avec deux hommes à l'embouchure de l'Iguapo : avec les autres Indiens je remonte l'Iguapo, jusqu'au sitio des Indiens Maquiritares. La rivière est basse, le courant est faible. A cinq heures je rencontre un premier rancho, en pleine forêt. Là les Indiens fabriquent une grande embarcation dans le tronc d'un énorme *cachicamo*. Je trouve trois Indiens adultes, quatre enfants de huit à dix ans et une femme, qui se sauve à notre approche.

Ricardo est en relation d'affaires avec eux ; c'est pour lui qu'on fabrique cette grande embarcation, et les Maquiritares reconnaissent son autorité. Deux d'entre eux s'embarquent avec nous dans une petite curiare, et, une heure après, nous arrivons au sitio.

Deux grandes cases cylindro-coniques sont construites sur la rive gauche de l'Iguapo, au sommet d'une *barranca* très élevée et au pied du premier raudal. A partir de ce point, l'Iguapo est difficilement navigable : il n'a pas 10 mètres de largeur. A chaque instant il faut hisser les embarcations sur les rochers.

Les Indiens du sitio viennent à notre rencontre ; ils sont heureux de revoir leurs amis, qui leur apportent des nouvelles du Cunucunuma.

Près de la case, sous un petit rancho, sur une troja, sont exposés cinq baquiros (pécaris) en train de boucaner ; ils sont d'un jaune d'or très appétissant. J'en achète deux, pour un pantalon et une chemise. Mes Indiens préparent le souper sur une grande pierre qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se trouve au milieu de la rivière; elle dépasse de 2 mètres le niveau de l'eau. Après le repas, quelques Indiens couchent sous le rouf de l'embarcation; la pluie menace, il faut veiller à l'amarre.

Je m'installe avec les autres Indiens et Ricardo dans les cases. A peine sommes-nous couchés que la pluie tombe avec violence, et transforme, en quelques heures, la rivière en un torrent impétueux. Heureusement l'embarcation est à l'abri dans une petite anse.

3 décembre. — Au matin je suis encore une fois témoin d'un de ces phénomènes d'érosion propres à la région. Dans le Cunucunuma, à Guachicuro, j'avais reconnu une différence de niveau de 1m,68; ici, dans l'Iguapo, la différence dépasse 3 mètres.

Ricardo avait entamé les pourparlers, la veille, avec les Indiens, et les envoyés d'Aramare avaient réclamé des marins. Moi, de mon côté, j'avais promis de bien récompenser ceux qui m'accompagneraient. Les Indiens, qui avaient voulu prendre la nuit pour réfléchir, consentent à m'accompagner aussi loin qu'il serait possible sans rencontrer les Guaharibos, dont ils ont la plus grande frayeur. J'avais un excellent auxiliaire dans le fils de Manuel Assomption, l'Indien Baré de Danaco, qui raconta que j'avais une arme terrible, tuant à de grandes distances et qui était toujours chargée. D'ailleurs les Indiens Maquiritares du Cunucunuma, qui plusieurs fois m'avaient vu tuer des singes et des hoccos, à de très grandes distances, avaient été frappés de la précision de cette arme, qu'ils ne m'avaient jamais vu charger et qu'ils croyaient inépuisable.

La carabine Winchester dont je suis armé est une arme très précise et à répétition, ce qui me permet de tirer quinze coups sans être obligé de recharger.



L'Iguapo. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Dans les diverses tribus d'Indiens que j'ai visitées jusqu'alors, j'ai rencontré la polygamie, sinon à l'état général, du moins assez fréquente. Parmi les Maquiritares même, j'en ai trouvé un exemple chez Aramare, le capitan général de la tribu.

Dans le Cunucunuma, à Guachari, à Danaco et même à Chipirina j'avais remarqué, que le nombre des femmes était bien inférieur à celui des hommes. J'avais d'abord cru qu'à l'exemple des Piaroas, et des Guahibos, les Maquiritares cachaient leurs femmes.

Au contraire : le Maquiritare qui possède une femme ne craint pas de la montrer; il en est fier.

Le manque de femmes dans cette tribu a engendré la polyandrie. Le capitan du sitio de l'Iguapo ainsi que ses deux frères possèdent la même femme.

Il en est de même pour ceux que j'avais rencontrés la veille dans un rancho, plus bas, en train de fabriquer une embarcation. Là encore ils sont trois Indiens pour une femme. L'accord le plus parfait semble régner entre les divers maris; il est vrai de dire que le plus âgé, qui a le titre de capitan, est obéi aveuglément par les autres.

La population de l'Iguapo dans le sitio et le rancho se compose de vingt-sept personnes. Les quatre Indiens désignés par le capitan s'embarquent avec nous, et à dix heures et demie nous sommes à l'embouchure de l'Iguapo.

Après déjeuner nous nous mettons en route.

Jusqu'à la Esmeralda et même à l'Iguapo, la carte de Coddazzi, la seule qui existe du Venezuela, m'avait été de quelque utilité; mais, à partir de ce point, les erreurs sont tellement extraordinaires que je suis porté à croire que la carte de cette région n'a été établie que sur les indications des Indiens; jamais un géographe n'a dû passer par là, autrement on n'aurait pas inscrit les rivières de la rive gauche sur la rive droite, et réci-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

proquement. Les montagnes qui bordent le fleuve n'auraient pas subi le même sort et n'eussent pas été placées à 20 milles à l'ouest, tandis qu'elles sont à 20 milles à l'est. Rejetant définitivement la carte que j'ai entre les mains, je continue à établir le tracé du fleuve, comme j'avais d'ailleurs fait jusque-là.

A cinq heures du soir nous arrivons à l'embouchure du rio Gabirima, qui se trouve sur la rive gauche, et non sur la rive droite. Nous y rencontrons la dernière case d'hommes à peu près civilisés.

C'est une famille d'Indiens Barés, famille de voleurs et d'assassins, qui, poursuivie par les autorités locales, est venue se réfugier dans ces parages déserts. Ils ont construit une case sur le bord du fleuve, et en ont une autre dans la forêt, au milieu d'un conuco.

A notre arrivée, tout est désert; mais un de nos hommes, qui connaît les habitants, va à leur recherche, et, quelques heures après, toute l'intéressante famille est au milieu de nous. Deux de ces Indiens, aidés des autres sans doute, avaient, les années précédentes, massacré deux familles entières dans le Cassiquiare pour s'emparer de quelques quintaux de caoutchouc. Le chef de cette famille était l'ancien capitan de la Esmeralda, oncle des assassins, qui avait fui également, ne voulant pas être obligé d'arrêter ses neveux.

Le 4 décembre, vers minuit, une violente tourmente s'élève sur l'Orénoque, un véritable chubasco accompagné de tonnerre et d'éclairs.

A ce moment, Chacon, l'un des marins de San Fernando, vient me prévenir que les Indiens ramassent leurs pagaies et qu'ils se préparent à fuir. Je me lève aussitôt, et malgré une pluie violente je ne trouve aucun Indien sous le rancho, où je les avais vus se coucher; je cours à la rivière et je les surprends au moment où ils allaient s'embarquer. Saisissant mon revolver, je le dirige du côté des fuyards en les menaçant de tuer le premier qui ferait mine de fuir.

Je ramasse les pagaies, et, en faisant tirer les curiares hors de l'eau, je m'aperçois qu'il en manque une, et que deux Indiens sont partis.

Le capitan de la Esmeralda, qui vit dans un caño de la rive gauche, en face, est arrivé vers les six heures du matin; il me fait aussitôt donner quatre hommes; parmi ces quatre se trouvent les assassins du Cassiquiare et un vieillard qui connaît le fleuve jusqu'aux grands raudals.

Pour surveiller mes hommes de plus près, je ne garde qu'une grande embarcation et une curiare; je laisse l'autre entre les mains de Ricardo, qui retourne à Tremblador avec toutes mes collections, une partie de mes bagages, et les notes que j'avais prises jusque-là, avec ordre de les faire parvenir au consul de France à Bolivar, dans le cas où je ne reviendrais pas.

Je m'embarque donc avec douze Indiens; dix sont dans la falca et deux autres dans la curiare; ces derniers sont le chasseur et le pêcheur, ils ont pour mission de ravitailler la grande embarcation. Cela est facile, la forêt est giboyeuse et la rivière poissonneuse.

Au-dessus de Gabirima, la largeur du fleuve n'est plus que de 150 à 200 mètres. Les petits affluents augmentent en nombre; ils sont profonds, ont une largeur de 15 à 20 mètres et fournissent à l'Orénoque un volume d'eau important.

Le soir nous abordons à l'embouchure du caño Manecurapi, sur la rive droite. Morisot couche dans l'embarcation, moi je suspends mon hamac dans la forêt avec les Indiens. Nous veillons tour à tour.

Le 5, le départ a lieu à cinq heures; à huit heures nous rencontrons l'île Yano, la dernière qui existe sur l'Orénoque; elle est située à l'embouchure du caño Chiguire, en face du cerro Chiguire.

A ce point un petit raudal est formé par le resserrement de deux collines qui laissent au fleuve un passage de cinquante et quelques mètres. Les berges ont une hauteur variant entre 8 et 10 mètres; elles sont toujours composées d'argile blanche et d'argile jaune; beaucoup moins résistantes, ces argiles se délayent dans les eaux, qui, se chargeant de cette matière terreuse, deviennent jaunâtres et gardent leur couleur jusqu'à l'Océan.

Çà et là, les Indiens me montrent le fameux arbre *yuvilla* (*Bertholletia excelsa*) ou noix du Para, qui produit un excellent fruit, assez analogue à l'amande.

L'Orénoque fait ensuite une courbe, un véritable demi-cercle, auprès de Piedra Myecenga, puis en décrit une autre beaucoup plus grande au sud, jusqu'au pied du Raudalito, où nous arrivons vers onze heures.

Après le déjeuner nous passons le raudal assez facilement; là l'Orénoque est encore très grand.

Vers quatre heures du soir, nous arrivons en face de l'embouchure du Padamo, aux eaux noires et cristallines. Cette rivière a autant sinon plus d'importance que l'Orénoque lui-même; la sonde donne partout des profondeurs qui dépassent de 2 et 3 mètres les profondeurs du fleuve.

La largeur moyenne du cours inférieur du Padamo varie entre 100 et 120 mètres. L'Orénoque, au-dessus de l'embouchure de cet affluent, n'a plus qu'une largeur de 80 à 90 mètres.

C'est dans le Padamo que la plus grande partie de la tribu des Maquiritares existe encore; mais ceux-là ne quittent jamais la région; ils ont de rares communications, avec des marchands qui sont eux-mêmes des Indiens. C'est avec la Guyane anglaise qu'ils établissent ces relations. De temps en temps ils forment une expédition et quittent leur pays, chargés de plumes, de hamacs, de paniers et de pierres précieuses; ils s'en vont à travers la Guyane, jusque sur les bords de l'Océan, à Demerari. Là ils échangent leurs produits contre des fusils, des munitions et des chiens. Ils rapportent aussi les coquillages marins (strombes) qui leur servent de cornes.

Nous continuons notre marche en avant. L'embouchure du Padamo ne nous offre aucun port : c'est dans le caño Perro de Agua que nous passons la nuit.

6 décembre. — Au-dessus du Padamo le fleuve est beaucoup plus encaissé; de chaque côté, des berges

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

élevées, couronnées par les forêts, semblent encore approfondir la rivière. Vers deux heures du soir nous sommes en face du rio Ocamo, autre affluent de la rive droite, possédant les mêmes caractères que le Padamo; sa largeur à l'embouchure est de 45 mètres.

Ici l'Orénoque devient plus étroit encore: 50 mètres à peine séparent les deux rives.

Jusqu'à ce point les Indiens s'étaient laissé conduire sans crainte, mais à peine avons-nous dépassé l'embouchure du rio Ocamo que le pilote de notre embarcation nous fait régulièrement suivre la rive gauche; il évite même de naviguer au milieu du courant.

Un des Maquiritares de l'Iguapo nous raconte qu'un de ses parents a été tué dans l'Ocamo par les Guahariбos du Manaviche. Comme les *Indios bravos* ne possèdent pas de canots, ils sont venus par terre du Manaviche à l'Ocamo, ont attendu que les rivières fussent basses, afin de les passer, et, ayant surpris plusieurs sitios de Maquiritares la nuit, ont tout massacré, hommes, femmes et enfants, enlevant tout ce qu'ils possédaient, et ont disparu.

Chacun des Indiens raconte sur les Guahariбos des histoires plus fantaisistes les unes que les autres; elles contribuent à donner à tout le monde une crainte qui



Rancho de Gabirima. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

va en augmentant à mesure qu'on s'avance dans l'inconnu. Seuls les Indiens Barés de Gabirima ont dépassé l'Ocamo; aucun Maquiritare n'est allé plus haut que le Padamo.

A Barranca Calera nous passons la nuit; une pluie torrentielle tombe jusqu'au matin. Heureusement nous sommes à l'abri sous la forêt.

7 décembre. — Le niveau de la rivière s'est élevé de 15 centimètres pendant la nuit. Vers dix heures du matin nous arrivons à Piedra Mapaya.

Nous rencontrons sur la rive gauche une barranca plus élevée, remarquable par le nombre de fourmis qui y construisent des nids et que pour cela on désigne du nom de barranca *Hormiga*. De l'autre côté la barranca Morocota présente les mêmes caractères que la première. Un peu plus haut, une chaîne de montagnes vient du nord-est. Les cerros Mora de la rive droite se terminent sur les bords de l'Orénoque.

Nous allons passer la nuit en face de la barranca Yukira, dans un petit port où les frères Caripuco, les Indiens Barés de Gabirima, ont construit un rancho pour l'époque de la récolte de la *yuvilla* ou *yuvia*.

8 décembre. — Le fleuve a une direction presque nord-sud. A un détour nous apercevons le cerro Yaname, de l'autre côté duquel coule le Mavaca. Le cerro Yaname est un massif de montagnes très élevées, situé sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la rive gauche. La rive droite, en face de l'embouchure du Mavaca, possède des massifs rocheux dont la hauteur ne dépasse pas celle des forêts de la rive. Il est onze heures quand nous arrivons au Mavaca, affluent de la rive gauche, large de 25 à 30 mètres et très profond. Pendant qu'on prépare le repas, je remarque que mes gens complotent.

Le repas terminé, je presse mes hommes d'embarquer tous les ustensiles. Aucun ne fait attention à mes ordres : ils semblent, au contraire, attendre la décision de leur chef de file. Comprenant aussitôt qu'un acte de faiblesse de ma part pourrait tout perdre et même nous coûter la vie, je m'approche du meneur et lui ordonne d'avoir à obéir sur-le-champ.

D'un bond il s'empare de sa pagaie, qu'il avait, contre son habitude, sortie de l'embarcation, se retourne contre moi et se met à nous invectiver de la façon la plus grossière :

« Si tu veux descendre la rivière, me dit-il, on t'obéira ; mais si tu veux la monter, tu iras seul ; en tout cas, il vaut mieux qu'on te tue, chien barbu ! »

En même temps il brandit sa pagaie au-dessus de ma tête ! Mais, plus prompt qu'il ne l'aurait cru, je la lui arrache des mains, et je lui fais mordre la poussière.



La forêt aux bords de l'Orénoque (voy. p. 374). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

Aussitôt Morisot est à mes côtés, le fusil à la main. Saisissant mon revolver, je marche droit sur les révoltés, qui, frappés de terreur, se précipitent dans le bateau en jurant qu'ils me suivront partout où je voudrai. A partir de ce moment, seul, il m'aurait été impossible de continuer le voyage. Mais comment faire pour empêcher la fuite de mes gens, et même, en arrivant à l'éviter, qui sait si, profitant de mon sommeil, ils ne m'auraient pas assassiné ?

C'est alors que la tâche devient difficile : il faudra se méfier des Guaharibos et surveiller nos compagnons.

En quittant Mavaca, la terreur est peinte sur tous les visages ; c'est à peine si l'on entend la cadence des pagaies. Les bords du fleuve se rapprochent de plus en plus. Trente mètres à peine séparent les deux rives. Nous naviguons maintenant entre deux véritables murailles, formées par des berges de 10 à 12 mètres de hauteur.

Nos Indiens avaient l'habitude de suspendre leur hamac dans la forêt, sous une espèce de toit fait de quelques feuilles de bananier sauvage ; cette première nuit que nous passons à Piedra Cucurita, personne ne dresse son campement accoutumé.

Étendu dans mon hamac suspendu à deux arbres, je surveille les mouvements de mes compagnons, pendant que Morisot, couché dans l'embarcation, veille à ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La falca à l'embouchure du Padamo (voy. p. 374). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'ils n'enlèvent pas les curiares et ne prennent pas la fuite.

Toute la nuit je suis témoin des transes de ces malheureux : on dirait des condamnés à mort. Un bruissement, le cri d'un oiseau, un rien les épouvante. Une bande de singes leur cause une telle frayeur qu'ils se blottissent tous derrière des troncs d'arbres : ils se précipitent vers les embarcations, mais je menace de faire un mauvais parti au premier qui mettra le pied dans les canots sans mon ordre. Au jour, la plupart sont encore éveillés; quelques-uns seulement ont pu dormir. Je suis brisé de fatigue, cependant j'ordonne le départ.

Le 9 décembre, vers dix heures du matin, nous arrivons au pied de deux petites chaînes de montagnes de la rive droite qui se terminent sur le bord même de l'Orénoque et qui forment le petit raudal de Manaviche. Au-dessus se trouve l'embouchure de la rivière du même nom. A cet endroit, le fleuve a tout au plus 25 mètres.

L'absence des Guaharibos, dont mes Indiens redoutent tous la présence, les rassure un peu. Mon vieux guide me raconte que ces Indiens se tiennent cachés sur la rive, épiant les passants et leur lançant des flèches. Je n'ai pas de peine à leur faire comprendre que la chose est impossible, attendu que personne ne navigue dans cette region et que, d'ailleurs, les rives détrempées du fleuve ne peuvent pas encore permettre de circuler librement sur ses bords. L'apparition de trois tapirs fait une heureuse diversion. Nous leur donnons la chasse et les tuons tous les trois. Pendant qu'on prépare un succulent déjeuner avec la viande de tapir, mon guide s'aventure dans la forêt. Au bout de quelques instants, des cris de *Guaharibos! Indios bravos!* se font entendre; chacun court à l'embarcation. Curieux de faire la connaissance de ces êtres fantastiques, je m'avance et demande des explications. Le guide ne me répond rien, mais il m'entraîne en me montrant un petit sentier nettement tracé dans la forêt.



Un boa photographié! — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

C'est en effet un chemin tracé par des êtres humains; les branches ont été soigneusement écartées, cassées ou tordues. Aucune n'a été coupée. J'en tire la conclusion que ces malheureux n'ont même pas d'instruments tranchants. En outre, toutes ces cassures sont anciennes; elles remontent à la saison précédente.

La journée a été rude pour mes Indiens, qui ont passé une mauvaise nuit. Au moment où nous atterrissons, un vol de *pavas*, espèce de grande poule, s'élève dans les arbres de la rive. Je m'apprête à tirer, lorsque les Indiens me font remarquer que le bruit d'un coup de feu pourrait attirer les Guaharibos.

Je me mets à rire, et tire cinq coups de fusil : à chaque coup tombe une pava, et, me retournant vers les Indiens, qui sont là comme effrayés de ma témérité : « C'est ainsi, leur dis-je, que je recevrai les Guaharibos : je n'ai pas peur! » Ma gaieté les fait rire, on s'empare des pavas et l'on fait un excellent sancocho.

A peine le repas est-il terminé que les Indiens, toujours sous la crainte des Guaharibos, se mettent à éteindre le feu; ils craignent que la lumière ne révèle notre présence. Songeant alors à la surprise que la lumière du magnésium avait faite à l'Indienne Gérale de Carida, je prends ma lampe, et, l'allumant, je promène les rayons de cette vive lumière tout autour de moi, puis sur la rivière.

Les Indiens, frappés par cette brusque apparition d'une lumière si vive et si étrange pour eux, restent immobiles et comme pétrifiés.

A peine la lampe est-elle éteinte que l'un d'eux pousse un cri. « Je suis aveugle », dit-il : il a fixé trop vivement la lumière, qui lui a produit le même effet que s'il avait fixé le soleil. Quelques secondes après il voit et se met à rire de sa mésaventure.

10 décembre. — Le gibier abonde, des bandes de cabiais, de tapirs et de pécaris prennent leurs ébats sur les rives. Les arbres sont couverts de hoccos et de poules sauvages; jamais nous ne nous sommes trouvés à pareille fête. Nos Indiens sont plus rassurés; ils ont grande confiance en nos armes.

Les deux Barés de Gabirima, moins craintifs que les autres, vont dans la curiare de chasse et tuent deux grands singes Marimonda, *Ateles Belzebuth*, trois hoccos et un pécari. Vers quatre heures du soir nous franchissons, sans trop de difficulté, le raudal de Yamaraquin.

La journée s'est passée sans accident; l'aspect général de l'Orénoque est le même; des *barrancas* très élevées se dressent toujours de chaque côté des rives.

En préparant le campement, les Indiens font rôtir les singes et les hoccos qu'ils ont tués dans la journée.

Ils se contentent de vider les singes et de les flamber; toute la nuit un brasier est entretenu sous la troja; les singes rôtissent ainsi à petit feu et prennent une couleur dorée fort appétissante.

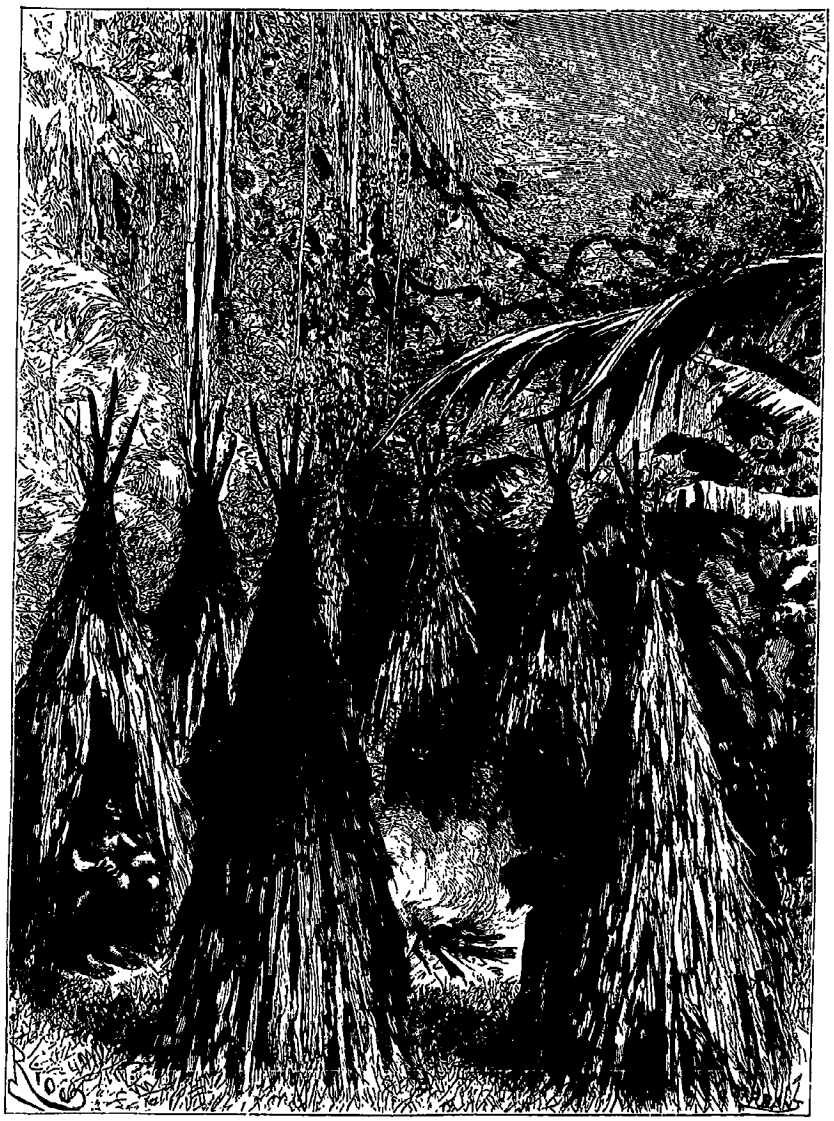
11 décembre. — Après le raudal de Yamaraquin les barrancas disparaissent et font face à une chaîne de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montagnes, les cerros Bocon, 850 mètres d'altitude, au pied de laquelle coule l'Orénoque.

Après les cerros Bocon, l'Orénoque se trouve de nouveau entre deux barrancas élevées. La rivière ne possède à certain endroit que de 15 à 20 mètres de large.

12 décembre. — A onze heures nous arrivons au pied d'une autre chaîne de montagnes plus élevées et qui se trouve également sur la rive droite; ce sont les cerros Guanayos. Les flancs de cette montagne sont profondément creusés par de nombreux torrents : çà et là des bouquets d'arbres dans les anfractuosités donnent un peu de gaîté à cette masse de roches noires et sévères. Mon vieux guide m'assure que c'est de l'autre côté de la montagne, dans de vastes savanes, que vivent



Huttes des Guaharibos (voy. p. 364). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

les Indiens Guaharibos. Il m'y fait remarquer des grottes où ces Indiens viennent s'établir pendant la saison sèche et pendant l'époque de la récolte de la yuvilla (de mai à juin); il me raconte que, tout jeune, venu sur la plage même où nous sommes, avec son père et ses amis, ils avaient échappé au massacre grâce à leur embarcation, les Guaharibos n'en possédant pas.

Quelques Indiens qui s'étaient éloignés sur la plage reviennent bien vite auprès de moi : un énorme serpent est couché dans les grandes herbes; il est tranquillement roulé, digérant une grosse proie. J'ai donc le temps d'en prendre une photographie, au grand ébahissement des Indiens, et de le tuer ensuite. Il mesure 6m,50 de longueur.

Les cerros Guanayos forment le raudal de Marquès et de Harina, que nous passons sans trop de difficulté.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A quelque distance de là, nous nous installons pour passer la nuit. Pendant que les uns suspendent les hamacs, les autres préparent le souper. Tout à coup le mot magique : « *Guaharibos!* » retentit, les hamacs sont repliés, chacun emporte précipitamment son paquet vers l'embarcation. On a entendu des cris et du bruit du côté de la forêt. Je me fais apporter une torche et m'avance résolument dans l'intérieur ; quelques Indiens me suivent. A peine avons-nous fait une vingtaine de pas que nous apercevons un jaguar, qui d'un bond disparaît dans le fourré.

On fait du feu, et la nuit s'écoule tranquillement.

Le 13 décembre nous passons à l'embouchure d'une rivière assez importante qui coule près du raudal des Guaharibos. Je crois que c'est le rio Yejeta.

Le raudal des Guaharibos forme une série de réservoirs étagés sur une longueur de 12 à 13 kilomètres ; il est situé au pied d'une chaîne de montagnes, que je désignerai sous le nom de sierra Guahariba. Le réservoir le plus important se trouve au milieu du raudal ; il est formé par un demi-cercle de collines qui se rattachent à un pic assez élevé de la rive gauche.

Des pluies abondantes tombées les jours précédents ont grossi considérablement la rivière, et la navigation dans la partie inférieure du raudal se fait assez facilement. Arrivé au pic Guaharibos de la rive gauche, le raudal semble infranchissable. Cependant, au pied même du pic sur la rive gauche, un plan incliné de 12 à 15 mètres de largeur laisse passer très peu d'eau.

Aussitôt tout le monde se met à l'eau, et avec des cordes nous faisons franchir cette pierre à notre embarcation. Un peu plus haut un rapide se présente encore ; il faut le franchir. Tout le monde saute à terre, je fais passer l'espilla derrière un tronc d'arbre et, l'attachant solidement à l'avant de l'embarcation, je la lance dans le rapide avec des hommes pour la diriger. Tirant ensuite sur la corde, nous franchissons sans accident ce nouvel obstacle.

D'après mon vieux guide, dans les saisons ordinaires le raudal est déjà infranchissable, et pendant les mois de février et mars l'eau ne coule qu'en filet à travers quelques pierres. La curiare ne peut pas naviguer partout.

Arrivés au sommet du raudal, je fais faire le déjeuner sur un rocher au milieu du fleuve ; quelques mètres seulement nous séparent de ses rives.

Ici comme à l'embouchure du Mavaca, mes Indiens refusent d'aller plus loin, prétextant que si nous faisons un pas de plus, nous serons assaillis par les flèches des Guaharibos. Un des Barés effraye ses compagnons en leur racontant que, de l'autre côté de la courbe que présente l'Orénoque, nous tomberons au milieu des *Indios bravos*. J'essaye la persuasion ; mes paroles ne sont pas écoutées. Le Baré, alors, s'enhardissant, s'approche du bateau et, saisissant l'amarre, commande à tous d'embarquer et de faire demi-tour. Mais, avant que personne ait eu le temps d'obéir, j'ai déjà mis à la raison ce nouveau révolté. Ce second exemple fait voir que je suis bien décidé à ne pas reculer, et l'on s'empresse d'obéir à mes ordres.

Le soir, après six heures de navigation, nous arrivons à un autre raudal, où, cette fois, les Guaharibos avaient campé quelque temps auparavant. Un peu plus loin, dans la forêt, au milieu d'une clairière, se trouvent sept petites huttes en cercle. Elles ont plutôt l'air d'abris pour des poules ou pour des chiens que pour des hommes. En effet, cinq ou six branches de bois, aux extrémités brisées et non coupées, de $2^{m},50$ à 3 mètres, sont piquées en terre et réunies à la partie supérieure, formant un cône de 70 à 80 centimètres de diamètre. Quelques feuilles par-dessus, et c'est tout. Des débris de noix du Para (*yuvilla*) qui se trouvaient tout autour, indiquent qu'ells ont été simplement brisées entre deux pierres. Au milieu du cercle formé par ces huttes on voit encore des traces de feu.

Je fais dresser les tentes et décharger l'embarcation ; demain matin nous essayerons de franchir le saut à travers les forêts et les rochers.

Le 14 décembre, dès la pointe du jour, tout le monde se met à la besogne ; mais, au bout de quelques heures de pénibles efforts, je suis obligé d'y renoncer ; il faut chercher un autre moyen.

Il reste une petite embarcation qui peut porter trois hommes. Ma décision est vite prise. Divisant en deux l'expédition, je laisse mon compagnon au raudal, et avec deux hommes, auxquels je promets cinquante piastres, je me dispose à partir pour les sources du fleuve, qui ne doivent plus être bien loin.

Pendant que nous étions occupés aux préparatifs du départ, le vieux guide avait trouvé le moyen de s'esquiver et de prendre la fuite dans la curiare. L'enlèvement de la seule embarcation alors utile est pour moi un coup de foudre. Je vois toutes mes espérances détruites, toutes mes peines et mes privations rendues inutiles par ce lâche abandon. Cependant tout espoir n'est pas perdu : on peut construire un canot d'écorce ; on peut aussi rattraper le fugitif. Armant la grande embarcation vide avec dix pagayeurs, je descends rapidement le fleuve. Au bout de deux heures je surprends à un détour mon homme, qui file rapidement. Dès qu'il nous aperçoit, il fait demi-tour et paraît occupé à tout autre chose qu'à la fuite. Je lui demande pourquoi il nous abandonne ainsi. « Je retournais, me dit-il ; j'étais venu voir les arbres de yuvilla. »

Au centre du raudal le fleuve a 25 mètres de large ; nos hommes le traversent, n'ayant de l'eau que jusqu'aux genoux. Le même jour, ayant fait ma recommandation à Morisot, je pars avec deux Barés de Gabirima.

La sierra Guahariba se continue au nord ; nous la côtoyons pendant cinq heures. Le fleuve coule au pied ; elle se termine assez brusquement, puis les plaines recommencent.

Nous abordons à l'embouchure d'une rivière de la rive droite, dont l'embouchure a plus de 15 mètres de large.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

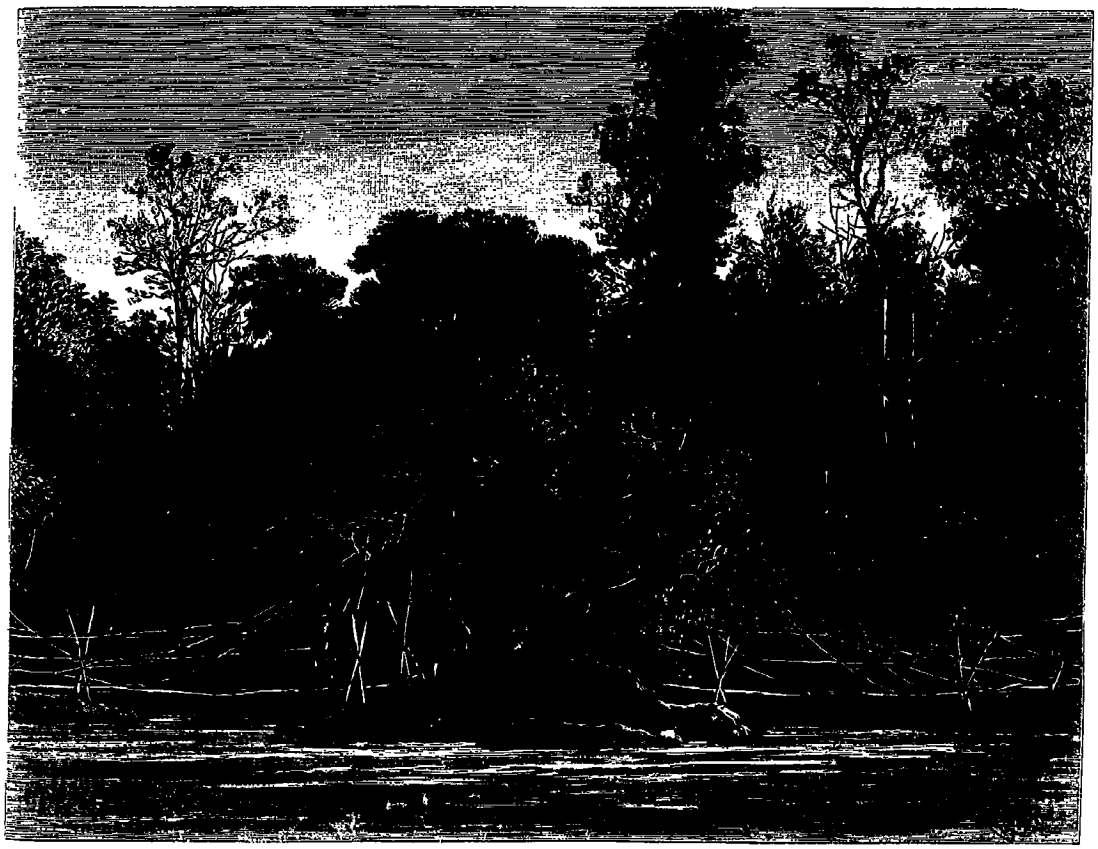
Cet affluent est profond et fournit à l'Orénoque une grande quantité d'eau. Un de mes Indiens prépare le souper et lave un peu de viande salée dans la rivière; une bande d'assez gros poissons s'approchent pour manger les débris qui s'échappent.

Tout à coup surviennent d'autres poissons chasseurs; aussitôt la bande se met à fuir et à sauter au-dessus de l'eau; l'un d'eux tombe dans la curiare: l'Indien se précipite à plat ventre dans l'embarcation, saisit le poisson et le tue avec son couteau. Nous mangeons du poisson frais pour notre souper.

A la lueur de notre feu on aperçoit dans l'eau une grande quantité de poissons, que la lumière semble attirer; le même Indien en tue deux avec ses flèches; ce sera pour notre déjeuner demain matin.

Le 15 décembre, à la pointe du jour, nous continuons rapidement notre marche en avant. L'Orénoque est plus étroit encore, 12 à 15 mètres; deux fois, la largeur atteint près de 40 mètres, mais la profondeur des eaux est si faible qu'on est obligé de traîner la curiare sur les bancs de sable.

Sur la rive gauche apparaît un pic élevé (1460 m.); c'est le commencement d'une chaîne de montagnes qui se continue au sud-est. Ce pic ne possédant pas de nom,



Passerelle sur l'Orénoque (voy. p. 382). — Dessin de Langlois, d'après une photographie.

je le baptise du nom de pic Maunoir, nom de notre sympathique secrétaire général de la Société de Géographie de Paris.

Une série de petites collines au nord-est du fleuve semblent venir se rattacher à ce pic, mais s'arrêtent à plus de 200 mètres de l'autre côté du fleuve.

Les barrancas sont à certains endroits très élevées, elles disparaissent à d'autres. Au pied d'une de ces barrancas, que je dénomme barranca Bera, pousse une grande quantité de deux espèces de graminées à la tige longue et régulièrement cylindrique. Ces tiges sont, les unes creuses, les autres pleines; les premières sont employées par les Indiens pour la fabrication des sarbacanes, les autres servent à faire des flèches.

16 décembre. — A peine avons-nous quitté notre campement que, près de l'embouchure d'une petite rivière de la rive gauche, sur une plage, nous surprenons sept Indiens Guaharibos, hommes, femmes et enfants. Ces malheureux restent d'abord immobiles; puis, nous voyant approcher, ils disparaissent à travers la forêt en poussant des cris de frayeur. Je les appelle, mais ils courent plus fort; j'essaye de les suivre dans la forêt, impossible; ils ont une avance considérable. En outre, ils se glissent à travers les branches comme des reptiles, tandis qu'à chaque pas je suis arrêté par les lianes ou les branches.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces Guaharibos, que j'aperçois pour la première fois, ne me paraissent point aussi redoutables qu'on les fait. Petits, chétifs, leurs membres grêles, leur estomac démesurément gonflé, leurs cheveux longs et sales, leur physionomie bestiale, leur donnent un aspect repoussant. Ils sont absolument nus : deux hommes ont de la barbe longue et clairsemée, leur teint est plus clair que celui de tous les Indiens que j'ai rencontrés jusqu'alors, ils n'ont pour toute arme qu'un bâton à la main : tels sont les caractères que j'ai pu saisir à la hâte.

Au moment de notre apparition, ces malheureux Indiens prenaient leur repas, qui consistait en bourgeons de palmiers, en quelques fruits de yuvilla à demi pourris et en quelques petites boules composées de fourmis blanches écrasées (*comejen* ou pou de bois).

Ce spectacle contribue beaucoup à rassurer mes compagnons ; dès lors ils ne me quittent pas plus que leur ombre, je suis pour eux un véritable talisman.

Nous passons dans la journée un premier raudal, puis un autre, à 7 ou 8 kilomètres plus haut; enfin, vers les quatre heures et demie du soir, nous nous trouvons dans une espèce de lac avec un raudal, au sommet duquel quelques branches, régulièrement placées en travers de la rivière, attirent notre attention.

Ces branches, plantées entre les anfractuosités des rochers de la rivière, forment une espèce de passerelle.

Pendant que j'examine cette passerelle et que mes hommes sont occupés à faire traverser le raudal à notre embarcation, trois Indiens Guaharibos, sur l'autre rive, nous regardent, surpris de notre présence. Ces Indiens sont absolument pareils à ceux que nous avons rencontrés le matin. Je leur montre quelques objets (couteaux, étoffes), mais ils disparaissent lorsque je leur fais signe d'approcher. Voulant payer mon droit de passage, je laisse, suspendus aux branches des arbres placés sur leur route, quelques objets qui peuvent leur être utiles.

Ce raudal est inscrit sur ma carte sous le nom de raudal Salvajito.

L'Orénoque n'est plus qu'une petite rivière; à chaque pas le peu de profondeur de ses eaux rend la navigation très pénible et très difficile.

Le 17 décembre nous passons encore dans la journée le raudal Solitario et celui de Yuvilla.

Pour le premier, impossible de le traverser, à cause d'une chute de plus de 4 mètres. Nous faisons un tracé sous la forêt et transportons notre embarcation au-dessus de la chute. La nuit nous surprend quand nous arrivons au troisième raudal.

Tous les rochers qui constituent ce rapide sont perforés; aussi je le nomme Raudal Guereri, ce qui en baré signifie « excavation ou grotte ».

Nous sommes au pied d'une montagne de la rive gauche, de 650 mètres d'altitude, et qui appartient à une petite chaîne de montagnes se rattachant à celle dont fait partie le pic Maunoir.

Au-dessus du raudal nous entrons dans un vaste marécage aux eaux boueuses et peu profondes; les rives sont couvertes d'herbes aquatiques qui croissent dans les dépôts d'une argile molle et blanchâtre. On voit au sud et à l'est, par-dessus la ligne des arbres, poindre une chaîne de montagnes assez élevées.

Un premier cours d'eau assez important se jette sur la rive droite, je l'inscris sous le nom de caño Crespo, nom du président de la république du Venezuela, qui m'a accueilli d'une façon si cordiale et pour lequel j'ai gardé la plus sincère reconnaissance.

Un peu plus haut, un autre petit cours d'eau se jette sur la rive droite de l'Orénoque. Nous employons plus de quatre heures de navigation rapide à traverser ce marécage.

Au-dessus, le lit de l'Orénoque se reforme, très étroit. Il coule entre deux murailles tantôt argileuses, tantôt rocheuses, et à chaque détour le massif montagneux se dessine plus net au-dessus de la ligne formée par les forêts.

Vers onze heures du matin nous sommes arrêtés par une barrière de grosses pierres, entre lesquelles notre bateau, bien étroit pourtant, ne peut se glisser. C'est encore un raudal à franchir; un contrefort de montagnes vient se terminer sur la rive gauche de la rivière. A ce point je suis à plus de 200 kilomètres du raudal des Guaharibos ; j'ai traversé huit raudals; l'Orénoque n'est plus qu'un caño de quelques mètres de large.

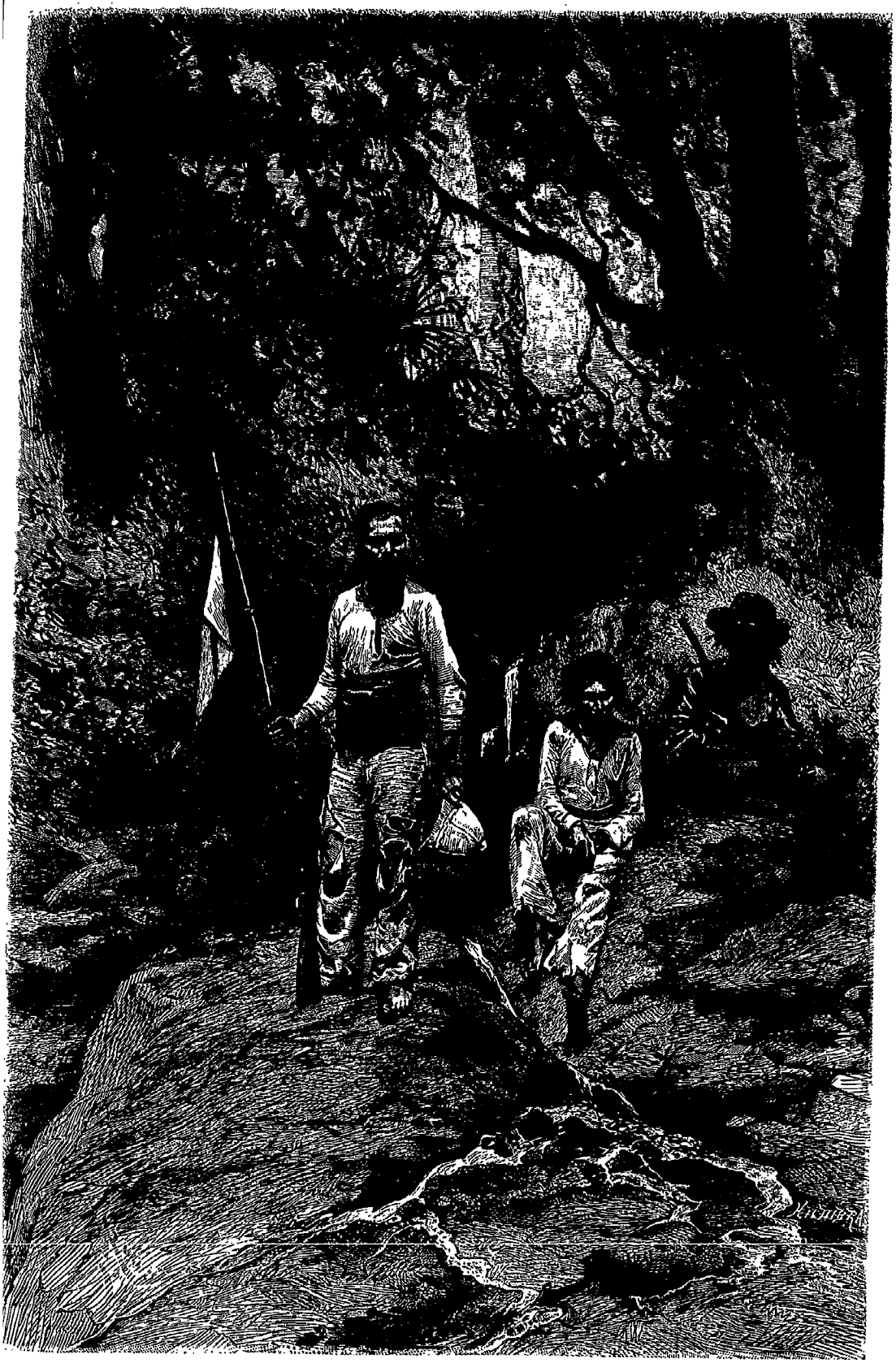
Tandis que mes deux compagnons préparent un léger repas, j'entre dans la forêt en remontant le flanc de la montagne. De l'autre côté d'un premier monticule, au pied d'un rocher, une bande de Guaharibos est là; ils sont quatorze en tout. Ces Indiens sont complètement nus : comme ceux que j'avais déjà rencontrés, ils ont le teint plus clair que les Indiens des autres tribus. Leurs cheveux, longs et sales, un peu rougeâtres, leur tombent sur les épaules ; leurs membres grêles font un contraste bizarre avec leur estomac démesurément gonflé.

Quelques hommes ont de la barbe très clairsemée; les femmes, hideuses à voir, ont les seins à peine développés, mais des bouts énormes. Des enfants se traînent à terre : on dirait de petits orangs-outangs.

Quelques-uns de ces malheureux grignotent des fruits de palmiers et des bourgeons de ces mêmes arbres. Des pierres roulent sous mes pieds : ce bruit attire leur attention; quelques hommes me désignent : aussitôt toute la bande pousse des cris et disparaît effarée dans l'intérieur de la forêt.

Il n'y a donc rien à redouter de ces pauvres Indiens, soi-disant anthropophages, et je continue ma route en suivant le bord de la rivière. Je suis en face d'un trou d'une trentaine de mètres de diamètre et rempli de grosses pierres. Le lit d'une petite rivière de 5 à 6 mètres de large, couvert par les arbres, continue seul ce réservoir. Je prends quelques hauteurs de soleil, afin d'établir le point où je suis arrivé; puis, avec mes deux compagnons, nous remontons le lit de la petite

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le voyageur déployant le drapeau tricolore aux sources de l'Orénoque (voy. p. 384). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rivière, qui n'est autre que l'Orénoque. Le lit même nous fournit une route assez sûre pour continuer notre voyage.

Après deux heures de marche, nous rencontrons d'abord, sur la rive droite, un torrent presque à sec, descendant du flanc des montagnes, puis, un autre sur la rive gauche, d'où ne coulaient que quelques filets d'eau; enfin, notre route se termine dans la montagne. Il faut escalader des pierres, grimper sur des cascades. L'Orénoque n'est plus qu'un torrent descendant de la montagne. Inutile de poursuivre plus avant.

Il m'est impossible de compter longtemps sur la fidélité de mes hommes. D'ailleurs, je suis satisfait: j'ai trouvé le point de départ de ce fleuve mystérieux; c'est la sierra Parima, dont la hauteur varie entre 1200 et 1400 mètres. C'est avec une émotion et un orgueil bien légitimes que, me découvrant religieusement, je déploie en cet endroit notre pavillon tricolore.

Ces solitudes qu'aucun Européen n'avait visitées voient pour la première fois, le 18 décembre 1886, flotter le drapeau, français, non en conquérant, mais en pionnier du progrès et de la civilisation. De ce point j'envoie par delà les mers mes vœux à ma chère patrie, et, pour perpétuer le passage de l'un de ses enfants aux sources de l'Orénoque, je donne au pic de montagne d'où naît ce fleuve le nom d'un Français illustre, Ferdinand de Lesseps.

J'ai atteint le but que je me suis proposé; mon voyage depuis Bolivar a duré sept mois et demi; il y a



La curiare pendant les derniers jours de navigation (voy. p. 380). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

quarante-sept jours que j'ai quitté San Fernando; les dix-huit derniers jours ont été employés à explorer une partie de l'Orénoque entièrement neuve pour la géographie.

Deux jours après, je retrouve Morisot et ses compagnons; mes Indiens sont enthousiasmés d'avoir accompli un voyage qu'ils n'auraient jamais osé tenter.

Avant de quitter le raudal, où une partie de l'expédition avait passé quatre jours, je fais placer sous un rancho des couteaux, des haches, des étoffes, des miroirs, des colliers et une foule d'objets. Les Guaharibos ne tarderont pas à venir: Morisot les a entendus crier dans les environs.

Le raudal, que j'avais désigné du nom de raudal de la Desolacion, les Indiens Maquiritares et Barés le nomment le raudal des Français. Ce dernier nom est certainement celui qui restera.

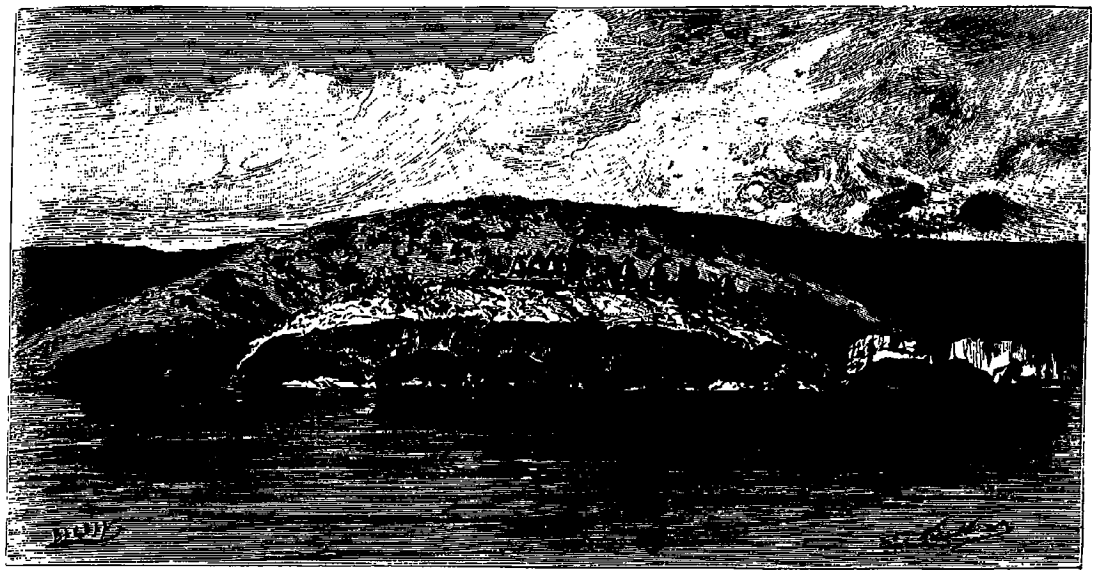
Mes préparatifs de départ sont vite faits, et nous descendons rapidement la rivière, naviguant toute la journée et la nuit, chaque fois que la lune le permet.

Quatre jours après, nous sommes de retour à Gabirima; je passe ensuite à Temblador, où je prends mon embarcation, et, quinze jours après, nous sommes de retour à San Fernando.

A notre arrivée une partie de la population se porte à notre rencontre et nous fait une véritable ovation. Quelques jours de repos nous remettront de nos fatigues.

Jean Chaffanjon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Djelleub ou Djilip (voy. p. 386). — Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGE CHEZ LES BÉNADIRS, LES ÇOMALIS ET LES BAYOUNS,

PAR M. G. RÉVOIL [1],

EN 1882 ET 1883.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

De Moguedouchou à Braoua. — Embouchure du Djoub. — Souvenirs du massacre de l'expédition du baron de Deckens. — Kismayo. Une colonie de Medjourtines. — L'archipel des Trois-Cents-Iles. — Kiama. — Hospitalité des Bayouns.

C'est le mercredi 6 février 1884, à huit heures du matin, après avoir arrimé tous nos colis et serré une dernière fois les mains amies qui se tendaient vers nous, que nous appareillâmes. En m'éloignant comme à regret de cette terre des Çomalis, si dure à l'Européen, je me proposais de compléter mes études sur le vieux Moguedouchou en visitant le littoral depuis l'estuaire du Djoub jusqu'à Zanzibar. En vue d'une longue traversée, nous nous étions installés tant bien que mal sur notre boutre, faisant du réduit de l'arrière notre chambre à coucher.

Nous avions en outre toute une ménagerie, composée de belles pintades bleues ou vulturines, de canards, de rats et d'un aigle huppé (*Falco ossifraga*), etc., que nous pensions bien accroître en route.

La brise était forte, et peu à peu nous perdîmes de vue les vieilles maisons carrées de Moguedouchou, au milieu desquelles émergent les tours des mosquées d'Hamarhouine et, comme une noire aiguille plantée au loin dans le sable blanc, le minaret d'Abdul-Aziz.

La mer était houleuse, et, bien que mon *nahouda* serrât la côte de très près, selon mes instructions, le mal de mer aidant, je ne pus que bien imparfaitement examiner le littoral.

Il fallut se borner à relever Némo, Djinémo, Danané et ses curieuses ruches coniques en paille, village célèbre par le massacre de l'envoyé de Saïd Bargach et de ses quarante soldats.

De Danané à Djésiret le littoral est parsemé de nombreuses ruines, qui témoignent de l'importance des populations qui l'habitaient.

Devant le misérable village bâti sur les ruines de l'ancienne Djésiret, est un îlot de couleur sombre où l'on aperçoit le mausolée du saint marabout Cheikh-Hacen-Bourali.

Des massifs de verdure et quelques rares palmiers égayent les débris d'édifices qui ont échappé aux ravages de l'invasion çomalie et à ceux du temps, plus cruels encore. Le mouillage de Djésiret, complètement ouvert aux vents des deux moussons, n'est que rarement visité, même par les plus petits bateaux, et son commerce est insignifiant.

1. Suite. — Voyez t. XLIX; p. 1, 17, 33, 49 et 65; t. L, p. 129, 145, 161, 177 et 193.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous relevons la mosquée d'Abou-Mekka sur un grand rocher noir et nous côtoyons le littoral, qui présente des dunes de sable rouge uniformes et à peine mouchetées de maigres broussailles. On y remarque cependant Oualo, où se trouvent une centaine de puits.

Enfin nous apercevons Gondeurcheik, village un peu plus important que les précédents, et où j'aurais bien voulu mouiller à défaut d'un autre point de débarquement. Mais la violence des lames nous forçait à renoncer à ce projet, et je le regrettai vivement.

Gondeurcheik, en effet, présente deux groupes de constructions d'époques bien distinctes, séparés par un vallon boisé où s'élève une mosquée.

L'aspect des habitations, d'origine récente, disséminées sur une éminence au milieu de bouquets d'arbres et d'une verdure riante, est assez pittoresque.

Quant à la vieille ville, qui se montre à l'ouest, elle ne contient guère que des ruines, où j'eusse été heureux cependant de glaner quelques documents archéologiques.

En face de l'ancienne Gondeurcheik est un îlot escarpé, sorte de plateau de roches garni de murailles, où subsistent encore quelques restes de maisons abandonnées. Dans la mémoire des Çomalis cet îlot jouit d'une fort mauvaise réputation, et l'on se garde bien d'y aborder, car il passe pour être hanté par les mauvais *djinni*.

En réalité, il servait tout bonnement de refuge à la population de Gondeurcheik lorsque la ville était menacée par les peuplades de l'intérieur.

Une chaîne de récifs forme devant l'anse où est située Gondeurcheik un petit havre, rarement visité par les caboteurs arabes.

L'abondante végétation de ce point de la côte rompt la monotonie des régions désolées que nous avons aperçues jusqu'alors. Mais bientôt le rivage, qui s'infléchit vers le sud, redevient aride et ne nous apparaît plus que sous la forme de collines basses d'argile rougeâtre.

Notre boutre est obligé de se tenir au large, de quatre à six cents mètres de la côte, pour éviter un long récif qui court parallèlement au rivage. Ces parages, qui sont très poissonneux, fournirent à Julian et à mon équipage l'occasion de prendre à la ligne de traîne plus de trente bonites. A mesure qu'on les retirait de l'eau, on les ouvrait et on les salait pour les conserver.

Puis nous passons en vue de Djilip, situé sur une pointe de roche noire et qui possède quelques cases çomalies groupées au milieu des débris d'une ville ancienne.

Une distance de neuf à dix milles nous séparait encore de Meurka, et, à une heure de l'après-midi, nous mouillâmes dans un petit havre, formé par un récif découpé et un banc de sable, que les Arabes ne craignent pas d'appeler *Bendeur-Meurka*, port de Meurka.

Je ne décrirai pas de nouveau cette petite ville riante, dont les maisons blanches éclatent au milieu des masures en ruines et sur la verdure sombre de la montagne au flanc de laquelle elle est adossée.

Nous retrouvâmes le vivre et le couvert chez le vieux chérif Amin, qui nous avait déjà hébergés lors de notre premier passage à Meurka, et, après avoir rendu visite aux autorités locales, je me mis en campagne.

Il y avait peu de temps que la ville venait d'être inquiétée par les Bimals, après un conflit entre les Bédouins et la garnison. La plus grande réserve m'était donc recommandée.

Je me bornai à étudier les agissements de la secte sénousienne, dont Meurka est un des centres de propagande, et à compléter les observations recueillies au mois de mai précédent.

Chaque soir les *degri* ou *metaoua* parcouraient les rues de la ville, précédés d'un tambourin et en chantant des versets du Coran. Leur nombre, assez restreint d'ordinaire, devenait plus considérable le vendredi, qui, comme on le sait, est le dimanche musulman. La mosquée dite du Vendredi, parce qu'il est d'usage d'y faire la prière en commun ce jour-là, et dont on aperçoit le minaret dans la partie sud de la ville, était alors remplie de fidèles. C'était même un spectacle assez étrange de voir les degri, tout en psalmodiant « Allah ! Allah ! » balancer la tête à la façon des ours jusqu'à complet hypnotisme. Chérif Amin évitait de préciser les mobiles de cette recrudescence de foi et des processions nocturnes qui avaient lieu à l'issue de la prière de l'*achâa*, c'est-à-dire environ une heure après le coucher du soleil. Le vieillard disait seulement, en hochant la tête, que le monde musulman avait surtout besoin de prières en ce moment, parce que de grands événements se préparaient pour les enfants du Prophète.

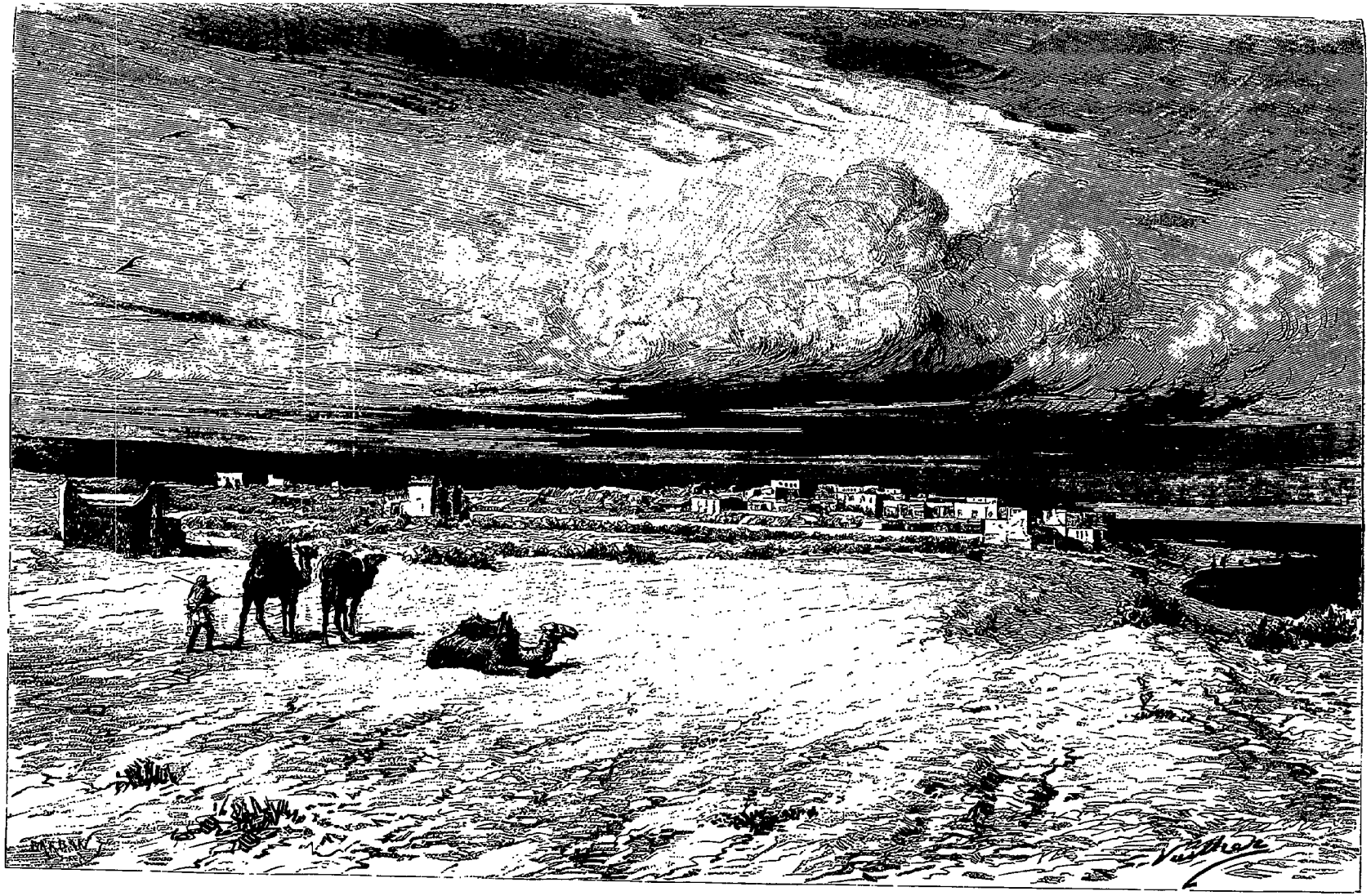
Ne pouvant espérer, comme à Moguedouchou, une escorte du gouverneur pour parcourir la ville et étudier ses rares monuments dans tous leurs détails, il fallait me contenter de rechercher des documents ethnographiques et principalement des échantillons de céramique. J'eus la bonne fortune de découvrir de fort jolies pièces, mais je ne les acquis qu'à des prix exorbitants. C'est ainsi que je trouvai dans une maison en démolition un superbe plat en céladon à côté d'un très beau plat persan du treizième siècle, qui figurent maintenant au musée de Sèvres. Lors de mon premier passage à Meurka, j'avais pu prendre quelques vues du marché, en me plaçant aux fenêtres de la citadelle.

Pour compléter mes renseignements, je fis demander à mon fidèle Julian mes appareils photographiques et, accompagné de cinquante hommes, mèche allumée, je gagnai les collines de sable qui dominent la ville.

Là, malgré le vent qui soufflait avec violence, et me dérangeait certainement moins que les curieux qui, très intrigués, se plaçaient à chaque instant devant l'objectif de mon appareil, j'obtins quelques résultats satisfaisants.

Sur ces entrefaites, Abdallah, le chef des Bimals, ayant appris mon retour à Meurka, m'avait envoyé ses deux frères pour me souhaiter la bienvenue et l'excuser de ne pouvoir venir en personne me saluer. Mais il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Braoua, vue prise du sud (voy. p. 388). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

était esclave de sa parole et ne voulait à aucun prix rentrer dans Meurka.

En revanche, il me conviait instamment à lui rendre visite en son campement d'Aouïou, où la place du *doumache* (bon ami) était toujours réservée dans son *gourgui*.

J'appris, en effet, que depuis le combat d'Agaren, qui vit la défaite complète des Çomalis et du sultan de Guélidi, Ackmed Yousouf — le Néron africain, — Abdallah avait juré de ne p'us remettre les pieds dans Meurka.

La mosquée de Cheikh Othman, située en dehors de la ville, avait été choisie comme lieu de rendez-vous intermédiaire pour le règlement des différends avec les gens de Meurka. C'est là qu'Abdallah attendait les vieillards et le gouverneur lui-même chaque fois que les intérêts de Saïd Bargach exigeaient une conférence.

Quoique le gourgui d'Abdallah ne fût pas très éloigné de la ville, je remerciai ses frères de sa cordiale invitation et je profitai de leur visite pour m'enquérir au sujet des agissements des chefs bimals, tels que Ali Esa, Abdallah, Gab et consorts, dont Omar Yousouf m'avait entretenu.

Après les études minutieuses faites à Moguedouchou, Meurka ne m'offrait rien de bien particulier pour me retenir longtemps. La mousson et les engagements pris avec mon nahouda m'obligeaient à faire diligence pour gagner Braoua, où je me proposais de faire une plus longue station, surtout si, comme je l'espérais, je découvrais quelques monuments contemporains des mosquées qui m'avaient fourni sur l'histoire de Moguedouchou des renseignements si précieux. Profitant du départ d'un boutre pour Zanzibar, j'expédiai trois colis à l'adresse de nos amis, et, après avoir fait charger sur notre propre embarcation une caisse de faïences rares et de spécimens d'histoire naturelle recueillis dans mon court séjour à Meurka, je pris congé du chérif Amin et des autorités de la ville. Le poste de la douane m'accompagna jusqu'au boutre et se crut obligé de saluer mon départ de quelques coups de feu, autant pour me faire honneur que pour en appeler à ma générosité.

C'est le 8 février, à minuit, que par une bonne brise nous quittâmes le havre de Meurka, où se balançaient une douzaine de boutres.

Au lever du soleil nous nous trouvâmes par le travers de Torré, petit village de trois à quatre cents habitants placé sur une pointe de rochers noirâtres, et qui, du large, nous parut fort triste et dépourvu de végétation.

Le territoire des Bimals, qui s'étend depuis Danané jusqu'à quelques lieues au sud de Meurka, compte dans l'intérieur quelques villages florissants, grâce au voisinage de la Ouébi, qui pare ce pays sablonneux d'une riche végétation. Ce fleuve qui, en arrière de Meurka, atteint quarante-cinq mètres de largeur sur quatre mètres de profondeur, se divise en plusieurs branches, qui portent la fertilité dans toute la région. Aussi les Bimals eurent-ils longtemps la réputation d'approvisionner Meurka, surtout en bestiaux et en cuirs.

Depuis le territoire des Bimals jusqu'à Braoua, la région est habitée par les Touni, tribu assez nombreuse, mais divisée par des rivalités.

A une heure de l'après-midi nous mouillions par le travers de Braoua, après avoir longé un plateau de roches et doublé les îlots Barette, dont la ligne forme une rade ouverte à tous les vents.

Un minaret isolé, bâti dans le sud de la ville, et un mât de pavillon sur la pointe nord, indiquent aux boutres la passe, que des rochers à fleur d'eau rendent dangereuse. L'aspect de Braoua est triste. Ses maisons en pierre, peu nombreuses et misérables, sont disséminées au milieu des huttes, qui s'étendent sur un terrain sablonneux et ne ressemblent pas aux huttes coniques de Moguedouchou et de Meurka. La ville se profile en long, et une partie s'en trouve cachée par un affaissement du sol au pied de petites collines de sable rougeâtre.

Comme Moguedouchou et Meurka, elle est entourée de murailles qui ont un faux air de fortifications, et possède une garnison de deux cents hommes. En ce moment, la plage ressemblait à une vaste fourmilière; la population fêtait la mise à l'eau d'un boutre avec force chants, tintamarre de trompettes, cris d'enthousiasme.

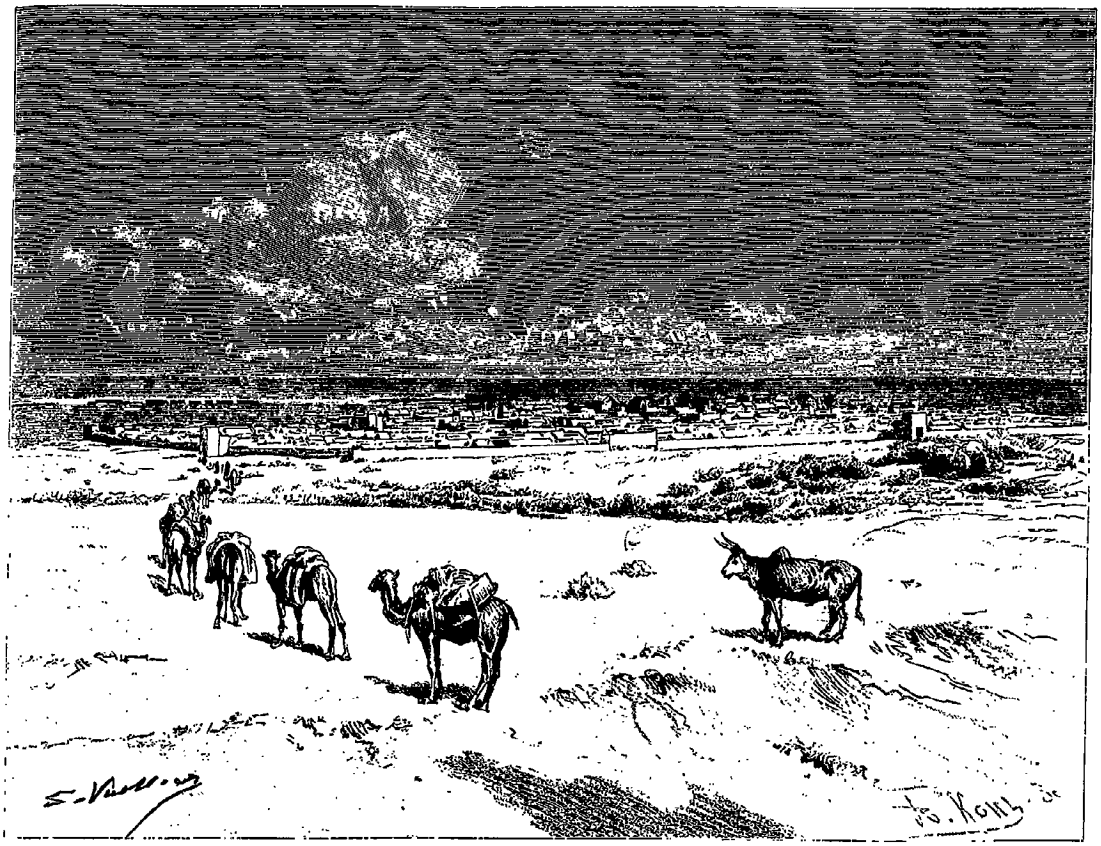
Par intervalles, le canon mêlait sa voix au brouhaha de la foule pendant que les travailleurs faisaient glisser sur le sable l'embarcation toute neuve et brillamment pavoisée. Aussi, à la faveur de l'émotion populaire, nous fut-il possible de débarquer presque inaperçus et d'éviter les importuns. Seul le frère de Salem, établi à Braoua depuis de longues années et qui avait été prévenu de mon arrivée, vint à ma rencontre aussitôt que le pavillon français de notre boutre lui eut été signalé. Il avait eu soin de nous faire préparer un logement dans la maison d'un négociant indien, voisine de la sienne, de manière à m'épargner tout souci. Nous allâmes ensemble saluer le gouverneur et, sans perdre de temps, nous nous mîmes à parcourir la ville afin de fixer pour le lendemain les points intéressants à étudier. Il faut avouer que ma déception fut grande: la ville, dépourvue de toute verdure, était aussi triste de près que de loin. Seuls, çà et là, au milieu des masures en torchis, quelques pans de murs ou quelques rares pignons de mosquées conservent encore des fragments de sculptures contemporaines de la grandeur de Moguedouchou et rappellent le passage des populations civilisées du Yémen et du golfe Persique. Les mosquées sont les seuls édifices publics. Sales et sans aucun caractère, elles sont au nombre de quatorze, réédifiées sur des ruines. En voici les noms par ordre d'ancienneté: Jamah, Abd-er-Rahmân, Atig, Cheik-Abd-el-Kader, Othman, Abou-Bekr-Sadik, Cheikh-Deher-Malleh, Hadji-Sim-beya, Cher-Maddé, Hadji-Ouelo, Feukih-Omar, Nour, Seyd-Omar et Seyd-Othman. Dans quelques-unes, les *gueubla* étaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ornées de faïences toutes modernes, à côté de quelques assiettes en vieux chine ; mais, en somme, rien ne méritait une description, ni même ne se prêtait à une reproduction photographique.

A défaut de documents archéologiques antérieurs à la domination des Adjouranes, dépossédés, suivant les uns, par les Gallas, et, suivant les autres, par les Touni actuels, j'étais réduit à étudier le Braoua moderne, bien différent des autres villes des Bénadirs.

En effet, ainsi que je l'ai dit, on n'y trouve pas les huttes coniques des Çomalis, mais des cases rectangulaires, couvertes en *macoutis*, comme chez les Sahouelis, et dont les parois sont revêtues d'un mortier rougeâtre fait avec l'argile du pays. Sur les terrasses de quelques maisons en pierre s'élèvent des cases légères, formant des habitations aériennes d'un curieux aspect. Il n'y a pas à Braoua, comme à Meurka ou à Mogueduchou, de citadelle ni de casernements pour la garnison ; les soldats du gouverneur sont logés un peu partout. Quant à la muraille, qui pourrait tout au plus mettre la ville à l'abri d'un coup de main du côté de l'intérieur, elle relie une série de fortins qui dominent les portes et dans lesquels veillent continuellement des sentinelles. Pendant la nuit, ces sentinelles s'isolent



Muraille de Braoua. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

dans leurs guérites en retirant l'échelle qui sert d'escalier.

Braoua possède cinq puits, grands et profonds, dont la construction remonte à des temps plus prospères. Ils sont, pour la plupart, alimentés par des infiltrations de la mer, et l'eau en est généralement saumâtre.

La physionomie paisible des habitants contraste avec l'allure arrogante et inquiète des populations que nous avions visitées jusqu'alors. Les races y sont très mélangées, et sur le marché, fort peu animé, où le maïs, les courges et les anchois désséchés au soleil s'échangent contre des produits vulgaires apportés de l'intérieur par caravanes, de nombreux Bédouins, au teint cuivré et aux mœurs douces, se mêlent aux Çomalis, plus bronzés, et aux Bédouins Kallalah et Ellaï, dont j'ai précédemment parlé dans mes descriptions du Guélidi. Il faut faire aussi mention des naturels de Djido, région baignée par la Ouébi et éloignée de quelques heures de Braoua. Leurs vêtements sont teints en marron foncé avec le suc d'une écorce, et leurs femmes se parent de colliers de perles, verroteries et coquillages entremêlés de morceaux d'étain ou de fer-blanc. De superbes bœufs aux longues cornes leur servent, de préférence aux chameaux, pour le transport des céréales, des peaux, des cornes de rhinocéros, du suif, de la myrrhe, de l'ivoire et de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gomme, qu'ils échangent, en quantités variables, sur le marché de Braoua contre les cotonnades, le fer, le vieux cuivre, la faïence, etc., que leur apportent des Arabes.

Parmi les produits les plus recherchés, il faut citer le *fallah-fallah*, écorce aromatique servant à faire des fumigations, le bois à poison (*ouabaïo*) et le *mogat*, sel à base de potasse fort employé dans la pharmacopée indigène, et qui sont apportés par les Çomalis de l'intérieur.

La fabrique des tissus de coton, qui, jadis, était si renommée, n'existe plus à Braoua que pour mémoire.

A part les anchois, pêchés avec un linge et qui sèchent sur les terrasses, en répandant une odeur infecte, il n'y a guère de ressources pour le commerce de la localité. Mes minutieuses perquisitions dans toutes les habitations de Braoua, facilitées par la popularité du frère de Salem et mon costume arabe, ne me procurèrent donc que peu de documents nouveaux.

Du reste, comme à Meurka, il suffisait que l'on me vît chercher des faïences et des antiquités pour que l'exagération des prix, établis aussitôt d'un commun accord, me rendît tout achat impossible. Je fus même obligé de renoncer à mes promenades à travers la ville, où sévissait alors cruellement la petite vérole. Les troupes de gamins curieux, grossies d'instant en instant, qui emboîtaient le pas derrière moi et me suivaient partout effrontément, gênaient aussi mes observations, et je préférai attirer dans notre domicile les gens de la localité qui pouvaient posséder quelques objets intéressants. On me proposait bien tous les spécimens de la fabrication du pays, entre autres les lances qui s'exportent dans toute la région du Djoub à Kismayo et chez les Bayouns, mais je ne pus découvrir aucun document archéologique. En compensation, je pris plusieurs vues de Braoua. Sous la protection d'une escorte que le *ouali* mit gracieusement à ma disposition, nous fîmes le tour de la ville en dehors des murs et nous choisîmes quelques sites avantageux.

La mosquée d'Abd-el-Kader, entre autres, réédifiée sur l'emplacement d'une mosquée très ancienne, nous arrêta tout d'abord. Un cimetière entoure ce monument, et, avant peu, les sables qui recouvrent déjà les tombes auront enseveli l'édifice lui-même sous leur linceul mouvant. Deux assiettes en faïence européenne très commune, encastrées dans le mortier au-dessus de la porte, attestaient des réparations récentes. De temps en temps, en effet, on déblaye l'issue de cette mosquée, qui est entretenue par un personnage influent de la contrée, le cheikh Abd el-Kader. Deux ou trois inscriptions emplâtrées dans la maçonnerie et enlevées sans doute à des sépultures voisines doivent mentionner les noms de quelques-uns des ancêtres du cheikh; mais je ne pus m'en assurer. Cette famille est alliée aux Abd el-Kader de Bagdad, dont l'un, Abd el-Kader el-Ghilani, fonda la fameuse *zaouïa* qui porte son nom.

Le cheikh embarqué à Meurka, à bord de mon boutre, lors de ma traversée de Zanzibar à Moguedouchou, et qui portait le nom de Cheikh Aouès Abd el-Kader, venait de Bagdad et représentait cette *zaouïa*.

Je le retrouvai entouré d'une cinquantaine de *metaouu*, qui ne le quittaient pas et auxquels il prêchait ses doctrines intolérantes. Leur lieu de réunion était une mosquée en dehors des murs, au nord-ouest de la ville, et qui portait le nom d'Aouès.

En suivant les remparts du sud-ouest, nous rencontrâmes des vestiges de sépultures arabes, datant de deux siècles au moins, et, en gagnant à travers champs la mosquée de Seyd-Omar; nous passâmes devant la tombe de M. Deale, agent de la maison Hantzing, de Zanzibar, qui fut assassiné traîtreusement en 1871. Il était trop tard pour visiter la tour de Braoua, qui s'élève sur un îlot placé sur le prolongement sud de la ligne des îlots Barette. Nous remîmes cette course au lendemain, et, en rentrant à la maison, je trouvai installés dans ma chambre quelques vieillards çomalis qui attendaient patiemment mon retour. Après les salutations d'usage, ils me déclarèrent avec aplomb que leur visite n'avait d'autre but que la demande d'un bon *bakchich*. La franchise de cet aveu ne m'émut point et je répondis à mes quémandeurs qu'ils s'étaient fort trompés en me prenant pour un nouveau débarqué sur la côte.

« Depuis dix mois que j'ai quitté Zanzibar, leur dis-je, aucun mécompte ne m'a été épargné. Tout le monde m'a trompé et exploité à qui mieux mieux, et comme mon voyage peut être encore long, je dois songer à ménager mes ressources. »

Je ne leur dissimulai pas non plus ma surprise d'une semblable demande après quatre jours de courses et de promenades dans la ville. Du reste, je n'avais pas le temps de me répandre en longs discours et je déclarai carrément à mes visiteurs que, Braoua, comme les autres villes des Bénadirs, étant sous la dépendance du sultanat de Zanzibar, je ne me croyais nullement obligé de faire des cadeaux à ceux qui ne me rendaient aucun service.

« Vous savez bien, ajoutai-je, que dans le Coran il est écrit : « Le voyageur est pauvre alors même qu'il « serait sultan ».

— C'est vrai, me répondit l'un des vieillards; mais puisque tu ne reconnais ici que l'autorité de Saïd Bargach, ne dépasse pas les murs de la ville qui en marquent les limites; ne te promène pas dans la campagne, ainsi que tu le fais tous les jours; ne t'aventure pas dans les mosquées des environs, car il est dangereux de passer dans l'ombre de nos lances. »

Je me contentai de hausser les épaules en réponse à cette fanfaronnade, et je repris :

« Tu me vois sans cesse me promener dans la ville avec un simple bâton à la main, et l'escorte qui m'accompagne dans mes excursions hors des murs suffit pour tenir en respect toi et les tiens. Si tu as dessein

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

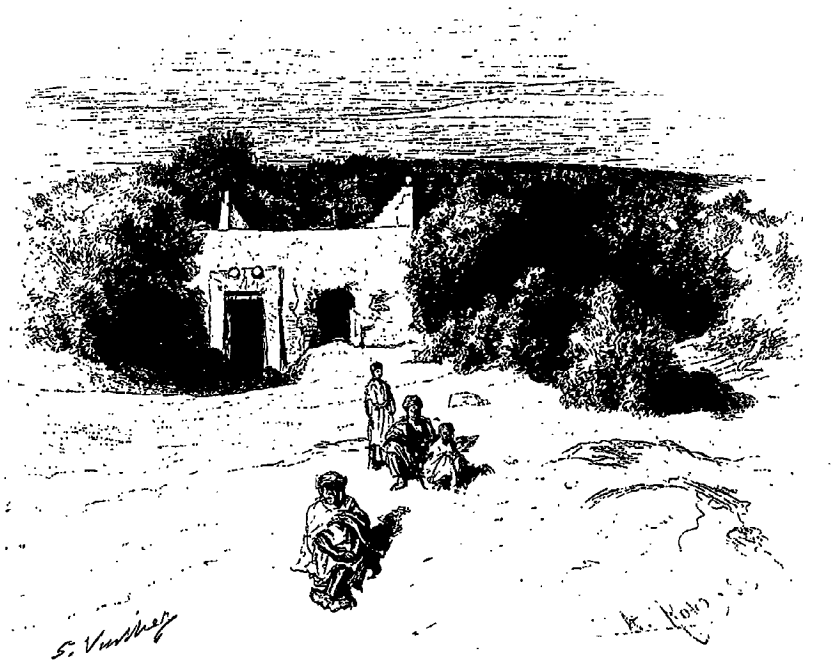
de mettre tes menaces à exécution, je t'en fournirai l'occasion, sans pour cela en être plus effrayé. Prends donc tes mesures, je t'attends. A demain! »

Je congédiai brusquement mes Çomalis, ayant de la peine à dissimuler mon irritation. Ils s'assirent en groupe devant la porte de ma maison, en ayant l'air de délibérer. Mais à l'arrivée du frère de Salem, que j'avais envoyé chercher, ces matamores changèrent complètement de ton et d'attitude. Les menaces se transformèrent en de plates excuses; les bourreaux des crânes étaient devenus doux comme des agneaux, et ils insistèrent auprès du frère de Salem pour qu'il me priât de taire leur tentative au gouverneur. En effet, le ouali n'aurait pas manqué de gratifier ce « chœur de vieillards » de quelques jours de fers, et cette perspective avait subitement abattu leur arrogance. Je cédai à ses prières, pour ne pas susciter de complications, et les choses en restèrent là.

Je n'ai pas besoin de dire que nos promenades ne furent nullement inquiétées.

Il nous restait à visiter le minaret qui se dresse sur un îlot et au sud-ouest duquel les bâtiments viennent mouiller pour se rapprocher des meilleurs puits. Nous nous y rendîmes par la plage, en profitant de la marée basse.

Les traditions placent dans le voisinage de la tour une importante agglomération de constructions aujourd'hui complètement enterrées sous les sables.



Mosquée d'Abd-el-Kader à Braoua. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie

C'est à peine si nous pûmes découvrir çà et là quelques vestiges de la plus florissante et de la plus antique cité fondée par les Arabes sur la côte orientale d'Afrique.

Quant au minaret isolé sur une pointe de rochers, c'est une simple tour surmontée d'une petite lanterne, avec un chemin de ronde. Son extérieur est bien conservé; mais il n'en est pas de même de l'escalier, dont le délabrement et la malpropreté éloignent tout visiteur. Je me contentai de déchiffrer une inscription placée à droite dans la cage de l'escalier et qui indique la date 1100 de l'hégire, ce qui permet d'attribuer le monument au cheik Ibrahim.

Les murs, recouverts d'une épaisse moisissure, laissent entrevoir quelques graphiques : seuls souvenirs des rares Européens de passage à Braoua. Une seule signature était bien lisible, celle de M. L. Price.

Après avoir pris quelques vues photographiques de la tour, nous rentrâmes à Braoua en traversant les carrières, où de vigoureux esclaves entamaient le roc à coups de pic.

A peu de distance de ce point est l'aiguade fréquentée par les matelots. L'eau y est fort bonne, et la chaleur torride du jour, jointe à la réverbération aveuglante des sables, me fit apprécier particulièrement ses qualités.

J'ai dit plus haut qu'en quittant Moguedouchou j'avais installé à bord de mon boutre une petite ménagerie qui comptait un aigle, des gerboises et quelques pintades vulturines. J'espérais augmenter le nombre de ces oiseaux, surtout à Braoua, où ils abondent.

Malheureusement j'avais compté sans la grande

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sécheresse, qui avait brûlé toute végétation. Les chasseurs que j'envoyai aux alentours de la ville ne purent me procurer qu'une seule pintade. On me demandait d'attendre encore quelques jours, et une de mes voisines, dont la peau blanche révélait une origine arabe, me priait aussi instamment de retarder mon départ.

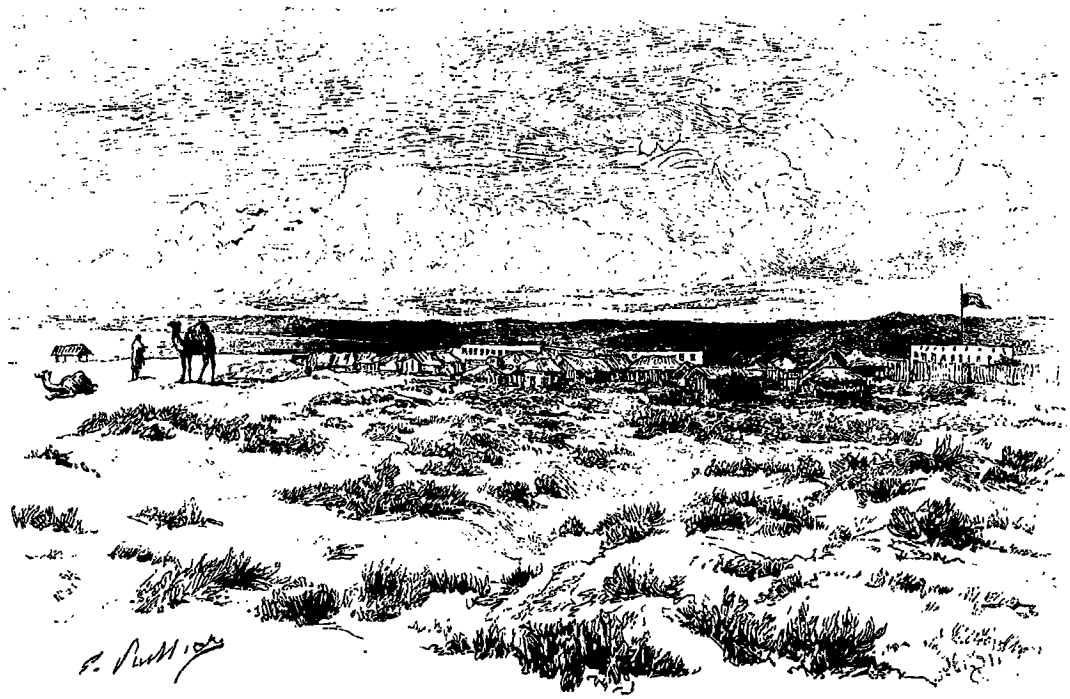
Mais j'avais terminé mes études, et nous nous embarquâmes le 14 au soir pour Kismayo. Au moment même où nous quittions Braoua, les Touni prenaient les armes pour courir sus à des bandits Kallallah[1] qui venaient de razzier leurs troupeaux.

Le 15 février, vers midi, nous nous trouvâmes par l'embouchure du Djoub, serrant la côte au plus près.

De grands arbres et des palétuviers formaient un massif jalonnant l'estuaire de ce fleuve qui sert de limite, du côté du sud, au vaste pays des Çomalis. Le Djoub, appelé encore Ouébi-Gananeh, sort du versant sud-ouest de la chaîne dont fait partie la montagne d'Alaba, où la Ouébi prend sa source. Après avoir traversé le pays des Gallas, qui s'étend au sud de l'Abyssinie, il se bifurque à Gananeh et, au lieu de se perdre dans les terres, comme la Ouébi, il va se jeter dans la mer, non loin du petit village de Gobouine.

Trois ou quatre îlots, dont l'un porte une tour avoisinant la passe du *Faon*, à quelques centaines de mètres d'une pointe de rochers nommée le cap Bissel, forment la baie de Kismayo.

C'est sur le Djoub, à la hauteur de Berbera, que



Kismayo (voy. p. 394). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

furent assassinés le malheureux baron de Deckens et ses compagnons. Les Çomalis m'avaient raconté maintes fois ce drame terrible, et, la veille encore, on m'en parlait à Braoua, où des indigènes j'achetai l'objectif d'un appareil de photographie ayant appartenu à la mission et qui portait la marque : « C. W. Haring, Brunschwig. »

Le *Welf*, navire de l'expédition, est toujours, selon les assertions des naturels, à l'endroit où il s'est échoué. De grands palétuviers ont poussé dans sa coque, et on peut l'apercevoir debout au fond des eaux comme un grand mausolée d'une étrange structure élevé aux glorieux martyrs de l'exploration africaine.

Plus heureux que l'infortuné Kingelbach, envoyé en 1867 par la princesse de Prusse à la recherche de l'expédition du baron de Deckens et dont j'ai souvent prononcé le nom, j'avais pu recueillir quelques renseignements qui confirmaient les appréhensions émises en 1873 par mon honorable ami le grand voyageur Henri Duveyrier.

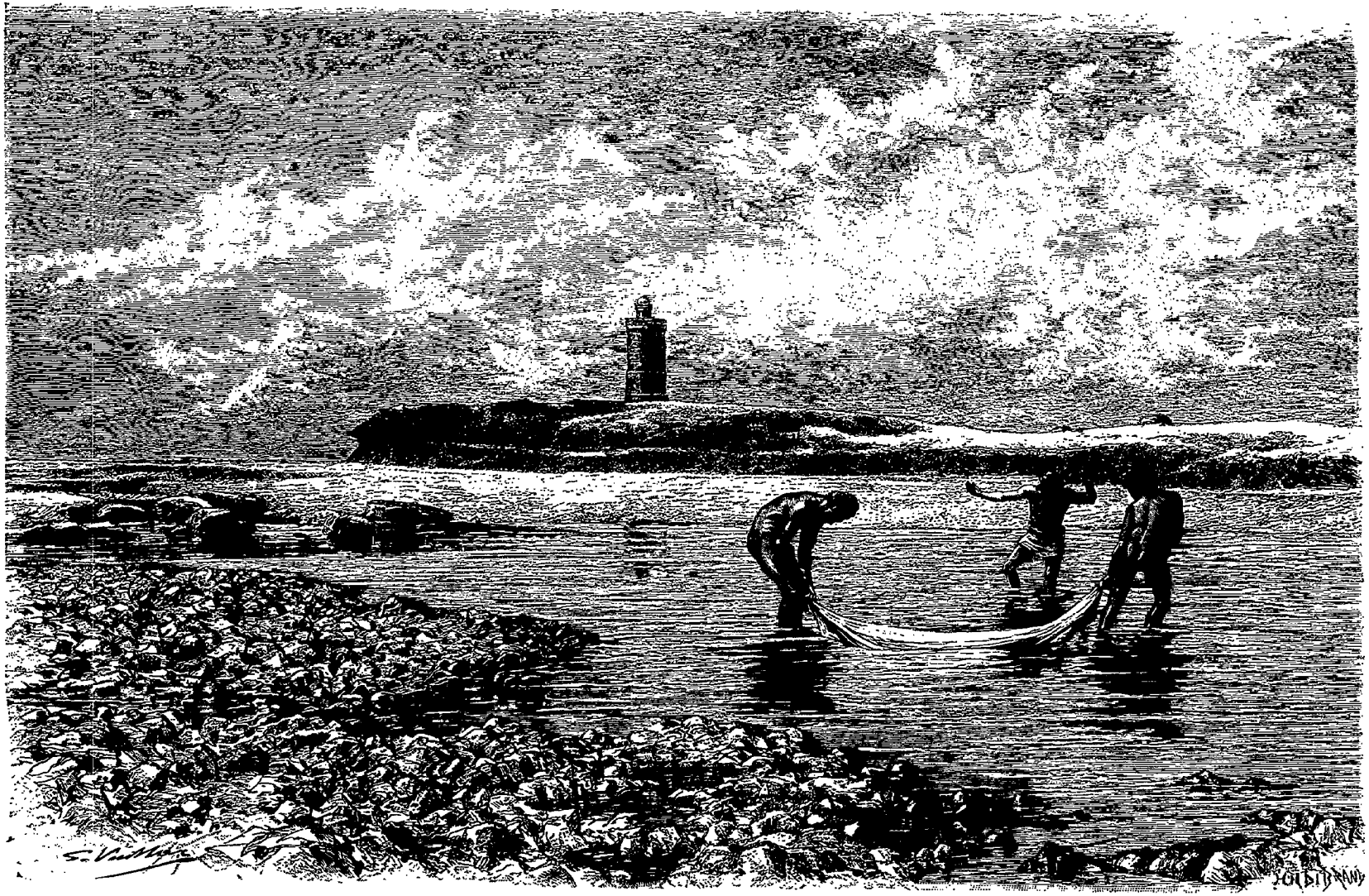
Le massacre avait été commis, en effet, à l'instigation des fanatiques Sénousiens Ouahabites, et c'est le chef Hasan-Ahmed qui, obéissant à la haine aveugle de la confrérie de Berbera, ordonna le massacre de ces hardis explorateurs.

Son fils, Ibrahim Ahmed, qui lui a succédé, détient encore le coffre en fer contenant l'argent ou les documents de l'expédition.

A mon arrivée à Guélidi et même à Moguedouchou, on s'imaginait que je voulais aller à Gananeh pour

1. Clans d'Haatimi ou de Bidah.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tour de Braoua (voy. p. 391). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reprendre ce coffre. Les indigènes ont vainement essayé de le forcer ; ils ont même été jusqu'à le mettre sur un énorme brasier, mais la serrure n'a pas cédé, au grand désappointement de ces barbares qui s'imaginent que le coffre contient un trésor inestimable. Aussi, lorsque nous étions campés à Ouarman, les adeptes de Sidi es-Senoûsî répétaient-ils dans les mosquées de Dafit l'anathème destiné à soulever contre nous toutes les populations : « Ceux qui accompagnent les chrétiens sont *koufar* comme eux ».

L'embouchure du Djoub, commandée par deux fortins, ne présente rien de bien remarquable. A l'exception de quelques bouquets d'arbres disséminés au nord, les deux rives sont sablonneuses et uniformément arides.

La barre est assez difficile à franchir et a une réputation dangereuse ; mais, une fois qu'on l'a passée, le trajet jusqu'à Gobouine s'effectue facilement.

Ce village est situé sur la rive gauche du fleuve, à environ trois milles de la mer. On y compte à peu près deux cents habitants, qui échangent de l'ivoire, des bestiaux et du beurre contre les grosses cotonnades et les zagaies à lame très large, en forme d'as de pique, fabriquées exprès pour ce marché.

Une muraille entoure le village, et de rares maisons en pierre apparaissent au milieu des huttes.

Le drapeau de Saïd-Majid y fut planté par Sef-Mur, peu de temps après la conquête de Braoua. Le gouverneur y installa tout d'abord un poste de quelques hommes et vint ensuite fonder la ville de Kismayo, dont les premières cases s'élevèrent au fond de la petite crique abritée par le cap Bissel.

Lorsque, avant le traité secret d'août 1877, les Égyptiens vinrent disputer les Bénadirs au sultan de Zanzibar, ils relièrent par un pont volant les deux fortins qui commandent l'entrée du Djoub, et laissèrent à Gobouine une garnison dépendante du gouverneur de Kismayo, nommé alors Redouan-Pacha, et qui plus tard fut gouverneur de Berbera.

Au moment de mon passage, Gobouine comptait une garnison de cent cinquante hommes, nécessitée par les agressions constantes des Kallallah. En effet, il y avait à peine quelques mois que cette garnison, réduite alors à soixante hommes mal armés, avait été attaquée par plus de six cents Çomalis. La nuit était noire et pluvieuse ; cependant, malgré leur nombre, les assaillants furent tenus en échec, et quarante-cinq d'entre eux furent tués. La garnison aurait sans doute fini par succomber, en dépit de son courage, si l'arrivée de renforts envoyés par le oualis de Kismayo n'avait mis les Kallallah en complète déroute.

Quelques jours après, alors que le conflit semblait définitivement réglé entre les vieillards et le gouverneur, trois soldats, furent surpris par une troupe de Kallallah et percés de coups de lance.

Le lendemain, trois Kallallah tombaient sous les coups des soldats, et cette rigoureuse application de la peine du talion sembla rétablir la paix pour quelque temps.

Mais les deux camps se surveillaient, prêts à en venir aux mains à la première occasion.

Les Çomalis étaient moins arrogants envers Nassi-Poundé, petit chef nègre riverain du Djoub et qui habitait en amont de Gobouine, à quarante-huit heures de marche environ.

Nassi-Poundé était autrefois esclave des Touni ; il parvint à s'échapper avec quelques autres malheureux. Les fugitifs vécurent misérablement dans les bois et se cantonnèrent auprès d'une petite lagune, où ils se fortifièrent.

Bientôt rejoints par d'autres esclaves, ils choisirent Nassi-Poundé pour leur chef. Aux huttes primitives qui servaient de refuge à ces malheureux succéda un village important, et aujourd'hui Nassi-Poundé est, dit-on, à la tête de sept mille hommes et n'attend qu'une occasion favorable pour marcher contre les Touni.

La haine bien naturelle de ces anciens esclaves contre leurs oppresseurs permet de supposer que le combat ne sera pas à l'avantage des Çomalis. La victoire de Nassi-Poundé assurerait dans l'avenir la navigation du Djoub et servirait les intérêts de Saïd-Bargach, en même temps que ceux de l'humanité.

Lorsqu'en venant de Braoua on a doublé le cap Bissel, on longe, ainsi que je l'ai dit, trois ou quatre îlots reliés par une ligne de brisants qui ferment la baie de Kismayo.

Cette baie, toujours calme, même par les plus gros temps, est ausssi nommée la baie du Refuge.

La passe du « Faon », ainsi appelée du nom du navire anglais qui en 1876 et 1877 fit l'hydrographie de cette côte, est indiquée par une tour, de construction récente. On la prend en laissant l'îlot à tribord et en mettant le cap droit sur le palais du gouverneur, qu'on aperçoit au fond de la baie. Un navire de cinq cents tonneaux peut mouiller sans danger à un mille et demi de terre environ.

Au pied d'une chaîne de collines couvertes de forêts d'acacias mimosas, et qui se prolonge vers le sud-ouest, s'élèvent quelques constructions en pierre et le fort sur lequel flotte le drapeau du sultan de Zanzibar. Ces bâtiments dominent une agglomération de cases où habitent les négociants et les soldats de la garnison.

Des Çomalis appartenant en majeure partie aux Ouarsanguélis et aux Medjourtines habitent un quartier éloigné de quelques centaines de mètres. Là, au nombre de deux cents environ, ils vivent du pillage des tribus voisines, tout en élevant des troupeaux.

Jadis Kismayo était sans cesse en butte aux attaques des Kallallah, qui prirent ensuite Gobouine pour centre de leurs opérations. Je me rappelais avoir vu en 1877 le bazar et le marché protégés par une palissade devant le fort du gouverneur.

Cette palissade était toujours debout et servait d'enceinte au parc d'artillerie. Trois portes y donnent accès, gardées par des canons toujours chargés, et surmontées de guérites, où se tiennent des vigies en permanence pendant la nuit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mon débarquement ne s'était pas effectué, comme à Braoua, presque inaperçu. Au moment où nous jetions l'ancre à deux encablures du rivage, une vingtaine de Çomalis étaient réunis en *chirki* ou conseil sous un petit hangar. Ils vinrent au-devant de moi et me reconnurent : c'étaient des Çomalis-Medjourtines, et l'un d'eux, pendant mon dernier voyage au cap Guardafui, avait été quelque temps à mon service.

Aussi m'escortèrent-ils jusque chez le gouverneur, invitant tous les guerriers que nous rencontrions sur notre passage à venir voir *Faïah*.

C'est ainsi que le sultan Osman-Mahmoud m'avait autrefois baptisé, trouvant sans doute mon nom trop difficile à prononcer.

J'arrivai chez le gouverneur à l'heure du *barza*.

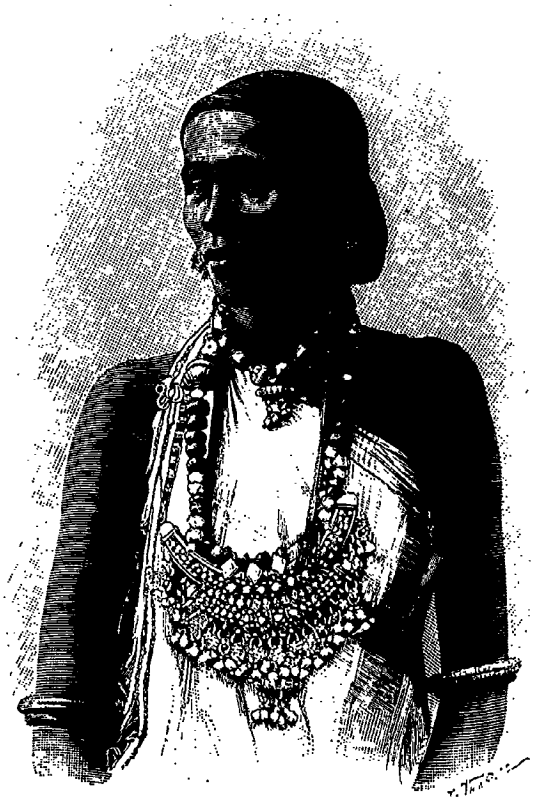
Seyd ben Seyd, parent de Saïd-Bargach, est un jeune homme fort affable. Sa réception fut des plus cordiales et il m'offrit l'hospitalité chez lui. Je crus devoir refuser, car je m'attendais à recevoir la visite d'une foule de Çomalis et je ne voulais pas être indiscret. Je préférai loger chez Ismaïl, brave Indien, directeur de la douane, et résidant à Kismayo depuis longtemps. Nul mieux que lui ne pouvait me donner des renseignements sur la contrée, comme aussi me servir de guide dans la ville et les environs.

Nous allâmes tout d'abord visiter ensemble les ruines du vieux Kismayo sur les hauteurs du cap Bissel. Au milieu des ronces et des épines, nous finîmes par découvrir les vestiges des anciennes habitations et même une vieille mosquée entourée de sépultures.

Mais aucune inscription ne nous fournissait la date de ces débris. Cependant le mode de leur construction en corail et en chaux permet de les attribuer aux navigateurs du treizième siècle. Je ramassai seulement quelques fragments de poteries grossières et informes, en même temps que plusieurs coquilles terrestres semblables aux hélices et bulimes recueillis sur les hauteurs de Moguedouchou. Les fourrés fourmillaient de gazelles, qui, curieuses, s'arrêtaient un moment pour nous regarder et disparaissaient ensuite dans leur course aérienne. Je ne me mis pas à leur poursuite, qui aurait pu me conduire trop loin, mais je m'attachai à la capture d'un aigle à collier blanc (*Falco vocifer*) semblable à ceux du Guélidi. Je fus assez heureux pour l'atteindre, mais, d'un vigoureux coup d'aile, l'oiseau superbe remonta dans les airs pour s'en aller tomber plus loin dans la mer.

Le souvenir de mon aventure de Guélidi avec un aigle semblable et le voisinage des requins qui se jouaient dans la baie m'empêchèrent de me jeter à la nage pour repêcher cette belle pièce d'histoire naturelle.

Je cherchai vainement un monticule grâce auquel je pusse prendre quelques clichés photographiques de la superbe rade de Kismayo. Le peu de hauteur des dunes sur lesquelles je dressai mon appareil ne me permit guère que d'obtenir la reproduction du quartier avoisinant. Derrière ce premier plan apparaissait le village çomali, et c'était tout.



Femme medjourtine (voy. p. 396). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

J'avais une forte envie d'aller à Gobouine avec un petit détachement qui partait le soir même. Le gouverneur acquiesçait à mon désir, mais j'étais obligé par mon contrat d'économiser mon temps.

En outre, mon nahouda ne connaissait pas le *khor* ou chenal dans lequel nous allions nous engager en quittant Kismayo. Il nous fallut donc trouver un pilote connaissant la côte des Bayouns et traiter avec lui. Je renonçai à cette course sur les rives du Djoub, sans cesse visitées par les Gallas, aux flèches empoisonnées, et, pendant que le gouverneur et Ismaïl se mettaient à la recherche d'un *rouban* ou pilote, je me laissai entraîner par les Medjourtines à rendre visite à leurs chefs dans leurs cantonnements. Je me reportai volontiers aux longs mois que j'avais passés jadis dans les environs de Guardafui.

Malgré toutes les misères et toutes les privations endurées dans ces pays désolés, j'y avais certainement moins souffert que sur les rives de la Ouébi et j'avais trouvé sous le gourgui de Nour-Osman et d'Osman-Mahmoud, souverains de la Medjourtine, une hospitalité tout autre que celle du cheikh des Gobrons.

Le manque de cours d'eau et l'aridité naturelle du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sol, accrue encore par quelques années successives de sécheresse, avaient forcé ces braves gens à émigrer, et la baie du Refuge était devenue l'asile d'une colonie de Medjourtines. Leur village était certainement plus florissant que ceux du golfe d'Aden ; hommes et femmes y conservaient avec soin le costume et les bijoux du pays. A côté des cases, longues comme celles de Bender-Meraya et de Bender-Gasem, s'élevaient ces modestes gourguis, faits de nattes et de peaux, qu'un chameau peut porter avec son misérable mobilier. J'y trouvai ces ustensiles de cuisine qui ressemblent à ceux de l'âge préhistorique : les *djija*, vases grossiers en bois pour le lait ; le *jejo*, sorte de bombe en cuir pour mettre la graisse ; la *gorba*, outre pour la provision d'eau. Les lits y étaient aussi formés par quatre montants supportant un châssis.

Mais je ne pouvais demeurer longtemps auprès des émigrants de la Medjourtine, car un chef de Kiama était arrivé la veille pour se ravitailler, à bord d'un *tépé* (embarcation plate et fort allongée à l'avant et à l'arrière), et il fallait profiter de son passage.

Nous convînmes qu'il nous servirait de pilote jusqu'à sa résidence et qu'il nous fournirait ensuite un habile marin connaissant bien le khor et pouvant nous mener à travers le dédale des îles.

Le séjour de Kismayo ne m'offrait plus rien de curieux à étudier, et, le 17 février, dès l'aube, nous sortîmes de la rade par la passe déjà décrite et nous nous laissâmes porter par une petite brise dans le superbe chenal qui, depuis Kismayo jusqu'à Lamô, déroule entre la côte et l'archipel des Trois-Cents-Iles ses capricieux méandres.

Ces îles, de formation madréporique, ont dû appartenir au continent africain, dont elles ont été lentement séparées par la violence des moussons et le séculaire travail des eaux. On retrouve, en effet, sur chacune d'elles une faune et une flore semblables à celles du continent.

Notre boutre, poussé par une bonne brise, glissait majestueusement sur les eaux calmes du khor, dont le miroir reflétait sa grande voile blanche.

A notre gauche, des îlots couverts de palétuviers et de hauts cocotiers, au milieu desquels s'élevait parfois dans l'air frais du matin une svelte colonne de fumée, ressemblent à des corbeilles de verdure posées sur la nappe immobile d'un lac.

A droite, sur la plage verdoyante, nous distinguons une multitude d'aigrettes et d'autres échassiers, formant une longue ligne blanche, tandis que d'énormes singes se balancent aux arbres en nous jetant des regards curieux. Cette navigation tranquille, sans le plus léger roulis, au sein d'une nature riante et sereine, me remplissait de ravissement, et, assis sur la proue recourbée de ma barque, je me serais cru à bord d'un yacht élégant et en train de faire une excursion de plaisance, si l'atroce odeur de requin pourri qui constituait la principale nourriture de mon équipage, ne m'eût rappelé le voisinage de l'Afrique barbare.

Après quatre heures de promenade, nous atteignîmes Kiama. Nous mouillâmes à une faible distance de la plage, dans une petite baie au fond de laquelle quelques misérables huttes en macoutis constituent tout le village. Sur la plage, des pêcheurs prenaient des anchois avec un linge. Plusieurs Bayouns accoururent à ma rencontre et me conduisirent auprès du frère du chef auquel nous avions rendu visite la veille à Kismayo.

Le pays est pauvre, presque dénué de ressources, et la sécheresse augmentait encore la misère de la population. Cependant, malgré leur profonde indigence, les Bayouns ne voulaient pas manquer aux lois de l'hospitalité. A défaut de lait, ils nous offrirent un peu d'eau et du *felfel* ou *dourah* grillé. Puis ils se concertèrent pour me faire un cadeau de bienvenue, et c'est à grand'peine qu'ils purent trouver dans toute l'île de Kiama quelques œufs et une poule plus qu'étique.

Je les remerciai avec effusion de cet empressement cordial si différent de l'accueil que j'avais rencontré jusqu'alors, mais je me gardai bien de rien accepter de ces pauvres gens. En revanche, je leur demandai de me faire voir des vestiges d'anciennes habitations. Ils me conduisirent tout d'abord vers un vaste cimetière, où quelques sépultures sans importance disparaissaient sous l'envahissement de la végétation. Seules deux entrées monumentales défiaient encore les injures du temps, grâce à la solidité du béton de chaux et de corail employé pour leur construction. Il ne me fut pas possible de déchiffrer l'inscription que portait l'une d'elles, entourée d'un encadrement sculpté assez riche. Lorsque je me mis à apprêter mes instruments de photographie pour prendre un souvenir fidèle de ces mausolées, les Bayouns, craintifs et superstitieux, me laissèrent seul avec mes serviteurs, pour ne pas voir ce que j'allais commettre contre leur *ziarah*. C'est, en effet, sous le nom de *ziarah* qu'on désigne dans ces régions ces antiques monuments funéraires sur l'origine desquels on ne retrouve aucune indication précise. Les indigènes y viennent pieusement en pèlerinage à certaines époques de l'année, et dans presque tous, comme dans celui de Kiama, je trouvai des brûle-parfums en terre grossière apportés par les pèlerins. Les Bayouns m'invitèrent ensuite à aller visiter encore une ou deux ziarah dans l'intérieur de l'île.

Non loin de ces sépultures sans caractère s'élèvent quelques habitations récentes.

Je ne rapportai rien de bien intéressant de cette excursion, mais il me fut loisible d'apprécier les terribles effets de la sécheresse. Tout était brûlé, anéanti, et je me demandai où les rares chèvres rencontrées chemin faisant pouvaient trouver leur pâture.

En même temps, et par analogie, je me représentai les chèvres de Port-Saïd courant après de vieux papiers et s'en nourrissant presque exclusivement. Cette ressource même manquait aux dernières survivantes des troupeaux de Kiama, ravitaillés d'ordinaire par Kismayo.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

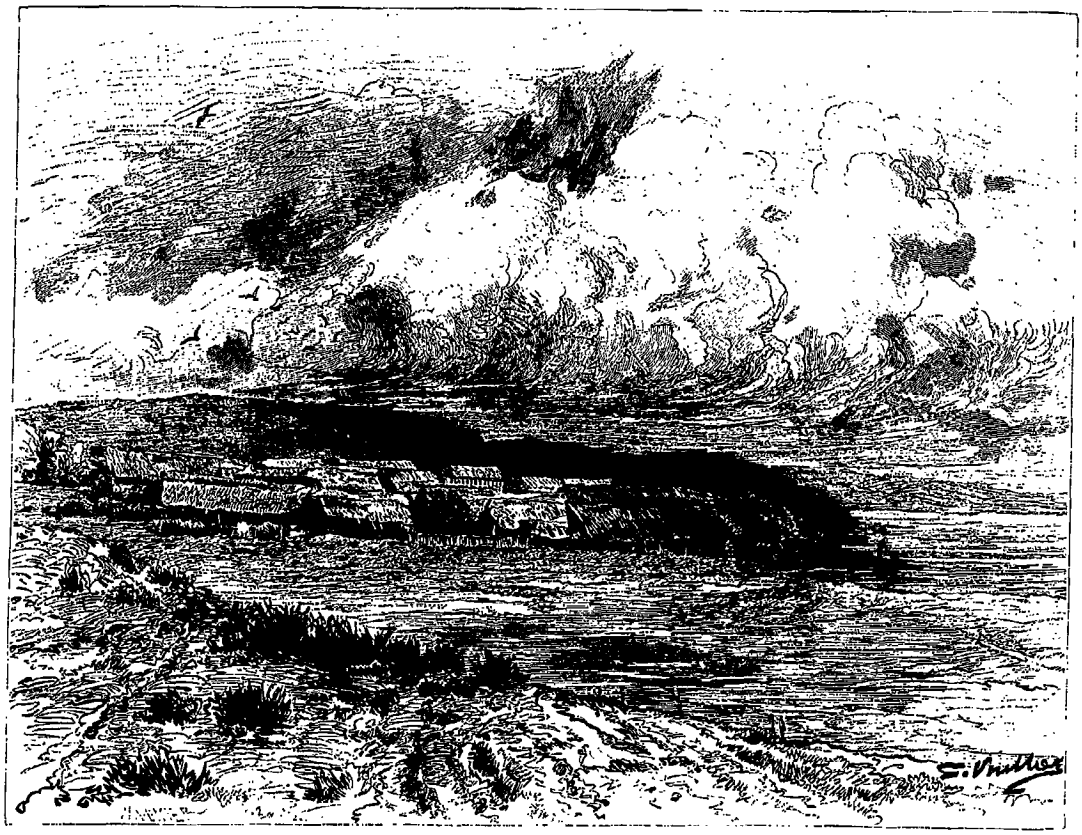


Gourgui medjourtine de Kismayo. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le sol de l'île, en compensation, m'offrait quelques documents. J'avais ramassé pendant mon excursion des coquilles terrestres semblables à celles que j'avais trouvées sur les collines du continent, ce qui confirmait encore mon hypothèse de la formation de l'archipel des Trois-Cents-Iles. J'avais rencontré aussi les mimosas, le *Capparis sodata*, le *Rhamneus jujubensis*, etc., qui forment également la flore du littoral sous cette zone, et quelques insectes desséchés à l'appui de la même supposition.

Je pris congé de mes hôtes dans l'après-midi pour aller visiter Oungoumi, île voisine de Kiama. Là je ne rencontrai aucun habitant, mais une véritable petite ville arabe en ruines, jadis close d'une muraille. Des pans entiers de murs sont encore debout; des ouvertures ogivales, les pieds-droits des portes et quelques profils attestent encore l'élégance de ces constructions solides, qui n'ont cédé après de longs siècles que sous l'effort persistant d'une végétation puissante. On trouve en maints endroits des blocs énormes effondrés d'une seule masse, tandis qu'un arbrisseau étend ses branches frêles à la place qu'ils occupaient. Je visitai une à une toutes ces constructions, dans l'espoir de découvrir quelque inscription et surtout quelque vieille



Kiama (voy. p. 396). Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

faïence encastrée dans la maçonnerie, mais je ne pus rien trouver d'intéressant. Je ne fus guère plus heureux dans mes recherches au milieu de sépultures monumentales situées au fond d'une petite crique au bord de la mer. Cependant, en regardant au fond d'un puits où j'avais quelque chance de trouver des débris de poteries, je fus agréablement surpris par l'apparition subite d'une superbe chouette qui y avait élu domicile. Je capturai ce bel oiseau malgré sa résistance *unguibus et rostro* et lui donnai l'hospitalité dans la ménagerie du bord. Afin d'éviter les désagréments de la marée basse, qui nous aurait laissés complètement à sec et aurait couché l'embarcation sur le flanc, nous renonçâmes au mouillage d'Oungoumi et partîmes pour Touhalla. Nous amenâmes notre voile à la nuit tombante et nous mouillâmes à l'abri.

Le lendemain matin, à huit heures, nous arrivions en vue de Touhalla.

Du mouillage on n'aperçoit pas une seule hutte; le village est masqué par des hauteurs sur lesquelles on distingue des emplacements défrichés et semés de *taâm*. Des échelles placées contre les rochers servent de débarcadère; et le mot échelle est même un peu présomptueux pour désigner de simples solives entaillées, sur lesquelles des femmes pesamment chargées de cauris se livraient à une gymnastique vraiment vertigineuse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les coquillages appelés *cauris* constituent tout le commerce des Bayouns, et l'on en trouve des pêcheries tout le long de la côte. Ce sont principalement les femmes et les enfants qui se livrent à cette pêche. On les voit à marée basse, accroupis dans des flaques d'eau, gratter le sable ou la vase avec une coquille un peu large qu'ils tiennent dans la main droite.

Ils amoncellent devant eux en un petit tas les matières extraites, lavées au fur et à mesure, de la main gauche.

Au milieu des débris de coquilles et des détritus de toute sorte, ils finissent par trouver quelques cauris. Il en faut trois mesures pour une mesure de taâm. Cet échange est centralisé par des revendeurs, qui, sur de petites embarcations plates munies de voiles en paille, vont porter les cauris ramassés tout le long de la côte dans quelque localité plus importante où se fait le commerce en gros.

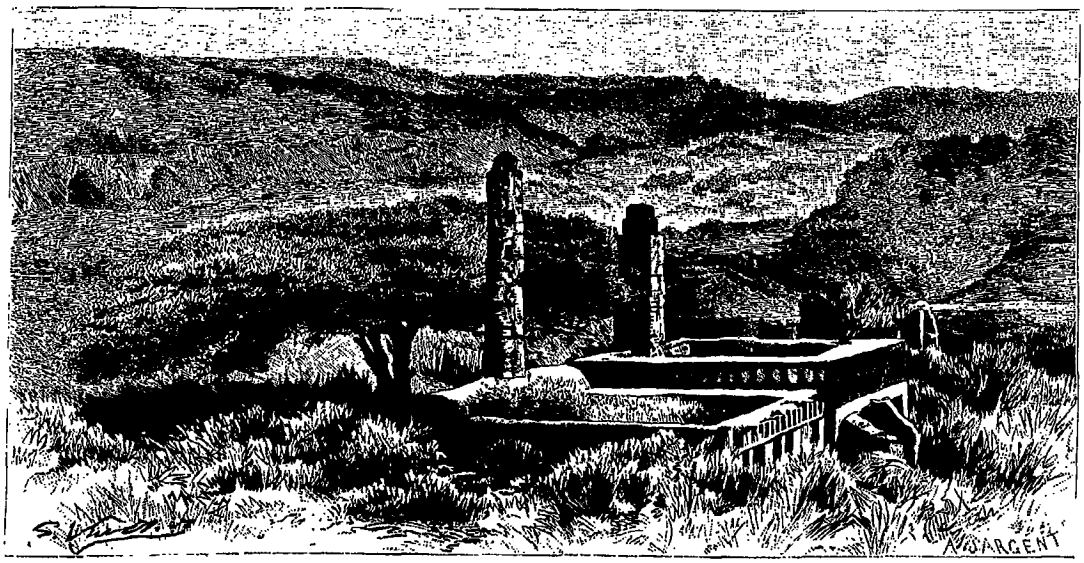
Les malheureux occupés à cette pénible besogne se disent heureux quand ils peuvent gagner cinq francs par mois ; et Dieu sait à quel état misérable et maladif les réduit cette pêche!

Touhalla était la résidence de notre pilote. Ce village, plus riant que Kiama, nous fit le meilleur accueil.

La vue de dattiers et de cocotiers me causa une surprise agréable, et, à défaut de lait, nous dégustâmes quelques *madaf* (jeune coco) avec un véritable plaisir.

Le tabac et le taâm forment les principales cultures de Touhalla, mais ils suffisent à peine aux besoins des habitants, quoiqu'ils soient peu nombreux.

Le village possède quelques constructions en pierres, une mosquée assez propre, et l'on y trouve de l'eau



Sépultures monumentales de Kiama (voy. p. 396). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

potable. Mais il ne renferme aucun vestige d'une ancienne occupation. Les quelques ruines qui subsistent encore sont dans l'intérieur de l'île, et, d'après la description que m'en firent les naturels, elles sont semblables à celles d'Oungoumi, c'est-à-dire sans inscriptions et sans détails remarquables. Quelques heures m'ayant suffi pour connaître Touhalla, nous y laissâmes notre pilote, et c'est le chef même du village qui tint à nous conduire à Toula.

Pendant notre excursion à travers l'île, ce brave homme avait envoyé à notre boutre de la volaille, des œufs et des cocos, et j'avoue qu'après avoir vu de près la misère des indigènes, je me trouvai tout honteux de ce cadeau fait à mon insu, avec une discrétion que je n'avais pas rencontrée jusqu'alors.

Le chenal que nous descendions, quoique très large, offre aux embarcations d'un certain tirant d'eau un passage assez resserré.

La limpidité des eaux et le temps superbe qui favorisait notre voyage en indiquaient suffisamment les limites pour que, au besoin, nous eussions pu nous passer de pilote. Mais l'atterrissage à Toula oblige parfois, suivant l'heure de la marée, à prendre le large, et les passes sont dangereuses et remplies d'écueils à fleur d'eau.

Nous fûmes précisément obligés de contourner Toula, île basse et longue, du milieu de laquelle un grand palmier se dresse comme un mât de pavillon et marque l'emplacement du village.

Toula possède une magnifique plage ; à notre arrivée un grand boutre y était en réparations. Quelle ne fut pas mon inquiétude en reconnaissant dans son capitaine le même nahouda à qui j'avais confié à Meurka trois colis de mes collections, dont une caisse de crânes !

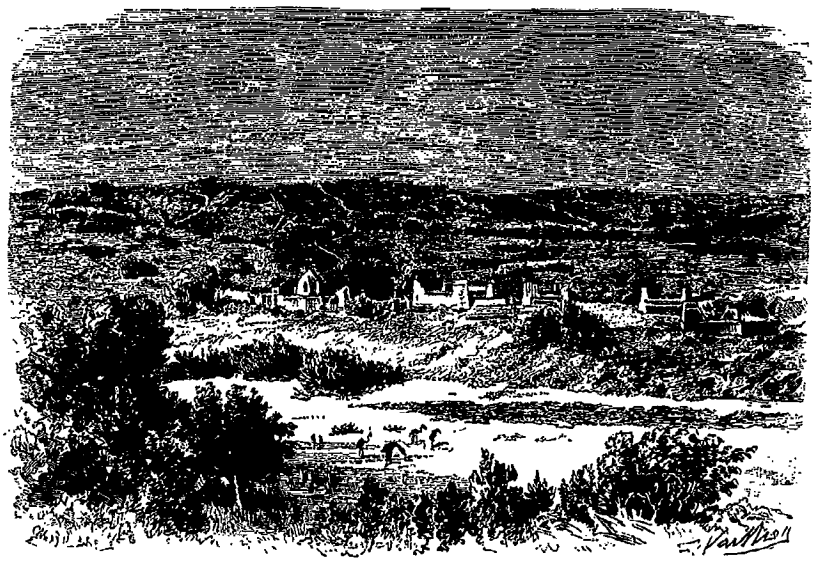
Mon anxiété fut heureusement de peu de durée. Le capitaine me rassura aussitôt ; son boutre avait talonné sur une roche au sortir de Kismayo, et tandis que les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

marchandises de la cale étaient toutes plus ou moins endommagées, mes caisses, isolées par bonheur dans la chambre de l'embarcation, étaient restées intactes. Du reste, il était facile de les apercevoir à l'abri sur la plage, au milieu du campement des matelots. Je m'empressai tout d'abord d'aller constater la véracité de ses paroles, et je trouvai, en effet, mes caisses en parfait état. Mes collections l'avaient échappé belle; mais comme elles devaient encore arriver à Zanzibar avant moi, je les laissai aux bons soins du capitaine en leur souhaitant pareille chance jusqu'à destination.

Toula est un village fort ancien, et au milieu des paillotes, de mosquées de construction récente et de quelques maisons en pierres, on aperçoit des sépultures monumentales de même caractère que celles de Kiama. Sur un monticule, une masure sans caractère sert de caserne ou mieux de poste à quelques soldats du sultan de Zanzibar. Les Çomalis Kallallah faisaient en effet de fréquentes invasions dans l'île et terrifiaient les Bayouns par leurs déprédations. Femmes et enfants étaient généralement enlevés et emmenés en esclavage.

Ces malheureux se plaignirent à Saïd-Bargach, et implorèrent aide et protection. Pendant un certain temps un poste de dix hommes rattacha Toula à Lamo et à Kismayo; mais aujourd'hui que l'ordre semble rétabli, il n'y a plus dans l'île que quatre hommes, pour la forme. Cependant la présence de quelques soldats ne serait pas inutile sur certains points dont j'aurai à parler plus tard. Notre arrivée à Toula coïncidait justement avec celle du frère du gouverneur de Kismayo, qui m'offrit l'hospitalité et se mit à ma disposition pour tous les renseignements que je désirerais.



Vieux cimetière arabe à Toula. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Nous allâmes visiter ensemble au nord-est de l'île la ziarah de Ferado.

La colonne de cette sépulture était surmontée d'une potiche en vieille faïence de Java, et dans la maçonnerie même se trouvait emplâtrée une tasse de la même pâte que les poteries trouvées dans les fouilles de Moguedouchou. Ne voulant pas contrarier les Bayouns, qui m'accueillaient avec tant d'affabilité, je n'essayai pas de m'emparer de ces documents, dont l'âge était indiqué jadis par une inscription aujourd'hui disparue et qui sont regardés avec une vénération respectueuse.

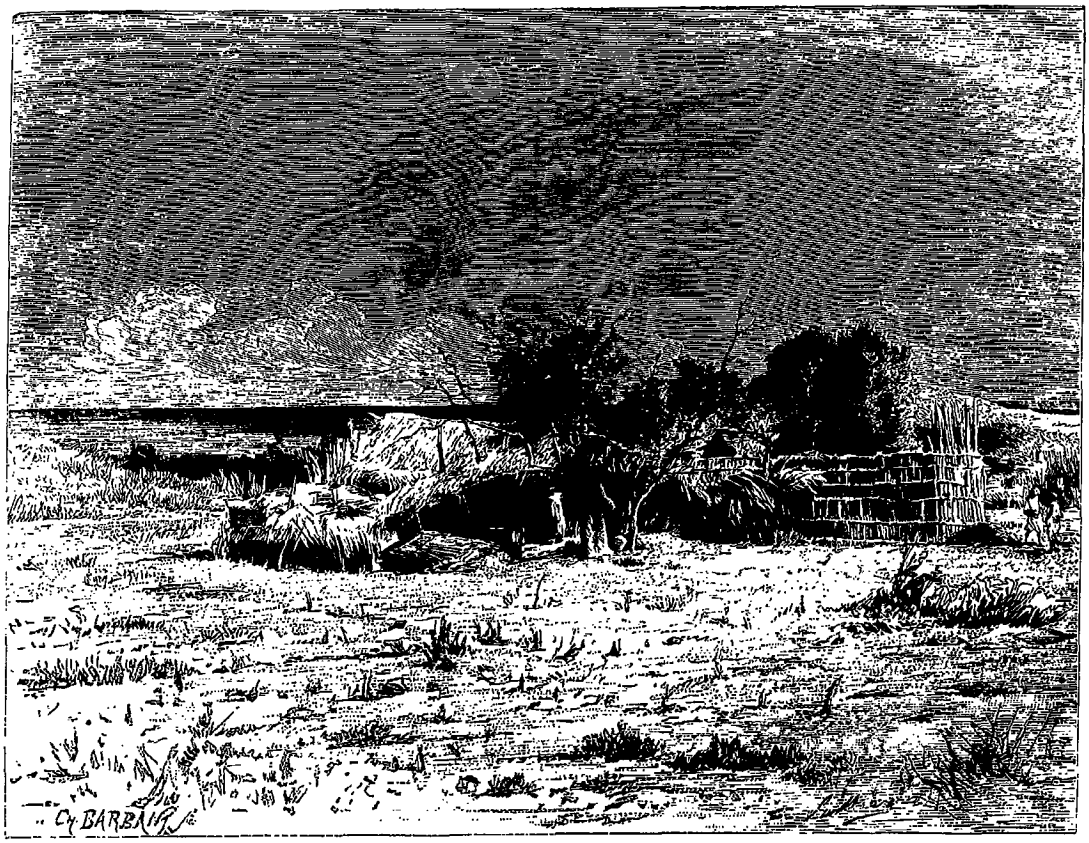
Nous revînmes sur nos pas pour visiter une mosquée en ruines isolée dans les bois. J'avais envoyé mes serviteurs au boutre pour m'en rapporter mes appareils de photographie. Ils revinrent assez à temps avant le coucher du soleil pour me permettre de photographier le vieux cimetière arabe situé aux abords du village et qui ne manquait point de poésie.

Toula est presque circonscrit par la mer, qui, à marée haute, envahit les lagunes; elle nous surprit même fort désagréablement au retour. Pendant plus d'une heure nous dûmes patauger dans la vase, enfonçant à mi-corps et avançant fort lentement, de crainte qu'un faux pas ne fît culbuter le domestique porteur de mes instruments. Enfin nous regagnâmes notre case, fatigués et trempés, mais mes appareils étaient heureusement sains et saufs.

G. Révoil.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Campement de pêcheurs à Kouï (voy. p. 411). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

VOYAGE CHEZ LES BÉNADIRS, LES ÇOMALIS ET LES BAYOUNS,

PAR M. G. RÉVOIL[1],

EN 1882 ET 1883.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Voyage en *daou*. — Tout le long du *khor*. — Magnificence de la végétation. — Une alerte des Çomalis. — Un dîner sauvé. — Kiomga et Kouï. — La pêche au calfat. — De Kouï à Lamô. — Mombase, la reine du Mozambique. — Retour à Zanzibar.

Un après-midi m'avait suffi pour voir toutes les curiosités de Toula. Mais les habitants de la localité, au fait de mes investigations, me conseillèrent de fréter une pirogue afin de pouvoir visiter certains points du littoral d'un accès difficile, pendant que mon boutre nous attendrait dans divers mouillages, où nous le rejoindrions ensuite. Je louai donc un petit *daou* des Bayouns, barque plate et cousue, dont le gréement et la voilure étaient en paille, et qui, du reste, faisait eau comme un vrai panier. Mais avec ce frêle esquif, conduit par de bons guides, je pouvais accoster partout.

Me voilà donc parti sur mon daou, avec un seul serviteur, mes armes et quelques provisions, pendant que Julian restait à la garde des bagages et s'en allait sur le boutre mouiller à Kiomboni-Toula. Tandis que cette embarcation levait l'ancre pesamment, mon daou, léger comme une plume, m'emportait vers Kikoni, point situé sur le littoral en face même de Toula. Il n'y avait pas plus de deux pieds d'eau; souvent l'embarcation s'arrêtait tout à coup, brusquement retenue par le sable. Alors il fallait la traîner pour la remettre à flot un peu plus loin. Une construction en ruines se dressait, en effet, sur les rochers mêmes au pied desquels nous débarquâmes. Pour pénétrer dans l'intérieur du

1. Suite et fin. — Voyez t. XLIX, p. 1, 17, 33, 49 et 65; t. L, p. 129, 145, 161, 177 et 193; t. LVI, p. 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fourré de ronces et de broussailles, il fallut se frayer un chemin à la hache; mais bientôt, à mon grand étonnement, je me trouvai en face des ruines d'une mosquée dont la richesse des sculptures et l'harmonie des proportions dénotaient un art avancé. Le côté de la *gueubla*, encore debout, avait grand air, avec ses moulures et ses sculptures prises dans le corail blanc, et remarquables de correction et de délicatesse. Le plafond, qui s'était effondré tout d'un bloc, était fait de caissons de corail solidement agglomérés avec de la chaux.

En attendant que le soleil, un peu plus élevé, me permît de prendre une copie fidèle des sculptures, nous allâmes à travers bois, à quelques centaines de mètres, reconnaître l'emplacement de sépultures monumentales. Elles ressemblaient à la *ziarah* de Ferado, et jadis de vieilles faïences avaient dû être encastrées dans les murs et sur les colonnes; mais la plupart étaient brisées, et des débris de brûle-parfums nous prouvaient là encore les pèlerinages des Bayouns.

En revenant sur nos pas par des sentiers de gazelles, seuls chemins tracés dans cette région, une de mes sandales resta malheureusement accrochée à une ronce, et une longue épine d'acacia m'entra dans le pied. La douleur fut telle que je m'affaissai en poussant un cri; mais, pour comble de malheur, au lieu de m'asseoir sur un fauteuil moelleux, je me trouvai étendu sur un lit d'épines de cactus. Heureusement que mes guides, beaucoup plus compatissants que les Çomalis, organisèrent une sorte de brancard et me portèrent, non sans peine, jusqu'à la mosquée de Kikoni.

Là, fort adroitement et à l'aide de leurs couteaux, ils m'enlevèrent l'épine qui me traversait le pied et me faisait toujours cruellement souffrir. Pour les autres parties du corps, l'opération demanda plus de temps. Enfin, soulagé, je pus admirer de nouveau la *gueubla* de la mosquée et en prendre quelques clichés. Nous regagnâmes ensuite la pirogue pour nous rendre à Koudaïe, autre village de la côte, dépendant des établissements des Bayouns, et qui, après avoir été un campement occupé par quelques familles isolées, devenait un véritable village au moment des récoltes.

Le village donne son nom à une petite baie pittoresque, embouchure d'un fleuve minuscule coulant sous un berceau de verdure et dont la source se trouve, au dire des indigènes, à quarante heures dans l'intérieur. Avant de nous rendre à Koudaïe, nous visitons les ruines d'une mosquée, où nous ne trouvons rien de curieux. Sa construction, de même nature que les monuments dont j'ai déjà parlé, est parfaitement régulière, et, ici encore, le plafond, formé de coraux agglomérés et compacts, s'était effondré d'un seul bloc.

Un de mes guides venait d'abattre une gazelle d'un coup de fusil : la détonation attira aussitôt sur la plage, de l'autre côté de la baie, les Bayouns de Koudaïe, qui accoururent à ma rencontre. Empressés et serviables, ils voulaient porter mes bagages et jusqu'aux moindres paquets, témoignant à chaque instant leur joie de recevoir un *Frengi*. Ces pauvres gens me conduisirent dans leurs misérables huttes et m'offrirent un peu d'eau et de *tadm*, qui constituent toute leur nourriture, voire même leur richesse.

Tout en me faisant un triste tableau de leur misère, augmentée par les perpétuelles exactions des Çomalis, qui voyagent entre Kismayo et Lamô, et par la crainte des Kallallah, ils me conduisirent auprès de sépultures, jadis couvertes de faïences, mais qui étaient complètement dénudées.

Cette course avait ravivé mes souffrances de la matinée, et, ces braves gens, à la vue de la difficulté de ma marche, s'offrirent volontiers pour me porter jusqu'à ma pirogue. Il ne nous restait plus de monuments à visiter jusqu'à Bourgab, et, comme la navigation des lagunes est impossible à marée basse, nous nous empressâmes de sortir du chenal pour doubler quelques îles et rentrer de nouveau dans le *khor*, aux environs de Kiomboni-Toula, où notre boutre nous attendait. La brise était fraîche et notre frêle esquif filait avec une rapidité folle, presque couché sur le flanc. Nous nous maintenions à grand'peine, accroupis et accrochés au fond du daou, au milieu de nos colis détachés de leurs amarres. Tout en trouvant très originale cette manière de voyager, je commençai à m'inquiéter en approchant de la sortie du chenal, où la mer se mit à nous secouer rudement.

Ce fut bien pis quand nous eûmes démasqué la terre et quand d'un seul bond notre pirogue, franchissant trois énormes paquets de mer, se trouva, avec une mer de travers et sans être appuyée par le vent, à quelques mètres des rochers sur lesquels les vagues se brisaient furieuses....

Mais, marins intrépides, les Bayouns, habitués à la pêche dans des conditions aussi périlleuses, ne s'effrayaient nullement et trouvaient la mer fort belle. J'étais loin de partager leur confiance, surtout de vouloir nous aventurer plus au large, pour suivre avec notre daou la route parcourue par les boutres, que nous apercevions à quelque distance rudement secoués. D'autre part, d'énormes requins qui suivaient notre piste ne m'inspiraient guère de pensées rassurantes. Cependant nous nous maintenons, tant bien que mal, pendant une demi-heure, serrant la terre de près, et nous décidons d'aller à Cheïa, petit village placé au fond d'une grande baie qui s'étend devant nous. Nous pouvions atteindre sur ce point la marée haute pour continuer notre navigation sur les lagunes.

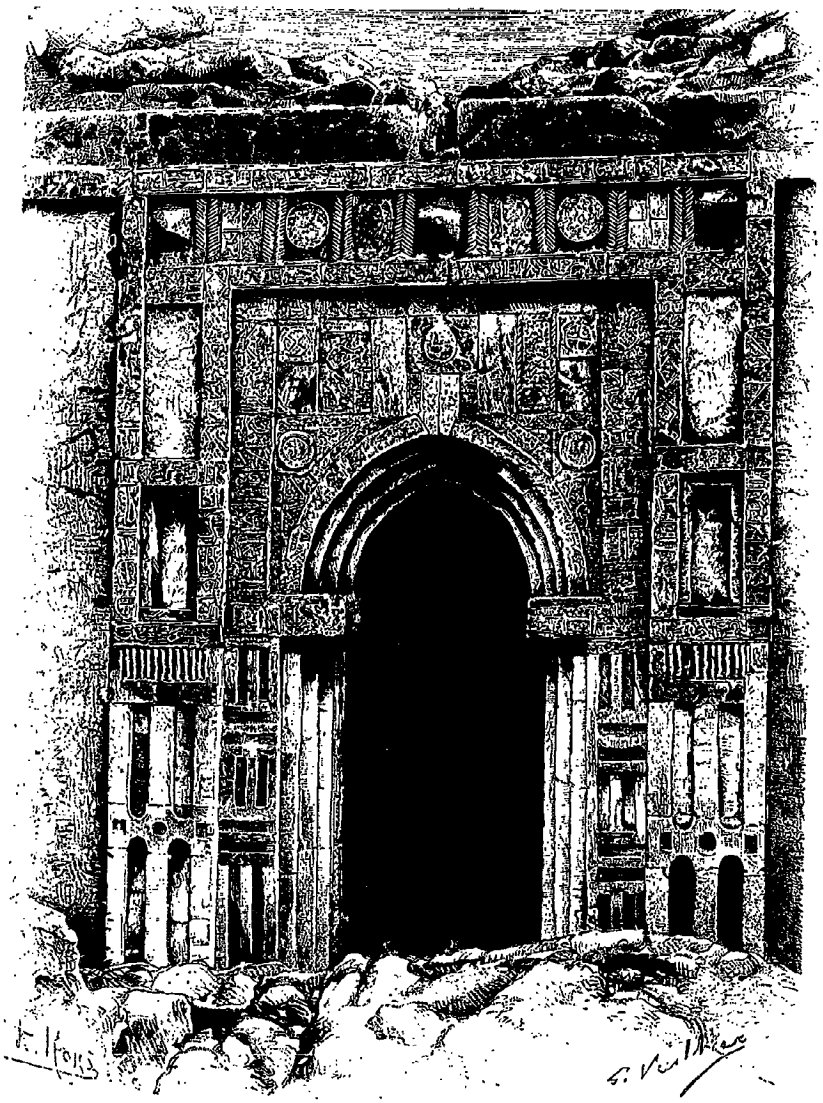
Une cinquantaine de femmes et d'enfants étaient occupés à la pêche des cauris, et le village, composé d'une trentaine de huttes, était gardé par trois ou quatre hommes seulement. Pendant que mon serviteur, aidé de mes guides, préparait notre repas, je priai un des Bayouns, qui semblait être le chef, de me conduire aux ziarah qu'on m'avait signalées en ces parages.

Grâce au terrain sablonneux, je pus faire cette petite course sans grandes difficultés, et j'oubliai même ma mésaventure de Kikoni. Chemin faisant, comme je ve-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais de tirer un énorme singe aboyeur qui s'enfuyait, entraînant à sa suite toute sa bande sous les bois impénétrables des lagunes, je me trouvai entraîné à sa poursuite au milieu des fourrés.

Il est difficile de se faire une idée de l'aspect saisissant de la végétation de cette forêt, presque uniformément composée d'arbres de même essence[1]. Les *dilinga*, dont le feuillage ressemble à celui du magnolia, élevaient leurs grands troncs lisses, de couleur blanchâtre, au-dessus de l'enchevêtrement des racines, qui, en s'arc-boutant au-dessus du sol et en s'entrelaçant étroitement, rendaient tout passage impraticable. A marée haute, ces mêmes racines, isolées du sol, ressemblaient à d'énormes serpents. Le soleil, alors à



Mehrab de la mosquée de Kikoni. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie

son déclin, perçait ce sombre fouillis de verdure de quelques rayons d'or et ajoutait à l'étrangeté de ce superbe tableau.

J'étais tout entier occupé à admirer ce spectacle, quand mon guide, me tirant brusquement par le bras, détourna mon attention. Avec un mouvement de vive terreur il me fit signe de me taire et de m'accroupir auprès d'un buisson. Il venait d'apercevoir à travers le feuillage une quinzaine de Çomalis qui se dirigeaient de notre côté.... Je le rassurai et armai mon fusil, tandis que mon revolver demeurait à ma portée. Cela fait, j'attendis sur la route même l'arrivée des guerriers.

1 *Avicennia* (Fasa); *Sonneratia acida* (passe d'Oumoumé); *Hydnora* (Guélidi); *Ceriops candolliana* (Kismayo); *Rhizophora mucronata* (lagunes de Chetta); *Bruguiera cylindrica* (Bourgab).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les salutations d'usage furent échangées à quelques pas, puis, nous nous rapprochâmes en nous tenant toujours sur la défensive; mais au lieu d'ennemis comme les Kallallah, la fortune m'envoyait des Medjourtines et des Ouarsanguélis, que je connaissais pour la plupart, les ayant rencontrés à Merâya et à Lasgorée, dans mes premiers voyages. Comme moi, ils se montrèrent tout surpris du hasard qui nous rapprochait si loin de leur pays et après plusieurs années de séparation. Ils revenaient par terre de Lamô, où ils étaient allés, de leur campement de Kismayo, vendre quelques têtes de bétail. Ils étaient suivis par une autre bande aussi nombreuse que la leur, et ils comptaient l'attendre à Cheïa et fréter ensuite quelques pirogues pour rentrer à Kismayo par les lagunes.

Mon guide se tenait à mes côtés, sans souffler mot. Les Çomalis l'interpellèrent brusquement pour déclarer qu'ils voulaient pour la nuit bon gîte et bonne chère et lui ordonnèrent de retourner au village préparer leur réception.

Pour calmer leur arrogance, j'exigeai tout d'abord la visite aux ziarah, qui étaient à peu de distance et n'offraient rien de curieux. Nous laissâmes donc les Çomalis, accroupis en cercle aux pieds de leurs longues lances plantées en terre, se partager un quartier de mouton volé la veille à Kimboni, et nous continuâmes notre excursion.

« Voilà un mauvais moment à passer, me disait mon guide à notre retour, en pensant à la visite des Çomalis. Nous n'avons même pas de quoi nourrir nos malheureux enfants, et il va falloir, quand même, satisfaire la gloutonnerie de tous ces gens, qui nous payeront en coups et en insultes. Et encore faut-il nous réjouir d'avoir affaire à des Medjourtines, plutôt qu'à des Kallallah, dont tu ne peux imaginer la férocité.... »

En effet, le premier soin des Çomalis, à leur arrivée à Cheïa, avait été d'inspecter rapidement toutes les cases pour s'emparer de la plus confortable. Ils étaient précisément tombés sur celle où mes serviteurs préparaient notre repas, et, sans façon, ils s'étaient installés aux abords, commandant en maîtres pour se faire apporter de l'eau, des nattes et tout ce qui leur faisait plaisir.

J'avais, comme mes guides, un fort bel appétit, aiguisé encore par notre longue course, et notre dîner courait risque de ne pas prendre le chemin de notre estomac. Pour comble de sans-gêne, il avait paru tout naturel à nos Çomalis de réquisitionner aussi ma pirogue. Mais ils avaient compté sans leur hôte....

Nous prîmes les devants; et, la marée montante favorisant notre départ, nous profitâmes du moment où les Çomalis faisaient leurs prières pour emporter vers notre daou notre repas à peine cuit dans les marmites, savourant ce double plaisir dont parle la Fontaine : « de tromper un trompeur ».

La marée basse nous avait obligés de laisser notre embarcation loin de la plage, et il fallut nous mettre à l'eau jusqu'à la ceinture pendant près d'un mille pour l'atteindre, craignant à chaque instant d'avoir les Çomalis à nos trousses et surtout à la poursuite de notre dîner.

Nous eûmes bientôt fait de hisser la voile et de reprendre notre route vers Muambankou, à travers les sites les plus pittoresques du pays des Bayouns. L'obscurité de la nuit m'empêchait malheureusement d'admirer les merveilleux tableaux qui se renouvelaient à chaque pas. Tantôt nous voguions absolument sous bois, enfermés sous une immense tonnelle sombre; tantôt nous longions une muraille de blocs d'énormes rochers. Au clapotement de l'eau répondaient seuls le cri de quelques oiseaux nocturnes ou les aboiements des singes, et notre barque voguait silencieusement comme un grand fantôme, inclinant parfois sous l'effort de la brise sa voile de paille comme pour saluer sur son passage les splendeurs de la nature endormie....

Vers les dix heures du soir nous atteignîmes Muambankou, misérable campement de pêcheurs de cauris. Cinq huttes délabrées le composaient; quant aux habitants, maigres comme des squelettes et couverts de haillons sordides, ils se tenaient serrés autour d'un grand feu. Une énorme tortue qu'ils venaient de capturer rôtissait, en répandant un appétissant fumet.

A notre approche ils se levèrent d'un bond, mus comme par un ressort. Femmes et enfants disparurent dans les bois, et il ne resta plus que six hommes, malingres, groupés et nous faisant face.

Mon costume arabe était la seule cause de cet effroi subit, que nos guides s'empressèrent de calmer. Cette impression était assez compréhensible, car, il y avait à peine quatre jours, un *beden* — petit boutre monté par des Arabes du golfe Persique — avait fouillé tout le littoral, à la chasse d'esclaves.

A Muambankou, en tombant à l'improviste au milieu des pauvres Bayouns, ils avaient capturé deux de ces infortunés. L'un d'entre eux avait cependant été assez heureux pour s'échapper, pendant qu'on le conduisait à l'embarcation. Mon costume avait renouvelé leurs récentes frayeurs; mais, bientôt rassurés, ils ne songèrent plus qu'à m'offrir un bon gîte pour la nuit. Tous se mirent à l'œuvre, les uns pour approprier la plus confortable de leurs huttes, les autres pour me préparer une grillade de tortue.

Cette viande constitue la principale nourriture des nomades des lagunes, dépourvus de bons engins de pêche et de chasse. La prise de grosses tortues, laissées à sec par la marée descendante, leur fournit seule des vivres pour quelques jours. Ils font cuire et dessécher la viande coupée en petits morceaux et la conservent dans des récipients primitifs et grossiers.

Mais je pus facilement constater que cette chair, gélatineuse et fade, était un aliment bien insuffisant pour réparer les forces de ces malheureux, exténués par la pêche fort pénible des cauris.

La deuxième partie de la bande des Çomalis laissés la veille à Cheïa traversa Muambankou vers les deux heures du matin. Ces sauvages traînaient à leur suite trois esclaves, achetés en secret ou mieux volés à Lamô.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ils se contentèrent de demander quelques indications pour continuer leur route. Les Bayouns les renseignèrent, en ayant bien soin, sur la recommandation de nos guides, de ne pas révéler notre présence.

Dès l'aube je songeai à gagner au plus tôt Kiomboni, dont nous étions peu éloignés, du reste. Mais, comme pour arriver au point où mon boutre avait dû mouiller il nous fallait encore prendre le large, en dehors des îles, avec mon fragile daou, je préférai faire la route à pied, après avoir confié à deux hommes le soin de m'apporter mes caisses et mes instruments. La marche était néanmoins fort pénible au milieu des huîtres et des monceaux de coquillages.

Chemin faisant, je tuai plus de trente échassiers de toute espèce, dont je chargeai les négrillons qui nous suivaient, et, quand nous entrâmes sous bois, je congédiai ces enfants, tout joyeux de rapporter chez eux un peu de gibier pour augmenter leur très modeste ordinaire.

Les habitants de Kiomboni-Toula étaient informés de ma venue. La veille, l'équipage de mon boutre était descendu à terre pour faire de l'eau, et quelques hommes armés et sur la défensive s'étaient portés au-devant de mes matelots, s'opposant à tout débarquement.

Le *beden* dont j'ai parlé plus haut avait en effet continué ici ses déprédations de Muambankou et enlevé, à défaut d'habitants, la seule pirogue que possédât Kiomboni.

Notre pilote avait eu beaucoup de peine à faire comprendre à ces pauvres gens que nous ne venions pas avec les mêmes intentions.

Alors mon équipage avait pu faire ses provisions, sans toutefois pénétrer dans le village.

Mais à mon arrivée les Bayouns s'excusèrent de leur méprise, peu surprenante si l'on envisage leurs continuelles misères.

Pendant qu'ils passaient la nuit dans les transes, à cause de la présence de mon boutre sur la rade, les Çomalis, pour ne pas en perdre l'habitude, leur avaient volé encore deux moutons!

Sans poudre, sans munitions, et en trop petit nombre pour songer à se défendre, ces malheureux en étaient réduits à une amère résignation.

Deux coups de feu étaient le signal convenu avec Julian pour lui annoncer notre arrivée. Il y répondit aussitôt en hissant le pavillon français. Le voisinage des bandes çomalies avait inquiété tout mon monde.

On nous avait attendus pendant toute la nuit, et Julian avait allumé un fanal à l'arrière du boutre pour nous servir de repère. Les craintes de l'équipage avaient été si vives qu'il refusait presque de m'accompagner au village de Bourgab, situé au fond de la baie.

Ma pirogue n'était pas encore arrivée et nous ne pouvions guère songer à atteindre Bourgab, distant de quelques milles, à force d'avirons.

Cette journée était donc perdue, à moins cependant d'aller au village en suivant le littoral. C'était le seul parti à prendre: mais je ne trouvai qu'un homme disposé à m'accompagner dans cette course qu'agrémentait une chaleur torride.

Il fut convenu qu'aussitôt l'arrivée de ma pirogue, six hommes la monteraient pour venir me rejoindre, armés des lances que j'avais achetées à Braoua pour compléter leur armement.

Deux heures de marche nous conduisirent au fond de la baie, où venait déboucher un large cours d'eau, nommé Oubouchi. Une flotte entière pourrait mouiller dans ce bras de mer, navigable jusqu'à plus de six journées. Les abords, ombragés par de grands *mangroves* (rhizophores), contribuent à embellir ce port, formé par la nature.

Sur la rive qui nous est opposée se dressent quelques huttes désertes. Quant au village, il est à quelque distance dans les terres, caché par les fourrés. Une petite pirogue creusée dans un tronc d'arbre fait le service d'une rive à l'autre, conduite par un batelier qu'on appelle par un coup de fusil. Ce pauvre hère, sans solde, prend le titre pompeux de batelier de S. H. Saïd Bargach pour le service des courriers. Sans le dévouement de cet homme, attaché à son poste peu lucratif, les communications par voie de terre entre les Bénadirs et Zanzibar n'existeraient pas.

Bourgab était autrefois une petite ville close par une muraille dont quelques pans subsistent encore. Aux abords on découvre quelques ziarah monumentales, mais sans inscriptions et dégarnies des faïences qui jadis tapissaient les murailles ou étaient encastrées dans les piliers. Dans l'enceinte se trouve un monument carré, recouvert d'un dôme pyramidal et surmonté d'un pignon. On peut pénétrer dans cette construction par une porte basse; l'intérieur, crépi à la chaux, ne porte aucune inscription.

Les Bayouns, craintifs, n'osent jamais y pénétrer, à cause des *djinni* qui pourraient les inquiéter. Il y a longtemps que Bourgab est déchu de son antique splendeur; cependant, il y avait à peine un an, c'était encore un village important des Bayouns et comptant plus de soixante huttes.

Admirablement bien situé à l'embouchure de l'Oubouchi, son territoire cultivé était couvert de plantations de dourah, et ses troupeaux trouvaient une pâture abondante dans les forêts voisines.

Un jour les Kallallah firent irruption au milieu de ces gens paisibles et heureux; ils en tuèrent une dizaine et emmenèrent prisonniers femmes et enfants.

Les autres habitants, terrifiés, s'enfuirent, et il ne resta plus dans ce village riant que le vieux batelier et quatre ou cinq malheureuses familles, mourant de faim.

La sécheresse affreuse de l'année avait encore accru leur misère, dont le spectacle était poignant. L'eau même leur manquait, et ils étaient obligés d'aller faire leur provision à Kiomboni-Toula. La femme du batelier n'avait plus de lait pour son nourrisson, et la première parole qu'elle m'adressa fut de me demander de tuer un épervier qui menaçait deux ou trois poules

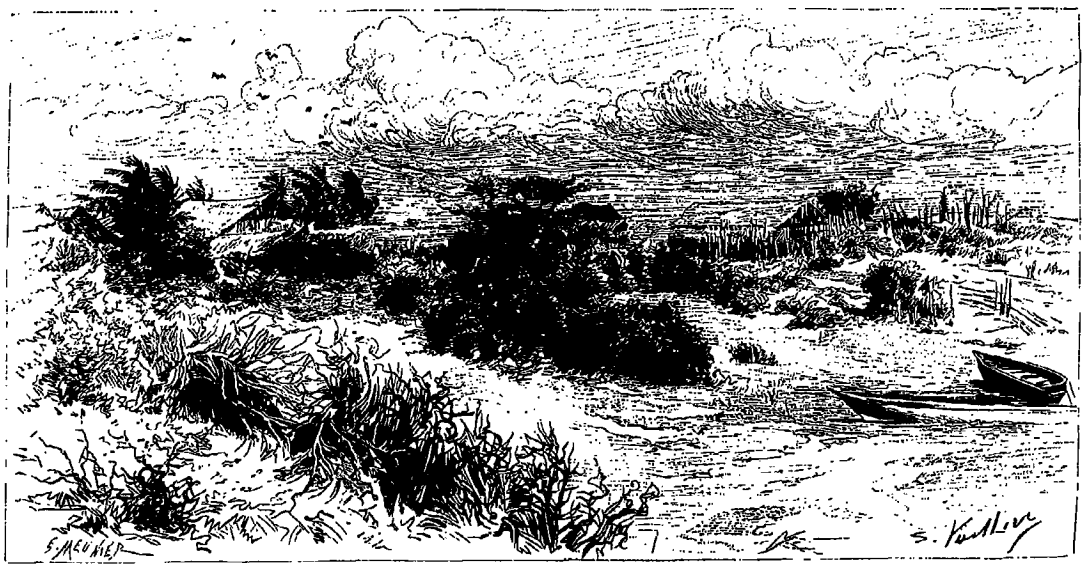
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui lui restaient encore. Personne n'avait plus le courage de travailler, ni même la force de pêcher des cauris; c'était l'image de la désolation et du désespoir dans toute leur horreur, et les squelettes de Muambankou n'étaient rien à côté des spectres de Bourgab!

Ces pauvres gens s'ingénièrent et firent des prodiges pour m'offrir un cadeau. Ils ne trouvèrent qu'un morceau de lamantin boucané, et ils joignirent à ce présent un tout petit singe et deux peaux de gazelles prises au lacet.

Je leur donnai en échange quelques roupies que je possédais; mais la vue de l'argent ne parut faire aucune impression sur ces faméliques, et leurs visages amaigris ne changèrent pas. C'était la première fois que je voyais une pareille indifférence en présence de l'argent. Le moindre grain de mil aurait certainement mieux fait leur affaire; aussi, dès l'arrivée de ma pirogue, je leur abandonnai avec plaisir toutes les provisions qu'elle pouvait contenir, y compris même un petit baril d'eau. Leur joie naïve à la vue des aliments était vraiment touchante. Après un frugal repas je songeai à parcourir les environs de Bourgab. Le batelier nous accompagna dans notre excursion, et nous pénétrâmes bientôt au milieu des fourrés de palétuviers. La marche était pénible sous ces grands bois de *Ceriops*, de rhizophores et de *Bruguiera*. En maints endroits les arbres avaient été abattus pour être taillés et emportés comme bois de construction. Parfois nous étions obligés de nous livrer à une gymnastique fort amusante... pour les singes, et même de ramper à plat ventre afin de passer sous les racines des rhizophores.

C'est ainsi que nous arrivâmes auprès d'une immense sépulture ou ziarah, de même caractère que celles de Kiama et surmontée d'une haute colonne.



Kiounga (voy. p. 408-410). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Quelques ruines perdues au milieu des ronces et des lianes entourent la ziarah, qui, elle-même, est obstruée par une végétation exubérante. Je ramassai au pied de la colonne le vase qui la surmontait autrefois et qui malheureusement était fort endommagé. La forme, la décoration et la couleur de l'émail étaient identiques à celles du vase en céladon qui couronne la mosquée de Fekker-Eddin à Moguedouchou. Cependant je ne pus trouver aucune inscription assignant une date au monument de Bourgab, dont la construction ne devait pas remonter à l'an 667 de l'hégire, comme la mosquée de Fekker-Eddin.

Je regrettai fort de ne pas avoir emporté sur ma pirogue des appareils de photographie; j'avais dû, en effet, les laisser sur le boutre, pour faire de la place aux hommes que j'emmenais. Il est vrai que j'aurais été fort en peine de trouver, au milieu du feuillage touffu de la forêt, un emplacement pour mon appareil.

Nous revînmes donc sur nos pas, et, de crainte qu'une maladresse de mes serviteurs ne cassât le superbe vase que nous venions de ramasser, je m'en chargeai moi-même avec toutes les précautions possibles, et nous regagnâmes notre pirogue, sans repasser par le village.

La brise de nord-est, qui nous avait été favorable le matin pour atterrir, nous était contraire en ce moment pour rentrer à bord, et mes bateliers se trouvaient obligés de remonter la plage à la perche, ce qui demandait beaucoup de temps.

Le plus court était encore de nous faire débarquer sur la rive opposée et de faire de nouveau la route à pied jusqu'à Kiomboni.

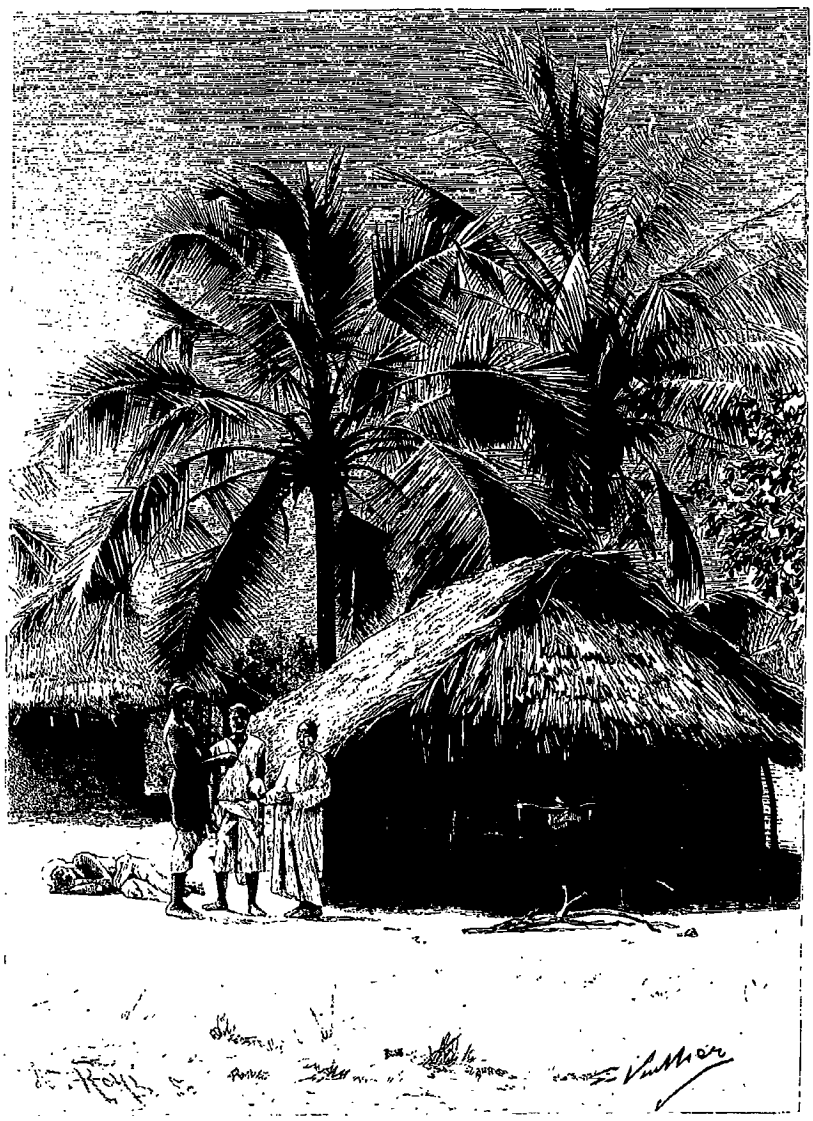
Kiomboni ne possédait qu'une chèvre, étique; je l'achetai pour ravitailler mon boutre, et nous attendîmes l'aurore dans une case de pêcheurs pour faire voile vers Kiomboni-Kiounga. Nous fûmes obligés de prendre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la haute mer en dehors de la ligne des récifs ; aussi, afin d'éviter la course folle de l'avant-veille, je laissai ma pirogue prendre les devants pour gagner le mouillage de Chakani. Nous nous y retrouvâmes ensemble dans une crique admirablement abritée, mais ma pirogue comptait un passager de plus.

C'est un Arabe, soldat du sultan, établi à Kiounga, où il trafique des cauris et du poisson salé. Ma pirogue l'a rencontré au passage, occupé à la pêche avec quelques hommes, et, en apprenant ma présence à bord, il vient m'offrir ses services.

J'arrêtai immédiatement mon itinéraire et, transbordant dans la pirogue mes appareils de photographie, mes armes, quelques outils et deux bâches, je donnai



Case à Kiounga (voy. p. 410). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

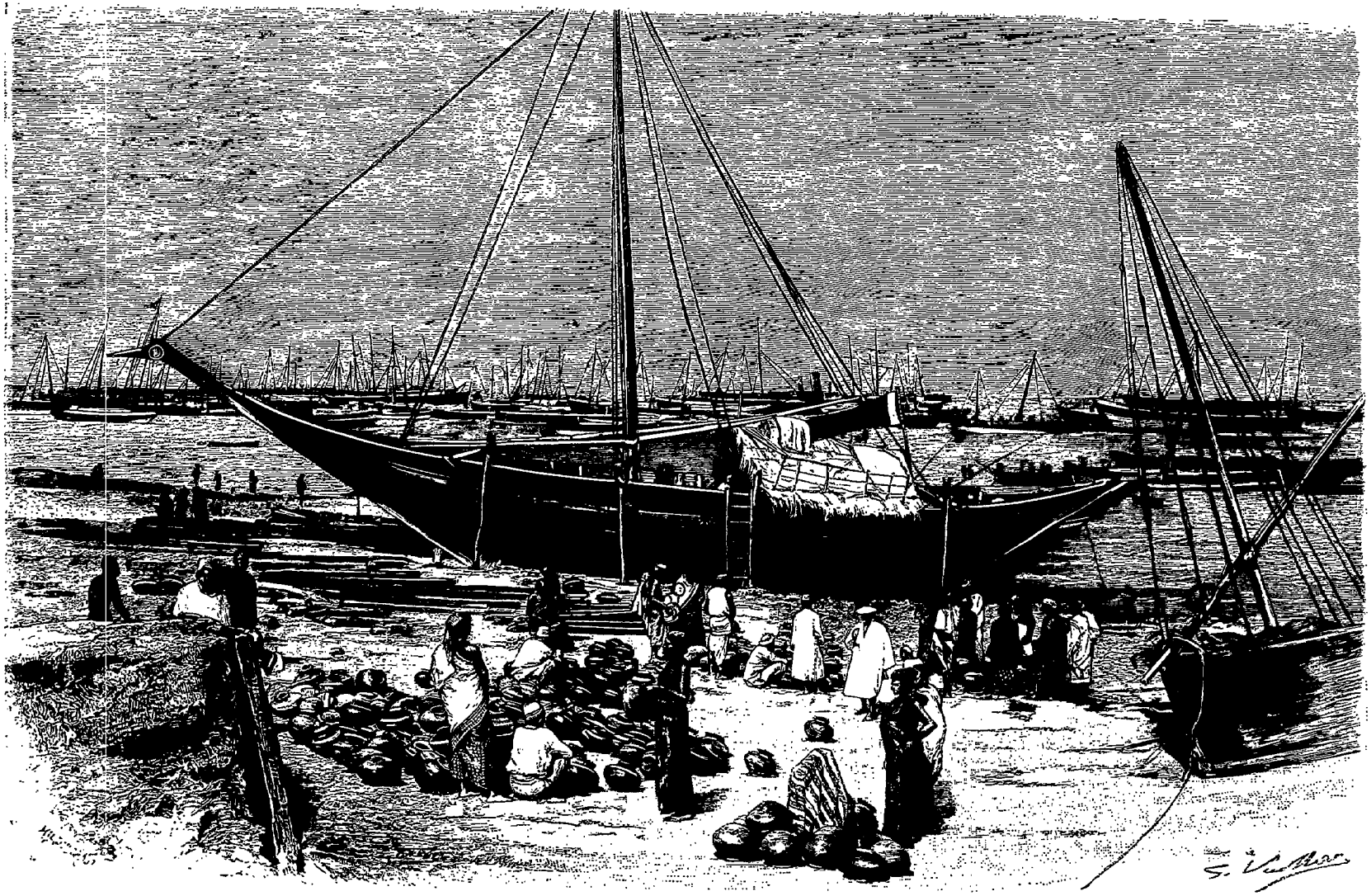
ordre à mon nahouda d'aller m'attendre au mouillage de Kouï.

La pointe de Chakani forme une immense plaine parsemée de bouquets d'arbres. Une petite aiguade d'une eau fort bonne se trouve dans le sable et à peu de distance de la plage. Elle alimente le village de Kiounga, d'où l'on vient à chaque instant remplir des pirogues, à défaut de récipients un peu considérables.

Au milieu de cette plaine de Chakani, brûlée par le soleil et d'un aspect désolé, s'élèvent sur divers emplacements quelques sépultures arabes, et, sur le bord de la mer, une mosquée en ruines, entourée de quelques tombes, est presque ensevelie sous les ronces et les broussailles.

J'essayai vainement d'arracher au ciment qui les agglutinait quelques faïences grossières et je ne fus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un *tépe* sur le marché de Zanzibar (voy. p. 410). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas plus heureux pour détacher une inscription solidement encastrée dans la maçonnerie d'une tombe. Je m'écorchais inutilement les doigts et j'étais tellement dépité par mon insuccès que je manquai une belle antilope qui s'était levée à quelques pas de moi.

En descendant vers Kiounga, Mohammed, le soldat du sultan, me raconta ses exploits de chasseur : d'après lui, la plaine de Chakani, grâce au voisinage de l'eau, était, à un certain moment de l'année, transformée en une superbe prairie où foisonnaient buffles, antilopes et gazelles. Il ajoutait même que les lions venaient parfois chasser dans ce véritable parc ; mais il faut savoir faire la part de l'imagination orientale.

Mohammed connaissait fort bien, du reste, toute la région que je venais de parcourir, et il avait passé des mois entiers dans l'Oubouchi, au-dessous de Bourgab, faisant avec les Ouaboni le commerce de cornes de buffles, fort appréciées à Lamô.

Il me décrivit la désolation du pays des Bayouns, sans cesse inquiétés par les Çomalis. Peu de jours auparavant, son petit comptoir avait été pillé en son absence par des Çomalis de passage, qui, sans pudeur, avaient fait main basse sur ses réserves.

Cette conversation, entremêlée de détails trop longs à énumérer, nous avait conduits à Kiounga. Une dizaine de pirogues et un petit daou dénotaient l'importance du village.

Nous mouillons assez loin de la plage, et, chargés de notre matériel, nous nous acheminons vers le village. Nous avions jeté l'ancre à côté d'une sorte de nasse, maintenue sur l'eau par un flotteur relié à un pieu. Je demandai des explications à mon guide, qui me fit voir dans la nasse un beau poisson appelé *calfat*, d'une dizaine de livres.

Le calfat, dont le nom scientifique est *Remora*, est encore appelé pilote ou sucet. C'est un échénéis de trente centimètres de longueur environ, dont la peau visqueuse est de couleur noire.

Au-dessus de la tête il possède un disque aplati composé de dix-huit lames cartilagineuses, transversales, mobiles, dentelées, épineuses, et qui sont disposées par paires. Cet appareil, à l'aide duquel le calfat se colle aux flancs des navires ou de gros poissons, a donné lieu dès la plus haute antiquité à une foule de légendes ingénieuses, mais exagérées.

Quoi qu'il en soit, les Bayouns savent utiliser cet échénéis pour pêcher les grosses tortues dans les lagunes. Ils attachent à la queue du calfat une ligne fort longue et l'abandonnent à son instinct.

Dès que le poisson rencontre une tortue ou tout autre gros gibier aquatique, il se colle à lui, suivant son habitude. Les pêcheurs n'ont plus qu'à haler lentement leur prise jusqu'à un endroit propice pour la harponner. Le calfat y est toujours attaché par son appareil, composé non de ventouses, mais de crochets très fins et très aigus, inclinés en arrière.

Pour le détacher de sa proie, il suffit de prendre le poisson derrière la tête et de tirer en avant : les crochets cèdent facilement. J'aurais vivement désiré assister à ce nouveau genre de pêche, mais la marée était basse et j'étais pressé par le temps.

Parmi les fables auxquelles le calfat a donné naissance, il en est une que les Bayouns voudraient bien voir se vérifier. On a prétendu, en effet, que le calfat conservé dans du sel soutire l'or du fond des puits les plus profonds. Malheureusement ces pauvres gens ont dû se contenter jusqu'ici de la prise des tortues.

Chemin faisant, nous aperçûmes un *tépé* sur le chantier. C'est une assez vaste embarcation, entièrement cousue et dans la construction de laquelle il n'entre pas un clou. Terminée en pointe à l'avant et à l'arrière, elle a une allure élégante et porte à son unique mât une grande voile carrée en paille, comme les jonques chinoises. Le *tépé*, dont le tirant d'eau est insignifiant, est, comme le *daou*, spécial aux Bayouns, qui s'en servent pour transporter des *nifoungi* ou cruches jusqu'à Zanzibar.

Le village de Kiounga, plus important que Kiomboni, est entouré d'une palissade épineuse, et du reste, dans tout le pays, chaque hutte est protégée par une forte clôture, appelée *bortis*.

Nous y rencontrons des gens paisibles, ayant presque tous le Coran à la main.

Ils nous reçurent avec cordialité ; ils possédaient quelques bestiaux, mais leurs puits, peu profonds, ne contenaient qu'une eau saumâtre. En quittant Kiounga j'embarquai à bord deux guides pour traverser les lagunes d'Oumoumé et regagner Kouï.

La route nous offrait à chaque instant de merveilleuses perspectives, qui nous ravissaient. Sous la végétation splendide des *dilinga* tamisant les rayons du soleil, le chenal se resserrait parfois tellement que nous pouvions toucher de la main les murailles de verdure entre lesquelles nous glissions silencieusement, comme dans un songe.

Soudain la pirogue s'arrêta court : l'eau manquait dans le chenal ; il fallut attendre la marée montante.

Puis nous nous enfonçâmes de nouveau dans ces profondeurs vertes, et nous finîmes par déboucher près de la rade de Kouï, où notre boutre se balançait à l'ancre.

Laissant Kouï à notre gauche, nous continuâmes à suivre les lagunes. L'approche de notre embarcation mit en fuite quelques nègres. A la vue de mon costume arabe, ils m'avaient pris sans doute pour un chasseur d'esclaves et ils s'étaient empressés de disparaître dans les bois. Le chenal s'enfonçait encore à travers l'épais fourré, et nous suivîmes cette route difficile pendant un quart d'heure encore.

L'emplacement d'Oumoumé nous apparut sous les grands baobabs, les acacias, les ronces et la végétation folle qui ont conquis peu à peu cet ancien village arabe. On y vient cependant de Kouï pour chercher de l'eau.

Je trouvai à Oumoumé les ruines d'une sépulture importante et une colonne surmontée d'une potiche cassée. Un de mes hommes, en grimpant dans les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

branches, put atteindre un grand plat et une assiette du Japon encastrés dans le ciment, qu'il me rapporta non sans écornures.

Le grand plat, en céladon, était de la même époque que le grand vase qui couronne la mosquée de Fekker-Eddin à Moguedouchou. Cette coïncidence me donna lieu de croire que les ruines de Kouï sont contemporaines de la construction de Fekker-Eddin.

Après ces observations nous n'avions plus qu'à revenir à Kouï. Il n'y avait là qu'un misérable campement de pêcheurs, composé de quatre ou cinq huttes.

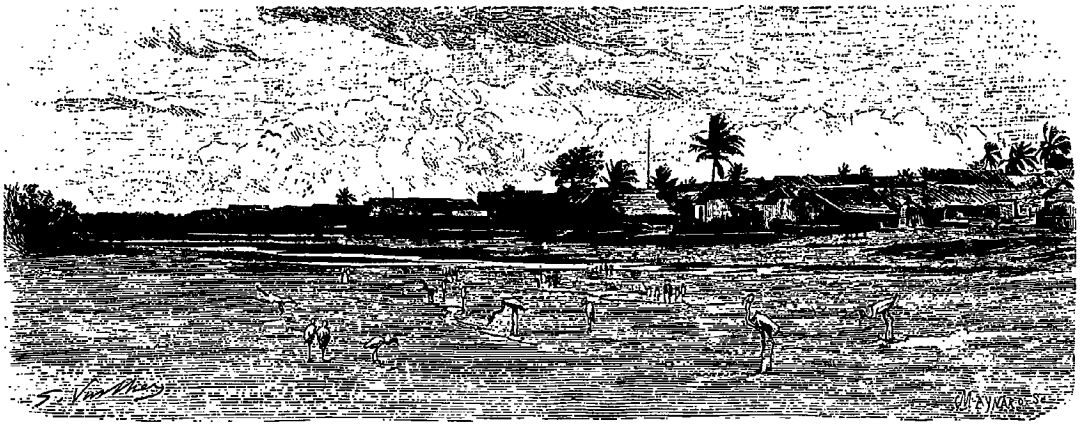
Nous regagnâmes notre boutre à six heures du soir, rapportant de Kouï deux poules et un peu de tâam. A bord il y avait disette d'eau, et voici comment Julian, que j'avais laissé à la garde du matériel, résume dans son carnet de voyage ses impressions, que je transcris dans toute leur naïveté :

« Vendredi 22 février 1884. Maintenant nous sommes dans de jolis draps : pas une goutte d'eau à bord. Jusqu'à présent nous avons bu de l'eau saumâtre, et il n'y a plus qu'un dépôt dans la barrique pourrie. .. A Kiounga il n'y avait pas d'eau, d'après ce que m'a dit l'équipage, et ces b...-là ont tellement peur des Somalis qu'ils voudraient partir quand même. Je me tue à leur dire que M. Révoil arrivera cet après-midi. Pour qu'ils ne *groument* plus, je leur donne un peu de sucre et ils font une espèce de pâte avec du taâm, de la graisse et du sucre.... Pour eux, c'est du gâteau; mais moi, je ne puis en manger. Ça sent le rance.... »

Partis de Kouï au point du jour, nous laissons à notre droite l'île de Kiou et nous mouillons sur la rade de Fasa, à gauche de Kirikitine, petite ville des Bayouns.

Un *khor* navigable à marée haute nous conduisit à Fasa, qui se profile le long d'un quai étroit, commandée par un fort arabe, et ressemble à un quartier de Zanzibar.

Une promenade dans Fasa ne nous fit découvrir rien



Fasa. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

de curieux : quelques ruines, de rares inscriptions, des sépultures comme à Kiomboni, et c'était tout.

Je pus remarquer seulement la blancheur de quelques types de femmes.

A Fasa nous rentrions dans la région des Souhaélis, plantée de cocotiers et de dattiers. Le gouverneur nous reçut fort amicalement, et nous logeâmes chez un habitant.

Tandis que je parcourais le village, à la recherche des faïences, les gamins s'attachèrent à mes pas en si grand nombre que la marche devint bientôt impossible.

Chemin faisant, je remarquai des cas monstrueux d'éléphantiasis. Il existe aussi une gale, nommée *pé*, qui désole les trois quarts de la population. Le commerce principal de ce point de la côte consiste surtout en copra et gomis pour le taâm, et en sésame.

On y fabrique aussi des câbles et cordages. Pendant ma promenade je notai la singulière coutume de conduire les femmes bayouns sous une espèce de sac ou de tente tenue aux deux bouts par un esclave et sous laquelle la femme marche les bras en croix, entièrement cachée aux regards des passants.

La marée haute nous pressait de partir; une pirogue nous conduisit rapidement à notre boutre, et nous nous engageâmes de nouveau dans le khor.

Nous pénétrons dans la lagune, murée autrefois, à l'époque où Seyd Saïd fit la conquête du pays, construction qui lui coûta assez cher. A marée basse, la passe est impraticable aux pirogues, à cause du manque d'eau.

La marée n'était pas dans son plein quand nous nous engageâmes dans le khor; aussi fûmes-nous bientôt obligés de nous mettre à l'eau, enfonçant dans la vase, nous abîmant les pieds sur les huîtres et sur les roches, pour franchir la barre.

Siouï possède de vastes plantations de grands palmiers. A l'entrée de la ville on aperçoit la douane et un vieux fort arabe armé de quelques canons, qui sont isolés par le khor.

La plupart des maisons sont couvertes en chaume, mais il y a cependant quelques constructions. Le gou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

verneur me reçut fort amicalement et je me mis à la recherche des curiosités du pays. Siouï n'offrait rien de bien intéressant et nous reprîmes notre voyage.

La brise était bonne et la passe ressemblait à une petite rivière de quinze à vingt mètres de largeur, aux rives couvertes d'une épaisse végétation. Tous mes hommes étaient aux manœuvres et suffisaient à peine à garantir notre voilure des branches des *dilinga* qui bordaient l'étroit chenal.

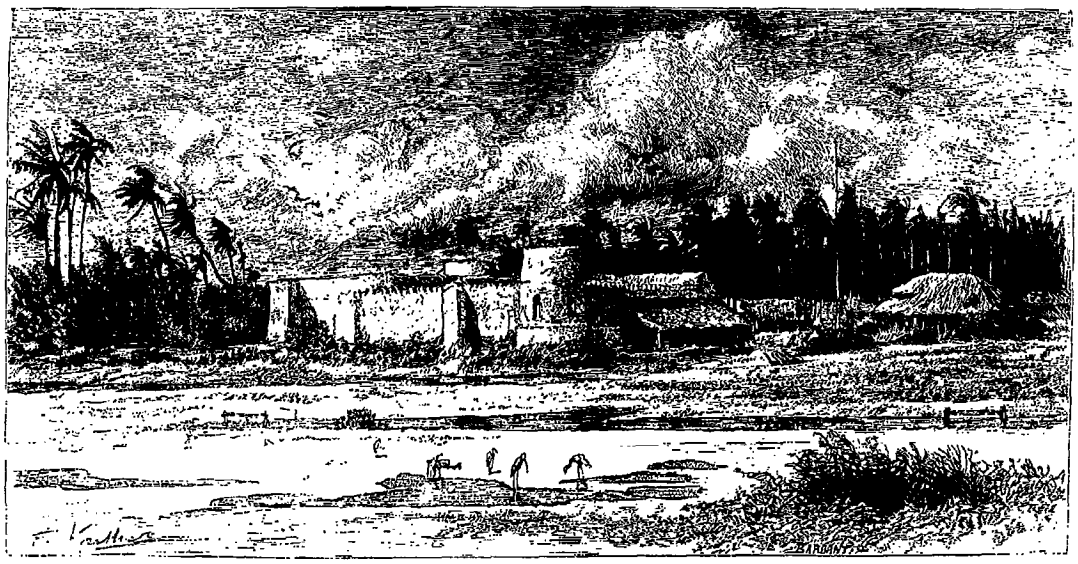
Je croyais faire une promenade dans un de ces pays enchantés créés par l'imagination des conteurs arabes.

Je ne me lassais pas d'admirer les splendeurs de cette nature vierge qui, en véritable prodigue, dispensait ses richesses à des peuplades si peu capables d'en profiter, et je pensais que le jour n'était pas loin peut-être, où des Européens industrieux feraient retentir du fracas de leurs machines ces forêts inextricables, dont le majestueux silence n'est guère troublé, à de longs intervalles, que par le rauque aboiement de quelque singe attardé.

Sur ces entrefaites, la mer baissait et nous laissait passer la nuit à sec. Quelques heures après, la marée remettait notre boutre à flot, et le 27 février, au petit jour, nous entrions en rade de Lamô.

De loin Lamô ressemble à Zanzibar, et c'est la première impression que cette ville produit au voyageur qui connaît la capitale de Saïd Bargach.

La ville s'étend le long du rivage, adossée à une colline de sable. La vieille ville apparaît au sud, à moitié enfouie sous les sables envahisseurs; on y distingue des mosquées en ruines et quelques masures. Un grand fort commande la ville, et une batterie est installée sur la place où se tient le marché aux bestiaux et où s'agite une multitude bigarrée, de couleurs et de langages



Siouï (voy. p. 411). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

variés: Indiens, Arabes, Bayouns, Souhaélis, Çomalis s'y rencontrent, car Lamô est la ville la plus importante de la côte après Moguedouchou. Le gouverneur, Soud ben Hamed, nous reçut fort cordialement; nous rendîmes également visite à M. Haggard, consul d'Angleterre, que sir John Kirk, consul général d'Angleterre à Zanzibar, venait d'installer, et nous allâmes loger chez le cheikh Paté.

Ibn Batouta ne paraît pas avoir connu Lamô, et cette ville n'est citée qu'accidentellement par l'historien Abou'l-Mahacin, qui écrivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. « Lamô, dit-il, est une ville du pays des Zendj, sur le rivage de la mer de Berbéra, à vingt marches environ à l'occident de Moguedouchou. Elle est maintenant presque ensevelie sous les sables, qui s'y amoncellent à plusieurs brasses de hauteur. La mer y jette souvent des morceaux d'ambre gris, que le roi fait recueillir; on en trouva un jour une pièce qui pesait douze cents livres. Ce canton produit des bananiers de diverses espèces; on en distingue surtout une dont le fruit a une coudée de longueur. Les habitants font confire la banane et en tirent une liqueur qui se conserve plus d'une année. »

Je commençai immédiatement mes courses à la recherche de documents archéologiques, et dans ce but je rendis visite au champ de bataille de Cheïla, au sud de Lamô. C'est là qu'eut lieu un terrible combat entre les troupes du sultan de Mombase, Ackmed Mohammed, et les Souhaélis et Arabes de Lamô, Fasa et Siouï réunis. Je pus récolter vingt-deux superbes crânes de Ouanikas, Nyassa, Miaoü et Souhaélis.

A Lamô je trouvai, comme à Fasa, la coutume de conduire les femmes, le soir, au milieu de voiles tendus en criant : « Chira! chira! » On rencontre à Lamô beaucoup de porcelaines de Chine qui y furent apportées il y a quelques années par deux navires envoyés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par le sultan Seyd Saïd. Beaucoup de ces porcelaines chinoises, de grand prix, ont été faites d'après des modèles de Saxe ou de Sèvres.

En partant de Lamô je comptais toucher à Kipini, Melindi, Takaoungo et divers autres points, où j'aurais photographié des sites intéressants ou pittoresques; mais quel ne fut pas mon désappointement, en ouvrant mes caisses de réserve, de trouver près de trente douzaines de plaques entièrement détériorées par le sel, sur lequel mes caisses reposaient à mon insu, et qui y avait pénétré!

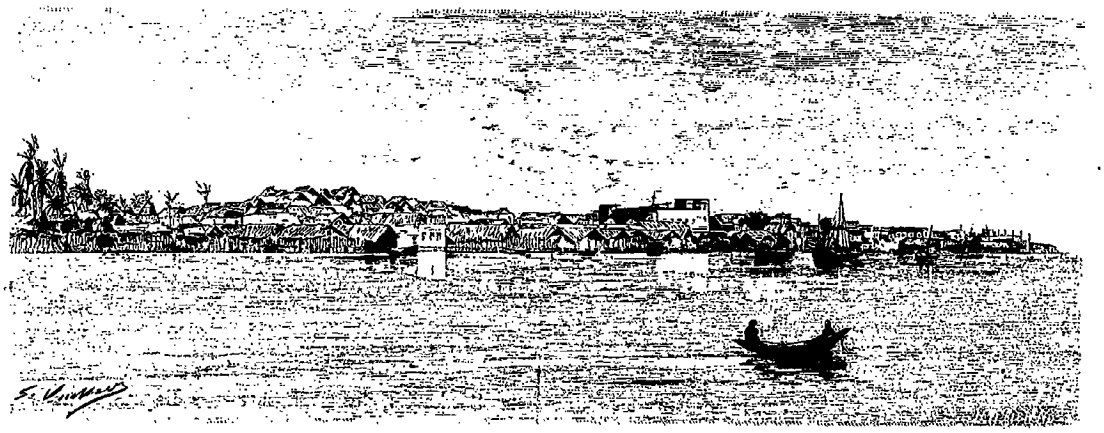
Cet accident, qui peut paraître de peu d'importance au lecteur, m'affecta profondément, et à la vue de mes plaques perdues je demeurai fort attristé. Heureusement que mes autres clichés se trouvaient dans des caisses en fer bien isolées et j'avais l'espoir de ne pas avoir tout perdu.

J'avais hâte d'arriver à Zanzibar pour vérifier tous ces documents, acquis au prix de tant de difficultés et de fatigues. Je regrettais surtout de ne pouvoir m'arrêter à Melindi, cette capitale des Zendj, dont Abou'l-Feda et Edrici ont décrit l'importance.

Assise sur les bords d'une grande baie où se jette un fleuve sorti du djebel el-Qomr, Melindi possédait le Kharâni, cette fameuse montagne qui, au dire d'Abou'l-Feda, fait une saillie de cent milles environ dans la mer, dans la direction du nord-est, et renferme une mine de fer sur le continent, tandis que la partie située dans la mer contient la pierre d'aimant qui attire le fer. Des bizarres légendes auxquelles les montagnes d'aimant ont donné naissance, provient sans doute l'usage, dans la région, de construire des navires cousus et non cloués, depuis un temps immémorial.

C'est aussi à Melindi que les Portugais « furent merveilleusement bien reçus et fêtés » par le roi maure en 1500. Aujourd'hui Melindi est en ruines.

Nous quittâmes Lamô par une bonne brise, et, après avoir franchi la passe du Sud, que commande le fort



Lamô. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

de Cheïla, et longé sa plage, blanche d'ossements, nous prîmes le large avec une grosse mer qui nous secouait terriblement. Le mauvais temps dura toute la nuit, et, le lendemain seulement, nous pûmes remettre le cap sur Takaoungo et Mombase. Nous apercevions sur le rivage de grands feux allumés autour de plantations de taâm.

Enfin, le cap doublé, nous entrons dans la superbe baie de Mombase, au fond de laquelle apparaît la mission anglaise.

La vieille ville est étagée à gauche sur des rochers; un fort armé de cinq canons commande l'entrée du port, et le palais du gouverneur s'élève à quelques centaines de mètres plus loin, défendu par une batterie d'une douzaine de canons.

Au fond du port, susceptible de recevoir des navires de fort tonnage, était mouillé un vapeur de la mission anglaise. A côté de nous, un élégant cutter se balançait sur ses ancres. Jamais notre boutre ne nous avait paru si sordide; aussi Julian enrageait-il de se trouver, en présence de matelots européens, à bord d'une si « sale gabare ». En vérité, notre boutre, qui jaugeait de trente-cinq à quarante tonnes, n'était guère qu'un amas de planches pourries. Il prenait l'eau comme un panier, et à tout moment il fallait le vider à l'aide de seaux en peau. L'équipage, composé de dix personnes — six matelots, deux novices et un mousse, plus le *nahouda* ou capitaine, — n'avait aucun abri en cas de pluie, et comme nourriture il n'avait guère que du poisson salé et du taâm, écrasé entre deux pierres, en guise de pain. De l'avis de mon fidèle Julian, ces gens-là buvaient de la graisse « comme de l'eau ».

La principale occupation du mousse était de chercher sur la tête des matelots de l'équipage les petits parasites qui fourmillaient dans leur longue chevelure et qui, du reste, foisonnaient par tout le boutre.

C'était un charmant tableau!

Pour ravitailler mon équipage je commençai par acheter sept ou huit moutons et un sac de riz.

Logés chez Noûr ben Zoukman, nous nous mîmes à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parcourir cette île, où à chaque pas on retrouve les souvenirs de ses vicissitudes successives.

Les Arabes et les Portugais se sont disputé, pendant près de deux siècles, la possession de Mombase — cette reine du Mozambique — capitale de ce riche et colossal empire qui ressemble aujourd'hui à un cadavre en poussière.

Ibn Batouta, venant de Moguedouchou, visita Mombase, sur laquelle il nous donne les détails suivants :

« Mombaça est une grande île, à deux journées de navigation de la côte des Souhaélis. Elle ne possède aucune dépendance sur le continent. Ses arbres fruitiers sont le bananier, le citronnier. On y trouve aussi un fruit appelé *djammoûn* (djambou) qui ressemble à l'olive, surtout par son noyau, et dont la saveur est très douce. On n'y sème pas : les grains y sont portés des Souhaélis.

« La principale nourriture est la banane et le poisson. Les habitants sont pieux, chastes et vertueux. Leurs mosquées sont en bois solidement établi. A la porte de chacune d'elles se voient un ou deux réservoirs profonds d'une ou deux coudées, où l'on puise l'eau (pour les ablutions) avec une coupe de bois munie d'un manche long d'une coudée. La terre autour du puits et de la mosquée est soigneusement nivelée. Toute personne qui veut entrer se lave les pieds d'abord ; à la porte est un morceau de natte grossière pour s'éponger. »

Lorsque Vasco de Gama, ouvrant aux Portugais la route de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance, vint relâcher dans ces parages — et principalement à Mélinde, car les habitants de Mombase le repoussèrent — il y trouva un commerce actif avec l'Arabie et l'Inde. Les campagnes étaient soigneusement cultivées ; les mines de fer de Mombase étaient en pleine exploitation, et les léopards, chassés avec l'aide de chiens « rouges » d'une force extraordinaire, fournissaient des peaux fauves tachetées de blanc, très estimées sous le nom de « peaux zendjiennes ».

La domination portugaise, établie par le fer, le feu et le pillage, ne laissa à Mombase que des ruines et la misère.

Au milieu d'une exubérante végétation, on retrouve encore quelques débris attestant la puissance des sultans arabes de qui les Portugais la prirent si florissante pour l'abandonner bientôt inculte et dévastée. Les fortifications ruinées qu'on trouve à l'entrée du port du Nord sont dues évidemment aux Portugais ; mais à côté on rencontre les décombres d'une batterie en fer à cheval appelée *Kabé-Ras* par les Arabes et qui est célèbre dans les fastes de l'Afrique orientale.

Elle fut prise en effet par l'équipage d'un vaisseau arabe de ce nom, faisant partie de l'une des expéditions envoyées par l'imam Sif ben Soultan ben Sif contre Mombase.

Le *Kabé-Ras*, paraît-il, bravant le feu de la batterie portugaise, était venu s'échouer au rivage, et l'équipage, s'élançant à terre, avait emporté d'assaut la redoute.

Aujourd'hui ces ruines glorieuses disparaissent au milieu des broussailles. Mombase, située sur un plateau de calcaire dont la hauteur varie entre quinze et vingt mètres, se rattache à la terre ferme par un isthme couvert à marée haute.

Son port, qui est, sans contredit, le plus beau de l'Afrique orientale, reçoit par divers cours d'eau des grains et divers produits de l'intérieur, qui sont l'objet d'échanges importants.

Le sésame, récolté sur toute la côte en octobre et en novembre, y fournit une huile très estimée et que les Arabes préfèrent, pour la préparation des aliments, à toute autre huile comestible. La résine copal, les cornes de rhinocéros, la gomme-myrrhe, l'aloès et l'écaille, qui arrivaient jadis en Europe sous la dénomination générale de *produits de l'Inde*, avaient leur marché principal à Mombase et ne faisaient que passer par Bombay. Aujourd'hui encore on a conservé l'habitude dans le commerce de désigner sous le nom d'« ivoire de Goa » l'ivoire qui vient réellement de la côte orientale d'Afrique. Parée d'une admirable végétation, l'île de Mombase a l'aspect le plus agréable et le plus varié. Au sortir d'épais fourrés de goyaviers entremêlés de lianes, on débouche dans de larges clairières ombragées de manguiers ou de cocotiers, où l'on rencontre, blottis au milieu du feuillage de gigantesques baobabs et entourés d'un petit carré de millet ou de maïs, des *chamba*, ou maisons de campagne, ressemblant à nos « cabanons » de Provence. Les fourrés du sud et de l'ouest, fort épais, servent de repaires, paraît-il, à des animaux sauvages, peut-être même à ces panthères fauves qui fournissaient des peaux tant vantées pour la sellerie.

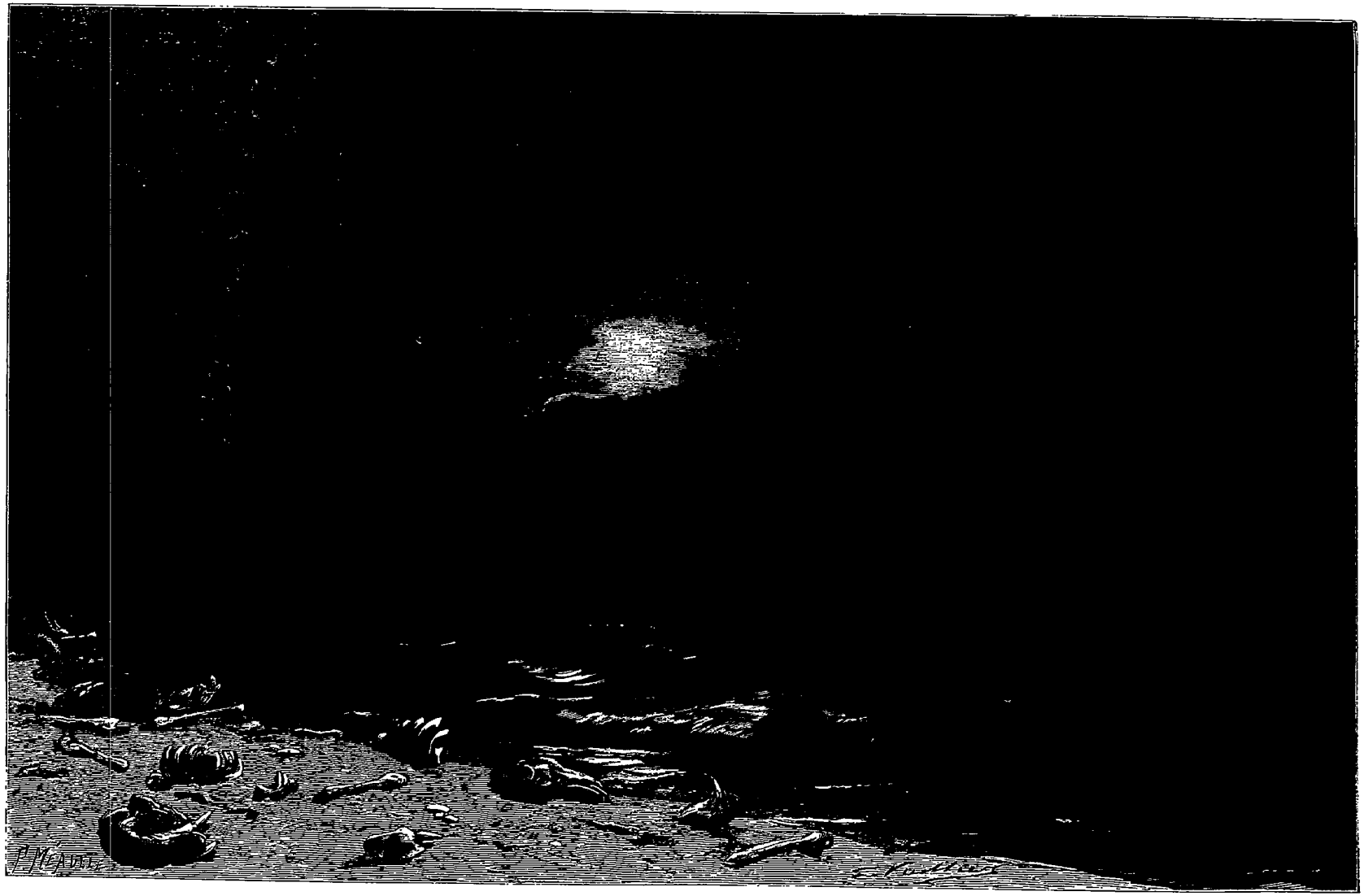
Il n'y a rien de bien précis sur l'époque de la fondation de Mombase par des colons de Chiraz. Plus tard des Souhaélis, des Çomalis et des Bayouns vinrent se mêler aux Arabes.

La ville, avec ses maisons en pierre à un étage et à terrasse, présente un véritable labyrinthe de ruelles, où il est difficile de se hasarder sans guide. Les mosquées sont petites et insignifiantes ; je pris néanmoins l'estampage d'une inscription arabe datant de l'an 45 de l'hégire. Derrière les ruines d'une mosquée qui a pu être antérieurement une église portugaise, et sous les frais ombrages d'un petit bois de dattiers, de citronniers et d'orangers, gisent les dépouilles des gouverneurs M'zara qui luttèrent avec tant d'opiniâtreté contre les attaques réitérées de Seyd Saïd. On montre encore à l'entrée du port l'emplacement où, à marée basse, Seyd fit faire un terrassement en sacs de dattes pour y placer une batterie.

Au moment de notre arrivée à Mombase, les troupes du gouverneur allaient partir pour combattre M'barouk, chef souahéli révolté depuis douze ans contre Saïd Bargach et qui occupe une localité peu éloignée, appelée Rabaï. Le 5 mars, ayant pris congé du gouverneur et embarqué un pilote, nous quittâmes Mombase, peu après le départ du vapeur anglais.

Le soir nous mouillâmes auprès de l'île Vassine,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



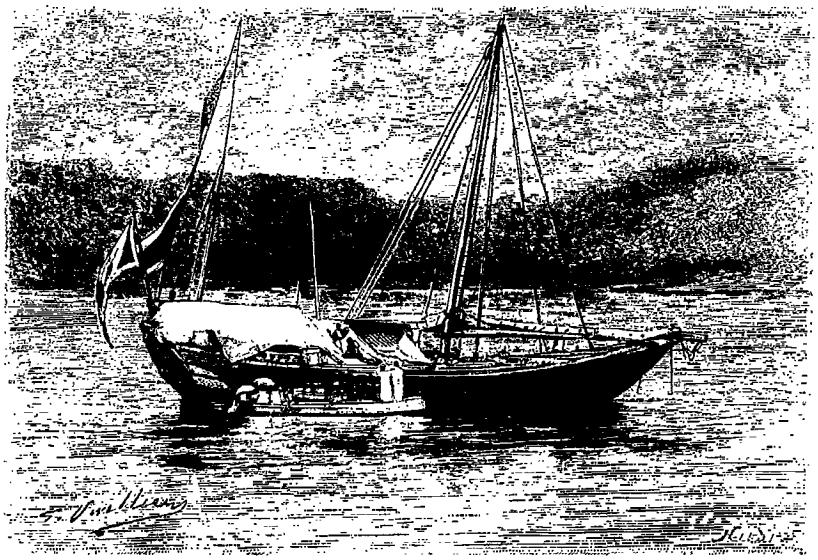
Départ de Lamô : la plage de Cheila (voy. p. 412). — Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

où quelques huttes groupées nous rappelèrent les villages bayouns.

Après une rapide visite à quelques vieilles constructions et sépultures, nous repartîmes par une mer calme, et bientôt nous atteignions Tanga. La ville est au fond d'une grande baie, protégée à gauche par une petite tour; à droite on aperçoit quelques maisons en ruines et de misérables huttes. Les habitants venaient d'être inquiétés par les Massaï, peuplades guerrières de l'intérieur, fort redoutées, et ils avaient cependant rapporté de leur rencontre des dépouilles de l'ennemi. Je pus acheter l'équipement d'un chef massaï, remarquable par le manteau en peau de *bega*, singe noir et blanc dont la queue touffue balayait le sol. Je fis emballer avec soin ce curieux spécimen de l'équipement de guerre des Massaï, dont les explorateurs Thomson et docteur Fischer ont décrit les mœurs sauvages dans leur voyage à la côte du Kilimandjaro. Il y a peu à récolter à Tanga; nous reprîmes la mer, et, après être passés en vue de Wadego, de Massiouah et de M'tangata, villages de peu d'importance, et de l'île Pemba, qui ressemble à une corbeille de verdure, nous aperçevions, le vendredi 7 mars, les feux de Zanzibar, et bientôt, nous quitions notre boutre et nous retrouvions nos excellents amis, qui avaient bien cru ne jamais nous revoir, et dont l'affection bien cordiale nous réconforta des fatigues, des déboires et des misères de quatorze mois d'exploration.

Ce n'était pas, en effet, sans un profond regret que nous nous étions éloignés de la région du Djoub;



Notre boutre (voy. p. 415). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

mais nous avions reconnu l'inutilité et le danger de nouvelles tentatives pour pénétrer dans l'intérieur de la « terre de servitude », et, la rage au cœur, il nous avait fallu abandonner nos plus chères espérances.

Ainsi que mes infortunés devanciers, le baron de Deckens et Kingelbach, dès mon débarquement à Moguedouchou j'avais été désigné à la haine farouche des populations, fanatisées par les sectes religieuses; c'est un hasard providentiel que je n'aie pas partagé leur triste sort.

De la Syrie au Congo, le monde musulman est, depuis peu d'années profondément remué par les confréries des Ouahabites, des Idrissites et des Sénoussites, qui, sous prétexte de réformes et de rénovation de la foi, ne tendent rien moins qu'à provoquer une réaction générale contre les idées européennes et ceux qui les propagent. Sans leurs rivalités jalouses, elles parviendraient à former une confédération redoutable, sorte d'empire théocratique rêvé par quelques prophètes, et à retarder la conquête de l'Afrique par la civilisation européenne; mais, en dépit de cette suprême résistance, la domination arabe est condamnée par les leviers qu'elle met en œuvre et dont le principal est l'esclavage.

D'autres explorateurs viendront qui, mieux secondés ou plus heureux que moi, pénétreront plus avant dans le continent mystérieux, mais il me restera la consolation d'avoir inscrit mon modeste nom de Français au commencement d'une des routes futures de la civilisation.

G. Révoil.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1888

(SECOND SEMESTRE),

PAR MM. C. MAUNOIR ET H. DUVEYRIER.

TEXTE INÉDIT.

—

I. Expédition de Stanley; toujours pas de nouvelles; mort du major Barttelot et de M. Jameson; conjectures sur le sort de l'expédition. — II. Le commerce futur de l'Afrique; grandes routes du commerce anglais. — III. M. Thomson au Maroc; traversée de l'Atlas. — IV. M. Johnston au Vieux-Calabar. — V. Expédition de MM. Kund et Tappenbeck dans le Biafra. — VI. Le lieutenant-colonel Clarke au pays des Bassoutos; caractère orographique de ce pays. — VII. Reconnaissance des sources de la Lujenda par M. Hetherwick. — VIII. Les géants de l'Afrique orientale; ascension du mont Kenia et voyage au lac Baringo par le comte Téléki. — IX. Mission de M. von den Steinen au Brésil; les sauvages du bassin du Xingu. — X. Mission de M. Bellarmino Mendonça à la frontière du Brésil, du Paraguay et de la République Argentine. — XI. L'île nouvelle découverte près du Spitzberg par M. Johannesen. — XII. Traversée du Groënland par M. Nansen; organisation, programme du voyage, débarquement sur la côte orientale; arrivée à Godthaab. — XIII. Mort du général Prjévalski, explorateur russe; ses voyages. — XIV. Voyage de M. Younghusband, de Pékin au Cachemir par l'Asie centrale; Mongolie, désert de Gobi; traversée des glaciers des monts Kuen-lun. — XV. Les Onghés de la Petite-Andaman d'après M. Portman.

I

Il y aura bientôt deux ans que Stanley a quitté l'Europe; il y a un an et demi qu'il quittait le camp de Yambouga, non loin du confluent de l'Arouimi et du Congo, pour s'enfoncer, à la tête de plus de six cents hommes, dans les régions encore inconnues qui le séparaient de l'Albert-Nyanza. Son but déclaré était de secourir Émin pacha établi à Wadelaï, sur le haut Nil.

Émin pacha, informé des projets de Stanley, envoyait des émissaires à sa rencontre; mais, par une lettre du 19 novembre 1887, il annonçait l'insuccès de ces recherches, qui avaient dû cependant être entreprises en temps opportun.

Enfin, le 10 juin 1888, le major Barttelot, ayant obtenu de Tippo-Tip les porteurs nécessaires, partait du camp de Yambouga avec une expédition de secours forte de sept cent cinquante hommes. Il tombait assassiné le 19 juillet; son expédition se désorganisait immédiatement, et quelques-uns des déserteurs répandaient dans tout le bassin du Congo le bruit du désastre de l'expédition de Stanley et de celle de M. Barttelot, dont le second, M. Jameson, était enlevé par la fièvre, le 17 août, en revenant à la côte occidentale.

Rappelons-nous qu'au moment du départ de Stanley la situation d'Émin pacha n'était, disait-on, plus tenable, et que le petit nombre de soldats qui lui étaient restés fidèles, fatigués de tant de privations, menaçaient de se révolter. S'il en était ainsi, Stanley devait avancer le plus rapidement possible. Or la distance à vol d'oiseau de Yambouga à Wadelaï est de 820 kilomètres; et, quels que fussent les obstacles naturels et les détours de la route, on ne peut admettre que l'expédition ait fait moins de cinq kilomètres, en moyenne, de route effective par jour. Il lui aurait donc fallu six ou sept mois pour arriver à Wadelaï. Elle aurait ainsi rejoint Émin pacha en janvier 1888 au plus tard et au point le plus éloigné, et depuis plusieurs mois on le saurait en Europe.

Quoi qu'il en soit, nous voici à la fin de novembre sans autre nouvelle de l'expédition Stanley, et les suppositions émises par les personnes les mieux intentionnées sont loin d'être rassurantes. L'une, M. de Winton, estime que M. Stanley n'avait ni les moyens d'action, ni le personnel, ni les munitions nécessaires pour faire, au nord, un détour chez les chefs puissants et hostiles du Niam-Niam, acquis aujourd'hui à l'influence arabe et madhiste; qu'il a dû, par conséquent, suivre la ligne la plus courte pour se rendre à Wadelaï, et que si l'on n'a pas de nouvelles, c'est qu'il faudrait six à sept mois pour en recevoir par la voie de Zanzibar. Or, en admettant ce chiffre exagéré, des informations auraient dû y arriver à la fin d'août.

Le docteur Junker, d'autre part, exposait récemment à la Société de Géographie de Stockholm que M. Stanley avait été contraint d'employer la force pour obtenir les provisions nécessaires à sa nombreuse escorte; et que, laissant ainsi derrière lui des populations hostiles, il en était réduit à la voie de Zanzibar pour expédier des nouvelles. Mais cette supposition même implique une grande rapidité de marche; il n'est guère admissible en effet que l'expédition séjournât dans ces pays pauvres où elle ne pouvait se procurer des vivres qu'à coups de fusil. De toutes façons, on voit donc que

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'expédition devait être arrivée depuis le commencement de l'année à Wadelaï, et qu'on aurait dû, depuis plusieurs mois, recevoir de ses nouvelles, en supposant qu'il fallût plus de sept mois pour les envoyer de Wadelaï à Zanzibar.

II

En regard de ces nouvelles négatives, il n'est peut-être pas sans intérêt de résumer ici les principaux traits d'une récente communication de M. de Winton sur « le futur commerce de l'Afrique ».

Après avoir exposé la façon dont les Anglais et les Allemands se sont partagé le bassin des grands lacs, et par suite de quels arrangements le sultan de Zanzibar a été amené à leur concéder l'exercice de ses droits de souveraineté sur les côtes, M. de Winton constate qu'il ne s'agit plus maintenant que d'exploiter ces possessions, intérieures et côtières. Passons sur l'organisation de la Société d'exploitation et voyons les principaux points de son programme de routes commerciales à ouvrir.

Partant de la côte orientale d'Afrique, des environs de Mombaz, il préconise une route dirigée vers les riches et fertiles contrées que domine le Kilimanjaro; puis, à travers les hauts plateaux des Massaï, un vrai paradis terrestre dont les habitants sont encore très sauvages, mais dont l'air est admirablement sain et où pullulent les troupeaux d'ânes et de moutons. Du mont Kenia on marche au nord-ouest vers le lac Baringo. Ici on est enfin débarrassé des turbulents Massaï; on se trouve au milieu d'une population pacifique, dans un pays plat, charmant, terre bénie des *sportsmen*, qui deviendra celle des manufacturiers britanniques; on y élèvera une grande station commerciale destinée à approvisionner largement de cotonnades les populations de l'intérieur, sans crainte de concurrence puisque les indigènes seront privés de toute communication avec les ports de la côte.

Du lac Baringo, une route sera ouverte, sans trop de difficultés, jusqu'à la province d'Émin pacha, et, grâce à ses bons offices, pourra être poussée jusqu'au lac Albert-Nyanza, qui sera ainsi relié à la côte orientale par une route absolument sûre.

C'est là un très beau projet, ou plutôt la première partie d'un beau projet; car, pour que cette route entre la côte orientale et le haut Nil ait toute sa valeur, il faut qu'elle ne soit pas inquiétée par le royaume d'Ouganda et que ses débouchés restent libres du côté du Nil comme du côté du Congo. Plusieurs personnes se sont sans doute demandé, en 1886, lors de la convention anglo-allemande qui a suivi la conférence de Berlin, et surtout lors du départ de l'expédition Stanley, au commencement de 1887, quelles mesures l'Angleterre allait prendre pour faire de la route dont nous venons de parler, ainsi que de celles du Nil et du Congo, les grandes artères de son commerce et de sa souveraineté africaine, que compléterait la voie méridionale du Cap.

III

Ces vastes projets ne doivent pas distraire notre attention des nombreuses explorations partielles dont l'Afrique et le monde entier sont le théâtre. En commençant par le nord de l'Afrique, nous n'avons pas perdu de vue les tentatives d'un vaillant explorateur anglais, M. Thomson, pour traverser la grande chaîne de l'Atlas marocain. A la date du 28 juillet, il avait déjà échoué deux fois, bien qu'il eût réussi à faire, près d'Emsmiz, l'ascension d'un sommet élevé de 3800 mètres.

De Maroc, où il était revenu ensuite, M. Thomson repartit le 27 août, et, cette fois, il a réussi à franchir la grande chaîne, à une hauteur d'environ 4000 mètres, non loin de Ressaya. Longeant alors la base des montagnes jusqu'à Iminatanut, il arriva dans la vallée du Sous, qu'il dut traverser à marches forcées, au milieu de tribus révoltées contre le caïd. Puis, de la casbah du caïd des Imseggin, où il se trouvait presque assiégé par les Haoura en rébellion, il parvint à s'échapper et à gagner Agadir et Mogador, où il arrivait le 17 septembre. En dépit de difficultés que l'on ne peut encore qu'entrevoir, M. Thomson a certainement recueilli d'importantes notes géographiques et géologiques, qu'il espère bien rapporter en Europe avant la fin de cette année.

IV

En janvier 1888, le consul anglais H. Johnston entreprenait une expédition sur le Vieux-Calabar, pour conclure des traités avec les chefs indigènes et placer leurs territoires sous le protectorat de la Grande-Bretagne. Accueilli d'abord à coups de fusil, M. Johnston finit par réussir dans sa mission. A Ededama, sur le haut fleuve, il lui arriva d'être enlevé de son canot par une troupe d'indigènes, d'être placé à califourchon sur les épaules du plus fort d'entre eux, et transporté ainsi au village voisin. On l'y déposa dans une hutte enfumée, où des pièces de viande humaine pendues au-dessus de sa tête et une centaine de crânes rangés sur des rayons lui révélaient son sort prochain. Les noirs se pressaient autour de lui, en foule menaçante; néanmoins, au bout d'une heure de *palabre*, à l'aide de ses interprètes, il avait complètement apaisé ceux qui s'apprêtaient à devenir ses bourreaux; le même hercule qui l'avait apporté prisonnier sur ses épaules, le reporta en triomphe à son canot, à la grande surprise de l'équipage, qui le croyait déjà perdu.

Bien que, comme on le voit, le courage et le sang-froid ne fissent pas défaut au consul anglais, il ne jugea pas devoir soumettre son influence à une nouvelle épreuve, et, malgré les tentatives faites pour le retenir avec son équipage, le canot, virant de bord, fit force de rames vers le bas du fleuve. Si l'embarcation eût touché sur un banc de sable, l'expédition était infailliblement perdue; les cris et les gestes des indigènes qui brandissaient leurs lances, l'attitude des enfants qui, armés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de couteaux, s'avançaient jusque dans le fleuve vers le canot, témoignaient assez de la nécessité d'une prompte retraite.

M. Johnston n'avait pas dépassé le village d'Ededama, situé quelque peu en amont du pays d'Aroun, dans la grande courbe que décrit le Vieux-Calabar; il n'a pas atteint, de beaucoup s'en faut, le point jusqu'auquel Becroft et King étaient parvenus en 1842. Néanmoins la relation détaillée de son voyage nous fera sans doute mieux connaître les populations riveraines de l'Oyono, ce fleuve que nous appelons le Vieux-Calabar et que les Anglais nomment encore Cross-River, parce qu'il était autrefois considéré comme un « chemin de traverse » entre l'estuaire du Vieux-Calabar et le Niger.

V

Ce n'est point sans difficulté que les Européens pourront exploiter ou même visiter les domaines africains qu'ils se sont partagés — sur le papier — avec une activité croissante depuis la conférence de Berlin. Sur la côte orientale où les Anglais se sont adjugé la part la plus petite en apparence, en réalité la seule importante, les Allemands ont reçu, comme compensation, sur la côte occidentale les déserts de Damara Land et les territoires du Cameroun.

La mission dirigée par MM. Kund et Tappenbeck est arrivée au Grand-Batanga, après avoir exploré une partie du pays de Biafra; elle avait eu quatre hommes tués et vingt-six blessés. Les résultats de cette mission ne manquent pas d'importance. Il est possible toutefois que le nombre de 200 kilomètres donné comme longueur de l'itinéraire parcouru doive, suivant l'habitude, être passablement réduit. L'expédition aurait été arrêtée au passage d'une rivière appelée le petit Ndjong, par la tribu du Jonguana. Après avoir fait la paix avec les Allemands, les Jonguana leur permirent de remonter la rivière aussi loin qu'elle était navigable, puis d'atteindre le grand Ndjong, qui est sans doute l'Edea, dont l'embouchure se trouve près de Malimba.

Du petit au grand Ndjong le voyage fut charmant. Les populations, nombreuses et pacifiques, accouraient avec femmes et enfants; c'était à qui toucherait la peau blanche des voyageurs et leur vendrait des moutons à trois francs cinquante et des poules à six centimes la pièce — valeur reçue comptant en étoffes ou en boutons, — de sorte que le mouton et la poule ne coûtaient réellement pas quinze sous.

En quittant cet heureux pays, l'expédition rencontra une tribu moins soucieuse de la couleur de ses visiteurs que de la qualité de leurs étoffes et du but de leur visite. C'était la race du Soudan, dont l'avant-garde se trouvait ici à environ 150 kilomètres du Cameroun; elle fut si effrayée de l'arrivée des voyageurs, qu'elle s'arma et les obligea à regagner la côte. La mission n'était plus qu'à six ou sept jours du territoire placé sous le protectorat allemand, quand elle fut attaquée par la tribu des Bakoko, sur un terrain où les blancs ne pouvaient guère se défendre, à cause des herbes ou des roseaux de quatre à cinq pieds de hauteur. A la nuit, abandonnant de nombreuses charges de marchandises, ils s'échappèrent et parvinrent sur le plateau du grand Batanga, où ils seraient morts de faim dans une forêt, si les gens de la côte n'étaient arrivés à temps pour leur porter secours.

Parmi les blessés se trouvaient les deux chefs de l'expédition, MM. Kund et Tappenbeck, dont l'état est aujourd'hui satisfaisant et qui pourront probablement faire connaître plus en détail la région qu'ils ont traversée.

VI

Le lieutenant-colonel Clarke, commissaire du gouvernement britannique pour le pays des Bassoutos, a donné une description très intéressante du Lessouto ou pays des Bassoutos, encore si peu connu, malgré les précieux détails fournis autrefois par les missionnaires protestants français, Arbousset et Daumas, plus récemment par MM. Appia et Jousse et enfin par M. E. Jacottet.

Situé dans la partie sud de l'Afrique australe, entre l'État libre d'Orange, la colonie du Cap et celle de Natal, le Lessouto n'est guère connu que depuis une cinquante d'années, et les vallées des hauts tributaires du fleuve Orange n'ont pas été jusqu'ici beaucoup plus explorées. Dans la chaîne des Drakensberge, que les indigènes appellent Maloutis, les eaux se sont creusé des gorges étroites, profondes de 600 à 900 mètres, et séparées par des crêtes neigeuses. Il est presque impossible de passer d'une vallée à la voisine autrement qu'en suivant le cours des rivières jusqu'à leur jonction. Les Maloutis ne sont pas habités depuis longtemps. Les *Bushmen*, propriétaires du pays à l'époque où les Bassoutos, venant du nord, y firent invasion, furent refoulés dans les régions les plus inaccessibles, et finalement exterminés en 1871. Ce ne fut que plus tard, que les Batlokoas, alliés des Bassoutos lors de leur dernière révolte contre les Anglais, obtinrent l'autorisation de s'établir dans les hautes vallées, où ils vivent du produit de la chasse. Les Bassoutos eux-mêmes connaissent si peu leurs montagnes, qu'il fut impossible au colonel Clarke de se procurer un guide.

Partie le 15 octobre 1887, avec dix-sept hommes et trente chevaux, de Butha Buthe, le poste le plus avancé au nord, la colonne ne tarda pas à franchir, par le col de Rahane, haut de 2500 mètres, un chaînon qui forme la ligne de partage entre le bassin du Caledon et celui du haut Orange. Plus loin fut passée, par un col de 3120 mètres, une nouvelle crête de montagnes, le Motaï; puis les voyageurs se portèrent vers la jonction des hauts affluents de l'Orange ou du Senkou, « la Rivière », comme on l'appelle dans le pays. Les vallées supérieures furent visitées, malgré la difficulté de s'y frayer un passage. Il fallait parfois une journée entière pour atteindre un point qui, le matin, avait semblé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'être qu'à une heure de distance. Le résultat de cette reconnaissance sera sans doute de jeter quelque lumière nouvelle sur l'hydrographie encore très confuse du pays des Bassoutos et en particulier sur ces hauts affluents du fleuve Orange, dont les lettres de M. E. Jacottet à la Société de Géographie ont tracé un tableau si pittoresque. Le colonel Clarke doit s'être élevé au maximum jusqu'à une altitude de 3270 mètres environ; mais de partout on distinguait des montagnes encore plus élevées.

VII

Dans deux voyages entre la côte orientale d'Afrique et le lac Nyanza, MM. Thomson, Johnson, O'Neill, etc., n'avaient pu reconnaître la source même de la rivière Lujenda, cours supérieur de la Rovuma, qui se jette dans l'océan Indien près du cap Delgado et qui forme aujourd'hui la limite sud des nouvelles possessions allemandes dans le bassin des grands lacs. Sur la foi des indigènes, dont le langage peu précis permet de supposer des communications qui, la plupart du temps, n'existent pas, devait-on croire que le lac Kiloua ou Shirwa se déversait à la fois dans le Chiré, affluent du Zambèze, et dans la Lujenda ou haute Rovuma?

Au cours d'une reconnaissance, étendue sur un degré carré, de l'extrémité sud du lac Shirwa au lac Namaramba formé par la Lujenda, M. Hetherwick vient de constater qu'il n'existe actuellement aucune communication entre ces deux bassins; mais, ajoute-t-il, cette communication a pu exister jadis, car l'espace de quelques milles qui les sépare est un terrain bas, marécageux et dont les petites éminences sablonneuses ont dû être les îles d'un lac Shirwa plus étendu que celui d'aujourd'hui. Ce qui tend à confirmer cette opinion, c'est qu'actuellement le lac Shirwa ressemble à un immense appareil évaporatoire, dont la profondeur diminue considérablement. Ainsi, en 1884, M. Hetherwick mesurait une profondeur d'environ 20 pieds d'eau entre la terre ferme et l'île Shirwa, qui en est distante de 4 kilomètres, et, cette année, on pourra peut-être aller à pied de l'une à l'autre.

La rive nord du lac Shirwa tangente au parallèle de 15 degrés sud, et à 5 ou 6 kilomètres au nord de cette rive s'étend le lac Mpiri, qui communique au nord-est avec le lac Chiuta. Telles sont les véritables sources de la Lujenda, dont M. Hetherwick put relever le cours jusqu'à son entrée dans le lac Namaramba.

Toute cette partie de la Lujenda n'est en réalité qu'un marécage dont la largeur varie entre 500 et 4000 mètres pendant la saison sèche, mais qui s'étend sur une vaste plaine pendant la saison des pluies. Aussi les habitants, Machinga et Wanynja, profitent-ils des marais pour y établir, sur pilotis, des magasins ou greniers à grains, moins exposés que leurs cases, construites sur la terre ferme, aux incursions du Magwangwara, terreur de tout le district de Lujenda.

VIII

D'après des nouvelles reçues de Zanzibar, l'expédition du comte Téléki, partie en 1887, aurait atteint le lac M'baringo ou Baringo, en décembre de la même année. Jusque-là elle avait suivi à peu près les mêmes itinéraires que les précédents explorateurs, Joseph Thomson et le docteur Fischer (en 1883, puis une deuxième fois en 1886).

Du lac M'baringo, l'expédition du comte Téléki se dirigea vers le sud-est et tenta l'ascension du mont Kénia, qu'elle aurait gravi jusqu'à une hauteur d'environ 4575 mètres, soit jusqu'à la limite des neiges persistantes.

Contrairement à l'opinion généralement admise, le comte Téléki estime que le Kénia est plus élevé que le Kilima Ndjaro. M. Thomson lui donnait déjà plus de 5600 mètres, et il ne faut pas oublier que le Kilima Ndjaro n'a point la hauteur de 6050 mètres qu'on lui avait attribuée ces derniers temps. Le docteur Hans Meyer lui-même, qui avait d'abord donné ce chiffre, l'a rectifié plus tard, en adoptant l'altitude de 5700 mètres, trouvée par Kersten, le compagnon de l'infortuné baron von der Decken.

Le comte Téléki dépeint le mont Kénia comme un ancien volcan couronné de neige, avec un cratère de 7 kilomètres et demi de diamètre. Sur le bord de cette immense chaudière se dressent deux pics gigantesques.

Suivant les dernières nouvelles, l'expédition allait se diriger au nord, vers ce mystérieux lac Sambourou, qui figure sur nos cartes et qui paraît se dédoubler en un Basso Ebor et en un Basso Erok, c'est-à-dire en deux lacs distincts, dont aucun ne porte le nom de Sambourou sous lequel nous le connaissons.

IX

Non content d'avoir accompli, en 1884, sa belle exploration du rio Xingu, le docteur Karl von den Steinen, en compagnie de Wilhelm von den Steinen, son cousin, et des docteurs Ehrenreich et Vogel, s'embarquait de nouveau pour le Brésil vers la fin de l'année 1886.

Son principal but était cette fois d'étudier plus en détail les tribus sauvages de la région du haut Xingu, qu'il n'avait fait qu'entrevoir à son premier voyage, et qui vivent dans un isolement complet, au milieu des épaisses forêts et des districts montagneux que sillonnent de leur cours torrentiel le haut Xingu et ses affluents orientaux.

L'expédition avait compté pouvoir passer, déjà en mai 1887, de Cuyaba aux sources du Xingu, mais le choléra sévissait et un cordon sanitaire était rigoureusement établi. Ce ne fut qu'en juillet que les voyageurs purent atteindre Cuyaba. De là ils se rendirent chez les Bakaïris sur le rio Paranatinga, et visitèrent plusieurs tribus sauvages, dans lesquelles M. von den Steinen retrouve, sous d'autres noms, les Caraïbes qui, selon sa

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

théorie, seraient venus du plateau central et se seraient répandus dans les Guyanes et dans les Antilles. Le nom de *caraïba*, encore aujourd'hui en usage, signifie « étranger ». Chez les Vramayouras et les Anetos, par contre, on retrouve, encore usitée, l'ancienne langue *toupi*. Ces Indiens sauvages sont fort arriérés, et c'est avec des haches de pierre qu'ils abattent les arbres de leurs forêts. On peut juger quelle fut leur surprise lorsqu'ils virent les hommes blancs avoir raison, en quelques coups de cognée, d'arbres qui résistaient pendant plusieurs jours aux moyens primitifs employés par les indigènes.

Le 31 décembre 1887, les voyageurs étaient de retour à Cuyaba, d'où ils gagnèrent Rio de Janeiro. Le 17 juillet 1888, M. von den Steinen exposait devant la « Sociedad de Geografia » les résultats de sa deuxième exploration.

X

Une expédition commandée par le capitaine Bellarmino Mendonça a été chargée par le Ministre de la guerre du Brésil d'explorer une des parties les plus reculées de ce vaste empire.

Elle a quitté Rio de Janeiro en juin 1888, avec mission de reconnaître une route entre Guarapuaba (située à la limite extrême de la partie habitée de la province de Paraná) et le confluent du Paraná et de l'Iguassú. L'expédition devait aussi établir une colonie militaire en ce dernier point (c'est-à-dire à la frontière du Brésil, du Paraguay et de la République Argentine). Enfin elle était chargée d'ouvrir une route le long du Paraná, depuis l'embouchure de l'Iguassú jusqu'à la partie navigable de la rivière, en amont de la chute de Sete Quedas, et de ce point à Guarapuaba, par la vallée du Piquiri.

Outre son importance stratégique, le nouvel établissement aura l'avantage d'attirer les colons dans cette partie reculée de l'empire du Brésil, restée déserte depuis l'expulsion des jésuites. La situation est favorable, car la rivière Paraná offre une voie facile pour communiquer avec Buenos Aires et les autres marchés de la République Argentine, où trouveront à se vendre les produits brésiliens, tels que les bois de construction et le *maté*.

Au point de vue géographique, nous saluons cette entreprise, qui ouvrira un accès plus facile vers les vastes territoires encore si peu connus du sud-ouest brésilien.

XI

Pendant l'été de 1887, le capitaine Johannesen, profitant de ce que la mer était exceptionnellement libre de glace dans les parages du Spitzberg et de la Nouvelle-Zemble, est parvenu à atteindre une île située à l'est du Spitzberg, par 80° 10′ latitude nord, et 29° 43′ longitude est de Paris.

Cette île se présente sous la forme d'une montagne tabulaire, de 630 mètres de hauteur, couverte de neige et de glace. Sa côte méridionale, aussi loin qu'on l'aperçoit, court à l'est, et sa côte septentrionale au nord-est.

Le capitaine Johannesen l'a baptisée « Ile-Nouvelle » et il l'identifie avec la Terre de Gillis découverte en 1707. Il se pourrait que ce fût la Hvide O, vue par le capitaine Kjeldsen et par le capitaine Sörensen, en 1884.

Cette découverte semble confirmer l'existence d'un archipel qui s'étendrait du Spitzberg à la Terre François-Joseph, et qui empêcherait les glaces polaires de descendre vers les côtes septentrionales de l'Europe par la mer de Barentz.

XII

Un voyage périlleux comme l'est la traversée du Groënland est aussi difficile à organiser qu'à exécuter. On en jugera par les deux lettres suivantes. La première a été apportée par le navire *Jason* qui a conduit l'expédition de M. Nansen sur la côte orientale du Groënland ; la seconde a été écrite par M. Nansen à son arrivée à la côte occidentale ; elle est adressée à M. Gamél, négociant danois, d'origine française, qui a fait les frais de cette exploration, comme il avait fait ceux de la *Dymphna* en 1883.

Voici d'abord les nouvelles apportées par le *Jason*.

L'expédition débarqua le 17 juillet 1888, près du fjord de Sermilik, par 65° 2′ de latitude nord. Une ceinture de glace, large d'environ 16 kilomètres, tenait le navire éloigné de la côte ; mais l'expédition y parvint, soit au moyen de canots qui pouvaient naviguer dans les intervalles libres, soit simplement à pied, sur les glaçons qui ne présentaient pas de crevasses. Le débarquement eut lieu à sept heures du soir ; le capitaine du baleinier put apercevoir, jusqu'à minuit, l'expédition faisant route pour la côte. Puis survint un brouillard qui ne permit plus de rien distinguer. Le lendemain matin, à six heures, quand le brouillard se dissipa, l'expédition n'était plus en vue.

Ce point de la côte avait été recommandé à M. Nansen, comme le plus accessible, par le capitaine danois Holm. Plus loin, vers l'est, près du cap Dan, le littoral est sauvage et déchiré, tandis que sur le point où l'expédition avait dû aborder, il paraissait, vu du *Jason*, ne pas présenter d'obstacles insurmontables pour un voyage à l'intérieur.

Le projet de M. Nansen est de remonter le fjord, qui a une centaine de kilomètres de longueur, et de tenter ensuite de gravir le front du glacier ou dôme de glace qu'on suppose recouvrir toute la surface du Groënland. Les parois entre lesquelles s'enfonce le fjord tombent verticalement de plus de 2000 mètres de hauteur. M. Nansen espère toutefois pouvoir trouver, à l'aide des indigènes, quelque passage ou couloir qui lui permette de s'élever sur le plateau. En arrière de ce premier obstacle s'en dresse un autre : c'est le glacier intérieur, très uni, mais fortement incliné vers la côte ouest. Les hommes compétents sont d'avis qu'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fois sur le champ du glacier, la tâche de M. Nansen sera relativement facile. Le nouvel explorateur estime que la distance à franchir d'une côte à l'autre est d'environ 680 kilomètres; en faisant 24 kilomètres par jour, en moyenne, ce qui est peu pour des hommes munis de *ski* (ou patins), même lorsqu'ils sont embarrassés par des traîneaux, le voyage ne prendrait pas plus d'un mois. A tout événement, il emporte des provisions pour trois mois. En entreprenant la traversée d'est en ouest, on évite de se charger de vivres pour le retour, car on est certain de trouver des ressources sur la côte ouest, qui est la plus peuplée. Le danger le plus à redouter, est la rencontre des champs de neige détrempée ou des crevasses dans la glace. Pour parer à la première de ces éventualités, l'expédition emporte des raquettes canadiennes et des espèces de souliers à neige connus en Norvège, où l'on en munit même parfois les pieds des chevaux. Quant à l'autre danger, celui des crevasses, M. Nansen espère le prévenir en envoyant les Lapons de son escorte en éclaireurs pour reconnaître le chemin. Les Lapons sont très propres à ce service par leur grande habitude de fournir de longues traites, sans presque se reposer ni prendre de nourriture.

L'expédition suivra une direction générale tendant vers le nord-ouest, pour gagner la côte ouest près de Christianshaab, attendu que, plus au sud, il y a des montagnes élevées et des fjords profonds. M. Nansen compte aussi sur des vents dominants de l'est, qui lui permettront d'employer des traîneaux à voile. Le dégel n'est pas à redouter dans cette saison. Les voyageurs sont exposés à un autre danger, aux abords des *nounataks*, c'est-à-dire de ces pointes de rochers qui percent la surface du glacier et qui sont généralement entourées de crevasses béantes, dans lesquelles toute une expédition peut s'engloutir.

Voici maintenant la lettre de M. Nansen, lettre datée de Godthaab, côte occidentale du Groënland, 4 octobre 1888.

« ...Le 17 juillet nous quittâmes le *Jason*. La situation était heureusement bonne et nous pensions avoir, dès le lendemain, achevé la traversée de la banquise et pouvoir atterrir. Nos espérances furent trompées.

« Les pressions des glaces, les courants et l'état de la glace retardèrent notre marche. Nous ne pouvions ni haler nos canots dans l'eau, ni les tirer sur la glace. Un courant nous entraînait vers la pleine mer à la vitesse de 28 milles marins par jour. Pendant douze jours nous dérivâmes ainsi. Nous avons fait des efforts terribles pour atteindre la terre; trois fois nous pensâmes atterrir et trois fois nous fûmes repoussés par un courant contre lequel nous ne pouvions lutter. Un jour, pendant vingt-quatre heures, nous fûmes exposés à être enlevés par des vagues furieuses qui s'abattaient sur la glace.

« Après douze jours de dérive nous avons débarqué à Andretok, par 61 degrés de latitude (?); ramé ensuite vers le nord, atteint Umivik, où, le 25 août, nous avons commencé la traversée de la banquise.

« De là nous nous sommes dirigés à travers l'*inlandsis* (les glaces intérieures) sur Christianshab, à la baie de Disko. De terribles tempêtes nous ont assaillis; l'état de la neige était très mauvais. Nous avons alors fait route directement à l'ouest, vers Godthaab. Dans cette marche nous avons atteint l'altitude de 3000 mètres avec des températures de — 40 à — 50 degrés. Pendant plusieurs semaines nous avons vécu à l'altitude de 2500 mètres. Terribles tempêtes de neige, neige fraîche pulvérulente, voilà les grosses difficultés.

« A la fin de septembre nous atteignîmes les environs de Godthaab. Nous avons débouché au fond de l'Ameralikfjord. De là, dans un canot fait avec le fond d'une tente et un sac, mon lieutenant Sverdrup et moi avons atteint la colonie de Godthaab, laissant nos quatre compagnons à la garde des bagages. Le 3 octobre, au soir, nous arrivions à Godthaab. Tout le monde est en bonne santé. »

Ces quelques détails nous promettent une relation des plus intéressantes; mais il faudra l'attendre quelques mois : M. Nansen a, en effet, expédié cette lettre par le *Fox*, le dernier navire qui soit parti du Groënland, et, par suite, le voyageur devra hiverner sur le terrain de ses exploits.

XIII

L'illustre explorateur russe Nicolas Prjévalski, dont les lecteurs du *Tour du Monde* ont si souvent entendu parler, a été enlevé par la mort dans la force de l'âge, au moment où il se préparait à aborder pour la cinquième fois l'intérieur du continent asiatique, à l'étude duquel il a si puissamment contribué. Sa première mission scientifique date de 1867; elle le conduisit dans la vallée de l'Oussouri. Successivement envoyé en mission en Chine et dans l'Asie centrale, notamment en Mongolie et au Tibet, Prjévalski revint toujours riche d'une foule de renseignements précieux sur les pays qu'il eut à visiter; il est permis d'affirmer que la plus grande partie de nos connaissances sur ces contrées sont dues au voyageur infatigable dont la géographie déplore la perte. Pendant ses quatre voyages dans l'Asie centrale, Prjévalski a parcouru, tantôt à pied, tantôt à cheval, plus de 30 000 kilomètres, dont les levés, appuyés sur des déterminations astronomiques, ont donné aux cartes de ces contrées une précision qui leur faisait entièrement défaut. Ses observations météorologiques nous ont fourni les éléments les plus complets qu'on ait encore sur le climat de l'intérieur de l'Asie; ses collections ont enrichi diverses branches de l'histoire naturelle de plus de 30 000 spécimens d'une haute valeur pour la connaissance de la Chine occidentale et d'une partie du Tibet, enfin l'ethnographie lui sera redevable d'informations importantes par leur nombre comme par leur nouveauté. La mort du général Prjévalski est une perte considérable pour la géographie, à laquelle il a rendu tant et de si importants services.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XIV

Dans l'Asie australe, des explorations scientifiques aussi aventureuses que celles de M. Prjévalski ou de MM. Carey et Dalgleish comptaient par siècle jusqu'à présent. Les simples voyages mêmes étaient presque aussi rares dans ces régions peu attrayantes sur lesquelles s'accentuera de jour en jour la lutte économique et politique entre la Russie et l'Angleterre. Si pauvre que soit actuellement le marché du Turkestan chinois, sera-t-il abandonné à la Russie? Telle est la grande inquiétude d'un lieutenant de dragons, M. Younghusband, qui vient de faire en amateur le long voyage, de 5000 kilomètres, de Pékin au Cachemir, à travers les steppes de la Mongolie, les interminables déserts du Gobi, les plaines du bassin du Tarim et les glaciers des Kuen-un, ces Himalayas méridionaux du Turkestan chinois.

A vrai dire, ce voyage n'est pas un début. M. Younghusband avait déjà parcouru la Mandchourie avec MM. James et Fulford; en un mot, il s'était sérieusement entraîné, quand le 4 avril 1887 il quitta Pékin, pour traverser l'Asie centrale sans autre compagnon qu'un Chinois cumulant les fonctions de cuisinier, de valet de chambre et d'interprète. Dix jours plus tard, d'immenses steppes se déroulaient devant le voyageur, qui pouvait compter à son aise les troupeaux et les tentes de feutre des nomades mongols, hommes robustes et de bonne humeur, dont le vieil esprit guerrier sommeille aujourd'hui, grâce à l'habileté du gouvernement chinois.

A Kouei-Koua-tcheng ou Kuku-Khoto, M. Younghusband ajouta à son personnel un guide, un domestique mongol et huit chameaux. Le 26 avril, il se mettait en route pour Hami, à l'extrémité occidentale du plateau élevé et désert de la Mongolie, dont l'aspect lui rappelait parfois les environs de l'isthme de Suez. Malgré la monotonie désespérante de la marche silencieuse au milieu de ces plaines sans fin, gelées pendant la nuit, brûlées par le soleil ou balayées par de furieux vents du nord pendant le jour, M. Younghusband trouvait quelques charmes au désert — au moins dans les premiers temps. « Le désert, dit-il, n'est point si horrible après tout. Aucun artiste ne pourrait désirer un plus bel assemblage de couleurs que celui que j'ai sous les yeux ce matin. Sous un ciel bleu sans tache, la plaine, perdant son triste aspect, se colore de diverses nuances bleuâtres de plus en plus foncées jusqu'aux montagnes.... Les montagnes elles-mêmes, dont les tons clairs se fondent à la base dans une teinte bleu sombre, se reflètent dans le décevant mirage de lacs d'une eau limpide. »

Après avoir longé la base des chaînes Hurku et Altaï, qui semblent reliées par une série de collines isolées, M. Younghusband, laissant derrière lui ces montagnes dénudées, traversa du nord au sud le désert de Dzoungarie, qui sépare l'Altaï du Thian-chan ou Monts Célestes; puis, franchissant un col de 2450 mètres, il arriva le 4 juillet à Hami; il avait parcouru, dans cette course de 2000 kilomètres accomplie en soixante-dix jours, un pays plus favorable aux méditations philosophiques qu'aux observations scientifiques, politiques ou économiques.

La grande route de Hami à Yarkand est trop connue pour que nous suivions le voyageur dans ses principales étapes entre Kharachar, Kourla, Koutche, Aksou, Ouch Tourfan, le col de Bilowti, Kachgar et Yarkand, où il arriva le 29 août. C'est ici qu'il se prépara à franchir les Kuen-lun par une voie qu'aucun Européen n'avait encore explorée, par la passe de Mustagh, la plus courte entre les cours supérieurs de la rivière de Yarkand et de l'Indus. Cette passe a été abandonnée depuis quelques années par les indigènes, à cause des obstacles naturels et surtout à cause des pillards Kanjoutes ou Kirghiz, dont la réputation ne date pas d'hier.

Heureusement, parmi environ 2000 Balti qui, du haut Indus, sont venus s'établir dans le district de Yarkand, M. Younghusband put trouver de bons guides pour traverser les montagnes; et, ayant pris de sérieuses dispositions pour finir son voyage dans l'Inde et non chez les Kirghiz, il quitta Yarkand le 8 septembre.

Dix jours plus tard, à la source de la Tiznaf, il franchissait les Mirdai-tagh, par le col de Chiragh-Saldi, et traversait la rivière de Yarkand, au campement de Dora, un peu en aval du point extrême que M. Hayward avait atteint en descendant cette rivière depuis sa source, près de la passe de Karakorum. De ce point à Iskardo, sur le haut Indus, les Kuen-lun et leurs contreforts forment une barrière de montagnes neigeuses dont l'épaisseur est d'environ 90 kilomètres, et dont la hauteur varie de 4000 à 7000 mètres. Les deux tiers de la distance sont couverts de glaciers, que domine, du haut de ses 8600 mètres, le grand pic K, du Mustagh, auquel les géographes anglais ont donné le nom de Godwin Austen.

En présence de l'énorme massif, M. Younghusband comprend que son rôle d'explorateur va commencer. « Chacun de nous, dit-il, devra faire une rude besogne pour avancer dans ce labyrinthe de montagnes géantes dont les gorges ne seraient pas comblées par une demi-douzaine de glaciers comme ceux du Mont Blanc. »

Un premier col, l'Aghil Dawan, haut de 5000 mètres, donne d'abord accès dans une étroite vallée au fond de laquelle roule la Shaksgam, affluent de la rivière de Yarkand. Du sommet de l'Aghil Dawan, M. Younghusband contemple avec admiration l'imposant spectacle du Mustagh « dont les pics aigus se dressent comme des centaines de Matterhorn; mais les Matterhorn, les Mont Blanc et toutes les montagnes de la Suisse auraient été à plusieurs centaines de pieds au-dessous de moi, tandis que les sommets qui nous environnent élèvent leur solennelle grandeur à plusieurs milliers de pieds au-dessus de nos têtes ». Pas un être vivant, pas un bruit; rien que des rocs dénudés ou des amoncellements de glace. Trop grands pour porter des choses aussi insignifiantes que des arbres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ou de la végétation, ces colosses glacés ne permettent qu'à l'homme de venir contempler pendant quelques mois de l'année leur gloire solitaire. « Cependant l'homme a triomphé de ces montagnes; il s'est frayé une voie à travers les crevasses de leur revêtement, en apparence inattaquable, de roc et de glace. »

En remontant la Shaksgam et son affluent, le Sarpo Laggo, inconnus jusqu'ici aux géographes, M. Younghusband et son escorte arrivèrent au pied des premiers glaciers de la chaîne principale. Ç'avait été une rude tâche d'amener des chevaux jusque là; mais que dire des tentatives répétées pour chercher une route sur les glaciers et y faire passer les montures! A moitié chemin, il fallut y renoncer et les renvoyer à la rivière de Yarkand, pour prendre la route plus facile du col de Karakorum, sous la conduite du Tartare Drogpa, qui, bien qu'habitué dès son enfance à courir les montagnes, ne pouvait plus supporter la vue des abîmes et ne répondait plus du salut des animaux.

Passant sur les péripéties ordinaires de la marche à travers des glaciers les plus grands du monde, nous arriverons, par l'ancienne passe du Mustagh, sur le glacier de Baltoro, exploré en 1862 par le commandant Godwin Austen et qui donne naissance à la rivière d'Askoli. Trois jours plus tard, M. Younghusband arrivait au village d'Askoli, où il revoyait enfin des arbres et des terres cultivées.

Mis en goût par cette aventureuse traversée, le voyageur anglais tenta, avant de quitter le Baltistan ou petit Tibet, de reconnaître la nouvelle passe de Mustagh. Mais, près du campement de Skinmang, sur le glacier de Panmeh, des blocs de glace de la grosseur d'une maison lui barrèrent la route et il fut obligé de revenir à Askoli, après avoir constaté que des glaces accumulées depuis quatre ou cinq ans rendaient aujourd'hui cette passe impraticale. D'Askoli, M. Younghusband gagnait facilement Iskardo, sur l'Indus, et arrivait au Cachemir à la fin d'octobre, ayant partout reçu le meilleur accueil des Mandchous et des Chinois, des Mongols et des Kalmouks, des Turcs et des Kirghiz, des Afghans et des Baltis, et rendant justice à l'inébranlable fidélité de ses compagnons : le Chinois Lin San, le Tartare Drogpa et le Balti Wali.

XV

Chargé du levé topographique de la Petite-Andaman la plus méridionale du groupe d'îles qui, avec les Nicobar, s'allonge entre le delta de l'Iraouaddy et Sumatra, M. Maurice Portman vient de publier ses premières études, ou mieux ses premières impressions, sur la population encore sauvage de cette île.

De même race que les aborigènes de la Grande-Andaman apparentés avec les Negrittos de la péninsule malaise, les Petits-Andamans, qui se nomment eux-mêmes Onghés, diffèrent quelque peu des premiers au point de vue des mœurs et des coutumes.

Les Onghés, qui méprisent toute espèce de vêtements, d'ornements et même de tatouages, ont cependant reconnu la nécessité de s'abriter contre les entreprises d'un climat assez favorable au développement des maladies de poitrine, de la fièvre et des maladies de peau. Aussi construisent-ils de grandes huttes circulaires de 10 mètres de hauteur sur 20 de diamètre, sortes de pigeonniers à l'intérieur desquels plusieurs familles se partagent les charpentes de bois élevées au-dessus du sol, qui représentent des lits. Leur batterie de cuisine se compose d'une marmite, toujours remarquablement propre, qui sert à cuire le poisson et les graisses de palétuviers dont ils se nourrissent à bon marché. Ils passent leur vie à pêcher, chasser et danser; ils n'ont aucune espèce d'idées religieuses ni superstitieuses et pratiquent une sévère monogamie. Les Onghés sont d'aimables compagnons de forêt, pleins de vie et de gaieté, toujours prêts à saisir le bon côté de toutes choses, toujours riants et de bonne humeur, excepté quand ils se battent de village à village, encore que les plus grandes batailles n'élèvent pas d'une unité le chiffre annuel de la mortalité.

C'est pure calomnie de les accuser de cannibalisme, de férocité et même de perfidie, mais ils ont un goût immodéré pour les petits cadeaux, et ce goût, joint à une certaine irréflexion bien excusable chez des sauvages, les expose parfois à commettre ce que nous appellerions des meurtres.

C'est ainsi qu'un jour, M. Portman et quelques officiers anglais visitant une île faillirent être victimes des indigènes. Le canot sur lequel les Européens se rendaient à un petit port de la côte ayant chaviré, tous les présents avaient été perdus. Cependant les naturels, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, entourèrent, sans songer à mal, le groupe pacifique des Européens; tout à coup un Onghé, moins désintéressé que les autres, se précipita sur l'un des blancs aux mains vides et l'abattit d'un coup de hache. Les Onghés arrêtèrent aussitôt cet assassin ou ce fou et le remirent aux Anglais.

L'éducation des Onghés exigera probablement encore plusieurs années, et, en attendant, les navires devront éviter de faire naufrage sur la Petite-Andaman.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
VOYAGES DANS L'OUEST AFRICAIN. — Ma maison.	Riou.	1
Femme okanda	E. Laethier.	3
Femme okanda	Id.	4
Femme pahouine	E. Ronjat.	5
Chefs pahouins	Riou.	8
Délivrance des esclaves	Id.	9
M'batto	E. Laethier.	11
Femme adouma	Id.	13
Chute de la rivière Ivindo	Riou.	15
M. de Brazza rassurant le jeune garçon qui vient de tirer sur lui	Id.	16
Village de Boundji	Id.	17
Femme okanda	E. Laethier.	18
Femme adouma de Boundji	Id.	18
Femme adouma	Id.	18
Rapides de Boundji	Riou.	19
Un propriétaire de Boundji	E. Laethier.	20
Arrivée à un village adouma	Riou.	21
Adouma	E. Laethier.	22
Adouma de Boundji	Id.	23
Rapide de Doumé	Riou.	24
Village de Doumé	Id.	25
Licoupa arrêté par les laptots	Id.	27
Plante crucifère à sel	Faguet	28
Femme aouandji	E. Laethier.	28
Cases adoumas avec métier à tisser	Riou	29
Kombo Djoumba	E. Laethier.	30
La pirogue dans les pandanus	Riou.	31
Malemba	E. Laethier.	32
La fille de Libossi présentant à M. de Brazza un plat de chenilles	Riou.	33
Tinga, l'un des hommes de la pirogue	E. Laethier.	34
Piroguier	Id.	35
Un paysage de l'Ogôoué	Riou.	36
Passage du rapide de Macopo	Id.	37
Armes des Ondoumbos	(Héliogravure).	38
Tambours, masques, etc., des Ondoumbos	Id.	39
Dame obamba	E. Laethier.	40
Jeune guerrier obamba	Sirouy.	41
La zone maritime	Riou.	43
La région des collines	Id.	44
La région des grandes forêts	Id.	45
Vue des hauts plateaux	Id.	47

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Ondoumbo	E. Laethier.	48
Village de Pongo	Riou.	49
Fétiches de Pongo	Paris.	50
Pont de lianes sur la Passa	Riou.	51
Femme parée de colliers n'gongolos	Sirouy.	53
Paysage batéké	Riou.	55
Un Batéké	Sirouy.	56
L'offrande de N'jayolé	Riou.	57
Case batékée	Id.	58
Femmes batékées dans les plantations	Id.	59
La Passa	Id.	61
Chasse aux sangliers	Id.	63
Mlle Maïs	Id.	64
HUIT JOURS AUX INDES. — Canal d'irrigation et location d'une barque.	F. Régamey.	65
A la recherche du « boy »	Id.	66
Hussard de l'escorte du gouverneur	Id.	67
Débarquement de riz pendant la famine	Id.	69
Marchande de noix de coco	Id.	72
Rouleau à macadam	Id.	73
Types d'employés	Id.	74
Le brahme sivaïte	Id.	75
Édicule sur un rocher à Mahavélipour	Id.	77
Caverne à colonnes	Id.	79
Mahavélipour au soleil levant	Id.	80
Wishnou couché sur le serpent Secha	Id.	81
Une des cinq pagodes	Id.	83
Siva homme et femme	Id.	84
Halte devant l'éléphant de pierre	Id.	85
Pagodes au bord de la mer	Id.	87
Wishnou au trident	Id.	88
Ruines au bord de la mer	Id.	89
Temple de brique et stuc	Id.	91
La montagne sculptée	Id.	93
Krishna berger	Id.	94
Wishnou sanglier	Id.	95
Temple monolithe	Id.	96
VOYAGE EN TUNISIE. — Départ de l'henchir Guergour	Eug. Girardet.	97
Traversée de la Medjerda	Id.	99
Les carrières antiques à Chemtou	Taylor.	100
Vue générale de Chemtou	Id.	101
Chapiteau d'époque punique à Chemtou	H. Saladin	102
Fragment de la frise des boucliers à Chemtou	Id.	102
Basilique à Chemtou	Taylor	103
Théâtre à Chemtou	(Photographie sur bois).	104
Grand pont de Trajan à Chemtou	G. Vuillier.	105
Tombe romaine à Chemtou	Paris	106
Vue du camp d'Aïn-Draham	Eug. Girardet.	107
A travers la forêt de chênes-liège	Id.	109
Maison du commandant supérieur à Aïn-Draham	Id.	110
Citadelle d'Aïn-Zaga	H. Saladin	111
Tombeaux creusés dans le roc à Souk-el-Tnin	(Photographie sur bois).	112
Épave sur le bord de la mer, près de Tabarca	Eug. Girardet.	113
Mosaïque de Pelagius	H. Saladin	114
Thermes de Tabarca	Barclay.	115
Thermes de « Bulla Regia »	(Photographie sur bois).	116
Le fort de Tabarca	Taylor.	117

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Arc de triomphe de « Bulla Regia »	H. Saladin . . .	119
Notre patache sur la route de Béja	Eug. Girardet..	120
Vue générale de Béja	Taylor.	121
Porte à Béja	Barclay.	122
Vases trouvés dans la nécropole punique de Béja	H. Saladin . . .	123
Pont romain sur l'oued Béja	Taylor.	125
Mur byzantin à Teboursouk	Paris	126
Vue de Teboursouk	Eug. Girardet..	127
Porte antique à Teboursouk	Paris	128
Embarras dans la rue du Souk	Eug. Girardet..	129
Les dames de Teboursouk	Id.	131
Arabes chassant les oiseaux maraudeurs près de Dougga	Id.	132
Bab-er-Roumia (porte de la Chrétienne), à Dougga	Id.	133
Mausolée punique de Dougga	H. Saladin . . .	134
Statue du mausolée punique de Dougga	(Photographie sur bois).	135
La fille de Sala ben Lecheb à Dougga	E. Ronjat. . . .	136
Temple de Marc-Aurèle à Dougga	Taylor	137
Vue générale de Dougga	Id.	139
Tatouages arabes	H. Saladin . . .	140
Arc de Gordien à Sidi-Abd-er-Rebbou	Id.	141
Mausolée de Cornelius Rufus à Bordj-el-Messaoudi	Id.	142
L'orage à Henchir-Douamis	Eug. Girardet..	143
Fragments provenant de Bordj-el-Messaoudi, au musée du Kef	H. Saladin . . .	144
Maison romaine à Henchir-Chett	Taylor	145
Départ de Teboursouk : dans les oliviers	Eug. Girardet..	147
Le convoi embourbé	Id.	149
Halte devant la citadelle byzantine d'Aïn-Tounga	Id.	150
Temple à Aïn-Tounga	Taylor.	151
Femme arabe à Aïn-Tounga	(Photographie sur bois).	152
Grande rue à Testour	Taylor.	153
Place à Testour	Id.	155
Cortège de la fête de Sidi-Reïss à Medjez-el-Bab	Eug. Girardet..	157
Vue de Tebourba prise de la gare	Id.	159
Vue d'ensemble du Bardo	(Photographie sur bois).	160
CHEZ LES CANNIBALES. — Chasse à l'opossum	Van Muyden . .	161
L'ours d'Australie	. . . . .	162
Rivière Fitzroy	P. Langlois. . .	163
La grenouille dans l'alcarraza	. . . . .	164
Le docteur Carl Lumholtz en costume de voyage	G. Vuillier. . .	165
Cygne noir	. . . . .	166
La station de Gracemere	. . . . .	167
La maison de Gracemere	. . . . .	167
Intérieur de forêt	. . . . .	168
La vraie nature australienne	G. Vuillier. . .	169
Oiseau-moqueur	. . . . .	170
Chasse aux kangourous	Van Muyden . .	171
Terrain de pâture	G. Vuillier. . .	173
La guêpe et l'araignée	. . . . .	175
Inspecteur de la police noire	. . . . .	176
Le voyageur à l'ombre sous son cheval	Van Muyden . .	177
Maison de squatter	. . . . .	178
Fouet des habitants du « bush »	. . . . .	180
Demande en mariage dans le Queensland occidental	G. Vuillier. . .	181
Le chien et le serpent	Van Muyden . .	183
Plantation de canne à sucre dans le Queensland septentrional	. . . . .	184
Noirs du Queensland septentrional	Sirouy.	185
Le « nolla-nolla »	. . . . .	187

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
JACKY	. . . . .	188
NELLY DANS SA CUISINE	G. VUILLIER. . .	189
LA BATAILLE S'ENGAGE	VAN MUYDEN . .	191
INDIGÈNES ARMÉS DE LANCES	. . . . .	192
GROUPE D'INDIGÈNES DE HERBERT RIVER	VAN MUYDEN . .	193
COMMENT GRIMPENT LES NOIRS À L'AIDE DU KÂMIN'	. . . . .	194
CHASSE AUX WALLABYS	VAN MUYDEN . .	195
FILET POUR LA CHASSE AU WALLABY	. . . . .	196
PALMIER PANDANUS	. . . . .	196
PETIT CASOAR	. . . . .	197
FEMME DU NORD-QUEENSLAND	. . . . .	199
FORÊT DE PALMIERS DANS LE QUEENSLAND	P. LANGLOIS. . .	200
MON CAMPEMENT	G. VUILLIER. . .	201
SOUPER DANS LA FORÊT	ID.	203
BOUCLIER AUSTRALIEN	. . . . .	204
FRONTEAU AUSTRALIEN	. . . . .	204
TRAVERSÉE DE LA RIVIÈRE HERBERT	. . . . .	205
L'ÉNERGUMÈNE	VAN MUYDEN . .	206
LE « BORBOBI »	ID.	207
LES VIEILLES FEMMES PROTÉGEANT UN VAINCU	ID.	208
A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE. — VUE DE SCHLESTADT	LIX.	209
LA « TOUR NEUVE » À SCHLESTADT	É. SCHIFFER. . .	211
INTÉRIEUR DE LA TAVERNE DU TIEFENKELLER, À STRASBOURG	LIX.	213
HORLOGE ASTRONOMIQUE DE LA CATHÉDRALE	ID	215
RELEVÉE DU POSTE DE LA PLACE D'ARMES	(Photographie sur bois).	216
STRASBOURG VU DE SAINT-THOMAS	TAYLOR	217
STATUE DE KLÉBER	(Photographie sur bois).	219
L'ILL À L'INTÉRIEUR DE STRASBOURG, DERRIÈRE SAINT-ÉTIENNE	BARCLAY.	221
LANSQUENET DU PIGNON DE L'ŒUVRE NOTRE-DAME	(Photographie sur bois).	222
L'ŒUVRE NOTRE-DAME	ID.	223
ANCIEN COQ DE L'HORLOGE	ID.	224
MORT DE LA VIERGE : BAS-RELIEF DE LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG	(HÉLIOGRAVURE).	225
PORTAIL PRINCIPAL DE LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG	(Photographie sur bois).	227
STATUES DU PORTAIL DE GAUCHE (LES VIERGES SAGES)	(HÉLIOGRAVURE).	228
STATUES DU PORTAIL DE GAUCHE (LES VIERGES FOLLES)	ID.	229
ROSACE DE LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG	ID.	232
PORTAIL DU TRANSEPT MÉRIDIONAL DE LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG	BARCLAY.	233
FAÇADE MÉRIDIONALE DE LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG	ID.	235
ANCIEN TESTAMENT	(HÉLIOGRAVURE).	236
NOUVEAU TESTAMENT	ID.	237
TRANSEPT ET CHŒUR	BARCLAY.	238
CHAIRE DE LA CATHÉDRALE	(Photographie sur bois).	239
SUPPLICE DU MAUVAIS RICHE	ID.	240
BATEAUX-LAVOIRS SUR L'ILL	D. LANCELOT . .	241
MONUMENT DU MARÉCHAL DE SAXE	(Photographie sur bois).	243
LA MAISON KAMMERZELL	(HÉLIOGRAVURE).	245
PLACE KLÉBER	BARCLAY.	247
LOCAL DES SÉANCES DU LANDESAUSSCHUSS	ID.	248
INTÉRIEUR DE LA SALLE DES SÉANCES DU LANDESAUSSCHUSS	(Photographie sur bois).	249
FAÇADE DE L'UNIVERSITÉ	D. LANCELOT. . .	252
« LES ÉMIGRANTS »	LIX.	253
SALLE VITRÉE DE L'UNIVERSITÉ	D. LANCELOT. . .	254
« LA FOIRE AUX SERVANTES »	LIX.	255
LE PROFESSEUR SCHIMPER	(Photographie sur bois).	256
LE MARCHÉ DE BARR	LIX.	257
SÉCHOIR À HOUBLON À MITTERSHOLZ	ID.	259
CUEILLETTE DU HOUBLON	ID.	261

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Préparation des nouilles	(Photographie sur bois).	263
La danse du coq (Gullertanz)	Lix.	264
Paysans du Kochersberg chantant le choral	Id.	265
Fabrication de briquettes à Barr	Id.	267
Chanteur de complaintes à Barr	Id.	269
Puits de la Renaissance à Obernai	Barclay.	271
Place et église de Marmoutier	Id.	272
Château de Saverne	D. Lancelot	273
Vue de Saverne et du Hohbarr	Slom	275
Vieilles maisons de Saverne	(Photographie sur bois).	277
Ruines du château d'Ochsenstein	Lix.	279
Graufthal	Taylor	280
Forêt de Graufthal	G. Vuillier.	281
Église de Niederhasslach	Barclay.	285
Tir d'artillerie à Hagenau	Lix.	287
Fort de Lichtenberg	(Photographie sur bois).	288
La fontaine de Sainte-Odile	Lix.	289
Une religieuse	(Photographie sur bois).	291
Les pèlerins de Sainte-Odile	Lix	293
La chapelle des Larmes et la chapelle des Anges à Sainte-Odile	Id.	295
Le mur païen de Sainte-Odile	Barclay.	296
Champ de bataille de Wœrth	Slom.	297
Costume de la Basse-Alsace	Lix	298
Costume de la Basse-Alsace	Id.	299
Wissembourg	Barclay.	300
Lauterbourg	Lix	301
La charge des cuirassiers à Morsbronn	(Photographie sur bois).	303
Pour prendre congé : l'auteur	Id.	304
VOYAGE A TRAVERS LES LLANOS DU CAURA. — Le départ du bateau	Riou.	305
Rancho près de Bari	Id.	307
Le caïman frappe l'embarcation avec une telle violence, que nous chavirons	Id.	309
Case et Indiens de Kamurika	Id.	311
Caïcara	Id.	312
L'Orénoque à Caïcara	Id.	313
Oasis de palmiers moriches	Id.	315
Las Bonitas	Id.	316
Le jaguar et les chiens	Id.	317
La danse des Ariguas à San Pedro	Id.	319
Tatouages des Ariguas	E. Ronjat.	320
Le départ pour le Caura	Riou.	321
La fête de la « canoa »	Id.	323
M. Chaffanjon corrige le Guagnungomo	Id.	325
J'envoie une balle au traître, qui tombe raide mort	Id.	327
Sur le radeau	Id.	328
En quelques minutes je suis dans les bras du général	Id.	329
Le hato du général Crespo	Id.	331
Une colonne de tortues s'avançant sur la plage	Id.	333
Naufrage	Id.	335
Bataille avec les pécaris	Id.	336
VOYAGE AUX SOURCES DE L'ORÉNOQUE. — Indiens Yaruros au caño Mina	Id.	337
Le général Crespo	(Photographie sur bois).	339
Un géophage	Riou.	340
Navigation à la « palanca » et à l'« espilla »	Id.	341
Les llanos d'Apure (plaines de l'Orénoque)	Id.	343

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Indiens Quivas, au confluent de l'Orénoque et du Meta	Sirouy	344
Le raudal d'Atures aux rochers de Vivoral	Th. Weber	345
Inscription du cerro Pintado	Chaffanjon	346
Raudal de Maïpure	Th. Weber	347
Guahibos du Vichada	E. Ronjat	349
Piaroas de Matawéni	Sirouy	351
Confluent de l'Atabapo et du Guaviare	Th. Weber	352
Préparation des bateaux à San Fernando	Riou	353
Départ de San Fernando	Id.	355
Conuco d'Indien Baniva	P. Langlois	356
Guachapana	Riou	357
Case de Piaroas	P. Langlois	359
Le cerro Yapacana	Th. Weber	360
La folle dans la forêt	Riou	361
Campement d'un gomero	Id.	363
Case d'Indiens Maquiritares	P. Langlois	365
Aramare et sa famille	E. Ronjat	367
Enfant jouant avec la barbe de M. Chaffanjon	Riou	368
La Esmeralda	Id.	369
Indiens Maquiritares	Sirouy	371
L'Iguapo	Riou	373
Rancho de Gabirima	Id.	375
La forêt aux bords de l'Orénoque	P. Langlois	376
La falca à l'embouchure du Padamo	Riou	377
Un boa photographié!	E. Ronjat	378
Huttes des Guahariboss	Riou	379
Passerelle sur l'Orénoque	P. Langlois	381
Le voyageur déployant le drapeau tricolore aux sources de l'Orénoque	Riou	383
La curiare pendant les derniers jours de navigation	Th. Weber	384

VOYAGE CHEZ LES BÉNADIRS, LES ÇOMALIS ET LES BAYOUNS. —

Djelleub ou Djilip	G. Vuillier	385
Braoua, vue prise du sud	Id.	387
Muraille de Braoua	Id.	389
Mosquée d'Abd-el-Kader à Braoua	Id.	391
Kismayo	Id.	392
Tour de Braoua	Id.	393
Femme medjourtine	Id.	395
Gourgui medjourtine de Kismayo	Id.	397
Kiama	Id.	398
Sépultures monumentales de Kiama	Id.	399
Vieux cimetière arabe à Toula	Id.	400
Campement de pêcheurs à Kouï	Id.	401
Mehrab de la mosquée de Kikoni	Id.	403
Le dîner sauvé	Id.	405
Kïounga	Id.	407
Case à Kiounga	Id.	408
Un « tépé » sur le marché de Zanzibar	Id.	409
Fasa	Id.	411
Siouï	Id.	412
Lamô	Id.	413
Départ de Lamô : la plage de Cheïla	Id.	415
Notre boutre	Id.	416

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES ET PLANS.

Carte d'Australie pour servir à l'intelligence des voyages du docteur Lumholtz 179
Plan des agrandissements de Strasbourg 251
Carte de la Basse-Alsace 283
Carte croquis du cours de l'Orénoque de Bolivar au rio Meta 315
Carte croquis du cours supérieur de l'Orénoque 350
Coupe géologique et plan des rives de l'Orénoque à la naissance du Cassiquiare 372

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

VOYAGES DANS L'OUEST AFRICAIN, par M. SAVORGNAN DE BRAZZA. — 1875-1887. — Texte et dessins inédits.

XIV. Convalescence. — Civilisés et cannibales 1
XV. L'esclavage 7
XVI. Les Fans-Batchis ou Pahouins du Gabon. — Fétiches 11
XVII. Du pays okanda au pays adouma. — Les Fans-Makey ou Ochébas 12
XVIII. Le pays adouma 18
XIX. De Doumé à Machogo. — Les Obambas et Oumbétés. — Les Ondoumbos, Aoumbos et Bakanikés 33
XX. Le bassin de l'Ogôoué 42
XXI. Reconnaissance en pays batéké 49
XXII. De Machogo à N'ghémi. — Premiers transports par terre 58
XXIII. Quartier général de N'ghémi (Franceville) 61

HUIT JOURS AUX INDES, par M. Émile GUIMET. — Texte et dessins inédits.

VI. Madras 65
VII. Mahavélipour 80

VOYAGE EN TUNISIE, par MM. R. CAGNAT, docteur ès lettres, et H. SALADIN, architecte, chargés d'une mission archéologique par le Ministère de l'instruction publique. — Texte et dessins inédits.

Henchir Guergour. — La vallée de la Medjerda. — Chemtou. — Les carrières antiques 97
De Chemtou à Tabarca. — La Khroumirie 106
Tabarca (*suite*) 113
Bulla Regia 116
Béja 120
De Béja à Teboursouk. — Maâtria 124
Teboursouk 125
De Teboursouk à Dougga 130
Dougga 132
Aïn-Hedja. — Bordj-el-Messaoudi 138

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Henchir-Douamis. — Henchir-Chett 142

Henchir-Chett. — Le Gorra; les mines de Djebba 145

De Teboursouk à Aïn-Tounga (ruines de Thignica) 148

Testour. — Slouguia. — Medjez-el-Bab. — La fête de Sidi Ben Aïss 152

Tebourba. — La Manouba. — Le Bardo. — Retour à Tunis 159

CHEZ LES CANNIBALES. VOYAGE DANS LE NORD-EST DE L'AUSTRALIE, par M. Carl LUMHOLTZ. — 1880-1884. — Texte et dessins inédits.

I. Départ de Christiania. — Arrivée en Australie. — Brisbane, Rockhampton. — La station de Gracemere. — Température, faune et flore. — L'ours et l'opossum. — Excursions aux environs de Rockhampton 161

II. Départ pour le Queensland occidental. — Chasse aux kangourous. — L'oiseau fidèle. — La vie de station. — Isolement des bergers. — Puces d'Australie. — La police noire. 170

III. Combat entre blancs et noirs. — Par 47 degrés de chaleur. — Nuits fraîches. — Tribulations. — Misères de la vie de colon. — *Bush-life*. — Que fait-on de son argent? — Les liens de l'hymen dans les régions reculées de l'Ouest. — Inondations. — Retour à Gracemere. — Un serpent vorace 177

IV. Voyage au Queensland septentrional. — Sucre de Mackay. — Canaques. — Townsville. — *A rough northern man*. — Visite chez un compatriote. — Les noirs de la ferme Gardiner. — *Nolla-nolla*. — Printemps. — Arrivée à *Herbert Vale* 182

V. Mon quartier général. — Noirs civilisés. — Ménage. — Nelly dans sa cuisine. — Les chats. — Nécessités de la vie. — Cuisine manquée. — Mon menu. — Un jour de boucherie. — Estomacs solides et nourriture malsaine. 187

VI. Le *kâmin'*. — Sur la cime de hauts gommiers — Chasse au wallaby en compagnie des noirs. — La pique des indigènes. — Vie des oiseaux en *open country*. — Broussailles au fond de la vallée Herbert. — La poule des jungles. — Le casoar. 193

VII. Agréables compagnons. — Deux nouveaux mammifères. — Hautes broussailles du littoral. — L'avocatier. — Je me décide à vivre au milieu des sauvages. — Conjectures et espérances. — Mon équipement. — Le tabac remplace la monnaie. — Le « petit du fusil » 197

VIII. Ma première expédition avec des noirs. — Une nuit en forêt. — La peur des esprits malfaisants. — Un noir doué d'un odorat exceptionnellement fin. — Toilette du matin. — *Maïa iarri*. — *Borbobi*. — Le parlement des noirs. — Guerriers en tenue de cérémonie. — Costumes imposants. — Épées et boucliers. — Combats singuliers. — Branle-bas de combat. — Les vieilles femmes « juges du camp ». 202

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE, par M. Charles GRAD, de l'Institut de France, député au Reichstag allemand. — 1888. — Texte et dessins inédits.

LXXXIII. Schlestadt 209

LXXXIV. Strasbourg à vol d'oiseau. 214

LXXXV. La cathédrale de Strasbourg. — Architecture et archéologie. 225

LXXXVI. A travers les rues de Strasbourg 241

LXXXVII. Les quais de l'Ill et le réseau fluvial 246

LXXXVIII. L'Université et les institutions scientifiques. 250

LXXXIX. Foie gras, bière, choucroute : industries alimentaires 257

XC. Tournée à travers le Kochersberg : mœurs alsaciennes. 260

XCI. Chemin de fer stratégique de Saverne à Schlestadt 268

XCII. Saverne et ses environs. — La montée de France 273

XCIII. Le Grauffthal et ses troglodytes 282

XCIV. La Forêt-Sainte et Hagenau. 284

XCV. La montagne Sainte-Odile et le mur païen 289

XCVI. Les lignes de Wissembourg. — Champ de bataille de Wœrth. 298

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Voyage a travers les llanos du Caura, par M. Jean Chaffanjon, chargé d'une mission scientifique par le Ministre de l'instruction publique. — 1885. — Texte et dessins inédits 305

Voyage aux sources de l'Orénoque, par M. Jean Chaffanjon, chargé d'une mission scientifique par le Ministre de l'instruction publique. — 1886-1887. — Texte et dessins inédits. 337

Voyage chez les Bénadirs, les Çomalis et les Bayouns, par M. G. Révoil, en 1882 et 1883. — Texte et dessins inédits.

De Moguedouchou à Braoua. — Embouchure du Djoub. — Souvenirs du massacre de l'expédition du baron de Deckens. — Kismayo. — Une colonie de Medjourtines. — L'archipel des Trois-Cents-Iles. — Kiama. — Hospitalité des Bayouns 385

Voyage en *daou*. — Tout le long du *khor*. — Magnificence de la végétation. — Une alerte des Çomalis. — Un dîner sauvé. — Kiounga et Kouï. — La pêche au calfat. — De Kouï à Lamô. — Mombase, la reine du Mozambique. — Retour à Zanzibar 401

Revue géographique 417

Table des gravures. 425

Cartes et plans. 431

17 117 — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1435e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyages dans l'Ouest africain, par M. Savorgnan de Brazza. 1875-1887. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Ma maison, dessin de Riou, d'après un croquis de M. Jacques de Brazza.
Femme okanda, dessin d'E. Lacthier, d'après nature.
Femme okanda, dessin d'E. Lacthier, d'après nature.
Femme pahouine, dessin d'E. Ronjat, d'après un croquis de M. Lacthier.
Chefs pahouins, dessin de Riou, d'après des croquis de M. Lacthier.
Délivrance des esclaves, dessin de Riou, d'après le texte et les indications de l'auteur.
M'Batto, dessin d'E. Lacthier, d'après nature.
Femme adouma, dessin d'E. Lacthier, d'après nature.
Chute de la rivière Ivindo, dessin de Riou, d'après une photographie.
M. de Brazza rassurant le jeune garçon qui vient de tirer sur lui, dessin de Riou, d'après les indications de l'auteur.

FAITS DIVERS

AMÉRIQUE DU SUD.

Argentine. — La civilisation ne marche pas dans la plaine comme dans la forêt : l'homme ne peut la lui imposer, à la plaine, comme il l'impose à celle-ci, à la forêt, par cette destruction que l'on nomme défrichement. Jouet d'une illusion, victime de ce mirage qui fuit tous les jours devant lui, il croit qu'elle est toute à lui; et il est tout à elle. Ce qu'il ne peut pas faire, une semence inconsciente, venue on ne sait d'où, le réalise. La graminée qui s'est semée d'elle-même retient dans ses racines chevelues le sable superficiel, qui se fixe et devient humus; le couvert est mis par la nature pour le premier troupeau, et, sous les pas de celui-ci, l'œuvre commencée se consolide, l'humus se solidifie, le sol se forme, et bientôt la fertilité latente apparaît.

L'homme, qui n'est pour rien dans ce travail, en a tous les profits. La race nouvelle qui s'élabore acquiert, au milieu de cette vie facile, ses caractères constitutifs, son esprit général, ses mœurs; race contemplative, peu pressée de réaliser aujourd'hui ce qu'elle pourra faire demain, peu soucieuse de l'avenir des générations prochaines. Le champ et le troupeau ne sont-ils donc pas là pour lui préparer et lui garantir le lendemain?

La vie assurée sans effort donne l'habitude de vivre sans en faire aucun; mais ces loisirs, cette longue hérédité de bien-être sans labeur donnent aussi à cette race, dont le membre le plus pauvre ne s'est jamais courbé vers le sol et ne daigne même pas marcher à pied, tous les dehors d'une race noble, les traits calmes, le regard franc, les membres grêles, les extrémités fines. La rudesse du milieu, où la vie est triste et quelque peu sauvage, le trempe vigoureusement, en même temps qu'elle lui inspire le goût immodéré de la liberté, de l'isolement, de l'individualisme.

L'histoire du peuple qui s'étend aujourd'hui de plus en plus dans la République Argentine est là pour démontrer que la vie de la plaine a inspiré à ses habitants toutes leurs qualités de hardiesse, de résistance à la fatigue, nécessaires pour arriver à la posséder, à la dompter, leurs facultés de pénétration qui en font des observateurs si judicieux, habitués qu'ils sont à se guider seuls, à se défendre seuls, à reconnaître au loin le danger le moins perceptible, à scruter à fond la pensée de celui qu'ils approchent et que de loin ils prennent le temps de deviner.

Le type créé par la plaine, qui est né d'elle, est connu et jouit d'une célébrité romanesque en Europe; il a défrayé les récits des conteurs et des observateurs superficiels.

C'est le gaucho.

L'origine de son nom, qui date à peine de deux siècles, est obscure. Elle est possible cependant à recomposer.

A l'époque des premiers établissements espagnols en Amérique, l'Espagne était depuis peu victorieuse des Maures : beaucoup de ces vaincus émigrèrent. Ils trouvèrent dans la pampa un milieu où reprendre les traditions de vie pastorale de leurs ancêtres; les pre-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

miers ils s'écartèrent des fossés de la ville pour prendre soin des premiers troupeaux. Cela est si vrai que ce sont des mots arabes qui désignent dans la campagne plusieurs des usages ou des outils qui s'y emploient; le puits y est nommé jaguel, du nom arabe; et non pozo, du nom espagnol; c'est à la mode arabe que les pasteurs puisent l'eau. C'est aussi un nom arabe défiguré que celui de gaucho. Il se prononce gaoutcho, et la parenté est facile à retrouver avec le mot chaouch, qui se prononce tchaouch, et qui en arabe signifie conducteur de troupeaux (?). En Andalousie encore, à Séville, à Valence même, le conducteur de troupeau se nomme chaoucho; ce nom est donné aussi à celui qui amène les taureaux du pâturage à la plaza.

Il est facile de comprendre comment le nom de gaucho est devenu en Amérique celui du pasteur des plaines; il est facile d'entendre aussi comment, à être prononcé par les Indiens, la première syllabe est devenue gutturale.

Bref, l'origine de ce groupe social, dont le rôle est si considérable dans l'histoire de la civilisation de la pampa, est moins obscure en somme qu'il ne semble, et l'étymologie de son nom nous la révèle en nous indiquant son caractère originel....

Dans la campagne où les Espagnols s'établissaient a toujours existé une zone contestée entre l'Indien refoulé et le colon conquérant : cette zone a été reculée à chaque génération, le rayon s'en est agrandi; mais elle a été toujours le terrain, le milieu demi-barbare où est né, où s'est formé, où s'est développé et multiplié le gaucho, y prenant des habitudes de vivre qui lui sont spéciales, y puisant un caractère ethnique nouveau, accentué par des unions hybrides. Dans cette zone intermédiaire, en effet, les premiers Espagnols ou les premiers Maures qui se sont établis ont rencontré ou recueilli des Indiens disposés à la soumission; c'est avec eux qu'ils ont vécu, avec leurs femmes qu'ils se sont alliés, créant ainsi, dans un milieu de transition, une race de transition, une classe sociale de transition.

Cet homme des champs, ce solitaire de la pampa, s'est formé à égale distance de la civilisation et de la barbarie, vivant hors de la cité, mais aussi hors de la tribu, ne connaissant ni l'une ni l'autre de ces organisations sociales, individualiste à l'excès, habitué dès le premier jour, et, depuis trois siècles, à l'isolement et à l'oisiveté lucrative, ne comptant que sur lui-même et sur son habileté dans la chasse des animaux, au milieu des pâturages, pour se procurer des moyens d'existence.

Le gaucho n'a jamais connu ni la valeur, ni l'emploi de l'argent, et, s'il lui en tombe, il ne laissera pas le soleil se coucher sans avoir tout gaspillé au vent de sa fantaisie; tout lui est bon pourvu que pas un sou ne lui reste, il invite tout le monde et gorge le premier venu; c'est le blesser que de lui refuser : après un jour d'abondance, une semaine de disette, peu lui importe!

Il ne connaît pas la loi civile, loi qui pendant des siècles ne lui a point manifesté sa présence; il naît et meurt sans qu'aucun registre le constate : la plaine est à lui, il est habitué à voir de telles immensités sans emploi qu'il ne lui donne en général aucune valeur.

L'étranger l'étonne par ses facultés d'appropriation de la terre, mais il ne croit pas à sa supériorité; il dédaigne ce « gringo » qui ne sait pas monter à cheval, et s'en éloigne, pour avancer dans le désert, comme il le fait, depuis trois siècles, devant la culture et la division de la propriété.

S'il est différent de l'habitant des autres plaines par son ignorance de la vie de famille, il ne s'en distingue pas moins par son détachement de la religion et son peu de disposition au fanatisme. Personne ne lui a inculqué de principes religieux : il est catholique, papiste, suivant son expression, mais il entend par là le respect d'un Dieu que son imagination seule lui désigne, son respect de la croix, des églises, et, en général, des signes du catholicisme. Dans le danger pressant, il fait une croix de son pouce et d'un doigt de sa main, la baise, et s'en remet de son sort à cette courte prière.

De tout temps on l'eût étonné si on lui eût dit qu'il était Espagnol ou descendant d'Espagnol, et la vérité est qu'entre lui et eux la différence était grande. On l'eût injurié si on lui eût dit qu'il était descendant d'Indiens : l'Indien n'est pas chrétien et fils de chrétien, ce qui signifie pour lui civilisé. Et, de fait, il est civilisé dans un milieu barbare; et en cela encore il rappelle son origine arabe.

Ce ne sont pas les qualités instinctives de l'homme primitif qui dominent en lui, ce sont les qualités héréditaires des nobles races dont il descend. Il est, au physique, élégant et agile, souple et nerveux; la continuelle gymnastique du cheval lui a donné une dextérité admirable; ses attaches fines dénoncent une longue oisiveté.

Il a ses poètes. Empreint lui-même d'une certaine poésie, nonchalant, contemplatif, vivant dans une nature vierge, fils d'hommes civilisés, il a su saisir sur le vif le côté poétique de sa vie spéciale, et traduire la poésie des plaines et de son genre de vie.

Il parle volontiers en vers, fait lui-même des ballades.

Parmi les gauchos, le « payador », sorte de trouvère, est fréquent; c'est, à proprement parler, un improvisateur en vers; le verbe « payar », entré dans la langue du gaucho, signifie converser par demandes et réponses en vers. Dans leurs fêtes, ce jeu a un grand succès et beaucoup y brillent.

Pour en bien comprendre la finesse, il faut connaître à fond leur langage particulier, l'origine de leurs métaphores prises dans les tableaux et les événements qui les entourent. Il faut une certaine habitude pour saisir au passage les demi-mots et les demi-figures; il est surtout impossible de les traduire. Beaucoup de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces ballades ne sont pas écrites; pour en faire une récolte curieuse, il faudrait traverser la pampa dans tous les sens, un crayon à la main : on en trouverait de fort originales.

On pourrait même assister encore à leur éclosion. Le soir, autour d'une bouteille de genièvre, pendant qu'un des assistants touche l'éternelle guitare, le payador, sur un ton monotone, débite quelques vers où se reflète l'heure actuelle, et, peu à peu s'échauffant, se hausse à des accents vraiment poétiques où l'idée et la peinture à traits accentués a plus de valeur que l'harmonie, généralement un peu monotone et languissante.

Le payador s'élève quelquefois jusqu'à la poésie écrite; mais ce n'est plus alors un gaucho, c'est un payador lettré, habitant de la plaine par occasion, saisi de sa poésie, se passionnant pour la vie de cette classe sociale qu'il a pénétrée par un long contact, rendant alors l'esprit, la pensée, le geste, le langage de son modèle.

Nous citerons parmi les plus connus et les plus considérables : Ascasubi, Stanislas del Campo, José Hernandez.

Le gaucho a eu ses historiens dès le jour où il a eu son histoire, dès le jour où il s'est choisi des chefs. Vivant seul, ne reconnaissant pas le lien de la tribu, il s'est attaché exclusivement à un chef, le caudillo, se divisant sous ses ordres par régions, reconnaissant une sorte de cohésion géographique, cantonale, si l'on peut comparer ce système de division territoriale limitée à des étendues immenses de territoire et à des gens isolés sur un champ si vaste. Il n'admettait d'être enrégimenté que par sa volonté et sous un chef de son choix, sinon la désertion était pour lui le plus saint des devoirs. Si, par chance, il acceptait son sort, ses instincts de fauve, sa sobriété, sa résistance à la fatigue, sa connaissance du moindre brin d'herbe en faisaient pour la guerre de plaine un soldat incomparable.

Avant les guerres de l'Indépendance, il n'avait que deux théâtres où exercer ses qualités d'homme de guerre : la contrebande et les campagnes contre l'Indien.

Dans celles-ci, il mettait en œuvre, avec tous ses instincts, toutes les ruses que le sauvage lui avait apprises, et contre ce primitif, il luttait lui-même en primitif.

Il savait comme lui distinguer la présence d'un ennemi au mouvement des herbes dans la plaine, comme lui se dissimuler à cheval, ramper, donner à un escadron de cavaliers l'apparence au loin d'une troupe de chevaux libres, paraître et se dérober; il avait pris à l'Indien ses armes, le lasso et les bolas, et les maniait mieux que lui : il lui avait fourni le cheval et avait appris à s'en servir comme lui.

Disons qu'au siècle dernier, la contrebande était une véritable entreprise de guerre, montée plutôt par haine contre l'Espagne que dans l'espoir d'un gain exceptionnel. En pays espagnol, c'étaient les Portugais qui la fomentaient, ils en avaient tous les profits, le gaucho qui les servait en avait tous les périls. C'était au reste un métier honoré.

On disait avec respect : « Un haut et puissant contrebandier ».

Il fallait pour ce genre d'expédition des hommes décidés à tout, connaissant parfaitement le désert. L'ennemi était le prévôt de la hermandad, sorte de maréchaussée. Il fallait à tout prix lui échapper, le dépister, et pour cela, répandre la terreur, fermer la bouche aux délations par des châtiments sévères, parmi lesquels le meurtre ou l'incendie où périssait la famille du délateur. Aussi l'habitant paisible de la campagne, qui n'avait pas ces mœurs, qui n'était gaucho que de nom, voyait-il d'un œil aussi méfiant le gaucho en expédition que le prévôt de la maréchaussée. Il était pour l'un un complice forcé et pour l'autre un criminel présumé.

C'est dans la première moitié de notre siècle que le gaucho est devenu un personnage. Son champ d'action s'est élargi; il n'a plus pour théâtre seulement la plaine, mais la politique.

Plus que jamais il s'est groupé autour des caudillos, et, en donnant à ceux-ci un grand rôle dans la direction des affaires, a mis plus d'une fois en péril la liberté et la civilisation. L'époque de son apogée fut en 1815, à Montévidéo, avec Artigas, cet ancien contrebandier insaisissable, qui crut à la force de résistance de la royauté et prit d'abord parti pour elle contre l'Indépendance, et, en 1830, avec Rosas qui, se faisant gloire d'être un gaucho, s'appuya sur les gauchos contre l'aristocratie du pays, et réussit à les grandir, aux dépens de celle-ci, pendant les vingt ans de sa dictature.

L'aristocratie, ou tout au moins la classe élevée du pays, riche et instruite, a eu son heure de revanche, a repris son poste à la direction des affaires et assuré le triomphe d'une constitution républicaine et démocratique.

Le gaucho est entré dans son rancho, il a repris sa guitare et sa vie de pasteur. Les différences entre lui et le campagnard paisible se sont peu à peu fondues; les plus indomptables sont allés grossir les rangs des Indiens insoumis et ont été détruits avec eux.

(É. Daireaux : *la Vie et les Mœurs à la Plata.*)

17447. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1436e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyages dans l'Ouest africain, par M. Savorgnan de Brazza. 1875-1887. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Village de Boundji, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Laethier.
Femme okanda, dessin d'E. Laethier, d'après nature.
Femme adouma de Boundji, dessin d'E. Laethier, d'après nature.
Femme adouma, dessin d'E. Laethier, d'après nature.
Rapides de Boundji, dessin de Riou, d'après une peinture de M. E. Laethier.
Un propriétaire de Boundji, dessin d'E. Laethier, d'après nature.
Arrivée à un village adouma, dessin de Riou, d'après une photographie.
Adouma, dessin d'E. Laethier, d'après nature.
Adouma de Boundji, dessin d'E. Laethier, d'après nature.
Rapide de Doumé, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Laethier.
Village de Doumé, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Laethier.
Licoupa arrêté par les laptots, dessin de Riou, d'après les indications de l'auteur.
Plante crucifère à sel, dessin de Faguet, d'après un croquis pris sur nature, par M. E. Laethier.
Femme aouandji, dessin d'E. Laethier, d'après nature.
Cases adoumas avec métier à tisser, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Laethier.
Combo Djoumba, dessin d'E. Laethier, d'après nature.
La pirogue dans les pandanus, dessin de Riou, d'après le texte et une photographie.
Malemba, dessin d'E. Laethier, d'après une photographie.

FAITS DIVERS.

EUROPE.

France. — Le tableau suivant nous donne le détail de la superficie des départements de la France, telle que l'ont établie les calculs planimétriques faits au Ministère de la guerre par une commission d'officiers topographes instituée dans ce but.

On se souvient que ce calcul définitif de la surface de notre pays a été ordonné à la suite des révélations (on peut bien employer ce mot) du général russe Strelbitsky, auquel le Congrès de statistique tenu en 1872 à Saint-Pétersbourg avait donné la mission de reviser les superficies officielles des divers États de l'Europe.

Le général arriva, après dix ans de travail assidu, à des conclusions très inattendues.

Il trouva, par exemple, la surface de la Russie, de la Scandinavie, de la France, bien plus grande, et celle de l'Italie bien plus petite que ce que prétendaient les données officielles.

L'Italie, émue de la conclusion, en ce qui la concernait, procéda au calcul exact et définitif de son aire totale.

Il en résulta pour elle une perte de territoire de 978 453 hectares, soit 195 153 de plus que ce que lui avait enlevé Strelbitsky.

Au contraire, la France, désormais fixée à 53 640 800 hectares, gagne 292 900 hectares sur le calcul du général. Les anciennes évaluations mettaient l'Italie et la France dans le rapport de 560 à 1000 ; les nouvelles réduisent la relation à 534/1000.

SUPERFICIE DE LA FRANCE (kilomètres carrés)	CHIFFRES DU MINISTÈRE DE LA GUERRE	CHIFFRES DU CADASTRE	DIFFÉRENCE
Ain	5.825	5.799	+ 26
Aisne	7.427	7.352	+ 75
Allier	7.380	7.308	+ 72
Alpes (Basses-)	6.987	6.954	+ 33
Alpes (Hautes-)	5.642	5.590	+ 52
Alpes-Maritimes	3.738	3.749	+ 11
Ardèche	5.555	5.527	+ 28
Ardennes	5.252	5.233	+ 19
Ariège	4.903	4.894	+ 9
Aube	6.025	6.001	+ 24
Aude	6.341	6.313	+ 28
Aveyron	8.770	8.743	+ 27
Bouches-du-Rhône (îles, 4 kil.)	5.247	5.105	+ 142
Calvados	5.692	5.521	+ 72
Cantal	5.775	5.741	+ 34
Charente	5.972	5.942	+ 30
Charente-Inférieure (îles, 405 kil.)	7.230	6.826	+ 404
Cher	7.302	7.199	+ 103
Corrèze	5.887	5.866	+ 21
Corse (îles, 3 kil.)	8.722	8.778	— 56
Côte-d'Or	8.786	8.761	+ 25
Côtes-du-Nord (îles, 13 kil.)	7.217	6.886	+ 321
Creuse	5.605	5.568	+ 37
Dordogne	9.223	9.182	+ 41
Doubs	5.315	5.227	+ 88
Drôme	6.560	6.521	+ 39
Eure	6.037	5.958	+ 79
Eure-et-Loir	5.938	5.874	+ 64
Finistère (îles, 29 kil.)	7.070	6.721	+ 349
Gard	5.880	5.835	+ 45
Garonne (Haute-)	6.365	6.290	+ 75
Gers	6.290	6.280	+ 10
Gironde (île, 2 kil.)	10.726	9.740	+ 986
Hérault	6.223	6.198	+ 25
Ille-et-Vilaine	6.990	6.726	+ 264
Indre	6.905	6.793	+ 112

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

SUPERFICIE DE LA FRANCE (kilomètres carrés)	CHIFFRES DU MINISTÈRE DE LA GUERRE	CHIFFRES DU CADASTRE	DIFFÉRENCE
Indre-et-Loire	6.157	6.114	+ 43
Isère	8.235	8.289	— 54
Jura	5.054	4.994	+ 60
Landes	9.363	9.321	+ 42
Loir-et-Cher	6.420	6.351	+ 69
Loire	4.798	4.760	+ 38
Loire (Haute-)	5.000	4.962	+ 38
Loire-Inférieure	6.979	6.875	+ 104
Loiret	6.811	6.771	+ 40
Lot	5.226	5.212	+ 14
Lot-et-Garonne	5.384	5.354	+ 30
Lozère	5.170	5.170	0
Maine-et-Loire	7.283	7.121	+ 162
Manche (îles, 11 kil.)	6.411	5.928	+ 483
Marne	8.204	8.180	+ 24
Marne (Haute-)	6.258	6.220	+ 38
Mayenne	5.146	5.171	— 25
Meurthe-et-Moselle	5.275	5.232	+ 43
Meuse	6.239	6.228	+ 11
Morbihan	7.093	6.798	+ 295
Nièvre	6.887	6.816	+ 71
Nord	5.773	5.681	+ 92
Oise	5.885	5.855	+ 30
Orne	6.143	6.097	+ 46
Pas-de-Calais	6.750	6.606	+ 144
Puy-de-Dôme	8.004	7.950	+ 54
Pyrénées (Basses-)	7.712	7.623	+ 89
Pyrénées (Hautes-)	4.533	4.529	+ 4
Pyrénées-Orientales	4.141	4.122	+ 19
Territoire de Belfort	609	610	— 1
Rhône	2.859	2.790	+ 69
Saône (Haute-)	5.374	5.340	+ 34
Saône-et-Loire	8.626	8.552	+ 74
Sarthe	6.244	6.207	+ 37
Savoie	6.187	5.810	+ 377
Savoie (Haute-)	4.597	4.668	— 71
Seine	479	476	+ 3
Seine-Inférieure	6.341	6.035	+ 306
Seine-et-Marne	5.888	5.736	+ 152
Seine-et-Oise	5.658	5.604	+ 54
Sèvres (Deux-)	6.055	6.000	+ 55
Somme	6.276	6.161	+ 115
Tarn	5.780	5.742	+ 38
Tarn-et-Garonne	3.730	3.720	+ 10
Var (îles, 32 kil.)	6.044	6.036	+ 8
Vaucluse	3.578	3.548	+ 30
Vendée (îles, 28 kil.)	6.971	6.703	+ 268
Vienne	7.023	6.970	+ 53
Vienne (Haute-)	5.490	5.516	— 26
Vosges	5.969	5.864	+ 105
Yonne	7.494	7.428	+ 66
Totaux	536.408	528.855	+ 7.553

— On appelle « Gavacherie » un petit pays compris dans le département de la Gironde (et, très peu, dans celui du Lot-et-Garonne), dans le bassin du Drot, affluent de droite de la Garonne (et, très peu, dans celui de la Dordogne).

Gavacherie, parce qu'on y parle le gavache, c'est-à-dire le français du Nord, la langue d'oil, au milieu d'une région où la langue d'oc est d'un usage commun.

Le dialecte qu'on emploie ressemble de très près au saintongeais, au poitevin, à l'angevin, etc. Il est quelque peu mêlé de mots gascons, mais beaucoup moins qu'on pourrait s'y attendre après des siècles d'existence au milieu des « Occitaniens ».

Volontiers on leur aurait prédit, à ces Gavaches, l'absorption définitive au sein de l'« Occitanie ». Mais les progrès « foudroyants » de la grande langue nationale leur assurent, au contraire, le triomphe sur leurs voisins, après une lutte de cinq cents ans : un peu plus, un peu moins, on ne saurait préciser, l'époque de l'immigration des Gavaches en Gavacherie n'étant pas exactement fixée par l'histoire.

Voici la liste des 24 communes où l'on use du gavache.

Dans le canton de Pellegrue.

Saint-Ferme.
Caumont.
Cazaugitat.
Auriolles.
Partie de Pellegrue (en tirant sur Saint-Ferme).

Canton de Sauveterre-de-Guyenne.

Saint-Martin-du-Puy.

Canton de Monségur.

Castelmoron-d'Albret.
Rimons.
Landerrouet.
Mesterrieux.
Neuffons.
Coutures.
Le Puy.
Roquebrune.
Saint-Sulpice-de-Guilléragues.
Sainte-Gemme.
Saint-Vivien.
Taillecavat.
Cours.
Dieulivol.
Monségur (sauf la ville).

Canton de la Réole.

Fossés-et-Baleyssac.

Ces trois cantons sont dans la Gironde.

En Lot-et-Garonne il n'y a que deux communes de gavacherie :

Canton de Duras.

Esclottes.
Sainte-Colombe-de-Duras.

Soit, en tout, comme ces communes sont presque toutes petites, 8000 personnes seulement.

(ILLARET, ex-notaire à Castelmoron d'Albret.)

France et Angleterre. — Il ne faut s'étonner de rien en notre temps. Les projets traités de chimériques deviennent un jour ou l'autre des réalités, et il pourrait bien en être ainsi à l'égard de celui qui consiste

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à relier l'Angleterre à la France par un pont sur la Manche.

Sans les susceptibilités excessives de nos bons voisins, il est permis de penser que le projet de tunnel sous-marin, qui fit jadis tant de tapage, serait maintenant en voie d'exécution.

Ils n'ont pas voulu qu'on allât chez eux en passant sous l'eau. Peut-être accepteront-ils qu'on s'y rende en passant dessus. De cette façon, au moins, ils verront venir les gens.

Ce projet de pont sur la Manche vient d'être terminé. Il a été élaboré par les ingénieurs du Creusot et M. Hersent, ancien président de la Société des ingénieurs civils.

Les progrès de la métallurgie rendent possible cette immense construction d'un pont de trente kilomètres de longueur avec un tablier se déroulant à cinquante mètres au-dessus de la haute mer et supporté, tous les cinq cents mètres, par des piles.

Déjà le pont du Forth, qui s'achève en Écosse et sous lequel passent les plus grands navires, est un acheminement vers une construction plus importante.

La hauteur donnée au pont sur la Manche permettrait aux grands steamers et aux navires à voiles de passer librement par-dessous les travées. Il porterait quatre voies ferrées, plus une route pour voitures et des trottoirs pour piétons.

Voilà qui est rassurant pour les personnes craignant le mal de mer. Elles n'auront que l'embarras du choix des moyens de locomotion : le chemin de fer, l'omnibus, la voiture, voire le vélocipède. Des refuges, des postes de secours, des sonneries d'alarme seront placés sur chaque pile, avec un phare puissant.

Les auteurs de ce projet colossal estiment que les fondations peuvent être construites à l'aide de cloches à air comprimé, la profondeur du détroit entre Calais et Douvres n'étant, en moyenne, que de 25 à 30 mètres et n'atteignant que rarement 50 mètres.

Le pont coûtera huit cents millions.

Son poids métallique atteindra deux millions de tonnes et il pourra être construit en six ans.

Le projet sera prochainement soumis à l'examen d'un comité technique international. Cet examen terminé, la Société du pont sur la Manche fera sa demande de concession aux gouvernements français et anglais, à qui elle ne réclamera aucune espèce de subvention.

Dans ces conditions, la concession pourra être facilement accordée, les travaux immédiatement commencés et, dans quelques années, le commerce des deux nations pourra profiter de la simplification apportée dans leurs relations par l'exécution d'une œuvre qui devra être considérée comme l'une des plus importantes du siècle. (*Temps.*)

Suède. — On croit généralement (et les savants eux-mêmes) que, des deux pays de la Scandinavie, un seul, la Norvège, a des glaciers.

C'est une erreur absolue. Les explorations faites en ces dernières années dans la Suède la plus septentrionale, dans le lân de Norrbotten, ont permis de reconnaître cent glaciers au moins couvrant ensemble 40 000 hectares.

Il y en a qui ont 6 à 7 kilomètres de longueur, mais dans l'ensemble, ils sont courts en comparaison de leur largeur.

L'un d'eux, celui de Kârso, long de 4 kilomètres et demi, a sa limite inférieure à 313 mètres d'altitude, soit 150 mètres seulement au-dessus de la limite supérieure des forêts dans cette partie de la Scandinavie.

(Fr. Svenonius : *Aus allen Welttheilen.*)

Russie. — L'importance des fleuves de la Russie au point de vue du commerce peut se mesurer au nombre de vapeurs qui naviguent sur leurs eaux et celles de leurs affluents.

Le nombre de ces vapeurs est de 629 dans le bassin de la Volga, de 103 dans celui de la Néva, de 72 dans celui du Dnieper, de 43 dans celui de la Dvina, de 42 dans celui du Svir, de 30 dans celui du Don ; et de 159 pour l'ensemble de tous les autres fleuves.

(*Globus.*)

— Dans ces derniers temps, dit M. Yaschenko, les indigènes de la Laponie russe se sont aperçus que les rennes changeaient leurs habitudes et commençaient à préférer les forêts aux *toundras* ou espaces couverts de lichens, leur nourriture favorite. Ce changement a pour cause le besoin de chercher un abri plus favorable contre les poursuites des chasseurs, car, dans une forêt, il est presque impossible d'attaquer un troupeau entier et il faut faire la chasse aux animaux séparés, ce qui est difficile.

(Vénukoff : *Procès-verbaux de la Société de Géographie de Paris.*)

— Il y a dix ans, la ville du pétrole, des puits et des jets de flammes, Bakou, n'avait que 15 000 habitants.

Aujourd'hui, c'est une grande ville de 80 000 âmes.

17447. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1437e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyages dans l'Ouest Africain, par M. Savorgnan de Brazza. 1875-1887. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

La fille de Libossé présentant à M. de Brazza un plat de chenilles, dessin de Riou, d'après les croquis de l'auteur.
Tinga, l'un des hommes de la pirogue, dessin d'E. Laethier, d'après nature.
Piroguier, dessin d'E. Laethier, d'après nature.
Un paysage de l'Ogooué, dessin de Riou, d'après une photographie.
Passage du rapide de Macopo, dessin de Riou, d'après une photographie.
Armes des Ondoumbos, d'après une panoplie exposée au Trocadéro.
Tambours, masques, etc., des Ondoumbos, d'après une panoplie exposée au Trocadéro.
Dame obamba, dessin d'E. Laethier, d'après nature.
Jeune guerrier obamba, dessin de Sirouy, d'après une photographie.
La zone maritime, dessin de Riou, d'après une eau-forte de M. Jaques de Brazza.
La région des collines, dessin de Riou, d'après une photographie.
La région des grandes forêts, dessin de Riou, d'après une photographie.
Vue des hauts plateaux, dessin de Riou, d'après une photographie.
Ondoumbo, dessin d'E. Laethier, d'après nature.

FAITS DIVERS.

ASIE

Chine. — M. Romanet du Caillaud signale un article des *Études des pères de la Compagnie de Jésus* où il est question de l'Observatoire fondé par les Jésuites en 1871 à Zi-Ka-Wei, près de Shang-Haï. C'est surtout aux observations magnétiques et aux observations météorologiques que sont adonnés les savants missionnaires. L'article relate les principaux résultats de leurs travaux. Les mandarins eux-mêmes ne dédaignent pas de profiter secrètement de la science des Pères Jésuites, pour rehausser leur prestige aux yeux de leurs administrés. L'anecdote suivante en est un exemple frappant.

Il y a quelques années, la sécheresse désolait l'arrondissement de Shang-Haï. Les campagnards multipliaient les processions à leurs pagodes. A leur tour, les mandarins, « pères et mères du peuple », crurent devoir intervenir officiellement et ordonnèrent trois jours de jeûne et des processions solennelles. Or, le troisième jour, la pluie survint, et les journaux chinois de chanter les louanges de leurs idoles. Malheureusement pour la gloire desdites idoles, un des journaux anglais de Shang-Haï assura qu'on savait de source certaine que le premier mandarin, avant de fixer le jour des païennes supplications, s'était enquis, auprès des Pères Jésuites de l'Observatoire de Zi-Ka-Wei, du jour probable où la pluie devait tomber. »

(*Procès-verbaux de la Société de géographie de Paris.*)

— Le *Chinese Times* donne les renseignements suivants sur le mouvement de la population en Chine.

En 1760, elle s'élevait à 196 millions d'âmes ; en 1796, elle était de 275 millions : elle s'était donc accrue de 2 millions d'âmes par an pendant cette période de paix.

En 1821, elle est de 355 millions, soit une augmentation annuelle de 3 millions depuis 1796. De grandes famines enrayent cette progression ; toutefois, en 1849, on estime la population du Céleste-Empire à 412 millions d'habitants.

A partir de ce moment, la famine, les insurrections des Taïpings et des Musulmans sont cause d'une grande diminution et, malgré le calme des dernières années, la population n'est plus que de 380 millions d'habitants en 1887.

AFRIQUE

Sénégal et Niger. — Voulant acheter aux caravanes elles-mêmes leurs produits et les approvisionner directement de marchandises européennes avant leur arrivée au Maroc, un Anglais, M. Donald Mackensie, s'avisa de fonder, au cours de l'année 1878, un peu au-dessous du cap Juby, le comptoir de Victoria-port. Son établissement défectueux, dans une petite île basse, à l'embouchure d'une rivière, et à trop courte distance du rivage, permit aux naturels d'incendier par trois fois ses magasins, et l'état de la mer sur cette côte, une des plus dangereuses de l'Afrique, lui fit perdre deux de ses bateaux. Par contre, sa situation exceptionnellement favorable au point de vue économique lui assure un énorme débouché auprès des caravanes de Tombouctou et de l'Adrar-et-Tmar.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le succès qui devait couronner l'heureuse initiative de M. Mackensie ne tarda pas à provoquer des imitateurs et concurrents.

En 1884, un syndicat commercial formé dans le sein de la Société de géographie de Madrid résolut de créer une factorerie sur la côte saharienne pour attirer les caravanes avant qu'elles arrivassent à la hauteur du cap Juby.

Du cap Juby au cap Blanc, le littoral, sur lequel la mer brise toujours avec force, est presque partout inabordable. Nulle part il n'offre de mouillage assuré, pas même dans les baies peu nombreuses marquées sur la carte, tout ouvertes d'ailleurs aux vents d'ouest, qui parfois soufflent en tempête dans ces parages. Cependant, vers le milieu des plages qui s'étendent entre les deux caps, une longue baie s'ouvre parallèlement à la mer en pénétrant par une brèche dans un repli des berges côtières : c'est le Rio de Oro, ou Rivière d'or, ainsi nommé parce qu'il n'y existe aucune rivière et qu'on n'y trouve pas la moindre pépite. Le capitaine Bonelli en prit possession au nom de l'Espagne, et le comptoir fut installé.

Il ne semble pas précisément avoir fait des affaires d'or. L'entrée de la baie est impossible aux bateaux de plus de trois mètres de tirant d'eau, et fort difficile pour les autres, car elle s'effectue au milieu d'un étroit chenal en continuel déplacement; l'eau douce y fait si complètement défaut que le *Vulcano*, bateau de la marine espagnole qui, de Sainte Croix-de-Ténériffe, se rend chaque mois au Rio de Oro, est obligé d'en apporter pour les besoins de la petite colonie; malgré les trente soldats que le gouvernement y entretient sous les ordres d'un lieutenant, la sécurité est loin d'y être complète; enfin, dès que les naturels virent qu'ils n'y pouvaient échanger leurs produits contre des marchandises européennes, ils s'abstinrent d'aller au Rio de Oro.

On y trouve quelques mitrailleuses et une garnison militaire, un bateau de guerre s'y montre régulièrement une fois par mois, mais on n'y voit jamais l'ombre d'une marchandise!

Des obstacles naturels presque insurmontables ne permettront jamais l'installation d'établissements commerciaux fixes sur la portion de côte saharienne comprise entre les caps Bojador et Blanc, mais la situation se modifie complètement à partir de ce dernier cap.

Jusque vers le milieu du siècle dernier, nombre de caravanes arrivées dans l'Adrar-et-Tmar, continuaient directement à l'ouest pour aller trafiquer chez les Européens établis à Arguin, île située dans la baie du même nom, à l'est et un peu au-dessous du cap Blanc.

Les Portugais s'y étaient installés au quinzième siècle et y avaient construit une forteresse. D'abord peu important, le commerce de l'île prit bientôt une grande extension et devint si considérable sous la domination hollandaise, que la prospérité de cette colonie en fit l'objet de la convoitise générale : c'est ainsi que l'on explique la persistance et l'acharnement meurtrier que mirent les puissances maritimes à se disputer sa possession.

Longtemps possession portugaise, l'île d'Arguin fut conquise par les Hollandais en 1638, enlevée par les Anglais en 1665, puis reprise l'année suivante par les Hollandais. Les Français, après une première tentative infructueuse en juillet 1678, revinrent à la fin d'août et s'en emparèrent. L'électeur de Brandebourg (roi de Prusse) s'y installa en 1685, et les Hollandais la réoccupèrent la même année. Les Français entreprirent une troisième, puis une quatrième expédition en 1722; les Hollandais déjouèrent de nouvelles tentatives des Français en 1723, mais non celles qui suivirent; ils capitulèrent le 20 février 1724. Le résultat heureux de cette dernière expédition fut consacré par la convention de La Haye, en 1727.

En 1760, les Anglais s'emparèrent de l'île d'Arguin, dont ils détruisirent la forteresse.

La concurrence d'Arguin étant ruineuse pour la Compagnie française du Sénégal, celle-ci n'entreprit pas moins de six expéditions pour anéantir ces dangereux voisins. Chaque fois que les Français avaient réussi dans leur entreprise, ils se hâtaient de raser les constructions afin de concentrer toutes leurs opérations sur Saint-Louis, et parce que la Compagnie n'était pas en état de faire les dépenses nécessaires pour réparer le fort et y entretenir une garnison. Pour les mêmes motifs, les Anglais ayant interdit le commerce à Arguin, l'île fut complètement abandonnée depuis cette époque, malgré la reprise de possession du Sénégal par les Français, en 1815.

Pour montrer la merveilleuse situation de l'île d'Arguin, je voudrais pouvoir vous lire les rapports si favorables de tous les officiers de notre marine envoyés en mission hydrographique dans ces parages, particulièrement ceux de MM. le vice-amiral Aube et contre-amiral Grivel. Car au cap Blanc, à la baie de l'Ouest et au sud du cap, les mouillages sont très sûrs et très faciles à prendre. Du cap Blanc au cap Sainte-Anne, et de ce cap au cap d'Arguin, il existe un large chenal accessible aux plus grands navires, d'une profondeur moyenne de neuf mètres et d'une navigation qui n'offre aucune difficulté.

Le mouillage de l'île, qui forme une espèce de port, est bon et sûr. En temps de guerre il peut être d'une grande importance comme port de refuge pour nos croiseurs légers qui peuvent y faire du charbon ou y réparer des avaries.

L'île d'Arguin, étant séparée du continent par un bras de mer d'un mille et demi d'étendue, est à l'abri des incursions des indigènes. La sécurité y est donc absolue. Du reste, les principales tribus maures de cette partie de la côte, les Oulad-bou-Sbâ et les Trarza reconnaissent notre souveraineté.

Au point de vue de l'eau douce, l'île d'Arguin est également privilégiée. Il s'y trouve deux très grandes citernes construites il y a trois siècles par les Portugais, et relativement en bon état. Il existe dans l'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'elles un puits cylindrique en pierres sèches dont l'eau est particulièrement bonne. A elles deux, ces citernes pourront donner plus de mille mètres cubes.

Le levé topographique de l'île d'Arguin a été exécuté par un de nos officiers supérieurs les plus distingués, M. le colonel du génie Fulcrand.

Au sujet des échanges avec les caravanes du Soudan occidental, je tiens à vous faire remarquer que la distance de Tombouctou à Dakar, par le Niger et le Sénégal, étant d'environ . . . . . 2.400 kil
à Goulimim, par l'Adrar-et-Tmar, de . 1.750 »
au cap Juby, de . . . . . 1.650 »
et à l'île d'Arguin, de. . . . . 1.200 »

Arguin a pour lui le facteur très important du moindre parcours.

Puis comme il n'est qu'à 280 kilomètres de l'Adrar-et-Tmar, il serait facile de rétablir la ligne de caravanes qui exista jadis si longtemps entre ces deux points, et de détourner au profit de la France le courant commercial qui traverse la grande oasis saharienne.

Les produits du Soudan qui arrivent par Goulimim sont grevés des frais considérables d'un périlleux voyage de soixante jours minimum, de droits d'entrée et de sortie au Maroc, et de bien d'autres frais, tandis que ceux qui arriveraient à Arguin n'auraient à supporter que les frais d'un voyage, beaucoup plus facile, de trente-neuf jours. Si donc les caravanes trouvaient à échanger leurs produits à Arguin, contre les marchandises dont elles ont coutume de s'approvisionner au Maroc, elles préféreraient continuer d'Atar sur Arguin, au lieu d'obliquer vers le nord. Elles diminueraient ainsi d'environ de quarante-quatre jours la durée de ce voyage, aller et retour, et achèteraient de première main, à bien meilleur marché, les marchandises européennes.

C'est l'avis de l'illustre créateur de notre colonie du Sénégal, M. le général Faidherbe, qui estime que la réinstallation de comptoirs à l'île d'Arguin y attirerait tout le commerce qui vient par l'Adrar, Tichit et Tombouctou.

Pour rétablir le courant commercial, il suffirait d'avoir quelques bons traitants indigènes de Saint-Louis ou de la côte, auxquels on confierait un peu de marchandise à titre d'échantillons, et que l'on intéresserait dans les opérations faites avec les caravanes qu'ils amèneraient à Arguin.

Enfin, un dernier avantage bien précieux que possède l'île d'Arguin, est de pouvoir devenir le siège central, commode et sûr d'une vaste exploitation de pêche, sur les lieux mêmes d'un des bancs les plus poissonneux de notre hémisphère.

En s'appuyant sur des documents officiels, un naturaliste connu, M. Sabin Berthelot, qui fut pendant plus de trente ans consul à Sainte-Croix-de-Ténériffe, a démontré les profits immenses que la France pourrait retirer de ces pêcheries. Indépendamment des avantages offerts par la situation et le climat des parages africains, en comparaison de ceux de l'Amérique du Nord, il a prouvé que tandis qu'un pêcheur prend, sur les bancs les plus renommés pour leur richesse ichtyologique, quelques centaines de poissons, celui des Canaries en pêche plusieurs milliers, d'espèces très variées, sur le banc d'Arguin.

Il est plus que probable que les autres pêcheries sont destinées, dans un avenir assez prochain, à ne plus occuper que le second rang.

Le Ministre de la marine et des colonies vient en effet d'adresser aux chambres de commerce de ceux de nos ports de l'Atlantique dans lesquels se font plus spécialement les armements pour la grande pêche, une communication très intéressante. Il appelle l'attention sur la fécondité extrême des bancs africains, et engage les armateurs à étudier avec soin les avantages que présenterait l'envoi de bateaux à l'île d'Arguin.

Pour montrer la supériorité des pêcheries du banc d'Arguin sur les autres pêcheries, le Ministre fait remarquer que la traversée des ports de la Manche en Afrique est beaucoup moins longue et moins pénible que celle actuellement effectuée par nos pêcheurs pour se rendre sur leurs lieux habituels de pêche. Sans même tenir compte de l'économie de fatigue pour les hommes et pour les bâtiments, ainsi que de la différence des risques de mer, il est donc certain que les produits des pêcheries africaines arriveraient sur les marchés européens dans des délais plus courts et par conséquent dans des conditions plus avantageuses.

Afin de bien prouver la différence de fécondité entre les anciennes et les nouvelles pêcheries, la circulaire ministérielle établit que les Canariens qui se livrent à la pêche sur le banc d'Arguin recueillent plus de cinq mille poissons, pendant le même temps qu'emploient les pêcheurs d'autres bancs à en prendre deux cents seulement.

De tels chiffres me dispensent d'insister plus longtemps. Souhaitons que l'activité individuelle ne fasse pas défaut pour la prompte résurrection de notre colonie de l'île d'Arguin.

Ch. SOLLER : *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Paris.*

— Le chemin de fer des Kayes à Bafoulabé, le long du Sénégal moyen, est terminé, livré.

Comme on sait, un vote du Parlement en avait arrêté la construction en lui refusant des subsides.

Les commandants du haut du fleuve l'ont continué sans subvention, avec l'aide des indigènes, et le voici soumis à la locomotive.

Il s'agit maintenant de le prolonger jusqu'à Bamakou, sur le Niger.

17447. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1438e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyages dans l'Ouest Africain, par M. Savorgnan de Brazza. 1875-1887. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Village de Pongo, dessin de Riou, d'après une photographie.
Fétiches de Pongo, dessin de Pâris, d'après un croquis de M. Jacques de Brazza.
Pont de lianes sur la Passa, dessin de Riou, d'après une photographie.
Femme parée de colliers n'gongolos, dessin de Sirouy, d'après une photographie.
Paysage batéké, dessin de Riou, d'après une photographie.
Un Batéké, dessin de Sirouy, d'après une photographie.
L'offrande de N'jayolé, dessin de Riou, d'après une photographie.
Case batéké, dessin de Riou, d'après une photographie.
Femmes batékées dans une plantation, dessin de Riou, d'après une photographie et un croquis de M. Jacques de Brazza.
La Passa, dessin de Riou, d'après une photographie et un croquis de M. Jacques de Brazza
Chasse aux sangliers, dessin de Riou, d'après le texte.
Mlle Maïs, dessin de Riou, d'après un dessin de M. E. Laethier.

FAITS DIVERS.

AFRIQUE

Algérie. — On fait actuellement à Tunis, et pour la première fois, le recensement de la population, tous éléments compris. Voilà un travail qui pourrait servir de base à l'établissement d'une proportionnalité électorale.

Nous pouvons dire déjà, sans rien présumer des résultats du recensement, que la population française s'est, dans le cours des cinq ou six dernières années, considérablement accrue.

En 1882, quelques centaines seulement de nos compatriotes étaient inscrits sur les registres du consulat de France, et aujourd'hui le chiffre des inscrits dépasse deux mille sept cents.

Il va sans dire que ce chiffre ne comprend pas les femmes et les enfants et que, l'inscription étant purement facultative, un grand nombre de Français sont à Tunis établis depuis un temps plus ou moins long sans s'être jamais fait inscrire au consulat.

Ce recensement va nous donner enfin des chiffres exacts, officiels du moins; et l'on saura quelle est la population de Tunis, si différemment évaluée jusqu'ici par ceux qui en ont parlé.

(*Indépendant de Constantine.*)

— Le massif forestier des Beni-Salah, qui s'étend de Duvivier jusqu'aux portes de la Calle, est sans contredit le plus beau de l'Algérie.

Les arbres y atteignent une hauteur considérable et poussent drus et serrés, n'offrant jamais aux regards cet aspect misérable de certaines parties de la broussaille, englobées on ne sait trop pourquoi dans le régime forestier.

Ces forêts sont encore peu connues, car les routes manquent absolument; et c'est à peine si les fourrés sont percés de quelques sentiers et encore impraticables pendant la mauvaise saison.

La route de Bône à la Calle longeant le littoral du golfe et ne pénétrant que très peu sur les premiers gradins de la montagne, les voyageurs n'ont pas la facilité de pénétrer dans le massif.

Pour donner une idée de l'état des communications dans cette magnifique région, nous dirons que la distance de Souk-Ahras à la Calle, qui n'est cependant que de 90 kilomètres environ, est, pour ainsi dire, infranchissable.

Seuls, les spahis des smalas de Bou-Hadjar et du Tarf, qui vivent un peu comme des sauvages au milieu de ces forêts, en connaissent à peu près tous les détours.

Disons en passant que c'est au milieu des fourrés impénétrables qui couronnent les sommets de la chaîne que les grands fauves traqués de tous côtés sont venus chercher leur dernier refuge. C'est de là que, vers le soir, part le *sidi* pour descendre, par les Merdès, dans les plaines de Zérizer et de Morris où il vient chercher pâture au grand détriment des colons et des gens des douars.

Là seulement, aussi, on rencontre encore le cerf d'Afrique. C'est là un superbe animal dont les derniers échantillons viennent encore tomber, de temps en temps, sous les balles des enragés chasseurs des smalas voisines.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Parmi les essences dont se composent ces forêts, il faut placer en premier rang le chêne-liège, puis ensuite le chêne zéen, excellent pour la fabrication des traverses de chemin de fer.

L'absence absolue de voies de communication, et aussi le manque d'un port offrant quelque sécurité dans la ville de La Calle ont jusqu'ici empêché la mise en valeur de ces forêts.

A peine si quelques rares exploitations de chênes-liège, parmi lesquelles nous citerons celle de l'Oued-Soudan, y ont été installées. Eh bien, sait-on de quel rapport seraient les cent mille hectares de forêts de chênes-liège de la région?

En estimant à un quintal par hectare le produit annuel, on arrive au chiffre de 4 000 000 par an, — le liège valant en moyenne 40 francs le quintal. — D'autre part, le nombre des ouvriers employés au démasclage atteindrait au moins deux mille : ce qui, avec les femmes et les enfants, augmenterait de dix mille âmes la population très clairsemée de cette région.

On verrait alors ces contrées désertes devenir des centres prospères comme ceux de l'Édough, de Bugeaud, de l'Oued-el-Aneb, aux environs de Bône, où l'industrie du liège est en pleine activité; et la pauvre ville de La Calle reprendrait assurément un peu de l'activité commerciale qu'elle a connue dans des temps meilleurs. (*Vigie Algérienne.*)

— *Ad Aquas Flavianas*, dit l'*Indépendant de Constantine*, ainsi se nommaient les bains romains dont on voit les ruines non loin de Khenchéla, qui est l'antique *Mascula*.

Site délicieux de fraîcheur et de poésie; nature admirable où les Romains avaient installé, avec leur confort ordinaire, des thermes magnifiques, appelés aujourd'hui encore à donner à Khenchéla une vigoureuse impulsion et une belle renommée.

Les eaux jaillissent aux pieds du Chabor, versant nord. Le canal qui les amenait aux bains est aujourd'hui découvert : il n'y a qu'à l'utiliser en lui redonnant ses eaux. Cette précieuse source, entourée de tous côtés de montagnes, se trouve au fond d'une espèce de cuvette dont les parois sont couvertes de chênes, de pins, de lentisques, d'arbres fruitiers, etc., sous les ombrages desquels le corps peut se reposer des fatigues du bain et l'esprit rêver aux souvenirs d'antan.

Le nom Aquas Flavianas semblerait indiquer que les premiers travaux d'aménagement ont dû être entrepris par un membre de la grande famille plébéienne Flavia; l'inscription, encore inédite, que l'on vient de trouver sur l'une des premières assises de la chambre de l'eau, nous donnera cette clef.

Sans doute, dès les premiers temps de l'occupation romaine, les propriétés de ces eaux durent être remarquées et attirer un grand nombre de Romains de toutes les parties du grand empire; mais c'est probablement l'enfant de l'Afrique, l'illustre Septime Sévère qui dut leur donner le plus de renommée en y apportant généreusement ses soins et ses trésors.

Les inscriptions, à cet égard, ne laissent aucun doute : au fond du bain carré, dans un hémicycle, une belle inscription sur marbre nous montre la consécration de l'établissement sous Septime Sévère.

Quoiqu'il n'y ait encore que peu de fouilles exécutées, il est permis de dire que l'on pouvait y prendre des bains d'eau chaude et d'eau froide aussi bien que des bains de vapeur; ce qui explique cette grande quantité de poteries ressemblant à des bouteilles à sucre, formant voûte et par lesquelles la vapeur passait à l'appartement supérieur; il est également permis d'affirmer que les hommes et les femmes avaient chacun leur pièce.

Comme tous les grands travaux exécutés à cette époque, Aquas Flavianas subit à son tour de graves détériorations : peut-être une secousse souterraine, tout à fait naturelle sous ce sol volcanique, avait-elle semé la ruine sur ce site fortuné, et voilà pourquoi il fallut la coopération de l'armée pour remettre à neuf cet important établissement : *Cooperationem militum.* C'est sur cette coopération que je désire attirer l'attention des hommes compétents en la matière.

L'armée coopérait à tous les travaux d'utilité publique : elle pavait les routes, construisait les forts, les redoutes; on lui devait des monuments splendides à la mémoire des empereurs, des divinités, des génies du lieu.

Lambèse devait à la troisième légion Auguste, qui y avait ses cantonnements, Lambèse, disons-nous, devait son aqueduc, ses temples, ses fontaines, son camp; les villes environnantes leur splendeur, vu que leurs vétérans en formaient la population.

Le travail du soldat était une tradition de l'ancienne République, qui rendait de la sorte le légionnaire doublement utile, en assurant et préparant avec ses bras, en temps de paix, la défense de la colonie et sa prospérité; en temps de guerre, en protégeant les œuvres accomplies avec ses rudes armes....

Les ruines de cet immense établissement sont enfouies à trois mètres sous terre et doivent renfermer une foule de documents très précieux.

Les inscriptions déjà trouvées nous offrent et des dédicaces aux empereurs Septime Sévère, Caracalla et Geta; et des vœux aux divinités protectrices de la santé, Esculape et Hygia; des vœux à Jupiter le Très Bon; à Mithra, dont les prêtres étaient soldats et initiés après les ablutions; un autel au dieu saint dit Frugifère.

Les premiers coups de pioche dans le grand bassin carré ont doté les arts d'une belle statue en marbre blanc représentant Esculape, le corps presque nu, afin de mieux montrer sa vigueur, le manteau sur l'épaule gauche, la tête couronnée de lauriers : tête vénérable, longue barbe, chevelure frisée; à sa droite, un piédestal sur lequel se trouvent six rouleaux de papyrus renfermant les secrets de la profession. Si, comme il y a tout lieu de le croire, cette statue représente bien

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Escu.ape, le dieu de la santé, tout particulièrement adoré en Numidie, ne trouverait-on pas là une bonne raison de conclure à l'efficacité de ces eaux? Il a fallu, en effet, de nombreuses et sérieuses cures pour amener les Romains à élever en ces lieux un autel à Esculape et à Hygia.

Une route de création récente permettra dans peu de temps aux visiteurs de se rendre en quelques minutes de Khenchela à la source thermale, ce qui est déjà un grand pas.

Alors les ombrages délicieux qui avoisinent la source reverront comme jadis les joyeuses compagnies, les riches étrangers foulant le gazon qui pousse sous les chênes séculaires; et les échos retentiront encore de chants de joie et de reconnaissance.

— La route de Dra-el-Mizan à Fort-National traverse, à partir de Boghni, la plus belle portion de toute la Kabylie. Ce sont d'abord des oliviers clairsemés sur les coteaux : puis on pénètre au milieu de jardins où le maïs, le bechna, les pastèques et une foule d'autres cultures occupent une population laborieuse et intelligente.

Les arbres de toute espèce, avivés par des ruisseaux d'une onde pure, atteignent des dimensions qu'on ne rencontre pas ailleurs; à chaque pied sont nouées des vignes qui les enlacent comme le lierre et dont les sarments couverts de feuilles s'élèvent le long des branches, mêlant leur couleur tendre au sombre feuillage de l'arbre de la paix.

Çà et là c'est un chèvrefeuille ou un liseron dont les teintes violacées se mêlent aux grappes rougeâtres du raisin kabyle. On dirait, à première vue, que ce sont les fleurs et les fruits de ces arbres. Mille oiseaux, voltigeant de l'un à l'autre, contribuent à rendre plus saisissant l'aspect de cette contrée où la vie éclate de toutes parts.

Le sifflement du merle et l'appel de l'alouette se mêlent au gazouillement de la source.

Au loin, la chanson traînante du Kabyle envoie sa note plaintive, tandis que le vent soufflant dans les branches forme l'accompagnement éolien de cet hymne de la nature.

A peu de distance de la route, au milieu d'un fouillis d'arbres et de verdure, une énorme source sort d'une roche; sa fraîcheur est telle que, près de cette eau limpide, les jours les plus chauds de l'année deviennent tempérés.

C'est l'Aïn-Sultan, la perle des Mechtras, la richesse de toute une tribu dont les villages accrochés au flanc des collines se déploient en demi-cercle comme les spectateurs d'un cirque gigantesque dont l'arène n'est qu'un immense jardin.

En gravissant ces pentes où pas un pouce de terre n'est perdu, on voit peu à peu se dérouler dans son entier la silhouette majestueuse du Djurdjura.

Ses pics décharnés occupent tout le fond de l'horizon, traçant les uns sur les autres des ombres portées qui se déplacent avec le soleil. Au printemps, le miroitement des neiges qui couronnent encore les cimes les plus hautes attire et fatigue le regard.

Au-dessous de ces sommets dénudés éclate tout d'un coup la végétation la plus luxuriante; des lignes d'arbres s'entre-croisent les unes aux autres, traçant les limites de propriétés plus morcelées que celles des montagnes de France.

Au fond de la vallée, et comme pour servir de reflet à toute cette verdure, une tache sombre indique la place de la forêt d'oliviers des Beni-Mendès.

Tout, dans cette étrange contrée, semble calculé pour frapper le plus activement possible et l'imagination et les sens.

C'est un immense décor de féerie, qui laisse l'esprit rêveur devant les contrastes grandioses.

(*Indépendant de Constantine.*)

— Nous pénétrons dans des gorges sauvages, nous contournons des coteaux couverts de lentisques et de tamaris, enfin nous entrons dans la vallée de l'Oued-Saïda, laissant à notre gauche Franchetti et ses roches si bizarrement déchiquetées qu'elles ont absolument l'air de ruines féodales. C'est, d'ailleurs pour cette raison, m'a-t-on dit, que ce village porte le nom de Franchetti-les-Châteaux.

Ain-Azereg (la Fontaine-Bleue) est entouré d'arbres en fleurs qui baignent leurs racines dans de nombreuses sources d'une limpidité merveilleuse.

(E. VIOLARD : *Vigie Algérienne.*)

— Le chemin de fer de Philippeville à Biskra, de la mer au Sahara, est complet maintenant, par l'ouverture de la section de El-Kantara à Biskra.

Cette section comporte trois stations intermédiaires, qui sont la Fontaine-des-Gazelles, El-Outaïa, la Ferme Dufour.

— Alger est maintenant en communication rapide avec la Kabylie, par l'ouverture de la section d'Haussonvillers à Tizi-Ouzou : section de 50 kilomètres, avec deux stations intermédiaires : le camp du Maréchal et Mirabeau (nouveau nom de la nouvelle commune de Dra-ben-Khedda).

17447. — Imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1439e LIVRAISON.

TEXTE

Huit jours aux Indes, par M. Émile Guimet; dessins d'après nature par M. Félix Régamey. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES

Canal d'irrigation et location d'une barque.
A la recherche du « boy ».
Hussard de l'escorte du gouverneur.
Débarquement de riz pendant la famine.
Marchande de noix de coco.
Rouleau à Macadam.
Types d'employés.
Le brahme sivaïte.
Édicule sur un rocher à Mahavélipour.
Caverne à colonnes.
Mahavélipour au soleil levant.

FAITS DIVERS.

AFRIQUE.

Algérie. — Trois nouvelles communes en Algérie : deux dans la province d'Alger, une dans la province de Constantine.

La commune de MEURAD, distraite de la commune mixte d'Hammam-Rira, est située au sud-sud-est de Marengo, au bord de l'Oued-Meurad, branche du petit fleuve côtier Nador, et sur des coteaux de 150 à 200 mètres qui montent de la lisière de la Métidja aux premiers contreforts de l'Atlas. L'Oued-Meurad, petit torrent, descendu d'une montagne de 869 mètres, est l'eau qui remplit le réservoir dit de l'Oued-Meurad, le premier que les Français aient construit dans la province d'Alger, à partir de 1857, à l'aide d'un barrage de 17 mètres d'élévation : il y a là quelque 2 millions de mètres cubes, donnant en été un courant de 200 litres par seconde qui s'en va vers la plaine pour y arroser les campagnes de Marengo. Les familles qui ont peuplé cette colonie à partir de 1875, venaient de la Drôme, de Vaucluse, des Bouches-du-Rhône, de l'Allier, ou tout simplement d'autres lieux de l'Algérie.

La contrée est fertile, et il y a là de belles cultures. Village florissant.

Mirabeau est en Kabylie : c'est le village auparavant nommé Dra-ben-Khedda, sur la rive gauche du fleuve Sébaou, qui reçoit le Bougdoura, beau torrent descendu des neiges du Jurjura de Dra-el-Mizan et de Boghni; c'est l'une des trois colonies fondées en Kabylie par la Société de protection des Alsaciens-Lorrains demeurés Français.

Grarem, colonie qui date de 1883, fut fondée à cette époque par 38 familles de France et 22 d'Algérie, sur un territoire de 1800 hectares.

Plus tard on lui ajouta 32 familles sur 1369 hectares.

Grarem a donc reçu 92 familles, dont 53 de France, surtout de la Haute-Savoie, de Vaucluse, de la Drôme. Elle est située au nord-ouest de Mila, sur des hauteurs qui dominent la rive gauche du Roumel ou fleuve de Constantine.

— Le dernier rapport du gouvernement général au conseil supérieur de l'Algérie, à la session de 1887, nous donne les détails qui suivent sur le mouvement des naturalisations.

Le nombre des étrangers qui ont obtenu la nationalité française en 1886, par option ou à la suite d'une demande, a été de 937, répartis comme suit

Allemands (presque tous Alsaciens-Lorrains	338
Italiens	228
Espagnols	193
Maltais	58
Suisses	23
Musulmans Algériens	23
Belges	19
Marocains	14
Etc., etc., etc.	

Cela porte à 9339 le nombre des étrangers naturalisés depuis l'application des lois de naturalisation en Algérie de 1865 à 1886 — naturalisés qui se divisent ainsi qu'il résulte du tableau suivant :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De 1865 à 1877.	3 508
1877	294
1878	227
1879	417
1880	525
1881	635
1882	358
1883	843
1884	705
1885.	890
1886	937

Du premier janvier au 30 septembre 1887, les naturalisations ont été de 1156, savoir :

Italiens	434
Allemands (Alsaciens-Lorrains) . . .	389
Espagnols	137
Maltais.	61
Suisses.	36
Belges	32
Marocains	18
Etc., etc., etc.	

C'est la première année où les naturalisations aient dépassé 1000, et encore dans les dix premiers mois seulement.

En divisant les naturalisations par provinces, nous trouvons qu'en 1886, Alger en a pour sa part 152, Oran 491 (la plupart dans la légion étrangère), Constantine 294.

Et que dans les dix premiers mois de 1887, les naturalisations ont été : dans la province d'Alger, de 187, dans la province d'Oran, de 555 (surtout dans la légion étrangère); dans la province de Constantine, de 414 (surtout des pêcheurs italiens de la Calle, Bône, Philippeville).

— M. Kunckel d'Herculais, aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle de Paris, président de la Société entomologique de France, a visité hier, en compagnie de M. Duchamp, conseiller de gouvernement, et du sous-préfet de Batna, les chantiers de destruction des criquets de la commune d'Aïn-el-Ksar. M. d'Herculais a pu constater que, ainsi que plusieurs personnes l'avaient déjà annoncé, l'acridien de l'invasion actuelle n'est pas l'*acridium peregrinum* de 1866 et 1877, mais une espèce de petite taille, beaucoup plus redoutable, car elle peut se propager de proche en proche, s'étendre sur toute l'Algérie et y rester un grand nombre d'années. La question de la destruction des sauterelles revêt donc, du fait de cette constatation, une nouvelle gravité.

Le même jour, le préfet de Constantine visitait les Ouled-Rahmoun, où de nombreux chantiers sont organisés. Les trains sont arrêtés presque tous les jours, entre El-Guerrah et Telergma, par des bandes de criquets qui envahissent la voie, et la circulation doit se faire avec les plus grandes précautions.

Les acridiens, ou criquets, étaient déjà un objet de terreur dans l'antiquité, puisqu'ils figurent au nombre des plaies d'Égypte, et l'on avait remarqué de tout temps leur caractère d'envahisseurs étrangers, sans savoir d'abord d'où ils venaient.

En Algérie, on sait seulement qu'ils viennent du Sud. Ils forment de véritables armées, se comptant par milliards, et dont le passage masque le soleil pendant des heures entières. Ils volent seulement pendant les heures chaudes de la journée, s'abattent le soir pour passer la nuit à terre et repartent le lendemain, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un terrain favorable à l'accouplement et à la ponte. Leur vitesse est d'au moins deux lieues à l'heure, et ils forment parfois des colonnes de 50 kilomètres de front, qui comptent plus de 50 milliards d'insectes.

Les plus grandes invasions dont on ait conservé le souvenir en Algérie sont celles de 1780, de 1799, de 1816, de 1845, de 1866, de 1874. L'année actuelle est menacée d'une invasion peut-être aussi considérable.

Comment peut-on combattre un pareil fléau ? Les Américains, les Russes et les Anglais à Chypre ont étudié la question scientifiquement, et sont arrivés à des résultats pratiques fort remarquables. En Algérie on a seulement des rapports, la plupart récents, qui constatent les ravages d'une manière précise.

Aux États-Unis, on a nommé une commission gouvernementale permanente composée de trois naturalistes distingués, MM. Riley, Packard et Cyrus Thomas. Cette Commission a démontré comment se formaient les invasions des sauterelles. Elles ont un centre de production permanent, où elles existent toujours et se multiplient. Quand elles s'y trouvent trop nombreuses, elles émigrent dans les pays voisins qui forment la région subpermanente. C'est dans cette seconde région qu'elles se multiplient le plus ; c'est là que se forment ensuite les immenses armées d'invasion qui s'abattent brusquement sur la troisième région, celle des visites périodiques, pour y tout détruire. Il y a là une découverte de premier ordre au point de vue pratique, car elle indique comment on peut les combattre. Il est trop tard pour s'y prendre quand elles sont déjà dans la troisième région. Il faut prendre l'offensive et aller les chercher dans leur centre de production ou du moins dans la région subpermanente. C'est ce qu'on a fait avec un très grand succès aux États-Unis. Mais la première condition pour cela, c'est de connaître ce centre de production. Les savants américains l'ont trouvé, et M. Künckel a mis sous nos yeux les cartes très précises qu'ils ont publiées. En Algérie, cette étude n'est pas encore ébauchée.

Les Russes n'ont pas obtenu des résultats moins remarquables que ceux des Américains. Ils ont aussi fort bien délimité les foyers de multiplication de leurs criquets dans les bouches du Danube et dans celles du Kouban, au milieu de vastes espaces couverts de roseaux. Les criquets en sortent généralement tous les dix ans pour envahir la Russie méridionale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La prise de possession de l'île de Chypre en 1878 mit les Anglais à leur tour en présence des sauterelles. Ils prirent des mesures radicales sous la direction d'un ingénieur, M. Brown, qui fit couvrir le sol d'écrans de toile sur une longueur de 15 à 20 lieues et organisa des battues de 2 000 hommes. La lutte dura quatre années et coûta plus d'un million et demi, dont près d'un million la première année et moins de cent mille francs la quatrième. Il suffit aujourd'hui d'une dépense annuelle insignifiante pour un service de surveillance et les récoltes ne courent plus de risques.

M. Künckel nous a décrit les procédés de destruction employés dans chaque pays, sans oublier le rôle peut-être considérable que pourraient jouer d'autres insectes ennemis des criquets, qui les attaqueraient à notre profit.

Mais contre les insectes ailés, réunis en grandes armées, il n'y a pas de moyen vraiment pratique, à moins de considérer comme tel les prières publiques et les pénitences ordonnées encore en 1876 par le gouvernement du Missouri. C'est seulement contre les œufs et les jeunes qu'on peut agir efficacement dans les foyers de multiplication. Il faut donc découvrir ceux-ci, et on ne peut y arriver qu'en constituant en France un service scientifique d'études comme celui qui a résolu la question aux États-Unis.

(Ém. Alglave : *Temps.*)

Sénégal et Niger. — C'est le commandant supérieur Galliéni qui a dirigé la colonne destinée à couvrir la construction de notre nouveau fort de Siguiri au confluent du Niger et du Tankisso. Ce n'est pas sans peine que la colonne, composée de tirailleurs sénégalais, d'infanterie de marine montée à mulets, de spahis sénégalais et d'une section d'artillerie, est parvenue à Siguiri. Depuis Niagassola, particulièrement, la région, à peu près inconnue, est couverte d'une végétation touffue, de bois épais et de ruisseaux et rivières, larges et profonds, dont le franchissement exige la construction de nombreux ponts. L'un de ces ponts, celui du Kokoro, a été fait comme un véritable pont suspendu au moyen de 6,000 mètres de fils de fer empruntés au service télégraphique et attachés aux deux rives. Les indigènes étaient stupéfaits de cette ingéniosité des blancs et aujourd'hui encore ils ont grand'peine à s'habituer au balancement qu'imprime au pont le passage des voitures.

La colonne parvenait à Siguiri le 23 janvier, et, tandis que les spahis et le peloton d'infanterie de marine montée partaient en reconnaissance le long du Niger pour observer les gués et se prémunir contre toute surprise des Sofas de Samory, les officiers du service des travaux se mettaient à l'ouvrage. Leur tâche était peu facile assurément, car, hormis quelques caisses de clous et deux ou trois petites voitures chargées d'outils, il fallait tout se procurer : pierre bois, chaux, etc. La pierre a été trouvée, non loin du futur emplacement du poste ; les charpentiers ont installé leurs chantiers dans la belle forêt qui entoure Siguiri et ont rapidement construit une embarcation qui permet de faire des fouilles dans le lit du Niger pour y trouver les coquilles d'huîtres nécessaires à la préparation de la chaux, etc. Évidemment, il faut s'ingénier, mais tout le monde unit ses efforts avec la ferme volonté de réussir. Ainsi, pour faire un pétrin, il a fallu creuser un tronc d'arbre ; les avant-trains d'artillerie ont été convertis en triqueballes pour le transport des bois ; les caisses en fer blanc ayant servi à contenir le café et le sucre ont été dessoudées avec soin pour servir de toitures ; les caisses en bois servent à faire les persiennes, les portes, etc. Il faut dire, du reste, que les chefs du pays, heureux de nous voir enfin venir créer dans cette région l'établissement qu'ils demandaient depuis si longtemps, ont fourni gratuitement plus de trois cents manœuvres pour les travaux du fort. Bref, aux dernières nouvelles, tout marchait bien à Siguiri et le colonel Galliéni espérait repartir à la fin d'avril en laissant en ce point une compagnie de tirailleurs sénégalais bien installée dans le nouveau poste, avec une année de vivres au moins, 80,000 cartouches et 800 coups de canon, c'est-à-dire de quoi résister à toute l'Afrique.

En même temps une brigade télégraphique, se servant des arbres des forêts, reliait Siguiri à Niagassola sur une longueur de 140 kilomètres, de telle sorte que de notre poste on peut envoyer directement une dépêche à Saint-Louis et de là en France.

Notre nouvel établissement est situé au cœur du Bouré, le vrai pays de l'or de cette partie du Soudan. Les abords de chaque village sont criblés de trous de mines d'où les habitants extrayent le précieux métal. Aussi le pays est-il très fréquenté par les Diulas ou marchands indigènes, qui échangent l'or contre les produits de Sierra-Leone et de la Gambie. Tout fait donc entrevoir que Siguiri deviendra, avant peu, une escale florissante.

— On mande de Saint-Louis, le 12 avril :

Le lieutenant-colonel Galliéni, commandant supérieur du Soudan français, a télégraphié, le 4 avril, au gouverneur du Sénégal que le fort de Siguiri est terminé. Cet ouvrage est une enceinte pentagonale de 600 mètres de périmètre ayant sur son pourtour quatre bastions et quatre bâtiments d'habitation flanquant les faces. Il est armé de deux pièces de 80 millimètres, de deux pièces de 4 et d'un canon approvisionné à 1200 coups.

17147. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1440e LIVRAISON.

TEXTE

Huit jours aux Indes, par M. Émile Guimet; dessins d'après nature par M. Félix Régamey. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES

Wishnou couché sur le serpent Secha.
Une des cinq pagodes.
Siva homme et femme.
Halte devant l'éléphant de pierre.
Pagodes au bord de la mer.
Wishnou au trident.
Ruines au bord de la mer
Temple de brique et stuc.
La montagne sculptée.
Krisnha berger.
Wishnou sanglier.
Temple monolithe.

FAITS DIVERS.

EUROPE.

France. — L'Avre Normande, ainsi surnommée parce qu'il y a d'autres Avres en France, notamment l'Avre de Picardie, est une charmante rivière d'un cours de 72 kilomètres, d'un bassin de 98 000 hectares, d'un débit ordinaire de 4000 litres d'eau très pure par seconde, l'étiage étant de 2638 litres, et les fortes crues de 50 mètres cubes.

La ville de Paris a jugé bon de s'emparer des meilleures fontaines de cette Avre et de son charmant affluent la Vigne, pour les amener à un réservoir qui les distribuera en fraîche eau potable dans la grande Ville.

Mais les habitants de la vallée résistent, comme en fait foi la correspondance suivante :

« Ça serait malheureux que les Parisiens se mettent cette eau-là dans le bec ! »

C'est par cette phrase narquoise que m'accueillit, au bord des sources achetées par la ville de Paris, dans la vallée de l'Avre, un jeune paysan, dont ma présence à cet endroit avait excité la curiosité. La source, d'une limpidité de cristal, coulait à mes pieds sous une aubépine blanche, puis s'engageait dans un lavoir, où des femmes battaient leur linge. En entendant la réflexion du paysan, elles se renversèrent en arrière, leur battoir à la main, éclatant de rire. Lui fit une pirouette et disparut. D'un coup d'œil, je jugeai que j'étais dans un pays ennemi et que, pour remplacer sur la table des Parisiens le verre d'eau de Seine que la Ville leur verse, celle-ci aurait des combats à livrer. L'Avre est, d'ailleurs, une fort jolie rivière. Si vous êtes allé en Normandie, par la ligne de Paris à Granville, vous avez pu remarquer, entre Dreux et Nonancourt, un cours d'eau assez étroit, étant données la grande largeur et l'extrême fertilité de la vallée qu'il arrose. C'est l'Avre. Le chemin de fer domine les pâturages de la vallée et les usines établies le long de la rivière. Le coup d'œil est des plus pittoresques, à Nonancourt notamment, où les usines nombreuses, avec leurs hautes façades en briques, leurs cheminées empanachées de fumée, font, à la petite ville bâtie à flanc de coteau, un fond coloré et animé.

L'Avre est la vie de Nonancourt, comme celle de toutes les communes qu'elle traverse, et où elle met en mouvement les moulins et les usines : tréfileries, filatures, papeteries, etc., sans cesser pour cela d'irriguer les prairies et de fournir des pâturages au bétail de la contrée. C'est une rivière laborieuse, ardente à l'ouvrage; avec cela, d'une coquetterie achevée : toujours claire, toujours limpide, s'attardant, sa besogne faite, à bercer des îlots de plantes en fleurs. Rien d'étonnant donc qu'elle soit adulée, choyée, aimée de la population industrielle et agricole qu'elle fait vivre.

Avant d'aller visiter la vallée, je connaissais les sentiments des habitants à l'égard de leur rivière et je ne fus qu'à demi surpris de la réflexion du jeune paysan qui me prenait probablement pour un agent des ponts et chaussées en train d'étudier le moyen le plus expéditif de mettre sa source en poche pour l'emporter à Paris.

Cette source fait partie d'un groupe acheté sous con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dition par la Ville, groupe peu important, situé à deux portées de fusil de la petite ville de Verneuil, au-dessus de Nonancourt, dans le département de l'Eure, et qui ne sera peut-être pas acquis définitivement.

Les fontaines apparaissent au milieu de la prairie, semblables à de petites mares dont l'eau s'écoule en ruisselets qui vont rejoindre la rivière d'Avre. Pour l'instant, elles sommeillent sous une floraison de pâquerettes d'eau; quelques roseaux et quelques iris leur font une ceinture avec l'herbe et les boutons d'or des prés.

Le groupe qui doit contribuer à fournir à la ville de Paris l'eau dont elle a besoin est beaucoup plus important. C'est celui des sources dites de la Vigne, à trois kilomètres environ de Verneuil, sur le territoire de la commune de Rueil-la-Gadelière (Eure-et-Loir), dont les maisons éparpillées, le clocher d'ardoise, élancé et fin, ont l'air de sentinelles en éveil au bord de la rivière.

Comme à Verneuil, les sources y naissent au milieu des prés. Elles ressemblent à des étangs couverts de la même végétation fleurie. Une seule, dite des Graviers, où l'on voit l'eau sourdre du sable, qu'elle agite sans cesse, a une surface immaculée. La plus considérable est celle du Nouvet, en face de la ferme de ce nom, achetée par la Ville, et à laquelle on arrive par des chemins délicieux, où l'on respire la forte et saine odeur des bois qui les bordent et les recouvrent. Cette source s'étale paresseusement sous les haies de genêts des sentiers des deux rives, entre deux coteaux peu élevés. Sa longueur est de deux à trois cents mètres. L'eau en sort, à la hauteur de l'entrée de la ferme et forme une petite rivière qui, après s'être grossie considérablement des eaux des autres sources, dites d'Érigny, des Graviers et de Foisys, se jette dans l'Avre.

C'est de ce groupe-là que M. Bechmann, ingénieur des ponts et chaussées, chargé de l'étude de la dérivation des sources de la Normandie, disait : « Les sources de la Vigne, petit affluent de la rive droite de l'Avre, forment, à peu de distance de Verneuil, avec certaines sources de l'Avre même, un ensemble ignoré, on peut le dire, jusqu'en 1881, par suite de circonstances topographiques toutes spéciales, remarquablement facile à capter, peu utilisé pour les irrigations, et qui fournissait cet été (ce rapport remonte à 1884) 120 000 mètres cubes par vingt-quatre heures. L'eau de la Vigne et de l'Avre, que l'analyse chimique place en première ligne parmi toutes les eaux de source que nous avons eu à examiner, se trouve être aussi celle qui arriverait à Paris avec le moins de frais. C'est sûrement la meilleure, et l'on peut ajouter sans hésitation : ce serait la moins chère. »

Il a coulé de l'eau dans l'Avre depuis le jour où M. Bechmann a rédigé ce rapport. Les habitants se sont émus, et tout le monde me croira quand je dirai qu'ils s'apprêtent à faire payer très cher à la ville de Paris la prise de possession de leur rivière. Car capter les sources de la Vigne, autant, pour ainsi dire, capter l'Avre elle-même. C'est à la grande quantité d'eau qu'elles débitent, 1100 litres par seconde en basses eaux, que l'Avre doit, en grande partie, de pouvoir mettre en mouvement jusqu'à l'Eure, dans laquelle elle se jette, des moteurs représentant un travail de 1172 chevaux-vapeur et une population de 4000 à 5000 ouvriers, répartis dans les usines de Montigny, de Tillières, de Bérou, de Saint-Lubin-des-Jonchérets, de Nonancourt, de Saint-Remy, de Saint-Germain-sur-Avre, du Mesnil, etc. C'est à Saint-Remy et à Nonancourt que sont installées les filatures de MM. Waddington : à eux seuls, ils emploient une force de 260 chevaux-vapeur environ; MM. Didot et Cie, avec leur papeterie et leur imprimerie, en consomment 200; partout, à la coulière de la vallée, ce ne sont qu'usines, moulins, cités ouvrières. La Ville évalue la dépense totale d'adduction des sources à 35 millions de francs, dont 7 500 000 francs pour acquisition de sources, de terrains et indemnités de toute sorte. Ce sont les chiffres inscrits dans le projet de loi déposé récemment à la Chambre des députés par M. le ministre des travaux publics. Or, savez-vous ce que réclament les industriels de la vallée de l'Avre à titre d'indemnité et pour remplacer par des moteurs à vapeur les chutes d'eau de la rivière : 25 millions de francs. Les personnes que des questions industrielles attirent ne liront pas sans intérêt le devis estimatif dressé par eux et présenté à l'enquête ouverte en vue de la dérivation des eaux de l'Avre :

I. Dépense fixe d'installation.

Construction et installation des machines à vapeur, avec double chaudière, cheminées, transmissions, constructions, etc., à raison de 2500 francs par cheval-vapeur. Soit pour 1172 chevaux 2.930.000 fr.

II. Dépense successive en :

1° Charbon à 30 fr. la tonne, à raison de 1 kil. 800 par cheval et par heure, soit pour 6838 heures par an. . .	369,25	
2° Entretien, réparation, graissage, etc., à 25 cent. par jour, par cheval, pour l'année.	90,00	
3° Plus-value d'amortissement, calculée à 7 1/2 0/0, des frais d'installation par an. . .	187,50	
Total	646,75	
Soit 646,75 × 1172 chevaux = 757 991 francs, laquelle somme capitalisée à 4 0/0 donne.		18.949.775

III. Dépense en personnel.

40 chauffeurs à 1800 fr. par an, soit 72 000 fr., laquelle somme capitalisée à 4 0/0 donne.	1.800.000
Total.	23.679.775

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Somme à laquelle il convient d'ajouter pour indemnité de chômage, plus-value d'assurance, perte du matériel hydraulique, préjudice de toute nature. . . . 1.320.225

Chiffre total. 25.000.000

On voit, par cet exposé, à quel chiffre arrive le chapitre des indemnités réclamées par les usiniers et de combien, à lui seul, il excède le chiffre indiqué au projet de loi. J'ajoute que des indemnités, conformément aux engagements pris par la Ville, seraient payées non seulement aux usiniers, mais encore aux riverains et irrigants et aux possesseurs de terrains des départements sur lesquels passera l'aqueduc de dérivation. Cet aqueduc suivrait d'abord à flanc de coteau, la rive droite de l'Avre jusqu'à l'Eure, traverserait la vallée de l'Eure non loin du confluent, puis, après avoir contourné la forêt de Dreux, se développerait sur le plateau du Mantois en décrivant une ligne sinueuse qui couperait les vallées de la Vesgre, affluent de l'Eure, et de la Maudre, affluent de la Seine; il s'engagerait ensuite dans le vallon où coule le ru de Gailly et s'y maintiendrait jusqu'à l'extrémité ouest du grand parc de Versailles. Là, la dérivation entrerait en souterrain pour n'en sortir guère que dans le ravin de Chaville, traverserait, en souterrain également, les bois de Meudon et déboucherait vers Fontenay-aux-Roses dans la vallée de la Bièvre, qu'elle franchirait afin d'aller se terminer à un réservoir prévu sur les hauteurs de Villejuif.

De pareils travaux pourraient être réputés impraticables, financièrement parlant, s'il n'y avait pas de précédents. Au prix où les usiniers et irrigants de la vallée de l'Avre entendent vendre leurs chevaux hydrauliques, leur eau et leurs terrains à la ville de Paris, il vaudrait mieux traiter directement avec les vignerons de la Champagne, mettre leurs coteaux en perce et boire, au lieu d'eau de source, les vins joyeux et paillétés d'or de la montagne de Reims. Mais il y a des précédents. Un haut fonctionnaire du service des eaux rassurait, à ce propos, nos alarmes de contribuable parisien. « Partout, me disait-il, où la Ville a dérivé des cours d'eau, les propriétaires riverains et les usiniers ont commencé à élever des prétentions exagérées. Puis on a discuté, on s'est entendu, et la Ville a fini par prendre possession des eaux sans laisser de mécontents derrière elle. Il en sera ainsi, il faut l'espérer, pour la vallée de l'Avre. » Je le souhaite de tout mon cœur, car je suis de ceux à qui l'on sert de l'eau de Seine, et j'avoue que, même prise à Charenton, elle ne peut être comparée à l'eau pure de la source des Graviers, l'orgueil, la joie et la vie du village et des prairies qu'elle arrose.

Parmi les réclamations que j'ai partout entendu formuler, il en est une particulièrement intéressante : « Nous sommes venus nous installer dans la vallée, disent les commerçants, aubergistes, charcutiers, bouchers, marchands de nouveautés, etc., pour pourvoir aux besoins de la population ouvrière et agricole. Nous avons payé nos propriétaires et nous payons nos patentes en conséquence. Si les propriétaires d'usine, après avoir touché leur indemnité de la ville de Paris, ferment leurs ateliers et s'en vont, que deviendrons-nous? Les ouvriers partiront. Résultat : plus de commerce, plus d'affaires. Nous indemnisera-t-on? » Étant absolument ignorant en matière de chicane, j'étais fort embarrassé pour répondre. Il est clair que, si elle avait lieu, la suppression des ateliers serait suivie de la suppression du commerce local; quant à savoir si la fermeture d'une usine entraîne légalement pour la ville de Paris l'obligation d'une indemnité aux commerçants, c'est ce que je ne saurais dire. Il faudrait indemniser aussi les ouvriers privés de travail; ce n'est pas un emprunt que devrait alors contracter la Ville, mais deux emprunts, ce qui me fait revenir à cette idée que le vin des coteaux champenois ne coûterait guère plus cher aux Parisiens que l'eau des coteaux normands. Vous imaginez aisément la nature des discussions auxquelles les habitants de la vallée de l'Avre se livrent en ce moment. La politique aidant, il n'y a plus moyen de s'entendre, ou, au moins, de se faire entendre.

Un conseiller municipal de Paris en a fait l'expérience à ses dépens.

Il s'était rendu dans les communes de la vallée de l'Avre pour y exercer son apostolat.

Non seulement les ouvriers ne l'ont pas laissé développer ses théories, mais ils l'ont obligé à emporter leur protestation contre la captation des sources de l'Avre, en lui faisant promettre de la déposer au conseil municipal de Paris. Quelle idée aussi d'aller politiquer devant des gens qui travaillent dans un paradis terrestre! J'ai assisté à la sortie d'une grande usine à Montigny, dans cette partie de la vallée que les loueurs de voitures de Verneuil désignent sous le nom de Suisse normande. Ouvriers et ouvrières revenaient du fond de la vallée et se rendaient au village. C'était à l'heure du repas, deux heures de l'après-midi. Au pied d'un coteau à pic, assombri par la verdure des pins, sur un chemin plein de l'ombre d'une bordure de taillis de jeunes chênes et de jeunes ormeaux, les hommes, la blouse sur le bras, s'en allaient pressés; les jeunes filles, en cheveux, marchaient en bande, bras dessus, bras dessous, devisant et riant.

Tous sont mécontents de voir que le projet de la ville de Paris a des chances d'aboutir. Ils craignent que l'industrie qui les fait vivre ne soit supprimée.

(*La fin au numéro suivant.*)

17447. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1441e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyage en Tunisie, par MM. R. Cagnat, docteur ès lettres, et H. Saladin, architecte, chargés d'une mission archéologique par le Ministère de l'Instruction publique. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Départ de l'henchir Guergour, dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.
Traversée de la Medjerda, dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.
Les carrières antiques à Chemtou, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. R. Cagnat.
Vue générale de Chemtou, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. H. Saladin.
Chapiteau d'époque punique à Chemtou, essai de restitution d'après les fragments existants, dessin de H. Saladin.
Fragment de la frise des boucliers à Chemtou, dessin de H. Saladin, d'après nature.
Basilique à Chemtou, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. H. Saladin.
Théâtre à Chemtou, gravure de Kohl, d'après une photographie de M. H. Saladin.
Grand pont de Trajan à Chemtou, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. H. Saladin.
Tombe romaine à Chemtou, dessin de Paris, d'après une photographie de M. H. Saladin.
Vue du camp d'Aïn-Draham, dessin d'Eug. Girardet, d'après une photographie de M. le capitaine Vincent.
A travers la forêt de chênes-liège, dessin d'Eug. Girardet, d'après nature.
Maison du commandant supérieur à Aïn-Draham, dessin d'Eug. Girardet, d'après une photographie de M. le capitaine Vincent.
Citadelle d'Aïn-Zaga, dessin de H. Saladin, d'après une photographie de M. R. Cagnat.
Tombeaux creusés dans le roc à Souk-el-Tnin, gravure de Meunier, d'après une photographie de M. R. Cagnat.

FAITS DIVERS.

EUROPE.

France. (*Suite et fin.*) — On lit dans le projet soumis à la Chambre des députés :

« Il ressort des expériences de jaugeage, faites par les ingénieurs du service municipal, que le régime des cours d'eau partiellement alimentés par les sources que la ville de Paris se propose de capter ne saurait être sérieusement compromis. La salubrité des vallées de l'Avre et de l'Eure ne court donc aucun danger, et toutes les craintes exprimées à ce sujet portent l'empreinte d'une exagération évidente. » Cette dernière allusion à la salubrité de la vallée est une réponse aux craintes exprimées par certaines personnes, qui prétendent que la captation de l'Avre, en mettant à découvert le lit de la rivière, donnera lieu à des exhalaisons malsaines et à des fièvres paludéennes.

Un mot aussi des propriétaires terriens qui, pendant que les ouvriers confiaient au conseiller de la municipalité de Paris la mission de protester en leur faveur, jouaient de ruse avec le conseil municipal de la dite ville. « Au cas où la solution dépendrait seulement du conseil municipal de Paris, disent-ils dans un mémoire déposé par eux à l'enquête, les opposants n'hésiteraient pas à faire appel à la bonne foi de ses membres ; ils les supplieraient de réfléchir combien cette centralisation des eaux, qui peut être considérée comme le dernier mot des abus de la centralisation administrative, est entachée d'un esprit peu libéral ; combien un pareil projet est contraire aux principes des franchises municipales et de l'autonomie communale qui leur sont si chères. » Avouez que le trait est adroitement lancé.

En résumé, la captation des sources de la Vigne et de l'Avre apparaîtrait, si l'on en croit les ingénieurs, comme une opération ne présentant guère d'autres difficultés que celles déjà rencontrées à propos de la Dhuis et de la Vanne, s'il ne s'y mêlait point une question tout à fait particulière et à laquelle le projet de loi ne fait aucunement allusion, question aussi bizarre qu'intéressante et dont la solution n'a pas été fournie, que je sache, par le service chargé des études de la captation des sources de Rueil et des sources de Verneuil.

L'eau des sources acquises n'est autre que l'eau de l'Avre supérieure et des nombreux affluents supérieurs de cette rivière. A mon passage à Rueil, une paysanne avec son enfant à la main m'épiait sournoisement, tandis que je regardais les ruisseaux formés par les eaux des « fontaines » galoper à travers les prés pour s'en aller rejoindre l'Avre :

« C'est-y pour not'eau qu'vous venez ? me dit-elle.

— Oui, c'est pour vot' eau.

— J' mettrions ben l' feu à d'la paille pour rôtir ceux qui veulent nous la prendre. Mais qu'il la prennent ! J' leur ménageons une petite surprise. Quand les Parisiens auront eu de bonnes coliques pendant quinze jours seulement, ils nous la rendront.... »

Des coliques avec cette eau limpide et fleurie !... J'allais plaisanter, mais la paysanne de Rueil, comme le paysan de Verneuil, avait disparu, fondue, pour ainsi dire, dans les foins drus et verts de la prairie. Depuis

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

j'ai compris ses paroles. Dans la vallée, chez les paysans comme chez les ouvriers, la même intention s'est manifestée : se venger des Parisiens en établissant au-dessus de Verneuil, sur l'Avre supérieure, des usines insalubres dont les eaux contaminées alimenteraient en partie, souterrainement, les pseudo-sources achetées par la ville de Paris. Si vous leur dites que c'est canaille, ils vous répondront : « A la guerre comme à la guerre ! » Quel intéressant chapitre Balzac eût écrit sur cette conquête des eaux normandes ! C'est, d'ailleurs, sur ce terrain que les habitants de la vallée se retranchent pour tenir tête aux ingénieurs de la Ville. Si l'espace dont je dispose y suffisait, vous verriez comment toute lutte suscite des hommes de génie, comment des gens arrivent les uns à force d'amour du sol natal, les autres, à force d'ambition politique, en ayant toujours l'esprit tendu vers le même objet, à découvrir des choses auxquelles ils étaient toujours restés étrangers par leurs connaissances, leurs aptitudes et leurs habitudes.

L'Avre est une de ces curieuses rivières qui ont un cours en partie souterrain. Avant d'arriver aux fontaines de Verneuil, elle a parcouru un espace d'une trentaine de kilomètres, tantôt sur terre et tantôt sous terre. Elle prend ses sources dans la forêt du Perche, dans le département de l'Orne, sur les contours du mont de Bubertré, à une altitude de 303 mètres. Elle pénètre dans le département de l'Eure à Chennebrun, après avoir formé, près de Brésolette et d'Irai, non loin de la forêt de la Trappe, sept ou huit étangs. A partir de Chennebrun la rivière, qui est d'abord considérable, se perd insensiblement dans de nombreux gouffres appelés bettoirs (boit tout), par les gens du pays. Elle arrive au-dessus de Verneuil considérablement diminuée, à un point nommé la Lambergerie où elle disparaît tout à fait pour reparaître à côté de Verneuil. Vers son cours supérieur, plusieurs autres petits cours d'eau ont le même sort. Ils disparaissent et ce sont leurs eaux, ainsi que celles de l'Avre elle-même, qui arrivent souterrainement dans les fontaines du Nouvet, d'Érigny, des Graviers et de Foisys.

« C'est légende que cela », m'a répondu le fonctionnaire du service des eaux à qui j'en parlais. « A la Lambergerie, où l'Avre disparaît, a-t-il ajouté, la rivière ne débite que 120 litres à peine, tandis que les sources de Rueil-la-Gadelière ont un débit minimum de 1100 litres par seconde. » La réponse, au premier abord, semble péremptoire. Mais elle avait été faite déjà aux intéressés qui ne sont pas gens à lâcher prise, même devant l'évidence. Aux allégations des agents de la ville de Paris ils ont opposé leurs observations, puis des expériences. L'un d'eux, Parisien de la Chaussée d'Antin, originaire de Verneuil, en posant une règle sur une carte du pays, entre la Lambergerie et la fontaine du Nouvet, observa que la ligne droite passait par une propriété contenant un trou énorme désigné par les habitants sous le nom de « mardelle ».

Ce lui fut une illumination soudaine. Les champs, dans la vallée supérieure de l'Avre, sont, en nombre d'endroits, creusés par des mardelles semblables. Elles affectent la forme d'un entonnoir parfait, d'une quinzaine de mètres de diamètre à l'ouverture et d'une profondeur égale. Les vents y ont apporté des graines d'arbre et elles ont donné naissance à des bouquets de bois, ormeaux, chênes, noisetiers, montant des profondeurs de l'entonnoir et égayant l'immense étendue des champs, de vertes oasis sous lesquelles les laboureurs vont se mettre à l'ombre pour déjeuner ou faire la sieste. Qui avait creusé ces mardelles? on n'en savait rien, sauf quelques vieillards de la contrée, qui racontent avoir vu s'affaisser le coteau voisin de la ferme du Nouvet, il y a une soixantaine d'années, et la mardelle se creuser avec un bruit de canonnade pour former un gouffre au fond duquel il y avait de l'eau. Le Parisien dont je parle eut cette idée que les mardelles qu'il voyait depuis son enfance, sans en connaître la provenance, marquaient peut-être le passage de la rivière souterraine. Il en fit faire le relevé par un géomètre, sur le plateau peu élevé qui sépare la Lambergerie, lieu de disparition totale de l'Avre, de la fontaine du Nouvet.

Le succès couronna l'entreprise. Une quinzaine de mardelles existaient en effet entre ces deux points éloignés l'un de l'autre d'une distance de trois kilomètres. Celles qui se trouvaient sur le coteau étaient complètement à sec; tandis que celles creusées sur la pente douce au pied de laquelle apparaissent les fontaines, contenaient plus ou moins d'eau, selon qu'elles étaient plus ou moins rapprochées de celles-ci.

Les mêmes constatations furent faites pour les affluents de l'Avre supérieure et, la carte en main, l'auteur de cette découverte démontre aujourd'hui que les fontaines acquises ne sont autres choses que les eaux bues par les bettoirs de ces divers cours d'eau.

Des expériences faites par un habitant de Verneuil, M. Ferray, pharmacien, avec le concours des agents des ponts et chaussées du département, démontrent également qu'il y a communication entre les eaux de l'Avre supérieure et les fontaines acquises par la Ville. Nous avons eu déjà l'occasion de raconter en quoi ces expériences consistent : une solution contenant 3 kilogrammes de fluorescéine, colorant dérivé du goudron, fut versée dans le bettoir de la Lambergerie. Après un temps variable avec les distances, la coloration verte apparut dans toutes les fontaines de Rueil et de Verneuil. La même expérience fut renouvelée dans un bettoir de l'un des principaux affluents de l'Avre supérieure, le ruisseau de Saint-Maurice, et cette fois encore, la coloration apparut aux diverses fontaines.

« Il se peut très bien, me disait à ce sujet le fonctionnaire du service des eaux, que nos sources se soient colorées. Mais la fluorescéine est un produit d'un pouvoir colorant extraordinaire. Son coefficient de coloration est énorme, il est, je crois, de 1 200 000 fois

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

son volume, c'est-à-dire qu'une simple goutte de ce liquide pourrait teinter un mètre cube d'eau. Il suffit que les eaux de l'Avre entrent souterrainement en contact avec celles des sources de la Vigne pour que celles-ci soient colorées. Mais cela n'implique nullement que ce sont les eaux de la même rivière. »

C'est fort possible. Mais c'est répondre à une expérience par une hypothèse. Le problème, par sa seule portée scientifique, mérite une étude complète.

(*Temps.*)

— En 1882 on évaluait à 18 249 209 âmes la population agricole, c'est-à-dire la population résidant dans les communes de 2000 habitants et au-dessous. Mais cette population ne renferme pas que des agriculteurs proprement dits; elle comprend aussi les membres de leurs familles, femmes, enfants, vieillards, domestiques et les petits commerçants et fonctionnaires. En résumé, on estime à 6 913 504 les individus exerçant directement la profession agricole.

Il résulte de la comparaison de ces chiffre avec ceux de l'enquête de 1882 qu'en vingt ans la population agricole a diminué de 47 0/0 par rapport à la population totale et défalcation faite de la population des provinces perdues.

La population agricole tend à rester stationnaire dans les départements pauvres, tels que l'Ardèche et la Lozère, et dans certains départements riches, tels que l'Allier et le Tarn-et-Garonne, où la culture plus extensive réclame un nombre égal de bras : dans d'autres départements, ceux de la Bretagne notamment, elle tend à augmenter, par suite du développement exceptionnel de la natalité, ou par suite du développement exceptionnel des cultures potagères et maraîchères comme, par exemple, dans les départements des Bouches-du-Rône, de la Charente-Inférieure, de la Seine et des Deux-Sèvres.

Voyons maintenant comment est répartie la population rurale.

D'après les chiffres officiels il y avait en France, en 1882, sur 10 000 hectares de territoire agricole (bois de l'État déduits) un nombre moyen de 1144 exploitations rurales se décomposant ainsi : 437 ayant moins de 1 hectare, 532 de 1 à 10 hectares, 147 de 10 à 40 hectares et 28 seulement de plus de 40 hectares.

Les exploitations de 1 à 10 hectares sont donc les plus nombreuses.

Elles comptent 46 0/0 dans le total des exploitations agricoles : les très petites exploitations — au-dessous d'un hectare — viennent ensuite avec une quote-part de 38 0/0 : soit pour les deux groupes 84 0/0 du nombre total des exploitations.

La culture moyenne (20 hectares à 50 hectares) figure pour 6 0/0.

La grande et la très grande culture (50 hectares et au-dessus) ne figurent donc que pour 10 0/0 tout au plus — car nous avons négligé les fractions dans l'ensemble des exploitations agricoles.

(Georges Michel : *Économiste français.*)

— A Tarbes, place du Forail, n° 8, existe un centenaire que l'on peut voir souvent dans nos rues, marchant un bâton à la main.

C'est un beau vieillard à la barbe blanche, au visage bien conservé, ayant le pas agile et l'œil très vif sous des sourcils gris. Il a conservé presque toutes ses dents. Il vit de mendicité.

Il se nomme Ribas (Joseph). Il est né à San Estevan de Litera (Espagne), le 21 août 1770. Il aura donc 118 ans le 21 août prochain. Depuis l'âge de 15 ans, Ribas fume cinq centimes de tabac par jour. Marié à l'âge de 50 ans, il a eu 7 enfants, qui sont morts, ainsi que sa femme, décédée à Tarbes en 1871.

Le père de Joseph Ribas est mort à l'âge de 111 ans. Son frère aîné est décédé, il y a environ 5 ans, par suite d'accident, à l'âge de 114 ans. Sa mère est morte à l'âge de 111 ans et son parrain (frère de son père), à l'âge de 113 ans.

Ribas n'a aucune infirmité. Il est très sobre. On ne lui donnerait pas plus de 80 ans.

(*Démocrate libéral d'Orthez.*)

ASIE.

Iles de la Sonde. — Au mois de juin 1887, M. Korotnef a visité les environs de Krakatoa, où quelques petits hameaux s'étaient déjà formés, à la place de la ville d'Andjer, détruite par le tremblement de terre de 1883. Ces pauvres habitations étaient entourées d'une magnifique végétation, tandis que les parties voisines de la mer étaient encore couvertes de la pierre-ponce flottante, et la mer elle-même ne contenait pas d'animaux.

A l'île Biliton, ce voyageur s'est trouvé en relations avec l'intéressante tribu des Sécasses, pêcheurs de leur état, qui, à de rares exceptions près, habitent des maisons flottantes, c'est-à-dire leurs pirogues. Et même ceux d'entre eux qui possèdent des huttes, les bâtissent en mer sur pilotis, et jamais en terre ferme, Ils se distinguent des Malais par leur taille élevée, leurs cheveux crépus et leurs pommettes saillantes; enfin, chose bizarre, ils bégaient presque tous. Ce sont des gens très honnêtes, d'un caractère doux, bienveillant, gai, hospitalier; on dit qu'il n'y a pas de voleurs parmi eux. Ils nagent et plongent dans les profondeurs de la mer comme de vrais poissons.

(Vénukoff : *Procès-verbaux de la Société de géographie de Paris.*)

17447. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1442e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyage en Tunisie, par MM. R. Cagnat, docteur ès lettres, et H. Saladin, architecte, chargés d'une mission archéologique par le Ministère de l'Instruction publique. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Épave sur le bord de la mer, près de Tabarca, dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.
Mosaïque de Pelagius, dessin de H. Saladin, d'après l'original au musée du Louvre.
Thermes de Tabarca, dessin de Barclay, d'après une photographie de M. R. Cagnat.
Thermes de « Bulla Regia », gravure de Meunier, d'après une photographie de M. H. Saladin.
Le fort de Tabarca, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. le capitaine Driant.
Arc de triomphe de « Bulla Regia », dessin de H. Saladin, d'après une photographie de M. R. Cagnat.
Notre patache sur la route de Béja, dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.
Vue générale de Béja, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Delsol, à Tunis.
Porte à Béja, dessin de Barclay, d'après une photographie de M. Garrigues, à Tunis.
Vases trouvés dans la nécropole punique de Béja, dessin de H. Saladin, d'après un croquis de M. le capitaine Vincent.
Pont romain sur l'oued Béja, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. H. Saladin.
Mur byzantin à Teboursouk, dessin de Paris, d'après une photographie de M. H. Saladin.
Vue de Teboursouk, dessin d'Eug. Girardet, d'après une photographie de M. H. Saladin.
Porte antique à Teboursouk, dessin de Paris, d'après une photographie de M. H. Saladin.

FAITS DIVERS.

ASIE

Turkestan Russe. — M. Lidsky décrit le Karatéghine, qui a 150 kilomètres de longueur et 50 de largeur, comme un pays fertile dans ses parties basses et couvert de forêts sur les montagnes. Malheureusement, cette oasis est séparée de toutes les contrées voisines par de hauts rochers, de sorte que, par exemple, la route de Garme à Samarcande passe par le col Pak-chif, qui n'a pas moins de 3850 mètres au-dessus de la mer. Les neiges y sont tellement abondantes que les bêtes de somme et même les hommes s'y enfoncent profondément; les voyageurs sont souvent obligés de jeter devant eux de longues bandes de feutre sur lesquelles ils marchent, méthode assez singulière pour avancer, et qui est lente et coûteuse. Le bey du Karatéghine réside à Garme, mais en été il se réfugie ordinairement à Karatéghine, à cause des chaleurs et fièvres qui dominent alors à Garme.

(Venukoff : *Procès-verbaux de la Société de géographie de Paris.*)

— Un zoologue russe, M. Nicolsky, qui a fait des recherches dans le bassin du lac Balkhach, a reconnu que ce bassin est depuis longtemps séparé de la vallée du Tchouï par des plateaux et des montagnes d'une formation très ancienne, datant des époques jurassique, et même dévonienne. C'est la cause de la différence notable entre les faunes ichtyologiques du Tchouï et de l'Ili. N'oublions pas en outre que le niveau du Balkhach est à 280 mètres au-dessus de l'océan, celui de la mer d'Aral à peine à 50 mètres, et celui des plateaux entre le Balkhach et le Tchouï à 380 mètres au moins : il est donc difficile d'admettre que les deux grands lacs ont fait jadis partie d'une seule mer. Par contre, le Balkhach actuel, le Sassyk-Koul, l'Ala-Koul et même l'Ébi-Nor formaient probablement, et dans les époques modernes, un seul vaste bassin d'eau douce ou légèrement saumâtre, car leurs faunes ichtyologiques sont identiques de nos jours. Malgré son étendue considérable et sa position sous les mêmes latitudes que Bordeaux et Venise, le lac Balkhach gèle, chaque année, depuis le mois de novembre jusqu'à mi-avril, et l'épaisseur des glaces atteint parfois 80 centimètres. Les steppes qui entourent ce lac de tous côtés se distinguent entre eux selon la position au nord-ouest ou au sud-est du bassin. Les premiers sont argileux, complètement nus pendant l'été, couverts de mares au printemps; les seconds sont formés de couches de sable, dans lesquelles il n'y a pas de mares, mais où l'on trouve de l'eau à une certaine profondeur. Aussi le désert n'y est pas si aride qu'au nord et à l'ouest du Balkhach. Au point de vue zoologique, M. Nicolsky trouve que ce dernier steppe est caractérisé par la présence des gerboises et des alouettes, tandis qu'au sud du lac on trouve de nombreux reptiles, surtout des tortues; quelques lièvres et des souris y demeurent aussi, mais il n'y a pas d'oiseaux. (*Idem.*)

AFRIQUE.

Algérie. — Ce qui a été écrit sur la Kroumirie a été généralement vu du côté algérien. Changeons le point de vue, et regardons-la en nous plaçant sur la terre tunisienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La Kroumirie est la perle de la Tunisie, et dans des mps prochains on y récoltera des millions.

Mais, avant tout, permettez-moi de vous décrire la roumirie géographiquement, d'après les données de dministration forestière française, établie ici depuis ccupation.

Au nord de Ghardimaou, sur la Medjerda, la Tuni- e est limitée par les communes mixtes algériennes Souk-Ahras et de la Calle. La ligne brisée qui rme la frontière va aboutir, au nord, à Tabarka. La roumirie va de cette ligne jusqu'à Bizerte. Elle est ontagneuse et couverte de forêts.

La Kroumirie occidentale contient les Kroumirs gendaires, c'est-à-dire ceux dont les déprédations t motivé l'entrée des Français en Tunisie. Parmi ux, les Ouchtetas sont en première ligne.

Les Ouchtetas occupent un triangle dont la base est r la Medjerda et le sommet à un point nommé Tag- a. Ils ne sont ni une famille, ni une race, ni une ibu, mais un antique assemblage, une confédération, vous aimez mieux, de bandits de toute origine, qui mais ne s'étaient soumis au bey, ni lui ont permis élever sur leur territoire le moindre fortin, le moin- re poste, ni ne lui ont payé d'impôts. Leur indépen- ance était absolue.

Les repris de justice, les coupeurs de route, les vo- urs et surtout les déserteurs de nos corps indigènes l'Algérie ont composé la confédération des Ouchtetas. l, chose singulière, ce ramassis étrange était or- onné, organisé et obéissait à un cheik élu. Pas un borigène parmi les Ouchtetas.

Confinés dans un massif de montagnes et ne trou- nt pas à s'y nourrir, de pareilles gens avaient une anière de vivre toute tracée : le vol, la chasse et elque maigre culture pour l'orge des chevaux et s bêtes volées.

On désignait particulièrement les Ouchtetas sous nom de « voleurs de vaches ». Et c'est l'Algérie i était le principal objectif de leurs exploits. Non u'ils dédaignassent les bestiaux de Tunisie, mais l'Al- érie leur offrait de meilleures prises.

Aujourd'hui, ils sont tranquilles sous les yeux des dministrations militaire et forestière ; et puis, le ecrutement par les déserteurs algériens faisant défaut ssi bien que celui des bandits de Tunisie, il a fallu amender et rentrer dans une vie nouvelle, plus ré- ulière, d'autant qu'une dure leçon leur a été infligée rs de l'occupation.

Fixée sur la valeur des Ouchtetas, dont les dépré- ations avaient en grande partie occasionné le début s hostilités, l'autorité militaire les a fait déporter masse à l'île Sainte-Marguerite, où ils sont restés ndant deux ans. Leurs femmes, restées pour compte endant ce temps, ont vite trouvé des époux nouveaux Bien qu'à leur retour les prisonniers de Sainte-Mar- uerite, partis mariés, se sont trouvés veufs en masse, ns le savoir, sans le vouloir, et, il faut bien l'ajouter, ns s'en préoccuper outre mesure. C'est même là l'un des caractères des mœurs de ce pays musulman, où, dans les classes pauvres, les femmes s'achètent ; où le prix d'une épouse peut descendre jusqu'à deux ou trois douros ; où le prix de la procédure de divorce ne dépasse pas une douzaine de francs ;... où, enfin, l'on peut être marié ou démarié pour un louis d'or.

Les Kroumirs rapatriés ont pris d'autres femmes et les voilà à nouveau mariés, pères de famille, et même en train de perdre quelque peu leur mauvaise réputation, probablement la seule chose qu'ils n'aient pas volée.

Les Outchtetas sont environ 600 âmes.

A côté d'eux, à l'Est, sont les M'racen, tribu aborigène d'environ 1500 âmes. Elle a plus de culture que les Ouchtetas, elle est plus laborieuse et plus ordonnée.

Toujours à l'Est, formant une très longue bande qui enveloppe les Ouchtetas et les M'racen, sont les Ouled-Ali, qui comptent plus de 2000 âmes. Leur langue de terre se prolonge depuis l'oued Méliz (affluent de la Medjerda) jusqu'à la commune mixte algérienne de la Calle, en passant par Tagma.

Ils ont même une partie des leurs sur le territoire algérien, où cette fraction porte le nom d'Oued-Ali-Achicha (au sud de la commune de la Calle).

Autour de la bande du territoire des Ouled-Ali, se trouvent, partant de la Medjerda, au-dessus de Chemtou, les Ankim (1500 âmes) ; les Djendouba (tenant à Souk-el-Arba, avec 6000 âmes) ; les Chihia (2500 âmes) ; les Gazouan et les Kroumirs du littoral (qui sont des pillards d'épaves).

Ces diverses peuplades forment ce que l'on peut appeler la Kroumirie occidentale.

Autour d'Aïn-Draham et jusqu'aux environs de Bizerte, se trouve la Kroumirie orientale, plus civilisée, plus facile à manier, où la tribu des Mogods tient la plus grande place, par le nombre et par la valeur agricole.

Le vol, la recherche et la restitution des choses volées (et plus particulièrement des bestiaux) sont élevés en pays arabes à la hauteur d'une institution. Ceux qui les pratiquent exercent notoirement une véritable profession. On les appelle les Bacheur. Le bacheur est le « donneur de la bonne nouvelle ». Il vient annoncer au volé que l'on connaît la situation de la chose volée et qu'on la lui fera restituer contre payement, en ses mains, du tiers, de moitié, ou du quart de la valeur de cette chose. Le volé, placé dans l'alternative, ou de perdre totalement son bien, ou de n'en perdre qu'une partie, n'hésite jamais. Il remet la rançon au bacheur, qui la partage avec le voleur et opère religieusement la restitution. Ces honorables industriels sont assurés d'une discrétion parfaite et tout est pour le mieux dans le meilleur monde arabe....

N'est-ce pas édifiant? Les Ouchtetas étaient tantôt voleurs, tantôt receleurs, tantôt « bacheurs ».

Non loin de Ghardimaou, la Medjerda, aux rives couverte de lauriers-roses en fleur, est traversée sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1442e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyage en Tunisie, par MM. R. Cagnat, docteur ès lettres, et H. Saladin, architecte, chargés d'une mission archéologique par le Ministère de l'Instruction publique. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Épave sur le bord de la mer, près de Tabarca, dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.
Mosaïque de Pelagius, dessin de H. Saladin, d'après l'original au musée du Louvre.
Thermes de Tabarca, dessin de Barclay, d'après une photographie de M. R. Cagnat.
Thermes de « Bulla Regia », gravure de Meunier, d'après une photographie de M. H. Saladin.
Le fort de Tabarca, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. le capitaine Driant.
Arc de triomphe de « Bulla Regia », dessin de H. Saladin, d'après une photographie de M. R. Cagnat.
Notre patache sur la route de Béja, dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.
Vue générale de Béja, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Delsol, à Tunis.
Porte à Béja, dessin de Barclay, d'après une photographie de M. Garrigues, à Tunis.
Vases trouvés dans la nécropole punique de Béja, dessin de H. Saladin, d'après un croquis de M. le capitaine Vincent.
Pont romain sur l'oued Béja, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. H. Saladin.
Mur byzantin à Teboursouk, dessin de Paris, d'après une photographie de M. H. Saladin.
Vue de Teboursouk, dessin d'Eug. Girardet, d'après une photographie de M. H. Saladin.
Porte antique à Teboursouk, dessin de Paris, d'après une photographie de M. H. Saladin.

FAITS DIVERS.

ASIE

Turkestan Russe. — M. Lidsky décrit le Karatéghine, qui a 150 kilomètres de longueur et 50 de largeur, comme un pays fertile dans ses parties basses et couvert de forêts sur les montagnes. Malheureusement, cette oasis est séparée de toutes les contrées voisines par de hauts rochers, de sorte que, par exemple, la route de Garme à Samarcande passe par le col Pak-chif, qui n'a pas moins de 3850 mètres au-dessus de la mer. Les neiges y sont tellement abondantes que les bêtes de somme et même les hommes s'y enfoncent profondément; les voyageurs sont souvent obligés de jeter devant eux de longues bandes de feutre sur lesquelles ils marchent, méthode assez singulière pour avancer, et qui est lente et coûteuse. Le bey du Karatéghine réside à Garme, mais en été il se réfugie ordinairement à Karatéghine, à cause des chaleurs et fièvres qui dominent alors à Garme.

(Venukoff : *Procès-verbaux de la Société de géographie de Paris.*)

— Un zoologue russe, M. Nicolsky, qui a fait des recherches dans le bassin du lac Balkhach, a reconnu que ce bassin est depuis longtemps séparé de la vallée du Tchouï par des plateaux et des montagnes d'une formation très ancienne, datant des époques jurassique, et même dévonienne. C'est la cause de la différence notable entre les faunes ichtyologiques du Tchouï et de l'Ili. N'oublions pas en outre que le niveau du Balkhach est à 280 mètres au-dessus de l'océan, celui de la mer d'Aral à peine à 50 mètres, et celui des plateaux entre le Balkhach et le Tchouï à 380 mètres au moins : il est donc difficile d'admettre que les deux grands lacs ont fait jadis partie d'une seule mer. Par contre, le Balkhach actuel, le Sassyk-Koul, l'Ala-Koul et même l'Ébi-Nor formaient probablement, et dans les époques modernes, un seul vaste bassin d'eau douce ou légèrement saumâtre, car leurs faunes ichtyologiques sont identiques de nos jours. Malgré son étendue considérable et sa position sous les mêmes latitudes que Bordeaux et Venise, le lac Balkhach gèle, chaque année, depuis le mois de novembre jusqu'à mi-avril, et l'épaisseur des glaces atteint parfois 80 centimètres. Les steppes qui entourent ce lac de tous côtés se distinguent entre eux selon la position au nord-ouest ou au sud-est du bassin. Les premiers sont argileux, complètement nus pendant l'été, couverts de mares au printemps; les seconds sont formés de couches de sable, dans lesquelles il n'y a pas de mares, mais où l'on trouve de l'eau à une certaine profondeur. Aussi le désert n'y est pas si aride qu'au nord et à l'ouest du Balkhach. Au point de vue zoologique, M. Nicolsky trouve que ce dernier steppe est caractérisé par la présence des gerboises et des alouettes, tandis qu'au sud du lac on trouve de nombreux reptiles, surtout des tortues; quelques lièvres et des souris y demeurent aussi, mais il n'y a pas d'oiseaux. (*Idem.*)

AFRIQUE.

Algérie. — Ce qui a été écrit sur la Kroumirie a été généralement vu du côté algérien. Changeons le point de vue, et regardons-la en nous plaçant sur la terre tunisienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La Kroumirie est la perle de la Tunisie, et dans des temps prochains on y récoltera des millions.

Mais, avant tout, permettez-moi de vous décrire la Kroumirie géographiquement, d'après les données de l'administration forestière française, établie ici depuis l'occupation.

Au nord de Ghardimaou, sur la Medjerda, la Tunisie est limitée par les communes mixtes algériennes de Souk-Ahras et de la Calle. La ligne brisée qui forme la frontière va aboutir, au nord, à Tabarka. La Kroumirie va de cette ligne jusqu'à Bizerte. Elle est montagneuse et couverte de forêts.

La Kroumirie occidentale contient les Kroumirs légendaires, c'est-à-dire ceux dont les déprédations ont motivé l'entrée des Français en Tunisie. Parmi eux, les Ouchtetas sont en première ligne.

Les Ouchtetas occupent un triangle dont la base est sur la Medjerda et le sommet à un point nommé Tagma. Ils ne sont ni une famille, ni une race, ni une tribu, mais un antique assemblage, une confédération, si vous aimez mieux, de bandits de toute origine, qui jamais ne s'étaient soumis au bey, ni lui ont permis d'élever sur leur territoire le moindre fortin, le moindre poste, ni ne lui ont payé d'impôts. Leur indépendance était absolue.

Les repris de justice, les coupeurs de route, les voleurs et surtout les déserteurs de nos corps indigènes d'Algérie ont composé la confédération des Ouchtetas. Et, chose singulière, ce ramassis étrange était ordonné, organisé et obéissait à un cheik élu. Pas un aborigène parmi les Ouchtetas.

Confinés dans un massif de montagnes et ne trouvant pas à s'y nourrir, de pareilles gens avaient une manière de vivre toute tracée : le vol, la chasse et quelque maigre culture pour l'orge des chevaux et des bêtes volées.

On désignait particulièrement les Ouchtetas sous le nom de « voleurs de vaches ». Et c'est l'Algérie qui était le principal objectif de leurs exploits. Non qu'ils dédaignassent les bestiaux de Tunisie, mais l'Algérie leur offrait de meilleures prises.

Aujourd'hui, ils sont tranquilles sous les yeux des administrations militaire et forestière ; et puis, le recrutement par les déserteurs algériens faisant défaut aussi bien que celui des bandits de Tunisie, il a fallu s'amender et rentrer dans une vie nouvelle, plus régulière, d'autant qu'une dure leçon leur a été infligée lors de l'occupation.

Fixée sur la valeur des Ouchtetas, dont les déprédations avaient en grande partie occasionné le début des hostilités, l'autorité militaire les a fait déporter en masse à l'île Sainte-Marguerite, où ils sont restés pendant deux ans. Leurs femmes, restées pour compte pendant ce temps, ont vite trouvé des époux nouveaux si bien qu'à leur retour les prisonniers de Sainte-Marguerite, partis mariés, se sont trouvés veufs en masse, sans le savoir, sans le vouloir, et, il faut bien l'ajouter, sans s'en préoccuper outre mesure. C'est même là l'un des caractères des mœurs de ce pays musulman, où, dans les classes pauvres, les femmes s'achètent ; où le prix d'une épouse peut descendre jusqu'à deux ou trois douros ; où le prix de la procédure de divorce ne dépasse pas une douzaine de francs ;... où, enfin, l'on peut être marié ou démarié pour un louis d'or.

Les Kroumirs rapatriés ont pris d'autres femmes et les voilà à nouveau mariés, pères de famille, et même en train de perdre quelque peu leur mauvaise réputation, probablement la seule chose qu'ils n'aient pas volée.

Les Outchtetas sont environ 600 âmes.

A côté d'eux, à l'Est, sont les M'racen, tribu aborigène d'environ 1500 âmes. Elle a plus de culture que les Ouchtetas, elle est plus laborieuse et plus ordonnée.

Toujours à l'Est, formant une très longue bande qui enveloppe les Ouchtetas et les M'racen, sont les Ouled-Ali, qui comptent plus de 2000 âmes. Leur langue de terre se prolonge depuis l'oued Méliz (affluent de la Medjerda) jusqu'à la commune mixte algérienne de la Calle, en passant par Tagma.

Ils ont même une partie des leurs sur le territoire algérien, où cette fraction porte le nom d'Oued-Ali-Achicha (au sud de la commune de la Calle).

Autour de la bande du territoire des Ouled-Ali, se trouvent, partant de la Medjerda, au-dessus de Ghemtou, les Ankim (1500 âmes) ; les Djendouba (tenant à Souk-el-Arba, avec 6000 âmes) ; les Chihia (2500 âmes) ; les Gazouan et les Kroumirs du littoral (qui sont des pillards d'épaves).

Ces diverses peuplades forment ce que l'on peut appeler la Kroumirie occidentale.

Autour d'Aïn-Draham et jusqu'aux environs de Bizerte, se trouve la Kroumirie orientale, plus civilisée, plus facile à manier, où la tribu des Mogods tient la plus grande place, par le nombre et par la valeur agricole.

Le vol, la recherche et la restitution des choses volées (et plus particulièrement des bestiaux) sont élevés en pays arabes à la hauteur d'une institution. Ceux qui les pratiquent exercent notoirement une véritable profession. On les appelle les Bacheur. Le bacheur est le « donneur de la bonne nouvelle ». Il vient annoncer au volé que l'on connaît la situation de la chose volée et qu'on la lui fera restituer contre payement, en ses mains, du tiers, de moitié, ou du quart de la valeur de cette chose. Le volé, placé dans l'alternative, ou de perdre totalement son bien, ou de n'en perdre qu'une partie, n'hésite jamais. Il remet la rançon au bacheur, qui la partage avec le voleur et opère religieusement la restitution. Ces honorables industriels sont assurés d'une discrétion parfaite et tout est pour le mieux dans le meilleur monde arabe....

N'est-ce pas édifiant? Les Ouchtetas étaient tantôt voleurs, tantôt receleurs, tantôt « bacheurs ».

Non loin de Ghardimaou, la Medjerda, aux rives couverte de lauriers-roses en fleur, est traversée sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un beau pont de bois et de fer, de plus de 100 mètres de long, œuvre de l'administration forestière

La route forestière commence là et s'engage dans des bois de magnifiques oliviers sauvages, sur bon nombre desquels nos forestiers ont fait d'heureux essais de greffe, qui seront d'un bon exemple pour les indigènes.

De place en place, des lits d'oueds, parsemés de lauriers-roses tout fleuris, coupent les massifs d'oliviers, au gris feuillage. Bientôt la route sort de la plaine pour s'engager à flancs de coteaux. La voici en plein dans la haute broussaille où le cyste sème des constellations de fleurettes blanches semblables aux fleurs de fraisier, où le chèvrefeuille est abondant au milieu des lentisques, et où l'on voit ces admirables iris d'un jaune éclatant, dont la racine est comestible pour les Arabes. Ces broussailles sont fleuries comme les bosquets de nos jardins d'Europe. Mais, montant toujours, la végétation se transforme. Voici d'abord les chênes verts, presque tous démasclés, dont le tronc semble tout honteux dans sa nudité. L'aspect des chênes verts est assez piteux, du reste, en ce moment où les feuilles anciennes sont tombées et où les jeunes pousses affectent une couleur rousse qui est loin d'être avantageuse.

Bientôt apparaît une forêt qui nous remplit d'étonnement et d'admiration. Nous sommes à environ cinq cents mètres d'altitude. On se dirait vraiment dans une de nos plus belles forêts d'Europe. Le chêne zeen, tout semblable à nos chênes européens, nous entoure de toutes parts, énorme, altier, élevant parfois sa cime jusqu'à trente-cinq mètres. La végétation y est si puissante que la frondaison paraît lourde et pesante. Certaines feuilles de chêne ont près de trente centimètres de long.

Sous le dôme de cette verdure profonde et vigoureuse c'est une végétation toute nouvelle. La fougère, cette plante de nos forêts d'Europe, a envahi le sol, et nous y voyons des roses, des boutons d'or et des lis. Le rossignol, le pinson, le chardonneret, les fauvettes, les linots chantent à tue-tête. Nous ne sommes plus en Afrique. C'est l'Europe avec sa flore et ses oiseaux!

Nous étions tous sous le charme de ce spectacle si nouveau, si exceptionnel dans cette Afrique dénudée, où les peuples pasteurs ont détruit les forêts et les arbres, où, cette année, règne une sécheresse désolante.

Des cascades rappellent les Vosges; de grands rochers roulés, couverts de plantes charmantes et de mousses colorées, rappellent à s'y méprendre les plus beaux sites de la forêt de Fontainebleau.

Et dire qu'il en est ainsi sur une surface de plus de 120 000 hectares; c'est-à-dire de plus de six fois celle de la forêt de Fontainebleau!

Après une ascension au pas, d'environ deux heures et demie, nous arrivons au chef-lieu forestier de Faïdja. C'est presque un village déjà.

Les maisons du centre forestier sont entourées de pâturages plantureux où paissent des animaux magnifiques au poil reluisant. Cela réjouit les yeux.

Faïdja est à environ 17 kilomètres de Ghardimaou. Nous rencontrons là un savant français, membre de l'Institut, M. le docteur Cosson, chargé de mission botanique en Tunisie. Le docteur Cosson porte superbement ses soixante-neuf années et parcourt à cheval les montagnes de Kroumirie, comme le ferait un jeune homme de vingt ans. Il court, en cette merveilleuse région, de découverte en découverte. Il nous a appris que les belles roses, à moitié doubles, que nous voyons autour de nous, et même dans le jardin des forestiers, ne sont autres que la *Rosa Gallica*, c'est-à-dire la « rose de Provins » elle-même.

Le grand lis blanc trouvé par lui au sommet de ces hautes montagnes n'est autre que le lis de nos jardins de France, qu'il croit indigène ici, attendu qu'il n'admet pas qu'il soit le vestige de quelque importation du temps des Romains.

Après un repos en plein air avec d'inoubliables panoramas de la plaine de la Medjerda, toute dorée et empourprée par le soleil couchant, après un dîner de citadin, bien ordonné et bien servi, agrémenté par la présentation d'un méchani (agneau rôti tout entier), avec accompagnement de musique arabe, chacun a regagné son gîte. La nuit dans ce pays frais et parfumé a été parfaite.

Sur le pré voisin des habitations européennes, les Arabes de l'escorte avaient dressé leurs tentes et entravé leurs soixante ou quatre-vingts chevaux et mulets. Ils étaient joyeux autour de grands feux, car on était au début du Ramadan, et l'on avait dépassé l'heure du court crépuscule, « où l'on cesse de distinguer un fil noir d'un fil blanc », et où, après quinze heures d'une abstinence complète, il est permis de fumer, de boire et de manger. La flûte arabe et le tambourin ont dévidé pendant des heures l'interminable et monotone rythme des airs arabes. Et l'on s'endort bercé par ces mélancoliques mélopées.

Le réveil est radieux. Dès sept heures du matin, on remonte en voiture; et pendant trois heures le cortège arabe suit la route, se détachant parfois sur la crête des falaises, cheminant au-dessus de précipes au fond desquels, à des profondeurs de plusieurs centaines de mètres, on voit les cimes des grands chênes, comme les vagues d'une mer d'émeraudes.

A la halte, sous de grands et beaux chênes, auprès d'un frais ruisseau qui tombe en cascatelles, nous nous trouvons à environ 35 kilomètres de Ghardimaou. (*Temps.*)

17447. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1443e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyage en Tunisie, par MM. R. Cagnat, docteur ès lettres, et H. Saladin, architecte, chargés d'une mission archéologique par le Ministère de l'Instruction publique. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Embarras dans la rue du Souk, dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.
Les dames de Teboursouk, dessin d'Eug. Girardet, d'après une photographie de M. R. Cagnat.
Arabes chassant les oiseaux maraudeurs près de Dougga, dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.
Bab-er-Roumia (porte de la Chrétienne) à Dougga, dessin d'Eug. Girardet, d'après une photographie de M. R. Cagnat.
Mausolée punique de Dougga, dessin de H. Saladin, d'après nature.
Statue du mausolée punique de Dougga, gravure de Krakow, d'après une photographie de M. H. Saladin.
La fille de Salah ben Lecheb à Dougga, dessin de Ronjat, d'après une photographie de M. H. Saladin.
Temple de Marc Aurèle à Dougga, dessin de Taylor, d'après une photographie.
Vue générale de Dougga, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. R. Cagnat.
Tatouages arabes, dessin de H. Saladin, d'après nature.
Arc de Gordien à Sidi-Abd-er-Rebbou, dessin de H. Saladin, d'après nature.
Mausolée de Cornelius Rufus à Bordj-el-Messaoudi, dessin de H. Saladin, d'après nature.
L'orage à Henchir Douamis, dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. R. Cagnat.
Fragments provenant de Bordj-el-Messaoudi conservés au musée du Kef, dessin de H. Saladin, d'après nature.

FAITS DIVERS.

AFRIQUE

Tunisie. — « Au sujet de la thèse émise par le docteur Rouire, consistant à assimiler le bassin du lac Kelbia à l'ancien bassin du lac Triton, mon opinion est que, ni le lac Kelbia, ni probablement même la sebkha Halk-el-Menzel, n'ont communiqué d'une manière permanente, depuis les temps historiques, avec le golfe maritime de Hammamet.

« Cela semble surtout incontestable pour le lac Kelbia, quand on a vu ce que c'est que l'oued Menfès qui lui sert aujourd'hui, de loin en loin, de déversoir intermittent : un petit ruisseau, sans berges, insignifiant, où il est impossible de trouver l'image même affaiblie d'un cours d'eau de quelque importance.

« Il est vrai que, comme l'a fait judicieusement observer M. de Campou, il a pu se produire dans le bassin du Kelbia, depuis les temps historiques, des phénomènes alluviens qui en auraient peut-être modifié la physionomie en quelques points. L'oued Bagla, qui est la principale artère hydrographique de la Tunisie centrale, doit avoir charrié dans ses crues, pendant le cours des siècles, des quantités notables de matériaux détritiques; ceux-ci se seront accumulés d'abord, et en grande partie, dans l'élargissement brusque du lac Kelbia, dont le niveau se sera par suite exhaussé; une partie relativement faible de ces alluvions, comprenant surtout les éléments fins et ténus, aura même pu aller se déposer au delà, soit dans l'oued Menfès, dont le cours se serait ainsi trouvé peu à peu atrophié, soit dans les lagunes littorales dont le fond se serait graduellement envasé, et dont les embouchures auraient été partiellement obstruées. On peut aussi faire intervenir les phénomènes de désagrégation et d'éboulis sur les pentes, qui n'ont pas manqué de s'exercer aux dépens des terrains sableux constituant les reliefs, soit sur les berges de l'oued Menfès, soit sur les flancs des embouchures des lagunes dans la mer : les matériaux ainsi désagrégés n'ont pu évidemment que tendre à obstruer les voies de circulation des eaux courantes, quand les eaux courantes n'étaient pas capables de les déblayer.

« Assurément tous ces phénomènes ne sont pas à négliger : mais, à mon sens, il faut se garder d'en amplifier les conséquences sans raison, ni sans preuve, d'arriver ainsi, en partant de considérations, si justes fussent-elles, à des conclusions contraires aux faits certains et observés, et de se représenter dans le passé un grand cours d'eau à la place de l'oued Menfès actuel, et de grandes baies maritimes à la place des lagunes sans profondeur du littoral d'Hammamet.

« Pour conclure, en ce qui concerne spécialement la question du Triton, je dirai que ce qui résulte de plus certain de l'étude géologique du littoral de la Tunisie centrale, c'est que la configuration et le relief du sol y sont restés sensiblement les mêmes depuis les temps historiques. En effet, les terrains qui constituent les parties caractéristiques de l'orographie de la région, sont des formations d'âges bien plus anciens; leur dépôt, quand il s'agit de formation continentale, et, de plus, leur émersion, quand il s'agit de formation marine, remontent bien plus haut dans la série des temps. Le seuil qui sépare le lac Kelbia des lagunes littorales est un atterrissement ancien; la plate-forme qui s'interpose entre la sebkha Halk-el-Menzel et la mer est un dépôt littoral d'âge quaternaire ancien; de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

même, la langue de terre qui regne entre la sebkha Djeriba et la mer semble de formation quaternaire, et, en tout cas, elle est restée telle depuis l'époque romaine, etc. D'une manière générale, on peut dire que le pays n'a pas ou n'a guère changé depuis deux mille années.

« Cela posé l'interprétation des textes anciens n'est plus de ma compétence.

« D'après M. Rouire, les données anciennes sur la baie de Triton s'adaptent exactement aux particularités géographiques du littoral d'Hammamet, telles qu'on les connaît aujourd'hui. Je n'y fais pas d'objection, à condition que les choses seront ramenées à de modestes proportions, autrefois comme aujourd'hui : ce que M. Rouire admet, d'ailleurs, avec moi.

« A l'époque romaine, il est possible que le niveau général des eaux ait été plus élevé, par suite d'un régime de pluies plus abondantes. Mais, alors comme aujourd'hui, le lac Kelbia ne communiquait avec la mer que d'une manière intermittente et par un cours d'eau de peu d'importance, et, quant aux lagunes du littoral, elles ne formaient pas, à proprement parler, des baies maritimes, mais des lacs peu profonds, se déversant dans la mer par des embouchures relativement étroites. »

(Rolland : *Procès-verbaux de la Société de géographie de Paris.*)

Maroc. — Il résulte des études détaillées faites par M. de Campou sur les cours d'eau marocains que leur débit est bien supérieur à celui que l'on croyait pouvoir admettre auparavant.

Quoiqu'ils aient tous un régime torrentiel caractérisé par des crues hivernales et des sécheresses estivales, et que l'écart soit très considérable de l'une à l'autre saison, cependant la plupart des rivières marocaines ont encore en été une masse d'eau qui dépasse de beaucoup les besoins des cultivateurs riverains.

Ensemble, les trois grands fleuves du versant septentrional de l'Atlas, la Moulouya, le Sébou et l'Oum-er-Rbia ont en hiver un débit total supérieur à 4000 mètres cubes par seconde, et à l'étiage leur module est encore d'une centaine de mètres cubes.

Le tableau suivant résume les indications données par M. de Campou sur le débit des fleuves marocains :

Moulouya. — Longueur de cours 450 kilomètres. Crue d'hiver, durant vingt jours, 800 mètres à la seconde; débit d'étiage, constaté le 16 septembre, 40 mètres cubes à la seconde.

Oued-el-Kharoub. — Longueur de cours 130 kilomètres. Crue d'hiver 48 mètres à la seconde. Débit moyen, observé le 26 mars, 17 mètres cubes à la seconde. Débit d'étiage, 800 litres.

Oued-el-Khous. — Débit de crue, 510 mètres cubes à la seconde. Débit moyen, observé le 30 mars, 44 mètres cubes. Débit d'étiage, 21 mètres cubes.

Sebou. — Longueur du cours 550 kilomètres. Débit des grandes crues, durant quatre à cinq jours, 2000 mètres cubes à la seconde. Crues moyennes, 400 mètres cubes. Étiage, aux derniers jours de septembre, 40 mètres cubes.

Oum-er-Rbia. — Longueur de cours 700 kilomètres. Débit de forte crue, 1600 mètres cubes à la seconde. Débit moyen, au 31 mai, 148 mètres cubes. Débit d'étiage, 40 mètres cubes.

Tensift. — Débit d'étiage, 1 mètre cube à la seconde.

Oued-Sous. — Débit de crue, 800 mètres cubes à la seconde. Débit d'étiage, 3 mètres cubes.

(Élisée Reclus : *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie.*)

Canaries. — Il y a 3145 kilomètres du Havre à Ténériffe, et 101 kilomètres de l'extrémité orientale de l'île de Fortaventure au cap Juby, sur la côte occidentale du Sahara.

A Sainte-Croix de Ténériffe, nous trouvons un mauvais port ou, pour parler plus exactement, une mauvaise rade qui n'est abritée ni des vents d'est, ni des vents du sud-est. Aussi les navires sont-ils souvent obligés de mouiller au large pour ne pas risquer d'être jetés à la côte. Dans beaucoup d'endroits les fonds sont de roche et une foule de navires y ont laissé leurs ancres. M. Berthelot, notre regretté consul, qui a vécu de si longues années à Ténériffe, me disait un jour qu'il se contenterait pour toute fortune du capital représenté par les ancres qui sont restées dans la rade de Sainte-Croix.

La Grande Canarie est aujourd'hui mieux dotée : grâce à un de ses enfants les plus éminents, D. Fernando de Leon y Castillo, ancien ministre des colonies, ancien ministre de l'intérieur, aujourd'hui ambassadeur d'Espagne à Paris, elle possède un magnifique port de refuge. Ce port situé dans la baie de La Luz, à 5 kilomètres au nord de la ville de Las Palmas, à laquelle il est relié par une route qui longe la mer, n'est pas encore complètement achevé. Il peut cependant abriter déjà des navires du plus fort tonnage et, le mois dernier, sur les soixante-dix vapeurs qui ont touché à la Grande Canarie, presque tous ont jeté l'ancre dans le port de La Luz. Dans quelques années ce sera le point de relâche de presque tous les navires.

L'archipel canarien avait bien besoin de ce port, il n'en existait dans aucune île. La vieille rade de Las Palmas était aussi mauvaise que celle de Sainte-Croix de Ténériffe, si même elle n'était pire encore.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lorsqu'on aborde la Grande Canarie par le nord-est, on aperçoit du large une grande ville, de belle apparence, qui renferme un certain nombre d'édifices assez remarquables : c'est la ville de Las Palmas, la plus grande de tout l'archipel. Elle compterait, en effet, d'après le recensement officiel, 17 969 habitants, mais sa population est certainement supérieure à ce chiffre. La capitale de la province, Sainte-Croix de Ténériffe, n'a que 16 319 habitants. L'archipel est d'ailleurs peu peuplé : les sept îles, dont la superficie totale est de 7167 kilomètres carrés, ne renferment que 280 388 habitants. Arrecife, la ville la plus importante de l'île de Lancerotte, n'a qu'une population de 3000 âmes et la capitale de l'île de Fer, Valverde, en compte à peine 1100.

A l'intérieur de Lancerotte il existe des communes de soixante habitants, et j'ai vu à Ténériffe des villages qui ne comprennent pas une douzaine de maisons. Les curés sont officiers de l'état civil et ils peuvent, sans succomber à la tâche, remplir leurs deux ministères : à Femes, par exemple, le dernier décès remontait lors de mon passage à trois ans et demi.

Laissons de côté les habitants des villes qui, pour la plupart sont des Européens, surtout des Espagnols, et qui vivent à la façon des Espagnols dans toutes les colonies.

La population des campagnes offre des types très divers : aux Guanches, premiers habitants de l'archipel, sont venus se mêler des Sémites, des Normands, des Espagnols, etc. On trouve des représentants à peu près purs de tous ces types, mais ce qu'on rencontre surtout, ce sont des métis de ces races si diverses. Il n'en est aucun d'ailleurs qui ne se croie Espagnol: ne parlent-ils pas la langue castillane, assez peu châtiée du reste? ne sont-ils pas catholiques? ne portent-ils pas pour la plupart des noms tirés d'Espagne qui leur ont été donnés à l'époque de la conquête? On trouve bien par-ci par-là des noms guanches; on voit des individus de haute taille qui possèdent un crâne très long, une face courte et large, des cheveux blonds et des yeux bleus ; n'allez pas leur dire qu'ils ne descendent pas en ligne droite des hidalgos du quinzième siècle, car vous les laisseriez parfaitement incrédules.

Les campagnards canariens commencent à se vêtir à l'européenne. Leurs étoffes viennent d'Europe, et ce n'est guère qu'à l'île de Fer qu'on peut trouver encore quelques étoffes grossières fabriquées dans le pays. Mais ce qu'ils adoptent difficilement, c'est l'usage du pantalon et des chaussures. Les hommes portent une sorte de caleçon de toile qui ne dépasse guère le genou et dont l'ampleur est tout à fait demesurée. Quant aux chaussures, les deux sexes les portent volontiers sur la tête et ne les mettent aux pieds que lorsqu'ils arrivent aux portes des villes.

Je ne vous dirais rien des habitations si je n'avais à vous signaler la persistance d'une coutume ancienne : comme les vieux Guanches, beaucoup d'insulaires actuels ont une prédilection pour les grottes. On rencore des villages entiers de troglodytes qui ne sont pas toujours mieux logés que leurs prédécesseurs. Comparez à cette ancienne grotte de Cuatro Puertas, creusée jadis par les indigènes de la Grande Canarie, celles du village de l'Atalaya, et vous verrez que les modernes n'ont pas surpassé les anciens dans ce genre d'industrie.

Il est vrai que les troglodytes actuels possèdent pour la plupart un mobilier : il se compose d'un lit (quelques planches placées sur des tréteaux et recouvertes d'une paillasse), d'un coffre pour enfermer le peu de hardes de la famille, d'une natte et parfois, mais rarement, de quelques chaises et de vaisselle grossière dont ils ne se servent presque jamais. Ils n'ont guère besoin de plats pour manger leurs aliments. Leur nourriture se compose, en effet, principalement du *gofio*, qui formait déjà la nourriture des Guanches. C'est une farine de grains torréfiés avant d'être moulus : elle se mange sèche ou plutôt humectée d'eau de façon à pouvoir être réduite en boulettes. On dirait les boulettes que l'on fait chez nous pour gaver les volailles. Ajoutez au gofio un peu de poisson salé, quelques pommes de terre, du fromage tellement dur qu'on est souvent obligé de se servir d'une pierre pour le casser; joignez à cela des figues de Barbarie, des chardons, et vous connaîtrez assez exactement les mets en usage aux Canaries. Comme boisson, de l'eau aux repas; il est vrai qu'en dehors des repas il n'est pas rare de voir hommes et femmes s'enivrer d'eau-de-vie.

J'ai vu à Ténériffe les habitants de tout un village ignorer le pain et le vin. Ils regardaient curieusement ces produits, et mal m'en prit de les laisser goûter à mes petites provisions; il ne m'en resta plus. Il est vrai que, l'épreuve faite, ils me déclarèrent que cela ne valait rien, et qu'il fallait être d'une autre espèce qu'eux pour pouvoir se nourrir de tels aliments. Ils n'en avaient pas moins absorbé tout ce que je possédais et jusqu'à mon retour à la Laguna, je dus me contenter d'un peu de gofio et du produit de ma chasse.

Des gens aussi primitifs ne doivent pas être fort industrieux. Avec la lave ils fabriquent de petits moules à main pour moudre le gofio..., ils font de grossières gamelles de bois, des cuillers en bois ou en corne, des paniers en roseau ou en palmier, des cribles en palmier et en paille, des nattes de feuilles de palmier, des sacs et des outres en peau, des flûtes et des flageolets en roseau.

(Docteur Verneau : *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Paris.*)

17447. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1444e LIVRAISON

TEXTE.

Voyage en Tunisie, par MM. R. Cagnat, docteur ès lettres, et H. Saladin, architecte, chargés d'une mission archéologique par le Ministère de l'Instruction publique. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Maison romaine à Henchir-Chett, dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. R. Cagnat et S. Reinach.
Départ de Teboursouk : dans les oliviers, dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.
Le convoi embourbé, dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.
Halte devant la citadelle byzantine d'Aïn-Tounga, dessin d'Eug. Girardet, d'après une photographie de M. H. Saladin.
Temple à Aïn-Tounga, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. H. Saladin.
Femme arabe à Aïn-Tounga, gravure de Krakow, d'après une photographie de M. H. Saladin.
Grande rue à Testour, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. R. Cagnat.
Place à Testour, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. R. Cagnat.
Cortège de la fête de Sidi Réiss à Medjez-el-Bab, dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. R. Cagnat.
Vue de Teboùrba, prise de la gare, dessin d'Eug. Girardet, d'après une photographie de M. R. Cagnat.
Vue d'ensemble du Bardo, gravure de Hildibrand, d'après une photographie de M. Delsol, à Tunis.

FAITS DIVERS

AFRIQUE.

Canaries. — En général les Canariotes, contents de leur sort, sont d'une apathie sans bornes, et ils se donnent moins de peine pour acquérir que pour mettre ce qu'ils ont à l'abri des voleurs. Dès que leurs récoltes sont dans l'aire, ils passent la nuit à la belle étoile pour éloigner les larrons, qui ne sont pas cependant aussi nombreux qu'on pourrait le croire d'après cette coutume ; les Canariens sont méfiants et peureux, ce qui les pousse à exagérer les moindres choses. Ils ont peur de tout, des sorciers, des fées, du mauvais œil.

Leurs chemins sembleraient un peu difficiles aux habitués de nos boulevards.

En suivant ces voies, on ne va pas loin. Il n'en existe que quelques tronçons à la Grande-Canarie, à Ténériffe, à Lancerotte et à Las Palmas. Dans les deux premières îles on trouve des diligences, voire des fiacres, à Las Palmas et à Sainte-Croix, mais il n'en est plus de même dans les deux autres. A Lancerotte on pourrait trouver, d'après ce qu'on m'a affirmé, trois voitures, mais deux d'entre elles n'ont jamais été vues sur les routes et la troisième ne sort que dans les grandes occasions.

En dehors de ces routes, on voit les chemins royaux (*caminos reales*) ; ce nom pompeux s'applique à des sentiers de chèvres dans lesquels une foule de malheureux se sont cassé le cou. A chaque instant on y rencontre de petites croix en bois, qui indiquent les endroits où des *chrétiens* ont perdu la vie à la suite de quelque dégringolade.

Jugez d'après cela ce que peuvent être les sentiers ordinaires (*veredas*). Dans la plupart, il vaut mieux se fier aux montures qu'à ses jambes, et encore n'est-on pas à l'abri d'accidents. Plus d'une fois il m'est arrivé, dans des sentiers très escarpés, de voir se rompre la croupière et de passer avec la selle par-dessus la tête de ma monture.

C'est qu'on ne parcourt pas de plaines dans l'archipel canarien ; de tous les côtés ce ne sont que montagnes abruptes, sillonnées de profonds ravins.

Toutes les montagnes des Canaries sont volcaniques ; un bon nombre ne sont même que des volcans somnolents, dont plusieurs ont encore, le siècle dernier, émis d'immenses coulées de lave et englouti plusieurs villages.

Les ravins sont presque tous d'affreux précipices, profonds, désolés, et qui méritent bien les dénominations de secs, brûlés, infernaux, etc., sous lesquelles on les désigne. Il en est toutefois de fort beaux ; celui de Teror et le ravin du Dragonal, à la Grande-Canarie, offrent une végétation assez riche.

De ce qui précède, vous pouvez conclure que le sol, entièrement volcanique, ne présente guère de richesses minérales à exploiter. La ponce abonde, mais, outre son prix infime, nous n'avons pas besoin d'aller la chercher aussi loin. Le règne minéral ne fournit au commerce que quelques pierres de construction qu'on exporte dans la République Argentine et une sorte de grès, qui fait d'excellents filtres. Ce dernier article ne sort guère des îles, car c'est à peine s'il en est vendu chaque année cinq ou six aux navires qui passent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans ce pays où le thermomètre descend rarement pendant l'hiver au-dessous de 12 degrés centigrades (abstraction faite des lieux élevés), où il dépasse en revanche pendant l'été 38 degrés centigrades à l'ombre, la puissance de la végétation est en rapport avec le degré d'humidité du sol : sans eau la terre ne produit rien. Or, dans tout l'archipel, il n'existe pas une rivière et, même dans les îles les plus favorisées, les sources sont rares; il en est qui en sont complètement dépourvues. Pour comble d'infortune, les pluies sont peu abondantes : en 1881, à la Grande-Canarie, île privilégiée à ce point de vue, il est tombé 16 centimètres 1/2 de pluie, soit le 1/8 environ de la quantité qui tombe annuellement en France ou la quarantième partie de ce que reçoit l'Himalaya. De 1872 à 1879, il n'est pas tombé une averse sur les îles de Lancerotte et de Fortaventure.

Mais aussi, quand il pleut, avec quel soin recueille-t-on l'eau! Les terrasses des maisons, les chemins, les sentiers, tout sert à récolter l'eau pour l'amener dans les citernes, où on la conserve précieusement. A l'île de Fer, j'ai bu de l'eau qui avait été recueillie quatre ans auparavant.

Lorsque, dans certains endroits fortunés, on peut arroser les terres, la fertilité du sol justifie bien le dicton populaire : « Qui trouve filet d'eau, trouve filon d'argent ». Les endroits humides produisent spontanément une flore des plus riches et des plus luxuriantes. Je ne citerai parmi les végétaux spontanés que ceux qui ont fait ou qui pourraient faire l'objet d'un commerce.

Les lauriers, les ilex, les bruyères arborescentes, pourraient être utilisés par l'ébénisterie; ce sont de beaux bois dont la durée est indéfinie. Malheureusement ces essences, qui formaient de vastes forêts, deviennent rares, aussi bien que les lentisques, jadis si abondants. Depuis la conquête on a toujours déboisé sans jamais replanter.

Il existe encore de beaux restes des anciennes forêts : les plus belles sont, sans contredit, Las Mercedes, l'Agua Garcia et l'Agua Mansa, dans l'île de Ténériffe.

Les lauriers de ces forêts ne sont pas de simples arbustes : ils atteignent 30 mètres de hauteur et j'en connais qui mesurent plus de 9 mètres de circonférence au tronc. Les ilex, les bruyères, sont aussi de grands arbres de 20 à 25 mètres de haut, dont le tronc sert à faire de magnifiques meubles.

Les plus beaux de ces arbres n'étaient rien auprès du doyen des végétaux qui existait jusqu'en ces dernières années dans la ville de la Orotava, ce dragonnier qui mesurait au tronc près de 20 mètres de circonférence et dont Humboldt évaluait l'âge à 10 000 ans. C'est un ouragan qui l'a renversé. Il y en a encore un certain nombre dans l'archipel; le plus beau est peut-être celui d'Icod, dans l'île de Ténériffe : on peut placer entre ses branches une table et huit chaises.... Un autre et superbe arbre c'est, dans la Grande-Canarie, le châtaignier de San Matéo dont le tronc ne mesure pas moins de 14 mètres de circonférence. Et, à côté de ces arbres du Nord, croissent des palmiers qui atteignent jusqu'à 40 mètres de hauteur, des dattiers, des bananiers, des anones, des manguiers, des avocatiers, des pandanus, des arbres à lait, des camphriers, des baobabs.

Le vin, le sucre et le tabac sont les produits sur lesquels compte le plus pour se relever ce malheureux pays naguère si florissant, lorsque la cochenille était en faveur.

La vigne occupait de vastes étendues lorsque l'oïdium fit son apparition dans l'archipel. C'était à l'époque où la cochenille avait atteint des prix élevés; on arracha beaucoup de vignes pour planter des nopals. Aujourd'hui que la cochenille est tombée, on arrache les figuiers de Barbarie pour replanter des ceps, et on a grandement raison. Les vins secs, le malvoisie, le muscat des Canaries, sont, en effet, les meilleurs vins de dessert du monde entier; leur richesse alcoolique varie de 15 à 17 degrés. A la Grande-Canarie on récolte du vin rouge de table, un peu trop alcoolique pour nous (il marque de 12 à 14 degrés), mais dont le bas prix permet l'exportation : il ne se vend en effet que 75 à 100 francs la pipe de 400 litres. C'est à ce prix que se vend aussi le vin blanc sec de Lancerotte, qui ne renferme que 12 degrés d'alcool.

L'industrie sucrière, jadis florissante, avait presque disparu devant la cochenille. Elle reprend actuellement et on plante beaucoup de cannes dans les endroits qu'on peut irriguer. Quels que soient la qualité et le bas prix du sucre de l'archipel, la crise que subit cette industrie ne permet guère d'espérer que ce produit amènera la richesse dans ces îles.

Le tabac, cultivé sur une grande échelle, est bon marché et de bonne qualité.

La cochenille est un petit insecte, de l'ordre des hémiptères, qu'on élève sur des nopals.

A l'époque où le prix en était élevé, on avait planté des figuiers de Barbarie partout. Il en reste encore de grandes quantités et vous pourriez en voir jusque dans la ville de Las Palmas.

L'insecte, une fois adulte, on le recueille, on le tue et on le sèche; il faut encore le lustrer pour lui donner plus d'apparence, et c'est alors qu'on le livre au commerce pour en faire une teinture écarlate des plus solides. En 1881, il en a encore été embarqué environ 5 millions de kilogrammes. Les cours en ont constamment diminué depuis quinze ans. En 1877, la cochenille se vendait sur le marché de Londres à raison de 2 fr. 84 la livre; en 1880, le prix tombait à 2 fr. 10 et on ne trouve plus à la vendre à 1 fr. 36. Dans le pays, c'est à peine si elle vaut 0 fr. 94.

Les teintures minérales ont tué la cochenille, et, malgré la solidité des nuances qu'elle fournit, il ne faut pas que les Canariens se leurrent d'un fol espoir.

(Docteur Verneau : *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sénégal. — Le Sénégal est pour les Ouolofs : la *rivière,* Dèch gi; la *rivière de Saint-Louis,* Dèch u Ndar; la *rivière même,* Dèch gogilé, et aussi Gogilédèch ou mieux Gogidèch, qui est la même expression que Vovidèch le V ayant passé au G par une loi naturelle que nous retrouvons dans la filiation des langues.

(*Procès-verbaux de la Société de géographie de Paris.*)

Gabon. — Une mission a été fondée par le R. P. Joachim Buléon chez les N'komis, à la rivière Fernand-Vaz.

Cette mission, sous le vocable de sainte Anne, est située sur les bords de l'Eliüa Ji N'komis, immense nappe d'eau séparée de l'Océan par une pointe de terrain, et s'étendant du nord au sud entre le cap Lopez et le cap Sainte-Catherine. Ce lac est parsemé d'îles nombreuses, entouré de plaines fertiles, de belles forêts, de sites charmants. Au nord, la rivière Ouango le met en communication avec l'Ogôoué; au sud, il est alimenté par la rivière Rembo; ses eaux s'écoulent dans la mer, au nord, par l'estuaire qui porte le nom de rivière Fernand-Vaz.

La tribu des N'komis a, de tout temps, possédé cette contrée; jamais elle n'a souffert ni ne souffrira qu'une tribu étrangère vienne s'y implanter. Là, les Pahouins eux-mêmes ont vu échouer leurs tentatives d'envahissement....

Le 8 juillet 1887, le roi des N'komis a publié une nouvelle édition de son code pénal. Le P. Buléon en cite plusieurs articles.

Comme caractère, les N'komis sont doux, rieurs et bavards; au fond pas méchants. Chez eux, ce sont les femmes qui sont fétichеuses.

M. du Chaillu est le premier Européen qui ait exploré ces parages. A la suite de son récit, des Anglais y établirent des maisons de commerce; les Français, point.

Il y vint aussi un Américain nommé Lollet, dont aujourd'hui, chez les N'komis, la mémoire est en vénération et le tombeau un lieu sacré; car, disent les anciens de ce peuple, « c'est lui qui commença à donner aux N'komis des mœurs plus douces et des habitudes moins sauvages ». Il leur enseigna la culture et le commerce.

(*Procès-verbaux de la Société de géographie de Paris.*)

Ouganda. — D'après le *Bulletin des Missions d'Afrique* (Alger) de décembre 1887, un chrétien de l'Ouganda aurait tué un serpent boa séculaire de 80 centimètres de diamètre. Ce boa était considéré comme le chef du district qu'il habitait; il avait sa maison, des femmes pour le servir et le gouverneur du district était censé son lieutenant. Malheureusement pour lui, il s'aventura hors de son domaine, fut rencontré par un néophyte des Pères algériens et tué par lui à coups de fusil. Aux invectives des gens du district soi-disant administré par le boa, le chrétien répondit : « C'est parce qu'il voulait manger mon chien que je l'ai tué. — Alors c'est différent », repartirent les administrés du boa. La raison était sans réplique, les *Lubales* (gouverneurs) ne devant pas manger de viande de chien.

(*Procès-verbaux de la Société de géographie de Paris.*)

AMÉRIQUE DU SUD.

Guyane française. — Le Ministre de l'Instruction publique communique l'extrait suivant d'une lettre de M. Coudreau, datée du 1er janvier 1888 :

« Sources de la rivière Maroni (crique Maroni), sous le 56e degré de longitude occidentale, à 20 kilomètres au nord de la chaîne centrale des Tumuc-Humac, au village Roucouyenne de Pililipon (Tripoupou.)

« Depuis ma lettre du 1er septembre 1887, je me suis cantonné dans la partie occidentale de la Haute-Guyane française, entre la rivière Itany, la rivière Maroni et la chaîne centrale des Tumuc-Humac.

« Au point de vue purement géographique, les côtés saillants de mes constatations sont : la découverte des sources de l'Itany et du Maroni, et la mensuration exacte de l'altitude des Tumuc-Humac occidentales. Dans cette partie ces montagnes ont de 600 à 800 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer. Pour les sources de l'Itany, il faut les reculer d'un demi-degré environ à l'ouest, et celles du Maroni d'un demi-degré environ au sud-ouest, sans modifier sensiblement le tracé existant de ces rivières.

« Cette partie de la Haute-Guyane française est un plateau de 300 mètres d'altitude absolue, d'un excellent climat « jouissant d'un printemps perpétuel », a pu dire Leblond, il y a cent ans, sans beaucoup d'exagération. Sa température moyenne est de 24 degrés; les plus fortes chaleurs ne dépassent guère 30 degrés; l'humidité est beaucoup moindre que dans la région côtière. Aussi, malgré toutes nos courses par terre et par eau, nos fatigues presque quotidiennes et parfois excessives, nos privations souvent cruelles pendant nos marches à travers ce désert boisé, la santé de ma petite expédition n'a-t-elle pas subi de graves atteintes.... Pour moi, je n'ai pas encore été éprouvé : pas un seul jour, pas une seule heure d'indisposition.

« Les Indiens Roucouyennes qui habitent cette contrée, où j'ai visité tous leurs villages, sont une importante tribu de plus de 4000 âmes, éminemment pacifique, agricole et sédentaire. »

(*Procès-verbaux de la Société de géographie de Paris.*)

17447. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1445e LIVRAISON.

TEXTE.

Chez les Cannibales. Voyage dans le nord-est de l'Australie, par M. Carl Lumholtz. — 1880-1884. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Chasse à l'opossum, dessin de Van Muyden, d'après l'édition danoise.
L'ours d'Australie, cliché tiré de l'édition danoise.
Rivière Fitzroy, dessin de P. Langlois, d'après une photographie.
La grenouille dans l'alcarraza, cliché tiré de l'édition danoise.
Le docteur Carl Lumholtz en costume de voyage, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.
Cygne noir, cliché tiré de l'édition danoise.
La station de Gracemere, cliché tiré de l'édition danoise.
La maison de Gracemere, cliché tiré de l'édition danoise.
Intérieur de forêt, cliché tiré de l'édition danoise.
La vraie nature australienne, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.
Oiseau-moqueur, cliché tiré de l'édition danoise.
Chasse aux kangourous, dessin de Van Muyden, d'après une gravure de l'édition danoise.
Terrain de pâture, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.
La guêpe et l'araignée, cliché tiré de l'édition danoise.
Inspecteur de la police noire, cliché tiré de l'édition danoise.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU NORD.

Canada. — L'ouverture du chemin de fer canadien du Pacifique amène chaque année dans l'ouest du Canada, surtout au Manitoba, des milliers, presque des dizaines de milliers d'émigrants de toutes les nations et, chose remarquable, les Français et les Belges s'y dirigent en grand nombre.

Cette immigration qui, déjà double et au delà celle des Canadiens-Français, est sans doute extraordinairement inférieure encore à celle de l'ensemble des Anglais, Écossais, Irlandais, Yankees, Allemands, Scandinaves, Islandais, Finlandais, Hongrois, Mennonites russo-germains; mais elle est d'excellente nature, très rapidement grandissante, et si elle se développe autant qu'on peut d'ores et déjà l'espérer, elle influera singulièrement sur l'avenir du Manitoba et, plus tard, du Nord-Ouest.

Les notes suivantes sur la plupart des colonies de langue française existant présentement au Manitoba seront donc utiles et pourront servir de guide pratique, non seulement aux émigrants, mais encore aux simples touristes.

De Montréal pour Winnipeg, par le chemin de fer du Pacifique, il ne part qu'un train par jour, tous les soirs, à 8 heures 20. La distance entre les deux villes est de 1423 milles (2290 kilom.); le trajet se fait en trois nuits et deux jours; le voyageur partant le lundi soir arrive à Winnipeg le jeudi matin à 9 heures. Il y a à bord du train tout le confortable moderne, wagons-lits et wagon-restaurant pour les voyageurs de première classe. Quant aux émigrants, ils n'ont pas été oubliés : les banquettes de leur wagon se transforment la nuit en couchettes où ils peuvent étendre leurs matelas et dormir paisiblement.

La voie ferrée passe par Ottawa, Pembroke, Mattawa, North Bay, longe le nord des lacs Nipissing et Supérieur, touche à Port-Arthur, au lac des Bois, et de là à Winnipeg. De Mattawa à la station de Beauséjour à 36 milles (58 kilom.) de Winnipeg, c'est-à-dire sur une longueur de 1069 milles (1720 kilom.), la ligne passe au travers de forêt plus ou moins dévastées par des incendies; sur tout le parcours de la voie, on rencontre, dans les endroits favorables à la culture, des groupes assez considérables de Canadiens-Français : ils sont les pionniers de la colonisation dans tout le nord d'Ontario. La prairie, c'est-à-dire la région non boisée, commence aux environs de Beauséjour, pour se continuer de là jusqu'aux Montagnes Rocheuses, distantes d'environ 1000 milles (1609 kilom.).

Winnipeg. — Capitale du Manitoba, a 25 000 habitants; c'est une ville en très grande majorité anglaise : les Canadiens-Français, les Français et les Belges y sont cependant bien représentés. En face la gare, l'hôtel Rossin et le Métropolitain sont la propriété de deux Français, MM. Bernhardt, émigrés d'Alsace après la guerre. Winnipeg est situé sur la rive gauche de la Rivière Rouge, qui coule assez exactement du sud au nord.

Saint-Boniface, sur la rive droite de la Rivière Rouge, peut être considérée comme un des faubourgs de Win-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nipeg; c'est là que se trouve le groupe le plus important de population française dans le Manitoba. On se rend de Winnipeg à Saint-Boniface par le tramway qui stationne devant la gare, pour la modique somme de 5 cents, autrement dit, 25 centimes); on descend devant le pont qui traverse la Rivière Rouge, et tout de suite de l'autre côté, on se trouve pleinement en pays français. Près de 3000 habitants, une cathédrale, un palais archiépiscopal, résidence de Mgr Taché, l'archevêque si sympathique à notre race, un collège classique et commercial dirigé par les PP. Jésuites dont le supérieur est un Français, un hôpital, plusieurs manufactures font de Saint-Boniface la capitale du Manitoba francophone.

Saint-Boniface a possédé la première école française, la première église française, le premier hôpital français de tout l'ouest du Canada, pays d'ailleurs découvert et exploré d'abord par des Français.

La population agricole française du Manitoba est surtout établie des deux côtés de la rivière Rouge.

On trouve sur la rive droite, outre Saint-Boniface, les paroisses françaises de Lorette, Sainte-Anne-des-Chênes, la Broquerie et plusieurs autres petits établissements. On peut visiter ces différents centres en prenant le chemin de fer de Winnipeg à Emerson, embranchement du Pacifique canadien.

La première station est Saint-Norbert, à 12 milles (20 kilom) de Winnipeg, simple arrêt du train; peu d'habitations, le village qui porte ce nom étant situé sur la rive gauche de la Rivière Rouge.

Niverville, à 24 milles (39 kilom.) de Winnipeg, a cru un moment devenir une grande ville anglaise. Winnipeg l'a réduite au rôle de simple village. Les terres du voisinage, un peu basses, sont à vendre à bon marché : pour 40 à 50 francs l'hectare. Ce sont de magnifiques pâturages, pour le moment inexploités. L'eau y est rare, mais en creusant des puits artésiens on la trouve facilement, à 30 et 35 mètres de profondeur.

Beau pays d'avenir pour l'élevage.

Otterburne, à 31 milles (50 kilom.) de Winnipeg, est en pleine prairie. Toutes les terres autour de la station sont en vente à raison de 30 à 50 francs l'hectare. Bon pour l'élevage et la grande culture.

Dufrost, à 40 milles (64 kilom.) de Winnipeg, attend des acheteurs d'Europe pour mettre en exploitation ses belles terres en friche. Dufrost porte le nom d'un des neveux de la Verendrye qui découvrit la Rivière Rouge en 1731.

Arnaud, à 48 milles de Winnipeg, au milieu de belles prairies convenant admirablement à l'élevage du bétail. Le gouvernement les vend à partir de 2 fr. 50 l'acre, soit, 31 fr. 50 l'hectare. Arnaud a été ainsi nommé en l'honneur d'un missionnaire français massacré dans une des îles du lac des Bois avec un des fils de la Vérendrye.

Ces stations ne prennent un peu d'activité qu'au moment de la vente du blé produit dans les fermes voisines.

Dominion City et Emerson, les deux stations suivantes, situées la première à 56 milles (90 kilom.) et la seconde à 66 milles (106 kilom.) de Winnipeg, sont de simples villages. Emerson est sur la frontière des États-Unis.

Près de Dominion City, il y a une petite réserve de sauvages à demi civilisés.

La route de terre est préférable pour visiter les paroisses françaises. On loue une voiture à Saint-Boniface : cela revient à meilleur marché que de prendre la voie ferrée où, bien souvent lorsqu'on arrive aux stations, on s'aperçoit, trop tard, que les moyens de transport font défaut ou sont à des prix excessifs.

Lorette, ou, tout au long, Notre-Dame-de-Lorette est à 15 milles (24 kilom.) de Winnipeg. La paroisse est traversée, comme Paris, par une Seine, petit cours d'eau de 20 à 25 mètres de largeur qui se jette dans la Rivière Rouge à Saint-Boniface, après un voyage de 60 milles, soit près de 100 kilom. Le fond de cette rivière dans Lorette est de vase. Lorette possède des prairies magnifiques et du bois en abondance; l'eau fait malheureusement défaut en plusieurs endroits et l'on est obligé de creuser des puits pour se la procurer. La municipalité obvie à cet inconvénient en creusant gratuitement à ses frais des puits artésiens, partout où l'on en demande. Le fermier n'a qu'à fournir le tuyau en bois pour poser à l'intérieur du puits et empêcher l'éboulement de la terre, le cheval pour tourner la tarière en forme de tire-bouchon qui creuse le puits, et la nourriture de l'ouvrier: dépenses évaluées en moyenne à 40 francs, dont la moitié pour le tuyau. On trouve l'eau à une quinzaine de mètres : les puits ont donc cette profondeur, sur un diamètre de 0m,40. Les débordements de la Seine transformaient autrefois les terres voisines en marécages; le gouvernement, en faisant construire un grand fossé de décharge pour recueillir le surplus des eaux, a prévenu le retour de toute inondation, assaini le pays et livré à la culture des terres d'une grande fertilité.

Les premiers colons de Lorette ont été des métis français, qui se sont fixés le long de la Seine; la route traverse un terrain un peu bas formant des prairies magnifiques, propriétés de ces métis. La plupart des maisons sont sur les bords de la rivière. Les terres des métis ont une longueur de 2 milles (3218 mètres) sur une très petite largeur : tous voulant avoir accès à la Seine, c'était le moyen de les contenter tous. Ces prairies sont en vente à bas prix, les propriétaires ne pouvant tout cultiver.

A l'est de la route de Winnipeg à Lorette, après avoir dépassé le village, on trouve le chemin qui conduit à Calédonia où sont établies quelques familles de colons canadiens-français qui déjà ont leur école, en attendant les autres institutions. Le sol de Lorette est excellent; il n'y a plus de terres gratuites à concéder aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

émigrants, mais il y en a beaucoup à vendre de 3 à 7 dollars l'acre, soit de 45 à 100 francs l'hectare. Un cultivateur possédant seulement 3500 francs peut acheter dans cette paroisse une ferme de 40 hectares avec une petite maison et quelques dépendances ; il peut facilement acheter ces propriétés à crédit en payant seulement la moitié comptant. Le Crédit foncier franco-canadien, fondé à Paris, dont les actionnaires sont Français, et qui a une succursale à Winnipeg, aide souvent les colons dans ces sortes de transactions avantageuses pour les deux parties.

Lorette renferme 75 familles parlant toutes le français, en y comprenant le canton Caledonia. Il y aurait encore de la place pour plus de 300 familles en donnant à chacune d'elles cent hectares. Il y a une église au village, un bureau de poste, trois écoles, dont une, celle du village même, reçoit 47 enfants (l'instituteur est payé 1500 fr.), deux magasins et un petit hôtel pour les voyageurs.

Les premiers colons de Lorette sont arrivés vers 1860. M. Forget, un des premiers desservants de cette paroisse, était un ancien zouave pontifical : il donna le nom de Lorette à cette localité, en souvenir de Lorette en Italie, qu'il avait pieusement visitée.

Sainte-Anne-des-Chênes est à 12 milles (19 kilom.) de Lorette et à 27 milles (43 kilom. de Winnipeg). Elle est traversée par la Seine.

Terres excellentes en bois et en prairies ; de l'eau partout en abondance. Il y a deux rangs de fermes établies des deux côtés de la rivière, l'église est à 2 milles (3200 mètres) de la forêt ; le bois de chauffage et de construction y est à bon marché.

Le terrain est d'alluvion près de la rivière et autour du village ; à 3 ou 4 milles de là (5 à 6 kilom.) il devient plus léger et sablonneux sans perdre de sa fertilité. Il y a dans la paroisse une église, cinq magasins, un moulin à farine, une scierie, trois écoles, un couvent-pensionnat au village, tenu par cinq religieuses et renfermant plus de 150 élèves, garçons et filles, un médecin, deux forgerons, un bureau d'enregistrement des hypothèques, un bureau de poste et au moins 160 familles.

Beaucoup de terres sont à vendre le long de la rivière la Seine ; on pourrait y établir facilement plus de mille familles de cultivateurs. A peu de distance du village, sur la route Dawson, ancien chemin par où on se rendait à Winnipeg en voiture avant l'ouverture de la voie de fer, le gouvernement donne gratuitement des lots sur lesquelles s'installe, en ce moment même, une colonie de Belges Wallons.

Les premiers habitants ont été des colons chassés des bords de la Rivière Rouge par une inondation. Il y avait seulement vingt familles en 1870. Plusieurs Français de la Loire-Inférieure, de l'Ain, de la Manche et de la Savoie y sont fixés. M. Gurtaz, l'un d'eux, du département de l'Ain, y demeure depuis quatorze ans et y possède une belle propriété ; de la semence d'un hectolitre d'orge en 1887 il a obtenu, après le battage, 42 hectolitres. Tous vantent la qualité exceptionnelle du sol de Sainte-Anne. Plusieurs familles belges de la région des Ardennes, des Belges Wallons par conséquent, y sont aussi établies, et ce sont des Belges, avons-nous dit, qui commencent à prendre possession d'une partie des terres gratuites. Le coût de leur établissement est calculé comme suit :

Honoraires du Bureau des terres pour l'obtention des 64 hectares ½	50 fr.
Matériaux et construction d'une maison	825
Meubles	250
2 bœufs	600
1 vache	150
Provisions d'un an en attendant la récolte, pour une famille de 5 personnes	400
Outils et autres dépenses imprévues	225
Soit un capital de fr.	2500 fr.

Sur cette somme, il leur en faudra payer comptant près de la moitié ; un ou deux ans de crédit leur seront donnés pour payer le reste. Un capital de 1500 fr. leur suffit donc pour commencer.

Quelques colons peu fortunés ne disposant que de 700 à 800 francs se sont mis au service de leurs voisins qui payent leur salaire mensuel en labour, à raison de 2 dollars ½ l'acre soit 32 francs l'hectare. Cet arrangement permet au colon pauvre d'avoir dès la seconde année une bonne récolte sur sa terre : sans cela il serait obligé d'attendre plusieurs années avant d'avoir économisé la somme nécessaire pour acheter les bœufs et les instruments d'agriculture nécessaires à l'exploitation.

Le prix des terres vacantes à vendre dans Sainte-Anne varie de 1 à 2 dollars, soit de 5 à 10 fr. l'acre, pour les plus éloignées, et de 7 à 8 dollars, soit de 35 à 40 fr. l'acre (80 à 100 fr. l'hectare), pour celles qui sont situées dans les environs de l'église.

A 8 ou 9 milles (13 à 14 kilomètres) de Sainte-Anne, Giroux est le nom d'un bureau de poste, sur la route de Sainte-Anne à la Broquerie. C'est le siège d'un futur village, même d'une grande paroisse française, lorsque la population sera devenue plus nombreuse. Il n'y a encore que quelques maisons et plusieurs fermes dans les environs, en attendant l'école, le curé, le médecin, le forgeron, etc. (A. Bodard.)

17417. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1446e LIVRAISON.

TEXTE.

Chez les Cannibales. Voyage dans le Nord-Est de l'Australie, par M. Carl Lumholtz. — 1880-1884. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Le voyageur à l'ombre sous son cheval, dessin de Van Muyden, d'après le texte et des photographies.
Maison de squatter, gravure empruntée à l'édition danoise.
Carte d'Australie pour servir à l'intelligence des voyages du docteur Lumholtz.
Feux des habitants du bush, gravure empruntée à l'édition danoise.
Demande en mariage dans le Queensland occidental, composition de G. Vuillier, d'après le texte et des photographies.
Le chien et le serpent, composition de Van Muyden, d'après le texte et des photographies.
Plantation de canne à sucre dans le Queensland septentrional, gravure empruntée à l'édition danoise.
Noirs du Queensland septentrional (à droite un indigène de la police noire), dessin de Sirouy, d'après des photographies.
Le « nolla-nolla », gravure empruntée à l'édition danoise.
Jacky, gravure empruntée à l'édition danoise.
Nelly dans sa cuisine, dessin de G. Vuillier, d'après le texte et une gravure de l'édition danoise.
La bataille s'engage, composition de Van Muyden, d'après le texte et des photographies.
Indigènes armés de lances, gravure empruntée à l'édition danoise.

FAITS DIVERS

AMÉRIQUE DU NORD.

Canada (*suite*). — A 15 milles (24 kilom.) de Sainte-Anne, à 42 milles (67 kilom.) de Winnipeg, à 22 milles de la station de Niverville, à 29 de celle d'Otterburne, la paroisse de Saint-Joachim-de-la-Broquerie a été fondée par des colons partis de Sainte-Anne-des-Chênes il y a à peine sept ans, en 1881.

On y trouve une église, une scierie, deux magasins, un bureau de poste et deux écoles. L'étendue de la municipalité est de 16 milles de long, sur une pareille largeur, soit une superficie de 163 840 acres ou environ 65 500 hectares.

Il n'y avait en 1887 que 57 familles, toutes françaises, mais la population s'est quelque peu augmentée depuis quelques mois par des familles venues de la province de Québec; la place ne manque pas pour en établir plusieurs milliers.

La Broquerie est sur l'extrême limite de la grande forêt qui couvre, à l'est de cette paroisse, tout le reste du Canada; le sol y est bon, quoique légèrement sablonneux, les lots de fermes sont partie en bois et partie en prairie; le défrichement est assez facile dans le bois, parce que ce sont de jeunes arbres.

L'eau est en abondance, à 3 ou 4 mètres de profondeur; il s'y fait l'hiver un grand commerce de bois de chauffage et de construction; les essences les plus communes sont le tremble, l'épinette blanche et rouge (tamarac), le cèdre.

La Seine prend sa source dans les bois de Saint-Joachim-de-la-Broquerie, à une vingtaine de milles de cette paroisse; l'eau en est pure et claire; comme à Sainte-Anne le fond est de sable.

La plus grande partie des colons de la Broquerie et de Sainte-Anne se compose de Canadiens revenus des États-Unis; un bon nombre viennent de la province de Québec; d'autres de la France, de la Savoie, du Nord, et même de l'Algérie, « qu'on ne s'attendait guère à voir en cette affaire ».

La Broquerie, c'est le nom de famille de la mère de Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface.

Le gouvernement possède dans cette paroisse beaucoup de terres vacantes qu'il concède gratuitement, par lots de 64 hectares, à tout homme âgé de plus de 18 ans.

Le gibier à poil et le gibier à plume abondent dans le bois.

Lorette, Sainte-Anne, la Broquerie, seront traversées prochainement, soit par le chemin de fer de Saint-Boniface au lac des Bois, soit par la nouvelle ligne projetée de Winnipeg à Duluth. Ces paroisses sont donc destinées à un bel avenir.

A 5 milles (8 kilom.) de la station d'Otterburne, 6 milles de celle de Dufrost, à 24 milles de la Broquerie, à 15 milles de Sainte-Agathe, paroisse de la rive gauche de la Rivière Rouge, se trouve le petit village de Jolys, centre de la belle paroisse de Saint-Pierre de la Rivière au Rat.

Jolys porte le nom de son fondateur, M. l'abbé Jolys, prêtre français de la Bretagne (du département du Morbihan) qui a consacré son temps et son argent à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'œuvre de la colonisation française au Manitoba. Au milieu de terres d'une grande fertilité, avec de l'eau et du bois partout en abondance, Saint-Pierre ne pouvait manquer de prendre beaucoup d'importance : c'est la paroisse française qui, dans tout le Manitoba, a fait en effet le plus de progrès et qui en fait le plus au moment présent, tellement qu'on peut dire que l'an 1888 l'aura transformée.

Les premières familles qui s'y établirent en 1872 furent au nombre de deux seulement : c'étaient des métis français; quatre autres les rejoignirent l'année suivante ; en 1875 on n'y comptait encore que douze familles.

Quelques Canadiens venant des États-Unis y arrivèrent en 1877, mais la population totale en 1880 n'était que de 46 familles.

Jusqu'à cette année-là Saint-Pierre fit partie de la paroisse de Sainte-Agathe, qu'il a si fort éclipsée depuis.

Saint-Pierre, dès 1887, renfermait 125 familles de langue française ; ce nombre s'est fort accru cette année; la population y est actuellement de 1000 habitants, tous d'origine française, à l'exception de trois familles.

Le tiers de la population est formé de métis français.

Jolys est le chef-lieu du comté de Carillon, le siège d'une cour de justice et d'un bureau des hypothèques; un magnifique couvent-pensionnat y a été bâti en 1885: 5 religieuses y donnent l'instruction à 110 enfants, garçons et filles; plus trois autres écoles avec 150 enfants.

Connu officiellement sous le nom de municipalité de Salaberry, Saint-Pierre possède, entre autres industries, un moulin à vapeur et une fabrique de beurre coopérative, système centrifuge, où l'on convertit en beurre le lait de 600 vaches : cette beurrerie a obtenu le premier prix à Ottawa en 1887.

Autour de Saint-Pierre, il y a des milliers d'hectares de terre inoccupée, des prairies merveilleuses, un sol d'alluvion incomparable, de quoi établir plus de mille familles sur des fermes considérables ; tout cela dort en attendant l'immigration d'Europe celle de France, de Belgique et de Suisse en particulier. Tout est à vendre, le sol n'attend que les bras pour produire des récoltes splendides.

Les prairies naturelles produisent tant de foin qu'il est impossible de tout couper; par suite de cette abondance, l'élevage des bêtes à cornes et la production du beurre et du fromage donnent de beaux profits.

On calcule que deux tonnes de foin suffisent pour la nourriture d'une vache pendant l'hiver; ce foin, qu'on n'a que la peine de couper, coûte au plus dix francs la tonne rendu à la ferme; une bonne vache laitière vaut 125 francs, un beau veau de six semaines 40 à 50 francs; la fabrique de beurre a vendu son beurre, en 1887, 1 fr. 25 la livre de 450 grammes, ce qui, frais déduits, laissait au cultivateur un profit net par livre de 95 centimes.

Arrosée par les trois branches de la Rivière au Rat, ainsi nommée par les métis à cause de l'abondance de ses rats musqués, Saint-Pierre doit tous ces beaux résultats à sa position autant qu'à l'activité et à l'esprit d'entreprise de ses habitants. Et sa prospérité ne peut que s'accroître, car c'est là que se jette en 1888 l'émigration française et belge ; c'est dans cette paroisse que, d'ici peu de mois, on verra le plus bel établissement du Manitoba.

Quelques-uns de nos compatriotes favorisés par la fortune y ont fait l'acquisition de quelques milliers d'hectares d'excellentes terres pour se livrer à l'élevage; ils ont amené avec eux plusieurs familles de paysans qu'ils ont intéressées au succès de leur entreprise.

D'autres, simples fermiers en France, ont acheté pour leur compte et cultivent leurs propriétés : la plupart viennent de la Bretagne, de la Savoie, des Charentes, de l'Ardèche et de la Dordogne.

Enfin, l'émigration belge qui, depuis quelque temps, semble avoir choisi le Canada, surtout le Manitoba, comme son lieu de prédilection, vient d'y envoyer une petite colonie qui promet de devenir considérable en peu de temps.

Une Société belge, avec quelques capitaux vient en effet d'y acheter des terrains pour une grande exploitation et se propose de faire venir de Belgique de nombreux colons (juillet 1888).

Partout dans la paroisse on rencontre, au travers de la prairie, des bouquets d'arbres : le chêne, l'orme, le frêne, le peuplier, le tremble y dominent; la grande forêt ne commence cependant qu'à vingt milles (32 kilomètres) de Jolys, dans la direction de la Broquerie; le colon se trouve par suite dans une situation avantageuse pour son bois de chauffage et de construction.

Là comme à Lorette le creusage des puits se fait en partie aux frais de la municipalité sur toutes les propriétés.

Le gouvernement n'y a plus de terres gratuites à la disposition des colons, mais il est facile d'en acheter à des prix variant de 30 à 100 francs l'hectare ; ces prix sont très peu élevés par suite des facilités d'exploitation et de transport.

Le sol est d'alluvion, d'une épaisseur moyenne de 50 à 60 centimètres, comme d'ailleurs dans toute la vallée de la Rivière Rouge; le sous-sol est d'argile avec une profondeur considérable.

Le terrain est uni; seulement ça et là quelques petites élévations.

Le blé a produit en moyenne, en 1887, sans engrais, 27 hectolitres à l'hectare ; l'avoine 45.

Un cultivateur qui avait 80 hectares (200 acres) en blé a récolté 6000 minots (23 minots valent 1 hectolitre) qui, vendus 3 francs le minot (il vaut actuellement 3 fr. 75), lui ont rapporté la jolie somme de 18 000 francs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ses dépenses étaient évaluées comme suit :

Labour, 12 fr. 50 l'acre (40 acres), soit l'hectare	31,25
Semence, 4 fr. 50 l'acre (40 acres), soit l'hectare	11,25
Semailles et hersage à 2 fr. 50 l'acre, soit l'hectare	6,25
Coupe du grain, à la moissonneuse-lieuse, 6 fr. 25 par acre soit l'hectare	15,65
Transport du grain à la ferme, la paille étant brûlée sur le champ, maximum par acre 5 francs, par hectare	12,50
Battage, à raison de 0,25 le minot, soit pour 30 minots à l'acre 7 fr. 50, ou à l'hectare	18.75
Dépenses totales à l'hectare	95,65

Par acre 38 fr. 25.

Les produits ont été comme suit :

30 minots de blé à l'acre, 75 à l'hectare, à 3 fr. donnent	225,00
Ce qui laisse un profit net à l'hectare de	129,35

Soit pour les 80 hectares cultivés en blé sur cette ferme un bénéfice net de 10430 francs.

La valeur de cette terre est au plus de 80 francs l'hectare.

La première année d'une exploitation agricole au Manitoba, l'on doit faire deux labours : l'un, l'été, pour *casser* la prairie, c'est-à-dire retourner à la charrue, sur une épaisseur de 5 centimètres, la couche gazonnée de la prairie : c'est une dépense de 31 fr. 25 de plus par hectare ; mais pour la première année seulement, car un seul labour suffit toujours.

La moyenne de la récolte du blé depuis dix ans au Manitoba a été de 20 minots à l'acre ou 18 hectolitres à l'hectare ; on peut, si l'on veut, faire ses calculs en se basant sur cette récolte moyenne. Il y aurait aussi à ajouter les frais de transport du grain au marché que quelques-uns estiment à 8 centimes par hectolitre et par kilomètre.

Dans tous les cas on peut voir qu'au Manitoba un fermier, tout en s'attribuant pour son temps un salaire raisonnable, peut encore faire chaque année, par hectare, par la culture seule du grain, un bénéfice net égal, sinon supérieur au prix d'achat de l'hectare. L'élevage donne encore de plus beaux profits, mais demande plus de capitaux.

Pour s'établir à l'aise dans la paroisse de Saint-Pierre-de-la-Rivière-au-Rat un cultivateur doit pouvoir disposer de 4000 à 5000 francs moyennant lesquels il se verra possesseur d'une ferme de 40 hectares avec une bonne maison.

A 9 milles, 14 kilom. 48, de Saint-Pierre se trouve Saint-Malo, siège d'une future paroisse où 20 à 25 familles canadiennes et françaises sont actuellement groupées. Il y avait autrefois en cet endroit quelques lagunes, aujourd'hui en partie desséchées et transformées en prairies.

Un Canadien-Français du nom de Malo vint s'y établir en 1879 avec sa famille : d'où le nom de Malo, puis Saint-Malo, donné à tout le pays aux environs. Les terres, qui y sont également bonnes pour l'élevage et pour la grande culture, n'y valent actuellement que 25 à 30 francs l'hectare : on peut dire que c'est pour rien.

En arrière de Saint-Malo, sur une longueur de plusieurs milles, le terrain n'est plus occupé ; c'est la prairie dans toute sa richesse. Saint-Malo ne se trouve qu'à 5 milles (8 kilom.) de la station de Dufrost.

Au sud de la Rivière au Rat coule la Rivière Roseau, ou Rivière aux Roses, belle riverette sur les bords de laquelle vivait autrefois une tribu de sauvages Sauteux, mortels ennemis des Sioux, tribu aujourd'hui en partie catholique et dont les débris réunis par le gouvernement canadien, sur une petite réserve située à l'embouchure, vivent paisiblement de pêche, de chasse et de quelque culture.

La Rivière Roseau prend sa source aux États-Unis, coule de l'est à l'ouest presque parallèle à la frontière et se jette dans la Rivière Rouge à 10 milles (16 kilom.) au nord d'Emerson, après un cours d'une centaine de milles (160 kilom.). Toutes les terres entre la Rivière au Rat et la Rivière Roseau sont, pour ainsi dire, inhabitées : le sol bien qu'alluvionnal, n'y a pas autant d'épaisseur que le long de la Rivière Rouge, mais il est tout aussi fertile et il y a là place pour des milliers et des milliers.

A l'ouest de Jolys, entre la Rivière au Rat et la Rivière Rouge, on rencontre la Rivière au Marais, coulant, comme la Rivière au Rat, du sud au nord, au travers d'un territoire magnifique couvert de prairies et de broussailles, et entièrement inhabité pour la plus grande partie. Le pays conviendrait admirablement pour l'élevage et la grande culture ; plusieurs paroisses françaises pourraient facilement y vivre. Il y a là au moins 30 000 hectares de terres vierges, sans égales, que l'on pourrait acquérir à des prix variant de 30 à 70 francs l'hectare, le plus haut prix pour les parties en prairies, le plus bas pour celles couvertes de broussailles, vers les sources de la Rivière au Marais. Ces broussailles s'arrachent facilement et servent d'abris, l'hiver, pour les animaux.

Les stations d'Otterburne, de Dufrost et d'Arnaud n'étant qu'à quelques kilomètres de la Rivière au Marais, les colons se trouveraient à proximité des chemin de fer, et de la Rivière Rouge, pour le transport de leurs denrées. (Auguste BODARD.)

17447. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1447e LIVRAISON.

TEXTE.

Chez les Cannibales. Voyage dans le Nord-Est de l'Australie, par M. Carl Lumholtz. — 1880-1884. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Groupe d'indigènes d'Herbert-River, dessin de Van Muyden, d'après des photographies.
Comment grimpent les noirs à l'aide du kâmin', gravure empruntée à l'édition danoise.
Chasse aux wallabys, composition de Van Muyden, d'après le texte et des photographies.
Filet pour la chasse au wallaby, gravure empruntée à l'édition danoise.
Palmier pandanus, gravure empruntée à l'édition danoise.
Petit casoar, gravure empruntée à l'édition danoise.
Femme du Nord-Queensland, gravure empruntée à l'édition danoise.
Forêt de palmiers dans le Queensland, dessin de P. Langlois d'après une gravure de l'édition danoise.
Mon campement, dessin de G. Vuillier, d'après le texte et une gravure de l'édition danoise.
Souper dans la forêt, composition de G. Vuillier, d'après le texte et des photographies.
Bouclier australien, gravure empruntée à l'édition danoise.
Fronteau australien, gravure empruntée à l'édition danoise.
Traversée de la rivière Herbert, gravure empruntée à l'édition danoise.
L'énergumène, composition de Van Muyden, d'après le texte.
Le Borbobi, dessin de Van Muyden, d'après le texte et une gravure de l'édition danoise.
Les vieilles femmes protégeant un vaincu, composition de Van Muyden, d'après le texte et des photographies.

FAITS DIVERS

Canada (*suite*). — L'établissement d'une cinquantaine de familles de cultivateurs belges-wallons dans Saint-Alphonse, en Manitoba, donne de l'actualité aux renseignements suivants sur cette colonie franco-canadienne.

Saint-Alphonse est situé dans le sud du Manitoba, comté de Selkirk. On s'y rend de Winnipeg par le chemin de fer du Sud-Ouest (South Western branch), embranchement du chemin de fer du Pacifique canadien. Distance de Winnipeg à la station de Cyprès River (Rivière aux Cyprès), 96 milles ou 154 kilomètres. Le village de Saint-Alphonse est à 16 kilomètres de cette station, qui se trouve aussi être un centre franco-canadien. Autour de la gare se trouvent deux magasins et un hôtel tenus par des Canadiens-Français; le chef de gare appartient aussi à cette nationalité.

Avantageusement situé dans un pays mi-parti boisé, mi-parti en prairies, Saint-Alphonse a pris un accroissement rapide depuis ces dernières années. En 1882, il y avait seulement dans cette localité deux familles francophones; leur nombre est actuellement de 50. Il y a dans la paroisse 65 propriétaires et 300 personnes de langue française; l'établissement des 50 familles belges et des quelques familles polonaises qui viennent d'y arriver double d'ores et déjà son importance.

Il y a encore un grand nombre de terres vacantes que l'on peut obtenir presque pour rien. Le terrain est plat en certains endroits, accidenté et vallonneux dans d'autres, mais les plus fortes élévations ne dépassent pas 25 mètres; le sol de bonne qualité, est un terrain d'alluvion, avec sous-sol argileux; le bois et l'eau y sont en abondance, choses bien importantes pour le colon au Manitoba : on trouve l'eau partout à des profondeurs de 15 à 20 pieds. La Rivière aux Cyprès, qui traverse cette colonie, est un affluent de l'Assiniboine; son cours est d'environ 120 kilomètres. Le lac du Cygne (Swan Lake), formé par la rivière Pembina, se trouve au sud; sur ses bords est la petite réserve indienne de la Plume-Jaune, où vivent paisiblement quelques familles de sauvages à moitié civilisés; le lac du Pélican est un peu plus à l'ouest, à la distance de 40 kilomètres. Ces deux lacs sont extrêmement poissonneux; il y a en outre dans la municipalité plusieurs autres lacs de faibles dimensions.

Saint-Alphonse a été peuplé en grande partie par des Canadiens-Français revenus des États-Unis, comme la paroisse de Saint-Léon, qui se trouve à 40 kilomètres. Il y a actuellement dans Saint-Alphonse 3 écoles françaises (92 enfants sont en âge de les fréquenter), une église catholique, un bureau de poste, 2 magasins et 2 scieries; un moulin à farine est en construction. Les terres gratuites données par le gouvernement sont en partie boisées et se trouvent à une distance de 10 à 12 ou 13 kilomètres du bourg. Outre les terres gratuites, on peut acquérir, plus près, un grand nombre de fermes de 64 hectares à des prix variant entre 50 et 100 fr. l'hectare; ces terres ont déjà un commencement de culture et une petite maison y est construite. Deux à trois cents familles peuvent encore s'y établir de cette façon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le foin naturel est en abondance dans la paroisse et la culture du blé y a donné de bons profits. Le bois le plus commun est le tremble du Manitoba dont on se sert pour la construction et qui fait un bon combustible; on y rencontre aussi un peu de chêne et de frêne. Le défrichement des terres boisées est extrêmement facile, les racines des arbres sont à fleur de terre et d'une extraction aisée. On trouve çà et là de la pierre à chaux et de la pierre à bâtir. (A. BODARD.)

— Depuis quelques mois un fort courant d'émigration belge se dirige vers le Canada et plusieurs centaines de cultivateurs et d'ouvriers se sont déjà établis à Montréal et dans ses environs, à Sherbrooke, etc.

Ce printemps, cette émigration prend des proportions importantes; le 28 mars, 112 immigrants belges sont débarqués à Montréal; sur ce nombre, 25 sont restés à Montréal, 15 sont partis travailler aux mines de charbon de Wellington, dans la Colombie Britannique, où les salaires sont très élevés; et les autres, presque tous cultivateurs, ont été se fixer sur des terres à Saint-Alphonse de Manitoba, où tout avait été préparé pour leur réception par la Société d'Immigration française de Montréal.

Ces cultivateurs, à peu près tous des Wallons, autrement dit des Belges-Français, viennent de Somme-thonne, Meix-la-Tige, Grand-Ménil, Awen et Mussy-la-Verne dans le Luxembourg-Belge; de Solre-sur-Sambre, Mont-sur-Marchienne, Chimay et Monceau-sur-Sambre dans le Hainaut; et d'Everghem, dans la Flandre-Orientale.

La plupart sont des hommes qui viennent inspecter le terrain et préparer leur établissement; leurs familles viendront les rejoindre au mois de juillet prochain. Tous ces colons s'accordent à dire qu'un grand nombre de fermiers belges se disposent à émigrer au Canada, parmi les Canadiens-Français.

Depuis lors, l'arrivée constante, chaque semaine, de Belges-Wallons venus pour s'établir dans la province de Québec, et surtout au Manitoba, a brillamment tenu les promesses de ce beau début.

(Auguste BODARD.)

— Bien des traits de fécondité extraordinaire ont été de tout temps découverts parmi nos familles canadiennes et cités à l'admiration de tous les peuples; mais en voici un qui est peut-être le plus merveilleux de tous ceux qui ont été jusqu'ici livrés à la publicité. Qu'on en juge!

La famille qui nous fournit cet exemple de prodigieuse croissance, d'admirable vitalité, a pour chef un vieillard chargé d'années, autant que de gloire, qui a accompli sa cent sixième année le 15 janvier dernier. Ce vieux chêne de la forêt canadienne a passé 102 années de sa vie sur le sol de sa patrie, vivant non loin de Québec, et habite, depuis un peu plus de quatre ans, la ville de Middleton, dans l'État du Massachusetts. Il est encore vert et plein de vigueur, au moral comme au physique. Il se nomme Charles Roy. Il y a quinze ans qu'est morte, à l'âge de 84 années, la femme de ce glorieux patriarche. Cette dernière se nommait Marie Favreau; Saint-Césaire était son village natal.

De leur union sont nés quatorze enfants, dont neuf vivent encore. Un seul est mort en bas âge. Le deuxième, Jean-Baptiste, chez qui habite le vieillard que deux siècles coalisés n'ont pas su encore abattre, est âgé lui-même de 78 ans.

Il est le père de seize enfants. Parmi ses frères et ses sœurs, Charles a eu 12 enfants, Michel 14, Auguste 14, François 13, Pierre 15, Rose 9 et Joseph 5.

Ces petits-enfants sont presque tous devenus chefs de famille à leur tour. Quelques-uns des descendants à la quatrième génération sont aussi mariés, pères et mères de famille.

Cette famille est devenue une puissante tribu qui compte, en cinq générations, sept cents âmes.

Le chef de cette maison ne mérite-t-il pas que la nation reconnaissante attache, avant qu'il descende dans la tombe, une décoration à sa boutonnière?

M. Charles Roy porte ses 106 ans avec aisance : il est fort bien portant, pèse 185 livres, et se promet bien de faire encore une bonne trouée dans le second siècle qu'il a si vigoureusement entamé. M. Roy est un des patriotes de 1837, et il est aussi un des derniers vétérans de la guerre de 1812.

(*Presse de Montréal.*)

— Le comté de Terrebonne s'est d'abord appelé « Effingham ». Mais pourquoi?

Lord Dorchester avait pour femme Marie, comtesse d'Effingham. Or, lorsque, en 1791, ce lord, alors notre gouverneur, divisa la province de Québec en comtés, il donna à ces comtés des noms anglais surtout.

Un comté reçut son nom, Dorchester, un autre comté porta le nom de sa femme, née comtesse d'Effingham.

On voulait angliciser le Canada français.

Mais les Canadiens-Français, tout en se reconnaissant sujets britanniques, voulaient conserver leur langue et les noms de source française. Puis ils prononçaient difficilement, pour ne pas dire avec répugnance, les noms imposés par le nouveau gouverneur colonial. Aussi, au lieu de dire le comté d'Effingham, ils disaient le comté de la Fringale!

A l'est du comté d'Effingham, Warwick, nom que les Canadiens prononçaient drôlement, est devenu le comté de Berthier. (*D'un journal canadien.*)

— Dans le comté de Rimouski, dans la commune du Petit-Mitis, sur la rive droite du fleuve Saint-Laurent, qui déjà s'élargit en grand golfe, on rencontre un « rang » tout peuplé d'Écossais, la plupart protestants et mariés avec des Canadiennes-Françaises catholiques. Tous parlent le français et vous les prendriez pour des Canadiens-Français si l'on ne vous faisait pas savoir qu'ils sont d'origine étrangère.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quelques-unes des jeunes Canadiennes sont devenues protestantes; mais la plupart sont restées catholiques. Mariages mixtes ou non, ce sont les meilleurs ménages possibles.

Ce sont de bons et robustes cultivateurs fort à l'aise. Ils ont leur église particulière, dont le nombre d'assistants grossit durant l'été, quand l'air presque marin et l'eau salée attirent des baigneurs en foule sur la plage du Petit-Mitis.

Ces prétendus Écossais, devenus bons Français, sont au nombre de 390 dans le canton de Mitis, d'après le recensement décennal de 1881.

(*Presse de Montréal.*)

— Il est grandement question d'imposer un nouveau pont au Saint-Laurent, devant Québec.

Le Saint-Laurent à l'endroit désigné pour le pont est comparativement étroit, la largeur d'une rive à l'autre n'étant que de 2400 pieds. Mais la profondeur de l'eau empêche la construction de piliers à une grande distance des rives.

Deux pilliers en granit massif seront construits l'un à 500 et l'autre 240 pieds du fleuve dans une profondeur d'eau de 40 pieds, et sur ceux-ci s'élèvera la construction en fer. Les piliers seront suffisamment hauts pour permettre le passage de la mâture du plus grand vapeur océanique sous le tablier central. Les dimensions du pont seront comme suit : longueur du tablier central, 1442 pieds, soit environ 200 pieds de moins que celui du pont présentement en construction en Écosse, sur l'estuaire du Forth; longueur du tablier de la rive nord, 487 pieds; longueur du tablier de la rive sud, 487 pieds; longueur totale du pont et de ses approches, 3460 pieds; hauteur au-dessus du niveau de la haute marée, 150 pieds.

Le pont de Québec sera à double voie, mais pour des raisons économiques cela pourrait être changé, de manière à n'avoir qu'une seule voie. Le coût en est diversement estimé suivant l'endroit où on le jettera; il sera de 25 millions de francs environ (5 millions de dollars) s'il est construit à la Chaudière, et de 32 500 000 francs (6 500 000 dollars) s'il est construit en face même de la ville.

Le revenu probable du pont, basé sur le trafic actuel des lignes de chemin de fer qui doivent s'en servir, est estimé par l'ingénieur de la Compagnie à trois cents vagons par jour, ce qui à 20 francs par vagon donnerait 1 820 000 francs (364 000 dollars) par année. M. Shanley toutefois ne l'estime qu'à deux cents vagons par jour, soit 1 250 000 francs (250 000 dollars) par année. Il n'est pas sans intérêt de faire observer ici que le nombre de vagons qui traversent le pont Victoria, à Montréal est de plus de 1300 par jour.

L'objet principal du pont est de relier l'Intercolonial au chemin de fer canadien du Pacifique. C'est le dernier anneau qui manque à la chaîne pour que le Canada ait une ligne commerciale et stratégique ininterrompue de l'Atlantique au Pacifique entièrement sur le territoire canadien. Comme nous le trouvons exposé dans une requête présentée au gouvernement fédéral il y a quelques semaines, l'exécution de cette entreprise donnerait un grand élan aux industries minières de la Nouvelle-Écosse tout en remplissant la promesse implicite de l'acte de la Confédération : celle d'un chemin de fer intercolonial s'étendant d'Halifax à Québec. Au surplus ce pont serait utilisé par les chemins de fer suivants : sur la rive sud, le Grand Tronc, l'Intercolonial, le Québec Central, le chemin de fer de la baie des Chaleurs et la ligne de Témiscouata; sur la rive nord, le Pacifique, les chemins de fer de Québec et du lac Saint-Jean, de Montmorency et de Charlevoix.

La requête en question expose en outre, ce qui n'est pas de minime importance, que le gouvernement ayant décidé de construire une ligne vers les Provinces maritimes, il est juste que Québec soit mis en rapport avec cette ligne courte — communication qui, par le Québec Central, réduirait de 386 kilomètres la distance de Québec à Saint-Jean et qui ne peut être obtenue sans la construction de ce pont.

Voilà dans quelles circonstances la Compagnie du pont du chemin de fer de Québec demande au gouvernement de bien vouloir assurer la construction de cette grande entreprise, soit en lui donnant une garantie d'intérêt de 4 pour cent pendant 25 ans sur 4 millions de dollars, ou une subvention de 2 500 000 dollars.

(*Minerve de Montréal.*)

— Les promoteurs du chemin de fer de Québec à la baie d'Hudson ont adressé une requête à sir John Macdonald lui demandant une subvention du gouvernement pour leur permettre de mener l'entreprise à bonne fin. Ils se proposent de construire ce chemin de fer à partir d'un point quelconque sur la ligne du chemin de fer de Québec au lac Saint-Jean, pour, de là, se diriger vers l'ouest jusqu'à la rive nord du lac Abbitibi, et de ce lac au comptoir de Moose, sur la baie James, soit en tout, un parcours de 500 milles environ ou 800 kilomètres.

La subvention demandée par la Compagnie au gouvernement fédéral est de 12 500 dollars par mille pour 130 milles du chemin dans la province de Québec, et de 12 500 dollars, plus 12 500 âcres de terre par mille sur un parcours d'environ 370 milles depuis la ligne frontière actuelle de la province de Québec et du territoire du Nord-Est jusqu'à la rive de la baie James.

17447. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1448e LIVRAISON.

TEXTE.

A travers l'Alsace et la Lorraine, par M. Charles Grad, de l'Institut de France, député au Reichstag allemand. — 1888. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Vue de Schlestadt, dessin de Lix, d'après une photographie de M. Mayer.
La Tour Neuve à Schlestadt, dessin d'É. Schiffer, d'après une photographie de M. Catala.
Intérieur de la taverne du Tiefenkeller à Strasbourg, dessin de Lix, d'après nature.
Horloge astronomique de la cathédrale, dessin de Lix, d'après nature.
Relevée du poste de la place d'armes, gravure de Barbant, d'après une photographie de M. Schweitzer.
Strasbourg vu de Saint-Thomas, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Schweitzer.
Statue de Kléber, gravure de Hildibrand, d'après une photographie.
Strasbourg vu derrière l'église Saint-Étienne, dessin de Barclay, d'après une photographie.
Lansquenet du pignon de l'Œuvre de Notre-Dame, gravure de Meunier, d'après une photographie.
L'Œuvre de Notre-Dame, gravure de Meunier, d'après une photographie de M. Schweitzer.
Ancien coq de l'horloge, gravure de Meunier, d'après une photographie.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU SUD.

Brésil. — D'après les dernières statistiques, le nombre des immigrants débarqués dans les deux ports du Rio de Janeiro et de Santos durant les cinq premiers mois de 1888 s'élève à plus de 52 000. Là-dessus les Italiens sont en très grande majorité; après quoi viennent les Portugais.

Si nous comparons ce chiffre de 52 000 à celui des immigrants débarqués à Buenos-Ayres pendant le même laps de temps, nous voyons que la différence en faveur de la République Argentine est aujourd'hui presque insignifiante, et nous allons démontrer qu'elle ne tardera pas à être, tout au contraire, considérable en faveur du Brésil.

Malgré les sacrifices énormes qu'elle fait depuis longtemps pour attirer l'immigration, malgré ses agences en Europe et les journaux qu'elle subventionne pour vanter sur tous les tons la douceur de son climat, la fertilité de son sol et le libéralisme de ses institutions, la République Argentine n'a jamais reçu annuellement, et cela seulement depuis 1885, plus de 120 000 à 130 000 immigrants, desquels elle a pu s'assimiler à peine la moitié, car, comme nous le démontre sa propre statistique, tous les ans, de février à mai, les vapeurs pour la Méditerranée partent chargés de travailleurs qui, après une campagne de cinq ou six ans retournent dans leur pays avec des économies assez considérables pour pouvoir y acheter un lopin de terre auquel ils demanderont leur subsistance et celle de la famille qu'ils prétendent procréer.

La raison de cette émigration est la difficulté qu'il y avait, et qu'il y a encore, pour ces travailleurs nomades, un peu par tempérament et beaucoup par nécessité — de devenir propriétaires dans un pays où la terre appartient à une oligarchie qui détient des milliers de lieues carrées sur lesquelles elle spécule, et, d'un autre côté, la pauvreté du rendement de cette terre, soit qu'elle serve à l'élevage du bétail, soit qu'on lui demande une production agricole.

Le Parlement argentin vient bien d'essayer de faire disparaître la difficulté existante pour l'immigrant de devenir propriétaire à des conditions favorables, en votant une loi autorisant le gouvernement à créer des centres agricoles près des stations des voies ferrées; mais il n'a pas pu décréter que la terre puisse produire, dans ces centres, autre chose que du blé, du maïs ou de la luzerne, produits peu rémunérateurs pour l'agriculture, qui ne leur trouve de débouchés qu'à la condition de les exporter.

A l'exception de quatre ou cinq provinces privilégiées où réussissent la canne à sucre ou la vigne, la première assez pauvre en principes saccharins, et la seconde ne pouvant donner le produit de consommation générale — le vin de table, — le reste du territoire de la République Argentine n'est propre qu'à la culture de quelques céréales ou à l'élevage du bétail; l'une comme l'autre ne donnent pas de bons résultats.

Se référant à ce dernier, le *Courrier de la Plata* disait dans son numéro du 4 février dernier : « La race bovine est la plus menacée; depuis longtemps, elle ne rencontre pas de débouchés rémunérateurs, et le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nombre des animaux, en augmentant chaque jour, encombre le champ et rend la situation plus critique.

« Le mouton continue à trouver son emploi dans les usines de congélation; et, comme les prix offerts sont possibles, on peut dire que cet élevage est moins à plaindre que l'autre. »

Quant à la culture des céréales, quel résultat peut-elle donner à l'agriculteur dans un pays où, sur le marché de Buenos-Ayres, le blé, le maïs, se vendent à bas prix?...

La culture de la luzerne est encore lucrative, pratiquée sur une grande échelle avec des défonceuses à vapeur et des faucheuses mécaniques; elle cessera de l'être quand le Brésil, qui a l'avantage d'avoir des terrains plats irrigables, aura cessé d'importer des fourrages. Elle est déjà du reste irrémunératrice en petite culture.

Considérée, il y a quelques années, comme une culture avantageuse, elle est aujourd'hui en partie délaissée, et n'est cultivée que dans quelques colonies de la province de Santa Fé.

La République Argentine a pu se faire illusion sur la faculté qu'elle avait de s'assimiler une nombreuse immigration, alors qu'à l'exception de sa viande elle tirait tous ses produits alimentaires de l'étranger. Elle est aujourd'hui saturée, et nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que dans peu d'années — quand les voies ferrées récemment concédées seront construites — c'est à peine si elle pourra espérer retenir chaque année 40 000 immigrants.

Le Brésil, lui, peut pendant 15 ans au moins, en recevoir annuellement plus de 300 000, et leur assurer une existence facile dans les provinces de Minas-Geraes, Rio de Janeiro, São-Paulo, Paraná, Santa-Catharina et Rio-Grande do Sul.

En effet le climat des trois premières de ces provinces, bien que tempéré, se prête à la plus grande partie des cultures intertropicales, café, canne à sucre, coton; tandis que celui des trois autres convient plus particulièrement à celle des céréales.

Dans le sud de la province de Minas-Geraes, dans une partie de la province de São-Paulo, il a été fait des tentatives de culture de blé, d'orge et de seigle, qui ont donné de magnifiques rendements; ce n'est donc pas seulement sur les provinces de Paraná, Santa-Catharina et Rio-Grande do Sul que nous devons compter pour ces cultures. Et combien de millions d'hectares devront être cultivés en blé avant que le Brésil suffise à la production du pain qu'il consomme! Ce que nous disons pour le blé est également vrai pour le maïs, l'orge et autres céréales que nous importons.

Il est aujourd'hui prouvé que la vigne réussit admirablement dans le sud de Minas-Geraes et les provinces de São-Paulo et de Rio-Grande do Sul; au moyen d'un bon choix de cépages, d'une culture appropriée au climat, et de procédés de fabrication mieux étudiés, ces régions pourront fournir tout le Brésil de vin de table, et comme la vigne est de toutes les cultures celle qui occupe le plus grand nombre de bras, les régions viticoles pourront fournir du travail à bon nombre de familles d'immigrants.

Pour le lin et le chanvre la province de Paraná a sa fertile zone des Campos-Geraes, plaines que nous croyons des plus aptes à ces cultures industrielles de grand rendement.

Les provinces de Bahia et de Minas-Geraes produisent d'excellent tabac, objet d'un grand commerce d'exportation. Le rendement net n'est jamais inférieur à 1000 francs par hectare.

Le houblon de Rio-Grande do Sul est estimé et sa culture est loin de répondre à la consommation.

Les fruits que le Brésil reçoit aujourd'hui de la République Argentine, des États-Unis et d'Europe, peuvent être fournis, et d'excellente qualité, par la province de Minas-Geraes, capable de donner un travail lucratif à des centaines de milliers d'immigrants, rien qu'avec la fabrication du beurre et des fromages.

Pour l'élevage du bétail l'immigrant européen ne trouvera dans aucune des provinces argentines les pâturages plantureux que lui offrent les provinces de Minas, Paraná et Rio-Grande do Sul.

Enfin, il n'est aucune des six provinces que nous avons citées plus haut qui n'ait des régions se prêtant plus spécialement à telle ou telle culture, et nous pouvons affirmer sans crainte d'être démenti qu'il n'est pas une plante alimentaire ou industrielle d'Europe, qui ne rencontre sa région de culture au Brésil.

Or, comme à l'exception du sucre, du café et de la viande, nous ne produisons rien de ce qui sert à notre alimentation, des millions d'immigrants trouveront aisément ici un travail rémunérateur.

Il y a vingt-cinq ans, quand la pomme de terre valait à Buenos-Ayres 50 francs les 100 kilogrammes, les Basques français ont fait fortune avec cette culture; aujourd'hui qu'elles ne valent pas plus de 10 fr., quel est l'émigrant français qui partira pour la République Argentine alléché par cette culture? Elle vaut encore au Brésil 37 fr. 50 les 100 kilog., et il faudrait une production énorme pour la faire baisser au-dessous de 20 francs.

En résumé la République Argentine n'a plus de travail rémunérateur que pour une immigration agricole excessivement limitée, puisqu'elle produit aujourd'hui au delà de ce qu'elle consomme et qu'elle n'a à exporter, de ses produits agricoles, que des céréales pour lesquelles elle ne peut lutter avec les États-Unis; tandis que le Brésil qui aujourd'hui ne produit presque aucune des plantes alimentaires, peut les produire toutes, et avec un rendement qui assure à l'émigrant le bien-être, et même la fortune.

Que la *Société d'Immigration* et son vice-président M. le sénateur d'Escragnolles-Taunay continuent donc leur œuvre patriotique, et avant peu ce ne sera plus 10 000 immigrants, mais 25 000 que le Brésil recevra mensuellement, et le peuplement de la terre de Santa Cruz sera assuré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Si nous réfléchissons que voilà à peine huit mois que le Brésil commence à donner à la question toute l'importance qu'elle mérite, il doit être fier des résultats obtenus, d'autant plus que la République Argentine, de son côté, redouble d'efforts.

Elle a eu jusqu'à présent en sa faveur la propagande faite par les immigrants déjà localisés; mais elle se prépare aujourd'hui à lutter, en offrant non seulement le passage gratuit, mais encore des primes aux immigrants, et le télégraphe nous a appris il y a peu de jours que M. Samuel Navarro, chef du département de l'immigration, est parti pour l'Europe où le gouvernement lui a ouvert un crédit de 300 000 piastres nationales, 1500 000 francs, destiné à activer l'immigration.

Ce ne sont certainement pas les ressources pécuniaires qui manqueront jamais au Brésil pour soutenir cette lutte pacifique, surtout maintenant que son crédit sur la place de Londres, et par conséquent en Europe, vient de s'affirmer victorieusement; ce qui lui manque, c'est une propagande active dans certaines régions où la population est d'une excessive densité.

Nous voulons parler des provinces slaves gouvernées par l'Autriche, et des États indépendants à la suite de la dernière campagne de la Russie contre la Turquie.

La population de ces provinces et États est énergique et en même temps soumise, travailleuse, est essentiellement agricole; ayant vécu dans un pays de coutumes féodales, elle se trouverait heureuse d'être transplantée au Brésil, sur un sol plus fertile que le sien, sous un climat plus doux, avec la certitude de devenir propriétaire.

Nous savons de bonne source que c'est principalement dans ces régions que M. Samuel Navarro se propose de faire sa propagande, aidé par les éléments d'immigration valaque et croate qu'a déjà su attirer la République Argentine; et le Brésil ne doit pas attendre, pour se mettre à l'œuvre que les Argentins l'aient devancé.

La propagande pour l'immigration s'est jusqu'à présent bornée au nord de l'Allemagne, à la Belgique, et à l'Italie; il faut que son cercle s'élargisse, et qu'il s'étende vers l'Orient de l'Europe, qui pourra concourir puissamment au peuplement de l'Empire.

Nous ne comptons aujourd'hui parmi nos immigrants aucun qui soit originaire du Béarn et de la province basque française; et cependant les Basques et Béarnais sont au nombre de plus de 80 000 dans la République Argentine, où ils sont considérés à juste titre comme la fleur de l'immigration. Il est tard peut-être pour penser à les attirer au Brésil. Si cependant les consuls ou agents consulaires brésiliens de Pau et de Bayonne, faisaient un peu de propagande en faveur du Brésil, promettant des terres et le paiement des passages, nous ne doutons pas qu'on ne puisse décider un noyau de 150 ou 200 immigrants à s'embarquer pour Rio de Janeiro, et ce noyau ne tarderait pas à devenir un centre autour duquel se rallieraient certainement en peu d'années quelques milliers de leurs compatriotes.

Loin de nous la prétention de donner des conseils à la Société centrale d'Immigration qui sait si bien s'acquitter de la tâche patriotique qu'elle s'est imposée; mais, simples ouvriers travaillant pour la réussite de la même entreprise, nous nous permettons d'émettre nos idées, que nous soumettons à sa sage appréciation, heureux si parmi elles, il s'en trouve dont elle juge possible la réalisation.

L'esclavage a été pendant longtemps, plus que le climat, le grand obstacle à l'immigration au Brésil. On peut dire aujourd'hui qu'il a disparu et le travailleur européen ne devra plus craindre de se trouver confondu avec l'esclave, et exposé au même traitement.

C'est donc le moment de commencer une propagande active, incessante, dont nous pouvons d'autant mieux prévoir le succès que pendant les trois premiers mois de 1888 le Brésil a reçu plus d'immigrants que durant toute l'année 1886; et quelques milliers de plus que la République Argentine pendant le même laps de temps.

Les résultats obtenus sont trop concluants pour ne pas stimuler nos efforts, et quand d'ici à dix ans le Brésil aura vu augmenter sa population de 4 ou 5 millions la Société centrale pourra dire avec fierté :

« J'ai concouru à ce résultat ».

Ainsi s'exprime l'*Étoile du Sud*, journal français du Rio de Janeiro.

Il se peut que son patriotisme brésilien lui ait fait exagérer les difficultés qui attendent les colons en Argentine et que la République espagnole ne soit pas aussi inhospitalière à l'Européen qu'on le prétend dans l'Empire portugais.

Néanmoins il est bien certain que, dans l'ensemble, les hauts plateaux du Brésil sont un pays bien plus beau, bien mieux doué que l'Argentine, laquelle est par trop rayée de déserts ou, si l'on veut, de demi-déserts, les uns chauds, les autres froids.

Il est non moins certain que les Français qui veulent changer de continent ont mieux à faire que d'aller se perdre dans l'Argentine ou le Brésil. Mieux vaut pour eux le Canada français qui leur tend les bras, à Québec, à Montréal, à Sherbrooke, sur l'Ottawa et dans le Manitoba.

17 447. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1449e LIVRAISON.

TEXTE.

A travers l'Alsace et la Lorraine, par M. Charles Grad, de l'Institut de France, député au Reichstag allemand. — 1888. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Mort de la Vierge : bas-relief de la cathédrale de Strasbourg, héliogravure de Boussod-Valadon, d'après une photographie.
Portail principal de la cathédrale de Strasbourg, gravure de Kohl, d'après une photographie de M. Peter.
Statues du portail de gauche (les Vierges sages), héliogravure de Boussod-Valadon, d'après une photographie.
Statues du portail de gauche (les Vierges folles), héliogravure de Boussod-Valadon, d'après une photographie.
Rosace de la cathédrale de Strasbourg, héliogravure de Boussod-Valadon, d'après une photographie.
Portail du transept méridional de la cathédrale de Strasbourg, dessin de Barclay, d'après une photographie de M. Klotz.
Façade méridionale de la cathédrale de Strasbourg, dessin de Barclay, d'après une photographie.
Ancien Testament, héliogravure de Boussod-Valadon, d'après une photographie.
Nouveau Testament, héliogravure de Boussod-Valadon, d'après une photographie.
Transept et chœur, dessin de Barclay, d'après une photographie.
Chaire de la cathédrale de Strasbourg, gravure de Hildibrand, d'après une photographie.
Supplice du Mauvais riche, gravure de Meunier, d'après une photographie de M. Schweitzer.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU SUD.

Brésil. — M. le docteur Karl von den Steinen est le chef d'une commission allemande d'exploration scientifique dans l'Amérique du Sud. Nous avons eu l'occasion en 1884 ou 1885 d'entretenir nos lecteurs de ce savant et infatigable chercheur. Il venait, à l'époque, de parcourir les régions baignées par le Xingu et il donna de son voyage une relation très intéressante à la Société de géographie du Rio de Janeiro, avant son retour en Europe, d'où il est revenu pour s'enfoncer de nouveau à travers le Brésil inexploré. Nous publions, en la traduisant du portugais, la lettre suivante qu'il vient d'adresser au président de la province de Matto Grosso, M. le colonel Raphael de Mello Bego :

« C'est avec un grand plaisir que je vais satisfaire à votre désir, Monsieur, en vous fournissant quelques informations qui résultent de l'examen, auquel je me suis livré sur les Indiens Parecis qui, par votre ordre, m'ont été présentés. Il me faut dès à présent vous assurer que par ce fait vous avez rendu un signalé service à la science, en réparant une faute grave commise à l'égard de ces indigènes : car un gouvernement sage et prévoyant ne doit pas considérer sa tâche terminée dès qu'il a indiqué aux sauvages le chemin de la civilisation.

« Chaque fois qu'il s'est agi de tentatives de pacification on a systématiquement cherché à détruire le caractère originel des aborigènes, lequel constitue cependant un élément de haute valeur pour ceux qui se dévouent à reconstituer l'histoire du développement de la race humaine. Le gouvernement qui se soustraira au devoir de faire procéder aux études compétentes relatives aux langues, aux croyances et aux coutumes des aborigènes doit compter sur le jugement sévère de la postérité. Le Brésil, permettez-moi de vous le dire, Monsieur, assume à cet égard une grande responsabilité. Il s'est perdu, par sa faute, une infinité de connaissances indispensables.

« Heureusement cependant, il est temps encore d'en conserver un reste considérable.

« La simple classification des douze individus que j'ai eu occasion d'étudier, neuf hommes et trois femmes, démontre que le dernier moment des Parecis est arrivé. Sur ces douze individus quatre hommes seulement sont de vrais Parecis, quatre autres sont fils de pères Vaimarés et de mères Parecis, bien qu'eux-mêmes se considèrent comme Parecis par la filiation maternelle.

« Les Vaimarés, ordinairement appelés Maimbarés, forment une tribu qui occupe les mêmes parages que les Parecis et qui vit avec eux en contact constant.

« Ils sont probablement proches parents.

« Le neuvième individu du sexe masculin et les trois femmes dont le type diffère visiblement de leurs compagnons sont d'origine Cachiniti bien qu'élevés avec les Parecis. D'après les informations que m'ont fournies ces Indiens, les Cachinitis auraient eu, à une autre époque, une langue spéciale, et ils auraient formé une tribu indépendante jusqu'au moment où ils se lièrent aux Parecis.

« Chacun de ces douze individus a été photographié à part et les mesures du corps ont été prises exacte-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment. J'ai essayé également de composer un vocabulaire de leur langage et de m'enquérir de leurs croyances, coutumes et traditions historiques : cela m'a fait connaître que les Parecis sont un petit peuple pacifique, indolent et très peu avancé en civilisation. Ils se vêtent uniquement alors qu'ils ont à communiquer avec les habitants des sociétés voisines.

« Ils travaillent exclusivement avec des instruments en fer, l'âge de pierre étant déjà passé pour eux. L'arc et les flèches sont déjà devenus pour les Parecis des jouets d'enfants.

« Ils fabriquent des paniers et des cribles parfaitement achevés ; ils tissent des hamacs de coton, et sont également habiles dans la fabrication d'autres tissus forts et fins.

« Ils ont une grande propension pour les boissons alcooliques et préparent, avec le maïs et le manioc mâchés, le cachiri dont ils s'enivrent, surtout à l'occasion des deux fêtes par lesquelles ils célèbrent l'entrée des saisons. Ils se montrent fiers des noms chrétiens qui leur ont été donnés, bien qu'entre eux ils ne répondent qu'aux noms usuels de la tribu.

« Il est intéressant qu'un peuple sans traditions écrites les conserve par l'intermédiaire du cacique qui a dans la mémoire dix générations d'aïeux !

« Le cacique descend en droite ligne de l'Uazalé, premier père des Parecis, qui avait le corps couvert de cheveux noirs, entre les doigts des pieds et des mains une pellicule semblable à celle des chauves-souris et comme celles-ci une petite queue. Les parents de Uazalé et sa grand'mère appelée Maicé étaient formés de pierre. L'aïeule Maicé fut la première créature vivante ; il n'y avait de son temps ni soleil, ni lune. Une fois, elle s'enfonça un bâton dans le ventre et, de la blessure, jaillirent les premiers fleuves aux eaux desquels elle lança de la terre pour former le sol. Surgirent ensuite les premiers êtres, également formés de pierre. Maicé avait produit des perruches, des ararás et des serpents, mais ennuyée de cette création, elle donna le jour à Uazalé, aïeul des Parecis, et à ses frères, aïeuls des Cabichis, des Cachinitis et des Portugais.

« Le reste des Indiens descend d'un jaguar qui se nourrissait de chair humaine et qui fut tué par Uazalé.

« Le soleil et la lune ont leur maître. Le soleil est un ornement fait des plumes de l'arara rouge que le Seigneur tire tous les jours, à l'aurore, d'une citrouille comprimée, avant de commencer la course et qu'il recueille vers le soir.

« La nuit est formée par un grand mutum qui étend ses ailes noires.

« La lune, dans ses différentes phases, se transforme, d'araignée, en quatre espèces de tatou, la dernière desquelles est le tatou canastra. Le chemin de Saint-Jacques ou Voie lactée est semé de feuilles et de fruits jaunes.

« C'est Uazalé que les hommes doivent remercier de tous les biens.

« C'est lui qui leur a donné le manioc qu'encore enfant il trouva perdu dans un bois. Avant cela on mangeait de la terre, du bois pourri et des fruits de jatoba et de buritu. De ses cheveux, qu'il planta, naquit le coton. Des cadavres de deux de ses fils, qui périrent dans l'incendie d'une forêt, germa le maïs ; des diverses parties du corps d'une fille également brûlée, sortirent des fèves, des haricots, des patates et d'autres légumes. Le tabac surgit de la sépulture d'un enfant enterré par Uazalé.

« Ne voulant pas fatiguer votre attention, je me limite à cette exposition succincte, laquelle cependant a un but plus élevé et moins grotesque que ce qu'elle paraît être à première vue. Ces croyances mythologiques se forment d'un mode uniforme dans l'imagination de tous les peuples primitifs, et sous l'influence de lois générales à la connaissance desquelles il n'est possible d'arriver que moyennant un grand matériel de données comparatives qui, une fois perdu, ne peut être remplacé par aucune conjecture.

« Il est dans les habitudes de demander si ces gens croient à un Dieu. En ce qui concerne les Parecis, ils croient à une série d'êtres surnaturels parmi lesquels on compte les esprits malins, qui, revêtus de formes fantastiques, hantent les fleuves et les forêts et qui, de leurs voix moqueuses, trompent les hommes afin de les tuer. Rien cependant n'induit à croire que ces Indiens fassent des prières ou qu'ils se dédient à un culte quelconque. De la doctrine, ils ne connaissent presque que le cérémonial du baptême, excellent moyen pour eux d'obtenir de leurs parrains des instruments de fer et de l'eau-de-vie.

« Leur christianisme ressemble à leur vêtement moderne. Sous celui-là se cachent toutes les croyances païennes ébauchées ci-dessus, comme sous le vêtement actuel ils gardent les hardes primitives.

« Ce que leurs croyances ont de commun avec celles du christianisme c'est la foi dans la vie éternelle. Le défunt est enterré dans la maison même et sous le hamac du parent le plus proche ; dans la sépulture on dépose des gâteaux de tapioca (beijôes), de la viande, un hamac, des armes, et des ornements pour que tout cela serve durant le voyage vers le ciel qui est calculé à six jours. La famille passe ce temps à la maison à pleurer, dans un jeûne rigoureux. Le septième jour, la tristesse s'envole et on célèbre un banquet dans lequel le cachiri n'est pas ménagé.

« Ils disent que le ciel est un lieu délicieux et joli comme ici-bas la grand ville. Là, il ne manque ni chasse, ni pêche, ni femmes jolies pour se marier et donner des enfants. Ils espèrent y rencontrer Uazalé, qui est parti pour le ciel avec tous ses nombreux frères et cousins. Ce qu'ils racontent relativement au lieu qu'habitait Uazalé au commencement est d'un haut intérêt. Les aïeux remontèrent le fleuve et Uazalé naquit près de la grande eau où on ne voit ni bois ni terre. Cette tradition qui place sur les rives des Amazones le siège primitif du peuple actuellement le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus central de l'Amérique du Sud est de la plus grande importance. Elle corrobore quelques résultats de la linguistique selon lesquels un grand nombre de tribus se divisent en deux types principaux : les Baccahirys et les parents des Parecis. La plus grande partie des nations du type Baccahiry habite la Guyane et le Vénézuela et est connue sous la dénomination de Caraïbes. Elle est originaire de Matto Grosso. C'est là une découverte que je fis dans mon voyage de 1884 et qui m'a été confirmée par celui de 1887. Le second type est disséminé sur un très vaste territoire, depuis le Xingu jusqu'aux Cordillères et depuis la source du Paraguay jusqu'à l'embouchure de l'Orénoque.

« De l'étude faite maintenant des Parecis résulte l'hypothèse très probable que l'émigration du second type s'est dirigée du nord vers le sud, contrairement à la direction prise par l'émigration du premier type. »

(*Étoile du Sud.*)

— Le gouvernement brésilien vient de charger chacune de ses légations en France, en Espagne et en Portugal de faire l'acquisition de 8000 plants de vigne qui lui seront remis pour être distribués entre les nombreux agriculteurs désireux d'essayer la viticulture. Un nombre égal de plants lui seront envoyés de Madère et des Açores.

C'est un important service que M. le ministre de l'agriculture rend à son pays, où le vin, comme nous l'avons souvent dit, commence à compter parmi les produits de l'industrie agricole.

En peu d'années, le Brésil pourra, au moyen d'une propagande habile, en produire suffisamment pour se passer des breuvages empoisonnés fabriqués jusqu'ici en grand sous le titre menteur de *vinho national* (vin du pays). Le seul vin d'un pays est celui que produit le raisin pur qu'on y récolte. (*Idem.*)

— L'énorme météorolithe de Bendigó vient d'arriver à Bahia. Son transport a présenté de grandes difficultés.

On écrit que le chef de la commission chargée de le faire parvenir au musée du Rio désire l'embarquer dans le plus bref délai, le nombre des curieux qui vont le visiter étant tel qu'il est à craindre que l'aérolithe ne soit bientôt sérieusement entamé, et qu'il n'arrive fort réduit à sa destination, par suite des mutilations que lui fait subir chaque jour le marteau des collectionneurs. (*Idem.*)

— D'après les données recueillies par M. Pirès Farinha, le chiffre de 400 000 habitants donné pour la population du Rio de Janeiro est beaucoup au-dessous de la réalité. Le chiffre vrai doit approcher de très près 500 000, mais l'absence d'un recensement rigoureux interdit à cet égard toute affirmation formelle.

(*Économiste Français.*)

— Je vous disais dans une de mes précédentes lettres que le grand développement que prend dans la République Argentine l'immigration italienne commençait à inquiéter le gouvernement, ces immigrants paraissant avoir peu de propension pour la vie agricole. Le fait est que l'Italien qui débarque à Buenos-Ayres, s'il n'est pas marié et père de famille, ne consent à travailler aux champs que le temps strictement nécessaire pour acquérir un petit capital, 300 ou 400 francs ; après quoi il va s'établir dans une ville pour y entreprendre un commerce quelconque. Ceux qui ont moins de goût pour la vie sédentaire se font colporteurs, profession assez lucrative, vu qu'ils trouvent toujours dans le plus pauvre rancho qu'ils rencontrent sur leur chemin, un morceau d'assado et un gîte.

A cet inconvénient, qui n'est pas sans gravité puisque la République ne peut compter pour sa richesse que sur le développement de son agriculture et de son industrie pastorale, s'en joint un autre dont on n'avait pas paru jusqu'à présent s'apercevoir : c'est que non seulement l'immigrant ne s'assimile pas et prétend conserver sa nationalité, ce qu'on ne saurait blâmer, mais entend aussi que ses enfants soient également Italiens, et pour cela les envoie dans des écoles particulières où tout l'enseignement est donné en langue italienne. De sorte que ces enfants, Argentins de par la constitution du pays que leurs parents ont adopté, reçoivent une instruction qui tend à leur faire considérer l'Italie comme leur patrie.

Le gouvernement semble s'être ému de cet état de choses et il est question de faire fermer les écoles italiennes, ou d'y rendre obligatoire l'enseignement et la pratique constante de la langue espagnole ; mais on prévoit des résistances qu'il sera peut-être difficile de vaincre.

Les grands politiques qui ont en mains les destinées du pays commencent à comprendre qu'ils on eu tort de s'attacher à favoriser uniquement l'immigration italienne, s'exposant ainsi à créer une nation dans la nation, et comme il n'est jamais trop tard pour essayer de réparer une faute, M. Samuel Navarro, commissaire général de l'immigration, vient de partir pour l'Europe, où lui est ouvert un crédit de 1 500 000 francs, avec mission, m'a-t-on affirmé, de créer en Autriche, dans la Pologne russe et dans les États slaves créés par le traité de Berlin, des bureaux de propagande afin d'établir un courant d'immigration entre ces pays et la République argentine.

(*Étoile du Sud.*)

17147. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1450e LIVRAISON.

TEXTE.

A travers l'Alsace et la Lorraine, par M. Charles Grad, de l'Institut de France, député au Reichstag allemand. — 1888. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Bateaux-lavoirs sur l'Ill, dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de M. Schweitzer.
Monument du maréchal de Saxe, à l'église Saint-Thomas, gravure de Hildibrand, d'après une photographie.
La maison Kamerzell, héliogravure de Boussod et Valadon, d'après une photographie.
Place Kléber, dessin de Barclay, d'après une photographie.
Local des séances du Landesausschuss, gravure de Hildibrand, d'après une photographie de M. Schweitzer.
Intérieur de la salle des séances du Landesausschuss, gravure de Hildibrand, d'après une photographie de M. Gerschell.
Plan des agrandissements de Strasbourg.
Façade de l'université, dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de M. Schweitzer.
Les émigrants, dessin de Lix, d'après un tableau de Schützenberger.
Salle vitrée de l'université, dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.
La Foire aux servantes, dessin de Lix, d'après un tableau de M. Marchal.
Le professeur Schimper, gravure de Krakow, d'après une photographie.

FAITS DIVERS

EUROPE.

France. — La naturalisation française est de plus en plus recherchée par les étrangers. Ainsi, en 1872, on ne comptait en France que 10 000 étrangers naturalisés; aujourd'hui le recensement en relève 100 000. Une grande partie de ces naturalisés sont nés en France.

— L'administration de l'Asistance publique vient de publier, dans sa statistique, selon l'usage, des renseignements sur la population indigente de Paris. Ces renseignements portent sur le recensement opéré en 1886 et sont fort curieux au point de vue du nombre des indigents étrangers séjournant à Paris.

Sur 51 600 ménages inscrits au contrôle des bureaux de bienfaisance, on compte 2739 ménages d'étrangers, comprenant plus de 7000 personnes. Sur 100 chefs de ménage d'origine étrangère, 27,31 sont Allemands: les Anglais ne figurent dans cette statistique que pour 0,95; les Autrichiens pour 1,79, les Espagnols pour 1,06, les Hollandais pour 6,97, les Italiens pour 7,12, les Russes pour 3,36, les Suisses pour 5,44, les Roumains, Serbes et Bulgares pour 1,31.

Sur 1000 étrangers résidant à Paris, on compte 253 Belges, 168 Allemands, 71 Anglais, 29 Autrichiens, 21 Espagnols, 91 Hollandais, 125 Italiens, 42 Russes, 132 Suisses. (*Économiste Français.*)

Italie. — La Direction générale de la statistique à Rome vient de publier les tableaux de l'émigration italienne pendant l'année 1887. Nous croyons intéressant de résumer ces tableaux et d'en faire ressortir les chiffres principaux.

La statistique italienne établit deux grandes divisions : l'émigration proprement dite et l'émigration temporaire.

La première comprend les individus qui s'expatrient avec l'idée de se fixer pour un temps indéterminé dans les contrées étrangères ; la seconde comprend les individus qui quittent le pays à époques fixes pour chercher du travail au dehors et qui reviennent dès que ce travail est terminé.

En 1887, le nombre des émigrants proprement dits s'est élevé à 127 748 : en 1886, il n'avait été que de 85 355, soit une augmentation de 42 000 émigrants environ.

Les émigrants temporaires, qui avaient été de 82 747 en 1886, ont été de 87 917 en 1887.

Le nombre total des émigrés a donc été de 178 103.

Dans le chiffre de 127 748 figurent 91 935 hommes et 35 813 femmes, soit une proportion de 248 émigrants par 100 000 habitants. Dans le chiffre de l'émigration temporaire, 87 917, formant le total de l'émigration pour 1887, les hommes figurent pour 79 644 et les femmes pour 7823, soit une proportion de 308 émigrants par 100 000 habitants.

Les États-Unis d'Amérique ont reçu 256 émigrants italiens; 67 139 se sont dirigés vers la République Argentine, 40 000 sur le Brésil : au total sont allés 133 043 individus, sans compter ceux qu'on évalue au Chili, au Pérou et au Mexique. Enf

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à 39 574 le nombre des émigrés italiens qui se sont embarqués pour les diverses contrées de l'Amérique, dans les ports de Marseille, du Havre, de Bordeaux, d'Anvers et de Brême. (*Idem.*)

Grèce. — Le recensement de la Grèce n'a lieu que tous les dix ans. Le dernier date de 1879. La population du royaume, telle qu'il était alors, s'élevait à 1 680 000 habitants. Elle n'était que de 600 000 en 1830, de 950 000 en 1855, et de 1 600 000 en 1870. Depuis lors, la Grèce s'est enrichie de la Thessalie et d'une partie de l'Épire, dont la population était estimée à 300 000 habitants. C'est donc aujourd'hui pour le royaume 2 000 000 d'habitants, et sans doute plus, en dépit d'une tendance à l'émigration qui se manifeste depuis quelque temps, notamment en Laconie. Récemment un convoi de trente jeunes gens est parti pour New-York; d'autres vont suivre. La stagnation des affaires, le manque de terre et le champ limité de l'industrie suffisent partout à expliquer l'émigration. En Grèce, il faut que ces causes aient pris depuis deux ans une intensité considérable ou que les émigrants aient des besoins inconnus du reste de la nation. Peu d'hommes, en effet, ont moins de besoins que les Grecs.

On peut dire que, pris en masse, ils n'ont pas, sous ce rapport, leurs similaires en Europe. Leur civilisation est, à beaucoup d'égards, celle d'un autre âge. Leur sobriété est proverbiale. En toute une année, on ne rencontre pas un homme ivre. Ils boivent à toutes les sources, mais ils ne boivent que de l'eau claire. L'hospitalité cordiale et générale s'explique aussi par la modicité des besoins. Un Athénien jase au café pendant deux heures; il a pris une tasse de café qu'il a payée 1 ou 2 sous. La vie ne coûte rien. Le pain vaut 3 sous la livre; la viande, 10; le sel, 1; les pommes de terre, 2; le riz, 3; le vin, 6 sous le litre; l'huile, 9 sous.

Aussi les traitements, les honoraires, les salaires sont-ils plus bas que partout ailleurs. Un marin gagne, il est vrai, 4 fr. 50 par jour; un maçon, 4 fr. 60, et un charpentier 5 francs; mais ce sont là des artisans. L'ouvrier des champs gagne 3 francs et l'ouvrier des villes 3 fr. 50. Ces salaires sont payables en papier-monnaie, qui perd 25 pour 100. Et cette réduction des salaires ne correspond pas à une habileté moindre. Le Grec, au contraire, apprend tout avec une extraordinaire facilité : comme marin ou commerçant, il est sans rival.

Même phénomène pour les honoraires ou traitements des professions libérales, ou des situations politiques ou administratives. Les ministres reçoivent une somme dont se contenteraient à peine nos chefs de bureau : 800 francs par mois, plus une voiture aux frais de l'État. Les députés reçoivent 2000 francs par an, et 1500 francs en plus s'il y a double session. Le préfet d'Athènes a 5700 francs; le président de la Cour de cassation, 7200. Depuis 1846, les traitements n'ont pour ainsi dire pas varié.

	1846	1886
Ministre	9.600	9.600
Secrétaire général des ministères	4.800	5.760
Chef de division	3.600	4.800
Secrétaire de 1re classe	2.400	2.880
Président de la cour de cassation	6.000	7.200
Procureur à la cour de cassation	6.000	7.200
Conseiller	3.840	5.400
Président de la Cour d'appel	5.280	6.000
Conseiller	3.320	4.800
Président du tribunal, 1re instance	3.840	4.800
Juge —	2.260	3.600
Nomarque (Préfet)	4.800	5.760
Secrétaire de préfecture	2.400	2.880
Éparque (sous-préfet)	2.400	2.880
Professeur de l Université	3.600	5.400
— de collège	2.500	3.600

C'est sans doute la modicité de ces traitements qui a perpétué jusqu'à nos jours cet esprit d'égalité qui est véritablement l'apanage et la caractéristique de la Grèce. Le plus pauvre parle au plus riche, non seulement avec aisance, mais avec désinvolture. Lorsqu'un ministre passe dans la rue d'Hermès, se rendant au palais, l'épicier ou le barbier lui crie fort bien : « Hé, mon pauvre ami, que tu gouvernes mal ! » Le ministre répond : « On voit bien que tu ne tiens pas la queue de la poêle ». Ils ne font — à moins que tout soit bien changé depuis peu — d'exception que pour le roi et les familles des héros de l'Indépendance.

(*Idem.*)

— Le lac Copaïs est l'un des trois lacs qui forment comme une série d'échelons amenant leurs eaux jusqu'à près de deux milles du détroit d'Eubée. Le lac Copaïs est à environ 90 mètres au-dessus du niveau de la mer; le lac Hylicus à 46; le lac Paralimni à 35. Le lac Copaïs a une étendue relativement considérable, 29 000 hectares; le lac Hylicus, dont l'altitude est inférieure de 45 mètres, est, au contraire, peu de chose : ses eaux sont extrêmement profondes et il est entouré de rochers qui, presque de tous côtés, constituent, au-dessus du niveau normal de ses eaux, un barrage haut de 30 mètres, entre le lac Copaïs et lui, et entre lui et le lac Paralimni. Enfin les eaux de ce dernier sont séparées du détroit d'Eubée par un contre-fort de rochers. Du Copaïs à l'Hylicus on a déjà creusé un canal et foré entièrement un tunnel, dont l'ouverture reste obstruée provisoirement : tunnel qui conduira les eaux du grand lac d'amont dans le petit lac d'aval; ces eaux du Copaïs, masse énorme, élèveront le niveau de l'Hylicus jusqu'au-dessus des rochers qui l'enceignent du côté du lac Paralimni; puis de ce lac, dont le niveau montera également de plus de 20 mètres, un nouveau tunnel conduira les eaux à la mer. On avait songé à diriger les eaux non sur la mer,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais sur l'Attique. La dépense a fait reculer. Actuellement les travaux touchent à leur terme. C'est l'affaire de deux mois. La canalisation d'irrigation a été étudiée et sera entreprise par une Compagnie anglaise, laquelle disposera en outre d'une force de 12 000 chevaux. Ce beau travail fait grand honneur à nos ingénieurs. (*Idem.*)

ASIE.

Asie-Mineure. — Voici quelques renseignements intéressants que nous extrayons d'un rapport officiel du consul anglais, M. Jewett, sur le mouvement de colonisation allemande en Asie-Mineure. Ce mouvement a commencé à se dessiner en 1886. Au 31 décembre 1887, M. Jewett constate qu'il y a plusieurs centaines de familles allemandes installées à Amasia, ville située sur les bords de la rivière d'Iris à cent milles environ au nord-est de Sivas. Ce résultat est dû aux efforts persévérants du consul allemand de cette dernière ville. La plupart des colons sont des artisans et des hommes assez bornés. Ils sont employés dans des moulins ou aux travaux agricoles : plusieurs moulins pourvus d'un matériel venu d'Europe ont été installés à Amasia; cette industrie a pris rapidement un réel développement grâce aux chutes d'eau et à l'abondance des produits agricoles. Aussi annonce-t-on l'arrivée prochaine de colons dans diverses autres parties de l'Anatolie. (*Idem.*)

AFRIQUE

Madagascar. — Bonne nouvelle ! Les écoles françaises sont maintenant fréquentées par la jeunesse malgache au point de devenir insuffisantes et il y aurait un intérêt patriotique à faire de grands sacrifices pour la construction de nouvelles écoles et pour augmenter le nombre des maîtres. Il faut qu'on sache en France que l'influence anglaise à Madagascar est due surtout au grand nombre d'hommes qui ont fréquenté les écoles des méthodistes où l'instruction se borne à l'enseignement de chants religieux et à la lecture de la Bible.

M. Larrouy, qui visite fréquemment les écoles françaises, revient chaque fois plus enchanté des progrès que font les jeunes Malgaches dans l'étude de la langue française.

Pour nous, qui savons les difficultés et tout au moins le peu d'encouragement que le gouvernement malgache donnait à la vulgarisation de notre langue, il y a dans le fait de cette fréquentation extraordinaire de nos écoles un signe indéniable de sympathie pour la France et de confiance en elle. (*Temps.*)

— La situation de la rade de Diégo-Suarez est admirable au point de vue militaire et commercial. Au fond de la rade se trouve un isthme dont la moindre largeur est de 4 kilomètres et, de l'autre côté, deux autres ports excellents : la baie de Liverpool et la baie du Courrier, donnant sur le canal de Mozambique. Un tramway mettant en communication Diego et la baie de Liverpool ou celle du Courrier se ferait sans grosse difficulté, le col où il devrait passer étant d'accès facile; il permettrait aux maisons de commerce à cheval sur l'isthme et communiquant avec les deux mers, de diriger leurs marchandises sur le point le plus favorable; sans avoir à leur faire faire le tour de Madagascar par le sud, ou sans doubler le cap d'Ambre, opération difficile, même pour les vapeurs d'assez fortes dimensions, lorsque souffle la mousson du sud-est. L'avenir est aux goélettes fines et tenant bien le vent pour ce cabotage. Les boutres arabes et indiens y gagnent des millions, malgré leur navigation aléatoire : ne se trouvera-t-il pas un armateur français pour tenter la concurrence ?

Signalons aussi, parmi les travaux indispensables, l'établissement d'un phare à l'entrée des passes et d'un feu d'alignement sur l'île aux Aigrettes, dans l'intérieur de la rade.

Il faut admirer l'activité déployée dans l'établissement de notre nouvelle colonie. Voilà deux ans tout au plus que nous y avons pris pied et déjà les établissements civils et militaires peuvent faire envie à beaucoup de nos anciennes colonies : un vaste hôpital pouvant contenir 200 lits, avec un pavillon central en pierre de taille d'un admirable grès bleu dont est semé le plateau de Diégo; des casernes pour 1500 hommes, pavillons fer et brique du système Moisant; un hôtel du Gouvernement, fourni par le même constructeur et surélevé sur de hauts piliers de granit; un tramway de 15 kilomètres de longueur, reliant la ville aux forts avancés de Mahotsinsarive; un quai remplaçant la plage basse où les chaloupes s'échouaient devant l'établissement militaire; de belles rues plantées d'arbres et bordées de constructions en bois qui ne manquent ni de confort, ni d'élégance; une population civile de 5000 âmes, déjà groupée dans un endroit où l'on ne trouvait, il y a trois ans, que six cases de paille et une trentaine de Malgaches; la riche plaine d'Anamakhia, jadis grenier à riz de toute la partie nord de l'île, remise en culture et peuplée de 500 à 600 habitants créoles ou indigènes; les troupeaux de bœufs de la côte ouest et du cap d'Ambre commençant à fournir des chargements aux vapeurs de Bourbon et Maurice, voilà, certes, un spectacle rassurant pour ceux qui doutent encore si le Français n'a pas perdu ses facultés colonisatrices d'autrefois.

17447. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1451e LIVRAISON.

TEXTE.

A travers l'Alsace et la Lorraine, par M. Charles Grad, de l'Institut de France, député au Reichstag allemand. — 1888. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Marché de Barr, dessin de Lix, d'après nature.
Séchoir à houblon à Muttersholz, dessin de Lix, d'après nature.
Cueillette du houblon, dessin de Lix, d'après nature.
Préparation des nouilles, gravure de Hildibrand, d'après le tableau de M. Pabst.
La danse du coq (*Gullertanz*), dessin de Lix, d'après le tableau de M. G Brion.
Paysans de Kochersberg chantant le choral, dessin de Lix, d'après le tableau de M. G. Brion.
Fabrication des briquettes à Barr (*Lohkæsstreppler*), dessin de Lix, d'après nature.
Chanteur de complainte à Barr, dessin de Lix, d'après nature.
Puits de la Renaissance à Obernai, dessin de Barclay, d'après une photographie.
Place et église de Marmoutier, dessin de Barclay, d'après une photographie.

FAITS DIVERS

EUROPE.

France. — Le Mont-Blanc est une véritable mine de recherches scientifiques, bien loin d'être épuisée. On en a étudié la flore, la faune, la géologie, la météorologie. Observatoire magnifique, il a servi à des études sur la physique du globe, la marche des glaciers, la physiologie humaine, et il n'a pas encore dit son dernier mot, car la science se renouvelle au moins une fois par siècle.

Mes recherches de l'année dernière m'ont amené à faire de nouvelles études cette année (1887). Le Mont-Blanc a ceci de particulier que, terminé par un dôme de neige, on ne peut songer à y établir une construction durable; de plus, l'ascension étant très longue, on ne peut s'y arrêter que fort peu de temps; on comprend donc que la moindre étude sérieuse exige plusieurs ascensions. Je l'avais déjà gravi trois fois, dans le but d'étudier l'état de l'homme aux grandes altitudes; cette année, cinq nouvelles ascensions et un séjour au sommet m'ont permis de pousser ces études beaucoup plus loin.

Lorsqu'on aborde les grandes altitudes, on est quelquefois sujet à un malaise spécial, auquel on a donné le nom de mal de montagne. La plupart des lecteurs de l'*Annuaire* savent que ce mal, assez analogue au mal de mer, se manifeste par des nausées, des maux de tête, un sommeil invincible, et quelques autres symptômes moins importants, qui n'ont été observés qu'isolément. Le mal de montagne a été étudié par plusieurs savants; il a été souvent nié par des alpinistes endurcis, mais cependant on peut affirmer qu'il existe. Véritable protée, il est différent suivant les individus, selon les localités, les heures, les jours, l'altitude, la vitesse de la marche, etc. On peut même dire sans paradoxe qu'il est différent selon les siècles, car au siècle dernier, les guides de Saussure en ressentaient les effets au Buet, où aujourd'hui les voyageurs eux-mêmes n'en sont pas incommodés.

Les causes du mal de montagne sont encore peu connues, car elles sont souvent masquées par une fatigue extrême, qui est confondue avec le mal lui-même. On accuse ordinairement, et avec raison, la raréfaction de l'air, mais sans indiquer par quel moyen elle agit. Cette théorie a été développée avec plus de précision par Paul Bert, qui a fait des expériences concluantes dans l'air raréfié artificiellement.

Un autre savant, M. Lortet, a assigné une autre cause au mal de montagne : c'est la diminution de la température humaine dans les hauteurs. On sait que la température de l'homme se maintient dans les environs de 37 degrés; M. Lortet, dans deux excursions qu'il a faites au Mont-Blanc pour ces recherches, a constaté une diminution de température augmentant avec l'altitude, et atteignant 4 à 5 degrés au sommet du Mont-Blanc. Depuis, M. Forel, le glaciériste bien connu, a repris les mêmes recherches par un procédé un peu différent, et est arrivé à cette conclusion inattendue que la température du corps augmente lorsqu'on monte, au lieu de diminuer. En présence de ces conclusions opposées, de nouvelles expériences étaient nécessaires. Ce sont ces expériences que j'ai entre-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prises dans mes deux ascensions au Mont-Blanc de l'année dernière, et dans les cinq que j'ai faites cette année. Le détail de ces recherches ne serait pas ici à sa place, mais je puis donner les principales conclusions, avec la partie alpine et anecdotique des ascensions.

Il a été facile de constater que, comme l'a dit M. Forel, la température du corps monte pendant l'ascension, quelle que soit l'altitude. J'ai vu aussi que lorsqu'on ne marche plus le thermomètre baisse, mais où s'arrêtera-t-il? Descendra-t-il plus bas au Mont-Blanc qu'à Chamonix? On ne pouvait le savoir qu'en séjournant assez longtemps à une grande altitude : c'est ce qui m'a décidé à passer plusieurs jours au Mont-Blanc.

Un séjour prolongé à une telle altitude était-il possible? J'avoue que je me suis immédiatement répondu oui; j'ai le caractère ainsi fait qu'une chose me semble toujours possible lorsqu'elle est utile. D'ailleurs il y avait des précédents : Saussure, dans sa célèbre ascension au Mont-Blanc, a couché sous la tente au Grand-Plateau, à environ 3900 mètres d'altitude. Bravais, Martins et Lepileur sont demeurés quatre jours au même endroit. Enfin M. Tyndall a passé la nuit, avec neuf guides, au sommet même du Mont-Blanc. Il n'en fallait pas plus, il n'en fallait pas tant pour me décider.

Outre les thermomètres médicaux, je devais emporter divers instruments de physiologie, pour étudier la circulation du sang et la respiration. Connaissant les principes des sciences météorologiques, je résolus d'utiliser mon séjour à une altitude telle pour faire quelques expériences intéressantes, et, à force d'ajouter quelques éléments à mon programme, je finis par projeter une installation de trois jours, avec une cargaison d'instruments, au lieu d'une nuit avec un simple thermomètre.

Bien plus, j'emmenai un compagnon, M. F.-M. Richard, l'un des constructeurs de mes appareils météorologiques. Je lui avais parlé de mon expédition avec tant d'enthousiasme, que, quoique n'ayant jamais mis le pied sur un glacier, il m'offrit de m'accompagner pour régler ses instruments.

Voici le programme de mes expériences, qui a été suivi à peu près exactement : une série d'instruments enregistreurs, construits par M. Richard, thermomètre, baromètre, hygromètre, a été installée à Chamonix; une série semblable aux Grands-Mulets, et une troisième série au sommet au Mont-Blanc. Tous ces instruments sont restés en station pendant deux mois.

La nécessité de les remonter et de changer les papiers m'a obligé de faire l'ascension des Grands-Mulets tous les huit jours, et celle du Mont-Blanc tous les quinze jours.

Outre ces enregistreurs, j'emportais un certain nombre d'instruments à lecture directe, dans le but de faire des expériences simultanées au Mont-Blanc et à Chamonix pendant mon séjour au sommet. Le Mont-Blanc, dont l'ascension est assez facile, mais très fatigante et parfois dangereuse par le mauvais temps, est considéré à Chamonix comme une sorte de minotaure qui dévore de temps en temps quelques voyageurs, comme pour les punir de leur témérité. Les guides sur lesquels je comptais, Michel Savioz et Alphonse Payot, étaient tout disposés à m'être agréables; mais ils avaient pris des informations dans le pays, et, de tous côtés, on cherchait à les détourner de cette expédition, leur disant que nous ne reviendrions pas vivants, et que, si nous n'étions pas asphyxiés par le manque d'air, nous serions certainement gelés par le froid de la nuit.

On avait retrouvé les anciens guides de M. Tyndall, qui racontaient qu'après la nuit passée au sommet ils étaient tellement malades que, loin de songer à faire les expériences projetées, ils avaient dû descendre à grand'peine; M. Tyndall lui-même était, suivant sa propre expression, « incapable de penser ».

Ceux qui étaient revenus bien portants en apparence avaient contracté des maladies graves; d'ailleurs il serait impossible même de dresser la tente, car on n'a pas la force de travailler au sommet; nous ne pourrions faire ni café, ni thé, car on ne peut faire fondre la neige à cette hauteur, le feu ne chauffant pas assez. S'il survenait un orage pendant la nuit, nous serions perdus, la tente serait enlevée comme une plume ou frappée de la foudre, etc.

Je ne pouvais répondre à tout cela que par le mot « espoir ». Ce qu'on disait de M. Tyndall et de ses compagnons était vrai. L'étouffement qu'ils avaient ressenti provenait sans doute de l'air vicié accumulé dans la tente trop exactement fermée. Je pensais pouvoir éviter cet inconvénient en laissant la tente entr'ouverte; mais alors quel serait le froid? Que dire de la solidité de la tente ou d'un orage possible?

Pour triompher des hésitations des guides, je pris le meilleur parti; je résolus de faire une ascension préparatoire, pour placer les enregistreurs. Je montrerais alors qu'on peut chauffer de l'eau au sommet, et qu'un abri peut résister au vent et n'être pas frappé par la foudre.

Si je parvenais à prouver qu'une partie des objections était mal fondée, on ne penserait plus aux autres; c'est ce qui arriva....

Bref, nous passâmes trois nuits et quatre jours sur le sommet du Mont-Blanc. Voici comment s'écoula notre première nuit.... Nous nous installons alors pour la nuit. J'ai emporté mon sac en peau d'agneau et cinq plaids, mais il en aurait fallu au moins deux de plus pour ne pas avoir froid. Heureusement, nous avons tous des chaussons qui nous garantissent du froid aux pieds. Les pains, déjà gelés, les sacs nous servent d'oreillers; nous sommes serrés comme des harengs; j'ai les pieds dans la batterie de cuisine, qui produit un bruit de ferraille au moindre mouvement. Les boîtes de conserves sont rangées tout autour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la tente, les chaussures sont suspendues à une corde tendue au plafond, en compagnie des lunettes, des guêtres, des lanternes, etc.... Dans cette tente étroite on peut se demander si on campe réellement au Mont-Blanc. Au dehors on entend un mugissement continu, tel que celui d'une mer démontée se brisant sur le rivage.

C'est l'océan aérien qui est en mouvement. Un vent furieux secoue la toile de la tente, qui se tend comme un voile de navire. Les cordes chantent comme une harpe éoliene. J'ai laissé à la porte de la tente une petite ouverture, pour ne pas manquer d'air, et je me suis couché de ce côté, pour être plus sûr que l'idée d'éviter le froid ne la fera pas fermer : l'air nous est utile avant tout. Sur l'avis de M. Richard, nous plaçons à terre une lanterne allumée, dont l'extinction nous indiquerait l'accumulation de l'acide carbonique. Réchauffés par tous ces préparatifs nous nous endormons vers huit heures du soir, non sans une vague inquiétude....

Notre sommeil est loin d'être profond; la neige est un dur matelas, et la température se refroidit de plus en plus; aussi la nuit nous semble longue, et nous attendons le jour avec impatience. Nous avons tous eu froid, mais, quoique n'étant couvert que d'un manteau et de mon sac en peau d'agneau, je n'ai pas grelotté autant que mes compagnons, dont les plaids ne conservaient pas suffisamment la chaleur.

Je m'éveille définitivement à quatre heures du matin :

« Qui est mort? dis-je en riant.

— Personne, répondirent trois voix joyeuses.

— On voudrait passer beaucoup de nuits comme celle-là, s'écrie Payot, qui avait grelotté toute la nuit; c'est égal il fait tout de même rudement froid ici. »

Le thermomètre marque dans la tente 6 degrés au-dessous de zéro; malgré cela la température du corps, mesurée sur moi, est au-dessus de la normale. Nous avons tous mal à la tête.

Voici les déductions les plus saillantes qu'on peut, il me semble, tirer de l'ensemble de mes expériences physiologiques :

La température du corps n'est pas inférieure au Mont-Blanc à ce qu'elle est dans la plaine. Elle peut s'abaisser d'un degré lorsqu'on est exposé au froid, comme elle s'abaisserait si on sortait en hiver sans paletot; mais elle est aussi élevée lorsqu'on est bien couvert. Ce n'est donc pas à l'abaissement de la temrature du corps qu'on peut attribuer le mal de montagne, mais bien, comme l'a indiqué Paul Bert, à une imparfaite oxygénation du sang. Un litre d'air ne contient, au sommet du Mont-Blanc, que la moitié environ du poids d'oxygène qu'il contiendrait au niveau de la mer; on comprend que cet air est moins « nourrissant ».

Ce dernier fait est bien connu; mais ce qu'on ignorait jusqu'ici, c'est le rôle des poumons dans la respiration sur les hautes montagnes; j'ai pu l'étudier assez complètement à l'aide d'un spiromètre de précision qui m'a donné d'excellents résultats.

Le séjour que j'ai fait au sommet du Mont-Blanc, en dehors des documents scientifiques que j'en ai rapportés, montre qu'on peut vivre à cette altitude et s'y acclimater, même avec une installation rudimentaire. Si on avait une cabane en bois, avec un fourneau, des matelas et des couvertures, on pourrait certainement s'y livrer aux recherches scientifiques aussi facilement que dans la plaine.

Une telle installation, à 4500 mètres de haut, sur les derniers rochers, rendrait de grands services à la science, en même temps qu'elle faciliterait les ascensions des touristes et pourrait servir de refuge en cas de mauvais temps.

J'ai l'espoir que cette idée pourra être réalisée avant peu d'années, et qu'elle nous permettra de porter de nouveau à ces hauteurs le drapeau de la science française.

(J. Vallot : *Annuaire du Club alpin.*)

— Les terrains qui doivent de préférence être couverts d'une végétation forestière sont les versants des vallées tournées vers la partie de l'horizon d'où viennent habituellement les pluies. Dans chaque cas particulier, on aura soin de déterminer d'abord la part qui revient à chaque affluent dans les crues du cours d'eau principal, car il n'est pas toujours avantageux de retarder la crue d'une rivière. Les eaux de pluie tombées à peu près simultanément sur toute la surface d'un grand bassin mettent, suivant les circonstances géographiques, des temps très différents pour s'écouler jusqu'à la mer. Ainsi les crues de la Loire passent au Bec d'Allier vingt-quatre heures avant celles de l'Allier. Les crues du Cher et de la Vienne précèdent toujours celles de la Loire aux environs de Tours. Dès lors, si on se hâtait d'appliquer au bassin du Cher des mesures propres à retarder les crues de cette rivière, sans faire la même chose pour le bassin de la haute Loire, il arriverait que deux crues passeraient simultanément à Tours en produisant une inondation désastreuse. Cette observation montre jusqu'à quel point sont délicates toutes les questions qui se rattachent aux inondations, et par suite, à la restauration des montagnes.

(Fabien Bénardeau : *Annuaire du Club alpin.*)

17447. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1452e LIVRAISON.

TEXTE.

A travers l'Alsace et la Lorraine, par M. Charles Grad, de l'Institut de France, député au Reichstag allemand. — 1888. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Château de Saverne, dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de M. Merckling.
Vue de Saverne, dessin de Slom, d'après une photographie de M. Merckling.
Vieilles maisons de Saverne, gravure de Meunier, d'après une photographie de M. Merckling.
Ruines du château d'Ochsenstein, dessin de Lix, d'après M. Rothmuller.
Graufthal, dessin de Taylor, d'après une photographie.
Forêt de Graufthal, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Hüffel.
Carte de la Basse-Alsace.
Église de Niederhasslach, dessin de Barclay, d'après une photographie.
Tir d'Artillerie de Hagenau, dessin de Lix, d'après des photographies de M. Hüffel.
Fort de Litchtenberg, gravure de Kohl, d'après une photographie de M. Merckling.

FAITS DIVERS

AFRIQUE

Algérie. — L'Arabe enfouit le numéraire au fur et à mesure qu'il le reçoit. Personne n'ignore que des sommes énormes ont été détournées ainsi de la circulation et se sont entièrement perdues pour le commerce depuis 1830.

En voici un exemple : les 35 millions en monnaie du pays trouvés à la Casba après la prise d'Alger (sans préjudice de 15 millions environ en autres monnaies) et employés à payer l'armée ne durèrent que deux ans environ.

Ils avaient été absorbés par les indigènes, et dès lors peu de ces pièces, *aucune peut-être*, n'ont été remises en circulation par les Arabes dans leurs rapports avec nous.

(Docteur Bonnafoux : *Pérégrinations en Algérie.*)

— De nombreux auteurs se sont occupés des dolmens et des sépultures mégalithiques d'Algérie.

Certains d'entre eux se sont contentés de décrire et de reproduire par le dessin, avec une scrupuleuse exactitude, soit les tombeaux eux-mêmes, soit encore les objets, ossements, poteries, métaux, qui en ont été exhumés.

D'autres, allant plus loin, ont formulé sur l'origine de ces monuments des hypothèses plus ou moins vraisemblables.

Cependant tout n'a pas été dit et la question reste posée.

C'est pourquoi je crois devoir appeler l'attention des archéologues sur un fait dont aucun auteur n'a tenu compte, bien qu'il paraisse contenir des données utiles pour l'étude de cet intéressant problème.

Ce fait c'est, qu'en dépit du Coran et des pratiques de l'Islamisme, le mode des sépultures à dolmens ou sépultures mégalithiques s'est perpétué dans certains pays, notamment dans la contrée des Ouled-Hannech, où il se pratique encore actuellement, du moins dans ses dispositions essentielles.

La région montagneuse, et généralement boisée, fermant au nord le bassin du Hodna se compose de deux massifs principaux qui se pénètrent et se confondent, pour ainsi dire, mais dont les extrémités opposées sont nettement distinguées à l'est et à l'ouest, l'une sous le nom de Djebel Nechar, l'autre sous celui de Djébel Maadid. Les versants méridionaux de ces montagnes se répartissent en deux territoires : le territoire des Ouled-Hannech sur les pentes du Djébel Néchar, et le territoire des Maadid, occupant les montagnes de ce nom.

Dans l'un et l'autre on rencontre, parmi les vestiges laissés par les populations qui ont anciennement habité le pays, de nombreux tombeaux mégalithiques plus ou moins bien conservés. Ceux des Maadid ont été signalés et décrits par le commandant Payen et par M. le capitaine de Boysson.

Le Djebel Néchar ne s'appelle ainsi que pour les habitants de la plaine, aux yeux desquels le massif apparaît dans son unité ; ceux qui en habitent les versants ne paraissent connaître et n'emploient que les noms particuliers à chaque croupe, sommet, contrefort ou vallée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il se compose d'une chaîne principale orientée de l'ouest à l'est et de plusieurs contreforts dirigés au nord, à l'est et au sud. Les sommets de la chaîne principale se dressent à des altitudes variant entre 1740 et 1860 mètres et dominent d'environ 800 mètres les plaines d'alentour. Les contreforts s'abaissent en s'éloignant; ceux du sud aboutissent à une seconde chaîne parallèle à la première, mais beaucoup moins élevée; ce chaînon, bordure naturelle de la plaine du Hodna, est connu par les indigènes sous le nom de Nadara.

Dans l'intervalle de la chaîne principale au chaînon, les contreforts présentent un certain nombre de ressauts étagés, plus ou moins saillants, régulièrement espacés, et qui, se correspondant d'un contrefort à l'autre, déterminent une série d'alignements que les eaux ont, de distance en distance, profondément coupés.

Les cours d'eau se dirigent en effet vers le sud en creusant leur lit dans des roches alternativement friables et résistantes où leur passage se trouve tantôt élargi et tantôt resserré, puis débouchent dans la plaine après avoir traversé le chaînon du Nadara. Le parcours de chaque ruisseau, de chaque torrent, présente ainsi une suite alternative de cuvettes et de défilés....

La végétation est très diverse, soit comme espèces, soit comme vigueur. Les sommets sont généralement dénudés; les versants dont la pente n'est pas trop forte sont couverts de forêts plus ou moins fournies.... On voit quelques jolis cèdres sur l'extrémité orientale de la grande arête du Djebel Néchar. Plus bas, dans le fond des hautes vallées, on rencontre de belles forêts peuplées d'érables et de très grands chênes, mais les côtes méridionales et le Nadara n'offrent qu'une maigre végétation consistant en chênes rabougris, en pistachiers, en térébinthes, en genévriers et en quelques pins d'Alep.

Le fond des cuvettes, une bordure le long de chaque cours d'eau et quelques enclaves en forêt sont tout le terrain dont les habitants peuvent disposer pour leurs cultures. Les irrigations, que ces agriculteurs continuent quelquefois jusqu'en été, leur permettent d'en tirer un bon parti : ils font des légumes et des céréales en quantité suffisante pour leur usage. Ils ont aussi des arbres fruitiers sur lesquels grimpent parfois des pieds de vigne.

Mais la principale ressource du pays est l'élève du bétail; on voit chez eux des bœufs, des moutons et de trop nombreux troupeaux de chèvres.

Les Ouled-Hanech, comme la plupart des populations indigènes de l'Algérie, appartiennent à une race provenant du mélange d'éléments divers. A côté du Berbère aux yeux bleus, au teint clair, à la barbe et aux cheveux blonds ou rouge-clair, on voit des individus ayant au moins quelques-uns des traits qui caractérisent les races orientales, notamment la race sémitique.

Ce qu'il importe de bien remarquer, c'est que les croisements n'ont pas dû être ici ce qu'ils sont généralement ailleurs, c'est-à-dire le résultat d'une ou de plusieurs invasions successives. Ce pays, fermé, pauvre, a toujours été un lieu de refuge plutôt que de véritable établissement. Une invasion aurait été difficile et, de plus, sans objet. Cette contrée n'a vraisemblablement jamais été envahie, mais seulement colonisée à différentes reprises par des groupes peu nombreux qui, chassés des plaines par l'invasion ou la famine, venaient s'y installer à côté d'un noyau de population sédentaire persistant.

Pour se faire une idée des circonstances dans lesquelles certaines fluctuations ont pu se produire chez les populations montagnardes du Djebel Néchar, on n'a qu'à observer ce qui s'y passe de nos jours.

La vallée de l'Oued-el-Karza et celle de l'Oued-Bitam, sur lesquelles s'étend le territoire des Oued-Hannech, étaient, il y a quelques années, beaucoup moins peuplées qu'elles ne le sont aujourd'hui; les broussailles couvraient des espaces qui avaient été autrefois cultivés; les forêts, touffues et compactes, étaient infestées de sangliers et de fauves, lions et panthères, qui en rendaient le voisinage dangereux. La sécheresse persistante de la période que nous venons de traverser a eu un double effet; en même temps qu'elle stérilisait les plaines du Hodna, elle éclaircissait les forêts de la région montagneuse, forêts qui, d'impénétrables, sont devenues partout accessibles, et des familles, qui ne trouvaient plus à vivre dans le Sud, sont venues une à une s'installer dans les parties inoccupées de ces vallées.

Vienne maintenant une période humide, et l'on verra se produire les effets inverses : les habitants les plus mal lotis s'empresseront de quitter le climat froid et brumeux des montagnes pour gagner les plaines du Hodna, ensoleillées et fertiles.

Ces mouvements de flux et de reflux, qui, plusieurs fois renouvelés, finissent par mélanger les races comme le ferait une invasion, n'en ont cependant pas les autres effets. Là où il pénètre, l'envahisseur transforme tout ce qu'il ne détruit pas. L'immigrant isolé et nécessiteux se conduit bien différemment; heureux de n'être point repoussé, au lieu de chercher à réformer ce qu'il trouve établi dans son pays d'adoption, il subit lui-même une transformation que l'influence du milieu rend à la longue inévitable.

La population actuelle occupe, près des cours d'eau, les emplacements des anciennes stations; elle habite des gourbis que les maçons du lieu bâtissent en remettant en œuvre des matériaux qui ont autrefois servi. La plupart des familles quittent les gourbis en été, et, emmenant leurs troupeaux, vont planter leurs tentes sur le lieu de leurs pâturages ou de leurs moissons. Mais, aux premiers froids, elles s'empressent de regagner leurs rustiques demeures, auxquelles elles paraissent très attachées.

En dehors des ruines de la Kalaa des Béni-Hammad, qui méritent une mention particulière, on ne trouve

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans les montagnes des Maadid et des Ouled-Hannech d'autres vestiges que ceux provenant d'une civilisation purement indigène. Ce pays ayant été l'un des refuges inviolés de l'indépendance, des traditions et des mœurs nationales, à ce titre il lui appartenait de devenir le berceau de l'une des plus brillantes parmi les souverainetés berbères.

C'est, en effet, dans les Maadid, au cœur même de cette région tourmentée et sauvage, que les princes hammadites bâtirent la Kalaa qui porte encore leur nom — Kalaa qui, après avoir été leur première capitale resta longtemps leur résidence préférée.

Les ruines de la Kalaa, semblent plutôt être les restes de quelque établissement romain que celles de constructions berbères. Il n'y a pas lieu de s'en étonner car il paraît vraisemblable que Hammad et ses successeurs En Nacer, et El-Mansour, qui furent, d'après le témoignage de l'histoire, des princes éclairés aimant la civilisation et les arts, eurent recours, pour la construction de leurs forteresses et de leurs palais, à des ouvriers habiles venus de Kairouan, l'ancienne métropole, ou de Bougie, leur seconde capitale, et peut-être de l'Italie, envoyés par le pape Grégoire VII, qui eut avec ces princes les meilleures relations.

Bien que très nombreuses chez les Ouled-Hannech, les ruines de l'époque hammadite ne consistent qu'en murs écroulés, restes de quelques postes d'observation ou de défense, mais le plus souvent débris d'habitations.

Ces restes ne contiennent aucune trace de chaux; le mortier était fait avec une terre blanche marneuse ou avec de la terre ordinaire prise sur place. Les moellons sont, selon le cas, ou des blocs arrachés aux rochers du voisinage, ou de gros cailloux provenant du lit de quelque torrent. Les habitations étaient disposées à peu près comme on les dispose encore aujourd'hui dans le pays. Mais elles paraissent avoir été plus solidement construites, les matériaux en sont plus volumineux, les murs plus épais et les dimensions généralement plus grandes....

Les sépultures des Ouled-Hannech se composent actuellement des mêmes éléments, présentent les mêmes caractères essentiels que les sépultures anciennes dites mégalitiques du même pays. Aujourd'hui, comme autrefois, ces sépultures comportent chambre funéraire, pavage, enceinte de protection, poteries, dolmen, et le tout, comme autrefois, en matériaux bruts. La manière ancienne et la manière nouvelle, de facture identique, appartiennent à un mode unique qui s'est conservé dans sa forme et dans son style malgré des écarts de disposition imposés par le temps et devenus nécessaires à la suite de certains événements.

Le principal de ces écarts, on pourrait dire le seul, puisque toutes les différences de détail en dérivent, est le déplacement de la chambre funéraire; elle était extérieure au sol, elle est devenue une fosse.

Ce déplacement, qui date évidemment de l'introduction de l'islamisme, a été depuis sanctionné par les règlements de police générale intéressant la salubrité publique.

Le jour ou les indigènes ont pu préserver de la profanation les restes mortels de leurs défunts en les confiant à la terre, ils n'ont plus eu à réunir de grosses et pesantes pierres pour en composer des chambres funéraires inviolables. Les chambres funéraires extérieures, pas plus que le pavage sur lequel elles étaient édifiées, n'ont plus aujourd'hui leurs raisons d'être, et si les Hannech les pratiquent encore, ce n'est pas dans un but d'utilité, mais pour suivre une tradition dont l'origine se perd dans un passé lointain et dont le dernier trait ne disparaîtra peut-être qu'avec la race elle-même.

(A. Goyt : *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique du département de Constantine.*)

— Renault, sur la limite de la province d'Oran et de celle d'Alger, date de treize ans à peine.

Perdu dans les montagnes du Dahra, qui séparent la mer de la plaine du Chélif, ce bourg est habité par des colons venus, quelques-uns d'Alsace, les autres de la Lozère, du Gard et de l'Ariège.

Les commencements furent rudes.

Le terrain était couvert d'épines et de palmiers-nains, longs et difficiles à déraciner. Il fallut défricher, puis ensemencer.

On disposait de maigres ressources. Seuls, les Alsaciens, soutenus par la Société que présidait M. d'Haussonville, trouvèrent des maisons petites, mais solidement bâties et suffisantes pour les abriter. Ils avaient reçu, en outre, des semences et des instruments de labour. De plus, les adultes touchaient un franc par jour et les enfants cinquante centimes.

Quant aux Méridionaux, ils n'avaient guère que leurs bras, l'amour du travail et la volonté de réussir.

Et ils ont réussi, et beaucoup mieux que les Alsaciens. A force de patience, d'énergie, de privations, ils ont transformé ces collines naguère incultes en une véritable oasis.

Ils ont compris de bonne heure que la culture des céréales ne répondrait jamais à leurs besoins. Il suffit d'une sécheresse — et les années de sécheresse sont fréquentes en Algérie — pour empêcher toute récolte.

Ils se sont donc mis à planter la vigne. Le résultat a dépassé leurs espérances.

Aujourd'hui toutes les terres qui entourent Renault sont couvertes de magnifiques vignobles dont l'étendue va croissant d'année en année. Le vin, de qualité supérieure, a bien vite acquis dans tous les environs une réputation méritée. (Jean Bessières.)

17447. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1453e LIVRAISON.

TEXTE.

A travers l'Alsace et la Lorraine, par M. Charles Grad, de l'Institut de France, député au Reichstag allemand. — 1888. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

La fontaine de Sainte-Odile, dessin de Lix, d'après nature.
Une religieuse, gravure de Thiriat, d'après un tableau de M. Henner.
Les pèlerins de Sainte-Odile, dessin de Lix, d'après son tableau exposé au Salon de 1888.
La chapelle des Anges à Sainte-Odile, dessin de Lix, d'après nature.
Le mur païen de Sainte-Odile, dessin de Barclay, d'après un croquis de M. Touchemolin.
Champ de bataille de Wœrth, dessin de Slom, d'après une photographie.
Costume de la Basse-Alsace, dessin de Lix, d'après nature.
Costume de la Basse-Alsace, dessin de Lix, d'après nature.
Wissembourg, dessin de Barclay, d'après une photographie.
Lauterbourg, dessin de Lix, d'après une photographie.
La charge des cuirassiers à Morsbronn, gravure de Barbant, d'après le tableau de Detaille du musée de Mulhouse.
Pour prendre congé : l'auteur, gravure de Thiriat, d'après une photographie de M. Meyer.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU NORD.

Puissance du Canada. — Le rapport du Département des affaires des Sauvages, à Ottawa, nous entretient d'Indiens qui sont propriétaires de fort jolis noms. Par exemple :

Croupion-de-faisan, L'Homme-qui-a-pris-l'habit, Étoile-du-jour, Pas-de-chef, Bœuf-boueux, Tête-de-bourreau, Patte-d'ours, Hache-du-Nord, Plume-jaune, Tête-de-fer, Étoile-du-jour, Peau-d'Hermine, Le-joueur, Oiseau-de-fer, Petit-Soldat, Estomac-de-chien, Renard-boiteux, je-l'entends-qui-appelle, Rocher-du-Tonnerre, Secoue-l'arbre, Elle-a-apporté-la-liqueur, Ploie-le-bois, N'est-pas-un-jeune-homme, Court-avec-un-autre, Porte-la-bouilloire, Celui-qui-dit, Œil-cassé, Debout-sur-la-pierre, Pied-de-castor, Veau-en-démence, Robe-d'aigle, Queue-de-Renard, Rude-crinière, Tête-de-belette, Pas-bon, Lent-à-monter-la-côte, Queue-sans-poil, Plusieurs-robes-à-l'envers, Enfilade-de-viandes, Prêt-à-y-entrer, Poignardé-le-dernier, Ne-s'assied-pas, Coupe-nez, Chef-soleil, Beaucoup-bon, Toupet-d'ours, Langue-rôtie, Elle-est-venue, Dos-gras, Femme-lapin, Homme-chanceux, Foin-d'odeur. (*Journaux canadiens.*)

— Le rapport du Département des Sauvages, qui vient d'être distribué, constate qu'il y a actuellement dans le Dominion 121 499 Sauvages répartis comme suit :

Ontario	17 479
Québec	11 867
Nouvelle-Écosse	2 170
Nouveau-Brunswick	1 566
Ile du Prince-Édouard	321
Manitoba et Territoires du Nord-Ouest	23 811
District de la rivière à la Paix	2 038
District d'Athabaska	8 000
District du Mckensie	7 000
Terre de Rupert ou Nord-Est	4 016
Labrador	1 000
Côte Arctique	4 000
Colombie Britannique	38 222

S'il faut en croire le rapport, les Sauvages du Nord-Ouest restent dans un état de civilisation à peu près stationnaire.

— Le nombre des « réserves » taillées dans l'immensité du Canada pour recevoir les tribus et fractions de tribus indiennes de la Puissance est présentement de 1147.

— Il ne sera pas sans intérêt, dit la *Presse de Montréal*, de rappeler au sujet de l'Iroquois Jacobs, comment s'administrait autrefois la justice criminelle dans les tribus iroquoises-huronnes, dont faisaient partie les ancêtres du prisonnier. De tous ceux qui suivent attentivement le procès actuel, bien peu savent au juste ce qui aurait été fait à l'accusé actuel dans les mêmes circonstances, mais deux cents ans plus tôt.

Voici, d'après les historiens, quelle était la coutume.

« L'absence de tribunaux dit Garneau, laissait à cha-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cun le soin de venger ses injures. Si le sang avait été versé, l'ombre de la victime ne pouvait être apaisée que par des représailles ou un dédommagement proportionné à la renommée du mort. Un parent, un ami se chargeait de ce devoir sacré. Il traversait des contrées entières, souffrait la faim et la soif, endurait toutes les fatigues pour satisfaire l'ombre sanglante qui demandait vengeance.

« La tribu n'intervenait que quand le crime lui avait porté directement un préjudice grave; alors le coupable, livré à la vindicte publique, périssait sous les coups de la multitude. »

Écoutons maintenant Charleroix :

« Mais qu'un Sauvage en tue un autre de sa cabane, s'il était ivre, et souvent fait-on semblant de l'être, quand on veut faire de semblables coups, on se contente de plaindre et de pleurer le mort; c'est un malheur, dit-on; le meurtrier ne savait pas ce qu'il faisait.

« S'il était de sang-froid, on suppose aisément qu'il avait de bonnes raisons pour en venir à cette extrémité. S'il est évident qu'il n'en avait point, c'est à ceux de sa cabane, comme les seuls intéressés, à le châtier; ils peuvent le faire mourir, mais ils le font rarement et, s'ils le font, c'est sans aucune forme de justice; de sorte que sa mort a moins l'air d'une punition légitime que d'une vengeance d'un particulier; quelquefois, un chef sera bien aise de profiter de l'occasion pour se défaire d'un mauvais sujet.

« Un assassinat qui intéresserait plusieurs cabanes, aurait cependant toujours des suites fâcheuses. Souvent il n'en faut pas davantage pour mettre en combustion toute une bourgade et même toute une nation. Parfois, alors, le coupable est livré aux parents du mort qui en font ce qu'ils veulent. »

Voici l'un des supplices infligés au meurtrier en certaines circonstances :

« Ils étendaient le corps mort sur des perches, au haut d'une cabane, et le meurtrier était obligé de se tenir plusieurs jours de suite immédiatement au-dessous et de recevoir tout ce qui découlait de ce cadavre, non seulement sur soi, mais encore sur son manger, qu'on mettait auprès de lui, à moins que par un présent considérable fait à la cabane du défunt, il n'obtint de garantir ses vivres de ce poison. »

— Le Rapport du Ministre de la Marine nous apprend que le tonnage de la Puissance se chiffrait comme suit le 31 décembre 1887 :

	Nombre de navires.	Tonnage.
N.-Brunswick	1 027	255 126
Nouvelle-Écosse	2 845	498 878
Québec	1 586	189 064
Ontario	1 275	139 548
Ile du Prince-Édouard.	225	29 031
Colombie Anglaise	149	12 789
Manitoba	71	5 811
Total.	7 178	1 130 247

Parmi ces bâtiments, on compte 1240 vapeurs, qui se décomposent de la façon suivante :

	Nombre de navires à vapeur.	Tonnage.
Nouveau-Brunswick	80	9 841
Nouvelle-Écosse.	84	7 727
Québec.	319	56 516
Ontario.	610	81 724
Ile du Prince-Édouard	14	3 114
Colombie Britannique	90	14 421
Manitoba	42	4 846

— Le relevé ci-après permet de constater le mouvement annuel, quant au nombre des bâtiments, depuis l'année 1873 :

	Navires.	Tonnage.
1873.	6 783	1 073 718
1874.	6 930	1 158 368
1875.	6 952	1 205 565
1876.	7 192	1 260 898
1877.	7 362	1 310 468
1878.	7 469	1 383 015
1879.	7 471	1 332 094
1880.	7 377	1 311 218
1881.	7 394	1 310 886
1882.	7 312	1 260 777
1883.	7 374	1 276 440
1884.	7 254	1 253 747
1885.	7 315	1 231 856
1886.	2 294	1 217 766
1887.	7 178	1 130 247

Les mêmes chiffres, appliqués à la province de Québec, qui nous intéresse plus particulièrement, se décomposent comme suit :

	Navires.	Tonnage.
1873	1 841	214 043
1874	1 837	218 946
1875	1 831	222 965
1876	1 902	228 502
1877	1 951	248 399
1878	1 676	248 349
1879	1 975	246 025
1880	1 889	233 341
1881	1 830	224 936
1882	1 754	215 804
1883	1 739	216 577
1884	1 628	202 842
1885	1 631	203 635
1886	1 650	232 556
1887	1 586	189 064

Il est nécessaire, pour bien comprendre ces chiffres, de rapprocher du nombre total des bâtiments enregistrés, le nombre et le tonnage des nouveaux bâtiments construits chaque année.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bâtiments nouveaux enregistrés.

	Navires.	Tonnage.
1874	496	190 756
1875	480	151 012
1876	420	130 901
1877	432	120 928
1878	340	101 506
1879	265	74 227
1880	271	65 441
1881	336	74 060
1882	289	61 142
1883	374	74 090
1884	387	72 411
1885	240	43 179
1886	229	32 207
1887	223	22 516

Sur ce nombre des bâtiments nouveaux, la part de la province de Québec est la suivante :

	Navires.	Tonnage.
1874	73	20 796
1875	102	22 825
1876	194	17 800
1877	62	19 253
1878	46	10 870
1879	29	7 421
1880	33	8 219
1881	56	5 673
1882	26	6 785
1883	42	6 594
1884	32	3 815
1885	29	4 556
1886	27	2 683
1887	28	2 888

Il est facile de constater une diminution dans le nombre total des bâtiments, et une diminution plus considérable encore dans le nombre des bâtiments nouveaux.

Pour ce qui est du nombre total des bâtiments canadiens, la diminution suit, d'année en année, un cours régulier depuis 1878, où nous relevons un tonnage de 1 383 015, jusqu'à 1887, où le chiffre n'est plus que de 1 130 247. La même proportion existe pour la province de Québec.

Quant à la construction des bâtiments nouveaux, elle diminue régulièrement, depuis l'année où elle a commencé à être constatée d'une façon officielle. Elle comprenait en 1874, 190 756 tonnes; elle n'en comprend plus aujourd'hui que 22 000, c'est-à-dire qu'elle a diminué dans la proportion de 9 à 1; et cette diminution se constate dans la province de Québec pour une part proportionnelle au chiffre total. Le tonnage des nouveaux navires construits, qui était de 20 796 tonnes en 1874, tombe en 1887 à 2888 tonnes (environ un septième du chiffre de 1874).

Cette diminution de la construction, qui n'est malheureusement que trop connue et qui a porté à Québec un coup si sensible, tient, pour la plus grande partie, à la suppression des navires en bois.

Quant au chiffre total des bâtiments canadiens et à leur tonnage, il est permis de croire que la multiplication des chemins de fer, qui tend à diminuer le nombre des transports par eau, a joué un rôle dans leur état stationnaire, sinon décroissant.

Terminons en donnant par provinces le nombre des nouveaux bâtiments enregistrées en 1887 :

	Navires.	Tonnage.
Nouveau-Brunswick. . .	18	2 209
Nouvelle-Écosse	87	12 310
Québec	28	2 888
Ontario	66	2 993
Ile du Prince-Édouard. .	7	601
Colombie Britannique. .	9	376
Manitoba	8	439
TOTAUX	223	22 516

— La pêche donnant de mauvais résultats, un certain nombre de familles acadiennes et canadiennes du littoral du Labrador se fixent, cette automne, dans le comté de Beauce, sur le canton de Metgermette, où le gouvernement de Québec a fondé en 1887 une colonie pour les Labradoriens fuyant le Labrador.

— On vante universellement les « Mille-Isles » entre lesquelles passe le flot pur du Saint-Laurent après la sortie du lac Ontario.

On peut se demander si les « Deux-Cents-Isles » du Saguenay, ne sont pas plus belles encore à la sortie du lac Saint-Jean, qui se déverse par les deux branches appelées la Grande et la Petite-Décharge.

La Grande-Décharge a plus de 1500, près de 2000 mètres de largeur; elle passe infiniment brisée, dans des milliers de canaux, entre des îlettes charmantes « corbeilles de feuillage qui se reflètent dans l'onde unie, mais rapide. Les flots succèdent aux flots qui s'enfuient, poussés vers de nouveaux rivages. Les îles sont couvertes d'une sauvage végétation; elles sont pleines de fraîcheur. Paysage merveilleux, presque idéal. »

Là, près de la rive nord de ce grand Saguenay, est le village français de Mistouk, c'est-à-dire Grand-Pin. En 1883 le lieu était désert. Il y aujourd'hui sur ces jeunes terres cinquante familles canadiennes faisant ensemble deux cent quatre-vingts personnes.

(Ernest GAGNON : *Revue Canadienne.*)

17447. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1454e LIVRAISON.

TEXTE

Voyage à travers les llanos du Caura, par M. Chaffanjon, chargé d'une mission scientifique par M. le Ministre de l'instruction publique. — Toutes les photographies et tous les croquis ont été faits par le voyageur. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES

Le départ du bateau, dessin de Riou, d'après une photographie.
Hancho près de Bari, dessin de Riou, d'après une photographie.
Le caïman frappe l'embarcation avec une telle violence que nous chavirons, dessin de Riou, d'après un croquis.
Case et Indiens de Kamurica, dessin de Riou, d'après une photographie.
Caïcara, dessin de Riou, d'après une photographie.
L'Orénoque à Caïcara, dessin de Riou, d'après une photographie.
Carte-croquis du cours de l'Orénoque, de Bolivar au rio Meta.
Oasis de palmiers moriches, dessin de Riou, d'après une photographie.
Las Bonitas, dessin de Riou, d'après une photographie.
Le jaguar et les chiens, dessin de Riou, d'après un croquis.
La danse des Ariguas à San Pedro, dessin de Riou, d'après un croquis.
Tatouages des Ariguas, dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

FAITS DIVERS.

AFRIQUE.

Algérie. — Les naturalisations sont devenues beaucoup plus nombreuses en Algérie, surtout depuis que les pêcheurs et marins des ports de notre Afrique se voient contraints de changer d'allégeance afin de pouvoir exercer librement leur profession dans les eaux françaises.

Sur 568 naturalisations récentes, la légion étrangère non comprise, la province de Constantine en réclame 360, la province d'Alger 117, la province d'Oran 91.

Là-dessus il y a 363 Italiens, 78 Espagnols, 37 Allemands, 22 Marocains, 21 Maltais, 19 indigènes musulmans, 13 Tunisiens.

— Sur la proposition du comité de l'Alliance française d'Oran, le comité directeur de Paris vient d'accorder une médaille d'argent à l'adjoint indigène de Sidi-bel-Abbès, à Mouley-Ali-Kaznadar.

Cet indigène, qui exerce une influence considérable sur ses coreligionnaires, puisqu'il est élu par eux, a donné à ses enfants une éducation absolument française : l'un de ses fils va passer prochainement ses examens d'interprète; un autre prépare ses examens pour entrer à l'École de Saint-Cyr au titre indigène. Ces deux jeunes gens sont, du reste, habillés à la française.

Mais ce qui honore infiniment Mouley-Ali-Kaznadar, c'est l'exemple probablement unique en Algérie, qu'il a donné d'envoyer sa fille dans un pensionnat français. Cette jeune personne a obtenu le brevet d'enseignement primaire du premier degré; elle porte des vêtements français; elle vient d'épouser un indigène, mais elle continue à vivre à l'européenne.

La conquête morale de l'Algérie, à peine commencée, serait un fait accompli si deux ou trois mille indigènes seulement, parmi les plus riches et les plus intelligents, imitaient Mouley-Ali-Kaznadar, qui a su propager avec un zèle touchant notre langue dans sa propre famille, et qui a la bonne fortune d'avoir rompu avec les préjugés les plus enracinés de sa race, sans perdre l'estime et la considération de ses compatriotes indigènes. (*Courrier d'Oran.*)

— L'inspecteur général des services du phylloxéra, M. Georges Couanon, vient d'adresser son rapport au ministre sur le service phylloxérique de la colonie.

Il constate que la visite des vignobles a été complètement faite dans les trois départements.

Département d'Alger. — Le département d'Alger a, cette année encore, été reconnu indemne du phylloxéra. D'après la statistique dressée par les experts, le département d'Alger compte 31 091 hectares de vigne répartis entre 198 centres viticoles.

Département d'Oran. — Les agents du syndicat n'ont eu à constater, dans le département d'Oran, aucun nouveau foyer phylloxérique en dehors de ceux des années précédentes.

Le vignoble de ce département comprend 32 980 hectares.

Les investigations des délégués départementaux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'ont amené à aucune constatation fâcheuse, ni à Tlemcem, ni à Sidi-bel-Abbès, ni à Oran.

Département de Constantine. — Dans ce département, les agents du service n'ont découvert aucun foyer nouveau phylloxérique.

Sauf le foyer découvert à La Calle, les taches constatées en 1885, dans la province d'Oran et à Philippeville, sont en décroissance. En 1886, on avait eu à détruire 24 hectares 11 centiares, tandis qu'en 1887 on n'a eu à opérer que sur 9 hectares 24 ares.

C'est rassurant pour l'avenir du vignoble de la colonie. (*Courrier d'Oran.*)

— Une bourgade de la province d'Oran vient de changer de nom. C'est Remchi, chef-lieu d'une commune mixte de l'arrondissement de Tlemcen, dans l'angle formé par le confluent de la Tafna et de l'Isser Occidental, à une assez grande hauteur au-dessus de cette rencontre. Cette commune mixte renfermait, au recensement de 1886, un peu plus de 500 Européens, soit 368 Français, 32 Juifs naturalisés, en tout 400 nationaux, et 126 étrangers, la plupart Espagnols.

Remchi prend le nom de **Montagnac**, d'après le vaillant capitaine mort à quelques lieues de là vers le nord-ouest, au marabout de Sidi-Brahim, dans une embuscade tendue par Abd-el-Kader.

— La colonie de Taza ou Thaza vient de recevoir ses concessionnaires, soixante familles de France ou d'Algérie. Le lieu est situé dans la province d'Alger, au pied d'une des hautes montagnes qui vont de l'Ouaransénis (1985 mètres) à la Porte du Chéliff ainsi qu'on nomme le passage de Boghar par où le fleuve entre du Steppe dans le Tell. Cette montagne, l'Ech-Chéaou, n'a pas moins de 1804 mètres, et le village lui-même est à une très grande altitude, avec une vue magnifique sur les hauts plateaux jusqu'au Djébel-Amour. Une source magnifique y sort d'une des fissures de la montagne. C'est un ancien poste romain; de notre temps c'était une des forteresses d'Abd-el-Kader, qui y résidait volontiers.

— Parmi les colonies à peu près préparées, et dont le peuplement est imminent, il faut nommer :

Rabelais, au lieu dit Aïn-Méran, dans l'arrondissement d'Orléansville, à 514 mètres, au versant méridional du Dahra; c'est le chef-lieu d'une commune mixte où le recensement de 1881 a relevé 157 Français et 8 étrangers;

Aïn-el-Hammam, sur ce même Dahra, dans la commune mixte de Cassaigne, qui relève de l'arrondissement de Mostaganem;

Oued-Dhamous, sur le littoral, à l'embouchure du petit fleuve de ce nom, au pied nord de montagnes de 1097 mètres, à moitié chemin de Cherchell à Ténès (province d'Alger);

Tassin (nom d'un administrateur qui a passé en Algérie), au lieu dit Hassi-Zéhana, sur un territoire de 4000 hectares, dans le pays fertile entre Sidi-bel-Abbès et Lamoricière, près de la gare d'Aïn-Tatfatman (chemin de fer de Sidi-bel-Abbès à Tlemcen). Tassin recevra 116 familles;

Terga, qui sera aussi un village considérable, au nord d'Aïn-Témouchent, non loin de l'embouchure du Rio Salado dans la Méditerranée;

Aïn-Kébira, à une trentaine de kilomètres au nord de Sétif, dans la commune mixte des Amouchas, dans le pays des Babors, hautes montagnes très riches en sources; ce village ne sera pas éloigné de Takitount; en 1886, la commune mixte des Amouchas, qui dépend de l'arrondissement de Bougie, comptait 309 Français, 31 juifs naturalisés, 20 étrangers;

Aïn-Oulmen, dans l'arrondissement de Sétif, dans la commune mixte des Rira, qui avait en 1886, une population coloniale de 166 Français, 64 juifs naturalisés, 29 étrangers;

Sedrata, dans la commune mixte de ce nom, qui relève de l'arrondissement de Constantine, le pays est fertile, mais en partie marécageux, et la salubrité n'y est pas bien assurée; cette colonie sera considérable; elle aura 120 feux.

Comme on peut voir, les créations nouvelles sont nombreuses.

— Deux nouveaux journaux français.

L'un en Tunisie, le *Journal de Souk-el-Arba*, à Souk-el-Arba, sur la Medjerda; c'est une station du chemin de fer d'Alger à Tunis, à 155 kilomètres de cette dernière ville.

L'autre, l'*Afrique Maltaise*, paraît à Malte : il est bilingue, français et maltais (le maltais est une espèce de dialecte arabe); il se propose d'identifier les intérêts communs des Français et des Maltais, si nombreux dans notre Afrique, en Algérie et en Tunisie.

AMÉRIQUE DU SUD.

Guatémala. — La statistique officielle fixe la population du Guatémala à 1 394 323 habitants au 1er janvier 1888, contre 1 357 000 au 1er janvier 1887.

Le nombre des naissances a été, en 1887, de 59 734, celui des décès de 23 401 : d'où pour les naissances un gain de 36 333 (?).

(*Revue Sud-Américaine.*)

Guyane Française. — Le vaillant explorateur Coudreau écrit ce qui suit, de Cayenne, à la *Revue Géographique internationale* :

« J'arrive de ma première campagne aux Tumuc-Humac. J'ai remonté le Maroni, l'Aoua, l'Itany; j'ai voyagé sept mois dans le massif des Tumuc-Humac occidentales, entre les sources de l'Itany et celles du Camopi, puis je suis descendu par le Marouini-Crique, grand affluent jusqu'alors inconnu du fleuve Maroni.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Premier Européen qui passe un été et un hiver consécutifs dans le massif des mystérieuses Tumuc-Humac, je n'ai pas eu pour ma part beaucoup à souffrir. En revanche, Apatou a été, par deux fois, gravement éprouvé, et mon compagnon européen n'a échappé que par miracle à une longue fièvre comateuse compliquée d'accès pernicieux. A mon tour, aujourd'hui, je souffre d'une gastrite et d'un rhumatisme articulaire. Il est des jours où je ne puis ni marcher ni écrire.

« Le climat est pourtant loin d'être mauvais. Il est, au contraire, excellent. J'ai déduit de 1200 observations estivales et hivernales la moyenne de température; cette moyenne est de 22°. Le pays est magnifique et tel qu'une nouvelle Arcadie. Mais les communications avec le littoral sont extrêmement difficiles. Nos provisions épuisées, — et elles étaient sommaires, — il nous a fallu vivre de la vie indienne. C'est dur. Apatou se plaignait. Il fallut aller avec les Indiens, sous l'averse, par les montagnes à pic, à travers les marais inondés, chasser, pêcher et cueillir les fruits de la forêt pour subvenir à notre alimentation quotidienne, et ce, pendant cinq mois. Voilà qui peut compter pour une campagne. Ni vin, ni pain, ni tafia, ni sucre pendant huit mois; pendant trois mois, pas de tabac; payer quand même de sa personne pour donner cœur et confiance à nos amis les sauvages. C'est là l'initiation à la vie indienne telle que je la comprends.

« Aussi les Roucouyennes, — dont je parle d'ailleurs la langue comme un académicien parle la nôtre, — les Roucouyennes m'aimaient beaucoup. J'ai même réussi à emmener à Cayenne le « lamouchi » (capitaine) des Roucouyennes du Nord avec quatre de ses lieutenants. Grand émoi à Landerneau! Les Cayennais n'avaient jamais vu de Roucouyennes. Ils croyaient à peine à leur existence. Cinq cents curieux escortaient mes guerriers dans la rue. Le nouveau gouverneur, M. Gerville-Réache, investit solennellement mon Grand Chef et le combla de présents. Le président du Conseil général et le président du Groupe guyanais de la Société de Géographie commerciale de Paris me réquisitionnèrent pour une conférence et un banquet. Passe pour une conférence, mais un banquet! Depuis que je suis arrivé, je vis de trois litres de lait par jour, sans un verre de rhum en plus.

« En dehors de mes levés des Tumuc-Humac et de la rivière Marouini, le fait le plus saillant de ce premier voyage a été la constatation de l'existence dans la Haute-Guyane d'un groupe indien extrêmement important.

« *J'ai découvert seize nouvelles tribus indiennes.*

« Je ne puis, aujourd'hui, évaluer à moins de 20 000 individus le nombre des Indiens de notre haute colonie. On sait que la population créole de la côte n'atteint pas ce chiffre.

« Ces Indiens ne sont nullement, comme on se l'était imaginé, des primitifs vivant de chasse et de pêche, nomades dans les déserts de l'intérieur. Tout au contraire, ces Indiens sont agriculteurs, sédentaires, et ils sont pour le moins aussi laborieux que leurs voisins de la côte.

« Je repars incessamment, cette fois-ci par l'Approuague et l'Oyapock. Je reviendrai, — on revient toujours quand on s'en va, même quand on s'en va avec des rhumatismes, — je reviendrai en mai de l'année prochaine. Alors, si la France a besoin d'écouter, nous reparlerons des nations Peaux-Rouges de notre Guyane. »

Paraguay. — D'après le dernier rapport du ministre de l'Intérieur, le bétail au Paraguay est représenté par 624 606 têtes de gros bétail et 62 386 chevaux, mules et moutons.

On calcule à 30 ou 35 pour 100 l'augmentation du bétail de 1886 à 1887.

La propriété urbaine et rurale à l'Assomption a doublé de valeur en un an.

Le Paraguay a deux colonies officielles : Villa-Hayes avec 194 colons et 1008 têtes de gros bétail, plantations de cannes à sucre et de café, et trois moulins à sucre; San Bernardino avec 302 colons et 2400 têtes de gros bétail.

Le gouvernement a dépensé en avances de passage et d'habitation aux colons la somme de 57 187 francs.

Il y a, en outre, deux colonies non officielles : une à la Société colonisatrice de Leipzig, et l'autre sous la direction du docteur Forster, Nueva Germania, qui a 90 habitants.

Enfin, une Société au capital de 10 millions se propose d'établir douze colonies sur les rives du Paraguay, du Paraná, et le long de la ligne ferrée de l'Assomption à Incarnacion.

Ajoutons que le 5 mai 1888, le Congrès a autorisé le pouvoir exécutif à employer des fonds jusqu'à concurrence de 250 000 francs pour être appliqués au passage des immigrants qui désireront se fixer sur le territoire de la République.

(*Revue Sud-Américaine.*)

— Durant le premier trimestre de 1888, le Paraguay a reçu 273 immigrants, dont 146 Italiens, 72 Allemands, 21 Français, 14 Suisses, 12 Espagnols.

(*Idem.*)

17147. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1455e LIVRAISON.

TEXTE

Voyage à travers les llanos du Caura, par M. Chaffanjon, chargé d'une mission scientifique par M. le Ministre de l'instruction publique. — 1885. — Toutes les photographies et tous les croquis ont été faits par le voyageur. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES

Le départ pour le Caura, dessin de Riou, d'après une photographie.
La fête de la canoa, dessin de Riou, d'après un croquis.
M. Chaffanjon corrige le Guagnungomo, dessin de Riou, d'après un croquis.
J'envoie une balle au traître qui tombe raide mort, dessin de Riou, d'après un croquis.
Sur le radeau, dessin de Riou, d'après un croquis.
En quelques minutes je suis dans les bras du général, dessin de Riou, d'après un croquis.
Le hato du général Crespo, dessin de Riou, d'après une photographie.
La colonne de tortues s'avançant sur la plage, dessin de Riou, d'après un croquis.
Le naufrage, dessin de Riou, d'après un croquis.
Bataille avec les pécaris, dessin de Riou, d'après un croquis

FAITS DIVERS

AMÉRIQUE DU SUD.

Colombie. — Le consul nord-américain près du gouvernement colombien, a communiqué dernièrement au département de Washington des renseignements très précis sur les chemins de fer colombiens :

Le réseau des chemins de fer de la Colombie est encore à l'état embryonnaire et ne se développe que lentement.

La seule ligne qui soit actuellement en exploitation est celle dite de Bolivar : du port de Barranquilla à Solger. C'est, du reste, comme conception de chemin de fer, la plus importante de la République et, de l'aveu du consul américain, son exploitation est parfaitement entendue.

L'embouchure ou le delta du rio Magdalena est plus ou moins obstruée, en toute saison, par une barre mouvante formée des sédiments charriés par le Magdalena et ses affluents. La profondeur d'eau sur ce point varie souvent en quelques jours entre 20 et 9 pieds.

Ces variations font de cette barre un danger très sérieux pour la navigation et c'est pour y parer qu'on a construit la ligne de Bolivar.

Quand l'embranchement de Puerto Colombia sera terminé, les vapeurs pourront charger et décharger en eau profonde, le long d'une jetée bien aménagée.

Y compris l'embranchement vers Puerto Colombia, la longueur du chemin de fer depuis Baranquilla est de 29 kilomètres. Le tracé contourne la baie de Solger par le nord-ouest.

La ligne du Cauca, dont la construction était commencée dès 1878 et qui devait relier Cali à la rive occidentale du grand rio Cauca, maître affluent, et l'on peut dire rival du Magdalena, s'arrête actuellement à Cordova, point situé à 19 kilomètres de Buenaventura. Elle appartient à l'État et a été étudiée et jalonnée jusqu'à Cali, mais les travaux sont suspendus.

La ligne de Jirardot est terminée jusqu'à Portillo (19 kilomètres). Les études sont faites jusqu'à Bogota, parcours de 129 kilomètres. C'est une entreprise de l'État, mais on s'y butte à des difficultés de terrain peu ordinaires. Il n'y a peut-être pas en Amérique de ligne plus difficile à construire, mais elle est d'une importance très grande pour les relations de la capitale avec le monde extérieur. Les travaux avancent donc très lentement et, comme on est forcé d'affronter des rampes de 6 pour 100, on doute encore que la ligne puisse jamais faire son charbon.

La ligne du Dorado n'a d'autre importance que de contourner les rapides de Honda, infranchissables pour les vapeurs, et de servir de ligne de jonction pour les marchandises circulant entre le bas et le haut Magdalena et *vice versa*.

Une autre ligne a été étudiée entre Puerto Vilches, sur la rive orientale du Magdalena, et Bucaramanga, en suivant la vallée de Sogomosa. On n'y a encore construit que à peu près 1600 mètres.

La ligne d'Antioquia, de Puerto Berrio à Medellin (201 kilomètres), est terminée jusqu'à Pavia, à 48km,250 du Puerto Berrio. Le premier contrat passé pour cette ligne date de février 1874 et juillet

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

1876; un nouveau contrat a été passé depuis pour compléter la ligne jusqu'à Barbosa (161 kilomètres). Comme sur la ligne de Jirardot, on se butte ici à des rampes très accentuées.

(*Revue Sud-Américaine.*)

Pérou. — Les rapides du Huallaga sont terribles. Il y en a quarante-deux, dont dix-neuf présentent de sérieux dangers.

Les plus périlleux de tous sont échelonnés entre 8°14′ et 7°50′ de latitude sud. Après quoi vient un long intervalle d'eaux relativement calmes. Le courant s'accélère de nouveau au-dessus du village de Chasuta, par 6° 29′ de latitude et franchit les passages suivants : Estero, Chumia, Vaquero et Rio Blanco où cette masse d'eau, d'un volume au moins égal à celui du Rhin au pont de Cologne, resserrée entre des parois à pic, s'engouffre dans une gorge de seulement 37 mètres de largeur.

(Marcel Monnier : *Bulletin de la Société de Géographie commerciale.*)

Brésil. — La province de São Paulo, de 1872 à 1888, a reçu 175 843 immigrants. En 1872, elle avait 837 354 habitants.

Aujourd'hui, elle compterait, d'après le *Jornal do Commercio*, 1306 272 habitants, sur une surface de 29 087 000 hectares.

Le *Diario de Santos* prétend que, si l'on observe que le développement normal de la population n'a été entravé en rien, que l'immigration étrangère a dépassé en réalité les données officielles, que la province a reçu, de 1872 à 1880, une immigration esclave de 30 000 personnes, plus d'énormes arrivages de Mineiros (hommes de la province de Minas Geraes), on peut évaluer la population positive de la belle province de Saint-Paul à 1 600 000 personnes, plus ou moins. (*Revue Sud-Américaine.*)

— Les municipes de São Paulo, de Tiete, de Mogy das Cruzes, de Sorocaba et de Cunha, dans la province de São Paulo, possèdent déjà plusieurs millions de pieds de vigne; la production annuelle du vin y est d'environ 5000 hectolitres (?) qui se vendent fort avantageusement : 120 à 125 francs pour les vins rouges, 150 à 200 francs pour les vins blancs.

(*Revue Sud-Américaine.*)

— Nouvelle sécheresse extrême dans la province de Ceará, si maltraitée il y a quelques années; aussi les Cearenses se dirigent-ils en grand nombre vers Para et la vallée des Amazones : ce que d'ailleurs ils avaient déjà fait lors de la précédente sécheresse.

Uruguay. — Il y a dans l'Uruguay 99 journaux et revues, dont 56 à Montevidéo : là-dessus 91 sont en espagnol, 2 en anglais, 2 en italien, 2 en portugais, 1 en allemand, 1 en français.

(*Revue Sud-Américaine.*)

Argentine. — Voici que l'Argentine (on ne voit guère pourquoi) se propose de devenir une puissance militaire.

Le projet du général Levalle, chef de l'état-major de l'armée, repose sur les bases suivantes :

1° Appartiendra à l'armée de ligne ou au service actif, le quart des hommes inscrits, soit 100 000 hommes environ, qui devront faire un service de quatre ans : cette catégorie comprendra tous les citoyens de dix-huit à vingt-cinq ans;

3° Le second quart formera la première réserve, qui devra se tenir prête à répondre au premier appel, en cas d'une guerre nationale;

3° La seconde réserve sera formée avec les hommes de trente-cinq à quarante ans : elle prendra le service actif si une partie du territoire argentin était envahie par l'ennemi, ou s'il fallait un effort national pour le repousser.

Le premier tirage au sort a eu lieu : il a donné 25 000 recrues.

— D'après le bureau de statistique de la province d'Entre Rios, la population de la dite province ressort à 140 253 habitants, répartis entre 14 départements, sur 7 589 000 hectares.

C'est un accroissement de 77 pour 100 sur l'année 1869, où la population était de 78 791 personnes.

— Dans les quatre premiers mois de l'année 1888, les opérations sur les terres ont porté sur 2 752 828 hectares, dont le produit a été de 118 255 455 francs, répartis entre les provinces et territoires nationaux de la manière suivante :

Territoires.	Hectares.
Buenos-Ayres	653 136
Territoires nationaux	356 250
Santa Fé	1211 965
Cordoba.	234 395
Entre Rios.	18 612
Mendoza.	127 500
San Juan	150 960

A ce compte-là le domaine national sera bien vite possédé, cela ne veut pas dire cultivé.

(*Revue Sud-Américaine.*)

— Voici les données les plus récentes sur la province de Buenos-Ayres qui, on le sait, est maintenant veuve de sa grande ville, devenue la « cité fédérale » de l'Argentine.

L'annuaire de la province de Buenos-Ayres pour 1886 vient de paraître. Il ne donne point le chiffre de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la population, mais si, avec le *Standard*, grand journal anglais de Buenos-Ayres, nous la calculons sur la base d'une augmentation de 13 pour 1000, la population peut être évaluée à un million pour 1886.

Le mouvement démographique se résume dans les chiffres suivants :

	Mariages.	Naissances.	Décès.	Augmentation.
1885.	4745	24428	10864	13564
1886.	4099	26559	12063	14496

Le progrès de l'instruction publique, dans cette même province de Buenos-Ayres, ressort des données comparatives ci-dessous :

Nombre d'écoles en 1885 : 547; en 1886 : 611.

Nombre d'élèves en 1885 : 41496; en 1886 : 46322.

Soit 64 écoles et 4836 élèves de plus.

— La province avait 474571 hectares de culture, ainsi répartis :

Froment	118113	hectares.
Maïs	228923	—
Lin	40663	—
Navets	4867	—
Orge	12339	—
Luzerne	69666	—

Quant au troupeau de la province, il était représenté par le chiffre suivant de têtes de bétail :

Bœufs	5848884
Moutons	46476043
Chevaux	2040443
Mules	10585
Porcs	195489
Autruches	100735

— La province possédait 3418 kilomètres de chemins de fer, avec 241 stations.

(*Revue Sud-Américaine.*)

L'ingénieur anglais Palmers Imythies propose d'irriguer de vastes étendues de la province de Santa Fé au moyen du Coronda, branche occidentale du Parana séparée du grand fleuve par des îles nombreuses.

Il élèverait le lit du Coronda par une digue de 12 pieds de hauteur, de 40 kilomètres de longueur, renforcée de maçonnerie; au déversoir de la digue, le courant actionnerait quinze turbines d'une force de 500 chevaux qui mettraient en mouvement sept pompes centrifuges, système Gwyne. Il verserait de la sorte 30 mètres cubes d'eau par seconde dans le grand canal d'arrosement projeté.

— Je vous ai parlé il y a quelques mois de l'intention du gouvernement de faire fermer les écoles italiennes où la langue espagnole n'est pas enseignée, et dans lesquelles l'instruction est donnée aux fils d'Italiens, nés à Buenos-Ayres, comme si, de par la loi, ils n'étaient pas Argentins. Des négociations ont été entamées à ce sujet entre les deux gouvernements et, comme il était facile de le prévoir, elles n'ont pas abouti, car, vers les derniers jours de mai, M. Eduardo Wilde, ministre de l'intérieur, a enjoint aux directeurs des écoles italiennes d'enseigner d'abord l'espagnol à leurs élèves, sous peine de se voir retirer l'autorisation qui leur a été accordée. C'est cette mesure qui a motivé l'interpellation faite le 10 courant dans le parlement italien

De bonnes relations existent, c'est vrai, pour le moment, entre les deux États, mais cette question des écoles est grosse de tempêtes, car il est douteux que le cabinet de Rome reconnaisse la légitimité des réclamations du gouvernement argentin qui, de son côté, ne peut pas faire de concession.

— Comme on peut penser, toute l'immigration qui s'engouffre dans la République Argentine n'y reste pas toujours. Il y a lieu de compter les retours, qui ne laissent pas que d'être nombreux. De 1871 à 1886 ils ont été de 259303, contre 893569 entrées. L'excédent des entrées sur les sorties ressort à 634266.

Chili. — La « libre Araucanie » n'existe plus; on peut considérer comme terminée la conquête de ce pays, devenu le territoire d'Angol, et la colonisation s'en empare.

Les villes y naissent comme par enchantement : Temuco a déjà 556 maisons, Traïguen 600, Victoria 500, Collipuli 398, Nueva Imperial 242, etc.

C'est depuis 1883 que la colonisation y a pris l'essor.

Le gouvernement y a alloti de vastes terrains. Il les concède aux indigènes, qui ont reçu, en vertu de la loi du 30 janvier 1883, quelque 40000 hectares : exactement 39202, distribués entre 1126 familles d'Araucans.

Il les vend aux colons, par enchères : 47369 hectares en 1885, par exemple, et 50570 en 1886.

Du 1er janvier 1887 au 5 avril, il y est arrivé 20 familles françaises (92 personnes), 13 familles de la Suisse française (79 personnes), 5 familles de la Suisse allemande (46 personnes), 10 familles allemandes (55 personnes), 6 familles anglaises (36 personnes), 4 familles russes (22 personnes) : en tout, 58 familles et 320 personnes.

17447. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1456e LIVRAISON.

TEXTE

Voyage aux sources de l'Orénoque, par M. Jean Chaffanjon, chargé d'une mission scientifique par M. le Ministre de l'instruction publique. — 1886-1887. — Toutes les photographies et tous les croquis ont été faits par le voyageur. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES

Indiens Yaruros au caño Mina, dessin de Riou, d'après une photographie.
Le général Crespo, gravure de Thiriat, d'après une photographie.
Un géophage, dessin de Riou, d'après un croquis.
Navigation à la « palanca » et à l'« espilla », dessin de Riou, d'après un croquis.
Les llanos d'Apure (plaines de l'Orénoque), dessin de Riou, d'après une photographie.
Indiens Quivas, à confluent de l'Orénoque et du Mata, dessin de Sirouy, d'après une photographie.
Le raudal d'Atures aux rochers de Vivoral, dessin de Th. Weber, d'après une photographie.
Inscription du cerro Pintado, dessin de M. Chaffanjon, d'après une photographie.
Raudal de Maipure, dessin de Th. Weber, d'après une photographie.
Guahibos de Vichada, dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.
Carte-croquis du cours supérieur de l'Orénoque.
Piaroas de Matavení, dessin de Sirouy, d'après une photographie.
Confluent de l'Atabapo et du Guaviaré, dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

FAITS DIVERS

AMÉRIQUE DU NORD

Puissance du Canada. — Le rapport du docteur Laberge sur le mouvement de la population de Montréal en 1887 met une fois de plus en évidence l'énorme supériorité vitale des Canadiens-Français sur les Canadiens-Anglais et les Anglais-Écossais, Irlandais des « Vieux Pays ».

En 1887, les Canadiens-Français de Montréal ont enregistré 6023 naissances : soit 55,34 naissances pour 1000 habitants.

Les catholiques non français (Irlandais, Écossais des Highlands ou des îles littorales, Anglais, etc.), 1001 naissances : soit 31,05 pour 1000 habitants.

Les protestants, 1225 naissances : soit 25,83 pour 1000 habitants; ou encore moins de la moitié de la proportion des naissances catholiques françaises.

Les décès des Canadiens-Français sont, comme il est naturel, beaucoup plus nombreux relativement, surtout à cause du beaucoup plus grand nombre des enfants; ils ont été, en 1887, de 3569, soit 32,79 pour 1000 personnes.

Ceux des autres catholiques de 823, ou 25,51 pour 1000 personnes.

Ceux des protestants de 894, ou 18,63 pour 1000 personnes.

Décès déduits des naissances, il résulte donc, comme faits indestructibles :

D'abord, que la natalité des Canadiens non Français ne va proportionnellement qu'à la moitié de la natalité des Franco-Canadiens;

Puis, que les Canadiens-Français ont gagné durant l'année 2454 existences ou 22,55 par 1000 personnes;

Les autres catholiques, 178 et les protestants 331.

Donc, rien d'étonnant si les Franco-Canadiens ont rapidement reconquis leur plus grande ville où les Anglais, ou du moins les Anglophones, eurent un moment une prépondérance visible.

La population de Montréal, le 1er juillet 1887, étant estimée à 189 051, elle se composait de :

Français.	108 801
Catholiques non Français	32 250
Anglais et autres protestants . . .	48 000
	189 051

A ces 189 051 habitants, il y a lieu d'ajouter les 6813 résidents du nouveau quartier de Saint-Gabriel, récemment annexé.

La population de Montréal ressortissait donc à 195 864 personnes, au milieu de 1887; les progrès subséquents l'ont portée, d'après le docteur Laberge, à 201 839.

— Le bourg du Sault-Sainte-Marie, devenu tête de ligne d'un embranchement du Pacifique canadien, s'est brusquement transformé en une ville remuante de 4000 habitants, dont 300 Canadiens-Français, et sa population s'accroît très vite. Son nom lui vient, comme on sait, du *sault* ou rapide de Sainte-Marie, sur la rivière Sainte-Marie, qui verse les eaux du lac

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Supérieur dans le lac Huron et qui est, par conséquent, un des tronçons du cours du fleuve Saint-Laurent. Ces rapides ont environ une demie-lieue de longueur; la rivière sépare ici le Canada des États-Unis. Pour éviter ce passage impraticable entre les deux grands lacs, tout proche d'un troisième, qui est le lac Michigan, on a creusé un canal dans le roc vif, sur le territoire des États-Unis, au prix d'environ 15 millions de francs, à la profondeur de 16 pieds, à la largeur de 80, la longueur étant d'environ 1500 mètres.

La contrée environnante est très propre à l'agriculture; elle se colonise rapidement.

Un nouvel et grand élément de prospérité pour le Sault-Sainte-Marie, ce sera le canal de navigation qui se construit actuellement pour éviter aux bateaux et vaisseaux qui ne veulent pas, pour une raison ou pour une autre, passer pour le territoire de l'Union, la remonte ou la descente des rapides.

Faisant donc fi du canal de Sainte-Marie, le long de la rive américaine du cours d'eau, les Canadiens, voulant être maîtres de leur transit, en établissent un sur le bord qui leur appartient, à travers l'île Sainte-Marie.

— La population d'Ottawa est de 42 000 âmes. Peu de villes canadiennes ont progressé aussi rapidement dans ces dernières années.

A cette population il convient d'ajouter les 15 000 habitants de Hull, faubourg d'Otawa, sur la rive opposée de la rivière des Outaouais, en territoire de Bas-Canada.

— Depuis quelques semaines les métis français de la Saskatchewan ont commencé un mouvement d'émigration vers les parages lointains de la rivière de la Paix; ils partent, non seulement de Batoche, mais encore de maint autre district du Nord-Ouest.

C'est un mouvement tout spontané.

L'année dernière, quelques métis français se sont rendus, pour une raison ou pour l'autre, à ladite rivière de la Paix.

Et cette année-ci, beaucoup s'en vont, attirés là-bas par les bonnes nouvelles de ceux qui y sont déjà, car c'est un pays très fertile.

Il est probable que cette nouvelle expatriation des métis, gens de leur nature très nomades, prendra de plus grandes proportions encore en 1889. Ils s'en iront quittant la Saskatchewan, comme ils ont, il n'y a pas longtemps, quitté la Rivière Rouge.

— Les Mormons se disent persécutés aux États-Unis et victimes de lois arbitraires.

C'est pour se soustraire à cette prétendue persécution qu'un certain nombre d'entre eux désertent la vallée du Lac-Salé et gagnent le Nord-Ouest canadien.

Les dépêches signalant en effet l'arrivée dans le district d'Athabaska de toute une colonie de Mormons.

(*Minerve.*)

Amérique isthmique. — Ici comme au Congo, le tourment de mon existence est causé par les infiniment petits qui croissent et se développent à plaisir dans les détritus végétaux qui forment le sol de la forêt. Je passe ma vie à me gratter : c'est un supplice intolérable.

Je me plaignais tant des insectes du Congo, que dirai-je ici!

J'ai déjà découvert au Darien deux espèces de moustiques, toutes deux terribles, silencieuses, traversant les mailles des moustiquaires les plus serrées et bien plus féroces que le moustique ordinaire. Je soupçonne même ces horribles bêtes d'avoir passé un pacte avec les lucioles pour se faire éclairer par ces complices innocents afin de trouver un trou, si petit qu'il soit, pour qu'elles puissent passer en masses serrées. Puis viennent les garapates, sorte de poux rougeâtres et féroces qui s'incrustent dans les mollets, les fourmis aux légions innombrables, depuis la fourmi noire longue de 5 centimètres, jusqu'à la toute petite fourmi rouge, presque imperceptible. Ces deux espèces sont également sanguinaires, avec cette différence que la noire marche seule et n'enlève guère plus d'un gramme de chair à chaque coup de ses puissantes mandibules. Les petites procèdent plus sournoisement. Elles se réunissent cinquante autour du même morceau; et à un signal donné, toutes tirent ensemble, c'est plus long et plus douloureux. Les jambes m'en cuisent encore en y pensant; quant à mes bras, cinq jours de compresses constamment renouvelées en ont presque entièrement fait disparaître l'inflammation. C'est surtout la nuit que la vie de la forêt vierge devient extraordinairement intense.

On ne peut guère écrire pendant la journée; le soir est le moment le plus favorable, maintenant surtout que je commence à m'habituer aux bruits étranges qui retentissent de toutes parts. Jamais je n'ai éprouvé en Afrique impression pareille à celle que j'ai ressentie la première fois que j'ai voulu travailler la nuit. Je ne vous parlerai que pour mémoire des insectes sans nombre, réunis pour m'énerver : mouches maladroites se brûlant à ma bougie, puis pour se guérir, prenant un bain dans mon encrier et venant traîner et essuyer leurs pattes sales sur mon papier blanc; grandes araignées ridicules ressemblant beaucoup à un poix chiche monté sur huit cheveux, et surtout une sorte de crabe éminemment grotesque, composé d'une pince énorme remorquée par un tout petit corps. Ces affreuses bêtes manquent à tous leurs devoirs en étant tout rouges, ce qui leur donne l'air d'une patte d'écrevisse bordelaise en rupture de casserole se faisant promener à la recherche des autres parties de son corps. Rien n'est si drôle que ces animaux qui ont néanmoins le grave défaut de monter partout et de vous tomber dans le cou ou toute autre part suivant le côté où le poids de leur pince les entraîne. — J'ai passé de bons moments à les voir péniblement tirer leur membre hypertrophié. Je dois ajouter d'ailleurs qu'ils s'en débarrassent avec

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une certaine désinvolture lorsque l'occasion s'en présente.

Pour en revenir aux bruits de la forêt, je vous dirai que la première fois que la fantaisie me prit d'écrire, je m'étais installé au bord de la rivière, tout contre la forêt, et en face d'un ruisseau où, petites ou grandes, les bêtes venaient boire.

Au-dessus de moi, un rancho, sorte de hangar ouvert à tous les vents et simplement couvert d'un toit en feuilles. Je me mets au travail. A 20 mètres de moi, un rugissement qui ressemble au râle d'une bête colossale qui entrerait en agonie : quatre ou cinq fois le cri se répète, se rapprochant de plus en plus. Instinctivement, je saisis mon revolver et je vois un gros hibou passer à 2 ou 3 mètres de moi. Au moment où je me rassois, un éclat de rire retentit. Furieux je me lève.

Qui peut donc ainsi se moquer de moi? » Les hommes sont couchés à huit ou dix mètres de là. Je me mets en colère. Je cherche. Rien! Et toujours ce maudit éclat de rire qui se rapproche, s'éloigne, puis se perd dans la forêt. (Le lendemain j'appris que c'était une espèce d'engoulevent!)

Au loin j'entends les cris du jaguar qui va se rapprochant; le silence règne alors dans la forêt pour quelques instants, puis le fauve, ayant bu, s'éloigne et le bruit reprend.

J'entends une voix plaintive pousser des gémissements douloureux : aï, aï, aï, qui partent d'un ton très élevé et vont en diminuant en suivant la gamme chromatique descendante. J'écoute, un peu anxieux; ces gémissements continuent. Soudain, je me souviens que je suis dans les régions fréquentées par l'aï ou singe paresseux. Cela me rassure et toujours l'infernal rieur tourne autour de moi. Il me rendra fou. Je me remets au travail. Une horloge de cathédrale sonne au loin dix heures. Cette fois c'est trop fort. Je regarde ma montre, il est une heure du matin, et puis je ne connais pas de cloche assez puissante pour se faire entendre à 250 lieues, et c'est la distance qui nous sépare de la ville la plus proche; ce ne peut être la cloche d'un navire qui ne pique jamais plus de huit. Je tends l'oreille, la sonnerie reprend; cette fois elle sonne 17; je compte les coups, décidément cette pendule est détraquée! Je marche dans la direction du bruit et je découvre une espèce de cigale verte, grosse à peine comme le petit doigt. J'avoue que je l'ai tuée, tant elle m'horripilait. En revenant à mon rancho j'entends le hoquet d'un ivrogne près du rancho de mes hommes. Indigné, je vais voir quel est le voleur qui tutoie mon vin. Tout mon monde dort paisiblement et je découvre un crapaud qui me regarde de ses gros yeux bêtes en continuant son inconvenante musique.

Encore des bêtes fort charmantes, les crapauds de ce pays! Autant d'individus, autant de cris différents : l'un fait le bruit d'un vieux monsieur se gargarisant avec persistance, l'autre glousse comme une poule appelant ses poussins, le troisième se livre à des expériences de ventriloquie, d'autres sifflent, d'autres enfin semblent jouer de la chanterelle d'un violoncelle fêlé et faux. C'est intolérable; aussi je prends la décision de me coucher. Il y a d'ailleurs près de cinq heures que je veille pour écrire une page. Je m'étends dans mon hamac, quand j'entends un bruit de pas étouffés qui se rapprochent. Je crie qui vive? dans les idiomes les plus variés : le bruit cesse et personne ne répond. Quelques instants plus tard, la chose se rapproche; je distingue vaguement une ombre noirâtre, je prends mon revolver et je fais feu; l'ombre s'éloigne, puis se rapproche. Je saute en bas de mon hamac et je tire encore deux coups de revolver. Je découvre alors un magnifique taureau noir qui me paraissait tout disposé à entreprendre une course dans laquelle il eût joué le rôle de *prima espada*. Mais je me suis refusé à cet exercice et j'ai fini par m'endormir à trois heures du matin.

Ah! j'oubliais de vous dire que j'ai été réveillé quelques instants après par une troupe de pécaris allant boire au fleuve. J'ai cru au premier abord que c'était une charge de cavalerie. Maintenant je ne m'inquiète plus que des serpents innombrables et venimeux avec lesquels nous cohabitons, des mille-pattes et des scorpions. A part cela, je vis heureux et tranquille, je travaille dur et je dors, bois et mange bien.

Le Darien a été, à deux reprises différentes, très riche et peuplé. La première fois, au temps des Espagnols, ces conquérants explorateurs, hardis et infatigables. Partout on retrouve leurs traces, partout des ruines de forts, et des témoignages irrécusables de leur force et de leur grandeur. A cette époque le Darien était, par ses mines d'or, l'un des plus beaux fleurons de la couronne d'Espagne. D'ailleurs le pays est une vaste mine d'or, inexploitable malheureusement pour le moment du moins, car les Espagnols semblent avoir emporté avec eux le secret de leurs méthodes. Je crois au fond que cette pierre philosophale n'était autre que l'esclavage. La deuxième période de la richesse du Darien remonte à quelque vingt ans, lors de la découverte du caoutchouc. Mais cette prospérité ne fut qu'éphémère, car les habitants, fidèles aux habitudes de gaspillage à eux laissées par leurs ancêtres de race africaine, ont coupé le caoutchouc au lieu de le saigner et ont tué ainsi leur poule aux œufs d'or.

En ce moment l'exploitation des arbres est impossible; peut-être deviendra-t-elle fructueuse plus tard. J'allais oublier que parmi les objets d'exportation, le seul qui soit encore l'objet d'un certain commerce, c'est la tagua ou ivoire végétal.

(Jean Tangani : *Bulletin de la Société de Géographie commerciale.*)

17447. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1457e LIVRAISON.

TEXTE

Voyage aux sources de l'Orénoque, par M. Jean Chaffanjon, chargé d'une mission scientifique par M. le Ministre de l'instruction publique. — 1886-1887. — Toutes les photographies et tous les croquis ont été faits par le voyageur. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES

Préparation des bateaux à San Fernando, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.
Départ de San Fernando, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.
Conuco d'Indien Baniva, dessin de P. Langlois, d'après une photographie.
Guachapana, dessin de Riou, d'après une photographie.
Case de Piaroas, dessin de P. Langlois, d'après une photographie.
Le cerro Yapacana, dessin de Th. Weber, d'après une photographie.
La folle dans la forêt, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.
Campement d'un gomero, dessin de Riou, d'après une photographie.
Case d'Indiens Maquiritares, dessin de P. Langlois, d'après une photographie.
Aramare et sa famille, dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.
Enfant jouant avec la barbe de M. Chaffanjon, dessin de Riou, d'après une photographie.

FAITS DIVERS.

EUROPE.

Islande. — « Monsieur, disait à un voyageur français, le recteur Jon Thorkelsson, de Reykjavik, nous avons une foule de livres sur l'Islande en anglais et en allemand, mais un seul en français, et généralement on se montre, dans les ouvrages étrangers, très sévère pour la pauvre Islande. Si vous en écrivez un, j'espère que vous serez plus aimable.

— Je n'aurai qu'à être vrai », lui répondit notre compatriote.

Ce voyageur, M. Henri Labonne a tenu parole. Ce savant géologue a su, jusqu'au jour où « croassa pour lui l'affreux corbeau du départ », observer avec sagacité et, depuis, peindre avec exactitude.

L'Islande, qu'on appelle avec complaisance l'*Ultima Thulé*, n'est pas l'Ultima Thulé des anciens, M. Labonne a mis ce point en évidence.

Strabon, racontant les voyages d'un marin carthaginois, Pythéas, dit des pays où il aborda : « C'est une grande terre située à six jours de navigation au nord de l'Angleterre, où le solstice d'été amène pendant six mois une lumière perpétuelle, et le solstice d'hiver une nuit continue, qui dure également six mois. Les hommes se nourrissent surtout d'une racine appelée *kenchros*, ils boivent de l'hydromel et ils récoltent du grain qu'ils transportent dans de grandes maisons pour le faire sécher avant de le battre, car si on le laissait mûrir (sur pied), il se corromprait. On voit dans la contrée un curieux phénomène : c'est une masse compacte qui n'est ni terre, ni eau, ni air, mais un composé de ces trois matières ; elle entoure la côte comme une ceinture et on ne peut la traverser ni à pied ni avec un navire. »

Aucun de ces traits n'est applicable exactement à à l'Islande. Ils le sont, au contraire, presque absolument, à la Norvège septentrionale.

D'Angleterre, Romains ou Carthaginois pouvaient atteindre la Scandinavie en six jours, mais l'accès de l'Islande leur était bien difficile, pour ne pas dire impossible. A l'est et au nord des îles Loffoden, l'alternative du long jour et de la longue nuit est un fait exact ; en Islande, on ne peut qu'en juin voir le soleil à minuit et encore du haut d'une montagne. Les Islandais ne mangent pas de racines ; au contraire, les Scandinaves font une grande consommation d'angéliques (le kenchros de Strabon, à moins que ce kenchros ne soit plutôt l'épilobe). L'Islande a bien des bourdons, mais pas d'abeilles, donc pas de miel. Au 60e degré de latitude, la terre produit encore de l'orge, mais il faut la faire mûrir dans des greniers chauffés ; en Islande (63 à 66e) les habitants ignorent complètement la culture des céréales. Enfin, la masse compacte, vaguement et fantastiquement dépeinte par Strabon, c'est l'épaisse brume des côtes de Norvège, le fameux brouillard blanc de lait.

Donc Pythéas a connu la Norvège, non l'Islande.

Quant à Procope, le pays qu'il décrit est visiblement celui des Lapons.

L'Islande, dont le nom vient du vieux mot irlandais *Thual*, Nord, a été pour la première fois désignée, sans erreur possible, dans le livre du moine irlandais Dicuil (*De mensura orbis terræ*, 825). Il y raconte qu'il obtint des renseignements sur l'Islande, de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moines irlandais qui y avaient séjourné pendant les premiers mois de l'année 795 et s'en éloignèrent quand survinrent des Scandinaves païens avec lesquels ils ne voulurent pas habiter.

Les Scandinaves furent, en effet, les premiers colons de l'Islande et, à travers les siècles, en restèrent les maîtres. Hardis navigateurs, de la même race que ces Normands qui couraient les mers du Nord et apparaissaient sur nos rivages, ils s'élançaient, en dépit des faibles moyens dont ils disposaient, à travers l'Océan vers le Nord et vers l'Ouest. Dès le dixième siècle, ils avaient découvert le Groënland ; un peu plus tard, la Nouvelle-Écosse et probablement Terre-Neuve. Au retour de ces régions, ils racontèrent avec stupéfaction que dans les jours les plus courts, le soleil y restait encore huit heures au-dessus de l'horizon, et ils en rapportèrent des baies semblables à des grains de raisin. De là, pour ces pays nouveaux, le nom de *Vinland* (terre de la vigne). Quatre siècles et demi plus tard, Christophe Colomb (cela paraît aujourd'hui certain) ayant, en 1467, gagné l'Islande par les Fœrœr, apprit de leurs habitants l'existence de ce Vin-Land, et conçut le projet de son glorieux voyage.

Les Islandais, maîtres de la mer vers le Nord et l'Ouest (et leurs récits conservés par la légende montrent qu'elle était alors plus longtemps libre de glace qu'elle ne l'est de nos jours), allèrent fonder, notamment au Groënland, une colonie longtemps prospère. Mais l'Islande demeura le centre de leur établissement.

Si elle était en ces temps ce qu'elle est aujourd'hui, c'est là un bel exemple d'amour du pays natal. Il n'est guère de contrée plus déshéritée : volcans, glaciers, précipices de toutes sortes, tremblements de terre, ouragans, côte inhospitalière, terre inféconde, rien n'y fait défaut de ce qui peut éloigner les hommes.

Le volcan s'éveille à intervalles et ensevelit sous de longues et épaisses coulées de lave leurs prairies et leurs villages ; le glacier et la mer engloutissent chaque année quelques-uns d'entre eux ; la neige leur interdit les travaux d'entretien difficile, les routes, par exemple, qui relieraient, autrement que par des sentiers à chèvres, les diverses parties de l'île ; le froid, l'ouragan, les tremblements de terre, les réduisent à vivre dans d'affreuses petites maisons basses et à étroites ouvertures, sorte de tombeaux où s'enfouissent, l'hiver, hommes et bêtes ; le reste du monde existe à peine pour eux, et, malgré tant de privations, ils y vivent et ils y croissent en nombre ; de 47 000 en 1783, la population s'est élevée à 72 000 en 1887.

Et ils vivent heureux. Non pas seulement résignés, heureux !

Le docteur Labonne vit partir d'un des plus pauvres districts un convoi d'émigrants. Ils s'en allaient au Manitoba, le fertile pays du blé, aux alentours du lac Winnipeg, dans un centre qui porte le nom de Gimli (ce mot islandais veut dire le Ciel, le Paradis) et où déjà existent deux journaux islandais. Ils emmenaient leurs femmes et leurs enfants. Rien d'eux ne demeurait, si ce n'est les tombes des parents ; et cependant tous, hommes et femmes, ils pleuraient de ces grosses larmes silencieuses où se répand le désespoir des cœurs énergiques.

C'est que la sombre petite maison, si étroite, si enfumée et si mal odorante, porte sur son toit de tourbe tout un jardin de renoncules, de marguerites et de thlaspis. C'est que le climat si rude est salubre ; les tristes maladies des villes, la phtisie entre autres, y sont inconnues ; le *Gulf stream* amène sur les côtes une température plus douce, et les geysers font éclater, tout près des neiges éternelles, la floraison des tropiques.

Ils oubliaient alors, pour se souvenir seulement des rares douceurs de leur vie, les rigueurs d'un climat qui, même pendant l'été, peut, suivant la position des banquises, souffrir des froids très vifs ; les dégoûts, même les dangers d'une nourriture grossière, morue roulée, en guise de pain, chair de baleine ou de requin, matières grasses ou rances à l'odeur obsédante, auxquelles on attribue des cas, trop nombreux, de lèpre ; les chambres basses et enfumées, les émanations nauséabondes, les têtes de vache ou les ossements de baleine en guise de siège, les lits si étroits, enfin toutes les tristesses d'un pays affreusement pauvre.

Cette pauvreté, ce dénûment a introduit en Islande des habitudes qui nous paraissent bien singlières. Je ne fais pas allusion seulement — car peut-être n'est-elle pas le fruit de la pauvreté — à cette honnêteté invincible qui est la caractéristique des populations scandinaves. Elle est cependant bien extraordinaire. Il me souvient que, voyageant dans le nord de la Norvège, mes amis norvégiens me faisaient laisser, sur l'accotement d'une route, pour les y retrouver le soir, les bagages qui m'embarrassaient. M. Labonne conte de même que, près de grottes célèbres où les touristes, rares, il est vrai, ne manquent jamais d'aller, on expose, sur un bloc de lave, plusieurs curieuses pièces de monnaies, du moyen âge ou de nos jours. Cette idée d'abandonner une collection numismatique à la disposition des visiteurs, donne une haute idée de l'honnêteté de ce petit peuple.

Et c'est bien là quelque chose. Mais ce ne sont pas ces habitudes que je voulais signaler ; celles dont l'origine est due à la médiocrité des conditions sont tout autres. L'instruction est assez répandue en Islande. Il existe des écoles soit primaires, soit latines, des collèges et des séminaires. Et cela depuis longtemps. Une certaine fraction de la population est suffisamment instruite. Les pasteurs notamment, recrutés parmi elle, savent tous le latin, et c'est même la langue à laquelle les voyageurs sont trop heureux de pouvoir recourir dans leurs colloques avec eux. Près d'un geyser où l'on cuisait le pain, M. Labonne demande un peu d'eau fraîche : « *In propinquo*, lui répond le prêtre, *nulla extat frigida, nullaque ad usum domesticum et œconomicum quam hœcce ad-*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hibetur aqua! » Mais cette instruction ne conduit pas à des professions fort lucratives. Les cures sont très pauvrement dotées ; les maîtres d'école médiocrement rétribués. Aussi la connaissance du grec et du latin ne dispense pas les initiés des travaux les plus ingrats. M. Labonne eut un guide répondant au doux nom de Thorgrimund Gudmundsen, qui parlait l'anglais, comprenait le français, avait quelque teinture du latin et du grec, était pendant l'hiver instituteur de hameau (sorte d'instituteur ambulant, comme il en existe dans quelques parties montagneuses de la France), et, pendant l'été augmentait ses appointements en servant de guide aux touristes. Ce Thorgrimund Gudmundsen avait, avec lui, une sorte de factotum, chargé des besognes inférieures, et qui n'était rien moins qu'un étudiant de l'université. Plus tard celui-ci le quitte, et le nouveau titulaire de cet emploi relevé est un étudiant en théologie.

L'emploi de tels guides est infiniment précieux. Dans un pays dont la langue est en général ignorée du voyageur, qui n'a ni routes, ni moyens de transport, ni hôtel, ni auberge, il faut un guide à la fois compagnon de voyage, auxiliaire, interprète et négociateur auprès du paysan à qui, le soir venu, on demandera l'hospitalité. « Gudmundsen, raconte notre auteur, mettait pied à terre, puis frappait trois grands coups de poing dans la porte de la hutte. Après dix minutes environ, pendant lesquelles il était d'usage que je restasse sur ma monture, quelque temps qu'il fît, une tête émergeait du fond d'un noir couloir et demandait : « Quel est ton nom? — Thorgrimund Gudmundsen, répondait notre cicerone. — D'où es-tu? — De Reykjavik. — Sô (bien). Quel est l'homme? — Doctô Franskô. — Sô. Que désirez-vous? — Coucher. » Alors, enfin, je descendais du poney, tout engourdi, et j'avais le droit de pénétrer dans le sanctuaire, comme celui de me faire une sérieuse bosse au front en heurtant la partie transversale de la porte d'entrée. » Cette hospitalité, si peu confortable, — du mouton salé, du beurre rance, de la morue séchée, le tout cuit sur un feu dont, en l'absence de tout bois, le combustible ordinaire est de la bouse de vache, — une chambre puante, chambre unique pour le maître et les guides, sans parler des hôtes de passage imprévus, cette hospitalité n'est pas gratuite, tant sans faut. Murray dit que pour une nuit on lui demanda 51 couronnes (71 fr.), dont 14 francs pour un gigot qui n'était pas mangeable. Le docteur Labonne fut moins écorché. Les moins avides étaient d'ailleurs les plus pauvres.

Il faut dire que ces malheureux comptent sur une aubaine, comme le passage des touristes, pour emplir leur escarcelle. Leurs ressources sont si peu de chose. La végétation est misérable. Un peu d'herbe pour les moutons. Les arbres se comptent par unités, les ouragans et les avalanches arrachant et déracinant tout ce qui dépasse quelques mètres. On montra à M. Labonne, comme une curiosité, un sorbier des oiseaux, et il raconte que sur les côtes d'Écosse, les Islandais émigrants poussaient des cris de surprise et de joie à la vue des forêts. Les dépôts de bois fossile et les beaux troncs d'arbre que l'on rencontre sont des produits exotiques amenés sur le rivage islandais par les courants marins. Le règne animal est presque aussi pauvre. Leurs moutons suffisent à peine à les nourrir; leurs poneys, courageuses et admirables petites bêtes, leur sont indispensables, et ils ne peuvent pas, à beaucoup près, en vendre autant que les marchands ecossais sont prêts à leur en acheter. Quelques solfatares, qui ruinent ceux qui les exploitent, quelques mines de spath, et voilà épuisée la liste des richesses minérales connues. Reste la pêche : le saumon, la baleine, le requin, la morue, très aléatoire et parfois très dangereuse.

La France n'est guère connue en Islande que par ses pêcheurs. A Reykjavik, une cabane avec notre pavillon pour la réparation des filets, cabane, d'ailleurs, mal située derrière la statue de Thorwaldsen et qui déshonore la plus belle place de la capitale ; sur le rivage, des croix blanches, semées de place en place, qui marquent dans le sable les sépultures de nos marins.

La côte, surtout celle du sud, est ce qu'il y a de plus inhospitalier. Cent lieues durant, on chercherait en vain un fjord, une baie, une crique où puisse se réfugier le plus petit navire. Nos pêcheurs le savent et cependant ils y viennent. Il faut vivre.

Nos 4000 pêcheurs font très bon ménage avec les Islandais de la côte. Pour se comprendre ils ont créé une véritable langue tripartite, flamande, bretonne et islandaise; les Islandais les aiment beaucoup, parce qu'ils échangent du vin, de l'eau-de-vie contre des vivres frais, des bas, ou des gilets de laine, et qu'à part quelques chants, quelque tapage, surtout le dimanche où l'on vide d'un coup les petits verres de ration économisés toute la semaine, ils ne troublent en rien la douce quiétude si chère aux régions polaires. De plus — il vaut la peine d'en parler — tandis que les pêcheurs anglais ne se gêneraient pas pour aller voler des moutons errant sur la montagne, jamais on n'a eu pareil reproche à adresser à nos compatriotes. « Français pas voleurs », disait un jour à M. Labonne certain propriétaire riverain d'un fjord. Pour être négative, cette qualité n'en avait pas moins son prix à ses yeux.

(Joseph Chailley · *Économiste Français.*)

17447. Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1458e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyage aux sources de l'Orénoque, par M. Jean Chaffanjon, chargé d'une mission scientifique par M. le Ministre de l'instruction publique. — 1886-1887. — Toutes les photographies et tous les croquis ont été faits par le voyageur. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

La Esmeralda, dessin de Riou, d'après une photographie.
Indiens Maquiritares, dessin de Sirouy, d'après une photographie.
Coupe géologique et plan des rives de l'Orénoque à la naissance du Cassiquiare.
L'Iguapo, dessin de Riou, d'après une photographie.
Rancho de Gabirima, dessin de Riou, d'après une photographie.
La forêt aux bords de l'Orénoque, dessin de P. Langlois, d'après une photographie.
La falca à l'embouchure du Padamo, dessin de Riou, d'après une photographie.
Un boa photographié! dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.
Huttes des Guaharibos, dessin de Riou, d'après une photographie.
Passerelle sur l'Orénoque, dessin de Langlois, d'après une photographie.
Le voyageur déployant le drapeau tricolore aux sources de l'Orénoque, dessin de Riou, d'après une photographie.
La curiare pendant les derniers jours de navigation, dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

FAITS DIVERS.

EUROPE.

France. — L'excédent des naissances sur les décès en 1887 n'a été que de 56 536. Ce n'est guère. En nombres ronds, c'est dix fois moins qu'en Allemagne, vingt-cinq fois moins qu'en Russie. « A ce compte-là, nous serons bientôt une « Petite puissance ». D'ores et déjà le croît des seuls Canadiens-Français (ceux des États-Unis compris) atteint, à quelques milliers près, celui des Français de France.

Cet excédent est fait de la supériorité de 899 333 naissances sur 842 797 décès.

Dans 37 départements, la population a décru; elle a augmenté dans 50, comme l'indiquent les tableaux suivants :

D'abord les départements en déficit, de celui qui arrive le premier à ce « noble but » à celui qui a perdu le moins :

Orne	2950
Eure	2432
Haute-Garonne	2215
Calvados	1861
Gers	1709
Seine-et-Marne	1636
Vaucluse	1622
Lot-et-Garonne	1618
Hérault	1370
Gard	1335
Manche	1232
Drôme	1198
Tarn-et-Garonne	997
Charente-Inférieure	990
Charente	812
Var	797
Bouches-du-Rhône	718
Aube	675
Sarthe	584
Basses-Alpes	577
Rhône	539
Côte-d'Or	534
Maine-et-Loire	521
Oise	512
Tarn	416
Hautes-Pyrénées	297
Lot	288
Alpes-Maritimes	275
Meuse	232
Jura	146
Puy-de-Dôme	145
Somme	110
Indre-et-Loire	78
Haute-Marne	25
Yonne	22
Haute-Savoie	19
Ain	2

Puis, les départements en gain, de celui qui s'est le moins accru à celui qui a le plus augmenté :

Aude	10
Eure-et-Loir	47
Mayenne	87
Haute-Saône	105

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Seine-et-Marne	108
Gironde	237
Hautes-Alpes	242
Doubs	304
Ariège	309
Ardèche	337
Ardennes	417
Isère	472
Meurthe-et-Moselle	496
Savoie	529
Haut-Rhin	553
Nièvre	653
Vienne	828
Aisne	860
Loiret	922
Cantal	944
Pyrénées-Orientales	950
Loir-et-Cher	999
Lozère	1092
Vosges	1156
Creuse	1167
Deux-Sèvres	1205
Marne	1219
Haute-Loire	1235
Cher	1404
Allier	1412
Basses-Pyrénées	1459
Ille-et-Vilaine	1482
Indre	1562
Loire	1573
Seine-Inférieure	1754
Aveyron	1774
Haute-Vienne	1994
Corse	2091
Vendée	2220
Côtes-du-Nord	2369
Corrèze	2419
Saône-et-Loire	2632
Dordogne	2738
Loire-Inférieure	2897
Finistère	2953
Landes	3046
Morbihan	4705
Seine	5751
Pas-de-Calais	7790
Nord	14391

Soit, pour les 35 départements en déficit, une perte de 31 399 existences ; et pour les 50 départements en gain, un bénéfice de 87 935 : d'où un croît de 56 536.

En comparant l'année 1887 aux précédentes, on a le tableau suivant :

	Naissances.	Décès.	Gain.
1881	937 056	828 828	108 229
1882	935 566	838 539	97 027
1883	937 944	841 141	96 863
1884	937 758	858 784	78 974
1885	924 558	836 897	86 661
1886	912 838	860 222	52 616
1887	899 333	842 797	56 536

Les décès sont plus ou moins stationnaires, les naissances diminuent ; elles diminuent un peu partout, mais principalement dans les pays riches. C'est toujours le contraste de la Normandie et de la Bretagne, des départements peu fortunés de l'Ouest et du Centre avec les départements favorisés de la nature dans les bassins de la Garonne, de la Charente, et sur les bords de la Méditerranée.

Les cinq départements de la Bretagne nous montrent un excédent de 14 406 existences, la Normandie une perte de 6721.

Huit départements du Centre et de l'Ouest, dont aucun n'est vraiment fertile, l'Indre, l'Allier, le Cher, la Haute-Vienne, la Vienne, la Vendée, la Dordogne, la Corrèze, donnent une augmentation de 14 754 ; tandis que la Charente, la Charente-Inférieure, le Gers, le Lot-et-Garonne, le Tarn-et-Garonne, la Haute-Garonne ont une déperdition de 7760 ; et que l'Hérault, le Gard, les Bouches-du-Rhône, le Var, les Alpes-Maritimes, Vaucluse et la Drôme sont en déficit de 7215.

Pour prendre deux départements voisins, l'un presque stérile, l'autre exubérant : l'infécond, les Landes, gagne 3046 existences ; et le très fécond, le Lot-et-Garonne, en perd 1618.

Puisque la France commence à sécher sur pied en Europe, on ne saurait trop s'applaudir de la voir diriger de plus en plus son peu d'excédent justement vers le pays où notre race est incomparablement vitale, au Canada. C'est par centaines, et non plus par dizaines de familles, que nous y envoyons maintenant nos émigrants : Bretons de la Loire-Inférieure, Angevins, Poitevins de la Vendée et de la Vienne, Périgourdins, Limousins, Savoisiens, Comtois, Lorrains, gens des Ardennes, Belges-Wallons, Suisses-Français, etc.

Stationnaire, ou même décroissant comme le nombre des naissances est le nombre des mariages :

1881	282 079	mariages
1882	281 060	—
1883	284 519	—
1884	289 555	—
1885	283 170	—
1886	283 208	—
1887	278 056	—

Il y a eu 1657 divorces en 1884, dans les quatre mois pendant lesquels la loi du divorce a été en vigueur.

4277 en 1885 ;
2950 en 1886 ;
3636 en 1887.

— La Division de statistique du Ministère du commerce vient de publier un relevé qui échappe à la banalité ordinaire des documents administratifs et qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sera beaucoup commenté, car il apporte un nouvel argument tant aux partisans très nombreux de la taxe de séjour qu'à ceux d'une nouvelle loi sur la naturalisation. Ce tableau des résultats statistiques du dénombrement de 1886 fait ressortir la progression continue des étrangers sur notre territoire.

En 1851, sur une population totale de 35 783 170 âmes, on comptait 380 831 étrangers, soit 1,06 0/0 de la population totale. Au lendemain de la guerre, en 1872, le nombre des étrangers a doublé : il s'élève à 740 668, soit 2,03 0/0 de la population totale, qui était alors de 36 102 921 âmes.

De 1872 à 1876, le nombre des étrangers s'accroît lentement : le dénombrement de 1876 signale la présence de 801 751 étrangers. En 1881, le recensement accuse 1 001 090 étrangers, soit 2,67 0/0 de la population totale. Enfin, en 1886, sur une population totale de 38 218 903 âmes, on compte 1126 531 étrangers, soit 2,97 0/0 de la population. Ainsi, le nombre des étrangers a triplé en trente-cinq ans, alors que la population indigène ne gagnait pas 2 500 000. Il est vrai que l'annexion de la Savoie et du comté de Nice, survenue dans l'intervalle, est bien loin de compenser la perte de l'Alsace-Lorraine.

En ce qui concerne le compte de l'augmentation des étrangers par nationalité, les Italiens prennent le premier rang. Depuis 1851, l'effectif des Italiens a plus que quadruplé. C'est entre 1872 et 1876 qu'il a le plus augmenté. En 1886, on a recensé 264 568 Italiens sur notre sol. Les départements où l'on en compte le plus sont les suivants : Bouches-du-Rhône, 70 088 ou 12 0/0 de la population totale; Alpes-Maritimes, 49 165; Seine, 28 351; Var, 23 105; Corse, 16 087; Rhône, 10 154; Savoie, 8101; Hérault, 5187; Isère, 3375.

Les Belges fixés en France représentent un effectif de 482 261 âmes, mais la progression a été moins rapide que pour les Italiens. Les départements où les Belges dominent sont : le Nord, 298 991, soit 18 0/0 de la population totale; la Seine, 57 649; les Ardennes, 32 871; le Pas-de-Calais, 18 545; l'Oise, 12731; Seine-et-Oise, 9993; l'Aisne, 9913; la Marne, 6137; la Meuse, 3325.

Le nombre des Allemands recensés dépasse 100 000, bien qu'il ait diminué de moitié après la guerre de 1870. En effet, avant cette époque, 46 000 Allemands habitaient les provinces conquises. Plus du tiers des Allemands résident dans le département de la Seine (35 718 dans la Seine, dont 30 229 à Paris); dans la Meurthe-et-Moselle, on en compte 20 683; dans les Vosges, 4947; à Belfort, 4807; dans la Marne, 3345; en Seine-et-Oise, 2660; dans la Gironde, 1455; dans le Rhône, 1360.

Depuis vingt-cinq ans, le chiffre des Hollandais a doublé. Il est actuellement de 37 249, dont 19 227 habitant la Seine. Dans ces chiffres sont compris les Luxembourgeois qui, politiquement, dépendent de la couronne de Hollande.

L'émigration suisse fournit un contingent de 78 584 individus, dont 27 233 habitent Paris et les environs. On compte 10 777 Suisses dans le Doubs, 4617 dans le Rhône, 3057 en Seine-et-Oise, et 2135 dans les Bouches-du-Rhône.

Les Espagnols ont presque triplé depuis 1851. A cette époque, ils étaient, y compris les Portugais, 29 723; ils sont, aujourd'hui, 79 550, sans compter les Portugais au nombre de 1292. La plus grande partie habite presque exclusivement les départements qui touchent à leur pays, bassin de la Garonne et littoral de la Méditerranée; il faut en excepter toutefois le département de la Seine, où ils sont au nombre de 4242, dont 3832 à Paris.

Les Anglais et autres originaires du Royaume-Uni augmentent relativement peu et constituent 3, 2 0/0 du total général des étrangers. Ils sont au nombre de 36 134. La plus grande partie de ces Anglais habitent Paris et les environs : 14 701 dans le département de la Seine, 1922 dans la Seine-Inférieure, 1555 dans l'Oise et 1499 dans la Seine-et-Oise.

Enfin, sur les 10 253 Américains du Nord et du Sud recensés, 6915 habitent Paris et ses environs.

L'élément étranger compte donc pour près de 3 0/0 dans la population française.

Nos confrères des *Débats* font ressortir par un exemple décisif le danger de cette hospitalité si facile et l'inégalité de traitement qui en résulte : « Voici, par exemple, un individu de nationalité anglaise. Il arrive à Paris pour suivre les cours gratuits de l'École des beaux-arts. Devenu artiste, il exerce librement sa profession; comme les artistes français, il profite des commandes des particuliers et de celles de l'État; il expose à nos Salons et reçoit les récompenses officielles. Son fils suit la même carrière. Vient l'heure de la conscription. Tous ses camarades partent pour le régiment; mais l'heureux privilégié reste tranquillement à son foyer. De même pour les négociants. Le fils d'un négociant étranger n'est assujetti ni au service de cinq ans, ni aux appels de 28 jours et de 13 jours. Il y a donc pour ce jeune homme, patron ou employé, une situation privilégiée que rien ne justifie. »

Il importe que la question déjà soumise au Sénat et à la Chambre reçoive une solution. Il serait monstrueux que la France restât l'auberge du monde et une auberge où les étrangers sont défrayés à nos dépens.

(*Vigie Algérienne.*)

17447. — Imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1459e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyage chez les Bénadirs, les Çomalis et les Bayouns, par M. G. Révoil, en 1882 et 1883. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Djelleub ou Djilip, dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de l'auteur.
Braoua, vue prise du sud, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.
Muraille de Braoua, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.
Mosquée d'Abd-el-Kader, à Braoua, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.
Kismayo, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.
Tour de Braoua, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.
Femme medjourtine, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.
Gourgui, Medjourtine de Kismayo, dessin de Vuillier, d'après une photographie.
Kiama, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.
Sépultures monumentales de Kiama, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.
Vieux cimetière arabe à Toula, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

FAITS DIVERS.

EUROPE.

France. — Un nouveau nom apparaît sur la carte en France — un nom de montagnes.

Comme le disait récemment M. Lequeutre (GUIDES JOANNE : *Auvergne et Centre*), les monts du pays de Livradois n'avaient pas encore de nom.

« Sur la rive droite de l'Allier se trouvent les monts trop peu connus du Livradois, qui n'ont même pas de nom spécial et qui s'élèvent à 1210 mètres, au Signal Notre-Dame-des-Monts. Situés entre les monts Dore et les monts du Forez, ils donnent la vue d'admirables panoramas, et leurs étroites et sinueuses vallées sont charmantes de fraîcheur et d'ombrage. Ces monts s'étendent au sud par de grands parcs naturels, des prairies et des pâturages coupés de massifs de sapins, de hêtres et de bouleaux. Ces « parcs » sillonnés de profondes vallées, entourent Saint-Germain-l'Herm et vont près des sources de la Dore rejoindre les grandes terrasses de la Chaise-Dieu.

« C'est à peine si deux ou trois rivières vont directement à l'Allier; la plupart descendent à l'est à la verte Dore. »

Le Club Alpin-Français, section d'Auvergne, ayant été chargé de baptiser cette ligne, ce groupe de montagnes, l'a fait dans son excursion du 14 et du 15 juillet 1888, comme nous l'apprend le colonel Poupon, dans le *Bulletin mensuel du Club Alpin-Français*, octobre 1888 :

« Nous gravissons à pied la longue côte de Saint-Amant. Au Monestier, la vue s'étend au loin sur un superbe horizon de montagnes. Le Livradois est à nos pieds. Au point dit la Fourche, nous prenons la route de Chanteloube, qui traverse une forêt de sapins séculaires du plus bel effet. Au hameau de la Balance, un sentier nous conduit par Chanteloube et Garaisson, au Pic de Patet, au Signal de Notre-Dame-des-Monts, point culminant de la région (1210 mèt.) et d'où l'on découvre plus de vingt lieues de pays. Nous descendons ensuite à Fournols, où nous devons déjeuner. Nous avons le plaisir d'y rencontrer un de nos collègues, venu à notre rencontre, M. Genebrier, maire d'Échandelys. Il s'est proposé de nous faire les honneurs de ce pays que la section d'Auvergne visite pour la première fois. Aussi sommes-nous accueillis avec une grande cordialité dont nous ne perdrons pas le le souvenir. Une mission importante nous était, du reste, ménagée : celle de baptiser, au nom du Club Alpin, tout le massif montagneux encore innommé, qui de Cunlhat au nord, à la Chaise-Dieu au sud, sépare le bassin de la Dore de celui de l'Allier. Plusieurs cours d'eau en descendent. Je n'en citerai que deux, l'Eau-Mère, affluent de droite de l'Allier, et la Dolore, affluent de gauche de la Dore. Celle-ci, la Dolore, est la plus importante de beaucoup; elle parcourt toute la chaîne. Aussi mérite-t-elle, à tous égards, de donner son nom à tout le massif précité.

« Nous avons en conséquence dénommé celui-ci monts Dolore, et nous demandons formellement à la Direction centrale, de consacrer, par son approbation, cette désignation géographique nouvelle, proclamée par la section d'Auvergne, le 14 juillet, à Fournols. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— La troisième session du Congrès international de navigation intérieure s'est tenue à Francfort-sur-le-Mein.

M. Boulé a pu y dire à bon droit que la Seine est aujourd'hui un des meilleurs exemples de l'utilité de la canalisation d'un fleuve.

Le mouillage s'y abaissait naguère jusqu'à moins d'un mètre pendant l'été ; aujourd'hui il n'est jamais de moins de 2 mètres en amont de Paris et de 3m,20 en aval. La batellerie de la Seine a transporté, en 1887, plus de trois millions de tonnes de marchandises à l'aval de Paris, et presque autant en amont ; et en outre plus de vingt millions de voyageurs dans la traversée et aux environs de Paris. Depuis cinquante ans, les frais de transports sur la Seine ont été réduits de moitié ; ils s'élèvent à peine à deux centièmes de franc, en moyenne, par tonne de 1000 kilogrammes transportée à un kilomètre, et pour certaines marchandises, ils s'abaissent à moins d'un centième de franc.

— Revenons aux étrangers fixés en France.

Au recensement quinquennal de 1886, il y a eu 1 126 531 personnes se réclamant de nationalités étrangères.

Il importe cependant de remarquer que tous ces étrangers ne sont pas des immigrés. Comme nous le faisions observer hier, il y a 431 423 étrangers nés en France, contre 695 108 étrangers nés au dehors. De plus, 285 685 personnes étaient nées dans la commune même où elles ont été recensées : 109 592 personnes se sont trouvées dans ce cas dans le seul département du Nord.

Il est même curieux de constater que, dans ce département, sur 305 524 étrangers, dont 298 991 Belges, il y en a 145 527, soit environ la moitié, qui sont nés en territoire de France.

Dans les départements des Ardennes et du Var, la proportion est la même.

Dans les trois départements des Bouches-du-Rhône, des Alpes-Maritimes et des Pyrénées-Orientales, la proportion est moins élevée, mais elle est encore du tiers.

Dans la Seine, où la population étrangère n'est pas moindre de 214 630 personnes, on en trouve 33 411 nées à Paris ou dans la banlieue, 22 592 nées dans les départements ou les colonies : ce qui représente 56 003 étrangers nés sur le territoire français contre 158 357 immigrés. La proportion est donc encore du tiers.

On ne peut pas ne pas être frappé de ces résultats.

On voit clairement en les commentant que la population étrangère n'est pas essentiellement nomade : elle paraît avoir une tendance à se fixer à demeure sur les départements frontières et dans les centres industriels où elle a chance de trouver à s'occuper.

Il est intéressant maintenant de connaître quelle a été, parallèlement à l'augmentation de la population étrangère, la marche des naturalisations.

Depuis l'année 1872, le nombre des naturalisés a augmenté dans de très fortes proportions : on en a constaté 15 303 en 1872 ; 34 510 en 1876 ; 77 046 en 1881, et enfin 103 886 en 1886.

C'est une progression évidemment satisfaisante.

Mais il ne faut pas oublier que beaucoup de naturalisés sont des Alsaciens-Lorrains.

Il y a, par exemple, 11 340 naturalisés dans le département de Meurthe-et-Moselle, 4115 dans celui des Vosges, 3212 sur le territore de Belfort. Le sixième de la population naturalisée se trouve ainsi concentré sur la frontière de l'Est. A Paris, il y en a le tiers, soit 31 470.

Dans les départements du Nord, où résident les Belges, on constate 13 476 naturalisés dans le Nord, 1390 dans le Pas-de-Calais, 3224 dans les Ardennes.

Les Italiens, eux aussi, semblent se faire naturaliser dans une certaine proportion, puisque nous relevons 4088 naturalisés dans les Alpes-Maritimes, 2013 dans la Corse, 1793 dans le Var et 1460 dans les Bouches-du-Rhône.

Quant aux Espagnols ils sont plus réfractaires, car, par exemple, sur une population de 10 404 Espagnols dans le département des Pyrénées-Orientales, il n'y a que 450 naturalisés.

En somme, bien que le nombre des étrangers naturalisés progresse notablement, on peut trouver que la proportion avec le nombre total des étrangers est insuffisante, et qu'il y a un grand intérêt à résoudre au plus tôt le problème de la naturalisation, qui ne laisse d'être à la fois important et délicat. (*Temps.*)

— On vient d'inaugurer le chemin de fer de Saint-Georges-de-Commiers à la Mure, avec embranchement de la Motte-d'Aveillans à Notre-Dame-de-Vaux.

Il a pour objet de relier à la ligne de Grenoble à Gap, à laquelle il se soude à la station de Saint-Georges-de-Commiers, la ville de la Mure et le bassin anthracifère, du même nom dont le centre est au col de la Festinière, sur le territoire de la commune de la Motte-d'Aveillans.

Les difficultés exceptionnelles que présentait la région ont déterminé l'État à construire la ligne à voie étroite — 1 mètre de largeur entre rails — avec des courbes de 100 mètres de rayon et des déclivités qui atteignent 0m,0275 par mètre. Le caractère très accidenté du tracé et les nombreux et importants ouvrages d'art qu'il comporte suffiraient à faire de cette ligne l'une des plus intéressantes que l'on puisse visiter ; mais la traversée des gorges du Drac, dans lesquelles la voie est suspendue au flanc d'escarpements calcaires de 250 à 300 mètres de hauteur, constitue pour le touriste un spectacle absolument unique. Au sortir de la station de Saint-Georges-de-Commiers, et sur 14 kilomètres de longueur, la ligne se développe au travers des montagnes et escarpements de la rive droite du Drac ; elle quitte ensuite la vallée du Drac pour s'en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gager dans les ravins de Vaulx et s'élever, par une série de lacets de 100 mètres de rayon, jusqu'à la station de la Motte-d'Aveillans et au col de la Festinière, point culminant du tracé....

De la gare d'origine au col de la Festinière la ligne s'élève de 409m,45 centim., sur un parcours de 25 174 mètres. Le tunnel de la Festinère a 1071 mètres de long. Ce tunnel et dix-sept autres, portant la longueur des souterrains à 4282 m., des ponts, des viaducs ayant jusqu'à 38 mètres de hauteur, ces grands travaux expliquent assez pourquoi il a fallu dépenser pour l'établissement de cette ligne la somme considérable de 350 000 francs par kilomètre. (*Temps.*)

Suisse. — L'un des cols les plus faciles, les plus célèbres et les plus fréquentés des Alpes est celui du Brunig.

Il est fort bien connu de tous les touristes, car il relie les bords du lac des Quatre-Cantons et l'Oberland bernois. On a, pour la première fois, mis en exploitation cette année, sur toute la distance qui relie Alpnach, situé sur le lac des Quatre-Cantons, et Interlaken, un chemin de fer qui franchit le col de Brunig et qui est extrêmement intéressant, parce qu'il est une combinaison heureuse de la méthode employée sur les chemins de fer ordinaires et de la méthode employée pour remonter les pentes très fortes, comme celles du Righi, par exemple.

En effet, dans certaines de ses parties, le nouveau chemin de fer du Brunig n'est qu'un chemin de fer ordinaire, à pente plus ou moins forte; dans les parties où l'inclinaison est très forte, il devient un chemin de fer à crémaillère, analogue à celui que tout le monde ou presque tout le monde a pu voir fonctionner au Righi.

La transition entre les deux systèmes se fait naturellement; les locomotives ont trois essieux couplés; l'essieu intermédiaire porte à son milieu une roue dentée qui ne fait aucun travail tant que la machine court simplement sur deux rails ordinaires; quand on arrive aux parties où une crémaillère est fixée sur les traverses entre les deux rails, la roue dentée entre en fonctionnement et le chemin de fer ordinaire devient un chemin de fer à crémaillère. On s'aperçoit à peine, dans les voitures de voyageurs, du changement de traction; la crémaillère n'imprime point ces mouvements un peu saccadés qu'on éprouve au Righi. On ne se douterait guère qu'on marche sur une crémaillère et à l'aide d'une roue dentée, si l'on ne s'apercevait bien vite que le train s'élève avec rapidité et si l'on ne voyait s'étendre à des distances et à des profondeurs toujours plus grandes les lacs aux eaux bleues ou verdâtres, les prés immenses semés de maisons ou de chalets qui finissent de loin par ressembler à des jouets d'enfants, et si le chemin de fer ne longeait pas des précipices, des pentes de plus en plus raides, de plus en plus effrayantes.

La partie la plus surprenante de ce magnifique ouvrage est celle qui, du col même du Brunig, mène le voyageur par une pente continue sur le charmant village de Meyringen, si connu de tous les touristes, centre d'innombrables excursions dans l'Oberland bernois.

Il est difficile d'imaginer un plus beau spectacle que celui qui se développe alors sous les regards.

Sur tout le trajet, des travau d'art ont été nécessaires; la roche a été brisée à la dynamite et l'on voit encore sur les talus les débris qui ont été s'abattre au milieu des forêts de sapins et sont allés s'enfoncer dans le sol.

Çà et là on passe sur un petit pont métallique au-dessus d'un étroit ravin où l'eau roule en formant de petites cascades; quand la roche, au lieu d'être en calcaire dur, devient schisteuse, des clayonnages sont obliquement posés pour retenir les terres sur les talus.

On conçoit qu'il ait fallu, sur des pentes semblables à celles du chemin de fer du Brunig, prendre des dispositions spéciales pour le cas d'une rupture d'attelage.

Les freins ont une disposition particulière : à l'état normal, ils sont retenus en place par l'action de la vapeur qui, venant de la locomotive, circule par des tuyaux sous toutes les voitures; d'une voiture à l'autre, ces tuyaux sont assemblés à l'aide d'un assemblage qu'il serait difficile de décrire ici et qui est articulé.

Au moment où l'on va s'engager sur une forte pente, on voit s'échapper un peu de vapeur par les joints de ces assemblages, ce qui ne laisse pas que d'effrayer un peu certains voyageurs.

C'est au contraire, ce qui devrait les rassurer, car c'est cette vapeur qui commande tous les freins, et, si par accident, la dernière voiture du train, par exemple, arrivait à s'en détacher pendant une montée, la communication serait rompue avec la locomotive, la vapeur ne réglerait plus la position du frein qui, obéissant à son poids, qui est très considérable, viendrait immédiatement s'appliquer aux roues et empêcherait le vagon de descendre en obéissant aux lois de la pesanteur. Le système implique, on le voit, l'arrêt immédiat des voitures en cas de rupture d'attelage.

(A. VERNIER : *Temps.*)

17447. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1460e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyage chez les Bénadirs, les Comalis et les Bayouns, par M. G. Révoil, en 1882 et 1883. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Campement de pêcheurs à Kouï, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.
Mehrab de la mosquée de Kikoni, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.
Le dîner sauvé, dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de l'auteur.
Kiounga, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.
Case à Kiounga, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.
Un « tépé » sur le marché de Zanzibar, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.
Fasa, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.
Siouï, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.
Lamô, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.
Départ de Lamô : la plage de Cheïla, dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de l'auteur.
Notre boutre, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

FAITS DIVERS

EUROPE.

Belgique. — Le 31 décembre 1887, la population de la Belgique était de 5 974 743 habitants, soit près de 203 personnes par kilomètre carré. La province centrale, le Brabant, possédant la capitale et ses vastes faubourgs, avait 1 091 083 Brabançons, soit 332 au kilomètre carré; et le Hainaut, la grande province houillère et minière, 1 041 713 résidents, soit 280 par 100 hectares.

Suisse. — L'année 1887 a vu partir 7558 émigrants (chiffre officiel, inférieur à la réalité). Le nombre de 1886 avait été de 6342 seulement, mais celui de 1883 n'avait pas été moindre de 13 502.

Des 7558 expatriés, la plus grande part, de beaucoup, a été fournie par la Suisse allemande. Les cinq cantons qui ont le plus émigré sont Berne, Zurich, le Tessin, Neuchâtel et l'Argovie.

6445, plus de 85 pour 100, sont partis pour les États-Unis; 782, près de 10 pour 100, pour l'Argentine, près de 250 pour le Brésil, 51 pour la Bande Orientale, 40 pour le Chili, 29 pour l'Australie.

En 1886 la proportion était plus favorable à l'Amérique du Sud, qui reçut 1442 « Helvètes », l'Amérique du Nord en absorbant 4863.

ASIE.

Sibérie. — La *Revue Météorologique* (Meteorologische Zeitschrift) — 1888, page 237 — contient un article sur le climat de Verkhojansk : travail qui s'appuie sur les travaux de Wild. C'est là comme tout le monde sait, le lieu de la terre qui passe pour le plus froid. La température moyenne du mois de janvier y est de — 53°,1, et celle du mois de juillet de + 13°,8. Non seulement en janvier, mais aussi en décembre, en février, le thermomètre y descend très souvent au dessous de 60 degrés. Le plus grand froid y observé a été de — 64°,5, la plus grande chaleur de + 30°,4, soit une oscillation thermométrique de 94°,9 — et même 98°,4, si l'assertion du baron Toll est vraie, qui affirme une température de — 68°. (*Globus.*)

— Le grand sinologue russe W. Wassilief a publié, dans la *Neue Zeit*, un article des plus intéressants où il combat vigoureusement les idées reçues en matière d'immigration chinoise.

Partant de ce fait géographique que la Sibérie offre de l'espace à des immigrants innombrables, et de ce fait historique que le peuple russe s'est mêlé sans dommage pour lui à une foule d'autres peuples, du Polonais et de l'Allemand dans l'ouest jusqu'au Tartare et au Mongol dans l'Est, le célèbre connaisseur de la Chine et des choses chinoises demande tout simplement, tout uniment, non seulement que la Russie reçoive sans appréhension les colons chinois en Sibérie, mais encore qu'elle les y attire tout, en prenant des mesures pour leur russification.

Il recommande qu'on ne parque pas les Chinois en certains lieux, en certains districts, ainsi que cela se pratique aux États-Unis et dans les colonies anglaises; qu'on s'y oppose, au contraire, avec rigueur; qu'on

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur impose l'abandon de la tresse, non moins que celui du costume national; qu'on favorise l'immigration des Chinoises autant que possible; qu'on oblige les jeunes Chinois à fréquenter l'école russe.

« Les Chinois, dit Wassilief, ne sont pas aussi inassimilables qu'on veut bien le prétendre; partout où ils ne sont pas le peuple dominant ils s'empressent d'apprendre aussitôt, tant bien que mal, l'idiome régnant dans le pays. S'accommoder aux idées religieuses des Russes, cela, certes, ne leur serait pas malaisé, vu leur indifférence en matière de doctrine: la seule chose à observer, ce serait de ne pas le prendre de trop court avec les nouveaux convertis, de ne pas fouiller leur conscience, d'agir diplomatiquement, de laisser tranquillement les années faire leur œuvre de nivellement, de génération en génération. »

Il est curieux de voir un pareil connaisseur d'une nation qui a façonné tant d'autres nations admettre qu'elle même est très facilement façonnable.

(*Globus.*)

Japon. — On nous apprend, d'Hakodaté, que la colonisation de l'île de Yesso fait des progrès gigantesques, grâce à l'énergie du gouvernement japonais. En 1869 il n'y avait encore dans cette île que 10 397 maisons et 48 867 habitants. Mais de 1869 à 1886 on y a bâti 22 034 maisons et l'on y a expédié 106 302 colons.

(*Globus.*)

Inde. — Étant donnée l'extrême densité de population de l'Inde, il est presque incroyable que les terres cultivables et non cultivées y tiennent tant de place.

Sur les 364 051 611 acres qui se trouvent sous l'administration directe de l'Angleterre, les derniers documents officiels nous apprennent que moins de la moitié est cultivée tandis que les trois quarts au moins sont cultivables. Les forêts n'occupent que 40 185 729 acres; le riz 23 114 662; le blé 19 883 040; les autres céréales et les légumineuses 71 439 218; le coton 9 852 654; les plantes oléagineuses 7 678 382; l'indigo 1 034 889; le thé 226 412.

Ainsi donc l'Inde est capable de reproduire beaucoup plus encore et d'être encore plus densément habitée.

(*Globus.*)

— En 1886 les serpents ont tué dans l'Inde 22 134 personnes; les tigres 928; les loups 222; les léopards 194; les ours 113; les éléphants 57; les hyènes 24; et l'ensemble des autres animaux 1169 : en tout 24 841; sans compter 23 769 animaux déchirés par le tigre, 22 275 par le léopard, etc., etc. Or, ce ne sont là que les chiffres officiels, très inférieurs à la réalité : l'administration ne voit pas tout, ne sait pas tout.

En revanche, l'homme a tué 22 487 bêtes féroces et 417 596 serpents.

(*Globus.*)

AFRIQUE

Maroc. — Les puissances chrétiennes se trompent lourdement si elles pensent en imposer au souverain du Moghreb par l'étalage de leurs forces maritimes ou par l'exhibition des produits les plus remarquables de leur civilisation ou de leur industrie. Pour apprécier la valeur de ces derniers et rendre du coup hommage au génie des nations créatrices, il faudrait sentir l'utilité de leurs applications, et ce n'est pas le cas des Marocains dont les besoins ne sont pas aussi difficiles à satisfaire; il faudrait surtout ne pas être les fatalistes qu'ils sont. *Mektoub*, c'était écrit : voilà la seule réflexion que vous obtenez d'eux lorsque vous les mettez en présence des conquêtes les plus surprenantes de la science : télégraphe, chemin de fer, téléphone, etc.... Quant aux navires de haut bord sur la vue desquels nous comptons parfois pour faire trembler le souverain sur son trône, il n'y a qu'un léger inconvénient à la réalisation de ce programme, c'est que ledit souverain ne les entrevoit même pas, retiré qu'il est toujours au milieu de son empire. Quant à ceux de ses agents sur qui l'effet moral a pu se produire, tenez pour certain que, si le résultat de cet effet moral est de conseiller des concessions à leur maître, ils n'auront garde de motiver leur attitude par la crainte qu'aurait pu leur faire concevoir l'étranger.

Il s'ensuit que le sultan est intimement convaincu être le plus grand monarque du plus puissant pays, et mal avisé serait le courtisan qui paraîtrait seulement douter de cette vérité. Tous se gardent bien de dire le contraire, et lorsque, à leur retour, les ambassadeurs qu'il a envoyés à différentes occasions en France, en Allemagne, en Italie... font le rapport de leur voyage, ils n'exaltent la valeur et les mérites du peuple qu'ils ont visité que pour donner une plus haute idée de la puissance marocaine qui est, c'est entendu, supérieure à tout cela. Ceci peut paraître exagéré, mais on cessera de le considérer de la sorte si on veut bien remarquer que le fanatisme musulman ne saurait admettre sur aucun point une infériorité quelconque des vrais croyants vis-à-vis de ces chiens de chrétiens.

(*Temps.*)

Congo français. — A la séance de la Société de Géographie de Paris, le 2 novembre 1888, M. Maunoir saisit l'occasion de la présence de M. de Brazza pour lui rappeler le vœu émis par la Société de Géographie que le nom du regretté marquis de Compiègne soit attribué à quelques points de la région de l'Ogôoué. M. le marquis de Compiègne, en compagnie de M. Marche, a été naguère l'un des initiateurs du mouvement auquel la France doit de posséder une partie de l'Ouest africain.

M. Brazza répond qu'il n'a pas oublié l'engagement pris. Il avait donné le nom de Compiègne aux chutes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Bôoué, sur le cours de l'Ogôoué : ce point marque, à peu près la limite extrême du voyage de MM. de Compiègne et Marche. Malheureusement, il est difficile d'obtenir des indigènes qu'ils changent des noms dès longtemps adoptés par eux. Il appartient aux géographes de marquer désormais ce nom sur les cartes. M. de Brazza se propose, d'ailleurs, de donner le nom de Compiègne à un centre en formation.

(*Procès-verbaux de la Société de Géographie de Paris.*)

AMÉRIQUE LATINE.

Costa-Rica. — Le recensement récent de cette République lui attribue 193 144 habitants : soit 11 071 de plus qu'au dénombrement de 1883. Le pays ne recevant pour ainsi dire pas d'immigrants, ne se développe qu'assez lentement, mais d'un mouvement sûr, et c'est, en somme, une contrée prospère.

Argentine. — Le Transandin Argentin, non encore achevé, en d'autres termes, le chemin de fer de Buenos-Ayres à Mendoza, nous enseigne à quel degré sont plates et sèches les pampas. Sur un espace qui n'a pas moins de 340 kilomètres, on ne trouve ni une seule courbe, ni un seul pont, ni une seule tranchée de plus d'un mètre de profondeur. Les Pampas seraient le pays idéal des chemins de fer à bon marché si les arbres n'en étaient absents : faute de bois, il faut employer les traverses en acier et cela coûte.

(*Globus.*)

OCÉANIE.

Australie. — Le statisticien officiel de l'État de Victoria, M. Heylyn Hayter vient de publier ses calculs sur la population de l'Australie, le 1er janvier 1888.

Il l'estime à 2 805 886, ainsi répartis :

Nouvelle Galles du Sud	1 042 919	habitants.
Victoria.	1 036 118	—
Queensland	366 940	—
Australie Méridionale	312 421	—
Australie Occidentale	42 488	—
Territoire du Nord	5 000	—
Total	2 805 886	—

C'est un gain de 100 921 ou 3,6 pour 100 sur l'année précédente : là-dessus, 64 856 sont du fait de l'émigration, inférieure de 5 671 personnes à celle de 1886.

A ces 2 805 886 Australiens il convient d'ajouter les Néo-Zélandais, au nombre de 603 361, en gain de 13 975 sur l'année précédente, et les Tasmaniens, au nombre de 142 478.

En tout, 3 551 725 « Australiens ».

Fotouna. — Fotouna, la nouvelle « colonie » française, l'île Hoorn des cartes anglaises, au sud-ouest des Wallis, aurait été découverte en 1616 par le capitaine hollandais Schouten; elle est située par 179°33′ de longitude est et par 14°10′ de latitude sud. Très accidentée, avec de superbes vallées arrosées d'une eau claire et délicieuse, des collines couvertes d'une végétation puissante, cette île est dominée par une belle montagne, le Puke, de 833 mètres d'altitude.

Fotouna est d'origine volcanique et n'a que cinq à six lieues de long sur deux de large. Elle est d'une grande fertilité. A côté, se trouve une autre île, Alofi, presque inhabitée, mais qui renferme des grottes splendides, véritables merveilles qu'admirent beaucoup les rares voyageurs qui s'arrêtent à Fotouna. Il existe sur le littoral de bons mouillages pour les petits navires.

Les Fotouniens appartiennent à la race polynésienne. A l'arrivée des missionnaires ils avaient la coutume de se partager la figure en quatre compartiments, deux noirs et deux rouges qu'ils traçaient, en guise d'ornement, les premiers avec du charbon, les autres avec le suc d'une racine.

Leurs cheveux sont longs : les élégants les frottaient de terre glaise; les autres, et c'était le plus grand nombre, les laissaient flotter en toute liberté sur leurs épaules.

Le travail était déjà en honneur; mais tous les vices régnaient parmi eux, et les marins les regardaient comme le peuple le plus voleur et le plus cruel de l'Océanie. Cette réputation de cruauté était justifiée, non seulement par leur attitude à l'égard des étrangers, mais encore par les guerres continuelles qu'ils se faisaient entre eux.

L'anthropophagie et l'infanticide y étaient passés à l'état d'institutions.

Le christianisme peu à peu transforma ce peuple. Aujourd'hui, tous les habitants sont catholiques, et cette unanimité dans la foi a amené l'unanimité dans la demande du protectorat de la France. La population de Fotouna est en voie d'accroissement, ce qui est une exception dans les archipels océaniens.

Un décret du 27 novembre 1887 en a fait une dépendance administrative de la Nouvelle-Calédonie.

(*Temps.*)

17447. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr